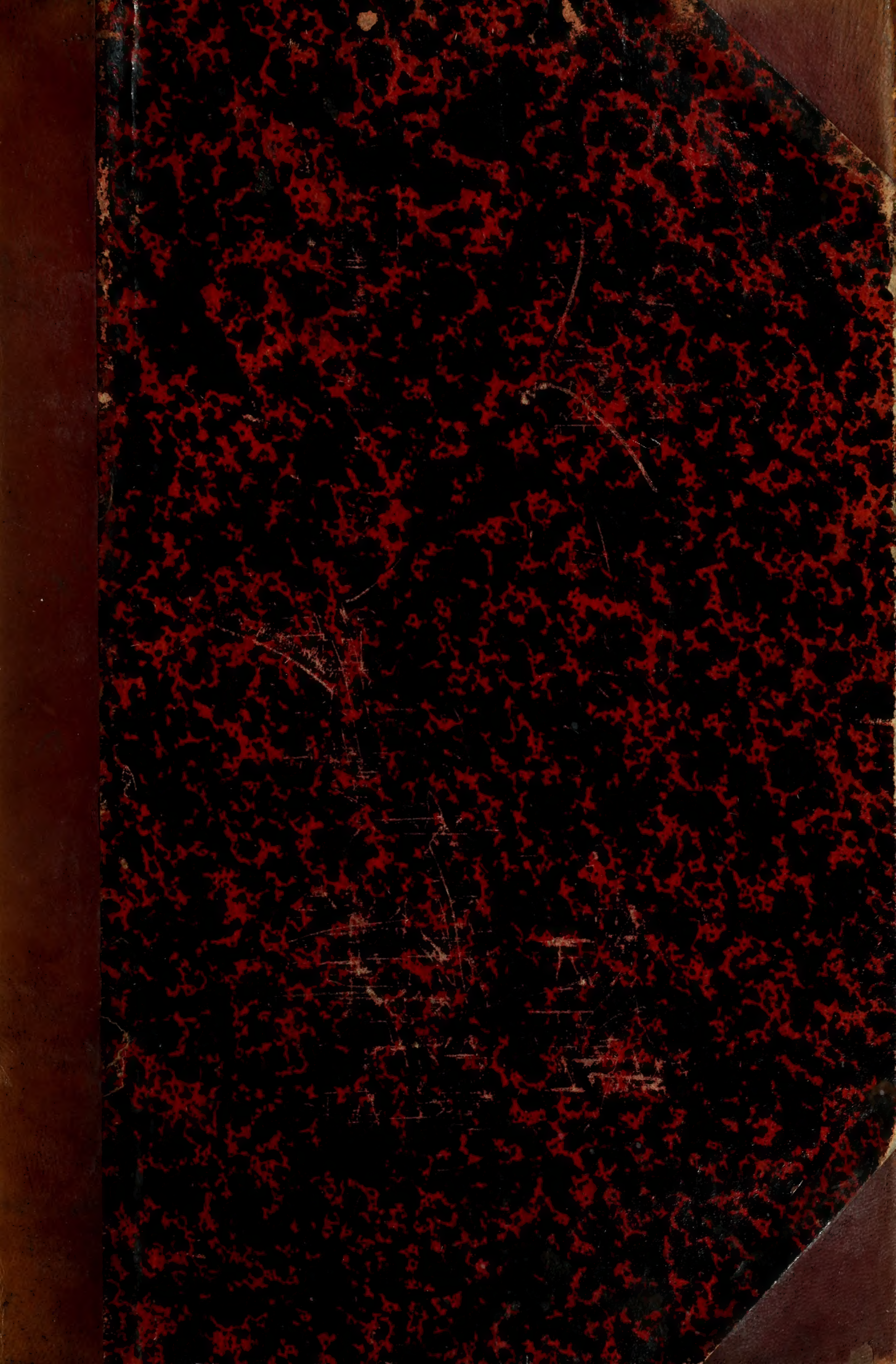


HISTOIRE UNIVERSELLE

DE

L'ÉGLISE CATHOLIQUE

II

HISTOIRE UNIVERSELLE

DE

L'ÉGLISE CATHOLIQUE

PAR

L'ABBÉ ROHRBACHER

DOCTEUR EN THÉOLOGIE DE L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN, ETC., ETC.

NOUVELLE ÉDITION

REVUE, ANNOTÉE, AUGMENTÉE D'UNE VIE DE ROHRBACHER, DE CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES, DE DISSERTATIONS ET CONTINUÉE JUSQU'EN 1900

Par Monseigneur **FÈVRE**

PROTONOTAIRE APOSTOLIQUE

Ἀρχὴ πάντων ἐστὶν ἡ καθολικὴ καὶ ἁγία Ἐκκλησία.
S. ÉPIPHANE, l. I, c. V, *Contre les Hérésies.*

Ubi Petrus, ibi Ecclesia.
S. AMBR., *In Psalm.* XL, n. 30.

TOME DEUXIÈME

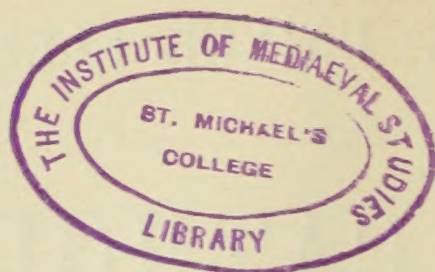


PARIS

LIBRAIRIE LOUIS VIVÈS

13, RUE DELAMBRE, 13

1901


THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
ST. MICHAEL'S
COLLEGE
LIBRARY

HISTOIRE UNIVERSELLE

DE

L'ÉGLISE CATHOLIQUE

LIVRE ONZIÈME

DE 1095 A 1055 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE

Saül, David et Jonathas.

Israël a donc un roi, comme les autres nations, pour lui rendre la justice et conduire ses guerres. Quant au reste, il y a des différences notables. Chez la plupart des nations, soit anciennes, soit modernes, le monarque avait le pouvoir de faire des lois : en Israël, il n'avait que le pouvoir de faire exécuter une loi toute faite. Dans la plupart des monarchies de l'Orient, le roi est, en un sens, l'unique propriétaire de tout; il ôte, il transfère, il confisque comme il lui plaît : le roi d'Israël n'avait en propriété que son domaine paternel et ce qu'il acquérait par voie d'achat ou de conquête; il ne pouvait exproprier un Israélite de l'héritage de ses pères sans enfreindre la loi de Dieu. La plupart des nations de l'antiquité déifiaient leurs rois, témoin le Bélus des Assyriens, les Ptolémées de l'Egypte, le Zeus des Crétois, les Césars de Rome; Caligula et Néron ont eu des autels et des temples de leur vivant : en Israël, on verra plus d'un roi privé de la sépulture royale, en punition de son impiété ou de sa tyrannie ; pas un ne sera honoré comme dieu par des sacrifices, ni avant ni après sa mort. Bon sens et dignité qui élèvent ce peuple au-dessus de tous les peuples. C'est qu'avec la loi divine, il avait aussi un sacerdoce divin pour l'interpréter, et, à la tête de ce sacerdoce, un pontife successeur d'Aaron, par qui le roi temporel, comme autrefois Josué, devait consulter le Roi éternel sur toutes les affaires considérables, afin d'aller et de revenir à la voix du pontife, lui et tous les enfants d'Israël (1). Mais ce qui a contribué le plus au salut et à la gloire du peuple choisi, et par là même au salut et à la gloire du genre humain, c'est la merveilleuse succession des prophètes.

Les prophètes étaient des hommes inspirés et éclairés de Dieu pour connaître les choses cachées, prédire les choses futures, opérer des choses surhumaines. Adam fut le premier : il prophétisa, dans l'union de l'homme et de la femme, l'union du Verbe de Dieu avec la nature humaine. De son vivant encore, on voit le prophète Enoch; ensuite, Lamech et son fils Noé. Après le déluge, Sem, héritier des bénédictions ; Abraham, Isaac, Jacob, Moïse et Aaron, Marie, leur sœur; les soixante-dix anciens du conseil, Josué, les prophètes envoyés du temps des Juges, la prophétesse Débora, Samuël, sous qui apparaissent des troupes de prophètes; David, Salomon, Gad, Nathan, Ahias de Silo, Séméïas, Jéhu, fils d'Hanani, Elie, Elisée et les autres que tout le monde connaît, jusqu'à Malachie, qui annonce celui qui sera plus qu'un prophète, Jean, le précurseur du Christ.

Comme l'ont bien observé des Pères de l'Eglise, ces prophètes ne sont pas envoyés aux Juifs seuls, ni pour les Juifs seuls. Adam, Enoch, Noé, prophétisent à tout le genre humain ; Melchisédech, Abraham, Isaac, Jacob, au pays de Chanaan ; Joseph à l'Egypte, Job à l'Idumée, Balaam en Mésopotamie, Moïse, en quelque sorte à tous les peuples; Elisée en Syrie, Jonas à Ninive, Daniel à Babylone, aux Assyriens, aux Mèdes et aux Perses. En un mot, toute la terre habitable, comme l'a remarqué saint Athanase, pouvait apprendre d'eux à connaître Dieu et son culte (2).

Les prophètes sont les historiens d'Israël. Après Moïse et Josué, nous voyons ses annales rédigées par Samuël, Nathan, Gad, Séméïas, Addo, Jéhu, Isaïe. Aussi leur histoire est-elle comme un jugement de Dieu; la vérité y parle sans acception de personnes.

Ils sont les historiens non-seulement d'Israël, mais de l'univers entier. C'est par eux, et par

(1) Num., XXVII, 21. Pro hoc, si quid agendum erit, Eleazar sacerdos consulet Dominum. Ad verbum ejus egredietur et ingredietur ipse (Josue), et omnes filii Israël cum eo et cætera multitudo.— (2) S. Athan., *de Incarnat.*, t. I, p. 65.

eux seuls, que le genre humain sait d'où il vient et où il va. Moïse lui apprend son passé; les autres, le présent et l'avenir. Non-seulement ils apprennent les principaux faits, eux seuls encore en donnent l'intelligence. La pensée divine de toute l'histoire humaine est dans le chapitre de Daniel, où la monarchie universelle et successive des Assyriens, des Mèdes et des Perses, des Grecs, des Romains, vient préparer le monde à l'empire du Christ. Le même prophète écrira d'avance l'histoire d'Alexandre et de ses successeurs, avec plus de netteté et d'ensemble que ne le feront après les auteurs grecs et latins.

Les prophètes d'Israël ne sont pas seulement historiens, ils sont poètes dans toute la force du mot. Poète veut dire : qui fait, qui crée. En un sens, la création entière est le poème de Dieu. L'univers est le lieu de l'action ; les personnages, toutes les créatures intelligentes et libres ; le héros, le Verbe de Dieu ; la fin, la glorification de Dieu dans les créatures, et des créatures en Dieu. Les prophètes, les voyants d'Israël entrevoyaient quelques pages de ce poeme divin. Leur âme, devenue participante de la nature divine, se crée un langage au-dessus de l'homme. La veille de sa mort, Moïse chante les destinées d'Israël ; David en célèbre le passé, le présent et l'avenir ; Isaïe et Ezéchiel entonnent un cantique lugubre sur Tyr encore florissant ; Jérémie pleure ses lamentations sur les ruines de Jérusalem. Mais ce que David, Isaïe et tous les autres chanteront avec le plus de ravissement, et comme les voix d'un même concert ; ce que Asaph, Héman, Idithun prophétiseront avec les cithares, les nables, les cymbales (1), c'est l'avénement du Christ, sa vie, sa mort, son empire universel, le salut du monde.

Les prophètes d'Israël sont les vrais philosophes, les vrais amants de la sagesse. Ils l'aimaient par-dessus les royaumes et les trônes, par-dessus l'or et la pierre précieuse, par-dessus la santé et la beauté, par-dessus la lumière et la vie. Plus d'une fois persécutés pour elle, honnis, flagellés, enchaînés, emprisonnés, torturés, lapidés, sciés, frappés du glaive, errants dans les montagnes, dans les déserts, dans les antres et les cavernes, vêtus de peaux de brebis ou de chèvres, dénués de tout, affligés, maltraités (2), toujours ils lui demeurent fidèles, toujours ils lui rendent témoignage, et devant les peuples, et devant les rois. Ils n'ont pas, comme plus tard les philosophes de la Grèce, une doctrine et une doctrine, une doctrine publique pour le vulgaire, et une doctrine secrète pour les initiés : consolante ou terrible, ils annoncent à tous la même vérité. La mort est là, ils n'en reprochent pas moins leurs prévarications aux petits et aux grands, ils ne les menacent pas moins des jugements de Dieu, ils ne les pressent pas moins de faire pénitence. Ils ne disent pas, comme les philosophes de la Grèce et de Rome, l'un une chose et l'autre tout le contraire ; depuis Adam, qui signale la future incarnation du Verbe jusqu'à Jean, qui le montre du doigt, dans un siècle ou dans un autre, chez ce peuple-ci ou chez ce peuple-là, sous le trône ou sous la cabane, tous, et toujours, et partout, ils disent la même chose ; il n'y a pas en eux le oui et le non, mais un oui, un amen, un accord universel et perpétuel. C'est que leur sagesse n'est pas une sagesse de mots, de phrases, de syllogismes ; mais cette sagesse une et multiple, qui se joue dans l'univers, qui atteint d'une extrémité à l'autre avec force et dispose toutes choses avec douceur. Splendeur de la lumière éternelle, miroir sans tache de la majesté de Dieu, image de sa bonté, quoique unique elle peut tout ; et immuable en soi, elle renouvelle toutes choses, elle se répand parmi les nations dans les âmes saintes, et elle fait les amis de Dieu et les prophètes (3). Voilà quelle sagesse parlait aux prophètes ; voilà de quelle sagesse parlaient les prophètes ; voilà pour quelle sagesse vivaient et mouraient les prophètes : la sagesse véritable et divine. C'est par là qu'ils sont devenus le salut et la gloire d'Israël : c'est par là qu'ils ont enseigné les peuples et les rois.

Tels sont ces hommes illustres, dont l'Esprit-Saint a fait l'éloge par la bouche du fils de Sirac. « Le Seigneur, dès le commencement, a signalé sur eux sa gloire et sa magnificence. Ils ont dominé en leurs royaumes ; ils ont été renommés pour leur puissance ; leur intelligence éclatait dans leurs conseils ; leurs prédictions leur ont acquis la dignité de prophètes. Chefs du peuple, dans les délibérations leur prudence répondait à ce titre. Les paroles de la sagesse étaient dans leur doctrine. Leur génie a trouvé l'harmonie et les accords, pour l'Ecriture. Riches et puissants en vertus, gouvernant en paix leurs maisons, ils ont tous été en gloire au milieu de leur génération, ils ont tous été l'ornement de leur siècle. Il en est dont la mémoire s'est effacée, mais il en est aussi dont le nom vit de génération en génération. Que les peuples racontent leur sagesse, et que l'Eglise chante leurs louanges (4) ! »

Parmi ces hommes de gloire, le fils de Sirac célèbre en particulier Samuël. « Prophète chéri du Seigneur, c'est lui qui établit la royauté et qui oignit des princes sur son peuple. Il jugea l'assemblée d'Israël selon la loi du Seigneur, et Dieu regarda favorablement Jacob. Reconnu prophète fidèle dans toutes ses paroles, il invoqua le Tout-Puissant par l'oblation d'un agneau sans tache, lorsque ses ennemis l'assiégeaient de tous côtés. Et le Seigneur tonna du haut du ciel, et il fit en-

(1) Paralip., xxv, 1. — (2) Hebr., xi, 36, 37. — (3) Sap., vii, 1-30. Et cum sit una omnia potest, et in se permanens omnia innovat, et per nationes in animas sanctas se transfert, amicos Dei et prophetas constituit. Ibid., 27. — (4) Eccli., xliv, 1-15.

tendre sa voix avec un grand bruit, et il défit les princes de Tyr et tous les chefs des Philistins. Avant le jour de son sommeil en l'éternité, il appela en témoignage le Seigneur et son Christ, qu'il n'avait jamais pris l'argent de personne, pas même le cordon d'une chaussure; et jamais homme ne l'accusa. Et après même qu'il se fut endormi, il prophétisa et fit connaître au roi sa fin; il éleva la voix du sein de la terre pour prophétiser le malheur qui allait châtier l'impiété du peuple (1). »

En attendant de voir comme il fut prophète après sa mort, voyons comme il continua de l'être pendant sa vie.

Il y avait un an que Saül avait été sacré roi, lorsqu'il fut plus solennellement inauguré à Galgala. La seconde année de son règne ayant commencé de cette manière, il renvoya chacun sous sa tente tout ce grand peuple qui l'avait suivi contre les Ammonites, et n'en garda que trois mille hommes d'élite, dont deux mille avec lui à Machmas et sur la montagne de Béthel, et mille avec Jonathas à Gabaa, dans la tribu de Benjamin.

Un jour, Jonathas, avec ses mille hommes, battit une garnison de Philistins sur une hauteur. Saül publia aussitôt à son de trompe, dans tout le pays, cette nouvelle : « Ecoutent les Hébreux ! Saül a battu une garnison de Philistins. » En même temps le peuple fut convoqué à la suite de Saül, à Galgal.

Les Philistins, de leur côté, rassemblèrent pour combattre contre Israël, trente mille hommes montés sur des chariots de guerre (le syriaque et l'arabe ne mettent que trois mille chars), six mille chevaux et un peuple nombreux comme le sable qui est sur le rivage de la mer ; et ils vinrent camper à Machmas, vers l'orient de Bethaven.

Les Israélites, se voyant serrés de près, furent glacés de crainte et se cachèrent dans les cavernes, dans les antres, dans les rochers, dans les trous et dans les citernes. Il ne faut pas oublier que dans la Palestine, il y a des cavernes assez grandes pour contenir plusieurs milliers d'hommes, et qui forment ainsi des forteresses naturelles. Une partie des Israélites s'y réfugièrent donc; d'autres passèrent le Jourdain et vinrent en la terre de Gad et de Galaad. Cette terreur du peuple avait commencé à Galgal, où il s'était réuni auprès de Saül. Une circonstance vint l'accroître encore. Samuël avait promis de s'y rendre après sept jours; Saül l'attendit jusqu'au septième, et il ne paraissait pas. Sur cela le peuple se dispersait de plus en plus. Saül dit alors : « Apportez moi l'holocauste et les pacifiques. » Et il offrit l'holocauste : ce qui ne lui était pas permis, n'étant pas prêtre. Il achevait, lorsque Samuël vint. Saül alla au-devant de lui pour le saluer. Le prophète lui demanda: « Qu'avez-vous fait? » Saül répondit : « Parce que j'ai vu que le peuple s'éloignait de moi et que vous ne veniez point au jour marqué, tandis que les Philistins s'étaient assemblés à Machmas, j'ai dit : Les Philistins descendront vers moi, en Galgal, et je n'ai point encore imploré la face de Jéhovah. Contraint par la nécessité, j'ai offert l'holocauste. » Le septième jour n'était point fini ; ainsi le prophète n'avait point manqué à sa parole. Samuël dit à Saül : « Vous avez agi comme un insensé et vous n'avez point gardé le commandement que Jéhovah, votre Dieu, vous avait donné. Si vous n'aviez point fait cela, l'Eternel aurait maintenant affermi votre royauté sur Israël pour jamais. Mais maintenant elle ne subsistera point. L'Eternel cherchera un homme selon son cœur, et il l'établira sur son peuple, parce que vous n'avez point observé ce que l'Eternel vous avait ordonné (2). »

Saül manqua, dans tout ceci, de plus d'une manière. Samuël lui avait dit expressément, de la part de Dieu, en le sacrant roi : « Vous descendrez avant moi à Galgal, et voilà que moi j'y descendrai vers vous pour offrir des holocaustes et des victimes pacifiques. Vous attendrez pendant sept jours, jusqu'à ce que je vienne vers vous et que je vous fasse connaître ce que vous aurez à faire (3). » Saül attendit jusqu'au septième jour, mais il n'attendit pas que Samuël vînt; il n'attendit pas qu'il vînt offrir les sacrifices, il les offrit lui-même; il n'attendit pas qu'il vînt lui apprendre, de la part de l'Eternel, ce qu'il avait à faire : il se décida sans lui. Ensuite, au lieu de reconnaître humblement sa faute, il la rejette sur le prophète et sur le peuple : le premier n'était pas venu au temps promis, ce qui était faux ; le second l'abandonnait. Il ne songeait pas, comme son fils Jonathas, qu'il est aussi facile à l'Eternel de sauver par peu que par beaucoup.

La réponse de Samuël ne renferme encore qu'une prédiction, une menace; car nous verrons après cela le Seigneur ordonner à Saül, par son prophète, de faire aux Amalécites une guerre d'extermination. Ce n'est qu'à la suite d'une nouvelle désobéissance que les menaces s'accompliront, et que le premier roi sera définitivement rejeté.

Samuël vint de Galgal à Gabaa-Benjamin, où était Jonathas. Saül s'y rendit également avec six cents hommes ; c'était tout ce qui lui restait de son armée. Encore, dans cette petite troupe, non plus que dans celle qui était avec Jonathas, n'y avait-il ni épée ni lance : Saül et Jonathas seuls en avaient (4). Les autres étaient armés sans doute de frondes, d'arcs, ou de bâtons durcis au feu. Aujourd'hui encore, dans certaines contrées de la Bretagne, il y a des hommes si habiles à manier un bâton assez court, que, sauf les armes à feu, ils ne craignent point de se mesurer avec le soldat le mieux armé.

Cette rareté d'armes en fer venait des Philistins. Ils avaient emmené tous les forgerons

(1) Eccli., XLVI, 16-23 — (2) Reg, XIII, 1-14 — (3) *Ibid.*, X, 8. — (4) *Ibid.*, XIII, 15-22.

de la terre d'Israël, afin que les Hébreux ne pussent forger ni épées, ni lances, et que même, pour fabriquer ou aiguiser leurs socs de charrues, leurs hoyaux, leurs cognées et leurs faux, ils fussent obligés d'aller aux lieux où les Philistins tenaient garnison. Nabuchodonosor en usera de même, lorsque, avec le roi Jéchonias, il emmènera tous les ouvriers, les forgerons et les ingénieurs. La même chose est arrivée à la république romaine, dans ses temps les plus héroïques. Lorsque le roi d'Étrurie, Porsenna, se fut rendu maître de Rome, ainsi que l'avoue Tacite (1), il mit cette condition au traité accordé aux Romains, qu'ils ne feraient usage du fer que pour l'agriculture. Pline dit que la clause était expressément comprise dans le traité (2). Le bon Tite-Live, et ceux qui ont écrit l'histoire romaine d'après lui, n'en parlent pas. Ils ont mis en place les épisodes poétiques d'Horatius Coclès, de Mucius Scévola, de Clélie. Voilà l'homme ! Il aime sa patrie plus que la vérité. Les seuls historiens d'Israël disent tout avec la même candeur, et ce qu'il y a de plus humiliant, et ce qu'il y a de plus honorable. Aussi n'est-ce pas l'esprit de l'homme, mais l'esprit de Dieu qui les guide.

Les Israélites, saisis de terreur, n'osant ainsi combattre, trois troupes de Philistins sortirent du camp pour piller. Cependant Jonathas, fils de Saül, dit un jour au jeune homme qui portait ses armes : « Viens et passons jusqu'au camp des Philistins qui est au delà de ce lieu. » Et il n'en dit rien à son père. Saül était assis alors à l'extrémité de Gabaa, sous un grenadier, accompagné d'environ six cents hommes. Et Ahias, fils d'Achitob, frère d'Ichabod, fils de Phinéès, fils d'Héli, grand-prêtre de l'Éternel à Silo, portait l'éphod.

Parmi les collines à travers lesquelles Jonathas s'efforçait de passer jusqu'aux premières gardes des Philistins, il y avait deux rochers hauts et escarpés qui s'élevaient en pointes semblables à des dents. Là, il dit à son jeune écuyer : « Viens, passons jusqu'au poste de ces incirconcis ; peut-être que Jéhovah fera pour nous quelque chose ; car il ne lui est pas plus difficile de sauver par peu que par beaucoup. » L'écuyer répondit : « Faites tout comme il vous plaira, allez où vous voudrez ; me voici avec vous, selon votre cœur. » Jonathas reprit : « Voilà que nous allons vers ces hommes, et nous nous montrerons à eux. Si alors ils nous disent : Demeurez là jusqu'à ce que nous allions à vous, demeurons à notre place et ne montons point à eux. Mais, s'ils nous disent : Montez vers nous, montons-y ; car ce sera la marque que Jéhovah nous les aura livrés entre les mains. »

Ils se montrèrent donc l'un et l'autre au poste des Philistins, et les Philistins dirent : « Voilà les Hébreux qui sortent des trous où ils s'étaient cachés. » Et les hommes du poste dirent à Jonathas et à son écuyer : « Montez à nous, et nous vous ferons voir quelque chose. » Jonathas dit alors à son écuyer : « Monte après moi, car Jéhovah les a livrés en la main d'Israël. » Jonathas monta donc vers eux, grimpant des mains et des pieds, et son écuyer après lui. Aussitôt arrivés, ils se jettent sur les Philistins, les uns tombent sous la main de Jonathas, les autres sous la main de son écuyer derrière lui ; ils en tuèrent d'abord environ vingt hommes, dans la moitié d'autant de terre qu'une paire de bœufs en peut labourer en un jour. Dès lors, la terreur se répandit dans le camp, dans la campagne et dans tout le peuple ; les troupes qui étaient sorties pour piller en furent saisies elles-mêmes ; le pays en fut dans le trouble, et ce devint comme une terreur envoyée de Dieu (3).

Cependant les sentinelles de Saül, qui étaient à Gabaa de Benjamin, regardèrent, et voilà cette multitude sans ordre qui fuyait, et se rompait. Saül dit au peuple qui était avec lui : « Faites la revue et voyez qui est sorti d'avec nous. » On trouva que Jonathas et son écuyer n'y étaient plus. Alors Saül dit à Ahias : « Consultez l'arche de Dieu. » Car l'arche de Dieu était en ce jour-là au milieu des enfants d'Israël. Cette remarque de l'Écriture fait assez entendre qu'elle n'était pas auparavant à Galgal, non plus que le grand-prêtre avec l'éphod. Saül avait appris à ne pas se décider seul, mais à consulter l'oracle de l'Éternel. Mais, pendant qu'il parlait au Pontife, le tumulte dans le camp des Philistins allait croissant et résonnant plus haut. Alors, trop impatient pour attendre la réponse qu'il avait sollicitée, Saül dit au prêtre : « Rejoignez les mains, » expression qui indique qu'il les avait étendues pour consulter l'oracle. En même temps il cria aux armes, ainsi que tout le peuple qui était avec lui, et ils s'avancèrent jusqu'au lieu du combat : et voilà le glaive de l'un contre l'autre et un carnage horrible. Les Hébreux qui, depuis hier et avant-hier, s'étaient mêlés aux Philistins dans leur camp, vinrent se joindre aux Israélites qui étaient avec Saül et Jonathas. Ceux pareillement qui s'étaient cachés dans la montagne d'Éphraïm, apprenant que les Philistins fuyaient, s'unirent aux leurs afin de combattre ; et Saül eut bientôt près de dix mille hommes.

Mais, dans peu, tout ce monde se trouva épuisé de faim et de fatigue. Saül avait adjuré le peuple, disant : « Maudit soit celui qui mangera du pain avant le soir, jusqu'à ce que je me sois vengé de mes ennemis. » En conséquence, tout le peuple ne goûta point de pain. Ils vinrent dans un bois où la terre était couverte de miel. Le peuple, y étant entré,

(1) Tacit., *Hist.*, l. III, c. LXXII, Dedita urbe. — (2) *Hist. nat.* l. XXIV, c. XXIV, In fœdere, quod expulsis regibus populo romano dedit Porsena, nominatim comprehensum invenimus, ne ferro, nisi in agricultu, uterentur. Et stilo scribere vetitum, vetustissimi auctores prodiderunt. — (3) I Reg., XIV, 1-15.

vit couler ce miel devant lui ; mais nul n'y porta la main pour l'approcher de sa bouche ; car ils craignaient tous le serment du roi.

Or, Jonathas n'avait point entendu son père conjurant le peuple, et il étendit le bâton qu'il avait à la main, il en trempa le bout dans un rayon de miel et il l'approcha de sa bouche avec sa main, et ses yeux reprirent un nouvel éclat. Mais quelqu'un du peuple lui dit : « Votre père a conjuré tout le peuple avec serment, et il a dit : Maudit soit celui qui mangera du pain aujourd'hui ! » Or, tout le peuple était défaillant. Jonathas répondit : « Mon père a troublé le pays : voyez comme mes yeux ont repris un nouvel éclat depuis que j'ai goûté un peu de miel. Combien le peuple, à son tour, n'eût-il pas repris plus de vigueur, s'il eût mangé de ce qu'il a rencontré dans la poursuite de ses ennemis ! La ruine des Philistins n'en eût-elle pas été plus grande (1) ? »

Les réflexions de Jonathas étaient justes, mais déplacées. Il ne pécha point en mangeant du miel, puisqu'il ignorait la défense, mais il manqua de respect à son père et à son roi, en blâmant inutilement sa conduite devant le peuple.

Les Hébreux, en ce jour-là, frappèrent donc les Philistins et les poursuivirent depuis Machmas jusqu'à Aïalon. Mais enfin, n'en pouvant plus d'épuisement, le peuple se jeta sur le butin, enleva des brebis, des bœufs et des veaux, les égorgea sur la place et en mangea la chair avec le sang : ce qui était contraire à la loi. Saül, en ayant été informé, dit au peuple : « Vous avez violé la loi. Roulez ici une grande pierre, et allez annoncer dans tous les rangs que chacun amène ici son bœuf et son bélier : vous les égorgerez sur cette pierre, après cela vous en mangerez, et vous ne pécherez point contre l'Eternel en mangeant la chair avec le sang. » Chacun vint donc amener son bœuf jusqu'à la nuit, et on les égorgea sur la pierre.

Alors Saül bâtit un autel à Jéhovah, sans doute comme un monument de la victoire qu'il venait de lui accorder, et pour y offrir des sacrifices d'actions de grâces. L'Écriture ajoute que ce fut le premier qu'il éleva : ce qui suppose que, dans la suite, il en bâtit encore d'autres dont il n'est pas fait mention.

Quand ses troupes se furent ainsi restaurées, il leur dit : « Précipitons-nous cette nuit sur les Philistins pour les accabler, et qu'il n'en reste pas un seul au matin. » Le peuple répondit : « Tout ce qui est bon à vos yeux, faites-le. » Mais le Pontife observa qu'il fallait consulter Dieu auparavant. Saul l'interrogea donc en ces termes : « Poursuivrai-je les Philistins ? et les livrerez-vous entre les mains d'Israël ? » Mais il ne lui répondit point en ce jour-là.

Saül dit alors : « Approchez ici, tous les principaux du peuple, sachez et voyez de qui le péché retombe aujourd'hui sur nous. Car, vive Jéhovah, le sauveur d'Israël ! fût-ce Jonathas, mon fils, il mourra de mort. » Et nul ne lui répondit de tout le peuple. Saül dit donc à tout Israël : « Mettez-vous tous d'un côté, et moi je serai de l'autre avec mon fils Jonathas. » Le peuple répondit : « Tout ce qui est bon à vos yeux, faites-le. » Saül dit alors : Jéhovah, Dieu d'Israël, faites-nous connaître d'où vient que vous n'avez point répondu aujourd'hui à votre serviteur. Si cette iniquité est en moi, ou en mon fils Jonathas, découvrez-le nous ; ou si elle est dans votre peuple, sanctifiez-le en faisant connaître le coupable. » Le sort tomba sur Jonathas et sur Saül ; et le peuple fut hors de péril. Saül reprit : « Jetez le sort entre moi et Jonathas, mon fils, » et le sort tomba sur Jonathas. Saül dit alors à Jonathas : « Découvrez-moi ce que vous avez fait. » Jonathas le découvrit, et dit : « J'ai goûté, de l'extrémité du bâton qui était en ma main, un peu de miel ; me voici prêt à mourir. » Saül répondit : « Que Dieu me fasse ceci, qu'il y ajoute cela, si vous ne mourez de mort, Jonathas ! » Mais le peuple dit à Saül : « Quoi donc ! Jonathas mourra ? lui qui vient de sauver Israël d'une manière si merveilleuse ! Vive Jéhovah ! il ne tombera pas un cheveu de sa tête par terre ; car ce qu'il a fait aujourd'hui, il l'a fait avec Dieu. » Le peuple délivra ainsi Jonathas, et il ne mourut point. Et Saül se retira sans poursuivre les Philistins, qui se retirèrent chez eux (2).

Plus confiant en lui-même qu'en Dieu ; inconsidéré dans ses résolutions, parce qu'il n'a pas la patience d'attendre que Dieu l'éclaire par ses réponses, et se suscitant ainsi des embarras, des obstacles imprévus, qui, au lieu d'avancer ses affaires, les reculent ou les ruinent : tel nous apparaît généralement Saül. Ici, comme à Galgal, il perd patience. Par la foi et le courage héroïque de son fils, Dieu lui accorde, sans lui, une victoire toute faite. Il consulte Dieu pour savoir comment il en profitera ; mais il ne sait pas attendre sa réponse. Il la remplace subitement par un serment téméraire, qui empêche ses troupes de poursuivre l'ennemi avec plus de vigueur, qui les expose à violer la loi en mangeant la chair avec le sang, qui le met lui-même dans le cas de condamner à mort son fils victorieux, qui, enfin, l'empêchera d'achever la défaite des Philistins. Nous verrons dans son successeur plus de docilité et de prudence.

Il n'est pas dit cependant que Saül ne profita point de ses premières fautes ; car l'Écriture nous le montre, après avoir affermi son règne sur Israël, combattant de tous côtés ses ennemis, en marchant tour à tour contre Moab, contre les enfants d'Ammon, contre Edom, contre les rois de Soba et contre les Philistins ; et partout où il tourna ses

(1) [illegible] — (2) [illegible]

armes, il fut vainqueur. Le général de son armée était Abner, fils de Ner, son oncle. Aussitôt que Saül avait reconnu un homme vaillant et propre aux combats, il avait soin de se l'attacher (1).

A cette glorieuse époque de son règne, les enfants de Ruben, de Gad et de Manassé firent une expédition mémorable à l'orient. Au nombre de près de quarante-cinq mille hommes d'élite, armés de boucliers et d'épées, habiles à manier l'arc et très-expérimentés à combattre, ils attaquèrent les Agaréens, ou descendants d'Agar, ainsi que les Ituréens, avec ceux de Naphis et de Nodab, à l'orient de Galaad. Ayant invoqué Dieu sur cette guerre et mis en lui leur confiance, ils vainquirent tous ces peuples, se rendirent maîtres de toutes leurs possessions, savoir : cinquante mille chameaux, deux cent cinquante mille brebis, deux mille ânes ; quant aux hommes, ils firent cent mille prisonniers, sans compter un grand nombre qui avaient péri dans les combats, car Dieu même avait combattu pour eux. Ils s'établirent à la place de ces peuples, demeurèrent sous leurs tentes, dans tout le pays qui est à l'orient, jusqu'à l'entrée du désert et jusqu'au fleuve de l'Euphrate, parce que la terre de Galaad ne pouvait plus contenir tous leurs troupeaux. Ils occupèrent ces conquêtes pendant trois ou quatre siècles, jusqu'à leur transmigration à Ninive (2).

Dans ces années de combats et de victoires, Samuël vint dire à Saül : « C'est moi qu'envoya l'Eternel pour vous sacrer roi sur Israël, son peuple ; écoutez donc maintenant la voix de l'Eternel. Voici ce que dit Jéhovah, Dieu des armées : J'ai rappelé en ma mémoire tout ce qu'Amalec a fait à Israël, et comment il s'opposa à lui dans son chemin lorsqu'il montait de l'Egypte. Va donc maintenant, et frappe Amalec, et soumets à l'anathème tout ce qui est à lui. Ne l'épargne point, mets à mort depuis l'homme jusqu'à la femme et aux enfants, et à ceux qui sont encore à la mamelle ; depuis le bœuf jusqu'à la brebis, depuis le chameau jusqu'à l'âne (3). »

Les Amalécites n'avaient pas seulement refusé le passage à Israël ; tombant sur ceux qui étaient restés en arrière, épuisés de fatigue, ils les avaient inhumainement massacrés (4). Ils avaient encore attaqué injustement une seconde fois les Israélites dans le désert (5) ; une troisième fois, sous les juges (6) ; ils ne cessaient de renouveler contre eux les hostilités (7). C'étaient des ennemis irréconciliables. Dieu avait prédit qu'il les détruirait (8). Si les Amalécites s'étaient contentés de refuser le passage, comme firent les autres enfants d'Esaü, Dieu, loin de les soumettre à l'anathème, n'eût pas même permis aux Israëlites de mettre le pied sur leurs frontières (9).

Saül fit donc un appel au peuple, enrôla deux cent mille fantassins, plus de dix mille hommes de Juda, et marcha contre Amalec. Cependant il dit aux Cinéens, descendants de Jéthro, beau-père de Moïse, lesquels, étant voisins des Amalécites, s'étaient mêlés avec eux : « Allez, retirez-vous, et descendez loin d'Amalec, de peur que je ne vous enveloppe avec lui ; car vous avez fait miséricorde à tous les enfants d'Israël quand ils montaient de l'Egypte. » Et les Cinéens se retirèrent du milieu d'Amalec (10).

Saül, ayant pénétré jusqu'à la ville capitale et dressé des embûches le long du torrent frappa Amalec, depuis Hévila jusqu'à ce qu'on vienne en Sur, qui est vis-à-vis de l'Egypte. Il livra tout le peuple à l'anathème par le tranchant du glaive ; mais pour Agag, roi d'Amalec, qu'il prit vivant, Saül et son peuple l'épargnèrent, ainsi que ce qu'il y avait de meilleur dans les troupeaux de brebis et de bœufs ; généralement enfin, tout ce qu'il y avait de beau, ils ne voulurent pas le livrer à l'anathème ; mais ils y livrèrent tout ce qui était vil et méprisable (11). Ils auraient dû cependant se souvenir comment fut puni l'homme qui viola l'anathème de Jéricho. La punition de Saül ne se fit pas longtemps attendre.

La parole de Jéhovah vint à Samuël, disant : « Je me repens d'avoir établi Saül roi ; car il m'a délaissé et n'a point accompli mes paroles par ses œuvres. » Samuël en fut attristé, et il cria vers l'Eternel toute la nuit. S'étant levé dès le point du jour pour aller vers Saül, on lui annonça que Saül était venu sur le Carmel, dans la tribu de Juda, qu'il y avait élevé un arc de triomphe, et que de là il était descendu en Galgal. Samuel y vint donc vers Saül, qui offrait en ce moment en holocauste à Jéhovah, les prémices des dépouilles qu'il avait apportées d'Amalec. Quand il fut proche, Saül lui dit : « Béni sois-tu de par Jéhovah, j'ai accompli sa parole. » Mais Samuël dit : « Et que veut donc dire ce bêlement de brebis qui retentit à mes oreilles, et ce mugissement de bœufs que j'entends ? » Saül répondit : « On les a amenés d'Amalec ; car le peuple a épargné ce qu'il y avait de meilleur parmi les brebis et les bœufs, pour les immoler à Jéhovah, ton Dieu ; tout le reste, nous l'avons livré à l'anathème. » — « Permets-moi, reprit Samuël, de te faire connaître ce que Jéhovah m'a dit cette nuit. » — « Parle, » répondit Saül. Et Samuel : « Quand tu étais petit à tes yeux, n'as-tu pas été fait le chef des tribus d'Israël, toi ? et Jéhovah ne t'a-t-il pas sacré roi sur Israël ? Ensuite il t'a envoyé dans cette voie, disant : Va, et livre à l'anathème les pécheurs d'Amalec : tu combattras contre eux jusqu'à leur destruction. Pourquoi donc n'as-tu point écouté la voix de l'Eternel ? Pourquoi t'es-tu laissé aller au

(1) I Reg., 17 52. — (2) Paralip., v, 18 23. — (3) I Reg., xv, 1-3. — (4) Exod., xvii, 8. — (5) Num, xiv 45. — (6) Jud. iii, 16. — (7) *Ibid.*, vi, 3 et 33. — (8) Exod., xvii, 14 ; Num., xxiv, 20 ; Deut., xxv, 19. — (9) Num., xx, 14 Deut., xi, 5. — (10) I Reg., xv, 4-6. — (11) *Ibid.* 7. 9

pillage et as-tu fait le mal aux yeux de Jéhovah? » — « Au contraire, reprit Saül, j'ai écouté la voix de l'Eternel, j'ai marché en la voie dans laquelle il m'a envoyé, j'ai amené Agag, roi d'Amalec; et pour Amalec, je l'ai livré à l'anathème. Mais le peuple a pris dans le butin des brebis et des bœufs, prémices de ceux que l'anathème a frappés, pour immoler à Jéhovah, ton Dieu, en Galgal. » Mais Samuël répliqua : « L'Eternel veut-il des holocaustes et des oblations? Ne demande-t-il pas plutôt qu'on obéisse à sa voix? L'obéissance vaut mieux que le sacrifice, et écouter vaut mieux qu'offrir la graisse des béliers. Lui désobéir est comme le péché de divination; lui résister, comme le crime d'idolâtrie. Parce que tu as rejeté la parole de Jéhovah, lui aussi t'a rejeté, afin que tu ne sois plus roi (1). »

A ce mot seulement, Saül vint à dire : « J'ai péché, parce que j'ai transgressé la parole de l'Eternel et tes paroles, craignant le peuple et obéissant à sa voix; mais, de grâce, maintenant porte mon péché et retourne avec moi, afin que j'adore l'Eternel. » Mais Samuël répondit : « Je ne retournerai pas avec toi; car tu as rejeté la parole de Jéhovah, et Jéhovah t'a rejeté, afin que tu ne sois plus roi sur Israël. »

Samuël se tourna donc pour s'en aller : mais Saül saisit le haut de son manteau, qui se déchira. Sur quoi le Prophète dit aussitôt : « L'Eternel a déchiré aujourd'hui entre tes mains le royaume d'Israël, et il l'a donné à ton prochain, qui vaut mieux que toi. Le triomphateur d'Israël ne mentira point ni ne se repentira; car il n'est pas un homme pour se repentir. » Saül insista : « J'ai péché; mais, de grâce, honore-moi maintenant devant les anciens de mon peuple et devant Israël, et retourne avec moi, afin que j'adore l'Eternel, ton Dieu (2). »

Malheureux Saül! qu'il est petit dans sa grandeur! qu'il est peu sage en croyant l'être beaucoup! S'il eût accompli avec simplicité l'ordre qu'il en avait reçu, Dieu lui eût pardonné sa première faute, il l'eût affermi sur le trône pour jamais; la gloire, qu'il désirait tant, fût venue le trouver d'elle-même. Mais non : il se croit plus sage que Dieu et son Prophète. Le commandement divin, si exprès qu'il soit, il le modifie, il l'altère; il en observe une partie, il transgresse l'autre. Quand il en est repris par l'homme de Dieu, non-seulement il ne convient pas d'avoir péché, il soutient qu'il a bien fait. Il est assuré et superbe, tant qu'on ne lui parle que de Dieu et de sa loi; mais quand il apprend que sa belle sagesse, au lieu de lui assurer la royauté et la gloire qu'il ambitionne, va lui faire perdre l'une et l'autre, alors il confesse qu'il a tort, alors il s'excuse sur le peuple et supplie le Prophète de réparer sa faute. Il a regret, non pas de son péché, mais de sa punition; avoir offensé Dieu n'est pas ce qui l'inquiète, c'est de n'être plus honoré des hommes; s'il presse si vivement Samuël, s'il lui déchire le manteau, s'il le contraint en quelque manière d'aller adorer avec lui l'Eternel, ce n'est que pour en être honoré devant le peuple. Faut-il s'étonner que Dieu rejette enfin un roi de ce caractère, ne fût-ce que pour servir de leçon à d'autres?

L'histoire humaine nous montre plus d'un Saül. De même que le premier roi des Juifs, bien d'autres rois embrassent la loi de Dieu parce qu'ils y trouvent leur avantage; elle les représente comme des ministres de Dieu sur la terre; elle commande à leur égard le respect et l'obéissance. Mais, de même que le premier roi des Juifs, au lieu d'accomplir avec simplicité la loi divine tout entière, ils la modifient, ils l'altèrent au gré de leur politique; ils en adoptent une partie, ils rejettent l'autre; ils la respecteront comme particuliers, ils s'en joueront comme souverains. Et lorsque le Pontife qui, dans l'Eglise de Dieu, remplace et Aaron et Samuel, leur fera des remontrances, non-seulement ils ne conviendront pas qu'ils ont tort, ils soutiendront avec hauteur qu'ils font bien, qu'ils entendent la loi de Dieu mieux que lui, que ce serait folie de vouloir l'observer en tout, qu'elle doit nécessairement être corrigée par les maximes d'Etat, qu'autrement ils perdraient leur honneur et leur couronne. Mais lorsque, avec le temps, ce même Pontife leur fait voir que c'est précisément à cause de cela qu'ils vont perdre l'un et l'autre; mais lorsqu'ils voient en effet que leurs trônes s'ébranlent et s'écroulent au moindre souffle; lorsqu'ils voient qu'on ne respecte pas plus leurs lois qu'eux-mêmes ne respectent la loi de Dieu, lorsqu'ils voient une douzaine de rois chassés de leurs royaumes, errant de contrée en contrée, alors ils daigneront enfin convenir qu'ils ont eu tort; non pas eux cependant, mais le peuple : c'est le peuple qui est la cause de tout le mal. Alors ce même Pontife dont ils ont méprisé les remontrances, dont ils ont méconnu et décrié l'autorité, ils le supplieront de porter leur péché, de réparer leurs imprudences; que s'il ne le peut ou ne le veut, ils lui feront violence, ils le saisiront par le manteau, ils le lui déchireront, pour le contraindre à les environner du respect de la religion et à les honorer devant leurs peuples. S'ils ne cherchent pas plus que Saül à satisfaire Dieu, la condescendance ni même les larmes du Pontife ne les sauveront pas.

Après de si vives instances, Samuël retourna et suivit Saül, qui adora l'Eternel. En même temps, pour exécuter la loi de l'anathème, le prophète se fit amener le roi d'Amalec. Nourri dans les délices, Agag s'écria : « Est-ce donc ainsi que me sépare une mort pleine d'amertume? » Mais Samuel lui répliqua : « Ainsi que ton épée a ravi aux femmes leurs enfants, ainsi ta mère sera sans enfants parmi les

(1) I Rég., 15-23. — (2) Ibid. 24-30.

femmes; » puis il le tua ou le fit tuer devant l'Eternel, à Galgal (1). Le verbe hébreu, ainsi que le verbe grec des Septante, se prête à l'un et à l'autre sens. Josèphe l'a entendu dans le dernier, et dit positivement que Samuel ordonna de le mettre à mort (2). Il est d'ailleurs peu probable qu'à l'âge où il était, il eût fait lui-même cette exécution. L'eût-il faite, au reste, cela ne devrait pas étonner. Dans cette antiquité première, où il n'y avait point de bourreau d'office, c'était le peuple, les témoins, les magistrats, les principaux personnages du royaume qui exécutaient les sentences capitales.

Après quoi, Samuel s'en alla en Ramatha, et Saül en sa maison de Gabaa-Saül. Samuel ne vit plus Saül jusqu'au jour de sa mort. Cependant il le pleurait, parce que l'Eternel se repentait de l'avoir établi roi sur Israël (3).

A la fin, Jéhovah dit à Samuel : « Jusqu'à quand pleureras-tu Saül, lorsque je l'ai rejeté pour qu'il ne règne plus sur Israël? Emplis ta corne d'huile et viens que je t'envoie à Isaï, Bethléhémite ; car je me suis choisi entre ses fils un roi. » Samuel demanda : « Comment irai-je? car Saül le saura et me tuera. » L'Eternel répondit : « Tu prendras avec toi une génisse et tu diras : Je suis venu pour immoler une victime à l'Eternel. Tu appelleras Isaï au sacrifice. Et je te ferai connaître ce que tu auras à faire, et tu me sacreras celui que je te dirai. »

Samuel fit donc comme l'Eternel lui avait dit. Et il vint en Bethléhem ; et les anciens de la ville, étonnés, allèrent avec empressement au-devant de lui et lui dirent : « Ton entrée est-elle pacifique? » — « Elle est pacifique, » fut sa réponse. « Je viens pour sacrifier à l'Eternel ; sanctifiez-vous et venez avec moi, afin que j'immole la victime. » Il sanctifia donc Isaï et ses fils, et les appela au sacrifice.

Et quand ils furent entrés, il vit Eliab, le premier-né, et dit en lui-même : « Sans doute que devant Jéhovah est son christ? » Mais Jéhovah dit à Samuel : « Ne regarde point à son visage ni à la hauteur de sa taille ; car je l'ai rejeté, et je ne juge point selon le regard de l'homme ; car l'homme voit ce qui paraît, mais Jehovah regarde le cœur. » Et Isaï appela Abinadab et l'amena devant Samuel, qui lui dit : « Ce n'est pas non plus celui-là que l'Eternel a choisi. » Isaï lui presenta Sammaa, mais il dit : « L'Eternel n'a point encore choisi celui-là. » Isaï fit ainsi passer ses sept fils devant Samuel. Et Samuel dit à Isaï : « L'Eternel n'a choisi aucun de ceux-ci. »

Alors Samuel dit au père : « Sont-ce là tous tes fils? » Isaï répondit : « Il y a encore le plus jeune qui garde les brebis. » Samuel reprit aussitôt : « Envoie, et amène-le ; car nous ne nous asseoirons point à table avant qu'il soit venu. » Il envoya donc, et l'amena. Or, il avait le teint vif, de beaux yeux et une belle physionomie. Et Jéhovah dit : « Lève-toi, oins-le ; car c'est celui-là. » Samuël prit donc la corne d'huile, et l'oignit au milieu de ses frères (4) ; mais il ne paraît pas qu'il leur découvrit le mystère de cette onction. Et l'esprit de l'Eternel prospéra sur David depuis ce jour-là et à jamais. Quant à Samuël, il s'en retourna à Ramatha.

L'Ecriture ne dit point quel âge David avait alors. Suivant une tradition hébraïque, il avait vingt-huit ou plutôt dix-huit ans. S'il est appelé petit ou jeune, c'est par rapport à ses frères. L'Esprit de l'Eternel vint sur lui comme autrefois sur Saül ; mais ce ne fut pas pour un temps : ce fut pour toujours, et avec des grâces toujours plus abondantes. De là cette humilité de cœur envers Dieu, cette force, ce courage, cette prudence admirable dans les circonstances les plus difficiles ; de là ce don de l'harmonie qui charmera les noires tristesses du malheureux Saül ; de là cette inspiration prophétique qui dévoile à ses yeux l'avenir.

Pour Saül, au contraire, l'Esprit de l'Eternel se retira de lui. Ce n'est pas tout : il fut remplacé par un mauvais esprit qui le tourmentait, et qui le tourmentait par ordre de l'Eternel (5).

L'Esprit de Dieu, l'Esprit-Saint, la grâce, ne détruit point les qualités de la nature : elle les corrige, les tempère, les perfectionne. L'orgueilleux n'est plus que magnanime, le téméraire intrépide ; l'astuce devient prudence : la jalousie, une louable émulation. L'esprit méchant, au contraire, change en mal ce qui déjà était mal. Ce qu'il y avait donc en Saül de brusque, de farouche, d'ambitieux, facilement deviendra manie, fureur, jalousie, atrabilaire. Par là, comme par autant de chaînes, l'esprit mauvais le tiendra en son pouvoir et le tourmentera comme son esclave.

Les serviteurs de Saül lui dirent alors : « Voilà qu'un esprit mauvais, envoyé de Dieu, vous épouvante et vous trouble. Que notre seigneur commande, s'il lui plaît, et vos serviteurs, qui sont devant vous, chercheront un homme habile à jouer du cinnor ; et quand l'esprit mauvais de Dieu vous aura saisi, il en jouera, et vous vous en trouverez mieux. » Saül répondit : « Cherchez-moi donc quelqu'un habile à jouer de la sorte et amenez-le moi. » Un des jeunes gens dit aussitôt : « Voilà que j'ai vu le fils d'Isaï, Bethléhémite, habile dans l'art des modulations, puissant en force, homme de guerre, prudent en paroles et d'une belle physionomie, et l'Eternel est avec lui. » Saül envoya donc des messagers à Isaï, disant : « Envoie-moi David, ton fils, qui est au milieu de ses troupeaux. » Isaï, fidèle à observer l'antique usage, d'après lequel il n'était pas permis d'aborder les princes sans leur faire

(1) I Reg., xv, 31-33. — (2) Josèphe, *Antiq.*, l. VI, c. IX. — (3) I Reg., xv, 34 et 35. — (4) *Ibid.*, xvi, 1-13. — (5) Reg., xvi, 14.

quelques présents, prit un âne chargé de pain et un autre de vin, avec un chevreau, et il l'envoya à Saül par la main de David, son fils.

David vint donc trouver Saül et se présenta devant lui. Et Saül l'aima beaucoup, et il devint son écuyer. Saül envoya donc vers Isaï, disant : « Je te prie, que David se tienne en ma présence, car il a trouvé grâce à mes yeux. » Ainsi, toutes les fois que l'esprit mauvais de Dieu s'emparait de Saül, David prenait le cinnor et en tirait des modulations avec sa main, et Saül était soulagé et se trouvait mieux, et l'esprit mauvais se retirait de lui (1).

Les anciens et les modernes sont d'accord sur les effets surprenants de la musique, soit pour exciter ou calmer les passions, soit pour guérir certaines maladies. Un auteur grec assure de Xénocrate, qu'il employait l'harmonie des instruments pour guérir les maniaques et les furieux (2). David opérait un effet semblable avec le cinnor, que l'on traduit ordinairement : harpe ou cithare. Le son de cet instrument calmait les passions et les humeurs naturelles de Saül, et par là diminuait l'influence de l'esprit mauvais, qui se servait de ses humeurs et de ses passions pour le porter aux derniers excès. De plus, comme Cicéron nous l'apprend, musicien et poëte étant autrefois synonymes (3), il est à croire que David, en touchant de la main le cinnor, chantait de la voix les louanges de Dieu, et que c'est principalement à la vertu secrète de la divine parole, que Saül aurait dû de se voir délivré pour un temps de l'esprit mauvais qui l'obsédait.

On ne sait combien de temps après cela, les Philistins assemblèrent de nouveau leurs troupes et s'en vinrent porter la guerre en Socho, dans la tribu de Juda. Saül et les enfants d'Israël s'assemblèrent également et marchèrent pour les combattre. Les Philistins étaient d'un côté sur une montagne, et Israël était de l'autre sur une autre montagne ; et il y avait une vallée entre deux. Or, un homme s'avançait du camp des Philistins dans cet espace intermédiaire. Il avait nom Goliath, et était de Geth. Sa hauteur était de six coudées et un palme, environ dix pieds et demi. Il avait un casque d'airain sur la tête, et il était vêtu d'une cuirasse à écailles, dont le poids était de cinq mille sicles d'airain, environ cent cinquante livres. Et il avait des bottes d'airain, et un bouclier d'airain couvrait ses épaules. Et la hampe de sa lance était comme ces bois dont se servent les tisserands pour rouler dessus leur toile ; et le fer de sa lance pesait six cents sicles, environ dix-huit livres. Et son écuyer marchait devant lui, portant un autre bouclier de devant. Et, s'arrêtant, il criait aux bataillons d'Israël ; « Pourquoi sortez-vous en bataille? Ne suis-je pas Philistin, et vous serviteurs de Saül? Choisissez un homme d'entre vous et qu'il descende vers moi. S'il peut me combattre et qu'il me frappe, nous serons vos serviteurs. Mais si je prévaux et le frappe, vous serez nos serviteurs, et vous nous servirez. » Et le Philistin disait : « J'ai défié aujourd'hui les Philistins d'Israël. Donnez-moi un homme, et que nous combattions ensemble. » Et Saül et tous les Israélites, entendant les paroles de ce Philistin, étaient étonnés et tremblaient. Ce Philistin se présenta ainsi matin et soir pendant quarante jours (4).

Cependant David était retourné d'auprès de Saül pour paître les troupeaux de son père, en Bethléhem. Ses trois frères aînés avaient suivi Saül à la guerre. Isaï, qui était un des hommes les plus avancés en âge de son temps, lui dit un jour : « Prends pour tes frères une mesure de farine et ces dix pains, et cours à eux jusqu'au camp. Tu porteras aussi ces dix fromages à leur chef de mille, et tu verras si tes frères se portent bien. » David se leva dès l'aube du jour, recommanda le troupeau à un berger, s'en alla avec tout ce que lui avait commandé Isaï, et vint à la circonvallation du camp. L'armée était sortie pour combattre, et l'on entendait déjà les cris, signaux du combat ; car Israël s'était rangé en bataille, ainsi que les Philistins de leur côté (5).

David donc, laissant les vases qu'il avait apportés aux mains du gardien des bagages, courut dans les rangs, souhaita le bonjour à ses frères, et s'informa de leur santé. Il parlait encore, lorsque Goliath parut, venant du camp des Philistins, et David lui entendit prononcer les mêmes paroles. Or, tous les Israélites, quand ils eurent vu cet homme, s'enfuirent de devant lui, tant ils en avaient peur. Cependant quelqu'un d'Israël vint à dire : « Avez-vous vu cet homme qui est monté? Il est monté pour défier Israël. Quiconque le frappera, le roi le comblera de grandes richesses, il lui donnera sa fille, et il rendra la maison de son père libre en Israël. » David l'entendit. Pour s'en assurer davantage, il dit à ceux qui étaient avec lui : « Que sera-t-il donné à l'homme qui aura frappé ce Philistin, et qui vengera l'opprobre d'Israël? Car, qui est ce Philistin incirconcis pour insulter ainsi l'armée du Dieu vivant? » Et le peuple lui raconta la même parole, disant : « Voilà ce qui sera donné à l'homme qui le frappera. » Mais Eliab, frère aîné de David, l'ayant entendu parler ainsi avec les autres, se mit en colère contre lui, et lui dit : « Pourquoi es-tu venu, et pourquoi as-tu délaissé ce peu de brebis au désert? Je connais ton orgueil et la malice de ton cœur, car tu n'es venu ici que pour voir la bataille. » David répondit : « Mais qu'ai-je donc fait? Ne se peut-il pas dire un mot? » Et il se tourna d'auprès de lui vers un autre, fit la même question, et le peuple lui fit la même réponse (6).

Ces paroles de David furent entendues et rapportées à Saül, qui se le fit amener. Arrivé

(1) I Reg., 15-23. — (2) Martian. Capell., *De musica*, p. 2099, édit. Steph. gr. — (3) *De Oratore* I, III, n. 44 — (4) I Reg., XVII, 1-11. — (5) *Ibid.*, XVII, 12-21. — (6) *Ibid.*, 22-30.

en sa présence, David lui dit : « Que le cœur de personne ne s'abatte à cause de cet homme. Ton serviteur ira et combattra ce Philistin. » Saül objecta : « Tu ne pourras aller sur ce Philistin pour le combattre ; car tu es un jeune homme, et lui un homme de guerre depuis sa jeunesse. » Mais David reprit : « Ton serviteur paissait le troupeau de son père, et un lion ou un ours venait et prenait un mouton du troupeau ; et je le poursuivais, et je le frappais et lui arrachais sa proie de la gueule. Et lorsqu'il se levait contre moi, je le prenais à la gorge et je le frappais et le tuais. C'est ainsi que ton serviteur a terrassé un lion et un ours : ce Philistin, cet incirconcis sera comme l'un d'entre eux pour avoir insulté les bataillons du Dieu vivant. Jéhovah, qui m'a délivré de la main du lion et de la main de l'ours, me délivrera aussi de la main de ce Philistin-là. » Saül lui dit alors : « Va, et Jéhovah soit avec toi ! »

En même temps il le revêtit de son armure, ce qui suppose qu'il était à peu près de la même taille. Mais David, s'étant mis une épée au côté, commença d'essayer s'il pourrait marcher avec ces armes, ne l'ayant point fait jusqu'alors. Puis il dit à Saül : « Je ne saurais marcher avec cela, parce que je n'y suis point accoutumé. » S'en étant donc dépouillé, il prit son bâton à la main, choisit dans le torrent cinq pierres très-polies, les mit dans sa panetière, et, tenant à la main sa fronde, marcha contre le Philistin.

Le Philistin s'avançait de son côté et s'approchait de David, son écuyer marchant devant lui. Quand il eut regardé et vu un jeune homme, avec de vives couleurs et un beau visage, il le méprisa et lui dit : « Suis-je donc un chien pour que tu viennes à moi avec un bâton ! » Et le Philistin maudit David par ses dieux, ajoutant : « Viens à moi, et je donnerai ta chair aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la terre. »

Mais David dit au Philistin : « Tu viens à moi avec l'épée et la lance et le bouclier ; et moi, je viens à toi au nom de Jéhovah Sabaoth, le Dieu des bataillons d'Israël, que tu as insulté. Aujourd'hui même Jehovah te donnera en ma main, et je te frapperai, et je te couperai la tête, et je donnerai les cadavres du camp des Philistins, en ce jour, aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la terre ; et toute la terre saura que Dieu est en Israël ; et toute cette multitude saura que c'est Jéhovah qui sauve, non par l'épée et la lance, car à Jéhovah est la guerre, et c'est lui qui vous livrera en nos mains. »

En ce moment le Philistin venait et s'approchait ; mais David se hâta, courut au-devant, mit sa main en sa panetière, prit une pierre, la lança avec la fronde, et frappa le Philistin au front, et la pierre s'enfonça dans son front, et il tomba la face contre terre. David l'emporta ainsi sur le Philistin par la fronde et la pierre, et il mit à mort le Philistin frappé. Comme il n'avait point d'épée en sa main, il courut, et, debout sur le Philistin, il saisit son épée, la tira hors du fourreau, et le tua, et lui coupa la tête.

Les Philistins, voyant que le plus fort d'entre eux était mort, s'enfuirent. Les enfants d'Israël et de Judas, au contraire, se levant avec de grands cris, poursuivirent les Philistins et les tuèrent jusqu'à Geth et Accaron. Puis, revenus sur leurs pas, ils s'emparèrent de leur camp.

Au moment que Saül vit sortir David contre le Philistin, il dit à Abner, chef de son armée : « De qui ce jeune homme est-il fils ? » — « Vive ton âme, ô roi ! si je le sais, » répondit Abner. Le roi reprit : « Demande de qui est ce jeune homme. » Lors donc que David revint après avoir frappé le Philistin, Abner le prit et le conduisit devant Saül, ayant la tête du Philistin en sa main. Et Saül lui dit : « Jeune homme, de quelle famille es-tu ? » David répondit : « Je suis fils de votre serviteur Isaï, de Béthléhem (1). »

La question de Saül paraît étrange. David avait passé un temps considérable dans son palais, jouant de la harpe devant lui ; il l'avait même pris en affection et en avait fait son écuyer ; un peu auparavant, lorsqu'il le revêtit de ses propres armes, il dût nécessairement le reconnaître, ou du moins lui demander son nom. On répond que, par suite de la manie dont il était tourmenté, Saül pouvait manquer de mémoire ; ou que, connaissant David, il voulait néanmoins, comme il s'agissait de lui donner sa fille, savoir plus exactement de quelle famille il était. Peut-être aussi que ce langage était un effet de la vanité et de la jalousie. Tandis qu'il voyait le formidable géant s'avancer avec ses bravades, il était prêt à tout donner à celui qui le tuerait ; mais à peine le voit-il étendu par terre, qu'il semble se repentir de ses promesses. Un roi qui tenait plus à être honoré devant les hommes qu'à n'être pas réprouvé de Dieu, devait entrevoir avec un secret dépit que cet honneur même allait passer en grande partie à un autre, à un de ses sujets, et cela sans qu'il pût y trouver à redire.

Quoi qu'il en soit de la conduite de Saül envers David, celle de son fils Jonathas fut bien différente. C'est un des plus beaux et des plus aimables caractères que l'on puisse trouver, même dans la sainte Ecriture. Lorsque David eut achevé de parler à Saül, l'âme de Jonathas s'attacha à l'âme de David, et il l'aima comme son âme. Saül, soit pour s'assurer de David, soit pour l'employer, soit par complaisance pour son fils, le retint auprès de lui de ce jour, et ne lui permit plus de retourner en la maison de son père. Jonathas fit donc avec David une étroite alliance ; car il l'aimait comme son âme. Jonathas se dépouilla de son manteau et le donna à David, ainsi que ses

(1) I Reg., XVII, 31-58.

autres vêtements, jusqu'à son épée, et son arc, et son baudrier. Et David allait partout où Saül l'envoyait, et il agissait avec prudence. Saül donc lui donna le commandement des hommes de guerre, et il était agréable aux yeux de tout le peuple, et surtout en présence des serviteurs de Saül (1).

Tant de gloire, et une gloire si subite, ne l'éblouit point, ne lui fit point meconnaître l'inanité de l'homme et la grandeur exclusive de Dieu. Dans la marche triomphale de l'armée victorieuse, il portait la tète de Goliath sur la pointe de son épée; il la porta ainsi jusqu'à Jérusalem, pour la montrer aux Jébuséens qui occupaient la citadelle, et leur faire entendre, dès lors, qu'ils seraient un jour vaincus eux-mêmes par le vainqueur de Goliath. Puis il déposa l'épée du géant près du tabernacle du Dieu des armées, comme un témoignagne public qu'à lui seul est la gloire et la victoire. Mais il nous reste de la pensée de son cœur un monument plus durable : c'est le psaume CXLIII, que l'inscription grecque nous apprend avoir été composé contre Goliath (2).

« Béni soit Jéhovah, mon boulevard, lui qui enseigne à mes mains le combat et à mes doigts la guerre ! Il est ma miséricorde et ma forteresse ; il est mon asile et mon libérateur, mon Dieu et mon bouclier. C'est en lui que j'ai espéré; c'est lui qui me soumet mon peuple.

» O Jehovah ! qu'est-ce que l'homme, pour que vous soyez attentif à lui? le fils de l'homme, pour que vous pensiez à lui? L'homme est semblable au néant ; ses jours passent comme l'ombre.

« O Jéhovah, abaissez les cieux et decendez; touchez les montagnes, et elles fumeront. Faites briller la foudre, et vous les dissiperez ; lancez vos flèches, et ils seront dans l'effroi.

» Etendez votre main d'en haut ; délivrez-moi, sauvez-moi de l'abîme des eaux, de la main des fils de l'étranger ; eux dont la bouche parle le mensonge, eux dont la droite est la main de l'iniquité.

« O Dieu ! je vous chanterai un cantique nouveau; je vous célébrerai sur le psaltérion, sur l'instrument à dix cordes ; vous qui sauvez les rois, qui rachetez David, votre serviteur, du glaive meurtrier.

« Délivrez-moi, sauvez-moi de la main des fils de l'étranger ; eux dont la bouche parle le mensonge, eux dont la droite est la main de l'iniquité.

« Leurs fils sont comme des plantes grandissant dans leur jeunesse ; leurs filles sont belles et parées comme les images d'un temple. Leurs celliers sont pleins, ils regorgent de l'un à l'autre ; leurs brebis se multiplient par mille et par dix mille dans leurs métaieries ; leurs bœufs sont chargés de graisse, on ne voit dans leurs murs ni ouverture ni ruine ; on n'entend point de cris dans leurs places publiques. Heureux, disent-ils, heureux le peuple qui jouit de tout cela !

« Heureux seulement le peuple dont Jéhovah est le Dieu ! »

L'on peut croire que ce cantique fut chanté au nom de Saül. Les fils de l'étranger sont naturellement les Philistins. La prière pour être délivré ou préservé de leur main, convient beaucoup mieux aux premiers commencements de David qu'à l'époque où il était monté sur le trône. Ces paroles : « Vous me soumettez mon peuple, » peuvent s'appliquer non-seulement à Saül, mais à David même ; car dès lors, à raison du commandement militaire, le peuple lui était soumis. Ce qui le lui soumettait encore bien davantage en un sens, c'était l'affection universelle. Ce fut même cette faveur populaire qui lui attira la disgrâce de Saül.

Lorsque David revint après avoir frappé le Philistin, les femmes sortirent de toutes les cités d'Israël au-devant du roi Saül, chantant et dansant au son des tambours, des cymbales et autres instruments de joie. Et les femmes dans leurs danses et dans leurs chants, se répondaient l'une à l'autre et disaient : « Saül a tué ses mille, et David ses dix mille. » Cette parole mit Saül dans une grande colère et lui déplut extrêmement. « Ils ont donné, dit-il, dix mille à David, et à moi mille. Que lui faut-il de plus, si ce n'est d'être roi? » Saül donc regardait David de mauvais œil depuis ce jour-là (3).

En ouvrant ainsi son cœur à la colère et à la jalousie, Saül ouvrait la porte à cet esprit de malice que Dieu avait commis pour le tourmenter. En effet, le jour suivant, l'esprit mauvais s'empara de lui, et il prophétisait au milieu de sa maison. Cependant, David jouait de la harpe comme il avait coutume de faire. Or, Saül avait à la main une lance. Tout d'un coup il la lève et la jette, disant en lui-même : « Je transpercerai David jusqu'à la muraille. » Mais, David se détournant, évita le coup par deux fois. Alors Saül le craignit encore plus, voyant que l'Eternel était avec David et qu'il s'était retiré de lui. C'est pourquoi il l'éloigna d'auprès de sa personne et l'établit prince de mille. Ainsi David sortait et entrait à la tête du peuple, c'est-à-dire qu'il le menait à la guerre et le ramenait (4).

Quand il est dit de Saül, tourmenté par l'esprit malin qu'il *prophétisait* dans sa maison, ce mot est pris dans un mauvais sens. Les vrais prophètes, animés de l'Esprit-Saint et élevés au-dessus d'eux-mêmes, disaient des choses surhumaines, faisaient quelquefois des actions extraordinaires, mais le tout avec calme et intelligence. Ceux, au contraire, qu'agite l'esprit mauvais, comme les énergumènes, parlent et agissent en désordre et malgré eux : tels que les païens nous représentant la pythonisse de Delphes ou la sibylle de Cumes, les cheveux hérissés, le regard

(1) I Reg., XVIII, 1-5. — (2) Ps. CXLIV, selon les Septante et l'hébreu. — (3) I Reg., XVIII, 6-9. — (4) Ibid., 10-13

farouche, le corps tremblant, la bouche écumante, faisant des cris et des hurlements, proférant par intervalles des paroles étranges, mal articulées, sans suite (1) ; tel était à peu près l'état de Saül dans ses moments de fureur.

Mais autant ce malheureux prince, livré à Satan pour la perte de sa chair et le salut de son âme, présentait un spectacle déplorable ; autant David, dirigé par l'Esprit de Dieu, offrait il un modèle de sagesse. Dans toutes ses voies il agissait prudemment, et l'Eternel était avec lui. Aussi. tout Israël et Juda l'aimaient ; car il allait et marchait à leur tête.

Saül, lui voyant tant de prudence, en eut encore plus peur et chercha à le perdre par la ruse. Il dit donc à David : « Voilà ma fille aînée Mérob, je te la donnerai pour femme. Sois-moi seulement un fils de courage, et combats les combats de l'Eternel. » Saül se disait en lui-même : « Que ma main ne soit pas sur lui, mais la main des Philistins. » En triomphant de Goliath, David avait déjà rempli toutes les conditions. Il ne s'en prévalut point, mais répondit à Saül : « Qui suis-je, moi, et quelle est ma vie ou la famille de mon père en Israël, pour que je devienne le gendre du roi ? » Mais le temps étant venu où Mérob, fille de Saül, devait être donnée à David, elle fut donnée pour femme à Hadriel Molathite.

Cependant Michol, seconde fille de Saül, avait de l'affection pour David. Saül, l'ayant su, en fut bien aise. Il disait : « Je la lui donnerai, afin qu'elle devienne sa ruine et que la main des Philistins soit sur lui. Pour cette fois, dit-il à David, tu seras mon gendre aujourd'hui. » Puis, sans s'expliquer davantage, il donna cet ordre à ses serviteurs : « Parlez à David en secret, disant : Voilà que tu plais au roi et que tous ses serviteurs t'aiment. Pense donc maintenant à devenir le gendre du roi. » David leur répondit : « Vous semble-t-il donc peu de chose d'être le gendre du roi ? Pour moi, je suis pauvre et n'ai point de bien. » Saül, ayant su par eux cette réponse, leur dit : « Voici comme vous parlerez à David : Le roi n'a que faire de dot (c'est que, parmi les Hébreux, c'était le mari qui donnait la dot à la femme) : il demande seulement cent prépuces de Philistins, afin que vengeance soit faite des ennemis du roi. » Saül pensait à faire tomber David entre les mains des Philistins. David accepta la proposition, et, après le temps marqué, il s'en alla avec ses gens, tua deux cents Philistins, et en apporta les prépuces au roi pour devenir son gendre ; et ainsi Saül lui donna pour femme sa fille Michol, qui l'aimait beaucoup.

Saül, au contraire, ayant connu si clairement que l'Eternel était avec David, le craignit de plus en plus, et son aversion pour lui croissait tous les jours. Une circonstance qui devait la diminuer, l'augmenta encore. Les princes des Philistins s'étant mis en campagne, David fit paraître plus de prudence que tous les serviteurs de Saül, et son nom devint très-célèbre (2). La haine de Saül en fut si irritée, qu'il parla à Jonathas, son fils, et à tous ses serviteurs, pour les porter à tuer David.

Mais Jonathas, qui aimait extrêmement David, l'en avertit, disant : « Saül, mon père, cherche à te tuer : c'est pourquoi, je te prie, garde-toi le matin, et retire-toi en un lieu secret, et cache-toi. Pour moi, je sortirai avec mon père, et je me tiendrai auprès de lui, dans le champ où tu seras. Je parlerai de toi à mon père ; et tout ce que je verrai, je te l'apprendrai.

Jonathas parla donc en faveur de David à son père Saül, et lui dit : « Veuille le roi ne pécher point contre son serviteur David ; car il n'a point péché contre vous : au contraire, ses œuvres vous sont fort bonnes. Il a mis son âme sur sa main et a frappé le Philistin, et Jéhovah opéra un grand salut dans tout Israël. Vous l'avez vu, et vous vous êtes réjoui. Pourquoi donc pécheriez-vous contre le sang innocent, en tuant David qui n'est point coupable ? »

Saül écouta Jonathas, et fit ce serment : « Vive Jéhovah ! il ne mourra point. » Jonathas appela donc David, lui raconta toutes ces paroles, le présenta de nouveau à Saül, et David fut devant lui comme il avait été auparavant. La guerre ayant ensuite recommencé, David marcha contre les Philistins, les combattit, en tailla en pièces un grand nombre, et mit le reste en fuite.

Quand il fut de retour de cette glorieuse expédition, il arriva que le malin esprit, envoyé par l'Eternel, se saisit encore de Saül. Il était assis dans sa maison, une lance à la main. Et comme David jouait de la harpe devant lui, Saül tâcha de le transpercer avec sa lance contre la muraille. Mais David se détourna de devant Saül, et la lance se fixa dans la muraille. Il s'enfuit aussitôt, et se sauva ainsi cette nuit-là (3).

On s'étonnera peut-être de voir Saül toujours une lance à la main. C'est qu'anciennement c'était le symbole du commandement et de la souveraineté. « Alors, dit Justin, les rois avaient encore pour diadème des lances, que les Grecs ont appelées sceptres (4). » Ce fut

(1) *Enéide*, l. VI, v. 9-102 ; Virgile a dit de la sibylle, *Enéide*, l. VI, v. 77-80 :

At Phœbi nondum patiens immanis in antro
Bacchatur vates, magnum si pectore possit
Excussisse deum : tanto magis ille fatigat
Os rabidum, fera corda domans, fingitque premendo.

Saint Paul dit au contraire : « Et spiritus prophetarum prophetis subjecti sunt. » I Cor., XIV, 32. — (2) I Reg., XVIII, 14-30. — (3) *Ibid.*, XIX, 1-10. — (4) Justin, l. XLIII, n. 3, Per ea adhuc tempora reges hastas pro diademate habebant, quas Græci sceptra dixere. Nam et ab origine rerum, pro diis immortalibus, veteres hastas coluere : ob cujus religionis memoriam adhuc deorum simulacris hastæ adduntur.

avec une espèce de lance, suivant l'hébreu, que Josué donna le signal pour l'attaque et la prise de la ville de Haï. Le nom de *quirites*, qui, chez les Romains, indiquait le droit de bourgeoisie souveraine, vient du vieux mot, *cur*, *quir*, qui signifie lance (1). Le père seul y avait le droit de la lance et du sacrifice. Et lorsqu'il fallait témoigner, devant le conseil public, des terres et des choses vivantes que l'on possédait, c'est la lance à la main que s'y présentait le quirite, symbolisant et soutenant à la fois son droit par ses armes. Enfin, les vieux Romains adoraient leur dieu Mars, l'auteur de leur empire, sous la forme d'une lance, de même que les Scythes l'adoraient sous la forme d'un sabre.

David avait échappé à la lance de Saül et s'était sauvé dans sa maison; mais il n'y fut pas plus en sûreté. Saül y envoya des gardes pour l'entourer la nuit, et le tuer au matin. Mais Michol, sa femme, l'en avertit, disant : « Si tu ne sauves ton âme cette nuit, demain tu seras mort. » Ensuite elle le descendit par la fenêtre, et il échappa de cette manière, s'enfuit et se sauva. Michol prit une statue, qu'elle coucha dans le lit de David; elle lui mit autour de la tête une peau de chèvre avec le poil, et sur le corps la couverture du lit. On peut croire que cette statue, en hébreu *théraphim*, était une espèce de portrait de son mari; car, au dire de quelques rabbins, tel était l'usage des dames de qualité de ce temps.

Dès le point du jour, Saül envoya des gardes pour enlever David; mais Michol dit : « Il est malade. » Saül en renvoya d'autres avec ordre de le voir, disant : « Apportez-le-moi dans son lit, afin qu'il meure. » Mais quand les messagers furent venus, voilà qu'il n'y avait dans le lit qu'une statue qui avait la tête couverte d'une peau de chèvre. Saül dit à Michol : « Pourquoi m'as-tu ainsi trompé, et as-tu laissé fuir mon ennemi ? » Elle répondit : « Parce qu'il m'a dit : Laisse-moi aller, autrement je te tue (2). »

David s'était sauvé près de Samuël, en Ramatha; il lui raconta tout ce que lui avait fait Saül. Et Samuël et lui s'en allèrent et demeurèrent en Naïoth, qui paraît avoir été une maison de campagne, où il y avait une école ou communauté de prophètes.

Saül, ayant appris que David était en Naïoth, près de Ramatha, envoya des soldats pour le prendre. Mais, quand ceux-ci virent la troupe des prophètes qui prophétisaient, et Samuel qui présidait parmi eux, ils furent saisis eux-mêmes de l'esprit de Dieu, et commencèrent à prophétiser comme les autres, en chantant avec eux les louanges de l'Eternel. Lorsqu'on l'eut annoncé à Saül, il envoya d'autres messagers; mais ceux-là aussi prophétisèrent. Il en envoya pour la troisième fois, qui prophétisèrent encore. Alors, enflammé de colère, Saül s'en alla lui-même en Ramatha, et vint jusqu'à la grande citerne qui est en Socho. Là il demanda où étaient Samuël et David. On lui dit : « En Naïoth de Rama. » Aussitôt il y alla; mais il fut lui-même saisi de l'esprit de Dieu, et il prophétisait durant tout le chemin, jusqu'à ce qu'il fût à Naïoth, près de Rama. Alors il se dépouilla aussi lui-même de ses habits royaux, prophétisa avec les autres devant Samuël, et demeura ainsi nu par terre, le reste du jour et toute la nuit, couvert seulement de sa tunique; ce qui donna de nouveau lieu au proverbe : Saül est-il donc aussi parmi les prophètes (3)?

Balaam était venu pour maudire, et Dieu le força de bénir. Il en arrive de même à Saül et à ses gens. Les satellites des Pharisiens, envoyés pour prendre Jésus-Christ, s'en reviendront pareillement dire à leurs maîtres « Jamais homme n'a parlé comme cet homme (4). » On remarque aussi que, quand il a été dit précédemment que Samuel ne vit plus Saül, cela veut dire qu'il n'alla plus le voir. De même, lorsque Saül est dit nu, cela s'entend de ses vêtements royaux ; car, ce que Sénèque observe du latin, est vrai pour toutes les langues : on y appelle nu tout homme mal vêtu (5).

David, s'étant enfui de Naïoth, vient trouver Jonathas, et lui dit : « Qu'ai-je fait ? quelle est mon iniquité, et quel est mon péché contre ton père, pour qu'il demande mon âme ? » —« Non, lui dit Jonathas, tu ne mourras point; car mon père ne fait aucune parole, ni grande ni petite, qu'il ne la révèle à mon oreille : m'aurait-il donc caché cette parole seule ? cela n'est pas. » Mais David l'adjura de nouveau : « Ton père sait très-bien que j'ai trouvé grâce à tes yeux, et il dira : Que Jonathas ne sache point ceci, de peur qu'il ne s'en afflige ; car, vive Jéhovah ! et vive ton âme ! il n'y a, pour ainsi dire, qu'un pas entre moi et la mort.» Jonathas lui dit alors : « Tout ce que dira ton âme, je le ferai. » David reprit : « Voici que demain est le premier jour du mois, et j'ai coutume de m'asseoir à table auprès du roi ; laisse-moi donc aller me cacher dans un champ jusqu'au soir du troisième jour. Si ton père me demande, tu lui répondras : David m'a demandé d'aller en hâte à Bethléhem, sa cité, parce qu'il y a là un sacrifice solennel pour toute sa famille. S'il te dit : C'est bien, la paix sera avec ton serviteur ; mais s'il se met en colère, sache que de sa part le mal est à son comble. Fais donc cette grâce à ton serviteur, puisque tu as fait entrer ton serviteur avec toi en une alliance de Jéhovah. S'il est en moi quelque iniquité, tue-moi toi-même, mais ne me conduis point à ton père. » — « Loin de toi tout cela ! répondit Jonathas ; mais, si je puis connaître que la malice de mon père est prete à s'accomplir

(1) Festus, Michelet, *Hist. rom.*, t. I, p. 99. — (2) I Reg., XIX, 11 17. — (3) *Ibid.*, 18-24. — (4) Joan., VII, 46 — (5) Sic qui male vestitum et pannosum vidit, nudum se vidisse dicit : Senèque, *de Benefic.*, l. V.

contre toi, je te l'annoncerai certainement. » — « Mais, reprit David, si ton père te répond quelque chose de funeste, qui me le dira? » Alors Jonathas lui dit : « Viens, et allons dans la campagne. » Et quand ils furent sortis tous deux dans les champs, Jonathas dit à David : « Jéhovah ! Dieu d'Israël ! si je reconnais les desseins de mon père, demain ou le jour d'après, et qu'il y ait quelque chose de favorable pour David, et que je n'envoie pas aussitôt vers toi et ne te l'apprenne, que Dieu fasse à Jonathas ceci, et qu'il y ajoute cela. Que si mon père trouve bon de persévérer dans sa malice contre toi, je le révèlerai à ton oreille et je te laisserai partir, afin que tu ailles en paix, et que l'Eternel soit avec toi, comme il a été avec mon père. Et si je vis, tu me rendras la miséricorde de l'Eternel; mais si je meurs, tu ne retireras point ta miséricorde de ma maison à jamais. »

Jonathas fit donc alliance avec la maison de David, auquel il jura de nouveau de l'aimer ; car il l'aimait en effet comme l'amour de son âme. Il ajouta : « Demain sera le premier jour du mois, et tu seras demandé ; car ta place sera vide pendant deux jours. Le troisième, qui sera un jour d'œuvre, tu viendras promptement au lieu où tu dois te cacher, et tu te tiendras près de la pierre nommée Ezel ; et je tirerai trois flèches près de cette pierre, et je les lancerai comme pour atteindre un but. Et voilà que j'enverrai un petit garçon, en lui disant : Va, et apporte-moi les flèches, Si je dis au garçon : Les flèches sont en deçà de toi, ici, apporte-les ; viens me trouver, car la paix est avec toi, et, vive l'Eternel ! tu n'auras rien à craindre. Mais si je dis à l'enfant : Voilà que les flèches sont au delà de toi, va en paix ; car l'Eternel voudra que tu t'en ailles. Quant à la parole que nous avons dite, toi et moi, voilà que l'Eternel est entre toi et moi à jamais(1). »

Sainte amitié de David et de Jonathas, qui avez l'Eternel pour dépositaire, que vous êtes belle, que vous êtes sublime ! Ils sont rivaux de gloire, vous n'en faites qu'un cœur. Ils sont compétiteurs du même trône, vous soumettez d'avance le fils du roi au berger. Ni la fureur jalouse d'un père, ni le souffle pestilentiel de la cour, ne peuvent troubler un moment votre merveilleux empire. Venue du ciel, vous êtes élevée et pure comme lui.

La fête durant laquelle Jonathas devait sonder les dispositions de son père à l'égard de David était une néoménie, ou fête de la nouvelle lune. Ces fêtes ont été célébrées par toutes les nations anciennes. Moïse nous en montre l'origine dans l'histoire même de la création, lorsqu'il dit que Dieu a fait le soleil et la lune pour être les signes des temps, des jours et des années (2). Les années se mesuraient par la révolution du soleil, les mois par la révolution de la lune ; chaque lune nouvelle commençait un nouveau mois, et déterminait ainsi les fêtes qui devaient s'y célébrer. La réapparition de cet astre n'était pas, d'ailleurs, de peu d'intérêt pour les peuples pasteurs qui gardaient la nuit leurs troupeaux dans les déserts. Aussi, neuf à dix siècles avant qu'aucun auteur profane nous parle de néoménie, Moïse, qui défendait si sévèrement le culte de la lune, réglait dans la loi divine comment les enfants d'Israël devaient annoncer, par le son des trompettes, les calendes aux premiers jours du mois, quels sacrifices il fallait y offrir, quels festins on pouvait y faire. Il y revient en plus d'un endroit ; mais nulle part il ne l'institue(3), ce qui suppose qu'elle remontait plus haut. En effet, il est dit dans un psaume suivant l'hébreu : « Sonnez la trompette à la néoménie, à ce grand jour de solennité ; » c'est un précepte pour Israël et une ordonnance du Dieu de Jacob. Il l'a imposée à Joseph lorsqu'il entra dans la terre d'Egypte, où il entendit une langue qu'il ne connaissait pas (4). D'après cela, Jacob et sa postérité auraient observé les néoménies deux cents ans avant Moïse. Les néoménies incomparablement plus récentes des païens furent une corruption de ces néoménies primitives : au lieu d'y adorer comme les enfants de Jacob, le Créateur du soleil, de la lune et des étoiles, leurs hommages s'adressèrent à ces astres même ou à d'autres faux dieux.

Les mois des Juifs sont de vingt-neuf et de trente jours. Quand le mois est de trente, la fête de la néoménie, ou des calendes, dure deux jours, savoir : le trente du mois qui finit et le premier du mois qui commence. C'est ce qui eut lieu dans la circonstance dont il est ici question.

David se cacha donc dans le champ ; et, le premier jour du mois étant venu, le roi se mit à table pour manger. Il s'assit, suivant sa coutume, sur son siége, qui était contre la muraille. Jonathas, se levant, s'assit à un de ses côtés, et Abner de l'autre ; et la place de David parut vide. Saül n'en dit rien ce jour-là, présumant qu'il était retenu par quelque impureté légale. Le second jour de la fête étant venu, la place de David se trouva encore vide. Alors Saül dit à son fils Jonathas : « Pourquoi le fils d'Isaï n'est-il point venu manger n hier ni aujourd'hui? » Jonathas répondit à Saül : « David m'a prié, avec beaucoup d'instance, d'agréer qu'il allât à Bethléhem, en me disant : Laisse-moi aller, de grâce, car nous avons un sacrifice de famille dans la cité, et un de mes frères m'a mandé d'y venir ; maintenant donc, si j'ai trouvé grâce à tes yeux, permets que j'y aille aussitôt, et que je voie mes frères. C'est pourquoi il n'est pas venu à la table du roi. » A ces mots, Saül s'emporta contre Jonathas jusqu'à lui dire : « Fils d'une femme prostituée, ne sais-je pas que tu aimes le fils d'Isaï, à ta honte et à la honte de ton infâme mère? Car tous les jours que le fils

(1) I Reg., xx, 1-23. — (2) Gen., I, 14. — (3) Num., x, 10 11 ; xxviii, 11-29. — (4) *Al Erets Mizraim*, Ps. lxxxi, 6, selon l'hébreu ; *Dict.* de Bergier, art. *Néoménie*.

d'Isaï vivra sur la terre, tu ne seras point affermi, toi ni ton royaume. Envoie donc présentement, et amène-le moi, car il est fils de la mort! » Jonathas répondit à Saül, son père: « Pourquoi mourra-t-il? qu'a-t-il fait? » Pour toute réponse, Saül saisit sa lance pour le frapper. Jonathas connut ainsi que son père avait résolu de tuer David. Il se leva donc de table dans une grande colère, et il ne mangea point ce second jour de la fête; car il était affligé à cause de David, et parce que son père l'avait outragé lui-même.

Le lendemain, dès le point du jour, Jonathas vint dans le champ, selon qu'il en était convenu avec David, et amena avec lui un petit garçon, auquel il dit: « Va, et m'apporte les flèches que je tire. » L'enfant ayant couru, Jonathas en tira une autre plus loin. L'enfant étant donc venu au lieu où était la première flèche que Jonathas avait tirée, Jonathas cria derrière lui: « Regarde, voilà que la flèche est au delà de toi. » Il lui cria encore: « Va vite, hâte-toi, ne t'arrête point. » L'enfant, ayant ramassé les flèches de Jonathas, les rapporta à son seigneur, sans rien comprendre à ce qui se faisait; il n'y avait que Jonathas et David à le savoir. Jonathas donna ensuite ses armes à l'enfant et lui dit: « Va, et porte-les à la ville. »

Quand l'enfant s'en fut allé, David se leva du lieu qui était vers le midi. Tombant prosterné sur la terre, il adora par trois fois Jonathas; puis, s'étant embrassés tous deux, ils se pleuraient l'un l'autre, mais David beaucoup plus. Jonathas lui dit enfin: « Va en paix; c'est comme nous avons juré ensemble au nom de Jéhovah, disant: Jéhovah soit entre moi et toi, et entre ma race et la tienne à jamais! » Et David se leva et s'en alla; mais Jonathas rentra dans la ville (1).

Après cela, David vint à Nobé, où était le tabernacle, vers le grand-prêtre Achimélec, nommé aussi Abiathar. Achimélec fut surpris de sa venue, et lui dit: « D'où vient que vous êtes seul et qu'il n'y a personne avec vous? » David lui répondit: « Le roi m'a donné un ordre et m'a dit: Que personne ne sache pourquoi je t'ai envoyé, ni ce que je t'ai commandé; car j'ai convoqué mes gens en tel et tel lieu. Maintenant donc, si vous avez quelque chose en vos mains, cinq pains, ou ce que vous trouverez, donnez-les moi. » Le grand-prêtre, répondant à David, lui dit: « Je n'ai point sous la main de pains ordinaires, mais seulement du pain sanctifié et réservé aux prêtres; cependant je vous en donnerai, pourvu que vos gens soient purs, particulièrement par rapport aux femmes. » — « Pour ce qui est des femmes, reprit David, depuis hier et avant-hier que nous sommes partis, nous ne nous en sommes point approchés, et nos vêtements aussi étaient purs. Il est vrai qu'il est arrivé quelque impureté légale en chemin; mais ils en seront aujourd'hui purifiés avant qu'ils mangent les pains que vous nous donnerez. » Le grand-prêtre lui donna donc du pain sanctifié, car il n'y en avait point là d'autres que les pains de proposition, qui avaient été enlevés de la présence de l'Eternel, pour y placer des pains chauds.

Or, en ce jour-là, un homme des serviteurs de Saül était retenu devant l'Eternel par quelque vœu: son nom était Doëg, Iduméen, le plus puissant des pasteurs de Saül.

David dit encore à Achimélec: « N'avez-vous point ici quelque lance ou épée? car je n'ai point pris avec moi mon épée ni mes armes, parce que l'ordre du roi pressait fort. » Le grand-prêtre lui répondit: « Voici l'épée de Goliath, le Philistin, que vous avez tué dans la vallée du Térébinthe, autrement du Chêne; consacrée à l'Eternel, elle est enveloppée dans un drap derrière l'éphod; si vous la voulez, prenez-la; car il n'y en a point ici d'autre. » David lui dit: « Il n'y en a point comme celle-là, donnez-la moi (2).

Sans doute David ne fit pas bien d'user le dissimulation et de mensonge pour obtenir du grand-prêtre des vivres et une épée. Lui-même reconnaîtra bientôt sa faute. Cependant il ne devait pas prévoir que Saül punirait le grand-prêtre, surtout aussi cruellement qu'il le fit, d'une action, non-seulement innocente, mais louable, puisqu'elle a été loué par le Christ dans l'Evangile (3).

David s'enfuit donc ainsi de devant Saül, et se réfugia vers Akis, roi de Geth, croyant qu'il y serait fort en sûreté. Mais les officiers d'Akis lui dirent: « N'est-ce pas là ce David qui est comme le roi de ce pays-là? N'est-ce point pour lui qu'on a chanté dans les danses publiques: Saül a frappé ses mille, et David ses dix mille? » David recueillit ces paroles en son cœur, et il commença de craindre extrêmement Akis, roi de Geth. C'est pourquoi il changea de contenance devant leurs yeux, il contrefit l'insensé entre leurs mains, il heurtait et barbouillait les battants de la porte et laissait descendre sa salive sur sa barbe. Akis dit donc à ses serviteurs: « Voyez-vous cet insensé. Pourquoi l'avez-vous amené vers moi? Est-ce que je n'ai point assez de fous, pour que vous ayez amené celui-ci faire ses folies en ma présence? un tel homme entrera-t-il ainsi dans ma maison (4)? »

Echappé de ce péril, David s'enfuit en la caverne d'Odollam, au pays de Juda. Ses frères et toute la maison de son père, l'ayant appris, vinrent l'y trouver. Et tous ceux qui étaient dans la détresse, et ceux qui étaient ou accablés de dettes ou mécontents, s'assemblèrent près de lui, et il devint leur prince. Ils étaient environ quatre cents.

David s'en alla de là en Maspha, qui est au pays de Moab, et il dit au roi de Moab: « Que mon père et ma mère, je vous en supplie, demeurent avec vous, jusqu'à ce que je sache ce que Dieu fera de moi. » Et il les laissa au-

(1) I Reg., xx, 24-43 — (2) *Ibid*, xxi, 1-9. — (3) Marc, ii, 26. — (4) I Reg., 10-15.

près du roi de Moab, et ils y demeurèrent tout le temps que David fut dans cette forteresse de Maspha (1).

Pendant qu'il était là, il lui vint des enfants de Benjamin et de Juda. Il sortit au-devant d'eux, et leur dit : « Si vous venez avec un esprit de paix pour me secourir, je ne veux avoir qu'un même cœur avec vous ; mais si vous venez de la part de mes ennemis pour me surprendre, quoiqu'il n'y ait aucune iniquité dans mes mains, que le Dieu de nos pères voie et juge. » Alors Amasaï, le chef des trente, tout transporté en lui-même, répondit : « Nous sommes à toi, ô David ! nous sommes avec toi, ô fils d'Isaï ! La paix, la paix avec toi ! La paix avec ceux qui prennent ta défense ; car ton défenseur est ton Dieu ! » David les reçut donc, et les établit officiers dans ses troupes (2).

Dieu lui avait encore envoyé un autre secours : c'était le prophète Gad. Un jour ce prophète lui dit : « Ne demeure pas dans ce fort ; pars, et va dans la terre de Juda. » Et David partit, et vint en la forêt d'Hareth.

Saül apprit bientôt qu'on avait vu reparaître David avec les gens qui l'accompagnaient. Etant donc un jour en Gabaa, sous l'arbre qui est en Ramatha, tenant la lance en sa main, et tous ses serviteurs autour de lui, il dit à ses serviteurs qui l'entouraient : « Ecoutez donc, fils de Jémini : Sans doute le fils d'Isaï vous donnera à tous des champs et des vignes, et vous fera tous tribuns ou centeniers, puisque vous avez tous conspiré contre moi, et que nul ne me révèle ce qui se passe. Mon fils même a fait alliance avec le fils d'Isaï, et nul d'entre vous qui me plaigne, nul qui révèle quoi que ce soit à mon oreille ! Et mon propre fils a soulevé mon serviteur contre moi, pour me tendre des piéges jusqu'à ce jour. »

Doëg, Iduméen, qui se tenait en ce moment auprès des officiers de Saül, lui répondit : « J'ai vu venir le fils d'Isaï en Nobé, auprès d'Achimélec, fils d'Achitob, qui a consulté pour lui Jéhovah, lui a donné des vivres et l'épée de Goliath le Philistin. »

Le roi donc envoya appeler Achimélec, fils d'Achitob, le grand-prêtre, avec tous les prêtres de la maison de son père qui étaient à Nobé ; et ils vinrent tous trouver le roi.

Saül dit : « Ecoute donc, fils d'Achitob. » Lequel répondit : « Me voici, seigneur. » Et Saül lui dit : « Pourquoi avez-vous conspiré contre moi, toi et le fils d'Isaï, et lui as-tu donné des pains et l'épée ? Et pourquoi as-tu consulté Dieu pour lui, afin qu'il s'élevât contre moi, persévérant à me dresser des embûches jusqu'à ce jour ? » Achimélec répondit au roi : « Et qui, entre tous tes serviteurs, est fidèle comme David, lui, le gendre du roi, qui marche à ton commandement, et qui est plein de gloire en ta maison ? Est-ce donc aujourd'hui que j'ai commencé à consulter Dieu pour lui ? Loin de moi que le roi soupçonne son serviteur d'une telle chose, non plus que toute la maison de mon père ; car ton serviteur n'a rien su de ce que tu dis, ni peu ni beaucoup. »

A une justification si simple et si complète, Saül, désormais plus tyran que roi, dit pour toute réponse : « Tu mourras de mort, Achimélec, toi et toute la maison de ton père. » En même temps il dit aux coureurs qui l'environnaient : « Tournez-vous, et mettez à mort les prêtres de Jéhovah, car leur main est avec David ; ils savaient bien qu'il s'enfuyait, et ils ne m'en ont point donné avis. » Mais ses gardes, sachant qu'il faut obéir à Dieu plutot qu'aux hommes, se refusèrent à cet ordre inique et sacrilége, et ne voulurent pas étendre la main sur les prêtres de l'Eternel. Leur délateur fut leur bourreau. Sur le commandement de Saül, l'Iduméen Doëg les égorgea au nombre de quatre-vingt-cinq, vêtus qu'ils étaient de l'éphod sacerdotal. Saül ne borna pas là sa cruauté : par le ministère du même satellite, il fit passer au fil de l'épée toute la ville de Nobé, hommes, femmes, enfants, jusqu'à ceux qui étaient à la mamelle ; il n'épargna pas même les animaux. Le seul Abiathar, fils du grand-prêtre, échappa à cet horrible massacre et se réfugia auprès de David, qui le reçut avec amitié et lui dit : « Je savais bien que Doëg l'Iduméen, s'étant trouvé là lorsque j'y étais, ne manquerait pas d'avertir Saül. Je suis cause de la mort de toute la maison de ton père. Demeure avec moi, ne crains point. Il entreprendrait sur ma propre vie, quiconque entreprendrait sur la tienne ; car tu m'es un dépôt sacré confié à ma garde (3). »

David ne parle ni de Saül ni de Doëg ; il s'accuse lui même. « C'est le propre des âmes excellentes, dit à ce sujet saint Grégoire-le-Grand, de se croire coupables en des choses où elles ne le sont pas (4). » Les vrais, les seuls coupables ici sont Doëg et Saül : Doëg le courtisan qui, dans sa déclaration, supprime la circonstance principale, savoir que le pontife n'assista David que comme envoyé de Saül et pour accélérer le service du roi ; puis le tyran qui, sur une déclaration pareille et malgré la noble justification de l'accusé, fait égorger à l'instant et le pontife, et quatre-vingt-quatre prêtres, et toutes leurs familles et une ville entière. Tyrannie exécrable ! Dieu, toutefois, qui tourne la rage même du démon à l'accomplissement de ses desseins de justice ou de miséricorde, tourna également ici la fureur de Saül à l'accomplissement de ce qu'il avait prédit à Héli, sur les descendants de ses deux fils Ophini et Phinées, qui avaient déshonoré son sacerdoce, savoir : qu'il couperait le bras droit de ceux de sa race, et qu'ils n'arriveraient point jusqu'à la vieillesse (5).

(1) I Reg., xxii, 1-4. — (2) I Paralip., xii, 16-18. — (3) I Reg., xxii, 5-23. — (4) Bonarum mentium est, ibi culpam agnoscere ubi culpa non est. — (5) I Reg., ii, 31.

Après ce massacre des prêtres, on pouvait tout attendre de Saül. Il n'est donc pas étonnant s'il trempa ses mains dans le sang des Gabaonites. C'était, comme on sait, un peuple d'Amorrhéens à qui Josué et les chefs d'Israël avaient juré de conserver la vie. Saül par un faux zèle, et comme pour réparer la négligence des enfants d'Israël et de Juda, entreprit de les exterminer au mépris de ce serment, et en fit mourir un grand nombre. Nous verrons la vengeance qui en sera faite sur sa postérité (1).

Pendant que David était dans la forêt d'Hareth, on vint lui dire : « Voilà que les Philistins attaquent Céila, ville de la tribu de Juda, et qu'ils pillent les granges du pays. » Il consulta l'Eternel, disant : « Irai-je et frapperai-je les Philistins ? » Et l'Eternel dit à David : « Va et frappe les Philistins, et tu sauveras Céila. » Mais les gens qui étaient avec David lui dirent alors : « Voilà que nous sommes ici au milieu de la Judée, et nous avons à craindre : que sera-ce donc si nous allons à Céila attaquer les troupes des Philistins sur leurs frontières ? » David consulta donc de nouveau l'Eternel; et l'Eternel lui répondit : « Lève-toi et va en Céila : car je livrerai les Philistins en ta main. » David s'en alla donc avec les siens à Céila, combattit contre les Philistins, en fit un grand carnage, emmena leurs troupeaux et sauva les habitants de Céila.

Or, quand Abiathar, fils d'Achimélec, se réfugia vers David, il apporta avec lui l'éphod du grand prêtre, par où l'on consultait l'Eternel.

Lorsque Saül eut appris que David était venu à Céila, il dit : « Dieu me l'a livré entre les mains ; il est pris, puisqu'il est dans une ville où il y a des portes et des serrures. » Il commanda donc à tout le peuple de marcher secrètement contre Céila, et d'y assiéger David et ses gens. Mais David ayant su que Saül préparait secrètement sa ruine, dit au prêtre Abiathar : « Revêts-toi de l'éphod. » Et David dit : « Jéhovah, Dieu d'Israël, votre serviteur a entendu dire que Saül se prépare à venir en Céila pour détruire cette ville à cause de moi. Les hommes de Céila me livreront-ils entre ses mains ? et Saül y descendra-t-il comme votre serviteur l'a ouï dire ? Jéhovah, Dieu d'Israël, faites-le connaître à votre serviteur. » Et Jéhovah dit : « Il descendra. » David dit encore : « Les hommes de Céila me livreront-ils, moi et mes gens en la main de Saül ? » L'Eternel répondit : « Ils vous livreront. » David se leva donc avec les siens, près de six cents, et, sortis de Céila, ils erraient çà et là incertains. Saül, ayant appris que David s'était échappé de Céila, ne parla plus d'y marcher.

David cependant demeurait au désert, dans des lieux très-forts. Il se retira, en particulier, en la partie méridionale de Juda, sur la montagne du désert de Ziph, qui était couverte de forêts. Saül le cherchait sans cesse, mais Dieu ne le livra point entre ses mains (2).

Pendant qu'il était là, onze braves de la tribu de Gad vinrent l'y trouver. Ils étaient très-vaillants dans le combat, se servant du bouclier et de la lance ; leur face était comme la face du lion, et ils égalaient à la course les chevreuils des montagnes. L'Ecriture nous a conservé leurs noms, et ils furent dans la suite les principaux chefs de l'armée (3).

Une visite plus inattendue vint consoler le fugitif. Jonathas, fils de Saül, se leva et s'en alla vers David en la forêt, fortifia sa main, c'est-à-dire son courage en Dieu, et lui dit : « Ne crains point, car la main de mon père Saül ne te trouvera point ; et tu régneras sur Israël, et moi, le second après toi ; mon père Saül le sait bien lui-même. « Et ils firent tous deux alliance devant l'Eternel. David demeura en la forêt, et Jonathas retourna en sa maison (4). »

Mais ce qui soutenait David, bien plus encore que l'amitié de Jonathas, c'est l'amitié de Dieu. Voilà son appui, sa force, son espoir, son conseil, son refuge. Avec Jonathas, c'est Dieu qu'il prend à témoin de son innocence contre Saül.

« Jéhovah, mon Dieu ! c'est en vous que j'espère ; sauvez-moi de tous ceux qui me persécutent, et délivrez-moi ; de peur que mon ennemi, comme un lion, ne ravisse mon âme, ne la déchire, et que je ne trouve pas de libérateur.

« Jéhovah, mon Dieu ! si j'ai fait ce dont on m'accuse, si l'iniquité est dans mes mains, si j'ai rendu le mal à ceux qui vivaient en paix avec moi, si, sans raison, j'ai accablé mon ennemi, qu'il poursuive mon âme, qu'il saisisse et qu'il foule par terre ma vie, et qu'il fasse habiter ma gloire dans la poussière.

« Réveillez-vous, ô Jéhovah ! exécutez l'arrêt que vous avez porté. Jugez-moi, ô Eternel, selon ma justice et mon innocence.

Leur impiété consumera les pervers ; mais vous affermirez le juste, vous qui sondez les reins et les cœurs. Dieu est mon bouclier, c'est lui qui sauve ceux qui ont le cœur droit. Dieu est un juge plein d'équité, il menace tout le jour. Si vous ne retournez à lui, il aiguisera son glaive ; son arc est tendu, il l'a préparé : il a rempli son carquois d'instruments de mort, il lancera des flèches brûlantes.

« Le voilà, cet homme, en travail d'iniquité ; il a conçu le labeur, et il n'enfante que le mensonge. Il ouvre un précipice, il le creuse, et il tombe dans le gouffre qu'il a préparé ; son labeur retombera sur sa tête, et son iniquité pèsera sur son chef.

« Moi, je rendrai gloire à Jéhovah, qui fait

(1) II Reg., xxi, 1-9. — (2) Reg., xxiii, 1-15. — (3) I Paralip., xii, 8-15. — (4) I Reg., xxiii, 16-18.

justice ; je chanterai le nom de Jéhovah, le Très-Haut (1). »

Cet homme que David ne nomme point, qu'il n'appelle pas même son ennemi, c'est évidemment Saül. Sans cesse en travail d'iniquité, sans cesse il concevait de mauvais desseins, sans cesse il combinait de nouveaux stratagèmes pour perdre David ; mais tous ses desseins avortent, tous ses stratagèmes échouent, et avec toutes ses conceptions il n'enfante que la honte d'y être trompé toujours. Il creuse une fosse, et il y tombe ; il veut perdre David, et il l'élève ; il veut élever sa propre maison, et la perd.

Quant aux flatteurs de ce malheureux prince, qui envenimaient son cœur déjà ulcéré, et par leurs perfides conseils le poussaient sans cesse au crime et par là même à sa perte, David appelle contre eux le jugement du Ciel.

« Prêtez l'oreille à mes paroles, ô Jéhovah ! entendez mes soupirs, soyez attentif à la voix de ma prière, ô mon roi et mon Dieu, parce que je prierai vers vous, ô Eternel ! dès le matin vous entendrez ma voix ; dès le matin je me disposerai à paraître devant vous, et je reconnaîtrai que vous êtes un Dieu qui n'aimez pas l'iniquité.

« Le méchant n'habitera pas près de vous ; les injustes ne subsisteront pas devant vos regards. Vous haïssez les artisans d'iniquité : vous perdrez ceux qui profèrent le mensonge ; l'Eternel aura en horreur l'homme de sang et le fourbe.

« Pour moi, grâce à la multitude de vos miséricordes, j'entrerai dans votre demeure ; j'adorerai dans le temple de votre sainteté rempli de votre crainte.

« O Jéhovah, guidez-moi dans votre justice ; à cause de ceux qui me dressent des embûches, dirigez ma voie devant vous. Car la vérité n'est point sur leurs lèvres ; leur cœur n'est que piéges, leur bouche un sépulcre ouvert : ils affilent leur langue. Jugez-les, ô Dieu ! qu'ils tombent du haut de leurs conseils ; rejetez-les à cause de la multitude de leurs crimes, car c'est contre vous qu'ils se sont révoltés.

« Mais qu'ils se réjouissent, tous ceux qui espèrent en vous ; ils chanteront à jamais ; vous les couvrirez de vos ailes, et ils tressailliront en vous, ceux qui aiment votre nom. Car vous bénirez le juste, ô Jéhovah ! vous le couronnerez de votre bienveillance comme d'un bouclier (2). »

David composa en particulier un chant d'imprécation contre le courtisan Doëg, qui calomnia par sa délation insidieuse, et ensuite égorgea de sa main les prêtres de l'Eternel.

« Pourquoi te fais-tu gloire de ta méchanceté, toi qui n'es puissant que dans le crime ? Tout le jour ta langue médite des embûches ; elle blesse traîtreusement, comme un rasoir bien affilé. Tu as aimé le mal plus que le bien, le mensonge plus que le langage de la justice. Ce que tu as aimé, ce sont des paroles de ruine, langue de fourbe !

« Aussi, Dieu te détruira pour toujours ; il t'enlèvera, il t'arrachera de ta demeure, il te déracinera de la terre des vivants.

« Et les justes verront, et ils seront saisis d'effroi, et ils riront de lui : Le voilà, cet homme qui n'a pas pris Dieu pour sa force, qui s'est confié en la multitude de ses richesses, qui s'est affermi sur ses impostures.

« Moi, je suis comme un olivier qui se couvre de feuillage dans la maison de Dieu ; j'ai espéré en la miséricorde de Dieu pour jamais et toujours. Je vous rendrai d'éternelles actions de grâces, parce que c'est vous qui le faites ; et je me confierai en votre nom, parce qu'il est la bonté même pour vos élus (3). »

On voit ici à quoi se réduisent les imprécations de David : à commenter une de ses paroles : « Si vous ne revenez à Dieu, il aiguisera son glaive. » Que les méchants se convertissent, tel est son premier désir ; s'ils s'obstinent dans le mal, il leur prédit les châtiments du Ciel. Ces prédictions, surtout dans le grec et le latin, prennent quelquefois la forme de souhaits ; mais elles ne changent pas pour cela de nature. D'ailleurs, souhaiter que Dieu punisse les méchants en ce monde, le souhaiter, non par esprit de vengeance, mais par zèle de la justice et de la gloire de Dieu, mais afin de voir cesser les blasphèmes contre la Providence et le scandale des faibles, mais afin que les coupables eux-mêmes soient pour ainsi dire contraints de se sauver pour l'éternité ; non-seulement il n'y a point de péché, mais c'est un sentiment louable. David, enfin, ne prononce point ces anathèmes contre tous les pécheurs sans distinction ; il ne parle pas de ceux qui pèchent par faiblesse, par entraînement ; ou, s'il en parle, c'est en rappelant que, de soi, l'homme est chose inconstante et fragile, et que Dieu est plein de miséricorde. Il s'indigne contre ceux qui pèchent comme les démons, par malice ; contre les fourbes, les traîtres, les hypocrites, qui se jouent de mentir à Dieu et aux hommes ; en quoi, sans doute, et Dieu et les hommes sont d'accord avec David.

Cependant les Ziphéens, dans le désert desquels David était caché, montèrent vers Saül, en Gabaa, disant : « Ne voilà-t-il pas que David est caché parmi nous, dans l'endroit le plus fort de la forêt, vers la colline d'Hachila, à la droite de Jésimon ? Puis donc que vous désirez de le trouver, vous n'avez qu'à descendre, et ce sera à nous à le livrer entre les mains du roi. » Saül s'écria : « Bénis soyez-vous de l'Eternel, vous qui avez eu pitié de mon sort ! Allez donc, je vous prie, et soyez prompts ; cherchez, furetez, considérez

(1) Ps VII, 2-18. — (2) Ibid., V, 1-13. — (3) Ibid., LI, 3-11.

bien le lieu où il peut être, ou qui l'aura vu; car on m'a dit que c'est un homme fertile en ruses. Sondez, remarquez toutes les retraites où il a coutume de se cacher; et, lorsque vous serez bien assurés de tout, revenez me trouver, afin que j'aille avec vous. Quand il se serait caché au fond de la terre, j'irai le chercher dans toutes les familles de Juda. » Ils s'en allèrent donc en Ziph, devant Saül.

David, en ayant eu avis, se retira au rocher du désert de Maon dans lequel il était. Saül y entra pour l'y poursuivre. Saül allait d'un côté de la montagne, David et les siens allaient de l'autre. David était en peine d'échapper des mains de Saül; car Saül et ses gens tenaient David et les siens environnés comme dans un cercle pour les prendre. Mais, tout à coup, un courrier vint dire à Saül : « Hâtez-vous de venir, car les Philistins ont fait une irruption dans le pays. » Saül cessa donc de poursuivre David, et marcha à la rencontre des Philistins. C'est pourquoi on appela ce lieu-là le Rocher de Séparation (1).

Au plus fort de cette détresse, David faisait à Dieu la prière suivante :

« O Dieu, sauvez-moi en votre nom, jugez-moi dans votre force. O Dieu, entendez ma prière, prêtez l'oreille aux paroles de ma bouche; car les étrangers s'élèvent contre moi, des puissants cherchent mon âme, ils n'ont pas eu Dieu devant leurs regards.

« Voilà Dieu qui vient à mon secours : Jéhovah est le soutien de mon âme; il rendra le mal à mes ennemis. Détruisez-les dans la vérité de vos menaces. Je vous offrirai, du fond du cœur, des sacrifices : je célébrerai votre nom, ô Jéhovah ! parce qu'il est le bien, Vous m'avez délivré de l'angoisse; mon œil a contemplé de près mes ennemis (2). »

David, étant sorti de ce lieu-là, demeura au désert d'Engaddi, dans des lieux très-sûrs. Ce désert, au nord-ouest de la mer Morte, est, aussi bien que les déserts de Ziph et de Maon, une contrée du grand désert de Juda, située dans le partage de cette tribu, et qu'on ne doit pas se représenter comme une solitude; c'était un pays de montagnes et de bois, où il y avait des villes et des bourgs, mais dont les habitants n'y cultivaient ni blé, ni vin, vivant principalement du produit de leurs troupeaux. Le désert d'Engaddi surtout est montagneux, et des cavernes considérables s'ouvrent parmi ses rochers. Là se tenait David.

Saül, revenu de cette expédition contre les Philistins, prit trois mille hommes d'élite parmi tous ceux d'Israël, pour chercher David et ses compagnons dans les rochers d'Engaddi. Sur le chemin il se trouva une caverne, où il entra pour une nécessité naturelle. Or, David et les siens y étaient cachés. Ses hommes dirent donc à David : « Voici le jour dont l'Eternel t'a dit : Je te livrerai ton ennemi, afin que tu lui fasses ainsi qu'il plaira à tes yeux. » David s'approcha et coupa secrètement le bord du manteau de Saül. Et après, touché en son cœur, il dit : « Jéhovah me préserve de faire cette chose à mon seigneur, au christ de Jéhovah, et de porter la main sur lui; car il est le christ de Jéhovah, lui. » Et David arrêta ainsi ses hommes, et il ne leur permit point de se jeter sur Saül; et Saül étant sorti de la caverne, il s'en allait en son chemin.

Alors David se leva aussi, et sortit de la caverne, il cria derrière Saül : « Mon seigneur le roi ! » Saül tourna la tête; et David, s'inclinant la face contre terre, l'adora. Et il dit à Saül : « Pourquoi écoutez-vous les paroles des hommes qui disent : David médite le mal contre vous? Voilà que vos yeux ont vu aujourd'hui que Jéhovah vous a livré en ma main dans la caverne, et l'on m'a dit de vous tuer; mais mon œil a eu pitié de vous; car j'ai dit : Je n'étendrai point ma main sur mon seigneur; car c'est le christ de Jéhovah. Mon père, voyez vous-même et connaissez le bord de votre manteau en ma main; quand je coupai le bord de votre manteau, je n'ai point voulu étendre ma main sur vous; considérez et regardez qu'il n'y a point de mal en ma main, ni d'iniquité; je n'ai point péché contre vous; cependant vous épiez sans cesse mon âme pour la prendre. Jéhovah jugera entre vous et moi, Jéhovah me vengera de vous; mais ma main ne sera pas sur vous. Comme le dit le proverbe des anciens : L'impiété sortira des impies; ainsi ma main ne sera pas sur vous. Qui poursuivez-vous, ô roi d'Israël? qui poursuivez-vous? Un chien mort, une puce. Que Jéhovah soit juge, et qu'il juge entre vous et moi; qu'il voie et juge ma cause, et me délivre de votre main! »

Quand David eut achevé de parler ainsi à Saül, Saül dit : « N'est-ce point là ta voix, mon fils David? » Et élevant la voix, il pleura. Et il dit à David : « Tu es plus juste que moi; car tu ne m'as fait que du bien, et je ne t'ai rendu que du mal. Et aujourd'hui tu as donné une nouvelle preuve des biens que tu m'as faits; car Jéhovah m'a livré en ta main, et tu ne m'as point tué. Et qui est celui qui, ayant trouvé son ennemi, le remet sur la bonne voie? Que Jéhovah récompense lui-même la bonté que tu m'as témoignée aujourd'hui ! Et maintenant, parce que je sais que certainement tu dois régner, et que tu auras en ta main le royaume d'Israël, jure-moi, par Jéhovah, que tu ne détruiras point ma race après moi, et que tu n'effaceras point mon nom de la maison de mon père. » Et David le jura à Saül. Alors Saül s'en alla en sa maison; et David et les siens montèrent en des lieux plus sûrs (3).

Les plus éloquents des Pères de l'Eglise ont célébré à l'envi la magnanimité de David. Saint Chrysostome a deux homélies exprès

(1) I Reg., XXIII, 19-28. — (2) Ps. LIII, 3-9. — (3) I Reg., XXIV, 1-23.

pour en relever les merveilles, et montrer qu'en épargnant Saül, il remporta une plus grande victoire qu'en triomphant de Goliath (2). Saint Ambroise fait voir que la vertu de David surpassa tout ce que la philosophie païenne a pu souhaiter ou même soupçonner. Cicéron dit, en effet, que celui qui pardonne à son ennemi, non-seulement peut être comparé aux plus grands héros, mais qu'il est très-semblable à Dieu même. Ce qui rend la magnanimité de David surtout admirable, c'est qu'il pouvait tuer Saül, non-seulement sans danger devant les hommes, mais sans péché devant Dieu. Cette remarque est de saint Augustin (2). « Saül, dit ce Père, Saül, cet ennemi si ingrat, ce persécuteur si acharné, est livré entre ses mains, et cela par le Seigneur Dieu, afin qu'il en fît impunément ce qu'il lui plairait. Cependant, parce qu'il n'a pas reçu l'ordre de le tuer, mais seulement le pouvoir, il tourne un si grand pouvoir en douceur. Qu'on me dise qui il avait à craindre ? Ce n'était pas l'homme qui était en sa puissance ; ce n'était pas non plus Dieu, qui le lui avait livré ; mais, où il n'y avait ni difficulté ni crainte, la charité l'emporta, David, cet homme de guerre, accomplit le commandement que nous avons reçu du Christ, d'aimer nos ennemis. Et voyez combien son amour est tendre et humble ! Son cœur lui reproche d'avoir coupé le bord de son manteau. Il se prosterne devant lui ; il l'appelle son seigneur, son roi, son père, et soi-même un chien mort. Il ne se prévaut ni de ses services passés, ni de sa générosité présente, pour lui parler un langage moins modeste. Non-seulement il l'épargne ainsi, pour continuer lui-même à vivre au milieu des périls ; il le protége encore contre ses compagnons qui voulaient, par un seul coup, mettre fin à leur exil et à leurs souffrances ; il relève en lui la seule chose qu'il y avait encore de respectable : il est le christ de Jéhovah. »

Le chrétien même s'étonne d'une si héroïque charité. Il se demande d'où elle put venir à David au fond de cette caverne. C'est qu'en y entrant David fit à Dieu cette prière :

« Ayez pitié de moi, ô Dieu ! ayez pitié de moi ; car c'est en vous qu'a espéré mon âme ; c'est à l'ombre de vos ailes que je me confie, jusqu'à ce qu'aient passé les embûches. Je crierai vers Dieu le Très-Haut, vers Dieu qui me rendra justice. Il enverra du ciel, et il me sauvera ; il couvrira d'opprobre ceux qui veulent me dévorer ; il enverra sa miséricorde et sa vérité. Il sauvera mon âme du milieu des lions ; je dormirai entouré de furieux. Mais il est des enfants des hommes dont les dents sont des lances et des flèches, dont la langue est un glaive affilé.

« Elevez-vous, Seigneur, au-dessus des cieux, et que votre gloire éclate sur toute la terre.

» Ils ont tendu des filets sous mes pas, pour accabler mon âme ; ils ont creusé devant moi une fosse, ils y sont tombés au milieu.

« Mon cœur est prêt, ô Dieu ! mon cœur est prêt, je chanterai, je jubilerai. Réveille-toi, ma gloire ; réveille-toi, psaltérion et cithare ! Je me leverai dès l'aurore. Je vous bénirai parmi les peuples, ô Adonaï ! je vous chanterai au milieu des nations. La grandeur de votre miséricorde s'étend jusque dans les cieux, et votre vérité s'élève au-dessus des nues. Soyez exalté par-dessus les cieux, ô Dieu, et votre gloire par dessus toute la terre (3). »

Vers ce temps mourut Samuël. Tout Israël s'assembla pour célébrer ses funérailles ; ils l'ensevelirent dans sa maison, à Rama (4). Nous avons vu quel éloge en a fait l'Esprit-Saint. La vénération de sa mémoire a traversé tous les siècles. Ses ossements ou reliques furent solennellement transférés de Rama, Ramatha ou Arimathie, à Constantinople vers le commencement du cinquième siècle de l'ère chrétienne, sous l'empereur Arcade. L'Eglise romaine, qui, en Jésus-Christ, embrasse tous les siècles, en son martyrologe ou catalogue des saints, fait mémoire du saint prophète au vingt août ; ainsi que de Josué et de Gédéon au premier septembre ; de Moïse au quatre, d'Aaron au premier juillet ; de Job au dix mai ; d'Abraham au neuf octobre (5). C'est de la ville de Samuël de Ramatha ou Arimathie, qu'était cet homme juste qui eut la gloire d'ensevelir le Sauveur.

David s'était retiré dans le désert de Pharan. Or, près de là, dans le désert de Maon, était un homme qui avait son bien sur le Carmel. Cet homme était fort riche ; il avait trois mille brebis et mille chèvres ; et il arriva qu'il fit tondre alors ses brebis sur le Carmel, de la tribu de Juda. Il s'appelait Nabal, et sa femme Abigaïl ; et cette femme était très-prudente et fort belle ; mais, pour son mari, c'était un homme dur, brutal et très-méchant ; il était de la race de Caleb.

Or, dans le temps où l'on tondait les brebis, c'était la coutume chez les Hébreux de faire des fêtes et des réjouissances, auxquelles on conviait tous ses amis. David, qui avait rendu plus d'un service à Nabal, ayant donc appris qu'il tondait ses troupeaux, envoya dix jeunes hommes auxquels il dit : « Montez sur le Carmel, allez vers Nabal, saluez-le en mon nom avec des paroles de paix, et dites-lui : A la vie, que la paix soit sur toi, la paix sur ta maison, la paix sur tout ce que tu possèdes ! J'ai appris que tes pasteurs, qui étaient avec nous au désert, tondaient tes brebis. Jamais

(1) *Œuvres complètes de S. Jean-Chrysostome*, trad. franc. par l'abbé Joly (édit. Bordes fr., Nancy, 1867), t. IV, p. 28 et s. — (2) *Contra Adimant.*, c. XIX, n. 6 ; *Enarratio in Psalm.* CXXXI, n. 2. — (3) Ps. LVI, 1-12. — (4) Reg., XXV, 1. — (5) *Martyrologe romain*

nous ne leur avons fait aucune peine, et jamais rien ne leur a manqué dans le troupeau, durant tout le temps qu'ils ont été avec nous sur le Carmel. Interroge tes jeunes gens et ils te le diront. Maintenant donc, que tes serviteurs trouvent grâce devant tes yeux; car nous sommes venus dans un heureux jour. Donne, je te prie, ce que trouvera ta main, à tes serviteurs et à ton fils David. »

Mais Nabal leur dit pour toute réponse : Qui est David ? et qui est le fils d'Isaï ? Aujourd'hui ils sont en grand nombre, les serviteurs qui fuient devant leurs maîtres. Quoi ! je prendrai mon pain et mon eau, et la chair de mes brebis que j'ai tuées pour ceux qui les tondent, et je les donnerais à des hommes qui viennent je ne sais d'où ? »

A cette nouvelle, David dit à ses gens : « Ceignez-vous chacun de votre épée. » Et ils ceignirent chacun leur épée, ainsi que David, et environ quatre cents hommes le suivirent ; deux cents demeurèrent près des bagages.

Cependant un des serviteurs de Nabal dit à Abigaïl, sa femme : « Voilà que David a envoyé du désert des députés pour bénir notre maître, mais il les a rebutés avec rudesse. Ces hommes nous ont été très-bons et utiles, et ne nous ont fait aucune peine; tant que nous avons vécu avec eux dans le désert, rien n'a disparu. Ils étaient pour nous comme une muraille la nuit et le jour, durant tous les jours que nous avons fait paître nos troupeaux au milieu d'eux. C'est pourquoi pensez-y bien, et voyez ce que vous avez à faire, car quelque grand malheur est près de tomber sur votre mari et sur votre maison, parce que cet homme-là est un enfant de Bélial, et nul ne peut lui parler. »

Abigaïl se hâta donc, et prit deux cents pains et deux outres de vin, et cinq moutons cuits, et cinq boisseaux de farine d'orge, et cent grappes de raisins secs, et deux cents corbeilles pleines de figues. Elle mit tout cela sur des ânes, et dit à ses gens: « Marchez devant moi, je vais vous suivre ; » mais elle n'en dit rien à Nabal, son mari.

Lorsqu'elle fut donc montée sur un âne, et comme elle descendait au pied de la montagne, David et les siens vinrent à sa rencontre, et elle accourut au-devant d'eux. Or, David disait : « C'est en vain que j'ai conservé tout ce qui était à lui dans le désert, et rien de tout ce qui lui appartenait n'a péri; et il m'a rendu le mal pour le bien. Que Dieu fasse ceci aux ennemis de David, et qu'il y ajoute cela, si je laisse rien en vie, pour demain matin, de tout ce qui est à Nabal, homme ou bête ! »

Aussitôt qu'Abigaïl aperçut David, elle descendit de son âne, s'inclina devant lui, la face contre terre, et l'adora. Elle se jeta à ses pieds, et dit : « Sur moi, mon seigneur, sur moi soit cette iniquité ! Permettez seulement, je vous prie, que votre servante parle à vos oreilles, et écoutez les paroles de votre servante. De grâce, que mon seigneur n'arrête point son cœur à cet homme de Bélial, à Nabal; car ce que veut dire son nom, *fou*, il l'est, et la folie est avec lui. Mais moi, votre servante, je n'ai point vu, mon seigneur, les serviteurs que vous avez envoyés. Maintenant donc, vive Jéhovah et vive votre âme ! c'est Jéhovah qui vous a empêché de répandre le sang, et qui a préservé votre main. Et maintenant, qu'ils deviennent comme Nabal, ceux qui sont vos ennemis et qui cherchent à nuire à mon seigneur. Vraiment, cette bénédiction, que votre servante apporte à mon seigneur, qu'elle soit donnée aux jeunes hommes qui suivent mon seigneur ! Pardonnez, de grâce, l'iniquité de votre servante ; car Jéhovah fera certainement à mon seigneur, une maison stable, parce que mon seigneur a combattu les combats de Jéhovah, et qu'il ne s'est jamais trouvé en vous aucun mal. Lors donc qu'un homme s'élèvera pour vous persécuter et pour chercher votre âme, l'âme de mon seigneur sera recueillie comme un bouquet de vie, auprès de Jéhovah, votre Dieu ; mais, l'âme de vos ennemis, il l'agitera et la jettera au loin avec la fronde. Et lorsque Jéhovah vous aura fait selon tout le bien qu'il vous a promis, et qu'il vous aura établi chef sur Israël, ce ne sera pas pour le cœur de mon seigneur un scrupule ou un remords d'avoir répandu le sang innocent ou de s'être vengé lui-même ; et quand Jéhovah vous aura comblé de biens, vous vous souviendrez de votre servante. »

L'Ecriture nous avait dit que c'était une femme remarquable par sa prudence. Sa conduite dans un moment aussi périlleux en est une preuve. Il est impossible d'agir et de parler avec plus d'à-propos, de mesure et de sagesse. Son discours est un chef-d'œuvre en son genre. Ce n'est pas seulement une éloquence de mots, mais de choses à la fois les plus délicates et les plus élevées.

Pénétré de ce discours, David s'écrie : « Béni soit Jéhovah, le Dieu d'Israël, qui vous a envoyée aujourd'hui à ma rencontre ; béni soit votre discours ; et bénie soyez-vous vous même, vous qui m'avez empêché de verser du sang et de me venger de ma main. Autrement, vive Jéhovah, le Dieu d'Israël ! qui m'a empêché de vous faire aucun mal, si vous n'étiez venue promptement à ma rencontre, il ne serait resté en vie, demain au matin, dans la maison de Nabal, ni homme ni bete. »

David reçut donc de sa main tout ce qu'elle avait apporté, et il lui dit : « Allez en paix dans votre demeure ; vous le voyez, j'ai entendu votre voix et honoré votre présence. »

Abigaïl revint près de Nabal ; et voilà qu'il avait un festin en sa maison, comme un festin de roi : le cœur de Nabal était dans la joie, et lui-même tout ivre. Elle ne lui dit aucune parole, ni petite, ni grande, jusqu'au lendemain. Mais le matin, quand Nabal eut digéré son vin, sa femme lui rapporta ce qui s'était passé : aussitôt son cœur en fut comme mort, et lui-même comme une pierre. Environ dix

jours après, l'Eternel frappa Nabal, et il mourut.

Quand David eut appris que Nabal était mort, il dit: «Béni soit Jéhovah, qui a vengé sur Nabal l'outrage que j'en avais reçu, qui a préservé du mal son serviteur; c'est Jéhovah qui a fait retomber l'iniquité de Nabal sur sa tête. » Ensuite il envoya vers Abigaïl, et lui fit parler de l'épouser. A cette proposition, elle se prosterna la face contre terre, et protesta qu'elle se croirait trop heureuse d'être la servante de ses serviteurs. Elle se mit donc en route, accompagnée de cinq jeunes filles, suivit les messagers de David, et l'épousa. Il avait aussi épousé Achinoam, de Jezraël. Saül, de son côté, donna Michol, sa fille, femme de David, à Phalti, fils de Laïs, qui était de Gallim, en la tribu de Benjamin (1).

David était homme. Il se laisse emporter au premier mouvement de la vengeance, il fait le serment téméraire de n'épargner personne. Mais une parole douce, un sage conseil le ramènent: il bénit Dieu, il bénit Abigaïl de l'avoir préservé de la méchante action qu'il allait faire. Il n'en est pas ainsi de Saül. Non-seulement il se laisse emporter au ressentiment le plus injuste, il y persévère jusqu'à la fin: il ne pense qu'à tuer un homme dont il n'a reçu que du bien; quelquefois il reconnaîtra sa cruelle injustice, il en pleurera même, il avouera publiquement qu'il doit la vie à celui dont il cherche la mort, et cependant il reviendra toujours à ses projets homicides.

David était revenu au désert de Ziph. Les habitants le trahirent une seconde fois. Saül vint de nouveau avec trois mille hommes d'élite pour le prendre, et campa sur la colline d'Hachila. David, en ayant été instruit par ses émissaires, y vint secrètement. Il remarqua le lieu où était la tente de Saül, ainsi que celle d'Abner, prince de son armée. Saül était couché au milieu d'une enceinte circulaire, et tout son peuple campé autour de lui. Alors David dit à Achimélec, Héthéen, et à Abisaï, fils de Sarvia, frère de Joab: « Qui descendra avec moi vers Saül, dans le camp? » Et Abisaï répondit: « Je descendrai avec toi. »

David et Abisaï vinrent donc vers le peuple durant la nuit; et voilà que Saül était couché et dormait dans l'enceinte circulaire, sa lance étant fixée en terre près de sa tête; et Abner et tout le peuple étaient couchés autour de lui. Abisaï dit à David: « Dieu te livre aujourd'hui ton ennemi en tes mains; je vais donc, avec la lance, le percer jusqu'en terre d'un seul coup, et il n'en faudra point un second. » Mais David répondit à Abisaï: « Ne le tue point; car qui étendra sa main sur le christ de Jéhovah et sera innocent? Vive Jéhovah! à moins que Jéhovah ne le frappe lui-même, ou qu'il ne descende en la bataille et ne périsse, il ne mourra point. Que Jéhovah me préserve de porter la main sur le christ de Jéhovah! Maintenant donc, prends la lance qui est près de sa tête, et sa coupe, et partons. »

David donc prit la lance et la coupe qui étaient près de la tête de Saül, et ils s'en allèrent: nul ne s'en aperçut, nul n'en eut connaissance, nul ne s'éveilla, parce que le sommeil de l'Eternel était tombé sur eux. Et quand David fut de l'autre côté, et que de loin il se fut arrêté sur le sommet de la montagne, et qu'il y eût une grande distance entre eux, il appela le peuple et Abner, fils de Ner, disant: « Ne répondras-tu point, Abner? » Et Abner, répondant, dit: « Qui es-tu, toi qui cries et troubles le roi? » Et David dit à Abner: « N'es-tu pas un brave? et qui est comme toi en Israël? Pourquoi donc n'as-tu pas gardé ton seigneur le roi? car quelqu'un du peuple est entré pour tuer le roi, ton seigneur. Ce n'est pas bien, ce que vous avez fait là. Vive Jéhovah! vous êtes des enfants de mort, parce vous n'avez pas gardé votre seigneur, le christ de Jéhovah. Maintenant donc regarde où est la lance du roi, et où est la coupe qui étaient près de sa tête. »

Or, Saül reconnut la voix de David, et dit: « N'est-ce pas là ta voix que j'entends, mon fils David? » — « C'est ma voix, mon seigneur le roi, » répondit-celui-ci. « Pourquoi mon seigneur persécute-t il son serviteur? Qu'ai-je fait? quel mal est en ma main? Maintenant donc, de grâce, que mon seigneur le roi écoute les paroles de son serviteur. Si c'est l'Eternel qui vous excite contre moi, qu'il reçoive l'odeur du sacrifice; mais si ce sont les enfants des hommes, maudits soient-ils en présence de l'Eternel, eux qui aujourd'hui m'ont repoussé, afin que je n'habite point en l'héritage de l'Eternel, disant: Va, sers les dieux étrangers. Que mon sang donc ne soit point répandu sur la terre devant la face de Jéhovah. Et fallait-il que le roi d'Israël se mît en campagne pour courir après une puce, comme on court après une perdrix par les montagnes? »

Saül dit alors: « J'ai péché: reviens, mon fils David; car je ne te ferai plus de mal à l'avenir, parce que mon âme a été précieuse devant tes yeux aujourd'hui. Voilà, j'ai agi follement, et j'ai trop ignoré beaucoup de choses. » David reprit: « Voilà la lance du roi: qu'il vienne quelqu'un des jeunes hommes, et qu'il la prenne. Au reste, l'Eternel rendra à chacun selon sa justice et sa foi. Car Jéhovah vous a livré aujourd'hui en ma main, et je n'ai pas voulu étendre ma main sur le christ de Jéhovah. Et voilà comme votre âme a été aujourd'hui précieuse à mes yeux; qu'ainsi mon âme soit précieuse aux yeux de l'Eternel, et qu'il me délivre de toute angoisse. » Saül finit par dire: « Béni sois-tu, mon fils David: certainement tu prospéreras, et ta puissance sera grande. » Puis il s'en retourna en sa demeure (2).

Mais David, revenu vers les siens, se disa

(1) 1 Reg., xxv, 2-44. — (2) 1 Reg., xxvi, 1-25.

en lui-même : « Je tomberai quelque jour dans les mains de Saül. Ne vaut il pas mieux que je fuie et que je me réfugie en la terre des Philistins, afin que Saül n'ait plus d'espoir et qu'il cesse de me chercher dans toutes les terres d'Israël ? Je fuirai donc ses mains. » Et David se leva et s'en alla, et six cents hommes avec lui, vers Akis, fils de Maoch, roi de Geth. Et il y habita, lui et ses gens, chacun avec sa famille. Saül ayant appris que David s'était réfugié dans Geth, ne recommença plus à le chercher.

Cependant David dit à Akis : « Si j'ai trouvé grâce à vos yeux, que l'on me donne une demeure dans l'une des villes de cette contrée, afin que j'y habite. Car, pourquoi votre serviteur habite-t-il avec vous en la cité du royaume ? » Akis lui donna donc, dès ce jour-là, Siceleg ; « et c'est de cette manière, dit l'écrivain sacré, que Siceleg est venue aux rois de Juda, qui la possèdent encore aujourd'hui. »

Cette ville était d'abord échue en partage à la tribu de Juda ; elle avait été cédée ensuite à celle de Siméon ; mais elle était apparemment demeurée jusqu'alors sous la puissance des Philistins. David séjourna ainsi parmi ces derniers pendant quatre mois ; ou bien, un an quatre mois, d'après un sens que peut avoir l'hébreu (1).

Durant cet intervalle, il lui vint un renfort d'une vingtaine de braves qui tiraient de l'arc et qui se servaient également des deux mains pour lancer des pierres avec la fronde, ou pour tirer des flèches. Ils étaient de la tribu de Benjamin et parents de Saül. Ils furent bientôt suivis de huit autres qui étaient chefs de mille hommes dans la tribu de Manassé (2).

Au reste, David n'était pas oisif à Siceleg. Il faisait des courses avec ses gens, et pillait Gessuri, Gezri et les Amalécites ; car ces peuples habitaient autrefois depuis le chemin de Sur jusqu'au pays de l'Égypte. Il frappait tous le pays, n'y laissait ni homme ni femme vivants; et, enlevant les brebis, et les bœufs, et les ânes, et les chameaux, et les vêtements, il s'en retournait et venait vers Akis. Et quand Akis lui disait : « Sur qui avez-vous couru aujourd'hui ? » David répondait : « Sur le midi de Juda, sur le midi de Jéraméel, sur le midi des Cinéens. » Il ne laissait la vie à aucun homme ni à aucune femme, et il n'en amenait pas à Geth, « de peur, disait-il, qu'ils ne nous dénoncent, disant : Voilà ce que fait David. » Il en agit ainsi tout le temps qu'il demeura parmi les Philistins. Akis se fiait donc tout à fait à David, disant : « Il s'est rendu odieux à son peuple, à Israël ; c'est pourquoi il sera mon serviteur à jamais (3). »

On trouvera sans doute à reprendre en la conduite que tient ici David. Cependant elle n'est pas aussi répréhensible qu'elle pourrait le paraître d'abord. Quand il dit au roi de Geth qu'il avait couru sur le midi de la Judée, sur le midi des Cinéens, il disait vrai ; car c'est de ce côté-là qu'étaient les Amalécites, les Gezrites et les Gessuriens sur lesquels il faisait réellement des courses. Ces peuples n'étaient point des Philistins; mais de ces races vouées à l'anathème (4). Ils faisaient eux-mêmes des incursions, soit sur les terres des Philistins, soit sur celles des Hébreux. En les exterminant, David rendait également service et à Saül, qui l'avait forcé à s'expatrier, et à Akis qui lui donnait un asile. Son unique tort serait donc d'avoir laissé accroire à ce dernier qu'il courait sur les terres d'Israël. Mais quand on songe à la position difficile où il se trouvait, réfugié chez l'ennemi naturel de sa patrie, ne voulant ni trahir l'hospitalité de celui-là, ni manquer à son amour envers celle-ci, une aussi légère dissimulation, pour servir à la fois l'un et l'autre, paraîtra sans doute fort pardonnable.

Or, en ce temps-là, les Philistins assemblèrent leurs troupes, et se préparèrent à combattre contre Israël. Alors Akis dit à David : « Sache maintenant que tu sortiras avec moi en l'armée, toi et les tiens. » David lui répondit : « Maintenant vous saurez ce que fera votre serviteur. » — « Et moi, lui dit Akis, je te donnerai la garde de ma personne à jamais. » Les Philistins, s'étant donc assemblés, vinrent camper à Sunam, dans la tribu d'Issachar.

Saül, de son côté, réunit toutes les troupes d'Israël, et vint à Gelboé, montagne au midi de Sunam. Mais, quand il eut vu l'armée des Philistins, il eut peur et son cœur se troubla fort. Il consulta l'Éternel ; mais l'Éternel ne lui répondit point, ni par des songes, ni par les prêtres, ni par les prophètes. Samuël ne vivait plus pour recourir à son intermédiaire; tout Israël venait de le pleurer. Enfin, vraisemblablement d'après le conseil de l'homme de Dieu, Saül avait exterminé les magiciens et les devins de son royaume.

Dans cette extrémité, ce malheureux prince, entrant dans une sorte de désespoir, dit à ses officiers : « Cherchez-moi une femme ayant l'esprit de Python, et j'irai à elle, et je l'interrogerai. » Ses serviteurs lui dirent : « Il y a une femme, en Endor, qui a l'esprit de Python. » Saül se déguisa donc, se couvrit d'autres vêtements, s'en alla, accompagné de deux hommes, et ils vinrent durant la nuit vers la femme. Il lui dit : « Consulte-moi l'esprit de divination, et me suscite celui que je te dirai. » La femme lui répondit : « Tu sais tout ce qu'a fait Saül, et comment il a exterminé du pays les magiciens et les devins ; pourquoi donc tends-tu des piéges à mon âme pour me faire mourir? » Mais Saül lui jura par Jéhovah, disant : « Vive Jéhovah ! il ne t'arrivera de ceci aucun mal. » La femme dit alors : « Qui évoquerai-je? » Il dit : « Évoque-moi Samuël. »

(1) *Ibid.*, XXVII. 1-7. — (2) I Paralip., XII, 1-7 et 20. — (3) I Reg., XXVII, 8-12. — (4) Josue, XIII, 5.

Mais la femme, ayant vu tout d'un coup paraître Samuël sans qu'elle eût fait aucun enchantement, jeta un grand cri, et dit à Saül : « Pourquoi m'avez-vous trompée? car vous êtes Saül. » — « Ne crains point, lui dit le roi ; Qu'as-tu vu? » Et la femme dit à Saül : « J'ai vu des dieux (ou un dieu) sortant de la terre. » Saül : « Quelle est sa forme? La femme : « Un vieillard est monté, et il est couvert d'un manteau. » Et Saül comprit que c'était Samuël, et il se prosterna la face contre terre, et il adora.

Alors Samuël dit à Saül : « Pourquoi m'as-tu troublé en me faisant monter? » Et Saül répondit : « Je suis dans la plus grande angoisse ; les Philistins combattent contre moi, et Dieu s'est retiré de moi ; il n'a point voulu me répondre, ni par les prophètes, ni par des songes ; c'est pourquoi je t'ai appelé, afin que tu m'apprennes ce que je dois faire. » — « Pourquoi m'interroges-tu, reprit Samuël, lorsque Jéhovah s'est retiré de toi et qu'il est passé à ton rival? Jéhovah t'a traité ainsi qu'il t'a parlé par moi; il t'a arraché de la main le royaume et il l'a donné à ton prochain, à David, parce que tu n'as pas obéi à la voix de Jéhovah et que tu n'as point accompli l'arrêt de sa colère contre Amalec ; c'est pourquoi l'Eternel te fait tout cela aujourd'hui. Jéhovah livra également Israël avec toi en la main des Philistins. Et demain, toi et tes fils serez avec moi, et Jéhovah livrera aux mains des Philistins le camp d'Israël. »

A ces mots, Saül tomba subitement par terre de toute la hauteur de sa taille, car il avait été épouvanté des paroles de Samuël ; de plus, les forces lui manquaient, parce qu'il n'avait point mangé de pain durant tout ce jour et toute cette nuit-là. Alors la femme étant venue vers lui et l'ayant vu dans cet état de trouble et d'effroi, lui dit : « Voilà que votre servante a obéi à votre voix ; j'ai mis mon âme sur ma main pour vous, et j'ai écouté les paroles que vous m'avez dites ; maintenant donc aussi, de grâce, écoutez la voix de votre servante, et je mettrai devant vous un peu de pain, afin qu'en mangeant vous repreniez des forces et que vous puissiez vous remettre en chemin. » Saül refusa et dit : « Je ne mangerai point. » Mais ses serviteurs et la femme le contraignirent ; et enfin, ayant entendu leur voix, il se leva de terre et s'assit sur le lit. La femme, qui avait dans sa maison un veau gras, le tua aussitôt ; en même temps, prenant de la farine, elle la pétrit et en fit des pains sans levain, puis mit le tout devant Saül et ses serviteurs. Ils mangèrent, se levèrent ensuite et marchèrent toute la nuit (1).

L'état de Saül inspire à la fois la terreur et la pitié. Ce malheureux prince n'est point assez bon pour qu'on l'aime, ni point assez mauvais pour qu'on le haïsse ; mais à le voir dans ce délaissement, interrogeant Samuël jusqu'au delà du tombeau, n'en recevant que des réponses de mort, tombant d'épouvante et d'inanition, comment ne pas le plaindre?

Cette coutume superstitieuse d'interroger les morts, que nous voyons ici, malgré la sévérité des lois, continuer en secret parmi le peuple, nous est une preuve incontestable de la croyance universelle et vulgaire à l'existence d'un autre monde où les morts vivent.

Quant à l'apparition de Samuël, l'interprétation la plus commune et la plus conforme au texte sacré, est que Samuël apparut réellement à Saül, non par un effet des évocations magiques, témoin la frayeur et les cris de la pythonisse ; mais par un effet de la volonté de Dieu, qui prévint, par une apparition et une réponse véritables, les prestiges de l'esprit de ténèbres, comme autrefois il prévint les malédictions que souhaitait proférer Balaam par les bénédictions qu'il le contraignit de prononcer. Le témoignage d'un auteur inspiré, Jésus, fils de Sirac, ne laisse point de doute là-dessus : car il compte parmi les louanges de Samuël, qu'après s'être endormi il prophétisa, et fit connaître au roi sa fin : qu'il éleva la voix du sein de la terre pour prophétiser le malheur qui allait châtier l'impiété du peuple (2).

Cependant toutes les troupes des Philistins s'assemblèrent en Aphec, entre les montagnes de Gelboé et du Thabor. Israël, de son côté, vint camper à la fontaine de Jezraël, au pied des montagnes de Gelboé. Les princes des Philistins marchaient par cent et par mille, et David et les siens étaient à l'arrière-garde avec Akis. Mais les princes des Philistins dirent à ce dernier : «Que veulent ces Hébreux?» Akis dit aux princes : « Ne connaissez-vous point David, qui a été serviteur de Saül roi d'Israël ? Il y a des jours (ou même des années) qu'il est avec moi, et je n'ai rien trouvé à redire en lui depuis qu'il s'est réfugié vers moi jusqu'à ce jour. » Mais les princes des Philistins se mirent en colère contre lui et lui dirent : « Que cet homme s'en retourne et qu'il demeure dans le lieu où tu l'as établi, et qu'il ne descende pas avec nous au combat, afin qu'il ne soit point notre ennemi quand nous aurons commencé à combattre, car comment pourra-t-il autrement apaiser son maître, sinon par nos têtes ? N'est-ce pas ce David de qui on chantait dans les chœurs: Saül a tué ses mille, et David a tué ses six mille ? »

Akis donc appela David et lui dit : « Vive Jéhovah ! Pour moi tu es droit et bon à mes yeux, et j'approuve tout ce que tu as fait depuis que tu es dans mon camp, depuis le jour que tu es venu vers moi jusqu'à ce jour-ci ; mais tu ne plais point aux princes. Retourne donc en paix et n'offense point les yeux des princes des Philistins. » David dit à Akis :

(1) I Reg., xxviii, 1-26. — (2) Eccli., xlvi, 23.

« Mais qu'ai-je fait, ou qu'as-tu trouvé en ton serviteur depuis le jour où j'ai paru devant toi jusqu'à ce jour, pour ne pas me permettre d'aller avec toi et de combattre contre les ennemis de mon seigneur le roi ? » Akis répondit à David : « Je sais que tu es bon, tu es à mes yeux comme un ange de Dieu ; mais les princes des Philistins ont dit : Il ne montera pas avec nous à la bataille. Lève-toi donc dès le matin, toi et les serviteurs de ton maître qui sont venus avec toi, et quand vous vous serez levés et que le jour aura commencé à paraître, partez. » C'est pourquoi David se leva durant la nuit, lui et les siens, pour partir dès le matin et pour retourner en la terre des Philistins (1).

Jamais contre-temps ne vint plus à propos. La Providence tirait ainsi David de la nécessité où il se trouvait, ou de combattre contre son peuple, ou de trahir Akis, qui avait en lui toute confiance; elle lui ménageait encore le moyen de réparer un grand désastre qui venait de le frapper à son insu.

Lorsque David et les siens furent de retour à Siceleg, au troisième jour, les Amalécites y avaient fait une irruption et mis le feu. Ils n'avaient tué personne ; mais ils avaient emmené en captivité tout le monde, femmes, enfants, vieillards. David et les siens ayant donc trouvé la ville consumée par la flamme, et leurs femmes, leurs fils et leurs filles emmenés captifs, ils élevèrent la voix et ils pleurèrent jusqu'à ce qu'ils n'eussent plus la force de pleurer. David, dont les deux femmes, Achinoam et Abigaïl, avaient pareillement été emmenées, fut saisi d'une extrême affliction; car le peuple voulait le lapider, l'âme de tout le peuple étant dans l'amertume à cause de leurs fils et de leurs filles.

Mais David mit sa force et sa confiance en Jéhovah, son Dieu, et il dit au grand-prêtre Abiathar, fils d'Achimélec : « Prenez pour moi l'éphod. » Et Abiathar se revêtit de l'éphod pour David. Et David consulta l'Eternel, disant : « Poursuivrai-je cette bande ? L'atteindrai-je ? » Et l'Eternel lui dit : « Poursuis-la, car tu l'atteindras certainement, et tu lui arracheras sa proie. »

David donc s'en alla, lui et les six cents hommes qui étaient avec lui, et ils vinrent jusqu'au torrent de Bésor, où deux cents d'entre eux s'arrêtèrent étant fatigués. David, continuant sa poursuite avec les quatre cents, on trouva un Egyptien dans les champs et on l'amena devant David. Ils lui donnèrent du pain à manger et de l'eau à boire, avec des figues et des raisins secs. Quand il eut mangé, son esprit lui revint; car il n'avait point mangé de pain ni bu d'eau depuis trois jours et trois nuits. Et David lui dit : « A qui es-tu et d'où es-tu ? » Lequel répondit : « Je suis un jeune homme d'Egypte, serviteur d'un homme d'Amalec, et mon maître m'a abandonné, parce que je tombai malade il y a trois jours. Nous avons ravagé le midi des Céréthiens (ce sont les Philistins sous un autre nom), les environs de Juda, le midi de Caleb, et nous avons brûlé Siceleg. » David lui dit encore : « Pourrais-tu nous conduire vers cette bande? » Il répondit : « Jure-moi par Dieu que tu ne me tueras point et que tu ne me livreras point en la main de mon maître, et je te conduirai vers cette troupe. » Et David le lui jura.

L'Egyptien l'ayant donc conduit, voilà que les Amalécites étaient assis sur la terre, buvant et mangeant, et célébrant comme un jour de fête, à cause des dépouilles qu'ils avaient enlevées de la terre des Philistins et de la terre de Juda. Et David les frappa depuis le soir jusqu'au soir du lendemain, et aucun d'eux n'échappa, sinon quatre cents jeunes hommes qui étaient montés sur des chameaux et qui s'étaient enfuis. David recouvra donc tout ce que les Amalécites avaient emporté et délivra ses deux femmes. Et rien ne fut perdu, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, des jeunes gens et des jeunes filles, ni des dépouilles ; et David ramena tout ce qu'ils avaient pris. Il prit également tous les troupeaux de moutons et de bœufs, et il les fit marcher devant lui; ce qui faisait dire : « Voilà le butin de David. »

Il revint ainsi triomphant vers les deux cents hommes qui, à cause de leur lassitude, n'avaient pu le suivre, et à qui il avait commandé de demeurer au torrent de Bésor. Ils vinrent à sa rencontre, et il les salua avec des paroles de paix. Mais tout ce qu'il avait d'hommes méchants, ou d'enfants de Bélial, parmi les quatre cents qui étaient allés avec David, disaient : « Parce qu'ils ne sont pas venus avec nous, nous ne leur donnerons rien de la proie que nous avons recouvrée ; mais que chacun se contente de retrouver sa femme et ses enfants ; qu'il les prenne et s'en aille. » Mais David leur dit : « Vous ne ferez point ainsi; c'est l'Eternel qui a donné tout cela, lui qui nous a conservés, qui a livré entre nos mains les brigands qui étaient sortis contre nous. Et qui vous écoutera dans cette parole? Mais une égale part sera à celui qui est descendu au combat et à celui qui est demeuré aux bagages ; ils partageront également. » Cette décision fut suivie, et devint comme une loi dans Israël.

On voit ici la prudence de David et sa bonté pour ses soldats. Il ne fait point de reproche à ceux qui s'étaient arrêtés de lassitude ; il leur parle amicalement, comme pour les consoler de n'avoir point eu part à la victoire ; il veut qu'au moins ils aient une égale part au butin, parce qu'ils ont gardé les bagages ; il sait donner à la lassitude même une tournure honorable d'utilité commune. On conçoit que des soldats dussent aimer un pareil chef.

Sa prudente générosité ne paraît pas moins

(1) Reg., xxix, 1-11.

dans le reste. De retour à Siceleg, il envoya, du butin qu'il avait pris, des dons aux anciens de Juda, ses proches, disant : « Recevez la bénédiction du butin des ennemis de Jéhovah. » Il en fit de même à ceux qui étaient en Béthel, en Ramoth, en Géther, en Aroër, en Sephanmoth, en Esthamo, en Rachal, dans les villes de Jéraméel, dans les villes des Cinéens, en Arama, au lac d'Aran, en Athach, en Hébron, et généralement à tous les habitants des lieux où lui et les siens avaient demeuré (1).

Ainsi, les troupes de David, non-seulement ne nuisaient point au pays où elles séjournaient, non-seulement elles le gardaient contre les incursions des voleurs, comme nous l'avons appris des pasteurs de Nabal ; leur chef partageait encore, avec ces anciens hôtes, le butin fait sur l'ennemi. Rien n'était plus propre à lui concilier l'affection générale. Aussi, dans les derniers temps, lui vint-il tous les jours de nouveaux renforts, au point que son camp devint grand comme un camp de Dieu, suivant l'expression de l'Écriture (2).

Les affaires de Saül étaient dans un état bien différent. La bataille s'étant donnée entre les Philistins et les Israélites, ces derniers furent mis en déroute et un grand nombre tué sur la montagne de Gelboé. Les Philistins vinrent fondre sur Saül et sur ses enfants ; ils tuèrent les fils de Saül, Jonathas, Abinadab et Melchisua. Alors tout le poids de la bataille tomba sur Saül même. Les archers l'atteignirent et le blessèrent dangereusement. Saül dit alors à son écuyer : « Tire ton épée et tue-moi, de peur que ces incirconcis ne viennent et qu'ils ne me tuent en se jouant de moi. » Mais son écuyer ne voulut pas, saisi qu'il était d'épouvante. Saül prit donc son épée et se jeta sur elle. Son écuyer, voyant que Saül était mort, se jeta sur son épée de même et mourut avec lui. Saül mourut donc, et ses trois fils, et son écuyer, et tous les siens en ce jour-là (3).

L'Écriture ajoute ces paroles terribles : « Ainsi mourut Saül dans sa prévarication contre l'Éternel, pour n'avoir pas gardé son commandement, pour avoir consulté la pythonisse et n'avoir point recherché Jéhovah ; c'est pour cela qu'il le fit mourir et qu'il transfera son royaume à David fils d'Isaï (4). » Triste fin après un si beau commencement !

Les Israélites qui habitaient la plaine, ayant vu la déroute de l'armée ainsi que la mort de Saül et de ses enfants, abandonnèrent leurs villes et s'enfuirent. L'ennemi vint et s'y établit.

Le lendemain de la bataille, les Philistins, dépouillant les morts, trouvèrent Saül et ses trois fils étendus sur la montagne de Gelboé. Ils lui coupèrent la tête, le dépouillèrent de ses armes et envoyèrent par tout le pays des Philistins, pour répandre cette nouvelle et pour la publier dans le temple de leurs idoles et parmi les peuples. Ils pendirent le corps de Saül à la muraille de Bethsan, sa tête dans le temple de Dagon et ses armes dans le temple d'Astaroth.

Lorsque les habitants de Jabès-Galaad eurent appris tout ce que les Philistins avaient fait à Saül, lui qui autrefois les avait sauvés de la tyrannie du roi des Ammonites, les plus forts se levèrent, marchèrent toute la nuit, prirent le corps de Saül et les corps de ses fils à la muraille de Bethsan et les rapportèrent à Jabès, en Galaad, où ils les brûlèrent. Ils prirent ensuite leurs os, les ensevelirent sous un chêne dans le bois de Jabès et jeûnèrent pendant sept jours (5).

David était revenu à Siceleg depuis trois jours, lorsque parut un homme venant du camp de Saül, la robe déchirée et la tête couverte de poussière ; et quand il fut arrivé près de David, il tomba sur sa face et l'adora. David lui dit : « D'où viens-tu ? » Lequel répondit : « Je me suis échappé du camp d'Israël. » Et David : « Qu'est-il arrivé ? dis-le-moi. » L'autre : « Le peuple s'est enfui de la bataille, plusieurs du peuple sont tombés morts ; Saül même et son fils Jonathas sont morts. » David dit au jeune homme qui lui apportait la nouvelle : « Comment sais-tu que Saül est mort et son fils Jonathas ? » Et ce jeune homme répondit : « Je suis venu par hasard sur la montagne de Gelboé, et Saül était appuyé sur sa lance, et les chars et les cavaliers approchaient de lui. Et, se tournant, il me vit et m'appela. Et quand j'eus répondu : Me voici, il me dit : Qui es-tu ? Et je lui dis : Je suis Amalécite. » Il ajouta : « Approche-toi de moi et me tue ; car les angoisses me possèdent et mon âme est encore tout entière en moi. » Et, m'approchant de lui, je l'ai tué ; car je savais bien qu'il ne pouvait survivre à sa ruine ; et j'ai pris le diadème qui était sur sa tête et le bracelet qui était à son bras, et je vous les ai apportés, à vous, mon seigneur. »

Alors David prit ses vêtements et les déchira, et tous ceux qui étaient avec lui firent la même chose. Ils furent dans le deuil, pleurèrent et pleurèrent jusqu'au soir sur Saül et sur Jonathas, son fils, sur le peuple de Jéhovah et sur la maison d'Israël, parce qu'ils étaient tombés sous le glaive.

Puis David dit au jeune homme qui lui avait apporté cette nouvelle : « D'où es-tu ? » Lequel répondit : « Je suis fils d'un étranger, d'un Amalécite. » — « Pourquoi, reprit David, n'as-tu pas craint de mettre la main sur le christ de Jéhovah ? » Et appelant un de ses gens, il lui dit : « Viens et jette-toi sur lui. » Aussitôt il le frappa et il mourut. David disait : « Que ton sang retombe sur ta tête, car ta bouche a parlé contre toi, disant :

(1) I Reg., xxx, 1-31. — (2) Paralip., xii, 22. — (3) I Reg., xxxi, 1-6 ; Paralip., x, 1-6. — (4) I Reg., x, 13 et 14. — (5) Ibid., xxxi, 7 13 ; I Paralip., x, 1-14.

C'est moi qui ai tué le christ de Jéhovah (1). »

Nous avons vu précédemment que Saül avait été blessé grièvement par les archers, qu'il s'était jeté sur son épée et qu'il était mort, lorsque son écuyer suivit son exemple. L'Amalécite, au contraire, nous le représente encore plein de vie, appuyé sur sa lance à l'approche des cavaliers. Il paraît donc que cet étranger en imposait à David, pour s'attribuer le mérite d'avoir tué son ennemi. En tout cas, suivant son propre témoignage, il avait porté la main sur la personne sacrée de celui que David avait épargné deux fois ; il se vantait d'un régicide, il en reçut le prix.

David fit alors sur Saül et Jonathas cette lamentation ou élégie :

« Considère, ô Israël, qui sur tes hauteurs a été tué. Comment sont tombés les héros ?

« N'allez pas l'annoncer dans Geth ; ne le publiez pas dans les places d'Ascalon, de peur que les filles des Philistins ne s'en réjouissent, de peur que les filles des incirconcis ne tressaillent de joie.

« Montagnes de Gelboé, qu'il n'y ait jamais ni pluie ni rosée sur vous ; que vos champs ne soient pas des champs de prémices, parce que là a été jeté le bouclier des héros, le bouclier de Saül, comme si Saül n'eût point été oint d'huile.

« Jamais l'arc de Jonathas ne manqua son but : il s'enivrait du sang des morts et de la graisse des vaillants ; jamais l'épée de Saül ne sortit en vain.

« Saül et Jonathas, aimables et beaux dans la vie, plus rapides que les aigles, eux n'ont point été séparés même dans la mort ; eux plus forts que les lions.

« Filles d'Israël, pleurez sur Saül ! Il vous ornait de pourpre au milieu des délices, il parait d'or vos vêtements.

« Comment sont tombés les héros au milieu du combat ? Comment Jonathas a-t-il été tué sur tes hauteurs, ô Israël ?

« Je pleure sur toi, mon frère Jonathas ! Tu étais ma joie ! Ton amour me ravissait plus que l'amour d'aucune femme !

« Comment sont tombés les héros ? Comment ont péri ces foudres de guerre (2) ? »

David fit apprendre ce cantique lugubre aux enfants de Juda. Il était intitulé l'*Arc*, probablement à cause de l'arc de Jonathas, dont il contient l'éloge. Il fut inscrit en particulier au livre des Justes, livre déjà mentionné dans l'histoire de Moïse et de Josué, mais qui n'est point venu jusqu'à nous. Il paraît que c'était ce qu'on appellerait aujourd'hui des fastes, où l'on enregistrait les actions des grands hommes.

Après cela David consulta l'Eternel disant : « Irai-je en l'une des villes de Juda ? » Jéhovah repondit : « Va. » David dit encore : « Où irai-je ? » Il répondit : « A Hébron. » David donc y monta et ses deux femmes Achinoam et Abigaïl, ainsi que tous ceux qui étaient avec lui, chacun avec sa famille, et ils demeurèrent dans les villes d'Hébron, place forte située au milieu de Juda (3).

Comme de nos jours on parle sans cesse politique, habileté administrative, science de gouvernement, il ne sera pas inutile de montrer, par l'exemple de Saül et de David la différence de la politique et de la sagesse véritables d'avec la politique et la finesse trompeuses.

Vous voyez Saül et David, tous deux avisés et habiles, mais d'une manière bien différente. D'un côté, une intention perverse ; de l'autre, une intention droite. D'un côté, Saül, un grand roi, qui, ne donnant nulles bornes à sa malice, emploie tout sans réserve pour perdre un bon serviteur dont il est jaloux ; de l'autre, David, un particulier abandonné et trahi, se fait une nécessité de ne se défendre que par les moyens licites, sans manquer à ce qu'il doit à son prince et à son pays. Et cependant la sagesse véritable, renfermée dans des bornes si étroites, est supérieure à la fausse, qui n'oublie rien pour se satisfaire (4).

Ce que Saül et David étaient l'un à l'égard de l'autre, ils l'étaient l'un et l'autre à l'égard de Dieu. La mauvaise finesse dont Saül usait envers un serviteur, il en use envers le souverain maître, Dieu et sa loi ne sont pas pour lui la règle de gouvernement, mais un moyen : il se regarde moins comme le ministre de Dieu, qu'il ne regarde Dieu comme son ministre ; au lieu de se soumettre à la religion, il veut en faire son esclave. Il attend le prophète, tant qu'il ne voit pas ses intérêts en péril ; pour peu qu'il tarde, il s'en passe et usurpe ses fonctions. S'il consulte Dieu par le grand-prêtre, tout a coup il n'en veut plus, il n'a que faire de la réponse divine. S'il reçoit un commandement contre les Amalécites, il en exécute une partie et néglige l'autre, comme s'y entendant mieux que Dieu et son prophète. Quand il fait des instances à celui-ci, ce n'est pas pour qu'il le réconcilie avec Dieu, mais pour qu'il l'honore devant le peuple. Aux yeux de sa politique étroite et jalouse, ce que la religion a de plus sacré ne lui est plus de rien. Sur une délation calomnieuse, il massacre les prêtres du Seigneur ; il fait mourir les Gabaonites, au mépris du serment que leur avait juré la nation : ceux qu'il fait lui-même à David, sont autant de parjures. Avec cela il se croyait bien sage, et il finit par se tuer de désespoir, perdant à la fois son royaume, sa famille, sa vie et son âme, et laissant une mémoire en exécration à Dieu et aux hommes. David, au contraire, doué d'une si grande prudence, subordonne toutes ses pensées et toutes ses actions à la loi et aux ordres de Dieu. Que Dieu lui dise : « Allez, » il va ; « Venez, » il vient ; « Faites ceci, » il

(1) II Reg., I, 1-16. — (2) *Ibid.*, 17-27. — (3) *Ibid.*, II, 1-3. — (4) Bossuet, *Politique*, l. V, art. II.

le fait, ni plus ni moins que Dieu ne dit. Il s'abandonne à sa providence, non point par paresse et par lâcheté, mais par foi et par amour. Sa piété est agissante : il prévoit tout, il donne ordre à tout. La religion n'est pas pour lui un simple moyen de politique, mais la fin, la règle. Ce n'est pas sa propre gloire qu'il cherche, mais la gloire de Dieu. Là tendent ses cantiques, son gouvernement ses guerres, ses victoires, ses richesses. Ce qui l'afflige dans son exil, c'est de ne pouvoir se présenter devant le tabernacle de l'Eternel. Au transport de l'arche, il dansera devant son peuple dans l'excès de sa joie. A-t-il encouru la disgrâce de son Dieu? il ne craindra point de confesser son péché devant tous les siècles et de le pleurer dans les cantiques de sa pénitence. Il fait, en un mot, tout le contraire de Saül. Aussi Dieu lui bâtit une maison fidèle, un royaume qui ne finira jamais. Et dans le temps et dans l'éternité, le fils de Dieu sera le fils de David: dans le temps et dans l'éternité, le royaume de Dieu sera le royaume de David.

Entre ces deux politiques, il est facile de comprendre la folie de l'une et la sagesse de l'autre. Dieu seul est le monarque suprême et absolu. Son empire embrasse tout ce qui est et même tout ce qui n'est pas. Ce que nous appelons des royaumes, ne sont que de petites provinces de cet empire universel; encore le mot de provinces dit-il beaucoup trop. Les rois, les empereurs sont pour lui des ministres révocables à volonté. Lors donc qu'il y a de ces ministres qui accomplissent fidèlement les ordres de leur maître, qui travaillent de toute leur intelligence, de toute leur volonté, de toutes leurs forces à réaliser ses vues dans le département qui leur est confié, il est naturel que le maître les laisse longtemps en place, eux et leurs descendants, et qu'il leur communique quelque chose de plus de sa gloire et de sa majesté; mais lorsqu'au lieu de rapporter tout à leur souverain, des ministres rapportent tout à eux-mêmes; lorsqu'au lieu de seconder ses desseins, ils y substituent les leurs; lorsqu'au lieu de le servir, ils ne veulent que s'en servir, il est naturel que Dieu, après avoir usé peut-être quelque temps de leur mauvaise volonté même comme il fait de celle des démons, pour exécuter ses desseins par eux, et contre eux, se plaise à les briser comme un vase d'argile, et à manifester au grand jour la folie de leur astuce, le néant de leur puissance, l'ignominie de leur gloire. Il a sans cesse pour cela mille moyens contre lesquels l'homme ne peut rien. « On a beau, comme dit Bossuet, compasser dans son esprit tous ses discours et tous ses desseins, l'occasion apporte toujours je ne sais quoi d'imprévu, en sorte qu'on dit et qu'on fait toujours plus ou moins qu'on ne pensait. Et cet endroit inconnu à l'homme, dans ses propres actions et dans ses propres démarches, c'est l'endroit secret par où Dieu agit, et le ressort qu'il remue (1). » Le monde appelle cela circonstance, hasard, fortune : hasard pour l'homme, il est vrai, qui ne saurait le prévoir ni le prévenir, mais combinaison libre pour Dieu, qui voit et dispose tout l'ensemble. Aussi Platon dit-il très-bien que Dieu gouverne les choses humaines par la fortune et les circonstances. C'est par là qu'il circonscrit et qu'il dirige où il veut la libre coopération de l'homme. Quelle folie donc de penser être sage contre Dieu ou sans Dieu !

Pour l'être véritablement, il faut, comme David, aimer la vérité et la justice; il faut, comme David, faire ce que Dieu dit, ni plus ni moins. Les desseins de Dieu étant moins connus alors, David le consultait souvent par le grand-prêtre. Depuis que le Fils de Dieu même a révélé le secret de ses conseils et appelé tous les peuples à les accomplir, il n'est pas tant besoin de consulter, il ne s'agit que d'exécuter la volonté connue du Maître. Et s'il est quelquefois besoin d'interroger pour l'exécution même, le Pontife de Dieu est encore là pour transmettre la réponse. Hélas ! nous voyons bien des Saüls, qui n'envisagent la religion que comme un moyen de se faire honorer et obéir par leurs peuples qui usent toute leur activité et leur puissance à se tromper les uns les autres, à opprimer ou à pervertir ce qu'il y a de plus fidèle à Dieu. Quand Dieu reverra-t-il des hommes selon son cœur ? Quand reverrons-nous des princes actifs, intelligents, n'usant de leur puissance que pour faire régner la vérité et la justice, et amener tous les hommes sous l'empire de leur Maître légitime, qui est au ciel? Quand verrons-nous des princes subordonnant leur politique à la politique de Dieu ? Quand reverrons-nous des Davids chrétiens ?

(1) *Politique*, l. VII, art. VI, prop. 7.

LIVRE DOUZIÈME

DE 1055 A 1014 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE

David sur le trône, à la fois prophète et prophétie.

Il y avait plus de huit siècles que, vainqueur de quatre rois et sauveur de cinq royaumes, Abraham était debout sous un chêne, dans la vallée d'Hébron, servant lui-même ses trois hôtes ; il y avait plus de huit siècles qu'un de ces hôtes divins, que l'interprétation commune des Pères nous apprend avoir été le Fils même de Dieu, lui annonça que de Sara, sa femme, alors vieille et stérile, sortiraient des rois, et que dans un de sa race seraient bénies toutes les nations de la terre. Cette même vallée d'Hébron voyait l'accomplissement de ces promesses : elle voyait le second roi d'Israël près de monter sur le trône, David, sacré roi par un prophète, prophète lui-même, tige future d'une longue suite de rois, mais principalement de celui qui, Seigneur des rois et des prophètes, s'appellera néanmoins le fils de David et le fils d'Abraham, et en qui, depuis dix-huit siècles nous voyons bénies toutes les nations de la terre.

La tribu de Juda, à qui, sept siècles auparavant, Jacob avait prédit que le sceptre ne lui serait point enlevé, que le chef, le législateur ne sortirait point de ses descendants, jusqu'à ce que vint celui qui devait devenir le Messie, le Christ, l'attente des nations, la tribu de Juda fut la première à reconnaître pour roi l'ancêtre du Messie. « Les hommes de Juda, dit l'Écriture, vinrent en Hébron et y sacrèrent David roi sur la maison de Juda (1). » On voit ici, comme dans l'histoire de Saül, la vérité de ce que dit Bossuet quelque part, « que la souveraineté des rois, même la souveraineté des rois d'Israël, n'est pas tellement de Dieu qu'elle ne soit aussi du consentement des peuples (2). »

Le premier acte du nouveau roi fut un acte de générosité aussi sage que noble. Ayant appris que les hommes de Jabès-Galaad avaient enseveli Saül, il leur envoya des messagers et leur dit : « Bénis soyez-vous de par Jéhovah, vous qui avez usé de cette miséricorde envers Saül, votre seigneur, et l'avez enseveli ! Maintenant donc Jéhovah vous rendra votre miséricorde et votre fidélité, et moi-même je vous récompenserai de cette action que vous avez faite. Que vos mains donc se fortifient, et soyez hommes de cœur ; car quoique Saül, votre seigneur, soit mort, néanmoins la maison de Juda m'a sacré pour son roi, et je saurai vous défendre contre vos ennemis (3). »

Tout le royaume de Saül, après la mort de ce prince, appartenait à David. Dieu en était non-seulement le maître absolu, par son domaine souverain et universel, mais encore le propriétaire par ses titres particuliers sur la famille d'Abraham, et sur tout le peuple d'Israël. Dieu donc ayant donné ce royaume entier à David, qu'il avait fait sacrer par Samuël, et à sa famille, on ne peut douter de son droit ; et néanmoins Dieu voulait qu'il conquît, en quelque manière, ce royaume qui lui appartenait à si juste titre.

Ce droit de David avait été reconnu par tout le peuple et même par la famille de Saül. Jonathas, fils de Saül, dit à David : « Je sais que vous régnerez sur Israël, et je serai le second après vous ; mon père ne l'ignore pas. » En effet, Saül lui-même, dans un de ses bons moments, avait parlé à David en ces termes : « Comme je sais que vous régnerez très-certainement et que vous aurez en main le royaume d'Israël, jurez-moi que vous conserverez les restes de ma race. » Ainsi le droit de David était constant.

Ce qui retarda l'exécution de la volonté de Dieu fut qu'Abner, fils de Ner, qui commandait les armées sous Saül, fit valoir le nom de ce prince et mit son fils Isboseth sur le trône durant sept ans, pendant que David régnait, à Hébron, sur la maison de Juda (4).

Quelque certain et reconnu que fût le droit de David, et quoiqu'il manquât à son rival la première condition pour être roi légitime en Israël, qui était d'avoir été choisi de Dieu, il n'usa pas de ses avantages dans la guerre qui s'ensuivit et ménagea le sang des citoyens. En ce temps, les Philistins, ennemis du

(1) II Reg., II, 4. — (2) Bossuet, *Defensio cleri gallicani*, l. IV, c. XXI. — (3) II Reg., II, 4-7. — (4) Bossuet, *Politique*, l. IX, art. III, prop 4.

peuple de Dieu, n'entreprenaient rien, et David n'avait rien à craindre des étrangers; ainsi il ne pressait pas Isboseth, et le laissa deux ans paisible sans faire aucun mouvement. La guerre s'alluma ensuite, mais sans qu'elle fût poussée bien fort.

De Mahanaïm ou le Camp, lieu ainsi nommé par Jacob au delà du Jourdain, où le fils de Saül avait été reconnu roi et où il faisait ordinairement sa résidence, Abner, fils de Ner, et les serviteurs d'Isboseth, vinrent à Gabaon, ville de la tribu de Benjamin, non loin des frontières de Juda. Joab, fils de Sarvia, et les serviteurs de David marchèrent contre lui, et ils se rencontrèrent près de la piscine de Gabaon, les uns étant campés d'un côté de la piscine, les autres de l'autre.

Alors Abner dit à Joab: « Que notre jeunesse se lève et joue devant nous: » c'est-à-dire qu'elle combatte à outrance, en combat singulier, comme on faisait plus tard dans les tournois du moyen âge. Joab répondit: « Qu'elle se lève! » Aussitôt il se leva et se présenta douze de Benjamin, du côté d'Isboseth, et douze du côté de David. En ce moment ils s'approchent. Chacun d'eux saisit la tête de son adversaire, à la façon peut-être des gladiateurs, qui avaient un rets à la main pour cela, et lui enfonça son épée dans le flanc; et ils tombèrent tous morts l'un sur l'autre à la fois. A l'instant même on récompensa leur valeur, en appelant ce champ le Champ des Vaillants en Gabaon. Et ce titre lui en demeura, en mémoire d'une action si déterminée.

La mort de ces douze braves fut suivie d'un rude combat, où Abner et les troupes d'Israël furent défaits. Dans la déroute, Asaël, un des frères de Joab, qui se fiait en la légèreté de ses pieds, plus agiles que ceux des chevreuils habitants des forêts, poursuivait Abner sans se détourner à droite ni à gauche, et allant toujours sur ses pas. Abner regarda un moment derrière et lui dit: « Es-ce toi, Asaël? » — « C'est moi, » répondit-il. Abner poursuivit: « Va à droite ou à gauche, et saisis l'un de ces jeunes gens, et prends pour toi ses dépouilles. » Mais Asaël ne voulut point le quitter. Abner répéta encore: « Retire-toi, je te prie, et cesse de me poursuivre; pourquoi me contraindre à te percer et à te laisser attaché à la terre? et comment pourrai-je après cela lever les yeux devant ton frère Joab? » Asaël méprisa ce discours. Abner donc, retournant sa lance, le frappa dans l'aine et le perça d'outre en outre. Il mourut sur-le-champ de sa blessure; et tous les passants s'arrêtaient pour voir Asaël couché par terre.

On ne pouvait garder plus de modération, dans sa supériorité, que le faisait Abner, un des vaillants hommes de son temps, ni ménager davantage Joab et Asaël.

Ce même esprit de modération se voit dans le reste de la guerre. Joab et son frère Abizaï poursuivirent Abner jusqu'au soleil couchant, lorsque celui-ci, d'une hauteur où il s'était rallié avec ce qu'il avait de troupes plus affectionnées à la maison de Saül, qui étaient celles de la tribu de Benjamin, cria à Joab: « Ton épée frappera-t-elle jusqu'à l'extermination? ignores-tu que le désespoir est dangereux? n'est-il pas temps de dire au peuple qu'il cesse de poursuivre ses frères? » Joab ne demandait pas mieux, et n'eut pas plus tôt ouï le reproche d'Abner, qu'il lui répondit: « Vive Dieu! si vous aviez parlé plus tôt, le peuple dès le matin aurait cessé de poursuivre son frère. » Il fit en même temps sonner la retraite; et le combat, qui avait duré jusqu'au soir, cessa à l'instant (1).

On voit, en cette conduite, l'esprit où l'on était d'épargner le sang fraternel, c'est-à-dire celui des tribus toutes sorties de Jacob. C'est le seul combat mémorable qui fut donné; et, quelque rude qu'il eût été, on ne trouva parmi les morts que dix-neuf hommes du côté de David, et de celui d'Abner, quoique battu, seulement trois cent soixante.

On remarque même que David n'alla jamais en personne à cette guerre, de peur que la présence du roi n'engageât un combat général. Ce prince ne voulait pas tremper ses mains dans le sang de ses sujets, et il ménageait autant qu'il pouvait les restes de la maison de Saül, à cause de Jonathas. Ce ne furent que rencontres particulières où, comme David allait toujours croissant et se fortifiant de plus en plus, pendant que la maison de Saül ne cessait de diminuer, il crut qu'il valait mieux la laisser tomber d'elle-même que de la poursuivre à outrance.

Tout roulait, dans le parti d'Isboseth, sur le crédit du seul Abner. David n'avait qu'à le ménager et à profiter, comme il fit, des mécontentements qu'il recevait tous les jours d'un maître également faible et hautain.

Saül avait laissé une concubine nommée Respha. Abner s'approcha d'elle. Isboseth lui en fit des reproches. Piqué au vif, Abner lui répondit: « Suis-je donc une tête de chien, moi qui ai marché contre Juda et qui ai soutenu la maison de Saül, ton père, et ses frères et ses proches, et qui ne t'ai point livré en la main de David? et aujourd'hui vous me cherchez querelle pour une femme? Que Dieu fasse ceci à Abner, et qu'il y ajoute cela, si je ne fais pas pour David tout ce que l'Éternel lui a juré, en faisant que le royaume soit transféré de la maison de Saül, et que le trône de David soit élevé sur Israël et sur Juda, depuis Dan jusqu'à Bersabée. » Isboseth ne put rien lui répondre, parce qu'il le craignait. Il eût été de la prudence alors de ne pas lui faire de reproche.

Abner donc envoya des messagers de sa part à David, disant: « A qui est la terre? » et pour lui dire: Recevez-moi dans votre amitié, et ma main sera avec vous pour ramener à vous tout Israël. » David répondit: « Je le

(1) II Reg., II, 8-26.

eux bien, je te recevrai dans mon amitié; ais je te demande une seule chose : tu ne rras point ma face, que tu ne m'amènes en ême temps Michol, fille de Saül. » En conquence, David envoya des messagers à boseth, disant : « Rends-moi ma femme ichol, que j'ai épousée en frappant cent Philistins. » Isboseth donc envoya et l'enleva à on mari Phaltiel, fils de Laïs, qui la suivit en leurant jusqu'à Bathurim, où Abner lui dit : « Va et retourne. » Et il s'en retourna.

Cependant Abner avait adressé la parole aux anciens ou sénateurs d'Israël : « Hier, comme avant-hier, vous désiriez que David régnât sur vous, maintenant donc accomplissez vos désirs ; car l'Eternel a parlé de David, disant : Par la main de David, mon serviteur, je sauverai mon peuple d'Israël de la main des Philistins et de tous ses ennemis. » Abner avait également parlé à Benjamin. Puis, accompagnant Michol, il s'en alla dans Hébron, pour dire à David tout ce qui semblait bon à Israël et à toute la maison de Benjamin.

David donna un banquet à Abner et aux vingt hommes qui étaient venus avec lui. Abner dit alors à David : « Je me lèverai, j'irai, et je rassemblerai près de mon seigneur le roi tout Israël, pour faire alliance avec vous ; et vous régnerez sur tous, ainsi que votre âme désire. » David le congédia d'une manière honorable et amicale.

A peine était-il parti, que Joab survint avec les serviteurs de David, après avoir tué des brigands et pris un grand butin. On annonça bien vite à Joab : « Abner, fils de Ner, est venu près du roi, et le roi l'a renvoyé, et il s'en est allé en paix. » Aussitôt Joab entra chez le roi et lui dit : « Qu'avez-vous fait? Voici qu'Abner est venu vers vous ; pourquoi l'avez-vous laissé aller? Ignorez-vous qu'Abner, fils de Ner, est venu ici pour vous tromper, pour reconnaître toutes vos démarches et savoir tout ce que vous faites? » Puis, étant sorti d'auprès de David, il envoya des messagers après Abner, et le ramena de la citerne de Sira, sans que David le sût. Et quand Abner fut retourné en Hébron, Joab l'amena à part, au milieu de la porte, pour lui parler en trahison ; et là il le frappa dans l'aîne et le tua, pour venger le sang d'Asaël, son frère.

Nous avons vu qu'Abner était irréprochable sous ce rapport. Peut-être aussi que la mort d'Asaël n'était pas le principal motif de ce meurtre, concerté entre Joab et son frère Asibaï. L'ambition a pu y avoir la plus grande part. Abner lui-même était au fond un ambitieux qui, sans être bien mauvais du reste, ne cherchait que ses propres intérêts. Il savait bien, à la mort de Saül, que tout le royaume appartenait à David. Cependant il lui oppose Isboseth, parce qu'il comptait régner sous son nom. Peut-être même que son commerce ou son mariage avec la concubine de Saül n'était pas sans quelque vue sur le trône. Quand il s'en voit faire des reproches, il se tourne du côté de David, il reconnaît que c'est le roi légitime ; mais, avant de se déclarer, il veut un traité à part, pour s'assurer les mêmes avantages que sous Saül. Joab, non moins ambitieux et plus méchant, craignant d'être supplanté, le tue : l'ambition du premier est punie par celle du second.

Lorsque David eut appris ce meurtre, il dit aussitôt : « Je suis innocent à jamais devant l'Eternel, moi et mon royaume, du sang d'Abner, fils de Ner. Et que son sang retombe sur la tête de Joab, et sur toute la maison de son père. Qu'il ne manque jamais, en la maison de Joab, de gens qui éprouvent un flux honteux, qui soient lépreux, qui s'appuient sur un bâton, qui tombent sous le glaive et qui manquent de pain. »

La conjoncture des temps, où le règne qui commençait était encore peu affermi, ne permettait pas à David de faire punir Joab, dont la personne était importante et les services nécessaires. Ce qu'il put faire au sujet du meurtre d'Abner fut de dire à toute l'armée et à Joab même : Déchirez vos habits et revêtez-vous de sacs, et pleurez dans les funérailles d'Abner. » David lui-même suivait le cercueil. Et quand on eut enseveli Abner, David éleva la voix, et dit en pleurant : « Abner n'est pas mort comme un lâche : tes mains n'ont pas été liées ainsi qu'on fait aux vaincus, ni tes pieds n'ont pas été mis dans les entraves ; tu es tombé, comme il arrive aux plus braves, devant des enfants d'iniquité. » A ces mots, tout Israël redoubla ses pleurs. Et comme toute la multitude venait pour manger avec le roi pendant le jour : « A Dieu ne plaise, dit David, que j'interrompe le deuil, et que je goûte un morceau de pain avant le coucher du soleil, ainsi Dieu me soit en aide ! » Tout le peuple entendit ce serment, et, louant ce que fit David, le reconnut innocent du meurtre d'Abner.

Il fit plus, et disait tout haut à ses serviteurs : « Ne voyez-vous pas qu'Israël perd aujourd'hui un grand capitaine? Pour moi, je suis faible encore et sacré depuis peu de temps. Ces enfants de Sarvia (c'était Joab et Abisaï, son frère) me sont durs ; que Jéhovah rende à qui fait le mal, selon sa malice (1). » C'est tout ce que permettait la conjoncture des temps.

Quant à Isboseth, fils de Saül, lorsqu'il apprit qu'Abner était mort à Hébron, ses mains défaillirent, et tout Israël en fut troublé. Pour comble d'infortune, deux chefs de bande, qui étaient à son service et paraissent même avoir été ses capitaines des gardes, Baana et Réchab, de la tribu de Benjamin, entrèrent secrètement dans sa maison, pendant qu'il dormait, à midi, sur son lit, suivant l'usage des pays chauds. Ils le frappèrent à la cin-

(1) II Reg., III, 1-39.

quième côte, lui coupèrent la tête, et, s'en allant par la voie du désert toute la nuit, ils l'apportèrent à David, en Hébron, disant : « Voici la tête d'Isboseth, fils de Saül, ton ennemi, qui recherchait ton âme ; et Jéhovah en ce jour a vengé mon seigneur le roi, de Saül et de sa race. »

Mais David répondit à tous les deux : « Vive Jéhovah ! lui qui a toujours délivré mon âme de toute angoisse ! Celui qui vint m'annoncer la mort de Saül, dont il se vantait d'être l'auteur, et qui croyait m'apporter une nouvelle agréable dont il attendait la récompense, fut mis à mort par mon ordre. Combien plus maintenant, quand des impies ont égorgé un homme juste en sa maison, sur son lit, demanderai-je son sang de votre main, et vous retrancherai-je de la terre?

Aussitôt il commanda à ses serviteurs, et ils les tuèrent; puis, leur ayant coupé les mains et les pieds, ils les suspendirent à la piscine d'Hébron. Pour la tête d'Isboseth, ils l'ensevelirent dans le tombeau d'Abner, en la même ville. Isboseth avait commencé à régner à l'âge de quarante ans. David punit ses meurtriers comme il avait puni l'Amalécite qui se glorifiait d'avoir tué le roi Saül (1). On remarque cependant une différence dans le prononcé du jugement. Celui-ci est puni comme meurtrier de l'oint du Seigneur; et ceux-là sont tués comme assassins d'un homme innocent, sans l'appeler l'oint du Seigneur, parce qu'en effet il ne l'était pas.

On voit, par la conduite de David, que, dans une guerre civile, un bon prince doit ménager le sang des citoyens. S'il arrive des meurtres, qu'on pourrait lui attribuer à cause qu'il en profite, il doit s'en justifier si hautement que tout le peuple en soit content (2).

La guerre civile étant ainsi finie sans presque verser de sang dans les combats, toutes les tribus d'Israël vinrent vers David, en Hébron, disant : « Nous voici, nous, tes os et ta chair. Hier et avant-hier, quand Saül était roi sur nous, tu menais et ramenais Israël, et Jéhovah t'a dit : Tu conduiras Israël, mon peuple, et tu seras le chef d'Israël (3). »

Cette assemblée fut très-nombreuse. Il y vint en armes six mille huit cents hommes de la tribu de Juda, sept mille cent de la tribu de Siméon, quatre mille six cents de la tribu de Lévi; Joaïda, chef de la race d'Aaron, avec trois mille sept cents, et Sadoc, avec la maison de son père, où il y avait vingt-deux chefs de famille ; trois mille hommes de la tribu de Benjamin, vingt mille huit cents de la tribu d'Ephraïm, dix-huit mille de la demi-tribu de Manassé ; de la tribu d'Issachar, deux cents princes, dont tout le reste de la tribu suivait le conseil ; cinquante mille hommes de la tribu de Zabulon ; mille princes de la tribu de Nephtali, suivis de trente-sept mille hommes armés de lances et de boucliers; vingt-huit mille six cents de la tribu de Dan, et quarante mille d'Aser. De plus, cent vingt mille d'au delà du Jourdain, tant des deux tribus de Ruben et de Gad, que de la demi-tribu de Manassé. Tous ces guerriers, au nombre de près de quatre cent mille hommes, bien armés, et ne demandant qu'à combattre, vinrent avec un cœur parfait trouver David à Hébron, pour l'établir roi sur tout Israël ; et tout le reste d'Israël conspirait d'un même cœur à faire déclarer David pour roi. Ils demeurèrent là pendant trois jours près de David, mangeant et buvant ce que leurs frères leur avaient préparé. C'est pour cela sans doute qu'il y avait si peu d'hommes sous les armes dans les tribus de Juda et de Siméon : ils étaient occupés des approvisionnements nécessaires. En effet, dit l'Ecriture, les environs de la ville, jusqu'aux tribus les plus éloignées, comme celles d'Issachar, de Zabulon et de Nephthali, apportaient, sur des ânes et des chameaux, sur des mulets et des bœufs, des vivres pour les nourrir ; ils apportaient de la farine, des figues, des raisins secs, du vin et de l'huile ; et ils amenaient des bœufs et des moutons, afin qu'ils eussent toutes choses en abondance; car c'était une grande réjouissance en Israël (4).

Pendant que cette immense multitude était campée dans la vallée d'Hébron, dans ces mêmes lieux où campaient autrefois leurs pères, Abraham, Isaac et Jacob, tous les sénateurs d'Israël s'étaient rassemblés auprès du roi dans la ville même. Là, David fit alliance avec eux devant Jéhovah, c'est-à-dire il jura de gouverner le peuple selon la loi de Dieu, et le peuple lui jura, par ses princes, obéissance et fidélité. Après quoi ils le sacrèrent roi sur Israël, suivant la parole de Jéhovah par la bouche de Samuël (5).

On voit ici l'exemple d'une royauté légitime. Dieu lui-même désigne le nouveau roi par son prophète, et l'approche peu à peu du trône par des qualités et des actions qui l'en rendent digne. La nation l'accepte avec un cœur parfait, non-seulement par l'unanimité de ses chefs, par les acclamations de quatre cent mille hommes sous les armes, mais par l'assentiment exprès de toutes les provinces. Tout cela n'empêche point qu'il n'y ait un traité d'alliance juré de part et d'autre devant l'Eternel, témoin et vengeur entre le roi et la nation.

David, qui avait commencé de régner sur Juda seul à l'âge de trente ans, en avait alors trente sept et demi. Tant de succès et de gloire ne l'éblouirent point. Pendant que les enfants d'Israël le bénissaient, lui bénissait le Dieu d'Israël, qui l'avait si merveilleusement délivré de la main de Saül et de la main de tous ses ennemis.

« Je vous aimerai, s'écriait-il, je vous ai-

(1) II Reg., IV, 1-12. — (2) Bossuet, *Politique*, l. IX, art. 3, prop. 4. — (3) Reg., V, 1-2; I Paralip., XI 1-2. — (4) I Paralip., XII, 23-40. — (5) II Reg., V, 3 ; I Paralip. XI, 3.

merai, ô Jéhovah! qui êtes ma force ; Jéhovah est mon roc, mon boulevard, mon libérateur. Mon Dieu est mon fort, je mettrai en lui mon espérance ; mon bouclier, l'arme de mon salut, l'auteur de mon élévation. Je louerai, j'invoquerai Jéhovah, et je serai sauvé de mes ennemis.

« Car les douleurs de la mort m'ont environné ; les torrents de Bélial m'ont rempli d'épouvante ; les liens de l'enfer m'ont investi, et les rets de la mort m'ont enveloppé.

« Dans mon angoisse j'invoquerai Jéhovah; je crierai à mon Dieu : il entendra ma voix de son temple ; mes cris en sa présence parviendront à ses oreilles.

« Et la terre s'est ébranlée et a tremblé ; et les fondements des montagnes se sont émus et ont été ébranlés, parce qu'il est indigné contre eux. Une fumée a monté de sa face irritée, un feu dévorant est sorti de sa bouche, des charbons en ont été allumés. Il a abaissé les cieux, et il est descendu : un nuage sombre était sous ses pieds. Il a monté sur les chérubins et a pris son vol ; il a pris son vol sur les ailes du vent. Il a fait des ténèbres sa retraite : son pavillon est autour de lui; ce sont les ténèbres des eaux dans les nuées des airs. A l'éclair de sa présence, ces nuées ont passé en grêle et en charbons de feu. Du haut des cieux a tonné Jéhovah. Le Très-Haut a fait entendre sa voix, la grêle et les charbons de feu. Il a lancé ses flèches, et il les a dissipés; il a multiplié ses foudres et il les a bouleversés. Alors parurent les réservoirs de la mer ; alors furent dévoilés les fondements du globe, à votre menace, ô Jéhovah! au souffle impétueux de votre colère.

« Mais il tendra la main d'en haut, et me prendra : il me retirera des eaux immenses ; il me délivrera de mon ennemi si puissant, et de ceux qui me haïssaient, parce qu'ils étaient plus forts que moi. Ils voulaient me surprendre au jour de mon affliction ; mais Jéhovah s'est fait mon soutien : il me mettra au large, il me délivrera, parce qu'il s'est complu en moi, Jéhovah me récompensera selon ma justice, il me rendra selon la pureté de mes mains. Car j'ai gardé les voies de Jéhovah, et jamais l'impiété ne m'a éloigné de mon Dieu, parce que ses jugements sont devant moi, et je n'ai point repoussé ses préceptes. J'ai été sans tache avec lui, et je me suis gardé de mon iniquité. Aussi m'a-t-il rendu selon ma justice, selon la pureté de mes mains devant ses yeux.

« A qui est miséricordieux, vous ferez miséricorde ; avec l'homme innocent, vous agirez innocemment ; avec qui est pur et sincère, vous vous montrerez sincère et pur ; mais, avec le pervers, vous en userez selon sa perversité. Car vous sauverez le peuple qui est humble, et vous humilierez les regards superbes.

« C'est vous, ô Jéhovah ! qui allumez mon flambeau ; c'est vous, ô mon Dieu ! qui illuminez mes ténèbres. C'est par vous que je traverserai l'armée ennemie ; car c'est par mon Dieu que je franchirai les remparts.

« O Dieu ! sa voix est parfaite : la parole de Jéhovah a été éprouvée au feu ; il est le bouclier de tous ceux qui espèrent en lui. Car, qui est Dieu, sinon Jéhovah? qui est le fort, si ce n'est notre Dieu?

« C'est Dieu qui m'a ceint de force, qui a rendu parfaite ma voie, qui a égalé mes pieds à ceux des biches, qui m'a établi dans les lieux hauts, qui a instruit mes mains au combat, et qui a fait de mes bras un arc d'airain. Vous m'avez donné le bouclier de votre salut ; votre droite me soutiendra, et votre bonté me rendra grand. Vous élargirez le chemin sous mes pas, et mes pieds ne chancelleront point. Je poursuivrai mes ennemis, je les atteindrai ; je ne retournerai point que je ne les ai détruits. Je les briserai, et ils ne pourront se soutenir ; ils tomberont sous mes pieds. Vous m'avez ceint de force pour la guerre ; vous courberez mes adversaires sous moi, vous me livrerez le cou de mes ennemis, et j'exterminerai tous ceux qui me haïssent. Ils crieront, mais point de Sauveur ; vers Jéhovah, mais il ne les entendra point. Je les disperserai comme la poussière que le vent emporte; je les foulerai aux pieds comme la boue des places publiques. Vous me délivrerez des contradictions du peuple ; vous m'établirez chef des nations. Un peuple que je ne connais point me servira ; ils m'obéiront aussitôt que m'entendra leur oreille. Des enfants étrangers useront envers moi de mensonges ; mais ces enfants étrangers défailliront, ils seront réduits à l'étroit.

« Vive Jéhovah ! Béni soit celui qui est mon roc ! qu'il soit exalté, le Dieu de mon salut ! c'est le Dieu qui a mis les vengeances dans ma main, et le peuple à mes pieds. Mon libérateur à l'égard de mes ennemis, vous m'élèverez au-dessus de ceux qui me résistent ; vous me délivrerez de l'homme méchant. C'est pourquoi je vous rendrai grâce parmi les nations, ô Jéhovah ! et j'y chanterai votre nom. Lui qui agrandit les délivrances de son roi, qui fait miséricorde à son christ, à David et à sa race pour jamais (1). »

Cette solennelle inauguration de David, ces louanges publiques qu'il adresse à Dieu au milieu des tribus d'Israël, préfiguraient une époque plus solennelle encore, où le Fils de Dieu et de David serait reconnu roi par toutes les nations de la terre ; lesquelles, en lui, avec lui et par lui, rendront éternellement gloire à son Père qui est dans les cieux. C'est dans la personne de ce Roi éternel, que David disait dès lors : « Je vous rendrai des actions de grâces parmi les nations, ô Jéhovah ! et j'y chanterai votre nom. » Saint Paul nous en assure (2) ; et tous les jours nous en sommes

(1) Ps. xvii, 1-51 ; II Reg., xxii, 2-51. — (2) Rom., xv, 8 et 9 Dico... gentes autem super misericordia honorare Deum sicut scriptum est : Propterea confitebor tibi in gentibus, et nomini tuo cantabo.

la preuve, lorsque, dans tous les lieux du monde et chez toutes les nations du globe, nous bénissons Dieu le Père par Notre Seigneur Jésus-Christ, qui vit et règne avec lui dans tous les siècles des siècles.

A David, dont le nom seul devait rappeler à jamais le Roi éternel il fallait une capitale, il fallait une résidence dont les noms mêmes fussent également prophétiques et mystérieux. Cette capitale sera l'antique cité de Melchisédech, Jérusalem : Jérusalem matérielle figure de la Jérusalem spirituelle ou société des fidèles répandus par toute la terre ; Jérusalem terrestre, figure de la Jérusalem céleste ou société triomphante des anges et des saints dans le ciel. Cette résidence sera la partie la plus élevée de Jérusalem, la montagne de Sion, bientôt la demeure terrestre de Dieu même, et figure de son trône éternel au plus haut des cieux. Jérusalem et Sion d'ici-bas, c'est David qui met en possession les enfants d'Israël ; Jérusalem et Sion de là-haut, c'est le Fils de David, Jésus-Christ, qui en met en possession les enfants de Dieu.

Depuis longtemps on était maître de la ville basse ; mais les Jébuséens occupaient toujours la ville haute ou la forteresse. Pour signaler son nouvel avénement au trône par quelques grandes actions, David se rendit à Jérusalem avec son armée et assiégea la citadelle : mais les Jébuséens lui dirent : « Tu n'entreras point ici que tu n'en aies chassé ces aveugles et ces boiteux. » Il paraît, d'après ces paroles, que les Jébuséens croyaient la forteresse de Sion tellement imprenable, qu'ils avaient placé sur leurs murailles des aveugles et des boiteux, comme pour dire à David par dérision : « Voilà qui suffit pour te repousser. »

David répondit à cette insolente bravade en publiant dans son armée : « Quiconque le premier frappera le Jébuséen, quiconque le premier escaladera les remparts et en chassera ces aveugles et ces boiteux qui insultent à David, celui-là sera général et prince. » Joab monta le premier et fut fait général. Ainsi fut prise la forteresse de Sion, qui fut appelée la cité de David, à cause qu'il y établit sa demeure (1).

Après cette belle conquête, David bâtit la ville aux environs, depuis le lieu appelé Mello ; et Joab, qui avait eu tant de part à la victoire, acheva le reste. Ainsi, il se signala dans la construction des ouvrages publics comme dans les combats, et tint, auprès de David, la place que l'histoire donne auprès d'Auguste au grand Agrippa, son gendre.

Le règne de David allait se fortifiant de plus en plus, non-seulement au dedans, mais encore au dehors. Hiram, roi de Tyr, lui envoya des ambassadeurs, apparemment pour le féliciter de sa victoire sur les Jébuséens et pour conclure une alliance avec lui. Il lui fit présent de bois de cèdre, et envoya d'habiles ouvriers pour lui bâtir un palais à Jérusalem. L'Ecriture dit expressément qu'il aima toujours David, ce qui prouve qu'il était non-seulement un allié fidèle, mais aussi un ami sincère de ce prince (2).

Il n'en fut pas de même des Philistins. Tant qu'ils virent les Hébreux partagés entre deux rois, ils restèrent tranquilles, comptant que les deux partis se ruineraient l'un l'autre ; mais quand ils apprirent que David avait été sacré roi sur tout Israël et qu'il avait signalé le commencement de son règne par la prise de Sion, ils se rassemblèrent tous pour venir l'accabler. David l'ayant su, marcha au-devant d'eux jusqu'au fort d'Odollam, pour observer, de là, de quel côté ils tourneraient leurs armes. Ils se répandirent dans la vallée de Réphaïm jusqu'à Bethléem, où ils postèrent un corps de troupes.

Pendant que David était dans ce fort, peut-être à la veille d'une bataille, il eut une envie et dit : « Oh ! qui me donnera à boire de l'eau de la citerne qui est à Bethléhem, près de la porte ! » Aussitôt les trois plus braves passèrent à travers le camp des Philistins, puisèrent de l'eau dans la citerne de Bethléhem qui était auprès de la porte, et l'apportèrent à David. Mais il n'en voulut pas boire, et la répandit en l'honneur de Jéhovah, disant : « Jéhovah me préserve de faire une chose pareille ! Boirai-je le sang de ces braves qui sont allés là au péril de leur vie ? »

Les noms de ces vaillants hommes étaient Jesbaam, Eléazar et Semma. Ils étaient regardés comme les trois plus braves de l'armée. Jesbaam, nommé aussi Adino, non moins sage dans le conseil qu'invincible sur le champ de bataille, tua dans un combat huit cents hommes sans se reposer. Eléazar, au milieu d'une déroute, soutint seul le choc des Philistins, les battit jusqu'à ce que sa main se lassât et demeurât attachée à son épée, et le peuple qui avait fui revint pour dépouiller les morts. Semma remporta une victoire pareille dans une autre occasion.

Après ces trois premiers venaient trois autres : Abisaï, frère de Joab, qui combattit contre trois cents hommes et les tua de sa lance. Banaïas, fils de Joïada, tua plusieurs lions, attaqua un Egyptien haut de cinq coudées, n'ayant lui-même qu'une baguette, et le tua avec sa propre lance qu'il lui arracha des mains. Le troisième n'est pas nommé : on présume que c'était Joab (3).

Après les six, il y en avait d'autres qu'on appelait les trente, quoiqu'ils fussent généralement en plus grand nombre. Asaël, frère de Joab, en était le premier, quand il fut tué par Abner.

Avec de si vaillants officiers, David pouvait compter sur la victoire ; mais il n'en savait pas moins que c'est Dieu seul qui la

(1) II Reg., v, 6-8 ; I Paralip., xi, 4-7. — (2) II Reg., v, 11 ; I Paralip., xiv, 1 ; III Reg., v, 1. — (3) I Paralip., xi, 9-40.

donne. Il consulta donc l'Eternel, disant : « Monterai-je contre les Philistins, et les livrerez-vous en ma main ? » L'Eternel lui ayant répondu qu'il les lui livrerait certainement, il les attaqua, les mit dans une pleine déroute et nomma ce lieu Baal-Pharasim, qui peut signifier Dieu (ou maître) des dispersions, disant : « L'Eternel a dispersé mes ennemis devant moi comme se dispersent les eaux. » Les Philistins y laissèrent jusqu'à leurs idoles, que David fit prendre et livrer aux flammes.

Les Philistins revinrent une seconde fois et se répandirent encore dans la vallée de Rephaïm. David consulta l'Eternel, qui lui répondit : « Ne monte point contre eux, mais va derrière eux jusqu'à ce que tu sois venu en face des poiriers. Et quand tu entendras, du haut des poiriers, le bruit de quelqu'un qui marche, alors tu commenceras le combat; car alors Jéhovah sortira devant ta face pour frapper le camp des Philistins. » David fit selon que Jéhovah lui avait commandé, et il frappa les Philistins depuis Gabaa ou Gabaon jusqu'à Gazer.

Le nom de David parvint ainsi dans toutes les contrées, et l'Eternel en répandit la terreur sur toutes les nations (1). Plus d'un autre s'en fût gonflé d'orgueil et eût commencé d'oublier Dieu ; David n'en fut que plus zélé pour son culte.

Il tint conseil avec les capitaines de mille, de cent, et tous les princes, et dit à toute l'assemblée d'Israël : « S'il vous paraît bon et que cela vienne de Jéhovah notre Dieu, envoyons à nos autres frères dans tous les pays d'Israël, aux prêtres et aux lévites, afin qu'ils s'assemblent près de nous; et ramenons l'arche de notre Dieu chez nous, parce que dans les jours de Saül nous ne nous en mettions pas assez en peine. » Toute la multitude répondit qu'on devait le faire, car cette proposition avait fort plu à tout le peuple. David assembla donc de nouveau tous les élus d'Israël, au nombre de trente mille, s'en alla à Cariathiarim pour en amener l'arche de Dieu, qui porte le nom de Jéhovah Sabaoth, et au-dessus de laquelle il est assis sur les chérubins. Ils la tirèrent de la maison d'Abinadab, dont les fils Oza et Ahio, conduisaient le char sur lequel on l'avait placée. David, et avec lui tout Israël, c'est-à-dire les princes de toutes les tribus, jouaient devant Jéhovah toutes sortes d'instruments de musique, de la harpe, de la lyre, du psaltérion, du hautbois, de la cymbale et des trompettes. Mais lorsqu'ils furent arrivés à l'aire de Nachon, Oza porta la main à l'arche de Dieu et la retint, parce que les bœufs glissaient. En même temps la colère de l'Eternel s'alluma contre Oza, et il le frappa à cause de sa témérité, et il tomba mort sur la place à côté de l'arche de Dieu (2).

Suivant la loi, quand il fallait transporter l'arche sainte, les prêtres devaient d'abord l'envelopper de trois voiles ; sans cela, aucun lévite ne pouvait, sous peine de mort, y porter la main ; ensuite, elle devait être, non pas traînée par un char, mais portée sur les épaules par les lévites de la famille de Caath, de laquelle Oza n'était point (3).

Ce châtiment contrista beaucoup David : sa crainte pour l'Eternel devint beaucoup plus vive ; il n'osa conduire l'arche de son alliance à Jérusalem : « Comment, disait-il, l'arche de Jéhovah viendrait-elle chez moi ? » Mais il la fit déposer en la maison d'Obédédom, où elle demeura trois mois, pendant lesquels Jéhovah bénit cet homme et sa famille.

David, l'ayant appris, résolut d'en faire la translation jusque dans la capitale. Elle fut encore plus solennelle que la première, mais surtout plus conforme à ce que prescrivait la loi. Il convoqua les grands-prêtres Sadoc et Abiathar, avec les six chefs des lévites, et il leur dit : « Vous êtes les princes des familles de Lévi, sanctifiez-vous avec vos frères et portez l'arche de Jéhovah, Dieu d'Israël, au lieu que je lui ai préparé, de peur que, comme Jéhovah nous frappa d'abord parce que vous n'y étiez pas, il ne nous arrive le même malheur si nous faisions quelque chose de contraire à ses ordonnances. » Il leur dit encore d'établir quelques-uns de leurs frères pour présider au chant et à la musique, et faire retentir jusque dans les cieux le bruit de leur joie. Les trois principaux furent Héman, Asaph, Ethan, dont les noms se lisent dans les titres de quelques psaumes (4).

Ayant tout disposé de la sorte, il partit de Jérusalem, et avec lui tous les anciens d'Israël et les chefs de l'armée, et amena l'arche de Dieu avec des transports incroyables d'allégresse. L'air retentissait au loin du chant des hymnes, du son des instruments, des acclamations du peuple.

Voici le cantique que David fit chanter en ce jour, par Asaph et ses frères, pour ouvrir la solennité.

« Louez Jéhovah, invoquez son nom ; publiez ses œuvres parmi les peuples. Chantez ses louanges, chantez-les sur des instruments; annoncez toutes ses merveilles. Glorifiez son saint nom : qu'il se réjouisse, le cœur de ceux qui cherchent Jéhovah. Cherchez Jéhovah et sa force; cherchez sa face, toujours. Souvenez-vous des merveilles qu'il a faites, de ses prodiges et des jugements de sa bouche, vous, la race d'Israël, son serviteur ; vous les fils de Jacob, ses enfants de prédilection.

« C'est lui, Jéhovah, notre Dieu; ses jugements sont sur toute la terre.

« Souvenez-vous à jamais de son alliance et de la parole qu'il a donnée pour mille générations, qu'il a jurée à Abraham ; et de son serment à Isaac, qu'il a confirmé à Jacob comme une loi inviolable, et à Israël comme une alliance éternelle, disant : Je vous donne-

(1) II Reg., v, 25; I Paralip., xiv, 16-17. — (2) *Ibid.*, vi, 1-7; I Paralip., xiii, 1-10. — (3) Num., iv, 4-15. — (4) I Paralip., vi, 12-15; II Reg., xiii, 11-14; xv, 24-29.

rai la terre de Chanaan pour votre héritage, lorsque vous étiez en petit nombre, faibles et étrangers sur elle.

« Et ils passèrent de nation en nation, d'un royaume à un autre peuple. Il ne permit à personne de les outrager; il reprit même les rois à cause d'eux : gardez-vous de toucher à mes christs, et ne faites point de mal à mes prophètes.

« Chantez à Jéhovah, vous toute la terre; évangélisez de jour en jour son salut. Publiez sa gloire parmi les nations, ses merveilles parmi tous les peuples. Car Jéhovah est grand, digne de louanges infinies; il est terrible par-dessus tous les dieux. Car tous les Dieux des peuples sont des néants; mais Jéhovah a fait les cieux. Il est environné de gloire et de majesté : la force et la joie résident avec lui.

« Apportez à Jéovah, famille des nations, apportez à Jéhovah la gloire et l'empire. Donnez à Jéhovah la gloire due à son nom; prenez l'oblation de farine, venez en sa présence et adorez Jéhovah dans une sainteté parfaite.

« Tremblez devant sa face, vous toute la terre; car c'est lui qui affermit l'univers sur ses fondements. Se réjouissent les cieux, tressaille la terre de joie, et que l'on dise parmi les nations : Jéhovah est entré dans son règne!

« Que la mer retentisse et toute son enceinte! que les campagnes bondissent d'allégresse!

« Alors les arbres de la forêt jubileront à la présence de Jéhovah, parce qu'il sera venu pour juger la terre.

« Rendez gloire à Jéhovah, parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde est éternelle! »

Tout le peuple devait répondre : « Amen, louange à Jéhovah (1)! »

Lorsqu'on vit que Dieu aidait les prêtres de Lévi à soulever l'arche de Jéhovah, on immola sept taureaux et sept béliers en action de grâces. En ce moment solennel, les lévites entonnèrent, selon toutes les apparences, l'admirable cantique dont Moïse prononçait en pareille occasion les premières paroles :

« Que Dieu se lève et que ses ennemis soient dissipés! s'enfuient de devant sa face ceux qui le haïssent!

« Tu les fera évanouir comme la fumée : comme la cire fond devant la flamme, ainsi les impies disparaîtront devant Dieu.

« Les justes, au contraire, tressailliront à sa présence; ils seront abreuvés de joie et enivrés de délices.

« Chantez Dieu, célébrez son nom, préparez la voie à celui qui s'élève au plus haut des cieux. Son nom est CELUI QUI EST. Tressaillez d'allégresse à sa vue. Il est le père des orphelins, le défenseur des veuves. Dieu est ici dans son sanctuaire (1). »

Puis, célébrant la gloire présente et future de la montagne de Sion, ils disaient :

« Le Basan élève jusqu'aux cieux son orgueilleuse cime; le Basan est fier de ses nombreux sommets. Pourquoi, ô montagnes superbes! enviez-vous la colline où Dieu veut habiter, où Jéhovah fixe à jamais sa demeure? Des millions d'esprits célestes sont ravis de servir de char à l'Éternel; il est au milieu d'eux; Sinaï réside dans ce sanctuaire.

« Tu es monté au plus haut des cieux, traînant captive la captivité même; tu as reçu des dons pour les hommes, même pour ces rebelles qui ne croyaient pas que Jéhovah, Dieu, pût habiter parmi nous.

« Béni soit Jéhovah chaque jour! Le fardeau qu'il nous impose est notre salut. C'est Dieu notre sauveur; c'est Adonaï Jéhovah qui nous arrache de la mort (2). »

A la vue de cette marche triomphale, ils chantaient :

« O Dieu! ton peuple a vu ta marche; il a vu la marche de mon Dieu et de mon roi vers le sanctuaire. Les chantres, princes des tribus, s'avançaient les premiers; au milieu paraissaient de jeunes vierges frappant des tambours.

« Bénissez Dieu dans vos assemblées! bénissez Adonaï, vous qui descendez des sources d'Israël!

« Là était le jeune Benjamin, dans l'extase de sa joie; là les princes de Juda, les premiers entre tous; ici les princes de Zabulon, là les princes de Nephthali.

« Commande, ô Dieu! à ta force; affermis, ô Dieu! ce que tu as fait en nous. Du milieu de ton temple, à Jérusalem, les rois t'offriront des présents. Épouvante la bête des roseaux, cette assemblée de grands qui rugissent au milieu de leurs peuples comme des taureaux au milieu des génisses en fureur, et qui se parent des richesses de l'argent; dissipe les nations qui veulent la guerre.

« Les princes viendront de l'Égypte, l'Éthiopie étendra ses mains la première vers Dieu. Royaumes de la terre, chantez Dieu à l'envi; célébrez Adonaï, lui qui est porté sur les cieux, sur les cieux de l'éternité. Voilà qu'il rendra sa voix une voix forte et puissante. Rendez gloire à Dieu : sa splendeur brille sur Israël, sa puissance éclate au-dessus des nues.

« O Dieu! que tu es merveilleux dans tes saints. C'est le Dieu d'Israël qui donne à son peuple la force et le courage. Béni soit Dieu (3)! »

Ces chants, ce concert d'instruments étaient accompagnés de danses analogues. David lui-même, dépouillé de ses ornements royaux, et vêtu d'une robe et d'un éphod de lin, dansait devant l'Éternel. Sa joie était au comble. Chaque fois que ceux qui portaient l'arche avaient fait six pas, il immolait un bœuf et un bélier.

(1) I Paralip., XVI, 8-36. — (2) Ps., LXVII, 1-5. — (3) *Ibid.*, 16-21 Voir *les Commentaires de Bellarmin et de B... sur les Psaumes.* — (4) Ps., LXVII, 23-36.

Sa joie dut redoubler encore à la vue de la montagne de Sion. Ce fut alors, sans doute, qu'il entonna ce beau cantique.

« A Jéhovah est la terre et tout ce qu'elle renferme ; le globe et tout ce qui l'habite. C'est lui qui l'a fondé au milieu des mers et affermi au-dessus des fleuves.

« Qui montera sur la montagne de Jéhovah? Qui se tiendra dans son lieu saint ?

« Celui qui a les mains innocentes et le cœur pur, qui n'a point pris son âme en vain, qui n'a jamais été parjure, celui-là recevra la bénédiction de Jéhovah et la miséricorde de Dieu, son Sauveur. Telle est la race de ceux qui le cherchent, de ceux qui aspirent à votre présence, ô Dieu de Jacob !

« Ouvrez vos portes, ô princes? ouvrez-vous, portes éternelles, et le Roi de gloire entrera.

« Quel est-il, ce Roi de gloire ?

« Jéhovah ! le fort ! le puissant ! Jéhovah qui triomphe dans les batailles.

« Ouvrez vos portes, ô princes ! Ouvrez-vous, portes éternelles, et le roi de gloire entrera.

« Quel est-il, ce Roi de gloire ?

« Jéhovah Sabaoth ! C'est lui qui est le Roi de gloire (1) ! »

C'est avec cette pompe et cette allégresse que tout Israël conduisit l'arche d'alliance dans la cité de David et au milieu du tabernacle que le pieux monarque y avait élevé. Après avoir offert des holocaustes et des victimes pacifiques devant l'Eternel, David bénit le peuple au nom du Dieu des armées, et fit ensuite distribuer à chacun du pain, du bœuf et des gâteaux. Il revenait dans sa maison pour en faire autant, lorsque Michol, fille de Saül, qui l'avait regardé avec mépris dansant devant l'arche, vint à sa rencontre et lui dit : « Que de gloire a eue aujourd'hui le roi d'Israël, en se dépouillant devant les servantes de ses serviteurs, comme ferait un bouffon ! » — « Oui, répliqua David, je me suis dépouillé, mais devant Jéhovah qui m'a choisi plutôt que ton père et que toute sa maison, et qui m'a commandé d'être le chef de son peuple Israël. Je jouerai encore devant Jéhovah, et je paraîtrai vil encore plus que je n'ai paru ; je serai méprisable à mes propres yeux, et par là j'aurai plus de gloire devant les servantes dont tu parles. »

Dieu récompensa de plus en plus la piété de David, et punit Michol par une éternelle stérilité (2).

Avec les bois et ouvriers que lui avait envoyés son ami, le roi de Tyr, David avait achevé son palais et y faisait sa demeure. Un jour qu'il s'y réjouissait d'un repos que l'Eternel lui avait donné avec tous ses ennemis, il dit au prophète Nathan : « Ne voyez-vous pas que je demeure dans une maison de cèdre, et que l'arche de Dieu ne réside que sous des tentes de peaux ! » Nathan l'encouragea à exécuter son dessein ; « car, dit-il, l'Eternel est avec vous. » Mais la nuit même, l'Eternel fit connaître à son prophète, que ce n'était pas David qui lui bâtirait une maison, quoiqu'il eût bien fait d'en avoir formé la pensée. « Jéhovah te promet, continua Nathan, qu'il te fera une maison lui-même, c'est-à-dire qu'il réserve à ta famille de hautes destinées. Quand tes jours seront accomplis et que tu reposeras avec tes pères, je susciterai ton fils qui viendra après toi, qui sortira après toi, et j'affermirai son règne. Ce sera lui qui bâtira un temple à mon nom, et j'affermirai le trône de son règne jusqu'à l'éternité ; je lui serai Père et il me sera Fils. Dans son état de péché, je le châtierai avec la verge des mortels et par les plaies des fils d'Adam ; mais mon affection ne le quittera point, comme je l'ai retirée de Saül pour te mettre à sa place. Ta maison et ton règne seront stables devant ta face jusqu'à l'éternité ; ton trône sera affermi jusqu'à l'éternité (3).

Ces magnifiques paroles regardaient plus encore Celui que les prophètes et les évangélistes, les juifs et les chrétiens appellent par excellence le Fils de David, que Salomon, qui devait en être la figure. C'est dans le premier que se sont accomplies, à la lettre, toutes les promesses ; c'est LUI qui a brisé la tête au serpent infernal, ainsi qu'il avait été annoncé à Adam ; c'est en LUI qu'ont été bénies toutes les nations de la terre, suivant la parole donnée aux patriarches ; c'est LUI ce rejeton de Juda, attendu de toutes les nations, suivant la prophétie de Jacob ; c'est LUI ce prophète qui, comme Moïse, a parlé à la nature en maître, et aux hommes en législateur ; c'est LUI ce Fils de David, qui est en même temps le Fils de Dieu ; c'est LUI qui, ayant été fait péché pour nous, a subi toutes les plaies que méritaient les fils d'Adam, sans cesser d'être l'objet des complaisances de son Père ; c'est LUI qui a bâti au Très-Haut une maison sainte, un temple vivant, l'Eglise dont nous écrivons l'histoire. C'est là ce royaume éternel, ce trône impérissable, ce règne qui n'aura point de fin, ainsi que l'a expliqué l'ange du Seigneur, et que nous le chantons par toute la terre : *Cujus regni non erit finis* (4).

David l'entendit ainsi le premier. Pénétré de la plus vive reconnaissance, il alla se prosterner devant l'Eternel, disant : « Que suis-je, ô Adonaï Jéhovah ! et quelle est ma maison, pour que vous m'ayez élevé jusque-là ? Mais cela même vous a paru peu de chose, ô Adonaï Jéhovah ! Vous avez encore donné des assurances, au sujet de la maison de votre serviteur, pour les temps éloignés dans l'avenir. C'est ce qu'a enseigné Adam. Après cela que pourrait encore vous demander David pour augmenter la gloire de votre serviteur (5) ?

Cette doctrine traditionnelle d'Adam est

(1) Ps. XXIII, 1-10. — (2) II Reg., VI, 14-23. — (3) II Reg., VII, 1-13 ; 2e Lettre de M. Drach, p. 224 ; le même, *Harmonie entre l'Eglise et la Synagogue*, t. II, p. 461 474. Voir le passage entier de M. Drach, à la fin de ce livre. — (4) Luc, I, 32 et 33. — (5) II Reg., VII, 17-19 ; I Paralip., XVII, 16-18.

sans doute la promesse du Rédempteur, dont nous retrouverons en effet les traces chez tous les peuples ; aussi ce Rédempteur, quoique le Fils de David, sera cependant appelé par le prophète le Désiré de toutes les nations.

C'est le règne de ce Fils adorable, bien plus que le règne figuratif de Salomon, que chantait David, quand il dit :

« O Dieu! donnez au roi vos jugements, et votre justice au fils du roi. Il jugera votre peuple dans la justice, et vos pauvres dans l'équité. Les montagnes produiront la paix au peuple, et les collines la justice. Il jugera les pauvres d'entre le peuple ; il sauvera le fils de l'indigent ; il brisera l'oppresseur. Il sera craint, autant que dureront le soleil et la lune, de génération en génération. Il descendra comme la pluie sur le toison, comme les gouttes de la rosée sur la terre. Le juste fleurira en ses jours, et l'abondance de la paix régnera jusqu'à ce que la lune s'éteigne.

« Il dominera de la mer jusqu'à la mer, du fleuve jusqu'aux extrémités de la terre. Les habitants du désert se prosterneront devant lui, et ses ennemis baiseront la poussière de ses pieds. Les rois de Tharsis (de la mer) et des îles lointaines rendront l'offrande ; les rois d'Arabie et de Saba offriront des présents. Tous les rois l'adoreront, toutes les nations le serviront, parce qu'il arrachera le pauvre des mains du puissant, ce pauvre qui n'avait point de secours. Il ménagera le faible et l'indigent ; il sauvera les âmes des pauvres. Il délivrera leurs âmes de la fraude et de la tyrannie ; leur sang sera précieux devant lui. Il vivra et on lui donnera de l'or d'Arabie ; on priera par lui (ou pour lui) continuellement ; on le bénira tout le jour.

« Quelques grains de froment seront semés sur le haut des montagnes, et bientôt le vent frémira parmi les épis comme parmi les cèdres du Liban ; les habitants des villes se multiplieront comme l'herbe de la prairie.

« Son nom subsistera dans les siècles ; son nom est engendré avant le soleil. Toutes les nations de la terre seront bénies en lui, toutes les nations le glorifieront.

« Béni soit Jéhovah, Dieu, Dieu d'Israël, qui seul opère des merveilles ! Béni soit à jamais le nom de sa gloire ! Toute la terre sera remplie de sa majesté. Amen ! Amen (1) ! »

La plupart de ces caractères ne conviennent qu'à ce Fils de David, auquel fut donné en effet tout jugement et toute puissance au ciel et sur la terre ; à la naissance duquel les anges annoncèrent, des hauteurs célestes, la paix et la justice ; qui venait surtout pour annoncer la bonne nouvelle aux pauvres, la délivrance aux captifs, la consolation aux affligés ; qui reçut dès son berceau les adorations des rois d'Arabie ; qui depuis a été adoré de tous les rois, servi par toutes les nations ; qui a radouci leurs mœurs barbares, aboli parmi eux la tyrannie et l'esclavage ; en qui seul enfin ont été bénies temporellement et spirituellement toutes les nations de la terre.

Après avoir reçu de Dieu ces magnifiques promesses sur l'empire universel de son fils, David en figura d'avance les conquêtes spirituelles par celle qu'il fit lui-même sur les nations voisines. Les Philistins, ces éternels ennemis de son peuple, furent défaits en plusieurs batailles ; il leur enleva Geth et ses dépendances, et y mit garnison pour les tenir en respect. Les Moabites furent également frappés. Parmi les prisonniers une partie fut mise à mort, et l'autre, avec le reste de la nation, rendue tributaire. On ignore ce qui provoqua cette sévérité. Il marcha ensuite vers l'Euphrate, défit Adadézer, roi syrien de Soba, lui prit mille chariots, sept mille cavaliers et vingt mille fantassins ; coupa les nerfs des chevaux de ses chars, et n'en réserva que cent attelages pour son service. Les Syriens de Damas étant venus au secours d'Adadézer, il en tua vingt-deux mille, mit des garnisons dans Damas et se rendit la Syrie tributaire. Les gardes d'Adadézer avaient des armes d'or; il les prit et les fit transporter à Jérusalem. Au bruit de ces victoires, Thoü, roi d'Emath, lui envoya Joram, son fils, pour le saluer et se réjouir avec lui, et pour lui rendre grâces de ce qu'il avait vaincu Adadézer, son ennemi. Joram apportait une quantité de vases d'or, d'argent et d'airain, que David consacra à l'Éternel, avec l'argent et l'or de toutes les nations qu'il avait assujetties. Amalec était du nombre. Les Iduméens aussi en furent. Au retour de sa conquête de Syrie, il leur tua dix huit mille hommes, mit des garnisons dans l'Idumée, qu'il s'assujettit tout entière (2). Alors s'accomplit à la lettre ce que Dieu avait prédit, sept siècles auparavant, d'Esaü et de Jacob : « L'aîné servira le plus jeune (3). »

En protégeant ainsi son peuple au dehors, David lui rendait le jugement et la justice au dedans : la vie qu'il menait dans son particulier est le modèle des princes.

« Je chanterai la miséricorde et la justice : c'est vous, ô Jéhovah ! que je célébrerai. Je m'instruirai dans la voie parfaite quand vous viendrez à moi. Je marcherai dans la simplicité de mon cœur au milieu de ma maison. Je ne poserai devant mes yeux aucune parole de Bélial ; celui qui se détournait de vos voies, je le haïssais ; il ne s'attachera point à moi. Le cœur mauvais s'en ira de moi bien loin ; je ne connaîtrai point le mal. Celui qui médit en secret de son prochain, je l'exterminerai, celui-là. Les yeux superbes, les cœurs insatiables, je ne saurais me trouver avec eux. Mes yeux se tournaient vers les fidèles de la terre pour vivre en leur compagnie. Qui marche dans la voie parfaite, celui-là sera mon ministre. Il n'habitera point le milieu de ma maison, celui qui pratique la fourberie ; le diseur de mensonges ne demeurera point sous mes yeux. Dès le matin, je songerai à extirper tous les

(1) Ps., LXXI, 1-19. — (2) II. Reg., VIII, 1-14. — (3) Gen., XXV, 23.

impies de la terre, à exterminer de la cité de Jéhovah tous les ouvrages d'iniquité (1). »

L'administration générale du royaume était également bien réglée : Joab était chef de l'armée ; Josaphet, fils d'Achilud, garde des archives ; Sadoc, prince de la famille de Phinéès, et Abiathar ou Achimélec, prince de la famille d'Ithamar, fils d'Aaron, étaient grands-prêtres ; Saraïas, secrétaire ; Banaïas, commandant des Céréthiens et des Phéletiens, qui composaient la garde du roi ; enfin les fils de David etaient grands officiers de la couronne (2).

Au comble de la prospérité, David n'oublia point la famille de son prédécesseur. « N'est-il pas resté quelqu'un de la maison de Saül, demanda-t-il, afin que j'exerce la miséricorde envers lui pour l'amour de Jonathas ? » Il apprit qu'un fils de Jonathas même, infirme des deux jambes, vivait encore. Son nom était Miphiboseth. Aussitôt il le fit venir, lui donna une place à sa table, et le mit en possession de tous les biens de Saül (3). La postérité de Jonathas se perpétua ainsi dans un rang honorable, et, cinq siècles après, on la voit paraître avec distinction dans le dénombrement qui eut lieu au retour de la captivité de Babylone (4).

Non content de témoigner son amitié au fils de Jonathas, il voulut encore témoigner sa reconnaissance au nouveau roi des Ammonites, pour les services qu'il avait reçus de son père durant les jours de son exil. Ainsi que deja nous l'avons remarqué, les Ammonites et les Moabites paraissent avoir eu quelquefois le même souverain ; il se peut donc que celui dont il s'agit ait été ce roi de Moab chez qui David avait mis, pendant quelque temps, son père et sa mère.

Quoi qu'il en soit, ayant appris que le roi des Ammonites était mort et que son fils Hanon régnait à sa place, il dit en lui-même : « Je ferai miséricorde à Hanon, fils de Naas, ainsi que son père m'a fait miséricorde ; » et il lui envoya des ambassadeurs pour le consoler de la mort de son père. Mais quand les serviteurs de David furent arrivés au pays, les Ammonites dirent à Hanon, leur seigneur : « Croyez-vous que ce soit pour honorer votre père que David ait envoyé vers vous des consolateurs ? N'est-ce pas plutôt pour reconnaître la cité et pour la détruire ? » Par suite de cette insinuation, Hanon prit les serviteurs de David, leur rasa la moitié de la barbe, leur coupa la moitié des vêtements, depuis les pieds jusqu'à la ceinture, et les renvoya de la sorte.

Tous savent que la personne des ambassadeurs est sacrée et inviolable. C'est comme un traité solennel, où la foi publique du genre humain est intervenue, que l'on puisse députer librement pour traiter de la paix et de l'alliance, ou des intérêts communs des Etats ; et violer cette loi, consacrée par le droit des gens, et que la barbarie même n'a pas effacée dans les âmes farouches, c'est se déclarer ennemi public de la paix, de la bonne foi et de toute la nature humaine : Dieu même, comme protecteur de la société du genre humain, est intéressé dans cette injure, tellement que celle que l'on fait aux ambassadeurs n'est pas seulement une perfidie, mais une espèce de sacrilége (5).

Le roi des Ammonites violait donc la loi la plus sacrée de l'humanité, et la violait de la manière la plus outrageuse, non-seulement en renvoyant à moitié nus les ambassadeurs de David, mais en leur rasant la moitié de la barbe. Dans les idées de l'antique Orient, c'est là un affront au-dessus duquel on ne peut rien imaginer de plus sanglant. Aujourd'hui encore, chez les Orientaux, surtout chez les Arabes, la barbe est une marque de liberté et de dignité ; on la coupe aux esclaves et aux captifs : leur permettre de la laisser croître, équivaut à leur rendre la liberté. On voit, dans Homère, les suppliants toucher respectueusement la barbe de ceux dont ils implorent quelque grâce (6). La plus grande peine que les Spartiates purent imaginer contre ceux qui auraient la lâcheté de tourner le dos à l'ennemi, c'était de les obliger à paraître en public ayant la moitié de la barbe rasée. On conçoit alors combien David dut ressentir l'injure de ses ambassadeurs. En attendant de la venger, il leur fit dire de rester à Jéricho jusqu'à ce que la barbe leur fût revenue et qu'ils pussent se montrer honorablement.

Les Ammonites virent bien que les choses n'en resteraient pas là. Ils achetèrent, au prix de mille talent d'argent, vingt mille hommes chez les Syriens de Rohab et de Soba, mille chez le roi de Maacha et douze mille du pays de Tob : en tout trente-deux mille hommes combattant partie à pied, partie à cheval, partie sur des chariots de guerre, et commandés, à ce qu'il paraît, par le roi de Maacha. Les Ammonites se rassemblèrent également de toutes leurs villes, et se joignirent en grand nombre à cette multitude d'étrangers.

David, en ayant été averti, envoya contre eux Joab, avec toutes ses meilleures troupes. Les Ammonites s'étaient rangés en bataille à la porte de la ville de Medaba ; les Syriens formaient un corps séparé dans la plaine. Joab donc, voyant ses ennemis préparés à le combattre de front et par derrière, prit l'élite d'Israël pour marcher contre les Syriens, confia le reste du peuple à son frère Abisaï, pour marcher contre les enfants d'Ammon, et lui dit : « Si les Syriens l'emportent sur moi, tu viendras à mon salut ; mais si les enfants d'Ammon prévalent contre toi, j'irai de mon côté pour te sauver. Aie du cœur et soyons braves pour notre peuple et pour les cités de

(1) Ps., c, 1-8, suivant l'hébreu et saint Jérôme. — (2) II Reg., VIII, 15-18 ; I Paralip., XVIII, 14 17. — (3) II Reg., IX, 1-13. — (4) I Paralip., VIII, 33-40. — (5) Bossuet, *Sermon de Quasimodo*. — (6) *Iliade*, l. I, v. 501 ; l. VIII v. 371 ; l. X, v. 454.

notre Dieu ; et puis, que Jéhovah fasse ce qui est bon à ses yeux ! »

La bataille se donna et les Syriens s'enfuirent devant Joab. Ce que voyant les Ammonites, ils s'enfuirent pareillement devant Abisaï et rentrèrent dans la ville. Joab, de son côté, retourna à Jérusalem.

Les Syriens, se voyant battus par Israël, se rassemblèrent de toutes parts. Adadézer ou Adarézer, qui était comme leur suzerain, fit venir ceux mêmes qui étaient au dela de l'Euphrate. Sobach, maître de sa milice, commandait toute la confédération. David, l'ayant su, assembla tout Israël, passa le Jourdain, leur livra bataille, leur enleva sept cents chariots, leur prit ou leur tua quarante mille cavaliers et quarante mille fantassins : Sobach fut du nombre des morts. A la vue d'une si sanglante défaite, tous les rois qui étaient au service d'Adarézer firent la paix avec Israël, se soumirent à lui et n'osèrent plus secourir les Ammonites (1).

Un an après ce combat, au temps où les rois ont coutume d'aller à la guerre, David envoya Joab avec ses officiers et toutes les troupes d'Israël, qui ravagèrent le pays des Ammonites et assiégèrent Rabbath, qui en était la capitale. Quand elle fut sur le point d'être prise, Joab, non moins adroit courtisan qu'habile général, envoya des courriers à David, qui était demeuré à Jérusalem, et lui dit : « J'ai combattu contre Rabbath, et la ville des eaux va être prise. Maintenant, donc, assemblez le reste du peuple, venez au siége de la ville et prenez-la, de peur que, si moi je la prends, elle ne soit appelée de mon nom. » David assembla donc tout le peuple, et marcha contre Rabbath, et, après quelques combats, il la prit. Il ôta de dessus la tête du roi des Ammonites le diadème qui pesait un talent d'or et était enrichi de pierres très-précieuses, et il fut mis sur la tête de David. Il emporta aussi de la ville de grandes dépouilles. Quant aux habitants, il les en fit sortir, les mit à la scie, leur fit tirer des traîneaux de fer dont on se servait pour battre le blé, leur fit couper du bois et les occupa à façonner des briques et à les faire cuire (2). Il traita de même toutes les villes des enfants d'Ammon. C'est ainsi qu'on peut entendre le texte original avec d'habiles interprètes (3).

Bonheur et gloire, rien ne manquait à David devant les hommes ; mais il était tombé devant Dieu, et tombé dans un crime qui devint, pour le reste de sa vie une source intarissable de regrets et de larmes. Un soir qu'il se promenait sur la terrasse de son palais, il aperçut une belle femme qui se baignait, ne résista point à la première tentation, s'informa qui elle était, apprit qu'elle était femme d'Urie, un des trente braves, occupé alors au siége de Rabbath, la fit chercher et commit l'adultère avec elle. Peu après, elle lui fit dire qu'elle était enceinte. La loi de Moïse déclarait dignes de mort et la femme adultère et son complice. La perplexité de David fut extrême. Il avait donné entrée dans son cœur au péché : ce venin produisit ses funestes effets. Il espérait pallier son crime et tromper par la ruse l'époux de la femme, et manda à Joab de lui envoyer Urie avec une commission. Urie parut devant le roi. Celui-ci, l'ayant entretenu quelque temps, le congédia d'une manière amicale : « Va dans ta maison et lave tes pieds ; » il lui envoya même des mets de sa table Mais Urie n'alla pas chez lui, et resta couché à la porte du palais. Le lendemain, David lui ayant demandé pourquoi il n'était pas allé en sa maison, le brave guerrier fit cette réponse : « L'arche de Dieu, et Israël, et Juda habitent sous des tentes ; et Joab, mon général, et les serviteurs de mon seigneur demeurent sur la terre ; et moi, j'entrerai en ma maison pour boire et manger et pour dormir avec ma femme ? Par votre salut et le salut de votre âme, je ne ferai point une chose pareille. » David lui dit de rester encore ce jour : il le renverrait le lendemain. Il le fit manger et boire à sa table, jusqu'à l'enivrer. Mais le soir il se coucha comme la veille à la porte du palais, et n'entra point en sa maison. Le lendemain matin David le renvoya avec une lettre pour Joab : « Mettez Urie à la tête d'un bataillon à l'endroit où le combat sera le plus rude, et faites en sorte qu'il soit abandonné et qu'il y périsse. » Joab n'exécuta que trop bien la volonté du roi, et lui manda bientôt la mort d'Urie. La femme de ce dernier, Bethsabée, qui ignorait sans doute qu'on eût dressé des embûches à la vie de son époux, ayant pleuré sa mort quelque temps, David l'emmena dans son palais, en fit sa femme, et elle lui enfanta un fils. Mais cette action de David déplut à l'Eternel (4).

Et l'Eternel envoya Nathan vers David, qui lui dit : « Deux hommes étaient dans une ville, l'un riche et l'autre pauvre. Le riche avait des brebis et des bœufs en grand nombre ; mais le pauvre n'avait rien qu'une petite brebis qu'il avait achetée et nourrie, et qui avait été élevée chez lui avec ses enfants, mangeant son pain, et buvant dans sa coupe, et dormant dans son sein ; et il l'aimait comme sa fille. Or, un voyageur étant venu chez le riche, celui-ci ne voulut point toucher à ses brebis et à ses bœufs pour régaler son hôte ; mais il enleva la brebis du pauvre homme et en fit un banquet à celui qui était venu le visiter. » David entra dans une grande colère contre cet homme, et dit à Nathan : « Vive Jéhovah ! il est fils de la mort, l'homme qui a fait cela. » Nathan répondit à David : « C'est vous cet homme ! » puis lui reprocha, au nom de l'Eternel, son double crime, l'adultère et le meurtre, et son ingratitude envers Dieu qui l'avait comblé de tant de biens. Il lui annonça que

(1) II Reg., x, 1-19 ; I Paralip., xix, 6-19. — (2) I Reg., xi, 26-31 ; I Paralip., xx, 1-3. — (3) Bullet, Bergier D[illegible] — (4) II Reg., xi, 1-27.

des calamités allaient fondre sur sa maison, que l'épée y exercerait ses ravages, et qu'il essuierait un affront public au sujet de ses femmes. David dit alors à Nathan : « J'ai péché contre Jéhovah. » Nathan répondit: « Aussi Jéhovah a-t-il transféré votre péché : vous ne mourrez point; mais parce que vous avez fait blasphémer les ennemis de Jéhovah par cette histoire, le fils qui vous est né mourra de mort. »

L'enfant tomba dangereusement malade. David demandait sa vie à l'Éternel, prosterné nuit et jour contre terre. En vain les anciens de sa maison lui parlèrent-ils pour le faire lever. L'enfant mourut le septième jour. Personne ne voulut en porter la nouvelle au père. Mais il s'aperçut que ses serviteurs parlaient tout bas, il leur demanda : « Est-ce que l'enfant est mort? » — « Il est mort, » répondirent-ils. Alors David se leva de la terre, prit un bain, se parfuma d'huile, changea de vêtements, entra dans la maison de l'Eternel et adora. Revenu chez lui, il se fit apporter du pain et mangea. Ses serviteurs, étonnés, lui dirent : « D'où vient la conduite que vous avez tenue? Vous jeûniez et vous pleuriez pour l'enfant lorsqu'il était encore en vie, et maintenant qu'il est mort, vous vous levez et vous mangez! » Il répondit : « J'ai jeûné et pleuré pour l'enfant lorsqu'il vivait encore ; car je disais: Qui sait? peut-être Jéhovah aura-t-il pitié de moi et l'enfant vivra ; mais maintenant qu'il est mort, pourquoi jeûnerais-je? pourrais-je le faire revenir? Moi, j'irai à lui, mais lui ne reviendra point à moi. »

David consola Bethsabée sur la perte de cet enfant, dont elle avait également à pleurer et la naissance et la mort. Elle conçut de nouveau et lui enfanta un fils qu'il appela Salomon ou le Pacifique, par une prophétique allusion à la future tranquillité de son règne, et, dans un sens plus élevé encore, au prince de la paix, au Messie, dont Salomon devait être une figure. L'Éternel prit en affection cet enfant et lui donna par Nathan le prophète, le nom de Yedidiah, c'est-à-dire bien-aimé de Jéhovah (1).

C'est ainsi que David, du sommet de la vertu, tomba dans la profondeur du crime. Après un pareil exemple, qui osera se dire : « Je ne tomberai point? » Déjà était né le fruit de l'adultère, et le coupable ne rentrait point encore en lui-même, et il ne confessait point encore : « J'ai péché contre l'Eternel ! » Non, il ne nous est pas donné de mesurer la chute d'un tel homme. Tout ce que nous pouvons, c'est de nous prosterner avec lui dans la poussière et de bénir avec lui la miséricorde de Dieu, qui l'a tiré de cet abîme et élevé si haut parmi les saints.

« Vous avez fait blasphémer les ennemis de l'Eternel, » disait le prophète. La chute de David les fait blasphémer encore. Ils ne connaissent point avec quelle ardeur cet homme aima son Dieu qui lui avait pardonné tant. Si sa chute tourne à plusieurs en scandale, sa résurrection encourage aussi plusieurs qui tombèrent comme lui. Après cette chute profonde, et après que le prophète lui eut dit que l'Eternel avait transféré son péché, il cria du fond de son cœur vers celui qui l'avait converti dans sa miséricorde ; sa douleur, sa foi, son espérance, son amour, s'épanchèrent dans un cantique de pénitence, que des millions de voix ont répété après lui, que des millions de voix répèteront encore jusqu'au jour où Dieu essuiera les larmes de tous les siens.

« Ayez pitié de moi, ô Dieu ! selon votre miséricorde ; et, selon la multitude de vos commisérations, effacez mes prévarications. Lavez-moi de plus en plus de mon iniquité, et purifiez-moi de mon péché ; car je connais mes prévarications, et mon péché est toujours devant moi. C'est devant vous, devant vous seul que j'ai péché ; j'ai fait le mal sous vos yeux ; vous serez reconnu juste dans vos paroles, vous vaincrez au jour du jugement. Voilà, j'ai été formé dans l'iniquité et ma mère m'a conçu dans le péché. Voilà, vous aimez la vérité ; vous m'avez révélé les secrets et les mystères de votre sagesse. Vous m'arroserez avec l'hysope, et je serai purifié ; vous me laverez, et je deviendrai plus blanc que la neige. Vous ferez entendre à mon cœur la joie et l'allégresse; et de nouveau tressailliront les os que vous avez brisés. »

« Créez en moi un cœur pur, ô Dieu ! et renouvelez dans le fond de mes entrailles l'esprit de droiture. Ne me rejetez pas de devant votre face, et ne retirez pas de moi votre esprit saint. Rendez-moi la joie de votre sauveur, et affermissez-moi par l'esprit souverain. J'enseignerai vos voies aux prévaricateurs, et les pécheurs se convertiront à vous.

« Délivrez-moi du sang, ô Dieu ! ô Dieu de mon salut! et ma langue chantera votre justice. O Adonaï ! vous ouvrirez mes lèvres, et ma bouche annoncera vos louanges.

« Vous ne voulez point de sacrifices : je vous en aurais offert; les holocaustes ne vous sont pas agréables. Les sacrifices de Dieu sont un esprit que brise la douleur : vous ne dédaignerez pas, ô Dieu ! un cœur contrit et humilié.

« Dans votre amour, traitez favorablement Sion, élevez les murs de Jérusalem. Alors vous agréerez les sacrifices de justice, l'offrande et l'holocauste; alors on immolera sur votre autel la chair des taureaux (2). »

Les malheurs domestiques que le prophète Nathan avait annoncés à David commencèrent par une passion incestueuse de son fils Amnon pour Thamar, sa sœur, mais née, ainsi qu'Absalom, d'une autre mère, savoir, Maacha, fille du roi de Gessur. D'après le conseil de son ami Jonadab, neveu de David, Amnon contrefit le malade et obtint que Thamar vînt le soigner. Il lui fit violence. A l'instant son

(1) II Reg., XII, 1-25. — (2) Ps., L, 1-21.

impudique amour se changea en aversion et en haine. « Lève-toi et va-t'en,» lui cria-t-il. Et comme dans son trouble elle lui dit quelques mots sur ce nouvel affront, il la fit mettre honteusement à la porte par un valet. Absalom apprit de sa sœur le double outrage qu'Amnon lui avait fait. Il dissimula son ressentiment pendant deux ans, jusqu'à ce qu'une tonte de brebis à sa maison de campagne, où, suivant l'usage de l'antiquité, il donna un grand festin, lui fournit l'occasion de se venger. Il y invita tous ses frères et fit tuer Amnon lorsque le vin commençait à lui troubler la tête. La renommée grossit le malheur. Il fut annoncé à David qu'Absalom avait tué tous les fils du roi. Le père, inconsolable, déchira ses vêtements et se jeta dans la poussière; mais bientôt il apprit qu'Amnon seul avait été tué.

Absalom s'enfuit chez son aïeul maternel, Tholmaï, roi de Gessur, et demeura chez lui trois ans (1). Quelque raison qu'eût David de lui en vouloir, il restait toujours père, et d'autant plus que, comme la suite de l'histoire le montre, il avait pour lui, comme il avait eu pour son frère Amnon, une affection particulière. Elle n'avait point échappé à Joab, fin courtisan non moins que grand capitaine. Il souhaitait réconcilier le fils avec le père, et imagina le moyen suivant: il fit venir une femme sage de Thécué, près de Jérusalem, et l'instruisit de ce qu'elle devait dire au roi. Vêtue d'un habit de deuil et sans parfum, elle parut devant David, se plaignit comme une veuve désolée qui avait naguère deux fils. S'étant pris de querelle dans les champs, l'un avait tué l'autre. Maintenant les parents demandent le sang du meurtrier; ils veulent éteindre la seule étincelle qui me reste, afin qu'il ne demeure point de nom à mon mari, ni de souvenir sur la terre. David, touché de la douleur maternelle de la femme, lui promit protection. Alors, avec beaucoup d'adresse, elle en fit l'application à ce qui regardait le roi, et le supplia de rappeler Absalom. « Nous mourrons tous, dit-elle, et nous nous écoulons sur la terre comme les eaux qui ne retournent point. Mais Dieu ne veut pas qu'une âme périsse; il diffère sa vengeance, afin que celui qui a été rejeté ne se perde pas entièrement.» David se douta bien que c'était à l'instigation de Joab qu'elle faisait ce personnage, et elle le lui avoua. Le roi dit alors à Joab qu'il pouvait aller chercher Absalom; mais celui-ci devait aller en sa demeure et ne point se montrer devant le roi.

Deux ans se passèrent avant qu'il fût permis à Absalom de se présenter devant son père. Alors il envoya vers Joab pour obtenir grâce vers lui. Il envoya deux fois en vain; le vieux guerrier ne parut point. Absalom envoya des hommes dans le champ de Joab, qui touchait au sien, et fit brûler la moisson. Les serviteurs de Joab lui annoncèrent cette violence les vêtements déchirés. Il courut en colère chez Absalom, qui lui avoua qu'il avait imaginé ce moyen pour le contraindre à venir le voir. Le jeune prince le chargea de lui obtenir une grâce entière auprès de son père. « Pourquoi, dit-il, suis-je venu de Gessur? Il vaudrait mieux pour moi y être encore. Maintenant donc que je voie la face du roi; ou bien, s'il se souvient de mon iniquité, qu'il me donne la mort.» David ayant su tout cela par Joab, fit venir Absalom, le reçut en grâce et lui donna le baiser (2).

Absalom était le plus bel homme en Israël; depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, il n'y avait pas un défaut en lui; il se distinguait surtout par une chevelure extraordinaire. Sous un extérieur prévenant, il cachait une ambition perfide et convoitait le trône de son père. Il prit des chars et des chevaux, dont la possession, à ce qu'il paraît, était une prérogative royale, et entretint cinquante gardes. Son cœur paternel induisit vraisemblablement David à ne voir dans cette pompe et cette ostentation qu'une vanité de jeunesse, dont la maturité de l'âge suffirait pour corriger son fils, sans qu'il fût nécessaire d'y employer l'autorité. Ce fut de sa part une facilité intempestive. Pour Amnon déjà, quoique vivement indigné de sa conduite, il n'avait pas voulu l'affliger par une réprimande, parce qu'il l'aimait, étant son premier-né. Cette trop grande indulgence hâta son malheur. Il en est de même ici. Voyant qu'on le laissait faire, Absalom tendait sans cesse vers son but; et, sous l'apparence de paroles proférées sans intention, et de manières affables, il en approchait de plus en plus.

Les hommes ont toujours été les mêmes: les moyens de déception qui, de nos jours, séduisent les nations, les séduisirent toujours.

Se levant dès le matin, Absalom se tenait à l'entrée de la porte. Et quiconque avait une affaire pour laquelle il fallait comparaître devant le tribunal du roi, Absalom l'appelait et lui disait: « De quelle ville êtes-vous?» Quand celui-ci répondait: « Votre serviteur est de telle ou telle tribu,» Absalom reprenait: « Votre affaire me semble bonne et juste; mais il n'y a personne pour vous entendre de la part du roi. Oh! qui m'établira, ajoutait-il, qui m'établira juge sur la terre, afin que tous ceux qui ont des affaires viennent à moi, et que je leur rende une exacte justice?» Et lorsque quelqu'un venait pour le saluer, en se prosternant devant lui, il lui tendait la main, le prenait et le baisait. C'est ainsi qu'Absalom dérobait le cœur des hommes d'Israël.

Déjà il avait envoyé secrètement des émissaires dans toutes les tribus, et fait dire: « Aussitôt que vous entendrez le son des trompettes, publiez qu'Absalom est devenu roi dans Hébron.» Pour achever sa trame, il dit à son père: « J'irai, s'il vous plaît, à Hébron,

(1) II Reg., XIII, 1-39. — (2) *Ibid.*, I, 33.

accomplir les vœux que j'ai faits à l'Éternel ; car, lorsque votre serviteur était à Gessur, en Syrie, il a fait ce vœu : Si l'Éternel me ramène à Jérusalem, je lui offrirai un sacrifice. » Le roi David lui dit : « Va en paix ; » et il se leva et s'en alla dans Hébron. Invités de sa part, deux cents hommes l'y suivirent de Jérusalem, mais dans une entière bonne foi, et sans rien soupçonner du complot qui se tramait. Pendant qu'il immolait des victimes, la conjuration devint puissante, et la foule du peuple croissait à chaque instant.

Bientôt un messager vint dire à David : « Le cœur d'Israël suit Absalom. » David aussitôt se retira de Jérusalem, accompagné de toute sa maison, hormis dix femmes du second rang qu'il laissa pour garder le palais, escorté de ses serviteurs fidèles, de ses gardes du corps, les Céréthi et les Phéléthi, et de six cents hommes de Geth, dont le chef se nommait Ethaï. Le roi voulut lui persuader, étant étranger et arrivé depuis peu, de se soumettre à Absalom avec la troupe de ses compatriotes. A cette magnanimité le fidèle étranger répondit non moins généreusement : « Vive Jéhovah ! et vive mon seigneur le roi ! Quelque part que soit le roi, mon seigneur, à la vie, à la mort, là sera ton serviteur. » David, ayant agréé son dévouement, traversa le torrent de Cédron, monta, pleurant, nu-pieds et la tête voilée, le penchant de la montagne des Oliyes, pour adorer Dieu sur son sommet ; figurant ainsi d'avance son Rejeton, son Seigneur et son Dieu, qui devait suivre le même chemin au commencement de sa Passion.

Sadoc, le grand-prêtre, avait fait apporter l'arche d'alliance ; mais David la lui fit reporter dans la ville. « Si je trouve grâce devant l'Éternel, dit-il, il me ramènera et me la fera voir, ainsi que son tabernacle. Mais s'il me dit : Tu ne m'agrées point, me voici, qu'il fasse de moi ce qu'il lui plaira. » Au même temps il apprit qu'un de ses conseillers intimes, Achitophel, qui s'était fait un grand nom par sa prudence extraordinaire, au point qu'on le consultait comme un dieu, avait passé du côté d'Absalom. « O Jéhovah ! s'écria-t-il, déconcertez les conseils d'Achitophel. » Mais Chusaï, également du conseil de David, vint à lui, la robe déchirée et la tête couverte de terre. Le roi, qui pouvait compter sur sa fidélité, le renvoya avec ordre de s'offrir à Absalom, tant pour combattre les conseils d'Achitophel, que pour donner à David des nouvelles sûres de ce qui se passait ; les grands-prêtres Sadoc et Abiathar lui serviraient de confidents, et leurs fils, Achimaas et Jonathas, de messagers (1).

La mesure de ses souffrances augmenta encore lorsque Siba, premier serviteur de Miphiboseth, s'en vint, en apportant des rafraîchissements, accuser son maître d'aspirer à la couronne à Jérusalem. David le crut, et dut le ressentir d'autant plus vivement, que l'autre était fils de son ami Jonathas. Dans sa fuite encore, un certain Séméi, parent de Saül, lui jeta des pierres et le poursuivit de malédictions : « Sors, sors, homme de sang, homme de Bélial ! Jéhovah t'a rendu tout le sang de la maison de Saül, parce que tu as usurpé le royaume en sa place ; et Jéhovah a livré le royaume aux mains d'Absalom, ton fils ; et voici que les maux que tu as faits t'accablent, parce que tu es un homme de sang. » Alors Abisaï dit au roi : « Faut-il que ce chien mort maudisse le roi, mon seigneur ? J'irai, s'il vous plaît, et je lui couperai la tête. » Mais le roi dit : « Qu'y a-t-il entre vous et moi, fils de Sarvia ? Laissez-le maudire ; car Jéhovah a commandé de maudire David ; et qui osera dire : Pourquoi faites-vous ainsi ? » David savait bien que Dieu ne commande pas le mal, mais qu'il le permet seulement et en tire le bien. Il voyait dans Séméi un instrument de Dieu qui le visitait. « Voilà, ajoutait-il, voilà que mon fils, qui est sorti de moi recherche mon âme ; combien plus maintenant le fils de Jemini. Laissez-le maudire selon le commandement de Jéhovah. Peut-être que Jéhovah regardera mon affliction et qu'il me rendra quelque bien pour cette malédiction d'aujourd'hui. » C'est dans ces dispositions qu'il fuyait un fils révolté, et qu'il courbait la tête sous la main de son Père céleste (2).

On voit toujours en David l'activité et la prudence s'allier à la plus humble piété. Surpris par une révolution formidable, il commence par se donner du temps pour se reconnaître ; et, abandonnant Jérusalem, où le rebelle devait venir bientôt le plus fort pour l'accabler sans ressources, il se retire dans un lieu caché du désert avec l'élite de ses troupes. Comme il sent la main de Dieu qui le punit selon la prédiction de Nathan, il entre en effet dans l'humiliation qui convient à un coupable que son Dieu frappe, se retirant à pied en pleurant avec toute sa suite, la tête couverte, et reconnaissant le doigt du Seigneur. Mais, en même temps il n'oublie pas son devoir ; car ayant vu que tout le royaume était en péril par cette révolte, il donna tous les ordres nécessaires pour s'assurer tout ce qu'il y avait de plus fidèles serviteurs, comme les légions entretenues des Phéléthi et des Céréthi : comme la troupe étrangère d'Ethaï, Géthéen ; comme Sadoc et Abiathar, avec leur famille. Il songe aussi à être averti des démarches du parti rebelle, en diviser les conseils et détruire celui d'Achitophel, qui était le plus redoutable (3).

Absalom entra dans Jérusalem avec la multitude qui le suivait. Achitophel lui donna un conseil infernal : c'était d'abuser publiquement des femmes de son père qui étaient restées dans le palais. Il voulait par là déshonorer David aux yeux de toute la nation, et rendre impossible toute réconciliation entre lui et son fils, afin que n'avoir point à craindre

(1) II Reg., xv, 1-37. — (2) *Ibid.*, xvi, 1-14. — (3) Bossuet, *Polit.*, l. IX, art. 3, prop. 5.

pour lui-même le châtiment des traîtres (1). Il donna un deuxième conseil, dont l'exécution eût affermit, selon les apparences humaines, le règne d'Absalom. Il voulait, avec douze mille homme d'élite, surprendre David durant la nuit, dissiper le peuple qui était avec lui et tuer le roi. Le conseil plut à Absalom ; cependant il voulut entendre l'avis de Chusaï. Celui-ci parla contre, avec beaucoup d'éloquence et d'effet. Il représenta à Absalom quel héros c'était que son père, combien il était vaillant, ainsi que les hommes qui l'accompagnaient; combien il était hasardeux de tout exposer aux chances d'une bataille dont l'issue devait fixer les dispositions de tout le peuple. Il serait mieux d'assembler d'abord tout Israël, depuis Dan jusqu'à Bersabée, innombrable comme le sable de la mer, et de fondre alors sur David comme la rosée fond sur la terre, en sorte que ni lui ni aucun des siens ne pût échapper. S'il entre dans quelque cité, tout Israël environnera les murailles avec des cordes, et nous l'entraînerons dans le torrent sans qu'il en reste seulement une petite pierre. Absalom et ses conseillers approuvèrent cet avis. Chusaï fit savoir l'issue de la délibération aux prêtres Sadoc et Abiathar, et ceux-ci, par des messagers, à David, en lui conseillant de ne pas demeurer dans les plaines, mais de passer le Jourdain.

Ces messagers étaient Achimaas, fils de Sadoc, et Jonathas, fils d'Abiathar. Ils se tenaient à quelque distance de la ville, près d'une fontaine. Une servante, faisant semblant d'aller puiser de l'eau, alla les avertir de tout; mais un enfant les vit et le dit à Absalom. Ils furent poursuivis et allaient être atteints, lorsqu'ils entrèrent dans la maison d'un homme qui avait un puits à l'entrée, et ils y descendirent. La femme de cet homme prit une couverture et l'étendit sur le puits, comme pour faire sécher des grains pilés. Et quand les gens d'Absalom lui demandèrent : « Où sont Achimaas et Jonathas ? » elle répondit : « Ils ont passé à la hâte, après qu'ils ont eu goûté un peu d'eau. » Et ils échappèrent ainsi aux recherches de ceux qui les poursuivaient.

Achitophel, outré de dépit de ce qu'on n'avait pas suivi son conseil, sella son âne, retourna dans sa ville natale, à Gilo, mit ordre à ses affaires et se pendit. Il pense à tout, excepté à Dieu et à son salut. Traître à son roi, il meurt en désespéré, ainsi que mourra le traître à son Seigneur et à son Dieu, Judas, dont Achitophel était la figure (2).

David ne tarda point à profiter de l'avis qu'on lui avait donné, traversa le Jourdain avec sa petite armée et se campa à Mahanaïm, où le patriarche Jacob rencontra autrefois le camp de Dieu, lorsqu'il était en crainte de son frère. Là, trois personnages considérables, deux d'Israël, et le troisième Sobi, fils de Naas, Ammonite, que David, suivant une tradition de saint Jérôme, avait établi roi à la place de son frère Hanon, vinrent lui apporter avec beaucoup de générosité, tant pour lui que pour les siens, toutes sortes de meubles et de vivres.

Absalom les suivit avec une armée nombreuse et campa en Galaad. David partagea la sienne en trois corps, sous les ordres de Joab, d'Abisaï et d'Ethaï, de Geth. Il voulut lui-même aller au combat. Mais le peuple répondit : « Vous n'irez point ; car soit que nous fuyions, ils ne croiront pas à leur triomphe ; soit que la moitié de nous périsse, ils n'en seront pas dans une grande joie ; car vous seul êtes considéré pour dix mille. Il vaut donc mieux que vous nous restiez pour appui en la cité. » Le roi leur dit : « Je ferai ce que vous jugerez à propos. » Il s'arrêta donc près de la porte, et le peuple sortit en diverses bandes de cent et de mille. Et le roi commandait à Joab, à Abisaï et à Ethaï : « Sauvez mon fils Absalom. » Et tout le peuple entendit le roi qui recommandait Absalom à tous les chefs.

La bataille se donna dans une forêt. L'armée d'Absalom fut taillée en pièces. Lui-même, en précipitant sa fuite, se trouva pris par la tête entre les branches d'un chêne, où sa mule, passant outre, le laissa suspendu entre le ciel et la terre. Quelqu'un le dit à Joab, qui répondit : « Si tu l'as vu, pourquoi ne l'as-tu pas percé jusqu'en terre ? Je t'aurais donné dix pièces d'argent et un baudrier. » Mais l'homme répliqua : « Quand vous mettriez en mes mains dix mille pièces d'argent, je n'étendrais point la main sur le fils du roi, car nous avons entendu le roi vous commander, à vous, à Abisaï et à Ethaï : Sauvez mon fils Absalom. Et si j'avais fait, au risque de ma vie, une action si téméraire, elle ne resterait point cachée, et vous vous élèveriez contre moi vous-même. » — « Il n'en va pas ainsi, reprit Joab, mais je l'attaquerai en ta présence. » Et de suite, prenant trois javelots, il en perça le cœur d'Absalom. Et comme il respirait encore, suspendu au chêne, dix jeunes écuyers de Joab accoururent et achevèrent de le tuer. Aussitôt Joab sonna de la trompette et fit retirer le peuple, afin qu'il ne poursuivît plus Israël qui fuyait, voulant épargner la multitude. Le corps d'Absalom fut jeté dans une grande fosse de la forêt et recouvert d'un monceau de pierres. Son armée se dispersa, et chacun retourna dans sa maison (3).

Ainsi périt un fils dénaturé, qui, pour satisfaire une folle ambition, ne rougit point d'attenter à l'honneur et à la vie d'un père qui lui avait pardonné un fratricide, et de plonger son pays dans la guerre civile. Ambition d'autant plus insensée, qu'il n'avait point d'enfant à qui laisser le trône usurpé ; témoin cette colonne qu'il avait élevée dans la vallée du Roi, « pour perpétuer mon nom, disait-il, attendu que je n'ai point de fils, » et

(1) II Reg., xvi, 20-23. — (2) Ibid., xvii, 1-23. — (4) Ibid., xviii, 1-17.

qu'on appela effectivement la main (ou le monument) d'Absalom (1).

Achimaas, fils du grand-prêtre Sadoc, pria Joab de l'envoyer au roi porter la nouvelle de la victoire. Joab l'en dissuada, la nouvelle ne devant pas lui être agréable, à cause de la mort d'Absalom. Il envoya Chusi. Achimaas lui renouvela sa demande, et, Joab ayant enfin consenti, il courut par une voie plus prompte et devança Chusi. David était assis aux portes de Mahanaïm, lorsqu'une sentinelle, placée sur la muraille au-dessus, découvrit un homme qui courait. Elle en avertit le roi. « S'il est seul, répondit David, une bonne nouvelle est dans sa bouche. » La sentinelle en signala un second. « Celui-là aussi apporte une bonne nouvelle, » dit le roi ; et il en fut d'autant plus convaincu, qua la sentinelle reconnut Achimaas dans le premier. Il vint et annonça la victoire. David demanda donc aussitôt : « Et mon fils Absalom, est-il en vie ? » L'autre répondit que, quand Joab le dépêcha, il avait ouï un grand tumulte ; il n'en savait pas davantage. Chusi arriva : « Bonne nouvelle, ô roi, mon seigneur ! » — « Mon fils Absalom est-il en vie ? » — « Comme il lui est arrivé, qu'il en arrive à tous les ennemis de mon seigneur le roi, et à tous ceux qui s'élèvent contre vous pour vous nuire ! » Le roi, saisi de douleur, monta dans la chambre qui était au-dessus de la porte, se mit à pleurer, et s'écriait en marchant : « Mon fils Absalom ! Absalom mon fils ! qui est-ce qui me donnera que je meure pour toi ? Absalom mon fils ! mon fils Absalom (2) ! »

La profonde affliction de David sur son malheureux fils, descendu dans la tombe avec tant de crimes, se communiqua à l'armée victorieuse. Le peuple se glissa à la dérobée dans la ville, ainsi qu'un peuple qui a été vaincu et qui s'enfuit de la bataille. Le roi s'était couvert la tête et criait à haute voix : « Mon fils Absalom ! Absalom mon fils ! » Joab en fut piqué au vif. Lui seul, par sa désobéissance, avait occasionné ce fâcheux contretemps. Il entra chez le roi et lui parla avec une liberté assez dure : « Vous avez aujourd'hui répandu la confusion sur le visage de tous vos serviteurs, lesquels ont sauvé votre âme, et l'âme de vos fils et de vos filles, et l'âme de vos femmes et de vos concubines. Vous aimez ceux qui vous haïssent, et vous haïssez ceux qui vous aiment. Et vous avez montré aujourd'hui que vous songez peu à vos officiers et à vos serviteurs. Je vois maintenant, avec certitude, que si votre fils Absalom vivait et que nous eussions tous été tués à la place, cela vous serait agréable. Maintenant donc levez-vous. et paraissez, et parlez au cœur de vos serviteurs ; car je vous jure par Jéhovah que, si vous ne sortez, il ne demeurera personne avec vous cette nuit ; et vous aurez à redouter de plus grands maux que ceux qui sont venus sur vous depuis votre adolescence jusqu'à ce jour. »

David, tout occupé qu'il était de sa douleur, entra dans la pensée d'un homme qui en apparence le traitait mal, mais qui en effet le conseillait bien ; et, en le croyant, il sauva l'État. Il alla donc s'asseoir dans la porte, c'est-à-dire dans le lieu des séances publiques, qui se tenaient alors à la porte des villes. Aussitôt que la nouvelle s'en fut répandue, tout le peuple s'assembla et vint passer la revue devant le roi (3).

Les anciens d'Israël commencèrent bientôt à rougir de leur défection Ils se rappelaient les grandes actions de leur roi, si souvent victorieux, qui maintenant avait été réduit à fuir dans son royaume devant son propre fils. « Le roi nous a délivrés de la main de nos ennemis, se disait le peuple dans toutes les tribus ; il nous a sauvés de la main des Philistins. Et maintenant il a fui de sa terre devant Absalom ! Cependant Absalom, que nous avions sacré pour notre prince, est mort dans le combat. Qu'attendez-vous donc à faire revenir le roi ? » David, qui était instruit de ce qui se disait, fit dire aux anciens de Juda, par les prêtres Sadoc et Abiathar : « Pourquoi ne pensez-vous point à faire revenir le roi ? Vous êtes mes frères, vous êtes mes os et ma chair ; pourquoi donc seriez-vous les derniers à faire revenir le roi ? » Il fit faire des propositions semblables à Amasa, qui avait été général d'Absalom, avec la promesse de l'établir sur ses armées à la place de Joab. Il gagna ainsi le cœur de tous les hommes de Juda comme d'un homme seul.

Pendant que le roi s'en revenait, Séméi vint à sa rencontre avec mille hommes de Benjamin, se jeta à ses pieds, reconnut son crime et implora sa grâce. Abisaï dit alors : « Quoi donc ! ces paroles suffiront-elles pour sauver de la mort Séméi, après qu'il a maudit le christ de Jéhovah ! » Mais David lui répondit : « Qu'y a-t-il entre vous et moi, enfants de Sarvia ? Pourquoi me devenez-vous aujourd'hui des adversaires ? Est-ce aujourd'hui qu'un homme sera mis à mort en Israël ? Et puis-je ignorer que je deviens aujourd'hui roi d'Israël ? » Puis, se tournant vers Séméi : « Tu ne mourras point, » et il le lui jura.

Miphiboseth, fils de Saül, descendit aussi au-devant du roi, les pieds non lavés et la moustache non rasée ; il n'avait point lavé ses vêtements depuis le jour que le roi s'en était allé jusqu'au jour où il revint en paix. Étant donc venu au-devant à Jérusalem, le roi lui dit : « Pourquoi n'es tu pas venu avec moi, Miphiboseth ? » — « Mon seigneur le roi ! répondit-il, mon serviteur n'a pas voulu m'obéir ; car, étant impotent des jambes, je lui avais dit de préparer un âne pour vous suivre ; et au lieu de le faire, il est venu m'accuser devant mon seigneur. Mais pour vous, mon seigneur le roi, vous êtes comme un ange de Dieu ;

(1) II Reg., XVIII, 18. — (2) *Ibid.*, 19-33. — (3) *Ibid.*, XIX, 1-8.

faites de moi tout ce qu'il vous plaira, car toute la maison de mon père n'a mérité que la mort du roi, mon seigneur. Cependant vous m'avez placé, moi, votre serviteur, entre ceux qui mangent à votre table. De quoi donc pourrais-je me plaindre avec quelque justice? et quel sujet aurais-je de vous importuner encore? » Le roi lui dit : « C'est assez ; ce que j'ai dit subsistera : toi et Siba, partagez le bien. » Siba était venu au-devant de David, jusqu'au Jourdain, avec ses quinze fils et ses vingt serviteurs; ils avaient même passé le fleuve pour aider à passer la maison du roi et faire tout ce qu'il leur commanderait. Miphiboseth répondit à David : « Je veux bien même qu'il ait tout, puisque le roi, mon seigneur, est revenu heureusement dans sa maison. »

Berzellaï de Galaad, avait aussi accompagné le roi à son passage du Jourdain. C'était un homme fort vieux, ayant déjà quatre-vingts ans. Il avait fourni des vivres au roi, du temps qu'il demeurait à Mahanaïm, car il était très-riche. Le roi lui dit alors : « Viens avec moi, que tu vives en repos avec moi à Jérusalem. » Mais Berzellaï répondit au roi : « En quel nombre sont les jours de ma vie pour monter avec le roi à Jérusalem ! Je suis fils de quatre-vingts ans aujourd'hui. Saurais-je encore discerner le bon et le mauvais? Votre serviteur goûtera-t-il encore ce qu'il mangera et ce qu'il boira? écouterais-je encore la voix des chanteurs et des chanteuses? Pourquoi votre serviteur serait-il à charge à mon seigneur le roi? Votre serviteur ira un peu au delà du Jourdain avec vous ; mais pourquoi cette récompense? Votre serviteur s'en retournera, s'il vous plaît, et je mourrai en ma cité, et je serai enseveli près du sépulcre de mon père et de ma mère. Mais, ô roi! mon seigneur, voici mon fils Chamaam, votre serviteur; qu'il aille avec vous, et faites de lui ce qu'il vous plaira. » Le roi dit au bon vieillard : « Que Chamaam vienne avec moi, et je ferai pour lui tout ce qu'il te plaira, et je t'accorderai tout ce que tu demanderas. » Et quand tout le peuple eut passé le Jourdain, le roi baisa Berzellaï et le bénit, et celui-ci s'en retourna en sa demeure (1).

David, sortant à peine d'une guerre civile, faillit retomber dans une autre, plus dangereuse encore. Il s'éleva une contestation entre la tribu de Juda et les autres tribus d'Israël, à qui témoignerait le plus de dévouement au roi. Juda parlait avec plus de hauteur (2). Le peuple volage croyait n'agir en ce moment que par zèle pour David; mais il paraît qu'un certain Séba, fils de Bochri, de la tribu de Benjamin, où le nom et la maison de Saül pouvaient encore avoir bien des partisans, entretenait cette jalousie des tribus : du moins il en profita pour tramer une conspiration nouvelle. Tout à coup il sonna de la trompette et s'écria : « Nous n'avons point de part avec David, ni d'héritage avec le fils d'Isaï; que chacun retourne en sa tente, ô Israël ! » Aussitôt les onze tribus se séparèrent de David; Juda seul lui demeura fidèle. Le roi connut le péril, et dit à Amasa : « Appelle près de moi tous les hommes de Juda, pour le troisième jour, et que tu sois présent. » Amasa ayant tardé au delà du terme, David dit à Abisaï : « Le fils de Bochri nous va faire plus de mal qu'Absalom ; hâte-toi donc, et prends ce qu'il y a de meilleures troupes, sans lui laisser le temps de se reconnaître et de s'emparer de quelque ville. » Abisaï prit les légions des Céréthi et des Phéléthi, avec ce qu'il y avait de meilleurs soldats à Jérusalem. Joab était du nombre. A un rocher, près de Gabaon, ils rencontrèrent Amasa. Joab alla au-devant de lui (ils étaient cousins), lui demanda d'un air amical : « Vous portez-vous bien, mon frère? » lui prit le menton d'une main pour le baiser, et lui plongea de l'autre son épée dans le corps. Amasa expira du coup, et ses entrailles se répandirent sur la terre. Les passants s'arrêtaient près de son cadavre sanglant, et se disaient : « Voilà celui qui a voulu être compagnon de David à la place de Joab. » Comme c'était sur le passage, tout le peuple interrompait la marche pour le voir, jusqu'à ce qu'un homme l'ayant mis à l'écart et couvert d'un vêtement, toute l'armée suivit Joab contre Séba (3).

On voit le caractère de Joab toujours le même, mêlé de grandes vertus et de grands vices. Il était de ceux qui veulent le bien, mais qui veulent le faire seuls sous le roi. Dangereux caractère s'il en fut jamais, puisque la jalousie des ministres, toujours prêts à se traverser les uns les autres et à tout immoler à leur ambition, est une source inépuisable de mauvais conseils, et n'est guère moins préjudiciable au service que la rébellion.

Joab, se voyant de nouveau sans rival, poussa la guerre avec vigueur et poursuivit Séba jusqu'à l'extrémité de la Galilée, où il s'était renfermé dans une ville avec l'élite de ses troupes. Cette ville, de la tribu de Nephthali, se nommait Abéla, et donna plus tard à la province le nom d'Abilina, dont il est parlé dans l'évangile de saint Luc (4). Joab et les siens l'investirent, élevèrent des terrasses autour et travaillèrent à saper la muraille. Alors une femme de la ville, qui était fort sage, cria aux assiégeants : « Ecoutez, écoutez : dites à Joab qu'il approche et que je veux lui parler. » Joab s'étant approché, elle dit : « Est-ce vous, Joab ? » Il répondit : « C'est moi. » — « Ecoutez, lui dit-elle, les paroles de votre servante. » — « J'écoute, » répondit-il. Elle ajouta : « On disait dans un ancien proverbe cette parole : Que ceux qui cherchent un bon conseil le demandent à Abéla ; et ils terminaient ainsi leurs affaires. N'est-ce pas moi qui répands la vérité en Israël ? Et vous demandez à détruire la cité et à renver-

(1) II Reg., XIX, 9-39. — (2) Ibid., 40-43. — (3) Ibid., XX, 1-13. — (4) Luc, III, 1.

ser la mère des cités en Israël ? Pourquoi détruisez vous l'héritage de Jéhovah ? » Joab lui répondit : « A Dieu ne plaise; je ne détruis pas, et je ne ruine point. La chose n'est pas ainsi; mais un homme de la montagne d'Ephraïm, nommé Séba, fils de Bochri, a levé la main contre le roi David. Livrez-nous seulement cet homme, et nous nous retirerons loin de la cité. » Et la femme dit à Joab : « Voilà que sa tête va vous être jetée par-dessus la muraille. » Aussitôt elle alla vers tout le peuple, et lui parla avec tant de sagesse, que la tête de Séba fut coupée et jetée à Joab. Alors il sonna de la trompette, et chacun se retira de la cité en sa tente. Et Joab retourna à Jérusalem près du roi (1).

Ainsi finit la révolte, sans qu'il en coûtât de sang que celui du chef des rebelles. La diligence de David sauva l'Etat. Il avait raison de penser que cette seconde révolte qui venait comme du propre mouvement du peuple et d'un sentiment de mépris, était plus à craindre que celle qu'avait excitée la présence du fils du roi. Il connut aussi combien il était utile d'avoir de vieux corps de troupes sous sa main; et tels furent les remèdes qu'il opposa aux rebelles.

Joab resta donc chef de toute l'armée d'Israël; Banaïas, fils de Joïada, commandait les Céréthi et les Phéléthi, autrement la garde royale; Aduram était surintendant des tribus, autrement ministre des finances; Josaphat, garde des archives, vraisemblablement ce qu'on appelle aujourd'hui garde des sceaux; Siva, secrétaire; Sadoc et Abiathar, grands-prêtres; et Ira, de Jaïr, en Galaad, prêtre de David, comme qui dirait aujourd'hui son grand aumônier.

David se voyait puni dès son vivant dans sa famille; Saül le fut dans la sienne encore après sa mort. Une famine désola Israël pendant trois ans. David consulta l'oracle de Jéhovah, qui répondit : « C'est à cause de Saül et de sa maison de sang, parce qu'il a tué les Gabaonites. » Ce peuple, ainsi que nous l'avons vu, n'était point des enfants d'Israël; mais un reste des Amorrhéens, auxquels les Israélites s'étaient liés par serment, dans la personne de Josué et des anciens de son temps. Cependant Saül, au mépris de ce serment qui leur garantissait la vie, avait entrepris de les perdre par un faux zèle, comme pour réparer la négligence des enfants d'Israël et de Juda. David fit donc venir les Gabaonites et leur dit : « Que vous ferai-je, et quelle sera la réparation envers vous, afin que vous bénissiez l'héritage de Jéhovah ? » Les Gabaonites répondirent : « Nous n'avons point affaire d'or ni d'argent avec Saül et sa maison; nous ne voulons pas non plus qu'un seul homme d'Israël soit mis à mort. » — « Que voulez-vous donc que je fasse ? » reprit le roi. Ils dirent : « Cet homme qui nous a consumés, et qui avait projet de nous exterminer, nous devons l'exterminer lui même de telle sorte qu'il n'en reste plus rien dans toutes les terres d'Israël. »

David allait se trouver dans la plus grande peine. Il avait juré à Saül de ne point détruire sa race, de ne point effacer son nom; il avait promis à son ami Jonathas d'exercer la miséricorde envers sa postérité : aussi Miphiboseth mangeait à sa table. Et voilà que, pour faire cesser une famine qui désole tout le pays, les Gabaonites demandent à exterminer tout ce qui restait de Jonathas et de Saül ! Heureusement que, touchés peut-être de la peine où ils voyaient le roi, ils conclurent par dire : Qu'on nous donne au moins sept de ses enfants, afin que nous les mettions en croix pour satisfaire l'Eternel, à Gabaa, d'où était Saül, autrefois l'élu de Jéhovah. » Le roi trouvait ainsi moyen de sauver Miphiboseth, suivant le serment de l'Eternel qui était entre lui et Jonathas. Il livra donc aux Gabaonites les deux fils de Respha, concubine de Saül, et les cinq fils de Mérob, fille de Saül, et que Michol avait adoptés. Les Gabaonites les crucifièrent sur la montagne et y laissèrent leurs corps suspendus, jusqu'à ce que la pluie vînt mettre fin à la sécheresse et à la famine.

Pendant tout ce temps, Respha, ayant pris un sac, s'étendit sur une pierre et demeura là, depuis le commencement de la moisson jusqu'à ce que l'eau du ciel tombât sur eux; et elle empêcha les oiseaux de les déchirer pendant le jour, et les bêtes de les manger pendant la nuit. Touché de cet héroïsme d'amour maternel, David s'en alla lui-même recueillir les ossements de Saül et de Jonathas, en Jabès-Galaad, ainsi que les ossements de ceux qui avaient été crucifiés, et les fit tous ensevelir honorablement en la terre de Benjamin, dans le sépulcre du père de Saül (2).

Un usurpateur, un tyran eût agi bien différemment : il eût été ravi de la conjoncture pour exterminer, jusqu'au dernier reste, une maison rivale; il eût commencé surtout par celui qui pouvait avoir le plus de prétentions à la royauté, au lieu de l'épargner comme David et de l'admettre à sa table.

Que si Dieu envoie une famine en punition d'un roi qui n'est plus, c'est pour apprendre aux souverains qui oppriment les faibles que, si leur puissance, tant qu'elle dure, semble leur assurer l'impunité, la sagesse divine venge tôt ou tard, sur eux ou sur leur postérité, les violences qu'ils se sont permises et la foi des conventions méprisées.

La guerre s'étant rallumée ensuite avec les Philistins, il se donna quatre batailles, où furent tués plusieurs géants. Dans la première, un d'entre eux était sur le point de frapper David, dont les forces commençaient à défaillir, lorsqu'il fut prévenu et tué par Abisaï. Alors les serviteurs de David firent ce serment :

(1) II Reg., xx, 14-22. — (2) *Ibid.*, xxi, 1-14.

« Désormais vous ne sortirez plus avec nous dans les combats, afin que vous n'éteigniez pas la lumière d'Israël (1). »

Plus tard, Dieu voulant châtier les enfants d'Israël, permit que David succombât à la tentation que lui suggérait Satan de faire le dénombrement du peuple, sans que cela fût aucunement nécessaire, et sans qu'on y observât ce que prescrivait la loi. Elle défendait, sous peine d'une mortalité publique, de compter les individus. Il fallait compter seulement les pièces de monnaie que devait offrir à l'Eternel, pour le rachat de son âme, chacun de ceux dont on faisait le recensement (2). Cette loi ayant été négligée, et par le roi et par le peuple, la peine suivit de près. Joab en avait quelque pressentiment. Chargé de ce recensement par le roi, il lui répondit : « Que Jéhovah multiplie son peuple au centuple de ce qu'il est maintenant : mon seigneur et mon roi, tous ne sont-ils pas vos serviteurs? Pourquoi rechercher une chose qui sera imputée à péché à Israël ? » Le roi persista. Joab se mit donc en route pour compter le peuple, depuis Dan jusqu'à Bersabée, et, après neuf mois et vingt jours, présenta le rôle de tous les hommes de guerre et exercés à manier l'épée, qui se trouvaient en Israël et en Juda. Leur nombre passait un million et demi; et encore Joab n'y comptait-il ni Lévi ni Benjamin; car il exécutait l'ordre du roi à contre-cœur.

A peine David eut-il reçu cette liste que le cœur lui battit, et il dit à Jéhovah : « J'ai grièvement péché en cette action : mais, ô Jéhovah! de grâce, transférez l'iniquité de votre serviteur; car j'ai agi comme un insensé. » Le lendemain, l'Eternel envoya le prophète Gad lui dire : « Ainsi parle Jéhovah : Je t'amène trois choses : choisis laquelle tu veux que je te fasse; ou la famine pendant trois ans, ou de fuir pendant trois mois devant tes ennemis, ou pendant trois jours le glaive de Jéhovah, la peste dans ton royaume. » David dit à Gad : « Je suis dans une angoisse bien grande; mais tombons plutôt entre les mains de Jéhovah, car ses miséricordes sont infinies; je ne veux pas tomber entre les mains des hommes. »

L'Eternel envoya donc la peste dans Israël, et il en mourut, depuis Dan jusqu'à Bersabée, soixante-dix mille personnes. L'ange que Dieu avait envoyé pour frapper le peuple de cette plaie, élevé entre le ciel et la terre, étendait déjà son glaive sur Jérusalem. David l'aperçut et se prosterna la face contre terre, et avec lui les anciens du peuple, revêtus de cilices. « C'est moi qui ai péché, disait-il à Dieu, c'est moi qui suis le coupable : ces pauvres brebis, qu'ont-elles fait ? Jéhovah, mon Dieu, que votre main, je vous prie, se tourne contre moi et contre la maison de mon père, mais épargnez votre peuple. » Jéhovah le vit, et touché de compassion, il dit à l'ange exterminateur : « C'est assez, retiens ta main. » Celui-ci se tenait au-dessus de l'aire d'Ornan, Jébuséen, et, avant de s'en aller, il ordonna à Gad de dire à David qu'il élevât un autel dans cette aire. Ornan était à y battre le grain avec ses quatre fils : tout à coup ils aperçurent l'ange et se cachèrent de frayeur. Mais, voyant arriver David avec sa cour, Ornan sortit à sa rencontre, se prosterna devant lui jusqu'à terre. Le roi lui ayant appris qu'il venait pour acheter son aire, afin d'y bâtir un autel à Jéhovah, il voulut lui en faire présent; mais David la paya cinquante sicles, y dressa un autel, offrit des holocaustes et des hosties pacifiques. Quand il eut fait sa prière, Jéhovah fit descendre le feu du ciel sur l'autel de l'holocauste, et donna ses ordres à l'ange, qui remit son épée dans le fourreau. Depuis ce temps, David continua d'offrir sur cet autel ; car l'autel des holocaustes et le tabernacle du témoignage que Moïse avait faits dans le désert étaient alors au haut lieu de Gabaon.

L'aire d'Ornan, qu'il faut se figurer découverte, comme c'est encore l'usage en Orient et même dans quelques contrées occidentales telles que la Bretagne, se trouvait sur la montagne de Moriah, là même où Isaac avait été offert par Abraham; là même où Jésus-Christ, fils de David et d'Abraham, et Fils de Dieu, fut frappé de la main de son Père, et immolé pour le salut de tout le monde. David ayant connu que c'était là que l'Eternel voulait établir son culte, acheta six cents sicles d'or les terrains autour de l'aire : c'est dans cet endroit que fut bâti le temple (3).

David était vieux; il portait des regards de complaisance sur son fils Salomon, qu'il destinait à lui succéder sur le trône. Il en avait fait serment à sa mère. Ce choix venait de plus haut. L'Eternel lui avait annoncé, par le prophète Nathan, même avant que l'enfant naquît, que celui-là lui élèverait une maison, et qu'il fallait le nommer Salomon ou le Pacifique, parce qu'il voulait donner le repos et la paix à Israël durant tous les jours de son règne.

Quoique, dans les mœurs de l'Orient, la primogéniture ne donnât pas un droit certain au trône, mais la désignation du père, usage qu'emportent avec eux et la pluralité des femmes et l'inégale condition des épouses, le plus souvent, toutefois, le premier-né y croit avoir plus de droit que les autres. Adonias, fils d'Hagith, que David avait eu pendant qu'il régnait à Hébron, ne cachait point ses prétentions. Sans être arrêté par l'exemple de son frère Absalom, il se donnait des chars, des cavaliers et cinquante gardes qui marchaient devant lui. Il annonça même ouvertement qu'il voulait devenir roi. Son vieux père ne disait rien. D'une taille avantageuse, séduisant peut-être comme Absalom, il avait attiré à son parti déjà bien des hommes : même le vieux Joab et le grand-prêtre Abia-

(1) II Reg., XIV, 15-22. — (2) Exod. XXX, 11. — (3) II Reg., XXIV, 1-25; I Paralip., XXI, 1-29.

thar favorisaient son ambition. Il paraît que, Salomon à part, il avait gagné tous ses frères et les gens de la cour ; car il invita les uns et les autres à un festin hors de la ville, sans y avoir convié ni Nathan, ni le grand-prêtre Sadoc, ni Banaïas, ni les héros de David, ni Salomon.

Nathan avertit Bethsabée du danger qui la menaçait ainsi que son fils. D'après son conseil, elle entra chez le roi, et l'ayant adoré, lui dit : « Mon seigneur, vous avez juré à votre servante par Jéhovah, votre Dieu : Salomon, ton fils, régnera après moi, et c'est lui qui sera assis sur mon trône. Cependant voilà qu'Adonias s'est fait roi sans que vous le sachiez, ô roi, mon seigneur ! Il a immolé des bœufs, toutes les victimes grasses et un grand nombre de béliers, et il a appelé à un festin tous les enfants du roi, le grand-prêtre, même Ahiathar et Joab, général de l'armée ; mais il n'a point appelé Salomon, votre serviteur. Cependant les yeux de tout Israël sont fixés sur vous, ô roi, mon seigneur ! afin que vous leur déclariez qui doit être assis sur le trône de mon seigneur le roi après lui. Car, lorsque le roi, mon seigneur, se sera endormi avec ses pères, nous serons criminels, moi et mon fils Salomon. »

Elle parlait encore, lorsque le prophète Nathan vint se présenter devant le roi. et l'ayant adoré le front prosterné contre terre, lui demanda : « O roi, mon seigneur ! avez-vous dit : Qu'Adonias règne après moi, et que ce soit lui qui soit assis sur mon trône ? Car il est descendu aujourd'hui, il a immolé des bœufs et des victimes grasses, et plusieurs béliers, et il a appelé tous les fils du roi, les généraux de l'armée et le grand-prêtre Abiathar, qui ont mangé et bu avec lui, disant : Vive le roi Adonias ! Mais moi, votre serviteur, il ne m'a point appelé, ni le prêtre Sadoc, ni Banaïas, fils de Joïada, ni Salomon, votre serviteur. Cette parole est-elle venue du roi mon seigneur, et ne m'avez-vous point déclaré, à moi votre serviteur, qui était celui qui devait être assis sur le trône de mon seigneur le roi après lui ? »

Le roi, ayant fait appeler Bethsabée, lui jura, et dit : « Vive Jéhovah, qui a délivré mon âme de toutes les angoisses ! comme je t'ai juré, de par Jéhovah, le Dieu d'Israël, disant : Salomon, ton fils, régnera après moi, et c'est lui qui sera assis en ma place sur mon trône, ainsi je le ferai aujourd'hui. » Et Bethsabée, inclinant son visage jusqu'à terre, adora le roi, disant : « Vive mon seigneur le roi David à jamais ! »

Il fit venir en même temps le prêtre Sadoc, le prophète Nathan, et Banaïas, fils de Joïada, et leur dit : « Prenez avec-vous les serviteurs de votre maître ; faites monter sur ma mule mon fils Salomon, et conduisez-le à Gihon (fontaine au couchant de Jérusalem, où il y avait toujours beaucoup de monde) ; et que Sadoc, grand-prêtre, et le prophète Nathan, le sacrent en ce lieu, pour être roi d'Israël ; et vous sonnerez de la trompette, et vous crierez : Vive le roi Salomon ! »

« Qu'il en soit ainsi ! répondit au roi Banaïas ; que Jéhovah, le Dieu du roi, mon seigneur, l'ordonne ainsi ! Comme Jéhovah a été avec mon seigneur le roi, qu'il soit ainsi avec Salomon, et qu'il élève son trône encore plus haut que le trône de mon seigneur le roi David ! »

Alors le grand-prêtre Sadoc descendit avec le prophète Nathan, Banaïas, fils de Joïada, les Céréthi et les Phéléthi ; et ils firent monter Salomon sur la mule du roi David, et l'amenèrent à Gihon. Et Sadoc, grand-prêtre, prit dans le tabernacle une corne pleine d'huile, et sacra Salomon. Et ils sonnèrent de la trompette, et tout le peuple s'écria : « Vive le roi ! » Et tout le peuple monta après lui, jouant des instruments, se livrant à l'allégresse et faisant trembler la terre de ses acclamations.

Cependant Adonias et tous ceux qu'il avait conviés, entendirent ce bruit, lorsque le festin était déjà achevé. Et Joab, ayant ouï le son de la trompette, disait : « Que veulent dire ces cris et ce tumulte de la ville ? » Lorsqu'il parlait encore, Jonathas, fils du grand-prêtre Abiathar, se présenta, et Adonias lui dit : « Entrez, car vous êtes un brave, et vous nous apportez de bonnes nouvelles. » « Nullement, répondit l'autre ; car notre seigneur le roi David a établi roi Salomon. Et il a envoyé avec lui le grand-prêtre Sadoc, le prophète Nathan, Banaïas, fils de Joïada, les Céréthi et les Phéléthi ; et ils l'ont fait monter sur la mule du roi. Et Sadoc, grand-prêtre, et le prophète Nathan, l'ont sacré roi dans Gihon ; et de là ils sont montés avec des cris de joie, et la ville en retentit. Tel est le bruit que vous avez entendu. Et Salomon même est déjà assis sur le trône. Et les serviteurs du roi sont entrés et ont béni notre seigneur le roi David, disant : Que Dieu glorifie le nom de Salomon au-dessus de votre nom, et qu'il élève son trône au-dessus de votre trône. Et le roi a adoré dans son lit, et a dit : Béni soit Jéhovah, le Dieu d'Israël, et qui m'a donné de voir aujourd'hui de mes propres yeux mon fils assis sur mon trône. »

A ce récit les convives d'Adonias, saisis de frayeur, se levèrent et s'en allèrent chacun de son côté. Pour lui, craignant le roi Salomon, il courut embrasser les cornes de l'autel des holocaustes, disant : « Que le roi Salomon me jure aujourd'hui qu'il ne frappera point du glaive son serviteur. » Salomon répondit : « S'il agit comme un homme de bien, il ne tombera pas sur la terre un seul cheveu de sa tête ; mais si le mal est trouvé en lui, il mourra. » Adonias vint donc et adora Salomon comme son roi, lequel le renvoya dans sa maison (1).

(1) III Reg., I, 1-53.

Après cela, David assembla les états généraux du royaume. Il y convoqua les princes des tribus et les généraux des douze corps de troupes, qui, forts de vingt-quatre mille hommes chacun, se relevaient de mois en mois pour être à la disposition du roi ; en sorte qu'il y avait toujours sur pied, dans les diverses contrées d'Israël, une armée de deux cent quatre-vingt-huit mille hommes, dont la douzième partie était en activité de service, et qui tous, exercés aux travaux de la guerre, pouvaient, au premier signal, prendre les armes. David y fit venir encore les commandants de mille et de cent qui étaient ordinairement les chefs de famille, les intendants des domaines du roi et de ses fils, les officiers du palais, avec les plus puissants et les plus braves de l'armée. Le vieux roi se tenait debout, quand il leur adressa le discours suivant : « Ecoutez-moi, mes frères et mon peuple ! Je pensais dans mon cœur à bâtir une maison de repos pour l'arche de l'alliance de Jéhovah, le marchepied de notre Dieu, et j'ai tout préparé pour la construction ; mais Dieu m'a dit : Tu ne bâtiras pas une maison à mon nom, parce que tu es un homme de guerre et que tu as versé le sang. Cependant Jéhovah, Dieu d'Israël, m'a choisi dans toute la maison de mon père, pour me faire roi sur Israël à jamais ; car c'est Juda qu'il a choisi pour prince, et, dans la maison de Juda la maison de mon père, et, entre tous les enfants de la maison de mon père, c'est moi qu'il lui a plu de faire régner sur tout Israël. Et entre tous mes enfants (car Jéhovah m'en a donné beaucoup), il a choisi mon fils Salomon pour le faire asseoir sur le trône de la royauté de Jéhovah sur Israël. Et il m'a dit : Ce sera Salomon, ton fils, qui me bâtira ma maison et mes parvis ; car je l'ai choisi pour mon fils, et je lui serai père. Et j'affermirai son règne à jamais, s'il persévère dans l'observance de mes préceptes et de mes jugements, comme il fait en ce jour. Je vous conjure donc maintenant, en présence de tout Israël, l'Eglise de Jéhovah, et devant notre Dieu qui nous entend, gardez et cherchez tous les commandements de Jéhovah, notre Dieu, afin que vous possédiez cette terre excellente, et que vous la laissiez en héritage à vos enfants après vous à jamais. Et toi, mon fils Salomon, sache le Dieu de ton père, et sers-le dans un cœur parfait et dans une âme de bonne volonté ; car Jéhovah sonde tous les cœurs, et il pénètre tous les secrets des pensées. Si tu le cherches, tu le trouveras ; mais si tu l'abandonnes, il te rejettera pour jamais. Puisque donc Jéhovah t'a choisi afin de lui bâtir une maison pour sanctuaire, arme-toi de force et mets-toi à l'œuvre (1).

Après quoi il lui donna les plans du temple, qu'il avait formés lui-même dans le plus grand détail, d'après l'inspiration divine, ainsi que la distribution des prêtres et des lévites pour le bon ordre du service divin (2). Il lui fit connaître aussi les grands amas d'or, d'argent, d'airain, de fer et de marbre qu'il avait rassemblés pour cet édifice. Ces richesses furent augmentées encore par les dons volontaires des Israélites, en pierres précieuses, en or, en argent, en airain et en fer. Et tous se réjouissaient en faisant ces offrandes, parce qu'ils les faisaient à Jéhovah de tout leur cœur. David surtout était transporté de joie. Il bénit l'Eternel devant toute cette multitude et dit : « Béni soyez-vous, ô Jéhovah, Dieu d'Israël, notre père ; béni soyez-vous de siècle en siècle ? A vous, ô Jéhovah, la grandeur, la puissance, la gloire, la victoire et la louange ! A vous tout ce qui est au ciel et sur la terre ! A vous la royauté, à vous qui êtes élevé sur tous les princes ! De vous viennent les richesses et la gloire ! C'est vous le souverain universel ! C'est en votre main qu'est la force et la puissance ! C'est votre main qui donne la grandeur et l'empire à qui elle veut ! Aussi, notre Dieu, nous vous rendons grâces, nous bénissons votre glorieux nom ; car, qui suis-je, moi ? et qui est mon peuple, pour pouvoir vous offrir toutes ces choses? Tout vient de vous, et nous ne vous avons présenté que ce que nous avons reçu de votre main. Nous sommes, en effet, des voyageurs et des hôtes devant vous, comme tous nos pères. Nos jours sur la terre sont tels qu'une ombre; il n'y a point de demeure. Jéhovah, notre Dieu, toute cette abondance que nous avons préparée pour bâtir une maison à votre saint nom, est de votre main; tout est à vous. Je sais, ô mon Dieu ! que vous sondez les cœurs et que vous aimez la droiture; c'est pourquoi je vous ai offert toutes ces choses dans la droiture de mon cœur et avec joie, et j'ai vu aussi votre peuple, rassemblé ici, vous offrir ses présents avec une grande allégresse. Jéhovah, Dieu de nos pères, Abraham, Isaac et Israël, conservez à jamais cette volonté dans le cœur de votre peuple, et affermissez-le dans cette disposition envers vous ! Et à mon fils Salomon, donnez un cœur parfait, afin qu'il garde vos commandements, vos témoignages et vos ordonnances, qu'il accomplisse tout, et qu'il bâtisse cette maison pour laquelle j'ai fait ces préparatifs. »

Et David dit à toute l'assemblée : « Bénissez Jéhovah, votre Dieu ! » Et toute l'assemblée bénit Jéhovah, le Dieu de leurs pères; et, se prosternant, ils adorèrent Jéhovah et ensuite le roi. Le lendemain ils offrirent en holocauste mille taureaux, mille béliers, mille agneaux avec des libations et d'autres victimes en abondance pour tout Israël. Ils mangèrent et burent ce jour-là devant l'Eternel avec de grandes réjouissances, et ils proclamèrent roi de nouveau Salomon, fils de David; ils le consacrèrent à Jéhovah pour être prince, et Sadoc pour être pontife. Ainsi fut mis Salomon sur le trône de Jéhovah, à la place de

(1) I *Paralip.*, xxviii. 1-10. — (2) *Ibid.*, 28 et 29.

David, son père; et il fut agréable à tous, et tout Israël lui obéit (1).

David, sentant que sa fin était proche, dit à son fils Salomon : « J'entre dans la voie de toute la terre ; aie courage et sois un homme! » Il lui recommanda une dernière fois, avec beaucoup d'instances, de marcher dans les voies de l'Eternel et d'observer ses commandements; il lui rappela les divines promesses en vertu desquelles ses descendants se maintiendraient sur le trône, s'ils marchaient devant l'Eternel dans la vérité, de tout leur cœur et de toute leur âme. Il lui recommanda en même temps de ne pas laisser impuni Joab, qui avait tué en trahison Abner et Amasa, non plus que Séméi; de récompenser, au contraire, les fils de Berzellaï de l'attachement qu'ils lui témoignèrent, eux et leur père, lorsqu'il fuyait devant Absalom.

David s'endormit donc avec ses pères, et fut enseveli dans la cité de David ou dans la forteresse de Sion. Il avait régné sept ans à Hébron et trente-trois à Jérusalem. Il était âgé de soixante-dix ans quand il mourut. Il en avait trente lorsqu'il commença de régner, et il en régna quarante (2).

Nul monarque n'a laissé dans le cœur de son peuple un pareil souvenir. Après trente siècles, les restes d'Israël attachent encore au nom de David, l'idée de bonheur et de gloire nationale. Quel homme, en effet, plus digne d'inspirer l'admiration et la reconnaissance? Jeune encore et paissant les brebis de son père, tantôt ses doigts accordaient la cithare, sa voix chantait l'Eternel; tantôt il luttait contre les ours et les lions, et les étouffait entre ses bras ; tels étaient les jeux de son enfance. Rappelé du troupeau paternel pour recevoir du prophète l'onction royale, bientôt il terrasse le fier géant et relève le courage et l'honneur de sa nation. En butte à des persécutions et à des épreuves sans nombre, il s'y conduit avec tant de sagesse et de magnanimité, qu'il conserve jusqu'à leur mort l'estime de Saül et l'amitié de Jonathas. Placé sur le trône par le choix formel du Roi suprême, par l'ordre visible de sa providence, et par l'assentiment unanime de tout Israël, il étend ses conquêtes du fleuve de l'Egypte jusqu'aux rives de l'Euphrate : toute la Syrie lui paye tribut; Tyr et Sidon lui amènent les cèdres du Liban (3); les rois de Tyr et d'Egypte sont ses amis; de ses ports sur la mer Rouge, ses flottes vont trafiquer avec l'Arabie, la Perse, l'Inde et l'Afrique.

Modèle des héros, il est entouré d'une foule de braves. Modèle des rois, il ne se regarde que comme le ministre de Dieu. « A vous, Seigneur, appartiennent la majesté et l'empire souverain. » Son trône était pour lui le trône de Dieu même. « C'est Dieu qui a choisi mon fils Salomon pour le placer dans le trône où règne Jéhovah sur Israël. » La loi de Dieu, voilà pour lui la règle du gouvernement. « Prends garde, dit-il à son fils avant de mourir, prends garde à observer la loi que l'Eternel a donnée à Moïse, afin que tu entendes tout ce que tu fais et de quel côté tu auras à tourner. » Il lui rappelle que de là dépend le sort de sa dynastie. Cette leçon, il l'adresse plus d'une fois dans les Psaumes aux dieux de la terre, aux rois et aux puissants.

« Dieu a pris sa séance dans l'assemblée des dieux, et assis au milieu d'eux, il les juge.

« Jusqu'à quand prononcerez-vous l'iniquité ? jusqu'à quand accueillerez-vous le visage des méchants?

« Jugez pour l'indigent et le pupille ; faites droit au faible et au pauvre. Arrachez le pauvre et l'indigent de la main du pécheur.

« Ils n'ont pas su, ils n'ont pas compris, ils marchent dans les ténèbres ; aussi tous les fondements de la terre seront ébranlés.

« Je l'ai dit : Vous êtes des dieux, vous êtes tous les fils du Très-Haut; mais vous mourrez comme le dernier des hommes, vous tomberez comme tant de princes.

« Levez-vous, ô Dieu! jugez la terre ; car toutes les nations seront votre héritage (4). »

Pour David, méditer cette loi nuit et jour, voilà ses délices. Ses chants en célèbrent les merveilles. Il la publie en présence des rois, et n'est point confondu. C'est elle qui l'a rendu plus sage que ses ennemis et supérieur en intelligence à tous ses maîtres ; c'est par elle qu'il l'emporte en prudence sur les vieillards les plus consommés.

Il tombe, mais c'est pour devenir à jamais le modèle des pénitents. Dès que le Seigneur lui représente son crime, il se reconnaît coupable, son cœur est brisé de douleur, il accepte avec une humble soumission tous les châtiments. Quoique son pardon lui soit assuré, il pleure les nuits entières, il arrose de larmes sa couche. Non content de s'humilier en secret, il compose des chants de pénitence, il confesse son péché à tous les siècles. Aujourd'hui encore il redit par la bouche de tous les chrétiens : « Ayez pitié de moi, ô Dieu ! selon votre grande miséricorde! » Aujourd'hui encore il s'écrie dans les transports de sa reconnaissance :

« Bénis l'Eternel, ô mon âme ! et que tout ce qui est en moi bénisse son saint nom! Bénis l'Eternel, ô mon âme, et n'oublie aucun de ses bienfaits! Il pardonne toutes tes iniquités, il guérit toutes tes langueurs ! Il rachète ta vie de la mort, il te couronne de miséricorde et d'amour ! Il rassasie de bonheur tes désirs, il renouvelle ta jeunesse comme celle de l'aigle !

« C'est Jéhovah qui fait les justices et qui fait droit à ceux qu'on opprime. Il a fait connaître ses voies à Moïse, et ses volontés aux enfants d'Israël. Jéhovah est plein de ten-

(1) I Paralip., XXIX, 1-23. — (2) III Reg., II, 1-11. — (3) I Paralip., XIV, 1-2; Eusèbe, *Præparat. evang.* — (4) Ps., LXXXI, 1-8.

dresse et de clémence; il est lent à punir et prodigue de miséricorde. Il ne querellera pas toujours, il ne s'irritera point éternellement. Il ne nous a pas traités selon nos offenses, il ne nous a pas rendu selon nos iniquités. Autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant sa miséricorde s'élève et s'affermit sur ceux qui le craignent. Autant le couchant est éloigné de l'aurore, autant il a éloigné de nous nos prévarications. Comme un père s'attendrit sur ses enfants, ainsi Jéhovah a pitié de ceux qui le craignent. Il connaît notre argile; il s'est rappelé que nous sommes poussière. Le jour de l'homme est comme l'herbe. Il s'épanouit comme la fleur des champs; un souffle a passé, ce n'est plus elle : le lieu qui la portait ne la reconnaît plus. Mais la miséricorde de Jéhovah repose d'éternité en éternité sur ceux qui le craignent; sa justice s'étend de génération en génération sur ceux qui gardent son alliance et qui se souviennent de ses commandements pour les observer.

« C'est dans les cieux que Jéhovah a placé son trône : son empire domine tout. Bénissez Jéhovah, vous ses anges, vous qui, revêtus de force, exécutez ses ordres, toujours prêts au son de sa voix! Bénissez Jéhovah, vous ses armées innombrables, vous ses ministres qui accomplissez ses volontés! Toutes ses œuvres, bénissez Jéhovah dans tous les lieux de sa domination! Bénis, ô mon âme, bénis Jéhovah (1)! »

Dieu, sa loi, son culte, voilà ce que David respire, et dans le calme de la vie pastorale, et dans l'agitation de sa vie fugitive, et dans le péril des combats, et dans les splendeurs du trône. Il ne peut souffrir d'habiter un palais tandis que l'arche du Dieu d'Israël séjourne sous une tente. Il fait serment, il fait vœu de n'entrer pas dans l'intérieur de sa maison, de ne monter pas sur la couche de son repos, de n'accorder pas le sommeil à ses yeux ni l'assoupissement à ses paupières, jusqu'à ce qu'il ait trouvé un emplacement à Jéhovah, une demeure au Dieu de Jacob (2). Telle doit être cette maison, qu'avec la renommée de sa magnificence elle répande dans toutes les régions de la terre le nom et la gloire de Jéhovah. Toutes les nations contribuent à élever ce temple magnifique; Israël et son roi, par des dons volontaires; les peuples voisins, par les richesses que leur enlèvent la conquête et les tributs qu'elle leur impose : Tyr, Sidon, l'Égypte, alliés de David et de son fils, leur enverront, avec des matériaux précieux, des architectes et des ouvriers habiles; plus de cent cinquante mille prosélytes, rassemblés de toutes les parties du monde, tailleront dans les montagnes et porteront sur place les pierres que les ouvriers d'Israël et de Tyr feront entrer dans l'édifice.

A la magnificence du temple répondra la pompe du culte. Sous l'autorité suprême du grand-prêtre, vingt-quatre familles sacerdotales se relèveront dans le service du sanctuaire et l'oblation des sacrifices. Elles auront, pour les aider dans leurs fonctions, vingt-quatre mille lévites. Quatre mille chantres et musiciens, divisés en vingt-quatre classes, sous la conduite de deux cent quatre-vingt-huit directeurs, se succéderont de semaine en semaine pour chanter les louanges de l'Éternel. Leurs chefs seront Asaph, Héman et Idithun.

Nul peuple n'aura des hymnes comparables. La Grèce nous vantera plus tard ses poëtes et leurs harmonieuses fictions; mais plusieurs siècles avant le plus ancien d'entre eux, David succédant à Moïse et à Débora, chantait sur un ton où n'atteignit jamais la muse profane, tout ce qu'il y a de vrai, tout ce qu'il y a de grand, tout ce qu'il y a de sublime, tout ce qu'il y a d'aimable : il chantait CELUI QUI EST, la magnificence de ses œuvres, les merveilles de sa providence, les richesses de sa miséricorde, les douceurs de sa loi; il chantait l'homme, sa bassesse et sa grandeur, sa misère et sa gloire, sa chute et sa restauration, sa vie d'un jour et ses espérances éternelles; il chantait le Médiateur entre Dieu et l'homme, sa Passion et sa mort, sa résurrection et son triomphe, son empire au milieu des nations, l'Église dont nous écrivons l'histoire.

Dieu lui-même l'inspire, son cœur surabonde, sa parole jaillit : ce ne sont pas des étincelles, ce ne sont pas quelques éclairs; c'est le soleil dans sa splendeur, qui s'élance des extrémités de l'aurore, traverse les cieux et répand sur tous les pays et sur tous les âges des torrents de lumière, de chaleur et de vie.

Quoi de comparable, pour la grâce, la magnificence et la rapidité du style, à cette ode du poëte-roi sur la création?

« Bénis Jéhovah, ô mon âme! Jéhovah, mon Dieu, que vous êtes grand dans votre magnificence! Vous vous êtes revêtu de gloire et de beauté, vous vous êtes enveloppé de la lumière comme d'un manteau. Vous étendez les cieux comme un pavillon, vous en couvrez d'eau les hauteurs. Les nuées sont votre char, vous marchez sur les ailes du vent. Vos messagers sont des souffles rapides, vos ministres des flammes de feu. Vous avez affermi la terre sur ses fondements, les siècles ne l'ébranleront pas. L'abîme l'enveloppait comme un vêtement, les eaux couvraient les montagnes : à votre menace elles ont fui; au bruit de votre tonnerre, elles se sont précipitées de frayeur. Aussitôt les montagnes s'élèvent, les vallées descendent aux lieux que vous leur avez marqués. Vous avez posé la borne; elles ne la passeront pas, elles ne reviendront plus inonder la terre.

« Vous envoyez les fontaines dans les vallons, elles couleront à travers les collines; toutes les bêtes des champs en boiront, les

(1) Ps., CII, 1-22. — (2) Ps., CXXXI, 1-8.

onagres même y étancheront leur soif. Sur leurs bords habitent les oiseaux du ciel, ils feront entendre leur voix du milieu des feuillages. De vos hauteurs vous arrosez les montagnes ; du fruit de vos œuvres vous rassasiez la terre. Vous faites germer le gazon pour les troupeaux, les moissons pour l'homme. C'est de la terre que vous lui faites sortir sa nourriture, le vin qui charme son cœur, l'huile de parfum qui embellit son visage, et le pain qui soutient ses forces. C'est vous qui arrosez les arbres de Jéhovah, les cèdres du Liban qu'il a plantés. Là sont les nids des oiseaux, là les sapins offrent un asile aux cigognes ; les sommets des montagnes sont la route des chamois; les trous tortueux des roches, le refuge des animaux timides.

« Il a fait la lune pour marquer les temps ; le soleil connaît l'heure de son coucher. Vous amenez les ténèbres, et voilà la nuit ; alors les bêtes de la forêt se glissent dans l'ombre; les lionceaux rugissent après leur proie et cherchent leur pâture de par Dieu. Le soleil se lève ; ils se retirent et s'enfoncent dans leurs tanières : l'homme sort pour son travail et pour son labeur jusqu'au soir.

« Combien immenses sont vos œuvres, ô Jéhovah ! vous avez tout fait dans la sagesse : la terre est remplie de vos biens. Voilà la grande mer qui étend ses longs bras : là se meuvent des animaux sans nombre, grands et petits; là se promènent les vaisseaux, là ce léviathan que vous avez formé pour se jouer dans l'abîme. Toutes les créatures attendent de vous leur nourriture au jour marqué. Vous leur donnez, elles recueillent; vous ouvrez la main, elles sont rassasiées de bien. Vous cachez votre visage, elles se troublent ; vous retirez leur souffle, elles expirent et rentrent en leur poussière. Vous envoyez votre souffle, les voilà créées ; voilà que vous avez renouvelé la face de la terre.

« Que la gloire de Jéhovah subsiste à jamais ! que Jéhovah se réjouisse dans ses œuvres ! il regarde la terre, elle tremble ; il touche les montagnes, elles fument.

« Je chanterai Jéhovah durant ma vie, je célébrerai mon Dieu tant que je serai. Que mon chant lui agrée ! moi, je me réjouirai en Jéhovah. Que les pécheurs disparaissent de la terre, qu'il n'y ait plus d'impies! O mon âme bénis Jéhovah (1) ! »

Avec la providence générale du Très-Haut sur toutes les créatures, David célébrait sa providence particulière sur les enfants d'Abraham. Leur histoire entière se retrouve dans ses cantiques. Mais ce qu'il chantait par-dessus tout, c'était le Désiré des nations, le Sauveur du monde, les combats et les triomphes de son Eglise. Ecoutons-le nous racontant la génération ineffable du Messie, son sacerdoce éternel, sa future domination sur la terre, dans un psaume que le Christ s'est appliqué lui-même :

« Jéhovah a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied. Jéhovah va faire sortir de Sion le sceptre de votre autorité. Etablissez votre empire au milieu de vos ennemis. La principauté est avec vous ; elle éclatera au jour de votre force, dans la splendeur des saints ; je vous ai engendré de mon sein avant l'aurore. Jéhovah l'a juré et il ne s'en repentira point. Vous êtes le Prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech. Adonaï est à votre droite : il écrasera les rois au jour de sa colère; il jugera les nations, il multipliera les cadavres ; il brisera la tête d'un grand nombre sur la terre. Il boira en passant l'eau du torrent : c'est pourquoi il lèvera la tête (2). »

Mais quelles sont ces eaux, quelles sont ces tribulations dont doit être abreuvé le Seigneur qui est engendré du sein de Jéhovah devant l'aurore, le Prêtre éternel, le futur dominateur des nations? Lui-même nous le dit d'abord par la bouche de David, pour le redire mille ans après, en personne, du haut de la croix.

« Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ! Les péchés, devenus miens, éloignent ma délivrance. Je crie vers vous durant le jour, et vous ne m'écoutez point. Vous habitez la sainteté, vous la louange d'Israël. Nos pères ont espéré en vous ; ils ont espéré en vous, et vous les avez délivrés ; ils vous ont imploré, et ils ont été sauvés ; ils se sont confiés en vous, et ils n'ont pas été confondus. Mais moi, je suis un ver de terre et non pas un homme ; l'opprobre des hommes et le rebut du peuple. Tous ceux qui me voient m'insultent; le mépris sur les lèvres, ils ont secoué la tête en disant : Il a mis son espoir en Dieu, que Dieu le délivre, que Dieu le sauve, puisqu'il se plaît en lui ! Cependant c'est vous qui m'avez tiré du sein de ma mère ; vous étiez mon espérance lorsque j'étais encore à la mamelle. Du sein de ma mère j'ai été jeté entre vos bras; vous étiez mon Dieu, lorsque je suis sorti de ses entrailles. Ne vous éloignez pas de moi, mon Dieu, parce que la tribulation me presse, et personne n'est là pour me secourir. Une multitude de taureaux m'ont environné, les taureaux puissants m'ont assailli. Ils fondent sur moi la gueule béante, comme le lion qui déchire et rugit. Je me suis écoulé comme l'eau, tous mes os ont été ébranlés ; mon cœur est devenu au dedans de moi comme la cire qui se fond. Ma force s'est desséchée comme un têt, ma langue s'est attachée à mon palais, et vous m'avez conduit à la poussière de la mort. Une foule de chiens m'a environné, le conseil des méchants m'a assiégé. Ils ont percé mes mains et mes pieds; ils ont compté tous mes os ; ils m'ont regardé, ils m'ont considéré attentivement. Ils se sont partagé mes vêtements, ils ont tiré ma robe au sort. Mais vous, ô Jéhovah ! ne vous éloignez point ; vous

(1) Ps., CIII, 1-37. — (2) Ps., CIX, 1-7 ; Matth., XXII, 45 ; Hebr., X, 12.

qui êtes ma force, hâtez-vous de me secourir. Arrachez mon âme au glaive et mon unique à la rage du chien. Sauvez-moi de la gueule du lion, défendez ma faiblesse contre les cornes du rhinocéros.

« Je raconterai votre nom à mes frères; je publierai vos louanges au milieu de l'Église. Louez Jéhovah, vous qui le craignez; glorifiez-le, race de Jacob; craignez-le, vous tous qui êtes la race d'Israël. Parce qu'il n'a pas dédaigné, il n'a pas rejeté la prière du pauvre, il n'a pas détourné de moi son visage, il m'a exaucé quand j'ai crié vers lui. O Dieu ! vous êtes ma louange dans l'Église universelle. J'offrirai mes vœux en présence de ceux qui le craignent. Les pauvres mangeront et seront rassasiés. Vous qui cherchez Jéhovah, vous célébrerez ses louanges, et votre âme vivra éternellement. Toutes les extrémités de la terre se ressouviendront de Jéhovah et se tourneront vers lui, car à Jéhovah est l'empire ; il dominera sur tous les peuples. Enfin, tous les grands de la terre mangeront et adoreront ; tout ce qui descend dans la poussière s'inclinera devant lui, même celui dont l'âme ne vit point. Les générations à venir le serviront, elles seront consacrées à Jéhovah. Ils viendront, ceux qui annonceront la justice au peuple à naître, au peuple que le Seigneur a formé (1). »

Dans cet évangile prophétique que le Sauveur redira sur sa croix, nous voyons d'avance les circonstances les plus inattendues de sa Passion : ses pieds et ses mains percés, ses vêtements partagés, sa robe tirée au sort, enfin jusqu'aux expressions de ceux qui lui insultent ; après cela, la grande assemblée, la grande Église où Dieu est loué sans cesse, les peuples les plus lointains qui se ressouviennent de l'Éternel, les puissants de la terre qui retournent à lui après les peuples. Cette conversion ne s'opérera point sans combat. David nous en instruit dans un cantique dont les apôtres eux-mêmes feront l'application.

« Pourquoi les nations ont-elles frémi ? pourquoi les peuples ont-ils médité de vains complots ? Les rois de la terre se sont levés, les princes se sont ligués contre Jéhovah et contre son Christ. Brisons leurs liens, ont-ils dit, rejetons leur joug loin de nous. Celui qui habite dans les cieux rira, Adonaï se moquera d'eux. Un jour il leur parlera dans sa colère, il les confondra dans sa fureur.

« Mais moi, j'ai été constitué roi par lui dans Sion, sa montagne sainte. Moi, j'en publierai le décret. Jéhovah m'a dit : Tu es mon fils, je t'ai engendré aujourd'hui. Demande-moi et je te donnerai les nations pour héritage, et pour domaine les confins de la terre.

« Tu les gouverneras avec un sceptre de fer, tu les briseras comme un vase d'argile.

« Maintenant donc, ô rois ! comprenez ; instruisez-vous, vous qui jugez la terre. Servez Jéhovah avec crainte, et réjouissez-vous en lui avec tremblement. Baisez, adorez le fils, de peur qu'il ne s'irrite et que vous ne périssiez hors de la voie ; car sa colère s'allumera soudain. Heureux tous ceux qui mettent en lui leur confiance (2) ! »

Dans ces paroles, on entend les frémissements des nations païennes, les vains complots des peuples de Juda et d'Israël ; on voit les Caïphe, les Pilate, les Hérode, les Néron, divisés sur tout le reste, se liguer ensemble contre Dieu ; on voit le Christ publiant dans Sion qu'il est roi, non de par ce monde, mais de par Jéhovah, son Père, qui l'engendre dans un éternel aujourd'hui ; on voit son empire, son Église s'étendre jusqu'aux extrémités de la terre ; on voit Rome païenne, avec ses empereurs et son sénat idolâtre, brisée à la fin comme un vase d'argile ; on voit les rois et les prince, élevés sur ses débris, comprenant à peine de si terribles instructions.

Ces psaumes ne sont pas les seuls où David parle du Messie. Il en est encore plusieurs que les apôtres, et avec eux la synagogue, lui ont appliqués. Dans l'un, le Messie lui-même dit à son Père : « Vous n'avez point voulu de sacrifice ni d'oblation, mais vous m'avez formé un corps ; vous n'avez demandé ni holocauste ni sacrifice pour le péché. Alors j'ai dit : Voici que je viens : à la tête du livre il est écrit de moi, que je ferai votre volonté ; mon Dieu, je le veux, et votre loi est au milieu de mes entrailles. J'ai annoncé la justice dans la grande Église ; je n'ai pas fermé la bouche, vous le savez, ô Jéhovah ! Je n'ai pas célé votre justice au milieu de mon cœur. J'ai dit votre vérité et votre salut ; je n'ai point caché votre miséricorde et votre véracité dans la grande Église (3). » Dans le psaume LXIV, David s'adresse au Messie : « Votre trône, ô Dieu, subsiste éternellement, et au delà ; le sceptre de l'équité est le sceptre de votre empire. Vous avez aimé la justice et haï l'iniquité ; c'est pour cela, ô Dieu ! que votre Dieu vous a oint d'une huile d'allégresse, au-dessus de tous ceux qui doivent y participer (4). »

Celui de qui David chante ainsi les humiliations et la gloire, est donc à la fois son Fils et son Dieu. Quels sentiments ineffables de foi, d'espérance, d'amour, d'admiration, de tristesse, de joie, devaient tour à tour inonder son cœur ! Mais maintenant qu'il voit ce Fils, ce Dieu, régnant dans toutes les splendeurs éternelles ; mais maintenant qu'il contemple dans ce Fils, dans ce Dieu toutes les merveilles du passé, du présent et de l'avenir, quelle ne doit pas être l'ivresse de son bonheur ! Dans quelle langue, non plus de l'homme, non plus de l'ange, mais de Dieu même, ne doit-il pas chanter ce qui est au-dessus de toute langue

(1) Ps., XXI, 1-32; Matth., XXVII, 46; Marc, XV, 34. — (2) Ps., II, 1-13; Act., IV, 24-28. — (3) Ps., XXXIX, 7-11; Hebr., X, 5. — (4) Ps., XLIV, 7-8; Hebr., I, 8.

créée ! Le disciple bien-aimé du Seigneur a vu les vingt-quatre vieillards qui entourent son trône, ayant chacun leur cithare ; il a vu ceux qui ont vaincu le monde, ayant tous une cithare de Dieu (1) ; que sera-ce donc de David? lui dont la cithare et les cantiques préludent sur la terre aux éternelles harmonies du Ciel !

NOTE RELATIVE A LA PAGE 37.

Dieu fait dire à David par le prophète Nathan que ce ne sera pas lui qui bâtira le temple, comme il en avait le dessein. « Jéhovah te promet, continue le prophète, qu'il réserve à ta famille de hautes destinées. Quand tes jours seront accomplis, et que tu reposeras avec tes pères, je susciterai ton fils qui viendra après toi, qui sortira de toi, et j'affermirai son règne. Ce sera lui qui bâtira un temple *à mon nom*, et j'affermirai le trône de son règne jusqu'à l'éternité; je lui serai *Père*, et il me sera *Fils*. Dans son état de péché, je le châtierai avec la verge des mortels, et par les plaies des fils d'Adam. Mais mon affection ne le quittera jamais, comme je l'ai retirée à Saül que j'ai rejeté pour te mettre à sa place. Ta maison et ton règne seront établis devant ta face jusqu'à l'éternité; ton trône sera affermi jusqu'à l'éternité. »

« Nathan parla donc à David, dit le texte, selon toutes ces paroles, et selon *cette vision*.

Il n'est pas possible que celui qui lit avec bonne foi les paroles de cette prophétie, ne voie tout d'abord qu'elle regarde le *Salomon spirituel* fondant l'*Église spirituelle*, Eglise qui durera autant que les siècles, plutôt que le *Salomon typique* construisant le temple de Jérusalem, temple périssable et à jamais ruiné. Ce dernier, qui a commencé à régner du vivant de son père, ne peut pas être, dans l'exacte application, celui que Dieu a promis à David de lui susciter *après qu'il aura accompli ses jours*, et *quand il reposera déjà avec ses pères*; il ne peut pas être celui dont *le règne doit être affermi et durer jusqu'à l'éternité*. Mais c'est notre Messie, à qui Dieu dit ce qu'il ne dirait pas au plus parfait des êtres créés : *Tu es mon Fils*. Dieu lui est véritablement *Père*, et il lui est véritablement *Fils*. Le temple qu'il devait élever au *nom de Jéhovah*. Trinité trois fois sainte, c'est son corps adorable; temple vraiment et seul digne de la Divinité, temple qu'il a promis de rétablir le troisième jour après sa destruction : ce qu'il exécuta par sa glorieuse résurrection d'entre les morts. Mais pour être Dieu il n'en est pas moins homme : et dans cette dernière qualité, quoique impeccable dans sa nature, il s'est mis *en état de péché*, en se chargeant volontairement de toutes nos iniquités.

« A la vérité, il a pris sur lui nos infirmités, et il s'est chargé de nos douleurs. Et nous l'avons considéré comme frappé de Dieu et affligé de justes peines. Cependant, s'il a été défiguré, c'est à cause de nos iniquités; s'il a été meurtri, c'est à cause de nos péchés. Le châtiment qui devait nous valoir la paix est tombé sur lui ; et dans sa plaie nous avons trouvé notre guérison. Nous étions égarés comme des brebis; chacun de nous errait dans sa propre voie; et Jéhovah l'a accablé du péché de nous tous (*a*). »

« Le Père céleste, dit saint Paul, l'a fait *péché*, sans qu'il ait jamais connu le péché, afin que par lui nous fussions justifiés devant Dieu (*b*). C'est-à-dire, selon l'explication de saint Augustin, Dieu a fait Jésus-Christ notre victime propitiatoire, appelée en hébreu *péché*. Le même apôtre dit ailleurs : « Afin de nous racheter de la malédiction de la loi, le Christ est devenu pour nous *malédiction*. Christus nos redemit de maledicto legis, factus pro nobis maledictum (*c*). »

« Les Juifs, dit le grand docteur que nous citons souvent, les Juifs sont tellement persuadés que le Fils promis à David, en cet endroit de l'Ecriture, n'est pas Salomon, qu'ils attendent son avènement encore dans ce moment. Frappés d'un aveuglement inexcusable, ils ne reconnaissent pas Jésus-Christ dans cette promesse (*d*) ! »

Les passages que nous allons rapporter confirment l'assertion du saint évêque d'Hippone. Mais quel grand miracle, que l'aveuglement des rabbins! Comment se fait-il que ceux qui désignent si bien notre divin Messie ne le reconnaissent pas? Ils lui rendent témoignage, et ils le couvrent de blasphèmes! O mon Dieu, jusques à quand votre bras vengeur s'appesantira-t-il sur les restes malheureux d'Israël? Souvenez-vous que mes frères sont la postérité d'Abraham, votre serviteur, les enfants de Jacob, votre élu, et hâtez le moment qui doit déchirer le funeste voile qui couvre leurs yeux. Qu'ils voient, qu'ils admirent enfin la gloire et la majesté de votre soleil divin, ce soleil qui vient de l'extrémité du ciel, radieux comme un époux sortant de la chambre nuptiale, et parcourt sa carrière comme un héros, jusqu'aux extrémités; et personne n'est caché à l'ardeur de sa charité.

I. Rabbi Isaac Abarbanel dit sur ce passage : « Il y en a qui appliquent cette *vision* aux jours du Messie qui sera de la postérité de David. Et c'est lui qui bâtira le temple de Dieu, et qui aura cette royauté stable qu'il ne perdra jamais. C'est pourquoi le texte dit : *Nathan le prophète parla donc à David selon toute cette vision*. Car c'était une vision grande, et David aussi dit au Seigneur, dans ses actions de grâces : *Et tu as fait aussi des promesses à la maison de ton serviteur pour les temps éloignés*. Allusion au Messie fils de David. »

II. Rabbi Moïse Alscheh : « Au vrai, il est connu qu'on ne peut appeler *temple de la demeure du Seigneur*, que celui qui sera établi, qui subsistera éternellement, tel que le troisième temple (celui du Messie) que nous espérons voir bientôt et de nos jours. Et pour cette raison, ce dernier ne sera pas un édifice de pierres, mais il sera *façonné* au ciel par Jéhovah même. Car c'est une tradition entre les mains de nos docteurs d'heureuse mémoire, que le troisième temple descendra *spirituel* des cieux. Ceci s'explique parmi nous par l'échelle posée *à terre*, figure du troisième temple, que Jacob a vue en songe. Cette échelle désigne le troisième temple; voilà pourquoi le texte ne dit pas qu'elle était posée *sur la terre*, mais *à terre*, pour exprimer son mouvement vers la terre. En effet, cette *échelle dressée qui unit l'en-haut avec l'en-bas*, descendra du ciel *jusqu'à terre*. Car l'édifice digne de la demeure éternelle de Dieu, n'est pas celui qu'on bâtirait maintenant, mais celui qui est *spirituel*. Dieu le fera descendre du ciel et le *revêtira ici*. Tel est le sens de cette parole du Seigneur : *Et je disposerai un lieu pour mon peuple Israël*. C'est-à-dire, ce qui maintenant n'est pas un *lieu* (ne tombe pas sous le sens), car il est tout spirituel dans les cieux et n'a rien de matériel, j'en ferai un *lieu* sur la terre, en faveur des Israélites, mon peuple. Je le *revêtirai* de manière qu'il soit à leur portée, puisqu'ils sont matériels eux-mêmes. »

(1) Apoc., v, 8; xv, 2.

(*a*) Isai., LIII, 47. — (*b*) II Cor., v, 2. — (*c*) Gal., III, 13. — (*d*) *De Civit.*, l. XVII c. VIII.

S'il était possible qu'il pût rester encore quelque doute sur le véritable fils de David qui devait construire un temple au Seigneur, Zacharie achèverait de le dissiper. Voici ce que ce prophète annonça à Jésus, fils de Josédech, après le retour des Hébreux de la captivité de Babylone, c'est-à-dire plus de huit cents ans après la naissance de Salomon.

« *Voici un homme qui a nom Germe.* Il germera *de lui-même*, et il bâtira le palais de Jéhovah. C'est lui-même qui bâtira le palais de Jéhovah, et lui-même sera rempli de majesté. Et il sera assis sur son trône, et il gouvernera. Et il sera *pontife* sur son trône ; et un conseil de concorde sera entre les deux dignités. »

Quel est *cet homme*, nous le demandons, qui devait bâtir *le palais de Jéhovah*, et dans la personne duquel nous devions voir sur le trône la majesté royale et la sainteté du sacerdoce réunies ; la paraphrase Chaldaïque l'appelle *Messie*, et une ancienne tradition consignée dans la *Médrasch-Rabléa* nous dit expressément que « cette prophétie a trait au *Roi-Messie*, appelé aussi *Germe*. »

Nous avons vu plus haut que la promesse d'un *trône éternel* est faite non pas à *l'homme* qui, sur la fin de ses jours, fut précipité par ses dérèglements dans les pratiques abominables du paganisme, triste exemple de la fragilité humaine, mais à *l'homme* qui est *Dieu oint par son Dieu* (*a*).

Longtemps après la mort de Salomon, Isaïe et Jérémie viennent annoncer comme *devant* occuper éternellement ce trône, *dans un temps à venir*, le Fils de David dans lequel les rabbins reconnaissent le *Messie*.

Et dans quels termes l'envoyé céleste annonce-t-il à l'illustre Vierge royale l'incarnation de son Dieu qui l'a trouvée seule digne d'être sa mère dans le temps ? « Il sera grand, et sera appelé le Fils du Très-Haut. Le Seigneur lui donnera le *trône de David, son père. Il régnera éternellement* sur la maison de Jacob, et *son règne n'aura point de fin.* »

Non-seulement Salomon n'a pas été assis sur un *trône éternel*, il ne finit pas même ses jours dans la pourpre royale. Les Juifs, du moins, admettent ce fait en s'en rapportant à l'autorité du Talmud.

« Mais, dira-t-on peut-être, nous lisons au premier livre des Paralipomènes (*b*), que David a déclaré à l'assemblée des chefs d'Israel que son fils Salomon était l'objet de la prophétie que Nathan lui avait fait connaître de la part de Dieu. » Que prouvera-t-on par là ? qu'une partie regardait en même temps Salomon. Pour n'en pas convenir, il faudrait nier que Salomon eût succédé à David, et qu'il eût bâti le temple de Jérusalem. L'essentiel est de remarquer que Salomon, en qui la prophétie entière n'a pas été accomplie, ainsi que nous l'avons vu, n'était que le type, et le type bien faible, de celui qui en était le véritable objet, en qui elle s'est vérifiée jusqu'au moindre iota.

Dans l'assemblée des chefs du peuple, David, pour justifier la préférence qu'il accordait à Salomon sur ses frères aînés, devait faire valoir en sa faveur l'avantage qu'il avait d'être l'objet de cette prophétie. Objet de cette prophétie, oui ; mais non pas objet unique, pas même objet principal, puisque le Talmud prononce que tous les prophètes *sans exception* n'ont prophétisé que pour les jours du *Messie*.

« Nous voyons, dit saint Augustin, nous voyons dans Salomon, qui a bâti le temple, quelque figure de ce qui devait arriver plus tard. Il offrait l'ombre, mais non l'image du Christ Notre Seigneur. De là vient qu'on trouve ce rapport entre quelques détails de son histoire et les prédictions qui regardent le Messie (*c*). »

Si le passage que nous venons de transcrire ne renfermait que l'opinion d'un Père de l'Église, nous ne l'aurions pas cité ; mais on peut le regarder comme le sommaire d'une dissertation très longue écrite par un rabbin d'une grande autorité, R. Isaac Arama, dont nous allons offrir quelques extraits.

« Et voici qu'en définitive le prophète déclare à David le véritable but de cette annonce, et le profond mystère caché sous ces paroles couvertes et prudentes, savoir, ce qu'il lui a révélé en lui disant : *Quand tes jours seront accomplis, et que tu reposeras avec tes pères, je susciterai ton fils qui viendra après toi*, etc. Il lui donne à entendre que sa principale intention se dirige vers le Messie qui sortira de la maison de David dans la suite des temps... Car le rejeton et le *surgeon* de David qu'annoncent les prophètes, c'est celui au sujet duquel Dieu dit : *Je lui serai Père, et il me sera Fils... Dans un état de péché je le châtierai avec la verge des mortels*, etc. ; *mais je ne lui retirerai pas mon affection*, etc. Car les péchés et les transgressions seront pardonnés en ces jours-là, par suite du châtiment et de la punition.

« Ainsi le prophète a annoncé des choses étonnantes pour des temps fort éloignés, soit qu'il l'ait su, ou qu'il ait ignoré lui-même le sens mystérieux de ses propres paroles. Mais David les a comprises, éclairé par l'Esprit-Saint ; et il en a rendu grâces au Seigneur. Car il est écrit : *Que suis-je, ô Jéhovah-Dieu, et qu'est ma maison pour que tu m'aies amené jusque-là ? Et ceci était trop peu à tes yeux, ô Jéhovah-Dieu, et tu as fait des promesses à la maison de ton serviteur pour l'avenir éloigné.* Et prends garde que David a rendu des actions de grâces pour le passé et encore plus pour un avenir fort éloigné. Et David s'est expliqué encore plus clairement devant l'assemblée d'Israël. Il dit : ..... *Et Salomon, un de mes fils, que Dieu a choisi, est trop jeune et trop délicat pour le grand œuvre* (*d*). »

« Et, bien qu'il soit certain que toutes ces prédictions étaient encore bien éloignées de leur accomplissement, Salomon voyant la prospérité de son règne et l'affection que Dieu lui montrait, se les est tellement attribuées, qu'il croyait que cette œuvre n'était imposée qu'à lui. Il s'en est expliqué clairement à Hiram, roi de Tyr. Le jour de l'inauguration du temple, il s'est exprimé dans le même sens ; car il dit : *Béni soit Jéhovah, Dieu d'Israël, qui a accompli ce qu'il a promis de sa bouche à David, mon père* (*e*). Mais Dieu n'a cessé de lui faire entendre que ce n'était pas là la maison qu'il ne devait jamais détruire en vertu de l'alliance qu'il avait conclue et du serment qu'il avait fait. Et le jour même de la consécration du temple, Dieu dit à Salomon : *Si vous vous détournez de moi, je rejetterai loin de moi ce temple que j'ai consacré à mon nom* (*f*). Et à la vérité, ce jour de solennité et de réjouissance n'était pas un jour propre à prédire des malheurs. Mais Dieu voulait lui faire entrevoir une chose heureuse, savoir, que ce temple sera un jour remplacé par le temple éternel et impérissable.

« Il résulte de tout ce qui a été dit que nous trouvons dans les Ecritures saintes *trois* demeures de la Divinité ; et que la troisième est celle qui sera construite par le Seigneur lui-même. Cette dernière est, ainsi que nous l'avons prouvé, l'objet de tout le livre d'Ezéchiel, et de toutes les prédictions des prophètes.

« Et Aggée a également prophétisé cette maison, en disant : *Encore un peu de temps, et j'ébranlerai le ciel et la terre... et je remplirai de gloire cette maison... La gloire de cette dernière maison sera plus grande*, etc. Car, comment peut-il venir à l'idée que le prophète s'énonce d'une manière aussi pompeuse en parlant des réparations et des raccommodements qui se faisaient alors au temple, sous la honte de la faim, et non pas avec une main puissante. « Nous étions sous la puissance des rois des nations, et il nous fallait mendier leur permission. Plusieurs se moquaient de nous en disant : *Que font ces* pauves Juifs ? *S'il survient un renard, il fera tomber leur muraille de pierre.* » Et ce qu'il y a de plus fort, c'est que dans la maison qui se construisait alors, il manquait les cinq choses principales d'un temple : l'arche, les *Urim*, le feu céleste, la présence réelle de la Divinité, l'Esprit-Saint. Où était donc sa *gloire* ? Mais il est certain que l'intention d'Aggée a été au contraire, de dépriser l'ouvrage et la construction dont on était occupé alors, et de signifier que cette maison était peu de chose à ses yeux ; car dans la suite des temps *Dieu ébranlera les cieux et la terre*, etc. (*g*). »

(*a*) Ps. xlv, 8. — (*b*) I Paralip., xxviii, 5. — (*c*) *De Civit.*, l. XVII, c. viii. — (*d*) I Paralip., xxix, 1. — (*e*) I Reg., viii, 15. — (*f*) Ibid., ix, 7. — (*g*) Drach, *Harmonie entre l'Église et la Synagogue*, t. II, p. 401 à 474.

DISSERTATION SUR LE LIVRE DOUZIÈME

RECHERCHES HISTORIQUES SUR L'ESPRIT MILITAIRE ET L'ÉDUCATION NATIONALE DES HÉBREUX (1).

L'art militaire eut son berceau chez les Hébreux, c'est-à-dire chez le peuple de Dieu (2).

Abraham, le premier ancêtre des Juifs, avait déjà trois cent dix-huit serviteurs *exercés aux armes*, et l'Ecriture observe qu'ils étaient *nés dans sa maison* (3). C'était ce que nous appellerions sa troupe domestique ou sa garde. Il prit encore à sa solde des troupes mercenaires, et il exerça le commandement sur une armée assez nombreuse pour livrer bataille à quatre rois alliés, dont il fut le vainqueur (4).

Moïse, le divin législateur des Juifs, doit aussi compter parmi les guerriers. Des auteurs anciens nous apprennent qu'il fut mis à la tête de l'armée égyptienne, et qu'il fit la conquête de l'Ethiopie (5). Ses écrits eux-mêmes portent la trace d'un style militaire, qui semble fortifier cette tradition et qu'il est bon de remarquer (6).

Les Hébreux furent le peuple de Dieu, ou le peuple saint et religieux par excellence; ils furent aussi le peuple militaire par excellence. A dater de Moïse, leur force militaire avait acquis des proportions inquiétantes pour la politique de l'Egypte. Elle s'accrut encore bien plus dans la suite, lorsqu'apparurent les plus grands rois. On en jugera par les résultats suivants, qui montrent la force de l'armée juive à différentes époques :

1° Au départ de Ramessés: *Six cent mille combattants*, ou le cinquième de la population (7). C'est que tous les Hébreux étaient soldats de vingt à soixante ans. Il n'y avait d'exceptés que les Lévites, les vieillards, les enfants et les femmes.

2° A la revue de Moïse avec Aaron : *Six cent trois mille cinq cent cinquante combattants*, décomposés de la manière suivante (8):

La tribu de Ruben, prince Elisur, fils de Sédéur	46,500 combattants.
La tribu de Siméon, prince Salamiël, fils de Surisadaï. .	59,300
La tribu de Juda, prince Nahasson, fils d'Aminadab . .	74,600
La tribu d'Issachar, prince Nathanaël, fils de Suar . . .	54,400
La tribu de Zabulon, prince Eliab, fils d'Hélon	57,400
La tribu d'Ephraïm, prince Elisama, fils d'Ammiud . . .	40,500
La tribu de Manassé, prince Gamaliel, fils de Phadassur.	32,200
La tribu de Benjamin, prince Abidan, fils de Gédéon . .	35,400
La tribu de Dan, prince Ahiézer, fils d'Amisaddaï. . . .	62,700
La tribu d'Aser, prince Phégiel, fils d'Ochran	41,500
La tribu de Gad, prince Eliasaph, fils de Duël.	45,650
La tribu de Nephthali, prince Ahiva, fils d'Enan	53,400
TOTAL	603,550 combattants

(1) Cette dissertation est empruntée textuellement à une brochure de M. Jacquot (de Vallois), brochure que nous reproduisons ici en entier, en félicitant l'auteur de ce consciencieux travail et le remerciant de la grâce parfaite avec laquelle il en a permis la publication. — (2) Si l'on veut faire remonter à Nemrod l'origine de l'art militaire, la conclusion sera la même ; car Nemrod était un homme religieux, aussi bien qu'il était un robuste chasseur; Gen., x, 8 et 9. M chaelis croit que la Bible attribue à Nemrod, par les mots *coram Domino*, la dignité du sacerdoce. — (3) Gen., xiv, 14; Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Eglise cathol.*, t. I, l. IV de cette édit. — (4) Le savant historien Rohrbacher conjecture que le patriarche Isaac avait lui-même deux ou trois mille hommes, pour le moins, en état de porter les armes. *Loc. cit.* — (5) Josèphe, *Antiq. Jud.*, l. I, c. v; Eusèbe, *Præparat. évang.*, l. IX, c. xxvi., Artapan, cité par Eusèbe et aussi par Josèphe; Rohrb., *Hist. univ. de l'Egl. cathol.*, t. I, l. IV de cette édit. — (6) Le *Dieu des armées*, *l'armée des cieux*, etc., sont des expressions que Moïse emploie souvent, et qu'ont de même employées Job, David, Isaïe. On découvre un style analogue chez les plus anciens auteurs profanes. C'est ainsi que l'ancien poëte Ezéchiel, cité par Eusèbe, *Præpar. évang.*, l. IX, c. xxix. a dit : « Une *multitude d'étoiles* s'avance comme une *armée rangée en bataille.* » C'est encore ainsi que le philosophe Pythagore appelait l'univers du nom de *Cosmos*, qui signifie en grec : ordre, arrangement, harmonie; c'est l'équivalent du mot hébreu *Seba*, pluriel *Sabaoth*, qu'on rend en latin par ornement, armée. Sous ce langage métaphorique ou poétique, le sage sait découvrir une vérité profonde; et l'histoire appuie de son témoignage l'exactitude formelle de ces locutions d'un âge primitif. Les armées, en effet, surtout aux époques rapprochées de la mission glorieuse des Hébreux, étaient : 1° *nombreuses*, 2° *ordonnées*, 3° *frappantes de beauté* extérieure, 4° *foyers de lumière et de chaleur au moral*, comme sont les étoiles au physique. Il y a ici un côté de l'histoire qui mérite bien d'être étudié. — (7) Exod., xii, 37 ; Rohrb., *Hist. univ. de l'Egl. cath.*, t. I, l. VI de cette édit. — (8) Num., i, 2-46 ; Rohrb., *Hist. univ. de l'Egl. cath.*, t. I, l. VIII de cette édit.

3° A la revue de Moïse avec Eléazar : *Six cent un mille sept cent trente combattants*, décomposés de la façon suivante (1) :

La tribu de Ruben	43,730	au lieu de	46,500
La tribu de Siméon	22,200	—	59,300
La tribu de Gad	40,500	—	45.650
La tribu de Juda	76,500	—	74,600
La tribu d'Issachar	64.300	—	54.400
La tribu de Zabulon	60,500	—	67,400
La tribu de Manassé	52,700	—	32,200
La tribu d'Ephraïm	32.500	—	40.500
La tribu de Benjamin	45,600	—	35.400
La tribu de Dan	64.400	—	62 700
La tribu d'Aser	53 400	—	41.500
La tribu de Nephthali	45 400	—	53.400
En tout	601.730	au lieu de	603.550

4° Dans la guerre des Benjaminites : *Quatre cent vingt-cinq mille combattants*, comprenant les seuls guerriers d'élite, et non pas toute la force armée (2).

5° A la revue de Saül, avant la guerre des Ammonites : *Six cent soixante-dix mille combattants*. Sous les rois subséquents, l'armée des Hébreux en vint même à doubler et à tripler sa force (3).

6° Sous David, lors du dénombrement fait par Joab, il se trouva : *Un million six cent mille combattants*. Et dans ce nombre on n'avait compté ni la tribu de Lévi ni celle de Benjamin (4).

7° Sous Roboam : *Un million trois cent quatre-vingt mille combattants*, décomposés en *cinq cent quatre-vingt mille Juifs* et *huit cent mille Israélites* (5).

8° Sous Josaphat : *Un million cent soixante mille guerriers*, sans compter les troupes des dix tribus d'Israël séparées, depuis le schisme, des tribus orthodoxes de Juda et de Benjamin (6).

On peut s'étonner de voir la force militaire d'une si petite nation arriver à ce chiffre énorme. C'est que tous les Hébreux, d'après la loi divine, devaient porter les armes (7). Tous indistinctement, hormis les Lévites, apprenaient les armes dès le bas âge et recevaient une éducation foncièrement militaire (8). Et encore, les Lévites eux-mêmes n'étaient pas dispensés de figurer dans les batailles ; car ils marchaient en tête des colonnes, sonnant de la trompette, et ils devaient, par leurs paroles, encourager les combattants.

L'éducation des Hébreux était militaire, au même degré qu'elle était religieuse (9). Le peuple aimait l'exercice, et il en faisait sa récréation favorite, bien loin de le subir comme une occupation forcée. Même au désert, on le voyait *jouer* après ses repas (10); ce jeu était celui des armes, entremêlé de danse, de musique, et des différents exercices guerriers. Après la conquête de la Terre promise, les habitudes guerrières furent conservées avec le plus grand soin. Les jeunes gens s'assemblaient *aux portes des villes* (11), et on les voyait, dit l'Écriture, *se divertir aux armes* (12).

Quelles étaient ces armes des Juifs ? La Bible en a marqué de plusieurs sortes. Dès le temps d'Abraham, on connaissait *l'épée* ou *glaive* (13). Ismaël, fils d'Abraham, devint très-habile à *tirer de l'arc* (14). Josué acquit une gloire particulière pour son art de *lancer le javelot* et de *forcer les villes* (15). Sous les Juges, on comptait par centaines les hommes d'élite combattant *de droite et de gauche*, et habiles *frondeurs* jusqu'à *frapper un cheveu sans faute* (16). Vers le temps de Saül, les Hébreux empruntèrent aux Philistins *la lance et le bouclier*. Sous Amasias, trois cent mille Juifs paraissent encore armés de cette dernière manière, c'est-à-dire à la philistine (17). Sous Ozias, trois cent sept mille cinq cents guerriers avaient à la fois pour armes : *le bouclier, la pique, le casque, la cuirasse, l'arc et la fronde* (18). L'épée redevint l'arme des Machabées; elle avait d'ailleurs servi en tout temps pour le gros des soldats hébreux, et c'était par excellence leur arme nationale.

Nous avons parlé de l'habileté extrême des frondeurs juifs et des archers de ce même peuple. C'est dans les tribus choisies de Benjamin et de Manassé, c'est-à-dire parmi les Rachélites, que l'on comptait surtout de ces archers et frondeurs ambidextres (19). On a vu rarement chez les autres nations des hommes d'une aussi grande adresse. Ni les frondeurs baléares, ni les archers crétois, ni les archers persans ou parthes, ni Guillaume Tell, le célèbre archer suisse, n'auraient pu surpasser ni peut-être égaler de pareils tours de force.

L'agilité, chez les guerriers hébreux, allait de pair avec l'adresse. Déjà les onze *braves de Gad égalaient à la course les chevreuils des montagnes* (20), et ces guerriers *frappaient de la lance*, ce qui veut dire qu'ils étaient chefs. Saül et Jonathas étaient à la fois *plus rapides que les aigles* et *plus forts que les lions* (21). Dans une reconnaissance contre les Philistins, Jonathas et son écuyer montrèrent avec quelle facilité ils savaient faire une *escalade* (22). L'adresse de Joab, un des *braves de David*,

(1) Num., xxvi, 2-51 ; Rohrb., *Hist. univ. de l'Egl. cathol.*, t. I, l. VIII de cette édit. — (2) Judic., xx, 2 et 15. — (3) I Reg., xi, 8, d'après les Septante. — (4) II Reg., xxiv, 9. — (5) III Reg., xii, 21 ; II Paralip., xiii, 3. — (6) II Paralip., xvii, 14-91. — (7) Rohrb., *Hist. univ. de l'Egl. cath.*, t. II, p. 285, 3e édit. — (8) On voit dans Homère que la guerre était aussi le devoir par excellence et le métier principal des Troyens, témoins les vers de *l'Iliade*, v. 492. — (9) Judic., iii, 2. — (10) Exod., xxxii, 5; II Reg., ii, 14-16. Voyez dans *l'Iliade* d'Homère, ii, 773-775, les mœurs des guerriers grecs toutes pareilles. — (11) Judic., ix, 35, 42. — (12) Rohrb. *Hist. univ. de l'Eg. cath.*, t. I, l. IV de cette édit. — (13) Gen., xxii, 6, 10; Rohr., *Hist. univ. de l'Eg. cath.*, t. I, l. IV de cette édit. — (14) Gen., xxi, 20 ; Josue, xxiv, 12. — (15) Eccl., xlvi, 3. — (16) Jud., xx, 16. Voyez dans Homère, *Iliad.*, xxi, 163, un héros troyen, Astéropée, pareillement ambidextre. — (17) II Paralip., xxv, 5. — (18) *Ibid.*, xxvi, 14. — (19) Judic., xx, 16; I Paralip., xii, 2. — (20) *Ibid.*, 8. — (21) II Reg., i, 23. Voyez dans Homère, *Iliade*, xxi, 251-253, un portrait d'Achille tout pareil. — (22) I Reg., xiv, 4, 13

parut encore plus grande à *l'escalade de Sion*, célèbre forteresse regardée comme inaccessible (1). Sous Judas Machabée, vingt jeunes gens *escaladèrent la muraille* de Gazara, et beaucoup *d'autres* les suivirent (2).

Nous ne parlerons pas de la force inusitée de quelques Hébreux, tels que furent Aod, Samgar (3) et Samson, dont les exploits merveilleux sont connus. Mille autres héros pareils apparaissent fréquemment chez les Juifs. Ainsi David, dans sa lutte fameuse contre Goliath, soutint vaillamment l'honneur de ses premiers combats contre les lions et les ours, lorsque, avant d'être pasteur de peuples, il était pasteur de troupeaux. Les trente-six *Braves de David* furent aussi des guerriers d'une audace extraordinaire et d'une puissance incomparable. On les nommait les *Braves* par excellence. C'étaient : 1° Jesbaam, Eléazar et Semma ; 2° Joab, Abisaï et Banaïas, 3° Azaël, etc. (4). Jesbaam, non moins sage dans le conseil qu'invincible sur le champ de bataille, tua dans un combat huit cents hommes sans se reposer. Eléazar, au milieu d'une déroute, soutint seul le choc des Philistins, les battit jusqu'à ce que sa main se lassât et demeurât attachée à son épée; et le peuple qui avait fui, revint pour dépouiller les morts. Semma dans une autre occasion, remporta une victoire aussi prodigieuse (5). Voilà de ces faits qui dépassent toutes les prouesses rapportées et célébrées par les auteurs profanes ; et nous avons pour garant de leur vérité historique le témoignage irréfragable et divin de nos auteurs sacrés. Les autres Braves de David s'étaient signalés tous par de pareilles vaillances. Abisaï combattit trois cents hommes et les tua de sa lance. Banaïas tua plusieurs lions, attaqua un Egyptien haut de cinq coudées, n'ayant lui-même qu'une baguette ; et il le tua avec sa propre lance, qu'il lui arracha des mains. Azaël était remarquable par sa vitesse à la course ; dans son ardeur impétueuse, il s'élançait rapide et léger *comme un chevreuil*, et courait comme le vent (6). Auprès de tels hommes, en vérité, Achille, Hercule, Horatius Coclès, et tous les héros les plus extraordinaires des Romains ou des Grecs, auraient paru chétifs.

A côté des exercices militaires proprement dits, les Juifs avaient encore différents exercices de force ou d'adresse, que leurs Prophètes mentionnent de temps à autre (7). Zacharie parle d'une *pierre pesante*, que l'on soulevait pour éprouver ses forces (8). Isaïe nous apprend que l'on pratiquait *l'exercice de la balle*. On se livrait à ces exercices dans des plaines spacieuses, ou peut-être même dans les places publiques établies au centre des villes, comme était celle de Gabaa chez les Benjaminites (9).

Les chefs tenaient une lance à la main, comme on le voit rapporté pour Saül (10), roi d'Israël, et pour Joab (11), général des armées de David. C'était l'emblème de leur autorité, comme aujourd'hui encore nous voyons l'épée des capitaines, la houlette des bergers, la crosse des évêques et le sceptre des rois ou des empereurs.

L'armée juive était primitivement partagée en douze corps, selon le nombre des tribus (12); chacun de ces corps marchait sous les ordres d'un chef, qu'on appelait *Prince*. Sous les princes ou généraux, Moïse avait établi des *tribuns* et des *centurions*, comme qui dirait des colonels ou capitaines. Ces divers grades se retrouvent mentionnés du temps de Samuël (13). Sous Judas Machabée, on voit de

(1) I Paralip., xi, 6. — (2) II Mach., x, 35. — (3) Judic., iii, 20-31. — (4) I Paralip., xi, 10-16; II Reg., xxiii, 8-39 — (5) Rohrb., *Hist. univ. de l'Eg. cath.*, t. II, l. I de cette édit. — (6) I Paralip., xii, 8. — (7) Isai., xxii, 18; Zach., iv, 7-10. Voyez Commentaire de saint Jérôme. — (8) Voyez dans Homère, *Iliade*, xxi. 403, la déesse Minerve soulève de même une pierre pesante, qu'elle lance à Mars. — (9) Judic., xix. 15. — (10) I Reg., xix, 10. — (11) II Reg., xviii, 14. — (12) Num., i, 4, 16. « Il resterait à déterminer, dit le maréchal Marmont, lequel est préférable de ces deux systèmes; placer dans les mêmes régiments les recrues du même pays, ou les répartir dans différents corps. Le premier est adopté en Autriche, en Prusse et en Allemagne; le second en France et en Russie. Chacun d'eux a ses avantages et ses inconvénients ; mais mon opinion est en faveur du premier système. Pour commencer par les inconvénients, ce système donne aux soldats un esprit de localité et de province qui, après les nombreuses révolutions que nous avons éprouvées, ne serait pas sans danger dans telles circonstances à prévoir; peut-être aussi diminue-t-il en temps de paix l'esprit militaire, et tend-il à faire une réunion de paysans plutôt que de soldats; mais ces inconvénients sont d'un remède facile, si l'on veut multiplier les rassemblements et prolonger la durée des camps d'instruction. Quant aux avantages, ils sont grands et incontestables. Sous le rapport de l'administration, le recrutement est plus facile ; les officiers du corps ont le moyen de surveiller les hommes en congé: le passage du pied de paix au pied de guerre est merveilleusement simplifié. Sous le rapport moral, on ajoute, et cet effet est important, aux sentiments d'honneur, qui rendent tous les soldats solidaires de la gloire de leur régiment, en leur donnant en même temps la tâche de défendre la réputation de la province où ils sont nés. C'est un mobile de plus, un nouvel encouragement. Ensuite, un soldat distingué est récompensé de sa bonne conduite, par la considération dont il jouit dans son corps; or, le système suivi en France le prive de cet avantage, quand il est retiré du service. Rentré chez lui, il n'est plus connu ; il perd le plus digne prix de sa vie, la bonne renommée qu'il a acquise. Elle le suivrait, au contraire, dans ses foyers, s'il y trouvait les compagnons de sa jeunesse; il resterait entouré, jusqu'à sa mort, de l'auréole qu'il aurait méritée et obtenue. — Le conseil de la guerre, en 1828, s'était occupé de cette question. Le général d'Ambrugeac, un des officiers les plus distingués de l'armée, rapporteur du comité de l'infanterie, avait présenté un système mixte qui, en créant une excellente réserve, résolvait la question d'une manière parfaitement satisfaisante. La fatalité a voulu que presque tous les travaux de ce conseil, où toutes les questions militaires avaient été débattues et approfondies avec soin, ne reçussent aucune solution. » *De l'esprit des institutions militaires*, 2e édition 1846, 2e tirage, 1849, 4e partie. *Philosophie de la guerre*, c. i. Le fractionnement par tribu de l'armée juive organisée par Moïse était un système tout à fait d'accord avec l'opinion du maréchal Marmont, l'un des meilleurs juges, comme on sait, dans toutes les questions militaires. — (13) I Reg., viii, 12 ; I Paralip., xii, 14 ; xxviii, 1 ; xxvii, 1.

plus des *chefs de cinquante hommes* et des *chefs de dix hommes*, autrement dit des sergents et des caporaux (1). La hiérarchie militaire était donc à peu près complète chez les Juifs. La discipline la plus parfaite régnait dans leur armée. Toute infraction à l'ordre des chefs était rigoureusement punie, et le roi Saül fut au moment d'infliger la peine de mort à son propre fils Jonathas, vainqueur de l'ennemi, pour une faute légère et involontaire qu'il avait commise (2).

Les bataillons juifs savaient déjà, sous Moïse, *former le carré et le rompre* (3); dans cette formation stratégique, le chef du corps et les musiciens occupaient le centre. Ils savaient *marcher en colonnes*, comme nos régiments actuels (4); et des *sonneries* ouvraient la marche et cadençaient le pas, comme font les tambours, les trompettes, les clairons, ou les musiques militaires employées de nos jours. Les prêtres juifs étaient spécialement chargés par la Loi de sonner la trompette et de concourir par cette fonction, alors des plus relevées, à la direction des expéditions militaires.

Pour le campement, les Hébreux avaient des tentes, et ils savaient prendre les distances pour les placer selon les règles d'une tactique habile (5). Leur camp au désert avait trente-trois lieues carrées d'étendue; il présentait un front immense de huit lieues du prolongement, sur une profondeur d'environ quatre lieues. Toute leur nation, formant alors trois millions d'âmes, était massée dans cet espace; et, d'après nos règles de castramétation, la proportion était calculée juste (6).

Les règles de Moïse durèrent, sans beaucoup de changement, jusqu'au règne essentiellement militaire de David. Ce grand roi rendit peut-être les Juifs encore plus militaires qu'auparavant. Il n'avait pas seulement une armée d'occasion, c'est-à-dire une *landwehr* ou *garde nationale*, chaque fois levée et licenciée, quand arrivait ou quand cessait une cause de guerre; il avait réellement une *armée permanente*, portée au chiffre respectable de *deux cent quatre-vingt-huit mille hommes* (7). Cette armée se divisait en douze corps, suivant le principe anciennement appliqué par Moïse; chacun de ces corps était formé de *vingt-quatre mille hommes*; ils alternaient par mois pour le service, chacun à tour de rôle. Sous les Machabées, le système de David fut repris par l'illustre Simon, qui arma pour la défense nationale les plus vaillants de son peuple, et sacrifia une grande partie de sa propre fortune pour leur donner une solde (8).

Il est donc prouvé suffisamment que les Hébreux furent sans cesse animés d'un esprit guerrier, et que jamais l'état militaire ou le goût des combats n'a fleuri chez aucun peuple du monde autant qu'il florissait chez eux. Il nous reste à conclure quelle fut la suite de cette organisation toute militaire du peuple juif, et à démontrer l'influence matérielle et morale que ce régime a produite comme son fruit naturel, en agissant d'accord avec l'agriculture et avec la Religion, qui furent chez les Juifs, et même chez tous les grands peuples, ses compagnons inséparables.

La première condition requise pour un peuple guerrier, c'est l'énergie. Or, l'énergie est inséparable de l'agriculture et de la Religion, soit qu'il s'agisse de l'énergie physique, soit qu'il s'agisse de l'énergie morale. Ceci est un fait, dont l'expérience fournit assez la preuve. Voilà pourquoi l'homme des champs, l'homme d'armes et l'homme de Dieu ressentent l'un pour l'autre une sympathie secrète. Un instinct commun les rapproche; ils se sentent posés dans des voies fraternelles. La même œuvre les réunit comme des coopérateurs nécessaires; et l'attraction naturelle qui les domine résulte du principe général, *Qui se ressemble s'assemble*, en d'autres mots, *Similis simili gaudet*, selon la maxime des anciens.

Les Hébreux n'ont jamais été plus adonnés à l'agriculture et à la guerre que dans leurs plus beaux moments de ferveur religieuse. Plusieurs de leurs premiers chefs, tels que Gédéon, furent des agriculteurs. Leur premier roi, Saül, était un laboureur. Sous David, leur conquérant le plus illustre, on vit fleurir l'agriculture (9). Sous Salomon, les Juifs parvinrent à l'apogée des arts et du commerce, sans négliger l'agriculture; ils regorgeaient de biens, de gloire et de magnificence, comme leur sage et puissant monarque (10). Sous Josaphat et de même sous Ozias, les Juifs ne cessaient d'allier le goût des armes à celui de l'agriculture (11). Enfin, sous les Machabées et principalement sous Simon, les Juifs cultivaient leurs terres en paix et en liberté, contenant l'ennemi par la crainte de leurs armes, et pratiquant leur loi sainte avec la plus entière fidélité. C'est qu'en effet l'homme des champs, l'homme de guerre et l'homme de prière sont faits pour s'unir étroitement, pour agir tous trois de concert. L'histoire nous apprend, d'ailleurs, que le grand empereur Théodose perfectionna l'agriculture (12); que le grand empereur Charlemagne s'occupait des œufs de ses basses-cours et des herbes de

(1) I Mach., III, 5. — (2) I Reg., XIV, 27, 44. — (3) Num., II, 3, 10, 18, 25; III, 38. — (4) *Ibid.*, x, 3-9. « La formation en carré ne peut être qu'accidentelle, et pour résister, dans un pays découvert, à l'attaque d'une nombreuse cavalerie... Les troupes doivent toujours être formées en colonnes par bataillons. Ces petites masses sont faciles à mouvoir, elles traversent sans efforts tous les défilés; la queue, moins exposée au feu de l'ennemi que la tête, pousse celle-ci, et on arrive plus vite. » *De l'esprit des Institutions militaires* par le maréchal Marmont, duc de Raguse, p. 29, 1re partie; *Théorie générale de l'art militaire*, c. v, *Des manœuvres*. — (5) Num., II, 1-34; x, 6-28; Rohr., *Hist. univ. de l'Eg. cath.*, t. I, l. VIII de cette édit. — (6) Suivant les gens de l'art, le camp d'une armée de cent mille hommes occupe un terrain d'une lieue d'étendue. — (7) I Paralip., xxvii, 1. — (8) I Mach., xiv, 32 et 33. — (9) II Paralip., xxvii, 26 et 27. — (10) III Reg., x, 23 et 27. — (11) II Paralip., xxvi, 10. — (12) Rohr., *Hist. univ. de l'Eglise cath.*, t. VII, p. 126, 3e édit.

ses jardins (1). Un troisième empereur, Napoléon III, posséda des fermes à la Fouilleuse, à Vincennes, au camp de Châlons et dans plusieurs provinces de France ; il y consacra des soins qui opérèrent graduellement l'amélioration de ses domaines ruraux, et il mérita d'avoir le premier rang parmi tous nos agriculteurs. De tels exemples sont toujours bons à remarquer. Ils viennent d'ailleurs à l'appui de la thèse que nous cherchons à établir et qui se résume ainsi : « L'art militaire et l'agriculture se tiennent par la main, en se formant un appui mutuel, et s'allient étroitement avec la Religion, de manière à constituer ainsi une trinité sociale. Or, de la Religion découlent tous les bienfaits, comme l'histoire le démontre et comme Jésus-Christ l'a promis : « *Quærite primum regnum Dei, et omnes hæc adjicientur vobis* (2) »

Les Israélites furent donc un peuple essentiellement militaire, par la raison qu'ils furent aussi un peuple éminemment religieux et laborieux. Mais l'esprit militaire eut chez eux des phases différentes ; il grandit et déchut, comme leur nation elle-même, dont il refléta fidèlement les destinées diverses. Sous David et sous Salomon, à l'apogée de la gloire et de la puissance du peuple hébreu, l'esprit militaire lui-même atteignit à son apogée. Le zèle des combats se refroidit seulement lorsqu'arriva la décadence de la nation, correspondante à la décadence de sa foi. Alors l'esprit militaire s'affaiblit dans le peuple ; il aurait même entièrement disparu, sans le dernier feu qu'il jeta sous les Machabées, race belliqueuse issue dans les derniers temps de la tribu des prêtres. Le réveil national eut pour auteur le *prêtre* Mâtathias (3). Son fils Judas Machabée, à la tête de *quarante mille hommes* (4), retarda la chute des Juifs et fit refleurir pour un temps leur civilisation remarquable, en maintenant avec leur Religion leurs traditions guerrières. Le *prêtre* Aristobule, le *grand-prêtre* Simon, le *grand-prêtre* Onias et d'autres personnages marquants de la nation se montrèrent, jusqu'à la dernière heure, des guerriers consommés (5). Les plus religieux du peuple, tels que les Assidéens, étaient les plus vaillants (6). C'est donc sous les auspices de la Religion elle-même que l'esprit militaire exista au plus haut degré chez les Juifs, et devint l'une des bases capitales de leur magnifique civilisation. Cette vérité historique donne raison, de la manière la plus inattendue, à ce principe politique du célèbre Machiavel (7) : « Dans les États où la Religion est toute-puissante, on peut facilement introduire l'esprit militaire. » Ce que nous avons vu jusqu'ici donne à cette maxime d'État la force d'un axiome.

Quant à l'alliance naturelle de l'esprit militaire avec la Religion et l'Agriculture, elle a produit chez le peuple juif une forme excellente d'éducation nationale et une civilisation très remarquable qu'il nous suffira d'analyser ici dans ses principaux traits (8).

Déjà le patriarche Abraham fut un savant très-distingué pour son époque (9). Les docteurs juifs et quelques Pères des premiers siècles nous apprennent qu'il se signala dans la science par de grandes découvertes. Il paraît s'être fait une haute réputation comme astronome et mathématicien. Peut-être connut-il déjà la physique, la musique, et cette philosophie primitive des Orientaux, dont Job, Salomon et plus tard les rois Mages furent aussi les représentants.

Jacob, initié à toutes les recherches et à tout le savoir d'Abraham, y ajouta ses propres découvertes. Il organisa le calendrier ; et c'est à lui qu'on doit l'établissement des *Néoménies* (10), base du système chronologique des Hébreux et source première des calendriers grecs ou romains. Son stratagème du bariolage des baguettes (11) prouva, bien avant Thalès, l'utilité que le sage retire de ses connaissances ; il montre aussi jusqu'où s'étendait le savoir de Jacob en histoire naturelle, ou du moins en philosophie, mot synonyme alors de science universelle.

Joseph, à son tour, brilla par son savoir in-

(1) Montesquieu, *Esprit des lois*, l. XXXI, c. XVIII. — (2) Math., VI, 33. — (3) I Mach., II, 1. — (4) *Ibid.*, XII, 41. L'armée de Judas n'atteignait pas ce chiffre, et jamais ce héros ne livrait bataille avec la totalité de ses forces ; mais son frère Simon, héritier de sa vaillance et de son pouvoir, avait sous son commandement les quarante mille hommes dont il est question en cet endroit. — (5) Josèphe, *Antiq. Jud.*, l. XIII, c. VI ; Rohr., *Hist. univ. de l'Egl. cath.*, t. III, p. 396, 3e édit. — (6) I Mach., II, 42. Il paraît que primitivement, chez la plupart des nations, la guerre était dirigée par les prêtres. C'était ce qui avait lieu, particulièrement, chez les peuples Gaulois, les Germains et les vieux Bretons « La discipline militaire, dit Tacite, *Mœurs des Germains*, VII, était soumise aux prêtres. Eux seuls avaient le droit de condamner aux fers, au fouet, d'infliger toutes les punitions. Les généraux avaient défense expresse d'empiéter à cet égard sur leur autorité sacrée. » Pareille chose se voyait chez les autres peuples. Les armées romaines, par exemple, étaient le plus souvent commandées par les pontifes et les prêtres des Romains : Jules César, le plus fameux de leurs capitaines, était en même temps leur souverain pontife. C'est le même esprit qui, au moyen âge, anima tant de prélats guerriers et fit endosser l'armure même à un pape, le fameux Jules II, malgré l'éloignement que le Christianisme inspire à sa phalange sacrée pour les prises d'armes, où des mains pures ne peuvent se prêter sans horreur à répandre le sang. Rohrb. *Hist. univ. de l'Egl. cath.*, t. I l. VI de cette édit. — (7) *Discours sur Tite-Live*, l. I, c. XI. — (9) Sur l'éducation nationale des Hébreux, voir Fleury, *Mœurs des Israélites*, et surtout Jacquot, *Le Bon Maître d'école au dix-neuvième siècle*, c. III, *Programme des études*, p 25-40. — (9) Eupolème et Artapan, cités par Alexandre Polyhistor ; Nicolas de Damas, cité par Josèphe ; Euseb., *Præp. evang.*, l. IX, c. XVI, XVII et XVIII ; Démétrius et Porphyre, cités par le diacre Constantin et choisis par lui dans « *une foule d'autres auteurs* que nous passons sous silence, dit-il, à cause de *leur multitude.* » Maï, *Spicilegium Romanum*, t. X, p. 91-178, reproduit le *Panégyrique* du diacre Constantin, où l'on trouve ce passage sur Abraham : « Abraham, notre ancêtre, *qui excellait dans la philosophie*, a connu et compris autant que possible, les choses les plus sublimes, par *la profondeur de ses recherches* et plus encore par sa foi. » Rohrb., *Hist. univ. de l'Egl. cath.*, t. I, l. IV de cette édit. et t. VI, p. 567, 3e édit. — (10) Ps. LXXXI, 6 ; Rohrb., *Hist. univ. de l'Egl. cath.*, t. II, l. IX de cette edit. — (11) Gen. XXX, 39 39.

comparable. Il donna une grande impulsion à cette *Sagesse* étonnante de l'Égypte (1) qui produisit les chaussées du Nil, le lac Mœris, les remparts de Thèbes et sa Bibliothèque fameuse, les pyramides, les magasins publics ou greniers d'abondance, et mille autres merveilles de science, d'art ou d'architecture, qu'admiraient les anciens.

Moïse, après avoir été élevé *dans toute la sagesse des Egyptiens* (2), parut en son siècle comme un homme extraordinaire. Législateur divin, thaumaturge et prophète, il fut le docteur par excellence des Hébreux. Sa *Bible* est le premier monument de l'Écriture alphabétique, le premier code religieux, le premier livre d'histoire et même de science universelle, que le genre humain possède et qu'il conserve avec un respect sans égal. Chose étonnante, en effet, la *Bible* de Moïse est le livre à la fois le plus ancien et le plus nouveau. Chacun des pas que fait la science actuelle, dans une partie quelconque de son vaste domaine, s'y trouvait marqué par avance : et Cuvier, Chaubard, sans compter Newton et mille autres, ont pu démontrer sans peine que la Bible domine à jamais toutes nos sciences et doit leur servir à toutes de critérium infaillible.

Il n'est pas dit dans l'Écriture que Josué fût un savant ; mais on peut croire que le lieutenant de Moïse brillait lui-même par un mérite hors ligne. C'est à lui qu'on doit la première *carte géographique* relatée dans l'histoire (3) ; ce fut celle de la terre promise, dressée pour opérer le partage de cette terre entre les douze tribus.

Samuel et David formèrent plus tard à Naïoth une *Ecole de Prophètes* (4). C'est la première école de philosophie ; c'est aussi le premier conservatoire. On y apprenait, sous une discipline religieuse, *la philosophie, la musique et la poésie* (5), peut-être aussi la *danse*, qui n'était pas un art étranger à David et qu'on employait dans le culte. Cette école de Naïoth fut le premier type de celles que dirigea le prophète Elisée, au Mont-Carmel, à Jéricho, à Béthel et à Galgala; de celles qu'instituèrent ensuite les Esséniens ; et peut-être même des *Yu-Kiao* ou *Maison des Sages*, établies à la Chine (6). Pythagore aussi en adopta la règle (7).

Les Hébreux cultivaient déjà depuis fort longtemps la musique. Moïse avait formé les prêtres à *sonner la trompette*. Marie, sa sœur, qualifiée de *prophétesse*, c'est-à-dire musicienne et institutrice, conduisait cérémonieusement une troupe de femmes *dansant*, *chantant*, *toutes s'accompagnant du tambour* (8). La fille de Jephté en usait plus tard de la sorte avec ses compagnes (9). Sous Moïse, on pratiquait une musique à deux chœurs, ou un dialogue du chef de chœur avec sa troupe, comme dans nos préfaces de la Messe. Les chants d'hommes ou de femmes, la trompette et le tambour pour accompagnement : tels étaient les éléments dont se composait cette musique primitive. Sous Samuel, on voit s'introduire une variété croissante d'instruments, peut-être les premiers accords (10). Une *troupe de prophètes*, précédés *de lyres*, *de tambours*, *de flûtes et de harpes* (11), est rencontrée alors par Saül.

Bientôt apparaissent Asaph, Héman et Idithun, chantres célèbres, et avec eux les *cithares*, *les nables*, *les cymbales* (12). Cette nouvelle musique fut bientôt répandue dans *toutes les cités* d'Israël (13) ; et à chaque victoire obtenue par David ou Saül, on voit des femmes *chanter et danser*, avec l'accompagnement *des tambours*, *des cymbales et autres instruments joyeux* (14). David acheva d'organiser la musique sacrée. Il y eut *quatre mille chantres et musiciens* (15), destinés pour le service du temple ; il en forma vingt-quatre classes, ayant chacune douze directeurs, et alternant par semaine pour le service légal. Asaph, Héman et Idithun, *vêtus de blanc* (16) pour les cérémonies, c'est-à-dire habillés en *aubes* longues ou en *surplis* de lin, conduisaient les chœurs, probablement les *trois parties* ne formant qu'un même chœur. Il y avait à la fois chœur et orchestre, puisque la musique (à trois parties) des voix était accompagnée *de cymbales, de psaltérions, de cithares de cent vingt trompettes* sonnées par les prêtres, et même encore de *plusieurs autres instruments* (17). Cet ordre solennel fit la gloire particulière des règnes fameux de David et de Salomon. Le peuple s'en émerveillait et l'un de ses auteurs sacrés écrivait cette parole louangeuse au sujet des talents déployés par les musiciens d'Israël (18) : « Le génie des prophètes (Moïse, Samuël, David) a trouvé *l'harmonie et les accords*, pour composer les cantiques (ceux de Moïse, de Débora, d'Anne et les Psaumes) que nous a transmis l'Écriture. Ils ont tous été *l'ornement de leur siècle.* » Sous Judas Machabée, on voit les Hébreux continuer de chanter les *Cantiques et les Psaumes* au son des *harpes*, *des cinnors et des cymbales* (19). De même, sous le gouvernement glorieux de Simon, on voit ce belliqueux pontife entrer solennellement dans Sion, au bruit des *Hymnes et des Cantiques*, au son *des harpes, des cymbales et des nébels* (20).

(1) Gen., XLI, 33, 38 ; Rohrb., *Hist. univ. de l'Eg. cath.*, t. I, l. IV de cette édit. ; Bossuet, *Discours sur l'hist. univ.*, 3e partie, c. III. — (2) Act. VII, 22. — (3) Josué, XVIII, 4-9 ; Rohrb., *Hist. univ. de l'Eg. cath.*, t. I, l. IX de cette édit. — (4) I Reg., XIX, 18 ; Rohrb., *Hist. univ. de l'Eg. cath.*, t. II, l. XI de cette édit., t. II, p. 119, t. III, 511, t. XVII, 381 et t. XVIII, 18, 3e édit. — (5) I Paralip., XXV, 1 ; II Reg., VI, 14 ; Josèp., *Contre Appion.*, l. I ; Rohrb., *Hist. univ. de l'Eg. cath.*, t. III, p. 211, 3e édit. — (6) III Reg., XIII, 11 ; IV Reg., II, 3, 15, 25 et IV, 38 ; Rohrb., *Hist. univ. de l'Eg. cath.*, t. II, p. 294 et t. III, p. 146, 3e édit. — (7) Jamblique et Hermippus, cités par Josèphe, *Cont. Appion*, l. I. — (8) Exod., XV, 20, 21. — (9) Jud c. XI, 34 ; XXI, 21, 23. — (10) Eccl., XLIV, 5. — (11) I Reg., X, 5. — (12) I Paralip., XV, 16, 17 et XXV, 1, 6. — (13) I Reg., XVIII, 6. — (14) *Ibid.*, XXI, 11 ; Eccl., XLVII, 7 ; Ps., XLVII, 26. — (15) I Paralip., XXIII, 5. — (16) *Ibid.*, XV, 27. — (17) II Paralip., V, 12 et 13 ; I Paralip., VIII, 8 ; XV, 28 et XVI, 5, 42. — (18) Eccl., XLIV, 5, 7. — (19) I Mach., IV, 54. — (20) *Ibid.*, XIII, 51

Outre la musique, il faut mentionner la littérature des Hébreux ; leur *Bible* d'abord, autrement dit le *Livre par excellence*, les livres philosophiques et scientifiques de Salomon (1), les livres historiques que le temps n'a pas respectés, la *Bibliothèque* (2) établie par Esdras, etc. Les Hébreux étaient riches en littérature plus qu'aucun autre peuple ; leurs Prophètes de tous temps avaient de siècle en siècle accumulé une foule d'écrits qui ont péri presque tous dans les révolutions dont les Babyloniens, les Perses et les Grecs furent les auteurs à différentes époques. Mais leur *Bible* seule les élève sous le rapport littéraire fort au-dessus de tous les autres peuples, ainsi que l'a prouvé le célèbre critique anglais Lowth ; et c'est un point dont conviennent tous les connaisseurs.

L'architecture produisit chez les Hébreux le *Temple de Salomon* (3), les *Palais* de Jérusalem, l'*Aqueduc* (4) *souterrain* construit par Ezéchias, l'*Aqueduc de Béthulie* coupé par Holopherne, les *Forteresses* introduites sous les Juges, multipliées sous les Rois et rétablies du temps des Machabées, les *Canaux*, les *Fontaines* (5) que l'on construisit du temps de Simon, le Mausolée ou *Sépulcre monumental des Machabées* (6), visible à plus de trois lieues de distance, formé de sept pyramides en pierre polie et deux grandes colonnes qu'Eusèbe et Saint Jérôme ont encore vues debout après environ quatre siècles (7). On pourrait s'étendre longuement sur ce point. Mais nous abrégeons, et nous laissons de côté, avec l'architecture, tout ce qui a rapport à l'art et à l'industrie juive (8).

Sous le rapport même du bien-être, on pouvait encore envier le sort du peuple hébreu. Il avait trouvé en Egypte, alors même qu'il gémissait sous l'esclavage, une bonne nourriture, qui devint la source de ses regrets dans le désert. C'était *le pain à discrétion*, *la viande cuite dans les marmites*, *le rôti*, *le poisson*, *les concombres*, *les melons*, *les poireaux*, *les oignons*, *l'ail*, *les figues*, *les grenades*, *le raisin en grappes et en jus* (9), c'est-à-dire *le pain et le vin*, *la viande*, *l'assaisonnement et le dessert*, régime à la fois fortifiant et friant. Au désert les *cailles rôties*, *l'eau du rocher*, *la manne céleste* remplacèrent avec avantage ce régime déjà recherché (10). Dans la Terre promise, rien ne manquait au peuple de Dieu, au moins lorsqu'il était fidèle à garder la Loi de Moïse. Son régime alors consistait dans *l'abondance du pain et du vin*, *des agneaux et des chevreaux*, *de la graisse*, *du lait*, *du beurre*, *de l'huile et du miel* (11). La Terre sainte était littéralement *coulante de lait et de miel* (12), parce qu'elle était couverte de troupeaux et toute peuplée d'abeilles. Elle possédait de nombreux vignobles, avec des raisins d'une grosseur monstrueuse. Les vins d'Ascalon, de Gaza, de Sorec, d'Hébron, de Sarepta, de Bethléhem et de Jérusalem, avaient une réputation qui les classait parmi les premiers vins du monde (13). Les vignes d'Egypte, au contraire, étaient assez rares ; et il est probable que les Egyptiens tiraient leurs vins de la Judée elle-même ou de l'Idumée (14). A l'assemblée d'Hébron, sous Saül, on vit l'armée, au nombre de quatre cent mille hommes, se régaler de *bœufs*, *moutons*, *farine*, *figues*, *raisins secs*, et en même temps *de vin et d'huile* (15). Un tel ordinaire ne paraît pas si méprisable ; et nos armées actuelles, on peut le croire, se feraient une bien grande fête à ce prix, si par aventure elles pouvaient prétendre à pareille alimentation. Sous Artaxerxès, roi de Perse, on s'étonnait de *l'abondance d'argent*, *de froment*, *de vin*, *d'huile et du sel sans mesure* qui existait dans le pays des Juifs (16). Cette grande prospérité industrielle et agricole dura jusqu'à la fin de la nation des Juifs. Sous le gouvernement sacerdotal de Simon l'Illustre, un des glorieux Machabées, l'Ecriture nous représente les Juifs comme un peuple arrivé au comble du bonheur (17). En effet, « *les villes étaient pourvues d'armes et de vivres ;* les vieillards assis dans les places publiques, s'entretenant du bien commun de la nation ; *les jeunes gens revêtus de gloire et d'habits guerriers ;* chacun *cultivant en paix sa terre, assis sous sa vigne ou*

(1) III Reg., IV, 32 et 33. — (2) II Mach., II, 13. — (3) II Paralipp., II, III, IV et VIII ; III Reg., V-IX ; II Paralip., XXXII, 30 ; Judith, VII, 6. L'art merveilleux des ouvriers juifs avait déjà paru sous Moïse, lors de la construction du *Tabernacle*, amplement décrite au livre de l'Exode, ch. XXXV, et suiv. Béséléel et Ooliab furent d'aussi prodigieux artistes à l'époque de Moïse, que fut plus tard le fameux Hiram sous le grand Salomon : c'étaient des hommes universels. — (4) On voit que les Juifs avaient devancé les Romains de plus d'un siècle par cette construction des aqueducs, où brille le génie des choses pratiques, dans un degré fort remarquable pour l'époque. — (5) Eccl., L, 2, 3. — (6) I Mach., XIII, 27-30. — (7) Rohrb., *Hist. univ. de l'Eg. cath.*, t. III, p. 351-462, 3e édit. — (8) I Paralip., XXII, 14, 15 et 16 ; Exod., XXXVIII, 1-31 et XXXIX, 1-41. Voir surtout le traité *De l'Art judaïque*, par M. de Saulcy. — (9) Num., XI, 4 et 5 ; XX, 5 ; Exod., XVI, 3. — (10) Sag., XVI, 20 et 21 ; Ps., LXXVII, 24, 25, 27, 28. — (11) Deut., XXXII, 13, 14. — (12) Num., XIII, 28 ; Eccl., XLVI, 10 ; Rohrb., *Hist. univ. de l'Egl. cath.* t. I, l. X de cette édit. — (13) *Ibid.*, l. X ; Châteaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, t. II, p. 342. — (14) Hérodote, l. II, LXXVII ; Reland, *Palæstina monumentis veteribus illustrata* ; Rohrb., *Hist. univ. de l'Egl. cath.*, t. I, l. X de cette édit. — (15) I Paralip., XII, 39, 40. — (16) I Esd., VII, 22. L'historien Eusèbe, *Præparat. evang.*, l. VII, c. XIII, distingue les Hébreux des Juifs, en ce que les Juifs sont un peuple particulier, soumis à la loi de Moïse et à toutes ses cérémonies et observances pénibles ; au lieu que les Hébreux, c'est-à-dire les fidèles qui ont vécu depuis le commencement du monde jusqu'à Moïse, ne suivaient que la loi de nature et la lumière de la raison, commune à toutes les nations. Cependant on peut regarder ces trois mots : *Hébreux*, *Juifs* et *Israélites*, comme dénominations équivalentes pour marquer la postérité d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, depuis Moïse jusqu'à Salomon. Depuis Roboam, fils de Salomon, jusqu'à Jésus-Christ on appelle *Juifs* les Hébreux du royaume orthodoxe de Juda ou Jérusalem, par opposition aux *Israélites* ou *Hébreux* du royaume schismatique de Samarie. Depuis Jésus-Christ jusqu'à notre époque, et surtout de nos jours, on appelle *Juifs* par mépris, ou *Israélites* par politesse, la postérité non chrétienne de l'ancien *Peuple de Dieu*. — (17) I Mach., XIV, 4, 8.

sous son figuier (1). » La peinture de l'âge d'or pourrait-elle être faite en d'autres termes que ceux-là ?

Rapprochons de ce tableau l'idée pompeuse que nous donne aussi l'Écriture du sort de ces mêmes Juifs, sous David et sous Salomon, c'est-à-dire à l'apogée de leur gloire militaire et de leur civilisation. « Un royaume agrandi par les victoires du père, porté au comble de la prospérité par la sagesse du fils ; un peuple innombrable, jouissant avec sécurité des douceurs de la vie (2) ; chacun tranquille et joyeux, assis à l'ombre de sa vigne et de son figuier ; un temple, merveille de l'univers, élevé au Dieu de l'Univers, rappelant à l'unité non-seulement Israël, mais tout le genre humain ; Jérusalem embellie au dedans par ce temple et par des palais superbes, assurée au dehors par de fortes murailles ; ces travaux exécutés *par la main seule de l'étranger ;* le citoyen *libre de toute corvée*, s'exerçant *à l'agriculture et aux armes* (3) ; l'argent aussi commun que les pierres, le cèdre autant que le sycomore ; les villes disposées en *greniers d'abondance pour les temps de guerre et de disette ;* une alliance étroite avec Tyr et l'Égypte, nations les plus influentes de l'époque ; des flottes combinées avec celles de Tyr, allant d'un côté jusqu'aux Indes, et de l'autre à Carthage, en Afrique, en Espagne, et jusqu'en Bretagne peut-être, où dès lors les Phéniciens avaient des comptoirs ; Balbek et Palmire élevés entre l'Orient et l'Occident, comme d'immenses bazars où l'Asie et l'Europe venaient échanger leurs richesses et leur industrie ; au-dessus de tout cela, un roi dont les peuples et les rois venaient de toutes parts contempler la sagesse et admirer la gloire : tels étaient la Judée et son peuple (4). » On voit, par ces faits éclatants, quels étaient les fruits, quelle était l'influence matérielle et morale de l'éducation militaire donnée à ce religieux peuple.

Quand on lit dans Job ces paroles : *Militia est vita hominis super terram* (5), on peut donc les entendre de deux manières, en sens direct et en sens réciproque. Il est bien vrai que *la vie est une guerre ;* mais il est tout aussi vrai que *la guerre est une vie*. Ce n'est pas seulement au physique, mais encore au moral, et à tous les points de vue, que la guerre est utile et presque nécessaire ; et ici nous touchons à l'une des raisons profondes sur lesquelles repose, avant comme après Jésus-Christ, la mission divine et providentielle des Empires (6). Au premier abord, la guerre et la civilisation sembleraient deux extrêmes ; mais le plus souvent ces deux extrêmes se touchent, et l'histoire nous les montre sans cesse marchant de front, comme deux sœurs d'une même famille ou les deux époux d'un même couple. La civilisation marche avec les armées. A toutes les époques où la civilisation est entrée dans une nouvelle phase, un grand capitaine apparaît. Tous les grands noms historiques nous rappellent un homme qui a porté l'épée et qui marque en même temps une étape nouvelle sur la route suivie par le progrès universel. Moïse, David, Salomon, Sésostris, Nabuchodonosor, Cyrus, Alexandre, César, Constantin, Mahomet, Charlemagne, saint Louis, Henri IV, Pierre le Grand, Louis XIV, Napoléon Ier, Napoléon III : ne sont-ce pas là des noms qui marquent le progrès des siècles, aussi bien qu'ils honorent et qu'ils rehaussent la profession des armes ? Mais c'est en France que les vrais militaires abondent ; et l'on sait quel rang la France occupe dans l'histoire des nations depuis quatorze siècles, de quelle gloire elle brille aux yeux du monde entier. Toutes ces considérations nous font conclure avec Duruy : « Sans doute, la guerre est un grand malheur ; mais elle nourrit des vertus que la paix étouffe. L'orage détruit les moissons, mais il purifie l'air. Que de peuples qui s'étaient laissé énerver et corrompre par une longue paix, et qui dans la guerre ont retrempé leur caractère national et retrouvé des vertus depuis longtemps perdues (7) ! »

(1) I Mach., XIX, 8, 12. — (2) I Paralip., XII, 40. — (3) III Reg., IX, 22 ; II Paralip., VIII, 9, 10. — (4) Rohrb. *Hist. univ. de l'Ég. cath.*, t. II. p. 242, 243, 3e édit. — (5) Job, VII, 1. — (6) Voir sur l'action providentielle de la guerre : Joseph de Maistre, *Soirées de Saint-Pétersbourg*, 7e entretien ; et surtout Justin Fèvre, *Du Gouvernement temporel de la Providence*, t. I, c. XIV, p. 205-215. Voir aussi Jacquot, *De l'introduction des idées napoléoniennes dans la discipline des collèges*, publiée en 1856, 1858 et 1863 ; général Ambert, *Soldat*, passim ; Louis Veuillot, *La guerre et l'homme de guerre* ; Proudhon, *De la paix et de la guerre* ; Donoso Cortès, *Lettres sur la France en 1842*. Enfin consulter les ouvrages suivants, où la même question est soulevée, mais non traitée à fond : Jean-Burckhard Mencke, *Dissertatio de viris militia æque ac scriptis illustribus*, Leipzig, 1708, in 4 ; Frédéric-Othon Mencke, *Bibliotheca virorum militia æque ac scriptis illustrium*, 1734, où figurent deux cent cinquante-six articles ; Châteaubriand, *Essai sur la littérature anglaise*, p. 363 et 384 de l'édition Vermot ; Poujoulat, *Voyage en Algérie*, p. 6 et 7 de l'édit. Vermot ; Rohrb., *Hist. univ. de l'Ég. cath.*, t. II, p. 322, 3e édit. — (7) *Histoire des Romains*, c. XII

LIVRE TREIZIÈME

DE 1014 A 975 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE

Salomon, le Temple, figures du Christ et de son Eglise.

Ces deux noms, Salomon, le Temple, nous annoncent l'époque la plus glorieuse du peuple d'Israël. Toutes les promesses temporelles que le Seigneur avait faites aux patriarches se voient accomplies dans Salomon. Sa domination s'étend du fleuve de l'Egypte jusqu'au grand fleuve de l'Euphrate, comme il avait été promis, neuf siècles auparavant, à Abraham (1). Le peuple puîné de Jacob domine sur le peuple aîné d'Esaü ou Edom, comme il avait été dit à Isaac il y avait huit siècles (2). Le sceptre est à Juda, sa main s'allonge sur le cou de ses ennemis, les enfants de son père se prosternent devant lui, comme l'avait prédit, sept siècles auparavant, le patriarche Jacob (3). Enfin, comme il a été promis à David, un fils lui a succédé sur le trône, qui bâtira un temple à l'Eternel. Ce fils sera l'admiration de l'univers par sa sagesse ; ce temple sera l'admiration de l'univers par sa magnificence. Les hommes eussent pu croire que les promesses de Dieu ne comprenaient rien de plus. Tout cela cependant n'était qu'une figure : figure magnifique d'une réalité plus magnifique encore ; mais figure qui ne se soutiendra point jusqu'au bout, parce que ce n'est qu'une figure. La sagesse de Salomon finira par s'éclipser, parce que Salomon n'est que la figure de ce Fils de David qui sera la sagesse même. Ce magnifique temple de Salomon, Babylone le brûlera ; ce temple ressuscité de ses cendres, la nouvelle Babylone ; Rome païenne le brûlera de nouveau et pour toujours, parce que ce temple matériel n'est qu'une figure, qu'un hiéroglyphe prophétique de ce temple vivant, de cette Eglise immortelle, que le Fils de David par excellence doit bâtir sur la pierre et contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront point. Alors s'accomplira, au delà de toutes les pensées de l'homme, et dans le temps et dans l'éternité, tout ce qui aura été promis aux patriarches et prédit par les prophètes.

Salomon était monté sur le trône du vivant de son père, par son ordre et d'après le choix de Dieu même. Son père étant mort, un incident arriva qui pouvait le précipiter du trône, mais qui ne fit que l'y affermir. Adonias ne put supporter de n'être pas roi. Déjà Salomon lui avait fait grâce de la vie, sous la condition de se tenir tranquille. La condition fut mal observée. Un jour, vraisemblablement d'après le conseil de Joab, il vint trouver Bethsabée, la priant de lui obtenir de son fils pour épouse une vierge, Abisag de Sunam. « Vous savez, lui dit-il, que le royaume était à moi, et que tout Israël avait jeté les yeux sur moi pour me faire régner ; mais le royaume a été transféré, et il est passé à mon frère, parce qu'il lui a été donné de par Jéhovah. Maintenant donc, je ne vous fais qu'une prière ; ne confondez pas mon visage (par un refus). » Bethsabée lui dit : « Parlez. » Adonias reprit : « De grâce, demandez au roi Salomon, et il ne peut rien vous refuser, qu'il me donne Abisag de Sunam pour épouse (4). »

Cette Abisag avait été donnée à David pour le servir et le réchauffer dans sa vieillesse ; il l'avait laissée vierge (5). Toutefois la demande d'Adonias était d'autant plus inconvenante, qu'elle trahissait une astucieuse ambition, parce que, d'après les mœurs du temps, qui épousait la veuve d'un roi, avait par là même, sinon des droits, du moins des prétentions à sa couronne. C'est pour cela qu'Isboseth, fils de Saül, quelque raison qu'il eût de ménager Abner, lui fit cependant des reproches de ce qu'il avait épousé Respha, concubine de Saül, son père (6).

Bethsabée, qui ne pénétrait pas les desseins d'Adonias, lui répondit : « C'est bien, je parlerai pour vous au roi. » Elle vint donc auprès du roi Salomon, afin de lui parler pour Adonias. Le roi se leva au-devant d'elle, l'adora, s'assit sur son trône, et un trône fut apporté à la mère du roi, qui s'assit à sa droite. Elle dit : « Je n'ai qu'une petite prière à vous faire ; ne confondez pas mon visage. » Et le roi lui dit : « Ma mère, dites ce que vous me demandez ;

(1) Gen., xv, 18. Semini tuo dabo terram hanc a fluvio Ægypti usque ad fluvium magnum Euphratem. — (2) *Ibid.*, xxv, 25 et xxvii, 29. Populusque populum superabit, et major serviet minori. — (3) *Ibid.*, xlix, 8. Juda, te laudabunt fratres tui, manus tua in cervicibus inimicorum tuorum, adorabunt te filii patris tui. — (4) III Reg., ii, 12-17. — (5) *Ibid*, i, 1-14. — (6) *Ibid.*, iii, 8.

car je ne confondrai point votre visage. » Elle dit alors : « Donnez Abisag de Sunam à votre frère Adonias pour épouse. » Mais le roi Salomon répondit à sa mère : « Pourquoi demandez-vous Abisag de Sunam pour Adonias? Demandez donc aussi pour lui le royaume; car il est mon frère aîné, et il a déjà pour lui Abiathar, le grand-prêtre, et Joab, fils de Sarvia. » C'est pourquoi Salomon jura par l'Eternel, disant : « Que Dieu me fasse ceci, qu'il y ajoute cela, si Adonias, par cette demande, n'a pas parlé contre sa propre vie. Et maintenant, vive Jéhovah ! qui m'a affermi et fait asseoir sur le trône de David, mon père, et qui m'a fait une maison comme il l'avait dit, Adonias mourra aujourd'hui. » Et le roi Salomon envoya Banaïas, fils de Joïada, qui se jeta sur lui, et il mourut.

Complice d'Adonias, Joab eut aussi le même sort. Au premier bruit de ce qui se passait, il se réfugia dans le parvis extérieur du tabernacle, comme dans un asile sacré où Adonias lui-même avait trouvé le salut une première fois. Il y tenait étroitement embrassé un coin de l'autel des holocaustes. Mais le Seigneur lui-même avait dit : « Si quelqu'un a tué son prochain de propos délibéré et en lui dressant des embûches, vous l'arracherez de mon autel, et il sera mis à mort (1). » Salomon envoya donc Banaïas, fils de Joïada, et lui dit : « Va, et jette-toi sur lui. » Banaïas vint au tabernacle de l'Eternel et dit à Joab : « Le roi te commande de sortir de là. Joab lui répondit : « Je ne sortirai point, mais je mourrai ici. » Banaïas retourna auprès du roi et lui dit : « Voilà la réponse que Joab m'a faite. » Le roi répliqua : « Fais comme il a dit : jette-toi sur lui et l'ensevelis ; et tu écarteras de moi et de la maison de mon père le sang innocent répandu par Joab. Et l'Eternel fera retomber son sang sur sa tête, parce qu'il a assassiné deux hommes justes et meilleurs que lui, et et parce qu'il a tué par l'épée, sans que mon père David le sût, Abner, fils de Ner, prince de l'armée d'Israël, et Amasa, fils de Jéther, prince de l'armée de Juda. Et leur sang retombera pour jamais sur la tête de Joab et sur sa postérité ; mais qu'à David et à sa postérité, à sa maison et à son trône il y ait une paix éternelle de par Jéhovah ! » Banaïas, fils de Joïada, monta donc, se jeta sur lui et le mit à mort ; et il fut enseveli en sa maison, dans le désert. Le roi établit alors à sa place Banaïas, fils de Joïada, comme prince de l'armée (2).

Quant au grand-prêtre Abiathar, Salomon l'épargna parce qu'il avait porté l'arche de l'Eternel et partagé tous les travaux de son père David. Toutefois il le relégua dans ses terres d'Anathoth. Cet exil ne lui ôtait point la dignité de grand-prêtre ; après cela même, l'Ecriture la lui attribue encore conjointement avec Sadoc (3). Seulement, comme il n'en pouvait remplir les fonctions dans le tabernacle, Sadoc devint par le fait seul pontife en exercice. Par là s'accomplit ce que Samuël avait prédit. Le souverain sacerdoce avait passé de la première branche d'Aaron à la seconde, dans la personne du grand-prêtre Héli; mais, en punition des désordres de ses fils, Dieu lui annonça qu'un jour cette dignité sortirait de sa famille pour retourner à la branche aînée (4). Or, Sadoc était le chef de celle-ci.

Salomon fit encore venir Seméi, fils de Géra, et lui dit : « Bâtis-toi une maison à Jérusalem et y habite, et n'en sors point pour aller ici ou là. Si tu en sors jamais et que tu passes le torrent de Cédron, sache bien que tu mourras de mort et que ton sang retombera sur ta tête. » Séméi dit au roi : « Comme le roi, mon seigneur, a dit, ainsi fera son serviteur. Trois ans il demeura dans la ville ; mais ensuite, ayant rompu son ban pour courir après des esclaves fugitifs, le roi l'envoya chercher et lui dit : « Ne t'ai-je pas juré par l'Eternel, ne t'ai-je pas protesté, disant : Si tu sors jamais pour aller ici ou là, sache certainement que tu mourras de mort, et tu me répondis : Ce que je viens d'entendre est bien ! Pourquoi donc n'as-tu pas gardé le serment de l'Eternel et l'ordre que je t'avais donné ? » Il ajouta : « Tu connais tout le mal que ton cœur sait que tu as fait à David, mon père. L'Eternel a fait retomber ta malice sur ta tête. Et le roi Salomon sera béni, et le trône de David sera stable devant l'Eternel à jamais. » C'est pourquoi le roi ordonna à Banaïas, fils de Joïada ; et Banaïas sortit, et Séméi mourut (5).

Le règne de Salomon s'étant ainsi affermi au dedans par la mort de ceux qui pouvaient en troubler la tranquillité, il voulut aussi lui donner de l'appui au dehors. L'Egypte, gouvernée autrefois par la sagesse de Joseph et de Moïse, était un des plus puissants royaumes. Elle était d'ailleurs limitrophe de la Judée. Salomon épousa la fille du roi d'Egypte. D'après ce que dit Eupolème, cité par Alexandre Polyhistor dans Eusèbe, il paraîtrait que ce pharaon avait le surnom de Vaphrès (6). L'on croit que la jeune princesse embrassa le culte du vrai Dieu. Il était bien défendu aux enfants d'Israël d'épouser les femmes étrangères ; mais cette défense tombait principalement sur les femmes chananéennes ; et il est permis de voir une exception en faveur de l'Idumée et de l'Egypte dans ces paroles de Dieu à son peuple : « Tu n'auras point en abomination l'Iduméen, parce qu'il est ton frère ; ni l'Egyptien, parce que tu as été étranger dans son pays (7). » Toujours est-il que, immédiatement après avoir parlé de ce mariage, l'Ecriture sainte relève la piété de Salomon envers le Seigneur, et les grâces extraordinaires de Seigneur envers lui.

(1) Exod., xxi, 14. — (2) III Reg., II, 18-35. — (3) *Ibid.*, IV, 4. — (4) I Reg., II, 31-36. — (5) III Reg., II, 36-46. — (6) *Præpar. evang.*, l. IX, c. XXXI et XXXII. — (7) Deut., XXIII, 7.

Salomon aimait Jéhovah et marchait dans les préceptes de David, son père; toutefois il sacrifiait et brûlait l'encens sur les hauts lieux (1). C'étaient les lieux de dévotion fréquentés en Israël et en Juda, tels que Cariathiarim, Ramatha, Béthel, Galgala, Maspha, Gabaa de Benjamin, Silo, Hébron et quelques autres. Nous y avons vu Samuël offrir des sacrifices, ainsi que David, dans l'aire d'Areuna (ou d'Ornan). Ce ne fut qu'après la construction du temple que le culte divin fut concentré dans ce sanctuaire.

Un jour que Salomon eut sacrifié mille victimes sur le plus célèbre de ces hauts lieux, Gabaon, où était le tabernacle du témoignage dressé par Moïse, non pas l'arche d'alliance qui se trouvait à Jérusalem, Dieu lui apparut en songe et lui dit: « Demande ce que tu veux que je te donne. » Salomon répondit : « Vous avez fait à votre serviteur David, mon père, une grande miséricorde, selon qu'il a marché devant vous dans la vérité et dans la justice, et que son cœur a été droit avec vous; vous lui avez conservé cette grande miséricorde, et vous lui avez donné un fils qui est assis sur son trône, comme il paraît aujourd'hui. Et maintenant, Jéhovah, mon Dieu, vous avez fait régner votre serviteur en la place de David, mon père, et moi je suis un jeune enfant qui ne sait ni sortir ni entrer. Et votre serviteur est au milieu de votre peuple que vous avez choisi : peuple infini, qui ne peut être nombré ni supputé à cause de sa multitude. Vous donnerez donc à votre serviteur un cœur docile (en hébreu, un cœur qui écoute), afin qu'il puisse juger votre peuple et discerner entre le bien et le mal; car qui pourra juger votre peuple, ce peuple si nombreux? »

Et il plut aux yeux d'Adonaï que Salomon lui eût fait cette demande. Et Dieu lui dit : « Parce que tu as demandé cette parole et que tu n'as point demandé pour toi de longs jours, de grandes richesses, ni l'âme de tes ennemis, mais que tu m'as demandé l'intelligence pour entendre le jugement, voilà que j'ai fait selon tes paroles; voilà que je t'ai donné un cœur sage, intelligent; en sorte qu'il n'y a jamais eu d'homme avant toi semblable à toi, et qu'il ne s'en élèvera point après toi. Et même ce que tu n'as pas demandé, je te l'ai donné, et les richesses, et la gloire ; de sorte que nul d'entre les rois n'aura été semblable à toi ni avant ni après. Que si tu marches dans mes voies et que tu gardes mes préceptes et mes ordonnances comme ton père les a gardés, je prolongerai tes jours.

A son réveil, Salomon reconnut que c'était un songe mystérieux et divin. De retour à Jérusalem, il offrit des holocaustes et des victimes pacifiques, et donna un grand festin (2).

Bientôt après arriva un incident qui fit éclater au grand jour la merveilleuse sagesse de Salomon, sa profonde connaissance du cœur humain, ainsi que sa présence d'esprit. Deux femmes, qui vivaient dans la même maison, parurent devant son tribunal avec deux petits enfants. L'une et l'autre étaient accouchées depuis peu. L'une soutenait que l'autre, ayant étouffé son propre enfant pendant le sommeil, lui avait dérobé le sien, et mis à sa place l'enfant mort. L'autre prétendait être la mère de l'enfant en vie. Après les avoir entendues, le roi résuma l'affaire en ces termes : « Celle-ci dit : Mon fils est celui qui est en vie, et ton fils à toi est celui qui est mort. Et l'autre répond : Non pas, c'est ton fils qui es le mort, et c'est mon fils qui est le vivant. » Le roi ajouta : « Apportez-moi une épée. » Et on apporta une épée devant le roi, qui reprit : « Partagez l'enfant qui est vivant en deux, et donnez-en la moitié à l'une et la moitié à l'autre. » Mais la femme dont le fils était le vivant, dit au roi (car ses entrailles furent émues pour son fils) : « De grâce, mon seigneur, donnez-lui l'enfant vivant, et ne le faites pas mourir. » L'autre disait, au contraire : « Qu'il ne soit ni à moi ni à toi ; mais qu'on le partage. » Alors le roi prononça cette sentence : « Donnez à celle-ci l'enfant vivant, et ne le faites pas mourir ; car c'est elle qui est sa mère. »

Or, tous les peuples d'Israël ayant entendu le jugement qu'avait rendu le roi, ils le craignirent; car ils virent que la sagesse de Dieu était en lui pour rendre la justice (3).

Salomon régnait ainsi avec une grande sagesse et dans une profonde paix, non-seulement sur tout Israël, mais encore sur les pays conquis par David, dont les rois lui étaient tributaires, depuis l'Euphrate jusqu'aux frontières d'Egypte. Edom lui était également soumis. Juda et Israël reposèrent sans aucune crainte, chacun sous sa vigne et sous son figuier, depuis Dan jusqu'à Bersabée, durant tous les jours de Salomon.

Trop prudent pour ne point assurer la durée de la paix par une armée formidable, qui, dans les mains d'un prince bien intentionné et éclairé, ôte aux voisins l'envie de l'offenser, mais ne les provoque pas non plus par aucune insulte, il pourvut Israël de douze mille chevaux pour des cavaliers, de quarante mille pour des chariots de guerre. Cette cavalerie était placée, partie à Jérusalem, partie dans d'autres villes. Comme la domination de Salomon s'étendait jusque sur les Arabes, on conçoit qu'il voulût avoir des chevaux pareils aux leurs (4). Aussi ceux qui trafiquaient pour le roi allaient-ils en acheter en Egypte, chez les rois de Syrie, mais surtout à Coa, pays qu'on ne connaît plus. Le prix ordinaire de chaque cheval, en Egypte, était de cent cinquante sicles d'argent, un peu plus de trois cents francs de notre monnaie.

Les enfants d'Israël étaient libres de toute corvée : ils ne servaient qu'à la guerre. Juda

(1) III Reg., III, 3. — (2) III Reg., III, 3-15., II Paral., I, 1-13 — (3) III Reg., III, 16-28. — (4) *Ibid.*, X, 18.

et Israël étaient innombrables comme le sable de la mer, mangeant, buvant et se réjouissant.

Voici quels étaient les princes de Salomon : Azarias, fils du grand-prêtre Sadoc, Elihoreph et Ahia, fils de Sisa, étaient secrétaires ; Josaphat, fils d'Ahilud, garde des archives ou chancelier ; Banaïas, fils de Joïada, chef des armées ; Sadoc et Abiathar, grands-prêtres ; Azarias, fils de Nathan, surintendant des gouverneurs ; Zabud, fils de Nathan, prêtre intime du roi ; Ahisar, grand maître de la maison, et Adoniram, fils d'Abda, surintendant des tributs. Il y avait en outre douze gouverneurs sur tout Israël, qui fournissaient la table du roi et sa maison ; et chacun donnait pendant un mois tout ce qui était nécessaire. Deux de ces gouverneurs de provinces épousèrent des filles de Salomon ; l'une s'appelait Tapheth, l'autre Basemath. Les vivres pour la table de Salomon étaient, chaque jour, trente mesures de fleur de farine et soixante de farine ordinaire ; dix bœufs gras, vingt bœufs de pâturage, cent moutons, outre les cerfs, les chevreuils, les daims et toutes sortes de volailles qu'on lui apportait des pays voisins; car depuis Thaphsa ou Thapsaque, sur le bord oriental de l'Euphrate (1), y compris tous les rois au delà de ce fleuve jusqu'à Gaza, sur la mer Méditerranée, Salomon dominait partout, et il avait la paix avec tous ses voisins.

Quand on pense que la cour d'un roi d'Orient équivaut à une petite armée, et que, d'après le témoignage d'Athénée et d'Hérodote, les rois de Perse donnaient tous les jours à souper dans leurs palais à quinze mille personnes (2), on ne s'étonnera point de la grande quantité de vivres qui se consommait chaque jour dans celui de Salomon.

Et Dieu donna à Salomon une sagesse et une intelligence très-grandes, et une étendue de cœur comme le sable qui est sur le rivage de la mer. Et la sagesse de Salomon était plus grande que la sagesse de tous les fils de l'Orient et que toute la sagesse des Egyptiens. Et il fut plus sage que tout homme, plus sage qu'Ethan Ezrahite, qu'Héman, Chalcol et Dorda, fils de Machol ; et son nom était célèbre chez toutes les nations d'alentour. Il composa trois mille paraboles et fit mille et cinq cantiques. Et il parla de tous les arbres, depuis le cèdre qui est sur le Liban jusqu'à l'hysope qui sort de la muraille, et des animaux de la terre, des oiseaux, des reptiles et des poissons. Il accourait des gens de tous les peuples pour entendre la sagesse de Salomon, et des envoyés de tous les rois de la terre qui apprenaient sa sagesse (3).

Comme l'empire de Salomon s'étendait jusqu'au delà de l'Euphrate, ces fils de l'Orient sont naturellement les Chaldéens de Babylone, les mages de la Perse, les brahmes de l'Inde. La sagesse dont il est ici question comprenait principalement l'art de gouverner les peuples et d'embellir la vie, la science de l'homme et de la nature. Cependant elle embrassait aussi la connaissance de Dieu et de son culte. Ethan et Héman, que Salomon est dit avoir surpassés en dernier lieu, comme plus sages, paraissent avoir rivalisé avec David dans la composition des cantiques sacrés. Un des psaumes les plus magnifiques, celui qui commence par ces paroles : « Je chanterai éternellement la miséricorde du Seigneur, » porte en titre : *Intelligence ou sagesse d'Ethan Ezrahite* (4). Quand il est dit que des hommes de tous les peuples, des envoyés de tous les rois de la terre venaient à Salomon pour écouter sa sagesse, cela s'entend naturellement des peuples et des rois d'au delà de l'Euphrate et des frontières d'Egypte. Lors donc que, dans la suite, nous trouverons dans ces contrées lointaines les mêmes traditions, les mêmes idées, et quelquefois les mêmes expressions sur Dieu et son culte, que dans la Judée, on l'explique non-seulement par une transmission héréditaire depuis Noé, mais encore par les communications que ménagea la Providence entre ces peuples et le peuple choisi, tant sous Salomon qu'avant et après lui. Peut-être même qu'on pourrait attribuer en partie à ce contact une révolution religieuse et politique qui paraît avoir commencé dans l'Inde, sous le nom de Bouddhisme, du dixième au cinquième siècle avant Jésus-Christ : période de Salomon à Esdras, durant laquelle les Juifs furent en effet dispersés jusque dans l'Inde ; et un prophète, Daniel, se vit pendant longtemps à la tête des corporations savantes de la Chaldée et de la Perse.

La renommée de Salomon fut telle, qu'aujourd'hui encore, sous le nom de Soliman-ben-Daoud (Salomon, fils de David), il est célébré dans tout l'Orient comme le plus grand, le plus puissant et le plus glorieux de tous les rois. Il y en a plusieurs histoires en prose et en vers. Partout il est présenté comme le monarque universel de toute la terre, comme régnant à la fois sur l'Orient et sur l'Occident. L'idée d'une pareille puissance y est tellement identifiée à son nom, que les Orientaux appellent Soliman ou Salomon tous les princes qu'ils croient avoir régné sur tout l'univers. Ainsi, Adam a été le premier Soliman, Seth le second, Enos le troisième. Les auteurs arabes et persans vont encore plus loin : ils disent que Dieu soumit à l'empire de Salomon, non-seulement les hommes, mais encore les esprits bons et mauvais, les oiseaux et les vents ; que les oiseaux voltigeaient incessamment au-dessus de son trône, pendant qu'il y était, pour lui faire ombre et lui servir de dais ; qu'il y avait à sa droite douze mille siéges d'or pour les patriarches et les prophètes, et à sa gauche douze mille siéges d'ar-

(1) C'est le sens de l'hébreu : *Bekol malké èber hannahar*. III Reg., IV, 24. — (2) Athæn., l. XIV, c. x, Herod., l. VII, CXVII, CXVIII, CXIX. — (3) III Reg., IV, 29-34. — (4) Ps. LXXXVIII, 1.

gent pour les sages et pour les docteurs qui assistaient à ses jugements. Enfin, ceux de ces auteurs qui supposent que le monde a été peuplé et gouverné par d'autres créatures que les hommes, avant la création d'Adam, donnent le titre et le nom de Soliman ou Salomon aux monarques qui les ont commandés. Nous ne mentionnons ces imaginations orientales que pour montrer quel souvenir l'Asie a conservé du fils de David (1).

Les discours de Salomon sur la nature et les propriétés des plantes et des animaux, autrement son histoire naturelle, ne sont point venus jusqu'à nous. Des trois mille paraboles ou sentences morales qu'il prononça, il ne nous en reste qu'une partie dans le livre des Proverbes. Ce sont des maximes qui, en peu de mots, renferment un grand sens. Elles semblent faites pour être apprises par cœur, comme des éléments de la raison humaine. Aussi sont-elles souvent adressées à des enfants et mises sous le nom d'une mère pieuse, sainte et douce autorité qui, dès le berceau, les gravait profondément dans leur âme. Elles l'emportent sur les sentences des sages du siècle, non-seulement par leur autorité divine, mais encore par la finesse, l'abondance des choses et la gravité du discours. On y apprend surtout en quoi consistent la sagesse et la piété véritables. « La crainte de Jéhovah, voilà le commencement de la sagesse ; car c'est Jéhovah qui la donne : de sa bouche se répandent et la prudence et le savoir. Confie-toi en Jéhovah de tout ton cœur, et ne t'appuie pas sur ta prudence. Pense à lui dans toutes tes voies, et lui-même conduira tes pas. Ne sois pas sage à tes propres yeux, crains Jéhovah et détourne-toi du mal. C'est Jéhovah qui dirige les pas de l'homme ; quel mortel peut comprendre où sa voie aboutit (2) ? » Veut-on connaître en quoi diffèrent le sage et l'insensé ? « La voie de l'insensé est droite à ses yeux : le sage écoute le conseil. As-tu vu un homme qui s'estime sage ? il faut plus espérer de l'insensé que de lui (3). » Veut-on connaître les règles de la piété ? « Le sacrifice des méchants est une abomination à Jéhovah ; il se plaît en la prière de l'homme droit. Une abomination à Jéhovah, c'est la voie de l'impie ; il aime qui cherche la justice. Il y a une prière exécrable : c'est celle de l'homme qui ferme l'oreille pour ne pas écouter la loi (4). » Veut-on revenir au bien ? « Toutes les voies de l'homme lui paraissent pures, mais Jéhovah pèse les esprits. Révélez à Jéhovah vos œuvres, et il redressera vos pensées. La miséricorde et la vérité rachètent le crime, et c'est en craignant Jéhovah qu'on s'éloigne du mal. Il prête à Jéhovah, celui qui a pitié du pauvre : Jéhovah lui rendra son bienfait. Opprimer le pauvre, c'est outrager celui qui l'a créé ; c'est honorer le Seigneur, que d'avoir pitié du misérable. Ne touche pas les bornes des petits, et n'entre pas dans le champ de l'orphelin ; car leur défenseur est puissant, et il plaidera lui-même leur cause contre toi. Si ton ennemi a faim, donne-lui à manger ; s'il a soif, donne lui de l'eau ; car tu amasseras sur sa tête des charbons ardents, et Jéhovah te rendra. Le juge s'inquiète de la vie même de ses animaux : pour les impies, leur commisération même est cruelle (5). » Veut-on savoir ce qui affermit les empires et ce que vaut une politique sans Dieu ? « La justice élève une nation, mais le crime fait les peuples malheureux. La miséricorde et la vérité gardent le roi, et son trône est soutenu par la clémence. Le trône du roi qui rend la justice aux pauvres est inébranlable à jamais. Le souverain qui écoute volontiers les paroles menteuses, n'a pour ministres que des impies. Le cœur du roi est dans la main de Jéhovah comme un ruisseau, il l'incline partout où il veut. Il n'y a point de sagesse, il n'y a point de prudence, il n'y a point de conseil contre Jéhovah (6). »

La sagesse qui enseigne dans les paroles de Salomon, n'est point une sagesse abstraite ou qui ne subsiste que dans la pensée de l'homme, c'est la sagesse vivante ou subsistante de toute éternité en Dieu et avec Dieu. « Moi, dit-elle, moi la sagesse, j'habite la prudence et je possède la science des pensées. A moi le conseil et la certitude. C'est moi l'intelligence ; à moi la force. C'est par moi que les rois règnent et que les législateurs décrètent la justice ; c'est de moi que les princes tiennent l'empire, et les juges de la terre l'autorité. J'aime ceux qui m'aiment, et ceux qui me cherchent me trouvent. L'opulence et la gloire sont avec moi ; les biens durables et la justice. Mes fruits sont meilleurs que l'or, que les pierres les plus précieuses ; mes dons valent mieux que l'argent le plus pur. Je marche dans la voie droite, au milieu des sentiers de l'équité, pour donner à ceux qui m'aiment l'héritage des biens véritables, pour remplir leurs trésors. Jéhovah m'a possédée, m'a produite le principe de ses voies : avant ses œuvres, j'étais. Dès l'éternité, j'ai reçu l'onction, dès le commencement, avant que la terre fût. Les abîmes n'étaient pas, et j'étais engendrée ; les sources étaient sans eaux, les montagnes n'étaient pas encore affermies, j'étais engendrée avant les collines : il n'avait pas fait la terre, et les fleuves et les montagnes. Lorsqu'il préparait les cieux, j'étais là ; lorsqu'il entourait l'abîme d'une digue, lorsqu'il suspendait les nues, lorsqu'il fermait les sources de l'abîme, lorsqu'il donnait à la mer des limites et aux eaux des bornes qu'elles ne dépasseront pas, lorsqu'il posait les fondements de la terre, alors j'étais auprès de lui, nourrie par lui : j'étais tous les jours ses délices, me jouant sans cesse devant lui, me jouant

(1) D'Herbelot, *Biblioth. orientale*, art. *Soliman-ben-Daoud*. — (2) Prov., I, 7., II, 6., III, 5. XX, 24. — (3) *Ibid.*, XII, 15, XXXVI, 12. — (4) *Ibid.*, XV. 8 et 9., XXVIII, 9. — (5) *Ibid.*, XVI, 2, 3 et 6., XIX, 17., XIV, 31., XXIII, 10 et 11., XXV, 21 et 22., XII, 10. — (6) *Ibid.*, XIV, 34., XX, 28., XXIX, 12 et 14., XXI, 1, 30 et 31.

dans son univers ; et mes délices sont d'être avec les enfants d'Adam (1).

Quant aux mille et cinq cantiques qu'avait composés Salomon, il ne nous en est parvenu qu'un seul, le Cantique des cantiques. C'est un épithalame en action, où l'on distingue sept jours. Les personnages qui s'y parlent, sont : l'époux sous l'emblème du pasteur, la jeune épouse et ses compagnes. Les qualités aimables de l'époux et de l'épouse, la vivacité, le bonheur de leur pudique amour, voilà ce qu'on y célèbre. Tout ce cantique abonde en objets délicieux : ce sont partout des fleurs, des fruits, les plantes les plus belles, les plus variées, un printemps riant et fleuri, des campagnes fertiles, des jardins frais et délicieux, des eaux, des puits, des fontaines ; les parfums les plus précieux que l'art a préparés, ou qui sont l'ouvrage de la nature ; ajoutez encore le chant des colombes, de plaintives tourterelles ; du miel, du lait, des flots de vins exquis ; enfin, dans l'un et dans l'autre sexe, la grâce, la beauté, de chastes embrassements, des amours aussi doux que pudiques. S'il s'y rencontre quelques objets terribles, tels que des rochers, des montagnes, des repaires affreux de lions, c'est pour accroître encore, par le contraste de la variété, le charme du tableau le plus gracieux. Les plus grands docteurs de l'Eglise, en particulier Origène, saint Ambroise, saint Bernard, saint Thomas et Bossuet, qui ont commenté ce cantique, y ont reconnu les noces de l'Agneau, l'union ineffable du Verbe de Dieu avec l'humanité, avec l'Eglise, avec les âmes saintes ; union si intime, si parfaite, si délicieuse, si divine, que l'union des époux n'en est qu'une grossière image. Qui n'a entendu Dieu, dans les prophètes, se nommer l'époux de la nation d'Israël, lui rappeler la foi promise, lui reprocher son idolâtrie sous le nom d'adultère, de fornication, et la menacer du divorce ? Qui ne sait que, dans la nouvelle alliance, l'Eglise chrétienne est l'épouse du Christ ? Le disciple bien-aimé termine sa révélation par les noces éternelles de l'époux et de l'épouse, du Christ et de son Eglise. Cette union, saint Paul l'étend à chaque âme pure. Comme par l'union des corps, deux deviennent une même chair ; de même qui s'attache au Seigneur, devient avec lui un même esprit (2). Mais l'homme animal ne comprend pas ce qui est de l'esprit : sa fangeuse imagination salit tout ce qu'elle touche.

Salomon était à peine monté sur le trône, quand Hiram ou Hirom, roi de Tyr, ami constant de David, lui envoya des ambassadeurs. Le jeune roi lui en députa de son côté, le priant de permettre qu'il fît couper, à ses frais, des cèdres du Liban par les Sidoniens, qui passaient pour les ouvriers les plus habiles, afin de bâtir une maison à l'Eternel. « Cette maison sera grande, disait-il, car notre Dieu est grand par-dessus tous les dieux. Qui jamais aura la puissance de lui bâtir une maison digne de lui ? Car si le ciel et les cieux des cieux ne peuvent le contenir, qui suis-je, moi, pour lui bâtir une maison ? Aussi n'est-ce que pour brûler de l'encens devant lui. » Salomon disait encore à Hiram : « Je donnerai, pour la nourriture de vos gens qui couperont ces bois, vingt mille *cores* ou sacs de froment, vingt mille *cores* ou sacs d'orge, vingt mille *baths* ou barils de vin, et vingt mille *baths* ou bariques d'huile par an. » Hiram répondit plein de joie par la lettre suivante : « C'est parce que Jéhovah aime son peuple qu'il vous en a fait roi. Béni soit Jéhovah, le Dieu d'Israël, qui a fait le ciel et la terre, d'avoir donné au roi David un fils aussi sage, habile, plein d'esprit et de prudence, pour bâtir une maison à Jéhovah, une maison à sa royauté ! Je vous envoie donc un homme sage et intelligent, Hiram, mon père. Sa mère était des filles de Dan et son père fut Tyrien. Il sait travailler en or, en argent, en cuivre, en fer, en marbre, en bois et même en pourpre, en hyacinthe, en fin lin et en écarlate ; il sait encore graver toutes sortes de figures et ingénieusement inventer tout ce qui est nécessaire pour toutes sortes d'ouvrages. Il travaillera avec vos sages et avec les sages de mon seigneur David, votre père. Quant au blé, à l'orge, à l'huile et au vin que mon seigneur a promis, qu'il l'envoie maintenant à ses serviteurs. Pour nous, nous couperons dans le Liban tous les bois dont vous aurez besoin, et nous vous les amènerons par radeaux à la mer de Japho (ou Joppé) ; mais ce sera à vous de les transporter à Jérusalem (3). »

L'historien Josèphe rapporte que l'original de cette lettre se voyait encore de son temps dans les archives de Tyr (4). Tatien ajoute, d'après le témoignage de trois historiens de Phénicie, que le roi Hiram donna sa fille en mariage à Salomon (5). A la manière dont le monarque tyrien parle de Jéhovah qui a fait le ciel et la terre, on est porté naturellement à conclure qu'il l'adorait. Quand il donne le nom de père à l'habile ouvrier qui portait son nom, c'est dans le même sens que le patriarche Joseph était appelé le père de Pharaon. Ce prodigieux artiste, né d'une fille de Dan, dans la tribu de Nephthali, et parvenu à une si haute faveur, nous montre dans quelle intimité vivaient non seulement les rois, mais encore les peuples des deux pays. Le titre de sages, donné par le roi de Tyr à tous les ouvriers distingués dans leur profession, est un indice de la plus haute antiquité ; car d'anciens auteurs nous apprennent que, longtemps avant ce que l'on appelle les sept sages de la Grèce dans les siècles les plus reculés, le nom de sage se donnait à tout homme qui excellait dans une science ou dans un art quelconque (6).

(1) Proverbes, VIII, 12, etc. — (2) Corinthiens, VI, 16. — (3) II Paralip., II, 3-16., III Reg., V, 1-11. — (4) Josèphe, *Antiq. jud.*, l. VII, c. II. — (5) Tatianus, *Oratio contra gentes.* — (4) Plutarque, *Banquet des sept Sages.*

Les préparatifs ainsi réglés, Salomon fit le dénombrement des étrangers ou prosélytes établis dans son royaume. On en compta jusqu'à cent cinquante-trois mille six cents. Ils furent employés, soixante-dix mille à porter des fardeaux, quatre-vingt-mille à tailler des pierres dans les montagnes, trois mille six cents à surveiller les divers ouvrages. Comme dans ces cent cinquante-trois mille six cents n'étaient compris ni les femmes, ni les enfants au-dessous de vingt ans, ni les vieillards, mais seulement les hommes faits, on peut estimer à près d'un million les prosélytes ou étrangers qui alors adoraient le vrai Dieu dans la seule terre d'Israël. Salomon choisit encore parmi les Israëlites d'origine trente mille ouvriers qu'il envoyait tour à tour, dix mille chaque mois, dans les montagnes du Liban, pour aider les Sidoniens à couper les arbres et à préparer la charpente. Car, et le bois, et la pierre étaient taillés avant d'être transportés à Joppé, et de là à Jérusalem (1).

Quant aux ouvriers tyriens et sidoniens mis à la disposition de Salomon par le roi de Tyr, l'Écriture n'en dit pas le nombre. Eupolème, cité par Eusèbe, le porte à quatre-vingt mille. Il ajoute quatre-vingt mille ouvriers égyptiens, envoyés à Salomon par son beau-père (2); ce qui, en y joignant les trente mille Hébreux et les cent cinquante-trois mille six cents prosélytes, ferait en tout trois cent quarante-trois mille six cents. Le même auteur dit que, quand tous les ouvrages furent terminés, Salomon fit présent à chacun d'eux de dix sicles d'or. Le sicle d'argent est estimé deux francs de notre monnaie (3); le sicle d'or valait au moins dix fois plus, ou vingt francs : ce qui ferait, pour chacun, deux cents francs, et pour tous, soixante huit millions sept cent vingt mille francs de gratification. Outre cette largesse, ils avaient été payés de leurs journées, payes sans doute comme on pouvait l'attendre de la munificence de Salomon. Mais la construction du temple dura sept ans entiers, le palais du roi en demanda treize autres. On se demande d'où Salomon put tirer assez d'argent pour payer tout ce monde ; car, à ne donner à chaque ouvrier que trois frans par jour; et à ne supposer que trois cents jours de travail dans l'année, les vingt ans exigeraient toujours, pour ce grand nombre d'hommes, une somme de six milliards.

Nous avons vu qu'avant sa mort, David fit connaître à Salomon de grands amas d'or, d'argent, d'airain, de fer, de marbre, qu'il avait rassemblés pour la construction du temple nous avons vu que ces richesses furent encore augmentées par les dons volontaires des Israélites. Quant au fer et à l'airain, l'Écriture dit qu'il n'y avait ni poids ni mesure ; elle ne donne que le poids de l'or et de l'argent. David avait donc amassé, pour la construction de la maison de Dieu, cent mille talents d'or, un million de talents d'argent; il y ajouta de son épargne trois mille talents d'or, sept mille talents d'argent ; les princes du peuple donnèrent de leur côté, cinq mille talents d'or, dix mille talents d'argent, dix mille drachmes d'or. On peut estimer, en négligeant quelques centimes en plus, la drachme d'or à onze francs, le talent d'argent à quatre mille huit cent sept, le talent d'or à soixante-huit mille huit centseptante ; ce qui fera pour le trésor royal, onze milliards six cent quatre-vingt-quatorze millions ; pour l'épargne de David, deux cent quarante millions cent cinquante-neuf mille ; pour l'offrande des princes, trois cent quatre-vingt-douze millions cinq cent trente mille ; total, douze milliards trois cent vingt-six millions six cent quatre-vingt-neuf.

Ce grand nombre de talents d'or et d'argent que les uns évaluent à un taux encore plus élevé, d'autres à un taux beaucoup moindre, car il n'y a rien d'absolument certain dans l'appréciation des anciennes monnaies en monnaies actuelles, n'étaient pas tous en espèces, mais en grande partie en vases et en lingots, Au taux où nous les avons estimés, ils équivaudraient à neuf fois les revenus ou impôts annuels de la France, qui sont actuellement de plus de treize cents millions. Supposé que le contribuable qui paye un franc en conserve encore quatre, il y aura plus de six milliards cinq cents millions d'argent monnayé dans la France seule. Or, la domination de David, qui s'étendait depuis le fleuve de l'Égypte jusqu'au delà de l'Euphrate, comprenait un pays et plus grand et plus riche que n'est la France aujourd'hui. Il y avait des mines d'or. David avait amassé d'immenses richesses dans ses nombreuses conquêtes. Les tributs qu'on lui payait durent les augmenter encore prodigieusement pendant les quarante années de son règne. Sous celui de son fils, il est dit que l'argent était aussi commun à Jérusalem que les pierres, et qu'on le comptait pour rien. Tout cela bien considéré, nous ne voyons rien d'incroyable à une valeur de douze milliards en or et en argent.

Le temple fut donc commencé l'an 480, depuis que les enfants d'Israël sortirent de l'Égypte, l'an 4 du règne de Salomon, le second jour du second mois, sur la montagne de Moriah, là même où Abraham avait immolé son fils, là même où lors de la peste, l'ange exterminateur avait remis son épée dans le fourreau. Les fondements étant creusés, on y posa de grandes pierres, des pierres d'un grand prix, tels que marbres et porphyres ; les unes avaient huit, les autres dix coudées. Ce temple devait former à lui seul comme une ville. Une première enceinte était laissée aux gentils : elle était carrée. On estime que chacun de ses côtés avait six cents coudées, environ deux cents mètres. Venait une seconde enceinte, pour les Israëlites, dont chaque côté avait cinq cents

(1) III Reg., v, 13-18., II Paralip., II, 17. — (2) Euseb., *Præpar. evang.*, l. IX, c. XXXII et XXXIV. — (3) Bouillet, *Dictionnaire de l'antiquité.*

coudées, cent soixante-dix mètres environ. Ensuite une troisième, pour les prêtres et les lévites, de deux cents coudées, environ soixante dix mètres en carré. Enfin, au milieu de cette dernière, le temple proprement dit, de soixante coudées de long, vingt de large et trente de haut. On entrait des quatre côtés, dans ses diverses enceintes, par autant de portes qui, étant placées vis-à-vis l'une de l'autre, donnaient vue jusque sur le temple. Dans le pourtour intérieur de chaque enceinte, surtout de la seconde et de la troisième, régnaient des galeries soutenues par des colonnes. De ces galeries ou portiques à l'enceinte suivante, et de la dernière au temple, il y avait un espace vide ou parvis. Autour de ces portiques et au-dessus étaient les logements des prêtres; les magasins où l'on conservait le vin, l'huile, le froment, le bois, les habits et tout ce qui servait dans le temple. Dans le parvis des prêtres devant le temple proprement dit, était un autel d'airain pour les holocaustes; un peu à côté, une mer de fonte, la mer d'airain, de dix coudées de diamètre par le haut, et posée sur douze bœufs d'airain, trois desquels regardaient le septentrion, trois l'occident, trois le midi, et trois l'orient On y réservait l'eau nécessaire dans les sacrifices. Pour en rendre la distribution plus commode, il y avait, à droite et à gauche du temple, dix cuves d'airain plus petites, cinq de chaque côté, posées sur des socles d'airain, que soutenaient et transportaient d'un endroit à l'autre quatre roues d'airain avec des essieux d'airain. Sur ces socles on voyait gravés, entre des couronnes et des palmes, des lions, des bœufs et des chérubins.

Le temple même, long de soixante coudées, large de vingt et haut de trente, s'ouvrait à l'orient sous un portique ou vestibule, long de la largeur du temple et large de dix coudées, que soutenaient deux colonnes de bronze, de dix-huit coudées chacune, avec des chapiteaux de cinq. L'une de ces colonnes, posée à droite, fut appelée *Iakin* (*qu'il affermisse*); l'autre posée à gauche, fut appelée *Booz* (*en elle la force*). C'était comme une prière que Salomon faisait à Dieu, d'affermir pour jamais cette maison qu'il élevait à sa gloire. Aux trois autres côtés du temple il y avait trois étages de chambres, montant à la moitié de sa hauteur, savoir à quinze coudées: c'est là qu'étaient gardés les trésors consacrés à l'Eternel. Au-dessus de ces chambres étaient les fenêtres qui donnaient du jour au lieu saint et au Saint des saints. Car ce temple de Salomon se partageait en deux, comme le tabernacle de Moïse; ce n'était au fond que ce tabernacle même, sur de plus grandes dimensions, et rendu stable au lieu de rester mobile et portatif. Dans la première partie, le lieu saint, de quarante coudées de long, vingt de large et autant de haut, il y avait l'autel d'or pour les parfums, la table d'or pour les pains de proposition et dix chandeliers d'or, cinq à droite et cinq a gauche: les prêtres seuls pouvaient entrer là. Le lieu saint était séparé du Saint des saints par un riche voile, brodé de chérubins, derrière lequel le grand-prêtre seul pénétrait une fois par an. Le Saint des saints ou l'oracle avait vingt coudées en tout sens. Au milieu étaient deux chérubins de dix coudées de haut, et dont les ailes avaient dix coudées d'envergure; leur face était tournée vers le voile, et, de leurs ailes étendues, les premières touchaient de chaque côté à la muraille, et les secondes venaient se joindre au milieu du sanctuaire. C'est à l'ombre de leurs ailes que devaient se placer l'arche d'alliance, ornée elle-même de deux chérubins de moindre dimension. Salomon lambrissa de cèdre tout l'intérieur du temple, couvrit ce lambris de lames d'or attachées avec des clous d'or; il couvrit également d'or les chérubins, orna toutes les murailles du temple, tout à l'entour, de moulures et de sculptures, où il fit des chérubins et des palmes en bas-reliefs, et diverses peintures qui semblaient se détacher du fond et sortir de la muraille. De plus, et dans le lieu saint, et dans le Saint des saints, le pavé était plaqué de lames d'or. Finalement il n'y avait rien dans le temple qui ne fût couvert d'or. Avec cela, tous les matériaux, et les pierres, et les bois, et les métaux, étaient préparés d'avance avec tant de soin, que, dans la construction de la maison sainte, on n'entendit ni marteau, ni cognée, ni le bruit d'aucun instrument (1).

Au rapport de l'historien Josèphe, Salomon fit aussi faire, pour le service du temple, vingt mille vases d'or et quarante mille d'argent; quatre-vingt mille coupes d'or à boire; quatre-vingt mille plats d'or pour mettre la fleur de farine que l'on détrempait sur l'autel, et cent soixante mille plats d'argent; soixante mille tasses d'or, dans lesquelles on détrempait la farine avec l'huile et six vingt mille tasses d'argent; vingt mille assarons ou hins d'or, et quarante mille d'argent; vingt mille encensoirs d'or, pour offrir et brûler les parfums, et cinquante mille pour porter le feu depuis le grand autel jusqu'au petit, qui était dans le temple (2).

Ce temple, commencé la quatrième année du règne de Salomon, le second jour du second mois, fut achevé la onzième année, au huitième mois. Le fils de David employa ainsi sept ans à la construction de la maison de Dieu, comme Dieu avait employé sept jours à la création et à la dedicace de l'univers.

La dédicace du temple de Jérusalem répondit à la grandeur et à la sainteté de l'édifice.

Salomon assembla tous les anciens d'Israël, les chefs des tribus, les princes des familles, à Jérusalem, pour transporter l'arche de l'alliance de Jéhovah, de la cité de David sur la montagne de Moriah, où était la maison de Dieu. Il choisit pour cela le temps de la fête

(1) III Reg., VI, 1-36., II Paralip., III, 1 17 Ezech. XL, 1-49 et XLI, 1-26.— (2) *Antiq. jud.*, l. VIII, c. III.

des tabernacles. Et comme cette solennité de la dédicace tomba une année de Jubilé, les enfants d'Israël eurent d'autant plus le loisir de demeurer quinze jours entiers à Jérusalem.

Des prêtres levèrent l'arche sainte. Le tabernacle ainsi que les vases sacrés étaient portés et par des prêtres et par des lévites. Le roi marchait devant avec toute l'assemblée d'Israël; ils immolaient des brebis et des bœufs sans nombre. L'arche sainte de l'alliance fut déposée dans le Saint des saints, sous les ailes des grands chérubins. Il n'y avait alors dans l'arche que les deux tables de pierre que Moïse y avait mises à Horeb, lorsque l'Eternel fit alliance avec les enfants d'Israël, aussitôt après leur sortie d'Egypte. Ce qu'il y avait eu de plus, savoir : l'urne pleine de manne, la verge d'Aaron et le livre de la loi, fut placé à côté.

Au moment que les prêtres sortaient du sanctuaire, les lévites et les chantres, divisés en trois chœurs, sous Asaph, Héman, Idithum, tous vêtus de lin blanc, entonnaient d'une voix, au bruit des cymbales, des psaltérions et des cithares, ainsi que de cent vingt trompettes que sonnaient des prêtres, la louange de l'Eternel. Les trompettes, les cymbales, les psaltérions, les cithares, les autres instruments de musique secondant les voix, faisaient retentir au loin l'hymne de Jéhovah : « Louez le Seigneur, parce qu'il est bon ; parce que sa miséricorde est éternelle! »

Pendant que tout retentissait de la sorte, une nuée emplit la maison de Jéhovah, et les prêtres ne pouvaient plus y demeurer ni remplir leur ministère, à cause de la nuée; car la gloire de Jéhovah remplissait la maison de Jehovah (1). Salomon dit alors : « L'Eternel a dit qu'il habiterait dans une nuée ! J'ai bâti une maison pour votre demeure, un trône pour que vous y habitiez à jamais. » Et le roi tourna son visage et bénit toute l'assemblée d'Israël. Et toute l'assemblée d'Israël était debout Et il dit : « Béni soit Jéhovah, le Dieu d'Israël, qui a parlé de sa bouche à David, mon père, et qui, par sa main, a accompli sa parole, disant : Depuis le jour que j'ai tiré de l'Egypte Israël mon peuple, je n'ai point choisi de ville dans toutes les tribus d'Israël, afin qu'on m'y bâtit une maison et que mon nom fût là. Mais j'ai choisi David afin qu'il fût chef de mon peuple d'Israël. Et mon père David avait bien dans le cœur de bâtir une maison au nom de Jéhovah, le Dieu d'Israël ; mais Jéhovah dit à David, mon père : Quand tu as eu dans le cœur de bâtir une maison à mon nom, tu as bien fait de former en toi ce dessein. Seulement ce ne sera pas toi qui bâtiras cette maison ; mais ton fils, qui sortira de toi, sera celui qui bâtira une maison à mon nom. Et Jéhovah a vérifié la parole qu'il avait dite : J'ai succédé à David, mon père ; je me suis assis sur le trône d'Israël comme l'avait dit Jéhovah, et j'ai bâti la maison au nom de Jéhovah, le dieu d'Israël. Et j'ai préparé un lieu à l'arche, en laquelle est l'alliance de Jéhovah, qu'il a faite avec nos pères quand il les tira de l'Egypte. »

Et Salomon s'avança vers l'autel de l'Eternel, sur une estrade d'airain haute de trois coudées, à la vue de toute l'assemblée d'Israël ; et, prosterné à genoux, les mains étendues vers le ciel, il dit : « Jéhovah, Dieu d'Israël, il n'y a point de Dieu, ni au plus haut du ciel ni sur la terre, qui soit semblable à vous, qui gardez l'alliance et la miséricorde à vos serviteurs qui marchent devant vous de tout leur cœur ; vous qui avez gardé à votre serviteur, mon père David, tout ce que vous lui avez promis. Vous l'avez dit de votre bouche et accompli de votre main, comme il est en ce jour. Maintenant donc, ô Jéhovah, Dieu d'Israël! gardez à votre serviteur David, mon père, ce que vous lui avez promis, disant : Il ne te manquera point un homme devant moi, qui soit assis sur le trône d'Israël, pourvu néanmoins que tes fils veillent sur leurs voies et qu'ils marchent en ma présence, comme tu as marché devant moi. Et maintenant, ô Jéhovah, Dieu d'Israël ! rendez véritables les paroles que vous avez dites à votre serviteur, mon père David.

« Est-il donc croyable que Dieu habite véritablement avec des hommes sur la terre? Voilà, que le ciel et les cieux des cieux ne peuvent vous contenir : combien moins cette maison que j'ai bâtie! Mais regardez la prière de votre serviteur et ses supplications, Jehovah, mon Dieu ! afin que vous écoutiez son hymne et la prière que votre serviteur vous offre aujourd'hui ; afin que vos yeux soient ouverts jour et nuit dans cette maison, de laquelle vous avez dit : « Là sera mon nom ; » afin que vous exauciez la prière que votre serviteur vous fera en ce lieu. Ecoutez les prières que votre serviteur et votre peuple Israël vous offriront en ce même lieu ; écoutez du haut de votre séjour, du haut des cieux; écoutez et faites miséricorde

« Lorsqu'un homme aura péché contre son prochain, qu'il y aura fait intervenir un serment, et que ce serment soit porté devant votre autel dans cette maison : vous écouterez des cieux et vous ferez justice à vos serviteurs ; vous condamnerez le coupable, faisant retomber ses voies iniques sur sa tête, et vous justifierez le juste en lui rendant selon sa justice.

« Lorsque votre peuple Israël sera défait par ses ennemis, parce qu'il aura péché contre vous; qu'il retourne vers vous et qu'il confesse votre nom, et qu'il prie et supplie vers vous dans cette maison : vous écouterez des cieux, vous pardonnez le péché d'Israël, votre peuple, et vous le ramènerez dans le pays que vous avez donné à ses pères.

« Lorsque le ciel sera fermé et qu'il n'y aura

(1) II Paralip., V, 2-84., III Reg., VIII. 1-11.

point de pluie, parce qu'il aura péché contre vous, que, priant en ce lieu, il confesse votre nom et se convertisse de ses péchés, à cause que vous l'aurez affligé : vous écouterez des cieux et vous pardonnerez le péché de vos serviteurs et de votre peuple d'Israël, leur enseignant la voie droite pour qu'ils y marchent, et vous répandrez la pluie sur la terre que vous avez donnée à votre peuple en héritage.

« Lorsque la famine, ou la peste, ou la sécheresse, ou la nielle, ou les sauterelles, ou les chenilles seront dans le pays, ou que l'ennemi y viendra assiéger ses portes, ou qu'il y aura telle plaie ou telle maladie que ce soit ; quiconque sentant sa plaie, soit un particulier, soit tout votre peuple Israël, priera et suppliera, chacun dans son cœur, et étendra sa main vers cette maison : vous écouterez du ciel, ce lieu de votre demeure, vous redeviendrez propice, vous rendrez à chacun selon toutes ses voies, selon que vous verrez son cœur ; car vous seul connaissez le cœur de tous les enfants de l'homme ; afin qu'ils vous craignent tous les jours qu'ils vivront sur la terre que vous avez donnée à leurs pères.

« Lorsqu'un étranger qui ne sera pas de votre peuple Israël, viendra d'une terre lointaine, à cause de votre nom ; car ils entendront parler de votre nom, et de votre main puissante, et de votre bras étendu ; lorsqu'il viendra et priera dans cette maison : vous écouterez du ciel, le siége de votre demeure, et vous ferez selon tout ce que vous aura demandé l'étranger, afin que tous les peuples de la terre connaissent votre nom et vous craignent, comme votre peuple Israël, et qu'ils éprouvent eux-mêmes que votre nom a été invoqué sur cette maison que j'ai bâtie.

« Lorsque votre peuple marchera en bataille contre l'ennemi, par la route où vous l'enverrez ; qu'il adresse ses prières à Jéhovah, en se tournant vers la ville que vous avez choisie, et cette maison que j'ai bâtie à votre nom : vous écouterez du ciel ses prières et ses supplications, et vous lui rendrez justice.

« Lorsque les enfants d'Israël auront péché contre vous (car il n'y a point d'homme qui ne pèche), et qu'étant irrité contre eux, vous les livriez à leurs ennemis, et que ceux-ci les emmènent captifs, ou loin ou près, dans une terre ennemie ; s'ils reviennent à leur cœur dans la terre de leur captivité, et que là se convertissant à vous, ils implorent votre miséricorde, disant : Nous avons péché, nous avons commis l'iniquité, nous avons agi en impies ; s'ils reviennent ainsi à vous de tout leur cœur et de toute leur âme, dans la terre de leurs ennemis, là où ceux-ci les ont emmenés captifs, et qu'ils vous prient en se tournant vers leur pays, le pays que vous avez donné à leurs pères, vers la ville que vous avez choisie et la maison que j'ai bâtie à votre nom : vous écouterez du ciel, le siége de votre demeure, vous écouterez leurs prières et leurs supplications, et prendrez leur défense ; et vous serez propice à votre peuple qui a péché contre vous, et vous lui pardonnerez toutes les prévarications par lesquelles il a prévariqué contre vous, et vous lui ferez trouver miséricorde devant ceux qui l'ont emmené captif, et ils auront pitié de lui ; car il est votre peuple et votre héritage, c'est lui que vous avez tiré de l'Egypte, du milieu de la fournaise de fer. Que vos yeux soient donc ouverts sur les prières de votre serviteur et de votre peuple d'Israël, afin que vous les exauciez dans toutes leurs supplications ; car c'est vous qui vous les êtes séparés, pour votre héritage, d'entre tous les peuples de la terre, selon que vous avez parlé par Moïse, votre serviteur, quand vous avez tiré nos pères de l'Égypte, ô Adonaï ! ô Jéhovah (1) ! »

Quand Salomon eut achevé cette prière et cette invocation à Jéhovah, il se leva de devant l'autel de Jéhovah ; car il avait mis les deux genoux en terre et tenait les mains étendues vers le ciel. Et, debout, il bénit toute l'assemblée d'Israël à hautre voix, disant : « Béni soit Jéhovah qui a donné le repos à son peuple Israël, selon tout ce qu'il a dit. Il n'est pas tombé à terre une seule des bonnes paroles qu'il a dites par Moïse, son serviteur. Que Jéhovah, notre Dieu, soit avec nous, comme il a été avec nos pères ; qu'il ne nous abandonne point ni ne nous délaisse, mais qu'il incline nos cœurs vers lui, afin que nous marchions dans toutes ses voies et que nous gardions ses préceptes, ses cérémonies et tous les commandements qu'il a prescrits à nos pères ! Et que les paroles par lesquelles j'ai prié devant Jéhovah soient présentes à Jéhovah, notre Dieu, jour et nuit, afin que de jour en jour il fasse justice à son serviteur et à son peuple Israël, et que tous les peuples de la terre sachent que Jéhovah est Dieu, lui, et point d'autre ! Que notre cœur aussi soit parfait avec Jéhovah, notre Dieu, afin de marcher selon ses préceptes et de garder ses commandements comme aujourd'hui ! »

Salomon achevait cette prière, quand le feu descendit du ciel et consuma les holocautes et les victimes ; et la majesté de Jéhovah remplit la maison, en sorte que les prêtres n'y pouvaient entrer, car la majesté de Jéhovah remplissait la maison de Jéhovah. Aussi, tous les enfants d'Israël virent descendre le feu et la gloire de Jéhovah sur la maison ; et ils se prosternèrent la face contre terre sur le pavé, et ils adorèrent et louèrent Jéhovah, parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde est éternelle !

Et le roi, et tout Israël avec lui, immolaient des victimes devant Jéhovah ; car Salomon immola à l'Eternel, comme des hosties pacifiques, vingt-deux mille bœufs et cent vingt mille brebis : et ils dédièrent ainsi la maison de Jéhovah, le roi de tous les enfants

(1) III Reg., VIII, 12-53.

d'Israël. Et les prêtres étaient chacun à leurs fonctions, et les lévites aux instruments des hymnes de Jehovah, que David avait faits pour louer Jéhovah, parce que sa miséricorde est éternelle. Vis-à-vis d'eux, les prêtres sonnaient des trompettes, et tout Israël était debout.

Cette dédicace dura les sept jours qui précédèrent la fête des tabernacles, qui en durait sept autres, en sorte que le peuple demeura assemblé quatorze jours. Comme l'autel des holocaustes ne suffisait point à toutes les victimes, quoiqu'il eût vingt coudées de long et autant de large, Salomon consacra pour cette occasion seule, le milieu du parvis du temple, en y plaçant, à ce qu'il paraît, un autel temporaire.

Et au huitième jour de la fête des tabernacles, quinzième de toute la solennité, Salomon renvoya cette multitude de peuple accourue depuis l'entrée d'Emath, actuellement Antioche de Syrie, jusqu'au fleuve de l'Egypte. Et ils bénirent le roi, et s'en retournèrent à leurs tentes avec allégresse et le cœur plein de joie pour tous les biens que l'Eternel avait faits à David, à Salomon et à tout son peuple (1).

Parmi toutes les choses remarquables dans ce récit, il en est surtout une qu'on ne remarque point assez : c'est la grande part qu'eurent les étrangers à la construction du temple. Cent cinquante-trois mille six cents étrangers ou prosélytes, auxquels sont à joindre les ouvriers de Tyr et de Sidon, préparent et apportent des matériaux. Avec eux, il n'y a que trente mille, c'est-à-dire moins d'un cinquième d'Israélites d'origine. Les architectes tyriens, avec ceux de Juda, mettent les matériaux en œuvre ; celui qui préside à l'exécution est un Tyrien né d'une femme israélite. Ce temple, bâti par les étrangers, l'est aussi pour eux. Bien loin de les en exclure, Salomon, dans sa belle prière, leur reconnaît expressément le droit d'y venir et d'y prier l'Eternel. Et il entend, non-seulement les étrangers ou prosélytes qui demeuraient au pays, mais les étrangers *Nacri*, qui viennent d'une terre lointaine. Le temple était ainsi dès lors un centre visible d'unité religieuse, non-seulement pour les Israélites, mais encore pour tous les hommes.

Il en est qui demandent : « Pourquoi un temple ? » Autant demander : « Pourquoi le monde ? » Car le monde entier n'est qu'un temple que Dieu s'est bâti lui-même. Il n'en avait nul besoin : il est à lui-même son temple et son adorateur ; mais il a voulu se communiquer à des créatures, il a voulu se communiquer à nous ; il nous donne pour cela de faire et de devenir, proportion gardée, ce qu'il a fait, ce qu'il est lui-même ; de lui bâtir des temples matériels, comme il s'en est bâti un de cette sorte dans le monde ; de lui devenir, par sa grâce, un tempe spirituel, comme il est à lui-même un temple ineffable et éternel ; et tout cela pour mériter d'entrer comme des pierres vivantes dans ce temple éternel et ineffable.

Le temple de Salomon surtout avait plus d'une fin, non-seulement pour le présent, mais pour l'avenir : dans le présent, unir entre eux tous les enfants de Jacob, et avec eux tous les fidèles répandus sur la terre ; dans l'avenir, préfigurer la structure de l'Eglise chrétienne, l'édification de chaque âme sainte, la glorification finale de Dieu dans les créatures, et des créatures en Dieu, avec la dédicace de l'éternité.

La montagne de Jéhovah, qui soutient tout le temple, c'est le Christ ; les pierres précieuses posées dans les fondements, ce sont les prophètes et les apôtres ; celles qui doivent continuer l'édifice, sont tous les fidèles. « C'est nous la maison du Christ, » dit saint Paul aux fidèles de la Judée (2). « Vous approchant du Seigneur, dit saint Pierre, soyez édifiés sur lui comme des pierres vivantes pour former une maison spirituelle (3). » Ces pierres, taillées dans le monde par le manteau de l'affliction, polies par toutes sortes d'épreuves, sont mises en place sans bruit, et unies entre elle par le lien de la charité. Le tabernacle, mobile et portatif, indique le voyage ; le temple, immuable et en pierres, indique le terme, la patrie ; à la construction du tabernacle, il ne travaille que des Hébreux, mais avec les richesses de l'Egypte ; à la construction du temple, les gentils sont le grand nombre, mais ils travaillent avec les richesses des Hébreux ; dans la synagogue, les architectes, les pasteurs, sont tous de la race de Jacob, mais ils édifient avec les vérités négligées par les nations ; dans l'Eglise chrétienne, la plupart des pasteurs et des architectes sont issus des nations, mais ils édifient avec les vérités méconnues par les Juifs. Le modèle du temps était le tabernacle ; le modèle du tabernacle fut montré à Moïse sur la montagne. Ce modèle divin se réalise tous les jours dans l'Eglise chrétienne, mais il ne sera parfait que dans le ciel.

Le disciple bien-aimé l'a vu d'avance dans son immortelle splendeur.

« Je vis alors, dit-il, je vis un ciel nouveau et une terre nouvelle ; car le premier ciel et la première terre avaient disparu, et la mer n'était plus. Et moi, Jean, je vis descendre du ciel la sainte cité, la nouvelle Jérusalem, qui venait de Dieu, parée comme l'est une épouse pour son époux. Et j'entendis une voix forte sortir du trône, qui disait; Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes, et il demeurera avec eux. Ils seront son peuple ; et Dieu, au milieu d'eux, sera leur Dieu. Et Dieu essuiera toutes larmes de leurs yeux ; et il n'y aura plus ni mort, ni cris, ni douleur, parce que les premières choses sont passées. Alors celui qui était assis sur le trône, dit : Je vais faire toutes choses nouvelles. Et il me dit : Ecris,

(1) III Reg., VIII, 12-66, II Paral., VI, 1-12 et VII, 1-10. — (2) Hebr., III, 6. — (3) I Pet., II, 4-5.

car ces paroles sont très-certaines et très-véritables. Il me dit encore : C'en est fait ; je suis l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin. Je donnerai gratuitement à boire de la fontaine d'eau vive à celui qui a soif. Celui qui vaincra héritera ces choses, et je serai son Dieu, et il sera mon fils. Mais pour les timides, les incrédules, les exécrables, les homicides, les fornicateurs, les empoisonneurs, les idolâtres et tous les menteurs, ils auront leur part dans l'étang brûlant de feu et de soufre, qui est la seconde mort.

« Il vint alors un des sept anges qui tenaient les sept coupes pleines des sept dernières plaies ; il me parla et il me dit : Venez, et je vous montrerai l'épouse, qui est la femme de l'Agneau. Et il me transporta en esprit sur une grande et haute montagne ; et il me montra la grande cité, la sainte Jérusalem, qui descendait du ciel d'auprès de Dieu, revêtue de la gloire de Dieu : sa lumière était semblable à une pierre précieuse, telle qu'une pierre de jaspe transparente comme du cristal. Elle avait une grande et haute muraille, et douze portes, et douze anges aux portes, et les noms écrits, qui étaient les noms des douze tribus des enfants d'Israël. Il y avait trois de ces portes à l'orient, trois au septentrion, trois au midi et trois à l'occident. La muraille de la ville avait douze fondements, où étaient les douze noms des douze apôtres de l'Agneau. Celui qui me parlait avait une canne d'or pour mesurer la ville, les portes et la muraille. La ville était bâtie en carré, aussi longue que large. Il mesura la ville avec sa canne d'or, jusqu'à l'étendue de douze mille stades ; et sa longueur, sa largeur et sa hauteur sont égales. Il en mesura aussi la muraille, qui était de cent quarante-quatre coudées de mesure d'homme, qui était celle de l'ange. La muraille était bâtie de pierres de jaspe ; mais la ville était d'un or pur, semblable à du verre très-clair. Les fondements de la muraille de la ville étaient ornés de toutes sortes de pierres précieuses. Le premier fondement était de jaspe, le second de saphir, le troisième de calcédoine, le quatrième d'émeraude, le cinquième de sardonyx, le sixième de sardoine, le septième de chrysolithe, le huitième de béryl, le neuvième de topaze, le dixième de chrysoprase, le onzième d'hyacinthe, le douzième d'améthyste. Les douze portes étaient de douze perles, et chaque porte était faite de chaque perle : et la place de la ville était d'un or pur comme du verre transparent. Je ne vis point de temple dans la ville, parce que le Seigneur Dieu tout-puissant et l'Agneau en est le temple. Et la ville n'a pas besoin du soleil ni de la lune pour l'éclairer, parce que la gloire de Dieu l'éclaire, et que l'Agneau en est la lampe. Les nations marcheront à sa lumière, et les rois de la terre y apporteront leur gloire et leur honneur. Ses portes ne fermeront point de jour ; car, de nuit, il n'y en aura point dans ce lieu. On y apportera la gloire et l'honneur des nations. Il n'y entrera rien de souillé, ni aucun de ceux qui commettent l'abomination et le mensonge ; mais ceux-là seulement qui sont écrits dans le livre de vie de l'Agneau (1). »

Ainsi, dans ce qui regarde le temple comme dans le reste de la religion, tout se suit, tout se développe. Ce n'est d'abord qu'une pierre sur laquelle Jacob repose sa tête ; puis une tente, puis une maison, puis une société répandue sur toute la terre, puis sa glorification dans le ciel. Mais cette pierre que Jacob érige en monument, qu'il oint d'huile et nomme Béthel ou maison de Dieu, lui a déjà fait entrevoir tout ce que figurera, et le tabernacle de Moïse, et le temple de Salomon, tout ce que réalisera l'Eglise du Christ, tout ce qu'accomplira le ciel par une éternelle dédicace. Il a entrevu la réconciliation du ciel et de la terre, l'union de Dieu et de l'homme ; il a vu Dieu, ses anges et l'homme, ne faisant ensemble qu'une société ou Eglise ; il l'a vu et il s'est écrié : « Que ce lieu est redoutable! Ce n'est pas moins que la maison de Dieu et la porte du ciel ! » Et le patriarche, à Béthel, et l'apôtre, à Patmos, voient la même chose ; la seule différence, c'est que l'un voit obscurément ce que l'autre voit clairement, l'un voit à venir ce que l'autre voit accompli.

Après que le temple eut été dédié, Salomon construisit pour lui-même un magnifique palais. Treize ans entiers furent employés à le bâtir, avec les bois, les pierres, les marbres et les matériaux les plus précieux ; comme avec la plus belle et la plus riche architecture qu'on eût jamais vue. On l'appelait le Liban, à cause de la multitude de cèdres qu'on y posa, en hautes colonnes, comme une forêt, dans de vastes et longues galeries, et avec un ordre merveilleux. Les armes qu'on y voyait, deux cents piques et trois cents boucliers, étaient d'or. On y admirait surtout le trône royal, où tout resplendissait d'or, avec la superbe galerie où il était érigé. Le siége en était d'ivoire, revêtu de l'or le plus pur ; les six degrés par où l'on montait au trône, et les escabeaux où posaient les pieds étaient du même métal ; douze lionceaux garnissaient les degrés, six à droite, six à gauche, et deux lions les deux côtés du trône ; les ornements qui l'environnaient étaient aussi d'or massif. Auprès, se voyait l'endroit particulier de la galerie où se rendait la justice, tout construit d'un pareil ouvrage.

Salomon bâtit en même temps le palais de la reine, sa femme, fille du roi Pharaon, où tout étincelait de pierreries, et où, avec la magnificence, on voyait reluire une propreté exquise. Ajoutons les lieux destinés aux équipages, où les chevaux, les chariots, les attelages étaient innombrables. Les tables et les officiers de la maison du roi pour la chasse, pour les nourritures, pour tout le service,

(1) Apoc., XXI, 1-27.

dans leur nombre comme dans leur ordre, répondaient à cette magnificence. Tous les vases où le roi Salomon buvait étaient d'or, et toute la vaisselle de la maison du Liban était d'un or très-fin ; aucun de ces vases n'était d'argent : l'argent était compté pour rien.

Lorsque Salomon eut fini ces grandes entreprises, et que sans doute il jouissait de l'affection reconnaissante de son heureux peuple, de même qu'il était devenu l'admiration universelle des nations d'alentour, l'Eternel lui apparut une seconde fois comme il lui avait apparu à Gabaon. Aux anciennes promesses se joignaient cette fois de terribles avertissements. C'était une nouvelle faveur. Au faîte de la prospérité et de la gloire où se voyait le jeune roi, il avait grand besoin de se rappeler que, sans la fidélité à Dieu, tout cela n'est que vanité. L'Eternel lui dit donc : « J'ai exaucé ta prière et tes supplications. J'ai sanctifié cette maison que tu as bâtie, afin que j'y établisse mon nom à jamais ; et mes yeux et mon cœur seront toujours là. Et toi, si tu marches en ma présence comme a marché ton père David, dans la simplicité et la droiture de ton cœur ; si tu fais ce que je t'ai commandé et que tu gardes mes lois et mes préceptes, j'affermirai le trône de ta royauté sur Israël à jamais, selon que j'ai parlé à David, ton père, disant : Il ne te manquera point un héritier sur le trône d'Israël. Que si vous vous détournez obstinement de moi, vous et vos enfants, et que, ne gardant ni mes préceptes ni les lois que je vous ai prescrites, vous vous en alliez servir les dieux étrangers et les adorer, j'exterminerai Israël de la face de la terre que je leur ai donnée, et cette maison que j'ai consacrée à mon nom, je la rejetterai loin de moi, et Israël sera le proverbe et la fable de tous les peuples. Et cette maison sera un exemple ; et quiconque passera au milieu d'elle sera frappé d'étonnement, sifflera et dira : Pourquoi Jéhovah a-t-il ainsi fait à cette terre et à cette maison ? Et on lui répondra : Parce qu'ils ont abandonné Jéhovah, leur Dieu, qui avait tiré leurs pères de l'Égypte, et qu'ils ont suivi les dieux étrangers et les ont adorés et servis ; c'est pour cela que Jéhovah a amené sur eux tous ces maux (1). »

Après le temple et les édifices de la résidence royale, Salomon bâtit les murs de Jérusalem, et accomplit ainsi le désir qu'avait formé son père David. Il commença aussi plusieurs villes et rebâtit Gazer, ville chananeenne de la terre d'Ephraïm, que son beau-père Pharaon avait detruite, mais qu'il donna pour dot à l'épouse de Salomon. Il rendit tributaires les Chananéens qui n'étaient point encore subjugués, et fonda deux villes, Baalath et Tadmor, dans le désert de Syrie, qui, à cause de l'énorme quantité de sel qu'il produit, est appelé dans l'Ecriture sainte *la Vallée de sel* et tomba sous le domaine de David quand il conquit la Syrie. Baalath, que les Grecs traduisaient Héliopolis, veut dire : *ville du soleil.* Il est possible que Salomon lui eût donné ce nom quand il se laissa induire au culte des faux dieux. Maintenant elle s'appelle Balbek, qui, en arabe, signifie un lieu où des hommes se rassemblent pour le culte divin. Tadmor est encore maintenant appelé de son vieux nom par les Arabes. Il est également devenu célèbre chez les Occidentaux, sous le nom de Palmyre. C'était une grande politique à Salomon de bâtir ces deux villes dans ce désert de sel où passaient les caravanes de ce commerce indiciblement riche, qui se faisait entre la Phénicie et Babylone. Favorisant ainsi le commerce de Tyr, il obligeait son ami Hiram, qui l'avait aidé si généreusement à bâtir le temple et le palais royal. En même temps, il ornait son propre royaume de deux cités qui, à cause de leur position, étaient de la dernière importance. Aussi, dans la suite, s'élevèrent-elles à un tel degré de splendeur, que les débris qui en restent appartiennent à ce que l'antiquité nous a laissé de plus imposant et de plus magnifique.

Grand dans ses desseins, actif à les exécuter, il se rendit à Asiongaber, dans l'Idumée, et y fit construire des vaisseaux, qui, de là, ainsi que d'Elath, descendaient la mer Rouge, et d'Ophir, nom qui désigne vraisemblablement les Indes ou l'Arabie Heureuse, apportaient de l'or, du bois d'ébène et des pierres précieuses. Salomon envoyait encore jusqu'à Tharsis une flotte qui, avec celle de Tyr, ne revenait qu'après trois ans, chargée d'or, d'argent, d'ivoire, de singes et de paons. Tharsis, sur la position duquel on dispute, est rendu plusieurs fois dans la Septante par Carthage. C'est ainsi que, dans la compagnie des Tyriens, les plus habiles navigateurs de l'antiquité, les Israélites faisaient connaissance avec les mers et les continents.

L'éclat de son règne et la vaste étendue de son commerce répandirent le nom de Salomon dans les régions les plus lointaines. Le fils de Sirac dit expressément que son nom fut célébré au loin dans les îles, expression qui, dans le style hébreu, désigne l'Europe (2). La reine de Saba ne résista point au désir de voir ce grand prince. Elle se rendit donc à Jérusalem avec une suite nombreuse, accompagnée de chameaux qui portaient des aromates, de l'or, des pierres précieuses, pour en faire des présents à Salomon et éprouver elle-même sa sagesse par des énigmes. Quelque singulier que nous paraisse ce dessein, il n'était point étrange en ce temps ni dans l'Orient, où, aujourd'hui encore, une sagacité naturelle, jointe à une vie oisive, fait aimer beaucoup ces jeux de l'esprit. Les Grecs et les Romains eux-mêmes avaient coutume de se divertir les jours des noces par des énigmes. Déjà Samson en avait proposé une en pareille circonstance. Ce que faisaient les autres

(1) III Reg., IX, 1-9. — (2) Ad insulas longe divulgatum est nomen tuum. Eccl., XLVII, 17.

hommes les jours de fête et de joie, devint bientôt un besoin de tous les jours dans les cours des rois. On peut croire cependant que les énigmes de la princesse étaient des problèmes d'histoire naturelle et de philosophie. Salomon les résolut toutes. La reine en était ravie : son admiration augmentait à mesure qu'elle voyait les édifices qu'il avait élevés, le temple avec les holocaustes qu'on y offrait, le palais, l'ordre qui y régnait, soit dans l'administration du royaume, soit dans la tenue de la cour. Elle lui dit enfin, hors d'elle-même : « C'est la vérité que j'avais ouïe, dans mon royaume, sur vos entretiens et sur votre sagesse ; et je ne croyais pas ceux qui me parlaient, jusqu'à ce que je sois venue moi-même et que j'aie vu de mes yeux, et voilà qu'on ne m'a pas dit la moitié de ce qui est. Votre sagesse et vos œuvres surpassent la renommée que j'ai entendue. Heureux vos hommes ! heureux vos serviteurs que voilà, qui sont toujours en votre présence et qui écoutent votre sagesse ! Béni soit Jéhovah, votre Dieu, qui s'est complu en vous et qui vous a placé sur le trône d'Israël, parce qu'il a aimé Israël à jamais. »

La reine de Saba donna ensuite au roi cent vingt talents d'or, estimés huit millions deux cent soixante-quatre mille quatre cents francs de notre monnaie, avec une quantité infinie de parfums et de pierres précieuses. Salomon, de son côté, lui donna tout ce qu'elle désira et ce qu'elle demanda, outre les présents qu'il lui fit de lui-même, et qui surpassèrent ceux qu'elle lui avait apportés. Et la reine s'en retourna en son royaume avec ses serviteurs (1).

Deux nations se disputent l'honneur d'avoir eu pour souveraine l'illustre princesse : les Arabes et les Éthiopiens. Les premiers assurent qu'elle régna dans l'Yémen, ou Arabie Heureuse, à Mareb, capitale de la province de Saba ; ils produisent même sa généalogie ainsi que l'histoire de son voyage de Judée, où ils racontent qu'elle épousa Salomon, et, qu'après son retour en Arabie, elle entretenait avec ce prince un commerce de lettres, par le moyen d'un oiseau nommé hudhud, qui en était porteur (2). Mais, voulant ainsi embellir leur cause, ils la rendent suspecte. Les Éthiopiens prétendent, de leur côté, que cette reine de Saba fonda leur monarchie, et ils conservent encore les noms de tous ses successeurs. Ils ajoutent qu'elle eut de Salomon un fils qu'elle lui envoya, afin qu'il fût élevé auprès de sa personne : ils l'appellent Meilik, ou Ménilehek, et assurent que vingt-quatre de leurs rois sont descendus de lui en ligne directe, jusqu'à Basilidès, qui régnait au milieu du seizième siècle. Les prétentions des Éthiopiens ou Abyssiniens nous paraissent plus vraisemblables pour le fond. L'historien Josèphe dit que la princesse qui vint à Jérusalem était reine d'Egypte et d'Éthiopie ; que Saba était la capitale de ce dernier royaume, mais que Cambyse le nomma depuis Méroé, du nom de sa sœur (3). Méroé, au-dessus de l'Egypte, a toujours passé pour le plus puissant royaume des Éthiopiens. D'anciens auteurs rapportent que, pendant bien des siècles, ce royaume de Méroé était gouverné par des reines qui portent le nom de Candace (4). Saint Luc, dans les Actes des apôtres, fait mention d'un chambellan de Candace, reine d'Éthiopie (5). Hérodote nous raconte que l'Éthiopie produisait beaucoup d'or, d'ivoire et de bois d'ébène ; de plus, les hommes de la taille la plus haute, des formes les plus belles et de la vie la plus longue (6). C'est probablement d'eux que parle le prophète : « Les riches moissons de l'Egypte, le commerce de l'Éthiopie, Saba et ses hommes à la taille prodigieuse, passeront vers vous, ô Israël, et seront vôtres (7). » L'Éthiopie s'appelle ordinairement, dans l'Écriture, terre de Chus ; l'Egypte, terre de Mizraïm, du nom des deux premiers fils de Cham. Or, le premier-né de Chus s'appelant Saba, et un de ses petits-fils Schaba, ce nom aura passé, suivant l'ancien usage, au principal royaume de cette race. Mizraïm, Chus et Saba vont ainsi naturellement ensemble, comme les branches d'une même famille. Notre Sauveur appelle cette princesse, reine du midi. Quoique l'Arabie soit au sud-est de la Judée, l'Écriture ne la désigne point sous le nom de pays du Midi, mais de l'Orient ; tandis que l'Éthiopie est exactement au midi de la Palestine. Diverses relations que nous trouvons chez les anciens, et les débris encore subsistants de Méroé, prouvent que ce royaume s'était distingué par la culture de l'esprit, au-dessus des autres Éthiopiens et des peuples voisins de Nubie.

Si l'Écriture terminait ici l'histoire de Salomon, jamais roi ne paraîtrait plus digne de l'admiration de la postérité. Un royaume agrandi par les victoires du père, porté au comble de la prospérité par la sagesse du fils ; un peuple innombrable jouissant avec sécurité des douceurs de la vie ; chacun, tranquille et joyeux, assis à l'ombre de sa vigne et de son figuier ; un temple, merveille de l'univers, élevé au Dieu de l'univers, rappelant à l'unité non-seulement Israël, mais le genre humain ; Jérusalem, embellie au dedans par ce temple et des palais, assurée au dehors par de fortes murailles ; ces travaux exécutés par la main seule de l'étranger ; le citoyen, libre de toute corvée, s'exerçant à l'agriculture et aux armes ; l'argent aussi commun que les pierres, le cèdre autant que le sycomore ; les villes disposées en greniers d'abondance pour les temps de guerre et de disette ; une alliance étroite avec Tyr et l'Egypte, nations les plus influentes d'alors ; des flottes, combinées avec celles de

(1) III Reg., x, 1-13, II Paralip., ix, 1-12. — (2) D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, art. *Balkis*. — (3) *Antiq. jud.*, l. VIII, c. ii, l. II, c. v. — (4) Pline, l. VI, c. xxix., Strab., xvii. — (5) Act., viii, 27. — (6) Hérod., l. III, n. 114. — (7) Isai., xlv, 14.

Tyr, allant d'un côté jusqu'aux Indes, de l'autre à Carthage, en Afrique, en Espagne, jusqu'en Bretagne peut-être, où dès lors les Phéniciens avaient des comptoirs ; Baalbek et Palmyre, élevés entre l'Orient et l'Occident comme d'immenses bazars, où l'Asie et l'Europe venaient échanger leurs richesses et leur industrie. Au-dessus de tout cela, un roi dont les peuples et les rois accouraient de toutes parts entendre et étudier la sagesse. « Toute la terre, lui dit le fils de Sirac, admirait vos cantiques, vos proverbes, vos interprétations, et en glorifiait le nom de Jéhovah, Dieu, surnommé le Dieu d'Israël (1). » Mais on entend avec regret la parole qu'il ajoute: « Et après cela vous avez imprimé une tache à votre gloire, vous avez profané votre race, attiré la colère sur vos enfants et la vengeance sur votre délire (2). »

La sagesse fut donnée à Salomon quand il eut demandé un cœur docile. Cette docilité de cœur, il ne la garda point toujours ni en tout: de là sa chute. Dans la loi constitutionnelle que Moïse prescrivit de la part de Dieu au futur roi d'Israël, il était défendu à celui-ci d'entretenir pour lui-même une multitude de chevaux, surtout d'envoyer son peuple en chercher dans l'Egypte. Salomon faisait l'un et l'autre. Il y était dit que le roi ne devait point élever son cœur au-dessus de ses frères, ni se détourner de la loi, à gauche ou à droite. Un trône d'ivoire, élevé de six marches, dont chacune était ornée de deux lions, n'était-il pas contraire à cet avertissement ? Cette loi lui défendait encore d'amasser pour lui-même des sommes considérables d'or et d'argent. N'était-ce point la violer que d'employer cette immense quantité d'or en luxe et pompe de cour? Ce que cette loi lui défendait enfin, c'était d'avoir un grand nombre de femmes, afin que son cœur ne fût pas détourné de son devoir.

Or, le roi Salomon aima un grand nombre de femmes étrangères : outre la fille de Pharaon, des femmes de Moab, et d'Ammon, et d'Idumée, et de Sidon, et du pays des Héthéens ; des femmes de nations dont l'Eternel avait dit aux enfants d'Israël : « Vous n'irez point vers elles et elles ne viendront point vers vos filles ; car elles vous pervertiront certainement le cœur pour vous faire adorer leurs dieux. » Salomon s'attacha donc à elles d'un ardent amour, et il eut sept cents femmes qui étaient comme des reines, et trois cents d'un rang secondaire. Et lorsque déjà il avançait en âge, ses femmes inclinèrent son cœur vers les dieux étrangers; et son cœur ne fut point parfait devant Jéhovah, son Dieu, comme avait été le cœur de David, son père. Et Salomon suivait Astarté, déesse des Sidoniens, et Moloch, abomination des Ammonites Et Salomon faisait le mal aux yeux de Jéhovah, et il ne suivit point constamment Jéhovah, comme avait fait David, son père. Et Salomon bâtit même un haut-lieu à Chamos, abomination des Moabites, sur la montagne qui était vis-à-vis de Jérusalem, et à Moloch, abomination des enfants d'Ammon. Et il fit de même pour toutes ses femmes étrangères qui brûlaient de l'encens et sacrifiaient à leurs dieux.

Jéhovah fut donc irrité contre Salomon, de ce que son cœur s'était détourné de Jéhovah, le Dieu d'Israël, qui lui avait apparu deux fois.... C'est pourquoi Jéhovah dit à Salomon : « Puisqu'il en est ainsi de toi, et que tu n'as point gardé mon alliance et les commandements que je t'ai donnés, je t'arracherai ton royaume et je le donnerai à ton serviteur. Cependant je ne le ferai point durant tes jours, à cause de David ton père; c'est d'entre les mains de ton fils que je t'arracherai. Toutefois, je ne lui arracherai pas tout le royaume. je laisserai à ton fils une tribu à cause de David, mon serviteur, et de Jérusalem que j'ai choisie (3). »

David était de la tribu de Juda. Jérusalem était située aux frontières de Juda, dans la terre de Benjamin. C'est pour cela que ces deux tribus sont regardées comme n'en faisant qu'une.

Ce serviteur de Salomon, à qui Dieu destinait dix tribus d'Israël, était Jéroboam, de la tribu d'Ephraïm. Le voyant très-habile et actif, Salomon lui avait confié un emploi important dans les deux tribus de Joseph. Un jour, le prophète Ahias, de Silo, couvert d'un manteau neuf, le rencontra sur sa route. Ils étaient seuls dans les champs. Le prophète coupa son manteau en douze parts, et dit à Jéroboam : « Prends dix parts pour toi. » Puis il lui apprit que Dieu lui donnait à gouverner dix tribus d'Israël, parce que Salomon avait servi des dieux étrangers ; que, cependant, à cause de David, Salomon conserverait tout le royaume, et son fils une tribu, afin que David eût toujours une lampe, un descendant à Jérusalem. Il ajouta pour lui-même cette promesse de la part de Dieu : « Si tu écoutes tout ce que je t'ordonne, et si tu marches dans mes voies, et que tu fasses ce qui est juste et droit devant mes yeux, en gardant mes ordonnances mes préceptes, comme a fait David, mon serviteur, je serai avec toi, et je te bâtirai une maison stable et fidèle, comme j'en ai bâti une à mon serviteur David, et je te livrerai Israël ; et j'affligerai en cela la race de David, mais non pour toujours. » Salomon chercha donc à faire mourir Jéroboam ; mais celui-ci s'enfuit vers Sésac, roi d'Egypte (4).

Les dernières années de Salomon furent encore inquiétées par deux ennemis étrangers: Adad, fils du dernier roi indépendant d'Edom, auquel Joab avait fait la guerre du temps de David, et Razon, fils d'Eliade. Adad, retiré jusque-là chez le roi d'Egypte, en avait tellement gagné l'affection, qu'il obtint pour épouse la sœur de la reine. Il marcha contre

(1) Eccl., XLVII, 18 et 19. — (2) *Ibid.*, 22. — (3) III Reg., XI, 1-3. — (4) *Ibid.* 28-40.

Salomon ; mais on ne voit pas qu'il ait eu grand succès. Razon avait abandonné son maître Adadézer, dernier roi du royaume syrien de Soba, dont s'empara David : il assembla une troupe, prit Damas, capitale du pays de Soba, et y fonda un nouveau royaume, qui essuya bien des changements et fut enfin conquis par Nabuchodonosor (1).

« Salomon s'endormit avec ses pères, et il fut enseveli dans la ville de David, son père. Et Roboam, son fils, régna en sa place (2). » C'est ainsi que l'Ecriture termine l'histoire de Salomon. Elle ajoute qu'il régna quarante ans dans Jérusalem. L'historien Josèphe dit, au contraire, qu'il vécut quatre-vingt-quatorze ans, et qu'il en régna quatre-vingts ; ce qui n'est guère probable, car Dieu ne lui avait promis une longue vie que dans le cas où il observerait ses ordonnances comme les avait observées son père. Un savant religieux concilie les deux versions, en supposant que l'auteur sacré dit de Salomon qu'il régna quarante ans, comme il dit de Saül qu'il en régna deux, savoir dans la piété et la justice, ce qui est proprement régner, et qu'il ne compte point les quarante années de Salomon, non plus que les trente-huit de Saül, passées dans l'impiété et le déréglement (3). Mais le passage si embarrassant sur la première et la seconde année de Saül, peut s'entendre naturellement ainsi d'après l'hébreu, en le liant à ce qui précède et à ce qui suit : « Il y avait un an que Saül avait été fait roi, lorsqu'il fut plus solennellement inauguré à Galgala. La seconde année de son règne ayant commencé de cette manière, il renvoya chacun sous sa tente (4). »

Salomon, après avoir été le plus sage des hommes, est-il sauvé ou ne l'est-il pas ? Cette question seule excite dans l'âme une espèce de terreur. L'Ecriture ne présente rien pour la résoudre. Elle parle de sa chute, mais ne dit pas qu'il ait fait pénitence ou qu'il n'en ait pas fait. Les docteurs juifs pensent généralement qu'il s'est converti. Les Pères de l'Eglise sont partagés là-dessus. Parmi les livres saints, il en est un qui paraît le fruit de son repentir : c'est l'Ecclésiaste ou le Prédicateur, dont voici les traits significatifs.

« Vanité des vanités, a dit l'Ecclésiaste ; vanité des vanités, et tout est vanité ! Que revient-il à l'homme de tout le travail dans lequel il se consume sous le soleil ?... Moi, l'Ecclésiaste, j'ai été roi d'Israël, et j'ai mis dans mon esprit de chercher et d'examiner avec sagesse tout ce qui se passe sous le ciel ;... et j'ai vu que tout est vanité et affliction d'esprit. Le pervers se corrige difficilement, et le nombre des insensés est infini... J'ai dit à mon cœur : Viens, je t'éprouverai dans les délices, et vois ce qu'il en est des biens, et voilà que cela aussi était vanité. J'ai dit au rire, folie ! et à la joie, illusion !... J'ai entassé l'or et l'argent, le revenu des rois et des provinces ; j'ai surpassé par mes richesses tous ceux qui ont été avant moi en Jérusalem, et la sagesse a habité avec moi. Et tout ce qu'ont désiré mes yeux, je le leur ai donné ; et je n'ai point défendu à mon cœur de goûter les voluptés et de se complaire dans tout ce que j'avais préparé. Et lorsque je me suis tourné vers l'ouvrage de mes mains, vers les travaux où je m'étais fatigué, voilà que tout était vanité et affliction d'esprit... Et j'ai dit dans mon cœur : Dieu jugera le juste et l'impie, et alors sera le temps de toutes choses... Mon âme a parcouru toutes choses,... et j'ai trouvé que la femme est plus amère que la mort : c'est un rets de chasseurs, son cœur est un filet, ses mains des chaînes. J'ai rencontré un homme de bien entre mille ; mais sur un nombre égal de femmes, pas une seule... Jeune homme, sache que Dieu t'appellera en jugement. Bannis la colère de ton cœur et le mal de ta chair : car l'adolescence et la volupté sont vaines. Souviens-toi de ton créateur aux jours de ta jeunesse, avant que le temps de l'affliction arrive, avant que la poussière rentre dans la terre d'où elle est sortie, et que l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné. Ecoutons tous la fin de ce discours : Craignez Dieu et observez ses commandements, car c'est là tout l'homme ; et tout ce qui se fait, soit bien, soit mal, Dieu l'appellera en jugement (5). »

Tout cela est encore bien loin du repentir plein de confiance et d'amour que le cœur contrit et humilié de David exhale dans les Psaumes de la pénitence.

Parmi les livres canoniques, il en est un qui, dans les Bibles grecques, porte le titre de *Sagesse de Salomon*. Ce livre, connu dans les Bibles latines sous le nom seul de *Sagesse*, est de Salomon dans ce sens qu'il en contient et en développe la doctrine; mais il paraît, au style, avoir été composé sous son nom par un écrivain postérieur. Il respire non-seulement l'éloquence savante des Grecs, mais encore leur goût pour la dialectique. On peut en conclure que l'auteur écrivait parmi eux et en quelque sorte pour eux. Ce ne sera donc pas une chose sans intérêt de voir quelles leçons pouvait y puiser ce peuple si renommé pour ses sages, et naturellement si curieux.

Le livre tout entier n'est, pour ainsi dire, que l'éloge de la sagesse, avec une prière pour la demander à Dieu et des exhortations à s'en rendre digne. Salomon, que l'auteur y fait parler, s'adresse principalement aux chefs des peuples. « Aimez la justice, vous qui jugez la terre. » Paraît ensuite le juste persécuté par les méchants. « Opprimons le juste pauvre, disent ceux-ci au milieu des plaisirs ; n'épargnons pas la veuve, ne respectons pas le vieillard aux cheveux blancs. Que notre

(1) III Reg., XI. 14-25. — (2) *Ibid.*, 43. — (3) Pezron, *Antiquité des temps rétablie*. — (4) I Reg., XIII, 1 et 2. — (5) Eccl., I, 2-15, II, 1-11, VII, 24-49 ; XI, 9-10., XII, 13-14.

force soit la loi de justice; car ce qui est faible est convaincu par là seul de n'être bon à rien. Dressons des piéges au juste, parce qu'il nous est incommode, qu'il est contraire à nos œuvres; parce qu'il nous reproche les violations de la loi et qu'il signale contre nous les vices de notre doctrine. Il assure avoir la science de Dieu, et il se nomme le fils de Dieu. Il s'est fait le détracteur de nos pensées mêmes. Il nous est odieux même à voir; car sa vie n'est point semblable à celle des autres, et ses voies sont différentes. Il nous estime gens futiles, et il s'abstient de nos voies comme d'une souillure; il appelle heureuse la fin des justes, et se vante d'avoir Dieu pour père. Voyons si ses paroles sont véritables, éprouvons ce qui lui arrivera, et nous verrons quelle sera sa fin. Car, s'il est le juste, fils de Dieu, Dieu prendra sa défense et le délivrera des mains de ses ennemis. Interrogeons-le par l'outrage et par le supplice, afin que nous connaissions sa douceur et que nous éprouvions sa patience. Condamnons-le à la mort la plus infâme; car Dieu le regardera selon ses paroles (1). »

Les chrétiens reconnaîtront ici sans peine le Juste par excellence.

Mais bientôt on voit le jugement : bientôt les justes mis à mort, éprouvés comme l'or dans la fournaise, apparaissent brillants comme la flamme, jugeant les nations, dominant les peuples; l'univers entier combat avec le Seigneur contre les insensés : l'iniquité des méchants fait de la terre une solitude, et la malice renverse le trône des puissants. « Ecoutez donc, ô rois! conclut de là l'auteur sacré; instruisez-vous, vous qui jugez la terre. Prêtez l'oreille, vous qui contenez les multitudes et qui vous complaisez dans la foule des nations. La puissance vous a été donnée par le Seigneur, et la force par le Très-Haut, qui interrogera vos œuvres et scrutera vos pensées; car, étant les ministres de son royaume, vous n'avez pas jugé équitablement, vous n'avez pas gardé la loi de justice, et vous n'avez point marché selon la volonté de Dieu. Il vous apparaîtra formidable et soudain; car un jugement très-rigoureux est réservé à ceux qui sont au-dessus. La miséricorde est accordée aux petits; mais les puissants seront puissamment tourmentés. Celui qui est le maître de tout n'épargnera personne, ne respectera aucune grandeur, parce qu'il a fait le petit et le grand, et qu'il a également soin de tous. Mais aux plus grands est destiné le plus grand supplice. A vous donc, ô rois! s'adressent mes discours, afin que vous appreniez la sagesse et que vous ne tombiez pas. Je dirai quelle est la sagesse et comment elle est née, et je ne vous en célerai pas les secrets; mais je la rechercherai dès le commencement de sa nativité, et je mettrai en lumière sa science.

« Toutes les choses secrètes et ignorées, je les ai apprises, parce que la sagesse même, qui toutes les a faites, me les a enseignées. En elle est l'esprit d'intelligence, saint, unique, multiple, subtil, disert, mobile, sans tache, clair, doux, aimant le bien, pénétrant, irrésistible, bienfaisant, ami de l'homme, stable, infaillible, calme, qui peut tout, qui prévoit tout, et qui pénètre tous les esprits intelligibles, purs et subtils. La sagesse est plus mobile qu'aucun mouvement, et elle atteint partout à cause de sa pureté; elle est la vapeur de la vertu de Dieu, et une émanation pure de la clarté du Tout-Puissant : c'est pourquoi rien de souillé n'est en elle. Elle est la splendeur de la lumière éternelle, le miroir sans tache de la majesté de Dieu et l'image de sa bonté. Quoique unique, elle peut tout; et immuable en soi, elle renouvelle toutes choses, elle se répand parmi les nations dans les âmes saintes, et elle fait les amis de Dieu et les prophètes (2).

« La sagesse atteint d'une extrémité à l'autre avec force, et dispose toutes choses avec douceur. C'est elle qui a formé le père du monde, le premier homme; elle qui l'a tiré de son péché, et lui a donné la force de dominer toutes choses. C'est pour s'être éloigné d'elle, que Caïn commença ce long enchaînement de crimes qui amenèrent le déluge; c'est elle qui, dans ce terrible baptême du genre humain, sauva le juste par un bois méprisable; c'est elle qui, dans les temps que les nations conspiraient au mal, discerna le fidèle Abraham; elle qui délivra Lot dans la destruction de la Pentapole; elle qui protégea Jacob dans toutes ses voies; elle qui descendit avec Joseph dans la prison, et lui mit entre les mains le sceptre du royaume; elle qui rendit Moïse formidable aux tyrans; elle qui, par le ministère des éléments et des animaux, frappa l'Egypte qui les adorait; elle qui en retira la nation sainte, la conduisit par la mer Rouge, la nourrit dans un désert inhabitable, lui donna la victoire sur ses ennemis; elle qui châtia les peuples de Chanaan, non d'un seul coup, mais peu à peu, pour leur laisser le temps de la pénitence, et montrer ainsi que la miséricorde doit tempérer la justice (3). »

Il est encore parlé dans ce livre de l'origine de l'idolâtrie, de ses causes et de ses effets.

Idolâtrie est, en général, adorer pour Dieu un autre que lui. Le livre de la Sagesse nous y montre comme trois degrés : déification de la nature et de ses principaux phénomènes; déification de l'homme et des choses humaines; déification des animaux et des créatures inférieures. « Le feu, est-il dit d'abord, le vent, l'air subtil, la multitude des étoiles, l'abîme des eaux, le soleil, la lune : voilà les dieux que les hommes vains ont cru les arbitres du monde. » Ensuite : « Un père, plongé dans une douleur profonde, fit faire l'image de son fils qui lui avait été trop tôt ravi; il commença à adorer comme dieu celui qui, comme homme, était mort auparavant, et il établit parmi ses serviteurs son culte et des sacrifices. Par la suite, cette coutume impie prévalut, l'erreur fut observée

(1) Sap., II, 10-20. — (2) *Ibid.*, VI, 2-10 et 24., VII, 21-28. — (3) *Ibid.*, V, VIII, IX, X et XI, passim.

comme une loi, et les idoles furent adorées par l'ordre des tyrans. Les sujets éloignés de leur roi, ne pouvant lui rendre hommage en personne, faisaient venir son portrait du lieu de son séjour, et l'exposaient en public, pour flatter par ce culte, comme présent, celui qui vivait loin d'eux. Le talent admirable des sculpteurs augmenta encore beaucoup ce respect dans les ignorants. Chacun d'eux voulant plaire à celui qui l'employait, épuisa tout son art pour présenter une image achevée. Et la foule, surprise par la beauté de l'ouvrage, appela un dieu celui qu'un peu auparavant elle avait honoré comme un homme (1). » Enfin : « les ennemis de votre peuple, ô notre Dieu ! adorent jusqu'aux plus vils des animaux, qui, comparés aux autres bêtes sans raison, sont encore au-dessous d'elles (2). »

Comme toute erreur est fondée sur une vérité dont on abuse, pour bien comprendre l'idolâtrie, il faut nous rappeler les vérités dont elle est l'abus.

Dieu est CELUI QUI EST ; ce qui n'est pas lui, n'est point, à proprement parler. Dieu est père, produisant dès toujours un autre lui-même, qui est son Fils, son Verbe, sa parole, sa raison, sa sagesse, et, avec ce Fils, un autre eux-mêmes, qui est leur Saint-Esprit, leur mutuel amour. » Qui est monté au ciel et qui en est descendu ? demande Salomon ; qui a renfermé les vents dans sa main ? qui a rassemblé les eaux comme dans un vêtement ? qui a fait les bornes de la terre ? quel est son nom, et quel est le nom de son fils ? le sais-tu (3) ? » Et encore : « L'esprit du Seigneur remplit l'univers, et, contenant tout, il entend tout (4). »

Dieu, un et trine en soi, a produit au dehors des êtres qui sont de lui, en lui, par lui, et cependant ne sont pas lui ; l'ensemble de ces êtres s'appelle nature, univers. Les plus parfaits, l'ange et l'homme, étant formés à l'image de Dieu, sont quelquefois appelés *dieux* en l'Écriture. Les premiers y apparaissent une multitude innombrable, entourant le trône de Dieu, exécutant ses ordres, et, sous lui, gouvernant et portant le monde (5). « Quand Dieu créa les purs esprits, dit Bossuet, autant qu'il leur donna de part à son intelligence, autant leur en donna-t-il à son pouvoir ; et en les soumettant à sa volonté, il voulut, pour l'ordre du monde, que les natures corporelles et inférieures fussent soumises à la leur, selon les bornes qu'il avait prescrites. Ainsi le monde sensible fut assujetti, à sa manière, au monde spirituel et intellectuel ; et Dieu fit ce pacte avec la nature corporelle, qu'elle serait mue à la volonté des anges, autant que la volonté des anges, en cela conforme à celle de Dieu, la déterminerait à certains effets. Concevons donc que Dieu, moteur souverain de toute la nature corporelle, ou la meut, ou la contient dans une certaine étendue, à la volonté des anges. Parmi les esprits bienheureux il y en a qui sont appelés des vertus, dont il est écrit : *Anges du Seigneur, bénissez le Seigneur ; bénisse le Seigneur, vous* (qu'il appelle) *ses vertus ou ses puissances*. Et encore : *Anges du Seigneur, louez le Seigneur ; Vertus du Seigneur, louez le Seignenr* (6). C'est peut-être de ces vertus ou de ces puissances qu'il est écrit : *Dieu, sous qui se courbent ceux qui portent le monde* (7). Et, quoi qu'il en soit, nous voyons dans toutes ces paroles une espèce de présidence de la nature spirituelle sur la corporelle (8). » Aussi voit-on dans l'Écriture l'ange du soleil, l'ange de la terre, l'ange des eaux, l'ange du feu, l'ange des Juifs, l'ange des Perses, l'ange des Grecs, l'ange de chaque homme, de chaque enfant (9). On y voit les anges apostats tombant du ciel, répandus dans les airs, séduisant la terre, punis et punissant dans les enfers. On y voit les hommes justes, participant à la gloire et à la puissance de Dieu, assis avec lui sur des trônes, régnant avec lui sur les nations, jugeant avec lui la grande Babylone, Rome païenne.

On y voit, dans l'Écriture, soit Dieu, soit en son nom ses anges, apparaissant à l'homme sous des formes sensibles, sous la figure d'un voyageur, dans un buisson ardent, dans une nuée, dans les foudres et dans les éclairs, dans une flamme, dans un souffle léger, dans une lumière plus éclatante que le soleil. On y voit les patriarches consacrer le lieu ou la mémoire de ces événements par un autel, par un bocage, par une pierre arrosée d'huile, par un tabernacle, par une arche, par un temple qui devenaient des objets d'un culte public. On y voit enfin le Fils de Dieu, devenu le Fils de l'homme, naître, vivre et mourir ; s'appeler la lumière, la voie, la vérité, la vie ; appelé par ses disciples le soleil de la cité sainte, un feu dévorant, l'agneau immolé dès l'origine du monde ; on l'y voit prenant la forme du pain et du vin, se donnant tout entier à chacun de nous, nous faisant ainsi la chair de sa chair, l'os de ses os, pour devenir un jour toutes choses en nous tous.

Que maintenant on conçoive en Dieu une pluralité des personnes, la paternité dans l'une, la filiation dans l'autre, la production d'une troisième par les deux premières, on sera dans la vérité catholique. Mais qu'il est facile d'abuser de cette vérité, en se représentant les personnes divines non-seulement comme distinctes, mais comme séparées ; en se représentant cette génération, cette production ineffable, d'une façon humaine et charnelle !

Que l'on admire l'univers comme quelque chose de divin, comme un temple que Dieu s'est bâti et qu'il habite, comme un vêtement dont il s'enveloppe pour tempérer à nos yeux sa splendeur inaccessible ; que, dans cette pensée, l'on invite toutes les parties de ce ma-

(1) Sap., XIII, 1-2., XIV, 15-20. — (2) *Ibid.*, XV, 18. — (3) Prov., XXX, 4. — (4) Sap., I, 7. — (5) Job, IX, 12. — (6) Ps. CII, 20. Dan., III, 58. — (7) Job, IX, 13. — (8) Bossuet, *Elév.* 5 de la 23e semaine. — (9) Apoc., XIV, 18 ; XVI, 5, XIX, 17, Dan., X, 13, XII, 1. Math., XVIII, 10.

gnifique ensemble, le soleil, la lune, les étoiles, la terre, les montagnes, les nuées, le feu, le vent, les arbres, les animaux, les hommes, les anges, à bénir le Seigneur ; David l'a fait, les chrétiens le font tous les jours avec David. Mais qu'il est facile à l'homme, dominé par les sens, de s'arrêter à ce qui paraît, au temple, au vêtement !

Que l'on révère, que l'on invoque comme des ministres de Dieu, l'ange du soleil, l'ange de la terre, l'ange du feu, l'ange des eaux, l'ange d'une nation, l'ange d'une personne ; qu'on les appelle dieux au même sens que l'Ecriture, voilà ce qui est permis ; mais les honorer à l'égal de Dieu, au-dessus de Dieu, à la place de Dieu dont ils sont les ministres, les honorer ainsi, eux d'abord, et ensuite, à leur place, les éléments auxquels ils président, c'est une altération coupable.

On doit respecter comme les ministres de Dieu, pour le bien, ceux qu'il a revêtus de sa puissance sur la terre ; on peut même leur dire : *Vous êtes des dieux et les fils du Très-Haut.* Mais au lieu d'ajouter avec le Seigneur : *Cependant vous mourrez comme le dernier des hommes* (1), la crainte, la flatterie, la politique leur diront : Non, vous ne mourrez point, vous serez vraiment des dieux ; elles leur diront : Votre divinité, votre éternité ; elles dresseront des autels, des temples à un Jules César et même à un Néron ; un roi de Babylone défendra qu'on adore d'autre Dieu que lui ; un Caligula se décrétera à lui-même des temples, des autels, des pontifes, des sacrifices.

Que l'on conserve le souvenir des morts, que l'on prie pour eux, que l'on rende un culte à ceux dont Dieu a manifesté la sainteté et la gloire, cela est bon et juste ; parce qu'il est juste et bon de glorifier Dieu dans ses saints. Mais on fera de cette vérité le plus horrible abus : chacun voudra diviniser ses morts ; de leurs empereurs, morts ou tués, les Romains feront autant de dieux ; Cicéron, ayant perdu sa jeune fille, lui décernera les honneurs de la divinité ; Marc-Aurèle, ayant perdu sa prostituée de femme, en fait la déesse des nouveaux époux.

Que l'on consacre par un monument les lieux où le Très-Haut a opéré quelque merveille, que l'on en fasse le but d'un voyage pieux ; les patriarches l'ont fait : Jacob érige une pierre, l'arrose d'huile, nomme l'endroit Béthel, ou maison de Dieu, parce que l'Eternel lui était apparu là ; les enfants d'Israël y vont en pèlerinage. Mais combien la superstition païenne abuse d'une chose aussi naturelle ! Partout elle érige de ces pierres, elle en nomme Béthel sans savoir pourquoi ; ces statues informes deviennent pour elle les premières idoles ; la sculpture et la peinture ajoutent à l'erreur une nouvelle séduction.

Qu'un père offre à Dieu ses enfants, comme la mère de Samuël ; qu'il offre pour eux des sacrifices, comme Job ; qu'il soit prêt, comme Abraham, à sacrifier jusqu'à son fils unique, si Dieu, qui lui-même immole le sien pour le salut de nous tous, lui en fait le commandement ; tout cela est dans l'ordre. Mais combien n'abusent point d'une pensée aussi juste, aussi élevée, les Chananéens et leurs descendants, les Carthaginois, quand ils brûlent, quand ils égorgent leurs enfants en l'honneur de Moloch ou Saturne !

Que, dans le désir de la rédemption promise au genre humain, l'on hâte par ses vœux l'incarnation de Dieu le Fils ; que, dans les sauveurs figuratifs, Abel, Noé, Job, Isaac, Joseph, Moïse, Josué, David, Salomon, la foi, l'espérance, l'amour contemplent d'avance le Sauveur final ; les prophètes, les saints de l'Ancien Testament le faisaient. Mais l'imagination de l'Inde, outrant ces sentiments de l'antique piété, chantera par d'immenses épopées plusieurs incarnations du Dieu sauveur. Les Indiens du Thibet, allant encore plus loin, diront que le Dieu médiateur s'incarne successivement et sans interruption dans la personne de leur grand-prêtre ou Dalaï-Lama, que pour cela ils adorent comme un Dieu.

Voilà comme toute erreur est fondée sur une vérité dont on abuse.

Deux causes principales inclinent l'homme à ce criminel abus : son penchant vers la créature, et puis l'instigation de l'esprit de ténèbres. L'homme, dans son premier état, aspirait comme naturellement vers Dieu et attirait dans cette direction la nature dont il était roi. Par son péché, l'homme s'étant éloigné de Dieu, fut asservi aux sens et à la chair. De là ce secret penchant à matérialiser Dieu et à déifier la matière, qui a produit l'idolâtrie. L'on sait, en outre, qui a poussé l'homme à cette première chute, et qui le pousse jusqu'au fond de l'abîme : c'est l'ennemi de Dieu et de l'homme, dont l'existence est avérée par toutes les traditions, et dont le nom de Satan, *adversaire, ennemi,* était connu des païens mêmes.

« Le péché de Satan, dit un des plus graves docteurs, a été une insupportable arrogance, suivant ce qui est écrit en Job, que « c'est lui qui domine sur tous les enfants d'orgueil (2). » Or, le propre de l'orgueil, c'est de s'attribuer tout à soi-même, et par là les superbes se font eux-mêmes leurs dieux, secouant le joug de l'autorité souveraine. C'est pourquoi le diable s'étant enflé par une arrogance extraordinaire, les Ecritures ont dit qu'il avait affecté la divinité. « Je monterai, dit-il, et placerai mon trône au-dessus des astres ; et je serai semblable au Très-Haut (3). » Mais Dieu, qui résiste aux superbes, voyant ses pensées arrogantes, et que son esprit, emporté d'une téméraire complaisance en ses propres perfections, ne pouvait plus se tenir dans les sentiments d'une créature, du souffle de sa bouche, le précipita au fond des abî-

(1) Ps. LXXXI, 6 et 7. — (2) Job., XLI, 25. — (3) Isai., XIV, 13.

mes. Il tomba du ciel ainsi qu'un éclair, frémissant d'une furieuse colère ; et assemblant avec lui tous les compagnons de son insolente entreprise, il conspira avec eux de soulever contre Dieu toutes les créatures. Mais non content de les soulever, il conçut dès lors l'insolent dessein de soumettre tout le monde à sa tyrannie ; et voyant que Dieu, par sa providence, avait rangé toutes les créatures sous l'obéissance de l'homme, il l'attaque au milieu de ce jardin de délices où il vivait si heureusement dans son innocence, il tâche de lui inspirer ce même orgueil dont il était possédé, et à notre malheur, chrétiens, il réussit comme vous le savez. Ainsi, selon la maxime de l'Evangile, l'homme, étant dompté par le diable, devint incontinent son esclave : *A quo enim quis superatus est, hujus et servus est* (1) ; et le monarque du monde étant surmonté par ce superbe vainqueur, tout le monde passa sous ses lois. Enflé de ce bon succès et n'oubliant pas son premier dessein de s'égaler à la nature divine, il se déclare ouvertement le rival de Dieu ; et, tâchant de se revêtir de la majesté divine, comme il n'est pas en son pouvoir de faire de nouvelles créatures pour les opposer à son maître, que fait-il ? « Du moins il adultère tous les ouvrages de Dieu, dit le grave Tertullien (2), il apprend aux hommes à en corrompre l'usage; et les astres, et les éléments, et les plantes, et les animaux, il tourne tout en idolâtrie ; » il abolit la connaissance de Dieu et, par toute l'étendue de la terre, il se fait adorer en sa place, suivant ce que dit le prophète : « Les dieux des nations, ce sont les démons (3). » C'est pourquoi le Fils de Dieu l'appelle *le prince de ce monde* (4), et l'Apôtre, *le gouverneur des ténèbres* (5) ; et ailleurs, avec plus d'énergie, *le dieu de ce siècle* (6).

J'apprends aussi de Tertullien, que non-seulement les démons se faisaient présenter devant leurs idoles des vœux et des sacrifices, le propre tribut de Dieu, mais qu'ils les faisaient parer des robes et des ornements dont se revêtaient les magistrats, et porter devant eux les faisceaux et les bâtons d'ordonnance, et les autres marques d'autorité publique, parce qu'en effet, dit ce grand personnage, les démons sont les magistrats du siècle (7). Et à quelle insolence ne s'est point porté ce rival de Dieu ! Il a toujours affecté de faire ce que Dieu faisait, non pour se rapprocher en quelque sorte de sa sainteté, c'est sa capitale ennemie, mais comme un sujet rebelle, qui, par mépris ou par insolence, affecte la même pompe que son souverain. Dieu a ses vierges qui lui sont consacrées ; et le diable n'a-t-il pas eu ses vestales? N'a-t-il pas eu ses autels et ses temples, ses mystères et ses sacrifices, et les ministres de ses impures cérémonies, qu'il a rendues, autant qu'il a pu, semblables à celles de Dieu ? Pour quelle raison ? Parce qu'il est jaloux de Dieu et veut paraître en tout son égal. Dieu, dans la nouvelle alliance, régénère les enfants par l'eau du baptême, et le diable faisait semblant de vouloir expier leurs crimes par diverses aspersions ; il promettait aux siens une régénération, comme le rapporte Tertullien (8) ; et il se voit encore quelques monuments publics où ce terme est employé dans ses profanes mystères. L'esprit de Dieu, au commencement, était porté sur les eaux ; et le diable, dit Tertullien (9), se plaît à se reposer dans les eaux, dans les fontaines cachées, dans les lacs et dans les ruisseaux souterrains. Et l'Eglise de l'antiquité, étant imbue de cette créance, nous a laissé cette forme que nous observons encore aujourd'hui, d'exorciser les eaux baptismales. Dieu, par son immensité, remplit le ciel et la terre; le diable, par ses anges impurs, occupe autant qu'il peut toutes les créatures (10). Et de là vient cette coutume des premiers chrétiens, de les purger et de les sanctifier par le signe de la croix, comme par une espèce de saint exorcisme.

« Ce lui est, à la vérité, un sujet d'une douleur enragée, de ce qu'il voit que toutes ses entreprises sont vaines, et que bien loin de pouvoir parvenir à égaler la nature divine, comme il l'avait témérairement projeté, il faut qu'il ploie, malgré qu'il en ait, sous la main toute-puissante de Dieu; mais il ne se désiste pas pour cela de sa fureur obstinée : au contraire, considérant que la majesté de Dieu est inaccessible à sa colère, il décharge sur nous, qui en sommes les images vivantes, toute l'impétuosité de sa rage : comme on voit un ennemi impuissant, qui, ne pouvant atteindre celui qu'il poursuit, repaît en quelque façon son esprit d'une vaine imagination de vengeance en déchirant sa peinture. Ainsi en est-il de Satan : il remue le ciel et la terre pour susciter des ennemis à Dieu, parmi les hommes qui sont ses enfants ; il tâche de les engager tous dans son audacieuse et téméraire rébellion, pour les faire compagnons de ses erreurs et de ses tourments. Il croit par là se venger de Dieu. Comme il n'ignore pas qu'il n'y a point pour lui de ressource, il n'est plus capable que de cette maligne joie qui revient à un méchant d'avoir des complices, et à un esprit mal fait de voir des malheureux et des affligés. Furieux et désespéré, il ne songe plus qu'à tout perdre après s'être perdu lui-même, et à envelopper tout le monde avec lui dans une commune ruine.

« Vous vous imaginez peut-être que, s'il est si audacieux, il vous attaquera par la force ouverte ; ah ! qu'il n'en est pas de la sorte. Il est vrai, c'est l'ordinaire des orgueilleux d'exercer ouvertement leurs inimitiés ; mais l'inimitié de Satan n'est pas d'une nature vulgaire : elle est mêlée d'une noire envie qui le ronge éternellement. Il ne peut souffrir que

(1) II Pet., xi, 19. — (2) *De Idol.*, n. 4., *De Spect.*, n. 2. — (3) Ps. xcv, 5. — (4) Joan., xiv, 30. — (5) Eph., vi 12. — (6) II Cor., iv, 4. — (7) *De Idol.*, n 18. — (8) *De Bapt.*, n. 5. — (9) *Ibid.* — (10) *De Spect.*, n. 8.

nous vivions dans l'espérance de la félicité qu'il a perdue; que Dieu, par sa grâce, nous égale aux anges ; que son Fils se soit revêtu d'une chair humaine pour nous faire des hommes divins. Il enrage quand il considère que les serviteurs de Jésus, hommes misérables et pêcheurs, assis sur des trônes augustes, le jugeront à la fin des siècles avec les anges ses sectateurs. Cette envie le brûle plus que ses flammes. C'est ce qui lui fait embrasser les fraudes et les tromperies, parce que l'envie, comme vous savez, est une passion froide et obscure qui ne parvient à ses fins que par de secrètes menées; et c'est par là que Satan est infiniment redoutable : ses finesses sont plus à craindre que ses violences. De même qu'une vapeur pestilente se coule au milieu des airs, et, imperceptible à nos sens, insinue son venin dans nos cœurs, ainsi cet esprit malin, par une subtile et insensible contagion, corrompt la pureté de nos âmes. Nous ne nous apercevons pas qu'il agisse en nous, parce qu'il suit le courant de nos inclinations. Il nous pousse et nous précipite du côté qu'il nous voit pencher ; il ne cesse d'enflammer nos premiers désirs jusqu'à tant que, par ses suggestions, il les fasse croître en passions violentes. Si nous avons commencé à aimer, de fous il nous rend furieux ; si l'avarice nous inquiète, il nous représente un avenir toujours incertain, il étonne notre âme timide par des objets de famine et de guerre. Sa malice est spirituelle et ingénieuse, il trompe les plus déliés. Sa haine désespérée et sa longue expérience le rendent de plus en plus inventif; il se change en toutes sortes de formes ; et cet esprit si beau, orné de tant de connaissances si ravissantes, parmi tant de merveilleuses conceptions, n'estime et ne chérit que celles qui lui servent à renverser l'homme.

« Voulez-vous, pour une plus ample confirmation, que je vous fasse voir en raccourci dans notre Evangile tout ce que je viens de vous dire ? Il transporte le Fils de Dieu sur le pinacle du temple ; il lui représente en un seul instant tous les royaumes de la terre. Qui n'admirerait sa puissance ? et le Fils de Dieu le permet de la sorte, afin que nous comprenions ce qu'il pourrait faire sur nous si Dieu nous abandonnait à sa violence. Jugez de sa haine et de son orgueil tout ensemble, par le conseil qu'il donne à notre Sauveur de se prosterner à ses pieds et de l'adorer; conseil pernicieux et insolence inouïe. D'ailleurs, pouvait-il prendre un dessein plus plausible à l'égard de Notre Seigneur, que de le tenter de gourmandise après un jeûne de quarante jours, et de vaine gloire après une action d'une patience héroïque? Ce sont ses finesses et ses artifices. Mais ce qui nous paraît plus évidemment, est son opiniâtreté. Surmonté par trois fois, il ne peut encore perdre courage ; *il le laisse,* dit le texte sacré, *pour un temps* (1); non point fatigué ni désespérant de le vaincre, mais attendant une heure plus propre et une occasion plus pressante. O Dieu! que dirons-nous ici, chrétiens? si une résistance si vigoureuse ne ralentit pas sa fureur, quand pourrons-nous espérer de trêve avec lui ? Et si la guerre continuelle, si cet ennemi irréconciliable veille sans cesse à notre ruine, comment pourrons-nous résister, faibles et impuissants que nous sommes? Toutefois, fidèles, ne le craignons pas. Cet ennemi redoutable, il redoute lui-même les chrétiens : il tremble au seul nom de Jésus ; et, malgré son orgueil et son arrogance, il est forcé, par une secrète vertu, de respecter ceux qui portent sa marque (2). »

Voilà comme dépeint Satan et son empire, un des plus puissants génies qui aient paru sur la terre. Nous citons les paroles de Bossuet, parce que la vérité qu'il développe est nécessaire pour bien comprendre l'histoire des choses divines et humaines. Il ne fait d'ailleurs que résumer la croyance des premiers chrétiens, comme on le voit par le fait qu'il rappelle.

« Le grave Tertullien, dans ce merveilleux Apologétique qu'il a fait pour la religion chrétienne, avance une proposition bien hardie aux juges de l'empire romain, qui procédaient contre les chrétiens avec une telle inhumanité. Après leur avoir reproché que tous leurs dieux c'étaient des démons, il leur donne le moyen de s'en éclaircir par une experience bien convaincante. Que l'on produise, dit-il, devant vos tribunaux, je ne veux pas que ce soit une chose cachée ; devant vos tribunaux et à la face de tout le monde, que l'on produise un homme notoirement possédé du diable ; il dit notoirement possédé, et que ce soit une chose constante ; après, que l'on fasse venir quelque fidèle ; qu'il commande à cet esprit de parler ; s'il ne vous dit pas tout ouvertement ce qu'il est, s'il n'avoue publiquement que lui et ses compagnons sont les dieux que vous adorez ; si, dis-je, il n'avoue ces choses, n'osant mentir à un chrétien : là même, sans différer, sans aucune nouvelle procédure, faites mourir ce chrétien impudent qui n'aura pu soutenir par l'effet une promesse si extraordinaire (3). »

Il y a donc, en l'idolâtrie, abus de la vérité, déification de la créature, erreur ou chose qui n'est pas ; mais l'artisan de cette erreur, le créateur de ce monde d'illusions est Satan : c'est donc à lui que se rapportaient en un sens les adorations que rendaient les hommes à ces dieux qui n'étaient pas. Aussi l'Apôtre des nations, après avoir enseigné qu'une idole n'est rien en ce monde, dit-il cependant : « Fuyez l'idolâtrie. Quoi donc ? Est-ce que je dis que ce qui a été immolé aux idoles ait quelque vertu, ou que l'idole soit quelque chose ? Non ; mais je dis que ce que les nations immolent, c'est aux démons qu'ils l'immolent et non pas

(1) Luc, IV, 13. — (2) Bossuet, 1er *Sermons sur les Démons* — (3) *Ibid.*

à Dieu. Or, je ne veux pas que vous ayez aucune société avec les démons. Vous ne pouvez pas boire la coupe du Seigneur et la coupe des démons ; vous ne pouvez point participer à la table du Seigneur et à la table des démons (1). »

Cependant, malgré toutes ses finesses, Satan n'a pu faire que son œuvre ne portât point les caractères de l'erreur, la nouveauté, les variations, la discordance. Avec toutes ses finesses, Satan n'a pu faire que la religion catholique ne portât pas, elle seule, les caractères de la vérité, l'antiquité, la perpétuité, l'accord.

« Quelle consolation aux enfants de Dieu ! s'écrie justement Bossuet ; mais quelle conviction de la vérité, quand ils voient que d'Innocent XI (actuellement Pie IX), qui remplit aujourd'hui si dignement le premier siége de l'Eglise, on remonte sans interruption jusqu'à saint Pierre, établi par Jésus-Christ prince des apôtres ; d'où, en reprenant les pontifes qui ont servi sous la loi, on va jusqu'à Aaron et jusqu'à Moïse ; de là jusqu'aux patriarches et jusqu'à l'origine du monde ! quelle suite, quelle tradition, quel enchaînement merveilleux ! Si notre esprit, naturellement incertain, et devenu par ses incertitudes le jouet de ses propres raisonnements, a besoin, dans les questions où il y va du salut, d'être fixé et déterminé par quelque autorité certaine, quelle plus grande autorité que celle de l'Eglise catholique qui réunit en elle-même toute l'autorité des siècles passés et les anciennes traditions du genre humain jusqu'à sa première origine ?

« Ainsi la société que Jésus-Christ, attendu durant tous les siècles passés, a enfin fondée sur la pierre, et où saint Pierre et ses successeurs doivent présider par ses ordres, se justifie elle-même par sa propre suite, et porte dans son éternelle durée le caractère de la main de Dieu.

« C'est aussi cette succession que nulle hérésie, nulle secte, nulle autre société que la seule Eglise de Dieu n'a pu se donner. Les fausses religions ont pu imiter l'Eglise en disant comme elle, que c'est Dieu qui les a fondées ; mais ce discours en leur bouche n'est qu'un discours en l'air ; car si Dieu a créé le genre humain, si, le créant à son image, il n'a jamais dédaigné de lui enseigner le moyen de le servir et de lui plaire, toute secte qui ne montre pas sa succession depuis l'origine du monde, n'est pas de Dieu.

« Ici tombent aux pieds de l'Eglise toutes les sociétés et toutes les sectes que les hommes ont établies, au dedans ou au dehors du christianisme... Nul ne peut changer les siècles passés, ni se donner des prédécesseurs, ou faire qu'il les ait trouvés en possession. La seule Eglise catholique remplit tous les siècles précédents par une suite qui ne lui peut être contestée. La loi vient au-devant de l'Evangile ; la succession de Moïse et des patriarches ne fait qu'une même suite avec celle de Jésus-Christ : être attendu, venir, être reconnu par une postérité qui dure autant que le monde, c'est le caractère du Messie en qui nous croyons. « Jésus-Christ est aujourd'hui, il était hier, et il est aux siècles des siècles (2). »

Pour l'idolâtrie, ainsi que pour toutes les sectes quelconques, c'est tout différent. « Les idoles n'étaient point au commencement, dit le livre de la Sagesse, et elles ne seront pas toujours. C'est par la vanité des hommes qu'elles sont entrées dans le monde ; c'est pourquoi on en verra bientôt la fin (3). » C'est une nouveauté passagère pour l'Eglise catholique, qui embrasse tous les siècles. Elle a été introduite par l'oubli de la croyance catholique, dit le martyr saint Justin (4). Aussi saint Epiphane et saint Jean Damascène la classent-ils parmi les premières hérésies. Saint Cyrille d'Alexandrie fait voir à l'empereur Julien qu'elle était inconnue durant les trente premiers siècles du monde (5). Ce Père suit le calcul des Septante. Saint Justin, et avec lui saint Théophile d'Antioche, Tatien, Clément d'Alexandrie, et généralement tous les premiers apologistes montrent en particulier aux Grecs, que les dieux de la Grèce sont postérieurs à Moïse. Ils fixent l'époque de leur naissance, de leur vie et de leur mort.

A la nouveauté joignez la discordance. « Une preuve de l'impiété des idolâtres, dit saint Athanase, c'est que leur croyance touchant les idoles n'est point d'accord avec elle-même. Car si ce sont des dieux, comme ils prétendent, lequel faut-il préférer à l'autre ? lesquels faut-il croire de plus d'autorité ? afin qu'on puisse adorer en sûreté quelqu'un, et qu'on n'hésite point dans la connaissance de la divinité. En effet, les mêmes ne sont pas nommés dieux chez tous ; mais autant il y a de nations, autant on forge d'espèces de dieux différentes. Il est même tels pays où la même contrée, la même ville est divisée d'avec elle-même touchant la superstition des idoles. Les Phéniciens ne connaissent pas ce que les Egyptiens ont nommé dieux ; les Egyptiens n'adorent pas les mêmes idoles que les Phéniciens ; les Scythes ne reçoivent pas les dieux des Perses, ni les Perses ceux des Syriens. Les Pélasges repoussent les dieux des Thraces, les Thraces ne connaissent pas ceux des Thébains ; les Indiens diffèrent d'avec les Arabes, les Arabes d'avec les Ethiopiens, les Ethiopiens d'avec eux-mêmes au sujet des idoles ; les Syriens ne rendent aucun culte aux dieux des Ciliciens ; les peuples de Cappadoce donnent ce nom de dieux à d'autres, les Bithyniens à d'autres encore, et les Arméniens s'en forment de tout différents. Que faut-il de plus ? Ceux qui habitent les continents adorent d'autres dieux que ceux qui habitent les îles ; les insulaires, d'autres dieux que les habitants des continents. En somme,

(1) I Cor., x, 14-21. — (2) *Discours sur l'Hist. univ.*, 2e part., c. xxxi., Hebr., xiii, 8. — (3) Sap., xiv, 13. — (4) *De Monarchia*, n., 1. — (5) *Contra Julian.*, l. III, *obj. ultima*.

chaque ville, chaque bourgade, ignorant les dieux du voisinage, préfère les siens et ne répute dieux que ceux-là. Quant aux abominations de l'Egypte, il n'est pas nécessaire d'en parler ; car il est manifeste à tous les yeux que les villes y ont des cultes contraires et ennemis entre eux, et que toujours les voisins y prennent à tâche d'adorer l'opposé de ce que leurs voisins adorent. Ainsi le crocodile, adoré comme dieu chez les uns, est regardé chez les autres comme une horreur ; le lion, révéré comme une divinité par ceux-ci, non-seulement n'est point adoré par les voisins, mais quand ils peuvent le rencontrer, ils le tuent comme une bête ; le poisson, divinisé chez les uns, est pris à l'hameçon chez les autres pour servir de nourriture. De là, parmi eux, des guerres, des séditions, des meurtres. Et, en général, la croyance et le culte de toutes les nations idolâtres sont différents, et les mêmes choses ne se trouvent pas chez les mêmes. — Cela n'est pas une petite preuve qu'au fond ils sont sans Dieu. En effet, les dieux étant en grand nombre et différents suivant les villes et les cantons, et l'un détruisant le dieu de l'autre, tous sont détruits par tous (1). »

A travers ce chaos ténébreux d'opinions discordantes, luisait néanmoins toujours, avec plus ou moins d'éclat, une notion commune du vrai Dieu : car, malgré toute sa rage et sa malice, Satan n'a pu faire que le vrai Dieu ne fût connu partout et toujours, même des idolâtres. « Leur crime a été que, connaissant Dieu, ils ne le glorifièrent pas comme Dieu (2). » C'est saint Paul qui nous l'apprend. Aussi tous les premiers Pères de l'Eglise prouvent-ils aux païens l'unité du Dieu véritable, non-seulement par le témoignage de leurs poëtes et de leurs philosophes, mais encore par le commun langage du vulgaire. Il y a plus : lorsqu'il s'éleva des hérétiques qui enseignèrent deux principes ou deux dieux indépendants et éternels, des Pères leur opposaient le sentiment unanime du genre humain. Ainsi, saint Irénée établit contre les Valentiniens l'unité et la souveraineté du Dieu créateur, par le témoignage de tous les hommes, en particulier des gentils ; « car ceux-ci, dit-il, tout en servant la créature et ceux qui ne sont pas dieux, plutôt que le Créateur, attribuent néanmoins le premier rang de la divinité au Dieu créateur de cet univers (3). » Saint Augustin dit en général : « Telle est la force de la vraie Divinité, qu'elle ne peut être entièrement cachée à la créature raisonnable usant déjà de la raison ; car, excepté un petit nombre en qui la nature est trop dépravée, tout le genre humain confesse Dieu auteur de ce monde. En tant donc qu'il a fait le monde, dont les principales parties sont le ciel et la terre, il est le Dieu connu de toutes les nations, même avant qu'elles fussent imbues de la loi du Christ ; mais en tant qu'il ne doit pas être injurieusement adoré avec les faux dieux, il est le Dieu connu dans la Judée (4). »

A la vérité, il est d'autres Pères et d'autres textes de l'Ecriture qui disent ou supposent que les païens ne connaissaient pas le vrai Dieu ; mais, avec un peu d'attention, tout se concilie. Quand on compare l'Ecriture avec l'Ecriture, les Pères avec les Pères, on voit qu'il faut distinguer dans la connaissance de Dieu comme quatre degrés : 1° la connaissance des gentils ; 2° la connaissance des Juifs ; 3° la connaissance des chrétiens ; 4° la connaissance des saints dans le ciel. La première est ignorance, comparativement à la seconde ; la seconde comparativement à la troisième : la troisième comparativement à la quatrième. Ainsi, dans son épître aux Romains, saint Paul a pu dire en général de tous les gentils, et particulièrement des plus savants d'entre eux, qu'ils étaient inexcusables, parce qu'ayant connu Dieu, ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu (5) : et puis dire, dans son épître aux Thessaloniciens, que les gentils ou les nations ignorent Dieu (6). Ainsi le Sauveur dit à la Samaritaine : « Vous adorez ce que vous ne savez pas ; nous adorons ce que nous savons, parce que le salut vient des Juifs (7). » — Aux Juifs : « C'est mon Père qui me glorifie, lui que vous dites qui est votre Dieu, et vous ne le connaissez pas ; mais moi je le connais, et si je disais que je ne le sais pas, je serais semblable à vous, menteurs. Mais je le sais et je garde sa parole (8). » — A ses apôtres, en parlant des Juifs : « Ils vous feront ces choses, parce qu'ils n'ont connu ni mon Père ni moi (9). » — De ses apôtres, en parlant à son Père : « J'ai manifesté votre nom aux hommes que vous m'avez donnés du monde ; je leur ai fait connaître votre nom et je le leur ferai connaître encore (10). » Enfin saint Paul dira, du don même de la science, miraculeusement communiqué par l'Esprit-Saint : « La science même sera détruite ; car nous connaissons en partie, et en partie nous prophétisons. Mais lorsque sera venu ce qui est parfait, alors s'évanouira ce qui est partiel. Lorsque j'étais enfant, je parlais en enfant, je jugeais en enfant, je raisonnais en enfant ; mais quand je suis devenu homme, j'ai mis dehors ce qui était de l'enfant. Nous voyons maintenant par un miroir en énigme : mais alors nous verrons face à face. Maintenant je connais en partie ; mais alors je connaîtrai comme je suis connu (11).

Tout se concilie de cette manière, et l'Ecriture avec l'Ecriture, et les Pères avec les Pères. Dieu est bon, même envers les gentils ; quoiqu'il le soit plus envers les Juifs, plus encore envers les chretiens, et qu'il le soit de toute sa bonté envers les saints dans le ciel. Tout doit bénir sa miséricorde, et les gentils auxquels il ne refuse pas le premier degré de

(1) Athan., *Contra gentes*. — (2) Rom., I, 20 et 21. — (3) Iren., *Adv. hæres.*, l. II, c. IX. — (4) *In Evang. Joan.*, c. XVII, n. 4. — (5) Rom., I, 21. — (6) I Thess. IV, 5. — (7) Joan., IV, 21. — (8) *Ibid.*, VIII, 54, 55. (9) *Ibid.*, XVI, 3. — (10) *Ibid.*, XVII, 6 et 20. — (11) I Cor., XIII, 11 et 12.

sa connaissance, et les juifs qu'il élève à la seconde, et les chrétiens qu'il élève à la troisième, et les saints qu'il transforme dans les splendeurs de la quatrième. « Louez le Seigneur, toutes les nations; louez-le, tous les peuples, parce que sa miséricorde s'est affermie sur nous, et la vérité du Seigneur demeure à jamais (1). »

L'idolâtrie n'empêchait donc point de connaître le vrai Dieu ; elle n'empêchait pas même de l'adorer. Nous le voyons par l'exemple de Salomon même, nous le voyons par l'exemple des Israélites, adorant à la fois et Jéhovah et Baal. « C'est ignorer les premiers principes de la théologie, dit Bossuet, que de ne pas vouloir entendre que l'idolâtrie adorait tout, et le vrai Dieu comme les autres(2).» Et ailleurs, parlant de ce que dit Bardesanes des Indiens : « Quand ce serait le Dieu véritable dont ils auraient conservé quelque idée, comme tous les autres gentils, on ne peut pas conclure de là qu'ils lui rendissent un culte agréable au milieu de tant de superstitions criminelles, ni même qu'ils l'adorassent seul, puisqu'on voit tant d'autres nations joindre le culte du vrai Dieu créateur avec les fausses divinités (3). »

Enfin, comme le remarque le même Bossuet après saint Athanase, ni la loi ni les prophètes n'avaient point été donnés aux Juifs pour eux seuls, mais aussi pour éclairer tout l'univers de la connaissance de Dieu et des bonnes mœurs (4). « C'est pour cela que Dieu met son peuple en rapport avec les peuples les plus influents de la terre : avec l'Égypte, la Phénicie, Babylone, la Perse : nous en trouverons même des vestiges à la Chine. Depuis la loi de Moïse, les païens avaient ainsi une certaine facilité plus grande de connaître Dieu et son vrai culte ; en sorte que le nombre des particuliers qui l'adoraient parmi les gentils est peut-être plus grand qu'on ne pense. » Ces paroles sont de Bossuet, qui dit encore qu'il ne faut point douter qu'il n'y ait eu un grand nombre de ces croyants dispersés parmi les gentils dont nous venons de parler; mais qu'il était réservé à la nouvelle alliance d'entraîner les nations entières (5).

Depuis l'Evangile, l'idolâtrie grossière a été renversée ; mais il y a une idolâtrie spirituelle qui règne encore par toute la terre ; il y a des idoles cachées que nous adorons en secret au fond de nos cœurs ; et ce que saint Paul a dit de l'avarice, que c'était un culte d'idole, se doit dire de la même sorte de tous les péchés qui nous captivent sous leur tyrannie. Nous sommes des idolâtres lorsque nous préférons quelque chose à Dieu.

« Cœur humain, abîme infini, qui dans toutes tes profondes retraites caches tant de pensées différentes ; qui s'échappent souvent à tes propres yeux, si tu veux savoir ce que tu adores et à qui tu présentes de l'encens, regarde seulement où vont tes désirs : car c'est là l'encens que Dieu veut ; c'est le seul parfum qui lui plaît. Où vont-ils donc ces désirs ? de quel côté prennent-ils leur cours ? où se tourne leur mouvement ? Tu le sais, je n'ose le dire ; mais de quel côté qu'ils se portent, sache que c'est là ta divinité : Dieu n'a plus que le nom de Dieu ; cette créature en reçoit l'hommage, puisqu'elle emporte l'amour que Dieu demande. Mais comme nous avons vu dans l'idolâtrie, que l'homme s'étant donné une fois la licence de se faire des dieux à sa mode, les a multipliés sans aucune mesure, il nous en arrivé tous les jours de même ; car quiconque s'éloigne de Dieu, l'indigence de la créature l'obligeant à partager sans fin ses affections, il ne se contente pas d'une seule idole. Où l'on a trouvé le plaisir, on ne trouve pas la fortune ; ce qui satisfait l'avarice ne contente pas la vanité : l'homme a des besoins infinis, et, chaque créature étant bornée, ce que l'une ne donne pas, il faut nécessairement l'emprunter de l'autre. Autant d'appuis que nous y cherchons, autant nous faisons-nous de maîtres ; et ces maîtres que nous mettons sur nos têtes, craindrons-nous de les appeler nos divinités? Et ne sont-ils pas plus que nos dieux, si je puis parler de la sorte, puisque nous les préférons à Dieu même (6) ? »

(1) Ps. CXVI, 1-12. — (2) Lettre 259 à M. Brisacier. — (3) *Ibid.*, 257, p. 273. — (4) *Ibid.*, 258. — (5) *Ibid.* — (6) Bossuet, *Panégyrique de S. Victor.*

LIVRE QUATORZIÈME

ENTRE 975 A 758 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Division d'Israël en deux royaumes. — Élie, Élisée, Josaphat, Athalie.

Après la mort de Salomon, son fils Roboam se rendit à Sichem, où Israël s'était assemblé pour le faire roi. Cette ville était située dans la tribu d'Ephraïm, à peu près au centre de la terre promise. Jéroboam s'y trouva aussi. Avec la nouvelle que Salomon était mort, il avait reçu de ses amis l'invitation de revenir d'Egypte. Il se présenta devant Roboam avec les anciens d'Israël, et ils lui dirent : « Votre père nous a imposé un joug très-dur. Diminuez donc maintenant quelque chose de la dureté du gouvernement de votre père, et de ce joug très-pesant qu'il nous a imposé, et nous vous servirons. »

Ils parlaient ainsi, soit qu'ils se plaignissent sans raison d'un prince qui avait rendu l'or et l'argent communs dans Jérusalem, soit qu'en effet Salomon les eût grevés dans le temps qu'il donna tout à ses passions. L'entretien seul des sept cents reines et des trois cents femmes du second rang suffisait pour absorber les revenus de tout un royaume.

Roboam leur parla d'abord sagement : « Allez, leur dit-il, et revenez dans trois jours. » Il se donnait ainsi le temps de la réflexion. Il tint, en effet, conseil avec les vieux conseillers de son père, et leur dit : « Que me conseillez-vous de dire à ce peuple? » Ils lui dirent : « Si en ce jour vous êtes à ce peuple tel qu'un serviteur, si vous le servez aujourd'hui et que vous lui répondiez des paroles douces, il sera votre serviteur tous les jours. »

Les vieillards connaissaient l'état des affaires; ils n'ignoraient pas la secrète pente des dix tribus à faire un royaume à part et à se désunir d'avec celle de Juda, dont elles étaient jalouses; ils n'avaient point oublié les tristes effets de cette jalousie, du temps de David. D'ailleurs, la royauté sur tout Israël n'avait été promise à la postérité de ce prince qu'à une condition ; Salomon ne l'ayant point accomplie, Dieu lui avait annoncé qu'il lui ôterait dix tribus en la personne de son successeur. Roboam ne devait pas ignorer cela. Le conseil des vieillards ne pouvait donc être plus sage. Roboam le méprisa et n'écouta point son peuple, parce que le Seigneur s'était retiré de lui, pour accomplir la parole d'Ahias le Silonite, sur la division du royaume. Il appela les jeunes gens qui avaient été élevés avec lui et qui le suivaient toujours. Ceux-ci, fiers et imprudents, lui firent faire une réponse qui joignait l'insulte au refus, et exprimait des choses dures par des paroles plus dures encore : « Mon petit doigt est plus gros que tout le corps de mon père ; mon père vous a imposé un joug pesant, et moi je l'augmenterai ; mon père vous a frappés avec des fouets, et moi je vous frapperai avec des verges de fer ! »

A ces mots, le peuple s'écria : « Quel intérêt avons-nous à la maison de David? et que nous importe de conserver l'héritage au fils d'Isaï? Va dans tes tentes, ô Israël ! et toi, pourvois à ta maison, ô David ! »

Roboam envoya son ministre des finances faire des représentations au peuple irrité ; mais il en fut assommé à coups de pierre. Aussitôt ce roi, si fier et si menaçant d'abord, monta sur son char et s'enfuit à Jérusalem, où il fut reconnu par Juda et Benjamin, tandis que les dix autres tribus choisirent Jéroboam, qui sans doute leur fit part de ce que Dieu lui avait promis par le prophète Athias (1). C'est ainsi que se divisa la postérité de Jacob en deux royaumes qui ne se réunirent plus, et que l'on distingua sous les noms de royaume de Juda et de royaume d'Israël.

Cependant Roboam n'avait pas renoncé à régner sur les dix tribus. Pour les réduire, il assembla toute la maison de Juda et la tribu de Benjamin, au nombre de cent quatre-vingt mille soldats d'élite. Mais l'Eternel lui fit dire, à lui et au peuple, par Séméias, homme de Dieu : « Vous ne monterez pas, et vous ne combattrez point contre les enfants d'Israël, qui sont vos frères : que chacun retourne en sa maison, car c'est moi qui ai fait ceci. » Le roi et le peuple écoutèrent la parole de l'Eternel et s'en retournèrent chez

(1) III Reg., XII, 1-21., II Paralip., X, 1. 9.

eux (1). Toutefois, pour se mettre en sûreté contre son heureux rival, Roboam bâtit un grand nombre de villes fortes en Juda et en Benjamin. L'autre, de son côté, fortifia Sichem et en fit sa résidence ; il fortifia également Phanuël, sur le torrent de Jacob, au delà du Jourdain, afin de tenir dans la soumission les peuples du Galaad.

Dieu même avait dit à Jéroboam : « Je vous donnerai dix tribus : Dieu même lui avait promis que, s'il était fidèle comme David, il lui accorderait comme à David une dynastie durable ; Dieu même venait de combattre pour lui, en défendant au roi de Juda de l'attaquer. Tout l'engageait donc à demeurer fidèle à Dieu. Une politique athée le rendit ingrat et impie, et prépara la ruine de sa maison et de son peuple.

Pour conserver toujours la postérité de Jacob dans l'unité de la foi et du culte, et n'en faire ainsi qu'une église ou société spirituelle, quelles que fussent d'ailleurs ses destinées politiques, Dieu y établit, dans la tribu de Lévi et la famille d'Aaron, un sacerdoce, un pontife unique, avec une loi, une arche d'alliance, un tabernacle, un temple unique pour tous. Cette église mosaïque, qui embrassait tout Israël, devait se transformer un jour en l'Église chrétienne, et embrasser tout l'univers. Jéroboam crut de son intérêt de rompre cette unité et de séparer son royaume d'avec l'Éternel. Cet intérêt prétendu fut son dieu et sa loi. » Si ce peuple, disait-il, monte à Jérusalem pour sacrifier en la maison de Jéhovah, son cœur se tournera vers son seigneur Roboam, et il me tuera ; » comme si Dieu, qui avait accompli la promesse de lui donner dix tribus, n'accomplirait pas la promesse d'affermir le trône dans sa famille, s'il était fidèle ainsi que David ; comme si Dieu, qui l'avait défendu une première fois contre le roi de Juda, ne pouvait pas le défendre toujours. Un grand obstacle à son projet impie était les prêtres et les lévites répandus par tout son royaume : il les empêcha de remplir leur ministère divin, et les contraignit à quitter leurs maisons et leurs villes pour se réfugier en la terre de Juda. Comme il fallait cependant des prêtres au peuple, il lui en fit, non pas des enfants d'Aaron, mais des premiers venus. Lui-même s'en érigea le souverain prêtre. A un sacerdoce différent du vrai sacerdoce, il fallait un dieu différent du vrai Dieu. Jéroboam en fit plus d'un, et leur dressa des autels sur les hauts lieux, Les principaux étaient deux veaux d'or placés l'un à Béthel, l'autre à Dan. « Ne vous donnez plus la peine, dit-il au peuple, de monter à Jérusalem. Voici tes dieux, ô Israël ! ceux qui t'ont tiré de l'Égypte. » Il y en a plusieurs qui pensent que, sous ces deux symboles, le peuple entendait adorer le vrai Dieu (1). Toujours était-ce un culte expressément défendu par la loi divine, et par là même criminel. Les endroits n'avaient pas été choisis sans desseins. Béthel était célèbre par la vision de Jacob et le monument religieux qu'il y avait élevé : le peuple était habitué depuis toujours à y offrir des prières et des sacrifices à l'Éternel. A Dan, l'image en fonte de Michas avait été longtemps, si elle n'était encore, l'objet d'un culte superstitieux. De cette manière, ces changements paraissaient moins étranges. Les fêtes se célébraient aux mêmes jours que dans le royaume de Juda. Il retint, en un mot, la loi de Moïse, mais il l'interprétait à son gré. Après lui, d'autres princes en ont usé de même avec l'Évangile. Outre les veaux d'or, nous voyons dans l'Écriture, que Jéroboam bâtit encore des autels aux démons. A la vue de ces impiétés, non-seulement les lévites et les prêtres, mais un grand nombre d'Israëlites de toutes les tribus quittèrent le pays pour se retirer en la terre de Juda, ce qui augmenta de beaucoup la puissance du fils de Salomon (3).

La politique athée du premier roi schismatique tourna ainsi contre lui-même. Du reste, malgré toutes ses ruses et ses violences, nous verrons toujours la religion véritable pratiquée dans son royaume pour un certain nombre de fidèles, et hautement enseignée et vengée par une suite non interrompue de prophètes. Jérusalem, avec son temple, sera toujours le centre du vrai culte. Jonas, qui était des dix tribus et qui prophétisait parmi elles, s'écriera jusque dans le ventre de la baleine : « Seigneur, quoique rejeté de devant vos yeux, je reverrai votre saint temple (4) ; » par où il marquait tout à la fois, et qu'il avait coutume de le visiter, et qu'il espérait encore d'y rendre à Dieu ses adorations.

Roboam et son peuple marchèrent pendant trois ans dans les voies de David et de Salomon. Le roi était âgé de quarante et un ans lorsqu'il monta sur le trône. Il avait dix-huit femmes du premier rang et soixante du second. Elles lui donnèrent vingt-huit fils et soixante filles. Celui de ses fils qu'il désigna pour lui succéder se nommait Abia ; ce n'était pas l'aîné, mais il était né de l'épouse de prédilection, et surpassait en sagesse tous ses frères. Roboam établit ceux-ci dans différentes villes fortes de Juda et de Benjamin, leur donna des femmes et de quoi vivre selon leur naissance.

Après ces trois premières années, le roi de Juda, voyant son pouvoir bien affermi, abandonna la loi de l'Éternel, et le peuple suivit son exemple. Bientôt il se commit des idolâtries et des impuretés abominables. On vit jusqu'à des hommes faisant profession du crime de Sodome. Le châtiment ne se fit pas

(1) III Reg., xii, 22-24. — (2) Entre autres, l'historien Josèphe et Grotius. — (3) III Reg., xii, 26-33., II Paralip., xi, 13-17. — (4) Jonas, ii, 5. Et ego dixi : Abjectus sum a conspectu oculorum tuorum., verumtamen rursus videbo templum sanctum tuum.

attendre. La cinquième année du règne de Roboam, Sésac, roi d'Egypte, marcha contre Jérusalem avec douze cents chariots de guerre, soixante mille cavaliers et une infanterie innombrable : c'étaient des Egyptiens, des Lybyens, des Troglodytes et des Ethiopiens. Il prit les villes fortes et s'avançait jusque devant Jérusalem. Alors l'Eternel envoya vers Roboam et les princes qui s'étaient retirés dans la capitale, le prophète Séméias avec cette commission : « Voici ce que dit l'Eternel : Vous m'avez abandonné, moi aussi je vous ai abandonnés en la main de Sésac. » Les princes, avec le roi, s'humilièrent et dirent : « L'Eternel est juste. » Aussitôt cette parole de l'Eternel vint à Séméias : Ils se sont humiliés, je ne les exterminerai point ; mais je leur donnerai quelque secours, et ma fureur ne distillera point sur Jérusalem par la main de Sésac. Toutefois ils lui seront assujettis, afin qu'ils apprennent ce que c'est que de me servir, ou de servir les gouvernements de la terre (1). » Sésac étant donc venu, enleva les trésors du temple et les trésors du roi, et les boucliers d'or que Salomon avait fait faire. Roboam remplaça ces derniers par des boucliers d'airain. Le royaume fut ainsi humilié, mais non pas détruit, parce qu'il se trouva des œuvres bonnes en Juda (2).

Quel est ce roi d'Egypte dont Dieu se sert pour châtier l'impiété du fils de Salomon ? C'est le premier Pharaon dont l'Ecriture sainte nous fasse connaître le nom distinctif. Ce nom peut se prononcer en hébreu *Schischak* ou *Schischok*. Les Septante l'ont rendu par *Sousakim*, l'historien Josèphe par *Sousakos*, et la Vulgate par *Sésac*. Plusieurs savants avaient cru le reconnaître dans le fameux Sésostris ou Séthosis ; mais nous avons vu précédemment que ce dernier était contemporain de Moïse. D'autres avaient pensé que Sésac n'était autre que Sésonchis ou le Sésonchosis de Manéthon. La lecture des hiéroglyphes a changé cette opinion en certitude. Voici ce qu'écrivait de Thèbes, en 1830, parlant du palais de Karnac, le savant français, qui, le premier, a déchiffré les inscriptions hiéroglyphiques : « Dans ce palais merveilleux, j'ai contemplé *Sésonchis*, traînant aux pieds de la trinité thébaine, Ammon, Mouth et Kons, les chefs de plus de trente nations vaincues, parmi lesquelles j'ai retrouvé, comme cela devait être, et en toutes lettres, IOUDAHAMALEK, *le royaume des Juifs* ou *de Juda*. C'est là un commentaire à joindre au chapitre XIV du premier livre des *Rois*, qui raconte en effet l'arrivée de *Sésonchis* à Jérusalem, et ses succès ; ainsi l'identité que nous avons établie entre le *Scheschonk* égyptien, le *Sésonchis* de Manéthon et le *Sésac* ou *Scheschock* de la Bible, est confirmée de la manière la plus satisfaisante (3). »

Dans Manéthon, Sésonchis ou Sésonchosis est le chef de la vingt-deuxième dynastie. D'après un calcul basé sur la combinaison des découvertes hiéroglyphiques avec les dates de l'histoire, son règne aurait commencé l'an 971 avant l'ère chrétienne. C'est précisément en cette année-là que l'on place communément l'entrée de Sésac à Jérusalem. Ainsi les dates ne se rapportent pas moins bien que les autres circontances.

La peinture hiéroglyphique du temple de Karnac nous le montre vainqueur de plus de trente nations. L'Ecriture nous le présente à la tête d'une armée innombrable d'Egyptiens, de Libyens, de Troglodytes et d'Ethiopiens. Les Troglodytes ou habitants de trous étaient, suivant les anciens auteurs, des peuples de l'Afrique orientale qui habitaient dans des trous ou des cavernes (4). Et l'Ecriture et les hiéroglyphes du palais de Thèbes se servent ainsi mutuellement de commentaire.

On voit aussi par là quelle était à cette époque la puissance de l'Egypte, l'étendue de sa domination ou du moins de son influence sur les contrées voisines. Dans l'édition romaine de la Bible des Septante, il est dit que ce Pharaon avait fait épouser à Jéroboam la sœur même de la reine d'Egypte. On devine alors, sans beaucoup de peine, à l'instigation de qui le conquérant égyptien sera venu ravager les terres de Juda.

Tant qu'il vécut, Roboam fut en guerre avec Jéroboam, et mourut après un règne de dix-sept ans. Sa mère était une Ammonite. Son fils Abiam régna à sa place. La succession au trône ne fut jamais interrompue dans le royaume de Juda.

Un jour qu'à Béthel Jéroboam s'apprêtait à encenser son veau d'or, il lui vint de Juda un prophète qui parla ainsi contre son autel de la part du Seigneur : « Autel ! autel ! Voici ce que dit Jehovah : Un fils naîtra à la maison de David, Josias est son nom, il immolera sur toi les prêtres des hauts lieux qui t'encensent maintenant, et brûlera sur toi des ossements humains. » Le prophète en donna pour preuve un signe qui devait s'accomplir dans l'instant : l'autel allait se rompre, et la cendre qui était dessus se répandre par terre. Le roi, transporté de colère, étendit la main d'auprès de l'autel, et commanda d'arrêter le prophète. Mais aussitôt sa main se dessécha, en sorte qu'il ne pouvait plus la retirer à lui ; l'autel se fendit et la cendre fut dispersée. Le roi supplia l'homme de Dieu de prier que sa main lui fût rendue ; celui-ci le fit, et la main devint comme auparavant. Alors le roi pressa l'homme de Dieu de venir manger avec lui et d'accepter des présents ; mais il refusa l'un et l'autre : « Quand vous me donneriez la moitié de votre maison, je n'irai point avec vous, et je ne mangerai point de pain, ni ne boirai

(1) II Paralip., XII, 5-8. — (2) *Ibid.*, 11 : Siquidem et in Juda inventa sunt opera bona. — (3) 7e Lettre de M. Champollion, pendant son voyage en Egypte. — (4) Strab., I., Pomponius Melo, I, c. IV et VIII., XXXVII, c. X.

pas d'eau en ce lieu. Il ajouta qu'ainsi l'Eternel lui avait ordonné, comme aussi de s'en retourner par un autre chemin que celui par où il était venu. Déjà il s'était remis en route, lorsqu'un vieux prophète qui demeurait à Béthel apprit de ses enfants ce que l'autre avait dit et fait, et par quel chemin il s'en retournait. Il fit seller son âne, s'en alla après l'autre prophète, le trouva qui était assis sous un chêne, et l'invita de retourner avec lui à la maison pour se restaurer. Celui-ci s'excusa sur le commandement de l'Eternel; mais le vieux lui dit que lui aussi était prophète, qu'un ange lui avait ordonné, de la part de l'Eternel, de le ramener et de lui offrir du pain et de l'eau. Il mentait, mais l'autre se laissa persuader.

Ils étaient à table, lorsque l'Eternel fit entendre sa parole au prophète qui l'avait ramené. Et il cria à l'homme de Dieu qui était venu de Juda : « Voici ce que dit l'Eternel : Parce que tu n'as pas obéi à la parole de Jéhovah, et que tu n'as pas gardé le commandement de Jéhovah, ton Dieu, et que tu es retourné, et que tu as mangé du pain et bu de l'eau dans le lieu où je t'ai ordonné de ne point manger de pain et de ne pas boire d'eau, ton corps ne sera pas porté dans le sépulcre de tes pères. »

L'accomplissement suivit de près ces paroles. Pendant qu'il s'en retournait, le prophète de Juda fut tué par un lion. Son corps resta gisant sur la route, le lion debout à côté ainsi que l'âne, témoins l'un et l'autre que ce n'était point par l'instinct de la nature, mais par la volonté de Dieu, que l'animal féroce avait tué l'homme, sans pour cela le mettre en pièces, non plus que l âne vivant. Des passants, ayant vu ce singulier spectacle, le publièrent dans la ville où demeurait le vieillard. Celui-ci, l'ayant appris, s'en alla, trouva le corps auprès des deux animaux, l'emporta à la maison, le mit dans son sépulcre, le pleura, et commanda à ses fils, lorsqu'il serait mort, de mettre ses os auprès des os de l'homme de Dieu, dont la prédiction devait s'accomplir un jour (1).

Ainsi le prophète fut puni de sa désobéissance par un genre de mort effrayant et parce qu'il ne lui fut pas donné d'être enseveli dans le tombeau de ses ancêtres; punitions temporelles. Mais en même temps Dieu l'honora, en ce que le lion respecta son corps. C'était sans doute plus faiblesse que mauvaise volonté qui l'induisit à en croire l'invitation du vieillard; celui-ci, plus coupable, s'était laissé porter à mentir par le désir qu'il avait de voir l'homme de Dieu et de lui donner l'hospitalité, mensonge qu'il aura expié par un profond repentir. Quant à la prédictien du prophète, nous la verrons s'accomplir après trois siècles et demi.

Cependant Abia, fils de Jéroboam, tomba malade. Jéroboam dit à sa femme de se déguiser et d'aller à Silo, vers le prophète Abias, le même qui lui avait prédit qu'il régnerait sur Israël, pour lui demander ce qu'il en serait de l'enfant. Le prophète, qui n'y voyait plus, tant il était vieux, fut instruit par l'Eternel du voyage de la reine et de la réponse qu'il devait lui faire. Lors donc qu'elle entra et qu'il entendit le bruit de ses pas: « Entrez, femme de Jéroboam, lui dit-il; pourquoi feignez-vous d'être une autre? Je vous suis envoyé comme un messager funeste. Allez, et dites à Jéroboam: Voici ce que dit Jéhovah, le Dieu d'Israël: Je vous ai élevé du milieu du peuple et je vous ai établi chef de mon peuple d'Israël, et j'ai divisé le royaume de la maison de David et vous l'ai donné; mais vous n'avez point été comme mon serviteur David, qui a gardé mes commandements, et qui m'a servi de tout son cœur en faisant ce qui m'était agréable. Vous avez fait plus de mal que tous ceux qui ont été avant vous, et vous vous êtes fait des dieux étrangers et en fonte pour me provoquer à la colère, et vous m'avez rejeté loin derrière vous. C'est pourquoi voilà que j'amènerai les maux sur la maison de Jéroboam, et j'en frapperai tous les mâles; j'exterminerai ceux qui sont gardés avec le plus de soin comme ceux qui sont abandonnés dans Israël; je nettoierai les restes de la maison de Jéroboam comme on nettoie le fumier, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus. Quiconque de Jéroboam mourra dans la ville sera mangé par les chiens, et qui mourra dans les champs sera dévoré par les oiseaux du ciel; car Jéhovah a parlé. Vous donc, levez-vous et allez en votre maison; et, à votre entrée dans la ville, l'enfant mourra, et tout Israël le pleurera et l'ensevelira. C'est le seul de Jéroboam qui entrera dans le tombeau, parce qu'il s'est trouvé en lui quelque chose de bon devant Jéhovah, le Dieu d'Israël. Déjà CELUI QUI EST s'est établi un roi sur Israël, qui frappera la maison de Jéroboam en ce jour et en ce temps. De plus, Jéhovah frappera Israël, comme le roseau qu'agite l'eau, et il arrachera Israël de cette terre si excellente qu'il a donnée à ses pères, et il le dispersera au delà du fleuve, parce qu'il s'est fait des bois profanes pour irriter Jéhovah contre lui. Et Jéhovah livrera Israël à cause des péchés de Jéroboam, qui a péché et fait pécher Israël. »

Après cette prophétie, qui annonçait avec une clarté si terrible la ruine de Jéroboam, les agitations continuelles du royaume schismatique, enfin son entière destruction avec la captivité du peuple, la reine se leva et revint à Thersa, ville de la tribu de Manassé, où son mari faisait sa résidence, et qui porte encore aujourd'hui le même nom. Au moment même qu'elle entra sur le seuil de sa maison, l'enfant mourut, fut enseveli et pleuré par tout Israël, suivant la parole que l'Eternel avait dite par son prophète (2).

Abiam, fils de Roboam, commença son rè

(1) III Reg., XIII, 1-32. — (2) *Ibid.*, XIV, 1-18.

gne par une victoire éclatante. Il pouvait avoir appris les funestes prédictions que l'Eternel avait faites à Jéroboam; il pouvait se croire l'homme choisi de Dieu pour exterminer la race de ce prince impie et régner à sa place sur Israël. Il marcha donc contre lui à la tête de quatre cent mille hommes d'élite; mais Jéroboam lui en opposait huit cent mille. Les armées étaient en présence, lorsque le roi de Juda, du haut de la montagne de Samarie, s'écria à haute voix: « Ecoutez-moi, Jéroboam et vous Israël tout entier. Ignorez-vous donc que Jéhovah, le Dieu d'Israël, a donné pour toujours à David et à ses enfants la royauté sur Israël par un pacte inviolable? Jéroboam, fils de Nabat, serviteur de Salomon, fils de David, s'est levé et révolté contre son seigneur. Des hommes de néant, des enfants de Bélial, se sont joints à lui; ils ont prévalu contre Roboam, fils de Salomon, parce que c'était un homme sans expérience et sans cœur, incapable de leur résister. Maintenant vous vous prétendez assez forts pour résister au royaume de Jéhovah, qu'il possède par les enfants de David. Vous êtes en grand nombre, mais n'avez-vous point avec vous les veaux d'or dont Jéroboam vous a fait des dieux? N'avez-vous pas chassé les prêtres de Jéhovah, les enfants d'Aaron et les lévites? Ne vous êtes-vous pas fait des prêtres comme tous les peuples de la terre? Quiconque vient et consacre sa main par l'immolation d'un jeune taureau et de sept béliers, est fait prêtre de ce qui n'est pas des dieux. Quant à nous, CELUI QUI EST, voilà notre Dieu; nous ne l'avons point abandonné; ses prêtres et ses ministres sont les enfants d'Aaron et les lévites, chacun dans son rang; chaque jour, soir et matin, on lui offre des holocaustes et des parfums suivant la loi. Auprès de nous sont les pains de proposition et le chandelier d'or garni de sept lampes qui doivent être allumées tous les soirs; car nous gardons fidèlement les ordonnances de Jéhovah, notre Dieu; vous, au contraire, vous l'avez abandonné. Nous avons ainsi dans notre armée Dieu même qui en est le chef, et ses prêtres, et les trompettes sacrées dont le son retentira contre vous. Enfants d'Israël, gardez-vous donc de combattre contre Jéhovah, le Dieu de vos pères; car vous ne réussirez point. »

Pendant qu'il parlait ainsi, Jéroboam tâchait de le surprendre par derrière, et déployait ses troupes de manière à l'enfermer sans qu'il s'en aperçût. Tout à coup Juda et son roi reconnaissent qu'on va les attaquer de toutes parts: ils crient à l'Eternel, les prêtres sonnent de la trompette, toute l'armée pousse le cri de guerre, et l'Eternel frappe d'épouvante Jéroboam et Israël devant Abia et Juda. Les huit cent mille hommes prennent la fuite, l'armée de Juda les poursuit et en laisse cinq cent mille sur la place (1).

Une si prodigieuse victoire, suivie de la prise de plusieurs villes, qui augmentait la puissance d'Abia d'autant qu'elle affaiblissait celle de Jéroboam, était bien faite pour affermir le premier dans le service du vrai Dieu et pour y ramener le second. Il n'en fut pas ainsi: Abia, qui avait parlé si bien, finit par tomber dans les péchés de son père, et mourut après un règne de trois ans. Jéroboam ne lui en survécut que deux: il fut frappé de Dieu et eut pour successeur son fils Nadab, qui marcha dans les mêmes voies et ne profita pas plus que lui du terrible avertissement que leur avait donné le prophète. La peine suivit de près. La seconde année de son règne, Nadab, assiégeait Gebbethon, ville des Philistins, lorsque Baasa, de la tribu d'Issachar, conjura contre lui, le mit à mort, s'élança sur le trône et extermina toute la maison de Jéroboam sans en laisser un rejeton, suivant la parole que l'Eternel avait dite par Ahias, Silonite, son serviteur (2).

Juda était plus heureux. Il y régnait un jeune prince qui faisait ce qui était juste et agréable à l'Eternel, comme son père David: c'était Asa, fils d'Abia ou Abiam. Il purifia le pays des abominations de la débauche et de l'idolâtrie; il priva sa propre mère de la dignité royale, parce qu'elle en avait abusé pour placer une idole infâme dans un bocage. L'idole fut brûlée et la cendre jetée dans le torrent de Cédron. Il détruisit avec le même zèle tous les monuments des cultes étrangers, et exhorta son peuple à chercher l'Eternel, le Dieu de leurs pères, et à observer sa loi et ses ordonnances. Il en fut récompensé par une profonde paix de dix ans, dont il profita pour élever un grand nombre de villes fortes. Son armée comptait trois cent mille hommes de Juda et deux cent quatre-vingt mille de Benjamin (3).

La dixième année, il fut attaqué par une armée d'Ethiopie au nombre d'un million de combattants et de trois cent chariots de guerre conduits par Zara, qui s'avança jusqu'à Maresa, ville de Judée. Asa marcha contre lui et invoqua l'Eternel, son Dieu: « O Jéhovah! il vous est aussi facile de sauver par un petit nombre que par un grand; aidez-nous, Jéhovah, notre Dieu: c'est sur vous que nous nous appuyons, c'est en votre nom que nous marchons contre cette multitude. Jéhovah, notre Dieu, nul mortel ne peut rien contre vous. » L'Eternel frappa les Ethiopiens devant Asa et Juda, en sorte qu'ils prirent la fuite, furent poursuivis et exterminés. L'armée d'Asa, au contraire, fit un immense butin en brebis et en chameaux (4).

Quel est ce Zara ou Zarach, l'Ethiopien? On est peu d'accord là-dessus. Les uns supposent que c'était un chef de Cushites ou Ethiopiens orientaux. Mais comme il est dit que son armée s'enfuit du côté de la ville de Gérare, au midi et vers l'Egypte, il est plus probable que c'étaient les Ethiopiens d'Afrique, réunis en-

(1) II Paral., XIII, 1-17. — (2) III Reg., XV, 25-31. — (3) *Ibid.*, 8-15. — (4) II Paral., XIV, 1-15.

core sous la même domination que les Egyptiens, comme nous les avons vus tout à l'heure au temps de Sésac ou Sésonchis. On a trouvé dans un cartouche royal tracé sur les parois voisines des mines du mont Sinaï, le nom de Zerah. Cette bataille se donna trente ans après l'entrée de Sésac à Jérusalem, qui, d'après Manéthon, en régna vingt-un, par conséquent sous le règne de son successeur, qui fut de quinze. Celui-ci est nommé Osorthon dans cet historien, Osorchon ou Osorgon dans une légende hiéroglyphique des mêmes colonnades de Thèbes, où se voient le nom et le triomphe de Sésonchis. Si l'on ôte au nom monumental Osorchon, sa terminaison égyptienne, et qu'on fasse abstraction des voyelles qui ne s'écrivaient point autrefois, on le retrouvera rigoureusement dans le Zarach, Zoroch ou Zorch du texte hébreu. D'après cela Zarach, surnommé l'Ethiopien, serait le successeur de Sésac, et aurait ainsi rendu au royaume de Juda les richesses que son prédécesseur lui avait enlevées (1)

Alors l'esprit de Dieu vint sur Azarias, fils d'Obed. Il alla au-devant d'Asa, et lui dit : « Ecoutez-moi, Asa, et vous tous Juda et Benjamin. Jéhovah est avec vous, parce que vous êtes avec lui ; si vous le cherchez, vous le trouverez ; si vous l'abandonnez, il vous abandonnera. Il y aura bien des jours en Israël sans le Dieu de vérité, sans prêtre qui enseigne et sans loi. Et dans son angoisse, il se retournera vers Jéhovah, le Dieu d'Israël, il le cherchera, et il se fera trouver d'eux. Dans ces temps-là, il n'y aura point de paix, ni pour celui qui sort, ni pour celui qui entre, mais des terreurs sans nombre parmi tous les habitants de la terre. Une nation brisera une nation, une ville une ville, parce que Dieu les bouleversera par toutes sortes d'afflictions. Mais, vous, prenez courage, que vos mains ne se relâchent point, car il est une récompense à vos œuvres. »

Quand il eut entendu ces paroles, Asa sentit en lui de nouvelles forces ; il ôta les abominations de toute la terre de Juda et de Benjamin, ainsi que des villes du mont Ephraïm qu'il avait prises ; sanctifia de nouveau l'autel du Seigneur qui était dans le parvis ; assembla tout Juda et Benjamin avec les étrangers d'Ephraïm, de Manassé et de Siméon ; car ils lui arrivaient en foule d'Israël, lorsqu'ils virent que Jéhovah, son Dieu, était avec lui. Ils entrèrent dans l'alliance pour chercher Jéhovah, le Dieu de leurs pères, de tout leur cœur et de toute leur âme. Quiconque ne cherchait pas Jéhovah, le Dieu d'Israël, devait être puni de mort, petit ou grand, homme ou femme. Ils le jurèrent à l'Eternel, à haute voix avec une grande allégresse, au son des trompettes et des hautbois. Tout Juda se réjouit du serment, car ils le jurèrent de tout leur cœur ; et comme ils le cherchaient de toute leur volonté, l'Eternel se fit trouver d'eux et leur donna le repos et la paix de toutes parts (2).

Entre Juda et Israël il n'y avait ni paix ni guerre, chacun était sur la défensive, lorsque, la seizième année du règne d'Asa, trente-sixième depuis la division des dix tribus, le roi d'Israël, Baasa, ayant fait alliance avec Benadad, roi de Syrie, fit une irruption sur la terre de Juda et surprit la ville de Rama, qu'il s'empressa de fortifier. Cette ville était située sur une hauteur qui commandait le défilé par où l'on passait d'un royaume à l'autre. Il voulait sans doute, au moyen de cette forteresse, empêcher l'émigration de ses sujets. Asa prit alors tout ce qu'il y avait d'or et d'argent dans les trésors du temple et du palais, l'envoya à Benadad, lui rappela l'alliance qui unissait leurs pères et le pria de rompre celle qu'il avait faite avec Baasa. Benadad envoya une armée contre celui-ci, et donna par là occasion au roi de Juda de détruire les fortifications de Rama, et, avec le bois et les pierres qui s'y trouvaient amassés, de fortifier Gabaa de Benjamin et Maspha.

Asa probablement s'applaudissait de sa politique, lorsque Hanani, le voyant, vint le trouver et lui fit des reproches de ce que, après que l'Eternel eut livré entre ses mains l'armée innombrable des Ethiopiens et des Libyens, il avait mis sa confiance au roi de Syrie plutôt qu'en Dieu. « Les yeux de Jéhovah, dit-il, parcourent toute la terre pour soutenir qui s'attache à lui de tout son cœur. Dieu lui eût livré les Syriens mêmes, s'il ne les avait pas craints ; mais en punition de sa conduite insensée, il s'allumerait dès lors contre lui des guerres. » Asa ne reçut point les remontrances du voyant comme on pouvait l'espérer de sa piété ; au contraire, il le fit jeter en prison. Il exerça même des violences contre quelques-uns de son peuple, vraisemblablement parce qu'ils prenaient le parti du prophète (3).

Vers le même temps, l'Eternel envoya Jéhu, fils d'Hanani, dire à Baasa : « Je t'ai élevé de la poussière et je t'ai établi chef de mon peuple d'Israël ; mais tu as marché dans la voie de Jéroboam et tu as fait pécher mon peuple d'Israël, afin de m'irriter par leurs crimes ; c'est pourquoi je retrancherai de la terre la prospérité de Baasa et la prospérité de sa maison, et je ferai de ta maison ce que j'ai fait de la maison de Jéroboam, fils de Nabat. Quiconque de Baasa meurt dans la ville sera mangé par les chiens, et qui meurt dans les champs sera dévoré par les oiseaux du ciel. » Baasa ne se convertit pas plus que n'avait fait Jéroboam ; au contraire, il tua le prophète ; aussi eût-il le même sort que Jéroboam, lui et sa famille. Etant mort peu après, il eut pour successeur son fils Ela, qui ne fut pas meilleur que lui. Le châtiment ne se fit pas attendre. A peine le nouveau roi eut-il régné deux ans,

(1) Greppo, p. 173. La chose est mise hors de doute par le témoignage du prophète Hanani, que nous verrons bientôt joindre les Libyens aux Ethiopiens. — (2) II Paral., XV, 1-15. — (3) *Ibid.*, XVI, 1-14.

qu'au milieu d'un festin où il s'était enivré, il fut tué par Zambri, qui commandait la moitié de sa cavalerie et qui, s'étant emparé du trône, extermina toute la race de Baasa. Ainsi s'accomplit la prédiction du prophète Jéhu (1).

Zambri ne régna que sept jours. Lorsque l'armée qui assiégeait Gebbethon, ville des Philistins eut appris ce qui s'était passé à Thersa, elle proclama roi Amri, son général. Celui-ci marcha de suite sur Thersa, où Zambri, désespérant de se défendre, se brûla avec le palais du roi. Le peuple se divisa en deux partis, dont l'un tenait pour Thebni, fils de Gineth ; mais ce dernier étant mort, Amri régna seul. Il fit le mal devant l'Eternel, et les crimes qu'il commit surpassèrent encore tous ceux de ses devanciers. Ce qu'il y a de remarquable en son règne, c'est qu'il bâtit la ville de Samarie ou Someron, ainsi nommée de Somer, dont il acheta la montagne sur laquelle elle fut élevée. Après avoir régné douze ans, il laissa le trône d'Israël à son fils Achab.

Jéroboam, Baasa et leurs fils avaient été surpassés en méchanceté par Amri ; Amri le fut par son fils Achab, et Achab par sa femme Jézabel, fille d'Ethbaal, roi de Sidon. Achab bâtit à Samarie même un temple et un autel à Baal, et planta un bocage en l'honneur d'Astarté. Sous le nom de Baal, ou seigneur, les Phéniciens adoraient le soleil, et, sous celui d'Astarté, la lune, qu'ils appelaient aussi la reine du ciel, et qui était la déesse des amours déshonnêtes. On offrait à Baal des victimes humaines ; on honorait Astarté par d'infâmes prostitutions. C'est à cela qu'étaient destinés ces bocages. Baal et Astarté étaient comme inséparables : où il y avait un temple du premier, il y avait tout près un bocage de la seconde ; aussi leurs noms se prennent quelquefois l'un pour l'autre. Achab servait plus particulièrement Baal ; Jézabel, Astarté.

Ce fut vraisemblablement pour plaire à ce roi, et à cette reine qui gouvernait son mari, qu'un homme de Bethel, nommé Hiel, entreprit un ouvrage qui devait démentir la prédiction de Josué, quand il eut prit et brûlé Jéricho : « Maudit soit devant Jéhovah l'homme qui relèvera et qui rebâtira cette ville de Jéricho ; qu'il lui en coûte son fils aîné pour en poser les fondements, et son plus jeune pour en poser les portes ! » La prédiction s'accomplit. Il en coûta à Hiel son premier né, Abiram, quand il jeta les fondements, et Segub, le dernier de ses fils, quand il posa les portes (2).

Lorsque, avec l'idolâtrie et le mépris de tout ce qui est saint, les vices les plus scandaleux levèrent la tête en Israël, et que les rois, par une criminelle politique, empêchaient les Israélites de célébrer les fêtes du Seigneur à Jérusalem, Dieu suscita nombre de prophètes qui entretinrent dans ce royaume la lumière de la vérité. Le plus grand d'entre eux, Elie de Thesbé de la tribu de Gad, au delà du Jourdain, puissant en paroles et en œuvres, favori extraordinaire de Dieu, qui l'éleva si haut pendant sa vie, plus haut encore quand il l'enleva de ce monde, au plus haut lorsqu'à la transfiguration de Celui qu'annonçaient la loi et les prophètes, il apparut sur le Thabor avec Moïse ; Elie de Thesbé vint au nom de l'Eternel vers Achab, et dit : « Vive Jéhovah, le Dieu d'Israël, devant lequel je suis présentement, il n'y aura durant ces années ni rosée ni pluie ! »

Et la parole de Jéhovah lui dit de se cacher dans la vallée du torrent du Carith, et de boire de l'eau du torrent, l'Eternel ayant commandé aux corbeaux de le nourrir là. Il obéit, et les corbeaux lui apportaient chaque jour, matin et soir, du pain et de la chair.

Après quelque temps, comme il ne tombait pas de pluie, le torrent s'étant desséché, la parole de Jéhovah lui dit d'aller à Sarepta, au pays de Sidon. Là une veuve avait reçu l'ordre de le nourrir. A la porte de Sarepta il trouva une veuve qui ramassait du bois. Il la pria de lui apporter un peu d'eau pour boire. Pendant qu'elle allait en chercher, il cria derrière elle : « Apporte-moi aussi un peu de pain. » Elle répondit : « Vive Jéhovah, ton Dieu ! je n'ai point de pain ; j'ai seulement dans un vase autant de farine que ma main en peut contenir, et un peu d'huile dans une fiole. Et voilà que je ramasse deux morceaux de bois pour aller l'apprêter à moi et à mon fils, le manger et mourir. » Elie dit : « Ne crains point, mais va et fais comme tu as dit ; cependant prépare-m'en d'abord un petit pain cuit sous la cendre et apporte-le-moi ici : tu en feras ensuite pour toi et ton fils ; car voici ce que dit Jéhovah, le Dieu d'Israël : Le vase de farine ne diminuera point, et la fiole d'huile ne décroîtra point, jusqu'au jour où Jéhovah répandra la pluie sur la terre. » Elle s'en alla et fit suivant la parole d'Elie ; il en mangea, ainsi qu'elle et sa maison, pendant quelque temps ; le vase de farine ne diminuait point, et la fiole d'huile ne décroissait point, selon la parole que l'Eternel avait dite par Elie ; mais après cela, le fils de cette mère de famille devint malade, et la maladie devint si violente qu'il expira. Elle dit donc à Elie : « Qu'y a-t-il entre toi et moi, homme de Dieu ? Es-tu venu chez moi pour renouveler la mémoire de mes iniquités et pour faire mourir mon fils ? » Et Elie dit : « Donne-moi ton fils. » Et l'ayant pris d'entre ses bras, il le porta dans la chambre haute où il demeurait, le mit sur son lit, et cria au Seigneur : Jéhovah, mon Dieu ! quoi ? cette veuve qui me nourrit, l'affligerez-vous jusqu'à faire mourir son fils ? » Et il se raccourcit sur la taille de l'enfant, lui inspira son souffle par trois fois, en criant à l'Eternel : « Jéhovah, mon Dieu, faites, je vous prie, que l'âme de cet enfant retourne en son corps ! » L'Eternel exauça la voix d'Elie : l'âme de l'enfant revint en lui, et il recouvra la vie. Elie ayant pris l'enfant descendit de sa chambre au bas de sa maison, et

(1) III Reg., XVI, 1-7. — (2) *Ibid.*, 8-34.

le donna à sa mère et lui dit : « Voilà que ton fils est vivant. » La femme répondit à Elie : « Maintenant je reconnais que vous êtes homme de Dieu, et que la parole de Jéhovah est dans votre bouche la vérité (1). »

Adorable Providence ! qui d'abord fait nourrir par les corbeaux l'homme divin dont le roi d'Israël n'était pas digne, le mène ensuite à une veuve païenne, ouvre à celle-ci le cœur, afin que, croyant avec une pieuse simplicité à sa parole, elle partage avec lui son dernier morceau de pain; par lui nourrit alors cette bonne femme; ainsi que son enfant et toute la maison ; éprouve de nouveau la foi de la mère, et la récompense si magnifiquement par la résurrection de son fils. Neuf siècles plus tard, nous verrons une mère également païenne, sortant de la même contrée, obtenir du Sauveur, par son humble prière, la guérison de sa fille avec cet éloge inestimable : « O femme, votre foi est grande; qu'il vous soit fait comme vous voulez (2). »

L'humaine sagesse n'aurait point conduit Elie dans le royaume de Sidon, où régnait Ethbaal, père de Jézabel, qui, à l'arrivée de la sécheresse qu'Elie avait prédite au roi, cherchait à exterminer les prophètes d'Israël et en avait fait mourir un si grand nombre. La colère d'Ethbaal était d'autant plus à craindre pour Elie, que la sécheresse s'était également étendue à son pays; calamité dont fait mention l'historien grec Ménandre, qui nomme ce roi Ithobal (3).

Longtemps après, la parole de Jéhovah vint à Elie, en la troisième année vraisemblablement depuis qu'il eut quitté le torrent de Carith, disant : « Va, présente-toi devant Achab, et je répandrai la pluie sur la terre. » Or, la famine était grande en Samarie. Dans le même temps, Achab ordonnait à l'intendant de sa maison, Abdias, de parcourir tout le pays, afin de trouver de l'herbe près des fontaines et des rivières aux chevaux et aux mulets du roi, pour qu'ils ne périssent pas tous pendant la sécheresse. Cet Abdias était un homme très-pieux. Lorsque Jézabel tuait les prophètes du Seigneur, il en cacha cent dans des cavernes, cinquante ici, cinquante là, et les nourrit de pain et d'eau. Achab lui-même parcourait une partie du pays, Abdias l'autre. Celui-ci, étant en chemin, rencontra Elie, se prosterna le visage contre terre, et dit : « N'est-ce pas vous Elie, mon Seigneur ? » Il répondit : « C'est moi. Va, et dis à ton maître : Voici Elie. » Abdias représenta le danger où il serait, s'il allait annoncer cette nouvelle au roi. Ce dernier avait envoyé à tous les rois et à tous les peuples pour s'informer d'Elie ; il avait même demandé à chaque roi et à chaque peuple une assurance par serment qu'ils n'avaient pu le trouver. « Lors donc que je me serai éloigné de vous, l'esprit de Jéhovah vous transportera dans un lieu que j'ignore; si alors je vais avertir Achab de votre venue, et qu'il ne vous trouve point, il me fera mourir. Cependant votre serviteur craint l'Eternel depuis son enfance. » Elie dit : « Vive Jéhovah-Sabaoth, en présence duquel je suis ! je me présenterai devant lui en ce jour. » Abdias alla donc en prévenir Achab, qui vint à la rencontre d'Elie, et l'ayant aperçu, lui dit : « N'est-ce pas toi celui qui trouble Israël? » — « Ce n'est pas moi, répondit Elie, qui ai troublé Israël, mais toi et la maison de ton père, en abandonnant les commandements de Jéhovah et en suivant Baal. »

En même temps il proposa au roi d'assembler tout le peuple, c'est-à-dire, sans doute, tous les anciens du peuple, sur le mont Carmel, et d'y faire venir les quatre cent cinquante prophètes de Baal, avec les quatre cents prophètes du bocage d'Astarté, qui mangeaient à la table de Jézabel. Le roi le fit.

Alors Elie, s'approchant de tout le peuple, lui dit : « Jusqu'à quand boiterez-vous des deux côtés? Si Jéhovah est Dieu, suivez-le ; si c'est Baal, suivez Baal. » Le peuple ne répondit pas un mot. Elie lui dit alors : « Je suis demeuré seul d'entre les prophètes de Jéhovah, et les prophètes de Baal sont au nombre de quatre cent cinquante. Qu'on nous donne deux bœufs ; qu'ils en choisissent un pour eux, et que, l'ayant coupé par morceaux, ils le mettent sur du bois, mais sans placer de feu dessous; et moi je prendrai l'autre bœuf, et, le mettant aussi sur du bois, je n'y placerai pas non plus de feu. Invoquez le nom de vos dieux, et moi, j'invoquerai le nom de Jéhovah. Le Dieu qui répondra par le feu, celui-là sera Dieu. » Tout le peuple répondit : « Cela est juste ! » Elie invita les prêtres de Baal à commencer les premiers, « car, disait-il, vous êtes en plus grand nombre. » Ils le firent, et depuis le matin jusqu'au milieu du jour, ils invoquèrent le nom de Baal, disant : « Baal exaucez-nous ! » Mais il n'y avait ni voix ni personne à répondre. Cependant ils sautaient par-dessus l'autel qu'ils avaient fait. Sauter et danser, pour marquer l'enthousiasme divin, était en usage chez les prêtres de Cybèle et aussi, à Rome, chez certains prêtres de Mars, qu'on appelait pour cela Saliens ou sauteurs. A midi, Elie les raillait, disant : « Criez plus haut, car c'est un dieu; il cause peut-être avec quelqu'un, ou il est en affaire, ou bien il est en route, peut-être même qu'il dort; criez plus haut, pour qu'il se réveille. » Ils criaient donc plus haut, et ils se faisaient des incisions, selon leur coutume, avec des couteaux et des rasoirs, jusqu'à ce qu'ils fussent couverts de leur sang. Cette superstition n'était pas rare chez les anciens. Aujourd'hui encore les Indiens croient s'attirer les faveurs de la divinité en se mutilant eux-mêmes avec le fer et le feu. L'homme corrompu se prêtera plus volontiers à tout qu'au sacrifice véritable de la volonté, qui n'est vu que de Dieu.

Midi était passé : ils continuèrent leurs

(1) III Reg., XVII, 1-24. — (2) Matth., XV, 28. — (3) Josèphe, *Cont. App.*, l. I.

extravagances jusqu'au temps où l'on avait coutume d'offrir le sacrifice, c'est-à-dire, à notre manière de compter, jusqu'à trois heures. Toujours nulle voix ; toujours personne à répondre, personne à les entendre. Elie dit alors à tout le peuple : « Venez auprès de moi. » Et le peuple s'étant approché, il rétablit l'autel de Jéhovah qui avait été détruit, prit douze pierres, selon le nombre des tribus de Jacob auquel Jéhovah avait parlé, disant : « Israël sera votre nom ; » et de ces pierres bâtit un autel au nom de Jéhovah, avec un canal à l'entour. Quand tout fut prêt, il fit verser par trois fois, sur l'holocauste et sur le bois, assez d'eau pour remplir tout le canal. Enfin, à l'heure d'offrir le sacrifice, il s'approcha et dit : « Jéhovah, Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, faites voir aujourd'hui que vous êtes le Dieu d'Israël, et que je suis votre serviteur, et que c'est par votre ordre que j'ai fait toutes ces choses. Exaucez-moi, Jéhovah, exaucez-moi, afin que ce peuple apprenne que vous êtes Jéhovah-Dieu, et que vous avez de nouveau converti leur cœur. » Aussitôt le feu de Jéhovah tomba et dévora l'holocauste, le bois et les pierres, la poussière même, et l'eau qui était dans le canal. Ce que tout le peuple ayant vu, il se prosterna le visage contre terre, et il dit : « Jéhovah est Dieu ! Jéhovah est Dieu ! » Mais Elie leur dit : « Prenez les prophètes de Baal, et qu'il n'en échappe pas un seul. » Et le peuple les ayant pris, Elie les mena au torrent de Cison, où ils furent mis à mort. C'était la peine prononcée par la loi contre tout prophète qui exciterait le peuple à suivre les dieux étrangers (1).

Elie dit ensuite à Achab : Montez, mangez et buvez, car j'entends le bruit d'une grande pluie.» Achab monta pour manger et pour boire. Elie alla sur le haut du Carmel, se prosterna contre terre, la tête entre les genoux. C'est encore aujourd'hui la posture du recueillement et de la ferveur en Orient. Et il dit à son serviteur : « Va, et regarde du côté de la mer. » Le serviteur monta, regarda et dit : « Il n'y a rien. » Elie lui dit encore : « Retourne » par sept fois. Et la septième fois, voilà qu'un petit nuage s'élevait de la mer, comme le pied d'un homme. Elie dit à son serviteur : Monte et dis à Achab : Mets tes chevaux à ton char, et descends, de peur que la pluie ne te surprenne. » Et pendant qu'il allait ici et là, voilà le ciel couvert de ténèbres, et les nuées, et le vent, et une grande pluie. Achab monta donc sur son char, et, précédé par Elie qui courait devant son char, s'en alla à Jezrahel (2). C'était une ville considérable de la tribu d'Issachar, où Achab faisait sa résidence, sans doute parce qu'elle était située dans un vallon et près d'une belle source d'eau.

Achab ne manqua point de raconter à Jézabel tout ce qu'avait fait Elie. La peine infligée aux prêtres de Baal mit en fureur cette femme altière. « Que les dieux me fassent ceci, et qu'ils y ajoutent cela, si demain, à cette heure, je ne fais pas de ta vie ce que tu as fait de la leur ! » C'est ce qu'elle envoya dire au prophète. Elie prit la fuite et s'en alla jusqu'à Bersabée, dans le royaume de Juda. De là il s'avança une journée de chemin dans le désert d'Arabie. Déplorant la décadence de son peuple, il s'assit sous un genièvre et pria Dieu de le laisser mourir. « C'est assez, ô Eternel ! prenez mon âme, car je ne suis pas meilleur que mes pères. » Il succomba de fatigue et s'endormit. Et vit que l'ange de Jéhovah le toucha et lui dit : « Levez-vous et mangez. » Elie regarda, et voilà auprès de sa tête un pain cuit sous la cendre et un vase d'eau. Il mangea donc et but, et puis s'endormit de nouveau. L'ange de Jéhovah, revenant une seconde fois, le toucha encore et lui dit : « Levez-vous et mangez, car il vous reste un grand chemin à faire. » Il se leva donc, mangea et but, et, par la force de cette nourriture, marcha quarante jours et quarante nuits jusqu'à la montagne de Dieu, Horeb. Il entra là dans une caverne et y passa la nuit.

Et voilà que la parole de Jéhovah vint à lui et lui dit : « Que fais-tu là, Elie? » Il répondit : « J'ai brûlé de zèle pour Jéhovah, Dieu des armées, parce que les enfants d'Israël ont abandonné votre alliance, et qu'ils ont détruit vos autels, qu'ils ont tué vos prophètes par le glaive; je suis demeuré tout seul, encore cherchent-ils à m'ôter la vie. » Et la parole dit : « Sors et tiens-toi debout sur la montagne devant Jéhovah. »

Et voilà que Jéhovah passa, et un vent violent et impétueux, renversant les montagnes et brisant les rochers devant Jéhovah, et Jéhovah n'était point dans ce vent : et, après ce vent, un tremblement de terre, et Jéhovah n'était point dans ce tremblement ; et, après le tremblement, un feu, et Jéhovah n'était pas dans ce feu, ; et après ce feu, la voix d'un silence délicat (3). Ce qu'ayant entendu, Elie, par respect, se couvrit le visage de son manteau, et, étant sorti, il se tint à l'entrée de la caverne. Et voilà qu'une voix vint à lui, disant : « Que fais-tu là, Elie? » Il répondit : « J'ai brûlé de zèle pour Jéhovah, Dieu des armées, parce que les enfants d'Israël ont abandonné votre alliance, qu'ils ont détruit vos autels, qu'ils ont tué vos prophètes par le glaive ; je suis demeuré tout seul, encore cherchent-ils à m'ôter la vie. » Et Jéhovah lui dit : « Va et retourne par ton chemin, à travers le désert, à Damas; et lorsque tu y seras arrivé, tu répandras l'onction sur Hazaël, pour être roi de Syrie. Tu sacreras aussi Jéhu, fils de Namsi, pour être le roi d'Israël; enfin tu donneras l'onction à Elisée, fils de Saphat, pour être prophète en ta place. Et quiconque aura échappé à l'épée d'Hazaël sera tué par Jéhu, et quiconque aura échappé à l'épée de

(1) Deut. XIII, 5. — (2) III Reg., XVIII, 1-46. — (3) En hébreu : *Kôl demâmâ dakkâh.* III Reg., XIX, 12.

Jéhu sera tué par Elisée. Et je me réserverai dans Israël sept mille hommes qui n'ont point fléchi le genou devant Baal, et qui ne l'ont point adoré en portant la main à leur bouche pour la baiser (1). » Porter sa main à sa bouche était, chez les anciens, une marque d'adoration.

Ce qu'a vu le prophète à l'approche de Jéhovah, sur l'Horeb ou le Sinaï, l'Eglise de Dieu le verra dans l'univers. Des conquérants, des révolutions, tempêtes, embrasements politiques, ébranleront le monde, briseront en passant les peuples et les rois à l'approche de Jéhovah-Sauveur; mais le Sauveur ne sera point encore là. Viendra une paix, un calme universel. Et la voix d'un silence délicat dira aux hommes de bonne volonté que le Verbe de Dieu, Dieu lui-même, nous est né le Sauveur, est né homme de la Vierge Marie. Ses disciples voudront ne point quitter la suavité de son entretien; mais il les enverra par toute la terre pour établir à leur place d'autres prophètes, former de nouveaux hommes, et, par suite, de nouveaux peuples, de nouveaux rois, un nouvel univers.

Ce qu'a éprouvé l'humanité entière quand Dieu vint en elle, chaque homme l'éprouve quand Dieu vient en lui. Des orages s'élèvent dans l'esprit, de violentes secousses brisent l'âme, un feu s'allume dans le cœur. Ce n'est pas encore Dieu, mais il approche. Tout à coup il se fait un grand calme. La voix d'un silence délicieux respire au fond du cœur la paix et la joie. L'âme, éprise d'amour, se recueille en elle-même pour mieux écouter celui qui parle. Elle s'avance à l'entrée de la prison, comme Elie à l'entrée de sa caverne, prête à s'en échapper tout à fait pour suivre son bien-aimé; mais Dieu, après l'avoir élevée jusqu'à lui par la contemplation, lui commande de retourner au combat, de s'armer d'un nouveau zèle, d'affronter de plus grands travaux encore pour la gloire de ce bon maître et le salut de ses frères.

Cette sublime manifestation de Dieu, dont le simple récit présente un caractère de vérité divine que n'atteignit jamais aucune fiction, vint à Elie dans le même désert et probablement dans la même grotte devant laquelle, également après un jeûne de quarante jours, la gloire de l'Eternel était apparue à Moïse.

Elie, étant parti de là, trouva Elisée, fils de Saphat, qui labourait avec douze paires de bœufs, dont lui-même en conduisait une. Quand Elie fut près de lui, il jeta sur lui son manteau. Incontinent, comme il paraît, l'esprit d'Elie saisit Elisée; car il courut après le prophète et lui dit : « Permettez-moi, je vous prie, que j'aille baiser mon père et ma mère; et je vous suivrai. » Elie lui répondit : « Va et reviens, car j'ai fait pour toi ce que j'avais à faire. » Elisée s'en alla donc, prit une paire de bœufs, les tua, en fit cuire la chair avec le bois de sa charrue et la donna à manger au peuple. Après quoi, il s'en retourna vers Elie et le servait (2).

Lorsque Dieu dit à son prophète qu'il se réserverait sept mille hommes qui ne fléchiraient point le genou devant Baal, il ne parle que du royaume d'Israël et pour l'avenir. Pour le présent, dans ce royaume-là même, le peuple tout entier venait de se déclarer pour le Dieu de ses pères; le premier ministre d'Achab en était le fidèle adorateur. Depuis longtemps un grand nombre d'Israélites des dix tribus s'étaient réunis à Juda pour rendre plus librement à Dieu le vrai culte. Enfin, pendant que l'impie Jézabel faisait prévaloir l'idolâtrie dans le royaume d'Achab, la piété florissait en Juda et à Jérusalem, centre de la vraie religion et du vrai sacerdoce.

C'était le règne du saint roi Josaphat. Son père, Asa était mort la troisième année d'Achab. L'Ecriture reproche au père, qu'étant affligé de la goutte pendant les dernières années de sa vie, il avait mis sa confiance plus dans les médecins qu'en Dieu. Son fils Josaphat lui succéda à l'âge de trente-cinq ans. Le jeune prince marcha dans les voies de son aïeul David : il détruisit en Juda tout ce qui restait encore de hauts-lieux et de bois consacrés aux idoles. La troisième année de son règne, il envoya des grands du royaume avec plusieurs lévites et deux prêtres; et ils enseignaient en Juda, portant avec eux la loi de l'Eternel; ils parcouraient toutes les villes, instruisant le peuple. Aussi l'Eternel affermit le royaume dans sa main; tous ceux d'Israël lui faisaient des présents, et il se trouva comblé de richesses infinies et d'une grande gloire. La terreur de Jéhovah se répandit sur tous les royaumes d'alentour; pas un ne combattit contre Josaphat. Les Philistins mêmes et les Arabes lui payaient tribut, les premiers en argent, les seconds en troupeaux. Joignant à la piété l'activité et la sagesse, il mit des garnisons et des magistrats dans la terre de Juda et dans les villes d'Ephraïm que son père avait prises, bâtit de nouvelles forteresses, tint sur pied une armée de onze cent soixante mille hommes aguerris. Ce nombre ne doit pas surprendre. Dans la constitution politique des Hébreux, chaque homme était laboureur et soldat. De plus, avec les tribus si populeuses de Juda et de Benjamin, Josaphat comptait une multitude considérable d'Israélites qui, par motif de religion, s'étaient établis dans son royaume; enfin, il avait à sa disposition les peuples tributaires, tels que les Iduméens et autres subjugués par David (3). Ce pieux roi commit cependant une faute en faisant épouser à son fils Joram, Athalie, la trop digne fille d'Achab et de Jézabel : union qui était un mauvais exemple et qui eut pour la maison de Juda les suites les plus funestes.

En la dix-huitième année de son règne,

(1) III Reg., XIX, 1-18. — (2) *Ibid.*, 19-21. — (3) II Paralip., XVII, 1-19.

Achab fut attaqué et assiégé dans Samarie, par Benadad, roi de Syrie ou d'Aram, qui avait dans son armée jusqu'à trente-deux petits rois ou princes tributaires. Avec cette arrogance qui précède si souvent la chute, le Syrien envoya dire au roi d'Israël : « Ainsi parle Benadad : Ton argent et ton or sont à moi ; tes femmes et tes enfants les plus chers sont à moi. » Avec cette lâcheté qui s'associe à la honte pour échapper au malheur, et qui si souvent court à la ruine, Achab répondit : « Selon votre parole, ô roi, mon seigneur, je suis à vous avec tout ce qui est à moi. » Benadad lui fit dire de nouveau que, le lendemain, il enverrait quelques-uns de ses serviteurs visiter la maison d'Achab et celles de ses sujets, et en emporter tout ce qui leur plairait. Dans cette extrémité, Achab convoqua le conseil des anciens, qui, d'une voix unanime, ainsi que tout le peuple, lui conseillèrent de n'écouter en rien de si outrageuses prétentions. Il les rejeta en effet ; mais, pusillanime jusque dans son refus, il déclara en même temps qu'il était encore prêt à satisfaire aux premières demandes. Benadad renvoya dire : « Que les dieux me fassent ceci et cela, si la poussière de Samarie suffit pour remplir le creux de la main de tout le peuple qui me suit ! » Le roi d'Israël répondit : « Celui qui met les armes ne doit pas se glorifier comme celui qui les quitte. » Cette réponse fut rapportée à Benadad, lorsqu'il était à boire dans sa tente avec les rois ses vassaux. Aussitôt il commanda d'enfermer la ville.

Mais voilà qu'un prophète vint vers Achab et lui dit : « Ainsi parle Jéhovah : Tu as vu toute cette multitude innombrable ; eh bien ! je te la livre dans la main aujourd'hui, afin que tu saches que c'est moi Jéhovah : Achab demanda : « Par qui ? » Il répondit : « Par les jeunes gens des princes des provinces. » Achab ajouta : « Qui commencera le combat ? » — « Ce sera vous, » répondit le prophète (1). Achab compta donc les jeunes gens des princes, et il y en eut deux cent trente-deux. Il fit aussi la revue du peuple, et il trouva sept mille hommes. Ces deux troupes sortirent vers midi. Benadad était ivre avec ses rois. Lors donc qu'à l'approche des jeunes gens des princes on lui eut dit : « Voilà des hommes qui sortent de Samarie, » il commanda de les prendre vifs, soit qu'ils vinssent pour parler de la paix, soit qu'ils vinssent pour combattre. Cependant cette jeunesse s'avançait, et la petite armée derrière elle ; chacun tuait son son homme. Les Syriens s'enfuirent, Israël les poursuivit. Le roi, sortant de la ville, frappa les chevaux et les chariots, et remporta une grande victoire. Alors vint à lui un prophète, lui conseillant de se préparer à une nouvelle guerre, parce que le roi d'Aram reviendrait l'année suivante.

Quant à ce dernier ses serviteurs le consolaient en disant que les dieux des Israélites étaient des dieux des montagnes. « Attaquons-les en plaine et nous les vaincrons. » Ils lui conseillèrent aussi d'éloigner de son armée les rois, et de les remplacer par des généraux. Benadad écouta leur avis, revint l'année suivante avec une armée nouvelle et se campa près d'Aphec, ville de la Célé-Syrie, c'est-à-dire de la Syrie-Creuse. Les Israélites se campèrent vis-à-vis l'ennemi en deux corps, qui paraissaient comme deux petits troupeaux de chèvres en comparaison des Syriens, qui couvraient toute la terre. Et il vint un homme de Dieu qui dit au roi d'Israël : « Ainsi parle Jéhovah : Parce que les Araméens ont dit : Jéhovah est le Dieu des montagnes et non pas le dieu des vallées, je te donnerai toute cette grande multitude en la main, afin que vous sachiez que c'est moi Jéhovah (2). » Sept jours après se livra une grande bataille, où les enfants d'Israël tuèrent cent mille Syriens : le reste s'enfuit dans la ville d'Aphec, où des murailles, s'écroulant tout à coup, en écrasèrent encore vingt-sept mille. Benadad, réfugié dans la même cité, se sauvait d'une chambre dans une autre. Sur le conseil de ses serviteurs, qui lui représentaient que les rois d'Israël passaient pour des rois de clémence, il en envoya quelques-uns avec des sacs sur les reins et des cordes au cou, vers le roi d'Israël, pour demander la vie sauve. « Vit-il encore ? il est mon frère ! » dit Achab. Et de fait, Benadad s'étant présenté, il le fit monter sur son char, et tous deux s'arrangèrent à l'amiable. Le Syrien promit de rendre les villes dont s'était emparé son prédécesseur, et invita le roi d'Israël à bâtir des rues à Damas pour l'avantage des Israélites que le commerce amènerait dans cette capitale, comme les précédents rois de Syrie en avaient bâti à Samarie. Après avoir fait alliance avec lui, Achab laissa aller Benadad.

Alors un homme d'entre les enfants des prophètes dit à un de ses compagnons, par la parole de Jéhovah : « Frappe-moi, je te prie. » Et comme l'autre refusait de le frapper, il lui dit : « Parce que tu n'as pas écouté la voix de Jéhovah, voici qu'au sortir d'auprès de moi te frappera un lion. » Et lorsqu'il fut sorti d'auprès de lui, un lion le rencontra et le frappa. L'autre, ayant trouvé un autre homme, lui dit : « Frappe-moi, je te prie. » Cet homme le frappa et le blessa au visage. Alors le prophète s'en alla au-devant du roi sur la route. Et lorsque le roi vint à passer, il cria vers lui et dit : « Votre serviteur est sorti pour combattre de près les ennemis, et l'un d'eux s'étant enfui, quelqu'un me l'a amené et m'a dit : « Garde cet homme-là ; s'il échappe, ta vie répondra de sa vie, ou tu paieras un talent d'argent. Et pendant que votre serviteur avait affaire ici et là, voilà que cet homme n'y était plus. » Le roi d'Israël dit : « Tu as toi-même prononcé ton arrêt. » Aus-

(1) III Reg., xx, 13 et 14. — (2) *Ibid.*, 28.

sitôt il essuya la poussière de son visage, et le roi d'Israël reconnut qu'il était du nombre des prophètes. Et il dit au roi : « Ainsi parle Jéhovah : Parce que tu as laissé échapper de la main l'homme de mon anathème, ta vie répondra de sa vie, et ton peuple pour son peuple. » Le roi s'en alla chagrin et en colère dans sa maison, et fit son entrée à Samarie (1).

Tel était Achab, épargnant l'ennemi, tuant les prophètes, opprimant ses propres sujets.

Près du palais du roi, à Jezrahel, un homme considérable, Naboth, possédait une vigne que souhaitait Achab pour en faire un jardin potager. Il lui offrit un échange ou un prix avantageux. Mais Naboth répondit : « Jéhovah me garde de vous donner l'héritage de mes pères ! » Les princes iniques ressemblent à des enfants mal élevés, surtout les nouveaux parvenus ou leurs fils, ceux-ci encore plus que ceux-là : car ces derniers s'élèvent d'ordinaire sur le trône par des qualités au moins apparentes, et ont été formés à l'école de la vie privée, ou bien à celle de l'adversité et du péril. Le fils d'Amri fut inconsolable du refus de Naboth, se jeta sur son lit, se tourna du côté de la muraille et refusait à manger. Jézabel arriva, s'informa de la cause de sa tristesse, et, ayant appris qu'il avait offert au voisin un prix d'achat ou un échange : « Voilà, dit-elle, comme tu fais le roi en Israël ! Lève-toi, mange et sois en repos ; c'est moi qui te donnerai la vigne. »

Non moins astucieuse que cruelle, elle expédia, sous le sceau du roi, des lettres aux principaux de la ville, portant ordre de publier un jeûne, et, en cette occasion, de faire asseoir Naboth entre les premiers du peuple. Voilà comme, sous le nom de son époux, elle affectait hypocritement la piété, ainsi que l'estime pour le mérite d'un homme dont elle tramait la perte ; car, dans les mêmes lettres, elle ordonnait de former contre lui de faux témoins, comme s'il avait blasphémé contre Dieu et contre le roi. Elle connaissait bien les hommes à qui elle demandait un pareil crime. Ils obéirent, des témoins parurent, Naboth fut conduit hors de la ville et lapidé. Aussitôt qu'elle en fut informée, Jézabel dit à Achab : « Levez-vous et prenez possession de la vigne de Naboth, car il n'est plus. »

Mais la parole de Jéhovah vint à Elie de Thesbé, disant : « Lève-toi et descends à la rencontre d'Achab, roi d'Israël, qui est dans Samarie ; car le voilà qui va dans la vigne de Naboth pour en prendre possession. Et tu lui diras : Ainsi parle Jéhovah : Tu as tué Naboth, et de plus tu t'es emparé de sa vigne. Or, voici ce que dit Jéhovah : En ce même lieu où les chiens ont léché le sang de Naboth, ils lécheront ton sang (2). »

Achab répondit à Elie : « M'as-tu donc trouvé ton ennemi ? » — « Oui, répliqua l'homme de Dieu, en ce que tu t'es vendu pour faire le mal devant Jéhovah. Voici que j'amène les maux sur toi. Je retrancherai ta postérité ; j'exterminerai tous les mâles, depuis le premier jusqu'au dernier dans Israël ; je rendrai ta maison comme la maison de Jéroboam, fils de Nabat, et comme la maison de Baasa, fils d'Ahia, parce que tu as tout fait pour provoquer ma colère, et que tu as fait pécher Israël. Quant à Jézabel, voici ce que dit Jéhovah : Les chiens mangeront Jézabel près des murs de Jezrahel. Quiconque d'Achab meurt dans la ville, sera mangé par les chiens ; quiconque dans les champs sera dévoré par les oiseaux du ciel (3). »

L'Écriture ajoute qu'il n'y en avait point qui se fût vendu pour le mal devant Jéhovah, comme Achab, parce que sa femme l'y excitait. Il devint abominable, suivit les idoles tout comme les Amorrhéens que Jéhovah avait exterminés devant les enfants d'Israël.

Alors toutefois il fut touché d'un sentiment passager de repentir. Ayant entendu les paroles du prophète, il déchira ses vêtements, couvrit sa chair d'un cilice, jeûna, dormit avec le sac et marcha la tête baissée. Et la parole de Jéhovah vint à Elie de Thesbé, disant : « N'as-tu pas vu Achab s'humiliant devant moi ? Puis donc qu'il s'est humilié, je n'amènerai point sur lui, en ses jours, les maux dont je l'ai menacé ; mais, dans les jours de son fils, je les ferai tomber sur sa maison (4). »

« Combien, dit un saint Pape, ne doit point plaire à Dieu le profond repentir de ses élus qui craignent de le perdre, puisqu'il a pris plaisir à la pénitence passagère d'un réprouvé qui ne craignait que de perdre les biens de ce monde (5). » Le premier mouvement d'Achab paraît avoir été sincère : Dieu même lui rend témoignage ; mais il ne dura point. La parole du prophète tomba au milieu des épines, où la semence fut bientôt étouffée par les sollicitudes de ce siècle, ainsi que par les trompeuses richesses, et demeura sans fruit. En effet, on ne voit pas qu'après ces premières démonstrations, le servile Achab se soit soustrait à l'empire ignominieux de l'impie Jézabel, qu'il ait rendu la vigne de Naboth et aboli le culte des idoles.

La troisième année depuis que la paix eut été conclue entre Achab et le roi de Syrie, Josaphat, roi de Juda, descendit vers le roi d'Israël, lorsque celui-ci songeait à une nouvelle expédition contre Benadad, qui ne lui avait pas rendu, après la paix, la ville de Ramoth, en Galaad. Interrogé par Achab s'il voulait marcher avec lui contre l'ennemi, Josaphat répondit : « Moi c'est vous, mon peuple c'est votre peuple, mes chevaux sont vos chevaux. » Toutefois il se rappela bientôt qu'il fallait interroger auparavant la volonté

(1) III Reg., xx, 1-43. — (2) *Ibid.*, xxi, 19. — (3) *Ibid.*, 23-24. — (4) *Ibid.*, 1-29. — (5) Greg. Magn., *in Ezech.*, hom. 10.

de Dieu. « Cherchez aujourd'hui, je vous prie, dit-il à Achab, la parole de Jéhovah. » Le roi d'Israël assembla donc près de quatre cents prophètes et leur dit : « Dois-je aller combattre en Ramoth de Galaad, ou resterai-je en paix ? Ils répondirent : « Montez, et le Seigneur le livrera entre les mains du roi. »

Ces devins étaient apparemment les quatre cents prophètes du bocage qui mangeaient à la table de la reine. Ils avaient bien été invités à l'assemblée du Carmel, mais on ne voit pas qu'ils y aient paru. Vraisemblablement ils eurent l'esprit de ne pas y venir, et échappèrent ainsi à la confusion et à la mort qu'y trouvèrent les quatre cent cinquante prêtres de Baal. Ici, ils parlent au nom de Jéhovah. Etait-ce à cause du roi de Juda qui était présent, ou bien avaient-ils la coutume, à cause du peuple boîtant de deux côtés, de donner à leurs abominations une fausse apparence de religion israélitique ? ce qui est peut-être difficile à décider.

Le roi de Juda ne voulut rien savoir d'eux. « N'y-a-t-il donc point ici, demanda-t-il, quelque prophète de Jéhovah que nous puissions interroger ? » — « Il y a bien encore, dit le roi d'Israël, un homme par qui nous pouvons consulter Jéhovah ; mais je le hais, parce qu'il ne me prophétise jamais le bien, mais le mal : c'est Michée, fils ne Jemla. » Josaphat répondit : « O roi ! ne parlez pas de la sorte. » Achab l'envoya donc chercher.

Le messager raconta à Michée que tous les prophètes avaient fait des prédictions favorables, et l'engagea d'annoncer des choses heureuses. « Vive Jéhovah ! répondit-il ; tout ce que Jéhovah me dira, je le dirai. » Les deux rois, vêtus de leurs ornements royaux, étaient assis sur des trônes à la porte de Samarie, et les prophètes continuaient devant eux leurs prédictions : « Montez à Ramoth de Galaad, marchez heureusement, et Jéhovah le livrera entre les mains du roi ! » Pour exprimer plus vivement encore la certitude de la victoire, Sédétias, fils de Chanaana, s'attacha des cornes de fer, disant : « Voici comme parle Jéhovah : c'est avec ces cornes que vous secouerez Aram jusqu'à ce que vous l'ayez détruit. » Lors donc que Michée parut au milieu de cette assemblée, devant les deux rois, Achab lui demanda : « Devons-nous marcher contre Ramoth de Galaad, ou bien demeurer en paix ? » Il répondit, sans doute avec un ton ironique : « Montez, marchez heureusement, et Jéhovah les livrera entre les mains du roi. » Achab reprit : « Je te conjure nombre de fois de ne me dire que la vérité au nom de Jéhovah. » Michée dit alors : « J'ai vu tout Israël dispersé dans les montagnes comme des brebis qui n'ont point de pasteur. Et Jéhovah dit : Ils n'ont point de maître ; que chacun retourne en paix dans sa maison. » — « Ne vous avais-je pas dit, s'écria le roi d'Israël en se tournant vers Josaphat, que cet homme ne me prophétise jamais le bien, mais toujours le mal ? » Michée ajouta : « Ecoutez donc la parole de Jéhovah : J'ai vu Jéhovah assis sur son trône, et toute l'armée des cieux debout autour de lui, à droite et à gauche. Et Jéhovah dit : Qui persuadera Achab, afin qu'il monte et qu'il périsse en Ramoth-Galaad ? Et l'un disait ceci, et l'autre disait cela. Mais il sortit un esprit qui se tint debout devant Jéhovah : Je le persuaderai, moi. Et comment ? lui dit Jéhovah. Je m'en irai, répliqua-t-il, et je serai un esprit de mensonge dans la bouche de tous ses prophètes. Tu le persuaderas, répondit le Seigneur, et tu prévaudras ; sors et fais ainsi. Maintenant donc, voilà que Jéhovah a mis un esprit de mensonge dans la bouche de tous tes prophètes que voici, et Jéhovah a prononcé le mal contre toi. » A ces mots, Sédécias s'approcha et frappa Michée sur la joue, disant : « Quoi ! l'esprit de Jéhovah se serait éloigné de moi, et cela pour te parler, à toi ? » — « Tu le verras, répondit Michée, lorsque tu passeras de chambre en chambre pour te cacher. »

Achab ordonna de conduire Michée en prison, de le nourrir du pain de la tribulation et de l'eau de l'angoisse, jusqu'à ce qu'il revînt en paix. « Si tu reviens en paix, dit le prophète, Jéhovah ne m'a point parlé. »

Les deux rois marchèrent donc contre Ramoth. Le roi de Syrie avait donné ordre aux commandants de ses chars de ne s'attaquer ni à petit ni à grand, mais au seul roi d'Israël. Achab, soit qu'il fût effrayé malgré lui des prédictions de Michée, déposa les marques de la royauté, en priant Josaphat de garder les siennes. Cette ruse faillit coûter la vie au roi de Juda. Les généraux syriens, le prenant pour le roi d'Israël, allaient l'accabler, lorsqu'au cri qu'il jeta, ils reconnurent que ce n'était pas lui. Achab s'applaudissait peut-être de son stratagème, lorsqu'une flèche, tirée au hasard, le frappa entre l'estomac et le poumon. Il commanda à son écuyer de tourner bride ; le sang se répandit dans son char, et le soir il mourut. On pubiia dans toute l'armée, au coucher du soleil : « Que chacun retourne dans sa ville et dans son pays ! » Le corps du roi fut porté à Samarie, où en l'enterra On lava son char et les rênes de ses chevaux dans la piscine de Samarie, et les chiens léchèrent son sang, selon la parole que l'Eternel avait dite. Son fils Ochozias régna en sa place (1).

Après la mort d'Achab, Josaphat s'en retourna chez lui. A l'approche de Jérusalem, le voyant, Jéhu, fils d'Hanani, vint à sa rencontre et lui reprocha d'avoir fait alliance avec l'impie Achab ; il le consola néanmoins, en lui disant que de bonnes œuvres s'étaient trouvées en lui, parce qu'il avait détruit les bocages et que son cœur était appliqué à chercher l'Eternel. Josaphat travailla donc avec un nouveau zèle à l'honneur de Dieu et

(1) III Reg., XXII. 1-3.

au salut de son peuple. Il visita le pays depuis Bersabée jusqu'à la montagne d'Éphraïm, et ramena tout le monde à Jéhovah, le Dieu de leurs pères. Il établit aussi des juges par toutes les villes fortes de Juda, leur disant : « Prenez garde à ce que vous avez à faire : car ce n'est pas le jugement des hommes que vous exercez, mais le jugement de Jéhovah ; et tout ce que vous jugerez retombera sur vous. Que la crainte de Jéhovah soit donc avec vous, et faites tout avec soin ; car il n'y a point d'iniquité dans Jéhovah, notre Dieu, ni d'acception de personnes, ni de désir d'avoir des présents. »

Outre ces tribunaux érigés dans les villes de Juda, il érigea un tribunal plus auguste dans la capitale du royaume. Il établit dans Jérusalem des lévites et des prêtres, et les chefs de famille pour juger le jugement de Jéhovah et terminer toutes les causes en son nom. Et il leur dit : « Vous ferez ainsi, et ainsi, dans la crainte de Jéhovah, avec la fidélité d'un cœur parfait. Dans toute cause de vos frères qui viendra à vous, où il sera question de la loi, des commandements, des ordonnances et de la justice, apprenez-leur à ne point offenser Jéhovah, de peur que sa colère ne vienne sur vous et sur eux : en faisant ainsi, vous ne pècherez pas. Et voilà, Amarias, le prêtre, sera votre chef dans toutes les affaires du roi, et vous aurez les lévites pour maîtres et pour docteurs (1). »

Tel était le conseil des anciens ou le sénat de la nation. Il y avait des sénateurs spirituels et des sénateurs temporels. Les premiers étaient des prêtres et des lévites ; les seconds, les chefs de famille. Le grand-prêtre présidait à tout ce qui regardait la religion ; le prince de la tribu royale, à tout ce qui appartenait à la charge du roi. Toutes les affaires, tant civiles que religieuses, se jugeaient d'après la loi de Dieu, interprétée par les lévites et les prêtres. C'était au fond le conseil des anciens ou sénateurs, établi par Moïse. Son autorité avait peut-être souffert sous les règnes précédents : c'est pourquoi Josaphat lui donna comme une organisation nouvelle. Nous verrons plus tard à quelle puissance il parvint, après la captivité de Babylone, sous le nom grec de synédrion ou sanhédrin.

Ochozias, fils d'Achab, lui avait succédé sur le trône. Il fit le mal aux yeux de Jéhovah, et marcha dans la voie de son père et de sa mère, et dans la voie de Jéroboam, fils de Nabat, qui fit pécher Israël. Il servit aussi Baal et l'adora, et il irrita Jéhovah, le Dieu d'Israël, selon tout ce que son père avait fait.

Après la mort d'Achab, les Moabites secouèrent le joug d'Israël.

Ochozias fit une chute très-grave dans son palais et envoya des messagers à Accaron, ville des Philistins, pour consulter Béelzébud et savoir de lui s'il guérirait de sa maladie.

Le nom de cette prétendue divinité veut dire seigneur ou dieu des mouches, ou même dieu-mouche. Les Israélites lui donnèrent-ils ce nom par mépris, tandis que ses adorateurs l'appelaient Baal-Samen, dieu du ciel ? ou bien ceux-ci le regardaient-ils comme le dieu qui chassait ces insectes si incommodes dans les pays chauds, ainsi qu'on voit, chez les Grecs et chez les Romains, un Hercule et un Jupiter chasse-mouche ? ou enfin les Philistins adoraient-ils, soit une mouche réelle, soit une figure de mouche, comme on peut le conclure des Chananéens, contre lesquels Dieu envoya des guêpes, afin, dit le livre de la Sagesse, de les punir par ce qu'ils adoraient ? Tout cela n'est pas facile à décider. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à la venue du Messie, les Juifs tenaient Béelzébud pour le prince des démons.

Or, l'ange de Jéhovah dit à Elie de Thesbé : « Lève-toi et monte à la rencontre des envoyés du roi de Samarie, et dis-leur : Est-ce qu'il n'y a pas un Dieu en Israël, puisque vous allez consulter Béelzébud, le dieu d'Accaron ? C'est pourquoi voici ce que dit Jéhovah : Tu ne descendras point du lit sur lequel tu es monté, mais tu mourras de mort. »

Les messagers revinrent donc, et racontèrent au roi, qui s'étonnait de leur prompt retour, ce que l'homme qu'ils avaient rencontré leur avait dit. Interrogés sur son signalement, ils répondirent que c'était un homme couvert de poil, (peut-être de poil de chameau comme Jean-Baptiste, avec une ceinture de cuir sur les reins). « C'est Elie de Thesbé, » reprit le roi, et de suite il envoya, pour l'arrêter, un capitaine de cinquante hommes avec sa troupe. Celui-ci, le trouvant assis sur le sommet d'une montagne, apparemment le Carmel, lui dit : « Homme de Dieu, le roi vous commande de descendre. » — « Si je suis un homme de Dieu, répliqua Elie, que le feu descende du ciel et te dévore, toi et tes cinquante ! » Aussitôt le feu descendit du ciel et le dévora, lui et ses cinquante. Le roi envoya un autre capitaine avec le même nombre d'hommes, qui pouvait ignorer aussi bien qu'Ochozias, pourquoi le premier tardait à revenir. Ils eurent le même sort. Le digne fils d'Achab et de Jézabel envoya un troisième avec ses cinquante. Celui-ci s'humilia devant le prophète, à qui l'ange de Jéhovah ordonna d'aller avec lui trouver le roi.

Quand Elie parut devant Ochozias, il lui dit ce qu'il avait dit déjà aux messagers envoyés à Accaron : « Ainsi parle Jéhovah : Parce que tu as envoyé des messagers pour consulter Béelzébud, le Dieu d'Accaron, comme s'il n'y avait point de Dieu en Israël dont tu puisses interroger la parole, tu ne descendras point du lit sur lequel tu es monté, mais tu mourras de mort. » Et il

(1) II Paralip., I, 9.

mourut, selon la parole de l'Eternel, qu'Elie avait dite (1).

Or, dans le temps que l'Eternel voulut enlever Elie au ciel dans un tourbillon, Elie et Elisée s'en allaient de Galgala. Et Elie dit à Elisée : « Je te prie, demeure ici ; car Jéhovah m'a envoyé à Béthel. » Mais Elisée dit : Vive Jéhovah et vive ton âme ! je ne t'abandonnerai point. » Ils s'en allèrent donc ensemble à Béthel. Et les enfants des prophètes qui étaient à Béthel vinrent dire à Elisée : « Savez-vous bien que Jéhovah vous enlèvera aujourd'hui votre maître ? » Il répondit : « Je le sais bien, gardez le silence. »

Par ces enfants des prophètes, on entend les disciples des prophètes. Depuis que les prêtres et les lévites s'étaient retirés d'Israël sur les terres de Juda, les prophètes en tenaient lieu pour ainsi dire. Autour d'eux se réunissaient une foule de disciples, qui vivaient dans la retraite, séparés du reste du peuple, avec un habit particulier, dans une espèce de communauté et sous un supérieur que Dieu leur donnait ; ils formaient comme un ordre religieux. Malgré les persécutions de Jézabel et d'Achab, nous en voyons un grand nombre à Béthel, à Jéricho, sur le mont Carmel. Ils enseignaient la religion, peut-être même les autres sciences. Les Israélites fidèles s'assemblaient avec eux pour célébrer les fêtes du Seigneur et s'instruire de sa loi. C'est parmi eux que Dieu suscitait d'ordinaire les prophètes proprement dits.

A Béthel, Elie dit à Elisée comme il avait dit à Galgala : « Je te prie, demeure ici ; car Jéhovah m'a envoyé à Jéricho. » Mais il dit : « Vive Jéhovah ! et vive ton âme ! je ne t'abandonnerai point. » Ils s'en allèrent donc ensemble à Jéricho. Et les enfants des prophètes qui étaient à Jéricho vinrent dire à Elisée : « Savez-vous bien que Jéhovah vous enlèvera aujourd'hui votre maître ?» Il répondit : « Je le sais, gardez seulement le silence. »

Et Elie lui dit : « Je te prie, demeure ici ; car Jéhovah m'a envoyé jusqu'au Jourdain. » Mais il répondit :« Vive Jéhovah et vive ton âme ! je ne t'abandonnerai point. » Ils s'en allèrent donc tous deux ensemble. Mais cinquante d'entre les enfants des prophètes les suivirent, lesquels s'arrêtèrent au loin vis-à-vis d'eux. Et ils étaient tous deux debout sur le Jourdain. Alors Elie prit son manteau, le plia et frappa les eaux, qui se divisèrent deçà et delà, et ils passèrent tous deux à pied sec. Lorsqu'ils furent passés, Elie dit à Elisée : « Demande-moi ce que tu veux que je fasse avant que je sois enlevé d'auprès de toi. » Elisée dit : « Qu'il me revienne une portion de deux dans votre esprit, faisant allusion à la double part qu'avait dans la succession du père l'aîné de la famille. « Tu m'as demandé une chose difficile, répondit Elie ; cependant, si tu me vois lorsque je serai enlevé d'auprès de toi, tu auras ce que tu as demandé ; mais si tu ne me vois pas, tu ne l'auras point. »

Et pendant qu'ils poursuivaient leur chemin, et s'entretenaient ensemble, voilà un char de feu et des chevaux de feu qui les séparèrent tout à coup l'un de l'autre: et Elie monta au ciel dans un tourbillon. Or, Elisée le voyait et criait : « Mon père ! mon père ! char d'Israël et son conducteur ! » Après quoi il ne le vit plus. Et il prit ses vêtements et les déchira en deux. Et il ramassa le manteau d'Elie qu'il avait laissé tomber, s'en retourna et s'arrêta sur le bord du Jourdain. Et il prit le manteau d'Elie qui lui était tombé, en frappa les eaux, et dit : « Où est maintenant Jéhovah, le Dieu d'Elie ? « Il frappa les eaux et elles se divisèrent deçà et delà, et il passa au travers. A cette vue, les enfants des prophètes qui étaient à Jéricho et vis-à-vis de ce lieu-là, se dirent : « L'esprit d'Elie s'est reposé sur Elisée. » Et venant au-devant de lui, ils l'adorèrent, prosternés en terre, et dirent : « Voilà avec vos serviteurs cinquante hommes forts qui peuvent aller chercher votre maître ; car peut-être que l'esprit de Jéhovah l'aura enlevé et jeté quelque part sur une montagne ou dans une vallée. » Elisée leur répondit : « N'envoyez point ; » mais ils le contraignirent à y consentir et à leur dire : « Envoyez-y. » Ils envoyèrent donc cinquante hommes qui, l'ayant cherché pendant trois jours, ne le trouvèrent point. Ils revinrent ensuite trouver Elisée, qui demeurait à Jéricho, et il leur dit : « Ne vous avais-je pas dit : « N'envoyez point (2) ? »

C'est avec cette simplicité que l'Ecriture sainte raconte la glorieuse assomption d'Elie. Mais quelle vie dans cette brièveté sublime !

Dieu lui-même a fait l'éloge de son prophète par la bouche du fils de Sérac.

« Et Elie prophète, se leva comme un feu, et ses paroles brillaient comme un flambeau. Il envoya la famine sur le peuple, et ceux qui l'irritaient par leur haine furent réduits à un petit nombre ; car ils ne pouvaient soutenir les ordres du Seigneur. Au nom du Seigneur, il ferma le ciel, et trois fois en fit descendre du feu. Quelle gloire, ô Elie, ne vous êtes-vous pas acquise par vos merveilles ? Et qui peut se glorifier comme vous ? Vous qui, par la parole du Seigneur Dieu, avez fait sortir un mort des enfers et l'avez arraché à la mort. Vous qui avez précipité les rois dans l'abîme, qui avez brisé sans peine leur puissance et étendu sur leur lit les triomphateurs. Vous qui écoutez sur le mont Sinaï le jugement du Seigneur, et sur le mont Horeb les arrêts de sa vengeance. Vous qui sacrez les rois pour venger les crimes, et qui laissez après vous des prophètes pour vos successeurs. Vous qui avez été enlevé au ciel dans un tourbillon de feu et dans un char traîné par des chevaux qui lancent la flamme. Vous qui êtes destiné dans les Ecritures à exercer la répréhension dans les

(1) IV Reg., II, 1-18. — (2) *Ibid.*

temps, pour apaiser la colère avant qu'elle n'éclate, convertir le cœur du père au fils et rétablir les tribus de Jacob (1). »

Ces dernières paroles font allusion aux prédictions de Malachie : « Voilà que je vous envoie Elie, le prophète, aux approches du jour de Jéhovah, jour grand et terrible. Et il convertira le cœur des pères aux enfants, et le cœur des enfants aux pères, de peur qu'en arrivant je ne frappe d'anathème la terre (2). »

Sur ce fondement, la synagogue s'attendait qu'Elie précéderait le Christ. Le Christ venu a confirmé cette créance, mais en distinguant deux avénements. Les disciples lui ayant demandé, en descendant du Thabor, où ils avaient vu apparaître Moïse et Elie : « Pourquoi donc les scribes et les pharisiens disent-ils qu'Elie doit venir d'abord ? » Il répondit : « Il est vrai, Elie viendra et rétablira toutes choses. Je vous dis aussi qu'Elie est déjà venu, et ils ne l'ont pas connu, mais ils lui ont fait comme il leur a plu. » Les disciples comprirent qu'il leur parlait de Jean Baptiste, mis à mort par Hérode, qui était venu dans l'esprit et la vertu d'Elie, et duquel il leur avait déjà dit auparavant : « Si vous voulez le prendre, il est Elie qui doit venir (3). » Ainsi, Elie est venu, dans la personne de Jean, pour préparer à l'avénement du Christ-Sauveur ; Elie viendra dans sa propre personne, rétablira toutes choses, pour préparer à l'avénement du Christ-Juge. Voilà comme l'a entendu la tradition chrétienne.

La même tradition adjoint au prophète Elie le patriarche Enoch, dont l'Ecriture dit qu'il a été enlevé de la terre pour donner la pénitence aux nations. Elle voit en eux ces deux témoins qui, avec la puissance de commander à la nature, doivent venir, dans les derniers temps, prêcher la dernière pénitence aux derniers hommes qui seront (4). « Enoch et Elie ont été enlevés, dit Tertullien, leur mort a été différée pour qu'ils atteignent un jour l'Antechrist par leur sang (5). » Un témoin d'avant le déluge, un témoin d'après le déluge viendraient ainsi rappeler la vérité au monde, à l'approche du dernier jugement.

A Jéricho, l'on dit à Elisée qu'il faisait bon y demeurer, mais que les eaux étaient mauvaises. Il demanda un vase plein de sel, le jeta dans la fontaine, dit : « Ainsi parle Jéhovah : J'ai rendu saines ces eaux... » et elles furent saines.

De là il se rendit à Béthel. De petits enfants de la ville le rencontrèrent, se moquèrent de lui, criant : « Monte, tête chauve ! monte, tête chauve ! » Il se retourna, et, les ayant vus, il les maudit au nom de Jéhovah. Aussitôt deux ours sortirent du bois et en déchirèrent quarante-deux. Il alla ensuite sur la montagne du Carmel, et de là revint à Samarie (6).

C'est à Béthel que Jéroboam avait érigé le veau d'or. C'est là surtout que régnait l'idolâtrie. « Venez à Béthel et commettez l'iniquité, » dit un prophète (7). Un autre l'appelle, non pas Béthel ou maison de Dieu, mais Bethaven ou maison d'impiété (8). Ce n'était point le mépris de sa personne, mais celui de son ministère, de son Dieu, que vengea le prophète. Il proféra la malédiction, non point par dépit, mais par l'inspiration de Dieu, qui envoya aussitôt les ours. Si la nature frissonne à la vue de ce jugement exercé sur des enfants, la réflexion apprend que ce pouvait être pour eux un vrai bonheur d'être enlevé à la perdition (9).

Ochozias ne laissant point de fils, son frère Joram lui succéda dans le gouvernement. Celui-ci fit également le mal aux yeux de Jéhovah, non pas toutefois comme son père et sa mère, car il détruisit les statues de Baal que son père avait faites, mais il demeura dans les péchés de Jéroboam, fils de Nabat, qui avait fait pécher Israël, et ne s'en retira point (10).

Ce texte, dit Stolberg, rend très-vraisemblable l'opinion de ceux qui pensent que Jéroboam érigea des veaux d'or à Béthel et à Dan comme des symboles du vrai Dieu, tandis que, dans l'idole de Baal, Achab rendait les honneurs divins à Baal même. D'après cela, Jéroboam n'aurait point précisément introduit un culte de faux dieux, mais un culte d'images, expressément défendu dans la loi et déjà par lui-même une abomination. Il ne pouvait pas non plus méconnaître que le peuple oublierait facilement, pour le symbole, celui qu'il devait lui rappeler ; que même il renoncerait d'autant plus tôt et plus volontiers à Dieu, qu'il ne pouvait, sans de poignants remords de conscience, l'honorer d'une manière qu'il avait lui-même défendue. Son but était de déshabituer le peuple des pèlerinages à Jérusalem, qui étaient commandés dans la loi. Ce fut peut-être la même politique à vues courtes qui faisait agir Joram. Est à courtes vues toute prudence qui ne s'élève point jusqu'à la sagesse véritable. « La crainte du Seigneur, dit Job, voilà la sagesse ; s'éloigner du mal, voilà l'intelligence (11). »

Déjà, du temps d'Ochozias, Mésa, roi de Moab, s'était révolté contre la maison d'Israël, à qui, jusque-là, il donnait en tribut cent mille agneaux et autant de béliers avec leurs toisons. Joram persuada facilement au roi Josaphat de Juda de marcher avec lui contre les Moabites. Ils prirent tous deux leur chemin par le désert d'Edom, dont le roi, tributaire de la maison de Juda, les suivait sans doute avec une armée d'Iduméens.

Après sept jours de marche, ils manquèrent d'eau. Le roi d'Israël découragé, s'écriait : « Hélas ! hélas ! Jéhovah a rassemblé ces trois rois pour les livrer dans la main de Moab. » Josaphat s'informa : « N'y a-t-il point ici de prophète de Jéhovah, afin que nous consultions Jéhovah par lui ? » Quelqu'un de l'armée

(1) Eccl., XLVIII, 1-11. — (2) Malach., IV, 5 et 6. — (3) Matth., XI, 14 ; Marc., XI, 10-12. — (4) Apocal., XI, 3-7. — (5) De anima. — (6) IV Reg., II, 19-25. — (7) Amos, IV, 4. — (8) Osée, IV, 15 et X, 5. — (9) Ces réflexions sont de Stolberg. — (10) IV Reg., III, 1-3. — (11) Job, XXVIII, 28.

de Joram nomma Elisée. Josaphat dit : « La parole de Jéhovah est avec lui. » Les trois rois allèrent le trouver. Mais Elisée dit au roi d'Israël : « Qu'y a-t-il entre toi et moi ? Va aux prophètes de ton père et de ta mère. » — « Non, dit Joram ; car Jéhovah a rassemblé ces trois rois pour les livrer dans la main de Moab. » Elisée lui déclara qu'il ne ferait aucune attention à lui, n'était la présence du roi de Juda. Ensuite il demanda un joueur de harpe, et, pendant que cet homme chantait sur sa harpe, la main de Jéhovah fut sur Elisée (1).

L'on s'étonnera qu'un prophète recoure à la musique pour se disposer à l'inspiration divine. Il en est qui disent qu'il voulait se remettre de l'émotion qu'il avait éprouvée en parlant au roi d'Israël ; mais cette émotion, venant du zèle de Dieu, ne semble point un obstacle à la communication avec Dieu. Il est plus vrai de dire que Dieu ne se communique pas toujours à ses prophètes, mais quand il lui plaît et comme il lui plaît. Elisée voulait se préparer au souffle divin, comme un instrument bien d'accord. Mais quel rapport entre le son d'une harpe et le concert d'une âme avec Dieu ? Un rapport intime. D'après les sages de l'antiquité et les Pères de l'Eglise, en particulier saint Augustin, la musique que Dieu a donnée aux hommes est une image, un écho de celle qu'il exécute lui-même dans son immense éternité. L'univers entier est une magnifique harmonie où la divine sagesse, atteignant d'une extrémité à l'autre, dispose tout avec douceur, nombre et mesure. C'est elle qui produit dans un nombre musical l'armée des cieux : ainsi entend l'évêque d'Hippone une parole d'Isaïe (2). Pour ramener l'homme dans cette céleste harmonie, l'éternelle sagesse unit dans sa personne la nature divine et la nature humaine (3); ce qu'elle demande, c'est que nous soyons à l'unisson avec elle. Ainsi un saint évêque et martyr, Ignace d'Antioche, compare le corps mystique de la sagesse incarnée, l'Eglise catholique, à une harpe mélodieuse qui rend la louange à Dieu par le Christ (4). Jean n'a-t-il pas vu les élus dans le ciel, tenant des harpes de Dieu et chantant le cantique de l'Agneau (5) ? Enfin, chaque fidèle est une lyre composée de deux pièces, le corps et l'âme, qui agissent l'un sur l'autre comme les cordes sur la lyre et la lyre sur les cordes (6). Dans Saül, premier roi des Juifs, cette lyre en désaccord était le jouet de l'esprit méchant. Augustin, au contraire, en même temps que les cantiques de l'Eglise charmaient ses oreilles, sentait la vérité divine se couler dans son cœur, y allumer la dévotion, y produire des fontaines de larmes. Il ne faut donc plus s'étonner que le disciple d'Elie, par une harmonie sainte, voulût disposer son âme à une communication prophétique avec Dieu.

Elisée ordonna, au nom de l'Eternel, de creuser des fossés près du lit d'un torrent desséché. Sans vent ni pluie, le torrent se remplirait d'eau. Il en fut ainsi. Le lendemain, au lever du soleil, l'aurore colorant les eaux en rouge, les Moabites se persuadèrent que l'eau avait été rougie par le sang, que les rois de l'armée alliée s'étaient divisés, et que leurs troupes s'étaient exterminées les unes les autres. Ils s'animèrent : « Courage, Moab ! Va maintenant au pillage ! » Mais ils furent mal reçus dans le camp d'Israël, et mis en fuite. Leur pays fut ravagé. Le roi des Moabites se jeta avec sept cents hommes sur le roi d'Edom; mais en vain. Alors il prit son fils aîné, qui devait régner après lui, et l'immola sur la muraille. Israël fut saisi d'horreur, et son armée se retira aussitôt (7).

Après cela, l'on vint un jour annoncer à Josaphat que les Moabites, les Ammonites et d'autres peuples marchaient en armées nombreuses contre lui, et déjà étaient à Engaddi, entre la mer Morte et Jéricho. Surpris de cette subite attaque, le pieux roi eut recours à l'Eternel, fit publier un jeûne dans Juda, alla au temple, et à la vue de toute l'assemblée de Juda et de Jérusalem, cria à l'Eternel, le Dieu de leurs pères, le Dieu du ciel, qui domine sur tous les royaumes des nations, en la main de qui est la force et la puissance, et à qui nul ne peut résister. Et tout Juda était debout avec les femmes, les jeunes gens et les petits enfants. Alors l'esprit de Jéhovah vint sur Jahaziel, de la tribu de Lévi, au milieu de l'assemblée. Et il dit : « Ecoutez, vous tous, peuple de Juda, et vous, habitants de Jérusalem, et vous aussi, roi Josaphat : ainsi vous parle Jéhovah : Ne craignez point, ne vous abattez point devant cette grande multitude. Ce n'est point à vous le combat, mais à Dieu. » Il leur dit de quel côté ils devaient marcher le lendemain contre l'ennemi. « Vous n'aurez point à combattre cette fois. Approchez seulement, demeurez fermes et voyez le salut de Jéhovah, qui est avec vous, ô Juda et Jérusalem ! Ne craignez point, ne vous abattez point : demain marchez contre eux ; Jéhovah est avec vous. » A ces mots, Josaphat inclina son visage contre terre, et tout Juda, ainsi que les habitants de Jérusalem, se prosternèrent devant Jéhovah et l'adorèrent. Les lévites chantaient à haute voix les louanges de Jéhovah, le Dieu d'Israël. Le lendemain matin, l'armée s'avança dans le désert de Thécué. Au moment qu'elle se mettait en marche, Josaphat se leva et dit : « Ecoutez-moi, Juda, et vous habitants de Jérusalem ; croyez en Jéhovah, votre Dieu, et vous serez en assurance ; croyez en ses prophètes, et vous réussirez. » En même temps il rangea les chantres de l'Eternel à la tête de l'armée, ils chantaient en cœur : « Louez Jéhovah, parce qu'il est bon et que sa miséricorde est éternelle. » C'est-à-dire ils chantaient, au son

(1) IV Reg., III, 4-15 — (2) *Epist.* CLXV, n. 13; Isai., XL, 26. — (3) Aug., *de Trinit.*, l. IV, n. 4. — (4) *Epist ad Eph.*, etc. — (5) Apoc., XV, 2-3. — (6) *Epist. Ignat. ad Eph.*, etc. — (7) IV Reg., 15-27.

des harpes, des psaltérions et des trompettes, le psaume CLIII, qui commence par ces mêmes paroles, psaume de triomphe et de louange, où se célèbrent les victoires d'Israël sur les rois et les nations.

Quand ils eurent commencé ce cantique triomphal, il s'éleva soudain un grand tumulte et désordre dans l'armée ennemie. Moabites, Ammonites et ceux de la montagne de Séir, les Iduméens, tombèrent avec une aveugle fureur les uns sur les autres, les premiers d'abord sur les Iduméens, ensuite sur eux-mêmes, et s'exterminèrent.

L'armée de Josaphat employa trois jours à ramasser les dépouilles; le quatrième ils se réunirent dans la vallée où ils avaient béni Jéhovah, et qui de là fut appelée Vallée de Bénédiction. Victorieuse sans avoir combattu, les armées et Josaphat en tête rentrèrent dans Jérusalem, et, au son des psaltérions, des harpes et des trompettes, allèrent au temple de l'Eternel. Et la terreur de Jéhovah se répandit dans tous les royaumes d'alentour, quand ils apprirent que Jéhovah lui-même avait combattu les ennemis d'Israël. Ainsi le royaume de Josaphat demeura tranquille, et son Dieu lui donna la paix de toutes parts.

Quelques années auparavant, Josaphat avait fait bâtir des vaisseaux pour renouveler le voyage d'Ophir, et, sur la demande d'Ochozias, lui avait laissé prendre part à l'expédition. Alors Eliézer, fils de Dodaü, prophétisa contre lui : « Parce que vous avez fait alliance avec Ochozias, Dieu a renversé votre dessein. » En effet, les vaisseaux furent brisés et ne purent aller en mer. Ochozias voulut recommencer, mais Josaphat s'y refusa. Le commerce avec le fils impie de Jézabel ne pouvait être que funeste à Josaphat et à son peuple (1).

Après avoir vécu soixante ans, et régné vingt-cinq, Josaphat s'endormit avec ses pères et fut enseveli avec eux dans la cité de David, et son fils Joram régna à sa place.

Le nouveau roi ne marcha point dans les voies de son père, mais dans les voies d'Achab, dont il avait épousé la fille Athalie. Josaphat avait laissé à ses six plus jeunes fils, outre des sommes d'or ou d'argent, plusieurs villes fortes; mais il donna le gouvernement à Joram, son aîné. Aussitôt qu'il se fut affermi au pouvoir, celui-ci fit mourir ses frères avec quelques princes d'Israël. De son temps, Edom secoua le joug de la maison de Juda et se fit un roi, c'est-à-dire un roi indépendant qui ne fut plus tributaire. Ainsi s'accomplissait ce qu'Isaac avait prédit à Esaü : « Tu vivras de ton épée, et tu serviras ton frère; mais il viendra un temps où tu seras ton maître et que tu secoueras son joug (2). » A la même époque, Lobna, ville sacerdotale au midi de Juda, vers l'Idumée, se retira de l'obeissance de Joram, parce qu'il avait abandonné Jéhovah, le Dieu de ses pères. Cependant l'Eternel ne voulut point perdre la maison de David, à cause de l'alliance qu'il avait faite avec lui, et parce qu'il avait promis de lui donner, à lui et à ses enfants, une lampe à toujours.

On apporta au roi Joram une lettre du prophète Elie, où il était écrit : « Ainsi parle Jéhovah, le Dieu de ton père David : Parce que tu n'as point marché dans les voies de ton père Josaphat, ni dans celles d'Asa, roi de Juda, mais que tu marches dans la voie des rois d'Israël, et que tu as fait se prostituer (aux faux dieux) Juda et les habitants de Jérusalem, comme s'y est prostituée la maison d'Achab, et que tu as égorgé la maison de ton père, tes frères qui étaient meilleurs que toi, voilà que Jéhovah te frappera d'une grande plaie, en ton peuple, en tes enfants, en tes femmes et en tout ce qui t'appartient. Toi-même tu seras affligé dans ton corps d'une maladie cruelle, jusqu'à ce que de douleur, tes entrailles sortent de jour en jour (3).

Elie avait été enlevé du vivant de Josaphat. On le voit, en ce qu'à la demande du roi, s'il y avait un prophète de Jéhovah dans les armées réunies de Juda, d'Isaël et d'Edom, on lui répondit : « Il y a ici Elisée, fils de Saphat, qui versait l'eau sur la main d'Elie. » On peut donc croire que la lettre a été écrite par le prophète du lieu de son séjour et apportée par le ministère des anges. Il en est qui pensent qu'il l'écrivit avant son enlèvement dans un esprit prophétique.

Tout s'accomplit. Les Philistins et les Arabes, voisins de l'Ethiopie, inondèrent les pays de Juda, le ravagèrent, pillèrent le palais du roi, emmenèrent ses femmes et ses fils, et ne lui laissèrent que le plus jeune. Joram, lui-même fut frappé de la maladie prédite jusqu'à ce qu'il en mourût. Il avait vécu quarante ans et régné huit. Il fut enterré dans la cité de David, mais non dans le sépulcre des rois.

Dans la Judée comme en Egypte, à la mort d'un roi, le grand conseil de la nation jugeait sa mémoire, et, s'il avait gouverné mal, il était privé plus ou moins des honneurs de la sépulture royale. Ainsi, quant à Joram, non-seulement l'Ecriture remarque qu'il ne fut point enseveli dans la sépulture des rois, mais elle dit encore expressément que le peuple ne lui rendit point, dans sa sépulture, les honneurs qu'on avait rendus à ses ancetres, en brûlant pour lui des parfums selon la coutume (4).

La vertu de l'Esprit, qui d'Elie s'était répandue sur Elisée, ne pouvait demeurer oisive. Elle produisit bientôt d'éclatantes merveilles.

Il vint à lui la veuve d'un disciple des prophètes, qui se plaignit que son mari mort lui ayant laissé des dettes, maintenant le créancier menaçait d'emmener comme esclaves ses

(1) II Paralipomènes, XX, 1-37. — (2) Gen., XXVII. 40. — (3) II Paralip., XXI, 1-15. — (4) Paralipomènes XXI, 19.

deux fils, si elle ne le payait : or elle n'avait pour tout bien qu'un vase d'huile. Elisée lui recommanda d'emprunter des vaisseaux à toutes ses voisines, de s'enfermer chez elle avec ses deux fils, et d'emplir d'huile tous ses vaisseaux. Elle le fit. Tant qu'il y eut des vaisseaux vides, l'huile coula du vase, mais elle s'arrêta quand ils furent tous pleins. Elle la vendit, paya le créancier, et conserva de l'argent de reste pour s'entretenir, elle et ses enfants (1).

Peu après, Elisée vint à Sunam, ville de la tribu d'Issachar, au pied du mont Thabor et près du torrent de Cison. Là, une femme le retint à manger ; et comme il passait souvent par là et mangeait chez elle, que d'ailleurs elle était touchée de la sainteté du prophète, elle lui prépara, du consentement de son mari, une petite chambre haute, avec un lit, une table, un siége et une lampe. Un jour, pensant, dans sa petite cellule, à la charité que lui témoignait cette femme de si bon cœur, il appela son serviteur Giézi, et le chargea de lui demander si elle avait quelque affaire pour le succès de laquelle il pût lui être utile : peut-être une requête au roi ou au chef des armées. Elle répondit qu'elle demeurait au milieu de son peuple, voulant sans doute dire par là que, contente de l'héritage de ses pères, elle n'avait pas d'autre ambition. Elisée renvoya son serviteur pour savoir ce qu'enfin il pouvait faire pour elle, mais Giézi lui fit l'observation : « Il n'est pas nécessaire de le lui demander ; elle n'a pas d'enfant et son mari est déjà vieux. » Alors le prophète la fit venir et lui dit : « En ce même temps et à cette même heure, dans un an, vous embrasserez un fils. » — « Ah ! mon seigneur, homme de Dieu, ne veuillez pas mentir à votre servante. » La prédiction s'accomplit. Elle enfanta un fils vers le même temps, dans un an, comme l'avait dit Elisée.

Quelques années après, l'enfant sortit vers son père qui était avec les moissonneurs. Tout à coup il sentit à la tête de violentes douleurs. « O ma tête ! ma tête ! » cria-t-il à son père, qui le fit reconduire à sa mère, elle le prit sur ses genoux, où il mourut à midi. Elle porta l'enfant mort dans la chambre vide de l'homme de Dieu, le posa sur son lit, sortit et ferma la porte derrière elle. En même temps elle alla trouver son mari, le pria de lui donner un serviteur avec une ânesse, pour se rendre en toute hâte auprès du prophète. « Pourquoi donc aller vers lui? demanda celui-ci. Ce n'est aujourd'hui ni premier jour du mois ni jour de sabbat. » Mais elle répondit : « Soyez tranquille,» et s'en alla vers l'homme de Dieu, sur le Carmel. Il la vit venir, et dit à Giézi : « Voici la Sunamite : cours à sa rencontre, et demande lui si elle va bien ainsi que son mari et son enfant. » — « Bien, » répondit-elle, mais quand elle fut venue vers l'homme de Dieu, sur la montagne, elle embrassa ses pieds. Giézi s'approcha pour l'éloigner. Mais l'homme de Dieu dit : « Laisse-la, car son âme est dans l'amertume, et l'Eternel me l'a caché et ne me l'a point fait connaître. » Elle dit : » Ai-je demandé un fils à mon seigneur ? Ne vous ai-je pas dit : Ne me trompez point ? » Elisée dit à Giézi : « Ceins tes reins, et prends mon bâton dans tes mains, et va ; si tu rencontres quelqu'un, ne le salue point, et si quelqu'un te salue, ne lui réponds point, et mets mon bâton sur le visage de l'enfant. » Le prophète parlait des salutations longues et cérémonieuses, telles qu'on les voit encore dans l'Orient. Mais la mère de l'enfant lui dit : « Vive Jéhovah et vive ton âme ! je ne vous quitterai point. » Il se leva donc et la suivit. Giézi les devança et plaça le bâton sur le visage de l'enfant ; mais il n'y eut ni voix ni sentiment. Il retourna au-devant de son maître, et lui annonça, disant : « L'enfant ne s'est point réveillé. » Elisée entra dans la maison, et voilà que l'enfant gisait mort sur son lit. Il entra, ferma la porte sur lui et sur l'enfant, et pria l'Eternel. Et il monta sur le lit et se coucha sur l'enfant; et il mit sa bouche sur sa bouche, ses yeux sur ses yeux, ses mains sur ses mains; et il se coucha sur lui, et la chair de l'enfant fut échauffée. En descendant du lit il marcha dans la maison, une fois ici, une fois là, et il remonta sur le lit et se coucha sur l'enfant; et l'enfant éternua sept fois, et ouvrit les yeux. Elisée appela Giézi et lui dit : « Fais venir cette Sunamite.» Elle vint aussitôt et entra dans sa chambre. Il lui dit : « Emmenez votre fils. » Elle vint, se jeta à ses pieds et adora jusqu'à terre ; c'est-à-dire qu'elle se prosterna devant lui, le visage contre terre, suivant l'usage de l'Orient. Et elle prit son fils et s'en alla (2).

De là Elisée se rendit à Galgala où il y avait une grande famine et où les enfants des prophètes s'assemblèrent autour de lui. Il ordonna à son serviteur de leur apprêter un potage. L'un d'eux s'en alla aux champs, trouva, comme une vigne sauvage, des coloquintes, dont il ignorait la nature, et les coupa dans le vase par morceaux. Quand ils eurent goûté, ils s'écrièrent : « Homme de Dieu, la mort est dans le vase ! » et ils ne purent en manger. Elisée demanda quelque peu de farine, le mêla au potage, qui se trouva d'un bon goût (3).

Pendant cette famine, un homme apporta au prophète des pains de prémices, vingt pains d'orge avec des épis nouveaux. Elisee dit : « Donne-le au peuple, afin qu'il mange.» Son serviteur répondit : « Qu'est-ce que cela pour cent personnes? » Il dit : « Donne au peuple afin qu'il mange ; car ainsi parle Jéhovah : On mangera, et il y en aura de reste. » Il le leur servit donc, ils mangèrent, et il en resta, selon la parole de Jéhovah (4).

(1) IV Reg., IV, 1-7. — (2) *Ibid.*, 8-37. — (3) *Ibid.*, 38-41. — (4) *Ibid.*, 42-44.

Naaman, général de l'armée syrienne, était en grande considération auprès de son roi, car c'était par lui que Jéhovah avait sauvé la Syrie ; mais il était affligé de la lèpre. Dans sa maison était une petite fille israëlite, que des partis syriens avaient emmenée captive. Elle dit à sa maîtresse : « Plût à Dieu que mon seigneur fût allé vers le prophète qui est à Samarie ! il l'aurait sans doute guéri de la lèpre. » La femme raconta à son mari ce que lui avait dit la jeune Israëlite, celui-ci au roi, qui tout de suite lui accorda la permission de partir avec une lettre pour le roi d'Israël. Naaman se mit donc en route avec la lettre et prit avec lui des présents : dix talents d'argent, six mille pièces d'or, dix paires d'habits. La lettre portait : « Lorsque vous aurez reçu cette lettre, vous saurez que je vous ai envoyé Naaman, mon serviteur, afin que vous le guérissiez de la lèpre. » Le roi d'Israël ayant lu cette épître, déchira ses vêtements et dit : « Suis-je donc un dieu à ôter et à rendre la vie, pour qu'il m'envoie ainsi un homme afin que je le guérisse de la lèpre ? Remarquez et voyez qu'il cherche une occasion contre moi. » Elisée, l'ayant appris, envoya dire au roi : « Pourquoi avez-vous déchiré vos vêtements? Qu'il vienne à moi et qu'il sache qu'il est un prophète dans Israël. » Naaman vint avec ses chevaux et ses chars, et se tint à la porte de la maison d'Elisée. Et Elisée lui fit dire par un messager : « Va et lave toi sept fois dans le Jourdain, et ta chair sera guérie et purifiée. » Naaman se mit en colère et s'éloignait, en disant : « Je m'attendais qu'il sortirait vers moi et que, se tenant debout, il invoquerait le nom de Jéhovah, son Dieu : qu'il passerait sa main sur l'endroit et enlèverait ainsi la lèpre. Les fleuves d'Abana et de Parphar, à Damas, ne sont-ils pas meilleurs que toutes les eaux d'Israël, pour m'y laver et me purifier ? » Il se retourna donc et s'en allait indigné. Mais ses serviteurs s'approchèrent de lui et lui dirent : « Père, si le prophète vous avait ordonné quelque chose de difficile, ne devriez-vous pas le faire? combien plus maintenant qu'il vous dit : Lavez-vous et vous serez purifié ! » Il descendit alors et se plongea sept fois dans le Jourdain, selon la parole de l'homme de Dieu, et sa chair devint comme celle d'un petit enfant, et il fut guéri. Et il retourna vers l'homme de Dieu, lui et tout son camp, et, se tenant debout devant lui, il dit : « Voilà, je sais maintenant qu'il n'est de Dieu dans toute la terre, si ce n'est en Israël ; veuillez donc, je vous prie, accepter une bénédiction, une reconnaissance de votre serviteur. » Mais Elisée répondit : « Vive Jéhovah, en la présence duquel je suis ! je ne recevrai rien de vous. » L'autre insista, mais il ne consentit jamais. Alors Naaman le pria de lui permettre d'emporter la charge de deux mulets de la terre du pays ; « car, dit-il, votre serviteur n'offrira plus d'holocaustes ni de victimes aux dieux postérieurs, mais à Jéhovah seul. » On voit qu'il destinait cette terre à bâtir un autel au vrai Dieu. Il ajouta : « Il y a une chose où Jéhovah veuille pardonner à votre serviteur : lorsque mon maître entrera dans la maison de Remmon pour s'y prosterner, en s'appuyant sur ma main, si je me prosterne dans la maison de Remmon lorsqu'il s'y prosterne lui-même, que Jéhovah le pardonne à votre serviteur, je vous prie. » Elisée lui répondit : « Allez en paix (1). »

Les meilleurs interprètes (2) entendent par cette réponse, que Naaman, faisant profession publique de n'adorer que le Dieu vivant, pouvait, sans péché, n'y ayant plus lieu à mauvaise interprétation, rendre à son maître, dans le temple de Remmon, le même service qu'il lui rendait ailleurs : lui prêter son bras lorsqu'il s'y prosternait, et se courber ainsi physiquement avec lui.

Remmon veut dire, en syriaque aussi bien qu'en hébreu et en arabe, pomme de grenade. La pomme est regardée, chez les Orientaux, comme le symbole du soleil. C'est pour cela que certains officiers de la cour des rois de Perse portaient, comme insignes, une canne surmontée d'une pomme d'or, ce qui leur fit donner par les Grecs le nom de *mélophores* ou porte-pomme. Il y a beaucoup d'apparence que ce Remmon des Syriens n'était autre que le soleil, qu'ils nommaient encore Adad ou l'unique, et qui vraisemblablement était honoré d'un culte particulier dans la ville d'Adad-Remmon dont parle le prophète Zacharie (3). Plusieurs rois de Syrie s'appelaient Adad, le soleil, ou bien Benadad, fils du soleil. Le nom persan de Cyrus, Kor, dans l'Ecriture sainte, Korès, veut dire soleil. Aujourd'hui encore, les rois de Perse s'intitulent, fils du soleil. En France, Louis XIV joignait à son image, dans les médailles, un soleil. Il y en a qui appellent Frédéric II, de Prusse, l'unique. Adad a la même signification. Ainsi, observe Stolberg, l'idée la plus moderne n'est point unique. « Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, » dit l'Ecclésiaste (4).

A peine Naaman avait-il fait quelque chemin que la convoitise s'éveilla dans le cœur de Giézi, qui courut après lui en toute hâte. Naaman l'aperçut, descendit de son char, alla à sa rencontre et le salua en lui demandant : « Tout va-t-il bien ? » — « Oui, » dit l'autre, ajoutant que le prophète l'avait envoyé. Deux enfants de prophètes venaient de lui arriver ; il le priait en conséquence de lui donner pour eux un talent d'argent avec deux habits. Naaman lui donna deux talents et les habits, et les fit porter devant lui par deux de ses serviteurs. Giézi se hâta de mettre les présents de côté, renvoya les Syriens, et alla se présenter devant son maître. Celui-ci demanda : « D'où viens-tu, Giézi ? » Giézi prétendait n'a-

(1) IV Reg., v, 1-19. — (2) Lyranus, Estius, Tirinus, Menochius. — (3) Zach., xii, 11. — (4) Nihil sub sole novum, Eccl., i, 10.

voir été nulle part. Le prophète lui dit alors : Mon cœur n'allait-il pas avec toi, lorsque cet homme est descendu de son char pour venir à ta rencontre? Etait-ce le temps de recevoir de l'argent et des vêtements, des plants d'oliviers, des vignes, des brebis, des bœufs, des serviteurs et des servantes ? La lèpre de Naaman s'attachera à toi et à ta race pour jamais. » Et Giézi s'en alla d'auprès de son maître, couvert d'une lèpre blanche comme la neige (1).

Il s'était rassemblé autour d'Elisée un si grand nombre de disciples des prophètes que le lieu où ils habitaient était devenu trop étroit. Ils le prièrent donc de leur permettre de bâtir des cabanes sur le bord du Jourdain. Pendant qu'ils abattaient pour cela des arbres, le fer de la cognée échappa à l'un d'eux et tomba dans le fleuve. Habitué à communiquer tout à l'homme de Dieu, parce que c'était un homme de Dieu, le disciple se lamenta devant lui sur la perte qu'il venait de faire, d'autant plus que la cognée était d'emprunt. Elisée demanda où le fer lui avait échappé. L'autre lui montra l'endroit. Le prophète coupa un morceau de bois et le jeta dans l'eau. Aussitôt le fer vint à surnager. « Prends-le, » dit-il ; et le disciple le prit. Ceci arriva du temps que Joram, fils d'Achab, régnait en Israël, et Joram, fils de Josaphat, en Juda (2).

Benadad, roi de Syrie, était en guerre avec Israël du temps du roi Joram. Plus d'une fois il détermina, dans son conseil secret, où il voulait dresser aux Israélites une embuscade ; mais le prophète Elisée rendait vaines toutes ses ruses en ce qu'il en avertissait Joram, qui, là-dessus, prévenant les Syriens, occupait avec des troupes les endroits désignés. Benadad demanda, plein de dépit, qui des siens le trahissait auprès du roi. Un de ses serviteurs lui dit alors que c'était Elisée, le prophète en Israël, qui découvrait à Joram ce qu'il disait dans le secret de son conseil. Benadad souhaita de s'emparer d'Elisée, apprit qu'il était à Dothan ou Dothaïn, aux environs de Samarie, envoya des chevaux, des chariots avec un grand corps d'armée. A l'aube du jour, le serviteur d'Elisée aperçut la ville environnée de troupes et courut tout effrayé auprès de l'homme de Dieu. « Ne crains pas, dit celui-ci, car il y en a plus avec nous qu'il n'y en a avec eux. » Et Elisée pria et dit : « Jéhovah, ouvrez-lui les yeux, afin qu'il voie. » Et Jéhovah ouvrit les yeux du jeune homme et il vit ; et voilà que la montagne était pleine de chevaux et de chars de feu autour d'Elisée (3).

On pourrait demander : Pourquoi ces chars? pourquoi ces chevaux ? « Avec tant de milliers de chevaux et de chars, dit saint Jérôme, il n'apparaît personne qui les monte. Celui-là même les conduisait, duquel chante le Psalmiste, qu'il plane sur les chérubins. C'est par des chevaux et un char de la sorte qu'Elie fut enlevé au ciel (4). »

Ni Dieu n'avait nul besoin de ces chars et de ces chevaux pour protéger son serviteur, ni son serviteur n'en avait besoin pour être tranquille ; mais comme à ce même Elisée il fut montré des chevaux et un char de feu, lorsque Dieu lui enleva son maître ; comme à Jacob, lorsqu'il avait peur de son frère, s'apparut le camp de Dieu pour fortifier son courage et sa confiance ; ainsi fut-il fait maintenant au serviteur d'Elisée.

Les Syriens étant venus vers lui, Elisée pria l'Eternel et dit : « Frappez, je vous prie, tous ces hommes d'aveuglement. » Et il les frappa d'aveuglement, selon la parole d'Elisée. Et Elisée leur dit : « Ce n'est pas ici le chemin ni la ville ; suivez-moi et je vous conduirai à l'homme que vous cherchez. » Et il les mena dans Samarie. Et lorsqu'ils furent entrés à Samarie, Elisée dit : « O Jéhovah ! ouvrez-leur les yeux afin qu'ils voient. » Et Jéhovah leur ouvrit les yeux et ils virent ; et voilà qu'ils étaient au milieu de Samarie. Le roi d'Israël les ayant vus, dit à Elysée : « Les frapperai-je, mon pere ? » Il répondit : « Tu ne les frapperas point. Frapperais-tu qui tu aurais fait captif avec ton épée et avec ton arc ? Mets devant eux du pain et de l'eau, afin qu'ils mangent et qu'ils boivent, et qu'ils aillent vers leur maître. » Et le roi leur fit servir un grand festin ; et après qu'ils eurent mangé et bu, il les renvoya, et ils retournèrent vers leur maître ; et les bandes de Syriens ne vinrent plus sur les terres d'Israël (5).

Après cela, Benadad assembla toute son armée et vint assiéger Samarie, où, à la longue, la famine devint si grande, que la tête d'un âne fut vendue quatre-vingts pièces d'argent, et la quatrième partie d'un boisseau de fiente de pigeon cinq pièces. Un jour que le roi d'Israël passait sur les murailles, une femme s'écria et lui dit : « Sauvez-moi, ô mon roi, seigneur ! » Il dit : « Jéhovah ne te sauve pas ; où prendrais-tu de quoi te sauver ? serait-ce dans l'aire ou le pressoir : Que me veux tu ? » Elle répondit : « Voilà une femme qui m'a dit : Donne ton fils, afin que nous le mangions aujourd'hui, et demain nous mangerons le mien. Nous avons donc fait cuire mon fils et nous l'avons mangé... Et maintenant elle a caché le sien. » Le roi, l'ayant entendu parler de la sorte, déchira ses vêtements, et tout le peuple vit le sac dont il était couvert sur sa chair. Et il dit : « Que Dieu me fasse ceci, et qu'il y ajoute cela, si la tete d'Elisée, fils de Saphat, demeure sur ses épaules aujourd'hui (6). »

Quel mélange d'impiété et de superstition ! de dehors d'une humble pénitence, et de cruelle injustice ! Il ne paraît pas que Joram voulût, avec ce sac, faire allusion au peuple, puisqu'il le portait sous ses vêtements ; mais il

(1) IV Reg., v, 20-27. — (2) *Ibid.*, vi, 1-7. — (3) *Ibid.*, 7-17. — (4) Hieron., *in Habacuc.* — (5) IV Reg., vi, 17-23. — (6) *Ibid.*, 24-31.

se faisait allusion à lui-même, en s'imaginant, par la plus dangereuse des superstitions, que Dieu prenait plaisir à un cilice, quand il y a dessous un cœur impénitent. Au lieu de s'humilier sous la main vengeresse de Dieu, il le prend à témoin d'un crime. Au lieu de reconnaître que l'impiété de son père et de sa mère, la sienne propre, celle de tout son peuple, était la cause véritable de tous ses maux, il y ajoute une impiété nouvelle. Avec le cilice sur la chair, il jure la mort de l'homme de Dieu, qui, sans doute alors, était alors assis dans le sac et la cendre, et levait au ciel des mains suppliantes pour le roi et pour le peuple! Combien fut différente la pénitence de David dans une calamité semblable! « La faim de mon peuple est ma faim; les péchés de mon peuple sont mes péchés, » a dit un des premiers empereurs de la Chine, Yao. Où pareil sentiment sert de base, il convient au roi, plus qu'à nul autre, de faire même extérieurement pénitence, lorsque Dieu visite, par des calamités générales, un peuple qui a péché. Et quel peuple, quel homme ne pèche point?

Or, Elisée était assis dans sa maison, et les anciens étaient assis avec lui. Et le roi envoya un homme d'auprès de lui. Mais avant que l'homme fût arrivé, Elisée dit aux anciens: « Avez-vous vu comme ce fils de meurtrier envoie ici pour me couper la tête? Prenez donc garde que l'envoyé n'entre; fermez la porte, afin qu'il reste devant; car voici, déjà le bruit des pieds de son maître vient après lui. » Il parlait encore, et voilà que l'envoyé descendit vers lui, et le roi qui le suivait de près, lui dit : « Voyez quel mal Jéhovah nous envoie! Que puis-je attendre encore de Jéhovah (1)? »

Il paraît que Joram s'était repenti de l'ordre qu'il avait donné, et qu'il venait lui-même pour en empêcher l'exécution; ou bien que l'aspect vénérable de l'homme de Dieu lui ôta le courage et peut-être l'envie de tremper ses mains dans son sang.

Mais Elisée dit : « Ecoutez la parole de Jéhovah; ainsi parle Jéhovah : Demain, à cette même heure, la mesure de pure farine se donnera pour un sicle à la porte de Samarie, et on y aura pour un sicle deux mesures d'orge (2). » Un des chefs de l'armée, sur la main duquel s'appuyait le roi, répondit à l'homme de Dieu : « Quand Jéhovah ouvrirait les cataractes du ciel, ce que vous dites pourrait-il être? » — « Vous le verrez de vos yeux, dit Elisée, mais vous n'en mangerez point. »

Or, il y avait devant la porte de la ville quatre lépreux, qui, comme tels, en étaient exclus. Dans leur extrémité, ils résolurent de se rendre aux Syriens, le pis qu'ils y pouvaient attendre, une prompte mort, leur valant mieux que de mourir de faim. Ils entrèrent dans le camp et ne trouvèrent personne, parce que Jéhovah avait fait entendre dans le camp des Syriens un bruit de chars, de chevaux, et d'une armée innombrable; et ils se disaient l'un à l'autre : « Voilà, le roi d'Israël a fait venir à son secours contre nous les rois des Héthéens, et les rois des Egyptiens, et ils vont fondre sur nous. »

Frappée de la terreur de Dieu, l'armée avait pris la fuite et laissé dans le camp tout ce qu'elle avait amené. Les lépreux entrèrent dans une des tentes, mangèrent, burent, prirent de l'or et de l'argent, le cachèrent, et se mirent à butiner d'une tente à l'autre, lorsqu'il s'éleva dans leur âme une pensée meilleure : « Nous ne faisons pas bien, car ce jour est un jour de bonne nouvelle. » Ils allèrent à la ville, crièrent près de la porte, et racontèrent ce qu'ils avaient vu. La nouvelle en fut portée de suite au roi Joram.

Le roi se leva dans la nuit, mais il ne se fiait point à ces belles apparences; il pensait que les Syriens avaient abandonné leur camp par stratagème, et qu'ils épiaient dans une embuscade, dans l'attente que les Samaritains affamés se répandraient sans ordre hors de la ville et leur tomberaient ainsi entre les mains. Alors un de ses serviteurs lui conseilla de prendre les cinq chevaux qui restaient encore dans la ville, et d'envoyer deux chars à la découverte. Les éclaireurs trouvèrent partout des vêtements et des armes; ils revinrent avec d'heureuses nouvelles. Le peuple se jeta dans le camp délaissé des Syriens, et fit un grand butin. Une mesure de pure farine se vendit pour un sicle, et on avait pour un sicle deux mesures d'orge. Le roi plaça le courtisan qui s'était moqué de la prédiction d'Elisée, sous la porte de la ville, où il fut écrasé par le peuple et, par là, selon la parole du prophète, vit de ses yeux l'abondance des vivres et n'en mangea point (3).

Or, Elisée dit à la femme dont il avait ressuscité le fils : « Lève-toi, toi et ta famille, et voyage partout où tu pourras; car l'Eternel a appelé la famine, et elle viendra sur la terre pendant sept ans. » La femme obéit, et voyagea, elle et sa maison, dans la terre des Philistins. Après que les sept années de famine furent passées, elle retourna de la terre des Philistins, et vint vers le roi pour lui redemander sa maison et ses champs. Le roi parlait alors à Giézi, serviteur de l'homme de Dieu, disant : « Raconte-moi toutes les merveilles qu'a faites Elisée. » Et comme Giézi rapportait au roi de quelle manière Elisée avait ressuscité un mort, cette femme dont il avait ressuscité le fils vint devant le roi, le conjurant de lui rendre sa maison et ses champs. Alors Giézi dit au roi : « O roi, mon seigneur! voilà cette femme, et c'est là son fils qu'Elisée a ressuscité. » Le roi ayant interrogé la femme même, elle lui raconta tout; et il renvoya avec elle un eunuque pour lui faire rendre tout ce qui était à elle (4).

Elisée vint aussi à Damas pendant que Be-

(1) IV Reg., v, 32, 33. — (2) Le sicle vaut un peu moins de deux francs. — (3) IV Reg., vii, 1-20. — (4) *Ibid.*, viii, 1-6.

nadad, roi de Syrie, y était malade. On apprit à ce dernier que l'homme de Dieu était dans son pays. Le roi donna aussitôt cet ordre à Hazaël : « Prends des présents et va au-devant de l'homme de Dieu, et consulte par lui Jéhovah pour savoir si je pourrai échapper de cette maladie. » Hazaël s'en alla donc, ayant avec lui quarante chameaux chargés de présents de toutes richesses de Damas, et dit au prophète : « Votre fils Benadad, le roi de Syrie, m'envoie vers vous, et vous fait demander : Puis-je guérir de cette maladie ? » Elisée lui dit : « Va, et dis-lui : Vous pouvez certainement en guérir. Mais Jéhovah m'a fait voir qu'il mourrait de mort (1). »

On peut croire que le roi guérit promptement, peut-être par un miracle ; mais une mort violente l'attendait.

Le prophète regarda fixement Hazaël, au point qu'il en fut troublé ; et l'homme de Dieu se mit à verser des larmes. Hazaël demanda : « Pourquoi mon seigneur pleure-t-il ? » Parce que je sais, dit Elisée, combien de maux tu dois faire aux enfants d'Israël : tu brûleras leurs villes fortes, tu frapperas du glaive leurs jeunes hommes, tu écraseras leurs enfants, et tu ouvriras le sein des femmes grosses. » — « Mais, répondit Hazaël, qu'est donc votre serviteur, ce chien, pour faire de si grandes choses ? » Elisée dit : « Jéhovah m'a fait voir que tu régneras en Syrie. »

Hazaël revint et annonça au roi qu'Elisée avait dit qu'il guérirait. Mais, le lendemain, il prit une couverture de lit, la trempa dans l'eau, étouffa là-dessous le roi et régna à sa place (2).

Ce fut probablement la mort du roi Benadad qui porta Joram, roi d'Israël, à entreprendre une nouvelle expédition pour reconquérir Ramoth, en Galaad. Il y fut accompagné par le roi de Juda, Ochozias, qui s'appelait aussi Joachas et Azarias, avait vingt-deux ans, et venait de monter sur le trône de Juda, après la mort de Joram, son père.

Mais cette expédition devint funeste au roi Joram d'Israël, qui, ayant été blessé, s'en revint à Jezrahel, laissant son armée devant Ramoth, apparemment sous le commandement de Jéhu, fils de Namsi. Ochozias suivit Joram pour le visiter à Jezrahel. Cet Ochozias se laissait gouverner par sa méchante mère, Athalie, sœur du roi d'Israël, et marchait dans les voies d'Achab, son aïeul maternel (3).

Dans ce temps, Elisée appela un disciple des prophètes : « Ceins-toi les reins, prends en ta main ce vase rempli d'huile, et va à Ramoth de Galaad. « Le disciple s'y rendit avec les instructions de son maître. Il entra au lieu où étaient assis les principaux officiers de l'armée, et dit : « J'ai à te parler, ô prince ! » — « A qui d'entre nous tous ? » demanda Jéhu. « A toi, prince, » répondit l'autre. Jéhu se leva donc, entra dans une chambre secrète, et le jeune homme répandit l'huile sur sa tête, et lui dit : « Ainsi parle Jéhovah, le Dieu d'Israël : Je t'ai sacré roi sur le peuple de Jéhovah, sur Israël ; tu frapperas la maison d'Achab, ton maître, et je vengerai de la main de Jézabel le sang des prophètes, mes serviteurs, et le sang de tous les serviteurs de Jéhovah. Et je perdrai toute la maison d'Achab, et j'exterminerai de la maison d'Achab tous les mâles, depuis le premier jusqu'au dernier, dans Israël. Et je ferai contre la maison d'Achab comme j'ai fait contre la maison de Jéroboam, fils de Nabat, et la maison de Baasa, fils d'Ahia. Et les chiens dévoreront Jézabel dans les champs de Jézrahel, et il ne se trouvera personne pour l'ensevelir. » Ayant ainsi parlé, il ouvrit la porte et s'enfuit.

Jéhu rentra aussitôt dans le lieu où étaient les serviteurs de son maître, qui lui dirent : « Tout va-t-il bien ? qu'est venu vous dire ce fou-là ? » Jéhu leur dit : « Vous connaissez cet homme et ce qu'il a pu me dire. » — « Cela n'est pas, répliquèrent-ils ; mais contez-le-nous vous-même. » — « Il m'a dit telle et telle chose, répondit Jéhu, et il a ajouté : Ainsi parle Jéhovah : Je t'ai sacré roi sur Israël. » Aussitôt ils se levèrent et chacun d'eux, prenant son manteau, le mit sous les pieds de Jéhu, et ils en firent comme un trône, et, sonnant de la trompette, ils crièrent : « Jéhu est notre roi (4) ! »

Jéhu, aussi prompt à exécuter une résolution qu'à la prendre, profita de cette disposition des capitaines, et aussitôt se mit en route avec son armée pour Jezrahel où étaient les deux rois. La sentinelle qui était sur la tour de la ville découvrit l'armée qui s'avançait, et en avertit le roi. Joram envoya un cavalier au-devant, qui dit à Jéhu : « Ainsi parle le roi : Apportez-vous la paix ? » — « Qu'y a-t-il de commun entre toi et la paix ? répondit Jéhu. Passe, et suis-moi. » Bientôt la sentinelle annonça que l'envoyé ne revenait point. Un second fut expédié ; et, comme il arriva à celui-ci tel qu'au précédent, la sentinelle avertit le roi qu'il ne revenait pas non plus. « Et celui qui s'avance, dit-elle, paraît à sa démarche être Jéhu, fils de Namsi ; car il vient en toute hâte. »

Joram ordonna d'atteler les chevaux. Les deux rois sortirent, chacun dans son char, au-devant de Jéhu, et ils le rencontrèrent dans la vigne de Naboth de Jezrahel. Et lorsque Joram vit Jéhu, il dit : « Apportez-vous la paix ? » — « Quelle paix ? répliqua Jéhu. Les fornications de ta mère Jézabel et ses empoisonnements augmentent sans cesse. » Aussitôt Joram fit retourner son char et, fuyant, dit à Ochozias : « Nous sommes trahis, Ochozias ! » Mais Jéhu tendit son arc et frappa Joram entre les épaules, en sorte que la flèche lui perça le cœur et qu'il tomba aussitôt sur son char. Jéhu commanda au capitaine de ses

(1) IV Reg., 7-10. — (2) *Ibid.*, 11-15. — (3) *Ibid.*, 16-29. — (4) *Ibid.*, IX, 1-13.

gardes de le jeter dans la vigne de Naboth; « Car je me souviens, dit-il, lorsque nous suivions Achab, son père, et que nous étions toi et moi sur le même char, Jéhovah prononça contre lui cette prophétie: Je jure par moi-même, dit Jéhovah, si je ne répands ton sang dans ce même champ, pour venger le sang de Naboth et de ses enfants que je t'ai vu répandre hier!... Prends-le donc maintenant, et jette-le dans le champ, selon la parole de Jéhovah. »

Quand Jézabel apprit que Jéhu approchait de Jezrahel, elle para ses yeux avec du fard et mit ses ornements sur sa tête. Ensuite elle monta au-dessus de la porte de la ville, où, d'après l'usage des anciens, il y avait un appartement spacieux. Elle regardait par la fenêtre. Et lorsque Jéhu entrait dans la porte de la ville, elle lui cria: « Y a-t-il eu de la paix pour Zambri, le meurtrier de son maître? » Jéhu leva les yeux vers la fenêtre, et dit: « Qui est là pour moi? » Et deux ou trois eunuques s'inclinèrent vers lui. Il dit: « Précipitez-la. » Et ils la précipitèrent, et la muraille fut teinte de son sang, et elle fut foulée aux pieds des chevaux. Et après qu'il fut entré pour boire et pour manger, il dit: « Allez, et voyez cette maudite, et ensevelissez-la, parce qu'elle est fille de roi » Et quand ils furent venus pour l'ensevelir, ils ne trouvèrent que le crâne, les pieds et l'extrémité des mains. Et ils revinrent l'annoncer à Jéhu, qui dit: « C'est la parole de Jéhovah, publiée par son serviteur Élie de Thesbé, disant: Les chiens mangeront la chair de Jézabel dans la campagne de Jezrahel, et la chair de Jézabel sera, dans la campagne de Jezrahel, comme le fumier sur la face de la terre, et tous ceux qui passeront diront: Est-ce là cette Jézabel (1). »

Il y avait à Samarie soixante-dix fils d'Achab, qui étaient chez les principaux de la ville. Jéhu écrivit à ces derniers qu'ils eussent à établir sur le trône le meilleur d'entre les fils de leur maître, et à combattre pour lui. Effrayés du rapide succès de ce vaillant guerrier, ils se dirent entre eux: « Voilà que deux rois n'ont pu se soutenir contre lui; et comment pourrions-nous donc lui résister? » Ils lui firent une réponse de soumission. Il leur écrivit alors une seconde lettre, et leur ordonna d'envoyer le lendemain les têtes des fils d'Achab à Jezrahel. Cela s'exécuta, et les têtes lui furent apportées dans des corbeilles. Il les fit mettre en deux monceaux à la porte de la ville, où se traitaient toutes les affaires publiques. Le matin il y alla, et dit au peuple: « Vous êtes justes: si j'ai conjuré contre mon maître et si je l'ai tué, qui donc a frappé tous ceux-ci? Considérez bien qu'aucune des paroles qu'avait prononcées Jéhovah contre la maison d'Achab n'est tombée à terre: Jéhovah a fait tout ce qu'il avait annoncé par son serviteur Élie. » Ensuite le nouveau roi fit mourir, à Jezrahel, tout ce qui restait encore de la maison d'Achab et de ses partisans(2).

De là il se rendit à Samarie. En chemin, il rencontra des hommes près d'une cabane de pasteurs, et il leur demanda qui ils étaient. « Nous sommes, dirent-ils, les frères du roi Ochozias, et nous allons pour saluer les enfants du roi et de la reine. Ils étaient proches parents d'Ochozias, dont les frères avaient été tués par les Arabes. On sait que neveux, nièces et cousins sont souvent appelés frères, même chez les Grecs. Ceux-ci venaient rendre visite à Joram et à Jézabel. Le mariage de Joram, roi de Juda, avec Athalie, fille du roi d'Israël, occasionna entre les deux cours une liaison qui eut des suites funestes pour Juda. Jéhu les fit prendre et mettre à mort. Ils étaient au nombre de quarante-deux(3).

Il rencontra ensuite Jonadab, fils de Rechab, homme de mœurs sévères, qui avait imposé à ses descendants l'obligation rigoureuse de s'abstenir de vin, de ne bâtir point de maison, de ne cultiver ni champs ni vignes, et d'habiter sous des tentes. Jéhu lui adressa la parole: « Ton cœur est-il droit comme mon cœur l'est pour le tien? » — « Oui, » répondit Jonadab. Et Jéhu lui tendit la main, et le fit monter dans son char à côté de lui.

A Samarie, Ochozias, roi de Juda, tombé en son pouvoir, fut, d'après ses ordres, blessé à mort dans son char, et mourut à Mageddo, d'où les siens, avec la permission de Jéhu, parce qu'il était fils de Josaphat, le transportèrent à Jérusalem, où il fut enseveli avec ses pères dans la cité de David (4).

Jéhu assembla le peuple à Samarie, et déclara que si Achab avait rendu à Baal quelque honneur, pour lui, il voulait lui en rendre bien davantage. Il publia donc en l'honneur de Baal, une fête solennelle, y invita tous les prophètes, les prêtres et les ministres de cette idole, sous peine de mort pour qui n'y paraîtrait point. Quand ils furent assemblés dans le temple de Baal, il y entra avec Jonadab, et recommanda aux serviteurs de Baal de bien prendre garde qu'il n'y eût parmi eux quelque serviteur de Jéhovah. Aussitôt qu'il s'en fut assuré, il fit occuper les portes du temple par quatre-vingts hommes envoya dans l'intérieur des soldats et des officiers, fit mettre à mort tous les prêtres et les serviteurs de Baal, en renversa l'idole, la réduisit en cendres, et changea le temple en lieux publics.

Ainsi Jéhu extermina Baal du milieu d'Israël; mais il ne se retira point des péchés de Jéroboam, fils de Nabat, qui avait fait pécher Israël, et il n'abandonna pas les veaux d'or qui étaient à Béthel et à Dan. Et l'Eternel dit à Jéhu, probablement par un prophète: « Que parce qu'il avait exécuté fidèlement ses ordres contre la maison d'Achab, ses enfants seraient assis sur le trône d'Israël jusqu'à la quatrième génération. »

(1) IV, Reg., IX, 14-37. — (2) *Ibid.*, X, 1-11. — (3) *Ibid.*, 12-14. — (4) *Ibid.*, IX, 27 et 28.

Cependant, à cause des péchés de Jéhu et de son peuple, Dieu visita son pays par Hazaël, roi de Syrie, qui ravagea toutes les provinces au delà du Jourdain, comme l'avait prédit Élisée.

Jéhu régna vingt-huit ans et fut enseveli dans Samarie. Il eut pour successeur sur le trône son fils Joachaz (1).

Lorsque Athalie, fille d'Achab et de Jézabel, sœur des deux derniers rois d'Israël, veuve de Joram, fils de Josaphat, mère du roi Ochozias de Juda, apprit que ce fils était mort, elle fit égorger toute la maison de son époux et de son fils, hormis un enfant à la mamelle, son petit-fils d'une année, Joas, fils d'Ochozias, que sa tante paternelle Josabeth, épouse du grand-prêtre Joïada, déroba secrètement à sa fureur et cacha dans le temple avec sa nourrice. La fille de Jézabel régna six ans à Jérusalem et avec elle l'idolâtrie de Baal. La septième année, Joïada découvrit ce secret à quelques chefs, qui aussitôt parcoururent Juda; et, avec les lévites dispersés, amenèrent à Jérusalem les anciens du peuple. Le grand-prêtre leur montra le jeune rejeton de la maison de David, les lia par un serment, leur rappela les divines promesses faites à cette maison, et fixa pour l'exécution de son plan un jour de sabbat; tant parce que les prêtres et les lévites qui sortaient de semaine et ceux qui y entraient doublaient le nombre; tant parce que le peuple qui s'assemblait devant le temple, le jour du sabbat, devait favoriser son dessein.

Quand le jour fut arrivé, il distribua dans un ordre très-sage les troupes consacrées au service du temple, ainsi que les centeniers et les coureurs, qu'il arma des lances et des boucliers qui avaient appartenu à David, et qui étaient conservés dans la maison de Dieu. Puis il fit avancer l'enfant royal à la place du temple où les rois avaient coutume de se tenir, lui mit sur la tête le diadème avec le livre de la Loi, le sacra avec le secours de ses fils; ensuite, frappant des mains, ils s'écrièrent: « Vive le roi! »

Le peuple salua de ses acclamations le jeune monarque; la foule qui affluait devenait de moment en moment plus bruyante.

Athalie entendit le tumulte; ce fut pour elle un coup de foudre. Les tyrans ont toujours à craindre l'explosion du sentiment public, à moins que ce ne soient eux qui l'excitent et la payent. Elle accourut et pénétra avec le peuple dans la maison de l'Éternel. Quand elle aperçut le roi sur une estrade élevée, les chefs de l'armée debout à côté de lui, les trompettes, les hautbois, les chants de triomphe, la joie du peuple qui éclatait dans tous ses traits et ses gestes, elle déchira ses vêtements et cria: « Trahison! trahison! » Le pontife ordonna aux centeniers de l'emmener hors de l'enceinte sacrée, car il ne voulait pas qu'elle souillât de son sang la maison de Jéhovah. Ils mirent donc la main sur elle, l'entraînèrent dans la rue par où l'on conduisait au palais les chevaux du roi, et elle fut tuée là. Le sage pontife profita du moment où le jeune prince apparut sur le trône de David au peuple ravi, qui croyait cette race déjà éteinte, et fit une alliance entre Jéhovah d'une part, le roi et le peuple de l'autre, qui promirent d'être désormais le peuple de Jéhovah. Il fit aussi une alliance entre le peuple et le roi, sans doute d'après la loi du royaume que Samuël avait écrite et déposée devant Jéhovah, lorsqu'il proclama le premier, roi d'Israël. Le peuple se rendit ensuite au temple de Baal, dont les autels furent renversés les images brisées, et ils égorgèrent Mathan, prêtre de l'idole, devant ses autels. Le grand-prêtre, avec les centeniers et les gardes du corps, conduisit le roi de la maison de l'Éternel à la maison royale, aux acclamations du peuple, et Joas s'assit sur le trône. Tout le peuple du pays était dans la joie, et la ville fut en paix (2).

Tant que vécut le grand-prêtre Joïada, le jeune monarque fit ce qui était agréable à l'Éternel. Il témoigna surtout un grand zèle pour l'ordre du culte divin et la réparation du temple, où l'impie Athalie avait fait bien des dégâts; car c'était avec les dépouilles du temple saint qu'elle avait orné le temple de Baal. Toutefois, de son temps, le peuple offrait encore des sacrifices et de l'encens sur les hauts-lieux. Mais, à la mort du grand-prêtre, qui vécut jusqu'à l'âge de cent trente ans, et fut, à cause de ses éminents services, enseveli dans le sépulcre des rois, Joas se laissa corrompre par les adulations des princes de Juda, qui allèrent jusqu'à l'adorer. La maison de l'Éternel fut alors abandonnée; on servit les idoles dans des bocages. L'Éternel leur envoya des prophètes pour les ramener à lui, ils ne voulurent pas les écouter. Alors l'esprit de Dieu remplit le grand-prêtre Zacharie, fils de Joïada, et montant sur un endroit élevé, il dit au peuple: « Ainsi parle Dieu: Pourquoi avez-vous adandonné les commandements de Jéhovah? vous n'en recevrez point de bonheur. Vous avez abandonné l'Éternel, l'Éternel vous abandonnera. » Mais ils s'attroupèrent contre lui, et, d'après l'ordre du roi, le lapidèrent dans le parvis du temple. Le roi Joas ne se souvint point de la miséricorde que son père, Joïada, avait exercée envers lui, et il égorgea son fils. Zacharie, au moment de mourir, dit: « L'Éternel verra et vengera. »

Un an après, Hazaël, roi de Syrie, s'avança contre Joas, s'empara de Geth, ville jadis aux Philistins, mais qui depuis les temps de David appartenait à Juda, et pénétra jusqu'à Jérusalem. Quoiqu'il vînt avec une troupe peu nombreuse, Dieu lui livra toutefois entre les mains une multitude infinie, parce qu'ils avaient abandonné Jéhovah, le Dieu de leurs pères. Les Syriens traitèrent Joas même avec la dernière ignominie. Après leur départ, il tomba

(1) IV Reg., x, 16-56. — (2) *Ibid.*, xi, 1-20; II Paralip., xxiii, 1-21.

dans une extrême langueur. Enfin ses serviteurs mêmes s'élevèrent contre lui pour venger le sang du fils de Joïada, souverain pontife, et ils le tuèrent dans son lit, après qu'il eut régné quarante ans. Il fut enseveli dans la cité de David, mais non dans le sépulcre des rois. Son fils Amasias régna en sa place (1).

Joachaz, fils de Jéhu, fit le mal aux yeux de l'Eternel, qui livra Israël entre les mains d'Hazaël et de son fils Benadad, roi de Syrie. Le royaume tomba en une telle impuissance, qu'il ne restait au roi pour toute armée que cinquante cavaliers, dix chars et dix mille hommes de pied. Tout le reste avait été exterminé par les Syriens. Elisée l'avait prédit. Alors Joachaz implora l'Eternel, qui l'écouta et eut pitié de la désolation d'Israël. Il leur envoya un sauveur qui les délivra de la main du roi de Syrie; et les enfants d'Israël demeurèrent en paix sous leurs tentes comme auparavant. Toutefois ils ne se retirèrent point du péché de la maison de Jéroboam; le bocage profane subsista même à Samarie.

Ce sauveur paraît avoir été Joas, fils de Joachaz, qui, pendant les deux dernières années de son père, avait été, comme l'on croit, associé par lui au gouvernement.

Au commencement du règne de ce Joas, Elisée était malade. Le roi alla visiter l'homme de Dieu, et il pleurait devant lui, disant: « Mon père! mon père! char d'Israël et son conducteur! » Elisée lui dit de prendre un arc et des flèches, et de tendre l'arc. Pendant que le roi le tendait, Elisée mit sa main sur la sienne, et lui dit d'ouvrir la fenêtre et de tirer. Au moment qu'il tirait, Elisée dit: « Une flèche de salut de la part de Jéhovah; une flèche de salut contre Aram. Vous frapperez Aram dans Aphec, jusqu'à ce que vous l'exterminiez. » Il dit encore: « Prenez des flèches. » L'autre en ayant pris, Elisée dit au roi. « Frappez-en la terre. » Et il la frappa trois fois, et s'arrêta. L'homme de Dieu s'irrita contre lui et lui dit: « Si vous eussiez frappé la terre cinq, ou six, ou sept fois, vous auriez frappé la Syrie jusqu'à l'exterminer entièrement; mais maintenant vous la frapperez par trois fois (2). »

Jéhovah faisait grâce à Israël, il avait pitié d'eux et se tourna vers eux, à cause de son alliance avec Abraham, Isaac et Jacob; il ne voulut pas les perdre ni les rejeter entièrement jusqu'à ce jour.

« Jusqu'à ce jour, » dit ici le texte sacré, qui nous apprend, quelques chapitres plus loin, que l'Eternel rejeta Israël de devant sa face et l'emmena captif en Assyrie, « comme il est encore aujourd'hui (3). » Ces locutions sont une preuve que les livres des Rois n'ont point été composés ni après coup, ni tout ensemble, ni par un seul, mais peu à peu, comme des annales, par des auteurs contemporains.

Hazaël, roi de Syrie, mourut, et Benadad, son fils, régna en sa place. Joas reprit d'entre les mains de Benadad les villes qu'Hazaël avait enlevées à son père. Joas le frappa par trois fois et reprit les villes d'Israël.

Elisée mourut peu après la visite du roi Joas, et, l'année de sa mort, des bandes de Moabites firent des incursions dans le pays. Il arriva un jour que les Israélites, qui voulaient enterrer un homme, effrayés tout d'un coup à la vue de ces bandits, jetèrent le corps dans le sépulcre d'Elisée. Aussitôt que le mort eut touché les os de l'homme de Dieu, il ressuscita et se leva sur ses pieds (4).

Le fils de Sirac, en peu de mots, a élevé au grand prophète un digne monument. « Elie ayant été enlevé dans un tourbillon, son esprit s'est reposé sur Elisée. Jamais il ne redouta les rois; nul ne l'emporta sur lui en puissance. Aucune parole ne pouvait rien contre lui. Jusque dans son sommeil, son cadavre a prophétisé. Il a fait des prodiges durant sa vie et des miracles après sa mort (5). »

Un des hommes les plus savants parmi nos frères séparés de l'Eglise, Grotius, fait sur cet événement la réflexion que voici: « Espérance toujours plus vive d'une autre vie. Dieu montrait combien lui sont précieux ses saints, même après leur mort. C'est pour cette raison que Dieu opéra tant de miracles aux tombeaux des martyrs, miracles que reconnaît Porphyre lui-même, comme je l'ai remarqué dans le troisième livre de l'ouvrage: *De la vérité de la religion chrétienne* (6). »

Amasias, fils et successeur de Joas, roi de Juda, était âgé de vingt-cinq ans lorsqu'il devint roi. Il fit ce qui était agréable à Jéhovah, mais non pas de tout son cœur. Aussi, comme nous le verrons, sa piété ne se soutint point.

Quand il se fut affermi sur le trône, il punit de mort les meurtriers de son père; mais il ne fit point mourir leurs enfants, comme ce n'était que trop l'usage en Orient; injustice que défendait la loi de Dieu, quand elle dit: « Les pères ne mourront point pour les enfants, ni les enfants pour les pères; mais chacun mourra pour son péché (7). »

Amasias fit le dénombrement des hommes dans ses tribus de Juda et de Benjamin, depuis vingt ans et au-dessus, et il en trouva trois cent mille capables de porter la lance et le bouclier. Il prit encore à sa solde cent mille hommes robustes du royaume d'Israël, pour cent talents d'argent. Mais un homme de Dieu l'avertit de ne pas mener avec lui ces derniers, parce que Jéhovah n'était point avec Israël ni avec les enfants d'Ephraïm; il fallait donc les renvoyer; « car, dit-il, c'est de Dieu que vient le secours, et c'est lui qui met en fuite. » Comme Amasias faisait difficulté de

(1) II Paral., XXIV, 1-25; IV Reg. XII, 1-21. — (2) IV Reg., XIII, 1-19. — (3) *Ibid.*, XVII, 18-23. — (4) *Ibid.* XIII, 20-25. — (5) Eccli., XLVIII, 13-15. — (6) Grotius. — (7) Deut., XXIV, 16.

suivre ce conseil, à cause des cent talents d'argent qu'il avait donnés à cette troupe, l'homme de Dieu lui dit : « Jéhovah est assez riche pour vous en rendre beaucoup davantage. » Il les renvoya ; mais ils s'en allèrent très-irrités. Il marcha ensuite contre les Iduméens, les vainquit; mais il rapporta aussi leurs idoles, les adora et leur offrit de l'encens. Un prophète lui reprocha cette prévarication. Mais Amasias répondit : « Vous a-t-on établi conseiller du roi ? Taisez-vous, de peur que je ne vous fasse mourir. » Le prophète se retira, disant: Je sais que Dieu a résolu de vous perdre, parce que vous avez commis ce crime et que vous n'avez pas voulu vous rendre à mes avis. »

Plus entreprenant que sage, Amasias provoqua au combat le roi d'Israël. Mais Joas lui fit dire: « Le chardon qui est sur le mont Liban envoya vers le cèdre du Liban et lui dit : Donnez votre fille en mariage à mon fils. Mais les bêtes de la forêt du Liban passèrent sur le chardon et le foulèrent aux pieds. Tu penses : Voilà, j'ai défait Edom; ton cœur s'est gonflé d'orgueil, tu ambitionnes de la gloire. De grâce, demeure chez toi. Pourquoi provoquer ton malheur pour périr, toi et Juda avec toi ? » Dieu permit qu'Amasias ne voulût rien écouter. On en vint à une bataille à Bethsamès en Juda, où l'armée d'Amasias fut battue et s'enfuit, chacun dans sa tente. Lui-même fut pris. A la vérité, Joas le ramena à Jérusalem ; mais il y fit abattre une partie des murailles, dépouilla le temple et le palais de leurs richesses en or et en argent, et emmena des otages à Samarie. Joas ne jouit pas plus d'un an de sa victoire. Il eut pour successeur sur le trône son fils Jéroboam, deuxième du nom.

Amasias survécut à Joas encore quinze ans desquels l'Ecriture ne nous rapporte que les circonstances de sa mort. Il éclata une conspiration qui se tramait depuis qu'il eut quitté l'Eternel. Pour échapper à ses ennemis, il s'enfuit à Lakis, ville méridionale de Juda. Mais les conjurés y envoyèrent, le firent assassiner et ramener son corps à Jérusalem, où il fut enseveli avec ses pères, dans la cité de David (1).

Jéroboam II, fils du roi Joas d'Israël, avait succédé à son père la quinzième année du règne d'Amasias, roi de Juda. Lui aussi fit ce qui était mal aux yeux de Jéhovah, et ne se retira point de tous les péchés de Jéroboam, fils de Nabat, qui avait fait pécher Israël, Cependant l'Eternel donna secours par la main du roi ; car il vit l'affliction d'Israël qui allait toujours croissant et accablait tout le monde, sans qu'il y eût personne à secourir le peuple. Non-seulement Jéroboam II dompta les Syriens, il reprit encore Damas et Emath, suivant la parole de Jonas, fils d'Amathi. Le royaume d'Israël n'en resta maître que fort peu de temps. Nous verrons encore le royaume syrien de Damas, immédiatement avant sa ruine par les Assyriens, devenir redoutable au royaume de Juda, et s'allier avec Israël. Jéroboam II régna quarante et un ans, et après lui son fils Zacharias (2).

L'an vingt-sept du règne de Jéroboam II, Ozias, nommé aussi Azarias, fut élevé sur le trône, à l'âge de seize ans, par tout le peuple de Juda, après la mort de son père Amasias. Il fit ce qui était droit aux yeux de l'Eternel ; toutefois il ne détruisit pas les hauts-lieux, où le peuple continuait à sacrifier et à offrir de l'encens. Cependant il chercha l'Eternel, tant que vécut Azarias, le voyant de Dieu ; et tant qu'il chercha l'Eternel, l'Eternel lui donna du succès. Il reprit Elath aux Iduméens, remporta des victoires sur les Philistins, leur ruina les murs de Geth, de Jabnie et d'Azot, triompha de diverses tribus d'Arabes, se rendit tributaires les Ammonites, et son nom devint redoutable jusqu'aux frontières d'Egypte. Son armée était forte de trois cent sept mille cinq cents hommes, et les chefs de famille, commandants-nés de leurs tribus, montaient à deux mille six cents. Il pourvut toute l'armée de boucliers, de piques, de casques, de cuirasses, d'arcs et de frondes, fortifia Jérusalem de tours et de boulevards, bâtit des forts dans le désert pour protéger les terres nouvellement défrichées où, il faisait creuser des puits, exercer l'agriculture, planter des vignes et élever des troupeaux; car il aimait les champs.

La sagesse éleva Ozias à une haute prospérité, mais sa prospérité finit par l'éblouir et obscurcit sa sagesse. Au milieu de ses grands succès et de sa puissance, son cœur s'enfla pour sa perte ; il prévariqua contre Jéhovah, son Dieu ; il entra dans le temple pour brûler lui-même l'encens sur l'autel des parfums. Mais Azarias, le grand-prêtre, le suivit de près avec quatre-vingts prêtres de Jéhovah, tous hommes de cœur. Ils s'opposèrent au roi Ozias, et lui dirent: « Ce n'est point à vous, Ozias, à brûler l'encens à Jéhovah, mais c'est aux prêtres, enfants d'Aaron, consacrés à ce ministère. Sortez du sanctuaire ; car c'est là une prévarication, et votre entreprise ne vous sera point imputée à gloire par Jéhovah-Dieu. »

Au lieu de céder à ce discours et à l'autorité du pontife, Ozias se mit en colère, menaçant les prêtres, persistant à tenir en main l'encensoir pour offrir l'encens. Aussitôt la terre trembla (3). La lèpre parut sur le front du téméraire Ozias, à la vue du pontife et des prêtres, qui s'empressèrent de le chasser du sanctuaire. Lui-même, effrayé d'un coup si soudain, sentit qu'il venait de la main de Dieu et prit la fuite. La lèpre ne le quitta plus ; et il demeura dans une maison séparée (4).

(1) IV Reg., XIV, 1-20 ; II Paralip., XXV, 1-28. — (2) IV Reg., XVI, 23-29. — (3) Amos, I, 1 ; Zach., XIV, 5. — (4) II Paralip., XXVI, 1-12.

« Enivré par la prospérité, dit saint Chrysostome, enflé de ses succès, Ozias ambitionna plus que sa dignité ; et, parce qu'il était roi, il se crut permis de remplir les fonctions sacerdotales. Il entra dans le temple et pénétra dans le Saint des Saints, malgré la résistance du pontife, dont il tint peu de compte. En punition d'une pareille impudence, Dieu lui envoya la lèpre sur le front. Pour avoir ambitionné une dignité plus grande que la sienne, il déchut de celle-là même qu'il avait. Non-seulement il n'obtint pas le sacerdoce, mais, devenu immonde, il fut encore dépouillé de la royauté ; et, ne pouvant supporter sa honte, il demeura caché tout le reste de sa vie (1).

Joatham, son fils, occupa le palais et gouverna le royaume, parce que la lèpre, suivant la loi, excluant son père de la société des hommes, il ne lui était pas permis de présider le peuple. Ozias mourut la soixante-huitième année de son âge, cinquante-deux ans après être monté sur le trône. Il fut enterré dans le champ où étaient les tombeaux des rois, mais non dans les tombeaux mêmes, parce qu'il était lépreux. Son fils Joatham, âgé de vingt-cinq ans, régna à sa place (2).

(1) *OEuvres complètes de saint Jean Chrysostome*, trad. franc. par l'abbé Joly, édit. Bordes frères (Nancy, 1867), Hom. 5e *sur Ozias*, t. VIII, p. 88.

(2) IV Reg., xxv, 1-7 ; Paralip., xxvi, 21-23.

Un jeune savant français, ancien drogman du consulat français de Jérusalem, Ch. Clermont-Gauneau, vient d'enrichir la collection du Louvre d'un des plus importants monuments de la science de l'épigraphie orientale. C'est la stèle de Dhibau, inscription hébraïque remontant à l'an 896 avant Jésus-Christ, qui raconte tout au long la révolte, enregistrée dans le livre des Rois, de Mésa, roi d'Israël, et explique le *tétragrame* mystérieux du nom de Jéhovah etc.

La stèle de Mèsa va occuper dans notre musée national la place d'honneur, puisqu'elle est à la fois le doyen de tous les textes alphabétiques et une page orientale de la Bible, gravée sur le basalte dans la langue même de l'Ancien Testament, quatre-vingts ans après la mort de Salomon, deux cent vingt ans avant la fondation de Rome, neuf siècles avant Jésus-Christ.

DISSERTATIONS SUR LE LIVRE QUATORZIÈME.

I

LES PROPHÈTES ET LES PROPHÉTIES.

A partir du schisme des dix tribus, la décadence visite les royautés de Juda et d'Israël. La faible ou aveugle politique des rois, l'entrainement des passions populaires amènent de plus fréquents retours à l'idolâtrie, et provoquent de plus profondes chutes dans la corruption. Ces abaissements et ces erreurs n'étaient pas seulement des fautes morales et politiques, c'était un suicide national. Le peuple hébreu, tel qu'il était constitué par la loi de Moïse, ne pouvait maintenir sa nationalité qu'à la condition d'être fidèle à Jéhovah. La royauté hébraïque, lieutenance du Très-Haut, signait elle-même son arrêt de mort, le jour où elle voulait se soustraire à la direction suprême de cette majesté invisible, mais réelle et absolue. Malheureusement, l'idolâtrie offrait à ces rois et à ces peuples l'attrait des voluptés trompeuses et d'une indépendance illusoire ; et c'est pour cela qu'ils s'y précipitaient avec tant d'ardeur. En punition de leur crime, Dieu allait ôter bientôt, aux rois leurs trônes, aux peuples leur liberté. Mais les desseins de la Providence sur les Juifs et sur les Gentils ne pouvaient être confondus ; et tandis que d'une main elle frappait d'infidèles serviteurs, de l'autre elle se suscitait de nouveaux ministres. Jéhovah trahi se choisit donc des représentants qui ne sont ni diplomates, ni guerriers, ni hommes d'Etat. En présence d'une royauté chancelante et de générations qui prévariquent, il suffira au gouvernement divin, pour triompher des puissances de la terre, de marquer du sceau de la sainteté, de la prophétie et du miracle quelques vieillards, et, avec ces faibles éléments, il confondra le monde. Merveilleux spectacle qui dure depuis la création. Hier, la fortune de l'humanité reposait sur les patriarches; aujourd'hui, elle a pour gardiens les prophètes ; demain, elle passera entre les mains du pêcheur de Bethsaïde qui vivra jusqu'au dernier jugement. Ces prophètes seront les vrais rois d'Israël et de Juda. Leur sceptre, il est vrai, sera la verge miraculeuse de Moïse ; leurs palais seront les rochers des solitudes, où la gloire de Jéhovah illuminera leur esprit ; leurs sujets seront tous les cœurs fidèles à l'attente du Messie, et leur diplomatie se traduira en exhortations, en sentences, en plaintes, qui marqueront les destinées d'Israël, dévoileront les mystères du Christ et fixeront le sort des empires. Cependant, les enfants de Jacob, visités par de durs conquérants ou dispersés sur des rives étrangères, ne trouveront plus que les pierres sacrées du Temple ; l'autel de la patrie et les quatre grands empires ne suffiront point à renverser cet autel, défendu par une poignée de soldats, jusqu'au jour où s'accomplira la promesse de l'Eden, où la mission providentielle du Synagogue sera achevée, où les enfants d'Israël n'auront plus d'autre raison d'être que celle de porter écrite sur leur front, parmi tous les peuples, la confirmation d'une vérité dont ils seront les plus éloquents et les plus incrédules témoins.

Le ministère des prophéties soulève de graves questions que nous devons examiner ici. Pour procéder avec ordre, nous parlerons successivement des prophètes en général, des prophéties de l'Ancien Testament antérieures à la mission solennelle des prophètes, et des grands et petits prophètes suscités de Dieu pour annoncer plus spécialement le Messie.

CHAPITRE PREMIER

Parlons d'abord des prophètes en général.

En soulevant ici cette question, nous n'entendons pas l'examiner au point de vue *théologique*, ni marcher sur les traces de La Luzerne, des Pompignan, des Jacquelot, des Sherlock, pour actualiser leurs ouvrages; mais simplement rappeler les notions essentielles à l'intelligence de l'histoire.

I. Le nom de Prophète, dans les livres saints, n'a pas toujours la même signification. Tantôt, il désigne celui qui est chargé de porter la parole pour un autre; tantôt, il signifie

des hommes occupés à chanter les louanges du Seigneur; quelquefois, il rappelle ceux qui enseignaient et expliquaient la loi de Dieu. Mais ce ne sont pas là les significations précises et actuelles du mot *prophète*. Nous entendons uniquement par ce mot un homme qui prédit l'avenir de la part de Dieu.

Toute prophétie, dit le cardinal de La Luzerne, est une prédiction ; mais toute prédiction n'est pas une prophétie.

D'abord, nous disons que la prophétie est une prédiction : elle a pour objet l'annonce des choses futures. La déclaration, faite au nom de Dieu, des choses passées ou présentes qui sont secrètes s'appelle révélation; mais ce n'est pas une vraie prophétie, et ce n'est qu'improprement que les Saints Pères lui ont donné ce nom.

Nous disons ensuite que toute prédiction n'est pas une prophétie; ce qui exclut deux sortes de prédictions.

En premier lieu, on ne peut pas mettre au rang des prophéties les prédictions qui se font d'après la connaissance que l'on a des causes naturelles. L'astronome prédit des éclipses; le médecin, les crises des maladies; le physicien, les phénomènes de la nature ; toutes ces conjectures, plus ou moins vraisemblables, quelquefois même certaines, ne placent pas celui qui les prédit parmi les prophètes : les païens eux-mêmes ne les regardaient pas comme appartenant à leur divination.

En second lieu, elles ne sont pas non plus des prophéties, les prédictions faites en l'air et au hasard, qui cependant se réalisent quelquefois, parce que les événements qu'elles annoncent étaient dans l'ordre de la possibilité, peut-être même de la probabilité. Il faut, de plus, pour constituer une vraie prophétie, que la chose prédite ait été prévue avec certitude.

D'après ces observations, nous définissons, avec le commun des théologiens, la prophétie : la prévision certaine et la prédiction des choses futures dont la connaissance ne peut pas être acquise par les causes naturelles(1).

II. La prophétie, telle que nous venons de la définir, est-elle possible ? — Nous répondons qu'elle est possible à Dieu, et qu'elle n'est possible qu'à Dieu.

1° Comme on démontre la possibilité du miracle par la toute-puissance de Dieu, de même, par sa prescience, on prouve la possibilité de la prophétie. Pour contester cette vérité, il faudrait soutenir que Dieu, ou ne prévoit pas tous les événements, ou ne peut pas en donner à l'homme la connaissance. Ce sont là deux absurdités manifestes. D'une part, comment imaginer que celui qui, de toute éternité, a ordonné tous les événements futurs, les ignore? D'autre part, quelle répugnance peut-on apercevoir à ce que Dieu en fasse à l'homme la revélation ? Est-ce la révélation en elle-même qui répugnerait : elle ne répugne ni à la bonté, ni à la sagesse, ni à la puissance de Dieu, et elle remédie, au contraire, d'une manière excellente aux infirmités de l'homme. Est-ce la révélation des choses futures : mais qu'y a-t-il là qui implique contradiction ? Dieu a pu rendre l'homme capable de prévoir, par sa raison, certaines éventualités : ne peut-il donc lui découvrir certains événements futurs que la raison ne pourrait évidemment prévoir ? La science divine se communiquant à la nôtre, voilà une proposition d'une évidence telle, qu'elle prouve, à elle seule, la possibilité de la prophétie.

Voltaire, dans son galimatias intitulé : *Philosophie de l'histoire*, dit qu'on ne peut savoir l'avenir, parce que la science est de l'être et qu'on ne peut savoir ce qui n'est pas. Absolument comme on ne peut prévoir les éclipses avant leur arrivée, parce que, dans ce cas aussi, on ne peut savoir ce qui est simplement à venir.

2° Puisque la vraie prophétie exclut les connaissances naturelles, il est évident qu'elle est de l'ordre surnaturel, et, par conséquence ultérieure, qu'elle ne peut venir que de Dieu. Elle est un genre de miracle que Dieu seul peut opérer, soit par lui-même, soit par ceux à qui il en donne le pouvoir. Celui-là seul peut donner une connaissance certaine des événements cachés dans l'obscurité de l'avenir qui est le maître de les déterminer, et qui, étant la cause première de ce qui existera, peut donner à ses prédictions l'accomplissement, sans déroger aux causes secondes qu'il dispose à son gré, sans faire violence aux causes libres, et sans rien retrancher aux causes nécessaires. Il est évident d'ailleurs qu'il est au-dessus de tout pouvoir humain, non-seulement de diriger les événements lointains, mais même de prévoir les causes, soit nécessaires, soit accidentelles, qui, dans le cours des siècles, pourront influer en différents sens sur les futurs contingents, sur ceux spécialement qui dépendront de la volonté d'hommes qui n'existent pas encore.

Des deux principes que nous venons d'établir, que la prophétie est en soi possible, mais qu'elle n'est possible qu'à Dieu, résultent deux conséquences évidentes.

La première que la prophétie est la parole de Dieu, comme le miracle est son œvere. La seconde, qu'elle doit captiver notre assentiment, et qu'il serait déraisonnable autant qu'injuste de n'y pas ajouter une foi entière. Si, par sa prescience, Dieu connaît toutes les choses auxquelles il donnera l'être, par sa vérité il rend certaines celles qu'il daigne manifester. Lors donc que nous voyons une religion prédite de cette manière longtemps avant son établissement, nous sommes obligés de la regarder comme véritable, et de nous y soumettre.

(1) *Dissertation sur les prophètes* par le cardinal de La Luzerne, c. I. Nous en reproduisons la substance.

III. Que si la prophétie est possible, à quels signes peut-on la reconnaître?

Il y a, pour reconnaître les vraies prophéties, deux sortes de signes, les uns positifs, les autres négatifs. On appelle signes *positifs* ceux qui prouvent qu'une prophétie est véritable et vient effectivement de Dieu. On appelle signes *négatifs* ceux qui prouvent qu'elle est fausse et l'ouvrage de l'imposture. Les premiers engagent à y donner créance ; les seconds, à la refuser.

Les signes négatifs sont : le défaut de mission, le défaut de vertu, et le défaut d'une doctrine pure.

Le premier caractère pour qu'on regarde une prédiction comme venant de Dieu, est que celui qui l'énonce déclare être l'envoyé du Seigneur. On sent que ce ne peut être là qu'une note négative ; car il est très-possible qu'on se dise faussement le ministre de la divinité. Mais ceux qui conviennent eux-mêmes qu'ils ne prédisent pas au nom de Dieu, déclarent par là-même qu'ils ne promulguent pas de vraies prophéties.

En second lieu, on présente comme un signe de la prophétie la sainteté du prophète. Mais il faut convenir que ce ne peut pas être un signe positif : le caractère d'un homme n'est généralement pas assez connu pour former une preuve démonstrative de sa véracité ; et un hypocrite peut très-bien venir, au nom de Dieu, apporter des prophéties fausses. On pourra même prétendre que ce n'est pas absolument une note négative, et qu'à parler strictement, le défaut de sainteté ne prouve pas la fausseté du prophète. Mais quelques exemples ne peuvent devenir un principe ; et, quand on connaît comme un homme vicieux, celui qui se donne pour prophète, on est légitimement fondé à croire que Dieu n'en a pas fait son organe.

Un autre signe distinctif de la vraie et de la fausse prophétie, c'est le caractère de la doctrine. Il est possible qu'un homme, pour s'attirer la considération, se donne faussement pour prophète, annonce des événements éloignés qui ne se réaliseront pas, et prêche en même temps, pour ne pas se discréditer, la doctrine la plus pure : ce sont choses très-conciliables que la saine doctrine et les mauvaises mœurs. Mais la fausseté de la doctrine pour laquelle est faite la prophétie, est une marque certaine de la fausseté de la prophétie. Il ne peut pas être l'organe de la divinité, celui qui prêche des dogmes évidemment absurdes et une morale notoirement perverse : Dieu se contredirait lui-même si sa prophétie était en contradiction avec ses enseignements.

Les signes positifs de la prophétie sont : les miracles opérés par les prophètes, les prophéties d'événements prochains exactement réalisées, et enfin l'accomplissement même de la prophétie au temps et dans les circonstances marquées.

Le miracle est l'œuvre exclusive de Dieu ; et quand il est fait par un homme, c'est une lettre de créance d'en-Haut. Lors donc qu'un homme s'annonçant comme un prophète du Seigneur, opère de vrais miracles ; il prouve qu'il est en effet le ministre de Dieu, que foi entière est due à ses paroles, comme émanées de la véracité divine. Si ces paroles sont des prédictions, il est évident à tous ceux qui ont la certitude des miracles, que ce sont de vraies prophéties, et que refuser d'y croire c'est refuser croyance à Dieu même.

Un autre moyen par lequel Dieu confirme la vérité des prophéties qui ne doivent se réaliser que dans des temps reculés, est de produire d'autres prophéties dont le terme est très-prochain. Ceux qui voient l'accomplissement actuel de celles-ci ne peuvent pas douter de l'accomplissement futur de celles-là ; ils sont assurés que Dieu, qui a fait cadrer l'événement avec les unes, effectuera les autres sans se démentir. « Les prophètes, dit Pascal, ont mêlé de prophéties particulières les prophéties du Messie, afin que les prophéties du Messie ne fussent pas sans preuve, et que les prophéties particulières ne fussent pas sans fruit (1). »

Une dernière note de la prophétie, et certes la plus décisive, c'est son accomplissement. Mais il faut que cet accomplissement n'ait pu avoir lieu par hasard, ni être naturellement prévu. Il est évident, d'une part, qu'un événement qui n'a pu être prévu que par Dieu, n'a pu être prédit que par lui ; et, de l'autre, il est également évident qu'une prophétie qui ne se réalise point, ne vient point de Dieu, qui n'a pu ni se tromper ni vouloir tromper.

De ces prémices, il résulte que la prophétie forme une preuve solide d'une religion, quand on est certain de quatre choses : 1° Que la prédiction a été faite avant l'événement ; 2° que l'événement y a exactement correspondu; 3° que cet événement n'avait pas pu, du temps de la prédiction, être prévu d'après des causes naturelles ; et 4° enfin que le concours de l'événement avec sa prédiction ne peut pas être un effet du simple hasard.

Maintenant que la prophétie est possible et reconnaissable, entrons de plein pied dans l'histoire.

CHAPITRE II.

C'est un principe élémentaire que l'Ecriture Sainte a, outre son sens littéral, un sens spirituel qui est tantôt moral, tantôt prophétique, se rapportant à la direction de nos mœurs, à l'avénement du Christ, aux destinees de l'Eglise et à la gloire du ciel. D'après ce principe il y a, dans l'Ancien Testament, une prophétie constante et universelle. Depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ, les faits et les personnages de l'histoire, le symbole inanimé et les figures vivantes, sans parler des prophéties propre

(1) *Pensées*, c. XV, n. 18.

ment dites, tout annonce le Messie. *Omnia in figurâ contingebant*, dit saint Paul (1) ; *lex erat gravida Christi*, dit saint Augustin ; *in veteri Testamento latet Christus*, dit le même Père, *in novo patet* (2). Et si nous avions la parfaite intelligence de la loi de nature et de la loi écrite, il n'en faudrait pas plus pour nous rendre chrétiens. Le pentateuque, les psaumes, les prophéties sont les ombres de l'Evangile, ombres lumineuses dont les contours, parfois incertains, s'affermissent grâce au témoignage de la nouvelle Alliance.

Avant le ministère des prophètes, on distingue, dans l'Ancien Testament, des figures et des prophéties, que nous allons indiquer brièvement.

I. Dieu accuse son dessein dès le commencement. Dieu avait vu, de toute éternité, la chute de l'homme par le péché, sa rédemption par le sacrifice de la croix, et sa glorification dans les cieux. Aussi, même avant la chute originelle, il a voulu figurer des événements qui n'ont cependant été décrétés que par suite de la chute. Cette observation toutefois ne s'applique pas à toutes les prophéties par figure que nous allons rappeler.

1° On peut considérer d'abord la création de l'univers et de l'homme en particulier dans l'ordre de la nature comme un miroir des merveilles de la grâce. L'ordre surnaturel se supperpose à l'ordre naturel ; pour que cette superposition s'effectue avec harmonie, il faut qu'il y ait entre les deux ordres mêmes proportions ; autrement il y aurait désaccord et discordance, et c'est ainsi que la nature prédispose à la connaissance de la grêce.

Les soins et les complaisances que Dieu apporte à la création de l'homme auraient de quoi nous surprendre s'il ne s'agissait que de la création du premier Adam. Un mot de saint Paul fait cesser la surprise : Dieu apportait ces soins à la création du premier Adam parce qu'il était la forme du second Adam : *Qui est forma futuri*. Le Verbe éternel devait s'unir à ce corps et à cette âme que Dieu réunissait dans la personne humaine ; sa formation devait donc être l'objet de grandes complaisances.

Les Saints Pères, les exégètes et les théologiens s'accordent à voir dans la création de la femme tirée d'une côte de l'homme le symbole de l'Eglise naissant du côté déchiré de Jésus-Christ ; c'est encore là une prophétie, que l'histoire doit constater.

L'union de l'homme et de la femme dans le mariage est, dit saint Paul, le grand sacrement de Jésus-Christ et de l'Eglise : le nouvel Adam, l'Homme-Dieu quittera son Père qui est au ciel et sa mère qui est sur la terre, la synagogue, et il s'attachera à son épouse, à l'Eglise, et les deux seront une même chair et un même esprit.

Eve, appelée mère des vivants, alors qu'elle devrait être appelée mère des morts, est regardée par les saints comme figure de Marie, l'Eve de la nouvelle alliance. « Les mêmes circonstances se présentent dans la chute de l'une et l'élévation de l'autre, » dit Bossuet.

Dieu ayant égorgé des animaux pour faire avec leurs peaux les vêtements de l'homme, enseigna, présume-t-on, à cette occasion, l'image de la nature des sacrifices, le choix des victimes et la manière de participation. Ces sacrifices figuraient l'adorable sacrifice de l'Agneau de Dieu immolé en prédestination dès l'origine du monde, et seul capable de communiquer du mérite et de l'efficacité aux autres sacrifices.

Enfin, le paradis terrestre, avec ses joies et son bonheur, est le signe prophétique du paradis céleste ; le péché fait bannir l'homme des cieux et la grâce en ouvre les portes.

Ainsi, l'histoire de l'Eglise primitive est sans doute historiquement vraie et éminemment morale ; de plus, elle est mystérieusement prophétique : prise dans son sens moral, elle marque la sanctification comme moyen de procurer le bonheur de l'homme et la gloire de Dieu ; prise dans ses rapports avec l'avenir, elle est une prophétie de l'incarnation du Verbe, de l'origine de l'Eglise chrétienne et de l'Eglise triomphante.

2° A côté de ces faits prophétiques nous devons mentionner des noms qui, dès l'origine du monde, préfigurent les mystères de son avenir.

Adam, l'homme de terre, ou, suivant une autre étymologie, l'homme principal, est ainsi appelé par son opposition avec le nouvel Adam, l'homme céleste, et pour indiquer Jésus-Christ, l'homme principal, dont le sacrifice doit rouvrir à tous les sources de la vie.

Caïn, par son nom qui signifie un homme qui est Jehovah, est la figure de l'Homme-Dieu. Mais par son crime, il est la figure du peuple aimé de Dieu, le peuple juif qui a tué le Christ, son frère, chef du peuple puiné, le peuple chrétien. Depuis lors ce peuple s'en va, comme Caïn, errant sur la terre, portant sur le front le signe du fratricide, et voué partout au mépris des peuples.

Abel, par ses vertus, son sacerdoce et son immolation, est la vivante image de Jésus, modèle de toutes les vertus, prêtre éternel et victime immolée depuis l'origine du monde.

Seth, substitué à son frère, est un rejeton posthume du premier juste. Ainsi, le Juste par excellence s'est vu renaître dans le peuple chrétien. Seth apparaît comme le représentant d'Abel. Il hérite de son sacerdoce : on pourrait donc le considérer encore comme le vicaire du Christ dans l'Eglise primitive.

Noé, dont le nom veut dire repos, soulage-

(1) I Cor., x, 11. — (2) Voir sur cette question les deux ouvrages de saint Augustin *De catechizandis rudibus* c. xix, et *Contra Faustum*, l. XXII, c. xxiv.

ment, est la figure du vrai Noé, notre consolation, qui lui-même a dit : « Venez à moi, ô vous qui souffrez, et je vous soulagerai. » Noé a construit l'arche, symbole de l'Eglise qui porte dans son sein tous les peuples de la terre, survit à toutes les révolutions, et donne, aux nations le salut temporel, aux individus le salut éternel. Noé est entré dans les eaux du déluge avec le monde coupable, et en est sorti avec un monde nouveau. Jésus est entré dans les eaux du Jourdain avec le monde coupable, et en est sorti avec le monde régénéré. La colombe a annoncé la fin du déluge ; l'esprit de grâce et de vérité est descendu sur Jésus en forme de colombe pour annoncer la fin de la grande malédiction. Noé au sortir de l'arche offre un sacrifice que Dieu agrée ; et Dieu, en retour, bénit Noé et toute sa race, et contracte avec lui une alliance éternelle. Jésus offre un sacrifice d'un prix infini et nous reconcilie avec Dieu par ce sacrifice ; Dieu, en retour, nous comble en Jésus de ses bénédictions et nous adopte à jamais pour ses enfants.

Ainsi, dans l'Eglise patriarcale comme dans l'Eglise primitive, Dieu a prophétisé par des figures la réprobation du peuple juif, l'avénement et les vertus du Messie, la fondation et les missions de l'Eglise.

3° A partir de la vocation d'Abraham, les principales figures vivantes de Jésus-Christ et de son Eglise sont : Melchisédech, Abraham, Isaac, Jacob, Joseph et Job.

Melchisédech est la figure de l'Homme-Dieu. Sans père, sans mère, il est semblable au Fils de Dieu, qui est sans mère dans le ciel et sans père sur la terre ; son nom est Melchisédech, roi de justice ; il est roi de Salem, c'est-à-dire roi de paix : ce sont des titres de Jésus-Christ, roi et pontife tout ensemble, il figure le sacerdoce royal de la nouvelle alliance ; Melchisédech offre en sacrifice du pain et du vin, Jésus du pain et du vin changés en son corps et en son sang; Abraham encore incirconcis, participe à ce sacrifice ; le sacrifice de Jésus, plus grand que les sacrifices de la circoncision,est pour les peuples non circoncis. D'ailleurs,Abraham paie la dîme à Melchisédech et se fait bénir par ses mains : il ne lui rend ces hommages que parce qu'il représente Jésus-Christ, prêtre selon l'ordre de Melchisédech ; autrement, selon la figure, Abraham, père des croyants, serait plus grand que le roi de Salem.

Abraham, lui aussi, figure Jésus-Christ. Son nom veut dire père de la multitude; Jésus-Christ est le vrai père de la multitude des nations. Abraham épouse d'abord Sara, ou la princesse par excellence ; c'est son alliance principale : le Verbe de Dieu épouse d'abord l'humanité en Adam ; c'est aussi son alliance principale. Ces deux alliances ayant été longtemps stériles et paraissant devoir l'être toujours, Abraham prend de la main de Sara, sans la répudier et pour lui engendrer par une autre, sa servante Agar ; le Verbe de Dieu,sans renoncer à son alliance universelle, contracte, par le ministère de Moïse, une alliance particulière avec la postérité de Jacob: cette seconde alliance devait servir à enfanter à la première. Agar, la femme esclave,donne le jour à un enfant né d'Abraham selon la chair ; l'alliance particulière du Verbe de Dieu lui donne, dans le peuple juif, des enfants voués à la servitude. Mais bientôt Sara, l'épouse bien-aimée,donne le jour à un enfant, né d'Abraham selon la promesse ; semblablement, l'alliance éternelle de Dieu devient miraculeusement féconde et enfante à Dieu des peuples entiers. Cependant Ismaël, le fils d'Agar, persécute Isaac, le fils de Sara ; de même le peuple né dans la servitude, courbé sous une loi de crainte, mais frère du sang d'Abraham, méprise et persécute l'enfant de la promesse et de la liberté. L'expulsion d'Ismaël avec Agar dans le désert est décidée. L'expulsion du peuple juif avec la synagogue se consomme depuis dix-huit siècles; nous la voyons, cette mère infortunée, errer dans la solitude avec son enfant, les épaules chargées d'une loi qui ne devait durer qu'un temps ; elle a perdu la route, ses provisions s'épuisent; la loi qui devait la conduire à la fontaine de vie, s'est desséchée comme une outre ; elle meurt de soif avec son enfant, et ils sont près de la source d'eau vive, mais leurs yeux ne voient point : vienne l'ange de la miséricorde les leur ouvrir, et ils se désaltèreront avec nous, héritiers des promesses.

Isaac est encore une figure de Jésus-Christ par son sacrifice et par son mariage avec Rebecca.

Son sacrifice d'abord. — Isaac est fils unique d'Abraham, Jésus fils unique de Dieu ; Isaac gravit la Montagne de Moriah pour y être offert, Jésus gravit le Calvaire, un des sommets de Moriah, pour y être immolé ; Isaac porte le bois, Jésus la croix ; Isaac est attaché vivant sur le bois de son holocauste, Jésus est attaché vivant sur le bois de son sacrifice ; Isaac, âgé d'environ de trente ans,aurait pu se soustraire à la mort, Jésus, égal à son Père en puissance, l'aurait pu aussi facilement : tous deux sont offerts parce qu'ils le veulent. Isaac est immolé par un père qui a mis en lui tout son amour, Jésus par un père qui met en lui toutes ses complaisances ; la synagogue prie au nom et par les mérites d'Isaac, l'Église au nom et par les mérites de Jésus-Christ ; le sacrifice d'Isaac était la figure, il s'accomplit en figure dans l'obéissance du père et du fils ; le sacrifice de J sus est la réalité, il s'accomplira réellement. En attendant, un bélier, le sang des animaux, est substitué au premier et continue de figurer le second: ce sang figuratif, un sacerdoce figuratif, celui d'Aaron, l'offrira dans le temple bâti sur la montagne de Moriah, jusqu'à ce que, sur la même montagne, Jésus offre son sang divinement propitiatoire.

Isaac, par son sacrifice donc, et ensuite par son mariage, a préfiguré Jésus-Christ, et Re-

becca, son épouse, a figuré l'Eglise : leur union et leur amour ont figuré l'union et l'amour de Jésus-Christ et de l'Église. Isaac, fils unique d'Abraham, n'épouse Rebecca qu'après avoir été immolé sur la montagne de Moriah; Jésus-Christ, fils unique de Dieu, n'épouse l'église qu'après avoir été immolé sur la même montagne. Rebecca est amenée à Isaac par le chef des serviteurs, Eliézer, aidé de ses compagnons : l'Eglise est amenée au Christ par le chef des apôtres, saint Pierre, aidé de ses collègues. Eliézer reçoit l'ordre d'aller la chercher dans la parenté temporelle d'Isaac, avant de se tourner ailleurs; Pierre et les siens reçoivent l'ordre de s'adresser d'abord à la maison d'Israël, avant de s'en aller dans le pays des Gentils. Lorsque le mariage d'Isaac et de Rebecca se conclut, la mère d'Isaac était morte; lorsque s'accomplit l'union de Jésus-Christ et de son Eglise, la synagogue, mère du Christ selon le temps, ne vivait plus. L'amour d'Isaac pour sa nouvelle épouse ne lui fait point oublier la perte de Sara : il en conserve toujours un douloureux souvenir; l'amour du Christ pour l'Eglise ne lui fait point oublier la perte de la synagogue; après avoir pleuré sur elle, il lui garde toujours une place dans son cœur.

Jacob figure le peuple chrétien quand il supplante Esaü, et Jésus-Christ dans le songe qu'il eut en la terre d'Haran.

L'Eglise, figurée par Rebecca, sent, comme Rebecca, deux jumeaux dans son sein, le juif et le gentil; chacun veut l'emporter sur l'autre; cependant le Christ affectionne le premier-né, il ne sort pas de la Judée; l'Eglise, son épouse, affectionne le puiné, plus pacifique et plus docile; aussi, l'aîné dédaignant le droit de primogéniture, elle passe au gentil, et quand le gentil se présente revêtu des vêtements de son aîné, le Christ l'adopte et le bénit. Le juif, réveillé par les calamités, vient réclamer sa part des bénédictions; la bénédiction est irrévocable, l'aîné servira le plus jeune.

L'échelle mystérieuse, allant de Jacob à Jéhovah, et unissant ainsi le ciel à la terre, marque l'union de la nature divine et de la nature humaine, en Celui qui est tout ensemble et le fils de Dieu et le fils de Jacob, qui, dans sa personne, a réconcilié le ciel et la terre, et sert à jamais de médiateur pour faire monter vers Dieu nos prières et faire descendre la grâce de Dieu sur les hommes : c'est ainsi que Notre Seigneur Jésus-Christ lui-même a interprété la vision de Jacob.

La touchante histoire de Joseph est en rapports constants avec l'histoire de Notre Seigneur Jésus-Christ : il n'y a guère qu'à changer les noms. Joseph est né de l'épouse chérie devenue miraculeusement féconde; il doit être le prince de ses frères, l'appui de son peuple, le sauveur du monde; croissant en sagesse, il est aimé de son père et haï de ses frères, dont sa conduite condamne les déréglements; envoyé vers ceux-ci par son père, il est vendu et emmené en esclavage chez les gentils; la bénédiction y suit ses pas jusque dans les cachots; trois ans après sa disgrâce, trouvé seul capable d'expliquer le mystère révélé à Pharaon, il devient le prince de l'Egypte, et s'unit à une épouse qui lui donne deux fils, dont le plus jeune doit être préféré à l'aîné; à des années d'abondance succède la disette : ses frères, qui le croient mort, viennent à lui, et, après les avoir éprouvés, il se fait reconnaître, les console et établit sa famille tout entière. Ces particularités s'appliquent merveilleusement à la naissance, à l'enfance et à la mort du Sauveur, à sa descente aux limbes, à son exaltation, à l'abondance de vérité et de vertus qui règnent dans l'Eglise, à la diminution de doctrine dont souffrent les peuples du dehors, et à la conversion finale des enfants de Jacob au Christ qu'ils croient mort et qu'ils blasphèment.

Enfin, le patriarche d'Idumée, Job, est une figure parlante du Sauveur qu'il attend. Comme lui, il est innocent, et cependant Dieu le frappe; comme lui, il est homme de douleur, rassasié d'opprobres, délaissé de ses amis; comme lui, il implore son Dieu du milieu des douleurs, et intercède pour ses amis qui l'outragent : Dieu leur pardonne en vertu de sa médiation; enfin, ressuscité, comme Jésus, à une vie nouvelle, il admet au mérite de ses souffrances passées, à sa félicité présente, ceux qui l'avaient abandonné au jour de l'épreuve.

En un mot, depuis Adam jusqu'à Job, tous les grands personnages sont des figures vivantes de Jésus-Christ et de son église.

4° La vocation de Moïse nous permet de reconnaître d'autres figures et de relever d'autres événements prophétiques.

Moïse est d'abord la figure de Jésus-Christ : tous deux sont appelés à contracter une alliance au nom de Dieu; tous deux tirent un peuple de la servitude, pour le conduire à travers le désert vers la terre promise; tous deux brillent par l'héroïsme des vertus et l'éclat des miracles; tous deux sont en communication avec Dieu; tous deux forment un nouveau peuple, créent un nouveau sacerdoce, promulguent une nouvelle législation. Mais, parce que le premier n'est que la figure, le second est plus grand : la réalité doit surpasser l'ombre.

Aaron, par son souverain sacerdoce, est aussi la figure du prêtre éternel, qui sera, dans le temps, prêtre selon l'ordre de Melchisedech et d'Aaron, mais qui sera aussi plus grand prêtre qu'Aaron et que Melchisedech.

Le peuple d'Israël, asservi, puis délivré, est le germe et l'image d'un Israël nouveau, du peuple chrétien qui doit embrasser les fidèles de toutes les nations. Ici, l'Egypte c'est le monde; les Pharaons sont les Césars romains; la victime de la délivrance, c'est l'Agneau de Dieu s'immolant dans la nuit, se donnant à manger à ses disciples, et le lendemain s'immolant sur la croix par la main des soldats;

les trois journées de marche aboutissant à la mer Rouge, ce sont trois siècles de persécution aboutissant à l'invasion des barbares; l'Eglise traverse ce déluge de sang, l'empire romain y périt; l'Eglise continue de marcher à travers un désert affreux, l'humanité en ruine; elle porte dans son sein, non douze tribus, mais une douzaine de peuples féroces; elle va, non sous la conduite de Josué et d'Eléazar, vicaire de Moïse, mais sous le gouvernement du pontife romain, vicaire spirituel du Christ, et de Charlemagne, son vicaire temporel, prendre possession de l'univers; la possession ne se complètera que sous David, au second avénement du Messie.

Il convient également de rappeler les symboles inanimés qui se présentent durant le voyage du désert; ce sont :

1° La colonne de nuée, figure de Jésus-Christ, qui nous dérobe à l'ennemi, nous protége, nous éclaire et nous dirige toujours;

2° Les eaux édulcorées par le bois figurent la nature humaine, les sauvageons que la greffe doit transformer, et les amertumes de la vie édulcorée par le bois de la croix;

3° Les fontaines et les palmiers d'Elim représentent les douze apôtres, qui arrosèrent de la doctrine céleste la plage aride du monde; et les soixante-douze disciples qui, se renouvelant de siècle en siècle comme les palmiers, devaient offrir à tous les peuples le fruit de la vie eternelle;

4° La manne, avec ses goûts divers, symbolise le pain d'immortalité, qui descendra tous les matins du ciel sur la terre, en tous lieux et pour tous les peuples; qui transformera tous les désirs de l'âme, et soutiendra le peuple chrétien à travers l'aride désert de la vie;

5° Le rocher d'Horeb marque Jésus-Christ, roche spirituelle et mystérieuse qui, frappée et entr'ouverte, abreuve tous les chrétiens sur la terre. De cette roche coule l'eau qui jaillit jusqu'à la vie éternelle;

6° La verge fleurie d'Aaron est l'emblème de l'humanité du Christ, qui seule a verdi, a produit des fleurs et des fruits, pendant que les autres sont restées stériles;

7° Le serpent d'airain est la figure du fils de l'homme qui doit être élevé, afin que quiconque croit en lui ne périsse point. Blessés à mort par le péché qui est entré dans le monde par un serpent, nous sommes régénérés à la vie par la foi au Fils de Dieu élevé sur la croix

La constitution religieuse du peuple Juif est, d'ailleurs, comme un édifice en ébauche, qui appelle son achèvement : le symbole attend une révélation plus explicite; la loi de crainte est le germe de la loi d'amour; les fêtes sont le symbole d'autres fêtes, d'un sens analogue et pourtant plus élevé; les années sabbatique et jubilaire figurent la grande année de la rémission, qui d'esclaves nous fait libres, éteint nos dettes et nous rend nos droits à l'héritage éternel. Les sacrifices divers se réuniront tous dans le sacrifice réel dont ils ne sont que l'ombre; enfin, il n'est pas jusqu'au sacerdoce judaïque et les objets de son culte, qui n'attendent un autre sacerdoce, un autre temple et d'autres cérémonies. Cette révélation en prépare une autre; si vous l'isolez, elle reste inintelligible : mettez-la, au contraire, en relation avec l'avenir, tout s'explique; la révélation chrétienne, paraissant à l'horizon des siècles à venir, vous donne la clef de la constitution mosaïque.

8° Après Moïse, parmi les faits prophétiques, il convient de noter : l'entrée dans la terre promise, l'entrée des Gabaonites dans l'alliance d'Israël, et la conduite du peuple d'Israël en Palestine. Ces événements figurent : l'entrée dans la terre promise du ciel, l'entrée de tous les peuples dans l'Eglise, et la mauvaise conduite du peuple chrétien, toujours infidèle à son Dieu.

Des symboles inanimés qui figurent l'Eglise chrétienne le principal est le temple de Salomon.

La montagne de Jéhovah qui soutient le temple, c'est le Christ; les pierres précieuses posées dans les fondements, ce sont les prophètes et les apôtres; celles qui doivent continuer l'édifice, ce sont tous les fidèles. Ces pierres, taillées dans le monde par le marteau de l'affliction, sont mises en place sans bruit et unies par le lien de la charité. Le tabernacle mobile et portatif, indique le voyage; le temple immuable indique la patrie. A la construction du tabernacle ne travaillent que les Hébreux, avec les richesses de l'Egypte. A la construction du temple, les étrangers sont le grand nombre, mais ils travaillent avec les richesses des Hébreux. Dans la synagogue, les architectes sont tous de la race de Jacob, mais ils édifient avec des vérités négligées par les nations; dans l'Eglise, la plupart des pasteurs sont issus des nations, mais ils édifient avec des vérités méconnues des Juifs. Le modèle du temple était le tabernacle; ce modèle montré à Moïse sur la montagne, se réalise tous les jours dans l'Eglise chrétienne, mais il ne sera parfait que dans le ciel; saint Jean l'a vu d'avance dans son éclatante splendeur.

Les figures vivantes de Jésus-Christ, de la sainte Vierge, des apôtres et de l'Eglise chrétienne, abondent dans cette période.

Les figures de Jésus-Christ, sont : Josué, les Juges, David et Salomon.

Josué est figure de Jésus-Christ, par son nom d'abord : on l'appelle indifféremment Josué ou Jésus. Par ses actes, d'ailleurs, il est le Jésus d'Israël, comme Notre Seigneur est le Jésus de tous les peuples; c'est lui qui conduit à la terre promise. Et de même que Moïse n'entre pas dans cette terre coulante de lait et de miel, mais bien Josué ou Jésus, ainsi la loi de Moïse ne conduit rien à la perfection, tandis que la loi de Jésus perfectionne tout dans l'Eglise, transfigure tout au ciel. Enfin, si Moïse a manqué de foi dans une occasion solennelle, on ne reproche rien de semblable à

Josué ; il figure donc encore par ses vertus Celui qui est la perfection même.

Les Juges, par leur mission de sauveurs extraordinaires du peuple, figurent tous le Sauveur par excellence de tous les peuples, qu'ils figurent d'ailleurs, la plupart, par l'éclat de leurs vertus et le sens symbolique de leur nom.

Les rois du peuple choisi figurent le monarque suprême de tous les peuples réunis dans le sein de l'Eglise. Chacun d'eux le figure ensuite d'une manière particulière : David, ou le bien-aimé, annonce le bien-aimé Fils du Très-Haut ; Salomon, le Pacifique, annonce le prince de la paix ; David par ses souffrances dans la persécution, ses conquêtes et ses vertus, Salomon par ses vertus et surtout par la construction du temple, symbolisent Jésus-Christ trop évidemment pour qu'il soit nécessaire d'insister.

Les principales figures de Marie, sont : Axa, Jahel, Anne, Bethsabée et Abigaïl. Axa, fille de Caleb, compagnon de Josué, est dite belle et richement parée, il en est ainsi de Marie. Axa épouse Othoniel, qui veut dire : Dieu de mon cœur. Marie épouse le Saint-Esprit, Dieu de son cœur. Axa reçoit un héritage arrosé d'en haut et d'en bas ; Marie unit dans son sein, pour un temps, la divinité et l'humanité.

Jahel est dite bénie entre toutes les femmes, aussi Marie. Jahel délivre le peuple de Sisara ; Marie délivre les peuples de leur mortel ennemi.

Anne est dite pleine de grâce comme, Marie. D'abord stérile et puis miraculeusement féconde, mère d'un enfant bien-aimé d'abord, et mère plus tard d'une nombreuse famille, elle est la figure de la Vierge qui seule dût rester stérile, et qui a été miraculeusement féconde, ayant été d'abord mère de l'Homme-Dieu, et ensuite réellement mère de tous les hommes.

Bethsabée est mère de Salomon le Pacifique, Marie est mère de Jésus, prince de la paix. Bethsabée, par ses soins, fait couronner Salomon ; Marie couronne Jésus de son humanité, Bethsabée est très-honorée de son fils; Marie est très-honorée de son divin Fils.

Abigaïl signifie réjouissance du Père ; Marie est la joie du Père éternel. Abigaïl donne à David une réponse prudente, qui l'apaise ; Marie donne à Dieu une réponse marquée au coin de la prudence, qui désarme la colère céleste. Abigaïl est choisie pour épouse de David, à cause de son humilité ; Marie est choisie à cause de son humilité.

Ces analogies si étonnantes, ces similitudes si remarquables, ne proviennent certainement pas d'un accord fortuit mais plutôt d'une préparation providentielle à la venue de Jésus et de Marie ; ainsi pensaient les Pères : nous ne sommes que l'écho de la tradition catholique.

Enfin, les prophètes que nous voyons souvent paraître dans le récit biblique, annoncent les apôtres : prophètes et apôtres, sont également les hérauts de la vérité divine et les censeurs intrépides des égarements princiers ou populaires.

II. A côté des figures et des symboles, il faut placer les prophéties positives.

1° La première en date est celle que les exegètes nomment le *Proto-Evangelium.* On entend sous ce nom la promesse faite à nos premiers parents, dans le paradis terrestre, aussitôt après leur péché ; et c'est avec raison qu'on la désigne ainsi, puisqu'elle est la première bonne nouvelle de la rédemption des hommes.

Cette prophétie est renfermée dans la mystérieuse sentence prononcée par Dieu contre le serpent. En voici le texte :

« Et Jéhovah-Elohim dit au serpent : Parce que tu as fait cela, maudit sois-tu au-dessus de tous les animaux et de toutes les bêtes des champs ! Tu ramperas sur le ventre et tu mangeras de la poussière tous les jours de ta vie.

« Je mettrai une inimitié entre toi et la femme, entre ta postérité et sa postérité. Celle-ci te brisera la tête et tu la blesseras au talon (1).»

D'après les recherches des savants, recherches que résume, dans ses *Prophéties messianiques*, le sensé et prudent évêque de Châlons, le sens de la prophétie entière est celui-ci :

« Le serpent pourra encore faire à l'homme de cruelles blessures : tous les esprits des ténèbres déclareront la guerre aux enfants d'Adam ; mais, malgré leur désir de nuire aux hommes, les fils de Satan ne leur feront néanmoins que des blessures guérissables, et, un jour, la postérité de la femme vaincra l'enfer pour ne lui laisser que le sentiment de son impuissance et de sa défaite, torture éternelle de son orgueil. Dieu semble dire au démon : Pour jeter le désordre au milieu du monde que j'ai créé, et pour perdre les hommes, tu as contracté une amitié perfide avec la femme; mais pour rétablir l'harmonie dans la création et pour sauver les hommes, j'établirai, entre toi et la femme nouvelle que je veux créer, une salutaire inimitié. Tu as trompé la première femme pour la soumettre à la tyrannie ; je rendrai ta perfidie inutile, je te vaincrai par les mêmes armes que tu as employées, je susciterai une seconde femme implacable dans la guerre qu'elle te déclarera ; le fruit béni de ses entrailles t'écrasera la tête ; il te ravira ta proie ; il établira son règne sur les débris du tien.

« En d'autres termes, d'après la prophétie, le plan divin de la régénération est celui-ci : A la première Eve, faible et coupable, opposer une seconde Eve, triomphante et immaculée ; au mensonge du serpent faire succéder la vérité chrétienne ; aux suggestions perfides substituer une protection sincère autant qu'ef-

(1) Gen., III, 14 et 15.

ficace ; à Satan séducteur opposer le Messie sanctificateur ; à la ruine, le salut. Bref, l'objet du *Proto-Evangelium* est le règne du Christ et de Marie vainqueurs du démon (1). »

L'histoire, depuis Adam jusqu'à nos jours, montre que le *Proto-Evangelium*, renfermant à la fois le fait et la chute, la promesse de la rédemption et l'idée générale, mais certaine, du moyen de cette rédemption, est, si l'on permet cette expression, l'*embryon* du christianisme.

2° La seconde prophétie du Pentateuque est la bénédiction de Sem.

C'était après le déluge. Noé, ayant bu du vin, s'enivra et fut tourné en dérision par Cham, tandis que Sem et Japhet jetaient un manteau sur la nudité de leur père. A son réveil, Noé apprit ce qu'avait fait son plus jeune fils :

« Et il dit : Maudit soit Chanaan ! il sera le serviteur des serviteurs de ses frères.

» Et il ajouta : Béni soit Jéhovah, le Dieu de Sem ! et que Chanaan soit son esclave !

» Qu'Elohim étende les possessions de Japhet ; qu'il demeure dans les tentes de Sem et que Chanaan soit son esclave (2) ! »

Il y a, dans cette prophétie, trois parties : la malédiction de Chanaan, la bénédiction de Sem, et la bénédiction de Japhet. Il faut les entendre.

La malédiction de Chanaan a lieu en vertu de la loi de solidarité providentielle qui fait rechercher dans les fils les iniquités des pères. Les enfants, sans doute, ne sont châtiés qu'en proportion de leurs fautes personnelles ; et cependant les crimes des aïeux sont punis, parce qu'ils se confondent avec ceux des enfants par le fait de la transmission d'un funeste héritage. Cette malédiction, d'ailleurs, ne nous place pas sous le coup d'une inexorable fatalité. Cet arrêt a ses causes dans les dispositions morales de ceux qu'il atteint ; il suppose, chez eux, le pouvoir de s'en affranchir. Que la malédiction de Chanaan se soit accomplie, c'est ce que nous apprenons par l'histoire. La Perse fit passer sous le joug cette race maudite. La Phénicie fut réduite ; l'orgueilleuse Tyr tomba. Les Romains anéantirent Carthage. Les Vandales, les Arabes, les Turcs firent endurer à l'Afrique toutes les tribulations. Aujourd'hui encore, les nègres, reconnaissant leur mauvaise fortune, croient que les premiers-nés viennent au monde chargés d'une double malédiction. L'homme blanc, comparé au nègre, leur paraît l'homme béni ; l'homme libre leur semble l'homme fait pour commander. On voit s'accomplir, au pied de la lettre, le refrain terrible : « Que Chanaan soit son esclave ! »

Dans la bénédiction de Sem, Noé voit son fils en possession d'un bonheur si élevé, qu'au lieu de lui annoncer directement ce sort magnifique, il veut louer incontinent l'auteur d'un si grand bien. Ce qu'il faut remaquer ensuite, c'est que Dieu est appelé le Jéhovah de Sem, et que c'est la première fois, dans l'Ecriture, que Dieu est appelé le Jéhovah d'un homme. Noé ne représente ses autres fils qu'en rapport avec leurs égaux ; il établit, au contraire, comme une société à part entre son fils Sem et Dieu. Par là, nous sommes initiés au mystère dont parle saint Paul, et que nous révèle Jésus-Christ dans l'Evangile selon saint Jean, mystère d'après lequel le salut doit venir des Juifs, et par eux être communiqué aux autres nations. Tout le monde sait comment les apôtres, prêchant la bonne nouvelle à tous les peuples, accomplirent la bénédiction prophétique de Sem.

Tandis que Sem reçoit la bénédiction spirituelle, Japhet reçoit la bénédiction temporelle : le dilatateur de tentes sera conquérant. Mais il faut observer que cette fortune guerrière n'est point la partie essentielle de la bénédiction. L'importance de celle-ci est dans la promesse faite à Japhet de demeurer dans les tabernacles de Sem, de recevoir, par sa descendance hiératique, la lumière de la vérité. Les paroles de Noé se sont réalisées dans les nombreuses invasions de l'Europe sur l'Asie. Mais parmi les richesses, fruit ordinaire de ces conquêtes, il faut surtout considérer la vérité religieuse. C'est principalement parce que la race de Japhet sera reçue dans la société de Jéhovah et trouvera la religion sous les tentes de Sem, que Japhet sera béni. Il ne faut point s'arrêter à la pensée que le bonheur de l'un des frères suppose les revers de l'autre. La gloire de Sem est de convertir Japhet à sa religion : les vaincus donnent des lois aux vainqueurs.

Ainsi, la promesse faite à Adam est spécifiée par le second père du genre humain. Le salut, d'après la première prophétie, devait sortir de la descendance de la femme ; Noé nous apprend qu'il doit paraître dans la race de Sem. On ajoutera tout à l'heure que le désiré des nations sortira de la famille d'Abraham.

3° Les enfants de Sem ne se souvinrent pas longtemps de la bénédiction de Jéhovah ; ils retombèrent dans la corruption et aggravèrent encore la corruption par l'idolâtrie. Si Dieu voulait conserver le souvenir des anciennes promesses et ne pas laisser s'éteindre sur la terre l'attente de la rédemption, Dieu devait intervenir. Son intervention se manifesta par la vocation d'Abraham, fils d'Héber, arrière petits-fils de Sem.

Jusqu'ici, Dieu ne s'était mis en rapport qu'avec des individus ; il ne s'était uni à l'humanité, pour ainsi dire, que par des points isolés. Par les promesses faites aux patriarches, il contracte, avec une race particulière, une alliance sur une plus large base.

« Or, le Seigneur dit à Abraham : Sors de ton pays, de ta parenté et de la maison

(1) *Les prophéties messianiques de l'Ancien Testament* par Mgr Meignan, t. I, p. 259. — (2) Gen., IX, 25-27.

de ton père, et viens au pays que je te montrerai.

« Je ferai sortir de toi un grand peuple ; je te bénirai ; je rendrai ton nom célèbre, et tu seras une bénédiction.

« Je bénirai ceux qui te béniront, et je maudirai ceux qui te maudiront ; et tous les peuples de la terre seront bénis en toi (1). »

Dans ces paroles, Dieu impose d'abord à Abraham une épreuve ; il énumère avec complaisance tout ce qu'il doit quitter ; et, pour aggraver le sacrifice, il ne lui indique pas encore le pays où il doit se rendre.

En récompense, Dieu promet à son serviteur de le rendre père d'un grand peuple. *Grand* s'entend d'abord du nombre, et l'histoire justifie cette interprétation. Abraham, en effet, fut, par Ismaël, père des Arabes ; par Céthura, père des Madianites et des Sabéens ; par Esaü, père des Iduméens ; par Jacob, père des Juifs ; enfin, par Jésus-Christ, père de tous les chrétiens.

Mais il s'agit surtout ici de la grandeur morale d'Israël, de sa vocation, de la tendresse que Dieu lui témoigna, du privilége qu'il eut d'être exempté de l'idolâtrie, de la gloire qui lui échut de donner naissance à de grands rois, à de saints prophètes et au Sauveur du monde.

En ce dernier sens, Abraham doit être une bénédiction incarnée, un foyer de grâce rayonnant jusqu'aux extrémités de la terre, une source de salut s'épanchant, dans le temps, sur l'universalité de hommes.

La bénédiction réservée dans la personne d'Abraham à tous les peuples, agrandit les horizons de l'histoire. Il s'agit ici, non plus d'un *don* personnel ou de biens temporels : Abraham a été comblé de ces avantages ; il s'agit du salut de tous par la séparation d'une famille La confusion des langues a brisé l'unité fraternelle du genre humain ; la vocation d'Abraham doit la rétablir. Comment ? nous ne le savons pas ; nous voyons seulement la pierre d'attente de ce grand dessein. Tel est si bien le sens de la prophétie, qu'elle ne peut en comporter d'autre. « Que l'on parcoure, dit Dom Calmet, toute la vie d'Abraham, y trouverait-on des biens temporels qui aient de la proportion avec de si grandes promesses? Ces faveurs regardaient donc un autre temps, une autre vie, d'autres biens. » En effet, le bon sens suffit pour l'apprendre : ce que le monde entier doit de mieux à la famille d'Abraham, c'est l'Evangile.

Ce n'est pas seulement une fois que Dieu fit à Abraham ces solennelles promesses ; il les renouvela deux fois encore à Abraham, ensuite à Isaac et à Jacob. Cette quintuple répétition est par elle-même assez remarquable ; elle attire davantage l'attention, si l'on interroge ses variantes. La pensée est, je le veux, toujours la même ; mais elle s'accentue toujours davantage. Dans la troisième et la quatrième promesse, Dieu compare les enfants d'Abraham aux étoiles du ciel et aux grains de sable de la mer, et il ajoute qu'ils posséderont les portes de leurs ennemis. La cinquième promesse, renouvelant cette comparaison, dit qu'ils s'étendront vers l'Orient, l'Occident, le Nord et le Midi. On ne peut distinguer plus expressément la catholicité du Christianisme.

4° L'alliance contractée avec Abraham, renouvelée avec Isaac et Jacob, avait été un pas considérable vers l'incarnation ; la prophétie de Jacob va nous faire assister à un nouveau progrès. A l'idée générale d'une rédemption, elle va ajouter la promesse positive d'un rédempteur ; elle va dire son nom, indiquer son caractère et marquer l'époque de sa venue.

Avant de mourir, Jacob rassemble une dernière fois autour de lui ses douze fils. Les paroles qu'il adresse à chacun ne sont pas seulement le testament d'un père, ce sont les oracles d'un prophète.

Voici ce qu'il a dit à Juda :

« Pour toi, Juda, tes frères te loueront ; ta main sera sur le cou de tes ennemis : les enfants de ton père t'adoreront. Juda est un jeune lion. Tu montes, mon fils, après avoir ravi la proie. Il s'est agenouillé, il s'est couché, comme un lion, comme une lionne ; qui le réveillera? Le sceptre ne sortira pas de Juda, ni le législateur de sa domination jusqu'à ce que vienne Schilo. Les peuples lui obéiront. Il attachera son ânon à la vigne, et le petit de son ânesse au sarment. Il lavera sa robe dans le vin et son manteau dans le sang des raisins. Ses yeux seront troublés par l'abondance du vin, et ses dents blanchies par l'abondance du lait (2). »

Le nom de Juda est synonyme de louange ; il promet surtout une sorte d'hommage religieux. Juda sera loué parce qu'il sera le premier dans l'ordre des campements, le premier dans l'offrande des sacrifices, le premier dans le partage des terres ; parce qu'il sera vainqueur et qu'il représente David, Salomon, et avant tout Jésus-Christ, devant qui retentira éternellement le glorieux *hosanna*.

Juda, devenu l'aîné par substitution, aura l'apanage de la force et le don de la victoire ; sa main sera sur le cou de ses ennemis, parce qu'il sera victorieux de ses adversaires, en particulier des Chananéens ; parce qu'il sera choisi par Dieu pour conduire les autres au combat ; parce qu'il sera, sous les rois et après la captivité, le dépositaire de la souveraine puissance. Son épée soumettra les Philistins, les Moabites, les Syriens de Saba et de Damas, les Amalécites, les Iduméens, les Ammonites. Tyr et Sidon lui amèneront des cèdres du Liban. L'Egypte sollicitera son amitié ; ses flottes aborderont en Arabie, en Perse, dans l'Inde et

(1) Gen., XII, 1-3. — (2) *Ibid.*, XLIX, 8-12.

en Afrique. Quand s'éclipsera sa gloire militaire, il remportera par le Christ, à toujours, d'autres victoires.

Juda sera adoré des enfants de son père. Les livres saints ne distinguent que deux adorations, l'une qui s'adresse directement à Dieu, l'autre qui lui est rendue en la personne de ses représentants. Dieu veut être honoré dans le père et la mère de famille, dans le vieillard, dans le juge, dans les princes. Juda sera donc honoré pour la majesté de sa puissance et l'éclat de ses victoires; il sera adoré dans la personne sacrée de Jésus-Christ.

Juda est un lion pour la force et l'intrépidité; il l'est surtout comme aïeul de Celui qui sera appelé le *lion de la tribu de Juda*.

Le sceptre de Juda est l'insigne de la prééminence sur ses frères, de la victoire sur ses ennemis, l'insigne de la souveraineté, d'abord politique, ensuite religieuse. La véritable domination n'apparaît dans Juda qu'avec David : Juda monte sur le trône, donne son nom au royaume et à la nation. Toutefois, la puissance que prophétise Jacob ne correspond pas avec les exploits militaires du peuple juif. Le royaume de Juda n'eut pas sur le monde d'action politique; ses frontières furent souvent violées. Le sceptre que prédit Jacob est donc principalement le sceptre de la religion. Quand le royaume de Juda s'éclipse provisoirement dans la captivité, c'est pour renaître dans la vertu spirituelle du Christ. Cette transformation doit s'effectuer à l'apparition du Schilo. Mais qui est ce Schilo? C'est le Messie, c'est le prince de la paix. Ainsi l'entendent, avec tous les Pères, les trois grands témoins qu'invoque la synagogue : les Targumin, le Talmud et les Rabbins. Le sceptre de Juda subsistera donc jusqu'à la venue du Messie ; plus tard, il sera transfiguré pour s'agrandir et durer dans tous les siècles. Autrement, sa disparition ne serait plus une bénédiction ; et le bienfait qu'annonce le patriarche se convertirait en catastrophe.

5° Les promesses faites aux patriarches recevaient leur accomplissement. La famille choisie était devenue le peuple de Dieu; et Dieu, pour l'accomplissement de son alliance, allait introduire ce peuple dans la terre promise. A l'approche des Hébreux, un prêtre des idoles est appelé par un roi puissant pour maudire les enfants de Jacob, mais, au lieu de maudire il bénit : c'est ce que l'on entend par la prophétie de Balaam.

Balaam n'était ni un saint ni un fourbe; c'était un de ces types d'hiérophantes inconnus au monde moderne, qu'il faut comparer aux devins grecs et aux augures romains; il mêlait de hautes vérites à de basses superstitions; il associait la déraison à la sagesse, la supercherie à la bonne foi.

Balaam connaissait le vrai Dieu par les traditions conservées au sein de l'idolâtrie ; et par les moyens ordinaires d'information, il connaissait l'alliance de Dieu avec Israël.

Balac, roi de Moab, appela Balaam pour maudire les enfants de Jacob. Les malédictions étaient un des rites de la Gentilité. Le démon, qui les avait inspirés, s'en servait pour nuire et causer du dommage.

Quand Balaam fut arrivé, il fit construire sept autels, immola sept veaux et sept béliers. Puis, à quatre reprises différentes, il essaya, sans pouvoir y réussir, de répondre au vœu de Balac, fils de Séphor.

A la première imprécation Balaam s'écrie :

« Comment pourrais-je maudire celui que Dieu ne maudit pas?

« Car je le vois du haut des rochers ;

« Je le considère du haut de la colline :

« Voyez, c'est un peuple qui vit seul ;

« Il ne se regarde point au nombre des autres nations.

« Qui comptera ses enfants nombreux comme les grains de poussière?

« Qui comptera seulement le quart d'Israël?

« Que je meure de la mort de ses justes;

« Que ma fin ressemble à leur fin (1). »

Dans cette prophétie, Balaam déclare : 1° qu'Israël est un peuple béni de Dieu; 2° qu'il est un peuple séparé, vivant seul; 3° qu'il est devenu nombreux, suivant qu'il avait été promis aux patriarches, et 4° qu'il n'est rien de plus heureux que de lui appartenir.

Sur quoi, Balac reproche à Balaam sa trahison ; mais, espérant que Dieu changera ses desseins, il commande au devin une seconde imprécation. Dès le début de cette prophétie, Balaam met sous les yeux de Balac l'immutabilité des conseils de Dieu, et, loin de retirer les paroles de bénédiction qu'il a prononcées, il les confirme. Israël est protégé contre la méchanceté de ses ennemis, car Jéhovah est son Dieu, Jéhovah est l'ennemi de ses persécuteurs, Jéhovah dont les louanges sont au milieu d'Israël l'objet d'un cantique incessant. N'est-ce pas ce Dieu qui a ramené les Hébreux d'Egypte, qui a armé Israël de la force du buffle pour renverser tout ce qui s'oppose à sa marche victorieuse? Cette protection divine n'est pas une vaine illusion ; ce n'est pas par le moyen d'augures trompeurs qu'elle est connue : elle s'est manifestée visiblement dans de solennelles circonstances, et c'est elle qui conduira Israël à son but. « Pourriez-vous donc, dit Balaam à Balac, vous flatter de l'espoir de l'arrêter dans sa marche? Regardez-le, c'est un peuple revêtu de la force du lion; il terrasse ses ennemis. Cédez-lui et retirez-vous, afin que vous ne fassiez pas par vous-même l'épreuve de mes paroles. Quiconque combat Israël sur la terre a Jéhovah au ciel pour ennemi. »

Balac, une seconde fois trompé, éclate en

(1) Num., XXIII, 7-10.

invectives. Cependant il veut détourner, au moins, la bénédiction accordée à Israël, et il commande une troisième tentative. Balaam est si bien convaincu de son inutilité, qu'en contemplant Israël il tombe en extase. Après une courte introduction faite pour appeler une vive attention sur ce qu'il va dire, Balaam déclare solennellement que l'Esprit-Saint parle par sa bouche; il glorifie Israël et célèbre avec enthousiasme les faveurs dont il est l'objet. Il compare le champ des Hébreux à une fraîche vallée, à un fleuve majestueux, à des jardins fleuris, à des arbres odoriférants plantés par Jéhovah, à des eaux abondantes, débordant de toutes parts. La plus lointaine postérité de Jacob jouira de la même faveur et des mêmes délices. Il célèbre ensuite cette nation qui a son principe en Dieu, puissance formidable qui écrase et broie ses ennemis. Enfin Balaam conclut en disant. « Israël, qui le bénit sera béni; qui le maudit sera maudit! » indiquant par là que les malédictions que Balac voulait faire retomber sur Israël tombent en effet sur le roi de Moab et sur son peuple.

Balac, hors de lui-même, va tuer Balaam s'il ne retourne en Mésopotamie. Balaam, avant de se retirer, veut offrir au roi un dernier avis et prédire ce qui arrivera aux Moabites, s'ils persistent à combattre Israël. Les mêmes phénomènes d'extase se reproduisent, et le prophète-devin appelle encore une fois son attention sur la dignité de sa personne et sur la grandeur du rôle qu'il remplit comme interprète inspiré de Jéhovah. Il est ravi en esprit dans le lointain des âges futurs. Les destinées d'Israël lui sont révélées.

La royauté universelle réservée à Juda lui apparaît, figurée par un spectre et une étoile. « Je les vois, dit-il, mais il ne viendra pas sitôt; je le considère, mais il n'est pas proche : une étoile sort de Jacob! Un spectre s'élève d'Israël! Il brise le royaume de Moab (1). » Cette royauté est celle du Messie. Le spectre d'Israël doit briser Moab, anéantir Édom, écraser Amalec, triompher d'Assur. L'Occident se jettera sur l'Asie; des vaisseaux viendront de Kittim. Le pays de l'Euphrate sera dévasté et la ruine sera entière.

6° Enfin Moïse, qui a recueilli, comme historien, toutes les prophéties du Pentateuque. a prophétisé aussi le Messie.

Moïse avait recommandé aux Israélites de fuir les pratiques superstitieuses de la divination, de la magie, et de se confier à Jéhovah. Mais Jéhovah s'était montré terrible sur le Sinaï, et les enfants de Jabob craignaient que sa parole ne les fît mourir. Jéhovah, pour les rassurer, leur suscitera un prophète semblable à Moïse. Voici les paroles du prophète :

« Jéhovah, Elohim, votre Dieu, vous suscitera un prophète de votre nation, d'entre vos frères, semblable à moi. C'est Celui que vous devrez écouter. »

« Je leur susciterai du milieu de leurs frères un prophète semblable à toi; je lui mettrai mes paroles dans la bouche, et il leur dira tout ce que je lui ordonnerai. Que si quelqu'un ne veut pas entendre les paroles que ce prophète prononcera en mon nom, ce sera moi qui en demanderai compte (2). »

On a donné de cette prophétie quatre interprétations : les uns entendent que le prophète annoncé était Josué ou Jérémie; les autres qu'il était l'ordre entier des prophètes; les chrétiens, qu'il est le Messie; et, parmi les chrétiens, il y en a qui veulent qu'il s'agisse du Messie comme représentant des prophètes.

Les raisons grammaticales les plus décisives ne permettent pas d'entendre la prophétie dans le sens collectif et comme exprimant la totalité numérique des prophètes.

Des raisons historiques ne permettent pas d'appliquer la prophétie à un prophète ordinaire, si grand soit-il. Il n'y en a aucun qui puisse entrer en comparaison avec Moïse. Médiateur entre Dieu et les hommes, législateur, chef politique et libérateur de son peuple, prophète, juge, historien de l'humanité, poëte sublime, il fut tout cela. Rien de grand parmi les hommes, rien de sacré parmi les choses du ciel, qu'il n'ait touché par quelque point. En mourant, il a laissé debout son œuvre, l'ancienne loi. A tous ces titres, il est placé au-dessus de tous les prophètes de l'ancienne alliance.

La prophétie de Moïse ne peut donc s'appliquer qu'à Jésus-Christ. On pourrait multiplier les traits de ressemblance entre Jésus-Christ et Moïse, rapports de similitude faciles à constater, malgré les titres qui élèvent le Christ au-dessus de Moïse. Eusèbe et Huet, dans leurs démonstrations évangéliques, ont insisté sur ce parallèle. Les termes s'en présentent si aisément à l'esprit, qu'il suffit de les rappeler par une simple indication.

Que la prophétie s'applique à Jésus-Christ comme représentant l'ordre entier des prophètes, c'est le sentiment des savants exégètes. Parmi les raisons qu'ils en donnent, il y en a deux qui peuvent facilement convaincre. Moïse, avant de prophétiser, proscrit les faux prophètes, non les prophètes ayant mission; et, par là, qu'il annonce le Christ, il consacre dans la loi l'institution des prophètes

Ainsi, deux faits sont constants dans cette prophétie : 1° Moïse a désigné personnellement Jésus-Christ, lorsqu'il a dit : « Dieu suscitera un prophète semblable à moi; » 2° Moïse a annoncé, par ces mêmes paroles, l'ordre des prophètes tout entier. Comment concilier ces deux grands faits? De la manière suivante : Le Prophète prédit est Jésus-Christ; mais en Jésus-Christ se résument et se confondent tous les prophètes qui l'ont précédé. Ceux-ci ont commencé l'œuvre que le Christ a achevée; ils ont préparé ce qu'il a accompli. Cette expression, *un prophète*, ne peut,

(1) Num., xxiii, 17. — (2) Deut., xviii, 15, 18.

en aucun cas, présenter une idée collective, un nombre déterminé de prophètes, un total numérique dans lequel le Christ entrerait pour une simple unité.

Après les prophéties messianiques du Pentateuque, nous n'avons plus qu'à rappeler la prophétie d'Anne, mère de Samuël, et les nombreuses prophéties de David, au livre des Psaumes.

Dans son cantique d'actions de grâces, Anne célèbre les merveilles que doit opérer l'oint, le Christ, le Messie ; dans ses odes sublimes, le Prophète-roi, supérieur au poëte de Vénose, chante le mystère de l'avenir, sujet à coup sûr plus intéressant que le vin de Falerne, ou le Cécube vieilli dans les vases de Formies.

Nous relèverons, plus loin, ces oracles du roi David. Pour le moment, il suffira de faire observer que, d'Adam à Josué, la promesse du Rédempteur, vivante dans les figures patriarcales et sensible dans les symboles inanimés, se formule, avec une précision progressive, dans la bénédiction de Sem, dans les promesses faites aux patriarches, dans les prophéties de Jacob, de Balaam et de Moïse.

CHAPITRE III.

I. Depuis la chute de l'homme jusqu'à l'avénement du Messie, chaque époque a eu ses prophètes. Dieu voulait que chaque siècle entendît la promesse du Messie, et que cette promesse se spécifiât chaque jour davantage. Mais c'est seulement quand les Hébreux furent constitués en corps de nation, que les prophètes formèrent des colléges à part, et eurent, en dehors de leur ministère prophétique, des fonctions permanentes et définies. Leur séjour fut comme une espèce de cloître ; les prophètes, éloignés de la foule, se livrèrent à l'étude des choses saintes, à de pieux exercices, instruisirent la jeunesse et menèrent la vie la plus austère. A leur tête, était placé un prophète revêtu de la plus grande autorité, et favorisé ordinairement d'inspirations particulières de l'Esprit-Saint. Dieu choisissait les organes de ses révélations le plus souvent dans ces colléges de prophètes, quelquefois dans la foule des enfants d'Israël.

Les Juifs comptent quarante-sept prophètes et neuf prophétesses. Pour nous, nous ne comptons ici que ceux dont les prophéties ont été placées par l'Eglise au canon des divines Ecritures, sous la rubrique de livres prophétiques. Ils sont au nombre de seize ; on les distingue communément, à cause de l'étendue de leurs ouvrages, en grands et petits prophètes. Quant à l'ordre dans lequel on les classe, il varie suivant les commentateurs ; pour couper court à toute controverse, nous adoptons ici l'ordre suivi dans la Bible.

II. Isaïe, fils d'Amos, de la famille de David, est le premier des grands prophètes ; il naquit à Jérusalem et épousa une femme qu'il appelle la Prophétesse, dont il eut deux fils ; sa vie fut austère et pure ; sa mission prophétique commença de bonne heure, et se continua jusqu'à un âge très-avancé. Durant ce temps, il eut à essuyer bien des contradictions de la part du peuple et des rois. Enfin, la tradition des Hébreux, adoptée par les Pères de l'Eglise, rapporte qu'ayant prophétisé plus de quatre-vingts ans, et étant parvenu à l'âge de cent trente ans, il fut mis à mort par Manassès, qui ne pouvait supporter ses reproches, et qui le fit couper en deux avec une scie de bois. Isaïe réunit ainsi la palme du martyre à la couronne du prophète, et il fut, par sa mort, la figure du Messie qu'il annonçait. Dieu, sans doute, est l'auteur de toutes les prophéties, et à ce titre elles portent toutes le même caractère. Mais aussi la révélation divine a laissé quelque chose à l'initiative du génie humain, surtout pour ce qui touche à la beauté littéraire ; et c'est pourquoi chaque prophète a son caractère particulier. Isaïe, le premier de tous, par le rang comme par la dignité, abonde tellement en mérites de toute espèce, qu'il est difficile de se former l'idée d'une plus haute perfection. Elégant et sublime tout à la fois, il excelle par l'élévation des idées, la richesse de l'expression, la magnificence des images, l'abondance de la période et la disposition régulière du sujet ; l'ensemble de ses prophéties n'est lui-même qu'un grand poëme.

« Les prophéties d'Isaïe, dit le P. Freudenfeld, se rapportent surtout au peuple Hébreu ; mais son regard, qui s'étend sur tous les peuples d'alentour, pénètre dans l'avenir des Syriens, des Tyriens, des Philistins, des Moabites, des Arabes, des Egyptiens, des Ethiopiens et des Assyriens. Quant à Juda, il en développe, d'une manière sublime, la destinée future. Il a d'abord à prédire des victoires, car la protection de Dieu est encore sur ce peuple ; et lorsque Phacée, roi d'Israël, et Basin, roi de Syrie, viennent assiéger Jérusalem, Achaz, rassuré par Isaïe, apprend que leurs efforts seront vains, que leurs royaumes seront renversés. Vient ensuite Sennachérib ; le Prophète annonce sa défaite et sa mort. Mais Juda, toujours ingrat, comble la mesure de l'iniquité. Isaïe prophétise alors que la vengeance de Dieu va éclater, que la Palestine sera dévastée, et que les Juifs seront emmenés captifs à Babylone ; mais il prédit, en même temps, que le Seigneur aura pitié de son peuple, qu'il détruira l'empire de ses oppresseurs, et que les Juifs, protégés par Syrus, reviendront à Jérusalem et rebâtiront le temple du Très-Haut. Israël alors fera la paix avec Juda, et la vraie religion se répandra parmi les peuples. En effet, le Messie, enfanté par une Vierge-Mère, apparaît au fils d'Amos ; l'histoire de la passion et l'établissement de l'Eglise se présentent à ses yeux dans tous leurs détails ; et, dans cette vision sublime, ce qu'il voit est si clair, ce qu'il écrit si précis, que saint Jérôme l'appelle, non plus

un prophète, mais un cinquième évangéliste (1). »

Origène cite d'Isaïe un livre intitulé : *le Célèbre;* saint Jérôme et saint Epiphane parlent de l'*Ascension* d'Isaïe; enfin, on a imprimé à Venise un écrit nommé : *Vision d'Isaïe.* Ces ouvrages apocryphes, venus peut-être de l'école juive d'Alexandrie, ne méritent aucune attention.

III. Jérémie, fils du prêtre Helcias, natif d'Anathoth, près de Jérusalem, commença à prophétiser sous le règne de Josias, l'an 629, et prophétisa principalement sous le règne de Sédécias, pendant que Jérusalem était assiégé par Nabuchodonosor. Ses exhortations furent méprisées, et Jérusalem tomba au pouvoir de l'ennemi. Le Prophète aurait pu alors aller à Babylone ou rester en Judée; il préféra ne point quitter sa patrie, pour consoler les Juifs qui y restaient. Ceux-ci, pour éviter la fureur du roi de Babylone, se retirèrent en Egypte et y entraînèrent le Prophète. Là, il ne cessa de reprocher leurs crimes à ses compatriotes; et on présume que les Juifs, irrités de ses menaces, le lapidèrent à Taphné, l'an 590 avant Jésus-Christ. Ce témoignage rendu à la vérité par l'effusion de son sang, en ferait une nouvelle figure du Messie.

Jérémie a laissé des Prophéties et des Thrènes ou Lamentations sur Jérusalem. Quoiqu'il ne manque dans ses écrits ni d'élévation ni d'élégance, il est pourtant pour ces deux qualités, inférieur à Isaïe. Il faut observer, du reste, qu'il ne peint guère que la douleur et la pitié : ces affections dominent exclusivement dans les Thrènes et se remarquent souvent dans les Prophéties. La douleur et la pitié ont trouvé en lui un chantre digne d'elles; sa voix a marié, avec un rare bonheur, les tendres soupirs de l'élégie aux mâles accents du patriotisme.

Ses prophéties embrassent la ruine du royaume de Juda, la destruction de Jérusalem et du Temple, les soixante-dix ans de captivité, le retour, la reconstruction de la ville et du Temple, enfin l'avénement du Messie. Dieu veut aussi qu'il répète aux autres peuples les châtiments qui les attendent, et Jérémie écrit d'avance les destinées des Egyptiens, des Ammonites, des Elamites, des Moabites, des Philistins, des Arabes, des Iduméens de Damas et de Babylone : il insiste particulièrement sur la ruine de cette grande cité. Inutile d'ajouter que ces prophéties se sont accomplies au pied de la lettre.

Outre ces prophéties proprement dites, Jérémie a eu beaucoup de visions prophétiques, et sa vie renferme bien des prophéties d'action. Ainsi, la vision, de l'amandier qui se hâte de fleurir, celle du vase fumant qu'embrase le souffle de l'aquilon, la ceinture du prophète cachée dans le creux d'un arbre et retirée pourrie, son voyage chez un potier dont le vase se brise et se répare, le vase de terre brisé dans la vallée d'Eunon, les liens que Jérémie se met au cou, le livre de prophétie qu'il fait jeter dans l'Euphrate, l'achat qu'il fait d'un champ près d'Anathoth, et les pierres qu'il cache sous une voûte près du palais de Pharaon, sont autant de signes des événements qui vont survenir; leur accomplissement en a donné la signification, et le Prophète lui-même les a souvent expliqués.

Jérémie est non-seulement prophète, il est encore une prophétie vivante. Sanctifié dans le sein de sa mère, prophète-vierge, il est établi sur les nations et les royaumes pour édifier et planter, s'éprend d'un vif amour pour le peuple indocile, se voit en butte aux persécutions, condamné et comme enseveli dans une fosse profonde, et brille toujours de l'éclat des plus éminentes vertus. A ces traits on reconnaît une figure admirable de Jésus-Christ.

IV. Pendant que Jérémie prédisait, à Jérusalem, les révolutions des empires et les brillantes destinées de l'Eglise, le prêtre Ezéchiel, fils de Buzi, emmené captif à Babylone avec le roi Jéchonias, commença à prophétiser, dans la Mésopotamie, sur le fleuve Chobar; il continua durant vingt années son ministère prophétique, et mourut assassiné, à ce que l'on croit, par un prince de sa nation, à qui il avait reproché son idolâtrie.

Inférieur en élégance à Jérémie, Ezéchiel est presque l'égal d'Isaïe en élévation, mais cette élévation est d'un genre tout différent : ses pensées sont hautes, pleines de feu; ses images pompeuses, effrayantes; son style grave, un peu rude, entrecoupé de répétitions qui marquent la colère; il excelle, en un mot, par l'énergie et la véhémence; on a dit que c'était l'Eschyle des prophètes.

Ses prophéties sont de trois sortes : prophéties d'action, visions et prophéties proprement dites :

1° Les prophéties d'action sont au nombre de trois, et ont trait toutes au siége de Jérusalem.

Dans la première, le Seigneur ordonne au prophète de prendre une brique, de figurer un siége autour, d'élever une plaque de fer entre lui et la brique figurative, pour marquer Jérusalem assiégée et séparée de son Dieu, par le mur de séparation qu'ont élevé ses iniquités. Dieu commande ensuite à Ezéchiel de se coucher trois cent quatre-vingt-dix jours sur le côté gauche, quarante jours sur le côté droit, de tourner ensuite la face vers Jérusalem, d'étendre son bras et de prophétiser contre elle. Les interprètes pensent que ces trois cent quatre-vingt-dix jours marquent dans le passé les années du schisme et de l'idolâtrie d'Israël, dans l'avenir les jours que devait durer le siége; et que les quarante jours figurent dans le passé les années de l'impénitence de Juda,

(1) *Abrégé d'hist. univ.*

depuis les premières prédictions de Jérémie ; dans l'avenir le nombre de jours écoulés entre la prise de Jérusalem et son entière destruction.

Pour caractériser plus fortement l'extrémité où se verrait réduite cette malheureuse Jérusalem, le Seigneur dit au Prophète de composer un pain de toute espèce de grains ; de le faire cuire sous des excréments d'homme, séchés et brûlés ; de le manger ensuite, en n'en prenant chaque jour qu'une petite portion avec un verre d'eau.

Une autre prophétie en action est celle-ci : le Seigneur dit à Ezéchiel de raser sa barbe et ses cheveux, et d'en faire trois parts, dont l'une sera brûlée, l'autre frappée avec le glaive, la dernière partie jetée aux flammes, partie attachée au manteau du prophète. Cette prophétie marquait la destinée du peuple Juif, dont une faible partie seulement, celle attachée au manteau du prophète, devait survivre aux catastrophes qui dévoreraient le reste des enfants d'Israël.

Enfin, dans une dernière prophétie d'action, le Prophète revêtit le costume d'émigré, perça le mur de sa maison, et se fit emporter par la brèche, le visage voilé ; cette prophétie figurait les malheurs qui allaient bientôt fondre sur Jérusalem.

2° Des visions. Il en est deux bien remarquables :

Dans la première, un grand vent, venu du septentrion, fait voir au Prophète une grosse nuée enflammée, au milieu de laquelle paraît une roue à quatre faces ; au centre de la roue, un feu ardent ; aux quatre faces, quatre animaux étincelants, dont chacun avait la ressemblance d'un homme ; sur la tête de ces animaux reposait le firmament, et sur le firmament un trône où était assis le Fils de Dieu dans sa gloire.

Le but que se proposait le Prophète, l'apparat des phénomènes qui accompagnent ce spectacle, et le symbolisme naturel des quatre animaux qui y jouent un si grand rôle, ont fait penser aux commentateurs, que cette majestueuse vision était l'image de l'univers. Ils y voient, en outre, comme un tableau synoptique de l'histoire de l'univers, les révolutions des empires, l'histoire du peuple de Dieu et de l'Eglise chrétienne. Rohrbacher les résume ingénieusement. Nous devons ajouter que la liturgie de l'Eglise appuie cette dernière interprétation ; elle a toujours vu dans ces quatre animaux l'emblême des évangélistes, et les beaux-arts ont adopté ce symbolisme.

Il est, dans Ezéchiel, d'autres visions : ainsi celle de l'aigle qui coupe la cime d'un cèdre et plante une vigne, celle de la chaudière de chair, celle des ossements desséchés qui revivent. Ces visions que le feu dévore, sont les parties d'une grande vision sur les châtiments qui doivent frapper le peuple de Dieu avant son établissement.

3° Les prophéties proprement dites annoncent plus particulièrement la prise de Jérusalem, l'évasion et la mort de Sédécias, la ruine de Tyr qui ne sera jamais rebâtie, la subversion du royaume d'Egypte, l'anéantissement de la monarchie assyrienne. Il se plaît surtout à parler du Messie. Enfin, le sort des Sidoniens, Moabites, Ammonites, etc., fait aussi l'objet de ses prophéties.

V. Daniel, le quatrième des grands prophètes, jeune prince du sang royal de Juda, fut conduit à Babylone après la prise de Jérusalem, l'an 606, et élevé, à la cour de Nabuchodonosor, dans toutes les sciences des Chaldéens. Ses progrès rapides et la pureté de ses mœurs le firent élever à la dignité de gouverneur des provinces et de chef de tous les mages : c'est en cette dernière qualité qu'il fut appelé à expliquer le songe du roi. Ayant refusé à Nabuchodonosor les honneurs divins, il fut jeté dans une fournaise ardente. Sous le règne de Balthazar, il expliqua les paroles tracées par une main inconnue, dans la salle du festin. Après la mort de Balthazar, il fut premier ministre de Darius le Mède, qui le fit jeter deux fois, malgré sa dignité, dans la fosse aux lions, parce qu'il refusait ses adorations au roi et à l'idole de Bel. Le saint Prophète mourut vers la fin du règne de Cyrus, après avoir obtenu le décret pour le retour des Juifs, le rétablissement du temple et la reconstruction de Jérusalem.

Les Juifs ne regardent pas Daniel comme un prophète, mais cette exclusion n'est fondée sur aucun motif ; d'ailleurs, la tradition apostolique et la décision du concile de Trente ont constaté la canonicité de tous ses écrits. Le langage dont il se sert est un mélange d'hébreu et de chaldéen ; l'histoire de Susanne et celle des prêtres de Bel sont en langue grecque. Son style ne brille pas précisément par l'élévation, la force et l'élégance ; mais l'importance de ses révélations supplée à ce qui pourrait manquer à la majesté du style. Ses prophéties comprennent des visions remarquables et une prophétie qu'il faut noter entre toutes.

Daniel est, par excellence, le prophète des nations et l'historien anticipé de leurs révolutions générales ; ce qui le préoccupe surtout, c'est la succession des quatre grandes monarchies qui vont s'élever les unes sur les autres et préparer les voies au Messie. Il les reconnaît d'abord dans la statue que vit en songe Nabuchodonosor : l'or, l'argent, l'airain, le fer, figurent les empires assyrien, médo-perse, grec et romain. La pierre qui descend de la montagne et grossit en s'approchant de la statue colossale qu'elle renverse, c'est le christianisme. — Il les revoit encore et les décrit, quand sous ses yeux sortent de l'Océan quatre bêtes, une lionne, un ours, un léopard et une autre grande bête à dix cornes ; outre les quatre grands empires, nous voyons annoncés ici les Etats que doivent fonder les barbares sur les ruines de l'empire romain. — Enfin, dans une troisième vision, Dieu

montre à Daniel un bélier dont la tête est armée de deux cornes de grandeur différente ; mais tout à coup se précipite de l'Occident sur toute la terre un bouc qui porte une corne sur le front ; le bouc attaque le bélier, lui rompt les deux cornes, acquiert une grandeur prodigieuse, quand sa corne se brise et il en sort quatre autres. L'ange Gabriel, expliquant cette vision au prophète, lui montre dans ce bélier le roi des Perses et des Mèdes, dans le bouc l'empire Macédonien, dans la corne du bouc Alexandre, et dans les quatre cornes qui sortent de celle-là les empires éphémères qui s'élèvent après le démembrement de l'empire d'Alexandre.

Afin que rien ne manque à des visions si explicites, Daniel assigne le temps dans lequel elles doivent s'accomplir. Un jour, en effet, qu'il était en prière et demandait à Dieu le rétablissement de Jérusalem et de son temple, l'ange Gabriel lui apparaît et lui apprend que ses vœux sont exaucés ; que, de plus, après *soixante-dix semaines d'années* le Messie aura paru dans le monde, et qu'après sa venue Jérusalem et son peuple seront renversés une seconde fois et pour toujours.

VI. Osée, fils de Béeri, le premier des petits prophètes, prophétisa sous Jéroboam II, roi d'Israël, vers l'an 800. Il fut spécialemen choisi pour annoncer les jugements de Dieu sur les dix tribus.

Son style, dit le docteur Lowth, est vif, pénétrant, fortement empreint du caractère de la composition poétique, c'est-à-dire qu'il est concis et sentencieux, et par suite assez obscur.

Osée annonça l'avenir par des actions prophétiques et des prophéties proprement dites. — De ses actions prophétiques la plus remarquable est son mariage avec une femme qui avait vécu autrefois dans le désordre : ce mariage figurait la maison d'Israël qui avait quitté le vrai Dieu pour se prostituer au culte des idoles et que Dieu voulait ramener dans les droits sentiers. — Ses prophéties regardent principalement le royaume d'Israël : il reproche aux dix tribus leurs crimes, leur idolâtrie, leurs séditions, leurs parjures, et il annonce leur ruine prochaine. — Mais il prédit aussi la destruction du royaume de Juda, la captivité de Babylone, le retour, la durée du culte du vrai Dieu et la vocation des Gentils.

Joël, fils de Phatuel, commença à prophétiser vers l'an 789 : on sait peu de chose de sa vie.

Joël diffère beaucoup d'Osée pour le style ; il est clair, véhément et d'un grand effet par les descriptions, les métaphores et les allegories ; la liaison des idées est bien suivie dans ses écrits.

Ses prophéties ont trait au malheur de Juda : des nuées de sauterelles dévasteront les campagnes, et un peuple puissant fera de la Judée un désert ; mais les nations seront punies à leur tour, car le Seigneur se réserve la vengeance. Indépendamment de ce sens, les prophéties se rapportent encore à l'établissement du christianisme, à la fin du monde, au jugement universel, aux peines de l'enfer et à la gloire des justes.

Amos, berger de Técué, prophétisa aux jours d'Ozias et de Jéroboam, fils de Joas ; il fut mis à mort par Amazias, prêtre de Béthel, vers l'an 785, à cause de ses prophéties pleines d'indignation.

Le style d'Amos est simple, rempli d'expressions pittoresques et de comparaisons empruntées à la vie pastorale : ce qui lui donne un charme tout particulier. Dieu, qui tire de la bouche des enfants des louanges parfaites, a donné à cet obscur berger des idées grandes et des inspirations sublimes, qui l'élèvent au niveau des plus grands prophètes.

Amos eut des visions sur les malheurs d'Israël symbolisés par une nuée de sauterelles qui voyagent, par une truelle qui ne servira plus, et par un crochet à cueillir le fruit quand il est mûr. — Ses prophéties regardent la captivité, le retour et le solide rétablissement du royaume de David : ce sont là, du reste, les points importants de toutes les prophéties.

Abdias, le quatrième des petits prophètes, n'est pas bien connu : son pays, ses parents, l'époque et les circonstances de sa vie, tout est ignoré ou controversé. Le monument qui nous reste de son génie est très-court ; mais s'il est petit *supputatione versuum*, il ne l'est pas *supputatione sensuum*, dit un Père de l'Église. C'est aux Iduméens que ce prophète s'adresse ; il leur déclare les maux qu'ils auront à souffrir, en punition de ceux qu'ils ont faits aux Juifs et de la joie qu'ils ont ressentie de l'humiliation du peuple de Dieu.

Jonas, de la tribu de Nephtali, vivait aux jours de Joas et d'Ozias. Sa mission à Ninive, sa fuite vers l'Afrique, la tempête qui l'arrêta, son séjour dans le ventre d'un grand cétacé qui le rejeta sur le rivage, et sa prédication dans Ninive, sont choses bien connues. Sa mission remplie, Jonas revint près de sa mère, en la ville de Sur, et mourut vers l'an 761.

Jonas était non-seulement un prophète, mais une prophétie, une figure vivante de Jésus-Christ. Toutes les circonstances de sa vie sont en effet en correspondance parfaite avec les circonstances de la vie du Sauveur : Notre Seigneur l'a remarqué dans l'Évangile.

Michée, surnommé le Morasthite, du nom de sa patrie, fut le contemporain d'Isaïe et prophétisa durant cinquante ans. On ne sait aucune particularité de sa vie ni de sa mort.

Dans ses prophéties, Michée annonce la captivité des dix tribus chez les Assyriens, l'exil des deux autres chez les Chaldéens, la délivrance de Juda sous Cyrus, la reconstruction de Jérusalem et de son temple dont la célébrité sera portée dans tout l'univers. Après ces prédictions, le prophète parle de l'avénement de Jésus-Christ, et de l'établissement de

l'Eglise chrétienne ; il annonce en particulier la naissance du Messie à Bethléhem, sa domination jusqu'aux extrémités de la terre et l'état florissant de l'Eglise.

Nahum, dont le nom signifie *consolateur*, vécut plus probablement depuis la ruine des tribus par Salmanasar, et avant l'expédition de Sennachérib contre la tribu de Juda.

La prophétie de Nahum forme un poëme complet et régulier : exorde pompeux, récit et descriptions éclatants de splendeur, style partout rempli de sublimités, de chaleur et d'audace.

Dans cette prophétie, Nahum annonce la ruine de Ninive, le renversement de la monarchie assyrienne et le rétablissement du royaume de Juda.

Habacuc vécut, suivant l'opinion commune, au temps de Joachim. On ne saurait décider s'il est l'Habacuc que l'ange porta près de Daniel, dans la fosse aux lions ; on ne sait rien, du reste, ni de sa vie ni de sa mort.

Habacuc annonce à peu près les mêmes événements que Nahum, et y joint la prédiction de l'avénement du Messie. L'oraison qui termine ses prophéties est, par le style et les sentiments, un des cantiques les plus touchants de l'Ecriture.

Sophonie exerça vraisemblablement le ministère prophétique au commencement du règne de Manassès ; on ne sait rien d'important sur sa vie.

Ce prophète n'a rien de supérieur dans l'ordonnance du plan, ni dans la couleur de l'élocution ; son style pourtant est assez semblable à celui de Jérémie.

Sophonie a prophétisé la captivité des Juifs à Babylone, la dévastation de la Judée, la ruine des Ninivites et d'autres peuples voisins, le retour de la captivité, l'établissement d'une loi nouvelle et la vocation des Gentils.

Aggée prophétisa la seconde année de Darius, fils d'Histaspe. Sa prophétie n'a rien de remarquable pour le style : elle renferme des consolations aux vieillards qui pleuraient la pauvreté du second temple, et une annonce très-claire de la prochaine arrivée du Désiré des nations.

Zacharie, fils de Barachie, fut envoyé de Dieu avec Aggée, pour encourager les Juifs à rebâtir le temple. Du reste, on ne sait rien du temps ni du lieu de sa naissance et de sa mort ; on présume qu'il fut tué par les Juifs.

Le style de Zacharie ressemble à celui d'Aggée ; cependant, dans la fin de sa prophétie, il est quelques passages d'une poésie et d'une clarté remarquables, encore qu'ils soient du plus obscur des prophètes.

Qelques-unes des prédictions de ce prophète se rapportent à l'état des Juifs et aux circonstances où il écrivait ; mais, quand il voit approcher le Messie, sa joie ne peut se contenir, et il s'écrie : *Exulta filia, Sion, ecce rex tuus venit !*

Malachie, en hébreu *l'ange du Seigneur*, naquit, suivant l'opinion commune, à Sapha, dans la tribu de Zabulon ; il paraît certain qu'il prophétisa au temps de Néhémie, de l'an 412 à 408, à l'époque où les prêtres et le peuple étaient tombés dans de grands désordres.

Le style de ce prophète tient le milieu entre les autres ; il fait pressentir le déclin vers lequel la captivité de Babylone précipitait la poésie des Hébreux.

Les prophéties les plus remarquables de Malachie regardent la venue du Précurseur, qui est appelé Elie à cause de l'esprit dont il sera animé, et l'anathème éternel qui pèsera sur la Judée.

Malachie, le dernier des prophètes, meurt environ quatre cents avant l'avénement du Messie.

CHAPITRE IV.

Maintenant, parlons des prophéties relatives à l'avénement du Sauveur. Nous indiquerons successivement les prophéties qui regardent l'époque de sa venue et les principales circonstances de sa naissance, de sa vie, de sa mort et de sa résurrection.

I. Trois prophéties ont trait à l'époque de la venue du Sauveur : celle de Daniel sur les soixante-dix semaines, celle du même prophète sur la succession des empires, celle d'Aggée et de Malachie sur le second temple, où devait venir le Messie.

Voici le texte de Daniel :

« Lorsque je n'avais pas encore achevé les paroles de ma prière, Gabriel, que j'avais vu au commencement dans une vision, vola tout d'un coup vers moi, et me toucha au temps du sacrifice du soir.

« Il m'instruisit, me parla, et me dit : Daniel, je suis venu maintenant pour vous enseigner et vous donner l'intelligence.

« Dès le commencement de votre prière j'ai reçu cet ordre, et je suis venu pour vous découvrir toutes choses, parce que vous êtes un homme de désirs ; soyez donc attentif à ce que je vais vous dire, et comprenez cette vision.

« Dieu a abrégé le temps à soixante-dix semaines, sur votre peuple et sur votre ville sainte, afin que les prévarications soient abolies, que le péché trouve sa fin, que l'iniquité soit effacée, que la justice éternelle vienne sur la terre, que les visions et les prophéties soient accomplies, et que le Saint des saints soit oint.

« Sachez donc ceci, et gravez-le dans votre esprit. Depuis l'ordre qui sera donné pour rebâtir Jérusalem jusqu'au Christ chef, il y aura sept semaines et soixante-deux semaines ; et les places et les murailles de la ville seront bâties de nouveau parmi des temps fâcheux et difficiles.

« Et, après soixante-deux semaines, le Christ sera mis à mort, et le peuple qui doit le renoncer ne sera plus. Un peuple, qui doit venir avec son chef, détruira la ville et le sanctuaire : elle finira par la dévastation, et la désolation prédite arrivera avant la fin de la guerre.

« Une semaine confirmera l'alliance avec plusieurs, et, à la moitié de la semaine, les hosties et les sacrifices seront abolis. L'abomination de la désolation sera dans le temple, et la désolation durera jusqu'à la consommation et jusqu'à la fin (1). »

Il est évident, par la simple inspection de ce texte, que c'est une prédiction, et que Daniel, ou plutôt l'ange Gabriel qui lui parle, annonce les événements futurs. Mais quels événements ?

Les événements annoncés par cette prédiction, dit La Luzerne, sont enfermés entre deux époques, toutes deux prédites. La première est l'émission de la parole (ou décret) pour rebâtir Jérusalem, qui était alors ruinée. La seconde est la nouvelle destruction de cette ville et de son temple. Dans cet intervalle, voici les événements qui sont prédits :

Un ordre, ou un décret doit être donné pour rebâtir Jérusalem.

Dans soixante-dix semaines, à dater de l'émission (ou, selon d'autres, de l'exécution) de ce décret, doit venir un personnage important, à qui l'Ange donne le nom de *Christ chef*, et et qu'il qualifie du titre de *Saint des saints*, ou, selon l'hébreu, Sainteté des saintetés.

Les soixante-dix semaines sont divisées en trois parties, savoir : sept semaines, soixante-deux semaines, et une demi-semaine. Pendant les sept premières, les murailles et les places de Jérusalem doivent être rebâties par des temps fâcheux et difficiles. Après les soixante-deux suivantes, le personnage annoncé et appelé Christ doit être mis à mort, et, selon la force du mot hébreu, subir la peine capitale. Pendant la dernière semaine, un nouveau pacte doit être fait et confirmé avec plusieurs, et, au milieu de la semaine, les sacrifices et les victimes doivent cesser.

Le peuple du Christ cessera d'exister, ou, si l'on veut s'en tenir au texte hébreu, ce ne sera pas à raison de ses propres crimes que le Christ sera supplicié.

Dans le même temps, l'iniquité sera détruite, et la justice éternelle viendra sur la terre.

La vision et la prophétie seront alors accomplies, ou, selon l'hébreu et les septante, seront scellées ou terminées.

Un peuple viendra, avec son chef, détruire Jérusalem et son temple ; l'abomination de la désolation sera dans le temple, et la désolation durera jusqu'à la fin.

D'après cette explication, il y a trois points essentiels dans la prophétie : 1° l'édit des rois de Perse ; 2° le sens des semaines ; 3° les circonstances de l'accomplissement.

Il y a eu quatre édits des rois de Perse pour le rétablissement de Jérusalem : le premier de Cyrus ; le second de Darius, fils d'Histaspe ; les deux derniers d'Artaxerxès Longuemain ; on peut les adopter l'un ou l'autre comme point de départ, sans que cela tire à conséquence, parce qu'on ne sait pas exactement la date de l'avénement du Sauveur. De plus, la chronologie persane n'est pas exactement connue ; le règne des princes et l'application du décret peuvent s'interpréter différemment.

Les Juifs connaissaient deux sortes de semaines : des semaines de sept jours et des semaines de sept ans. Les rabbins indiquent aussi la semaine de sept siècles, dont il n'est pas fait mention dans les Ecritures. Dans l'espèce, il ne peut pas être raisonnablement question de semaines de jours, ni de semaines de siècles. On ne pouvait rebâtir Jérusalem en quarante-cinq jours, et il fallait pour sa construction moins de quatre cents ans. En s'arrêtant à des semaines d'années, la prophétie a un sens simple, raisonnable, et cadre avec l'événement.

Quant aux circonstances, quant à ce Christ-chef qui doit être tué, quant à ce peuple qui doit disparaître, quant au pacte nouveau qui doit se confirmer, quant à l'accomplissement des prophéties, à la cessation des sacrifices, à la destruction du péché et à la ruine de Jérusalem ; évidemment cela ne peut s'appliquer qu'au Messie.

A la prophétie des semaines s'en ajoutent deux autres, où Daniel annonce l'élévation et la chute de quatre royaumes, auxquels doit succéder un cinquième qui n'est que le royaume du Christ.

La première est faite pour expliquer le songe de Nabuchodonosor. Ce prince avait vu une statue dont la tête était d'or, la poitrine et les bras d'argent, le ventre et les cuisses d'airain, et les pieds en partie de fer, en partie d'argile ; cette statue avait été brisée et mise en pièces, par une pierre qui s'était détachée d'elle-même et sans la main d'aucun homme, et ensuite la pierre s'étant accrue, était devenue une grande montagne qui remplissait toute la terre. Daniel révèle au roi que les quatre parties de la statue signifient quatre royaumes, dont celui de la Chaldée est le premier, et après lequel il s'en élèvera successivement trois autres, et il finit ainsi : « Dans le temps de ces royaumes, le Dieu du ciel suscitera un royaume qui ne sera jamais détruit, un royaume qui ne sera pas à un autre peuple, et qui subsistera éternellement, selon ce que vous avez vu que la pierre qui avait été détachée de la montagne, sans la main d'aucun homme, a brisé l'argile, le fer, l'airain, l'argent et l'or ; le grand Dieu fait voir au roi ce qui doit arriver à l'avenir. Le songe est véritable, et l'interprétation en est très-certaine (2). »

Au chapitre septième, Daniel a lui-même une vision ; la première année du règne de Balthazar à Babylone, il voit, dans la nuit, quatre bêtes qui s'élèvent successivement de la mer, ayant des formes différentes et toutes terribles ; la quatrième, entre autres, était extrêmement redoutable, elle dévorait, brisait et foulait tout aux pieds ; alors, des trônes furent

(1) Dan., IX, 21-26. — (1) *Ibid.*, II, 44-45.

placés, et l'Ancien des jours prit séance dans toute sa majesté, et environné du cortége d'un million d'assistants. Le jugement se tint et les livres furent ouverts. La quatrième bête se trouva tuée, son corps détruit et jeté au feu. Les autres bêtes avaient aussi perdu toute leur puissance. « Je considérais ces choses, dit Daniel, dans une vision de nuit, et je vis comme le Fils de l'homme, qui venait avec les nuées du ciel, et qui s'avança jusqu'à l'Ancien des jours; elles le présentèrent devant lui et il lui donna la puissance, l'honneur et le royaume; et tous les peuples, toutes les tribus et toutes les langues le serviront. Sa puissance est une puissance éternelle qui ne lui sera point ôtée, et son royaume ne sera point détruit. Mon esprit fut saisi d'étonnement; moi Daniel, je fus épouvanté par ces choses, et ces visions qui m'étaient présentées me troublèrent. Je m'approchai d'un de ceux qui étaient présents, et je lui demandai la vérité de toutes ces choses; et il m'interpréta ce qui se passait, et me l'ensegna. Ces quatre grandes bêtes sont quatre grands royaumes qui s'élèveront de la terre, mais les saints du Dieu très-haut entreront en possession du royaume, et ils régneront jusqu'à la fin des siècles et dans les siècles des siècles (1). »

Ces deux prophéties annoncent, l'une et l'autre, quatre monarchies qui doivent successivement s'élever, puis un cinquième royaume spirituel, universel et perpétuel. Les quatre premiers États sont les empires Assyro-Babylonien, Médo-Perse, Gréco-Macédonien, Romain, le dernier n'est et ne peut être que l'empire du Christ. C'est le royaume du Fils de l'homme, revêtu de puissance par l'Ancien des jours; c'est le Fils de l'homme régnant sur toute tribu et sur toute langue; ce sont les saints de Dieu, qui doivent entrer en possession de ce royaume, jusqu'à la fin des siècles.

La prophétie d'Aggée a pour objet de déterminer les Juifs à rebâtir le temple après le décret de Cyrus. Pour les y exhorter, il leur demande s'il n'est pas honteux d'habiter des maisons lambrisées, tandis qu'ils oublient la maison du Seigneur; il les encourage à la reconstruction, en assurant que Dieu sera avec eux, et que leur ouvrage lui sera agréable. Enfin, pour vaincre leur inertie par un coup décisif, il propose un dernier motif; c'est la prophétie dont il s'agit, en voici les termes : « Parce que voilà ce que dit le Seigneur des armées : Encore un peu de temps et je remuerai le ciel et la terre; je mettrai en mouvement toutes les nations, et le Désiré de toutes les nations viendra, et je remplirai cette maison de gloire, dit le Seigneur des armées. L'argent est à moi, et l'or est à moi, dit le Seigneur des armées. La gloire de cette nouvelle maison sera plus grande que celle de la première, dit le Seigneur des armées, et dans ce lieu je donnerai la paix (2). »

Malachie, le dernier des prophètes, et postérieur à Aggée de près de quatre-vingts ans, a aussi une prophétie relative au même objet : « Voilà que j'envoie mon Ange, et il préparera ma voie devant ma face. Et aussitôt viendra à son temple le Dominateur que vous cherchez, et l'Ange du Testament que vous désirez : Voilà qu'il vient, dit le Seigneur des armées (3). »

Le personnage annoncé dans ces prophéties est appelé, par Aggée, le Désiré des nations, et Malachie ajoute qu'il est l'objet des désirs de la nation juive. Ce même prophète l'appelle le Dominateur, l'Ange, ou, selon la force du mot, l'Envoyé du Testament. A son arrivée, Dieu mettra en mouvement le ciel et la terre, et agitera toutes les nations. Ce Dominateur souhaité, ce Désiré des nations, cet Ange du Testament viendra dans son temple, et la gloire du second temple l'emportera sur celle du premier, non par l'architecture, non par les trésors et les bénédictions, mais seulement par la présence de Celui qui mettra l'univers en mouvement. Alors Dieu donnera la paix, non point la paix extérieure, que le monde ne saurait connaître qu'à de rares intervalles, mais la paix de l'âme, fruit béni de la lumière et de la charité. — A qui cela peut-il s'appliquer, sinon à Jésus-Christ?

Ainsi, voilà une suite d'oracles sacrés, une diversité d'indications faites en différents temps et de différentes manières, qui, par un merveilleux concert, tombent au même temps et désignent une seule et même époque. Le sceptre sort de Juda, les soixante-dix semaines expirent, la quatrième monarchie domine la terre, le temple de Zorobabel est renversé, précisément au même moment, au moment de la venue du Messie. — Outre cet étonnant concert, ces prophéties rapportent une foule de qualités et de circonstances prédites, à des temps très-éloignés les uns des autres, et qui toutes, sans exception, se réunissent dans la personne de Jésus-Christ. Expliquera qui pourra ce merveilleux accord.

II. Les prophéties relatives à l'origine et à la naissance du Messie portent sur la race dont il devait sortir, sur le lieu où il devait naître et sur la personne qui devait le mettre au monde.

Le Messie devait naître de la famille d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, de Juda, et de la maison de David. Ce dernier point est seul à prouver.

Nous voyons, dans plusieurs endroits, la promesse faite à David d'un royaume éternel, qui doit exister dans sa postérité. Nathan, après avoir annoncé à ce prince que son fils bâtirait un temple au Seigneur, ajoute : « Votre maison sera fidèle; vous verrez votre royaume durer éternellement, et votre trône sera perpétuellement stable (4). » Dans un de ses psaumes, David rappela à peu près dans les mêmes termes cette prédiction. Parlant de

(1) Dan., VII, 13-18. — (2) Agg., II, 7-10. — (3) Malach., III, 1. — (4) Reg., II, 7.

lui-même, il dit : « Dieu l'a juré, et ne mentira pas, qu'il conservera éternellement sa postérité, et que son trône durera aussi longtemps que le soleil et la lune (1). »

Outre la promesse faite à la personne de David, que le Messie descendrait de lui, nous avons d'autres prophéties, faites depuis, qui annonçaient que ce serait de cette famille qu'il recevrait l'objet de son attente. « Il sortira, dit Isaïe, un rejeton de la tige de Jessé, et une fleur s'élèvera de sa racine, et l'esprit du Seigneur reposera sur lui, l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de science et de piété, et l'esprit de crainte du Seigneur le remplira (2). » Le Prophète entre ensuite dans des détails poétiques, que nous aurons occasion de considérer, sur la justice de ce descendant de Jessé, sur la paix qu'il donnera au monde, sur la science du Seigneur dont il remplira la terre, et il ajoute : «En ces temps là, le rejeton de Jessé sera élevé comme un étendard parmi les peuples ; les nations l'invoqueront et son sépulcre sera glorieux. » Il est clair que le prophète parle d'un descendant de Jessé, où d'Isaï, père de David; les caractères qu'il lui donne sont si admirables, qu'ils ne peuvent convenir qu'au Messie.

Jérémie prédit aussi la même chose. «Voilà, dit le Seigneur, les jours qui arrivont où je susciterai de David un descendant juste (et selon la paraphrase de Jonathan, David le Messie des Justes), et le roi régnera, et il sera sage, et il rendra sur toute la terre la justice avec jugement. Dans ces jours, Juda sera sauvé, et Israël habitera avec confiance ; et tel est le nom dont on l'appellera : le Seigneur qui est notre juste (3). » Il est encore certain que c'est un descendant de David qu'annonce ici Jérémie, et qu'il donne à ce descendant des titres si pompeux, des fonctions si relevées, qu'on ne peut les entendre que du Messie.

Ezéchiel n'est pas moins précis. « Je susciterai sur elles (sur mes brebis) un pasteur qui les fera paître, mon serviteur David ; il les fera paître et il sera leur pasteur. Et moi, le Seigneur, je serai leur Dieu, et mon serviteur David sera leur prince au milieu d'eux. C'est moi, le Seigneur, qui ai parlé ainsi ; je ferai avec eux un pacte de paix (4).» Il est certain que ce n'est pas la personne de David qu'Ezéchiel promet pour pasteur, puisqu'il y avait quatre siècles et demi que prince était mort. C'est donc un de ses descendants qu'il annonce. C'est, parmi les Juifs, un usage assez commun de donner aux descendants le nom d'un ancètre distingué, et sans en chercher d'autres exemples, nous venons d'en voir un qui est précisément dans l'espèce présente : c'est cette paraphrase de Jonathan où la prophétie de Jérémie est rendue en ces termes : « Je susciterai David, le Messie des justes. »

Ces prophéties ne peuvent s'appliquer à Salomon, ni à aucun des rois, fils de David, mais seulement à un enfant de David, fondateur d'un royaume spirituel. Ainsi, Nathan promet un royaume éternel ; Isaïe dit que le rejeton de la tige de Jessé sera rempli de l'esprit du Seigneur, que les nations l'invoqueront, que son tombeau sera glorieux. Jérémie ajoute que ce sera un roi de justice, qui jugera la terre et sauvera les hommes; et Ezéchiel le représente sous les traits du pasteur, qui conduira les brebis fideles dans les gras pâturages. Evidemment cela ne convient qu'au Messie.

Michée, prophétisant sur le lieu de la naissance du Sauveur, s'écrie : «Et toi, Bethléhem-Ephrata, qui es une des plus petites dans le grand nombre des villes de Juda, de toi sortira, pour moi. Celui qui sera le Dominateur en Israël, et sa sortie a eu lieu dans le commencement, dès les jours de l'éternité... Et il se tiendra ferme, et il sera pasteur dans la force du Seigneur, dans la sublimité du nom du Seigneur son Dieu, et on se convertira parce qu'il sera glorifié jusqu'aux extrémités de la terre, et il sera la paix. »

Tous les Juifs anciens reconnaissent, sans difficulté, que cette prophétie avait pour objet le Messie ; le Targum de Jonathan y est formel ; les deux Thalmuds y sont conformes, ainsi que la totalité des anciens docteurs. L'histoire évangélique présente aussi des preuves de cette opinion générale. Les Mages étant arrivés à Jérusalem pour chercher le Messie, Hérode s'informa auprès des princes des prêtres et des docteurs du lieu où le Christ devait naître ; ils lui répondirent que c'était à Bethléhem de Juda, et ils citèrent ce passage du prophète Michée. Une des difficultés que l'on faisait contre Jésus-Christ, était qu'on le croyait né en Galilée, et que le Messie devait venir de Bethléhem. Quelques Juifs plus récents, sentant combien cet oracle sacré contrarie leur doctrine, ont imaginé de l'appliquer à Zorobabel, par la raison, disent-ils, que David étant né à Bethléhem, on doit regarder cette ville comme la patrie de ses descendants. D'après cette belle raison, un homme compterait autant de patrie qu'il y aurait de lieux où seraient nés ses divers ancêtres. Zorobabel aurait donc eu pour patries: Babylone, où il est né ; Jérusalem, lieu de la naissance de beaucoup de rois ses aïeux ; Bethléhem, dont David, Jessé et leurs pères tiraient leur origine ; l'Egypte, qui avait vu naître Naasson, Aminadab et plusieurs autres; la Mésopotamie, qui avait donné le jour à Abraham et à Tharé. Mais, de plus, cette application à Zorobabel est contraire aux expressions de la prophétie. En quoi Bethléhem serait-il rendu plus célèbre que de grandes villes de Juda, à raison de la naissance de Zorobabel? Comment l'origine de Zorobabel a-t-elle eu lieu dans les jours de l'éternité?

(1) Ps. LXXXVIII, 36. — (2) Isai., XI, 1, 2. — (3) Jérém., XXIII, 5, 6. — (4) Ezech., XXX, 4, 23, 54.

Quelles nations se sont converties à lui ? Est-il glorifié jusqu'aux extrémités de la terre ?

Mais si cette prédiction de Michée ne peut pas raisonnablement être appliquée à Zorobabel, elle s'est vérifiée entièrement et littéralement en Jésus-Christ.

Enfin, Isaïe annonce que le Messie doit naître d'une Vierge.

Rasin, roi de Syrie, et Phacée, roi d'Israël, s'étaient ligués pour enlever le trône à Achaz. Achaz en fut frappé de crainte, et, pour se défendre, s'allia à Théglat-Phalasar, roi d'Assyrie. Le Prophète, pour consoler ce pauvre prince, voulut lui annoncer que la ligue de ses ennemis échouerait ; il lui promit même, s'il voulait seulement le demander, quelque signe de miséricorde. Achaz refusa cette grâce et, couvrant son refus d'un regret hypocrite, répondit qu'il ne tenterait pas le Seigneur. Alors Isaïe, se retournant vers les princes de la maison de David qui accompagnaient le roi, leur dit : « Ecoutez, maison de David, n'est-ce pas assez de lasser la patience des hommes, sans lasser celle de mon Dieu ? Puisqu'il en est ainsi, Dieu lui-même vous donnera un prodige : une Vierge concevra et enfantera un fils qui s'appellera du nom d'Emmanuel ; il mangera le beurre et le miel, afin qu'il sache éprouver le mal et le bien : et, avant que l'enfant sache réprouver le mal et choisir le bien, la terre que vous détestez sera délivrée de la présence de ces deux rois. Mais, par les armes du roi d'Assyrie, Dieu amènera sur vous, sur votre peuple et sur la maison de votre père, des jours tellement malheureux, qu'il n'y en aura pas eu de tels depuis la séparation d'Israël et de Juda (1).

Au chapitre IX, Isaïe parle de nouveau d'un enfant accordé par le Seigneur : « Un jeune enfant, dit-il, nous est né, et un fils nous a été donné ; sur son épaule est placée la principauté ; et il sera appelé Admirable, Conseiller, Dieu fort, Père du siècle futur, Prince de la paix ; son empire sera étendu ; la paix n'aura point de fin ; il siégera sur le trône de David, et régnera sur son royaume, pour l'assurer et le fortifier maintenant et jusque dans l'éternité ; le zèle du Seigneur fera cela. »

Huet démontre que le premier de ces passages a été entendu par plusieurs rabbins comme nous l'entendons, et qu'ils ont cru que le Messie devait venir au monde sans avoir de père. D'autres Juifs, pour éviter la conséquence de cet oracle, ont voulu lui donner un autre sens : les uns ont dit qu'il ne s'agissait pas d'une vierge, mais d'une fille non mariée, non corrompue par un homme ; les autres ont voulu appliquer la prophétie, soit à Ezéchias, fils d'Achaz, soit à Jamb, fils d'Isaïe. Le texte ne se prête pas à ces fantaisies, et le bon sens ne peut les accepter ; il s'agit d'une véritable vierge, cachée et inconnue à tout homme ; s'il s'agissait d'une fille non mariée, concevant avec le secours d'un homme, où serait le miracle ? L'application aux fils d'Achaz et d'Isaïe est également contraire au texte sacré : il s'agit d'un enfant à naître, et les enfants dont on parle sont nés ; il s'agit de l'enfant d'une femme non mariée, et ceux-ci sont nés de mariages légitimes. Au surplus, comment leur appliquer tout ce qui peut s'entendre seulement du Messie ?

III. Voici maintenant les prophéties qui annoncent le Messie comme docteur des nations.

Le psaume second, verset sixième, porte : « Mais moi, j'ai été établi par lui roi sur la montagne sainte de Sion, prêchant ses préceptes. »

Parmi les propheties d'Isaïe, il y en a un grand nombre sur ce sujet. « Beaucoup de peuples, dit-il au second, iront et diront : Venez, montons à la montagne du Seigneur et à la maison du Dieu de Jacob et il nous enseignera ses voies, et nous marcherons dans ses sentiers, parce que la loi sortira de Sion, et la parole de Dieu de Jérusalem. Et il jugera les nations, et il reprendra beaucoup de de peuples. » Huet montre que ce passage a été entendu par les Juifs, comme il l'est par les chrétiens, du temps où le Messie doit publier la loi de Dieu.

Au chapitre trente, le même prophète parle encore du Messie, selon le sentiment des anciens Juifs, lorsqu'il dit : « Le Seigneur ne fera plus disparaître de vos yeux votre docteur, et ils verront votre précepteur, et vos oreilles entendront la voix de celui qui criera derrière vous : Voilà sa voie, marchez-y et ne vous en éloignez ni à droite ni à gauche. »

Le chapitre quarante-deux, dans son commencement, est aussi, selon les anciens rabbins, relatif au Messie. Dans les premiers versets, le prophète décrit en style poétique la justice et surtout la douceur de ce saint personnage, ainsi que nous aurons occasion de le développer. Et, au verset sixième il continue ainsi : « Moi, le Seigneur, je t'ai appelé dans ma justice, je t'ai pris par la main, je t'ai conservé, je t'ai donné aux peuples comme une alliance, et aux nations comme une lumière, pour que tu ouvres les yeux aux aveugles. »

Le chapitre quarante-neuf est plus positif encore que les précédents pour exprimer que ce n'est pas seulement au peuple d'Israël, mais à toutes les nations, que le Messie doit porter la loi divine. « Le Seigneur a dit : Il ne me suffit pas que tu sois mon serviteur pour ranimer les tribus de Jacob et convertir la lie d'Israël; voilà que je t'ai établi pour être la lumière des nations, et pour être le ministre de mon salut jusqu'aux extrémités

(1) Isaïe, VII, 10 et seqq.

de la terre. » C'est encore évidemment du Messie que parle ici le prophète : ce qui précède et ce qui suit dans ce chapitre le montre clairement, et les Juifs le reconnaissent. Aussi, saint Justin, disputant contre le Juif Tryphon, emploie ce texte avec force.

Au chapitre cinquante-deux, Isaïe revient encore à présenter le Messie comme le docteur de toutes les nations : « Qu'ils sont beaux sur les montagnes les pas de celui qui annonce et qui prêche la paix, qui annonce le bonheur, qui prêche le salut, qui dit à Sion : Ton Dieu va régner, le Seigneur a déployé son bras aux yeux de toutes les nations, et toutes les extrémités de la terre verront le salut qui vient de notre Dieu. »

Le chapitre cinquante-cinq n'est pas moins précis : « Prêtez l'oreille, dit le prophète, au nom du Seigneur, et venez à moi ; écoutez et votre âme vivra ; et je contracterai avec vous une alliance éternelle, selon la fidélité de ma miséricorde envers David. Voilà que je l'ai donné au peuple comme témoin, aux nations comme chef et précepteur. »

Au chapitre soixante et un, prophète fait parler le Messie lui-même. « L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce que le Seigneur m'a oint. Il m'a envoyé l'annoncer aux hommes doux, porter le remède à ceux dont le cœur est brisé, prêcher aux captifs le pardon, et la liberté à ceux qui sont enfermés; prêcher l'année de bienveillance du Seigneur et le jour de la vengeance de votre Dieu, consoler tous les affligés. »

« Enfants de Sion, dit le prophète Joël, triomphez et réjouissez-vous devant le Seigneur votre Dieu, parce qu'il vous a donné le docteur de la justice. »

Le Messie, docteur des nations doit donner au monde une loi nouvelle. Entre les prophéties qui le démontrent, j'en choisis deux, une de Jérémie, l'autre de Malachie.

Jérémie : « Voilà, dit le Seigneur, que viennent les jours où je contracterai avec la maison d'Israël et la maison de Juda une nouvelle alliance, non selon le traité que j'ai fait avec leurs pères, le jour où je les ai pris par la main pour les tirer de la terre d'Egypte, traité qu'ils ont violé, et je leur ai fait sentir mon pouvoir, a dit le Seigneur. Mais, tel sera, dit le Seigneur, le pacte que je ferai avec la maison d'Israël après ces jours : Je placerai ma loi dans leurs entrailles, et je l'écrirai dans leurs cœurs, et je serai leur Dieu et ils seront mon peuple, et l'homme n'enseignera plus son prochain, ni le frère son frère, disant : Connaissez le Seigneur; car tous, depuis le plus petit d'entre eux jusqu'au plus grand, me connaîtront, dit le Seigneur, parce que je leur pardonnerai leurs iniquités et je ne me souviendrai plus après cela de leurs péchés (1). » Quoique plusieurs Juifs aient appliqué cette prophétie au Messie, il s'en est trouvé quelques autres qui y ont donné un sens différent. Ils ont imaginé de l'entendre du renouvellement d'alliance qui se fit après le retour de la captivité, et ils ont observé que depuis ce temps leur nation n'est plus retombée dans l'idolâtrie. Grotius est entré aussi dans leur sentiment. Mais ce n'est point d'une ancienne alliance à renouveler que parle le prophète, c'est un pacte nouveau que Dieu doit contracter : *fœdus novum*. C'est un pacte qui ne sera pas conforme à l'ancien, qui l'exclut positivement : *non secundum pactum quod pepigi cum patribus eorum*. Il semble que le Prophète ait voulu prévenir l'objection, tant les termes qu'il emploie sont exprès. Aussi saint Paul, écrivant aux Hébreux que cette promesse de Jérémie regarde spécialement, en fait usage pour leur prouver que leur loi est abolie et a fait place à une nouvelle. Plusieurs saints Pères ont employé ce même raisonnement, et ont prouvé par cette prophétie la fin de l'Ancien Testament et son remplacement par un Nouveau.

La seconde prophétie que nous avons annoncée, et qui prédisait aussi le remplacement de la loi de Moïse par une loi différente, est tirée de Malachie. « Je ne mets point en vous mon affection, dit le Seigneur des armées, et je ne recevrai plus de présents de votre main, car, du levant jusqu'au couchant, mon nom est grand parmi les nations, et en tous lieux on sacrifie et on présente en mon nom une oblation pure, parce que mon nom est grand parmi les nations, dit le Seigneur des armées (2). » Cette prédiction annonce clairement deux choses : d'abord la cessation, l'abolition, la réprobation absolue de tous les sacrifices de la loi de Moïse, ensuite l'institution d'un autre sacrifice très-pur, qui sera offert, non comme les autres dans un seul lieu, mais dans tous les pays de la terre. Plusieurs saints Pères, notamment saint Justin, saint Jean Chrysostome, saint Jérôme, saint Augustin, emploient ce texte sacré pour prouver aux Juifs que leur religion devait être abolie. Ils leur montrent l'accord de cet oracle avec l'événement, et la substitution à tous leurs sacrifices d'un sacrifice d'un ordre infiniment plus relevé.

IV. Au sujet des miracles qu'on attend du Sauveur promis, voici ce que dit Isaïe : « Dieu lui-même viendra, dit le Prophète, et vous sauvera. Alors les yeux des aveugles verront le jour, et les oreilles des sourds seront ouvertes ; alors le boiteux s'élancera comme un cerf, et la langue des muets sera déliée. » Que cette prophétie fût autrefois entendue par les Juifs du Messie, c'est ce dont il est impossible de douter. Huet montre que ce chapitre d'Isaïe est expliqué, par beaucoup de leurs docteurs, des miracles que le Messie doit opérer, quand il les aura ramenés dans la Judée. Nous avons, par l'histoire evangélique, la preuve que les Juifs attendaient un Messie

(1) Jérém., XXXI, 31-34. — (2) Malach., I, 10.

revêtu d'une puissance surnaturelle. Emerveillés des prodiges sans nombre que Jésus-Christ ne cessait d'opérer, ils s'écriaient : Quand le Christ sera venu, fera-t-il plus de miracles que cet homme-ci ? » Saint Jean-Baptiste envoie deux de ses disciples demander à Jésus-Christ s'il est le Messie, ou si on doit en attendre un autre. A cela que répond le Sauveur? Il commence à opérer en leur présence plusieurs guérisons miraculeuses, puis il leur dit : « Allez rapporter à Jean ce que vous avez vu : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent. » C'est ici évidemment une allusion que fait Notre Seigneur à la prophétie d'Isaïe, dont il rapporte les propres termes, et c'est en même temps un raisonnement qu'il fait pour prouver qu'il est effectivement le Messie : « Je suis celui qu'Isaïe a prédit, puisque je fais les choses surnaturelles qu'il a prédites. » Mais ce raisonnement serait sans force si les Juifs n'étaient pas persuadés que c'était au Messie qu'Isaïe attribuait les guérisons miraculeuses ; on lui aurait répondu : « Quand vous prouveriez par vos miracles que vous êtes celui qu'a annoncé le Prophète, vous n'établiriez pas encore par là votre qualité de Messie, puisque ce n'est pas le Messie qu'il a prédit. » Cette opinion constante des Juifs anciens est d'un grand poids contre ceux de leurs descendants actuels qui veulent détourner la prophétie à d'autres qu'au Messie.

V. Au moment où le Sauveur parut, les Juifs ne voulurent pas reconnaître en lui le Messie. L'erreur de la nation, plus tard son crime, provenait de ce qu'elle attendait un roi conquérant. Les prophéties, il est vrai, annoncent un Messie qui sera roi ; mais son règne devra embrasser premièrement l'ordre spirituel. Voici ces prophéties :

Au psaume LXXI, où il est dit que le Messie dominera d'une mer à l'autre, et du fleuve jusqu'aux extrémités de la terre, » il est, en même temps, annoncé que « de son temps naîtra la justice et l'abondance de la paix, jusqu'au temps où la lune cessera d'éclairer le monde. » Isaïe, dans beaucoup d'endroits, parle de la paix que le Messie apportera au monde. Ici, il dit « qu'il jugera les nations et convaincra d'erreur beaucoup de peuples, qui de leurs glaives feront des socs de charrue, et de leurs lances des faux. Tellement que les nations ne lèveront point l'épée les unes contre les autres, et ne s'exerceront plus aux combats. » Là, il annonce que le Messie sera appelé « le Prince de la paix, que son empire sera étendu, et que la paix n'aura pas de fin. » Plus loin, il décrit poétiquement la paix dont on jouira sous son empire. Ailleurs, il le représente « sur les montagnes, prêchant et annonçant la paix. » Ezéchiel présente le Messie sous le nom de David son père « paissant les brebis du Seigneur, et le Seigneur faisant avec lui un pacte de paix. » Michée, antérieur à Isaïe, avait, presque dans les mêmes termes, prophétisé qu'au temps du Messie, « les glaives seraient convertis en socs, et les lances en instruments de labourage ; » et il s'était servi de l'expression que le Messie « serait la paix. » Nahum, contemporain d'Isaïe, peint aussi, comme lui, le Messie « sur les montagnes et annonçant la paix. » Il résulte évidemment de tous ces textes, que le règne du Messie doit, selon les prophètes, être un règne pacifique. Et comment peut-on entendre que celui qui sera le prince de la paix, qui sera lui-même la paix, sous l'empire duquel on jouira d'une paix universelle et perpétuelle ; comment, dis-je, peut-on entendre que ce même personnage sera un prince belliqueux, qui assujettira par la force les nations à son joug? En quel sens que l'on veuille entendre ces prophéties, elles ne peuvent cadrer avec l'idée d'un roi guerrier et conquérant.

Un caractère particulier donné au Messie par divers prophètes, et spécialement par Isaïe, est celui de la douceur : « Voilà mon serviteur dont je prendrai la défense, dit le Prophète au nom de Dieu ; il est mon élu ; mon âme se complaît en lui ; j'ai placé sur lui mon esprit; il annoncera la justice aux nations; il ne criera point ; il ne fera point acception de personnes ; on n'entendra pas sa voix au dehors ; il ne brisera point le roseau fêlé et il n'éteindra point la mèche fumante ; il rendra la justice selon la vérité ; il ne sera ni triste ni turbulent. » Est-ce là le caractère d'un héros violent qui fait guerres sur guerres, et qui désole la terre par ses conquêtes? Mais il est évident que cette douceur convient parfaitement à un roi de l'ordre spirituel, qui vient fonder un royaume non civil, mais purement religieux, qui établit l'empire des vertus, et qui n'emploie que des moyens du genre spirituel.

VI. Un point essentiel dans la discussion, c'est la divinité du Messie. Or, la divinité est attribuée par les prophètes au Messie, quand ils l'appellent Jéhovah et lui donnent le nom de « Fils de Dieu, engendré d'une manière ineffable, avant que la lumière existât, » ainsi qu'il est dit en Michée et au livre des psaumes. Dans d'autres passages, ils lui donnent expressément le nom de Dieu.

Au psaume XLIV, que la paraphrase chaldaïque et presque tous les rabbins entendent du Messie, nous lisons : « Votre trône, ô Dieu, dure dans les siècles des siècles. La verge de direction est le sceptre de votre règne. Vous avez choisi la justice et haï l'iniquité. Pour cela, Dieu, votre Dieu, vous a oint de l'huile d'allégresse. » Le Messie, oint par Dieu d'une huile excellente, est appelé Dieu sans addition, et Dieu dont le trône subsiste dans tous les siècles. Dans le psaume CIX, David appelle le Messie son Seigneur, et il dit que Dieu l'a fait asseoir à sa droite. Jésus-Christ propose aux Juifs cette prophétie comme une preuve

de sa divinité; il leur demande comment, le Messie étant Fils de David, David peut l'appeler son Seigneur? Ce raisonnement de Notre Sauveur présente deux choses : 1° De cela seul qu'il le propose, il est évident que le texte du psaume était entendu du Messie par les Juifs de son temps; sans cela son argument aurait été ridicule, et au lieu de réduire au silence, comme il le fit, ses adversaires, il leur aurait fourni contre lui cette réponse sans réplique : « Comment produisez-vous sur le Messie un passage qui n'a pas rapport à lui ? » 2° Le raisonnement en lui-même est de la plus grande force. David aurait-il pu appeler son Seigneur un de ses descendants, si ce descendant eût dû être un simple homme? Le raisonnement de Jésus-Christ a évidemment pour objet d'annoncer le mystère de son Incarnation, et de prouver sa divinité unie à son humanité. Nous avons droit de l'opposer aux Juifs modernes, comme il l'objectait à leurs pères.

Isaïe, dans beaucoup d'endroits, donne le titre de Dieu au Messie qu'il annonce. Ici, il dit : « Qu'une vierge enfantera un fils qui sera appelé Emmanuel, » c'est-à-dire Dieu avec nous, ce qui indique la réunion de la divinité et de l'humanité dans la même personne. Là, entre les noms que portera, selon lui, le futur Messie, sera celui de Dieu fort. Plus loin, il prédit aux Juifs que « Dieu lui-même viendra et les sauvera. » Ce mot « Dieu lui-même, » dit assez clairement que ce n'est pas en figure qu'il s'exprime. Ailleurs, il recommande « de préparer les voies du Seigneur, et de rendre droits, dans la solitude, les sentiers de notre Dieu. » Un autre roi ou un autre personnage, appelé Dieu figurativement, serait-il appelé notre Dieu ? Dans le même chapitre, il dit aux villes de Juda : Voilà votre Dieu, voilà le Seigneur Dieu, il viendra dans la force. » Il demande encore si cette expression « votre Dieu », et la répétition « le Seigneur Dieu, » n'indiquent pas manifestement Dieu, dans le sens propre et littéral.

Nous avons entendu Malachie dire que « le dominateur désiré viendra dans son temple. » Ce dominateur désiré ne peut être, comme nous l'avons vu, autre que le Messie. Mais le temple lui appartient et il n'appartient qu'à Dieu ; le Messie est donc véritablement Dieu ? Le Prophète ne dirait pas d'un homme qu'il appellerait Dieu par métaphore, qu'il vient dans son propre temple : ce serait une métaphore appliquée à une autre métaphore, ce qui est une manière de parler ridicule.

Cette quantité de passages qui s'accordent pour présenter le Messie comme un Dieu, prouvent que c'est de Dieu, proprement dit, qu'ils parlent. Comment imaginer que tant d'oracles s'unissent pour renfermer tous le même sens figuré? D'ailleurs, plusieurs renferment des choses qui ne peuvent convenir à un Dieu métaphorique.

VII. Chose remarquable, les prophètes ne se sont pas contentés d'indiquer les grands caractères du Messie, ils ont voulu indiquer les particularités intimes de son existence.

Nous lisons dans Jérémie la prédiction du massacre des Innocents : « Une voix de lamentation, de deuil, de soupirs, a été entendue d'en haut ; Rachel pleure ses enfants et elle ne veut pas recevoir sur eux de consolation, parce qu'ils ne sont plus (1). » Pour l'intelligence de cette prophétie, il faut observer que le tombeau de Rachel était voisin de la ville de Bethléhem, où se fit le massacre. En rapportant cet événement, saint Matthieu rappelle la prédiction qui l'avait annoncé. L'accomplissement de cet oracle sacré est d'autant moins douteux, que Macrobe, historien païen, en fait mention.

Une circonstance de la rédemption prédite par plusieurs prophètes, c'est que le Messie devait avoir un précurseur. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans Isaïe : Une voix crie dans le désert : Préparez la voie du Seigneur, rendez droits les sentiers de notre Dieu dans la solitude. Toute vallée sera exhaussée, et toute montagne, toute colline sera abaissée. Les choses mauvaises deviendront droites, et les voies raboteuses seront aplanies ; la gloire du Seigneur sera révélée et toute chair verra que la bouche du Seigneur a parlé (2). » Malachie annonce également l'ange ou l'envoyé qui doit préparer les voies devant le Messie. Ces prophéties étaient certainement entendues du Messie par les anciens Juifs, on en a la preuve dans les Evangiles, lorsqu'ils rapportent les prédications du Précurseur. Saint Jean-Baptiste, lui-même, déclare qu'il est la voix de celui qui crie dans le désert, ainsi que l'a annoncé Isaïe. Sa réponse n'aurait pas de sens, si les Juifs n'avaient eu l'idée de ce que devait être cette voix.

Une particularité, annoncée par Isaïe, portait que le Messie commencerait sa prédication sur les confins des terres de Zabulon et de Nephtali, le long de la mer, au delà du Jourdain et dans la Galilée ; et qu'alors une vive lumière se répandrait sur le peuple qui était auparavant dans les ténèbres. Saint Matthieu, rapportant le commencement de la prédication de Jésus-Christ, après son baptême et sa retraite dans le désert, dit que, conformément à cet oracle d'Isaïe, il ouvrit sa carrière évangélique à Capharnaüm, ville maritime de la Galilée, limitrophe de Zabulon et de Nephtali.

Une autre observation du même Evangéliste est que Jésus Christ, dans le cours de sa prédication, employait habituellement la forme des paraboles, et cela pour accomplir une prophétie qui portait que ce serait ainsi que le Messie instruirait le monde.

Saint Matthieu fait encore remarquer l'accord extraordinaire entre la prophétie de

(1) Jérém., XXXI, 15. — (2) Isai., XL, 3-5.

Zacharie, portant que le Messie viendrait à Jérusalem, monté sur une ânesse, et la réalisation de cette prédiction, lorsque, peu de jours avant sa passion, le Sauveur vint dans cette ville. Plus la circonstance est minutieuse, plus il était impossible, au temps de Zacharie, de la prévoir. Aussi, plusieurs Pères font valoir, comme une preuve de la mission divine de Jésus-Christ, cet extraordinaire accomplissement.

Le Messie, selon plusieurs prophètes, devait exercer, envers les hommes, les fonctions de Pasteur. « Tel qu'un pasteur, dit Isaïe, il fera paître son troupeau; il rassemblera les agneaux entre ses bras, il les élèvera sur son sein, il portera lui-même les brebis pleines. » — « Celui qui dispersa Israël, dit Jérémie, le rassemblera et le gardera comme un pasteur garde son troupeau. » — « Dieu, dit Ezéchiel, suscitera un pasteur qui fera paître ses brebis, son serviteur David ; » prédiction qui ne peut s'appliquer à David, mort depuis longtemps, mais seulement à Jésus-Christ, « le Bon Pasteur qui donne sa vie pour ses brebis. »

Un autre titre donné par les anciennes prophéties, est celui de Sauveur. Nous le voyons ainsi désigné dans un grand nombre d'oracles sacrés, spécialement dans ceux d'Isaïe. « Vous puiserez avec joie les eaux dans les sources du Sauveur. Cieux, répandez votre rosée : que les nuées pleuvent le Juste, que la terre s'ouvre et enfante le Sauveur ! Je t'ai établi pour être la lumière des nations, pour porter le salut jusqu'aux extrémités de la terre. Mon juste est proche. Mon Sauveur est sorti. Dites à la fille de Sion : Voilà votre Sauveur qui vient. » — « Je me réjouirai, dit Habacuc, dans le Seigneur, je tirerai mon allégresse de Dieu mon Sauveur. » — « Réjouis-toi, fille de Sion, dit Zacharie ; sois dans l'allégresse, fille de Jérusalem ; ton roi vient à toi, juste et Sauveur. » Ces diverses prophéties sont évidemment relatives au Messie ; plusieurs même lui sont formellement appliquées par beaucoup de rabbins.

Le Messie, selon les prophètes, devait être aussi un Rédempteur. « Je sais, dit Job, que mon Rédempteur vit, et qu'au dernier jour je ressusciterai de la terre. » Nous avons vu Isaïe annonçant les miracles que devait opérer le Messie. A la suite de ce qu'il en a dit, il ajoute : « Ceux qui auront été rachetés par le Seigneur se convertiront, et viendront à Sion avec gloire et avec une joie éternelle sur leurs têtes. » C'est certainement du même temps et du même personnage, que parle le prophète dans les versets précédents et dans celui-ci. Puis donc que ce qu'il a dit des miracles est relatif au Messie, ce qu'il ajoute du bienfait de la rédemption s'y rapporte pareillement. Nous lisons dans un autre chapitre : « Ceux qui sont venus de l'occident révéreront le nom du Seigneur, lorsque sera venu le Rédempteur de Sion et de ceux qui reviennent de leur iniquité dans Israël. » C'est le Messie, comme l'annoncent les autres prophéties, qui, du levant au couchant, rassemblera les peuples ; c'est donc le Messie que le Prophète représente comme Rédempteur. Les Juifs reconnaissent qu'il devait avoir cette qualité ; car il est dit dans l'Evangile, que la prophétesse Anne, ayant eu le bonheur de voir Jésus-Christ dans sa présentation au temple, parlait de lui à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël. Les deux disciples d'Emmaüs, parlant de la mort de Jésus Christ, disent : « Nous espérions qu'il rachèterait Israël. »

Il était encore marqué dans les prophéties que le Messie serait Prêtre. Le psaume CIX y est précis : « Le Seigneur l'a juré et il ne s'en repentira pas, tu es prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech. »

Voilà donc encore beaucoup de circonstances de la vie du Messie prédites par les prophètes; voilà plusieurs titres et plusieurs fonctions que les prophètes attribuent au Messie, et que nous voyons se réaliser avec la plus parfaite exactitude en Jésus-Christ.

VIII. La passion de Jésus-Christ, qui est le scandale des Juifs, est cependant ce qui devrait le plus les engager à croire en sa mission. Voici, en effet, comment les prophètes en annoncent les principales circonstances.

La trahison d'un de ses apôtres. « Si c'eût été mon ennemi qui m'eût chargé de malédiction, j'aurais pu le supporter ; et si celui qui me haïssait eût dit contre moi des choses violentes, j'aurais pu me soustraire à sa méchanceté. Mais c'est vous, qui étiez mon ami, le chef de mon conseil, que je connaissais, avec qui je prenais de doux repas, avec qui j'allais de concert dans la maison du Seigneur (1). »

Le prix auquel il a été vendu, et la restitution de cet argent. « Ils m'ont apprécié trente pièces d'argent, et le Seigneur m'a dit : Jette-le au potier, le beau prix auquel ils m'ont évalué. Et j'ai pris les trente pièces et je les ai jetées, dans la maison du Seigneur, au potier (2). »

La mort funeste de Juda. « Que ses jours soient abrégés, et qu'un autre le remplace dans l'épiscopat (3) ! »

L'abandon où le laissent ses disciples. « Je frapperai le pasteur et les brebis seront dispersées (4). »

Les faux témoins qui s'élèvent contre lui et se contredisent. « Il s'est élevé contre moi de faux témoins, et l'iniquité a menti à elle-même (5). Des témoins iniques, se levant, m'interrogèrent sur ce que j'ignorais (6). »

Les railleries dont on l'accable. « Tous ceux qui m'ont vu m'ont insulté ; ils ont

(1) Ps. LIV, 13 14 et 15. — (2) Zachar., IX, 12, 13. — (3) Ps. CVIII, 5. — (4) Zachar., XIII, 7. — (5) Ps. XXVI, 12 — (6) Ps. XXXIV, 11.

tenu des propos contre moi, et, branlant la tête, ils ont dit : Il espérait dans le Seigneur, qu'il le retire de là, qu'il le sauve puisqu'il l'aime (1). »

Les traitements indignes qu'on lui fait éprouver. « J'ai livré mon corps à ceux qui le frappaient, et mes joues à ceux qui les souffletaient. Je n'ai pas détourné ma face de leurs reproches et de leurs crachats (2). »

Sa cruelle flagellation. « Ils ont compté mes os (3). »

Le partage de ses vêtements et sa robe tirée au sort. « Ils m'ont regardé et considéré ; ils se sont partagé mes vêtements, et ils ont jeté le sort sur ma robe (4). »

Le fiel et le vinaigre dont on l'abreuve. « Ils m'ont donné pour nourriture du fiel, et dans ma soif ils m'ont abreuvé de vinaigre (5). »

Les clous dont on l'attache à la croix. « Ils ont percé mes mains et mes pieds (6). » On lui dira : « Quelles sont ces plaies au milieu de vos mains? et il répondra : J'en ai été percé dans la maison de ceux qui m'aimaient (7). »

Sa mort violente : « Après soixante-dix semaines, le Christ sera mis à mort (8). »

Le coup de lance dont on perce son côté. « Ils lèveront les yeux vers Celui qu'ils ont percé (9). »

La gloire de son tombeau. « Son sépulcre sera glorieux (10). »

A ces textes prophétiques, nous ajoutons en entier le chapitre LIII d'Isaïe : « Qui croira ce que nous disons ! Et à qui le bras du Seigneur a-t-il été révélé? Et il s'élèvera devant lui comme une faible plante et comme un rejeton qui monte sur une terre desséchée. Il n'a ni figure ni beauté ; nous l'avons vu, et il n'était pas reconnaissable, et nous l'avons désiré. Il est l'homme méprisé, le dernier des hommes, l'homme de douleurs et chargé d'infirmités. Son visage est comme caché et abattu; c'est pourquoi nous n'en avons fait aucune estime. Il s'est véritablement chargé de nos langueurs, et il a porté nos douleurs, et nous l'avons regardé comme un lépreux et comme un homme frappé de Dieu et avili. Il a été blessé à cause de nos iniquités ; il a été accablé pour nos crimes ; la peine qui nous donne la paix lui a été infligée, et nous avons été guéris par ses souffrances. Nous nous sommes tous égarés comme des brebis; chacun s'est détourné de sa voie, et Dieu a placé dans lui l'iniquité de nous tous. Il a été offert, parce qu'il l'a voulu, et il n'a pas ouvert la bouche. Il sera conduit à la mort comme une brebis et tel qu'un agneau ; il se taira devant celui qui le tond ; il n'ouvrira pas la bouche. Il est mort dans les angoisses et par un jugement. Qui racontera sa génération? parce qu'il a été arraché de la terre des vivants. Je l'ai frappé à cause du crime de mon peuple. Et il donnera les impies pour le prix de sa sépulture, et le riche pour la récompense de sa mort, parce qu'il n'a pas commis d'iniquité et qu'il n'y a point eu de fraude dans sa bouche. Dieu a voulu l'écraser dans sa faiblesse. S'il donne sa vie pour le péché, il verra une longue génération, et la volonté de Dieu s'exécutera heureusement dans sa conduite. Parce que son âme a souffert, il verra et il sera rassasié. Ce juste, mon serviteur, justifiera beaucoup de personnes par sa doctrine, et il portera leurs iniquités. Pour cela, je lui en donnerai beaucoup en partage, et il distribuera les dépouilles des forts, parce qu'il a livré son âme à la mort, et il a été rangé parmi les scélérats, et il a porté les péchés de beaucoup, et il a prié pour les méchants. »

Nous voyons dans ce chapitre l'oblation volontaire du Christ : « il a été offert parce qu'il l'a voulu (11). »

Son innocence personnelle : « Il n'a point commis d'iniquités (12). »

Son immolation pour nos péchés dont il est chargé : « Il a été immolé à cause de nos péchés, et accablé à cause de nos crimes. Dieu a placé dans lui l'iniquité de nous tous. Je l'ai frappé à cause des crimes de mon peuple. Mon serviteur portera leurs iniquités. Il a porté les iniquités de beaucoup d'hommes (13). »

Notre salut opéré par sa passion : « Nous avons été guéris par ses souffrances. Ce juste, mon serviteur, justifiera beaucoup de personnes (14). »

Ses souffrances, ses plaies et ses humiliations : « Il n'a ni figure ni beauté, nous l'avons vu, et il n'était pas reconnaissable, et nous l'avons désiré. Il est l'homme méprisé, le dernier des hommes, l'homme de douleurs, et chargé d'infirmités. Son visage est comme caché et abattu, et nous n'en avons fait aucune estime. Nous l'avons regardé comme un lépreux et comme un homme frappé de Dieu et humilié (15) »

La comparaison de lui avec Barabbas et les larrons : « Il a été rangé parmi les scélérats (16). »

Son inaltérable douceur : « Il sera conduit à la mort comme une brebis, et tel qu'un agneau il se taira devant celui qui le tond, et il n'ouvrira pas la bouche (17). »

Sa prière pour ses bourreaux : « Il a prié pour les pécheurs (18). »

Sa mort violente : « Il a été conduit à la mort comme une brebis. Il donnera les impies pour le prix de sa sépulture, et le riche pour la récompense de sa mort (19). »

La gloire et la puissance que lui procurera sa passion : « Parce que son âme a souffert, il verra et sera rassasié. Pour cela je lui donnerai beaucoup d'hommes en partage. Il dis-

(1) Ps. XXI, 8, 4. — (2) Ps L, 6. — (3) Ps. XXI, 18. — (4) *Ibid.*, 18, 19. — (5) Ps. LXXVIII, 22. — (6) Ps. XXI, 17. — (7) Zachar., XIII, 6. — (8) Dan., IX, 26. — (9) Zachar., XII, 10. — (10) Ps. XI, 10. — (11) Isai., XLIII, 7. — (12) *Ibid.*, 9. — (13) *Ibid.*, 5, 6, 8, 11, 12. — (14) *Ibid.*, 5, 11. — (15) *Ibid.*, *epist.* II, 3 et 4. —(16) *Ibid.*, 12. — (17) *Ibid.*, 7, — (18) *Ibid.*, 12. — (19) *Ibid.*, 7 et 9.

tribuera les dépouilles des forts, parce qu'il a livré son âme à la mort (1). »

Est-il possible de réunir plus de traits de conformité entre une prédiction et un événement ? Quand Isaïe aurait écrit depuis la passion de Jésus-Christ, en aurait-il mieux rappelé et les motifs et les diverses circonstances ? Et n'est-ce pas avec raison que saint Jérôme, considérant tout l'ensemble de ses prophéties, le regarde plutôt comme l'évangéliste que comme le prophète de Jésus-Christ?

IX. Enfin, il y a des prophéties sur la Résurrection, l'Ascension et la descente du Saint-Esprit.

Ces paroles du livre des psaumes paraissent annoncer clairement une résurrection après la mort : « Je me suis endormi, et j'ai sommeillé, et je me suis levé, parce que le Seigneur m'a pris sous sa protection (2). » Saint Augustin observe avec raison sur ce passage, que, s'il était question d'un simple sommeil, il n'y aurait rien de si merveilleux, et que ce ne serait pas la peine que Dieu inspirât à son prophète la prédiction d'un réveil.

Dans un autre psaume, David s'exprime ainsi : « Pour cela mon cœur s'est réjoui, et mon âme a été dans la joie. De plus, ma chair reposera dans l'espérance, parce que vous ne me laisserez pas sous la terre, et vous ne permettrez pas que votre saint éprouve la corruption (3). » Ces paroles ne peuvent convenir qu'à la personne de David, ou à un autre personnage que Dieu a ressuscité, de manière que son corps n'ait pas été corrompu dans le tombeau. Comme ce ne peut pas être de lui-même que David parle ainsi, c'est certainement de quelque autre personnage.

Ce raisonnement a été fait par saint Pierre dans sa première prédication, et renouvelé par saint Paul à Antioche de Pisidie. Nous pouvons en conclure que, de leur temps, ce texte était regardé comme une prophétie du Messie, comme une prophétie de la résurrection du Messie. Or, quel est le Messie à qui elle peut convenir, sinon celui qui est ressuscité le troisième jour, avant que la corruption infectât son corps?

Dans d'autres psaumes, David paraît encore annoncer le même événement : « Seigneur, vous m'avez retiré des bas lieux, vous m'avez garanti d'être du nombre de ceux qui descendent dans la fosse (4). Vous m'exaltez hors des portes de la mort, pour que je celèbre vos louanges (5). » On trouverait encore difficilement une autre personne à qui ces expressions pussent convenir.

Nous avons aussi plusieurs textes des psaumes, dont l'application est facile au retour de Jésus-Christ dans les cieux, et qui, au moins pour la plupart, ne pourraient être adaptés à d'autres. « Princes, ouvrez vos portes ; portes éternelles, abaissez-vous, et le roi de gloire entrera. Quel est ce roi de gloire? C'est le Dieu fort et puissant, c'est le Dieu puissant dans le combat (6). » — « Vous vous êtes élevé dans les airs ; vous avez entraîné la captivité ; vous avez reçu les offrandes des hommes (7). » — « Célébrez le Seigneur, montant à l'orient au-dessus de tous les cieux (8). » — « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marche-pied (9). » J'ai déjà observé que Jésus-Christ, raisonnant vis-à-vis des Juifs, et appliquant au Messie ce dernier psaume, montre que, selon l'opinion générale des Juifs, c'était une prophétie du Messie. Et à quel autre, en effet, qu'au Messie peut être appliqué cet oracle? Dans quel autre s'est-il réalisé que dans Jésus-Christ? Cette prophétie est encore une des preuves que, dans sa première prédication, saint Pierre donnait de la divine mission de son maître. Il montrait que ce n'est pas de David lui-même que la prédiction devait être entendue, puisque ce prince n'était pas monté aux cieux ; et il en concluait que Jésus crucifié est celui que Dieu a fait le Seigneur et le Chrrst.

La descente du Saint-Esprit, que nous avons vue miraculeusement exécutée sur les disciples de Jésus-Christ, peu de jours après son ascension, fait aussi partie des événements prédits dans l'ancienne loi. « Je répandrai, dit le Seigneur par Zacharie, sur la maison de David et sur les habitants de Jérusalem, l'Esprit de grâce et de prières, et ils tourneront les yeux vers moi qu'ils ont percé (10). » Joël avait été plus précis encore : « Après cela, je répandrai mon Esprit sur toute chair. Vos fils et vos filles prophétiseront; vos vieillards auront des révélations en songes, et vos jeunes gens auront des visions. Et dans ces jours, je répandrai mon esprit sur mes serviteurs et sur mes servantes (11). » Saint Pierre, au moment où il sort du cénacle, et où il ouvre sa carrière apostolique, rappelle aux Juifs, étonnés des merveilles qu'opère l'Esprit-Saint, cet oracle de Joël, et leur dit que ce qu'ils voient de lui et des autres apôtres en est l'accomplissement.

Ainsi, le ministère du Messie, depuis le commencement jusqu'à la fin, a été figuré par les prophètes et annoncé par leurs prophéties. Nous verrons ce ministère, prophétisé et figuré, s'accomplir en la personne de Jésus-Christ.

(1) *Ibid.*, 11, 12. — (2) Ps., III, 6. — (3) Ps., XV, 9, 10. — (4) Ps., XXIX, 15. — (5) Ps., XIX, 15. — (6) Ps., XXIII, 7, 8. — (7) Ps., LVII, 9. — (8) Ps., LVII, 44. — (9) Ps. CIX, 1. — (10) Zachar., XII, 10. — (11) Joël, II, 28, 29.

II

LES TRADITIONS DE LA SYNAGOGUE.

A côté, ou plutôt au-dessous des prophéties consignées dans les Livres Saints, nous devons mentionner les prophéties de la Synagogue. Ce n'est pas qu'il y ait, en principe, une différence radicale entre la Synagogue et l'Eglise : la Synagogue est l'Eglise d'avant Jésus-Christ, et l'Eglise est la Synagogue d'après Jésus-Christ. De même donc que l'Eglise est en possession des révélations divines, de même les possédait la Synagogue. Il y a, de plus, entre ces deux institutions une autre similitude; c'est que, comme l'Eglise a ses traditions non écrites dans les deux Testaments, ainsi la Synagogue a ses traditions non écrites dans l'ancienne Loi. Or, après avoir révélé les prophéties de l'ancien Testament, nous allons chercher dans les traditions de la Synagogue les faits qui les confirment. Tel est l'objet de ce travail.

Pour atteindre ce but, nous devons indiquer les sources et mentionner le contenu des traditions judaïques.

I. Les Juifs désignent par Thora toute la Loi, écrite ou orale; par Mikra, le canon des Saintes Ecritures; par Thalmud et Cabale, les deux recueils de leurs traditions. Nous avons donc à faire spécialement connaître la Cabale et le Thalmud.

Le Thalmud est la partie exotérique et pratique de la tradition. Son objet est de déterminer le sens de la loi, d'en expliquer les ordonnances, d'en conserver les prescriptions non exprimées ou indirectement indiquées.

« Le Thalmud, dit le chevalier Drach, désigne plus particulièrement le grand corps de doctrine des Juifs, auquel ont travaillé successivement, et à des époques différentes, les docteurs les plus accrédités en Israël. C'est le code complet, civil et religieux de la Synagogue. Son objet est d'expliquer la loi de Moïse conformément à l'esprit de la tradition verbale. Il renferme les discussions et les disputes contradictoires entre ceux qui se sont appliqués à approfondir cette loi, quelquefois les conclusions et les décisions qui s'en sont suivies; de temps à autre, il se livre à des digressions sur l'histoire et sur les sciences, dont les érudits, surtout les archéologues, peuvent tirer un parti avantageux. Si le lecteur judicieux du Thalmud a souvent lieu de s'affliger des aberrations étranges où peut tomber l'esprit humain abandonné de la vraie foi, si plus d'une fois les turpitudes du cynisme rabbinique obligent la pudeur de se voiler la face, si le fidèle est révolté des atroces et insensées calomnies que la haine impie des pharisiens répand sur tous les objets de sa vénération religieuse, le théologien chrétien y recueille des données et des traditions précieuses pour l'explication de plus d'un texte du Nouveau Testament, et pour convaincre nos adversaires religieux de l'antiquité autant que de la sainteté du dogme catholique, si bien défini par le *Quod semper* de saint Vincent de Lérins (1). »

Le Thalmud se divise en *Mischna* et en *Guémara*. La Mischna, ainsi nommée d'un mot qui signifie *seconde loi*, est le texte propre du Thalmud; la Ghémara, d'un mot qui signifie *perfection*, est le commentaire de la Mischna, son développement et son complément. La Ghémara est double, celle de Jérusalem et celle de Babylone. La Mischna s'appelle aussi Deutérôse.

La chaîne des traditions orales de la Synagogue remonte jusqu'à Moïse. L'Ecriture nous apprend que Moïse, d'après l'invitation du Seigneur, monta sur le Sinaï, où il demeura quarante jours et quarante nuits, au bout desquels il reçut les tables du Décalogue. « Qu'a-t-il fait de son temps, demandent les rabbins, pendant les quarante jours et les quarante nuits qui précédèrent la remise de ces tables? » Si nous en croyons le Thalmud, il apprenait de Dieu l'explication et le développement de la *loi écrite;* en un mot, cette *loi orale* que la tradition fut ensuite chargée de conduire comme par la main, de génération en génération, jusqu'à la fin des siècles.

Quoi qu'il en soit, il faut reconnaître à ces traditions une très-haute antiquité. Les saints Pères en parlent, dans ce sens, en maint endroit de leurs écrits. D'ailleurs, on ne peut expliquer que par elles certaines obligations des Juifs et le silence de l'Ancien Testament sur l'immortalité de l'âme.

Ces traditions, avant d'être confiées à l'Ecriture, furent transmises et conservées par un pouvoir spirituel, à qui l'on devait parfaite obéissance : la Synagogue n'a jamais existé à l'état protestant. Ce pouvoir fut confié d'abord aux anciens, puis aux prophètes : ces traditionnaires étaient assistés d'un synode qui, plus tard, prit le nom de Sanhédrin. Aux prophètes succéda la série des Thanaïtes; le Siméon du *Nunc dimittis*

(1) Drach, *De l'harmonie entre l'Eglise et la Synagogue*, t. I, p. 123.

fut un des derniers, sinon le dernier. Nous voyons apparaître après les Thanaïtes les titres de Rabbin, Rabbi, Rabbini, etc. Il n'y eut que sept Rabbins tous revêtus de la dignité de Nâci, ou grand-chef de la Synagogue. Les Thanaïtes et les Rabbins furent, comme les prophètes, assistés d'un consistoire.

Après la révolte de Barcochébas, Rabbi Juda rédige la Mischna, en dépit de la défense de la loi. Il y place : 1° les explications et développements oraux attribués à Moïse; 2° les ordonnances ajoutées oralement sur le Sinaï; 3° la constitution trouvée par les docteurs au moyen de la conjecture ou de l'argumentation ; 4° les décrets émanés des prophètes; 5° les règles de conduite pour la vie civile. Comme Rabbi Juda avait encore omis quelque chose qu'il expliquait de vive voix à ses disciples ceux-ci, après sa mort, complétèrent son œuvre. De là les *Beraïtot*, les *Méhillot*, et le fameux *Zohar* de Siméon-ben-Johhaï.

La Mischna est divisée en six *Sédarim*, chaque sédarim en traités, chaque traité en chapitres. 1° Sedar Zaraïm, *ordre des semences* (onze traités), traité de tout ce qui a rapport à l'agriculture, aux bénédictions, prières, actions de grâce; 2° Seder Moed, *ordre des fêtes et des jeûnes*, comprend douze traités; 3° Seder Nâschim, *ordre des femmes*, traite du mariage et de ses suites, du divorce, du lévirat, des vœux; contient sept traités; 4° Seder Nezihim, *ordre des dommages*, espèce de code civil et criminel, contient dix traités; 5° Seder Kodaschim, *ordre des choses saintes*, contient onze traités sur les sacrifices, les offrandes, les péchés punis de la peine éternelle, la description et les dimensions du temple de Jérusalem; 6° Seder Taharot, *ordre des purifications*, traite de tout ce qui a rapport aux puretés et impuretés légales; comprend douze traités. En tout donc 63 traités.

Quelque temps après la mort de Rabbi Juda, commença une nouvelle série de docteurs : les Emoraïm, explicateurs de la Mischna. De là : 1° la Ghémara de Jérusalem, due à Rabbi Johhanan (279), à l'usage des Juifs de la Palestine; 2° la Ghémara de Babylone, composée par Rabbi Asschi, pour expliquer les controverses énoncées dans la Mischna, résoudre les cas douteux d'après la doctrine des Thanaïtes et Emoraïm, enregistrer les constitutions des Rabbins depuis la clôture de la Mischna, et donner enfin des explications allégoriques de plusieurs passages de l'Ecriture (437). Ces deux Ghémara n'ont pas été rédigées avec l'esprit de discernement qui a présidé à la composition du Thalmud; elles ne sont guère que des compilations indigestes où sont entassées pêle-mêle les choses les plus insignifiantes.

Il appert des traditions consignées dans le Thalmud que la loi mosaïque comprenait six cent treize préceptes : deux cent quarante-huit affirmatifs, trois cent soixante-cinq négatifs. Les préceptes affirmatifs cent quatre-vingt-cinq et cent quatre-vingt-dix-huit ordonnent de faire l'usure aux non-Juifs, et d'exterminer sans pitié les idolâtres, c'est-à-dire les chrétiens.

Aux Emoraïm succèdent les Séburaïm *opinants*. La tradition, une fois écrite et livrée à la nation, les docteurs n'avaient plus qu'à exposer leurs opinions. Après les Séburaïm, les Goanïm ou *Seigneurs*, qui donnèrent des chefs à le nation, jusqu'à leur extinction l'an 1005 : d'où il suit que la prophétie de Jacob est accomplie.

Les Juifs, arrêtés par le dialecte syriaque, les termes étrangers, le style obscur, et les formes (treize, comme dans la scolastique) d'argumentation, éprouvèrent bientôt le besoin de commentaires et d'abrégés du Thalmud. De là : Abrégé du Thalmud de Rabbi Isaac le Fezzan : il donne les décisions pratiques; Glose de Rabbi Salomon Yarhhi : c'est la plus estimée et la plus répandue; Dictionnaire thalmudique de Nathan (onzième siècle); Abrégé du Thalmud et commentaires de la Mischna de Maïmonides (treizième siècle); Somme thalmudique de Rabbi Jacob (quatorzième siècle); Aphorismes de Rabbi Karo (seizième siècle).

La Cabale est la partie mystérieuse, ésotérique, acroamatique de la tradition orale. Etymologiquement, le mot *cabale* veut dire simplement *tradition;* dans les livres des Rabbins, il indique tantôt les livres du vieux Testament autres que le Pentateuque, tantôt la tradition thalmudique en général, et plus communément la partie spéculative et mystique de la tradition. Dans ce dernier sens, elle traite de la nature de Dieu, des esprits et du monde visible; elle s'appuie spécialement sur les traditions théorétiques, sur le sens moral de la loi : c'est la théologie de la Synagogue, sa physique et sa métaphysique sacrée. Quant à sa valeur doctrinale, elle se sous-distingue en Cabale vraie et sans altération, telle qu'elle s'enseignait dans l'ancienne Synagogue; et en Cabale fausse, mélange de superstitions, de magie, de théurgie par les docteurs de la Synagogue infidèle.

L'existence de la Cabale ne peut être révoquée en doute; elle se prouve par la différence de son objet d'avec celui du Thalmud, par le témoignage de la nation juive, des Rabbins, des Pères de l'Eglise et des savants Bonfrère, Buddée, Pic de la Mirandole et Sixte de Sienne. L'opinion commune est qu'elle fut révélée à Moïse sur le Sinaï et transmise oralement, sans qu'il fût permis de l'écrire. Esdras, voyant que les calamités de sa nation l'exposaient à périr, la consigna dans soixante-dix volumes qui ne furent point rendus publics. Malheureusement, cette sainte Cabale s'est en partie perdue : 1° parce qu'elle n'était confiée qu'à un petit nombre 2° parce qu'elle n'était pas écrite; 3° à cause des malheurs des Juifs : ainsi pense Maimonide. Il n'est donc pas étonnant que le philosophe rabbinique ait rempli la nouvelle Cabale de

rêveries fantastiques, de vaines subtilités, et même de théories panthéistes ou manichéennes. L'ancienne était pure de cet alliage; nous pouvons même en reconnaître les restes au milieu du fatras rabbinique, par les appréciations critiques, par l'examen du style, et surtout d'après ce principe qu'une vérité catholique niée actuellement par les Juifs et clairement enseignée dans la Cabale, appartient nécessairement à l'ancienne Cabale. Pic de la Mirandole partit de ces données pour rétablir les vérités chrétiennes par la science secrète des Hébreux.

Telle est la Cabale dont Pic et Ricci ont révélé l'existence au quinzième siècle. Son étude a converti beaucoup de Juifs. Citons entre autres : Ricci, Léon l'hébreu, Galatina, Carret, Rittangel et Prosper Ruggieri; elle en convertira encore bien d'autres.

II. Que contiennent maintenant la Cabale et le Thalmud ? Trouvons-nous dans ces traditions judaïques une confirmation catholique des principes et des faits de l'histoire ? Enfin, y a-t-il harmonie entre l'Eglise et la Synagogue ?

Nous aurons la réponse à ces questions en examinant, au point de vue historique, ce que pensait l'ancienne Synagogue sur l'auguste mystère de la Trinité, sur la chute originelle, sur les prophéties messianiques, l'attente du Messie et la divinité de Jésus-Christ.

1° *La Trinité.* Dans l'ancienne loi, Moïse inculque souvent aux Israélites, la notion de l'unité divine, d'abord afin de prémunir le peuple juif contre les séductions de l'idolâtrie, ensuite pour le pénétrer profondément d'une grande vérité. Dieu seul, en effet, est un par nature ; Dieu seul est proprement unité. L'homme n'a qu'un être d'emprunt, limité, où se rencontrent la matière et l'esprit; qui ne dure qu'un instant; soumis, en ce moment, à d'incessantes variations; ne trouvant que hors de lui sa fin, et y aspirant par un constant effort. L'homme est un être *ondoyant et divers*, tandis que « *audite, filii Israël, Deus unus est.* »

Cependant la doctrine de la Trinité divine, c'est-à-dire de trois personnes distinctes de la Divinité, et en même temps unies de l'union la plus absolue, dans la seule et indivisible essence éternelle, était reçue de tous temps dans l'ancienne Synagogue.

Quand Notre Seigneur Jésus-Christ donne à ses disciples, qu'il avait choisis tous parmi les Juifs, la mission d'aller prêcher son saint Evangile aux peuples de la terre, il leur ordonne de les baptiser *au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.*

Il est clair que ces paroles, *les seules* des quatre évangiles où les trois personnes divines sont nommées en termes aussi exprès, ne sont pas dites comme ayant pour objet de *révéler* la sainte Trinité. Si le Sauveur prononce ici les noms adorables du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, c'est pour prescrire la formule sacramentelle du baptême. La *mention* du grand mystère en cette circonstance, *à l'occasion* du baptême, produit sur l'esprit de quiconque lit l'Evangile, l'effet d'un article de foi déjà connu et pleinement admis parmi les enfants d'Israël.

Ainsi dans les quatre évangiles que nous avons, on ne remarque pas plus la *revélation nouvelle* de la sainte Trinité, point fondamental et pivot de toute la religion chrétienne, que celle de toute autre doctrine déjà enseignée dans la Synagogue, lors de l'avénement du Christ, comme par exemple, le péché originel, la création du monde sans matière préexistante, l'existence de Dieu. Si quelque part Notre Seigneur distingue le *Père* et le *Fils*, tout en enseignant qu'ils ne sont qu'*un*, c'est uniquement pour annoncer que sa sainte personne est le Fils. S'il s'était agi d'enseigner comme une vérité non encore connue que trois personnes constituent l'unité de Dieu, le divin docteur n'aurait certes pas manqué de signaler aussi le Saint-Esprit, procédant nécessairement du Père et du Fils. Il aurait dit : *Ego et Pater et Spiritus unum sumus.*

Il en est de même des témoignages qui résultent de l'évangile de saint Jean (1). Si les trois divines personnes y sont signalées, c'est *à l'occasion* de l'envoi du *Paraclet*, l'*Esprit de vérité.*

Nous pouvons en dire autant du Saint-Esprit, en particulier. Plusieurs textes des évangélistes en parlent, aucun ne les relève. A l'occasion du baptême de Notre Seigneur, il est parlé de lui-même autant que du Père et du Fils, mais c'est uniquement pour raconter ce qui s'est passé lors de cet événement. Il est représenté comme déjà connu et adoré à titre de Dieu. Trente ans avant la prédication de l'Evangile, l'exercice de la loi mosaïque étant encore en pleine vigueur, lorsque l'ange dit à saint Joseph : *Quod enim in ea natum est, de Spiritu Sancto est;* il ne demande pas : *Qu'est-ce que le Saint-Esprit?* comme Pharaon avait demandé : *Quis est Jehovah?*

En un mot, les évangélistes prennent pour point de départ le mystère de l'Incarnation. Ils nous le révèlent, et nous prescrivent d'y croire. Quant à celui de la Trinité, qui le précède, qui en est la base dans la foi, ils s'en emparent comme d'un point déjà manifeste, admis dans la croyance de la loi ancienne. Voilà pourquoi ils ne disent nulle part : *Sachez, croyez* qu'il y a trois personnes en Dieu (2).

Cette foi n'était pas, cependant, également explicite pour tous les enfants de la Synagogue. Les justes, c'est-à-dire les patriarches, les prophètes et, en général, les hommes de haute piété, en avaient, sans doute, une no-

(1) Joan., xiv, 16 ; xv, 26. — (2) Drach, *De l'harmonie entre l'Eglise et la Synagogue*, t. 1, p. 277.

tion aussi claire que nous pouvons l'avoir ici-bas; les personnes studieuses pouvaient s'en instruire, mais le vulgaire n'en avait qu'une notion confuse ou l'ignorait entièrement.

Quant aux preuves de cette créance, elles se trouvent dans des symboles et dans des commentaires des Écritures.

Le symbole le plus expressif de la foi judaïque était le *Tetragammaton*, le nom de quatre lettres, le nom incommunicable de Jéhovah. Ce nom se compose du Yod, du Hè, du Vaw et du Hè. Le Yod désigne le *principe premier*, et se rappoete au degré de la *royauté* de Dieu. C'est un simple point qui n'a point de figure déterminée, et rien ne peut lui ressembler, parce que nul ne peut concevoir ni scruter l'essence éternelle. On l'appelle encore le *point intellectuel et formel*, incompréhensible à toute créature; le *mystère et l'occultation de la sagesse*. Le Hè est fondé sur la puissance divine, aussi bien que sur la royale majesté de Dieu. C'est de cette lettre que procèdent les splendeurs qui sont au-dessous d'elle, comme elle-même procède des splendeurs qui sont au-dessus. Sa configuration offre une ouverture par le bas, et une plus étroite par le haut. On l'appelle la *mère*, parce que la *vertu divine* qu'elle dénote, produit, avec celle qui est au-dessus d'elle, une autre vertu divine. On y reconnaît le Verbe éternel, engendré du Père, et de qui procèdent, en même temps que du Père, ces autres splendeurs que nous appelons l'Esprit-Saint. Le Vaw est un lien d'amour; par suite, il est le mystère d'union absolue des vertus célestes. Ainsi que l'annonce sa configuration, il est l'arbre de vie, le fleuve de grâce, la flamme qui va éclairer et embraser les cœurs. Enfin, il s'appelle Esprit, il est fils de Yod et de Hè. Le Hè répété est la *Divinité terrestre*, le Verbe fait chair.

Le nom de Jéhovah ne devait point se prononcer; il était le nom du mystère, révélé seulement au siècle à venir. On l'écrivait différemment, tantôt par une abréviation qui voulait dire : Trois en un, tantôt par trois points, gravitant l'un vers l'autre et enveloppés d'un cercle géométrique. Le grand-prêtre, lorsqu'il invoquait Jéhovah, pour bénir le peuple, étendait la main de manière à ramener les cinq doigts à trois, fallût-il pour cela les lier, deux à deux, avec une frange de laine.

Le nom de Jéhovah, les lettres qui le composent, leur agencement, l'usage qu'on en faisait, l'espérance qui s'y rattachait, avaient donc pour l'ancienne Synagogue une haute importance théosophique. La Synagogue y *déposait* les vérités fondamentales de la doctrine messianique. Mais, qu'on ne s'y trompe pas, ces deux grandes vérités, la Trinité et l'Incarnation, la Synagogue ne les *trouvait* pas dans l'analyse grammaticale, et encore moins dans la subtile appréciation des lettres et des points du nom ineffable. Ces sublimes connaissances lui venaient d'une source plus pure, de la révélation; elle les tenait d'une tradition qui remontait jusqu'au jour où le paradis terrestre retentit de la première promesse d'un réparateur; révélation qui fut répétée à chaque nouvelle promesse du Messie. C'est pour cette raison que nous avons dit que la Synagogue *déposait* dans le nom de *Jéhovah* la doctrine messianique. Seulement, en enseignant ces grandes vérités, elle leur donnait pour appui les caractères matériels, les lettres du nom ineffable, afin de mieux les fixer dans la mémoire de ceux qui devaient en être instruits.

Le premier verset de la Bible peut se traduire de cette manière : « Par le principe, Dieu créa le ciel et la terre. » Quel est ce principe, en hébreu *berêschit?* C'est Celui qui s'appelle l'alpha et l'oméga, le principe et la fin. Le principal livre cabalistique, le Zohar, dit formellement que le terme *rêschit* est un des noms de la divinité, et qu'il désigne le Verbe, la sagesse éternelle; que ce mot, au commencement de l'Écriture, a pour préfixe la lettre *beth*, dont la valeur numérique est deux ou deuxième, parce que le principe a deux natures, et parce que le même principe est le deuxième dans l'ordre du nombre divin; enfin, que *rêschit* est au singulier, parce qu'il dénote une seule et même personne. Le fait est que les Septante, bien que traduisant chacun dans une cellule particulière, changèrent l'ordre des mots de l'original et écrivirent : « Dieu créa dans le principe. »

Le Thalmud (1), R. Abraham Lumbiner et R. Eléazar confirment l'interprétation du Zohar.

Si le premier verset de la Bible annonce Dieu le Père et Dieu le Fils, le second verset nous révèle Dieu l'Esprit-Saint. « Et l'Esprit de Dieu, ou plutôt et l'Esprit-Dieu, planait sur la surface des eaux. » Le Thalmud ajoute : « Sous la forme d'une colombe qui plane sur ses petits, si légèrement qu'elle ne les touche pas (2). » R. S. Yarchi, donne encore plus de développement : « Le trône de la gloire, dit-il, c'est-à-dire de la divinité, se tenait en l'air et planait sur la surface des eaux, par l'Esprit de la bouche du Très-Saint, béni soit-il, et par son Verbe, sous la forme d'une colombe qui plane légèrement sur le nid. En langue profane, qui couve. »

Le Zohar porte : « Et l'Esprit de Dieu, c'est l'*Esprit du Messie*. Dès l'instant qu'il planera sur la surface de l'eau de la loi, sera commencée l'œuvre de la Rédemption. C'est pourquoi le texte dit (immédiatement après) : Et Dieu dit : Que la lumière soit! »

Zohar, sur la Genèse (3) : R. Siméon, invité par Dieu même, qui lui apparut sous la figure d'un vieillard, lui expliquer ces mots : *Faisons*

(1) Traité *Yoma*, fol. 38, traité *Menahhat*, fol. 29; traité *Khagiga*, fol. 12. — (2) Traité *Khagiga*, fol. 15. — (3) Fol. 26, col. 102.

homme, répondit : « Que ces mots furent adressés au Père par le fabricateur d'en haut, qui est la Mère céleste (c'est-à-dire le Verbe, la deuxième hypostase), la Colonne du Milieu (la seconde personne engendrée du Père, et dont procède le Saint-Esprit, aussi bien que du Père), le Roi de la terre; par Celui enfin qui dit de lui-même : Et j'étais le nourrisson de la tendresse de Jéhovah. »

Le texte hébreu du chapitre VIII de la Genèse, proclame continuellement, d'un bout à l'autre, la Trinité et l'unité de Dieu. Nous pouvons nous contenter de la traduire mot à mot, et il n'est besoin d'aucun commentaire.

« Et Jéhovah lui apparut (à Abraham), dans les plaines de Mambré, lorsqu'il était assis à l'entrée de sa tente, pendant la chaleur du jour. Abraham, levant les yeux, s'aperçut que *trois hommes se tenaient* près de lui. Dès qu'il s'en aperçut, il courut vers eux, quittant l'entrée de sa tente et *se prosterna en terre*. Et il dit : « Seigneur, si j'ai trouvé grâce à *tes* yeux, ne *passe* pas, je prie, devant ton serviteur sans t'arrêter. *Permettez* que l'on apporte un peu d'eau, et *lavez vos pieds*, et *reposez-vous* sous cet arbre. Je chercherai un morceau de pain, et *soutenez votre* cœur, ensuite *vous continuerez* de voyager, puisque *vous êtes venu* à passer auprès de *votre serviteur*. » Et *ils dirent :* « Fais ainsi que tu promets. » Et il prit du beurre et les servit; et il se tint auprès *d'eux* sous l'arbre, et *ils mangèrent*. Et *ils* lui *dirent :* « Où est Sara, ta femme? » Abraham répondit : « Elle est dans la tente. » Et *il dit :* « *Je reviendrai* à toi dans un an, et Sara ta femme aura déjà un fils. » Et Sara s'en moqua intérieurement, pensant... Alors *Jéhovah dit* à Abraham : « Pourquoi Sara s'est-elle moquée, pensant... Y a-t-il quelque chose qui soit trop difficile, *pour Jéhovah?* Dans un an *je reviendrai* à toi, et Sara aura déjà un fils. » Cependant Sara le nia disant : « Je ne m'en suis pas moquée ; » car elle craignait de l'avouer. Et *il dit :* « Cela n'est pas, au contraire, tu t'en es moquée. » Et *ces hommes s'éloignèrent* de là, et *se tournèrent* vers Sodome. Et Abraham *les* accompagna pour leur faire la conduite. *Ces hommes* donc, s'en allant de là, *marchèrent* vers Sodome, tandis qu'Abraham se tenait toujours encore debout, *odenou omad*, devant *Jéhovah* (1). »

Cette alternative continuelle du nombre singulier et du nombre pluriel, dans le texte qui raconte l'apparition de *Jéhovah en trois Personnes*, prouve évidemment qu'en l'*unité* de Jéhovah il y a *trinité* de personnes.

Les Pharisiens trahissent leur embarras par les explications ridicules et bizarres qu'ils veulent donner de ce chapitre.

Quelques rabbins prétendent que ce sont tout simplement trois anges sous forme humaine, qui ont reçu l'hospitalité du patriarche. Outre que le texte dit positivement que *Jéhovah* lui-même apparut à Abraham, il n'est pas fait mention d'anges une seule fois dans tout ce récit.

D'ailleurs, ces rabbins contredisent la tradition de la Synagogue, tradition dont ils n'osent jamais s'écarter, excepté lorsqu'il s'agit de combattre les preuves du christianisme.

Le Thalmud : Hhamai-bar-Hhanina dit : « Que signifie ce verset, *Vous marchez à la suite de Jéhovah votre Dieu* (2)? Comment un homme peut-il marcher à la suite de la Divinité, puisqu'il est écrit : *Car Jéhovah ton Dieu, est un feu consumant* (3)? Mais il veut dire : Imitez les œuvres de charité du Très-Saint, béni soit-il. Couvrez les pauvres qui sont nus, de même qu'il a donné des robes à la nudité d'Adam et d'Eve ; visitez les malades, de même qu'il a visité Abraham dans sa maladie.

Le même (4) : Rabbi Hhama-bar-Hhanina dit : Ce jour-là fut le troisième jour de la circoncision d'Abraham, et le Très-Saint, béni soit-il, vint demander à Abraham comment il se portait. »

Zohar, en cet endroit : *Partie mystères de la loi*, « *Et Jéhovah lui apparut*. Manifestation de l'essence divine sous les *trois couleurs* principales, comme elle est en haut, dans le ciel. Et c'est dans le même nombre de couleurs que Dieu se manifeste dans l'arc en ciel. » Le Zohar ajoute : « Et il est appelé *Jéhovah* dans le mystère de la numération suprême *En-Soph* (l'Infini).

Paraphrase de Jonathan-ben-Huriel : « Et la gloire de Jéhovah se révéla à lui dans la plaine de Mambré »

Paraphrase Jérusalémite : « Et le Verbe de Jéhovah se révéla à lui dans la plaine de la vision. »

Le Berêschit Rabba apporte son tribut d'hommages à la doctrine de la sainte Trinité. A l'occasion du verset : « Et Jéhovah fit pleuvoir sur Sodome et sur Gomorrhe du soufre et du feu ; il rapporte l'enseignement suivant des rabbins : « R. Eliézer enseigne que partout où il y a dans le texte : Et Jéhovah, il faut entendre Dieu avec son tribunal ; car, dit R. Sol. Yarchi, la conjonction *et* annonce plus d'une personne ; comme on dit : Un tel et un tel.

Or, quel est ce tribunal qui punit, avec Jéhovah, les villes coupables; qui, avec Jéhovah, frappe de mort tous les premiers-nés des Egyptiens? Tout rabbin vous répondra que tribunal veut dire *trois personnes*, parce que, dans la loi mosaïque, un tribunal ordinaire est composé de *trois membres*.

Au livre de l'Exode, le Seigneur dit à Moïse : « Je suis Jéhovah. J'ai apparu à Abraham, Isaac et Jacob sous le nom de Dieu Tout-Puissant; mais je ne me suis pas fait connaître à

(1) Gen., XVIII, 1-5, 8-10, 12-16, 22. — (2) Traité *Sopha*, fol. 14, recto; Deut., XIII, 5. — (3) Deut. IV 24. — (4) Fol. 85 verso.

eux par mon nom de Jéhovah. » La paraphrase chaldaïque porte : « Mais je ne me suis pas manifesté à eux par la face de mon essence divine. » La paraphrase jérusalémite : « Mais je ne leur ai pas fait connaître le nom *du Verbe* de Jéhovah. » En sorte que ces patriarches ne connaissaient pas l'unité de Dieu dans son sens prophétique, c'est-à-dire dans son rapport avec la Trinité et l'Incarnation.

Le prophète-Roi dit, au Psaume LXIII : « Tu es Dieu, mon Dieu. » — « David, dit à ce propos le Zohar, a chanté une louange sublime. Et quelle est-elle? *Dieu, mon Dieu, Toi.* Car pourquoi, après avoir dit *Dieu*, répéterait-il *mon Dieu*, si ce n'était pour annoncer un autre degré qui est propre à Dieu? Nous voyons en ce verset les trois degrés : Dieu, mon Dieu, Toi. Bien qu'ils soient *trois*, ce n'est qu'un Dieu unique dans le mystère du Dieu vivant. »

« *Dieu,* Dieu suprême, et Dieu vivant. *Mon Dieu*, d'une extrémité du ciel jusqu'à l'autre extrémité du ciel. *Toi*, degré qui lui est inhérent. Cependant le tout n'est qu'un et se réduit à un seul nom. »

Ainsi, les docteurs de la Synagogue croyaient un seul Dieu en trois personnes distinctes.

2° *Péché originel.* Les rabbins appellent indifféremment le démon : Démon tentateur, Sammaël Léviathan, Satan, ancien serpent, serpent tortueux. Ange déchu par suite de sa révolte contre le Créateur, il séduisit par envie nos premiers parents, en prenant la forme du serpent, et selon d'autres rabbins, en se servant de ce reptile dont il fit l'instrument de sa malice. Les rabbins répétaient ces traditions, quelquefois dans le langage figuré, si commun aux Orientaux; souvent en y mêlant leurs propres rêveries, qui ne sont pas toujours fort décentes. Mais il n'est pas difficile de tirer la perle de la boue : *Aurum colligere de stercore Ennii.* Ainsi, nous lisons dans le Zohar : « *Et le serpent était le plus rusé de toutes les bêtes des champs* (1). » R. Isaac, dit : « C'est le démon tentateur. » R. Yehuda dit : « Un serpent véritable. » Quand ils vinrent devant R. Siméon, il leur dit : « Certes, l'une et l'autre opinion sont vraies. Car c'était Sammaël qui se montrait sur un serpent; et son spectre et le serpent composaient ensemble *Satan.* Et le tout n'est qu'une même chose. » — « Il a été enseigné, continue Zohar, qu'à cette heure-là Sammaël descendit du ciel porté sur un serpent. Et toutes les bêtes, en apercevant son spectre, le fuirent. Et ils (Sammaël et le serpent) arrivèrent près de la femme avec de belles paroles, et causèrent la mort au monde entier. »

Même colonne, quelques lignes plus bas : « Il est écrit : *et le serpent était rusé.* C'est le démon tentateur, c'est l'ange de la mort. Et parce que ce serpent est l'ange de la mort, il causa la mort de tout le monde. » — « Le démon tentateur a plusieurs côtés et plusieurs degrés : (tels sont) serpent sinueux, Satan, ange de la mort, démon tentateur (2). Il a été enseigné que, lorsque le *serpent puissant* commence à se manifester, les colonnes et les bâtiments s'écroulent et disparaissent (3). » Glose marginale en hébreu : « Le serpent puissant, c'est-à-dire, Sammaël, l'antique serpent, le chef de tous les serpents. » — « Et le tentateur, considéré du côté droit, est nommé *serpent;* il est nommé *chien*, considéré du côté gauche, qui est celui d'Esaü, au degré de Sammaël (4). »

Du reste, la peine de Satan est déjà commencée; et son compte sera réglé, ainsi que celui de son épouse, par un supplice réservé aux plus grands criminels. Le Très-saint, béni soit-il, les visitera avec sa terrible épée pour les exterminer de la terre. R. Naphtalie, dans son célèbre livre cabalistique *Emeh-Ammélehh* : « Dans le temps à venir, dit-il, Dieu égorgera l'impie Sammaël, ainsi qu'il est écrit (5). »

Les rabbins donnent au diable une femme. Ils content que Lillit, c'est son nom, a été d'abord l'épouse d'Adam. Elle avait été créée en même temps que lui, et tirée de la terre. Mais il survint de la brouille dans le ménage pour une question qui, devant les tribunaux, ne pourrait se débattre qu'à huis clos. La femme qui avait le bonnet près de la tête, prononça le nom ineffable Jéhovah et s'en fut par les airs, laissant là son mari. Celui-ci eut la faiblesse de réclamer sa moitié, et Dieu expédia à sa poursuite trois anges, qui se nommaient *Senoï, Sansenoï et Samangloph.* Ces agents de l'ordre public, en d'autres termes, les gendarmes ailés, atteignirent la fugitive sur la mer Rouge, précisément à l'endroit qui plus tard devait engloutir l'armée égyptienne. Ils l'invitent à se réintégrer dans le domicile conjugal. Madame fait la sourde oreille. Alors les anges lui notifient, de la part de Dieu, que, faute d'optempérer sur-le-champ à leur ordre, elle perdra tous les jours cent de ses enfants. Mais que peut dans le cœur d'une femme, d'une femme démon s'entend, la tendresse maternelle contre une animosité de ménage! Lillit crut faire un bon marché et dit sans hésiter : *tôpe!*

Lillit, comme on le pense bien, n'aime pas excessivement la postérité d'Eve, qui l'a remplacée auprès du premier homme. Voilà pourquoi elle cherche à suffoquer tous les enfants nouveaux-nés. Heureusement les mères juives ont de quoi se rassurer : les rabbins leur indiquent un remède qui n'a jamais manqué son effet. On attache à la porte et à tous les rideaux de la chambre de l'accouchée des écriteaux en hébreu, portant chacun : *Adam et Eve ; Lillit hors d'ici.* Et plus bas les noms des trois anges dont nous venons de parler.

(1) Ire part. fol. 28, col. 110; Gen., III, 1. — (2) IIe part., fol. 119, col. 474. — (3) IIIe part., fol. 21, col. 82. — (4) *Ibid.*, fol. 59, col. 235. — (5) Fol. 130, ch. XI ; Isai., XVII, 1.

Ceux-ci, indignés, voulurent la noyer dans la mer Rouge. Pour avoir la vie sauve, le démon féminin s'engagea par serment à ne faire de mal à un enfant là où il apercevra leurs noms.

C'est surtout la nuit qui précède la circoncision de l'enfant que Lillit s'acharne contre le pauvre petit Israélite. On n'a qu'à inviter à un bon souper les rabbins, qui viennent lire à haute voix dans le Thalmud : les démons, qui n'ont guère de patience, ne tiennent pas contre la lecture d'un livre si saint. *Item.* Dans la saison où la cheminée reste sans feu et sans causerie, il est bon d'y mettre une lumière, afin d'empêcher une irruption par le tuyau noir.

La Synagogue a toujours enseigné que le péché d'Adam et d'Eve s'est attaché à leur postérité, qui était en eux virtuellement. Cette doctrine se transmettait sous le mythe suivant. « A l'heure où le serpent *se mêla avec* Eve, il jeta en elle une *souillure* qui continue à infecter ses enfants. » Telles sont les propres expressions du Thalmud (1).

Dans le Zohar et les autres livres cabalistiques il est fréquemment parlé de cette souillure. Ainsi nous lisons dans le Zohar : « La souillure que le serpent a jetée en Eve (2). » R. Eléazar enseigne qu'à l'heure où le serpent jeta cette *souillure*-là en « Eve, celle-ci s'en imprégna (3). » R. Yehuda enseignait : « Lors du premier péché, trois furent mis en jugement et condamnés; et ce monde inférieur n'a plus pu se soutenir, à cause de la *souillure* du serpent (4). »

Les rabbins appellent aussi le péché originel *venin*, ou tout à la fois *venin* et *souillure*. R. Abraham Seba, dans son commentaire allégorique du Pentateuque, intitulé *Tzerror-Hammor*, dit : « Sammaël, c'est le serpent qui a jeté en Eve le *venin* et la *souillure* (5). »

Les mêmes docteurs enseignent ce dogme, parfaitement catholique, que le serpent souilla en même temps nos deux premiers parents. On lit dans le livre cabalistique *Médrasch-Ruth* : « La souillure fut jetée en Adam et en Eve par l'ancien serpent; car cette souillure fut la véritable origine des générations qui sortaient d'Adam et d'Eve. C'est ce que nous avons ouï dire à nos docteurs, qui l'avaient appris de leurs prédécesseurs; et ceux-ci l'avaient appris d'autres, en remontant jusqu'à la bouche d'Elie le prophète (6). »

Paraphrase de Jonathan-ben-Uzie : « Et Adam connut Eve sa femme, qui avait déjà conçu de l'ange Sammaël, et elle devint enceinte et enfanta Caïn. Et celui-ci ressemblait aux êtres d'en haut, et non à ceux d'ici-bas. Alors elle dit ; J'ai acquis un homme à Jéhovah (7). » Cette double paternité, laquelle, on peut le penser, n'était qu'une allégorie chez les anciens, et que les rabbins modernes prennent à la lettre, s'expliquait de la manière qu'on va voir dans les deux citations suivantes :

Livre cabalistique *Médrasch-Ruth* : « Elie (le prophète) enseignait ce qui suit, à l'occasion de ce texte : *Et Adam connut Eve sa femme*, etc. Quand le serpent abusa d'Eve, il jeta en elle une souillure, et Caïn provint de ce commerce du serpent. Et si l'on demande comment cela pouvait il être, puisque l'Ecriture dit : *Et Adam connut Eve sa femme, et elle conçut et enfanta Caïn?* Il faut dire que le serpent, à la vérité, jeta en elle la souillure, mais que cette fécondation (fruit embryon) toute spirituelle, ne trouvant pas de corps auquel elle pût s'unir pour se produire au jour, était ballotté dans les entrailles d'Eve. Mais lorsqu'Adam s'approcha d'elle, ce mauvais esprit de souillure trouva où s'attacher. De cette façon, le fruit spirituel du serpent et le fruit corporel d'Adam, s'unissant ensemble, formèrent la personne de Caïn, qui vint enfin au monde. Quand Eve le vit d'une nature supérieure à celle de tous les autres hommes qui sont venus après lui, elle s'écria : *J'ai acquis un homme avec un Dieu* [avec Jéhovah] (8) ! » Nous n'offrons ce passage qu'en substance, n'ayant pu traduire littéralement ce que le texte du livre, écrit en syro-jérusalémite, exprime par trop crûment.

R. Menahhem de Recanati, *Traditions sur la Génèse* : « Sache que Caïn a été produit de la souillure et du germe d'Adam auquel s'unit cette souillure. Cet esprit-là n'aurait pas eu la faculté de revêtir un corps humain et de sortir à l'air du monde. C'est le germe d'Adam qui lui a offert de quoi se revêtir (9). »

Les rabbins, qui expliquent la souillure d'Eve par un commerce criminel avec le serpent, expliquent la souillure d'Adam par son commerce avec Lillit, femme de Sammaël, Aussi, pour indiquer le péché originel, disent-ils : « La *souillure* du serpent. » Que si nous avons péché en Adam, ce n'est pas seulement par suite de notre descendance, mais plus réellement parce que nous sommes chair de sa chair. Tous les hommes étaient en Adam, l'un dans sa tête, l'autre dans sa chevelure, l'autre dans ses yeux, ses narines, ses oreilles, etc. Et pour qu'il ne manque rien à l'expression de la doctrine catholique, la Synagogue enseigne qu'Adam n'attira pas seulement sur lui et sa postérité la mort corporelle, mais aussi la mort spirituelle, celle de l'âme, en d'autres termes, le péché mortel. C'est ce que développe clairement R. Jos. Albo, dans son livre des *Fondements de la foi* : « Lorsque le nom (Dieu), béni soit-il, apparut à Adam, le premier homme, et lui fit cette défense : Mais tu ne mangeras pas du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, car au jour où tu en mangeras tu mourras, il devint clair pour

(1) *Traité Schabbat*, fol. 116, recto ; *Traité Yebamot*, fol. 103, verso ; *Traité Aboda-Zara*, fol. 23, verso. — (2) Ire part., fol. 34, col. 135. — (3) *Ibid.*, fol. 44, col. 175. — (4) *Ibid.*, fol. 26, col. 112. — (5) Fol. 7, col. 2. — (6) Fol. 64, col. 4. — (7) Gen., IV, 1. — (8) Fol. 65, col. 1. — (9) Fol. 31, col. 1.

lui que la conservation de l'âme (l'état de grâce) dépend de l'accomplissement de ce que prescrit le *nom*, béni soit il, et la mort de l'âme de la transgression de ses ordres. Et c'est là ce dont le *nom*, béni soit-il, menaça la désobéissance d'Adam, disant : *Car au jour où tu en mangeras, mourir tu mourras.* Il est hors de doute que cette répétition du terme *mourir*, indique un châtiment à part pour le corps, et un châtiment à part pour l'âme (1). »

3° *La promesse.* Après la chute, le Rédempteur avait été promis, et, c'est la femme qui devait écraser la tête du serpent; ou plutôt l'enfant de la femme-vierge, le fruit d'un sein immaculé devait opérer ce grand œuvre. L'attente de l'enfant d'une vierge doit donc imprimer à la virginité un caractère sacré d'autant plus remarquable que, dans l'antiquité, une malédiction spéciale pesait sur la femme. Nous retrouvons, dans la Synagogue, ce double sentiment de défaveur pour la femme et d'honneur pour la vierge; et cela, bien que l'opinion vulgaire ne crût pas pouvoir concilier la virginité avec la maternité divine.

Exclue de la Synagogue, au point que la prière n'est pas obligatoire pour elle aussi strictement que pour l'homme, la femme juive ne peut pas, sans péché, prendre connaissance des principes de sa religion. « Celui qui enseigne à sa fille la loi sainte, dit le Thalmud, est aussi coupable que s'il lui apprenait des obscénités. »

Elle est exclue de la plupart des commandements affirmatifs; comme par exemple ceux qui dépendent de certains temps. Il lui est même interdit de porter des phylactères, en hébreu *thephillim,* et les houppes que les pharisiens, du temps de Notre Seigneur, se montraient si jaloux d'étaler aux yeux du peuple, et que ceux de nos jours continuent de regarder comme les insignes de leur *dignité de Juifs* et comme le signe de l'alliance de Dieu avec le peuple d'Israël.

Dans le temple de Jérusalem, les femmes étaient traitées comme des profanes; elles ne pouvaient pénétrer dans l'intérieur du parvis, où les hommes seuls étaient admis. Elles devaient s'arrêter dans un grand vestibule, qui a été nommé pour cette raison : *vestibule des femmes, atrium mulierum.* De nos jours encore, les Juifs scrupuleux leur défendent d'entrer dans la partie de la Synagogue où sont les hommes. Elles se doivent tenir ou dans une pièce séparée, ou dans des galeries supérieures fermées avec des grillages et des rideaux.

Il est connu que les femmes n'héritaient pas des biens de leurs parents, tant qu'il existait des héritiers mâles.

Voici une autre disposition de la loi de *rigueur*, disposition d'autant plus digne d'attention qu'elle a un rapport plus direct avec les suites du péché originel. Lorsqu'une femme mettait au monde un enfant mâle, elle était impure pendant *sept* jours, après lesquels elle devait compter *trente-trois* jours de purification. Mais, devenait-elle mère d'une fille, son impureté durait *deux semaines*, et son temps de purification était de *soixante-six jours.*

Le Thalmud assimile en toutes choses la femme à l'esclave. Ce code abominable va plus loin ; il déclare que le mari est tellement maître de sa femme qu'il peut en user, bon gré mal gré, comme de la viande qu'on achète à la boucherie, et que l'on accommode selon son goût et son caprice.

Les rabbins admettent aussi, comme une conséquence de ce qui précède, que le mari peut faire sentir son mécontentement aux épaules de sa moitié. Ils allèguent ce droit de l'autorité maritale comme motif de ce que la loi mosaïque défend à la tante d'épouser le neveu, tandis que l'oncle peut épouser la nièce. « Parce que, disent-ils, dans ce dernier cas, il n'y a aucun inconvénient que l'oncle administre la correction maritale à sa nièce, toutes les fois qu'il le juge à propos. Mais, dans le premier cas, le neveu se trouverait obligé de corriger sa tante, ce qui est un péché. »

Les prières publiques de la Synagogue, et généralement toute cérémonie du culte, ne se peuvent faire que dans une assistance de *dix personnes.* Ce nombre, selon les rabbins, y attire la présence du Seigneur, conformément à ces paroles du psalmiste : « Le Seigneur assiste dans l'assemblée de Dieu. » Or, le Thalmud prouve avec sa logique ordinaire, c'est-à-dire illogique, qu'une *assemblée* n'est pas moins de dix personnes. Si donc il y avait neuf hommes et un million de femmes, il n'y aurait pas assemblée, par la raison que les femmes *ne sont rien.* Mais qu'il arrive seulement un petit garçon de treize ans et un jour, aussitôt il y a *assemblée sainte;* et de la part de nos docteurs, permis à Dieu de s'y rendre.

Enfin, et pour achever de donner une idée de l'état d'abjection de l'autre sexe dans la Synagogue, il suffit de connaître que, dans leur prière journalière les Juifs disent tous les matins : « Soyez béni, ô Seigneur notre Dieu, roi de l'univers, de ne m'avoir pas fait naître femme. »

Malgré leur mépris pour les femmes, les Hébreux ont toujours entouré d'un respect religieux la virginité, à tel point que les filles vierges, et elles seules, devaient être épargnées dans le massacre des peuples idolâtres, voués à l'anathème. Dans l'expédition contre les Madianites, les ennemis personnels des Israélites, tous les individus de la nation infidèle furent passés au fil de l'épée, sans excepter les femmes ni les enfants; mais les vierges pures de tout commerce avec les hommes, durent avoir la vie sauve. Il est à remarquer qu'en cette circonstance Moïse ordonne de faire main basse sur les prisonnières, en y comprenant même les vieilles femmes, parce que c'étaient

(1) Part. IV, c. XLI.

précisément les femmes Madianites qui avaient attiré la colère du Seigneur sur Israël.

Le chapitre XIX des Nombres décrit les cérémonies du sacrifice de la génisse rousse. D'après la tradition judaïque, la perte de la virginité rendait la génisse impropre à ce solennel sacrifice.

On a beaucoup disputé sur la nature du vœu de Jephté. Or, les principaux rabbins, Abarbanel, David Kimhi, Lévi-ben-Ghersehon, Isaac Abuhab, Samuël Laniado, etc., disent que Jephté voua sa fille à une virginité perpétuelle. Abarbanel ajoute : « Et selon moi, c'est ce qui a donné aux nations d'Edom (aux chrétiens) l'idée de construire des monastères où les femmes s'enferment et observent une clôture perpétuelle, et tant qu'elles vivent elles ne voient plus aucun homme. »

Quand Simon le Magicien ose avancer la sacrilége imposture qu'il est la *grande vertu de Dieu et le Fils de Dieu,* il ne manque pas de se donner pour mère une vierge, devenue féconde sans la coopération d'un homme.

Or, ces honneurs rendus à la virginité, parmi les Juifs, provenaient de leur créance que le Messie devait naître d'une vierge.

Médrasch Bereschit-Rabba, parascha LI, sur ces paroles des filles de Loth : « Et nous susciterons de notre père de la géniture, » R. Thanhhuma a dit, au nom de R. Samuël : « Il n'est pas écrit ici : Et nous susciterons de notre père *un fils*, mais : Et nous susciterons *de la géniture*. C'est cette géniture qui viendra *d'ailleurs*. Et quelle est-elle cette géniture ? C'est le *Roi-Messie*. » Il est notoire que de Moab, fils de la fille aînée de Loth, sortit Ruth, mère d'Obed, qui figure dans l'arbre généalogique du Sauveur.

Le livre Médrasch-Thehillim, sur le deuxième psaume, s'exprime dans les termes suivants, au sujet de la formation miraculeuse de l'humanité de Jésus-Christ : « Lorsque le temps du Messie sera venu, Dieu saint, béni soit-il, dira : Il faut que je crée une créature nouvelle. Et c'est en ce sens qu'il est écrit : *Je t'ai engendré aujourd'hui.* Dieu le créa à cette heure-là. »

L'expression *créature nouvelle* a visiblement trait à la prophétie de Jérémie : *Femina circumdabit virum.* Que cette prophétie se rapporte au Messie, c'est ce dont les anciens rabbins ne faisaient pas difficulté de convenir. On peut s'en assurer en lisant leurs explications citées dans les commentaires des rabbins David-Kimhi et Aben-Ezra. Le Médrasch-Yalkut, sur Jérémie, article 315, enseigne également que cette prophétie aura son accomplissement *lors de la venue du Messie.*

R. Mosché Haddaschan : « Il est écrit : *La vérité germera de la terre et la justice apparaîtra du haut des cieux.* » R. Yudan dit : C'est notre salut, lequel germera de la terre en vertu de l'opération immédiate de Dieu. Et toutes deux seront liées ensemble. Et pourquoi le texte dit-il que la vérité germera, et non pas qu'elle naîtra ? Parce que sa manière de naître ne sera pas semblable à celle des créatures du monde ; mais elle en différera sous tous les rapports. Tel est aussi le sens du verset suivant : Aussi Jéhovah accordera-t-il ce qui est bon, et notre terre vaudra son fruit. Et, à la vérité, nul ne pourra nommer son père et encore moins le connaître. Mais ce sera un mystère pour le peuple jusqu'à ce qu'il vienne le révéler lui-même. »

Sur le psaume *Dixit Dominus*, la paraphrase chaldaïque porte : « Et Jéhovah dit à son Verbe. » Médrasch-Thehillim ajoute : « Les circonstances du Roi-Messie et ses mystères sont rapportés dans le texte de la loi, des prophètes et des hagiographes. Dans le texte des hagiographes, car il est dit : La naissance de la matrice est comme la rosée du matin. »

La fameuse prophétie d'Isaïe porte : « Voilà que la Vierge concevra et enfantera un fils qui sera appelé Emmanuel ou Dieu avec nous... Un enfant nous est né, et il sera appelé l'Admirable, le Dieu fort, le Père du siècle futur, le Prince de la paix. » Il y a, dans le texte original, deux participes présents : Une Vierge concevant et une Vierge enfantant, c'est-à-dire demeurant vierge dans ces deux états. Ainsi l'entendent R. David Kimhhi et R. Salomon Yarhhi. On ne peut mieux annoncer la virginité de Marie.

Enfin, la naissance miraculeuse du Christ était si bien entendue dans la tradition de la Synagogue, qu'on lit dans le Thalmud : « Rab disait : Le fils de David ne viendra que lorsque l'empire impie (romain) aura étendu sa puissance sur Israël pendant neuf mois ; car il est écrit : C'est pourquoi il les livrera, jusqu'à ce que celle qui doit enfanter enfante (1). »

4° *La Vierge chez les Gentils.* Qui le croirait ? Nous trouvons chez les Gentils la même attente. En touchant à la plénitude des temps, nous parlerons de l'attente des nation relativement au Messie ; ici, au risque de rompre l'unité du discours, nous parlerons de la Mère du Messie, ou plutôt du sentiment qu'avait le paganisme et de l'honneur dû à la virginité, et de la fonction qui devait mettre le comble à cet honneur, et cela malgré la profonde corruption des peuples païens, malgré les passions qui leur avaient fait ôter toute pudeur, même à la chasteté.

Toutes les législations antiques méprisent les femmes, les dégradent, les gênent, les maltraitent, plus ou moins.

« Une femme, dit la loi de Manou, est sous la garde de son père pendant son enfance, et sous la garde de son mari pendant sa jeunesse, sous la garde de ses enfants pendant sa vieillesse ; elle ne doit jamais se conduire à sa fantaisie (2). »

Platon veut que les lois ne perdent pas les

(1) *Traité Sanhédrin*, fol. 98 verso. — (2) L. IX, c. IV, trad. de Loiseleur Deslongchamps.

femmes de vue, même un instant, car elles ont moins de vertu que nous (1).

Qui ne connaît l'incroyable esclavage des femmes à Athènes, où elles étaient assujetties à une interminable tutelle ; où, à la mort d'un père qui ne laissait qu'une fille mariée, le plus proche parent avait droit de l'enlever à son mari et d'en faire sa femme ; où un mari pouvait léguer la sienne, comme une portion de sa propriété, à tout individu qu'il lui plaisait de se donner pour successeur ?

Les duretés de la loi romaine envers les femmes sont pareillement connues de tous. On dirait que, par rapport au sexe faible, les instituteurs des nations avaient tous été à l'école d'Hippocrate, qui le croyait mauvais dans son essence même (2).

Toutes les législations, en un mot, ont pris des précautions plus ou moins sévères contre les femmes ; de nos jours encore, elles sont esclaves sous le Coran, bêtes de somme chez le sauvage. L'Evangile seul les élève au niveau de l'homme. « Dans tous les pays, dit Claudius Buchanan, où le christianisme ne règne pas, on observe une certaine tendance à la dégradation des femmes. »

En effet, partout où notre sainte religion ne domine pas, on voit encore la femme, vile esclave de l'homme, une créature, ou plutôt une *chose*, isolée, opprimée. Un idiôme des sauvages de l'Ontario la retranche de l'espèce humaine. Souffrances et ignominies, tel est son sort d'autant plus malheureux, qu'elle est douée d'une âme si sensible et d'un esprit si délicat. Au Maroc, elle traîne la charrue à côté du bœuf. Chez les Tartares Nogays, on la troque but à but contre un animal. Dans l'hérétique Angleterre, au milieu de l'Europe civilisée, elle est *menée* au marché avec un licou, et vendue pour quelques schellings ou quelques pots de bière. En Asie, des troupeaux de femmes, jalousement gardées dans une maison dont elles ne franchissent jamais le seuil, sont à la merci d'un maître à la fois cruel et voluptueux. A sa mort, ce despote leur lègue les flammes ou un infâme et dur esclavage. Chez les idolâtres de l'Afrique, dans le pays de Bunda, des Mandigues, par toute la Nigritie, dans l'Araucanie, en Amérique et ailleurs, l'*empoignement*, la prise par violence, constituent l'*acquisition* légitime d'une femme, sur qui le *propriétaire* a droit de vie et de mort. Les anciens Romains, dignes descendants de l'honnête colonie de Romulus et de Rémus, et des lâches ravisseurs des Sabines, regardaient une feinte violente comme un rite obligé du mariage. Aux vieilles Indes, jamais la femme ne peut manger avec son mari. Dans le royaume de Loango, pendant le repas de son *seigneur*, la femme se tient debout à l'écart et ne peut lui adresser la parole qu'à genoux. Dans plusieurs îles de l'Océanie, non-seulement la femme ne peut partager le repas de son mari, mais un grand nombre de mets lui sont *tapou*, c'est-à-dire absolument interdits. En Nubie, elle est rudement châtiée si elle se permet de toucher à la tasse ou à la pipe de son mari. Par toute la Nigritie, les soins de l'allaitement, la préparation des aliments et des liqueurs, les soins du foyer, l'entretien des vêtements, ne sont pas comptés ; c'est encore à la femme de cultiver le tabac, d'extraire l'huile du palmier, de broyer le millet, de fournir la case d'eau et de bois. Quand son mari se met nonchalament à sommeiller, elle doit le garantir avec respect de la piqure des mouches. Dans les marches, les fardeaux les plus lourds lui sont dévolus de droit. Dans le pays des Gallas, on voit les femmes seules fendre péniblement la terre, semer, faire la moisson, battre le grain et le recueillir. Cette condition de dur labeur est rigoureusement imposée à la femme, autant dans le Congo, la Guinée, la Sénégambie, le Bénin, qu'au Bornou, à Bombara, aux côtes d'Ajan, de Zanguebar, à Mélinde, dans le Mataman, dans la Cafrerie. Aux Etats-Unis, quand les peuplades sauvages viennent chercher le tribut au moyen duquel les Américains se garantissent de leurs incursions, on voit les hommes fumer tranquillement leurs calumets, couchés au fond des pirogues halées à la cordelle par les femmes. Ces malheureuses tiennent leurs enfants à la mamelle, et ont la tête chargée de toutes espèces d'outils et des ustensiles de la pêche. L'heure de la halte n'est point pour elles un moment de repos. Dès que l'esquif est amarré, tout excédées de fatigue qu'elles sont, elles étendent les filets pour prendre du poisson, coupent des broussailles, préparent le repas et le servent aux hommes, qui, pendant tout ce temps, ne se sont pas donné le moindre mouvement pour leur aider. Elles savent si bien que c'est là leur condition qu'aucune d'elles ne se permet le moindre murmure. Chez les Mohassks, ainsi que dans presque toutes les tribus de chasseurs, c'est la femme qui cherche et rapporte, comme un chien, le gibier abattu par son mari. C'est encore elle qui le transporte à la cabane, parce que le fier chasseur croirait s'avilir s'il en chargeait sur son épaule. Lorsque c'est une grosse pièce, comme un ours, un chevreuil, ou un original, la pauvre femme se fait aider par ses compagnes, à la charge d'autant. L'acte d'émancipation d'un enfant est assez curieux : il se constate par les coups qu'il porte sur les joues et sur l'échine de celle qui l'a mis au monde. Le jour où il accomplit sa quinzième année, il doit injurier et battre sa mère. Chez d'autres peuplades encore plus grossières, la femme est tellement à la discrétion de son mari, qu'il peut, non-seulement la vendre, mais aussi la manger si l'appétit lui en vient. C'est ainsi qu'au rapport d'un missionnaire (*Lettres édifiantes*, Amérique), un Quiavahe, mécontent de la cuisine de sa femme, la tua et en régala

(1) *De Leg.*, VI. — (2) Hipp., *Opp.*, t. II, p. 910, 911, édit. de Vanderbinden.

ses amis dans un festin. Il voulait s'indemniser, dit-il, de l'inexpérience culinaire de cette maladroite.

Malgré ce mépris de la femme, les peuples anciens avaient tous en honneur la virginité. Qu'y a-t-il de plus célèbre que les Vestales? A Athènes et à Rome, ces vierges étaient seules chargées d'entretenir le feu sacré et de garder le gage de l'empire, le palladium. On les enrôlait dès l'âge de six ans; elles étaient logées dans une espèce de monastère, aux frais de la république. L'accès de leur demeure était interdit aux hommes. La Vestale qui avait violé son vœu, était enfermée vive dans un caveau. On rendait à ces vierges les plus grands honneurs; l'une d'elles est même célébrée par Tacite pour son éminente sainteté. Avec le culte de Vesta, brilla l'empire romain; avec lui il tomba.

Dans les Gaules, les Druidesses étaient honorées comme des saintes, à cause de leur perpétuelle virginité. La fameuse vierge Velléda, la sainte prophétesse des Germains, jouissait d'un crédit tel, qu'elle fut appelée à la direction des affaires publiques.

Les Pythonisses et les Sybilles, dont les oracles exerçaient une si grande influence, étaient également vierges.

Il est notoire que la virginité, celle surtout des femmes, était en grand honneur, non-seulement dans le monde ancien, mais aussi parmi les Péruviens, qui avaient leurs vierges du soleil; mais chez les Mexicains, qui avaient des religieux et des religieuses voués à la chasteté; ainsi que parmi les nations primitives de l'Amérique.

Chez tous les autres peuples, on rendait honneur aux vierges après leur mort; plusieurs eurent des autels.

« En Grèce et à Rome, c'était contraire à la religion, dit Dion Cassius, d'infliger à une vierge la peine capitale. »

Par suite de ce respect rendu à la sainte vertu, la perte de la virginité était toujours regardée comme un malheur, ou au moins comme un accident. Quoique le mariage fût, aux yeux des peuples, un lien légitime, la vierge semblait se dégrader en se mariant; avant d'entrer dans le lit conjugal, elle offrait un sacrifice à quelque déesse, parce qu'elle allait profaner l'état le plus parfait, en s'unissant à un homme. Les vierges, effrayées par la brutalité, préférèrent souvent la mort à la perte de leur couronne. Les filles de Phidon se précipitèrent dans un puits pour échapper aux tyrans d'Athènes. Cinquante Lacédémoniennes se défendirent jusqu'à la mort, pour se soustraire aux insultes de jeunes Messéniens. La vierge Stimphalis se fit tuer, pour ne pas tomber entre les mains d'Aristoclide, roi d'Orchomène. Sept vierges de Milet se donnèrent la mort, pour ne pas rester exposées aux violences des Gaulois. Une jeune captive se tua, pour ne pas épouser Nicavat, maître de Thèbes. Une autre vierge Thebaine, insultée par un soldat Macédonien, lui coupa la gorge, et se tua ensuite. A Leuctres, les filles de Scédase, victimes des derniers excès, se tuèrent mutuellement.

Un tel respect pour la virginité, chez des peuples qui n'étaient rien moins que chastes, ne vient-il pas de l'attente de la Vierge qui devait donner au monde un Libérateur?

Enfin, dans toutes les mythologies, ce Libérateur, qu'on suppose venu, est né d'une Vierge.

Chez les Indiens, les brahmines enseignent, encore aujourd'hui, que Bouddha naquit de la vierge Maya, sans la coopération d'aucun homme. Cette Maya, déesse de l'imagination, devint vierge par son intelligence virginale et par sa volonté virginale, et enfanta son fils par le côté.

Au Thibet, au Japon et en Chine, le dieu qu'on adore sous les noms différents de Che-Kia Cha-Ka, Fo, Foë ou Fohi, est né miraculeusement d'une vierge. Ce Dieu, après s'être incarné plusieurs fois, voulut naître de nouveau sous le nom de *Thantschub*, pour tirer le genre humain de la corruption. A cet effet, il descendit dans le sein de la plus sainte des femmes, après que Kiatchin, chef des Lahas, eût rempli le ventre de la princesse d'une grande clarté qui le purifia de toute immondice.

Chez les Guèbres, le sculpteur Aber avait épousé une femme nommée Dogdon. Une nuit, cette femme fut visitée par un ange, qui lui apportait de riches vêtements. Aussitôt une lumière céleste se répandit sur son visage; et, se réveillant, elle reconnut qu'elle était grosse. De sa grossesse naquit Zoroastre.

Le Sommonokodom des Siamois a été conçu par une vierge, des rayons du soleil, et est sorti du sein de sa mère sans lui causer aucune douleur.

Le peuple de la Tartarie Krimsky affirmait qu'Ulan, son premier roi, était fils d'une vierge. Quant au Khan de la Tartarie orientale, Cingis, sa mère, affirmait qu'il était fils des rayons du soleil.

Les peuples de l'Amérique du Nord se disaient issus d'une femme vierge, tombée du ciel. Visitée par un Dieu, pendant son sommeil, elle mit au monde un garçon et une fille qui peuplèrent le pays.

Les Macéniques du Paraguay racontaient qu'à une époque très-reculée, une femme d'une rare beauté devint mère sans le concours d'un homme. Son fils, devenu grand, opéra dans le monde d'insignes miracles. A la fin, il s'éleva dans les airs, en présence d'un grand nombre de ses disciples, et se transforma en soleil.

Les Egyptiens croyaient à la maternité virginale d'Isis, et admettaient qu'une femme peut devenir féconde en recevant simplement le souffle de Dieu.

La plupart des divinités grecques étaient venues au monde, les unes sans père, les autres sans mère; plusieurs étaient nées de

vierges-mères. Vulcain, selon quelques-uns, et, selon d'autres, Mars, naquit de Junon par la vertu d'une fleur. En Chine et aux Indes, il est également parlé de vierges devenues mères par l'attouchement du lotus. Le prophète avait dit : « Une fleur s'élèvera de la racine de Jessé ; » de la fleur qui naît à la fleur qui fait naître, il n'y a qu'un pas.

La fable revendique pour des demi-dieux et pour des hommes l'honneur d'être nés également d'une vierge. On cite Persée, Achille, Enée, Homère, Platon, Alexandre, Romulus, Vespasien Domitius et jusqu'à Justinien.

On voit si tous les peuples ont cru à la Vierge.

5° *La divinité du Messie.* Mais revenons aux traditions judaïques.

L'ancienne Synagogue a constamment enseigné que le Messie devait être un personnage divin. Les Juifs étaient tellement persuadés de cette vérité, qu'ils ne séparaient point l'idée de Fils de Dieu d'avec celle de Christ. C'est ce que nous voyons dans l'interpellation que le prince des prêtres adresse à Jésus-Christ : « Je vous adjure par le Dieu vivant, dites-moi si vous êtes le Christ, Fils de Dieu ? » Le Sauveur ne s'était pas encore ouvertement qualifié de Dieu, ou de Fils de Dieu ; mais nous voyons, dans l'Evangile de saint Luc (1), que toute la nation regardait la qualité de Messie comme inséparable de celle de Fils de Dieu. Quand Jésus-Christ donne à entendre qu'il est le Christ, c'est-à-dire le Messie, les prêtres aussitôt s'écrient : « Vous êtes le Fils de Dieu ! » En saint Matthieu, le centurion, témoin des prodiges qui signalèrent la mort du Sauveur, s'en allait disant : « Celui-ci était vraiment le Fils de Dieu. » Le pharisien Saul, après sa miraculeuse conversion, parcourt les Synagogues, prêchant que c'est Jésus qui est vraiment Fils de Dieu. Quand Jésus vient, en marchant sur les eaux, à la barque de ses disciples, ceux-ci confessent qu'il est vraiment Fils de Dieu. Telle est aussi la profession de foi du bon Nathanaël.

Ces faits établissent la créance de la Synagogue. Voici maintenant les preuves tirées de ses traditions.

Medrasch-Thehillim, sur le psaume XXI : R. Ahha dit : « Dieu accorde au Messie la gloire céleste, car il est écrit : Le roi, ô Jéhovah, se réjouit de ta puissance (2). »

Le même Medrasch, sur le psaume IV, répète plusieurs fois que pour sauver les enfants d'Israël, Dieu n'a employé ni le ministère de l'ange Michel, ni celui de l'ange Gabriel, ni celui d'aucun autre ange, mais qu'il a été lui-même *leur Sauveur*.

Le Medrasch-Yalkut, exposant ce verset d'Isaïe : « Voici que mon serviteur prospérera. Il sera haut, élevé, sublime (3). » Voici, etc., c'est le Roi-Messie. Il sera haut, au-dessus d'Abraham ; élevé, plus que Moïse ; sublime, supérieur aux anges.

Il dit au psaume XLV : « Ton trône, ô Dieu, subsistera à jamais. » Ce psaume, qui montre Dieu recevant l'onction royale de son Dieu, parle du Messie ; c'est ainsi du moins que l'entendent les rabbins David Kimhhi, Aben-Ezra et Ibn-Yehhaï, d'accord en ce point avec saint Paul aux Hébreux.

A propos d'une promesse du Lévitique (4), le Medrasch-Thanhhuma explique ce verset d'une manière mystique : « Et qui est le Rédempteur d'Israël ? C'est moi qui suis son Rédempteur, répond Dieu-Saint, béni soit-il ; car il est écrit : Leur Rédempteur est puissant, Jéhovah-Sabaoth est son nom.

Thalmud, R. Hillel dit : « Israël n'a plus de Messie à attendre, car il a déjà joui de cet avantage au jour d'Ezéchias (5). » Glose de Sal. Yarhhi sur cet endroit : « Israël n'a plus de Messie à attendre ; car Dieu-Saint, béni soit-il, régnera lui-même sur Israël, et lui seul le rachètera. »

Les rabbins appellent le Messie *lumière*. L'ancienne Synagogue enseignait que cette lumière est *incréée ;* qu'il a éclairé l'œuvre de la création et y a présidé ; enfin qu'elle est dérobée à la vue des hommes jusqu'au *siècle à venir*, c'est-à-dire jusqu'au jour du Messie.

Le nom de Jéhovah n'appartient qu'à Dieu. Or ce nom incommunicable est donné par la tradition judaïque au Messie. Ces paroles d'Isaïe : « En ces jours-là, Jéhovah Sabaoth sera, etc. (6), » sont rendues par la paraphrase de Jonathan-ben-Uriel, de la manière suivante : « En ce temps-là, le Messie de Jéhovah-Sabaoth sera, etc. » Le prophète Jérémie dit : « En ces jours-là, Judas sera sauvé. Et voici comment on l'appellera : *Jéhovah notre juste.* » Commentaire de David Kimhhi : « Israël appellera le Messie, *notre juste ;* car, à commencer de ses jours, la justification de Jéhovah demeurera avec nous et ne nous quittera plus. »

Le nom de *Jinnon*, l'engendré, identique avec le Tetragrammaton, est attribué au Messie par le commentaire Minhhat-Areb.

Eve appelle son premier-né l'Homme-Jéhovah. La paraphrase de Jonathan-ben-Uriel le rend par Homme Ange de Jéhovah. Le Messie s'appelle effectivement Ange, Ange de Jéhovah, Ange de l'Alliance Ange de la force, Ange Metatron, équivalents cabalistiques de Jéhovah.

Un nom par lequel le Christ est désigné souvent dans l'Ancien Testament, c'est celui de Pierre. La Synagogue est parfaitement d'accord avec l'Église Le même mot, en hébreu, signifie Pierre et fils. « La Pierre éprouvée, dit R. Sal. Yarhhi, c'est le roi Messie. » — « La Pierre, dit Philon, c'est la Manne, le Verbe divin, plus ancien que tous

(1) Luc., XXII, 70. — (2) Ps., XXI, 2. — (3) Isai., LII, 13. — (4) Lév., 25. — (5) *Traité Sanhédrin*, fol. 99 recto. — (6) Isai., XXVIII, 5.

les êtres. » Aussi, Jacob, éveillé du sommeil où il vit l'échelle mystérieuse, prend une pierre, l'érige en monument, répand l'huile dessus, en fait un buis, un Christ, un Messie. Cette pierre, que les rabbins disent être la même que la pierre Schetiya, qui a servi, selon leur tradition, à la fondation du monde, était déposée dans l'arche.

Et non-seulement la Synagogue disait le Messie Dieu, elle le déclarait encore Fils de Dieu et Fils de l'homme. Le Messie devait naître *germe de Jéhovah et fruit de la terre*, ainsi que s'exprime Isaïe (1). Commentaire de R. David Kimhhi : « En ce jour signifie au jour de salut, à l'avénement du Rédempteur. Le germe de Jéhovah, c'est le Messie, fils de David. Le fruit de la terre : ceci s'entend également du Messie. »

Le Messie devait être Fils de Dieu. C'est ce qu'enseigne formellement le psaume II : « Tu es mon fils ; » psaume qu'appliquaient au Messie le Thalmud (2), le Zohar sur les Nombres (3), le Médrasch-Rabba sur la Genèse, le Médrasch-Théhillim et le Médrasch-Yalkut. D'autres, il est vrai, pour réfuter les chrétiens, l'appliquent à David et même à Abraham; mais ni l'un ni l'autre n'ont reçu les nations en héritage, ni l'un ni l'autre n'ont été adorés de toutes les nations de la terre.

Au psaume LXXXIX, le Seigneur dit : « J'ai choisi David mon serviteur, je l'ai oint de mon huile sainte : il m'appellera : mon Père. » A la première inspection du texte, on voit qu'il ne s'agit pas de David, fils de Jessé, mais de David, fils de Marie. Ainsi, du moins, l'entend le Thalmud (4). Rabbi Nathan dit : « Dieu saint, béni soit-il, dit : Je fais le Roi-Messie *premier-né ;* car il est écrit : Aussi je l'établirai *premier-né*, de même que j'ai fait de Jacob mon *premier-né* (5) ; car il est écrit : *Israël est mon fils premier-né* (6).

Le Messie s'est appelé Fils de l'homme. Daniel lui donne le même titre, au chap. VII de son livre ; l'homme de désirs ajoute que toutes les langues adoreront le Fils de l'homme, et que sa domination sera éternelle.

Quel est ce Fils de l'homme dont le prophète trace un tableau si magnifique ? Grâce à Dieu, ici les rabbins sont parfaitement d'accord avec l'Eglise que le Seigneur, dans sa miséricorde, a daigné nous donner pour mère. Le Thalmud (7), le Médrasch-Yalhut (8), R. Sal Yarhhi sur Daniel, R. Ibn-Yehhaï, R. Saadia-le-Gaon, Aben-Ezra, R. Yeschua, cité par ce dernier ; R. Abr. Seba, dans son livre *Tséror-hammor*, section *bereschist*, répondront tous, si on interroge leurs écrits, que le *Fils de l'homme* est le *Roi-Messie.*

Ici se présentent des difficultés qu'il n'est pas facile aux rabbins de résoudre. Si le *Roi-Messie* n'était qu'un simple mortel, comment pourrait-il être l'objet de l'*adoration* de toutes les langues? N'est-il pas prédit, au contraire, qu'à l'avénement du Messie le nom de *Jéhovah des armées sera grand parmi les nations, depuis le levant jusqu'au couchant ?* et qu'en ce jour-là Jéhovah sera *seul reconnu sur la terre, et son nom sera seul invoqué* (9)?

D'un autre côté, comment le prophète peut-il dire qu'on verra Jéhovah d'une *vue véritable* (10)? Le Seigneur n'a-t-il pas dit à Moïse que nul homme vivant ne verra jamais sa divinité (11)?

Que les rabbins avouent donc que *Jéhovah, devenu visible par le corps qu'il a uni à sa divinité*, est lui-même le Messie, le *Fils de l'homme*, qu'adorent toutes les nations, que louent toutes les langues.

Ainsi, les traditions de l'ancienne Synagogue s'harmonisent avec les croyances de l'Eglise, et le dogme catholique était la croyance religieuse des Juifs depuis les jours de l'antiquité.

(1) Isai., IV, 2. — (2) *Traité Succa*, fol. 52. — (3) Fol, 94, col. 376. — (4) *Traité Sanhédrin, Schémat-Rabba*, section *bo*, fol. 136, col. 2. — (5) Ps. LXXXVIII de la Vulgate, 21, 27, 28. — (6) Exod., IV, 22. — (7) *Traité Sanhédrin*, fol. 98, recto. — (8) IIe partie, fol. 85. — (9) Malach., I, 11 ; Isai., XXIV, 14, 16 ; XLV, 6 ; LIX, 19; Ps. L, 1 ; CXIII, 3 ; Zach., XIV, 19. — (10) Ps. LII, 8. — (11) Exod., XXXIII, 20.

LIVRE QUINZIÈME

DE 758 A 721 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE

Monarchie universelle. — Les prophètes commencent à écrire l'histoire future du monde. — Jonas, Isaïe, Amos, Osée, Michée. — Fin du royaume d'Israël.

Dans cette période, qui ne comprend à peu près que le huitième siècle avant Jésus-Christ, commence, pour le genre humain et pour la race de Jacob, qui en était comme le levain sacré, une époque nouvelle. Un mouvement extraordinaire est donné aux principales nations par les révolutions et les conquêtes ; un autre non moins grand se prépare dans les esprits par une plus grande diffusion de lumières divines et humaines.

Jusque-là l'on ne voit pas que le monde politique eût éprouvé dans son ensemble aucune révolution durable. Les conquêtes antérieures de Ninus et de Sémiramis appartiennent plus à la mythologie qu'à l'histoire. Sésostris paraît n'avoir combattu et triomphé que pour la gloire, comme le dit Justin (1). Mais dès maintenant le monde s'ébranle d'une impulsion guerrière qui dure une quinzaine de siècles. Les Assyriens de Ninive commencent à lever sur l'Asie et l'Afrique le sceptre de la domination universelle. Ninive détruite et Rome fondée, ce sceptre passe aux Chaldéens de Babylone, des Chaldéens aux Perses, des Perses aux Grecs, des Grecs aux Romains, pour être enfin brisé par les barbares du Nord, et faire place à l'empire universel, mais spirituel et pacifique, du Christ.

A ce mouvement des nations répond le mouvement des esprits. Les hommes que la Providence y emploie sont: les prophètes en Israël, les poëtes et les philosophes chez les autres peuples.

Prophète est, en général, un homme a qui Dieu manifeste surhumainement soit le passé, soit le présent, soit l'avenir. Dans l'origine, on lui donnait le nom de Voyant, attendu que, par un don spécial du Ciel, il voyait ce que les autres ne voyaient pas. Le premier prophète fut le premier homme. Dieu lui révéla et le passé, et le présent, et l'avenir : le passé, de quelle manière il l'avait tiré du néant, lui et tout l'univers qui s'offrait à ses regards ; le présent, ce qu'il était lui-même et ce qu'étaient les êtres qui l'environnaient, les moyens de se conserver, les devoirs qu'il imposait à sa raison, à son cœur, à ses sens; l'avenir, en l'instruisant de ses immortelles destinées, et, après sa chute, de ses espérances de miséricorde et de salut. A la suite d'Adam, on voit apparaître, au premier rang des prophètes, Enoch, Noé, Abraham, Isaac, Jacob, Moïse, Samuël, David, Elie, Elisée. Mais où les prophètes apparaissent en plus grand nombre et racontent avec plus de clarté l'avenir, c'est au moment où l'univers s'ébranle pour accomplir des desseins qu'il ne connaît pas. Alors Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, Daniel, avec douze autres, écrivent d'avance l'histoire des quatre grands empires, ou plutôt des quatre grandes époques du même empire universel assyrio-babylonien, médo-perse, grec, romain, ainsi que les destinées de l'Egypte, de l'Ethiopie, d'Edom, de Moab, de Tyr, de Sidon, en particulier les destinées d'Israël. Ce qu'ils écrivent surtout, c'est l'avénement du Christ et l'établissement de son empire, en un mot, l'histoire de l'église catholique. Ils l'écrivent dans la langue de l'Orient, pays où les sages de l'Occident viendront puiser leur sagesse, et d'un style dont les poëtes des nations n'atteindront jamais la majesté. Je dis dans la langue de l'Orient ; car ces langues, que nous distinguons par des dénominations différentes, les langues hébraïque, phénicienne, samaritaine, syriaque, chaldéenne, arabe, éthiopienne, sont, à proprement parler, non des langues différentes,

(1) Justin appelle le conquérant égyptien Véxorès, et le fait plus ancien que Ninus, Après avoir parlé de ce dernier, il ajoute : « Fuere quidem temporibus antiquiores, Vexores rex Ægypti, et Scythiæ rex Tanais quorum alter in Pontum, alter usque in Egyptum excessit. Sed longinqua, non finitima bella garebant : nec imperium sibi, sed populis suis gloriam quærebant, contentique victoria, imperio abstinebant. Ninus magnitudinem quæsitæ dominationis continua possessione firmavit. » L. I, c. 1. Or, nous l'avons vu, d'après les découvertes modernes, le règne de Sésostris coïncide avec le voyage des Hébreux dans le désert. Ninus et Sémiramis sont donc nécessairement postérieurs à cette époque.

mais plutôt des dialectes d'un seul et même idiome, qu'on peut désigner par le nom de langue orientale (1).

Chose singulière ! Autant il y a de ces prophètes, autant à peu près il se trouve de nations influentes sur les destinées du monde. Parmi les prophètes qui ont laissé des écrits, il en est quatre qu'on appelle grands, parce qu'ils ont laissé des écrits plus considérables ; ce sont: Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, Daniel. Ensuite douze autres qu'on nomme petits, parce qu'ils ont écrit peu: ce sont : Osée, Joël, Amos, Abdias, Jonas, Michée, Nahum, Habacuc, Sophonias, Aggée, Zacharie, Malachie ; en tout, seize ou dix-sept si l'on y ajoute Baruch. Or, parmi les nations qui ont le plus puissamment influé sur les destinées de l'univers, principalement sur ses destinées intellectuelles, on en compte huit ou neuf dans l'antiquité: les Chaldéens, les Perses, les Grecs, les Romains, les Chinois, l'Inde, l'Egypte, la Phénicie, la Judée ; et de sept à huit dans les temps modernes: les Arabes, les Italiens, les Français, les Espagnols, les Anglais, les Allemands, les Slaves.

Autre coïncidence remarquable! Du moment que les prophètes d'Israël ont commencé à écrire la future histoire du monde, dès lors commencent à cesser, chez quelques autres peuples, les temps fabuleux; dès lors, mais dès lors seulement, commencent les temps historiques pour quelques-uns; dès lors seulement il commence à y avoir des époques certaines dans leurs annales, les olympiades chez les Grecs, 776 ans, et l'ère de Nabonassar chez les Chaldéens, 747 ans avant Jésus-Christ. Les olympiades, ainsi nommées des jeux olympiques qui se célébraient tous les quatre ans près de la ville d'Olympie, dans le Péloponèse étaient, pour cette cause, une révolution de quatre années. La première se compte de l'an 776 avant Jésus-Christ. Cette ère servit plus tard aux historiens grecs à fixer l'époque des principaux événements. Le plus savant des Romains, Varron, dit que tout ce qui remonte au delà appartient à la fable. L'ère de Nabonassar est ainsi nommée d'un roi de Babylone, par lequel l'astronome Ptolémée, au deuxième siècle de l'ère chrétienne, commence une table chronologique de vingt rois assyriens, dix rois perses, trois grecs, dix d'Egypte et douze empereurs romains. Il fit cette table pour faciliter la chronologie des observations astronomiques; et comme les observations les plus anciennes qui fussent à sa connaissance ne remontaient qu'au règne de Nabonassar, en 747, il data de cette époque le commencement de son ère ou canon.

On place à peu près dans les mêmes temps, en 753, la fondation de Rome. Mais cette époque n'est pas aussi constante. Les commencements de l'histoire romaine ont toujours paru fort incertains ; ils le sont encore devenus davantage par les recherches de quelques savants modernes.

Rome sera la dernière capitale de la monarchie universelle. Le chef des apôtres, saint Pierre, y viendra prêcher l'Evangile; l'apôtre saint Jean prédira sa destruction comme cité païenne et chef de l'idolâtrie. La première capitale de cet empire, Ninive, est traitée d'une manière semblable. Le plus ancien des seize prophètes, Jonas, y est envoyé pour prêcher la pénitence; un autre, Nahum, n'aura d'autre mission que de prédire sa destruction finale. Nous verrons quelque chose de pareil pour Babylone.

Ninive était la capitale de l'empire d'Assur, ou Assyrie. Cet empire est ainsi nommé d'Assur, deuxième fils de Sem, qui sortit de la terre de Sennaar, bâtit Ninive et trois autres villes, lorsque Nemrod venait d'établir sa domination à Babylone, capitale de la Chaldée. Un des successeurs d'Assur, Bélus, se rendit maître de Babylone; son fils Ninus, dit-on, étendit de toute part ses conquêtes, et agrandit la ville de Ninive, à laquelle il donna son nom et dont il fit le siége de tout son vaste empire. Sa femme, Sémiramis, qui lui succéda sur le trône, s'il faut en croire les historiens grecs que le Chaldéen Bérose accuse d'erreur en tout cela, exécuta des entreprises, remporta des victoires encore plus éclatantes, vers le temps que Jacob descendit en Egypte. L'Assyrie paraît avoir été momentanément subjuguée par Sésostris, vers le temps de Moïse. Toutefois le prophète Balaam menace les Cinéens des armes d'Assur. Au temps de David et de Salomon, onzième siècle avant l'ère chrétienne, la puissance de cet empire devait être extrêmement affaiblie, soit par quelques grandes révolutions, soit par la mollesse des princes qui le gouvernaient, puisque les Assyriens ne s'opposèrent point aux conquêtes de ces deux rois, ni aux expéditions qu'ils firent jusque sur les bords de l'Euphrate. Plus tard, au huitième siècle, les Babyloniens et les Mèdes secouèrent le joug des rois d'Assyrie, s'emparèrent de Ninive et y changèrent la forme de gouvernement. On croit que le chef des Babyloniens, en cette occasion, était Nabonassar même, et qu'il se nommait encore Bélésis. Mais, après quelque temps, les rois d'Assur reprirent le dessus, et nous les verrons, sous les noms de Phul, de Salmanasar, de Sennachérib, emmener en captivité les enfants d'Israël, jusqu'à ce qu'enfin Ninive et son empire soient entièrement détruits par les Mèdes et les Babyloniens dans les années qui suivirent la mort du vieux Tobie.

L'Assyrie, la Chaldée, la Médie, la Perse, peuvent être considérées comme les quatre provinces d'un même empire. Quelquefois elles formaient des Etats séparés ; le plus souvent elles composaient une vaste monarchie dont le centre fut successivement Ninive, Ba-

(1) Michaëlis.

bylone, Ecbatane ou Suse, et Persépolis, suivant que l'une des provinces venait à dominer. Les rois assyrio-babyloniens y apparaissent comme une première dynastie indigène; les rois médo-perses, comme la seconde; Alexandre de Macédoine, avec ses successeurs, comme une dynastie étrangère. Cet empire a été le berceau des conquérants; de lui est sortie l'idée de domination universelle. Tandis que, dans la partie orientale de l'Asie, nous voyons l'Inde et la Chine, envahies quelquefois, travaillées plus souvent par des révolutions intestines, porter rarement leurs armes au dehors, nous voyons, dans l'Asie occidentale, un Nemrod, un Bélus, un Ninus, une Sémiramis, des Nabuchodonosor, des Cyrus, des Cambyse, des Darius, des Xercès aspirer à la conquête de l'univers, porter plus d'une fois leurs armes jusqu'en Afrique et en Europe. Ces révolutionnaires en grand, ainsi que les Grecs et les Romains qui les surpassèrent, exécutaient, sans le savoir, le plan de la divine Providence; ils fondaient en un même empire l'Asie, l'Europe, l'Afrique, et préparaient ainsi le monde à l'empire pacifique du Christ. Aussi verrons nous les prophètes de Dieu, en nous annonçant le conquérant de la paix, en nous traçant d'avance l'histoire de son Eglise, nous tracer en même temps l'histoire anticipée de cette monarchie universelle qui de Ninive devait passer à Rome. Deux de ces prophètes, Jonas et Nahum, n'ont prophétisé que de Ninive.

Le premier dont nous ayons des prédictions dans un livre qui porte son nom, Jonas, fut envoyé en personne à la plus ancienne capitale de la monarchie conquérante.

Ce prophète parut au plus tard dans les premières années de Jéroboam II; car, ainsi que nous l'avons vu, il est dit de ce roi qu'il enleva aux Syriens leurs conquêtes, selon la parole que Jéhovah, Dieu d'Israël, avait prononcée par son serviteur Jonas, fils d'Amathi, prophète, qui était en Geth, de Opher (1). Ce lieu, appartenant à la tribu de Zabulon, était situé dans la Galilée.

Au rapport des anciens, Ninive, bâtie sur le Tigre, était d'une grandeur démesurée; c'était comme toute une contrée enfermée de murs (2). Ces murs, de cent pieds de haut, avaient une épaisseur telle qu'on pouvait aisément y faire passer trois chars de front; ils étaient en outre flanqués de quinze cents tours hautes de deux cents pieds. L'intérieur de cette enceinte n'était point tout occupé par des maisons; outre de grandes places, il y avait d'immenses jardins, des bocages, des temples. Du temps de Jonas, il fallait trois jours de chemin pour parcourir la ville entière.

Fière de son étendue, gorgée des richesses de l'Asie dont elle était la maîtresse, Ninive s'était livrée à la corruption trop ordinaire dans les grandes villes. Le cri des désordres était monté jusqu'à celui qui, du haut du ciel, contemple tous les enfants des hommes (3). La vengeance était proche; la miséricorde la prévint et envoya un missionnaire vers Ninive pour y prêcher la pénitence.

Au lieu d'obéir à l'ordre de Dieu, Jonas s'enfuit à Japho ou Joppé, actuellement Jaffa, sur la Méditerranée, et y entra dans un vaisseau qui faisait voile pour Tharsis, mot par lequel on peut entendre les côtes d'Afrique. Quand le vaiseeau fut en mer, l'Eternel suscita une grande tempête, et le vaisseau pensait être brisé. Les mariniers, saisis de frayeur, invoquaient chacun son dieu; ils jetèrent dans la mer toute la charge du navire pour le soulager. Cependant Jonas, descendu à fond de cale, dormait d'un profond sommeil.

Alors, s'approchant de lui : « Comment? lui dit le pilote, tu dors? Lève-toi, invoque ton Dieu; peut-être que Dieu se souviendra de nous, afin que nous ne périssions point. » Et l'un disait à l'autre : « Venez, jetons le sort, pour savoir à cause de qui ce malheur nous arrive. » Les anciens étaient universellement persuadés que la compagnie d'un grand coupable exposait à périr avec lui. Quand ils eurent jeté le sort, il tomba sur Jonas. Ils lui demandèrent aussitôt ce qu'il avait fait, d'où il venait, quel était son pays et son peuple. Il leur dit : « Je suis Hébreu; je crains Jéhovah, le Dieu du ciel, qui a fait la mer et la terre. » A ces mots, ces hommes furent saisis d'une grande crainte, et lui dirent : « Pourquoi avez-vous fait cela? » car ils avaient su de lui-même qu'il fuyait devant la face de Jéhovah.

Avec un embarras qui dans la situation où ils se trouvaient leur fait honneur, ils lui demandèrent : « Que ferons-nous donc pour que la mer nous devienne calme? » Il répondit : « Prenez moi et me jetez à la mer, et la mer vous deviendra calme; car je sais que c'est à cause de moi que cette grande tempête est venue fondre sur vous. » Cependant ces hommes ramaient de toutes leurs forces pour regagner la terre; mais ils ne pouvaient : la mer s'élevait de plus en plus et les couvrait de ses vagues. Alors ils crièrent à l'Eternel : « Nous vous supplions, ô Jéhovah! ne nous laissez point périr à cause de cet homme, ne nous imputez point le sang innocent; car, vous, ô Jéhovah! vous faites comme il vous plaît. »

Jonas lui-même s'était dénoncé comme la cause de la tempête, et leur avait commandé de le jeter à la mer. Mais ils l'eussent épargné si volontiers! Luttant contre les flots, ils s'efforçaient de gagner la terre, mais en vain! Ils ne virent plus qu'un moyen de salut : ils crurent et ils devaient croire que c'était la volonté de Dieu qu'ils le jetassent à la mer.

(1) Ipse restituit terminos Israel, ab introitu Emath usque ad mare solitudinis, juxta sermonem Domini Dei Israel, quem locutus est per servum suum Jonam filium Amathi prophetam, qui erat de Geth, quæ est in Opher. IV Reg., XIV, 25. — (2) Diodor. Sic., l. XI. — (3) Ps. XXXII, 13.

Cependant ils pouvaient se tromper, et, par rapport à eux, cet homme était innocent. C'est pour cela qu'ils prièrent Dieu de ne pas leur imputer sa mort, s'ils se trompaient.

Ils prirent donc Jonas, le jetèrent à la mer et la mer devint aussitôt calme. Et ces hommes craignirent Jéhovah d'une grande frayeur, lui immolèrent des victimes et firent des vœux (1).

Mais la divine Providence avait préparé au prophète un merveilleux moyen de salut. Un grand poisson l'engloutit, dans le ventre duquel il demeura trois jours et trois nuits. Dieu, qui fait vivre et croître l'enfant pendant neuf mois dans le sein de sa mère, n'eut pas plus de peine à faire vivre son prophète pendant trois jours dans le ventre d'une baleine.

Et Jonas pria vers Jéhovah, son Dieu, dans les entrailles d'un poisson, et dit : « J'ai crié de mon angoisse vers Jéhovah, et il m'a répondu. J'ai crié du ventre de l'enfer, et vous avez exaucé ma voix. Vous m'avez précipité dans la profondeur, dans le cœur de la mer ; les fleuves m'ont environné ; vos brisants et vos flots ont passé par-dessus moi. Et je disais : Je suis rejeté de devant vos yeux ! cependant je reverrai encore votre temple saint ! Les eaux m'entouraient jusqu'à pénétrer vers mon âme ! l'abîme m'enveloppait, la plante marine couvrait ma tête. Je descendis jusqu'aux racines des montagnes, les barres de la terre m'enfermaient à jamais ; cependant vous rappellerez de la corruption ma vie, ô Jéhovah, mon Dieu ! Quand mon âme défaillait en moi, je me suis souvenu de Jéhovah; et ma prière est montée à vous dans votre temple saint. Ceux qui s'attachent aux vanités du mensonge se rendent inutile sa miséricorde. Pour moi, c'est à vous que je sacrifierai; avec la voix de la louange je vous rendrai mes vœux , le salut est de Jéhovah ! »

D'après un ordre de l'Eternel, le poisson rejeta Jonas sur le rivage (2).

Et la parole de Jéhovah vint une seconde fois à lui, disant : Lève-toi, va dans Ninive la grande ville, et là prêche la prédication que je te dirai. » Il obéit. S'avançant dans Ninive une journée de chemin : « Encore quarante jours, s'écria-t-il, et Ninive sera détruite ! » Les Ninivites crurent en Dieu, publièrent un jeûne, et, grands et petits, se revêtirent de sacs. Le roi de Ninive se leva de son trône, quitta la pourpre, se couvrit d'un sac, s'assit dans la cendre. Et il fit publier en son nom et au nom de ses princes un ordre à tout le monde de jeûner, et même de faire jeûner les animaux. Tous devaient se couvrir de sacs et crier à Dieu de toutes leurs forces; chacun de se convertir de ses mauvaises voies et de l'iniquité de ses mains. Qui sait ? Dieu pourrait se retourner, avoir pitié, revenir de sa grande colère, en sorte que nous ne périssions point. Et Dieu, ayant vu leurs œuvres et comment ils s'étaient convertis de leurs mauvaises voies, eut pitié d'eux, et il se repentit des maux dont il les avait menacés (3).

Cela chagrina beaucoup Jonas; il en fut en colère et pria l'Eternel, disant : « De grâce, ô Jéhovah ! n'est-ce pas là ce que je disais pendant que j'étais encore en mon pays, et pourquoi je voulais fuir à Tarsis ? car je sais que vous êtes un Dieu clément, miséricordieux, patient, d'une compassion infinie et vous repentant du mal. Maintenant donc, je vous prie, ô Eternel ! prenez mon âme ; car la mort me vaut mieux que la vie. » Mais l'Eternel ! lui dit : « Penses-tu avoir bien raison d'être en colère ?

Ce qui indisposait Jonas si fort, c'était la pensée qu'après un pareil exemple de miséricorde, on n'écouterait plus les prophètes de Dieu quand ils parleraient en son nom ; qu'ils annonceraient en vain à Juda et à Israël la rigueur de ses jugements; que sa facilité et son indulgence ne feraient qu'endurcir les hommes dans le mal; que les prophètes mêmes passeraient pour des menteurs, et que la prophétie serait tournée en dérision.

Jonas sortit de Ninive et se fit, du côté de l'orient, une cabane de feuillage, où il s'assit à l'ombre pour voir ce qui arriverait à la ville. Dieu avait préparé une espèce de lierre qui monta par-dessus la tête de Jonas pour lui faire ombre, ce dont il eut une grande joie. Mais le lendemain, dès le point du jour, Dieu envoya un ver qui piqua la plante, et elle sécha. Puis, le soleil ayant paru, il fit lever un vent brûlant, et le soleil dardait en même temps ses rayons sur la tête de Jonas, en sorte qu'il en était dans un abattement extrême. Il souhaita la mort, disant : « La mort me vaut mieux que la vie. » Mais Dieu dit à Jonas : Penses-tu avoir bien raison de te fâcher pour une plante ? « J'ai raison de me fâcher jusqu'à la mort. » —» Il répondit : « Mais quoi? reprit l'Eternel, tu aurais volontiers épargné un lierre pour lequel tu n'as point travaillé, que tu n'as point fait croître, qui est né dans une nuit et qui dans une nuit a péri ! Et moi, je n'épargnerais pas Ninive, la grande cité, où il y a plus de cent vingt mille personnes qui ne savent pas discerner leur main droite d'avec leur main gauche, et de plus un grand nombre d'animaux (4) ! »

On voit, par ces dernières paroles, jusqu'où s'étend la bonté de Dieu. David avait dit déjà : « Vous sauverez les hommes et les animaux parce qu'il vous a plu, ô mon Dieu, de multiplier votre miséricorde (5). »

Par ces individus qui ne savent pas encore distinguer leur main droite de la gauche, il est naturel d'entendre les enfants au-dessous de deux ans. En supposant, par rapport à la population totale, d'un sur quinze, Ninive aura eu environ deux millions d'habitants.

« Ninive est véritablement renversée, dit un

(1) Jonas, I, 1-16. — (2) *Ibid.* II, 1-11. — (3) *Ibid.*, III, 1-10. — (4) *Ibid.*, IV, 1-11. — (5) Ps. XXXV, 7. Homines et jumenta salvabis, Domine quemadmodum multiplicasti misericordiam tuam.

Père de l'Eglise (1), puisque tous ses mauvais désirs sont changés en bien; elle est véritablement renversée, puisque le luxe de ses habits est changé en un sac et un cilice, la superfluité de ses banquets en un jeûne austère, la joie dissolue de ses débauches aux saints gémissements de la pénitence. »

La pénitence des Ninivites est un exemple à toutes les nations. « Les gens de Ninive, disait le Christ aux Juifs qui l'entouraient, s'élèveront contre cette race au jour du jugement, parce qu'ils ont fait pénitence à la prédication de Jonas; et voici plus que Jonas ici (2). » C'est peut-être là ce qui causait au prophète une si vive douleur. La capitale de la gentilité se convertissait à sa seule prédication, croyait en Dieu d'une foi efficace, prévenait sa destruction comme cité, en se détruisant elle-même en tant que coupable; tandis qu'il voyait Israël, favorisé de tant de grâces, prêché, averti, menacé continuellement par des prophètes sans nombre, abandonner, détruire les autels du vrai Dieu, se prostituer aux idoles et faire comme efforts pour hâter les châtiments dont il était menacé. Dans ce qui arrivait alors, il voyait peut-être ce qui devait arriver plus tard, la gentilité entière suivant l'exemple de Ninive, se ressouvenant de Dieu, et prenant dans l'Eglise de son Christ la place d'Israël impénitent et réprouvé.

Jonas était non-seulement un prophète, mais encore une prophétie.

Jonas est envoyé pour prêcher la pénitence à la capitale de la gentilité entière. Jonas ne veut pas d'abord être l'apôtre de Ninive; le Christ ne veut pas d'abord écouter la Chananéenne, ni envoyer ses apôtres vers les nations. Jonas voulant borner son ministère au seul peuple d'Israël, excite une grande tempête au milieu de laquelle il dort d'un profond sommeil; le Christ, envoyant ses apôtres aux seules brebis perdues de la maison d'Israël, soulève contre lui, dans Israël même, une furieuse conjuration, au milieu de laquelle il est calme, comme quand il dort sur la barque dans la tempête. Jonas, jeté dans la mer, livré humainement à la mort, est le sauveur de ceux qui étaient avec lui dans le navire; le Christ, plongé dans une mer d'afflictions, mis à mort selon la nature humaine, est le Sauveur de ceux qui sont avec lui dans la même barque. Jonas, descendu dans le ventre de la baleine, comme dans un enfer vivant, y loue Dieu, y célèbre ses merveilles et le bénit de sa prochaine délivrance; le Christ, descendu aux enfers, aux parties inférieures de la terre, y annonce les merveilles de Dieu aux âmes détenues, et, libre entre les morts, y fête avec eux sa prochaine résurrection. Jonas est trois jours et trois nuits dans les entrailles de la baleine; ainsi le Fils de l'homme, dit le Christ lui-même, sera trois jours et trois nuits dans le cœur de la terre (3). Jonas, revenu du milieu des eaux, sort de Judée et convertit la première capitale de la gentilité; le Christ, ressuscité d'entre les morts, envoie ses apôtres jusqu'aux extrémités du monde, et avec la dernière capitale de la gentilité, convertit la gentilité entière. Jonas, voyant la conversion de Ninive et l'impénitence d'Israël, souhaite la mort de douleur; le Christ, en la personne de saint Paul, voyant la conversion de la gentilité et l'endurcissement de Juifs, qui sont ses frères, souhaite, dans sa douleur, d'être anathème pour eux.

Vers ce même temps, dans une vision mystérieuse, Dieu apparut un et trine au plus sublime des prophètes, et lui donna sa glorieuse mission : Dieu le père, tous les interprètes en conviennent ; Dieu le Fils, l'Apôtre bien aimé nous en est garant, lorsqu'appliquant à Jésus-Christ quelques-unes des paroles que nous allons entendre, il ajoute : « Voilà ce que dit Isaïe, quand il vit sa gloire et qu'il parla de lui (4); » Dieu le Saint-Esprit, l'Apôtre des nations nous l'apprend, quand il dit que c'est cet Esprit-Saint qui a prononcé ces mêmes paroles (5). De là les docteurs de l'Eglise ont conclu avec raison que le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont un même Jéhovah-Sabaoth. De là, au moment que va s'accomplir sur nos autels l'oblation du Fils au Père par l'opération de l'Esprit, nous chantons avec le ciel : « Il est saint, il est saint, il est saint, Jéhovah, le Dieu des armées ! Les cieux et la terre sont remplis de sa gloire ! »

Mais écoutons Isaïe, fils d'Amos, que l'on croit avoir été de la royale famille de David.

« Dans l'année que mourut le roi Ozias, je vis Adonaï assis sur un trône sublime et élevé; ses franges (ou ses rayons) remplissaient le temple. Des séraphins étaient debout à l'entour. L'un avait six ailes et l'autre également six. De deux ils voilaient leur face, de deux ils voilaient leurs pieds, et de deux ils volaient. Et ils criaient l'un à l'autre, et ils disaient : Saint, saint, saint est Jéhovah-Sabaoth ! toute la terre est pleine de sa gloire ! Et, au retentissement de cette voix, les dessus des portes s'ébranlèrent et la maison fut remplie de fumée. Et je m'écriai : Malheur à moi, de ce que je suis réduit au silence, parce que je suis un homme impur des lèvres et que j'habite au milieu d'un peuple impur des lèvres aussi ! Cependant mes yeux ont vu le roi Jéhovah-Sabaoth ! Alors vola vers moi un des séraphins; dans sa main était un charbon de feu, qu'il avait pris avec des pincettes sur l'autel. Il l'approcha de ma bouche et dit : Voilà qu'il a touché tes lèvres; ton iniquité sera effacée et ton péché sera expié. Et j'entendis la voix d'Adonaï, disant : Qui enverrai-je ? qui nous ira ? — Me voici, répondis-je ; envoyez-moi. Et il dit : Va, dis à ce peuple : Ecoute des oreilles et n'entends pas ; regarde des yeux et ne vois pas ; car le cœur de ce peuple est de-

(1) S. Eucher, de Lyon. — (2) Matth, XII, 41. — (3) *Ibid.*, 40. — (4) Joan., XII, 41. — (5) Act., XXVIII, 25.

venu épais, ses oreilles pesantes, ses yeux fermés, de peur de voir de ses yeux, d'ouïr de ses oreilles, de comprendre de son cœur et d'être guéri de ses maux. — O Adonaï! jusques à quand? repris-je. — Jusqu'à ce que les villes soient désolées, les maisons désertes et la terre abandonnée (1). »

Investi de la mission prophétique par le Dieu trois fois saint, Isaïe élève la voix et appelle l'univers entier pour juger la nation coupable.

« Cieux, écoutez; terre, prêtez l'oreille : c'est Jéhovah qui parle!

« J'ai agrandi des enfants, je les ai élevés par-dessus les autres, et ils se sont révoltés contre moi!

« Le bœuf connaît son propriétaire, et l'âne l'étable de son maître; mais Israël n'a point connu, mon peuple a été sans entendement.

« Malheur à la nation pécheresse, au peuple chargé d'iniquités, à la race des méchants, aux enfants corrompus!

« Ils ont abandonné Jéhovah, ils ont blasphémé le Saint, ils se sont éloignés en arrière.

« Par où vous frapper encore? Comment ajouterez-vous à l'apostasie?

« Toute tête est malade et tout cœur languissant. Depuis la plante du pied jusqu'à la tête, il n'est rien en lui de sain : ce n'est que blessure, que contusion, que plaie enflammée, qui n'a point été bandée, à laquelle on n'a point appliqué de remède, et qu'on n'a point adoucie avec l'huile.

« Votre terre est déserte, vos villes sont la proie des flammes; des étrangers, sous vos yeux, dévorent votre pays; c'est une désolation comme le ravage de l'ennemi. Et la fille de Sion sera abandonnée comme la hutte dans la vigne, comme la cabane dans le champ de concombres, comme une ville ruinée.

« Si Jéhovah-Sabaoth ne nous eût conservé quelque petit reste, nous étions tels que Sodome, nous ressemblions à Gomorrhe.

« Ecoutez la parole de Jéhovah, prince de Sodome; prêtez l'oreille à la loi de notre Dieu, peuple de Gomorrhe.

« Qu'ai-je à faire de la multitude de vos victimes? dit Jéhovah. J'en suis rassasié. Les holocaustes de vos béliers, la graisse de vos troupeaux, le sang des veaux, des agneaux et des boucs. Je n'en veux point. Quand vous apparaissez en ma présence, qui a demandé cela de vous, pour fouler aux pieds mes parvis? Cessez d'offrir des sacrifices menteurs; votre encens m'est une abomination; vos néoménies, vos sabbats et vos autres fêtes, je ne les supporte plus; c'est la violence et l'iniquité mêmes! Vos calendes et vos solennités, mon âme les abhorre; elles me sont à charge, je suis las de les supporter. Lorsque vous étendrez vos mains vers moi, je cacherai mes yeux de vous; lors même que vous multiplierez vos prières, je n'écouterai point : vos mains sont pleines de sang!

« Lavez-vous, purifiez-vous, ôtez de devant mes yeux la malice de vos pensées, cessez de mal faire, apprenez à faire le bien; cherchez la justice, assistez l'opprimé, protégez l'orphelin, défendez la veuve. Et après cela, venez et discutons, dit Jéhovah. Quand vos péchés seraient comme l'écarlate, ils deviendront blancs comme la neige; et quand ils seraient rouges comme du vermillon, ils deviendront comme la laine la plus blanche. Si vous voulez m'écouter, vous mangerez le bien de la terre; que si vous ne voulez pas, si vous êtes opiniâtres dans votre rébellion, vous serez mangés par le glaive; la bouche de Jéhovah l'a dit (2). »

Bientôt le prophète exhale en plaintive élégie le souffle divin qui l'anime.

« Je chanterai maintenant à mon bien-aimé le cantique de mon bien-aimé sur sa vigne.

» Une vigne était à mon bien-aimé, sur une colline fertile en olives. Il l'environna d'une haie, il en ôta les pierres et la planta de Sorec (3); il bâtit une tour au milieu, et il fit un pressoir. Il s'attendait qu'elle produirait des raisins, et elle a produit des épines (4).

« Maintenant donc, vous, habitants de Jérusalem, et vous, hommes de Juda, soyez juges entre moi et ma vigne. Qu'y avait-il à faire encore à ma vigne, que je ne lui aie point fait? Ai-je eu tort d'attendre qu'elle produisît des raisins, tandis qu'elle a produit des épines?

« Maintenant je vous apprendrai ce que je ferai de ma vigne. J'ôterai sa haie, et elle sera au pillage; je détruirai sa muraille, et elle sera foulée aux pieds. Je la rendrai déserte; elle ne sera plus taillée ni labourée; les ronces et les épines la couvriront; et je commanderai aux nuées de ne plus pleuvoir sur elle. Car la vigne de Jéhovah-Sabaoth est la maison d'Israël, et l'homme de Juda le plan de ses délices. Il attendait le jugement, et voilà l'oppression; la justice, et voilà des clameurs.

« Malheur à vous qui joignez maison à maison, champ à champ, jusqu'à ce qu'enfin le lieu vous manque! Voulez-vous donc habiter seuls au milieu de la terre? Mes oreilles ont tout entendu, dit Jéhovah-Sabaoth; et, je le jure, cette multitude de maisons sera déserte; ces beaux et vastes palais seront sans aucun habitant. Car dix arpents de vigne feront à peine un petit vase de vin, et trente boisseaux de blé n'en rendront que trois.

« Malheur à vous qui vous levez dès le matin, pour courir après l'ivresse, et qui le soir y êtes encore, jusqu'à ce que le vin vous brûle! La cithare, la lyre, le tambour, le vin sont à vos banquets; mais l'œuvre de Jéhovah, vous n'y avez aucun égard; mais l'ouvrage de ses mains, vous ne le considérez point. Aussi mon peuple est emmené captif, parce qu'il n'a point

(1) Isai., VI, 13. — (2) *Ibid.*, I, 1-20. — (3) Sorte de vigne excellente de la Palestine. — (4) Ainsi traduisent les Septante.

d'intelligence ; ses nobles sont morts de faim, et la foule a séché de soif. L'enfer a élargi ses entrailles, il a ouvert sa gueule à l'infini ; là descendront ses grands et sa multitude, ceux qui sont dans l'élévation et ceux qui sont dans la joie. L'homme pliera, le puissant sera humilié, les yeux des superbes seront abaissés. Jéhovah-Sabaoth grandira dans le jugement, le Dieu saint paraîtra plus saint encore dans la justice.

« Alors les agneaux paîtront sans trouble, et les étrangers mangeront le fruit des déserts devenus fertiles.

« Malheur à vous qui traînez après vous une longue suite d'iniquités avec les cordes du mensonge, et le péché comme avec les traits d'un char ! Vous qui dites : Qu'il se hâte, qu'il presse son œuvre afin que nous la voyions; qu'il s'avance et s'accomplisse le conseil du saint d'Israël, et nous saurons !

« Malheur à vous qui appelez mal le bien, et bien le mal ; qui posez les ténèbres lumière, et la lumière ténèbres, l'amertume douceur, et la douceur amertume ! Malheur à vous, sages à vos yeux, prudents à vous-même ! Malheur à vous, puissants à boire le vin, hommes de cœur pour l'ivresse, qui justifiez l'impie à cause de ses dons, et qui ravissez au juste sa justice !

« C'est pourquoi, tel que le chaume est dévoré par la langue du feu, la paille par la flamme ; ainsi leur racine sera de la cendre, leurs rejetons s'envoleront en poudre ; parce qu'ils ont répudié la loi de Jéhovah-Sabaoth, ils ont blasphémé la parole du saint d'Israël. Aussi la colère de Jéhovah s'est allumée contre son peuple ; il a étendu sa main sur lui, il l'a frappé ; les montagnes ont été ébranlées, leurs cadavres ont été comme la boue des places. Avec tout cela, sa fureur n'est point apaisée, sa main est encore étendue.

« Il élèvera son étendard vers les nations au loin, il en appellera une par un sifflement des extrémités de la terre, et voilà qu'aussitôt elle accourt. En elle, nul qui se lasse, nul qui se heurte ; elle ne sommeillera ni ne dormira ; le baudrier ne quittera point ses reins, le cordon de sa chaussure ne se déliera point. Ses flèches sont aiguës et tous ses arcs bandés; les pieds des chevaux sont pareils au silex, ses roues à la tempête. Son rugissement est celui du lion ; elle rugira comme les lionceaux, grincera des dents, s'élancera sur sa proie, l'enlèvera, et nul qui puisse l'arracher. Elle frémira sur Israël, en ce jour, du frémissement de la mer ; nous regarderons cette terre, et nous ne verrons que ténèbres et angoisses ; la lumière s'est éteinte dans les vapeurs de sa ruine (1). »

Au milieu de ces prédictions terribles pour la maison de Jacob, il en est de consolantes pour toute la postérité d'Adam.

« Voici ce qui sera dans les derniers jours : La montagne de la maison de Jéhovah sera fondée sur le haut des monts, et elle s'élèvera au-dessus des collines ; toutes les nations y afflueront. Et la foule des peuples iront, disant : Venez et montons à la montagne de Jéhovah, à la maison du Dieu de Jacob, et il nous enseignera ses voies, et nous marcherons dans ses sentiers ; car de Sion sortira la loi, et la parole de Jéhovah de Jérusalem. Il jugera parmi les nations, et il reprendra bien des peuples. Et ils forgeront leurs glaives en socs de charrues et leurs lances en faulx. La nation ne lèvera plus le glaive contre la nation, et ils ne s'exerceront plus aux combats. Maison de Jacob, venez et marchons à la lumière de Jéhovah (2). »

Cette annonce de réunion et de pacification universelles, un autre prophète, Michée, la renouvelle dans les mêmes termes vers le même temps (3).

En cette maison de Jéhovah, toute la tradition chrétienne, avec l'Apôtre des nations, a reconnu l'Eglise, maison de Dieu, colonne et affermissement de la vérité. La montagne sur laquelle cette maison est bâtie, est la pierre détachée sans la main d'aucun homme et devenue montagne à remplir toute la terre, le Christ qui a été exalté par son Père et a reçu de lui un nom qui est au-dessus de tout nom. Cette montagne de Jéhovah s'élève sur le sommet des autres montagnes ; le Christ s'élève au-dessus de ce qu'il y a de plus élevé, au-dessus de Moïse, au-dessus des prophètes et des apôtres. C'est à cette montagne et à la maison bâtie dessus, c'est au Christ et à son Eglise que les nations affluent, les Parthes, les Mèdes, les Grecs, les Romains, les Crétois et les Arabes. Jusque-là, c'est une suite non interrompue de guerres sanglantes où Ninive, Babylone, Echatane, Persépolis, la Grèce, Rome se disputent l'empire du monde ; Sylla, Marius, Pompée, César, Antoine, Octavien, l'empire de Rome. Mais lorsque sur le sommet des montagnes apparaît la maison de Dieu, toute cette partie de l'univers est en paix et désapprend la guerre. Plus tard, les peuples farouches du Nord, les Huns, les Goths, les Vandales, les Saxons, apprivoisés par la loi sortie de Sion, changeront leurs glaives en instruments de labourage ; la guerre ne sera plus l'état habituel d'aucun d'eux. Et depuis dix-huit siècles les peuples devenus chrétiens ne cessent de dire aux restes dispersés d'Israël : « Maison de Jacob, venez et marchons à la lumière de Jéhovah (4). »

Cette réprobation des Juifs, cette conversion des gentils, Osée, fils de Béeri, l'annonçait déjà auparavant par une prophétie d'action et de parole.

Dieu lui commanda de prendre une épouse des fornications et d'en avoir des enfants ; ce que l'on entend, soit d'une femme livrée au crime jusque-là, mais qui devint dès lors une épouse légitime ; soit d'une femme ordinaire, mais qui demeurait dans le pays de fornica-

(1) Isai., v, 1-30. — (2) *Ibid.*, II, 1-5. — (3) Mich., IV, 1, 2. — (4) S. Hieron., *in Isai.*, c. II, et *in Mich.*, c. IV.

tion ou d'idolâtrie, savoir : le pays de Samarie. Ce dernier sens paraît se lier fort bien à ce que le Seigneur ajoute : « Car la terre séparée d'avec Jéhovah forniquera d'une fornication effrénée. » Osée alla donc et prit pour femme Gomer, fille de Débelaïm ; elle conçut et lui enfanta un fils. Jéhovah dit au prophète : « Appelle son non Jezraël ; car dans peu je vengerai le sang de Jezraël sur la maison de Jéhu, et je ferai cesser le royaume d'Israël. En ce jour-là, je briserai l'arc d'Israël dans la vallée de Jezraël. » Elle conçut encore et enfanta une fille. Jéhovah dit au prophète : « Appelle son nom *Lo-ruchama, sans-miséricorde ;* car à l'avenir je serai sans miséricorde pour la maison d'Israël, mais je les oublierai de l'oubli même. Pour la maison de Juda j'aurai de la miséricorde, et je les sauverai par Jéhovah, leur Dieu ; je ne les sauverai point par l'arc, ou par l'épée, ou par les combats, ou par les chevaux, ou par les cavaliers. »

Gomer ayant sevré *Lo-ruchama,* elle conçut de nouveau et enfanta un fils. Jehovah dit : « Appelle son nom *Lo-ammi, non-mon-peuple ;* car vous n'êtes plus mon peuple, et moi, je ne serai plus à vous. Cependant le nombre des enfants d'Israël sera comme le sable de la mer, qui ne peut ni se mesurer, ni se compter. Et au même lieu où on leur aura dit : Vous n'êtes point mon peuple, on leur dira : Enfants du Dieu vivant ! Les fils de Juda et les fils d'Israël se réuniront ensemble, ils s'établiront un même chef ; car le jour de Jezraël (ou de la race de Dieu) est grand. Dites alors à vos frères : *Ammi !* mon peuple ! et à vos sœurs : *Ruchama !* miséricorde ! car en ce jour, dit Jéhovah, j'aurai pitié de *sans-miséricorde ;* et je dirai à *non-mon-peuple :* Tu es mon peuple ; et lui dira : Mon Dieu (1) ! »

Les apôtres du Seigneur, Pierre et Paul, nous ont eux-mêmes expliqué le sens principal de cette prophétie. « Dieu nous a appelés, écrit aux chrétiens de Rome le docteur des gentils, non-seulement d'entre les Juifs, mais encore d'entre les nations, aiusi qu'il le dit dans Osée : J'appellerai mon peuple qui n'était pas mon peuple, et miséricorde qui était sans miséricorde ; et il arrivera au même lieu où il leur a été dit : Vous n'êtes pas mon peuple, là ils seront appelés enfant du Dieu vivant (2). »

L'on entrevoit dans les paroles du prophète, qu'après toutes ses infidélités Israël reviendra finalement au Seigneur. Cela paraît surtout dans les paroles suivantes :

« Et Jehovah me dit : Va encore, aime une femme affectionnée de son mari et néanmoins adultère, comme Jéhovah aime les enfants d'Israël pendant qu'ils n'ont de regards que pour les dieux étrangers. Je me l'achetai donc quinze pièces d'argent, avec une mesure et demie d'orge ; et je lui dis : Tu me resteras assise bien des jours ; tu ne t'abandonneras point, tu ne seras point à un homme ; je ferai de même envers toi. Car, bien des jours, les enfants d'Israël seront assis sans roi, sans prince, sans sacrifice, sans autel, sans éphod et sans théraphim. Et après cela reviendront les enfants d'Israël et ils chercheront Jéhovah, leur Dieu, et David leur roi ; et ils trembleront à la vue de Jéhovah et de son bien suprême au dernier des jours (3). »

Depuis dix-huit siècles nous voyons le premier accomplissement de cette prophétie ; depuis dix-huit siècles nous voyons notre aîné, l'ancien peuple de Dieu, sans roi, sans prêtres, sans autel, sans forme de peuple ; et nous attendons avec saint Paul que, la plénitude des nations étant entrée dans l'Eglise, tout Israël y vienne, s'y sauve avec nous et porte ainsi au comble le bonheur et la joie de l'univers (4).

La miséricorde du Seigneur envers son peuple se peint elle-même dans ces paroles d'Osée.

« Comme Israël était un enfant je l'aimais ; et j'ai rappelé de l'Egypte mon fils. Mes prophètes les ont appelés ; mais ils se sont éloignés d'eux, il ont sacrifié aux Baalim, ils ont brûlé de l'encens aux simulacres. Cependant, tel qu'une nourrice, je dirigeais les pas d'Ephraïm ; je les portais entre mes bras, et ils n'ont point compris que c'était moi qui avais soin d'eux. Je les attirais avec les liens de l'humanité, avec les lisières de l'amour. Moi-même je déliais leur joug et leur présentais à manger. Ils ne retourneront point en Egypte, mais Assur sera leur roi, parce qu'ils ont refusé de se convertir. Le glaive a commencé dans leurs villes, il consumera leurs braves, il dévorera leurs chefs. Mon peuple hésitera sur son retour vers moi ; cependant on lui impose un joug dont personne ne le délivre. Comment te traiterai-je, ô Ephraïm ? Comment te livrerai-je, ô Israël ? Te traiterai-je comme Adama ? Te mettrai-je comme Séboïm ? Ah ! mon cœur s'est retourné en moi-même, mes entrailles se sont émues. Je n'exécuterai point la colère de ma fureur ; je n'exterminerai point Ephraïm, parce que je suis Dieu et non point un homme (5). »

Dans le même temps, Amos dénonçait les arrêts de la vengeance divine, non-seulement à Juda et à Israël, mais encore à toutes les nations d'alentour.

« Ainsi parle Jéhovah : Après les trois prévarications de Damas, et après les quatre, je ne reviendrai point sur son arrêt, parce qu'il a fait passer des chariots armés de fer sur les habitants de Galaad. J'enverrai le feu dans la

(1) Osée, I et II. — (2) Quos et vocavit non solum ex Judæis, sed etiam ex gentibus, sicut in Osee dicit : Vocabo non plebem meam, plebem meam ; et non dilectam, dilectam ; et non misericordiam consecutam, misericordiam consecutam ; et erit : in loco ubi dictum est : Non plebs mea vos, ibi vocabuntur filii Dei. Rom., IX, 24-26. — Qui aliquando non populus Dei ; qui non consecuti misericordiam, nunc autem misericordiam consecuti I Petr. II, 10. — (3) Osée, III, 1-5. — (4) Quod si delictum illorum divitiæ sunt mundi, et diminutio illorum divitiæ gentium quanto magis plenitudo eorum ? Rom., XI, 12. — (5) Osée, XI, 1-9.

maison d'Asaël, et il dévorera les palais de Benadad. Et je briserai la force de Damas; j'exterminerai de la vallée d'iniquité celui qui l'habite, et de la maison de délices celui qui tient le sceptre; et le peuple d'Aram transmigrera dans Cyrène: Jéhovah l'a dit.

Ainsi parle Jéhovah: Après lès trois prévarications de Gaza, et après les quatre, je ne reviendrai point sur son arrêt, parce qu'elle a fait captive l'émigration de mon peuple pour la livrer à Edom. J'enverrai le feu aux murs de Gaza, et il dévorera ses palais. J'exterminerai d'Azot qui l'habite, et d'Ascalon qui tient le sceptre; j'appesantirai ma main sur Accaron, les Philistins périront jusqu'au dernier, dit Jéhovah, le Seigneur.

« Ainsi parle Jéhovah: Après les trois prévarications de Tyr, et après les quatre, je ne reviendrai point sur son arrêt, parce qu'ils ont fait prisonnière l'émigration de mon peuple, qu'ils l'ont livrée à Edom sans se souvenir du pacte de frères. Aussi j'enverrai le feu aux murailles de Tyr, et il dévorera ses palais.

« Ainsi parle Jéhovah: Après les trois prévarications d'Edom, et après les quatre, je ne reviendrai point sur son arrêt, parce qu'il a persécuté avec le glaive son frère; il a violé la compassion qu'il lui devait, il n'a point mis de bormes à sa fureur, il a conservé jusqu'à la fin le ressentiment de sa colère. J'enverrai le feu dans Théman, et il dévorera les palais de Bosra.

« Ainsi parle Jéhovah: Après les trois prévarications des fils d'Ammon, et après les quatre, je ne reviendrai point sur son arrêt, parce qu'ils ont fendu en deux les femmes enceintes de Galaad pour étendre les limites de leur pays. J'allumerai le feu aux murs de Rabba, et il dévorera ses palais, dans l'horreur du combat, au jour de la tempête. Son roi ira en captivité, lui et ses princes: Jéhovah l'a dit.

« Ainsi parle Jéhovah: Après les trois prévarications de Moab, et après les quatre, je ne reviendrai point sur son arrêt, parce qu'il a brulé les os du roi d'Edom jusqu'à les réduire en cendres. J'enverrai le feu dans Moab, et il dévorera les palais de Carioth; et Moab mourra dans le tumulte et au bruit des trompettes. J'exterminerai du milieu de lui le juge, et je tuerai avec lui tous ses princes: Jéhovah l'a dit.

« Ainsi parle Jéhovah: Après les trois prévarications de Juda, et après les quatre, je ne reviendrai point sur son arrêt, parce qu'ils ont rejeté la loi de Jéhovah, qu'ils n'ont pas observé ses commandements, qu'ils se sont séduits eux-mêmes par leurs mensonges, comme leurs pères. J'enverrai le feu dans Juda, et il dévorera les palais de Jérusalem.

« Ainsi parle Jéhovah: Après les trois prévarications d'Israël, et après les quatre, je ne reviendrai point sur son arrêt, parce qu'ils ont vendu le juste pour de l'argent, et le pauvre pour une paire de chaussure; ils brisent contre terre la tête des indigents, et traversent les entreprises des faibles (1). »

Amos annonçait, en particulier, que les hauts lieux seraient détruits en Israël, et la maison de Jéroboam II exterminée par le glaive, lorsqu'il fut dénoncé comme conspirateur. Amasias, prêtre de Béthel, envoya vers Jéroboam, disant: « Amos a conjuré contre vous au milieu de la maison d'Israël; la terre ne saurait plus supporter toutes ses paroles. Car ainsi parle Amos: Jéroboam mourra par le glaive, et Israël sera emmené captif hors de son pays. » Aux yeux du délateur, c'est conspirer que de s'élever contre les scandales publics et d'en montrer les suites terribles. Pour lui, adulation, mensonge, voilà ce qu'il sait. Le prophète avait dit la maison, la postérité de Jéroboam; le délateur lui fait dire Jéroboam même. Au reste, il n'y a rien là d'étonnant: c'était un prêtre du veau d'or. N'ayant pas réussi, à ce qu'il paraît, dans sa dénonciation politique, il prit un autre moyen pour éloigner l'incommode censeur. « O voyant dit-il à l'homme de Dieu, va, fuis en la terre de Juda; mange là du pain, et là prophétise; mais qu'il ne t'arrive plus de prophétiser dans Béthel, parce que c'est ici la religion du roi et le palais du royaume. »

La religion du roi! peint à merveille le pontife d'idole et le prêtre de cour.

Amos répondit: « Je n'étais ni prophète ni fils de prophète, mais pasteur et me nourrissant de fruits sauvages, lorsque Jéhovah me prit d'auprès du troupeau et me dit: Va prophétiser sur mon peuple Israël. Ecoute donc maintenant la parole de Jéhovah. Tu me dis; Tu ne prophétiseras point sur Israël, tu ne diras rien sur la maison de Jacob. C'est pourquoi, voici comme parle Jéhovah: Ta femme se prostituera dans la cité, tes fils et tes filles tomberont sous le glaive, tes terres seront partagées au cordeau, toi, tu mourras dans une terre polluée, et Israël sera emmené captif hors de son pays (2). »

Comme Osée, Amos prédit un rétablissement final d'Israël.

« Que le Seigneur Jéhovah-Sabaoth touche la terre, et elle se fond, tous ses habitants sont dans le deuil; elle déborde, elle submerge tout comme le fleuve de Mizraïm. Il bâtit son trône dans les cieux, au sommet des orbites; il place sur la terre l'ensemble de ses créatures comme un bouquet; il appelle les eaux de l'Océan et les répand sur la face de la terre: Jéhovah est son nom!

« Enfants d'Israël, n'êtes-vous point à moi ce que sont les enfants des Ethiopiens? dit Jéhovah. N'ai-je pas tiré Israël de la terre de Mizaraïm, mais aussi les Philistins de Caphtor, et Aram de Kir?

« Voilà, les yeux du Seigneur de Jéhovah sont ouverts sur tout royaume de péché, et je l'exterminerai de dessus la face de la

(1) Amos, I et II. — (2) *Ibid.*, VII, 1-17.

terre. Cependant la maison de Jacob, je ne l'exterminerai pas entièrement, dit Jéhovah; car voici que je donne des ordres ; et je ferai secouer parmi toutes les nations la maison d'Israël, comme est secoué le froment dans le crible, et il ne tombera pas à terre un grain. Sous le glaive mourront tous les pécheurs de mon peuple, ceux qui disent : Cela n'arrivera point, ce mal ne viendra point jusqu'à nous. En ce jour, je relèverai la tente de David, qui est tombée, j'en refermerai les ouvertures, j'y rétablirai ce qui est en ruine, et je la rebâtirai comme dans les jours d'autrefois, afin que me cherche le reste des hommes, ainsi que toutes les nations qui seront appelées de mon nom, dit Jéhovah qui le fait (1). »

Au concile de Jérusalem, Jacques, l'apôtre, se lève et dit : «Mes frères, écoutez-moi. Simon nous a raconté de quelle manière Dieu a commencé à prendre d'entre les nations un peuple à son nom. Les paroles des prophètes s'accordent avec lui, selon qu'il est écrit ; Après cela je reviendrai, et je relèverai la tente de David qui est tombée : j'en rebâtirai ce qui est en ruine, et je la rétablirai afin que le reste des hommes cherche le Seigneur, ainsi que toutes les nations qui seront appelées de mon nom, dit le Seigneur qui fait ces choses (2). »

Les nations chrétiennes sont ainsi appelées du nom de Christ-Jéhovah.

Les menaces du Seigneur commençaient à s'accomplir sur Israël. Tout y penchait à la ruine. Le trône était comme un échafaud, où les rois se succédaient par le meurtre. Zacharies, arrière-petit-fils de Jéhu, à qui Dieu avait assuré la couronne jusqu'à la quatrième génération, ne régna que six mois. Il fut tué par Sellum, qui le fut par Manahem, après un mois de règne. Manahem se soutint et régna dix ans, par le secours de Phul, roi d'Assyrie, dont il acheta la protection mille talents d'argent. Son fils Phaceïa n'en régna que deux, et fut tué par Phacée, fils de Romélie, qui le fut, vingt ans après, par Osée, fils d'Ela, dernier roi d'Israël. Tout ces misérables princes étaient aussi impies que cruels.

Dans le royaume de Juda, Joatham avait succédé à son père Ozias. Il fit ce qui était droit devant le Seigneur, selon tout ce qu'avait fait son père, excepté qu'il n'entra pas comme lui dans le temple pour mettre la main à l'encensoir. Il fit des réparations à la maison de l'Eternel et aux murailles de Jérusalem ; bâtit des villes dans les montagnes de Juda, des châteaux et des tours dans les bois ; vainquit les Ammonites et se les rendit tributaires ; enfin Joathan devint puissant, parce qu'il réglait ses voies en présence de Jéhovah, son Dieu. Après un règne de seize ans, il s'endormit avec ses pères et fut enseveli dans la cité de David. Son fils Achaz régna à sa place (3).

Achaz régna seize ans. Son fils Ezéchias lui succéda à l'âge de vingt-cinq ; il avait donc neuf ans quand son père monta sur le trône. Achaz ne fit point ce qui était agréable à l'Eternel son Dieu, comme David, son père ; mais il marcha dans les voies des rois d'Israël, fit des statues de fonte aux Baalim, brûla lui-même de l'encens dans la vallée de Ben-Ennon, y fit passer ses enfants par le feu, selon le rite des nations que le Seigneur avait exterminées devant les enfants d'Israël. Il sacrifiait aussi et brûlait des parfums sur les hauts lieux, sur les collines et sous tous les arbres chargés de feuilles.

En punition de ces crimes, l'Eternel, son Dieu, le livra dans la main du roi d'Aram, qui le défit et emmena de son royaume un grand nombre de captifs à Damas. Il fut encore livré dans la main du roi d'Israël, qui le frappa d'une grande plaie. Phacée, fils de Romélie, tua cent vingt mille hommes de Juda en un seul jour, tous les hommes belliqueux, parce qu'ils avaient abandonné Jéhovah, Dieu de leurs pères. Zechri, homme très-puissant en Ephraïm, tua Maasias, fils du roi, Ezricam, grand maître du palais, et Elcana, qui tenait après le roi, le second rang dans l'Etat. Et les enfants d'Israël prirent deux cent mille de leurs frères, tant hommes que fils et filles, et se partagèrent un butin immense qu'ils emmenèrent à Samarie. Mais là était un prophète de l'Eternel, nommé Oded, qui vint au-devant de l'armée et leur dit : « Voici que Jéhovah, le Dieu de vos pères, irrité contre Juda, les a livrés entre vos mains, et vous les avez tués avec une cruauté qui est montée jusqu'au ciel. Et maintenant, ces fils et ces filles de Juda et de Jérusalem, vous parlez de vous les asservir comme des esclaves. Eh ! n'êtes-vous pas déjà assez coupables envers Jéhovah, votre Dieu ? Ecoutez-moi donc maintenant, et ramenez ces captifs d'entre vos frères ; car la colère de Jéhovah s'allume sur vous. » Au même temps se levèrent des hommes d'entre les chefs des enfant d'Ephraïm, Azarias, fils de Johanan, Barachias, fils de Mosallamoth, Ezéchies, fils de Sellum, et Amasa, fils d'Adali ; et s'étant présentés devant ceux qui revenaient du combat, ils leur dirent : « Vous ne ferez point entrer ces captifs ; car ce serait un crime contre Jéhovah sur nous. Pourquoi voulez-vous ajouter à nos péchés, ajouter à nos crimes ? Déjà nous en avons trop, déjà la colère de Jéhovah s'allume sur nous ! » Et l'armée rendit les captifs et le butin, à la vue des princes et de toute la multitude. Aussitôt s'avancèrent les hommes dont les noms ont été rappelés, ils s'emparèrent des captifs, revêtirent avec les dépouilles tous ceux d'entre

(1) Amos, IX, 1-12. — (2) Act., XV, 15-17. Et huic concordant verba prophetarum, sicut scriptum est : Post hæc revertar, et reædificabo tabernaculum David quod decidit ; et diruta ejus reædificabo, et erigam illud, ut requirant cæteri hominum. Dominum et omnes gentes super quas invocatum est nomen meum, dicit Dominus faciens hæc. — (3) IV Reg., XV, 1-38.

eux qui étaient nus, les habillèrent les chaussèrent, leur donnèrent à boire et à manger, les parfumèrent d'huile pour les délasser, mirent sur des bêtes ceux qui ne pouvaient marcher, les reconduisirent à Jéricho, ville des palmiers, vers leurs frères, et s'en retournèrent à Samarie (1).

Quelque temps après, le roi de Syrie et le roi d'Israël se liguèrent ensemble pour prendre Jérusalem et détrôner la maison de David. A cette nouvelle, le cœur d'Achaz et le cœur de son peuple furent agités comme les arbres de la forêt par le vent. Alors Jéhovah dit à Isaïe : « Sors à la rencontre d'Achaz, toi et ton fils, Séar-Jasub, *le reste reviendra*, et tu lui diras : Aie soin de demeurer tranquille, ne crains point ; que ton cœur ne tremble point devant ces deux tisons fumants de colère, Razin d'Aram et le fils de Romélie. Aram, Ephraïm et le fils de Romélie ont conspiré ta perte, ils ont dit : Marchons contre Juda, détruisons sa puissance, rendons-nous en les maîtres, et donnons-lui pour roi le fils de Tabéel. Voici ce que dit Adonaï-Jéhovah : Cela ne se fera point, cela ne sera point. Damas reste la tête d'Aram : Razin, le chef de Damas seul ; et encore soixante-cinq ans, et Ephraïm cessera d'être un peuple. Jusque-là, Samarie sera la tête d'Ephraïm seul, et le fils de Romélie, le chef de Samarie et non de Juda. Si vous ne croyez pas fermement, vous ne serez pas fermes vous-mêmes (2). »

Jéhovah parla encore à Achaz, disant : « Demande-toi un signe de la part de Jéhovah, ton Dieu, au plus profond de l'abîme, ou au plus haut des cieux. » Achaz répondit : « Je n'en demanderai point, et je ne tenterai point Jéhovah. » Et le prophète s'écria : « Ecoutez donc, maison de David : Est-ce peu à vous de lasser la patience des hommes ? faut-il que vous lassiez encore celle de mon Dieu ? C'est pourquoi Adonaï lui-même vous donnera un signe : Voici la Vierge concevant et enfantant un fils, et elle appellera son nom Emmanuel. Il mangera le beurre et le miel, en sorte qu'il sache rejeter le mal et choisir le bien (3). »

La maison de David était menacée d'une prochaine destruction. Dieu lui assure, au contraire, une durée éternelle dans la personne d'Emmanuel, *Dieu-avec-nous*, Dieu incarné, naissant de la Vierge, mangeant et buvant comme les enfants des hommes.

Celui qui nous a fait cette prédiction par le premier de ses quatre prophètes, nous l'a aussi interprétée par le premier de ses quatre évangélistes.

» Joseph, fils de David, dit l'ange du Seigneur, ne crains pas de prendre avec toi Marie, ton épouse ; car ce qui est né en elle, est du Saint-Esprit. Elle enfantera un fils, et tu appelleras son nom Jésus, *Sauveur ;* car il sauvera son peuple de ses péchés. » « Or, ajoute saint Matthieu, écrivant sous la dictée de l'Esprit divin, tout cela se fit pour accomplir ce que le Seigneur avait annoncé par le prophète, disant : Voici, la Vierge aura conçu et enfantera un fils ; et ils appelleront son nom Emmanuel, c'est-à dire *Dieu-avec-nous.*

Ainsi l'ont entendu avec l'Evangile, tous les siècles chrétiens (4).

Et comment ne pas l'entendre ainsi, lorsque le prophète ajoute, dans la suite du même discours : « Dieu a frappé d'abord légèrement la terre de Zabulon et la terre de Nephtali ; et, à la fin, sa main s'est appesantie sur la Galilée des nations, qui est le long de la mer, au delà du Jourdain. Mais enfin ce peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une grande lumière : le jour s'est levé pour ceux qui habitaient la région des ombres de la mort ; car un petit enfant nous est né, un fils nous a été donné ; et la principauté a été mise sur son épaule ; et son nom sera appelé l'Admirable, le Conseiller, Dieu, le Fort, le Père de l'éternité, le Prince de la paix. Son empire s'étendra de plus en plus, la paix qu'il établira n'aura point de fin ; il s'assiéra sur le trône de David, et il possédera son royaume pour le fonder et l'affermir dans l'équité et dans la justice, depuis ce temps jusqu'à jamais. Le zèle de Jéhovah-Sabaoth fera ces choses (5). »

Saint Matthieu, et après lui la tradition chrétienne, nous a fixé encore le sens de cette prédiction. « Jésus ayant quitté la ville de Nazareth, vint et habita dans Capharnaüm, sur la mer, aux confins de Zabulon et de Nephtali, afin que s'accomplît ce qui a été dit par Isaïe le prophète : Terre de Zabulon et terre de Nephtali, le long de la mer au delà du Jourdain, Galilée des nations : le peuple qui habitait dans les ténèbres a vu une grande lumière, et le jour s'est levé pour ceux qui étaient assis dans la région de l'ombre de la mort. De là commença Jésus à prêcher et à dire : Faites pénitence ; car le royaume du ciel est proche (6).

Aux Pères de l'Eglise, qui tous appliquent ces prédictions au Christ, on peut ajouter les anciens docteurs de la Synagogue qui l'expliquent au même sens. Sur la première : « Voici que la Vierge se trouvera enceinte ; elle enfantera un fils, et elle lui donnera le nom d'Immanouël, » l'un dit : « *Elle l'appellera Immanouël*, pour signifier qu'alors notre Créateur sera avec nous. » Sur la seconde : *Car un enfant nous est né.....* l'auteur de la paraphrase chaldaïque fait ce commentaire : « Dieu puissant, existant éternellement, Messie, dans les jours duquel la paix sera très-grande sur nous. » Un recueil des plus anciennes traditions parmi les Juifs affirme également que ces paroles, *car un enfant nous*

(1) II Paralip., XXVIII, 1-15. — (2) Isai., VII, 1-9. — (3) *Ibid.*, 10-15. — (4) Matth., I, 22. Hoc autem totum factum est, ut adimpleretur quod dictum est a Domino per prophetam, dicentem : Ecce, virgo in utero habebit et pariet filium ; et vocabunt nomen ejus Emmanuel. Quod est interpretatum Nobiscum-Deus. — (5) Isai., IX, 1-7. — (6) Matth., IV, 14-17.

est né, regardent le roi Messie. Un autre ancien livre, d'après ce même texte, compte, parmi les noms du Messie, ceux d'Admirable, de Conseiller, de Dieu fort, de Père de l'éternité, de Prince de la Paix. Les cabalistes mêmes y voient le Messie et y trouvent la preuve de sa nature divine. Enfin, la seconde prophétie, qui, selon la tradition et l'antique paraphrase chaldaïque, annonce le Messie avec des attributs qui ne peuvent appartenir qu'à la Divinité, est, de l'aveu de tous les commentaires rabbiniques, le développement de la première (1).

Voilà donc ce petit enfant auquel Isaïe donne six beaux noms, qui tous l'élèvent au-dessus des hommes et forment le caractère du Messie. Premièrement, il est *admirable;* car quel enfant plus admirable que celui qui est né d'une vierge et dont on a dit : *Jamais aucun homme n'a parlé comme celui-ci,* et n'a rien fait de semblable aux œuvres qui sont sorties de ses mains ? Secondement, il est *conseiller* par excellence, parce que par lui se sont consommés les plus secrets conseils de Dieu. Troisièmement, il est *fort;* c'est *le Seigneur*, *Dieu des armées, le Fort d'Israël,* dit ailleurs Isaïe; celui dont il est écrit que *nul ne peut ôter de sa main ceux que son père lui a donnés.* Il est le *Père du siècle futur,* c'est-à-dire du nouveau peuple qu'il devait créer et faire régner éternellement. Il est *le Prince de la Paix*, et seul il a pacifié le ciel et la terre. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que ce prophète l'appelle *Dieu,* en nombre singulier et absolument, ce qui est le caractère essentiel pour exprimer la divinité ; par conséquent il est Dieu et homme, le vrai Emmanuël, Dieu uni à nous, et le seul digne de naître d'une vierge, afin de n'avoir que Dieu seul pour père (2).

Mais, en allant trouver Achaz, Isaïe avait emmené avec lui, d'après l'ordre formel de Dieu même, son fils Séar-Jasub. La présence de cet enfant était donc nécessaire pour la prédiction que devait faire le prophète. Par conséquent, il doit y avoir, dans cette prédiction, quelque chose de relatif à cet enfant. En effet, à la suite des paroles qui montrent Emmanuël, le Dieu fort, le Père de l'éternité, le prince de la paix, naissant de la Vierge, et qui assuraient ainsi à la maison de David une durée éternelle, il en est d'autres qui annoncent la prochaine défaite des rois de Syrie et d'Israël; « car, ajoute le prophète, avant que cet enfant (ou l'enfant que voici, *hannaar*) sache discerner le bien d'avec le mal, la terre dont vous êtes en peine à cause de ces deux rois, en sera débarrassée. » Cet enfant d'Isaïe était ainsi un pronostic à la maison de Juda. Il n'était pas le seul. Le prophète, par l'ordre de Dieu, écrivit dans un livre, en présence de deux témoins, ces mots mystérieux : *Maher-salal-has-baz, hâtez-vous de prendre les dépouilles, enlevez vite le butin.* Ensuite il s'approcha de la prophétesse, son épouse, qui conçut et enfanta un fils ; et, suivant le commandement du Seigneur, il donna au nouveau-né le nom de *Maher-salal-has-baz, hâtez-vous de prendre les dépouilles, enlevez vite le butin;* « car, ajouta-t-il, avant que cet enfant sache appeler mon père et ma mère, on emportera la puissance de Damas et les dépouilles de Samarie devant le roi d'Assur (3). » Ce second fils était donc également un pronostic. Aussi le père dit-il : « Me voici, moi et mes enfants que Jéhovah m'a donnés pour être des signes et des présages dans Israël : ainsi l'a voulu Jéhovah-Sabaoth qui habite sur la montagne de Sion. » Ces enfants prophétiques, outre la prochaine délivrance de Jérusalem, la prochaine défaite des rois de Syrie et d'Israël, figuraient encore la naissance future de l'Emmanuël qui devait sauver le vrai peuple de Dieu et enlever les dépouilles de l'enfer ; mais ni l'un ni l'autre, non plus qu'Ezéchias, ne peut être pris pour l'Emmanuël même ; car aucun des trois n'est ni ne peut être appelé le Dieu fort, le Père de l'éternité. Ezéchias, d'ailleurs, n'était plus à naître d'une vierge, puisque dès lors il avait au moins dix ou douze ans.

Isaïe avait dit à la maison d'Achaz : « Si vous ne croyez pas fermement, vous ne serez pas fermes vous-mêmes. » Achaz, au lieu de mettre sa confiance en Dieu, amassa tout l'or et l'argent qu'on put trouver dans le temple et dans le palais, l'envoya au roi d'Assur, Théglath-Phalazar, avec des ambassadeurs, disant : « Je suis votre serviteur et votre fils, sauvez-moi des mains du roi de Syrie et du roi d'Israël, qui se sont levés contre moi (4). » Mais, au même temps, le prophète disait à Achaz : « Jéhovah amènera sur toi et sur ton peuple, et sur la maison de ton père des jours tels qu'on n'en a pas vus depuis le jour qu'Ephraïm s'est séparé de Juda : il amènera le roi d'Assur (5). »

Ce n'est pas tout : le prophète annonce la vengeance du Seigneur sur Assur lui-même.

« Malheur à Assur ! Il est la verge et le sceptre de ma fureur ; ma vengeance est entre ses mains. Je l'enverrai contre une nation perfide, je lui donnerai mes ordres contre le peuple de ma colère, afin qu'il en rapporte les dépouilles, qu'il le mette au pillage et qu'il le foule aux pieds comme la boue qui est dans les rues. Telles ne seront pas ses pensées, tels ne seront pas ses sentiments ; son cœur ne respire que le ravage et la ruine des nations. Car il dira : Mes princes ne sont-ils pas autant de rois ? N'en est-il pas de Calano comme de Charcamis, d'Emath comme d'Arphad, de Samarie comme de Damas ? Ma main a trouvé les royaumes des idoles avec leurs images en fonte ; ainsi en sera-t-il de Jérusalem et de

(1) Drach., 2ᵉ *Lettre d'un rabbin converti*, p. 104, etc ; *Harmonie entre l'Eglise et la Synagogue*, t. II, p. 29 et seq., 83 et seq. — (2) Bossuet, t. III, p. 24 — (3) Isai., VIII, 1-4. — (4) IV Reg., XVI, 7 et 8. — (5) Isai., VII, 17.

Samarie. Ce que j'ai fait à Samarie et à ses idoles, ne le ferai-je point à Jérusalem et à ses simulacres ? Mais voici ce qui sera : Lorsque Jéhovah aura accompli toutes ses œuvres sur la montagne de Sion et dans Jérusalem, je visiterai les exploits dont s'élève le cœur du roi d'Assur, et la gloire altière de ses regards. Car il a dit : C'est dans la force de mon bras que je l'ai fait ; c'est dans ma sagesse que je l'ai conçu, que j'ai enlevé les bornes des peuples,pillé leurs trésors,arraché de leurs trônes les héros. La force des nations, ma main l'a trouvée comme un nid ; et de même qu'on ramasse des œufs abandonnés, j'ai ramassé, moi, toute la terre ; et pas un ne remua l'aile, pas un n'ouvrit la bouche ni ne jeta un cri. Quoi donc ? La hache se glorifiera contre qui taille avec elle ? La scie s'élèvera contre qui la meut ? Autant se soulèverait la verge contre qui l'élève ; autant se glorifierait le bâton qui n'est que du bois. C'est pourquoi le Dominateur, Jéhovah-Sabaoth, enverra la maigreur aux puissants d'Assur.Sous les trophées amoncelés de sa gloire, il allumera un feu qui sera un dévorant incendie. La lumière d'Israël sera le feu, le Saint d'Israël sera la flamme, et dans un seul jour s'embraseront et se dévoreront les ronces et les épines. La gloire de ses forêts et de son Carmel sera consumée depuis l'âme jusqu'au corps ; et il s'enfuira de terreur. Le reste des arbres de la forêt sera facile à nombrer ; un enfant les écrirait. En ce jour, le reste d'Israël et les réfugiés de la maison de Jacob ne s'appuieront plus sur qui les frappait ; ils s'appuieront dans la vérité, sur Jéhovah, le Saint d'Israël. Le reste reviendra (1),le reste de Jacob,au Dieu fort ; car, quand ton peuple, ô Israël ! serait comme le sable de la mer, le reste seulement en reviendra. Et la justice se répandra comme une inondation sur le peu qui sera resté ; car Adonaï-Jéhovah-Sabaoth fera un grand retranchement au milieu de toute la terre (2). C'est pourquoi, voici ce que dit le Seigneur Jéhovah des armées : Ne crains point, ô mon peuple ! toi qui habites Sion, ne crains point Assur. Il te frappera de sa verge, il lèvera sur toi le bâton dans le chemin de l'Egypte. Mais encore un peu, encore un moment, et mon indignation et ma fureur seront à leur comble sur leurs crimes. Et Jehovah-Sabaoth suscitera contre lui un fléau comme la plaie Madian à la pierre d'Oreb ; il lèvera sa verge comme autrefois sur la mer dans le chemin de l'Egypte. Et, en ce jour-là, son fardeau sera ôté de dessus son épaule et son joug de dessus ton cou ; et ce joug sera réduit en poudre devant la face de l'onction. Il (3) s'avance vers Ajath ; il a traversé Magron ; il rassemble ses bagages à Machmas. Ses troupes passeront comme un éclair et camperont à Gaba ; Roma est dans l'épouvante ; Gabaath, patrie de Saül, s'enfuira. Ville de Gallim, pousse des hurlements ; écoute, ô Laïsa ! et toi, pauvre Anathoth.Médémena s'est éloignée ; citoyens de Gabim, rassemblez-vous pour la fuite. Encore un jour, et il est à Nobé. De là il menacera de la main la montagne de Sion et la colline de Jérusalem ; mais le Dominateur, Jéhovah-Sabaoth, va, de son bras terrible, abattre tous les rameaux de cet arbre ; les plus hauts seront coupés, et les grands seront humiliés. Le plus épais de la forêt disparaîtra sous le fer, et le Liban tombera avec ses cèdres élevés (4). »

Nous verrons le roi d'Assur, Sennachérib, suivre la route, tenir le langage, faire les menaces que dit le prophète ; puis, frappé par la main du Seigneur, s'enfuir à Ninive et y trouver la mort par le fer. Non-seulement Isaïe a prédit tout cela ; il a vu la puissance qui devait détruire l'empire de Ninive ; il a vu Babylone,qui était alors sujette et sans pouvoir. il l'a vue dominant sur toute la terre, et lui a prédit dès lors comment et par qui elle sera ruinée à son tour.

« Charge de Babylone qu'a vue Isaïe, fils d'Amos. Elevez l'étendard sur la plus haute montagne ; haussez la voix vers eux, faites-leur signe de la main, et que les princes entrent dans ses portes. J'ai donné mes ordres à ceux que j'y ai consacrés, j'ai appelé mes braves pour servir ma colère : ils tressaillent à ma gloire. Voix de la multitude dans les montagnes, comme la voix de plusieurs peuples ; c'est le bruissememt des royaumes et des nations assemblées. Jéhovah-Sabaoth lui-même passe en revue l'armée des combattants. Ils viennent d'une terre lointaine, de l'extrémité des cieux : Jéhovah et les instruments de sa fureur, pour exterminer tout ce pays. Poussez des hurlements, car le jour de Jéhovah est proche ; il viendra comme la désolation de par le Tout-Puisssnt. Aussi tous les bras languiront, le cœur de tous les habitants fondra ; ils seront consternés ; en proie aux convulsions et aux douleurs, ils souffriront comme celle qui enfante. Chacun regardera avec stupeur son voisin ; leurs visages sont des visages de feu. Voici que le jour de Jéhovah arrive, cruel, plein d'indignation, de colère et de fureur, qui réduira cette terre en solitude et en exterminera ses pêcheurs ; car les étoiles du ciel et leurs constellations ne répandront plus leur lumière, le soleil s'obscurcira à son lever, et la lune ne luira plus. Je visiterai les crimes de ce monde et l'iniquité des impies ; j'abattrai l'orgueil des superbes, j'humilierai l'arrogance des tyrans. Je rendrai les habitants plus rares que l'or, et les hommes plus que les lingots d'Ophir. Ponr cela, j'ébranlerai les cieux, et la terre tremblante sortira de sa place, par l'indignation de Jéhovah-Sabaoth, au jour de la colère de sa fureur. Ce sera comme un daim

(1) En hébreu *Séar-Jasub*. On voit que le nom du premier fils d'Isaïe était également une prédiction. — (2) Rom., IX, 27 et 28. — (3) Sennachérib. — (4) Isai., X, 5-34.

fugitif, et comme des brebis que nul ne rassemble. Chacun regardera vers son peuple, chacun s'enfuira dans son pays. Quiconque est pris, sera massacré ; quiconque vient à son secours, tombera sous le glaive. Leurs enfants seront écrasés sous leurs yeux, leurs maisons pillées et leurs femmes déshonorées.

« Voilà que je susciterai contre eux les Mèdes, qui n'estimeront point l'argent, qui n'aimeront point l'or. Leurs arcs écraseront les adolescents; ils n'auront point pitié du fruit des entrailles, leur œil ne s'attendrira point sur les enfants. Et Babel, la gloire des royaumes, l'orgueil des Chaldéens, sera comme la ruine que Dieu a faite de Sodome et de Gomorre. Elle ne sera plus habitée à jamais; de génération en génération elle ne sera plus rétablie; l'Arabe n'y placera pas même sa tente, et les pâtres n'y laisseront pas reposer leurs troupeaux. Elle deviendra le repaire des bêtes féroces; ses maisons seront remplies de serpents; là habiteront les filles de l'autruche; les démons y feront leurs danses. Les hiboux se répandront dans ses palais, et des monstres affreux dans les temples de la volupté (1).

« Son temps est proche et ses jours ne tarderont pas; car Jéhovah aura pitié de Jacob; il choisira encore des élus dans Israël; il les fera demeurer paisiblement dans leur terre; les étrangers se joindront à eux, et ils s'attacheront à la maison de Jacob. Les peuples les prendront et les introduiront dans leur pays; et la maison d'Israël les héritera pour serviteurs et pour servantes dans la terre de Jéhovah ; ceux qui les avaient pris seront leurs captifs, et ils subjugueront leurs maîtres. En ce jour-là, lorsque Jéhovah t'aura délivré de tes travaux, de ton oppression, et de la dure servitude sous laquelle tu auras gémi, tu diras cette parabole sur le roi de Babel : Comment a cessé l'exacteur ? comment a cessé le tribut ? Jéhovah a brisé la verge des impies, le sceptre des dominateurs qui, dans la colère, frappaient les peuples d'une plaie incurable, qui commandaient aux nations dans la fureur, et persécutaient sans relâche. Toute la terre a été dans le repos et dans le silence; elle s'est réjouie et a jeté des cris d'allégresse. Les sapins mêmes ont ri sur toi, ainsi que les cèdres du Liban ; depuis que tu es gisant, ont-ils dit, nul ne monte pour nous couper. En bas, l'enfer s'est ému à ton approche; il a réveillé, pour te recevoir, les géants, tous les princes de la terre; il a fait lever de leurs trônes tous les rois des nations. Tous ceux-là élèveront la voix et te diront : Et toi aussi, te voilà blessé comme nous; te voilà devenu semblable à nous. Ton orgueil a été précipité dans les enfers; ton cadavre est tombé; les vers te serviront de lit et les vermisseaux de couverture. Comment es-tu tombé du ciel, Lucifer, fils de l'aurore ? comment t'es-tu brisé sur la terre, toi qui frappais les nations ? Tu disais dans ton cœur : Je monterai par-dessus les cieux, j'élèverai mon trône au-dessus des astres de Dieu, je m'assiérai sur la montagne de l'alliance, près de l'aquilon; je monterai sur le dos des nues, je serai semblable au Très-Haut. Et cependant tu as été précipité dans l'enfer, au plus profond de l'abîme. Ceux qui te verront se pencheront vers toi, te regarderont de près et diront : Est-ce là cet homme qui épouvantait la terre, qui ébranlait les royaumes, qui faisait du monde un désert, qui en détruisait les villes, qui en retenait les captifs dans une éternelle prison ? Tous les rois des nations se sont couchés avec gloire, chacun dans son tombeau. Mais toi, tu as été jeté loin de ton sépulcre, comme un tronc abominable, comme le vêtement des suppliciés, comme ceux qu'on précipite au fond de l'abîme, comme un cadavre déjà pourri. Tu n'auras point comme eux ta sépulture; car tu as ruiné ton pays, tu as massacré ton peuple. La race des méchants ne durera pas toujours. Préparez à ses enfants une mort violente; qu'ils ne s'élèvent point, qu'ils n'héritent point la terre, qu'ils ne remplissent pas de villes l'univers. Je m'élèverai contre eux, dit Jéhovah-Sabaoth; et j'exterminerai de Babel jusqu'au nom, aux restes, aux rejetons, à la race, dit Jéhovah. J'en ferai la demeure d'animaux immondes : je la réduirai à des marais d'eaux bourbeuses; je la balayerai à n'en point laisser de vestiges, dit Jéhovah-Sabaoth (2). »

L'histoire sacrée et la profane nous montrent Babylone prise par les Mèdes et les Perses sous Cyrus, comme Isaïe l'avait annoncé près de deux siècles auparavant. Les voyageurs modernes trouvent encore Babylone dans l'état où, il y a vingt-six siècles, Isaïe a prédit qu'elle serait à jamais.

Au milieu de ses prédictions terribles sur la naissance et la chute des empires terrestres, le prophète nous dévoile, avec une clarté toujours plus vive, ce que sera et ce que fera cet Emmanuël né de la Vierge, ce petit enfant qui nous est donné, ce Dieu fort, ce Père du siècle futur, ce Prince de la paix ; il nous montre cet autre David, cet autre Fils de Jessé, faisant la conquête pacifique du monde et y établissant son empire tout divin.

« Il sortira un rejeton de la tige de Jessé; une fleur naîtra de sa racine. Et l'esprit de Jéhovah reposera sur lui : esprit de sagesse et d'intelligence, esprit de conseil et de force, esprit de science et de piété; et il respirera la crainte de Jéhovah. Il ne jugera point sur le rapport des yeux, il ne vengera point sur un ouï dire; mais il jugera les pauvres dans la justice, il vengera dans l'équité les humbles de la terre. Il frappera la terre par la verge de sa bouche ; et, par le souffle de ses lèvres, il tuera l'impie. La justice sera la ceinture de ses reins; et la foi, son baudrier. Le loup

(1) Isai., XIII 1-22. — (2) *Ibid.*, XIV, 1-23.

habitera avec l'agneau; le léopard se couchera auprès du chevreau; le veau, le lion et la brebis demeureront ensemble, et un petit enfant les conduira. La génisse et l'ours iront aux mêmes pâturages; ensemble reposeront leurs petits; le lion mangera la paille comme le bœuf. L'enfant à la mamelle se jouera sur le trou de l'aspic; et l'enfant nouvellement sevré portera sa main dans la caverne du basilic. Ils ne nuiront point, ils ne tueront point sur toute ma montagne sainte, parce que la terre est remplie de la connaissance de Jéhovah, comme la mer l'est des eaux qui la couvrent. En ce jour-là, le rejeton de Jessé sera élevé pour être l'étendard des peuples; les nations accourront à lui, et son sépulcre sera glorieux (1). »

Juifs et chrétiens entendent du Messie ces paroles. L'histoire et le monde sont là pour nous en montrer l'accomplissement. Ces nations redoutables, figurées dans l'Ecriture par des bêtes farouches : le Goth, le Vandale, le Hun, le Cimbre, le Teuton, le Lombard, le Danois, le Saxon, le Normand, nous les verrons, à mesure qu'ils montent sur la montagne sainte, dans l'Eglise du Christ, dépouiller leur férocité naturelle, s'allier insensiblement aux populations plus civilisées de la Gaule, de l'Italie et de la Sicile, et ne faire enfin qu'une même chrétienté dont la loi suprême sera, non plus la force du glaive, mais la connaissance de Dieu répandue par toute la terre. Nous verrons toutes ces nations réunies sous le même étendard, la croix, se jeter pendant des siècles sur l'Asie, pour accomplir au pied de la lettre ces mots : *Et son sépulcre sera glorieux*.

Un peu après ce temps, un autre prophète, Michée, disait :

« Ecoutez ceci, princes de la maison de Jacob, et vous juges de la maison d'Israël : vous qui avez l'équité en abomination, et qui renversez tout ce qui est droit.

« On bâtit à Sion dans le sang, et à Jérusalem dans l'iniquité. Ses princes jugeaient pour des présents, ses prêtres enseignaient pour un salaire, ses prophètes devinaient pour de l'argent; après cela, ils se reposaient sur Jéhovah, disant : Jéhovah n'est-il pas au milieu de nous ? ce n'est pas sur nous que viendra le mal. C'est pour cela même, à cause de vous, que Sion sera labourée comme un champ, que Jérusalem deviendra un monceau de pierres, et la montagne de la maison une forêt.

« Mais, dans les derniers jours, la montagne sur laquelle se bâtira la maison de Jéhovah sera fondée sur le sommet des monts et s'élèvera au-dessus des collines; les peuples y accourront, et les nations se hâteront d'y arriver en foule, disant : Venez, montons à la montagne de Jéhovah, à la maison du Dieu de Jacob; il nous instruira de ses voies, et nous marcherons dans ses sentiers. Car de Sion sortira la loi et la parole de Jéhovah de Jérusalem. Il jugera entre un grand nombre de peuples, il châtiera des nations puissantes jusqu'aux pays les plus éloignés. Ils transformeront leurs épées en socs de charrues et leurs lances en faux. Une nation ne tirera plus le glaive contre une nation; ils n'apprendront plus la guerre. Chacun reposera sous sa vigne et sous son figuier; nul ne lui donnera de crainte; car la bouche de Jéhovah a parlé. Chaque peuple marchera au nom de son Dieu; mais nous, nous marcherons au nom de Jéhovah, notre Dieu, jusque dans l'éternité et au delà.

« Et toi, Bethléhem-Ephrata, es-tu petite pour une des principautés de Juda ? De toi me sortira qui sera le dominateur en Israël. Ses sorties sont dès le commencement, dès les jours de l'éternité. C'est pour cela qu'il les abandonnera jusqu'au temps où enfantera celle qui doit enfanter; et ceux de ses frères qui seront restés, se convertiront aux enfants d'Israël. Il demeurera ferme, et paîtra dans la force de Jéhovah, dans la sublimité du nom de Jéhovah son Dieu; et ils reviendront parce qu'il sera glorifié jusqu'aux extrémités de la terre. C'est lui qui sera la paix (2). »

Interrogé par Hérode où devait naître le Christ, les princes des prêtres et les docteurs du peuple lui répondirent : « A Bethléhem de Juda; car ainsi a-t-il été écrit par le prophète : Et toi, Bethléhem, tu n'es nullement petite pour une des principautés de Juda; car de toi sortira le chef qui paîtra mon peuple Israël (3). »

Le sens de cette prophétie a toujours paru si clair, que, au lieu de *dominateur* ou *chef*, la version chaldaïque a mis le *Christ*, et que, jusqu'à nos jours, la plupart des docteurs de la Synagogue l'entendent de même. Mais, ainsi qu'il est prédit au nouveau et vrai Israël qu'a formé le Christ et qu'il paît dans la force de Jéhovah, il n'y a qu'un petit reste de ses frères selon la chair qui se convertissent.

Achaz, devant qui Isaïe venait de faire de si étonnantes prédictions, avait mis sa confiance au roi d'Assur plutôt qu'en Dieu. Mais cela même servit à l'accomplissement de ce que le prophète avait annoncé sur Damas, Israël et Juda. A la sollicitation d'Achaz, Théglath-Phalasar, nommé Tilgame dans Elien (4), successeur de Phul, dont il a été parlé précédemment, partit de Ninive, vint à Damas, ruina la ville, en transfera les habitants à Kir et tua Razin. Après quoi il tourna ses armes contre le royaume d'Israël, conquit tout le pays de Galaad, c'est-à-dire les tribus de Gad, de Ruben et la moitié de celle de Manassé; passa même le Jourdain, se rendit maître de la tribu de Nephthali et de la Galilée, et transporta en Assyrie les habitants de toutes ces contrées (5). Achaz était allé trouver le vainqueur à Damas pour lui faire sa

(1) Isai. xi, 1-10. — (2) Mich., iv, 2-5. — (3) Matth., ii, 5.6. — (4) Elien, l, XII, c. xxi. — (5) IV Reg., xv, 29.

cour; mais l'Assyrien, enflé de ses victoires, l'attaqua bientôt lui-même, ravagea, sans aucune résistance, les terres de Juda, déjà ravagées par les Iduméens et les Philistins. Pour apaiser le superbe conquérant, Achaz ne vit d'autre moyen que de dépouiller de nouveau le temple et le palais, et de lui en offrir les trésors.

Tout le fruit que retira de tout cela l'impie Achaz fut de devenir plus impie encore. Ayant vu à Damas un autel qui lui plut, il en envoya un modèle au prêtre Urie, qui eut la lâcheté d'en bâtir un semblable à Jérusalem. Le roi y offrait des victimes aux idoles de Syrie. Pour entraîner ses sujets dans la même prévarication, il fit élever des autels pareils, non-seulement dans toutes les rues de la capitale, mais encore dans toutes les villes de Juda. Enfin, mettant le comble à ses impiétés, il ferma le temple de l'Eternel. Après avoir régné de la sorte pendant seize ans, Achaz mourut et fut enseveli dans la ville de David, mais non dans le tombeau des rois; il fut jugé indigne de cet honneur, à cause de son impiété et de son mauvais gouvernement, à l'exemple de Joas et de Joram. L'impie Achaz eut pour successeur son pieux fils Ezéchias (1).

Quant au royaume d'Israël, sa dernière heure était venue. Réduit de moitié par Théglath-Phalasar, il fut détruit entièrement par Salmanasar, son fils. Phacée, fils de Romélie, ayant été tué par Osée, fils de Béla, la vingtième année de son règne, celui-ci régna à sa place. Salmanasar marcha contre lui et le rendit tributaire. Quelques années après, le roi d'Israël pensa secouer le joug, sollicita l'alliance du roi d'Egypte, nommé *Sua* dans la Vulgate, *Soa* ou *Segor* dans les Septante, *Soa* ou *Soan* dans l'historien Josèphe, et que, d'après l'hébreu, on pourrait appeler *Seva* ou *Seve*. Il est probable que c'était Sévéchus, fils Sabbacon. Celui-ci fut le chef de la vingt-cinquième dynastie, qui est une dynastie éthiopienne, et avait brûlé vif son prédécesseur Bocchoris (2). Salmanasar ayant donc appris que le roi d'Israël avait envoyé des ambassadeurs à celui d'Egypte, vint une seconde fois, ravagea tout le pays, assiégea la Samarie pendant trois ans, s'en rendit maître la sixième année d'Ezéchias et la neuvième d'Osée, jeta ce dernier dans les fers, transféra les Israélites en Assyrie, où il les dissémina aux mêmes lieux que son père avait fait les premiers captifs : Hala et Habor, villes des Mèdes, et le fleuve Gozan. Ainsi tomba, pour ne plus se relever, le royaume d'Israël, après avoir duré, sous dix-neuf rois et avec sept révolutions sanglantes, environ deux siècles et demi. Cette ruine et cette captivité étaient prédites depuis longtemps, comme le dernier châtiment de l'impénitence nationale.

Pour ne pas laisser désert le pays de Samarie, et aussi pour s'en assurer la tranquille possession, Salmanasar y envoya des colonies tirées de divers lieux : de Babylone ; de Cuta, que l'on croit une province de Perse ; d'Ana en Bactrie ; d'Emath en Syrie, et de Sépharvaïm sur l'Euphrate. Mais ni la transmigration des Israélites, ni la colonisation des étrangers ne se fit d'un coup. Il est certain par Esdras, que le petit-fils de Salmanasar, Asarhaddon, y envoya des colonies nouvelles (3). Ces diverses peuplades avaient des dieux divers, et ne craignaient pas d'abord Jéhovah. Mais il envoya contre eux des lions, qui les mettaient en pièces. Instruits par une aussi terrible leçon, ils envoyèrent dire au roi d'Assur : « Les peuples que vous avez envoyés en Samarie et auxquels vous avez recommandé de demeurer dans ses villes, ignorent la manière dont le Dieu de ce pays veut être adoré ; c'est pour cela qu'il déchaîne contre eux des lions qui les tuent. » Le roi leur envoya un des prêtres captifs qui s'établit à Béthel et leur enseigna la manière d'honorer Jéhovah. Soit que le maître enseignât mal, soit que les disciples profitassent mal de ses leçons, chacun de ces peuples joignit au culte de Jéhovah le culte de ses idôles particulières (4).

Ce mélange de colons étrangers avec quelques Israélites revenus ou exempts de la captivité, fut ce qu'on appela, dans la suite les Samaritains : peuple moitié païen, moitié juif, qui observait les cinq Livres de Moïse, observait le sabbat, pratiquait la circoncision, et attendait le Messie.

C'est avec une femme de ce peuple que le Christ s'entretint sur les bords du Puits de Jacob, non loin de la ville de Sichar ou Sichem. Aujourd'hui encore il subsiste dans cette ville un petit reste de Samaritains, chez lesquels on a retrouvé, il y a deux siècles, le Pentateuque en hébreu avec des lettres samaritaines. Sauf quelques variantes de peu d'importance, qui proviennent généralement de permutations de caractères, ce texte est exactement conforme à celui que nous avons reçu des Juifs : preuve frappante de leur authenticité ; car, comme chacun sait, les Juifs et les Samaritains devinrent de bonne heure ennemis irréconciliables les uns des autres.

(1) Reg., xvi, 1-20 ; II Paralip., xxviii, 16-27. — (2) *Chroniq. d'Eusèbe*, l. I, c. xx. — (3) I Esd., iv, 2. — (4) IV Reg., xvii. 1-34.

DISSERTATIONS SUR LE LIVRE QUINZIÈME

I

LE SALUT DES GENTILS.

Dieu, en choisissant parmi toutes les familles une famille, et parmi tous les peuples un peuple, n'excluait pas de son alliance les autres peuples et les autres familles. Aussi, voit-on, à côté de la famille d'Abraham, subsister le sacerdoce patriarcal, et, en dehors du peuple Juif, subsister des peuples gentils, des peuples que n'abandonnent pas les bénédictions de la Providence. Dieu conserva donc l'alliance contractée avec le genre humain, dans la personne d'Adam relevé de son péché par la promesse, et de Noé échappé par miracle aux eaux du déluge. A côté du peuple Juif, représentant particulier de l'Eglise, nous devons voir les autres peuples restés en principe du moins, en société avec Dieu, et formant ce que nous appellerons les églises nationales des Gentils, ou d'un seul mot, précieux pour son exactitude doctrinale, la Gentilité. Rappeler les idées catholiques sur la Gentilité comme sur le Judaïsme, est d'une grave importance. Depuis deux siècles, les nécessités de la controverse ont porté l'attention des apologistes plus sur le côté transitoire du Judaïsme que sur son côté éternel, plus sur la corruption des peuples gentils par le paganisme que sur les parties primitivement saines et progressivement plus corrompues de la Gentilité. De là, s'est formée une certaine tendance qui pourrait prêter à la confusion ; de cette confusion pourraient naître des périls qu'il importe de conjurer.

On doit entendre par la Gentilité tous les peuples existants en dehors du Judaïsme, avant l'avénement du Messie, et en dehors de l'Eglise, jusqu'à la prédication de l'évangile. Ces peuples étaient, à l'origine, comme le peuple juif lui-même, héritiers des traditions primitives, sujets de la loi naturelle, possesseurs d'un culte public, de sacrements, de sacrifices et d'un sacerdoce. Dieu, dont les dons sont sans repentance,parce qu'il peut toujours en punir l'abus et en tirer le bien, Dieu les laisse dépositaires de ce sacerdoce, de ces sacrifices et de tous les éléments de leur culte national. Les devoirs moraux des individus, les obligations de la famille et des Etats politiques, la mission de l'Eglise patriarcale, furent par conséquent conservés. En sorte que la Gentilité devait, et, si elle l'avait voulu, elle aurait pu avoir ses saints comme le Judaïsme. Du reste, même au milieu de ses égarements, elle conserva de nombreuses parcelles de bien. Le paganisme, disait le théosophe Saint-Martin, n'est que la *putréfaction* de la vraie religion ; et le comte de Maistre, qui cite ce mot avec éloge, ajoute avec raison, qu'en nettoyant de leurs scories les doctrines du paganisme on mettrait à nu la révélation primitive.

La tâche de l'historien qui veut étudier la Gentilité dans toutes ses parties, est donc de l'envisager : 1° dans ses œuvres pour le salut de ses enfants ; 2° dans la conservation de ses doctrines, des mœurs et des institutions ; et 3° dans les rapports qu'elle soutient avec la révélation évangélique. Approfondir ces trois questions n'est pas possible dans l'état actuel de la science. On doit attendre, pour écrire une histoire si complexe, des travaux plus désintéressés, des recherches plus sérieuses, des découvertes plus étendues, en un mot, des résultats définitifs. Notre but, est simplement d'examiner dans ce chapitre la question du salut des Gentils, et de suivre dans un autre article la préparation évangélique qu'ont effectuée les grands empires. En cherchant plus tard à saisir les harmonies providentielles qui éclatent dans la plénitude des temps, nous complèterons l'histoire de la Gentilité, autant qu'elle doit l'être, dans cette serie de dissertations.

Abordons sans autre préambule notre première question : Les Gentils ont-ils pu être sauvés? Sans contredit, et cela de deux manières : 1° En entrant dans le judaïsme, et 2° en usant des moyens de salut mis à leur disposition dans la Gentilité.

Les ténèbres de l'idolâtrie et la corruption du paganisme avaient inspiré à Dieu le miséricordieux dessein de séparer, par de hautes barrières, le peuple juif des peuples gentils. Cette séparation était, sans doute, une faveur pour le peuple choisi; mais ce n'était pas une défaveur pour les autres peuples. Au contraire, Abraham n'avait été appelé qu'afin d'attirer, par sa race, la bénédiction de Dieu sur toutes les nations. Cette bénédiction, qui

devait éclater en Jésus-Christ sur tout l'univers, retombait par anticipation et avec une particulière abondance sur le peuple juif. Dans les desseins de Dieu, cette bénédiction, préparée par tous les peuples et donnée d'avance à un seul, ne pouvait pas, avant l'heure marquée, se répandre sur les Gentils, de maniere à abaisser toutes les barrières du Judaïsme. Cependant, ces barrières, fermées aux peuples, s'abaissaient pour tout individu qui demandait à être incorporé à la nation sainte. « Le nombre des Gentils admis dans les rangs des Israélites, dit l'abbé Chesnel, a dû être considérable, depuis la multitude qui accompagna les enfants d'Israël au désert jusqu'à cette autre multitude qui embrassa leur culte après l'exaltation de Mardochée, sans compter les prosélytes étrangers et les prosélytes de justice que les Rabbins n'excluaient pas des promesses divines, et qui durent se multiplier beaucoup après que la traduction des Septante eut répandu les saintes Ecritures dans tout l'univers. »

Tous les peuples n'étaient pas voisins du peuple juif, et d'ailleurs aucun d'eux ne pouvait entrer en masse, dans Israël. L'initiation des Gentils au Mosaïsme ne fut donc pas un moyen de salut à la portée de la multitude. Dieu, qui veut le salut de tous les hommes, pourvut au salut des Gentils par les moyens de justification laissés à la Gentilité.

Avant de résoudre cette question, il faut nettement la poser. Mettons d'abord hors de cause les enfants morts dès le jeune âge, qui n'emportaient dans l'autre vie que la tache originelle. Ceux-ci, comme les enfants morts sans baptême, étaient plus probablement exempts de la peine du feu, de la tristesse que fait naître la privation de Dieu à ceux qui ont su devoir en jouir, et jouissaient peut-être de la béatitude naturelle dont parlent un certain nombre de théologiens. Leur condition pouvait même être meilleure, si les rites des Gentils n'étaient point trop défigurés pour puiser par anticipation quelque grâce dans le sacrifice de la croix.

Mettons encore hors de cause les Gentils qui s'abandonnaient volontairement au mal, prenaient l'habitude du péché, passaient à la vie païenne et mouraient dans l'impénitence. Le salut est gratuit et volontaire. Gratuit, Dieu ne le doit à personne, et cependant il l'offre à tous, n'abandonnant jamais que ceux qui l'ont abandonné : volontaire, Dieu ne saurait forcer et ne force point l'homme à rester dans les voies qu'il s'obstine à quitter, parce qu'alors la vertu cesserait d'être méritoire. Que ces *infidèles*, comme on les appelle très-bien, aient été damnés, en punition de leurs crimes, rien d'étonnant. La même chose se voyait parmi les Juifs et se répète parmi les chrétiens, sans qu'il y ait là matière à difficulté contre la sagesse ou la bonté de Dieu.

La question est donc de savoir si les Gentils adultes, qui ont voulu sincèrement leur salut, ont pu y travailler ; s'ils ont pu connaître suffisamment la religion, observer la loi naturelle, avoir foi et vertu, et arriver à la claire-vue de Dieu après leur séjour aux Limbes. A cette question, l'Église a répondu affirmativement, en condamnant la proposition janséniste qui disait les Gentils soustraits à toute influence de la Rédemption. Les Gentils étaient, comme les Juifs, déchus en Adam ; mais ils avaient, comme les Juifs, la promesse du Messie. Dépositaires de ce dogme impérissable, ils y trouvaient la source du salut et la base indéfectible de leur commerce surnaturel avec Dieu. Conséquemment, ils pouvaient être fidèles ou devenir infidèles, rester Gentils ou devenir Païens.

Si pour développer cette réponse, nous venons à demander quel était le symbole de foi et la loi morale de la Gentilité, nous trouverons matière à d'intéressantes considérations, non pas sur l'objet du symbole et de la loi, qui étaient ceux-mêmes de l'église patriarcale, mais sur les moyens qu'avaient les Gentils de connaître l'un et de pratiquer l'autre.

Un point qu'il faut bien entendre avant tout, c'est que la promesse du Messie, qui ne devait s'accomplir qu'après des siècles d'attente, produisait ses effets dès le commencement. Jésus-Christ domine tous les temps. Sa descente dans la chair et sa mort sur la croix ne se réalisent pas au lendemain de la chute; mais Dieu les voit et les ordonne dans les décrets de sa Providence, et c'est en vue de leur mérite qu'il accorde son pardon. « Jésus-Christ est hier et aujourd'hui, dit l'apôtre saint Paul, et il est dans tous les siècles (1). » — « Jésus, dit le disciple bien-aimé, est l'Agneau qui a été immolé dès l'origine du monde (2). »

Cette doctrine se retrouve chez tous les Pères de l'Eglise, mais nul ne l'a exposée avec plus de sens que saint Léon le Grand. « Qu'ils cessent donc leurs plaintes, s'écrie cet immortel pontife, ces hommes qui, calomniant indignement la Providence divine, l'accusent d'avoir tant retardé la naissance du Seigneur, comme si les siècles antérieurs n'avaient pas reçu le fruit des mystères réalisés dans le dernier âge du monde. Car l'Incarnation du Verbe a produit avant son accomplissement ce qu'elle a produit depuis; et jamais, dans l'antiquité la plus reculée, le mystère du salut des hommes n'a été sans effet. Ce que les apôtres ont prêché, les prophètes l'ont annoncé; et l'on ne saurait regarder comme accompli trop tard ce qui a toujours été cru. Ce n'est donc point par un dessein nouveau, ni par une compassion tardive que Dieu a pourvu aux choses humaines; mais, dès l'origine du monde, il a été établi pour tous les hommes une seule et même cause de salut. La grâce de Dieu, par

(1) Heb., XIII, 8. — (2) Apoc., XIII, 8.

laquelle les saints de tous les temps ont été justifiés, s'est accrue, sans doute, par la naissance de Jésus-Christ; mais ce n'est point alors qu'elle a commencé (1). »

Les docteurs catholiques sont unanimes à considérer de la sorte le mystère de la Rédemption. A leurs yeux, le mystère du salut, l'œuvre de la réparation a commencé le jour même de la déchéance, parce que, dès cette heure, le Verbe éternel s'est offert à Dieu pour l'humanité coupable. Dès lors, le Verbe, dont l'incarnation était résolue est devenu le principe de toute grâce réparatrice, et partant le chef et la souche à jamais bénie de tous les hommes régénérés.

C'est à ce point de vue qu'il faut considérer la place de Jésus-Christ dans l'histoire. Jésus-Christ est véritablement le centre de l'ordre moral et religieux : tout part de lui, tout se ramène à sa personne. Les meilleurs des incrédules ne voient en Jésus-Christ qu'un accident heureux; ils le regardent comme un homme singulier et extraordinaire, qui apparaît, on ne sait d'où, sur un point solitaire de l'espace et du temps, pour disparaître ensuite sans retour. Jésus-Christ n'est, pour eux, qu'un brillant météore. Qu'ils connaissent peu le plan divin et comprennent mal l'histoire du monde? Ecoutons plutôt saint Paul, écrivant aux fidèles de Colosse : « C'est pour lui, dit le grand apôtre, que tout a été créé dans le ciel et sur la terre; les choses visibles et les invisibles, soit les trônes, soit les dominations, soit les principautés, soit les puissances : tout a été créé par lui et pour lui. Et lui, il est avant toutes choses, et tout subsiste en lui. Et il est à la tête du corps, qui est l'Eglise; et il est les prémices, le premier-né d'entre les morts; en sorte qu'il est le premier en tout. Parce qu'il a plu au Père de faire résider en lui toute plénitude, et de réconcilier par lui toutes choses avec soi, ayant pacifié par le sang de la croix tant ce qui est sur la terre que ce qui est dans le ciel (2). » Oui, le Seigneur Jésus est le premier en tout : Verbe éternel du Père, c'est par lui que tout a été fait, c'est en lui et pour lui que tout subsiste; Verbe incarné et Dieu-Homme, il est la tête de ce grand corps moral et religieux qui se nomme l'Eglise, et qui a compté des membres sur la terre dès l'origine et en comptera jusqu'à la consommation des temps; il est la source de toute grâce pour l'humanité déchue; c'est par le sang de sa croix que toute réconciliation et toute justification s'accomplissent, avant comme après le fait passager de sa passion et de sa mort. Voilà la doctrine catholique, voilà le plan divin.

Faisons ressortir davantage ce caractère et la portée de cette doctrine,

Jésus-Christ est le Réparateur et le Sauveur des hommes depuis le moment même de la chute. Depuis lors, *il n'y a pas d'autre nom sous le ciel* par lequel le genre humain puisse être sauvé; mais aussi, depuis lors, ce nom à jamais adorable est donné à Jésus-Christ, pour que l'homme puisse, par le Sauveur, se relever et accomplir son salut. Dieu accorde des grâces abondantes à Adam et Eve, qui viennent de briser le plan de la création, et il en accordera de même à tous leurs descendants, bien que pécheurs. Si les hommes accueillent avec reconnaissance ces grâces de Dieu et en profitent, ils pourront se réconcilier avec lui, atteindre leur fin et conquérir la félicité du ciel. C'est ce qu'il faut expliquer avec quelques détails.

D'abord, il y eut toujours, sur la terre, un certain nombre d'hommes auxquels Dieu, non content d'accorder les grâces nécessaires pour le salut, se plut à prodiguer des grâces et des faveurs tout exceptionnelles. Ces hommes nous apparaissent, dans l'histoire, marqués d'un signe. Nul doute assurément que les individus appartenant à ces familles ou à ces tribus particulièrement distinguées de Dieu, ne pussent reconquérir la sainteté perdue et se sauver. Là-dessus, point de difficulté. Mais comment pouvait arriver au salut cette foule d'hommes qui vécurent en dehors de ces familles ou de ces tribus privilégiées? Certes, quand l'idolâtrie eut envahi la plus grande partie de la terre, l'œuvre du salut devint plus difficile aux hommes jetés au milieu des flots impurs de cet océan de vices et d'erreurs; jamais pourtant elle ne fut impossible. Les Gentils, de même que les Juifs, comme l'enseigne le concile de Trente (3), avaient besoin de la grâce pour sortir du péché et recouvrer la justice; mais Dieu ne leur refusa point cette grâce, et il ne réclamait de leur part que ce qu'il leur était possible de faire.

Que Dieu ait accordé aux hommes vivant au sein du paganisme des grâces proprement dites, c'est ce qu'enseignent tous les docteurs catholiques : *Dieu veut sauver tous les hommes*, suivant le témoignage de l'apôtre saint Paul, et nos docteurs sont unanimes à enseigner qu'il offre à tous les moyens de salut. « Aux dernières extrémités du monde, dit saint Prosper, il y a quelques nations que n'éclaire pas encore la grâce du Sauveur (le christianisme), mais pourtant elles ne sont pas privées de cette mesure de grâce que Dieu a toujours accordée à tous les hommes...; de sorte que nul de ceux qui périssent n'a le droit de se plaindre que la lumière de la vérité lui ait été refusée (4). » — « Nous nous sommes efforcés de montrer, dit le même Père, que la grâce de Dieu a été accordée à tous les hommes, non-seulement dans les derniers jours (depuis l'Incarnation), mais dans tous les siècles antérieurs (5). Soit donc, dit-il encore, que l'on considère les derniers âges intermédiaires, on est autorisé à croire que

(1) *De Nativ. Dom.*, Op., t. I, p. 202, éd. Migne. — (2) Coloss., I, 16-20. — (3) Session XI, c. I. — (4) *De vocat. Gentium*, l. II, c. XVII, et XXIX. — (5) *Ibid.*

Dieu veut le salut de tous les hommes et qu'il l'a toujours voulu (1). »

« Dieu veut le salut de tous les hommes, dit aussi le prince des théologiens, saint Thomas d'Aquin, et c'est pourquoi la grâce ne manque à personne, mais se communique à tous, autant qu'il est en elle (2). »

Dieu n'abandonna donc aucun peuple, même avant l'Incarnation du Verbe ; il accorda à tous des grâces, et des grâces qui eussent suffi pour sauver les âmes égarées au sein des ténèbres de l'idolâtrie, si elles avaient voulu en profiter.

Le concile de Trente enseigne que « la foi est le commencement du salut le fondement et la racine de toute justification, parce que, sans elle, il est impossible de plaire à Dieu et d'arriver à partager la société de ses enfants. » Quelle foi était donc requise chez les hommes qui ont vécu dans les âges antérieurs à Jésus-Christ, et que devaient-ils croire pour être justifiés et sauvés ? Le sentiment commun des docteurs catholiques est qu'ils devaient avoir la foi en un Dieu rémunérateur, suivant ce texte de saint Paul : « Sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu. Car, pour s'approcher de Dieu, *il faut croire qu'il est, et qu'il récompense ceux qui le cherchent.* » Mais là se bornait l'objet indispensable de leur foi. Saint Jean Chrysostome, après avoir parlé de la nécessité de confesser Jésus-Christ, s'écrie : « Quoi donc ! Dieu est-il injuste envers ceux qui ont vécu avant son avénement? Non, sans doute ; car ils pouvaient être sauvés sans confesser Jésus-Christ. On n'exigeait pas d'eux cette confession, *mais la connaissance du vrai Dieu,* et de ne pas rendre de culte aux idoles ; parce qu'il est écrit : *le Seigneur notre Dieu est l'unique Seigneur* (3). Alors donc, comme je viens de le dire, *il suffisait, pour le salut, de connaître seulement Dieu;* maintenant ce n'est pas assez, il faut connaître Jésus-Christ. Ceux qui, sans avoir connu Jésus-Christ avant son Incarnation, ce sont abstenus du culte des idoles, ont adoré le seul vrai Dieu et mené une vie sainte, jouissent du souverain bien, selon ce que dit l'Apôtre : « *Gloire, honneur et paix à tous ceux qui ont fait le bien, soit Juifs, soit Gentils* (4). »

Il suffisait donc de reconnaître et d'adorer, par le secours de la grâce, le vrai Dieu, le Dieu rémunérateur de la vertu et vengeur du vice.

Saint Thomas, qui au premier aspect semble exiger la foi explicite au mystère de l'Incarnation, se range néanmoins en définitive au sentiment que nous venons d'exprimer avec saint Chrysostome. Voici, en effet, ce qu'il dit à la fin de l'article même où il pose en thèse la nécessité de la foi explicite en Jésus-Christ : « Si toutefois quelques hommes ont été sauvés sans avoir connu la révélation du Médiateur, ils n'ont pas été sauvés pourtant sans la foi du Médiateur ; parce que, bien qu'ils n'eussent pas la foi explicite, ils avaient cependant une foi implicite dans la divine Providence, croyant que Dieu était le libérateur des hommes, les sauvant par les moyens qu'il lui plaisait de choisir et selon que son Esprit l'avait révélé à ceux qui connaissent la vérité (5). » Il est évident par là que saint Thomas ne requiert qu'une foi implicite dans le Médiateur, foi qui est comprise dans celle de la Providence, ou dans cette croyance que Dieu sauve les hommes par les moyens qu'il lui plaît de choisir ; or, il suffit de croire réellement au vrai Dieu rémunérateur, pour avoir cette foi implicite.

Aussi, l'apôtre saint Paul ne reproche pas aux païens de n'avoir pas cru en Jésus-Christ: il les condamne de ce que, « connaissant Dieu, ils ne l'ont pas honoré comme Dieu et ne lui ont pas rendu le culte qu'ils lui devaient. » Il ajoute que « les Gentils seront jugés, non sur la mosaïque qu'ils ne pouvaient pas connaître, mais sur la loi naturelle écrite au fond de leurs cœurs (6). »

Aussi, suivant l'enseignement catholique, avant l'Incarnation du Fils de Dieu, les hommes, à quelque nation ou société qu'ils appartinssent, pouvaient réellement se sauver ; et tous ceux qui se sont perdus, se sont perdus par leur faute. Dans tous les temps et à tous les âges de l'humanité, Dieu s'est montré non-seulement juste envers elle, mais plein de bonté et de miséricorde. Cette consolante vérité, dont les principes que nous venons de poser ne permettent pas de douter, deviendra de plus en plus manifeste à mesure que nous avancerons. Notre Dieu n'est point un maître dur et impitoyable, mais un père tendre et affectueux, en qui la justice et l'amour se confondent dans les douces et immortelles étreintes d'un ineffable embrassement.

(1) *De vocat. Gentium,* l. II, c. XVII et XXIX. — (2) *In Ep. ad Hæbr.*, c. XII. — (3) Deut., XI, 4. — (4) *Œuvres de Saint Jean-Chrysostome,* trad. Joly, Hom. 36 sur S. Matth., t. VI, p. 548. — (5) II, q. 2e, a. 7, ad 3. (6) Rom., I et II.

II

LA MISSION DES EMPIRES.

Bossuet, dans son immortel *Discours sur l'histoire universelle*, ramène à trois points toute la connaissance des siècles passés : la succession des empires, la suite de la religion et la distinction des époques. La distinction des époques initie à la connaissance des temps ; dans le cadre des différents âges se placent la suite de la religion et la succession des empires. A ce propos, l'évêque, dont c'est peu dire que de l'appeler *Grand*, fait observer que les douze époques de l'histoire ancienne, les âges qui séparent Adam de Charlemagne, ne sont qu'un abrégé chronologique, une espèce de carte géographique pour s'orienter dans le dédale des années. D'après son jugement, l'attention doit particulièrement s'arrêter sur l'Eglise et les empires. « C'est, dit-il, la suite de ces deux choses, je veux dire celle de la religion et celle des empires, que vous devez imprimer dans votre mémoire; et comme la religion et le gouvernement politique sont les deux points sur lesquels roulent les choses humaines, voir ce qui regarde ces choses renfermées dans un abrégé, et en découvrir par ce moyen tout l'ordre et toute la suite, c'est comprendre dans sa pensée tout ce qu'il y a de grand parmi les hommes, et tenir, pour ainsi dire, le fil de toutes les affaires de l'univers (1). »

Ces deux ordres de considérations épuisent, en effet, la matière de l'histoire. L'histoire comprend l'ensemble des événements qui manifestent les desseins de la Providence sur les empires et sur les nations, et montre comment chacune de celles-ci concourt, souvent sans le savoir, à l'accomplissement des décrets de Dieu sur l'Eglise et sur l'humanité. L'histoire n'est donc prise dans son objet légitime et dans sa juste étendue, qu'autant que l'action divine y apparaît contrôlant et ramenant à ses fins l'action humaine; et qu'en suivant l'humanité dans sa marche, on voit, par-dessus toutes les vicissitudes, le plan providentiel.

Il suit de là que, dans l'histoire de l'Eglise, à côté de la religion il faut voir les sociétés politiques; à côté des établissements divins, les entreprises des hommes ; à côté des différentes révélations, les échos qu'en rendent la philosophie, la poésie et l'histoire ; enfin, à côté de la Synagogue et de l'Eglise, les empires païens et les royaumes chrétiens.

La plupart des histoires ecclésiastiques n'entrent pas assez dans ces principes. Sans doute, elles parlent des royaumes et des empires pour expliquer leurs rapports avec l'Eglise ou avec la Synagogue; mais il ne suffit pas d'étudier cette question de rapports historiques, il faut voir encore ce que sont en elles-mêmes ces sociétés, et ce qu'elles sont surtout par rapport à Jésus-Christ.

Cela est nécessaire, d'abord, pour prendre l'histoire à son vrai point de vue, pour embrasser toutes les sommités des choses, pour tenir le fil conducteur de l'esprit humain à travers les péripéties des événements.

Cela est nécessaire, ensuite, pour parer aux inconvénients terribles qu'entraîne, à ce sujet, une aussi grave erreur. « De nos jours, dit un auteur, les sociétés ont paru n'être nées que pour la terre; on n'a donné pour piédestal à leur élévation que les causes, les ressources, les industries humaines, sans voir derrière ces sociétés la main de Dieu qui les aide en disposant tout en leur faveur, et qui accorde la réussite à leurs entreprises, pour parvenir à ses fins. On n'a plus parlé que des forces physiques, résultat de l'organisation, telle que la facilité à supporter la fatigue et la faim ; ou des forces morales, telles que la bravoure et l'intrépidité, mais considérées uniquement comme des modes du caractère, et non comme des dons de Dieu qui, en gratifiant les peuples de ces qualités, a eu ses desseins : qui a donné, selon les prophètes, aux empires la force, aux héros le courage, afin qu'ils accomplissent son œuvre. Après avoir décrit la constitution matérielle d'un peuple, son organisation physique et morale, de la même manière qu'on décrit l'organisation physique et l'instinct d'un animal, on a fait vivre ce peuple d'une vie toute matérielle, de la vie de ces animaux dont toute l'occupation est de chercher leur pâture (2). » De là résulte, dans l'histoire, un profond matérialisme contre lequel il faut protester. Et le moyen d'en démontrer le néant n'est pas seulement d'établir que l'homme est autre chose qu'une matière organisée, c'est encore, c'est surtout de faire voir dans l'homme l'enfant

(1) *Discours sur l'histoire universelle*, Avant-propos. — (2) Leroy. *Le règne de Dieu dans la mission la grandeur et la chute des empires*, 2e éd., p.55.

de Dieu et dans les peuples les ouvriers de Dieu.

Pour remplir ce devoir, nous dirons ici : 1° ce qu'il faut entendre par les empires de la Gentilité; 2° en quoi consiste la mission d'un peuple, et 3° quelle était la mission des anciens empires.

I. La première société civile fut la famille, ensuite la tribu, qui n'est que la famille agrandie selon l'ordre naturel de sa propagation combiné avec la longévité des patriarches. La famille et la tribu avaient reçu de Dieu, dès le commencement, leur constitution morale; cette constitution devait s'appliquer, dans la suite, à toutes les sociétés que ferait créer le développement régulier du genre humain. L'homme devait cultiver la terre, respecter son semblable, obéir à son père; l'obligation du travail et de l'obéissance, la défense de l'homicide, voilà le premier code civil des nations. Le père est le chef de la société domestique, et son pouvoir y est absolu; c'est-à-dire qu'il ne relève que de Dieu, de qui il a reçu, à la fois, et ce pouvoir, et les lois qui en règlent l'usage, et celles qu'il est chargé de faire observer. Dieu l'a fait en même temps dispensateur des châtiments et des récompenses; et à ces hautes fonctions politiques il a joint les fonctions religieuses. La société civile prend naissance dans la famille, comme l'arbre sort de son germe et de ses racines.

Du vivant des fils de Noé, la multiplication progressive des générations transforma les familles en multitudes, et la confusion des langues constitua ces multitudes en nations « chacune ayant sa langue et son territoire propre. » La vie de cette seconde dynastie de patriarches, quoique moins longue que celle des premiers hommes, l'était assez cependant pour qu'ils pussent voir croître cette postérité nombreuse, dont l'autorité paternelle, consacrée par une sanction divine, les rendait chefs suprêmes et maîtres absolus. Aussi voit-on l'autorité royale se confondre, dans son origine, avec celle de la famille, dont elle n'est que la continuation et le développement; et c'est de leur père commun, devenu leur roi, que ces peuples nouveaux reçoivent le nom qui indique d'où ils sortent et les distingue des autres peuples (1).

Ainsi, à peine née, la société civile trouve sa définition dans le fait même qui l'a constituée. Composée d'une agrégation de familles, dont les membres étaient inséparables les uns des autres, et par leur commune origine, et par les circonstances au milieu desquelles ils se trouvent placés; familles dont chacune formait déjà une société intérieure, sous les lois de son chef particulier, cette seconde forme de société présente une autorité qui domine tous ces petits pouvoirs domestiques, et qu'exerce « également par un droit naturel » le père commun de toutes les générations dont se compose la cité : toutefois, avec cette différence qu'à mesure que ces générations se multiplient, cette autorité suprême s'accroît, se fortifie, tandis que celle du père sur les enfants, sans néanmoins s'affaiblir, semble se renfermer dans un cercle plus étroit. En effet, dès que ceux-ci sont en âge de former des familles nouvelles, sa surveillance et sa protection ne leur deviennent plus aussi nécessaires; et alors leur soumission se partage entre cet objet toujours sacré de leur vénération et de leur amour, et le chef ou roi, qui est aussi leur père, et dont le droit et le devoir sont de protéger et de surveiller la communauté tout entière. Ainsi se formèrent un grand nombre de peuples : et les traditions des Gentils d'accord sur ce point, comme sur tant d'autres, avec les traditions mosaïques, ne donnent pas d'autre origine à la société civile que la famille et le pouvoir paternel. *Ex patribusfamilias paulatim factos reges*, a dit Platon.

Cependant, de l'homme même, et après que la société a été divinement constituée, on voit sortir un pouvoir qui s'élève, n'ayant d'autre règle que lui-même, c'est-à-dire l'injustice et la violence, qui détruit au lieu de conserver; qui, après avoir troublé l'ordre partout où il a porté ses ravages, se détruirait lui-même, si, pour sa propre conservation, il ne finissait par emprunter la vie et la durée au principe vital de cette autorité émanée de Dieu, et dont il s'était d'abord déclaré l'ennemi. C'est le pouvoir qui naît de la conquête. Triste fruit de notre nature déchue, il apparaît dans le monde presque aussitôt que l'autre; et dès la troisième génération des enfants de Noé, les traditions hébraïques nous nomment le premier conquérant. C'est Nemrod « qui commença, disent-elles, à être puissant sur la terre et un chasseur violent devant le Seigneur. » Elles nous apprennent qu'après s'être emparé de la terre de Sennaar, et avoir fait de Babylone la principale ville de son royaume, il étendit encore plus loin sa domination et entra dans l'Assyrie, déjà habitée par Assur et ses descendants, où il bâtit les villes de Ninive, Resen et Chalé. Au sein de ce fléau dont, par commisération pour l'homme, s'empare à l'instant même la Providence, qui le fera servir jusqu'à la fin des temps à l'accomplissement de ses plus impénétrables desseins, se développe rapidement cet autre fléau qu'un autre anathème avait déjà prédit; et la société est déjà en proie à deux grandes misères : « la guerre et l'esclavage. » On voit donc dès ces premiers âges, et presque sans interruption, les villes s'élever contre les villes, les royaumes contre les royaumes; les batailles, les victoires, les défaites, sont la partie principale de leur histoire et les vaincus que le glaive a épargnés deviennent la propriété des vainqueurs.

Tel fut donc le développement historique de

(1) Cf. Saint-Victor, *Etudes sur l'histoire universelle*, t. I, p. 57 et passim.

la société et du pouvoir. D'abord l'autorité fut dévolue au père de famille, au patriarche. Cette autorité, établie par Dieu même, fut, l'origine, absolue, inviolable, responsable uniquement envers celui qui l'avait créée, et se répandant ensuite comme un fleuve bienfaisant sur tout le genre humain, que le père seul pouvait conserver et multiplier.

Lorsque la vie humaine eut été abrégée, la mort des pères rendit plutôt les familles à l'indépendance. Alors chaque famille releva de son chef, et les chefs de famille accordèrent à leur aîné une véritable prééminence. Le chef de la principale famille n'était donc que le premier entre les pères, et nous retrouvons là le gouvernement de la tribu.

Plus tard, les tribus réunies forment des nations, et le pouvoir royal n'est, dans ces temps antiques, que l'extension de l'autorité paternelle. Mais, par suite du péché, nous voyons éclater au sein des peuples trois fléaux : la guerre, l'esclavage et l'idolâtrie. Ces fléaux réunis amènent la corruption ; la corruption amène le despotisme. A mesure que les mœurs se pervertissent, il est besoin d'un pouvoir plus fort, pour sauver l'ordre public privé d'appuis moraux, et contrebalancer les progrès matériels restés sans contrepoids. Mais l'abîme invoque l'abîme : ce pouvoir fort, sauveur de la société, trouve, dans son exagération, l'écueil de sa vertu. Cet amas de corruption forme les empires.

L'histoire des premiers empires échappe à nos investigations. Nous n'entendons point par là les empires de Bacchus et d'Hercule, ces fabuleux vainqueurs de l'Inde et de l'Orient; nous ne voulons rien dire non plus des Scythes, des Ethiopiens et du Madyès d'Hérodote, qui ressemble assez à l'Indathyrse de Mégasthène, et au Tanaüs de Justin. Ces noms, célébrés par la mythologie ou prononcés avec hésitation par l'histoire, ne fournissent pas d'éléments à un travail sérieux. Nous voulons parler des grands empires, dont l'histoire du peuple de Dieu révèle l'existence, et dont les prophètes ont annoncé d'avance les vicissitudes.

On compte communément, dans l'antiquité, quatre grands empires : l'empire assyro-babylonien, l'empire médo-perse, l'empire gréco-macédonien et l'empire romain. Ces empires, à bien prendre, ne forment qu'un seul et unique empire ; l'Assyrie, la Chaldée, la Médie, la Perse, l'Egypte, l'Asie-Mineure, la Macédoine, la Grèce, l'Italie, l'Espagne, les Gaules et la Grande-Bretagne, sont comme les provinces de cet empire, qui s'agrandit progressivement; les langues hébraïque, phénicienne, samaritaine, syriaque, chaldéenne, arabe, éthiopienne, etc., que parlent les différents peuples de ces provinces, ne sont point des langues différentes, mais des dialectes d'un même idiôme; les princes qui se passent de main en main le sceptre du grand empire, composent des dynasties d'origines différentes; et tandis que les empereurs de l'Inde et de la Chine, par exemple, ne portent point les armes au dehors, ces dynasties ne comptent guère que des conquérants, fiers monarques que tourmente l'ambition d'asservir le monde, et qui finissent par fondre dans une même domination l'Europe, l'Asie et l'Afrique.

II. Que faut-il entendre par la mission providentielle de ce grand empire?

Chaque être a sa fonction dans l'ensemble des êtres, et chaque être libre a, vis-à-vis des êtres libres comme lui, sa vocation. Cette vocation comprend une tâche particulière à remplir en ce monde ; un décret spécial de Dieu impose à la créature le devoir de s'en acquitter, et des aptitudes innées l'y invitent. De même, chaque société, indépendamment des devoirs ordinaires de toute société envers son chef et ses membres, a une mission particulière vis-à-vis des autres sociétés temporelles et un rôle spécial vis-à-vis de la société naturelle des âmes dans l'Eglise. Toutes ces missions se coordonnent, tous ces rôles s'harmonisent dans le conseil éternel qui renferme, comme dit Bossuet, toutes les causes et tous les effets dans un même dessein. Car le même Dieu qui a fait l'enchaînement de l'univers et qui a voulu établir l'ordre universel par la dépendance réciproque de toutes les parties, ce même Dieu a voulu que le cours des choses humaines eût ses lois de proportion et ses rapports de solidarité. De sorte, qu'à la réserve de certains coups où la main de Dieu a paru toute seule, les desseins de Dieu sur les peuples sont exécutés par les peuples, chacun suivant sa vocation. Ainsi se vérifie la parole de saint Augustin : « Dieu proportionne la grandeur des empires aux besoins des temps que gouverne sa Providence. »

La mission des grands empires est indiquée dans les visions des prophètes. Parmi les allégories qui la figurent, on cite la statue composée de différents métaux et les quatre bêtes énormes sorties de la mer. Le roi de Babylone voit en songe une statue dont la tête était d'or, la poitrine d'argent, les cuisses d'airain, les pieds de fer et d'argile, statue qui cède au choc d'une petite pierre détachée d'une montagne sans la main de l'homme. Daniel découvre, dans la valeur respective de ces métaux, le trait distinctif des empires, l'ordre de leur succession et le secret de leur chute. Le même prophète voit s'élever de la mer quatre bêtes : la lionne avec les ailes d'aigle, c'est l'empire des Chaldéens et de Nabuchodonosor; l'ours à la triple rangée de dents, c'est la triple puissance des Perses, des Mèdes et des Chaldéens réunie dans Cyrus ; le léopard à quatre ailes, c'est l'empire grec ajouté aux trois précédents, ou partagé entre les quatre princes héritiers d'Alexandre ; la redoutable bête à dix cornes qui dévore le monde, c'est Rome avec les monarchies barbares sorties de son sein.

Quand la mission des empires n'est pas connue par les révélations prophétiques, elle se reconnaît par l'étude catholique de l'his-

toire. La mission d'un peuple apparaît alors comme son œuvre principale, qu'il accomplit d'habitude, quasi instinctivement, par un entraînement mystérieux qui laisse les individus libres et semble fatidique pour la nation. Cette œuvre s'accomplit toujours. Quelquefois les circonstances s'y prêtent merveilleusement; d'autres fois on pourrait penser qu'elles en en rendront l'achèvement impossible. C'est qu'elles subissent une génération ignorante ou corrompue, un prince inepte ou pervers, une conjuration de l'erreur, des entraînements d'opinion, des revers sur un champ de bataille. Cependant la mission assignée par Dieu ne sera point trahie ; le peuple égaré rentrera dans ses voies, et le résultat final même des écarts contredira les desseins opposés aux vues de la Providence. Un peuple, néanmoins, pourra se rendre indigne de sa vocation, en négligeant ou en n'accomplissant que d'une manière défectueuse les obligations qu'elle impose ; Dieu alors brisera cet instrument rebelle ou inutile, et appellera un autre peuple à l'honneur de remplir sa mission. Or, il est des signes pour connaître cette mission des peuples : des signes *physiques*, dans la position maritime ou continentale d'un peuple, ses fleuves, ses montagnes, son sol et ses richesses naturelles ; des signes *moraux*, dans son caractère, sa langue, son génie, ses aptitudes ; des signes *politiques*, dans la forme de son gouvernement, ses institutions, ses libertés et le partage de ses provinces ; et des signes *historiques*, dans les origines, les développements, les révolutions principales et les événements les plus significatifs de son histoire.

III. Pour quelle fin Dieu a-t-il donc créé les grands empires ?

Est-ce seulement, demande l'abbé Leroy, pour qu'ils amassent un peu de cette poussière brillante que l'on est convenu d'appeler la richesse publique et que le vent de l'adversité emporte dans ses tourbillons ? Est-ce uniquement pour qu'ils se procurent les avantages du bien-être matériel, d'où résulte ce qu'on nomme la prospérité des Etats ? Non ; une telle fin serait indigne de Dieu et indigne de l'homme. Dieu n'a point créé le genre humain pour la fortune et le plaisir. Il lui a bien donné les richesses comme un soutien, la prospérité comme un puissant moyen d'action ; mais il le convie à des destinées plus nobles, plus en rapport avec les qualités morales, le goût du beau et l'instinct du bien dont il a doué la nature humaine. La connaissance de la vérité et la pratique des vertus, telle est, selon l'Apôtre des nations, la fin de toute société.

Est-ce pour qu'ils s'illustrent par la gloire des conquêtes et deviennent puissants sur la terre par l'étendue de leur domination, que le Seigneur a fondé les empires ? Non, répondrons-nous ; là n'est point davantage la fin de l'humanité : la conquête n'est qu'un moyen, la gloire, un accessoire qui doit retourner au Très-Haut à qui seul est dû tout honneur. Croire que la société est appelée à la domination, c'est lui imposer une fin qu'elle ne saurait atteindre : car la domination d'une partie de ses membres suppose l'asservissement des autres.

Toutes ces suppositions ont le tort de n'assigner à l'humanité, ici-bas, d'autre centre qu'elle-même.

Or, Dieu n'a pu créer l'homme pour l'homme. Comme il est, par l'excellence de sa nature divine, l'être infiniment aimable, il s'aime incomparablement plus que tout ce qui n'est pas lui, et conséquemment il se recherche dans ses ouvrages bien plus que toute créature. Etant la plus parfaite des causes agissantes, il est, pour la même raison, la plus parfaite des causes finales. Il n'a donc pu se proposer dans la fondation des empires, aussi bien que dans la création du monde, d'autre fin que sa gloire ; car s'il s'était proposé l'honneur de la créature plus que le sien, il l'eût élevée au-dessus de lui, et n'eût plus agi avec une sagesse infinie. C'est, en effet, ce que nous enseigne l'Esprit-Saint, quand il affirme, par la voix du sage, que Dieu a créé pour lui l'universalité des choses existantes ; quand il invite, par l'organe du prophète royal, les peuples et les nations à bénir, à exalter le nom du Très-Haut ; et quand, par la bouche de l'Apôtre, il nous presse nous-mêmes de tout faire pour la gloire du Seigneur. Dieu a donc tout créé pour sa gloire. Mais quelle est la gloire du Père, sinon son Fils, que l'Esprit-Saint appelle, dans les Ecritures, l'éclat de la lumière éternelle, et le grand Apôtre, la splendeur de la gloire divine ; parce qu'étant le Verbe, l'expression de la connaissance de Dieu, il en est la manifestation ? Car c'est la connaissance des attributs divins, selon saint Thomas, qui constitue la gloire divine. Qui, d'ailleurs, plus que le Fils, devait, par son Incarnation, manifester dans le monde la gloire céleste ? Elle brille dans sa naissance, alors que les anges chantent : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux ; » elle s'élève avec le tribut d'hommages que l'Homme-Dieu envoie vers le trône de l'Eternel ; elle éclate dans les innombrables prodiges accomplis, comme il le dit lui-même, afin de faire glorifier son Père céleste ; elle se propage par la connaissance de la grandeur infinie du vrai Dieu que la terre, livrée à l'idolâtrie, avait presque oublié ; elle se perpétue surtout par cette gloire du Père, par l'amour divin que le Fils vient allumer dans les cœurs, et par le culte d'adoration qui désormais sera rendu au Très-Haut. Ainsi, soit que l'on considère le Fils de Dieu comme expression de la gloire divine, soit qu'on l'envisage comme devant manifester au plus haut degré cette gloire sur la terre, toujours il faut conclure que tout ce qui existe a été fait pour ce Fils bien-aimé, l'objet des prédilections et des complaisances paternelles.

Principe et fin de toutes choses, le Christ est le héros du drame historique. Avant comme après la Rédemption, Dieu a tout fait en vue de son avénement : là est le secret des missions assignées aux empires.

« La création, dit l'abbé Leroy, ayant pour fin le Fils de Dieu, la grande et mystérieuse figure du Christ y apparaîtra dès le commencement ; et par une succession non interrompue de vivants symboles, elle brillera dans chaque âge et dominera toutes les grandes figures de l'antiquité. Sa généalogie précédera la plus ancienne ; tandis que celles des héros se perdront dans la nuit des temps, la sienne remontera, par des degrés certains, le cours des siècles jusqu'au premier homme sorti des mains du Créateur. Il comptera au nombre de ses ancêtres les personnages les plus illustres, et tous représenteront dans leur existence ou dans leur dignité quelqu'un de ses pouvoirs, quelqu'une de ses sublimes fonctions. Adam, dans l'état d'innocence, exprimera sa perfection ; Abel, sa douceur ineffable et son sacrifice. Nous le verrons sous les traits de Noé, construisant et dirigeant la barque de l'Eglise ; et, après avoir, dans l'oblation du pain et du vin par Melchisédech, préludé à l'institution de l'Eucharistie qu'établira le futur Pontife du Très-Haut, nous le suivrons sur les pas d'Isaac jusqu'à la sainte montagne du Calvaire. Puis, nous contemplerons, dans la gloire de Joseph le sauveur de l'Egypte, le triomphe du Sauveur du monde et sa glorieuse domination. Le Christ a été, dès le commencement, établi par son père le roi du monde ; il en sera le Rédempteur, et le nom du Messie retentira dans l'Eden, comme un gage d'espérance après la chute. Les patriarches avec Enoch l'invoqueront et obtiendront en lui leur justification. Les justes, à l'exemple d'Abraham, désireront voir le jour de sa naissance, et ils la salueront de loin dans les tressaillements de la joie. Les prophètes seront appelés à l'honneur d'annoncer les merveilles de sa vie ; ils diront ses abaissements volontaires et sa grandeur; ils célébreront son triomphe.

« Bientôt un peuple est choisi entre tous les peuples pour mieux préparer l'avénement du Messie, pour mieux le faire connaître à la terre. Attendre fidèlement cet envoyé céleste : c'est la religion, c'est le culte tout entier, c'est l'existence du peuple hébreu.

« Enseignement, rites, sacrifices, institutions politiques même, révolutions, guerres, malheurs, prospérités, héros, législateurs et pontifes, tout chez cette nation est figuratif et parle du mystérieux réparateur de l'avenir : *Omnia in figuris contingebant illis*. Son histoire n'est qu'une succession de prodiges : la mer s'ouvre devant la multitude de ses enfants, le fleuve écarte ses flots pour lui livrer passage ; des anges combattent à la tête de ses guerriers ; l'astre du jour s'arrête pour éclairer sa victoire ; des messagers divins l'introduisent dans la fertile contrée qui fut promise à ses pères ; c'est au milieu du bruit de la foudre que le ciel lui donne sa loi, et cette loi, dit saint Paul, a pour fin le Christ; c'est de la main du Seigneur qu'elle reçoit les souverains chargés de la conduire à ses divines destinées (1). »

Ce peuple préparateur du Christ avait donc pour mission propre de conserver la religion des prophètes. De plus, sans être un peuple-apôtre, il a pour mission secondaire de messager aux hommes de bonne volonté la connaissance du vrai Dieu. Voilà pourquoi il visite tous les rivages, habite au milieu de toutes les nations. Cette mission secondaire continuera jusqu'à ce que la terre, fécondée par la rosée du ciel, germe le Sauveur. Alors la maison d'Israël, pour avoir refusé de reconnaître le Messie, sera rejetée de Dieu, effacée du rang des peuples, gardant dans son effacement séculaire une espérance invincible, qui finira par se convertir en bénédiction.

Autour de ce peuple messager de la vérité, s'agitent d'autres peuples. « Premièrement, dit Bossuet, ces empires ont pour la plupart une liaison nécessaire avec l'histoire du peuple de Dieu. Dieu s'est servi des Assyriens et des Babyloniens pour châtier ce peuple ; des Perses, pour le rétablir ; d'Alexandre et de ses premiers successeurs pour le protéger ; d'Antiochus l'Illustre et de ses successeurs pour l'exercer; des Romains pour soutenir sa liberté contre les rois de Syrie qui ne songeaient qu'à le détruire. Les Juifs ont duré jusqu'à Jésus-Christ sous la puissance de ces mêmes Romains. Quand ils l'ont méconnu et crucifié, ces mêmes Romains ont prêté leurs mains, sans y penser, à la vengeance divine et ont exterminé ce peuple ingrat. Dieu qui avait résolu de rassembler, dans le même temps, le peuple nouveau de toutes les nations, a premièrement réuni les terres et les mers sous ce même empire. C'est ainsi que les empires du monde ont servi à la religion et à la conservation du peuple de Dieu ; et c'est pourquoi ce même Dieu, qui a fait prédire à ses prophètes les divers états de son peuple, leur a fait prédire aussi la succession des empires (2). »

Ces empires ont également, les uns vis-à-vis des autres, une mission. Les prophètes l'indiquent quand ils comparent les conquérants à une verge en sentinelle, au marteau qui brise, à la chaudière qui dévore. Ces multitudes qui, à un jour donné, se répandent comme les eaux débordées, ces terribles ravageurs en présence de qui la terre se tait, les Nabuchodonosor, les Cyrus, les Alexandre, les César, avec cet empire qu'ils s'arrachent pour y coudre toujours de nouvelles conquêtes, passent sur l'humanité comme le rouleau sur

(1) *Le règne de Dieu dans la mission, la grandeur et la chute des empires*, p. 89. — (2) *Discours sur l'histoire universelle*, IIIe part., c. I.

un champ mûr. Toutefois, il ne faut pas exagérer les crimes, d'ailleurs très-grands, des peuples anciens. Les historiens grecs nous représentent l'intérieur des grands empires comme des régions désolées, où, courbées sous un joug de fer, ces multitudes d'esclaves attendaient, dans de continuelles épouvantes, les arrêts de spoliation, de vie ou de mort, qui sortaient de la bouche de maîtres capricieux et impitoyables. Il faut se dégager de ces préjugés d'école. Il est vrai que le despotisme tourna la tête à plus d'un prince; il est vrai qu'il y eut des empereurs horriblement fous; il est vrai que les pasteurs des peuples, comme dit Homère, burent plus d'une fois le sang de leur troupeau. Les grandes conquêtes, en réunissant sous un seul sceptre tant de peuples, firent éclater aussi la miséricorde à côté de la justice. Des flots de sang furent répandus par les conquérants; mais lorsqu'ils furent devenus maîtres, ils arrêtèrent, pendant plusieurs siècles, les torrents qui en étaient versés dans les guerres continuelles que se faisaient tant de petits princes entre lesquels l'Asie était divisée; guerres qui, si elles ne se fussent enfin éteintes par l'effet de la domination d'un seul monarque, auraient, dans le même espace de temps, fait un désert de ces vastes contrées. Il arriva donc, au contraire, que les populations s'y multipliant de toutes parts, n'eurent désormais d'autre danger à craindre que celui de s'amollir dans les douceurs d'une trop longue paix, pendant laquelle elles oubliaient l'art de la guerre, qui se perfectionnait chez les peuples moins tranquilles et par cela même plus belliqueux; de manière que, lorsque leurs armes se trouvèrent en face de ces peuples, elles ne purent leur résister. Là était véritablement le vice radical de ces grandes monarchies, que Dieu « visitait » par des conquérants étrangers, lorsque leur corruption était parvenue à ce comble, que l'expiation « par le sang » devenait nécessaire pour en arrêter le cours, et opérer au milieu d'elles une sorte de régénération. Les Livres Saints annonçaient, à l'avance, ces grands châtiments.

La chronologie suffit pour établir que les grands empires eurent, en effet, de longues périodes de paix. Les écrivains profanes et les Livres Saints louent leur administration. Dans ces anciennes monarchies, tout pouvoir descendait du ciel, et les rois étaient honorés, je dirais presque adorés, comme les vicaires de Dieu. Grâce au respect de l'autorité, les révolutions de palais étaient peu fréquentes et sans conséquences graves pour les peuples. Les souvenirs du vrai Dieu, la perpétuité des traditions, exerçaient leur salutaire influence. Il faut faire toutes ces observations pour ne pas se laisser aller à la dérive des préjugés classiques. Et, du reste, il faut se garder d'en conclure contre l'existence des crimes abominables qui provoquèrent les vengeances célestes. Oui, c'est la force d'en haut qui choisit d'avance Nabuchodonosor et appela Cyrus son serviteur; c'est elle qui précipita Babylone sur Ninive, Ecbatane sur Babylone, la Macédoine sur l'Asie, Rome sur l'univers; et Nabuchodonosor, et Cyrus, et Alexandre et César écrasent sous leurs pieds Ninive l'impudique, Babylone l'orgueilleuse, l'Asie dégénérée, le monde entier tombé dans des abîmes de ténèbres, de cruauté et d'ignominies.

Quand Dieu efface, c'est pour écrire. Ces peuples qui égorgent ne sont donc pas simplement bourreaux; ils ont d'autres fonctions et d'autres titres. Leur mission propre, c'est de conserver les traditions primitives, non pas comme les Juifs, en dépositaires prédestinés, mais en témoins désintéressés et d'autant plus autorisés; c'est de cultiver, d'élever à la perfection du beau naturel, les arts, les sciences et les lettres, que l'Eglise surnaturalisera plus tard, en les adoptant pour son culte; c'est surtout de renverser les murs de séparation entre les peuples et de constituer le genre humain dans l'unité. « Le commerce de tant de peuples divers, autrefois étrangers les uns aux autres, et depuis réunis sous la domination romaine, a été, dit Bossuet, un des plus puissants moyens dont la Providence se soit servie pour donner cours à l'Evangile. Si le même empire romain a persécuté durant trois cents ans ce peuple nouveau qui naissait de tous côtés dans son enceinte, cette persécution a confirmé l'Eglise chrétienne, et a fait éclater sa gloire avec sa foi et sa patience. Enfin, l'empire romain a cédé, et ayant trouvé quelque chose de plus invincible que lui, il a reçu paisiblement dans son sein cette Eglise à laquelle il avait fait une si longue et si cruelle guerre. Les empereurs ont employé leur pouvoir à faire obéir l'Eglise, et Rome a été le chef de l'empire spirituel que Jésus-Christ a voulu étendre par toute la terre (1).

Il ne peut entrer dans notre dessein de dire ici comment chaque empire a rempli cette mission, et comment leurs témoignages réunis forment une préparation de l'Evangile, une démonstration de la divinité de l'Eglise. De nombreux ouvrages ont élucidé cette question; il suffira ici de le rappeler.

Indépendamment de leur mission providentielle, les empires avaient encore un ministère prophétique, qu'ils accomplissent par leurs mythes, leurs systèmes chronologiques et astronomiques, leurs livres sibyllins, leurs mystères et leurs rites religieux.

On entend par mythes des événements ou des personnages dont la réalité a été défigurée dans la suite des âges, amoindrie ou grossie, comme on le voudra, par l'accession de circonstances imaginées, de traits fictifs, pris dans le fond commun des traditions primitives.

Il y a des mythes dans l'histoire de tous les peuples païens, et ces mythes cachent des pro-

(1) [illegible] *histoire universelle*, IIIe part., chap. I.

phéties. Chaque peuple nous montre, en effet, à son berceau, des faits qui symbolisent les grands événements de l'histoire, l'âge d'or, la chute, la promesse du réparateur, la rédemption ; chaque peuple nous offre également un Sauveur, un chef merveilleux, disons le mot, un Dieu, dont le nom, le titre, les offices, se rapportent admirablement au Christ Jésus. Pas de peuple qui n'ait son Messie. C'est Orus, le Dieu incarné, chez les Egyptiens; Hercule, le demi-dieu, libérateur de l'humanité représentée, chez les Grecs, sous les traits de Prométhée dévoré par un vautour; c'est Mithra, le médiateur, le fils de l'Ormuzd persan, c'est Wischnou, le sauveur, la seconde, personne de la trinité indienne; c'est Balder, le réparateur, la seconde divinité de la triade scandinave; c'est, chez les Gaulois, le fils de la Vierge. Ces mythes, répandus chez des peuples si divers, si éloignés, souvent ennemis, ne peuvent procéder que d'une tradition universelle; et cette tradition ne peut venir que de la révélation primitive qui annonçait le Rédempteur. Jésus-Christ est donc le personnage réel et historique qui sert de type à tous les personnages, et donne raison de toutes les figures poétiques et de tous les événements fabuleux de l'antiquité. Ces mythes sont donc une prophétie.

Le Christ n'est pas seulement figuré par les mythes des anciens, il est encore prédit par leurs chronologies et leurs systèmes astronomiques. Ces systèmes, il est vrai, avaient été enveloppés de voiles qui en cachaient le sens au peuple; la vanité nationale y avait ajouté une suite innombrable de chiffres fantastiques. Malgré ces voiles et ces falsifications, on aperçoit dans tous les systèmes, quand on en a la clef, la même époque fixée d'avance pour la venue du Rédempteur promis ; et tous aboutissent au temps où, suivant l'expression de Virgile, se renouvelle le grand ordre des siècles. Pourtant les peuples ne comptaient pas l'année de la même manière : les uns prenaient pour base le cours du soleil, les autres le cours de la lune, d'ailleurs, ils avaient, outre l'année astronomique, une autre année sacrée, mystérieuse, sacerdotale; et cette année, par une coïncidence remarquable, comprenait le temps pendant lequel l'homme repose dans le sein maternel, et commençait précisément le 25 mars, jour de l'Incarnation, pour finir le 25 décembre, jour de la naissance de Celui que le monde adore comme le Messie promis. C'est ainsi que la chronologie, révélant ses énigmes, prophétise à sa manière la venue du Désiré des nations.

Le Christ à venir eut ses hérauts et ses prophètes au sein de la Gentilité. Le devin d'Aram, Balaam, en parle en ces termes : « Que tes pavillons sont beaux, ô Jacob ! que tes tentes sont belles, ô Israël! Elles sont comme des vallées couvertes d'arbres, comme des jardins le long des fleuves, comme des cèdres sur le bord des eaux, et des tentes dressées par la main du Tout-Puissant. Israël croîtra comme les grandes eaux ; sa force est semblable à l'animal indomptable : il dévore les peuples ses ennemis, il brise leurs os et les perce de ses flèches. Il se couche et dort comme le lion et la lionne qu'on n'ose réveiller. Béni, ô Israël, celui qui te bénira ! Maudit celui qui te maudira !... Je le vois, mais il n'est pas encore; je le contemple, mais il n'est pas près de paraître. Une étoile sortira de Jacob, un sceptre s'élèvera d'Israël, il frappera les chefs de Moab, et il désolera tous les enfants de Seth. Edom sera son héritage. Séir tombera au pouvoir de ses ennemis : Israël agira avec une grande force. Le Dominateur sortira de Jacob et perdra le reste des villes. »

« De même, dit Clément d'Alexandrie, que Dieu voulut sauver les Juifs en leur donnant des Prophètes, ainsi il suscita les plus sages des Grecs pour qu'ils fussent les prophètes de ce peuple, selon sa propre langue et selon qu'ils pouvaient recevoir la vertu de Dieu, et il les sépara du commun des hommes. Nous en avons pour preuve, non-seulement la parole de Pierre, mais encore celle de l'apôtre Paul. Prenez en vos mains les livres grecs, lisez la Sibylle : elle révèle un seul Dieu et annonce les choses à venir ; prenez Hystape, lisez-le et vous trouverez le Fils de Dieu désigné d'une manière bien plus éclatante, bien évidente. Il vous apprendra comment plusieurs fois se réuniront contre le Christ, animés de haine contre lui et contre les fidèles qui porteront son nom, contre son attente et contre son arrivée (1). »

Les Sibylles, dont parle Clément d'Alexandrie, sont des prophétesses de la Gentilité, qui, plusieurs siècles avant notre ère, annoncèrent, en différents pays, les principaux mystères de l'avénement du Sauveur. On ne s'accorde pas sur leur nombre : les uns en comptent douze, d'autres dix ou quatre ; un écrivain va jusqu'à les réduire toutes à une seule, qui aurait voyagé en différents pays. La plus célèbre est celle de Cumes.

Il est permis de croire, sur le témoignage des Pères, des écrivains anciens et des savants modernes, que ces Sibylles, en récompense de leur virginité, ont vraiment prophétisé, soit en se faisant l'écho des traditions primitives, soit en recueillant les prophéties des Voyants d'Israël. Leurs vaticinations, conservées dès l'origine dans les recueils appelés : Livres Sibyllins, Vers Sibyllins, Oracles Sibyllins, ne sont pas parvenus authentiquement jusqu'à nous. Les divers recueils qui nous en restent sont considérés, par la critique, comme apocryphes ou comme falsifiés. Cette question des Sibylles nous paraît mériter toute l'attention de l'histoire, bien qu'elle soit hérissée d'obstacles au point de vue de l'érudition et

(1) *Stromates*, liv. VI.

passibles de grandes difficultés au point de vue théologique.

On entend par mystères, certaines cérémonies qui se pratiquaient secrètement dans plusieurs temples de la Gentilité. Ceux qui y étaient admis se nommaient les *initiés* et s'engageaient, sous la foi du serment, à ne révéler jamais le secret. Les plus célèbres mystères étaient ceux d'Eleusis, près d'Athènes.

Quelques cérémonies des mystères figuraient clairement le sacrifice de la croix. On pense que les doctrines conservées par les initiés n'étaient que le pur écho des traditions, et annonçaient aussi le Rédempteur. Chacun sait que, par la suite, ces mystères tombèrent dans l'absurde et dans l'obscène; mais leurs pratiques monstrueuses, application fausse d'un principe vrai, marquaient encore qu'on attendait le salut par le sang.

Les rites, en général, sont un langage d'action, l'expression des divers sentiments que nous éprouvons. Les rites religieux sont l'expression de nos sentiments envers la divinité. Ils constituent le culte proprement dit, et embrassent les cérémonies, les fêtes, les prières, les formules sacrées, les temples et le sacerdoce. La raison aurait pu en établir quelques-uns : elle perçoit, en effet, le rapport des rites extérieurs avec les sentiments qu'ils traduisent; mais elle n'aurait pu les établir tous, surtout après la chute. Aussi, Dieu les a-t-il enseignés aux patriarches, et plus tard à Moïse, et ils se sont répandus chez tous les peuples par la tradition d'abord, et ensuite par voie d'influence. Ces rites, dans leur pureté, figuraient certainement et très-clairement, la révélation chrétienne. Mais quand les passions et la raison pervertie eurent corrompu ces rites, leurs rapports avec la révélation chrétienne furent altérés; ils ne présentèrent plus, à la fin, qu'un mélange de vrai et de faux, de bien et de mal. Dans cette dégradation, ils conservèrent cependant, avec le culte catholique, des identités tellement visibles, qu'on ne peut s'empêcher d'y voir une prophétie manifeste de la rédemption par Jésus-Christ.

« Ainsi, conclura saint Augustin, Jésus-Christ n'a jamais cessé d'être prédit, là plus obscurément, ici avec plus d'éclat, selon l'appréciation que Dieu a faite des temps; et il n'a jamais manqué d'hommes qui crussent en lui, je ne dis pas dans la nation d'Israël qui, par un ministère particulier, fut la nation prophétique, mais même dans les autres nations. Les livres Saints parlent de plusieurs personnages qui, dès le temps d'Abraham, sans être de la race ni du peuple choisi, eurent leur part à ce grand mystère et se signalèrent par leur croyance. Pourquoi ne supposerions-nous pas qu'il y en eut d'autres encore parmi les nations dispersées (1) ?

(1) *Eclaircissements de six questions contre les païens*, 2e question.

LIVRE SEIZIÈME

DE 721 A 613 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE

Ezéchias. — Fin d'Isaïe. — Tobie. — Manassès. — Judith. — Ruine de Ninive.

Pendant que le royaume d'Israël achevait sa ruine, celui de Juda refleurissait sous le fils d'Achaz. Ezéchias fit ce qui était agréable aux yeux de l'Eternel, selon tout ce qu'avait fait David, son père. Dès le premier mois de la première année de son règne, il ouvrit les grandes portes du temple et les rétablit dans leur premier éclat, en les couvrant de lames d'or, comme elles l'étaient auparavant. Il assembla aussi les prêtres et les lévites et leur dit : « Ecoutez-moi, lévites ; sanctifiez-vous; purifiez la maison de Jéhovah, Dieu de vos pères, et ôtez toutes les impuretés du lieu saint. Nos pères ont péché et ont fait le mal devant Jehovah, notre Dieu ; ils l'ont abandonné ; ils ont détourné leur visage de son tabernacle, et lui ont tourné le dos. Ils ont fermé les portes du vestibule, ils ont éteint les lampes, ils n'ont plus brûlé d'encens ni d'holocaustes, dans le sanctuaire, au Dieu d'Israël. Aussi la colère de Jéhovah s'est-elle enflammée contre Juda et contre Jérusalem. Il les a livrés au trouble, à la mort et à la raillerie, comme vous le voyez de vos yeux ; car voilà que nos pères ont péri par le glaive ; nos fils, nos filles et nos femmes ont été emmenés captifs à cause de cela. Maintenant donc, il est dans mon cœur de renouveler l'alliance de Jéhovah, Dieu d'Israël, et il détournera de nous sa colère. Ne négligez donc rien, mes enfants ; car c'est vous qu'a élus Jéhovah pour paraître devant lui, pour le servir, pour lui rendre le culte qui lui est dû, et pour brûler l'encens en son honneur (1). »

Les prêtres et les lévites ayant purifié le temple, le roi s'y rendit avec les principaux de la ville, y offrit, par les enfants d'Aaron, un grand nombre de sacrifices. En même temps les lévites chantaient les louanges de Jéhovah, dans les paroles de David et du voyant Asaph, avec les cymbales, les harpes et les guitares, comme l'avaient réglé le roi David, le voyant Gad et le prophète Nathan. Ezéchias, avec tout le peuple, témoigna une grande joie de ce que l'Eternel avait si bien disposé tout le monde ; car cette restauration se fit tout d'un coup (2).

Pour rendre ce retour au Seigneur encore plus complet et plus solennel, le pieux monarque envoya des courriers, non-seulement dans les villes de Juda, mais encore dans celles d'Israël, pour inviter tout le monde à venir à Jérusalem immoler la pâque à Jéhovah. Ses lettres portaient : « Fils d'Israël, revenez à Jéhovah, Dieu d'Abraham, d'Isaac et d'Israël ; et il reviendra aux restes qui ont échappé à la main des rois d'Assur. Ne faites donc pas comme vos pères et vos frères, qui se sont retirés de Jéhovah, Dieu de leurs ancêtres, qui les a livrés à la désolation comme vous le voyez. Ne roidissez pas vos cous, comme vos pères ; donnez les mains à Jéhovah, et venez à son sanctuaire qu'il a sanctifié pour jamais ; servez Jéhovah, votre Dieu, et la colère de sa fureur se détournera ; car si vous revenez à Jéhovah, vos frères et vos enfants trouveront miséricorde auprès de ceux qui les ont emmenés captifs, et ils reviendront dans cette terre ; car il est bon et miséricordieux, Jéhovah, votre Dieu, et il ne détournera point son visage de vous, si vous revenez à lui. »

Quand Ezéchias envoyait ces messages, Théglath-Phalasar avait déjà emmené captives quelques tribus d'Israël, ainsi que plusieurs habitants du royaume de Juda. Son fils Salmanasar avait rendu tributaire le dernier roi d'Israël, Osée. Celui-ci étant un peu moins méchant que ses prédécesseurs, Ezéchias en profita pour inviter tous les Israélites à se réconcilier avec Dieu.

Les courriers furent reçus dans bien des endroits avec des risées. Cependant il y eut un certain nombre des tribus d'Aser, de Manassé, de Zabulon, d'Ephraïm et d'Issachar qui furent touchés et vinrent à Jérusalem. Pour ce qui est de Juda, la main de l'Eternel agissant sur eux, leur donna un même cœur pour accomplir sa parole, suivant les ordres du roi et des princes. Il s'assembla donc à Jé-

(1) II Paralip., XXIX, 1-11. — (2) *Ibid.*, 12-36.

rusalem un très-grand peuple pour célébrer la solennité des azymes au second mois. Pour s'y préparer, ils détruisirent les autels profanes qui étaient encore à Jérusalem, mirent en pièces tout ce qui servait à offrir de l'encens aux idoles, et le jetèrent dans le torrent de Cédron. Ezéchias n'épargna pas même le serpent d'airain qui avait été conservé depuis Moïse comme un pieux monument, mais qui alors était devenu un objet d'idolâtrie.

Cette pâque fut donc célébrée le quatorzième du second mois. Plusieurs des tribus d'Ephraïm, de Manassé, d'Issachar et de Zabulon, soit ignorance, soit faute de temps, n'avaient pas observé toutes les cérémonies préparatoires ; mais le roi pria pour eux, et Dieu leur pardonna. La solennité ayant duré sept jours, toute l'assemblée fut d'avis de la continuer pendant sept autres : ce qu'ils firent avec une joie nouvelle; car Ezéchias avait donné à la multitude mille taureaux et sept mille moutons; et les princes, mille taureaux et dix mille moutons. Tout le peuple de Juda était dans la joie, ainsi que les prêtres et les lévites, et toute la multitude venue d'Israël, les prosélytes mêmes, tant de la terre d'Israël que ceux qui demeuraient en Juda. Il se fit ainsi une grande solennité à Jérusalem, telle qu'il n'y en avait pas eu de semblable dans cette ville depuis le temps de Salomon, fils de David. Enfin les prêtres et les lévites se levèrent pour bénir le peuple; et leur prière fut exaucée et pénétra jusque dans le sanctuaire du ciel. Après la fête, les Israélites qui demeuraient dans les villes de Juda, s'en retournèrent chez eux, brisèrent les idoles, abattirent les bois profanes, démolirent les hauts lieux et renversèrent les autels, non-seulement dans la terre de Juda et de Benjamin, mais encore dans celle d'Ephraïm et de Manassé (1).

Ezéchias, de concert avec le grand-prêtre Azarias, rétablit les prêtres et les lévites chacun dans son rang, pour le service du temple, et recommanda au peuple de leur payer fidèlement les dîmes et les prémices. Ce que firent de grand cœur, non-seulement les enfants de Juda, mais encore ceux d'Israël qui demeuraient dans les villes de Juda (2).

Comme Ezéchias était avec Dieu, Dieu fut avec Ezéchias. Il entreprenait avec sagesse, exécutait avec succès. Les Philistins furent battus et repoussés jusqu'à Gaza. Il secoua même le joug du roi d'Assur, et ne voulut plus lui être tributaire, et cela dans le temps que ce roi mettait fin au royaume d'Israël. Ezéchias se maintint dans cette indépendance jusqu'à la quatorzième année de son règne. Cependant il craignit de ne pouvoir résister seul au conquérant de Ninive, qui ne manquerait pas de tenter contre Juda ce qu'il avait fait d'Israël. Il fit donc alliance avec le même roi d'Egypte, dont le dernier roi d'Israël Osée, avait espéré son salut. Ce manque de confiance en l'Eternel lui fut vivement reproché par Isaïe, qui cependant lui annonça la défaite de l'Assyrien.

« Malheur à ceux qui descendent en Mizraïm pour implorer son secours, qui mettent leur espoir dans la multitude de ses chevaux et de ses chars et dans la force de ses cavaliers, et qui ne se sont pas confiés au Saint d'Israël, et qui n'ont point recherché Jéhovah. Lui, sage comme il est, amènera sur eux l'adversité, et ne manquera point d'accomplir ses paroles; il s'élèvera contre la maison des méchants et contre le secours de qui commet l'iniquité. L'Egyptien est un homme et non un Dieu; ses chevaux sont de chair et non des esprits; Jéhovah inclinera sa main, et le protecteur est renversé et le protégé tombera : une même ruine les enveloppera tous.

« Voici ce que m'a dit Jéhovah : De même que le lion se jette en rugissant sur sa proie, et si une troupe de bergers se présente, leurs cris ne l'épouvantent pas, et leur multitude ne l'effraye pas; ainsi descendra Jéhovah-Sabaoth pour combattre sur la montagne de Sion et sur sa colline. Comme l'oiseau couvre ses petits, Jéhovah-Sabaoth couvrira Jérusalem, la protégera, la délivrera, la ménagera, la sauvera. Enfants d'Israël, convertissez-vous au Seigneur avec autant de force que vous en avez mis à vous éloigner de lui. En ce jour-là, chacun de vous rejettera ses idoles d'argent et ses idoles d'or, que vos mains vous avaient faites en crime. Assur tombera par le glaive, non pas d'un guerrier; un glaive qui n'est pas d'un homme le dévorera. Il fuira, non devant le glaive; ses hommes d'élite seront anéantis. Sa force disparaîtra dans sa frayeur, ses princes trembleront à la vue de mon étendard, dit Jéhovah (3). »

Ezéchias avait mis sa confiance au roi d'Egypte. Pour lui montrer combien il s'était trompé, Dieu lui annonce par son prophète ce qu'il réserve à l'Egypte elle-même.

« Charge de Mizraïm. Voici que Jéhovah, porté sur un nuage léger, entre en Egypte : les simulacres de l'Egypte s'ébranleront à sa face, le cœur de l'Egypte se fondra au milieu d'elle. J'armerai l'Egyptien contre l'Egyptien; le frère combattra contre son frère, l'ami contre l'ami, la ville contre la ville, le royaume contre le royaume. L'esprit de l'Égypte s'évanouira en elle : j'absorberai sa prudence, et ils interrogeront leurs simulacres leurs devins, leurs pythons, leurs astrologues. Je livrerai les Egyptiens en la main de maîtres cruels, et un roi violent les dominera, dit le Seigneur Jéhovah-Sabaoth..... Les princes de Tanis sont des insensés ; ces sages conseillers de Pharaon ont donné un conseil plein de folie. Comment dites-vous à Pharaon : Je suis fils des sages, je suis fils des anciens rois? Où sont maintenant tes sages? Qu'ils t'annoncent ce qu'a résolu Jéhovah-Sabaoth sur Mizraïm.

(1) II Paralip., xxx, 1-27 ; xxxi, 1. — (2) *Ibid.*, xxxi, 2-6. — (3) Isai., xxxi, 1-9.

Les princes de Tanis (Tsoan) sont dans le délire ; les princes de Memphis (Noph) s'égarent ; ils ont trompé l'Egypte et celui qui est la pierre angulaire de ces peuples. Jéhovah a répandu au milieu un esprit de vertige ; et ils ont fait errer Mizraïm dans toutes ses œuvres, comme chancelle un homme ivre et qui rejette ce qu'il a pris. L'Egypte ne saura que faire, grands et petits, maîtres et sujets. En ce jour-là, les Egyptiens seront comme des femmes ; ils s'étonneront, ils trembleront à la vue de Jéhovah-Sabaoth, qu'il agitera terrible sur eux. La terre même de Juda sera pour l'Egypte un objet de terreur : quiconque se souviendra d'elle sera saisi de crainte à la vue des conseils que Jéhovah-Sabaoth a formé sur elle (1). »

Conformément à ces paroles, nous verrons l'Egypte successivement envahie et ravagée par Sennachérib, roi de Ninive, Nabuchodonosor, roi de Babylone, et Cambyse, roi des Perses ; tandis que, sous ce dernier, les enfants de Juda, rétablis dans leur pays par Cyrus, à l'étonnement de tout le monde, vaquaient en paix au culte de leur Dieu et à la culture de la terre.

Le prophète n'en reste pas là : portant ses regards encore plus loin, il ajoute : « En ce jour-là, il y aura cinq villes dans la terre de Mizraïm qui parleront la langue de Chanaan, et qui jugeront par Jéhovah-Sabaoth : l'une s'appellera Ville du Soleil. En ce jour, il y aura un autel à Jéhovah au milieu de la terre de Mizraïm, et, à sa frontière, un monument à Jéhovah. Ce sera dans Mizraïm un témoignage à Jéhovah-Sabaoth ; car ils crieront à Jéhovah de devant leurs oppresseurs, et il leur enverra un Sauveur et un protecteur qui les délivrera. Et Jéhovah se fera connaître aux Egyptiens, et les Egyptiens connaîtront Jéhovah en ce jour ; ils feront des sacrifices et des oblations ; ils promettront des vœux à Jéhovah, et ils les accompliront. Ainsi Jéhovah frappera les Egyptiens d'une plaie, et il la refermera, et ils reviendront à Jéhovah, et il leur deviendra favorable et les guérira. En ce jour, un chemin sera ouvert de l'Egypte en Assyrie ; les Assyriens entreront dans l'Egypte, et les Egyptiens dans l'Assyrie ; et les Egyptiens serviront avec les Assyriens. En ce jour-là, Israël se joindra pour troisième aux Egyptiens et aux Assyriens ; la bénédiction sera au milieu de la terre que Jéhovah-Sabaoth a bénie, en disant : Bénie soit l'Egypte, mon peuple, et Assur, l'ouvrage de mes mains, et Israël, mon héritage (2) ! »

Cette bénédiction universelle, nous la verrons s'accomplir à l'arrivée du Christ, lorsque l'Egypte et l'Assyrie ne feront plus avec les vrais enfants d'Israël qu'un seul peuple de Dieu. Nous verrons la Providence préluder à cette merveille, en mêlant d'avance la race de Jacob, comme un secret levain, aux antiques royaumes de l'Egypte et de l'Assyrie. Ici, Daniel, Esther, Mardochée feront connaître Jéhovah à tous les peuples de l'Asie ; là, les Juifs auront droit de cité dans Alexandrie ; sous Ptolémée-Philométor, environ un siècle et demi avant l'ère chrétienne, un prêtre de la famille d'Aaron, Onias, gouvernera l'Egypte comme autrefois Joseph, et, dans une province appelée de son nom le pays d'Onias, bâtira un temple à Jéhovah dans la Ville du Soleil ou Héliopolis (3).

Mais ces desseins de miséricorde sur l'Egypte étaient pour des siècles à venir ; ce qui ne devait pas tarder, était l'humiliation et la captivité. Dieu ordonne à son prophète de marcher quelque temps sans chaussure et le vêtement entr'ouvert ; puis il dit : « Comme mon serviteur Isaïe a marché nu et sans souliers, pour être un signe et un présage de ce qui arrivera pendant trois ans à l'Egypte et à l'Ethiopie, ainsi le roi d'Assur emmènera de l'Egypte et de l'Ethiopie une foule de captifs et de prisonniers de guerre, sans habits et sans souliers, sans avoir de quoi couvrir ce qui doit être caché dans le corps, à la honte de l'Egypte. Alors ils (les Israélites) seront saisis de crainte d'avoir fondé leur espérance sur l'Ethiopie et leur gloire sur l'Egypte. Et les habitants de cette île (de la Judée) diront alors : Voilà donc où était notre espérance ! Voilà de qui nous implorions le secours, pour nous délivrer de la face du roi d'Assur ! Et comment donc lui échapperons-nous (4) ? »

L'arrêt s'exécuta comme il avait été prédit. Salmanasar était mort, mais Sennachérib le remplaçait sur le trône. Non moins ambitieux que son prédécesseur, il marcha contre Juda et contre son alliée, l'Egypte, avec une armée formidable. Entré dans la Judée, il en prit toutes les places fortes et mit le siége devant Lakis, d'où il menaçait Jérusalem. Alors Ezéchias lui envoya des ambassadeurs, et lui dit : « J'ai failli ; retirez-vous de moi, et je supporterai tout ce que vous m'imposerez. Le roi d'Assur exigea trois cents talents d'argent et trente talents d'or, que paya Ezéchias, partie avec le trésor royal, partie avec les trésors du temple. L'Assyrien ambitionnait avant tout la conquête de l'Egypte, après quoi, pensait-il, Juda ne pouvait lui échapper.

Hérodote parle nommément de Sennachérib et de son expédition dans le premier de ces deux pays. Bérose, Alexandre Polyhistor, Abydène le nomment également, ainsi que son fils Asarhaddon. Ils nous apprennent que Mérodac Baladan ayant tué Hagisa, qui avait usurpé la souveraineté de la Babylonie, et ayant été tué lui-même, après six mois de règne, par un certain Elib, qui lui succéda, Sennachérib marcha sur Babylone, entra victorieux dans cette ville et y établit roi son fils Asarhaddon ; qu'ensuite il vainquit une flotte des Grecs dans les eaux de Cilicie et bâtit la ville de Tharse sur le modèle de Babylone. Son successeur Axerdes, Asordan,

(1) Isai. XIX, 1-17. — (2) *Ibid.*, 18-25. — (3) Josèphe, *Antiq.*, l. XIII, c. VI et l. XX, c. VIII. — (4) Isai., XX, 1-6.

ou Asarhaddon, conquit l'Egypte ou la Syrie (1).

Ezéchias, qui pouvait deviner l'intention secrète de l'Assyrien, profita de l'intervalle pour fortifier Jérusalem, mettre le pays en état de défense et ranimer le courage de ses troupes.

Suivant le récit des prêtres égyptiens dans Hérodote, à l'approche de Sennachérib, roi des Assyriens et des Arabes, le roi d'Egypte, Séthos, se vit abandonné de la noblesse et des gens de guerre; à sa mort, l'Egypte fut dans une espèce d'anarchie, et ensuite gouvernée non plus par un seul roi, mais par douze princes. Ils ajoutaient que Sennachérib avait cependant été contraint à la fuite, parce qu'une multitude de rats avaient rongé dans une nuit les armes de ses soldats. Dans la langue hiéroglyphique, le rat signifie destruction. Sennachérib fut obligé de s'enfuir, parce que dans une seule nuit une grande partie de son armée avait été détruite. Cette catastrophe vraie, les prêtres égyptiens la supposaient arrivée chez eux pour pallier la grande défaite de leur nation. Car, et l'abandon où se trouve Séthos, et l'anarchie qui suit sa mort, tout laisse entendre que l'expédition de Sennachérib et celle de son fils Asarhaddon furent désastreuses pour l'Egypte, et qu'elles y produisirent une révolution complète (2).

A son retour, l'Assyrien campa de nouveau devant Lakis, et de là envoya Tartan, Rabsaris et Rabsacès, avec une armée formidable, contre Jérusalem. Rabsacès demanda une entrevue à Ezéchias, qui députa trois de ses ministres, Eliacim, grand-maître de sa maison, Sobna, secrétaire, et Joahé, chancelier. « Dites à Ezéchias, commença Rabsacès: Ainsi parle le grand roi, le roi d'Assur. Quelle présomption est la tienne? Quels conseils, quelle force te portent au combat? Sur qui te reposes-tu, pour refuser de m'obéir? Tu te reposes sur l'Egypte, roseau brisé qui perce la main de quiconque s'y appuie; voilà ce qu'est Pharaon, roi d'Egypte, pour tous ceux qui espèrent en lui. Que si tu me dis: Nous nous confions en Jéhovah, notre Dieu; n'est-ce pas lui dont Ezéchias a renversé les hauts lieux et les autels, et qu'il a ordonné à Juda et à Jérusalem d'adorer sur un autel unique? Maintenant donc fais une gageure avec mon maître, le roi d'Assur; et je te donnerai deux mille chevaux, et tu ne trouveras pas seulement parmi les tiens par qui les monter. Eh! comment pourras-tu tenir contre l'un des moindres officiers de mon maître? Que si tu te confies à l'Egypte, à cause de ses chevaux et de ses chars, crois-tu donc que je sois venu dans cette terre pour la perdre, sans l'ordre de Jéhovah? C'est Jéhovah qui m'a dit: Entre dans cette terre et détruis-la. »

Eliacim, Sobna et Joahé dirent à Rabsacès: « Parlez araméen à vos serviteurs, car nous l'entendons; mais ne nous parlez pas juif, aux oreilles de ce peuple qui est sur la muraille. »

Rabsacès leur répondit: « Est-ce à votre maître et à vous que mon maître m'a envoyé dire ces paroles? N'est-ce pas plutôt à ces gens qui sont sur la muraille et qui vont être réduits à manger leurs propres excréments et à boire leur urine avec vous? » Se tenant donc debout et criant de toutes ses forces, il dit en juif: « Ecoutez les paroles du grand roi, du roi d'Assur. Voici ce que dit le roi: Qu'Ezéchias ne vous trompe point, car il ne pourra vous délivrer. Qu'il ne vous persuade point de mettre votre confiance en Jéhovah, disant: Jéhovah indubitablement nous délivrera; cette ville ne sera point donnée en la main du roi d'Assur. N'écoutez point Ezéchias; mais voici ce que dit le roi d'Assur: Faites avec moi une heureuse alliance, et venez vers moi; chacun mangera de sa vigne, chacun mangera de son figuier, chacun boira l'eau de sa citerne, jusqu'à ce que je vienne vous emmener en une terre semblable à la vôtre, une terre de blé et de vin, une terre abondante en pain et en vignes. Qu'Ezéchias ne vous abuse donc point, en disant: Jéhovah nous délivrera. Les dieux des nations ont-ils délivré chacun leur terre de la main du roi d'Assur? Où est le dieu d'Emath et d'Arphad? Où est le dieu de Sépharvaïm? Ont-ils délivré Samarie de ma main? Qui d'entre tous ces dieux a délivré son pays de ma puissance, pour que Jéhovah en sauve Jérusalem? »

Les envoyés d'Ezéchias, d'après ses ordres formels, ne répondirent pas un mot, mais retournèrent vers lui, les vetements déchirés, et lui rapportèrent les paroles de Rabsacès. Ezéchias, les ayant entendues, déchira également ses vêtements, se couvrit d'un sac, entra dans le temple et envoya Eliacim, Sobna, et les plus anciens des prêtres, à Isaïe, fils d'Amos. Le prophète Isaïe leur répondit: « Vous direz ceci à votre maître: Ainsi parle Jéhovah: Ne crains point ces paroles que tu as entendues et par lesquelles les jeunes gens du roi d'Assur m'ont blasphémé. Voici que je lui envoie un souffle, il entendra une nouvelle, il retournera dans son pays, et je l'y ferai tomber sous le glaive (3). »

Pendant ce temps, Sennachérib avait quitté Lakis pour assiéger Lobna. Rabsacès l'était allé trouver auprès de cette dernière ville, lorsqu'il entendit une nouvelle que Tharaca, roi de Cush, ou l'Ethiopie, s'était mis en campagne pour venir le combattre (4). Cette nouvelle le contrariait fort. Pour que le roi de Juda ne se flattât point de lui échapper par cette diversion, le superbe Assyrien lui fit

(1) *Apud Euseb. Chronic.* l. I, c. IX. — (2) Herod., l. II, c. CXLI et seq. — (3) Isai., XXXVI et XXXVII; IV Reg., XVIII, 13-37. — (4) On trouve le nom de Tarak sur plusieurs monuments de l'Egypte. Dans Manéthon, le troisième roi de la vingt-cinquième dynastie, que cet auteur appelle éthiopienne, se nomme Taracus.

dire par de nouveaux envoyés : « Qu'il ne t'abuse point, ton Dieu, en qui tu mets ta confiance ; ne dis point : Jérusalem ne sera point livrée en la main du roi d'Assur. Tu as appris ce que les rois d'Assur ont fait à tous les pays, comment ils les ont exterminés ; et toi, tu leur échapperais ! Leurs dieux ont-ils sauvé les nations que mes pères ont ruinées, Gozam, Haram, Reseph et les enfants d'Eden qui étaient à Thalassar ? Où est le roi d'Emath, le roi d'Arphad, le roi de la ville de Sépharvaïm, d'Ana et d'Ava? »

Ezéchias, ayant lu la lettre de Sennachérib, monta dans le temple et la présenta ouverte devant le Seigneur, en lui adressant cette prière :

« Jéhovah-Sabaoth, Dieu d'Israël assis sur les chérubins, c'est vous seul le Dieu de tous les royaumes du monde ; c'est vous qui avez fait les cieux et la terre. Inclinez, ô Jéhovah ! votre oreille et écoutez ; ouvrez, ô Jéhovah ! vos yeux et voyez ; écoutez toutes les paroles que m'a envoyé dire Sennachérib pour blasphémer le Dieu vivant. Il est vrai, ô Jéhovah ! que les rois d'Assur ont dévasté tous ces royaumes et leurs provinces, et qu'ils ont jeté leurs dieux dans le feu ; car ce n'étaient pas des dieux, mais l'ouvrage des mains de l'homme, du bois et de la pierre : ils les ont donc mis en poudre. Mais vous, ô Jéhovah ! notre Dieu, sauvez-nous maintenant de sa main, afin que tous les royaumes de la terre connaissent que vous seul êtes *Celui qui est* (1). »

Dans le moment même, le fils d'Amos envoyait dire à Ezéchias :

« Ainsi parle Jehovah, le Dieu d'Israël : Quant à ce que tu m'as demandé touchant Sennachérib, roi d'Assur, voici ce que Jéhovah a dit sur lui : Elle t'a méprisé à son tour, elle s'est ri de toi, la vierge, fille de Sion ; elle a secoué la tête derrière toi, la fille de Jérusalem. Sais-tu bien à qui tu as fait des reproches, qui tu as blasphémé? contre qui tu as haussé la voix et élevé la hauteur de tes regards? Contre le Saint d'Israël. Tu as outragé le Seigneur par tes serviteurs, et tu as dit : Avec la multitude de mes chars, j'ai franchi la hauteur des montagnes, les cimes du Liban ; j'ai coupé ses cèdres les plus élevés, ses sapins les plus beaux ; j'ai pénétré jusqu'à sa dernière élévation, jusqu'à la forêt de son Carmel ; j'ai creusé et épuisé les eaux ; j'ai mis à sec toutes les rivières qu'enfermaient des chaussées.

« Ne sais-tu pas que c'est moi qui ai fait ces choses dès l'éternité? Dès les jours de l'antiquité, j'ai formé ce dessein, et je l'exécute maintenant, en renversant les villes fortes et les réduisant à un monceau de ruines. Les habitants, sans cœur et sans bras, ont été saisis de crainte et couverts de confusion, ils sont devenus comme l'herbe des champs, comme le gazon du pâturage, comme la mousse des toits, comme une campagne brûlée avant la récolte. Ta demeure, ta sortie, ton entrée, je la savais, ainsi que ta fureur contre moi. Parce que tu t'es mis en fureur contre moi et que ton orgueil est monté jusqu'à mes oreilles, je te mettrai un cercle aux narines et je te ramènerai par le même chemin que tu es venu...

« Voici donc ce que Jéhovah dit sur le roi d'Assur : Il n'entrera point dans cette ville, et n'y jettera pas une flèche, il ne l'attaquera point avec le bouclier, il n'élèvera point de terrasses autour de ses murailles. Il retournera par le même chemin qu'il est venu, et il n'entrera point dans cette ville ; Jéhovah l'a dit : Je protégerai cette cité et je la sauverai, à cause de moi et de David, mon serviteur. »

L'événement suivit la prédiction. L'ange de Jéhovah sortit, et, dans une seule nuit, frappa cent quatre-vingt-cinq mille hommes dans le camp des Assyriens ; en sorte que, quand ils se levèrent au matin, tout était jonché de cadavres.

La plaie dont l'ange exterminateur les fit périr était probablement ce vent, ce souffle que le Seigneur avait prédit qu'il enverrait ; vent connu en Orient sous le nom de *simoun*, dont le souffle brûlant et empesté fait périr des caravanes entières. Le récit d'Hérodote l'insinue également : La multitude des rats (ou la destruction) qui, dans une seule nuit, mit hors de combat l'armée de Sennachérib, avait été envoyée par le dieu du feu, Vulcain, dont Séthos était prêtre. Cette défaite extraordinaire de l'armée assyrienne est attestée et par le prophète Isaïe, et par le livre des Rois, et par celui de Tobie, et par le fils de Sirac, et par les Machabées (2) : parmi les écrivains profanes, outre Hérodote, Bérose la rapporte dans son Histoire des Chaldéens. Après avoir dit que Sennachérib était roi des Assyriens et qu'il avait fait la guerre dans toute l'Asie et dans l'Egypte, il ajoute : « Sennachérib, revenu vers Jérusalem de son expédition d'Egypte, y trouva son armée, sous le commandement de Rabsacès, ravagée par une maladie pestilentielle dont Dieu la frappa la première nuit qu'elle eut commencé d'attaquer la ville : cent quatre-vingt-cinq mille hommes y périrent avec leurs chefs. Epouvanté de ce désastre et craignant pour son armée entière, il s'enfuit avec ses troupes dans sa capitale, appelée Ninus. Peu après, il fut assassiné, dans le temple d'Arasc, par ses deux fils plus âgés, Adramélec et Sélennar. Ces parricides, chassés par le peuple, s'enfuirent en Arménie ; Sennachérib eut pour successeur sur le trône Asarachod (3). »

L'Ecriture dit, en moins de mots : « Sennachérib, roi d'Assur, s'en retourna et demeura dans Ninive. Et un jour qu'il adorait, dans le

(1) Isai., XXVIII, 8-20. — (2) Isai., XXXVII, 36-38 ; IV Reg., XIX, 35; Tobie, I, 21 ; Eccl., XXXVIII, 24; I Mach., VII, 41 ; II Mach., VIII, 19 et XV, 22. — (3) Josephe, *Antiq.*, l. X c. II.

temple de Nesroch, son dieu. Adramélec et Sarasar, ses enfants, le percèrent de leurs épées et s'enfuirent dans la terre d'Ararat; et Asarhaddon, son fils, régna en sa place (1). » Telle fut la triste fin de ce superbe conquérant.

D'après les historiens de l'Arménie, les descendants d'Adramélec et de Sarasar non-seulement s'y perpétuèrent, mais y formèrent plusieurs familles de princes, nommément les Ardzrouniens ou *porte-aigle*, parce qu'ils portaient l'aigle royale devant le roi d'Arménie dans les grandes solennités. Nous verrons même, avec le temps, des évêques chrétiens parmi ces descendants de Sennachérib (2).

A la mort de ce conquérant, vivait à Ninive un pieux Israélite de la tribu de Nephtali et du pays de Galilée. Son nom était Tobit ou Tobie (3). Dès son enfance, il fut un modèle de piété et de vertu. Jeune encore, et dans son pays natal, tandis que toute sa tribu adorait les veaux d'or établis par Jéroboam, lui s'en allait seul à Jérusalem, adorait dans son temple le Seigneur, Dieu d'Israël, lui offrait les prémices de ses fruits, donnait une dîme aux enfants de Lévi, en consacrait une seconde aux pieux voyages et une troisième au service des pauvres, des prosélytes et des étrangers, ainsi que l'ordonnait la loi. Étant venu en âge d'homme, il prit une femme de sa tribu, nommé Anne, et en eut un fils auquel il donna son nom de Tobie. Emmené captif sous Salmanasar, et transporté à Ninive avec sa femme, son fils et toute sa tribu, il n'abandonna point la voie de la vérité. Mais tandis que tous les autres mangeaient des viandes des gentils, lui s'en gardait avec soin. Et parce qu'il se souvenait de Dieu de tout son cœur, Dieu lui fit trouver grâce devant le roi Salmanasar, qui l'établit son pourvoyeur. Ainsi, libre dans sa captivité, il visitait les autres captifs, et, avec des aumônes, leur donnait des avis salutaires. Passant un jour à Ragès, ville de la Médie, il confia, sur un écrit, dix talents d'argent à un homme de sa tribu, nommé Gabel. Cette somme, fruit des libéralités du roi, est estimée environ cinquante mille francs de notre monnaie.

Après longtemps, Salmanasar mourut et eut pour successeur son fils Sennachérib, qui était très-mal disposé pour les enfants d'Israël. Tobie n'ayant pas la liberté de faire de longs voyages, visitait chaque jour tous ceux de sa parenté, les consolait, distribuait de son bien à chacun d'eux selon son pouvoir, nourrissait ceux qui avaient faim, donnait des vêtements à ceux qui étaient nus et avait grand soin d'ensevelir les morts qu'on jetait derrière les murs de Ninive. Sennachérib, déjà cruel par lui-même aux captifs d'Israël, le fut encore bien plus quand il revint fugitif de Juda. Il en faisait tuer un grand nombre. Tobie ensevelissait leurs corps. Quelqu'un le dénonça au roi, qui fit piller tous ses biens et commanda de le tuer lui-même. Mais il trouva moyen de se cacher, lui, son fils et sa femme, parce qu'il était aimé d'un grand nombre. Il n'y avait pas encore cinquante jours, quand Sennachérib fut tué par ses deux fils aînés. Asarhaddon, le plus jeune, qui lui succéda, établit Achior Anaël, neveu de Tobie par son frère, son premier ministre, son échanson, son chancelier, le grand-maître de son palais, en un mot la seconde personne de son royaume. Anaël intercéda pour son oncle, qui revint à Ninive, rentra dans sa maison, recouvra sa femme, son fils, ainsi que le reste de ses biens (4).

Un jour de fête, c'était la Pentecôte, il y eut un grand repas chez Tobie. Voyant la table fournie abondamment, il dit à son fils : « Va, et amène ici d'entre nos frères quelques nécessiteux qui se souviennent de Dieu, afin qu'ils fassent la fête avec nous; je vais vous attendre. » Le fils revint et lui dit : « Mon père, un homme de notre nation, qui a été étranglé, est étendu dans la place. » Il sortit aussitôt, avant d'avoir goûté d'aucun mets, enleva le corps et le déposa dans une maison jusqu'à ce que le soleil fût couché. Ensuite, revenu chez lui, il se lava et prit son repas avec douleur, se souvenant de la prophétie d'Amos : « Vos fêtes seront changées en deuil, et toutes vos joies en larmes ; » et il se mit à pleurer. Après le coucher du soleil, il s'en alla, fit une fosse et y enterra le cadavre. Ses voisins se moquaient de lui et disaient : « Ne craint-il donc pas d'être mis à mort pour cela ? Il l'a échappé avec peine, et le voilà qui continue d'enterrer les morts ! » La même nuit, il revint de son enterrement si fatigué que, sans entrer dans la maison ni se purifier en lavant ses vêtements, il se coucha près de la muraille de la cour, le visage découvert. Il ne savait pas que dans cette muraille il y avait des oiseaux, dont la fiente chaude lui tombant sur les yeux, les couvrit de taies et le rendit aveugle. Il eut recours aux médecins; mais ils ne purent le guérir.

Dieu permit qu'il lui arrivât cette épreuve, afin que sa patience servît d'exemple à la postérité, comme celle du saint homme Job. Car ayant toujours craint Dieu dès son enfance et gardé ses commandements, il ne s'attrista point contre lui du malheur de la cécité, mais il demeura immobile dans sa crainte et son amour, lui rendant grâces tous les jours de sa vie. Comme les rois insultaient au bienheureux Job, de même ses parents et ses alliés se raillaient de sa façon de vivre, disant : « Où est maintenant ton espérance pour laquelle tu faisais tant d'aumônes et en-

(1) Isai., XXXVII, 36-39. — (2) Saint Marin, *Mémoires sur l'Arménie*, t. I, p. 423. — (3) Nous avons réuni dans une même narration et le texte grec et le texte latin de l'histoire de Tobie. Les versions des deux textes, également autorisés dans l'Église catholique, se trouvent dans la Bible de Vence, t. VIII, 5e édit. (4) Tobie, I, 1-25.

ensevelissais les morts? » Mais Tobie, les reprenant, leur disait : « Ne parlez point de la sorte; car nous sommes les enfants des saints, et nous attendons cette vie que Dieu doit donner à ceux qui ne violent jamais la fidélité qu'ils lui ont promise. » Cependant son neveu Anaël prit soin de le nourrir, jusqu'à qu'il partît pour l'Elymaïde.

Pour ce qui est d'Anne, sa femme, elle travaillait en laine, à des ouvrages de son sexe, qu'elle envoyait à ses maîtres. Un jour, outre son salaire, ceux-ci lui donnèrent un chevreau. Tobie l'ayant entendu crier, dit à sa femme : « D'où vient ce chevreau? ne serait-il point dérobé? Rendez-le à ses maîtres; car il n'est point permis de manger ce qui est volé. » Elle lui dit : « C'est un don qu'on m'a fait, outre mon salaire. » Mais il ne la croyait pas, et lui dit de le rendre à ses maîtres. Dans la dispute, elle finit par lui répondre : « Où sont maintenant vos aumônes et vos œuvres de justice? Voilà comme vous savez tout (1). »

Tobie, affligé de ces paroles, versa des larmes et pria avec douleur, en disant : Vous êtes juste, Seigneur; tous vos jugements sont pleins d'équité; toutes vos voies sont miséricorde, vérité et justice. Et maintenant, Seigneur, souvenez-vous de moi et jetez sur moi vos regards; ne tirez point vengeance de mes péchés, ne vous ressouvenez point de mes offenses, ni de celles de mes ancêtres. Nous n'avons point obéi à vos préceptes; c'est pourquoi vous nous avez livrés au pillage, à la captivité, à la mort, pour être la fable et le jouet de toutes les nations parmi lesquelles vous nous avez dispersés. Maintenant donc vos jugements sont terribles, mais justes, lorsque vous me faites ainsi, à cause de mes péchés et de ceux de mes pères, parce que nous n'avons point observé vos commandements, ni marché sincèrement en votre présence. Maintenant donc, faites de moi comme il vous plaira; commandez que mon esprit soit reçu en paix, car il m'est plus avantageux de mourir que de vivre. »

Le même jour, Sara, fille de Raguel, qui paraît avoir habité successivement Ragès et Ecbatane, ville de Médie, se voyait outragée par les servantes de son père. Déjà elle avait été donnée à sept maris; mais Asmodée, mauvais démon, les avaient tués avant qu'ils se fussent approchés d'elle comme de leur femme. Une des servantes ayant donc été reprise par Sara pour quelque faute qu'elle avait faite, elle lui répondit avec emportement : « Que jamais nous ne voyions de toi ni fils ni fille sur la terre, meurtrière de tes maris! Veux-tu donc aussi me tuer comme déjà tu as tué sept maris? Va-t-en plutôt avec eux! »

La douleur de Sara fut si violente, qu'il lui vint dans la pensée de s'étrangler. Mais elle se dit : « Je suis l'unique enfant de mon père; si je faisais cela, l'opprobre en retomberait sur lui, et je ferais descendre sa vieillesse dans les enfers avec la douleur. » Elle parlait des enfers où le Christ lui-même est descendu. Puis, se retournant vers Dieu, elle monta dans une chambre haute, y demeura trois jours et trois nuits sans boire ni manger, persévérant dans la prière et demandant à Dieu avec larmes qu'il la délivrât de cet opprobre. Le troisième jour, achevant sa prière et bénissant le Seigneur, elle dit : « Béni soit votre nom, ô Dieu de nos pères! qui, après vous être mis en colère, faites miséricorde, et qui, dans le temps de la tribulation, pardonnez les péchés à ceux qui vous invoquent. C'est vers vous, ô Seigneur! que je tourne mon visage; c'est sur vous que j'arrête mes regards. Je vous demande, Seigneur, que vous me délivriez de ce reproche auquel je me vois exposée, ou que vous me retiriez de dessus la terre. Vous savez, Seigneur, que je n'ai jamais désiré un mari, et que j'ai conservé mon âme pure de toute convoitise. Jamais je ne me suis mêlée avec ceux qui aiment à se divertir; jamais je n'ai eu aucun commerce avec les personnes qui se conduisent avec légèreté. Si j'ai consenti à recevoir un mari, je l'ai fait dans votre crainte et non pour suivre ma passion. Et, ou je n'ai pas été digne de ceux que l'on m'a donnés, ou peut être ils n'étaient pas dignes de moi, parce que vous m'avez peut-être réservée pour un autre époux; car il n'est point au pouvoir de l'homme de pénétrer vos conseils. Mais quiconque vous rend le culte qui vous est dû, se tient assuré que si vous l'éprouvez pendant la vie, il sera couronné; si vous l'affligez, il sera délivré; et si vous le châtiez, il pourra obtenir miséricorde; car vous ne prenez point plaisir à notre perdition; mais, après la tempête, vous rendez le calme, et après les larmes et les soupirs, vous comblez de joie. Que votre nom, ô Dieu d'Israël! soit béni dans les siècles! »

Ces deux prières de Tobie et de Sara furent exaucées en même temps devant la gloire du Dieu souverain. Et le saint ange du Seigneur, Raphaël, dont le nom signifie *médecin* ou *guérison de Dieu*, fut envoyé pour guérir l'un et l'autre, comme leurs prières avaient été présentées au Seigneur en même temps (2).

En ce temps-là, Tobie se ressouvint de l'argent qu'il avait mis entre les mains de Gabel, à Ragès de Médie, et il dit en lui-même : « J'ai demandé la mort; pourquoi n'appelé-je pas mon fils, pour lui donner mes avis avant de mourir? » L'ayant donc appelé, il lui dit : « Mon fils, écoutez les paroles de ma bouche, et mettez-les dans votre cœur comme un fondement solide. Lorsque Dieu aura reçu mon âme, ensevelissez mon corps, et honorez votre mère tous les jours de sa vie; car vous devez vous souvenir de ce qu'elle a souffert, et à combien de périls elle a été exposée, lorsqu'elle vous portait en son sein. Et quand elle aura elle-même achevé le temps de sa vie, en-

(1) Tobie, II, 4-23. — (2) *Ibid.*, III, 1-25, suivant les deux textes combinés.

sevelissez-la auprès de moi. Ayez Dieu dans l'esprit tous les jours de votre vie, et gardez-vous de consentir jamais à aucun péché et de violer les préceptes du Seigneur, notre Dieu. Faites l'aumône de votre bien, et ne détournez votre visage d'aucun pauvre; car de cette sorte le Seigneur ne détournera point non plus son visage de dessus vous. Soyez charitable en la manière que vous pourrez. Si vous avez beaucoup, donnez beaucoup; si vous avez peu, ayez soin de donner le peu de bon cœur; car vous amasserez ainsi un grand trésor et une grande récompense pour le jour de la nécessité, parce que l'aumône délivre de tout péché et de la mort, et qu'elle ne laissera point tomber l'âme dans les ténèbres : l'aumône sera le sujet d'une grande confiance devant le Dieu suprême pour tous ceux qui l'auront faite. Mon fils, gardez-vous de toute fornication, et prenez surtout une femme de la race de vos pères; ne prenez point une étrangère, qui ne soit point de votre tribu paternelle; car nous sommes les enfants des prophètes. Noé, Abraham, Isaac et Jacob sont nos pères des premiers temps; souvenez-vous, mon fils, qu'ils ont tous pris des femmes d'entre leurs frères, qu'ils ont été bénis dans leurs enfants, et que la terre sera l'héritage de leur race. Et maintenant, mon fils, aimez vos frères; ne vous enorgueillissez point dans votre cœur au-dessus de vos frères, les fils et les filles de votre peuple, en dédaignant de vous choisir parmi eux une épouse; car dans l'orgueil sont la ruine et des troubles sans fin. Que le salaire d'aucun ouvrier ne demeure chez vous, mais payez-le-lui aussitôt. Ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît, prenez garde de le faire à un autre. Mangez votre pain avec ceux qui ont faim et qui sont pauvres, et couvrez de vos vêtements ceux qui sont nus. Mettez votre pain et votre vin sur le tombeau du juste, et gardez-vous d'en manger et d'en boire avec les pécheurs. (Il parle des repas de charité donnés aux pauvres à l'occasion des funérailles.) Demandez toujours conseil à un homme sage. En tout temps bénissez Dieu et priez-le qu'il dirige vos voies et qu'il affermisse en lui-même tous vos conseils. Je vous avertis aussi, mon fils, que lorsque vous n'étiez qu'un petit enfant, j'ai donné dix talents d'argent à Gabel, dans la ville de Ragès, au pays des Mèdes, et que j'ai sa promesse entre mes mains. C'est pourquoi faites vos diligences pour l'aller trouver et retirer de lui cette somme d'argent et lui rendre son obligation. Ne craignez point, mon fils; il est vrai que nous menons une vie pauvre, mais nous aurons beaucoup de biens, si nous craignons Dieu, si nous nous retirons de tout péché et que nous fassions des bonnes œuvres (1). »

« Mon père, dit le jeune Tobie, tout ce que vous m'avez commandé, je le ferai. Mais comment je retirerai cet argent, je l'ignore. Cet homme ne me connaît point, je ne le connais pas non plus; quel signe de créance lui donnerai-je? Je ne connais pas même le chemin par où l'on va dans ce pays. »

« J'ai son obligation entre les mains, répondit le père, et aussitôt que vous la lui ferez voir, il vous rendra la somme. Maintenant allez chercher quelque homme fidèle qui aille avec vous, en le payant de sa peine, afin que vous retiriez cet argent pendant que je vis encore. »

A peine sorti, le fils trouva un jeune homme bien fait, ceint pour le voyage et comme prêt à marcher. Ignorant que ce fût un ange de Dieu, il le salua et dit : « D'où nous venez-vous, bon jeune homme? » — « D'avec les enfants d'Israël, » répondit l'autre. — Savez-vous le chemin qui conduit au pays des Mèdes? » — « Je le sais; j'ai parcouru souvent toutes les routes de ce pays et j'ai demeuré chez Gabel, notre frère, qui habite à Ragès, ville des Mèdes, sur la montagne d'Ecbatane. »

Tobie le supplia d'attendre quelques instants pour avertir son père qui, admirant cette rencontre, le pria d'entrer. Le jeune homme salua le vieux Tobie, disant : « Que la joie soit toujours avec vous! » — « Quelle joie puis-je avoir, répondit le vieillard, moi qui suis assis dans les ténèbres et qui ne vois pas la lumière du ciel? » — « Ayez bon courage, répliqua le jeune homme; le temps approche auquel Dieu vous doit guérir. » Le père lui ayant demandé s'il pourrait conduire son fils à Ragès, moyennant une juste récompense, l'ange dit : « Je le mènerai, et vous le ramènerai. » Le grec ajoute qu'ils convinrent d'une drachme par jour, sans compter les frais du voyage.

« Dites-moi, je vous prie, continua Tobie, de quelle famille êtes-vous, de quelle tribu? » L'ange Raphaël lui répondit : « Est-ce la famille du mercenaire qui doit conduire votre fils, ou le mercenaire lui-même que vous cherchez? Cependant, de peur que je ne vous donne de l'inquiétude, je suis Azarias, fils du grand Ananias. »

Azarias, fils d'Ananias, signifie en hébreu *le secours de Dieu né de la grâce de Dieu.* Raphaël l'était en vérité. Il avait pris en outre les traits d'un jeune Israélite qui portait ces noms et dont la famille était connue.

« Ne vous fâchez point, je vous supplie, reprit le vieillard, si j'ai désiré connaître votre tribu et votre maison. Vous êtes bien mon frère, et issu d'une race estimable et distinguée; car j'ai connu Ananias et Jonathan, fils du grand Séméi, lorsque nous allions ensemble à Jérusalem pour y adorer, y portant nos prémices et les dîmes de nos fruits; ils ne suivaient point l'égarement de nos frères. Vous êtes d'une souche excellente, mon frère. » — « Je mènerai votre fils en bonne santé, dit l'ange de nouveau, et je le ramènerai de même. » — « Que votre voyage soit heureux, conclut le père; que Dieu soit avec vous

(1) Tobie, IV, 1-23.

dans le chemin, et que son ange vous accompagne ! »

Quand tout fut prêt, Tobie dit adieu à son père et à sa mère, et ils se mirent tous deux en route, suivis du chien de la maison. Sitôt qu'ils furent partis, la mère commença à pleurer et à dire : « Vous nous avez ôté le bâton de notre vieillesse et vous l'avez éloigné de nous. Plût à Dieu qu'il n'eût jamais été, cet argent pour lequel vous l'avez envoyé ! car notre pauvreté suffisait pour croire que ce nous était une richesse de voir notre fils. » — « Ne pleurez point, dit le père, notre fils arrivera là bien portant, et il reviendra bien portant chez nous, et vos yeux le verront; car je crois que le bon ange de Dieu l'accompagne, et qu'il règle tout ce qui le regarde, et qu'ainsi il reviendra vers nous plein de joie. » A cette parole, la mère cessa de pleurer et se tut (1).

Les deux voyageurs arrivèrent le soir au fleuve du Tigre, et s'y arrêtèrent. Le jeune Tobie étant descendu pour se laver, un énorme poisson s'élança du fleuve pour le dévorer. « Seigneur ! s'écria-t-il épouvanté, il se jette sur moi ! » — « Prenez-le par les ouïes, dit l'ange, et tirez-le à vous. » Il le fit et l'entraîna à terre. Pendant que le poisson se débattait à ses pieds, l'ange lui recommanda de le fendre en deux, d'en prendre le cœur, le foie et le fiel, et de les garder soigneusement. Quant à la chair, elle leur servit de nourriture le reste du voyage. Ils s'avançaient dans le pays d'Ecbatane, lorsque le jeune homme dit à l'ange : « Mon frère Azarias, pourquoi le cœur, le foie et le fiel de ce poisson ? » L'ange lui répondit : « Si un démon ou un mauvais esprit tourmente quelqu'un, il faut faire fumer le cœur et le foie de ce poisson devant la personne affligée, homme ou femme, et elle ne sera plus tourmentée. Il n'y a de même qu'à frotter de ce fiel les yeux d'un homme qui a des taies, et il sera guéri. »

Quand ils furent près de la ville, Tobie ayant demandé où ils iraient loger, l'ange lui dit : « Mon frère, nous logerons aujourd'hui chez Raguel ; il est votre parent, et il a une fille nommée Sara; je parlerai d'elle, afin qu'elle vous soit donnée pour épouse; car c'est à vous que doit échoir son héritage, et vous êtes le seul de sa famille. Cette jeune fille est belle et sage; maintenant donc, écoutez-moi, et je parlerai de vous à son père, et quand nous serons revenus de Ragès, nous ferons les noces ; car je sais que Raguel ne la donnera à aucun autre homme, selon la loi de Moïse, que cet homme n'encoure la mort ; car c'est à vous préférablement à tout autre, qu'il appartient de recueillir son héritage. »

« Azarias, mon frère, dit le jeune Tobie, j'ai entendu dire que cette jeune fille a été donnée à sept hommes, et qu'ils ont tous péri dans la chambre nuptiale. Or, je suis enfant unique de mon père, et je crains qu'en entrant je ne meure comme les premiers, parce qu'elle est aimée d'un démon qui ne fait de mal qu'à ceux qui s'approchent d'elle. Maintenant donc, je crains que je ne meure et que je ne plonge la vie de mon père et de ma mère dans la douleur sur moi jusqu'à leur tombe, et il ne leur reste aucun autre fils pour les ensevelir. »

L'ange lui répondit : « Ne vous souvenez-vous pas des paroles par lesquelles votre père vous a commandé de vous choisir une femme de votre famille ? Maintenant donc, écoutez-moi, mon frère ; car elle sera votre épouse, et dès cette nuit ; comptez pour rien ce démon. Je vais vous apprendre sur qui le démon a pouvoir. Ceux qui se marient de telle sorte qu'ils éloignent Dieu de leur cœur et de leur esprit, et qu'ils ne pensent qu'à satisfaire leur passion comme les chevaux et les mulets qui n'ont point l'intelligence, voilà sur qui le démon a pouvoir. Mais pour vous, quand vous aurez épousé cette fille et que vous serez entré dans la chambre nuptiale, vivez en continence avec elle pendant trois jours, et ne pensez à autre chose qu'à prier Dieu avec elle. Cette même nuit, vous prendrez des cendres d'aromates, sur lesquelles vous mettrez du cœur et du foie de ce poisson, et vous les ferez fumer. Alors ce démon, frappé de cette odeur, s'enfuira et ne reviendra plus jamais. La seconde nuit, vous serez associé aux saints patriarches. La troisième, vous recevrez la bénédiction de Dieu, afin qu'il naisse de vous deux des enfants dans une parfaite santé. La troisième nuit étant passée, vous prendrez cette vierge dans la crainte du Seigneur et dans le désir d'avoir des enfants, plutôt que par un mouvement de passion, afin que vous ayez part à la bénédiction de Dieu, ayant des enfants de la race d'Abraham. Ne craignez donc point, car elle vous a été destinée dès l'éternité ; vous la sauverez, et elle ira avec vous. » Tobie, ayant entendu cela, conçut de l'affection pour elle, et son âme s'attacha à elle étroitement. Enfin, ils arrivèrent à Ecbatane (2).

Tobie vint à la maison de Raguel. Sara s'avança au-devant de lui et les salua ; ils lui rendirent le salut, et elle les fit entrer dans la maison. Raguel dit à Anne, son épouse : « Que ce jeune homme ressemble à Tobie, mon cousin ! » Puis il leur demanda : « D'où êtes-vous, nos jeunes frères ? » Ils répondirent : « D'entre les enfants de Nephtali, captifs à Ninive. » — « Connaissez-vous mon frère Tobie» reprit Raguel. — « Nous le connaissons. » — « Est-il en bonne santé? » — « Il vit, et il est en bonne santé. »

Et comme Raguel disait beaucoup de bien de Tobie, l'ange lui dit : « Tobie, dont vous demandez des nouvelles, est le père de celui-ci. » A ce mot, Raguel fit un saut en arrière et l'embrassa en pleurant. « Que la bénédiction soit sur vous, mon fils, s'écria-t-il; car

(1) Tobie, v, 1-28. — (2) *Ibid.*, vi, 1-22.

vous êtes le fils d'un homme de bien, d'un excellent homme. » Mais lorsqu'il eut appris que Tobie avait perdu les yeux, il en pleura de tristesse, ainsi qu'Anne, son épouse, et Sara, leur fille. Tous les trois reçurent leurs hôtes avec beaucoup d'affection; ils immolèrent un bélier et préparèrent un grand festin.

Mais avant de se mettre à table, le jeune Tobie parla en ces termes : « Je ne mangerai point ici ni n'y boirai en ce jour, que vous ne m'ayez accordé ma demande et que vous ne me promettiez Sara, votre fille. » A ces paroles, Raguel fut saisi de frayeur, sachant ce qui était arrivé aux sept maris qui s'étaient approchés de Sara, et il commença d'appréhender que la même chose n'arrivât également à celui-ci. Comme il était donc en cette incertitude et ne répondait rien à la demande, l'ange lui dit : « Ne craignez point de donner votre fille à ce jeune homme, parce qu'il craint Dieu et que votre fille lui est due pour épouse : c'est pour cela que nul autre n'a pu l'avoir. »

« Je ne doute point, répondit Raguel, que Dieu n'ait admis devant sa face mes prières et mes larmes, et je suis persuadé qu'il vous a fait venir chez moi, afin que celle-ci épousât un homme de sa parenté, selon la loi de Moïse; ainsi ne doutez point que je vous la donne comme vous le désirez. » Et prenant la main droite de sa fille, il la mit dans la main de Tobie, disant : « Que le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob soit avec vous! que lui-même vous unisse et qu'il accomplisse sa bénédiction en vous! » Puis, ayant pris du papier, ils dressèrent le contrat de mariage et firent le festin en bénissant le nom de Dieu. Raguel appela sa femme et lui commanda de préparer une autre chambre nuptiale; elle y mena Sara, sa fille, qui se mit à pleurer; mais elle lui dit : « Ayez bon courage, ma fille : que le Seigneur du ciel vous comble de joie pour tant d'afflictions que vous avez eues (1)! »

Après qu'ils eurent achevé de souper, ils conduisirent Tobie à Sara. Lui, se souvenant de ce que Raphaël lui avait dit, prit des cendres d'aromates, mit dessus le cœur et le foie du poisson, et les fit fumer. Quand le démon reçut l'impression de cette odeur, il s'enfuit dans les régions supérieures de l'Egypte, où l'ange le lia.

Cette fumée chassa le démon, comme la verge d'Aaron divisa la mer Rouge, comme le serpent d'airain guérit les blessés, comme le son des trompettes renversa les murs de Jéricho.

Lorsqu'ils furent demeurés enfermés l'un et l'autre, Tobie exhorta la vierge et lui dit : « Sara, levez-vous et prions Dieu aujourd'hui, et demain, parce que, durant ces trois nuits, nous devons nous unir à Dieu, et après la troisième, nous vivrons dans notre mariage; car nous sommes les enfants des saints, et nous ne devons pas nous marier comme les nations qui ne connaissent pas Dieu. » S'étant donc levés tous deux, ils priaient Dieu avec grande instance, afin qu'il lui plût de les conserver en santé. « Seigneur, Dieu de nos pères, disait Tobie, vous bénissent le ciel et la terre, la mer, les fontaines et les fleuves, avec toutes les créatures qu'elles renferment! C'est vous qui avez fait Adam et lui avez donné pour aide et soutien Eve, son épouse : d'eux est née la race des hommes. C'est vous qui avez dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul; faisons lui une aide qui lui soit semblable. » Maintenant donc, Seigneur, vous le savez, ce n'est pas par convoitise que je prends ma sœur que voilà, mais par une affection sincère et dans le seul désir de laisser des enfants par lesquels votre nom soit béni dans tous les siècles. Ordonnez donc que j'obtienne miséricorde et que je parvienne avec elle jusqu'à la vieillesse. » Sara disait de son côté : « Ayez pitié de nous, Seigneur, ayez pitié de nous, et que nous puissions vivre ensemble, jusqu'à la vieillesse, dans une parfaite santé. »

Vers le chant du coq, Raguel fit venir ses serviteurs, et ils s'en allèrent avec lui pour creuser une fosse; car il disait : « Peut-être sera-t-il arrivé à celui-ci la même chose qu'à ces sept hommes qui ont été avec elle. » Quand la fosse fut prête, il revint à sa femme et lui recommanda d'envoyer une de ses servantes pour voir s'il était mort, afin de l'ensevelir avant le jour. La servante ayant ouvert la porte, les trouva tous deux endormis et en parfaite santé.

A cette heureuse nouvelle, Raguel et Anne s'écrièrent : « Béni soyez-vous, ô Dieu! Béni soyez-vous de toutes sortes de bénédictions pures et saintes; vous bénissent tous vos saints et toutes vos créatures, tous vos anges et tous vos élus : qu'ils vous bénissent dans les siècles. Nous vous bénissons, ô Seigneur, Dieu d'Israël! parce qu'il n'est point arrivé comme nous pensions; mais vous nous avez fait misérricorde et vous avez chassé loin de nous l'ennemi qui nous persécutait. Vous avez eu pitié de deux enfants uniques. Faites, Seigneur, qu'ils vous bénissent de plus en plus et qu'ils vous offrent le sacrifice de la louange qu'ils vous doivent et de la santé qu'ils ont reçue de vous, afin que toutes les nations connaissent que dans toute la terre il n'y a pas d'autre Dieu que vous. »

Raguel ordonna de suite de remplir avant le jour la fosse qu'ils avaient faite. Il célébra des noces magnifiques pendant quatorze jours, y invita tous ses voisins et amis. A Tobie il donna tout ce qu'il possédait, et déclara, par un écrit, que l'autre moitié lui reviendrait après sa mort et celle de sa femme (2).

Alors Tobie appela l'ange, qu'il croyait un homme, et lui dit : « Mon frère Azarias, je

(1) Tobie, VII, 1-20. — (2) *Ibid.*, VIII, 1-24.

vous prie de vouloir bien écouter ce que j'ai à vous dire. Quand je me donnerais à vous pour être votre esclave je ne pourrais pas reconnaître dignement les soins que vous avez pris de moi. J'ai néanmoins encore une prière à vous faire ; c'est que vous preniez des montures et l'équipage nécessaire, et que vous alliez trouver Gabel à Ragès, ville des Mèdes, pour lui rendre son obligation, en recevant de lui la somme, et pour le prier de venir à mes noces; car vous savez vous-même que mon cœur compte les jours, et que si je tarde un jour de plus, son âme sera dans l'affliction. Cependant vous voyez de quelle manière Raguel m'a conjuré de demeurer ici, et que je ne puis résister à des instances si pressantes. » Raphaël prit donc quatre serviteurs de Raguel et deux chameaux, et s'en alla en la ville de Ragès, au pays des Mèdes, où, ayant trouvé Gabel, il lui rendit son obligation et reçut de lui toute la somme. Il lui raconta aussi tout ce qui était arrivé au jeune Tobie, et il le fit venir à ses noces. Gabel, étant entré dans la maison de Raguel, trouva Tobie à table, qui se leva aussitôt ; ils s'entre-saluèrent en se baisant, et Gabel pleura et bénit Dieu, en s'écriant : « Vous bénisse le Dieu d'Israël, parce que vous êtes le fils d'un excellent homme, d'un homme juste, craignant Dieu et faisant beaucoup d'aumônes ! que la bénédiction se répande aussi sur votre femme et sur votre père et votre mère ! Puissiez vous voir vos fils et les fils de vos fils jusqu'à la troisième et la quatrième génération ; et que votre race soit bénie du Dieu d'Israël qui règne dans les siècles des siècles ! » Et tous, ayant répondu *amen*, ils se mirent à table; mais dans le festin même des noces, ils se conduisirent avec la crainte du Seigneur (1).

Comme le jeune Tobie différait ainsi à revenir à cause de ses noces, son père était en peine de lui et disait : « D'où peut venir ce retardement de mon fils, et qui peut le retenir là si longtemps ? Gabel serait-il mort, et n'y aurait-il personne pour lui rendre l'argent ? Il se laissa donc aller à une profonde tristesse, et Anne, sa femme, avec lui ; et ils se mirent ensemble à pleurer de ce que son fils n'était point venu au jour marqué. La mère surtout versait des larmes inconsolables, en disant : « Ah ! mon fils, mon fils ! pourquoi vous avons-nous envoyé si loin, vous la lumière de nos yeux, le bâton de notre vieillesse, la consolation de notre vie, l'espérance de notre postérité ? Nous ne devions pas nous éloigner de vous, puisque vous seul nous teniez lieu de toutes choses. » Mais Tobie lui disait : « Taisez-vous ; ne vous troublez point ; notre fils se porte bien ; c'est un homme très-fidèle avec qui nous l'avons envoyé. »

Rien néanmoins ne pouvait la consoler; mais sortant tous les jours de sa maison, elle regardait de tous côtés, et elle allait dans tous les chemins partout où elle espérait qu'il pourrait revenir, pour tâcher de le découvrir au loin quand il reviendrait.

Cependant Raguel disait à son gendre : « Demeurez ici, et j'enverrai à votre père des nouvelles de votre santé. » Mais Tobie lui répondit : « Je sais que mon père et ma mère comptent les jours, et que leur esprit est tourmenté en eux. » Raguel, ayant fait en vain de nouvelles instances, lui remit Sara avec la moitié de tout ce qu'il possédait en serviteurs, en servantes, en troupeaux, en chameaux et en argent, et le laissa aller plein de santé et de joie, en lui disant : « Que le saint ange du Seigneur soit en votre chemin, et qu'il vous conduise jusque chez vous sans aucun péril, puissiez-vous trouver vos parents dans un état prospère, et puissent mes yeux voir vos enfants avant que je meure ! » Ensuite le père et la mère, prenant leur fille, la baisèrent et la laissèrent aller, l'avertissant d'honorer son beau-père et sa belle-mère, devenus dès lors son père et sa mère, d'aimer son mari, de régler sa famille, de gouverner sa maison et de se conserver irrépréhensible en toutes choses (2).

Le onzième jour du voyage, lorsqu'on approchait de Ninive, l'ange dit : « Mon frère Tobie, vous savez l'état où vous avez laissé votre père. Si donc il vous plaît, allons au-devant, et que vos domestiques suivent lentement avec votre femme et avec tous vos troupeaux. » L'autre y ayant consenti volontiers, Raphaël lui recommanda d'emporter avec lui le fiel du poisson, parce qu'il en aurait besoin.

Anne, cependant, allait tous les jours s'asseoir près du chemin sur le haut d'une montagne d'où elle pouvait découvrir de loin. Et comme elle regardait de là si son fils ne venait point, elle l'aperçut de bien loin, le reconnut aussitôt et courut en porter la nouvelle à son mari, disant : « Voilà que vient ton fils ! »

En même temps Raphaël disait à Tobie : « Dès que vous serez entré dans votre maison, adorez le Seigneur, votre Dieu ; et, en lui rendant grâces, approchez-vous de votre père et lui donnez le baiser. Et aussitôt mettez sur ses yeux du fiel de ce poisson que vous portez sur vous. Car sachez que dans peu les yeux de votre père s'ouvriront, et il verra la lumière du ciel, et il sera comblé de joie en vous voyant. »

Alors le chien qui les avait accompagnés durant le voyage, courut devant eux ; et, comme s'il eût porté la nouvelle de leur venue, il témoignait sa joie par les mouvements de sa queue et par ses caresses.

De son côté, le père de Tobie, tout aveugle qu'il était, se leva et se mit à courir, s'exposant à tomber à chaque pas; et, donnant la main à un serviteur, il courut au-devant de son fils; et, en l'accueillant, il l'embrassa ainsi que sa mère, et ils commencèrent tous

(1) Tobie, IX, 1-12. — (2) *Ibid.*, X, 1-13.

deux à pleurer de joie. Puis ayant adoré Dieu et lui ayant rendu grâces, ils s'assirent. Tobie prit alors du fiel du poisson et en frotta les yeux de son père. Et après qu'il eut attendu environ une demi-heure, une petite peau blanche, semblable à celle d'un œuf, commença à sortir de ses yeux. Son fils la tira tout à fait, et aussitôt il recouvra la vue. Et ils glorifièrent Dieu, lui et sa femme, et tous ceux qui le connaissaient. « Je vous bénis, Seigneur, Dieu d'Israël, s'écriait-il, je vous bénis, parce que c'est vous qui m'avez châtié, vous qui m'avez sauvé ; et je vois maintenant mon fils Tobie. »

Sara, la femme de son fils, arriva aussi sept jours après avec toute sa famille en parfaite santé, ayant avec elle ses troupeaux et ses chameaux, une grande somme d'argent de son mariage, et celui-là même que Gabel avait rendu. Tobie le père, à qui son fils avait raconté les merveilles qui lui étaient arrivées en Médie, sortit au-devant de la jeune épouse, plein de joie et louant Dieu, à la porte de Ninive. Ceux qui le voyaient marcher étaient en admiration de ce que la vue lui était rendue. Tobie publiait devant eux que Dieu avait eu pitié de lui. Quand il fut près de Sara, il la bénit en disant : « Venez et soyez heureuse, ma fille; béni soit Dieu qui vous amène vers nous; bénis soient votre père et votre mère. » Et la joie se répandit parmi tous ses frères qui étaient à Ninive. Anaël, nommé aussi Achior, et Nabath, fils de son frère, vinrent pleins de joie le féliciter de tous les biens que Dieu lui avait faits; et tous, pendant sept jours, ils célébrèrent des festins avec de grandes réjouissances (1).

Alors Tobie appela son fils pour examiner ensemble ce qu'ils pourraient donner au saint homme qui l'avait accompagné dans le voyage. « Mon père, dit le fils, quelle récompense lui donnerons-nous ? qu'y a-t-il qui soit digne de ses bienfaits? Il m'a amené et ramené bien portant ; lui-même a été recevoir l'argent de Gabel, il m'a fait avoir la femme que j'ai épousée : il a éloigné d'elle le démon ; il a rempli de joie son père et sa mère ; il m'a délivré du poisson qui m'allait dévorer ; il vous a fait voir à vous-même la lumière du ciel ; et c'est par lui que nous avons été comblé de toutes sortes de biens. Pour tout cela, que pouvons-nous lui offrir qui soit digne? Mais je vous prie, mon père, de le supplier de vouloir bien accepter la moitié de tout le bien que nous avons apporté. »

Ils le firent donc venir tous deux, et, l'ayant pris à part, ils le conjurèrent de vouloir bien agréer ces offres. Mais il leur dit en secret : « Bénissez le Dieu du ciel, et rendez-lui la gloire devant tous les vivants, parce qu'il a fait éclater sur vous sa miséricorde. Il est bon de tenir caché le secret d'un roi ; mais il est glorieux de découvrir et de publier les œuvres de Dieu. La prière avec le jeûne, l'aumône et la justice, vaut mieux que tous les trésors et tout l'or qu'on peut amasser. Car l'aumône délivre de la mort; c'est elle qui purifie tout péché et qui fait trouver la miséricorde et la vie éternelle. Mais ceux qui commettent le péché et l'iniquité, sont les ennemis de leur âme. Je vais vous découvrir la vérité, et je ne vous cacherai point une chose qui est secrète. Lors donc que vous priiez, vous et Sara, votre bru, je présentais le mémorial de vos prières devant le Saint ; et lorsque vous ensevelissiez les morts, j'assistais près de vous. Lorsque vous ne différiez pas de vous lever de table et de quitter votre dîner pour aller couvrir un mort, ce bien que vous faisiez ne m'était point caché ; mais j'étais avec vous. Et parce que vous étiez agréable à Dieu, il a été nécessaire que la tentation vous éprouvât. Maintenant donc, Dieu m'a envoyé pour vous guérir, vous et Sara, l'épouse de votre fils. Je suis Raphaël, l'un des sept saints anges qui présentent les prières des saints, et qui ont accès devant la majesté du Saint. »

A ces mots, ils furent troublés l'un et l'autre et tombèrent le visage contre terre. Mais il leur dit : « Ne craignez point : la paix est avec vous; bénissez Dieu à jamais; car ce n'est point par ma grâce, mais par la volonté de notre Dieu que je suis venu; bénissez-le donc, lui, à jamais. Je paraissais manger et boire avec vous; mais moi, je me nourris d'une viande invisible et d'un breuvage qui ne peut être vu des hommes. Maintenant donc rendez gloire à Dieu ; car je monte vers celui qui m'a envoyé ; et écrivez dans un livre tout ce qui est arrivé. » Eux se levèrent et ne le virent plus. Alors, s'étant prosternés de nouveau le visage contre terre pendant trois heures, ils bénirent Dieu ; puis, s'étant levés, il publièrent toutes ses merveilles, et comment l'ange du Seigneur lui avait apparu (2).

Tobie écrivit une prière pour exprimer sa joie : « Béni soit Dieu, qui vit dans les siècles, lui et son royaume. Il châtie et il fait miséricorde ; il conduit aux enfers et il en ramène, et il n'y a personne qui puisse éviter sa main. Rendez-lui gloire, enfants d'Israël, devant les nations ; car il vous a dispersés parmi les peuples qui ne le connaissent point, afin que vous publiiez ses merveilles et que vous leur appreniez qu'il n'y a que lui de Dieu tout-puissant. Il nous châtiera à cause de nos iniquités ; mais de nouveau il aura pitié de nous et nous rassemblera de toutes les nations où nous étions épars... Que tous le célèbrent et lui rendent gloire dans Jérusalem.

« Jérusalem ! cité du Saint, il te châtiera à cause des œuvres de tes enfants ; mais de nouveau il aura pitié de la postérité des justes. Rends gloire au Seigneur, et bénis le Roi des siècles, afin qu'il rétablisse en toi son tabernacle et rappelle en toi tous les captifs, et que tu sois comblée de joie dans tous les siècles des siècles. Tu brilleras d'une lumière

(1) Tobie, xi, 1-21. — (2) *Ibid.*, xii, 1-22.

éclatante ; tous les confins de la terre t'adoreront. Les nations viendront à toi de loin, et, apportant des offrandes, adoreront en toi le Seigneur et considéreront la terre comme une chose sainte. Car elles invoqueront le grand nom au milieu de toi. Maudits seront ceux qui te mépriseront ; condamnés, ceux qui t'auront blasphémée ; bénis, ceux qui te rebâtiront. Pour toi, tu te réjouiras dans tes enfants, parce que le Seigneur les bénira tous et les rassemblera tous en lui. Heureux ceux qui t'aiment ! ils se réjouiront de ta paix. Heureux tous ceux qui se sont affligés de tes châtiments ! ils se réjouiront en toi quand ils verront toute ta gloire, et leur allégresse sera dans tous les siècles. O mon âme, bénis Dieu, le grand Roi ! Heureux serai-je, s'il reste quelqu'un de ma race pour voir la splendeur de Jérusalem. Car Jérusalem sera bâtie de saphir et d'émeraude ; tes murs, de pierres précieuses ; tes tours et tes remparts, d'un or très-pur. Toutes ses places seront pavées de béryl, d'escarboucle et de pierres d'une blancheur éblouissante ; toutes ses rues chanteront alleluia. Béni soit le Seigneur qui l'a élevé à cette gloire ; qu'il règne en elle dans les siècles des siècles, amen (1) ! »

Voilà comme le pieux Tobie, transporté de l'esprit divin, chanta d'avance et la ruine de Jérusalem sous Nabuchodonosor de Babylone, et son rétablissement sous Cyrus ; mais surtout l'établissement de la Jérusalem nouvelle, par le Christ, et le triomphe de la Jérusalem céleste, telle que le prophète du Nouveau Testament l'a vue descendre du ciel.

Il vécut encore, suivant le texte grec, jusqu'à l'âge de cent cinquante-huit ans, aussi pieux envers le Seigneur et aussi charitable envers les hommes. Sur la fin de ses jours, il appela son fils et les fils de son fils. « Mon enfant, lui dit-il, prends tes fils ; va dans la Médie, mon enfant ; car je suis persuadé de tout ce que le prophète a dit de Ninive, qu'elle sera détruite ; mais dans la Médie, la paix régnera plus qu'ailleurs jusqu'à un temps. Je suis également persuadé que nos frères seront dispersés sur la terre et bannis de leurs bons pays ; Jérusalem sera déserte ; la maison de Dieu qui est au milieu d'elle sera détruite, et elle restera déserte jusqu'à un temps. Mais Dieu aura de nouveau pitié d'eux, et les ramènera dans leur terre ; ils rebâtiront le temple, non tel que le premier, jusqu'à ce que soient accomplis les temps du siècle présent. Après cela, ils reviendront de leurs captivités ; ils bâtiront Jérusalem avec splendeur ; et la maison de Dieu sera bâtie avec gloire, selon ce qu'ont dit d'elles les prophètes, et toutes les nations reviendront sincèrement à craindre le Seigneur-Dieu, et elles enfouiront leurs idoles. Toutes les nations béniront le Seigneur, et son peuple rendra gloire à Dieu ; et le Seigneur exaltera son peuple, et tous ceux-là se réjouiront qui aiment le Seigneur-Dieu dans la vérité et la justice, et exercent la miséricorde envers nos frères. Maintenant donc, mon enfant, sortez de Ninive ; car il arrivera certainement ce que le prophète a dit : Pour vous, gardez la loi et les préceptes, soyez miséricordieux et juste, afin que vous soyez heureux. Ensevelissez-moi comme il convient, et votre mère avec moi ; et ne demeurez pas plus longtemps à Ninive. Voyez, mon enfant, ce qu'Aman fit à Achior, qui avait pris soin de l'élever ; comment il le fit descendre de la lumière dans les ténèbres, et quelle récompense il lui rendit ; mais Achior fut sauvé, et Aman reçut son salaire et fut lui-même précipité dans les ténèbres. Manassès pratiqua l'aumône et échappa au filet de mort qu'Aman lui avait tendu ; Aman, au contraire, tomba dans le filet et y périt. Maintenant donc, mes enfants, voyez ce que produit l'aumône, et comment la justice délivre. »

Ainsi qu'on l'a vu, Achior était neveu de Tobie, et premier ministre d'Asarhaddon. On ne sait rien des deux autres.

Le père et la mère de Tobie étant morts, il les ensevelit honorablement, puis s'en alla, avec sa femme et ses enfants, à Ecbatane, auprès du père et de la mère de son épouse, qu'il trouva bien portants dans une heureuse vieillesse. Il eut soin d'eux, leur ferma les yeux, vécut lui-même, suivant le texte grec, jusqu'à cent vingt-sept ans, apprit avant de mourir la ruine de Ninive, et vit les enfants de ses enfants jusqu'à la cinquième génération. Tous ses alliés et tous ses enfants persévérèrent dans la bonne vie et dans une conduite sainte, en sorte qu'ils furent aimés de Dieu et des hommes, particulièrement de tous les habitants du pays (2).

Nous avons vu que l'ange Raphaël commanda aux deux Tobie d'écrire l'histoire des merveilles que le Seigneur avait opérées en leur faveur. Ils exécutèrent cet ordre sans aucun doute ; on croit qu'ils le firent en chaldéen. C'est du chaldéen que saint Jérôme a traduit le livre de Tobie tel qu'il est dans la Vulgate. Avant saint Jérôme, il en existait une version grecque, citée par les premiers Pères et qui subsiste encore. Dans l'un de ces textes, il y a des particularités omises dans l'autre. Nous les avons réunies dans la même narration. Quoique ce livre ne soit pas dans le *Catalogue des écritures canoniques* formé par Esdras, les Juifs le révéraient cependant, dans les premiers siècles de l'Église, comme une histoire sainte et véritable

Après avoir suivi Tobie dans sa captivité à Ninive, revenons à Jérusalem et à Ézéchias.

Dans le temps même que Jérusalem était menacée de Sennachérib, Ézéchias tomba malade jusqu'à la mort. Le prophète Isaïe vint lui dire de mettre ordre à sa maison, parce qu'il mourrait sans espoir de revivre. Ézéchias se tourna vers la muraille et pria le Sei-

(1) Tobie, XIII, 1-23. — (2) *Ibid.*, XIV, 1-17.

gneur avec beaucoup de larmes. Isaïe n'avait pas encore passé la moitié du vestibule, que le Seigneur lui dit : « Retourne, et dis à Ezéchias, chef de mon peuple : Ainsi parle Jéhovah, Dieu de David, ton père : J'ai entendu ta prière et j'ai vu tes larmes, et voilà que je te guéris; dans trois jours tu monteras à la maison de Jéhovah. Et j'ajouterai encore quinze ans à tes jours ; de plus je te délivrerai, toi et cette ville, de la main du roi d'Assur, et la protégerai à cause de moi-même et en considération de David, mon serviteur. » En même temps le prophète se fit apporter une masse de figues qu'il mit sur l'ulcère du roi, et il fut guéri. Ezéchias avait demandé à quel signe il reconnaîtrait que le Seigneur le guérirait et que dans trois jours il irait au temple. Isaïe lui dit : « Voulez-vous que l'ombre s'avance de dix degrés, ou qu'elle retourne de dix en arrière ? » Ezéchias ayant demandé ce dernier, le prophète invoqua le Seigneur, et il ramena l'ombre en arrière sur les degrés d'Achaz par les dix degrés qu'elle avait déjà descendus (1). En ce miracle, les uns voient une rétrogradation du soleil même, les autres une simple inflexion locale de son ombre.

Ezéchias témoigna sa reconnaissance au Seigneur par un beau cantique, que les poètes chrétiens ont imité en diverses langues :

J'ai vu mes tristes journées
Décliner vers leur penchant :
Au midi de mes années
Je touchais à mon couchant;
La mort, déployant ses ailes,
Couvrait d'ombres éternelles
La clarté dont je jouis;
Et dans cette nuit funeste,
Je cherchais en vain le reste
De mes jours évanouis.

Grand Dieu, votre main réclame
Les dons que j'en ai reçus :
Elle vient couper la trame
Des jours qu'elle m'a tissus;
Mon dernier soleil se lève,
Et votre souffle m'enlève
De la terre des vivants;
Comme la feuille séchée
Qui, de sa tige arrachée,
Devient le jouet des vents, etc. (2).

Si pieux que fût Ezéchias, il se laissa néanmoins aller à la vanité. Mérodach-Baladan, roi de Babylone, qu'on croit être le même que Mardoc-Empad du *Canon* ou catalogue de Ptolémée, ayant appris sa maladie et sa guérison, lui envoya des ambassadeurs avec des lettres et des présents, pour le féliciter et s'informer en même temps du prodige qui avait eu lieu. Le roi de Babylone, comme nous l'apprennent Alexandre Polyhistor et Abydène, était alors en insurrection contre celui de Ninive. Il cherchait sans doute à s'affermir sur le trône par l'alliance du roi de Juda (3).

Ezéchias eut une extrême joie de cette ambassade. Il montra aux envoyés tout ce qu'il avait de rare et de précieux dans ses trésors. Isaïe vint alors et lui demanda : « Que vous ont dit ces étrangers ? d'où sont-ils venus ? » Ezéchias répondit : « Ils sont venus à moi d'une terre lointaine, de Babylone. » — « Mais, reprit le prophète, qu'ont-ils vu dans votre maison ? » — « Tout ce qu'il y a, répondit le roi : il n'est rien dans mes trésors que je ne leur aie montré. » — « Ecoutez, lui dit alors Isaïe, la parole de Jéhovah-Sabaoth : Voilà que des jours viendront, et tout ce qui est dans ta maison sera enlevé; et les trésors qu'ont amassés tes pères jusqu'à ce jour seront transportés à Babylone ; il n'en restera rien, Jéhovah l'a dit. Et de tes enfants, de ceux que tu auras engendrés et qui seront sortis de toi, ils en prendront et les feront servir d'eunuques dans le palais du roi de Babylone. » Ezéchias répondit au prophète : « La parole de Jéhovah est juste : seulement que la paix et la vérité subsistent pendant mon règne (4) ! »

Nous verrons s'accomplir cet oracle, lorsqu'un roi de Babylone, Nabuchodonosor emmènera captifs les rois de Juda, Joakim et Sédécias ; mais surtout lorsqu'il ordonnera de choisir des princes de leur sang pour les instruire dans les sciences de la Chaldée et les faire servir parmi les eunuques du palais. Non-seulement le prophète prédisait ainsi la grandeur de Babylone, lorsqu'elle n'était rien, il prédisait encore sa ruine. Déjà nous avons vu quel peuple devait s'en rendre maître, savoir les Mèdes : nous allons apprendre le nom de leur chef.

« Ainsi parle Jéhovah, votre Rédempteur, le Saint d'Israël. C'est pour vous que j'envoie contre Babylone, que je fais tomber tous ses appuis, que je renverse les Chaldéens, qui mettaient leur confiance dans leurs navires. C'est moi, Jéhovah, votre Saint, le Créateur d'Israël et votre Roi (5).

« Voici ce que dit Jéhovah, ton Rédempteur, et qui t'a formé dès le sein de ta mère. C'est moi, Jéhovah, qui fais toutes choses, qui seul étends les cieux, qui, par moi seul, affermis la terre, qui confonds les signes des devins, qui montre insensés les augures, qui renverse l'esprit des sages et convaincs de folie leur science. C'est moi qui suscite la parole de mon serviteur, et qui accomplis les oracles de mes envoyés ; moi qui dis à Jérusalem : Tu seras habitée ; et aux villes de Juda : Vous serez rebâties ; et je repeuplerai vos déserts. Moi qui dis à l'abîme : Epuise-toi, et je dessécherai tes fleuves ; qui dis à Cyrus : Tu es mon pasteur, et il accomplira toutes mes volontés ; qui dis à Jérusalem : Tu seras rebâtie ; et au temple : Tu seras fondé de nouveau. Voici ce que Jéhovah dit à son christ, à Cyrus, que j'ai pris par la main pour lui assujet-

(1) Isai., XXXVIII, 1-8. — (2) Voir la traduction de J.-B. Rousseau. — (3) Euseb, *Chron.*, l. I, c. V et IX. — (4) Isai., XXXVIII ; 19-22 et XXXIV, 1-8 ; IV Reg., XX, -11. — (5) Isai., XLIII, 14-15

tir les nations, pour désarmer les rois et pour ouvrir devant lui les portes des villes, sans qu'aucune lui soit fermée : Je marcherai devant toi, j'aplanirai les chemins tortueux : je romprai les portes d'airain, je briserai les barres de fer. Je te donnerai des trésors cachés et des richesses inconnues, afin que tu saches que c'est moi Jéhovah qui t'appelle par ton nom, moi le Dieu d'Israël. C'est à cause de Jacob, mon serviteur, et d'Israël, mon élu, que je t'ai appelé par ton nom ; j'y en ai ajouté un autre, et tu ne me connaissais pas. C'est moi Jéhovah, et il n'y en a point d'autre ; il n'est de Dieu que moi. Je t'ai armé, et tu ne me connaissais pas, afin que l'Orient et l'Occident apprennent que rien n'est sans moi. C'est moi CELUI QUI EST, et il n'y en a pas d'autre ; moi qui forme la lumière et qui crée les ténèbres, qui fais la paix et qui crée la guerre ; moi Jéhovah, qui fais toutes ces choses(1). »

Voilà comme Isaïe célébrait le nom, la gloire et les conquêtes de Cyrus, un siècle et demi avant que Cyrus vînt au monde. Un siècle et demi après la mort du conquérant, le Grec Xénophon écrira l'accomplissement de cette prophétie en ces termes : « Cyrus, ayant trouvé l'Asie peuplée de nations qui se gouvernaient par leurs propres lois, se mit en marche à la tête d'un petit corps de Perses, auxquels se joignirent les Mèdes et les Hyrcaniens. Avec cette armée, il subjugua les habitants de la Cappadoce, des deux Phrygies, de la Lydie, de la Carie, les Phéniciens et les Babyloniens. Bientôt la Bactriane, l'Inde, la Cilicie subirent le même sort, ainsi que les Saces, les Paphlagoniens, les Mariandyns, et une foule d'autres peuples, dont nul ne saurait même dire les noms. Il assujettit pareillement les Grecs établis dans l'Asie ; puis, descendant vers la mer, il conquit l'île de Chypre et l'Egypte. Il régna sur toutes ces nations, quoiqu'elles n'eussent pas une même langue avec lui ni entre elles. Tel fut néanmoins l'effet de la terreur de son nom, répandue dans cette immensité de pays, que personne n'osa rien entreprendre contre lui. Il sut, d'ailleurs, si bien gagner l'affection universelle, qu'ils souhaitaient tous d'être gouvernés toujours d'après ses idées. C'est ainsi qu'il parvint à réunir, sous son empire, un si grand nombre de provinces, qu'en partant de la capitale et dirigeant sa route vers le levant ou le couchant, vers le septentrion ou le midi, on aurait eu de la peine à les parcourir toutes (2). »

Quant à Babylone, le prophète lui disait : « Descends, assieds-toi dans la poussière, vierge fille de Babylone ; assieds-toi sur la terre : il n'y a plus de trône, fille des Chaldéens ; on ne t'appellera plus tendre et délicate. Mets-toi à la meule, mouds la farine. Ote les ornements de ta tête, déchausse tes pieds, découvre tes jambes, passe les fleuves. Ton ignominie sera dévoilée, ton opprobre mis à découvert ; je me vengerai, et nul ne me résistera. Assieds-toi en silence, entre dans les ténèbres, fille des Chaldéens ; on ne t'appellera plus la maîtresse des royaumes. Je me suis irrité contre mon peuple, j'ai profané mon héritage ; je les ai livrés entre tes mains ; tu les as traités sans miséricorde, tu as appesanti cruellement ton joug sur la vieillesse. Tu disais : Je serai toujours souveraine ; tu n'as point réfléchi dans ton cœur, tu n'as point songé à ce qui devait t'arriver à la fin. Ecoute, cité voluptueuse, qui reposes en assurance et qui dis en ton cœur : Moi, et, hors moi, personne : je ne serai jamais veuve et j'ignorerai la stérilité. Ces deux maux te viendront soudain en un jour, la stérilité et la viduité ; ils te viendront tout entiers, au milieu de la multitude de tes enchantements et de la foule de tes enchanteurs. Tu te reposais dans ta malice ; tu disais : Personne ne me voit. Ta sagesse, ta science t'ont déçue, et tu as dit dans ton cœur : Moi, et, hors moi, personne. Le mal viendra sur toi, et tu ne sauras pas son lever ; une calamité fondra sur toi, que tu ne pourras détourner ; des angoisses te surprendront, que tu n'auras pas connues. Parais avec tes enchanteurs et la multitude de tes secrets de magie auxquels tu t'es appliquée dès ta jeunesse, tu verras s'ils ajouteront à ta force. Tu as défailli dans la multitude de tes conseils. Qu'ils paraissent donc, qu'ils te sauvent, ceux qui contemplaient le ciel, qui examinaient les astres, qui comptaient les mois pour t'annoncer l'avenir. Voilà qu'ils sont devenus comme la paille, le feu les a consumés ; ils ne délivreront pas leurs âmes de la main de la flamme : de leur embrasement, il ne restera pas même des charbons auxquels on puisse se chauffer, ni du feu devant lequel on puisse s'asseoir. Voilà ce que te sera ce à quoi tu auras travaillé si longtemps ; ces marchands avec qui tu as trafiqué dès ta jeunesse, s'enfuiront chacun de leur côté : il n'en est aucun pour te sauver (3). »

Cependant Ezéchias, sous qui prophétisait Isaïe toutes ces choses, s'endormit avec ses pères, et, par honneur, on l'ensevelit dans un lieu plus élevé que les sépulcres des autres enfants de David. Tout Juda et tout Jérusalem célébrèrent ses funérailles. Entre les belles entreprises de son règne, l'Ecriture compte un aqueduc souterrain pour amener de l'eau à Jérusalem (4).

Le pieux Ezéchias qui rétablit le culte du Seigneur en Juda, Cyrus qui devait un jour ramener en sa patrie le peuple captif et rebâtir le temple, étaient l'un et l'autre, sous ce rapport, des figures prophétiques du Christ, qui devait un jour rétablir le culte de Jéhovah, non plus dans Juda seul, mais dans

(1) Isai., XLIV, 2-28 ; XLV, 1-7. — (2) Xénophon, *Cyrop.*, l. I. — (3) Isai., XLVII, 1-15. — (4) II Paral., XXXII, 27-31.

toute la terre: arracher à la captivité et rendre à la liberté l'humanité entière; rebâtir, non plus une Jérusalem terrestre, un temple matériel, mais une Jérusalem céleste, un temple spirituel, une société universelle de Dieu et des hommes, l'Eglise catholique. dont l'ancienne Jérusalem, avec son temple, n'était qu'une figure et un hiéroglyphe. Aussi, est-ce sous le règne d'Ezéchias, et en annonçant le règne futur de Cyrus, que le prophète célèbre avec le plus d'éloquence et d'amour la future histoire du Christ et de son Eglise.

A peine a-t-il annoncé à Ezéchias que ses descendants seraient un jour captifs à Babylone, qu'il s'écrie: « Consolez-vous, consolez-vous, mon peuple, dit votre Dieu. Parlez au cœur de Jérusalem et criez-lui que ses maux sont finis, que son iniquité lui est pardonnée, qu'elle a reçu de la main du Seigneur le double de ses péchés. Voix de celui qui crie dans le désert : Préparez la voie de Jéhovah, rendez droits, dans la solitude, les sentiers de notre Dieu. Toute vallée sera comblée, toute montagne et toute colline seront abaissées ; ce qui est tortu sera redressé; ce qui est raboteux, aplani. Et la gloire de Jehovah se manifestera, et toute chair verra en même temps que c est la bouche de Jéhovah qui a parlé. Monte sur la haute montagne, toi qui annonces l'Evangile, la bonne nouvelle à Sion : élève ta voix avec force, toi qui annonces l'Evangile à Jérusalem ; élève-la, ne crains point. Dis aux villes de Juda : Voici votre Dieu ! voici qu'Adonaï-Jéhovah vient dans sa force ; son bras établira sa domination ; avec lui est sa récompense ; son œuvre est devant lui. Il paîtra son troupeau comme un pasteur; il rassemblera dans ses bras les petits agneaux, il les portera dans son sein, il ménagera les brebis pleines (1).

« Voici mon serviteur, sur qui je me repose; mon élu, en qui mon âme se complaît: j'ai mis mon esprit sur lui, il portera la justice parmi les nations. Il ne criera point, il ne haussera pas la voix, il ne la fera point entendre dans les places publiques. Il ne brisera point le roseau cassé, il n'éteindra point la mèche qui fume encore; il rendra justice selon la vérité. Il ne sera point obscurci ni brisé, jusqu'à ce qu'il ait établi la justice sur la terre ; et les îles attendront sa loi. Ainsi parle Dieu-Jéhovah, qui a créé les cieux et les a étendus; qui a déployé la terre et ses produits ; qui donne la respiration au peuple qui la remplit, et l'esprit à ceux qui la foulent. Moi, Jéhovah, je t'ai appelé dans la justice, je t'ai pris par la main, je t'ai conservé. Je t'ai établi, toi, l'alliance du peuple, la lumière des nations, afin que tu ouvres les yeux des aveugles et que tu fasses sortir de la prison celui qui est dans les fers, et de la maison de détention ceux qui sont assis dans les ténèbres. Moi, Jéhovah ; tel est mon nom (2). »

« Moi, Jéhovah, quand le temps sera venu, je ferai tout d'un coup ces merveilles. L'esprit d'Adonaï-Jéhovah est sur moi; car Jéhovah m'a donné l'onction ; il m'a envoyé pour prêcher l'Evangile, la bonne nouvelle aux doux et aux humbles ; pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour annoncer aux captifs la liberté et à ceux qui sont dans les chaînes l'ouverture de la prison ; pour publier l'année de la miséricorde de Jéhovah et le jour de la vengeance de notre Dieu ; pour consoler tous ceux qui pleurent et donner à ceux qui sont dans le deuil sur Sion une couronne au lieu de la cendre, une huile de joie au lieu des larmes, un vêtement d'allégresse au lieu de l'esprit d'affliction (3).

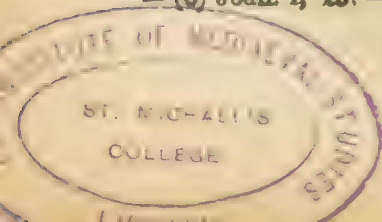
Ah! quel chrétien ne reconnaîtrait ici le Christ, qui, après avoir lu ces dernières paroles dans la synagogue de Nazareth, dit aux assistants : « Cette Ecriture s'est accomplie aujourd'hui même à vos oreilles (4)? » Qui n'y reconnaîtrait ce Jésus, sur qui reposa l'Esprit-Saint à son baptême, et dont une voix du ciel a dit : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances ? » Ce Jésus qui commence sa prédication par cette bonne nouvelle : « Bienheureux ceux qui sont pauvres, bienheureux ceux qui sont doux, bienheureux ceux qui pleurent ! » Qui n'y reconnaîtrait ce Sauveur qui, interrogé par les disciples de Jean : « Etes-vous celui qui doit venir, ou bien en attendrons-nous un autre ? » leur répondit : « Allez dire à Jean ce que vous avez vu et entendu. Les aveugles voient, les boîteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, l'Evangile, la bonne nouvelle, est annoncé aux pauvres (5) ? » Qui n'y reconnaîtrait, en particulier, la vérité de ce que Jean a dit de lui-même : « Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez la voie du Seigneur, comme l'a dit le prophète Isaïe (6)?

Mais surtout quel chrétien, quel homme ne lirait point avec une religieuse admiration les paroles suivantes :

« Voilà que mon serviteur sera plein d'intelligence ; il sera grand et élevé ; il montera au plus haut. De même que beaucoup se sont étonnés sur toi, ô mon peuple ! de même son visage sera défiguré plus que celui d'aucun homme, et sa beauté plus que celle d'aucun fils d'Adam. Par là, il arrosera beaucoup de nations : devant lui les rois garderont le silence ; car ceux auxquels il na point été annoncé le verront, et ceux qui n'avaient point entendu parler de lui le contempleront (7).

« Qui a cru à ce que nous faisons entendre ? et à qui le bras de Jéhovah a-t-il été révélé ? Il s'élèvera comme un faible arbuste devant lui, comme un rejeton qui sort d'une terre aride : il n'a ni éclat ni beauté. Nous l'avons vu, et il n'avait rien qui attirât l'œil, et nous l'avons méconnu; méprisé, le dernier des

(1) Isai., XL, 1-11. — (2) *Ibid.*, XLII, 1-7. — (3) *Ibid.*, LXI, 1-3. — (4) Luc., IV, 16-21. — (5) Matth., XI, 5. — (6) Joan. I, 23. — (7) Isai., LII, 13-15.



hommes, homme de douleurs, il est familiarisé avec la souffrance ; son visage était comme caché, il était méprisable, et nous l'avons compté pour rien. Véritablement il a porté lui-même nos infirmités, il s'est chargé de nos douleurs ; et nous, nous l'avons tenu un lépreux, frappé de Dieu et humilié. Mais lui a été blessé à cause de nos iniquités ; il a été brisé par nos crimes ; le châtiment qui doit nous procurer la paix s'est appesanti sur lui ; nous avons été guéris par ses meurtrissures. Nous nous sommes tous égarés comme des brebis ; chacun de nous s'est détourné dans sa voie, et Jéhovah a fait tomber sur lui l'iniquité de nous tous. Il a été sacrifié parce qu'il l'a voulu, et il n'a pas ouvert la bouche ; il sera conduit à la mort comme un agneau, il sera muet comme une brebis devant celui qui la tond. Il a été enlevé du milieu de l'angoisse et du jugement, et qui racontera sa génération ? car il a été retranché de la terre des vivants. Je l'ai frappé pour les crimes de mon peuple. Il commettra les impies pour garder son sépulcre, et le riche pour soigner son corps. Quoiqu'il n'ait pas fait d'iniquité et que le mensonge n'ait jamais été dans sa bouche, néanmoins Jéhovah l'a voulu briser de douleur. Si son âme se fait victime du péché, il verra sa race durer longtemps, et la volonté de Jéhovah s'exécutera heureusement par ses mains. Il verra le fruit de ce que son âme aura souffert, et il en sera rassasié. Comme mon serviteur est juste, il justifiera par sa doctrine un grand nombre d'hommes, et il portera lui-même leurs iniquités. Je lui donnerai en partage la multitude ; il distribuera lui-même les dépouilles des forts, parce qu'il a livré son âme à la mort, et qu'il a été mis au nombre des scélérats ; parce qu'il s'est chargé des péchés de la multitude, et qu'il a intercédé pour les violateurs de la loi (1). »

Le Christ lui-même s'est appliqué cette prophétie, quand il disait : « Il faut que ce qui est écrit s'accomplisse en moi : Il a été mis au nombre des scélérats (2). » Ses premiers disciples l'ont entendue de même dans leurs épîtres et leurs évangiles (3). Après eux, tous les siècles chrétiens ont vu dans Isaïe moins un prophète qu'un évangéliste, un historien de la passion et de la mort du Christ : tant ses paroles ont paru claires en tout temps. Les anciens docteurs de la synagogue ne les interprétaient pas d'une autre manière (4). Contester ce sens serait donc accuser d'erreur tous les siècles chretiens et avec eux le Christ et ses apôtres ; ce serait accuser d'erreur l'autorité la plus haute et la plus sainte que Dieu ait donnée aux hommes pour connaître la vérité ; ce serait, en détruisant la règle suprême de la foi et de la raison, détruire en principe l'une et l'autre.

Malheur donc à l'aveugle volontaire, qui, fermant les yeux au grand jour de la tradition universelle, ne veut pas voir ce que tout le monde voit, tâtonne en plein midi, et appelle lumières ses ténèbres antichrétiennes ! Injurieux envers la chrétienté entière qu'il accuse d'une erreur de dix-huit siècles, envers Dieu même qu'il suppose l'avoir trompée par son Christ et ses apôtres ; se mettant lui seul au-dessus de tout, que peut-il attendre ? Heureux au contraire, ceux qui reçoivent avec un cœur humble et docile tout ce que Dieu nous révèle par cette sainte et universelle tradition ! En société avec Dieu et avec ses saints de tous les siècles, ils marchent de lumière en lumière, d'amour en amour, de bonheur en bonheur. Ce qu'ils voient accompli autour d'eux, ils le voient commençant dans l'Evangile, ils le voient prédit dans les prophètes : l'Eglise du Christ. Qu'un homme, qui sait par l'histoire de quelle manière cette Eglise s'est établie et conservée jusqu'à nos jours, essaye de le raconter en prophéties, pourrait-il en imaginer de plus claires et de plus magnifiques que les prophéties réelles d'Isaïe ? Après les souffrances et la mort du Christ, aussitôt il ajoute :

« Réjouis-toi, stérile qui n'enfantes pas ; chante des cantiques de louange, pousse des cris de joie, toi qui n'avais pas d'enfants. Celle qui était abandonnée, dit Jéhovah, a plus d'enfants que celle qui avait l'époux. Etends l'enceinte de ton pavillon, et développe les voiles de tes tentes ; n'épargne rien ; allonge tes cordages, affermis tes pieux. Car tu pénétreras à droite et à gauche, ta postérité héritera les nations et remplira les villes désertes. Ne crains pas ; tu ne seras pas confondue, tu n'auras point à rougir : tu ne connaîtras plus la honte ; tu oublieras la confusion de ta jeunesse, tu ne te rappelleras plus l'opprobre de ta viduité. Car celui qui t'a créée sera ton époux : Jéhovah-Sabaoth est son nom ; et ton Rédempteur, le Saint d'Israël, sera appelé le Dieu de toute la terre. Jéhovah t'a appelé comme une femme abandonnnée, dont l'esprit est dans la douleur, comme une épouse répudiée dès sa jeunesse. Je t'ai délaissée pour un petit moment, dit ton Dieu ; mais je te rassemblerai dans de grandes miséricordes. Dans un moment d'indignation, je t'ai voilé quelque peu mon visage ; mais j'ai eu pitié de toi par une compassion éternelle, dit ton Rédempteur Jéhovah. C'est ici comme aux jours de Noé : je lui ai juré de ne plus inonder la terre ; je jure aussi de ne plus m'irriter contre toi, je ne te ferai plus de reproches. Les montagnes trembleront et les collines seront ébranlées ; mais mon amour ne se retirera jamais de toi, et l'alliance de ma paix sera immuable, dit celui qui a pitié de toi, Jéhovah. O toi si longtemps pauvre, battue par la tempête et sans consolation ! je vais poser tes pierres sur les rubis, et tes fondements sur les saphirs. Je bâtirai tes remparts de jaspe, tes portes de pierres ciselées, et ton enceinte tout entière

(1) Isai., LIII, 1-12. — (2) Luc, XXII, 37. — (3) Joan., XII, 38 ; Rom., X, 16 ; Matth., VIII, 17., Act., VIII 32, I Pet., II, 22-25, Joan III, 5, Marc., XV, 28, Luc., XXII, 37. — (4) Drach, 3e *Lettre d'un rabbin converti*

de pierres choisies. Tous tes enfants seront instruits par Jéhovah, et l'abondance de la paix se répandra sur eux (1). »

L'Apôtre des nations nous fera lui-même l'application de ces paroles. Distinguant dans son épître aux Galates les deux alliances, la synagogue judaïque et l'Eglise chrétienne, il dit : « La Jérusalem terrestre qui vient du Sinaï est esclave avec ses enfants ; mais la Jérusalem qui vient d'en haut est libre ; et c'est là notre mère ; car il est écrit : Réjouis-toi stérile qui n'enfantes pas : chante, pousse des cris de joie, toi qui n'étais point féconde ; car celle qui était abandonnée aura plus d'enfants que celle qui avait l'époux (2). »

Cette Eglise, notre mère après Dieu ou plutôt avec Dieu, le premier objet de notre amour, est aussi, après et avec le Christ, le premier objet des prophéties et des cantiques d'Isaïe. A chaque événement principal qu'il annonce la nouvelle Sion apparaît dans le lointain. A-t-il parlé de la chute de Babylone et du rétablissement de la Jérusalem terrestre, aussitôt cette autre Jérusalem le ravit par ses merveilles.

« Sion a dit : Jéhovah m'a délaissé, Adonaï m'a oubliée. Une mère peut-elle oublier son jeune enfant ? peut-elle n'être pas émue pour le fils de ses entrailles ? Et quand elle l'oublierait, moi, je ne t'oublierai point. Je te porte gravée dans mes mains ; tes murailles sont toujours devant moi. Ceux qui doivent te rebâtir sont venus ; ceux qui te détruisaient et te dissipaient sortiront de ton enceinte.

« Lève tes yeux et regarde autour de toi : tous ceux-ci se sont assemblés et viennent à toi. Aussi vrai que je vis, dit Jéhovah, ils seront pour toi le vêtement dont se pare la nouvelle épouse. Tes déserts, tes solitudes, ta terre pleine de ruines sera trop étroite pour les habitants qui te viendront et ceux qui te dévoraient seront chassés loin de toi. Les enfants de ta stérilité te répéteront : Le lieu m'est trop étroit, donnez-moi une place où je puisse habiter. Et tu diras dans ton cœur : Qui m'a donc engendré ces enfants à moi qui étais stérile et n'enfantais point ? J'étais chassée de mon pays et captive : qui donc les a nourris ? J'étais seule, abandonnée : et ceux-ci, où étaient-ils donc ?

« Voici ce que dit Adonaï-Jéhovah : J'étendrai ma main vers les nations, j'élèverai mon étendard devant les peuples. Ils apporteront tes fils dans leurs bras, ils amèneront tes filles sur leurs épaules. Les rois seront tes nourriciers, et les reines tes nourrices ; le visage contre terre, ils se prosterneront devant toi et baiseront la poussière de tes pieds. Et tu sauras que c'est moi Jéhovah, et tous ceux qui m'attendent ne seront point confondus (3). »

« Lève-toi, Jérusalem, s'écrie-t-il ailleurs, sois illuminée ; car ta lumière est venue, la gloire de Jéhovah s'est levée sur toi. Les ténèbres couvriront la terre, et la nuit les peuples ; mais sur toi s'élèvera Celui qui est, et sa gloire éclatera sur toi ; les nations marcheront à ta lumière, et les rois à la splendeur de ton lever. Lève tes yeux de toute part et regarde : tous ceux-là qui sont assemblés viennent à toi ; tes fils viendront de loin, tes filles s'élèveront à tes côtés. Alors tu verras et tu abonderas ; ton cœur tressaillira de crainte et de joie, lorsque se tournera vers toi la multitude de la mer, lorsque la force des nations viendra à toi. La foule des chameaux t'inondera, les dromadaires de Madian et d'Epha ; tous viendront de Saba, offrant l'or et l'encens, et publiant les louanges de Jéhovah. Les troupeaux de Cédar se rassembleront pour toi, les béliers de Nabaïoth seront à ton service ; ils s'offriront en agréable sacrifice sur mon autel, et je remplirai de gloire la maison où réside ma majesté.

« Qui sont ceux-ci qui volent comme des nuées, et comme des colombes empressées de retourner à leur asile ?

« C'est que les îles m'attendent, et surtout les vaisseaux de la mer, pour apporter tes enfants de loin, avec leur argent et leur or, et le consacrer au nom de Jéhovah, ton Dieu, parce qu'il t'a comblée de gloire. Les fils de l'étranger rebâtiront tes murs, et leurs rois te serviront ; parce qu'après t'avoir frappée dans mon indignation, j'ai eu pitié de toi dans ma clémence. Tes portes seront toujours ouvertes ; elles ne se fermeront ni jour ni nuit, afin qu'on t'apporte la force des nations et qu'on t'amène leurs rois ; car la nation et le royaume qui ne te serviront pas, périront : ces nations seront dévastées comme le désert. La gloire du Liban viendra vers toi ; le sapin, le buis, le pin serviront ensemble à l'ornement de mon sanctuaire, et je glorifierai le lieu où reposent mes pieds. A toi viendront, en se courbant, les enfants de ceux qui t'ont humiliée ; sur la trace de tes pieds se prosterneront tous ceux qui te méprisaient ; ils t'appelleront la cité de Jéhovah, la Sion du Saint d'Israël. Au lieu que tu as été abandonnée, en butte à la haine, et que personne ne passait jusqu'à toi, je t'établirai l'orgueil des siècles et la joie des générations. Tu suceras le lait des nations, tu seras nourrie de la mamelle des rois ; et tu sauras que c'est moi, Jéhovah, ton Sauveur et ton Rédempteur, le Fort de Jacob. Au lieu d'airain, je te donnerai de l'or, de l'argent au lieu de fer, de l'airain au lieu de bois, et du fer au lieu de pierres ; j'établirai la paix pour te gouverner, et la justice pour lever les tributs. On n'entendra plus de violence dans ton territoire, de crime ni d'oppression dans tes confins ; le salut sera le nom de tes murailles ; tes portes retentiront de louanges. Le soleil ne t'éclairera plus pendant le jour, la lune ne luira plus sur toi ; Jéhovah lui-même sera ta lumière, et les jours de tes larmes seront finis.

(1) Isai., LIV, 1-13. — (2) Gal., IV, 27. — (3) Isai., XLIX, 14-23.

Ton peuple sera tout un peuple de justes, ils hériteront à jamais la terre; voilà les rejetons que j'ai plantés, voilà l'œuvre de ma gloire. Le moindre sera mille, et le plus petit une puissante nation : moi, Jéhovah, quand le temps en sera venu, je ferai tout d'un coup ces merveilles (1). »

Voulons-nous qu'un prophète nous montre l'accomplissement de toutes ces paroles du prophète? Ecoutons le disciple bien-aimé.

« Et moi, Jean, je vis descendre du ciel la sainte cité, la nouvelle Jérusalem, qui venait de Dieu, parée comme l'est une épouse pour son époux. Et j'entendis une voix forte sortie du trône qui disait : Voilà le tabernacle de Dieu avec les hommes et il demeurera avec eux. Ils seront son peuple, et Dieu au milieu d'eux sera leur Dieu. La muraille de la ville avait douze fondements, où étaient les noms des douze apôtres de l'Agneau... La muraille était bâtie de jaspe, et les fondements de toute sorte de pierres précieuses... Je ne vis point de temple dans la ville, parce que le Seigneur, Dieu tout-puissant, et l'Agneau en est le temple. Et la ville n'a pas besoin du soleil ni de la lune pour l'éclairer, parce que la gloire de Dieu l'éclaire et que l'Agneau en est la lampe. Les nations marcheront à sa lumière, et les rois de le terre y apporteront leur gloire et leur honneur. Ses portes ne fermeront point de jour; car, de nuit, il n'y en aura point dans ce lieu. On y apportera la gloire et l'honneur des nations (2). »

Voilà donc la nouvelle Jérusalem fondée sur les douze apôtres, la voilà tout ensemble au ciel et sur la terre; au ciel, triomphante; sur la terre, militante. Là, plus de mort, plus de cris, plus de douleur; ici, combattre et vaincre. De là, elle est éclairée de Dieu; ici, les nations marchent à sa lumière. Dieu est son soleil; elle est le soleil du monde.

Cette merveille de l'Eglise, nous la voyons de nos yeux; elle en renferme deux autres, que nous voyons également, et que le fils d'Amos a également prédites : la vocation des Gentils et la réprobation des Juifs.

Le prophète adresse d'abord au Seigneur une touchante prière au nom de son peuple. Après avoir rappelé les anciennes merveilles de sa miséricordieuse providence : « Regardez, dit-il, regardez du haut des cieux, du séjour de votre sainteté et de votre gloire : où est votre zèle, votre puissance, votre miséricorde, votre amour ? Vos entrailles ne s'émeuvent-elles plus pour moi? Vous êtes notre Père ? car Abraham ne nous reconnaît plus, et Israël ne veut plus savoir qui nous sommes; mais vous, ô Jéhovah ! vous êtes notre Père, notre Rédempteur. Pourquoi, ô Eternel ! nous avez vous fait sortir de vos voies? Pourquoi avez-vous endurci notre cœur jusqu'à ne pas vous craindre ? Revenez vers nous à cause de vos serviteurs, les tribus de votre héritage. Comptant pour peu de subjuguer le peuple de votre sainteté, nos ennemis ont foulé aux pieds votre sanctuaire même. Nous sommes devenus ce que nous étions au commencement, avant que vous fussiez notre roi et que nous fussions appelés de votre nom (3).

« Oh ! si vous déchiriez les cieux et si vous descendiez ! A votre aspect, les montagnes s'écrouleraient : comme les métaux fondus par le feu, comme les eaux qui bouillonnent par la flamme, pour signaler votre nom à vos ennemis, les nations trembleraient à votre présence. Quand vous ferez ces merveilles, nous ne pourrons les soutenir. Vous êtes descendu, et les montagnes se sont écroulées devant vous. Depuis l'origine des siècles les hommes n'ont point conçu, l'oreille n'a point entendu, aucun œil n'a vu, excepté vous, ô Dieu ! ce que vous avez préparé à ceux qui vous attendent. Vous allez au-devant de ceux qui pratiquent avec joie la justice; ils se souviendront de vous en marchant sur vos voies. Vous vous êtes mis en colère, parce que nous avons péché depuis longtemps; cependant nous serons sauvés. Nous sommes devenus tous comme un homme impur, et toutes nos justices sont comme un linge souillé. Tous nous sommes tombés comme la feuille, et nos iniquités, semblables à un vent impétueux, nous ont dispersés. Nul n'invoque votre nom, nul ne s'éveille pour s'attacher à vous; mais vous nous avez voilé votre face, et vous nous avez fait fondre entre les mains de nos iniquités. Cependant, ô Jéhovah ! c'est vous notre Père; nous sommes de l'argile; mais vous nous avez formés et nous sommes tous l'ouvrage de vos mains. Ne vous irritez pas jusqu'à l'extrémité, ne vous souvenez point éternellement de l'iniquité; car, regardez, nous sommes tous votre peuple. Les villes de votre sainteté sont un désert, Sion une solitude, Jérusalem une désolation. La maison de notre sanctification et de notre gloire, où nos pères ont chanté vos louanges, n'est plus qu'un amas de cendres; nos palais les plus beaux, un monceau de ruines. Après cela, ô Jéhovah ! vous retiendrez-vous encore ? Resterez-vous dans votre silence et nous affligerez-vous jusqu'à l'extrémité (4) ? »

L'Eternel répond au prophète :

« J'ai été recherché par ceux qui naguère ne m'interrogeaient pas; j'ai été trouvé par ceux qui ne me cherchaient pas. J'ai dit à une nation qui n'invoquait pas mon nom : Me voici, me voici. J'ai étendu mes mains pendant tout le jour vers un peuple incrédule et rebelle qui marche dans une voie qui n'est pas bonne en suivant ses pensées (5).

« Voici ce que dit Jéhovah : Quand on trouve un beau grain dans une grappe, on dit : Ne le perdez pas, car c'est la bénédiction; c'est ainsi qu'en faveur de mes serviteurs, je

(1) Isaïe, LX, 1-22. — (2) Apoc., XXI, 2-26. — (3) Isai., LXIII, 15-19. — (4) *Ibid.*, LXIV, 1-11. — (5) *Ibid.*, LXV, 1, 2.

n'exterminerai pas entièrement Israël. Je ferai sortir de Jacob et de Juda une postérité qui héritera de mes montagnes ; mes élus les posséderont, et mes serviteurs y établiront leurs demeures. Mais vous qui avez abandonné l'Éternel, qui avez oublié ma montagne sainte, qui dressez une table à la fortune et y offrez des libations, vous serez comptés et livrés au glaive, parce que je vous ai appelés, et vous n'avez pas répondu ; j'ai parlé, et vous n'avez pas écouté ; vous avez fait le mal devant mes yeux, et ce que je ne voulais pas, vous l'avez choisi. Voici donc ce que dit Jéhovah : Mes serviteurs mangeront, et vous souffrirez la faim ; mes serviteurs boiront, et vous aurez soif ; mes serviteurs se réjouiront, et vous serez confondus ; mes serviteurs, dans le ravissement de leurs cœurs, chanteront des cantiques de louange, et vous crierez dans l'amertume de votre âme, vous pousserez des hurlements dans le déchirement de votre esprit. Vous rendrez votre nom, pour mes élus, un nom d'imprécation ; Jéhovah-Adonaï te perdra, et il donnera à ses élus un autre nom (1)...

« Je vais créer de nouveaux cieux et une nouvelle terre. Le passé sortira de la mémoire, et il ne reviendra plus à l'esprit. Réjouissez-vous, au contraire, et soyez dans l'allégresse à jamais pour les choses que je vais créer ; car voici que je crée une Jérusalem d'allégresse et un peuple de joie. Et je trouverai mon allégresse dans Jérusalem, et ma joie dans mon peuple ; et on n'y entendra plus ni plaintes ni clameurs (2).

« Une mère a enfanté avant d'être en travail ; elle a mis au monde un enfant mâle avant le temps de la douleur. Qui jamais a ouï parler d'un tel prodige ? Qui jamais a rien vu de semblable ? La terre produit-elle en un jour ? Une nation s'enfante-t-elle tout d'un coup ? Cependant Sion a été en travail, et elle a mis au monde ses enfants en même temps. Moi qui fais enfanter les autres, ne pourrais-je pas enfanter moi-même ? dit CELUI QUI EST. Moi qui donne aux autres la fécondité, demeurerai-je stérile ? dit l'Eternel, ton Dieu. Réjouissez-vous avec Jérusalem, tressaillez d'allégresse avec elle, afin que vous suciez de ses mamelles, jusqu'à rassasiement, le lait de ses consolations, que vous tiriez de son sein des délices et que vous soyez remplis de joie par l'éclat de sa gloire. Car ainsi parle Jéhovah : Je vais faire couler sur elle la paix comme un fleuve, et la gloire des nations comme un torrent qui se déborde ; vous sucerez son lait, on vous portera à la mamelle et on vous caressera sur les genoux. Comme une mère console son enfant, ainsi je vous consolerai, et vous serez consolés dans Jérusalem. Vous verrez, et votre cœur se réjouira, et vos os se ranimeront comme l'herbe ; les serviteurs de l'Eternel connaîtront son bras ; sa colère se répandra sur les ennemis.

» Je viens, dit Jéhovah, pour assembler toutes les nations et toutes les langues ; et ils viendront, et ils verront ma gloire. J'élèverai un signe au milieu d'eux ; j'en choisirai quelques-uns qui auront été sauvés pour les envoyer vers les nations de Tharsis (de la mer), en Phul (Afrique), en Lud (Lydie), peuples armés de flèches, en Thubal (Italie, Espagne), en Javan (Ionie, Grèce), dans les îles les plus reculées, vers des hommes qui n'ont point entendu parler de moi et qui n'ont point vu ma gloire ; et ils annonceront ma gloire aux nations. Et ils amèneront vos frères du milieu de tous les peuples, comme une offrande à Jéhovah ; et ils amèneront sur des chevaux, dans des litières, sur des chars, sur des mules, sur des dromadaires, à ma montagne sainte, à Jérusalem, dit Jéhovah, comme lorsque les enfants d'Israël portent un présent au temple de l'Eternel, dans un vase pur. Et j'en choisirai parmi eux pour en faire des prêtres et des lévites, dit Jéhovah ; car, comme les nouveaux cieux et la terre nouvelle que je vais faire subsisteront toujours devant moi, ainsi votre postérité et votre nom subsisteront toujours. De mois en mois, de sabbat en sabbat, toute chair viendra et m'adorera, dit CELUI QUI EST. On sortira et l'on verra les cadavres des violateurs de ma loi. Leur ver ne mourra point, et leur feu ne s'éteindra point, et ils seront en horreur à toute chair (3). »

Il y a dix-huit siècles, un de ces hommes de salut choisis par l'Eternel pour annoncer sa gloire aux nations les plus lointaines, Paul, sur le point d'aller en Italie et en Espagne, écrivait du pays de Javan, de la Grèce, à l'Eglise naissante de Rome, dont alors déjà la foi était publiée par tout l'univers : « Il n'y a point de distinction entre le Juif et le Gentil, parce que tous n'ont qu'un même Seigneur, qui répand ses richesses sur tous ceux qui l'invoquent ; car tous ceux qui invoqueront le nom du Seigneur seront sauvés (4). Mais comment l'invoqueront-ils, s'ils ne croient point en lui ? et comment croiront-ils en lui, s'ils n'en ont point entendu parler ? et comment en entendront-ils parler, si personne ne leur prêche ? et comment y aura-t-il des prédicateurs, s'ils ne sont envoyés ? Selon ce qui est écrit : Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui annoncent l'Evangile de paix, qui annoncent les biens ! Mais tous n'obéissent pas à l'Evangile. C'est ce qui a fait dire à Isaïe : Seigneur, qui est-ce qui a cru à ce que nous avons fait entendre ? La foi vient donc de l'ouïe, et l'ouïe par la parole de Dieu, le Christ. Mais ne l'ont-ils pas déjà ouïe ? Sans doute ; leur voix a retenti par toute la terre, et leur parole jusqu'aux extrémités du monde. Et Israël n'en a-t-il pas eu connaissance ? Moïse lui-même a dit le premier : Je vous

(1) Isai., LXVI, 8-15. — (2) Ibid. 17-19. — (3) Ibid., 7-24. — (4) Joel, II, 32.

exciterai à jalousie par un *non-peuple ;* je vous irriterai par une nation insensée. Isaïe dit encore plus hardiment : J'ai été trouvé par ceux qui ne me cherchaient pas, et je me suis fait voir à ceux qui ne demandaient point à me connaître. « Et il dit contre Israël : » J'ai tendu les bras durant tout le jour à ce peuple incrédule et rebelle à mes paroles (1). »

Aujourd'hui encore, à Rome, on lit ces dernières paroles d'Isaïe sur un grand crucifix, qui est à l'entrée du quartier des Juifs. Aujourd'hui encore, que ce saint Paul disait à Rome aux Juifs de son temps, peut l'appliquer à leurs descendants : l'Esprit-Saint a bien dit à nos pères par le prophète Isaïe : « Va vers ce peuple, et dis-leur : Vous entendrez de vos oreilles, et vous ne comprendrez point ; vous regarderez de vos yeux, et vous ne verrez point ; car le cœur de ce peuple s'est appesanti, leurs oreilles se sont fermées ainsi que leurs yeux, de peur que leurs yeux ne voient, que leurs oreilles n'entendent, que leur cœur ne comprenne, qu'ils ne se convertissent et que je ne les guérisse (2). »

L'Apôtre ajoutait : « Apprenez donc que ce salut qui vient de Dieu est envoyé aux nations et qu'elles le recevront. » Ce second prodige, prédit par Isaïe en tant de manières, non-seulement nous le voyons de nos yeux, mais nous le sommes. En un mot, pour voir deux miracles toujours subsistant, et deux prophéties toujours s'accomplissant, nous n'avons qu'à jeter les yeux sur les Juifs et sur nous, sur la Synagogue d'Israël réprouvée, aveuglée depuis dix-huit siècles, et sur l'Église des nations, devenue depuis dix-huit siècles la lumière du monde. Un troisième miracle, également prédit par les prophètes, se joindra aux deux autres vers la fin des temps. « Je ne veux pas, mes frères, dit saint Paul, vous laisser ignorer ce mystère, afin que vous ne soyez point sages à vos propres yeux ; c'est qu'une partie des Juifs est tombée dans l'aveuglement, jusqu'à ce que la plénitude des nations soit entrée dans l'Église, et qu'après, tout Israël sera sauvé, selon qu'il est écrit : Il sortira de Sion un libérateur qui bannira l'impiété de Jacob. Et c'est là l'alliance que je ferai avec eux, lorsque j'aurai effacé leurs péchés (3). »

Ici nous quittons à regret le plus éloquent, le plus sublime des prophètes, et par là même de tous les hommes. La tradition des Hébreux, adoptée par les Pères de l'Église, nous apprend qu'Isaïe, après avoir prophétisé sous les rois Ozias, Joatham, Achaz et Ezéchias, fut mis à mort par Manassès, qui, ne pouvant supporter ses reproches, le fit couper en deux avec une scie de bois. Isaïe réunit ainsi deux gloires : celle de prophète et celle de martyr.

Manassès avait douze ans à la mort d'Ezéchias ; il lui succéda sur le trône, mais non dans la piété et la justice. Autant le père avait été bon, autant le fils se montra méchant et envers Dieu et envers son peuple. Il renouvela toutes les impiétés de ces nations coupables que le Seigneur avait exterminées devant les enfants d'Israël, il rebâtit les hauts lieux que son père Ezéchias avait démolis, dressa des autels à Baal, planta un bocage à Astarté, comme avait fait Achab, roi d'Israël, adora toute la milice du ciel et lui sacrifia. Il alla jusqu'à placer dans le temple même l'idole du bocage, Astarté ou Vénus, et dans les deux parties du temple, éleva des autels à toute l'armée des cieux, à tous les astres. Il fit passer ses fils par le feu, aima les divinations, observa les augures, s'adonna aux arts magiques ; il avait auprès de lui des magiciens et des enchanteurs, et commettait devant l'Eternel des crimes sans nombre. Juda et Jérusalem se laissèrent entraîner par cet exemple, et commirent encore plus de mal que les anciens peuples de Chanaan. Le Seigneur, les ayant inutilement avertis par ses prophètes, leur dit enfin :

« Parce que Manassès, roi de Juda, a commis ces abominations, plus détestables encore que tout ce que les Amorrhéens avaient fait avant lui, et qu'il fait pécher Juda par ses infamies, voici ce que dit Jéhovah, Dieu d'Israël : Je vais amener de tels maux sur Jérusalem et sur Juda, que les oreilles en tinteront à quiconque les ouïra. J'étendrai sur Jérusalem le cordeau de Samarie et le poids de la maison d'Achab ; et j'essuierai Jérusalem comme un vase d'albâtre que l'on essuie et que l'on retourne ensuite sur sa face. J'abandonnerai les restes de mon héritage, et je les livrerai entre les mains de leurs ennemis ; ils seront en proie à tous ceux qui les haïssent, parce qu'ils ont commis le mal devant moi, et qu'ils ont continué de m'irriter depuis le jours que leurs pères sortirent de l'Egypte jusqu'aujourd'hui. »

Manassès, au lieu de se convertir, joignit à l'idolâtrie la cruauté : il répandit tant de sang innocent, que Jérusalem en était remplie jusqu'à la gorge, suivant l'énergie du texte sacré.

Enfin, Dieu fit venir les princes de l'armée du roi d'Assur : ils prirent Manassès, lui mirent les fers aux pieds et aux mains, et l'emmenèrent à Babylone, alors sous la domination du roi de Ninive. Quand il fut réduit à cette angoisse, Manassès se reconnut, s'humilia devant le Dieu de ses pères, lui adressa ses gémissements et ses instantes supplications. Le Seigneur exauça sa prière et le ramena à Jérusalem dans son royaume.

Manassès, ayant ainsi reconnu qu'il n'y a de Dieu que Jéhovah, CELUI QUI EST, s'appliqua le reste de ses jours à le servir d'autant mieux qu'il l'avait offensé davantage. Il augmenta les fortifications de Jérusalem, mit les autres villes en état de défense ; mais surtout il ôta de la maison de Jéhovah l'idole qu'il y avait placée, fit disparaître de partout les dieux

(1) Rom., x, 12-21. — (2) Act., xxviii, 25-27. — (3) Isai., lix, 20., Rom., xi, 25-27.

étrangers ainsi que les autels qu'il avait dressés sur la montagne du temple et dans Jérusalem. Il rétablit aussi l'autel du Seigneur, y offrit des victimes avec des hosties pacifiques et d'actions de grâces, et ordonna à Juda de servir Jéhovah, le Dieu d'Israël. Cependant le peuple immolait encore sur les hauteurs, mais seulement à Jéhovah, son Dieu. Manassès mourut après un règne de cinquante cinq ans. Il fut enseveli dans le jardin de sa maison, et non dans le sépulcre des rois (1). Il paraît que, malgré sa pénitence, le tribunal qui jugeait les rois à leur mort, le priva de la sépulture royale à cause du scandale horrible qu'il avait causé. La prière de Manassès dans les fers avait été recueillie par les prophètes; mais il n'est pas certain que ce soit celle qu'on lit à la fin de la Bible.

Il est naturel de penser qu'en prenant Jérusalem, les Assyriens n'épargnèrent pas le temple, et qu'avec le roi ils emmenèrent aussi une partie du peuple. Alors paraît s'être accompli ce que l'Eternel avait prédit de deux personnages par Isaïe : « Va, entre chez Sobna, trésorier du temple, et tu lui diras: Que fais-tu ici? quels sont tes droits? Tu as osé te bâtir un sépulcre de pierre : tu t'es élevé un monument superbe; tu as taillé ta dernière demeure dans le roc. Voilà que l'Eternel t'enlèvera comme on enlève un oiseau, comme on ôte des vêtements de leur place. Il te couronnera de maux; il te jettera comme une balle lancée dans un champ spacieux ; tu mourras là, et c'est là qu'ira se briser, à la honte de ton maître, le char de ta gloire. Je te chasserai du rang où tu es ; je te déposerai de ton ministère. Je rappellerai, dans ce jour, mon serviteur Eliacim, fils d'Helcias; je te revêtirai de ta tunique, je l'honorerai de ta ceinture, je lui remettrai entre les mains ta puissance ; et il sera un père aux habitants de Jérusalem et à la maison de Juda. Je mettrai sur son épaule la clef de la maison de David ; il ouvrira, et nul ne pourra fermer ; il fermera, et nul ne pourra ouvrir. Je l'établirai comme une colonne dans un lieu solide ; il sera comme un trône d'honneur dans la maison de son père (2). » Sobna, qu'on présume avoir été favori de Manassès, aura été emmené avec lui à Babylone, et y sera mort ; tandis que nous verrons Eliacim, pour le salut de Juda et de Jérusalem, faire tout ensemble les fonctions de pontife et de roi.

Manassès était peut-être encore dans la captivité; mais le peuple en était revenu, le temple venait d'être purifié, le culte du Seigneur se rétablissait, lorsque Juda et Jérusalem se virent menacés d'une ruine entière, et délivrés tout à coup par le bras d'une femme.

Ici commence, pour durer jusqu'à l'avénement du Christ, la lutte des peuples conquérants. L'empire de Ninive, remonté au faîte de sa puissance, touchait à sa fin. Celui des Mèdes et des Perses, qui devait aider Babylone à détruire Ninive, et puis subjuguer Babylone même, venait de se former. Les Madaï ou Mèdes, ainsi nommés de Madaï, troisième fils de Japhet, étaient tombés, suivant Hérodote, dans une espèce d'anarchie, lorsqu'ils offrirent volontairement le souverain pouvoir à un des principaux d'entre eux, Déjocès, qui s'était attiré la confiance universelle par sa sagesse et sa vertu. Son règne fut long et paisible. Pour donner à la nation un centre commun, il bâtit la fameuse ville d'Ecbatane avec sept enceintes de murailles. Son fils, Phraortes suivant Hérodote, Aphraartes suivant Eusèbe, Arphaxad suivant l'Ecriture, acheva les fortifications de la nouvelle capitale. Il l'entoura de murs larges de cinquante coudées, hauts de soixante-dix, avec des portes et des tours de cent de hauteur; le tout en pierres taillées de trois coudées de large et de six de long. Non content du royaume des Mèdes, que lui avait laissé son père, il attaqua et vainquit les Perses, puis, avec leur secours, une grande partie de l'Asie. Enfin, se regardant comme invincible par la force de son armée et la multitude de ses chars, il marcha contre les Assyriens de Ninive ; mais il y trouva sa perte.

A Ninive, le fils de Sennachérib, nommé Asarhaddon par les Juifs, Asaraddin par Ptolémée, Asénaphar par les Samaritains (3), étant mort, avait eu pour successeur un prince nommé Saosduchim dans le canon de Ptolémée, et Nabuchodonosor dans l'Ecriture. Cette diversité de noms dans la même personne ne doit pas étonner chez les anciens. Souvent le même avait deux ou plusieurs noms : ainsi Homère appelle l'époux d'Hélène tantôt Pâris, tantôt Alexandre. Souvent un prince changeait de nom en parvenant à la couronne : ainsi, avant d'être roi, Cyrus s'appelait Agradat. Souvent ce n'était qu'un surnom d'honneur qui devenait nom propre dans une autre langue : ainsi de Cor, en persan *soleil*, les Hébreux ont fait Corès, et les Grecs Cyrus. D'autres fois le nom était commun à tous les rois d'un pays comme celui de Pharaon, et plus tard de Ptolémée en Egypte : il n'y avait que les surnoms pour les distinguer. Ce qui diversifiait encore plus les noms des rois, surtout dans les grandes monarchies composées de plusieurs peuples, c'est que les noms des anciens signifiant presque tous quelque chose, chaque peuple les traduisait en sa langue, changeant le son, mais conservant le sens. Ainsi à quelles variantes ne durent pas donner lieu, dans les cent vingt-sept provinces de la monarchie persane, les noms de Darius, *dompteur*, de Xercès, *guerrier*, d'Artaxerxès, *grand guerrier*? Si le grec nous était aussi étranger que l'ancien persan, saurions-nous pourquoi les Grecs appellent Sébaste celui qu'avec les Latins nous appelons Auguste?

Nabuchodonosor se mit en campagne la

(1) IV Reg., XXI, 1-18., II Paralip., XXXIII, 1-20. — (2) Isaïe, XXII, 15-23. — (3) I Esdr., XIV, 10.

douzième année de son règne. Il avait envoyé à tous les peuples sujets ou alliés de son empire : à l'orient, du côté de la Perse ; à l'occident, aux peuplades de Cilicie, de Syrie, de Palestine et d'Egypte. Mais nul ne se mit en peine de ses ordres, ni ne vint à lui pour cette guerre; tous, au contraire, le regardant comme leur égal, renvoyèrent ses ambassadeurs sans rien leur accorder, et même sans leur faire aucun honneur. Nabuchodonosor jura de s'en venger. Toutefois ceux qui habitaient sur l'Euphrate, le Tigre, l'Hydaspe, se joignirent à lui. Quoique abandonné du grand nombre, il était encore puissant ; ayant livré bataille à Arphaxad, il eut sur lui l'avantage, renversa son armée, sa cavalerie, ses chars ; se rendit maître de ses villes, parvint jusqu'à Ecbatane, prit ses tours, ravagea ses places et changea toute sa beauté en opprobre. Il se saisit même de la personne d'Arphaxad, le perça de ses flèches et le mit à mort. Ensuite il revint à Ninive avec tous ceux qui l'avaient accompagné dans cette expédition, et là ils se livrèrent au repos et aux festins, lui et son armée, pendant cent vingt jours (1).

Après ce temps, il convoqua dans son palais tous les officiers de son armée avec les grands de son empire, leur exposa le mauvais procédé des peuples, leur dit que son dessein était d'en tirer une vengeance éclatante et de soumettre à son empire tout le reste de la terre. Tous y ayant applaudi, il appela Holopherne, général de ses troupes, et il lui dit : « Voici ce que dit le grand roi, le maître de toute la terre : Tu vas sortir de devant moi, et tu prendras avec toi des hommes déterminés, cent vingt mille hommes de pied, un grand nombre de chevaux et douze mille cavaliers. Tu marcheras contre les régions de l'Occident, parce qu'elles n'ont point déféré aux paroles de ma bouche. Tu les avertiras de préparer la terre et l'eau parce que je vais marcher contre eux dans ma colère : je couvrirai des pieds de mon armée la face de la terre, et je les livrerai au pillage. Leurs blessés rempliront leurs vallées et leurs torrents, et le fleuve débordé s'emplira de leurs cadavres. J'emmènerai leurs captifs et les disperserai jusqu'aux extrémités de l'univers. Toi donc, pars et va devant m'occuper tous leurs confins : ils se donneront à toi, et tu me les réserveras pour le jour où je viendrai leur reprocher leur conduite. Ton œil n'aura nulle pitié pour ceux qui résisteront : tu les livreras au carnage et au pillage dans toutes les régions que je t'abandonne. »

Tel fut, suivant le texte grec du livre de Judith, le langage de Nabuchodonosor. Son orgueil, comme nous le verrons, allait encore plus loin. Il voulait que toute la terre n'eût de dieu que lui.

Holopherne exécuta les ordres de son maître et partit avec une armée, des provisions et des trésors immenses. Il ravagea le pays d'Ismaël, la terre de Madian, la Mésopotamie, la Cilicie; descendit dans les champs de Damas, au temps de la moisson ; brûla tous les blés, fit couper tous les arbres et toutes les vignes. Bientôt la terreur de ses armes se répandit de toutes parts : Tyr, Sidon et le reste de la Phénicie tremblaient (2). Dès lors les rois, les princes des villes et des provinces de Mésopotamie, de Cilicie, de Syrie et autres pays, envoyèrent lui dire par des ambassadeurs : « Nous voici les serviteurs de Nabuchodonosor, le grand roi, nous voici devant vous ; traitez-nous comme il vous semblera bon. Nos villes, nos terres, nos montagnes, nos collines, nos champs, nos troupeaux, nos richesses, nos familles, tout est en votre pouvoir. Tout ce que nous avons dépend de vous ; nous serons vos esclaves, nous et nos enfants. Venez être pour nous un maître pacifique, et tirez de nous tous les services qu'il vous plaira. » Il descendit donc avec son armée vers les régions maritimes, mit des garnisons dans leurs villes fortes, en tira les hommes d'élite pour les joindre à ses troupes. Telle était la frayeur dont étaient saisies toutes ces provinces, que les princes et les personnes les plus honorables de toutes les villes, ainsi que les peuples, allaient au-devant de lui et le recevaient avec des couronnes, des flambeaux, en dansant au son des tambours et des flûtes. Mais rien ne put adoucir la férocité de son cœur. Il n'en détruisit pas moins leurs villes, n'en abattit pas moins leurs bois sacrés ; car il avait ordre d'exterminer tous les dieux de la terre, afin que toutes les nations adorassent le seul Nabuchodonosor ; que toutes les langues et toutes les tribus l'invoquassent comme leur dieu. Il s'avança ainsi, ravageant le pays, jusqu'aux montagnes de Judée, où il s'arrêta un mois entier pour rassembler toutes les troupes de son armée (3).

Les enfants d'Israël avaient appris la marche du vainqueur, ce qu'il avait fait aux diverses nations, comment il avait ruiné leurs temples et leurs cités ; ils en craignirent autant pour Jérusalem et pour son temple. Une circonstance augmentait leur crainte, suivant la version grecque : ils étaient revenus nouvellement de captivité, le peuple de Juda n'était rassemblé tout entier que depuis peu ; les vases sacrés, l'autel et le temple venaient d'être purifiés de leur profanation. Cette captivité, ce temple debout, mais profané, tandis que Ninive avec son empire subsiste encore, marque assez clairement le temps de Manassès. Plus tard il y aura une autre captivité ; mais Ninive n'existera plus, non plus que Jérusalem et son temple.

Un homme se trouva pour soutenir Israël : c'était le grand-prêtre Eliacim ou Joacim, deux noms qui reviennent au même, *El* et *Jo*

(1) Judith, I, 5-12, d'après les deux textes, grec et latin, fondus ensemble. — (2) *Ibid.*, II, 1-18. — (3) Judith, III, 1-15.

étant deux noms de Dieu. Eliacim, qui avait gouverné Juda et Jérusalem pendant la captivité du roi et d'une partie du peuple, leur continua ses soins paternels. Le roi, s'il était revenu, voyant en lui le sauveur et le père de la nation, l'aura prié d'achever son ouvrage. Le grand-prêtre écrivit donc de toutes parts pour qu'on occupât les montagnes par où l'on pouvait aller à Jérusalem, et qu'on mît des corps de garde dans les défilés, surtout du côté de Béthulie, où le défilé était si étroit qu'il ne pouvait y passer plus de deux hommes. Non content d'envoyer des lettres, il parcourut lui-même tout le pays, faisant réparer les murs des villes et amasser du blé dans les magasins; mais surtout exhortant tout le peuple à implorer le secours du Seigneur par le jeûne et la prière. La voix du pontife fut exécutée en tout à Jérusalem et dans toute la Judée. Les hommes, les femmes, les enfants même, vêtus du sac de la pénitence, la tête couverte de cendres et prosternés la face tournée vers le temple, jeûnèrent plusieurs jours, ne cessant de conjurer le Seigneur d'avoir pitié d'eux et de son sanctuaire, Les prêtres mêmes qui offraient les holocaustes, étaient vêtus de cilices et avaient de la cendre sur leur tête. Le Seigneur écouta les gémissements de son peuple (1).

Holopherne ayant appris que les enfants d'Israël se préparaient à lui résister et qu'ils avaient fermé les passages des montagnes, entra dans une furieuse colère. Il fit venir les princes de Moab et les chefs d'Ammon, avec les satrapes des provinces maritimes, et leur demanda quel était ce peuple, sa force, le nombre de ses villes, le chef qui le commandait; pourquoi il était le seul qui méprisât de venir au-devant de lui et de le recevoir dans un esprit de paix. Achior, chef de tous les Ammonites, lui répondit : « Seigneur, s'il vous plait de m'écouter, je vous dirai la vérité touchant ce peuple qui habite dans les montagnes, et pas une parole fausse ne sortira de ma bouche. Ce peuple est originaire de la Chaldée. Ne voulant plus suivre les dieux de leurs pères, qui en adoraient plusieurs, ils n'en adorèrent qu'un seul, le Dieu du ciel, qui leur commanda de sortir de ce pays-là. Ils émigrèrent d'abord en Mésopotamie, puis dans la terre de Chanaan, où ils devinrent riches en or, en argent et en troupeaux. Plus tard, durant une grande famine, ils descendirent en Egypte, où ils se multiplièrent au point que leur multitude était innombrable. Le roi d'Egypte les traitant avec dureté et les accablant de travail comme des esclaves, pour bâtir ses villes, ils crièrent à leur Dieu qui frappa toute la terre d'Egypte de plaies auxquelles il n'y a point de remède. Pour se délivrer, les Egyptiens les chassèrent. Mais ayant voulu s'en rendre maîtres de nouveau, le Dieu du ciel leur ouvrit la mer Rouge et les fit passer à pied sec. L'armée des Egyptiens les ayant poursuivis, fut ensevelie dans les eaux, sans qu'il en échappât un seul pour porter la nouvelle. Ils campèrent ensuite dans les déserts de Sina, où personne n'avait jamais pu habiter. Là, les fontaines amères devenaient douces pour eux ; et, durant l'espace de quarante ans, ils recevaient du ciel leur nourriture. Partout où ils entraient sans arc et sans flèche, sans bouclier et sans épée, leur Dieu combattait pour eux et demeurait toujours vainqueur. Jamais il ne s'est trouvé personne qui surmontât ce peuple, sinon lorsqu'il s'était retiré du Seigneur, son Dieu ; car toutes les fois qu'ils ont adoré un autre Dieu que le leur, ils ont été livrés au pillage, au glaive et à l'opprobre; mais aussi toutes les fois qu'ils se sont repentis d'avoir abandonné le culte de leur Dieu, le Dieu du ciel leur a donné la force pour se défendre. C'est ainsi qu'ils ont vaincu les rois et les peuples dont ils possèdent maintenant les terres et les villes. Tant qu'ils n'ont pas péché contre leur Dieu, ils ont été heureux, parce que leur Dieu hait l'iniquité. Aussi, il y a quelques années, s'étant retirés de la voie que Dieu leur avait marquée pour y marcher, ils ont été taillés en pièces par diverses nations, et plusieurs d'entre eux emmenés captifs dans une terre étrangère. Mais depuis peu étant retournés au Seigneur, leur Dieu, ils se sont réunis de cette dispersion, ont repeuplé ses montagnes, et possèdent de nouveau Jérusalem, où est leur sanctuaire. Maintenant donc, mon seigneur, informez-vous s'il y a dans ce peuple quelque iniquité avec leur Dieu ; et, si cela est, allons les attaquer, parce que certainement leur Dieu vous les livrera, et ils seront assujettis à votre puissance. Mais si ce peuple n'a point offensé son Dieu, nous ne pourrons leur résister, parce que leur Dieu prendra leur défense, et nous deviendrons la risée de toute la terre. »

Achior ayant ainsi parlé, tous les grands d'Holopherne pensèrent le mettre en pièces, disant l'un à l'autre : « Quel est celui-ci, qui ose dire que les enfants d'Israël puissent résister au roi Nabuchodonosor et à toutes ses troupes, eux sans armes et sans force, et qui ne savent ce que c'est que l'art de combattre? Pour faire donc voir à Achior qu'il nous trompe, allons à ces montagnes; et lorsque nous aurons pris les plus forts d'entre eux, nous le passerons avec eux au fil de l'épée, afin que toutes les nations sachent que Nabuchodonosor est le dieu de la terre, et que, hors lui, il n'y en a point d'autre (2). »

Le tumulte s'étant apaisé : « Et qui donc es-tu Achior, mercenaire d'Ephraïm ? lui dit Holopherne en fureur. Qui donc es-tu, pour faire ainsi le prophète au milieu de nous aujourd'hui, et pour dire qu'il ne faut point combattre la race d'Israël, parce que leur Dieu les protége ? Et quel Dieu y a-t-il donc,

(1) Judith, IV, 1-17. — (2) Ibid., V, 1-20.

si ce n'est Nabuchodonosor ? Pour t'en convaincre, lorsque nous les aurons tous frappés comme un seul homme, et enivré de sang leurs montagnes, tu tomberas toi-même sous le fer des Assyriens, et tout Israël périra avec toi. Et pour que tu sois encore mieux persuadé d'éprouver le même sort, tu seras joint dès à présent à ce peuple, afin que, lorsque mon glaive leur infligera les peines qu'ils ont méritées, tu sois puni avec eux. »

Aussitôt, les gens d'Holopherne se saisirent d'Achior, l'emmenèrent du côté de Béthulie, et, le plus près qu'ils purent de la ville, le lièrent par les pieds et les mains à un arbre, et s'en retournèrent vers leur maître. Les Israélites descendus de Béthulie, ayant trouvé Achior, le délièrent et le conduisirent dans la ville, au milieu du peuple, qui avait alors pour chefs Ozias, de la tribu de Siméon, et Charmi, surnommé Othoniel. Interrogé pourquoi les Assyriens l'avaient traité de la sorte, il exposa comment il avait répondu aux demandes d'Holopherne, comment il avait failli être mis en pièces par les principaux de l'armée, et comment Holopherne avait juré de le faire mourir dans les plus cruels supplices avec les enfants d'Israël, pour avoir osé dire que le Dieu du ciel était leur défenseur.

A ce récit, tout le peuple se prosterna le visage contre terre, et s'écria en pleurant : « Seigneur, Dieu du ciel et de la terre, voyez leur orgueil, voyez notre abaissement ; jetez un regard sur votre sanctuaire ; faites voir que vous n'abandonnez point ceux qui présument de votre bonté, et que vous humiliez ceux qui présument d'eux-mêmes et se glorifient de leurs propres forces. » Ayant ainsi pleuré et prié durant tout le jour, ils consolèrent Achior en disant : « Le Dieu de nos pères, dont vous nous avez proclamé la puissance, vous donnera pour récompense de voir vous-mêmes la perte de ceux qui veulent vous faire périr. Et lorsque le Seigneur aura mis ainsi ses serviteurs en liberté, qu'il soit aussi votre Dieu au milieu de nous, afin que, selon qu'il vous plaira, vous viviez avec nous, vous et tous ceux qui vous appartiennent. » L'assemblée étant finie, Ozias le reçut en sa maison, lui donna un festin auquel furent invités tous les anciens de la ville. Ensuite le peuple s'assembla de nouveau et passa la nuit en prière, suppliant le Dieu d'Israël de venir à leur secours (1).

Le lendemain, Holopherne fit marcher toute son armée contre Béthulie, c'est-à-dire non-seulement les troupes qu'il avait amenées de Ninive, mais encore celles qu'il avait tirées des provinces conquises. A la vue de cette multitude, les enfants d'Israël se prosternèrent en terre et redoublèrent leurs prières au Seigneur ; en même temps ils faisaient bonne garde tout le jour et toute la nuit. Pour les réduire sans combat, Holopherne fit couper un aqueduc qui leur fournissait de l'eau ; puis, à la persuasion des Iduméens, des Moabites et des Ammonites, il envoya de forts détachements occuper toutes les fontaines du voisinage. Dès que l'aqueduc fut rompu, l'eau vint à manquer à Béthulie ; on l'y distribua chaque jour par mesure au peuple. Ce fut bien pis quand toutes les fontaines se trouvèrent occupées par l'ennemi. Le vingtième jour depuis que cette mesure avait été prise, trente-quatrième depuis le commencement du siége, il ne restait plus dans toute la ville de quoi donner à boire un seul jour aux habitants.

Alors les hommes, les femmes, les jeunes gens et les petits enfants vinrent en foule trouver Ozias, et lui dirent tout d'une voix : « Que Dieu soit juge entre vous et nous ; car c'est vous qui nous avez attiré ces maux, n'ayant pas voulu parler de paix avec les Assyriens, et c'est pour cela que Dieu nous a vendus entre leurs mains. Ainsi nous demeurons sans secours, et la soif nous fait périr misérablement devant leurs yeux. Maintenant donc, assemblez tous ceux qui sont dans la ville, afin que nous nous rendions tous volontairement à Holopherne ; car il vaut mieux qu'étant captifs nous vivions et bénissions le Seigneur, que de mourir et d'être en opprobre à tous les hommes, en voyant nos femmes et nos enfants périr ainsi devant nos yeux. Nous vous conjurons aujourd'hui devant le ciel et la terre, et devant le Dieu de nos pères, qui se venge de nous selon la grandeur de nos péchés, de livrer incessamment la ville entre les mains d'Holopherne, et de nous faire trouver une prompte mort par le glaive au lieu de cette mort prolongée dans les tourments de la soif. »

Après qu'ils eurent parlé de la sorte, il s'éleva de grands cris et de grandes lamentations dans toute l'assemblée ; et pendant plusieurs heures, ils crièrent tout d'une voix à Dieu, en disant : « Nous avons péché avec nos pères ; nous avons agi injustement ; nous avons commis l'iniquité. Mais vous, ayez pitié de nous, parce que vous êtes bon ; ou vengez nos crimes en nous châtiant vous-même, et n'abandonnez point ceux qui vous bénissent à un peuple qui vous ignore, afin qu'on ne dise point parmi les nations : Où est leur Dieu ? »

Lorsque enfin, fatigués de crier et las de pleurer, ils se turent, Ozias se leva, le visage tout trempé de ses larmes, et leur dit : « Ayez bon courage, mes frères, et attendons encore pendant cinq jours la miséricorde du Seigneur. Peut-être qu'il apaisera sa colère et fera éclater la gloire de son nom. Si, ces cinq jours étant passés, il ne nous vient point de secours, nous ferons ce que vous avez proposé (2). »

Ces paroles furent rapportées à une veuve de la tribu de Siméon : c'était Judith. Il y

(1) Judith, VII, 1-21. — (2) *Ibid.*, I, 1-25.

avait plus de trois ans que Manassès, son mari, était mort d'un coup de soleil pendant la moisson des orges. Elle s'était fait au haut de sa maison une chambre secrète, où elle demeurait enfermée avec les filles qui la servaient. Et, ayant un cilice sur les reins, elle jeûnait tous les jours de sa vie, excepté le jour du sabbat, le jour des néoménies et les fêtes de la maison d'Israël. Elle était parfaitement belle; et son mari lui avait laissé de grandes richesses, un grand nombre de serviteurs et des domaines avec des troupeaux nombreux. Tout le monde l'avait en haute estime, parce qu'elle craignait beaucoup le Seigneur; il n'y avait personne qui dît la moindre chose à son désavantage.

Ayant donc appris ce qui s'était passé, elle envoya l'intendante de sa maison prier de venir chez elle les anciens du peuple, Ozias, Chabri et Charmi. Ils vinrent, et elle leur dit: « Comment donc Ozias a-t-il consenti de livrer la ville aux Assyriens, s'il ne vous venait du secours dans cinq jours? Et qui êtes-vous donc pour tenter ainsi le Seigneur? Ce n'est pas là le moyen d'attirer sa miséricorde, mais plutôt d'exciter sa colère et d'allumer sa fureur. Vous avez prescrit à Dieu le terme de sa compassion; vous lui avez fixé le jour, comme ses arbitres. Ah! plutôt parce que le Seigneur est patient, faisons pénitence de cette faute même, et implorons sa pitié avec beaucoup de larmes; car on ne menace pas Dieu comme un homme, on ne le met point à l'arbitrage comme les enfants des hommes. C'est pourquoi humilions nos âmes devant lui, reconnaissons que nous sommes ses esclaves, qu'il peut nous sauver ou nous perdre à son gré : demeurons dans cet esprit d'abaissement, et prions le Seigneur avec larmes de nous faire éprouver sa miséricorde en la manière qu'il lui plaira, afin que, comme l'orgueil de nos ennemis nous a remplis de trouble et de crainte, notre humilité aussi devienne pour nous un sujet de gloire. Il n'y a aujourd'hui parmi nous aucune tribu, aucune famille, aucune cité qui adore des dieux faits de main d'homme, comme il est arrivé dans les jours précédents; car c'est pour cela que nos pères ont été livrés au glaive et au pillage, et qu'ils ont éprouvé une grande chute devant nos ennemis. Pour nous, au contraire, nous ne reconnaissons d'autre Dieu que lui : c'est pourquoi nous espérons qu'il ne nous méprisera pas, ni personne de notre génération. Si nous nous laissons prendre, toute la Judée tombera avec nous, notre sanctuaire sera pillé, et Dieu nous demandera compte de cette profanation, à cause de ce que nous avons dit. Le meurtre de nos frères, la captivité de notre pays, la dévastation de notre héritage, il les fera retomber sur nos têtes au milieu des nations où nous serons en servitude; et nous serons une pierre d'achoppement et un objet d'insulte devant ceux qui seront devenus nos maîtres. Maintenant donc, montrons à nos frères que de nous dépend leur vie, que sur nous s'appuie et le sanctuaire, et le temple, et l'autel. Après tout, rendons grâces au Seigneur, notre Dieu, qui nous éprouve comme il a éprouvé nos pères. Rappelons-nous comment Abraham a été tenté; comment, éprouvé par beaucoup de tribulations, il est devenu l'ami de Dieu; comment Isaac, Jacob, Moïse et tous ceux qui ont plu à Dieu, ont passé par plusieurs afflictions et sont demeurés fidèles. Ceux, au contraire, qui n'ont pas reçu ces épreuves dans la crainte du Seigneur, qui ont témoigné leur impatience et ont irrité le Seigneur par leurs reproches et leurs murmures, l'exterminateur les a frappés, et ils ont péri par les serpents. C'est pourquoi ne témoignons point d'impatience dans ces maux que nous souffrons; mais, considérant que ces supplices mêmes sont encore beaucoup moindres que nos péchés, croyons que ces fléaux, dont Dieu nous châtie comme ses serviteurs, nous sont envoyés pour nous corriger et non pour nous perdre. »

Ozias lui répondit : « Tout ce que vous avez dit est un effet de votre bon cœur, et il n'y a personne qui puisse contester vos paroles. Ce n'est pas d'aujourd'hui que se manifeste votre sagesse; mais dès le commencement de vos jours, tout le peuple a connu votre intelligence et compris que votre cœur est bon. Mais le peuple souffrait extrêmement de la soif, et ils nous ont mis dans la nécessité de faire ce que nous leur avons dit, et de nous engager par un serment que nous ne transgresserons point. Maintenant donc, priez pour nous, car vous êtes une femme pieuse; et le Seigneur enverra la pluie pour remplir nos citernes, et nous ne périrons plus de soif.» Judith leur dit : « Écoutez-moi : Je vais faire une chose qui passera de race en race dans toute la postérité de notre peuple. Vous vous trouverez cette nuit à la porte; je sortirai avec la fille qui me sert, et le Seigneur visitera par ma main Israël, dans l'intervalle de ces jours après lesquels vous avez résolu de livrer la ville à nos ennemis. Pour vous, ne cherchez point à savoir ce que je veux faire : car je ne le dirai point jusqu'à ce que je l'aie exécuté. » Ozias et les autres princes lui dirent : « Allez en paix, et que le Seigneur-Dieu marche devant vous pour se venger de nos ennemis (1). »

Après qu'ils furent partis, Judith entra dans son oratoire, se revêtit d'un cilice, mit de la cendre sur sa tête, et, se prosternant devant le Seigneur, criait vers lui en disant : « Seigneur, Dieu de mon père Siméon, qui lui avez donné le glaive pour se venger des étrangers qui, transportés d'une passion impure, avaient violé une vierge et l'avaient couverte de confusion en lui faisant outrage; qui avez exposé leurs femmes en proie, qui avez rendu leurs

(1) Judith, VIII, 1-34.

filles captives, et qui avez donné toutes leurs dépouilles en partage à vos serviteurs, qui ont brûlé de zèle pour vous ; assistez, je vous prie, Seigneur, mon Dieu, assistez-moi qui suis veuve. C'est vous qui avez fait ces anciennes merveilles et qui avez résolu d'exécuter vos différents desseins chacun dans son temps ; et il ne s'est fait que ce que vous avez voulu. Toutes vos voies sont déjà préparées, et vous avez établi vos jugements dans l'ordre de votre providence. Jetez les yeux sur le camp des Assyriens comme vous daignâtes les jeter sur le camp des Egyptiens lorsque leurs troupes armées poursuivaient vos serviteurs, se confiant en leurs chars, leur cavalerie et la multitude de leurs combattants. Vous jetâtes un regard sur leur camp, et les ténèbres les accablèrent ; l'abîme saisit leur pied, et les eaux les couvrirent. Seigneur, qu'il en soit autant de ceux-ci qui se confient en leur multitude et se glorifient dans leurs chars, dans leurs javelots, dans leurs lances. Ils ne savent pas que c'est vous notre Dieu, vous qui, dès l'origine, écrasez les armées, et que votre nom est Jéhovah. Elevez vos bras comme jadis ; brisez leurs forces par votre force ; que votre colère abatte devant vous ceux qui se promettent de violer votre sanctuaire, de profaner le tabernacle de votre nom, et de renverser par leur glaive la majesté de votre autel. Faites, Seigneur, que son orgueil soit tranché avec sa propre épée ; qu'il soit pris par ses yeux comme par un piége en me regardant, et frappez-le par l'agrément des paroles qui sortiront de ma bouche. Donnez à mon cœur la constance pour le mépriser, et la force pour le perdre. Ce sera un monument glorieux pour votre nom, qu'il périsse par la main d'une femme. Car ce n'est point dans la multitude qu'est votre puissance, ô Seigneur ! vous ne vous plaisez point dans la force des chevaux ; et, dès le commencement, les superbes ne vous ont point plu ; mais vous avez toujours agréé la prière de ceux qui sont humbles et doux. Dieu des cieux, créateur des eaux, Seigneur de toute créature, exaucez-moi qui vous implore dans la misère et qui présume de votre miséricorde. Souvenez-vous, Seigneur, de votre alliance, et mettez vous-même les paroles dans ma bouche, et fortifiez la résolution de mon cœur, afin que votre maison demeure toujours dans la sainteté qui lui est propre, et que toutes les nations connaissent que c'est vous qui êtes Dieu, et qu'il n'y en a point d'autres que vous (1). »

Judith ayant cessé de crier au Seigneur se leva du lieu où elle était prosternée, appela sa servante, descendit dans sa maison, ôta son cilice, quitta ses habits de veuve, se lava le corps, se l'oignit d'un parfum précieux, frisa ses cheveux, se mit une coiffure magnifique sur la tête, se revêtit des habits qu'elle avait accoutumé de porter au temps de sa joie, se para enfin de tous ses ornements. Dieu même lui ajouta encore un nouvel éclat, parce que tout cet ajustement n'avait pour principe aucun mauvais désir, mais la vertu seule. Elle fit porter à sa servante une outre de vin, un vase d'huile, de la farine, des figues, du pain, du fromage, et partit ainsi. Arrivée à la porte de la ville, elle y trouva Ozias et les sénateurs qui l'attendaient. Ils furent dans le dernier étonnement en la voyant, et ne pouvaient assez admirer sa beauté. Ils ne lui firent cependant aucune demande, mais la laissèrent passer en disant : « Que le Dieu de nos pères vous donne sa grâce, et qu'il affermisse par sa force toutes les résolutions de votre cœur, afin que Jérusalem se glorifie en vous, et que votre nom soit au nombre des saints et des justes. » Et ceux qui étaient présents répondirent tout d'une voix : « Ainsi soit-il ! ainsi soit-il ! »

Cependant Judith, priant Dieu, passa les portes, elle et sa suivante. Comme elle descendait la montagne vers le point du jour, les gardes avancées des Assyriens la rencontrèrent et la prirent en lui disant : « D'où venez-vous, et où allez-vous ? » Elle répondit : « Je suis une fille des Hébreux ; je m'en suis enfuie d'avec eux, ayant reconnu qu'ils doivent vous être livrés en proie, parce qu'ils vous ont méprisés et qu'ils n'ont pas voulu se rendre à vous volontairement pour trouver miséricorde devant vous. C'est pourquoi j'ai dit en moi-même : Je m'en irai trouver le prince Holopherne pour lui découvrir leurs secrets et lui donner un moyen de les prendre sans perdre un seul homme de son armée. »

Les Assyriens l'écoutaient, mais la regardaient encore plus. En admiration de sa beauté, ils lui dirent : « Vous avez sauvé votre vie en vous hâtant de vous présenter devant notre maître ; maintenant donc allez à sa tente, et quelques-uns d'entre nous vous accompagneront jusqu'à ce qu'ils vous aient remise entre ses mains. Lors donc que vous paraîtrez devant lui, que votre cœur ne craigne point ; mais exposez-lui ce que vous venez de dire, et il vous traitera bien. » Ils choisirent donc d'entre eux cent hommes qu'ils joignirent avec Judith et sa suivante, et qui les conduisirent à la tente d'Holopherne. Aussitôt il se forma un grand concours dans le camp ; car son arrivée y avait été annoncée à haute voix, et on vint de toutes parts autour d'elle, tandis qu'elle était arrêtée hors de la tente d'Holopherne, jusqu'à ce qu'on la lui eût annoncée. Ils admiraient sa beauté, et, par elle jugeant des enfants d'Israël, ils se disaient l'un à l'autre : « Qui est-ce qui méprisera ce peuple, qui a chez lui de telles femmes ? Il ne convient pas d'en laisser un seul homme ; car ils seraient capables de séduire toute la terre. » Les chambellans d'Holopherne et tous ses serviteurs vinrent au-devant d'elle et l'introduisirent dans la tente. Holopherne repo-

(1) Judith, IX, 1-19.

sait sur son lit, sous un pavillon de tissu de pourpre, d'or, d'émeraudes et de pierres précieuses. Quand on lui eut annoncé Judith, il s'avança dans la partie extérieure de sa tente, précédé de lampes d'argent. A son aspect, elle l'adora en se prosternant contre terre; mais les gens d'Holopherne la relevèrent par le commandement de leur maître (1).

L'Assyrien lui dit alors: « Femme, rassurez-vous, que votre cœur ne craigne point; car je n'ai jamais fait de mal à quiconque a voulu se soumettre à Nabuchodonosor, roi de toute la terre. Que si votre peuple ne m'avait point méprisé, je n'aurais point levé ma lance contre lui. Mais dites-moi, d'où vient que vous les avez quittés et que vous avez résolu de venir vers nous? »

« Recevez-en bonne part les paroles de votre servante, répondit Judith; car si vous suivez les conseils qu'elle vous donnera, Dieu achèvera d'accomplir à votre égard ce qu'il a résolu. Vive Nabuchodonosor, roi de toute la terre! vive sa puissance qui est en vous pour châtier toutes les âmes qui s'égarent! non-seulement vous lui asservissez les hommes, mais les bêtes mêmes des champs lui sont assujetties. Parmi toutes les nations l'on célèbre la sagesse de votre esprit; tout le monde publie que vous êtes le seul dont la puissance et la capacité éclatent dans tout son royaume, et on ne parle dans tous les pays que de votre habileté dans la guerre. On sait aussi ce qu'a dit Achior, et on n'ignore pas de quelle manière vous avez voulu qu'il fût traité. Ce qu'il a dit est vrai: notre race ne peut être frappée, le glaive ne peut rien contre elle, s'ils n'ont péché contre leur Dieu. Mais aussi Dieu est tellement irrité par les péchés de son peuple, qu'il lui a fait dire par ses prophètes qu'il le livrerait à ses ennemis à cause de ses offenses. Et parce que les enfants d'Israël savent qu'ils ont offensé leur Dieu, la terreur de vos armes les a saisis. Ils sont de plus désolés par la famine, et la soif dont ils sont brûlés les a fait déjà paraître morts. Ils ont même résolu entre eux de tuer leurs bestiaux pour boire leur sang; et, ayant du froment, du vin et de l'huile qui sont consacrés au Seigneur, leur Dieu, et auxquels Dieu leur a défendu de toucher, ils sont résolus de les employer à leur usage, et ils veulent consumer des choses auxquelles il ne leur est pas même permis de porter la main; puis donc qu'ils se conduisent de la sorte, il est certain qu'ils périront. Ce que votre servante connaissant, elle s'est enfuie d'avec eux, et le Seigneur m'a envoyée vous découvrir toutes ces choses; car votre servante adore toujours son Dieu, même à présent qu'elle est avec vous; et je sortirai, et je prierai le Seigneur, et il me dira quand il doit leur rendre ce qui leur est dû pour leurs péchés, et je viendrai vous le dire. Je vous mènerai alors au milieu de Jérusalem, et tout le peuple d'Israël sera devant vous comme des brebis sans pasteur, et il ne se trouvera pas seulement un chien qui aboie contre vous. Voilà ce qui m'a été révélé par la providence de Dieu: irrité contre eux, il m'a envoyée vers vous pour vous l'annoncer. »

Tout ce discours plut extrêmement à Holopherne et à ses gens; ils admiraient la sagesse de Judith, et se disaient l'un à l'autre: « Non, dans toute la terre il n'y a pas une femme pareille, soit pour les grâces et la beauté, soit pour le sens et la sagesse des paroles. » Holopherne lui répondit: « Dieu a bien fait de vous envoyer devant votre peuple, pour nous le livrer entre les mains; et, parce que vos promesses sont très-avantageuses, si votre Dieu fait cela pour moi, il sera aussi mon Dieu, vous-même vous serez grande dans la maison de Nabuchodonosor, et votre nom deviendra illustre dans toute la terre (2). »

Puis il commanda qu'on la fît entrer au lieu où étaient ses trésors, et qu'elle fût servie des mets de sa table. « Je ne pourrai pas, lui remontra-t-elle, manger maintenant des choses que vous commandez qu'on me donne, de peur que cela ne devienne un obstacle à mon dessein; mais je mangerai de ce que j'ai apporté avec moi. » Holopherne insista: « Si ce que vous avez avez apporté avec vous vient à manquer, que pourrons-nous vous faire? » — « Vive votre âme, mon Seigneur! répliqua Judith, avant que votre servante ait consommé ce qu'elle a, Dieu fera par ma main ce que j'ai pensé. » Sur quoi, elle entra dans la tente assignée, après avoir demandé et obtenu la permission d'entrer et de sortir selon qu'elle le voudrait, pendant trois jours, pour adorer son Dieu.

Elle sortait donc durant les nuits dans la vallée de Béthulie, et elle se purifiait dans une fontaine. Et en remontant elle priait le Seigneur, Dieu d'Israël, de la conduire dans le dessein qu'elle avait prémédité pour la délivrance de son peuple. Puis, rentrant dans sa tente, elle y demeurait pure, éloignée des profanes, jusqu'à ce qu'elle prît sa nourriture vers le soir.

Au quatrième jour, Holopherne fit un festin à ses officiers seulement. Il dit à l'eunuque Bagaos, qui avait l'intendance sur tout ce qui lui appartenait: « Va, persuade à cette femme des Hébreux, qui est sous ta garde, de venir vers nous pour manger et boire avec nous: car il serait honteux de laisser une pareille femme sans avoir causé avec elle: si nous ne savons l'attirer, elle se moquera de nous. » L'eunuque vint donc dire à Judith: « Pourquoi cette charmante fille craindrait-elle d'entrer chez mon seigneur, pour être honorée devant lui, se réjouir avec nous, et devenir en ce jour comme une des filles d'Assur dans le palais de Nabuchodonosor? » — « Qui suis-je, moi, répliqua Judith, pour contredire mon seigneur? Tout ce qui sera bon à ses yeux, je me hâterai de le faire, et ce sera pour moi un

(1) Judith, x, 1-20. — (2) *Ibid.*, xi, 1-21.

sujet de triomphe jusqu'au jour de ma mort. » Se levant aussitôt, elle se para de tous ses ornements et parut devant Holopherne. Dès qu'il la vit, il en fut frappé au cœur ; car il brûlait de passion pour elle, et, depuis le premier jour, il cherchait à la séduire. « Buvez maintenant, lui dit-il, et prenez part à notre joie ; car vous avez trouvé grâce à mes yeux. » — « Je boirai, seigneur, répondit Judith, parce que mon âme reçoit aujourd'hui la plus grande gloire qu'elle ait reçue dans toute sa vie. » Elle prit ensuite ce que sa servante lui avait préparé, mangea et but devant lui. Holopherne fut tellement transporté de joie en la voyant, qu'il but du vin plus qu'il n'avait fait aucun jour (1).

Le soir étant venu, ses serviteurs se hâtèrent de se retirer chacun chez soi; tous étaient fatigués du vin qu'ils avaient bu. Bagaos ferma la porte de la chambre et s'en alla. Holopherne était étendu sur son lit, accablé de sommeil et d'ivresse ; Judith, seule auprès de lui, ordonne à sa suivante de se tenir devant la porte de la chambre et d'y faire sentinelle. Pour elle, debout devant le lit, elle priait avec larmes, remuant les lèvres en silence : « Seigneur, Dieu d'Israël, fortifiez-moi, et rendez-vous favorable en ce moment à ce que ma main va faire, afin que, comme vous avez promis, vous releviez votre cité de Jérusalem, et que j'achève ce que j'ai cru qui se pourrait faire par votre assistance. »

Ayant parlé de la sorte, elle s'approcha de la colonne qui était au chevet d'Holopherne, délia son sabre qui y pendait, le tira du fourreau, saisit l'Assyrien par les cheveux, disant : « Seigneur fortifiez-moi à cette heure, » et, en deux coups, lui trancha la tête. Après quoi elle fit tomber le cadavre hors du lit, détacha des colonnes le pavillon, sortit de la chambre, et donna la tête d'Holopherne à sa suivante, qui la mit dans le sac des vivres.

Toutes deux sortirent ensuite selon leur coutume, passèrent au delà du camp, tournèrent le long de la vallée et arrivèrent à la porte de la ville. De loin Judith criait aux sentinelles : « Ouvrez, ouvrez les portes; Dieu, notre Dieu est avec nous, prêt à signaler sa puissance en Israël, comme il a fait en ce jour. » Des gardes, ayant entendu sa voix, appelèrent les sénateurs de la cité. Petits et grands, toute la ville accourut, parce qu'on ne s'attendait plus qu'elle reviendrait. On s'assembla autour d'elle à la lueur des flambeaux. Montée sur un lieu élevé, elle commanda qu'on fît silence, et, tous s'étant tus, elle dit à haute voix : « Louez, bénissez le Seigneur, notre Dieu, qui n'a point retiré sa miséricorde de dessus la maison d'Israël, mais qui, cette nuit même, a, par ma main, tué l'ennemi de son peuple. »

A ces mots, elle tira du sac la tête d'Holopherne, et, la montrant à toute l'assemblée, s'écria : « Voici la tête d'Holopherne, général de l'armée d'Assur, et voici le pavillon sous lequel il était couché ivre, et où le Seigneur, notre Dieu, l'a frappé par la main d'une femme. Au reste, vive le Seigneur! car son ange m'a gardée, et sortant d'avec vous, et demeurant là, et revenant ici. Il n'a point permis que sa servante fût déshonorée ; mais il m'a ramenée parmi vous sans tache, triomphante de sa victoire, de mon évasion et de votre délivrance. Bénissez-le tous, parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde est éternelle ! » Et tous bénirent à la fois et Dieu et Judith.

« O fille, dit Ozias, prince du peuple, vous êtes bénie du Dieu très-haut par-dessus toutes les femmes qui sont sur la terre. Béni soit le Seigneur, créateur du ciel et de la terre, qui a conduit votre main pour trancher la tête au chef de nos ennemis. En ce jour il a rendu votre nom si grand, que jamais votre éloge ne cessera parmi les hommes qui se souviendront de la puissance du Seigneur, parce que vous n'avez point épargné votre vie dans l'angoisse et la tribulation de votre peuple, mais vous vous êtes présentée devant Dieu pour empêcher sa ruine. » Et tout le peuple répondit : « Amen ! amen ! »

Après quoi on fit venir Achior. « Le Dieu d'Israël, lui dit Judith, le Dieu d'Israël, à qui vous avez rendu témoignage en disant qu'il a le pouvoir de se venger de ses ennemis, a coupé lui-même cette nuit, par ma main, la tête du chef de tous les infidèles. Et pour vous faire voir qu'ainsi en soit, voici la tête d'Holopherne qui, dans l'insolence de son orgueil, méprisait le Dieu d'Israël, et qui menaçait de vous faire mourir, en disant : « Lorsque j'aurai vaincu le peuple d'Israël, je vous ferai passer l'épée au travers du corps. » A la vue de la tête d'Holopherne, Achior fut saisi d'une si grande frayeur, qu'il tomba le visage contre terre et s'évanouit. Puis, ayant repris ses sens, il se jeta aux pieds de Judith et l'adora, disant : « Bénie soyez-vous de votre Dieu dans toute la maison de Jacob, parce que le Dieu d'Israël sera pour jamais glorifié en vous parmi tous les peuples qui entendront parler de votre nom. » Enfin, considérant tout ce que Dieu avait fait en faveur d'Israël, il abandonna les cérémonies de la gentilité, crut en Dieu avec une grande foi, reçut la circoncision et fut incorporé au peuple d'Israël, lui et toute sa race, jusqu'aujourd'hui, dit l'historien sacré (2).

Pour Judith, sans perdre un moment, elle dit à tout le peuple : « Ecoutez-moi, mes frères ; pendez cette tête au haut de nos murailles; et, aussitôt que le soleil sera levé, prenez chacun vos armes et sortez avec grand bruit, non pour descendre jusqu'aux ennemis, mais comme vous disposant à les attaquer. Nécessairement les gardes avancées fuiront et s'en iront éveiller leur général. Et lorsque leurs chefs auront couru à la tente d'Holo-

(1) Judith, XII, 1-20. — (2) *Ibid.*, XIII, 1-31

pherne et qu'ils n'y auront trouvé qu'un tronc nageant dans son sang, la frayeur les saisira tous. Lors donc que vous les verrez fuir, allez hardiment après eux, parce que le Seigneur vous les livrera pour les fouler aux pieds. »

Les ordres de Judith furent exécutés. Au lever du soleil, les sentinelles assyriennes, voyant paraître les hommes de Béthulie, coururent à la tente d'Holopherne. Ceux qui étaient dans la tente vinrennt à la porte de sa chambre, et ils tâchaient, en y faisant quelque bruit, d'interrompre son sommeil; car nul n'osait ni frapper à la porte, ni entrer dans la chambre du général des Assyriens. Mais les chefs, les colonels et les principaux officiers étant venus, ils dirent aux chambellans : « Entrez et éveillez-le, parce que ces rats sont sortis de leurs trous et ont eu la hardiesse de nous défier au combat. » Alors Bagaos, étant entré, se tint devant le rideau et frappa des mains, s'imaginant qu'il dormait avec Judith. Mais prêtant l'oreille et n'entendant aucun bruit, tel qu'en peut faire un homme qui dort, il s'approche plus près du rideau, le lève, aperçoit le cadavre d'Holopherne étendu par terre, sans tête, tout couvert de sang, jette un grand cri en pleurant, déchire ses vêtements, court à la tente de Judith, et ne l'ayant pas trouvée, sort devant le peuple et s'écrie : « Une seule femme des Hébreux a mis la confusion dans la maison de Nabuchodonosor; car voici Holopherne étendu par terre, et sa tête n'y est plus. » A ces mots, les chefs de l'armée assyrienne déchirent leurs vêtements, la frayeur et le trouble les saisissent, le camp retentit bientôt de cris effroyables; chacun, hors de soi-même, ne songe qu'à soi; il n'y a plus d'ordre ni de discipline : mais tous, baissant la tête et quittant tout, se hâtent d'échapper aux Hébreux qu'ils entendent marchant à eux les armes à la main, et s'enfuient çà et là par les chemins de la campagne et les sentiers de la colline (1).

Les enfants d'Israël, les voyant fuir de la sorte, les poursuivent et descendent de la montagne, sonnant des trompettes et jetant de grands cris après eux. Comme ils marchaient ensemble et en bon ordre, pendant que les Assyriens fuyaient en déroute, ils taillaient en pièces tout ce qu'ils rencontraient. Ozias envoya porter cette nouvelle à toutes les villes et provinces d'Israël; partout l'élite de la jeunesse prit les armes, poursuivit l'ennemi jusqu'à l'extrême frontière, passant tout au fil de l'épée et faisant un butin immense. Quant au souverain pontife Joacim, il vint de Jérusalem à Béthulie, avec tout son sénat, pour voir Judith. Elle sortit à sa rencontre, et tous la bénirent d'une voix, disant : « Vous êtes la gloire de Jérusalem : vous êtes la joie d'Israël; vous êtes l'honneur de notre peuple; car vous avez agi avec un courage mâle; et votre cœur s'est affermi, parce que vous avez aimé la chasteté, et qu'après votre mari vous n'en avez point connu d'autre. C'est pour cela que la main du Seigneur vous a fortifiée et vous serez bénie éternellement. » Et tout le peuple répondit : « Amen! amen! »

Trente jours suffirent à peine pour amasser les dépouilles des Assyriens. Tout ce qu'on put reconnaître qu'Holopherne avait possédé en or, en argent, en vêtements, en pierreries et en toute sorte de meubles, fut donné par le peuple à Judith. Toutes les femmes d'Israël accoururent pour la voir et la bénir; elles formèrent en son honneur des chœurs et des danses; Judith, avec ses compagnes, le front couronné d'olivier et des rameaux à la main, s'avançait à la tête de tout le peuple, conduisant les danses des femmes; ensuite marchaient en armes les hommes d'Israël portant des couronnes et faisant retentir des hymnes. Judith entonna un cantique triomphal en l'honneur de Jéhovah, et tout le peuple répétait en chœur (2).

« Entonnez à mon Dieu, au son des tambours; chantez à mon Seigneur, au son des cymbales; chantez-lui d'accord un nouveau cantique.

« C'est le Seigneur qui rompt les guerres : Jéhovah est son nom. Il a placé son camp au milieu de son peuple pour nous délivrer de tous nos ennemis.

« Assur est venu des montagnes de l'aquilon; sa multitude comblait les torrents, ses chevaux couvraient les collines. Il a dit qu'il incendierait mes confins, qu'il exterminerait par le glaive mes jeunes gens, qu'il briserait contre le pavé mes enfants à la mamelle, ferait des autres sa proie, et emmènerait captives mes vierges.

« Le Seigneur, le Tout-Puissant, a renversé ses projets : il l'a livré entre les mains d'une femme. Ce ne fut point une vigoureuse jeunesse; ce ne furent point les Titans hautains ni les géants qui frappèrent leur capitaine; c'est Judith, fille de Marari, qui le captiva par sa beauté, et lui trancha la tête avec son propre poignard.

« Les Perses furent effrayés de sa constance, et les Mèdes de son audace. Le camp d'Assur a hurlé, quand ont paru mes humbles que brûlait la soif. Les fils des jeunes femmes les ont transpercés; ils les ont tués comme des esclaves qui s'enfuient. Ils ont été exterminés de devant le Seigneur, mon Dieu.

« Chantons un hymne au Seigneur; chantons un hymne nouveau à notre Dieu! »

Ces réjouissances, commencées à Béthulie, se continuèrent à Jérusalem durant trois mois. Tout le peuple s'y rendit, adora Dieu, et, s'étant purifié, lui offrit des holocaustes et s'acquitta de ses vœux et de ses promesses. Judith y consacra au Seigneur tous les meubles d'Holopherne et le pavillon qu'elle avait enlevé de son lit. Elle resta veuve dans la mai-

(1) Judith, XIV, 1-18. — (2) *Ibid.*, XV, 1-15.

son de son mari, donna la liberté à sa suivante, mourut à l'âge de cent cinq ans, et fut pleurée par tout le peuple durant sept jours (1).

En mémoire de cette merveilleuse délivrance, une fête fut instituée, qui se célébrait encore quand l'histoire de Judith, telle que nous l'avons, fut mise en écrit. Cette histoire se lit en grec et en latin. Dans l'une de ces versions, il est des circonstances qui ne se trouvent pas dans l'autre · nous les avons confondues en la même narration, comme pour Tobie.

Toujours la tradition chrétienne a regardé l'histoire de Judith comme véritable et comme faisant partie des livres sacrés. Les Juifs, quoiqu'ils ne la missent pas au catalogue des Écritures canoniques, la regardaient cependant, au temps de saint Jérôme, comme une écriture sainte. On y voit que l'héroïne du livre était une pieuse matrone poussée par l'esprit de Dieu et remplie de force. Mais les moyens qu'elle employa pour exécuter son grand dessein, lui étaient-ils tous également inspirés? N'y en avait-il point qu'elle choisit elle-même? Et, parmi ces derniers, n'y en avait-il que d'absolument irréprochables? Certaines de ses paroles ne renferment-elles pas un mensonge officieux? La guerre excuse-t-elle cela de péché? Les docteurs et les interprètes sont partagés d'avis sur ces questions. On l'a été également sur l'époque où cette histoire a eu lieu; mais les plus doctes sont tombés d'accord à la placer, comme nous avons fait, après la captivité, sous Manassès.

Il est dit que, tant que vécut Judith, et même plusieurs années après sa mort, il n'y eut personne à troubler Israël. En effet, pendant les dernières années de Manassès, sous le règne de son fils Amon et celui de son petit-fils Josias, nulle puissance étrangère ne vint attaquer Juda.

La puissance la plus formidable d'alors, l'empire de Ninive, touchait à sa fin. Jonas lui avait prédit sa ruine; la pénitence vint la suspendre. Tobie renouvela cette même prédiction; les Ninivites n'en profitèrent point comme de celle de Jonas. Le prophète Sophonie vint dire à son tour :

« Jéhovah étendra sa main vers l'aquilon; il perdra Assur; il fera de Ninive une solitude, un lieu aride comme un désert. Les troupeaux se reposeront au milieu d'elle, ainsi que toutes les bêtes de la contrée; le butor et le hérisson se logeront dans ses portiques; les oiseaux crieront sur ses fenêtres, et le corbeau au-dessus des portes de ses palais.

« Voilà cette ville si fière, qui habitait en assurance et disait en son cœur : C'est moi! et, hors moi, il n'y en a point d'autre! Comment donc a-t-elle été changée en un désert et en une retraite de bêtes sauvages? Tous ceux qui passeront au travers d'elle, lui insulteront avec des sifflements et des gestes de mépris (2). »

Mais ce fut parmi les dix tribus emmenées captives par Salmanasar que s'éleva le prophète de la ruine de Ninive. Nahum, de la tribu de Siméon, ne parle pas d'autre chose. Ses prédictions portent en tête : *Charge ou prophétie contre Ninive.* Il annonce, peut-être à Ninive même, comme Jonas, que Jéhovah est patient, grand en puissance, lent à punir, mais qu'il punit à la fin.

« Sa marche est dans la tempête et le tourbillon; les nuages sont la poussière de ses pieds. Il détruira ce lieu par une inondation passagère. Voici sur les montagnes les pieds de celui qui apporte la bonne nouvelle, de celui qui annonce la paix. Célèbre, ô Judas! tes solennités, accomplis tes vœux, parce que Bélial ne passera plus en toi; il est péri tout entier. Les portes des fleuves sont ouvertes, le palais est détruit, la reine est emmenée captive avec ses suivantes, elles gémissent comme des colombes et se frappent le cœur. Ninive est couverte d'eau, c'est un étang; ses citoyens s'enfuient. Au combat! au combat! s'écrie-t-elle; mais nul ne retourne. Pillez l'armée, pillez l'or; ses richesses sont infinies, ses vases et ses meubles précieux sont innombrables. Elle est vidée, elle est anéantie, elle est déchirée. Son cœur sèche d'effroi, ses genoux tremblent, tous les reins sont abattus, tous les visages noirs et défigurés.

« Où est maintenant cette caverne de lions, où sont ces pâturages des lionceaux? cette caverne où le lion se retirait avec ses petits, sans que personne vînt les troubler; où le lion apportait des bêtes toutes sanglantes à ses lionnes et à ses lionceaux, remplissant son antre de sa proie, et ses cavernes de ses rapines.

« Me voici, je viens à toi, dit Jéhovah-Sabaoth. J'incendierai ta multitude jusqu'à la réduire en fumée; le glaive dévorera les jeunes lions; j'exterminerai de la terre tes rapines, on n'entendra plus la voix insolente de tes ambassadeurs.

« Malheur à la ville de sang qui n'est que fourberie, qui est pleine de rapines et qui ne cesse le brigandage. On entend la voix du fouet, la voix de la roue impétueuse et du cheval hennissant, et du char brûlant, et du cavalier qui le monte, et du glaive étincelant, et de la lance fulminante, et de la multitude tuée, et les cadavres sans nombre tombant les uns sur les autres...

« Quiconque te verra, se reculera de toi et dira : Ninive est dévastée! Qui sera touché de ton malheur? D'où te chercherai-je des consolateurs? Es-tu meilleure que No-Ammon? Assise entre les fleuves, les eaux l'entourent, la mer est sa richesse, les flots ses remparts. L'Éthiopie est sa force, aussi bien que l'Égypte : son peuple est innombrable. L'Afrique et la Lybie ont été à son secours. Cependant elle a

(1) Judith, XVI, 1-21. — (2) Sophon., II, 15.

été emmenée captive dans une terre étrangère, ses petits enfants ont été écrasés au milieu de toutes ses rues, ses plus illustres citoyens partagés au sort, et tous ses grands garrottés de fers. Toi, tu seras enivrée de même, tu tomberas dans le mépris; toi aussi, tu réclameras en vain du secours : tes remparts sont des figues primeurs; pour peu qu'on les secoue, elles tombent dans la bouche de qui veut les manger. Tes habitants sont des femmes ; les portes de ton pays sont ouvertes à tes ennemis; le feu te consumera, le glaive te dévorera. Tes pasteurs se sont endormis, ô roi d'Assur! tes princes sont muets, ton peuple est dispersé sur les montagnes, et il n'y a personne qui le rassemble. Ta fracture n'est point remise, ta plaie est incurable. Tous ceux qui apprennent ton sort ont battu des mains : qui en effet, ta malice n'a-t-elle pas continuellement foulé aux pieds (1)? »

On croit que No-Ammon, dont la dévastation se voit ici mentionnée, est la fameuse Thèbes aux cent portes ou palais, dans la Haute Egypte. Les eaux du Nil, sur lequel elle était bâtie, lui apportaient les richesses de la mer. Une dynastie éthiopienne y régnait alors : l'Ethiopie était naturellement son auxiliaire. Ce désastre lui sera arrivé par les armes de Sennachérib ou de son fils Asarhaddon.

Deux hommes exécutèrent l'arrêt du ciel contre Ninive : Cyaxare, roi des Mèdes, et Nabopolassar, roi de Babylone. Le texte grec du livre de Tobie appelle le second Nabuchodonosor, et le premier Assuérus (2). Axare ou Axuérus est le premier nom; mais dans le premier exemple, il est précédé du mot *Ky*, ou seigneur. Le jeune Tobie vivait encore; car il est dit qu'il apprit avant de mourir la ruine de Ninive, que prirent Nabuchodonosor et Assuérus.

Cyaxare, fils de Phraortes, ayant succédé à son père aussitôt après sa mort, sut profiter de la déroute des Assyriens devant Béthulie. Il se rétablit dans son royaume des Mèdes, puis recouvra l'empire de toute la Haute-Asie. Ce que ce prince avait dès lors le plus à cœur, était d'aller attaquer Ninive pour venger la mort de son père par la ruine de cette grande ville ; mais il paraît qu'occupé à se rétablir pendant les dernières années de Saosduchim, le Nabuchodonosor de Judith, il ne marcha contre Ninive qu'au commencement du règne de Chyniladan, successeur de ce Nabuchodonosor. Cyaxare, ayant donc alors rassemblé des troupes de toute l'Asie au-dessus du fleuve Halys, se mit en route avec une puissante armée. Les Assyriens vinrent à sa rencontre et furent défaits. Cyaxare les poussa jusqu'à Ninive, et forma le siége de cette ville ; mais une irruption des Scythes dans la Médie l'obligea d'abandonner son entreprise. Son armée fut défaite par les Barbares, qui se répandirent dans la Haute-Asie et en demeurèrent maîtres vingt-huit ans. Cyaxare qui se voyait dépossédé de son empire par cette nation farouche, résolut avec ses sujets de s'en délivrer de cette manière : les Mèdes invitèrent un grand nombre de Scythes à un festin qui se célébrait dans toutes les familles; chacun enivra ses hôtes, et puis les massacra. Ceux des Scythes qui ne s'étaient pas trouvés à ces festins, ayant appris la mort de leurs compagnons, s'enfuirent en Lydie, auprès du roi Alyattes. Cyaxare, délivré de ces dangereux ennemis, reprit le dessein du siége de Ninive. Le roi qui régnait alors dans cette ville est nommé Sarac dans quelques auteurs, Sardanapal dans d'autres Il paraît avoir été le successeur de Chyniladan. C'était un prince efféminé et qui se rendait méprisable par sa mollesse. Déjà, depuis quelques années, le généralissime de ses troupes, Nabopolassar, ayant été envoyé à Babylone pour réduire des bandes d'insurgés, s'était mis à leur tète et avait pris le titre de roi. Pour mieux s'affermir, le nouveau souverain de Babylone fit alliance avec Cyaxare, demanda et obtint la fille du prince mède pour son fils, le fameux Nabuchodonosor le Grand. Unis de cette sorte, le Mède et le Babylonien assiégèrent Ninive tous les deux. Sarac ou Sardanapal, désespérant de se défendre, se brûla avec son palais. La grande cité fut prise et ruinée enfin de fond en comble. Avec elle finit l'empire d'Assur, pour devenir celui des Chaldéens ou de Babylone (2).

Ninive était située sur le Tigre, qui la traversait sans doute par quelques canaux. De là ces paroles du prophète : « Les portes des fleuves sont ouvertes pour inonder la ville et en faire un étang. » Des auteurs grecs rapportent, en effet, que la prise de Ninive fut déterminée par une inondation du Tigre, qu'avaient grossi des pluies extraordinaires. Cette inondation fit tomber une grande partie des murailles : aussi ce même prophète les comparait-il à des figues mûres (4).

Aujourd'hui, tout a tellement disparu de cette ville fameuse, qu'on n'en retrouve plus même la place. On croit seulement en reconnaître des vestiges sur la rive gauche du Tigre, vis-à-vis de la ville actuelle de Mossoul, qui est sur la rive droite, et qu'on appelle quelquefois la nouvelle Ninive, parce qu'elle a été bâtie, dit-on, avec les ruines de l'ancienne.

Depuis la première édition de ce volume, 1842, la vieille Ninive, réduite à l'état de squelette mutilé, semble vouloir sortir de sa tombe. Un savant de France à Mossoul, un savant de d'Angleterre à Bagdad, ayant fait creuser dans la plaine où fut autrefois la superbe capitale d'Assyrie, la ville de Salmanasar, de Sennachérib, de Sardanapal, ont exhumé d'immenses débris de palais avec des

(1) Nahum, I, 1-15 : II, 6-13 ; III, 1-19. — (2) Tobie, XIV, 15. — (3) Abyd., *Apud Euseb Chron.* l. I, c. IX. — (4) Diodore, l. II.

statues, des peintures et des inscriptions : statues et tableaux dont la perfection a pu servir de modèle aux Grecs ; peintures qui représentent les triomphes et les festins des rois; triomphes et combats où le vainqueur est accompagné de son armée, avec des machines de guerre qu'on croyait inventées par les Grecs ou les Romains, mais où l'on n'aperçoit ni char ni cavalier, tandis qu'on en voit parmi les ennemis : l'Écriture dit, en effet, que les peuples d'Assur ne connaissent point l'usage des chariots ni des chevaux. Parmi les ennemis et les prisonniers on reconnaît évidemment des Nègres, et aussi probablement des Mèdes, des Perses et des Juifs, en particulier un prince vaincu, peut-être Osée, dernier roi d'Israël. Certains prisonniers sont tenus par des chaînes attachées à un anneau passé dans la lèvre inférieure. Sennachérib, menaçant de sa colère le roi de Juda, lui dit : « Je te mettrai un cercle au nez et un mors à la bouche. » On voit entre autres la prise et le sac d'Ecbatane par Nabuchodonosor Ier, autrement Saosduchim, dont le général Holopherne fut ensuite décapité par Judith. Les peintures et sculptures de festins rappellent l'interminable repas de cent quatre-vingt jours que donna Assuérus aux grands de son empire dans le palais de Suse. On y voit des guerriers en habits de fête, les cheveux et la barbe soigneusement bouclés et parfumés, assis devant des tables chargés de mets, les uns en face des autres, élevant leur verre et portant des santés en l'honneur des vainqueurs. Les tables recouvertes de nappes, les chaises et les verres sont du plus beau travail, et l'emportent en plusieurs points sur l'industrie moderne. Et dans ces tableaux on ne trouve pas une seule figure de femme, si ce n'est parmi les captifs que conduisent des soldats. Les inscriptions qui accompagnent ces sculptures et ces peintures sont en forme de clous ou de coins, et appelées pour cela cunéiformes. On espère pouvoir les déchiffrer un jour, et lire ces chants de victoire devenus des inscriptions funèbres (1).

Ces palais fossiles de l'ancienne capitale de l'Orient sont transportés à Londres et à Paris, les deux capitales de l'Occident moderne. On dirait que Dieu prépare son grand jugement sur les nations, et que pour cela il rassemble en un même lieu les cadavres de celles mêmes qui sont mortes depuis plus de vingt siècles. A Paris, tout à côté de la colonne de l'Egyptien Sésostris, les débris de Ninive servent à peupler le palais désert du grand roi, le palais de Louis XIV.

(1) *Annales de philosophie chrétienne*, 3e série, t. XII, p. 122-144 : t. XIV, p. 240-242; t. XVI, 145-149. Le déchiffrement de l'écriture cunéiforme n'est plus aujourd'hui à l'état d'expérience, c'est un fait accompli. Deux savants, MM. Jules Oppert et Layard, sont parvenus séparément à en retrouver la clef. Quant aux résultats obtenus par le déchiffrement des inscriptions cunéiformes et par les différentes découvertes des savants français et anglais relativement aux antiquités assyriennes, voir le *Journal Asiatique*, numéros de juin et juillet 1853, les *Annales de Philosophie chrétienne*, numéros de novembre et décembre 1853 l'*Encyclopédie catholique*, articles *Assyrie, Babylone, Chaldée, Ninive, Persépolis* de l'ouvrage primitif, et *Babylone*, du supplément. Voir aussi *Les Inscriptions cunéiformes et les travaux de M. Oppert*, par Paul Glaize, dans la *Revue de l'Est* (année 1867), éditée à Metz, par la librairie Rousseau-Pallez.

DISSERTATION SUR LE LIVRE SEIZIÈME

DE LA PROPHÉTIE D'ISAIE SUR L'EMMANUEL.

Il y a des prophéties qui ne donnent lieu à aucune controverse sérieuse : telles sont celles de Jacob et de Daniel, de David, d'Isaïe et de Malachie, sur les temps et les caractères définitifs du Messie; sur la chaîne des événements qui ont précédé, accompagné ou suivi son apparition; sur la cause, la nature, l'excès et le fruit de ses douleurs; sur la ruine de l'ancien peuple; sur la consommation et la perpétuité du nouveau sacrifice; sur l'universalité de la nouvelle alliance, etc. A ces prophéties accablantes pour l'incrédulité, s'en ajoutent quelques autres qui donnent prise à la discussion. Telle est la célèbre prophétie d'Isaïe sur l'enfantement virginal de l'Emmanuel. Les Juifs et les incrédules font, contre cette prophétie, des objections spécieuses. En les discutant nous aurons occasion de donner la clef d'un grand nombre d'autres prophéties.

I. Cette clef se trouve dans un fait facile à vérifier. Ordinairement, pour ne pas dire toujours, les prophéties eurent lieu à l'occasion de certains événements présents ou prochains, qui étaient la figure des grands événements à venir.

Saint Paul a dit du peuple de l'ancienne alliance, que les choses qui lui arrivaient étaient des figures et que ces choses ont été écrites pour notre instruction. Toute la suite de l'histoire de ce peuple, rappelée dans les psaumes soixante-dix-septième, cent quatrième, cent cinquième et cent sixième, prouve à l'évidence cette vérité que le grand Apôtre résume admirablement au dixième chapitre de sa première aux Corinthiens.

Le peuple d'Israël fut un monument vivant élevé à la révélation primitive qu'il devait conserver et à la rédemption promise qu'il devait préparer et attendre. Sa vie est le tableau abrégé des origines du genre humain, de sa chute, de ses épreuves, de sa captivité morale, mais surtout de sa délivrance par l'agneau sans tache; de son passage à travers le désert de ce monde, le désert de l'incrédulité, de la fausse science et du doute, où Dieu le conduisit à la foi par sa parole en même temps obscure et pleine de lumière; de la nourriture céleste dont il doit se nourrir pour persévérer jusqu'à la fin dans la voie droite; des combats qu'il doit livrer, des souffrances qu'il doit subir, des tentations qu'il doit vaincre pour entrer dans la vraie patrie. Dieu, en présence de qui le temps est comme sans division, parce qu'il voit tout dans l'unité, s'est donc plu à nous rendre sensible cette unité de l'œuvre de sa providence. Et ce n'est pas seulement dans les grands traits que nous venons d'indiquer que sa sagesse a découvert l'avenir de cette œuvre; elle en a dessiné encore les détails dans une foule de circonstances, en apparence minimes, et dans un grand nombre de personnages qui étaient les vivantes images des choses à venir dans la plénitude des temps.

Ces figures étaient donc des faits, des réalités actuelles qui représentaient des réalités éventuelles, et c'est à l'occasion des unes que les prophètes parlaient des autres.

Mais ce qui caractérise les grandes prophéties, c'est qu'elles ajoutent, à la figure, l'annonce formelle et explicite de ce qui est contenu, caché dans cette figure.

Un grand nombre de prophéties gardent, sans doute, elles-mêmes, la nature de figures et présentent par conséquent, dans leur texte, un sens littéral et un sens allégorique, dont l'un s'applique à la chose figurative et l'autre à la chose figurée. Mais on tomberait dans une grave erreur si l'on supposait cela de toutes les prédictions. Les plus importantes n'ont de sens littéral, dans leurs passages décisifs, que le sens applicable à Jésus-Christ; elles sont absolument inexplicables si l'on veut les prendre dans un autre sens. Ainsi les prophéties de la Genèse, des Psaumes, d'Isaïe, de Daniel, de Michée, de Malachie, d'Aggée, regardent directement, manifestement, exclusivement Jésus-Christ. C'est ce qui fait aujourd'hui leur clarté et qui en faisait autrefois l'obscurité. Avant l'accomplissement, il n'était pas possible, en effet, de concilier dans un même sujet des choses aussi contradictoires que la grandeur et la bassesse, l'esclavage et la domination, la vie et la mort, la sépulture et la résurrection, la divinité et l'humanité, le salut et la réprobation d'Israël. Après l'accomplissement, il faut se crever les yeux pour ne pas voir l'accomplissement en Jésus-Christ.

Les auteurs inspirés de ces grandes prophéties parlent d'abord du fait présent ou prochain, puis, à son occasion, ravis par l'esprit de Dieu, ils s'élèvent au fait futur, et semblent complétement perdre de vue le premier, tant leurs paroles deviennent uniquement applicables à Jésus-Christ, au grand avenir du Messie dont l'attente est l'âme de l'histoire d'Israël.

Mais il est d'autres prophéties dont les auteurs reviennent de l'avenir au présent, du fait figuré au fait figuratif, et alors ces prophéties restent obscures aux yeux de ceux qui en ignorent la clef; elles laissent le champ ouvert aux disputes de ceux qui ferment les yeux à la lumière des prophéties prises dans leur ensemble, et les ouvrent avec soin dès qu'un détail isolé paraît offrir quelque aliment à leur amour des ténèbres. Telle est la prophétie d'Isaïe (1) sur l'Emmanuel.

II. La prophétie d'Isaïe sur *la Vierge qui concevra et enfantera un fils qui s'appellera Emmanuel*, est la plus obscure de toutes les prophéties où de l'avenir prédit on fait retour sur le passé. C'est la seule où le prophète, au lieu de parler d'abord du personnage figuratif, puis de s'élever à son grand objet, commence par le Messie, passe ensuite, sans la moindre transition, à celui qui en est la figure, et revient de nouveau au Messie. Mais quoiqu'il n'y ait pas de prophétie plus obscure sous ce rapport, il n'en est pas, sous un autre rapport, de plus claire, car si Isaïe, dans ces chapitres, ne s'élève au Christ que par de rapides élans, chacun de ces élans est un éclair qui dissipe en un instant toutes les ombres.

C'est ce que nous allons reconnaître d'abord. Nous prouverons ensuite, contre les Juifs, que toute autre explication que celle de l'Évangile rend la prophétie inintelligible. Nous montrerons, enfin, que l'explication qu'en donne l'Évangile est la seule conforme au caractère général et manifeste des livres prophétiques.

1° La prophétie sur l'Emmanuel est contenue dans les chapitres VII, VIII et IX d'Isaïe.

Il est même évident, comme le remarque Bergier, que, jusqu'au chapitre XI, où il est dit : *Il sortira un rejeton du trône de Jessé, l'Esprit de Dieu se reposera sur lui*, etc., Isaïe ne perd point de vue son objet, et que dans ces six chapitres il est question du Messie. Mais le contexte des trois premiers suffit à ce que nous voulons démontrer.

Isaïe dit, au chapitre VII : *Le Seigneur vous donnera lui-même un signe* (c'est-à-dire un prodige). *Voilà que la Vierge concevra et elle enfantera un fils qui sera appelé Emmanuel.*

L'Évangile de saint Matthieu rapporte ainsi cette prophétie : « Comme Joseph réfléchissait à ces choses, voilà qu'un ange du Seigneur lui apparut en songe et lui dit : Joseph, fils de David, ne craignez point de prendre Marie votre épouse, car ce qui est né en elle est du Saint-Esprit. Elle enfantera un fils et vous l'appellerez de son nom Jésus, car il sauvera son peuple de ses péchés. Or, tout ceci s'est fait afin que fût accompli ce que le Seigneur avait annoncé par le Prophète, disant : *Voici que la Vierge concevra, et elle enfantera un fils, à qui on donnera le nom de Emmanuel* [*ce qui signifie : Dieu avec nous*] (2). »

Isaïe ajoute, au chapitre VIII : « Le Seigneur fera fondre sur ce peuple le roi des Assyriens avec toute sa gloire, comme les grandes eaux d'un fleuve. Il sortira de son lit et s'élèvera par-dessus ses rives, et inondant tout le pays, il se répandra en Judée, jusqu'à ce qu'elle ait de l'eau jusqu'au cou; il étendra ses ailes, et il en couvrira toute *votre terre, ô Emmanuel.* »

Le Messie devait, en effet, naître dans cette terre, et posséder à jamais le trône de David (3).

Au chapitre IX, Isaïe dit : « Dieu a d'abord frappé légèrement la terre de Zabulon, et la terre de Nephtali; et à la fin sa main s'est appesantie sur la Galilée des nations, qui est le long de la mer au delà du Jourdain. Mais *enfin* ce peuple qui marchait dans les ténèbres *a vu une grande lumière, et le jour s'est levé pour ceux qui marchaient dans l'ombre de la mort...* CAR UN PETIT ENFANT NOUS EST NÉ, et un fils nous a été donné, et la domination a été mise sur son épaule ; et il sera appelé *l'Admirable, le Conseiller*, DIEU, *le Fort, le* PÈRE DU SIÈCLE FUTUR, *le* PRINCE DE LA PAIX. *Son empire s'étendra de plus en plus, et la paix qu'il établira n'aura point de fin ; il s'assiera sur le trône de David, et il possédera son royaume, pour l'affermir et le fortifier dans la justice, depuis ce temps jusqu'à jamais. Le zèle du Seigneur des armées fera ces choses.* »

L'Évangile n'a pas parlé plus clairement de Jésus-Christ ; et il est évident que le *petit enfant* dont parle Isaïe au chapitre IX, est l'enfant promis comme un divin prodige et appelé EMMANUEL, aux chapitres VII et VIII.

2° Mais après la lumière, vient l'obscurité. Les éclairs d'Isaïe rentrent dans la nue, l'analyse exacte de ces trois chapitres va nous y faire entrer à notre tour :

« Le royaume de Juda était dans la consternation. Achaz, se voyant attaqué par les rois de Samarie et de Damas, et ne se sentant point assez fort pour leur résister, songeait à appeler à son secours le roi d'Assyrie. Alors le Seigneur dit à Isaïe : « *Allez au-devant d'Achaz avec Jasub votre fils, et dites-lui de demeurer en repos, et de ne pas craindre ces deux queues de tisons fumants, Rosin, roi de Syrie et Phacée, roi d'Israël, parce qu'ils n'exécuteront point leur mauvais dessein contre Juda* (4). » — Isaïe obéit ; et comme Achaz ne croyait pas à ses promesses, il lui dit : « *Demandez au Seigneur un signe au haut du ciel, ou au plus profond de la terre.* » — Achaz répondit : « *Je n'en deman-*

(1) Isaïe, VII, 14. — (2) Matth., I, 20-23. — (3) Luc, I, 32. — (4) Isaïe, VII, 2.

derai point, et je ne tenterai point le Seigneur. » — Alors Isaïe répliqua : « *Ecoutez donc, maison de David; n'est-ce pas assez que vous soyez à charge aux hommes, sans l'être encore à mon Dieu? C'est pourquoi le Seigneur va lui-même vous donner un signe: La Vierge* (c'est l'expression du texte hébreu et de la version des Septante), *la Vierge concevra et enfantera un fils, et vous l'appellerez* EMMANUEL ; *il se nourrira de miel et de beurre jusqu'à ce qu'il sache rejeter le mal et choisir le bien, car avant que l'enfant sache rejeter le mal et choisir le bien, les pays que vous détestez à cause de leurs deux rois, seront abandonnés* à leurs ennemis (1). »

« Isaïe (2) prit deux témoins, et écrivit en leur présence par l'ordre du Seigneur : *Hâtez-vous de prendre les dépouilles, et prenez vite le butin.* Il s'approcha de la prophétesse son épouse ; elle conçut et enfanta un fils, et le Seigneur lui dit : « *Appelez-le Maher-Schalal Hhasch-baz* (c'est-à-dire, *Hâtez-vous de prendre les dépouilles, prenez vite le butin*) ; *car avant que cet enfant sache appeler son père et sa mère, la force de Damas et les dépouilles de Samarie seront emmenées devant le roi des Assyriens.* » — Isaïe parlant ensuite au peuple de Juda, lui dit : « *Me voici, moi et mes enfants, que le Seigneur m'a donnés pour être des prodiges et des signes dans Israël, de la part du Seigneur des armées, qui demeure sur la montagne de Sion* (3). » — Et après avoir parlé de la vengeance que le Seigneur devait exercer contre les deux princes qui faisaient alors la guerre à Juda, et du bonheur futur de ce dernier royaume, il ajoute : « *Car il nous est né un enfant; un fils nous a été donné, l'empire a reposé sur ses épaules. Il sera appelé Admirable, Conseiller, Dieu, Fort, Père du siècle futur, Prince de la paix. Son empire s'étendra de plus en plus, et il jouira d'une paix qui ne finira point. Il s'assiera sur le trône de David, et il possédera son royaume, afin qu'il l'affermisse dans le jugement et dans la justice, depuis ce temps jusqu'à jamais. Ce sera le zèle du Seigneur des armées qui fera cela* (4). »

Voilà toute la suite de la prophétie. C'est en s'appuyant sur son contexte que les Juifs (et avec eux les incrédules) ont soutenu, d'abord, qu'il n'est question dans ces trois chapitres que de l'enfant d'Isaïe, de *Maher-Schalal* seul.

Ils ont manifestement tort. En effet : 1° Si *Emmanuel* était le même que *Maher-Schalal*, on lui eût donné après sa naissance le nom d'*Emmanuel* sous lequel il avait été promis, ou tout au moins, en lui donnant un autre nom, on eût remarqué que le premier lui appartenait également. 2° *Emmanuel* est clairement désigné comme le maître du pays de Juda ; car Isaïe dit du roi d'Assyrie : *Il couvrira toute notre terre, ô Emmanuel.* Celui-ci n'est donc pas le fils du prophète. 3° Il est également impossible d'appliquer au fils d'Isaïe ces paroles du chapitre IX : *Un* enfant nous est né, et un fils nous a été donné ; *la royauté* réside sur son épaule. Il sera appelé *Admirable, Conseiller, Dieu, Fort, Père du siècle futur, Prince de la paix ;* son *empire*, etc. 4° La chose est si évidente, que les Juifs ont imaginé, en désespoir de cause, que l'enfant promis au chapitre VII, 14, est rappelé au VIIIe, 14-15, et dont on marque la naissance au chapitre IX, avec des titres si pompeux et des traits si magnifiques, n'est autre qu'Ezéchias fils du roi Achaz. Mais ce système est insoutenable : « L'Ecriture (5) nous dit expressément qu'Achaz ne régna que seize ans, et qu'Ezéchias en avait vingt-cinq lorsqu'il lui succédât : Ezéchias était donc né huit ou neuf ans avant le commencement du règne de son père. Or, cette prophétie est de la première ou de la seconde année d'Achaz ; donc ce ne peut être d'Ezéchias, qu'Isaïe voulait parler (6). » — D'ailleurs, Isaïe au chapitre VII parle non *d'un enfant né*, mais d'un *enfant à naître*, et les titres de *Dieu*, de *Père du siècle futur*, de *Prince de la paix qui n'aura point de fin*, ne conviennent pas plus à Ezéchias qu'à tout autre homme, qu'au fils d'Isaïe. — Mais de qui parle donc le prophète?

Il est évident que cette prophétie a deux objets, et qu'elle restera éternellement inintelligible pour ceux qui voudront l'appliquer à un seul.

L'auteur de la dissertation déja citée analyse ainsi l'exposition que fait Bossuet du double objet de ce célèbre passage d'Isaïe.

« L'objet *présent* était la naissance du fils d'Isaïe, qui devait être la preuve de la *délivrance* de Juda. L'objet *éloigné* était la naissance de Jésus-Christ, né d'une mère-vierge, et qui devait *délivrer les hommes de l'oppression du péché.* Le premier était le gage et l'assurance du second. »

Bergier ajoute : « Le dessein du prophète n'était pas seulement de tranquilliser Achaz sur l'entreprise des rois d'Israël et de Syrie, mais d'assurer la famille de David qu'elle ne serait détruite ni par ces deux rois, ni par les ravages des Assyriens (7). Or, ni le fils d'Isaïe, ni Ezéchias, ne pouvaient être le gage de la protection du Seigneur contre ces ennemis de la Judée ; mais la venue du Messie, qui devait naître du sang de David, était une preuve que ce sang subsisterait, du moins, jusqu'à ce grand événement (8). »

« Quand David a parlé de la naissance du Messie, continue l'abréviateur de Bossuet, il a d'abord commencé à parler de Salomon, qui était son fils immédiat, et tout d'un coup il s'élève au Messie. Ici, au contraire, Isaïe parle d'abord du Messie, ensuite de son propre fils. Les enfants d'Isaïe, Séar-Jasub, et *Maher-Schalal*, furent donnés à tout le peuple comme

(1) Isaïe, VII, 10. — (2) *Ibid.*, VII, 1. — (3) *Ibid.*, VIII, 18. — (4) *Ibid.*, IX, 6, 7 ; Bible de Vence. — (5) IV Reg., XVI, 2. XVIII, 2. — (6) Bibl. de Vence. Diss. sur cette prophétie. — (7) C. VIII, 10. — (8) *Dict. de Théol.*, art. Emmanuel.

un *prodige* qui les assurait de leur future *liberté ;* à l'occasion de ces deux *fils*, le Seigneur fait prédire la venue de son *Fils* pour le *salut de tout le monde*, et sa *naissance miraculeuse d'une mère-vierge*

« Le premier fils qu'avait eu Isaïe était nommé *Séar-Jasub*, c'est-à-dire, *le reste reviendra.* C'était une assurance au roi et au peuple de Juda, que ceux que la guerre et les misères présentes avaient obligé de s'enfuir, ou qui avaient été emmenés captifs par les deux rois ennemis dont on a parlé, reviendraient heureusement dans leur patrie. Le prophète était accompagnée de ce fils lorsqu'il se présenta devant Achaz et lui annonça (1) la naissance d'EMMANUEL et de *Maher-Schalal.* C'est à l'occasion de ces deux fils, *Séar-Jasub* et *Maher-Schalal*, qu'il dit : « *Me voici, moi et mes enfants que le Seigneur m'a donnés, pour être un prodige et un signe dans Israël* (2) », parce qu'en effet ces deux enfants étaient des prodiges et des prophéties vivantes.

« Voilà trois personnes bien marquées et bien distinguées, EMMANUEL, *Maher-Schalal* et *Séar-Jasub.* La vierge Marie conçoit et enfante EMMANUEL ou le Messie ; la prophétesse met au monde le fils d'Isaïe, nomme *Maher-Schalal,* frère de *Séar-Jasub.* L'enfant qui doit être appelé *Admirable, Conseiller, Dieu, Fort, Père du siècle futur*, *Prince de la paix,* est fort différent de l'enfant qui doit naître, croître, parvenir à l'âge de raison, et servir de preuve à Achaz, de la vérité de la promesse d'Isaïe. »

3° Cette méthode d'interprétation, il faut bien le comprendre, n'est pas arbitraire, et on ne l'a pas imaginée ici pour se tirer d'embarras. Non, elle est fondée sur *la méthode même des prophètes*, comme nous l'avons montré en commençant. Quiconque ne voudra pas le suivre, se mettra dans l'impossibilité de donner à cette prophétie *un sens raisonnable quelconque.*

Au risque de tomber dans quelques redites, nous finirons par les réflexions qu'a suggérées à l'auteur des dissertations de la Bible de Vence, cette méthode générale des prophètes, qui répand un si grand jour sur la prophétie du chapitre VII d'Isaïe en particulier :

« Il faut, dit-il, établir un principe important pour l'explication des prophéties, qui est que, pour l'ordinaire, les prophètes proposent leurs prédictions touchant le Messie, à l'occasion de quelque autre personne. Par exemple, en parlant de David, ou de Salomon, ou d'Ezéchias ou de Zorobabel, tout d'un coup ils passent à Jésus-Christ ; ou en parlant de Cyrus, et du retour de la captivité de Babylone, ils expriment les qualités du Messie et la rédemption du genre humain. Quelquefois ils commenceront un discours où ils décrivent leur mission, leur emploi, leurs travaux, les persécutions auxquelles ils sont exposés, et subitement il s'élèvent à la vie, à la mort, à la passion du Sauveur. *Ce n'est point une méthode qu'ils ne suivent que rarement et par occasion, c'est la règle commune et générale de presque toutes les prophéties.*

« C'est ce qui est remarqué par saint Jérôme (3) et par les commentateurs. Ce saint et savant interprète des Ecritures fait encore une autre observation, qui est que les prophètes, annonçant les choses futures, ne négligent pas celles qui sont présentes : *Sic futurorum texit vaticinium, ut præsens tempus non deserat* (4) ; en sorte que les événements prochains qu'ils prédisent, et qu'on voit arriver, sont tout à la fois des preuves de leur mission et de leur inspiration présente et actuelle et des assurances des autres choses plus éloignées qu'ils annoncent.

« Il n'y a qu'à appliquer ce principe au sujet dont il s'agit ici. Isaïe veut donner à Achaz une preuve de sa délivrance prochaine. Il lui promet qu'il naîtra un fils qui sera le gage de sa prédiction, et qu'avant que cet enfant sache parler et discerner le bien du mal, ce qu'il a prédit s'accomplira. Mais il débute par une promesse bien plus importante et plus intéressante. Il lui dit que *la Vierge* par excellence, selon l'expression de l'hébreu, c'est-à-dire, celle-là même que Dieu lui montrait, et de qui on attendait le libérateur promis, lequel devait naître de la maison de David ; que cette vierge concevrait et enfanterait, selon la promesse du Seigneur, un fils qui serait appelé EMMANUEL, c'est-à-dire, *Dieu avec nous.* Après quoi, quittant tout d'un coup ce grand objet, qu'il n'a fait paraître à ses yeux que comme un éclair, il vient à la naissance d'un enfant ordinaire qui devait être le gage de sa parole. EMMANUEL ou le Messie, est le premier dans l'intention du prophète ; mais le fils d'Isaïe est l'objet principal qui occupe l'esprit et l'attention du roi et de son peuple. Ce sont deux enfants entièrement différents, et qui n'ont rien de commun, si ce n'est que le fils du prophète est l'occasion de ce qui est dit de la personne du Messie et de sa naissance miraculeuse. On peut même observer que le prophète les distingue par la manière dont il s'exprime au v. 16 : *Quia antequam sciat puer,* etc. Il ne dit pas simpliment : *Quia antequam sciat,* ce qui rapporterait nécessairement ceci à cet EMMANUEL qui vient d'être nommé ; mais il dit : *Antequam sciat puer*, ce qui avertit qu'il s'agit ici d'un autre enfant. On pourrait objecter que l'hébreu dit : *Ille puer*, comme auparavant : *Illa virgo ;* mais il est encore remarquable que le prophete ne dit pas : *Puer iste,* ce qui se rapporterait encore nécessairement à EMMANUEL ; il dit : *Ille puer*, ce qui laisse à entendre que l'enfant dont il parle ici n'est pas cet EMMANUEL. Ce n'est pas non plus *un enfant* quelconque ; mais c'est *l'enfant* que la suite fera connaître, l'enfant

(1) Isaïe, VII, 4 et seq. — (2) *Ibid.*, VIII, 13. — (3) Hinc maxime obscuri sunt prophetæ, quod repente dum agitur, ad alios persona mutatur. — (4) Hieron., *in cap.* I *malach.*

qui doit naître de l'épouse du prophète. Enfin on peut observer que la particule hébraïque exprimée dans la Vulgate par *quia*, pourrait aussi signifier *sed*, ce qui pourrait séparer mieux encore ces deux promesses.

« Dans les autres prophéties, on commence d'ordinaire par le sujet historique et littéral, à l'occasion duquel on doit parler du Messie ; ici c'est le contraire. Isaïe commence par annoncer la naissance de Jésus-Christ d'une mère-vierge, et immédiatement après, il vient à son propre fils comme signe de la délivrance de Juda. *C'est ce qui distingue cette prophétie de toutes les autres, et en fait la grande difficulté.* Et comme Isaïe n'avait, pour ainsi dire, tiré qu'un trait, quoique fort marqué, pour désigner la personne du Messie, de peur qu'on ne s'y méprît, il y revient dans la suite de son discours à trois diverses reprises, et caractérise son sujet d'une manière qui ne permet pas de le méconnaître, puisqu'il lui donne les titres de *Dieu*, de *Père du siècle futur*, de *Prince de paix*, *qui doit régner éternellement dans l'équité et dans la justice ;* caractères qui ne conviennent à nul autre qu'au Messie. »

LIVRE DIX-SEPTIÈME

DE 613 A 588 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Josias. — Commencement de Jérémie. — Captivité de Babylone. — Nabuchodonosor voit en emblème l'histoire du monde : Daniel la lui explique. — Ézéchiel dans la Mésopotamie. — Ruine de Jérusalem et du temple.

Amon, fils de Manassès, était âgé de vingt-deux ans quand il monta sur le trône. Il imita son père dans toutes ses impiétés, mais non dans sa pénitence. Après deux ans de règne, il fut tué par des conspirateurs, et ceux-ci par le peuple, qui établit roi son fils Josias, âgé de huit ans (1).

La corruption et l'idolâtrie, introduites par Amon, paraissent avoir continué leurs ravages sous la minorité du jeune roi. Entouré d'une cour dépravée, on pouvait s'attendre non-seulement qu'il laisserait faire le mal, mais qu'il y pousserait encore par son exemple. Par la miséricorde du Seigneur, il en fut autrement. Dès la huitième année de son règne, seizième de son âge, Josias commença à chercher le Dieu de David, son père, et, quatre ans après, à purifier Juda et Jérusalem des hauts lieux, des bois profanes, des idoles, soit de sculpture, soit de fontes. Il fit détruire en sa présence les autels des Baalim, briser les simulacres qu'on avait posés dessus ; abattit les bocages d'Astaroth, mit en pièces ses idoles, en jeta les morceaux sur les tombeaux de ceux qui avaient accoutumé de leur immoler des victimes. De plus, il brûla sur les autels des idoles les ossements de leurs prêtres, et purifia ainsi Juda et Jérusalem. Il en fit de même dans les villes de Manassé, d'Ephraïm et de Siméon, jusqu'à Nephthali (2).

Pour seconder le zèle du roi, Dieu suscita un grand prophète. Ce fut Jérémie, fils d'Helcias, l'un des prêtres qui demeuraient dans Anathoth, en la terre de Benjamin. La parole de Jéhovah vint à lui la treizième année du règne de Josias, disant :

« Avant de t'avoir formé dans les entrailles de ta mère, je t'ai connu ; avant que tu fusses sorti de son sein, je t'ai sanctifié, je t'ai établi prophète pour les nations. » — « Hélas ! Adonaï-Jéhovah, s'écria Jérémie, je ne sais point parler, je suis un enfant ! » — « Ne dis point répondit Jéhovah, je suis un enfant ; car tu iras partout où je t'enverrai, et tout ce que je t'ordonnerai tu le diras. Ne crains pas devant la face des hommes, parce que je suis avec toi pour te délivrer. » Et Jéhovah étendant la main, lui toucha la bouche, en disant : « Voilà que j'ai mis dans ta bouche mes paroles ; voilà qu'en ce jour je t'ai établi sur les nations et sur les royaumes, pour arracher et pour détruire pour perdre et pour dissiper, pour édifier et pour planter (3). »

L'Eternel lui dit un jour : « Que vois-tu, Jérémie ? » — « Je vois une branche d'amandier qui se hâte de fleurir, » répondit le prophète. — « Tu as bien vu, répliqua l'Eternel ; car ainsi je me hâterai d'accomplir ma parole. Que vois-tu ? » lui demanda-t-il encore. « Je vois, dit Jérémie, un vase fumant qu'embrase le souffle de l'aquilon. » Et Jéhovah lui dit : « C'est de l'aquilon que fondra le mal sur tous les habitants de cette terre. Car voilà que je convoquerai tous les peuples des royaumes de l'aquilon ; et ils établiront chacun son trône à l'entrée des portes de Jérusalem, tout autour de ses murailles, et dans toutes les villes de Juda. Et je prononcerai avec eux mes jugements contre toute la malice de ceux qui m'ont délaissé, qui ont sacrifié aux dieux étrangers, adoré l'ouvrage de leur mains (4).

« Et toi, ceins tes reins, va, dis-leur tout ce que je te commande ; ne crains pas en leur présence, car je t'ôterai la crainte devant leur face. Je t'établis aujourd'hui comme une ville forte, une colonne de fer, un mur d'airain, sur toute la terre, et pour les rois de Juda, ses princes, ses prêtres, et son peuple. Et ils combattront contre toi, et ils ne prévaudront point, parce que je suis avec toi, dit Jéhovah, pour te délivrer (5). »

Un autre prophète, Sophonie, prêchait au même temps les jugements de Dieu et la pénitence. « J'étendrai ma main sur Juda et sur tous les habitants de Jérusalem, dit Jéhovah, et j'exterminerai de ce lieu les restes de Baal,

(1) IV Reg., XXI, 18-24 — (2) *Ibid.*, XXII, 1, 2; II Paralip., XXXIV, 1-7. — (3) Jerem., I, 5-10. — (4) *Ibid.*, 11-15. — (5) *Ibid.*, 14 19.

le nom de ses ministres avec ses prêtres ; ceux qui adorent sur les toits la milice du ciel ; ceux qui adorent et invoquent tour à tour dans leur serment et Jéhovah et Moloch ; ceux qui se détournent de Jéhovah, et qui ne le cherchent point... Je scruterai Jérusalem avec des lampes ; je visiterai les hommes enfoncés dans leurs ordures, qui disent dans leur cœur : Jéhovah ne nous fera ni bien ni mal. Leurs richesses seront au pillage, leurs maisons en ruine ; ils en bâtiront, mais ils ne les habiteront pas ; ils planteront des vignes, et ils n'en boiront pas le vin. Il est proche, le grand jour de Jéhovah ; il est proche, il se hâte grandement. La voix du jour de Jéhovah sera lamentable, le fort même y criera. Jour de colère que ce jour-là, jour de tribulation et d'angoisse, jour de calamité et de misère, jour de ténèbres et d'obscurité, jour de nuages et de tempêtes, jour où la trompette retentira terrible sur les villes fortes et les hautes tours. J'accablerai d'affliction les hommes, ils marcheront comme des aveugles, parce qu'ils ont péché contre Jéhovah ; leur sang se répandra comme la poussière, leur corps comme le fumier (1).

« Assemblez-vous donc nation indigne d'être aimée ; assemblez-vous avant que la colère de Jéhovah n'éclate; cherchez l'Eternel, vous humbles de cette terre, cherchez la justice, cherchez la mansuétude ; peut-être que vous trouverez un asile au jour de la colère de Jehovah. »

Pour leur faire sentir encore davantage que leur unique refuge est de revenir à Dieu, le prophète leur annonce que le même coup frappera tous les pays d'alentour. « Gaza sera détruite ; Ascalon deviendra un désert ; Azot sera ruinée en plein midi ; Accaron renversée jusqu'aux fondements ; Chanaan, terre des Philistins, délaissée sans habitant. Les restes de la maison de Juda en feront un lieu de pâturages. Moab deviendra comme Sodome, les enfants d'Ammon comme Gomorrhe ; leur terre ne sera qu'une solitude éternelle ; le reste de mon peuple les pillera, ceux d'entre les miens qui auront survécu à leur malheur en seront les maitres. L'Eternel anéantira tous les dieux de la terre, c'est lui qu'adoreront toutes les îles des nations, chacune de son lieu. Les Ethiopiens mêmes tomberont sous le glaive. Jehovah étendra sa main sur l'aquilon ; il perdra Assur (2). » Vient ensuite la prophétie sur Ninive, que nous avons vue plus haut. « Attendez-moi, dit enfin l'Eternel, attendez-moi au jour que je ressusciterai pour le témoignage ; car ma résolution est de ramasser les nations, de rassembler les royaumes, de répandre sur eux toute ma colère : toute la terre sera dévorée par le feu de ma vengeance. Alors je rendrai aux peuples la pureté des lèvres pour invoquer sous le nom de Jéhovah et le servir sous le même joug (3). »

Outre les paroles de ces deux prophètes, une rencontre singulière vint encore augmenle zèle de Josias. La dix-huitième année de son règne, après une première tournée dans son royaume pour détruire les monuments d'idolâtrie, étant revenu à Jérusalem, il envoya trois de ses ministres au grand-prêtre Helcias, pour concerter avec lui les réparations du temple. Comme le grand-prêtre faisait transporter à cet effet chez les entrepreneurs l'argent offert et amassé dans le trésor sacré, il trouva le livre de la Loi de l'Eternel, de la main de Moïse. On croit généralement que c'était l'exemplaire original du Deutéronome, déposé auprès de l'arche, et dont chaque nouveau roi devait prendre une copie. Par suite des désordres sous les règnes de Manassès et d'Amon, cet exemplaire avait pu être caché ailleurs. Helcias le fit porter au roi par Saphan, le premier des trois ministres en question. Josias ayant entendu les paroles de la Loi et les maux dont elle menace les violateurs déchira ses vêtements, et dit à Helcias et à quatre grands-officiers du palais : « Allez, et consultez l'Eternel pour moi et pour ce qui reste d'Israël et de Juda, sur les paroles de ce livre qui a été trouvé ; car elle est grande la colère de Jéhovah, prête à fondre sur nous, parce que nos pères n'ont point écouté les paroles de Jéhovah, ni fait selon tout ce qui est écrit dans ce livre-ci. » Helcias et les officiers du roi s'en allèrent vers la prophétesse Olda, femme de Sellum, intendant du vestiaire, laquelle demeurait à Jérusalem dans la seconde enceinte de la ville, et lui parlèrent selon l'ordre du roi. Elle leur répondit : « Ainsi parle Jéhovah, le Dieu d'Israël : Dites à l'homme qui vous a envoyé vers moi : Je vais faire tomber sur ce lieu les maux et toutes les malédictions qui sont écrites dans ce livre, qui a été lu devant le roi de Juda, parce qu'ils m'ont abandonné, ils ont brûlé de l'encens aux dieux étrangers, pour m'irriter par toutes les œuvres de leurs mains. C'est pourquoi ma fureur se répandra sur ce lieu, et elle ne s'éteindra point. Quant au roi de Juda qui vous envoie pour consulter l'Eternel, voici ce que dit Jéhovah, le Dieu d'Israël : Parce que tu as écouté les paroles de ce livre, que ton cœur s'est attendri, que tu t'es humilié devant Dieu en entendant ses paroles contre ce lieu et contre ses habitants ; parce qu'en ma présence tu t'es humilié, tu as déchiré tes vêtements, tu as versé des pleurs, moi aussi je t'ai exaucé, dit Jéhovah. Je te joindrai à tes pères, tu seras déposé dans ton sépulcre en paix ; et tes yeux ne verront pas tous les maux que je ferai tomber sur ce lieu et sur ses habitants (4). »

Après avoir entendu ces paroles, Josias convoqua tous les anciens de Juda et de Jérusalem. Lui donc, et les anciens, et les prêtres, et les prophètes, et un peuple innombrable, petits et grands, s'assemblèrent dans la maison de l'Eternel. Le roi monta sur l'estrade

(1) Sophon., I, 1-18. — (2) *Ibid.*, II, 1-13. — (3) *Ibid.*, III, 8 et 9. — (4) IV Reg., XXII, 1-20 ; II Paral., XXXIV, 1-28.

d'airain qui, depuis le temps de Salomon, était la place des rois dans le temple, et il leur lut toute les paroles du livre de l'alliance qu'on avait trouvé. Ensuite il renouvela devant l'Eternel cette alliance : « Qu'ils marcheraient dans ses voies, observeraient ses préceptes, ses ordonnances et ses cérémonies de tout leur cœur et de toute leur âme, enfin qu'ils accompliraient tout ce qui était écrit dans ce livre. » Et le peuple consentit à cette alliance.

Animé dès lors d'une ardeur nouvelle, Josias acheva de détruire les restes d'idolâtrie; tout ce qui avait servi à Baal, à Astarté, à la milice du ciel, non-seulement fut jeté hors du temple, mais brûlé dans la vallée de Cédron, et les cendres transportées à Béthel. On voit à cette occasion jusqu'où allait le culte des idoles sous les rois impies de Juda. Ils avaient établi des augures et des sacrificateurs sur hauts lieux, pour brûler de l'encens à Baal, au soleil, à la lune, aux planètes et à toute l'armée du ciel. A l'entrée du temple, ils avaient consacré des chevaux et des chariots au soleil. Pour le culte d'Astarté ou de la lune, il y avait, jusque dans le temple, des hommes infâmes sous des tentes que leur préparaient des femmes. Achaz avait élevé des autels profanes sur la terrasse même de sa chambre. Tout cela, ou tout ce qui en restait, fut détruit, brûlé alors, et les cendres jetées dans le torrent de Cédron. Sur la droite du mont des Olives, surnommé pour cela mont du Scandale, Salomon avait bâti des hauts lieux à Astaroth, l'idole des Sidoniens, à Chamos, le scandale de Moab, et à Melchom, l'abomination des Ammonites. Ces hauts lieux, détruits probablement sous Ezéchias, pouvaient avoir été rétablis depuis. Josias en brisa les statues, en abattit les bois et les remplit d'ossements de morts. Au bas de cette montagne, dans la vallée du fils d'Ennon, se pratiquait en particulier l'horrible culte du cruel Melchom ou Moloch. Le lieu s'appelait Topheth ou Tambour, parce qu'on y faisait retentir ces sortes d'instruments pour étouffer les cris des enfants que l'on y faisait passer par le feu, ou que l'on y brûlait en l'honneur de l'idole. Du nom hébreux, *Gé-Hinnon*, vallée d'Hinnon, est venu le mot *Géhenne*, gêne pour dire supplice, torture, enfer. Josias déclara ce lieu infâme. Pour ramener plus efficacement encore tout Israël à l'unité du vrai culte, il détruisit même les hauts lieux où le peuple avait accoutumé de sacrifier au Dieu véritable : les prêtres de la race d'Aaron qui y avaient prêté leur ministère furent interdits de fonctions sacerdotales dans le temple ; seulement ils vivaient des mêmes offrandes que leurs frères. Quant aux prêtres des idoles, dans les villes de Samarie et ailleurs, ils furent mis à mort sur leurs autels mêmes. Alors s'accomplit ce qu'un prophète, trois cent cinquante ans auparavant, avait prédit à Jéroboam, fils de Nabat. L'autel et le haut lieu que ce roi avait élevés à son veau d'or, Béthel, Josias les détruisit, les brûla et les réduisit en cendres, ainsi que le bois d'Astarté qui se trouvait proche. Ayant vu des sépulcres sur cette montagne, il en fit prendre les ossements et les brûla sur l'autel pour le rendre encore plus immonde. En parcourant ces sépulcres : « De qui est le tombeau que je vois? » demanda-t-il. Les habitants de la ville lui répondirent : « C'est le sépulcre de l'homme de Dieu qui était venu de Juda, et qui avait prédit ce que vous avez fait sur l'autel de Béthel. » Et il dit : « Laissez-le, que personne ne remue ses os. » Et ses os demeurèrent intacts avec les os du prophète de Samarie, qui l'avait persuadé de revenir sur ses pas contre les ordres de l'Eternel.

De retour à Jérusalem, Josias y assembla tout le peuple de Juda et les restes d'Israël, et célébra la Pâque avec une solennité qui n'avait pas eu sa pareille depuis les temps du prophète Samuël. Le roi donna au peuple, en cette occasion, du bétail, soit agneaux, soit chevreaux, jusqu'à trente mille, et trois mille bœufs. Le grand-prêtre, les chefs des familles sacerdotales et lévitiques, ainsi que les grands-officiers du palais, donnèrent avec une égale générosité des victimes aux prêtres, aux lévites et à tout le peuple (1).

Josias était retourné à Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toute sa force, selon tout ce qui est écrit dans la loi de Moïse. Il n'en fut pas de même des grands et du peuple : leur conversion fut loin d'être aussi parfaite. Aussi Jérémie éleva-t-il la voix pour leur rappeler les miséricordes de l'Eternel et leur annoncer ses châtiments.

« Va-t-en, lui commanda le Seigneur, et crie aux oreilles de Jérusalem : Ainsi parle Jéhovah ! Je me souviens encore de toi, de la piété de ta jeunesse, de l'amour de tes fiançailles, quand tu me suivis dans le désert, dans une terre qui n'était pas semée. Israël était saint à Jéhovah, les prémices de ses fruits !

« Cieux, soyez dans l'étonnement ! frémissez à faire crouler vos portes! Mon peuple a fait deux maux : il m'a abandonné, moi, source d'eau vive, pour se creuser des citernes, rompues, qui ne peuvent retenir l'eau (2).

« La coupable Israël a justifié son âme, en comparaison de la perfide Juda... Reviens, Israël la rebelle, dit Jéhovah : et je ne détournerai pas mon visage de vous, parce que je suis miséricordieux et que je ne m'irrite pas pour toujours. Seulement reconnais ton iniquité... Revenez, enfants rebelles, je suis votre époux ; et quand il n'en resterait qu'un dans une ville et deux dans une tribu, je vous prendrai et je vous introduirai dans Sion. Alors je vous donnerai des pasteurs selon mon cœur, et ils vous nourriront de science

(1) IV Reg., XXIII, 1-23. — (2) Jerem II, 2-13.

et de sagesse. Et lorsque vous serez multipliés, que vous vous serez accrus sur la terre, on ne dira plus : Voici l'arche de Jéhovah. Elle ne reviendra plus dans l'esprit, on ne s'en souviendra plus, on ne la recherchera plus, on ne la rétablira plus. En ce temps on appellera Jérusalem le trône de Jéhovah ; toutes les nations s'uniront à elle pour célébrer le nom de Jéhovah dans Jérusalem; elles ne suivront plus la perversité de leur cœur (1).

« Si tu reviens, ô Israël! dit Jéhovah, tu reposeras sur moi; si tu ôtes de devant ma face tes abominations, tu ne seras point ébranlée. Tu jureras dans la vérité, dans le jugement et dans la justice, en disant : Vive Jéhovah! c'est en lui que se béniront (ou que seront bénies)(2) les nations. Préparez-vous une terre nouvelle, et ne semez pas sur des épines. Soyez circoncis à Jéhovah; ôtez le prépuce de votre cœur, habitants de Juda et de Jérusasem, de peur que mon indignation ne sorte comme la flamme, et que son ardeur ne s'accroisse, et que rien ne puisse l'éteindre, à cause de la malice de vos pensées. Annoncez dans Juda, et faites entendre dans Jérusalem; parlez, faites retentir la trompette; criez à haute voix et dites : Assemblez-vous tous, et entrons dans la ville fortifiée. Levez l'étendard vers Sion, hâtez-vous, ne vous arrêtez pas, parce que j'amène de l'aquilon le mal et une grande désolation. Le lion est monté de sa tanière, le brigand des nations s'est levé en route, il est sorti de son lieu pour faire de votre terre une solitude; vos villes seront ravagées et demeureront sans habitants. C'est pourquoi couvrez-vous de cilices, pleurez et poussez des hurlements, parce que la colère de Jéhovah ne s'est point détournée de nous. Jérusalem, purifie ton cœur de sa malice, afin que tu sois sauvée! Jusques à quand demeureront en toi des pensées funestes? Déjà l'on entend du côté de Dan la voix qui annonce des soldats venant d'une terre lointaine; ils environneront Jérusalem comme ceux qui gardent un champ, parce qu'elle a irrité ma colère, dit Jéhovah.

« Mes entrailles! mes entrailles! s'écriait le prophète à la vue de tous ces maux à venir, je souffre au dedans de moi, mon cœur est saisi de trouble; je ne puis demeurer dans le silence, parce que tu as entendu, ô mon âme! la voix de la trompette et la clameur de la mêlée. La ruine a été appelée après la ruine; toute la terre a été dévastée; soudain mes tentes ont été abattues; soudain mes pavillons renversés. Jusques à quand verrai-je des étendards; entendrai-je la voix de la trompette? C'est parce que mon peuple insensé ne m'a point co[illegible]. Enfants stupides et insensés, ils sont habiles pour faire le mal, et ils ne savent pas opérer le bien. J'ai regardé la terre, et voilà qu'elle était vide et désolée (3); j'ai regardé les cieux, et leur lumière n'était plus. J'ai vu les montagnes, et voilà qu'elles tremblaient; et toutes les collines, et elles étaient agitées. J'ai regardé, il n'y avait plus d'hommes, et tous les oiseaux du ciel avaient disparu. J'ai regardé, et voilà que le Carmel était un désert, toutes les villes étaient détruites devant la face de Jéhovah, devant la face de sa colère. Car voici ce que dit l'Eternel : Toute la terre sera désolée; cependant je n'achèverai pas sa ruine (4). »

Pour se justifier en quelque sorte aux yeux de son prophète et de ses autres serviteurs : « Parcourez les rues de Jérusalem, leur dit le Seigneur, et voyez, et considérez, et cherchez dans ses places publiques si vous y trouverez un homme; s'il en est un qui pratique la justice et cherche la vérité, je pardonnerai à la ville. Ils disent : Vive Jéhovah! mais c'est pour jurer à faux. »

« Seigneur, répond le prophète, vos yeux regardent la vérité; vous les avez frappés, et ils n'ont pas gémi; vous les avez brisés, et ils n'ont pas voulu accepter la discipline : ils ont rendu leur front plus dur que la pierre, et ils n'ont point voulu revenir à vous. Et moi, je disais : Il n'y a peut-être que les pauvres qui soient devenus insensés, parce qu'ils ignorent la voie de l'Eternel, le jugement de leur Dieu. J'irai donc vers les grands et je leur parlerai; car eux connaissent la voie de l'Eternel, le jugement de leur Dieu. Et voilà qu'eux aussi ils ont brisé le joug et rompu les liens (5). »

Une chose rassurait contre toutes ces menaçantes prédictions les habitants de Juda et de Jérusalem : c'est que le temple était au milieu d'eux. Pour leur ôter cette vaine confiance, le Seigneur envoya Jérémie à la porte du temple, dire à tous ceux qui entraient pour adorer l'Eternel : « Ainsi parle Jéhovah-Sabaoth, le Dieu d'Israël : « Redressez vos voies et vos désirs, et j'habiterai avec vous dans ce lieu. Ne vous confiez point en des paroles de mensonge, disant : Temple de Jéhovah! temple de Jéhovah! temple de Jéhovah! car si vous redressez vos voies et vos désirs; si vous rendez la justice entre l'homme et son prochain; si vous ne faites point de tort à l'étranger, au pupille et à la veuve; si vous ne répandez point en ce lieu le sang innocent, et si vous ne marchez point après les dieux étrangers pour votre ruine, j'habiterai avec vous de siècle en siècle dans ce lieu, dans cette terre que j'ai donnée à vos pères.

« Mais voilà que vous vous confiez en des paroles de mensonge qui ne vous seront d'aucun secours. Vous dérobez, vous tuez, vous commettez des adultères, vous jurez faussement, vous brûlez de l'encens à Baal, vous suivez des dieux étrangers qui vous étaient inconnus. Et vous venez, et vous vous tenez en ma présence dans cette maison sur laquelle mon nom a été invoqué, et vous dites : Nous

(1) Jerem., III, 12-17. — (2) C'est le même mot hébreu que dans la Genèse, XXII, 18. — (3) *Tohou bohou* — (4) Jerem., IV, 1-27. — (5) *Ibid.*, V, 1-5.

sommes délivrés, parce que nous avons fait toutes ces abominations.

« Quoi donc! cette maison sur laquelle a été invoqué mon nom devant vos yeux, est-elle devenue une caverne de voleurs? Moi aussi, j'ai vu Jéhovah. Allez à Silo, au lieu qui m'était consacré, où mon nom a habité dès le commencement, et considérez ce que je lui ai fait à cause de la malice d'Israël, mon peuple.

« Et maintenant, parce que vous avez fait toutes ces choses, dit l'Eternel, et que me levant je vous ai parlé dès le matin, et vous n'avez pas entendu ; et je vous ai appelés, et vous n'avez pas répondu : je ferai à cette maison, sur laquelle a été invoqué mon nom, en laquelle vous avez votre confiance, et à ce lieu que je vous ai donné ainsi qu'à vos pères, comme j'ai fait à Silo. Je vous jetterai loin de ma face, comme j'ai rejeté tous vos frères, toute la race d'Ephraïm.

« Toi donc, n'intercède point pour ce peuple, ne m'adresse pour eux ni cantique ni prière, et ne t'oppose point à moi, parce que je ne t'exaucerai point. Ne vois-tu pas ce que ceux-ci font dans les villes de Juda et dans les places publiques de Jérusalem? Les enfants amassent le bois, les pères allument le feu, et les femmes mêlent la graisse et la farine, pour offrir des gâteaux à la reine du ciel; et ils font des libations aux dieux étrangers, afin d'irriter ma colère... Ils ont bâti sur les hauteurs de Topheth, dans la vallée du fils d'Ennon, pour y brûler leurs fils et leurs filles : ce que je n'ai ni ordonné, ni pensé dans mon cœur. C'est pourquoi, voilà que les jours viendront, dit l'Eternel, et on ne dira plus Topheth ni la vallée du fils d'Ennon, mais la vallée du Carnage; et on ensevelira les morts à Topheth, parce qu'il n'y aura plus d'autre lieu. Et le cadavre de ce peuple sera en proie aux oiseaux du ciel et aux animaux des champs, et personne ne les chassera...

« En ce temps-là, dit l'Eternel, on jettera hors de leurs sépulcres les os des rois de Juda, et les os de ses princes, et les os de ses prêtres, et les os de ses prophètes, et les os de ceux qui ont habité Jérusalem; et on les exposera au soleil et à la lune, et à toute la milice du ciel, qu'ils ont aimés, qu'ils ont servis, qu'ils ont suivis, qu'ils ont cherchés et adorés ; on ne les rassemblera point et on ne les ensevelira point, mais on les laissera comme du fumier sur la face de la terre (1). »

Jérémie annonçait fidèlement les menaces de l'Eternel, mais il n'en déplorait pas moins les calamités futures de Jérusalem. « Je souffre cruellement, s'écriait-il, des souffrances de la fille de mon peuple; je pousse des cris de douleur, l'épouvante m'a saisi. N'y a-t-il point de baume en Galaad? ne s'y trouve-t-il point de médecin? Pourquoi donc n'est-elle pas fermée, la blessure de la fille de mon peuple? Ah! qui changera ma tête en eau, et mes yeux en une fontaine de larmes? et je pleurerai nuit et jour les morts de la fille de mon peuple. Qui me donnera dans le désert une cabane de voyageur? et j'abandonnerai mon peuple, et je me retirerai loin d'eux; car tous sont des adultères, une assemblée de prévaricateurs. Ils ont préparé leur langue comme un arc de mensonge et non de vérité; ils se sont fortifiés sur la terre en passant du crime au crime : ils ne m'ont point connu, dit Jéhovah (2). »

Pendant que Jérémie annonçait et pleurait ainsi d'avance la ruine de Jérusalem, la mort de Josias vint en être le funeste prélude.

La chute de Ninive avait fait prendre les armes au pharaon de l'Egypte. Ce pays, tombé dans une espèce d'anarchie après l'expédition de Sennachérib, avait été gouverné quelque temps par douze princes. Psammétique, l'un d'entre eux, avec le secours des Grecs qu'il avait attirés et favorisés dans son gouvernement, s'éleva au-dessus de ses collègues et se fit roi de toute l'Egypte, environ 670 ans avant Jésus-Christ. C'est à lui que l'histoire égyptienne, enveloppée jusque-là d'épaisses ténèbres, commence à s'éclaircir quelque peu. La cause en est aux relations non interrompues que les Grecs eurent dès lors avec ce pays. Il assiégea la ville d'Azot, prise par le roi d'Assyrie, Sennachérib ou Asarhaddon, et la réduisit seulement au bout de vingt-neuf ans (3). Les Scythes, vainqueurs des Mèdes et maîtres de l'Asie, s'avançaient à la conquête de l'Egypte. Au lieu de leur opposer la force, Psammétique les joignit en Syrie, et les engagea, par ses présents et par ses prières, à retourner sur leurs pas. Il eut pour successeur un fils que les Grecs nomment Néchos, et les livres saints, Pharaon-Néchao ou Nécho. C'est, dans Manéthon, Néchao II, sixième roi de la vingt-sixième dynastie. Son nom se lit encore sur plusieurs statues en Egypte. Entreprenant comme son père, il commença un canal du Nil à la mer Rouge, qu'acheva dans la suite Darius, roi de Perse. Sortie de la même mer, une de ses flottes, montée par des navigateurs phéniciens, fit le tour de l'Afrique, doubla le cap de Bonne-Espérance, et rentra, par le détroit de Gibraltar et la Méditerranée, en Egypte. Aussi, redoutable par terre et par mer, il marcha vers l'Euphrate avec une puissante armée pour faire la guerre aux Mèdes et aux Babyloniens qui, avec Ninive, avaient détruit l'empire d'Assyrie (4). Il craignait, d'un côté, de voir ces peuples trop puissants, et, de l'autre, convoitait pour lui-même la conquête de l'Asie. Il prit sa route par la Judée.

Josias s'avança contre lui, ou comme allié du roi de Babylone, ou comme roi indépendant qui ne voulait pas qu'un étranger pas-

(1) Jeremie, VII, 3-33; VIII, 1-2. — (2) *Ibid.*, VIII, 21-21; IX, 1-3. — (3) Herodot., l. II. — (4) Josèphe, l. X, c. VI.

sât sur ses terres. Néchao lui envoya dire par ses ambassadeurs : « Qu'y a-t-il entre vous et moi, ô roi de Juda? Ce n'est pas contre vous que je viens aujourd'hui ; mais je fais la guerre à une autre maison, contre laquelle Dieu m'a commandé de marcher en diligence ; cessez donc de vous opposer aux desseins de Dieu qui est avec moi, de peur qu'il ne vous tue. » Josias ne voulut point s'en retourner, et ne se rendit point à ce que lui dit Néchao de la part de Dieu ; d'ailleurs, était-il obligé d'en croire sur parole un roi d'Egypte? Il continua donc sa marche pour lui livrer bataille dans le champ de Mageddo, appelé Magdole dans Hérodote, de la tribu de Manassé. Mais il y fut grièvement blessé par des archers. Ses gens le transportèrent à Jérusalem, où il succomba et fut enseveli dans le mausolée de ses pères. Tout Juda et Jérusalem le pleurèrent, particulièrement Jérémie, dont les lamentations sur la mort de Josias se chantaient, dans Israël, par des musiciens et des musiciennes, d'année en année, comme par une espèce de loi. La douleur publique fut si grande, qu'on disait depuis, par manière de proverbe: *Comme le deuil d'Adrademmon dans la campagne de Mageddon* (1). Ces élégies du tendre prophète ne se trouvent plus.

Le fils de Sirac a fait ainsi l'éloge du saint roi : « La mémoire de Josias est comme un parfum d'excellente odeur, ouvrage d'un artisan admirable. Son souvenir sera doux à la bouche de tous les hommes, comme le miel et comme des chants au milieu d'un festin. Il a été conduit d'en haut pour faire entrer le peuple dans la pénitence, et il a fait disparaître les abominations de l'impiété. Il a tourné son cœur vers le Seigneur, et, dans les jours du crime, il a affermi la piété (2). »

Le peuple de Juda prit Joachaz, nommé aussi Sellum, fils puîné de Josias, et l'établit roi en la place de son père. Il avait vingt-trois ans, fit le mal devant l'Eternel comme ses ancêtres, et ne régna que trois mois. Il paraît qu'ayant amassé des troupes, il poursuivit Pharaon-Néchao (3). Jérémie dit à cette occasion : « Ne pleurez point le mort, ne faites pas pour lui de deuil ; mais pleurez avec beaucoup de larmes celui qui s'en va, parce qu'il ne reviendra plus, il ne verra plus le pays de sa naissance. Car voici ce que l'Eternel dit à Sellum, fils de Josias, roi de Juda, qui règne à la place de Josias, son père, et qui est sorti de ce lieu : Il n'y reviendra jamais ; mais il mourra au lieu où je le ferai transférer, et il ne verra plus cette terre (4). »

En effet, Néchao, qui avait remporté de grands avantages sur les Babyloniens, prit même, suivant quelques-uns, la ville de Carkemis vers l'Euphrate, enchaîna Sellum à Rébla au pays d'Emath, province de Syrie, et l'emmena en Egypte, où il mourut.

En passant à Jérusalem, le vainqueur mit à la place de Sellum, Eliakim, son frère aîné, en lui donnant le nom de Joakim, et imposa le pays à cent talents d'argent et un talent d'or, sans doute comme tribut annuel. Ce n'était pas très-considérable. Il avait moins à cœur une grande augmentation de revenus que de soustraire ce pays à l'influence des rois assyriens, qui, depuis quelques générations, menaçaient l'Egypte, et, maintenant surtout, par la réunion de l'Assyrie à Babylone, étaient plus que jamais à redouter. La modération pouvait plus qu'autre chose lui assurer la soumission et même la confiance de la Judée.

Hérodote fait mention de l'expédition de Néchao et de son entrée à Jérusalem. Il rapporte, au livre deuxième, que ce roi livra bataille aux Syriens, à Magdole, les vainquit, et puis s'empara de Cadytis, ville de Syrie, qui était grande. Au troisième livre, il dit que cette ville de Cadytis, située parmi des montagnes, dans la Syrie nommée Palestine, ne le cédait guère pour la grandeur à Sardis, alors capitale non-seulement de la Lydie, mais de toute l'Asie-Mineure (5). Cette description ne peut convenir qu'à Jérusalem, la seule ville de Palestine que l'on pût comparer à Sardes. Quant au nom de Cadytis, aujourd'hui encore, les Syriens et les Arabes lui en donnent un semblable. Tous ils l'appellent *Cods*, *Cuds*, ou *Alcuds la Sainte*. Les monnaies des Juifs, dont il existe encore plusieurs, avaient pour inscription *Jérusalem-Kéduscha*, Jérusalem la Sainte. On aura de bonne heure nommé cette ville par abréviation *Kéduscha*, que, dans leur dialecte, les Syriens auront prononcé *Kédutha*, d'après leur usage de changer le *sch* des Hébreux en *th*. De Kéducha à Cadytis, il n'y a que la terminaison grecque. De ce que les Syriens et les Arabes lui donnent jusqu'à nos jours le nom de *Cuds*, ou Sainte, c'est une preuve qu'ils l'appelaient ainsi dès les temps anciens. Car à tous les lieux dont ils sont devenus les maîtres, ils ont rendu leurs noms primitifs ; par exemple, à Tyr le nom de *Sor*, à Palmyre celui de *Tadmor*, à l'Egypte celui de *Mesr* ou Mezraïm.

Eliakim ou Joakim, que Pharaon-Néchao mit à la place de son frère Joachaz ou Sellum, avait vingt-cinq ans quand il commença de régner : il régna onze ans à Jérusalem ; mais il fit le mal devant l'Eternel, son Dieu, selon tout ce qu'avaient fait ses pères.

Jérémie, figure de Jésus-Christ, continuait d'aimer ses frères, de pleurer sur eux, de les exhorter à la pénitence, de les menacer des vengeances du ciel ; mais eux ne l'écoutaient point. Les habitants mêmes de sa ville natale conspirèrent sa mort. Dieu le lui fit connaître. « Moi cependant, dit le prophète, j'étais comme un agneau plein de douceur, qu'on porte pour en faire une victime ; et je

(1) Zach., XII, 11 ; II Paral., XXXV, 20-25. — (2) Eccl., LIX, 1-4. — (3) Ezech., XIX, 4. — (4) Jerem., XXII, 10-12. — (5) Herodot., l. II, n. 159 ; l. III, n. 5.

ne savais point les desseins qu'ils avaient formés contre moi, en disant : Mettons du bois (vénéneux) dans son pain, retranchons-le de la terre des vivants, et que son nom ne soit plus rappelé à jamais. Mais vous, Jéhovah-Sabaoth, vous qui jugez selon l'équité, qui sondez les reins et les cœurs, je verrai votre vengeance sur eux ; car je vous ai révélé ma cause. C'est pourquoi voici ce que dit l'Eternel aux hommes d'Anathoth qui conspirent contre ta vie et qui disent : Tu ne prophétiseras plus au nom de Jéhovah, ou tu mourras de nos mains. Moi, je les visiterai, dit Jéhovah-Sabaoth ; leurs jeunes gens mourront par le glaive, leurs fils et leurs filles par la faim. Et rien ne restera d'eux, car j'amènerai le mal sur les hommes d'Anathoth, l'année marquée pour leur punition (1). »

Vers le même temps, Dieu lui commanda de porter une ceinture de lin, puis d'aller vers l'Euphrate la cacher dans le creux d'un rocher, d'où l'ayant retirée après un long intervalle, il la trouva si pourrie qu'elle n'était plus bonne à rien,

« Voilà, lui dit alors l'Eternel, voilà comme je ferai pourrir l'orgueil de Juda et le grand orgueil de Jérusalem. Ce peuple pervers qui ne veut pas entendre mes paroles et qui marche dans le déréglement de son cœur, qui suit les dieux étrangers pour les servir et les adorer, sera comme une ceinture qui n'est plus d'aucun usage. Comme on attache une ceinture autour de ses reins, ainsi j'avais pressé autour de moi toute la maison d'Israël et toute la maison de Juda, afin qu'elles fussent mon peuple, et mon nom, et ma louange, et ma gloire, et elles ne m'ont point écouté (2). »

A l'approche d'une grande sécheresse, Jérémie conjurait le Seigneur d'avoir pitié de son peuple, disant entre autres paroles que des prophètes lui annonçaient la paix au lieu de la guerre et de la famine.

« Ces prophètes prophétisent faussement en mon nom, lui répondit le Seigneur ; je ne les ai point envoyés, je ne leur ai point commandé, je ne leur ai point parlé ; ils ne vous prophétisent que visions mensongères, et divination, et fraude, et séduction de leur cœur. C'est pourquoi voici ce que dit l'Eternel sur ces prophètes qui prophétisent en mon nom, que je n'ai point envoyés et qui disent : Le glaive et la faim ne viendront pas sur cette terre ; c'est par le glaive et par la faim que seront consumés ces prophètes-là. Et les peuples auxquels ils prophétisent seront jetés dans les rues de Jérusalem par la faim et par le glaive, et nul ne les ensevelira, ni eux, ni leurs épouses, ni leurs fils, ni leurs filles ; et je répandrai leurs crimes sur eux.

« Et tu leur diras cette parole : Que mes yeux versent des larmes le jour et la nuit, et qu'ils ne se taisent pas, parce que la vierge, fille de mon peuple, a été frappée d'une grande douleur, accablée d'une immense plaie. Si je sors dans la campagne, voici des morts tués par le glaive ; si j'entre dans la ville, voici des mourants consumés par la faim ; le prophète même et le prêtre sont allés dans une terre qu'ils ne connaissaient pas. Seigneur, avez-vous donc rejeté Juda pour toujours? Sion est-elle devenue l'horreur de votre âme? Pourquoi donc nous avez-vous frappés d'une plaie incurable? Nous avons attendu la paix, et nul bien n'est venu à nous; le temps de la guérison et voilà le trouble. O Jéhovah! nous avons connu nos impiétés et les iniquités de nos pères ; car nous avons péché devant vous. Cependant, à cause de votre nom, ne nous réprouvez pas, ne renversez point le trône de votre gloire ; ressouvenez-vous, et ne détruisez pas votre alliance avec nous. En est-il parmi les vaines idoles qui fassent pleuvoir ? sont-ce les cieux même qui donneront la pluie? n'est-ce pas vous, Jéhovah, notre Dieu ? C'est vous que nous attendrons, car c'est vous qui avez fait toutes ces choses (3). »

Mais l'Eternel lui dit : « En vain Moïse et Samuël se présenteraient devant moi ; mon âme n'est plus à ce peuple ; chasse-les loin de ma face; et qu'ils sortent. Que s'ils te disent : Où irons-nous? tu leur diras : A la mort, qui est à la mort ; au glaive, qui est au glaive ; à la faim, qui à la faim ; à la captivité, qui à la captivité. — Qui donc aura pitié de toi, ô Jérusalem ? ou qui sera contristé sur toi? ou qui voudra prier pour t'obtenir la paix ? — Tu m'as abandonné, dit l'Eternel ; tu es retournée sur tes pas ; aussi j'étendrai ma main sur toi, et je te frapperai : je suis lassé de clémence. »

» — Malheur à moi, ô ma mère! s'écria le prophète dans sa douleur, pourquoi m'avez-vous engendré, moi homme de querelle, homme de discorde pour toute la terre? Je n'ai prêté ni emprunté à usure, et tous me maudissent. » Le Seigneur le rassura contre ses ennemis : « Je te présenterai comme un mur d'airain, un mur inébranlable, lui dit-il; ils combattront contre toi, mais ils ne prévaudront pas, parce que je suis avec toi pour te sauver et te délivrer. Et je t'arracherai des mains des méchants, et je te rachèterai des mains des forts (4). »

Il dit encore : « Tu ne prendras point de femme, et tu n'auras point de fils ni de fille en ce lieu ; car voici ce que dit l'Eternel sur les fils et les filles qui naissent en ce lieu, et sur les pères qui leur ont donné la vie : Ils mourront d'une longue agonie ; on ne les pleurera pas, on ne les ensevelira pas ; ils seront jetés sur la face de la terre comme les immondices ; consumés par le glaive et par la faim, leurs corps seront en pâture aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la terre (5). »

(1) Jerem., XI, 19-23 — (2) *Ibid.*, XIII, 9-11. — (3) *Ibid.*, XIV, 1-22. — (4) *Ibid.*, XV, 1-21. — (5) *Ibid.*, XVI, 1-4.

Un jour, Dieu lui ordonna d'aller dans la maison d'un potier. L'ouvrier était à travailler sur sa roue. Le vase d'argile se brisa dans sa main; il reprit l'argile et en fit un autre tel qu'il le souhaitait. « Maison d'Israël, dit alors le Seigneur, ne pourrai-je pas faire avec vous comme ce potier? car ce qu'est l'argile dans la main du potier, vous l'êtes dans ma main, ô maison d'Israël ! Soudain je parlerai contre une nation et contre un royaume pour l'arracher, l'extirper et le détruire. Si cette nation se détourne du mal qui appelait ma menace, moi aussi je me repentirai du mal que j'avais résolu de lui faire. Soudain je parlerai d'une nation et d'un royaume pour l'édifier et l'affermir. Et si ce royaume et cette nation font le mal à mes yeux et n'écoutent point ma voix, moi aussi je me repentirai du bien que j'avais résolu de lui faire. Maintenant donc, dis aux hommes de Juda et aux habitants de Jérusalem : Voici ce que dit l'Eternel : Voilà que moi je prépare contre vous le mal, et je médite des pensées contre vous; que chacun revienne de sa voie perverse, et rendez droites vos voies et vos affections (1). »

Mais au lieu de se convertir aux pressantes sollicitations de leur Dieu, ils conspiraient contre son prophète. « Venez, disaient-ils, et méditons des pensées contre Jérémie ; car la loi ne manquera jamais de prêtre, le conseil de sage, la parole de prophète ; venez, perçons-le de nos lances, et n'ayons aucun égard à tous ses discours. — O Jéhovah, disait le prophète persécuté, jetez les yeux sur moi, et entendez la voix de mes adversaires. Est-ce que le mal est rendu pour le bien? Ils ont creusé une fosse contre ma vie. Souvenez-vous que je me suis tenu en votre présence pour solliciter votre faveur sur eux, pour détourner d'eux votre indignation. Aussi vous livrerez leurs fils à la faim, et vous les conduirez sous le tranchant du glaive ; leurs femmes seront sans enfants et veuves ; leurs maris seront frappés de mort, leurs jeunes gens percés du glaive dans le combat. Des clameurs seront entendues de leurs maisons ; car soudain vous amènerez sur eux le ravageur, parce qu'ils ont creusé une fosse pour me saisir, et ils ont caché des rets sous mes pieds. Vous savez, ô Eternel ! que tous leurs conseils contre moi vont à la mort ; vous ne pardonnerez point leur iniquité, et leur péché ne sera point effacé de votre présence; ils tomberont devant votre face, et vous vous vengerez au jour de votre fureur (2). »

Une autre fois, toujours d'après l'ordre de Dieu, Jérémie prit un vase de terre et s'en alla dans la vallée d'Ennon avec des anciens du peuple et du sacerdoce. C'était l'endroit où se faisaient les horribles sacrifices à Moloch. Il rappela toutes les abominations qui s'y commettaient, ainsi que les châtiments dont Dieu allait les punir ; entre autres choses il leur annonça que Jéhovah nourrirait les habitants de Jérusalem de la chair de leurs fils et de la chair de leurs filles, que chacun mangerait la chair de son ami, dans le siége et dans l'angoisse où allaient les enfermer leurs ennemis et ceux qui cherchaient leur âme. Puis il brisa le vase de terre en présence des sénateurs, ajoutant : « Voici ce que dit Jéhovah-Sabaoth : Je briserai ce peuple et cette ville comme est brise le vase qui ne peut être réparé (3).

De retour de la vallée d'Ennon, il se tint à l'entrée du temple et dit à tout le peuple : « Ainsi parle Jéhovah-Sabaoth, le Dieu d'Israël : Moi, j'amènerai sur cette ville et sur toutes ses cités tous les maux que j'ai annoncés contre elle, parce qu'ils ont endurci leur tête pour ne pas écouter mes discours. L'intendant du temple, le prêtre Phassur, ayant entendu ces paroles, frappa Jérémie et le mit en prison. Il le relâcha le lendemain, et le prophète lui dit : « L'Eternel ne t'a pas donné pour nom *Phassur, accroissement de gloire*, mais *épouvante de toutes parts*. Car ainsi parle Jéhovah : Moi, je te livrerai à l'épouvante toi et tous tes amis ; ils tomberont sous le glaive de leurs ennemis, et tes yeux le verront ; et je donnerai tous les hommes de Juda aux mains du roi de Babylone, et il les frappera par l'épée. Et toi, Phassur, et tous les habitants de ta maison, vous irez en captivité ; et vous viendrez à Babylone, et vous mourrez et vous serez ensevelis là, toi et tous tes amis, à qui tu as prophétisé le mensonge. »

Quand il vit que le ministère prophétique n'avait d'autre fruit que des persécutions, Jérémie se plaignit au Seigneur de l'y avoir engagé malgré lui. « Vous m'avez attiré, disait-il avec une sainte hardiesse, et j'ai été séduit ; vous avez été plus fort que moi, et vous avez prévalu ; je suis devenu un objet de dérision pendant tout le jour, et tous se rient de moi, parce que depuis longtemps déjà je parle de l'iniquité et je publie la désolation ; et la parole de Jéhovah est devenue pour moi l'opprobre et la dérision durant tout le jour. Et j'ai dit : Je ne me souviendrai plus du Seigneur, je ne parlerai plus jamais en son nom ; et alors il s'est allumé au-dedans de moi comme un feu ardent renfermé dans mes os; et j'ai défailli, ne pouvant le soutenir. J'ai entendu les outrages de la terreur de toutes parts : Poursuivez-le et nous le poursuivrons. Ceux-là mêmes qui vivent en paix avec moi et se tiennent à mes côtés, disent entre eux : Tâchons de le tromper, tâchons de prendre sur lui quelque avantage et de nous venger de lui. Mais l'Eternel est avec moi comme un guerrier formidable; c'est pourquoi ceux qui me persécutent tomberont et seront sans force ; ils seront confondus violemment, parce qu'ils n'ont pas con-

(1) Jerem., xviii, 1-11. — (2) Ibid., 17-23. — (3) *Ibid.*, xix, 11.

pris l'opprobre éternel qui ne s'effacera jamais (1).

Jusque là Jérémie s'adressait plus directement au peuple, aux prêtres et aux magistrats; maintenant Dieu l'envoie dans le palais, dire au roi en personne : « Ecoute la parole de l'Eternel, ô roi de Juda! toi qui es assis sur le trône de David; toi et tes serviteurs, et ton peuple, vous tous qui entrez par ces portes. Ainsi parle Jéhovah : Faites jugement et justice; délivrez l'opprimé des mains de son persécuteur; ne contristez ni l'étranger, ni l'orphelin, ni la veuve; ne les opprimez pas injustement, et ne répandez pas le sang innocent en ce lieu. Si vous observez avec soin ces paroles, il entrera par les portes de cette maison des rois nés de David, assis sur son trône, et qui monteront sur des chars et des coursiers, eux, et leurs serviteurs, et leur peuple. Mais si vous n'écoutez point ces paroles, je jure par moi-même, dit Jéhovah, que cette maison deviendra une solitude... Malheur à qui bâtit sa maison dans l'injustice et ses hauts appartements dans l'iniquité; qui fait servir gratuitement son prochain et ne lui paye pas son salaire; qui dit : Je me bâtirai une maison vaste et des appartements magnifiques; qui s'y ouvre de grandes fenêtres, s'y fait des lambris de cèdres et les peint de brillantes couleurs. Crois-tu régner parce que tu t'environnes de cèdres? Ton père n'a-t-il pas mangé et bu en rendant le jugement et la justice? tout ne lui prospérait-il point alors? Il a jugé la cause du pauvre et de l'affligé : de là sa prospérité. Et cela, n'est-ce point parce qu'il me connaissait? dit Jéhovah. Mais pour toi, tes yeux et ton cœur n'aspirent qu'à l'avarice, au sang répandu, à la calomnie, à tout ce qui est pervers. C'est pourquoi voici ce que dit l'Eternel à Joakim, fils de Josias, roi de Juda : On ne pleurera point à sa sépulture, et ses sœurs ne diront pas : Hélas! mon frère! ni elles ne se plaindront les unes les autres en disant : Hélas! ma sœur! on ne criera point en pleurant : Hélas! prince! hélas! seigneur! Il sera enseveli de la sépulture d'un âne; il est pourri, et on l'a jeté hors des portes de Jerusalem (2). »

Après que Jérémie eut annoncé au roi ces terribles paroles, Dieu lui dit de nouveau : « Arrête-toi sur le seuil de la maison du Seigneur, et tu feras entendre à toutes les villes de Juda, d'où viennent ceux qui adorent dans cette maison, tous les discours que je t'ai ordonné de publier devant eux : n'en retranche pas une parole. Peut-être écouteront-ils et reviendront-ils, chacun, de leur mauvaise voie, et je me repentirai du mal que j'ai résolu de leur faire à cause de la malice de leurs désirs. Tu leur diras donc : Ainsi parle Jéhovah : Si vous ne m'écoutez point, de manière à marcher dans la loi que je vous ai donnée, et à écouter les paroles de mes serviteurs, les prophètes, que j'ai envoyés vers vous me levant dans la nuit et les dirigeant, et vous n'avez pas écouté, je rendrai cette maison comme Silo, et je donnerai cette ville en malédiction à toutes les nations de la terre (3). »

Quand Jérémie eut achevé ces paroles, les prêtres, les prophètes et tout le peuple qui l'avaient entendu, se saisirent de lui en s'écriant : « Qu'il meure de mort! Pourquoi as-tu prophétisé au nom de l'Eternel, disant : Cette maison sera comme Silo, et cette ville désolée, et il n'en restera pas un seul habitant? » Tout le monde se rassemblait donc contre Jérémie dans le temple lorsqu'y arrivèrent les princes de Juda, sur la première nouvelle qu'ils en avaient eue. Les prêtres et les prophètes leur disaient, ainsi qu'à tout le peuple : « Le jugement de mort est sur cet homme parce qu'il a prophétisé contre cette ville, comme vous avez entendu de vos oreilles (4). »

Jérémie répondait tranquillement : « L'Eternel m'a envoyé pour prophétiser à cette maison et à cette ville toutes les paroles que vous avez entendues. Maintenant donc rendez droits et vos désirs, et écoutez la parole de Jéhovah, votre Dieu; et Jéhovah se repentira de la menace qu'il a prononcée contre vous. Pour moi, me voici entre vos mains, faites de moi ce qui paraîtra bon et juste à vos yeux. Sachez cependant et soyez sûr que, si vous me tuez, vous répandrez le sang innocent contre vous et contre cette ville et ses habitants; car, en vérité, l'Eternel m'a envoyé vers vous pour que je fisse entendre à vos oreilles toutes ces paroles (5). »

A ce discours, les princes et tout le peuple dirent aux prêtres et aux soi-disant prophètes : « Le jugement de mort ne doit pas être sur cet homme, parce qu'il nous a parlé au nom de Jéhovah, notre Dieu. » Plusieurs même d'entre les anciens de la terre se levèrent et dirent à toute l'assemblée : « Michée de Morasthi fut prophète dans les jours d'Ezéchias, roi de Juda, et parla à tout le peuple disant : Voici ce que dit Jéhovah-Sabaoth : Sion sera labourée comme un champ, et Jérusalem ne sera plus qu'un monceau de pierres, et la montagne du temple ne sera plus qu'une forêt. Fut-il condamné à mort par Ezéchias et par tout Juda? Ne craignirent-ils pas l'Eternel et n'implorèrent-ils pas sa face? Et l'Eternel se repentit des maux qu'il avait prophétisés contre eux. C'est pourquoi nous faisons un grand mal contre nos âmes (6). »

Un de ces respectables personnages qui contribua le plus à préserver Jérémie de la mort fut Ahicam, fils de Saphan, deux noms déjà honorablement connus dans l'histoire du saint roi Josias.

Un autre prophète ne put se préserver de la mort même par la fuite. C'était Urias, fils

(1) Jerem., xx, 7-11. — (2) *Ibid.*, xxii, 1-19. Ces dernières paroles sont traduites par Bossuet. — (3) Jerem., xxvi, 2-6. — (4) *Ibid.*, xxvi, 8-11. — (5) *Ibid.*, 12-15. — (6) *Ibid.*, 16-19.

de Séméi de Cariathiarim. Il prophétisa contre la terre de Juda, selon toutes les paroles de Jérémie. Le roi Joakim, tous ses grands et ses princes l'entendirent. Le roi chercha à le tuer. Urias s'enfuit en Egypte; Joakim le fit tirer de là, le frappa du glaive et jeta son cadavre dans les sépulcres des derniers du peuple (1).

La persécution n'arrêta point les hommes de Dieu. Pour un qu'on avait tué, il s'en éleva deux; car, suivant toutes les apparences, c'est vers ce temps que prophétisaient Joël et Habacuc. A la famine, au ravage de quatre sortes d'insectes, le premier ajoute l'irruption prochaine d'une armée formidable.

« Sonnez de la trompette dans Sion; poussez des cris sur ma montagne sainte; que tous les habitants de la terre soient dans l'épouvante; car il vient, le jour de Jéhovah, il est proche : jour de ténèbres et d'obscurité, jour de nuages et de tempêtes. Telle que l'aurore se levant sur les montagnes, tel apparaîtra soudain ce peuple nombreux et puissant : depuis les siècles il n'y en a eu de semblable; et, après lui, il n'y en aura point, jusqu'aux années de la génération et de la génération. Devant sa face, un feu dévorant; après lui, une flamme brûlante; devant sa face, comme un jardin de délices; après lui, un désert affreux; nul qui lui échappe.

« Jéhovah fait entendre sa voix devant son armée; ses troupes campées sont innombrables, puissantes, brûlant d'exécuter ses ordres. Le jour de Jéhovah est grand et terrible; qui pourra le soutenir? Maintenant donc, dit Jéhovah, revenez à moi de tout votre cœur, dans le jeûne, dans les larmes, dans les gémissements. Déchirez vos cœurs et non vos vêtements, et revenez à Jéhovah votre Dieu, parce qu'il est bon et compatissant, patient, riche en miséricorde et se repentant du mal. Qui sait s'il ne reviendra point, s'il ne se repentira point, s'il ne finira point par nous combler de bénédictions? Sonnez donc de la la trompette en Sion; consacrez le jeûne, publiez une réunion solennelle; assemblez le peuple; sanctifiez l'Eglise, convoquez les vieillards; réunissez les enfants, ceux mêmes qui sont encore à la mamelle. Que l'époux sorte de sa couche, et l'épouse de son lit nuptial; que les prêtres, ministres de Jéhovah, pleurent entre le vestibule et l'autel, et qu'ils disent : Epargnez, ô Jéhovah! épargnez votre peuple, ne donnez pas votre héritage en opprobre, en le livrant au joug des nations. Pourquoi dirait-on parmi les peuples : Où est leur Dieu (2)? »

Le prophète ajoute qu'un jour le Seigneur sera touché de zèle pour sa terre; il pardonnera à son peuple, lui rendra l'abondance, ne le donnera plus en opprobre parmi les nations; il écartera de dessus lui ses ennemis, qui habitent du côté de l'aquilon, les Chaldéens; il les chassera dans une terre sèche et déserte; il les fera périr, les uns vers la mer d'Orient, les autres vers la mer d'Occident : l'air sera infecté par leurs cadavres.

Nous verrons Nériglissor, roi de Babylone, défait par Cyrus sur le golfe Persique; Balthasar avec Crésus défaits par le même près de Sardes sur la Méditerranée.

A la suite des biens temporels, le Seigneur reprend : « Après cela, je répandrai mon esprit sur toute la chair; vos fils et vos filles prophétiseront, vos vieillards seront instruits par des songes et vos jeunes gens auront des visions. En ces jours je répandrai également mon esprit sur mes serviteurs et mes servantes (de quelque nation qu'ils soient). Je ferai paraître des prodiges dans les cieux et sur la terre, le sang, le feu, des colonnes de fumée. Le soleil sera converti en ténèbres et la lune en sang, avant que vienne le jour de Jéhovah, ce jour grand et terrible. Et quiconque invoquera le nom de Jéhovah sera sauvé; car comme l'Eternel l'a dit, le salut sera sur la montagne de Sion et dans Jérusalem, ainsi que dans les restes que l'Eternel aura appelés (3). »

Le prince des apôtres nous montrera lui-même l'accomplissement de cette prophétie le jour de la Pentecôte (4). Pour les prodiges terribles, nous les verrons à la ruine dernière de Jérusalem, figure elle-même de la ruine du monde.

Dieu se servait des nations pour châtier son peuple; ses vues étaient justice et miséricorde; les leurs, ravage et conquête. Aussi ne les laissera-t-il pas impunies. « En ce jour et en ce temps, dit-il, lorsque j'aurai fait revenir les captifs de Juda et de Jérusalem, j'assemblerai toutes les nations dans la vallée de Josaphat ou du Jugement; là j'entrerai en jugement avec elles touchant Israël, mon peuple et mon héritage, qu'elles ont dispersé parmi les nations, et touchant ma terre qu'elles ont divisée entre elles. Ils ont partagé mon peuple au sort : ils ont donné le jeune enfant pour salaire à la prostituée; ils ont vendu la jeune fille pour du vin et s'enivrer. Toi surtout, Tyr et Sidon, et vous tous, confins de la Palestine; qu'y avait-il entre vous et moi?... Les enfants de Juda et les enfants de Jérusalem, vous les avez vendus aux enfants des Ioniens (les Grecs), pour les transporter bien loin de leur pays. Voici que je vais les ramener du lieu où vous les avez vendus et faire retomber sur vos têtes ce que vous leur avez fait. Je vendrai vos fils et vos filles entre les mains des enfants de Juda, et ils les vendront aux Sabéens, nation très-éloignée. Ainsi l'a dit Jéhovah (5). »

« Jusqu'à quand, ô Eternel! s'écriait de son côté Habacuc, pousserai-je mes cris vers vous et ne m'écouterez-vous point? Jusqu'à quand élèverai-je ma voix jusqu'à vous dans la violence que je souffre, et ne me sauverez-

(1) [illegible] 20-23. — (2) Joël, II, 1-17. — (3) Joël, II, 28-32. — (4) Act., II, 17-21. — (5) Joël, III, 1-21.

vous point? Pourquoi me réduisez-vous à ne voir devant mes yeux que l'injustice et l'oppression, la déprédation et la violence? On intente des procès, et la contention l'emporte. La loi est sans force, la justice n'arrive point à bout; parce que le méchant enlace le juste, le jugement est pervers.

« Jetez les yeux sur les nations, lui répond Jéhovah, à lui et aux autres fidèles, et considérez; soyez dans l'étonnement et la stupeur, car il va s'opérer dans vos jours une œuvre que personne ne croira lorsqu'il l'entendra dire. Voici que je vais susciter les Chaldéens, nation cruelle et rapide, qui court toutes les terres pour envahir les maisons qui ne sont point à elle. Portant avec elle l'horreur et l'effroi, elle ne reconnaît de juge qu'elle-même... Son prince triomphera des rois, il se jouera des tyrans, il se rira des fortifications; alors son esprit changera, il passera et il tombera (1). »

C'est ainsi que ces hommes de Dieu étaient prophètes, non-seulement pour le peuple d'Israël, mais encore pour les autres. Nul ne le fut pourtant au même degré que Jérémie. Le Seigneur l'avait établi nommément prophète sur les nations et sur les royaumes. Ce fut en la quatrième année de Joakim, roi de Juda, la première de Nabuchodonosor, roi de Babylone, qu'il commença proprement ce ministère universel. A cette époque, il parla devant tout le peuple de Juda et tous les habitants de Jérusalem, en ces termes :

« Depuis la treizième année de Josias, fils d'Amon, roi de Juda, jusqu'à ce jour, cette année est la vingt-troisième que la parole de Jéhovah m'a été adressée; et je vous ai parlé, me levant durant la nuit et parlant, et vous n'avez pas écouté. Et l'Eternel a envoyé vers vous tous ses serviteurs les prophètes, se levant dès le matin et les envoyant; mais vous n'avez pas écouté, vous n'avez pas incliné vos oreilles pour entendre, lorsqu'il vous disait : Revenez chacun de votre voie mauvaise et de vos pensées perverses, et vous habiterez dans la terre que l'Eternel a donnée à vous et à vos pères, du siècle jusqu'au siècle. Et ne suivez plus les dieux étrangers pour les servir et les adorer : ne me provoquez pas à la colère par les œuvres de vos mains, et je ne vous affligerai plus. Et vous ne m'avez pas entendu, dit Jéhovah; au contraire, vous m'avez provoqué à la colère par les œuvres de vos mains, pour votre ruine. C'est pourquoi voici ce que dit Jéhovah des armées : Parce que vous n'avez pas entendu mes paroles, voilà que j'assemblerai tous les peuples de l'aquilon, et je les enverrai avec Nabuchodonosor, roi de Babylone, mon serviteur; et je les amènerai sur cette terre et sur ses habitants, et sur toutes les nations d'alentour; et je les perdrai, et j'en ferai la stupeur, la risée des nations et un désert éternel. Et j'étoufferai parmi eux la voix des délices et la voix de l'allégresse, et la voix de l'époux et la voix de l'épouse, et le bruit des meules et la lumière de la lampe. Et toute cette terre ne sera plus qu'une solitude et un objet de stupeur; et toutes les nations serviront le roi de Babylone durant soixante-dix ans.

« Et lorsque les soixante-dix ans seront accomplis, je visiterai le roi de Babylone et cette nation, dit Jéhovah, et leur iniquité, et la terre des Chaldéens; et j'en ferai une solitude éternelle. Et j'amènerai sur cette terre toutes les paroles que j'ai prononcées contre elle, tout ce qui est écrit dans ce livre, tout ce que Jérémie a prophétisé contre toutes les nations. Plusieurs grandes nations et de grands rois les ont servis, et je leur rendrai selon leurs œuvres et selon le travail de leurs mains.

« Car voici ce que m'a dit Jéhovah, le Dieu d'Israël : Prends de ma main la coupe du vin de cette fureur-là, et tu feras boire à toutes les nations vers lesquelles je t'enverrai; et elles boiront, et elles seront troublées, et elles délireront à la face du glaive que moi j'enverrai parmi elles.

« Et je reçus la coupe de la main de Jéhovah, et j'en fis boire à toutes les nations vers lesquelles l'Eternel m'a envoyé : à Jérusalem et aux villes de Juda, et à ses rois et à ses princes, pour en faire une solitude, une stupeur, une risée, une malédiction, comme en ce jour; à Pharaon, roi d'Egypte, et à ses serviteurs, et à ses princes, et à tout son peuple, et à tout son mélange d'étrangers; à tous les rois de la terre de Hus, et à tous les rois de la terre des Philistins, et à Ascalon, et à Gaza, et à Accaron, et aux restes d'Azot, et à Edom, et à Moab, et aux enfants d'Ammon; et à tous les rois de Tyr, et à tous les rois de Sidon, et aux rois des îles qui sont au delà de la mer; et à Dédan, et à Théman, et à Buz, et à tous ceux qui habitent vers les extrémités de la terre; et à tous les rois d'Arabie, et à tous les rois d'Occident qui habitent dans le désert; et à tous les rois de Zambri, et à tous les rois des Mèdes : et à tous les rois de l'aquilon rapprochés et éloignés, à chacun contre son frère, et à tous les royaumes qui sont sur la face de la terre, et le roi de Sésach (Babylone) boira après eux.

« Et tu leur diras : Ainsi parle Jéhovah-Sabaoth, le Dieu d'Israël : Buvez et enivrez-vous, et vomissez, et tombez, et ne vous relevez plus devant le glaive que j'enverrai parmi vous. S'ils ne veulent pas recevoir la coupe de ta main pour boire, tu leur diras : Ainsi parle Jéhovah-Sabaoth : Vous boirez très-certainement. Car voici que, dans la ville sur laquelle est invoqué mon nom, je commence mes vengeances; comment donc, vous, serez-vous innocents et pourrez-vous échapper? Vous n'y échapperez pas; car j'appelle le glaive contre les habitants de la terre. L'Eternel rugira du haut du ciel, et, du lieu de son

(1) Habacuc, I, 2-11.

sanctuaire, il fera retentir sa voix ; il rugira contre le lieu même de sa gloire. Le bruit en est venu jusqu'aux extrémités du monde, parce que l'Eternel est en débat avec les nations ; lui-même juge toute chair : J'ai livré les impies au glaive, dit Jéhovah. L'affliction passera d'une nation sur une nation ; et une grande tempête s'élèvera des extrémités de la terre (1). »

Voici comme se préparait cet ouragan.

La troisième année de Joakim, Nabopolassar, roi de Babylone, voyant que depuis la prise de Carkémis par Néchao, toute la Syrie et la Palestine s'étaient détachées de son obéissance, et que, d'un autre côté, son âge et ses infirmités ne lui permettaient pas d'aller en personne réduire ces rebelles, associa son fils Nabuchodonosor à l'empire (2). C'est de là que les Juifs comptent les années de Nabuchodonosor ; mais les Babyloniens ne datent le règne de ce prince que de la mort de son père, arrivée seulement deux ans après. L'un et l'autre de ces deux calculs se trouvent dans l'Ecriture. Nabuchodonosor s'avança donc, à la tête d'une puissante armée, contre Pharaon. Voici comme Jérémie nous dépeint l'issue de cette guerre.

« Paroles de Jéhovah au prophète Jérémie contre les nations, adressées aux Egyptiens touchant l'armée de Pharaon-Néchao, roi d'Egypte, qui était auprès du fleuve Euphrate, à Carkémis, que Nabuchodonosor, roi de Babylone, frappa en la quatrième année de Joahim, fils de Josias roi de Juda : Préparez l'écu et le bouclier, et marchez au combat. Attelez les chars ; cavaliers montez sur vos coursiers ; couvrez vos têtes de vos casques, faites reluire vos lances, revêtez-vous de vos cuirasses.

« Eh ! quoi donc ? Je les ai vus épouvantés, et ils tournent le dos ; les forts sont tombés ; ils s'enfuient en hâte et ne regardent pas ; la terreur est partout !

« Le plus vite ne fuira pas ; le plus fort n'échappera pas.

« Vers l'aquilon, aux bords de l'Euphrate, ils ont été vaincus et sont tombés.

« L'Egypte monte comme un fleuve, et ses eaux s'enflent comme les flots, et elle a dit : Je monterai, je couvrirai la terre ; je détruirai la cité et ses habitants. Montez sur vos coursiers et courez sur vos chars ; que les forts s'avancent : Libyens, Ethiopiens, armez-vous de vos boucliers ; Lydiens, saisissez et tendez vos arcs.

« Mais ce jour d'Adonaï Jéhovah-Sabaoth est le jour de la vengeance, jour où il se vengera de ses ennemis ; le glaive dévorera, il s'abreuvera, s'enivrera de leur sang. Car la victime d'Adonaï-Jéhovah-Sabaoth est dans la terre de l'aquilon aux bords de l'Euphrate.

« Monte en Galaad, et prends du baume, vierge fille de l'Egypte : vainement tu multiplies les remèdes ; il n'y a point de guérison pour toi. Les nations ont ouï ton ignominie, et tes hurlements ont rempli la terre, parce que le fort a heurté le fort, et tous deux sont tombés ensemble. »

Le prophète ajoute que plus tard Nabuchodonosor entrerait même en Egypte et s'en rendrait maître. « Je visiterai, dans ma colère, dit Jéhovah, No-Ammon et Pharaon et l'Egypte, et ses dieux et ses rois, et Pharaon et tous ceux qui se confient en lui. Et je les livrerai aux mains de ceux qui demandent leur âme, aux mains de Nabuchodonosor, roi de Babylone, et aux mains de ses serviteurs ; et après elle sera habitée comme elle l'était autrefois (3). »

Le vainqueur, après avoir repoussé les Egyptiens de l'Euphrate et reconquis la Syrie, entra dans la Judée. A son approche, les Réchabites se réfugièrent à Jérusalem. Un jour le prophète eut ordre de Dieu d'aller les trouver. Il les assembla dans une des salles du temple, et là leur offrit à boire des tasses et des coupes pleines de vin. Mais ils lui répondirent : « Nous ne boirons point de vin, parce que Jonadab, notre père, fils de Réchab, nous a dit : Vous ne boirez jamais de vin, ni vous, ni vos enfants, et vous ne bâtirez point de maisons, et vous ne sèmerez point de grains, et vous ne planterez point de vignes, et vous n'en aurez point à vous ; mais vous habiterez sous des tentes tous les jours de votre vie, afin que vous viviez de longs jours sur la terre dans laquelle vous êtes étrangers. Nous avons donc obéi à la loi de Jonadab, notre père, selon tout ce qu'il nous a commandé ; nous avons habité sous la tente. Mais lorsque Nabuchodonosor, roi de Babylone, est venu dans notre terre, nous avons dit : Allons, entrons dans Jérusalem, loin de la présence de l'armée des Chaldéens et de l'armée de Syrie ; et nous sommes demeurés dans Jérusalem. »

Au même temps, l'Eternel dit à Jérémie : « Ainsi parle Jéhovah-Sabaoth, le Dieu d'Israël : Va, et dis aux hommes de Juda et aux habitants de Jérusalem : Ne vous corrigerez-vous jamais, et n'obéirez-vous jamais à mes paroles ? Les paroles de Jonadab, fils de Réchab, par lesquelles il ordonna à ses enfants de ne point boire de vin, ont tellement prévalu sur eux, qu'ils n'en ont point bu jusqu'à ce jour, et qu'ils ont toujours obéi au précepte de leur père ; et moi, je vous ai parlé, me levant dès le matin et vous parlant, et vous ne m'avez pas obéi. Et j'ai envoyé vers vous tous mes serviteurs les prophètes, me levant dès le matin et les envoyant et disant : Convertissez-vous chacun de sa mauvaise voie, et rendez bons vos désirs ; ne suivez point les dieux étrangers, et ne les servez pas ; et vous habiterez dans la terre que je vous ai donnée, à vous et à vos pères ; et vous n'avez point prêté l'oreille, et vous ne m'avez point écouté. Ainsi donc les enfants de Jonadab, fils de Réchab, ont gardé inviolablement l'ordre que leur père leur avait donné ; et ce peuple ne

(1) Jerem., xxv, 1-32. — (2) Bérose, *Apud Joseph. contra App.*, l. I. — (3) Jerem., xlvi, 1-26.

m'a point obéi. C'est pourquoi voici ce que dit le Seigneur des armées, le Dieu d'Israël : J'amènerai sur Juda et sur tous les habitants de Jérusalem toute l'affliction que j'ai annoncée contre eux, parce que je leur ai parlé, et ils n'ont point écouté ; je les ai appelés, et ils ne m'ont point répondu. »

Quant aux Réchabites, Jérémie leur dit : « Parce que vous avez obéi au précepte de Jonadab, votre père, que vous avez gardé tous ses commandements et que vous avez fait tout ce qu'il a prescrit, à cause de cela, voici ce que dit Jéhovah-Sabaoth, le Dieu d'Israël : Un homme sera toujours en la race de Jonadab, fils de Réchab, se tenant en ma présence chaque jour (1). »

Pour tenter un dernier effort sur l'esprit de son peuple et lui rappeler plus efficacement encore toutes les paroles qu'il lui avait adressées, le Seigneur ordonna à Jérémie de les écrire dans un livre et de les faire lire devant le peuple par Baruch, fils de Nérias.

Baruch, après avoir tout écrit sous la dictée du prophète, fut alarmé de tant de terribles menaces (2). Le Seigneur renouvela l'assurance qu'elles s'accompliraient toutes, mais que, pour lui, au milieu de toutes ces calamités, il lui conserverait la vie sauve. Baruch exécuta donc l'ordre de l'Eternel, et lut dans le livre au temple.

Mais il ne paraît pas que le peuple en profita beaucoup ; car, peu après, Nabuchodonosor, s'étant approché de Jérusalem, la prit, dépouilla le temple de ses plus précieux ornements, chargea de chaînes Joakim pour l'envoyer à Babylone. Cependant, fléchi peut-être par ses soumissions, il le laissa à Jérusalem, comme roi ou plutôt comme vassal couronné, moyennant un tribut annuel.

Si Joakim resta ou du moins revint assez promptement à Jérusalem, il n'en fut pas de même des princes de sa famille et de l'élite de la jeunesse. Nabuchodonosor les envoya captifs à Babylone, pour servir d'eunuques dans son palais, suivant la prédiction d'Isaïe à Ezéchias. Daniel et ses compagnons étaient du nombre.

C'est de cette époque, quatrième année du règne de Joakim, que date le commencement de la captivité de Babylone et des soixante-dix ans qu'elle devait durer. Au livre de Daniel, il est bien dit que Nabuchodonosor marcha contre Jérusalem en la troisième année de Joakim (3) ; c'est que cette expédition, commencée en l'an trois, finit en l'an quatre. En sortant de Babylone, il marcha contre Pharaon-Néchao, reprit sur lui Carkémis et la Syrie, puis seulement Jérusalem.

Une calamité si souvent prédite, si littéralement accomplie, était bien capable de faire rentrer Joakim en lui-même. Il n'en fut rien, si ce n'est peut-être quelques apparences dans les premiers temps. En la cinquième année de son règne, dans le neuvième mois, que l'on croit être l'époque anniversaire de la prise de la ville, on publia un jeûne devant l'Eternel pour tout le peuple de Jérusalem et pour toute la multitude qui était accourue des villes de Juda. Les Juifs observent ce jeûne encore aujourd'hui pour déplorer la prise de la cité sainte. C'était une occasion favorable, s'il en fut jamais, pour rappeler avec fruit, au peuple humilié, les promesses et les menaces du Seigneur. Jérémie en profita. Baruch, par son ordre, lut une seconde fois au temple, devant la multitude, le livre de ses prédictions.

Les grands de la cour, informés de ce qui se passait, envoyèrent prier Baruch de venir les trouver avec le livre. Il le lut devant eux. Quand ils eurent ouï toutes ces paroles, ils s'entreregardèrent avec étonnement, et lui demandèrent comment il les avait recueillies de la bouche de Jérémie. Baruch leur répondit : « Il me dictait de sa bouche toutes ces paroles comme s'il les avait lues, et moi je les écrivais dans ce livre avec de l'encre. » Les princes, obligés d'en parler au roi, dirent à Baruch : « Va, et cache-toi, ainsi que Jérémie, et que nul ne sache où vous serez. » Ils avaient bien raison.

A peine Joakim, assis dans sa maison d'hiver devant un brasier de charbons ardents, eut-il entendu de ce livre trois ou quatre pages, qu'il le coupa par morceaux avec le canif du secrétaire, et le jeta dans le feu jusqu'à ce qu'il fût entièrement consumé. En vain trois des principaux s'y opposèrent ; non-seulement il ne les écouta point, il ordonna même de saisir Jérémie et Baruch ; mais le Seigneur les cacha.

Quelque temps après, l'Eternel dit à son prophète : « Prends un autre volume, et écris toutes les paroles qui étaient dans le premier que Joakim, roi de Juda, a brûlé. Et tu diras à Joakim, roi de Juda : Voici ce que dit Jéhovah : Tu as brûlé ce volume-là, disant : Pourquoi y avez-vous écrit et annoncé que le roi de Babylone se hâtait de venir pour dévaster cette terre et pour en exterminer les hommes et les bêtes ? C'est pourquoi voici ce que dit l'Eternel contre Joakim, roi de Juda : Il ne sortira point de lui un prince qui soit assis sur le trône de David, et son cadavre sera jeté au loin, exposé à la chaleur du jour et à la gelée de la nuit. Et je le visiterai, lui, sa race, ses serviteurs et leurs iniquités ; et j'amènerai sur eux, et sur les habitants de Jérusalem, et sur les habitants de Juda, tout le mal que j'ai annoncé ; et ils ne m'ont pas entendu. » Jérémie prit donc un autre volume ou rouleau, et le donna à Baruch, son secrétaire, qui écrivit, de la bouche du prophète, toutes les paroles qui étaient dans le volume que Joakim avait brûlé, et, de plus, beaucoup d'autres qui n'étaient pas dans le premier (4).

(1) Jerem. xxxv, 13-19. — (2) *Ibid.*, xlv, 1-5. — (3) Dan., i, 1. — (4) Jérem., xiv, 1-4.

Nous verrons bientôt l'accomplissement de cette prophétie sur Joakim et sa maison. Mais suivons auparavant les captifs à Babylone.

Nabuchodonosor avait ordonné à Asphenèz, chef de ses eunuques, ou chef des officiers de sa cour, qui, pour l'ordinaire, étaient véritablement eunuques, de lui choisir parmi les jeunes princes de la royale maison de Juda et parmi les jeunes hommes des plus nobles familles du pays, un certain nombre pour paraître et demeurer en sa présence.

Telles étaient, telles sont encore les mœurs de l'Orient. Le sort des prisonniers de guerre est ordinairement dur; mais plaît-il au prince d'en prendre quelques-uns à son service, ils sont préférés aux indigènes. L'étranger, comme tel, se voit destiné tantôt au joug, tantôt aux plus grands honneurs.

Parmi ces jeunes hommes étaient Daniel, Ananias, Misaël et Azarias, tous de la tribu de Juda. Le chef des eunuques, qui les avait sous sa direction, leur donna d'autres noms. Il appela Daniel, Baltassar; Ananias, Sidrach; Misaël, Misach; Azarias, Abdenago. Daniel veut dire jugement de Dieu : Baltassar, trésor de Bel ou Baal; Ananias, protection de Dieu : Sidrach, ambassadeur; Misaël; qui demande : Misach, qui a soin de la maison ; Azarias, secours de Dieu : Abdenago, favori du roi. L'on croit que Daniel était de la royale famille de David. Le nom de Baltassar, que dans la suite porta le dernier roi de Babylone, paraît aussi lui avoir été donné par distinction.

Le roi ordonna qu'on leur servît chaque jour des viandes qu'on servait devant lui, et du vin dont il buvait lui-même. Il les fit instruire avec soin dans la littérature et la langue des Chaldéens, et fixa le terme de trois années pour leur instruction, pendant lesquelles ils devaient rester sous la surveillance d'Asphenèz, avant d'entrer au service du roi.

Comme sur la table des gentils paraissaient bien des mets que la loi de Moïse défendait de manger, Daniel prit la résolution d'éviter cette souillure, ainsi que l'appelaient les Israélites, et pria le chef des eunuques, dont Dieu lui avait concilié les bonnes grâces, de lui permettre de s'abstenir des mets de la table du roi. « Je crains le roi, mon maître, répondit l'autre; il a ordonné que vous fussiez nourris de sa table, s'il voyait vos visages plus abattus que ceux des autres jeunes gens, il me ferait perdre la tête. » Alors Daniel s'adressant à Malasar, à qui le chef des eunuques avait confié les quatre jeunes hommes, le pria de les mettre à l'épreuve seulement pendant dix jours, de leur donner des légumes et de l'eau, et de voir ensuite si leur visage serait moins fleuri que celui des jeunes gens qui se nourrissaient de la table du roi. Malasar se laissa persuader, et comme, après l'épreuve faite, les quatre adolescents paraissaient de meilleur embonpoint que les autres, il accorda dès lors leur pieuse demande.

Or, Dieu donna à ces jeunes hommes la science et l'intelligence de toute espèce de livre et de sagesse. A Daniel, en particulier, il communiqua l'intelligence de toutes les visions et de tous les songes. Après les trois ans, le chef des eunuques les présenta devant Nabuchodonosor, qui, s'étant entretenu avec eux, trouva que, parmi tous les autres jeunes gens, il n'y en avait point qui les égalassent. Il les fit donc demeurer en sa présence. Chaque jour ajoutait à son admiration. Sur quelque question qu'il leur fît touchant la sagesse et l'intelligence des choses, il trouvait en eux dix fois plus de lumières que dans tous les devins et sages de son royaume (1).

Dans l'intervalle de ces trois années eut lieu un événement qui fit éclater la sagesse de Daniel devant tout le peuple.

Parmi les captifs que Nabuchodonosor avait envoyés à Babylone, s'en trouvait un nommé Joakim, le plus considérable de tous. On avait établi cette année-là, pour juges, deux anciens ou sénateurs du peuple, qui venaient fréquemment à la maison de Joakim, où s'assemblaient d'ordinaire ceux qui avaient des affaires à juger, ainsi qu'un grand nombre d'autres Juifs. La séance se terminait vers midi; et lorsque tous ceux qui s'y étaient trouvés avaient quitté la maison, Susanne, épouse de Joakim et fille d'Helcias, avait coutume d'aller dans un très-agréable jardin que son mari avait tout proche. Elle était très-belle et très-pieuse. Son père et sa mère, étant justes, avaient instruit leur fille selon la loi de Moïse.

Les deux anciens, qui quittaient toujours la maison un peu plus tard que la foule, la voyaient journellement entrer dans le jardin et s'y promener, et ils conçurent une ardente passion pour elle. Ils pervertirent leurs sens, et ils détournèrent les yeux pour ne pas voir le ciel et pour ne point se souvenir des justes jugements de Dieu. Blessés d'amour tous deux, ils se taisaient l'un à l'autre leur peine; car ils rougissaient de se découvrir leur passion et leur infâme dessein. Ils observaient tous les jours, avec grand soin, le temps où ils pourraient la voir. Une fois ils se dirent l'un à l'autre : « Allons-nous-en chez nous, parce qu'il est temps de dîner. » Et, étant sortis, ils se séparèrent l'un de l'autre. Mais revenant aussitôt, ils se trouvèrent ensemble; et, après s'en être demandé la raison l'un à l'autre, ils s'entr'avouèrent leur passion. Alors ils convinrent de prendre le temps où ils pourraient la trouver seule.

Un jour que, suivant sa coutume, elle entra dans le jardin avec deux suivantes, il faisait chaud ; elle eut envie de prendre un bain, elle envoya ses deux filles chercher des parfums et fermer les portes du jardin. Les servantes, pas plus que leur maîtresse, ne soupçonnaient

(1) Dan., I, 3-20. Les *Asophim* de Daniel, les Σοφοὶ des anciens Grecs paraissent être les mêmes jusqu'au nom.

que les deux scélérats y étaient cachés. Aussitôt que les filles furent sorties, ils accoururent à Susanne, lui avouèrent leur passion impure, lui firent une proposition infâme, et la menacèrent, en cas de refus, de l'accuser comme s'ils avaient surpris un jeune homme avec elle et qu'elle eût renvoyé pour cela ses filles. Susanne soupira et dit : « Je ne vois qu'angoisses de toutes parts : si je fais cela, ce me sera la mort ; si je ne le fais pas, je n'échapperai pas de vos mains. Cependant il m'est meilleur de tomber entre vos mains sans avoir commis de mal, que de pécher en la présence du Seigneur. » Elle jeta aussitôt un grand cri ; mais les anciens crièrent aussi contre elle, et l'un d'eux courut à la porte du jardin et l'ouvrit. Les serviteurs de la maison, ayant entendu crier dans le verger, y coururent par la porte du derrière pour pour voir ce que c'était. Quand les vieillards eurent fait leur récit, les serviteurs furent couverts de honte, parce que jamais rien de pareil n'avait été dit de Susanne.

Le lendemain, le peuple s'étant assemblé en la maison de Joakim, les deux anciens y vinrent aussi, accusèrent Susanne, et requirent du peuple qu'elle fût amenée en justice. L'accusée parut couverte d'un voile et, suivant les mœurs de l'antiquité, accompagnée de son père et de sa mère, de ses enfants et de toute sa famille. Ces deux fourbes impudiques lui firent arracher son voile, pour se rassasier au moins de la vue de sa beauté ; car elle était d'une grâce et d'une beauté extraordinaires. Tous les siens pleuraient et tous ceux qui la connaissaient. Les deux vieillards s'approchèrent, et, d'après l'ancienne coutume en Israël, placèrent leurs mains sur la tête de l'accusée pour indiquer un crime digne de mort. Elle, de son côté, leva, pleurante les yeux au ciel, parce que son cœur avait une ferme confiance dans le Seigneur. Eux témoignèrent et répétèrent devant l'assemblée le récit qu'ils avaient fait la veille dans le jardin. Le peuple en crut ces deux témoins, d'autant plus qu'ils étaient anciens ou sénateurs en Israël et juges. Il condamna donc Susanne à mort. Mais elle invoqua Dieu à haute voix, comme témoin de son innocence, et Dieu exauça son cri.

Pendant qu'on la conduisait à la mort, le Seigneur suscita l'esprit saint du jeune Daniel, qui se mit à crier tout haut : « Je suis innocent, moi, du sang de cette femme ! » Tout le peuple se tourna vers lui, disant : « Quelle est cette parole que vous venez de prononcer ? » Lui, debout au milieu d'eux, leur dit : « Etes-vous assez insensés, enfants d'Israël, que d'avoir ainsi, sans juger et sans connaître la vérité, condamné une fille d'Israël ? Retournez au jugement, parce qu'ils ont porté contre elle un faux témoignage. »

Aussitôt le peuple retourna en grande hâte, et les vieillards disaient à Daniel, vraisemblablement avec une amère ironie : « Viens et prends place au milieu de nous, et instruis-nous, parce que Dieu t'a donné l'honneur de la vieillesse. » Lui dit au peuple : « Séparez-les loin l'un de l'autre, et je les jugerai. » Puis, s'adressant à l'un : « Fourbe vieilli dans le mal, lui dit-il, c'est maintenant que retombent sur toi les crimes que tu as commis autrefois, rendant les jugements injustes, opprimant les innocents, sauvant les coupables, tandis que le Seigneur a dit : Tu ne feras point mourir l'innocent et le juste. Maintenant donc, si tu l'as vue, dis sous quel arbre tu les a vus parler ensemble. » Il répondit : « Sous un lentisque. » — « Fort bien ! dit Daniel : tu en as menti sur ta tête. Voici que l'ange du Seigneur, exécuteur de sa sentence, va te couper en deux ! » Après avoir fait retirer celui-là, il commanda qu'on lui amenât l'autre. « Race de Chanaan et non de Juda, lui dit-il, la beauté t'a séduit, et la passion a perverti ton cœur. C'est ainsi que vous faisiez aux filles d'Israël ; et elles, ayant peur, vous parlaient : mais la fille de Juda n'a pu souffrir votre iniquité. Maintenant donc, dis-moi sous quel arbre tu les as surpris se parlant. » Il répondit : « Sous un chêne. » — « Fort bien ! dit Daniel : tu en as menti sur ta tête. L'ange du Seigneur est prêt, tenant le glaive pour te couper par le milieu et vous tuer tous les deux ! » Aussitôt tout le peuple jeta un grand cri, bénissant Dieu qui sauve ceux qui espèrent en lui. Tous s'élevèrent contre les deux anciens, et, selon la loi de Moïse, leur firent souffrir la peine que par leur faux témoignage ils avaient voulu faire souffrir à leur prochain. Ils furent probablement lapidés ; car c'était le supplice de l'adultère. Mais Helcias et sa femme rendirent grâces à Dieu, pour Susanne leur fille, avec Joakim, son mari, et tous ses parents, de ce qu'il ne s'était trouvé en elle rien qui blessât l'honnêteté. Pour Daniel, depuis ce jour-là et dans la suite du temps, il devint grand devant le peuple (1).

L'histoire de Susanne, cette héroïne de la chasteté conjugale, si supérieure à la Romaine Lucrèce, par sa conduite noble, simple et pure, se trouve dans toutes les versions grecques et latines de la Bible, même dans la version grecque du Juif Théodotion, faite, sans doute sur l'hébreu et le chaldéen, vers le commencement du troisième siècle de l'ère chrétienne. Mais dès le temps d'Origène, on ne la lisait plus dans la Bible hébraïque. Suivant cet auteur, les anciens de la Synagogue l'en avaient ôtée à cause de l'opprobre qu'elle jetait sur eux. Toutefois, les Juifs ne doutaient point alors de la vérité de cette histoire, puisqu'ils apprirent à Origène les noms de ces deux anciens, ainsi que les artifices dont ils se servaient pour corrompre les personnes du sexe. C'étaient, suivant eux, ces deux faux prophètes, Sédécias et Achab, dont parle Jéré-

(1) Dan., XIII, 1-64.

mie (1), et qui furent brûlés à petit feu par le roi de Babylone, parce qu'ils avaient commis des abominations au milieu des Israélites, en corrompant les femmes de leurs compatriotes.

Un autre événement, également extraordinaire, éleva Daniel au poste de premier ministre ou grand-visir de l'empire babylonien.

Nabopolassar, nommé Nabuchodonosor Ier, mourut deux ans après qu'il eut associé son fils à l'empire. Celui-ci, Nabuchodonosor le Grand, après avoir soumis la Judée, continuait ses conquêtes en Syrie et jusqu'en Egypte, quand il apprit la mort de son père. « Aussitôt, dit l'historien de la Chaldée, Bérose (2), il partit en diligence pour Babylone, ayant pris le plus court chemin, par le désert, accompagné de peu de gens, et ayant laissé à ses généraux le gros de son armée pour la ramener, avec les captifs et le butin. Quand il fut arrivé, il prit lui-même les rênes de l'empire, gouverné pendant son absence par les mages chaldéens, et que le principal d'entre eux lui avait fidèlement conservé. Il succéda ainsi à tous les Etats de son père.

« Un de ses premiers soins fut de distribuer par colonies les captifs nouvellement amenés. Il consacra dans le temple de Bel, son dieu, et en d'autres, les riches dépouilles qu'il avait remportées. Non content de réparer les anciens édifices de Babylone, il agrandit la ville, fortifia le canal de l'Euphrate ; et, pour empêcher ceux qui la voudraient attaquer de la pouvoir prendre, encore qu'ils eussent passé le fleuve, il éleva au dedans et au dehors une triple enceinte de hautes murailles en briques cuites. Il fortifia aussi extrêmement tout le reste de la ville, y fit des portes si magnifiques qu'elles avaient l'air de temples, et bâtit un nouveau palais près de celui de son père, dont il serait inutile de rapporter quelles étaient la magnificence et la beauté. Mais je ne saurais ne point dire que ce superbe édifice fut fait en quinze jours de temps. Et, parce que la reine, sa femme, qui avait été élevée dans la Médie, désirait voir quelque ressemblance de son pays, il éleva, dans l'enceinte de ce palais et sur des voûtes, des hauteurs en pierres énormes, qui avaient l'air de montagnes et qui étaient plantées de toutes sortes d'arbres : c'étaient les jardins suspendus en l'air si fameux partout. » Voilà comme parle de Nabuchodonosor l'historien Bérose, qui écrivait environ trois siècles après. Abydène dit les mêmes choses (3).

Au milieu de ses vastes projets, la quatrième année depuis qu'il avait été associé à l'empire, la seconde depuis qu'il régnait seul, Nabuchodonosor eut un songe dont il se réveilla tout effrayé. Il fit assembler les devins, les mages, les enchanteurs et les Chaldéens pour lui déclarer quel avait été son songe. « O roi ! dirent-ils en syriaque vivez à jamais ! dites le songe à vos serviteurs, et nous l'interprèterons. » — « La chose m'est échappée, répondit le roi : si vous ne me faites pas connaître le songe et ce qu'il signifie, vous serez mis en pièces, et vos maisons, confisquées, serviront de lieux publics ; mais si vous me dites le songe et ce qu'il signifie, je vous ferai des dons et des présents, et je vous élèverai à de grands honneurs. » En vain lui représentèrent-ils que sa demande était au-dessus de toute science et puissance humaines ; que les dieux seuls, qui ne demeuraient point avec les hommes, pouvaient la résoudre ; que jamais roi n'avait exigé rien de pareil d'aucun devin, mage, ni Chaldéen ; il entra en fureur et donna l'ordre de faire mourir tous les sages de Babylone. Déjà l'exécution commençait, déjà l'on cherchait Daniel et ses compagnons pour leur faire subir le même sort. A la vértié, ils n'avaient point été appelés, ils ne savaient pas même de quoi il était question : mais un despote y regarde-t-il de si près ? Ils avaient été instruits dans toute la sagesse des Chaldéens : c'était assez pour les perdre avec les autres. Daniel, ayant su de quoi il s'agissait par Arioch, chef des gardes du corps, qui, selon l'antique usage de l'Orient, était chargé d'exécuter lui-même la sentence royale, entra chez le roi et le supplia de lui accorder quelque temps pour lui donner l'éclaircissement qu'il désirait. Le roi le lui accorda.

Rentré chez lui, Daniel fit part à ses compagnons, Ananias, Misaël et Azarias, de ce qui se passait, afin qu'ils implorassent la miséricorde du Dieu du ciel, pour la révélation de ce secret, et qu'ils ne périssent pas avec tous les sages de Babylone. Alors ce mystère fut révélé à Daniel dans une vision pendant la nuit ; il s'écria plein de reconnaissance : « Que le nom du Seigneur soit béni de l'éternité ! car à lui est la sagesse et la force. C'est lui qui change les temps et les âges ; lui qui dépose les rois, lui qui établit les rois ; lui qui donne leur sagesse aux sages, et aux intelligents leur intelligence ; lui qui révèle ce qui est profond et caché ; lui qui sait ce qu'il y a dans les ténèbres ; avec lui est la lumière. Je vous rends grâces, ô Dieu de nos pères ! et je vous loue parce que vous m'avez donné la sagesse et la force, et que vous m'avez fait voir ce que nous vous avons demandé en nous découvrant la vision du roi. »

Là-dessus il alla trouver d'abord Arioch, lui dit de ne pas exécuter la sentence de mort contre les sages de Babylone, mais de le conduire devant le roi, auquel il découvrirait sa vision.

Introduit en présence de Nabuchodonosor, il lui dit : « Ni les sages, ni les mages, ni les devins, ni les astrologues ne peuvent découvrir au roi le mystère dont il est en peine ; mais il est dans le ciel un Dieu qui révèle les mystères, qui vous a montré, ô roi, les choses

(1) Jerem., XXIX 21-23. — (2) Joseph., l. X, c. XI. — (3) Eusèbe, *Chron.* l. I, c. X.

qui doivent arriver dans les derniers temps. Votre songe et la vision de votre esprit, lorsque vous étiez dans votre lit, viennent de là. Vous pensiez, ô roi, étant sur votre couche, à ce qui devait arriver après ce temps; et celui qui révèle les mystères vous a découvert les choses à venir. Quant à moi, ce n'est point par une sagesse qui soit plus grande en moi que dans le reste des hommes que ce mystère m'a été révélé, mais afin que le roi sût l'interprétation de songe et que vous connussiez les pensées de votre cœur.

« Vous donc, ô roi, vous regardiez, et voilà une grande statue; cette statue immense, d'une taille et d'un éclat extraordinaires, se tenait debout devant vous, et son aspect était formidable. De cette statue, la tète était d'un or très-pur; la poitrine et les bras, d'argent; le ventre et les cuisses, d'airain; les jambes, de fer; une partie des pieds, de fer, et l'autre d'argile. Vous regardiez, lorsqu'une pierre se détacha de la montagne, sans aucune main, frappa la statue dans ses pieds de fer et d'argile et les mit en pièces. Alors furent réduits en poudre, fer, argile, airain, argent, or; ils devinrent comme de la menue paille que le vent emporte de l'aire pendant l'été, et ils disparurent sans trouver plus aucun lieu; mais la pierre qui avait frappé la statue devint une grande montagne qui remplit toute la terre. Tel est le songe; maintenant nous en dirons le sens devant le roi (1).

« Vous, ô roi! vous êtes un roi des rois: le Dieu du ciel vous a donné le royaume, la force, l'empire et la gloire; et tous les lieux où demeurent les enfants des hommes, les bêtes des champs, les oiseaux du ciel, il les a donnés en votre main, il vous a rendu le maître de tous: vous donc, vous êtes la tête d'or. Après vous s'élèvera un autre royaume d'argent, moindre que vous; ensuite un troisième royaume d'airain, qui commandera à toute la terre. Le quatrième royaume sera fort comme le fer: de même que le fer brise et broie tout, de même cet empire de fer brisera et broiera tout cela. Mais comme vous avez vu que les pieds de la statue et les doigts des pieds étaient en partie d'argile et en partie de fer, ce royaume, quoique prenant son origine du fer, sera divisé, selon que vous avez vu le fer mêlé à l'argile. Et comme les pieds étaient en partie de fer et d'argile, ce royaume aussi sera ferme en partie et en partie fragile. Et comme vous avez vu le fer mêlé à l'argile pétrie de boue, ils se mêleront aussi par des alliances humaines; mais ils ne demeureront point unis, comme le fer ne peut s'unir avec l'argile. Or, dans les jours de ces rois, le Dieu du ciel suscitera un royaume qui ne sera jamais détruit; et son royaume ne passera point à un autre peuple, mais il brisera et consumera tous ces royaumes, et subsistera, lui, éternellement, selon que vous avez vu la pierre, détachée de la montagne sans aucune main, briser et argile, et fer, et airain, et argent, et or. Le grand Dieu a montré au roi ce qui doit arriver dans l'avenir; le songe est véritable et l'interprétation très-certaine (2). »

Nabuchodonosor, comme étourdi de tant de merveilles, se prosterna le visage contre terre, adora Daniel, et commanda que l'on fît venir des victimes et de l'encens, et qu'on lui sacrifiât; ou bien, ainsi que se peut traduire l'original, commanda qu'on lui apportât des offrandes de pain et de liqueur pour qu'il en fît l'oblation. Que Nabuchodonosor, peut-être sur la représentation de Daniel, ne l'adora point comme un Dieu, mais comme son serviteur et son prophète, on le voit par cette réponse du prince: « En vérité, votre Dieu est le Dieu des dieux, et le Seigneur des rois, et celui qui révèle les mystères, puisque vous avez pu découvrir un mystère aussi caché. » Au même temps, le roi éleva en honneur Daniel, lui fit beaucoup de grands et magnifiques présents, l'établit gouverneur de toute la Babylonie et maître des satrapes sur tous les sages de Babylone. Daniel obtint du roi que Sidrach, Misach et Abdenago auraient l'administration de la Babylonie; pour lui, il restait à la porte du roi, c'est-à-dire au palais et près de sa personne (3).

Quand il entendit cette prédiction, Nabuchodonosor se prosterna contre terre, reconnut que le Dieu de Daniel était le Dieu des dieux, l'arbitre des rois. Nous qui la voyons accomplie et dans l'histoire et sous nos yeux, quelle ne doit pas être notre admiration, notre foi, notre amour de la divine Providence! Là nous voyons l'unité, l'ensemble, le développement de l'histoire du monde; l'éternelle pensée de Dieu se réalisant à travers les temps, les lieux et les nations. Les quatre grandes monarchies qui doivent dominer sur toute la terre ne sont au fond que le même colosse, le même empire universel: le métal y succède au métal, le peuple au peuple; mais c'est la même statue.

C'est vous, dit le prophète à Nabuchodonosor, *c'est vous la tête d'or*. L'empire assyrio-babylonien était le plus ancien de la terre dont nous sachions quelque chose: il était certainement le premier après le déluge. Avec lui commence l'histoire politique. Sa puissance, son éclat sont comparés au plus ancien métal. Le premier fondateur de cet empire, Nemrod, rayonna d'une telle gloire que l'Écriture nous montre sa puissance devenue proverbe, et que, dans la suite, il paraît avoir été adoré sous le nom de Bel ou Seigneur. Quant à Nabuchodonosor lui-même, nous avons vu déjà et nous verrons encore ce que les prophètes disent de sa puissance. Les auteurs profanes sont d'accord avec les prophètes. Mégasthènes, contemporain d'Alexandre, dans un fragment conservé par Strabon, dit que Nabuchodonosor, célèbre parmi les Chaldéens,

(1) Dan., II, 29-36. — (2) *Ibid.*, 37-45. — (3) *Ibid.*, 46-49.

surpassa les travaux d'Hercule, qu'il poussa ses conquêtes jusqu'au delà des Colonnes, que de l'Espagne il ramena son armée par la Thrace et le Pont (1).

Après vous s'élèvera un royaume d'argent, moindre que le vôtre. C'est l'empire des Mèdes et des Perses, fondé par Cyrus. Vaste, puissant et riche, il devait le céder néanmoins, pour l'étendue et la durée, à l'empire assyrio-babylonien. Celui-ci, à commencer par Nemrod, avait duré plus de quinze cents ans: celui-là n'en dura que deux cent dix.

Le grand Macédonien fonda le troisième empire. Il était d'airain, comme les épées au temps de Daniel. Moins précieux que l'argent, moins apparent, moins riche, l'airain, métal de la guerre, est aussi le métail des arts. Bel emblème du génie grec.

Le fer qui broie tout, qui se durcit en acier, qui écrase tout, qui tranche tout, est la sanglante Rome. Mais l'homicide métal est en même temps le métal de la pénible et noble agriculture qui nourrit le genre humain et forme les hommes. Rome la savait honorer dans sa jeunesse, Rome chercha plus d'une fois ses généraux à la charrue; l'agriculture était l'occupation des nobles du pays. Au sortir des assemblées du sénat, ou après avoir concilié les procès des clients, les Fabius et les Valérius retournaient à leurs métairies, et des hommes à qui des royaumes conquis avaient donné leur surnom, labouraient leur petit champ à la sueur de leur front. Le caractère de Rome était de fer, ses vertus d'acier.

Quand la démoralisation l'eut emporté à Rome, cet immense empire devint en lui-même toujours plus faible. Il se divisa sous les triumvirs. Ceux-ci voulurent plus d'une fois se mêler d'une manière humaine, c'est-à-dire par des mariages. Pompée épousa Julie, fille de César; Antoine épousa Octavie, sœur d'Octavien, depuis Auguste; mais celle-là mourut trop tôt pour le repos de Rome; celle-ci ne fut pas traitée comme elle le méritait par son indigne époux; la flamme de la discorde éclata entre les deux beaux-frères comme elle avait éclaté entre le beau-père et le gendre.

Plus tard, les guerriers de peuples étrangers parvenaient à la dignité des Césars. Depuis longtemps l'extension du droit de cité avait égalé les nations étrangères aux Romains pour les droits; mais le fer et l'argile ne pouvaient tenir ensemble, et des débris de la puissance romaine se formèrent les empires d'Europe.

Pendant que Daniel exposait ainsi la future histoire de l'univers, Babylone était au plus haut de sa gloire, les Mèdes et les Perses grandissaient sous les ancêtres de Cyrus, la Grèce voyait fleurir le premier de ses sages, le Phénicien Thalès; Rome, sous ses derniers rois, bâtissait des édifices qui subsistent encore. Lorsque cette histoire eut été réalisée par les nations conquérantes, et écrites avec des fleuves de sang sur les trois pages de l'ancien monde, l'Asie, l'Afrique et l'Europe; lorsque cet empire universel, concentré dans la sanglante Rome, ayant brisé tout ce qui tenait encore, commençait à chanceler sur ses pieds mal affermis, et cherchait à se soutenir par des alliances humaines, la pierre, détachée de la montagne sans aucune main, vint frapper ses pieds de fer et d'argile; l'empire divin du Christ, détaché de la montagne de Sion sans aucune assistance humaine, vint à frapper les pieds de cet empire de la force, incarné dans un Tibère, un Caligula, un Néron; au mensonge, à la violence, à la haine devaient succéder pour fondements la vérité, l'équité, la charité. Le choc dura des siècles. Mais enfin ces nations frémissantes, ces rois et ces princes ligués ensemble, le Christ de Jéhovah les châtia avec une vierge de fer et les brisa comme un vase d'argile (2); cet empire universel de la force et de l'arbitraire, commencé par Nemrod, continué par Nabuchodonosor, Tibère, Néron, Domitien, Galérius, a disparu. L'empire spirituel du Christ, sorti pierre de Sion, est devenu montagne et remplit toute la terre. Depuis dix-huit siècles, le trône de son roi pasteur s'élève, pacifique et immuable, là même où la statue de Nabuchodonosor broyait tout sous ses pieds de fer. Cet empire de Dieu n'a jamais passé, ne passera jamais en d'autres mains; les portes de l'enfer même ne prévaudront point contre lui; il subsistera éternellement.

Dans la même année que ce mystère fut révélé à Daniel, et par lui à Nabuchodonosor, Joakim se révolta contre ce dernier, après lui avoir été soumis pendant trois ans. Il refusa de lui payer le tribut et se ligua de nouveau avec le roi d'Egypte. Nabuchodonosor, occupé ailleurs, peut-être à concilier la paix entre les Mèdes et les Lydiens, qui, après une guerre de cinq ans, l'avaient choisi pour médiateur, effrayés qu'ils furent par une éclipse totale du soleil prédite par Thalès (3), chargea ses gouverneurs des provinces syriennes de faire la guerre au roi de Juda. Joakim se trouva donc exposé aux incursions des Ammonites, des Moabites, des Syriens, des Arabes et de toutes les nations voisines, tributaires de l'empire babylonien. Ces hostilités durèrent trois ans de suite. Enfin, le onzième du règne de Joakim, tous ces peuples se réunirent, l'enfermèrent dans Jérusalem, le surprirent apparemment dans une sortie qu'il fit pendant le siége, le tuèrent à coups d'épée, et jetèrent son corps sur le grand chemin hors des portes de Jérusalem, ne lui donnant, selon la prédiction de Jérémie, d'autre sépulture que celle d'un âne qu'on jette à la voirie.

Son fils Joachim, appelé autrement Jéchonias, lui succéda à l'âge de dix-huit ans. Il imita tous les déréglements de son père. C'est pourquoi Jérémie prophétisa contre lui:

(1) Strab., l. XV, c. 1; Joseph., *Cont. App.*, l. I. — (2) Ps. II, 1-9. — (3) Hérodote, liv. I, c. LXXIV.

« Aussi vrai que je vis, dit Jéhovah, quand Jéchonias, fils de Joakim, roi de Juda, serait comme un anneau en ma main droite, je l'en arracherai. Et je te livrerai aux mains de ceux qui te cherchent et aux mains de ceux dont tu redoutes la face ; aux mains de Nabuchodonosor, roi de Babylone, et aux mains des Chaldéens. Je te jetterai, toi et celle qui t'a engendré, dans une terre où vous n'êtes pas nés, et vous mourrez-là. Leur âme soupirera vers la terre de leur naissance ; mais ils n'y reviendront jamais Ce Jéchonias n'est-il pas un vase d'argile, un vase brisé ? n'est-ce pas un vase de rebut ? C'est pourquoi lui et sa race ont été chassés et jetés dans une terre qu'ils n'ont point connue. Terre, Terre, Terre, écoute la parole de Jéhovah. Voici ce que Jéhovah dit : Ecris que cet homme sera stérile, homme qui ne prospérera point en ses jours ; et qu'aucun de sa race ne sera sur le trône de David et n'aura le pouvoir dans Juda (1). »

Cette menace ne tarda guère de s'accomplir. Les lieutenants de Nabuchodonosor ayant continué le siége pendant trois mois, il y vint lui-même et le fit pousser avec une nouvelle vigueur. Jéchonias, ne se trouvant pas en état de se défendre, sortit de Jérusalem, et, après un règne de trois mois dix jours, alla se rendre au roi de Babylone, avec sa mère, tous les grands de sa cour et ses principaux officiers. Il n'y gagna que de conserver la vie. Aussitôt, chargé de chaînes, il fut emmené à Babylone et jeté dans une prison, où il resta jusqu'à la mort de son vainqueur, laquelle n'arriva que trente-sept ans après.

Nabuchodonosor, s'étant ainsi rendu maître de Jérusalem, enleva tous les trésors du temple et du palais, mit en pièces les vases d'or que Salomon avait faits pour le service divin, et les transporta à Babylone. Il emmena aussi avec lui un grand nombre de captifs : le roi Jéchonias, sa mère, ses femmes, ses officiers et les grands de son royaume, et tous ses meilleurs soldats au nombre de dix mille, de Jérusalem seul, sans compter les serruriers, les charpentiers et autres artisans. Du reste du pays, il tira sept mille hommes de guerre et mille ouvriers. Ceux-ci devaient contribuer à l'embellissement de sa capitale, ceux-là recrutèrent ses armées. Parmi ces captifs était le prophète Ezéchiel, fils de Buzi, de race sacerdotale. Aussi est-ce de cette époque qu'il compte les années dans toutes ses prophéties. Sur le reste du peuple, Nabuchodonosor établit roi Mathanias, fils de Josias et oncle de Jéchonias, après lui avoir fait jurer devant Dieu qu'il lui demeurerait fidèle.

Mathanias, plus connu sous le nom de Sédécias que lui donna Nabuchodonosor en le plaçant sur le trône avait alors vingt et un ans et en régna onze. Comme son neveu et ses frères, il fit le mal devant le Seigneur, n'eut aucun respect pour son prophète Jérémie en cela d'autant plus coupable et plus endurci, que les jugements dénoncés par ce saint homme à ses prédécesseurs s'étaient tous accomplis sous ses yeux. Le peuple ne fit pas mieux que le roi. Le Seigneur, cependant, ne se lassait point de les avertir (2).

Au commencement du règne de ce prince, il dit à Jérémie : « Fais-toi des liens et des chaînes, et mets-les à ton cou. Et tu les enverras au roi d'Edom, et au roi de Moab, et au roi de Tyr, et au roi de Sidon, par la main des ambassadeurs qui sont venus à Jérusalem vers Sédécias, roi de Juda. Et tu leur ordonneras de parler ainsi à leurs maîtres : Voici ce que dit Jéhovah-Sabaoth, Dieu d'Israël : Moi, j'ai fait la terre, et les hommes et les animaux qui sont sur la face de la terre, par force immense et par mon bras étendu, et j'ai donné la terre à qui il m'a plu. Maintenant donc, j'ai donné toutes ces terres en la main de Nabuchodonosor, roi de Babylone, mon serviteur, et de plus je lui ai donné les animaux des champs pour le servir. Et toutes ces nations le serviront, lui et son fils, et le fils de son fils, jusqu'à ce que vienne le temps de son royaume et de lui ; et plusieurs nations et de grands rois lui seront soumis. Or, la nation ou le royaume qui ne se soumettra pas à Nabuchodonosor, roi de Babylone, et quiconque ne courbera pas le cou sous le joug du roi de Babylone, je les visiterai, moi, par le glaive, par la faim et par la peste, jusqu'à ce que je les aie consumés par sa main. Vous donc, n'écoutez pas vos prophètes, vos devins et vos rêveurs, vos augures et vos magiciens, qui vous disent : Vous ne serez pas soumis au roi de Babylone ; car ils vous prophétisent le mensonge, pour vous exiler loin de votre terre, et vous perdre, et vous faire périr. Mais la nation qui soumettra sa tête au joug du roi de Babylone et le servira, je la laisserai dans sa terre, dit Jéhovah, et elle la cultivera, et elle y habitera (3). »

Jérémie, un joug de bois au cou, parla lui-même en ce sens à Sédécias, aux prêtres et au peuple de Juda. Mais plus d'un faux prophète leur annonçait le contraire. Un d'entre eux, Hananias, de Gabaon, dit un jour à Jérémie, dans le temple, devant les prêtres et tout le peuple : « Voici ce que dit le Seigneur des armées, le Dieu d'Israël : J'ai brisé le joug du roi de Babylone. Encore deux ans, et je ferai rapporter en ce lieu tous les vases de la maison de Jéhovah... Et je ramènerai Jéchonias, fils de Joakim, roi de Juda, et tous les captifs de Juda ; car je briserai le joug du roi de Babylone. »

Jérémie, devant tout le monde, répondit : « Ainsi soit-il ! Ainsi veuille l'Eternel susciter les paroles que tu as prophétisées, et que tous les vases soient rapportés dans la maison de Jéhovah, et que tous les captifs de Babylone soient ramenés en ce lieu ! Cependant écoute cette parole que j'annonce à tes oreilles et aux

(1) Job, III, 2-26. — (2) II Paralip., XXXVI, 11-15 ; Jerem., XXXVII, 6-9. — (3) *Ibid.*, XXVII, 1-11.

oreilles de tout ce peuple : Les prophètes qui furent avant moi et avant toi dès le commencement, ont prophétisé, sur beaucoup de contrées et sur de grands royaumes, la guerre, la désolation et la faim. Voici un prophète qui annonce la paix : lorsque sa parole sera accomplie, on le reconnaîtra pour un prophète envoyé par l'Eternel. » Alors Hananias enleva la chaîne du prophète Jérémie, la brisa et dit : « Voici comme parle Jéhovah : Ainsi je briserai après deux ans le joug de Nabuchodonosor, roi de Babylone, sur la tête de toutes les nations.

Jérémie s'en allait son chemin, lorsque l'Eternel le renvoya dire à Hananias : « Tu as brisé la chaîne de bois, et tu feras en place des chaînes de fer. Car ainsi parle Jéhovah-Sabaoth, Dieu d'Israël. J'ai posé un joug de fer sur le cou de toutes les nations, afin qu'elles servent Nabuchodonosor, roi de Babylone, et elles le serviront ; et, de plus, je lui ai donné les animaux de la terre. Quant à toi, Hananias, écoute : Jéhovah ne t'a point envoyé, et tu as fait reposer ce peuple dans le mensonge. C'est pourquoi voici ce que dit Jéhovah : Je te retrancherai de la face de la terre, et tu mourras cette année, car tu as dit des paroles de rébellion contre Jéhovah. » Et Hananias mourut en cette année, le septième mois (1).

Vers le même temps, Jérémie profita d'une ambassade que Sédécias envoyait à Nabuchodonosor, pour écrire aux captifs de Babylone la lettre suivante : « Voici ce que dit Jéhovah-Sabaoth, le Dieu d'Israël, à toute la transmigration que j'ai transportée de Jérusalem à Babylone : Bâtissez des maisons et habitez-les; plantez des jardins, et mangez-en les fruits. Prenez des femmes, et enfantez des fils et des filles ; donnez à vos fils des femmes, et donnez vos filles à des maris, et qu'ils engendrent des fils et des filles ; et multipliez-vous en ce lieu, et que votre race ne diminue point. Et cherchez la paix de la ville où je vous ai transportés, et priez l'Eternel pour elle, parce que dans sa paix sera votre paix. Ne vous laissez point séduire par les faux prophètes et par les devins qui sont au milieu de vous, et ne faites point attention aux songes de votre sommeil; parce qu'ils prophétisent faussement en mon nom, et je ne les ai point envoyés. Voici ce que dit Jéhovah : Lorsque soixante-dix années commenceront d'être accomplies à Babylone, je vous visiterai et je susciterai sur vous ma parole heureuse, lorsque je vous ai promis le retour en ce lieu ; car je sais les pensées que j'ai formées sur vous, pensées de paix et non d'affliction, pour vous apporter la fin de vos maux. Et vous m'appellerez, et vous reviendrez ; et vous me prierez, et je vous exaucerai. Vous me chercherez et vous me trouverez, parce que vous m'aurez cherché de tout votre cœur (2).

« Que si vous dites : l'Eternel nous a suscité des prophètes à Babylone, qui nous promettent un prompt retour, et si, sur ces vaines promesses, vous vous flattez d'être plus heureux dans votre pays, voici ce que dit Jéhovah touchant le roi qui est assis sur le trône de David, et tout le peuple habitant de cette ville, vos frères, qui ne sont point allés avec vous en captivité : J'enverrai contre eux le glaive, et la faim, et la peste... je les donnerai en jouet à tous les royaumes de la terre ; en malédiction, et en stupeur, et en risée, et en opprobre à toutes les nations parmi lesquelles je les aurai dispersés ; parce qu'ils n'ont point écouté mes paroles que je leur ai fait connaître par mes serviteurs les prophètes, me levant durant la nuit et les envoyant. Vous donc, écoutez la parole de l'Eternel, vous tous, captifs que j'ai envoyés de Jérusalem à Babylone. »

Cette lettre étant arrivée à Babylone et ayant été lue par les captifs, un certain Séméïas, qui faisait le prophète, en fut si violemment irrité, qu'il écrivit à Sophonias, intendant du temple, aux prêtres et à tout le peuple de Jérusalem, pour leur reprocher de ne pas faire enfermer Jérémie comme un furieux. Sophonias en donna connaissance au saint prophète, à qui l'Eternel dit aussitôt : « Ecris à tous les captifs : Voici ce que dit Jéhovah touchant Séméïas-Néhélamite : Parce que Séméïas vous a prophétisé, et je ne l'avais pas envoyé ; et parce qu'il vous a fait reposer dans le mensonge, moi, je le visiterai, lui et sa race ; nul de ses descendants n'habitera parmi ce peuple ; et il ne verra pas le bien que je fais à mon peuple, parce qu'il a parlé rébellion contre Jéhovah (3). »

Une seconde ambassade fut envoyée par Sédécias à Nabuchodonosor. Le chef en était Saraïas, frère de Baruch. Jérémie lui donna un livre où il avait écrit tout le mal qui était à venir sur Babylone. Saraïas devait le lire aux captifs, puis l'attacher à une pierre et le jeter au milieu de l'Euphrate, en disant : « Ainsi sera submergée Babylone : elle ne se relèvera plus de l'affliction que j'amènerai sur elle ; elle sera détruite pour jamais.

« Annoncez ceci parmi les nations, y est-il dit, et faites-le entendre; levez l'étendard, publiez, ne cachez rien ; dites : Babylone est prise, Bel est confondu, Mérodach est vaincu; leurs statues sont brisées et leurs idoles sont renversées. Car un peuple est monté contre elle de l'aquilon ; il réduira sa terre en solitude ; et personne qui habite en elle, depuis l'homme jusqu'à la bête ; ils ont été troublés et s'en sont allés. En ces jours-là et en ces temps-là, dit l'Eternel, les enfants d'Israël et les enfants de Juda viendront ensemble ; ils iront en cheminant et pleurant, et ils chercheront Jéhovah, leur Dieu. Ils demanderont le chemin de Sion; leurs regards seront là. Ils viendront et s'uniront à Jéhovah par l'al-

(1) Jerem., XXVIII, 1-17. — (2) *Ibid.*, XXIX, 10-13. — (3) *Ibid.*, 24-32.

liance des siècles, l'alliance dont la mémoire ne s'effacera jamais.

« Israël est un troupeau épars ; les lions l'ont chassé de son pays ; le roi d'Assur l'a dévoré le premier ; mais Nabuchodonosor, roi de Babylone, son dernier ennemi, a brisé tous ses os. C'est pourquoi voici ce que dit Jéhovah-Sabaoth, Dieu d'Israël : Je visiterai, moi, le roi de Babylone et sa terre, comme j'ai visité le roi d'Assur. Et je ramènerai Israël dans sa demeure ; il rentrera dans ses pâturages du Carmel et de Basan, et son âme sera rassasiée en la montagne d'Ephraïm, et en Galaad. En ces jours-là et en ce temps-là, dit l'Eternel, on cherchera l'iniquité d'Israël, et elle ne sera pas ; le péché de Juda, et il ne sera pas trouvé; parce que je serai propice à ceux que je me serai réservés...

« Voix des batailles sur la terre et grande ruine. Comment est rompu et brisé le marteau de toute la terre ? Comment Babylone est-elle devenue un désert entre les nations? Je l'ai enlacée, et tu as été prise, Babylone, et tu ne l'as pas su; tu as été trouvée et prise, parce que tu as provoqué Jéhovah.

« Glaive sur les Chaldéens, dit Jéhovah, sur les habitants de Babylone, sur ses princes et sur ses sages ! Glaive sur ses devins, qui seront des insensés; Glaive sur ses coursiers et sur ses chars, et sur tout le peuple qui est au milieu d'elle, et ils seront comme des femmes; glaive sur ses trésors qui seront pillés ! Aridité sur ses eaux, et elles sécheront; car c'est la terre des idoles, et elle se glorifie en des monstres. C'est pourquoi les dragons viendront y demeucer avec les faunes; elle servira de retraite aux autruches; elle ne sera plus habitée à jamais ; elle ne sera plus réédifiée jusqu'à la génération des générations. Ainsi l'Eternel a détruit Sodome et Gomorrhe, et les cités voisines ; personne n'y habitera plus, et le fils de l'homme ne s'y arrêtera pas. Voilà qu'un peuple vient de l'aquilon, et une grande nation ; et plusieurs rois s'élèveront des bouts de la terre. Ils saisiront leurs arcs et leurs boucliers ; ils seront cruels et impitoyables : leur voix retentira comme la mer. Le roi de Babylone a ouï leur renommée, et ses mains ont défailli : l'angoisse l'a investi, comme la femme en travail... (1)

« Fuyez du milieu de Babylone, et que chacun sauve son âme : ne vous taisez point sur son iniquité ; car voici le temps de la vengeance de Jéhovah, lui-même lui rendant son salaire. Une coupe d'or dans la main de Jéhovah, c'est Babylone enivrant toute la terre : toutes les nations ont bu de son vin ; c'est pourquoi les nations ont chancelé. Babylone est tombée soudain et s'est brisée : poussez des hurlements sur elle ; prenez de la résine pour sa douleur, appliquez-la sur son mal, afin de voir si elle n'est pas guérie. Nous avons traité Babylone, et elle n'est pas guérie : délaissons-la et nous en allons chacun en notre terre, parce que son jugement a atteint les nuées et s'est élevé jusqu'au ciel. L'Eternel a manifesté nos justices : venez, et racontons en Sion l'ouvrage de Jéhovah, notre Dieu (2).

« Aiguisez les flèches, remplissez les carquois : l'Eternel a suscité l'esprit des rois des Mèdes, et sa pensée est contre Babylone pour la perdre ; parce que c'est la vengeance de Jéhovah, la vengeance de son temple. Levez l'étendard sur les murs de Babylone, augmentez la garde, levez les sentinelles, préparez des embûches; parce que l'Eternel a médité et a fait tout ce qu'il a dit contre les habitants de Babylone. Toi qui habites sur les grandes eaux, si riche en tes trésors, ta fin est venue (3).

« Elevez l'étendard sur la terre ; sonnez la trompette parmi les nations; sanctifiez les nations contre elle ; appelez contre elle les rois d'Ararat, de Menni et d'Ascenèz ; armez contre elle les guerriers : faites monter contre elle les coursiers comme une nuée de sauterelles hérissées. Sanctifiez les nations contre elle, les rois de Médie, ses capitaines, ses magistrats et toute la puissance de sa terre. Et la terre tremblera et sera troublée : car la pensée de Jéhovah s'éveillera contre Babylone pour rendre la terre de Babylone deserte et inhabitable. Les forts de Babylone ont cessé de combattre ; ils sont demeurés dans les citadelles : toute leur force est dévorée, ils sont devenus comme des femmes ; leurs habitations ont été brûlées, et les barres en sont rompues. Le coureur viendra au devant du coureur, le messager rencontrera le messager, pour aller dire au roi de Babylone que sa ville est prise d'une extrémité à l'autre ; que le fleuve est au pouvoir de l'ennemi, qu'il a mis le feu dans les marais, et que tous les hommes de guerre sont dans l'épouvante (4) J'enivrerai ses princes et ses sages, et ses chefs et ses magistrats, et ses forts : et ils dormiront le sommeil éternel, et ils ne se réveilleront pas, dit le Roi qui a nom Jéhovah-Sabaoth (5). »

Ces prédictions étaient bien propres à ranimer le courage et l'espérance du peuple captif. Vers le même temps, le Seigneur lui en adressa, par le même prophète, de plus consolantes encore.

« En ce jour, dit le Seigneur des armées, j'ôterai de ton cou le joug de ton ennemi, je romprai tes liens, et les étrangers ne te domineront plus : mais ils serviront Jéhovah, leur Dieu, et David, leur roi, que je leur susciterai. Toi donc, ne crains pas, mon serviteur Jacob, dit Jéhovah, ne te trouble pas, Israël; parce que moi je te tirerai de la terre lointaine, et ta race de la terre de sa captivité; et Jacob reviendra, se reposera et jouira de tous les biens, et nul ne lui sera formidable. Parce que je suis avec toi, dit l'Eternel, pour te sauver, j'exterminerai tous les peuples parmi lesquels je t'ai dispersé ; et toi, je ne te perdrai pas sans retour ; mais je te châtierai

(1) Jerem., L, 2-43. — (2) *Ibid.*, LI, 6-10. — (3) *Ibid.*, 11-13. — (4) *Ibid.*, 27-32. — (5) *Ibid.*, 57.

dans ma justice, afin que tu ne te croies pas innocent (1).

« Voici ce que dit l'Eternel : Le peuple qui avait échappé au glaive a trouvé grâce dans le désert ; Israël ira à son repos. Depuis longtemps, dit le peuple, Jéhovah m'est apparu. Et Jéhovah répond : Je t'ai aimée d'un amour éternel ; c'est pourquoi je t'ai attirée par la miséricorde. Et je t'édifierai de nouveau, et tu seras édifiée, vierge d'Israël ; tu paraîtras encore au milieu de tes tambours, et tu sortiras encore à la tête des chœurs d'allégresse. Tu planteras encore des vignes sur les montagnes de Samarie ; et ceux qui les planteront ne recueilleront point les fruits avant le temps. Car le jour viendra où les gardes crieront sur la montagne d'Ephraïm : Levez-vous, et montons en Sion vers Jéhovah, notre Dieu ; car voici ce que dit l'Eternel : Tressaillez de joie, Jacob, et poussez des cris d'allégresse à la tête des nations ; que le chant des hommes se mêle au son des instruments, et dites : O Jéhovah, sauvez votre peuple, les restes d'Israël. Voilà que je les amènerai de la terre de l'aquilon, et je les rassemblerai du bout de l'univers : au milieu seront l'aveugle et le boîteux, la femme qui va être mère et celle qui l'est déjà ; ils reviendront foule immense. Ils sont allés dans les pleurs, et je les ramènerai dans la miséricorde ; je les conduirai à travers les torrents d'eau dans un chemin droit, dans lequel leurs pieds ne heurteront pas, parce que je suis devenu le père d'Israël, et Ephraïm est mon premier-né. Nations, écoutez la parole de Jéhovah, et annoncez-la aux îles qui sont au loin, et dites : Celui qui a dispersé Israël le rassemblera, et le gardera comme le pasteur de son troupeau (2).

« Une voix a été entendue sur les hauteurs ; voix de lamentation, de deuil et de pleurs, voix de Rachel pleurant ses enfants et ne voulant pas être consolée, parce qu'ils ne sont plus. Voici ce que dit l'Eternel : Que ta voix se repose de ses plaintes, et tes yeux de leurs larmes, parce qu'un salaire est à tes œuvres, et ils reviendront de la terre de l'ennemi. Il est un espoir pour ta dernière postérité : les enfants reviendront à leur héritage (3).

« J'ai écouté, et j'ai entendu Ephraïm se plaignant : Vous m'aviez châtié, et j'ai été instruit comme un jeune taureau indomptable ; convertissez-moi, et je serai converti, parce que vous êtes Jéhovah, mon Dieu. Car après que vous m'avez converti, j'ai fait pénitence ; et après que vous m'avez ouvert les yeux, j'ai frappé ma cuisse. J'ai été confondu, et j'ai rougi, parce que j'ai supporté l'opprobre de ma jeunesse. Ephraïm ne m'est-il pas un fils précieux ? n'est-il pas un enfant de délices ? Depuis que ma parole est en lui, je ne puis l'oublier ; c'est pourquoi mes entrailles se sont émues sur lui ; j'aurai miséricordieusement pitié de lui, dit l'Eternel (4).

« Ils diront encore cette parole dans la terre de Juda et dans ses villes, lorsque j'aurai ramené leurs captifs : Que Jéhovah te bénisse, montagne sainte, brillante de justice ! Et Juda y habitera, et toutes ses villes, et ses laboureurs, et ses bergers. J'ai enivré l'âme fatiguée, et j'ai rassasié toutes les âmes défaillantes (5). »

Plus d'une fois le prophète s'était plaint d'annoncer toujours des calamités. Cette fois il n'en fut pas de même. « Sur cela je m'éveillai, dit-il, et je regardai, et mon sommeil était plein de douceur (6). » Eh ! qui n'élèverait avec lui ses regards pour contempler ces merveilles de la divine Providence ? merveilles qui se sont accomplies, non-seulement au retour de la captivité de Babylone, mais, dans un sens plus haut, au temps de la nouvelle alliance. C'est jusqu'à ces derniers temps que se portaient les regards du prophète. Comment en douter, lorsque, dans le même chapitre, il ajoute :

« Voilà que les jours viennent, dit Jéhovah, et j'établirai une alliance nouvelle avec la maison d'Israël et la maison de Juda ; non selon l'alliance que j'ai formée avec leurs pères, dans le jour où je les pris par la main pour les tirer de la terre d'Egypte : ils ont rompu cette alliance-là, et moi, je leur ai fait sentir mon pouvoir, dit l'Eternel. Mais voici l'alliance que je ferai avec la maison d'Israël, après ces jours-là, dit l'Eternel : Je mettrai ma loi dans leurs entrailles, et je l'écrirai dans leurs cœurs ; et je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple. Et nul n'instruira plus son prochain ni son frère, disant : Connais Celui qui est ; car tous me connaîtront, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, dit Jéhovah, parce que je leur pardonnerai leur iniquité, et je ne me souviendrai plus de leurs péchés. Ainsi parle Jéhovah, qui donne le soleil pour lumière au jour, les lois de la lune et des étoiles pour lumière à la nuit ; qui trouble la mer, et ses flots retentissent : Jéhovah-Sabaoth est son nom. Si ces lois s'arrêtent jamais en ma présence, dit Jéhovah, alors la postérité d'Israël s'arrêtera et ne sera plus à jamais un peuple devant moi. Voici ce que dit l'Eternel : Si les cieux peuvent être mesurés dans leur hauteur, et les fondements de la terre sondés dans leur profondeur, alors je rejetterai toute la race d'Israël à cause de tout ce qu'ils ont fait, dit l'Eternel (7). »

Ces promesses de la divine miséricorde que le prophète des nations faisait il y a vingt-quatre siècles aux Hébreux captifs de Babylone, il y a dix-huit siècles, l'Apôtre des nations en montrait un premier accomplissement à leurs descendants de la Judée, dans leur conversion au christianisme, et en faisait entre-

(1) [illegible], 11. — (2) *Ibid.*, xxxi, 2-10. — (3) *Ibid.*, 15-17. — (4) *Ibid.*, xxx, 18-28. — (5) *Ibid.*, 23-[illegible] — (6) *Ibid.*, 26. — (7) *Ibid.*, xxxi, 31-37.

voir un second plus complet encore aux Hébreux chrétiens de Rome, dans le retour total des restes d'Israël à l'Eglise universelle, vers la fin des temps (1).

Tandis que Jérémie, à Jérusalem. Daniel, à Babylone, prédisaient aux rois et aux peuples les révolutions des empires, le prêtre Ezéchiel, fils de Buzi, commença un ministère semblable dans la Mésopotamie, sur le fleuve Chobar, qui se jette dans l'Euphrate non loin de Carkémis. La cinquième année de sa transmigration avec le roi Joachim ou Jéchonias, les cieux s'ouvrirent à lui, et il vit les visions mystérieuses qui semblent entr'ouvrir le sanctuaire de la Providence.

La nature, la création entière, est un immense hiéroglyphe ou gravure sacrée qui représente le chiffre de son auteur ; mais hiéroglyphe vivant, qui se meut, se transforme, se renouvelle, se développe pour exciter les intelligences saintemant curieuses à étudier le monde invisible sous ses visibles dehors. De là ce langage figuré, éminemment poétique, des prophètes. Nul ne l'a porté plus loin qu'Ezéchiel. Sa première vision semble le mystère du monde.

Pendant qu'il était au milieu des captifs, près du fleuve Chobar, les cieux s'ouvrirent, la main de Jéhovah fut sur lui. « Et je regardai, dit-il, et voilà qu'un tourbillon de vent venait de l'aquilon, et une énorme nuée, et un feu tournoyant, et tout autour une grande lumière, et au milieu du feu comme l'éclat d'un métal très-brillant ; et au milieu du feu la ressemblance de quatre êtres vivants, et, dans leur aspect, la ressemblance d'un homme. Chacun d'eux avait quatre faces, et chacun d'eux quatre ailes. Leurs pieds étaient droits, et la plante de leurs pieds comme la plante du pied d'une génisse, et ils étincelaient comme l'airain le plus brillant Sous chaque aile était une main d'homme ; vers quatre côtés une face, vers quatre côtés une aile. Leurs ailes étaient jointes l'une à l'autre ; quand ils marchaient, ils ne se tournaient pas : comme était une de leurs faces, ils s'avançaient suivant sa direction. La ressemblance de leurs visages : une face d'homme et une face de lion à droite, et une face de bœuf à gauche, et une face d'aigle à chacun des quatre. Telles étaient leurs faces, et deux de leurs ailes étaient déployées au-dessus de chacune, en sorte que l'aile de l'une touchait l'aile de l'autre, et deux ailes couvraient leurs corps. Chacun marchait droit devant l'une de ses faces. Où les poussait l'esprit, là ils allaient, et ils ne se tournaient pas lorsqu'ils marchaient. Et la ressemblance des êtres vivants et leur aspect, c'était comme un feu de charbons ardents, comme la flamme des lampes, et entre les êtres animés flamboyait un brasier mouvant, et du brasier s'échappait la foudre. Et ils allaient et revenaient comme la foudre étincelante.

« Et comme je regardais ces êtres vivants, apparut sur la terre, près d'eux, une roue ayant quatre faces. Et l'aspect de ces roues et leur forme, comme la couleur de la pierre de Tharse (ou chrysolithe), et toutes quatre se ressemblaient ; et leur aspect et leur forme, comme une roue au milieu d'une roue. Elles roulaient egalement des quatre côtés, et elles ne se retournaient point lorsqu'elles marchaient. Elles avaient une étendue et une hauteur à faire peur, et tout le corps des quatre roues était plein d'yeux tout autour. Les êtres vivants marchaient-ils, les roues marchaient aussi près d'eux ; les êtres vivants s'élevaient-ils de terre, les roues s'élevaient aussi ; où l'esprit allait, elles y allaient en le suivant et s'élevaient avec lui ; car l'esprit de l'être vivant était dans les roues. Lorsque les êtres vivants s'avançaient, les roues s'avançaient, lorsqu'ils s'arrêtaient, elles s'arrêtaient ; lorsqu'ils s'élevaient, elles s'élevaient et les suivaient ; parce que l'esprit de l'être vivant etait dans les roues.

« Au-dessus de la tête des êtres vivants était la ressemblance d'un firmament comme un cristal, terrible à voir, étendu très-haut au-dessus de leurs têtes. Sous ce firmament, ils tenaient leurs ailes droites, vis-à-vis l'une de l'autre, et deux ailes couvraient leur corps. Marchaient-ils, j'entendais la voix de leurs ailes comme la voix des plus grandes eaux, comme la voix du Tout-Puissant, comme la voix d'une armée innombrable, s'arrêtaient-ils, ils baissaient leurs ailes. Baissaient-ils leurs ailes en s'arrêtant, une voix retentissait du firmament au-dessus de leurs têtes. Et au sommet du firmament qui s'élevait sur leurs têtes, apparaissait, comme un saphir, une ressemblance de trône, et sur cette ressemblance de trône, une ressemblance comme l'aspect d'un homme. Et je vis comme l'éclat d'un métal brillant, semblable au feu, au dedans et au dehors de lui, depuis ses reins et au-dessus, et, depuis ses reins et au-dessous, je vis comme l'apparence d'un feu étincelant tout autour. Comme l'arc qui paraît dans une nuée en un jour de pluie, telle était la splendeur qui l'environnait. C'était là une vision de la ressemblance de la gloire de Jéhovah, et je vis, et je tombai sur ma face, et j'entendis sa voix me parlant (2). »

L'Eternel lui commanda de se lever, et l'esprit entra en lui, et il se dressa sur ses pieds. Il reçut ordre d'aller vers les captifs d'Israël, ce peuple rebelle et opiniâtre, et de leur prêcher la pénitence (3).

« Et l'esprit m'enleva, continue le prophète, et j'entendis derrière moi la voix d'un grand bruit : Béni soit la gloire au lieu de son séjour ! Et j'entendis le bruit des ailes des vivants qui frappaient l'une contre l'autre et le bruit des roues qui les suivaient, et la voix d'un grand ébranlement. Et l'esprit me souleva et m'emporta, et je m'en allai plein

(1) Heb., VIII, 8-12 et X, 16-18 Rom., XI, 25-10. — (2) Ezech., I, 1-28. — (3) Ibid., II, 1-7.

d'amertume dans l'indignation de mon âme ; mais la main de Jéhovah était sur moi, me fortifiant (1). »

Cet ensemble mystérieux apparaît jusqu'à trois fois dans le livre d'Ezéchiel. Quelque chose de semblable se voit constamment dans le prophète de la nouvelle alliance dans la révélation de saint Jean. Que peut représenter ce divin emblème? N'est-ce pas l'univers tel que Dieu le gouverne !

Ces roues, d'une étendue et d'une hauteur effrayante, parsemées d'yeux dans toutes leurs parties, se mouvant dans les airs, l'une dans l'autre, ne sont-ce pas ces orbes immenses, dont les centres sont des soleils, dont les yeux sont des astres, et qui roulent dans l'immensité de l'espace, les uns dans les autres? Peut-être que cette traînée d'étoiles que nous appelons voie lactée, n'est qu'une jante d'une de ces roues du char de l'Eternel.

Et ces êtres emblématiques qui inspirent le mouvement à ces roues, qui à la rapidité de l'aile joignent l'industrie de la main, qui nous présentent tout ensemble et l'homme, roi de la nature, et le lion, roi du désert, et le taureau, roi des animaux de labeur, et l'aigle, roi des airs, ne sont-ce pas ces esprits qui portent le monde, qui ont reçu de Dieu l'administration de la nature, qui dirigent les révolutions célestes, et qui, pour cela, réunissent en eux tout ce qu'il y a de grand, de fort et de noble dans les autres créatures ?

Et ce feu dont le brasier apparaît au milieu de ces êtres mystérieux, qui de là circule de toutes parts, n'est-ce pas le réservoir du feu élémentaire, dont les courants électriques sont de petits ruisseaux, la foudre une étincelle, qui circule dans toute la création, du soleil à la terre, d'un soleil à un autre, et qui sert aux ministres de Dieu à mille phénomènes divers.

Au-dessus de ces orbes incommensurables, au-dessus de ces sublimes êtres qui en règlent l'harmonie, au sommet du monde, sous un firmament dont celui que nous voyons n'est qu'une simple miniature, là s'élève la ressemblance du trône de Dieu, sur lequel on voit la ressemblance de l'homme, parce que le Verbe devait la prendre un jour, ce Verbe qui a créé l'univers et le soutient par sa parole. L'humanité devait être associée à l'empire de toute la création,

Sur la terre, l'ensemble de ces quatre chérubins, avec le trône de Dieu qui s'élève au-dessus, n'est-ce point l'ensemble des quatre grands empires, Babylone, la Perse, la Grèce, Rome, dont nous verrons autant d'esprits célestes diriger les révolutions et les destinées ; qui ont servi comme de char au Fils de Dieu pour descendre sur la terre et y établir son empire spirituel, et au milieu desquels il a pris ses instruments de vengeance ou de miséricorde, comme nous voyons au chapitre dix d'Ezéchiel, un des chérubins prendre du milieu d'entre eux les charbons ardents qui doivent être répandus sur la coupable Jérusalem.

Dans le peuple d'Israël s'avançant à la conquête de la terre promise, n'y avait-il pas quelque chose d'approchant? Dieu assis sur les chérubins ; devant lui le feu perpétuel, la colonne de nuée qui la nuit devenait de feu ; autour de lui, les tribus d'Israël campées par quatre divisions, chacune de trois tribus et d'une portion de celle de Lévi, et toutes au signal de Dieu, se mettant en marche ou s'arrêtant, le jour, la nuit comme un seul homme.

Dans l'Eglise chrétienne, les Pères n'y ont-ils pas vu les quatre évangélistes ? Dans la face de l'homme, saint Matthieu, qui commence son évangile par la généalogie du Christ en tant qu'homme ; dans la face du lion, saint Marc, qui commence par la voix de Jean criant dans le désert ; dans la face du bœuf, victime principale des anciens sacrifices, saint Luc, qui commence par le prêtre Zacharie remplissant les fonctions du sacerdoce dans le temple ; dans la face de l'aigle, saint Jean, qui pour commencer s'élève comme un aigle au-dessus des nues, jusque dans le sein de Dieu. Ils sont quatre ; mais chacun se trouve dans les trois autres, et tous les quatre dans chacun ; il y a quatre évangiles, et il n'y a qu'un Evangile. C'est le même esprit qui les inspire, qui les pousse, qui les dirige. Ils sont pleins d'yeux ; tout, jusqu'à un point et une virgule, y étincelle de vérité. Au milieu d'eux est ce foyer divin d'où partent les étincelles, les courants électriques de la grâce, qui éclairent les esprits, touchent les cœurs et renouvellent la face de la terre.

Que si ce mystérieux char du Très-Haut paraît tantôt l'univers entier, tantôt l'ensemble des empires de la terre, tantôt le peuple d'Israël, tantôt l'Eglise chrétienne, il ne faut pas s'en étonner ; le monde étant une sphère dont le centre est partout, la circonférence nulle part, tout est pour Dieu le centre, le siége de son empire.

Après cette vision merveilleuse, où, comme depuis à saint Jean, la main d'un ange lui présenta à dévorer un volume roulé, puis déployé, dans lequel étaient écrits des lamentations, de cantiques et des malédictions, Ezéchiel vint vers les captifs qui habitaient le long du fleuve de Chobar, et demeura là sept jours tristement assis au milieu d'eux.

« Sept jours passés, dit le prophète, la parole de l'Eternel vint à moi, disant : Fils de l'homme, je t'ai établi sentinelle dans la maison d'Israël ; tu entendras la parole de ma bouche, et tu la leur annonceras de ma part. Si, quand je dis à l'impie : Tu mourras de mort, tu ne lui annonces pas et ne lui parles pas pour qu'il se retire de sa voie impie et qu'il vive, l'impie mourra dans son iniquité ; mais

(1) Ezech., III, 14.

je redemanderai son sang à ta main. Mais si tu l'annonces à l'impie et qu'il ne se convertisse pas de son impiété et de sa voie criminelle il mourra dans son iniquité ; mais toi, tu as sauvé ton âme. Et si le juste abandonne sa justice et commet l'iniquité, je mettrai devant lui une pierre d'achoppement ; il mourra, parce que tu ne l'as pas averti ; il mourra dans son péché et le souvenir de ses justices ne demeurera pas, mais je redemanderai son sang à ta main. Mais si tu avertis le juste de ne pas pécher et qu'il ne pèche pas, il vivra de la véritable vie, parce que tu l'auras averti et toi tu as sauvé ton âme (1). »

Comme le prophète justifie en cet endroit les jugements de Dieu sur le juste et le pécheur, il les justifie dans un autre sur les pères et les enfants.

« D'où vient que vous vous servez de cette parabole, et que vous en avez fait un proverbe dans Israël : Les pères ont mangé des raisins verts et les dents des enfants ont été agacées ? Aussi vrai que je vis, dit Adonaï-Jéhovah, cette parabole ne sera plus parmi vous en proverbe dans Israël ; car toutes les âmes sont à moi : l'âme du fils est à moi comme l'âme du père ; l'âme qui a péché mourra elle-même. Si un homme est juste, s'il agit selon l'équité de la justice, s'il ne mange point sur les montagnes (aux festins des idoles), et s'il ne lève point les yeux vers les idoles de la maison d'Israël, s'il ne souille pas la femme de son prochain...., s'il ne contriste personne, s'il rend son gage à son débiteur, s'il ne ravit rien par violence, s'il donne de son pain à celui qui a faim, s'il couvre de ses vêtements ceux qui sont nus, s'ils ne prête point à usure et ne reçoit point plus qu'il a donné, s'il détourne sa main de l'iniquité, et s'il prononce un jugement équitable entre un homme et un homme ; s'il marche dans la voie de mes préceptes et garde mes jugements pour accomplir la vérité ; celui-là est juste, et il vivra de la vie, dit Adonaï-Jéhovah.

« Mais si cet homme a un fils ravisseur, qui répande le sang et qui commette l'un de ces crimes, quand il ne les commettrait pas tous ; s'il mange sur les montagnes, s'il souille la femme de son prochain, s'il contriste le pauvre et l'indigent, s'il ravit par la violence le bien d'autrui, s'il ne rend point le gage à son débiteur, s'il lève les yeux vers les idoles, s'il fait des abominations ; s'il prête à usure et s'il reçoit plus qu'il n'a donné, vivra-t-il ? Non il ne vivra point ; lors qu'il aura fait toutes ces œuvres détestables, il mourra de mort, et son sang sera sur sa tête.

« Mais si cet homme a un fils qui, voyant tous les crimes de son père, soit dans la crainte et ne fasse rien de semblable ; s'il ne mange point sur les montagnes..., mais s'il observe mes jugements et s'il marche dans la voie de mes préceptes ; celui-là ne mourra point dans l'iniquité de son père, mais il vivra de la vie. Son père, qui avait calomnié et qui avait fait mal au milieu de son peuple, est mort dans sa propre iniquité.

« Vous dites : Pourquoi le fils n'a-t-il pas porté l'iniquité de son père ? C'est parce que le fils a accompli le jugement et la justice, qu'il a gardé tous mes préceptes et qu'il les a pratiqués ; c'est pour cela qu'il vivra de la vie. L'âme qui a péché, celle-là mourra ; le fils ne portera point l'iniquité du père, et le père ne portera point l'iniquité du fils : la justice du juste sera sur lui, et l'impiété de l'impie sur lui. Si l'impie fait pénitence de tous ses péchés, s'il garde tous mes préceptes et s'il accomplit le jugement et la justice, il vivra de vie et ne mourra point. Je ne me souviendrai plus de toutes ses anciennes iniquités ; il vivra dans les œuvres de justice qu'il aura faites. Est-ce que je veux la mort de l'impie, dit Adonaï-Jehovah ? N'est-ce pas, au contraire qu'il se convertisse, et qu'il se retire de sa mauvaise voie, et qu'il vive ?...

« Je vous jugerai, ô maison d'Israël ! chacun selon ses voies. C'est pourquoi convertissez-vous et faites pénitence de toutes vos iniquités, et l'iniquité ne sera plus pour vous la ruine. Rejetez loin de vous toutes les prévarications par lesquelles vous vous êtes souillés, et faites-vous un cœur nouveau et un esprit nouveau : pourquoi mourrez-vous, maison d'Israël ? Je ne veux point la mort de celui qui meurt, dit Adonaï-Jéhovah : revenez et vivez (2). »

Ezéchiel prophétisait le malheur de Jérusalem, non-seulement par ses paroles, mais encore par ses actions. Le Seigneur lui ayant apparu une seconde fois sur le char mystérieux, lui dit : « Va, enferme-toi au milieu de ta maison. Fils de l'homme, voilà que des chaînes ont été préparées pour toi ; ils te lieront, et tu ne sortiras pas du milieu d'eux. J'attacherai ta langue à ton palais, et tu seras muet, et non plus comme un homme qui réprimande. Mais lorsque je t'aurai parlé, j'ouvrirai ta bouche et tu leur diras : Voici ce que dit Adonaï-Jéhovah : Que celui qui écoute, écoute (3).

« Fils de l'homme, prends une brique, place-la devant toi, et trace la ville de Jérulem. Forme un siége, élève des retranchements jette une chaussée, place une armée et des machines de guerre autour de ses murailles.

« Prends encore un vase de fer, et pose-le comme un mur de fer entre toi et la ville ; endurcis ton regard sur elle ; et elle sera assiégée, et tu la serreras de près : voilà un signe pour la maison d'Israël. »

Ce signe est facile à comprendre. Cette plaque de fer, entre la brique figurative et le prophète, marquait entre autres choses le mur de séparation que le péché avait elevé entre Jérusalem et le Seigneur.

« Et tu te coucheras sur ton côté gauche,

(1) Ezech., III, 16-21. — (2) *Ibid.*, XVIII, 2-32. — (3) *Ibid.*, III, 23-27.

continue-t-il, et tu y poseras les iniquités de la maison d'Israël pour autant de jours que tu coucheras dessus; et tu prendras sur toi leur iniquité. Je t'ai donné trois cent quatre-vingt-dix jours pour les années de leurs iniquités, et tu porteras l'iniquité de la maison d'Israël. Et quand tu auras accompli ces années, tu te coucheras une seconde fois sur ton côté droit, et tu prendras l'iniquité de la maison de Juda pendant quarante jours, un jour pour une année. Et tu tourneras la face vers le siége de Jérusalem, et tu étendras ton bras, et tu prophétiseras contre elle. Voilà que je t'ai environné de chaînes, et tu ne retourneras point d'un côté sur l'autre jusqu'à ce que soient accomplis les jours de ton siége (1). »

Suivant le plus commun sentiment des interpretes, les trois cent quatre-vingt-dix jours marquaient, pour le passé, les années que le peuple d'Israël avait persévéré dans le schisme et l'idolâtrie, et pour l'avenir, le nombre de jours que devait durer le dernier siége de Jérusalem; les quarante jours marquaient, pour le passé, les années d'impénitence du peuple de Juda, à dater des premières prédications de Jérémie, et pour l'avenir, le nombre de jours qui se passèrent entre la prise de Jérusalem et son entière destruction. Le prophète, lié de chaînes et couché sur le même côté, marquait l'état de cette ville serrée de toutes parts et ne pouvant plus se tourner ni de côte ni d'autre.

Pour caractériser toujours plus fort l'extrémité où cette ville se verrait réduite, le Seigneur dit encore à son prophète : « Prends du froment, de l'orge, des fèves, des lentilles, de la vesce et du millet; jette-les dans un seul vase, et fais-en des pains pour autant de jours que tu coucheras sur le côté; tu les mangeras pendant trois cent quatre-vingt-dix jours. L'aliment dont tu te nourriras sera du poids de vingt sicles chaque jour, et tu mangeras ainsi d'un temps jusqu'au temps. Et tu boiras de l'eau par mesure, la sixième partie d'un hin; et tu boiras ainsi d'un temps jusqu'au temps. »

Ce pain composé de toute espèce de grains bons et mauvais, cette portion si exiguë de vingt sicles ou neuf onces par jour, cette eau dont il n'est accordé par jour qu'un verre ordinaire, tout cela est déjà bien expressif. Une circonstance vient y ajouter encore: c'est la manière de faire cuire ce pain.

Aujourd'hui encore les voyageurs nous apprennent qu'en Orient, le long de l'Euphrate et du Nil, les gens du peuple, manquant de bois pour cuire leur pain, le cuisent avec des excréments desséchés d'animaux (2). Ils étendent sur une pierre une pâte sans levain et peu épaisse, ils la couvrent de fiente de bœuf, etc., bien sèche, à laquelle ils mettent le feu, et le pain cuit assez promptement sous ces cendres. Cet usage était encore plus commun dans les premiers temps. Pour faire sentir à quelle horrible extrémité Jérusalem était réduite, Dieu commande au prophète de faire cuire son mauvais pain de cette manière, et de prendre pour cela non des excréments d'animaux, mais d'homme. Toutefois, sur la répugnance qu'en témoigna Ezéchiel, il lui indiqua la fiente de bœuf, et ajouta : « Fils de l'homme, je vais briser dans Jérusalem le pain qui soutient, et ils mangeront ce pain au poids et dans l'nquiétude, et ils boiront l'eau par mesure dans l'angoisse, afin que, le pain et l'eau manquant, chacun tombe sur son frère, et qu'ils se dessèchent dans leur iniquité (3). »

Un impie du dernier siècle, au lieu de pain cuit sous la cendre de fiente desséchée, a supposé un pain petri ou frotté de cette matière dégoûtante. Ce mensonge ne prouve que l'impiété cynique de celui qui l'a écrit. Aussi la Providence s'est-elle moquée du moqueur, en permettant qu'à son heure dernière, et dans les transports de la rage, il fit le repas que, dans ses bouffonneries sacriléges, il avait prêté au prophète.

Ezéchiel était toujours devant sa Jérusalem figurative, quand le Seigneur lui dit: « Toi, fils de l'homme, prends un glaive tranchant, avec un rasoir de tondeur; fais-le passer sur ta tête et sur ta barbe pour en raser tous les poils, et prends un poids et une balance pour les partager. Tu en mettras un tiers au feu et le brûleras au milieu de la ville, à mesure que s'accompliront les jours du siége; tu en prendras un autre tiers, et tu le frapperas avec le glaive autour de la ville; tu jetteras au vent les poils du tiers qui restera, et je les poursuivrai le glaive nu. Et tu prendras, dans cette troisième partie, un petit nombre, et tu les lieras au bord de ton manteau. Et tu en ôteras encore quelques-uns, que tu jetteras au milieu du feu et que tu brûleras: et il en sortira une flamme sur toute la maison d'Israël.

« Voici ce que dit Adonaï-Jéhovah : C'est là Jérusalem : je l'ai établie au milieu des nations (pour qu'elle les attirât à mon culte par son exemple); leurs terres (l'Asie, l'Afrique, l'Europe) l'environnent au loin. Mais elle a changé mes jugements en impiété plus que les nations, et mes préceptes plus que les terres qui l'environnent; car elle a répudié mes jugements, et elle n'a point marché dans mes préceptes.

« C'est pourquoi voici ce que dit Adonaï-Jéhovah : Parce que vous avez surpassé en impiété les nations qui sont autour de vous, parce que vous n'avez point marché dans mes préceptes, et que vous n'avez point observé mes jugements, et que vous n'avez pas même agi suivant les jugements et les coutumes des nations qui vous environnent, me voici sur toi, dit Adonaï-Jéhovah; moi-même j'exercerai mes jugements au milieu de toi, à la face des nations. Et je ferai en toi ce que je n'ai jamais fait, ce que je ne ferai jamais, pour punir toutes tes abominations. C'est pourquoi, au milieu de toi, et les pères dévoreront leurs

(1) Ezech., IV, 1-8. — (2) Pietro de la Valle, Tournefort, etc. — (3) Ezech., IV, 9-17.

enfants, et les enfants leurs pères; j'accomplirai en toi mes jugements, et je jetterai tes débris à tous les vents. Je jure par moi-même, dit Adonaï-Jéhovah, parce que tu as violé mon sanctuaire par tous tes crimes et par toutes tes abominations, moi je te briserai, mon œil ne t'épargnera point, je ne serai point touché de compassion. La troisième partie de toi mourra de la peste et sera consommée par la faim au milieu de toi, un autre tiers périra par le glaive autour de tes murs, et je jetterai le reste à tous les vents, et je tirerai le glaive contre eux. Moi, Jéhovah, je l'ai dit(1). »

Nous verrons s'accomplir toutes ces menaces; nous verrons le dernier tiers de Jérusalem jeté à tous les vents, dispersé dans tous les pays; nous verrons ce petit nombre qu'en ramasse le prophète et qu'il attache au bord de son manteau; nous verrons le petit nombre revenir de la captivité; et de ce petit nombre nous verrons encore une partie jetée au feu devenir pour tout le reste un violent incendie; nous verrons, vers le temps des Machabées, une partie des Juifs se donner à Antiochus Epiphane et attirer sur le reste du peuple une guerre d'extermination.

L'année suivante, sixième de Sédécias, Ezéchiel étant assis dans sa maison avec les vieillards de Juda, la main du Seigneur tomba sur lui et l'emporta, dans une vision, à Jérusalem. Là, l'Eternel lui apparut pour la troisième fois sur son char mystérieux, et le rendit témoin de toutes les abominations, plus grandes les unes que les autres, qui se commettaient dans le temple même. Ici, était l'idole de Baal qui provoquait Dieu à jalousie; là, dans une chambre secrète, où le prophète pénétra en perçant la muraille, étaient peintes, sous des figures de reptiles et d'animaux, toutes les idoles de la maison d'Israël, et soixante-dix des anciens se tenaient debout devant ces images, chacun un encensoir à la main; plus loin, des femmes étaient assises pleurant Adonis ou Thammuz; ailleurs enfin, entre le vestibule et l'autel, environ vingt-cinq hommes tournaient le dos au temple, le visage à l'orient, et adoraient le lever du soleil en approchant de leurs narines des branches de laurier. Au même temps arrivèrent du côté de l'aquilon, pour visiter la ville, six hommes qui avaient chacun à la main un instrument de mort; un autre, au milieu d'eux, revêtu d'une robe de fin lin, avait des tablettes à écrire sur les reins: ils entrèrent dans le temple. Jéhovah dit à celui qui était vêtu d'une robe de lin: « Passe à travers la ville, au milieu de Jérusalem, et marque un thau sur le front des hommes qui pleurent et qui gémissent sur toutes les abominations qui se font au milieu d'elle(2). »

Le thau, dernière lettre de l'alphabet hébraïque, avait anciennement la forme d'une croix, comme on le voit encore sur des médailles juives. Saint Jérôme observe, en ce même endroit, que de son temps le thau samaritain avait la même forme. Dans l'alphabet grec et latin, cette lettre figure également une croix. Thau, en hébreu, veut dire *signe*. La croix est, en effet, le signe par excellence, le signe du salut, le signe du Dieu vivant que Jean a également vu imprimer sur le front des élus(3).

Le Seigneur dit en même temps aux six hommes: « Suivez-le, et passez au travers de la ville, et frappez sans pitié le vieillard, le jeune homme, la jeune fille, l'enfant et les femmes; frappez jusqu'à la mort, mais ne tuez aucun de ceux sur le front desquels vous verrez le thau ou le signe, et commencez par mon sanctuaire. » A la vue du carnage qui se fit, le prophète tomba sur sa face et dit en criant: « Hélas! Adonaï-Jéhovah, perdrez-vous donc ainsi tout ce qui reste d'Israël, en répandant votre fureur sur Jérusalem? » — « L'iniquité de la maison d'Israël et de la maison de Juda est trop grande, lui répondit l'Eternel; la terre est toute couverte de sang, la ville est remplie de haine; et ils ont dit: Jéhovah a délaissé la terre, Jéhovah ne voit pas. C'est pourquoi mon œil n'épargnera pas, et je n'aurai pas pitié, et je ferai tomber sur leur tête leur iniquité(4). »

Revenu de sa vision, le prophète raconta tout au peuple captif dans la Chaldée. Puis il représenta devant eux, en action, ce qui devait arriver à la prise de Jérusalem.

« Fils de l'homme, lui dit le Seigneur, tu habites au milieu d'un peuple provocateur, qui a des yeux pour voir, et ne voit pas; qui a des oreilles pour entendre, et n'entend pas; car c'est un peuple provocateur. Toi donc, fils de l'homme, fais-toi un bagage d'émigration, et émigre devant eux en plein jour: tu émigreras de ton lieu dans un autre à leurs yeux, pour éprouver s'ils regarderont, car c'est un peuple provocateur. Et tu emporteras au dehors ton bagage, comme un homme qui émigre, en plein jour et à leurs yeux; le soir même, devant eux, tu sortiras comme sort un émigrant. Perce devant leurs yeux la muraille de ta maison, et sors par cette ouverture. En leur présence tu seras porté par quelques hommes sur leurs épaules, on t'emportera dans l'obscurité; tu voileras ton visage et tu ne verras point la terre, car je t'ai choisi pour être un signe à la maison d'Israël. »

Ezéchiel ayant tout fait comme il lui avait été ordonné, le Seigneur lui parla le lendemain: « Fils de l'homme, le peuple d'Israël, ce peuple provocateur, n'a-t-il point dit: Que faites-vous? Dis leur: Ainsi parle Jéhovah: Cet anathème repose sur le chef qui est à Jérusalem et sur toute la maison d'Israël qui est au milieu d'eux. Dis: Moi, je suis un signe pour vous; comme j'ai fait il leur sera fait. Ils iront en émigration et en captivité. Et le chef qui est au milieu d'eux sera porté sur leurs épaules; il sortira dans l'obscurité on percera la muraille pour le faire sortir de la ville;

(1) Ezech., v, 1-17. — (2) *Ibid.*, IV, 4. — (3) Apoc., VII, 2-8. — (4) Ezech., IX, 4-10.

son visage sera couvert d'un voile, et son œil ne verra pas la terre. Je jetterai mon filet sur lui, et il sera pris dans mes rets; je l'amènerai à Babylone dans la terre des Chaldéens; il ne la verra point et il y mourra. Ceux qui sont autour de lui, sa garde, ses bataillons, je les disperserai à tous les vents, et je tirerai l'épée contre eux. Et ils sauront que c'est moi CELUI QUI EST, quand je les aurai dispersés sur la terre. Et je laisserai quelques-uns d'entre eux échapper à l'épée, à la famine et à la peste, afin qu'ils racontent tous leurs crimes chez les peuples où ils viendront; et ils sauront que c'est moi Jéhovah (1). »

Voilà une prophétie étrange; cinq ans après, elle fut accomplie dans tous ses détails : Sédécias, s'enfuyant par la brèche, fut pris et emmené à Babylone, sans pourtant la voir, parce que le vainqueur lui avait fait crever les yeux.

Sourd à toutes les remontrances des prophètes, Sédécias résolut de se soustraire à la suzeraineté du roi de Babylone, à qui cependant il avait prêté serment de fidélité. Il envoya donc des ambassadeurs à Pharaon-Hophra, petit-fils de Néchao et fils de Psammis, qui n'avait régné que six ans. Ce Pharaon-Hophra est l'Apriès d'Hérodote (2).

Se confiant alors en l'alliance de l'Égypte, Sédécias ne paya plus de tribut et se révolta ouvertement contre Nabuchodonosor. Au même temps, Ezéchiel annonçait aux captifs de Chaldée quelles seraient les suites de cette défection.

« Je jure par moi-même, dit le Seigneur, qu'au séjour du roi qui l'avait établi roi, dont il a rompu l'alliance en violant le serment qu'il lui avait prêté, au milieu de Babylone il mourra. Et Pharaon, avec une grande armée et un grand peuple ne fera rien dans le combat contre le roi de Babylone, quand celui-ci élèvera des terrasses, bâtira des forts pour la ruine d'un grand nombre. Le roi de Jérusalem a méprisé le serment, pour rompre l'alliance : le voilà qui a donné sa main à l'Égypte : mais, quoiqu'il ait fait toutes ces choses, il n'échappera point. Je jure par moi-même que la violation de mon serment et la rupture de mon alliance, je les ferai retomber sur sa tête. Et j'étendrai mon rets sur lui, et il sera pris dans mes filets, et je le conduirai à Babylone, et là je le jugerai sur la perfidie avec laquelle il m'a méprisé, moi qu'il avait pris à témoin. Et tous ses fugitifs et toute son armée périront par le glaive : le reste sera jeté à tous les vents; et vous saurez que c'est moi, Jéhovah, qui ai parlé (3). »

La neuvième année du règne de Sédécias, Nabuchodonosor marcha contre lui avec une puissante armée; mais, en Syrie, il apprit que les Ammonites étaient entrés aussi dans la coalition. Indécis sur quel peuple il fondrait d'abord, il s'arrêta à la tête de deux chemins, il interrogea ses théraphims, et par les entrailles des victimes, et par le sort des flèches.

Cette dernière espèce de divination était fort en usage chez les païens, et l'est encore chez les Arabes. Saint Jérôme, sur l'endroit d'Ezéchiel où se lisent ces détails, nous en apprend la manière (4). On écrivait sur des flèches les noms des victimes que l'on avait dessein d'attaquer; on les mettait confusément dans un carquois; et on tirait ensuite au hasard; la ville dont le nom sortait le premier était la première assaillie. Le sort tomba sur Jérusalem. Immédiatement Nabuchodonosor se rendit en Judée, et, en peu de jours, s'empara de toutes les villes fortes, à la réserve de Lakis, Azéca et Jerusalem, qui furent assiégées.

Alors Sédécias et les habitants de Jérusalem eurent peur. C'était l'année de la rémission ou l'année sabbatique. Le roi convint avec tout le peuple que chacun renverrait libre son serviteur et sa servante nés Hébreux. Il est vraisemblable que depuis le temps du saint roi Josias on n'avait pas observé cette loi philanthropique. Les serviteurs et les servantes hébreux furent donc renvoyés libres, ainsi que le Seigneur l'avait ordonné par Moïse. Mais cette docilité produite par la peur ne porta aucun fruit durable. Bientôt ils contraignirent à rentrer sous le joug de la servitude ceux qu'ils avaient rendus à la liberté. C'est probablement alors que Nabuchodonosor leva le siége pour quelque temps, afin de marcher à la rencontre de Pharaon-Hophra, qui, comme allié de Sédécias, s'avançait avec une armée contre les Chaldéens.

Jérémie leur dit à cette occasion : « Ainsi parle Jéhovah, Dieu d'Israël : Moi, j'ai fait alliance avec vos pères au jour où je les ai tirés de l'Egypte, de la maison de servitude, disant : Lorsque la septième année sera venue, chacun reverra son frère hébreu qui a été vendu et qui l'aura servi six ans; et tu le renverras libre; et vos pères ne m'ont point écouté, et ils n'ont pas prêté l'oreille. Et vous vous étiez tournés vers moi aujourd'hui; vous aviez fait ce qui était juste à mes yeux, en publiant la liberté, chacun pour son frère; et vous avez pris cet engagement devant moi, dans la maison qui est appelée de mon nom. Et vous avez changé, et vous avez déshonoré mon nom, et vous avez repris chacun votre serviteur et chacun votre servante, que vous aviez renvoyés pour être libres et en leur pouvoir, et vous les avez asservis de nouveau à être vos esclaves. C'est pourquoi voici ce que dit l'Eternel : Vous ne m'avez point écouté pour publier la liberté, chacun à son frère et à son prochain; moi aussi, je vous déclare que je vous renvoie libres au glaive, à la peste et à la faim, et que je vous jetterai errants dans tous les royaumes de la terre. Et je traiterai les hommes qui ont violé mon alliance, qui n'ont point observé les paroles du

(1) Ezech., XII, 9-16. — (2) Hérodote, l. II. — (3) Ezech., XVII, 16-21. — (4) Hieron., *in Ezech.*, XXI.

pacte qu'ils avaient consenti en ma présence, comme ce jeune taureau qu'on a coupé en deux parts, entre lesquelles on a passé (pour marquer qu'on voulait être traité de la sorte si l'on violait sa promesse). Oui, les princes de Juda, les officiers du palais, les prêtres et tous les peuples de la terre qui ont passé entre les deux parts du jeune taureau, je les livrerai aux mains de leurs ennemis, aux mains de ceux qui cherchent leur âme, et leurs corps seront la pâture des oiseaux du ciel et des bêtes de la terre. Et Sédécias, roi de Juda, et ses princes, je les livrerai aux mains de leurs ennemis, et aux mains de ceux qui cherchent leur âme et aux mains des armées du roi de Babylone qui se sont éloignées de vous. Moi, je le veux, dit Jéhovah, et je ramènerai ces armées devant cette ville, et elles combattront contre elle, et elles la prendront, et elles la brûleront, et je ferai des villes de Juda une solitude, et nul n'y habitera (1). »

Déjà même avant que Nabuchodonosor eût levé le siége, Dieu avait envoyé Jérémie dire à Sédécias que la ville serait livrée au roi de Babylone et brûlée ; que lui-même n'échapperait point, mais tomberait en sa puissance ; que ses yeux verraient les yeux du roi babylonien, que sa bouche parlerait à sa bouche, et qu'il entrerait à Babylone ; que cependant il ne mourrait point par le glaive, mais en paix ; que son corps serait brûlé comme celui de ses prédécesseurs, et qu'on mènerait sur lui le deuil. Ces prédictions irritèrent si fort le prince, qu'il fit jeter le prophète en prison (2).

Pendant qu'il y était, il acheta, d'après l'ordre de Dieu, le champ de son cousin, près d'Anathoth, environ à trois lieues de Jérusalem. Le contrat fut écrit, signé, scellé, certifié par témoins, suivant toutes les ordonnances légales. Jérémie le prit en possession, signé avec ses clauses et avec le sceau qu'on avait mis dessus. Tout cela pour faire voir, selon la parole de l'Éternel, que, quoique Jérusalem et la Judée dussent devenir désertes et leurs habitants être transportés dans une terre étrangère, ce ne serait pas pour toujours ; mais qu'il y aurait une restauration, où les terres et les héritages reviendraient à leurs maîtres légitimes, et où les ventes se feraient comme auparavant (3).

Nabuchodonosor avait mis le siége devant Jérusalem la neuvième année de Sédécias, le dixième jour du dixième mois. Aussi ce jour, le dixième de Thebet, a-t-il été jusqu'ici un jour solennel pour les Juifs. Ce siége fut révélé à Ezéchiel dans la Chaldée, le même jour qu'il fut commencé, et en même temps l'affreuse désolation où cette ville allait être plongée lui fut montrée sous l'emblème d'une chaudière bouillante. La même nuit, la femme du prophète, qui était le désir de ses yeux, lui fut ravie par une mort subite, et il eut défense de la part de Dieu d'en porter le deuil, pour marquer aux Juifs de Babylone que la cité sainte, le temple et le sanctuaire, qui leur étaient plus précieux que ne peut l'être une femme à son époux, non-seulement leur seraient enlevés par un coup aussi prompt que funeste, mais qu'ils tomberaient eux-mêmes dans une si grande calamité, qu'il ne serait pas permis de donner aucune marque de deuil pour cette perte (4).

Pharaon-Hophra ou Ephrée étant sorti de l'Egypte à la tête d'une grande armée, Nabuchodonosor leva le siége de Jérusalem. Jérémie, mis en liberté, se promenait au milieu du peuple. Sédécias lui envoya deux personnages considérables pour se recommander à ses prières et lui demander s'il n'avait pas eu quelque révélation sur ce qui devait arriver. « Vous direz ceci au roi de Juda, qui vous a envoyés pour m'interroger, répondit le prophète, au nom du Seigneur : Voilà que l'armée de Pharaon, qui est sortie à votre secours, retournera dans sa terre en Egypte. Et les Chaldéens reviendront, et ils combattront contre cette ville, et ils la prendront, et ils la brûleront. Ne veuillez pas séduire vos âmes, disant : Les Chaldéens s'en iront et s'éloigneront de nous ; car ils ne s'en iront point. Mais, quand vous auriez frappé de mort toute l'armée des Chaldéens qui combattaient contre vous, et qu'il n'en serait resté que quelques blessés, ceux-ci sortiraient de leur tente et brûleraient encore cette ville (5). »

Jérémie voulut profiter de cet intervalle de liberté pour aller à Anathoth partager son bien en présence des habitants, et aussi peut-être pour se retirer en particulier et n'être plus exposé de la sorte au milieu du peuple. Mais l'officier qui gardait la porte par où voulait sortir le prophète, l'arrêta sous prétexte qu'il cherchait à fuir vers les Chaldéens, et, malgré ses dénégations, l'emmena devant les princes, qui le firent battre de verges et enfermer dans une prison souterraine de la maison de Jonathan, le secrétaire. Il y demeura bien des jours.

Les Egyptiens, voyant approcher les Chaldéens, n'osèrent en venir aux mains avec une armée si nombreuse et si aguerrie. Ils reprirent le chemin de leur pays et abandonnèren, Sédécias à tous les périls de la guerre où ils l'avaient eux-mêmes engagé. Et l'Egypte fut ensuite, selon l'expression d'Ezéchiel, pour la maison d'Israël qui s'appuyait dessus, un roseau se brisant sous sa main, ensanglantant son bras et lui rompant les reins (6). Nabuchodonosor revint aussitôt devant Jérusalem et y remit le siége, qui dura environ un an, depuis le dernier investissement de la place jusqu'à sa ruine.

Sédécias, se voyant assiéger de nouveau

(1) Jerem., XXXIV, 13-22. — (2) *Ibid.*, XXXII, 2-5. — (3) *Ibid.*, 7-12. — (4) Ezech., XXIV, 1-18. — (5) Jerem., XXXVII, 6-9. — (6) Ezech., XXIX, 6-7.

envoya tirer de prison Jérémie, et l'interrogea en secret dans sa maison : « Avez-vous quelque parole de Jéhovah? » — « Oui, répondit le prophète ; vous serez livré aux mains du roi de Babylone. » Puis, il ajouta : « En quoi ai-je péché contre vous, contre vos serviteurs et contre votre peuple, pour que vous m'ayez jeté dans une prison ? Où sont vos prophètes qui vous prophétisaient et qui disaient : Le roi de Babylone ne viendra point contre vous et contre cette terre? Maintenant donc écoutez-moi, je vous supplie, ô roi mon seigneur : que ma prière prévale en votre présence, et ne me renvoyez point dans la prison de Jonathan, secrétaire, de peur que je n'y meure. » Sédécias donna ordre qu'il fût mis dans le vestibule de la prison et qu'on lui donnât tous les jours du pain avec la nourriture ordinaire, jusqu'à ce que tout le pain de la ville fût consumé (1).

Mais quatre princes de Juda apprirent que, dans le vestibule de la prison, Jérémie continuait à dire au nom du Seigneur : « Quiconque demeurera dans cette ville, mourra par le glaive, par la faim et par la peste ; mais celui qui s'enfuira vers les Chaldéens, vivra et aura pour butin son âme vivante. Car ainsi parle Jéhovah : Cette ville sera infailliblement livrée à l'armée du roi de Babylone, et il la prendra. » Ces princes dirent donc au roi : « De grâce, que cet homme soit mis à mort ; car il affaiblit à dessein le bras des soldats qui sont demeurés dans la ville, et les bras de tout le peuple par ses paroles : car cet homme ne cherche point la prospérité de ce peuple, mais son mal. » Sédécias leur répondit : « Le voilà, il est entre vos mains ; car le roi ne peut rien vous refuser. » Ils prirent donc Jérémie et le firent descendre, soutenu avec des cordes, dans une basse fosse de la prison, où il n'y avait point d'eau, mais de la boue. Probablement qu'ils ne voulaient pas le faire mourir en public, par la crainte du peuple.

L'homme de Dieu y serait mort sans Abdémélech, Ethiopien, eunuque du palais, qui, ayant représenté à Sédécias l'injustice et la cruauté des princes, reçut de lui cette réponse : « Prends avec toi trente hommes, et ôte de là le prophète Jérémie avant qu'il meure. » Abdémélech exécuta la commission non-seulement avec promptitude, mais encore avec une industrieuse charité. Il emporta du palais de vieilles étoffes, et les descendit jusqu'à Jérémie avec des cordes, en lui disant : « Mettez ces lambeaux d'étoffes usées sous vos aisselles, entre vos bras et les cordes (2). » Jérémie le fit, et fut ainsi sauvé par les soins charitables de l'Ethiopien, auquel, bientôt après, étant dans le vestibule de la prison, il annonça de la part du Seigneur, qu'en récompense de sa foi, il verrait la ruine de Jérusalem, mais n'y perdrait ni la vie ni la liberté (3).

Sédécias fit venir Jérémie encore une fois à un entretien secret dans une des salles du temple. « Je veux t'interroger, lui dit-il ; ne me cache rien. » — « Si je vous annonce la vérité, demanda le prophète, ne me ferez-vous pas mourir? et si je vous donne un conseil, vous ne m'écouterez point. » — « Vive Jéhovah ! qui nous a fait cette âme, jura le roi en secret : je ne te ferai point mourir, et je ne te livrerai point aux mains de ceux qui cherchent ta vie. » Jérémie lui dit alors : « Ainsi parle Jéhovah, le Dieu des armées, le Dieu d'Israël : Si vous sortez pour aller vers les princes du roi de Babylone, votre âme vivra, et cette ville ne sera point brûlée ; et vous vous sauverez, vous et votre maison. Si vous n'allez pas vers les princes du roi de Babylone, cette ville sera livrée aux mains des Chaldéens, et consumée par le feu ; et vous n'échapperez point à leurs mains. » Une inquiétude préoccupait le roi : « Je suis troublé à cause des Juifs qui ont fui vers les Chaldéens ; je crains qu'on ne m'abandonne entre leurs mains et qu'ils ne m'outragent. » — « On ne vous livrera point à eux, répondit le prophète : écoutez, de grâce la voix de Jéhovah par laquelle je vous parle ; et le bien sera sur vous, et votre âme vivra. Si vous ne voulez point sortir, voici ce que Jéhovah m'a montré : Toutes les femmes qui seront demeurées dans la maison du roi de Juda, seront conduites aux princes du roi de Babylone, et elles diront : Ces hommes qui vous parlaient de paix vous ont séduit, et ils ont prévalu contre vous ; ils vous ont plongé dans la fange et ont mis vos pieds dans des lieux glissants, et ils se sont éloignés de vous. Et toutes vos femmes et vos enfants seront conduits aux Chaldéens ; et vous n'éviterez pas leurs mains ; mais vous serez pris par le roi de Babylone, et il brûlera la ville. » Sédécias conclut ainsi ce dernier entretien avec Jérémie : « Que personne ne sache ceci, et tu ne mourras point. Si les grands apprennent que je t'ai parlé, s'ils te viennent dire : Répète-nous ce que tu as dit au roi et ce que le roi t'a dit ; ne nous cache rien, et nous ne te ferons point mourir ; et que t'a dit le roi ? tu leur diras : J'ai répandu mes prières devant le roi, afin qu'il ne me fît point ramener dans la prison de Jonathan ; car j'y serais mort. »

Tous les princes vinrent en effet vers Jérémie et l'interrogèrent, et il parla selon ce que le roi lui avait ordonné, et ils le laissèrent en paix ; car rien n'avait été entendu. Et Jérémie demeura dans le vestibule de la prison jusqu'au jour où Jérusalem fut prise (4).

La onzième année de Sédécias, du cinquième au neuvième jour du quatrième mois, la ville fut ouverte par une brèche ; tous les princes du roi de Babylone entrèrent et s'établirent dans une des portes. Sédécias, les ayant vus, s'enfuit pendant la nuit, avec ses gens de guerre, par le jardin du roi et par

(1) Jerem., XXXVII, 3-20. — (2) Ibid., XXXVIII, 1-13. — (3) Ibid., XXXIX, 15-18. — (4) Ibid., XXXVIII, 14-28.

une porte qui était entre deux murs, et ils entrèrent dans la voie du désert. Mais l'armée des Chaldéens les poursuivit. Sédécias fut pris dans le désert de Jéricho, amené à Réblatha, en la terre d'Emath, devant Nabuchodonosor, qui lui prononça son arrêt : c'était de voir égorger en sa présence et ses fils et tous les grands de Juda, et d'avoir ensuite les yeux crevés. Cette cruelle sentence fut exécutée, et le malheureux prince, chargé de chaînes d'airain, ne conservant de la vue que l'image la plus affreuse pour un père et pour un roi, fut emmené à Babylone, où il finit ses jours en prison.

Le septième jour du cinquième mois, Nabuzardan, capitaine des gardes du roi de Babylone, vint à Jérusalem. Il enleva tous les vaisseaux sacrés du temple, et tout ce qu'il y avait de précieux dans le palais du roi, ainsi que dans les autres maisons. Après quoi, suivant l'ordre qu'il avait reçu de son maître, il mit le feu au temple et à la ville, et les détruisit entièrement ; il renversa aussi les murailles avec leurs tours et leurs autres défenses, rasa tout ce qu'il y avait de bâtiments et réduisit la ville en un monceau de ruines (1). Jérusalem resta cinquante-deux ans dans ce déplorable état, jusqu'à ce que, par la faveur de Cyrus, les Juifs, revenus dans leur patrie, la rebâtirent. En mémoire de cette calamité, les Juifs ont observé jusqu'à nos jours deux jeûnes : l'un, le dix-septième du quatrième mois qui tombe dans notre mois de juin, pour la destruction de Jérusalem ; l'autre, le neuvième du cinquième mois qui tombe dans notre mois de juillet, pour l'embrasement du temple. Il est fait mention de l'un et de l'autre dans Zacharie, sous les noms de jeûne du quatrième et du cinquième mois, comme de solennités qui avaient été célébrées tous les ans depuis la destruction de Jérusalem jusqu'à son temps, qui était soixante-dix ans après (2). Josèphe remarque que le temple fut brûlé par Nabuchodonosor, le même jour et le même mois qu'il le fut par Tite pour la seconde fois (3).

Nabuzardan, non content de détruire la ville et le temple, fit encore captif tout le peuple qu'il y trouva. Il prit, entre autres, Saraïas, le grand-prêtre, et Sophonias, le second sacrificateur, avec environ soixante-dix autres personnes des plus considérables, et les mena devant son maître qui était à Réblatha, et qui les y fit tous mourir. Il ne laissa dans le pays que quelques-uns des plus pauvres du peuple pour labourer les terres et tailler les vignes, et leur donna pour gouverneur Godolias, fils d'Ahicam.

A l'égard de Jérémie, Nabuchodonosor avait expressément commandé à Nabuzardan de ne lui faire aucun mal, mais d'avoir un soin particulier de sa personne et de faire pour lui tout ce qu'il souhaiterait. C'est pourquoi ce général ne fut pas plus tôt arrivé à Jérusalem, que, de concert avec les autres grands officiers de son maître, parmi lesquels on remarque un chef des mages (4), il fit sortir ce prophète de la prison et le remit en liberté. Et lorsqu'il s'en retourna vers Nabuchodonosor, il le mena jusques à Rama, où il le prit à part, et lui dit : « Jéhovah, ton Dieu, a prononcé ce malheur sur cette ville ; et Jéhovah l'a amené sur elle, et il a fait comme il a dit, parce que vous avez péché contre Jéhovah, et vous n'avez point écouté sa voix, et sa parole a été accomplie. Maintenant donc, voilà que je t'ai dégagé des chaînes qui chargeaient tes mains ; s'il te plaît de venir avec moi à Babylone, viens, et mes yeux seront ouverts sur toi ; mais s'il ne te plaît pas de venir avec moi à Babylone, demeure ici ; voilà toute cette terre devant toi ; au lieu que tu auras choisi, et où tu voudras aller, va. » Jérémie ne s'en retournait pas encore, lorsque Nabuzardan ajouta : « Demeure chez Godolias, fils d'Ahicam, fils de Saphan, que le roi de Babylone a établi sur les villes de Juda ; demeure avec lui au milieu du peuple ; ou bien au lieu qu'il te plaira de choisir, va. »

Après lui avoir parlé de la sorte, Nabuzardan lui donna des provisions et des présents, et le renvoya. Et Jérémie vint vers Godolias, fils d'Ahicam, en Masphath, et il habita avec lui au milieu du peuple qui avait été laissé dans la terre de Juda (5).

Le prophète, obligé de prédire les malheurs de Jérusalem, avait souhaité que sa tête se changeât en eau, et ses yeux en source de larmes, pour pleurer nuit et jour au fond d'un désert. Maintenant qu'il voyait tous ces malheurs accomplis, quelle ne dut pas être sa douleur ! Jérémie égala ses lamentations à la grandeur sans égale de ces calamités.

« Et il arriva, dit l'Ecriture, après que le peuple d'Israël eut été emmené en captivité, et Jérusalem réduite en solitude, que le prophète Jérémie s'assit fondant en larmes, et, soupirant dans l'amertume de son âme, pleura ces lamentations sur Jérusalem :

« (6) Comme est-elle assise solitaire, la ville pleine de peuple ? elle est devenue comme veuve, la maîtresse des nations : la reine des provinces est asservie au tribut.

« Elle a pleuré et pleuré la nuit, ses larmes trempent ses joues : parmi tous ceux qui lui étaient chers, il n'en est pas qui la console ; tous ses amis l'ont méprisée et sont devenus ses ennemis.

« La Judée s'est émigrée à cause de l'affliction, à cause de la multitude de son esclavage : elle a demeuré parmi les nations, et elle n'y a pas trouvé de repos ; tous ses persécuteurs l'ont saisie au milieu des angoisses.

« Les chemins de Sion pleurent, parce

(1) L'an 588 avant l'ère chrétienne. — (2) Zach., VIII, 19. — (3) *De bello judaico*, l. VII, c. X. — (4) *Bab-mag.* — (5) Jerem., XXXIX, 1-18 et XL, 1-6. — (6) Lament. Jerem., I, 1-19.

qu'on ne vient plus à ses solennités : toutes ses portes sont désolées, ses prêtres gémissent, ses vierges sont dans le deuil ; elle-même est oppressée d'amertume.

« Ses ennemis se sont élevés sur sa tête, ceux qui la haïssent ont prospéré, parce que Jéhovah s'est prononcé contre elle, à cause de la multitude de ses iniquités ; ses petits enfants sont allés en captivité devant la face d'un dominateur.

« Et toute sa beauté a fui la fille de Sion : ses princes sont devenus comme des béliers qui ne trouvent point de pâturage ; ils s'en sont allés sans force devant la face de qui les suivait.

« Jérusalem s'est souvenue des jours de son affliction, et de tous les biens qu'elle posséda et qu'elle corrompit aux jours anciens ; elle s'en est souvenue, lorsque son peuple tombait sous une main ennemie et qu'il n'avait point de défenseur : ses ennemis l'ont vue, et ils ont ri de ses fêtes du sabbat.

« Jérusalem a péché le péché ; c'est pourquoi elle est devenue errante : tous ceux qui l'honoraient l'ont méprisée, parce qu'ils ont vu son ignominie ; et elle, gémissante, s'est tournée en arrière.

« Ses souillures ont couvert ses pieds, et elle ne s'est point souvenue de sa fin ; elle a été dégradée violemment, et elle n'a pas de consolateur. — Voyez, ô Jéhovah ! mon affliction, parce que l'ennemi s'est élevé avec orgueil.

« L'oppresseur a porté la main sur ses trésors ; et elle a vu les nations entrer dans son sanctuaire, desquelles vous aviez ordonné qu'elles n'entreraient pas dans votre assemblée.

« Tout son peuple s'en va gémissant et cherchant du pain : ce qu'ils avaient de plus précieux, ils l'ont donné pour un peu de nourriture qui rappelât leur âme. — Voyez, ô Jéhovah ! et considérez combien je suis abaissée.

« O vous tous qui passez par le chemin, regardez et voyez s'il est une douleur semblable à ma douleur, parce que Jéhovah m'a dévastée, selon sa parole, au jour de sa colère et de sa fureur.

« Il a envoyé du ciel le feu dans mes os, et ce feu les a pénétrés ; il a tendu un rets à mes pieds, il m'a fait tomber en arrière ; il m'a désolée, et, durant tout le jour, il m'a accablée de douleur.

« Le joug de mes iniquités s'est éveillé ; il les a roulées dans sa main, et il les a imposées sur mon cou ; ma force a été affaiblie, et Jéhovah m'a livrée à une main de dessous laquelle je ne pourrai me relever.

« Tous mes forts, Jéhovah les a enlevés du milieu de moi ; il a convoqué contre moi le temps, pour écraser mes hommes d'élite ; Adonaï a foulé lui-même le pressoir contre la vierge, fille de Juda.

« C'est pourquoi me voilà pleurant, et mes yeux répandant des ruisseaux de larmes, parce qu'il s'est éloigné de moi, le consolateur qui donne la vie : perdus sont mes fils, parce que l'ennemi a prévalu.

« Sion a tendu les mains, et personne qui la console ; Jéhovah a commandé de toutes parts les ennemis de Jacob ; Jérusalem est devenue au milieu d'eux un objet d'horreur.

« Jehovah est juste, parce que j'ai irrité la parole de sa bouche. Peuples, écoutez tous, je vous en conjure, et voyez ma douleur : mes vierges et mes jeunes gens sont allés en captivité.

« J'ai appelé mes amis et ils m'ont trompée ; mes prêtres et mes vieillards ont été consumés dans la ville, en cherchant un peu de nourriture pour rappeler leur âme.

« (1) Voyez, ô Jéhovah ! ma tribulation ; mes entrailles sont tout émues, mon cœur est bouleversé au dedans de moi, parce que je suis pleine d'amertume ; au dehors, le glaive tue mes enfants ; dans la maison, c'est comme la mort.

« Ils ont entendu mes gémissements, et personne qui me console : tous mes ennemis ont connu mes malheurs ; ils se sont réjouis, parce que c'est vous qui l'avez fait ; mais vous amènerez le jour de la consolation, et ils seront semblables à moi.

« Que tous leurs crimes se montrent devant votre face, et vendangez-les comme vous m'avez vendangée à cause de mes iniquités ; car mes gémissements sont nombreux, et mon cœur est dans la tristesse. »

L'élégie profane n'a rien de comparable à cette lamentation. Ce n'est point ici un poëte qui s'échauffe l'imagination pour pleurer des malheurs souvent imaginaires ; c'est l'ami de son pays, c'est un prêtre, un prophète, assis sur les ruines fumantes de sa patrie, qui pleure son peuple, qui pleure son roi, qui pleure la cité sainte, qui pleure le temple saint, le seul que le vrai Dieu eût dans l'univers ; sa tristesse est d'autant plus profonde, plus divinement poétique, que ces malheurs sont mérités, qu'il avait été obligé de les prédire, qu'il n'avait rien omis pour les détourner. Aussi combien sa plainte est vive et pénétrante. Ce n'est pas un homme qui fait une lamentation, mais qui la pleure, suivant la belle expression du préambule dans le grec (2). Cependant Jérémie semble se surpasser encore lui-même dans sa lamentation deuxième.

« (3) Comment Adonaï, dans sa colère, a-t-il couvert de ténèbres la fille de Sion ? Il a précipité du ciel la gloire d'Israël, et il ne s'est pas souvenu de l'escabeau de ses pieds au jour de sa fureur.

« Adonaï a renversé, il n'a épargné en rien les magnificences de Jacob ; il a détruit dans sa fureur les remparts de la vierge de Juda, il

(1) Lament., I, 20-22. — (2) Καὶ ἐθρήνησε τὸν θρῆνον τοῦτον ἐπὶ Ἰερουσαλήμ. — (3) Lament., II, 1-22.

les a jetés par terre; il a profané le royaume et ses princes.

« Dans l'ardeur de sa colère, il a brisé toute la force d'Israël; il a retiré sa droite de devant la face de l'ennemi, et il a allumé dans Jacob comme la flamme d'un feu qui dévore de toutes parts.

« Il a tendu son arc comme un ennemi, il a levé le bras comme un assaillant, et il a tué tout ce qui était beau à voir sous la tente de la fille de Sion : il a versé son indignation comme la flamme.

« Adonaï est devenu comme un ennemi : il a renversé Israël, il a abattu ses forteresses, il a détruit ses remparts, et il a multiplié dans la fille de Juda l'humiliation et la douleur.

« Il a détruit comme un jardin son pavillon, il a renversé son tabernacle : Jéhovah a livré à l'oubli dans Sion les solennités et les jours de sabbat; et le prêtre et le roi ont été en opprobre et en indignation à sa fureur.

« Adonaï a rejeté son autel, il a maudit son sanctuaire : il a livré aux mains de ses ennemis les murs de ses tours; ils ont élevé la voix dans la maison de Jéhovah, comme dans un jour solennel.

« Jéhovah a résolu d'abattre le mur de la fille de Sion : il a tendu son cordeau, et il n'a pas détourné sa main de la ruine; l'avant-mur a gémi, et le mur a été renversé.

« Ses portes sont enfoncées dans la terre : il en a rompu et brisé les verrous, dispersé son roi et ses princes parmi les nations : plus de loi, et les prophètes n'ont plus trouvé la vision de Jéhovah.

« Ils se sont assis sur la terre, ils se sont tus, les vieillards de la fille de Sion; ils ont couvert leurs têtes de cendre, ils se sont revêtus de cilices; les vierges de Jérusalem ont mis leurs têtes dans la poussière.

« Mes yeux se sont fatigués dans les larmes, mes entrailles ont été émues; ma douleur s'est répandue comme l'eau sur la terre, à la vue des angoisses de la fille de mon peuple, lorsque les petits enfants, les enfants à la mamelle, tombaient en défaillance dans les places de la ville.

« Ils ont dit à leurs mères : Où est le blé et le vin ? lorsqu'ils tombaient comme frappés par le glaive dans les places de la ville, lorsqu'ils exhalaient leur âme sur le sein de leurs mères.

« A qui te comparerai-je ? à qui te dirai-je semblable, fille de Jérusalem ? à qui t'égalerai-je, et comment te consoler, vierge fille de Sion ? Grand comme la mer est ton brisement : qui te guérira ?

« Tes prophètes t'ont vu le mensonge et la folie; ils ne t'ont pas découvert ton iniquité pour détourner tes malheurs : ils t'ont vu des oracles menteurs et des triomphes.

« Ils ont frappé des mains sur toi, tous ceux qui passent par le chemin; ils ont sifflé et secoué la tête sur la fille de Jérusalem. Est-ce là cette ville que l'on disait d'une beauté parfaite, la joie de toute la terre ?

« Ils ont ouvert sur toi leur bouche, tous tes ennemis; ils ont sifflé, ils ont grincé les dents, et ils ont dit : Nous la dévorerons : voici le jour que nous attendions; nous l'avons trouvé, nous l'avons vu.

« Jéhovah a fait ce qu'il a pensé; il a accompli la menace qu'il avait proférée dès les jours anciens : il a détruit, et il n'a pas épargné; et il a réjoui de toi ton ennemi, et il a exalté la force de tes oppresseurs.

« Leur cœur a crié vers Adonaï : Mur de la fille de Sion, pleure jour et nuit, et que tes larmes coulent comme un torrent; ne te donne aucune relâche, et que ton œil ne se taise pas.

« Lève-toi, fais retentir ta prière dans la nuit, au commencement des veilles : répands ton cœur comme l'eau devant la face d'Adonaï; lève vers lui tes mains pour l'âme de tes petits enfants qui ont pâmé de faim à l'entrée de toutes les places.

« Voyez, ô Jéhovah ! et considérez qui vous avez ainsi ravagé : les mères dévoreront-elles le fruit de leurs entrailles, les petits enfants à la mamelle ? égorgera-t-on, dans le sanctuaire de Jéhovah, le prêtre et le prophète ?

« L'enfant et le vieillard sont étendus sur la terre le long des rues : mes vierges et mes jeunes hommes sont tombés sous le glaive : vous les avez tués au jour de votre fureur; vous les avez frappés, et vous n'avez pas eu pitié.

« Vous avez convoqué, comme à une fête solennelle, mes terreurs de toutes parts; et, dans le jour de la fureur de Jéhovah, nul n'a échappé, nul n'a été laissé : ceux que j'ai nourris et élevés, mon ennemi les a dévorés. »

Chacune de ces vingt-deux strophes commence, dans le texte original, par une des vingt-deux lettres de l'alphabet hébraïque. Cet ordre aidait la mémoire; car ces chants lugubres que Jérémie pleurait assis sur les ruines de Jérusalem, ses frères captifs les pleuraient assis sur les fleuves de l'Euphrate. Les hommes et les femmes d'Israël chantaient en chœur les lamentations de ce prophète sur la mort de Josias : combien plus ne durent-ils pas chanter ses lamentations sur la ruine de Jérusalem et du temple ? Aujourd'hui encore, lorsqu'au jour de son grand deuil l'Eglise chrétienne redit ces paroles d'affliction, dans la musique de Palestrina, ou simplement par la voix d'un enfant, les cœurs s'attendrissent. Que devait-ce donc être que la douloureuse harmonie de tout un peuple captif, hommes, femmes, enfants, prêtres, prophètes, pleurant sous les saules des fleuves de Babylone, non loin des prisons où leurs deux derniers rois, l'un privé même de la vue, gémissaient dans les fers ? Qu'on se représente tout ce peuple, détachant des saules de l'Euphrate les harpes de Sion, tournant ses regards vers les lieux où fut Jérusalem, et redisant d'une voix entrecoupée par les sanglots :

« (1) Comment l'or s'est-il obscurci ? comment son éclat s'est-il changé ? comment les pierres du sanctuaire ont-elles été dispersés à l'entrée de toutes les places ?

« Les fils de Sion, éclatants, revêtus de l'or le plus pur, comment ont-ils été traités ainsi que le vase de terre, ouvrage de la main du potier?

« Les dragons ont découvert leurs mamelles et ont allaité leurs petits ; la fille de mon peuple a été cruelle comme l'autruche du désert.

« La langue de l'enfant encore à la mamelle s'est attachée à son palais dans l'ardeur de sa soif ; les petits enfants ont demandé du pain, et personne n'était là pour leur en rompre.

« Ceux qui se nourrissaient avec délicatesse sont morts dans les rues ; ceux qui mangeaient sur la pourpre ont embrassé les immondices.

« L'iniquité de la fille de mon peuple est devenue plus grande que le crime de Sodome, qui fut renversée dans un moment, et la main de l'homme n'a pas été dans sa ruine.

« Ses nazaréens étaient plus blancs que la neige, plus purs que le lait, plus vermeils que les perles, plus éclatants que le saphir.

« Et leur visage est devenu plus noir que du charbon, et ils n'ont pas été reconnus sur les places publiques : leur peau s'est attachée à leurs os ; elle s'est desséchée, elle est devenue comme du bois.

« Plus heureux ceux qui ont péri par le glaive que ceux qui périssent par la faim ! Ceux-ci se sont lentement consumés par la stérilité de la terre.

« Les mains des femmes miséricordieuses ont fait bouillir leurs enfants ; ils sont devenus leur nourriture dans la ruine de la fille de mon peuple !

« Jéhovah a satisfait sa fureur, il a répandu l'ardeur de sa colère, et il a allumé dans Sion un feu qui a dévoré ses fondements.

« Les rois de la terre et tous ceux qui habitent l'univers n'ont pas cru que l'ennemi et l'assaillant entrât dans les portes de Jérusalem.

« A cause des péchés de ses prophètes et des iniquités de ses prêtres, qui ont répandu au milieu d'elle le sang des justes.

« Ils ont erré en aveugles dans les rues, ils se sont souillés de sang ; et, ne pouvant l'éviter, ils levaient leurs robes.

« Retirez-vous, impurs, leur criait-on, retirez-vous, retirez-vous, ne me touchez pas ; et ils sont émus, et ils se sont attaqués l'un l'autre ; et l'on disait parmi les nations : Ils ne séjourneront plus longtemps.

« Jéhovah les a divisés par son regard, et désormais il ne les verra plus ; ils n'ont pas honoré la face des prêtres, ils n'ont pas eu pitié des vieillards.

« Lorsque nous subsistions encore, nos yeux ont défailli dans l'attente d'un vain secours, nous avons tenu nos regards attachés sur une nation qui ne pouvait nous sauver.

« On a tendu des piéges à nos pas, en sorte que nous ne pouvions aller dans nos places. notre fin approche : nos jours sont accomplis, notre fin est venue.

« Nos persécuteurs ont été plus vites que les aigles des cieux : ils nous ont poursuivis sur les montagnes, ils nous ont dresssé des embûches dans le désert.

« L'esprit de notre bouche, le Christ de Jéhovah, a été pris dans leurs fosses ; lui dont nous disions : Nous vivrons sous son ombre au milieu des nations.

« Réjouis-toi, tressaille d'allégresse, fille d'Edom, qui habites dans la terre de Hus ; jusqu'à toi viendra le calice, tu seras enivrée et mise à nu.

« Ton iniquité est consommée, fille de Sion ; Jéhovah ne te transportera plus hors de ton pays : il a visité ton iniquité, fille d'Edom ; il a découvert tes péchés. »

On voit que, dans ces lamentations, les enfants d'Israël déploraient non-seulement la ruine de Jérusalem et du temple, mais encore et surtout les crimes qui l'avaient provoquée. Depuis neuf à dix siècles, ils chantaient le cantique de Moïse qui, en punition de leurs péchés, leur prédisait tous les malheurs qu'alors ils pleuraient avec Jérémie. Quelle profonde impression tout cela ne dut-il pas faire sur leur âme ! Aussi les verrons-nous moins portés à l'idolâtrie.

(1) Lament., IV, 1-22.

DISSERTATION SUR LE LIVRE DIX-SEPTIÈME

LES PROPHÉTIES MESSIANIQUES EXPLIQUÉES PAR LES ÉVANGÉLISTES ET PAR LES PÈRES DES TROIS PREMIERS SIÈCLES.

La religion mosaïque avait pour but de préparer les voies du christianisme, destiné à devenir un jour la religion universelle. Sa carrière historique devait se terminer, dès que le christianisme paraîtrait dans le monde. Le peuple juif ne pouvait nier cette conséquence sans méconnaître son vrai caractère qui était d'être, pour toute la race humaine, le dépositaire des révélations et des promesses divines, sans interpréter faussement, ce qui était écrit dans les livres prophétiques sur la régénération morale de l'humanité, sans s'attacher opiniâtrément à ses préjugés nationaux, sans donner enfin un sens charnel et tout extérieur aux règles et aux institutions mosaïques.

Il était à craindre qu'une résistance au christianisme, inspirée par de tels motifs, ne fût poussée jusqu'à l'entêtement le plus invétéré ; l'apparition publique du Sauveur ne vérifiera que trop ces tristes prévisions. Les maîtres en Israël, ces légitimes représentants de l'espérance messianique, refuseront de reconnaître l'œuvre du Seigneur dans la personne de Jésus de Nazareth. Abandonnés de l'esprit de prophétie, ils deviendront incapables de discerner les signes des temps, et si parfois ils sentent se réveiller en eux cet esprit, ils n'en seront plus que les instruments aveugles et serviles (1). — Le plus grand et le dernier des prophètes, celui qui doit préparer les voies du Seigneur, ne sortira point de leur école.

Ces Pharisiens, éblouis par l'adorable pureté qui éclate dans la conduite de Jésus, confondus et tout ensemble irrités de voir avec quelle rigueur il répudie la sainteté des œuvres extérieures de la loi, scandalisés de l'entendre préférer les préceptes de la piété et de l'amour du prochain à leurs interprétations arbitraires des préceptes, menacés dans le crédit dont ils auront joui jusqu'alors par le retentissement que ses œuvres produisent dans toute la Judée, ils n'auront que trop de motifs de le haïr et d'épier le moment de s'emparer de sa personne, afin de s'en débarrasser pour toujours. Si le Sauveur en appelle aux témoignages que lui rendent les Ecritures, ils l'accuseront de blasphémer Dieu ; incirconcis de cœur et d'esprit, ils ne pourront saisir le mystère de la divinité, caché sous d'aussi humbles dehors, Le témoignage qu'il se rend à lui-même les blessera, privés qu'ils sont de la lumière de l'esprit, et, dans leur haine implacable, ils iront jusqu'à attribuer à Satan les miracles les plus authentiques (2). A son tour, le Sauveur déclarera que l'incrédulité des Juifs est une suite de l'oubli de Dieu où ils sont tombés.

Du reste, le Sauveur annoncera lui-même qu'il en devait être ainsi. L'avénement du Fils de Dieu, doit produire, dans le genre humain, mûr pour le jugement et pour la ruine, une séparation définitive. Il faut enlever à Israël le bandeau qui couvre ses yeux ; il faut rendre la lumière aux aveugles, c'est-à-dire aux peuples mal instruits et mal dirigés, et frapper d'aveuglement ceux qui voient, les docteurs de la loi et les Pharisiens (3).

Dieu le Père, il est vrai, s'était manifesté à son peuple dès le commencement; il avait parlé aux anciens pères et s'était montré à leurs enfants dans la personne des prophètes; mais ces prophètes, les Juifs les ont tués, et ceux d'entre les Israélites qui leur ont érigé des sépulcres blanchis, afin d'expier les crimes de leurs ancêtres, ont été eux-mêmes frappés de mort spirituelle; ils ne sauraient donc croire en Jésus-Christ. La parole du Père ne demeurera point en eux ; son royaume leur sera ôté et donné à un peuple qui en portera les fruits. Il est vrai que le salut sort des Juifs; mais l'heure vient où Jérusalem ne sera plus la ville choisie de Dieu pour y recevoir les adorations du peuple ; ce lieu sera partout où Dieu trouvera des adorateurs en esprit et en vérité (4). Quant à Jérusalem, la cité sainte, elle deviendra un lieu de désolation et de ruine, parce qu'elle n'aura pas connu le temps où Dieu la visitait ; et ceux qui ne croi-

(1) Matth. XVI, 1-14 ; Joan. XI, 51. — (2) Joan. V, 16 ; VII, 23; Matth. XII, 1-7 ; Luc., IV, 20 ; XI, 15., Joan. VIII, 13. — (3) Joan., VIII, 42 ; IX, 39-41. — (4) Matth., XIII, 57 ; XXXI, 46 ; Joan., V, 38 et [illegible].

ront pas au Fils de Dieu ne le verront pas avant son dernier avénement. Alors accablés sous le poids d'une malédiction tant de fois séculaire, ils salueront le Messie par ce cri de joyeuse délivrance : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! »

Cela posé, nous avons à examiner : 1° Comment les Apôtres attestent dans leurs prédications que Jésus-Christ est le Messie attendu et comment les évangélistes démontrent que les prophéties se sont accomplies dans sa personne ; 2° comment les principaux Pères des trois premiers siècles défendent, contre les Juifs apostats, les prophéties messianiques de l'Ancien Testament (1).

I. Avant d'admettre le Christ à titre de Sauveur, Israël devait commencer par reconnaître qu'il était vraiment le libérateur promis de Dieu. Or, il suffisait d'ouvrir les yeux pour constater que la promesse divine s'était accomplie, même avant le terme de trente années, pendant lesquelles le Sauveur avait opéré en public; car, en exécutant fidèlement ce qu'il avait annoncé au début de sa carrière, Jésus-Christ devait prouver qu'il avait eu le droit d'en appeler, devant tout le peuple, au témoignage des prophètes, pour confirmer sa mission divine.

Pour les justes d'Israël, ils n'avaient pas besoin que le Christ justifiât à leurs yeux son titre de Messie par des signes extérieurs et par des miracles. Eclairés par la lumière d'en haut ils reconnurent dès sa naissance qu'il allait remplir les espérances de tous les justes en Israël. Le Sauveur n'annonça d'abord qu'à un nombre restreint d'amis et de familiers qu'il allait réaliser dans sa vie, dans sa passion et sa mort, ce que les prophètes avaient prédit du Messie. Mais si telle était leur simplicité qu'avant d'avoir reçu le Saint-Esprit ils comprirent difficilement ces mystères du royaume de Dieu, que pouvait-on espérer de la grande multitude, qui ne demandait que des prodiges, et qui, quand elle les avait obtenus, en réclamait de nouveaux ? Le Christ reproche, à cette génération perverse, son incrédulité avide de miracles, et lui déclare que Dieu lui a donné le prophète Jonas, un signe qui seul devrait lui suffire. Par là, il voulait aussi lui faire comprendre que son attachement à la lettre des livres prophétiques serait cause qu'elle ne croirait en Jésus-Christ que lorsque chaque parole de ces livres serait accomplie en lui. Il en fut ainsi, en effet. C'est à l'incrédulité des Juifs qu'il faut attribuer l'enlèvement, la condamnation à la mort du Christ, sans lesquels le miracle de la résurrection eût été impossible. Saint Paul représente aux Juifs de la synagogue d'Antioche, qu'en pressant la condamnation du Sauveur, ils ont, sans le vouloir, hâté l'accomplissement des prophéties qu'on leur lisait tous les jours de sabbat (2).

Quand tout ce qui avait été prédit fut arrivé, et que les Ecritures furent accomplies, ce fut le moment d'annoncer à Israël ce qui s'était opéré sous ses yeux et ce qui avait eu lieu tout récemment à Jérusalem. A la première Pentecôte qui suit la mort du Seigneur, les apôtres, remplis de la vertu du Saint-Esprit, paraissent devant toute la Judée reunie à Jérusalem, et déclarent dans l'assemblée du peuple que Jésus-Christ a réellement accompli ce que les prophètes avaient enseigné touchant le Messie. Pierre annonce publiquement à Jérusalem que le Christ est celui-là même dont Moïse avait dit qu'il s'élèverait après lui un prophète semblable à lui, et que celui qui refuserait de l'entendre serait extirpé. Quand le Sauveur, rappelant le psaume CXVII, 22, dit qu'il est cette pierre rejetée par les architectes et devenue la pierre angulaire et le fondement de la maison de Dieu, Pierre et Paul, annonçant leur propre conviction, affirment que ce mot s'est vérifié en Jésus-Christ. Quand le Sauveur demande aux docteurs de la loi qui veulent l'embarrasser, comment David pouvait appeler le Messie son Seigneur, puisque David était son ancêtre, saint Pierre déclare devant tout le peuple que le texte de ce psaume doit nécessairement s'entendre du Christ, « que Dieu a ressuscité et fait asseoir à sa droite. » Saint Paul explique également par le psaume II, 7, corroboré d'Isaïe, LIII, 3, la crédibilité et la nécessité de la résurrection. Non-seulement Jésus-Christ désigne Jean-Baptiste comme le précurseur de l'Oint du Seigneur prédit en Malachie, III, 1, mais saint Marc reproduit en son nom cette explication du texte prophétique (3).

Quand Jésus-Christ, annonçant à ses disciples sa Passion, sa mort et sa résurrection, ajoute que ce que les prophètes ont prédit s'accomplira, Pierre déclare à tout le peuple que ces paroles se sont vérifiées en Jésus-Christ, et il les renvoie surtout, ainsi que saint Paul, à un passage significatif du psaume XV, 8-11. On sait que ce fut en expliquant un texte d'Isaïe, LIII, 7, 8, au trésorier de la reine de Candace, que Philippe le détermina à croire en Jésus-Christ (4).

Quand le Sauveur, pour montrer l'accomplissement d'une prophétie, rappelle un fait isolé qui se produisit au commencement de sa Passion, c'est-à-dire la fuite des disciples au moment où l'on s'empara de lui, les apôtres et les évangélistes ne voient dans tout le drame de sa passion qu'une suite continuelle d'anciennes prophéties qui se réalisent. L'Evangile

(1) Nous avons abrégé précédemment, d'après le card. de La Luzerne, une dissertation sur les Prophéties; nous produirons plus loin, comme preuve de leur accomplissement, une grande page de Mgr Darboy ; nous empruntons ici une page d'exégèse et une page de patristique à l'*Histoire de la théologie* par le Docteur Werner professeur au séminaire de Saint-Hippolyte. — (2) Matth., XII, 39 ; Act., XIII, 27. — (3) Luc., XXIV, 26 ; Act., III, 22 ; Deut., XVIII, 15 ; Matth., XXI, 42 ; Act., IV, 11 ; I Petr., II, 7 ; Rom., IX, 33., Ps., CIX, 1., Act. II, 34., XIII, 33., Matth., XI, 10., Marc, I, 2. — (4) Matth., XXVI 54., Act., III, 18., II, 25., VIII, 32,

de saint Matthieu a surtout pour but de le prouver en détail, et les évangélistes Marc et Jean ajoutent certains traits qu'il a omis, et le complètent par des passages prophétiques consignés dans les Actes (1).

Selon saint Matthieu (2), le message que Gabriel remplit auprès de Marie a été prédit par Isaïe, VII, 14, et la naissance de Jésus à Bethléhem n'est que la confirmation (3) d'une parole de Michée, V, 5. Nous assistons successivement, avec Jérémie, XXXI, 15, au meurtre des enfants de Bethléhem, avec Osée, XI, 1, au retour des parents de Jésus, réfugiés en Egypte; avec Isaïe, XI, 1, 53, et Zacharie, III, 8, 9, 19, au séjour du Sauveur à Nazareth pendant sa jeunesse; avec Isaïe, XL, 3, à l'apparition de Jean en qualité de précurseur; avec le Psalmiste, LXVIII, 10, à la profanation du temple; avec Isaïe, IX, 1, 2, au départ de Jésus pour Capharnaüm, sur les confins de Zabulon et de Nephtali, aux guérisons miraculeuses opérées sur des malades, LIII, 4, et à la retraite momentanée de Jésus pour éviter les embûches des Pharisiens, XLII. Son enseignement sous formes d'images et de paraboles est prévu au Deutéronome, XVIII, 15, et au psaume LXXVII, 2; l'incrédulité des Juifs malgré les miracles du Sauveur, et leur endurcissement dans Isaïe, LXIII, 1, VII, 9; l'entrée de Jésus à Jérusalem, monté sur une ânesse ou sur son ânon dans Isaïe, LXII, 11, et dans Zacharie, IX, 9; l'histoire de sa passion, dans Isaïe, LIII, 10; l'argent fourni au traître Judas et le champ acheté avec cet argent, dans Zacharie, XI, 13; les traitements indignes infligés au Sauveur par les Pontifes, par Hérode et Pilate, au psaume II; le partage de ses vêtements, au psaume XXI, 19; son crucifiement entre deux voleurs, dans Isaïe LIII, 12, son côté percé d'une lance, dans les Nombres, IX, 12; le brisement de ses jambes dans l'Exode, XII, 46. A quoi il faut ajouter les paroles par lesquelles les apôtres renvoient aux passages de l'Ancien Testament sur la résurrection et l'ascension du Christ, paroles auxquelles se rapporte la citation que fait saint Pierre d'un texte de Joël, II, 28-32, touchant la descente du Saint-Esprit sur les apôtres. Enfin, la réprobation des Juifs en punition de ce qu'ils ont persécuté et tué le Christ, a été, selon saint Paul, prédite par Habacuc, I, 5.

Jésus, en sa qualité de Messie, était le fils de David qui devait régner éternellement dans la maison de Jacob. C'est ainsi que le représente l'auteur de l'épître aux Hébreux, qui le montre avec toutes les prérogatives de sa dignité de Messie. Si, dit-il, Moïse était le serviteur de la maison, le Christ en était le fils. Selon le psaume VIII, 7, Jésus, Dieu et homme tout ensemble, est élevé au-dessus de tous les ouvrages de la puissance divine, et son humanité participe à tous les honneurs qui lui sont dus de toute éternité comme fils du Père éternel; car son humanité étant associée à l'unité du Verbe, Jésus a hérité du nom de Celui à qui le Père a dit de toute éternité: « Vous êtes mon fils, je vous ai engendré aujourd'hui. » Voilà pourquoi, parlant de l'héritier de David, qui devait être en même temps héritier du nom et de la puissance divines, le Père disait: « Je serai son père, et il sera mon fils. » Et quand un jour il l'enverra sur la terre pour la juger, il dira encore en parlant de lui: « Adorez-le, vous tous qui êtes ses anges. » Il a fait de ses anges ses serviteurs, et il dit au Fils: « Votre trône, ô Dieu, subsiste éternellement: le sceptre de votre empire sera un sceptre de droiture, car vous aimez la justice et vous haïssez l'iniquité; c'est pourquoi, ô Dieu! votre Dieu, vous oignant d'une huile de joie, vous a rendu plus magnifique que vos compagnons. » Voilà les titres qui conviennent à l'héritier de ce nom et de cette puissance qui a créé les siècles; car c'est de lui que le Père a rendu ce beau témoignage: « Vous avez, Seigneur, fondé la terre dès le commencement et les cieux sont l'ouvrage de vos mains; ils passeront, mais vous demeurerez toujours; ils vieilliront comme un vêtement, et vous les changerez comme un habit, et ils changeront de forme; mais pour vous, vous êtes toujours le même et vos années ne passeront point (4). »

II. Nous avons à donner maintenant l'interprétation des prophéties messianiques, faites par les Pères des trois premiers siècles, dans leur défense de la foi contre les Juifs.

Sur le caractère messianique de l'Ancien Testament, nulle difficulté ne pouvait naître entre les Juifs et les Chrétiens; mais il n'en était plus de même dès qu'on abordait la question de savoir si c'était en Jésus-Christ que les prophéties s'étaient réellement accomplies, et si les idées que les Chrétiens se faisaient du Christ étaient conformes à la théologie de l'Ancien Testament. L'une des explications les plus anciennes et des plus completes que nous possédions sur ce point et sur d'autres sujets analogues nous a été conservée dans le *Dialogue* de Justin le Martyr *avec Tryphon*. Tryphon voit une contradiction révoltante entre ce Jésus naissant pauvre et misérable, et cet autre Jésus magnifique et puissant, qui, selon la vision de Daniel, doit, à titre de Fils de Dieu, recevoir l'empire de la main d'un vieillard surnommé l'ancien des jours. D'ailleurs, avant que le Messie paraisse, Elie doit le précéder pour lui communiquer l'onction sainte. Tant qu'Élie ne sera pas venu et ne l'aura pas annoncé solennellement, il n'en saurait être question (5).

Justin ne nie pas le contraste qui existe entre l'apparence extérieure de Jésus et le tableau prophétique de Daniel. Mais ajoute-

(1). Zach., XIII, 7, — (2) Matth., XXVI, 31. — (3) Matth., I, 23. — (4) Luc., I, 32., Hébr., III, 5, II Reg., VII, 14. Ps, XCVI, 7., XLIV, 7., Hebr., I, 2., Ps., CI, 26. — (5) Dan., VII, 9-28. *Dial. cum Tryph.* XXXII, XLIX.

t-il, il ne faut pas oublier que les prophètes ont annoncé un double avénement du Christ, l'un accompagné de bassesse et de mépris, et qui se terminera par la mort ; l'autre entouré de puissance et de majesté. Or, il est des passages qui indiquent clairement que la magnificence du Messie sera précédée d'un état d'abaissement et d'humiliation. Cette question des princes de la cour céleste : *Quel est ce roi de gloire ?* ne peut avoir qu'une explication : il fallait qu'il fût révélé aux puissances du ciel que celui qui était né dans la pauvreté et la bassesse, et avait pris la forme d'esclave, avait été choisi pour être le souverain et le juge de l'univers. Quand il entrera dans le royaume des cieux, il s'asseoira à la droite de Dieu, jusqu'à ce que le Père éternel ait humilié ses ennemis et les ait réduits à être l'escabeau de ses pieds, selon le psaume CIX (1).

Les Juifs, il est vrai, veulent que ces paroles soient appliquées au roi Ezéchias ; mais le message où le Messie est appelé grand pontife selon l'ordre de Melchisédech, titre qui ne peut convenir à Ezéchias, prouve à lui seul la fausseté de cette explication. Jacob aussi a prédit un double avénement du Christ ; la mention du poulain et de l'ânesse dans les paroles de Jacob à Juda, et le lavement de la robe de Juda dans le vin, sont des allusions assez frappantes au début et au dénoûment de la Passion du Sauveur. Ce qui est dit ensuite, que Juda sera l'attente des peuples, signifie que le Messie doit être le Sauveur de tous les gentils (2).

Le temps indiqué dans la prophétie de Jacob coïncide, en outre, parfaitement avec celui de la venue du Christ, c'est-à-dire avec l'époque où Juda n'eut plus ni rois, ni prophètes. Faire de Juda, au lieu de Jésus, l'objet de l'attente des peuples, comme l'ont voulu les interprètes juifs, n'est qu'un misérable faux-fuyant. Dans le sens littéral, la venue d'Elie, comme précurseur du Messie, s'applique au second avénement du Seigneur ; mais, dans le sens spirituel, elle se rapporte à son premier avénement, car Dieu transféra à Jean l'esprit prophétique d'Elie, de même qu'il avait transmis de Moïse à Josué l'esprit des prophètes (3).

La mort du Christ sur la croix scandalise Tryphon à cause de la malédiction portée au Deutéronome contre *celui qui était pendu au bois*. Si l'on peut douter, répond Justin, que le crucifiement du Christ soit annoncé dans l'Ecriture en termes clairs, et non équivoques, du moins faut-il admettre que la croix et la bénédiction de la croix y sont certainement préfigurées, par exemple, dans Moïse, priant les bras étendus, et dans le serpent d'airain. Quant à la malédiction du Deutéronome, elle tombe sur les violateurs de la loi. Or, tout homme se trouvant dans ce cas, la malédiction pèse sur chacun, et le Christ l'a assumée pour nous tous. En ce sens, ce passage s'applique aussi à Jésus-Christ, outre qu'il prédit les attentats des Juifs et des païens contre le Christ. Le psaume XXI décrit en détail les souffrances du Sauveur sur la croix. Enfin, dans la bénédiction de Jacob à Joseph, les cornes du rhinocéros, mais surtout ces paroles du psaume XCX, 10 : « Dites aux nations que le Seigneur a régné par le bois, » font évidemment allusion au mystère de la croix. Plus tard, les Juifs ont effacé ces mots *par le bois*, de la version des Septante, de même qu'on a rayé du livre d'Esdras un endroit où le Christ est appelé notre *Pâque*, et où il est parlé de ses humiliations (4).

Tertullien, à l'exemple de Justin, établit contre les Juifs, que le Messie est déjà dans la personne du Christ, puisque c'est en lui manifestement que les prophéties sont réalisées. Dieu, dit Isaïe, XLV, 1, défend et protége les droits de son Oint, et tous les peuples l'entendent. Ces paroles, ajoute Tertullien, ne peuvent s'expliquer ni de Salomon, ni de Darius, ni de Nabuchodonosor, ni même d'Alexandre, mais uniquement du Christ. D'ailleurs, le temps de l'apparition du Messie concorde exactement avec l'époque désignée par Daniel, IX, 21, et le passage d'Isaïe, XII, 14, ne saurait se référer à un roi de la terre ou à un héros militaire, car il s'agit d'un enfant et des hommages qu'il faut lui rendre. Quant à *la vertu de Damas ou de l'Orient*, que doit recevoir Emmanuel, c'est l'or, l'encens et la myrrhe des mages ; et les *dépouilles de Samarie*, ce sont les mages eux-mêmes. Jésus a été figuré comme Messie sous le nom de Jésus, qu'adopta Ausès, fils de Nasé, lorsqu'il fut choisi pour succéder à Moïse. Isaïe affirme que le Christ descendra de David, et il écrit son enseignement et ses miracles. La mort de la croix et les circonstances qui l'accompagnent sont préfigurées dans le sacrifice d'Isaac, dans Joseph vendu par ses frères, dans Moïse, priant les bras étendus, et dans le serpent d'airain ; elles sont, de plus, expressément prédites dans les psaumes LXVIII, 21 et XCV : *Regnavit a ligno ;* dans Isaïe, IX, 6 ; dans Jérémie, XI, 19, et Amos, VIII, 9. Enfin on a vu se réaliser tous les événements dont Israël avait été menacé pour avoir repoussé le Messie : la ruine de Jérusalem, la dispersion des Juifs, la cessation de la prophétie (5).

La glorification du Messie annoncée au psaume II, et dans Isaïe XLII, continue de s'accomplir. Ajoutons que plusieurs prophéties ne pourraient plus se réaliser si le Christ n'était pas le vrai Messie, notamment celle de Michée, V, sur Bethléhem, où nul juif ne peu plus habiter ; celle de la dispersion des juifs, qui n'existent plus comme corps politique, et

(1) Ps., CIX, 1., Isai., LIII, 2, Zach., XII, 10, Ps. CIX, 7. — (2) Gen., XLIX, 8, Zach., IX, 19. — (3) Num., XXVII, 18. — (4) Deut., XXII, 23., XXXII, 13-17., *Dial. cum Tryph.* XXXV, 5. Lact., *Instit. div.* IV, XVIII. — (5) Isai., XI, 1., XXV, 5., LVIII., 1.

ne sauraient plus être chassés de Sion, puisque Sion n'existe plus.

Saint Cyprien, au deuxième livre de ses *témoignages contre les Juifs* (1), énumère aussi un grand nombre de textes de l'Ancien Testament pour démontrer que l'idée messianique s'est vérifiée en Jésus-Christ. Ainsi, il établit la parenté du Christ avec David, sa naissance à Bethléhem, la pauvreté et la bassesse de son premier avénement, les piéges de ses ennemis, sa patience, sa mort sur la croix et les paroles de bénédiction qu'il y prononce, l'obscurcissement du soleil au moment où il expire, l'impuissance de la mort contre lui, sa résurrection au troisième jour, la toute-puissance qu'il reçoit de son Père en ressuscitant, les desseins de ses ennemis qui, en tuant le juste, ne font qu'assoir les fondements de sa justice, dont lui-même est la pierre fondamentale; l'accroissement de cette pierre, devenue une montagne qui remplit toute la terre; le futur avénement du Christ, entouré de gloire et de majesté, enfin sa venue en qualité de juge et sa royauté éternelle.

Selon Lactane, les Juifs attendent, il est vrai le second avénement du Christ, mais ils croient qu'il est le seul, et n'admettent pas que le Messie soit déjà venu dans la personne de Jésus crucifié. Cette incrédulité porte en elle-même son propre jugement, et en mettant à mort le Fils de Dieu, les Juifs ont scellé leur propre condamnation, Lactance avait fait espérer un plus grand ouvrage contre les Juifs; mais ce livre n'existe point, et peut-être n'a-t-il pas été écrit.

Saint Augustin interprète aussi dans le sens messianique la bénédiction que Jacob mourant donne à Juda, Jacob annonce d'abord à son fils que ses frères le loueront et que sa main sera sur le cou de ses ennemis. *Juda est un jeune lion. Mon fils, tu es allé au butin. Tu t'es reposé comme un lion et comme une lionne: Qui osera te réveiller?* Ces paroles prophétiques, dit Augustin, se rapportent à Jésus-Christ: Le sommeil du lion suivi de son réveil désigne la Passion, la mort et la résurrection du Christ. Le sommeil du lion emblème de la force, explique en outre que la mort n'est point imposée au Christ par une nécessité inévitable, et ces mots: *Qui le réveillera?* fort entendre que nul autre que lui ne le ressuscitera; « Renversez ce temple, et je le redresserai en trois jours. » Le genre de mort, c'est-à-dire la sublimité de la croix, est indiquée par le mot *ascendisti*: *Recumbens dormisti* signifie que le Christ est mort la tête inclinée. Quant à ces paroles: *Le sceptre ne sortira point de Juda... jusqu'à ce que vienne celui qui sera l'attente des peuples*, elles n'ont pas besoin de commentaire (2).

Saint Augustin donne une attention particulière aux prophéties des psaumes de David (3). Il regrette de ne pouvoir épuiser ce sujet dans la *Cité de Dieu* ou de ne pouvoir pas le traiter avec assez de détails (4); du moins ne veut-il pas omettre quelques-uns des psaumes les plus remarquables, notamment le XLIVe, dont la première partie traité du Christ, et la seconde de l'Église, puis le CIX^e^. Le psaume III prophétise la résurrection du Sauveur: « Je me suis endormi et j'ai sommeillé, parce que le Seigneur m'a pris en sa protection. » Le psaume XL s'applique encore plus clairement à la Passion, à la mort et à la résurrection du Christ: « Mes ennemis m'ont souhaité des maux disant: Quand mourra-t-il, et quand son nom sera-t-il exterminé?... Ils ont arrêté une chose très-inique contre moi, mais celui qui dort ne pourra-t-il pas ressusciter? » Le genre de mort est aussi indiqué dans les paroles intercalées dans ces versets, car on ne saurait nier qu'il ne s'agisse du traître Judas, lorsqu'il est dit: « Si l'on entrait pour me voir, on ne tenait que des discours vains; son cœur s'est amassé un trésor d'iniquités. Il sortait dehors et allait s'entretenir avec les autres. » Vient ensuite la foule des autres ennemis du Christ « qui parlent en secret et conspirent contre lui. » Revenant ensuite à Judas: « L'homme, continue le Sauveur par la bouche du psalmiste, avec qui je vivais en paix, en qui je me suis confié, qui mangeait mon pain, a posé sur moi son talon. » Mais cette prière que le Sauveur adresse à son père, jointe à la malédiction qu'il appelle sur ses ennemis, ne restera pas sans effet: « Vous donc, Seigneur ayez compassion de moi, et ressuscitez-moi, et je le leur rendrai. »

Un passage classique sur la résurrection du Sauveur se trouve au psaume XV, où il est dit: « Mon cœur s'est réjoui, et ma langue a chanté des cantiques, et ma chair se reposera dans l'espérance: car vous ne laisserez point mon âme dans l'enfer, et vous ne souffrirez pas que votre saint éprouve la corruption. » Au psaume LXVII, l'Oint du Seigneur est célébré comme un libérateur qui ne peut en quelque sorte quitter la *vie des mortels* qu'en passant par la mort: « Notre Dieu est le Dieu qui a la vertu de sauver, et, Seigneur des seigneurs, il lui appartient de délivrer du trépas. » Le psaume LXVIII annonce les maux qui fondront sur Israël incrédule pour avoir persécuté mis à mort et insulté dans ses souffrances l'Oint du Seigneur: « Ils m'ont donné du fiel à boire, et, dans ma soif, ils m'ont abreuvé avec du vinaigre; » mais en retour, « Leur table sera devant eux comme un filet, une juste rétribution et un scandale. Leurs yeux seront tellement obscurcis qu'ils ne verront plus, et leur dos sera toujours courbé, » car ils seront frappés d'endurcissement et tomberont sous le joug de l'étranger.

Les livres de Salomon dépeignent aussi la

(1) *Testimoniorum adversum Judæos*, lib. III, cap. 11-30. — (2) *De Civit.*, lib. XVI, cap. XLI. — (3) *Ibid.*, lib. XVII, cap. XV, et suiv. — (4) Voir surtout les *Ennarationes in Psalmos.*

passion, la mort et la glorification du Christ, ainsi que les châtiments que Dieu destine aux Juifs : « Circonvenons le juste, parce qu'il nous incommode et qu'il réprouve nos œuvres... Il assure qu'il a la science de Dieu et il s'appelle le Fils de Dieu... Interrogeons-le par les outrages et les tourments, condamnons-le à la mort la plus infâme... Voilà quelles sont leurs pensées et leurs erreurs; car leur propre malice les aveugle. » Le passage suivant des Proverbes est manifestement une peinture des ennemis de Jésus-Christ : « Tendons des pièges à l'innocent qui ne nous a fait aucun mal, dévorons-le tout vif et tout entier comme l'enfer ; nous trouverons de sa propre ruine toutes sortes de biens. » On sent dans ces paroles le même esprit que dans celles-ci, que Jésus-Christ met à la bouche de ses ennemis dans une parole de l'Evangile : « C'est l'héritier, venez, tuons-le, et l'héritage sera à nous (1). »

Eusèbe (2) voit dans l'apparition historique du Christ toutes le marques propres à le faire reconnaître pour le prophète que Moïse avait annoncé, et qui devait être semblable à lui (3). La ressemblance entre les deux consiste en ce qu'ils ont enseigné que Dieu est un et le créateur de toutes choses, que les hommes doivent mener une vie sainte et agréable à Dieu, et que les âmes humaines sont immortelles. L'un et l'autre confirment leur doctrine par des signes et des miracles, délivrent les hommes de la servitude et promettent à ceux qui suivront leurs préceptes une terre sacrée où ils couleront des jours prospères. L'un et l'autre jeûnent pendant quarante jours dans le désert, et y rassasient le peuple ; Moïse traversa la mer : Jésus-Christ marcha sur les eaux. Tous deux commandent au vent et à la tempête. Comme la figure de Moïse, la figure du Christ resplendit de lumière sur la montagne. Tous deux guérissent un lépreux, tous deux opèrent par le doigt du Tout Puissant, l'un en écrivant la loi, l'autre en chassant les démons, Comme Moïse avait fait à Josué, Jésus donna à Pierre un nom nouveau. Tous deux se choisisssent douze, puis soixante-douze disciples, et s'accordent à condamner le meurtre, l'adultère, le vol, le parjure ; et si personne ne sait comment Moïse est sorti de ce monde, le Christ l'a quitté d'une manière non moins incompréhensible. Malgré cette ressemblance, toutefois, le Christ est de beaucoup supérieur à Moïse. Le texte du Deutéronome, XVIII, parle seulement de la ressemblance de Moïse avec le Christ, et non point avec quelque autre prophète qui aurait précédé Jésus-Christ ; c'est ce qui ressort du chapitre XXXIV, 10, où il est dit qu'il n'est point venu de prophète semblable à Moïse. Du reste, dans les Nombres, XXIV, 7, et dans la Genèse, XLIX, 10, Moïse parle expressément de Jésus-Christ.

Si le Christ est vraiment le prophète annoncé par Moïse, il faut que son avénement, aussi bien que sa vie tout entière soient une confirmation continuelle des anciennes prédictions relatives au Messie qu'attendait Israël. Il en est ainsi, en effet. Pour prouver son assertion en ce qui concerne la vie et les actions du Christ, Eusèbe explore tout l'Ancien Testament et présente une riche collection de textes, dont l'interprétation prophétique démontre la magnificence du Christ et de ses œuvres depuis sa naissance jusqu'à son ascension. Une partie de ces textes est empruntée à l'Evangile et une autre n'a été appliquée au Christ que par des commentateurs plus récents. Nous citons les passages recueillis par Eusèbe, autant que le permet son ouvrage, demeuré incomplet.

L'étoile qui annonce aux mages la naissance du Sauveur est prédite par Balaam : « Une étoile sortira de Jacob ; un rejeton s'élèvera d'Israël et frappera les chefs de Moab.» La fuite en Egypte l'est dans Isaïe : « Le Seigneur entrera en Egypte, assis sur un léger nuage. Le retour d'Egypte l'est de nouveau par Balaam, lorsqu'il parle d'un homme de la race d'Israël, qui commande à plusieurs peuples, bénit ceux qui doivent être bénis et maudit ceux qui doivent être maudits. Il l'est aussi dans ces mots d'Osée : « J'ai rappelé mon fils de l'Egypte. »

Jean, précurseur du Seigneur, est annoncé par Isaïe : « Voix de celui qui crie dans le désert, préparez les voies du Seigneur. » Le baptême du Christ au Jourdain et son séjour dans le désert sont prédits par ces mots : « La terre qui était déserte se réjouira ; le désert fleurira comme le lis ; les solitudes du Jourdain tressailleront, et mon peuple verra la gloire du Seigneur. » La tentation au désert est prévue dans ce chant du psalmiste : « Celui qui habite sous la protection du Très-Haut. »

Les miracles opérés en Galilée et la vocation des apôtres encore annoncés par Isaïe, IX, 1, où le prophète adresse la parole aux habitants de Zabulon, de Nephtali, et de la Galilée. Assis à l'ombre de la mort, ils verront la grande lumière, l'Ange du grand conseil, le prince de la paix, qui apportera le soulagement et la joie, et fera cesser la misère et l'oppression. Jésus réalisa cette prophétie lorsque, apprenant la captivité de Jean-Baptiste, il quitta la Galilée et alla résider à Capharnaüm, entre Zabulon et Nephtali. C'est alors qu'il commença de prêcher, appela pour la première fois des apôtres, et opéra toutes sortes de guérisons. Le psaume LXVIII, 25, est aussi appliqué à la vocation des apôtres.

Les fonctions messianiques du Christ sont décrites dans Isaïe, LXI, 1, dont le Christ lut lui-même les paroles dans le temple, en déclarant qu'elles allaient s'accomplir. La loi nouvelle, prononcée par le Sauveur, est annoncée au Deutéronome, XVIII, 15, et Job

(1) Sag., c. II., Prov., c, I., Matth., XXI, 38. — (2) *Demonth. Evang.* lib. X. — (3) Deut., XVIII, 15.

aperçoit d'avance Jésus marchant sur les eaux, lorsqu'il dit : « C'est lui qui commande au soleil, et le soleil ne se lève point : il tient les étoiles enfermées comme sous le sceau. C'est lui qui a formé l'étendue des cieux et qui marche sur les flots. » Les miracles du Sauveur sont prédits dans une foule de passages d'Isaïe ; et l'incrédulité des Juifs l'est dans celui-ci : « Allez, et dites à ce peuple : Ecoutez ce que je vous dis, et ne le comprenez pas ; voyez ce que je vous fais voir, et ne le discernez pas. » Son entrée à Jérusalem est dépeinte à l'avance par Zacharie. « Ne crains point, fille de Sion : ton roi doux et pauvre, juste et sauveur, vient à toi monté sur une ânesse et sur son ânon. » Le *Hosannah !* du peuple a été chanté par le prophète au psaume CVIII, 22. « Voilà le jour qu'a fait le Seigneur ; réjouissons-nous donc et soyons dans l'allégresse. »

La trahison de Judas et les embûches des ennemis du Christ, sont signalés d'abord au psaume XL, CVIII, 1, et au psaume LIV, où il est dit : « Si celui qui était mon ennemi me maudissait, je le supportais... Mais vous, vous viviez dans un même esprit que moi, vous, le chef de mon conseil et mon confident ; vous trouviez de la douceur à vous nourrir des mêmes viandes que moi ; nous marchions de concert dans la maison de Dieu. » Citons enfin Zacharie (1), qui mentionne les trente pièces d'argent données en récompense au pasteur qui refuse de paître plus longtemps son troupeau fidèle : « Allez, répond le Seigneur, jetez à l'ouvrier en argile cette belle somme qu'ils ont cru que je valais. » — Jérémie (2) prophétise les maux qui fondront sur le traître Judas.

L'obscurcissement du soleil à la mort du Christ avait été entrevu par Amos et par Zacharie. « En ce jour-là, dit le Seigneur, le soleil se couchera en plein midi, et je couvrirai la terre de ténèbres au moment de la lumière ; il n'y aura point de lumière, mais il n'y aura que froid et gelée, et ce jour est connu du Seigneur (3).

Enfin, le crucifiement du Christ, le partage de ses vêtements et la mise au sort de sa robe sans couture sont prédits au psaume XXI : « Ils ont percé mes mains et mes pieds, ils ont compté tous mes os ; ils ont partagé mes habits et jeté le sort sur ma robe. »

Ici se termine l'œuvre inachevée d'Eusèbe (4).

(1) Zach., XI, 7, 14. — (2) XVII, 1-4. — (3) VIII, 8-12., XIV, 5-9. — (4) *Adv. Jud.*, c. VIII.

LIVRE DIX-HUITIEME

DE 588 A 538 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE

Fin de Jérémie. — Nabuchodonosor et son fils annoncent le vrai Dieu à tous les peuples de la terre. — Daniel, historien des quatre grands empires, en particulier de l'empire romain. — Chants lugubres d'Ezéchiel sur la ruine future de Tyr et de l'Egypte. — Prise de Babylone par Cyrus.

Il y avait quarante ans que Jérémie prophétisait, lorsque Jérusalem fut ruinée par les Chaldéens. Ses prophéties ne lui avaient attiré que des persécutions, mais il n'en aimait pas moins ses frères. Il avait pleuré leur malheur à venir, il le pleura venu ; il n'avait rien négligé pour le leur faire éviter, il ne négligea rien pour le leur rendre profitable.

Les uns allaient être emmenés à Babylone, dont l'idolâtrie était pour eux un dangereux exemple. Pour les prémunir contre la séduction, il leur donna par ordre de Dieu, comme une lettre pastorale, où il leur rappelle qu'emmenés captifs à Babylone, ils y resteront beaucoup d'années, mais qu'enfin Dieu les ramènera dans la paix.

« Maintenant donc, vous verrez à Babylone des dieux d'or et d'argent, de pierre et de bois, portés sur les épaules et craints par les nations. Gardez-vous d'imiter ces étrangers et de vous laisser surprendre à cette frayeur. Quand vous verrez une foule de peuple devant et derrière, qui les adore, dites en votre cœur : C'est vous, Seigneur, qu'il faut adorer ; car mon ange est avec vous, et je serai moi-même le défenseur de votre vie.

« Ces dieux ne se préservent ni de la rouille ni des vers. L'un tient un sceptre comme un homme, comme le juge d'une province ; mais il ne peut punir celui qui l'offense : l'autre a une épée et une hache à la main ; mais il ne peut se défendre des guerriers ni des voleurs... On allume devant eux des lampes, et en grand nombre ; mais ils n'en peuvent voir aucune. Les hiboux, les hirondelles et les autres oiseaux, et jusqu'aux chats, se promènent sur leurs corps et sur leurs têtes. L'or dont ils sont couverts n'est que pour l'apparence : si l'on n'ôte point leur rouille, il ne brilleront point, et lorsqu'on les jette dans la fournaise, ils ne le sentent point. On les a achetés à grand prix, eux en qui la vie n'est pas. Comme ils n'ont point de pieds, ils sont portés sur les épaules, montrant ainsi leur impuissance aux hommes. Qu'ils soient confondus, ceux qui les adorent ! Aussi tombent-ils par terre, ils ne se relèvent pas d'eux-mêmes ; et, les relève-t-on, ils ne se soutiendront point par eux-mêmes... Qu'ils éprouvent le mal ou le bien, ils ne peuvent rendre ni l'un ni l'autre ; ils ne peuvent faire un roi, ni le détrôner ; ils ne peuvent donner la richesse ni punir une injure. Si quelqu'un fait un vœu et ne l'accomplit pas, ils ne s'en vengeront pas. Ils ne délivrent personne de la mort ; ils n'arrachent point le faible de la main du puissant. Ils ne rendent point la vue à un homme aveugle, et ils ne retirent point le pauvre de la détresse. Ils n'auront pas pitié de la veuve, et ils ne peuvent rien pour les orphelins Ces dieux sont sont semblables aux pierres de la montagne, dieux de bois et de pierre, d'or et d'argent. Que ceux qui les adorent soient confondus ! Comment donc peut-on croire ou dire que ce sont des dieux ? — N'étant que du bois, de l'or et de l'argent, toutes les nations et tous les rois en reconnaitront la fausseté : il sera manifeste que ce ne sont point des dieux, mais les œuvres de la main des hommes, où il n'y a rien de Dieu (1). »

En même temps qu'il s'appliquait à confirmer ses frères dans la fidélité au Seigneur, Jérémie prenait soin de leur conserver les objets les plus précieux de son culte : le feu perpétuel, l'autel des parfums, le tabernacle, l'arche d'alliance. Quelque grande que fût la corruption, un certain nombre parmi les prêtres avaient encore le zèle de Dieu D'après l'ordre du prophète, ils prirent le feu sur l'autel, le cachèrent secrètement dans une vallée, au fond d'un puits profond et sec, d'où nous le verrons tirer sous Néhémie. Ensuite, d'après un avertissement qu'il avait lui-même reçu du ciel, il commanda qu'on apportât avec lui le tabernacle et l'arche, jusqu'à ce

(1) Baruch, vi, 3-51.

qu'il fût arrivé à la montagne sur laquelle Moïse était monté et avait vu l'héritage du Seigneur. Là, ayant trouvé une caverne, il y mit le tabernacle, l'arche et l'autel des parfums, et il en boucha l'entrée. Quelques-uns de ceux qui l'avaient suivi s'étant approchés pour marquer ce lieu, ils ne pvrent le reconnaître. Jérémie, l'ayant su, les réprimanda et dit que ce lieu demeurerait caché jusqu'à ce que Dieu eût rassemblé son peuple dispersé et lui eût fait miséricorde ; qu'alors la majesté du Seigneur paraîtrait de nouveau dans une nuée, comme elle avait paru au temps de Moïse, et lorsque Salomon demanda que le temple fût consacré au grand Dieu (1).

Il n'est pas certain que cette prédiction se soit déjà accomplie. Dans le second temple, il n'est plus parlé, du moins expressément, de l'arche d'alliance. Il paraîtrait donc qu'elle est toujours cachée en la montagne de Nébo, ainsi que le sépulcre de Moïse. Plusieurs ont pensé que Dieu ne la manifesterait que vers la fin des siècles, au second avénement d'Enoch et d'Elie, pour convertir tous les enfants d'Israël au Christ.

Jérémie ne suivit point les captifs à Babylone, mais resta dans la Judée avec le pauvre peuple. Il pensait peut-être que les premiers avaient, pour les conduire, Ezéchiel, Daniel et ses compagnons; tandis que les autres allaient être comme un troupeau sans pasteur. Il se fixa donc à Masphath, auprès de Godolias, fils d'Ahicam, que le roi de Babylone avait établi gouverneur de tout le pays, et dont la famille avait occupé les premières dignités du royaume depuis le roi Josias, et tenu généralement une conduite honorable envers le prophète.

Autour de Godolias s'assemblèrent un grand nombre de fugitifs, qui s'étaient dispersés auparavant par la crainte des Chaldéens. Il les rassura par serment, et dit : « Ne craignez point de servir les Chaldéens ; demeurez dans cette terre, et servez le roi de Babylone, et le bien sera sur vous. Voilà que j'habite Masphath, pour répondre aux ordres qu'apportent les Chaldéens qui sont envoyés vers nous : pour vous, recueillez les fruits de la vigne, des blés et de l'huile, et renfermez-les dans vos vases et vos greniers ; et demeurez dans vos villes que vous occupez. Ils le firent, et recueillirent le blé et le vin en abondance. Les principaux d'entre eux étaient Ismaël, Johanan, Jonathan, Saréas, Jézonias et le fils d'un certain Ophni.

De Moab aussi, d'Ammon et d'Edom, vinrent tous les Juifs qui s'y étaient réfugiés, et ils commencèrent à cultiver tranquillement la terre. Mais bientôt Jonathan et les autres chefs avertirent Godolias, qu'Ismaël, qui était de la race royale, songeait à le tuer, à l'instigation de Baalis, roi des Ammonites. Godolias, généreux et confiant, ne voulut pas les croire. Johanan lui ayant même offert en secret de prévenir le traître Ismaël sans que personne n'en sût rien, et d'empêcher ainsi l'anéantissement des restes de Juda, il le lui défendit sévèrement et l'accusa de calomnier Ismaël (2). Peu à près, ce dernier vint à Masphath, accompagné de quelques-uns des principaux d'Ammon et de dix hommes armés. Godolias les reçut cordialement et les invita à un festin ; mais eux l'égorgèrent, ainsi que les Juifs et les Chaldéens qui se trouvaient avec lui.

Le surlendemain, personne au dehors ne sachant ce qui s'était passé, quatre-vingts hommes vinrent de Sichem, de Silo et de Samarie, la barbe rasée, les habits déchirés et le visage défiguré en signe de deuil ; et ils portaient dans leurs mains de l'encens et des offrandes pour les offrir dans la maison de l'Eternel, probablement dans le lieu du temple et au milieu de ses ruines, où Godolias avait peut-être rétabli un autel. Ismaël sortit à leur rencontre pleurant avec eux. Les ayant ainsi attirés dans la ville, il en fit égorger soixante-dix, et jeta leurs cadavres dans une fosse. Les autres se rachetèrent en lui découvrant des provisions de vivres qu'ils avaient enfouies dans les champs. Cela fait, il emmena au pays des Ammonites, avec le peuple de Masphath, les filles du roi Sédécias qui s'étaient réfugiées auprès de Godolias. Mais Johanan et les autres chefs les poursuivirent ; et quand les prisonniers aperçurent des libérateurs, ils passèrent joyeusement à eux. Ismaël s'enfuit avec huit hommes ; les autres s'en allèrent avec Johanan et beaucoup de peuple dans les environs de Béthléhem, où ils délibérèrent de fuir en Egypte, parce qu'ils craignaient que Nabuchodonosor ne leur imputât le meurtre de Godolias, quoiqu'ils en fussent innocents (3).

Tous les chefs et le reste du peuple s'approchèrent alors du prophète Jérémie, et le prièrent de supplier l'Eternel de leur marquer où ils devaient aller et ce qu'ils devaient faire. Jérémie le leur promit, et eux prirent Dieu à témoin qu'ils feraient tout ce qu'il leur commanderait par la bouche de Jérémie. Dix jours après, le prophète appela Johanan, avec les autres chefs et tout le peuple, et leur annonça la révélation de l'Eternel. Elle contenait des promesses, s'ils restaient dans le pays ; des menaces, s'ils allaient en Egypte. Ils ne devaient pas avoir peur du roi de Babylone. Jéhovah voulait avoir pitié d'eux, les protéger, les sauver ; mais s'ils se retiraient en Egypte pour ne point voir la guerre, n'entendre pas le son de la trompette, échapper en même temps à la famine, alors le glaive qu'ils redoutaient, la famine et la peste, s'attacheraient à eux en Egypte (4).

Cette révélation ne repondait pas aux vues des chefs ; ils accusèrent le prophète de mensonge et d'avoir parlé ainsi, non par l'inspiration de Dieu, mais par celle de Baruch. Ils

(1) II Mach., I, 18-36. et II, 1-13. — (2) Jerem., XL, 11-16. — (3) *Ibid.*, XLI, 4-18. — (4) *Ibid.*, XLII, 1-18.

résolurent donc de se refugier en Egypte, et y entraînèrent avec eux tout ce qui restait de Juifs, tant ceux qui étaient revenus dans le pays après le départ des Chaldéens, que ceux que Nabuchodonosor y avait laissés, hommes, femmes, enfants, filles du roi, même les prophètes Jérémie et Baruch, soit qu'ils leur fissent violence, soit que Dieu leur eût commandé d'accompagner son peuple rebelle.

Lorsqu'ils furent arrivés à Taphnis, ville forte de la Basse-Egypte, que les Grecs appelaient Daphné de Péluse, et où Pharaon-Ephrée avait sa résidence, l'Eternel, parlant à Jérémie, lui ordonna de cacher de grandes pierres sous une voûte, près du palais de Pharaon : « Car ainsi parle Jéhovah-Sabaoth, Dieu d'Israël : Voilà que je suscite et que j'amène Nabuchodonosor, roi de Babylone, mon serviteur; et je poserai son trône sur ces pierres que j'ai cachées, et il établira son pavillon dessus; et, venant, il frappera la terre d'Egypte : par la mort, ceux qui sont pour la mort; par la captivité, ceux qui sont pour la captivité; par le glaive, ceux qui sont pour le glaive. Et il allumera le feu dans les temples des dieux de l'Egypte, et il les incendiera, et il les emmènera captifs; et il se revêtira de l'Egypte comme le berger se couvre de son manteau; et il sortira en paix. Et il brisera les statues de la maison du soleil (Baith-Semès ou Héliopolis) qui est dans la terre d'Egypte; et il consumera par la flamme les temples de ses dieux (1). »

Les Juifs qui avaient cherché leur retraite en Egypte s'étaient établis à Magdalo ou Magdole, près de la mer Rouge, à Taphnis ou Daphné, près de Péluse, à Noph ou Memphis, et en la terre de Phaturès ou Phétros, que l'on croit être la Thébaïde. Ils adorèrent les dieux étrangers, en particulier la reine du ciel ou la lune. Jérémie leur reprocha hautement cette impiété dans une prophétie qu'il leur adressa probablement par manière de circulaire. Il leur rappelle les calamités que leurs pères, par des crimes pareils, avait attirées sur Juda et Jérusalem; il leur annonce que s'ils ne font pas mieux, nul d'entre eux n'échappera au glaive, à la famine, à la peste, sinon ceux qui s'enfuiraient de l'Egypte. On ne sait quelle impression firent ces remontrances sur les réfugiés des trois premières colonies. Ceux de Phaturès, qui savaient que leurs femmes sacrifiaient aux dieux étrangers, et parmi lesquels le prophète paraît avoir demeuré, lui répondirent, eux et leurs femmes, avec une incroyable insolence : « La parole que tu nous dis au nom de Jéhovah, nous ne la recevons pas de toi; mais nous remplirons nos vœux en sacrifiant à la reine du ciel, et en lui répandant des libations comme nous avons fait, nous et nos pères, nos rois et nos princes, dans les villes de Juda et dans les places de Jérusalem : car alors nous avons été rassasiés de pain, et nous étions heureux. »

Le prophète remontra aux hommes, aux femmes et à tout le peuple qui lui avait fait cette réponse, que les sacrifices dont ils parlaient leur avaient valu, non une abondance de biens, mais une abondance de maux, témoin l'état de désolation où était réduite la Judée; que pour eux, ils seraient consumés par le glaive et par la faim, à l'exception d'un petit nombre qui se sauveraient de l'Egypte dans la terre de Juda : « Ils verront alors, dit l'Eternel, de qui la parole sera accomplie, la mienne ou la leur. Et voici le signe que je vous donne pour vous assurer que ce sera moi qui vous visiterai en ce lieu, afin que vous sachiez que mes paroles s'accompliront véritablement sur vous pour votre ruine. Je livrerai Pharaon-Ephrée, roi d'Egypte, aux mains de ses ennemis et aux mains de ceux qui demandent son âme, comme j'ai livré Sédécias, roi de Juda, aux mains de Nabuchodonosor, roi de Babylone, son ennemi, et qui demandait son âme (2). »

Depuis cet événement il n'est plus fait mention de Jérémie. Il mourut apparemment bientôt après en Egypte, étant déjà fort avancé en âge; car il avait prophétisé quarante ans avant la ruine de Jérusalem, et ne pouvait d'ailleurs qu'être fort cassé et affaibli par les malheurs qui lui étaient arrivés, ainsi qu'à sa patrie. Tertullien, saint Epiphane, saint Jérôme disent qu'il y fut lapidé par les Juifs, en haine des reproches qu'il leur faisait sur leur idolâtrie; et c'est de lui que quelques-uns entendent ces paroles de saint Paul dans son épître aux Hébreux : *Ils ont été lapidés.* Jérémie a été une figure admirable de Jésus Christ. Sanctifié dès le sein de sa mère, il annonce celui qui naîtra la sainteté même; prophète-vierge, il annonce le grand prophète, vierge aussi et né d'une vierge; établi sur les nations et les royaumes pour arracher et planter, détruire et édifier, il annonce ce Fils de l'homme à qui est donné toute puissance au ciel et sur la terre, et qui fera toutes choses nouvelles. Il l'annonce surtout par son amour pour un peuple incrédule et indocile, par sa constance à lui prêcher la vérité, par les persécutions auxquelles il est en butte, par les larmes qu'il répand sur Jérusalem dont il prédit la ruine quarante ans d'avance, par la sentence de mort qui est prononcée contre lui, par la faiblesse avec laquelle Sédécias, qui connaît son innocence, le livre à ses ennemis, par la fosse profonde où il est comme enseveli, par sa patience à tout endurer, par sa charité à prier, même après sa mort, pour cette nation coupable. Car ce saint prophète qui, pendant sa vie, avait tant aimé son peuple, tant prié et tant pleuré pour lui, quoiqu'il en eût tant à souffrir, ne cessa point de l'aimer et de prier pour lui après sa mort. Nous le verrons apparaître au chef des Machabées, éclatant de gloire et environné d'une grande majesté; nous entendrons le saint

(1) Jerem., XLIII, 1-13. — (2) *Ibid.*, XLIV, 1-30.

pontife Onias dire en le montrant : « C'est là le véritable ami de ses frères et du peuple d'Israël, celui qui prie beaucoup pour le peuple et pour toute la sainte cité, Jérémie, le prophète de Dieu. » Nous le verrons étendre la main et donner au vaillant Machabée une épée d'or, en disant : « Prenez cette épée sainte comme un présent que Dieu vous fait et avec lequel vous renverserez les ennemis de mon peuple Israël (1). »

Non-seulement Jérémie, après sa mort, veillait au salut de son peuple dans le paradis, dans le sein d'Abraham; il continuait encore d'y travailler sur la terre par ses prophéties et ses lamentations, et par son disciple Baruch.

Quand le Seigneur lui eut enlevé son maître, Baruch, prophète lui-même, quitta l'Egypte et s'en vint à Babylone auprès des captifs. Là il écrivit le livre de ses prophéties, la cinquième année depuis que les Chaldéens eurent pris et incendié Jérusalem, et il le lut devant Jéchonias, fils de Joachim, roi de Juda, devant les princes du sang royal, devant les anciens et devant le peuple, depuis le plus petit jusqu'au plus grand de tous ceux qui habitaient en Babylone. Ce livre est une humble confession, au nom des enfants d'Israël, de tous les péchés qu'ils avaient commis, eux et leurs pères, depuis Moïse jusqu'alors. Ils reconnaissent que toujours ils ont été incrédules et indociles à la parole du Seigneur. Si maintenant ils gémissent sous toutes les calamités que leur avaient prédites et Moïse et les prophètes, ils l'ont bien mérité.

« Et en tout cela, Seigneur, notre Dieu, s'écrient-ils, vous nous avez traités selon votre bonté et selon toute cette grande miséricorde qui est la vôtre, comme vous aviez parlé par Moïse, votre serviteur, au jour où vous lui ordonnâtes d'écrire votre loi devant les enfants d'Israël, disant : Si vous n'écoutez point ma voix, toute cette grande multitude d'hommes sera réduite à un petit nombre parmi les nations où moi je les disperserai ; car je sais que ce peuple ne m'écoutera point, car ce peuple a la tête dure ; mais il reviendra à son cœur dans la terre de sa captivité. Et ils sauront que moi je suis le Seigneur, leur Dieu ; et je leur donnerai un cœur, et ils comprendront ; des oreilles, et ils entendront. Et ils me loueront dans la terre de leur captivité, et ils se souviendront de mon nom. Et ils quitteront cette dureté qui les rend comme inflexibles, et cette malignité de leurs œuvres, parce qu'ils se souviendront de la voie de leurs pères qui ont péché comme moi. Et je les rappellerai dans la terre que j'ai promise avec serment à Abraham, à Isaac et à Jacob, et ils la domineront ; et je les multiplierai, et ils ne diminueront point. Et j'établirai avec eux une autre alliance éternelle, afin que je sois leur Dieu et qu'ils soient mon peuple ; et je n'arracherai plus désormais mon peuple, les enfants d'Israël, de la terre que je leur ai donnée (1).

« Maintenant donc, Seigneur tout-puissant, Dieu d'Israël, l'âme dans l'angoisse, et l'esprit inquiet, crie vers vous : Ecoutez, Seigneur, et ayez pitié, parce que vous êtes un Dieu miséricordieux; et ayez pitié de nous, parce que nous avons péché devant vous. O vous, qui subsistez éternellement dans une paix souveraine, périrons-nous pour jamais? Seigneur tout puissant, Dieu d'Israël, écoute maintenant la prière des morts d'Israël et des fils de ceux qui ont péché devant vous; ils n'ont pas écouté la voix du Seigneur, leur Dieu, et les maux se sont attachés à nous. Ne veuillez pas vous souvenir des iniquités de nos pères : mais souvenez-vous en ce jour de votre bras et de votre nom; parce que vous êtes le Seigneur, notre Dieu, et nous vous louerons, Seigneur; parce que c'est pour cela même que vous avez répandu votre crainte dans nos cœurs, afin que nous invoquions votre nom, et que nous chantions vos louanges dans notre captivité, et que nous nous tournions vers vous, loin de l'iniquité de nos pères, qui ont péché devant vous.

« Ecoute, Israël, les préceptes de la vie, interrompait tout à coup le prophète ; prête l'oreille, afin que tu saches la prudence. Pourquoi, Israël, es-tu dans la terre des ennemis ? Pourquoi as-tu vieilli dans une terre étrangère? Pourquoi t'es-tu souillé avec les morts, jugé semblable à ceux qui descendent dans l'abîme ? Tu as délaissé la source de la sagesse : car, si tu avais marché dans la voie de Dieu, tu aurais habité sans doute dans une paix éternelle. Apprends où est la prudence, où est la force, où est l'intelligence, afin que tu saches en même temps où est la longueur des jours et de la vie, où est la lumière des yeux et la paix. Qui a trouvé le lieu où réside la sagesse ? et qui est entré dans ses trésors ? Où sont les princes des nations qui dominaient les animaux de la terre ; qui se jouaient des oiseaux du ciel ; qui amassaient l'or et l'argent, ces trésors en qui les hommes se confient et qu'ils ne mettent pas de fin à acquérir ; qui travaillaient l'argent avec art, et qui ouvraient des ouvrages magnifiques? Ils ont été exterminés, ils sont descendus dans les enfers, et d'autres se sont élevés à leur place. Les jeunes gens ont vu la lumière, et ils ont habité sur la terre ; mais ils ont ignoré la voie de la science, ils n'en ont point compris les sentiers, ils ne l'ont point atteinte, et leurs enfants se sont encore éloignés de leur voie. On ne l'a pas entendue dans la terre de Chanaan ; elle n'a pas été vue dans Théman. Les enfants d'Agar qui recherchent une prudence qui est de la terre, ces marchands de Merrha et de Théman, et ces conteurs de fables, et ces inventeurs de la prudence et de l'intelligence, n'ont point connu la voie de la sagesse, et n'ont pas découvert ses sentiers.

(1) II Mach., xv, 14-16. — (2) Baruch, II, 27-35.

« O Israël, qu'elle est grande la maison de Dieu, et qu'il est vaste le lieu qu'il possède ! Il est grand et n'a point de fin ; il est élevé et immense. Là étaient ces géants fameux qui étaient dès le commencement, ces géants d'une si haute taille qui savaient la guerre. Le Seigneur ne les a pas choisis, ils n'ont point trouvé la voie de la science ; c'est pourquoi ils ont péri. Et comme ils n'ont pas eu la sagesse, ils sont morts à cause de leur folie.

« Qui est monté au ciel pour ravir la sagesse, et qui l'a fait descendre des nuées ? Qui a passé la mer et l'a trouvée, et l'a préférée à l'or le plus pur ?

« Nul ne peut connaître ses voies, nul ne recherche ses sentiers. Mais celui qui sait tout, la connaît, et il l'a trouvée par sa prudence : lui qui a affermi la terre à jamais, et qui l'a remplie d'une multitude d'animaux ; qui envoie la lumière, et elle part ; qui l'appelle, et elle obéit avec tremblement. Les étoiles ont répandu leur lueur chacune en son poste, et elles se sont réjouies. Appelées, elles ont dit : Nous voici ; et elles ont lui avec allégresse pour celui qui les a faites. C'est lui qui est notre Dieu, et nul autre ne le sera réputé devant lui. C'est lui qui a trouvé toutes les voies de la science, et qui les a livrées à Jacob, son serviteur, et à Israël, son bien-aimé. Après cela, il a été vu sur la terre, et il a conversé avec les hommes (1). »

Ces dernières paroles semblent faire allusion à la condescendance avec laquelle le Seigneur se fit voir à Moïse et aux anciens d'Israël, ainsi qu'à la bonté avec laquelle il voulut bien demeurer au milieu de son peuple dans son tabernacle ; mais, suivant l'interprétation commune des Pères, elles ont eu leur vrai accomplissement lorsque le Verbe de Dieu s'est fait chair et a demeuré parmi nous, plein de grâce et de vérité.

Baruch paraît avoir porté ses vues jusque-là. Après avoir mis dans la bouche de Jérusalem ces paroles entre autres :

« Ayez bon courage, mes enfants ; criez vers le Seigneur, et il vous arrachera de la main des princes vos ennemis. Car j'espère de l'Eternel votre salut, et la joie m'est venue du Saint, sur la miséricorde qui vous viendra de l'Eternel, notre Sauveur. Je vous ai envoyés dans les larmes et dans le deuil ; mais le Seigneur vous ramènera dans la joie et l'allégresse à jamais. »

Tout à coup il s'adresse à elle-même, et lui dit :

« Prends courage, ô Jérusalem ! celui-là même t'y exhorte, qui t'a donné un nom. Malheur à ceux qui t'ont tourmentée, et à ceux qui se sont félicités de sa ruine ! Malheur aux villes où tes enfants ont été esclaves et à la cité qui les a retenus captifs ! Car, comme elle s'est réjouie de ta ruine, comme elle a été ravie de ta chute, ainsi elle sera accablée de sa propre désolation. Et les cris de joie de sa multitude seront étouffés, et sa joie sera changée en douleur. Le feu venu de l'Eternel descendra sur elle dans la suite des siècles, et elle sera longtemps le séjour des démons.

« Jérusalem, regarde vers l'Orient, et considère la joie qui te vient de Dieu. Voilà que tes fils viennent, ceux que tu as vus dispersés ; ils viennent, rassemblés de l'orient jusqu'au couchant, à la parole du Saint, se réjouissant à la gloire de Dieu.

« Dépouille-toi, ô Jérusalem ! de la robe de ton deuil et de ton affliction, et revêts-toi d'éclat et d'honneur, et de la gloire éternelle qui te vient de Dieu. Le Seigneur te revêtira du manteau de justice, et il mettra sur ta tête une mitre d'éternelle gloire. Dieu montrera sa splendeur en toi à tout ce qui est sous le ciel, car voici le nom dont Dieu te nommera pour jamais : La paix de la justice et l'honneur de la piété. Lève toi, ô Jérusalem ! tiens-toi sur la hauteur, et regarde vers l'Orient, et vois tes fils rassemblés, du soleil levant jusqu'au couchant, à la parole du Saint, pleins de joie dans le souvenir de Dieu. Ils sont allés loin de toi, emmenés à pied par leurs ennemis; mais le Seigneur les ramènera, portés avec honneur comme le fils du royaume. Car Dieu a résolu d'humilier toutes les montagnes élevées et les roches éternelles et de combler les vallées en les égalant au reste de la terre, afin qu'Israël marche avec assurance et vitesse pour la gloire de Dieu. Et les forêts et tous les bois de parfums couvriront Israël de leur ombre par ordre de Dieu ; car Dieu ramènera Israël avec joie à la splendeur de sa gloire, et en faisant éclater la miséricorde et la justice qui viennent de lui (2). »

Baruch lisait : Jéchonias, les princes, les anciens et tout le peuple écoutaient ; et en écoutant ils pleuraient, ils jeûnaient et priaient devant le Seigneur. Ils amassèrent même de l'argent, selon que chacun d'eux put le faire et ils l'envoyèrent à Jérusalem à Joakim, fils d'Helcias, prêtre, et aux autres prêtres, ainsi qu'à tout le peuple qui s'y trouvait avant lui disant : « Voilà que nous avons envoyé vers vous de l'argent ; achetez-en des holocaustes et de l'encens, et faites en des offrandes et des sacrifices pour le péché, à l'autel du Seigneur notre Dieu, et priez pour la vie de Nabuchodonosor, roi de Babylone, et pour la vie de Baltassar, son fils afin que leurs jours soient comme les jours du ciel sur la terre, et afin que le Seigneur nous donne la force, et qu'il éclaire nos yeux pour que nous vivions en paix à l'ombre de Nabuchodonosor, roi de Babylone, et à l'ombre de Baltassar, son fils, et que nous les servions durant de longs jours, et que nous trouvions grâce en leur présence. Priez aussi pour nous le Seigneur, notre Dieu, parce que nous avons péché contre lui, et sa fureur ne s'est point détournée de nous jus-

(1) Baruch. III, 1-38. — (2) *Ibid.*, V, 1-9.

qu'à ce jour. Et lisez ce livre que nous avons envoyé vers vous pour être récité dans le temple du Seigneur (c'est-à-dire au milieu des ruines) en un jour solennel et en un jour opportun (1).

Qu'il est touchant de voir ce peuple captif à Babylone, revenu à de bons sentiments et trouvant dans sa pauvreté de quoi offrir à Dieu des sacrifices et pour soi et pour ses vainqueurs! Qu'il est touchant de voir à Jérusalem, à travers les décombres des palais, quelques pieux Israélites s'assembler avec quelques prêtres, célébrer au milieu des ruines du temple les fêtes du Seigneur, y lire, y méditer les prophètes qui avaient prédit tous ces malheurs : y hâter, par leurs sacrifices, leurs prières et leurs larmes, le jour de la miséricorde également prédit! L'autel dont il est parlé était peut-être l'ancien autel des holocaustes, qu'on ne lit pas avoir été renversé, ou bien un nouveau qu'on aura dressé à sa place.

Baruch lui-même fut chargé par les captifs de Babylone de porter leur collecte à Jérusalem. Il y reportait en même les vases d'argent que Sédécias avait fait faire pour le temple, à la place des vases d'or enlevés au temps de Jéchonias. Ces vases d'argent avaient été pareillement emportés à la ruine de Jérusalem ; mais Baruch les remportait, soit que Nabuchodonosor les lui eût fait remettre comme moins précieux, soit qu'étant tombés entre les mains de quelques Chaldéens du peuple, on les eût rachetés.

C'est ici la dernière fois que l'on voit paraître Baruch. Au rapport de Josèphe, il était d'une famille très-considérable. Déjà son frère avait été ambassadeur de Sédécias à Babylone. Ce qui l'a rendu vraiment illustre, c'est la fidélité avec laquelle il servit le prophète Jérémie et fut ensuite prophète lui-même.

Quant à Nabuchodonosor, on peut croire, à la manière dont en parlent les captifs, qu'il s'était adouci à leur égard. Le temps, l'influence de Daniel et de ses compagnons y auront sans doute contribué, mais, plus que tout cela, un événement extraordinaire.

Ce conquérant venait de triompher de la Syrie et de la Judée, tous les trésors de Jérusalem étaient transportés à Babylone. Auparavant déjà, il avait, suivant une prédiction de Jérémie (2), subjugué le royaume d'Elam, dont la principale ville était Suse, qui, depuis Cyrus, devint la capitale de l'empire des Perses (3). Enflé de tant de victoires et de richesses, il voulut indirectement se faire adorer comme un dieu. Ses courtisans paraissent l'y avoir engagé, non-seulement par flatterie, mais encore pour y trouver une occasion de perdre les jeunes Hébreux qui jouissaient de sa confiance.

Il fit donc faire une statue d'or de six coudées de large et de soixante coudées de haut, y compris apparemment la colonne sur laquelle elle était posée. Il la dressa dans la plaine de Dura, en la province de Babylone. Tous les grands de l'empire furent convoqués pour en célébrer la dédicace.

Quand ils furent assemblés au jour fixé, avec un peuple innombrable, le héraut criait à haute voix : « Ecoutez l'ordonnance, nations, peuples et langues: Au moment où vous entendrez le son de la trompette, de la flûte, de la harpe, du hautbois, des psaltérions, de la symphonie et de toute sorte d'instruments, vous tomberez la face contre terre, et vous adorerez la statue d'or qu'a érigée Nabuchodonosor, le roi! Quiconque ne tombera et n'adorera pas, sera, sur l'heure même, jeté au milieu de la fournaise ardente. » Aussitôt donc qu'ils entendirent le son de la trompette, de la flûte, de la harpe, du hautbois, des psaltérions, de la symphonie et de toute sorte d'instruments, toutes les nations, tribus et langues, se prosternant, adorèrent l'image d'or qu'avait dressée Nabuchodonosor, le roi.

Mais, au même instant, les Chaldéens s'approchèrent en disant : « Vive le roi à jamais ! » Puis, lui ayant rappelé le décret qui venait d'être proclamé, et la peine contre les infracteurs, ils ajoutent : « Cependant les Juifs que vous avez établis intendants de la province de Babylone, Sidrach, Misach et Abdenago, méprisent, ô roi! votre ordonnance; et ils n'honorent point vos dieux, et l'image d'or que vous avez dressée, ils ne l'adorent point. » Nabuchodonosor, en colère, fit amener ces trois hommes, leur commanda d'adorer la statue, avec menace, en cas de refus, de les jeter dans la fournaise ardente : « Et quel est le dieu, terminait-il, qui vous puisse délivrer de mes mains? » — « Il n'est pas besoin, dirent-ils tranquillement, que nous vous répondions là-dessus. Notre Dieu, que nous adorons, peut bien nous délivrer de la fournaise ardente, et en même temps, ô roi, de vos mains. Que s'il ne veut pas, sachez néanmoins, ô roi, que nous n'honorons pas vos dieux, et que nous n'adorons point la statue d'or que vous avez dressée. »

A ces mots, toute la bienveillance et l'amitié de Nabuchodonosor se changèrent en fureur. Il commanda qu'on chauffât la fournaise sept fois plus que de coutume. Et, quand elle était le plus embrasée, il y fit jeter, les pieds liés, les trois hommes avec leurs tiares, leurs chaussures et leurs vêtements. Le feu était si violent que, de ceux-là mêmes qui les y jetèrent, il y en eut d'étouffés. Pour Sidrach, Misach et Abdenago, tombés dans la fournaise, ils marchaient au milieu de la flamme, louant Dieu et bénissant le Seigneur. Azarias (Abdenago), élevant la voix, entonna un cantique d'actions de grâces, où ils confessent humblement que, par leurs péchés, ils ont mérité tout ce qui leur est arrivé, suppliant

(1) Baruch, I, 3-14. — (2) Jerem., XLIX, 34-39. — (3) *Cyrop.*, l. IV et V ; Daniel et Esther I, 2.

cependant le Seigneur de les délivrer pour la gloire de son nom. Pendant ce temps, les serviteurs du roi ne cessaient d'allumer la fournaise avec du bitume, des étoupes enduites de poix et des sarments. La flamme qui s'élevait de quarante-neuf coudées au-dessus, s'élançant tout à coup, incendia les Chaldéens qui se trouvaient à l'entour. L'ange du Seigneur était descendu vers Azarias et ses compagnons, et, écartant les flammes, avait formé au milieu de la fournaise un vent frais et une douce rosée. Eux alors, de concert, entonnent un cantique où ils invitent de bénir le Seigneur, toutes les œuvres de Dieu dans la nature, les créatures du ciel, de la terre, de la mer, ainsi que les hommes, les esprits, les âmes des justes et enfin eux-mêmes.

Cependant le roi aperçut que quatre hommes marchaient dans le brasier de la fournaise; épouvanté, il se leva de son trône et dit aux grands de sa cour : « N'avons-nous pas jeté trois homme liés au milieu du feu? » — « Il est vrai, ô roi, » fut sa réponse. — « Néanmoins, j'en vois quatre qui marchent au milieu du feu sans être liés; ils sont incorruptibles à la flamme, et le quatrième est semblable au fils d'un Dieu. Alors, s'approchant de la porte de la fournaise, il dit à haute voix : « Sidrach, Misach, et Abdenago, serviteurs du Dieu très-haut, sortez et venez. » Et aussitôt Sidrach, Misach et Abdenago sortirent du milieu du feu. Et tous les grands de l'empire les entourent, les regardent et voient que le feu n'avait eu aucun pouvoir sur leurs corps, que pas un cheveu de leur tête n'en avait été brûlé, qu'il n'en paraissait aucune trace sur leurs vêtements, que l'odeur même du feu ne les avait pas atteints.

Alors Nabuchodonosor s'écria : « Béni soit leur Dieu, le Dieu de Sidrach, Misach et Abdenago, qui a envoyé son ange et a délivré ses serviteurs qui ont eu confiance en lui, qui ont résisté au commandement du roi, et qui ont abandonné leurs corps pour ne point servir ni adorer d'autre dieu que leur Dieu ! Voici donc l'ordonnance que je fais : Que tout peuple, toute nation, toute langue qui aura proféré un blasphème contre le Dieu de Sidrach, Misach et Abdenago, soit mis en pièces et sa maison changée en lieu public, parce qu'il n'y a point d'autre Dieu qui puisse sauver comme celui-là (1). »

Que la providence du Seigneur est admirable! Le plus fameux des conquérants veut se faire adorer dans une statue, et il devient l'apotre du vrai Dieu, il en prêche l'incomparable puissance à toute la terre; il défend, sous peine de mort et de confiscation des biens, de blasphémer son nom. Quelle impression ce prodige ne dut-il pas faire sur toute cette Asie prosternée aux pieds de l'idole! Quelle idée ne dut-il pas donner du Dieu d'Israël aux sages de la Chaldée et à tous les peuples de l'Orient! Quelle confiance aux captifs de Juda de raconter à tout le monde les merveilles de sa loi! Certainement, de l'Egypte jusqu'à l'Inde, tout homme de bonne volonté avait là un moyen facile de connaître le Dieu du ciel et de la terre, et la manière de bien le servir.

Les compagnons de Daniel furent élevés, dans la province de Babylone, à de plus grands honneurs encore qu'auparavant. Quant à Daniel même, il n'est pas parlé de lui dans cette occasion, soit qu'il fût absent, soit que, présent, ses ennemis n'eussent osé le dénoncer. Ce qu'il y a de sûr, c'est que Daniel était parvenu alors à un si haut degré de sainteté, que Dieu lui-même le range parmi ses plus saints patriarches. Pour montrer combien la Judée est coupable, il dit jusqu'à deux fois dans Ezéchiel : « Et quand ces trois hommes justes, Noé, Daniel et Job, seraient au milieu d'elle, eux-mêmes, par leur justice, délivreront leurs âmes; mais, par ma vie, dit le Seigneur, ils ne délivreront ni leurs fils, ni leurs filles, et la terre sera désolée (2). »

Les prophéties sur la ruine de Juda et de Jérusalem sont accomplies. Celles qui annoncent la ruine ou le châtiment des peuples voisins, principalement de la Phénicie et de l'Egypte, vont s'accomplir.

Le peuple de l'antiquité le plus célèbre par son esprit, ses arts, ses sciences, son commerce, sa navigation, ses colonies, ce sont les Phéniciens. Marchands de l'univers entier, ils parcourent toutes les mers, trafiquent avec tous les peuples, abordent jusqu'aux îles Britanniques, fondent partout des colonies fameuses : Utique, Hippone, Carthage en Afrique, Gadès ou Cadix en Espagne; Panorme ou Palerme, Lilybée en Sicile. C'est un de leurs princes, Cadmus, qui apporte en Grèce les lettres de l'alphabet. Les noms de la plupart de ces lettres confirment la tradition; en phénicien, ils ont un sens, mais non en grec.

Pendant plus de quinze siècles, les Phéniciens et les Hébreux, habitant des pays limitrophes et souvent les mêmes, furent continuellement en rapport les uns avec les autres. Les premiers descendaient de ces Chananéens parmi lesquels avaient vécu Abraham, Isaac et Jacob. Les Hébreux sortent de l'Égypte après des prodiges terribles, ils traversent à pied sec la mer Rouge, voyagent quarante ans dans le désert, passent le Jourdain qui s'arrête à leur approche, font tomber les murs de Jericho, publient sur le mont Garizim la loi du Seigneur, s'annonçent eux-mêmes comme les vengeurs de cette loi souveraine sur les peuples de Chanaan; plusieurs de ces peuples sont exterminés, d'autres échappent par la fuite. Ces émigrations furent les premières colonies phéniciennes. Du temps de saint Augustin, les Puniques, ou Phéniciens d'Afrique, interrogés sur leur origine, répondaient encore qu'ils étaient Chana-

(1) Dan., III, 95 96. — (2) Ezech., XIV, 20.

néens(1). Au sixième siècle de l'ère chrétienne, Procope écrit que, dans la ville de Tingis en Mauritanie, on voyait encore deux colonnes attestant, par leurs inscriptions, que les premiers habitants du pays s'y étaient réfugiés pour échapper au glaive de Jésus, fils de Navé (2). D'autres peuples chananéens se soumettent aux Hébreux et en deviennent tributaires. Jusqu'au temps de David les anciens habitants du pays occupèrent Jérusalem. C'est d'un prince [illegible] que David achète l'emplacement du temple. A cette époque, on voit des relations d'amitié et d'alliance entre les Phéniciens et les Hébreux. Un des plus constants amis de David fut Hiram, roi de Tyr, principale ville de Phénicie. Quand Salomon succède à son père, Hiram lui envoie des ambassadeurs. Salomon lui apprend qu'il est dans la résolution d'exécuter le dessein de son père David, de bâtir un temple à l'Eternel, et le prie de choisir les plus habiles ouvriers de Tyr et de Sidon pour aider ceux d'Israël. Hiram, ayant entendu les paroles de Salomon, se réjouit beaucoup et dit : « *Béni soit aujourd'hui le Seigneur-Dieu qui a donné à David un fils très-sage pour gouverner un si grand peuple.* » Et il envoya vers Salomon, disant : « J'ai entendu tout ce que vous m'avez fait dire ; je ferai tout ce que vous désirez. » D'anciens auteurs, cités par Tatien, ajoutent que Salomon épousa une de ses filles. Hiram lui aida également à fabriquer des navires. Les flottes réunies des Phéniciens et des Hébreux faisaient des voyages qui duraient trois ans. L'affinité entre ces deux peuples était telle, que, dans plusieurs auteurs anciens, les noms de Phénicie, de Palestine et de Syrie se prennent indifféremment l'un pour l'autre. Leur langue était au fond la même ; le phénicien n'était qu'un dialecte de l'hébreu. On le voit jusque dans le punique ou phénicien d'Afrique. Ainsi dans le discours que Plaute fait tenir à un habitant de Carthage en sa langue maternelle, la ressemblance avec l'hébreu est visible (3). Saint Augustin observait encore la même chose pour le punique de son temps ; il en cite quelques exemples, ajoutant qu'il en était presque de même pour tous les mots (4). En particulier, les deux principaux magistrats de Carthage, les *suffètes*, rappellent visiblement les *suffetim* ou juges d'Israël.

Le nom phénicien et hébreu de Tyr est *Tsor* ou *Sor*, qui signifie *rocher*, *citadelle*, *ville forte ;* suivant un autre dialecte, c'est *Sour* ou *Sur ;* les Arméniens qui ont coutume de changer la lettre *s* en *t*, disent *Tor*, *Tur* ou *Tyr*, et, en ajoutant la terminaison grecque, on a fait Τύρος, Tyrus. De *Sor*, les Grecs appelaient primitivement Tyr *Sora*, et les Latins *Sarra*. Chez ces derniers, on trouve fréquemment l'épithète *Sarranus*, pour Tyrien. Cette ville s'appelle encore aujourd'hui *Sur* ou *Sour*, mais ce n'est plus qu'un village habité par quelques pêcheurs. De *Sur* ou *Sor* est venu le nom de *Sorie* ou *Syrie*, donné postérieurement au pays d'alentour, que les Hébreux appelaient *Aram*.

La ville de Tyr était dans le partage de la tribu d'Aser, et par là, quoique cette tribu n'en eût jamais pris possession, elle faisait comme partie du peuple de Dieu. Cette circonstance, les rapports continuels qu'elle eut avec les Israélites, et surtout la grande part qu'elle prit à la construction du temple, nous expliquent l'étonnant langage dans lequel Ezéchiel annonce sa ruine (5).

Déjà longtemps avant lui, Amos et Joël avaient prophétisé contre Tyr et Sidon (6) ; Isaïe avait prédit que Tyr serait détruite, mais qu'elle se relèverait après soixante-dix ans (7) : Jérémie avait envoyé un joug aux rois de Tyr et de Sidon, en les avertissant que Dieu les livrerait aux mains de Nabuchodonosor, roi de Babylone (8) ; mais nul n'a tracé les destinées de Tyr, avec autant de détail, d'éloquence et d'intérêt qu'Ezéchiel.

L'année même que Jérusalem fut prise, le Seigneur lui parla : « Fils de l'homme, parce que *Sor* (Tyr) a dit de Jérusalem : Triomphe ! la porte des peuples est brisée ; elle se tourne vers moi ; je m'agrandirai, elle est déserte. C'est pourquoi Adonaï-Jéhovah a dit : Me voilà contre toi, ô Tyr ! et je soulèverai contre toi des peuples nombreux, comme la mer soulève ses flots ; et ils briseront les murs de Tyr, et ils renverseront ses tours ; j'en râclerai jusqu'à la poussière, et je la rendrai une pierre nue. Elle deviendra au milieu de la mer un lieu pour sécher les filets : car moi j'ai parlé, dit Adonaï-Jéhovah, et elle sera en proie aux nations. Ses filles (les villes dépendantes d'elle), qui sont dans les champs, périront par le glaive ; et ils sauront que c'est moi CELUI QUI EST.

« Car ainsi parle Adonaï-Jéhovah : Voilà que j'amène à Tyr, du pays de l'aquilon, Nabuchodonosor, roi de Babylone, roi des rois, avec des chevaux, et des chars, et des cavaliers, avec de grandes troupes et beaucoup de peuples. Il frappera de son glaive les filles qui sont dans les champs ; il t'environnera de forts et de terrasses, et il élèvera contre toi son bouclier. Il dressera contre tes murs les mantelets et les béliers, et il renversera tes tours avec ses machines de guerre. La multitude de ses chevaux te couvrira de poussière ; aux cris de ses cavaliers, au bruit de ses coursiers, et de ses roues, et de ses chars, tes murailles s'ébranleront lorsqu'il entrera dans tes portes comme par la brèche d'une ville emportée d'assaut. Il foulera sous les pieds de ses chevaux toutes tes places,

(1) *In exposit. inchoat. Ep. ad. Rom.* « Interrogati rustici nostri quid sint, punice respondent CANANI. » — (2) Procop., l. II, c. x, *De bello vandalico*. Voici l'inscription : Ἡμεῖς ἐσμέν οἱ φυγόντες ἀπο προσώπου Ἰησοῦ τοῦ ληστοῦ υἱοῦ Ναυῆ. — (3) Pœnulus, vers 800, etc. — (4) S. Aug., ix, 16, *In Judic. et se m.* 35, *de verbis Domini*. Saint Jérome fait la même observation *in Tradit. hebr. in Genes.*, etc. — (5) Voyez *Tyr* dans les grands dictionaires. — (6) Amos, I, 9-10 ; Joël, III, 4-16. — (7) Isaïe, XXIII, 15-18. — (8) Jerem., XXVII, 2-8.

frappera ton peuple du glaive ; tes statues, dans lesquelles tu mettais ton orgueil, rouleront sur la terre. Ils raviront tes richesses, pilleront tes marchandises, abattront tes murs, détruiront tes superbes édifices ; et ils jetteront au milieu des eaux et tes pierres, et tes bois, et ta poussière. Et je ferai cesser le bruit de tes champs ; et le son de tes cithares ne s'entendra plus. Et je te rendrai pierre nette, et tu seras un lieu à sécher les filets, et tu ne seras plus rebâtie ; car moi, Jéhovah, j'ai parlé, dit Adonaï-Jéhovah (1). »

Tyr étant en relation avec tous les peuples, sa chute devait causer une consternation générale. « Au bruit de ta ruine, dit le Seigneur, aux gémissements de tes blessés, quand les morts se multiplieront au milieu de toi les îles ne seront-elles pas émues? Et tous les princes de la mer descendront de leurs trônes, et ils quitteront les signes de leur grandeur, et ils jetteront leurs habits de diverses couleurs, et, vêtus d'épouvante, ils s'assiéront sur la terre ; et, frappés de ta chute soudaine, ils admireront. Et, commençant sur toi des plaintes lugubres, ils te diront : Comment as-tu péri, toi qui habitais les mers, ville superbe, forte sur la mer, avec tes habitants, que l'univers redoutait (2). »

Jérémie fait des lamentations sur la ruine de Jérusalem ; le Seigneur commande à Ezéchiel d'en faire sur la ruine de Tyr.

« Fils de l'homme, commence sur Tyr le chant lugubre ; et tu diras à Tyr, qui habite à l'entrée de la mer, comptoir des peuples jusqu'aux îles lointaines :

« Ainsi parle Adonaï-Jéhovah : O Tyr? tu as dit : Je suis éclatante de beauté. Au milieu des mers sont tes confins. Ceux qui t'ont bâtie, se sont plu à t'embellir. Ils ont construit tes planchers avec les sapins de Sanir ; ils ont pris le cèdre du Liban pour en faire ton mât ; les chênes de Basan pour tes rames ; et pour tes bancs, l'ivoire de l'Inde et le buis d'Italie. Le lin, en broderie d'Egypte, a tissu tes voiles et tes pavillons ; l'hyacinthe et la pourpre des îles d'Elisa sont devenues ton vêtement. Les habitants de Sidon et d'Arouad ont été tes rameurs. Tes sages, ô Tyr ! sont devenus tes pilotes. Les sénateurs de Gebal (Byblos) et ses experts ont été au milieu de toi pour réparer tes brèches : tous les vaisseaux de la mer et leurs nautoniers servent à ton commerce. Tes gens de guerre dans ton armée sont : le Perse, le Lydien et l'Africain ; ils ont suspendu en toi leurs boucliers et leurs casques, magnifique ornement. Les enfants d'Arouad, avec ton armée, bordent tes murailles ; les Gamadim gardent tes tours où brillent leurs carquois, ils rendent parfait ton éclat. Le Carthaginois est ton négociant, tant est grande l'affluence des richesses ; il remplit tes marchés d'argent, de fer, d'étain et de plomb. Javan (l'Ionie), Thubal (l'Espagne) et Mosoch (la Cappadoce) sont tes commissionnaires ; ils t'amènent des esclaves et des vases d'airain. De Thogorma (Germanie) on amène à tes foires des chevaux de labour, des chevaux de guerre et des mules. Les enfants de Dédan transportent tes marchandises; des îles nombreuses échangent avec toi l'ivoire et l'ébène. L'Araméen reçoit les ouvrages de tes mains, et te donne le rubis, la pourpre, les broderies, le lin, la soie, les pierres précieuses. Juda et Israël t'apportent le froment, le baume, la myrrhe, le miel, la résine, l'huile ; et Damas, en échange de tes nombreux ouvrages, le vin de Chalybone et les toisons éblouissantes. Dan, Javan et Meuzel ont vendu dans tes marchés le fer poli contre la cannelle, le roseau aromatique ; et Dédan, les riches tapis pour les chars. L'Arabe et les princes de Cédar t'offrent leurs agneaux et leurs chameaux en échange de tes marchandises. Les négociants de Saba et de Regma commercent avec toi en aromates, en pierres précieuses et en or. Haran, Kané, Eden, l'autre Saba, Assur et Kelmad (Médie) font avec toi un immense trafic en balles d'hyacinthe, de broderies ; en caisses de vêtements précieux liées avec des cordes, et en bois de cèdre. Les vaisseaux de la mer sont le principe de ton commerce (3).

« O Tyr ! fière de tant de gloire et de richesses, tes rameurs t'ont conduite sur les grandes eaux : un vent violent te brisera au fond des mers. Au jour de ta ruine, tes richesses, ton commerce, tes négociants, tes matelots, tes pilotes, tes hommes de guerre et ce peuple qui remplit tes assemblées y tomberont avec toi. Au cri des pilotes, les flottes entières seront dans l'épouvante ; et tous ceux qui tiennent la rame descendront de leurs vaisseaux, les matelots et tous les pilotes de la mer se tiendront sur la terre ; et ils gémiront tout haut sur toi, ils crieront dans leur douleur, ils répandront la poussière sur leurs têtes et se rouleront dans la cendre. Ils raseront leur chevelure et se revêtiront de cilices ; et, dans l'amertume de leur âme, les yeux en pleurs, ils commenceront les plaintes lugubres sur toi, et ils diront : Qui a été semblable à Tyr, devenue muette au milieu des eaux ? par les flottes qui sortaient de tes portes tu alimentais une foule de nations ; par la multitude de tes richesses et de tes relations, tu enrichissais les rois de la terre. Et voilà que tu es brisée sur les mers, tes richesses sont au fond des eaux, ce peuple immense au milieu de toi est tombé. Tous les habitants des îles ont été stupéfaits sur toi ; et leurs rois, tous battus par la tempête, ont changé de visage. Les marchands de tous les peuples ont sifflé sur toi ; tu as été réduite à rien, et tu ne seras plus à jamais (4). »

Pour bien entendre ces dernières paroles, il faut savoir que l'ancienne Tyr était située sur le continent, à un quart de lieue de la mer. Une fois détruite par Nabuchodonosor, elle ne se rétablit plus ; mais une nouvelle

(1) Ezech., xxvi, 1-14. — (2) *Ibid.*, 15-17. — (3) *Ibid.*, xxvii, 1-25. — (4) *Ibid.*, 25-36.

s'éleva dans une île qui était en face, à un quart de lieue du continent. L'ancienne Tyr était considérable depuis bien des siècles. Déjà dans le partage de la terre promise, Josué la mentionne comme une ville très-forte (1). Cependant elle est appelée dans l'Écriture, fille de Sidon ; ce qui montre qu'elle en dépendait dans l'origine.

Tyr était gouvernée jusqu'alors par des rois ; mais on ne sait presque rien de leur histoire. Les plus connus sont : Hiram, ami de David et de Salomon, qui eut grande part à la construction du temple de Jérusalem et entretenait avec Salomon un commerce de lettres ; Pygmalion, qui régnait vers le temps du roi Ozias, et sous lequel sa sœur Elise ou Didon, s'étant enfuie de Tyr, fonda Carthage en Afrique ; Elulæus, successeur de Pygmalion, pendant le règne duquel Tyr soutint un siége de cinq ans contre Salmanasar, roi de Ninive, qui perdit bien des vaisseaux et mourut lui-même sans pouvoir la prendre (2) ; Ithobaal II, successeur d'Elulæus, régnait du temps de Nabuchodonosor. C'est à lui apparemment que Jérémie avait envoyé un joug. C'est à lui qu'Ezéchiel, de la part de Dieu, adresse ces paroles ;

« Ainsi parle Adonaï-Jéhovah : Parce que ton cœur s'est élevé, et que tu as dit : Je suis un dieu, je suis assis sur le trône de Dieu au milieu de la mer, quoique tu ne sois qu'un homme et non un Dieu ; enfin tu t'es cru un cœur comme le cœur de dieu ; voilà que tu es plus sage que Daniel, nul secret n'est caché pour toi ; par ta sagesse et ton intelligence, tu as créé ta force et tu as amassé l'or et l'argent dans tes trésors ; par la grandeur de ta sagesse, par ton commerce, tu as multiplié ta puissance , et ton cœur s'est élevé dans ta force ; c'est pourquoi voici ce que dit Adonaï-Jéhovah : Parce que tu as cru ton cœur comme le cœur de Dieu, voilà que j'amène sur toi les plus étrangers, les plus robustes d'entre les peuples : ils tireront le glaive contre la beauté de ta sagesse, et ils souilleront ton éclat. Ils te précipiteront dans l'abîme ; et tu mourras d'une mort violente, toi qui es assis au milieu des mers. Diras-tu encore : Je suis un dieu, quand tu seras en présence de tes bourreaux ? Tu ne seras qu'un homme, et non un dieu, sous la main de qui te tuera. Tu mourras de la mort des incirconcis, et par la main des étrangers; car moi j'ai par parlé, dit Adonaï-Jéhovah (3). »

On voit que ce qui a perdu ce prince ou plutôt la ville qu'il représentait, c'est l'orgueil, qui, au lieu de rapporter à Dieu les prospérités dont il jouissait, s'en attribuait la gloire à soi-même. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est le chant lugubre que le Seigneur commande à son prophète.

« Fils de l'homme, entonne une lamentation sur le roi de Tyr ; et tu lui diras : Ainsi parle Adonaï-Jéhovah : Toi, le sceau de ressemblance, plein de sagesse et parfait en beauté, tu as été dans Eden, le jardin de Dieu ; toutes les pierres précieuses formaient ton ornement : la sardoine, la topaze, le diamant, la chrysolithe, l'onyx, le jaspe, le saphir, l'escarboucle, l'émeraude et l'or ; et les lyres et les tambours étaient préparés pour le jour où tu as été créé. Toi, chérubin, oint qui protéges, je t'avais établi sur la montagne sainte, tu étais à Dieu ; et tu marchais au milieu des pierres étincelantes, parfait dans tes voies, depuis le jour de ta création jusqu'au jour où l'orgueil a été trouvé en toi. En multipliant ton commerce, tes entrailles ont été remplies d'iniquité, et tu as péché ; et je t'ai précipité de la montagne de Dieu, et je te perdrai, ô chérubin aux ailes protectrices, du milieu des pierres étincelantes. Ton cœur s'est élevé dans ton éclat ; tu as perdu ta sagesse dans ta beauté ; je t'ai renversé par terre, et je t'ai mis devant la face des rois, et je t'ai donné en spectacle. Dans la multitude de tes iniquités, et dans l'iniquité de tes trafics, tu as souillé ton sanctuaire ; je tirerai du milieu de toi le feu qui te dévorera, et je te réduirai en cendres sur la terre aux yeux de tous ceux qui te verront. Ceux qui te connaîtront parmi les peuples seront stupéfaits sur toi : tu es devenu comme un néant, et tu ne seras plus à jamais (4).

Ce langage nous laisse entendre que Tyr, comprise dans la Terre-Sainte, et par là représentée, en quelque sorte, devant l'Eternel, sur le rational du grand-prêtre, s'était montrée digne quelque temps de cette haute prérogative. Nous verrons de même Tyr chrétienne se montrer quelque temps dans l'Église de Dieu comme un brillant chérubin, puis se profaner par l'hérésie et disparaître enfin pour toujours. La chute de l'une et de l'autre nous rappelle la chute du prince des superbes, principal auteur de toutes les chutes.

Ezéchiel avait ainsi écrit d'avance l'histoire de Tyr, lorsque Nabuchodonosor partit de Babylone pour aller l'accomplir. Tyr se défendit si bien, que le siége dura treize ans (5). Ce fut probablement dans cet intervalle que le conquérant babylonien fit éprouver aux Philistins, aux Moabites, aux Iduméens et aux autres peuples d'alentour, les maux que Dieu leur avait prédits. Tyr elle-même succomba malgré sa longue résistance. Après treize ans d'efforts, Nabuchodonosor s'en rendit maître ; mais, entré dans la place, il n'y trouva presque rien pour dédommager son armée de tant de fatigues. De colère, il rasa la ville jusqu'aux fondements, et fit main-basse sur le peu d'habitants qui y étaient restés. C'est que la plupart, avec ce qu'ils avaient de plus riche, s'étaient retirés auparavant dans une île voisine, où ils bâtirent une nouvelle Tyr. Il paraîtrait cependant que les nouveaux

(1) Josué, XIX, 29. — (2) Josèphe, *Antiq.*, l. IX, c. XIV. — (3) Ezech., XXVIII, 1-10. — (4) Ezech., XXVIII, 12-29. — (5) Philostrat. apud Joseph., *Antiq.*, l. X, c. XI ; *Cont. Appion.*, l. I.

Tyriens se soumirent au roi de Babylone à certaines conditions. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, d'après les histoires phéniciennes citées par Josèphe, au roi Ithobaal succéda Baal, et qu'à la mort de ce dernier, il n'y eut plus de rois, mais des suffètes ou des juges, l'un desquels fut appelé de Babylone (1). Ce gouvernement dura soixante-dix ans, jusqu'à ce que Darius, fils d'Hystaspe, rétablit à Tyr la royauté. Ce furent là ces soixante-dix ans d'impuissance et d'anéantissement prédits par Isaïe.

Nabuchodonosor venait de prendre la ville de Tyr, après ce long siége, lorsque le Seigneur parla, dans la Chaldée, à Ezéchiel, la vingt-septième année de la captivité de Jéchonias, ainsi que du prophète, seizième de la ruine de Jérusalem, le premier jour du premier mois.

« Fils de l'homme, Nabuchodonosor, roi de Babylone, a fait faire à son armée un service pénible contre Tyr ; toutes les têtes ont été dépouillées, toutes les épaules blessées : et de Tyr aucun salaire n'a été payé ni à lui ni à son armée pour le service fait contre elle. C'est pourquoi voici ce que dit Adonaï-Jéhovah : Voilà que je donne à Nabuchodonosor, roi de Babylone, la terre d'Egypte ; et il en prendra la multitude, et il lui ravira ses rapines, et il la dépouillera de ses dépouilles : et tel sera le salaire de son armée. Pour l'œuvre qu'il a exécutée, je lui ai donné la terre d'Egypte, parce qu'il a travaillé pour moi, dit Adonaï-Jéhovah (2). »

A la tête des peuples de l'antiquité qui ont eu le plus d'influence sur la civilisation humaine, paraît, à côté de la Phénicie, l'Egypte. C'est là principalement que les sages de la Grèce et de l'Italie vont venir puiser leur sagesse. Aussi le peuple d'Israël, qui était dans la main de la Providence le secret levain d'une civilisation supérieure, a-t-il eu avec l'Egypte, dès les premiers temps, les rapports les plus intimes. Abraham y descend, y est en grand honneur auprès du roi et de ses ministres. D'anciens auteurs, tels que Justin, Eupolème, Artapan, Josèphe, lui attribuent une grande influence sur ce pays. Trois générations après, Dieu révèle à Pharaon ce qui devait arriver à son royaume et à toute la terre. Joseph, arrière-petit-fils d'Abraham, lui interprète l'oracle divin, gouverne l'Egypte entière, pendant près de quatre-vingts ans, comme vice-roi : il y est appelé le sauveur du monde ; il y forme les sages et les princes. Cette sagesse si renommée de l'Egypte, et ce qui s'en répand plus tard dans la Grece et l'Italie, viendraient donc en grande partie du fils de Jacob. Moïse y paraît à son tour, accompagné de prodiges qui retentissent dans tout l'univers. Sa renommée est telle, que d'anciens auteurs, cités par Alexandre Polyhistor dans Eusèbe, le donnent pour l'Hermès-Trismégiste, et lui rapportent l'invention des lettres, qui, suivant eux, passèrent des Juifs aux Phéniciens, et des Phéniciens aux Grecs. Salomon, que les rois consultent comme un oracle soit par eux-mêmes soit par leurs ambassadeurs, était gendre du roi d'Egypte, qui, selon Polyhistor, cité par Eusèbe, lui envoya quatre-vingt mille ouvriers pour la construction du temple de Jérusalem (3). Depuis, les prophètes ne cessent d'annoncer les destinées futures de l'Egypte.

Ce pays est appelé dans les Psaumes, la terre de Cham ; on voit dans Plutarque (4) que ses anciens habitants l'appelaient *Chemia*; aujourd'hui encore les Coptes, descendants de ces anciens Egyptiens, l'appellent *Chemi*. Mais le nom que lui donne le plus souvent l'Ecriture, est celui d'un des fils de Cham, *Mizraïm*. Aussi les Arabes et d'autres nations orientales l'appellent encore *Mesr*, dont les Grecs modernes ont composé les noms de *Mesre* et *Mestrœa*. On voit bien d'où viennent ces deux noms : Cham, fils de Noé, et Mizraïm, fils de Cham, ont été les ancêtres, et, si l'on veut, les premiers rois du peuple de ce pays ; mais il n'en est pas de même du nom d'*Egypte* que lui ont donné les anciens Grecs : les savants ne sont pas d'accord sur son origine.

De tout temps l'Egypte était renommée par sa fertilité. Elle la doit au Nil, qui la traverse dans toute sa longueur, et qui, se débordant régulièrement tous les ans, l'arrose et la féconde. Les anciens ignoraient la source de ce fleuve, ainsi que la cause de ses inondations annuelles. L'une et l'autre ont été découvertes depuis. La source ou plutôt les sources du Nil, car il y en a deux, sont en Abyssinie, dans la haute Ethiopie. La principale cause de son débordement, si ce n'est pas la seule, sont de grandes pluies qui, chaque année, tombent en Ethiopie sans discontinuer pendant les mois d'avril et de mai. Pour seconder la bienfaisance du fleuve, et le multiplier en quelque sorte, l'Egypte était entrecoupée d'une infinité de canaux garnis de grandes écluses. Lorsqu'il s'enflait outre mesure, de grands lacs creusés par les rois, surtout le lac de Mœris, recevaient la surabondance de ses eaux. Pendant l'inondation, les villes, rehaussées par des travaux immenses, s'élevaient comme des îles au milieu de la mer.

D'autres monuments attestaient encore la richesse et la magnificence de l'Egypte. Près du lac de Mœris s'élevait le fameux labyrinthe, bâti, suivant Hérodote (5), qui l'a vu, par les douze princes qui se partagèrent le gouvernement quelque temps après l'invasion de Sennachérib de Ninive. C'était un palais magnifique, ou plutôt un magnifique amas de douze palais disposés régulièrement et qui communiquaient ensemble. Quinze cents chambres mêlées de terrasses s'arrangeaient autour de douze salles, et ne laissaient point

(1) Joseph., *Cont. Appion.*, l. I, c. VII. — (2) Ezech., XXIX 18. — (3) Euseb., *Præpar. evang.*, l. IX, c. XXXII. — (4) *De Isi et Osiride*. — (5) Herod., l. II, c. CXLVIII.

de sortie à ceux qui s'engageaient à les visiter. Il y avait autant de bâtiments par dessous terre pour servir de sépulture aux rois et aux crocodiles. De tout cela on ne voit plus que quelque débris.

Ce qui a mieux résisté au temps et aux barbares, ce sont les pyramides, monuments gigantesques dont la base était ordinairement carrée, et qui se terminaient en pointe comme la *flamme*, *pyr* en grec, d'où l'on croit que vient leur nom. Vingt sont encore debout. La plus grande a six cent soixante pieds à chaque côté de sa base, qui est carrée, et elle s'élève de près de cinq cents pieds. D'anciens auteurs disent qu'elles ont été bâties par des rois pour leur servir de tombeaux et transmettre plus sûrement à la postérité la gloire de leur nom. Leur vanité a été bien trompée. Ces tombeaux sont vides, et l'on ne sait trop ni par qui, ni quand ils ont été élevés. Les Coptes et les Sabéens les font remonter au delà du déluge. Ces derniers révèrent les trois principales pyramides, la première comme le tombeau de Seth, la seconde comme le tombeau d'Enoch, et la troisième comme celui de Sabi, leur père (1).

Les anciens célébraient encore la magnificence de Thèbes, capitale de la Haute-Egypte ou Thébaïde. Les savants modernes en ont vu les restes avec admiration, en particulier le tombeau d'Osymandias, Rhamsès le Grand ou Sésostris. Non loin de Thèbes, dans les villes de Tentyra et d'Esné, on a récemment découvert, au plafond des temples, des représentations du zodiaque. Dans le premier moment, quelques personnes leur attribuaient une antiquité si prodigieuse, qu'elle remontait non-seulement au delà du déluge, mais encore bien au delà du premier homme. L'incrédulité triomphait de voir en défaut le récit de Moïse; mais un de ces zodiaques, transporté en France, fut trouvé d'une date bien moderne, et remontant tout au plus à sept siècles avant Jésus-Christ. Bien plus, depuis qu'on a trouvé le secret de lire les hiéroglyphes, on a lu, et dans ces zodiaques et dans les temples, les noms et les surnoms des empereurs romains, Tibère, Claude, Néron, Domitien et Antonin le Pieux.

Une chose par où l'Egypte s'est également mais moins honorablement rendue fameuse, c'est l'excès de son idolâtrie. A Memphis on adorait un bœuf; ailleurs, une vache; à Lycopolis un loup, à Saïs une brebis, à Mendès un bouc, à Cynopolis un chien, à Arsinoé un crocodile, et, généralement partout, les chats. Quiconque tuait, même par mégarde, un de ces derniers animaux, était mis à mort. Aujourd'hui encore on trouve par milliers des momies ou restes embaumés de chats autour de Bubaste ou la ville des chats. Toutefois, si les assurances que nous donnent des savants français de l'expédition scientifique en Egypte se confirment (2), il se conservait, dans les sanctuaires de la Thébaïde, une théologie et une cosmogonie semblables à celles de Moïse, et les livres d'Hermès-Trismégiste, cités par quelques Pères de l'Eglise, seraient le recueil authentique des anciennes traditions de l'Egypte. Les Egyptiens étaient ainsi doublement inexcusables, et d'avoir méconnu au fond de leurs temples la vérité transmise par leurs pères, et de ne l'avoir pas reconnue chez leurs voisins, les Hébreux, avec lesquels ils étaient presque continuellement en rapport; mais le plus grand crime est à leurs prêtres et à leurs sages, qui, connaissant cette vérité, la retenaient captive dans leurs mystères et leurs hiéroglyphes.

Les Egyptiens étaient, comme le sont encore les Indiens, divisés en plusieurs classes ou castes héréditaires, dont les principales étaient les prêtres, les guerriers, les laboureurs.

Quant au roi d'Egypte, il était subordonné aux lois, non-seulement dans l'administration des affaires publiques, mais encore dans sa vie privée. Ces lois, consignées dans les livres sacrés, lui étaient rappelées sans cesse et interprétées par les prêtres, dont les plus distingués étaient placés pour cela auprès de sa personne. A sa mort, le roi était jugé sévèrement et privé des honneurs de la sépulture, s'il n'avait pas gouverné suivant les règles antiques.

Un nom commun à tous les anciens rois de ce pays est celui de Pharaon ou Paroh, qui, selon Josèphe (3), veut dire roi. Et de fait, dans le copte, l'égyptien moderne, *phiouro* ou *phouro*, signifie encore la même chose. L'Ecriture sainte en mentionne dix; mais il est difficile de savoir au vrai leur nom propre; car l'histoire de l'Egypte est fort embrouillée. Les plus célèbres ou le plus célèbre de ces rois est Osymandias, Rhamsès le Grand, Sésostris, qui, d'après le savant interprète des hiéroglyphes, se trouve être le même. Déjà Hérodote (4) disait assez nettement que la certitude de l'histoire égyptienne ne commence qu'au temps où les Grecs s'établirent en Egypte sous Psammétique, que jusque-là les récits des Egyptiens ne s'accordaient guère ni entre eux ni avec ceux des étrangers. Or, à Psammétique, qui vivait au commencement du règne de Josias, succéda son fils Néchos ou Néchao; à Néchos son fils Psammis, à Psammis son fils Apriès, qui est appelé dans l'Ecriture Pharaon-Ephrée ou Hophra. C'est à lui qu'Ezéchiel adresse la parole dans ses prophéties. C'est avec lui que Sédécias avait fait alliance lorsqu'il se souleva contre le roi de Babylone. Ce Pharaon paraissait en effet capable de résister à Nabuchodonosor. Il avait fait la guerre avec succès, tant par mer que par terre, contre les Tyriens, les Sidoniens et l'île de Chypre; il avait pris d'assaut la ville

(1) *Hist. univ.* par de savants Anglais, t. II, l. I, c. III, p. 38. — (2) Lettres de M. Charles Lenormant, *Globe*, 18 février 1829. — (3) *Antiq.*, l. VIII, c. II. — (4) Lib. II, c. CXLVII et CLIV.

de Sidon, vaincu les Phéniciens et les Cypriots dans un combat naval, et s'en était revenu en Egypte avec une incroyable quantité de butin. Enflé de ces victoires, il croyait qu'il n'était au pouvoir d'aucun dieu de le détrôner (1).

Dans ce moment-là même, le vrai Dieu lui annonçait sa ruine.

Jérusalem n'était point encore prise ; au contraire, Apriès venait à son secours avec une puissante armée, mais pour s'en retourner sans vouloir ou oser combattre, lorsque le Seigneur dit à son prophète :

« Fils de l'homme, tourne la face contre Pharaon, roi de Mizraïm, et prophétise sur lui et sur Mizraïm tout entier. Parle, et tu diras :

« Voici ce que dit Adonaï-Jéhovah : Me voici contre toi, Pharaon, roi de Mizraïm, dragon immense, couché au milieu de tes fleuves, et qui dis : Mon fleuve est à moi, c'est moi qui me suis fait moi-même.

« J'enfoncerai l'hameçon dans tes mâchoires, et j'attacherai à tes écailles tous les poissons de tes fleuves, et je te tirerai du milieu de tes fleuves. Et je te jetterai dans le désert, et tous les poissons de ton fleuve ; tu demeureras étendu sur la terre ; et tes membres dispersés, sans sépulture, je les ai donnés en proie aux animaux de la terre et aux oiseaux du ciel.

« Et tous les habitants de Mizraïm connaîtront que c'est moi Celui qui est ; parce que tu as été un appui de roseau pour la maison d'Israël. Elle t'a saisi de la main, et tu t'es rompu, et tu as ensanglanté son bras ; elle s'est appuyée sur toi, et tu t'es brisé, et tu as fait chanceler ses reins.

« C'est pourquoi voici ce que dit Adonaï-Jéhovah : Me voici, amenant contre toi le glaive, et j'exterminerai de toi l'homme et la bête. Et la terre des Mizraïm sera un désert et une solitude, et ils sauront que c'est moi Celui qui est ; parce que tu as dit : Mon fleuve est à moi, et je me suis fait moi-même.

« C'est pourquoi me voici contre toi et ton fleuve : je ferai de Mizraïm une solitude ravagée par le glaive, depuis Magdole jusqu'à Syène et jusqu'aux extrémités de l'Ethiopie. L'homme ni la bête n'y passeront plus, et elle ne sera pas habitée pendant quarante ans. Je rendrai la terre de Mizraïm un désert parmi les déserts, ses villes seront entre les villes abandonnées, et la désolation durera quarante ans : je répandrai les Mizraïm au milieu des nations, et je les disperserai sur la terre.

« Car ainsi parle Adonaï-Jéhovah : Après quarante ans, je rassemblerai les Mizraïm du milieu des peuples où ils auront été dispersés. Je rappellerai la captivité de Mizraïm, je les ramènerai dans la terre de Phaturès, dans la terre de leur naissance, et là ils seront un royaume impuissant, et il sera petit entre tous les royaumes, et il ne s'élèvera plus au-dessus des peuples ; et je l'affaiblirai pour qu'il ne commande plus aux nations. Et désormais il ne sera plus la confiance de la maison d'Israël, et il ne lui apprendra plus l'iniquité, à me fuir et à me suivre, et ils sauront que c'est moi Celui qui est (2). »

Le prophète nous représente le roi d'Egypte sous l'emblème d'un monstrueux crocodile ou dragon, couché au milieu du Nil et de ses innombrables canaux, qui formaient comme autant de fleuves. Cette comparaison est d'autant plus juste, que les rois eux-mêmes s'égalaient à ces animaux ; les crocodiles sacrés avaient, dans le palais souterrain du labyrinthe, la même sépulture que les Pharaons.

Après avoir prédit au superbe Apriès qu'il le tirerait de son fleuve et jetterait ses membres épars dans le désert, le Seigneur lui annonce par qui s'achèvera la ruine de son pays.

« J'anéantirai cette multitude d'hommes qui est dans l'Egypte, par la main de Nabuchodonosor, roi de Babylone. Je le ferai venir, lui et son peuple, et avec lui les plus puissantes des nations, pour perdre l'Egypte : ils viendront l'attaquer, le glaive à la main, et ils rempliront la terre de morts. Je sécherai le lit des fleuves, et je vendrai ses champs entre les mains des méchants ; je détruirai cette terre, avec tout ce qu'elle contient, par la main des étrangers.

« Moi, Jéhovah, je l'ai dit, j'exterminerai les simulacres et j'anéantirai les idoles de Memphis ; il n'y aura plus à jamais de prince du pays d'Egypte, et je répandrai la terreur dans la terre d'Egypte. Je ruinerai le pays de Phaturès, je mettrai le feu dans Tanis, j'exercerai mes jugements dans Diospolis. Je répandrai mon indignation sur Saïs, la force de l'Egypte ; je perdrai la multitude de Diospolis (No). Et je mettrai le feu dans l'Egypte : Saïs sera dans les douleurs comme une femme qui est en travail ; Diospolis sera déchirée, et Memphis en de continuelles angoisses. Les jeunes gens d'Héliopolis et de Bubaste seront passés au fil de l'épée, et les femmes seront emmenées captives. Le jour s'obscurcira en Taphnis, lorsque je briserai les sceptres de l'Egypte et que s'évanouira l'orgueil de sa puissance : la nuée couvrira Taphnis, et ses filles seront emmenées captives. Et j'accomplirai dans l'Egypte mes jugements, et ils sauront que c'est moi Jéhovah (3). »

Aujourd'hui, vingt-quatre siècles après le prophète, les savants d'Europe s'en vont en Egypte constater, sur les débris de tant d'illustres cités, l'exactitude de ces prédictions : prédictions accomplies toujours plus à la lettre, et par le Babylonien Nabuchodonosor, et par le Perse Cambyse, et par les Grecs, et par

(1) Diod., l. I, c. LXVIII ; Herodot., l. II, c. CLXI et CLXIX. — (2) Ezech., XXIX, 2-21. — (3) *Ibid.*, XXX, 10-26.

les Romains, et enfin par les Musulmans. Au milieu de ces grandes ruines, ils contemplent avec effroi et déplorent la destinée de la terre de Mizraïm, autrefois si renommée par la sagesse de ses monarques, et depuis si longtemps sans prince indigène, sans autre magnificence que ses ruines. Ce qu'ils font aujourd'hui, le prophète le faisait et le prédisait il y a vingt-quatre siècles.

L'année qui suivit la destruction de Jérusalem, le Seigneur dit à Ezéchiel :

« Fils de l'homme, commence le son lugubre sur Pharaon, roi d'Egypte, et tu lui diras : Tu as été comparé au lion des nations et au dragon des mers; et tu agitais ta corne dans tes fleuves, et tu troublais les eaux avec tes pieds et tu foulais les fleuves.

« C'est pourquoi voici ce que dit Adonaï-Jéhovah : J'étendrai sur toi mes rets au milieu de la multitude des peuples, et je te tirerai dehors avec ma seine. Et je te jetterai sur la terre, et je te délaisserai sur la face d'un champ ; et je ferai habiter sur toi tous les oiseaux du ciel, et je rassasierai de toi tous les animaux de la terre. J'exposerai ta chair sur les montagnes, et j'emplirai les vallées de tes membres sanglants. J'abreuverai la terre, jusqu'au sommet de ses montagnes, de ton sang noir ; et les vallées seront remplies de tes débris.

« Quand tu t'éteindras, je couvrirai les cieux et j'obscurcirai les étoiles; j'envelopperai le soleil d'un nuage, et la lune ne donnera pas sa lumière. Tous les astres qui brillent dans les cieux pleureront sur toi, et je répandrai les ténèbres sur ton royaume lorsque les tiens tomberont morts au milieu de la terre, dit Adonaï-Jéhovah.

« Je porterai l'épouvante dans le cœur des peuples quand j'amènerai tes débris au milieu des nations, en des contrées que tu ignores. Et je frapperai de stupeur des peuples nombreux ; leurs rois frémiront sur toi d'épouvante et d'horreur, lorsque les éclairs de mon épée brilleront devant leur face ; et chacun d'eux tremblera soudain pour son âme au jour de ta ruine.

« Car ainsi parle Adonaï-Jéhovah : Le glaive du roi de Babylone viendra sur toi ; par le glaive des forts j'abattrai ta multitude. Tous ces peuples sont invincibles, et ils dévasteront l'orgueil de l'Egypte, et sa multitude sera dissipée. Et je détruirai les animaux qui passaient le long des grandes eaux ; ni le pied de l'homme ni le pied de la bête n'en troubleront plus le cours. Je les rendrai désormais pures et tranquilles, et les fleuves couleront comme de l'huile, lorsque j'aurai donné la terre d'Egypte à la désolation, et que cette terre sera dépouillée de sa multitude ; quand j'aurai frappé tous ses habitants, ils sauront que c'est moi Celui qui est. Telle est cette lamentation : pleurez-la ; les filles des nations la pleureront, elles la pleureront sur l'Egypte et sur sa multitude, a dit Celui qui est (1). »

Ce qui étonne le plus, ce qui terrasse d'admiration le voyageur en Egypte, ce ne sont pas tant les cités mortes des vivants, que les cités encore vivantes des morts, c'est-à-dire les tombes royales de la Thébaïde. Ce sont moins des tombes que des palais, des cités souterraines taillées dans le roc, où, en des salles immenses, dorment, l'une à côté de l'autre, des dynasties entières, entourées des divinités du ciel, de la terre et de l'enfer, des images de peuples vaincus, de villes prises, enfin de toutes les pompes d'une grandeur et d'une puissance qui n'est plus. Ecoutons le prophète, introduisant dans cette cité de morts, dans cette demeure éternel, et Pharaon et l'Egypte entière.

« Fils de l'homme, lui dit Jéhovah, entonne le chant lugubre sur la multitude de l'Egypte, et conduis-la, elle et les filles des nations puissantes, dans la terre d'en bas, avec ceux qui descendent dans le gouffre.

« En quoi es-tu meilleure ? descends, et dors avec les incirconcis.

« Ils tomberont tous au milieu de ceux qui ont été tués par le glaive : elle a été donnée au glaive, entrainez-là, elles et tout ses peuples.

« Ainsi lui parleront, du milieu de l'enfer, les plus puissants d'entre les forts qui sont descendus avec ses défenseurs et qui dorment incirconcis, tués par le glaive.

« Là est Assur et toute sa multitude ; autour de lui ses sépulcres ; tous, ils ont été tués, tombant sous le glaive. Ses sépulcres ont été creusés dans les profondeurs du gouffre, et sa multitude est rangée autour de son sépulcre ; tous, ils ont été tués, tombant sous le glaive, eux qui répandaient l'épouvante sur la terre des vivants.

« Là est Elam, et toute sa multitude autour de son sépulcre : tous, ils ont été tués, tombant sous le glaive, et sont descendus incirconcis dans la terre d'en bas, eux qui répandaient l'épouvante dans la terre des vivants ; ils ont porté leur ignominie avec ceux qui descendent dans le gouffre. Au milieu de ces morts, ils ont placé sa couche, et autour de son sépulcre tous ces circoncis, tués par le glaive, qui répandaient l'épouvante dans la terre des vivants; et ils ont porté leur ignominie avec ceux qui descendaient dans le gouffre, et ils ont été déposés entre les tués.

« Là est Mosoch et Thubal, et toute sa multitude autour de son sépulcre; tous incirconcis et tués, en tombant sous le glaive, parce qu'ils répandaient l'épouvante dans la terre des vivants. Et ils ne dormiront pas avec les *géants des siècles* (2), *d'entre les circoncis*, qui sont descendus dans l'enfer avec leurs armes et qui ont passé leurs épées sous leurs têtes ; leurs iniquités ont pénétré leurs os, parce qu'ils ont

(1) Ezech., XXXII, 1-16. — (2) D'après les Septante

été l'épouvante des forts dans la terre des vivants.

« Et toi, au milieu des incirconcis, tu seras brisé, et tu dormiras avec ceux qui ont été tués par le glaive (1).

« Là est Édom, et ses rois, et tous ses chefs, qui ont été mis, malgré leur forces, avec ceux qui ont été tués par le glaive; ils dormiront avec les incirconcis et avec ceux qui descendent dans le gouffre.

« Là sont tous les princes de l'aquilon et tous les chasseurs, qui sont descendus avec les morts, tremblants et confondus dans leur force; et ils dormiront incirconcis avec ceux qui ont été tués par le glaive, et ils ont porté leur ignominie avec ceux qui descendent dans le gouffre.

« Pharaon les verra, et il se consolera de toute la multitude de son peuple qui a péri par le glaive; Pharaon et toute son armée, dit Adonaï-Jéhovah, parce que j'ai jeté ma terreur dans la région des vivants, et il a été couché au milieu des incirconcis avec ceux qui ont été tués par le glaive; Pharaon et toute sa multitude, dit Adonaï-Jéhovah (2). »

Nous venons d'entendre le chant funèbre; voyons maintenant commencer les funérailles.

Apriès revenait triomphant de son expédition contre les Phéniciens, lorsque, pour comble de prospérité, tout un peuple vint s'offrir à lui: c'étaient les Libyens.

Expulsés de leurs possessions par la colonie grecque de Cyrène, qui, fondée depuis quelque temps, devenait de jour en jour plus populeuse et plus puissante, ils résolurent de se donner au roi d'Egypte (3). Pour les secourir, Apriès leva une grande armée d'Egyptiens, et l'envoya contre Cyrène. Mais les Cyrénéens la taillèrent en pièces. Le petit nombre d'Egyptiens qui purent se sauver revint en fureur contre Apriès, comme s'il les avait envoyés à la boucherie pour faire plus sûrement le despote. Cette accusation, bien ou mal fondée, occasionna une défection presque universelle. Pour l'apaiser, Apriès envoya un ami fidèle, Amasis. Mais pendant que celui-ci haranguait les insurgés, ils le proclamèrent roi lui-même, et dès lors il se mit à leur tête. A cette nouvelle, Apriès envoya Patarbémis, personnage le plus considérable qui lui fût encore attaché, avec ordre de lui amener Amasis en vie. Malgré sa bonne volonté, ce personnage ne put réussir. Quand donc Apriès le vit revenir seul, sans lui faire une seule question, il commanda qu'on lui coupât le nez et les oreilles. Une tyrannie si barbare acheva de ruiner ses affaires; tous les Egyptiens qui lui avaient été fidèles jusqu'alors se déclarèrent en faveur d'Amasis. Les deux rivaux se préparèrent donc à la guerre: Amasis avait pour lui tous les Egyptiens; Apriès, les soldats cariens, ioniens et autres étrangers qu'il avait engagés à sa solde, au nombre de trente mille. La bataille se donna dans les plaines de Memphis. Apriès fut battu complétement et fait prisonnier. Le vainqueur le consigna dans le palais de Saïs, qui lui avait appartenu autrefois, et le traita avec beaucoup d'égards et de respect. Mais enfin, les Egyptiens lui ayant représenté qu'il n'était ni juste ni sage de nourrir leur ennemi et le sien, il le leur abandonna. Tombé de la sorte entre les mains de ceux qui cherchaient sa vie, suivant l'expression du prophète, le malheureux Apriès fut étranglé et son corps mis dans le sépulcre de ses ancêtres (4).

Voilà comme l'Egypte, déchirant ses propres entrailles, accomplissait les prédictions d'Ezéchiel, dispersait ses membres sanglants dans les déserts de la Libye, sur les montagnes et dans les vallées. Elle fut achevée par le glaive de Nabuchodonosor, qui, pendant ou avant cette guerre civile, vint, comme il avait été prédit, la ravager d'une extrémité à l'autre. Ses rois ne furent plus dès lors que les vassaux de Babylone, et puis de la Perse.

Ce fut alors sans doute que Nabuchodonosor exécuta sa fameuse expédition à travers la Libye, jusqu'aux colonnes d'Hercule, puis par l'Espagne et toute l'Europe; expédition que l'historien Mégasthène, qui vivait environ trois siècles avant Jésus-Christ, rappelle expressément dans un fragment cité par Josèphe, Abydène et Strabon (5). Une connaissance plus exacte qu'on a récemment acquise de l'Asie, en particulier de l'Inde, a montré que Mégasthène est un écrivain instruit et digne de foi. Nous aurions vraisemblablement là-dessus des témoignages pareils d'Hérodote, si son histoire d'Assyrie était venue jusqu'à nous.

Tant de gloire et de prospérité enflèrent extrêmement le cœur de Nabuchodonosor: il en fut châtié par une humiliation également extraordinaire. Ecoutons-le plutôt lui-même annonçant sa propre confusion et la grandeur du Très-Haut, dans un décret public, à tout l'univers:

« Nabuchodonosor, roi:

« A tous les peuples, à toutes les nations, à toutes les langues qui habitent dans toute la terre;

« Que la paix soit multipliée sur vous!

« Les prodiges et les merveilles qu'a faites en moi le Dieu très-haut, il m'a paru juste de les publier. Que ses prodiges sont grands! que ses merveilles sont puissantes!

« Son royaume est un royaume éternel, et sa puissance est de génération en génération (6).

« Moi, Nabuchodonosor, j'étais en paix dans ma maison et plein de gloire dans mon palais. Je vis un songe, et il m'effraya. Mes conceptions sur ma bouche et les visions de ma tête m'épouvantèrent. Je publiai donc un décret pour introduire devant moi tous les sages de

(1) Ezech., XXXII, 18-28. — (2) Ezech., XXXII, 29-32. — (3) Hérodote, l. II et IV. — (4) Hérodote, l. II; Diodore, l. I. — (5) Josèphe, *Cont. Appion.*, l. I; *Antiq.*, X; Abyd., *apud Euseb. Præp. evang.*, l. IX, c. XLI; Strab., l. XV. — (6) Dan., III, 98-100.

Babylone, afin de me donner l'explication du songe. Alors entrèrent les devins, les mages, les Chaldéens et les augures. Je dis le songe devant eux ; mais ils ne m'en indiquèrent point la solution. Enfin entra devant moi Daniel, dont le nom est Baltassar (trésor de Bel), selon le nom de mon dieu, et qui a dans lui-même l'esprit des dieux saints (ou, comme traduisent les Septante, l'esprit saint de Dieu). Je dis le songe devant lui : Baltassar, prince des devins, comme je sais que l'esprit des dieux saints (ou l'esprit saint de Dieu) est en vous, et qu'il n'y a point de secret que vous ne puissiez pénétrer, écoutez les visions du songe que j'ai vu, et dites-m'en l'interprétation.

« Telles étaient les visions de ma tête sur ma couche : Je regardais, et voilà un arbre au milieu de la terre, et sa hauteur était excessive. C'était un arbre grand et fort : sa hauteur atteignait les cieux, et son étendue, les extrémités de toute la terre. Son feuillage était magnifique, son fruit très-abondant : tout y avait sa nourriture ; à son ombre reposaient les bêtes des champs, dans ses rameaux habitaient les oiseaux du ciel, et de lui se nourrissait toute chair.

« Je regardais donc dans les visions de ma tête sur ma couche, et voilà qu'un des veillants et des saints descendit du ciel. Il cria d'une voix forte : Abattez l'arbre, coupez-en les branches, secouez-en les feuilles, répandez-en les fruits ; que les bêtes s'enfuient de dessous, et les oiseaux de dessus ses branches. Laissez néanmoins la souche de ses racines en terre ; qu'il soit lié avec des chaînes de fer et d'airain parmi les herbes des champs ; qu'il soit mouillé de la rosée du ciel, et qu'il paisse avec les bêtes sauvages l'herbe de la terre. Qu'on lui ôte son cœur d'homme et qu'on lui donne un cœur de bête, et que sept temps se succèdent sur lui. C'est ce qui a été ordonné dans le conseil des veillants ; c'est la parole et la demande des saints, jusqu'à ce que les vivants connaissent que c'est le Très-Haut qui domine dans l'empire de l'homme, qu'il le donne à qui il lui plaît, et établit dessus le dernier des humains.

« Tel est le songe que j'ai vu, moi, Nabuchodonosor, roi ; vous donc Baltassar, hâtez-vous de m'en donner l'explication ; car tous les sages de mon royaume ne peuvent me l'interpréter ; mais vous le pouvez, parce que l'esprit des dieux saints (ou l'esprit saint de Dieu) est en vous.

« Alors Daniel, surnommé Baltassar, demeura stupéfait pendant une heure, et ses pensées l'épouvantaient. Mais le roi, prenant la parole : Baltassar, lui dit-il, que le songe et l'interprétation ne vous troublent point.

« Baltassar répondit : Mon seigneur, que le songe retombent sur ceux qui vous haïssent, et son interprétation sur vos ennemis ! Cet arbre que vous avez vu si grand et si fort, dont la hauteur atteignait les cieux et l'étendue de toute la terre, dont le feuillage était magnifique, le fruit très-abondant, et où tout avait sa nourriture ; à l'ombre duquel reposaient les bêtes des champs, tandis que les oiseaux du ciel habitaient dans ses rameaux ; cet arbre, ô roi ! c'est vous-même qui êtes devenu si grand et si puissant ; car votre grandeur s'est accrue et élevée jusqu'au ciel, votre puissance s'est étendue jusqu'aux extrémités de toute la terre.

« Quant à ce que vous avez vu ensuite un des veillants et des saints descendant du ciel et disant : Abattez cet arbre, dépouillez-le ; laissez néanmoins la souche de ses racines en terre ; qu'il soit lié avec le fer et l'airain parmi les herbes des champs ; qu'il soit mouillé par la rosée du ciel, et qu'il paisse avec les bêtes sauvages, jusqu'à ce que sept temps soient passés sur lui, en voici l'interprétation, ô roi !

« C'est là une sentence du Très-Haut, qui a été prononcée sur le roi, mon seigneur. On vous chassera d'avec les hommes ; votre habitation sera avec les animaux et les bêtes sauvages ; vous mangerez du foin comme un bœuf, vous serez trempé de la rosée du ciel : sept temps se passeront ainsi sur vous, jusqu'à ce que vous reconnaissiez que le Très-Haut domine dans l'empire de l'homme, et qu'il le donne à qui il lui plaît.

« Quant à ce qui a été commandé qu'on réservât la souche de ses racines, savoir de l'arbre, c'est que votre royaume vous demeurera, après que vous aurez reconnu que les cieux sont souverains.

« C'est pourquoi daignez, ô roi ! suivre mon conseil ; rachetez vos péchés par la justice et vos iniquités par la miséricorde envers les pauvres ; peut-être que Dieu supportera vos offenses et prolongera votre paix.

« Toutes ces choses arrivèrent au roi Nabuchodonosor. Douze mois après, il se promenait dans le palais de Babylone. Et le roi se mit à dire : N'est-ce pas là cette grande Babylone que j'ai bâtie dans la grandeur de ma puissance et dans l'éclat de ma gloire, pour être le siége de mon empire ?

« Le roi n'avait point achevé ces paroles, qu'une voix retentit du ciel : A toi, roi Nabuchodonosor, il est dit : Ton royaume a passé de toi. On va te chasser d'avec les hommes ; tu habiteras avec les animaux et les bêtes farouches ; tu mangeras du foin comme un bœuf, et sept temps passeront sur toi, jusqu'à ce que tu reconnaisses que le Très-Haut est le souverain dans le royaume des hommes, et qu'il le donne à qui il lui plaît.

« A l'heure même cette parole fut accomplie en Nabuchodonosor. Il fut chassé d'avec les hommes ; il mangea du foin comme un bœuf ; son corps fut trempé de la rosée du ciel, jusqu'à ce que les cheveux lui crûrent comme le duvet des aigles, et ses ongles comme les griffes des oiseaux.

« A la fin des jours, moi, Nabuchodonosor, j'élevai mes yeux au ciel et ma connaissance me revint, et je bénis le Très-Haut, et je louai Celui qui vit à jamais, et je le glorifiai, parce

que sa puissance est une puissance éternelle, et son royaume est de génération en génération. Devant lui, tous les habitants de la terre sont réputés en néant ; il fait suivant sa volonté, et dans l'armée des cieux, et dans les habitants de la terre. Il n'y a personne qui résiste à sa main et qui lui dise : Qu'avez vous fait? En ce temps-là donc, ma connaissance me revint, et je recouvrai l'honneur et la gloire de ma royauté : ma première forme me fut rendue ; mes princes et mes grands vinrent me chercher ; je fus rétabli dans mon royaume et environné d'une magnificence plus grande que jamais.

« Maintenant donc, moi, Nabuchodonosor, je loue, j'exalte, je glorifie le roi des cieux, parce que toutes ses œuvres sont vérité, toutes ses voies justice, et qu'il peut humilier ceux qui marchent dans la superbe (1). »

Malgré le peu de monuments profanes qui nous restent de l'histoire de la Chaldée, il s'est conservé une trace, quoique bien défigurée, de cet événement, dans un fragment de Mégasthène, cité par Abydène, où il rapportait cette tradition des Chaldéens : « Qu'un jour, sur la terrasse de son palais, Nabuchodonosor fut saisi tout à coup d'une fureur divine, et s'écria que les Babyloniens étaient menacés d'un malheur que nul de leurs dieux ne pourrait détourner : un mulet perse viendrait, qui les réduirait en servitude ; et qu'après ces mots, il disparut aux yeux des hommes (2). » Sous ce mulet, il entendait, si l'histoire est vraie, le fameux Cyrus, que la pythonisse de Delphes appela de même quelques années après, parce que son père était un Persan et sa mère une fille du roi des Mèdes.

Nabuchodonosor mourut après un règne de quarante-trois ans, et laissa le trône à son fils que l'Ecriture appelle Evilmérodach, Bérose et Mégasthène, Evilmaluruch (3).

Saint Augustin, dans deux de ses sermons, expose à son peuple, comme une chose certaine, que Nabuchodonosor se convertit au prodige de la fournaise ardente, qu'il crut en Dieu et trouva miséricorde devant lui. « Par un même prodige, les trois jeunes gens échappèrent au feu du moment, le roi, aux feux éternels. Le salut de leurs corps devint pour lui le salut de son âme. Il lui fut accordé plus qu'à eux (4). » Telles sont les paroles de saint Augustin.

Le nouveau monarque de Babylone fit sortir de la prison, où il était depuis trente-sept ans, Joachim et Jéchonias, avant-dernier roi de Juda, l'éleva au-dessus des autres rois de pays conquis, vivant à la cour, suivant les mœurs de l'Orient, l'admit à sa table et lui fixa un convenable entretien, dont il jouit en effet tant qu'il vécut (5). D'après certaines traditions rabbiniques, mais qui ne sont pas bien certaines, il avait appris à le connaître, lorsque son père, Nabuchodonosor, mécontent de sa conduite l'avait fait mettre dans la même prison.

Les Babyloniens adoraient une idole nommée Bel (Baal, Bélus), à qui tous les jours on offrait douze mesures de la meilleure farine, quarante brebis et six amphores de vin ; le roi lui-même allait tous les jours l'adorer dans son temple.

Une fois il demanda à Daniel, qui mangeait à sa table et qu'il honorait par-dessus tous ses confidents : « Pourquoi n'adorez-vous pas Bel aussi? » Il répondit : « Je ne sers point les idoles que la main a faites, mais le Dieu vivant qui a créé le ciel et la terre, et qui tient toute chair en sa puissance. » — « Quoi donc ! reprit le roi, Bel ne vous paraît-il pas un dieu vivant? Ne voyez-vous pas combien il mange et combien il boit chaque jour ? » — « O roi ! disait Daniel en souriant, ce Bel est de boue au dedans et d'airain au dehors, et jamais il ne mangea. »

Le roi, en colère, fit venir les prêtres et les somma de dire qui consommait les offrandes. S'ils lui font voir que c'est Bel, Daniel mourra ; sinon, ils mourront eux-mêmes. « Oui, dit Daniel, qu'il soit fait selon votre parole. » Les prêtres étaient au nombre de soixante-dix, sans compter leurs femmes et leurs enfants. Le roi s'en alla avec Daniel au temple de Bel. Là, les prêtres dirent : « Voilà que nous allons sortir; et vous, ô roi, mettez les viandes et servez le vin ; puis fermez la porte et cachetez-la de votre anneau. Et demain matin, lorsque vous entrerez, si vous ne trouvez que Bel aura tout mangé, nous mourrons ; sinon, Daniel, qui a menti contre nous. » Le roi ordonna de placer les offrandes ; mais Daniel fit tamiser de la cendre par tout le temple.

Le lendemain, dès la pointe du jour, le roi s'en vint avec Daniel. Le sceau était intact. Le roi entra dans le temple, jeta les yeux sur la table et s'écria tout haut : « Vous êtes grand,

(1) Daniel, IV, 1-34. — (2) Megasth., *apud Euseb.*, *Præp. evang.*, l. IX, c. XLI, — (3) Euseb., *Præp. evang.*, c. XL et XLI. — (4) *Sermo* 301, n. 2, et 34, n. 2. Vidimus, novimus quemadmodum salus eorum justorum a Domino fuit, ut in ignem mitterentur, et illum asperum regem, quem loquendo irritaverant, vivendo converterent. Credidit quippe in eorum Deum, et proposuit edictum, ut quicumque blasphemaret Deum Sidrach, Misach et Abdenago, in interitum iret, et domus ejus in direptionem. Quam disimilis jussio primæ jussioni ! Qualis prima jussio ? Pereat qui statuam auream non adoraverit. Qualis secunda ? Pereat qui Deum verum blasphemaverit. Fideles homines non mutati, infidelem hominem mutaverunt. Illa in perfidia stare non permiserunt, quia ipse in fide steterunt. *Sermo* 301, n. 2. Ut evaderent flammas tres viri, Nabuchodonosor præstitum est ut crederet in Deum eorum. Nam qui eos potuit in manifesto liberare, potuit et in occulto coronare. Sed si illos in occulto coronasset, regem, qui sævierat non liberasset. Salus corporis illorum, salus animæ facta est illius. Illi Deum laudando evaserunt, sed præsentes ignes : ille in Deum credendo evasit, sed æternas gehennas. Plus ergo illi, quam illis, præstitum est. *Sermo* 343, n. 2. Un critique nous a fait comme un crime de dire que Nabuchodonosor a connu et servi le vrai Dieu. Est-ce qu'il ne sera plus permis, dans une histoire de l'Église, de citer les Pères de l'Église et de penser comme eux? — (5) IV Reg., XXV, 27-30 ; Jérem., LII, 31-34.

ô Bel ! et il n'y a point en vous de tromperie. » Mais Daniel se mit à rire, et retenant le roi pour qu'il n'avançât pas davantage, il lui dit : « Voyez ce pavé, considérez de qui sont ces traces de pieds. » « Je vois, dit le prince, des traces de pieds d'hommes, de femmes et d'enfants. » Aussitôt, entré dans une grande colère, il fit arrêter les prêtres, avec leurs enfants et leurs femmes, et ils lui montrèrent de petites portes secrètes par où ils entraient et venaient manger tout ce qui était sur la table. Alors il les fit mourir, et livra l'idole de Bel en la puissance de Daniel, qui la renversa ainsi que le temple (1).

Il y avait encore un grand dragon, à qui les habitants de Babylone rendaient également des honneurs divins. Un jour le roi dit à Daniel : « Direz-vous encore que celui-là est d'airain ? Le voilà qui vit, qui mange et qui boit. Vous ne pouvez pas dire pour le coup que ce ne soit là un Dieu vivant ; adorez-le donc. » Daniel répondit : « J'adore le Seigneur, mon Dieu ; c'est lui le Dieu vivant. Quant au dragon, permettez-le-moi et je le tuerai sans épée ni bâton. » Le roi le lui ayant permis, il prit de la poix, de la graisse et du poil, fondit le tout ensemble, en fit des masses et les jeta dans la gueule du dragon, qui en creva. Et Daniel disait : « Voilà ce que vous adoriez. »

A cette nouvelle, les Babyloniens entrèrent en fureur et s'écrièrent que le roi était devenu Juif, qu'il avait renversé Bel, tué le dragon, fait mourir les prêtres. Attroupés autour du roi, ils exigèrent qu'il leur livrât Daniel : « Autrement nous te tuerons toi et ta maison. »

Ce langage fait bien voir qu'ils parlaient au faible Evilmérodach, et non point à Cyrus ni à Darius ; car comment les Babyloniens, abattus, anéantis, auraient-ils osé parler sur ce ton à leurs superbes vainqueurs, qui d'ailleurs n'adoraient ni l'idole de Bel, ni le serpent, mais le soleil ?

Le roi, contraint par la nécessité, leur livra Daniel. Eux le jetèrent dans la fosse aux lions. Il y en avait sept, à qui l'on donnait tous les jours deux cadavres avec deux brebis ; mais alors on ne leur donna rien, afin qu'ils dévorassent Daniel d'autant plus sûrement.

Pendant que l'homme de Dieu était là au milieu des lions, l'ange du Seigneur apparut au prophète Habacuc, dans la Judée, lorsqu'il venait d'apprêter un potage, de le mettre avec du pain trempé dans un vase, et qu'il allait dans le champ le porter aux moissonneurs. C'était probablement le même prophète dont nous avons les prédictions dans la sainte Ecriture. L'ange lui commanda de porter ce dîner à Daniel, dans la fosse aux lions, à Babylone. Le prophète s'excusa sur ce qu'il n'avait jamais été à Babylone, qu'il ne savait pas non plus où était la fosse aux lions; l'ange le saisit par les cheveux de dessus sa tête, et, dans l'impétuosité de son souffle, le transporta au bord de la fosse. Et Habacuc cria : « Daniel, serviteur de Dieu, recevez le dîner que Dieu vous a envoyé ! » Et Daniel répondit : « O Dieu ! vous vous êtes souvenu de moi, et vous n'avez point abandonné ceux qui vous aiment. » Et, se levant, il mangea ; et l'ange du Seigneur remit aussitôt Habacuc dans son lieu.

Le septième jour, le roi s'en vint pleurer Daniel, et, s'étant approché de la fosse, il regarda dedans, et voilà Daniel assis au milieu des lions. Aussitôt, s'écriant à haute voix, il dit : « Vous êtes grand, ô Seigneur, Dieu de Daniel, et il n'y en a point d'autre que vous ! Et il le fit tirer de la fosse. En même temps il y précipita ceux qui avaient été cause de sa perte, et dans un instant ils furent dévorés devant lui (2).

Evilmérodach, au témoignage de Bérose et de Mégasthène (3), ne régna que deux ans. Méprisé et haï par ses débauches et ses autres déréglements, il fut tué par des conjurés, à la tête desquels était Nériglissor, mari de sa sœur, qui s'éleva sur le trône.

Aussi entreprenant que son beau-frère paraît avoir été efféminé, il résolut la guerre contre Cyaxare II, fils d'Astyage, s'y prépara d'une manière formidable, envoya des ambassadeurs non-seulement à Crésus, roi des Lydiens, qui, par ses conquêtes jusqu'au fleuve Halys, s'était rendu redoutable en Asie, mais encore au roi de l'Inde, représentant à tous les deux que la puissance croissante des Mèdes, dont les rois s'étaient alliés à ceux des Perses par les liens du mariage, et l'ambition des uns et des autres, menaçaient toute l'Asie (4).

Cyaxare envoya demander secours à Cambyse, roi de Perse, son beau-frère, et fit prier Cyrus, par ses ambassadeurs, d'obtenir de son père le commandement de l'armée persane. Cyrus était âgé de quarante ans, et Cyaxare de quarante et un.

Des deux côtés on mit sur pied des armées formidables, principalement du côté de Nériglissor, qui, outre Crésus, roi de Lydie, avait encore pour auxiliaires les Phrygiens, les Cariens, les Cappadociens, les Ciliciens et les Paphlagoniens.

Le roi des Indiens envoya une ambassade tant à Cyaxare qu'à Nériglissor, pour s'informer exactement des causes de la guerre, parce qu'il était résolu à soutenir le juste contre l'injuste. Dans la suite il envoya de grands trésors à Cyrus pour les frais de cette guerre (5).

Le roi des Arméniens, qui était tributaire des Mèdes, se déclara pour le Chaldéen, dans la vue de secouer le joug de la dépendance ; mais il fut pris par Cyrus, et, avec les siens, traité si généreusement, que, d'ennemi, il devint ami et allié (6).

(1) Dan., XIV, 1-21. — (2) *Ibid.*, 22-42. — (3) Josèphe, *Antiq.*, l. X ; *Apud Euseb.*, l. IX. — (4) *Cyroped.*, l. I. — (5) *Ibid.*, l. II. — (6) *Ibid.*, l. III.

L'année quatrième du règne de Nériglissor, les deux puissances se rencontrèrent un jour, auquel celui-ci perdit la vie, et son armée la bataille. La mort de ce prince décida l'affaire. Crésus, roi des Lydiens, prit la conduite de l'armée (1).

Si, comme général, celui-ci n'était point comparable à Nériglissor, le fils de Nériglissor, Laborosoarchod, était encore moins digne de lui succéder dans l'empire. Débauché et cruel, sans aucunes qualités qui pussent le recommander au peuple ou à l'armée, il fut tué par ses sujets après un règne de neuf mois (2).

Alors parvint au trône le fils d'Evilmérodach, que Bérose appelle Nabonède ; Mégasthène, Nabonnidochus ; Josèphe, Naboandel ; Hérodote, Labynète ; la sainte Écriture Baltassar. Le nom de Baltassar, qui avait également été donné à Daniel, dans sa jeunesse, par le grand chambellan de Nabuchodonosor, était un nom honorifique, tel qu'en portaient les personnes d'un haut rang.

La mère de ce Baltassar était Nitocris, qu'Hérodote nous représente comme une femme d'une grande sagesse et d'un esprit élevé. Elle répara les murs de Babylone, jeta un pont-levis sur l'Euphrate et pratiqua de sous une galerie souterraine pour joindre ensemble les deux palais ou forteresses qui étaient sur ces rives vis-à-vis l'un de l'autre ; elle fit, en un mot, tout ce que pouvait suggérer la prudence humaine pour défendre, contre la puissance de l'ennemi, cette ville superbe, capitale du plus ancien empire sur la terre. Mais cette sage reine ne devait pas réussir. Les jugements de Babylone étaient proches. Déjà Jérémie avait prédit que les peuples serviraient Nabuchodonosor, son fils et le fils de son fils, jusqu'à ce que vint à son tour le temps de sa terre (3).

« La première année de Baltassar, roi de Babylone, Daniel eut un songe et une vision, étant dans son lit, il écrivit le songe et le résuma en ces termes :

« Je voyais dans ma vision pendant la nuit : et voilà, les quatre vents du ciel se combattaient sur la grande mer ; et quatre grandes bêtes sortaient de la mer, différentes les unes des autres. La première était comme une lionne, et elle avait des ailes d'aigle ; et comme je regardais, ses ailes lui furent arrachées ; elle fut ensuite relevée de terre, et elle se tint sur ses pieds comme un homme, et un cœur d'homme lui fut donné (4). »

Pour mieux pénétrer le sens du prophète, rappelons-nous dès maintenant que ces quatre bêtes qui sortent de la mer, ce sont les quatre grands empires s'élevant de cette mer orageuse qu'on appelle le genre humain, où les flots sont des peuples, les tempêtes des révolutions. Ces empires apparaissent en bêtes farouches, parce que leur instinct politique était, non pas l'équité, la bienveillance de l'homme tel qu'il doit être, mais le féroce égoïsme de la brute. La première est l'empire assyrio-babylonien, puissant et fier comme le lion, rapide dans ses conquêtes comme l'aigle. Ses ailes lui sont arrachées lorsque Nabuchodonosor est dépouillé de sa puissance, elle se relève avec lui, prend une marche humaine, reçoit un cœur humain.

« Et voici une autre bête, la seconde, semblable à un ours, et elle se tint sur un côté ; elle avait dans sa gueule et entre ses dents trois grandes défenses, et on lui disait : Lève-toi, mange beaucoup de chair (5). »

L'ours est un puissant animal, mais point aussi magnifique que le lion. Tel est le second empire, celui des Mèdes et des Perses, comparé au premier. L'ours ne vit pas de proie comme le lion ; mais, irrité, il est terrible. Xénophon nous apprend que les Mèdes et les Perses étaient tranquilles dans leurs âpres montagnes, lorsque le roi assyrien les provoqua par une irruption en Médie, dans une partie de chasse. Cette insulte finit par coûter l'empire à Babylone. Cette seconde bête s'appuie plus sur un côté que sur l'autre, et a trois défenses dans la gueule. Cela peut marquer, dans la seconde monarchie, la prépondérance des Perses sur les Mèdes ensuite la triple puissance des Perses, des Mèdes et des Chaldéens réunis ensemble.

« Après cela je regardais, et en voilà une autre, comme un léopard, qui avait sur le dos quatre ailes, comme celles d'un oiseau ; cette bête avait aussi quatre têtes, et la puissance lui fut donnée (6). »

C'est l'empire macédonien, qui, à la mort d'Alexandre le Grand, se partage en quatre puissantes monarchies.

« Je regardais ensuite dans cette vision nocturne, et voilà une quatrième bête, terrible, épouvantable et prodigieusement forte : elle avait de grandes dents de fer, et elle mangeait, et elle broyait, et elle foulait aux pieds ce qui restait ; elle était fort différente des autres bêtes que j'avais vues avant elle, et elle avait dix cornes. Mais pendant que je considérais ces cornes, voilà qu'une autre petite corne s'élevait d'entre elles, et trois des premières cornes furent arrachées de devant sa face ; et voilà, cette corne avait des yeux comme des yeux d'homme, et une bouche qui disait de grandes choses.

« Je regardais jusqu'à ce que des trônes furent placés et que l'ancien des jours s'assit ; son vêtement était blanc comme de la neige, et les cheveux de sa tête comme une laine très-pure ; son trône était des flammes ardentes, et les roues de ce trône un feu brûlant. Un fleuve rapide de feu se répandait de devant sa face. Un million le servaient, et mille millions étaient debout devant lui. Le jugement se tint, et les livres furent ouverts.

(1) *Cyropéd.*, l. IV. — (2) Bérose, *apud Euseb.*, l. IX, c. XL. — (3) Jerem., XXVII, 7. — (4) Dan., VII, 1-4. — (5) *Ibid.*, 5. — (6) *Ibid.*, 6.

« Je regardais attentivement à cause du bruit des grandes paroles que cette corne prononçait; je regardais jusqu'à ce que la bête eût été tuée, son corps détruit et livré au feu pour être brûlé, et que la puissance des autres bêtes leur eût été ôtée; car la durée de leur vie leur avait été donnée jusqu'à un temps et un temps.

« Je regardais dans cette vision de nuit, et voilà qu'avec les nuées du ciel venait comme le Fils de l'homme qui s'avança jusqu'à l'ancien des jours; et on le présenta devant lui, et il lui donna la puissance, et l'honneur, et le royaume; et tous les peuples, toutes les nations, et toutes les langues le serviront : sa puissance est une puissance éternelle qui ne lui sera point ôtée, et son royaume est impérissable.

« Alors mon esprit frémit dans mon corps; moi, Daniel, je fus épouvanté, et les visions de ma tête me jetèrent dans le trouble. Je m'approchai d'un des assistants et lui demandai la vérité sur tout cela. Il me parla et m'enseigna la signification de ces choses.

« Ces quatre grandes bêtes sont quatre royaumes qui s'élèveront de la terre; mais les saints du Très-Haut obtiendront l'empire et le posséderont jusque dans les siècles des siècles.

« J'eus ensuite un grand désir d'apprendre la signification de la quatrième bête, qui était très-différente de toutes les autres, excessivement effroyable, avec des dents de fer et des ongles d'airain, mangeant, broyant et foulant aux pieds ce qui restait; ainsi que des dix cornes qu'elle avait à la tête, et de cette autre qui lui poussa, en présence de laquelle trois cornes étaient tombées; et de cette corne qui avait des yeux et une bouche prononçant de grandes choses, corne plus grande que les autres. Et je vis cette corne faisant la guerre contre les saints et prévalant sur eux, jusqu'à ce que vint l'ancien des jours, et qu'il donnât le jugement aux saints du Très-Haut, et que le temps arrivât où les saints obtinrent l'empire.

« Il parla ainsi : La quatrième bête sera le quatrième royaume sur la terre, et très-différent de tous les royaumes : il dévorera toute la terre, il la foulera aux pieds et la broiera. Les dix cornes signifient dix rois qui s'élèveront de ce royaume; un autre s'élèvera après eux, qui sera différent des premiers, et il humiliera trois rois. Il proférera contre (sur ou touchant) le Très-Haut des paroles, il écrasera les saints du Très-Haut; et il s'imaginera qu'il pourra changer les temps et les lois, et ils seront livrés entre ses mains jusqu'à un temps, deux temps et la moitié d'un temps. Ensuite se tiendra le jugement, où la puissance lui sera ôtée, en sorte qu'il soit détruit et qu'il périsse à jamais. Et l'empire, et la puissance et la grandeur des royaumes qu'il y a sous tout le ciel sera donnée au peuple des saints du Très-Haut : et son empire est un empire éternel, et toutes les souverainetés le serviront et lui obéiront.

« Là finit le discours. Mais moi, Daniel, je fus fort troublé dans mes pensées : mon visage en fut changé; mais je conservai ce discours dans mon cœur (1). »

Cette quatrième et terrible bête, avec ses dents de fer et ses ongles d'airain, qui dévorait, qui broyait, qui foulait aux pieds le reste, c'est la païenne Rome, broyant et engloutissant toute la terre. Elle différait des précédentes. Successivement royaume et république, république et empire, sous des rois, sous des consuls, sous des tribuns, sous des décemvirs, sous des dictateurs, sous des empereurs, Rome, en dévorant les autres empires, s'en appropriait ce qu'ils avaient de fort, mais ne ressemblait à aucun. A la fin, il pousse à cette bête dix cornes ou dix rois. On les lui voit également dans l'Apocalypse de saint Jean. Là ces dix rois, d'abord pour elle, se mettent contre elle. On l'entend de cette dizaine de rois barbares qui, dans le cinquième et le sixième siècle de l'ère chrétienne, d'abord à la solde de l'empire romain, finirent par s'en partager les provinces.

Après eux, *s'élève une nouvelle corne, d'abord petite, mais grandissant à vue d'œil.* Au commencement du siècle septième, l'an 622 dans l'Arabie, autrefois province romaine, s'élève l'empire de Mahomet, petit d'abord, mais bientôt grand et formidable. *Cette corne ou ce roi en abaissera trois autres.* Ce que l'on peut entendre des Perses en Asie, des Visigoths en Espagne, des Grecs de Constantinople, dont les Musulmans abaissèrent ou même anéantirent les empires. *Cette corne a des yeux.* Mahomet fait le voyant, le prophète. *Elle parle superbement pour, sur ou contre le Très-Haut*; car le texte original peut avoir ces divers sens. Mahomet a fait tout cela. Il parle de Dieu ou fait parler de Dieu éloquemment; mais c'est pour lui faire condamner les chrétiens comme corrupteurs de sa loi, déclarer Mahomet son plus grand prophète, dévouer au glaive quiconque ne l'en croira pas sur sa parole. Il parle honorablement de Jésus-Christ comme Messie, Verbe, prophète; mais il condamne d'impiété et d'idolâtrie quiconque le reconnaît Fils de Dieu; mais l'unique but de la religion et puissance mahométane a toujours été, comme il est encore, d'exterminer ceux qui adorent le Christ. Les empires idolâtres de Babylone et de Rome étaient, pour ainsi dire, des empires *anti-Dieu*, en ce qu'à la place ou à l'égal du Dieu véritable ils en adoraient d'autres. L'empire mahométan est, par son essence même, l'empire *antichrétien*. C'est toujours la guerre contre Dieu; seulement depuis que Dieu s'est manifesté dans le Christ, cette guerre s'est manifestée dans une forme d'antechrist. Les Pères du cinquième et du sixième siècle, sentant crouler l'empire

(1) Dan., VII, 7-28.

romain, s'attendaient à voir paraître aussi cette nouvelle puissance ou Porte de l'enfer. Ils ne se sont pas trompés. Un autre signe, c'est que de tous les empires modernes, le mahométan est le seul qui ait conservé le caractère bestial des empires idolâtres, le seul où l'on fasse des esclaves.

Cette corne, cette puissance, *faisait la guerre aux saints et prévalait sur eux*. Le mahométisme n'a cessé de faire la guerre aux chrétiens, appelés saints dans le langage de l'Écriture, et a prévalu sur eux dans tout l'Orient. *Cette nouvelle corne*, ce nouveau roi, *s'imaginera pouvoir changer les temps et les lois*. Le mahométisme a introduit une nouvelle manière de compter les années : au lieu de célébrer ou le samedi avec les Juifs, ou le dimanche avec les chrétiens, il célèbre le vendredi ; à la loi de Moïse et à la loi de Jésus-Christ, il a substitué le Coran.

Cette corne, cet empire *aura aussi la puissance jusqu'à un temps, deux temps et la moitié d'un temps*. C'est-à-dire, dans le langage apocalyptique, un an, deux ans et la moitié d'une année, Le prophète de la nouvelle alliance, saint Jean, se sert des mêmes expressions; de plus, il les traduit tantôt par quarante-deux mois, tantôt par douze cent soixante jours (1).

Or, les mahométans, pour se retrouver dans les embarras de leur comput, emploient une période ou un cycle de trente ans, autrement un mois d'années. Sur ce pied, les quarante-deux mois ou douze cent soixante jours auxquels Daniel et saint Jean bornent la durée de l'empire antichrétien, feraient douze cent soixante ans. Comme le mahométisme a commencé en 622, il finirait donc en 1882.

On pourrait même, dans ces expressions de Daniel et de saint Jean, *un temps, deux temps et la moitié d'un temps*, découvrir, pour la puissance mahométane, comme trois époques : une première d'accroissement, une seconde de lutte, une troisième de décadence. Pendant un temps, douze mois d'années, ou trois cent soixante ans, depuis 622 jusqu'à 982, vers la fin du dixième siècle, le mahométisme triompha presque partout sans beaucoup d'obstacles. Pendant deux temps, deux ans d'années, ou sept cent vingt ans, depuis la fin du siècle dixième, où les chrétiens d'Espagne commencèrent à repousser les mahométans et firent naître les croisades, jusqu'à la fin du dix-septième siècle, il y a eu une lutte à peu près égale entre le mahométisme et la chrétienté. Depuis la fin du dix-septième siècle, où Charles de Lorraine et Sobieski de Pologne, achevant ce que Pie V avait commencé à la journée de Lépante, brisèrent tout à fait la prépondérance des sultans, le mahométisme est en décadence. Enfin, il est non-seulement possible, mais très-probable, qu'à dater de cette dernière époque, le commencement du dix-huitième siècle, après la moitié d'un temps, six mois d'années, ou cent quatre-vingts ans, vers 1882, c'en soit fait de cet empire antichrétien.

Enfin *se tiendra le jugement*. Déjà nous avons vu le Très-Haut, avec ses veillants et ses saints, juger le roi de Babylone : nous le verrons pareillement dans l'Apocalypse juger, avec les anges et les saints, Rome idolâtre et ivre du sang des martyrs ; ici nous le voyons jugeant l'empire antichrétien. Lorsque la sentence contre Rome idolâtre s'exécuta par les barbares, la puissance fut donnée aux saints du Très-Haut, aux chrétiens, qui formèrent dès lors de nouveaux royaumes, un nouveau genre humain nommé chrétienté. Lorsque la sentence finale s'exécutera contre l'empire antichrétien de Mahomet, alors seront données au peuple des saints la souveraineté, la puissance, la grandeur de tous les royaumes qui sont sous le ciel.

Pendant que Dieu révélait à son prophète l'ensemble des quatre grandes monarchies, avec leur suite jusqu'à la fin des temps, le fondateur de la seconde, le Perse Cyrus, avec son oncle Cyaxare, que l'Écriture appelle Darius le Mède, s'avançait à travers l'Asie, emportant les villes, soumettant les provinces, gagnant le cœur des peuples par sa conduite noble et généreuse. Dieu fit voir dès lors à Daniel quelle serait la fin de ce second empire, quel serait le caractère du troisième, et combien un démembrement de ce dernier causerait de maux à la nation sainte.

« La troisième année du règne du roi Baltassar, j'eus une vision à Suse, métropole de la province d'Elan, et il me parut dans cette vision que j'étais sur le bord du fleuve Ulaï. » C'est le Choaspes, dont l'eau était si belle, que les rois de Perse n'en buvaient point d'autre.

« Je levai donc les yeux et je regardai : et voilà un bélier debout devant le fleuve : il avait deux cornes, et ces cornes étaient élevées, et l'une était plus élevée que l'autre, et celle qui était plus élevée s'était accrue la dernière. Je vis le bélier donnant des coups de corne contre l'occident, contre l'aquilon et contre le midi ; et toutes les bêtes ne pouvaient lui résister, ni se délivrer de sa puissance ; et il fit selon son plaisir, et il devint très-grand.

« Mais pendant que je considérais, voilà qu'un bouc vint de l'occident sur la face de toute la terre ; et il ne touchait pas la terre : et ce bouc avait une corne fort grande entre les deux yeux. Et il vint jusqu'à ce bélier qui avait des cornes, et que j'avais vu debout sur le bord du fleuve, et il courut sur lui dans l'impétuosité de sa force. Et je le vis arrivant tout près du bélier ; et il entra en fureur, et il frappa le bélier, et il lui rompit les deux cornes ; et le bélier n'avait aucune force pour tenir devant lui. L'autre, au contraire, le jeta par terre, le foula aux pieds, et personne qui délivrât le bélier de sa puissance.

(1) Apoc., XI, 3 ; XII, 6 ; XIII, 6.

« Et le bouc devint extraordinairement grand : et lorsqu'il était le plus fort, sa grande corne se rompit, et à sa place il s'éleva quatre cornes considérables, vers les quatre vents du ciel. Et de l'une d'entre elles sortit une petite corne, mais qui devint grande vers le midi, vers l'orient, et vers le pays de gloire. Et elle s'éleva jusqu'à l'armée des cieux ; et elle en jeta par terre, ainsi que des étoiles, et les foula aux pieds. Elle s'éleva même jusqu'au prince de cette armée, lui ravit le sacrifice perpétuel, et profana le lieu de son sanctuaire. Et l'armée lui fut livrée avec le sacrifice perpétuel, à cause du péché ; et elle jeta la vérité par terre, et tout ce qu'elle entreprenait lui réussissait.

« Or j'entendis parler un saint, et un autre saint dit à celui qui parlait : Jusqu'à quand durera cette vision, touchant le sacrifice perpétuel, et le péché, cause de cette désolation? jusqu'à quand le sanctuaire et l'armée seront-ils foulés aux pieds? Et il lui dit : Jusqu'au soir et au matin après deux mille trois cents jours ; et le sanctuaire sera purifié.

« Pendant que moi, Daniel, je voyais cette vision et en cherchais l'intelligence, voilà debout devant moi comme une figure d'homme : et j'entendis la voix d'un homme sur le fleuve Ulaï, qui cria et dit : Gabriel, faites-lui entendre cette vision. Et il vint tout près de moi ; mais moi, effrayé, je tombai le visage contre terre. Lui me dit : Comprends, fils de l'homme, car cette vision est pour le temps de la fin.

« Mais pendant qu'il me parlait, je tombai tout accablé sur mon visage. Alors il me toucha, et, m'ayant fait tenir debout, il me dit : Je te ferai voir ce qui arrivera au dernier temps de la colère : car ce temps a sa fin.

« Ce bélier que tu as vu ayant deux cornes, est le roi (en hébreu, les rois) des Mèdes et des Perses. Le bouc est le roi de Javan (Grèce), et la grande corne qu'il avait entre les deux yeux est lui-même, ce premier roi. Les quatre cornes qui se sont élevées à la place de la première, quand elle eut été rompue, ce sont quatre royaumes qui s'élèveront de sa nation, mais non de sa force.

« Et vers la fin de leur règne, les iniquités s'étant accrues, il s'élèvera un roi d'un front impudent et comprenant les énigmes. Sa puissance s'établira, mais non par ses forces, et il fera un ravage incroyable ; il réussira dans tout ce qu'il entreprendra. Il égorgera les forts et le peuple des saints. Par sa subtilité, ses fraudes réussiront, et il s'agrandira dans son cœur, et dans la prospérité, il perdra un grand nombre, il s'élèvera même contre le Prince des princes, mais il sera brisé sans aucune main. Cette vision du soir et du matin, comme on vous l'a dit, est véritable : mais vous, scellez cette vision, car elle n'arrivera qu'après beaucoup de jours.

« Et moi, Daniel, je tombai dans la langueur, et je fus malade pendant quelques jours. Cependant je me levai, et je travaillai aux affaires du roi : j'étais stupéfait de cette vision ; mais personne ne le savait (1). »

Cette prédiction est si claire, qu'après son accomplissement il était impossible de s'y méprendre, lors même que Gabriel ne l'eût point expliquée à Daniel longtemps auparavant. Son explication est courte ; l'histoire universelle développe cette vision beaucoup plus.

D'après l'explication de Gabriel, les rois des Mèdes et des Perses étaient le bélier. Au temps de Daniel, ces deux royaumes étaient encore séparés ; mais la dernière année de sa vie, il en vit la réunion par la mort de Cyaxare. Cependant celui des Perses était devenu en quelque sorte dépendant de celui des Mèdes, quoiqu'il eût encore son propre roi, Cambyse, le père de Cyrus. Mais déjà vivait ; déjà était victorieux le héros par qui les Perses, unis dans un empire avec les Mèdes, devaient dominer ceux-ci. Cyrus avait prédit à ses compatriotes, les Perses, qu'ils se rendraient supérieurs aux Mèdes par la vertu et la valeur. La corne accrue plus tard s'éleva audessus de celle qui longtemps avait été la plus grande.

« Le bélier donna des coups de corne contre l'occident, contre l'aquilon et contre le midi. » Cambyse, fils de Cyrus, se soumit l'Egypte et s'avança vers le midi jusqu'en Méroé : Darius, fils d'Hystaspe, gendre de Cyrus et le plus grand roi de l'empire médo-persien après son beau-père, poussa contre l'occident dans sa célèbre expédition contre les Grecs ; contre l'aquilon, lorsqu'il marcha contre les Scythes : contre le midi, quand il attaqua les Indiens.

Ce formidable empire des Mèdes et des Perses succombe devant le petit royaume grec. « Voilà qu'un bouc s'en vient de l'occident comme par dessus le pays, et il ne touchait point à terre, et le bouc avait une corne fort grande entre les deux yeux, etc. » Le bouc est le roi des Grecs. La grande corne entre ses yeux est le premier roi.

Que ce peu de lignes caractérisent bien le grand Alexandre « Il ne touchait point à terre. » Sa hardie rapidité renversa le puissant empire des Mèdes et des Perses ! Les annales indiennes, comme les persanes, sont remplies des exploits de ce conquérant, et l'appellent maintes fois *Dulcarneim* (2), c'est-à-dire *aux deux cornes ;* parce que, disent-elles, dans sa marche rapide et victorieuse, il s'avança d'une corne du soleil à l'autre, de l'occident à l'orient. Le héros mourut bientôt. Quatre cornes s'élevèrent à la place d'une, quatre généraux partagèrent l'empire d'Alexandre.

Un de ces nouveaux rois, Séleucus, qui s'acquit le nom de Nicanor, c'est-à-dire *le Victorieux*, obtint la Syrie. Son rejeton, le huitième

(1) Dan., VIII, 1-27. — (2) Thom. Maurice, *Hist. of Hindoustan*, vol. 2, p. 3.

roi de cette dynastie, fut Antiochus, avec le surnom d'Épiphane, *l'Illustre*, mais que, dit Polybe, à cause de ses excès, on appelait Epimane, *le Furieux* (1).

Nous verrons, dans l'explication du onzième chapitre de notre prophète, combien est frappante la description de ce roi sous l'image de la corne, qui s'agrandit vers le midi (l'Egypte), vers l'orient (la Perse), et vers le pays de la gloire (la Judée). « Elle s'éleva jusqu'à l'armée des cieux, en jeta par terre, ainsi que des étoiles, et les foula aux pieds. » Par l'armée du ciel, on entend ici le peuple de Dieu. Le ciel invisible des esprits, le ciel visible des astres, l'Eglise ou le ciel sur la terre, le ciel politique d'une nation bien constituée, ont entre eux, comme parties du même tout, une naturelle affinité. L'Ecriture appelle souvent étoiles, les docteurs et les prêtres. « Il ôta le sacrifice perpétuel et profana le lieu du sanctuaire. » Antiochus fit tout cela, comme nous le verrons dans la suite de l'histoire.

A la demande d'un saint : « Jusqu'à quand durera cette vision touchant le sacrifice et le péché, » etc., l'autre répond : « Jusqu'au soir et au matin après deux mille trois cent jours, et le sanctuaire sera purifié. »

L'an 143 de l'ère des Séleucides, qui commence l'an 310 avant Jésus-Christ, Antiochus vint à Jérusalem, dépouilla le temple, pilla la ville, emmena captifs un grand nombre d'habitants, en tua un grand nombre, interrompit le culte divin, en sorte que Jérusalem resta deserte. Au neuvième mois de l'an 148 de la même ère, après les victoires de Judas Machabée, le temple fut dédié de nouveau, et, l'an 149, le peuple de Dieu entièrement délivré de la tyrannie d'Antiochus par sa mort. Le jour et le mois de sa mort ne sont point indiqués. Deux mille trois cents jours font six années lunaires et demie, à trois cent cinquante-quatre jours de l'année, ou six années solaires et quatre mois, à quelques jours près.

Cependant Cyrus, à la tête de l'armée médo-persienne, gagnait sur le roi Baltassar des villes et des provinces, lorsque celui-ci, vers la cinquième année probablement de son règne, se rendit auprès de Crésus, roi de Lydie, emportant avec lui de grands trésors, prit à sa solde des Egyptiens, des Grecs, des Thraces et des peuples de l'Asie-Mineure, confia cette armée à Crésus et s'en revint à Babylone.

Crésus avait déjà passé le fleuve Halys, qui séparait son royaume de celui des Mèdes, déjà il s'avançait ravageant la Cappadoce et se rendant maître de plusieurs forteresses, lorsque Cyrus le rencontra et le battit, quoique l'armée de Crésus fût de quatre cent vingt mille hommes, tandis que Cyrus n'en avait pas la moitié autant. Crésus se retira en Lydie, mais fut vaincu de nouveau par l'ennemi qui le poursuivait. Il se jeta dans Sardes, sa capitale. Cyrus s'en rendit maître et le fit prisonnier, la huitième année du règne de Baltassar. Après cela, il conquit tous les pays de l'Asie-Mineure, depuis la mer Egée jusqu'à l'Euphrate; régna avec sagesse ce qu'il avait gagné par son habileté et sa valeur, subjugua la Syrie et l'Arabie, et mena son armée vers la Chaldée, la neuvième année depuis la prise de Sardes, quinzième de la domination de Baltassar.

Celui-ci fut vaincu par Cyrus près de Babylone et se jeta dans cette ville, dont le siége est une des plus grandes entreprises que nous trouvions dans l'histoire.

Babylone était un carré parfait de quatre cent quatre-vingt stades ou près de vingt lieues de circuit. Elle était entourée d'une muraille bâtie de larges briques, cimentées avec du bitume au lieu de mortier. Autour de cette muraille, large de cinquante coudées et haute de deux cents, régnait un fossé large et profond, rempli d'eau. Chaque côté de cette muraille avait vingt-cinq portes d'airain massif. Sur la muraille s'élevaient, dix pieds au-dessus, deux cent cinquante tours. De chaque porte à la porte opposée courait une rue, en sorte que la ville en avait vingt-cinq du midi au nord, autant de l'orient à l'occident, et qu'elle était partagée en six cent soixante-seize carrés dont chacun avait quatre stades et demi, un peu plus de sept cent trente-deux mètres, de chaque côté. L'intérieur de ces carrés était employé en cours, jardins et même en labourage.

Un bras de l'Euphrate ou plutôt l'Euphrate lui-même, comme le dit Hérodote (2), qui a vu Babylone lorsqu'elle subsistait encore, partageait la ville en deux, du septentrion au midi. Au centre était un pont large de trente pieds, et à ses deux bouts deux palais fortifiés, dont l'un, au côté oriental, s'appelait le vieux et occupait quatre carrés; le nouveau, au côté occidental, en occupait neuf. Ils se communiquaient l'un à l'autre et par le pont et par une galerie souterraine.

Le temple de Bélus ou Bel, énorme tour, ou plutôt huit tours décroissantes posées l'une sur l'autre, et dont la plus élevée servait d'observatoire aux Chaldéens; les colossales idoles d'or et le grand autel d'or; les deux palais des rois aux deux extrémités du pont; le pont lui-même; la galerie voûtée sous terre; les énormes murailles au dedans et au dehors; les jardins dits suspendus, faisaient de cette ville une merveille du monde, et peut-être la ville la plus magnifique qu'on ait jamais vue; quoique, pour la richesse, les résidences impériales de l'Inde, Lahore, Agra et Delhi pourraient peut-être rivaliser avec elle, et que, pour la population, Peking, en Chine, l'emporte de beaucoup.

L'achèvement de Babylone est attribué à Nabuchodonosor; il paraît même que ce fut lui qui ajouta toute la partie occidentale à la

(1) Polyb., *Fragm. ex lib.* 26. — (2) L. I, c. CLXXX.

ville primitive. C'est vraisemblablement pour l'aider dans cette entreprise que, lorsqu'il envoya Jéchonias à Babylone, outre les habitants considérables de Jérusalem, il fit emmener aussi tous les ouvriers en bois et en fer.

Il est à présumer que cette ville immense n'était point bâtie dans tout son intérieur, et encore moins complétement peuplée, quand Cyrus l'assiégea.

Cette Babylone, où se trouvaient maintenant l'armée chaldéenne et des vivres pour vingt ans, Cyrus entreprit de s'en rendre maître! Pendant deux ans déjà il était devant, avec son armée, tandis que les assiégés, rassurés par leurs inexpugnables murailles, se moquaient de lui et de son armée. En effet, l'entreprise paraissait insensée; mais Cyrus ne voulait prendre la ville ni d'assaut ni par famine.

Nabuchodonosor, ou, comme le veut Hérodote, la grande reine Nitocris, avait fait creuser un énorme lac, pareil au Mœris d'Egypte, avec des canaux qui, dans les mois d'été, lorsque l'Euphrate, enflé par les neiges fondues des montagnes d'Arménie, se déborde et cause des ravages, conduisaient les eaux dans le lac, d'où on les tirait par le moyen des écluses pour arroser le pays dans le temps de la sécheresse.

Pour amener l'Euphrate dans ce lac, Cyrus fit creuser un large et profond canal; toutefois, il ne le conduisait point jusque dans le fleuve : il se réservait à percer dans une occasion favorable le peu de terrain qui formait encore une digue entre l'Euphrate et le canal.

Il savait que tous les ans on célébrait une grande fête à Babylone, pendant laquelle les habitants se livraient toute la nuit aux plaisirs et à la débauche. Il partagea donc son armée en deux corps, dont l'un était conduit par Gobryas, et l'autre par Gadatas, deux Babyloniens qui, pour les cruautés et les traitements indignes qu'ils avaient soufferts du roi des Chaldéens, avaient passé du côté des Perses. En même temps il fit couper la digue en question, avec ordre à Gobryas et à Gadatas, aussitôt que le bras du fleuve qui traversait la ville se trouverait guéable, d'y entrer chacun de son côté, ce qui était facile; car ils n'avaient point à craindre de vase, le lit du fleuve étant pavé dans la ville.

« Si les habitants, dit Hérodote (1), eussent soupçonné l'entrée des ennemis, il leur eût été facile de les prendre comme dans une nasse et de les exterminer. Ils n'avaient qu'à fermer les portes qui, des rues latérales, conduisaient au fleuve, et puis les accabler du haut des quais. Mais non; personne ne s'aperçut de rien; les portes qui d'ailleurs se fermaient toutes les nuits, restèrent ouvertes à cause de la fête : toute la ville était livrée aux danses et aux festins. »

Vers minuit, le fleuve s'étant trouvé guéable, l'armée y entra des deux côtés. Tout ce qu'elle rencontrait prenait la fuite ou était tué. Gadatas et Gobryas, qui connaissaient bien la ville, menèrent leurs troupes directement au palais du roi; ils en trouvèrent les portes fermées; quelques-uns d'entre eux tombèrent sur les gardes qui buvaient auprès d'un grand feu. Il s'éleva du tumulte. On l'entendit dans le palais; le roi fit ouvrir les portes pour savoir ce que c'était. Les Perses s'élancent à travers les portes; ils trouvèrent le roi, qui avait tiré l'épée. Il est tué avec ceux qui l'entourent.

Voilà comme fut prise Babylone, d'après le récit de deux principaux historiens parmi les Grecs, Hérodote et Xénophon (2), vers l'an 538 avant Jésus-Christ; relation qui s'accorde merveilleusement et avec le récit de Daniel, témoin oculaire, et avec ce grand nombre de prophéties antérieures. Ecoutons d'abord le récit de Daniel.

« Le roi Baltassar fit un grand festin à ses mille princes, et chacun buvait du vin, et lui avec eux. Etant donc ivre, il commanda qu'on apportât les vases d'or et d'argent que son père Nabuchodonosor avait emportés du temple de Jérusalem, afin que le roi bût dedans avec ses princes, ses femmes et ses concubines. »

Baltassar n'était pas fils, mais petit-fils de Nabuchodonosor; mais il est ordinaire à l'Ecriture d'appeler les pères, les grands-pères, et en général tous les ancêtres.

« On apporta donc les vases d'or et d'argent qui avaient été transportés du temple, de la maison de Dieu, à Jérusalem; et le roi but dedans avec ses princes, ses femmes et ses concubines. Et en buvant, ils louaient leurs dieux d'or, d'argent, d'airain, de fer, de bois et de pierre.

« Au même moment sortirent les doigts d'une main d'homme, qui écrivaient vis-à-vis du candélabre, sur le crépi de la muraille de la salle du roi; et le roi aperçut les articulations de la main qui écrivait. Alors le visage du roi changea, et ses pensées l'épouvantaient, le troublaient, en sorte que ses reins se relâchèrent et ses genoux heurtaient l'un contre l'autre. Le roi cria donc tout haut pour qu'on amenât les sages, les Chaldéens et les devins. Et le roi fit dire aux sages de Babylone : Quiconque lira cette écriture et me l'interprétera sera revêtu de pourpre, aura un collier d'or au cou, et sera le troisième dans mon royaume. Alors entrèrent tous les sages du roi; mais ils ne purent ni lire cette écriture, ni lui en donner l'interprétation. »

Les Chaldéens ne pouvaient lire cette écriture, parce qu'elle était en ancien caractère hébreu, que l'on croit être le même que celui qu'on appelle aujourd'hui le samaritain.

« Baltassar en fut encore plus épouvanté, et toute sa contenance s'altéra; ses princes étaient également déconcertés.

« Alors la reine, touchée de ce qui était ar-

(1) L. I, c. CXIX. — (2) Hérodote, l. I; Xénophon, *Cyropédie*.

rivé au roi et à ses princes, monta dans la maison du festin et lui dit : O roi, vivez à jamais! que vos pensées ne vous épouvantent point, et que votre visage ne change point. Il est dans votre royaume un homme en qui est l'esprit des dieux saints (l'esprit saint de Dieu). Dans les jours de votre père, on a trouvé en lui lumière, intelligence, sagesse, comme est la sagesse des dieux; et votre père, le roi Nabuchodonosor, oui, votre père, ô roi! l'établit chef des astrologues, des sages, des Chaldéens et des devins; parce que, et un esprit plus élevé, et plus de sagesse et d'intelligence pour interpréter les songes, découvrir les secrets, résoudre les doutes, ont été trouvée en lui, savoir en Daniel, à qui le roi donna le nom de Baltassar. Qu'on fasse donc maintenant venir Daniel, et il vous donnera l'interprétation. »

Les femmes du roi étaient à table avec lui. De cette reine il est dit, qu'elle monta dans la maison du festin. Elle parla avec sagesse et rappela des choses que le roi n'avait pas vues, si ce n'est dans son enfance. Qui ne reconnaît en elle la sage Nitocris, de laquelle Hérodote nous donne une si haute idée, et dont il nous dit expressément qu'elle était la mère du dernier roi, qu'il appelle Labynète? Les grands travaux qu'il attribue à cette reine, elle les exécuta sans doute pendant la minorité de son fils, dont le nom honorifique était Baltassar (ainsi que de Daniel), mais Labynète le nom propre.

« Aussitôt Daniel fut introduit devant le roi; et le roi dit à Daniel : Etes-vous ce Daniel, l'un des fils de la captivité de Juda, que le roi mon père avait emmenés de Judée? On m'a dit de vous, que vous aviez l'esprit des dieux (de Dieu), et qu'il a été trouvé en vous une lumière, une intelligence et une sagesse supérieures. Et maintenant ont été introduits devant moi les sages et les astrologues, pour lire cette écriture et m'en interpréter le sens : et ils n'ont pu me l'expliquer. Mais de vous j'ai entendu que vous pouvez interpréter des sens obscures et résoudre les doutes. Si donc vous pouvez lire cette écriture, et m'apprendre ce qu'elle signifie, vous serez vêtu de pourpre, vous porterez un collier d'or au cou, et vous serez le troisième prince dans mon royaume.

« Là-dessus Daniel répondit au roi : Que vos présents vous restent, et faites part à un autre de vos libéralités. Cependant je lirai l'écriture au roi, et je lui ferai connaître ce qu'elle signifie.

« O roi, le Dieu très-haut donna le royaume, la puissance, la gloire et l'honneur à Nabuchodonosor, votre père; et, à cause de cette puissance qu'il lui avait donnée, tous les peuples, toutes les nations et toutes les langues craignaient et tremblaient devant sa face; ceux qu'il voulait, il les faisait mourir; ceux qu'il voulait, il les laissait vivre; ceux qu'il voulait, il les élevait; ceux qu'il voulait, il les abaissait. Mais après que son cœur se fut élevé, et que son esprit se fut affermi dans l'orgueil, il fut déposé du trône de son empire, et sa gloire lui fut ôtée. Il fut chassé d'entre les enfants des hommes; son cœur devint semblable aux bêtes; sa demeure fut avec les onagres; il mangea l'herbe comme un bœuf, et son corps fut trempé de la rosée du ciel, jusqu'à ce qu'il reconnût que le Très-Haut est souverain dans l'empire de l'homme, et qu'il établit dessus quiconque il lui plaît. Et vous, Baltassar, son fils, vous n'avez point humilié votre cœur, quoique vous sussiez toutes ces choses. Mais vous vous êtes élevé contre le Seigneur du ciel; vous avez fait apporter devant vous les vases de son temple; et vous avez bu dedans, vous, vos princes, vos femmes et vos concubines; en même temps, les dieux d'or, d'argent, d'airain, de fer, de bois et de pierre, qui ne voient point, qui n'entendent point, ni ne sentent, vous les avez loués; mais ce Dieu qui tient dans sa main votre âme et toutes vos voies, vous ne lui avez point rendu gloire. C'est pourquoi Dieu a envoyé cette main qui a tracé cette écriture.

« Or, voici l'écriture qui a été tracée : MANÉ, THECEL, PHARÈS. Et en voici l'interprétation : MANÉ (il a compté) : Dieu a compté votre règne, et il l'a terminé. THECEL (il a pesé) : vous avez été pesé dans la balance et trouvé trop léger. PHARÈS (il a divisé) : votre royaume a été divisé, et il a été donné aux Mèdes et aux Perses.

« Alors Daniel fut vêtu de pourpre par l'ordre de Baltassar; on lui mit un collier d'or au cou, et on fit publier qu'il serait le troisième prince dans le royaume.

« Mais cette nuit-là même, Baltassar, roi des Chaldéens, fut tué (1). »

Ainsi fut livrée en proie *aux Mèdes et aux Perses*, *et à Cyrus*, comme disaient depuis deux siècles les prophètes, *cette superbe Babylone* (2). Ainsi périt avec elle le royaume des Chaldéens, qui avait détruit tant de royaumes (3); *et le marteau qui avait brisé tout l'univers fut brisé lui-même.* Jérémie l'avait prédit (4). Le Seigneur *rompit la verge dont il avait frappé tant de nations.* Isaïe l'avait prévu (5). Les peuples, accoutumés au joug des rois chaldéens, les voient eux-mêmes sous le joug : *Vous voilà*, dirent-ils (6), *blessés comme nous; vous êtes devenus semblables à nous, vous qui disiez dans votre cœur : J'élèverai mon trône au-dessus des astres, et je serai semblable au Très-Haut.* C'est ce qu'avait prononcé le même Isaïe. *Elle tombe, elle tombe,* comme l'avait dit ce prophète (7), *cette grande Babylone, et ses idoles sont brisées. Bel est renversé, et Nabo*, son grand dieu, d'où les rois prenaient leur nom, *tombe par terre* (8) : car les

(1) Dan., v, 1-30. — (2) Isai., XIII, 1-22; XXI, 1-17; XLV, 1-13; XLVII, 1-15; Jerem., LI, 1-64. — (3) Isai., XIV, 17. — (4) Jerem., L, 23. — (5) Isai., XIV, 5. — (6) *Ibid.*, XIV, 10-13. — (7) *Ibid.*, XXI, 9. — (8) *Ibid.*, XLVI, 1.

Perses, leurs ennemis, adorateurs du soleil, ne souffraient point les idoles ni les rois qu'on avait faits dieux. Mais comment périt cette Babylone ? Comme les prophètes l'avaient déclaré : *ses eaux furent desséchées*, comme avait prédit Jérémie (1), pour donner passage à son vainqueur : enivrée, endormie, trahie par sa propre joie, selon le même prophète, elle se trouva au pouvoir de ses ennemis, *et prise comme dans un filet sans le savoir* (2). On passe tous ses habitants au fil de l'épée ; car *les Mèdes*, ses vainqueurs, comme avait dit Isaïe (3), ne cherchaient ni l'or ni l'argent, mais la vengeance, mais à assouvir leur haine par la perte d'un peuple cruel, que son orgueil faisait l'ennemi de tout les peuples du monde. *Les courriers venaient l'un sur l'autre annoncer au roi que l'ennemi entrait dans la ville :* Jérémie l'avait ainsi marqué (4). Ses astrologues, en qui elle croyait, et qui lui promettaient un empire éternel, *ne peuvent la sauver de son vainqueur*. C'est Isaïe et Jérémie qui l'annoncent d'un commun accord (5).

Aussi l'empire du monde passa-t-il des Chaldéens aux Mèdes et aux Perses, après avoir été d'abord aux Assyriens. Ninive en fut la première capitale, Babylone la seconde. Après Babylone, il n'y a eu de capitale de l'univers que Rome. Aussi, dans le prophète du Nouveau Testament, Rome idolâtre est-elle appelée la grande Babylone la première Rome (6). C'était toujours le même empire, l'empire de l'homme, l'empire de la force, menaçant d'engloutir toute la terre.

Qui ne connaît que Babylone ou l'empire de l'homme, ne voit que Babel ou *confusion ;* confusion dans toute l'histoire humaine : des rois, des peuples conquérants y apparaissent, des royaumes s'élèvent et succombent, on ne sait à quelle fin ni pour quel ensemble ; confusion dans la pensée humaine, qui se perd dans un chaos de superstition et d'opinions discordantes, sans savoir s'il est une vérité, ni à quoi la reconnaître.

Mais avec Babylone, cité de l'homme, connaît-on Jérusalem, *vision de la paix*, cité du grand roi, cité de Dieu, moins par ses murailles que par sa loi, ses prophètes, ses patriarches ; en un mot, avec le monde, tyrannie de l'enfer sur la terre, connaît-on l'Eglise, la société des justes, le royaume de Dieu dans le temps et dans l'éternité : alors on voit le jour d'en haut éclairer les ténèbres d'en bas ; la paix, l'harmonie divine rejaillir des discordes et des révolutions humaines.

Dans l'empire de l'homme, c'est toujours Dieu le maître souverain ; la terre, l'enfer même, sans le savoir et sans le vouloir, travaillent à l'accomplissement de ses desseins. Ces terribles conquérants, les Nabuchodonosor, les Cyrus, les Alexandre, les César, avec cet empire universel qu'ils s'arrachent l'un à l'autre, ne sont sous sa main que le marteau, la verge de fer pour briser les nations coupables, et qu'il brise à leur tour. Il les force, quand il veut, à être les prédicateurs de sa souveraine puissance. Nabuchodonosor assemble tout son empire pour s'en faire adorer : et le jour même il défend à tout son empire, sous peine de mort et de confiscation des biens, de blasphémer le Dieu véritable, le Dieu de Sidrach, Misach et Abdenago. Plus tard, quand il s'enfle d'orgueil, Dieu le réduit sept ans au rang des bêtes, jusqu'à ce qu'il reconnaisse, dans un décret public, que le Dieu du ciel est le vrai souverain dans l'empire des hommes, et qu'il le donne à qui il lui plaît.

Ces décrets publiés dans toutes les provinces, depuis l'Egypte jusqu'à l'Inde, expliqués, commentés par les enfants d'Israël, leurs prêtres et leurs prophètes, quelle impression ne durent-ils pas faire sur tous les esprits ! quelle occasion favorable, quel moyen facile pour les hommes de bonne volonté, de connaître le vrai Dieu et son culte ! Ninive s'était convertie à la prédication de Jonas : que ne devait pas faire Babylone à la prédication de Nabuchodonosor ?

Mais surtout, les sages de la Chaldée, quelle facilité n'avaient-ils pas d'apprendre la sagesse véritable ! Daniel, dont la sagesse était en proverbe jusqu'à Tyr, était leur chef. Trois fois ils avaient été forcés de reconnaître qu'en lui seul était l'esprit du Dieu saint, et lorsqu'il expliqua la vision de la statue, et lorsqu'il expliqua la vision de l'arbre coupé, et lorsqu'il expliqua les trois fatales paroles. De ces trois explications, ils avaient vu ou voyaient l'accomplissement ; à la première même ils devaient la vie.

Mais que parlé-je du prophète ? Les bêtes, les éléments même de la nature leur donnaient des leçons de sagesse : le feu de la fournaise, qu'il faut adorer le Dieu du ciel et n'adorer que lui ; les lions de la fosse, que c'est être plus insensé que les bêtes, que d'adorer des bêtes ou des idoles.

Non, non ; si Babylone a péri, sa perte ne vient que d'elle : la voie du salut lui était ouverte ; mais du moins plus d'un cœur humble et docile y sera entré. La chute, si longtemps prédite, si fidèlement accomplie, de cette ville superbe, aura été, pour un grand nombre, la grâce d'une sincère conversion.

Aujourd'hui encore on y voit combien Dieu est fidèle dans ses paroles. Ses prophètes avaient annoncé que Babylone deviendrait un marais, habité par les bêtes immondes. Dès Cyrus, cette prédiction commença de s'accomplir. L'ouverture qu'il avait faite à l'Euphrate ne fut plus refermée : elle s'élargit, au contraire, de plus en plus ; en sorte que le fleuve, au lieu de suivre son ancien lit, s'en

(1) Jerem., L, 38 ; LI, 38. — (2) *Ibid.*, LI, 24. — (3) Isai., XIII, 17-18 ; Jerem., L, 29 32. — (4) Jerem., LI, 31. — (5) Isai., XLVII, 12-15 ; Jerem., V, 13, 26 et 31 ; Bossuet, *Discours sur l'Histoire univ.*, 2e part., c. VI. — (6) *De Civit.*, l. XVIII, c. II.

creusa d'autres, et finit par transformer en marécages l'ancienne Babylone.

Mais aujourd'hui encore, à côté de la justice qui punit, on y voit la miséricorde qui pardonne. Non loin des ruines de la Babylone chaldéenne, à Bagdad, la Babylone musulmane, on voit un évêque catholique, envoyé de l'Eglise romaine, la nouvelle Jérusalem; on l'y voit, avec d'autres évêques, avec des prêtres, et une chrétienté nombreuse répandue dans la Chaldée, la Perse et la Médie, adorant, prêchant le même Dieu qu'y adoraient, qu'y prêchaient, il y a vingt-cinq siècles, Daniel, Ezéchiel et les enfants de Jacob. Ah ! qu'il doit être grand pour nos frères d'Asie, de méditer, au pays même de Nabuchodonosor, de Cyrus, de Cyaxare, les prophètes qui en ont prédit l'histoire ! Qu'il doit être touchant pour eux de chanter sur les bords du Tigre et de l'Euphrate, ce même cantique qu'y chantaient, il y a tant de siècles, nos frères de l'ancienne alliance, et qu'ils devaient chanter avec un nouvel enthousiasme à la chute de leur superbe dominatrice !

« Près des fleuves de Babylone, là nous nous sommes assis, et nous avons pleuré en nous souvenant de Sion. Aux saules qui sont au milieu d'elle, nous avons suspendu nos cithares. Parce que là, ceux qui nous ont emmenés captifs ont demandé les paroles des cantiques : ceux qui nous ont arrachés à notre patrie nous ont demandé l'hymne de la joie : chantez-nous un des cantiques de Sion.

« Comment chanterons-nous le cantique de Jéhovah dans une terre étrangère ?

« Si je t'oublie, ô Jérusalem, que ma droite s'oublie elle-même ! Que ma langue s'attache à mon palais, si je ne me souviens pas de toi, si je ne fais pas de Jérusalem le principe de ma joie.

« Souvenez-vous ô Jéhovah ! des enfants d'Edom, au jour de Jérusalem. Ils disaient : Détruisez, détruisez jusqu'à ses fondements.

« Malheur à toi, fille de Babylone ; heureux qui te rendra les maux que tu nous as faits ; heureux qui saisira tes enfants et les écrasera contre la pierre (1). »

Cyrus, vainqueur que ce cantique prédisait, bien plus qu'il ne le souhaitait, à Babylone, est merveilleusement caractérisé par le nom d'*heureux*. Nous l'avons déjà vu, nous le verrons encore.

(1) Ps., CXXXVI, 1-9.

NOTE SUR LE LIVRE DIX-HUITIÈME.

Le cantique des Juifs sur la chute du roi de Babylone.

On lit dans les *Essais sur le génie de Pindare et sur la poésie lyrique* de M. Villemain :

« Le monde oubliera-t-il jamais le cantique du passage de la mer Rouge ? Dans quel coin de l'univers agrandi par nos découvertes, dans quelles forêts défrichées de l'Amérique, sur quels plateaux de la haute Asie, cet hymne impérissable ne sera-t-il pas répété quelque jour ? On sait quelle était la puissance de ce souvenir chez le peuple d'Israël, et comment, après ses premières dispersions, ce chant se retrouvait en Egypte parmi les Thérapeutes et marquait leur filiation hébraïque. Dépouillé du spectacle dont il s'entourait alors, arrivé jusqu'à nous sous les couleurs affaiblies de versions successives on y sent encore ce feu d'enthousiasme que l'art ne saurait feindre et qui atteste la grandeur du péril et de la délivrance. »

Et un peu plus bas :

« Aujourd'hui nulle érudition n'oserait déterminer la vraie forme du vers hébreu et le rhythme, non plus que le chant, de cette poésie sublime.

. . . .

« Oui, pour la poésie de David et pour tout le lyrisme hébraïque, encore plus que pour Pindare, si témérairement reconstruit de nos jours, la science moderne ne peut rien démontrer en ce qui touche la forme du mètre, l'exacte mesure des strophes, le mécanisme enfin et l'ensemble de la mélodie.

« Mais telle était la force de beauté répandue dans l'original qu'elle se conserve pour nous, malgré cette ignorance des lois qui la régissent, et de quelques-uns des charmes qui lui servaient à plaire. C'est ainsi que cette poésie sacrée des Hébreux, demi-voilée dans les obscures ellipses de sa langue antique, ignorée dans ses mètres, dépouillée de son harmonie, souvent transmise dans des versions informes ou faibles, n'en a pas moins, depuis quinze siècles, défrayé de sublime l'imagination des hommes. »

Et plus loin encore :

« Mais comment, à si longue distance, susciter en nous l'image de cette poésie sublime, extraordinaire, transmise dans de faibles versions, demeurée pour nous plus insolite qu'admirée, et aujourd'hui délaissée de cette flamme, de cette vie croyante qui donnait tant de force à ces chants dans leur origine inspirée, et lorsqu'ils étaient répétés par la première ferveur du culte évangélique les divinisait de nouveau ? »

Personne assurément n'applaudit plus que moi aux belles pages que l'éminent critique a consacrées à décrire le caractère et les beautés merveilleuses du lyrisme hébraïque ; mais j'avoue que le plaisir qu'elles m'ont causé s'est mêlé de quelque peine lorsque j'y ai rencontré les passages que je viens de rapporter. Ne croirait-on pas en les lisant que nous ignorons complétement la forme de la poésie hébraïque, et même que nous sommes condamnés à n'admirer ses chefs-d'œuvre que de loin et à travers de faibles et d'informes versions ? La vérité est pourtant que les textes originaux nous en sont parvenus aussi purs pour le moins que ceux des lyriques grecs, et qu'ils ne sont pas, en général, d'une intelligence plus difficile que les odes de Pindare ou les chœurs de Sophocle et d'Eschyle. Quant à la forme de cette poésie, les plus savants, les meilleurs critiques s'accordent à la placer dans ce qu'on appelle le *parallélisme*, qui n'est autre chose qu'un certain rapport entre les membres d'un même verset, une sorte de rime et de consonnance consistant non dans le son, mais dans le sens, frappant non pas l'oreille, mais l'esprit. Si cette forme est plus simple, moins savante que celle de la poésie grecque et latine, elle a en revanche un précieux avantage, celui de pouvoir être transportée plus ou moins parfaitement dans toute autre langue. C'est ce qu'on a déjà pu remarquer dans différentes pièces de poésie hébraïque. Nous allons en présenter ici un échantillon dans le Cantique des Juifs sur la chute du roi de Babylone, et à la traduction très-littérale que nous avons faite, sur le texte Hébreu, de ce magnifique chant de triomphe, nous joignons celle de Villemain, que nous plaçons en regard,

afin de mettre nos lecteurs à même de juger, par le rapprochement, si un si habile traducteur n'eût pas beaucoup gagné à connaître l'original.

Comment a cessé l'oppresseur,
A cessé l'exaction (*a*) ? 4
Jéhovah a brisé le bâton des impies
La verge des tyrans ; 5
Celui qui frappait les peuples dans l'emportement
De coups sans relâche,
Qui dominait dans la colère sur les nations
Par une persécution sans frein. 6
En repos, tranquille est toute la terre;
On éclate en jubilation. 7
Les pins mêmes se réjouissent sur toi,
Les cèdres du Liban ;
« Depuis que tu es gisant,
Il ne monte plus personne pour nous couper! » 8

L'enfer, des profondeurs s'émeut sur toi,
Au devant de toi à ton arrivée;
Il réveille pour toi les ombres (*b*)
Tous les chefs de la terre ;
Il fait lever de leurs trônes
Tous les rois des nations,
Tous prennent la parole et te disent : 9
« Toi aussi tu es devenu faible comme nous,
A nous tu es semblable! » 10
Aux enfers a été précipité ton orgueil,
Le bruit de tes nables;
Sous toi est étendue la vermine (*c*)
Et ta couverture sont les vers! 11

Comment es-tu tombé des cieux,
Lucifer, fils de l'aurore ?
Tu es abattu par la terre,
Renverseur de nations! 12
Cependant tu disais dans ton cœur : « Aux cieux je [monterai,
Au-dessus des astres de Dieu j'élèverai mon trône;
Et je m'asseoirai sur la montagne du rassemble-[ment (*d*),
Aux flancs du septentrion! 13
Je monterai sur les hauteurs de la nue ;
Je serai pareil au Très-Haut! » 14
Et aux enfers tu es précipité,
Aux flancs de la fosse! 15
Ceux qui te voient te regardent,
Ils te considèrent :
« Est-ce là cet homme qui faisait trembler la terre,
Qui ébranlait les royaumes! 16
Il rendait le globe comme le désert,
Et en détruisait les villes ;
A ses captifs il n'ouvrait pas le retour à la maison! » 17

Tous les rois des nations, tous,
Gisent avec honneur chacun dans sa maison (*e*) ; 18
Mais toi, tu es jeté loin de ton sépulcre,
Comme un scion réprouvé (*f*),
Revêtu de tués, de percés par le glaive,
Qui descendent aux pierres de la fosse;
Comme un cadavre foulé aux pieds. 19
Tu ne seras pas réuni avec eux dans la sépulture ;
Car tu as perdu ton pays tué ton peuple :
A jamais (*g*) la race des méchants restera sans nom. 20

Préparez à ses fils le massacre,
A cause de l'iniquité de leurs pères (*h*) ;
Qu'ils ne se lèvent pas et ne possèdent pas la terre,
Et ne remplissent pas la surface du globe d'oppres-[seurs! 21

Comment a cessé l'oppresseur et s'est arrêtée la
main qui arrachait l'or? 4
Jéhovah a brisé la verge des impies, le sceptre des
tyrans. 5
Celui qui frappait cruellement les peuples d'une
plaie irrémissible et dominait les nations avec colère
est abattu sans obstacle. 6

Toute la terre repose ; elle est tranquille, où elle
éclate en chants d'allégresse. 7
Les pins mêmes se réjouissent de sa chute, et les
cèdres du Liban, qui disent : « Depuis que tu es gi-
sant, le bucheron n'a pas gravi pour nous émon-
der. » 8

L'enfer s'est ému soudainement pour venir au de-
vant de toi. Il a réveillé pour toi les décédés et tous
les anciens de la terre; il fait lever de leurs trônes
tous les princes des nations. 9

Tous répondent, et ils te disent : Toi aussi, tu es
blessé comme nous ; tu es devenu semblable à nous. 10
Ton orgueil a été abaissé jusqu'aux enfers; ton
cadavre y est descendu : la pourriture sera ta couche
et les vers ton vêtement. 11

Comment es-tu tombé des cieux, étoile qui te le-
vais au matin! Comment es-tu abattu la face contre
terre, toi qui brisais les peuples. 12

Et qui disais dans ton cœur : je gravirai les cieux ;
au-dessus des astres de Dieu j'élèverai mon trône ;
je m'asseoirai sur la montagne de l'alliance, aux flancs
du Septentrion ; je monterai sur la hauteur des nua-
ges; je serai semblable au Très-Haut! 13-14

C'est dans les bas lieux que tu descendras, dans
les profondeurs de l'abime, ceux qui t'avaient vu se
pencheront vers toi, te regarderont de haut : « Est-ce
là cet homme qui troublait la terre et secouait les
empires, qui rendait le globe désert, qui détruisit les
villes et n'ouvrit pas à ses captifs la porte de leur
prison ? » 15-17

Tous les rois des nations ont dormi avec honneur,
chacun dans sa tombe. 18
Mais toi, tu as été rejeté de ton sépulcre comme
une branche inutile, et roulé avec ceux que le glaive
a tués et qui descendront au fond de l'abîme, cadavres
infects. 19

Et tu n'auras pas avec eux même la société de la
tombe ; car tu as ruiné ton pays, tué ton peuple ; et
la semence des méchants ne sera pas nommée dans
l'éternité. 20
Réservez vos fils à la destruction, pour l'iniquité
de leur père. Ils ne se relèveront pas ; ils n'auront
pas la terre en héritage; ils ne couvriront pas de
villes la surface du monde. 21

(*a*) *L'Exaction*, on peut traduire aussi : *l'insolence, la violence.*

(*b*) *Les ombres.* Le mot hébreux est *rephaim*, proprement : *relâchés, faibles, sans force.* On peut rapprocher cette expression de celle d'Homère : Νεκυωνον αμενηνα χαρηνα. (*Odys.*, XI, 21).

(*c*) *De tes nables* : de tes harpes. *Sous toi est étendue la vermine* : c'est le lit sur lequel tu es couché.

(*d*) *Sur la montagne du rassemblement*, où se rassemblent les dieux. Les païens orientaux plaçaient le séjour des dieux sur une montagne située aux extrémités du septentrion et dont le sommet s'élevait jusqu'au ciel.

(*e*) *Dans sa maison* : Dans son tombeau, son mausolée.

(*f*) *Comme un scion réprouvé* comme un rejeton inutile ou nuisible, qu'on coupe et qu'on jette par terre, sans plus s'en occuper. *Revêtu de tués* : ayant pour drap funèbres les cadavres des soldats qui ont péri dans le combat. *Qui descendent aux pierres de la fosse* : qui sont jetés pêle-mêle dans une fosse, sur les pierres.

(*g*) *A jamais*, etc. Privée même de sépulture, aucun monument ne portera son nom à la postérité.

(*h*) *De leurs pères* : des rois chaldéens. *Et ne remplissent pas la face du globe d'oppresseurs*, d'armées dévastatrices. L'hébreu peut ainsi se traduire : ***Et la face du globe se remplira de villes***, ce qui formerait l'antithèse avec le second membre du verset 17.

LIVRE DIX-NEUVIÈME

DE 538 A 442 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Darius le Mède annonce à toute la terre le Dieu du ciel; Cyrus ordonne le rétablissement de son temple à Jérusalem et renvoie les Juifs dans leur pays. — Daniel prédit l'époque du Christ, la guerre des Perses avec les Grecs, l'histoire des successeurs d'Alexandre. — Artaxerxès-Longue-Main prend pour femme Esther, pour premier ministre Mardochée, envoie Esdras et Néhémias relever les murs de Jérusalem. — Fin des prophètes.

Le Psalmiste donne le nom d'heureux au vainqueur de Babylone. Jamais, en effet, on ne vit conquérant plus heureux que Cyrus dans toutes ses entreprises. Isaïe, qui l'appelle par son nom deux siècles d'avance, nous montre Dieu lui-même le prenant par la main pour lui assujettir les nations, mettre en fuite à son approche les rois (1), tels que ceux de Crésus et de Babylone. Et Xénophon, quatre siècles après Isaïe, deux siècles après Cyrus, nous le représente à la tête d'un petit corps de Perses, auxquels se joignent les Mèdes et les Hyrcaniens, subjuguant les Syriens, les Assyriens, les habitants de la Cappadoce, des deux Phrygies, de la Lydie, de la Carie, les Phéniciens, les Babyloniens, la Bactriane, l'Inde, la Cilicie, les Saces, les Mariandyns, les Grecs d'Asie, l'île de Chypre et l'Egypte. Telle est d'abord la terreur de son nom, que pas un de ces peuples n'ose rien entreprendre contre son autorité; telle est ensuite l'affection générale qu'il leur inspire, que tous désiraient n'avoir jamais d'autre maître (2).

Bientôt après la prise de Babylone, et quand il eut donné ordre à ses affaires, l'heureux Cyrus retourna vers son oncle Cyaxare, roi des Mèdes, dont le royaume était devenu le plus puissant de la terre par une guerre victorieuse de vingt ans. Il l'invita à venir prendre possession de Babylone, où la citadelle royale avait été préparée pour lui. Cyaxare lui offrit sa fille pour épouse, qui, après la mort de son père, devait lui apporter en dot la Médie.

Cyrus avait plus de soixante ans; mais comme son père et sa mère vivaient encore, il déclara à Cyaxare, en lui témoignant beaucoup de reconnaissance, qu'il voulait aller demander leur consentement pour son mariage. C'est ainsi qu'observait la piété filiale cet homme devant qui tremblait l'Orient, et cela dans un âge où il pouvait avoir des petits-fils déjà grands.

Il se rendit près de son vieux père Cambyse; obtint, comme il était naturel de s'y attendre, la permission demandée; et paraît, après son mariage, être venu à Babylone avec Cyaxare, que l'Écriture appelle Darius le Mède. Celui-ci aura sans doute, après la mort de son père Astyage, pris, comme surnom honorifique des rois, le nom de Darius, qui disait à peu près la même chose que le nom grec d'Alexandre, *défenseur*, *boulevard*.

Cyrus fit voir une modération peu commune en réservant à son oncle les conquêtes de tant d'années, quoique les troupes lui fussent dévouées jusqu'à la passion, et qu'il lui fallut plus d'une fois supporter avec patience les caprices du vaniteux Cyaxare.

Celui-ci n'avait qu'un an de plus que Cyrus. « Darius le Mède prit le gouvernement, étant âgé de soixante-deux ans. » Ainsi lisons-nous en Daniel (3).

Il divisa l'empire en cent vingt provinces, auxquelles il préposa autant de satrapes subordonnés à trois princes. Daniel était un des trois, peut-être même le premier. Comme il surpassait les autres en sagesse, le roi pensait à l'établir sur tout le royaume.

Comme Xénophon attribue à Cyrus l'honneur d'avoir organisé l'empire nouvellement conquis par ses armes, et que le mérite d'un homme tel que Daniel ne pouvait lui échapper, il avait vraisemblablement occasionné l'élévation du saint vieillard, que Darius également avait en la plus haute vénération.

Ce fut, il est possible, pendant une absence de Cyrus, qui d'ailleurs, on peut le présumer,

(1) Isaïe, XLV, 1-4. — (2) *Cyrop.*, l. I, c. I. — (3) Dan., V, 31.

pour ménager un oncle vaniteux et jaloux, n'aura pas voulu séjourner longtemps avec lui dans la capitale conquise, ce fut probablement durant cette absence que les grands du royaume cherchèrent comment ils feraient perdre à Daniel la dignité à laquelle il était élevé.

Comme tout Babylone était témoin de son irrépréhensible conduite, ils entrevirent sans peine que sa religion seule pourrait leur fournir un prétexte d'accusation. Encore n'osèrent-ils point tenter de ce côté une attaque directe; mais ils s'en allèrent trouver le faible et vaniteux monarque, lui donnèrent, en le flattant, le conseil de faire un édit portant que, pendant trente jours, nul n'adresserait ni à Dieu ni à un homme aucune demande, si ce n'est au roi, sous peine d'être jeté dans la fosse aux lions.

Daniel apprit la défense; mais il ne laissa pas, suivant sa coutume, d'entrer dans sa maison, d'ouvrir les fenêtres de sa chambre du côté de Jérusalem, de fléchir les genoux chaque jour à trois différentes heures, d'adorer son Dieu et de lui rendre des actions de grâces.

Alors ces hommes, étant venus et l'ayant trouvé en prière, s'en allèrent chez le roi, auquel ils rappelèrent sa défense et qui répéta que la peine prononcée devait s'exécuter contre quiconque la violerait. Aussitôt ils accusèrent Daniel de cette violation. Le roi en fut extrêmement affligé, et chercha jusqu'au soir comment il pourrait sauver Daniel. Mais les autres insistèrent jusqu'au tumulte, et lui rappelèrent que, d'après le droit des Mèdes et des Perses, tous les édits des rois étaient irrévocables.

Le roi commanda donc qu'on emmenât Daniel en la fosse aux lions; mais il lui parla auparavant encore et lui dit : « Votre Dieu, que vous servez sans cesse, lui-même vous délivrera. » Darius se rendit à la fosse en personne, et scella de son sceau et du sceau de ses grands la pierre qui était à l'entrée, afin de soustraire au moins à l'insulte ce grand homme qu'il honorait. Après quoi il s'en retourna tout chagrin, ne mangea point le soir, ne dormit point la nuit. Le lendemain, dès le point du jour, il se rendit de nouveau à la fosse, et s'écria d'une voix plaintive : « Daniel, serviteur du Dieu vivant, ton Dieu, que tu sers sans relâche, a-t-il bien pu te délivrer des lions? » Et Daniel répondit : « O roi, vivez éternellement! Mon Dieu a envoyé son ange, et il a fermé la gueule des lions, et ils ne m'ont fait aucun mal, parce que j'ai été trouvé juste devant lui, et je n'ai rien fait non plus devant vous, ô roi, qui puisse me rendre coupable. » Transporté de joie, Darius fit tirer Daniel de la fosse aux lions, et commanda d'y précipiter ses accusateurs avec leurs femmes et leurs enfants, qui tous furent mis en pièces avant d'arriver au pavé de la fosse.

« Alors le roi Darius écrivit à tous les peuples, à toutes les nations et à toutes les langues qui habitent sur toute la terre :

« Que la paix se multiplie sur vous!

« J'ordonne par cet édit que, dans tout l'empire de ma domination, tous craignent et révèrent le Dieu de Daniel; car c'est lui le Dieu vivant, subsistant dans les siècles : indestructible est son empire, et sa puissance n'aura point de fin. C'est lui le libérateur et le sauveur, qui fait des prodiges et des merveilles dans le ciel et dans la terre; lui qui a délivré Daniel de la fosse aux lions (1). »

Nous avons vu précédemment saint Augustin conclure d'un décret semblable, mais beaucoup moins formel, que Nabuchodonosor se convertit au prodige de la fournaise ardente, qu'il crut en Dieu, obtint miséricorde, évita les flammes éternelles et mérita le salut de son âme (2). Il sera donc permis, à plus forte raison, de conclure pour Darius qu'il se convertit et crut en Dieu, au moins dans le moment, lui qui ordonne à ses sujets de craindre et de révérer, autrement d'adorer le Dieu de Daniel, comme le Dieu vivant, le Dieu éternel, le Dieu sauveur dont le règne n'aura point de fin.

Un pareil décret semblait présager aux Israélites captifs leur délivrance prochaine; délivrance qui, à son tour, présageait à l'humanité une délivrance beaucoup plus importante. Le prophète, qui soupirait après la première, apprit en même temps l'époque de la seconde.

La même année, première de Darius, Daniel comprit par les livres le nombre des soixante-dix ans que, suivant la parole de Jérémie, devait durer la désolation de Jérusalem. Ces soixante-dix ans, à dater de l'année quatrième de Joakim, où Daniel fut emmené captif, touchaient à leur fin. L'humiliation de Babylone et de son peuple, qui devait arriver auparavant, était arrivée : ni Darius ni Cyrus ne transportèrent les nations vaincues de leur pays dans un autre, comme avaient fait les rois de Babylone et de Ninive. Mais iront-ils jusqu'à renvoyer dans sa patrie un peuple transmigré depuis soixante-dix ans?

Daniel se tourna vers le Seigneur, son Dieu, dans les supplications, dans les jeûnes, le sac et la cendre. Son cœur se répandit en une prière humble, fervente et pleine de confiance, qu'il termina par ces paroles : « Inclinez, mon Dieu, votre oreille, et écoutez : ouvrez vos yeux et voyez nos désolations, et cette ville sur laquelle a été invoqué votre nom; nous prosternons nos prières devant votre face, non pas nous confiant dans nos justices, mais dans la multitude de vos miséricordes. Seigneur, exaucez! Seigneur, pardonnez! Seigneur, regardez et faites! Ne différez plus, mon Dieu, pour l'amour de vous-même; parce que cette ville et ce peuple sont à vous, ils ont été appelés de votre nom.

Dan., VI, 25-27. — (2) S. Aug. *Sermo*, 301, n. 2, et 343, n. 2.

« Lorsque je parlais encore et que je priais, ainsi raconte ce grand intercesseur, et que je confessais mes péchés et les péchés de mon peuple Israël, et que je prosternais mes prières devant la face de Jéhovah, mon Dieu, pour la montagne sainte de mon Dieu ; dans ce moment-là même que je parlais encore dans la prière, l'homme Gabriel, que j'avais vu dans une vision au commencement, vola tout d'un coup à moi, et me toucha au temps du sacrifice du soir. Il m'instruisit, il me parla et me dit : Daniel, je suis venu maintenant pour vous enseigner et pour vous donner l'intelligence. Dès le commencement de votre prière, l'ordre a été donné et je suis venu pour vous le faire connaître, parce que vous êtes un homme de désir. Soyez donc attentif à la parole et comprenez la vision.

« Septante semaines ont été décidées sur votre peuple et sur votre ville sainte, pour abolir la prévarication, finir les péchés, expier l'iniquité, amener la justice éternelle, accomplir la vision et la prophétie, et oindre le Saint des saints.

« Sachez donc et remarquez : Depuis la sortie de la parole, pour rebâtir Jérusalem, jusqu'au Messie, le Prince, il y aura sept semaines et soixante-deux semaines ; et les places et les murailles seront bâties de nouveau dans des temps fâcheux et difficiles.

« Et après les soixante-deux semaines, le Messie sera mis à mort, et non pour lui-même. Et un peuple, avec un chef (un peuple chef), qui viendra, détruira la ville et le sanctuaire ; sa fin sera comme une submersion, et la guerre ne finira que par une entière désolation.

« Il confirmera l'alliance à plusieurs dans une semaine, et, dans la moitié de la semaine, il fera cesser l'oblation et le sacrifice ; l'abomination de la désolation sera dans le temple (autrement sur les ailes), et jusqu'à l'entière ruine, on ajoutera désolation sur désolation (1). »

Pour bien entendre les paroles de l'ange et en toucher des mains l'accomplissement, il n'est pas besoin de grande étude ni de système de chronologie ; il suffit d'interroger deux témoins, témoins toujours vivants et toujours présents. Interrogeons la nouvelle humanité : l'humanité sortie des ténèbres du paganisme, des horreurs de la barbarie, des fers de l'esclavage ; l'humanité éclairée d'une nouvelle lumière, animée d'une nouvelle vie, et se réunissant comme une seule famille sous le même Dieu et dans la même loi d'amour : interrogeons l'humanité chrétienne. Qui, depuis dix-huit siècles, proclame-t-elle comme le Christ, comme le Messie, comme celui qui devait mettre fin à la prévarication, expier l'iniquité, amener la justice éternelle, accomplir la loi et les prophètes ? Qui adore-t-elle comme le Saint des saints ? De qui tous les ans, comme du Christ, comme du chef par excellence, pleure-t-elle la mort ? A qui, depuis dix-huit siècles, a-t-elle rendu nom propre le nom de Christ ? Est-il personne qui l'ignore ?

Mais le Juif ? Eh ! c'est là même notre second témoin. Oui, interrogeons le Juif. Dis-nous donc, peuple autrefois de Dieu, maintenant on ne sait de qui, peuple sans roi, sans prêtre, sans autel, sans sacrifice, sans patrie ; dis-nous depuis quand ta ville sainte et son temple, son sanctuaire sont-ils détruits ? depuis quand a cessé pour toi l'oblation et le sacrifice ? depuis quand a commencé pour toi cette désolation sans fin ? N'est-ce pas depuis que tu a mis à mort celui que l'univers nomme le Christ ? Ah ! tu n'as pas besoin de répondre, les siècles répondent pour toi.

Quant aux détails même de la prophétie, ils sont si faciles à entendre, que ceux-là s'y embrouillent, qui veulent y mettre de la finesse pour ne pas penser comme autrui.

Tous les doctes conviennent que les semaines dont il est ici question sont des semaines d'années. Il y avait chez les Hébreux, non-seulement des semaines ou settaines de jours, terminées par le jour du sabbat ou du repos, mais encore des semaines ou settaines d'années, terminées par l'année du repos ou du sabbat ; et enfin des semaines ou settaines de ces semaines annuaires, des semaines de quarante-neuf ans, terminées par l'année du jubilé, l'année de l'expiation et de la rémission, où chacun recouvrait sa liberté et son ancien héritage. Ici l'ange du Seigneur, étendant ce comput, prédit à Daniel non plus une settaine de ces semaines d'années, un jubilé ordinaire, mais une septantaine, une semaine de quatre cent quatre-vingt-dix ans ou de dix jubilés, laquelle se terminera par le jubilé éternel, par la grande année de l'expiation et de la rémission véritables ; où, non plus Israël seul, mais l'humanité entière, réconciliée à Dieu par la mort du Christ, recouvrera sa primitive liberté et son héritage céleste.

Cette grande période de septante semaines annuaires doit commencer à l'ordonnance donnée pour rebâtir les murs de Jérusalem. Nous verrons cette ordonnance donnée par Artaxerxès-Longue-Main, la vingtième année de son règne, quatre cent quatre-vingt-dix ans avant Jésus-Christ. Nous verrons pendant les sept premières semaines, au milieu de temps fâcheux, la sainte cité se rebâtir, non-seulement quant à ses murailles de pierre, mais encore quant à sa police et à son gouvernement. Nous verrons, après les soixante-deux semaines suivantes, en tout après soixante-deux semaines ou quatre cent quatre-vingt-trois ans, dans la dernière semaine, le Christ mis à mort, son alliance confirmée avec plusieurs, l'oblation et le sacrifice abolis, ensuite la ville et son sanctuaire ; enfin nous voyons

(1) Dan., IX, 18-27.

continuer depuis lors l'irrémédiable désolation.

Les Juifs sont en cela d'accord avec nous. Lorsque depuis tant de siècles la synagogue prononce les malédictions les plus terribles contre ceux qui, de cette prédiction, voudraient calculer les années du Messie, qu'est-ce que cela veut dire ? N'est-ce pas : Chrétiens, vous avez raison ?

Deux ans après cette annonce de l'ange du Seigneur à son prophète, Darius, roi des Mèdes et Cambyse, roi des Perses étant morts, Cyrus, fils du second, neveu et gendre du premier, régna seul sur presque tout l'univers. Daniel, qui avait été en si grand honneur sous l'oncle, ne le fut pas moins sous le neveu. On ne doute point qu'il n'ait eu grande part à l'édit que publia cette année Cyrus pour le rétablissement du temple de Jérusalem, et qui termine ainsi les soixante-dix ans de captivité, comme l'avait annoncé Jérémie. L'historien Josèphe assure positivement, et la teneur même du décret le donne à entendre, que Cyrus vit et lut les prophéties d'Isaïe qui l'appelaient par son nom deux siècles d'avance, le signalaient comme le conquérant de l'univers et comme le restaurateur du peuple de Dieu (1).

« En la première année donc de Cyrus, roi des Perses, afin que la parole de l'Eternel, révélée par la bouche de Jerémie, fût accomplie, l'Eternel suscita l'esprit de Cyrus et fit publier par tout son royaume, même par lettres, disant :

« Ainsi parle Cyrus, roi de Perse :

« Jéhovah, Dieu du ciel, m'a donné tous les royaumes de la terre, et il m'a commandé de lui bâtir une maison à Jérusalem, qui est en Judée. Qui est parmi vous de tout son peuple? Que son Dieu soit avec lui. Qu'il monte à Jérusalem, qui est en Judée et qu'il édifie la maison de Jéhovah, Dieu d'Israël ; il est Dieu, celui qui est à Jérusalem. Et quiconque reste dans tous les lieux, d'où il séjourne comme étranger, les habitants de son endroit viendront à son aide avec de l'argent, de l'or, des biens et du bétail, outre ce qu'ils offriront volontairement à la maison de Dieu, laquelle est en Jérusalem (2). »

Nous verrons ailleurs que Cyrus ordonna que les frais seraient faits par la maison du roi (3).

« Alors les chefs des familles de Juda et de Benjamin, et les lévites se levèrent, et tous ceux dont Dieu suscita l'esprit, pour monter afin de bâtir la maison de Jéhovah, qui est à Jérusalem. Et tous ceux qui étaient dans les alentours leur mirent entre les mains des vases d'argent et d'or, et des biens et du bétail, et des meubles, outre ce qu'ils avaient offert volontairement. Quant au roi Cyrus, il sortit les vases de la maison de Jéhovah, que Nabuchodonosor avait emportés de Jérusalem, et qu'il avait mis dans la maison de son dieu. Cyrus, roi de Perse, les sortit donc par la main de Mithridate, le trésorier, qui les livra, en les comptant, à Sassabar, prince de Juda (4). »

On croit que Sassabar est le nom chaldéen de Zorobabel. Les vaisseaux d'or et d'argent du temple, qui lui furent livrés, se montaient en tout à cinq mille quatre cents.

Le nombre de ceux qui s'en retournèrent sous la conduite de Zorobabel, prince de la tribu de Juda, fils de Salathiel et petit-fils de Jéchonias, ainsi que du grand-prêtre Josué ou Jésus, fils de Josédec, et des autres princes, ne monta qu'à quarante-deux mille trois cent soixante, auxquels il faut encore joindre sept mille trois cent trente serviteurs et servantes. Il paraît que sur ces quarante-deux mille trois cent soixante, trente mille environ, desquels on voit le dénombrement par familles, étaient des tribus de Juda, de Benjamin et de Lévi, et que le reste était des autres tribus d'Israël. Des vingt-quatre familles sacerdotales, il n'y en eut que quatre à revenir, savoir : celles de Jadaïa, d'Emmer, de Phésur et de Harim ; toutes les autres, ou avaient été éteintes, ou restèrent dans le lieu de leur transmigration. On ne laissa pas de conserver l'ancien nombre des classes de prêtres, tel qu'il avait été fixé par David. Pour cet effet, chacune de ces classes qui étaient retournées fut subdivisée en six; et les nouvelles classes, prenant le nom de celles qui manquaient, subsistèrent sous les anciens titres. De là vient que, dans la suite, Mathatias est dit avoir été de la classe de Joarib, et Zacharie de celle d'Abias (5).

Déjà le septième mois de l'année de leur retour, lorsqu'approchait la fête des tabernacles, les Israélites qui avaient commencé à rebâtir leurs villes, s'assemblèrent comme un seul homme dans Jérusalem. Et Josué, le grand-pontife, et les prêtres, ainsi que Zorobabel et les autres chefs du peuple, dressèrent un autel des holocaustes, et dès le premier jour de ce mois ils offrirent l'holocauste au Seigneur, matin et soir. On célébra également la fête des tabernacles.

« En même temps ils donnèrent de l'argent aux tailleurs de pierres et aux maçons, et du froment, et du vin, et de l'huile à ceux de Sidon et de Tyr, pour apporter des bois de cèdre du Liban à la terre de Joppé, selon ce qu'avait commandé Cyrus, roi de Perse.

« Et lorsque (le second mois de la seconde année) les architectes posèrent les fondements du temple de Jéhovah, les prêtres s'y rendirent avec leurs ornements et leurs trompettes, et les lévites, fils d'Asaph, avec leurs cymbales, tous debout, afin de louer Dieu par les mains de David, roi d'Israël. Et ils entonnè-

(1) Josèphe, *Antiq.*, l. XI, c. I. — (2) Esdras, I, 1-4. — (3) III Esdras, VI, 17-26. — (4) *Ibid.* I, 5-8 — (5) Prideaux, *Histoires des Juifs et des peuples voisins depuis la décadence des royaumes d'Israël et de Juda jusqu'à la mort de Jésus-Christ*, l. III.

rent des hymnes et des louanges à Jéhovah, parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde est éternellement sur Israël; et tout le peuple criait à haute voix en louangeant le Seigneur, parce que la maison de l'Eternel était fondée. Et plusieurs des prêtres et des lévites, et des chefs du peuple, les plus anciens, qui avaient vu le premier temple, pleuraient hautement, lorsqu'on fonda sous leurs yeux le temple nouveau ; et plusieurs poussaient des cris de joie d'une voix fort élevée. En sorte qu'on ne pouvait distinguer la voix de ceux qui se réjouissaient de la voix de ceux qui pleuraient; car les cris confus du peuple s'élevaient comme de grandes clameurs, et toutes les voix s'entendaient au loin (1). »

Comme le premier temple n'avait été réduit en cendres que la dix-neuvième année depuis que les premiers captifs eurent été emmenés à Babylone, et que la fondation du second eut lieu la deuxième depuis leur retour, les vieillards pouvaient bien se souvenir du premier temple après une cinquantaine d'années; et plus ce souvenir était confus, plus il était favorable à l'objet qu'ils avaient vu dans leur enfance.

On se rappellera que les rois assyriens, en dernier lieu Asarhaddon, qui réunissait le royaume de Babylone à celui de Ninive, pour peupler le pays désert des tribus emmenées captives, y envoyèrent de nouveaux habitants de différentes contrées de la grande monarchie. Ces colons apportèrent avec eux plus d'une sorte de culte idolâtrique, se mêlèrent entre eux et avec les Israélites restés dans le pays, reçurent une instruction très-défectueuse dans la religion du vrai Dieu. A la vérité, ils reconnaissaient la divinité des cinq livres de Moïse, ainsi que du livre de Josué, suivant quelques-uns observaient le sabbat, faisaient circoncire leurs fils, attendaient le Messie ; mais ils retenaient en même temps leurs précédentes abominations, et, divisés dans leurs opinions et leurs pratiques superstitieuses, ils ne s'accordaient que dans la haine contre les vrais Israélites, principalement contre ceux des tribus de Juda et de Benjamin. Ils étaient appelés d'abord Cuthéens, de Cutha, province assyrienne, vraisemblablement parce qu'il y en avait beaucoup de ce pays ; mais ce nom, apres le rétablissement de la ville de Samarie, fut remplacé par celui du Samaritains.

Sans doute qu'ils avaient vu avec plaisir la chute du royaume de Juda ; aussi la protection dont jouissaient les Juifs sous le grand Cyrus, leur commun maître, dut-elle exciter leur jalousie. Lors donc qu'ils apprirent que les enfants de la captivité bâtissaient ce temple à Jéhovah, Dieu d'Israël, des députés vinrent a Zorobabel et aux autres chefs d'entre les pères, et leur dirent : « Laissez-nous bâtir avec vous, car nous cherchons votre Dieu comme vous ; voilà que nous lui avons offert des victimes depuis les jours d'Asarhaddon, roi d'Assur, qui nous amena ici. » Mais Zorobabel, et Josué, et les autres chefs des pères d'Israël leur répondirent : « Ce n'est pas à nous et à vous de bâtir ensemble la maison à notre Dieu ; mais nous édifierons seuls à Jéhovah, Dieu d'Israël, comme nous l'a commandé Cyrus, roi de Perse (2). »

Les Samaritains, se voyant ainsi congédiés, achetèrent les officiers persans, qui empêchèrent la construction du temple tout le temps que vécut Cyrus.

Ce caractère inconstant de Cyrus ou de son règne vis-à-vis de Dieu et de son peuple, avait été prédit par Isaïe. Dieu dit d'abord de Cyrus : « Je le susciterai de l'aquilon, et il viendra de l'Orient. Il appellera ou invoquera mon nom. Il brisera les grands de la terre comme de la boue, et les foulera comme le potier fait de l'argile (3). » Voilà Cyrus au milieu de ses conquêtes, proclamant que Jéhovah, le Dieu d'Israël, lui a donné tous les royaumes de la terre, et commandant de rebâtir son temple à Jérusalem. Plus loin, rappelant à Cyrus même tout ce qu'il a fait pour lui, Dieu ajoute jusqu'à deux fois : « Et tu ne m'as pas connu (4). » Voilà Cyrus finissant par oublier Dieu dont il avait proclamé la toute-puissance, et son temple dont il avait ordonné le rétablissement.

Ce fut là sans doute ce qui plongea Daniel dans cette grande tristesse, et le fit jeûner pendant trois semaines, au bout desquelles Dieu lui révéla la future destinée de l'empire des Perses et de l'empire des Grecs, les grandes épreuves du peuple choisi, avec un lointain regard sur la fin du monde.

« La troisième année de Cyrus, roi de Perse, une parole fut révélée à Daniel, surnommé Baltassar ; parole de vérité, grandes révolutions ; et il comprit ce qui lui fut dit, et il eut l'intelligence de sa vision. »

« En ces jours-là, moi, Daniel, j'étais pleurant tous les jours pendant trois semaines. Je ne mangeai d'aucun pain agréable au goût, et ni chair ni vin n'entrèrent dans ma bouche ; je ne me servis même d'aucune huile, jusqu'à ce que ces trois semaines fussent accomplies.

« Or, le vingt-quatrième jour du premier mois, j'étais près du grand fleuve Hidekel (le Tigre), et, levant les yeux, je regardai ; et voilà un homme vêtu de lin avec une ceinture d'or très-pur autour des reins. Son corps était comme une chrysolithe, son visage comme l'aspect de la foudre, ses yeux comme des lampes ardentes, ses bras et ses pieds comme l'airain étincelant, et la voix de sa parole comme la voix de la multitude.

« Moi, Daniel, je vis seul cette vision, et les hommes qui étaient avec moi ne la virent point : cependant une si grande frayeur fondit sur eux, qu'ils s'enfuirent et se cachèrent. Je restai donc seul et regardai cette grande

(1) Esdras, III, 10-13. — (2) *Ibid.*, IV, 2-3. — (3) Isaïe, XLI, 25. — (4) *Ibid.*, XLV, 4 et 5.

vision ; mais il ne resta point de vigueur en moi, la sérénité de mon visage fut changée en abattement, je ne conservai aucune force. Et j'entendais la voix de ses paroles, et en l'entendant, je m'étendis accablé, la face contre terre.

« Et voilà qu'une main me toucha et me fit lever sur mes pieds et mes mains. Et il me dit : « Daniel, homme de désirs, entendez les paroles que je vous dirai, et levez-vous debout; car je suis maintenant envoyé vers vous. Et pendant qu'il me parlait ainsi, je me tins debout en tremblant. Et il me dit: Daniel, ne craignez point ; car dès le premier jour que vous avez appliqué votre cœur à comprendre et à vous affliger en la présence de votre Dieu, vos paroles ont été exaucées, et je suis venu à cause de vos paroles. Mais le prince du royaume de Perse m'a résisté vingt et un jours ; et voici, Michel, un (ou le premier) d'entre les premiers princes, est venu à mon secours, et je suis demeuré là (ou je l'ai laissé là) près du roi (ou des rois) de Perse (1). »

Le personnage qui parle était, selon toutes les apparences, l'ange Gabriel, qui avait déjà expliqué au prophète deux visions. Quant à ce prince des Perses que nous voyons s'opposer à ce que demandait Daniel, et quant au prince des Grecs, que nous verrons paraître tout à l'heure, les meilleurs interprètes (2), avec saint Grégoire le Grand, entendent par là les anges preposés de Dieu à l'empire des Perses et à celui des Grecs. Chacun d'eux plaidait en faveur de sa nation, avec l'ange des captifs de Babylone, et avec Michel, chef principal, parmi les anges du peuple de Dieu, de la société des fidèles, et alors et depuis. Gabriel aura souhaité voir tous ses chers captifs retourner à Jérusalem, et le temple se rebâtir promptement. L'ange des Perses aura représenté que l'avantage spirituel des peuples qui lui étaient confiés demandait qu'une partie des enfants d'Israël restât au milieu d'eux. Et nous verrons, en effet, par l'histoire d'Esdras, de Néhémie et d'Esther, que cette circonstance ne contribua pas peu à conserver la connaissance du vrai Dieu dans les capitales de cet empire, à la répandre parmi tous ses peuples, et même à en convertir un grand nombre. L'ange des Grecs, dont l'empire devait succéder à celui des Perses, aura exposé des raisons semblables en faveur des siens. Michel, qui avait la direction de tout l'ensemble, aura tempéré les vœux des uns et des autres, pour la plus grande gloire de leur commun maître et le plus grand bien des hommes, leurs pupilles, d'après une connaissance supérieure qu'il aura eue des desseins de la Providence.

« Maintenant donc je viens pour vous apprendre ce qui doit arriver à votre peuple dans les derniers jours ; car cette vision ne s'accomplira qu'après bien du temps.

« Et pendant qu'il me disait ces paroles, je baissais le visage contre la terre, et je demeurais dans le silence. Et voici comme une ressemblance du Fils de l'homme qui toucha mes lèvres ; et, ouvrant la bouche, je parlai, et je dis à celui qui se tenait debout devant moi : Mon seigneur, quand je vous ai vu, tout mon intérieur a été bouleversé, et je n'ai point conservé de force. Comment donc le serviteur de mon seigneur parlera-t-il avec mon Seigneur ? Je suis demeuré sans force ; je perds même la respiration.

« Alors me toucha de nouveau comme une vision d'homme, qui me fortifia et me dit : Ne craignez point, homme de désirs ; la paix soit avec vous ! Prenez courage ! prenez courage ! Et pendant qu'il me parlait, je repris des forces et je lui dis : Parlez, mon seigneur ; car vous m'avez fortifié. Et lui dit : Savez-vous pourquoi je suis venu à vous ? Maintenant je retourne pour combattre le prince de Perse. Lorsque je sortais, le prince de Javan (des Grecs) est venu à paraître. Cependant je vous annoncerai ce qui est marqué dans l'écriture de la vérité ; et nul ne m'assiste dans toutes ces choses que Michel, votre prince. Et moi, dès la première année de Darius le Mède, je l'aidais à s'établir et à se fortifier. Et maintenant je vous annoncerai la vérité.

« Voici que trois rois s'élèveront encore en Perse : et le quatrième surpassera par la grandeur de ses richesses tous les autres ; et lorsqu'il sera devenu si puissant par ses richesses, il soulèvera tout contre le royaume de Javan (des Grecs) (3). »

Ces trois rois sont : Cambyse, fils de Cyrus ; le Mage qui se donna pour Smerdis, puîné de Cyrus, que Cambyse avait fait mourir ; et Darius, fils d'Hystape. Le quatrième est Xerxès. Son père Darius, homme de grand caractère, lui avait laissé le royaume dans un état très-florissant, et amassé de grands trésors, dont parle même un poëte grec, son contemporain. Son expédition avec une armée énorme contre la Grèce est universellement connue. Il y entraîna avec lui l'élite de l'Asie et de l'Egypte, perdit presque toutes ses troupes, et par là donna aux Grecs le prétexte et l'audace de songer à la conquête des provinces persanes ; prétexte et audace que, cent cinquante ans plus tard, Alexandre le Grand sut tellement mettre à profit, qu'avec son armée gréco-macédonienne il renversa l'empire médo-perse.

De cet Alexandre la prophétie dit :

« Ensuite s'élèvera un roi vaillant, qui dominera avec une grande puissance, et qui fera ce qui lui plaira. Et lorsqu'il sera le plus affermi, son royaume sera brisé et partagé vers les quatre vents du ciel, non entre ses descendants, ni avec une puissance pareille à la sienne ; car son royaume sera divisé à d'autres même que ces quatre (4). »

(1) Dan., x, 1-13. — (2) Lyranus, Estius, Menochius, Tirinus ; Greg., *Moral.*, lib. xvii, c. viii ; S. Thom., 1re q., a. 8, 93. — (3) Dan., x, 14-21 ; xi, 1, 2. — (4) *Ibid.*, xi, 3, 4.

Alexandre mourut. Lui, que l'Asie et la Grèce avaient honoré comme un demi-dieu, resta trente jours sans sépulture. Il ne laissa point d'enfants; mais sa femme Roxane était enceinte de huit mois. Après une contestation de huit jours, les généraux convinrent entre eux qu'Arridée, bâtard du roi Philippe, père d'Alexandre, lui succéderait, et que, dans le cas où Roxane aurait un fils, celui-ci gouvernerait conjointement avec l'autre. Arridée était imbécile. Un tel personnage et un enfant, leur ambition les voyait avec plaisir sur le trône; ils espéraient, sous les noms de lieutenants, gouverner l'empire et s'en attribuer bientôt chacun sa part comme royaume héréditaire. Arridée fut nommé Philippe.

Alors tous les généraux se partagèrent l'empire et exercèrent une puissance indépendante, sans oser toutefois prendre le titre de souverains. Ils faisaient alliance les uns avec les autres et les uns contre les autres, selon qu'ils le croyaient de leur intérêt, jusqu'à ce que, dans peu d'années, tous ces États se fondirent en quatre royaumes considérables. Cassandre, fortement soupçonné d'avoir empoisonné Alexandre, obtint la Macédoine et la Grèce; Lysimaque, la Thrace et les provinces d'Asie sur l'Hellespont et le Bosphore; Ptolémée, l'Egypte, la Libye, l'Arabie, la Judée et la Célésyrie; Séleucus, obtint tout le reste, et fixa sa résidence à Babylone.

Roxane fit jeter dans un puits l'autre femme d'Alexandre, Statyre, de crainte qu'elle ne portât dans ses entrailles un rival de son fruit. Elle-même accoucha d'un fils, qui fut nommé Alexandre.

Philippe fut mis à mort par l'ordre d'Olympiade, mère d'Alexandre le Grand, la septième année de son ombre de royauté. Le jeune Alexandre porta sept ans le titre de roi, jusqu'à ce que Cassandre le fit égorger, lui et sa mère Roxane.

Ecoutons plus loin la prophétie:

« Et le roi du midi deviendra puissant mais un des princes encore plus puissant que lui; car très-grande sera sa domination. Quelques années après, ils feront alliance ensemble, et la fille du roi du midi viendra vers le roi de l'aquilon pour cimenter l'amitié; mais elle n'acquerra point un bras fort, et sa race ne subsistera point: elle sera livrée, ainsi que son fils, avec ceux qui l'avaient amenée ou qui l'avaient soutenue en divers temps (1). »

Ptolémée, fils de Lagus, un des généraux d'Alexandre, devint roi d'Egypte et de beaucoup de pays circonvoisins. Son fils, Ptolémée-Philadelphe, fit la guerre à Antiochus le Dieu, roi de Syrie, petit-fils de Séleucus-Nicator. Ils firent la paix, et Antiochus répudia sa femme Laodice, dont il avait deux fils, pour épouser Bérénice, fille de Ptolémée. Après la mort de ce prince, Antiochus renvoya Bérénice et reprit Laodice. Celle-ci empoisonna son mari et plaça son fils aîné, Séleucus-Callinique, sur le trône. Bérénice s'enfuit avec les siens à Daphné, près d'Antioche, où elle, son fils et sa suite d'Egyptiens furent mis à mort.

« Mais il s'élèvera un rejeton de sa tige à elle; et il viendra avec une grande armée, pénétrera dans le pays du roi de l'aquilon, le ravagera et s'en rendra maître. Leurs dieux mêmes et leurs statues, ainsi que leurs précieux vases d'or et d'argent, il les emmènera en Egypte; et il prévaudra sur le roi de l'aquilon. Et quand il en aura traversé le royaume, le roi du midi reviendra dans son pays (2). »

Ptolémée, frère de Bérénice, successeur de Philadelphe, marcha au secours de sa sœur, apprit sa mort, résolut de la venger. Il pénétra jusqu'à Babylone, fit tuer Laodice, prit Séleucie, se rendit maître de la Célésyrie, de la Cilicie, d'une grande partie de l'Asie, depuis le mont Taurus jusqu'au fleuve de l'Indus, revint chez lui chargé de trésors et rapporta aux Egyptiens les idoles que Cambyse, fils du grand Cyrus, leur avait enlevées autrefois. On dit que, pour cette chose, il reçut le surnom d'Evergète, c'est-à-dire *Bienfaisant*.

« Mais les fils de celui-là s'irriteront et lèveront de puissantes armées. L'un d'eux s'en viendra fondre comme un torrent qui se déborde; il s'en viendra irrité, et combattra contre la puissance de celui-ci (3). »

Séleucus-Callinique laissa deux fils, Séleucus-Céraunus ou *la Foudre*, et Antiochus, qui fut surnommé le *Grand*. Le premier mourut après un règne de trois ans. Antiochus marcha contre Ptolémée-Philopator, fils et successeur de Ptolémée-Evergète, reprit Séleucie et la Célésyrie, battit les généraux de son ennemi, s'empara d'une partie de la Phénicie et pénétra jusqu'aux frontières d'Egypte.

« Alors le roi du midi, étant provoqué, se mettra en campagne et combattra contre le roi de l'aquilon: il lèvera une grande armée, et l'autre troupe lui sera livrée entre les mains. Il en prendra un grand nombre, et son cœur s'élèvera. Il en abattra des milliers; mais il ne prévaudra pas, car le roi de l'aquilon viendra de nouveau; il rassemblera encore plus de troupes qu'auparavant; et, après un certain nombre d'années, il s'avancera en grande hâte avec une armée nombreuse et de grandes richesses. En ce temps-là plusieurs s'élèveront contre le roi du midi: également les enfants prévaricateurs de votre peuple seront exaltés, accompliront la prophétie et tomberont (4). »

Ptolémée-Philopator remporta sur Antiochus une grande victoire près de Raphia, entre Rhinocorure et Gaza. Antiochus perdit dix mille hommes tués et quatre mille prisonniers. La Célésyrie et la Judée se rendirent au vainqueur, qui garda ses pays en paix.

Mais, quatorze ans après, Antiochus fit al-

(1) Dan., 5, 6. — (2) *Ibid.*, XI, 7-9. — (3) *Ibid.*, 10. — (4) *Ibid.*, 11-14.

liance avec Philippe, roi de Macédoine, contre Ptolémée-Epiphane, fils de Philopator, âgé de cinq ans. Ils voulaient partager entre eux le royaume du monarque pupille. Scopas, général de Ptolémée, fut vaincu dans une bataille par Antiochus, qui recouvra par là tout ce qu'il avait perdu à la bataille de Rapnia.

Non-seulement deux rois puissants à la guerre se liguèrent contre le jeune Ptolémée, il courut encore de grands risques parmi les siens. Agathoclée, ci-devant concubine de son père, conspirait avec son frère Agathoclès, pour la régence ; Scopas, pour lui ôter la couronne et la vie; enfin Sosibius, son ministre d'Etat, homme fourbe et cruel, ne lui donna pas moins à craindre.

« Et le roi de l'aquilon viendra, continue Gabriel, et il fera des terrasses et des remparts, et il prendra les villes les plus fortes ; et les bras du midi n'en soutiendront point l'effort ; ses plus vaillants s'élèveront pour lui résister, mais ils ne se trouveront pas de force. Il fera contre le roi du midi tout ce qu'il lui plaira, et il n'y aura personne qui ait pouvoir de lui résister. Il entrera même dans la terre de gloire, et elle sera consommée par sa main (1). »

Antiochus conquit Sidon, Gaza et autres villes de cette contrée, se rendit ensuite à Jérusalem, où les Juifs lui aidèrent à se rendre maître de la citadelle, dans laquelle Scopas avait mis une garnison égyptienne. Pour cette raison, Antiochus fut très-favorable aux Juifs et leur accorda de grandes libertés, comme nous le verrons en son temps. Cette expression, « elle sera consommée par sa main, » ne signifie donc pas, ainsi que l'ont remarqué des interprètes, une dévastation de la Judée, mais bien plutôt une restauration.

« Et il tournera ses desseins à s'emparer de tout son royaume (à Ptolémée) ; il feindra d'agir avec lui de bonne foi, et lui donnera sa fille pour épouse , afin de le perdre; mais son dessein ne lui réussira pas, et elle ne sera pas pour lui (2). »

Antiochus donna sa fille Cléopâtre au jeune Ptolémée-Epiphane, dans l'intention qu'elle trahît celui-ci. Mais elle n'accomplit point la honteuse demande de son père, et embrassa les intérêts de son mari.

« Ensuite il se tournera contre les îles, et il en prendra plusieurs ; mais le général fera cesser l'outrage qui lui aura été fait, et le fera tomber sur celui-là (3).»

Antiochus se rendit maître de beaucoup de villes maritimes en Thrace et en Grèce. Des provinces situées près de la mer sont souvent appelées îles, et dans l'Ecriture, et maintenant encore chez les Arabes. En outre, il conquit réellement les îles de Rhodes, de Samos, d'Eubée et de Délos. Tous ces pays étaient alliés de Rome, et par là sous sa protection. Antiochus, en les attaquant, se rit du général romain, Lucius Scipion, qui était présent. Mais celui-ci l'attaqua, le vainquit, le força à une paix honteuse, par laquelle, sans parler des autres conditions dures, il fut contraint, non-seulement d'évacuer l'Europe, mais encore tous les pays d'Asie en deçà du mont Taurus.

« Il reviendra donc aux forteresses de sa terre, et il se heurtera, et il tombera, et on ne le trouvera point (4). »

Obligé de payer aux Romains de grosses sommes, Antiochus parcourut ses provinces pour amasser de l'argent, et pilla le temple de Bel, à Elymaïs, où, d'après le récit de divers historiens, il fut tué par les habitants irrités. Suivant le récit d'Aurélius-Victor, il fut égorgé par des gens de sa suite, qu'il avait frappés dans l'ivresse. C'est ainsi que depuis deux mille ans règne l'incertitude sur le genre de mort d'Antiochus, nommé le Grand, duquel un prophète avait prédit, un siècle et demi auparavant : « Il se heurtera et il tombera, en sorte qu'on ne le trouvera point. »

« Et à sa place, il s'en élèvera un qui enverra l'exacteur et obscurcira la gloire du royaume; et, après peu de jours, il périra, non dans une émeute, ni dans un combat (5). »

Au grand Antiochus succéda son fils Séleucus-Philopator. Il régna environ onze ans sans gloire. Toute son occupation fut de ramasser, tous les ans, les mille talents dus aux Romains. Ce fut lui qui envoya Héliodore à Jérusalem, pour piller le temple. Ce même Héliodore l'empoisonna.

« A sa place il s'élèvera un homme méprisable ; on ne lui donnera point la dignité royale, mais il s'en viendra furtivement et s'emparera de la souveraineté par ses artifices (6). »

Antiochus, frère puîné de Séleucus, était comme otage à Rome, lorsque celui-ci le dégagea en y envoyant à sa place son propre fils Démétrius. C'est à ce dernier qu'appartenait la couronne paternelle. Antiochus n'était pas encore de retour dans son pays, quand il apprit la mort de son frère. Il eut recours à Eumène, roi de Pergame, et à son frère Attale. Tous les deux aimaient mieux le voir sur le trône de Syrie que le jeune Démétrius, de crainte que celui-ci ne demeurât dans la dépendance des Romains. Avec leur aide, Antiochus renversa Héliodore, qui s'était emparé du royaume, s'en rendit maître et prit le surnom d'Epiphane.

« Les bras du combattant seront battus devant lui; ils seront détruits aussi bien que le chef de l'alliance (7).»

Héliodore et ses partisans, ainsi que ceux qui tenaient pour le roi d'Egypte, furent vaincus par Eumène et Attale, ensuite dispersés par Antiochus. Le chef de l'alliance peut être Héliodore ou Ptolémée-Epiphane, qui fut em-

(1) Dan., 15, 16. — (2) *Ibid.*, 17. — (3) *Ibid.*, 18. — (4) *Ibid.*, 19. — (5) *Ibid.*, xi, 20. — (6) *Ibid.*, 21. — (7) *Ibid.*, 22.

poisonné lorsqu'il était sur le point d'attaquer la Syrie.

« Après qu'il aura fait amitié avec lui, il agira frauduleusement ; il s'avancera et prévaudra avec peu de troupes (1). »

Antiochus prit les dehors de l'amitié pour Ptolémée-Philométor, fils de sa sœur, et envoya le féliciter sur son avénement à la couronne. Mais bientôt il marcha contre lui, sous prétexte de la défendre, et le vainquit près de Péluse. Après quoi il se rendit à Tyr et termina ainsi sa première expédition contre l'Egypte.

« Et il pénétrera dans les riches provinces au milieu de la paix, et il fera ce que n'ont fait ni ses pères, ni ses ancêtres ; il partagera leur butin, leurs dépouilles et leurs richesses ; il formera des entreprises contre les villes les plus fortes ; mais ce ne sera qu'un temps. Sa force se réveillera, et son cœur s'animera contre le roi du midi, avec une grande armée ; et le roi du midi se préparera au combat avec de fortes et nombreuses troupes ; mais il ne se soutiendra pas, parce qu'on formera des desseins contre lui. Ceux qui mangent de son pain le ruineront ; son armée sera accablée, et il en sera tué un grand nombre (2). »

Après qu'Antiochus se fut préparé pendant l'hiver, il attaqua l'Egypte par terre et par mer avec de grandes forces.

« Il entra dans l'Egypte, dit un écrivain sacré, avec une puissante armée, avec des chars et des éléphants, et des cavaliers et de nombreux vaisseaux. Et il fit la guerre contre Ptolémée, roi d'Egypte. Alors Ptolémée trembla devant lui et s'enfuit, et un grand nombre fut blessé et succomba (3). » Diodore dit que, dans cette expédition, Antiochus se rendit maître de toute l'Egypte (4).

« Et le cœur des deux rois sera de se faire du mal l'un à l'autre : assis à la même table, ils se parleront mensonge ; mais ils ne réussiront pas, parce que la fin est fixée à un autre temps. Et il s'en retournera dans sa terre avec de grandes richesses (5). »

Telle est l'histoire de la troisième expédition contre l'Egypte. Les Alexandrins avaient élevé sur le trône Ptolémée-Evergète, frère puîné de Philométor, irrité de ce que celui-ci, pour la deuxième fois, avait fait la paix avec Antiochus. Sous prétexte de remettre sur le trône Philométor, Antiochus revint à la tête d'une armée, battit les Alexandrins et assiégea Alexandrie. Le siége traîna en longueur. Antiochus, sous prétexte qu'il combattait pour son neveu, reprit de nouveau toute l'Egypte, et mangea avec lui à Memphis. Ils se parlèrent amicalement, mais aucun d'eux ne se fiait à l'autre.

» Son cœur formera des desseins contre l'alliance sainte ; il les exécutera, et puis retournera dans son pays (6). »

Antiochus apprit en Egypte qu'on l'avait dit mort en Syrie, et que les Juifs avaient témoigné beaucoup de joie. D'ailleurs, Jason, qu'il avait voulu imposer aux Juifs pour souverain pontife, lorsqu'il s'était présenté devant Jérusalem avec environ mille hommes, avait été repoussé par le peuple. Antiochus se rendit dans la Judée, prit Jérusalem, entra dans le temple, le pilla, commit des abominations, et puis s'en alla.

« Au temps marqué, il retournera et reviendra vers le midi ; mais ce dernier voyage ne sera pas comme le premier. Des vaisseaux viendront contre lui à Céthim ; il en sera atterré et retournera chez lui. Alors il s'emportera contre l'alliance du sanctuaire, et il agira contre elle, et il remarquera ceux qui ont abandonné l'alliance sainte. Ses bras se tiendront là, ils violeront le sanctuaire du Fort, ils feront cesser le sacrifice perpétuel et dresseront une abomination de la désolation (7). »

Antiochus marchait contre Alexandrie, lorsque arrivèrent des ambassadeurs romains sur des vaisseaux macédoniens ou grecs qu'ils avaient trouvés à Délos. *Céthim* désigne en général les pays d'Europe sur la Méditerranée, mais en particulier la Macédoine. Céthim était le troisième fils de Javan, patriarche des Grecs, le quatrième de Japhet.

A la tête de l'ambassade était Popilius Léna, ex-consul. Antiochus, qui l'avait fort connu à Rome, lui tendit la main en signe d'amitié. Popilius lui présente le décret du sénat qui lui commande de sortir de l'Egypte, et lui ordonne de le lire avant tout. Antiochus, l'ayant lu, dit qu'il en délibérerait avec ses amis. Mais Popilius ayant tracé un cercle autour du roi avec sa baguette, lui déclare qu'il faut une réponse avant de sortir de là. Interdit d'un procédé si hautain, Antiochus répond qu'il fera ce que le sénat ordonne. Mais il déchargea son dépit sur les Juifs ; car ce fut vers ce temps qu'il envoya contre eux Apollonius à la tête d'une armée, avec ordre de faire mourir les hommes, d'emmener captifs et de vendre les femmes et les enfants. Le culte divin fut aboli, le temple profané, rempli d'infâmes courtisanes et dédié à Jupiter-Olympien. Point de séduction, point de cruauté qui ne fût mise en œuvre pour porter le peuple à renier le culte du vrai Dieu. Quiconque se refusait à l'apostasie, était persécuté, torturé, mis à mort.

« Il induira les prévaricateurs de l'alliance à user d'hypocrites caresses ; mais le peuple, qui connaît son Dieu, tiendra ferme et agira (8). »

Tel Eléazar, tels les Machabées, telle la mère avec ses sept fils martyrs comme elle.

« Et les doctes du peuple en instruiront beaucoup d'autres ; et ils tomberont par le glaive, par la flamme, par la captivité et par le brigandage durant des jours. Et pendant

(1) Dan., 23. — (2) *Ibid.*, 24-26. — (3) I Mach., I, 18-19. — (4) Diod., *In frag.* — (5) Dan., XI, 27, 28. — (6) *Ibid.*, 28. — (7) *Ibid.*, 29-31. — (8) *Ibid.*, XI, 32.

qu'ils tomberont, ils seront soulagés par un petit secours : et plusieurs se joindront à eux dans le silence (1). »

C'est-à-dire à Mathathias et à ses fils, les Machabées.

« Et il en tombera d'entre les doctes, afin qu'ils soient éprouvés par le feu, qu'ils deviennent purs et blancs jusqu'au temps fixé : car il y aura encore un temps. Et le roi fera selon qu'il lui plaira ; il s'élèvera, il se grandira au-dessus de tout dieu. Il parlera insolemment contre le Dieu des dieux ; et il réussira jusqu'à ce que la colère soit accomplie : car ce qui est décidé s'exécutera. Il n'aura aucun égard aux dieux de ses pères ; mais il s'abandonnera à la passion des femmes; il ne se souciera de quelque dieu que ce soit : car il s'élèvera au-dessus de tout (2). »

Antiochus joignait l'impiété à la dissolution. Il n'avait au fond d'autre Dieu que lui-même. Il avait pillé les temples des Grecs, et voulut piller celui d'Elymaïs. S'il tourmenta les Juifs pour leur faire honorer des idoles, c'était sa volonté despotique, bien plus que ces idoles de bois, qu'il voulait faire adorer. Son impudeur était extrême. Dans une marche pompeuse, il fit porter quatre-vingts de ses concubines sur des chaises à pieds d'or, et cinq cents autres sur des chaises à pieds d'argent. Deux villes de Cilicie, Tarse et Mallos, se révoltèrent parce qu'il les avait données en cadeau à une de ses courtisanes.

« Il glorifiera à sa place le dieu Moazim (le dieu de la force), dieu que ses pères n'ont pas connu ; il le glorifiera avec l'or, l'argent, les pierres précieuses et ce qu'il y a de plus beau. Et il fera des lieux forts pour Moazim, auprès de ce dieu étranger. Quiconque le reconnaîtra, il le comblera de gloire, leur donnera beaucoup de puissance et leur partagera la terre gratuitement (3). »

Antiochus ne reconnaissait au fond d'autre Dieu, d'autre loi que la force ; et comme il se croyait le plus fort, il se faisait adorer sous le nom de Jupiter-Olympien ou d'Hercule de Tyr. Ces Moazim ou dieux de la force tenaient sa place. En effet, Porphyre nous apprend, dans saint Jérôme, que l'idole placée par ce tyran dans le temple de Jérusalem, était son propre simulacre (4). Auprès du temple, il bâtit une forteresse, et élevait aux honneurs ceux qui adoraient son dieu.

« A la fin, le roi du midi combattra contre lui ; mais le roi de l'aquilon le surprendra comme une tempête, avec des chars, des cavaliers et une grande flotte. Il pénétrera dans les terres, les ravagera toutes et les traversera. Il entrera dans le pays de gloire, et bien des pays seront ruinés. Voici ceux qui échapperont à sa main : Edom, Moab et les premières terres des enfants d'Ammon. Il étendra sa main sur diverses provinces, et la terre d'Egypte n'échappera point. Il se rendra maître des trésors d'or et d'argent, et de tout ce qu'il y a de plus précieux dans l'Egypte, des Libyens et des Ethiopiens suivront ses pas (comme captifs) (5). »

Il y en a qui prennent ceci pour une récapitulation de ce qui précède ; mais on peut l'entendre fort bien d'une dernière expédition d'Antiochus en Egypte, la onzièze ou avant-dernière année de son règne. Porphyre la rappelle expressément dans saint Jérôme ; et Tite-Live la rend très-vraisemblable, lorsqu'il dit, dans le sommaire de son quarante-sixième livre, que Ptolémée-Philométor fut chassé de son royaume par son frère puîné Ptolémée-Physcon. Antiochus aura profité de la discorde entre les deux frères, pour tenter une nouvelle entreprise sur l'Egypte.

« Mais il sera troublé par des nouvelles de l'orient et de l'aquilon ; il s'en ira avec une grande colère pour perdre et tuer un grand nombre (6). »

Du côté de l'aquilon, Artaxias, roi d'Arménie, et du côté de l'orient, Arsace, roi des Parthes, ne voulurent plus payer le tribut. Appien et Porphyre (7) l'attestent du premier; et, quant au second, nous en avons pour garant Tacite, qui remarque que la guerre des Parthes empêcha Antiochus d'ôter aux Juifs leur religion et de leur donner les mœurs grecques.

« Et il dressera son pavillon entre deux mers, près de la sainte montagne de Sabi ; il arrivera à sa fin, et il n'y aura personne pour le secourir (8). »

Suivant Polybe, dont la remarquable narration sur la mort du tyran s'accorde si bien avec l'histoire sainte, il mourut près de Taba ou Tabaï, que Quinte-Curce dit être une ville dans la Parétacène. Cette ville était apparemment située sur le mont *Sabi* ou *Sabaï Tabi* ou *Tabaï;* car il est familier aux Syriens de changer le *S* en *T.* La Parétacène est une province entre deux mers, la mer Caspienne et le golfe Persique.

Tout est surprenant dans ces prophéties, et les détails où elles entrent, et l'exactitude avec laquelle tout s'est accompli, et la manière dont cet accomplissement nous est attesté par nos ennemis mêmes.

Au quatrième siècle de l'ère chrétienne, le Phénicien Malchus, en grec nommé Porphyre, fit un livre pour réfuter Daniel. A cet effet, il montra avec quelle exactitude, dans le onzième chapitre de notre prophète, est exposée d'abord l'histoire abrégée de Xerxès, et ensuite avec quelle justesse et quel détail circonstancié, l'histoire d'Alexandre et de ses successeurs en Egypte et en Syrie. Il le prouva par des historiens perdus depuis : Callinicus, Sutorius, Hieronymus, Posidonius, Claudius Théon, Andronicus Alypius, et ceux des livres de

(1) Dan., 33 et 34. — (2) *Ibid.*, 35-37. — (3) *Ibid.*, 38, 39. — (4) Qui in tantam superbiam venerit, ut in templo Hierosolymus simulacrum suum poni jusserit. *Comment. S. Hier. in Dan.*, c. XI. — (5) Dan., XI, 40, 43. — (6) *Ibid.*, 44. — (7) Porph., *apud Hieron.*, ubi supra. — (8) *Ibid.*, XI, 45.

Polybe et de Diodore de Sicile qui ne sont point venus jusqu'à nous. De cet exact accomplissement de la prophétie, il concluait qu'elle avait été fabriquée après coup. Aujourd'hui, les incrédules mêmes conviennent qu'elle existait avant l'événement. En sorte que nous savons, par le témoignage même de nos ennemis, et que les prophéties de Daniel ont été faites longtemps avant les événements qu'elles annoncent, et qu'elles se sont ponctuellement accomplies. Peut-on rien désirer de plus?

D'ailleurs ne sait-on pas quelle vénération, quel attachement les Juifs ont toujours eu pour les saintes Ecritures? attachement qui augmenta au retour de la captivité de Babylone. Non-seulement le premier canon ou catalogue authentique des livres saints fut dressé sous Esdras, catalogue dans lequel Daniel a toujours été compris; non-seulement on lisait la loi et les prophètes chaque samedi dans les synagogues, on compta même jusqu'au nombre de lettres qu'il y avait dans chaque livre, afin d'empêcher la moindre altération. Comment alors, trois siècles et demi après Daniel, car c'est aussi longtemps après que mourut Antiochus-Epiphane, imposer à tout ce peuple, comme prophéties toujours révérées de Daniel, des prophéties inventées, fabriquées après l'événement, et dont auparavant jamais personne n'avait entendu parler ?

Et qui donc aurait tout d'un coup imposé à la nation la prophétie des septante semaines? et quand? cette prophétie dont la plus impudente incrédulité est contrainte d'avouer qu'elle était connue des Juifs longtemps avant la naissance de Jésus-Christ, et que le fameux rabbi Hillel, qui vivait avant le temps de notre Sauveur, en a écrit? cette prophétie qui contredit les préjugés des Juifs sur la puissance terrestre du Messie et la durée éternelle de leur empire? cette prophétie qui fournit aux chrétiens des armes si victorieuses contre la synagogue, et que néanmoins la synagogue a si religieusement conservée, encore que, frappée de sa précision, elle ait prononcé anathème contre qui calculerait ces semaines d'années ?

Admirons, bénissons la providence de notre Dieu qui a rendu sa loi, ses témoignages croyables à l'excès (1), comme dit le psalmiste; qui en fait resplendir la vérité par ceux-là mêmes qui la combattent. Mais ce n'est pas toujours de reconnaître cette vérité dans l'esprit : les démons mêmes croient et tremblent (2), mais ils n'aiment pas. Pour nous, aimons la vérité; aimons-la de tout notre cœur et de toute notre âme : c'est le vrai moyen de la bien connaître et de ne nous en éloigner jamais. Dans les derniers temps, beaucoup seront séduits par l'esprit de mensonge et périront, parce que, dit l'Apôtre, ils n'ont pas eu l'amour de la vérité, qui les eût sauvés (3). Daniel, ou plutôt l'ange qui lui parle, termine par un regard prophétique sur cette dernière époque du monde.

« En ce temps-là, Michel, le grand prince, le protecteur des enfants de votre peuple, s'élèvera, lorsqu'il sera venu un temps d'angoisse tel qu'il n'y en eut jamais depuis qu'il y a des nations jusqu'à ce temps-là. Et en ce temps-là sera sauvé ton peuple, tous ceux qui seront trouvés écrits dans le livre. Et beaucoup de ceux qui dorment dans la poussière de la terre se réveilleront, les uns, pour la vie éternelle, et les autres pour un opprobre et une ignominie éternels. Mais les doctes resplendiront comme l'éclat du firmament; et ceux qui auront amené à la justice la multitude, luiront comme des étoiles dans les perpétuelles éternités.

« Mais pour vous, ô Daniel, enfermez ces paroles et scellez ce livre jusqu'au temps de la fin : plusieurs le parcourront, et la science se multipliera (4). »

Nous voyons Jésus-Christ, interrogé par ses apôtres sur son dernier avénement, joindre et mêler dans la même prédiction, et la ruine finale de Jérusalem, et la ruine finale du monde, l'une étant la figure de l'autre. Dans les paroles de l'ange à Daniel, il y a quelque chose de semblable. Antiochus, superbe et luxurieux, ne reconnaissant d'autre dieu ni d'autre loi que lui-même, se moquant de toutes les religions, pillant tous les temples, se faisant adorer dans celui de Jérusalem; contraignant tous les peuples, par la ruse ou la violence, à renier le culte de leurs pères; mourant tout à coup frappé de Dieu, et donnant lieu par sa mort à une espèce de résurrection en Israël : Antiochus était la figure de cet homme de péché qui se révélera à la fin des temps, de ce fils de perdition, de cet adversaire ou Satan qui s'élèvera au-dessus de tout ce qu'on appelle dieu ou qu'on adore au point de s'asseoir dans le temple de Dieu et de se donner pour Dieu; de cet Antechrist qui exercera une persécution si violente, que jamais il n'y a eu, que jamais il n'y aura de tribulation pareille; qui fera des signes et des prodiges mensongers, au point d'induire en erreur même les élus, s'il était possible; mais qu'enfin le Seigneur tuera par le souffle de sa bouche et par l'éclat de son avénement (5). Voilà pourquoi, de la mort d'Antiochus, le prophète est transporté soudain à la fin du monde et à la résurrection générale.

« Alors, moi, Daniel, continue le prophète, je regardai; et en voilà deux autres debout : l'un en deçà, sur le bord du fleuve, et l'autre au delà, sur l'autre bord du même fleuve (le Tigre). Et l'un d'eux dit à l'homme vêtu de lin qui était au-dessus des eaux du fleuve : Quand sera-ce la fin de ces prodiges? Et j'entendis l'homme vêtu de lin qui se tenait debout sur les eaux du fleuve; et il éleva sa droite

(1) Testimonia tua credibilia facta sunt nimis. Ps. xcii, 5. — (2) Jacob, ii, 19. — (3) II Thes., ii, 10. — (4) Dan., xii, 1-4. — (5) II Thess., ii, 9.

et sa gauche vers les cieux, et il jura, par celui qui vit dans l'éternité, que ce serait jusqu'à un temps, et deux temps, et la moitié d'un temps. Et lorsque la dispersion du peuple saint sera finie, toutes ces choses s'accompliront (1). »

Cette expression, « un temps, deux temps et la moitié d'un temps, » signifie, comme nous avons déjà vu, trois ans et demi ou quarante-deux mois. C'est le temps qu'a duré la persécution d'Antiochus, et que durera, comme l'on croit, celle de l'Antechrist. En prenant ces quarante-deux mois pour des mois d'années, ou douze cent soixante ans, on pourra l'entendre de la durée de l'empire antichrétien ou mahométan. Que s'il reste toujours une mystérieuse obscurité, il ne faut pas nous en étonner ni nous en plaindre. Le prophète lui-même ajoute :

« Et moi, j'entendis, mais je ne compris pas; et je lui dis : Mon seigneur, qu'arrivera-t-il après cela ? Mais il répondit : Allez, Daniel; car ces paroles sont closes et scellées jusqu'au temps de la fin. Beaucoup seront élus, blanchis et purifiés comme par le feu; les impies agiront avec impiété, et nul des impies ne comprendra ; mais les doctes comprendront.

« Depuis le temps que le sacrifice perpétuel sera aboli et remplacé par l'abomination de la désolation, il y a mille deux cent quatre-vingt-dix jours. Heureux celui attend et qui arrive jusqu'à mille trois cent trente-cinq jours (2) ! »

Les mille deux cent quatre-vingt-dix jours font un peu plus de trois années solaires et demie. On peut remarquer que toutes les persécutions ont duré à peu près ce temps dans leurs moments de furie (3). La persécution d'Antiochus finit après cet intervalle; le temple fut purifié, et le culte divin refleurit peu à peu. On peut conjecturer que, quand il y aura ce même nombre d'années, depuis que l'empire mahométan a placé l'abomination de la désolation, son culte antichrétien, dans le lieu saint, dans la terre sainte, elle sera de nouveau purifiée et rendue à la religion chrétienne. Ceux qui vivront quelques années plus tard, vers le milieu du vingtième siècle, seront heureux, parce que, selon toutes les apparences, ils verront le christianisme régner sur toute la terre. En attendant écoutons les dernières paroles que l'ange dit au prophète :

« Pour vous, allez jusqu'à votre fin ; et vous vous reposerez, et vous ressusciterez pour votre sort à la fin des jours (4). »

Après cela s'endormit en effet, pour attendre la résurrection générale, ce grand et saint homme, respecté des lions, révéré des conquérants, admiré des peuples; docteur des sages de Chaldée et de Perse; humble au faîte des honneurs, incorruptible au milieu de la plus somptueuse des cours; confident de Dieu et des rois, quoiqu'il annonçât souvent à ces derniers des vérités terribles ; historien de l'avenir, prophète de l'histoire universelle, qui lui doit son ensemble : Daniel, en un mot, dont la sagesse était si renommée dans tout l'Orient, que, plus d'un demi-siècle avant sa mort, Dieu reprochait au roi de Tyr, comme un excès d'orgueil, la pensée d'être plus sage que Daniel.

Quelle facilité n'avaient point alors, pour apprendre la sagesse véritable, et les mages de la Chaldée et de la Perse, dont il a été si longtemps le chef, et les prêtres de l'Egypte, et les brachmanes de l'Inde, sujets du même empire, et les sages de la Grèce, qui commençaient alors à voyager en Orient pour s'enquérir de la sagesse ! Certainement la philosophie grecque, qui naquit du vivant de Daniel, ne peut pas se plaindre, non plus que la philosophie de l'Egypte et celle de l'Inde, que la Providence leur ait rendu inaccessible la vraie sagesse, la sagesse divine.

Cyrus mourut aussi, à l'âge de soixante-dix ans, regretté de tous ceux qui avaient le bonheur de vivre sous sa vaste domination. Il avait régné trente ans depuis qu'il avait pris pour la première fois le commandement des armées des Perses et des Mèdes, neuf ans depuis la prise de Babylone, et sept ans depuis la mort de son oncle Cyaxare ou Darius le Mède. L'empire qu'il venait de fonder était borné à l'orient par l'Indus ; au nord, par la mer Caspienne et le Pont-Euxin; à l'occident, par la mer Egée ; et au midi, par l'Ethiopie et le golfe d'Arabie. Il en régla si bien les affaires, qu'il subsista uniquement par l'ordre qu'il y avait mis, pendant plus de deux cents ans, malgré les déréglements et les imprudences de ses successeurs. Ce monarque passait sept mois de l'année à Babylone, à cause de la bonté du climat ; trois mois à Suse au printemps, et deux mois à Ecbatane, pendant les chaleurs de l'été. Il fut enterré à Pasargade, en Perse, où son tombeau se voyait encore du temps d'Alexandre le Grand (5).

Ce qui est arrivé à Cyrus nous montre dans quel chaos d'incertitudes serait plongée toute l'histoire humaine, si Dieu ne nous avait donné Moïse et les prophètes. Hérodote, qui écrivait cent ans après, nous apprend que dès lors il y avait, sur la naissance, la vie et la mort de ce fameux conquérant, trois versions différentes. En effet, l'histoire qu'il nous en donne diffère, en des points très-considérables, de celle de Xénophon, qui diffère de celle de Ctésias. Hérodote et Ctésias, mais le premier surtout, le fait naître, vivre et mourir d'une manière tout à fait romanesque. Il aura choisi cette version pour plaire davantage aux Athéniens. L'histoire de Xénophon est, pour les faits, toute naturelle, et d'ail-

(1) Dan., XII 5-7. — (2) *ibid.*, 1-12. — (3) Bossuet. *Sur le ch.* X *de l'Apoc.* — (4) Dan., XII, 13. Grotius et les Septante traduisent ainsi. — (5) *Cyrop.*, l. VIII; Cicero, *De divin.*, l. IV ; Ptolom., *in Can.*

leurs parfaitement d'accord avec l'Ecriture sainte. Quant aux sages et éloquents discours sur l'art de gouverner les peuples et de faire la guerre, on sent bien qu'ils sont de Xénophon bien plus que de Cyrus.

Un historien grec, contemporain de Cyrus, par conséquent d'un siècle plus ancien qu'Hérodote, nous eût peut-être fourni des renseignements plus sûrs, si ses histoires étaient venues jusques à nous : c'est Hécatée de Milet, dont Diodore de Sicile nous a conservé, sur l'histoire de Moïse, un passage remarquable, que nous avons cité ailleurs et qui s'écarte assez peu de la vérité (1).

De tous les rois des nations, Cyrus est le seul que Dieu ait prédit par son nom, le seul qu'il ait appelé son christ, parce qu'il devait être une figure du Christ par excellence, en rendant la liberté aux captifs d'Israël et en ordonnant la reconstruction du temple. On ne voit pas que l'Ecriture lui reproche, non plus qu'aux autres rois de Perse, d'avoir adoré des idoles proprement dites, des idoles de bois, de pierre ou de métal, comme les rois de Babylone. Nous verrons, au contraire, les successeurs de Cyrus briser les idoles de l'Egypte et de la Syrie, comme injurieuses à la divinité. En général, les rois de Perse apparaissent, dans l'Ecriture sainte, plus humains, plus généreux, plus portés au culte du vrai Dieu qu'aucuns autres. Darius ordonna à tous ses sujets de craindre le Dieu d'Israël, parce que c'est le Dieu vivant et éternel : Cyrus reconnaît, dans un édit public, que c'est Jéhovah, le Dieu du ciel, qui lui a donné tous les royaumes de la terre. Nous verrons les plus puissants et les plus dignes de leurs successeurs tenir un langage pareil. Cependant on ne voit pas que ni ces rois, ni leurs peuples aient adoré le vrai Dieu comme il veut et doit l'être, ni qu'ils n'aient adoré que lui seul. Au contraire, suivant le témoignage des auteurs, les Perses n'adoraient que le soleil et le feu : c'est-à-dire que si leur idolâtrie était moins grossière que celle de Babylone ou de l'Egypte, ils n'en étaient pas moins idolâtres, en adorant la créature au lieu du Créateur. Leurs descendants réfugiés dans l'Inde, les Parsis prétendent, il est vrai, que leurs ancêtres n'adoraient le soleil et le feu que comme les symboles les plus expressifs de la divinité ; mais il n'y a guère d'apparence : car nous verrons, aux quatrième et sixième siècles de l'ère chrétienne, les rois de Perse Sapor et Izdegerde, tantôt favorables aux chrétiens, tantôt les condamnant à mort, parce qu'ils ne voulaient adorer que Dieu seul, et non pas le soleil, ni le feu, ni eux-mêmes. On peut croire que les anciens rois avaient des idées et des intermittences semblables.

Après la mort de Cyrus, les Samaritains accusèrent les Juifs devant son fils Cambyse, qu'Esdras nomme Assuérus, peu après qu'il fut monté sur le trône. Soit qu'ils reçussent une réponse favorable, soit que son silence les enhardît à empêcher le rétablissement du temple, toujours est-il certain qu'il resta interrompu.

Cambyse régna sept ans. Dans une expédition en Egypte, il y détruisit un grand nombre de temples et d'idoles, entre autres il brûla les temples de Thèbes. Du reste, il se conduisait plus en frénétique qu'en fils digne de Cyrus. Le premier, il donna aux Perses l'exemple d'un mariage incestueux, en épousant sa propre sœur, par la raison qu'il était permis à un roi des Perses de faire tout ce qu'il voudrait. Il fit tuer son unique frère sur la foi d'un songe ; et puis, cette même sœur qu'il avait épousée s'étant échappée un jour à plaindre le sort de son frère égorgé, il la maltraita si brutalement qu'elle en mourut. Une autre fois il perça d'une flèche le cœur d'un enfant, pour montrer au père, un des grands officiers de son armée, que le vin ne lui faisait pas perdre la raison.

Cambyse étant mort, les Samaritains, de concert, à ce qu'il paraît, avec les gouverneurs persans de leur province, présentèrent une nouvelle accusation contre les Juifs au roi Arthasastha ou Artaxerxès, lui remontrèrent que c'était un peuple enclin à la rébellion, qui, s'il lui était permis de rebâtir Jérusalem et de la fortifier de murailles, ne payerait bientôt ni tributs ni impôts. Ils priaient le roi de faire regarder dans les annales de l'empire babylonien, pour se convaincre des inclinations dangereuses de cette nation.

Ce roi, nommé, dans l'hébreu et le grec d'Esdras, Arthasastha, Artaxerxès dans le latin, Mardos par Eschyle, Smerdis par Hérodote, Sphendadates par Ctésias, Oropastes par Justin, était le mage qui se donna pour le fils puîné de Cyrus, que Cambyse avait fait mourir, et qui se maintint quelque temps sur le trône. Il prêta l'oreille aux représentations des Samaritains, et répondit en ces termes : « L'accusation que vous nous avez envoyée a été lue devant moi, et il a été ordonné par moi qu'on examinât, et l'on a trouvé que cette ville, dès les anciens temps, se soulève contre les rois, et que les séditions et les guerres naissent dans son sein. Car il y a eu des rois très-puissants à Jérusalem, qui ont dominé sur tout ce qui est au delà du fleuve ; ils recevaient des tributs, des revenus et des impôts. Maintenant donc, écoutez mes ordres : Empêchez que ces hommes ne bâtissent cette ville, jusqu'à ce que je l'ai ordonné autrement. » Aussitôt que cette réponse du roi fut arrivée, divers conseillers se rendirent à Jérusalem et contraignirent les Juifs à interrompre l'ouvrage (2).

L'audacieux usurpateur fut précipité du trône après sept mois de règne. Darius, fils d'Hystaspe, comme Cyrus de l'ancienne royale famille d'Achémènes, homme de tête et de

(1) Diod. Sic., l. XL ; Phot., *Bibl.*, 1151. — (2) Esdras, IV, 1-2

main, parvint à la souveraine puissance : pour s'y affermir d'autant plus, il prit pour femmes deux filles du grand roi.

Les Juifs auraient bien pu s'attendre que le nouveau monarque, ne fût-ce que pour honorer la mémoire de Cyrus, les rétablirait dans leurs droits et révoquerait l'ordre que leurs ennemis avaient surpris au mage détesté ; mais ils négligèrent l'ordre du Seigneur, ne s'occupant qu'à labourer leurs terres, embellir leurs maisons, sans toucher au temple dont les fondements étaient jetés.

Il paraît même que Zorobabel et le grand-prêtre Josué n'employèrent même pas tout le zèle convenable pour exciter le peuple à l'œuvre sainte. En effet, la deuxième année du règne de Darius, le premier jour du sixième mois, Dieu leur envoya un saint prophète, Aggée, qui leur reprocha leur négligence et leur apprit que si la terre avait été frappée de sécheresse et de stérilité cette année-là, c'est parce que le peuple avait interrompu la construction du temple.

Ces saints personnages, qui sans doute avaient gémi eux-mêmes de l'insouciance du peuple, et n'avaient désespéré des hommes que manque d'une confiance héroïque en Dieu, furent embrassés par la parole du Seigneur, qui suscita leur esprit à l'esprit de tout le peuple, en sorte qu'ils vinrent et travaillèrent à la maison de Jéhovah-Sabaoth, leur Dieu (1). Les prédictions des saints prophètes Aggée et Zacharie les encourageaient dans ce travail, par des regards dans un grand et magnifique avenir.

« La seconde année du règne de Darius, le vingt-et-unième jour du septième mois, la parole de Jéhovah vint au prophète Aggée, disant : Parle à Zorobabel, fils de Salathiel, chef de Juda, et à Jésus, fils de Josédec, grand-prêtre et à tout le reste du peuple, et dis-leur : Qui est resté d'entre vous qui ait vu cette maison dans sa première gloire ? et en quel état la voyez-vous maintenant? N'est-elle point à vos yeux comme si elle n'était point? Et maintenant prends courage, Zorobabel, dit Jéhovah : prends courage , Jésus, fils de Josédec, grand-prêtre; prends courage, peuple tout entier de cette terre, dit Jéhovah, et travaillez; car moi, je suis avec vous, dit Jéhovah-Sabaoth. Suivant l'alliance que j'ai contractée avec vous quand vous sortîtes de l'Egypte, mon esprit demeura au milieu de vous : ne craignez pas !

« Car ainsi parle Jéhovah-Sabaoth : Encore un peu, et j'ébranlerai les cieux et la terre, et la mer et le continent. J'ébranlerai même toutes les nations : et le Désiré de toutes les nations viendra; et je remplirai de gloire cette maison, dit Jéhovah-Sabaoth. A moi est l'argent, à moi est l'or, dit le Seigneur. » (C'est-à-dire, si cette maison est moins riche en or, en argent que la précédente, en ai-je besoin? Tout l'argent, tout l'or n'est-il point à moi? Il est réservé à cette maison une gloire plus haute ! Le Désiré des nations, le Messie, honorera cette maison de sa présence.) « La gloire de cette dernière maison sera encore plus grande que n'a été celle de la première, dit Jéhovah-Sabaoth ; et je donnerai la paix en ce lieu, dit le Seigneur des armées (2). »

Aggée termine ses prédications par une grande promesse à Zorobabel.

« Et la parole de Jéhovah vint une seconde fois à Aggée, le vingt-quatrième jour du mois, disant : Parle à Zorobabel, chef de Juda, et dis-lui : Moi, j'ébranlerai le ciel et la terre : et je renverserai le trône des royaumes, et je briserai la force des empires des nations ; je renverserai le char et ceux qui le montent : les chevaux et les cavaliers tomberont les uns sur les autres; le frère sera percé par l'épée de son frère. En ce jour-là, dit Jéhovah-Sabaoth, je te prendrai, ô Zorobabel, fils de Salathiel, mon serviteur, dit Jéhovah : et je te garderai comme un anneau à cacheter parce que je t'ai choisi, dit Jéhovah-Sabaoth (3). »

C'est toujours la même prophétie, plus un indice du mystère par où elle s'accomplira. L'Eternel ébranlera le ciel et la terre et les mers ; brisera les empires humains, les Perses par les Grecs, les Grecs par les Romains, les Romains par eux-mêmes : alors viendra celui que toutes les nations désirent ; alors Jéhovah lui-même prendra Zorobabel, prendra sa chair et son sang, se l'unira dans la personne du Verbe : ce Zorobabel, Homme-Dieu, cet Emmanuel, né de la Vierge, est le sceau de Jéhovah, le caractère de sa substance, le cachet de sa ressemblance parfaite, anneau de son alliance et de sa réconciliation avec les hommes ; c'est Lui qui nous donnera la paix, c'est Lui qui sera notre paix.

La même année, le vingt-quatrième jour du onzième mois, Zacharie, fils de Barachias, prophétisa également.

« Je regardais pendant la nuit; et voilà un homme monté sur un cheval roux, qui se tenait parmi les myrtes plantés en un lieu bas et profond, et, à sa suite, étaient des chevaux, les uns roux, d'autres marquetés, et les autres blancs.

« Je dis alors : Seigneur, qui sont ceux-ci? Et l'ange qui parlait en moi me dit : Je vous ferai voir qui ils sont.

« Et le personnage debout parmi les myrtes répondit : Ce sont ceux qu'a envoyés Jéhovah pour parcourir la terre. Et eux répondirent à l'ange de Jéhovah : Nous avons parcouru la terre, et voilà que la terre entière est habitée et en repos.

« Et l'ange de Jéhovah dit : Jéhovah-Sabaoth, jusqu'à quand n'aurez-vous point pitié de Jérusalem et des villes de Juda contre lesquelles vous vous êtes mis en colère? Voilà déjà la septantième année que Jérusalem a été réduite en cendres.

(1) Aggée, I, 1-14. — (2) *Ibid.*, II, 1-10. — (3) *Ibid.*, 21-24.

« Alors Jéhovah répondit à l'ange qui parlait en moi, des paroles de bonté et de consolation. Et l'ange qui parlait en moi me dit : Crie et dis : Ainsi parle Jéhovah-Sabaoth : J'ai un grand zèle et un grand amour pour Jérusalem et pour Sion. Et j'ai conçu une grande indignation contre les nations puissantes ; moi, je m'étais mis en colère un peu ; elles, au contraire, ont porté ses maux à l'excès. C'est pourquoi, voici ce que dit Jéhovah : Je reviens à Jérusalem avec des entrailles de miséricorde ; ma maison y sera édifiée de nouveau, dit Jéhovah - Sabaoth ; et on étendra encore le cordeau sur Jérusalem pour la rebâtir (1). »

Nous voyons ici le gouvernement invisible de ce monde visible, les puissances célestes de la terre, le ministère des anges préposés aux royaumes humains. Il apparaît d'abord un chef, que l'on croit être Michel, chef des armées de Jéhovah, défenseur principal du royaume de Dieu, la société des fidèles. Viennent à sa suite les anges, qui lui rendent compte et attendent par lui les ordres de Dieu. Le prince de ces souverains se tient pour le moment dans une vallée plantée de myrtes on croit que c'est la province de Babylone, sol arrosé et humide, favorable à ces sortes d'arbustes ; il est monté sur un cheval roux, pour marquer peut-être la prompte et sanglante vengeance que Dieu allait tirer de la ville de Babylone, qui, dans ce moment, méditait la révolte contre Darius. Les anges des nations lui ayant rapporté que toute la terre est habitée et tranquille, il intercède auprès de Jéhovah pour Jérusalem qui ne l'est point. La réponse est transmise à Zacharie par un ange qui parle en lui ou avec lui, et que l'on croit son ange tutélaire.

« Je levai encore les yeux, continue le prophète, et je regardai : et voilà un homme avec un cordeau de géomètre à la main. Je lui dis : Où allez-vous? Il me répondit : Je vais mesurer Jérusalem, pour voir quelle est sa largeur et quelle est sa longueur. En même temps, l'ange qui parlait en moi sortit, et un autre ange vint à sa rencontre et lui dit : Cours, parle à ce jeune homme et dis-lui : Jérusalem ne sera plus environnée de murailles, tant sera grande la multitude d'hommes et de bêtes au milieu d'elle. Je lui serai moi-même, dit Jéhovah, un mur de feu tout autour; et je serai sa gloire au milieu de son enceinte.

« Ah! ah! fuyez de la terre d'aquilon, dit Jéhovah, parce que je vous ai dispersés vers les quatre vents du ciel. Fuyez, ô Sion! vous qui habitez dans la ville de Babylone ; car voici l'ordre que me donne Jéhovah-Sabaoth : Après qu'il vous aura rétablis en gloire, il m'enverra contre les nations qui vous ont dépouillés; car qui vous touche, touche la prunelle de mon œil. Je vais étendre ma main sur eux, et ils seront en proie à ceux qui les servaient auparavant ; et vous reconnaîtrez que c'est Jéhovah-Sabaoth qui m'a envoyé.

« Entonne des cantiques de louanges, et réjouis-toi, fille de Sion ; car voici que je viens moi-même et que j'habiterai au milieu de toi, dit Jéhovah. Il s'attachera beaucoup de nations à Jéhovah dans ce jour-là, et elles me seront en peuple, et elles habiteront au milieu de toi (2) ; et tu sauras que Jéhovah-Sabaoth m'a envoyé. Jéhovah possédera encore Juda comme son héritage dans la terre sainte, et il choisira encore Jérusalem. Que toute chair soit dans le silence devant la face de Jéhovah, parce qu'il s'est levé du fond de son sanctuaire (3). »

La Jérusalem judaïque était l'ébauche de la Jérusalem chrétienne, ébauche elle-même de la Jérusalem céleste. Les promesses faites à la première s'appliquent encore plus à la seconde. La première était alors à moitié déserte ; mais un jour son enceinte sera trop étroite pour contenir tous ses habitants : plusieurs s'établiront hors de ses murs. Cependant c'est de la seconde surtout, de l'Eglise catholique, qu'il est vrai de dire qu'elle n'est point circonscrite par des murailles ; elle n'a d'autres limites que celles de la terre ; Dieu lui-même est son rempart ; ses portes sont ouvertes nuit et jour ; la foule des nations y entre pour s'attacher à l'Eternel.

Il est commandé aux Juifs restés à Babylone d'en sortir. C'est que cette malheureuse ville, déjà prise et humiliée par Cyrus, devait s'attirer bientôt de plus grandes calamités encore. Deux ans après cet avertissement, elle se révolta contre Darius, qui l'assiégea vingt mois. Les Babyloniens, pour faire durer plus longtemps leurs provisions, prirent la résolution barbare d'exterminer toutes les bouches inutiles, tout ce qui ne pouvait servir à la guerre. Il fut seulement permis à chaque homme de conserver celle de ses femmes qu'il aimait le plus, et une servante pour faire l'ouvrage de la maison. Tout le reste, enfants, vieillards, filles, femmes, sœurs, mères, fut étranglé. Darius, néanmoins, s'en rendit maître par le stratagème d'un de ses généraux, nommé Zopyre. S'étant coupé le nez et les oreilles et déchiré tout le corps, il passa, défiguré de la sorte, chez les assiégés, auxquels il dit qu'il avait été réduit dans ce déplorable état par la cruauté de Darius. Il gagna si bien leur confiance qu'ils lui déférèrent le commandement de leur ville, dont il se servit pour la faire tomber aux mains de son maître. Celui-ci n'eut pas plus tôt Babylone en sa possession, qu'il fit enlever ses cent portes et baisser ses murailles de deux cents coudées à cinquante. Pour ce qui est des habitants, après les avoir livrés en proie à ses Perses, autrefois leurs serviteurs, il en fit empaler trois mille des plus coupables et pardonna au reste (4).

Nous avons vu dans les précédentes révélations de Zacharie, le ministère des bons anges ;

(1) Zach., I, 8-16. — (2) Selon les Septante. — (3) Zach., II, 1-13. — (4) Hérodote, l. III.

nous allons voir l'occupation des mauvais. C'est à l'occasion du grand-prêtre, qui s'était rendu coupable de quelque faute, soit manque de zèle pour la construction du temple, soit quelque autre négligence; faute qu'il réparait depuis les exhortations du prophète : ou plutôt le grand-prêtre figure ici, moins comme individu que comme chef et représentant de la nation, et, comme tel, chargé des iniquités de la multitude.

« Il me fut montré le grand-prêtre, Jésus, debout devant l'ange de Jéhovah; et Satan debout à sa droite pour le combattre. Et Jéhovah dit à Satan : Que Jéhovah te réprimande, Satan; que Jéhovah te réprimande, lui qui a choisi Jérusalem ! N'est-ce pas là un tison sauvé du feu? Or, Jésus était revêtu d'habits sales, et se tenait devant la face de l'ange. Celui-ci dit à ceux qui étaient debout devant lui : Otez-lui ses habits sales. A lui-même, il dit ensuite : Voilà que j'ai ôté de dessus toi ton iniquité, et je t'ai revêtu de vêtements de fête. Il ajouta : Mettez-lui sur la tête une tiare éclatante; et ils lui mirent une tiare éclatante sur la tête, et le revêtirent de vêtements précieux. Cependant l'ange de Jéhovah se tenait debout.

« Et l'ange de Jéhovah fit à Jésus cette déclaration. Ainsi parle Jéhovah-Sabaoth : Si tu marches dans mes voies, et si tu observes mes ordres; tu gouverneras aussi ma maison, et tu garderas mes parvis, et je te donnerai de ceux qui sont ici debout pour marcher avec toi. Écoute, ô Jésus, grand prêtre, toi et tes amis qui habitent devant ta face, parce qu'ils sont des hommes de présage. Voici que je fais venir mon serviteur *l'Orient* (ou *le Rejeton*) (1). »

Les amis connus du grand-prêtre étaient Zorobabel, Aggée, Zacharie. Tous ces pieux personnages, qui travaillaient avec lui à la réédification de Jérusalem et du temple, présageaient en même temps un autre prince de Juda, un autre grand-prêtre, un autre Jésus, l'Orient, le rejeton ou le Messie, comme dit la version chaldaïque, qui édifierait une autre Jérusalem, un autre temple avec d'autres amis; ils présageaient Jésus-Christ avec ses apôtres, édifiant l'église chrétienne.

Zorobabel et Jésus, encouragés par les prédictions d'Aggée et de Zacharie, s'étaient remis à la construction du temple, avec le peuple réveillé de sa négligence; lorsque Thathanaï, satrape persien des provinces en deçà de l'Euphrate, et Starbuzanaï, vraisemblablement gouverneur de Samarie et subordonné à l'autre, s'en vinrent avec quelques conseillers à Jérusalem, et s'informèrent par quelle autorité ils bâtissaient cette maison et restauraient ces murailles. Les chefs du peuple donnèrent leurs noms; « et l'œil de leur Dieu fut chez les anciens des Juifs, en sorte qu'on ne pût les empêcher de bâtir. » Il fut seulement convenu qu'on renverrait l'affaire à Darius.

Thathanaï lui écrivit en ces termes : « A Darius, roi, toute paix ! Que le roi sache que nous avons été dans la province de Judée, dans la maison du grand Dieu qu'on bâtit de pierres non polies; et les bois sont placés sur les murailles; et cette œuvre est faite avec ardeur, et croît entre leurs mains. Nous avons donc interrogé les vieillards, et nous leur avons ainsi parlé : Qui vous a donné le pouvoir d'édifier cette maison et de rétablir ses murailles? nous leur avons aussi demandé leurs noms afin de vous les faire connaître, et nous avons écrit les noms des hommes qui sont les princes entre eux. Or, ils nous ont répondu de cette sorte, disant : Nous sommes les serviteurs du Dieu du ciel et de la terre; nous édifions le temple qui était construit longtemps avant ces années-ci, et qu'un grand roi d'Israël avait bâti et achevé. Mais après que nos pères eurent provoqué la colère du Dieu du ciel, il les livra en la main de Nabuchodonosor, roi de Babylone, Chaldéen; et il détruisit cette maison et transporta son peuple à Babylone. Or, la première année de Cyrus, roi de Babylone, le roi Cyrus publia un édit pour rebâtir cette maison de Dieu. Et les vases d'or et d'argent que Nabuchodonosor avait enlevés du temple qui était à Jérusalem, et qu'il avait apportés dans le temple de Babylone, Cyrus, roi, les tira du temple de Babylone, et ils furent donnés à un nommé Sassabasar, qu'il établit prince. Et il lui dit : Prends ces vases et va, et place-les dans le temple qui est à Jérusalem, et que la maison de Dieu soit édifiée en son lieu. C'est pourquoi Sassabasar vint alors et posa les fondements de la maison de Dieu à Jérusalem, et depuis ce temps-là jusqu'au présent, on la bâtit, et elle n'est point encore achevée. Maintenant donc, s'il semble bon au roi, que l'on regarde en la bibliothèque du roi qui est à Babylone, s'il a été ordonné par le roi Cyrus que la maison de Dieu serait rebâtie à Jérusalem, et qu'on nous fasse connaître tout cela en la volonté du roi (2). »

On voit que le satrape y mettait de la droiture, et qu'en outre il avait une haute idée du Dieu d'Israël, parce qu'il en parle comme du grand Dieu, du Dieu suprême.

La conduite et les paroles de Darius ne sont pas moins remarquables. Il donna des ordres pour consulter les archives, et l'on trouva dans Ecbatane, château de la province de Médie, un livre où était écrit :

« La première année du roi Cyrus, le roi Cyrus a ordonné que la maison de Dieu à Jérusalem fût bâtie dans un lieu où l'on pût immoler des victimes, poser des fondements pour porter la hauteur de soixante coudées, et la largeur également de soixante, et trois rangs de pierres non polies (choisies), et autant de rangs de nouveaux bois : or, les frais seront faits par la main du roi. Et que les vases d'or et d'argent du temple de Dieu, que Nabucho-

(1) Zach., III, 1-8. — (2) Esdras, v, 1-17

donosor avait enlevés fussent rendus et rapportés en leur place.

« Maintenant donc, Thathanaï, gouverneur de la contrée qui est au delà du fleuve, Starbuzanaï, et vous, conseillers apharsachéens, qui êtes au delà du fleuve, retirez-vous loin des Juifs, et laissez bâtir ce temple de Dieu par leur chef et par leurs anciens, afin qu'ils édifient cette maison de Dieu en son lieu.

« J'ai ordonné aussi ce qu'il faut que vous fassiez à ces anciens des Juifs ; afin que la maison de Dieu soit édifiée, savoir : que du trésor royal, c'est-à-dire des tributs d'au delà du fleuve, on leur fournisse avec soin la dépense, pour que l'œuvre ne soit point interrompue. Que s'il est nécessaire, on leur donne chaque jour des veaux, des agneaux et des chevreaux pour les offrir en holocauste au Dieu du ciel, du froment, du sel, du vin et de l'huile, selon la parole des prêtres qui sont à Jérusalem, sans qu'on leur laisse aucun sujet de se plaindre, afin qu'ils offrent des sacrifices au Dieu du ciel, et qu'ils prient pour la vie du roi et de ses enfants.

« C'est pourquoi j'ordonne que si quelqu'un, de quelque qualité qu'il soit, contrevient à cet édit, on tire une pièce de bois de sa maison, qu'on la plante en terre, qu'on l'y attache et que sa maison soit confisquée. Que Dieu, qui fait habiter là son nom, extermine tout roi et tout peuple qui étendra sa main pour y contredire et pour ruiner cette maison de Dieu à Jérusalem. Moi, Darius, j'ai ordonné ce décret, et je veux qu'il soit accompli fidèlement (1). »

Ainsi parlait ce grand roi, fameux dans l'histoire profane par la réduction de Babylone, par la conquête de l'Inde et par ses expéditions contre les Scythes et les Grecs. C'est une chose que généralement on ne remarque point assez, que la manière dont parlent du vrai Dieu, dans leurs édits publics, ces monarques persans, que les Grecs eux-mêmes appelaient le *Roi des rois*, le *grand Roi*, ou simplement le *Roi*. Darius le Mède prescrit à tous ses sujets la crainte, autrement le culte du Dieu de Daniel, parce que c'est le Dieu vivant et éternel. Cyrus reconnaît que c'est lui, le Dieu du ciel, qui lui a donné tous les royaumes de la terre, et il ordonne que son temple soit rebâti aux dépens du trésor royal. Darius, fils d'Hystaspe, renouvelle la même ordonnance, y ajoute les peines les plus sévères contre les contrevenants, et assigne des revenus pour offrir dans ce temple, tous les jours, des sacrifices pour lui et pour ses enfants. Quand on fait attention que c'est sous le règne de ce Darius que l'on place communément Zoroastre, réformateur de la religion persane, on n'est pas étonné d'y trouver plus d'une ressemblance avec la croyance des Hébreux : on conçoit même fort bien l'opinion de ceux qui font de Zoroastre un Juif d'origine.

Le gouverneur de Syrie et les autres officiers exécutèrent avec soin les ordres du roi ; et la construction du temple avançait d'autant plus, que les prédictions d'Aggée et de Zacharie encourageaient les anciens et le peuple.

Enfin la maison de Dieu fut achevée la sixième année de Darius, le troisième jour du deuxième mois. On y avait travaillé près de vingt ans. Les enfants d'Israël, les prêtres, les lévites et les autres enfants de la transmigration en firent la dédicace avec grande joie. Ils immolèrent à cet effet cent veaux, deux cents moutons, quatre cents agneaux, et de plus, en holocauste pour le péché, douze boucs de chèvres selon le nombre des tribus d'Israël.

Les prophètes Aggée et Zacharie composèrent, ou du moins chantèrent, à cette solennité, le psaume suivant, qui, dans les Septante et la Vulgate, porte leur nom.

« O mon âme, loue Jéhovah ; je louerai Jéhovah durant ma vie, je chanterai mon Dieu tant que je serai. Ne vous confiez point aux princes, aux fils de l'homme, en qui n'est pas le salut. Son esprit se retirera, et lui retournera dans sa poussière : dans ce jour-là périront toutes ses pensées. Heureux de qui le Dieu de Jacob est le soutien, de qui l'espoir est dans Jéhovah, son Dieu ; lui qui a fait le ciel et la terre, la mer et tout ce qu'elle renferme; lui qui garde la vérité dans les siècles, qui rend justice à ceux qu'on opprime, qui donne la nourriture à ceux qui ont faim. Jéhovah délie les captifs, Jéhovah éclaire les aveugles, Jéhovah redresse ceux qui sont courbés, Jéhovah aime les justes, Jéhovah veille sur les étrangers ; il relèvera l'orphelin et la veuve, il confondra la voie des impies. Jéhovah règnera dans les siècles : ton Dieu, ô Sion ! de génération en génération (2). »

Peu après, le quatorzième jour du premier mois de l'année suivante, la Pâque fut célébrée solennellement, tant par les enfants d'Israël qui étaient retournés de la transmigration, que par tous ceux qui s'étaient séparés de la corruption des nations de la terre, pour chercher avec eux Jéhovah, le Dieu d'Israël (3). Ce que l'on entend communément des prosélytes qui avaient reçu la circoncision : mais on peut l'entendre aussi des Israélites d'origine, qui s'étaient retirés de la superstition et du schisme des Samaritains.

Le prophète Zacharie continuait d'affermir le peuple dans le culte du Seigneur par des prédictions nouvelles, en particulier sur le Messie à venir.

Voici comme il dépeint l'entrée du Sauveur à Jérusalem : « Réjouis-toi bien fort, fille de Sion ; pousse des cris d'allégresse, fille de Jérusalem : voici ton roi qui te vient juste et sauveur; lui pauvre, monté sur une ânesse et sur le poulain d'une ânesse. J'exterminerai les

(1) Esdr., VI, 3-12. — (2) Ps. CXLV, 1-10. — (3) Esdr., VI, 19-22.

champs d'Ephraïm et les chevaux de Jérusalem, et l'arc des combats sera rompu. Il annoncera la paix aux nations, et sa domination sera d'une mer à l'autre mer, et du fleuve jusqu'aux extrémités de la terre. Toi aussi, par le sang de ton alliance, tu as fait sortir les captifs du fond de la citerne, où il n'y a point d'eau (1). »

Il annonça d'avance que le Seigneur serait estimé trente pièces d'argent, et que cette somme serait donnée à un potier (2).

Lorsque Jésus, après le rapas de la divine charité, s'en allait avec ses disciples au mont des Olives, et qu'il prévoyait les souffrances qui l'attendaient, comme aussi que ses disciples l'abandonneraient dans l'angoisse, il leur dit : « Pendant cette nuit, vous serez tous scandalisés en moi ; car il est écrit : Je frapperai le pasteur, et les brebis du troupeau seront dispersée (3). »

Voici comme le prophète avait prédit : « O glaive, lève-toi sur mon pasteur, sur l'homme qui m'est le plus proche, dit Jéhovah-Sabaoth. Frappe le pasteur, et le troupeau sera dispersé ; et j'étendrai ma main sur les petits (4). »

Il a vu en esprit les mains de Jésus-Christ percées de clous. « Quand on lui dira : D'où viennent ces plaies au milieu de tes mains? Il répondra : J'en ai été percé dans la maison de ceux qui m'aimaient (5). »

Il a vu également le Sauveur blessé au côté par une lance, ainsi que l'effusion du Saint-Esprit, de laquelle, sitôt après la mort et l'ascension de Jésus-Christ, des Israélites furent prévenus avant qu'elle se répandit sur les autres nations.

« Et je répandrai sur la maison de David et sur les habitants de Jérusalem l'esprit de grâce et de prière. Ils jetteront les yeux sur moi, qu'ils ont transpercé ; ils le pleureront comme on pleure un fils unique; ils s'affligeront sur lui comme on s'afflige à la mort d'un premier-né. En ce jour-là, il y aura un grand deuil dans Jérusalem, comme le deuil d'Adadremmon dans la plaine de Mageddon (à la mort du saint roi Josias) (6). »

Une perspective magnifique des derniers temps s'ouvre à ce voyant :

Il y aura un jour, connu de Jéhovah, qui ne sera ni jour ni nuit; et sur le soir paraîtra la lumière. Et en ce jour-là, il sortira des eaux vives de Jérusalem : la moitié vers la mer d'Orient, la moitié vers la mer la plus reculée, et elles couleront été et hiver. Jéhovah sera roi de toute la terre ; en ce jour, Jéhovah sera l'unique, et son nom *Un* (7). »

Le prophète Abdias, dont on ne sait pas l'époque précise, annonce au peuple d'Edom sa ruine totale, parce qu'il s'est réjoui des malheurs de son frère Jacob. Lorsque les étrangers entraient à Jérusalem pour s'en partager les dépouilles et traîner ses habitants en captivité, les Iduméens faisaient cause commune avec les étrangers; au lieu de sauver leurs frères d'Israël, ils se tenaient sur les chemins pour tuer ceux qui cherchaient à s'enfuir. Aussi leur sera-t-il fait comme ils ont fait aux autres. Il ne demeurera pas un vestige de la maison d'Esaü. Mais le salut se trouvera sur la montagne de Sion, et elle sera sainte ; et la maison de Jacob possédera ceux qui l'avaient possédée. Et des sauveurs monteront sur la montagne de Sion, pour juger la montagne d'Esaü ; et à Jéhovah sera l'empire (8).

Darius, fils d'Hystaspe, mourut après avoir régné trente-six ans, et pendant qu'il préparait une nouvelle expédition contre les Grecs. Dans la première, son armée avait éprouvé un grand échec à la bataille de Marathon. Son fils Xerxès lui succéda sur le trône, et il poursuivit avec ardeur les projets de son père. Il réduisit d'abord l'Egypte, qui s'était révoltée, et en donna le gouvernement à son frère Achémène. Ensuite, selon la prophétie de Daniel, il souleva, par sa puissance et par ses grandes richesses, tout le monde alors connu, l'Asie, l'Afrique et l'Europe, contre le royaume de Javan ou des Grecs. Tout l'Orient marchait sous ses ordres, tout l'Occident sous ceux d'Hamilcar, général des Carthaginois, lesquels ayant fait avec Xerxès un traité d'alliance, amenèrent une armée de trois cent mille Africains, Espagnols, Gaulois et Italiens. Les Macédoniens mêmes lui envoyèrent des troupes; la Phénicie et l'Egypte lui fournirent des vaisseaux. Enfin, au témoignage d'Hérodote, d'Isocrate et de Plutarque, les forces de terre et de mer que ce monarque amena d'Asie allaient à deux millions trois cent dix-sept mille six cent dix hommes. Et après qu'il fut entré en Europe, les peuples en deçà de l'Hellespont qui se soumirent à lui, les augmentèrent encore de trois cent mille hommes, et sa flotte de deux cent vingt vaisseaux, qui portaient vingt-quatre mille hommes : en sorte qu'en arrivant aux Thermopyles, ses troupes de terre et de mer faisaient ensemble le nombre de deux millions six cent quarante-un mille six cent dix hommes, sans compter les valets, les eunuques, les femmes, les vivandiers, et autres gens de cette sorte qui montaient à un nombre égal; par où il paraît que le total des personnes qui suivaient Xerxès dans cette expédition, était de cinq millions deux cent quatre-vingt-trois mille deux cent vingt (9).

Dans ce nombre était un corps de Juifs : Josèphe le montre par un ancien poëte grec (10) : la chose est d'ailleurs toute naturelle. Partout, sur son passage, Xerxès mettait le feu aux temples d'idoles, par la raison que c'était une impiété de prétendre enfermer

(1) Zach., IX, 9-11. — (2) *Ibid.*, XII, 12, 13. — (3) Matth., XXVI, 31. — (4) Zach., XIII, 7. — (5) *Ibid* XIII, 9. — (6) *Ibid.*, 10 et 11. — (7) *Ibid.*, XIV, 7-9. — (8) Abdias. — (9) Herod., l. VII ; Isoc., *in Panat.* ; Plut., *in Themist.* — (10) Josèphe, *Cont. App.*, l. I.

la divinité entre des murailles, tandis que l'univers entier est son temple. Il en agissait ainsi à la persuasion des mages qui l'accompagnaient, en particulier d'Ostane, leur chef, qui enseignait que la forme de Dieu est invisible, et qu'il est assisté des anges (1).

Tout le monde connait l'issue de cette gigantesque expédition. L'armée navale fut battue à Salamine, par Thémistocle; l'armée de terre, arrêtée d'abord quelque temps aux Thermopyles par Léonidas, fut défaite à Platée par Pausanias et Aristide; celle des Carthaginois détruite, et leur général tué, par Gélon, roi de Sicile. De retour à Suse, Xerxès renonça à tout projet de guerre et de conquête, se livrant au luxe et à la mollesse, et ne songeant plus qu'à ses plaisirs. Cette manière de vivre lui attira bientôt la haine et le mépris de ses sujets : Artabane, Hyrcanien de naissance, capitaine de ses gardes, et depuis longtemps un de ses premiers favoris, conspira contre lui. Il engagea dans son parti Mithridate, un des eunuques du palais, qui le fit entrer dans la chambre du roi : il le massacra la vingt-unième année de son règne, dans le temps qu'il dormait.

Xerxès n'était point, au fond, d'un mauvais naturel. S'étant un jour mis en colère contre un de ses oncles, qui seul l'avait contredit dans un conseil d'Etat, il n'eut point de peine, quand la réflexion lui fut venue, de reconnaître publiquement son tort et même d'embrasser l'avis de son oncle, le plus sage au fait, malgré tous les autres conseillers. Ce fut au même qu'il confia le gouvernement de l'empire, durant son expédition en Grèce. Une autre fois, lorsque du haut d'une tour il eut considéré son innombrable armée, il ne put s'empêcher de verser des larmes. Son oncle lui en ayant demandé le sujet, il répondit qu'il n'avait pu refuser des pleurs à l'instabilité des choses humaines, puisque de tant de milliers d'hommes il n'en resterait pas un seul dans cent ans.

L'Hyrcanien Artabane, son favori, l'ayant donc tué, alla trouver Artaxerxès, troisième fils de Xerxès, lui apprit le meurtre de son père, et en chargea Darius, son frère aîné, comme si le désir de monter sur le trône l'eût porté à ce parricide. Il ajouta que, pour s'assurer de la couronne, Darius avait dessein de se défaire de lui, et qu'ainsi il ne pouvait trop se tenir sur ses gardes. Artaxerxès, qui était encore fort jeune, ajouta foi aux discours d'Artabane, et, sans autre examen, se rendit sur-le-champ dans l'appartement de son frère, qu'il égorgea, soutenu par Artabane et par ses gardes.

Hystaspe, second fils de Xerxès, était celui à qui appartenait la couronne après Darius; mais comme il se trouvait alors dans la Bactriane, dont il était gouverneur, Artabane mit Artaxerxès sur le trône, dans le dessein de ne le laisser jouir que jusqu'à ce qu'il eût formé un parti assez fort pour s'en emparer lui-même. La grande autorité dont il avait joui lui avait acquis un grand nombre de créatures. Il avait d'ailleurs sept fils, tous pleins de force et de courage, et élevés aux premières dignités de l'empire. Le secours qu'il s'en promettait était principalement ce qui lui avait inspiré ce dessein ambitieux. Mais pendant qu'il se hâtait de l'amener à sa fin, Artaxerxès, qui avait été informé du complot par Mégabyze, époux d'une de ses sœurs, travailla à le prévenir, et le tua avant qu'il eût pu exécuter sa trahison. Sa mort assura la possession du royaume à Artaxerxès. Cependant, pour en devenir le seul possesseur, il fallut encore livrer de sanglantes batailles et aux fils d'Artabane et au parti d'Hystaspe.

Artaxerxès passait pour le plus bel homme de son temps; mais ce qui le distinguait encore plus avantageusement, c'était la générosité de son caractère. Les Grecs lui ont donné le surnom de *Macrocheir*, ou *Longue-main*, parce que ses mains étaient d'une longueur extraordinaire. Dans l'Ecriture il est appelé tantôt Assuérus, tantôt Artaxerxès.

Pour empêcher qu'il ne s'élevât des troubles dans ses Etats, il déposa tous les gouverneurs des villes et des provinces qu'il soupçonnait avoir eu quelque liaison avec l'un ou l'autre des partis qu'il venait de détruire, et leur en substitua d'autres auxquels il avait une entière confiance. Il s'appliqua ensuite à réformer les abus et les désordres qui s'étaient glissés dans le gouvernement : ce qui lui acquit une grande réputation et lui gagna le cœur de ses sujets dans toutes les provinces de son empire (2).

La troisième année de son règne, se voyant tranquille possesseur de toute la monarchie de Perse, il donna aux grands de son empire un festin qui dura cent quatre-vingts jours. Encore dans les temps modernes, au rapport d'un témoin oculaire, il est d'usage en Perse de faire des festins annuels qui durent juste aussi longtemps (3). Après cette fête de cour, suivit un festin de sept jours qu'il donna à tout le peuple de Suse dans les jardins du palais. A l'ombre de tentures de diverses couleurs, suspendues par des anneaux d'argent à des colonnes de marbre, reposaient des convives sans nombre, à qui l'on servait le vin du roi dans des vases d'or. La diversité des vins laissait à chacun le choix; du reste, nul ne contraignait à boire ceux qui ne le voulaient pas; liberté qu'on n'avait pas toujours chez les anciens, car la coutume obligeait à boire autant que le roi du festin l'ordonnait.

La reine Vasthi donnait en même temps une fête aux femmes dans le palais.

Le septième jour, Artaxerxès, ivre de vin, de jeunesse et de puissance, eut la pensée peu

(1) Cicer., *De leg.*, l. II, n. 10; Plin., l. XXX, et II; S. Cyprien., *De idol. vanit.* — (2) Plutar., *in Artax*, *Ctes.*, c. XXXI; Diodor. l. XI. — (3) Le docteur Fryer, lett. 5. p. 318. Il a vécu dans le pays de 1672 à 1681.

décente de faire venir la reine Vasthi, pour que tous les grands et le peuple admirassent sa beauté; et afin de donner à ce caprice, qui, dans les mœurs de l'Orient, choquait toutes les convenances, une couleur de bienséance, il envoya sept chambellans pour l'amener du palais.

Mais elle, soit orgueil, soit modestie, se refusa à l'invitation du roi et ne parut point. Celui-ci, échauffé par le vin, confondu à la vue des grands du peuple, s'enflamma de colère, mais cependant consulta les principaux seigneurs et les sages qui connaissaient les anciennes lois, de quelle manière il y aurait à punir la désobéissance de son épouse, qui méprisait ainsi l'ordre qui lui avait été donné.

Alors Mamucham représenta au roi que la reine avait manqué non-seulement à lui, mais encore, par son exemple, à tous les grands et à tous les peuples de son empire; et sur la proposition de cet homme, Vasthi fut disgraciée, et sa chute notifiée à tous les peuples par un édit du roi expédié dans toutes les langues, et qui enjoignait aux femmes le respect envers leurs maris (1).

Cependant, lorsque le courroux du jeune roi se fut apaisé, l'image de la belle Vasthi reprenait son empire. Peut-être que ce refus, traité d'abord d'orgueil, ne paraissait plus que l'effet de la pudeur. Mais, d'après la constitution des Perses et des Mèdes, l'édit qui l'avait disgraciée était irrévocable. Il en eut du chagrin. Aussitôt les courtisans, qui observent chaque fantaisie du maître, comme le navigateur observe le vent, pour y échapper, ou pour en profiter, lui persuadèrent d'envoyer dans tous les pays de sa domination, afin de faire venir les vierges les plus belles, et d'élever à la place de Vasthi celle qui lui plairait davantage.

Le roi ne savait point combien il était près de celle qu'il faisait chercher dans toute l'Asie, et que Dieu avait destinée pour que tout Israël trouvât en elle un puissant auxiliaire contre ses ennemis.

A Suse vivait un Israélite, Mardochée, de la tribu de Benjamin, dont Cis, le bisaïeul, avait été emmené captif à Babylone par Nabuchodonosor, avec Jéchonias, roi de Juda. Cet homme avait adopté et élevé dans sa maison la fille d'Abihaïl, son oncle, Edissa ou Esther, orpheline de père et de mère.

Esther, vierge d'une rare beauté, n'échappa point aux regards des émissaires d'Assuérus. De la maison de son père adoptif elle fut conduite à Egée, grand chambellan des femmes du roi. Elle plut à Egée, qui la pourvut d'ornements, lui donna sept compagnes choisies, et lui assigna la partie la plus belle du palais. Mais elle ne lui dit point de quelle famille, ni de quel peuple elle était; car ainsi l'avait ordonné Mardochée, qui se promenait chaque jour devant la cour des femmes, pour avoir des nouvelles de sa chère pupille et [illegible] ce qu'il lui arriverait.

Quand vint le temps où elle devait être présentée au roi, elle ne demanda aucune parure; mais le grand-chambellan en eut d'autant plus de soin. Et elle gagnait le cœur de tous ceux qui la voyaient.

Le dixième mois de la septième année de son règne, le roi l'éleva sur toutes les femmes, lui mit le diadème royal sur la tête, et la nomma reine. Il donna un splendide festin à ses grands, fit des présents magnifiques, accorda des soulagements à toutes ses provinces, afin que tous ses sujets prissent part à sa joie.

Esther n'avait encore découvert au roi ni sa famille, ni son peuple: « Car, dit l'Ecriture, Esther obéissait à la parole de Mardochée, de même que lorsqu'elle était élevée chez lui. »

Comme Mardochée continuait à fréquenter le palais du roi, il lui arriva de découvrir une conspiration que tramaient deux officiers de la cour contre la vie d'Artaxerxès. Il se hâta d'en avertir Esther, qui, au nom de Mardochée, en avertit le roi. Il y eut une information : les deux courtisans furent trouvés coupables et pendus, et cet événement fut consigné dans les annales de royaume (2).

Au commencement de cette même septième année, où le roi affectionna Esther pardessus toutes ses femmes et la déclara reine, il avait rendu une ordonnance très-favorable aux Israélites. Il accordait, tant aux prêtres et aux lévites qu'aux autres personnes de ce peuple dispersées dans son empire, une permission solennelle, sous son sceau et les sceaux des sept princes du royaume, de retourner auprès de leurs frères en Judée.

Cette ordonnance, due vraisemblablement à l'influence secrète d'Esther, est conçue en ces termes :

« Artaxerxès, roi des rois, à Esdras, prêtre, sage docteur de la loi du Dieu du ciel, salut :

« Il a été décrété par moi que tous ceux de mon royaume qui sont du peuple d'Israël, et de ses prêtres, et de ses lévites, à qui il plaira de monter à Jérusalem, aillent avec toi; car tu es envoyé de par le roi et ses sept conseillers, afin que tu visites la Judée et Jérusalem selon la loi de ton Dieu qui est en ta main, et que tu portes l'or et l'argent que le roi et ses conseillers ont offerts d'eux-mêmes au Dieu d'Israël, dont le tabernacle est à Jérusalem.

« Accepte également tout l'or et l'argent que tu trouveras dans toute la province de Babylone, que le peuple voudra offrir, et ce que les prêtres ont offert volontairement à la maison de leur Dieu, qui est à Jérusalem. Achète aussitôt, avec cet argent, des veaux, des moutons, des agneaux, avec leurs sacrifices et leurs libations, et offre-les sur

(1) Esther, I, 1-22 — (2) *Ibid.*, II, 1-23.

l'autel du temple de ton Dieu, qui est à Jérusalem. Mais aussi, s'il te plaît à toi et à tes frères, de disposer du reste de l'or et de l'argent, faites-le selon la volonté de votre Dieu,

« Les vases qui te sont donnés pour le service de la maison de ton Dieu, place-les aussi en la présence de Dieu, à Jérusalem. Le surplus de ce qu'il faudra dans la maison de ton Dieu, quelque considérable que cela puisse être, sera donné du trésor et de l'épargne du roi.

« Moi, Artaxerxès, roi, j'ordonne et je commande à tous les gardes du trésor public qui sont au-delà du fleuve, que tout ce qu'Esdras prêtre, scribe de la loi du Dieu du ciel, vous demandera, lui soit donné sans retard, jusqu'à cent talents d'argent, et jusqu'à cent muids de froment, et jusqu'à cent tonneaux de vin, et jusqu'à cent barils d'huile, et du sel sans mesure. Que tout ce qui appartient au service du Dieu du ciel, se fasse à la maison du Dieu du ciel avec grand soin, de peur qu'il ne s'irrite contre l'empire du roi et de ses fils. Nous vous faisons savoir aussi, par rapport aux prêtres, aux lévites, à tous les chantres ou portiers, aux Nathinéens et ministres de cette maison de Dieu, que vous n'avez le pouvoir d'imposer sur eux ni impôts, ni tributs, ni revenus annuels.

« Et toi, Esdras, selon la sagesse de ton Dieu, qui est en ta main, établis des juges et des présidents pour juger tout le peuple qui est au delà du fleuve, ceux qui connaissent la loi de ton Dieu, et enseignez ceux qui l'ignorent. Et quiconque n'observera point la loi de ton Dieu, et la loi du roi avec soin, sera condamné à mort ou à l'exil, ou à la confiscation de ses biens, ou à la prison (1). »

Chose bien digne de remarque ! Tandis que les Perses s'attachent à détruire les temples idolâtres de Babylone, de l'Egypte, de la Grèce, leurs plus grands rois, un Cyrus, un Darius, un Artaxerxes, s'attachent à rebâtir, à orner le temple de Jérusalem, et à y faire adorer le Dieu du ciel, à y offrir des sacrifices pour eux et pour leurs enfants.

Les Nathinéens ou Oblats étaient des peuples vaincus, tels que les Gabaonites, que les chefs d'Israël avaient dévoués au service matériel du temple.

Esdras descendait de Saraïas, grand-prêtre lors de la destruction de Jérusalem par Nabuchodonosor, et qui fut tué sur l'ordre de ce prince.

De Babylone, où l'ordonnance paraît avoir été rendue, Esdras s'avança sur le bord du fleuve et fit la revue de la troupe qui l'accompagnait. Il s'y trouva des chefs de familles sacerdotales, mais point de lévites ni d'autres ministres inférieurs du temple. Il envoya dans un lieu où il y avait des uns et des autres, et plusieurs vinrent le rejoindre dans l'espace de huit jours. Alors il choisit douze princes des prêtres, auxquels il remit en dépôt l'or, l'argent et les vases précieux qu'il avait reçus en don tant du roi et de ses conseillers que des enfants d'Israël. Outre cent vases d'argent et cent coupes d'or, il y avait six cent cinquante talents d'argent monnayé et cent talents d'or ; ce qui fait le talent de la première espèce à 4.807 francs et à peu près 10 centimes, le talent d'or à 68,870 francs et 35 centimes, un total de 10,011,650 francs somme assurément considérable et qui pouvait fort bien tenter la cupidité des Arabes et autres voleurs dans les déserts de Syrie qu'il fallait traverser. Aussi publia-t-il un jeûne pour demander à Dieu un heureux voyage. Il eût sans doute pu obtenir du roi une escorte ; mais il eut honte de lui en demander une après lui avoir dit : « La main de notre Dieu est en bien sur tous ceux qui le cherchent, mais sa force et sa fureur sur tous ceux qui l'abandonnent. » Sa confiance en Dieu ne fut point trompée. Par sa protection ils arrivèrent heureusement à Jérusalem. L'or, l'argent, les vases furent portés au temple, et les enfants de la transmigration offrirent des holocaustes au Dieu d'Israël : douze veaux pour tout le peuple, quatre-vingt-seize moutons, soixante-dix-sept agneaux, douze boucs pour les péchés; toutes ces choses en holocauste à Jéhovah.

« En même temps ils donnèrent les édits du roi à ses satrapes et à ses lieutenants au delà du fleuve ; lesquels exaltèrent, c'est-à-dire favorisèrent beaucoup le peuple et la maison de Dieu (2). »

Ainsi se rétablissaient de plus en plus le repos et l'ordre extérieurs ; mais un détestable abus s'était glissé en Israël. Les anciens avertirent Esdras que des Israélites, des lévites même, et jusqu'à des prêtres s'étaient mêlés aux peuples de Chanaan par des mariages, et que, dans cette abomination, les chefs de la nation leur avaient donné l'exemple.

« Lorsque j'entendis cette parole, dit Esdras, je déchirai mon manteau, ma robe, et j'arrachai les cheveux de ma tête et de ma barbe, et je m'assis dans la tristesse. »

Tous ceux qui craignaient la parole de Dieu s'assemblèrent autour de lui ; mais il demeura assis dans sa tristesse jusqu'au sacrifice du soir. Alors il tomba à genoux, étendit ses mains vers le Seigneur son Dieu, et répandit son âme en une humble prière (3).

Pendant qu'il était ainsi prosterné devant la maison de Dieu, priant et pleurant, une foule très-considérable d'hommes, de femmes et d'enfants se réunit auprès de lui et pleura avec de grandes lamentations.

Alors Séchénias, fils de Jéhiel, prit la parole et confessa au nom des autres qu'ils avaient péché contre Dieu ; en même temps il proposa de faire alliance avec le Seigneur

(1) Esdras, VII, 12-15. — (2) Esdr., VIII, 1-36. — (3) *Ibid.*, IX, 1-15.

pour renvoyer toutes les femmes étrangères et ceux qui étaient nés d'elles, et pria Esdras de se charger de l'exécution de cette affaire. Celui-ci se leva et fit prêter serment aux princes des prêtres et des lévites, ainsi qu'à tous ceux d'Israël, qu'ils en agiraient selon cette parole.

A cet effet, il convoqua en assemblée nationale tous les hommes de Juda et de Benjamin, sous peine, contre qui ne paraîtrait pas dans trois jours, de perdre, avec tous ses biens, le droit de cité. Tout le peuple s'assembla un jour de très-mauvais temps et s'assit autour de la maison de Dieu, tremblant et pour la gravité de l'affaire et pour les pluies.

Alors le prêtre Esdras se leva et leur dit : « Vous avez manqué grièvement, vous avez pris des femmes étrangères ; en sorte que vous avez ajouté au péché d'Israël. Maintenant donc rendez gloire à Jéhovah, le Dieu de vos pères, et faites ce qui lui est agréable. Séparez-vous des peuples de cette terre et des femmes étrangères. » Et toute l'assemblée répondit à haute voix : « Qu'il soit fait comme vous venez de nous dire. » Mais en même temps ils lui représentèrent que ce ne serait pas l'affaire d'un jour ni de deux ; qu'il fallait donc charger les princes du peuple, en leur adjoignant les anciens et les juges de chaque ville, de terminer cette grande affaire. Ce qui fut fait (1).

Pendant qu'Esdras travaillait ainsi à la restauration de l'Etat et de l'Eglise en Judée, il s'éleva dans Suse, contre les Israélites répandus dans l'empire des Perses, un orage terrible qui allait les exterminer tous le même jour; mais Dieu, par la main d'une femme, le détourna sur la tête de celui qui en était l'auteur.

Aman, Macédonien par son père ou par sa mère, et descendant des rois d'Amalec, nommés Agag, était parvenu à la plus haute faveur d'Artaxerxès et par là même à la plus haute puissance. Elevé au-dessus des princes, il recevait de toute la cour les hommages de la plus profonde soumission. Tous fléchissaient les genoux devant lui, car ainsi l'avait ordonné le roi.

Le seul Mardochée ne le faisait point. Les Hébreux s'inclinaient profondément, par respect devant les hommes, mais ils ne fléchissaient les genoux que devant Dieu seul. C'est à cet hommage religieux que se refusait Mardochée, comme l'indique le texte original.

On l'avertit plus d'une fois ; mais il persista, répondant qu'il était Juif. Les courtisans l'accusèrent alors près d'Aman. Trop fier pour se venger sur un seul, Aman résolut d'exterminer la nation entière des Juifs, que d'ailleurs il haïssait déjà comme Amalécite, et dont la religion détournait Mardochée de rendre à un mortel des honneurs surhumains. Une autre cause de sa haine, c'est que Mardochée avait découvert la conspiration de deux eunuques qui voulaient tuer le roi.

Comme l'entreprise était grande, il eut recours à la pratique superstitieuse des sorts pour savoir quelle époque favoriserait l'exécution de son plan. La douzième année du règne d'Artaxerxès, le premier mois, Aman fit jeter le sort en sa présence, et il tomba sur le douzième mois, nommé adar.

Alors Aman, sans nommer les Juifs, parla ainsi au roi : « Il est un peuple dispersé et divisé entre les peuples dans toutes les provinces de votre empire ; gens qui ont des lois différentes de celles de tous les autres peuples, et qui ne comptent pour rien les ordonnances du roi ; il n'est pas de l'intérêt du roi de les laisser ainsi. Ordonnez donc, s'il vous plaît, qu'il périsse, et je payerai aux trésoriers de votre épargne dix mille talents d'argent, » c'est-à-dire plus de quarante millions de notre monnaie. Le roi tira de son doigt l'anneau dont il avait coutume de se servir pour cacheter ses ordres, et le donna au favori en disant : « Garde pour toi l'argent que tu m'offres, et fais de ce peuple ce que tu voudras (2). »

En conséquence, le treizième jour du premier mois, Aman fit écrire, au nom d'Artaxerxès, les lettres suivantes :

« Artaxerxès, le grand roi, depuis les Indes jusqu'à l'Ethiopie, aux princes et aux gouverneurs des cent vingt-sept provinces, soumis à son empire, salut :

« Quoique je commandasse à tant de nations et que j'eusse soumis tout l'univers à mon empire, je n'ai pas voulu abuser de la grandeur de ma puissance, mais gouverner mes sujets avec clémence et avec douceur, afin que, passant leur vie tranquillement et sans aucune crainte, ils jouissent de la paix que souhaitent tous les hommes. Ayant donc demandé à ceux de mon conseil de quelle manière je pourrais accomplir ce dessein, l'un d'eux, nommé Aman, élevé par sa sagesse et par sa fidelité au-dessus des autres, et le second après le roi, m'a donné avis qu'il est un peuple dispersé dans toute la terre, qui se conduit par des lois nouvelles, et qui, s'opposant aux coutumes des autres nations, méprise le commandement des rois, et trouble, par la contrariété de ses sentiments, la paix et l'union de tous les peuples du monde. Ce qu'ayant appris et voyant qu'une seule nation se révolte contre tout le genre humain, suit les lois perverses, contrevient à nos ordonnances, et trouble la paix et la concorde des provinces qui nous sont soumises, nous avons ordonné que tous ceux qu'Aman, qui a l'intendance sur toutes les provinces, qui est le second après le roi, et que nous honorons comme notre père, aura désignés, soient tués par leurs ennemis, avec leurs femmes et leurs enfants, le quatorzième jour d'adar, douzième mois de cette année, sans que personne en

(1) Esd., x, 1-12. — (2) Esther, III, 1-11.

ait aucune compassion, afin que ces scélérats, descendant tous en un même jour dans les enfers, rendent à notre empire la paix qu'ils avaient troublée (1). »

Ces lettres, rédigées dans toutes les langues du royaume et scellées du sceau du roi, furent envoyées par des courriers publics dans toutes les provinces.

Voilà comme, sans plus d'enquête, un monarque, d'ailleurs généreux, immolait à l'orgueil irrité d'un favori des millions de sujets innocents. Le massacre devait commencer le treize et durer jusqu'au quatorze. Pendant que ce cruel édit s'affichait dans Suse, le roi et son favori célébraient un festin.

Toute la ville en fut dans le trouble, les Juifs dans les larmes. Mardochée déchira ses vêtements, se revêtit d'un sac, se couvrit la tête de cendre, passa au milieu de la ville, se lamentant à haute voix du malheur qui menaçait son peuple, et s'avança jusqu'à la porte du palais, où, attendu que les dieux de la terre ont coutume de frissonner à l'aspect du deuil, il ne lui était pas permis d'entrer.

A mesure que l'édit du roi parvenait dans les provinces, les Juifs s'y abandonnaient à l'affliction, aux jeûnes, aux cris et aux larmes, un grand nombre étaient couchés dans le sac et la cendre.

On vint dire à la reine que Mardochée était, ainsi vêtu, à la porte du palais. Elle en fut consternée, et lui envoya des habits, mais il ne les reçut point. Alors elle dépêcha un eunuque pour savoir la cause de son affliction. Mardochée s'ouvrit à celui-ci et lui donna pour la reine une copie de l'ordonnance royale, avec la commission de lui dire qu'elle devait aller trouver son époux afin d'intercéder pour son peuple.

Mais elle fit répondre à son père adoptif, que, comme tout le monde savait, personne n'avait permission d'entrer chez le roi sans y être appelé. L'infraction à cette étiquette était punie de mort. Pour elle, depuis trente jours déjà on ne l'avait point appelée.

Mardochée répliqua qu'elle ne devait pas espérer, pour être dans la maison du roi, qu'elle échapperait seule. Que si maintenant elle demeurait dans l'inaction, la délivrance viendrait aux Juifs d'un autre côté ; elle, au contraire, périrait ainsi que la maison de son père. « Qui sait, ajouta-t-il, si ce n'est pas pour cette circonstance que vous êtes parvenue à la dignité royale ? »

Fortifiée par cette foi courageuse, Esther fit dire à son père adoptif : « Allez, assemblez tous les Juifs que vous trouverez dans Suse, et jeûnez pour moi ; ne mangez et ne buvez ni jour ni nuit pendant trois jours, je jeûnerai de même avec mes filles. Ensuite j'entrerai chez le roi, contre la loi qui le défend, et, s'il faut que je périsse, je périrai. Mardochée alla et fit tout ce qu'Esther lui avait ordonné (2). »

Tout Israël s'appliqua donc au jeûne et à la prière.

Mardochée disait : « Seigneur, Seigneur, roi tout-puissant, à qui tout est soumis, à la volonté de qui nul ne peut résister, si vous avez résolu de sauver Israël, tout vous est connu, et vous savez que quand je n'ai point adoré le superbe Aman, ce n'a été ni par orgueil, ni par mépris, ni par un secret désir de gloire ; car j'aurais volontiers baisé les traces mêmes de ses pieds pour le salut d'Israël. Mais j'ai craint de transférer à un homme l'honneur qui n'est dû qu'à mon Dieu, et d'adorer un autre que mon Dieu. Maintenant donc, ô Seigneur-Roi, ô Dieu d'Abraham ! ayez pitié de votre peuple, parce que nos ennemis veulent nous perdre et exterminer votre héritage. Ne méprisez pas ce peuple qui est votre part, que vous vous êtes racheté de l'Égypte. Exaucez ma prière, soyez favorable à une nation dont vous avez fait votre partage. Changez, Seigneur, nos larmes en joie, afin que, vivant, nous célébrions votre nom, et ne fermez pas la bouche à ceux qui chantent vos louanges (3). »

De son côté, la reine, couchée sur la poussière et la cendre, s'écriait du fond de son cœur oppressé : « Mon Seigneur, qui seul êtes notre roi, assistez-moi dans l'abandon où je suis, et n'ayant pour me secourir que vous seul. Mon péril est en mes mains. J'ai entendu de mon père, ô Seigneur ! que vous aviez pris Israël d'entre toutes les nations, et nos pères d'entre tous les ancêtres qui les avaient devancés, pour les posséder comme un héritage éternel, que vous leur avez fait selon votre parole.

« Nous avons péché devant vous, et c'est pour cela que vous nous avez livrés entre les mains de nos ennemis ; car nous avons adoré leurs dieux. Vous êtes juste, Seigneur.

« Et maintenant il ne leur suffit point de nous opprimer par une dure servitude ; mais, attribuant la force de leurs bras à la puissance de leurs idoles, ils veulent renverser vos promesses, exterminer votre héritage, fermer la bouche à ceux qui vous louent, et éteindre la gloire de votre temple et de votre autel pour ouvrir la bouche des nations et glorifier la puissance de leurs vaines idoles, et pour relever à jamais un roi de chair.

« Seigneur, n'abandonnez point votre sceptre à ceux qui ne sont pas, pour qu'ils se rient de notre ruine ; mais faites retomber leurs desseins sur eux, et perdez celui qui a commencé d'exercer sa cruauté contre nous. Souvenez-vous, Seigneur, montrez-vous à nous dans le temps de notre tribulation, et donnez-moi de l'assurance, ô Seigneur, roi des dieux et de toute puissance. Mettez dans ma bouche des paroles convenables en la présence du lion, et transférez son cœur à la haine de notre ennemi, afin qu'il périsse lui-même avec tous ceux qui conspirent avec lui. Nous, au con-

(1) Esther, Vulg., XII, 1-7 Grec., III, 14-20. — (2) *Ibid.*, IV, 1-17. — (3) *Ibid.*, Vulg., XIII, 8-18, Grec, IV.

traire, délivrez-nous par votre main, et assistez-moi, Seigneur, moi délaissée et qui n'ai d'autre secours que vous.

« Vous qui connaissez toutes choses, vous savez que je hais la gloire des injustes et que je déteste le lit des incirconcis et de tout étranger; vous savez la nécessité où je me trouve; vous savez qu'aux jours où je parais dans la magnificence et l'éclat, j'ai en abomination la marque superbe de ma gloire que je porte sur ma tête, que je la déteste comme un linge souillé, et que je ne la porte point dans les jours de mon silence; que je n'ai point mangé à la table d'Aman, ni pris plaisir au festin du roi, ni bu du vin des libations; et que, depuis le temps où j'ai été amenée ici jusqu'à ce jour, jamais votre servante ne s'est réjouie qu'en vous seul, ô Seigneur, Dieu d'Abraham. O Dieu puissant au-dessus de tous, écoutez la voix de ceux qui n'ont aucune espérance qu'en vous seul; sauvez-nous de la main des méchants et délivrez-moi de ce que je crains (1). »

Le troisième jour, elle quitta ses habits de deuil, se para de tous ses ornements et entra dans le vestibule intérieur du palais. Le roi était assis sur son trône, le visage tourné contre la porte de la salle. La reine était accompagnée de deux filles, sur l'une desquelles elle s'appuyait, tandis que l'autre portait la queue de sa robe; elle était florissante de beauté; son visage respirait la grâce et l'aménité, mais son cœur était resserré par la crainte.

Dans le premier moment qu'il l'aperçut, il la regarda avec des yeux étincelants de fureur; elle tomba évanouie. Mais Dieu changea la colère du roi en clémence. Il se leva tout d'un coup de son trône, craignant pour la reine, et, la soutenant entre ses bras jusqu'à ce qu'elle fût revenue à elle, il la caressait en disant: « Qu'avez-vous, Esther? Je suis votre frère: ne craignez point. Vous ne mourrez point; car cette loi n'a pas été faite pour vous, mais pour tous les autres. » Elle baisa le sceptre d'or qu'il lui avait posé sur le cou, en signe de grâce, et il la baisa de son côté, disant: « Que voulez-vous, reine Esther? que demandez-vous? Quand vous me demanderiez la moitié de mon royaume, je vous la donnerais. » Esther dit: « S'il plaît au roi, que le roi daigne venir aujourd'hui avec Aman au festin que je lui ai préparé. » Le roi commanda aussitôt d'avertir Aman qu'il eût à obéir à la volonté de la reine (2).

Lors donc que le roi, avec Aman, fut chez la reine, et qu'il eut bu du vin, il répéta: « Que demandez-vous, Esther? et il vous sera donné. Que désirez-vous? Fût-ce la moitié du royaume, vous l'aurez. » Esther le pria de vouloir bien revenir avec Aman au festin du jour suivant; alors elle lui déclarerait ce qu'elle souhaitait.

Après le festin, Aman sortit content et joyeux; mais quand il aperçut Mardochée, qui ne lui rendait point hommage en la manière voulue, il fut outré de colère: toutefois il se contint et s'en alla chez lui.

Arrivé à la maison, il fit assembler ses amis, avec sa femme Zarès, se mit à parler de sa gloire et de ses richesses, du grand nombre de ses enfants, de la puissance à laquelle le roi l'avait élevé au-dessus de tous les princes et de tous les grands; comment lui seul avec le roi avait mangé chez la reine, et de plus était encore invité avec le roi pour le lendemain; mais combien peu tout cela pouvait le satisfaire, tant qu'il verrait le Juif Mardochée assis à la porte du palais.

Sa femme et ses amis ne furent pas en peine de conseils. Ils lui dirent de faire dresser une haute potence, de parler le lendemain au roi pour y faire pendre Mardochée et d'aller ensuite, joyeux, avec lui au festin de la reine. Ce conseil plut à Aman, et il donna ordre de préparer une croix très élevée (3).

Le roi passa la nuit sans dormir, et se fit lire les annales des années précédentes. Le lecteur vint à un endroit où il était question des deux eunuques, dont le complot contre sa vie avait été découvert et dénoncé par Mardochée. Artaxerxès demanda quelle récompense il avait reçue pour cet acte de fidélité; on lui répondit: « Aucune! »

Le matin, le roi apprit qu'Aman était dans le vestibule du palais. Il était venu pour obtenir que Mardochée fût attaché à la potence qu'il lui avait préparée. Assuérus le fit venir aussitôt en sa présence et lui demanda: « Que doit-on faire à un homme que le roi désire honorer? » Aman disait dans son cœur: « Qui le roi voudrait-il honorer, si ce n'est moi? » Il répondit donc: « L'homme que le roi veut honorer doit être revêtu des habits royaux dont le roi s'est déjà revêtu, et placé sur un cheval que le roi a coutume de monter, et recevoir sur la tête le diadème royal; et que le premier des princes et des grands du roi prenne par la main ces habits et ce cheval, qu'il en revête l'homme que le roi veut honorer, qu'il conduise par les rues de la ville le cheval sur lequel l'homme sera monté, et qu'il crie devant lui: C'est ainsi que sera honoré tout homme qu'il plaira au roi d'honorer! »

Le roi dit à Aman: « Hâte toi; prends des habits et un cheval comme tu as dit, et fais ainsi au Juif Mardochée qui est assis à la porte du palais. Garde-toi de rien omettre de tout ce que tu viens de dire. »

Alors Aman prit les habits et le cheval, revêtit lui-même Mardochée; et l'ayant fait monter, il le conduisit par les rues de la ville, en criant devant lui: « Ainsi sera fait à l'homme qu'il plaira au roi d'honorer! »

Et Mardochée revint à la porte du palais; mais Aman se hâta d'aller chez lui, gémissant et ayant la tête couverte. Il raconta à Zarès,

(1) Esther., Vulg., XIV, 1-19, Grec, IV. — (2) *Ibid.*, Vulg., XV, 4 19. Grec, V. — (3) *Ibid.*, V, 1-14. — (4) *Ib.*, VI, 1-14.

sa femme, et à ses amis, tout ce qui venait de lui arriver ; et les sages dont il prenait conseil lui répondirent, ainsi que sa femme : « Si ce Mardochée, devant lequel vous avez commencé de tomber, est de la race des Juifs, vous ne pourrez lui résister ; mais vous tomberez devant lui tout à fait. » Ils parlaient encore quand les eunuques du roi survinrent et obligèrent Aman de venir aussitôt au festin qu'avait préparé Esther (1).

C'était une coutume chez les Perses, que les hommes qui avaient rendu quelque service signalé à l'État, ou à la personne du prince, fussent récompensés par des honneurs extraordinaires, et leurs noms inscrits dans la liste des *bienfaiteurs du roi*, appelés en persan Orosanges. Hérodote nous raconte de deux Samiens, Théomestor et Phylacos, qui tous deux, comme capitaines de vaisseaux à la bataille de Salamine, du reste si malheureuse pour Xerxès, se distinguèrent par une grande bravoure, qu'en récompense, l'un d'eux fut élevé par les Perses à la souveraineté de sa patrie, l'île de Samos ; l'autre, inscrit au nombre des bienfaiteurs du roi (2).

Lorsque Thémistocle était à la cour de Perse (on n'est pas d'accord si le roi qui l'accueillit était Xerxès ou notre Artaxerxès), le roi convia le Lacédémonien Démarate à lui demander quelque chose ; celui-ci le pria de lui permettre de faire à cheval une entrée solennelle dans Sardes avec le diadème royal sur la tête. Le roi prit fort haut la hardiesse de cette demande, et ne la pardonna qu'à l'intercession de Thémistocle (3).

Cyrus donna à un petit peuple dans la province de Drangiane, lequel s'appelait d'ailleurs Ariaspes, le nom d'Orosanges, que les Grecs ont rendu par Evergètes ou *Bienfaiteurs*, parce qu'il avait sauvé son armée dans le désert, en lui amenant des vivres.

Si grande que fût la faveur dont jouissait Aman, Artaxerxès paraît néanmoins s'être plu à le leurrer un instant de l'espoir que ce serait lui cet homme que le roi voulait honorer. Le despote ne devient point ami, lors même qu'il prodigue à un favori honneurs, puissance et or.

Du reste, il pouvait avoir remarqué dans son vizir une telle enflure d'orgueil, qu'il crut sage de la réprimer. Le ressouvenir du grand service que lui avait rendu le Juif Mardochée agissait peut-être aussi dans le cœur du roi contre l'homme qui lui avait persuadé une mesure cruelle, dont la prochaine exécution le mettait maintenant dans l'embarras. Il est vraisemblable qu'alors déjà le ciel de sa faveur s'obscurcissait pour Aman ; mais le roi ne savait pas encore qu'Esther était une fille de ce peuple dont il avait ordonné la ruine à la suggestion du superbe favori. Lorsqu'il l'apprendrait, l'orage devait éclater et la foudre frapper la tête de l'homme dont l'orgueil s'élevait tout à l'heure jusqu'aux nues dans ses pensées de vengeance.

Quand le roi fut venu, avec Aman, au festin d'Esther, il lui dit de nouveau, comme le jour précédent : « Que demandez-vous, reine Esther ? et il vous sera donné. Que désirez-vous ? Fût-ce la moitié de mon royaume, vous l'aurez. »

Esther, la reine, répondit et dit : « Si j'ai trouvé grâce devant vos yeux, ô roi ! et si cela vous plaît, accordez-moi ma propre vie pour laquelle je vous prie, et celle de mon peuple pour lequel je vous supplie. Car nous avons été vendus, moi et mon peuple, pour être écrasés, égorgés, exterminés. Et plût à Dieu qu'on nous vendît au moins, hommes et femmes, comme des esclaves ! je garderais le silence. Mais maintenant nous avons un ennemi dont la cruauté retombe jusque sur le roi. »

— « Et qui est-il ? interrompit Assuérus, et où est-il, celui qui ose dans son cœur une chose pareille ? »

— « Cet oppresseur, cet ennemi, répondit Esther, c'est ce cruel Aman ! »

Et Aman demeura frappé de terreur à l'aspect du roi et de la reine.

Le roi se leva en colère, et, de la salle du festin, entra dans le jardin du palais. Aman se leva aussi pour supplier la reine Esther de lui sauver la vie ; car il voyait bien que son malheur était accompli du côté du roi.

Lors donc que le roi revint du jardin, dans la salle où ils avaient mangé, il trouva qu'Aman s'était jeté sur le lit où Esther était assise pendant le repas. « Comment ! s'écria-t-il, il veut même faire violence à la reine, en ma présence et dans ma maison ! » A peine cette parole était sortie de la bouche du roi, qu'on couvrit le visage à Aman, comme à un criminel condamné à mort et indigne de paraître devant le monarque. Et Harbona, un des eunuques du palais, dit : « Voilà, il y a une potence dans la cour d'Aman, haute de cinquante coudées, qu'il avait fait dresser pour Mardochée, qui a donné au roi un avis salutaire. » Le roi dit : « Qu'on l'y attache ! » On attacha donc Aman à la potence qu'il avait préparée à Mardochée, et la colère du roi s'apaisa (4).

Le même jour, Artaxerxès donna à Esther la maison d'Aman, expression qui embrasse probablement tous ses biens ; et Mardochée fut présenté au roi, car Esther avait fait connaître ce qu'il lui était. Le roi prit l'anneau, qu'il avait fait ôter à Aman, et le donna à Mardochée ; c'est-à-dire, il le fit son premier ministre, ou, comme disent les Orientaux, grand-vizir.

Cependant Esther se jeta aux pieds du roi et le supplia de révoquer les ordres qu'à l'instigation d'Aman il avait donnés contre les Juifs. Alors il lui donna, ainsi qu'à Mardochée, pleins pouvoirs d'expédier en son nom, et sous

(1) Esther, VI. — (2) Herod., l. VIII, n. 85. — (3) Plut., in *Themistocl.* — (4) Esther, VII, 1-10.

le sceau royal, des ordres à toutes les autorités, dans toutes les langues des provinces de l'empire. Ces ordres furent envoyés par des courriers, le vingt-troisième jour du troisième mois (1).

Ce nouvel édit était de la teneur suivante :

« Artaxerxès, le grand roi, depuis les Indes jusqu'en Ethiopie, aux chefs et aux gouverneurs des cent vingt-sept provinces, qui sont soumis à notre empire, salut :

« Plusieurs, abusant de la bonté des princes et de l'honneur qu'ils en ont reçu, en sont devenus insolents ; et non-seulement ils tâchent d'opprimer les sujets des rois, mais, ne pouvant porter avec modération la gloire dont ils ont été comblés, ils font des entreprises contre ceux mêmes dont ils l'ont reçue. Ils ne se contentent pas de méconnaître les grâces qu'on leur a faites et de violer dans eux-mêmes les droits de l'humanité, mais ils s'imaginent encore qu'ils pourront échapper à la justice de Dieu qui voit tout. Et ils en sont venus à un tel degré de folie, que, s'élevant contre ceux qui s'acquittent de leur charge avec une grande fidélité et qui se conduisent de telle sorte qu'ils méritent d'être loués de tout le monde, ils tâchent de les perdre par leurs mensonges et leurs artifices, en surprenant, par leurs déguisements et leur adresse, la bonté des princes qui jugent les autres d'après eux-mêmes : ce qui se voit clairement par les anciennes histoires ; et l'on voit encore tous les jours combien les bonnes intentions des princes sont souvent altérées par de faux rapports. C'est pourquoi nous devons pourvoir à la paix de toutes les provinces. Que si nous ordonnons des choses différentes, vous ne devez pas penser que cela vienne de la légèreté de notre esprit, mais que c'est plutôt la vue du bien public qui nous oblige de former nos ordonnances selon la diversité des temps et la nécessité des affaires.

« Et afin que vous compreniez plus clairement ce que nous disons : Nous avions reçu avec bonté auprès de nous Aman, fils d'Amadath, Macédonien d'inclination et d'origine, qui n'avait rien de commun avec le sang des Perses et qui a voulu déshonorer notre clémence par sa cruauté. Et après que nous lui avons donné tant de marques de notre bienveillance, jusqu'à le faire appeler notre père et à le faire adorer de tous comme le second après le roi, il s'est élevé à un tel excès d'insolence, qu'il avait entrepris de nous faire perdre la couronne avec la vie. Car il avait fait dessein, avec une malignité inouïe et toute nouvelle, de perdre Mardochée, par la fidélité et les bons services duquel nous vivons, et Esther, notre épouse et la compagne de notre royaume, avec tout son peuple, afin qu'après les avoir tués et nous avoir ôté ce secours, il pût nous surprendre nous-mêmes et faire passer aux Macédoniens l'empire des Perses. Mais nous avons reconnu que les Juifs destinés à la mort par cet homme détestable, n'étaient coupables d'aucune faute, mais qu'au contraire, ils se conduisent par des lois justes et qu'ils sont les enfants de Dieu très-haut, très-puissant et éternel, par la grâce duquel ce royaume a été donné à nos pères et à nous-mêmes, et se conserve encore aujourd'hui entre nos mains.

« C'est pourquoi nous vous déclarons que les lettres qu'il vous avait envoyées contre eux, en notre nom, sont de nulle valeur, et qu'à cause de ce crime qu'il a commis, il a été pendu avec tous ses proches devant la porte de la ville de Suse, Dieu lui-même, et non pas nous, lui ayant fait souffrir la peine qu'il a méritée. Que cet édit donc que nous envoyons maintenant soit affiché dans toutes les villes, afin qu'il soit permis aux Juifs de garder leurs lois. Vous leur prêterez secours afin qu'ils puissent tuer ceux qui se préparaient à les perdre, le treizième jour du douzième mois appelé adar. Car le Dieu tout-puissant leur a fait de ce jour un jour de joie, au lieu qu'il devait leur être un jour de deuil et de larmes. C'est pourquoi mettez aussi ce jour au rang des jours de fêtes et célébrez-le avec toutes sortes de réjouissances, afin que l'on sache à l'avenir que tous ceux qui obéissent fidèlement aux Perses sont récompensés comme leur dévouement le mérite, et que ceux qui conspirent contre le royaume sont punis d'une mort digne de leur crime.

« S'il se trouve quelque province ou quelque ville qui ne veuille point prendre part à cette fête solennelle, qu'elle périsse par le fer et par le feu, et qu'elle soit tellement détruite qu'elle demeure inacccessible pour jamais, non-seulement aux hommes, mais aussi aux bêtes, afin qu'elle serve d'exemple à ceux qui désobéissent aux rois et méprisent leurs commandements (2). »

Par d'autres lois, le roi permettait aux Juifs de s'assembler dans chaque ville, le treizième jour du douzième mois, jour destiné à leur ruine, et de se tenir prêts pour défendre leur vie, tuer leurs ennemis et s'emparer de leurs biens. Ces mesures étaient nécessaires pour sauver les Juifs, attendu que les ordres antérieurs qu'Aman avait expédiés plus de deux mois auparavant, sous le sceau du roi, ne pouvaient être révoqués, d'après la loi de la monarchie médo-perse.

Quant à Mardochée, il sortit d'avec le roi portant une robe royale, ayant une couronne d'or sur la tête et revêtu d'un manteau de soie et de pourpre. La ville de Suse en fit des réjouissances. Pour les Juifs, la joie et l'honneur se levaient pour eux comme un nouvel astre. La renommée de cette nation devint si grande, qu'un grand nombre d'entre les peuples de l'empire embrassèrent sa religion et se firent juifs.

La haute puissance à laquelle était parvenu Mardochée, empêcha les ennemis des Juifs de

(1) Esther.., VIII, 1-17. — (2) *Ibid.*, Vulg., XVI, 1-24.

trouver aucun appui. C'est pourquoi le treizième jour du douzième mois, qui devait exterminer les Israélites dans tout l'empire, devint un jour de perdition pour leurs ennemis. Cependant, ni à Suse, ni dans les provinces, les Juifs ne touchèrent aux biens de leurs adversaires (1).

« On jette les sorts dans le pan de la robe ; mais c'est le Seigneur qui en dispose, » a dit Salomon (2). Aman fit jeter les sorts pour déterminer à quelle époque il exécuterait son dessein homicide. Il le fit dans le premier mois, et le sort tomba sur un jour du douzième. Une aveugle rage pouvait seule le pousser à proposer au roi cette affaire et à expédier des ordres dès le premier mois, tandis que la superstition ne lui permettait de les exécuter que dans le douzième. Quel temps ne gagnaient point par là Mardochée, Esther, les Israélites dispersés ! L'édit fut affiché à Suse, partout ! Il eût expédié à toutes les autorités des lettres secrètes, s'il avait consulté la prudence la plus commune. Un seul coup d'extermination aurait dû, dans tout l'empire, frapper inopinément tous les Israélites ! Mais la rage le rendit insensé, et « un insensé découvre soudain sa colère (3). » Son orgueil l'aveugla aussi. « Qui doit périr devient auparavant orgueilleux ; et l'arrogance précède la chute (4). »

Sur la proposition de Mardochée, il fut résolu d'établir une fête en mémoire de cette merveilleuse délivrance des Israélites dispersés dans tout l'empire médo-perse ; et voilà que, maintenant encore, après vingt-trois siècles, le peuple des Israélites, dispersé dans tout l'univers, célèbre cette fête ! Ils l'appellent Purim, d'un mot persan qui signifie sorts, en mémoire des sorts que fit jeter Aman. Le treizième jour du douzième mois, ils jeûnent, et le nomment le jeûne d'Esther. Le jour tombe-t-il un sabbat, ils jeûnent le lundi d'auparavant (5). Le quatorzième et le quinzième jour de ce mois adar sont pour eux des jours d'une solennité joyeuse, bruyante et qui dégénère souvent en acces. Ils lisent alors dans leurs synagogues le livre d'Esther, ainsi que l'histoire de la première défaite des Amalécites, qu'Israël frappa du glaive sous la conduite de Josué, tandis que Moïse élevait ses saintes mains vers Dieu dans la prière, et que Dieu, en glorifiant son serviteur, nous montrait ce que peut la prière de la foi ! Ils lisent cette histoire, parce qu'Aman était du peuple des Amalécites. Ils se reposent alors de tout travail et font de grandes aumônes. En lisant le livre d'Esther, le lecteur de la synagogue, en cinq endroits marqués, pousse des cris terribles pour effrayer les femmes et les enfants. Chaque fois qu'on prononce le nom d'Aman, tous les auditeurs, grands et petits, frappent des pieds ou avec des marteaux sur des images d'Aman pendu à la potence, ou sur son nom, et même sur tout ce qui se présente.

Comme l'Écriture sainte nous dit expressément que Mardochée, devenu la seconde personne après le roi dans tout l'empire, continua d'être le protecteur et le médiateur de son peuple, il est vraisemblable que lui ou Esther engagea le roi à établir à sa cour, comme grand échanson, un Israélite. Cet homme était Néhémias, dont Dieu voulut bien se servir comme d'un instrument pour l'exécution de ses desseins.

On ne sait de quelle famille ni de quelle tribu il était. Quelques-uns le tiennent pour un prêtre ; d'autres croient qu'il était de la tribu de Juda et de la royale maison de David ; ils le concluent de l'éminente charge qu'il remplissait auprès du roi.

Les avantages extérieurs dont il jouissait à la cour du grand roi n'attachaient point ce vrai Israélite ; son esprit était tourné vers Jérusalem, Sion lui tenait son cœur.

La vingtième année du règne d'Artaxerxès, quelques Juifs vinrent de Jérusalem à Suse ; il apprit d'eux que ses compatriotes étaient dans une grande affliction, que les murailles n'étaient pas encore rebâties, ni les portes redressées.

Cette nouvelle l'attrista profondément, il pleura, jeûna plusieurs jours, et pria le Seigneur, son Dieu, auquel il confessa les péchés de son peuple ; mais aussi, avec cette hardiesse de la foi qui convient aux enfants de Dieu et qui est si agréable au Père céleste, lui représenta la promesse assurée déjà par Moïse :

« Souvenez-vous, dit-il, souvenez-vous de la parole que vous avez confiée à Moïse, votre serviteur, disant : Quand vous aurez transgressé, je disperserai parmi les nations. Mais si vous revenez à moi, et que vous gardiez mes commandements, et que vous les accomplissiez, quand vous seriez emmenés jusqu'aux extrémités du ciel, je vous rassemblerai de là et je vous ramènerai au lieu que j'ai choisi pour y faire habiter mon nom. Après tout, ils sont vos serviteurs et votre peuple que vous avez rachetés par votre grande force et par votre puissante main. De grâce, Seigneur ! que votre oreille soit attentive à la prière de votre serviteur, et à la prière de vos serviteurs, qui veulent craindre votre nom : conduisez votre serviteur, et donnez-lui miséricorde devant cet homme ! » C'est-à-dire devant le roi (6).

Il arriva bientôt après, que le roi, pendant que Néhémias, par le devoir de sa charge, lui servait le vin à table, s'aperçut de sa langueur. « Pourquoi ton visage est-il si triste, lui demanda-t-il, lorsque je ne te vois point malade ? Ce n'est pas en vain ; mais je ne sais le mal que tu as dans le cœur. »

Néhémias craignit beaucoup ; cependant il se surmonta et dit : « Vive le roi à jamais ! Comment mon visage ne serait-il point triste?

(1) Esther, IX, 1-19. — (2) Prov., XVI, 33. — (3) *Ibid.*, XII, 16. — (4) *Ibid.*, XVI, 18. — (5) *Ibid*, IX, 20-32. — (6) Nehem., I, 1-11.

La cité, demeure des sépulcres de mes pères, est déserte, et ses portes ont été consumées par le feu.

— « Que demandes-tu? poursuit le roi. »

Néhémias pria Dieu en silence, et puis supplia le monarque de l'envoyer en Judée dans la ville des sépulcres de ses pères pour achever de la rebâtir.

Le roi et la reine, qui était assise à côté de lui, demandèrent combien durerait son absence. Et le roi consentit à sa requête.

Alors il demanda des lettres pour les gouverneurs au delà de l'Euphrate, afin qu'ils lui donnassent escorte jusqu'en Judée, et pour Asaph, intendant des forêts royales, afin qu'il lui procurât le bois de construction nécessaire. « Et le roi me donna, dit-il, selon la main favorable de Dieu sur moi. »

Néhémias se mit en route comme gouverneur de la Judée, ainsi que la suite nous le fera voir clairement; et le roi lui donna une escorte de grands officiers et de cavalerie.

Autant le commencement de son entreprise avait été facile pour Néhémias, sans doute à cause de la protection de la reine et de Mardochée, autant il rencontra de difficultés de la part de quelques hommes qui paraissent avoir été des officiers du roi, et qui étaient des étrangers, ennemis du nom juif. Sanaballat, Horonite, et Tobie, Ammonite, virent avec dépit qu'un Israélite, qui avait à cœur le bien de son peuple, fût arrivé comme gouverneur du pays.

Néhémias ne dit d'abord à personne ce que Dieu lui avait inspiré de faire; seulement, trois jours après qu'il fut arrivé à Jérusalem, il se leva durant la nuit, visita les murailles, qui étaient tellement en ruines, que la bête qu'il montait trouvait à peine où mettre le pied. Ensuite il parla aux chefs spirituels et temporels des Juifs, leur fit part de son dessein. « Je leur découvris, dit-il, la main favorable de mon Dieu sur moi, les paroles que le roi m'avait dites. » Ils furent animés d'un nouveau courage et mirent a l'œuvre leurs mains affermies dans le bien.

Sanaballat, Tobie et Gosem, un Arabe, se raillèrent d'eux et exprimèrent en même temps contre eux des soupçons : « Qu'est-ce que vous faites-là? Est-ce que vous vous révoltez contre le roi? » Mais Néhémias leur répondit : « Le Dieu du ciel est celui qui nous aidera : c'est pourquoi nous, ses serviteurs, nous nous sommes levés et nous bâtissons; pour vous, vous n'aurez ni part, ni droit, ni mémoire en Jérusalem (1). »

La construction des murailles fut partagée entre diverses familles. Eliasib, souverain pontife, fils de Joacim et petit-fils de Jésus, fils de Josédec, donna le premier l'exemple, et, avec les prêtres, en entreprit une partie, ainsi qu'une des portes à relever.

Mais Sanaballat et Tobie, qui d'abord se moquaient de l'ouvrage, furent très-irrités quand ils en aperçurent le rapide progrès. Les Arabes, les Ammonites et les hommes d'Azot, une des cinq villes principales des Philistins, voyaient également d'un mauvais œil se relever les murailles d'une ville dont les habitants avaient été jadis si redoutables à leurs voisins. En outre, pendant la captivité, ces peuples s'étaient emparés des terres des Juifs, qui se trouvaient à leur bienséance. A leur retour, il fallut les rendre. L'intérêt et la jalousie les poussèrent donc bientôt à se liguer ensemble contre les Juifs, pour les empêcher, par la violence ouverte, de continuer leur entreprise. Mais ceux-ci prièrent Dieu et établirent des sentinelles le jour et la nuit. Belle image de la vigilance spirituelle unie à la prière!

Il ne manquait pas non plus de gens qui se lassaient du travail et le décriaient comme excédant les forces du peuple. Ce qui les faisait parler de la sorte était probablement la crainte des adversaires, qui, en effet, épiaient l'occasion d'attaquer en armes.

Néhémias, ayant été averti plusieurs fois des desseins des ennemis par des Juifs qui habitaient près d'eux, arma une partie du peuple, et les plaça, rangés selon leurs familles, derrière la muraille, où ils étaient en garde, avec des épées, des lances et des arcs. Il dit en même temps aux princes et aux magistrats, ainsi qu'au reste du peuple : « Ne craignez point leur force; souvenez-vous du Seigneur, grand et terrible, et combattez pour vos frères, vos fils, vos filles, vos femmes et vos maisons. »

C'est ainsi que Dieu dissipa le conseil des ennemis, en découvrant leur projets.

Cependant les Juifs ne s'abandonnèrent point à une négligente sécurité; mais la moitié des hommes était prête au combat, armée de lances, de boucliers, d'arcs et de cuirasses, tandis que l'autre moitié avançait les travaux. Les commandants étaient derrière eux. Même ceux qui édifiaient les murailles, qui portaient ou qui chargeaient, faisaient leur ouvrage d'une main, et de l'autre tenaient un dard, ou du moins l'avaient tous auprès d'eux. En outre, tous ceux qui bâtissaient avaient l'épée au côté. Un trompette se tenait sans cesse près de Néhémias, qui, actif et vigilant, activait l'œuvre avec sagesse et courage, et même la nuit, ne quittait les vêtements, lui et les siens, que pour se lever (2).

Cette reconstruction de la Jérusalem matérielle, au milieu de tant de difficultés et de tant d'ennemis, nous représente fort bien la construction de la Jérusalem spirituelle, l'Eglise de Dieu, au milieu des obstacles sans nombre qu'y opposent sans cesse et le monde et l'enfer : persécutions des idolâtres, ravages des mahométans, ruses et violences des hérésies, déchirements des schismes, séductions et fureurs de l'impiété, faux docteurs, faux frères, relâchement presque périodique dans

(1) Nehem., II, 1-20. — (2) *Ibid.*, IV, 1-23.

les mœurs. Nuit et jour, il faut que les sentinelles veillent; il faut que les ouvriers soient eux-mêmes soldats : docteurs et pasteurs véritables ; pendant qu'ils édifient d'une main, il faut que de l'autre ils tiennent le glaive de la parole, pour repousser sans cesse toutes les attaques. Il faut surtout que l'intendant de tout l'ouvrage, le successeur de Pierre, et ceux qui l'entourent, imitant Néhémias, aient continuellement l'œil à tout ce qui se passe au dedans et au dehors de la cité sainte, pour prévenir le mal et soutenir le bien. Il faut que, comme Néhémias, ouvriers et architectes se souviennent qu'il n'y a qu'un seul qui bâtisse réellement, celui qui a dit : « Tu es Pierre, et sur cette pierre *je bâtirai* mon Église. »

Ce saint homme, qui, confiant en Dieu, ne craignait point d'ennemis, dut ressentir un vif chagrin de la dureté du cœur de certains riches parmi les Juifs. Au mépris de la loi de Dieu, ils exerçaient une usure cruelle sur leurs frères pauvres, qui en partie leur avaient déjà donné pour gage leurs champs, leurs vignes, leurs oliviers, leurs maisons, et jusqu'à la liberté de leurs enfants. Les pauvres débiteurs élevèrent enfin de hauts cris contre une pareille exaction.

Mais Néhémias, ayant fait de vifs reproches aux princes et aux magistrats, convoqua contre eux une assemblée générale, où il leur dit : « Nous avons racheté, comme vous le savez, les Juifs, nos frères, qui avaient été vendus aux nations, selon que nous l'avons pu ; et vous, vous vendrez vos frères, pour que nous les rachetions de nouveau ? » Les riches se turent et ne trouvèrent rien à répondre. Néhémias ajouta : « Ce que vous faites n'est pas bien ; pourquoi ne marchez-vous pas dans la crainte de notre Dieu, afin qu'il ne nous soit point fait de reproches par les nations, nos ennemies ? Moi, mes frères et mes serviteurs, nous avons prêté à plusieurs de l'argent et du blé : ne redemandons rien, remettons-leur ce qui nous est dû. Et vous, rendez-leur aujourd'hui leurs champs, leurs vignes, leurs oliviers, leurs maisons, et le centième (ou l'intérêt) de l'argent, du blé, du vin et de l'huile que vous exigiez d'eux. » Ils répondirent : « Nous rendrons, nous ne demanderons rien, et nous ferons comme vous dites. »

Alors il fit venir les prêtres, et, en leur présence, leur fit jurer d'exécuter sa parole. Puis, secouant ses vêtements, il dit : « Que Dieu secoue ainsi, hors de sa maison et de ses travaux, tout homme qui n'aura point accompli sa promesse ; qu'il soit ainsi rejeté et dépouillé. » Et toute la multitude dit : Amen ! et loua Dieu.

Néhémias pouvait parler contre cette horreur avec d'autant plus d'efficace, qu'il donnait lui-même l'exemple de la générosité, ne recevant aucun des émoluments qui lui revenaient comme gouverneur, quoiqu'il y eût tous les jours à sa table cent cinquante des principaux Juifs, sans compter les étrangers.

Outre les pauvres du peuple, les lévites mêmes se voyaient opprimés. Néhémias leur fit justice et leur rendit leurs droits (1). Les chantres sacrés et tous les autres ministres, qui avaient été contraints de se retirer chez eux et d'abandonner le service, faute d'avoir reçu le juste salaire qui leur avait été ordonné, furent rappelés. Il soutint la cause des lévites contre les magistrats, qui avaient manqué à leurs devoir envers eux, et il mit leurs grains et leurs revenus en des mains fidèles, préposant à ce ministère le prêtre Sélémias et quelques lévites (2).

Au surplus, en prenant soin d'eux, il leur fit soigneusement garder les règlements de David (3). La subordination fut observée : le peuple rendait honneur aux lévites, en leur donnant ce qu'il leur devait ; et les lévites le rendaient aux enfants d'Aaron (4), qui étaient leurs supérieurs. Ils gardaient soigneusement toutes les observances de leur Dieu.

Néhémias y tenait la main ; il ordonnait aux sacrificateurs et aux lévites de veiller à ce qui leur était prescrit. Il disait aux lévites de se purifier ; et il ne pouvait souffrir ceux qui méprisaient le droit sacerdotal et lévitique (5), c'est-à-dire les règlements qui leur prescrivaient leurs offices. Ce qui lui faisait dire avec confiance : « O Dieu ! souvenez-vous de moi en bien, et n'oubliez pas le soin que j'ai eu de la maison de mon Dieu, et des cérémonies, et de l'ordre sacerdotal et lévitique (6). »

Sanaballat, Tobie, Gosem l'Arabe, et les autres ennemis de Néhémias, voyant que les murailles n'avaient plus aucune brèche et qu'il ne manquait plus que des battants aux portes, se flattèrent de s'emparer de lui par la ruse, après avoir attendu vainement d'employer la violence. Quatre fois Sanaballat et Gosem l'invitèrent à une conférence qui devait avoir lieu dans une certaine plaine d'Ono ; mais il s'excusa sur l'urgence de ses affaires.

Alors Sanaballat envoya, pour la cinquième fois, un des siens, tenant à la main une lettre écrite en ces termes : « On a publié parmi les nations, et Gosem a dit que toi et les Juifs vous pensez à vous révolter, et que pour cela tu édifies la muraille, et que tu veux t'élever à la royauté ; c'est pourquoi tu as établi des prophètes qui te prônent dans Jérusalem, disant : Il y a un roi en Judée. Le roi entendra bientôt ces paroles ; c'est pourquoi viens maintenant, délibérons ensemble. Pour toute réponse, Néhémias lui renvoya ces mots : « Les paroles que tu dis ne sont pas véritables, mais ton cœur les invente. »

Egalement Séméias, un faux prophète, qui avait reçu de l'argent de Tobie, voulut inspirer de la crainte à l'homme de Dieu et lui

(1) Nehem., XIII, 10. — (2) *Ibid.*, XII, 14. — (3) *Ibid.*, XII, 24, 44, 45. — (4) *Ibid.*, 42. — (5) *Ibid.*, XIII, 22, 26, (6) *Ibid.*, 14, 30, 31.

persuader de se cacher dans le temple, comme si la nuit on devait venir l'égorger. Mais il répondit : Est-ce qu'un homme tel que moi s'enfuit ? Et qui est celui, comme moi, qui entre dans le temple pour y sauver sa vie ? Je n'y entrerai pas. »

Les efforts de Noadia, une femme qui prétendait avoir des révélations, n'eurent pas plus de succès, non plus que ceux d'autres gens qui se donnaient pour prophètes et cherchaient à décourager Néhémias. Il ne fit d'eux nul cas, pressa son entreprise avec courage et vigueur, et, après cinquante-deux jours, les murailles se trouvèrent achevées, malgré la mauvaise volonté d'ennemis cachés et découverts (1).

Cependant approchait le septième mois de l'année religieuse, dont le premier jour était le premier jour de l'année civile et la fête des trompettes. Alors s'assembla le peuple d'alentour avec les habitants de Jérusalem, et ils prièrent Esdras d'apporter le livre de la loi de Moïse, que le Seigneur avait prescrite à Israël.

Il le fit, se plaça sur une estrade en bois qu'on lui avait dressée, et lut depuis le matin jusqu'à midi. A sa droite se tenaient six hommes considérables, autant à gauche : c'étaient vraisemblablement des prêtres et des docteurs de la loi. Treize autres, avec les lévites, entretenaient l'attention du peuple.

Comme il est dit expressément, *ils lurent* (2), on peut croire qu'ils n'entouraient point Esdras pour la solennité, mais qu'ils se tenaient à une distance convenable de lui, et que chacun lisait au peuple qui l'entourait. Voilà pourquoi aussi il est fait mention de treize autres hommes, chargés, avec les lévites, de maintenir dans le peuple le silence et l'attention.

Esdras ouvrit donc le livre devant tout le peuple, car il était élevé au-dessus de tous ; et quand il l'eut ouvert, tout le peuple se tint debout. Et Esdras bénit Jéhovah, le Dieu grand, et tout le peuple répondit : « Amen ! Amen ! » en élevant ses mains ; et ils s'inclinèrent et adorèrent Dieu, prosternés sur la terre. Treize hommes, avec les lévites, interprétaient au peuple la loi, et le peuple se tenait chacun à sa place.

Ils lurent donc dans le livre de la loi de Dieu, l'exposant, l'expliquant et en donnant l'intelligence ; et le peuple comprit ce qu'on lui lisait.

Or, Néhémias et Esdras, prêtre et scribe, et les lévites qui faisaient comprendre à tout le peuple, lui dirent : « Ce jour est consacré à Jéhovah, votre Dieu ; ne vous affligez donc pas ! ne pleurez pas ! car tout le peuple pleurait en entendant les paroles de la loi. » C'est pourquoi il leur dit : « Allez, mangez des viandes grasses, buvez des breuvages doux, envoyez-en des portions à ceux qui n'ont rien préparé ; car ce jour est consacré à notre Seigneur ; ne vous attristez donc point ! La joie de Jéhovah est notre force. » Et les lévites faisaient faire silence à tout le peuple, disant : « Silence ! car ce jour est saint; ne vous affligez point ! »

Au second jour, les princes des familles de tout le peuple, les prêtres et les lévites s'assemblèrent auprès d'Esdras, le scribe, afin qu'il leur interprêtât les paroles de la loi.

Esdras le fit; et, comme il vint à l'endroit où la fête des tabernacles est fixée au quinze de ce mois, ils résolurent de prendre aussitôt des dispositions pour cela, et firent annoncer dans Jérusalem et dans toutes les villes, qu'il fallait sortir sur les montagnes et apporter des branches d'olivier, de baume, de myrte, de palmier, et autres rameaux de diverses espèces, afin de faire des tabernacles, ainsi qu'il est écrit (3).

Le peuple se fit donc des tentes de feuillage, l'un sur le toit de sa maison, l'autre dans sa cour, ceux-ci dans les cours du temple, ceux-là dans les larges rues de la ville et aux portes. On lisait chaque jour dans la loi. La fête dura ainsi sept jours, et, le huitième, ils célébrèrent l'Assemblée solennelle selon qu'il est ordonné (4).

Ce huitième jour de la fête était le vingt-deux du mois. Néhémias et Esdras, tous deux remplis de l'Esprit Saint, mirent à profit, comme il paraît, l'attendrissement qu'avait témoigné le peuple, et donnèrent lieu à une fête de pénitence publique, qui fut célébrée le vingt-quatre.

Les Israélites, qui s'étaient séparés des étrangers, « confessèrent leurs péchés et les iniquités de leurs pères. Et ils se levèrent ensemble, et ils lurent dans le livre de la loi de Jéhovah, leur Dieu, quatre fois le jour, et quatre fois ils confessaient et adoraient Jéhovah, leur Dieu. »

Des lévites étaient debout sur une estrade et criaient : « Levez-vous et bénissez Jéhovah, votre Dieu, de l'éternité à l'éternité : qu'ils bénissent le nom de ta gloire, ce nom élevé au-dessus de toute bénédiction et de toute louange. »

« Seul, ô Jéhovah ! tu es; c'est toi qui as fait le ciel, et le ciel des cieux, et toute leur armée, la terre et tout ce qu'elle contient, les mers et tout ce qui est en elles ! C'est toi qui animes tout cela, c'est toi qu'adore l'armée des cieux !. . »

Ils continuaient à rappeler les prodiges de puissance et d'amour que Dieu avait témoignés à son peuple depuis le temps d'Abraham, et confessaient les infidélités de leur peuple avec les leurs propres, en punition desquelles ils étaient maintenant sujets d'un roi étranger, quoique demeurant dans leur propre pays.

Enfin, ils déclarèrent qu'ils allaient faire une alliance solennelle avec le Seigneur, par laquelle ils s'obligeaient avec serment à

(1) Nehem., VI, 1-15. — (2) *Ibid.*, VIII, 8. — (3) Levit., XXIII, 34-43. — (4) Nehem., VIII, 1-18.

garder sa loi. Cette promesse fut mise par écrit et signée des princes, des prêtres et des lévites (1).

Néhémias, pour seconder de mieux en mieux de si heureuses dispositions, établit une bibliothèque où il rassembla de divers pays les livres des prophètes, ceux de David, et les lettres des rois de Perse touchant les dons qu'ils avaient faits au temple du Seigneur (2).

Ce fut peut-être à cette occasion que le docteur Esdras, conjointement avec le conseil national ou le sanhédrin, fit une révision authentique du nombre et du texte des livres sacrés : ce qu'on a depuis appelé le canon d'Esdras.

Ce fut peut-être encore vers ce temps qu'eut lieu la découverte du feu sacré, ainsi qu'elle est rapportée au deuxième livre des Machabées.

« Nous croyons nécessaire de vous avertir, écrit le peuple de la Judée sous Judas Machabée au prêtre Aristobule, précepteur du roi Ptolémée, et aux autres Juifs d'Égypte, nous croyons nécessaire de vous avertir, afin que vous célébriez aussi la fête du feu qui fut donné quand Néhémias, après qu'eurent été rebâtis le temple et l'autel, y offrit des sacrifices. Car lorsque nos pères furent emmenés en Perse, les prêtres d'alors, qui craignaient Dieu, ayant pris (par l'ordre du prophète Jérémie) le feu qui était sur l'autel, le cachèrent secrètement dans une vallée où il y avait un puits profond et desséché, et ils l'assurèrent si bien, que ce lieu demeura inconnu à tous. Mais quand, plusieurs années s'étant écoulées depuis ce temps-là, il plut à Dieu de faire envoyer Néhémias en Judée par le roi de Perse, il envoya les petits-fils de ces prêtres qui avaient caché le feu pour le chercher ; et ils ne trouvèrent point le feu, comme ils nous l'ont raconté, mais seulement une eau épaisse. Et le prêtre Néhémias leur commanda (dans le grec: Et Néhémias commanda aux prêtres) de puiser cette eau et de la lui apporter ; ensuite il leur ordonna d'en faire des aspersions sur les sacrifices, sur les bois et sur ce qu'on avait mis dessus. Et lorsque cela eût été fait et que le temps vint où le soleil, qui avait été caché d'un nuage, resplendit tout à coup, un grand feu s'alluma, et tous en furent dans l'admiration. Or, tous les prêtres faisaient la prière à Dieu jusqu'à ce que le sacrifice fut consumé, Jonathas commençant et les autres lui répondant.

Et Néhémias priait en ces termes : « Seigneur, Dieu créateur de toutes choses, terrible et fort, juste et miséricordieux, qui êtes le seul bon roi, seul excellent, seul juste, tout puissant et éternel, qui delivrez Israël de tout mal, qui avez choisi nos pères et qui les avez sanctifiés, recevez ce sacrifice pour tout votre peuple d'Israël. Conservez votre héritage et le sanctifiez. Rassemblez tous nos frères dispersés ; délivrez ceux qui servent les gentils ; regardez ceux qui sont méprisés et haïs, afin que les nations connaissent que vous êtes notre Dieu ; humiliez ceux qui nous oppriment et qui nous outragent avec orgueil. Et établissez votre peuple dans votre lieu saint, selon que l'a prédit Moïse.

« Cependant les prêtres chantaient des hymnes et des cantiques jusqu'à ce que le sacrifice eût été consumé. Quand il le fut, Néhémias ordonna que l'on répandît ce qui restait de cette eau sur les grandes pierres. Ce qu'on n'eût pas plus tôt fait, qu'une grande flamme s'alluma ; mais elle fut consumée par la lumière qui s'éleva de dessus l'autel.

« Lorsque cet événement fut connu, on annonça au roi de Perse que dans le même lieu où les prêtres qui avaient été emmenés captifs avaient caché le feu sacré, on avait trouvé une eau dont Néhémias et ceux qui étaient avec lui avaient purifié les sacrifices. Or, le roi considérant ce qu'on lui disait, et ayant recherché avec soin la vérité, fit bâtir en ce même lieu un temple, une enceinte sacrée. Et se tenant assuré du prodige, il donna aux prêtres de grands biens et leur fit divers présents qu'il leur distribuait de ses propres mains.

« Néhémias appela ce lieu Nephtar, c'est-à-dire purification ; mais plusieurs l'appellent Néphi (3). »

Judas Machabée, le sénat et le peuple juif disaient encore dans leurs lettres, comme déjà nous l'avons vu, que le même prophète Jérémie, après une réponse de Dieu, avait fait emporter avec lui le tabernacle et l'arche jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la montagne où Moïse était monté et d'où il avait vu l'héritage du Seigneur. Là, ayant trouvé une caverne, il y mit le tabernacle, l'arche et l'autel des encensements ; et il en ferma l'entrée et dit que ce lieu demeurerait inconnu jusqu'à ce que Dieu eût rassemblé son peuple dispersé, et qu'il lui eût fait miséricorde ; et qu'alors le Seigneur découvrirait ces choses, que la majesté du Seigneur paraîtrait de nouveau, et qu'il y aurait une nuée, selon qu'elle avait paru à Moïse et qu'elle fut manifestée lorque Salomon demanda que le temple fût sanctifié pour le Dieu souverain.

Il y en a qui croient que cette prédiction de Jérémie a eu son accomplissement au retour de la captivité de Babylone, et que le tabernacle, l'arche et l'autel des parfums furent retrouvés sous Néhémias au même temps que le feu sacré. Mais comme l'Ecriture n'en dit rien, qu'elle ne parle plus même de l'arche en aucun endroit, d'autres sont persuadés que cette prophétie ne s'accomplira qu'à la fin des siècles, lorsque le Seigneur rassemblera dans son Eglise les restes de son ancien peuple.

Dans l'intervalle d'un siècle, depuis le retour des Juifs qui sortirent de Babylone avec le grand-prêtre Josué et avec Zorobabel, le peuple s'était très-abondamment multiplié

(1) Néhém., ix, 1-38 et x, 1-29. — (2) II Mach., ii, 13. — (3) II Machab., i, 36.

dans la Judée, sous la bénédiction de Dieu, tant par la propagation de l'espèce que par les Israélites revenus dans leur pays. Le règne d'Artaxerxès leur était singulièrement favorable, en ce qu'il confia le soin de cette nation à des hommes tels qu'Esdras et Néhémias, et qu'elle se réjouissait en outre de la puissante protection de la reine et de Mardochée.

Le plus grand nombre préféraient à Jérusalem le séjour des villes de Juda, qui étaient des cités agricoles. Cependant, soit pour la durée de la nation, soit pour le maintien de la sûreté contre les ennemis environnants, soit enfin pour toute la constitution ecclésiastique et civile, il était nécessaire que Jérusalem fût habitée par un peuple nombreux. On se vit donc contraint d'arrêter que la dixième partie de la nation habiterait à Jérusalem, et que le sort en déciderait. Ceux qui s'y offrirent volontairement, furent bénis de tout le peuple (1).

« Si le Seigneur ne bâtit la maison, dit le chantre sacré, c'est en vain que travaillent ceux qui la bâtissent ; si le Seigneur ne garde la ville, c'est en vain que veillent ceux qui la gardent (2). » Telle fut la puissante bénédiction du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, sur son peuple et sur ce qu'il bâtit, que Jérusalem, dont les murailles eurent tant de peine à se construire, est comparée par Hérodote, qui la vit quelques années après ce temps, à Sardes, une des cités les plus grandes et les plus magnifiques de l'Asie (3).

Néhémias ordonna une fête publique d'actions de grâces pour l'achèvement des constructions, et l'on y fit solennellement la dédicace des murailles. Tous les lévites y furent convoqués. Néhémias et Esdras, avec les princes de Juda, et deux grands chœurs, firent une solennelle procession sur les murailles de la ville, au bruit des trompettes et des hautbois. Esdras conduisit un des chœurs, l'autre suivait Néhémias. Les deux chœurs se rencontrèrent devant le temple du Seigneur, à qui furent immolées de grandes victimes. La musique retentissait avec le chant. « Tous étaient dans l'allégresse ; car Dieu les avait réjouis d'une grande joie, et leurs femmes aussi, et leurs enfants se réjouissaient, et la joie de Jérusalem fut entendue au loin (4). »

Néhémias avait rempli sa charge de gouverneur pendant douze ans, quand il se rendit auprès d'Artaxerxès, qui paraît avoir été dans ce moment à Babylone. Néhémias, en parlant de ce voyage, l'appelle roi de Babylone, et les rois de la monarchie médo-perse passaient en effet une grande partie de l'année dans cette ville. Il ne dit pas s'il y avait été appelé par le roi, ou s'il s'y était rendu de lui-même, afin de poursuivre ses importantes affaires. Quoi qu'il en soit, nous voyons que, quelques années après, Artaxerxès le renvoya sur sa demande, et qu'à son retour, il exerça la même autorité qu'auparavant.

De grands et notoires abus s'étaient introduits pendant son absence et avaient déjà pris le dessus. Vraisemblablement Esdras s'était réuni à ses pères ; pour le grand-prêtre Eliasib, il ne paraît pas avoir été digne des siens et de sa haute dignité. Excepté le bon exemple qu'il donna dans la construction des murailles, nous ne trouvons point qu'il ait aidé Néhémias et Esdras pour atteindre leurs grandes fins. C'est une chose étrange, et qui certes ne lui fait point honneur, que ni pour les salutaires mesures qui furent prises, ni dans les solennités publiques du culte divin, il ne soit fait de lui aucune mention. Ce silence de la part d'un saint homme tel que Néhémias, doit déjà faire tomber sur lui un soupçon, avant même qu'on voie qu'il se laissa porter à une action très-indigne d'un grand-prêtre et d'un petit-fils du grand-prêtre Josué, à qui l'Esprit de Dieu lui-même a rendu un si honorable témoignage.

Quoique la loi eût exclu les Moabites et les Ammonites de l'assemblée d'Israël, et que l'Ammonite Tobie se fût montré aussi hostile qu'astucieux contre les Juifs, cependant plusieurs des principaux avaient entretenu avec lui une secrète intelligence contre Néhémias, et, au mépris de la loi, s'étaient alliés à lui par des mariages. Le grand-prêtre, à ce qu'il paraît, non-seulement vit ce désordre avec une criminelle complaisance, mais il assigna même à l'Ammonite un appartement du temple, destiné à servir de trésor aux offrandes, aux prémices et à l'encens. On ne donnait pas non plus leurs parts aux lévites et aux chantres, ce qui les obligea de sortir de Jérusalem et de se retirer chacun dans sa terre. Egalement la solennité du sabbat était violée en diverses manières, et par des travaux et par des marchés.

Néhémias s'éleva avec vigueur et succès contre ces abus. Il fit aux chefs du peuple de sévères reproches ; il jeta les meubles de Tobie hors du temple et consacra de nouveau l'appartement à son précédent usage ; il fit garder les portes pour écarter les vendeurs.

Il montra surtout beaucoup de zèle contre les mariages contractés avec les peuples circonvoisins et bannit un petit-fils du grand-prêtre Eliasib, qui s'était allié au grand ennemi des Juifs, Sanaballat, et dont le frère, Joïada, était grand-prêtre (5).

Comme nous savons par l'histoire que Joïada ne devint souverain pontife que la onzième année de Darius, fils illégitime d'Artaxerxès, et nommé pour cela Darius Nothus ou le bâtard, nous voyons combien longtemps Néhémias eut à combattre contre les abus au milieu de son peuple.

Artaxerxès étant mort la quarante-unième année de son règne et Néhémias ayant été

(1) Nehem., XI, 1, 2. — (2) Ps., CXXVI, 1. — (3) Hérodote, III, 5. — (4) Nehem., XII, 27-42. — (5) *Ibid.*, XIII, 1-31.

envoyé, la vingtième année de ce même règne comme gouverneur à Jérusalem, il doit avoir rempli cette charge au moins plus de trente ans. On croit qu'il mourut la quinzième année du règne de Darius Nothus, et qu'avec sa mort finissent les sept premières semaines de Daniel.

Néhémias, restaurateur de Jérusalem, réformateur des mœurs de sa nation, protecteur des droits du sacerdoce, médiateur d'une nouvelle alliance et gouverneur du peuple de Dieu, est une figure parlante de Jésus-Christ, qui est tout cela, mais d'une manière infiniment plus parfaite, pour l'Eglise universelle, pour l'humanité entière.

Comme le prophète Malachie est rangé le dernier dans le nombre des prophètes, et qu'il censure certains abus de son temps, contre lesquels s'élevait également Néhémias, on croit, avec vraisemblance, qu'il a prophétisé au temps de ce grand homme ou peu après lui.

Son petit écrit renferme une sainte morale et de grands aperçus dans les temps de la nouvelle alliance. D'une plainte accusatrice sur le mal, il s'élève tout d'un coup à une perspective ravissante du prochain salut.

Il reproche à ses contemporains d'offrir des victimes défectueuses et de blesser ainsi le respect qu'ils devaient à qui ces victimes étaient offertes.

« Un fils honore son père, dit-il, ou plutôt Dieu par lui ; un fils honore son père, et un serviteur son maître. Si je suis Père, où est mon honneur? si je suis Maître, où est la crainte qu'on a de moi ? dit Jéhovah-Sabaoth à vous prêtres, qui méprisez mon nom.... Qui d'entre vous ferme les portes de mon temple et allume le feu sur mon autel gratuitement? Mon affetion n'est point en vous, dit Jéhovah-Sabaoth, et je n'agréerai point l'oblation de votre main. Car depuis le lever du soleil jusqu'au couchant, mon nom est grand parmi les nations, et en tout lieu on offre à mon nom l'encens et une oblation pure ; car grand est mon nom parmi les nations, dit Jéhovah-Sabaoth (1).»

Avec quelle clarté le prophète ne désigne-t-il point ici le divin sacrifice de la nouvelle alliance qui est offert au Seigneur sur nos autels dans toutes les parties du monde ! La tradition chrétienne est unanime sur ce point.

« Il est certain, dit un docte protestant au sujet du commentaire de saint Irénée sur cette prophétie, il est certain, et qu'Irénée et que tous les Pères dont nous avons les écrits, soit qu'ils aient vécu au temps des apôtres, soit qu'ils les aient suivis de près, ont tenu la sainte Eucharistie pour le sacrifice de la nouvelle loi, et qu'ils ont regardé cela, non comme la doctrine privée d'une église ou d'un docteur particulier, mais comme la doctrine publique de l'Eglise universelle; doctrine et pratique reçues par elle des apôtres, et, par les apôtres de Jésus-Christ (2). »

L'oblation, en hébreu *minha*, dont parle ici le prophète, était un sacrifice non sanglant, consistant en fruits de la terre, souvent en pain et en vin. Cette sentence renferme en même temps une prédiction de l'Eglise de Jésus-Christ répandue dans l'univers, et la caractérise comme celle où, depuis le levant jusqu'au couchant, doit être offerte au Seigneur l'oblation pure.

Le prophète reproche aux Juifs la dureté avec laquelle quelques-uns d'entre eux traitaient leurs femmes.

« Vous faites encore ceci : vous couvrez l'autel de Jéhovah de larmes, de pleurs et de cris; c'est pourquoi je ne regarderai plus vos oblations, et vos mains ne m'offriront plus rien qui puisse m'être agréable. Et pourquoi? dites-vous. Parce que Jéhovah a été témoin entre toi et l'épouse de ta jeunesse, que tu méprises, elle qui cependant est ta compagne et l'épouse de ta jeunesse. N'est-ce pas l'*Un* qui l'a faite? N'est-elle pas le reste de son souffle? Et que demande cet *Un*, sinon une race de Dieu ? Conservez donc votre souffle, et ne rejette point l'épouse de ta jeunesse (3). »

« Ce fut à cause de la dureté de leur cœur que Moïse permit aux Juifs de répudier leurs femmes; mais au commencement, dit Jésus-Christ, il n'en était point ainsi (4). » Jamais le divorce ne fut agréable à Dieu. Il n'était point permis au grand-prêtre de se séparer de sa femme; il ne pouvait pas non plus en épouser plus d'une. C'était le modèle primitif auquel Dieu voulait ramener tout le reste. C'est pour cela qu'il fait d'aussi vives réprimandes aux Juifs qui répudiaient leur première et légitime épouse pour en prendre d'étrangères ; c'est pour cela qu'il leur insinue tant de motifs de rester dans leur première union.

D'abord Dieu a été témoin de la fidélité qu'ils se sont promise ; ensuite c'est l'épouse de sa jeunesse, l'objet de sa première affection qui, de son côté, lui a sacrifié ce qu'elle avait de plus précieux ; c'est le même Dieu qui a fait l'un et l'autre et qui les a faits un; il a partagé son souffle entre les deux : si l'homme en a reçu une portion plus grande, la femme en a le reste; en sorte que leurs deux vies n'en sont qu'une. Que conclure de là? sinon que ce que Dieu a uni d'une manière si étroite, l'homme ne doit point le séparer, mais que tous les d ux doivent être un même esprit et une même chair, afin d'engendrer une race de Dieu, race une et sainte, et non point cette race bâtarde et équivoque qui ne sait parler bien ni juif ni ammonite, et qui boite entre Jéhovah et Bélial.

Malachie représente avec force aux prêtres leurs devoirs. « Les lèvres du prêtre seront les dépositaires de la science, et c'est de sa

(1) Malach., XI, 10 et 11. — (2) Grabe, en son édition de S. Irénée *Advers. hæres.*, l. IV, c. XXXII. — (3) Mal., II, 13-15. — (4) Matth., XIX, 8.

bouche que l'on recherchera la connaissance de la loi, parce qu'il est l'ange de Jéhovah-Sabaoth (1). »

Il voit en esprit un Docteur à venir, le grand homme de qui l'éternelle vérité a dit elle-même que parmi tous ceux qui sont nés de la femme, il ne s'en est pas élevé de plus grand; il voit le grand Jean-Baptiste, il le voit comme précurseur du Seigneur, qui devait le suivre; il voit l'étoile du matin qui précédait le soleil.

« Me voici, envoyant mon ange, et il préparera la voie devant ma face. Et aussitôt viendra à son temple le Dominateur que vous cherchez, et l'ange de l'alliance que vous désirez. Le voici qui vient, dit Jéhovah-Sabaoth (2). »

Ce voyant conclut par l'annonce répétée du double avénement du Messie.

« Vous verrez la différence entre le juste et l'injuste, entre qui sert Dieu et qui ne le sert point (3); car voici qu'arrive le jour embrasé comme une fournaise : tous les superbes et tous ceux qui commettent l'impiété seront de la paille; et ce jour à venir les embrasera, dit Jéhovah-Sabaoth, sans leur laisser ni germe ni racine (4).

« Mais pour vous, qui craignez mon nom, il s'élèvera, le soleil de justice et le salut sous ses ailes : vous sortirez joyeux comme des jeunes taureaux bondissants; vous foulerez aux pieds les impies; ils seront comme de la cendre sous la plante de vos pieds, dans ce jour que je fais, dit le Seigneur des armées.

« Souvenez-vous de la loi de Moïse, mon serviteur, que je lui ai prescrite en Horeb pour tout Israël; souvenez-vous des ordonnances et des jugements.

« Voici que je vous envoie Elie, le prophète, avant que vienne le grand, le terrible jour de Jéhovah; et il convertira le cœur des pères avec leurs enfants, et le cœur des enfants avec leurs pères, de peur qu'en venant je ne frappe la terre d'anathème. »

Qu'il soit aussi question de Jean-Baptiste dans cet endroit, cela paraît manifeste, en ce que l'ange Gabriel, qui, avant même que Jean fût né, apparut à son père, lui en fit l'application. « Il marchera devant le Seigneur, dit-il, il marchera devant lui dans l'esprit et la vertu d'Elie, pour convertir les cœurs des pères avec les enfants, et les incrédules à la prudence des justes, et préparer au Seigneur un peuple parfait (5). »

Jean prépara les Israélites à devenir enfants de Dieu dans la nouvelle alliance, en leur prêchant la pénitence et en leur montrant Jésus-Christ : « Voici l'agneau de Dieu, voici qui ôte les péchés du monde; » le même dont il avait dit : « C'est de sa plénitude que nous avons reçu tous grâce pour grâce (6). »

Qu'avant la fin des jours, Elie doive apparaître sur la terre, les maîtres en Israël l'avaient déjà dit avant que Jean, le disciple du Seigneur, en eût prophétisé dans sa révélation (7); telle est du moins l'opinion de la plupart des Pères et d'un grand nombre de docteurs. Elie, comme Jean-Baptiste, précédera, semblable à l'étoile du matin, le soleil de justice.

L'avénement plein de grâces de Jésus-Christ lorsque le Verbe se fit chair et habita parmi nous, plein de grâces et de vérité, fut, il est vrai, terrible pour le peuple qui le rejeta; cependant la description du jour terrible du Seigneur paraît s'appliquer aussi et plus encore au jour du jugement. L'entendre de la ruine de Jérusalem et en même temps des dernières douleurs de la terre à l'approche du jour de la justice, est un sens conforme à l'esprit de la prophétie, et d'autant plus naturel, que Jésus-Christ lui-même annonce les deux événements dans une seule prédiction.

De même que Jean-Baptiste annonça le règne de la paix aux Juifs de son temps, brouillés et exaspérés par de nombreuses divisions, de même, dans les jours des derniers temps, Elie ôtera ce mur qui sépare des enfants de l'Eglise de Jésus-Christ, le peuple de Dieu, dispersé, mais non rejeté pour toujours, et Israël obtiendra le droit de cité dans la nouvelle et libre Jérusalem, et il n'y aura qu'un bercail et un pasteur.

Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre royaume nous arrive! qu'il arrive bientôt! Cependant que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel.

Très-remarquable est l'endroit où notre Sauveur parle des rapports de Jean-Baptiste avec Elie.

Lorsqu'il descendait avec ses trois disciples favoris de la montagne de la transfiguration où Moïse et Elie leur avaient apparu, ils lui demandèrent : « Pourquoi donc les scribes disent-ils qu'Elie doit venir auparavant? » Jésus leur répondit et dit : « Elie viendra sans doute auparavant et rétablira toutes ces choses. » Ici il parle évidemment de l'avénement d'Elie, encore à venir alors, comme aujourd'hui (8). Mais immédiatement après il parle ainsi de Jean-Baptiste : « Cependant je vous dis : Elie est déjà venu, et ils ne l'ont point reconnu, mais ils lui ont fait comme ils ont voulu; c'est ainsi que souffrira d'eux le Fils de l'homme. » Alors les disciples comprirent qu'il leur avait parlé de Jean-Baptiste. Un des trois disciples auxquels il dit cela était son bien-aimé Jean, qui quelques années plus tard, eut une révélation plus manifeste sur l'avénement encore à venir d'Elie.

Ici finissent les prophètes de l'Ancien Testament. Le dernier rappelle le premier, Malachie rappelle Moïse : « Souvenez-vous de la loi que j'ai donné sur le mont Horeb à Moïse, mon serviteur, pour tout Israël. » Ainsi le pre-

(1) Malach., II, 7. — (2) *Ibid.* III, 1 — (3) *Ibid.*, 18. — (4) *Ibid.*, IV, 1. — (5) Luc, I, 17. — (6) *Joan.*, I, 29, etc. — (7) Apoc., XI, 3-11. — (8) Matth., XVII, 11.

mier et le dernier ne font qu'un. De plus, le dernier de l'Ancien Testament prédit le premier du Nouveau, Malachie prédit Jean-Baptiste. L'ancienne et la nouvelle alliance n'en font ainsi qu'une. Le principe, le moyen et la fin de cette alliance éternelle, ce même prophète les résume en peu de mots. Il annonce que dans le second temple, qu'on venait de rebâtir, paraîtrait le Dominateur attendu, l'ange de l'alliance, qu'Israël désirait, et qu'alors un sacrifice sans tache serait offert à l'Eternel en tout lieu. Tout est dit, tout est écrit Un jour quelqu'un dira : « Tout est consommé. »

DISSERTATION SUR LE LIVRE DIX-NEUVIÈME

DE L'ESPRIT MILITAIRE ET DE L'ÉDUCATION NATIONALE DES ANCIENS PEUPLES (1).

L'art militaire est un de ces sujets qui ont suscité le plus d'écrivains, et qui ont donné lieu à la plus grande quantité comme à la plus grande variété d'études (2). Nous ne croyons pas cependant la matière épuisée ; et dans les circonstances présentes, il y a peut-être des raisons majeures de la présenter sous un nouveau point de vue.

Il y a sur la guerre aujourd'hui un grand malentendu.

Plusieurs s'imaginent que la guerre est chez le soldat le plaisir du meurtre et la soif du sang humain. C'est une erreur des plus complètes. Nous avons le grand tort en ce moment de la caresser avec trop d'indulgence ; et voilà ce qui nous porte à répéter avec le poëte Lucrèce (3), du moins avec le *Lucrèce* de M. de Pongerville (4) :

Mais on ne voyait pas, au meurtre façonnés,
De stupides soldats, froidement déchaînés,
De l'un à l'autre maître apportant leur servage,
Vendre à qui mieux les paie *un infâme courage.*
A l'aspect de leur proie, ils courent rugissant,
Se ruer tout joyeux sur un peuple innocent ;
L'immoler ; de son sang, de son or se repaître,
Ou le déraciner du sol qui l'a vu naître.

Ou avec Voltaire, dans sa *Henriade* :

Exterminez, grand Dieu, de la terre où nous sommes
Quiconque *avec plaisir répand le sang* des hommes.

Ou avec André Chénier, dans ses *Elégies* :

Chassez de vos autels, juges vains et frivoles,
Ces héros conquérants, meurtrières idoles,
Tous ces grands noms, *enfants des crimes, des malheurs,*
De massacres fumants, teints de sang et de pleurs :
Venez tomber aux pieds de plus pures images.

Ou avec Rouget de l'Isle, dans sa *Marseillaise* révolutionnaire :

Entendez-vous dans nos campagnes
Rugir ces féroces soldats ?
Ils viennent jusque dans vos bras
Egorger, etc.

Ou avec Lamartine, dans sa *Marseillaise de la Paix :*

Et pourquoi nous haïr et mettre entre les races
Ces bornes ou ces eaux qu'abhorre l'œil de Dieu ?
Nations, mot pompeux pour dire barbarie,
L'amour s'arrête-t-il où s'arrêtent vos pas ?
Déchirez ces drapeaux ; une autre voix vous crie :
L'égoïsme et la haine ont seuls une patrie,
La fraternité n'en a pas.

(1) Nous empruntons cette dissertation à notre honorable ami, M. Jacquot de Valois ; nous la reproduisons textuellement, regrettant que son auteur, en faisant notre éloge, nous ait empêché de dire de lui tout le bien que nous pensons. Nous voulons, du moins, lui offrir ici l'expression de notre cordiale gratitude. — (2) Le général Drouot avait rassemblé dans sa bibliothèque particulière plus de deux cent cinquante ouvrages d'art militaire, et il les a légués tous à la bibliothèque publique de la ville de Nancy. J'ai voulu moi-même établir la liste à peu près complète des principaux ouvrages d'art militaire publiés en français, et j'en avais compté plus d'un mille, bien avant même d'être arrivé au terme de mes recherches. Je suis persuadé qu'on en trouverait, pour le moins, de quatre à cinq mille, si on parvenait à rassembler tous ceux qui sont écrits dans les différentes langues. La littérature militaire est donc une mine des plus riches; elle formerait à elle seule une bibliothèque très-volumineuse. C'est une preuve de l'activité que l'art militaire a la vertu d'imprimer à l'esprit humain, et c'est aussi un premier indice du rapport intime qu'ont entre eux l'esprit militaire et l'éducation militaire et l'éducation nationale, comme on le verra démontré dans le présent ouvrage. — (3) *De Natura rerum*, livre V, vers 997. — (4) Il est juste d'observer que M. de Pongerville a mis beaucoup du sien dans ce passage de *Lucrèce*. Sa traduction reflète ici les idées courantes de l'époque. Sous la Restauration, on ne savait que dire contre Napoléon Ier, qu'on surnommait alors *l'ogre de Corse*. La guerre et les soldats étaient généralement regardés comme choses diaboliques. Il était de bon ton alors de les décrier et de les détester. On faisait tomber sur eux la haine dont les partis s'armaient à outrance contre Napoléon déchu. C'était l'excès contraire à celui qu'on avait vu chez les Grecs byzantins, lorsque l'empereur Nicéphore, un beau jour, s'avisa de vouloir canoniser les armées et béatifier d'emblée tous les soldats, comme on peut le voir dans Fleury, *Hist. eccl.*, livre LVI, n. 23, et dans Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Eglise cath.* t. XIII, p. 149, 3e édition. L'homme est d'ordinaire si peu sage qu'il aime à peine à se tenir dans les limites du vrai, et qu'il lui faut toujours se jeter dans quelque excès, en forçant la nature des choses pour appuyer trop fort ou d'un côté ou de l'autre. La modération serait la vertu même, selon l'adage antique : *In medio virtus.* Mais la vertu nous coûte, et voilà pourquoi, dans notre condition pleine de misères, nous péchons si souvent par défaut de modération.

Ou avec Béranger, dans l'une de ses Chansons fameuses ;

Humanité, règne! voici ton âge
Que nie en vain la voix des vieux échos;
Déjà les vents, au bord le plus sauvage,
De la pensée ont semé quelques mots.
Paix au travail, paix au sol qu'il féconde!
Que par l'amour les hommes soient unis ;
Plus près des cieux qu'ils replacent le monde;
Que Dieu nous dise : Enfants, je vous bénis.

Telles sont, de nos jours, les plaintes fréquentes des poètes et utopistes, avec lesquels font chorus trop souvent bon nombre d'esprits dont les intentions sont pures et droites mais dont le regard est trompé sur ce point par l'illusion de quelques lueurs fausses (1).

Les âmes religieuses ont aussi contracté l'habitude de déplorer la guerre et de la condamner (2). C'est ainsi qu'une feuille religieuse de Nancy faisait récemment le procès à l'organisation militaire de nos sociétés chrétiennes, et s'exprimait sur ce point en des termes sévères dont voici quelques échantillons : « *Dans les sociétés mal organisées, tout le monde est soldat*, parce que tout le monde est menacé. Plus tard, les mœurs s'adoucissent, des lois interviennent, et l'ordre social se fonde. Les arts de la paix succèdent aux occupations de la guerre ; et les peuples voisins, las de s'entre-tuer ou de s'entre-piller, assoient leur mutuelle sécurité sur des contrats internationaux. C'est le droit des gens. Eh bien ! *le propre de la civilisation chrétienne* est de perfectionner sans cesse ce droit indispensable ; de rendre, en le perfectionnant, les guerres plus rares, moins longues, moins cruelles ; et par là *de réduire le nombre des soldats. L'idéal serait qu'il n'y eût plus ni soldats, ni guerre* (3). » Avec le peché originel et ses suites, cet idéal n'est pas près d'être atteint. On peut même dire que la condition présente des sociétés humaines rend cet idéal à peu près impossible. « Il semble, dit M. de Quatrefages, que chez l'homme, après le besoin de vivre, un des plus impérieux soit celui de lutter contre son semblable pour le tuer ou le soumettre. C'est là encore un trait caractéristique. L'animal chasse pour assouvir sa faim ; il se bat pour protéger sa famille, conquérir sa femelle (*cerf*), quelquefois pour rester seul maître d'un canton riche en pâturages (*cheval*) ou en gibier (*aigle*) : mais la guerre proprement dite n'existe pas chez lui, sauf peut-être chez les fourmis. En réalité, c'est un fait tout humain ; et, à ce titre, l'homme pourrait encore être défini un *animal guerrier* (4). » Ce témoignage du célèbre naturaliste porte avec lui son éloquence ; il concorde avec ce que la religion nous apprend sur la violence des passions humaines et sur leur force indestructible.

Mais écoutons les nouveaux griefs que les mêmes critiques reprochent à l'état militaire, en le représentant comme une école de perdition morale : « *La vie militaire*, disent-ils, *n'est pas précisément une école de dévotion ;* et beaucoup y entrent croyants et purs, qui la quittent, quelques années après, sceptiques et vicieux. Ce n'est pas sans motif que les mères chrétiennes redoutent pour leurs fils le séjour des garnisons ; et ce séjour, depuis qu'il existe des armées permanentes, depuis surtout que fonctionne la conscription, n'a point servi à augmenter l'esprit religieux dans les campagnes, ni à y conserver les bonnes mœurs. On voit, par ces simples remarques, *quel problème soulève la réorganisation militaire.* Elle touche à toutes les conditions et à tous les intérêts. *La vie matérielle et morale du pays,* sa sécurité et sa prospérité, *tout est en jeu, tout est en cause.* Les Français estiment qu'ils n'ont à prendre exemple sur personne. *Ils sont fiers d'être à la tête de la civilisation ; ils le seraient très-peu d'être à la tête de la servitude militaire* (5). »

Malgré l'honnêteté du journal et le talent du rédacteur, on ne doit voir ici que des phrases de routine. Les derniers mots surtout sont les plus dénués de justesse. Jamais la civilisation n'a fleuri que sous la protection des armes. Chez les Grecs, le siècle de Périclès arrive au lendemain des guerres médiques, à l'époque terrible de la guerre du Péloponnèse. Chez les Romains, le siècle d'Auguste suit les guerres civiles. Les invasions plus récentes des Barbares ont marqué l'apparition des saints et l'avénement des docteurs de l'Eglise. Les temps orageux que les Italiens appellent les bas siècles, *i tempi bassi*, précèdent Gregoire VII et Innocent III. En France, le siècle de Louis XIV arrive après la Ligue, croît avec la Fronde, et s'achève au milieu des agitations de la guerre étrangère. Le genie espagnol multiplie ses chefs-d'œuvre après une

(1) Voir la *Conférence sur la Paix et la Guerre* faite à l'Ecole de Médecine de Paris, le 21 mai 1867, par M. Frédéric Passy. Voir aussi les Statuts fondamentaux de la *Ligue internationale de la Paix,* constituée à Paris, le 20 mai 1867. Voir enfin le *Discours de réception à l'Académie française,* du P. Gratry, prononcé le 26 mars 1868. — (2) Labruyère, Pascal et Massillon se sont élevés, en leur temps, contre *la folie et l'impiété* de la guerre ; et ils l'ont fait avec toute la force que donnait à chacun d'eux l'ascendant du plus beau génie. De nos jours, Joseph de Maistre, Aimé Martin, Donoso Cortès, M. Poujoulat, M. Louis Veuillot et Mgr Justin Fèvre ont, au contraire, éloquemment prouvé que *la guerre est divine.* Nous adoptons le sentiment de ces derniers auteurs. — (3) *Espérance de Nancy*, 18 décembre 1866, article de M. Kaeuffer. — (4) *Rapport sur les progrès de l'Anthropologie*, par M. de Quatrefages, membre de l'Institut, professeur au Muséum, publication faite sous les auspices du ministère de l'instruction publique ; in-4, p. 397. Paris, imprimerie impériale, 1867. — (5) *Espérance de Nancy* numéro du 26 décembre 1866. Dans ce réquisitoire foudroyant contre la vie militaire, l'*Espérance de Nancy* ne fait que suivre la ligne adoptée par plusieurs journaux religieux de France, de 1866 à 1868, c'est-à-dire lors des grandes discussions introduites relativement au projet de réorganisation militaire. Voir aussi dans le *Correspondant*, numéro de septembre 1863, une critique très-vive de la conscription militaire, faite, au nom de la médecine, par M. le docteur Chautlard ; tome LX de la collection, p. 115, article : *De l'assistance hospitalière,* en note.

croisade de huit siècles. Le génie anglais lui-même a vu le jour parmi les commotions politiques du siècle de la reine Anne. Enfin, le génie allemand s'est réveillé de nos jours sous le contre-coup civilisateur des guerres mémorables de Napoléon Ier (1). L'action militaire est donc favorable aux arts de la paix. On peut dire que la civilisaiion suit la guerre comme l'ombre suit le corps. Par conséquent, vouloir opposer la civilisation à l'esprit militaire, c'est opposer entre eux deux objets similaires, c'est chercher des contraires dans les similitudes les plus frappantes et les mieux constatées. Autant vaudrait chercher midi à quatorze heures, et faire le plus grossier des contre-sens. Tout cela nous prouve jusqu'à quel point l'esprit militaire (2) a été méconnu, même des plus honnêtes gens. Il importe donc de rétablir, d'après l'histoire, la vérité des choses. Tel est aussi notre dessein.

Nous traiterons successivement de l'esprit militaire chez les Egyptiens, chez les Babyloniens, chez les Grecs et chez les Romains (3). Nous démontrerons l'accord de tous ces peuples pour donner à l'enfance une *éducation militaire* qui, à proprement parler, formait à elle seule leur *éducation nationale*. Nous nous attacherons à faire voir comment les peuples militaires sont fondés nécessairement sur la religion et sur l'agriculture (4); comment ils acquièrent la possession des arts et du bien-être; comment leur degré de civilisation et de puissance correspond toujours à la marche ascendante ou rétrograde de l'esprit militaire, et comment le sort des empires se lie naturellement à la présence ou à l'absence de l'esprit guerrier dans les populations. Ce ne sera pas prêcher la guerre; à Dieu ne plaise! Car l'esprit militaire est plutôt fait pour conjurer la guerre, que pour la déchaîner. Il est vrai que, de nos jours, on confond trop souvent *l'exercice militaire* ou *l'esprit militaire*, avec la *guerre* elle-même; mais, du simple exercice militaire à la guerre effective, la différence est grande. L'erreur que l'on fait ici saute aux yeux. L'exercice est pour la défense; la guerre est plutôt la provocation. La guerre fait couler le sang et ravage les provinces : c'est un fléau terrible, et que Dieu seul, dans sa justice souveraine, contient ou déchaîne à son gré sur les peuples coupables. L'exercice militaire ne fait couler que des sueurs, et il a le mérite incontestable de donner aux jeunes gens une excellente éducation virile; c'est un moyen précieux d'acquérir la santé du corps, la générosité d'âme et la vigueur d'esprit (5). Or, l'esprit militaire pousse à l'exercice, mais non pas à la guerre (6); il excite l'émulation, l'amour passionné des grandes choses, un vif et légitime désir de gloire, mais non pas la

(1) Toutes ses remarqués sont déjà faites dans le savant traité *Du Gouvernement temporel de la Providence*, par Justin Fèvre, t. I, p. 281. — (2) Il a été fait de nos jours plusieurs tentatives pour supprimer la guerre. C'est le mot d'ordre à peu près commun de tous les utopistes. Nous avons vu deux *Congrès de la Paix*, l'un à Paris en 1848, l'autre à Genève en 1867 ; ce sont des signes de notre temps, mais ce sont aussi des puérilliés. Au moyen âge on avait vu des tentatives pareilles, qui firent aussi beaucoup de bruit, mais demeurèrent sans résultat. « Un évêque de France, dit le chroniqueur Baudry, prétendait avoir reçu des lettres du ciel qui avertissait de renouveler la paix sur la terre. Il le manda aux autres, et leur donna ces préceptes pour les imposer au peuple : *ue personne que portât les armes*, soit pour reprendre ce qu'on lui aurait pris, soit pour venger la mort de son parent. Plusieurs embrassaient volontiers ces préceptes par *l'amour de la nouveauté*. Mais Gérard, évêque de Cambrai, ne put jamais être persuadé de recevoir ces règlements. Il disait que le genre humain a été dès le commencement divisé en trois : ceux qui prient, ceux qui combattent, ceux qui cultivent la terre, c'est à-dire les *prêtres*, les *guerriers* et les *laboureurs*; dont chacun a besoin des deux autres, et les deux du troisième. On doit donc, ajoutait-il, *porter les armes et faire rendre ce qui a eté pris de force*; on ne doit pas irriter celui qui poursuit la vengeance d'un meurtre, le contraignant à l'abandonner, sans recevoir la satisfaction convenable. Telles étaient les remontrances de l'évêque de Cambrai. Les autres évêques murmuraient en secret contre Gérard, disant qu'il n'était pas *ami de la paix*. Mais l'événement fit voir combien il avait raison de s'opposer à faire cette paix ; car presque tous ceux qui l'avait jurée, faussèrent leur serment. » Voir Fleury, *Hist. eccl.* livre LIX, n. 28. Voir aussi dans la récente *Histoire de la communauté des biens* par M. Chevé, Pont-à-Mousson, 1866, l'antipathie pour l'organisation militaire des sociétés qu'ont manifestée à peu près tous les utopistes. — (3) Le présent ouvrage a déjà reçu en 1867, un commencement de publication. Le premier chapitre a paru en brochure séparée, sous ce titre : *Recherches historiques sur l'esprit militaire et l'éducation nationale des Hébreux*, par les soins des éditeurs Bordes frères, de Nancy. Plus récemment, Mgr Justin Fèvre l'a inséré, sous forme de *Dissertation*, dans la nouvelle édition de l'*Histoire universelle de l'Église catholique*, par l'abbé Rohrbacher, t. II, p 28-35; Nancy, 1868, in-4 à deux colonnes. C'est pourquoi nous ne jugeons pas nécessaire de faire figurer ici l'étude consacrée aux Hébreux. Plus tard, si nos lecteurs en témoignent le désir, il sera très-facile de la replacer en son lieu; nous la reproduirons alors, en la complétant par quelques additions ou modifications d'une certaine importance. — (4) Le docte Rohrbacher représente l'agriculture comme *la nourrice des peuples*, et ajoute qu'elle est une *ouvrière de guerriers fidèles*. Ces expressions de l'éminent historien sont d'une justesse extrêmement remarquable. Voyez l'*Histoire universelle de l'Eglise catholique*, t. II p. 52, 3e édition, in-8, ou t. I, p. 306 de la récente et excellente édition Bordes frères, avec notes et dissertations du savant Justin Fèvre. — (5) Voir ce que dit, d'après Platon et Locke, M. Barthélemy Saint-Hilaire sur la gymnastique *auxiliaire de l'éducation*, dans son excellent *Traité de Gymnastique*. Voir aussi sur la même question le *Magasin pittoresque*, année 1850, p. 266, et ma brochure intitulée : *De l'introduction des idées napoléoniennes dans la discipline des colléges*, 3e édition, 1863. — (6) David, le roi guerrier par excellence chez les Hébreux, était le premier à faire des vœux pour éloigner la guerre. Dans le psaume LXVII, 31 il s'écrie, au milieu d'une prière à l'Eternel : *Dissipa gentes, quœ bella volunt.* Napoléon Ier, le plus grand capitaine des temps modernes, ne pensait pas sur ce point autrement que David : « Les braves militaires disait-il, font la guerre et désirent la paix. » Il ajoutait, dans sa belle lettre à l'archiduc Charles : « N'y a-t-il donc aucun espoir de nous entendre, et faut-il que nous continuions à nous entr'égorger? Quant à moi, si l'ouverture que j'ai l'honneur de vous faire peut conserver la vie à un seul homme, je m'estimerai plus heureux de la couronne civique que j'aurai mérité que de la triste gloire qui peut revenir des succès militaires. » Voilà bien le sentiment d'une âme droite et amie de l'ordre; c'est aussi, à plus forte raison, le sentiment d'une âme chrétienne. Faire la guerre et vouloir la guerre sont choses fort différentes. On fait la guerre quand on y est forcé, comme on subit l'orage qui doit avoir son

férocité ; il joint le travail du corps à celui de l'esprit, mais non pas l'ignorance à la fainéantise ; il rend l'homme plus homme, c'est-à-dire plus courageux, plus dévoué, plus énergique, et plus utile au monde. L'esprit militaire, en définitive, est donc éminemment conservateur, plutot que destructeur. Au lieu de le maudire et de le décrier comme font de notre temps une foule de nobles esprits, égarés en ce point par leurs propres rêves, ou devenus les échos fallacieux d'une clameur d'origine utopiste (1), il faudrait donc plutôt l'acclamer, le bénir, le louer, et le propager. Telle était la pensée qui fut dominante autrefois dans les premiers empires. Voilà pourquoi les Romains disaient en proverbe : *Si vis pacem, para bellum.* Voilà pourquoi Napoléon III lui-même a dit, avec un si grand sens, que *l'empire c'est la paix.* Ces derniers mots ne sont que le proverbe latin traduit en français de la manière la plus parfaite.

La question que de telles idées soulèvent est digne d'un examen sérieux. Nous l'envisageons au point de vue historique, dans les études suivantes sur les premiers empires.

CHAPITRE PREMIER

De l'esprit militaire et de l'éducation nationale des Egyptiens

L'histoire des Egyptiens nous est moins connue que celle du peuple hébreu. Mais l'on ne peut douter que l'esprit militaire n'ait aussi fleuri en Egypte, surtout aux grandes époques de la nation, et qu'il n'y ait produit, comme chez les Hébreux, la meilleure influence. C'est un fait qu'il sera curieux et utile de mettre en évidence.

Les auteurs profanes s'accordent tous pour dire que l'Egypte (2) fut placée d'abord sous un régime sacerdotal et qu'elle fut en guerre assez longtemps avec l'Ethiopie. La fameuse ville de Thèbes fut élevée dès cette époque. Vint ensuite une longue succession de dynasties guerrières, sous lesquelles on construisit la ville de Memphis, les Pyramides, le lac Mœris, les chaussées du Nil, le Labyrinthe et tous les autres monuments merveilleux du pays. Enfin, la troisième phase de l'Egypte, n'est qu'un tissu de bouleversements, où force était bien à la nation tout entière de prendre les armes, sous peine d'être asservie à la loi du vainqueur. L'Egypte, en effet, fut asservie et déchut de sa gloire antique lorsqu'elle eut perdu son esprit militaire, c'est-à-dire lorsquelle ne mit plus de bornes à son idolâtrie.

La Bible elle-même nous apprend que l'Egypte, au moment de sa grandeur, avait une très-nombreuse et très-puissante armée. Putiphar était *Prince* (3), ou général de l'armée égyptienne, lorsque Joseph lui fut vendu par les Ismaëlites; et il avait une *prison* (4) sous sa dépendance, où dans la suite il fit jeter Joseph.

Dès le temps où mourut Jacob, l'Égypte avait des *chars de guerre* et des *cavaliers* (5). On ne sait, si ces chars, mentionnés alors pour la première fois, avaient une origine déjà ancienne, ou s'ils étaient une invention toute récente de Joseph. L'usage des chariots pour le transport était connu depuis longtemps (6); mais celui des chars de guerre semble dater de cette époque, et il n'y en eut d'abord qu'un petit nombre pour les principaux chefs. On voit que Pharaon avait son char (7), ainsi que Joseph plus tard avait le sien (8), quand il fut *Prince* de toute l'Egypte (9), c'est-à-dire généralissime des armées.

Les chars de guerre, introduits dans les armées par le génie des Egyptiens, ne furent d'abord que de simples véhicules, pareils à ceux qu'on voit décrits par Homère et dont se servaient encore les Troyens et les Grecs. Mais les Chananéens, chez qui la férocité prit naissance de bonne heure avec l'idolâtrie, rendirent ces machines de guerre plus cruelles en les armant de faulx ou de lames tranchantes. Leur emploi fut souvent terrible sur les champs de bataille, au milieu des guerres incessantes qui ont sévi partout chez les races homicides des premiers temps ou des premiers empires. Leur forme a varié, et l'on en trouve plusieurs descriptions différentes. Diodore nous les dépeint de cette sorte : « Le joug de chacun des deux chevaux qui tiraient le char était armé de deux pointes, longues de trois coudées, qui s'avançaient contre le visage des ennemis. A l'essieu étaient attachées deux autres broches tournées du même côté que les premières, mais plus longues et armées de faulx à leurs extrèmités (10). » Ceux dont parle Quinte-Curce avaient quelque chose de plus : « L'extrémité du timon, dit-il, était armée de piques avec des pointes de fer. Le joug avait, des deux côtés, trois espèces de

cours. Ce jeu sanglant n'est jamais un plaisir de l'homme. On peut donc aimer l'exercice et détester la guerre. Les mots latins *para bellum* ne veulent pas dire *gere bellum,* mais bien plutôt *si vis pacem.*

On ne saurait trop méditer, dans les conjonctures présentes, sur ces distinctions, à quoi peut-être nous ne songeons guère, mais qui sont toutefois d'une très-haute importance et qui mériteraient d'occuper la pensée de nos législateurs.

(1) Il y avait chez les Grecs d'autrefois certains prédécesseurs du bon abbé de Saint-Pierre, qui se lamentaient, comme nos utopistes modernes, au sujet de la guerre. *Qu'il est doux de vivre en paix !* disaient-ils. *Qu'il est dur d'avoir à nourrir une si nombreuse armée! On en veut à nos finances !* Tel était leur refrain ordinaire. Il est curieux de voir ce que Démosthènes leur répond dans sa belle harangue sur la Chersonèse, vers la fin du discours. — (2) D'après un fragment de Manéthon conservé par Josèphe, *Contre Appion* l. I, le fameux conquérant Sésostris ou Rhamsès le Grand se nommait aussi Egyptus. C'est de ce roi guerrier que tout le pays, nommé auparavant *la terre de Mizraïm*, a pris ensuite le nom d'Egypte. — (3) Genèse, XXXIV, 11. — (4) *Ibid.*, XXXIX, 20; XL, 3. — (5) *Ibid.*, L, 9. — (6) *Ibid.*, XLV, 19. — (7) *Ibid.* XLI, 43. — (8) *Ibid.*, XLVI, 29. — (9) *Ibid.*, XLII, 6; XLV, 8. — (10) Diodore de Sicile, l. XVII,

glaives. Entre les rais des roues se voyaient plusieurs dards qui donnaient en dehors, et les jantes des mêmes roues étaient garnies de faulx qui mettaient en pièce tout ce qu'elles rencontraient (1). » Quelquefois les faulx attachées à l'essieu tournaient par le moyen d'un ressort et détruisaient tout ce qui se trouvait dans la sphère de leur mouvement (2). On conçoit quelles boucheries affreuses devaient produire sur un champ de bataille d'aussi redoutables machines. Nos projectiles, au moins, tranchent les jours d'un ennemi sans le mutiler et sans le bourreauder ; et c'est un moyen d'ôter la vie presque doux en comparaison. Hélas ! pour être délivrés à jamais de la guerre et de ses horreurs, quand pourrons-nous être délivrés entièrement de ses causes malheureuses et soustraits pour toujours à son principe fatal !

Au temps de la famine, Joseph avait fourni du blé en abondance à tous les Egyptiens, et il avait obtenu en retour, tout l'argent du peuple, ainsi que tous les chevaux, les brebis, les bœufs, les ânes et les terrains des cultivateurs (3). Par cette mesure, il avait procuré au Pharaon des richesses immenses et un empire absolu sur son peuple. De cette époque date la grandeur suprême de l'Egypte, qui fut le berceau des sciences pour le reste du monde et le plus grand foyer de l'industrie humaine.

Pour juger combien sa puissance militaire était remarquable à ce moment, il convient de rapprocher les chiffres, indiquant la force de l'armée égyptienne à différentes époques.

1° Armée de Pharaon : *Deux cent cinquante mille six cents combattants* (4), décomposés de la manière suivante :

Fantassins.	200,000
Cavaliers	50,000
Chars d'élite.	600
Total	250,600

2° Armée de Sésostris (5) : *Six cent cinquante-deux mille sept cents combattants* (6), décomposés de la façon suivante :

Fantassins.	600,000
Cavaliers	24,000
Chars de guerre	27,000
Officiers principaux . . .	1,700
Total	652,700

3° Armée de Sésac (7) : *Un million soixante et un mille deux cents combattants* (8) décomposés de la façon suivante :

Fantassins (9)	1,000,000
Cavaliers	60,000
Chars de guerre. . . .	1,200
Total	1,061,200

4° Armée d'Osorchon, 30 ans après Sésac (10) : *Un million trois cents combattants* (11) décomposés de la façon suivante :

Fantassins et cavaliers .	1,000,000
Chars de guerre	300
Total	1,000,300

La conclusion à tirer des chiffres qui précèdent c'est que la population mâle presque tout entière devait figurer dans ces armées immenses, et que *l'exercice militaire* formait aussi à cette époque, chez les Egyptiens, la base ordinaire de l'éducation des enfants et des adolescents. Cette *éducation militaire* usitée en Egypte avait déjà frappé l'illustre Bossuet, qui a lui-même consacré à cet important sujet plusieurs pages remarquables. « Il y a, dit-il, un art de former les corps aussi bien que les esprits. Cet art, que notre nonchalance nous a fait perdre, était bien connu des anciens ; et l'Egypte l'avait trouvé. Elle employait principalement à ce beau dessein la frugalité et les exercices. Dans un champ de bataille, qui a été vu par Hérodote, les crânes des Perses aisés à percer, et ceux des Egyptiens plus durs que les pierres auxquelles ils étaient mêlés montraient la mollesse des uns, et la robuste constitution qu'une nourriture frugale et de vigoureux exercices donnaient aux autres. La course à pied, la course à cheval, la course dans les chariots se pratiquait en Egypte avec une adresse admirable ; et il n'y avait point dans tout l'univers de meilleurs hommes de cheval que les Egyptiens. Quand Diodore nous dit qu'ils rejetaient la lutte comme un exercice qui donnait une force dangereuse et peu durable, il a dû l'entendre de la lutte outrée des athlètes, que la Grèce elle-même qui la couronnait dans ses jeux, avait blâmée comme peu convenable aux personnes libres ; mais avec une certaine modération, elle était digne des honnêtes gens ; et Diodore lui-même nous apprend que le Mercure des Egyptiens en avait inventé les règles, aussi bien que l'art de former les corps. Il faut entendre de même ce que dit encore cet auteur touchant la musique. Celle

(1) Quinte-Curce, l. IV, n. 34. — (2) Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Eg. cath.*, t. I, p. 274, édition Bordet frères, 1867 Voir aussi, relativement au mécanisme et à l'emploi des chars de guerre, les longs détails rapportés, d'après Végèce, Xénophon, Tite-Live, etc., par Rollin, *Histoire ancienne*, l. I, art. 37, n. 41, et l. IV, ch. IV, art. 2, n. 3. — (3) Genèse, XLVII, 14-25. — (4) Josèphe, *Antiquités Judaïques*, l. II, c. VI ; Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Egl. cath.*, t. I, p. 339 de la 3ᵉ édition. — (5) On appelle aussi ce roi Egyptus, Sethos et Rhamsès VI ou Rhamsès le Grand. Voyez Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Eg. cath.*, t. I, p. 350. Le *Magasin pittoresque*, année 1849, p. 90-101, contient un article très-intéressant sur la *Table d'Abydos*, sur le *Papyrus Sallier* et sur *Rhamsès le Grand* ; on peut très utilement le consulter. — (6) *Diodore de Sicile*, l. I, c. LIV ; Hérodote, l. II, c. CII ; Rollin, *Histoire ancienne*, l. I, 3ᵉ partie. — (7) On appelle aussi ce roi Sésonchis, Sousak, et Schischak ou Schischok. Voyez Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Eg. cath.*, t. II, p. 268 et 269. — (8) II Paralip. III, 3 ; Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Eg. cath.*, t. II, p. 267. — (9) Cette infanterie innombrable se composait d'Egyptiens, de Libyens, de Troglodites et d'Ethiopiens. — (10) On appelle aussi Zara, Zarach, Zoroch, Osorthon. Voyez Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Eg. cath.*, t. II, p. 274. — (11) II Paralip., XIV. 9 ; Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Eg. cath.*, t. II, p. 274.

qu'il fait mépriser aux Egyptiens, comme capable de ramollir les courages, était sans doute cette musique molle et efféminée qui n'inspire que les plaisirs et une fausse tendresse. Car pour cette musique généreuse dont les nobles accords élèvent l'esprit et le cœur, les Egyptiens n'avaient garde de la mépriser, puisque selon Diodore même, leur Mercure l'avait inventée, et avait aussi inventé le plus grave des instruments de musique. Dans la procession solennelle des Egyptiens, où l'on portait en cérémonie les livres de Trismégiste, on voit marcher à la tête, le chantre tenant en main *un symbole de la musique et le livre des hymnes sacrés.* Enfin l'Egypte n'oubliait rien pour polir l'esprit, ennoblir le cœur et fortifier le corps. Quatre cent mille soldats qu'elle entretenait étaient ceux de ses citoyens qu'elle exerçait avec le plus de soin. Les lois de la milice se conservaient aisément, et comme par elles-mêmes, parce que les pères les apprenaient à leurs enfants : car la profession de la guerre passait de père en fils comme les autres; et après les familles sacerdotales, celles qu'on estimait les plus illustres étaient, comme parmi nous, les familles destinées aux armes (1). Je ne veux pas dire pourtant que l'Egypte ait été guerrière. On a beau voir des troupes réglées et entretenues, on a beau les exercer à l'ombre dans les travaux militaires et parmi les images des combats, il n'y a jamais que la guerre et les combats effectifs qui fassent les hommes guerriers. L'Egypte aimait la paix parce qu'elle aimait la justice, et n'avait des soldats que pour sa défense. Contente de son pays où tout abondait, elle ne songeait point aux conquêtes. Elle s'étendait d'une autre sorte en envoyant ses colonies par toute la terre, et avec elles la politesse et les lois. Les villes les plus célèbres venaient apprendre en Egypte leurs antiquités et la source de leurs plus belles institutions. On la consultait de tous côtés sur les règles de la sagesse. Quand ceux d'Elide, eurent établi les Jeux Olympiques les plus illustres de la Grèce, ils recherchèrent, par une ambassade solennelle, l'approbation des Egyptiens, et apprirent d'eux de nouveaux moyens d'encourager les combattants.

« L'Egypte régnait par ses conseils; et cet empire d'esprit lui parut plus noble et plus glorieux que celui qu'on établit par les armes. Encore que les rois de Thèbes fussent sans comparaison les plus puissants de tous les rois de l'Egypte, jamais ils n'ont entrepris sur les dynasties voisines, qu'ils ont occupées seulement quand elles eurent été envahies par les Arabes; de sorte qu'à vrai dire ils les ont plutôt enlevées aux étrangers qu'ils n'ont voulu dominer sur les naturels du pays. Mais quand ils se sont mêlés d'être conquérants, ils ont surpassé tous les autres (2). »

Le premier conquérant qui parut chez les Egyptiens, fut le célèbre Sésostris (3). Son histoire est des plus curieuses, et son éducation semble avoir été *foncièrement militaire.* Avec ce prince furent élevés *tous les enfants de son âge;* c'étaient apparemment tous ceux de sa ville seule, et non pas tous ceux du pays; ils étaient dix-sept cents. Ils furent placés sous les mêmes chefs et appliqués aux mêmes études. Ils vivaient à la cour avec le jeune prince, et on les éleva soigneusement sous les yeux du monarque. Ce régime confraternel était bien dans la manière des Egyptiens, c'est-à-dire d'accord avec les grandes pensées qui dès l'origine paraissaient naturelles chez ce peuple. C'est pourquoi il semble que ce n'était pas ici une exception à la règle établie, mais que tel était plutôt l'usage ordinaire ou la règle commune: d'autant plus que la coutume générale chez les anciens fut, partout et toujours, d'élever les enfants en commun. Sésostris reçut donc, avec ses compagnons d'enfance, une éducation militaire. On leur apprenait : *la marche, l'équitation et la chasse* (4), c'est-à-dire l'exercice à pied,

(1) Un grand évêque de nos jours rendait encore dernièrement à la France le même hommage que lui rend ici Bossuet. « Toute la terre, dit-il, nous envie deux choses : *notre armée* et *notre clergé.* » Voir *La femme chrétienne et française,* par Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, p. 116 de la 3e édition, Paris, chez Douniole 1868. — (2) *Discours sur l'histoire universelle*, 3e partie, ch. III. — (3) Sésostris était un homme de très-haute taille. Il mesurait 4 coudées 3 palmes et 2 doigts. Mais on trouve dans l'histoire ancienne quelques exemples de géants qui possédaient une taille encore plus excessive. L'empereur Maximin avait 8 pieds 4 pouces romains. Artachée l'un des généraux de l'armée de Xerxès, avait 5 coudées royales moins 4 doigts. Le géant Gabbara, envoyé d'Arabie à l'empereur Claude, avait 9 pieds 9 pouces romains. Le géant Goliath avait 6 coudées et un empan. Sous le règne d'Auguste, on vit à Rome un nommé Pusio et une géante nommé Secundilla, qui avaient chacun 10 pieds 3 pouces romains. Le géant Eléazar, juif de naissance, envoyé à l'empereur Tibère, par Artaban, roi des Parthes, avait 7 coudées de haut. Og, roi de Basan, avait lui-même une taille si prodigieuse, qu'elle atteignait à 9 coudées. Nous n'ajouterons pas d'autres exemples; mais il serait curieux de placer ici le tableau comparatif de ces différentes tailles :

Sésostris................	2m 363	équivalant à	4 coudées 3 palmes 2 doigts.
Maximin.................	2 454	—	8 pieds 4 pouces romains.
Artachée	2 550	—	5 coudées royales moins 4 doigts.
Gabbara.................	2 871	—	9 pieds 9 pouces romains.
Goliath..................	2 925	—	6 coudées et 1 empan.
Pusio....................	3 019	—	10 pieds 3 pouces romains.
Secundilla..............	3 019	—	10 pieds 3 pouces romains.
Eléazar..................	3 092	—	7 coudées.
Og........................	3 975	—	9 coudées.

Nous avons suivi dans ce tableau l'évaluation des anciennes mesures telle que la donne M. Saigey, dans son savant *Traité de Métrologie ancienne et moderne.* — (4) Diodore, l. I. c. LIV; Rollin, *Histoire ancienne,* l. I, 3e partie. « L'éducation des enfants, dit Fleury, semble avoir été à peu près la même chez les Israélites

l'exercice à cheval et le maniement d'armes. En ce temps là, on regardait la chasse, ou la guerre aux bêtes, comme l'apprentissage de la guerre aux hommes (1); et par le fait, ce sont toujours les peuples chasseurs qu'on a vus se signaler parmi les peuples guerriers. Telle est la raison de l'humeur belliqueuse qu'on remarque, à peu près toujours, chez les peuples montagnards. Accoutumé aux travaux guerriers, Sésostris fut entraîné par le goût des expéditions lointaines et par un esprit singulier d'aventures. A la tête d'une armée puissante de ses sujets, il fit la première conquête du monde. On sait combien la marche de ce premier conquérant fut rapide: il ne mit que *neuf ans* pour assujettir tous les princes, traverser tous les peuples, faire le tour de la terre habitée, et s'adjuger l'empire universel ou la puissance de roi des rois. C'était aller bon train, surtout dans un temps où il n'y avait que de mauvaises routes en bien des pays; et peut-être même que, pendant tout son itinéraire, l'armée égyptienne dut s'avancer sans pouvoir suivre de route marquée, à peu près comme les chasseurs piétinent à travers champs ou fendent les broussailles des bois à travers mille obstacles. Il paraît cependant que certains peuples, d'une civilisation plus avancée, avaient déjà tracé des routes, puisque, dès le temps de Moïse et de Josué, la Bible mentionne expressément la *Voie Royale* (2) construite en Idumée et le fameux *Chemin de Basan* (3). Sésostris, dans ses campagnes audacieuses, avait pour officiers principaux ses compagnons d'enfance. « Il ne pouvait avoir, dit Bossuet, de plus fidèles ministres, ni des compagnons plus dévoués de ses combats (4). » L'armée entière dépassait *six cent cinquante mille hommes*; ce qui faisait un chiffre énorme. Néanmoins, ce n'était encore qu'une faible partie de la force intégrale de l'Égypte; car on dit même que la ville de Thèbes, à elle seule, pouvait fournir *sept cent mille combattants* (5). Ce ne serait aujourd'hui ni Paris, ni Londres, qu'on verrait suffire à en produire autant, même avec leur masse si prodigieuse de citoyens (6). Sésostris éleva partout des monuments de ses victoires, avec des inscriptions superbes où il était qualifié de *Roi des Rois, et Seigneur des Seigneurs* (7). Il fit aussi construire des cartes de géographie, pour décrire son vaste empire avec toutes ses provinces; et ce furent les premières cartes générales en usage chez les anciennes nations (8). Cent temples fameux furent érigés par son ordre, en actions de grâces envers les dieux tutélaires des différentes villes ou des divers pays; et il eut soin de publier, par les inscriptions, que ces grands ouvrages avaient été achevés sans fatiguer ses sujets. Il mettait sa gloire à les ménager et à ne faire travailler aux monuments de ses victoires que les captifs. C'est ainsi que Salomon lui-même n'employa que les peuples tributaires dans les grands ouvrages qui ont rendu son règne immortel. Les citoyens étaient attachés à de plus nobles exercices : ils apprenaient à faire la guerre et à commander (9).

Les chefs militaires étaient distingués en Egypte par des insignes qui frappaient tous les yeux. Les *Princes* ou les généraux portaient un *grand cordon couleur de pourpre*, apparemment mis en écharpe, ou peut-être en sautoir; ils avaient au cou *un collier d'or*, analogue au hausse-col de nos officiers en tenue de service; et leur habit était *de diverses couleurs*, ce qui était chez les anciens le nec plus ultra de la beauté. Lorsque Joseph fut nommé *Prince* ou généralissime de l'Egypte, il fut revêtu de ces divers insignes(10); et il eut en même temps le privilége de porter l'*anneau royal* à son doigt, comme aussi celui de monter sur un char d'honneur, ce qui n'était permis qu'aux plus grands personnages. Quand Jacob revêtit Joseph encore enfant de la fameuse *robe de diverses couleurs* (11), cause de la haine violente de ses frères et peut-être aussi de ses propres songes où d'avance éclatait sa grandeur future, ce pouvait être un pressentiment de l'avenir. Chez les Phéniciens, les *Princes* avaient de même des *habits de diverses couleurs* (12), et c'était le signe particulier qui marquait leur grandeur. Au reste, les Phéniciens, les Philistins et la plupart des peuplades les plus rapprochées des Egyptiens avaient un système de guerre modelé entièrement sur celui de l'Egypte. Ils avaient des *Princes*, richement vêtus et décorés d'insignes éclatants, pour commander les corps d'armée (13). Sous les Princes étaient des *Tribuns* ou chefs de mille hommes. Sous les Tribuns étaient des *Centurions* ou chefs de cent hommes, autrement dit des capitaines. Quant à la tactique suivie habituellement par les corps d'armée égyptiens, rien ne nous l'indique d'une manière assez claire. Il est probable que leurs fantassins manœuvraient par

que chez les Egyptiens et les Grecs les plus anciens. Ils leur formaient le corps par *le travail* et *les exercices* (militaires), et l'esprit par *les lettres* et *la musique*. » C'est ce que témoigne aussi Platon. Voyez Platon, *République*, l. II et III, et Fleury, *Mœurs des Israélites*, 2e partie c. XI.

(1) Xénophon, *Cyropédie*, l. I, c. II, n. 10; Rollin, *Histoire ancienne*, l. I. 3e partie. — (2) Nombres, XX, 17. La Vulgate emploie ici l'expression *Via publica*. — (3) Nombres, XXI, 33. — (4) *Discours sur l'histoire universelle*, 3e partie, c. III. Voir aussi, relativement à l'expédition de Sésostris et à ses fondations monumentales, le savant article inséré par M. Pauthier dans le *Magasin pittoresque*, année 1849, p. 98-101. — (5) Fleury, *Mœurs des Israélites*, 2e partie, c. III; Tacite, *Annales*, l. II, LX. — (6) Paris compte actuellement *deux millions* d'habitants et *cinquante mille* maisons sur *sept millions d'hectares* en superficie. Londres compte près de *trois millions* d'habitants et *trois cents soixante mille* maisons sur *trente et un millions d'hectares* en superficie. — (7) Hérodote, l. II, c. CII. — (8) Apollonius, *Argonautiques*, l. IV. — (9) Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle*, 3e partie, c. III. — (10) Genèse, XLI, 42. — (11) *Ibid.*, XXXVII, 3. — (12) Ezéchiel, XXVI, 16. — (13) Rois XXIX, 2. La Vulgate emploie ici le mot *Satrapæ*, et ensuite le mot *Principes* comme son équivalent.

colonnes, se formaient en ligne, ou campaient comme les soldats hébreux; que leurs cavaliers chargeaient l'ennemi et l'écrasaient, comme font nos troupes à cheval; et qu'enfin leurs chars de guerre, lancés à toute vitesse, faisaient des trouées sanglantes à travers le gros des bataillons ennemis.

L'armement des Egyptiens comprenait : l'*épée*, *la lance*, *le bouclier*, *le casque et la cuirasse* (1). Ils avaient donc tout à la fois l'arme offensive et l'arme défensive On redoutait surtout leurs chars de guerre, qu'ils lançaient avec force et conduisaient avec adresse. Mais on ne voit pas que leurs guerriers aient jamais fait aucun usage des flèches. Les Egyptiens étaient *cavaliers* principalement; ils montaient des chevaux et des chars; ils avaient aussi des corps d'infanterie, mais n'étaient pas archers. Cependant ils avaient à leurs portes un peuple archer par excellence : c'étaient ces redoutables Ethiopiens, ou cette espèce de géants dont la force invincible apparaissait dans leurs corps robustes et dans leurs bras nerveux. On sait comment le roi de cette nation voulut se moquer de la pourpre, des bracelets d'or et des parfums que lui offraient les ambassadeurs du roi des Perses. Prenant en main un arc qu'un Perse eût à peine soutenu, loin de le pouvoir tirer, il le banda en présence des ambassadeurs, et leur dit : « Voici le conseil que le roi d'Ethiopie donne au roi de Perse. Quand les Perses pourront se servir aussi aisément que je viens de faire d'un arc de cette grandeur et de cette force, qu'ils viennent attaquer les Ethiopiens, et qu'ils amènent plus de troupes que n'en a Cambyse. En attendant, qu'ils rendent grâce aux dieux, qui n'ont pas mis dans le cœur des Ethiopiens le désir de s'étendre hors de leur pays. » Cela dit, il débanda l'arc et le donna aux ambassadeurs (2). »

On voit par cette anecdote combien ces montagnards africains étaient des guerriers forts et surtout des archers excellents. Pour l'adresse et la force, ils étaient pareils à Guillaume Tell, le fameux archer suisse; et pour l'humeur ou le caractère, ils se rapprochaient du célèbre Théodoros, roi actuel des Abyssins. On raconte de ces Ethiopiens à trempe si solide qu'ils se nourrissaient *de viande et de lait* (3), ce qui leur donnait d'une part cette force prodigieuse, et d'autre part les faisait vivre en moyenne jusqu'à cent vingt ans (4). Un célèbre agronome de nos jours, Mathieu de Dombasle, préconise beaucoup l'emploi du lait comme alimentation, et prétend aussi que le lait est la nourriture des hommes forts (5).

Les Egyptiens paraissent n'avoir pas plus imité les Ethiopiens dans l'usage du lait que dans l'usage des flèches. Ils faisaient bouillir des *marmites de viande* et ils avaient *le pain à satiété* (6). Ce régime, à base fortifiante, était varié et complété par divers accessoires, tels que : *le roti*, *le poisson*, *les concombres*, *les melons*, *les poireaux*, *les oignons*, *l'ail*, *les figues*, *les grenades*, *le raisin en grappe et en jus* (7), c'est-à-dire à peu près tout ce qu'on peut imaginer d'excellent comme nourriture ou comme boisson. Il est vrai que les vignes, en Egypte, étaient assez rares; mais les Egyptiens, comme il est probable, tiraient leurs vins de la Judée ou de l'Idumée (8). Ils pouvaient aisément les faire venir à dos de chameaux, par les marchands ismaélites; ils pouvaient encore se les procurer par le transport des vaisseaux phéniciens ou de leurs vaisseaux propres.

A côté de ce régime confortable des Egyptiens, mais surtout à côté de l'esprit militaire qui présidait à leur éducation, quand même on ne le voyait pas se révéler au dehors par des expéditions lointaines, nous voyons en Egypte une civilisation florissante, qui émerveilla le monde pendant les premiers siècles et qui servit longtemps d'école aux Sages de

(1) Jérémie, XLVI, 3 et 4. — (2) Hérodote, liv. III, XX; Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle*, 3e partie c. III. — (3) Le docteur Descieux, dans son excellent *Manuel d'hygiène*, prétend aussi que nos aliments les plus nutritifs sont : *le lait et la viande*. « La matière, dit-il, n'étant alimentée qu'à la condition de contenir en quantité suffisante de l'azote et du carbone, l'aliment le plus nutritif est, à poids égal, celui qui est le plus riche en carbone et en azote. A l'exception du lait et de la viande grasse, il n'existe pas de substances alimentaires qui satisfassent à cette condition : de là la nécessité d'une alimentation mixte, en partie végétale, en partie animale. » A propos de la puissance nutritive du lait, nous dirons que Monteil, le savant auteur de l'*Histoire des Français des divers états*, n'a vécu que de lait. On pourrait citer mille autres exemples pareils (a). Les malheureux feraient donc mieux de recourir au lait qu'à l'absinthe. Le lait est d'ailleurs un contre-poison excellent; et aujourd'hui surtout que le commerce abonde en boissons frelatées et en poisons alimentaires, il est important de réagir par l'emploi du lait contre l'effet pernicieux des denrées malsaines qui ont un accès forcé dans la consommation du plus grand nombre des bouches pauvres. Le lait renferme cinq éléments, les mêmes que ceux de la viande, savoir : albumine, gélatine, fibrine, graisse ou caséine, et osmazône. Ces cinq éléments sont tous nécessaires à l'alimentation, d'après les autorités les plus compétentes. D'où s'ensuit l'erreur de ceux qui ont voulu réduire l'alimentation à la gélatine, tel que le célèbre Darcet. Les chiens même n'ont pas voulu de la gélatine Darcet. Pythagore en son temps, et de nos jours Cabanis sont tombés dans un autre excès, en voulant condamner l'humanité à une nourriture végétale. Il est impossible de se nourrir exclusivement de végétaux, à moins de vouloir, dit encore Descieux, donner au corps une contexture lâche et molle qui prédispose aux affections chroniques. » — (4) Hérodote, l. III, n. 114; Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Eg. cath.*, t. II, p. 212. — (5) Œuvres posthumes, *Traité d'agriculture*, t. I. — (6) Ex., XVI, 3. — (7) Nombres, XI, 4 et 5; XX, 5. — (8) Hérodote l. II, c. LXXVII; Roland, *Palæstina monumentis veteribus illustrata*; Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Eg. cath.* t. I, p. 542.

(a) L'archevêque Gélase d'Armagh, dit Fleury, était en opinion de sainteté et ne vivait que du lait d'une vache blanche qu'il faisait mener partout avec lui » (*Hist. eccl.*, l. LXII, n. 35). En Irlande, sitôt qu'un enfant était né, le père ou le premier venu le plongeait trois fois dans de l'eau, et dans du lait si c'était l'enfant d'un riche. Cette ancienne coutume irlandaise subsistait encore au douzième siècle, comme Fleury le remarque à l'occasion du concile de Cassel (*Hist. eccl. loc. cit.*).

la Grèce, par ses arts, ses sciences et sa philosophie (1).

Le labourage, connu dès l'origine du monde, avait fait de l'Egypte un pays sans égal pour la production du blé et des divers fruits de la terre (2). C'est parce que les Egyptiens avaient à un si-haut degré le génie agricole, qu'ils eurent en même temps le génie de la guerre et le genie des sciences. En effet, nous avons démontré le rapport intime qui associe entre eux constamment ces génies divers, et qui les fait concourir tous au développement religieux, spirituel et corporel de l'homme et de la société. Nous avons constaté chez les Hébreux cette harmonie heureuse ; nous pouvons faire aussi la même remarque chez les Egyptiens, surtout aux grandes époques de leur intéressante histoire.

L'astronomie, l'arithmétique, la géométrie, la musique, la poésie et la médecine avaient reçu en Egypte un développement extraordinaire. Toutes les sciences ont été en grand honneur, dès les premiers temps, dans ce pays favorisé du ciel.

Dieu a des pensées qui ne sont pas les nôtres ; il fait luire son soleil pour tout le monde, et il permet que les enfants de ténèbres soient en général plus prudents, plus sages que les enfants de lumière. Mille exemples le prouvent, Ainsi, Caïn fut un grand coupable : et pourtant Dieu lui donna des lumières et des talents qu'on ne voit point chez Seth, son pieux frère. Caïn, en effet, bâtit la première ville (3). Un descendant de Caïn, Jabel, imagina les premières tentes et traça des règles pour l'éducation des troupeaux. Jubal, frère de Jabel, inventa la cithare et l'orgue, et découvrit l'art enchanteur de la musique. Tubalcaïn, frère des deux précédents, fut encore un artiste ; il forgea le fer et le cuivre, et il apprit à former toutes sortes d'ouvrages au moyen des métaux. Leur sœur Noéma, industrieuse à son tour, inventa l'art des tissus communs et celui des belles tapisseries de luxe (4). Voilà comment les premiers arts furent inventés par la descendance de Caïn.

Après le déluge, il en fut de même qu'auparavant. Ainsi, Cham fut un mauvais fils; s'il ne tua pas son frère, il se moqua de son père, et ce scandale lui attira une malédiction qui, jusqu'à la fin, doit peser sur sa race. Cependant, son petit-fils Mizraïm eut la gloire de constituer l'Egypte et d'y régner sur un peuple intelligent, dont les lumières ont contribué principalement à éclairer et policer le monde. Ses autres descendants donnèrent pareillement naissance à des populations très-distinguées : tels furent par exemple, les Phéniciens, les Philistins et les Chananéens. Mais c'est en Egypte principalement que les arts et les sciences commencèrent à briller depuis le déluge. C'est en Egypte que furent écrits les premiers livres. C'est en Egypte que l'on vit pour la première fois des *Bibliothèques*, et qu'on les désigna sous le nom si beau de *Trésor des remèdes de l'âme* (5). On cite particulièrement la *Bibliothèque d'Osymandias :* c'était dans la grande Thèbes qu'elle existait. Les observations faites de nos jours ont permis à Champollion de reconnaître son emplacement et de la voir revivre au milieu de ses ruines. Elle occupait une partie du *Rhamesseïon* ou palais de Rhamsès. Sur une porte qui conduisait de l'une des pièces de l'édifice à une autre pièce, Champollion a pu lire une inscription où il est dit que cette porte a été *recouverte d'or pur*. Douze petits bas-reliefs, figurés sur les jambages et le bandeau de cette même porte, y représentent le roi Rhamsès adorant la divinité. Au bas des jambages, on voit deux divinités sculptées ayant la face tournée vers l'ouverture de la porte, et regardant la seconde salle placée ainsi sous leur juridiction. A gauche, c'est Thoth, le dieu des sciences et des arts, l'inventeur des lettres ; à droite,

(1) Bossuet résume, avec son génie ordinaire, les traits principaux de la civilisation antique de l'Egypte dans le *Discours sur l'histoire universelle.*

Clément d'Alexandrie nous a transmis (*Stromates*, l. VI,) un détail de la science des Egyptiens, dans la description de la procession d'Isis : « *Le chantre*, dit-il, s'avance le premier ; il porte un des instruments, symbole de la musique, et deux livres de Mercure contenant, l'un des hymnes religieux, l'autre la liste des rois. Après lui, *l'horoscope* paraît avec une palme et une horloge, symboles de l'astrologie : il doit savoir par cœur les quatre livres de Mercure qui traitent de l'astrologie, le premier sur l'ordre des planètes, le second sur les levers du soleil et de la lune, et les deux autres sur les levers et les aspects des astres. *L'écrivain sacré* vient ensuite, ayant des plumes sur la tête, et en main un livre, de l'encre, une plume en roseau ; il doit connaître les hiéroglyphes, la description de l'univers, le cours du soleil, de la lune, des planètes, la division géographique de l'Egypte, le cours du Nil, les instruments, les ornements sacrés, les lieux saints, les mesures, etc. Puis vient le *prêtre*, qui porte la coudée de justice, ou mesure du Nil, et un calice pour les libations : sa charge l'oblige à la connaissance de dix volumes concernant les sacrifices, les hymnes, les prières, les offrandes, les cérémonies, les fêtes. Enfin arrive le *prophète*, qui porte dans son sein et à découvert une cruche, et qui mène à sa suite ceux qui portent les pains : il apprend dix volumes qui traitent des lois, des dieux et de toute la discipline des prêtres. Or, il y a en tout quarante-deux volumes, dont trente-six sont appris par ces personnages. Les six autres sont du ressort des *pastaphores*; ils traitent de la médecine, de la structure du corps humain, des maladies, des médicaments, des instruments, etc. » Nous laissons à déduire au lecteur toutes les conséquences d'une pareille encyclopédie. Mais il paraît que ces livres antiques, à l'origine desquels Abraham, Jacob, Joseph et Moïse ont pu concourir par leurs relations particulières avec l'Egypte, sont eux-mêmes la sources de tout ce que nous ont transmis les Latins et les Grecs dans toutes les sciences y compris même les sciences occultes et tous les rêves de l'alchimie ou de l'astrologie. — (2) Genèse, XLI, 47-49 ; Exode, XVI, 3; Nombres, XX, 5, Plutarque, *De Isid. et Osir.*; Diodore, l. I, sect. I, II, 8. Le plus savant des Juifs, Maïmonides, observe très-justement que « les peuples anciens étaient entièrement adonnés à l'agriculture. » Sous le nom d'*anciens peuples*, ce docte rabbin entend particulièrement les Chaldéens, les Egyptiens et les arabes sabéens. Voyez Maïmonides, *More Nebuchim*, partie III, c. IX. — (3) Genèse, IV, 17.— (4) *Ibid.*, IV, 20-22. — (5) Diodore de Sicile, l. I; Godeau, *Histoire de tous les peuples*, t. I, p. 68, 3e édition; Champollion, *Lettres écrites de l'Egypte*, lettre 7e.

c'est la déesse Saf, compagne du dieu Thoth, portant le titre remarquable de *Dame des lettres et Présidente de la Bibliothèque* (1).

Quant aux autres monuments égyptiens, ils furent visités d'une manière solennelle à différentes reprises et après chaque révolution du monde, savoir : par les Babyloniens des successeurs du grand Cyrus, par les Grecs d'Alexandre, par les Romains de Pompée et de Germanicus, par les Arabes des successeurs de Mahomet, par les Français de saint Louis et de Napoléon Ier. Ils sont décrits et vantés par Homère, Hérodote, Diodore, Pomponius Méla, Strabon, Pline et Tacite parmi les anciens, et en même temps par Thévenot, Bossuet, Rollin, Volney et Champollion parmi nos auteurs ou nos voyageurs. Des temples, des palais, des colonnes, des statues, des pyramides, le lac Mœris, les écluses et les chaussées du Nil, le labyrinthe et le canal de Rhamsès ou de Néchao, première et antique conception du canal maritime de Suez : tels sont ces monuments fameux, dont la connaissance est vulgaire. Bossuet, qui excelle à juger les grandes choses, paraît se complaire à vanter les travaux du Nil. « L'Egypte, dit-il, était le plus beau pays de l'univers, le plus abondant par la nature, le mieux cultivé par l'art, le plus riche, le plus commode et le plus orné par la magnificence de ses rois. Il n'y avait rien que de grand dans leurs desseins et dans leurs travaux. Ce qu'ils ont fait du Nil est incroyable. Il pleut rarement en Egypte : mais ce fleuve, qui l'arrose toute par ses débordements réglés, lui apporte les pluies et les neiges des autres pays.

« Pour multiplier un fleuve si bienfaisant, l'Egypte était traversée d'une infinité de canaux d'une longueur et d'une largeur incroyable. Le Nil portait partout la fécondité avec ses eaux salutaires, unissait les villes entre elles, et la grande mer, avec la mer Rouge, entretenait le commerce au dedans et au dehors du royaume, et le fortifiait contre l'ennemi : de sorte qu'il était tout ensemble et le nourricier et le défenseur de l'Egypte. On lui abandonnait la campagne ; mais les villes, rehaussées avec des travaux immenses et s'élevant comme des îles au milieu des eaux, regardaient avec joie, de cette hauteur, toute la plaine inondée et tout ensemble fertilisée par le Nil. Lorsqu'il s'enflait outre mesure, de grands lacs, creusés par les rois, tendaient leur sein aux eaux répandues. Ils avaient leurs décharges préparées : de grandes écluses les ouvraient ou les fermaient selon le besoin ; et les eaux, ayant leur retraite, ne séjournaient sur les terres qu'autant qu'il fallait pour les engraisser.

« Tel était l'usage de ce grand lac qu'on appelait le lac de Myris ou de Mœris : c'était le nom du roi qui l'avait fait faire. On est étonné quand on lit (ce qui néanmoins est certain) qu'il avait de tour environ cent quatre-vingts de nos lieues. Pour ne point perdre trop de bonnes terres en le creusant, on l'avait étendu principalement du côté de la Lybie. La pêche en valait au prince des sommes immenses ; et ainsi quand la terre ne produisait rien, on en tirait des trésors en la couvrant d'eaux. Deux pyramides, dont chacune portait sur un trône deux statues colossales, l'une de Myris et l'autre de sa femme, s'élevaient de trois cents pieds au milieu du lac et occupaient sous les eaux un pareil espace. Ainsi elles faisaient voir qu'on les avait érigées avant que le creux eût été rempli, et montraient qu'un lac de cette étendue avait été fait de main d'homme sous un seul prince. Ceux qui ne savent pas jusqu'à quel point on peut ménager la terre, prennent pour fable ce qu'on raconte du nombre des villes d'Egypte. La richesse n'en était pas moins incroyable. Il n'y en avait point qui ne fût remplie de temples magnifiques et de superbes palais. L'architecture y montrait partout cette noble simplicité et cette grandeur qui remplit l'esprit. De longues galeries y étalaient des sculptures que la Grèce prenait pour modèles. Thebes le pouvait disputer aux plus belles villes de l'univers. Ses cent portes, chantées par Homère, sont connues de tout le monde. Elle n'était pas moins peuplée qu'elle était vaste ; et on a dit qu'elle pouvait faire sortir ensemble dix mille combattants par chacune de ses portes. Qu'il y ait, si l'on veut, de l'exagération dans ce nombre, toujours est-il assuré que son peuple était innombrable. Les Grecs et les Romains ont célébré sa magnificence et sa grandeur, encore qu'ils n'en eussent vu que les ruines, tant les restes en étaient augustes (2). » Les pyramides, au pied desquelles Napoléon livra bataille à Mourad-Bey, excitèrent l'admiration et l'exaltation du conquérant français. En les montrant de loin à ses soldats, il s'écria, dans son enthousiasme: *Du haut de ces monuments, quarante siècles nous contemplent !* Les pyramides sont des édifices à proportions gigantesques. Elles ont une base carrée qui se termine en pointe, et renferment ordinairement plusieurs cavités, avec des couloirs ou galeries dans l'intérieur (3). Celles de Memphis, au nombre de trois, sont les plus grandes. Ce que les voyageurs modernes en ont vu est assez conforme à la description qui

(1) Godeau, *Histoire de tous les peuples*, t. I, p. 67. Il semblerait, d'après un passage de Juvénal, que les bibliothèques romaines avait une disposition analogue à celles de l'Egypte. Voyez Juvénal, *Satires*, III, vers 204 :

Hic libros dabit, et forulos, mediamque Minervam.

(2) *Discours sur l'histoire universelle*, 3e partie, c. III. — (3) On compte environ quarante pyramides de diverses grandeurs sur une étendue de seize lieues au plus. Voir la description, avec gravures, qui en est faite dans le *Magasin pittoresque*, année 1833-347 et 382-383.

en est faite par les anciens auteurs. La plus grande, assise sur le roc vif qui lui sert de fondement, présente au dehors une succession ou superposition de gradins, qui vont toujours en diminuant, depuis la base jusqu'au sommet. Le spectateur croit que le monument se termine en pointe, en observant le sommet du bas, mais il est trompé par l'erreur de ses yeux, résultat de la hauteur prodigieuse de cette pyramide. Ce sommet, qui semble pointu, est en réalité une plate-forme dont la circonférence mesure environ soixante pieds, ou vingt mètres. Les pierres employées dans cette construction gigantesque sont des blocs de la plus forte taille; elles ont trente pieds de longueur, dix à douze pieds de hauteur, avec une largeur à peu près égale; elles sont toutes posées sans mortier ni ciment, et néanmoins si rapprochées et si bien assorties entre elles qu'il est impossible d'introduire dans les jointures même une lame de couteau. La hauteur perpendiculaire de cette pyramide est de quatre cent quarante-huit pieds, ou cent cinquante mètres; ce qui donne environ cinq mètres de plus que la hauteur de la tour de Strasbourg, l'édifice le plus élevé de l'Europe. Chaque côté de la base mesure sept cent vingt pieds, ou deux cent quarante mètres, et la base entière occupe une superficie de cinq cent soixante-seize ares; ce qui montre à quel point sa masse est colossale et bien faite pour étonner la plus vaste imagination. Cent mille ouvriers, dit-on, y travaillèrent pendant huit ans (1). Une pareille construction coûterait aujourd'hui le double du budget annuel de la France. Mais quand reverra-t-on jamais la construction de monuments semblables?

Après tout ce que l'on sait des merveilles enfantées par les sciences et les arts incomparables de l'Egypte, on s'étonnera peu de voir ce peuple savant cultiver déjà les langues étrangères. En effet, les Egyptiens étaient des hommes capables de converser en plusieurs langues. On voit, de temps en temps, l'histoire s'arrêter à mentionner leurs *interprètes;* et la Bible même en parle avant tous les auteurs profanes. Dans l'histoire de Joseph, il est question des *interprètes de la cour* (2); Joseph les employa, comme s'il avait eu besoin de leur ministère, pour converser avec ses frères; ils savaient donc le *syrien* ou l'*hébreu*. Hérodote parle aussi, plus tard, des *interprètes d'Eléphantine* (3), chez ceux qu'il nomme Icthyophages ou mangeurs de poissons; on voit qu'ils savaient le *persan*, puisqu'ils interprétèrent la *langue éthiopienne* à Cambyse, apparemment dans la langue propre de ce roi des Perses. Cette connaissance des langues étrangères chez les Egyptiens est déjà un progrès fort remarquable pour l'époque. Elle mérite d'être signalée parmi les gloires nombreuses et les attributs divers de ce merveilleux peuple.

Un trait assez général chez les Orientaux, mais plus particulier aux Egyptiens, c'est l'usage des énigmes. Les sages d'Héliopolis, principalement, étaient des personnages d'esprit subtil et savants en questions énigmatiques. On sait la question qu'ils proposèrent à Esope, au milieu d'un grand repas: « Il y a un grand temple qui est appuyé sur une colonne entourée de douze villes; chacune desquelles a trente arcs-boutants, et autour de ces arcs-boutants se promènent deux femmes, l'une blanche, l'autre noire. » — « Il faut renvoyer, dit Esope, cette question aux enfants de notre pays. Le temple est le monde; la colonne, l'an; les villes, ce sont les mois; et les arcs-boutants, les jours, autour desquelles se promènent alternativement le jour et la nuit (4). » Les rois d'alors s'envoyaient les uns aux autres de pareilles questions à résoudre. C'étaient des problèmes sur toutes sortes de matières. Il y avait une espèce de tribut ou d'amende à

(1) Le bon Rollin, dans son *Traité des Etudes*, t. III, p. 31, fait sur les pyramides les réflexions suivantes: « Il y a peu de personnes qui entendent parler des fameuses pyramides d'Egypte sans être transportées d'admirrtion et sans se récrier sur la grandeur et la magnificence des princes qui les bâtirent. Je ne sais si cette admiration est bien fondée, et si ces masses énormes de bâtiments, qui coûtèrent des sommes immenses, qui firent périr un nombre infini d'hommes employés à ces travaux, et qui n'étaient que pour la pompe et l'ostentation, sans être destinés à aucun usage solide; si, dis-je, de tels bâtiment méritent qu'on en parle avec tant d'éloges. La vraie élévation ne consiste pas à désirer ou à faire ce qu'une imagination déréglée ou une erreur populaire représente comme grand et magnifique. Elle ne consiste pas à tenter des choses difficiles, par l'attrait même de la difficulté. Elle ne se sent pas excitée par l'idée du merveilleux et par le plaisir de surmonter l'impossible, comme l'histoire l'a remarqué au sujet de Néron: *Erat incredubilium cupitor*. Cicéron ne trouve d'ouvrages et de bâtiments véritablement dignes d'admiration que ceux qui ont pour but l'utilité publique: des aqueducs, des murailles de villes, des citadelles, des arsenaux, des ports de mer. Il remarque que Périclès fut justement blâmé d'avoir épuisé le trésor public de la Grèce pour embellir la ville d'Athènes et l'enrichir d'ornements superflus. »

Volney, dans ses *Ruines*, t. I, note 9, fait à peu près les mêmes doléances: « Pendant vingt ans, dit-il, cent mille hommes travaillèrent à bâtir la pyramide du roi Chéops. Supposons par an seulement 300 jours, à cause du sabbat, et ce sera 30 millions de journées de travail en une année, et 600 millions de journées en 20 ans; à 15 sous par jour, ce sera 450 millions de perdus sans aucun produit ultérieur. Avec cette somme, si ce roi eût fermé l'isthme de Suez d'une *forte muraille* comme celle de la Chine, la destinée de l'Egypte eût été tout autre; les invasions étrangères eussent été arrêtées, anéanties, et les Arabes du désert n'eussent ni conquis ni vexé ce pays. Que de milliards perdus à mettre pierre sur pierre! »

En ne considérant les choses que d'un côté seul, on fait volontiers ces raisonnements boîteux. Mais pour juger sainement des grandes entreprises humaines, il faut voir un ensemble qui se rattache aux notions supérieures d'une existence laborieuse de l'homme terrestre et d'une providence divine, dont nous ne pouvons, avec nos faibles lumières, pénétrer tous les secrets. Il se fait en ce monde, par la volonté de Dieu, bien des choses que nous ne comprenons guère. Mais ce que l'esprit de Dieu inspire aux peuples et aux rois peut être bon et utile, sans que notre esprit en comprenne l'utilité ou la bonté. Les grandes entreprises humaines que Dieu permet ou suscite directement ont toujours leur côté utile. — (2) Genèse, XLII, 23. — (3) Hérodote, l. III, XVII. — (4) *La vie d'Esope*, en tête des *Fables* de la Fontaine.

payer ou à recevoir, selon qu'un des rois répondait bien ou mal aux questions proposées. On en voit des exemples rapportés dans la *Vie d'Esope*; ce sont les énigmes suivantes, adressées par Nectanébo, roi d'Egypte, à Lycérus, roi de Babylone : 1° « Où trouver des architectes qui sachent bâtir une tour en l'air? 2° Où trouver un homme prêt à répondre sur toutes sortes de questions? 3° J'ai des cavales en Egypte qui conçoivent au hennissement des chevaux qui sont auprès de Babylone : qu'avez-vous à répondre là-dessus? » Le sage Esope, qui possédait toutes les finesses de la philosophie, sut répondre d'une manière adroite à ces diverses questions. Il en fut de même de Thalès, autre philosophe en renom. Amasis, roi d'Egypte, avait envoyé au roi d'Ethiopie les questions suivantes : « Qu'y a-t-il de plus ancien, de plus grand, de plus sage, de plus beau, de plus commun, de plus de plus nuisible, de plus fort, de plus facile? » Le roi d'Ethiopie avait fait une réponse qui paraissait bonne, mais que Thalès critiqua justement et remplaça par une meilleure, ainsi qu'on peut voir, dans le tableau suivant, par un simple coup-d'œil :

QUESTIONS D'AMASIS, ROI D'ÉGYPTE	RÉPONSES DU ROI D'ÉTHIOPIE	RÉPONSES DE THALÈS
1° Qu'y a-t-il de plus ancien ?..........	Le temps..........	Dieu.
2° Qu'y a-t-il de plus grand ?..........	Le monde..........	L'espace.
3° Qu'y a-t-il de plus sage ?..........	La vérité..........	Le temps.
4° Qu'y a-t-il de plus beau ?..........	La lumière..........	Le monde.
5° Qu'y a-t-il de plus commun ?..........	La mort..........	L'espérance.
6° Qu'y a-t-il de plus utile ?..........	Dieu..........	La vertu.
7° Qu'y a-t-il de plus nuisible ?..........	Le démon..........	Le vice.
8° Qu'y a-t-il de plus fort ?..........	La fortune..........	La nécessité.
9° Qu'y a-t-il de plus facile ?..........	Le plaisir..........	Ce qui est naturel.

Ces questions que proposait Amasis furent résolues par Thalès au banquet des sept sages, dont Plutarque nous a laissé la relation (1). Déjà la Bible nous montre Samson apportant un pareil problème au milieu d'un festin, et promettant trente habits complets pour la récompense de ceux d'entre les Philistins qui sauraient deviner la réponse (2). Plus tard, la reine de Saba faisait à Salomon des questions du même genre, et Salomon savait répondre à toutes les énigmes de cette reine savante avec une sagesse qui triomphait comme en se jouant des plus ardus problèmes (3). Ces énigmes entre savants durèrent jusqu'à l'époque de Charlemagne, et l'enseignement du célèbre Alcuin roulait encore sur des questions à peu près du même genre (4). Ils duraient même en France du temps de Pascal, qui proposa durant quelque temps divers problèmes aux savants de l'époque (5), tels que ses problèmes sur la roulette et mille autres, qui ont singulièrement contribué aux progrès des mathématiques supérieures, de l'astronomie et de la physique dans ces deux derniers siècles.

L'Egypte, qui fut si grande par ses monuments et par ses sciences pendant de longs siècles, n'a pas conservé jusqu'à la fin des temps sa merveilleuse prééminence. Mais sa chute peut encore nous servir de leçon. L'Egypte avait une milice soigneusement entretenue pendant tout le temps qu'elle fut florissante et prospère. « Nous voyons sur la fin, dit Bossuet, que les troupes étrangères font toute sa force ; ce qui est un des plus grands défauts que puisse avoir un Etat (6). » La décadence de l'esprit militaire, voilà donc la cause principale de la ruine de l'Egypte. Ce grand pays se trouva plongé dans une idolâtrie extrême ; il perdit ainsi toute religion et toute force morale. Par un enchaînement ordinaire dans la conduite des choses humaines, la chute de l'agriculture en Egypte y suivit celle de la religion, et l'énergie physique elle-même fut presque éteinte dans les populations. L'art militaire vit ainsi crouler chez les Egyptiens ses bases fondamentales, l'agriculture et la religion, d'où l'homme tire à la fois sa force physique et sa force morale. Toute la civilisation croula aussitôt sur ce sol, jadis fortuné, qui l'avait vue si longtemps fleuris et s'incarner dans de si belles merveilles, dont la plupart sont en ruines, mais dont quelques-unes restent debout, après avoir bravé l'effort de quarante siècles. N'est-ce pas encore une preuve suffisante de la thèse que nous formulons en ces mots : « L'art militaire et l'agriculture se tiennent par la main, en se formant un appui mutuel ; et ils s'allient étroitement avec la Religion, de manière à constituer par leur union une trinité sociale (7). Or, de la Religion découlent tous les bienfaits, comme l'histoire le démontre et comme Jésus-Christ l'a promis : *Quærite primum regnum Dei, et omnia hæc adjicientur vobis* (8).

(1) Plutarque, *Banquet des sept sages*; Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Egl. cath.*, t. III, p. 209-210. — (2) Juges, XIV, 12-13. — (3) III Rois, X, 1-3 ; II Paralip., IX, 1-2. — (4) Œuvres d'Alcuin, *Disputatio*, t. II, p. 352-354; Aug. Savagner, article *Charlemagne*, dans l'*Encyclopédie catholique*, t. VI, p. 649. — (5) Montucla, *Histoire des mathématiques*, t. IV, édit. in-4. — (6) *Discours sur l'histoire universelle*, 3e partie, c. III. — (7) Cette thèse a déjà été démontrée assez longuement et assez solidement dans le premier chapitre, où nous traitons *de l'esprit militaire et de l'éducation nationale des Hébreux*. Elle reviendra, comme conclusion finale, dans tous les chapitres suivants. — (8) Matth. VI, 33.

CHAPITRE II

De l'esprit militaire et de l'éducation nationale des Babyloniens (1).

Le premier empire a commencé chez les Babyloniens avec Nemrod, qui fut le premier potentat. Ce potentat fut un chasseur, c'est-à-dire un guerrier. Son royaume fut la terre de Sennaar, ou Mésopotamie, où s'éleva Babylone avec trois autres villes, que la Bible nomme Arach, Achad et Chalanné. Nemrod était le petit-fils de Cham et le neveu de Misraïm, ou Mesraïm, fondateur de l'Egypte. Assur, le second fils de Sem, sortit d'avec les Babyloniens et fonda Ninive, Chalé et Résen. Il imagina de faire à Ninive de *grandes places* pouvant servir à des rassemblements et déjà peut-être à l'exercice des armes (2). Babylone étant établie dans une plaine, il fallut la construire en briques et en bitume, et non pas en pierres et mortier. Sa tour fameuse devait s'élever jusqu'à toucher le ciel. On voit par là quelle audace animait ses présomptueux architectes. Dieu ne voulut pas souffrir cette entreprise téméraire, où l'esprit humain aurait pu placer son orgueil ; et la dispersion du genre humain fut accomplie à la suite d'une confusion des langues. Le monument resta inachevé, et ce fut véritablement une tour de Babel ou de confusion (3). Babylone n'est que le nom de Babel, légèrement altéré. Quand on pense à la tour de Babel et à ses dimensions colossales, on s'explique très-bien que tous les peuples aient cherché, dans l'origine, à bâtir en grand, comme faisaient surtout les Egyptiens d'Afrique, les Pélasges d'Europe, les Indiens d'Asie, et même les Mexicains sous le ciel d'Amérique. C'était un souvenir des premiers temps, une tradition fidèle qu'ils avaient conservée. Ce trait seul marque entre les divers peuples une commune origine, et confirme ce que nous apprend la Bible au sujet de leur parenté. Les pyramides et les autres monuments élevés par les Egyptiens, les monuments cyclopéens ou pélasgiques, ceux de Palenqué dans le Guatémala, ceux d'Eléphanta ou Gharipour, à côté de Bombay, et toutes les massives constructions des Hindous, auxquelles il faut aussi joindre la grande muraille qui subsiste encore au nord de la Chine (4) : voilà une confirmation de l'histoire de la tour de Babel et un commentaire au chapitre XI de la Genèse.

De même que Thèbes et Memphis étaient placées sur le Nil, de même aussi nous voyons Ninive placée sur le Tigre et Babylone placée sur l'Euphrate. Les grandes populations se sont toujours assises à côté des grands fleuves. Mésopotamie veut dire un pays situé entre deux fleuves ; ce qui marque une région fertile, habitée par un peuple d'agriculteurs et par conséquent par un peuple guerrier. On n'est pas agriculteur sans courage, et celui qui n'est pas guerrier, n'est pas ouvrier non plus ; il reste efféminé, voluptueux, et ce n'est qu'un misérable et lâche épicurien, bon seulement à vivre comme un parasite dans la société, dont il est la honte et le fléau tout à la fois. Mais nous voyons que les Babyloniens efféminés plus tard à l'excès sous leur Sardanapal, furent des guerriers dans les commencements de leur empire et à toutes les époques fameuses de leur histoire. Un rapprochement de chiffres va nous aider à mettre leur caractère guerrier dans toute son évidence.

1° Armée de Ninus (5) : *Un million neuf cent vingt mille six cents combattants*, décomposés de la façon suivante :

Fantassins	1,700,000
Cavaliers.	210,000
Chars armés de faulx . .	10,600
Total	1,920,600

2° Armée de Sennachérib (6) : *Quatre cent mille combattants environ*, divisés en trois corps, de cette façon :

Corps de Rabsacès	Fantassins	120,000	132,000
	Cavaliers	12,000	
Corps de Rabsaris	Fantassins	120,000	132,000
	Cavaliers	12,000	
Corps de Tartan	Fantassins	120,000	132,000
	Cavaliers	12,000	
	Total		396,000

3° Armée d'Holopherne (7) : *Cent trente-deux mille combattants*, décomposés de la façon suivante :

Cavaliers tirant de l'arc. .	12,000
Fantassins.	120,000
Total	132,000

Il est probable que ce corps d'armée n'était qu'une partie des troupes du roi de Ninive, et qu'il y avait encore deux armées pareilles en réserve. Ce qu'il faut remarquer, c'est le soin qu'avait pris Holopherne d'assurer la subsistance de son armée par une fourniture incroyable en provisions de toutes sortes (8). Cette prudence donne la mesure d'un véri-

(1) Sous ce nom générique de Babyloniens, nous comprenons tout à la fois les Assyriens, les Chaldéens, les Mèdes et les Perses. C'est ainsi que fait l'abbé Rohrbacher : « L'Assyrie, dit-il, la Chaldée, la Médie et la Perse peuvent être considérées comme les quatre provinces d'un même empire. Quelquefois elles formaient des Etats séparés ; le plus souvent, elles composaient une vaste monarchie, dont le centre fut successivement Ninive, Babylone, Ecbatane ou Suse, et Persépolis, suivant que l'une des provinces venait à dominer. » Voyez Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Eg. cath.*, t. II, p. 325. — (2) Genèse, x, 8-12. — (3) *Ibid.*, xi, 2-9 ; II Rois xxxii, 6. — (4) Godeau, *Histoire de tous les peuples*, t. I, p. 221. Voir sur la *grande muraille* de la Chine et sur les monuments de Pékin, une lettre de Mgr Verrolles, dans les *Annales de la Propagation de la Foi*, numéro de juillet 1867. Voir aussi les ouvrages intéressants du P. Huc, et le *Magasin pittoresque*, année 1833, p. 149. — (5) Diodore de Sicile, l. I, c. LIV. — (6) L'effectif de cette armée n'est pas bien précisé dans la Bible, qui se sert des termes assez vagues de *manu valida* (IV Rois, xviii, 17), *manu gravi* (Isaïe, xxxvi, 2). Nous l'estimons d'après l'armée d'Holopherne, et d'après le chiffre des morts, qui fut de 180,000 (Isaïe, xxxvii, 36 ; IV Rois xix, 35 ; Tobie, i, 21 ; Eccles., xlvi, 24. I Machab., vii, 41 ; II Machab., viii, 19. — (7) Judith, ii, 7. — (8) *Ibid.*, ii, 8, 10.

table général, car l'approvisionnement fait beaucoup pour les chances de victoire.

4° Armée de Baltassar (1) : *Quatre cent vingt mille combattants*, commandés par Crésus, et formés en grande partie de mercenaires lydiens, égyptiens, grecs, thraces et asiatiques.

Les armées conquérantes de Phul, Théglath-Phalasar, Salmanasar, Nabuchodonosor I[er] et Nabuchodonosor II ou le Grand, vaguement qualifiées d'armées *puissantes* ou *formidables*, devaient approcher, en plus ou en moins, du chiffre ordinaire de *quatre cent mille hommes*.

5° Armée de Cyrus le Grand (2), avant la conquête de Babylone : *Cent quatre-vingt seize mille hommes*, décomposés de la façon suivante :

Cuirassiers à cheval	10,000
Cuirassiers à pied	20,000
Piquiers	20,000
Archers ou troupes légères	20,000
Cavaliers mèdes	26,000
Fantassins	100,000
Total	196,000

6° Armée de Cyrus (3), depuis la conquête de Babylone : *Sept cent vingt-deux mille hommes*, décomposés de la façon suivante :

Cavaliers	120.000
Chars de guerre	2.000
Fantassins	600,000
Total	722,000

7° Armée de Darius le Mage, contre les Scythes (4) : *Sept cent mille fantassins* et *six cents vaisseaux montés par un très-nombreux équipage ;* en tout : *huit cent quarante mille trois cents combattants*, décomposés de la façon suivante :

Fantassins ou soldats de terre	700.000
Marins des six cents vaisseaux	140.300
Total	840.300

8° Armée de Xerxès (5) : *Cinq millions deux cent quatre-vingt-trois mille deux cent vingt combattants*, décomposés de la façon suivante :

Fantassins	1.700.000
Cavaliers	80.000
Marins des 1.200 navires	277.610
Renfort ce l'armée d'Amilcar.	300.000
Mercenaires et auxiliaires	3.925.620
Total	5,283,220

9° Armée de Darius-Codoman à Issus (6) : *Six cent mille combattants*, décomposés de la façon suivante :

Nationaux	570.000
Grecs mercenaires	30.000
Total	600,000

10° Armée de Darius à Arbelles (7). *Un million deux cents combattants*, décomposés de la façon suivante :

Fantassins	1,000,000
Chars armés de faulx	200
Total	1,000,200

Cet effectif considérable, qu'on voit presque en tout temps caractériser les armées babyloniennes, donne à conclure que chez les Asiatiques riverains du Tigre et de l'Euphrate l'exercice militaire formait, comme partout ailleurs, la base principale de l'éducation des jeunes gens. Au reste, l'histoire est formelle sur ce point. Ninus prescrivit l'exercice militaire aux jeunes gens, comme le rapporte Diodore (8) ; et il voulut qu'un *long temps* fût employé aux classes, c'est-à-dire une durée de sept ans. On sait que chez les Perses et chez les Romains l'éducation régulière des enfants commençait à l'âge de sept ans, et qu'elle durait aussi sept ans ; c'est-à-dire qu'elle remplissait tout l'intervalle compris entre l'âge de sept ans et l'âge de quatorze ans. Il en était de même chez les Babyloniens, et en général chez presque tous les peuples. Leur éducation était toute militaire et consistait principalement en exercices du corps. Voilà pourquoi les mots *juventus* ou *juvenes* reviennent si souvent dans Virgile (9) et les divers auteurs classiques, comme synonyme des mots *exercitus* ou autres. Voilà pourquoi aussi les maîtres de l'enfance avaient chez les Latins le nom de *magister ludi*, qui autrement semblerait fort étrange.

Virgile, qui fut tout à la fois un grand poëte et un homme très-savant dans les antiquités, nous a laissé une description très-complète et très-intéressante des *Jeux troyens*, ou du système d'éducation militaire usité chez les Troyens, les Babyloniens, les Egyptiens, les Grecs et les anciens Romains. Il les représente comme des joutes solennelles, où les jeunes gens disputaient, sous les yeux d'une nombreuse assemblée, les prix assignés pour la *course à pied*, la *lutte athlétique*, le *tir de l'arc*, et les *évolutions équestres*. En effet, nous voyons figurer dans sa description (10).

1° *Pour la course*

1. Nisus 2. Euryale 3. Diorès	Troyens	7 coureurs illustres et une foule d'inconnus.
4. Salius, Arcananien		
5. Patron, Arcadien		
6. Hélymus 7. Panope	Siciliens	
Foule d'inconnus		

2° *Pour le ceste.*

1. Darès, Troyen 2. Entelle, Sicilien	2 concurrents.

(1) Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Égl. cath.*, t. III, p. 53 ; Rollin, *Hist. ancienne*, l. IV, c. I art. I section 9. — (2) [illegible] — (3) Rollin, *Traité des Études*, t. III, p. 233, édit. stéréotype de Paris, 1833. — (4) Hérodote, l. VII, n. 1[illegible]8. Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Égl. cath.*, t. III, p. 353. — (5) Hérodote, l. VIII, n. 1[illegible]7 ; Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Égl. cath.*, t. III, p. 106 ; Plutarque, *Thémistocle*. — (6) Plutarque, *Alexandre* ; Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Égl. cath.*, t. III, p. 36[illegible]. — (7) Diodore, l. XVII, 60 ; Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Égl. cath.*, t. III, p. 3[illegible]. — (8) [illegible], l. I, c. I. — (9) [illegible] I, 477, 497 ; II, 477 ; IV, 86 ; V, 598 ; VII, 162 ; IX, 607. La Bible [illegible] le mot *puer*, qu'elle emploie dans un sens tout pareil. Voir à ce sujet : II Rois, II, 12, 13, 14 et 30. — (10) *Ibid.*, V, v, 286-602.

3° Pour le tir de l'arc :

1. Hippocoon 2. Muesthée 3. Eurytion	Troyens	4 concurrents.
4. Aceste, Sicilien		

4° Pour l'équitation :

1. Priam et ses 12 cavaliers 2. Atys id. 3. Iule id.	3 chefs et 36 cavaliers divisés en pelotons.

A ces divers exercices dont la coutume devint universelle dans les premiers empires, il faut joindre aussi l'exercice du javelot, la course des chars, et le jeu de la toupie, que le même Virgile décrit ailleurs comme un des plaisirs les plus vifs du jeune âge (1).

La description des mêmes *Jeux* par Homère nous présente encore une plus grande variété d'exercices, comme on en peut juger par le tableau suivant :

1° Course des chars :

1. Eumélus 2. Diomède 3. Ménélas 4. Antiloque 5. Mérion	5 coureurs illustres.

2° Ceste :

1. Epéus 2. Euryale	2 combattants illustres.

3° Lutte sans armes :

1. Ajax, fils de Télamon 2. Ulysse	lutteurs illustres.

4° Course à pied :

1. Ajax, fils d'Oïlée 2. Ulysse (2 fois nommé) 3. Antiloque (2 fois nommé)	3 coureurs illustres.

5° Lutte avec armes :

1. Ajax, fils de Télamon (2 fois nommé) 2. Diomède (2 fois nommé)	2 lutteurs illustres.

6° Disque :

1. Polypoètes 2. Léontée 3. Ajax, fils de Télamon (3 fois nommé) 4. Epéus (2 fois nommé)	4 concurrents illustres.

7° Tir de l'arc :

1. Teucer 2. Mérion (2 fois nommé)	2 tireurs illustres.

8° Javelot :

1. Agamemnon 2. Mérion (3 fois nommé)	2 concurrents illustres.

Tous ces détails que Virgile et Homère (2) nous ont conservés sur les *Jeux militaires*, ou sur l'éducation primitive des peuples d'Orient, sont précieux pour nous montrer quelle était chez les Babyloniens l'occupation régulière des jeunes gens. Les mœurs des Toyens, en effet, ne différaient en rien de celle des Babyloniens, ni des Egyptiens, ni des Hébreux. C'étaient des populations assez nouvellement sorties de la même souche ; et il est remarquable de voir combien toutes ces fractions principales du monde asiatique se sont longtemps copiées ou fidèlement imitées les unes les autres. Mais c'est par l'adoption d'un système commun pour l'éducation militaire des jeunes gens, que ces anciens ont surtout réussi à conserver entre eux la plus grande ressemblance. La même tradition se remarque aussi chez les Perses.

Cyaxare, un des rois perses, fut, dit-on, le *premier organisateur* des armées. Avant lui, les armées étaient des masses confuses, qui opéraient à volonté. Chacun des soldats se plaçait, se battait sans rien suivre que sa fantaisie, comme la guerre de Troie brillamment décrite par Homère. Cyaxare institua le commandement et fit régner la discipline. Il donna une place fixe dans le corps d'armée aux *Piquiers*, aux *Archers* et aux *Cavaliers*. On prit dès lors l'habitude des rangs et des alignements ; et l'ordre en ligne fut prescrit pour la bataille (3). Cette tactique eut pour effet de rendre les armées plus fortes avec un moindre nombre d'hommes. C'est ce qui fut rendu sensible à la bataille de Thymbrée, dont nous avons une description technique.

« Dans l'armée de Cyrus, dit Rollin, les compagnies d'infanterie étaient de 100 hommes sans compter le capitaine. La compagnie avait quatre escouades, qui étaient de vingt-quatre hommes chacune, non compris celui qui la commandait. L'escouade se partageait en deux files, chacune de douze hommes, Dix compagnies avaient un chef pour les commander-qui répond à ce que nous appelons colonel : et dix de ces corps avaient un commandant, qu'on pourrait appeler brigadier (général de brigade). J'ai déjà remarqué que Cyrus, lorsqu'il vint à la tête de trente mille Perses au secours de son oncle Cyaxare, fit dès lors un changement considérable dans ses troupes. Les deux tiers ne se servaient que de javelots ou d'arcs, et par conséquent ne pouvaient combattre que de loin. Au lieu de cela, Cyrus les arma pour la plupart de cuirasses, de boucliers, d'épées ou de haches, et laissa peu de soldats armés à la légère.

« Les Perses ne savaient alors ce que c'était de combattre à cheval. Cyrus, convaincu que rien n'est plus décisif pour le gain d'une bataille que la cavalerie, sentit bien cet inconvénient ; et de loin il prit de sages précautions

(1) Enéide, VII, v. 378-383. — (2) Iliade, XXIII, v. 258-897. La Bible aussi, II Rois, II, 12-30, fait mention de plusieurs joutes de même nature, usitées chez les Hébreux au commencement du règne de David, et dont la tradition semble remonter jusqu'à Moïse. Voir ce que nous en avons dit plus haut, dans notre premier chapitre. — (3) Hérodote, l. I, s. 102-106.

pour y remédier. Il en vint à bout, et peu à peu il forma un corps de cavalerie persane qui monta jusqu'à dix mille hommes, qui étaient les meilleures troupes de l'armée. Je parlerai ailleurs du changement qu'il introduisit dans les chariots de guerre. Il est temps de venir au dénombrement des troupes de l'une et de l'autre armée, que l'on ne peut fixer que par conjecture et en réunissant plusieurs endroits de Xénophon, cet auteur ayant omis d'en marquer ici précisément le nombre ; ce qui me paraît étonnant pour un habile homme dans la guerre comme l'était cet historien.

« L'armée de Cyrus montait en tout à 196,000 hommes, infanterie et cavalerie. Dans ce nombre il y avait 70,000 Perses naturels, savoir : 10,000 cuirassiers à cheval, 20,000 cuirassiers à pied, 20,000 piquiers et 20,000 hommes armés à la légère. Le reste de l'armée, au nombre de 126,000 hommes, comprenait 26,000 chevaux mèdes, arméniens et arabes de la Babylonie, et 100,000 fantassins des mêmes nations. Outre ces troupes, Cyrus avait 300 chariots de guerre armés de faulx, dont chacun était tiré par quatre chevaux attelés du front et bardés à l'épreuve du trait, de même que ceux des cuirassiers persans. Cyrus avait encore fait construire un grand nombre de chariots beaucoup plus grands, sur lesquels il y avait des tours hautes environ de dix-huit ou vingt pieds, qui contenaient vingt archers. Ces chars étaient traînés sur des roulettes par seize bœufs attelés de front. Il y avait aussi un grand nombre de chameaux, montés chacun de deux archers arabes adossés, en sorte que l'un regardait la tête et l'autre la croupe du chameau.

« L'armée de Crésus était plus forte du double que celle des Perses, et montait à 420,000 hommes, dont il y en avait 60,000 de cavalerie. Les principales troupes étaient des Babyloniens, des Lydiens, des Phrygiens, des Cappadociens, des peuples de l'Hellespont et des Egyptiens, au nombre de 360,000. Les derniers, c'est-à-dire les Egyptiens, faisaient à eux seuls un corps de 120,000 hommes. Ils avaient des boucliers qui les couvraient jusqu'aux pieds, des piques fort longues, et des épées courtes, mais larges. Le reste était des Phéniciens, des Cypriotes, des Ciliciens, des Lycaoniens, des Paphlagoniens, des Thraces et des Ioniens.

« L'armée de Crésus se mit en bataille sur une seule ligne, l'infanterie au centre et la cavalerie sur les ailes. Toutes les troupes, tant de pied que de cheval, avaient trente hommes de profondeur ; mais les Egyptiens, dont nous avons vu que le nombre montait à 120,000 et qui formaient la principale force de l'infanterie de Crésus, dont ils occupaient le centre, étaient partagés en douze gros corps ou bataillons carrés de 10,000 hommes chacun, qui avaient 100 hommes de front et autant de profondeur, avec quelques intervalles entre les bataillons, afin d'agir et de combattre indépendamment les uns des autres. Crésus aurait voulu les engager à se ranger sur une moindre hauteur, pour faire un plus grand front. Les armées étaient dans une plaine immense, qui permettait d'étendre ses ailes à droite et à gauche ; et son dessein, sur lequel il fondait l'espérance de la victoire, était d'envelopper l'armée des Perses. Mais il ne put obtenir des Egyptiens qu'ils changeassent l'ordre de bataille auquel ils étaient accoutumés. L'armée, ainsi rangée sur une ligne, occupait de terrain presque 40 stades, c'est-à-dire près de deux lieues. Araspe, qui sous prétexte d'un mécontentement s'était retiré dans l'armée de Crésus et qui avait eu ordre surtout de bien examiner la manière dont ce général rangerait ses troupes, était revenu dans le camp des Perses la veille du combat. Cyrus, pour former son ordre de bataille, se régla sur la disposition de l'armée de Crésus, dont ce jeune seigneur mède lui avait rendu un compte exact. Les troupes persanes combattaient ordinairement sur 24 de hauteur ; Cyrus changea cette disposition. Il lui importait de former le plus grand front qu'il lui serait possible sans trop affaiblir ses phalanges, pour ne pas être enveloppé. Son infanterie était excellente, armée avantageusement de cuirasses, de haches et d'épées ; et pourvu qu'elle pût joindre l'ennemi corps à corps, il n'y avait pas lieu de croire que les phalanges lydiennes, armées seulement de boucliers légers et de javelots, en pussent soutenir l'attaque. Cyrus dédoubla donc les files de son infanterie, et les mit sur 12 de hauteur seulement : elle était composée de 93,000 hommes. La cavalerie était rangée sur deux ailes, la droite commandée par Chrysante, et la gauche par Hystaspe. Le front entier de l'armée n'occupait en tout qu'un terrain de 32 stades, c'est-à-dire un peu plus d'une lieue et demie ; et par conséquent il était débordé de plus de 3 stades de chaque côté par l'armée ennemie.

« Derrière cette première ligne et à une très-petite distance, Cyrus plaça les lanceurs de javelots ; après eux, les archers. Ils étaient couverts les uns et les autres par les soldats qui étaient avant eux, au-dessus de la tête desquels ils pouvaient lancer contre l'ennemi leurs javelots et leurs flèches. Il forma une dernière ligne, pour composer l'arrière-garde, de ce qu'il y avait de plus braves soldats dans l'armée. Leur fonction était d'avoir l'œil sur ceux qui faisaient leur devoir, d'arrêter par des menaces ceux qui s'ébranlaient, et d'aller même jusqu'à tuer les fuyards, comme des traîtres, enfin d'imposer de leur part aux lâches une crainte plus grande que celle qui pouvait leur venir du côté des ennemis.

« Derrière l'armée persane étaient ces tours roulantes dont j'ai parlé plus haut. Elles formaient une ligne égale et parallèle à celle de l'armée, et ne servaient pas seulement à incommoder l'ennemi par les décharges continuelles des archers dont elles étaient garnies,

mais pouvaient encore être regardées comme des espèces de forts ou de redoutes mobiles, sous lesquelles les troupes persanes pouvaient se rallier, en cas qu'elles fussent rompues et poussées par l'ennemi. Tout proche de ces tours, il y avait deux autres lignes, parallèles aussi et égales au front de l'armée, formées l'une par les bagages, et l'autre par les chariots qui portaient les femmes et les personnes inutiles.

« Pour former toutes ces lignes et les mettre hors d'état d'être insultées par l'ennemi, Cyrus avait placé à la queue 2,000 hommes d'infanterie, 2,000 chevaux et la troupe de chameaux, qui était assez nombreuse. Le dessein de Cyrus, en formant deux lignes de ses bagages, était non-seulement de faire paraître son armée plus nombreuse qu'elle n'était en effet, mais d'obliger les ennemis, en cas qu'ils voulussent l'envelopper, comme il savait que c'était leur projet, de faire un plus long circuit et par conséquent de s'affaiblir en s'allongeant. Restent les chariots persans armés en guerre. Ils étaient partagés en trois corps de 100 chacun. L'un de ces corps, commandé par Abradate, roi de la Susiane, fut placé au front de la bataille, et les autres sur les deux flancs de l'armée. Tel fut l'ordre de bataille des deux armées; elles furent ainsi rangées le jour qui précéda le combat (1). »

L'événement assura la victoire à Cyrus, et lui valut l'empire de Babylone. La tactique l'emporta sur le nombre ; et les conditions de la guerre furent modifiées par les grands capitaines, après la leçon donnée au monde par ce triomphe inespéré des Perses.

Platon admirait l'*éducation guerrière* des anciens Perses, et en particulier l'*éducation des princes* (2); et il la proposait aux Grecs comme le modèle d'une éducation parfaite. « Dès l'âge de sept ans, dit-il, on les tirait des mains des ennuques pour les faire *monter à cheval* et les *exercer à la chasse*. A quatorze ans, lorsque l'esprit commence à se former, on leur donnait *pour leur instruction* quatre hommes des plus *vertueux* et des plus *sages* (ou doctes) de la nation. » Il y avait donc pour eux *sept ans* d'exercice corporel ou d'éducation militaire. L'éducation de la multitude, sans être aussi soignée, reposait sur le même fondement. De là cette pépinière innombrable de soldats que formait le peuple perse chaque fois qu'il y avait à faire une grande expédition. Nous pouvons en dire autant du régime suivi en général, depuis Ninus, chez les Babyloniens et chez tous les anciens.

Xénophon renchérit encore sur Platon dans la peinture qu'il a tracée lui-même de la belle et sage éducation des anciens Perses. « Il y avait, dit-il, une place nommée *Place de la Liberté*, où étaient bâtis le *Palais du Roi* et les *Hôtels des Magistrats*. Les marchands en étaient bannis. Cette place était divisée en quatre parties : une pour les *Enfants*, une pour les *Adolescents*, une pour les *Hommes forts* ou les *Adultes*, et une pour les *Anciens* ou les *Vieillards* ayant passé l'âge de porter les armes. Chacune de ces quatre classes était gouvernée par douze chefs, suivant le nombre des douze tribus. Les enfants avaient pour chefs des vieillards ou sénateurs choisis entre ceux qu'on croyait les plus propres à les bien élever; les adolescents, ceux d'entre les hommes adultes qui paraissaient les plus capables de les former à la vertu ; les hommes faits ou adultes, ceux de leur classe qu'on jugeait avoir le plus de talent pour exciter les autres à bien exécuter les ordres de l'autorité souveraine. Les anciens eux-mêmes avaient des surveillants pris parmi leurs égaux, pour mieux assurer l'accomplissement des devoirs de leur âge.

« Depuis l'âge de 5 ans jusqu'à 17, les enfants se rendaient à leur poste, dès la pointe du jour. Ils allaient aux écoles chaque jour pour *apprendre la justice*, comme on y allait chez les Grecs pour *apprendre les lettres*. Ils apportaient leur manger, qu'ils prenaient au signal de leurs maîtres : c'était du pain, du cresson, avec une coupe pour puiser de l'eau à la rivière lorsqu'ils avaient soif. Ils apprenaient à *tirer de l'arc*, à *lancer le javelot*. On leur enseignait surtout la justice, la modestie, l'obéissance, la tempérance, ainsi qu'à dire la vérité. Ce qu'on punissait le plus sévèrement, c'était le mensonge et l'ingratitude.

« De 17 ans à 27, on était dans la classe des adolescents. Ils continuaient les exercices de la classe précédente, mais ils passaient la nuit même à la porte des magistrats et du roi, employés soit à faire la garde, soit à exécuter certaines commissions qui demandent de la vigueur et de la célérité : comme la recherche et la poursuite des brigands. Souvent le roi en emmenait une partie à la *chasse*, comme à un *apprentissage de la guerre*, afin de les habituer à la fatigue et aux périls. Sauf le gibier qu'ils tuaient en ces rencontres, ils n'avaient pas d'autre nourriture que les enfants : seulement la quantité en était plus grande.

« A 27 ans, on passait dans la classe des hommes faits, où l'on restait 25 années entières. Les hommes faits, de même que les adolescents, étaient aux ordres des magistrats ou des chefs. A la guerre, ils formaient la partie principale de l'armée. C'est de cet ordre que l'on tirait tous les chefs de service, excepté ceux qui présidaient à l'éducation des enfants.

« A 50 ans passés, on appartenait à la classe des anciens. Ceux-ci avaient le privilége de ne point porter les armes hors de leur patrie. Ils demeuraient à l'intérieur, occupés à régler les affaires publiques et les causes des particuliers. Ils jugeaient même les causes capitales,

(1) *Histoire ancienne*, l. IV, c. 1, art. 9. — (2) *Alcibiade*. 1; Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle*. 3e part. ch. v

et ils choisissaient tous les magistrats, c'est-à-dire tous les officiers (1). »

A la naissance de Cyrus, on comptait dans la Perse environ 120.000 hommes. Tous naissaient avec un droit égal aux charges et aux honneurs; tous pouvaient envoyer leurs enfants aux écoles publiques, où l'on enseignait la justice. Ceux qui étaient en état de nourrir les leurs sans les faire travailler, les y envoyaient; les autres les gardaient chez eux. Il fallait avoir été élevé dans ces écoles pour pouvoir être admis dans la classe des adolescents. Quiconque n'avait pas reçu la première éducation en était exclu. Les adolescents qui avaient fourni leur carrière complète et en avaient rempli exactement les obligations, pouvaient prendre place parmi les hommes faits et partager avec eux l'avantage d'être promus aux dignités. Mais ceux qui n'avaient point passé par les deux premières classes, ne pouvaient entrer dans la troisième, qui conduisait, quand on y avait vécu sans reproche, à celle des anciens. Celle-ci se trouvait ainsi composée de personnages qui avaient parcouru successivement tous les degrés de la vertu. Telle était alors la constitution publique et morale des Perses. Xénophon nous la montre en pleine vigueur sous Cambyse, père de Cyrus lui-même (2).

En voyant l'esprit guerrier qui animait les Perses, on trouve tout naturel le goût prononcé pour l'agriculture et les travaux rustiques. Cyrus le Jeune plantait des arbres de sa main, et prenait plaisir à les arranger en quinconces; il créa de magnifiques jardins, et s'entendait à toute sorte d'ouvrages; il savait faire jusqu'aux étoffes dont ses vêtements étaient composés (3). Mais ceci même pouvait paraître un luxe; et il y avait chez les Perses un véritable esprit rustique, pur de ces délicatesses recherchées, et digne de l'approbation complète des gens sages. Un des premiers soins du prince était celui de faire fleurir l'agriculture; et les satrapes dont le gouvernement était le mieux cultivé avaient la plus grande part aux faveurs du monarque. Comme il y avait des charges établies pour la conduite des armes, il y en avait aussi pour veiller aux travaux rustiques : c'étaient deux charges semblables, dont l'une prenait soin de garder le pays, et l'autre de le cultiver. « Le prince, dit Bossuet, les protégeait avec une affection presque égale, et les faisait concourir au bien public (4). »

Il nous reste à parler des arts et des sciences qui brillèrent par intervalles chez les Babyloniens, surtout aux époques de la plus grande illustration militaire et de leur attachement le plus ferme aux travaux salutaires de l'agriculture.

La connaissance des langues paraît avoir existé de bonne heure chez les Babyloniens, de même qu'elle avait aussi des amateurs chez les Hébreux et chez les Egyptiens. Nous voyons, en effet, Rabsacès, l'un des généraux de Sennachérib, converser *en hébreu* (5), tandis que de leur côté les ministres d'Ezéchias parlaient l'*araméen* (6), c'est-à-dire le syriaque. Après que Cyrus eut transporté à Babylone le siége de son empire, la connaissance des langues dut faire de nouveaux progrès dans cette illustre capitale du *Grand Roi*, dont l'autorité s'étendait sur cent vingt-sept provinces. Les *courriers publics* transmettaient les dépêches d'un bout à l'autre de ce pays immense, et ces dépêches étaient écrites dans les différentes langues. Assuérus ou Artaxerxès expédia plusieurs fois des ordres ainsi écrits dans *toutes les langues* (7).

Les Babyloniens avaient aussi une littérature importante, dont l'écriture cunéiforme, déchiffrée de nos jours, a conservé quelques débris. La *Bibliothèque* de Babylone remontait à une origine très-ancienne (8). Les *Archives* d'Ecbatane existaient sous Darius (9), qui fut lui-même un savant prince et qui, sous certains rapports, est comparable au fameux Salomon. Sous Artaxerxès, on voit une mention expresse des *Annales du Royaume* (10). De quelle nature étaient ces divers monuments littéraires? La science actuelle manque de données suffisantes pour le bien préciser. On sait que les Chinois commencèrent par écrire leurs anciennes histoires sur des *tablettes de bois* (11); ce qui permit dans la suite au fameux Chi-Hoang-Ti de les brûler pour les anéantir. Les Egyptiens se servirent de *la pierre*, comme on le voit par les *hiéroglyphes* empreints sur une grande quantité de leurs monuments. Les Grecs se servirent du *marbre*, comme la preuve en subsiste dans les fameux *Marbres de Paros*, appelés aussi *Marbres d'Oxford* ou *Marbres d'Arundell*, qui sont aujourd'hui une possession de l'Angleterre (12). Les Babyloniens commencèrent aussi à graver sur la pierre, comme on le voit démontré par les *Colonnes de Seth* (13), renfermant le sommaire analytique des connaissances humaines, à peu près comme les *Tables de Moïse* renfermaient sommairement toute la Loi religieuse. Plus tard, les Babyloniens gravèrent sur la brique en caractères cunéiformes. Mais il est probable que leurs *Annales* ou *Archives* étaient marquees sur des tablettes portatives, soit en bois comme celles de la Chine, soit en membrane végétale ou animale comme le papier ou le parchemin.

Comme architecture, on peut citer, à la louange des Babyloniens, leurs villes célèbres de Babylone, de Ninive, d'Ecbatane, de

(1) *Cyropédie*, l. I, c. II. 3-16. — (2) *Ibid.*, c. XI, 16; Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Eg. cath.*, t. III, p. 345. — (3) Xénophon, *Œconomiques*, c. IV. — (4) *Discours sur l'histoire universelle*, 3e partie. c. V. — (5) IV Rois, XVIII, 28; II Paralip., XXXII 18. — (6) *Ibid.*, 26. — (7) Esther, I, 22; III, 12-13; VIII, 9-10. — (8) I Esdras, VI, 1. — (9) *Ibid.*, 2. — (10) Esther, VI. 1. — (11) Abel Rémusat, *Nouveaux mélanges asiatiques*, t. III, art. *Meng-Tseu*; Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Eg. cath.*, t. III. p. 165. — (12) Godeau. *Hist. de tous les peuples*, t. I, p. 435-437. — (13) Josèphe. *Antiq. jud.*, l. I, c. IV; Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Egl. cath.*, t. I, p. 345

Suse, de Persépolis, de Palmyre, de Balbeck, de Damas, etc (1). Babylone était une ville immense, située dans une plaine fertile, et partagée par l'Euphrate en deux parties égales. Deux millions d'hommes furent employés à bâtir tous ses monuments, qui furent de vraies merveilles. Ses murs étaient entourés d'un vaste fossé rempli d'eau et revêtu de briques sur les deux talus. Ils avaient 300 pieds de hauteur sur 75 d'épaisseur, et leur circuit avait une longueur approximative de 24 lieues. On les avait construits en larges briques, cimentées avec un bitume que fournit le sol et qui est de beaucoup préférable au mortier. Cette muraille gigantesque avait la forme d'un carré parfait, comme le plan de la ville elle-même. Sur chacune des faces, on comptait 25 portes, toutes formées d'airain massif; ce qui portait à 100 leur nombre total, comme en Egypte pour la ville de Thèbes. De chacune de ces portes à la porte opposée courait une rue, en sorte que la ville en avait 25 du midi au nord et autant d'autres de l'orient à l'occident ; ce qui la partageait en 625 carrés, dont chacun pouvait avoir de côté 730 mètres ou un peu davantage. Manheim dans le Palatinat et Philadelphie en Amérique sont des villes construites sur un plan pareil, mais beaucoup plus en raccourci. Les maisons de Babylone avaient trois ou quatre étages, avec des façades ornées d'embellissements divers. L'intérieur des carrés ou quartiers était employé en cours et jardins, ou même en labourage. Des quais magnifiques, avec des portes d'airain par lesquelles on descendait au fleuve, bordaient les deux rives de l'Euphrate, dans le genre des quais somptueux de Saint-Pétersbourg. Au centre de la ville, un large pont traversait le fleuve ; il avait trois mille pieds de long ou un kilomètre suivant Diodore, et seulement 600 pieds ou 200 mètres d'après Strabon. Ce pont fameux avait ses arches bâties en grosses pierres carrées, qu'on avait liées avec des chaînes de fer et du plomb fondu. On avait été obligé de mettre le fleuve à sec, pour pouvoir le construire; et cet ouvrage lui-même pouvait sembler une entreprise hardie, et non pas un travail de peu d'importance. Aux deux extrémités du pont furent placés deux palais communiquant l'un à l'autre par une voûte pratiquée sous le fleuve, comme le tunnel creusé sous la Tamise par le célèbre ingénieur Brunel. C'est dans le palais situé sur le côté occidental du fleuve, et appelé le *Nouveau Palais*, que s'élevaient les fameux jardins suspendus. Ils formaient un carré, long d'environ 400 de nos pieds sur chaque face, et se composaient de terrasses élevées en amphithéâtre, comme il s'en trouve aux bords du Rhin, sur les flancs des coteaux baignés par ce beau fleuve. De grandes voûtes, bâties l'une sur l'autre, formaient l'appui de ces terrasses. On avait placé au sommet desdites voûtes de grandes pierres plates de 16 pieds de long sur 4 de large, et portant une couche de roseaux enduits de bitume, avec deux rangs de briques superposées; le tout recouvert de plaques de plomb, sur lesquelles s'étendait une profonde couche de terre végétale, où croissaient les plus grands arbres. On avait trouvé des moyens d'irrigation pour tous ces jardins, en faisant monter l'eau jusque sur la plus haute terrasse par des procédés qui nous sont inconnus. A côté de ces constructions étonnantes, la superbe Babylone en comptait beaucoup d'autres. Le grand lac de Nitocris, comparable au lac Mœris pour l'étendue et la destination ; le temple de Bel ou Bélus, énorme tour formée de huit tours décroissantes et posées l'une sur l'autre, ayant à son sommet une plate-forme qui servait d'observatoire aux Chaldéens; les statues d'or colossales, et le grand autel d'or; les deux palais des rois, s'élevant aux deux extrémités du pont; le pont lui-même; la galerie voûtée, pratiquée sous le fleuve; les énormes murailles, si fortement construites au dedans et au dehors ; les jardins suspendus et la magnificence incomparable qui éclatait partout dans cette grande ville, en faisaient la merveille du monde, au moins de son temps, et peut-être du nôtre. Que sont, en effet, auprès de Babylone, nos grandes capitales d'Europe, Paris, Londres, Saint-Pétersbourg? Il est vrai que, pour la richesse, les résidences impériales de l'Inde, Lahore, Agra, Delhy, pourraient rivaliser peut-être avec elle (2); et que, pour la population, Pékin en Chine, il y a un siècle ou deux, l'emportait, dit-on, de beaucoup (3). L'achèvement de Babylone est attribué au fameux conquérant Nabuchodonosor.

Ninive, que Moïse appelle déjà la *grande ville* (4), et qui du temps de Jonas continuait de s'appeler *Ninive la Grande* (5), avait pareillement 24 lieues de circuit. Elle était placée sur le Tigre, qui la traversait par le milieu dans toute sa longueur. Ses murs étaient hauts de 100 pieds, ou trois fois moins que ceux de Babylone. Ils avaient une largeur suffisante pour que trois chars y pussent courir de front ; et ils étaient fortifiés par 1,500 tours hautes de 200 pieds, ou deux fois élevées comme le corps du rempart (6). On a exhumé de nos jours, sur l'emplacement de Ninive, d'immenses débris de palais, avec des statues, des peintures et des inscriptions. Ces statues et ces tableaux sont d'une perfection qui a pu servir de modèle aux Grecs. Ces peintures représentent les triomphes militai-

(1) Godeau, *Hist. de tous les peuples*, t. I, p. 46-62; Volney, *Ruines*, t. I, c. II; *Voyage en Syrie*, t. II et *Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne*. — (2) Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Eg. cath.*, t. III, p. 53.—(3) D'après une lettre de Mg. Verrolles, Pékin n'a aujourd'hui que 500,000 âmes de population ; la ville n'a que 6 lieues de tour; elle a, du reste, plusieurs beaux monuments, qui sont décrits par le Prélat missionnaire. Voir les *Annales de la Propagation de la Foi*, numéro de juillet 1867. —(4) Genèse, x, 12. —(5) Jonas, I, 2.—(6) Diodore, l. II; Strabon, l. XVI; Rohrbacher *Hist. univ. de l'Eg. cathol.*, t. II, p. 326.

res et les festins des rois. Dans les peintures militaires, on voit le vainqueur entouré de soldats à pied, avec des machines qu'on croyait inventées par les Grecs ou par les Romains; mais on n'aperçoit ni char ni cavalier dans sa troupe, tandis qu'on en voit parmi les ennemis. Ce qui concorde exactement avec la Bible, où il est dit que « les peuples d'Assur ne connaissent point l'usage des chariots ni celui des chevaux. » Les peintures et sculptures de festins rappellent l'interminable repas de 180 jours que le roi Assuérus donna aux grands de son empire dans le palais de Suse. On y voit des guerriers en habits de fête, les cheveux et la barbe soigneusement bouclés et parfumés, assis devant des tables chargées de mets, les uns en face des autres, élevant leurs verres et portant des santés en l'honneur du vainqueur. Les tables recouvertes de nappes, les chaises, les verres sont du plus beau travail, et l'emportent en plusieurs points sur l'industrie moderne. Les inscriptions qui accompagnent ces sculptures et ces peintures sont en forme de clous ou de coins, et appelées pour cela cunéiformes (1). Trois savants orientalistes, MM. Rawlinson, Hincks et Oppert, sont parvenus à déchiffrer cette écriture particulière, comme Champollion, Letronne et Charles Lenormant avaient précédemment déchiffré l'écriture des hiéroglyphes (2). Ce déchiffrement, dû au génie de nos contemporains, peut bien passer aussi pour une merveille, qui formera un jour l'une des plus légitimes de nos gloires, dans l'ordre des progrès accomplis par la science. Londres et Paris possèdent actuellement des musées assyriens; c'est là qu'on peut voir ce que fut jadis l'industrie étonnante des Babyloniens, et admirer de nouveau la concordance naturelle du génie militaire avec le génie des arts et le génie des sciences (3).

La ville d'Ecbatane chez les Perses fut aussi une place de guerre formidable. Elle avait sept enceintes de murailles, échelonnées successivement sur la déclivité d'une montagne élevée. Chacune de ces enceintes était marquée d'une couleur différente, et leur agréable variété formait toutes les couleurs du prisme (4). C'était la beauté jointe à la force dans le métier des armes (5); et cette magnifique alliance, qui fut remarquable dès les premiers temps dans les armées de presque tous les peuples, dure encore de nos jours, principalement dans notre belle et brave armée française.

Darius continua les traditions généreuses et pleines de magnificence des conquérants Babyloniens, ses illustres prédécesseurs. Il fut un zélé protecteur des savants, et l'histoire n'a pas oublié son aventure avec cet Héraclite *le Ténébreux*, ours mal léché, s'il en fut jamais (6). L'achèvement du *Canal de Suez* (7), commencé par l'égyptien Néchao, et peut-être même par Rhamsès ou Sésostris le Grand, fut l'œuvre du sage Darius, qui tenait d'ailleurs un des premiers rangs parmi les littérateurs de son siècle. L'armée du conquérant Xerxès exécuta aussi des travaux gigantesques (8). Le pont sur la mer construit au passage d'Abydos, le percement audacieux du mont Athos sont des travaux que l'on peut citer après les œuvres grandioses conçues auparavant par l'esprit inventif des Babyloniens. Ces hardis projets ont conservé tout leur mérite, malgré même les audaces de la science de nos jours, et en particulier malgré la puissance déployée dans le percement des Alpes ou dans les travaux si énergiques du canal de Suez. Mais de quoi n'est pas capable une nation guerrière? On dirait que Dieu la suscite, qu'il la dirige par son esprit ; qu'il lui verse à pleines mains tous les trésors d'intelligence et d'activité qu'il possède en lui-même, et qu'il tire avec amour pour elle de son sein fécond et inépuisable. Peut-être est-ce encore en ce sens que Jésus-Christ disait : *Non veni pacem mittere, sed gladium* (9). La guerre a donc sa mission ; la guerre est l'envoyé de Dieu. Fléau terrible en elle-même, ainsi qu'un orage destructeur, elle assainit, après avoir grondé. Par le fait, on a constamment vu la guerre châtier les peuples pour les amender. Son rôle commence par apporter la punition ; mais c'est pour mieux faire place à la miséricorde, et pour tourner finalement au bonheur et au salut des peuples.

La musique existait, comme les autres arts, chez les Babyloniens. Du temps de Nabuchodonosor, un de leurs plus grands princes, ils avaient *des trompettes, des flûtes, des harpes, des hautbois, des psaltérions, des symphonies et toute sorte d'instruments* (10). C'étaient les Chaldéens ou les prêtres qui s'exerçaient à cette musique instrumentale, comme faisaient aussi les prêtres Juifs et pareillement les Égyptiens. La musique était principalement destinée à l'ornement des fêtes. Mais il est probable qu'elle faisait partie de l'éducation primitive des Babyloniens avec l'exercice militaire, comme il se pratiquait chez les Hébreux, chez les Égyptiens, et chez les Grecs les plus

(1) *Annales de Philosophie chrétienne*, 3e série, t. XII, p. 127-147 ; t. XIV, p. 240-242 ; t. XVI, p. 145-149. — (2) Consulter, relativement à l'*écriture cunéiforme* des Assyriens et aux *hiéroglyphes* des Égyptiens, l'excellent *Manuel d'Histoire ancienne de l'Orient*, par François Lenormant, sous-bibliothécaire de l'Institut, t. I, p. 146-359 et p. 497-516; Paris, 1868. — (3) Le *Magasin pittoresque*, année 1848, p. 131, et année 1849, p. 193, a donné des spécimens curieux et intéressants des collections formant le Musée assyrien du Louvre. — (4) Rollin, *Hist. anc.* l. III, c. III. — (5) II Rois, VIII, 7. Ezéchiel, XXVI, 16. Juvénal, *Satires*, VI, v. 103. Les armes d'or ou d'argent, les insignes des chefs, l'uniforme des troupes, la propreté générale de la tenue, la musique, l'ordonnance des batailles et des manœuvres, etc. tout cela prouve un bon goût particulier, qui semblent surtout naturel chez les militaires. Quoi de plus beau qu'une revue d'un corps d'armée un peu considérable? — (6) Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Égl. cath.*, t. III, p. 227. — (7) *Ibid.*, t. II, p. 410. — (8) Hérodote, l. VII, p. 32 et suiv. — (9) Math., X, 34. — (10) Daniel, III, 3 ; Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Égl. cath.* t. III, p. 12.

anciens (1). Car les mœurs des nations avaient dans l'origine une conformité frappante, et une ressemblance qui fut très-lente à s'effacer. Ainsi, la coutume d'élever les jeunes seigneurs *à la Porte du Roi* (2) et de les former *en commun avec ses propres enfants* ne se voit pas seulement chez les Perses ; elle se voit encore chez les Egyptiens, chez les Grecs et pareillement chez les Hébreux (3). L'éducation de Sésostris, de Roboam, fils de Salomon, de Cyrus, d'Alexandre, de Ptolémée Philopator, d'Antiochus Epiphane et d'Antiochus Eupator, fut basée, chez quatre peuples différents, sur une méthode presque pareille : tous ces princes furent *élevés en commun* avec des enfants de leur âge, fils des grands officiers. Ainsi encore, l'exercice militaire figure invariablement dans la première éducation chez les Hébreux, chez les Egyptiens, chez les Babyloniens, chez les anciens Grecs, et aussi chez les anciens Romains. Chez tous ces peuples, comme chez les Perses, l'*éducation militaire* commençait à 7 ans (4) : telle était, pendant sept années consécutives, l'occupation dominante imposée pour la culture du premier âge. A 14 ans, on complétait l'éducation militaire des jeunes Perses par une *éducation morale*. Celle-ci consistait à leur apprendre la *magie* (ou la religion et une certaine philosophie), *la probité*, *l'austérité*, *la hardiesse*. Ces leçons ajoutaient le courage de l'âme à la trempe forte donnée au corps par le moyen des premiers exercices.

L'éducation morale donnait aux Perses une grande humanité et une générosité qu'on ne voit point avant ce peuple brave et lettré. La rigueur et la barbarie dominaient chez les Assyriens ; ils transportaient les peuples vaincus, ou les exterminaient. Sous les Perses, les ennemis vaincus n'eurent jamais à souffrir ; et ces nouveaux conquérants firent voir au monde le premier exemple d'une domination paternelle. C'est ce qu'on voit par la conduite généreuse de Cyrus envers Crésus et envers les Juifs, par celle de Xerxès envers Thémistocle, et par celle de Darius envers les savants de la Grèce (5). L'histoire d'Assuérus ou Artaxerxès confirme encore par de nouveaux traits cette importante observation. Les plus justes des hommes sont toujours les plus doux.

L'usage des Perses était de s'endurcir dès l'enfance, en vivant d'un régime austère. La nourriture des enfants était *le pain et l'eau*, avec un peu de cresson qu'il était permis d'ajouter. La viande était un extra, un luxe rare, réservé pour la chasse et sans doute aussi pour la guerre. Les hommes faits se nourrissaient *de pain et de vin* (6). Ce régime les remplissait de force et de courage ; il prolongeait leur vie jusqu'à quatre-vingts ans. Il y avait chez les Egyptiens ou Ethiopiens un régime encore meilleur, dont parle Hérodote, et que nous avons déjà précédemment signalé en son lieu. Avec ce régime de l'Ethiopie ou plutôt de la Haute-Egypte, on vivait non pas quatre-vingts ans, mais cent vingt ans, c'est-à-dire moitié de plus (7). La base de ce régime excellent, et si favorable à la longévité, c'était *la viande et le lait*. Il est à remarquer que les Gaulois eux-mêmes faisaient jadis un grand usage du lait, dont ils paraissent avoir tiré leur nom ; ce qui peut servir à démontrer par une expérience de plus les bons effets du lait comme producteur de la force à la fois physique et morale. Mais nous avons vu, dans le régime des Hébreux et dans celui des Egyptiens, une sage fusion de ces divers principes de l'alimentation ; et c'est aussi la méthode que les Grecs et les Romains ont adoptée pour leur usage. Il semble, en effet, qu'en faisant reposer l'alimentation sur les quatre principes réunis, *pain et viande*, *vin et lait*, on obtient nécessairement une nourriture bien plus parfaite, qu'en donnant l'exclusion à l'un quelconque de ces éléments de subsistance que Dieu laisse partout à la portée des hommes. Souvent, quand on est exclusif, on s'expose à l'erreur (8). La meilleure nourriture est celle qui peut le mieux sustenter les corps et favoriser l'élan naturel des esprits. Or, on ne voit pas que le régime simple et frugal des Ethiopiens ou des Perses ait suscité beaucoup d'hommes de talent chez l'un ou l'autre de ces peuples. Les mages et les grands de la Perse formaient une classe lettrée, sans doute ; mais, à l'époque où ils brillèrent le plus, leur régime alimentaire semble avoir été différent de celui du peuple, et bien plus voisin de cette nourriture succulente que les Anglais nous ont appris à nommer *confortable* (9). Les grands festins donnés par Cyrus, par Darius, par Baltassar (10) et par Assuérus (11) nous en donnent quelque idée. A l'ombre de tentures de diverses couleurs, suspendues par des anneaux d'argent à des colonnes de marbre, reposaient des convives sans nombre, à qui l'on versait le vin du roi dans des vases d'or. C'était un *vin fin*, et servi *en très-grande abondance*. Une foule de plats et de mets recherchés garnissaient les tables ; et il y avait alors une exhibition de vaisselle

(1) Platon, *République*, 2 et 3 ; Fleury, *Mœurs des Israélites*, 2e partie c. XI. — (2) Xénophon, *Cyrop.*, l. I, c. II. — (3) Diodore, l. *I*, c. LIV. III Rois, XIII, 8 et XX, 14. I Mach., I, 7. Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Eg. cath.*, t. III, p. 369, 382, 388, 425, 434. — (4) Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Egl. cath.*, t. III, p. 425. Antiochus Epiphane avait eu Philippe et Lysias pour *compagnons d'enfance*. Son fils Antiochus Eupator commença son éducation *à 7 ans*, sous Lysias, *lieutenant du royaume*, remplacé deux ans plus tard par le *régent* Philippe. — (5) Le savant historien Rohrbacher a le premier fait remarquer cette grande différence de caractère entre les Assyriens au cœur impitoyable et les Perses remplis, au contraire, d'humanité et de douceur. Sa perspicacité ordinaire l'a bien servi dans cette observation. — (6) Xénophon, *Cyrop*, l. I, c. III. — (7) Hérodote, l. III, p. 17-26. — (8) L'Ecriture dit avec raison : *Hæc oportuit facere et illa non omittere.* — (9) Dans un festin donné aux Perses, Cyrus fit servir *chèvres, moutons, bœufs, pain et vin, avec les mets les plus exquis*. Voir le détail de ce festin dans Hérodote, l. I, p. 126 ; III, Esdras 1-12. — (10) Daniel, V, 1-4. — (11) Esther, I, 3-9.

fastueuse, une magnificence digne en tous points de la grandeur royale. Ces banquets splendides avaient lieu dans les jardins du roi. Le peuple lui-même y fut convié pendant sept jours, sous le règne prospère du tout-puissant Assuérus (1).

Les Babyloniens ou les Perses, après avoir brillé pendant des siècles, virent leur empire tomber en décadence et leur puissance passer en d'autres mains. Volney a retracé d'une manière éloquente l'anéantissement de leurs villes superbes, dont il avait sous les yeux les tristes ruines. « Je me peignais, dit ce voyageur, l'Assyrien sur les rives du Tigre, le Chaldéen sur celles de l'Euphrate, le Perse régnant de l'Indus à la Méditerranée. Je dénombrai les royaumes de Damas et de l'Idumée, de Jérusalem et de Samarie, et les Etats belliqueux des Philistins, et les républiques commerçantes de la Phénicie. Cette Syrie, me disais-je, aujourd'hui presque dépeuplée, comptait alors cent villes puissantes. Ses campagnes étaient couvertes de villages, de bourgs et de hameaux. De toutes parts on ne voyait que champs cultivés, que chemins fréquentés, qu'habitations pressées. Ah! que sont devenus ces âges d'abondance et de vie? Que sont devenues tant de brillantes créations de la main de l'homme? Où sont-ils ces remparts de Ninive, ces murs de Babylone, ces palais de Persépolis, ces temples de Balbeck et de Jérusalem? Où sont ces flottes de Tyr, ces chantiers d'Arad, ces ateliers de Sidon, et cette multitude de matelots, de pilotes, de marchands de soldats? Et ces laboureurs, et ces moissons, et ces troupeaux, et toute cette création d'êtres vivants dont s'enorgueillissait la surface de la terre? Hélas! je l'ai parcourue cette terre ravagée! j'ai visité les lieux qui furent le théâtre de tant de splendeur, et je n'ai vu qu'abandon et que solitude. J'ai cherché les anciens peuples et leurs ouvrages, et je n'en ai vu que la trace, semblable à celle que le pied du passant laisse sur la poussière. Les temples se sont écroulés, les palais sont renversés, les ports sont comblés, les villes sont détruites, et la terre, nue d'habitants, n'est plus qu'un lieu désolé de sépulcres. Grands dieux! d'où viennent de si funestes révolutions? Par quels motifs la fortune de ces contrées a-t-elle si fort changé? Pourquoi tant de villes se sont-elles détruites? Pourquoi cette ancienne population ne s'est-elle pas reproduite et perpétuée (2)? Bossuet répond comme il suit à ces graves questions, que se faisait mélancoliquement Volney sans pouvoir les résoudre : « Les mœurs corrompues de la nation des Perses les entraînèrent bientôt dans les plaisirs, contre lesquels nulle éducation ne peut tenir. Car leur mollesse était si grande, qu'ils voulaient trouver dans l'armée la même magnificence et les mêmes délices que dans les lieux où la cour faisait sa demeure ordinaire; de sorte que les rois marchaient accompagnés de leurs femmes, de leurs concubines, de leurs eunuques, et de tout ce qui servait à leurs plaisirs. La vaisselle d'or et d'argent, et les meubles précieux, suivaient dans une abondance prodigieuse, et enfin tout l'attirail que demande une telle vie. Une armée composée de cette sorte et déjà embarrassée de la multitude excessive de ses soldats, était surchargée par le nombre démesuré de ceux qui ne combattaient point. Dans cette confusion, on ne pouvait se mouvoir de concert; les ordres ne venaient jamais à temps, et dans une action tout allait comme à l'aventure, sans que personne fût en état de pourvoir à ce désordre. Joint encore qu'il fallait avoir bientôt fini et passer rapidement dans un pays : car ce corps immense et avide non-seulement de ce qui était nécessaire pour la vie, mais encore de ce qui servait au plaisir, consumait tout en peu de temps; on a peine à comprendre d'où il pouvait tirer sa substance. Il ne fut pas malaisé aux Perses de dompter l'Asie-Mineure et même les colonies grecques, que la mollesse de l'Asie avait corrompues. Mais quand ils vinrent à la Grèce même, ils trouvèrent ce qu'ils n'avaient jamais vu : une milice réglée, des chefs entendus, des soldats accoutumés à vivre de peu, des corps endurcis au travail, que la lutte et les autres exercices ordinaires du pays rendaient adroits; des armées médiocres à la vérité, mais semblables à ces corps vigoureux où il semble que tout soit nerf, et où tout est plein d'esprit; au reste, si bien commandées et si souples aux ordres de leurs généraux, qu'on eût cru que les soldats n'avaient tous qu'une même âme, tant on voyait de concert dans leurs mouvements. Mais ce que la Grèce avait de plus grand était un courage que l'amour de la liberté et celui de la patrie rendait invincible (3). »

Ainsi, l'esprit militaire nous apparaît de nouveau comme le nerf des empires et la condition de leur stabilité. Il croît lui-même et se maintient sous les auspices de la religion et de l'agriculture, et il amène à sa suite le goût des arts et des sciences, la prospérité matérielle et morale des nations (4). Il tombe aussi lorsque ses bases naturelles sont renversées, et sa chute entraîne tout le reste dans une ruine commune. Les nations vivent donc à l'abri de l'art militaire, qui lui-même procède de l'agriculture et de la religion comme de sa double source, et voilà, pour emprunter le langage de Volney, « par quels mobiles s'élèvent et s'abaissent les empires; de quelles causes naissent la prospérité et les malheurs des nations; sur quels principes enfin doivent s'établir la paix des societés et le bonheur des hommes (5). »

(1) Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Eg. cath.*, t. III, p. 108. — (2) *Ruines*, t. I, c. II. — (3) *Discours sur l'histoire universelle*, 3e partie, c. v. — (4) Voir la première thèse que nous avons développée sur ce point en 1867, dans nos *Recherches historiques sur l'esprit militaire et l'éducation nationale des Hébreux*. — (5) *Ruines*, t. I, c. IV.

LIVRE VINGTIÈME

Les philosophes, les poëtes et les historiens de la gentilité.

Où cessent les prophètes d'Israël, là commencent les philosophes, les poëtes et les historiens des nations. Les prophètes se suivent depuis Adam jusqu'à Malachie, à travers un espace de trente à quarante siècles. Ils cessent quand ils ont tout dit.

Les sages, communément appelés philosophes, ont commencé environ six siècles avant Jésus-Christ, et ont fini environ six siècles après. Les principaux sont : Lao-Tseu, Cong-fu-Tseu ou Confucius, et Meng-Tseu, chez les Chinois ; Zoroastre et Hostanes, chez les Perses ; Thalès et Héraclite, chez les Grecs d'Asie ; Anaxagore, chez les Grecs d'Europe ; Pythagore, Xénophane, chez les Grecs d'Italie ; Empédocle, chez les Grecs de Sicile ; Socrate dans Athènes, ainsi que Platon, Aristote, Zénon, Aristippe, Diogène, Epicure, Pyrrhon, etc.; Cicéron, chez les Romains.

A la prédication du Christianisme, plusieurs l'embrassèrent. Saint Pantène, que les peuples de l'Inde firent venir d'Alexandrie pour les instruire dans l'Evangile, avait été philosophe stoïcien ; saint Aristide, qui présenta une apologie de la religion chrétienne à l'empereur Adrien, était un philosophe d'Athènes ; le saint martyr Justin, qui présenta également une apologie à l'empereur Marc-Aurèle, était platonicien et continuait, aussi bien que saint Aristide, à porter le manteau de philosophe. Ceux qui n'embrassèrent pas le christianisme, s'en rapprochèrent plus ou moins dans leurs doctrines, comme Sénèque, Epictète, Marc-Aurèle, Plotin, Jamblique, Proclus.

Cette espèce de succession se termine au sixième siècle par deux illustres catholiques, Boëce et Cassiodore, l'un et l'autre consuls romains.

Aux individus, il faut joindre les castes ou corporations entières, les brachmanes ou brames de l'Inde, qui subsistent encore, les mages de Perse, les Chaldéens de l'Assyrie, les prêtres de l'Egypte ; d'autant plus que plusieurs des philosophes nommés plus haut allaient consulter ces corporations.

Mais surtout, la race d'Abraham tout entière était une race de vrais sages. Aussi un philosophe d'Athènes, Théophraste, disciple et successeur d'Aristote, et, après lui, Porphyre, philosophe grec de Phénicie, compte-t-il les Juifs parmi les philosophes. « Ils ne s'entretiennent, dit-il, que de la Divinité (1). » C'est à Abraham et à son arrière-petit-fils Joseph, que l'Egypte dut ce qu'il y a de plus vrai dans sa sagesse. Job, son descendant par Esaü, philosophait avec ses amis de Théman, de Sué, de Naamath, mille ans avant la Grèce. La sagesse de Salomon faisait l'admiration de l'Egypte, des îles de la Méditerranée ou de l'Europe, et de l'Asie, jusqu'au delà de l'Euphrate, cinq siècles avant qu'il fût question de Socrate. Lorsque s'élève cet empire universel, qui doit contribuer, par la force, à ramener tous les peuples à l'unité, un prophète ou sage d'Israël, Jonas, est envoyé à Ninive, sa première capitale, pour y prêcher la pénitence ou le retour à la sagesse véritable. Et sa parole est plus efficace que ne sera jamais celle des sages d'Athènes et de Rome. Tobie, à la cour de Salmanasar, y enseignera de même, et par ses discours et par ses exemples. Cet empire est-il transporté à Babylone, Daniel et ses compagnons y viennent, qui l'emportent sur tous les sages de l'Orient. Daniel devient le chef des mages. Sa renommée se répand partout. Il est reproché au roi de Tyr, comme un excès d'orgueil, de s'être comparé en sagesse à Daniel. Ce prophète et ses compagnons se montrent philosophes ou amateurs de la sagesse, non-seulement en paroles, mais en œuvre. Au faîte des honneurs, ils se laissent jeter dans la fournaise ardente, dans la fosse aux lions, plutôt que de retenir la vérité captive et de transporter à la créature le culte qui n'est dû qu'à Dieu ; et les édits du roi annoncent le triomphe de leur sagesse à tous les peuples de la monarchie universelle. Enfin, cette monarchie a-t-elle passé des Babyloniens aux Perses, Esther et Mardochée dont aujourd'hui encore l'Orient révère les tombeaux, succèdent à Daniel ; ils publient la sagesse des Hébreux dans les cent vingt-sept provinces, parmi lesquelles sont nommément comprises l'Inde et l'Éthiopie.

La grande gloire de ce peuple vraiment philosophe, vraiment amateur de la sagesse, c'est que pendant les quinze siècles avant la venue de la sagesse incarnée, il fut le seul peuple de la terre à professer publiquement le culte du vrai Dieu et son vrai culte. « Il est vrai, dit

(1) Porph., *De abstin.*, — l. II, § XXVI ; l. IV, § XI.

Bossuet, que depuis la loi de Moïse, les païens avaient acquis une certaine facilité plus grande de connaître Dieu par la dispersion des Juifs, et par les prodiges que Dieu avait faits en leur faveur; en sorte que le nombre des particuliers qui l'adoraient parmi les Gentils est peut-être plus grand qu'on ne pense; mais que des peuples entiers aient ouvert les yeux à la vraie religion, c'est de quoi l'on ne voit aucun exemple (1). » Si des rois de Perse ou de Syrie rendent des ordonnances pour rebâtir le temple de Jérusalem ou pour y offrir des sacrifices au vrai Dieu, cela ne prouve pas que leurs peuples ni qu'eux-mêmes professassent son vrai culte. Car, dit Bossuet, « c'est ignorer les premiers principes de la théologie, que de ne pas vouloir entendre que l'idolâtrie adorait tout, et le vrai Dieu comme les autres (2). » Saint Paul établit la même vérité dans son épître aux Romains. « La force de l'argument de cet apôtre, dit encore Bossuet, consiste en ce qu'il a fait voir d'un côté que les Gentils étaient criminels, en ne servant pas le Dieu qu'ils connaissaient : ce qui leur a attiré tous les autres crimes, dont le même apôtre fait le dénombrement; et de l'autre, que les Juifs n'étaient pas moins coupables, pour avoir été prévaricateurs de la loi : ce qui montre que tout ce qui n'est pas juif est idolâtre, malgré le témoignage de sa conscience, puisque Dieu s'est fait connaître également à toutes les nations par les ouvrages de sa sagesse (3). » Saint Augustin résume et distingue excellemment tout cela dans son commentaire sur ces paroles du psaume, *Dieu connu dans la Judée.* « Telle est la force de la vraie Divinité, qu'elle ne peut être tout à fait cachée à la créature raisonnable parvenue à l'usage de la raison; car, excepté un petit nombre dans qui la nature est par trop dépravée, tout le genre humain confesse Dieu auteur de ce monde. En tant donc qu'il a fait ce monde où l'on voit le ciel et la terre, Dieu était connu de toutes les nations, même avant qu'elles fussent instruites dans la foi du Christ; mais en tant qu'il ne doit pas être adoré injurieusement avec les fausses divinités, Dieu était connu dans la Judée (4). »

Ces vérités diverses vont être constatées en détail par l'examen des principaux peuples de l'antiquité.

La Chine.

Environ cent ans après que les dix tribus d'Israël, parmi lesquelles se trouvait Tobie, eurent été dispersées jusque dans l'Inde, peut-être même jusque dans la Chine; pendant les longues années que le prophète Daniel, chef des sages de la Chaldée et de la Perse, gouvernait l'empire d'Assyrie, et que la puissance du vrai Dieu était fréquemment annoncée par des édits publics à toute la terre, alors florissait à la Chine et voyagea vers l'Occident le plus ancien philosophe chinois. Son nom est Lao-Tseu, qui veut dire *fils de l'antiquité.* Il naquit vers 600 avant Jésus-Christ, et vécut jusque vers 500, contemporain des prophètes Daniel et Ezéchiel, ainsi que du philosophe Thalès et des sept sages parmi les Grecs.

Comme il y avait eu en Israël des écoles de prophètes, ainsi, en Chine, il y avait eu ce que l'on y appelait *Yu-Kiao*, maison des sages. Ce mot de *maison* doit se prendre ici, non pour une demeure matérielle, mais, comme il arrive souvent dans l'Écriture sainte, pour famille, société. Ces sages vivaient la plupart, au moins un certain temps, dans la solitude, au milieu des montagnes, livrés à la contemplation. Ils étaient souvent consultés des princes, et les aidaient, par leurs conseils et leurs efforts, à bien gouverner.

Le principal objet de leur contemplation était le *Tao*, qui, en chinois, présente absolument le même sens que le Λογος en grec et dans l'Evangile de saint Jean, c'est-à-dire *Verbe, raison, parole.* Un des premiers empereurs, Hoang-Ti, ayant demandé à l'un de ces anciens solitaires ce qu'était le Tao, il répondit, après trois mois de réflexion : « Le Tao (le Verbe) est obscur et caché; vous ne pouvez le voir ni l'entendre; il est toujours en repos et toujours pur; il ne travaille point avec un corps; il ne se meut point, quoiqu'il soit ce qu'il y a de plus subtil; il prévoit tout au dedans de lui-même, il est profondément caché au dehors; il fait tout ce qui naît et périt (5). »

Voici quelle idée les antiques monuments de la Chine nous donnent du Sage.

Le Tao, le Verbe, étant le principe, le milieu et la fin des choses, le sage ou l'*Yu* s'y tient constamment comme dans l'invariable milieu : il est content de tout, parce qu'il a toujours ce qu'il désire (savoir, ce qui est raisonnable). Les anciens enseignent, dit le *Li-Ki* : Le sage (l'Yu) ne s'applique qu'à connaître la vérité et à croître dans la vertu. Parler de lui est une tâche infinie; quelques traits seulement l'indiqueront. Le regard du sage est continuellement dirigé sur la vérité : nuit et jour, il la suit afin d'épurer ses connaissances et ses actions à ses rayons célestes. Disposé à se dévouer au prince, il emploie ses talents pour chacun de ses semblables et pour la patrie; mais il ne les estime point assez haut pour vouloir les imposer à personne; il attend

(1) Bossuet, *Lettre* 257, à M. Brisacier. — (2) Bossuet, *Lettre* 256, à M. Brisacier. — (3) *Ibid.*, *Lettre* 257, au même. — (4) Hæc est enim vis veræ divinitatis, ut creaturæ rationali jam ratione utenti, non omnino ac penitus possit abscondi. Exceptis enim paucis in quibus natura nimium depravata est, universum genus humanum Deum mundi hujus fatetur auctorem. In hoc ergo quod fecit hunc mundum cœlo terraque conspicuum, et ante quam imbuerentur in fide Christi, notus omnibus gentibus Deus. In hoc autem quod est [illegible] suis cum diis falsis [illegible] notus in Judæa Deus. *In Joan. tractat.* 106, n. 4. — (5) Windischmann, [illegible] *dans la progression de l'histoire du Monde*, t. I, p. 410 (en allemand).

une vocation. Un *Yu* ne cherche dans ses habits que de quoi se couvrir convenablement, et dans sa maison qu'un abri. Il méprise le choix délicat dans les mets, oublie même quelquefois des journées entières de manger, endure patiemment le froid et le chaud ; il aime et attend la mort ; il travaille sans cesse à sa perfection. La vertu est son trésor : voilà ce qu'il travaille à augmenter, non les biens extérieurs; son âme, voilà le champ qu'il cultive. Un *Yu* vit avec les hommes de son temps, mais il suit la doctrine du monde primitif ; il est dans son siècle le modèle des siècles suivants. Dans les temps de désordre et de corruption, on ne saurait lui faire accepter un emploi ; on ose à peine lui en offrir un : tous les ennemis de l'empire et de la vertu sont les siens et conspirent contre lui. Ni leur nombre, ni leur rage ne sauraient le faire entrer dans leurs vues. Autant son âme est tendre et ouverte au malheur public, autant elle est fermée au vice. Il voit la mort d'un œil tranquille; on peut le tuer, mais non le ployer à ce qui est indigne de lui. Dans le bonheur et dans le malheur, l'*Yu* est le même ; il s'avance lentement, mais il ne recule pas et ne se détourne pas même à l'aspect du péril. La franchise est son casque, la confiance sa cuirasse ; l'obéissance à la loi et la bonne conduite, sa lance et sa massue ; aussi n'a-t-il pas peur, même du tyran le plus sanguinaire. L'*Yu* est sensible et tendre. Il rougit de ses fautes, mais non pas des reproches de l'ami. Les peines et les joies de l'ami sont les siennes; il les porte en son cœur, expose, quand il le faut, sa vie pour elles. La science de l'*Yu* est grande ; mais il ne cherche point à l'étendre au delà de ce qui est fructueux et ne perd point son temps à des rêves. Assuré dans sa méthode de penser, il ne risque rien légèrement, il sait craindre l'illusion. On peut le contredire sans lui déplaire. Modeste sans bassesse, il diminue sa grandeur en se cachant en lui-même ; au premier aspect, il paraît sans talent, tant il craint de parler, tant il aime à se taire. Il est complaisant, cède volontiers, pardonne, oublie les offenses, compatit aux faiblesses d'autrui sans faire violence à son caractère, etc. Le Chemin du Ciel, dit l'Y-King, est simple et pur ; le chemin du sage est appliquant et demande de la persévérance. Les sages, ajoute une glose, ont toujours regardé la privation comme une félicité, et les douceurs de la vie comme un malheur. Le sage, dit plus loin l'Y-King, doit se purifier et se renoncer (1).

Tel est le portrait idéal que les anciens Chinois nous ont laissé du sage et de ses devoirs.

Mais comme en Israël il y avait eu de faux prophètes, qui, au lieu de reprendre de leurs égarements les peuples et les rois, ne songeaient qu'à les flatter pour s'attirer leurs faveurs, ainsi vit-on de faux sages et des sophistes dans la Chine, surtout pendant l'anarchie féodale qui la divisait et la désolait au temps de Lao-Tseu. Il se forma un nouveau Yu-Kiao, une nouvelle maison de sages, qui devint de plus en plus une école de cour et d'administration. La puissance du Ciel ou de Dieu était mise en oubli, l'antiquité était dédaignée ; il fut dit : Le sage n'emprunte point sa politique, il la trouve dans son cœur ; s'il bâtissait sur les pensées d'autrui, il bâtirait sur le sable. Le sage est LUI-MÊME : la prééminence de ses vues le distingue de la foule, et sa conduite exprime sa grandeur (2).

Au milieu des funestes innovations qu'enfantait cet esprit d'orgueil, Lao-Tseu entreprit de rétablir le véritable mystère de l'antique sagesse, la doctrine du Tao ou du Verbe éternel, son rejaillissement dans la nature et dans l'esprit de l'homme, et de s'opposer à la nouvelle école des lettres de cour, comme un sage de l'école primitive. Désolé de voir tous ses efforts sans succès, il quitta la cour impériale de Tcheou, où il était historiographe, et enfin l'empire même pour suivre la sagesse dans l'Occident. C'était le temps où Daniel était le chef des Chaldéens et des mages. Un des plus savants orientalistes de nos jours a pensé qu'il a pu venir jusque dans la Grèce et dans Athènes, comme y vint vers ce temps le Scythe Anacharsis.

Toutefois, à la prière d'un de ses amis, il acheva son *livre de la Raison et de la Vertu*, Tao-Te-King, comme un monument de profonde spéculation à la manière des anciens. Ce livre existe encore. Comme dans le Chou-King de Confucius, le Tao ou le Verbe y est la condition fondamentale de l'existence, le principe et la vérité de toutes choses. Tao veut dire aussi parole ; de plus, d'après son caractère écrit, qui se compose du caractère du mouvement et de celui de la tête, il signifie encore chef qui meut tout, le premier moteur, le principe et le commencement. « Ce que l'Y-King nomme la coupole, dit un savant chinois, ce que Confucius nomme principe, Lao-Tseu le nomme, également d'après l'ancienne manière, Tao, la raison. » Dans quel sens ceci se prend, on le voit dès le commencement du Tao-Te-King, où il est dit : « Le Tao peut être nommé, mais avec un nom inouï. Sans nom, il est le principe du ciel et de la terre ; avec un nom, il est la mère de toutes choses. C'est pourquoi, soyons toujours sans passion pour méditer sa gloire. Sur ces mots, *avec un nom* et *sans nom*, le commentaire chinois donne l'explication suivante : En soi-même et dans son essence, le Tao (le Verbe) n'a point de nom, parce qu'il est avant tout ; il était avant tous les êtres. Mais lorsque le mouvement (le temps) eut commencé et que l'être eut jailli du néant, il put recevoir un nom. Il faut être sans passion dans l'âme

(1) Windischmann, *La Philosophie dans la progression de l'histoire du monde*, t. I, p. 238 et suiv. ; *Mémoires concern. les Chinois*, t. VIII, IX, X. — (2) Windischmann, *La philosophie*, etc., t. I, p. 391.

pour concevoir l'escence du Tao (du Verbe), ce qu'il était avant la naissance des choses, lorsqu'il n'avait encore ni pensé ni opéré (au sens des créatures). Mais nos passions même nous font voir un second état moins parfait du Tao (du Verbe) dans les êtres dont il est la mère.

« Avant le chaos qui a précédé la naissance du ciel et de la terre, dit encore Lao-Tseu, un seul être existait, immense et silencieux, immuable et toujours agissant, sans jamais s'altérer. On peut le regarder comme la mère de l'univers. J'ignore son nom, mais je le désigne par le mot de Tao (Verbe, raison).

« L'homme se règle d'après la mesure de la terre, la terre d'après la mesure du ciel, le ciel d'après la mesure du Tao (du Verbe), le Verbe d'après la mesure de lui-même. L'univers entier se règle ainsi d'après le Verbe, la raison éternelle, qui, ne se rapportant qu'à elle-même, est sa propre mesure et son propre modèle, aussi bien que la mesure et le modèle du ciel et de la terre.

« Les sages du premier ordre entendent le Tao (la raison), et s'y conforment dans leurs actions. Ceux du second ordre l'écoutent, mais tantôt ils y pensent, tantôt ils s'en éloignent. Ceux du dernier rang en entendent parler, mais ils en rient, ou, s'ils n'en rient pas, ils ne pensent point assez que c'est le Tao (la raison),

« Le Tao (la raison) a produit un : l'*Un* a produit le deux; les deux ont produit le trois; les trois ont produit toutes choses. » Un commentateur ajoute : « L'*Un* est le Tao (la raison), qui a changé le néant en être ; les deux sont les deux règles primordiales, et les trois, cette même dualité avec le souffle qui les unit, ou l'harmonie ; l'unité de ces trois constitue toutes choses. »

« Celui que vous regardez et que vous ne voyez pas se nomme *J*; celui que vous écoutez et que vous n'entendez pas se nomme *Hi*; celui que votre main cherche et qu'elle ne peut saisir se nomme *Wei*. Ces trois sont incompréhensibles, unis, et ne font qu'un. Celui qui est au-dessus n'est pas plus brillant ; celui qui est au-dessous n'est pas plus obscur. Se suivant sans interruption, ils ne peuvent être nommés... C'est ce qui s'appelle forme sans forme, image sans image, et impénétrable. Vous allez au-devant de lui et ne voyez point sa face; vous le suivez et ne voyez point son dos. »

Le savant, qui le premier nous a fait connaître ce passage, observe que les trois caractères employés pour former les mots J, Hi, Wei, n'ont aucun sens ; qu'ils sont simplement les signes de sons étrangers à la langue chinoise, soit qu'on les articule tout entiers, soit qu'on prenne séparément les initiales J, H, V que les chinois ne savent pas isoler en écrivant; et il arrive à démontrer que le nom J-Hi-Wei, ou Jhv, est identiquement le nom de *Jéhovah*, le nom sacré que Dieu se donne lui-même dans l'Ecriture.

« Celui qui s'unit au Tao (au Verbe), dit de plus Lao-Tseu, est un sage véritable et saint. Il doit être sans passion, estimer peu tous les biens et honneurs, n'être pas même sensible à la bienveillance de l'homme ni à l'amour de ses propres enfants son occupation est dans la profondeur de l'Esprit, sa loi, le silence. Il ne doit point affliger ce qui existe, vivre comme s'il ne vivait pas, être pénétré de compassion pour les autres et pour tout ce qui vit (1). »

Dans un livre *Des Récompenses et des Peines*, attribué à Lao-Tseu, mais qui est de quelqu'un de ses disciples, on lit entre autres choses ce qui suit :

« La route au bonheur ou au malheur n'est point indifférente. L'homme seul attire l'un et l'autre sur sa tête. La récompense du bien et la punition du mal sont comme l'ombre qui suit le corps, et aussi justes à la forme et à la taille.

« On suit la raison (le Verbe), lorsqu'on ne s'aveugle point par le mal, qu'on ne s'opiniâtre point dans un mauvais conseil; lorsqu'on est sincèrement pieux et amical, qu'on se reprend soi-même et qu'on cherche à se plier aux autres, qu'on est rempli d'une tendre compassion pour les veuves et les orphelins, qu'on souffre du malheur du prochain et qu'on se réjouit de son bonheur, qu'on lui aide dans le besoin, qu'on détourne de lui les périls, qu'on regarde le bien qui lui arrive comme arrivant à soi-même, que l'on considère son préjudice comme le sien propre, qu'on ne révèle pas ses défauts, qu'on ne se vante pas de sa propre perfection ; lorsque dans le partage on laisse le plus grand aux autres et qu'on garde pour soi le plus petit ; lorsqu'on ne se fâche pas des offenses et qu'on reçoit avec une crainte salutaire les réprimandes de la bienveillance : alors on est honoré de tous et protégé par le Tao ou le Verbe céleste, accompagné du bonheur et de la véritable richesse. Fuyez tout ce qui est impur. Les bons esprits veillent et secondent chaque action. Qui agit de cette manière deviendra lui-même un esprit ou du moins un immortel.

« Au contraire, se révolter contre la justice, tourner le dos à la raison, être puissant et rusé dans le mal, tendre aux vertueux des pièges cruels et funestes dans les ténèbres, désobéir dans le secret du cœur aux princes et aux pères et mères, et blesser ainsi sa propre chair et ses propres os ; abuser de la foi des simples, répandre de vains mensonges et se plaire dans la tromperie, être sans cesse en deçà ou au delà de la mesure de ce qui convient ; maltraiter en dessous, et flatter en dessus ; recevoir la bienveillance sans sensi-

(1) Abel Rémusat, *Mémoire sur Lao-Tseu* ; Windischmann, *La Philosophie dans la progression de l'histoire du monde*, t. I, p. 399, et suivantes.

bilité, et couver la vengeance dans le cœur; mépriser le peuple du ciel (les veuves et les orphelins); troubler l'ordre de l'empire; récompenser des indignes et punir des innocents; immoler ceux qui se soumettent, et tuer ceux qui se rendent à merci; humilier les gens de bien et déposer les sages; reconnaître ses vices et ne penser point à les corriger; connaître la vertu et ne la mettre point en pratique; enlacer autrui dans ses propres péchés; trahir les secrets des autres, les ravaler, les tromper ou épouvanter, les offenser, se quereller avec eux et vouloir toujours avoir raison; endommager les fruits des champs persécuter d'innocents animaux; en particulier tuer leurs femelles lorsqu'elles portent ou qu'elles couvent, ou seulement déranger leurs nids; être ingrat et sans pudeur, avoir un cœur perfide; offrir et préparer des sacrifices sans égard aux anciens usages; entretenir de mauvais désirs dans le cœur, et jeter d'impudiques regards sur la femme d'autrui; souhaiter la mort de ceux à qui l'on doit ou de qui l'on a quelque chose à attendre; attribuer aussitôt le malheur des autres à leurs fautes; se moquer de leurs défauts corporels, dissimuler leur bonnes qualités; s'élever contre les traditions des anciens et résister à son père ou en général à un plus âgé, et exciter leur colère; aimer la violence, le vol, la dissipation et le mensonge; être injuste dans la récompense et dans le châtiment; semer des terreurs, blasphémer le ciel et accuser les hommes; gourmander le vent et s'emporter contre le temps (lorsque soi-même l'on a tort); oublier l'antiquité pour des innovations, dire *oui* de la bouche et *non* dans le fond du cœur; porter dans le cœur du venin et sur le visage la bienveillance; prendre le ciel et la terre à témoin des plus mauvaises pensées, et commettre des actions criminelles sous les yeux des Esprits; s'abandonner sans mesure aux voluptés; salir, au contraire, la nourriture des autres et les faire souffrir de la faim, ou les repaître de fausses doctrines; avoir faux poids et fausse mesure; demander toujours et être insatiable; se vanter et se donner des airs de grandeur, et porter sans cesse l'envie dans le cœur; aimer et haïr par intérêt propre; faire du mal aux enfants et maltraiter des nouveaux-nés: — ce sont là des actions qui méritent d'être punies suivant leur degré de résistance au Tao, des actions qui abrègent la vie et avancent la mort; même après la mort, la punition, si tout n'est pas expié, passe aux fils et aux petits-fils; l'esprit décédé lui-même erre aussi longtemps autour des tombeaux ou dans les éléments, et apparaît en divers fantômes. Les Esprits recueillent les bonnes pensées, tout comme ils rapprochent et poursuivent les mauvaises. Le bien suit le repentir et l'amendement; c'est ce qu'on appelle la conversion du mal au bien. L'homme vraiment heureux et bon voit du bien, et se réunit après la mort aux saints; le malheureux, au contraire, le méchant, voit du mal, dit du mal, fait du mal et se réunit aux Esprits mauvais, comment ne pratiquerait-on pas la vertu (1)? »

Nous verrons plus loin ce que la philosophie de Lao-Tseu est devenue entre les mains de ses disciples.

Confucius ou Kong-fu-Tseu, et, par abréviation, Koung-Tseu, dont les descendants subsistent encore à la Chine, naquit l'an 551 et mourut l'an 479 avant l'ère chrétienne, contemporain des prophètes Daniel, Ezéchiel, Aggée, Malachie, Esdras, et du philosophe grec Anaxagore, Il voyagea beaucoup, remplit à différentes fois les plus hautes magistratures, éprouva des disgrâces, manqua quelquefois du nécessaire, vécut dans la solitude et y mourut à l'âge de soixante-treize ans, après avoir rédigé et mis en ordre les livres canoniques de la Chine. Il s'était proposé le même but que Lao-Tseu, rétablir la doctrine des anciens et y ramener les mœurs publiques et privées; mais il prit une voie différente. Lao-Tseu avait commencé par ce qu'il y a de plus élevé, par la doctrine du Tao ou du Verbe dans toute sa sublimité. Mais les hommes de son temps n'étaient plus capables de ces hautes contemplations. Il n'y eut que quelques individus de la maison des sages qui les goûtèrent. Koung-Tseu résolut de prendre ses contemporains où ils en étaient; de les porter d'abord, par ses paroles et ses exemples, à une réforme morale et rituelle, pour les élever ensuite graduellement aux hauteurs de l'intelligence.

A l'âge de trente ou trente-cinq ans, il alla trouver Lao-Tseu pour le consulter sur les rites des anciens. Le vieillard, qui connaissait et méprisait son siècle, lui répondit ironiquement: « Il y a longtemps que les hommes dont vous parlez ne sont plus; il y a longtemps que leurs ossements sont tombés en poussière, et il ne reste plus d'eux que des maximes stériles. Le sage doit suivre le temps et se plier aux circonstances, en profiter si elles sont favorables, et se dérober à la tempête dans le cas contraire. On cache avec soin un trésor qu'on vient de découvrir et on n'en laisse rien apercevoir: ainsi la vertu principale consiste à paraître comme un insensé. Quittez cet extérieur superbe, ces prétentions excessives, ces projets qui, après tout ne mènent plus à rien. Voilà ce que je puis vous dire; profitez-en. » L'on ne sait quel effet produisit sur l'âme de Confucius cette réponse amère et sévère. Lui-même s'en expliqua là-dessus d'une manière énigmatique avec ses disciples, quand il dit: « Je ne m'étonne point que les oiseaux volent, que les poissons nagent et que les bêtes des champs marchent. Je sais qu'on prend les poissons avec des

(1) Abel Rémusat, *Des Récompenses et des Peines*, traduit du chinois; Windischmann, *La Philosophie dans la progression de l'histoire du monde*, , t. I, p. 414 et suiv.

filets, les bêtes fauves avec des rets, et qu'on tue les oiseaux à coups de flèches. Mais quant à ce qui regarde le dragon, j'ignore comment il est porté à travers les vents et les nuages, et s'élève jusqu'au ciel. J'ai vu Lao-Tseu : il est semblable au dragon (1). »

Quand on pense que, dans l'antique symbolisme des Chinois, le dragon était un emblème célèbre des esprits célestes, Lao-Tseu n'est point ravalé par cette comparaison : et Confucius avoue en même temps qu'il n'est pas capable de le suivre partout dans ses hauteurs et ses profondeurs.

Confucius eut jusqu'à trois mille disciples ; dans ce nombre il en distingua soixante-douze, et puis douze autres plus spécialement encore. Ces disciples étaient la plupart des hommes faits, qui venaient le consulter quand ils voulaient et sur quoi ils voulaient. Il n'était pas nécessaire qu'ils demeurassent avec lui ; c'était assez qu'ils lui eussent parlé et qu'ils se fussent déclarés pour la doctrine des anciens. « Je n'exige des hommes que ce qu'il faut en exiger, disait-il. La doctrine que je tâche de leur inculquer est celle que nos anciens ont enseignée et qu'ils nous ont transmise ; je n'y ai rien ajouté et je n'en ôte rien. Je la transmets à mon tour dans sa pureté primitive. Elle est immuable ; c'est le ciel même qui en est l'auteur. Je ne suis, par rapport à elle, que ce qu'est un agriculteur par rapport à la semence qu'il confie à la terre. Il ne dépend pas de lui de donner à la semence une forme différente de celle qu'elle a, de la faire germer, croître et fructifier ; il la met en terre telle qu'elle est, il l'arrose et lui donne ses soins : c'est tout ce qu'il peut faire ; le reste n'est pas en son pouvoir. Depuis Yao et Chun, la sainte doctrine a coulé sans interruption jusqu'à nous ; faisons-la couler à notre tour pour la transmettre à ceux qui viendront après nous. Eux, à notre exemple, la transmettront à leurs descendants ; et, de générations en générations, elle répandra sa lumière et ses influences sur la terre, jusqu'à ce qu'elle remonte au ciel où elle a pris sa source. Attachons-nous au trône ; plutôt mourir que de nous en séparer (2). »

Il enseignait, non point à des heures fixes ni dans une forme déterminée, mais suivant les occurrences et par manière de conversation. Un jour, qu'il était ainsi à discourir sur certains usages de la haute antiquité, le roi de sa province lui demanda pourquoi les anciens empereurs avaient établi l'usage de joindre les ancêtres au Ciel dans les sacrifices qu'ils offraient.

« Le Ciel, lui répondit Koung-Tseu, est le principe universel ; il est la source féconde de laquelle toutes choses ont découlé. Les ancêtres, sortis de cette source féconde, sont eux-mêmes la source des générations qui les suivent. Donner au Ciel des témoignages de sa reconnaissance est le premier devoir de l'homme ; se montrer reconnaissant envers les ancêtres en est le second. Pour s'acquitter en même temps de ce double devoir et en inculquer l'obligation aux générations futures, le saint homme Fou-Hi établit des cérémonies en l'honneur du Ciel et des ancêtres ; il détermina qu'immédiatement après avoir offert au *Chang-Ti*, on rendrait hommage aux ancêtres ; mais, comme le *Chang-Ti* et les ancêtres ne sont pas visibles aux yeux du corps, il imagina de chercher, dans le ciel, qui se voit, des emblêmes pour les désigner et les représenter.

— « Avant que vous alliez plus loin, interrompit Ting-Koung, dites-moi, je vous prie, pourquoi l'on n'honore pas le Chang-Ti (l'empereur auguste) de la même manière partout ?

— « Par la raison, dit Koung-Tseu, qu'il faut que, dans le cérémonial qui s'observe, il y ait une différence marquée entre le fils du Ciel (l'empereur) et les autres souverains. Le fils du Ciel, en offrant au Chang-Ti, représente le corps entier de la nation ; il lui adresse ses prières au nom et pour les besoins de toute la nation. Les autres souverains ne représentant chacun que cette portion particulière de la nation qui a été confiée à ses soins, ne prient le Chang-Ti qu'au nom et pour les besoins de ceux qu'ils représentent. Je reviens à ce que je vous disais : le Chang-Ti est représenté sous l'emblème général du ciel visible ; on le représente aussi sous les emblèmes particuliers du soleil, de la lune et de la terre, parce que c'est par leur moyen que les hommes jouissent des bienfaits du Chang-Ti pour l'entretien, l'utilité et les agréments de la vie.

« Par sa chaleur bienfaisante, le soleil donne l'âme à tout, vivifie tout. Il est à nos yeux ce qu'il y a de plus brillant dans le ciel ; il nous éclaire pendant le jour ; et, comme s'il ne voulait pas cesser un instant de nous éclairer, il semble avoir substitué la lune pour suppléer à son absence et tenir sa place pendant la nuit. En observant leurs cours et en les combinant l'un avec l'autre, les hommes sont parvenus à distinguer les temps pour les différentes opérations de la vie civile, et à fixer les saisons pour ne pas confondre l'ordre des cultures qu'ils doivent à la terre, afin d'en tirer avec plus de profit la subsistance dont elle les gratifie si libéralement.

« Dans l'attention de témoigner leur sensibilité et leur reconnaissance d'une manière qui eût quelque analogie aux bienfaits et qui fût propre à en rappeler le souvenir, les anciens, en établissant l'usage d'offrir solennellement au Chang-Ti, déterminèrent le jour du solstice d'hiver, parce que c'est alors que le soleil, après avoir parcouru les douze palais que le Chang-Ti semble lui avoir assignés

(1) Abel [illegible] *[illegible]-Tseu* ; Windischmann, *La Philosophie, etc.*, t. I, p. 394. — (2) Vie de *Confucius* ou *Koung-[illegible]* [illegible] Amiot, t. XII des *M*[illegible], p. 344.

pour sa demeure annuelle, recommence de nouveau sa carrière pour recommencer à distribuer ses bienfaits.

« Après avoir satisfait en quelque sorte à leurs obligations avec le Chang-Ti, auquel, comme au principe universel de tout ce qui existe, ils étaient redevables de leur propre existence et de ce qui sert à l'entretenir, leurs cœurs se tournaient comme d'eux-mêmes vers ceux qui, par voie de génération, leur avaient transmis successivement la vie. Ils fixèrent en leur honneur des cérémonies respectueuses pour être comme le complément du sacrifice offert solennellement au Chang-Ti; et c'est par là que se terminait cet acte auguste de la religion de nos premiers pères. Les Tcheou jugèrent à propos d'ajouter quelque chose à ce cérémonial; ils instituèrent un second sacrifice qui devait être offert solennellement au Chang-Ti, dans la saison du printemps, pour le remercier en particulier des dons qu'il fait aux hommes par le moyen de la terre, et pour le prier d'empêcher que les insectes, qui commencent alors à se mouvoir et à chercher leur nourriture, ne nuisissent à la fécondité de la mère commune. Ces deux sacrifices ne peuvent être offerts dans le *Kiao*, avec solennité, que par le fils du Ciel; le roi de *Lou* ne doit ni ne peut les offrir. C'est par cette prérogative attachée à sa dignité, que le fils du Ciel diffère des autres souverains.

— « Je comprends tout cela, dit Ting-Koung; continuez-moi vos instructions sur cet article important, et mettez-moi au fait de ce qui concerne le *Kiao*, le *Tan*, les victimes, les ustensiles et les autres choses qui servent au fils du Ciel lors des grands sacrifices.

— « Ce qu'on appelle *Kiao*, répondit Koung-Tseu, est aujourd'hui un édifice entouré de murailles, dans l'enceinte duquel est une élévation à laquelle on a donné le nom de *Tan*. On a choisi, pour la construction de cet édifice, un endroit hors des murailles de la ville, du côté du sud, parce que le Chang-Ti est représenté sous l'emblème du soleil, et que le soleil se montre et paraît faire son cours dans cette partie du ciel. On a dressé dans l'enceinte de cet édifice le *Tan*, et on lui a donné une forme ronde, pour faire entendre que les opérations du ciel et de la terre, dirigées par le Chang-Ti pour l'avantage de tout ce qui existe, étaient sans fin, se suivant et se succédant sans interruption, recommençant ensuite pour se suivre et pour se succéder encore avec la même régularité.

« Pour le grand sacrifice, que le fils du Ciel offre le jour du solstice d'hiver, un jeune taureau, dont les cornes commencent seulement à pousser, qui soit sans aucun défaut extérieur et d'une couleur tirant sur le rouge, est la seule victime qu'on doit immoler, après qu'elle aura été nourrie pendant l'espace de trois mois dans l'enceinte du *Kiao*. Un bœuf, quel qu'il soit, suffit pour le sacrifice moins solennel que, depuis le *Tcheou* seulement, le fils du Ciel offre au Chang-Ti dans la saison du printemps, en reconnaissance des bienfaits dont il nous comble, en particulier par le moyen de la terre.

« Par tout ce que je viens de rappeler à Votre Majesté, elle comprendra sans doute que sous quelque dénomination qu'on rende le culte, quel qu'en soit l'objet apparent et de quelque nature que soient les cérémonies extérieures, c'est toujours au Chang-Ti qu'on le rend; c'est le Chang-Ti qui est l'objet direct et principal de la vénération.

— « Je n'ai pas le moindre doute sur cet article, reprit Ting-Koung. Achevez, je vous prie, et dites-moi surtout pourquoi le fils du Ciel fait les cérémonies en l'honneur de ses ancêtres dans l'enceinte du même *Kiao*.

— « L'usage de rendre hommage aux ancêtres dans l'enceinte même du *Kiao*, repartit Koung-Tseu, est de temps immémorial. On a eu en vue, en l'établissant, de prendre à témoin ceux à qui on était redevable et de la vie, et de ce que l'on était dans l'ordre civil, qu'on n'avait rien changé à leurs sages institutions. Avant le sacrifice, on les avertit de ce que l'on va faire; après le sacrifice, on leur annonce ce que l'on a fait. En les avertissant de ce que l'on va faire, on est censé demander leurs ordres pour ne le faire que dans le temps et de la manière dont ils l'auront eux-mêmes prescrit; et en leur annonçant ce que l'on a fait, on est censé leur donner la preuve d'une entière soumission à leur volonté, puisqu'il ne s'est fait que ce qu'ils avaient ordonné, dans le temps et de la manière dont ils l'avaient ordonné (1). »

On voit ici de quelle manière Confucius entendait le culte rendu aux esprits et aux ancêtres.

Interrogé par un autre roi sur la nature de l'homme, il distingua trois choses, le corps, le souffle de vie et la substance intellectuelle, et termina ainsi sa réponse : « L'homme n'était parvenu au terme de la plénitude de la vie que par degrés et par voie d'expansion; il n'arrive de même que par degrés, et par voie de dépérissement, au terme de la destruction. Cette destruction, toutefois, n'est pas une destruction proprement dite; c'est une décomposition, qui remet chaque substance dans son état naturel. La substance intellectuelle remonte au Ciel, d'où elle était venue; le *Ki*, ou le souffle, se joint au fluide aérien, et les substances humides et terrestres redeviennent terre et eau. L'homme, disent nos anciens sages, est un être à part, dans lequel se réunissent les qualités de tous les autres êtres. Il est doué d'intelligence, de perfectibilité, de liberté, de sociabilité; il est capable de discerner, de comparer, d'agir pour une fin, et de prendre les moyens nécessaires pour arriver à cette fin. Il peut se perfectionner ou se

(1) *Vie de Confucius*, p. 202-207.

dépraver, suivant l'usage bon ou mauvais qu'il fera de sa liberté; il connaît des vertus et des vices, et sent qu'il a des devoirs à remplir envers le Ciel, envers soi-même et envers ses semblables. S'il s'acquitte de ces différents devoirs, il est vertueux et digne de récompense ; il est coupable et mérite châtiment, s'il les néglige. Voilà, seigneur, un très-court abrégé de ce que je pourrais vous dire sur la nature de l'homme (1). »

Nous avons vu ailleurs que les antiques sages de la Chine n'ignoraient pas que l'homme était déchu. Ils n'ignoraient pas non plus qu'il devait venir un Saint, un Rédempteur, envoyé du Ciel pour réparer toutes choses.

« Qu'elle est grande la voie du Saint! s'écrie Confucius. Elle est comme l'Océan, elle produit et conserve toutes choses ; sa sublimité touche au ciel. Qu'elle est grande et riche!... Attendons un homme qui soit tel qu'il puisse suivre cette voie ; car il est dit que, si l'on n'est doué de la suprême vertu, on ne peut parvenir au sommet de la voie du Saint (2). »

Après avoir plusieurs fois rappelé ce *saint homme qui doit venir*, il ajoute : « Il n'y a dans l'univers qu'un saint qui puisse comprendre, éclaircir, pénétrer, savoir et suffire pour gouverner; dont la magnanimité, l'affabilité, la bonté contiennent tous les hommes; dont l'énergie, le courage, la force et la constance puissent suffire pour commander; dont la pureté, la gravité, l'équité, la droiture suffisent pour attirer le respect ; dont l'éloquence, la régularité, l'attention, l'exactitude suffisent pour tout discerner. Son esprit vaste et étendu est une source profonde de choses qui paraissent chacune en leur temps. Vaste et étendu comme le ciel, profond comme l'abîme, le peuple, quand il se montre, ne peut manquer de le respecter : s'il parle, il n'est personne qui ne le croie: s'il agit, il n'est personne qui ne l'applaudisse. Aussi, son nom et sa gloire inonderont bientôt l'empire et se répandront jusque chez les barbares du midi et du nord, partout où les vaisseaux et les chars peuvent aborder, où les forces de l'homme peuvent pénétrer, dans tous les lieux que le ciel couvre et que la terre supporte, éclairés par le soleil et la lune, fertilisés par la rosée et le brouillard. Tous les êtres qui ont du sang et qui respirent, l'honoreront et l'aimeront, et l'on pourra le comparer au Ciel (à Dieu) (3). »

Un jour le ministre d'un roi consulta Confucius, et lui dit : « O maître, n'êtes-vous pas un saint homme? » Il répondit : « Quelque effort que je fasse, ma mémoire ne me rappelle personne qui soit digne de ce nom. » — « Mais, reprit le ministre, les trois rois (fondateurs des trois premières dynasties) n'ont-ils pas été des saints ? » — « Les trois rois, répondit Confucius, doués d'une excellente bonté, ont été remplis d'une prudence éclairée et d'une force invincible ; mais moi, *Khiê-Ou* (petit), je ne sais pas s'ils ont été des saints. » Le ministre reprit : « Les cinq seigneurs, n'ont-ils pas été des saints ? » — « Les cinq seigneurs, dit Confucius, doués d'une excellente bonté, ont fait usage d'une charité divine et d'une justice inaltérable ; mais moi, *Khiê-Ou*, je ne sais pas s'ils ont été des saints. » Le ministre lui demanda encore: « Les trois Auguste n'ont-ils pas été des saints ? » — « Les trois Auguste, répondit Confucius, ont pu faire usage de leur temps ; mais moi, *Khiê-Ou*, j'ignore s'ils ont été des saints. » Le ministre, saisi de surprise, lui dit enfin : « S'il en est ainsi, quel est donc celui que l'on peut appeler saint ? » Confucius, ému, répondit pourtant avec douceur à cette question : « Moi, *Khiê-Ou*, *j'ai entendu dire que, dans les contrées occidentales, il y avait*, (ou il y aurait) *un saint homme*, qui, sans exercer aucun acte de gouvernement, préviendrait les troubles ; qui, sans parler, inspirerait une foi spontanée ; qui, sans exécuter de changements, produirait naturellement un océan d'actions (méritoires). Aucun homme ne saurait dire son nom ; mais moi, *Khiê-Ou*, j'en entendu dire que c'était là le véritable saint (4). »

Cette parole remarquable de Confucius, d'après laquelle le Saint devait paraître à l'occident de la Chine, précisément du côté où se trouve la Judée, est consignée jusque dans quatre ouvrages chinois.

Voici qui n'est pas moins curieux. Dans l'écriture chinoise, il est une classe propre d'anciens caractères prophétiques et typiques que les sectateurs de Fo, Boudda, ont appliqués à son incarnation. Ils se servent en particulier d'un caractère principal de cette espèce; mais ce caractère, combiné avec le signe *descendre, s'humilier*, et celui de *naître, prendre vie*, est, comme le dit Tschang-Tsien, très-ancien, et les sectaires l'ont appliqué à Fo, mais ils ne l'ont point inventé. Il ajoute : « Les anciens ont employé ce caractère d'écriture pour désigner celui qui par sa richesse enrichit les autres, et par sa dignité et son excellence les ennoblit. » — « Le nom de SAINT, dit Wan-Ki, désigne celui qui connaît tout, voit tout, entend tout. Ses pensées sont parfaitement vraies, ses actions parfaitement saintes. Sa parole est doctrine, son exemple est règle. Il réunit trois ordres d'êtres, possède tout bien. Il est tout céleste et merveilleux. » Le livre Tchao-sin-Tu-Hoei dit: « Le saint est si élevé et si profond qu'il est inscrutable. Il est le seul dont la sagesse n'ait point de bornes. L'avenir est clair devant ses yeux. Son amour embrasse l'univers et le vivifie comme le printemps. Il est un avec le Thian (le Ciel, Dieu). » Suivant le livre Lun-Hen, « le cœur

(1) *Vie de Confucius*, p. 277. — (2) *L'Invariable milieu*, traduit par Abel Rémusat, p. 94. — (3) *Ibid.*, not. p. 1?2. — (4) *L'Invariable milieu*, traduit par Abel Rému sat, p. 144, etc.

du Thian est dans la poitrine du saint, et la doctrine du Thian sur ses lèvres. Le monde ne peut pas connaître le Thian sans le saint.» Suivant l'Y-King, «il n'y a que le saint qui puisse offrir au Chang-Ti un sacrifice agréable.» — «Les peuples attendent le saint, dit Meng-Tseu, comme des plantes flétries les nuées et la pluie.»

On pourrait peut-être dire qu'on entend par là un saint comme Yao, Chun, ou Confucius; mais comment entendre alors ces paroles qui se lisent dans la préface d'un célèbre ouvrage de philosophie, composé par un empereur : « Avant la naissance du saint, le Tao (le Verbe) résidait dans le ciel et dans la terre : depuis la naissance du saint, c'est en lui que le Verbe réside? » Comment entendre les paroles du grand commentaire sur le Chou-King : « Le Thian est le saint invisible, le saint est le Thian devenu visible et enseignant les hommes ? » Comment cette glose sur l'Y-King : « Cet homme est le Thian, et le Thian est cet homme ? » Comment, en outre, ces expressions : « L'homme divin, l'homme céleste, l'homme unique, l'homme par excellence, le plus beau des hommes, le vrai homme, l'admirable, le premier-né, etc.? » Comment enfin ces expressions si souvent usitées et par tant d'écrivains : « Il renouvellera le monde, changera les mœurs, expiera les péchés du monde, mourra dans l'opprobre et la douleur, ouvrira le ciel, etc.? »

Outre ce caractère principal du genre typique, il en est encore beaucoup d'autres qui ne doivent pas moins être considérés comme des combinaisons, suivant une tradition primitive ; par exemple, l'image d'une nuée de pluie, de laquelle sort l'image d'un enfant dans le sein maternel, signifie *désiré*. Et à côté se voit le personnage qui attend; c'est l'image de l'homme, d'un sage selon l'ancienne doctrine. De plus, une figure humaine sur le signe dix (qui est une croix +), placé au-dessus d'un cœur, signifie *amour*, *miséricorde*. Un grand nombre de caractères typiques, se groupent autour de l'image de l'agneau. Avec celle de nourriture, cela veut dire *nourriture du peuple;* avec le signe de moi, *justice;* avec le signe dix (une croix), au-dessus du vase du sacrifice, *grande justice;* combiné avec l'image de l'homme, *celui qui pardonne dans son cœur ;* dans l'image de la prison, *chargé d'iniquités*. Le Chou-Ven ajoute : « C'est aussi le nom d'un peuple dans le Ta-Tsin (la grande Chine, l'Occident, l'empire romain), qui est plein de charité ; or, la charité est le germe d'une longue vie; et ce peuple a un roi qui ne meurt jamais. »

L'idée d'une vierge, mère du saint, revient fréquemment, non-seulement dans la tradition chinoise, mais encore dans les Kings, livres canoniques rédigés par Confucius. Les saints, les sages, les libérateurs des peuples naissent de vierges. « Les saints et les sages, dit le Chou-Ven, furent appelés fils de Dieu (fils du Ciel, Thian-Tseu), parce que leurs mères les avaient conçus par la puissance du Ciel. » Kog-yang-Tseu dit encore plus clairement : « Le saint n'a point de père, il est conçu par l'opération du Ciel. » On attache tant de prix à cette idée, que chaque dynastie attribue volontiers cette prérogative à son fondateur. Enfin, dans la Chine comme dans l'Inde, on reconnaît qu'il faut une conception et une naissance pures. Aussi les noms de la vierge sans tache sont-ils remarquables; elle est appelée « la beauté attendue, la vierge qui s'élève, la vierge pure, la félicité universelle, la grande fidélité, qui a sa parure en elle-même. » Le Chi-King chante de la mère de Hoang-Ti, un des empereurs à moitié fabuleux : « Elle offrit sa prière et son sacrifice pour que le Désiré vînt, et, pendant qu'elle était remplie de cette grande pensée, le souverain Seigneur (Chang-Ti) l'exauça, et, dans le moment et le lieu même, elle sentit ses entrailles ébranlées et fut pénétrée d'un respectueux frémissement. Elle conçut ainsi Hoang-Ti et enfanta, lorsque son temps fut venu, son premier-né, comme un tendre agneau, sans lésion, sans effort, sans douleur et sans tache. Merveille céleste! Mais le souverain Seigneur n'a qu'à vouloir... La tendre mère l'enfanta dans une cabane près du chemin; des bœufs et des agneaux le réchauffèrent de leur haleine; les habitants du bocage accoururent malgré la rigueur du froid; les oiseaux volèrent auprès de l'enfant pour le couvrir de leurs ailes; mais lui-même fit entendre sa voix au loin, etc. » Ces chants et d'autres semblables du Chi-King, en l'honneur de mères-vierges et de leurs célestes fils, ne sont, suivant toutes les apparences, que des applications d'une antique prophétie, dont les vestiges se rencontrent chez les peuples les plus civilisés de l'Orient et jusques en Amérique. Une glose du Chi-King ajoute : « Le Thian (le Ciel) veut manifester sa puissance et montrer combien le saint est au-dessus des autres hommes. » Le nom de la mère de Hoang-Ti est composé au reste, de deux caractères : le premier contient un agneau et une vierge, l'autre une source et une vierge. Le caractère *niu*, qui y revient deux fois, désigne une fille d'une vertu pure, les mains jointes, modestement assise, calme et réfléchissant (1).

Quant à la morale, voici quelle était en substance celle de Confucius. «Je ne vous enseigne rien, disait-il au grand nombre, que ce que vous apprendriez de vous-mêmes, si vous ne faisiez qu'un légitime usage des facultés de votre esprit. Rien de si naturel, rien de si simple que les principes de cette morale dont je tâche de vous inculquer les salutaires maximes. Tout ce que je vous dis, nos anciens sages l'ont pratiqué avant nous; et cette

(1) Windischmann, *La philosophie dans la progression de l'histoire du monde*, p. 363 et suiv.; Mémoire manuscrit des RR. PP. Jésuites de la Chine.

pratique, qui, dans les temps reculés, était universellement adoptée, se réduit à l'observation des trois lois fondamentales de relation entre les souverains et les sujets, entre les pères et les enfants, entre l'époux et l'épouse, et la pratique exacte des cinq vertus capitales qu'il suffit de vous nommer pour vous faire naître l'idée de leur excellence et de la nécessité de les exercer. C'est l'humanité, c'est-à-dire cette charité universelle entre tous ceux de notre espèce, sans distinction ; c'est la justice, qui donne à chaque individu de l'espèce ce qui lui est légitimement dû, sans favoriser l'un plutôt que l'autre ; c'est la conformité aux cérémonies et aux usages établis, afin que ceux qui vivent ensemble aient une même manière de vivre et participent aux mêmes avantages comme aux mêmes incommodités; c'est la droiture, c'est-à-dire cette rectitude d'esprit et de cœur qui fait qu'on cherche en tout le vrai et qu'on le désire, sans vouloir se donner le change à soi-même ni le donner aux autres ; c'est enfin la sincérité ou la bonne foi, c'est-à-dire cette franchise, cette ouverture de cœur mêlée de confiance, qui excluent toute feinte et tout déguisement, tant dans la conduite que dans le discours. Voilà ce qui a rendu nos premiers instituteurs respectables pendant leur vie, et c'est ce qui a immortalisé leurs noms après leur mort. Prenons-les pour modèles, faisons tous nos efforts pour les imiter (1). »

De retour dans son pays natal, le royaume de *Lou*, Confucius s'occupa constamment du soin de mettre en ordre les cinq *Kings* ou livres sacrés des Chinois. L'*Y-King* est un commentaire sur une espèce d'écriture algébrique en lignes brisées ou entières, attribuée à Fo-Hi ; le *Chou-King*, traité de morale politique, tiré de l'histoire de la Chine, depuis Yao jusqu'au temps de Confucius ; le *Chi-King*, recueil d'anciens cantiques ; le *Li-King* recueil des anciens rites ; l'*Yo-King*, traité de l'ancienne musique. Ce dernier est perdu. Outre ces cinq ouvrages, qui sont devenus les livres canoniques de tout l'empire chinois, Confucius en fit un sixième sur l'histoire du royaume de *Lou*, sa province natale. Ce qui fait que l'on compte quelquefois six *Kings*.

Quand il eut conduit ce grand travail au degré de perfection où il le voulait, Confucius cessa d'écrire et ne pensa plus qu'à se disposer à la mort. Mais en terminant sa carrière littéraire, il crut qu'il était de son devoir de remercier le ciel de lui avoir donné assez de vie et de force pour pouvoir la fournir jusqu'au bout. Il assembla ceux de ses disciples qui lui étaient les plus attachés et sur lesquels il comptait le plus pour la publication de sa doctrine après sa mort ; et les ayant conduits au pied de l'un de ces antiques tertres près duquel on avait construit un *Tigg* ou pavillon pour en conserver la mémoire, il leur enjoignit d'y dresser un autel. L'autel dressé, il y déposa les six *Kings*; puis, se mettant à deux genoux, la face tournée du côté du nord, il adora le Ciel, le remercia, avec les sentiments de la plus sincère reconnaissance, du bienfait insigne qu'il lui avait accordé en prolongeant le cours de sa vie autant de temps qu'il en fallait pour pouvoir compléter l'objet qui seul lui faisait désirer de vivre. Il s'était disposé à cette pieuse cérémonie par la purification et par le jeûne ; il la termina par l'offrande entière et sans réserve de son travail (2). »

Après les cinq livres canoniques du maître, viennent quatre livres de son école : 1° le *Ta-Hio* ou la grande science, qui traite en particulier de la nécessité de se connaître et de se gouverner soi-même, avant de penser à éclairer les peuples et à gouverner les empires. Le premier chapitre est le propre texte de Confucius ; les dix autres n'en sont que des développements par son disciple Tseng-Tseu ; 2° l'*Invariable milieu*, rédigé par un petit-fils de Confucius, Tseu-Sse, d'après les instructions de son grand-père. Il y est traité avec profondeur de l'éternel milieu (ou de la raison) et de la sagesse véritable, des moyens de s'y affermir et d'éviter ou de vaincre tous les extrêmes dans la route de la science et de la vertu ; 3° le *Lun-Yu* ou livre des entretiens, qui renferme des entretiens de Confucius avec ses disciples ; 4° les écrits de Meng-Tseu ou Mencius.

Meng-Tseu naquit l'an 398, environ quatre-vingts ans après la mort de Confucius, et mourut l'an 314 avant l'ère chrétienne, contemporain de Platon et d'Aristote. Il recueillit l'héritage de Confucius en développant ses principes, comme Confucius avait recueilli l'héritage des plus anciens. Aussi est-il honoré à la Chine comme le deuxième saint, Confucius étant regardé comme le premier. Sa manière d'argumenter est une espèce d'ironie. Il ne conteste rien à ses adversaires ; mais en leur accordant leurs principes, il s'attache à en tirer des conséquences absurdes qui les couvrent de confusion. Il ne ménage même pas les grands et les princes de son temps, qui souvent ne feignaient de le consulter que pour avoir occasion de vanter leur conduite, ou pour obtenir de lui les éloges qu'ils croyaient mériter.

Le roi de Weï, un de ces princes dont les dissensions et les guerres perpétuelles désolaient la Chine à cette époque, exposait avec complaisance, à Meng-Tseu, les soins qu'il prenait pour rendre son peuple heureux, et lui marquait son étonnement de ne voir son petit État ni plus florissant ni plus peuplé que ceux de ses voisins. « Prince, lui répondit le philosophe, vous aimez la guerre ; permettez-moi d'y puiser une comparaison : deux armées sont en présence, on sonne la charge, la mêlée commence, un des partis est vaincu ; la moitié des soldats s'enfuit à cent pas, l'autre moitié s'arrête à cinquante. Ces derniers

(1) *Vie de Confucius*, p. 139. — (2) *Ibid.*, 379.

auraient-ils bonne grâce à se moquer des autres qui ont fui plus loin qu'eux? » — « Non, répondit le roi ; pour s'être arrêtés à cinquante pas, ils n'en ont pas moins pris la fuite : la même ignominie les attend. » — « Prince, reprit vivement Meng-Tseu, cessez donc de vanter les soins que vous prenez de plus que vos voisins ; vous avez tous encouru les mêmes reproches, et nul de vous n'est en droit de se moquer des autres. »

Poursuivant ensuite ses mordantes interpellations : « Trouvez-vous, dit-il au roi, qu'il y ait quelque différence à tuer un homme avec un bâton ou avec une épée, ou par une administration inhumaine? » — « Non, répondit encore le prince.» — « Eh bien, reprit Meng-Tseu, vos cuisines regorgent de viandes; vos haras sont remplis de chevaux, et vos sujets, le visage hâve et décharné, sont accablés de misère et sont trouvés morts de faim au milieu des champs et des déserts. N'est-ce pas là élever des animaux pour dévorer des hommes? Et qu'importe que vous les fassiez périr par le glaive ou par la dureté de votre cœur? Si nous haïssons ces animaux féroces qui se déchirent et se dévorent les uns les autres, combien plus devons-nous détester un prince qui, devant, par sa douceur et sa bonté, se montrer le père de son peuple, ne craint pas d'élever des animaux pour le leur donner à dévorer! Quel père du peuple que celui qui traite si impitoyablement ses enfants, et qui a moins de soin d'eux que des bêtes qu'il nourrit! »

Un jour le roi de Tsi, s'informant près du philosophe des événements qui s'étaient passés à des époques déjà anciennes alors, lui parlait du dernier prince de la première dynastie, détrôné par Tching-Thang, et du dernier prince de la seconde dynastie, mis à mort par Wou-Wang, fondateur de la troisième. « Ces faits sont-ils réels ? » demanda-t-il à Mencius. — « L'histoire en fait foi, » répondit celui-ci. — « Un sujet mettre à mort son souverain ! cela se peut-il ? » répliqua le prince. — « Le rebelle, repartit Meng-Tseu, est celui qui outrage l'humanité; le brigand n'est qu'un simple particulier. J'ai ouï dire que le châtiment était, dans la personne de Cheou, tombé sur un particulier. Je ne vois pas qu'on ait en lui fait périr un prince. »

Près de dix-sept siècles plus tard, vers la fin du quatorzième de l'ère chrétienne, Houng-Wou, le fondateur de la dynastie des Ming, lisant un jour Meng-Tseu, tomba, dit-on, sur ce passage : « Le prince regarde ses sujets comme la terre qu'il foule aux pieds ou comme les graines de sénevé dont il ne fait aucun cas; ses sujets, à leur tour, le regardent comme un brigand ou comme un ennemi. » Ces paroles choquèrent le nouvel empereur : « Ce n'est point ainsi, dit-il, qu'on doit parler des souverains. Celui qui a tenu un pareil langage n'est pas digne de partager les honneurs qu'on rend au sage Confucius. Qu'on dégrade Meng-Tseu et qu'on ôte sa tablette du temple du prince des lettres ! Que nul ne soit assez hardi pour me présenter à ce sujet des représentations, ni pour m'en transmettre, avant qu'on ait percé d'une flèche celui qui les aura rédigées ! »

Ce décret jeta la consternation parmi les lettrés; un d'entre eux, nommé Thsian-Tang, président de l'une des cours souveraines, résolut de se sacrifier pour l'honneur de Meng-Tseu ; il composa une requête dans laquelle, après avoir exposé le passage en entier, et expliqué le vrai sens dans lequel il fallait l'entendre, il faisait le tableau de l'empire au temps de Meng-Tseu, et de l'état déplorable où l'avaient réduit tous ces petits tyrans sans cesse en guerre les uns avec les autres, et tous également révoltés contre l'autorité légitime des princes de la dynastie des Tcheou. « C'est de ces sortes de souverains, disait-il en finissant, et nullement du Fils du Ciel que Meng-Tseu a voulu parler. Comment, après tant de siècles, peut-on lui en faire un crime? Je mourrai, puisque tel est l'ordre ; mais ma mort sera glorieuse aux yeux de la postérité.

Après avoir dressé cette requête et préparé son cercueil, Thsian-Tang se rendit au palais, et, étant arrivé à la première enceinte : « Je viens, dit-il aux gardes, pour faire des représentations en faveur de Meng-Tseu ; voici ma requête : et, découvrant sa poitrine : Je sais quels sont vos ordres, dit-il; frappez. » A l'instant un des gardes lui décoche un trait, prend la requête et la fait parvenir jusqu'à l'empereur, à qui l'on raconta ce qui venait d'arriver. L'empereur lut attentivement l'écrit, l'approuva ou feignit de l'approuver, et donna des ordres pour soigner Thsian-Tang de la blessure qu'il avait reçue. En même temps il décréta que le nom de Meng-Tseu resterait en possession de tous les honneurs dont il jouissait (1).

Maintenant, la doctrine de Confucius et de Meng-Tseu a-t-elle toujours été observée à la Chine ? quels effets y a-t-elle produits ?

Voici d'abord un fait que racontent les historiens chinois : « Un siècle après la mort de Meng-Tseu, il s'éleva, pendant plus de vingt ans, une violente persécution contre les lettres et les lettrés. L'an 247 avant l'ère chrétienne, un nouvel empereur, Chi-Hoang-Ti, réunit en un seul empire, la Chine, jusqu'alors divisée en plusieurs royaumes qui se faisaient presque toujours la guerre. C'est lui qui bâtit la grande muraille de quatre cents lieues de long, pour défendre le pays contre les incursions des Tartares. Afin de gouverner plus à son gré, il entreprit, dit-on, la trente-quatrième année de son règne, d'abolir les anciennes histoires et les anciennes doctrines, en détruisant les anciens livres, particulièrement ceux de Confucius. Comme ces livres étaient écrits alors sur des tablettes de bois,

(1) Abel Rémusat, *Nouv. Mélanges asiatiques* t. II, art. *Meng-Tseu*.

la découverte de la destruction en étaient plus faciles. Plusieurs ouvrages périrent ainsi tout à fait, comme l'*Yo-King* du philosophe; d'autres ne furent retrouvés qu'en partie, comme le *Chou-King*. »

Quant à l'empire moral de la doctrine elle-même sur les esprits, un des plus fameux lettrés va nous l'apprendre.

« Le *Ta-Hiou*, ou *la grande science*, dit Tchou-Hi, n'est autre chose que la doctrine des anciens sages : elle apprend aux hommes ce qu'il leur importe le plus de savoir.

« *Fou-Hi*, *Chin-Noung*, *Hoang-Ti*, *Yao* et *Chun* reconnaissaient un maître, arbitre souverain de tout ce qui est, et ils lui rendaient hommage. Placés par ce souverain à la tête de la nation, ils la gouvernaient en pères. Ils avaient à cœur les cérémonies, la musique et les rites, et ils en firent la base de leur législation...... Les trois familles qui gouvernèrent après eux, je veux dire les fondateurs des trois dynasties, *Hia*, *Chang* et *Tcheou*, les imitèrent et les surpassèrent même à certains égards. Dans ces temps heureux, le bon ordre régnait également dans la cour du souverain, dans les palais des grands et dans les maisons des simples particuliers.

« Et si la dynastie des *Tcheou* d'où sont sortis tant d'illustres personnages, a produit aussi de méchants princes, des princes indignes de régner : s'il s'est pratiqué tant de vertus sous les bons rois qui l'ont illustrée, et s'il s'est commis tant de crimes sous les princes iniques qui l'ont déshonorée, c'est uniquement parce que les uns se conduisaient suivant les principes de la *grande science*, et que les autres se laissaient conduire par leurs passions.

« Cependant, dans ces temps nébuleux où la dynastie de *Tcheou* était sur son déclin, pour avoir négligé la grande science, le Ciel ne voulut pas abandonner tout à fait les hommes à leur sens pervers : il fit naître Koung-Tsée, pour qu'il tâchât de rappeler sur la terre l'innocence et la vertu, qui semblaient en être bannies, en y renouvelant le souvenir de la *grande science*, qui était presque entièrement perdu.

« Après la mort de Koung-Tsée et de ses disciples, l'ignorance et la corruption éteignirent le flambeau dont les sages s'étaient servis pour éclairer la nation. Meng-Tsée le ralluma, mais ce ne fut pas pour le faire briller longtemps : il s'éleva quantité de fausses doctrines qui en obscurcirent l'éclat. Les sectateurs de ses fausses doctrines se multiplièrent à l'infini et prévalurent sur le petit nombre de sages qui cultivaient la science des mœurs, la grande science, la seule vraie science. Les sectaires, en débitant des choses qui sont, en apparence, bien au-dessus de celles qu'on trouve dans le *Ta-Hiu*, attirèrent à eux la multitude. — La plupart d'entre eux n'admettent aucun être intellectuel pour premier principe des choses, et ne cherchent sur la terre qu'à se procurer un honteux repos ; ce sont des hommes méprisables et vils, inutiles au genre humain, et qui n'ont d'humanité que ce dont ils ne peuvent se dépouiller.

« Il en est d'autres qui, pour se procurer des richesses et des honneurs, séduisent le peuple par leurs prestiges, leurs artifices et leurs vains raisonnements.

« Après Meng-Tsée, les semences de la saine doctrine que ce sage avait fait germer de nouveau, furent étouffées par les mauvais grains que les différents sectaires répandirent de toutes parts. Ces sectaires, multipliés à l'infini, prévalurent sur les véritables sages dans l'esprit de la populace et des ignorants ; ils firent presque oublier Koung-Tsée et la doctrine des anciens, jusqu'au temps où parurent les deux *Tcheng-Tsée* dans le *Ho-Nan*. Ces deux illustres personnages, tant par leurs discours que par leurs écrits, mirent en vigueur les préceptes de la *grande science*, et tâchèrent de porter les hommes à l'accomplissement de leurs devoirs; mais ces deux brillantes lumières ont disparu, et, malheureusement pour nous, leurs ouvrages ont été dispersés ou mutilés. Je ne suis pas assez habile pour suppléer en entier ce qui nous manque ; mais comme j'ai toujours aimé l'étude, que je me suis appliqué surtout à l'étude de nos grands livres, je suis tout pénétré des maximes de Koung-Tsée et des sages de la haute antiquité, qui sont celles de la *grande science* (1). »

Voilà donc la philosophie chinoise, par la bouche d'un de ses plus illustres défenseurs, qui confesse avoir été impuissante à réaliser le bien qu'elle avait entrepris. Tout ce qu'a pu l'école de Confucius, c'est de conserver parmi les savants de la Chine la lettre de la doctrine ancienne : mais, depuis des siècles, c'est une lettre morte. Les disciples de Lao-Tseu ont dégénéré bien plus encore : au lieu de marcher sur les traces de leur maître, ils en ont fait une espèce de divinité fabuleuse ; au lieu d'étudier avec lui la raison divine, ils se livrent à des extravagances sans nombre. Sous le nom superbe de Tao-Sse ou docteurs de la raison, ce n'est plus qu'une secte de jongleurs, de magiciens et d'astrologues, cherchant le breuvage d'immortalité et les moyens de s'élever au ciel en traversant les airs. Enfin, pour la Chine comme pour le reste du monde, il n'y a d'espoir que dans le saint que Confucius attendait du côté de l'Occident.

Un savant homme de nos jours, qui a fait une histoire approfondie de la philosophie en Chine, conclut par les réflexions suivantes :

« Tournez le regard sur la vérité, principalement dans sa manifestation ordinaire comme ordonnance céleste de tous les événements du monde pour annoncer la volonté souveraine, tel est le caractère fondamental de l'ancienne sagesse. Le fondement tout entier est théocra-

(1) *Vie de Confucius*, p. 503-506.

tique. Les temps de la première législation sont trop peu connus pour pouvoir déterminer combien de temps les ancêtres du peuple chinois restèrent liés avec les saints patriarches du monde primitif, ni ce qui les porta spécialement à s'acheminer vers l'Orient. En principe, l'empereur était regardé comme le fils du Ciel, le vicaire de Dieu, comme le père et la mère du peuple ; la volonté du Ciel était sa règle. Mais comme il n'y avait point de puissance intermédiaire pour interpréter la volonté céleste, il y avait danger que l'empereur n'appelât volonté du Ciel sa volonté à lui seul, son intérêt, sa passion. Ce qui ne manqua pas d'arriver. Souvent on vit, sous l'apparence de l'humanité, le plus extrême orgueil assis sur le trône. Des dominateurs s'annonçaient comme des dieux, et le peuple se prosterna devant eux, non plus dans l'ancien esprit d'une vénération filiale, mais proprement en esclaves et en idolâtres. Mais comme les gouvernants de cette espèce tenaient moins que personne du caractère théocratique, et que leur vie ne montrait que trop combien peu ils étaient accrédités du Ciel, très-souvent aussi, derrière cet esprit servile et cette fausse dévotion, fermentait une aversion intérieure; de sorte que de tous les côtés le mensonge se cachait sous le masque de l'antique véracité. Pendant que d'ambitieux seigneurs font de longs discours et publient des édits dans le style de l'antiquité, mais dont chaque affidé sait bien que tout n'est qu'un mensonge et que le vrai fond c'est la volonté arbitraire de l'empereur, l'ambition et l'intérêt particulier des grands ; le peuple, à son tour, est devenu de plus d'une manière sournois et méfiant : et tandis que celui-là regarde la conscience individuelle, quoiqu'il n'y ait plus ce vieux respect pour la volonté du Ciel, comme le plus haut et dernier tribunal, celui-ci également suit ses petites vues et cherche à gagner sur le gouvernement tout ce qu'il peut. L'administration paternelle est devenue le système de la plus vigilante police. Ce *gouvernement de justice*, que represente le Chou-King, s'est changé en injustice ; ce monument, autrefois si révéré, n'a plus qu'un rapport abstrait à la vie publique ; on lui fait la révérence en passant, mais il n'est plus dans le cœur. Il se parle toujours de la grande famille; mais ce ne sont, le plus souvent, que des mots sonores. La réalité a disparu, il ne reste qu'une forme vide. C'est l'orgueil nobiliaire d'une vieille extraction et de vieux documents, mais sans les sentiments nobles dont ces antiques documents temoignent. La force prend la place de l'ancienne dignité ; la ruse, l'hypocrisie, la place de la vénération et des mœurs anciennes. Agir avec le Ciel, se conduire d'après la volonté du Chang-Ti, est encore le langage officiel ; mais on interroge par des arts astrologiques les arrêts du destin, ou bien l'on écoute les devins qui annoncent la bonne fortune. Hors le cercle étroit de la famille, où, principalement dans l'intérieur de l'empire et loin des villes, la piété règne encore et apparaît comme le plus ancien et aussi le dernier pilier de l'ensemble, les anciennes vertus ont disparu de plus en plus de la vie publique : au point que, particulièrement dans les villes de commerce, les étrangers ont souvent et amèrement à se plaindre de voir l'humanité et la justice changées tout à fait en leurs contraires.

« De là aussi et naturellement, le regard d'intuition, ce trait fondamental de l'antique sagesse, s'est évanoui ; à sa place s'est introduit le calcul physique et moral que le grand nombre des lettrés met sa gloire à exécuter subtilement ; tout ce qu'on peut leur présenter de plus élevé, ils le dédaignent avec un pharisaïsme enraciné de mieux-savoir. Au moral et au politique, on a trouvé depuis longtemps l'art d'éluder toutes les lois et d'avoir cependant pour soi la lettre, d'entreprendre en secret tout ce qui avait été défendu précédemment sous les peines les plus sévères, et, lorsqu'une entreprise de cette sorte devient publique, de la justifier par la loi même et de se faire ainsi illusion à soi et aux autres ; mais cette illusion étant réciproque, elle se détruit elle-même, et l'un ne permet à l'autre son jeu secret qu'autant qu'il ne le peut déjouer. C'est une guerre silencieuse de tous contre tous, qui se fait souvent avec une ruse admirable, et que la force publique empêche seule d'éclater et de perdre entièrement l'empire,

« Les Chinois, toujours avec quelques honorables exceptions, ont donc perdu le regard sur ce qu'il y a de primordial, sans pouvoir d'eux-mêmes acquérir de nouveau les idées anciennes, ni se tirer d'où ils sont ; car la paix intérieure a fui leur cœur depuis longtemps : on se contente de la jouissance du moment, et l'on abandonne avec indifférence les vrais biens de la vie. L'orgueilleux partage de vertu et d'ancienne grandeur remplit les heures de loisirs, et c'est l'unique essor que prend l'âme ; encore, à vrai dire, n'est-ce point prendre l'essor, mais flotter dans le torrent de la vieille coutume. L'ancienne grandeur perce encore ici et là, mais la platitude ne sait plus la saisir. Moins l'antiquité subsiste réellement, plus on s'en montre sentimentalement amoureux. La Chine, voilà tout: hors de là, rien qui mérite d'être vu, si ce n'est pour y trouver à reprendre et pour dire qu'on sait ce qu'on fait mieux, tout cela avec une insupportable suffisance. L'usage pour la vie est partout la règle ; l'utile seul décide le prix d'une chose, car il n'y a d'estimé que la vie terrestre, et le but le plus élevé s'est rabaissé tout à fait aux objets sensibles dont on est entouré ; le spirituel est devenu l'empire des ombres où habitent les ancêtres, on lui donne ici et là un regard par une ancienne habitude.

« Le noble empereur Kang-Hi censura sévèrement tout ce qu'une pareille vie a de creux et de mensonger, et recommanda vive-

ment l'harmonie du dedans avec le dehors. Mais les temps approchent de l'accomplissement : depuis longtemps s'est achevé ce qui était possible dans cet état de choses et qui a réellement existé. Le peuple chinois attend la rédemption et l'éducation dans l'esprit de la vérité qui précédemment déjà lui a été connu en figure (1). »

Ainsi parle cet écrivain. Mais il y a plus : non-seulement la Chine connaissait la rédemption future, non-seulement elle savait que le Rédempteur devait venir du côté de l'Occident, non-seulement elle pouvait l'apprendre des Juifs qui ont, suivant une ancienne tradition, depuis deux cent six ans avant Jésus-Christ, une synagogue au centre de son empire, où se conserve précieusement la loi de Moïse, avec quelques Prophètes, ainsi que les livres de Josué, des Juges, de Samuël et des Rois (2) ; la Providence lui a donné encore plusieurs fois de connaître la rédemption accomplie, de savoir que le Rédempteur était venu d'où ses anciens sages l'attendaient. Vers la grande époque où l'Evangile fut annoncé dans toutes les langues et par toute la terre, l'empire chinois touchait à l'empire romain et dut ainsi nécessairement entendre de près la bonne nouvelle. Dans un ancien bréviaire de l'Eglise de Malabar dans l'Inde, écrit en chaldéen, il est dit que la conversion des Chinois au christianisme fut commencée par l'apôtre saint Thomas (3). Les constitutions synodales du patriarche Théodose parlent du métropolitain de la Chine; et cette qualité faisait partie du titre du patriarche qui gouvernait les chrétiens de Cochin, quand les Portugais abordèrent à la côte de Malabar. Arnobe, qui vivait au troisième siècle, compte les Sères ou Chinois parmi les peuples qui, de son temps, avaient embrassé la foi. Au septième siècle et au huitième, le christianisme était non-seulement connu, mais florissant à la Chine. Il en existe un monument curieux, et que les premiers savants ont reconnu pour authentique (4).

En 1625, on déterra, dans le voisinage de la ville de Sianfou, province de Chensi, une table de marbre de dix pieds de long sur cinq de large. On y trouva, sur la partie supérieure, une croix bien gravée, et, plus bas, une inscription en caractères chinois, accompagnée, sur les bords, de plusieurs signatures en caractères syriaques. Cette inscription contient l'histoire du christianisme en Chine depuis l'an 635 jusqu'en 781, où ce monument fut érigé, c'est-à-dire pendant cent quarante-six ans. Il y est dit qu'en 635, Olopen, homme d'une éminente vertu, vint du Ta-Thsin ou de l'empire romain à Sianfou. L'empereur envoya ses officiers au-devant de lui jusqu'au faubourg occidental, le fit introduire dans son palais et ordonna qu'on traduisît les saints livres qu'il avait apportés. Ces livres ayant été examinés, l'empereur jugea que la doctrine en était bonne et qu'on pouvait les publier. Le décret qu'il donna en cette circonstance est cité dans l'inscription. On y dit, à la louange de la doctrine enseignée par Olopen, que la loi de vérité, éclipsée à la Chine au temps de la dynastie des Tcheou, et portée dans l'Occident par Lao-Tseu, semble revenir à sa source primitive pour augmenter l'éclat de la dynastie régnante. Cette doctrine est rapportée en substance : Il est dit qu'*Aloho*, c'est-à-dire Dieu en langue syrienne, créa le ciel et la terre, et que Satan ayant séduit le premier homme, Dieu envoya le Messie pour délivrer les hommes du péché originel ; qu'il naquit d'une vierge dans le pays de Ta-Thsin et que des Persans vinrent l'adorer, afin que la loi et la prédiction fussent accomplies. Les caractères syriaques, formant quatre-ving[t] dix lignes, contiennent les noms des prêt[res] syriens qui étaient venus en Chine à la su[ite] d'Olopen.

D'autres relations nous apprennent q[ue] beaucoup de chrétiens périrent, en 877, à l[a] prise de la ville de Cumdan, aujourd'hui Cantong, par un chef de rebelles (5). A la fin du treizième siècle, un religieux franciscain, Jean de Montecorvino, envoyé dans l'Orient par le pape Nicolas IV, étant arrivé à Khan-Balckh ou la ville royale, aujourd'hui Péking, y trouva un grand nombre de chrétiens attachés aux erreurs de Nestorius. Il y baptisa lui-même plusieurs milliers de personnes et y éleva une église; convertit un prince des Mongols, qui régnait alors en Chine ; traduisit en leur langue le Nouveau Testament et les Psaumes; fut établi archevêque de Péking, en 1314, par le pape Clément V ; y mourut en 1330, et eut pour successeur un religieux du même ordre. Les relations des musulmans confirment tout cela, car elles nous apprennent qu'il y avait en effet beaucoup de chrétiens chez les Kéraïtes, tribu mongole de laquelle était le prince converti, et elles citent plusieurs princesses de cette nation comme ayant professé hautement la religion de Jésus-Christ (6)

A la fin du dix-septième siècle, des religieux de saint Ignace, de saint Dominique et d'autres congrégations commencèrent à prêcher de

(1) Windischmann, *La philosophie dans la progression de l'histoire du monde*, t. I. Un savant du seizième siècle définit la Chine : *Superstitio totalis, immensum atrocium, lupanar ingens.* Les relations récentes de Mgr Verrolles et de l'abbé Huc modifient peu ces courtes et terribles appréciations. « Le monde n'a qu'une seule partie qu'un seul continent, c'est la Chine. Dans l'Océan qui baigne ses côtes, il y a quelques petites îles où se trouvent l'Angleterre, la France et d'autres petites nations. » Ainsi raisonnent aujourd'hui les Chinois. Du reste, adonnés à l'[illegible], cela est prouvé : ne voyant de beau dans l'art que le burlesque ; fumeurs d'opium ; politiquement esclaves, à moins qu'ils ne se portent à des révoltes comme celle de Taiping : tels sont les sujets du Céleste Empereur, fils du Soleil, de la Lune et de toutes les planètes. — (3) Asseman., *Biblioth. orient.*, t. IV. — (4) De Guignes, *Mém. de l'Acad. des Inscr.*, t. LIV, in-12, p. 299 ; Abel Rémusat, *Mélanges asiat.*, t. I, p. 33 ; *Nouv. Mél.*, t. II, p. 190. — (5) Abel Rémusat, *Nouv. Mél.*, t. II, p. 199. — (6) *Ibid.*, art. *Jean de Montecorvino.*

nouveau l'Evangile à la Chine. Et actuellement il y a dans ce pays plusieurs évêques titulaires, avec un clergé catholique d'indigènes. La Chine, bien qu'elle soit à deux mille lieues du centre de la catholicité, ne peut donc pas se plaindre de la Providence.

L'Inde.

L'Inde est le berceau de la philosophie, le paradis des philosophes. Si haut que remonte l'histoire profane, elle nous montre la philosophie florissante dans l'Inde ; nous voyons les philosophes indiens, les brachmanes, révérés de leurs compatriotes et admirés des étrangers. L'ancienne Gr ce les regarde comme les oracles de la sagesse. Pythagore, Démocrite, Anaxarque, Pyrrhon iront les consulter. Depuis ces temps primitifs jusqu'à nos temps, ces philosophes sont les maîtres de l'Inde, ils y règnent sur les esprits et les volontés ; ce qu'ils disent, on le croit ; ce qu'ils ordonnent, on le fait. Depuis vingt à trente siècles, rien ne leur manque pour faire de cette immense population ce qu'ils jugent à propos. Nous verrons donc, par cet exemple, ce que peut et veut la philosophie, ce que peut et veut l'homme sans le Christ.

Les doctrines indiennes sont contenues principalement dans les quatre *Védas* et les dix-huit *Pouranas*.

Suivant la tradition reçue parmi les Hindous, les Védas ayant été révélés par Brahma, le Dieu créateur, furent d'abord transmis de bouche en bouche jusqu'à l'époque où Vyasa, c'est-à-dire le *compilateur*, les recueillit et les distribua en livres. Le premier Véda s'appelle *Rig*-Véda, et contient des prières et des hymnes en vers ; le second, *Yad jour*-Véda, renferme des prières en prose ; le troisième, ou *Sama*-Véda, les prières qui sont destinées à être chantées ; le quatrième Véda, *Atharvan*, consiste principalement en formules de consécration, d'expiation et d'imprécation. Chaque Véda se compose en général de deux parties distinctes : des prières, *mantras*, et des préceptes ou dogmes, *brahmanas*.

Au dix-septième siècle de l'ère chrétienne, un abrégé de ces livres a été fait, ou traduit en persan, sous le nom d'*Oupnekhat*, par l'ordre de Darachekouh, frère aîné de l'empereur mogol Aurengzeb. Au dix-huitième, un Français, Anquetil-Duperron, le rapporta de l'Inde et le traduisit en latin.

Aux Védas se rattachent immédiatement les Pouranas, qui renferment la théogonie et la cosmogonie des Hindous ; ils sont encore attribués à Vyasa, et l'on en compte dix-huit. Chaque Pourana traite des cinq objets suivants : 1° la création, ses âges et son renouvellement ; 2° la génération des dieux et des héros ; 3° la chronologie d'après un système mythique ; 4° l'histoire des demi-dieux et des héros ; 5° la cosmogonie avec une histoire mythique et héroïque. Les Pouranas peuvent donc être comparés aux cosmogonies des Grecs ; ils comprennent la mythologie proprement dite des Hindous, tandis que les Védas développent principalement les idées de Dieu, de la création primitive des choses, de l'âme et de son rapport avec la Divinité.

Viennent en troisième lieu les grands poëmes épiques ou historiques, le *Ramayan* et le *Mahabharat*. Le Ramayan, attribué à Valmiki, dont la légende indienne fait une incarnation de Brahma, chante les actions de Rama, une des incarnations de Vichnou. Le Mahabharat, ou le grand *Bharata*, a pour auteur Vyasa, autre incarnation de Brahma, suivant les uns, de Vichnou, suivant les autres, et consiste en dix-huit chants, qui racontent les guerres allumées dans la race des enfants de la lune, et dont le héros principal est Crichna, huitième incarnation de Vichnou.

A la période des poëtes épiques succède celle des législateurs. Le plus ancien code des Hindous est le *Manava Dharma Sastra*, c'est-à-dire le recueil sacré des lois de *Menou* ou *Manou*, le Noé indien ; recueil qui, au jugement des savants, n'est l'ouvrage ni d'un seul homme, ni même d'un seul siècle.

Après les législateurs viennent les philosophes spéculatifs. Dogmatisme, scepticisme, et jusqu'au nihilisme complet, tous les points de vue, tous les développements, toutes les formes de la spéculation ont été épuisées par les Hindous. On compte six différents systèmes philosophiques qui se distribuent deux à deux : les deux philosophies *Nyaya*, les deux *Mimansa* et les deux *Sankhya*.

Il faut ajouter à tous ces livres et à tous ces systèmes, des poëmes dramatiques et un grand nombre d'apologues.

Ce qui étonne d'abord dans cet empire de philosophes, dans cette richesse littéraire, c'est l'absence de toute histoire. Il n'y a pas une époque, pas un personnage historique. C'est jusqu'à présent un chaos informe et ténébreux. Au milieu de cette multitude de livres que les brachmanes possèdent et que l'ingénieuse persévérance des Anglais est parvenue à connaître, il n'existe rien qui puisse nous instruire avec ordre sur l'origine de leur nation, sur les vicissitudes de leur société ; ils prétendent même que la religion leur défend de conserver la mémoire de ce qui se passe dans l'âge actuel, dans l'âge du malheur.

L'on y découvre cependant, ainsi que nous l'avons vu, l'histoire incontestable de Noé et du déluge, mais avec des allégories d'une imagination prodigieuse. Au lieu de dire simplement que Dieu, voyant que les hommes avaient oublié ou méconnaissaient tout à fait sa loi, résolut de les châtier par le déluge, mais qu'il fit grâce à Noé ou Manou, et lui ordonna de bâtir une arche, dont lui-même, par sa providence, serait le pilote, voici ce que raconte la poésie indienne : « Brahma, le créateur, se reposant après une longue suite

d'âges, le fort démon *Hayogriva* s'approcha de lui et lui déroba les Védas, livres de la loi divine, qui avaient coulé de sa bouche. Non content de les dérober, il les avala et alla se cacher dans les abîmes les plus profonds de la mer. Pour réparer ce malheur, Vichnou, le Dieu sauveur, s'incarna en poisson. *Satyavrata*, le septième menou, régnait dans ce temps-là : c'était un serviteur de l'esprit qui plane sur les eaux, si pieux, que les eaux faisaient sa seule nourriture. Un jour que ce prince s'acquittait de ses ablutions dans une rivière, Vichnou lui apparut sous la figure d'un petit poisson, qui, recueilli par le saint monarque, devint successivement si gros dans les diverses demeures qu'il lui donna, qu'à la fin a Satyavrata, fut obligé de le placer dans l'Océan. De là le dieu adressa ces paroles à son adorateur qui l'avait reconnu : « Encore sept jours, et toutes choses seront plongées dans une mer de destruction; mais au milieu des vagues meurtrières, un grand vaisseau, envoyé par moi, paraîtra devant toi. Tu prendras alors toutes les plantes médicinales, toute la multitude des graines; et, accompagné des sept saints (*Richis*), entouré de couples de tous les animaux, tu entreras dans cette arche spacieuse et tu y demeureras... Tu connaîtras alors ma véritable grandeur, et ton esprit recevra des instructions en abondance. » En effet, la mer, franchissant ses rivages, inonda toute la terre; et bientôt elle fut accrue par les pluies que versaient des nuages immenses. Le roi, méditant les commandements qu'il avait reçus, vit le vaisseau s'approcher, et y entra avec les chefs des brahmanes. Le dieu parut sur le vaste Océan comme un poisson resplendissant, armé d'une corne énorme, à laquelle Satyavrata attacha le vaisseau en faisant un câble d'un grand serpent. Plus tard, le dieu poisson plongea dans l'abîme, attaqua le démon, lui ouvrit le ventre, en retira les quatre livres, qu'il rendit à Brahma. Ce n'est pas tout. La terre étant ainsi submergée dans les eaux, Vichnou se transforme en sanglier, plonge de nouveau dans la mer, tue le chef des géants et soulève la terre sur ses défenses, afin qu'elle devienne de nouveau habitable. L'imagination indienne ne s'en est pas tenue là. La terre est ainsi noyée chaque fois que Brahma s'endort; et pareil à l'homme, il s'endort chaque nuit. Il y a seulement cette différence que, pour l'homme, le jour et la nuit ne durent ensemble que vingt-quatre heures, tandis que le jour et la nuit de Brahma sont de huit milliards six cent quarante millions d'années solaires (1). »

Ce que les Hindous ont fait de l'histoire de Noé et du déluge, ils l'ont fait de tout, de Dieu, de la création, de la chute des anges et de l'homme, du Rédempteur, de son incarnation, de la nécessité de faire pénitence, de l'immortalité de l'âme, du paradis, de l'enfer, du purgatoire,

On lit çà et là dans les Védas et les Oupnekhat : « Brahm est l'Eternel, l'Etre par excellence, se révélant dans la félicité et dans la joie. Le monde est son nom, son image; mais cette existence première qui contient tout en soi, est seule réellement subsistante. Tous les phénomènes ont leur cause dans Brahm; pour lui, il n'est limité ni par le temps ni par l'espace; il est impérissable, il est l'âme du monde, il est l'âme de chaque être en particulier.

« Cet univers est Brahm, il vient de Brahm, il subsiste dans Brahm, et il retournera dans Brahm.

« Brahm, ou l'être existant par lui-même, est la forme de la science et la forme des mondes sans fin. Tous les mondes ne font qu'un avec lui, car ils sont par sa volonté. Cette volonté éternelle est innée en toutes choses. Elle se révèle dans la création, dans la conservation et dans la destruction, dans le mouvement et dans les formes du temps et de l'espace.

La doctrine, sauf l'exagération de quelques termes, est magnifique. Mais au lieu de ramener ces hyperboles à un sens modéré, les Indiens les poussent à toute outrance. Brahm ou l'Etre suprême, se révélant comme créateur, devient Brahma; comme conservateur, Vichnou; comme destructeur, Siva. Telle est la Trimourti ou trinité indienne, dont chaque personne est appelée plus d'une fois l'Etre suprême ou Brahm. Il y a peut-être là quelque vestige de la Trinité véritable. Mais, à chacun de ces dieux, l'imagination des Hindous attribue une femme, avec des aventures tantôt honorables, tantôt encore plus scandaleusement étranges que celles de Jupiter dans les poëtes grecs et latins; enfin les trois couples ont une postérité de trois cent trente millions de divinités subalternes (2).

Tous les mondes, tous les êtres ne font qu'un avec l'Etre suprême, car ils sont par sa volonté. Ces paroles pourraient se tolérer, entendues au sens de saint Paul : « C'est en Dieu que nous vivons, que nous nous mouvons et que nous sommes (3). » Mais l'Hindou abusera de cette vérité, jusqu'à adorer non-seulement le soleil, la lune, la mer, mais encore la pelle, le couteau, le bassin, etc., dont il se sert pour offrir le sacrifice.

Dieu seul étant la réalité essentiellement subsistante, et le reste comparé à lui, étant comme un néant, la raison, la vertu veulent qu'on se détache de tout le reste, pour s'unir à Dieu et devenir avec lui un même esprit (4). Cette union avec Dieu, moyennant sa grâce, est le but du chrétien. Le brachmane de l'Inde prétend le pousser jusqu'à devenir Dieu lui-

(1) William Jones, *Recherches asiat.*; Creuzer, *Symbol.*, traduct. française de M. Guigniaut; Dubois, *Mœurs des peuples de l'Inde.* — (2) Dubois, *Mœurs des peuples de l'Inde*, t. II, p. 395. — (3) Act., XVII, 28. In ipso enim vivimus, et movemur, et sumus. — (4) Qui autem adhæret Domino, unus spiritus est. I Cor., VI, 18.

même. Il dira chaque jour dans sa prière du matin : « Je suis Dieu! il n'en est pas d'autre que moi. Je suis Brahma! je jouis d'un bonheur parfait, et je ne suis point sujet au changement. Il dira : Je suis moi-même la divinité à laquelle je vais sacrifier (1).

Les moyens pour arriver à l'union avec Dieu sont le renoncement à soi-même, le recueillement, la prière, la contemplation des perfections divines. Voilà ce qui a peuplé les déserts et les cloîtres. Les Hindous disent la même chose, mais en exagérant tout : ainsi, d'après les Oupnekhat et l'enseignement actuel des brahmanes, voici un moyen infaillible de faire des progrès rapides dans la spiritualité. On se confine tout seul dans un lieu où l'on n'entende aucun bruit; on retire, comme une tortue, tous les membres en soi; on tient toutes les ouvertures du corps si exactement closes, qu'aucun des cinq vents qui s'y trouvent ne puisse en échapper. A cet effet, on introduit les deux pouces dans les oreilles; on ferme les lèvres avec le petit doigt et l'annulaire de chaque main, les yeux avec les deux index, et on appuie les doigts du milieu sur chaque narine; et, pour boucher les ouvertures inférieures, on croise les jambes et on s'asseoit bien perpendiculairement sur un de ses talons. Dans cette attitude, tenant une de ses narines fortement comprimée, et laissant l'autre libre, on respire par celle-ci aussi longtemps et aussi violemment que possible; puis, la fermant aussitôt, on ouvre l'autre, et on rend l'air aspiré en faisant des efforts prolongés de même (2).

D'autres fois, toujours dans la même attitude, on prononce à chaque respiration, quatre-vingts fois le mot *oum;* douze fois en aspirant, et le reste en respirant. Le mot *oum*, formé de trois lettres, est un symbole de la trinité indienne : la première lettre représente *Brahma;* la seconde, *Vichnou;* la troisième, *Siva*. Quiconque fait cette cérémonie pendant trois mois, voit, au quatrième, les anges ; au cinquième, il acquiert toutes leurs qualités; et, au sixième, il devient la forme de l'Etre suprême (3).

Une autre pratique, non moins efficace pour se garantir de tout péril et voir la Divinité, c'est, toujours dans la même posture, de regarder fixement le bout de son nez, et de prononcer le mot *oum* (4).

Quelque chose de plus puissant encore, c'est de connaître la veine qui est au bout du nez, entre les deux narines : qui la connaît bien, celui-là s'est élevé jusqu'à Para-Brahm, jusqu'à l'Etre suprême, et il en est devenu la forme (5).

Pour pratiquer la vie mystique d'une manière plus parfaite, des brahmanes se retirent dans la solitude et prennent le nom de Sannyasi. Voici comment les Védas et les Oupnekhat parlent de leur genre de vie.

« Qui connaît Brahm est Brahm, il est la lumière des lumières, il est la science des sciences; il s'élève au-dessus des œuvres, les bonnes ne lui servent pas, et les mauvaises ne lui nuisent pas; méditer sur Brahm lui suffit : c'est là son œuvre, sa vie, sa science. Celui qui veut atteindre à ce grand but et marcher dans cette voie, doit, avant tout, lire les Védas et y conformer ses œuvres; puis, quand il a résolu de renoncer à tout désir, à toute volonté, à tout lien, quitter sa femme, ses enfants, ses amis, ses proches, le monde entier; prendre pour tout vêtement un morceau de drap dont il couvre sa nudité, pour toute arme un bâton, pour tout meuble une tasse de bois ou d'argile, et n'accepter d'aumône que ce qui est nécessaire pour l'entretien de sa vie; du reste, plus de lecture, plus de méditation que celle des *Oupanichadas*, c'est-à-dire les Oupnekhat, extrait mystique des Védas. Voilà le petit *Sannyasi*, voilà le premier degré de sainteté. Mais le grand *Sannyasi* repousse bien loin tout objet extérieur, toute pensée étrangère, ne lit même plus les *Oupanichadas*, ne garde plus même de quoi couvrir ses parties honteuses; les six états de la vie, l'existence, la naissance, la croissance, la vieillesse, la décrépitude, la mort, tout cela ne le regarde point; le corps et tout ce qui y touche n'est rien pour lui; il a dompté toutes ses passions, étouffé en soi tous les sentiments, détruit le *moi;* il n'y a pour lui ni jour, ni nuit, ni toi, ni moi, rien, absolument rien qu'Atma ou l'âme universelle : il dit, ou plutôt il sait : Atma, c'est moi, sa maison est la mienne, son nom c'est mon nom. Enfin, toute sa prière c'est de savoir que son âme et la grande âme ne font qu'un : tel est le Sannyasi, le *Yogui*, le saint par excellence (6). »

Tels sont, du moins dans les livres, ces sages que l'Inde, que les anciens connaissent sous le nom de gymnosophistes ou philosophes nus.

A la mort, les âmes saintes se réunissent à Dieu dans le ciel, les âmes imparfaites expient le reste de leurs fautes, et les âmes tout à fait méchantes vont en enfer. Les livres des Hindous enseignent la même doctrine pour le fond. Les âmes parfaitement pures se réunissent à l'Etre suprême pour toujours. Quant aux âmes coupables de certains crimes énormes, elles sont précipitées dans le *Naraca* ou l'enfer, et y souffrent d'horribles tourments. Mais, au dire des Indiens, ces tourments ne sont pas tout à fait éternels; ils ne durent que cent ans de Brahma, au bout desquels l'Etre suprême retire à lui la réalité de toutes les créatures pour commencer une création nouvelle. Toutefois, il est à remarquer qu'un seul jour de Brahma équivaut à huit milliards

(1) Dubois, *Mœurs des peuples de l'Inde*, t. I, p. 328 et 341. — (2) *Oupnekhat*, t. II, p. 274, 359 et seq.; Dubois, *Mœurs des peuples l'Inde*, t. II, p. 273. — (3) *Oupnek.*, t. II, p. 363. — (4) *Ibid.*, p. 97. — (5) *Ibid.*, p. 277. — (6) *Ibid.*, p. 279 ; Creuzer, *Symbol.*, t. I, p. 283.

six cent quarante millions d'années, solaires autrement quatre-vingt-six millions quatre cent mille siècles (1). Ce qui donne, pour une année entière, trente-et-un milliards cinq cent trente-six millions de siècles, et pour les cent ans de Brahma, trois mille cent cinquante-trois milliards six cent millions de siècles, sans compter les jours bissextiles. Tout cela ne laisse pas d'être assez long. Mais ce que les Hindous ont imaginé, Dieu l'accomplira-t-il? réabsorbera-t-il vraiment tout ce qu'il y a d'êtres dans la création pour la recommencer après? Lui-même a dit en parlant des méchants dans l'enfer : « Leur ver n'y mourra point, leur feu ne s'y éteindra point (2). »

Quant aux âmes intermédiaires, suivant la doctrine de l'Inde, elles sont récompensées du bien qu'elles ont fait; mais en même temps, pour expier le mal dont elles se trouvent encore souillées, elles sont condamnées à revenir sur la terre et à y animer de nouveau soit des corps humains, soit des corps de bêtes, jusqu'à ce qu'elles arrivent à une pureté complète. C'est ce que l'on connaît sous le nom de métempsycose ou transmigration d'âmes. Les Hindous l'envisagent comme un effroyable malheur. Pour y échapper, il n'est rien qu'ils ne fassent. C'est le but principal de leurs pratiques religieuses, même de leurs sciences. C'est pour être exemptés de cette transmigration posthume que les uns se condamnent à d'incroyables pénitences, que les autres font des pèlerinages de cinq à six cents lieues de loin : ceux-ci, immobiles sur une colonne, s'efforcent d'anéantir leur esprit dans la contemplation de l'essence divine; ceux-là épuisent le leur à produire des raisonnements sans fin. « Qui connaît Brahm ou l'Etre suprême, le devient par là même : » tel est le grand principe des Védas et des Oupnekhat. Pour arriver à cette connaissance idéifique, les uns emploient par la simplicité de l'intuition; les autres, la multiplicité du raisonnement. C'est cette dernière méthode qui a produit les six différents systèmes de philosophie, regardés en un sens comme orthodoxes : les deux *Sankhya*, les deux *Nyaya* et les deux *Mymansa*. Le premier de chaque couple enferme ce qu'il y a de capital dans le second; et le second, une application du principe fondamental ou plus avancée, ou différente, ou plus élevée. De sorte que, dans le vrai, il n'y a que trois directions intellectuelles qui forment l'ensemble de la philosophie indienne.

Le premier couple part de la nature; le second de la pensée, ou du *moi* pensant ; le troisième s'attache entièrement à la révélation contenue dans les Védas.

La philosophie qui part de la nature comme premier principe, s'appelle système de Sankhya ou philosophie des nombres, parce qu'on y énumère les principes de toute chose au nombre de vingt-quatre ou vingt-cinq. Parmi ces premiers principes, la nature tient le premier rang ; l'intelligence, même l'intelligence infinie, seulement le second. Ce système a été soupçonné pour cela d'athéisme. Mais il paraît que les doutes y tombent plutôt sur la création et sur le pourquoi de la création que sur Dieu. La preuve en est dans la seconde partie, nommée philosophie Yogha ou philosophie de l'union, parce qu'elle développe les moyens d'unir l'âme à la divinité et de l'absorber en elle.

La seconde espèce de philosophie, qui part, non de la nature, mais du principe pensant, de l'acte le plus élevé de l'intelligence et du *moi* pensant, est contenue dans le système Nyaya, dont l'inventeur ou le fondateur fut Gotama. Dans sa deuxième partie, elle renferme l'application ultérieure du principe, dans la doctrine des unités et des différences. On y voit tout ce que les Grecs ont appelé logique, dialectique, entre autres, l'art et les règles du syllogisme. On y remarque même une tendance à la doctrine des atomes, telle qu'Epicure l'imagina chez les Grecs.

La troisième espèce de philosophie indienne s'attache entièrement aux Védas et à la tradition qu'ils renferment. La première partie, Mimansa, ne s'occupe directement que de l'interprétation. Le système complet s'appelle *Védanta*, c'est-à-dire, fin, complément des Védas ; il expose l'esprit intime, le vrai sens, le but propre de ces livres et de l'antique révélation de Brahma, qu'ils contiennent. La philosophie du Védanta domine généralement dans toute la littérature de la vie indienne.

Comme les Hindous ont poussé à bout les conséquences de tous les systèmes, il se trouve, outre les philosophies orthodoxes, d'autres qui ne le sont pas. Mais, d'après les savants européens qui ont commencé à débrouiller cette nouvelle antiquité, jusqu'à présent toutes les philosophies de l'Inde s'accordent plus ou moins en ceci, que leur but est tout à fait pratique, savoir : de délivrer l'âme pour toujours du funeste destin de la métempsycose (3).

Une autre croyance universelle du genre humain, c'est que Dieu doit être adoré par la prière et le sacrifice. Les Hindous ont sur ce point des idées d'autant plus étonnantes, qu'elles se trouvent réalisées pour le fond dans le sacrifice adorable des chrétiens. D'après la doctrine des Védas et des Oupnekhat, l'univers entier est un sacrifice infini, où l'Etre suprême est tout ensemble et le sacrificateur, et l'oblation, et le feu qui la consume, et la prière qui l'accompagne, et la divinité à qui elle est offerte, tout, en un mot, et chaque partie (4).

(1) Klaproth, *Asia polyglotta*, p. 21. — (2) Marc. IX, 43-47. — (3) Fréd. de Schlegel, *Philosophie de l'hist.*, sixième leçon Colebrooke, *Essai sur la philos des Hindous* ; Abel Rémusat. *Nouv. mél.*, t. II, p. 331 ; Windischm., *La philosophie dans la prog de l'histoire du monde*. — (4) *Oupnekhat*, t. I, p. 290 et 336.

Pour sortir de l'état de dégradation où il est tombé, l'homme avait besoin d'un rédempteur. Dieu le promit, le genre humain l'attendit, et il est venu dans la plénitude des temps. C'est le Verbe, la seconde personne de la Trinité véritable. Avant de s'incarner réellement, il s'était déjà manifesté aux patriarches sous une figure humaine, comme pour s'essayer à se faire homme. Ces idées se retrouvent dans l'Inde, mais, comme presque toujours, poussées à l'extrême. Non-seulement Vichnou, la seconde personne de la trinité indienne, doit s'incarner, il s'est incarné déjà huit ou neuf fois: une première, en poisson, pour sauver Manou du déluge; une seconde, en sanglier, pour soulever la terre du fond des eaux; une troisième, en tortue, pour aider à retrouver l'*amrita*, l'ambroisie, ou breuvage d'immortalité; une quatrième, en homme-lion, pour vaincre le géant *Hiranya;* une cinquième, en brahmane nain, pour renverser le tyran *Bali;* une sixième, en brahmane armé d'une hache, pour châtier l'insolence des rois de la race du soleil; une septième, en la personne de Rama pour délivrer la terre des tyrans qui l'opprimaient; une huitième, en la personne de Crichna, pour combattre le mal sous toutes les formes.

Ces deux dernières incarnations sont célébrées par deux immenses épopées, le *Ramaya* et le *Mahabharat*, par des poëmes dramatiques, par des peintures et des sculptures sans nombre. Dans l'histoire poétique de Crichna, il y a des particularités singulières : sa mère devient toujours plus belle, à mesure qu'avance sa grossesse; à l'heure même où l'enfant divin est donné au monde, à minuit, ses parents sont illuminés tout à coup d'une gloire céleste, et les chœurs des *devatas*, ou divinités inférieures, font retentir leurs sacrés concerts. Crichna paraît avec tous les caractères de la divinité; il se fait transporter dans un autre pays, par son père et sa mère, pour éviter les embûches d'un tyran cruel qui cherche à le faire périr, et qui fait périr à sa place les nouveaux-nés. On raconte fort diversement sa mort. Une tradition remarquable et avérée le fait expirer sur un bois fatal, un arbre, où il fut cloué d'un coup de flèche, et du haut duquel il prédit les maux qui allaient fondre sur la terre. Pour expliquer ces détails surprenants, les savants pensent que les évangiles apocryphes ayant été portés dans l'Inde et communiqués aux Hindous, ceux-ci les greffèrent en quelque sorte sur l'ancien mythe de Crichna (1).

Une neuvième incarnation de Vichnou, sous le nom de Bouddha et en la personne de Chakia-Mouni, apparaît encore plus importante; car elle a produit ou plutôt elle a été, dans une grande portion de l'Asie, une révolution religieuse à laquelle se sont mêlées des institutions incontestables de christianisme.

Les traditions asiatiques varient beaucoup sur la naissance de Bouddha; les uns la placent plus de dix siècles avant Jésus-Christ, les autres moins de six. D'après une encyclopédie japonaise, Chakia-Mouni, à qui l'on donna postérieurement le nom de Bouddha ou de sage, naquit l'an 1029 avant l'ère chrétienne, et fut ainsi contemporain de David et de Salomon. Etant mort en 950, il renaît successivement dans les patriarches; l'encyclopédie japonaise, depuis la mort de Chakia jusqu'à 713 de Jésus-Christ, en compte trente-trois; elle marque leurs noms, et presque toujours les années de leur naissance et de leur mort. Un des plus actifs fut le douzième, qui mourut l'an 332 avant Jésus-Christ. Les premiers patriarches qui héritèrent de l'âme de Bouddha, vivaient d'abord dans l'Inde, à la cour des rois du pays dont ils étaient les conseillers spirituels, sans avoir, à ce qu'il semble, aucune fonction particulière à exercer. Le dieu se plaisait à renaître tantôt dans la caste des brahmanes ou dans celle des guerriers, tantôt parmi les marchands ou parmi les laboureurs, conformément à son intention primitive, qui avait été d'abolir la distinction des castes, et de ramener ses partisans à des notions plus saines de la justice divine et des devoirs des hommes. Le lieu de sa naissance ne fut pas moins varié: on le vit paraître tour à tour dans l'Inde septentrionale, dans le midi, à Ceylan, conservant toujours, à chaque vie nouvelle, la mémoire de ce qu'il avait été dans ses existences antérieures. La plupart de ses pontifes, quand ils se voyaient parvenus à un âge avancé, mettaient eux-mêmes fin aux infirmités de la vieillesse, et hâtaient, en montant sur un bûcher, le moment où ils devaient goûter de nouveau les plaisirs de l'enfance. Cet usage s'est transmis jusqu'à nos jours; seulement, au lieu de se brûler vifs, ils ne sont livrés aux flammes qu'après la mort. Au cinquième siècle de notre ère, Bouddha, alors fils d'un roi de Malabar, dans l'Inde méridionale jugea à propos de quitter l'Hindoustan pour n'y plus revenir, et d'aller fixer son séjour à la Chine. On peut croire que cette démarche fut l'effet des persécutions des brahmanes et de la prédominance du système des castes. Une fois établis à la Chine, les patriarches bouddhistes y reçurent différents titres, entre autres ceux de *grands maîtres de la doctrine* et de *princes spirituels de la loi.* Des princes, qui embrassèrent le bouddhisme, trouvèrent glorieux d'en posséder les pontifes à leur cour; et les titres de *précepteur du royaume* et de *prince de la doctrine*, furent décernés tour à tour à des religieux nationaux ou étrangers, qui se flattaient d'être animés par autant d'êtres divins et subordonnés au Bouddha, vivants sous le nom de patriarches. C'est ainsi que la hiérarchie des bouddhistes naquit sous l'influence de la politique.

Pendant huit siècles, ces patriarches furent

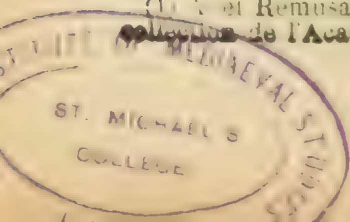
(1) Creuzer *Symbol.*, t. I, p. 183-212.

ainsi réduits à une existence précaire et dépendante, mais, au treizième siècle, sous Gengis-Khan et ses premiers successeurs, qui régnaient du Japon à l'Egypte et à la Silésie, ils reçurent des titres plus magnifiques que jamais ; le Bouddha vivant fut élevé au rang des rois, et, comme le premier qui se vit honoré de cette dignité terrestre était un Thibétain, on lui assigna des domaines dans le Thibet, et le mot de *lama* qui signifie *prêtre* dans sa langue, commença, en lui, à acquérir quelque célébrité. La fondation du grand siége lamaïque de Poutala n'a pas d'autre origine que cette circonstance tout à fait fortuite, et elle ne remonte pas à une époque plus reculée. Au seizième siècle, vers l'époque du règne de François Ier, le patriarche du Thibet reçut le titre encore plus magnifique de lama pareil à l'Océan, en mongol, *dalai lama*, par lequel on entend, non pas sa domination effective, qui n'a jamais été très-étendue, ni complétement indépendante, mais l'immensité des facultés surnaturelles qu'on lui suppose.

A l'époque ou les patriarches bouddhistes s'établirent dans le Thibet, les parties de la Tartarie qui avoisinent cette contrée étaient remplies de chrétiens. Les Nestoriens y avaient fondé des métropoles et converti des nations entières. Plus tard, les conquêtes des enfants de Gengis-Khan y appelèrent des étrangers de tous les pays, des Géorgiens, des Arméniens, des Russes, des Français, des musulmans, des moines catholiques chargés de missions importantes par le Pape et par saint Louis. Ces derniers portaient avec eux des ornements d'église, des autels, des reliques, *pour veoir*, dit Joinville, *se ils pourroient attraire* ces gens *à nostre créance*. Ils célébrèrent les cérémonies religieuses devant les princes tartares. Ceux-ci leur donnèrent un asile dans leurs tentes, et permirent qu'on élevât des chapelles jusque dans l'enceinte de leurs palais. Un archevêque italien, établi dans la ville impériale, à Péking, par ordre de Clément V, y avait bâti une église, où trois cloches appelaient les fidèles aux offices, et il avait couvert les murailles de peintures représentant des sujets pieux. Chrétiens de Syrie, Romains, schismatiques, musulmans, idolâtres, tous vivaient mêlés et confondus à la cour des empereurs mongols, toujours empressés d'accueillir de nouveaux cultes, et même de les adopter, pourvu qu'on n'exigeât de leur part aucune conviction, et surtout qu'on ne leur imposât aucune contrainte. On sait que les Tartares passaient volontiers d'une secte à l'autre, embrassaient aisément la foi, et y renonçaient de même pour retomber dans l'idolâtrie. C'est au milieu de ces variations que fut fondé, au Thibet, le nouveau siége des patriarches bouddhistes. Il est naturel qu'intéressés à multiplier le nombre de leurs sectateurs, occupés à donner plus de magnificence au culte, ils se soient appropriés quelques usages liturgiques, quelques-unes de ces pompes étrangères qui attiraient la foule ; qu'ils aient introduit même quelque chose de ces institutions de l'Occident que leur vantaient les ambassadeurs du roi de France et du Pape, et que les circonstances les disposaient à imiter. De là, sans aucun doute, et ce que plus tard l'on a pas été peu surpris de retrouver au centre de l'Asie : des monastères nombreux, des religieux gardant un célibat perpétuel, portant la tonsure, récitant en chœur une espèce de bréviaire ; des processions solennelles, des pèlerinages, des fêtes religieuses, une cour pontificale, des colléges de lamas supérieurs, élisant leur chef, souverain ecclésiastique et spirituel des Thibétains et des Tartares (1).

De là encore, et de communications antérieures, des traces visibles de christianisme dans la légende de Bouddha, telle qu'elle est racontée dans les livres bouddhistes. Bouddha, disent-ils, descendit du séjour céleste dans le sein de Maya, épouse de Soutadama, roi du nord de l'Hindoustan, et membre de la famille Chakia, la plus illustre de la caste des brahmanes. Sa mère, qui l'avait conçu sans souillure, le mit au monde sans douleur. (Saint Jérôme écrit que, suivant les philosophes samanéens, Bouddha, leur maître, était né d'une vierge.) Des prophètes et des savants reconnurent dans ce merveilleux enfant tous les caractères de la divinité, et à peine avait-il vu le jour, qu'il fut surnommé dieu des dieux. Un roi qui était une incarnation divine, lui conféra le baptême avec l'eau sainte. A l'âge de dix ans, il fut confié à des sages pour l'instruire ; bientôt il leur proposa des questions insolubles, qu'ensuite il leur expliquait lui-même. C'était le plus beau des enfants des hommes. Quand il s'asseyait sous un figuier, le peuple, assemblé autour de lui, ne se lassait pas de l'admirer. Emu de compassion sur les maux de ses semblables, il ne respire que pour les délivrer. Il se retire dans le désert, où doit commencer sa mission divine. Là il s'ordonne prêtre, se rase la tête de ses propres mains, et, entouré de ses cinq disciples de prédilection, se livre à la vie la plus austère durant plusieurs années. Enfin, après qu'il eut surmonté plus d'une tentation, les dieux eux-mêmes descendent du ciel pour l'inviter à répandre sa doctrine, et, rayonnant de gloire, il se rend à la ville sainte, à Bénarès, pour y occuper le trône des saints qui avaient enseigné la loi dans les âges précédents. Il fit avec ses disciples un voyage sur le bord de l'Océan, traversa plusieurs déserts et y pratiqua des exorcismes. Sa morale consistait en dix commandements : 1° ne pas tuer ; 2° ne pas voler ; 3° la chasteté ; 4° éviter le faux témoignage ; 5° ne pas mentir ; 6° ne pas jurer ; 7° éviter toutes les paroles deshonnêtes ; 8° être désintéressé ; 9° ne point conserver de

(1) [illegible] et Rémusat, *Mélanges asiat.*, t. I, p. 112 et 129. Son Mémoire, le plus étendu, se trouve dans la collection de l'Académie des Inscriptions ; Lettre du P. Desideri, parmi les *Lettres édif. et curieuses.*



ressentiment; 10° n'être point superstitieux (1).

Chakia-Mouni, c'est-à-dire le moine ou le pénitent de la maison de Chakia, porte le nom de *Bouddha* en sanskrit, de *Fotho*, *Fo* ou *Foé* en chinois, de *Somonacodom* en siamois, de *Bourkan* en mongol. Parmi ses divers surnoms, on trouve les suivants : *Celui qui sort pour remporter la victoire, celui qui rend à chacun selon ses mérites, le dieu des dieux, celui qui sait tout, le maître universel, celui qui est de lui-même toutes les lois, celui en qui tous mettent leur confiance, celui qui balaye les péchés, celui qui dissipe les crimes, le suprême bienfaiteur, le dispensateur de la vraie gloire* (2).

Les bouddhistes étaient connus des auteurs grecs et latins, tels que Magasthène, Strabon, Clément d'Alexandrie, sous le nom de philosophes samanéens, qu'ils portent encore aujourd'hui dans certaines contrées (3). Les brahmanes en étaient également connus sous le nom de brachmanes et de gymnosophistes ou philosophes nus. Depuis vingt à trente siècles, ces deux sectes de philosophes règnent dans l'Inde, non pas sur l'esprit d'une seule ville, comme le demandait Platon pour la philosophie grecque, mais sur l'esprit de bien des millions d'hommes. Voyons donc ce qu'ils ont fait : ce qu'ils ont fait pour Dieu, pour l'humanité, pour eux-mêmes.

Ce dernier article est, dans la réalité, le premier et le principal. Le chef des philosophes samanéens, le grand Lama, se fait adorer comme une incarnation divine ; les autres, à proportion.

Les brahmanes, ces philosophes si vantés, s'appellent volontiers les dieux de la terre. Pour justifier ce titre, voici la généalogie qu'ils se donnent : tantôt ils descendent de ces sept *Richis* ou pénitents, qui furent sauvés du déluge avec Manou, et qui, pour leur extrême sainteté, ont été transportés au ciel et sont les sept étoiles de la Grande-Ourse ; tantôt, et c'est la fable la plus en vogue, lorsque Brahma voulut créer les hommes, il tira les *brahmanes* de sa tête ; les *kchatrias* ou guerriers, de ses épaules ; les *veisshias* ou marchands, de son ventre ; les *sudras* ou artisans, de ses pieds. Telles sont les quatre castes que les philosophes de l'Inde ont établies et consacrées comme le fondement de la constitution religieuse et politique. Pour mieux assurer leur domination, eux seuls ont le droit de lire les Védas ; les guerriers ou nobles n'ont que le droit de se les faire lire et de faire des présents aux brahmanes ; les deux autres castes n'ont que ce dernier droit. La caste des philosophes regarde les trois autres comme impures ; tout ce que celles-ci peuvent faire de plus méritoire, c'est de combler de présents ceux-là, de leur donner des festins, sans jamais oser s'asseoir à la même table. La vénération pour ces sages augmente suivant les quatre degrés de leur caste : ce sont d'abord les jeunes brahmanes, avant qu'ils soient initiés par le triple cordon ; ensuite ceux qui, nés une seconde fois par leur initiation, et mariés, vivent dans des villes ou des bourgades ; en troisième lieu, ceux qui se retirent dans la solitude avec leurs femmes et leurs enfants, et se nomment *Vanaprastras ;* enfin les *Sannyasi*, qui, restés célibataires ou quittant leur famille, vivent tout seuls dans la retraite, adonnés à la contemplation. Ceux de ces philosophes qui se font *gourous* ou prêtres, sont les plus vénérables de tous : se prosterner devant eux, ou simplement les voir, suffit pour remettre tous les péchés.

Un pharisien ayant invité Jésus-Christ à dîner, s'étonnait de ce qu'il ne se lavait point auparavant les mains. Le Seigneur lui dit : « Vous autres pharisiens, vous nettoyez le dehors de la coupe, mais votre intérieur est plein de rapine et d'iniquité ; vous payez la dîme de la menthe et du cumin, et vous négligez ce que la loi a de plus grave, la justice, la miséricorde, la fidélité ; conducteurs aveugles, vous passez au couloir ce que vous buvez, de peur d'avaler un moucheron, et vous engloutissez le chameau. Malheur à vous (4) ! » Les brahmanes sont les pharisiens de l'Inde. Même affectation dans le genre de vie, même appréhension des souillures extérieures, même usage continuel des ablutions et du bain, même zèle pour les minuties, même négligence de ce qu'il y a de plus essentiel, même orgueil, même ostentation, même hypocrisie. Il y en a qui font à la lettre ce dont parle le Sauveur, qui boivent à travers un linge, de peur d'avaler un insecte ; en même temps ils engloutissent le chameau, foulent aux pieds la justice, l'humanité, la miséricorde. Ce qui suit en est une preuve entre mille.

Bien au-dessous de la dernière caste, bien au-dessous des *sudras*, croupit dans la servitude, l'opprobre et la misère, le quart de la population indienne, sous le nom de *pariahs*. Manger avec ces malheureux, ou toucher à des vivres apprêtés par eux, et même boire de l'eau qu'ils auraient puisée ; se servir des vases de terre qu'ils ont tenu dans leurs mains ; mettre le pied dans leurs maisons, ou leur permettre d'entrer dans la sienne : ce sont là, aux yeux des philosophes, autant de crimes qui excluent un Indien de sa caste. Dans bien des endroits, l'approche seule des pariahs ou la trace de leurs pieds est considérée comme capable de souiller tout le voisinage. Il leur est interdit de jamais traverser la rue où logent les brahmanes. Un pariah qui pousserait l'audace jusqu'à entrer dans la maison d'un de ces sages, pourrait être mis à mort sur-le-

(1) Klaproth, *Asia polyglotta* ; Creuzer, *Symbol.*, t. I, p. 288 et 653; Abel Rémusat, *Mélanges asiat.*, t. I, p. 107 et suiv. ; De Guignes, *Mémoires de l'Acad. des Inscrip.*, t. XLV. — (2) Abel Rémusat, *Mélanges asiat.* t. I, p. 162, etc. — (3) Strab., l. XV ; Clem. d'Alex., *Strom.*, l. III. — (4) Luc, XI, 39-42 ; Matth., XXIII, 23-25.

champ : et on en a vu plus d'un exemple, sans que personne y trouvât à redire.

Les philosophes samanéens ou bouddhistes ont réformé en ceci la philosophie brahmanique ; ils rejettent la distinction des castes et les Védas, sur lesquels cette distinction est fondée. Aussi y a-t-il eu guerre entre les deux sectes ; et, au septième siècle de l'ère chrétienne, les philosophes samanéens se virent expulsés de l'Inde et se réfugièrent parmi les Chinois et les Tartares, où leur doctrine est parvenue à humaniser quelque peu ces derniers.

Mais, pas plus que les brahmanes, les samanéens n'ont facilité au peuple la connaissance de la vérité. Moïse, pour instruire les enfants d'Israël, écrivit, d'un style simple et clair, l'histoire du genre humain et leur propre histoire, avec la loi qu'ils devaient observer, en un petit volume, qu'on pouvait facilement porter à la main et mettre dans sa poche. Non-seulement il ne leur défendait pas, mais il leur commanda expressément de le lire, de le méditer nuit et jour, en d'autres mots, d'en faire leur philosophie, sauf à consulter les prêtres dans les questions difficiles. Joignez-y les prophètes et les autres livres de l'Ancien Testament, le volume ne sera que médiocre. Ajoutez-y enfin tout le Nouveau Testament, ce sera toujours un volume très-portatif, que chacun peut lire, étudier, méditer, et dans le texte original, et dans des versions authentiques. De plus, de toute la doctrine qui s'y trouve contenue, il existe un abrégé très-court et très-simple, sous le nom de catéchisme, sans compter l'enseignement toujours vivant et partout présent de l'Eglise.

Il n'en est pas ainsi des religions philosophiques de l'Inde. Les brahmanes seuls peuvent lire les Védas ; ils les tiennent si secrets, que jusqu'à présent, on n'en a pu avoir encore un exemplaire complet. Le seul abrégé mystique, connu sous le nom de d'Oupnekhat, forme deux gros volumes. Parmi les dix-huit Pouranas, il en est un qui, tout seul, contient plus de trente mille vers, le tout écrit dans une langue morte, que les brahmanes eux-mêmes ont de la peine à bien entendre. On peut donc dire de ces philosophes ce qui a été dit des scribes et des pharisiens chez les Juifs: « Malheur à vous, docteurs de la loi, parce qu'ayant pris la clef de la science, vous n'y entrez pas vous-mêmes, et vous empêchez d'y entrer ceux qui le voudraient (1) ! »

Les samanéens ou bouddhistes sont moins jaloux ; comme ils ne connaissent point de caste privilégiée, se fait lettré qui veut. Mais une autre difficulté se présente : c'est la quantité et l'étendue prodigieuse des livres. A la vérité, il existe un abrégé sommaire de leur doctrine ; mais cet abrégé n'a pas moins de cent huit gros volumes, et ne peut être porté qu'à dos de chameau. Qu'on juge les autres. Il en est surtout un, qui, malheureusement ou bienheureusement, n'existe que dans le palais fabuleux des dragons. Ce livre, intitulé en chinois *Pou-Yan*, *tout œil*, contient toutes les *portes* ou paragraphes de la loi. Quand on changerait l'Océan en encre et les herbes du mont *Sou-Merou* en pinceaux ou plumes, on ne pourrait parvenir à écrire une seule phrase de ce livre, prise dans un seul sens, prise dans une seule doctrine, prise dans une seule porte, prise dans une seule section. A plus forte raison ne saurait-on transcrire en entier ce miraculeux ouvrage. Dans l'Occident, il n'y a que les successeurs des pharisiens et des scribes, les rabbins juifs, qui puissent aller de pair avec les philosophes du bouddhisme ; car ils font des contes pareils au sujet de leur Talmud.

Le savant français à qui nous devons ces curieux renseignements ajoute : « On cessera d'être surpris de la prodigieuse étendue de ces livres, si l'on se rappelle qu'ils sont composés en grande partie de litanies, de formules de prières, d'invocations qu'on répète un grand nombre de fois de suite sans y rien changer, et sans même chercher à y mettre un sens. On ne doit pas oublier non plus que les trois doctrines des bouddhistes forment un système de philosophie aussi complet qu'on puisse l'attendre de la part des Hindous, et qu'elles comprennent les principes de la morale, les fables cosmogoniques et la description tant du monde réel que du monde fantastique, une foule de traditions allégoriques et mythologiques, et, par-dessus tout une métaphysique dont il est impossible d'atteindre le fond. Je ne crains pas d'être démenti en assurant que qui n'a pas lu quelques-uns des livres des bouddhistes ne connaît pas toute l'étendue de l'extravagance humaine, et n'a pas une idée complète du degré d'absurdité où peuvent conduire l'abus des méditations sans objet, et l'emploi désordonné des abstractions appliquées à des sujets où l'intelligence ne saurait atteindre (2). »

« Le spectacle des folies humaines, dit-il encore, n'est pas entièrement perdu pour les esprits méditatifs ; et comme toutes les nations plongées dans les ténèbres de l'idolâtrie se le sont alternativement donné les unes aux autres, l'innocente satisfaction qu'il procure est une de celles dont on doit le moins craindre de voir tarir la source. La religion samanéenne, une des plus célèbres de l'Asie orientale, présente peut-être, à un plus haut degré que toute autre, ces divers avantages réunis. Ceux qui l'ont institué étaient de ces sages de l'antique Orient, qui aimaient à s'expliquer par énigmes et par symboles, qui dédaignaient de dire raisonnablement des choses raisonnables, et qui, pour rien au monde, n'auraient voulu émettre une vérité sans l'avoir préalablement déguisée en extravagance. Quelques

(1) Luc., XI, 52. — (2) Abel Rémusat, *Sur l'étendue de quelques-uns des livres sacrés de Bouddha* ; *Mél. asiat.*, t. I.

dogmes très-ingénieux, une morale assez épurée, pouvaient recommander le bouddhisme auprès des hommes sensés; mais des fables absurdes devaient surtout lui faire trouver grâce aux yeux du vulgaire. Le système mythologique le plus embrouillé qui soit né en Asie s'y trouve combiné avec des subtilités métaphysiques, telles que jamais aucune école d'Occident n'en a enseigné d'aussi complétement inintelligibles, même depuis cinquante ans (1). »

Quant aux Védas, voici comme en parle un homme qui a vécu trente ans parmi les brahmanes, parlant leur langue, et ne négligeant aucune occasion pour découvrir ce qu'ils ont de plus secret. « Qu'on ne s'imagine pas que ces livres contiennent des choses de quelque intérêt. Leur antiquité seule, réelle ou prétendue, est tout ce qui les rend recommandables. Une exposition prolixe du polythéisme indien, tel qu'il existait dans l'origine; les fables les plus pitoyables et les plus ridicules, concernant les pénitences chimériques de leurs solitaires; les métamorphoses de Vichnou, le culte de ce qu'il y a de plus infâme, etc. : c'est là, j'en ai acquis la preuve, ce qui constitue la base des textes dont les brahmanes font un si grand mystère. Le quatrième de ces livres est le plus funeste de tous pour un peuple livré aux plus grossières superstitions : c'est une sorte de grimoire où est enseigné l'art magique de nuire aux hommes par les sortiléges et les enchantements; les sacrifices sanglants y sont aussi prescrits. C'est dans ces livres que les brahmanes ont puisé la plupart de ces mantrams ou formules de prières qui font pleuvoir sur eux l'argent et la considération, et c'est là, dans la réalité, ce qui les leur rend si précieux (2). »

Enfin, depuis tant de siècles, ni les uns ni les autres n'ont fait un pas de progrès. Ils ne voient dans l'étude des astres que l'astrologie; dans l'étude de la nature, que la magie. Voici un échantillon de leur histoire naturelle. « Quatre principaux nuages donnent la pluie et remplissent cet office chacun une année. Le premier et le dernier sont favorablement disposés pour les hommes, ils procurent des pluies fécondantes; les deux autres, au contraire, ne produisent que des tempêtes et des ouragans. La fréquence des pluies dépend aussi beaucoup de la bonne ou mauvaise volonté de sept éléphants, connus chacun par un nom qui leur est propre, et dont la fonction annuelle consiste à porter l'eau aux nuages, chacun à tour de rôle. Quatre mettent une grande activité dans leur service, et fournissent à la pluie une ample provision; mais les trois autres ne s'en acquittent qu'avec nonchalance, la terre reste aride, et la disette se fait sentir. Des serpents, au nombre de sept, et qui ont aussi un nom particulier, exercent successivement, une année chacun, un empire souverain sur toutes les espèces de serpents. Le serpent *Ananta*, qui est le premier, est le plus puissant de tous : c'est lui qui soutient la terre sur sa tête. L'année de son règne est funeste, en ce que les serpents sont alors extrêmement venimeux, et que la mort suit ordinairement de près leur morsure. Le règne du serpent *Karkata* n'est pas moins à craindre. Quant aux cinq autres, ils ne sont pas à beaucoup près si méchants. Il est rare qu'on soit mordu des serpents sous leur règne, ou, lorsqu'on l'est, le venin n'est pas mortel. Le serpent *Maha-Padnia*, en particulier, est l'ami des hommes : non-seulement il empêche les autres de leur nuire; mais encore, si par hasard quelqu'un en était mordu, il envoie le médecin *Darmantary* pour le guérir (3). »

Pour ce qui regarde la connaissance et le culte de Dieu, voici une sentence, entre autres, que les brachmanes font apprendre dans la plupart des écoles : « Avant que la terre, l'eau, l'air, le vent, le feu, Brahma, Vichnou, Siva, le soleil, les étoiles et les autres objets sensibles existassent, le Dieu unique et éternel, *Suayambou* (celui qui est par lui-même) existait (4). » Et avec cela, le peuple dont les brahmanes sont les philosophes et les docteurs, est le plus superstitieusement idolâtre qui fut jamais : il adore tout à la fois et l'oiseau *Garouda*, espèce d'aigle, et le serpent *Capel*, que cet oiseau mange : au lieu de tuer ces venimeux reptiles, qui lui donnent souvent la mort, il va leur offrir en sacrifice les mets les plus délicats au bord de leurs trous (5); il adore des pierres et des plantes, et célèbre une fête annuelle en l'honneur d'une herbe très-commune, nommée *darba*.

Cependant un missionnaire français vient de découvrir dans les livres originaux de l'astrologie et l'astronomie traditionnelles du pays, que fort avant Descartes, Galilée et peut-être Pythagore, les Indiens appliquaient l'algèbre à la géométrie; disputaient dans leurs écoles sur la question du mouvement de la terre provenant de sa rotation diurne sur son axe au milieu de l'espace; s'entretenaient de la cause de la chute des graves, et comparaient la terre à une pierre d'aimant; calculaient des sinus et des cosinus, et en dressaient des tables; faisaient, comme chose ordinaire et toute simple, la somme du carré de chacun des côtés d'un angle droit, dans un triangle, égale au carré de l'hypoténuse (6).

Il y a cinquante ans passés, la philosophie du dix-huitième siècle, maîtresse des affaires en France, imagina un calendrier où chaque jour était consacré, non plus à un saint ou à

(1) Abel Rém., *Sur l'origine de la hiérarchie lamaïque*; *Mélanges asiat.*, t. I, p. 130, Paris, 1825. — (2) Dubois, *Mœurs et institutions des peuples de l'Inde*, t. II, p. 235; *Lettre de la nouvelle mission du Maduré*, par le P. Bertraud, t. I, p. 411-436; *La Mission du Maduré*, d'après des documents inédits, par le même, t. I, p. 118-149. — (3) Dubois, *Mœurs des peuples de l'Inde*, t. II, p. 51. — (4) *Ibid.*, p. 436 et suivantes. — (5) *Ibid.*, p. 203. — (6) *Annales de la philosophie chrétienne*, 3e sér., t. XVII, p. 26; *Astronomie indienne d'après la doctrine et les livres anciens et modernes des Brahmes*, par l'abbé Guérin, Paris, 1847.

une sainte, mais à une bête, une plante, un outil. Cette œuvre convenait mieux aux philosophes de l'Inde, où, dans plus d'une occasion, l'on adore jusqu'à sa pelle et sa bêche; où, à une certaine fête, chacun offre un sacrifice à tous les outils de sa profession. Dans le calendrier philosophique, la vache et le bœuf tenaient un rang fort distingué : ce dernier était le principal personnage d'une des grandes fêtes de l'année : nous en avons été témoin. Dans l'Inde, il y a des fêtes semblables en l'honneur de l'une et de l'autre. La vache surtout y est quelque chose de si sacré, qu'en tuer une ou manger de sa chair est un crime beaucoup plus grand que de tuer un homme, fût-ce même son père ou sa mère. Il y a plus : l'urine de vache est aux Hindous une eau lustrale, non-seulement pour se laver, mais pour boire. Enfin le plus grand bonheur, le moyen infaillible d'aller tout droit au paradis, pour un brahmene, pour un de ces fameux philosophes de l'Inde, c'est de mourir en tenant une vache, non par la tête, mais par la queue (1).

Il y a cinquante ans passés, en France, la philosophie triomphante adorait la raison, c'est-à-dire s'adorait elle-même, dans la personne d'une prostituée nue. Eh bien! depuis des siècles, la philosophie de l'Inde, unissant ensemble ce qu'il y a de plus obscène dans la prostituée et le libertin, en fait un objet d'adoration sur les autels, un ornement de dévotion que les femmes portent à leur cou. Il n'y a pas de temple un peu considérable qui n'ait à son service un certain nombre de courtisanes. La distinction des castes, l'abstinence de viande, etc., si sévèrement prescrite d'ailleurs, disparait tout à fait à certaines fêtes abominables, où brahmanes et pariahs, pêle-mêle, commettent en public toutes les infamies que les premiers chrétiens étaient accusés de commettre en secret (2).

Voilà donc, sans parler de plusieurs autres sectes répandues dans l'Inde, voilà où en sont les brahmanes et les samanéens, ces philosophes si vantés de l'antiquité, ces oracles qu'allaient consulter les philosophes de la Grèce! Ce que dit saint Paul, on le reconnaît en eux : « Ils sont inexcusables, parce qu'ayant connu Dieu ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu, ni ne lui ont rendu grâces, mais ils se sont évanouis dans leurs raisonnements, et leur cœur insensé s'est obscurci : se disant sages, ils sont devenus fous et ils ont changé la gloire du Dieu incorruptible en la ressemblance d'un homme corruptible, ainsi que d'oiseaux, de quadrupèdes et de reptiles. C'est pourquoi Dieu les a livrés aux convoitises de leur cœur, en sorte qu'ils s'abandonnent à l'impureté et l'infamie. Ils ont travesti la vérité de Dieu en mensonge, et ont adoré et servi la créature plutôt que le Créateur, qui est béni dans tous les siècles, amen. C'est pourquoi Dieu les a livrés à des passions d'ignominie (3). »

Les philosophes de l'Inde sont d'autant plus inexcusables que la Providence leur a ménagé plus de moyens de connaître la vérité. Parmi les fils de Noé, Sem reçut les plus grandes bénédictions : le nom de Sem est connu et révéré des brahmanes, ils s'en parent comme d'un titre glorieux, il est invoqué dans les occasions solennelles. Il y a même des savants qui pensent que les anciens samanéens tiraient leur nom de Sem, et qu'ils étaient ainsi de la race privilégiée du monde patriarcal (4). Lorsque les enfants d'Israël furent dispersés dans toute l'Asie, pour faire connaître les merveilles de Dieu aux nations qui l'ignoraient, lorsque Daniel fut si longtemps à la tête des sages de la Chaldée et de la Perse, l'Inde pouvait facilement se renouveler dans la connaissance et le culte du Dieu de Sem; lorsque, sous Esther et Mardochée, la gloire du Dieu vivant est annoncée par des édits publics aux cent vingt-sept provinces de l'empire persan, l'Inde y est nommément comprise. Il paraîtrait même, d'après ces informes traditions, que tout cela ne fut pas sans quelque effet; car c'est vers cette époque que les samanéens y apparaissent comme faisant plus d'efforts pour ramener la doctrine des brachmanes à quelque chose de moins imparfait. Voisins de la Perse, dont les pèlerins étaient à Jérusalem à la première prédication de saint Pierre, il est impossible que les Hindous n'aient dès lors entendu parler de Jésus-Christ. Il est dit de l'apôtre saint Thomas, qu'il prêcha dans l'Inde; de l'apôtre saint Barthélemi, qu'il porta dans l'Inde un exemplaire de l'Évangile de saint Matthieu; cet Évangile y fut retrouvé entre les mains de plusieurs fidèles, cent ans après, par le philosophe saint Pantène, qui, sur la demande des peuples de l'Inde, y alla défendre le christianisme contre la doctrine des brachmanes (5). Comme les samanéens étaient les adversaires de ces derniers, il n'est pas improbable qu'ils adoptèrent le christianisme, sinon dans sa totalité, du moins en partie. De là ces traits si reconnaissables de la vie de Jésus-Christ, dans la légende de Bouddha ou de Fo. Aussi un savant orientaliste est-il porté à regarder le bouddhisme comme un christianisme dégénéré. Il lui a paru que, dans les historiens chinois, les chrétiens sont souvent confondus avec les bouddhistes; et que, lorsqu'en l'année 65 de l'ère chrétienne, un empereur de la Chine envoya des ambassadeurs vers l'Occident, pour s'informer de la venue du Saint dont avait parlé Confucius, et qu'à cette occasion le culte de Fo s'introduisit à la Chine, il s'agit là de la prédication du christianisme, qui, dès lors, fut introduit dans la Chine par

(1) Dubois, *Mœurs et institutions des peuples de l'Inde*, t. II, p. 203. — (2) *Ibid.*, t. I, p. 403. — (3) Rom., I, 20 et. — (4) Windischmann, *La philosophie dans le progrès. de l'hist. du monde*, t. I, p. 737. — (5) Euseb. *Hist. eccl.* l. V, c. x.

l'Inde, mais, faute de missionnaires qui se succédassent, dégénéra peu à peu en superstitions (1).

Aujourd'hui l'Inde voit sur ses côtes quelques évêchés catholiques et plusieurs missions dans l'intérieur des terres. Il est des provinces où la moitié des congrégations chrétiennes se compose de parias. Il semblerait que Dieu veut faire pour ce pays ce qu'il a fait pour le reste de l'univers : choisir ce qu'il y a d'insensé selon le monde, pour confondre les sages ; ce qu'il y a d'ignoble, de méprisable et de néant, pour détruire ce qui est, afin que nul chair ne se glorifie en elle-même, mais en lui (2).

La Chaldée et la Perse.

Les Chaldéens étaient les philosophes de Babylone. Ils ont eu a leur tête le prophète Daniel, qui leur avait sauvé la vie lorsque Nabuchodonosor eut ordonné de les faire mourir ; ils ont vu ses compagnons jetés dans la fournaise, et lui-même deux fois dans la fosse aux lions, pour ne point adorer les idoles et rester fidèle au culte du Dieu vivant. Ils ne pouvaient donc ignorer le Dieu véritable. Aussi l'on convient assez unanimement qu'ils reconnaissaient un Etre suprême, père et mère de toutes choses. Nous avons vu comment le chaldéen Bérose raconte que Dieu, qu'il nomme Bel ou Seigneur, créa le ciel et la terre. Saint Justin, Eusèbe, Porphyre, citent un oracle où les Chaldéens vont de pair avec les Hébreux pour la sainteté du culte qu'ils rendaient au Roi éternel ; *les Chaldéens seuls*, y est-il dit : *ont eu la sagesse en partage, ainsi que les Hébreux, rendant un culte pur au Dieu qui est le Roi subsistant par lui-même* (3).

Mais cet éloge ne peut être admis qu'avec bien des restrictions. Au temps même de Daniel, l'on voit adorer à Babylone, sous le nom de Bel, une idole de bois qui, au dire des Chaldéens qui en étaient les prêtres, consommait chaque jour douze mesures de farine, quarante brebis et six amphores de vin ; l'on y voit ensuite le dragon ou grand serpent ; on voit surtout, dans la lettre de Jérémie, qu'il y avait en grand nombre des dieux d'or, d'argent, de pierre, de bois, portés sur les épaules et adorés par la multitude ; ces idoles étaient couronnées, habillées de pourpre et parfumées d'encens. Leurs prêtres, qui étaient des philosophes chaldéens, étaient assis dans leurs temples, la barbe coupée, la tête rasée et découverte, leurs habits déchirés, et jetant de grands cris comme s'ils eussent pleuré la perte de quelque personne décédée. L'on voit en particulier, dans cette lettre, ainsi que dans les auteurs profanes qu'il y avait à Babylone une infâme idole, en l'honneur de laquelle toutes les femmes devaient, au moins une fois en leur vie, et cela dans le temple même, se prostituer à des étrangers (4).

La gloire des philosophes Chaldéens était la connaissance des astres : ils s'y appliquaient depuis un temps immémorial. Mais leur objet dans cette étude n'était pas précisément ce que nous appelons astronomie, science des astres et de leurs phénomènes naturels; Diodore de Sicile (5) témoigne que, de son temps, soixante ans avant Jésus-Christ, ces philosophes ne se sentaient pas encore capables de prédire une éclipse de soleil. C'était ce que nous appelons astrologie, ou l'art de prédire, par les aspects, les positions, les influences des corps célestes, les événements futurs, non-seulement ceux qui avaient quelque rapport à l'atmosphère, tels que les changements de temps, les vents, les tempêtes ; mais encore et surtout ce qui n'y avait aucun rapport, tel que le succès d'une guerre, le sort d'un empire, le destin d'un enfant qui vient de naître, les jours favorables ou non pour entreprendre telle ou telle affaire. Ils avaient, dans cette prétendue science, une si grande réputation, que tous ceux qui s'y distinguaient, s'appelaient Chaldéens, quelle que fût leur patrie. Ils faisaient en outre profession de s'entendre non moins bien au vol et aux cris des oiseaux, à l'interprétation des songes, à toute espèce de divinations et de présages, et aux enchantements pour détourner le malheur et attirer le bonheur. Tels nous apparaissent les philosophes de la Chaldée dans les auteurs grecs et latins. Les prophètes les dépeignent sous les mêmes traits. Isaïe dit à Babylone : « Ta sagesse, ta science t'ont perdue, et tu as dit dans ton cœur : Je suis, et il n'y a que moi. Les maux t'accableront avant que tu puisses les pressentir. Tu ne sauras d'où te vient la plus affreuse infortune. Parais avec tes enchanteurs et ces sortiléges que tu cultives dès ta jeunesse; tu verras s'ils ajoutent à ta force. Tu t'es épuisée en conseils. Qu'ils se montrent donc, qu'ils te sauvent, ceux qui regardaient le ciel, qui observaient les étoiles, qui calculaient les nouvelles lunes pour t'annoncer ton avenir (6). »

Depuis la venue du Christ, les descendants des anciens habitants de la Chaldée sont devenus chrétiens. Ils étaient engagés la plupart dans quelques erreurs, plus par ignorance que par mauvaise volonté. L'an 1606, deux Chaldéens se trouvèrent du nombre des pauvres à qui le pape Paul V lava les pieds le jeudi saint. De retour dans le pays, ils racontèrent à leur patriarche, qui porte le titre de patriarche de Babylone, avec quelle tendresse paternelle ils avaient été reçus par le succes-

(1) De Guignes, *Recherches sur les chrétiens établis dans la Chine dans le septième siècle*, dans les *Mém. de l'Acad. des Inscr.*, t. LIV, in 12. — (2) I Cor., I, 27-29. — (3) Just., *Cohort. ad gentes*; Euseb. *Demon. tr. evang.*, l. III; Porph., *Vita Pythag.* — (4) Baruch, VI, 1-10. — (5) Diod., l. II, c. XXXI. — (6) Isaï., XLVII, 10-13.

seur de saint Pierre ; lui remirent de sa part quelques présents, avec la profession de foi que l'on présente aux pèlerins d'Orient qui viennent à Rome. Le patriarche, de concert avec les évêques et les archevêques de sa nation, envoya le supérieur général des religieux chaldéens, pour renouveler, avec la mère des églises, les relations de piété filiale, qui, fréquentes autrefois, comme il était marqué, disait-il, dans les annales du pays, avaient été interrompues par la difficulté des temps. Il écrivait dans sa lettre : « Voilà, ô Père ! que ma profession de foi arrive à Votre Sainteté : voyez s'il y a quelque fraude, quelque erreur, si elle s'éloigne en quelque chose de notre mère l'Eglise romaine; avertissez, et nous ferons; enseignez, et nous obéirons. » Son légat, arrivé à Rome, y demeura trois ans, reconnut que, d'accord avec l'église romaine pour le fond, ses compatriotes se servaient par ignorance de quelques expressions hétérodoxes, et s'en retourna dans sa patrie avec des présents considérables en ornements, en livres chaldéens et arabes, pour le patriarche et ses suffragants, qui approuvèrent tout ce qui s'était fait (1).

De nos jours, l'évêque catholique de Babylone, qui est un Européen et réside à Bagdad, est comme le représentant du Saint-Siége dans la Chaldée et la Perse. Les Chaldéens catholiques, au nombre d'environ cent cinquante mille, ont un patriarche, quatre archevêques et cinq évêchés (2).

La Perse antique avait aussi ses sages ou philosophes: c'étaient les mages, qui formaient une espèce de corporation, originaire, à ce qu'il paraît, de la Médie et de la Bactriane, proche de l'Inde. Selon d'anciens auteurs, leur nom signifiait : *savant*, *prêtre*, *théologien*, parce qu'ils étaient à la fois philosophes, théologiens et sacrificateurs (3). Leur autorité était grande. Le roi ne pouvait monter sur le trône qu'après avoir été initié à leur doctrine et agrégé à leur ordre (4) : ils étaient de ses principaux conseillers et les précepteurs de ses enfants. Darius, fils d'Hystaspe, un des plus grands rois de Perse, ordonna que l'on mît sur son tombeau, entre autres titres, qu'il avait été docteur dans l'ordre des mages. Ils ont eu également Daniel pour chef, pendant les règnes de Darius le Mède et de Cyrus. Sous celui de Cambyse, un d'entre eux, Smerdis, se plaça sous le trône, comme étant Smerdis, fils de Cyrus, auquel il ressemblait beaucoup, et que son frère Cambyse avait fait mourir. L'imposture ayant été découverte, le mage fut tué avec un grand nombre des siens. Pendant le règne de Darius, fils d'Hystaspe, un autre parvint à réparer cet échec et à rétablir le crédit de l'ordre. Ce fut Zoroastre, Zerdocht ou Zérétestro. Parmi les Orientaux, les uns en font un disciple de Daniel, les autres d'Ézéchiel ou d'Esdras : il y en a même qui en font un Juif (5). Il est regardé comme le restaurateur du magisme. Lorsque Xerxès entra en Europe et en Grèce, il était accompagné du chef des mages, qui s'appelait Hostanes, et qui, au rapport de Pline, répandit parmi les Grecs la passion de la magie (6). Des mages vinrent de l'Orient adorer le Christ nouveau-né; le premier des hérésiarques se nommait Simon le mage, ou le magicien : ce qui nous montre à la fois le bon et le mauvais côté de cette corporation de savants. Au septième siècle de l'ère chrétienne, les mahométans s'étant emparés de la Perse, ceux des Persans qui restèrent attachés à la doctrine de Zoroastre se réfugièrent dans l'Inde, où ils subsistent encore en petit nombre sous le nom de Parsis, Gaures, ou Guèbres. C'est parmi eux qu'un savant français recueillit, il y a soixante ans, quelque livres sur leur croyance et leur culte. Une partie en est attribué à Zoroastre; mais le tout est interpolé de morceaux du septième siècle, en sorte qu'on ne peut savoir au juste ce qui appartient réellement à cet ancien philosophe. On y voit seulement qu'il vivait au temps de Darius Hystaspe.

Maintenant, quelle était la doctrine des mages et en particulier de leur réformateur ?

Deux des premiers apologistes du christianisme, Minucius Félix et saint Cyprien, comptent le mage Hostanes parmi les anciens philosophes qui reconnaissent le vrai Dieu. « Le premier des mages par l'éloquence et l'autorité, disent-ils, Hostanes, traite le vrai Dieu avec la majesté convenable; il proclame que sa forme est invisible; il connaît également les anges, c'est-à-dire les ministres et les messagers de Dieu, mais du Dieu véritable; ils sait qu'ils se tiennent en sa présence pour l'adorer, et qu'ils tremblait au moindre signe, au seul aspect du Seigneur. Il signale aussi les démons terrestres, qui vont de côté et d'autre, et sont ennemis de l'humanité (7). »

Quant à Zoroastre, Eusèbe cite comme de lui un passage où il est dit, que Dieu est le premier, incorruptible, éternel, sans origine, sans parties, auteur de tout bien, le meilleur de tout ce qu'il y a de bon, le père de l'équité et de la justice (8). Photius nous apprend, d'après Théodore de Mopsueste, que le dogme des Perses, établi par Zaradès ou Zoroastre, c'est que Zarouam est le principe de toutes choses; que, s'adorant lui-même pour produire Ormuzd, il produisit aussi Satan (9). Les livres zends, recueillis par Anquetil-Duperron, ont éclairci les paroles de Photius. Ils

(1) Petri Strozæ, *De dogmatibus Chaldæorum*, Romæ, 1617. — (2) Pour l'état actuel de la religion catholique en Chaldée, en Perse, dans l'Inde, dans la Chine et autres pays de l'Orient, voir *Tableau général des principales conversions qui ont eu lieu parmi les protestants et autres* [illegible], par l'auteur de cette histoire, t. II. — (3) Porph., *De abst.*, l. IV ; Apul., l. I ; Hesych., etc. — (4) Cic., *De divinat.* l. I. — (5) D'Herbelot, *Biblioth. orient.* — (6) Plin., *Hist. natur.*, l. XXX, c. I. — (7) Minuc., Fel., *Octav.*, n. 26; S. Cyp., *De idol. vanit.*, n. 4. — (8) Euseb., *Præp. Evang.*, l. I, c. x, p. 42. — (9) Phot. *Bibl.*, col. 199.

nous apprennent que, dans la doctrine de Zoroastre, le premier principe est *Zérouane Akéréné*, le Temps sans bornes, ou l'Éternel; que c'est lui qui a produit ou créé Ormuzd, l'auteur du bien, le prince de la lumière, et Ahriman, l'auteur du mal, le prince des ténèbres, que ces livres appellent aussi Sheitan ou Satan.

Par où l'on voit que les anciens Perses n'admettaient pas deux principes coéternels, comme on le suppose quelquefois; mais un seul principe éternel et suprême, et ensuite deux principes subalternes, l'un du bien, l'autre du mal. C'est entre ces deux qu'est le combat, qui, suivant leur opinion, doit durer douze mille ans et se terminer par la victoire du bon sur le mauvais. Manès ou Manichée, qui enseignait deux principes éternels et indépendants, a été regardé en Perse même comme hérétique, et puni comme tel.

On voit encore dans ces livres, qu'Ahriman n'a pas été créé mauvais par nature, mais qu'il l'est devenu par sa propre volonté; que son empire ne subsistera pas toujours, mais qu'il sera détruit à la résurrection générale. Il est même tels passages de ces livres où il est dit qu'il se convertira lui-même à la fin.

Dans son monde de lumière, Ormuzd, par la parole divine, créa six amchaspands, desquels il paraît lui-même quelquefois le chef. Ils sont comme les présidents généraux de la création. Ils ont beaucoup de rapport avec les sept archanges, que l'Écriture sainte nous montre debout devant le trône de Dieu (1). Il fit en outre un grand nombre d'*izeds*, chefs et soldats de l'armée céleste, et les *fervers*, génies titulaires, anges gardiens des hommes. Dans les ruines de Persépolis, et autres cités antiques, on voit des tombes royales, où, au-dessus de la figure du roi, plane celle de son ferver ou ange protecteur.

De son côté, dans son monde de pervers, Ahriman a ses dews, ses darvands ou diables, parmi lesquels il y en a aussi sept de principaux. C'est lui qui, sous la forme de serpent, a séduit Meschia et Meschiané, le premier homme et la première femme; c'est lui qui, par le péché de l'homme, a introduit la mort dans le monde.

Telles sont les deux armées qui, d'après la doctrine de Zoroastre, doivent se combattre pendant douze mille ans; combat où l'homme lui-même doit prendre part pour Ormuzd contre Ahriman, afin de n'être point puni avec celui-ci, mais récompensé par celui-là.

Un homme est-il mort, à l'instant les dews cherchent à s'emparer de son âme, qui devient leur proie, s'il a fait le mal; mais, s'il a été droit et pur, les izeds sont là pour le défendre. Ensuite l'âme se présente au grand pont *Tchinevad*, qui forme la barrière entre ce monde et l'autre. Là elle est jugée par Ormuzd, et, selon ses œuvres et leur justice, ou elle est conduite au delà du pont par les saints izeds dans une terre de bonheur, ou elle reste en deçà pour expier ses crimes.

Enfin, quand le temps est venu où doit cesser la lutte du mal contre le bien, commence la résurrection générale. Les bons et les méchants se lèvent à la fois, reprennent leurs corps, et tout reparaît comme au premier jour de la création. Les bons se rangent avec le bon, les méchants avec le méchant; Ahriman est précipité dans l'abîme de ténèbres et dévoré par l'airain fondu. Alors la terre chancelle comme un homme malade; les montagnes décomposées s'écoulent en torrent de feu avec les métaux qu'elles enfermaient dans leur sein; les âmes passent à travers ces flots brûlants, pour effacer leurs dernières souillures par cette dernière et terrible purification, et se rendre dignes de la félicité sans fin qui les attend.

Et alors, la nature entière est renouvelée; plus de ténèbres, plus de tourments, plus d'enfer; le royaume d'Ahriman a passé, et désormais Ormuzd règne seul; tout est devenu lumière. Ormuzd, à la tête des amchaspands, et Ahriman lui-même, redevenu bon, avec les princes des dews, offrent à l'Éternel un commun sacrifice, et toutes choses sont consommées.

Voilà ce qu'on trouve çà et là dans le *Zend Avesta*, ou la parole vivante, ouvrage attribué à Zoroastre par les Parses de l'Inde (2).

Quant à la nature propre d'Ormuzd, tantôt il paraît identique à l'Éternel, tantôt non. Lui-même dit quelque part: « Mon nom est: Le principe et le centre de toutes choses; mon nom est: Celui qui est, qui est tout, qui conserve tout. » Ailleurs, il est le Verbe de bonté, né de la semence de l'Éternel; il est nommé le premier-né des êtres, image resplendissante et vaste de l'infini, toujours lumière et lumière immense, dont la volonté infiniment sainte a sa source profonde dans l'être. Il fut produit par le mélange de l'eau primitive et du feu primitif. Il s'appelle *Ehore Mezdao*, c'est-à-dire le grand roi, tout parfait, tout-puissant, tout sage, corps des corps, qui vivifie et nourrit toutes choses. Il est le fond et le milieu de tous les êtres, le principe des principes, la science et le dispensateur de la science, la raison (le Verbe) de tout, l'Éternel l'a préposé comme roi, limitant son empire à une période de douze mille ans; et il exerce sa domination sur cette période (3).

Il en est à peu près de même de Mithras, le dieu médiateur des Perses. Tantôt il paraît une production d'Ormuzd; tantôt l'auteur du soleil et son guide. Il porte aussi le nom de Démiurge ou de créateur: « Mithras, est-il

(1) [illegible] — (2) *Zend-Avesta*, traduit par Anquetil-Duperron; Creuzer, *Symb.*, t. II, surtout les notes; Windischmann, *La philosophie dans la progression de l'histoire du monde*, t. III. — (3) Creuzer, *Symb.* p. 821 et 699; *Zend-Avesta*, t. II, p. 33.

dit expressément, a formé le monde ; il est l'auteur du monde et l'auteur de la création (1). »

On peut croire, les doctes du moins le pensent, que les Persans, aussi bien que les Hindous, leurs voisins, n'admettaient au fond qu'un Dieu unique et suprême, mais qui se manifestait en plusieurs formes ou personnes. Ce qui le rend presque certain, c'est que le Parse moderne, chaque fois qu'il noue sa ceinture, dit en lui-même : *Dieu est un* (2), et que, parmi les péchés qu'il professe dignes de mort, est celui de *dire qu'il y a plus d'un dieu*, et d'*adorer les dews* ou les démons (3).

Maintenant, les anciens Perses étaient-ils proprement idolâtres ? Si l'on entend par idolâtrie adorer comme dieux des images de bois, de pierre, de métal, il ne le paraît point ; car, suivant Hérodote, les Perses ne croyaient pas, comme les Grecs, que les dieux eussent des formes humaines ; et il assure, de concert avec Xénophon, Strabon et d'autres anciens, que ce peuple ne leur élevait ni statues, ni temples, ni autels. Nous avons vu, au contraire, que Xerxès renversait les temples de la Grèce, attendu que le vrai temple de la Divinité était l'univers.

Il est vrai que dans les ruines de Persépolis, d'Ecbatane, de Suse, de Pasagarde et autres cités de la Perse, on trouve des figures d'animaux très-semblables à ceux dont il est parlé dans les prophètes Daniel et Ezéchiel, ainsi que dans l'Apocalypse ; mais on convient généralement que ce ne sont là, non plus que dans les prophètes, que des figures symboliques, desquelles on n'a pas encore pu découvrir tout à fait le sens.

Mais les Perses n'adoraient-ils pas les éléments, comme le feu, l'eau, la terre, le soleil et la lune? Hérodote le dit formellement. Leurs descendants réfugiés dans l'Inde, les Parses ou Parsis de nos jours, et avec eux bien des savants européens, prétendent que leurs adorations ne s'arrêtaient point à ces créatures, mais remontaient jusqu'au Créateur ; qu'ils adoraient Dieu dans le feu et dans le soleil, et non le feu et le soleil même, comme si c'étaient des dieux. Le feu sacré qu'ils invoquaient, en présence duquel s'accomplissaient tous leurs sacrifices et les principales cérémonies prescrites par la loi, n'était pour eux qu'un emblème de la volonté ou parole divine qui a créé l'univers et le vivifie incessamment. Le *dadgah*, ou le foyer qui entretenait cette flamme symbolique, avant d'être placé sur un autel, brûla longtemps sur la terre nue ; et ce fut plus tard encore que l'on éleva des *ateschgahs* ou temples du feu, nommés *pyrées* par les Grecs, et dont les dômes, tout en préservant des injures de l'air l'élément sacré, étaient censés représenter la voûte céleste ; ils devaient être construits de telle sorte que les vents pussent librement répandre, dans les différentes parties du monde, l'agréable odeur du feu d'Ormuzd. Ce n'étaient point des temples ni des autels tels que les entendaient les Grecs ; ceux-ci, du reste, observent les savants, ne paraissent guère avoir compris le sens profond de ce culte, non plus que des rites nombreux qui s'y rattachaient (4).

Mais si des Grecs, qui n'étaient pas de médiocres esprits, n'ont pu pénétrer le sens de ce culte symbolique, le vulgaire persan en était-il plus capable ? Il est malaisé de le croire. Combien donc ne lui était-il pas facile de s'arrêter au symbole, aux éléments, sans remonter jusqu'au Créateur ! Aussi n'est-il pas surprenant de lire, dans Esther (5), que les Perses attribuaient la gloire de leur empire à la puissance de leurs idoles, soit qu'il faille entendre par ce mot les éléments mêmes qu'ils adoraient, ou bien des images qu'ils pouvaient s'en être faites.

Toutefois, si l'on ne peut pas dire en général que les anciens Perses ne fussent aucunement idolâtres, on peut dire au moins qu'ils ne l'étaient point aussi grossièrement que beaucoup d'autres. Ils n'adoraient point les génies mauvais ou les démons. Au contraire, dans les livres de leurs descendants, les Parses, toutes les prières, tous les vœux sont dirigés contre Ahriman et les siens. Ainsi, dans leurs prières du matin, ils disent à Ormuzd : « Juge du monde, puissant, savant, maître de l'univers, vous qui le nourrissez, qui l'avez créé, qui ne faites que le bien et qui donnez l'abondance ; Ahriman qui ne sait rien, Schetan qui ne sait rien ; Schetan qui ne peut rien, ô Orzmud, juste juge, brisez cet Ahriman (6). » Et encore : « Au nom de Dieu, qui sait tout, juste juge, Ormuzd, roi, qu'Ahriman et les dews ne soient pas ! Tenez-le éloigné ; qu'il soit frappé et brisé, cet Ahriman ! Les dews, les daroudis, les magiciens, les darvands, — qu'ils soient frappés et brisés ! que ces méchants n'existent plus ! que l'ennemi soit affaibli, que l'ennemi n'existe plus, ni même son nom (7) ! » Le Perse ne se contentait pas de prier, il agissait. Tandis que l'Hindou se concentrait et s'absorbait dans la contemplation, lui se proposait de combattre, avec Ormuzd et ses anges, contre Ahriman et les siens. La maxime de Job était sa maxime : « La vie de l'homme sur la terre est un combat continuel (8). » De là cette activité, cet esprit chevaleresque, cette noble générosité qu'on remarque dans les anciens Persans.

Cette lutte contre l'auteur du mal commence dès la naissance et dure jusques après la mort. Dans le rituel des Parsis, il y a des prières, avec une espèce d'aspersion ou de baptême, pour purifier de la tache originelle

(1) Creuzer, *Symb.*, p. 353 et 735. — (2) *Zend-Avesta*, t. II, p. 4, Paris 1731. — (3) *Ibid.*, p. 30. — (4) Creuzer, *Symb.*, p. 338 et 716 ; Anquetil-Duperron, dans son *Zend-Avesta* ; *Hist. univ. des savants anglais* t. VI, p. 247. — (5) Esther, XIV, 8 et 10. — (6) *Zend-Avesta*, t. II, p. 126. — (7) *Ibid.*, p. 11. — (8) Job, VII, 1.

l'enfant nouveau-né (1); il y a des prières pour les âmes des défunts, où l'on fait des actes de foi à la résurrection générale des corps et à la future destruction de l'empire d'Ahriman(2). Il y a surtout en grand nombre des formules de confession pour s'accuser de ses péchés, soit seul en la présence de Dieu, soit devant le destour ou le prêtre. En voici une : « Ormuzd, roi, je me repens de tous mes péchés, j'y renonce. Je renonce à toute mauvaise pensée, à toute mauvaise parole, à toute mauvaise action ; à ce que, dans le monde, j'ai pensé, ou dit, ou fait, ou cherché à faire de mal. Ces péchés de pensée, de parole, d'action, je m'en repens, ô Dieu ! ayez pitié de mon corps et de mon âme, dans ce monde et dans l'autre (3). » On y voit jusqu'à des examens de conscience, avec le détail des péchés qu'il faut confesser au destour, et de ceux qui sont punissables de mort. Parmi les premiers se comptent l'obstination à soutenir que le mensonge est la vérité, l'opposition à la paix, n'écouter que soi, empêcher le bien ; parmi les seconds, faire le mal, dire qu'il y a plus d'un Dieu, désobéir à son père et à son maître, adorer les dews, semer la discorde parmi les hommes, contredire la loi, affliger l'homme pur, ne pas guérir le malade, détourner de la pénitence, faire le mal avec les femmes (4).

Voilà ce qu'il y a de plus remarquable dans les livres des Parsis ou Guèbres. On peut croire qu'il y a là plus d'un emprunt fait aux Juifs et aux chrétiens. Il s'y trouve aussi mêlées quelques superstitions, mais moins que chez d'autres peuples. Par exemple, comme les Hindous, ils emploient l'urine de vache ou de bœuf en guise d'eau lustrale ; ensuite, comme le feu est pour eux un élément sacré, c'est un énorme sacrilége de le polluer en le soufflant de son haleine. On sait aussi, par d'autres monuments, que le culte de Mithras, du moins à une certaine époque, était accompagné de sacrifices humains.

Quant à ceux des Perses qui, au septième siècle, ne quittèrent point leur pays, ils embrassèrent la plupart le mahométisme, lequel n'est au fond qu'une hérésie ou secte chrétienne, catholique sur l'unité de Dieu, arienne sur la trinité des personnes, judaïsant en plusieurs de ses rites.

Pour ce qui est des mages, leurs anciens philosophes, ils dégénérèrent de bonne heure en magiciens. On serait même tenté de croire que, dès l'origine, la magie formait une de leurs principales études. Ce qu'il y a de sûr, c'est que presque tous les anciens auteurs qui parlent de Zoroastre et d'Hostanes n'en parlent qu'à propos d'arts et opérations magiques. Finalement, comme le nom propre des philosophes de Babylone, le nom de Chaldéen, devint, pour les Grecs et les Latins, synonyme d'astrologue, de devin, de tireur d'horoscope : de même le nom des sages de la Perse, le nom de mage, devint, pour les mêmes, synonyme de magicien et de sorcier.

La honteuse dégradation de ces philosophes fut d'autant plus criminelle de leur part, que Dieu leur ménagea plus de lumières. Depuis Tobie, Daniel, Mardochée, Esdras, qui avaient brillé parmi eux comme des flambeaux éclatants ils savaient ce qu'était la sagesse véritable, ils savaient où s'en trouvait la pure doctrine. Ceux d'entre eux qui vinrent à Béthléhem adorer le Christ, les prêchèrent sans doute de parole comme d'exemple. Les Elamites, province centrale de la Perse, qui avaient assisté à la merveilleuse prédication de saint Pierre, furent pour eux de nouveaux messagers de salut. Plusieurs apôtres annoncèrent la bonne nouvelle dans leur pays. La première épître de saint Jean portait autrefois, dans son inscription : *aux Parthes*, les mêmes que les Perses. Au quatrième siècle, il y avait au milieu d'eux une chrétienté florissante. Un évêque persan siégea au concile de Nicée en 325, un autre au concile de Jérusalem en 335. Que font alors les mages? Jaloux de voir triompher une doctrine autre que la leur, ils accusent les chrétiens auprès de Sapor, roi de Perse ; ils les accusent d'être d'intelligence avec les empereurs de Constantinople, et de ne pas suivre la religion du roi. Sapor les écoute. Près de trente évêques sont martyrisés, entre lesquels l'évêque de Suse et l'archevêque de Séleucie ou Ctésiphon : avec eux, plusieurs grands officiers de la couronne, deux princes, dont l'un, Hormisdas, était de la famille des Achéménides, la plus ancienne dynastie de Perse : de plus, un si grand nombre de fidèles, qu'on en connaissait seize mille par leurs noms, et qu'un historien persan les porte à deux cent mille. Cette persécution dura trente à quarante ans : une seconde recommença un siècle après, sous le roi Vararanes. Dans les actes des martyrs de Perse, on voit les mages se faire tout à la fois délateurs, témoins, juges et bourreaux. « Bientôt, disaient-ils à Sapor, on n'adorera plus le soleil, ni l'air, ni l'eau, ni la terre ; car les chrétiens les méprisent et les insultent. » Ce n'est pas que ni le roi ni les mages ne convinssent au fond que tout cela n'était que des créatures. « Quoi ! misérable ! dit le deuxième persécuteur Vararanes, à un martyr, saint Jacques, surnommé l'Intercis, parce qu'il fut coupé morceau par morceau, vous n'adorez ni le soleil, ni la lune, ni le feu, ni l'eau, ces illustres productions de la Divinité ? » Il savait donc, et lui et ses philosophes, que c'est Dieu qui a créé tout cela, et que, par conséquent, tout cela n'était pas Dieu : et cependant ils adorent la créature plutôt que le Créateur, et ils veulent que tout le monde soit absurde et impie comme eux ! et ils font périr dans les plus affreux tourments ceux qui s'y refusent (5) !

(1) *Zend-Avesta*, t. II, p. 35?. — (2) *Ibid.*, t. II, p. 35. — (3) *Ibid.*, p. 2 — (4) *Ibid.*, p. 30 et 33. — (5) Tillemont, *Hist. eccl.*, t. VII, et XII ; Joseph Assémani, *Biblioth orient.* ; Godescard *M[illegible] de Perse*, etc.

Mais est-il croyable que des philosophes agissent de la sorte ? Un philosophe du dix-huitième siècle nous dit de ceux de son temps: « Quand les philosophes seraient en état de découvrir la vérité, qui d'entre eux prendrait intérêt à elle? chacun sait bien que son système n'est pas mieux fondé que les autres ; mais il le soutient parce qu'il est à lui. Il n'y en a pas un seul qui, venant à connaître le vrai et le faux, ne préférât le mensonge qu'il a trouvé à la vérité découverte par un autre. Où est le philosophe qui, pour sa gloire, ne tromperait volontiers tout le genre humain (1)? » Ainsi parlait-il de ses collègues en sagesse Et trente ans après, nous les avons vus, arrivés au pouvoir, traiter les chrétiens en France, comme les mages les avaient traités en Perse.

Pour en revenir à ce dernier pays, à la fin du dix-septième siècle, il y avait encore un évêque catholique à Ispahan, capitale de la Perse actuelle. De nos jours, et par suite des révolutions qui l'ont bouleversé, ce pays est sous la juridiction de l'évêque européen de Babylone.

L'Egypte et l'Ethiopie.

Les brachmanes ou philosophes de l'Inde, les Chaldéens ou philosophes de Babylone, les mages ou philosophes de la Perse, ont été pour les philosophes de la Grèce, comme des maîtres et des oracles : beaucoup moins cependant que les prêtres ou philosophes de l'Egypte. Ceux-ci, plus près, ont été consultés plus souvent. Ils regardaient les Grecs comme leurs novices. « O Solon ! Solon ! disait à ce sage un prêtre de Saïs, vous autres Grecs, vous êtes toujours enfants; il n'y a point de vieillards en Grèce. Vous êtes tous jeunes, quant à l'esprit; car vous n'y avez aucune opinion ou doctrine ancienne, transmise par l'antique tradition, aucune science blanchie par le temps (2). »

Il n'en était pas ainsi de l'Egypte. Sa sagesse était déjà renommée mille ans avant Solon ; car il est dit que Moïse fut instruit dans toute la sagesse des Egyptiens (3). Elle remontait encore plus haut. Deux siècles avant Moïse, le patriarche Joseph, arrière-petit-fils d'Abraham, enseignait, par ordre du Pharaon, aux princes de l'Egypte, la sagesse et la prudence dont Dieu l'avait lui-même doué (4).

Mais que devint cette sagesse entre les mains de ces sages?

Pendant longtemps on n'en pouvait juger que par les pyramides, les canaux du Nil, les ruines de la Thébaïde, une antique renommée d'habileté en fait de gouvernement, et d'extravagante idolâtrie en fait de religion. A l'exception de quelques fragments épars dans les auteurs grecs et latins, la philosophie proprement dite, la doctrine scientifique de l'Egypte, était ensevelie sous le voile des hiéroglyphes. Ce voile vient d'être levé. Les doctes se convainquent de plus en plus que, dans l'antique Mizraïm, la philosophie était au fond la même qu'elle est encore actuellement dans l'Inde. Un Etre suprême et unique, se manifestant sous trois formes principales ou personnes; un Verbe créateur, intelligence souveraine; la chute des âmes, l'espoir et le travail de la rédemption, des incarnations divines; un paradis, un enfer, un purgatoire par la métempsycose ; des allégories, des personnifications du soleil, de la lune, du ciel, de la terre, de l'Egypte, du Nil, des années, des saisons, des mois, des vents, des déserts, etc., ou plutôt, la divinité se transformant, se manifestant, se reproduisant en tout cela; en un mot, toutes les vérités servant de fond à toutes les erreurs : tel apparaît, comme déjà nous l'avons vu ailleurs, le système, l'ensemble de la philosophie égyptienne.

Les livres où on le trouve écrit, peint, sculpté, sont des palais, des temples, des colonnes, des obélisques, des momies, des tombeaux qui, tantôt s'élèvent en pyramides, tantôt sont creusés dans le roc comme des villes souterraines. Ces monuments, feuillets d'une histoire ancienne et nouvelle, se trouvent répandus non-seulement dans toute l'Egypte, mais dans l'Ethiopie, dans la Nubie, dans les déserts de Libye et d'Arabie, au milieu des oasis ou îles de verdure qui apparaissent ici et là dans ces mers de sable. Les savants mêmes inclinent à croire que cette merveilleuse dynastie des science et des arts est entrée en Egypte par l'Ethiopie.

On a découvert, en outre, des livres écrits sur du papier ou papyrus. Il en existait de cette sorte, où les philosophes exposaient et commentaient leur doctrine. Un Père de l'Eglise, Clément Alexandrin, en parle en décrivant une de leurs processions religieuses. « A la tête, marche le chantre portant un des symboles de la musique; il doit posséder deux des livres d'Hermès, dont l'un renferme les hymnes des dieux, l'autre les règles pour la conduite du roi. Après le chantre vient l'horoscope, qui tient dans sa main l'horloge et la branche de palmier, emblèmes de l'astrologie. Il doit avoir présents les livres d'Hermès, relatifs à l'astrologie au nombre de quatre: l'un traite de l'ordonnance des étoiles fixes; un autre des conjonctions et des illuminations du soleil et de la lune; les deux autres des levers. Marche ensuite le scribe sacré (ou l'hiérogrammate) ; il a des plumes sur la tête, un livre et une règle dans les mains, avec de l'encre et un roseau pour écrire. Il doit savoir l'hiéroglyphique, la cosmographie, la géographie, la marche du soleil, de la lune et des cinq planètes ; connaître la chorogra-

(1) J.-J. Rousseau, *Emile.* suite du liv. IV. — (2) Plat., *Tim.*, t. IX, p. 290. édit. bip. — (3) Act. ; VII, 22. — (4) Ps. CIX, 22.

phie de l'Egypte, la description du Nil, le détail complet de ce dont se compose l'appareil des cérémonies religieuses et les lieux qui leur sont consacrés, la mesure et la nature de toutes les choses nécessaires aux sacrifices. Ces personnages sont suivis du stoliste, qui porte dans ses mains la coudée de justice et la coupe pour les libations. Il est instruit dans tout ce qui concerne l'éducation, et dans l'art de préparer et d'immoler les victimes. Dix objets constituent les honneurs que l'on doit aux dieux, et embrassent la religion égyptienne : les sacrifices, les prémices, les hymnes, les prières, les processions, les fêtes et autres choses semblables. Après tous les autres, s'avance le prophète, portant dans les plis de sa robe l'urne sacrée découverte à tous les yeux : derrière lui sont ceux qui portent les pains d'exposition. Le prophète, président du temple, est obligé d'apprendre les dix livres sacerdotaux proprement dits, qui traitent des lois, des dieux et de toute la discipline du sacerdoce. C'est encore lui qui surveille la distribution des revenus. Il y a en tout quarante-deux livres d'Hermès essentiellement nécessaires ; de ces quarante-deux, les prêtres nommés ci-dessus en étudient trente-six, qui contiennent la philosophie entière des Egyptiens. Les six autres sont laissés aux pastophores : ce sont ceux qui traitent des différentes parties de l'art de guérir, c'est-à-dire de la structure du corps, des maladies, des instruments, des médicaments, des yeux, et enfin des femmes (1). »

Dans ce passage, le philosophe chrétien d'Alexandrie nous apprend qu'il y avait quarante-deux livres d'Hermès, essentiellement nécessaires : ce qui suppose qu'ils n'étaient pas les seuls ; et, en effet, l'on en trouve beaucoup d'autres cités dans les auteurs. Il y en a qui en comptent vingt mille ; Jamblique, philosophe néoplatonicien, en porte le nombre jusqu'à trente-six mille cinq cent vint-cinq (2). Si cela est, les Egyptiens ne le cédaient guère aux bouddhistes pour le nombre de livres.

Suivant la doctrine égyptienne, telle que la conçoivent aujourd'hui les plus savants, Hermès ou Thoth est l'intelligence divine ; comme Verbe incarné, il est appelé Hermès Trismégiste, ou Hermès trois fois très-grand ; comme Verbe incarné, il est appelé Hermès deux fois très-grand, ou le second Hermès.

Plusieurs Pères de l'Eglise ont cité des livres d'Hermès ou Mercure Trismégiste, en faveur de l'unité de Dieu et autres vérités chrétiennes. Un auteur, qui paraît être du cinquième siècle, Jean Stobée, nous en a conservé des extraits plus nombreux encore et plus considérables, où se retrouve la même doctrine pour le fond. Il existe un livre tout entier d'Hermès, sous le titre de Pimandre, conforme pour le sens à ce qu'on voit cité dans Stobée et dans les Pères. Mais jusqu'à ces derniers temps, on croyait généralement tout cela apocryphe, inventé après coup et faussement attribué aux anciens Egyptiens. Aujourd'hui les plus savants tombent d'accord que ces livres, en quelque temps qu'ils aient été rédigés ou traduits en grec et en latin, contiennent réellement l'ancienne doctrine de l'Egypte, la doctrine enseignée dans les hiéroglyphes ; et que, par conséquent, les autres chrétiens ni ne trompaient ni ne se trompaient lorsqu'ils s'appuyaient de cette sorte de témoignages (3).

Mais comment alors l'Egypte a-t-elle pu devenir aussi grossièrement idolâtre, jusqu'à se prosterner devant des bœufs, des boucs et des crocodiles ? L'exemple actuel de l'Inde est là pour nous le montrer. Avec les idées les plus magnifiques sur l'unité de Dieu, dans les livres, l'Inde se prosterne devant la vache, devant le serpent, devant l'herbe *darba*, devant les ustensiles de cuisine. C'est que, entre beaucoup d'autres causes, les sages de l'Egypte, non plus que les sages de l'Inde, au lieu de chercher la gloire de Dieu, ne cherchaient que leur propre gloire. Dans l'Egypte comme dans l'Inde, ils formaient une caste héréditaire et privilégiée ; dans l'Egyte comme dans l'Inde, ils se réservaient à eux seuls la lecture des livres de science. Dans l'Egypte, ils avaient même un moyen de plus pour conserver à jamais ce monopole : ils avaient deux langues mystérieuses inconnues au vulgaire.

La vérité était en Egypte, mais captive. Dieu la délivre avec Israël : il la délivre des hiéroglyphes, en la faisant écrire dans une langue et avec des caractères que chacun pouvait connaître facilement ; il la délivre de la multiplicité des symboles astronomiques, astrologiques, physiques et autres, en la faisant écrire dans toute sa simplicité ; il la délivre du secret où on la retenait, en la publiant du haut d'une montagne et au bruit du tonnerre ; il la délivre de l'oppression de la caste savante, en la donnant en héritage à tout un peuple pour la méditer et la faire connaître à tous les peuples.

L'Egypte et l'Ethiopie conservent toujours des relations avec ce peuple dépositaire de la vérité. La reine du midi ou d'Ethiopie vient admirer la sagesse de son roi Salomon ; Pharaon lui donne sa fille. Jérémie prophétise en Egypte. Des colonies juives s'établissent en Egypte et en Ethiopie, du sixième au troisième siècle avant Jésus-Christ, et forment dans ce dernier pays un royaume (4). Sous Alexandre, les Juifs obtiennent droit de cité dans Alexandrie. Le Christ, enfant, est transporté en Egypte. L'eunuque de la reine Candace vient adorer à Jérusalem, et, de là, remporte dans l'Ethiopie le germe du christianisme, qui s'y est développé depuis et y

(1) Clem. Alex., *Strom.*, t. VI, p. 633, édit. du Vaisseau. — (2) Jamb., *Myst. égypt.* — (3) Champollion, *Panthéon égyptien* ; Creuzer Guigniaut, t. III, surtout les notes — (4) *Nouveau journal asiatique*, ... 1829.

règne encore à présent. Saint Marc le prêche dans Alexandrie. De pieux solitaires peupleront la Thébaïde. Alexandrie verra son école chrétienne devenir une des lumières du monde. Aujourd'hui même, après tant de revers, les chrétiens forment encore plus de la moitié de la population en Egypte, la plupart, il est vrai, engagés dans l'erreur ou le schisme, mais plus par ignorance que par opiniâtreté. Plusieurs d'entre eux, les Coptes, descendent des anciens Egyptiens et ont conservé leur langue dans l'office divin ; ce qui n'a pas servi peu à la découverte des hiéroglyphes (1).

La Grèce et l'Italie

La Grèce, où nous abordons maintenant, a hérité sa philosophie de l'Asie et de l'Egypte ; mais elle lui a imprimé son caractère particulier. Dans tout l'Orient, à commencer par la Chine, l'Inde, la Perse, la Chaldée, pour finir par l'Egypte et l'Ethiopie, la philosophie présente quelque chose d'immobile et d'uniforme, aussi bien que toutes les autres institutions, les lois, les gouvernements, les mœurs, les arts, les usages. Dans la Grèce, il en est différemment. Colonisée par des peuplades venues de divers pays, habitée par des races de diverses origines, découpée par la mer en îles, en presqu'îles, en promontoires; divisée en une multitude de petits Etats ayant chacun sa forme de gouvernement différente, la Grèce a imprimé sa mobilité et sa variété natives à la philosophie comme à tout le reste. La sagesse n'y sera plus le privilége d'une caste, mais un bien sans maître que chacun pourra cultiver à son gré ; elle ne sera plus renfermée dans le secret des temples : elle se montrera dans les rues, dans les places, dans les promenades, dans les boutiques ; elle ne s'exprimera plus en une langue inconnue et hiéroglyphique : elle parlera la langue vulgaire, la langue des servantes et des artisans, langue douce et harmonieuse qui est à elle seule une volupté ; elle ne prétendra plus dominer en souveraine : elle voudra plaire à un peuple spirituel, mobile, curieux, et, dans ce but, changera souvent de ton, de manières, de costume, de docteurs, quelquefois même de doctrine, sans rompre toutefois avec l'Orient.

Thalès, qui passe communément pour le premier sage de la Grèce, n'était pas Grec, mais Phénicien. Nous le savons d'Hérodote et de Diogène Laërce. Ce dernier cite encore, à l'appui de son témoignage, Duris, Démocrite, et Platon. Celui-ci le fait descendre de Cadmus, qui, le premier, apporta en Grèce les lettres de l'alphabet. Quant à Plutarque, il reproche à Hérodote, comme un trait de malignité, d'avoir fait du premier sage de la Grèce un Phénicien et un barbare. Mais Hérodote, n'ayant vécu qu'un siècle après Thlès, est un témoin plus croyable que Plutarque, qui vécut sept siècles après Hérodote. Plutarque, d'ailleurs, ne donne aucune preuve du contraire ; il convient même que Thalès ne vint à Milet en Ionie que dans un âge fort avancé (2).

Ce fut donc en Phénicie que naquit Thalès, l'an 639 avant Jésus-Christ, lorsque le saint roi Josias commençait à régner en Judée. Il vécut près de cent ans, et fut ainsi contemporain de Lao-Tseu et Confucius à la Chine ; de Gotama, une des principales incarnations de Bouddha, ou bien l'un des principaux philosophes du bouddhisme dans l'Inde ; de Zoroastre dans la Perse ; ainsi que des prophètes Jérémie, Daniel et Ezéchiel. Il avait quarante ans à l'époque où Jérusalem, si près de la Phénicie, fut prise et le temple brûlé. Etant d'une famille illustre, il dut naturellement avoir connaissance des prophéties menaçantes que Jérémie envoyait aux rois de Tyr et de Sidon, comme sa langue était la même que celle des Hébreux, et que les deux peuples avaient ensemble des relations intimes depuis des siècles, il est également naturel de penser qu'il connut des livres de Moïse. Sa philosophie paraît empruntée aux premiers versets de la Genèse. Il dit que l'eau fut l'élément primitif des choses, et que Dieu est cette intelligence qui a formé toutes choses de l'eau (3). Les anciens Grecs donnaient à l'eau le nom de chaos et réciproquement. Le prince des apôtres s'exprime à cet égard comme le prince des sages : saint Pierre, comme Thalès, dit que le monde, produit de l'eau subsistait par l'eau (4). Moïse parle le même langage quand il dit que l'Esprit de Dieu était porté sur les eaux ou le chaos primitif.

Thalès définissait Dieu, un être qui n'a ni commencement ni fin.

Il avait voyagé en Egypte sous les règnes de Psammétique et de Néchao, et s'était attaché aux prêtres de ce pays. De son temps, les rois d'Egypte et d'Ethiopie s'envoyaient des énigmes à deviner, des questions à résoudre, comme on voit par l'exemple de la reine de Saba que c'était l'usage au temps de Salomon. L'an 568, étant revenu en Grèce, Périandre, tyran de Corinthe, lui donna un banquet célèbre, où Plutarque, qui en a composé le récit, fait assister les sages contemporains, Solon d'Athènes, Pittacus de Mytilène dans l'île de Lesbos, Bias de Priène en l'Asie-Mineure, Cléobule de l'île de Rhodes, Chilon de Sparte, et le maire du festin, Périandre, avec le Scythe Anachasis. Esope et quelques autres.

Durant ce banquet, qui est appelé le banquet des sept sages, on vint dire à Thalès que le roi d'Egypte, Amasis, avait adressé plusieurs questions au roi d'Ethiopie. et qu'il en avait reçu les réponses suivantes : « Qu'y a-t-il

(1) Lettre du P. Sicard au comte de Toulouse. — (2) Diog. Laërce, *Vie de Thalès* ; Plut., *De Malig. Herodot.* — (3) Cicero, *De nat. deor.*, l. I, n. 10. Thales aquam dixit esse initium rerum ; Deum autem, eam mentem, quae ex aqua cuncta fingeret. — (4) II Petr., III, 5.... Cœli erant prius, et terra aqua et per aquam consistens, Dei verbo.

de plus ancien? le temps; de plus grand? le monde; de plus sage? la vérité; de plus beau? la lumière; de plus commun? la mort; de plus utile? Dieu; de plus nuisible? le démon? de plus fort? la fortune; de plus facile? le plaisir. » — « Aucune de ces réponses n'est admissible, dit Thalès; toutes sont marquées au coin de l'erreur et de l'ignorance. D'abord, comment le temps peut-il être ce qu'il y a de plus ancien, puisqu'on le divise en passé, présent et avenir? Ce dernier est certainement moins ancien que les hommes et que les événements actuels. Dire que la vérité est la sagesse, c'est, ce me semble, confondre l'œil avec la lumière. Si d'ailleurs la lumière est, selon le roi d'Éthiopie, ce qu'il y a de plus beau, pourquoi ne pas nommer le soleil lui-même? Quant aux autres réponses, celles qu'il a faites sur les dieux et les démons sont aussi hardies que dangereuses. Ce qu'il dit de la fortune est tout à fait déraisonnable; si elle est réellement si forte et si puissante, comment change-t-elle avec tant de facilité? Enfin la mort n'est pas ce qu'il y a de plus commun, puisqu'elle n'existe point parmi les vivants. » Thalès ne se contenta point de blâmer les réponses qui avaient été faites, il crut devoir en faire d'autres, que tous les convives approuvèrent et qui méritent d'être rapportées : « Qu'y a-t-il de plus ancien? Dieu, car il est éternel; de plus grand? l'espace : il contient le monde, qui lui-même renferme tout; ce qu'il y a de plus beau? le monde, parce qu'il est l'ouvrage de Dieu; de plus sage? le temps : il a découvert ou découvrira tout; de plus commun? l'espérance : elle reste à ceux même qui n'ont rien; de plus utile? la vertu : elle fait bien user de tout; de plus nuisible? le vice : il corrompt tout par sa présence; de plus fort? la nécessité : elle seule est invincible; de plus facile? ce qui est selon la nature : on se lasse souvent du plaisir même (1). »

La nécessité dont parle Thalès n'était, dans les principes de ce sage, que la résolution fixe et la puissance immuable d'un Être prévoyant. Cette observation est de Stobée (2). Plutarque la fait également, lorsqu'il ajoute à la parole de Thalès : « Démocrite et Parménide disaient que tout se faisait par les lois de la nécessité; mais que cette nécessité était la même chose que le destin, la justice, la providence, la puissance qui a fait et entretient le monde (3). »

La maxime favorite de Thalès était : Connais-toi toi-même. Il est le premier que l'histoire nous montre avoir prédit une éclipse de soleil. Après avoir vécu près d'un siècle, il mourut à cette occasion : il assistait aux jeux de la lutte, lorsque la chaleur du jour, la soif et les infirmités de la vieillesse lui causèrent tout d'un coup la mort. Il fut, dans l'ancienne philosophie grecque, le chef de ce qu'on a nommé l'école ionique, à cause qu'il passa les dernières années de sa vie à Milet en Ionie.

L'on a trouvé sur l'une des portes de cette ville une inscription curieuse et qui fait voir que le nom du vrai Dieu n'était pas inconnu dans ce pays. Cette inscription, qui est en grec, porte en toutes lettres : *Jéhovah, toujours saint, gardez la ville de Milet ainsi que tous ses habitants* (4).

Pendant que Thalès commençait le règne de la philosophie dans l'Asie Mineure, un autre sage le fondait en Italie : c'était Pythagore, né, suivant quelques-uns, dans une île de la mer de Toscane, suivant le plus grand nombre, dans l'île de Samos, vers l'an 580 avant Jésus Christ, d'après l'opinion la plus accréditée; car il n'y a rien d'absolument certain ni sur le lieu ni sur l'époque de sa naissance. Après avoir été pendant quelque temps disciple de Phérécyde de Scyros, il habita longtemps en Égypte, parcourut la Phénicie, l'Asie Mineure, alla jusque dans la Perse, la Chaldée et dans l'Inde. C'était le temps où Daniel était le chef des sages de Babylone. Au dire de Jamblique, il séjourna plusieurs fois sur le mont Carmel, où il y avait eu, si même il n'y avait encore, une école de prophètes. Porphyre, dans la *Vie de Pythagore*, dit expressément qu'il consulta les Hébreux. Hermippus, dans sa vie du même philosophe, ajoute qu'il transporta dans sa philosophie plusieurs opinions et usages des Juifs (5). Revenu de ses voyages, il se fixa dans l'Italie inférieure, nommée alors la Grande-Grèce, dans la ville de Crotone, chez le fameux athlète Milon. Il y fonda une école de philosophie, connue sous le nom d'école italique. C'était encore moins une école qu'une congrégation religieuse, dont Pythagore était le supérieur général. Pour y être reçu, il fallait subir des épreuves longues et diverses. Ces preuves embrassaient à la fois et le régime du boire et du manger, et les vêtements, et le sommeil, et les exercices gymnastiques; tout y tendait à fortifier l'âme en la purifiant, à dompter les sens, à faire supporter les privations et vaincre la douleur, à façonner l'esprit aux habitudes de la méditation. Les postulants devaient garder le silence pendant deux, trois, ou cinq ans, selon qu'ils étaient plus ou moins enclins à parler. C'est alors seulement qu'ils étaient initiés à leur doctrine secrète; car il y avait une doctrine publique pour l'universalité des auditeurs. Ce qu'il y avait de mystérieux ne se confiait que sous le serment du secret le plus inviolable. Tous ses disciples mettaient leur bien en commun; ils habitaient tous ensemble dans un vaste édifice, et y suivaient, pendant la journée, une règle dont l'austérité était tempérée par la promenade, le chant, la musique instrumentale, la danse, la lecture des poëtes. La frugalité de leurs repas n'admettait ni la viande ni le poisson; le vin était

(1) Plut., *Banquet des sept sages*. — (2) Stob., *Eclog. phys.*, c. VIII. — (3) Plut., *De placit phil.*, l. I, c. XXIV. — 5) Spon, *Voyage d'Italie et du Levant* t. I, p. 423. — (5) *Apud Joseph. contr. Appion.*, l. I.

interdit aux contemplatifs ; tous étaient vêtus d'une tunique blanche ; les cérémonies religieuses et les sacrifices se mêlaient aux travaux de l'étude.

Quant à la doctrine de Pythagore sur Dieu, saint Justin, Clément d'Alexandrie, Lactance, saint Cyrille d'Alexandrie la résument en ces termes : « Ecoutons ce que dit Pythagore : voici comme il parle : Dieu est un; il n'habite point, comme quelques-uns se l'imaginent, hors des limites du monde;mais, résidant tout entier en lui-même, il contemple, dans l'orbite universel, toutes les générations; il est le centre de tous les siècles, l'ouvrier de toutes ses puissances et de toutes ses œuvres, le principe de toutes choses ; il est la lumière dans les cieux, le père de tout, l'esprit de la vie de tout, le moteur de tous les orbites. Ainsi parle Pythagore (1). »

Saint Justin cite encore du même ces autres paroles : « Si quelqu'un dit : Je suis Dieu, outre celui qui est un, celui-là doit faire un monde pareil à celui-ci et dire : Ce monde est à moi ; non-seulement il doit dire et faire ainsi, mais il doit encore habiter le monde qu'il aura fait, comme celui qui est un le fait dans le monde présent (2). »

Mais où l'on voit plus détaillée la doctrine de Pythagore et de son école sur Dieu et sur la création, c'est dans le traité du phythagoricien Timée de Locres, intitulé : *De l'Ame du monde*, et dans le dialogue de Platon, intitulé : *Timée*, parce qu'il est un développement de l'autre écrit. On lit dans le premier :

« Avant la formation du ciel, il y avait l'idée, la matière de Dieu, démiurge ou artisan du mieux.

« Le Dieu éternel, le Dieu père et le chef de tous les êtres, ne peut être conçu que par l'esprit, il est toujours le même, non engendré, non produit.

« L'idée est produite, immuable, permanente, toujours la même, intelligible, modèle de tous les êtres engendrés, sujets au changement.

« La matière est la pâte, la mère, la nourrice, ce qui engendre la troisième nature ou l'être sensible. Par elle-même, elle est sans forme et sans figure, mais elle reçoit en elle toutes les figures et toutes les formes ; elle devient divisible en devenant corps : c'est l'être toujours autre ou changeant. On l'appelle matière, lieu, capacité.

« Comme ce qui est plus ancien vaut mieux que ce qui est plus nouveau, ce qui est réglé, mieux que ce qui ne l'est pas, Dieu, bon par essence voyant la matière qui recevait toutes les formes et se livrait de toute manière, sans aucune règle, à toutes sortes de variations, voulut la soumettre à l'ordre et à des variations régulières plutôt qu'irrégulières, afin que les différences des corps se correspondissent et ne fussent plus abandonnées au hasard.

« Dieu fit donc ce monde de toute la matière, le constituant la limite de la nature des êtres, parce qu'il renferme tout en lui ; il le fit un, unique, parfait, animé et raisonnable, parce que ce qui est animé et raisonnable vaut mieux que ce qui ne l'est point; il lui donna un corps sphérique, parce que c'est la plus parfaite des figures.

« Dieu ayant donc voulu faire une production excellente, fit ce dieu produit (le monde), qui ne pourra jamais être détruit par une autre cause que par celui qui l'a formé, si jamais il le voulait. Mais il n'est pas d'un être bon de se porter à détruire un ouvrage excellent fait par lui. Le monde subsistera donc toujours, tel qu'il est, incorruptible, indestructible, heureux.

« Des êtres produits, c'est celui qui a le plus de stabilité et de force, parce qu'il a été fait par l'auteur le plus puissant ; non d'après un modèle fragile, mais d'après l'idée et l'essence intelligible, sur laquelle il a été tellement exécuté et fini, qu'il est devenu très-beau et qu'il n'aura jamais besoin d'être réparé.

« Il est complet dans ce qui concerne les êtres sensibles, parce que le modèle, dont il est l'expression, comprenait en lui les formes idéales de tous les animaux possibles sans exception. Le modèle était l'univers intelligible : le monde est l'expression sensible du modèle. »

Après avoir parlé de la formation du soleil, de la lune, des étoiles errantes ou fixes, ainsi que de leurs diverses révolutions. Timée ajoute :

» On appelle parties du temps, ces périodes que Dieu a ordonnées en composant le monde. Car les astres n'étaient point avant le monde; ni par conséquent l'année, ni les retours périodiques des saisons par lesquelles se mesure la durée de ce temps engendré. Ce temps est l'image du temps improduit, que nous appelons éternité. Car de même que ce monde a été formé à l'image du monde éternel et intelligible, de même le temps a été produit avec le monde sur le modèle de l'éternité (3). »

On voit ici que, dans la pensée de Timée, comme le dira expressément Platon, le temps n'a commencé qu'avec l'organisation du monde, avec les révolutions du soleil et de la lune. Tout ce qui existait auparavant, comme la matière première, est au delà du temps. C'est pour cela que, d'une part, Timée, dit que cette matière est éternelle, mais non pas immuable ; et que, d'une autre part, il nous montre Dieu plus ancien que la matière.

Il parle ensuite de la terre, de la création des animaux et de l'homme, de son corps et de son âme, des vertus et des vices, des récom-

(1) S. Just., *Coh, ad græc.*, edit. Hen. Steph ; Clem. Alex., *Admonit ad gentes* p. 47 ; Lact., *Inst div.*, l. V ; S. Cyr. Alex., *Cont. Jul.*, l. I. — (2) *De monarchia.* — (3) Timée de Locres, édit. de Le Batteux ; *Item inter opera Platon.*

peines et des châtiments qui l'attendent après la mort, et termine son récit par ces mots : « C'est la juste Némésis qui règle tout cela dans une seconde vie avec les génies terrestres, vengeurs des crimes dont ils ont été les témoins. Le Dieu arbitre de toutes choses leur a confié l'administration de ce monde inférieur composé de dieux, d'hommes, d'animaux de toutes espèces, qui ont été formés d'après le modèle parfait de l'idée improduite, éternelle, purement intelligible. »

Dans cet exposé de la doctrine pythagoricienne, on voit donc un Dieu éternel, plus ancien que tout, visible à l'esprit seul, qui crée le monde d'une manière informe, comme il est dit au livre de la Sagesse (1). Ce monde est très-bon et très-beau, comme il est dit au premier chapitre de la Genèse (2). Pythagore fut le premier qui appela l'univers du nom de *Cosmos*, qui signifie : ordre, arrangement, harmonie. C'est l'équivalent du mot hébreu *Séba*, pluriel *Sabaoth*, que le latin rend par : *ornement, armée* (3).

Mais qu'est-ce que cette idée éternelle, incréée, immuable, toujours la même, exemplaire intelligible de toutes les créatures ? N'est-ce pas cette intelligence, cette sagesse vivante, dans laquelle sont cachés tous les trésors de la sagesse et la science de Dieu (4) ? sagesse conçue de Dieu avant tout les temps, et qui était avec lui arrangeant toutes choses (5) ; sagesse, raison éternelle, par qui tout a été fait, et sans qui rien n'a fait (6), qui contient en elle, par conséquent, les idées de tous les êtres possibles.

Mais que peut-il y avoir de vrai, touchant cette âme du monde, dont parle Timée, et qui fait même le titre de son livre? C'est peut-être là une notion obscure de cet Esprit de Dieu qui planait sur les eaux, qui les couvait, les fomentait, c'est-à-dire, comme parle saint Ambroise, les vivifiait pour les tourner en créatures nouvelles, et, par la chaleur, les animer à la vie; qui acheva la perfection de la création, selon ce qui est écrit : « Les cieux ont été affermis par le Verbe de Jéhovah, et leur armée par l'Esprit de sa bouche (7); » Esprit de l'Éternel, qui remplit l'univers et contient toutes choses ; Esprit vivificateur de tout, et par conséquent créateur, car il est dit : Envoyez votre Esprit, et toutes choses seront créées.

Timée distingue du Dieu créateur l'âme du monde ; d'autres philosophes diront que cette âme est Dieu même. Comme on peut attribuer la puissance créatrice au Père, l'intelligence au Fils, l'amour ou la vie à l'Esprit-Saint, les deux sentiments s'accorderaient dans un fond de vérité. L'Esprit qui anime le monde par son souffle vivifiant est distinct du Père et cependant le même Dieu avec lui.

Cette proposition, Dieu ou l'Esprit-Saint est l'âme du monde, prise dans le sens rigoureux que l'on y attache maintenant, est inadmissible; elle suppose que Dieu et le monde ne forment qu'un seul être supposé, de même que l'âme et le corps ne font qu'un seul homme. Mais, dans le sens des anciens philosophes, elle offre quelque chose de tolérable. Suivant eux, comme saint Thomas l'a remarqué sur Platon, l'âme n'est unie au corps que comme le pilote au navire ; en sorte que l'homme n'est pas un être composé d'une âme et d'un corps, mais une âme se servant du corps (8). Dans ce sens Dieu pourrait être appelé l'âme du monde, parce que le monde est pour lui comme un vêtement, un char, un pavillon. Pour parler exactement, il faut se borner à dire que Dieu est comme l'âme du monde. Ce n'est plus là qu'une comparaison qui insinue qu'il y a ressemblance, mais non parité.

Une chose est encore possible. Plus d'un philosophe ancien distinguait, dans l'homme, l'âme raisonnable d'avec l'âme sensitive, telle qu'elle est dans les animaux, et d'avec l'âme végétative, telle qu'elle est dans les plantes. Il paraîtrait que plusieurs ont distingué pareillement deux âmes dans l'univers : l'une incréée, première, Dieu lui-même, animant cet univers, comme le roi anime tout un empire ; l'autre , secondaire , instrumentale , créée comme le principal ressort pour le gouvernement de ce monde. Dans chaque plante, outre la providence créatrice de Dieu et sous sa main, il est un principe végétal, une âme végétative qui pousse les racines en bas, la tige en haut, et répand la sève dans toutes les parties ; dans chaque animal, outre cette même providence et sous sa main, il y a un principe sensitif, une âme sensitive qui voit, qui entend, qui palpe, qui flaire, qui savoure par les organes extérieurs ; de même, dans l'univers entier, sous la main de la providence divine qui le soutient et lui communique l'être, plus encore que l'âme ne fait au corps, il y a, d'après l'opinion de quelques philosophes, un principe commun de vitalité, une espèce d'âme universelle, un réservoir primitif d'esprit vital, de fluide électrique, magnétique, etc., cause immédiate du principe de cohésion dans le minéral, du principe de végétation dans la plante, du principe de sensibilité dans l'animal; océan mystérieux dont les flots circulent dans toute la création, du soleil à la terre, d'un soleil à un autre, pour opérer, sous la direction des anges à qui Dieu a confié l'administration de ce monde, mille et mille phénomènes divers. Nous avons vu ailleurs que le char mystérieux et vivant qui, dans les visions d'un prophète, sert de trône à l'Eternel, pourrait s'entendre à peu près de la sorte. On concevrait alors que Dieu ait réellement créé cette âme avec quelque chos

(1) Sap., xi, 18, suivant le grec. — (2) Gen., i, 31. — (3) *Ibid.*, ii, 1. — (4) Coloss., ii, 3. — (5) Prov., viii 30. — (6) Joan., i, 3. — (7) Ps. cxxxii, 38 ; Hieron., *Quæst. hebr. in Gen.* — (8) S. Thom., *Contra gentes*, l. II c. xxvii., *Summa*, q. 70. a. 3.

d'analogue aux proportions harmoniques d'éléments célestes et terrestres, dont les pythagoriciens ont cru que Dieu l'avait composée.

Nous disons, *avec quelque chose d'analogue;* car, prise littéralement, l'explication de Timée est, la plupart du temps inintelligible, ou absurde. « Dieu composa l'âme du monde, dit-il, en mêlant l'essence indivisible avec la divisible, de sorte que des deux îles il ne s'en fit qu'une, dans laquelle furent réunies les deux forces, principes des deux mouvements, l'un toujours le même, l'autre toujours divers. Le mélange de ces deux essences était difficile, et ne se fit pas sans beaucoup d'art et d'efforts. Les rapports des parties mêlées suivent ceux des nombres harmoniques que Dieu a choisis, ainsi afin qu'on n'ignorât pas de quoi et par quelle règle l'âme avait été composée. » Il parle ensuite de ces nombres, mais les anciens mêmes ne connaissaient rien de plus obscur. Timée ajoute « que Dieu composa l'âme humaine des mêmes rapports et des mêmes qualités, et que, l'ayant divisée, il en remit la distribution à la nature altératrice. Celle-ci, prenant la place de Dieu dans cette partie, composa les animaux mortels et éphémères, et versa sur eux, comme par infusion, les âmes, extraites, les unes de la lune, les autres du soleil, ou de quelque autre des astres errants dans la région de l'être changeant; excepté une parcelle de l'être toujours le même, qui fut mêlée dans la partie raisonnable de l'âme pour être un germe de sagesse dans les individus privilégiés. Car, dans les âmes humaines, il y a une partie qui a l'intelligence et la raison, et une partie qui n'a ni l'une ni l'autre. Or, ce qu'il y a de plus exquis dans la partie raisonnable, vient de l'être immuable, et ce qu'il y a de vicieux, de l'être changeant. » Ces idées paraissent empruntées aux prêtres de l'Egypte, que Pythagore avait consultés dans ses voyages.

Comme les Brahmes de l'Inde, et peut-être grâce à eux, Pythagore et ses disciples avaient, sur le système du monde, des idées dont les découvertes modernes ont constaté la justesse. Ils disaient que la terre était ronde, habitée tout autour; qu'il y avait des antipodes; que le centre du globe était le bas, et ce qui s'en éloignait, le haut; que la terre tournait sur elle-même et autour du soleil, qui lui-même se mouvait circulairement ainsi que la lune (1). Ceux-là donc se trompent beaucoup, qui s'imaginent que de pareilles notions étaient inouïes dans le monde avant Copernic.

Jusqu'à Pythagore, les hommes qui s'appliquaient aux connaissances intellectuelles, s'appelaient sophi ou sophistes, c'est-à-dire sages. Pythagore, le premier, prit un nom plus modeste, et s'appela philosophe, c'est-à-dire amateur de la sagesse. Mais moins il prétendait par le nom, plus il prétendait par la chose même. Son école, avec ses épreuves, ses mystères, ses serments, devait être une vaste corporation, non-seulement scientifique et religieuse, mais politique. Il voulait, selon toute apparence, introduire en Occident quelque chose de semblable aux castes savantes de l'Orient, aux lettrés de la Chine, aux brahmes de l'Inde, aux mages de la Perse, aux prêtres de l'Egypte, pour dominer à la fois les doctrines, le culte et le gouvernement. Voilà sans doute la cause secrète des oppositions violentes qui s'élevèrent contre cette institution, et qui la firent disparaître dans l'espace de deux siècles.

L'autorité de Pythagore était grande parmi les siens; ces seuls mots : « le Maître l'a dit. » étaient pour eux une preuve sans réplique. Pour les amener là, il employa plus d'un moyen, non-seulement les sciences, où on lui attribue des découvertes importantes, mais cet air de mystère qu'il mettait en tout. On n'était pas facilement admis à le voir; lui parler, était une faveur dont on se vantait. Ce n'est pas tout : il avait rapporté de l'Orient la doctrine de la métempsycose. Dans cette transmigration, l'âme oubliait tout ce qu'elle avait été dans un état précédent. Par la faveur de Mercure, Pythagore conservait une mémoire fidèle de tout. Il se souvenait donc bien, disait-il, qu'il avait été autrefois Æthalide, et qu'il avait passé pour le fils de Mercure, qui lui accorda pour cette raison le don de mémoire. Il devint ensuite Euphorbe, se trouva au siége de Troie, où il fut dangereusement blessé par Ménélas. Depuis, son âme passa dans Hermotimus : et dans ce temps-là, pour convaincre tout le monde du don que Mercure lui avait fait, il s'en alla dans le pays des Branchidès, entra dans le temple d'Apollon, et fit voir son bouclier tout pourri, que Ménélas, en revenant de Troie, avait consacré à ce Dieu, pour marque de sa victoire. Après Hermotimus, il devint le pêcheur Pyrrhus, et enfin le philosophe Pythagore, sans compter qu'il avait encore été auparavant le coq de Micile et le paon de je ne sais qui.

Il assurait que dans les voyages qu'il avait faits aux enfers, il avait remarqué l'âme du poëte Hésiode attachée avec des chaînes à une colonne d'airain, où elle se tourmentait fort. Que pour celle d'Homère, il l'avait vue pendue à un arbre, où elle était environnée de serpents, à cause de toutes les faussetés qu'il avait inventées et attribuées aux dieux; et que les âmes des maris qui avaient mal vécu avec leur femmes étaient rudement tourmentées dans ce pays-là.

Une autre fois, Pythagore fit faire une profonde caverne dans sa maison. On dit qu'il pria sa mère d'écrire exactement tout ce qui se passerait pendant son absence. Il s'enferma dans sa caverne, et, après y avoir demeuré une année entière, il en sortit sale, maigre et hideux à faire peur. Il fit assembler le peuple

(1) Diog. Laërce, *Vie de Pyth.*; Plut., *De placit. philos.*, l. IV, c. XIII.

et dit qu'il revenait des enfers; et afin qu'on ajoutât foi à ce qu'il voulait faire croire, il commença par raconter tout ce qui était arrivé pendant son absence. Le peuple fut fort touché; on s'imagina aussitôt qu'il y avait quelque chose de divin dans le philosophe; chacun se mit à pleurer et à jeter de grands cris. Les hommes le prièrent de vouloir bien instruire leurs femmes: c'est de là que les femmes de Crotone ont été appelées pythagoriciennes. Pythagore se trouva un jour à des jeux publics; il fit venir à lui, par de certains cris, un aigle qu'il avait apprivoisé sans qu'on en sût rien: tout le peuple fut fort étonné. Le philosophe, pour rendre la chose plus spécieuse, fit voir à toute l'assemblée une cuisse d'or attachée à sa jambe.

Il faisait profession de s'ententre aux présages et aux augures. Il avait surtout un respect extraordinaire pour les fèves; non-seulement il n'en mangeait point, mais fuyant un jour devant des ennemis qui le poursuivaient, il rencontra dans son chemin un champ de ce légume qu'il fallait traverser; jamais il ne put s'y résoudre. « Il vaut mieux mourir ici, dit-il, que de faire périr toutes ces pauvres fèves-là. » D'autres racontent sa mort d'une autre manière; car il n'y a pas plus d'accord là-dessus que sur l'époque et le lieu de sa naissance (1).

Les principaux disciples de Pythagore ont été:

1° Timée de Locres, dont nous avons vu plus haut la doctrine.

2° Ocellus de Lucanie, sous le nom duquel il existe un petit traité de *La Nature de l'univers*. On y voit, pour prouver que l'univers est éternel, plusieurs raisonnements qui prouvent bien qu'il est un être éternel, immuable, c'est-à-dire Dieu, mais nullement que ce soit l'univers que nous voyons. Ce qu'il dit sur la sainteté de l'union conjugale est singulièrement remarquable, surtout dans la bouche d'un païen.

« Pour ce qui est de la procréation des hommes entre eux, et des lois de sainteté et de modestie qui doivent la régler, quant à l'objet et aux personnes, il me semble, dit-il, qu'il faut d'abord statuer que l'homme ne doit se proposer que de donner la vie à des hommes; toute autre vue est illégitime. Dieu n'a point donné aux hommes les facultés, les organes et les désirs, pour leur procurer des sensations agréables, mais pour assurer la perpétuité de leur espèce. Car comme il n'était pas possible, selon les lois de la nature, que chaque individu, né mortel, jouît des prérogatives de la divinité, Dieu pour y suppléer, a établi les générations, dont la suite infinie remplit l'éternité, qui manque aux individus. La première considération à faire, c'est donc que la volupté n'ést point le but de l'union conjugale. Il faut considérer ensuite le rapport de chaque homme dans cet état avec le tout: étant partie d'une famille d'une ville et surtout du monde, il doit aider à réparer les pertes journalières de l'espèce; sans quoi, il est déserteur de son poste dans son foyer, dans sa patrie, dans l'univers, qui est la cité de Dieu. Ceux qui auront une seule fois un autre objet, violeront manifestement les droits les plus sacrés de la société. Et s'il arrive que ces hommes deviennent pères dans leur brutalité, leurs enfants seront vicieux, méchants, dignes objets de la haine des familles, des hommes, des dieux, des démons et des villes. Soyons donc pénétrés de ces principes. Ne ressemblons point aux bêtes, que le seul instinct conduit; ne voyons que la beauté de l'effet et sa nécessité. Car, selon la pensée des sages, il est beau et nécessaire que les maisons soient remplies de familles nombreuses et que la terre soit couverte d'hommes le plus qu'il est possible (et surtout d'hommes vertueux), l'homme étant le plus parfait et le plus doux des animaux. Que la sainteté règne dans les mariages; les villes seront bien réglées par les lois, les maisons particulières par les mœurs, et les peuples seront amis des dieux. Il est aisé de voir que les nations, soit grecques, soit barbares, ont été admirées dans leur gouvernement et leur conduite, non lorsqu'elles ont été nombreuses en habitants, mais quand elles ont été remplies de gens de bien (2). »

D'après ces paroles du philosophe, le plus important n'est point le nombre des enfants produits, mais le nombre des enfants conservés et bien élevés. Celui-là donc qui, comme le prêtre catholique, renonce à devenir l'homme d'une femme, pour être à jamais l'homme de Dieu et l'homme du peuple, adorer plus parfaitement celui-là, servir plus entièrement celui-ci, lui inspirer des inclinations vertueuses, la sainteté conjugale aux époux, une vigilante sollicitude aux pères et mères, une respectueuse docilité aux enfants, la paix, la concorde, la charité à tous, celui-là, sans aucun doute, remplit complétement et au delà les vœux d'Ocellus de Lucanie. L'improbation de cet ancien sage ne tombe que sur le libertin, qui ne s'éloigne d'un légitime mariage ou n'y entre que pour assouvir plus librement de brutales passions.

3° Philolaüs de Crotone, dont Philon, le Juif, a conservé ce passage: « Dieu est le chef et le souverain de toutes choses, toujours un, éternel, immuable, semblable à lui-même et différent de tout le reste (3); » et Clément d'Alexandrie, cet autre, relatif au péché originel de l'homme: « Tous les anciens théologiens et devins attestent que l'âme est unie au corps en punition de quelque crime, et qu'elle y est ensevelie comme dans un tombeau (4). »

4° Empédocle d'Agrigente en Sicile, à la fois

(1) Diogène Laërce, *Vie de Pythagore*. — (2) Ocellus Lucanus, trad. par Le Batteux, c. IV. — (3) Phil., *De mundo opific*. — (4) Clem. Alex., *Strom.*, l. III, p. 433.

philosophe, poëte, historien et médecin. Dans ceux de ses vers que Clément d'Alexandrie nous a conservés, il dit de Dieu : « Nous ne pouvons ni l'apercevoir avec les yeux, ni le saisir avec la main : la foi est comme le grand chemin par lequel il descend dans l'esprit des hommes (1). » Il distinguait quatre éléments, l'eau, le feu, l'air et la terre, avec deux principes qui les combinent, la haine et l'amitié. Quant à la métempsycose, il assurait qu'il se souvenait clairement d'avoir été petit garçon, petite fille, arbuste, oiseau, et enfin poisson. Il y en a qui lui attribuent les *vers dorés de Pythagore*. Ce qui est sûr c'est que ces vers contiennent la morale des pythagoriciens : il y est dit que celui qui les prendra pour règle, deviendra, à sa mort, un dieu immortel et incorruptible. On raconte généralement que pour obtenir cette immortalité plus tôt, ou du moins en avoir la renommée sur la terre, Empédocle se jeta dans le cratère enflammé du mont Etna. Mais un ancien auteur soutient qu'il se retira dans le Péloponnèse, où il termina ses jours, on ne sait comment ni à quelle époque.

5° Archytas de Tarente, savant géomètre, qui prit une grande part au gouvernement de sa patrie, ainsi que fit Empédocle dans la sienne : on lui confia la suprême autorité jusqu'à sept fois, et il commanda les armées avec succès. Contemporain de Platon, il lui sauva la vie par une lettre qu'il écrivit à Denys, tyran de Syracuse, qui avait résolu sa mort. Archytas enseignait que de tout ce que la nature a mis dans l'homme, il n'y a rien de plus pernicieux ni de plus mortel que la volupté, que c'est ce qui soulève les passions dans les jeunes gens et qui les fait courir, à bride abattue, à tout ce qui flatte leurs convoitises ; que de là viennent les trahisons à la patrie, les bouleversements des Etats, les intelligences secrètes avec l'ennemi ; et qu'enfin il n'y a point de crimes ni d'attentats auxquels la volupté ne porte, sans compter les adultères et toutes les autres sortes d'impudicité dont elle est la seule amorce. Que rien n'est si ennemi de la raison, ni si capable d'étouffer en nous cette divine lumière, qui est le plus grand présent que Dieu ou la nature aient fait à l'homme. Que tant que la volupté nous domine, il ne faut point parler de tempérance ; et que ni cette vertu ni aucune autre n'ont point de lieu dans le royaume de la volupté.

Pour le faire mieux comprendre, il voulait qu'on se représentât un homme dans un sentiment de plaisir le plus vif dont le corps soit capable. « On ne saurait douter, disait-il, qu'un homme dans un tel transport de plaisir, ne soit absolument hors d'état de rien penser, et de faire aucun usage de son esprit et de sa raison ; d'où il résulte qu'il n'y a rien de plus détestable ni de plus pestilentiel que la volupté, puisque, lorsqu'elle est à son dernier point et tant que sa violence dure, elle éteint toutes les lumières de l'esprit (2). »

Tandis que Pythagore fondait l'école italique à Crotone, dans la Calabre, sur le golfe de Tarente, Xénophane fondait l'école éléatique à Elée ou Vélie, sur la mer de Toscane, dans la province actuelle de Salerne. Elée était une colonie de Phocéens, qui avaient abandonné l'Asie Mineure pour ne point subir le joug des Mèdes et des Perses. Xénophane de Colophon en Ionie, était né six cent dix-sept ans avant Jésus-Christ, et vécut plus d'un siècle. Il fut ainsi contemporain de Daniel. Il écrivit sa philosophie en vers. Clément d'Alexandrie nous en a conservé quelques-uns, où il est dit : « Il est un seul Dieu, supérieur aux dieux et aux hommes, et qui ne ressemble aux mortels ni par la figure ni par l'esprit. Mais les humains s'imaginent que les dieux sont engendrés, qu'ils ont des vêtements, une voix, un corps comme eux. Si les bœufs ou les lions avaient des mains et qu'ils sussent peindre comme les hommes, ils les peindraient semblables à eux-mêmes ; les chevaux semblables aux chevaux ; les bœufs semblables aux bœufs (3). » A ces vers il faut en joindre deux autres, rapportés par Sextus Empiricus et par Simplicius : « Dieu voit tout, entend tout, connaît tout ; sa sagesse conduit toutes choses sans effort ; » et enfin cette phrase de son biographe Diogène de Laërce : « Dieu est toute intelligence et toute sagesse. » Il blâmait Hésiode et Homère du langage qu'ils s'étaient permis à l'égard de la divinité. « Homère et Hésiode, disait-il, ont attribué aux dieux tout ce qui est déshonorant parmi les hommes : le vol, l'adultère, la trahison. »

Xénophane ne se bornait point à énoncer sa croyance en Dieu, il en établissait les principaux attributs par des raisonnements que nous ont conservés Aristote, Simplicius et Théophraste. En voici quelques-uns : « Si Dieu est, il ne peut être né ; car il serait né du non-être, ce qui est impossible. Il est donc éternel. — Si Dieu est ce qu'il y a de plus puissant, il doit être un ; car, s'il était deux ou plusieurs, il ne serait pas ce qu'il y a de plus puissant et de meilleur. Ces différents dieux, étant égaux entre eux, seraient chacun ce qu'il y a de plus puissant et de meilleur ; car ce qui constitue un dieu, c'est d'être le plus puissant, et non d'être surpassé en puissance ; de sorte que, si Dieu n'est pas ce qu'il y a de plus puissant, il n'est pas par cela même. Si l'on suppose qu'il y en a plusieurs, ou il y en a entre eux des inférieurs et des supérieurs et alors il n'y a pas de Dieu ; car la nature de Dieu est de ne rien admettre de plus puissant que soi ; ou ils sont égaux entre eux, et alors Dieu perd sa nature, qui est d'être ce qu'il y a de plus puissant ; car l'égal n'est ni meilleur ni pire que son égal. De sorte que, s'il y a un Dieu et s'il est tel que doit être un

(1) Clem. Alex., *Strom.*, l. V, p. 587. — (2) Cicero. *De senectute*, c. XII. — (3) Clem. Alex., *Strom.*, l. V, p. 60[illegible]

dieu, il faut que D[ie]u soit un et unique; car si l'on admet plusi[eu]rs dieux, Dieu ne pourra pas tout ce qu'il v[ou]dra (1). »

Xénophane conti[nu]e de conclure de la même manière, que, Dieu étant un, il est en tout semblable à lui-même, partout vision, partout ouïe, partout tous les sens; autrement il y aurait en Dieu des parties inférieures ou supérieures les unes aux autres : ce qui est impossible. En tant qu'absolument semblable à lui-même, il est tel qu'une sphère, car il n'est pas semblable à lui-même par un côté [e]t dissemblable par un autre; il est semblable à lui-même en tout. Etant éternel, un et sphérique, il n'est ni infini ni fini; car d'être infini, c'est n'être pas, c'est n'avoir ni milieu, ni commencement, ni fin, ni aucune autre partie : c'est ainsi qu'est l'infini; or, l'être ne peut pas être comme le non-être. D'un autre côté, pour qu'il fût fini, il faudrait qu'il fût plusieurs; or, l'unité n'admet pas plus la pluralité que la non-existence : l'unité n'a rien qui la limite. Il conclut enfin, par des raisons analogues, qu'on ne peut ni appliquer à Dieu le mouvement, ni dire non plus qu'il soit immobile. En sorte que, d'après tout cela, Dieu, éternel et un, semblable et sphérique, n'est ni infini ni fini, ni immobile ni en mouvement (2).

Comme Xénophane est le premier des anciens qui ait raisonné avec ordre sur ces matières élevées, il est juste de prendre en bonne part certaines de ses expressions qui aujourd'hui ne seraient point exactes. Ainsi quand il dit, Dieu est sphérique, il faut l'entendre au sens que lui-même explique, savoir que Dieu est de tous les côtés semblable à lui-même, comme une sphère ou boule l'est en son genre. Pareillement, quand il conclut que Dieu n'est fini ni infini, ni en mouvement ni immobile, il faut entendre qu'il ne l'est point à la manière des corps, qu'il ne l'est point à la manière de la terre et de l'air, auxquels dans le chapitre précédent, Xénophane attribue une base infinie: physique erronée, mais qu'il est bon de connaître pour bien apprécier son langage métaphysique. Ses connaissances de la nature n'étaient pas moins fautives sur d'autres points. Il disait que les astres sont composés de nuages enflammés; qu'ils s'éteignent et se rallument comme des charbons; que lorsqu'ils s'allument, nous nous figurons qu'ils se lèvent, et qu'ils se couchent lorsqu'ils s'éteignent (3).

Empédocle lui ayant dit un jour qu'il était difficile de rencontrer un homme sage : « Vous avez raison, répondit-il; car pour en trouver un, il faut être sage soi-même (4). »

Les principaux disciples et successeurs de Xénophane furent Parménide et Zénon, l'un et l'autre d'Elée. Ils développèrent la doctrine de leur maître et la firent connaître dans Athènes. Xénophane, ainsi que nous l'avons vu, avait logiquement établi l'unité de Dieu. Parménide, subtilisant ce dogme, le traduisait par *unité de l'être* ou l'*un*. On trouve un exposé de ses idées à cet égard dans un dialogue de Platon, où Parménide est censé les développer à Socrate, alors fort jeune. La conclusion finale de ses raisonnements, c'est que, « si l'*un* n'existe pas, rien n'existe (5). » Proclus, philosophe platonicien, dans son commentaire sur ce dialogue, observe que Parménide, et il le prouve par ses propres paroles, ne méconnaît point qu'il y eût les êtres en grand nombre; mais il s'arrêtait à cette considération, que la pluralité provient de l'unité, ces êtres si nombreux de l'être *un*, en qui est leur exemplaire et la source de leur être, et dont l'intelligence créatrice contient *uniment* le multiple, indivisiblement le divisible, inséparablement le séparable. Comme Parménide insistait beaucoup sur cette unité originelle de toutes choses, ses adversaires s'attachèrent à tourner sa doctrine en ridicule, en disant que, d'après elle, un chien serait la même chose qu'un homme, le ciel la même chose que la terre, tout en un mot serait un, le blanc et le noir, le chaud et le froid, le mortel et l'immortel, l'irraisonnable et le raisonnable, etc. Zénon défendit la doctrine de Parménide, en montrant à ses adversaires que partout l'unité se voyait dans la pluralité; que dans chaque être, non moins que dans l'univers entier, l'unité était le fond et le lien. Les adversaires, s'imaginant que Parménide, en soutenant l'unité, rejetait la pluralité, soutinrent à leur tour que la pluralité était partout et l'unité nulle part. Zénon, partant de leur hypothèse, leur prouva que, si dans la nature il n'y avait que pluralité, divisibilité à l'infini, sans aucune unité quelconque, il s'ensuivrait des conséquences beaucoup plus absurdes que celles qu'ils imputaient à la doctrine de l'unité; entre autres, que le mouvement et le repos seraient également impossibles, attendu que le mouvement et le repos supposent une continuité d'espace et de temps, et qu'il ne pourrait y avoir rien de continu où il n'y aurait aucune unité. Enfin, s'il n'y a d'unité nulle part, il n'y a point de pluralité; car où il n'y a pas un, il ne saurait y avoir plusieurs (6).

On voit, à travers ces discussions subtiles, que Parménide insistait tellement sur l'unité de l'Etre souverain, qu'il semblait nier la réalité des êtres subalternes : ses adversaires insistaient tellement sur la réalité de ces derniers qu'ils semblaient nier l'existence du premier. Un philosophe a dit fort bien, en parlant de ces deux systèmes qui divisaient l'école d'Elée et l'école d'Ionie : « Entre ces deux abîmes, il y a longtemps que le bon sens du genre humain fait sa route; il y a longtemps que, loin des écoles et des systèmes, le genre humain croit avec une égale certitude à Dieu et au monde. Il croit au monde comme à un effet réel, certain, ferme et durable, qu'il rap-

(1) Arist., *De Xenoph.*, c. III. — (2) *Ibid.* — (3) Achilles Tatius, *sur Aratus*, c. II. — (4) Diog. Laërce, *Vie d'Héracl.* — (5) Plat. *Parmenid.*, in fine. — (6) *Procli opera*, t. IV, p. 120, 123, 140, 141, 151, etc. édit. Cousin.

porte à une cause, non pas à une cause impuissante et contradictoire à elle-même, qui, délaissant son effet, le détruirait par cela même, mais à une cause digne de ce nom, qui, produisant et reproduisant sans cesse, dépose, sans les épuiser jamais, sa force et sa beauté dans son ouvrage ; il y croit comme à un ensemble de phénomènes, qui cesserait d'être à l'instant où la substance éternelle cesserait de les soutenir ; il y croit comme à la manifestation visible d'un principe caché qui lui parle sous ce voile, et qu'il adore dans la nature et dans sa conscience. Voilà ce que croit en masse le genre humain. L'honneur de la vraie philosophie serait de recueillir cette croyance universelle et d'en donner une explication légitime. Mais faute de s'appuyer sur le genre humain et de prendre pour guide le sens commun, la philosophie, s'égarant jusqu'ici à droite ou à gauche, est tombée tour à tour dans l'une ou l'autre extrémité de systèmes également vrais sous un rapport, également faux sous un autre, et tous vicieux au même titre, parce qu'ils sont également exclusifs et incomplets. C'est là l'écueil éternel de la philosophie (1). »

Pendant que Parménide et Zénon, Empédocle et Timée florissaient en Italie, Héraclite d'Ephèse renonçait au trône ou à la souveraine magistrature de sa ville, pour s'appliquer uniquement à l'étude de la sagesse.

Il disait que cette sagesse ne consiste point en un grand nombre de connaissances, mais à connaître la loi qui les gouverne toutes. Suivant lui, tout dans la nature est régi par des lois constantes ; les phénomènes eux-mêmes, qui paraissent discordants, concourent à l'harmonie du tout ; c'est un accord qui résulte des dissonnances. Ainsi les êtres divers, quelle que soit leur variété, sont unis, coordonnés dans le même plan, ne forment qu'un seul ensemble, tendant au même but(2).

Le destin, d'après Héraclite, n'est que cette grande harmonie, ou plutôt son principe ; c'est la loi générale imposée à l'univers, la puissance intelligente de laquelle émane cette loi, l'expression de la raison qui est l'attribut de cette puissance (3).

Cependant tous les êtres sont sujets à des variations continuelles ; chaque instant ne les trouve plus tels qu'ils étaient à l'instant précédent ; c'est un torrent qui roule incessamment ses flots (4). Comment, du milieu d'une telle mobilité, concevoir les lois générales et fixes? « Au milieu de ces révolutions, répond Héraclite, la nature suit une marche constante, les parcelles élémentaires et indivisibles se combinent, se séparent ; l'attraction, la répulsion opèrent ce double changement ; une sorte de condensation et d'évaporation en résulte. Une activité aussi universelle que persévérante met en jeu ces deux grands ressorts. On ne peut donc dire proprement que les choses *sont*, mais seulement qu'elles *passent*, qu'elles naissent et disparaissent (5). »

Héraclite établit, d'une manière plus expresse et plus explicite qu'on n'avait fait, la distinction des deux ordres de choses, de deux mondes : l'un invisible, intellectuel, accessible à la raison seule ; l'autre physique, accessible aux sens (6).

L'âme humaine, en tant qu'elle est douée de raison, est une émanation de l'âme universelle, de l'intelligence suprême ; mais elle est unie à une autre substance animée, celle qui nous est commune avec les animaux, d'une nature différente, d'une origine materielle (7). L'homme respire l'âme universelle ; uni sans obstacle à cette intelligence suprême, il est dans l'état de veille ; le sommeil est une suspension de cette communication immédiate (8).

C'est sur ce fondement qu'Héraclite établit l'autorité du sens commun. « La raison commune et divine, dont la participation constitue la raison individuelle, dit-il, est le critérium de la vérité. Ce qui est cru universellement est certain ; car cette croyance est empruntée à la raison commune et divine ; et, par le motif contraire, toute opinion individuelle est dépourvue de certitude. Telle étant donc la raison, l'homme demeure dans l'ignorance, tant qu'il n'a pas joui du commerce de la parole, et ce n'est que par ce moyen qu'il commence à connaître. Il faut donc déférer à la raison commune. Or, cette raison commune n'étant autre chose que le tableau de l'ordre universel, toutes les fois que nous empruntons à la mémoire commune, nous possédons la vérité ; et, quand nous n'interrogeons que notre raison individuelle, nous tombons dans l'erreur (9). »

Fénelon s'exprime dans le même sens qu'Héraclite. » Voilà donc deux raisons que je trouve en moi : l'une est moi-même ; l'autre est au-dessus de moi. Celle qui est moi est très-imparfaite, fautive, incertaine, prévenue, précipitée, sujette à s'égarer, changeante, opiniâtre, ignorante et bornée ; enfin elle ne possède jamais rien que d'emprunt. L'autre est commune à tous les hommes et supérieure à eux ; elle est parfaite, éternelle, immuable, toujours prête à se communiquer en tous les lieux et à redresser tous les esprits qui se trompent ; enfin incapable d'être jamais ni épuisée ni partagée, quoiqu'elle se donne à tous ceux qui la veulent. Où est cette raison parfaite, qui est si près de moi et si différente de moi? où est-elle? Il faut qu'elle soit quelque chose de réel, car le néant ne peut être parfait ni perfectionner les natures imparfai-

(1) Cousin, *Biog. univ.*, art. *Xénoph.* — (2) Plat., *Symp*, c. XII ; Arist., *De mundo*, c. V ; Nicom., VIII, 1 ; Plut ; *De placit.*, l. I, c. XXVII ; Diog. Laert. l. IX, c. V. — (3) Plut., *De placit.*, l. I, c. XXVIII ; Stob., t. I, p. 56. — (4) Plat., *Cratyl.*, Arist., *Physic.*, l. VIII, c. III ; Plut., *De placit.*, l. 1, c. III. — (5) Plat., *Symp.*, c. X : Arist., *De mundo*, c. V ; Diog. c. VIII et IX ; Plut., *De placit.*, l. I, c. III. — (6) Arist., *De cœlo*, l. III, c. I ; *Metaph.*, l. III, c. V. — (7) Arist., *De anima*, l. I, c. III ; Diog., c. IX et VII. — (8) Sext. Emp., *Adv. logic.*, c. VII, § 127. — (9) Sext. Sext. Emp., *Adv. Logic.*, c. VII, § 131 et 135.

tes. Où est-elle cette raison suprême ? N'est-ce pas le Dieu que je cherche (1) ? »

Héraclite ne s'est pas toujours exprimé aussi clairement. On le surnommait le Ténébreux. Socrate ayant lu un de ses ouvrages, répondit à Euripide, qui le lui avait envoyé : « Ce que j'en ai compris est fort beau, et je ne doute pas que le reste que je n'ai pu concevoir ne soit de la même force ; mais, pour l'entendre, il faudrait être un nageur de Délos, » île où il était difficile d'aborder en nageant.

Darius, roi de Perse, ayant lu son *Traité de la Nature*, lui écrivit la lettre suivante :

« Le roi Darius, fils d'Hystaspe, au sage Héraclite d'Ephèse, salut :

« Vous avez composé un livre sur la Nature, mais en termes si obscurs et si couverts, qu'il a besoin d'explication. En quelques endroits, si on prend vos expressions à la lettre, il semble que l'on ait une théorie de l'univers, des choses qui s'y font, et qui néanmoins dépendent d'un mouvement de la puissance divine. On est arrêté à la lecture de la plupart des passages ; de sorte que ceux mêmes qui ont manié le plus de volumes, ignorent ce que vous avez précisément voulu dire. Ainsi le roi Darius, fils d'Hystape, souhaite de vous entendre et de s'instruire par votre bouche de la doctrine des Grecs. Venez donc au plus tôt, et que je vous voie dans mon palais. C'est assez la coutume en Grèce d'être peu attentif au mérite des grands hommes, et de ne pas faire beaucoup de cas des fruits de leurs veilles, quoiqu'ils soient dignes qu'on y prête une sérieuse attention et qu'on s'empresse d'en profiter. Il n'en sera pas de même chez moi. Je vous recevrai avec toutes les marques d'honneur possible ; j'aurai tous les jours avec vous des entretiens d'estime et de politesse ; en un mot, vous serez témoin du bon usage que je ferai de vos préceptes. »

Voici quelle fut la réponse du philosophe :

« Héraclite d'Ephèse au roi Darius, fils Hystaspe, salut :

« Tous les hommes, quels qu'ils soient, s'écartent de la vérité et de la justice. Ils n'ont d'attachement que pour l'avarice, ils ne respirent que la vaine gloire par un entêtement qui est le comble de la folie. Pour moi, qui ne connais point la malice, qui évite tout sujet d'ennui, qui ne m'attire l'envie de personne ; moi, dis-je, qui méprise souverainement la vanité qui règne dans les cours, jamais il ne m'arrivera de mettre le pied sur les terres de Perse. Content de peu de choses, je jouis agréablement de mon sort et vis à mon gré (2). »

Peut-être plus d'un lecteur trouvera-t-il que même un philosophe pouvait être tant soit peu plus modeste et plus honnête.

Contemporain d'Héraclite, Anaxagore de Clazomène, ville d'Ionie, disciple d'Anaximène qui le fut d'Anaximandre, qui le fut de Thalès, naquit l'an 500 avant Jésus-Christ et mourut l'an 428, après avoir eu lui-même pour disciples Périclès et Socrate. C'est dans cette période que Mardochée gouverna l'empire des Perses, que Néhémias et Esdras rebâtirent les murs de Jérusalem et y établirent une bibliothèque. Anaxagore voyagea en Egypte, alors province de l'empire persan. Il était distingué non-seulement par la noblesse de son extraction et par ses richesses, mais encore par sa grandeur d'âme, qui lui fit abandonner son patrimoine à ses proches. Ceux-ci le blâmant du peu de soin qu'il avait de son bien : « Quoi donc, leur dit-il, est-ce que je ne vous en ai pas chargés ? » Enfin il quitta ses parents tuêmes pour ne s'occuper que de la contemplation de la nature, ne voulant pas s'embarrasser des affaires plubliques. Quelqu'un lui ayant reproché qu'il ne se souciait point de sa patrie, il lui répondit en montrant le ciel : « Ayez meilleure opinion de moi, je m'intéresse à ma patrie, et beaucoup. »

Voici comme il commençait son ouvrage sur la genèse du monde : « Toutes les choses étaient dans la masse primitive ; l'intelligence porta son action sur cette masse, et y mit l'ordre dont le monde est le résultat (3). » C'est au fond, comme on voit, le récit de Moïse.

Anaxagore sépara avec une précision jusqu'alors inconnue, dit Aristote, les droits de l'intelligence et ceux de la matière, reconnaissant que Dieu est une nature simple, sans mélange, pure, ayant en soi la connaissance et le principe du mouvement pour tous les êtres de l'univers (4).

Les Grecs lui donnèrent, comme par acclamation, le nom d'Esprit, Νοῦς, parce qu'il avait rendu un témoignage nettement articulé à l'Esprit auteur du monde ; et Athènes, où il s'était fixé, éleva deux autels en son honneur, l'un à *l'intelligence*, l'autre à la *vérité* (5). Suivant Aristote et Proclus, les philosophes qui avaient précédé Anaxagore, parurent, en comparaison de lui, comme des hommes endormis.

Thalès avait dit que le principe matériel de l'univers était l'eau. Si, comme il paraît, il entendait par cette eau la confusion liquide des éléments primitifs, il avait raison. S'il entendait que cette eau fût elle-même le seul élément primitif et simple, il se trompait. Ni l'eau, ni le feu, ni l'air, ni la terre, qu'on appelle vulgairement les quatre éléments, ne sont des éléments simples et primitifs, mais des composés d'un plus grand nombre.

Anaxagore s'expliqua plus nettement que Thalès. Il posait le chaos ou la confusion première ; en y supposant une infinité de parcelles ou molécules différentes, mais semblables, que l'intelligence divine combina de manière à former les diverses espèces des corps, ainsi que les divers phénomènes de la végétation et de la nutrition. En quoi il ne se trompait point ; car Dieu fit en effet sortir de

(1) Fénelon, *Existence de Dieu*. 1re partie, c. II. n. 20. — (2) Diog. Laert. — (3) *Ibid.* — (4) Arist., *De anima*, l. I, c. II. — (5) Elien, 1, *cap. ult.*

la même masse confuse la terre, l'eau, les plantes, les animaux. Mais le philosophe allait plus loin dans ses explications; il prétendait, suivant quelques-uns, que les molécules composantes d'un corps étaient la plupart, en petit, ce corps même : ce qui ne s'est pas trouvé conforme à l'expérience.

Ce philosophe enseignait que ni le soleil, ni la lune, ni aucun des astres n'étaient des dieux ; que le soleil n'était qu'une masse incandescente ; que les corps des premiers animaux, et par conséquent celui de l'homme, ont été formés du limon de la terre, détrempé, échauffé ; qu'ensuite les individus se sont formés les uns des autres ; que Dieu veille sur les hommes avec une attention particulière, que c'était pour eux qu'il avait fait le monde, et que leur patrie est le ciel (1).

Les premiers sages de la Grèce avaient éveillé l'attention d'un peuple naturellement curieux et spirituel ; ils s'étaient acquis de plus une grande réputation. Bientôt il s'éleva une foule d'hommes qui ambitionnaient plutôt de paraître sages que de l'être véritablement, et qui se faisaient un trafic pécuniaire de cette sagesse apparente. C'est ainsi que Xénophon, Platon et Aristote nous représentent ce qu'ils appellent les sophistes. Ce nom se prenait d'abord en bonne part ; mais il devint alors une injure.

Les sophistes étaient aux sages ce que les faux prophètes étaient aux prophètes véritables. « Ne considérez point la vérité, disaient les Juifs, mais dites-nous des choses qui nous plaisent, voyez-nous d'agréables illusions (2). » — « Et les faux prophètes leur en devinaient pour de l'argent (3). » C'est ce que nous apprennent les prophètes Isaïe et Michée.

Les Grecs ne demandaient pas moins que les Juifs à être amusés et flattés. Pour les satisfaire et obtenir ainsi des applaudissements et de l'argent, les sophistes s'appliquaient à prendre toutes sortes de formes, faisaient gloire de ne rien ignorer, parlaient de tout avec une confiance imperturbable, s'offraient à tous venants pour discourir ou disputer sur quelque matière que ce fût, et avaient pour maxime capitale de ne rester jamais court. Ils s'étudiaient pour cet effet à s'exprimer facilement et dans les plus beaux termes, de manière à étonner l'imagination des auditeurs, et, même en ne disant que des choses communes, passer pour des hommes bien au-dessus du commun.

Philosophes et orateurs tout à la fois, ils se vantaient d'enseigner l'art de persuader aux dépens de la vérité, et de dominer dans les assemblées du peuple ; ils avaient pour principe qu'il n'y a point de vérité ni de fausseté réelle, mais seulement apparente ; que la science et la sagesse consistent à connaître, dans toutes sortes de sujets, les rapports qui peuvent les faire paraître vrais ou faux, selon nos intérêts ; et que la vertu n'est qu'un beau nom, propre à en imposer au peuple.

Tel est le portrait que Platon nous a laissé d'eux dans un grand nombre de ses dialogues.

Vingt-deux siècles après Platon, Jean-Jacques Rousseau nous donne la même idée des philosophes de son temps. « Où est le philosophe qui, pour sa gloire, ne tromperait volontiers tout le genre humain? Où est celui qui, dans le secret de son cœur, se propose un autre objet que de se distinguer? Pourvu qu'il s'élève au-dessus du vulgaire, pourvu qu'il efface l'éclat de ses concurrents, que demande-t-il de plus? L'essentiel est de penser autrement que les autres (4). »

Les plus fameux sophistes des temps anciens étaient Protagoras et Gorgias.

Le premier enseignait que la science n'est que la sensation ; que savoir n'est que mentir ; que l'homme est la mesure de toutes choses, de celles qui sont en tant qu'elles sont, de celles qui ne sont pas en tant qu'elles ne sont pas. De ce principe il résultait que toutes les opinions étaient vraies, puisque chaque homme restait le juge des siennes ; qu'ainsi tout devenait arbitraire et sujet à la fantaisie, les lois, la vertu, le juste et l'injuste ; que l'on pouvait, par conséquent, soutenir le pour et le contre sur quelque sujet que ce fût, et même, si l'on voulait, contester la possibilité de disputer pour et contre (5).

Gorgias allait encore plus loin. Il enseignait d'abord que rien n'existe, ou simplement qu'il n'y a rien ; ensuite que, si quelque chose existe, on ne peut le comprendre ; et enfin qu'en supposant qu'on le puisse comprendre, on ne peut l'expliquer (6).

D'autres, pareils à des maîtres d'escrime, allaient de ville en ville donner des leçons et faire assaut de raisonnements subtils, captieux, qui ont pris d'eux le nom de sophismes. Ce n'étaient, le plus souvent, que des équivoques, de misérables jeux de mots. En voici un, d'une foule que cite Platon : « Vous avez un chien. » — « Oui. » — « Ce chien a des petits. » — « Oui. » — « Il est donc père. » — « Oui. » — « De plus il est vôtre. » — Oui. » — « Il est donc votre père : et c'est votre père que vous battez, quand vous battez votre chien (7). »

Il n'est pas malaisé de concevoir que, si de pareils hommes et un pareil esprit venaient à régner sans obstacle, vérités, vertus, société, bon sens, tout périssait dans un commun naufrage. Cette anarchie intellectuelle ne venait pas seulement des sophistes. Ceux-là mêmes qu'on appelle communément philosophes n'y avaient pas contribué peu. Nous avons vu les principaux parmi les plus anciens : ils sont généralement d'accord pour le

(1) Plut., *De placit.*, l. I, c. VII ; Diog. Laërt ; Xénoph. *Memorab.*, l. IV. — (2) Isaï., XXX, 10. — (3) Michée, III, 11. — (4) Rousseau, *Émile*, suite du l. IV. — (5) Platon dans le *Théétède* le *Ménon* et le *Protagoras* ; Diog. Laërt., *Vie de Protagoras*. — (6) Aristote, *sur Gorgias*. — (7) Platon, *Euthydème*.

fond sur l'existence d'un Etre suprême, auteur et souverain seigneur de toutes choses. Mais quand ils entreprennent d'expliquer la nature de cet Etre souverain, surtout la nature de l'univers, les causes de ces divers phénomènes choses que l'on croirait plus faciles comme plus accessibles au sens, alors ils se divisent; alors l'un dit oui, l'autre non ; alors il n'y en a pas deux qui soient d'accord entre eux. Thalès dira que le premier principe c'est l'eau; Héraclite, le feu ; Anaximène, l'air ; Anaximandre, l'infini, sans ajouter lequel ; Empédocle, l'eau, le feu, l'air, la terre, avec l'amitié et la discorde ; Démocrite, les atomes et le vide ; Leucippe, les atomes, la pesanteur, et les tourbillons. Quant à la terre elle-même, suivant les pythagoriciens, elle était ronde ; suivant Anaxagore, elle était plate ; suivant Xénophane, c'était un cône dont la base s'étendait à l'infini. De la physique, ces contradictions passaient dans la morale et y répandaient également le doute. Rousseau a dit des philosophes du dix-huitième siècle après Jésus-Christ : « A les entendre, ne les prendrait-on pas pour une troupe de charlatans qui crient chacun de leur côté sur une place publique : Venez à moi ; c'est moi seul qui ne trompe point! L'un prétend qu'il n'y a point de corps et que tout est en représentation ; l'autre, qu'il n'y a d'autre substance que la matière. Celui-ci avance qu'il n'y a ni vices ni vertus, et que le bien et le mal ne sont que des chimères. Celui-là, que les hommes sont des loups et peuvent se manger en sûreté de conscience (1). » Nous entendrons tout à l'heure un philosophe du cinquième siècle avant Jésus-Christ, parler de même des philosophes et des sophistes de son temps : il fera plus, il entreprendra la guérison du mal, il entreprendra la restauration de la philosophie véritable, il y consacrera toute sa vie, et il mourra victime de son zèle. Son nom est Socrate (2).

Fils d'un sculpteur nommé Sophronisque et d'une sage-femme nommée Phénarète, Socrate naquit à Athènes l'an 470 avant Jésus-Christ, et vécut plus de soixante-dix ans. Il fut ainsi contemporain de Mardochée, d'Esdras et de Néhémias. Aristote, suivant Diogène de Laërce, racontait qu'un certain mage étant venu de Syrie à Athènes, reprit Socrate sur différents sujets, et lui prédit une fin tragique.

Il suivit, dit-on, quelque temps les leçons du philosophe Archélaüs, disciple d'Anaxagore ; mais bientôt il se fit lui-même une philosophie nouvelle, avec ce que l'on avait négligé jusqu'alors. On s'attachait à découvrir les secrets de la nature, non point par des expériences précises et multipliées, mais par des hypothèses et des systèmes, et on négligeait presque entièrement ce qui nous touche de plus près, la science des choses humaines, la morale. Socrate s'en empara. Il ne discourait donc point, comme les autres philosophes et les sophistes, sur la nature de l'univers, la constitution du monde, les lois nécessaires qui régissent les choses du ciel. Il regardait comme atteints de folie ceux qui, au lieu d'étudier d'abord les choses humaines, commençaient par vouloir expliquer les choses divines, ce lui était merveille qu'ils ne vissent point, par leur propre expérience, que la découverte de ces dernières était impossible aux hommes. En effet, ceux qui se croyaient les plus habiles là-dessus ne pensaient pas de la même manière ; ils étaient même comme des fous les uns à l'égard des autres. Car, ainsi que, parmi les fous, les uns ne craignent pas ce qui est à craindre et que d'autres redoutent ce qui n'est point à redouter : de même, parmi ceux-là, les uns disaient qu'il n'y a rien qu'il fût honteux de dire ou de faire en public; les autres, qu'il ne faut pas même aller parmi les hommes : ceux-ci ne respectent ni temple, ni autel, ni quoi que ce soit des choses divines, ceux-là adorent les pierres, le bois et les animaux. Quant à ceux qui s'occupent de la nature de l'univers, suivant les premiers, il n'y a qu'une chose; suivant les seconds, il y en a une infinité ; suivant les uns, tout se meut toujours ; suivant les autres, rien ne se meut jamais; suivant ceux-ci, tout naît et périt ; suivant ceux-là, il ne naît ni ne périt rien. Voilà comme Socrate dépeint les philosophes de son temps. Pour lui, il discourait des choses humaines, il examinait ce que c'est que la piété et l'impiété, l'honnête et le honteux, le juste et l'injuste, la prudence et la folie, le courage et la timidité, la cité et l'homme politique ; ce que c'est que le gouvernement parmi les hommes, et quel homme est capable de gouverner, ainsi que les autres choses dont il lui semblait que la connaissance rendait vertueux, et que l'ignorance ne convenait qu'à des esclaves (3).

Le nouveau philosophe s'éloignait des autres non-seulement par la nature des doctrines, mais encore par la manière de les enseigner. Il ne montait point sur un trône, ne se faisait point préparer des siéges, n'observait point de temps pour lire en public, n'assignait point à ses amis des heures pour la conférence et pour la promenade ; mais il philosophait en buvant, en mangeant, en se promenant au milieu des rues, avec une merveilleuse adresse à prendre toutes sortes de formes, suivant l'état et le caractère de ceux avec lesquels il s'entretenait (4).

Etait-ce avec des hommes de son âge, ou même plus âgés que lui? il marquait de la déférence pour leur opinion, il les louait toujours par l'endroit qui leur était le plus sensible ; ensuite, il exposait ses doutes, et tournait si adroitement la conversation, qu'il les amenait à lui rendre compte de leurs actions

(1) Rousseau, *Emile*, suite du l. IV. — (2) *Vie de Socrate*. — (3) Xénophon, *Mémoire de Socrate*, l. 1, c. 1. — (4) Plut., *Si un vieillard doit se mêler de gouverner l'Etat*, in fine.

et de leurs véritables sentiments. C'était une espèce de confession générale, qui devait être pour eux le premier pas à une vie meilleure. Ainsi, dans un dialogue de Platon, où deux pères viennent le consulter sur l'éducation de leurs fils : « Je m'aperçois bien, ô Lysimaque ! dit Nicias, que tu ne connais Socrate que par son père et que tu ne l'as jamais fréquenté, car tu parais ne pas savoir qu'il suffit de causer avec cet homme pour qu'il vous traite comme son parent ; il ne faut qu'entrer en conversation avec lui ; quand même on commencerait à parler de toute autre chose, il vous retourne sans relâche, jusqu'à ce qu'il vous amène irrésistiblement à lui parler de vous-même et à lui dire de quelle manière on vit et comment on a vécu ; et, quand une fois on en est là, Socrate ne vous quitte pas qu'il ne vous ait examiné à fond. Je suis déjà accoutumé à sa manière, je sais qu'il faut absolument en passer par là, et que moi-même je n'en serai pas quitte à meilleur compte ; cependant, Lysimaque, je m'y soumets volontiers, car je ne pense pas que ce soit un mal pour nous que l'on nous fasse réfléchir aux fautes que nous avons commises ou à celles que nous pouvons commettre ; loin de là, je suis convaincu qu'un moyen de s'assurer pour l'avenir d'une vie plus sage, c'est de ne pas redouter cette enquête et de la désirer plutôt. Ainsi, il ne sera pas nouveau ni désagréable pour moi que Socrate me fasse passer à son examen ; et je savais presque d'avance que, puisqu'il était ici, il ne serait point question de nos enfants, mais de nous-mêmes (1). »

Ce qu'il y avait, à cette époque, de plus à craindre pour Athènes, c'étaient les sophistes. Avec des paroles séduisantes, ils allaient à confondre toutes les notions du juste et de l'injuste. Socrate n'omit rien pour démasquer leur faux savoir. Voici comme il s'y prenait ordinairement. Il assistait à leurs discours oratoires et paraissait un des plus empressés à leur marquer la satisfaction qu'il avait goûtée à les entendre. Il n'y avait qu'une petite chose qui l'embarrassait encore ; il la proposait, et ordinairement la question était si claire, qu'elle ne paraissait pas pouvoir former de difficulté. Le sophiste s'efforçait d'en donner l'explication ; et il ne pouvait décemment s'y refuser, puisqu'une des choses dont se vantaient les sophistes, c'était de répondre à toutes les questions qu'on pouvait leur faire. Ce premier point gagné, Socrate lui demandait s'il ne se glorifiait point d'être dialecticien aussi profond qu'orateur habile, et s'il ne lui était point aussi facile de resserrer une matière en peu de mots que de l'orner et de l'étendre. Le sophiste n'avait garde d'en disconvenir. Alors il le priait de réserver pour une autre occasion les richesses de son éloquence, et de ne se servir avec lui que de ce style serré et concis : « Car je suis sujet, disait-il, à un grand défaut de mémoire ; et lorsqu'on me fait de longs discours, je perds de vue la chose dont il est question. De même donc que si j'étais un peu sourd, vous croiriez nécessaire, pour converser avec moi, de parler plus haut que vous ne feriez avec d'autres : ainsi, puisque vous avez maintenant affaire à un homme oublieux, abrégez-moi vos réponses pour que je vous suive. D'ailleurs, j'ai toujours cru que s'entretenir familièrement et faire des harangues sont deux choses tout à fait différentes (2). » Dès que le sophiste avait consenti à ce qu'on lui demandait, il se sentait bientôt embarrassé et ne tardait point à se contredire. Alors Socrate se plaignait malicieusement de ce qu'après lui avoir promis si solennellement de l'instruire, il avait la dureté de lui cacher sa sagesse et de l'abandonner à l'erreur. Il lui laissait ordinairement apercevoir quelque faux-fuyant, que celui-ci ne manquait point de saisir ; mais ce n'était que pour retomber dans de nouvelles contradictions, qui mettaient dans un grand jour sa présomption et son ignorance.

Les plus exposés à la séduction des sophistes étaient les jeunes gens. Aussi Socrate s'attacha-t-il particulièrement à eux, espérant davantage d'une âme encore tendre. Deux causes seulement formaient obstacle à ses desseins, l'ambition et la flatterie. Dans la mobile démocratie d'Athènes, chacun pouvant prétendre à tout, l'imagination des jeunes gens s'enflammait de bonne heure. Ensuite, dès qu'un jeune homme de quelque distinction commençait à se produire, un grand nombre s'associaient à sa fortune et à ses espérances, et s'attachaient à sa personne sous le nom d'amis ou d'Érastes. On estimait un jeune homme à proportion du mérite et du nombre de ceux qui s'attachaient ainsi à lui. Socrate ne dédaigna point de se conformer à l'usage. Comme plus d'une fois cette sorte d'amitié dégénérait en passion contre nature, il s'en est trouvé qui ont voulu rendre le philosophe suspect sur cet article ; mais comme ses ennemis, qui le firent condamner à mort, n'ont jamais rien dit contre ses mœurs, il est naturel de penser que c'est une calomnie. Socrate fréquentait donc les lieux des exercices, et tous les endroits où la jeunesse avait coutume de s'assembler. Il étudiait les caractères, et s'attachait de préférence à ceux en qui il remarquait les passions les plus fortes. Il semblait n'être occupé que du soin de leur avancement. Il leur faisait entrevoir la gloire qui les attendait, s'ils remplissaient l'idée qu'on se formait déjà de leur mérite ; mais il leur montrait à côté la honte dont ils se couvriraient, s'ils trompaient les vœux de leurs concitoyens et de leurs amis. « Ne trouvez-vous donc pas, ajoutait-il, qu'il serait à propos, pendant qu'il en est temps encore, que nous cherchassions en commun quelles choses sont propres à mériter l'estime ou le blâme ? » A peine avait-il commencé cet examen, que le

(1) Plat., *Lachès*. — (2) *Ibid.*, *Protagoras*.

jeune homme, qui ne pouvait plus déguiser sa faiblesse et son ignorance, confus et troublé, avait peine à retenir ses larmes. Quelques-uns restaient si humiliés, qu'ils n'osaient plus l'aborder ni le voir ; mais les esprits généreux n'en devenaient que plus ardents à rechercher son entretien. Il continuait de les examiner et d'arracher sans pitié toutes les semences contagieuses qui auraient pu étouffer les germes de la raison ; il les accoutumait ensuite à réfléchir et à produire leurs propres pensées, sans leur épargner, disait-il, les douleurs de l'enfantement. Tout le monde sait que, faisant allusion au métier de sa mère, il se disait accoucheur d'esprits.

Il ne mettait pas grande façon au choix des matières ; les plus communes et celles qui sont les plus ordinaires dans le commerce de la vie, étaient toujours celles auxquelles il donnait la préférence ; il empruntait ses comparaisons des professions les plus abjectes, des cuisiniers, des tailleurs, des bergers, etc. Les beaux esprits et les sots étaient choqués de cette simplicité apparente qu'ils nommaient grossièreté ; mais les bons esprits perçaient l'enveloppe et découvraient une sagesse profonde et une éloquence auxquelles l'art ne pouvait atteindre. Alcibiade comparait ces discours à ces sortes de boîtes que l'on fabriquait alors à Athènes, qui ne présentaient au dehors que des figures grotesques de satyres et de silènes, mais qui au dedans renfermaient les images des dieux. « Quand quelqu'un, ajoute-t-il, s'avise de nous répéter les discours de nos plus fameux orateurs, il ne nous touche pas beaucoup, et souvent il nous ennuie ; mais s'il nous répète les discours de Socrate, tout le monde reste extasié, hommes, femmes, enfants. Pour moi, quand je l'entends, le cœur me bat, des larmes coulent de mes yeux, et je vois qu'il fait la même impression sur beaucoup d'autres. J'ai entendu Périclès et tous nos plus fameux orateurs, mais ils m'ont toujours laissé dans le même état où j'étais auparavant. Les discours de cet enchanteur produisent sur moi un effet bien différent ; j'ai honte de moi-même, je rougis de ma bassesse ; il faut que je m'arrache de sa présence et que je me bouche les oreilles pour ne point vieillir assis à ses côtés. Je le fuis, je l'évite ; il y a des moments où je voudrais le savoir mort, et je sens pourtant que, si ce malheur m'arrivait, j'en serais inconsolable (1). » Alcibiade n'était pas le seul sur qui les discours de Socrate fissent une si profonde impression ; Eschine, Antisthène, Apollodore ne pouvaient le quitter ; Simmias et Cébès avaient abandonné Thèbes, leur patrie, pour jouir de sa présence. Euclide de Mégare, connaissant la loi qui portait peine de mort pour tous les Mégariens pris sur le territoire d'Athènes, se déguisait en femme et entrait de nuit dans Athènes pour entendre Socrate au péril de ses jours.

(1) Plat., *in Symp.*

Quant à la manière dont notre philosophe inculquait à ses auditeurs les fondements de la morale, voici comme il rappelle l'existence de Dieu et de sa providence à un jeune homme qui passait pour douter de l'un et de l'autre. « Dis-moi, Aristodème, s'il y a des hommes que tu admires pour leur sagesse ? » — « Oui. » — « Apprends-nous leurs noms. » — « Pour l'épopée, Homère ; pour les dithyrambes, Ménalippide ; pour la tragédie, Sophocle ; pour la statuaire, Polyclète ; pour la peinture, Zeuxis. » — « Lesquels te paraissent plus admirables, ou ceux qui font des idoles sans intelligence et sans mouvement, ou ceux qui font des êtres vivants, intelligents et agissants ? » — « Sans comparaison, ceux qui font des êtres vivants ; car c'est là une œuvre non pas du hasard, mais de l'intelligence. » — « Entre un ouvrage dont on ne voit pas le but, et un autre qui est évidemment fait pour être utile, lequel crois-tu plutôt que l'autre un effet de l'intelligence ou du hasard ? » — « Il est naturel que ce qui a été fait pour être utile soit un effet de l'intelligence. » — « Ne te semble-t-il pas que celui qui dès l'origine fait les hommes, leur donne, dans un but d'utilité, les organes par lesquels ils sentent, les yeux pour voir les couleurs, les oreilles pour entendre les sons ? De quoi nous serviraient les odeurs, si avec cela nous n'avions des narines ? Quel sentiment aurions-nous de ce qui est agréable au palais, s'il n'y avait en même temps une langue pour le faire connaître ? De plus, ne te semble-t-il pas qu'il y a en ceci quelque chose qui ressemble à une œuvre de prévoyance ? Comme la vue est délicate, elle a été enclose de paupières, qui s'ouvrent quand il faut voir et se ferment pendant le sommeil ; pour que les vents ne lui fassent aucun mal, des cils y sont ajoutés comme une passoire ; les sourcils arrêtent ce qui est au-dessus des yeux, afin que la sueur de la tête ne leur porte aucun dommage. L'ouïe reçoit tous les sons, et cependant ne se remplit jamais. Dans tous les animaux, les dents de devant sont propres à couper, les molaires sont propres à broyer ce qu'elles reçoivent de celles-là. La bouche, par laquelle les animaux introduisent ce dont ils ont appétit, a été placée près des yeux et des narines Ensuite, comme ce qu'ils évacuent est désagréable, les conduits en ont été placés à l'écart, et se déchargent le plus loin qu'il se peut des sens. En voyant tout cela construit avec tant de prévoyance, doutes-tu encore si c'est l'œuvre du hasard ou d'une intelligence ? » — « Certainement non ; mais en le considérant de la sorte, cela ressemble tout à fait à l'œuvre d'un ouvrier qui aime les êtres vivants. » — « Et d'avoir inspiré aux parents l'inclination d'avoir des enfants ; aux mères, l'inclination de les nourrir ; aux enfants le plus grand désir de vivre, la plus grande crainte de mourir ? » — « Cela ressemble en-

core, sans contestation, à l'œuvre de quelqu'un qui veut que les êtres vivants subsistent. » — « Tu crois avoir toi-même quelque chose d'intelligent, et tu t'imagineras qu'il n'y a rien d'intelligent nulle part ailleurs? et cela, sachant bien que tu n'as dans le corps qu'une petite parcelle de la terre, qui est si grande, qu'une petite goutte de l'élément humide, qui est si considérable, et ainsi du reste. Mais pour l'intelligence seule, qui cependant ne serait nulle part, comment! tu croirais l'avoir attrapée par un heureux hasard, et ces êtres immenses et infinis ne seraient si bien arrangés que par la déraison? » — « Non, certes; mais je n'en vois pas les maîtres, comme je vois les ouvriers de ce qui se fait ici. » — « Mais tu ne vois pas non plus ton âme qui est la maîtresse du corps; on pourrait donc te dire, d'après cela, que tu ne fais rien avec intelligence, mais tout au hasard. » — « Je ne néglige point la divinité; mais je la crois trop élevée, pour qu'elle ait besoin de mes hommages. » — « Plus tu la crois élevée, plus tu la dois servir et honorer. »

Socrate lui montre ensuite les soins particuliers de la Providence pour l'homme. Seul de tous les êtres vivants, elle lui a donné, avec la vue, l'ouïe de la bouche, une stature droite, moyennant laquelle il peut voir d'avance plus de choses, regarder plus facilement en haut et souffrir moins. Aux autres créatures qui rampent, elle accorde des pieds, qui ne servent qu'à marcher; mais à l'homme elle ajoute encore des mains, qui exécutent un grand nombre d'ouvrages qui nous rendent plus heureux. Parmi tous les animaux qui ont une langue, il n'y a que celle de l'homme qu'elle ait rendu capable, en touchant tantôt un côté, tantôt un autre de la bouche, d'articuler la voix et de signifier aux autres tout ce que nous voulons. Il n'a pas suffi à Dieu de prendre soin du corps; mais, ce qui est le plus, il a donné à l'homme une âme. Puis, après avoir fait, sur l'excellence de ce dernier don, quelques considérations où il parle de dieux au pluriel, il conclut par ces mots: « Apprends donc, mon ami, que de même que ton esprit gouverne ton corps comme il veut, de même aussi la sagesse qui est dans le monde, le gouverne comme il lui plaît; ne pense pas que, si ton œil peut embrasser plusieurs stades, l'œil de Dieu ne puisse apercevoir à la fois toutes choses; ne pense pas que, si ton intelligence est capable de s'occuper et de ce qui se passe ici et de ce qui se passe en Égypte et en Sicile, la Providence de Dieu soit incapable de prendre soin de tout à la fois (1). »

Ailleurs, s'entretenant avec un autre jeune homme, il revient sur le même sujet. Il parle également de dieux au pluriel; mais après avoir montré, dans un intéressant détail, leur providence spéciale pour l'homme, il termine ainsi: « Que je dise vrai, tu le connaîtras, ô Euthydème! si tu n'attends pas à voir les formes des dieux, mais qu'il te suffise de les honorer et de les adorer en voyant leurs œuvres. Considère qu'eux-mêmes se font voir de la sorte. Les autres, quand ils nous font du bien, n'en manifestent rien en public; quant à celui qui ordonne et contient tout le monde où est tout ce qu'il y a de beau et de bon, et qui, pour notre usage, le conserve toujours entier, sain, ne vieillissant point, accomplissant son ministère sans faute et plus vite que la pensée, ce Dieu-là, en tant qu'il opère les plus grandes choses, on le voit; cependant, gouvernant tout cela, il nous est invisible. Considère encore ceci: Le soleil paraît manifeste à tous les hommes, néanmoins il ne leur permet pas de le regarder fixement; si quelqu'un l'ose, il perd la vue. Tu trouveras également que les ministres des dieux sont invisibles. On voit bien que la foudre vient d'en haut, qu'elle maîtrise tout ce qu'elle rencontre; mais on ne la voit ni venir, ni frapper, ni s'en aller. De même les vents ne se voient pas; mais ce qu'ils font est visible, et on les sent venir. S'il est une chose humaine qui participe à ce qu'il y a de divin, c'est l'âme de l'homme; or, il est manifeste qu'elle règne en nous, mais on ne la voit pas elle-même. Quiconque réfléchit à tout cela, ne doit point mépriser les êtres invisibles; mais, apprenant leur puissance par les effets, il doit honorer la divinité (2). »

On voit par ces entretiens que Socrate reconnaissait et enseignait un Dieu suprême, invisible en soi, visible en ses œuvres, souveraine intelligence, qui a formé l'univers et le conserve, qui a créé l'homme et le traite avec une bonté toute paternelle; au-dessous de lui, des dieux subalternes, également invisibles, qui secondent sa providence par le ministère des éléments, la foudre et les tempêtes. La conclusion naturelle de tout ceci, c'est que rien de ce qui tombe sous les sens, ni le soleil, ni la lune, ni les étoiles, ni la terre, ni les plantes, ni les animaux, encore moins des statues de bois, de pierre, de métal, n'étaient des dieux, ni ne devaient être adorés.

Il paraîtrait même que Socrate avait quelque idée de la Trinité en Dieu, comme nous en avons trouvé un vestige dans Lao-Tseu à la Chine, chez les brahmanes de l'Inde, et en Égypte. Voici ce que Platon écrit, comme quelque chose de très-mystérieux sur la nature du premier être, à Denys, tyran de Syracuse, ajoutant que Socrate l'avait dit: « Autour du Roi de toutes choses sont toutes choses, et toutes choses sont à cause de lui; et c'est là la cause de tout ce qu'il y a de bon et de beau. Le second est autour des choses secondes, le troisième autour des troisièmes. L'âme humaine désire apprendre ce qu'est cela, en regardant les choses qui ont une certaine affinité avec elle; mais aucune de ces choses ne suffit. Pour ce qui est du Roi et de ce que

(1) Xénophon, *Mémoires de Socrate*, l. I, c. IV. — (2) *Ibid.*, l. IV, c. III.

j'ai dit, il n'y a rien de pareil. Ce qui vient après, l'âme peut le dire (1). »

Sans doute ce langage n'est pas clair. Platon lui-même dit qu'il l'écrit par énigme, afin que si la lettre tombait entre les mains d'un autre, il ne pût rien y comprendre. Il recommande même à Denys, quand il l'aura lue deux ou trois fois, de la brûler. Comme cependant, d'après ses propres expressions, Platon donne ce passage comme une explication plus divine touchant la nature du premier être, on ne peut guère s'empêcher d'y voir, avec la plupart des savants et des Pères de l'Eglise, un vestige de la Trinité. « Pour moi, dit Clément d'Alexandrie, je n'entends ces paroles que comme un indice de la Trinité sainte; à savoir que le troisième est le Saint-Esprit, le second, le Fils, par qui tout a été fait d'après la volonté du Père (2). »

Quant au culte divin, voici ce que Platon fait dire de plus remarquable à Socrate. Ayant rencontré un jour Alcibiade qui s'en allait offrir un sacrifice, et qui paraissait préoccupé de la manière dont il prierait la divinité, il entra en conversation avec lui, lui dit qu'une prière que tout le monde pouvait faire sans danger, était celle d'un poëte : « O roi Zeus ! donnez-nous ce qui est bien, et lorsque nous le demandons, et lorsque nous ne le demandons pas; et éloignez de nous le mal, lors même que nous le demanderions. » C'est dans ce sens que les Lacédémoniens priaient les dieux de leur accorder, avec ce qui était bon, ce qui était beau, sans que jamais on les entendît demander davantage : prière qui fut louée par l'oracle d'Ammon. Pour demander des biens particuliers, il faut en avoir une science parfaite; autrement, on risque de demander des maux au lieu de biens. La divinité regarde moins aux dons et aux sacrifices qu'à l'âme, à savoir si quelqu'un est saint et juste. Le dialogue se termine ainsi : « Te souviens-tu, Alcibiade, de m'avoir dit que tu étais dans une grande perplexité, craignant, sans le savoir, quelque chose de mauvais au lieu de quelque chose de bon ? — « Je m'en souviens. » — « Tu vois donc qu'il n'est pas sans danger pour toi d'aller ainsi prier le dieu : il se pourrait que, t'entendant blasphémer, il ne reçût pas ton sacrifice; peut-être même t'arriverait-il quelque chose de plus funeste. Il me semble donc que le mieux, c'est que tu demeures en repos ; car je ne pense pas que l'exaltation actuelle de tes sentiments, c'est le nom le plus honnête qu'on puisse donner à ta folie, te permettre de te servir de la prière des Lacédémoniens. Il faut donc nécessairement attendre jusqu'à ce que quelqu'un nous apprenne quels doivent être nos sentiments envers les dieux et envers les hommes. » — Quand viendra-t-il ce temps-là, ô Socrate ! et quel sera le maître ? Je verrai avec grande joie cet homme, quel qu'il soit. » — « C'est celui à qui dès à présent tu es cher. Mais il me semble que, comme dans Homère, Minerve dissipe le nuage qui couvrait les yeux de Diomède, afin qu'il pût voir si c'était une divinité ou un homme, de même il faut, avant toutes choses, qu'il dissipe les ténèbres qui couvrent ton âme, et qu'ensuite il t'applique les choses par lesquelles tu pourras discerner le bien d'avec le mal. Présentement, tu ne me parais pas capable de le faire. » — « Qu'il dissipe donc, s'il lui plaît, soit ce brouillard, soit toute autre chose; car je suis prêt à faire tout ce qu'il ordonnera, pourvu que je devienne meilleur. » — « Je te le dis encore, celui dont nous parlons désire infiniment ton bien. » — « Alors il me semble que je ferai mieux de remettre mon sacrifice jusqu'au temps de sa venue. » — « Tu as bien raison; cela est plus sûr que d'aller courir un si grand danger. » — « Eh bien, ô Socrate! puisque tu m'as donné, ce me semble, un bon conseil, je placerai cette couronne sur ta tête; quant aux dieux, nous leur offrirons des couronnes et tout ce que la loi ordonnera, lorsque je verrai ce jour désiré, et j'espère de leur bonté qu'il ne tardera pas à venir (3). »

On entrevoit dans ce discours comme l'attente d'un sauveur qui semble devoir être un dieu sous une figure humaine. On y voit aussi que Socrate ne disait pas d'abord tout à ses disciples. Il leur fallait ôter le brouillard, puis recevoir quelque chose de nouveau, pour discerner enfin Dieu d'avec l'homme.

Malgré ces précautions, le bruit se répandit dans le public, que Socrate ne reconnaissait pas les dieux de la ville, et qu'il pervertissait l'esprit des jeunes gens. Le poëte Aristophane en fit une comédie sous le titre de *Nuées*.

Un père avare voudrait un moyen de ne pas payer ses dettes. Il engage son fils à se faire pour cela disciple de Socrate. « Voici, dit-il, en lui montrant la maison, voici l'école de ces âmes sages, qui disent que le ciel est un four et que nous en sommes les charbons: ces hommes enseignent, si quelqu'un leur donne de l'argent, à pérorer de manière à l'emporter sur le juste et l'injuste. Ils ont pour cela deux sortes de discours : l'un pour soutenir ce qui est juste, l'autre ce qui ne l'est pas. Si tu m'apprends ce dernier, je ne payerai pas une obole de toutes les dettes que j'ai contractées pour toi. » Le fils, qui aime les chevaux et les chars, ne veut pas fréquenter un misérable, à la face blème et marchant nu-pieds, tel que Socrate. Le père y va alors lui-même. Parmi des instruments d'astronomie et de géographie, il voit des disciples, la tête penchée sur des trous en terre, examinant ce qu'il y a dans le Tartare : Socrate, au contraire, suspendu en l'air, dans un panier, pour avoir l'esprit plus libre, examine ce qu'il y a dans les cieux. Ce maître lui apprend qu'il n'y a d'autres dieux que le chaos, les nuées et la langue. Jupiter

(1) *Epist.* II, *ad Dionys. circa med.* — (2) Clem., *Strom.*, l. V, p. 598; Euseb., *Præp evang.*, l. XI, c. XX. — (3) Plat., *Alcibiad.* 2.

n'est pas ce qui pleut, ce qui tonne, ce sont les nuées; ce qui pousse les nuées, c'est le tourbillon. Pour lui communiquer toutes les connaissances qu'il souhaite, les nuées elles-mêmes, se métamorphosant en femmes, arrivent sur la scène, lui apprennent à devenir invincible dans la dispute, à étourdir son adversaire, de telle sorte qu'il ne saura plus où se tourner. Elles lui en montrent un échantillon. Le juste et l'injuste apparaissent en personne, et plaident l'un contre l'autre, de manière que celle-ci triomphe. Charmé de si beaux secrets, il revient à son fils et le persuade afin d'aller retrouver Socrate, lui recommandant toutefois de ne dire à personne que les dieux ne sont pas. Aussitôt arrivent les créanciers : il leur soutient en face qu'il ne leur doit rien, en prend à témoin tous les dieux, et les renvoie confus. Pendant qu'il s'applaudit, le fils revient de chez Socrate, se met à régenter et à battre son père, et lui démontre, par le discours de la seconde espèce, que c'est par amitié et pour son bien. Furieux de se voir ainsi la dupe et la victime, le père finit par mettre le feu à la maison du sophiste.

Au milieu de la licence que se donne le poëte, il est à remarquer qu'il ne dit rien contre les mœurs de Socrate. Ensuite, il le représente pauvre; ce qui montre bien qu'il ne recevait point d'argent pour ses leçons, ainsi que Xénophon et Platon le témoignent. Quant à l'art de confondre le juste et l'injuste, cela retombe sur les sophistes, que Socrate attaquait pour cela sans ménagement. Pour lui, il travaillait à inculquer aux jeunes gens les principes de la vraie morale.

Dans presque tous les dialogues de son disciple Platon, il ramène tout à ce grand principe que la vérité et la justice ne sont pas une chose arbitraire, changeante, mais quelque chose d'éternel, d'immuable, ayant son type dans l'entendement de Dieu. Nulle part cette idée n'est appliquée avec autant de rigueur, ni sanctionnée plus solennellement que dans le dialogue de Gorgias ou de la Rhétorique.

Gorgias, rhéteur et sophiste, était venu à Athènes, avec son disciple Polus, et logeait chez Calliclès, orateur et philosophe. Socrate, ayant lié conversation avec eux, demanda au premier ce que c'était que la rhétorique, dont il faisait profession. Il fut convenu que c'était l'art de persuader. « Mais de persuader quoi? insista Socrate, le juste ou l'injuste ? » Gorgias ne put s'empêcher de dire que c'était le juste, et de renverser ainsi le pompeux éloge qu'il venait de faire de la rhétorique, comme de l'art de persuader à la multitude tout ce que l'on veut. Polus ayant pris la parole pour tirer son maître d'embarras, Socrate lui fait voir que si la rhétorique n'est pas l'art de persuader ce qui est juste et bon, mais simplement l'art de plaire, ce n'est ni plus ni moins qu'une espèce de flatterie, comme le talent du cuisinier pour les ragoûts. Le disciple se mit à vanter le pouvoir que donne la rhétorique de faire dans une ville tout ce que l'on juge à propos. Socrate lui répond que « si ce pouvoir est exercé justement, c'est un bien; mais que, s'il l'est injustement, c'est un grand malheur; car le plus grand de tous les maux est de commettre l'injustice. » — « Est-ce là le plus grand mal? reprit Polus; souffrir une injustice, n'en est-ce pas un plus grand? » — « Nullement? » — « Aimerais-tu donc mieux recevoir une injustice que de la faire? » — « Je ne voudrais ni l'un ni l'autre; mais s'il fallait absolument commettre une injustice ou la souffrir, j'aimerais mieux la souffrir que de la commettre. Je pense, de plus, que l'homme injuste et criminel est malheureux de toute manière; mais qu'il l'est encore davantage s'il ne subit aucun châtiment, et si ses crimes demeurent impunis; et qu'il l'est moins, s'il reçoit des hommes et des dieux la juste punition de ses fautes. » — « Tu avances là d'étranges paradoxes, Socrate. » — « Je vais essayer, mon cher, de te faire dire les mêmes choses que moi; car je suis convaincu que toi et moi, et les autres hommes, nous pensons tous que c'est un plus grand mal de commettre l'injustice que de la souffrir, et de n'être point puni de ses crimes que d'en être puni. » — « Je soutiens, au contraire, que ce n'est ni mon sentiment, ni celui d'aucun autre. Toi-même aimerais-tu mieux qu'on te fît injustice que de faire injustice à autrui ? » — « Oui, et toi aussi, et tout le monde. »

Il prouve la première partie de sa proposition par une suite de raisonnements qu'il conclut de cette sorte : « La plupart des hommes ne reconnaissent-ils point, et n'as-tu pas toi-même avoué précédemment qu'il est plus laid de commettre une injustice que de la souffrir? » — « Oui. » — « Et ne venons-nous pas de voir que c'est une chose plus mauvaise? » — « Il paraît que oui. » — « Préférerais-tu ce qui est plus laid et plus mauvais à ce qui l'est moins ? » — « Je ne le préférerais pas, Socrate. » — « Est-il quelqu'un au monde qui le préférât ? » — « Il me semble que non, d'après ce qui vient d'être dit. » — « Ainsi j'avais raison de dire que ni moi, ni toi, ni qui que ce soit n'aimerait mieux faire une injustice que de la recevoir, parce que c'est une chose plus mauvaise. » — « Il y a apparence. »

Résumant la discussion sur la deuxième partie, il dit : « Quiconque châtie à bon droit ne châtie-t-il pas justement? — Oui. Fait-il alors en cela une action juste ou non? » — « Il fait une action juste. » — « Ainsi celui qui est châtié, lorsqu'on le punit d'une faute, pâtit justement? » — « Apparemment. » — « N'avons-nous pas avoué que tout ce qui est juste est beau ? » — « Sans contre dit. » — « Ce que fait la personne qui châtie, et ce que souffre la personne châtiée est donc beau? » — « Oui. » — « Mais si c'est beau, c'est en même temps bon ; car le bon est ou agréable,

ou utile. » — « Nécessairement. » — « Ainsi, ce que souffre celui qui est puni est bon ? » — « Il paraît que oui. » — « Il lui en revient par conséquent quelque utilité ? » — « Oui. » — « Est-ce l'utilité que je conçois, savoir de devenir meilleur quant à l'âme, s'il est vrai qu'il soit châtié à juste titre ? » — « Cela est vraisemblable. » — « Ainsi celui qui est puni est délivré du mal de l'âme ? » — « Oui. » « N'est-il pas délivré du plus grand des maux ? »

La réponse ayant été discutée affirmativement, Socrate conclut : « Ainsi, la punition procure la délivrance du plus grand de tous les maux, du mal de l'âme. » — « J'en conviens. » — « Car elle rend sage, elle oblige à devenir plus juste, et elle est une sorte de médecine morale. » — « Oui. » — « Le plus heureux, par conséquent, est celui qui n'a admis dans son âme aucun mal, puisque nous avons vu que le mal de l'âme est le plus grand de tous. » — « Sans difficulté. » — « Le second est d'en être délivré. » — « Il y a apparence. » — « C'est-à-dire, celui qui a reçu des avis, des réprimandes, qui a subi la punition. » — « Oui. » — « Ainsi, celui qui est malade de l'injustice, et qui n'en a pas été délivré, mène la vie la plus malheureuse. » — « Selon toute vraisemblance. » — « Ne suit-il pas de là que l'injustice est le plus grand de tous les maux ? » — « Il me semble du moins. » — « N'avons-nous pas vu que la punition procure la délivrance de ce mal ? » — « Vraisemblablement. » — « Et que l'impunité ne fait que l'entretenir ? » — « Oui. » — « L'injustice n'est donc que le second mal pour la grandeur ; mais l'injustice impunie est le premier et le plus grand de tous les son. »
maux. » — « Tu as bien l'air d'avoir rai-

Venant enfin à la conclusion pratique pour l'art oratoire et les orateurs : « Mais si cela est vrai, dit Socrate, quelle est donc la plus grande utilité de la rhétorique ? Car c'est une conséquence de nos aveux, qu'il faut avant toutes choses se préserver de toute action injuste, parce qu'elle ne nous rapporterait que du mal. N'est-ce pas ? » — « Assurément. » — « Et que si l'on a commis une injustice, ou soi-même, ou quelque autre personne à qui l'on s'intéresse, il faut aller se présenter là où l'on recevra au plus tôt la correction convenable, et s'empresser de se rendre auprès du juge comme auprès d'un médecin, de peur que la maladie de l'injustice venant à séjourner dans l'âme, n'y engendre une corruption secrète qui devienne incurable. Que pouvons-nous dire autre chose, Polus, si nos premiers aveux subsistent ? N'est-ce pas la seule manière d'accorder ce que nous avons établi précédemment ? » — « Comment, en effet, tenir un autre langage, Socrate ? » — « La rhétorique, Polus, ne nous est donc d'aucun usage pour nous excuser d'une injustice que nous aurions commise, nous, nos parents, nos amis, nos enfants, notre patrie ; je ne vois guère qu'un moyen de la rendre utile, c'est de s'accuser soi-même avant tout autre, ensuite ses proches et ses amis, dès qu'on a commis quelque injustice ; de ne point tenir le crime secret, mais de l'exposer au grand jour, afin qu'il soit puni et réparé ; c'est de se faire violence à soi ainsi qu'aux autres pour s'élever au-dessus de toute crainte, et de s'offrir à la justice les yeux fermés et de grand cœur, comme on s'offre au médecin pour souffrir les incisions et les brûlures, s'attachant au bon et au beau, sans tenir compte de la douleur ; en sorte que si, par exemple, la faute qu'on a faite mérite des coups de fouet, on se présente pour les recevoir ; les fers, on leur tende les mains ; une amende, on la paye ; le bannissement, on s'y condamne ; la mort, on la subisse ; c'est enfin d'être le premier à déposer contre soi-même et contre ses proches, de ne pas s'épargner, et pour cela de mettre en œuvre toutes les ressources de la rhétorique, afin de parvenir, par la manifestation de ses crimes, à être délivré du plus grand des maux, de l'injustice. Accordons-nous cela, Polus, ou le nierons-nous ? » — « Cela me paraît bien étrange, Socrate. Toutefois, peut-être est-ce une conséquence de ce que nous avons dit plus haut. » — « Ainsi, il faut ou renverser nos discours précédents, ou convenir que ceci en résulte nécessairement. » — « Oui ; la chose est ainsi. » — « Et l'on fera tout le contraire lorsqu'on voudra faire du mal à quelqu'un, soit à son ennemi, soit à tout autre ; il faut seulement n'avoir rien à souffrir soi-même de son ennemi ; on doit bien y prendre garde ; mais s'il commet une injustice envers un autre, il faut s'efforcer de toute manière, et d'actions et de paroles, de le soustraire au châtiment, et empêcher qu'il ne paraisse, devant les juges ; et, au cas qu'il y paraisse, il faut tout mettre en œuvre pour qu'il échappe et ne soit pas puni. »

A une pareille conclusion, l'orateur Calliclès prit la parole : « Mais dis-moi, Socrate, croirons-nous que tout ceci est sérieux de ta part, ou que ce n'est qu'un badinage ? Car si c'est tout de bon que tu parles, et si ce que tu dis est vrai, la conduite que nous tenons tous tant que nous sommes, qu'est-ce autre chose qu'un renversement de l'ordre et une suite d'actions toutes contraires, ce me semble, à nos devoirs ? » Socrate observa que pour Calliclès, qui ambitionnait, comme orateur, de plaire au peuple d'Athènes, il n'était pas surprenant qu'il parlât tantôt d'une façon, tantôt d'une autre. « Mais, ajouta-t-il, la philosophie a toujours le même langage. Ce qui te paraît, à ce moment, si étrange, est d'elle : tu viens de l'entendre. Ainsi, ou réfute ce qu'elle disait tout à l'heure par ma bouche, et prouve-lui que commettre l'injustice et vivre dans l'impunité après l'avoir commise, n'est pas le comble de tous les maux ; ou si tu laisses cette vérité dans toute sa force, je te jure, Calliclès, par le dieu des Egyptiens (le chien Anubis), que Calliclès ne s'accordera point avec

lui-même et sera toute sa vie dans une contradiction perpétuelle. » Calliclès avança que, par la nature des choses, le droit n'est que la force et la puissance, et que ce sont les plus faibles et les plus nombreux qui ont introduit les idées de justice et d'équité, et fait les lois. Mais, après bien des faux-fuyants où il se voit toujours pris, il est réduit à faire les mêmes aveux que Gorgias et Polus. Quant à Socrate il proteste que, dût-il souffrir la mort pour cette doctrine sur le juste et l'injuste, il la souffrirait de bonne grâce. « Aussi bien, ajoute-t-il, personne ne craint-il la mort, à moins qu'il ne soit tout à fait insensé et lâche. Ce qui fait peur, c'est de commettre l'injustice, puisque le plus grand des malheurs est de descendre dans l'autre monde avec une âme chargée de crimes. Je veux, si tu le trouves bon, te prouver par un récit que la chose est ainsi : tu prendras, à ce que j'imagine, ce récit pour une fable, mais moi je le crois plein de vérité.

« Jupiter, Neptune et Pluton partagèrent ensemble, comme Homère le rapporte, l'empire qu'ils tenaient des mains de leur père. Or, du temps de Saturne, il y avait sur les hommes une loi qui a toujours subsisté et subsiste encore parmi les dieux, que celui des mortels qui avait mené une vie juste et sainte allait après sa mort dans les îles fortunées, où il jouissait d'un bonheur parfait, à l'abri de tous les maux ; qu'au contraire, celui qui avait vécu dans l'injustice et l'impiété, allait dans un séjour de punition et de supplice, appelé Tartare. Sous le règne de Saturne, et dans les premières années de celui de Jupiter, ces hommes étaient jugés vivants par des vivants, qui prononçaient sur leur sort le jour même qu'ils devaient mourir. Aussi ces jugements se rendaient-ils mal. C'est pourquoi Pluton et les gardiens des îles fortunées étant allés trouver Jupiter, lui dirent qu'on leur envoyait des hommes qui ne méritaient ni les récompenses ni les châtiments qu'on leur avait assignés. — Je ferai cesser cette injustice, répondit Jupiter. — Ce qui fait que les jugements se rendent mal aujourd'hui, c'est qu'on juge les hommes tout vêtus ; car on les juge lorsqu'ils sont encore en vie. — Il régla donc qu'ils ne seraient jugés qu'après leur mort et dépouillés de tout, par des juges également nus et morts. Il établit trois de ses fils, Rhadamanthe, pour juger les hommes de l'Asie, Eaque pour juger ceux d'Europe, et Minos pour décider en dernier ressort dans le cas où ils se trouveraient embarrassés l'un ou l'autre.

« En raisonnant sur ce discours, conclut Socrate, voici ce qui me paraît en résulter. La mort n'est rien, à mon avis, que la séparation de deux choses, l'âme et le corps. Au moment où elles sont séparées l'une de l'autre, chacune d'elles n'est pas beaucoup différente de ce qu'elle était du vivant de l'homme. Le corps garde son caractère et les vestiges bien marqués des soins qu'on a pris de lui et des accidents qu'il a éprouvés. Il me paraît qu'il en est de même à l'égard de l'âme, et que, quand elle est dépouillée de son corps, elle garde les marque évidentes de son caractère et des accidents que chaque âme a éprouvés en conséquence du genre de vie qu'elle a embrassé. Lors donc que les hommes arrivent devant leur juge, par exemple ceux d'Asie devant Rhadamanthe ; Rhadamanthe, les faisant approcher, examine l'âme d'un chacun, sans savoir de qui elle est ; et souvent ayant entre les mains le grand roi, ou quelque autre roi ou potentat, il ne découvre rien de sain en son âme ; il la voit toute cicatrisée de parjures et d'injustices par les empreintes que chaque nation y a gravées : ici les détours du mensonge et de la vanité, et rien de droit, parce qu'elle a été nourrie loin de la vérité ; là les monstruosités et toute la laideur du pouvoir absolu, de la mollesse, de la licence et du désordre. Il la voit ainsi, et de suite il l'envoie ignominieusement à la prison, où elle ne sera pas plus tôt arrivée, qu'elle éprouvera les châtiments convenables. Or, quiconque subit une peine et est châtié d'une manière raisonnable, en devient meilleur, et gagne à la punition : ou il sert d'exemple aux autres, qui, témoins des tourments qu'il souffre en craignent autant pour eux et s'améliorent. Mais pour gagner à la punition et satisfaire aux dieux et aux hommes, les fautes doivent être de nature à pouvoir s'expier. Toutefois, même alors, ce n'est que par les douleurs et les souffrances que l'expiation s'accomplit et profite ici ou dans l'autre monde, car il n'est pas possible d'être délivré autrement de l'injustice. Pour ceux qui ont commis les derniers crimes, et qui, pour cette raison, sont incurables, on fait sur eux des exemples. Leur supplice ne leur est d'aucune utilité, parce qu'ils sont incapables de guérison ; mais il est utile aux autres, qui contemplent les tourments douloureux et effroyables qu'ils souffrent à jamais pour leurs crimes, en quelque sorte suspendus dans la prison des enfers, et servant tout à la fois de spectacle et d'instruction à tous les criminels qui abordent sans cesse. »

Qui ne serait surpris de voir, dans un philosophe de la gentilité, une doctrine si vraie sur la mort, le jugement, le paradis, l'enfer et le purgatoire ?

Socrate termine la conférence par ces paroles : « J'ajoute, ô Calliclès ! une foi entière à ces discours, et je m'étudie à paraître devant le juge avec une âme irréprochable. Je méprise ce que la plupart des hommes estiment ; je ne vise qu'à la vérité, et je tâcherai de vivre et de mourir, lorsque le temps en sera venu, aussi vertueux que je pourrai. J'invite tous les autres hommes, autant qu'il est en moi, et je t'invite toi-même à mon tour, à embrasser ce genre de vie et à t'exercer à ce combat, le meilleur, à mon avis, de tous ceux d'ici-bas ; et je te reproche que tu ne seras point en état de te défendre, lorsqu'il faudra

comparaître et subir le jugement dont je parle (1).

Tout ce dialogue a comme trois parties distinctes. La rhétorique est l'art de persuader ; mais de persuader le juste et l'injuste. Le juste, c'est la première partie, contre Gorgias. Est-il meilleur de recevoir l'injustice que de la commettre ? de subir la punition qu'on mérite que de s'y soustraire ? Oui. C'est la seconde, contre Polus. Echappât-on à la punition dans cette vie, peut-on y échapper dans l'autre ? Non. C'est la troisième, contre Calliclès. D'où il résulte, en premier lieu, que la rhétorique qui se borne à soustraire en ce monde le coupable à la punition méritée, ne fait qu'augmenter son malheur, et c'est la rhétorique de l'ennemi des hommes ! en second lieu, que celle-là seule est digne d'être étudiée, louée, mise en pratique, qui se propose de persuader aux hommes d'être justes ; et, s'ils ont commis quelque mal, d'aller s'en accuser au juge spirituel, au médecin de l'âme, pour en recevoir pénitence, remède et absolution : c'est la rhétorique des apôtres, des prêtres et missionnaires catholiques. Eux seuls remplissent toutes les conditions développées par Socrate. On conviendra, sans doute, qu'il n'était guère possible à ce philosophe d'imaginer un ensemble de morale mieux lié et plus puissant.

Socrate ne se contentait pas d'enseigner, il donnait l'exemple. Né avec des penchants mauvais, il sut les vaincre. Sa figure n'était pas des plus heureuses : elle offrait l'image d'un satyre, un nez relevé, les lèvres épaisses, des yeux à fleur de tête, le cou gros et court. Le physionomiste Zopire, ayant examiné ses traits, jugea qu'il avait les dispositions les plus vicieuses et un naturel indocile. Les disciples du philosophe, qui étaient présents, éclatèrent de rire, parce qu'ils avaient remarqué tout l'opposé dans sa conduite. Socrate les reprit et avoua qu'il était né avec les inclinaisons perverses qu'on venait de lui imputer, mais qu'il s'en était corrigé avec la réflexion et la vigilance. Son propre ménage était pour lui une école journalière de patience et de douceur. On connaît l'humeur fâcheuse de sa femme. « J'ai choisi Xantippe, disait-il, pour me donner des habitudes de modération et d'indulgence, convaincu qu'en vivant bien avec elle, je m'accoutumerais à supporter tous les autres hommes et à me plaire dans leur société (2). » Socrate était pauvre : il portait hiver et été le même habit, marchait nu-pieds, ne mangeait et ne buvait que ce qu'il y a de plus commun : avec cela, il n'accepta jamais aucun salaire de ses disciples, et refusa les offres d'hommes puissants, entre autres d'Archélaüs, roi de Macédoine, qui tâcha de l'attirer à sa cour. Il porta les armes, et donna l'exemple de la valeur et de l'obéissance dans plusieurs campagnes. Au siége de Potidée, il arracha Alcibiade des mains de l'ennemi, et lui céda le prix de la bravoure qu'il avait mérité lui-même ; à la bataille malheureuse de Délium, en Béotie, il continua, de l'aveu du général, à sauver les débris de l'armée, et emporta sur ses épaules le jeune Xénophon, épuisé de fatigue et renversé de cheval. Son courage civil n'était pas moindre. Il avait été élu sénateur par le sort, lorsque le peuple, ameuté par ses flatteurs, voulut, par un jugement illégal, condamner à mort dix généraux, menaçant du même sort les opposants. Déjà les autres sénateurs avaient cédé à la crainte. Socrate seul, intrépide au milieu des clameurs, refusa de violer le serment qu'il avait prêté, et persista à voter conformément aux lois. Au temps de l'asservissement d'Athènes, lorsque tout tremblait devant les trente tyrans, il refusa avec la même fermeté, en dépit de leurs ordres et de leurs menaces, de se rendre complice de la mort injuste d'un citoyen.

Cependant, outre l'envie des sophistes ou trafiquants de sagesse, dont il s'attachait à démasquer le faux savoir et à ruiner la pernicieuse influence, deux points principalement devaient lui susciter des ennemis : sa doctrine sur la divinité, et ses principes sur le gouvernement.

Quant au premier point, Xénophon assure qu'il honorait en particulier et en public les dieux de la ville, et qu'il disait que chacun devait les honorer suivant les lois de sa patrie. Également Platon, dans un de ses dialogues, nous le montre revenant de prier une déesse dont on célébrait la fête au Pirée. Cependant, d'après le même Xénophon, nous l'avons vu, il enseignait que, comme l'âme qui gouverne le corps est invisible, ainsi le sont les dieux, surtout le Dieu suprême qui a fait le ciel et la terre ; on ne le voit que dans ses œuvres. Cela seul, sans ce qu'il pouvait dire en secret à ses plus affidés disciples, suffisait pour mettre en péril l'idolâtrie vulgaire.

Pour ce qui est de la politique, il est certain que Socrate n'approuvait pas en tout le gouvernement d'Athènes. Il regardait, par exemple, comme une extravagance qu'on y tirât au sort les magistrats publics, tandis que personne ne voudrait d'un homme désigné de cette manière, ni pour pilote, ni pour architecte, ni pour musicien, ni pour rien de semblable, quoiqu'il y eut beaucoup moins d'inconvénient à confier à un homme pris au hasard le gouvernail d'un navire, que le gouvernail de tout un Etat. Xénophon ne nie point que Socrate ne s'expliquât ainsi devant ses disciples ; il dit seulement que, pour la réforme des abus, il ne voulait pas qu'on employât aucune violence, mais uniquement la persuasion (3). Dans le fait, le principe fondamental de la politique et de la législation de Socrate, aussi bien que de sa morale et de

(1) Plat., *Gorgias*, t. IV, ed. bip., traduct. de Cousin., III — (2) Xénophon, *Banquet*, c. II, § X. — (3) *Ibid.*, *Mémoires de Socrate*, l. I, c. II.

toute sa philosophie, c'est que, dans la société comme dans l'individu, il faut donner l'autorité et la force à ce qu'il y a de plus divin, et lui subordonner ce qu'il y a de plus animal. On voit le germe de cette doctrine dans la *Cyropédie* de Xénophon (1) ; Platon l'a développé dans sa *République*, dont nous avons vu ailleurs que les idées principales se trouvaient réalisées et au delà dans l'Eglise catholique.

Vingt-quatre ans après la comédie d'Aristophane, Socrate, qui en avait alors plus de soixante-dix, fut accusé devant le tribunal public d'Athènes. Les accusateurs étaient : Anytus, longtemps son ami ; Mélitus, poëte ; et Lycon, orateur. L'accusation était la même que dans Aristophane. « Socrate se rend coupable en recherchant d'un œil curieux et ce qui se passe sous terre et ce qui se passe dans le ciel ; en rendant bonne ou mauvaise raison, et en enseignant ces choses à d'autres. Socrate s'est rendu coupable en corrompant la jeunesse, et en ne reconnaissant pas les dieux que reconnaît la ville, et en introduisant d'autres nouvelles divinités. »

Une circonstance politique empirait la cause de Socrate. On venait de chasser les trente tyrans que les Spartiates, après la prise d'Athènes, à la fin de la guerre du Péloponnèse l'an 404 avant Jésus-Christ, avaient établis pour gouverner la ville, et qui, en huit mois, selon Xénophon, firent périr plus de citoyens que n'en avait moissonnés la guerre précédente. Deux anciens disciples de Socrate, Hippias et Cariclès, étaient du nombre de ces tyrans. Quoique Socrate leur eût résisté avec courage et qu'il n'eût pas craint de les comparer publiquement à de mauvais pâtres qui, ayant des vaches à garder, les ramèneraient tous les jours plus maigres et en plus petit nombre, il restait toujours une fâcheuse prévention dans l'esprit du peuple après la réaction démocratique. De plus, Alcibiade, autre de ses disciples, était exilé par ce qu'il avait aspiré à la souveraineté de sa patrie.

Socrate parut devant ses juges, ne dit ni ne fit rien pour exciter leur compassion, ne dit ni ne fit même rien pour se concilier leur bienveillance. Dans sa réponse, il distingue ses accusateurs en deux sortes; les autres l'accusent depuis longues années, les autres tout récemment. Il en sera ce qu'il plaira à Dieu, mais il plaidera sa cause pour obéir à la loi.

Il remonte à la calomnie d'Aristophane, proteste qu'il ne s'est point occupé de sciences curieuses comme le dit l'accusation, en prend à témoin ceux qui l'ont entendu : ce sont les sophistes qui se vantent d'enseigner ces choses pour de l'argent. Pour lui, ce qui lui a valu une réputation de sagesse, c'est un oracle de Delphes qui l'avait déclaré le plus sage des hommes; non pas qu'il sût plus que les autres; seulement il savait qu'il ne savait rien; tandis que ceux qui primaient dans les magistratures, dans les sciences, les lettres, les arts, paraissaient sages aux autres et surtout à eux-mêmes mais au fond il ne l'étaient pas, attendu qu'ils s'imaginaient tous savoir ce qu'ils ne savaient point. Par respect pour l'oracle, il avait pris à tâche de le leur faire voir. De là des inimitiés sans nombre. Les jeunes gens qui venaient l'entendre auront suivi son exemple et démasqué comme lui le faux savoir. De là une conjuration générale qui déchaîne contre lui Mélitus pour les poëtes, Anytus pour les artisans et les hommes d'Etat, Lycon pour les orateurs. Quant à Mélitus, qui l'accuse de corrompre la jeunesse, il lui prouve par ses propres réponses qu'il ne sait ce qu'il dit. Comment, au reste, la corromprait-il ? est-ce en enseignant qu'il n'y avait aucune divinité? — « Oui, » répondit Mélitus. Socrate lui montre que son accusation se contredit, puisqu'elle lui impute d'introduire des divinités nouvelles. Il croyait donc à quelque divinité. Le vrai motif, c'est qu'il découvrait leur ignorance à ceux qui croyaient savoir quelque chose. Le renvoyât-on absous, il recommencerait à faire de même pour obéir a l'oracle, dût-il souffrir mille morts. Il ne la craint point, au reste ; il ne l'a point crainte à Potidée, à Amphipolis, à Délium ; il ne l'a point craint, quand seul il résista comme sénateur à tout le peuple, quand seul il se refusa à l'ordre des Trente. Pour savoir au juste s'il corrompait ou non la jeunesse, rien n'était plus aisé : il y avait dans l'assemblée un grand nombre d'hommes qui depuis tant d'années étaient venus l'entendre ; on n'avait qu'à les interroger, et eux, et leurs parents. Quant à ses juges, il a cru plus honorable pour eux et pour lui de ne pas chercher à les attendrir par le spectacle de sa femme et de ses enfants ; « et je vous laisse, conclut-il, à vous, et à Dieu, le soin de prendre à mon égard la décision la plus avantageuse pour vous et pour moi. »

Les juges, qui étaient au nombre de cinq cent cinquante-six, le déclarèrent coupable, à une majorité de trois voix.

Selon la jurisprudence d'Athènes, quand la loi ne déterminait pas la peine, ou laissait au coupable la faculté d'indiquer lui-même celle à laquelle il se condamnait. Sur sa réponse, on opinait une seconde fois, et ensuite il recevait son dernier arrêt. Socrate pouvait faire changer la punition de mort, proposée par Mélitus, en un exil, en une détention ou en une amende pécuniaire. Ne voulant pas, en se taxant lui-même, se reconnaître coupable : « Athéniens, dit-il, à quelle peine me condamnerai-je? Je dois choisir ce qui m'est dû ; et que m'est-il dû? quelle peine afflictive ou quelle amende mérité-je, moi, qui me suis fait un principe de ne reconnaître aucun repos pendant toute ma vie, negligeant ce que les autres recherchent avec tant d'empressement, les richesses, le soin de ses affaires do

(1) Cyrop., l. VI, c. 1; *Discours d'Araspe.*

mestiques, les emplois militaires, les fonctions d'orateur et toutes les autres dignités ; moi qui ne suis jamais entré dans aucune des conjurations et des cabales si fréquentes dans la république, me trouvant réellement trop honnête homme pour ne pas me perdre en prenant part à tout cela; moi qui, laissant de côté toutes les choses où je ne pouvais être utile ni à vous ni à moi, n'ai voulu d'autre occupation que celle de vous rendre à chacun en particulier le plus grand de tous les services, en vous exhortant tous individuellement à ne pas songer à ce qui vous appartient accidentellement plutôt qu'à ce qui constitue votre essence, et à tout ce qui peut vous rendre vertueux et sages ; à ne pas songer aux intérêts passagers de la patrie plutôt qu'à la patrie elle-même, et ainsi de tout le reste? Athéniens, telle a été ma conduite; que mérite-t-elle? une récompense, si vous voulez être justes, et même une récompense qui puisse me convenir. Or, qu'est-ce qui peut convenir à un homme pauvre, votre bienfaiteur, qui a besoin de loisir pour ne s'occuper qu'à vous donner des conseils utiles? Il n'y a rien qui lui convienne plus, Athéniens, que d'être nourri dans le prytanée; et il le mérite bien plus que celui qui, aux jeux olympiques, a remporté le prix de la course à cheval, ou de la course des chars à deux ou quatre chevaux; car celui-ci ne vous rend heureux qu'en apparence : moi, je vous engage à l'être véritablement; celui-ci a de quoi vivre, et moi je n'ai rien. Si donc, il me faut déclarer ce que je mérite en bonne justice, je le déclare, c'est d'être nourri au prytanée. » C'était un lieu où s'assemblait les principaux magistrats, nommés prytanes, et où ils étaient nourris aux frais de l'Etat, ainsi que ceux qui avaient rendu des services importants à la patrie, et les vainqueurs aux jeux olympiques : Socrate finit toutefois par dire que, s'il avait de l'argent, il se serait condamné à une amende aussi forte qu'il aurait pu la payer. Mais il n'avait rien. Cependant, si on voulait se contenter de ce qu'il lui était possible, « je pourrais peut-être vous payer une mine d'argent (quatre-vingt-douze francs en monnaie décimale). Voilà la punition que je m'inflige. Mais, Athéniens, Platon que voici, Critobule et Apollodore exigent que je me condamne à trente mines, et ils veulent me servir de caution. Je m'y résigne : ils vous répondront de la somme, et ce sont des répondants solvables. »

Après cette réplique, quatre-vingt des juges qui avaient été favorables lors du premier jugement, adhérèrent aux conclusions de Mélitus, et la sentence de mort fut prononcée.

Socrate reprit la parole, rappela les espérances immortelles d'une autre vie, et termina ainsi : « Je n'ai aucun ressentiment contre mes accusateurs, ni contre ceux qui m'ont condamné, quoique leur intention n'ait pas été de me faire du bien, et qu'ils n'aient cherché qu'à me nuire; en quoi j'aurais bien quelque raison de me plaindre d'eux. Je ne leur ferai qu'une prière. Lorsque mes enfants seront grands, si vous les voyez rechercher les richesses ou toute autre chose plutôt que la vertu, punissez-les, en les tourmentant comme je vous ai tourmentés ; et, s'ils se croient quelque chose, quoiqu'ils ne soient rien, faites-les rougir de leur insouciance et de leur présomption; c'est ainsi que je me suis conduit avec vous. Si vous faites cela, moi et mes enfants nous n'aurons qu'à nous louer de votre justice; mais il est temps que nous nous quittions, moi pour mourir, et vous pour vivre. Qui de nous a le meilleur partage. Personne ne le sait, excepte Dieu (1). »

Apollodore s'étant avancé pour lui témoigner sa douleur de ce qu'il mourait innocent : « Voudrais-tu, lui répliqua-t-il en souriant, que je mourusse coupable? » Son visage, ses discours, sa démarche, en se rendant à la prison, respiraient le calme; il semblait dire : « Anytus et Mélitus peuvent me tuer, mais ils ne peuvent me faire de mal. »

L'exécution fut différée pendant trente jours. Le lendemain du jugement, un navire avait été mis en mer, qui portait les offrandes des Athéniens pour le temple d'Apollon à Délos. Il était défendu de mettre à mort avant que ce navire fût de retour. Socrate continua, dans cet intervalle, ses entretiens accoutumés avec ses disciples.

La veille du jour où l'on attendait la rentrée du navire dans le port, Criton, un de ses disciples, vint trouver Socrate de grand matin pour lui annoncer cette triste nouvelle et le conjurer de sortir de prison, dont les portes lui étaient ouvertes. Criton lui avait ménagé ce moyen de salut en gagnant le geôlier. Il lui offrit une retraite sûre en Thessalie. Socrate lui demanda en riant s'il connaissait un lieu hors l'Attique où l'on ne mourût point. Criton, désespéré, lui fit entendre que, s'il ne profitait de cette occasion, il paraîtrait se se trahir lui-même, trahir ses enfants, trahir ses amis. Socrate lui montra d'un autre côté la patrie et ses lois ; il n'en avait reçu que du bien; le mal lui venait des hommes seuls. Envers ceux-ci mêmes, ce serait mal de rendre le mal pour le mal; envers la patrie et ses lois, combien plus criminel ne serait-il point de rendre le mal pour le bien? Or, si maintenant, après le jugement prononcé, il faisait malgré les lois ce qu'avant le jugement il pouvait faire selon les lois, en se retirant ailleurs, ne détruirait-il pas autant qu'il est en lui et les lois et la patrie? Ne donnerait-il pas lieu de conclure que tout ce qu'il avait philosophé pendant soixante-dix ans sur le juste et l'injuste, n'était que des propos en l'air? Ne serait-il pas honteux d'agir de cette sorte à son âge, pour vivre encore quelque peu de

(1) Plat., *Apolog. Socrat.*

jours incertains? Voilà ce qu'il entendait sans cesse raisonner au dedans de lui-même comme un écho, tellement qu'il ne pouvait entendre autre chose. Criton n'ayant rien trouvé à répondre, Socrate conclut : « Ne parlez donc plus de cela; mais marchons par où Dieu nous conduit (1). »

On voit que ce Dieu est la voix qui retentissait au fond de son âme ; cette lumière qui éclairait son intelligence et qui lui dictait ce qu'il avait à faire. C'est ce que l'on connaît vulgairement sous le nom de démon de Socrate. Le mot démon, en grec Δαιμόνιον n'avait point alors l'acception exclusive qu'il a maintenant. Il signifiait souvent la dignité en général. Socrate y revient fréquemment comme à une sorte de directeur spirituel, l'appelant tantôt Δαιμόνιον, tantôt Dieu. Partout il paraît le prendre au sérieux, surtout ici, où il s'en rapporte à lui pour la vie et la mort. C'est sans doute cela qui le fit accuser d'introduire des divinités nouvelles. Suivant plusieurs, Socrate entendait par là le Dieu véritable : d'autres sont d'un sentiment différent. Reste à conclure que Socrate n'a point manifesté en public, d'une manière assez nette, sa croyance à cet égard.

Le fatal vaisseau était arrivé. Les onze magistrats qui avaient l'intendance des prisons annoncèrent à Socrate qu'il devait mourir ce jour-là, et lui firent ôter ses fers. Plusieurs de ses disciples entrèrent ensuite : ils trouvèrent auprès de lui sa femme Xantippe, tenant entre ses bras le plus jeune de ses enfants. Dès qu'elle aperçut les amis de son mari, elle s'abandonna aux lamentations que les femmes ont coutume de faire. Socrate pria Criton de la faire ramener chez elle. Pour lui, il avait composé dans sa prison un petit poëme en l'honneur d'Apollon, dont la fête retardait sa mort, et mis en vers quelques fables d'Esope : et cela, disait-il, pour obéir à une voix nocturne. De là un entretien sur la mort et sur l'immortalité. « Personne ne doit se faire mourir soi-même ; car nous sommes à Dieu : il nous a placés ici-bas comme dans un poste, nous ne devons le quitter que par ordre. La philosophie n'est au fond que l'étude pour mourir ainsi. La mort n'est que la séparation de l'âme d'avec le corps. Le vrai philosophe méprise tout ce qui regarde ce dernier, et cherche le plus qu'il peut à en détacher son âme. Le corps est un obstacle à la sagesse, l'âme ne parvient à la vérité qu'en se recueillant en elle-même. Il faut donc s'occuper du corps le moins possible, jusqu'à ce que Dieu lui-même nous en délivre tout à fait : c'est le seul moyen d'arriver à la vraie sagesse, soit en la vie, soit après la mort. Ceux qui ont établi les mystères ne sont point à mépriser : suivant eux, quiconque s'en va aux enfers, sans être initié ni purifié, y est plongé dans la boue ; mais qui va là purifié, y habite avec les dieux. Le nombre en est petit, disent-ils. Ce sont, à mon avis, les vrais philosophes. J'ai fait mon possible pour le devenir. Si j'y ai réussi, nous le verrons tout à l'heure, s'il plaît à Dieu que nous arrivions là. L'âme ressemble tout à fait à ce qui est divin, immortel, intelligible, uniforme, indissoluble, toujours le même ; le corps ressemble, au contraire, à ce qui est humain, mortel, non intelligible, multiforme, dissoluble, jamais le même. L'âme donc, si elle sort pure, sans entraîner rien du corps avec elle, comme celle qui, durant la vie, n'a eu avec lui aucune communication volontaire, mais l'a fui au contraire et s'est recueillie en elle-même, faisant de cette occupation son unique soin ; cette âme, immatérielle qu'elle est, va dans un autre lieu, semblable à elle, excellent, pur, immatériel, auprès d'un Dieu bon et sage, où bientôt, s'il plaît à Dieu, mon âme doit se rendre aussi : là cette âme est heureuse, délivrée de l'erreur, de la folie, des craintes, des amours déréglées et de tous les autres maux des humains ; et, comme on le dit des initiés, elle passe véritablement l'éternité avec les dieux. »

Un des assistants ayant objecté que si l'âme est une harmonie, comme quelques-uns disent, il s'ensuit qu'elle périt avec les organes corporels dont elle est le produit. Socrate répond que cette comparaison n'est point exacte; que l'âme n'est point une simple harmonie du corps, puisque souvent elle est en opposition avec le corps ; qu'elle le maîtrise ; que, quand elle veut, elle l'empêche de boire lors même qu'il est brûlé de soif, de manger lors même qu'il est dévoré de faim. « Lors donc que la mort arrive, ce qu'il y a de mortel se meurt ; mais ce qu'il y a d'immortel s'en va sauf et incorruptible, et se soustrait à la mort. L'âme est donc immortelle et impérissable, et nos âmes subsisteront dans une autre vie. C'est donc un risque terrible que de n'en avoir pas soin. Car si la mort était la désolation de tout, le profit serait pour les méchants. Mais puisque l'âme paraît une chose immortelle, il n'y a qu'un moyen d'échapper aux maux, c'est de la rendre la meilleure qu'il se peut. Car elle n'emporte en l'autre vie que l'éducation qu'elle a reçue, laquelle, dit-on, dès le moment de son passage, lui fait beaucoup de bien ou beaucoup de mal. Car on dit que, dès que quelqu'un meurt, le génie qu'il avait eu pour gardien pendant sa vie le conduit dans un lieu où tous doivent se rassembler et être jugés. Ceux qui sont trouvés avoir vécu de manière qu'ils ne sont ni entièrement criminels, ni entièrement innocents, et ceux qui ont commis des fautes expiables, quoique fort grandes, et qui s'en sont repentis toute leur vie : ceux-là subissent la peine de leurs fautes, sont délivrés plus tôt ou plus tard, suivant l'indulgence de ceux qu'ils ont offensés, et reçoivent enfin la récompense de leurs bonnes actions, chacun selon son mérite. Ceux qui sont trouvés incurables, à cause de

(1) Plat. *Crito.*

l'énormité de leurs crimes, l'équitable destinée les précipite dans le Tartare, d'où ils ne sortent jamais. Mais ceux qui sont reconnus pour avoir passé toute leur vie dans la sainteté, ceux-là sont délivrés de ces lieux terrestres comme d'une prison, et s'en vont là-haut dans l'habitation pure au-dessus de la terre. Qu'il prenne donc confiance pour son âme, celui qui, pendant sa vie, a rejeté les plaisirs et les biens du corps, comme lui étant étrangers et portant au mal, celui qui a aimé les plaisirs de la science, qui a orné son âme, non d'une parure étrangère, mais de celle qui lui est propre, comme le tempérance, la justice, la force, la liberté, la vérité; celui-là doit attendre tranquillement l'heure de son départ pour l'autre monde, comme étant prêt au voyage quand la destinée l'appellera (1). »

C'est ce qui nous a paru de plus remarquable dans ce que Platon fait dire à Socrate sur l'immortalité de l'âme. On y voit la croyance expresse au paradis, à l'enfer et au purgatoire. Dans la description qu'il fait de l'enfer, il y a des détails poétiques. Aussi ajoute-t-il : « Soutenir que toutes ces choses sont précisément comme je les ai décrites, ne convient pas un homme de sens; mais que tout ce que je vous ai raconté des âmes et de leurs demeures, soit comme je vous l'ai dit, ou d'une manière approchante, l'âme étant immortelle, comme il paraît, je pense qu'on peut l'assurer convenablement et que la chose vaut la peine qu'on hasarde d'y croire; c'est un hasard qu'il est beau de courir, c'est une espérance dont il faut comme s'enchanter soi-même : voilà pourquoi je prolonge si longtemps ce discours. » Le reste du dialogue est entremêlé de raisonnements subtils, qu'il n'est pas toujours aisé de suivre. Et, après avoir tout lu, on ne peut qu'applaudir à l'observation d'un des interlocuteurs, qu'il fallait, parmi tous les raisonnements humains, « choisir celui qui est le meilleur et admet le moins de difficultés, et, s'y embarquant comme sur une nacelle plus ou moins sûre, traverser ainsi la vie, à moins qu'on ne puisse trouver pour ce voyage un vaisseau plus solide, autrement une parole divine. » Ce dernier mot est digne d'attention (2).

Quand Socrate eut achevé de parler : « N'aurais-tu rien à nous prescrire à l'égard de tes enfants et de tes affaires ? » lui demanda Criton. — « Ce que je vous ai toujours recommandé; rien de plus, répondit Socrate : ayez soin de vous; ainsi, vous me rendrez service, à moi, à ma famille, à vous-mêmes, alors même que vous ne me promettriez rien présentement; au lieu que si vous vous négligez vous-mêmes, et si vous ne voulez pas suivre comme à la trace ce que nous venons de dire, ce que nous avions dit il y a longtemps, me fissiez-vous aujourd'hui les promesses les plus vives, tout cela ne servira pas à grand'chose. » Il passa ensuite dans une chambre voisine pour y prendre un bain, afin d'épargner aux femmes la peine de laver son cadavre. Après qu'il en fut sorti, on lui amena ses enfants : deux en bas âge, Sophroniscus et Ménéxénus, et un était déjà assez grand, Lamproclès; et l'on fit entrer les femmes de sa famille. Quand il fut rentré dans la salle et assis sur son lit, le serviteur des onze, s'approchant de lui : « Socrate, dit-il, j'espère que je n'aurai pas à te faire le même reproche qu'aux autres : dès que je viens les avertir, par l'ordre des magistrats, qu'il faut boire le poison, ils s'emportent contre moi et me maudissent; mais pour toi, je t'ai toujours trouvé le plus courageux, le plus doux et le meilleur de ceux qui sont jamais venus dans cette prison, et en ce moment je suis bien assuré que tu n'es pas fâché contre moi, mais contre ceux qui sont la cause de ton malheur, et que tu connais bien. Maintenant, tu sais ce que je viens t'annoncer; adieu, tâche de supporter avec résignation ce qui est inévitable. » Et en même temps il se détourna en fondant en larmes, et se retira. Socrate, le regardant, lui dit : « Et toi aussi, reçois mes adieux; je ferai ce que tu dis. » Et se tournant vers ses disciples : « Voyez, leur dit-il quelle honnêteté dans cet homme; tout le temps que j'ai été ici, il m'est venu voir souvent et s'est entretenu avec moi : c'était le meilleur des hommes; et maintenant comme il me pleure de bon cœur! mais allons, obéissons-lui de bonne grâce, et que quelqu'un m'apporte le poison, s'il est broyé; sinon, qu'il le broie lui-même. » Quand il fut prêt, Socrate prit la coupe sans aucune émotion, sans changer de couleur ni de visage; mais, regardant d'un œil ferme et assuré, comme à son ordinaire, l'homme qui la lui avait apportée : « Est-il permis, lui demanda-t-il, de répandre un peu de ce breuvage pour en faire une libation ? » — « Socrate, répondit cet homme, nous n'en broyons que ce qu'il est nécessaire d'en boire. » — « J'entends, dit Socrate : mais au moins il est permis et il est juste de faire ses prières aux dieux, afin qu'ils bénissent votre voyage et le rendent heureux; c'est ce que je leur demande. » Après avoir dit cela, il porta la coupe à ses lèvres, et la but avec tranquillité et une douceur merveilleuse. Alors les personnes présentes s'étant livrées à l'expression de la plus vive douleur, Socrate, qui se promenait, s'écria : « Que faites-vous? ô mes bons amis! N'était-ce pas pour cela que j'avais renvoyé les femmes, pour éviter des scènes aussi peu convenables? car j'ai toujours ouï dire qu'il faut mourir avec de bonnes paroles. Tenez-vous donc en repos, et montrez plus de fermeté. » Sentant ses jambes s'appesantir, il se coucha sur le dos. L'homme qui lui avait donné le poison avertit les amis de Socrate que leur maître les quitterait dès que le froid aurait gagné le cœur. Déjà tout

(1) Plat. *Phædo*, t. I, ed. bip. (2) *Ibid.*, p. 194.

le bas-ventre était glacé, lorsque, se découvrant, car il était couvert : « Criton, dit-il et ce furent ses dernières paroles, nous devons un coq à Esculape; n'oublie pas d'acquitter cette dette. » — « Cela sera fait, répondit Criton; mais vois si tu as encore quelque chose à nous dire. » Il ne répondit rien, et, peu de temps après, il fit un mouvement convulsif; alors l'homme le découvrit tout à fait : ses regards étaient fixes. Criton, s'en étant aperçu, lui ferma la bouche et les yeux.

Les dernières paroles de Socrate ont été diversement interprétées, ou comme ironie, ou comme chose sérieuse. Esculape passait pour le dieu de la médecine; on lui offrait un coq lorsqu'on relevait de maladie. Comme Socrate allait guérir des maux de la vie actuelle, il fait allusion à cet usage. Etait-ce au sérieux, ou en plaisantant? Il est fâcheux qu'il reste tant d'équivoque à cet égard. Un père de l'Eglise, le philosophe et martyr saint Justin, compte Socrate avec Héraclite au nombre des chrétiens primitifs qui, ainsi qu'Abraham, Ananias, Azarias et Misaël ont confessé le Dieu véritable. Mais, quand on considère tout ce qu'il y a de louche dans sa conduite sur cet article principal, il est difficile de ne pas le ranger parmi les hommes, qui, ayant connu Dieu, ne l'ont pas, du moins tout à fait, glorifié comme Dieu.

Qu'elle est bien différente, la conduite de Daniel et de ses compagnons, à Babylone! Eux aussi étaient des savants, des sages, des philosophes. Mais ils ne retenaient point la vérité captive; ils la publiaient devant les rois et devant les peuples. Sur le point d'être jetés dans la fournaise ardente, dans la fosse aux lions, ils ne tergiversent point, ils disent nettement qui ils adorent ou n'adorent pas. « Voilà que notre Dieu que nous adorons, disent les trois compagnons de Daniel à Nabuchodonosor, peut nous sauver de la fournaise enflammée et nous délivrer de vos mains, ô roi. Que s'il ne le veut pas, sachez, ô roi, que nous ne servons pas vos dieux, ni n'adorons la statue d'or que vous avez dressée (1). » — « Je n'adore pas les idoles faites de main d'homme, dit Daniel même au au successeur de Nabuchodonosor, mais le Dieu vivant qui a créé le ciel et la terre, et qui a puissance sur toute chair (2). »

Mais qu'est-il besoin de chercher des comparaisons à Babylone? Dans Athènes même viendra un philosophe; il disputera, comme Socrate, avec ceux qui se rencontrent sur les places publiques; comme Socrate, il travaillera à rendre meilleurs les hommes; mais, plus hardi que Socrate, il ne se bornera point à Athènes seul : l'univers sera son école, le genre humain sera son disciple. Comme Socrate, il est accusé d'introduire des divinités nouvelles, et traduit devant l'aréopage. Après avoir entendu le plus sage des philosophes grecs, écoutons un apôtre. Debout au milieu de l'aréopage : « Athéniens, dit saint Paul, je je vous vois en tout comme plus religieux que d'autres. Car, passant et voyant les objets que vous adorez, j'ai trouvé même un autel où était écrit : *Au Dieu inconnu*. Celui-là donc que vous adorez sans le connaître, c'est lui que je vous annonce. Ce Dieu qui a fait le monde et tout ce qu'il y a dans le monde, lui, étant le Seigneur du ciel et de la terre, n'habite point dans les temples que des mains ont faits. Il n'est point honoré par les mains des hommes, comme s'il avait besoin de quelque chose, lui qui donne tout à tous, et la vie, et la respiration. Il a fait naître d'un même sang toute la race des hommes pour habiter sur toute la face de la terre, déterminant les temps, et leur durée, et les limites de leur demeure, afin qu'ils cherchent le Seigneur et qu'ils s'efforcent de le trouver comme en tâtonnant, quoiqu'il ne soit pas loin de chacun de nous; car c'est en lui que nous vivons, que nous nous mouvons, et que nous sommes; et, comme quelques-uns de vos poëtes ont dit, nous sommes de sa race. Puis donc que nous sommes la race de Dieu, nous ne devons pas croire que la Divinité soit semblable à l'or, à l'argent, ou aux pierres, qui ont pris des figures par l'intervention de l'homme. Or Dieu, regardant par-dessus ces temps d'ignorance, annonce maintenant à tous les hommes de faire partout pénitence, parce qu'il y a établi un juge pour juger le monde selon la justice, par celui qui a destiné à en être le juge, faisant de cela foi à tous en le ressuscitant d'entre les morts (3). »

Tel fut le plaidoyer de Paul. Ce barbare, on le voit, ni ne dissimule ce qu'il enseigne, ni n'offense ses juges par des mots arrogants; un d'eux devient même son disciple.

Ce barbare vint d'Ephèse et de Milet, patries d'Héraclite et de Thalès; mais ce que ceux-ci n'ont pas même tenté, lui l'a fait. Il y a enseigné la sagesse, non pas à quelques disciples choisis, mais à des milliers d'hommes, de femmes, d'enfants, qui en font une profession ouverte.

Ce barbare vient de la Macédoine et de la Thrace. Ce que la fable attribue à Orphée, il l'a fait, non par la douceur de son chant, mais par une prédication rude et austère. Il a formé des populations de sages à Philippes et à Thessalonique,

Ce barbare ira de la curieuse Athènes à la voluptueuse Corinthe. Les sept sages de la Grèce y avaient philosophé autrefois, chez Périandre, l'un d'entre eux : Périandre était le maître absolu de la ville; rien ne leur manquait donc pour en faire une ville de sages. Leur réunion n'a produit que le récit de leur banquet; Périandre resta le tyran de Corinthe, et Corinthe la plus corrompue des villes. Le philosophe barbare y fondera seul une société d'époux chastes, de vierges pures,

(1) Dan., III, 17. — (2) *Ibid.*, XIV, 4. — (3) Act., XVII, 23-31.

d'hommes pieux, qui finira par convertir la ville entière.

Ce barbare ira de Corinthe à Rome : à Rome où Cicéron a parlé sagesse aussi vainement qu'élégamment ; à Rome où le précepteur de Néron, le philosophe Sénèque, combine des antithèses sur la morale, le désintéressement, la générosité, tandis qu'il ruine les provinces par ses usures. Le barbare y viendra, à la suite d'un autre barbare, fonder pour l'univers une société plus parfaite que n'en a rêvé Socrate ou Platon pour une cité idéale. Et ces deux barbares sont de plus Juifs, disciples d'un Juif crucifié, qui ne leur a donné de leçons que pendant trois ans. Ce Juif crucifié se nomme le Christ ! Et depuis dix-huit siècles l'univers est chrétien ! Et ces deux disciples qui ont fondé son empire à Rome, sont honorés et invoqués depuis dix-huit siècles, sous le nom de saint Pierre et de saint Paul ! Et depuis dix-huit siècles, leur maître crucifié est adoré par toute la terre comme le Dieu de l'univers, par qui tout a été fait ; comme la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde ; comme la voie, la vérité et la vie ; comme la sagesse primordiale, par qui est sage tout ce qui est sage ; comme la raison souveraine, par qui est raisonnable tout ce qui est raisonnable.

Socrate est le plus sage de la Grèce ; Pierre et Paul sont les chefs des apôtres ; dans Socrate on voit tout ce que peut l'homme ; dans Pierre et dans Paul, on voit ce que peut Dieu. D'un côté, quelques disciples dissertant sur la sagesse, voilà tout ; de l'autre, le monde entier éclairé d'une sagesse que Socrate entrevoyait à peine. Bien aveugle qui ne discernerait ici l'homme et Dieu !

La mort injuste de Socrate ne nuisit point à la philosophie grecque : elle lui imprima, au contraire, quelque chose de sacré. Athènes même se ravisa bientôt : Mélitus, le principal accusateur, fut condamné à mort, les autres à l'exil. Cette philosophie, d'ailleurs, ne fut point délaissée. Socrate eut pour disciple Platon ; Platon eut pour disciple Aristote ; Aristote eut pour disciple Alexandre le Grand, qui ne voulait pas moins être distingué dans les sciences que dans tout le reste. Gloire, génie, savoir, éloquence, puissance, tout fut donné à la sagesse humaine. Ce qu'elle n'a pas fait, elle ne peut pas le faire.

Platon naquit l'an 430 avant Jésus-Christ. Esdras et Néhémias gouvernaient la Judée. Esther et Mardochée vivaient probablement encore. Il descendait du phénicien Cadmus, par son père, et d'un frère de Solon, par sa mère. Ses talents surpassaient encore sa naissance, et son éducation répondait a ses talents. Grammaire, gymnastique, géométrie, peinture, musique, poésie, il apprit tout. La lecture des poëtes avait fait les délices de sa jeunesse ; il s'était essayé lui-même dans les genres lyrique, épique, dramatique. Il avait composé des tragédies, qu'il brûla lorsqu'il eut entendu Socrate. Déjà précédemment, il avait étudié la philosophie d'Héraclite, dans les leçons de Cratyle. Il entendit Socrate pendant huit ans. Indigné de l'accusation portée contre son maître, il monta à la tribune pour entreprendre son apologie ; mais les juges le forcèrent de l'interrompre. Il voyagea depuis en Italie, y fréquenta les disciples de Pythagore, et fut admis aux traditions secrètes de cette école. De là il se rendit à Cyrène en Afrique, et se perfectionna dans la géométrie. Il visita enfin l'Egypte, dépositaire de tant de traditions antiques, à laquelle la Grèce avait emprunté les germes des sciences et des arts. Suivant Clément d'Alexandrie, il fut instruit, à Héliopolis, dans la doctrine des Egyptiens (1). Comme, entre l'an 600 et l'an 300 avant Jésus-Christ, il s'établit une colonie de Juifs en Ethiopie, il est naturel de penser qu'il y en avait également beaucoup en Egypte. Platon aura pu les voir, et apprendre d'eux la substance des livres saints. Peut-être que dès lors quelques-uns de ces livres, ou quelques-unes de leurs parties, étaient traduits en grec. Il n'est pas impossible que Platon ait vu les Juifs de Palestine. Ce qu'il y a de certain, c'est que le philosophe platonicien Porphyre nous assure que Théophraste, disciple à la fois de Platon et d'Aristote, rangeait au nombre des philosophes les Juifs établis en Syrie (2). Numénius, autre philosophe de la même école, disait de leur maître même : « Qu'est-ce que Platon, si ce n'est Moïse parlant attique (3) ? » Platon s'était même proposé d'aller jusque dans la Perse et dans l'Inde, consulter les mages et les brachmanes ; mais les guerres y mirent obstacle. Il fit aussi trois voyages en Sicile. La première fois, Denys l'Ancien, tyran de Syracuse, devant lequel il avait exposé, avec une courageuse éloquence, les droits de la justice, le fit vendre comme esclave par l'ambassadeur de Sparte, qui le ramenait dans sa galère. Mais il fut racheté par un philosophe de Cyrène. La seconde fois, il eut espoir d'inspirer des sentiments plus humains à Denys le Jeune ; mais ce prince n'accomplit point ce qu'il avait promis. La troisième, il faillit être mis à mort par le tyran, et dut à l'intervention d'Archytas de Tarente d'obtenir son retour en Grèce. Lorsque le tyran incorrigible eut été chassé et réduit à se faire maître d'école à Corinthe, Platon envoya aux Syracusains un plan de gouvernement, dans lequel la royauté devait être unie au sacerdoce, partagée entre trois princes, et tempérée par divers conseils législatifs, politiques et judiciaires. Les habitants de Cyrène, les Arcadiens et les Thébains lui demandèrent aussi des lois ; il les refusa aux premiers, parce qu'ils étaient trop attachés aux richesses ; aux autres, parce qu'ils étaient trop ennemis de l'égalité. Plutarque raconte qu'il donna douze livres de lois aux Crétois

(1) *Strom.*, t. I, p. 303. — (2) Porphyr., *De abstin.*, l. II, § xxvi. — (3) Clem. Alex., *Strom.*, l. I, p. 342.

pour la fondation de Magnésie ; qu'il envoya Phormion aux habitants d'Elée, Ménédème à ceux de Pyrrha, pour ordonner les républiques. Python et Héraclide, ayant rendu la liberté à la Thrace, se guidèrent aussi par ses conseils. Archélaüs, roi de Macédoine, rechercha et obtint son amitié : du reste, il ne voulut jamais prendre une part active et directe aux affaires publiques, même dans sa patrie.

Il se voua tout entier à l'étude de la sagesse, établit une école dans un endroit d'Athènes nommé Académie, auprès duquel il y avait un jardin. De là le nom d'Académie, pour l'école ou la doctrine de Platon. Il y mourut l'an 347 avant Jésus-Christ, sans avoir été marié.

Thalès et les philosophes d'Ionie s'étaient adonnés spécialement aux connaissances physiques, Pythagore et les philosophes d'Italie aux connaissances intellectuelles, Socrate aux connaissances morales. Platon les réunit toutes les trois, et elles se trouvèrent une espèce de trinité, dont saint Augustin fait voir la profonde justesse (1). Dieu est par son essence, il se connaît, il s'aime : Dieu est l'Etre suprême, la vérité, le bien. Dieu s'est manifesté par la création : un vestige de sa triple splendeur est empreint partout ; une image de cette triple splendeur reluit dans l'homme. L'homme est, il connaît, il aime. Toutes ces connaissances se rapportent à ces trois ordres : connaître la nature des êtres, connaissances naturelles dans le sens le plus large ; connaître la vérité et les moyens de s'en assurer, connaissances logiques ou rationnelles ; connaître le bien et les règles pour y parvenir, connaissances morales. Et ces trois sortes de connaissances ne font qu'une seule et même sagesse, parce que la vérité n'est que l'être en tant qu'objet de l'intelligence, le bien n'est que l'être en tant qu'objet de la volonté ; et parce que la source de tout être, de toute vérité, de tout bien, est Dieu.

Dieu, suivant la doctrine de Platon, est l'Etre qui est, l'Etre qui est toujours, et toujours le même. Nous avons tort de dire, en parlant de l'éternelle essence : Elle fut, elle sera ; ces formes du temps ne conviennent pas à l'éternité ; elle est, voilà son attribut. Notre passé et notre avenir sont deux mouvements ; or, l'éternellement immuable ne peut être de la veille, ni du lendemain ; on ne peut dire qu'il fut, ni qu'il sera ; les accidents des créatures sensibles ne sont pas faits pour lui, et des instants qui se calculent ne sont qu'un vain simulacre de ce qui est toujours (2).

Le reste est quelque chose qui n'est pas, mais qui se fait, qui devient, qui passe du non-être à l'être, d'un état à un autre, et qui n'est jamais le même. Platon met constamment en opposition les mots grecs *einai*, *ousia*, être, essence, qui s'appliquent à Dieu seul avec les mots *genesthai*, *genesis*, qu'il dit des créatures, et qui, sans aucun vrai synonyme en français, renferment à la fois l'idée d'être fait, de devenir, d'être engendré, de naître, d'être créé. La *Genèse* de l'Ecriture, pour la création ou la génération du monde, vient de là.

C'est Dieu qui, d'une matière informe, a créé le ciel et la terre ; c'est lui qui, par sa parole et sa pensée, plaça dans le ciel et y alluma le soleil, la lune, et les étoiles, pour créer et marquer le temps. Et quand il eut contemplé son ouvrage, il en fut réjoui. Et en ordonnant tout cela, il n'était pas sorti de son éternel repos.

Le temps naquit donc avec le ciel pour finir avec lui, s'ils doivent finir. Dieu le créa pour rendre le monde encore plus semblable à son modèle intelligible, et lui donner quelque chose de cette nature impérissable. Comme la création ne pouvait ressembler en tout à l'idée éternelle, il fit une image mobile de l'éternité ; et, gardant pour lui la durée invisible, il nous en donna l'emblème divisible que nous appelons le temps, le temps créé avec le ciel, dont la naissance fit tout à coup sortir du néant les jours, les nuits, les mois et les années, ces parties fugitives de la vie mortelle.

Mais d'où venait la matière informe ? Elle existait avant le temps, qui n'a commencé qu'avec le soleil. Platon l'oppose à Dieu, que seul il dit être éternel ; elle ne l'était donc pas, du moins au même sens. Dans le *Sophiste* et le *Philèbe*, il dit assez nettement que toutes choses, l'eau, le feu, l'air, sont des productions de Dieu. C'était l'opinion des platoniciens, que Dieu avait créé la matière même (3).

Quant à la nature intime du souverain Etre, nous avons vu que Platon, dans sa lettre à Denys de Syracuse, semble y reconnaître comme trois personnes. Dans d'autres de ces écrits, plusieurs pères de l'Eglise ont vu également des traces de ce mystère. « Celui que nous appelons le *Père*, dit Théodoret, Platon l'appelle souverain bien ; notre *Verbe* est chez lui l'intelligence, et il appelle âme du monde cette force qui aime et qui vivifie tout, et que les divines Ecritures nomment *Saint-Esprit*. Il a fait des larcins à la philosophie et à la théologie des Hébreux (4). »

Dieu a fait le monde suivant le modèle qui est dans son intelligence, dans son Verbe ; modèle exemplaire, idée parfaite, éternelle, toujours la même. Toutes choses y sont d'une manière plus vraie et plus réelles qu'en elles-mêmes. Là elles sont intelligibles, éternelles, immuables comme Dieu ; ici elles sont imparfaites, temporelles, continuellement variables. L'homme ne connaît donc parfaitement la vé-

(1) *De Civit. Dei*, l. XI, c. xxv et l. VIII, c. iv et seq. — (2) Leclerc, *Pensées de Platon*, p. 73., Plat., *Timée*, édit. bip., t. IX, p. 301 et seq. Cicéron, *Timée*. — (3) *Sophist.*, p. 286, édit. bip., Clem. Alex., *Strom.*, l. V, p. 592., Jambl., *De myst. Ægypt.*, l. V, c. xxiii, l. VIII, c. ii ; Hieroclès, *apud Phot.*, col. 214, 242., Proclus, t. I, p. 116 et seq. — (4) Théodoret, *Therapeut.*, l. II ; S. Cyril. Alex., *Cont. Jul.*, l. III et VIII.

rité, qu'à mesure que son intelligence communique avec l'intelligence divine, et qu'elle y contemple les types éternels de toutes choses. La connaissance expérimentale des créatures dans leur existence propre ne produit qu'une science du second ordre, parce que cette existence n'a par elle-même rien de fixe ni de stable, mais qu'elle est dans un changement continuel.

La science humaine est à la science divine ce que le temps est à l'éternité. Celle-ci existe à la fois tout entière; celui-là tâche de l'imiter en se succédant continuellement à lui-même. L'intelligence divine rayonne de l'éternité dans le temps; de là ces irradiations qui se trouvent toujours et partout les mêmes, et qui, incorporées en la parole, forment le sens commun, le fond divin de la raison humaine.

Telle est la doctrine de Platon sur la source et la règle de l'intelligence; doctrine enseignée longtemps avant lui par Salomon (1); doctrine rectifiée et développée par les saints Pères, embrassée par les plus habiles théologiens; doctrine qu'on retrouve dans les auteurs mystiques de la plus haute contemplation. « L'homme juge droitement, dit Bossuet, lorsque, sentant ses jugements variables de leur nature, il leur donne pour règles ces vérités éternelles que tout entendement aperçoit toujours les mêmes, par lesquelles tout entendement est réglé, et qui sont quelque chose de Dieu, ou plutôt qui sont Dieu même (2). » — « Dieu, écrivait une bonne religieuse, sainte Hildegarde, à ses compagnes, Dieu est la raison même par laquelle est raisonnable tout ce qui l'est (3). »

C'est encore de cette source élevée que Platon dérive la morale. Dieu est par essence le bien, le beau éternel, inaltérable. C'est la participation à cette beauté et bonté suprêmes qui rend beau et bon tout ce qui l'est. La vertu, la sainteté consiste à devenir semblable à Dieu. Telle est la voie du souverain bonheur.

Non-seulement il cherche, dans tous ses écrits, à établir la science et la vertu de l'homme sur ce fondement divin; il fait voir encore qu'elles ne peuvent subsister que là, et que vouloir en poser la base et la regle dans l'homme, c'est les détruire par là même.

Des sophistes enseignaient déjà de son temps ce que des sophistes des temps modernes ont voulu nous donner pour une nouveauté de leur crû : Que savoir n'est que sentir, et que la science n'est que la sensation. Platon démontre aux uns et aux autres que leur principe détruit toute science et contient le doute absolu. C'est où aboutissent les propositions suivantes, que Socrate développe dans le *Théétète*.

1° Si la sensation est la science, il ne faut pas dire seulement, avec Protagoras, que l'homme est la mesure de toutes choses; il faut le dire aussi de tout être capable de sensation, du dernier des animaux, du pourceau, par exemple.

2° Si la sensation est la règle unique, chaque être est juge de ce qui lui paraît; et, dans ce sens, tous nos jugements sont toujours vrais, ou plutôt, ils ne sont ni vrais ni faux; et personne n'est juge du faux et du vrai. « Alors, dit Socrate, pourquoi Protagoras serait-il savant au point de se croire en droit d'enseigner les autres et de mettre ses leçons à un si haut prix, et nous des ignorants condamnés à aller à son école, chacun étant à soi-même la mesure de sa propre sagesse? »

3° Si la science n'est que la sensation, la sensation étant bornée à l'instant présent, il s'en suit qu'il ne peut y avoir aucune science du passé; que la mémoire n'a aucune certitude et ne fonde aucune connaissance; qu'un homme qui voit un objet en a la science, mais que dès qu'il ferme les yeux, il n'en sait plus rien.

4° Si la science n'est que la sensation, la sensation se composant de plus et de moins, il suivrait, en appliquant ceci à tous les sens, que la science varierait, augmenterait ou diminuerait à chaque instant; qu'elle serait soumise aux plus frivoles circonstances, et que le même homme, par le moindre changement de position, saurait ou ne saurait pas la même chose; enfin, le même homme, regardant d'un œil et fermant l'autre, saurait et ne saurait pas la même chose à la fois.

5° Il faudrait dire, en morale, dans la science du juste, que ce qui est juste, c'est ce qui paraît tel à chacun; que la morale publique ou privée est toute relative; qu'une loi est juste là où elle est établie et tant qu'elle est établie, mais pas au delà. Et dans la politique, dans la science de l'utile, si la science est la sensation, tout individu, en tant que sensible, est constitué juge absolu de l'utile en général, et la législation entière est soumise aux caprices de la sensibilité individuelle (4).

Il y a plus : non-seulement le principe de Protagoras, la science est la sensation, détruit toute science; mais le principe dont il émane, celui d'Héraclite, savoir : que toute chose est dans un mouvement perpétuel, détruit le principe même de Protagoras, qu'il semble fonder. En effet, tout mouvement est extérieur et intérieur à la fois. Comme extérieur, c'est un mouvement de translation, qui fait passer les choses d'un lieu à un autre, ou les fait tourner sur elles-mêmes. Le mouvement intérieur est un mouvement d'altération, qui décompose leur organisation et leurs formes, et les

(1) Prov., VIII, 1-36; Sap., VII, 7-40. — (2) Bossuet, *Connaissance de Dieu, et de soi même*, t. XXXIV, de ses œuvres, p. 283, édit. de Vers. — (3) *Apud Martène*. — (4) Plat., *Thæet.*, t. II, edit. bip. traduct. de Cousin, t. II.

renouvelle sans cesse ; convertit, par des dégradations insensibles, le blanc en noir, le jeune en vieux, et toujours de même à l'infini. Or, tout participe à ce double mouvement ; de sorte que tout change de lieu et s'altère en même temps. Tout changeant et s'altérant donc à la fois, on ne peut fixer, même par la parole, l'état de ce qui change et s'altère sans cesse, et la perpétuelle mobilité de toutes choses s'oppose même à la détermination des mots. Dans ce système, il n'y a plus lieu à aucune appellation positive. *Oui* et *non*, *ceci* ou *cela*, et *de cette manière*, dit Socrate, n'ont plus d'emploi légitime dans les langues humaines ; la seule expression qui lui reste est *rien* et *d'aucune manière*. Chose étrange, c'est seulement en vertu de ce principe, tout est en mouvement, que l'on conclut que la science est la sensation ; et cependant c'est précisément en vertu de ce principe qu'il est impossible de dire que la science est la sensation ; car on ne peut pas plus dire qu'une sensation existe, que dire qu'elle n'existe pas.

Ces conséquences, bien établies, accablent et ruinent le principe de Protagoras. A ces conséquences et à leur principe, qu'oppose Platon ? C'est un fait incontestable que tous les hommes pensent que tout n'est pas arbitraire ; que tout n'est pas faux et vrai à la fois, juste ou injuste, mais qu'il y a du vrai et du faux, de la justice et de l'injustice, de la sagesse et de la folie, de la science et de l'ignorance. Or, une saine philosophie ne peut protester contre le sentiment universel ; car ce serait protester contre la nature humaine. Et avec quoi protesterait-on ? avec elle-même.

Les défenseurs de Protagoras disaient que, pour le réfuter, il fallait partir de ses principes à lui, et non pas, comme Socrate, de l'usage ordinaire des mots, autrement du sens commun. Socrate les prend encore par là (1). « Ce qu'il y a de plus plaisant, dit-il à son interlocuteur, le voici : Protagoras, en reconnaissant que ce qui paraît tel à chacun, accorde que l'opinion de ceux qui contredisent la sienne, et par laquelle ils croient qu'il se trompe, est vraie. » — « En effet, » — « Ne convient-il donc pas que son opinion est fausse, s'il reconnaît pour vraie l'opinion de ceux qui pensent qu'il est dans l'erreur ? » — « Nécessairement. » — Et les autres ne conviennent pas qu'eux se trompent ? » — « Non, vraiment. » — « Eh bien, le voilà qui reconnaît aussi cette opinion véritable, d'après son système. » — Il le faut bien. » — « Par conséquent, c'est une chose révoquée en doute pour tous, à commencer par Protagoras lui-même ou plutôt lui-même avoue, admettant que celui qui est d'un avis contraire au sien pense vrai ; oui, Protagoras accorde que ni un chien, ni le premier homme venu n'est la mesure d'aucune chose qu'il n'a point étudiée. N'est-ce pas ? » — « Oui. » — « Donc, puisqu'elle est contestée par tout le monde, la vérité de Protagoras n'est vraie ni pour personne, ni pour lui-même. »

Dans ce même dialogue se voit un admirable sommaire de toute la morale. Après que Socrate a tracé du philosophe, tel qu'il le concevait, un portrait qui ressemble beaucoup plus à un solitaire chrétien de la Thébaïde, à un parfait religieux de saint Antoine ou de saint Benoît, qu'à ce qu'on entend communément par philosophe dans le monde, un des interlocuteurs lui dit : « Si tu pouvais persuader à tous les autres, comme à moi, la vérité de ce que tu viens de dire, il y aurait plus de paix et moins de maux parmi les hommes, » — « Mais, reprend Socrate, il n'est pas possible que le mal soit détruit, parce qu'il faut toujours qu'il y ait quelque chose de contraire au bien ; on ne peut pas non plus le placer parmi les dieux ; c'est donc une nécessité, qu'il circule sur cette terre et l'amour de notre nature mortelle. C'est pourquoi nous devons tâcher de fuir au plus vite de ce séjour à l'autre. Or, cette fuite, c'est la ressemblance avec Dieu, autant qu'il dépend de nous ; et on ressemble à Dieu par la justice, la sainteté et la sagesse. Mais, mon cher ami, ce n'est pas une chose aisée à persuader, qu'on ne point s'attacher à la vertu et fuir le vice par le motif du commun des hommes : ce motif est d'éviter la réputation de méchant et de passer pour vertueux. Tout cela n'est, à mon avis, que contes de vieille, comme l'on dit. La vraie raison, la voici : Dieu n'est injuste dans aucune circonstance, ni en aucune manière ; au contraire, il est parfaitement juste, et rien ne lui ressemble davantage que celui d'entre nous qui est parvenu au plus haut degré de justice. De là dépend le vrai mérite de l'homme, ou sa bassesse et son néant. Qui connaît Dieu, est véritablement sage et vertueux ; qui ne le connaît pas, est évidemment ignorant et méchant (2). »

Mais les mêmes sophistes qui posaient en principe que la science est la sensation, concluaient naturellement de là que toute la morale se réduit à la sensation agréable ou pénible ; que le mal est dans la peine, et que le plaisir est le bien et le but unique de l'existence. Platon a réfuté le principe dans le *Théétète* ; il refutera la conséquence dans le *Philèbe* (3).

Le bien pour tous les êtres animés ne consiste pas dans la joie, le plaisir et l'agrément, et dans les autres choses de ce genre ; la sagesse, l'intelligence, la mémoire, et tout ce qui est de même nature, comme le jugement droits et les raisonnements vrais, sont meilleurs et plus précieux que le plaisir pour tous ceux qui les possèdent. Cependant ni le plaisir ni la sagesse n'est le bien : ce nom appartient à une troisième chose, différentes de celles-là, et meilleure que toutes les deux. La sagesse lui ressemble néanmoins beaucoup plus que le plaisir. Son image la plus parfaite est un mélange de sagesse accomplie et de joies pures.

(1) Plat., *Theæt.*, t. II, p. 104, édit. bip. — (2) *Ibid.*, p. 121. — (3) T. IV, édit. bip, trad. Cousin, t. II.

Telles sont les propositions que Platon développe dans ce dialogue entre Philèbe, Protarque et Socrate. Voici comme ce dernier déduit avec le second que ni le plaisir ni la sagesse, considérés séparément, n'est le souverain bien.

« Examinons à présent et jugeons la vie de plaisir et la vie sage, les prenant chacune à part. » — « Comment dis-tu ? » — « Que la sagesse n'entre pour rien dans la vie de plaisir, ni le plaisir dans la vie sage. Car si l'un de ces deux états est le bien, il faut qu'il n'ait plus absolument besoin de rien ; et si l'un ou l'autre nous paraît avoir besoin de quelque chose, il n'est pas le vrai bien pour nous. » — « Comment le serait-il? » — « Veux-tu que nous fassions sur toi-même l'épreuve de ce qu'il en est? » — « Volontiers. » — « Consentiras-tu, Protarque, à passer toute ta vie dans la jouissance des plus grands plaisirs ? » — « Pourquoi non ? » — « S'il ne te manquait rien de ce côté-là, croirais-tu avoir besoin de quelque autre chose ? » — « D'aucune. » — « Examine bien si tu n'aurais besoin ni de penser, ni de concevoir, ni de raisonner juste, ni de rien de semblable : quoi ! pas même de voir ? » — « A quoi bon? avec le bien-être j'aurais tout. » — « N'est-il pas vrai que, vivant de la sorte tu passerais tes jours dans les plus grands plaisirs. » — « Sans doute. » — « Mais, n'ayant ni intelligence, ni mémoire, ni science, ni jugement vrai, c'est une nécessité qu'étant privé de toute réflexion, tu ignores même si tu as du plaisir ou non. » — « Cela est vrai. » — « Et puis, étant dépourvu de mémoire, c'est encore une nécessité que tu ne te souviennes point si tu as eu du plaisir autrefois, et qu'il ne te reste pas le moindre souvenir du plaisir que tu ressens dans le moment présent; et même que, ne jugeant pas vrai, tu ne croies pas sentir de la joie dans le temps que tu en sens, et qu'étant destitué de raisonnement, tu sois incapable de conclure que tu te réjouiras dans le temps à venir ; enfin, que tu mènes la vie, non d'un homme, mais d'une éponge marine ou de ces espèces d'animaux de mer qui vivent enfermés dans des coquillages. Cela est-il vrai ? ou pouvons-nous nous former quelque autre idée de cet état? » — « Et comment s'en formerait-on une autre idée? » — « Eh bien, une pareille vie est-elle désirable? » — « Ce discours, Socrate, me met dans le cas de ne savoir absolument que dire. » — « Ne nous décourageons pas encore : passons à la vie de l'intelligence, et considérons-la. » — « De quelle vie parles-tu? » — « Quelqu'un de nous voudrait-il vivre, ayant en partage toute la sagesse, l'intelligence, la science, la mémoire qu'on peut avoir, à condition qu'il ne ressentirait aucun plaisir, ni petit, ni grand, ni pareillement aucune douleur, et qu'il n'éprouvât absolument aucun sentiment de cette nature? » — « Ni l'un ni l'autre état, Socrate, ne me paraît digne d'envie, et je ne crois pas qu'il paraisse jamais tel à personne. » — « Mais quoi ? si on réunissait ensemble ces deux états, Protarque, et que de leur mélange on en fit un seul qui tînt de l'un et de l'autre? » — « Parles-tu de celui où le plaisir, l'intelligence et la sagesse entreraient en commun? » — « Oui, je parle de celui-là même. » — « Il n'est personne qui ne le choisît préférablement à l'un ou à l'autre des deux ; je ne dis pas tel ou tel homme, mais tout le monde sans exception. » — « Concevons-nous ce qui résulte à présent de ce qu'on vient de dire? » — « Oui ; c'est que, de trois genres de vie qu'on a proposés, il y en a deux qui ne sont ni suffisants par eux-mêmes, ni désirables pour aucun homme, ni aucun être. » — « N'est-ce pas désormais une chose évidente à l'égard de ces deux genres de vie, que le bien ne se rencontre ni dans l'un ni dans l'autre? puisque, si cela était, ce genre de vie serait suffisant, parfait, digne du choix de tous les êtres, plantes ou animaux, qui auraient la faculté de vivre toujours de cette manière ; et que, si quelqu'un de nous s'attachait à une autre condition, ce choix serait contre la nature de ce qui est véritablement désirable, et un effet involontaire de l'ignorance ou de quelque fâcheuse nécessité. » — « Il paraît effectivement que la chose est ainsi. » — « J'ai donc, ce me semble, suffisamment démontré que la déesse de Philèbe (la volupté) ne doit pas être regardée comme étant la même chose que le bien. » — « Ton intelligence, Socrate, répliqua Protarque, n'est pas le bien non plus ; car elle est sujette aux mêmes reproches. » — « Oui, la mienne peut-être, reprit Socrate ; mais pour l'intelligence véritable, l'intelligence divine, je ne pense pas qu'il en soit de même (1). »

Par cette dernière réponse, il ramène la discussion au grand principe qui domine dans tous les écrits de Platon, savoir, que Dieu est à la fois le souverain être, la souveraine sagesse et le souverain bien. L'homme en est une image : l'homme est une âme immortelle qui se sert d'un corps et qui commande, de même que Dieu commande à l'univers. Mais c'est une image imparfaite, qui, de plus est dégradée par les passions. Le devoir de l'homme est d'y rétablir, d'y augmenter de jour en jour la divine ressemblance. C'est ce que les livres saints appellent l'homme intérieur. Cette dernière idée n'était point inconnue à Platon ; il la développe même dans une magnifique allégorie où il distingue dans l'âme comme trois parties : la partie raisonnable ou l'intelligence, la partie irascible ou les passions qui tiennent du courage, la partie concupiscible ou les passions qui tiennent de la convoitise.

« Formez-vous en esprit, dit-il, une image de l'âme. Prenez pour modèles ces créations des anciens poëtes, la Chimère, Scylla, Cer-

(1) Plat., *Phileb.*, t. IV, edit. bip.

bère, ou quelque autre figure fantastique, mélange de plusieurs natures. Et d'abord figurez-vous un monstre changeant, dont les têtes multipliées représentent tantôt des bêtes féroces, tantôt des animaux paisibles, qu'il puisse faire naître lui-même et varier à son choix. Imaginez ensuite un lion, puis un homme, pourvu que les deux premiers l'emportent, et que, l'homme soit le plus faible des trois. Réunissez-les maintenant dans un seul et même tout, et donnez une forme humaine à ces trois natures confondues. Les yeux, pour qui l'intérieur est caché, s'en tiendront à l'enveloppe : cet assemblage est un homme.

— « Disons maintenant à celui qui soutient que l'injustice est utile, et qu'il ne sert de rien d'être juste : Ne vois-tu pas que tu nous conseilles de nourrir aveuglément le monstre et ses têtes innombrables, le lion et sa fureur, mais d'abandonner l'homme, languissant et faible, au caprice des tyrans qui l'entraînent? qu'on t'obéisse, et leur concorde est à jamais détruite, et ils se battent, et ils se dévorent.

— « Celui qui soutient que l'utile est dans la justice, nous dira, au contraire, qu'il faut dire et faire ce qui rendra cet homme intérieur le plus fort. C'est à lui de veiller sur le monstre à plusieurs têtes, comme l'agriculteur sur ses campagnes ; qu'il nourrisse et cultive ce qui est bon, qu'il coupe tout ce qui est sauvage, qu'il s'aide avec art de la force de lion ; enfin, que ses soins infatigables entretiennent parmi ses rivaux une heureuse paix qui le sauvera lui-même.

— D'où vient que, parmi nos actions, les unes sont réputées honorables et les autres déshonorantes? C'est que les unes soumettent la partie animale de notre nature à l'homme, ou plutôt à Dieu, tandis que les autres font de nous des bêtes féroces. Ainsi, les mœurs licencieuses ont toujours encouru l'opprobre ; c'est qu'elles laissent prendre un fatal essor à ce monstre redoutable dont les têtes changent avec nos vices. On blâme l'orgueil et la fureur: c'est qu'alors le naturel sauvage du lion et du serpent triomphe dans notre âme et la maîtrise. Une vie de mollesse et de volupté énerve ce lion superbe, devenu lâche et timide : aussi déshonore-t-elle. Nous condamnons encore la flatterie et la bassesse, qui rendent le lion emblème du courage, l'esclave du monstre, emblème du désordre de l'âme ; nous ne voulons pas que la soif insatiable de l'argent fasse peu à peu succéder un singe au lion dégénéré. Enfin, pourquoi les arts mécaniques et mercenaires n'ont-ils point de noblesse à nos yeux? C'est que nous croyons y voir la faiblesse honteuse de la plus belle partie de nous-mêmes, et que l'âme, soumise alors aux facultés animales qui l'asservissent, ne sait plus que leur obéir (1). »

Platon tire de tout cela cette conséquence, qu'il est de l'intérêt de chacun d'être gouverné par ce qu'il y a de divin en lui ; ou bien, s'il n'a pas ce bonheur d'être gouverné par un autre qui jouit dans son intérieur de ce glorieux empire.

Mais ce qui, selon saint Augustin (2), élève la morale de Platon par-dessus celle de tous les autres philosophes, c'est que, d'après ses principes, la sagesse consiste à aimer Dieu. En effet, dans un de ses dialogues, Socrate raconte avoir appris, d'une sorte de prophétesse, la loi et les règles suivantes de l'amour. Des beautés corporelles qu'on est porté à aimer dans l'enfance, il faut s'élever aux beautés morales qui résultent des inclinations vertueuses, et de celles-ci aux beautés intellectuelles, à la beauté des sciences. Quiconque sera parvenu, en aimant, jusque-là, atteindra bientôt le but de l'amour. Il verra tout d'un coup une beauté d'une nature merveilleuse. D'abord elle est toujours, ne naît ni ne périt, n'augmente jamais ni ne diminue ; elle n'est pas belle d'un côté et laide de l'autre; elle n'est pas tantôt moins belle et tantôt plus; elle n'est pas belle pour ceci et laide pour cela ; belle ici, laide là; belle à ceux-ci, laide à ceux-là ; elle n'est pas belle parce qu'elle tient d'un autre; mais elle-même, par elle-même, et avec elle-même, elle est belle, et seule et toujours. Toutes les autres belles choses ne sont belles que par sa participation, de telle sorte cependant que, les autres venant à naître et à périr, elle ne perd ni ne gagne rien, ni n'éprouve aucune altération. Quel bonheur pour celui qui peut ainsi voir la beauté même ; la voir pure, nette, sans mélange de chairs, de couleurs et autres bagatelles humaines et mortelles; voir enfin la beauté divine elle-même ! Qui voit cette beauté de l'œil dont elle peut être vue, produit non plus des images de vertus, mais les vertus elles-mêmes ; car il ne s'attache plus à une ombre, mais à la réalité. Et produisant la vertu véritable et la nourrissant, il sera aimé de Dieu et jouira de l'immortalité.

Après cela, il nous est pénible d'ajouter que Platon, qui avait des idées si belles et si grandes sur Dieu, n'a pas glorifié Dieu comme il devait. On ne voit pas que, dans les législations que lui demandèrent plusieurs villes, il ait rien tenté pour le faire mieux connaître et établir son culte. Il dit, au contraire : « Trouver le créateur et le père de toutes choses, est une entreprise difficile; et, quand on l'a trouvé, il est impossible de le dire à tous (3). » Telle est l'impuissance de la philosophie, suivant le plus éloquent et le plus sublime des philosophes. Ce n'est pas tout : il a peur de s'en expliquer par lettres avec ses intimes. De là ses expressions énigmatiques à Denys de Syracuse, de crainte que sa lettre ne tombât entre les mains de quelqu'un qui ne fût pas

(1) Plat., *Republ.*, l. IX. — (2) S. Aug., *De Civit.*, l. VIII, c. VIII; Plat., *Conviv.*, versus finem. — (3) Plat., *Timée*, t. X, p. 303, edit. bip.

initié. Enfin, dans son *Timée*, où il parle si admirablement du Dieu véritable qui a fait le monde, il pose néanmoins le fondement du polythéisme idolâtrique. Il appelle dieux célestes, le monde, le ciel, la terre, les astres. Pour les génies ou démons, tel que l'Océan et Thétis, nés du Ciel et de la Terre ; Saturne et Rhée, nés de l'Océan et de Thétis ; Jupiter et Junon, nés de Saturne et de Rhée, ainsi que leur postérité sans nombre, il faut en croire, dit-il, les enfants de ces dieux mêmes. C'est à ces dieux subalternes, suivant Platon, que le Dieu suprême confie la création de l'homme. Pour former les âmes humaines, il prit les restes du mélange avec lequel il avait formé l'âme du monde, et en sema sur la terre, dans le soleil, la lune et les astres. Les dieux inférieurs firent les corps, et y emprisonnèrent de ces âmes, qu'ils enlevaient à leur séjour primitif. Celles de ces âmes qui font le bien retournent à leur demeure céleste pour y mener une vie heureuse ; celles qui ne le font pas, sont condamnées à loger dans des corps de femmes ou même de brutes. En quoi Platon abandonne son maître Socrate, qui attribue au Dieu suprême la création même du corps humain : au lieu de corriger les idées étranges que les pythagoriciens avaient empruntées aux prêtres d'Egypte, il les pousse encore plus loin ; au lieu de détromper les idolâtres, il les confirme dans la pensée qu'ils devaient adorer les génies et les démons, desquels ils dépendaient immédiatement, plutôt que le Dieu suprême, trop éloigné d'eux ; enfin il prépare dès lors aux hérésies à venir, sous le nom général de Gnostiques, une ample matière aux plus grandes extravagances (1).

Aristote, disciple et successeur de Planton, naquit l'an 383 avant Jésus-Christ, à Stagire, dans la Macédoine. Son père était médecin du roi Amyntas, père de Philippe et aïeul d'Alexandre. Sa généalogie remontait jusqu'à Esculape. Il s'appliqua lui-même à la médecine dans sa première jeunesse. Mais ayant perdu son père et sa mère à l'âge de dix-huit ans, il vint à Athènes et suivit pendant vingt ans les leçons de philosophie de Platon. Telle fut dès lors sa renommée, que Philippe de Macédoine lui écrivit, peu de temps après la naissance d'Alexandre, l'an 356 avant Jésus-Christ, la lettre suivante : « Philippe, roi de Macédoine, à Aristote, salut. Sachez qu'il m'est né un fils ; je remercie les dieux, non pas tant de me l'avoir donné que de l'avoir fait naître du temps d'Aristote. J'espère que vous en ferez un roi digne de me succéder et de commander aux Macédoniens. » Aristote commença cette éducation vers l'an 343 ; Alexandre avait alors treize ans. Ce prince, étant monté sur le trône l'an 337, rétablit, par affection pour son maître, la ville de Stagire, que Philippe avait detruite. Aristote l'engagea pareillement plus tard à éparger la ville d'Eressos, patrie de Théophraste son disciple de prédilection. On lit dans une des vies d'Aristote, qu'il suivit Alexandre jusque dans la Perse et dans l'Inde. Cléarque, un de ses disciples, qui vivait environ cinquante ans apres, ajoute qu'étant en Asie, son maître eut des entretiens avec un savant juif, qui lui apprit plus de choses qu'Aristote ne lui apprit (2). Revenu à Athènes, il établit une école dans un lieu d'exercices gymnastiques nommé Lycée. Comme il enseignait en se promenant ses disciples furent appelés péripatéticiens, ou premeneurs. Il se rendait au Lycée deux fois par jour. Le matin était destiné à ses disciples, et il leur expliquait ce que les sciences offrent de plus difficile. Le soir, il admettait tous ceux qui desiraient l'entendre, se mettait à la portée de tout le monde, et raisonnait sur les connaissances qui sont d'un usage plus habituel dans le cours de la vie. Après la mort d'Alexandre, en 324, ayant été accusé d'impiété comme Socrate, il se retira à Chalcis, dans l'Eubée, avec la plupart de ses disciples et y mourut l'an 322, à l'âge de soixante-trois ans. Plusieurs lui attribuent à la mort ces paroles « Je suis entré dans le monde au milieu des souillures ; J'y ai vécu dans l'anxiété, j'en sors dans le trouble ; cause des causes, ayez pitié de moi ! »

Alexandre conquit l'empire des peuples ; Aristote conquit et organisa l'empire des sciences. Toutes les connaissances des siècles précédents auxquelles il ajouta lui-même d'immenses découvertes, Aristote les classa par ordre, assignant à chacune son ressort, comme un législateur qui règle le gouvernement des provinces. Il écrivit plus de cent quarante ouvrages ; Diogène de Laërte met : *près de quatre cents*. Plusieurs de ce nombre, quoique les premiers sur les matières qu'ils traitent, sont admirés encore aujourd'hui comme des chefs-d'œuvre. La méthode d'Aristote, adoptée, rectifiée, complétée par les docteurs chrétiens, a passé dans l'enseignement de la doctrine chrétienne et en a fait un ensemble distribué avec clarté et précision en ses différentes parties comme une armée rangée en bataille ; chose qu'on chercherait vainement dans l'Inde et à la Chine. L'empire d'Alexandre a passé avec lui ; l'empire d'Aristote traverse les siècles.

Cicéron observe qu'Aristote et Platon, le Lycée et l'Académie, ne diffèrent que de nom ; que la doctrine est la même, et forme toujours une espèce de trinité : les natures ou les êtres, la vérité et ses règles, le bien et ses lois, autrement la morale (3).

Les natures ou les êtres que considère cette

(1) Quant aux idées de Platon, de Confucius et de Cicéron sur la meilleure des législations et des sociétés, elles ont été résumées dans le livre sept de cette Histoire. — (2) Apud Euseb., *Præpar. evang.*, t. IX, c. V. — (3) Qui rebus congruentes, nominibus differebant. — Nihil enim inter Peripateticos, et illam veterem Academiam differebat. Cic., *Acad.*, l. 1, n. 4. et 5. Sed et forma ejus disciplinæ, sicut fere cæterarum triplex. Una pars est, natura : disserendi, altera : vivendi, tertia. *De finib. bon. et mal.*, l. V, n. 4.

philosophie une et trine, c'est Dieu, avec les principales de ses créatures.

Aristote dit, dans une lettre à Alexandre :

« Le monde est l'ensemble du ciel et de la terre, et de tous les êtres qu'ils renferment. On le définit encore : l'ordre et l'arrangement de toutes choses, maintenu par l'action et le moyen de la Divinité.

« C'est une tradition ancienne transmise partout des pères aux enfants, que c'est Dieu qui a tout fait, et que c'est lui qui conserve tout. Il n'est point d'être dans le monde qui puisse se suffire à lui-même, et qui ne périsse s'il est abandonné de Dieu. C'est ce qui a fait dire à quelques-uns des anciens, que tout est plein de dieux ; qu'ils entrent en nous par les yeux, par les oreilles, par tous nos sens ; discours qui convient à la puissance active de Dieu, plutôt qu'à sa nature. Oui, Dieu est véritablement le générateur et le conservateur de tous les êtres, quels qu'ils soient, dans tous les lieux du monde ; mais il ne l'est pas à la manière du faible artisan dont l'effort est pénible et douloureux : il l'est par sa puissance infinie, qui atteint, sans aucune peine, les objets les plus éloignés de lui. Assis dans la première et la plus haute région de l'univers, au sommet du monde, comme l'a dit le poëte, il se nomme le Très-Haut. Il agit sur le corps le plus voisin de lui, et ensuite sur les autres corps, à proportion de leur proximité, descendant par degrés jusqu'aux lieux que nous habitons. C'est pour cela que la terre et toutes les choses terrestres sont si faibles et si inconstantes, si remplies de troubles et de désordres parce qu'elles sont à une distance qui leur donne la plus petite part possible à l'influence de la Divinité. Toutefois, cette influence pénétrant tout l'univers, la région que nous habitons participe à ses bienfaits aussi bien que les régions supérieures, qui toutes y participent plus ou moins, selon qu'elles se trouvent plus ou moins éloignées de Dieu.

« Par l'impression que donne d'en haut ce coryphée du monde, le ciel et les astres sont ébranlés pour se mouvoir à jamais. Le soleil, tout lumineux, s'avance par un double mouvement, dont l'un marque les jours et les nuits au point du lever et du coucher, l'autre, du midi au septentrion, et du septentrion au midi, amène les quatre saisons. De là naissent, toujours par l'action de la première cause, les pluies fecondes, les vents, les rosées et tous les autres phénomènes de l'air, desquels naissent ensuite les courants des rivières, les gonflements des mers, les accroissements des plantes, la maturité des fruits, la fécondation des animaux, la nourriture de tout, sa perfection, son dépérissement ; en y joignant le concours de la disposition particulière de chacun des êtres comme nous l'avons dit.

« Quand donc le chef suprême, le régénérateur, qu'on ne voit que par l'esprit, a donné le signal aux natures qui se meuvent entre le ciel et la terre, toutes, sans s'arrêter jamais, s'avancent dans leurs cercles, selon les bornes qui leur sont prescrites, disparaissant et reparaissant tour à tour, sous mille formes qui s'élèvent et qui s'abaissent, toujours par l'impression du même principe.

« Comme notre âme, par qui nous vivons, nous bâtissons des villes, des maisons... on ne la voit point ; elle ne se manifeste que par ses œuvres. C'est elle toutefois qui a dressé le plan régulier de la vie humaine, qui le suit, qui le remplit ; c'est elle qui a montré à cultiver les terres, à les ensemencer ; c'est elle qui a inventé les arts, établi les lois, réglé la police, distribué les fonctions de la vie civile ; enfin, c'est elle qui a montré à faire la guerre au dehors et à conserver la paix au dedans. Il en est de même de Dieu, dont la puissance est supérieure à toute autre puissance, la beauté à toute autre beauté ; dont la vie est immortelle, la vertu infinie. Sa nature, incompréhensible à toute nature mortelle, ne peut se montrer à nous que par ses œuvres. Aussi tout ce qui se fait dans l'air, sur la terre, dans les eaux, on peut dire avec vérité que c'est l'ouvrage de Dieu, par qui, dit le poëte physicien Empédocle : « Tout fut, est, sera dans le monde, humains, plantes, oiseaux, poissons qui fendent l'onde. »

« Dieu, qui est un, a plusieurs noms, par rapport aux différents effets qu'il produit. Il a tous les noms de la nature et de la fortune, parce qu'il en produit tous les effets. Je pense que ce qu'on appelle *nécessité* n'est autre chose que Dieu, parce que sa nature est immuable ; que c'est lui qu'on appelle *fatalité*, parce que son action a toujours son cours ; *destin*, parce qu'il conduit chaque chose à sa destination et qu'il n'y a point d'être qui n'aille à une fin. L'allégorie des Parques et de leur fuseau a encore le même sens. Elles sont trois pour signifier les trois temps. Le fil qui est sur le fuseau, est le passé ; celui qu'on y met, est le présent ; celui qu'on va y mettre, est l'avenir. Une des Parques règne sur le passé, c'est Atropos (ou *sans retour*), parce que le passé est irrévocable. Lachésis (ou *le sort*) règne sur l'avenir, parce que le sort le garde en ses mains. L'instant présent appartient à Clotho (ou *la fileuse*) parce qu'elle distribue et file à chaque être ce qui lui convient. Cette image ingénieuse n'est autre chose que la Divinité. Car, selon l'ancienne tradition des hommes, dit Platon, Dieu, comprenant en soi le commencement, le milieu et la fin de toutes choses, traverse en ligne droite toute la nature ; toujours accompagné de la justice, qui punit les violateurs de la loi divine. Heureux celui qui s'est attaché à cette loi dans tous les temps de sa vie (1) ! »

Au deuxième siècle de l'ère chrétienne, saint Justin, dans son exhortation aux Gentils, parle de cette lettre d'Aristote à Alexandre, et la nomme un abrégé de sa philosophie ; ce

(1) Arist., *De Mundo* ad Alex., c. II, VI et VII.

qu'elle est en effet. Au même siècle, le philosophe Apulée la traduisit en latin, en déclarant que c'était la philosophie d'Aristote et de Théophraste. Plus tard, Stobée en transcrit, comme Aristote, des morceaux considérables. Le rhéteur Démétrius la présente comme une preuve de l'éloquence de ce philosophe. Cicéron compare cette éloquence à un fleuve d'or ; la lettre à Alexandre justifie cet éloge (1).

On distinguait trois cieux au temps d'Aristote : le ciel atmosphérique avec ce qu'il renferme ; le ciel du soleil, de la lune et des planètes ; le ciel ultérieur, limite de l'univers et comprenant toute la création. Au delà de ce dernier ciel, suivant notre philosophe, il n'y a ni lieu, ni vide, ni temps. C'est là qu'habite la Divinité. immuable, éternelle, se suffisant souverainement à elle-même, et communiquant de là le mouvement et la vie à tout le reste (2).

Tous les anciens disaient que ce ciel, qui sert comme de trône à la Divinité, avait été physiquement produit, aussi bien que les deux autres ; mais plusieurs prétendaient qu'avec cela il était éternel et incorruptible. Aristote prouve, contre ceux-ci, que si ce ciel a été produit comme le sont généralement les corps, il n'est ni incorruptible ni éternel. Lui pense qu'il est à la fois l'un et l'autre, mais aussi qu'il n'a pas été produit comme le reste (3). Ce n'était cependant pour lui qu'une espèce de probabilité ; car il dit formellement ailleurs : « Il est des problèmes si grands et si ardus, que nous ne pouvons en rien décider, tant il est difficile d'en expliquer la cause ; par exemple, le monde est-il éternel ou non (4) ? » Dans Aristote, les noms de ciel et de monde sont synonymes.

Ce philosophe rappelle et examine également les opinions des anciens touchant la terre. Les uns, tels que les pythagoriciens, pensaient qu'elle était ronde et qu'elle se mouvait autour d'un centre ; les autres pensaient différemment. Aristote croit qu'elle est ronde, mais immobile (5).

Enfin, quant à la physique générale du ciel et de la terre, la science moderne a trouvé qu'Aristote s'est trompé plus d'une fois, parce que les faits qui servaient de base à ses raisonnements, n'avaient été observés ni assez exactement, ni en assez grand nombre. Les savants ont eu le tort, à une certaine époque, de s'attacher là-dessus à l'autorité d'Aristote, au point de ne pas observer, ni voir par eux-mêmes ; en quoi ils allaient et contre l'exemple et contre les principes de leur maître. Aristote ne recevait point aveuglément les opinions des philosophes antérieurs ; il les examinait toutes. Il ne disait pas que les sciences naturelles reposassent sur l'autorité d'aucun d'entre eux, ni non plus sur la sienne, mais sur des expériences nombreuses et bien faites (6). Ils auraient dû suivre l'exemple des théologiens catholiques. Quelle que fut l'estime de ceux-ci pour le philosophe de Stagire ; quel que fût l'empressement avec lequel ils adoptèrent sa méthode, son ordre, sa clarté, sa précision, ils ne le prirent pas néanmoins pour règle de la doctrine chrétienne : c'est d'après celle-ci, au contraire, qu'ils admettaient, rectifiaient, ou rejetaient ses opinions particulières. Les physiciens auraient dû faire toujours de même, ne jamais s'en tenir à l'opinion d'Aristote comme à quelque chose d'infaillible, mais la confronter avec la grande règle des sciences physiques, l'observation exacte et multipliée des faits.

Quant à l'histoire naturelle des animaux, science qu'Aristote a créée pour ainsi dire à lui seul, tout y est d'observation. L'anatomie du corps humain y sert de point de comparaison. A chaque partie de ce corps, il compare la partie correspondante du corps des divers animaux, en y entremêlant des remarques curieuses sur leurs mœurs. Alexandre avait donné des ordres et fait des dépenses considérables pour rassembler des animaux de tous les pays, afin que le philosophe pût les observer bien. Aussi, après vingt-deux siècles, ce grand ouvrage du philosophe est-il encore admiré comme un chef-d'œuvre que rien n'a surpassé, ni même égalé (7).

Pour ce qui est de l'homme, Aristote le définit un animal raisonnable. Le mot *animal* en latin et le mot ζῶον en grec signifient littéralement un être vivant, et ne présentaient peut-être pas, dans l'origine, l'idée d'abjection qui s'attache au mot français. Platon le définit de son côté : une âme se servant du corps et lui commandant (8). La manière d'envisager l'homme est différente. Dans les idées de Platon, c'est une intelligence animant un corps : dans les idées d'Aristote, c'est un corps animé par une intelligence. La définition est au fond la même ; seulement, pour y arriver, l'un part d'en haut, l'autre d'en bas. Aussi celle de Platon, l'homme est une âme se servant d'un coprs, paraît-elle plus noble ; mais, comme l'observe saint Thomas (9), elle n'exprime point l'union intime et substantielle de l'âme et du corps, qui constitue néanmoins la personne humaine ; elle ne la suppose pas plus étroite que celle qu'il y a entre l'homme et son vêtement, entre l'ouvrier et son outil, entre le pilote et son navire. Il nous semble qu'on éviterait tous les inconvénients, en définissant l'homme : une intelligence incarnée.

Dans ses trois livres *de l'Ame*, Aristote examinant les opinions des anciens, établit au long que l'âme n'est pas un feu, ni une harmonie, ni un composé d'éléments subtils : mais une substance actuelle, parfaite, sans mélange, incorruptible, incorporelle, immor-

(1) *Acad.*, l. IV, n. 116. — (2) *De Cœlo*, l. I, c. IX. — (3) *Ibid.*, l. I, c. IX ; l. II, c. I. — (4) *Top.*, l. I, c. IX. — (5) *De Cœlo*, l. II, s. XIV. — (6) *Metaph.*, l. I, c. I. — (7) Tel est le jugement de Cuvier. — (8) Plat., *Alcib.*, l. I. — (9) *Cont. Gentes*, c. LVII.

telle; principe de la vie, du sentiment et de l'intelligence. Il montre, en particulier, que penser n'est pas sentir. Suivant lui, les sens perçoivent les formes des objets sans la matière; ces formes intellectualisées arrivent jusqu'à l'âme, qui se les assimile, en sorte que l'âme devient comme toutes choses, sans être pourtant aucune d'elles (1).

N'est-ce pas là une certaine image de Dieu? Toutes choses sont en Dieu d'une manière divine; de telle sorte cependant que Dieu n'est aucune d'elles, et qu'aucune d'elles n'est Dieu.

Un philosophe chrétien d'Arménie, David, qui traduisit au cinquième siècle plusieurs ouvrages d'Aristote qui subsistent encore en arménien, rappelle par quels arguments ce philosophe établissait l'immortalité de l'âme. Dans ses leçons scientifiques pour ses disciples, il usait de raisons nécessaires; par exemple: « L'âme est impérissable; car si elle devait périr, ce serait principalement lorsque le corps se flétrit par la vieillesse. Or, elle est comme flétrie lorsque le corps fleurit, et elle fleurit lorsque le corps se flétrit. Elle est donc impérissable. » Dans ses leçons familières pour tout le monde, il disait : « L'âme est immortelle; car instinctivement tous les hommes font des libations aux morts et jurent par eux. Or, jamais personne ne fait rien de pareil pour ce qui n'est aucunement. » Alexandre d'Aphrodisée, philosophe du deuxième siècle, prétendait que, dans ses leçons communes, Aristote enseignait ce que les autres regardaient comme vrai; mais que, dans ses entretiens secrets, il enseignait ce qui lui paraissait vrai à lui-même. Cet Alexandre soutenait que l'âme raisonnable est mortelle; ne voulant pas avoir contre lui l'autorité d'Aristote, duquel il se donne pour suivre en tout la doctrine, il imagina cette opposition entre les deux enseignements de ce philosophe. Cette remarque est du philosophe David (2), et elle se trouve justifiée par le texte d'Aristote même. Au premier livre de *l'Ame*, chapitre quatre, on lit, entre plusieurs arguments de l'incorruptibilité naturelle de l'âme, celui dont parle le philosophe arménien, savoir : « que l'âme est impérissable, attendu qu'elle ne se flétrit point par la vieillesse du corps. » La opposition du philosophe Alexandre est donc une calomnie; et cette calomnie se voit reproduite dans plusieurs dictionnaires encyclopédiques de nos temps.

Ce qui est arrivé à Platon et Aristote pour la définition de l'homme, leur est arrivé en général pour toutes les connaissances humaines. L'un part d'en haut, l'autre, d'en bas; mais ils finissent par se rencontrer dans un certain milieu. Platon reporte l'origine de la certitude de nos connaissances jusques en Dieu, dont l'intelligence contient les types intelligibles, éternels de tous les êtres; types plus vrais et plus réels que les etres eux-mêmes. Nos intelligences ne participent à cette vérité essentielle des choses que par une irradiation de l'intelligence divine, lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. Cette illumination commune et supérieure constitue la raison commune de l'humanité, le sens commun. C'est de là que Platon et Socrate prennent leurs arguments pour réfuter les sophistes, les pousser à l'absurde, les mettre en contradiction avec eux-mêmes. Aristote part de ce que nous avons de commun avec les animaux, des sens. Dans l'homme, ces sens, en percevant les objets matériels, en envoient des formes immatérielles à l'âme raisonnable, qui se les assimile plusieurs de ces sensations spiritualisées produisent une expérience; plusieurs expériences produisent dans l'intelligence ou l'esprit des formules générales ou premiers principes, que tout le monde croit et connaît. C'est de là que, pour refuter les mêmes sophistes, Aristote tire la base et la règle du raisonnement, la base et la règle de toutes les sciences. Partis des deux extrémités opposées. Platon et Aristote se rejoignent ainsi, dans le sens commun, pour combattre les mêmes ennemis.

Il y a plus : Plutarque et Simplicius ont remarqué une grande ressemblance entre les *formes* d'Aristote et les *idées* de Platon. « Aristote, dit le premier, conserve les notions universelles ou les idées sur lesquelles ont été modelés les ouvrages de la Divinité, avec cette différence seulement que, dans la réalité, il ne les a point séparées de la matière (3). » La *matière*, selon Aristote, est ce dont se compose quelque ouvrage, comme de l'airain on tire une statue; la *forme* est un moule; elle est la raison d'après laquelle cet ouvrage est exécuté; elle en détermine le genre (4). La *forme* et l'*idée* ont au fond le même caractère, avec la différence que Platon la sépare de l'objet pour la placer dans l'intelligence divine, tandis qu'Aristote l'imprime sur l'objet et ne l'en détache que par une opération de la pensée humaine (5). Enfin, il est tel endroit de ses écrits où Aristote paraît entièrement d'accord sur ce point avec Platon. « Ce que c'est que la science, on le voit manifestement, dit-il, par ceci. Tous nous sommes persuadés que ce que nous savons ne peut être différemment. La science comprend donc ce qui est nécessaire, par conséquent ce qui est éternel; car tout ce qui est absolument nécessaire, est éternel aussi; et ce qui est éternel, est par là même improduit et incorruptible (6). » Tout cela ressemble très-fort aux types intelligibles, éternels, dont la connaissance produit seule, suivant Platon, une science véritable.

Comme les sophistes ambitionnaient de paraître sages plutôt que de l'être véritablement,

(1) *De Anima*, l. III, c. VIII. — (2) *Mémoire sur la vie et les ouvrages de David, philosophe arménien*, par C. F. Neumann; *Nouveau journal asiatique*, 14 février 18[illegible] p. 114. — (3) Plut., *De placit. phil.*, l, c. x. — (4) *Phys.*, l. II, c. I, III. — (5) De Gérando, *Histoire comparée des syst. de phil.*, c. XII, p. 352 — (6) *De morib.*, l. VI, c. III.

ils ne cherchaient point la vérité, mais l'apparence; ne s'appliquaient point à raisonner juste, mais subtilement. Ils s'y prenaient pour cela de plus d'une façon. Les uns faisaient apprendre à leurs disciples un grand nombre de discours composés d'avance sur toutes sortes de matières. Interrogés, ils surprenaient par une averse de paroles élégantes et de raisonnements plausibles (1). D'autres, c'étaient principalement ceux d'Ionie, au lieu de répondre à ce qu'on leur demandait, décochaient à leurs interrogateurs quelques petits mots énigmatiques; voulait-on savoir pourquoi, on était sur-le-champ frappé d'un autre mot équivoque : impossible de rien conclure avec eux (2). D'autres enfin se glorifiaient d'argumenter pour et contre, sur quoi que ce fût, et inventaient à cet effet les subtilités les plus étranges. Platon les combat les uns et les autres dans plusieurs de ses dialogues, les derniers principalement dans son Euthydème. On y voit combien les sophistes de toute espèce étaient peu à craindre pour un Platon et un Socrate. Mais on n'y trouve pas, mis à la portée de tout le monde, l'art de constater la vérité et de démasquer l'erreur, l'art de raisonner juste et de découvrir les vices du raisonnement faux. Ce qui n'existait pas jusque-là, Aristote le fait; et il le fait de telle sorte, que vingt-deux siècles ne trouvent rien à reprendre pour la justesse dans ses règles du raisonnement et de la discussion, autrement dans sa logique et sa dialectique : il le fait de telle sorte, que les mauvais raisonnements qui se rencontrent dans ses propres ouvrages, pèchent toujours contre quelqu'une des règles qu'il a constatées, et tombent toujours dans quelqu'un des défauts qu'il a signalés dans sa *Réfutation des sophistes*.

Et comment s'y prend-il pour exécuter ce grand œuvre? il considère attentivement le langage commun des hommes; il observe quelle idée ils attachent généralement à telle ou telle expression qui revient fréquemment dans les discussions scientifiques; il s'étudie à déterminer cette idée d'une manière bien nette et précise. Par exemple : Qu'est-ce que substance, quantité, relation, qualité, genre, espèce, nom, verbe, discours, etc. : voilà ce qu'il éclaircit, d'après le sens commun, dans ses *Catégories* ou appellations. Une bonne partie de ce travail sert de fond à ce que l'on connaît sous le nom de grammaires. Il est même telle définition, entre autres celle du verbe, dont les grammairiens modernes n'ont pu atteindre la briève justesse. La base de sa métaphysique, ou de sa science des idées universelles, n'est pas d'un autre genre. Qu'est-ce qu'on entend par expérience, art, science, sagesse? en combien de manières se dit principe, cause, éléments, nature, contraire, un, être, substance, et ainsi de suite? telles sont les questions fondamentales qu'il commence par résoudre dans son ouvrage de la *Méthaphysique*. La méthode dont il se sert, se voit dès les premier et second chapitres du premier livre, où il cherche à définir ce que c'est que la philosophie.

« Tous les hommes, dit-il, désirent naturellement de savoir, non pas tant pour l'usage qu'ils peuvent en faire, que pour le plaisir même de savoir. La connaissance qu'ils estiment le plus, est ce qu'ils appellent sagesse, ou philosophie; tous sont persuadés qu'elle s'occupe des premières causes, des premiers principes. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à considérer l'idée que nous avons d'un sage, ou d'un philosophe. Nous pensons d'abord qu'un philosophe sait tout, autant que cela est possible, sans avoir cependant la science des détails : ensuite, qu'il sait ce qu'il y a de plus difficile; sentir, par exemple, est une chose commune à tous : aussi est-elle facile et n'y a-t-il rien de philosophique là-dedans. Puis, nous regardons comme plus sage dans une science, celui qui la sait avec plus de certitude, et qui est plus capable d'en développer les causes. Parmi les sciences, nous appelons plutôt sagesse et philosophie celle qui a pour but elle-même et le savoir, que celle qui se rapporte à une autre; celle qui commande, plutôt que celle qui sert. Telles sont les idées que nous avons de la sagesse et des sages. Or, tout cela se trouve réuni dans la science des premières causes, des premiers principes, des notions universelles. Elle connaît tout en quelque sorte; elle connaît ce qu'il y a de plus difficile, de plus éloigné des sens : elle connaît avec plus de certitude, elle est le plus capable d'enseigner, elle est ce qu'il y a de plus scientifique, parce qu'elle connaît les premiers principes de toutes les sciences; c'est à elle à commander, parce qu'elle sait pourquoi chaque chose doit se faire, elle en connaît le but final. L'histoire vient à l'appui. On avait les choses nécessaires pour une vie commode, lorsqu'on se mit à cultiver la sagesse; ce qui fait bien voir que c'est pour elle-même, et non pour une autre utilité, que nous la cherchons. Comme nous appelons libre un homme qui existe pour lui, et non pour un autre : de même, parmi les sciences, la philosophie seule est la science libre, parce que seule elle n'existe que pour elle. Aussi la possession en sera-t-elle justement regardée comme une chose non humaine; car la nature de l'homme est esclave en bien des choses. Simonide a dit, en conséquence, que Dieu seul a ce don précieux; mais, comme la Divinité n'est point jalouse, les hommes ne doivent pas perdre l'espoir d'y participer. Il n'y a donc aucune science plus honorable; car la plus divine est sans doute la plus honorable aussi : or, la philosophie l'est de deux manières. En effet, celle que Dieu possède principalement et qui est la science des choses divines, est certainement la plus divine des sciences. La sagesse a ces deux avantages : s'occupant des causes,

(1) Arist., *De repreh. sophyist.*, l. II, c. ultim. — (2) Plat., *Theat.*, t. II, p. 129, edit. bip.

elle s'occupe de Dieu, que tous regardent comme cause et principe; ensuite, Dieu la possède, ou bien lui seul, ou bien principalement. Les autres sciences peuvent donc être plus nécessaires en la vie, mais aucune n'est meilleure (1). »

On voit, que pour trouver la définition de la sagesse, ou de la philosophie, et il en est ainsi de tout, Aristote ne fait que résumer les notions communes que tout le monde en a. On voit aussi que, suivant Aristote comme suivant Platon, la sagesse habite en Dieu seul, et que ce n'est que par la bonté divine que nous y avons part. Il semblent l'un et l'autre un lointain écho de Salomon, qui nous montre « la sagesse engendrée de l'Eternel avant tous les siècles, arrageant avec lui toutes choses, se jouant devant lui dans l'univers, faisant ses délices d'être avec les enfants des hommes, et élevant sa voix jusqu'aux portes des cités (2). »

En considérant le langage commun des hommes, avec cette attention réfléchie, Aristote fit une découverte qui, petite en apparence, a eu d'immenses résultats, en donnant à l'intelligence et à la parole humaine quelque chose de plus suivi, de plus nerveux, de plus ferme qu'auparavant. Le premier, il remarqua la forme naturelle et complète du raisonnement, le syllogisme, en constata les règles et les abus. Chose étonnante! Cicéron et saint Augustin ont trouvé dans la philosophie d'Aristote et de Platon une espèce de trinité scientifique : l'être, la vérité, le bien. Une trinité analogue se révèle dans le raisonnement complet. On y distingue trois propositions : la majeure, la mineure, la conclusion; et trois idées principales en trois termes : les deux extrêmes et le moyen terme ou le médiateur. Le syllogisme est parfait, lorsque, la première proposition subsistant par elle-même, la seconde procède de la première, et que la troisième procede à la fois de la première et de la seconde; autrement encore, lorsque le moyen terme ou le médiateur, quoique personnellement distinct des deux extrêmes, est cependant de même nature que l'un et l'autre. Au fond, toutes les règles du syllogisme reviennent à cette unité dans la trinité, à cette trinité dans l'unité.

De plus, suivant Aristote, les propositions fondamentales, desquelles émane la conclusion, reposent uniquement sur la foi. « Il y a démonstration, dit-il, lorsque le syllogisme procède de propositions vraies et premières, ou bien de propositions émanées de celles-ci. Sont vraies et premières celles qui obtiennent créance, qui persuadent par elles-mêmes et non par d'autres. Car, dans les principes scientifiques il ne faut pas chercher le pourquoi; mais chacun des principes doit être cru, doit être de foi par lui-même (3). » Il tire de là cette conséquence, que c'est une nécessité de croire aux principes et aux prémices plus qu'à la conclusion (4). « J'appelle principes démonstratifs, dit-il encore, les opinions communes par lesquelles tous les hommes démontrent, par exemple, qu'il n'y a pas de milieu entre le oui et le non; qu'il est impossible qu'une chose soit tout à la fois et ne soit pas, et autres propositions semblables (5). » Ainsi donc Aristote fonde les premiers principes, non sur l'évidence, comme on le lui fait dire dans bien des livres, mais sur la foi, la persuasion commune, mais sur le sens commun. La science n'exclut donc pas la foi, mais la suppose, au contraire. Cela est tellement vrai, qu'Aristote dit dans un passage : *Quiconque croit et connaît les principes, celui-là sait* (6). Et ailleurs il approuve qui définirait la science : *une conception très-digne de foi* (7).

Il s'appuie toujours sur le même fondement pour établir sa dialectique, ou son art de discuter ou non, il s'exprime en ces termes remarquables : Personne, ayant du sens, n'entreprend de prouver ce qui n'est approuvé de personne, ni ne révoque en question ce qui est manifeste à tous ou la plupart; car ceci ne présente aucun doute, et cela, nul ne l'admettrait. La proposition dialectique est donc une question qui paraît probable, soit à tous, soit à la plupart, soit aux sages; et à ceux-ci, soit à tous, soit à la plupart, soit aux plus renommes, pourvu toutefois qu'elle ne soit pas un paradoxe; car on admet volontiers le sentiment des sages, dès qu'il n'est pas contraire au sentiment du grand nombre (8). Se mettre en peine de ce que le premier venu avance de contraire au sentiment commun, est une sottise. Il ne faut pas examiner tout problème, ni toute proposition, mais celle-là seulement au sujet de laquelle pourrait avoir des doutes un homme ayant besoin de raison, et non pas de châtiment ou de sensation. Car ceux qui douteraient s'il faut honorer la Divinité, aimer ses parents ou non, ont besoin de voir. Il ne faut pas non plus s'occuper de problèmes dont la démonstration est trop près, ou trop loin : dans le premier cas, il n'y a pas de doute : dans le second, une discussion n'en viendrait point à bout (9). » Ainsi parle Aristote. Ceux-là donc qui ont perdu leur temps

(1) Arist., *Métaph.* l. I, c. I et II. — (2) Prov., VIII, 3-31.

(3) Ἀπόδειξις δὲ ἔστιν ὅταν ἐξ ἀληθῶν καὶ πρώτων ὁ συλλόγισμος ᾖ, ἢ ἐκ τοιούτων ἃ διά τινων πρώτων καὶ ἀληθῶν τῆς περι αὐτά γνώσεως τὴν ἀρχην εἴληφε. Ἔστι δὲ ἀληθῆ μὲν και πρῶτα τὰ μή δι' ἑτέρων, ἀλλα δι' αὑτῶν ἔχοντα τὴν πίστιν. Οὐ δεῖ γαρ ἐν ταῖς ἐπιστημονικαῖς ἀρχαῖς ἐπιζητεῖσθαι τὸ διὰ τί, ἀλλ' ἑκάστην τῶν ἀρχῶν αὐτην καθ' ἑαυτὴν εἶναι πιστὴν. I *Top.*, I. — (4) Μᾶλλον γὰρ ἀνάγκη πιστευειν ταῖς ἀρχαῖς τοῦ συμπεράσματος *Analyt. pos.*, l. I, c. II. sub fin. — (5) Λέγω δέ ἀποδεικτικάς, καὶ τὰς κοινὰς δόξας, ἐξ ὧν ἅπαντες δεικνύουσιν, οἷον, ὅτι πᾶν αναγκαῖον, ἢ φάναι ἢ ἀποφάναι, καί ἀδύνατον ἅμα εἶναι καὶ μη εἶναι. *Metaph.* l. II, c. II. — (6) Ὅταν γάρ τις πιστεύῃ, καὶ γνωριμοὶ αὐτῶν ὦσιν αἱ ἀρχαὶ, ἐπίσταται. *De Morib.* ad Nicomach., l. VI, c. III. — (7) Ὑπόληψιν πιστοτάτην. *Top*, l. V, c. II. — (8) *Top*, l. I, c. VIII. — (9) *Ibid.*, c. IX, in fine.

en de vaines disputes, étaient certainement bien loin de suivre les préceptes de ce philosophe.

On a beaucoup vanté en France la méthode et les règles du doute scientifique, inventées, dit on, par Descartes. La vérité est que c'est Aristote le premier, qui a remarqué la nécessité et les bornes légitimes du doute méthodique pour acquérir une science véritable. Dans la *Métaphysique*, on lit un chapitre intitulé: *Usage du doute et où il faut douter*. « Pour parvenir à la science que nous cherchons, dit-il, c'est une nécessité d'examiner d'abord en quelles choses il faut douter ; ce sont celles où quelques-uns pensent différemment des autres, et celles encore où, sans cela, il a été omis quelque chose de principal (1). » Ainsi donc Aristote, d'accord avec le bon sens, n'entend pas qu'on doive ni même qu'on puisse douter de tout, mais là seulement où les avis sont partagés, et où l'on s'aperçoit qu'une considération importante a été négligée.

Longtemps on a cru, non sans des motifs plausibles, que Descartes voulait l'universalité du doute, et qu'il ne donnait à chacun d'autre règle pour en sortir que sa propre raison, son évidence individuelle, raison qu'il supposait doutant d'elle-même, aussi bien que de tout le reste. Aristote a évité le premier inconvénient, et il combat le second. Au dixième livre de sa *Métaphysique*, il y a un chapitre, c'est le sixième, qui a pour inscription : *Ce qui paraît à chacun n'est pas certain pour cela*. « Ce que soutient Protagoras, dit-il, à savoir que l'homme est la mesure de toutes choses, revient à ce que disent d'autres sophistes, que la même chose peut à la fois être et n'être pas. En effet, c'est dire : Ce qui paraît à chacun est certain. Cela étant, il arrivera que la même chose est, et en même temps n'est pas; qu'elle est en même temps mauvaise et bonne, et ainsi de beaucoup d'autres contradictions : attendu que telle chose paraîtra bonne à ceux-ci et mauvaise à ceux-là, et que la mesure pour chacun sera ce qui lui paraît. Vouloir donner la même créance aux opinions et aux imaginations de gens qui se contredisent c'est le fait d'un sot. Cela est manifeste d'après ce qui arrive dans les sensations. Jamais, la même chose ne paraît douce aux uns et le contraire aux autres, lorsque les sens et le discernement de ceux-ci ou de ceux là ne sont pas corrompus ou dérangés. D'où il faut tirer la conséquence que les uns sont la mesure et que les autres ne la sont pas. J'en dis autant du bien et du mal, de l'honnête et du déshonnête, et autres objets semblables (2). » Ailleurs il résume le tout en deux mots : « Ce qui paraît à tous, noue disons que cela est ; qui ôterait cette croyance, ne dirait rien de plus croyable (3). » C'est-à-dire : si l'on ne croit point au sens commun, à l'ensemble des premiers principes communs à tous les hommes, on ne peut plus rien croire ; il n'y a plus de certitude, plus de vérité pour l'homme : c'est le doute universel et la mort de l'intelligence. Plus loin, dans un chapitre intitulé : *De la méthode d'enseigner*, il donne cette règle générale : « Pour établir la foi de ce qu'on avance, il faut apporter des raisons, des témoignages, avec des exemples analogues ; car la plus forte preuve, c'est qu'il soit constant que tous les hommes confessent ce que l'on dit. Si l'on ne peut pas réussir jusque-là, il faut au moins s'appuyer de quelque vraisemblance ; car chacun a quelque chose de vrai que l'on peut tirer en preuve. Ce qui se dit avec vérité, mais obscurément, deviendra clair si l'on substitue des expressions mieux connues à celles qui sont confuses (4).

Finalement, Aristote part du sens commun comme base, il y revient comme règle, et dans sa *Logique* ou l'art de raisonner, et dans sa *Dialectique* ou l'art de discuter, et dans sa *Métaphysique* ou la science des idées universelles. Ce n'est pas qu'il ne se trompe quelquefois en route ; mais il enseigne lui-même comment se redresser.

Ce qui est surtout remarquable, c'est que Descartes lui-même a fini par revenir aux idées d'Aristote. Car, d'après ses réponses authentiques aux objections de ses amis, que nous verrons en détail au quatre-vingt septième livre de cette Histoire, il est certain que Descartes ne prétendait nullement révoquer en doute, ne fût-ce que momentanément, les premiers principes qu'il croyait même innés dans l'homme, ni non plus les conséquences pratiques et morales qui en découlent naturellement; mais uniquement les jugements et conclusions ultérieurs et métaphysiques qui constituent la science proprement dite, et dans lesquels seuls peut se trouver l'erreur (5). En quoi il est d'accord avec Aristote, qui dit que la science n'est pas des premiers principes, mais des conclusions, et qui appelle premiers principes les propositions qui obtiennent créance, qui persuadent par elles-memes et non par d'autres. Si maintenant on restreint, comme cela se doit, la signification du *sens commun* à l'ensemble de ces premiers principes de la raison naturelle et de leurs principales conséquences, les divers systèmes de philosophie sur la certitude scientifique pourront aisément se concilier et même se fondre en un.

Chose étonnante, après tant de siècles d' tudes, de raisonnements et d'expériences : logique, la dialectique et la métaphysiq d'Aristote se trouvent encore l'ensemble plus clair, le plus précis et le plus compl sur ces matières.

Qui posséderait ces trois sciences, mais

(1) Métaph., l. II, c. I. — (2) *Ibid.*, l. X, c. XVI. — (3) *De Morib.* ad Nicomach., l X, c. II. — (4) I, c. VI. — (5) Descartes, *Reponses aux secondes objections* ; *Réponses aux sixièmes objections.*

tiendrait là, aurait sans doute de la force et de la concision dans l'esprit. Ce serait comme un corps tout os et tout nerfs, mais n'ayant peut-être point de chair, point de peau, point de couleur, point de grâce. Il est un art qui aide la nature à y joindre ces autres avantages ; à donner à la justesse et à la vigueur de la pensée, l'expression convenable pour la faire entrer plus facilement dans les cœurs : on appelle rhétorique, ou l'art de bien dire, l'art de persuader. C'est encore Aristote le premier qui en a écrit un traité complet. Il regarde cet art comme une suite et un complément de la dialectique. Tous les hommes participent a l'un et à l'autre. Il n'y en a pas un qui ne se mêle de raisonner et de discuter, qui n'entreprenne d'accuser un ennemi ou de se défendre soi-même. Dans le grand nombre, les uns le font au hasard, les autres par une certaine habitude. Observer pourquoi tantôt ils réussissent, tantôt ils ne réussissent pas, tout le monde convient que c'est là une œuvre de l'art. La rhétorique est ainsi, selon Aristote, l'art qui enseigne à trouver sur chaque objet ce qu'il y a de plus propre à persuader. Ces objets sont de trois sortes, qui rentrent au fond l'une dans l'autre : 1° le juste et l'injuste, pour accuser ou défendre : c'est le genre judiciaire ; 2° l'utile et le dangereux, pour savoir si ce qu'on veut faire l'est ou ne l'est pas : c'est le genre délibératif ; 3° l'honnête ou le honteux, pour louer ou blâmer : c'est ce qu'on appelle le genre démonstratif. Mais il est facile de voir combien le christianisme a rehaussé la vocation de l'éloquence. Il s'agit de persuader à tous et à chacun de pratiquer la justice, comme ce qu'il y a de plus beau, de plus utile, de plus honorable ; et d'éviter l'injustice, comme ce qu'il y a de plus laid, de plus funeste, de plus honteux, et en ce monde, et en l'autre, sans avoir de tout cela une idée bien nette, Aristote sentait néanmoins, comme Platon, que cela devait être ainsi. Il démontre que la rhétorique est utile, par la raison que la vérité et la justice sont naturellement meilleures que leurs contraires. Ce qui suppose que la rhétorique ne doit persuader aucune chose mauvaise, comme il le dit lui-même (1), mais uniquement la justice et la vérité, comme nous l'avons vu dire à Platon et à Socrate. Il n'y a qu'une éloquence chrétienne qui se propose ce but, et qui ne se propose que celui-là.

Au-dessus de ce qu'on appelle communément éloquence oratoire, s'élève quelque chose de plus magnifique encore, la poésie. Si le raisonnement est comme les os et les nerfs, l'éloquence comme la chair, le sang et les couleurs qui produisent la beauté et les grâces : la poésie est comme une transfiguration surhumaine de tout le corps par une participation plus abondante à la nature divine, tels à peu près que seront nos corps à la résurrection glorieuse. Aussi tous les siècles et tous les peuples ont-ils supposé dans la poésie quelque chose de plus divin, soit pour le principe qui l'inspire, soit pour le langage qu'elle parle, soit pour le sujet de ses chants. La gentilité, l'antiquité en général, à qui Dieu ne s'était pas manifesté autant qu'il l'a fait depuis, ne pouvant que pressentir obscurément tout ce que la poésie devait être. Ses poëmes les plus beaux ne sont à considérer que comme des essais, des ébauches ; les observations d'Aristote à cet égard, que comme des notions élémentaires. Car Aristote est encore le premier qui ait écrit sur cette matière un traité complet. Et il y suit la même marche que dans tout le reste. Il observe ce que, dans les poëmes de son temps, on trouvait généralement beau ou défectueux ; il tâche d'en découvrir les causes, et réunit le tout, avec sa netteté et sa concision ordinaires, dans un livre qu'il nomme *Poétique*, et dont il ne nous est parvenu qu'un fragment. Ses observations ne se rapportent qu'aux poëmes grecs : il n'en connaissait point d'autres. Aujourd'hui, que les différentes nations de la terre ont autant de communications les unes avec les autres qu'en avaient jadis entre eux les petits États de la Grèce ; aujourd'hui que la foi nous fait entrevoir, et pour le corps et pour l'âme, une vie, un monde, une éternité surnaturels et divins ; aujourd'hui, pour faire une poétique dans les vrais principes d'Aristote, il faudrait observer d'abord ce qu'on trouve généralement beau ou non dans tous les poëmes connus de l'univers, en découvrir les causes, y joindre les vues nouvelles et infinies qui s'ouvrent devant la contemplation chrétienne, et exposer le tout avec ordre, clarté et précision. Vouloir qu'il n'y ait de beau que ce qu'Aristote a observé dans les poëmes grecs, et dans la mesure où cela s'y trouve, c'est pécher non moins contre Aristote que contre le bon sens.

Etre, vérité, bien, telles sont les trois grandes relations sous lesquelles la philosophie considère toutes choses. L'être, considéré en soi, s'appelle simplement l'être ; considéré comme l'objet de notre intelligence, il s'appelle vérité ; comme objet de notre volonté, il s'appelle bien. Dieu, étant l'Etre suprême, est par conséquent aussi la souveraine vérité et le souverain bien. Le soleil du monde visible est son image, suivant la comparaison de Socrate et de Platon. Sans le soleil, non-seulement rien ne se voit, mais rien ne naît ni ne vit. C'est lui qui fait naître, qui fait voir, qui fait vivre. Et cependant cette naissance, cette vision, cette vie n'est pas encore le soleil. Pareillement, le souverain bien, le soleil du monde intelligible, non-seulement nous fait connaître les choses que nous connaissons, c'est lui encore qui leur donne l'être et l'essence ; et cependant ce n'est pas une essence que le souverain bien, mais il surpasse l'essence même en dignité et en puissance (2). Ce

(1) Arist., *Rhetor.*, l. I, c. 1. (2) Plat., De *Republ.*, l. VI, p. 199 et 120, édit. bip., t. VII.

sont les paroles de Socrate et de Platon. Elles reviennent à cette pensée : tout ce que les créatures ont de beau, de bon, d'aimable, vient de Dieu ; et cependant tout cela n'est encore rien en comparaison de Dieu, qui est infiniment plus encore, et bon, et beau, et aimable ; de Dieu qui est la bonté, la beauté, l'amabilité même. Les moyens d'arriver à ce bien, qui surpasse toute essence créée, s'appellent vertus. Les trois principales s'élancent directement vers lui et s'y attachent : ce sont la foi, l'espérance et la charité divines. La religion ou la piété lui rend tous les hommages qui lui sont dus. La justice, la tempérance, la force, la prudence nous aident à surmonter tous les obstacles qui s'opposent à l'accomplissement de sa loi. Plus l'homme est animé de ces vertus, plus il ressemble à Dieu, plus il s'unit au souverain bien, plus il est heureux. Ce bonheur ne sera parfait que quand notre intelligence contemplera face à face la vérité suprême, que notre volonté s'unira substantiellement à ce bien ineffable, et que notre corps, ressuscité glorieux, spirituel, incorruptible, participera lui-même à la gloire de l'âme. En attendant, l'espérance de ce bonheur soutient le juste au milieu des plus rudes épreuves. « Oui, disait un sage de mille ans plus ancien que Socrate, oui, disait Job, je sais que mon rédempteur est vivant et qu'au dernier jour je ressusciterai de la terre. Et je serai revêtu de nouveau de ma peau, et je verrai mon Dieu dans ma chair. Je le verrai moi-même et non un autre, et je le contemplerai de mes propres yeux ; cette espérance repose dans mon sein (1). »

Telle est la science complète du bien, la morale catholique. Socrate et Platon en avaient pressenti ce qu'il y a de plus élevé : que Dieu est le souverain bien, la cause unique de tout ce qui est bon ; que toutes les vertus se résument à devenir semblables à Dieu par la sainteté, la justice et la sagesse : que pour produire des vertus non pas seulement apparentes, mais réelles, l'unique moyen est d'aimer Dieu par-dessus toutes choses (2) ; que l'injustice sera punie infailliblement, ou dans ce monde, ou dans l'autre. Leur rhétorique même et leur politique reposent sur ces bases. Aristote, leur disciple, sans être contraire à ces doctrines, ne s'élève point aussi haut dans sa morale. Il la commence par la question du souverain bien, examine les caractères qu'il doit avoir pour rendre l'homme souverainement heureux, quels sont les moyens et les vertus qui peuvent nous conduire à ce bonheur ; mais il n'examine tout cela que pour la vie présente. Son éthique ou sa morale se divise, d'après cela, en *éthique* ou morale proprement dite, pour se conduire soi-même ; *économique*, pour conduire sa maison ou sa famille ; *politique*, pour conduire une cité, un Etat. Il ne voit rien au-dessus d'une politique nationale ; ses idées ne s'élèvent pas jusqu'au genre humain, jusqu'à la société humaine, encore moins jusqu'à la société des hommes avec Dieu, telle que l'Eglise catholique l'a réalisée. Il ne parle d'aucune vertu qui ressemble à la foi, à l'espérance et à la charité divines ; d'aucune vertu qui ressemble à l'humanité, à l'amour des hommes comme hommes, comme enfants du même père, habitants de la même cité et appelés au même bonheur éternel. Il est aisé de concevoir combien une pareille morale doit être incomplète, inconsistante, froide, impuissante. Aussi Aristote lui-même dit-il que « les philosophes peuvent bien engager à la vertu quelques jeunes gens bien nés, et encore sera-ce beaucoup s'ils y parviennent ; mais, pour la multitude, il est impossible d'y réussir ; son naturel est d'obéir non point à ce qui est honnête, mais plutôt à la crainte. C'est l'affaire de la politique et des lois (3). »

Impuissante sur l'esprit des hommes, si elle n'est qu'humaine, la morale ne trouve de consistance et de force qu'en Dieu. Aristote en est témoin. Quelque effort qu'il fasse pour fonder une morale purement terrestre, ses propres raisonnements le ramènent à Dieu sur tous les points principaux. On le voit dans sa définition du souverain bonheur, principe et fin de toute la morale. Résumant ses dix livres de morale à Nicomaque, où il a montré que le souverain bien n'est ni dans la volupté, ni dans les honneurs, ni dans les richesses, ni même dans une vertu active, il conclut que le bonheur suprême de l'homme consiste dans la contemplation de l'intelligence, accompagnée de plaisir à cause de la beauté qu'elle contemple, la sagesse. Ce bonheur suppose que l'homme ne manque de rien, qu'il jouit du repos et du calme, qu'il a l'assurance d'une parfaite longueur de vie ; car le souverain bonheur ne souffre rien d'imparfait. Aristote avoue finalement que c'est là quelque chose au-dessus de l'homme, quelque chose de divin ; et il en tire la conséquence que, bien loin de suivre cette maxime : — « Le mortel ne doit rien ambitionner d'immortel ; — il faut tendre, au contraire, à tout immortaliser, afin de vivre selon ce qu'il y a de divin, et trouver ainsi le bonheur auquel tout le monde aspire (4). »

La béatitude chrétienne remplit toutes ces conditions, et au delà. Elle consiste dans la claire vue, dans la contemplation immédiate de Dieu, souverain être, souveraine sagesse, souveraine amabilité. Cette contemplation est accompagnée d'une joie ineffable, d'un repos délicieux : le corps ressuscité, exempt de tout besoin et de toute peine, participe à cette gloire ; l'homme ainsi glorifié, le saint, est assuré d'une parfaite longueur de vie, d'une éternité sans fin. Partout ailleurs, l'on manque toujours, ou l'on craint toujours de manquer

(1) Job, XIX, 25-27. — (2) Plat., *Conviv.* ; S. Aug., — (3) *De Civit.*, L. VIII, c. VIII ; *De Morib.* ad Nicomach., l. X, c. X. — (4) *Ibid.*, c. VII.

de quelque chose; partout ailleurs, le bonheur ne saurait être parfait. Voilà qui certainement est au-dessus de l'homme. Pour s'en approcher dès cette vie, il faut, autant que possible, tout immortaliser, pensées, paroles, actions, affections, et vivre, non plus selon ce qu'il y a d'humain et de terrestre, mais selon ce qu'il y a de divin et de céleste. Lors donc qu'Aristote cherche à tout borner à la terre, à ne remonter pas plus haut que la politique, il pèche non-seulement contre la vérité, mais encore contre lui-même.

On peut tirer la même conséquence du raisonnement qu'il fait un peu plus loin. « Celui qui agit selon l'esprit, qui le soigne, qui est parfaitement disposé, semble devoir être très-chéri de la Divinité et par là même très-heureux. Or, que tout cela appartienne au sage, il n'y a point de doute. Le sage serait donc le plus chéri de la Divinité et par conséquent le plus heureux (1). »

Le plus grand bonheur, suivant Aristote, est donc d'être aimé de Dieu. Ailleurs il nous apprend que Dieu seul possède la sagesse, ou du moins qu'il la possède principalement, et que l'homme ne peut y participer que par la grâce divine. Dieu est donc, de toutes les manières, le souverain bien, la source du bonheur suprême. Pourquoi donc ce même Aristote, au lieu de parler comme Socrate et Platon qu'il nomme ses amis, au lieu de dire nettement avec eux que le souverain bien est l'être subsistant par lui-même, cause unique de tout ce qui est bon, va-t-il s'envelopper dans de subtils raisonnements pour amener tout à la terre, sans pouvoir y réussir, sans pouvoir s'empêcher d'avouer la même chose à la fin ? Pourquoi oppose-t-il à ses deux amis que, si le souverain bien est un être subsistant par lui-même, la possession n'en est pas faite pour l'homme, lorsque lui-même conclut que le suprême bonheur, tel que lui-même imagine qu'il doit être, est une chose au-dessus de l'homme ? Puisque, bon gré, mal gré, le souverain bonheur est de Dieu et en Dieu, pourquoi ne pas parler des vertus qui tendent plus directement à Dieu, et par là même au bonheur? Puisque le comble du bonheur pour le sage est d'être aimé de Dieu, pourquoi ne pas conclure que le principal devoir, et du sage, et de tout homme, c'est d'aimer Dieu.

Heureux le chrétien qui est délivré de toutes ces incertitudes; qui dit tous les jours avec l'Eglise catholique : « Je crois la vie éternelle ; » qui apprend de son catéchisme que cette éternelle vie est la claire vue de Dieu, la jouissance parfaite de tous les biens; qui tous les jours produit les actes des vertus les plus méritoires de ce bonheur infini, la foi, l'espérance et la charité. Heureux le chrétien qui, aimant Dieu de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces, et le prochain comme soi-même, pour l'amour de Dieu, accomplit toute la loi et les prophètes ; le chrétien qui, en aimant le prochain comme soi-même, accomplit, par là même, toute vertu et toute justice à l'égard de ses semblables ! Telle est la divine morale où Aristote n'a pas atteint, mais que Platon et Socrate ont entrevue.

Où l'on retrouve Aristote avec tous ses avantages, avec sa netteté et sa précision, c'est dans ce qu'il dit sur les vertus moins élevées et connues plus généralement de tous les Gentils : la tempérance, la justice, la force, la prudence. Il y a deux livres admirables sur l'amitié. Quelquefois il redresse ses maîtres. « Socrate se trompait, dit-il, quand il soutenait que la prudence était toutes les vertus ; mais il avait raison de dire qu'il n'y a point de vertu sans la prudence. En voici la preuve. Tous les hommes, quand ils définissent la vertu, disent que c'est une habitude conforme à la droite raison. Or, la droite raison est celle que la prudence dirige. Tous les hommes devinent donc en quelque sorte que la vertu est une habitude conforme à la prudence (2). » Il n'approuvait pas non plus Socrate, enseignant que les vertus n'étaient que des sciences ; car les sciences ne sont que dans la partie intellective de l'âme, et non dans la partie affective et sensitive : si donc la vertu n'est qu'une science, il n'y aura point de vertu dans les sentiments, les affections, le cœur, la volonté (3). Le sens commun est encore ici pour Aristote. Il n'est personne qui ne sache par expérience qu'il ne suffit pas de connaître le bien pour le faire ; il n'est personne qui n'ait éprouvé plus d'une fois la vérité de ce que dit le poëte : « Je vois ce qui est meilleur, et je l'approuve ; je suis cependant ce qui est plus mauvais (4). »

Aristote parle fort bien du libre arbitre ; distingue avec soin ce qui est volontaire et ce qui ne l'est pas, ce que l'on fait spontanément et avec connaissance, de ce que l'on fait par violence ou sans le savoir. « Nous confessons tous, dit-il entre autres, que ce que l'on fait volontairement et à dessein, l'on en est cause; mais qu'on ne l'est pas de ce que l'on fait involontairement. En conséquence, si quelqu'un fait le bien ou le mal volontairement et à dessein, nous le louons ou le blâmons ; s'il le fait sans le vouloir ou sans le savoir, il n'y a ni louange, ni blâme. Bien plus, celui qui fait le mal sans le vouloir et contre son intention, au lieu de le blâmer, nous le plaignons. En un mot, conclut-il, qui que ce soit que nous louions ou que nous blâmions, nous regardons moins à ce qu'il a fait qu'au dessein qu'il a eu (5). » Il ajoute que ces principes méritent une grande attention de la part des législateurs, pour distribuer avec justice les récompenses et les châtiments.

(1) *De Morib.* ad Nicomach., l. X, c. IX. — (2) *Ibid.*, l. VI, c. XIII. — (3) *Ibid.*, *Magn. Moral.*, l. I, c. I. — (4) Ovid., *Video meliora, proboque, deteriora sequor.* — (5) Eudem., l. II, c. VI et XI.

Parlant du droit qui régit ou doit régir les Etats, il ne distingue pas avec moins de justesse le droit naturel et le droit légal. « Le droit naturel, dit-il, est celui qui a partout la même force, qu'il ait été décrété ou non. Le droit légal est celui qui, dans le principe, peut être indifféremment d'une manière ou d'une autre, mais non plus quand il est décrété : tels sont les poids et mesures (1). Le juste est la coutume non écrite de tous les hommes, ou du moins de la plupart, qui définit ce qui est honnête et ce qui est honteux : par exemple, honorer ses parents, faire du bien à ses amis, être reconnaissant envers ses bienfaiteurs; les lois écrites ne commandent pas ces sortes de choses, mais cela est ordonné par la coutume non écrite et par la loi commune. Voilà ce que c'est du juste. La loi, au contraire, est le commun consentement de la cité, ordonnant par écrit ce qu'il faut faire en particulier (2). » Il y a donc deux espèces de lois, la loi commune et la loi particulière, celle-là non écrite, celle-ci écrite. La loi commune est la loi naturelle. C'est ce quelque chose que tous les hommes augurent être de sa nature universellement juste ou injuste, lors même qu'ils n'auraient aucune société, aucun pacte les uns avec les autres. « Il n'est pas d'aujourd'hui ni d'hier, dit Euripide, mais il vit toujours : nul ne saurait dire de qui il est (3). »

Quant à l'application de sa morale à la famille et aux Etats, voici la substance de ce que dit Aristote.

La communauté de l'homme et de la femme, la société domestique, ou la famille, est naturelle et nécessaire : naturelle, parce que c'est là que l'homme naît et qu'il devient homme; nécessaire, parce que l'homme ne naît et ne devient homme que là.

La communauté de plusieurs familles ou maisons est une bourgade, la bourgade se forme naturellement par des colonies de la famille.

La communauté parfaite de plusieurs bourgades est une cité, un Etat, une société politique. Il appelle communauté parfaite, celle qui se suffit généralement à elle-même. La cause qui la fait naître, c'est de vivre; la cause qui la fait subsister, c'est de vivre bien.

Toute cité, toute société politique est donc naturelle, puisque les communautés premières le sont, la famille et la bourgade et qu'elle en est la fin. Or, la fin, c'est la nature. Car ce qu'est une chose, lorsque sa formation est achevée, homme, cheval, maisons, nous disons que c'est sa nature. De plus, ce pour quoi une chose est, et ce qui en est la fin, c'est ce qu'il y a de meilleur. Or, se suffire à soi-même, c'est la fin et par conséquent ce qu'il y a de meilleur. Tout cela fait voir que la cité est naturelle, et que l'homme est naturellement un animal politique, un être fait pour la cité, pour une société complète : beaucoup encore que l'abeille ou d'autres animaux qui aiment à vivre ensemble. Car, comme nous le disons, la nature ne fait rien en vain. Or, de tous les êtres vivants, l'homme seul a la parole. La voix est bien le signe du plaisir et de la peine; aussi se trouve-t-elle aux autres animaux, leur nature allant jusqu'à sentir la peine et le plaisir, et à s'en donner des signes les uns aux autres; la parole est faite, au contraire, pour manifester ce qui est utile ou nuisible, par conséquent aussi ce qui est juste ou injuste. Ensuite, parmi tous les animaux, l'homme seul a le sentiment du bien et du mal, du juste et de l'injuste, et autres choses de semblables. Or, c'est la communion de ces choses-là qui fait la famille et la cité (4).

Une famille ou maison complète se compose d'esclaves et de personnes libres. Ces dernières sont : l'homme, la femme et les enfants. Chez les barbares, la femme et l'esclave étaient au même rang. Aristote reconnaît que, suivant quelques-uns, l'esclavage n'était pas selon la nature, ni selon la justice, mais un effet de la violence. Pour lui, il est d'avis qu'il y en a de naturellement esclaves.

Le droit de commander et le devoir d'obéir, ayant pour fin le salut commun, sont déterminés par la nature. Qui est dans la société ce que l'âme est dans l'individu, qui est capable de prévoir par son intelligence, celui-là est naturellement chef et maître; qui est dans la société ce que le corps est dans l'individu, qui peut exécuter par son corps ce qui a été prévu, celui-là est naturellement sujet ou esclave. Il y a donc les esclaves par nature. Aristote prétend même que la nature distingue physiquement les esclaves des hommes libres; aux uns elle donne des corps robustes, tels qu'il en faut pour des travaux mécaniques; aux autres, des corps inaptes à ces sortes de travaux, mais propres à la vie politique (5).

Il ne met aucune différence entre maître, despote, souverain, chef, commandant, d'une part, ni entre serviteur, esclave, sujet, subordonné, commandé, de l'autre. Est esclave quiconque ne commande pas; n'est libre que qui participe à la souveraineté, comme dans les démocraties (6).

D'après cela, il définit l'esclave une espèce de propriété animée. Naturellement il n'est point à lui, mais à un autre. Son service diffère peu de celui des animaux domestiques (7).

Une difficulté l'embarrasse. Outre les vertus instrumentales et ministérielles, en faut-il aux esclaves encore d'autres, telles que la tempérance, le courage, la justice? Si oui, en quoi diffèrent-ils des personnes libres? si non, comment seront-ils hommes? Aristote répond

(1) Eudem., l. IV, c. v. — (2) *Rhetor.* ad Alex., c. II. — (3) *Ibid.*, l. I, c. XIII. — (4) *De Repub.*, l. I, c. II. — (5) *Ibid.*, c. II-V. — (6) *Ibid.*, l. I, c. V. — (7) *Ibid.*, c. IV et V.

qu'il leur en faut le peu qui leur est nécessaire pour ne pas négliger leur besogne. En conséquence, il n'approuve pas ceux qui dépouillent les esclaves de la raison; et qui prétendaient qu'ils n'avaient qu'à recevoir des ordres (1).

Il y a quelque chose de plus fort : c'est cette réflexion qu'il fait ailleurs. Si les hommes s'étaient réunis en cité simplement pour vivre, et non pas pour vivre heureux, les esclaves et les animaux en seraient. Or, ils n'en sont point, parce qu'il ne leur est pas donné de participer au bonheur et de vivre à leur choix (2).

Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que, pour soutenir la naturalité de l'esclavage, Aristote va contre ses propres principes. « Le père doit commander à la femme et aux enfants, dit-il, non comme à des esclaves, mais comme à des personnes libres (3). » Or, lui-même observe que la bourgade se forme naturellement par l'établissement des enfants autour de la maison paternelle. Par conséquent, selon la nature, ni dans la famille, ni dans la bourgade, ni dans la cité, il ne devrait y avoir d'esclaves.

Voici, du reste, le traitement qu'il veut que leur fasse le père de famille. « Il ne doit leur souffrir ni insolence, ni paresse; les faire travailler suivant le proverbe : — Il n'y a point de loisir pour l'esclave; — user de réprimandes et de châtiments lorsqu'ils en méritent; leur donner toutefois suffisamment à manger, car le salaire de l'esclave est la nourriture. Il faut même, conclut il, fixer à tous un terme; car il est juste et avantageux que la liberté leur soit proposée comme un prix. Ils travaillent de bonne volonté, lorsque le prix et le temps sont déterminés (4). » Platon ne porte pas son humanité aussi loin dans ce qu'il dit des esclaves, au sixième livre des Lois.

Aujourd'hui cette seule idée nous révolte qu'un homme vende ou achète un autre homme, comme il ferait d'un bœuf ou d'un âne. Anciennement on ne voyait rien d'extraordinaire à cela. A l'époque où nous sommes de notre Histoire, la Grèce était la contrée la plus libre et la plus policée du monde, et les Athéniens, les Lacédémoniens, les Thessaliens, les peuples les plus libres et les plus policés de la Grèce. Or, dans la seule ville d'Athènes et ses environs, il y avait quatre cent mille esclaves pour tente mille personnes qui ne l'étaient pas (5). Encore de ces trente mille, y en avait-il dix mille qui, sans être esclaves, n'avaient pas tous les droits de cité ; ce qui faisait, au bout du compte, quarante esclaves pour deux citoyens, ou vingt pour un. A Lacédémone, les esclaves étaient encore plus nombreux; mais surtout ils y étaient traités plus durement. Un peuple tout entier, les Hilotes, s'y voyait réduit à un esclavage privé et public. Tous les ans, les Hilotes recevaient un certain nombre de coups de fouet, sans qu'ils les eussent mérités, pour les empêcher d'oublier leur servitude. Si l'un de ces malheureux semblait, par la noblesse de sa figure, ou l'élégance de sa taille, s'élever au-dessus de sa condition, on le condamnait à mort ou à être estropié. Quelquefois même, pour prévenir leurs révoltes, quand ils devenaient trop nombreux, les magistrats de Lacédémone, choisissaient parmi les plus jeunes citoyens les plus braves et les plus hardis, et les envoyaient tout armés pour tuer les Hilotes comme des bêtes féroces (6). C'est ainsi qu'ils en massacrèrent une fois, dit-on, jusqu'à deux mille dans une seule nuit. Les Thessaliens, qui se vantaient d'être les plus libres des Grecs, paraissent avoir eu le plus d'esclaves. Ils en avaient également tout un peuple, les Pénestes. Ces derniers étaient en si grand nombre, que leurs maîtres en faisaient un objet de commerce et qu'ils les vendaient aux autres nations. S'il en était ainsi dans la Grèce, que devait-ce être ailleurs? Si, dans la république d'Athènes, les dix-neuf vingtièmes de la population étaient esclaves, que devait-ce être chez les peuples que les Grecs appelaient barbares?

Mais, au lieu d'augmenter, diminuons : ne supposons que les neuf dixièmes. Il s'ensuivra toujours que ce que nous nommons peuple aujourd'hui dans chaque contrée, que la masse du genre humain était esclave, que la condition commune était l'esclavage, et que la liberté n'était que le privilége d'un très-petit nombre. Qui donc a changé nos idees là-dessus? Qui donc, dans une portion considérable de la terre, a délivré l'homme de l'homme? Ce n'est point la philosophie. Ses pères, et ses princes, Socrate, Platon, Aristote, dans les constitutions et les lois qu'ils imaginent pour leurs républiques idéales, n'ont pas un mot qui laisse pressentir, ni même qui semble désirer ce merveilleux changement. Aristote fait des syllogismes pour prouver que l'esclavage est une chose naturelle : Platon, vendu lui-même comme esclave, ne dit rien, ni de près, ni de loin, contre un pareil trafic. Des philosophes monteront sur le trône, ils ne diront pas plus, ils ne feront pas plus que Platon et Aristote. L'homme ne sera délivré de la servitude de l'homme, ainsi que des autres servitudes, que par l'Homme-Dieu, qui les rachètera tous et chacun au prix de son sang, qui leur donnera un commandement nouveau : « Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés moi-même : quiconque voudra devenir le plus grand d'entre vous, sera votre ministre ; et qui voudra être le premier, sera votre serviteur (7). »

Aristote ayant défini la société politique, une communauté pour vivre heureux, examine jusqu'où cette communauté doit s'étendre

(1) *De Republ.*, c. XI. — (2) *Ibid.*, l. III, c. IX. — (3) *Ibid.*, l. I, c. VIII. — (4) *Economiq.*, l. I, c. V. — (5) *Athenee*, l. VI. — (6) Thucyd., l. IV; Pausan. Lacon. — (7) Matth., XX, 26.

pour arriver à son but. Il critique à ce sujet, et avec raison, la communauté des femmes et de biens que Platon pensait introduire dans sa république idéale. Entre autres inconvénients, ce ne serait plus une communauté, mais une confusion. Il examine de même les républiques idéales de quelques autres ainsi que les gouvernements réels de Lacédémone, de Crète, d'Athènes. Pour procéder en ses comparaisons d'une manière plus sûre et plus pratique, il avait décrit, dans un ouvrage à part, qui n'est point venu jusqu'à nous, les institutions politiques de cent cinquante Etats différents.

Il distingue trois sortes de gouvernements : la royauté, l'aristocratie, la démocratie, suivant que c'est un seul qui gouverne, ou quelques-uns, ou le grand nombre. Toutes les trois sont bonnes et légitimes, quand elles se proposent l'utilité commune, et non pas l'intérêt particulier des gouvernants. Lorsque le contraire arrive, elles se corrompent et dégénèrent toutes trois, la royauté en tyrannie, l'aristocratie en oligarchie, la démocratie en démagogie (1).

De ces trois formes, la royauté lui paraît la meilleure, l'aristocratie la seconde, la démocratie la dernière. Mais aussi la corruption de la royauté, ou la tyrannie, est à ses yeux ce qu'il y a de pire; et celle de la démocratie, ce qu'il y a de plus modéré. On serait tenté de croire le contraire. C'est qu'on juge ordinairement d'après le bruit que l'on entend, et que le peuple-tyran fait beaucoup plus de bruit que de mal, tandis que le tyran qui porte le nom de roi, fait plus de mal et moins de bruit.

Ce que c'est qu'un roi, voici comme l'entend Aristote. « Celui qui est capable de prévoir par son intelligence ce qui est utile à la communauté, celui-là en est le chef de par la nature. Ainsi, le père dans la famille, qui est une espèce de royauté. Aussi, dans l'origine, toutes les cités étaient gouvernées par des rois, car elles étaient alors une extension naturelle de la famille (2). Lors donc qu'il apparaît un individu, plus vertueux à lui seul que tous les autres ensemble, il est juste, il est naturel que celui-là soit roi; car il est probable que c'est un dieu parmi les hommes. Tous lui obéiront spontanément : ce sera un roi perpétuel dans la cité (3). »

Aristote donne peu à l'imagination. Ce qu'il vient de dire, est d'autant plus étonnant; car cela se trouve réalisé, au pied de la lettre, dans la personne de l'Homme-Dieu, dans le Christ qui est ainsi, d'après la justice et la nature, le seul roi légitime et éternel de tous.

Que s'il se trouve une race tout entière ou une classe d'hommes qui l'emporte en vertu sur tout le reste de la multitude, il est également juste, également naturel qu'elle devienne la classe royale et gouvernante, la maîtresse de tout. C'est là, d'après la force du mot, la véritable aristocratie, ou le gouvernement des meilleurs (4). Ces idées paraissent un commentaire philosophique de ces paroles de Daniel : » Et le jugement fut donné au saint du Très-Haut, et ils obtinrent la royauté (5). »

D'après ces principes, on pourrait douter que le gouvernement dût jamais être confié à la multitude, comme cela se fait dans les démocraties. Aristote, qui se fait cette difficulté, y répond de cette manière : « Il se peut que le grand nombre, parmi lequel chaque individu n'est pas un homme vertueux, devienne cependant, lorsqu'il est assemblé, meilleur qu'un petit nombre d'hommes excellents, non pas considérés individuellement, mais pris tous ensemble. De même que les repas où chacun paye sa part, sont plus splendides que ceux dont un seul fait la dépense, car le nombre étant considérable, chacun a une portion de vertu et de prudence; en sorte que cette multitude, en s'assemblant, devient comme un seul homme ayant plusieurs pieds, plusieurs mains et plusieurs sens : Il en sera de même pour les mœurs et pour l'intelligence. C'est pourquoi le grand nombre juge mieux des œuvres musicales et des œuvres poétiques, celui-ci une partie, celui-là une autre, et tous le tout. La multitude est d'ailleurs moins accessible à la corruption que quelque peu d'hommes, ou qu'un seul. Aussi la foule juge-t-elle mieux de beaucoup de choses que quelque individu que ce soit (6). »

Bien que ces trois formes de gouvernement soient bonnes et légitimes en elles-mêmes, il ne faut pas croire cependant que toutes conviennent partout. Il y a des peuples naturellement royalistes, d'autres naturellement aristocratiques, d'autres enfin naturellement démocratiques, suivant que leur caractère naturel les incline à supporter une de ces formes de gouvernement plutôt que l'autre (7).

Les gouvernements dégénèrent par les mêmes causes que les individus; car les mêmes vertus forment l'homme de bien et le bon citoyen, le bon magistrat. Lors donc que le monarque règne selon la loi, sur des hommes qui le veulent bien et pour leur utilité commune, il porte le nom de roi; mais si, entraîné par ses passions ou par ses flatteurs, il se met à gouverner d'après son caprice, pour son propre intérêt et par la violence, sur des gens qui ne veulent pas de lui, alors il devient tyran. C'est la pire espèce de gouvernement. Il ne peut subsister que par la violence et la corruption. Sa politique poursuit trois choses: réduire ses sujets à n'avoir que des sentiments bas et serviles, entretenir la défiance parmi eux, leur ôter tout moyen de rien faire. Dans ce but, étouffer tout ce qu'il y a de tête et de cœur ainsi que tout ce qui peut en donner,

(1) *De Republ.*, l. III, c. VI et VII. — (2) *Ibid.*, l. I, c. II. — (3) *Ibid.*, c. XIII et XVII. — (4) *Ibid.* — (5) *Dan.*, VII, 22. — (6) *De Republ.*, l. III, c. XI et XV. — (7) *Ibid.*, c. XVII.

les associations, les assemblées, les repas publics, les écoles, les réunions littéraires; employer tout au monde pour que les citoyens restent inconnus les uns aux autres, car la connaissance produit la confiance mutuelle; avoir partout des espions pour savoir ce qui se fait ou se dit jusque dans l'intérieur des familles, semer partout la discorde, indisposer le peuple contre les nobles, les esclaves contre les maîtres, les femmes contre les maris, car les femmes et les esclaves ne veulent guère de mal aux tyrans; éloigner des emplois tous les hommes de bien; n'avoir pour amis que des flatteurs; se faire garder, non par ses sujets, mais contre ses sujets par des étrangers. Enfin, il n'est aucune espèce de méchanceté qui manque à la tyrannie (1).

L'aristocratie dégénère pareillement en ce qu'on appelle oligarchie, lorsqu'au lieu de se distinguer par la vertu et de se proposer l'utilité commune, ceux qui gouvernent n'estiment que les richesses, ne pensent qu'à se distinguer par les richesses, n'envisagent l'autorité que comme un moyen d'amasser plus de richesses, et se permettent pour cela tout ce que font les tyrans.

La démocratie légitime dégénère en démagogie lorsque ce qu'il y a de plus bas dans le peuple, ceux qui n'ont aucune fortune et encore moins de vertu, voyant qu'ils sont les plus nombreux, se laissent entraîner par des flatteurs à dépouiller et à tyranniser les autres. Car le peuple aussi est un monarque, non pas individuel, mais collectif. Il cherche donc aussi à faire de la monarchie, lui; à régner seul, sans la loi et en despote. Il prend les allures et les mœurs des tyrans: comme ceux-ci, il a des flatteurs qu'on appelle démagogues; ces flatteurs grandissent en puissance et en richesse, parce que le peuple dispose de tout et qu'eux disposent de l'opinion du peuple (2).

Mais, finalement, quel est le meilleur gouvernement, quelle est la meilleure vie pour la plupart des États et pour la plupart des hommes, non pas en prenant pour type de comparaison le gouvernement fondé sur la plus grande vertu, ni celui qu'on pourrait souhaiter en imagination, mais en considérant ce qui est possible, ce qui est praticable à la plupart des hommes et en la plupart des cités ou États? A cette question que se fait Aristote, voici quelle solution il donne. La vie la plus heureuse est celle qui empêche le moins de suivre la vertu. La vertu est dans un certain milieu. La vie du milieu est donc la meilleure, d'autant plus que chacun peut y parvenir. Il en est de même de la vertu, du vice, et du gouvernement d'un État. La vie d'un État, c'est son gouvernement. Dans tous les États il y a trois classes: les très-riches, les très-pauvres, et les hommes entre les deux. Puisque tout le monde confesse que le milieu, la modération, vaut le mieux, une fortune moyenne sera la meilleure: elle est plus disposée à écouter la raison. Mais ce qui est extraordinairement beau, extraordinairement fort, extraordinairement noble, extraordinairement riche, aussi bien que ce qui est extraordinairement pauvre, extraordinairement faible et par trop ignoble, écoute la raison difficilement. Ceux-là se portent à l'insolence et aux grands forfaits; ceux-ci deviennent fourbes et très-méchants dans de petites choses. Les injures se commettent d'un côté par violence, de l'autre par malice. Les uns ne veulent ni ne savent endurer d'autorité, ils ne savent que commander en despotes; les autres, inhabiles à gouverner, ne savent qu'obéir en esclaves. Il y aura donc une cité d'esclaves et de despotes, mais non pas d'hommes libres; les uns porteront envie aux autres, ceux-ci mépriseront ceux-là. Or, rien n'est plus éloigné de l'amitié et de la communauté politique; car la communauté est une espèce d'amitié. La cité demande à se composer, autant que possible, de membres égaux et semblables. Cela se trouve le plus dans la fortune moyenne. Les gens de cette sorte, n'étant pas pauvres, ne convoitent pas le bien d'autrui; n'étant pas riches non plus, les pauvres ne leur envient pas le leur; sans dresser d'embûches et sans en avoir à craindre, ils vivent en sécurité. C'est donc un bon souhait que celui de Phocylide: « Il y a beaucoup d'avantages à la classe moyenne; je veux être un citoyen du milieu. » Il est donc évident que cette société politique est la meilleure, qui se compose d'hommes de la moyenne classe, et que ces cités-là peuvent être bien gouvernées où cette classe est nombreuse et où elle l'emporte, surtout si elle l'emporte sur les deux autres à la fois, sinon sur l'une et l'autre séparément; en sorte qu'elle donne la prépondérance au parti qu'elle secondera, et qu'elle puisse empêcher les excès des deux parts (3).

En résultat général, l'on trouve dans la république d'Aristote beaucoup de détails et d'observations curieuses fondées sur l'expérience des constitutions politiques d'alors; mais pour l'ensemble, il ne s'élève pas au-dessus de l'idée d'une ville. Il est par conséquent très-incomplet pour la société actuelle. Aujourd'hui, le moins qu'on envisage, c'est une nation. Le genre humain est dans tous les esprits. Dieu l'a visiblement constitué dans l'unité par l'Église catholique. Des idées, des sentiments auxquels l'imagination de Socrate et de Platon ne pouvait atteindre, sont devenus des idées vulgaires, des sentiments de tout le monde. Pour faire aujourd'hui une politique véritable, il faudrait partir de cette constitution divine de l'humanité, et y coordonner les constitutions humaines des nations.

Aristote finit par la manière dont il convient d'élever les enfants. Son plan d'éducation est

(1) *De Repub.*, l. V, c. XI. — (2) *Ibid.*, l. IV, c. IV, in fine. — (3) *Ibid.*, c. XI.

conforme à ses principes, c'est-à-dire purement politique : la grammaire, la gymnastique, la musique, la peinture ; rien de ce que nous appelons proprement religion et morale. On y rencontre même des choses qui nous font horreur. S'il naît un enfant mal conformé, la loi défendra de le nourrir ; s'il naît à un père plus d'enfants que la loi ne lui permet d'en avoir, il les fera mourir avant leur naissance par l'avortement. Pour ceux qu'on se décidera à laisser vivre et à élever, il veut qu'on éloigne, et de leurs yeux, et de leurs oreilles, toute parole et toute peinture déshonnêtes. Les magistrats veilleront à ce qu'il n'y ait nulle part d'images ou de statues de cette espèce, si ce n'est dans les temples de certains dieux auxquels la loi décrète ces infamies, et qu'elle permet de fréquenter aux personnes plus âgées. Pour les jeunes gens, elle ne doit pas même souffrir qu'ils soient spectateurs de farces ni de comédies, avant l'âge où ils ont le droit d'assister aux repas publics et de s'enivrer (1).

On le voit, Aristote, et, avec lui, la philosophie tout entière, n'a pas mieux défendu les droits de l'humanité que les droits de la Divinité. Ce qu'il y a de plus digne de commisération sur la terre, la faiblesse et le malheur, les enfants et les esclaves, la philosophie en a légitimé le meurtre et l'oppression. Le Dieu véritable qu'elle connaissait, le Dieu qui a créé le ciel et la terre et tout ce qu'ils renferment, elle ne lui a rendu aucun culte ; mais, tout en les désapprouvant du fond du cœur, elle a autorisé les plus infâmes turpitudes pour honorer les esprits impurs de l'enfer. Au milieu des avantages que lui donnait l'amitié d'Alexandre, on ne voit pas qu'Aristote en ait profité pour faire mieux connaître aux hommes et leur faire mieux respecter, soit ce qui est dû à l'homme, soit ce qui est dû à Dieu. Pour Alexandre, il aurait voulu être le seul à savoir ce qu'il y avait de plus élevé dans l'enseignement de son maître. Le philosophe ayant publié, sur la physique et la métaphysique, les leçons qu'il avait faites à ses disciples les plus affidés, le conquérant lui écrivit en ces termes : « Alexandre à Aristote, salut : Vous n'avez pas bien fait de publier les discours acroatiques. Car en quoi différerons-nous des autres, si ce que vous nous avez enseigné en particulier devient commun à tout le monde ? Moi, j'aimerais encore mieux être supérieur aux autres dans la connaissance des choses les plus relevées, que de les surpasser en puissance. Portez-vous bien. » Le philosophe lui répondit : « Aristote au roi Alexandre, salut : Vous m'avez écrit touchant les discours acroatiques, persuadé qu'il faut les conserver secrets. Sachez qu'ils ont été publiés, et qu'ils ne l'ont pas été ; car ils ne sont intelligibles qu'à ceux qui nous ont entendu. Portez-vous bien (2). » Ainsi, ni l'un ni l'autre ne cherchaient vraiment à éclairer les hommes, mais à se distinguer de la foule, et à s'en faire admirer. C'est pour cela qu'ils ont entrepris de si grandes choses, l'un de conquérir le monde, l'autre de conquérir les sciences. Ils ont reçu leur salaire. Ils ont travaillé pour la gloire, la gloire s'est attachée à leur nom. Aujourd'hui encore l'univers les admire. Mais cette gloire, qui leur survit où nous sommes, de quoi leur sert-elle où ils sont !

Platon et Aristote sont comme les princes de la philosophie. Tous deux ils l'ont embrassée tout entière ; tous deux ils en ont approfondi toutes les parties. Ceux qui sont venus à côté d'eux ou après eux, n'en ont pris que quelques lambeaux détachés, ou ils n'ont le plus souvent d'autre mérite que d'avoir outré la chose, ou de l'avoir exprimée en d'autres mots.

Socrate, nous l'avons vu, menait une vie assez dure : il marchait nu-pieds, portait hiver et été le même habit, mangeait et buvait de ce qu'il y a de plus commun, observant du reste toutes les bienséances sociales. Antisthène, un de ses disciples, s'étant mis à l'imiter, poussa les choses encore plus loin. Non-seulement il marchait pieds-nus, portait en toute saison le même manteau : ce manteau lui servait encore de lit pour dormir. Il se mit de plus une besace sur les épaules. Tout cela sentait l'ostentation plus que la véritable vertu, qui est d'un naturel modeste. Socrate le lui fit bien entendre. Le voyant un jour qui tournait son manteau de manière à faire voir à tout le monde qu'il était déchiré : « O Antisthène, s'écria-t-il, j'aperçois ta vanité à travers les trous de ton manteau. » On a du disciple quelques bons mots, mais nul ensemble de doctrine. Ses idées sur la Divinité paraissent avoir été celles de son maître. « Il y a, disait-il, plusieurs dieux de la religion vulgaire ; mais la Divinité est une. Elle ne ressemble à aucun objet sensible, elle ne peut être représentée par aucune image (3). »

Antisthène eut pour disciple Diogène, qui s'était enfui de sa ville natale, Sinope, dans l'Asie Mineure, pour avoir fabriqué de la fausse monnaie avec son père. Il outra encore les singularités de son maître. Non content de coucher dans son manteau, de porter la barbe longue et la besace avec une cuillère et une écuelle, il prit encore un bâton, se mit à mendier et à loger dans un tonneau. Ayant été pris par des corsaires, il fut vendu comme esclave à un habitant de Corinthe, qui le traita humainement et lui donna ses enfants à élever. On cite de lui une foule de mots piquants, mordants même ; car il se distinguait surtout par une grande effronterie de paroles et de mœurs, ne respectant ni pudeur ni convenance, faisant en public les choses les plus obscènes. On lui donna pour cela le nom de chien, qu'il prenait d'ailleurs lui-

(1) *De Rep.*, l. VII, c. XVI et XVII. — (2) Inter *fragm. Arist.* — (3) Cicero, *De Nat. deor.*, l. I, n. 23 ; Lact., *Div. Inst.*, l. I, n. 5 ; Clem. Alex., *Admon.*, § 46.

même volontiers. Quelqu'un lui ayant demandé ce qu'il avait fait pour être appelé de la sorte, il répondit : « C'est que je caresse ceux qui me donnent quelque chose, que j'aboie après d'autres qui ne me donnent rien, et que je mords les méchants. » Les philosophes qui embrassèrent le même genre de vie, furent nommés et se nommèrent eux-mêmes cyniques, ou philosophes de chien. Ils méritaient ce titre ; car ils n'avaient honte de rien, pas même des choses les plus infâmes ; ne connaissaient aucune bienséance, et n'avaient aucun égard pour personne. D'être mendiants et impudents, c'était à peu près toute leur philosophie. Tel est du moins le portrait que nous en font tous les anciens (1).

Aristippe, de Cyrène, en Afrique, autre disciple de Socrate, ne suivit guère ni les exemples ni les avis de son maître. Il fut le philosophe de la sensualité, de la bonne chère, de la volupté ; fréquentait les lieux de prostitution et les palais des tyrans, se faisant tout à tout, pour faire tout servir à ses plaisirs. Ses disciples furent nommés les Cyrénaïques, parce qu'ils étaient la plupart de Cyrène. Aristippe méprisait la connaissance de la nature ou la physique, la connaissance de la raison ou la logique ; il ne s'occupait que de la morale, mais sa morale n'était que le plaisir. Il eut un fils, qu'il abandonna. Blâmé à ce sujet, il répondit : La pituite et la vermine ne s'engendrent-elles pas de nos corps? cependant nous les jetons comme des ordures. » Par ce seul trait, l'on peut juger du reste (2).

Epicure, d'Athènes, adopta la morale d'Aristippe, mais non pas avec la même franchise. On a prétendu qu'il faisait consister le souverain bien, non dans le plaisir sensuel, mais dans la tranquillité d'esprit et dans la santé du corps. L'on s'est trompé. La morale d'Epicure est tout bonnement ce que tout le monde entend par la morale d'Épicure. Le plaisir des sens, voilà le souverain bien ; ce qu'Épicure appelle santé du corps, tranquillité d'âme, sagesse, vertu, ne sont que des moyens d'assurer, de prolonger et de raffiner ce plaisir. Ainsi a en jugé toute l'antiquité; ainsi en faut-il juger encore, d'après tout ce qu'elle nous a conservé des paroles et des actions, soit d'Epicure, soit de ses principaux disciples.

Cicéron nous apprend qu'Épicure disait en propres termes, « qu'il ne pouvait pas même concevoir qu'il y eût un autre bien que celui qui vient du manger, du boire, de la délectation des oreilles et des voluptés obscènes (3). » Métrodore, celui de ses disciples dont Epicure fait le plus grand éloge dans son testament, résumait ainsi la morale de son école : « Le bien se rapporte au ventre et à tous les autres organes de la chair par lesquels entre le plaisir et non par la douleur : tout ce qu'il y a d'inventions belles et sages, n'a été fait que pour le plaisir du ventre et dans la bonne espérance d'y réussir : et toute œuvre qui ne tend pas là est une œuvre vaine (4). » C'est Plutarque qui nous a conservé ces curieuses paroles. Le même Métrodore écrivait à son frère : « Il n'est pas besoin de s'aller exposer aux dangers de la guerre pour le salut de la Grèce, ni se tuer le cœur et le corps pour obtenir des Grecs une couronne en témoignage de sagesse, Timocrate ; mais il faut boire de bon vin, se traiter bien, et manger, de sorte que le corps en reçoive tout plaisir, et point de dommage. Oh ! que je suis joyeux, et comme je me glorifie d'avoir appris d'Epicure à gratifier à mon ventre, ainsi comme il faut ! car, à la vérité, le bien souverain de l'homme, ô physicien Timocrate, consiste au ventre (5). » Epicure lui-même écrivait à Anaxarque : « Je vous exhorte à des voluptés continuelles, non à des vertus stériles, des fruits desquelles l'espérance est vaine et pleine de trouble (6). » Diogène de Laërte, épicurien, panégyriste d'Épicure, rapporte de lui ces maximes : « Toute sorte de volupté n'est point un mal en soi ; celle-là seulement est un mal, qui est suivie de douleurs beaucoup plus violentes que ses plaisirs n'ont d'agréments. Si tout ce qui flatte les hommes dans la lasciveté de leurs plaisirs, arrachait en même temps de leur esprit la terreur qu'ils conçoivent des choses qui sont au-dessus d'eux, la crainte des dieux et les alarmes que donne la pensée de la mort, et qu'ils y trouvassent le secret de savoir désirer ce qui leur est nécessaire pour bien vivre, j'aurais tort de les reprendre, puisqu'ils seraient au comble de tous les plaisirs, et que rien ne troublerait en aucune manière la tranquillité de leur situation (7). » Enfin, l'épicurien Horace confirme tout cela, lorsqu'il s'appelle lui-même plaisamment, « un pourceau du troupeau d'Épicure. »

Il est vrai, les épicuriens disent que la conduite de leur maître était un modèle de tempérance et de sagesse. Cicéron leur répond que, dans ce cas, il valait mieux que ses principes, mais que ses principes n'en sont pas moins ce qu'ils sont. De plus, il n'y a que les épicuriens qui fassent ainsi l'éloge d'Epicure. Plutarque en parle différemment. Il nomme plusieurs prostituées qu'il entretenait et nourrissait dans son verger de plaisance, celle en particulier qui servait aux plaisirs du maître (8). Au rapport de Diogène de Laërte, Denys d'Halicarnasse et une foule d'autres en parlaient sur le même ton. En particulier Timocrate, frère de Métrodore, et lui-même disciple d'Epicure, s'étant séparé de son école, a laissé dans ses livres, intitulés : *De la Joie*, qu'il vomissait deux fois par jour, à cause qu'il mangeait trop ; que lui-même avait

(1) Diog. Laert ; Lucien. — (2) Diog. Laert. — (3) Cicero, *De finib.*, l. II, n. 3. — (4) Plut., *Ne suaviter, etc.*, p. 1087, et *adv. Colot.*, p. 1125, t. II, édit. inf. Francfort, 1599. — (5) Plut., *Ne suaviter, etc.*, p. 1098, trad. d'Amyot. — (6) Plut., *Adv. Colot.*, p. 1117. — (7) Diog. Laert, *Vie d'Epic.* — (8) Plut., *Ne suaviter, etc.*, p. [illegible]

échappé avec beaucoup de peine à sa philosophie nocturne : qu'Epicure avait été si cruellement affligé par les maladies, qu'il avait passé plusieurs années sans pouvoir sortir du lit, ni se lever de la chaise sur laquelle on le portait; que la dépense de sa table se montait par jour à la valeur d'une mine, environ quatre-vingt-dix francs, et que Métrodore et lui avaient toujours fréquenté des femmes de la dernière débauche (1).

Quoi qu'il en soit de la conduite personnelle d'Epicure, voici de ses maximes, que nous a conservées son panégyriste Diogène : « La justice n'est rien en soi; la société des hommes en a fait naître l'utilité dans les pays où les peuples sont convenus de certaines conditions pour vivre sans offenser et sans être offensés. L'injustice n'est point un mal en soi; elle est seulement un mal en ceci, qu'elle nous tient dans une crainte continuelle, par le remords dont la conscience est inquiétée, et qu'elle nous fait appréhender que nos crimes ne viennent à la connaissance de ceux qui ont droit de les punir. Il est impossible que celui qui a violé, à l'insu des hommes, les conventions qui ont été faites pour empêcher qu'on ne fasse du mal ou qu'on n'en reçoive, puisse assurer que son crime sera toujours caché; car, quoiqu'il n'ait pas été découvert en mille occasions, il peut toujours douter que cela dure jusqu'à la mort (2). »

Lors donc que l'épicurien est assez adroit pour cacher aux hommes ce qu'il a fait, ou assez puissant pour n'avoir rien à craindre de leur part, comme les rois, les grands, non-seulement il peut se permettre le vol, l'adultère, mais, dès que cela lui fait plaisir, il le doit; « car il n'y a de bien que le plaisir, et la vertu consiste à se le procurer. » C'est la réflexion que fait Epictète à un épicurien (3).

Autre maxime d'Epicure : « L'amitié doit être contractée pour l'utilité qu'on espère, de la même manière que l'on cultive la terre pour recueillir l'effet de sa fertilité (4). » Aristote pensait bien différemment. Examinant la nature de l'amitié, « aimer, dit-il, c'est vouloir du bien à quelqu'un, pour lui-même, et non pour soi, et l'effectuer selon son pouvoir (5). » Ainsi, l'amitié d'Aristote consiste à aimer son ami; celle d'Epicure, à n'aimer que soi. C'est par le meme calcul que ce dernier étouffe la tendresse paternelle. Il ne voulait pas que le sage élevât des enfants, ni ne remplît aucune fonction publique. « Tout cela ne peut que troubler la tranquille indolence de son âme. La brebis, ni même le loup n'abandonne ses petits; comment l'homme abandonnerait-il les siens? Ainsi, le sage même, s'il avait des enfants, ne pourrait point ne pas s'inquiéter pour eux. » C'est le raisonnement d Epicure à ses disciples, pour les détourner d'élever leurs enfants (6).

Quant à ce qui est de la Divinité, la sagesse consiste, suivant Epicure, à se bien persuader qu'elle ne s'est jamais en rien mêlée de l'univers, ni pour le former, ni pour le gouverner. L'univers s'est fait de lui-même au hasard, avec des atomes qui se précipitaient dans le vide, et il se gouverne de même. Ce vide et ces atomes, Epicure les avait empruntés à Démocrite. La physique de ces deux philosophes peut se réduire ainsi à sa plus simple expression : « Un jour, je ne sais quand, il vint, je ne sais d'où, d'immenses tourbillons, je ne sais de quelle poussière, qui, tournant, je ne sais dans quel sens, formèrent tout d'un coup ou à la longue, je ne sais comment ni pourquoi, les uns le soleil, la lune, les étoiles; les autres la terre, les plantes, les animaux, et enfin l'homme, notamment Démocrite et Epicure. »

Il y a, selon ce dernier, une infinité de mondes : d'un monde à l'autre, il y a des intervalles où il n'y a rien; c'est là qu'habitent les dieux, dans une éternelle indolence, ne pensant pas plus à récompenser les bons qu'à punir les méchants. Voilà comme les épicuriens se rassurent contre la Divinité. Pour n'avoir rien à craindre de la superstition du peuple, le maître leur enseigne à faire les hypocrites, en pratiquant extérieurement les cérémonies du culte, bien qu'ils les regardent comme absurdes dans leur cœur. L'observation est de Plutarque.

Pour ce qui est de l'homme, il est composé d'un corps et d'une âme; mais son âme n'est que la partie la plus subtile de son corps, ce n'est qu'une réunion d'atomes plus déliés; a la mort, tout se dissout, et le corps, et l'âme; il n'y reste plus de sentiment. La sagesse, la vertu consistent donc ne point croire la providence divine, à ne point croire l'immortalité humaine, mais à se bien persuader que l'homme n'est que son corps, et que, par conséquent, il n'y a de bien pour lui que le plaisir de son corps. C'est ainsi que tous les hommes, suivant le témoignage de Plutarque, ont entendu la doctrine d'Epicure. C'est ainsi que l'épicurien Lucrèce l'expose, la préconise, dans son poëme *de la Nature des choses*.

Les épicuriens convenaient, se vantaient même qu'aucun philosophe n'avait parlé comme Epicure, et que sa doctrine était contraire au sentiment universel du genre humain. Aussi le maître citait-il à l'appui de sa morale, non l'autorité d'aucun homme, mais l'exemple des animaux, qui ne connaissent d'autre bien que la volupté. Aussi fut-il le premier et le seul qui se nommât lui-même sage. Aussi traitait-il avec grand mépris les philosophes qui l'avaient précédé. Ce mépris s'étendait aux sciences mêmes. Pour les sciences de raisonnement, il ne voulait pas qu'on définît, ni qu'on précisât rien. Il a observé cette règle dans ses écrits. Quant aux sciences physiques, elles ne sont bonnes que pour se défaire de la

(1) Diog., Laert., *Vie d'Epic.* — (2) *Ibid.* — (3) Arrian., *Epictet.*, l. III, c. VII. — (4) Diog. Laert, *Vie d'Epic.* — (5) *Rhet.*, l. II, c. IV ; *De Morib. Nicom.*, l. VIII. — (6) Arrian., *Epictet.*, l. I, c. XXIII.

crainte de la Providence et de la crainte de la mort, ou plutôt de la vie après la mort. Hors de là, elles sont parfaitement inutiles. En un mot, quiconque ne croit pas plus que la bête à la providence divine et à l'immortalité de l'âme, quiconque ne cherche pas moins que la bête le bonheur souverain dans le plaisir des sens, celui-là n'a plus besoin d'aucune science; il est au sommet de la sagesse, de la vertu et du bonheur.

Du reste, pour Epicure et les épicuriens, les sens étaient les seuls juges du vrai, comme ils étaient les seuls juges du bien. De là, Epicure enseignait que le soleil et, en général, tous les astres ne sont pas plus grands qu'ils ne paraissent.

Ainsi donc, avant Epicure et les épicuriens, les sciences de toute espèce, astronomie, physique, chimie, histoire universelle, étude des langues, logique, psychologie, histoire des choses humaines, ne sont bonnes, utiles et nécessaires, que pour persuader à l'homme qu'il n'est qu'une bête. Toutes les vertus, justice, tempérance, sagesse, amitié, société même, ne sont bonnes, utiles, nécessaires, que pour procurer à l'homme le bonheur de la bête. C'est là l'unique fin de toutes choses.

Mais quoi? L'universalité du genre humain, depuis que genre humain il y a, ne regarde-t-il pas un pareil sort comme ce qu'on peut imaginer de plus fâcheux pour l'homme? Quoi! n'être pendant sa vie qu'une bête, n'en être pas même une après sa mort, n'être plus rien du tout! Se peut-il rien de plus triste qu'une pareille joie, rien de plus malheureux qu'un pareil bonheur?

Encore l'épicurien peut-il espérer d'y parvenir? Plutarque fait voir, dans un traité tout entier, qu'*on ne saurait vivre joyeusement selon la doctrine d'Epicure*. En effet, on conçoit que la brute, qui ne prévoit pas le lendemain, qui jouit du moment, vive dans cette incurie sensuelle où Epicure fait consister le souverain bien. L'huître peut servir ici de modèle. Mais l'épicurien le plus achevé, qui ne voit en tout que son corps, peut-il s'empêcher de prévoir que ce même corps peut devenir malade, souffrant, instrument de douleur au lieu de plaisir? Le plus parfait épicurien atteindra-t-il jamais à la félicité de l'huître?

Et si la fièvre, la goutte le tourmentent, que deviendra son souverain bien? Epicure viendra le consoler avec son fameux dilemme: « Ou votre douleur est grande, ou elle est petite. Si elle est grande, elle ne durera pas; si elle est petite, elle est facile à supporter. Ainsi, réjouissez-vous de toute manière. » — « Mais, lui répond Plutarque, c'est tout l'opposé de ce que vous dites: quant à la volupté, oui, si elle est grande, elle ne dure qu'un instant, autrement le corps y succomberait; mais pour la douleur, il n'en est pas de même: elle peut durer des années, la vie entière, telle que la goutte. Il ne lui reste donc que la mort, l'anéantissement, c'est-à-dire ce qu'il y a au monde de plus triste. C'est comme si l'on disait à des navigateurs luttant contre la tempête: Consolez-vous! dans un instant votre navire s'abîmera (1). »

Du reste, qui est-ce qui assure à l'épicurien qu'il n'est en tout que son corps, et qu'après cette vie il n'y a ni justice, ni récompense, ni châtiment? Sera-ce l'autorité d'Epicure? Mais Socrate et Platon croyaient à des récompenses et à des peines éternelles. Sera-ce l'autorité des épicuriens? Mais le genre humain croit comme Platon et Socrate. Les épicuriens eux-mêmes en conviennent, entre autres le poëte Lucrèce et Celse le philosophe.

« Mais il faut croire, dit Epicure, que notre esprit, notre âme, n'est qu'une réunion d'atomes plus subtils, qui se séparent à la mort. » Tout cela fût-il admis, n'y aura-t-il pas encore à craindre? Ces atomes plus subtils, qui se sont accrochés ensemble pour former notre intelligence, notre mémoire, et devenir le centre de nos peines et de nos plaisirs, ne pourraient-ils pas se réunir de nouveau, si tant est qu'ils se séparent, avec les atomes plus grossiers de notre corps? Ne seront-ils pas d'autant plus portés à cette réunion, qu'ils auront été plus longtemps ensemble? Ne faut-il pas juger que c'est là leur inclination naturelle et inévitable, puisqu'ils disent et font croire à tous les hommes qu'ils subsisteront après la mort, et qu'ils recevront la punition ou la récompense de ce qu'ils auront fait pendant la vie? Si les atomes doivent être crus, des milliers d'atomes sont plus croyables qu'un seul.

Epicure a donc beau se tourner et se retourner, nier la Providence, nier les peines et les récompense d'une autre vie; ne faire de la justice, de l'amitié, de toutes les vertus qu'un calcul de volupté; réduire l'intelligence humaine à des combinaisons d'atomes, convoiter comme le souverain bonheur la condition de la brute, toujours il se retrouve au même point, seul contre tous, seul contre tous les lieux, contre tous les temps, contre tous les hommes; toujours le genre humain continue de proclamer un Dieu rémunérateur et vengeur, l'immortalité de l'âme, la distinction éternelle du bien et du mal, et de flétrir ainsi le système d'Epicure, comme aussi faux que honteux.

Pyrrhon, qui vivait à la même époque, avait pour maxime principale que rien n'était certain. Mais il est incertain jusqu'où il poussait cette incertitude. Suivant les uns, il se fiait si peu à ses sens, que, lorsqu'il se promenait, il allait toujours devant lui, sans se détourner, ni reculer, même à la rencontre d'un chariot ou d'un précipice; et ses amis, qui le suivaient toujours, lui sauvèrent plus d'une fois la vie. On ajoute qu'Anaxarque, son maître, étant un jour tombé dans un fossé, il passa outre sans daigner lui tendre la main.

(1) Plut., au traité indiqué.

Une autre fois, étant sur le point de faire naufrage, il fut le seul que le danger n'effraya point; et comme il vit ses compagnons saisis de crainte, il les pria d'un air tranquille de regarder un pourceau qui était à bord et qui mangeait comme à son ordinaire. « Voilà, dit-il, quelle doit être l'insensibilité du sage.» Selon d'autres, Pyrrhon ne rejetait point la vérité; il déclarait seulement que les philosophes ne l'avaient pas encore trouvée. Il voulait que le sage suspendît son assentiment, sans lui défendre de persévérer dans la recherche de cette vérité, qu'il croyait obscure. Il admettait comme un fait notre confiance involontaire dans les impressions des sens. Il reconnaissait la nécessité d'agir, l'autorité pratique du sens commun, celle des lois et des usages, celle de la morale.

Au reste, il se peut qu'il y ait du vrai dans les deux récits. Comme Pyrrhon n'avait d'autre principe que celui de n'en avoir point, il a pu, sans inconséquence, parler et agir tantôt d'une manière, tantôt d'une autre.

Ce philosophe ne laissa point d'école, à proprement parler; mais de temps en temps il s'éleva des hommes d'incertitude comme lui. Outre les noms de pyrrhoniens et de sceptiques, ou gens qui examinent, qu'on leur donna généralement, ils s'appelaient encore *chercheurs*, parce qu'ils cherchaient toujours la vérité; *incertains*, parce qu'ils ne la trouvaient jamais; *doutants*, parce qu'après leurs recherches ils persévéraient dans leurs doutes; *hésitants*, parce qu'ils balançaient à se ranger parmi les dogmatiques, ou philosophes à principes fixes. On sent qu'avec un pareil système, il n'y a plus, dans le fond, ni science ni vérité. Ce qui poussait à cet excès quelques esprits, c'était souvent l'envie de combattre et de mettre en contradiction avec eux-mêmes certains philosophes qui se vantaient de prouver tout. Ils oubliaient, les uns et les autres, la condition première de l'humanité ; ils oubliaient que, pour pouvoir raisonner sur quoi que ce soit, chaque homme est nécessité à en croire la raison humaine, sans qu'il lui soit jamais possible de la démontrer ni de la réfuter; car il n'a pour cela que cette raison même. Or, la raison humaine, l'intelligence humaine, n'est pas la raison de tel ou tel individu, mais la raison commune à l'espèce, le sens commun. C'est sur cette base que Socrate, Platon, Aristote ont fondé leur philosophie. Nous avons entendu dire à ce dernier: « Ce qui paraît à tous, nous disons que cela est. Qui ôterait cette croyance, ne dirait rien de plus croyable. » Et encore: « Personne, s'il a du sens ne cherche à prouver ce qui n'est approuvé de personne, ni ne révoque en question ce qui est manifeste à tous, ou à la plupart; car ceci ne présente aucun doute; et cela, nul ne l'admettrait. » Ce peu de paroles contiennent la base et la règle nécessaires de toute certitude. A côté de cela, le pyrrhonisme ou le scepticisme, s'il n'est pas un pur badinage de l'esprit, n'est qu'une inconséquence et une contradiction. Car de deux choses l'une: ou le pyrrhonien dit qu'il croit à la raison commune, et alors il n'est plus sceptique ; ou bien il dit qu'il n'y croit en aucune manière, et alors il se contredit; car en disant qu'il n'y croit pas, il croit être entendu de ceux auxquels il parle, il croit que sa parole réveillera en eux la même pensée qu'en lui ; en d'autres termes, il croit à la communication et à la communauté de parole et de pensée parmi les hommes. Pour dire, sans inconséquence et sans contradiction, qu'il n'y croit pas, il n'a qu'un moyen : c'est de garder un silence absolu.

Zénon, fondateur du stoïcisme, ainsi nommé de la *Stoa*, ou du portique sous lequel ce philosophe enseignait à Athènes, était né dans l'île de Chypre, l'an 372, et mourut à Athènes, l'an 274 avant Jésus-Christ.

Ce qui, suivant Cicéron et Plutarque, distingue Zénon et les stoïciens, c'est que, pour le fond des doctrines, ils pensaient comme Platon et Aristote, mais ils laissèrent les mots usités pour en inventer de nouveaux. Quant à leurs opinions particulières, elles contredisent non-seulement la doctrine d'Aristote et de Platon, mais le sens commun de tout le monde.

Commençons par la morale, le fort des stoïciens.

Platon, Aristote et leurs premiers disciples appelaient biens et maux tout ce que le monde appelle biens et maux. Le principal bien est celui de l'âme, la vertu ; le plus grand mal est celui de l'âme, le vice. Mais, après le bien de l'âme, il y a les biens du corps, comme la santé ; et les biens extérieurs, comme le vêtement, la nourriture, le logement, des parents, des amis. Ces biens ne sont point à comparer avec la vertu: cependant ce sont encore des biens. De même, après le mal de l'âme viennent les maux du corps et les maux extérieurs; ces maux ne sont point à comparer au vice : cependant ce sont encore des maux. Sans la vertu on ne saurait être heureux ; avec la vertu on l'est toujours: cependant le bonheur ne sera point complet, si le corps souffre ou que l'on manque des choses nécessaires. Telle est la pensée commune de tout le monde. Le christianisme y a mis le sceau divin ; car il nous apprend que le bonheur même des saints dans le ciel ne sera complet que quand le corps ressuscité participera à la gloire de l'âme.

Les stoïciens soutenaient qu'il n'y a de bien que la vertu, de mal que le vice. Les biens du corps et les biens extérieurs ne sont pas des biens, mais seulement des choses avantageuses, convenables à la nature, préférables en cas de choix. La douleur du corps, la pauvreté, le délaissement ne sont pas des maux, parce qu'il n'y a rien là de déshonnête ; ce sont seulement des choses fâcheuses, âpres, que la nature évite quand elle peut. Qui ne voit combien ce mot de Cicéron est juste:

« Zénon parlait autrement que tous, et il pensait comme les autres (1)? »

Enfin, le sage des stoïciens n'est qu'une contrefaçon du juste de Platon. Ce dernier l'emporte, et en vérité, et en sublimité. Méconnu, calomnié, honni, bafoué, pendu à un gibet, il ne dit point avec emphase que la douleur n'est point un mal; il la souffre sans rien dire, pour l'amour de la justice et de la vertu. Il ne se vante ni ne se plaint, comme font les héros d'Homère. « L'homme de bien, disait à cette occasion Socrate, ne regardera pas la mort comme quelque chose de terrible pour un homme de bien, son ami; il ne s'en affligera point, comme si cet ami avait éprouvé quelque épouvantable malheur. Nous disons, au contraire, que c'est surtout un homme de cette sorte qui se suffit à lui-même pour vivre heureux, et que, moins que personne, il a besoin d'autrui pour cela. Ce lui sera donc moins accablant qu'à nul autre, de perdre un fils, un frère, un trésor, ou autre chose semblable. Il se lamentera moins que personne; mais, s'il lui arrive un malheur de ce genre, il le supporte avec la plus grande douceur qui se puisse (2). » Socrate ne dit point, non plus que le bon sens, que l'homme vertueux ne souffre point dans ces cas, mais seulement qu'il souffre avec le calme de la vertu, sans jamais se livrer à ces lamentations efféminées qu'Homère prête à ses héros. Zénon a donné dans l'excès opposé à celui du poëte, en exigeant du sage, non plus seulement le calme et la modération dans la douleur, mais l'insensibilité.

Quant aux maximes particulières des stoïciens, telles que celles-ci : « Tous ceux qui ne sont pas sages, sont également misérables ; tous les sages sont souverainement heureux, toutes les bonnes actions sont égales, tous les péchés sont égaux. » Cicéron dit que le sens commun et la nature y répugnent, et que la vérité réclame contre (3). Plutarque a fait un ouvrage tout entier sous ce titre: *Des notions communes* (ou du sens commun) *contre les stoïciens*. Les raisonnements de Cicéron et de Plutarque sont d'autant plus justes, que les stoïciens reconnaissent formellement, comme on le voit par Épictète, que les notions communes sont la règle, que tout le monde est d'accord là-dessus, mais qu'on peut se tromper dans l'application, et qu'on ne peut se tromper que là (4).

Pour ce qui est de la logique et de la dialectique, Aristote en avait si bien déterminé les règles, l'art, l'abus, contre les sophistes, que les stoïciens ne purent rien y changer. Ils raffinèrent. Chrysippe se rendit fameux en ce genre. Il écrivit sept cent cinq volumes pour ne le point céder à Épicure, qui en avait écrit trois cents. Il poussait si loin la subtilité, qu'on disait ordinairement que, s'il y avait une dialectique parmi les dieux, c'était sans doute celle de Chrysippe. La recherche de la vérité n'était cependant pas ce qui l'occupait le plus; il attachait beaucoup plus d'importance à enlacer ses adversaires en des arguments captieux tels que ceux-ci : « Ce qui est à Mégare n'est point à Athènes ; il y a des hommes à Mégare, donc il n'y en a point à Athènes. » — « Vous avez ce que vous n'avez pas perdu ; vous n'avez pas perdu de cornes, donc vous avez des cornes. »

Quant à ce qu'on appelait alors physique ou connaissance de la nature et de son auteur les stoïciens reconnaissaient avec Platon un Dieu souverain qui a produit toutes choses, et qui gouverne toutes choses par sa Providence. « Est-il possible, demanda quelqu'un à Zénon, de cacher nos fautes à Dieu?» — «Non, répondit-il, on ne peut même lui en cacher la pensée. »

Cependant, pour ne point parler en tout comme Platon, les stoïciens représentaient Dieu comme un feu intelligent, âme du monde, principe de toute génération et de toute sagesse : ils mettaient au rang des dieux émanés de ce principe, les astres, toute la nature visible, et cet esprit invisible et céleste qui anime l'être raisonnable ; ils enseignaient qu'après une longue période de siècles, ce Dieu souverain, feu éther, embrasserait l'univers et retirerait à soi tout ce qu'il a départi d'être aux différentes créatures, pour produire après cela un nouveau monde ou un monde renouvelé. En quoi il y a quelque chose de vrai ; car le christianisme nous apprend que le monde présent sera dissous par le feu, qu'il y aura de nouveaux cieux et une nouvelle terre, et qu'en un sens Dieu sera toutes choses en toutes choses.

Les stoïciens ont joui d'une grande renommée. Plusieurs d'entre eux se sont vus au faîte des honneurs et de la puissance. Le stoïcien Sénèque fut le précepteur d'un empereur romain, et le premier de sa cour, ou du moins un des premiers. Cependant l'élève du philosophe devint Néron : et quand ce monstre eut empoisonné son frère, Sénèque accepta la dépouille de la victime; et quand le monstre eut tué sa mère, Sénèque fit l'apologie du parricide. Sénèque parlait élégamment du mépris des richesses, et il ruinait les provinces par ses usures. En quatre années de faveur, il s'enrichit, dit-on, de près de soixante millions de notre monnaie. Il connaissait, ou du moins il pouvait connaître la religion des Juifs, puisqu'il se plaint que leur superstition envahissait l'univers. Il devait connaître saint Paul et sa prédication, puisque cet apôtre fut amené à la cour de Néron lorsqu'il y tenait le premier rang, et que sa cause fut connue dans tout le prétoire. Ce-

(1) Cic., *De finib.*, l. IV, c. xx. Hic loquebatur, aliter, atque omnes ; sentiebat idem quod cæteri. — (2) Plat., *De Rep.*, l. III. — (3) Cic., *De finib.*, l. IV, c. xix. Sensus enim cujusque, et natura rerum, atque ipsa veritas clamabat quodam modo. — (4) Arrian., *Epictet.*, l. I, c. xxii et l. III, c. xxiv.

pendant quel usage Sénèque a-t-il fait de tout cela? Voici comme parle de lui Dion Cassius: «Il condamnait la tyrannie et élevait un tyran. Il blâmait les courtisans et n'abandonnait jamais la cour. Il méprisait les flatteurs et flattait les princesses et les affranchis jusqu'à composer des discours à leur louange. Il parlait contre les grandes richesses et possédait dix-sept millions cinq cent cinquante mille drachmes. Il déclamait contre le luxe et avait cinq cents tables de bois de cèdre montées d'ivoire, toutes pareilles, où il prenait de délicieux repas. L'excès de cette dépense et de cette vanité peut faire juger de celui de ses autres dérèglements. Il fit une alliance illustre en épousant une personne de qualité, et ne laissa pas de s'adonner à des amours de Sodome et d'engager Néron dans cette infâme débauche (1). » D'après ce témoignage, ce que saint Paul a dit de ces hommes « qui, ayant connu Dieu et ne l'ayant pas glorifié comme Dieu, ont été livrés à des passions d'ignominie, » tombe directement sur son contemporain, le stoïcien Sénèque.

Celui de tous les disciples de Zénon qui paraît avoir le plus fidèlement pratiqué sa morale, a été un esclave. Epictète, né en Phrygie, fut d'abord esclave d'Epaphrodite, qu'on croit un affranchi de Néron; puis il obtint la liberté. Son grand principe était: Supporte et abstiens-toi, supporte la douleur et abstiens-toi du plaisir. » On cite de lui plusieurs traits de patience et de douceur. Il vécut pauvre et modeste. Arrien, l'un de ses disciples, recueillit ses maximes dans un petit livre connu sous le nom de *Manuel d'Epictète*. Ce recueil, moyennant quelques corrections, a servi longtemps de manuel ascétique aux moines chrétiens.

Vers ce même temps, un autre stoïcien s'est vu empereur: ce fut Marc-Aurèle. Il avait plus d'une belle et grande qualité. Il connaissait les chrétiens, car il parle de leur constance à souffrir la mort; il connaissait leur doctrine, car un d'entre eux, le philosophe Justin, la lui exposa dans une célèbre apologie qui lui est adressée. Cependant qu'a-t-il fait pour seconder les chrétiens à sauver le monde et à faire connaître la véritable sagesse, non plus à quelques individus, mais à tous les peuples! Il fut le plus superstitieux de tous les idolâtres; les idolâtres eux-mêmes en ont fait la remarque. L'empereur Adrien avait vécu publiquement en sodomite; Marc-Aurèle en fit un dieu. Il décerna les mêmes honneurs à son frère Lucius Vérus, dont la conduite n'avait pas été moins infâme. Sa propre femme était une prostituée, dont les scandales retentissaient jusque sur les théâtres. On l'exhortait à la répudier. « Il faudra donc, répondit le tant vanté philosophe, lui rendre la dot! » C'était l'empire. Non-seulement il la garda, mais, dans un opuscule qui nous reste de lui, il remercie les dieux de lui avoir donné une femme aussi vertueuse. Vivante, il en récompensa les complices par des consulats; morte, il en fit la déesse des nouveaux mariés. Son fils Commode annonçait un second Néron; il mit tout en œuvre pour lui assurer l'empire. Le philosophe Justin, qui lui avait présenté une apologie au nom des chrétiens, fut mis à mort avec un grand nombre de ses frères. Voilà ce qu'a fait la philosophie stoïcienne sur le trône!

Les successeurs ou disciples de Platon et d'Aristote ne donnèrent pas plus d'espoir. Au lieu d'imiter leurs maîtres, de parcourir les différents pays de la terre pour en recueillir une masse toujours plus considérable d'observations et de traditions; au lieu de profiter, pour compléter leurs idées sur Dieu et sur l'homme, de la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, en particulier des livres hébreux qu'un grand homme d'Athènes, Démétrius de Phalère, disciple de Théophraste, avait porté les Ptolémées d'Egypte à faire traduire en grec, les nouveaux académiciens, à la suite d'Arcésilas et de Carnéade, s'adonnaient à des phrases et à des subtilités. Pour confondre les sophistes qui prétendaient savoir tout, Socrate professait ne savoir rien. Mais cette modestie ironique ne l'empêchait point de prouver ainsi que nous l'avons vu, l'existence de Dieu, sa providence, l'immortalité de l'âme, l'éternité des récompenses et des peines dans une autre vie. Les nouveaux académiciens employaient toute leur science à prouver qu'on ne pouvait rien savoir.

De leur nombre, on peut compter à peu près Cicéron, qui, du reste, comme philosophe, n'a fait que traduire en latin les divers systèmes de la philosophie grecque. Il avait cependant sous la main de quoi s'élever bien au-dessus. De son temps, un philosophe juif, Aristobule, avait commencé l'alliance entre la sagesse des Grecs et celle des Hébreux. De son temps, il y avait un grand nombre de Juifs à Rome. Il les connaissait bien, puisqu'il plaida contre eux pour le proconsul Flaccus, mis en jugement pour avoir défendu à ceux d'Asie de porter leur offrande annuelle au temple de Jérusalem. Qui donc l'empêchait de s'enquérir mieux de leur religion et de leurs livres, et d'y trouver la base historique de la vérité! Mais, à vrai dire, en étudiant la philosophie, il cherchait moins la connaissance de la vérité et de la sagesse, que de nouveaux moyens d'éloquence. Pour les principes, il vivait au jour le jour, suivant sa propre expression (2). S'il a composé des traités philosophiques, c'est que, depuis que la république avait disparu sous la dictature de César, il n'avait rien de mieux a faire, et qu'il ne voulait pas moins être le premier dans ce genre d'écrire que dans l'art oratoire. C'est ainsi que lui-même s'en explique, et il a réussi. Lors même que le fond n'est pas bien

(1) Dion Cassius — (2) *Cic. Tuscul.*, l. V, n. 11.

solide, lors même que les raisonnements sont défectueux, la forme est toujours agréable, le style toujours parfait.

Bref, la philosophie humaine, avec ce qu'elle a de plus glorieux et de plus puissant, avec ses Pythagore, ses Socrate, ses Platon, ses Aristote, ses Zénon, ses Cicéron, ses Sénèque, ses Marc-Aurèle, n'a rien pu, n'a rien osé, ni pour Dieu, ni pour l'homme; rien, pour faire rendre à Dieu le culte qui lui est dû; rien, pour abolir l'esclavage qui pesait sur les trois quarts du genre humain. Athènes, la patrie des philosophes, comptait quatre cent mille esclaves sur vingt mille citoyens. Et pas un des sages n'éleva la voix contre cet asservissement de leurs semblables. Il en est, au contraire, Aristote, par exemple, qui l'ont démontré naturel. A Rome et en Italie, le nombre des esclaves était encore plus grand, leur condition encore plus dure. Et jamais ni Cicéron, ni Sénèque, ni Marc-Aurèle, n'ont trouvé pour eux un mot de compassion. Il y a plus: et les stoïciens, et Cicéron avec eux, rangeaient la piété et la miséricorde parmi les vices dont le sage doit se garder avec le plus de soin (1). Combien est différente la parole du Christ: « Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés! Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde! »

Voilà ce qu'il en est des princes mêmes de la philosophie. Quant à la populace des philosophes, comme parle Cicéron, un contemporain de Marc-Aurèle, le philosophe Lucien, nous les fait connaître au long. Dans une dizaine de ses dialogues, il nous les montre flatteurs et parasites des grands ou des riches, le jour dans les festins, la nuit dans les lieux de débauche, le matin trompant la jeunesse pour de l'argent à propos de sagesse, faisant consister toute leur philosophie dans le manteau et dans la barbe: le cynique au ton rude, au visage renfrogné, à la mine barbare, à l'extérieur farouche et sauvage, se glorifiant de son impudence, aboyant après tout le monde, déclamant contre le plaisir et la richesse, et cachant dans sa besace de l'or, du parfum et un miroir, et n'attendant pas les ténèbres pour se livrer aux plus sales voluptés, injuriant qui ne lui donne rien, et jetant le masque de philosophe lorsqu'il s'est enrichi à faire le philosophe mendiant; le stoïcien avec la vertu sans cesse à la bouche, corrompant la femme de son disciple, prostituant la sienne, prêtant à usure, par la raison que les intérêts sont la conséquence du capital, et que c'est au philosophe à tirer les conséquences des principes; le platonicien et le péripatéticien, sous des dehors plus vénérables, couvrant des amours de Sodome. Lucien a même un dialogue dont la conclusion est que les amours de cette espèce sont le privilége des philosophes. Tous enfin, jaloux d'être invités au bon repas, s'y gorgeant de vin et de viande, faisant emporter chez eux ce qu'ils ne peuvent avaler, se disputant les morceaux les plus friands, s'injuriant les uns les autres par les plus grossières invectives, se reprochant mutuellement des infamies, et finissant par se jeter et les verres et les assiettes à la tête et par se prendre aux cheveux (2).

Finalement, à considérer tout l'ensemble de la philosophie humaine, on y trouve toutes les erreurs, mais aussi, du moins à peu près, toutes les vérités.

« Je ne sais comment il se fait, dit d'un côté Cicéron, qu'il n'y a point d'absurdité au monde qui n'ait été dite par quelque philosophe. » D'un autre côté, « il est facile de montrer, dit Lactance, que la vérité presque tout entière a été divisée entre les philosophes et les sectes; car nous ne renversons pas la philosophie, comme le font les académiciens, qui ont la prétention de répondre à tout: ce qui n'est, dans la réalité, que mensonge et déception. Nous soutenons, au contraire, qu'il n'y a jamais eu secte si éloignée de la vérité, ni philosophe si vain, qui n'en ait aperçu quelques rayons. Mais pendant qu'ils poussent jusqu'à l'extravagance leur envie de contredire, pendant qu'ils soutiennent opiniâtrément cela même qu'ils ont avancé de faux, et qu'ils renversent cela même que les autres ont découvert de vrai, la vérité, qu'ils font semblant de chercher, leur échappe, ou plutôt ils la perdent par leur faute. S'il se fût rencontré quelqu'un qui, ramassant la vérité disséminée parmi les divers philosophes, éparse dans les différentes sectes, en eût formé un seul corps, sans doute il ne se trouverait pas en dissentiment avec nous. Mais celui-là seul peut le faire, qui a l'expérience et la science de la vérité; et celui-là seul peut en avoir la science, qui est enseigné de Dieu; car nul autre moyen de rejeter ce qui est faux, de choisir et d'embrasser ce qui est vrai. » — Les philosophes ont ainsi touché à la vérité tout entière, ainsi qu'à tous les mystères de la religion divine; mais, réfutés les uns par les autres, ils n'ont pu défendre ce qu'ils avaient découvert, parce que la manière dont ils le concevaient ne cadrait pas au reste; et les vérités qu'ils avaient senties, ils n'ont pu les ramener à un ensemble, comme nous avons fait (3).

Dans ce pêle-mêle de la philosophie ancienne, les hérétiques des divers siècles et les philosophes du dix-huitième ont pris les erreurs et les absurdités. Les Pères et les docteurs de l'Église y ont pris les vérités; au deuxième siècle, saint Justin, Athénagore, saint Théophile d'Antioche; au troisième, Tertullien, Origène, Clément d'Alexandrie, suivant lequel la philosophie a été pour les Grecs ce que la loi de Moïse a été pour les Juifs, une préparation à l'Évangile; au qua-

(1) *Cic. Tuscul.*, l. III et IV. — (2) Lucian., *Vitarum auctio*; *Piscator*; *Hermotim*; *Amores*; *Icaromenip*; *Bis accusatus*; *Fugitivi*; *Convivium seu Lapithæ*. — (3) Lact., *Instit.*, l. VII, c. VII.

trième, Arnobe, Lactance, Eusèbe; au cinquième, saint Augustin, saint Cyrille d'Alexandrie Synésius, évêque de la Cyrénaïque; au sixième, deux consuls romains, Boëce et Cassiodore. Le premier réunissait dans sa tête, comme dans une bibliothèque vivante, tout ce qu'il y a de plus substantiel dans Pythagore, Platon, Aristote, Zénon, Plotin, Porphyre. Il s'était proposé de traduire en latin les ouvrages entiers de Platon, d'Aristote, et de montrer la concordance de ces deux grands maîtres; mais il ne put qu'ébaucher un si vaste dessein. Le second, après s'être retiré dans un monastère qu'il avait fondé en Calabre, y réunit une grande bibliothèque, où les moines s'instruisaient et transcrivaient des livres: il abrégea les travaux philosophiques de Boëce, s'unit à lui pour faire connaître la logique d'Aristote aux Latins. C'est à ces deux philosophes catholiques que l'Occident dut, au moyen âge, la connaissance de la philosophie grecque; et, du moins en partie, cette méthode plus concise et plus serrée, qui d'Aristote a passé dans l'enseignement scientifique de la doctrine chrétienne, sous le nom de théologie scholastique. Au treizième siècle, vint saint Thomas d'Aquin, qui, dans sa *Somme* et dans son *Traité contre les gentils ou les manichéens*, cite et rectifie à la fois et Platon et Aristote, égalant et même surpassant le premier par l'élévation de la pensée, et le second par la précision du langage.

Les poëtes,

Ce que nous avons dit des philosophes, nous pouvons le dire des poëtes: on y trouve toutes les vérités, mais aussi toutes les erreurs. Les Pères de l'Eglise, à l'exemple de saint Paul, ont recueilli les premières. Nous désirons faire comme eux.

L'Inde, que l'on commence à mieux connaître depuis quelque temps, possède entre autres deux immenses épopées, le Ramayana et le Mahabharata. Le sujet en est la septième et la huitième incarnation de Vischnou, deuxième personne de la trinité brahamique, sous le nom de Rama et de Crichna. On y trouve toutes les croyances indiennes que nous avons rapportées précédemment: l'unité absolue de l'Être suprême, sa manifestation dans une trinité de personne, qui se reproduit elle-même dans toutes les créatures. De là une multitude innombrable de divinités subalternes, qui ont des histoires et des aventures pareilles à celles de la mythologie grecque et latine. On y trouve la création de l'homme, sa chute, le déluge, l'attente de la rédemption par un Dieu incarné; la nécessité de la prière, du sacrifice, de la pénitence, de l'abnégation de soi-même. Les poétiques hiéroglyphes de l'Egypte nous représentent au fond la même doctrine: un Dieu, un être unique, s'émanant, se manifestant en une trinité souveraine, qui s'émane et se reproduit en tout et partout. De sorte que dans l'Egypte comme dans l'Inde, l'unité de Dieu sert comme de base au plus étrange polythéisme, et le plus étrange polythéisme comme de vestibule à l'unité de Dieu.

La Grèce ayant reçu de l'Egypte et de l'Orient la plupart de ses traditions religieuses et poétiques, on y voit quelque chose d'approchant. Parmi les hymnes d'Orphée, il en est plusieurs à des divinités particulières que l'on a retrouvées presque mot pour mot dans des inscriptions hiéroglyphiques. D'un autre côté, dans un ouvrage dédié au roi d'Egypte, Ptolémée-Philométor par son précepteur, le philosophe juif Aristobule, du temps des Machabées, environ un siècle et demi avant Jésus-Christ, on lisait cet hymne du même poète sur l'unité de Dieu: Je parlerai à qui il est permis d'entendre; loin d'ici, profanes! Mais toi, petit-fils de la brillante lune, toi, Musée, écoute; car je chante ce qui est vrai. Que tes opinions précédentes ne te détournent point de la vie heureuse! fixant tes regards sur la parole divine, attache toi à elle sans cesse, et redresse la capacité intelligible de ton cœur! marche dans le droit sentier! n'envisage pas l'immortel créateur du monde! Voici ce qu'en dit l'ancienne parole: Il est un, il est de lui-même et parfait; tout à été fait par lui, il est présent partout, nul des mortels ne le voit; il les voit tous, et n'est visible qu'à l'esprit (1). »Comme Orphée passe pour en avoir transporté en Grèce les doctrines secrètes de l'Egypte, ces paroles adressées aux seuls initiés et citées par les premiers apologistes de la religion chrétienne, n'ont rien d'incroyable de sa part (2). D'ailleurs, un philosophe païen, Proclus, nous a conservé d'Orphée un hymne semblable: « L'univers a été produit par Zeus. A l'origine tout était en lui, l'étendue éthérée et son élévation lumineuse, la mer, la terre, l'océan, l'abîme du Tartare, les fleuves, tous les dieux et toutes les déesses immortelles, tout ce qui est né et tout ce qui doit naître; tout était renfermé dans le sein du Dieu suprême (3). » Dans d'autres fragments, Orphée dit nettement que «Zeus est un, que c'est un seul Dieu en toutes choses (4). » Enfin, dans un hymne cité par Aristote, il définit ainsi ce Dieu souverain: « Zeus, le premier et le dernier, le commencement et le milieu, de qui toutes choses tirent leur origine est l'esprit qui anime toutes choses, le chef et le roi qui les gouverne (5).» Quant à l'antiquité précise de ces poésies et conséquemment de leur auteur, l'on n'a rien de certain. Seulement, on est généralement persuadé que ces hymnes, originairement écrits en un langage qui, sous Pisistrate, au sixième siècle avant Jésus-Christ,

(1) Euseb., *Præp. evang.*, l. XIII, c. XII. — (2) S. Justin., *De Monarchia*; Clem. Alex., *Ad gentes*. — (3) Proclus, *in Parmenid.*, édit. Cousin, t, N, 22 et 23; *in Tim.*, t. VI. — (4) Orphic., *Frag.* IV, p. 364, édition Gessner. — (5) Arist., *De mundo*, c. VII.

n'était déjà plus intelligible pour les Grecs, furent retouchés alors par le poëte Onomacrite : ce qui ne suppose pas une petite antiquité.

On trouve des idées semblables sur Dieu dans les fragments de Simonide, de Linus, d'Archiloque et de Callimaque.

Eschyle, le premier des poëtes tragiques parmi les Grecs, et contemporain d'Anaxagore, disait en plein théâtre : « Il faut bien distinguer Dieu des mortels, et ne pas t'imaginer qu'il est de chair comme toi. Tu ne le connais pas. Mouvement impalpable, tantôt il prend l'apparence de feu, de ténèbres, ou de l'élément liquide; tantôt il se rend semblable à des animaux, aux vents, aux nuées, à la foudre, au tonnerre, à la pluie. La mer est à ses ordres, les rochers, les fontaines, les amas d'eaux. L'œil terrible du maître regarde-t-il l'univers ? la terre tremble des profondeurs effroyables de l'océan jusqu'aux sommets inaccessibles des montagnes, car il peut tout. La gloire est au Dieu très-haut (1). »

Sophocle, contemporain de Socrate était encore plus formel. « Dans la vérité, il n'y a qu'un Dieu, qui a fait le ciel et la terre, et la mer azurée, et les vents impétueux; La plupart des mortels, dans l'égarement de leur cœur, dressent des statues des dieux, comme pour trouver dans ces images de bois, d'airain, d'or, d'ivoire, une consolation de leurs maux. Ils leur offrent des sacrifices, ils leur consacrent des fêtes, s'imaginant qu'en cela consiste la piété (2). »

Euripide, l'ami du même philosophe, faisait dire à un de ses personnages : « Comment veux-tu donc que je conçoive Dieu ? » — « Comme celui, répond l'autre, qui voit tout et qui lui-même n'est pas vu (3). » Ailleurs, il l'invoque en ces termes : « O toi qui est né de toi-même, qui dans la pluie éthérienne as enveloppé la nature de toutes choses ; toi, autour duquel la lumière et la sombre nuit, la variété des couleurs et la multitude innombrable des astres ne cessent de se mouvoir en chœurs (4) ! »

Il faut adorer ce Dieu avec un cœur pur. « Si quelqu'un, dit le poëte comique Ménandre, croit, par de nombreux sacrifices et de riches présents, se rendre Dieu favorable, il s'abuse, son esprit est aveuglé. Le devoir de l'homme, c'est d'être bon, de respecter la pudeur des vierges et des épouses, de s'abstenir du meurtre et du vol, de ne pas même désirer l'aiguille d'autrui ; car Dieu est près de vous, il vous voit. O mes amis ! Dieu aime les œuvres justes, il déteste l'iniquité. Soyez donc justes jusqu'à la fin, et sacrifiez à Dieu avec un cœur pur (5). »

Le méchant ne saurait échapper à la justice de Dieu. « Pensez-vous, disaient d'autres poëtes sur la scène, que ceux qui ont passé leur vie dans les festins et dans les plaisirs, puissent échapper, après leur mort, à la justice divine ? Il y a un œil qui voit tout; et nous savons qu'il existe deux chemins à l'entrée des enfers, l'un qui conduit au séjour des justes, et l'autre à la demeure des impies. Allez donc, dérobez, ravissez, ne respectez rien ; mais ne vous y trompez pas, il y a un jugement dans l'autre monde, un jugement qu'exercera Dieu, le maître souverain de l'univers, dont je n'oserais prononcer le nom formidable. Il prolonge quelquefois la vie du méchant ; que le méchant ne pense pas pour cela que ses crimes lui soient cachés, ou qu'il les regarde avec indifférence ; car cette pensée serait un nouveau crime. Vous qui croyez que Dieu n'est pas, prenez garde : il existe, oui, il existe un Dieu ! Si quelqu'un, né mauvais, a fait le mal, qu'il profite du temps qui lui est laissé ; car plus tard il subira des châtiments terribles (6). »

Tout le monde connaît, du moins de nom, cet hymne ou prière du poëte et philosophe Cléanthe : « Roi glorieux des immortels, adoré sous des noms divers, éternellement tout-puissant, auteur de la nature, qui gouverne le monde par tes lois, je te salue! Il est permis à tous les mortels de t'invoquer ; car nous sommes tes enfants, ton image, un faible écho de ta voix, nous qui vivons un moment et rampons sur la terre. Je te célèbrerai toujours, toujours je chanterai ta puissance. L'univers entier t'obéit comme un sujet docile. Tes mains invincibles sont armées de la foudre, elle part, et la nature frémit de terreur ; tu diriges la raison commune, tu pénètres et fécondes tout ce qui est. Roi suprême, rien ne se fait sans toi, ni sur la terre, ni dans le ciel, ni dans la mer profonde, excepté le mal que commettent les mortels insensés. En accordant les principes contraires en fixant à chacun ses bornes, en mélangeant les biens et les maux tu maintiens l'harmonie de l'ensemble ; de tant de parties diverses, tu formes un seul tout, soumis à un ordre constant, que les infortunés et coupables humains troublent par leurs désirs aveugles. Ils détournent leurs regards et leurs pensées de la loi de Dieu, loi universelle qui rend heureuse et conforme à la raison la vie de ceux qui lui obéissent. Mais se précipitant au gré de leurs passions dans des routes opposées, les uns cherchent la gloire, les autres les richesses et les plaisirs. Auteur de tous les biens, toi qui lances le tonnerre du sein des nuées, père des hommes, délivre-les de cette triste ignorance, dissipe les ténèbres de leur âme, fais-leur connaître la sagesse par qui tu gouvernes le monde, afin que nous t'honorions dignement et que sans cesse nous chantions tes œuvres, comme il convient aux mortels; car il n'est rien de plus grand pour l'homme et pour les dieux

(1) S. Justin., *De Monarchia*; Clem. Alex., *Strom.*, l. V, p. 610. — (2) S. Justin., *De Monar.*; Clem. Alex., *Strom.*, l. V, p. 603. — (3) Clem. Alex., *Ad gentes*, p. 45. — (4) Clem. Alex., *Strom.*, l. V, p. 603. — (5) S. Just., *De Monar.*; Clem. Alex., *Strom.*, l. V, p. 605. — (6) S. Justin., *De Monar.*, Clem. Alex. *Strom.*, l. V, p. 606.

que de célébrer dans la justice la loi universelle (1). »

Les poëtes ont chanté le chaos, la confusion primitive des éléments, d'où est sorti l'univers actuel. Homère nous montre ses dieux même, nés de l'Océan et de Thétis, autrement de l'ancien chaos (2). Hésiode nous représente le chaos comme la matière primordiale, et l'amour comme le principe créateur (3). Dans Ovide surtout, « avant qu'il y ait la mer, la terre, et le ciel qui renferme tout le reste, on voit tous les éléments confondus dans une masse informe et liquide, que l'on a nommée, dit-il, le chaos. Nul soleil n'éclairait encore le monde. Dieu soumet à l'ordre cette confusion. Il sépare du ciel la terre et de la terre les eaux. Le ciel est peuplé d'étoiles, l'air de volatiles, la mer de poissons, la terre de plantes et d'animaux. Mais il manquait encore cet animal divin, capable d'une intelligence supérieure, qui pût dominer sur les autres. L'homme naquit. Prométhée le forma d'une terre détrempée et d'une étincelle céleste, à l'image de la divinité : au lieu que le reste des animaux est courbé vers la terre, il donna à l'homme une attitude droite et un regard élevé vers le ciel (4). » Nous sommes ainsi de la race de Dieu, comme le dit le poëte grec Aratus, dans son poëme sur les phénomènes célestes. « Commençons par Zeus ! hommes, ne faisons jamais rien sans parler de lui ! Tout est plein de Zeus et les rues et les assemblées publiques, et la mer et les ports. Tous et partout, nous avons besoin de Zeus; car nous sommes sa race (5). » Ces dernières paroles, saint Paul les cite et les approuve dans son discours devant l'aréopage d'Athènes (6),

« A chaque homme, dit Ménandre, il est donné un génie au moment de sa naissance, pour l'initier aux mystères de la vie (7). » — « Nul homme, dit Théognide, riche ou pauvre, bon ou méchant, qui n'ait un génie ou démon (8), »

Eschyle, dans son *Prométhée*, parle d'une « sédition qui eut lieu dans le ciel parmi les dieux, les uns voulant chasser Kronos de son trône, afin que Zeus régnât ; les autres ne voulant pas, au contraire, que Zeus régnât sur les dieux. Ceux-ci furent précipités avec Kronos, leur chef, né très-anciennement, dans les noires profondeurs du Tartare (9), » Il est difficile de ne pas reconnaître en ceci une tradition altérée de la chute des anges rebelles.

« Les dieux immortels de Zeus, gardiens des hommes mortels, dit de son côté Hésiode, sont au nombre de trois myriades sur la terre féconde : revêtus d'air et sans cesse parcourant tous les lieux, ils observent les œuvres justes et injustes (10). »

Le même Hésiode a aussi une allégorie historique de la chute de l'homme par la femme. « Prométhée ayant formé le premier homme avec un corps de terre et une âme céleste, et lui ayant enseigné l'usage du feu, avec tous les arts nécessaires, Zeus créa la première femme et l'orna de toutes les grâces. Elle fut nommée pour cela Pandore, c'est-à-dire *Tous-les-dons*. Elle avait reçu une boîte mystérieuse, qu'elle ouvrit par curiosité. Aussitôt en sortirent les maux de toute espèce, qui depuis ce temps inondent la terre. Il ne reste au fond de la boîte fatale que l'espérance (11). »

La chute de l'homme se fit sentir en lui-même par une dégénération progressive. « Jusque-là c'était l'âge d'or. Les hommes avaient vécu dans l'innocence et la piété. La terre leur offrait d'elle-même tout ce qu'ils pouvaient désirer. La mort n'était pour eux qu'un doux sommeil, après lequel ils devenaient, par la volonté du Dieu suprême, les dieux titulaires du genre humain. Vient ensuite l'âge d'argent. La piété et l'innocence diminuent. L'enfance de l'homme durait encore cent ans. Ceux qui meurent, deviennent, par la volonté de Zeus, dieux souterrains. Dans l'âge d'airin, les uns descendent aux enfers sans gloire ; les autres, plus justes, héros et demi-dieux, habitent les îles fortunées. Dans l'âge de fer, chacun se fait justice à soi-même, il n'y a plus de droit que la force : la pudeur et l'équité s'enfuient au ciel ; il n'y a plus de remède au mal. » Ainsi parle Hésiode (12). Ovide y ajoute la punition du crime triomphant, le déluge (13).

Voilà comment les poëtes représentent les funestes effets de la dégradation originelle dans l'humanité entière. Ils ont remarqué ce désordre jusque dans l'individu ; ils ont vu comment il est sans cesse en guerre avec lui-même. « Autre est ce que persuade la convoitise, dit Ovide, autre est ce que persuade la raison. Je vois bien ce qui est meilleur et je l'approuve ; et cependant je me laisse aller à ce qui est pire (14). » Il n'y a personne qui n'ait fait plus d'une fois cette expérience ; il n'y a personne qui ne sente encore la justesse de cette autre parole du même poëte : « Nous tendons avec effort à ce qui nous est défendu, et nous convoitons ce qu'on nous refuse (15). » Dans ce peu de mots, il y a une connaissance plus vraie de l'homme, et conséquemment plus de véritable philosophie, que dans la plupart des anciens philosophes. Ceux-ci, principalement les stoïciens, avaient la présomptueuse persuasion qu'il suffit à l'homme de connaître le bien et le mal pour pratiquer l'un et éviter l'autre. Cette vanité philosophique les empêchait de voir et de convenir que la connaissance seule, sans l'humilité de cœur et la prière à Dieu, ne fait qu'irriter la convoitise et que lui donner plus de force : ainsi

(1) Apud Stob. — (2) *Iliad.*, l. XIV, v. 201 — (3) *Theog.*, v. 114 et seq. — (4) Ovid., *Metam*, l. I. — (5) Clem. Alex., *Strom.*, l. V, p. 597. — (6) Act., XVII, 28. — (7) Apud Stob., *Ecl. phys.* l. I, n° 9. — (8) Theog. *Sent.*, v. 167 et 168. — (9) Eschyl., *Prom.*, sc. 3. — (10) Hesiod., *Opera et dies*, l. I. — (11) *Ibid.* — (12) *Ibid.* — (13) Ovid., *Metam.*, l. I, — (14) *Ibid.*, l. VII, v. 20. — (15) *Ibid.*, *Am.*, l. III. el, 4, v. 17.

que le montre saint Paul dans son épître aux Romains (1).

A l'entrée de l'autre monde, les poëtes placent un tribunal et un juge, devant lequel paraissent tous les morts. Les justes sont envoyés dans l'Elysée, lieu de repos, de paix et de bonheur; les grands coupables, précipités dans l'enfer pour y subir éternellement des supplices proportionnés à leurs crimes; ceux qui n'ont pas été méchants jusqu'à l'excès, endurent diverses sortes de châtiments, jusqu'à ce qu'ils soient entièrement purifiés de leurs fautes et réunis dans l'Elysée avec les justes. Le bonheur qu'ils y goûtent, suivant le tableau qu'en font les poëtes de la gentilité, ne nous paraît pas bien relevé. C'est qu'au fond, lorsque ces poëtes traçaient leurs peintures, le véritable ciel n'était point encore ouvert, les vrais justes même étaient encore retenus dans les lieux souterrains, dans les limbes ; ils y jouissaient de la paix et du bonheur ; mais ce bonheur n'était point encore complet, parcequ'ils ne voyaient point encore Dieu, Les idées des anciens poëtes étaient encore plus vraies qu'on ne pense..

Un trait surtout est à remarquer dans la description que Virgile nous fait de l'enfer. S'il y a quelque chose au monde qui réveille en nous l'idée de l'innocence, assurément c'est l'enfant, qui n'a pu encore commettre le mal, ni même le connaître; et supposer qu'il soit soumis à des châtiments, des souffrances, est une pensée qui révolte toute l'âme. Cependant Virgile, le tendre Virgile, place les enfants *moissonnés à la mamelle, avant d'avoir goûté la vie, à l'entrée des royaumes tristes*, où il les représente dans un état de peine, pleurant et poussant un long gémissement, *vagitus ingens* (2). Pourquoi ces pleurs, ces voix douloureuses, ce cri déchirant ? Quelles fautes expient ces jeunes enfants, à qui leurs mères n'ont point souri ? qui a pu suggérer au poëte cette étonnante fliction ? quel en est le fondement ? D'où vient-elle, sinon de la croyance antique que l'homme naît dans le péché ?

Non-seulement les poëtes supposent et proclament partout l'immortalité de l'âme, ils ont même imaginé une résurrection des corps Orphée descendit, suivant eux, dans les enfers, et en ramena sa femme Eurydice. Hercule y descendit également, suivant Euripide, y combattit la mort ; lui arracha Alceste, femme d'Admète, roi de Thessalie, qui venait d'en célébrer les funérailles; la rendit vivante à son époux, pour récompenser celui-ci de son hospitalité généreuse, et celle-là de son amour conjugal qui l'avait portée à mourir à la place d'Admète (3). Aussi lit-on dans les vers de Phocylide : « Les parties qui composent le corps humain forment une harmonie, qu'il n'est pas permis de détruire. Nous espérons que ceux qui ont abandonné leur dépouille à la terre, en sortiront bientôt pour venir dans la lumière ; il seront un jour des *dieux*, car les âmes des morts sont incorruptibles. L'esprit est l'image de Dieu. Pour le corps, il vient de la terre et s'en retourne en terre : nous ne sommes que cendre ; mais l'esprit remonte au ciel (4) .»

Quant au grand événement qui est comme le centre de tous les siècles, l'attente et la venue du Rédempteur, il fait le sujet d'immenses poëmes dans l'Inde. En Occident, Virgile, appliquant d'anciens oracles à la naissance de je ne sais quel enfant, chante les mêmes espérances. « Le dernier âge prédit par la sibylle de Cume, est arrivé; le grand ordre des siècles recommence ; une race nouvelle descend du haut des cieux ; un enfant va naître, qui fera cesser le siècle de fer et revenir l'âge d'or ; tous les vestiges de notre crime étant effacés, la terre sera pour jamais délivrée de la crainte. L'enfant divin qui doit régner sur le monde pacifié, recevra pour premiers présents de simples fruits de la terre, et le serpent expirera dès son berceau. A l'apdroche de cet enfant chéri des dieux, de ce noble rejeton du Dieu suprême, toute la machine de l'univers s'ébranle, toutes les régions de la terre, toutes les mers et la voûte profonde des cieux, toute la nature se réjouit dans l'attente du siècle à venir (5). » D'un autre côté, Eschyle, dans une de ses tragédies, nous montre un dieu souffrant, et souffrant de la part du Dieu suprême : « un dieu lié, enchaîné et mis comme en croix sur le haut d'une montagne, et cela parce qu'il a trop aimé les hommes, parce qu'il a eu pitié de leurs maux et qu'il y a porté remède (6). « La poésie indienne, pour chanter les incarnations de Vischnou, réunit à la fois les idées gracieuses de Virgile, et les idées de travaux, de pénitence, d'expiation d'Eschyle.

Quand aux sybilles, presque tous les anciens Pères de l'Eglise, et saint Augustin lui-même, les ont crues véritablement inspirées. On a tout lieu de croire que sous ce nom, qui ne désigne aucun personnage certainement connu, de vraies prophéties avaient cours chez les Grecs et chez les Romains. Quoiqu'on en ignorât les auteurs, elle ne laissaient pas de produire leur effet en dirigeant la foi et l'espérance des justes vers le Sauveur attendu, et en préparant les peuples à le reconnaître. Il est possible qu'on ait attribué faussement plusieurs prophéties aux sibilles ; cependant Lactance, après en avoir cité de très-frappantes, assure que quiconque a lu Cicéron, Varron, et d'autres écrivains qui vivaient avant Jésus-Christ, ne pensera point qu'elles soient supposées (7).

Pour ce qui est de la morale, voici le résumé qu'on en lit dans le poëte Phocylide :

(1) Rom., VII, 5-23. — (2) *Eneid.*, l. VI v. 426-429. — (3) Eurip., *Alcest.* — (4) Phocylid., *Nouthet.* — (5) Virg., *Eclog*, l. IV.— (6) Esch., *Prometh.* — (7) S. Aug., *Ep.* 258 *ad Martian.*, Lact *Div. instit*, l. IV, c. XV.

« Honore premièrement Dieu, et ensuite tes parents. Sois équitable envers tous, sans acception de personne. Ne repousse point le pauvre. Ne rends point de jugements injustes; car si tu juges mal, Dieu à son tour te jugera. Fuis le faux témoignage. Dis ce qui est vrai. Conserve la chasteté. Sois bienveillant envers tous les hommes. N'use point d'une mesure trompeuse ; que ta balance n'incline d'aucun côté. Ne te parjure point, ni volontairement, ni par inconsidération ; car Dieu a le parjure en horreur. Ne dérobe point les semences : c'est un crime exécrable. Paye à l'ouvrier son salaire, et n'afflige point le pauvre. Veille sur ta langue ; ne révèle point le secret qui t'est confié. Ne commets point d'injustice, et ne souffre pas qu'on en commette. Donne tout de suite au mendiant, et ne le remets point au lendemain ; donne à pleines mains à l'indigent. Reçois l'exilé dans ta maison. Sois le conducteur de l'aveugle. Aie pitié des naufragés, car la navigation est incertaine. Tends la main à celui qui tombe ; secours l'homme abandonné. Tous boivent à la coupe des maux ; la vie ressemble à la roue d'un char : il n'est point de bonheur stable. Es-tu riche, partage avec l'indigent, rends-lui ce que Dieu t'a donné, et ne fais point de différence entre l'étranger et le concitoyen ; car la pauvreté voyage sans cesse, elle nous visite tous, et il n'y a pas un coin de la terre où les hommes puissent poser le pied solidement. Dieu seul est sage, puissant ; seul il possède des richesses infinies et impérissables (1). »

Ce sommaire de morale est si beau, que plusieurs ont mis en doute qu'il fût de Phocylide, qui florissait au sixième siècle avant Jésus-Christ. Mais il facile d'en recueillir un semblable de poëtes aussi anciens et plus anciens encore, par exemple d'Hésiode, qu'on fait remonter communément au huitième siècle. Dans son poëme *Les Travaux et les Jours*, il commence par invoquer Zeus, le Dieu suprême, « C'est lui qui fait devenir les mortels ou célèbres ou obscurs, qui les environne de gloire ou d'ignominie ; il lui est facile d'élever l'un et d'abaisser l'autre, de redresser le méchant et d'abattre le suprême (2). Par sa providence la justice parcourt la terre : ceux qui la repoussent, elle leur inflige des maux. Ceux, au contraire, qui font droit aux étrangers et aux citoyens, elle fait fleurir leur ville et leur peuple dans la paix et la prospérité. Souvent toute une ville est punie à cause d'un méchant homme. Prenez donc garde, ô rois (il appelle ainsi tous les juges), à cette justice d'en haut. Car les dieux de Zeus, qui sont les gardiens des hommes mortels, parcourent incessamment la terre, observant les jugements et les œuvres mauvaises. La justice, cette vierge vénérable née de Zeus, si on l'offense, se plaint aussitôt à son père, et demande que le peuple expie les péchés des rois qui corrompent les jugements. Considérant ceci, redressez vos pensées, ô rois affamés de présents ! oubliez tout à fait les jugements iniques. Qui veut faire du mal à autrui en fait à soi-même, et un mauvais dessein n'est à personne plus mauvais qu'à celui qui le forme. L'œil que Zeus qui voit et pénètre tout, n'ignore pas comment se rend la justice dans la cité. La loi de Zeus a imposé aux poissons, aux bêtes sauvages et aux oiseaux, c'est de se dévorer les uns les autres, attendu que la justice n'est point connue d'eux ; mais il l'a donnée pour règle aux hommes. Celui donc qui conseille et qui pratique ce qui est juste, Zeus le récompense, et lui, et sa postérité. Mais qui pervertit le droit par le parjure et de faux témoignages, celui-là se fait un préjudice irréparable ; sa postérité en tombera dans l'opprobre. Commettre le mal, même à l'excès, c'est facile ; le chemin n'est pas long, car le mal habite tout près. Mais les immortels ont placé devant la vertu le travail et la sueur. Le sentier qui y mène est long et roide ; de plus il est âpre au commencement, mais quand on est arrivé en haut il devient facile. L'homme parfait est celui qui a l'intelligence de tout ce qui le regarde, comprenant ce qui est le meilleur et dans la suite et jusqu'à la fin : celui-là aussi est bon, qui obéit à qui le conseille bien ; mais celui qui, n'est ni sage lui-même, ni ne veut écouter autrui, celui-là n'est bon à rien (3). Des richesses qui ne sont pas mal acquises, mais que Dieu nous donne, sont de beaucoup meilleures. Mais qui en ramasse par violence ou par fraude, il est facile aux immortels d'anéantir cet homme : sa famille déclinera, ses richesses ne lui resteront que peu de temps. C'est un crime égal de maltraiter le suppliant et l'étranger, et déshonorer la couche nuptiale de son frère, de tromper méchamment des orphelins, d'injurier un vieux père sur le seuil de la vieillesse ; Zeus s'irrite contre un tel homme, et à la fin il lui rendra sévèrement la pareille (4). »

Les tragédies grecques présentent cette morale en action. On y voit presque toujours la justice divine poursuivant par des voies surprenantes, l'impiété, le mépris de l'hospitalité, le parricide, l'inceste, le parjure. La plupart de ces tragédies, et les plus belles, semblent un commentaire de cètte parole de Dieu dans les livres saints : « Je visiterai l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et quatrième génération, dans ceux qui me haïssent (5). » On y voit un ancêtre qui a commis un crime : ce crime, non expié, s'attache à sa famille comme un autre pêché originel. Des crimes nouveaux, des catastrophes épouvantables en sont la suite La vengeance du ciel n'arrête ses coups, que quand la postérité du coupable est anéantie ou qu'elle a été purifiée par une grande expiation.

En un sens, tous les anciens poëtes, tant grecs que latins, forment, dans leur ensemble, une sorte de commentaire profane de la sainte

(1) Phocylid., *Nouthet.* — (2) *Opera et dies*, 1-10. — (3) *Ibid*., 215-296. — (4) *Ibid.*, 218-332. — (5) Ex., xx, 4.

Ecriture. Ce qui étonne quelquefois dans la lecture des livres saints, c'est que le langage et les mœurs y soient si différents des nôtres. Dans le siècle dernier, l'impiété a tiré de là plus d'une objection contre ces livres. C'est qu'on ignore l'antiquité. Pour qui connaît les poëtes et les autres anciens auteurs, l'étonnement cesse. Un écrivain anglais a fait voir qu'une foule de locutions, en particulier du Nouveau Testament, que certains critiques traitaient d'hébraïsmes, de barbarismes, de solécismes, sont des locutions familières aux poëtes et aux historiens classiques des Grecs (1). Plus le poëte est ancien, plus son langage est semblable à celui de la Bible, plus les mœurs qu'il dépeint sont semblables aux mœurs des patriarches. A l'étonnement du doute succède l'étonnement de l'admiration. Ce que les Grecs ont de plus ancien en ce genre peut nous servir d'exemple. Les poésies d'Homère paraissent, du moins quant au fond, des histoires nationales transmises par la tradition, mises en vers par des poëtes, principalement par Homère que l'on place communément au huitième siècle avant Jésus-Christ, chantées épisodiquement par des rapsodes, recueillies de la bouche de ces derniers, et rangées en ordre par les soins de Pisistrate, au sixième siècle avant l'ère chrétienne. Or, le style d'Homère a tant de ressemblance avec celui de la Bible, qu'un érudit en a fait un ouvrage sous le nom d'*Homère hébraïsant* (5). Cette ressemblance n'est pas moins frappante pour les mœurs.

Dans la Bible Abraham et Sara servent eux-mêmes leurs hôtes ; dans Homère, Achille et Patrocle servent eux-mêmes les amis qui viennent les voir; Patrocle allume le feu, dresse la table ; Achille découpe les viandes et les met en broche (3). Dans la Bible, presque chaque ville a son roi; il en est de même dans Homère. Dans la Bible, on voit les patriarches et leurs fils gardant eux-mêmes leurs troupeaux, dans Homère, on en voit faire autant à plusieurs fils du roi des Troyens. Dans la Bible les filles et les femmes des patriarches vont à la fontaine, et vaquent à toutes les œuvres de ménage; dans Homère, on voit une fille de roi se rendre à la fontaine hors de la ville, une autre présider à la lessive et les reines manier le fuseau ou l'aiguille au milieu de leurs servantes. Dans Moïse, les armées se composent de fantassins et de chars ; de même dans Homère, on n'y voit point encore de cavaliers proprements dits. Dans Moïse, le meurtrier involontaire s'enfuit dans un lieu d'asile pour se déroberau premier ressentiment des parents du mort; dans Homère, il subit un exil au moins temporaire: Patrocle, bien que fils de roi, est de ces fugitifs. Dans la Bible, il est souvent question d'esclaves; dans Homère et les autres poëtes, on rencontre des esclaves sans nombre; et ce ne sont pas seulement des gens du peuple, mais des épouses, des fils et des filles de rois ; Achille a vendu comme esclaves plusieurs fils de Priam ; Eumée, esclave d'Ulysse et le pasteur de ses porcs, était le fils du roi de Scyros. Dans les comédies de Plaute et de Térence, imitées presque toutes du grec, la plupart des personnages sont des esclaves mâles et femelles ; celles-ci, prostituées ou sur le point de l'être, se trouvent habituellement issues d'une famille honnête et libre ; cette reconnaissance fait plus d'une fois le dénoûment. Térence lui-même, noble Carthaginois, avait été réduit en esclavage ; cependant il n'a pas un mot contre cet asservissement de l'homme par l'homme. A peine nous est-il venu un fragment du comique Philémon, où il est dit : « Tout esclave qu'il est, il est de la même chair que toi ; car il n'est pas d'homme que la nature est fait esclave ; c'est la fortune seule qui nous dégrade ainsi (4). »

Dans la Bible, on voit venir le genre humain, et avec lui les arts et les sciences, de l'Orient en Occident. La même chose se remarque dans Homère ; quoique Grec, il représente les Troyens plus civilisés et plus humains que les Grecs. On voit des sacrifices d'hommes chez ceux-ci ; Achille immole douze jeunes Troyens sur le bûcher de Patrocle, autour duquel il traîne pendant douze jours le cadavre d'Hector. Rien de semblable chez les Troyens. L'aïeul maternel d'Ulysse, par la grâce de Mercure, surpassait tous les autres en vol et un parjure (5); Ulysse lui-même était allé au loin chercher du poison pour envenimer ses flèches ; trait de sauvages, dont on ne voit rien d'approchant chez Priam et ses alliés (9). Nestor demande à Télémaque, comme une chose tout ordinaire, s'il n'était pas voleur de mer ou pirate, ajoutant que les Grecs avaient fait longtemps ce métier sous la conduite d'Achille (7). Jamais Homère ne fait tenir aux Troyens un langage pareil.

La Bible nous montre les païens, méconnaissant le vrai dieu, se faire des dieux des éléments, des astres, des rois, de leurs proches, et même des animaux. Homère et Hésiode, ont été, pour les Grecs, les grands fabricateurs de ces dieux-là. « Dans les temps primitifs, et c'est une observation d'Hérodote, les Pélasges appelaient généralement dieux les êtres qui avaient soumis l'univers à l'ordre, et qui en gouvernaient les différentes parties ; mais ils ne leur donnaient point de noms particuliers, parce qu'ils n'en avaient point entendu. Ce ne fut qu'après un temps bien long, qu'ils en apprirent les noms de l'Egypte. Plus tard, les Grecs les apprirent

(1 Blackwall. *The sacred clessics defended and illustrated.* — 2) *Homerus* ἑβραΐζων de Zacharie Bogan. Deux savants héllénistes français, Rivière et Gail, ont aussi constaté dans Homère, une foule de locutions empruntées de l'hebreu et du syriaque. Voyez l'*Homère* grec-latin-français de Gail, Préface, p. 24 26, édit. de 1810. — 3) *Iliad.*, l. IX v. 205-217. — (4) *Comparr. de Mén. et de Philémon*, p. 36 : *Théâtre des Grecs*, t. OIII. p. 239. — (5) *Odyss.*, l. XIV, v. 395. — (6) *Ibid.*, l. I, v. 260-366. — (7) *Ibid.*, l. II, v. 72-106.

des Pélasges. De dire d'où chacun de ces dieux est venu, si tous ont, été toujours, qu'elle est leur forme, comment ils sont faits, on ne le savait point ni avant-hier, ni hier, pour ainsi dire : car je pense qu'Hésiode et Homère n'ont pas vécu plus de quatre cents ans avant moi. Or, ce sont eux qui ont composé aux Grecs une théogonie, donné des noms aux dieux, assigné des honneurs, attribué des fonctions, et signalé leurs formes (1). » Hérodote écrivait ceci vers l'an 450 avant Jésus-Christ : en y ajoutant 400 pour Homère et Hésiode, on aura 850, époque vers laquelle mourut le prophète Elisée. Jusque-là donc, suivant le premier de leurs historiens, les Grecs avaient généralement appelé dieux les êtres supérieures qui ont formé l'univers et qui le gouvernent ; mais ils n'en connaissaient ni nom, ni généalogie, ni fonctions particulières, ni figure. Homère et Hésiode leur apprirent tout cela. Dans la théogonie du dernier (2), les éléments de la nature sont visibles. Il y avait d'abord, suivant lui, le Chaos, ensuite la Terre, puis le Tartare, et enfin l'Amour. Du Chaos naquirent l'Erèbe (en hébreu, le soir) et la Nuit, qui engendrèrent l'Ether et le Jour. La nuit engendra elle-même ensuite la Mort, le Sommeil, les Songes, le Rire, l'Affliction, les Parques, la Fraude, l'Amitié, la Vieillesse, la Discorde. Les enfants de cette dernière furent le Travail, l'Oubli, la Faim, les Douleurs, les Combats, les Meurtres, les Batailles, les Destructions d'hommes, les Disputes, les trompeuses Paroles, les Contestations, l'Injustice, l'Iniquité le Serment. La Terre produisit d'elle-même Uranus ou le Ciel, puis les Montagnes ; unie au Ciel, elle enfanta l'Océan, Iapet, Rhéa, Thétis ou la mer, enfin Chronos ou le Temps ; Chronos ou Saturne uni à Rhéa, eut trois fils et trois filles, d'abord Hestia ou Vesta, Déméter ou Cérès, Héré ou Junon ; ensuite Aïdès ou Hadès (Pluton), Poséidon ou Neptune, et Zeus ou Jupiter. On voit que le fond de cette théogonie est la personnification des éléments naturels et même des idées morales. Quant à Zeus, son caractère varie chez les poëtes : chez les uns, et nous en avons cité, il apparaît comme l'Etre suprême et, en un sens, unique, de qui proviennent le ciel et la terre, les dieux et les hommes ; chez d'autre, il apparaît comme un roi de Crète, déifié après sa mort, ou même dès son vivant. En ce nom semblent se confondre et l'idée du Dieu suprême, et l'idée d'un élément, et l'idée d'un homme. Cette dernière apothéose se rencontre fréquemment. Dans Euripide, Oreste et Electre invoquent comme un dieu leur père Agamemnon tué par leur mère. Cicéron, affligé de la mort de sa fille, en fait une divinité. Un César était-il mort ou tué, les Romains en faisaient un dieu.

La Bible nous montre cette idolâtrie devenant la source de tous les crimes, des sacrifices humains, de la plus abominable prostitution. Les poëtes et les autres écrivains profanes nous font voir la même chose.

Leurs principaux dieux et déesses se rendent coupables d'adultère, d'inceste, de rapt, de séduction, de vol. A tel on immolait le sang humain, à tel autre la pudeur des vierges. Dans Euripide, un personnage s'écrie : « Les dieux punissent chez les mortels celui dont le cœur est pervers ; est-il donc juste que vous qui avez écrit les lois qui nous gouvernent, vous soyez vous-mêmes les violateurs des lois ? S'il arrivait qu'un jour les hommes vous fissent porter la peine de vos violences et de vos criminelles amours, bientôt Neptune, Apollon, et vous, Jupiter, roi du ciel, vous serez contraints de dépouiller vos temples pour payer le prix de vos injustices. Quand d'indignes passions vous entraînent, faut-il s'étonner que des mortels y succombent ? et, lorsque nous imitons vos vices, est-ce nous qui sommes coupables, ou ceux dont nous suivons l'exemple et que nous prenons pour modèles (3) ? » Dans Térence, on voit un séducteur s'autorisant de l'exemple de Jupiter pour exécuter son criminel dessein.

Cependant les poëtes eux-mêmes faisaient entendre que ce n'étaient là que des fictions. Outre les témoignages qu'en ont cités les Pères de l'Eglise, on en trouve un de bien remarquable dans Euripide. Un des personnages, Thésée, dit à Hercule : « Aucun des mortels, aucun même des dieux, n'est exempt des outrages de la fortune, si du moins les récits des poëtes ne sont pas mensongers N'ont-ils pas souillé la couche nuptiale et formé entre eux des nœuds que réprouvent toutes les lois ? Ne les a-t-on pas vus, pour posséder un trône, charger leurs pères de honteux liens ? Toutefois, ils habitent l'Olympe et soutiennent la pensée des attentats qu'ils on, commis. Que diras-tu donc, toi qui, né mortel, supportes impatiemment les coups du sort, auxquels les dieux se montrent soumis (4) Hercule répond : « Hélas ! tous ces exemples sont étrangers à mes malheurs. Non, je ne pense point que les dieux se livrent à des amours incestueux, qu'ils chargent de liens les mains de leurs pères ; je ne l'ai jamais cru, je ne le croirai jamais, et l'on ne me persuadera point que l'un d'eux se soit ainsi rendu maître de l'autre. Un dieu, s'il est dieu en effet, n'a besoin de personne ; ce sont les poëtes qui ont inventé ces misérables récits (5). »

Plutarque a fait un ouvrage exprès sur la manière de lire utilement les poëtes. La maxime fondamentale dont il part, est un vers qui dit : Les poëtes mentent souvent. Aux fictions qu'ils étalent dans un endroit, il veut qu'on oppose les vérités qu'ils proclament dans un autre. Sa dernière ressource est l'autorité de la philosophie.

(1) Hérodote, l. II, c. LII et LIII. — (2) Hesiod., *Theog.*, v. 211-232. — (3) Eurip., *Ion.*, v. 452-463 — (4) Eurip., *Hercule furieux* v. 1317-1329. — (5) *Ibid.*, v. 1343-1349.

Avant lui, Platon est allé plus loin. Non content de blâmer Hésiode et Homère d'avoir attribué aux dieux des choses qui ne sont ni vraies, ni d'un bon exemple, il les bannit de sa république. Voici comme il raisonne : « Un dieu est essentiellement bon, parfait, immuable. Tout ce qui en donne des idées contraires, est faux, impie, et ne peut que corrompre l'esprit et le cœur de la jeunesse. Hésiode et Homère sont pleins de ces fables scandaleuses. Il faut donc les bannir, ainsi que la comédie qui ne cherche qu'à faire rire. La seule poésie que nous pouvons admettre est celle qui est propre à donner de la divinité une idée juste et à nous rendre solidement vertueux (1).

Voilà ce que disait Platon ; mais qui l'exécutera ? Il bannissait de sa cité imaginaire Homère et Hésiode avec leurs fables : mais qui les bannira du monde réel ? Il voulait que la poésie chantât ce qui est vrai, ce qui est juste, ce qui est bon, ce qui est honnête ; mais qui lui fera connaître tout cela ? qui la débarrassera de ses langes, de ses vaines illusions ? qui lui donnera de connaître et de chanter avec assurance le vrai Dieu ? Ce ne sera ni Platon, ni Socrate, mais Dieu seul. Ou plutôt la chose est déjà faite. Sans bannir Homère ni ses fables, la Providence a fait beaucoup mieux : elle les a rendues non-seulement sans péril, mais utiles encore ; elle nous les a laissées comme un jouet de l'enfance humaine, qui rappelle à l'homme fait la naïveté, la grâce, les illusions du jeune âge, et lui insinue ce qu'il doit être maintenant dans l'âge viril du catholicisme.

Ce que Platon souhaitait, la poésie peut maintenant le faire. Dieu s'est manifesté, et par lui-même, et par ses œuvres. La poésie peut savoir ce qu'il est et ce qu'il a fait ; elle peut le prendre même pour modèle. Poème veut dire littéralement création ; poëte, créateur. En ce sens, Dieu est le vrai poëte ; la création, le poëme de Dieu. Le but de ce poëme est la glorification de Dieu dans les créatures ; sa durée et le temps ; l'univers en est le lieu ; l'action marche d'une éternité à l'autre. Elle semble quelquefois suspendue, rétrograde même ; mais elle avance toujours, emportant avec elle les siècles et les peuples. Des obstacles se présentent, qui paraissent tout renverser : la révolte d'une partie des anges, la chute de l'homme ; mais ces obstacles deviennent des moyens. Le Christ s'annonce et paraît : c'est le personnage principal. Il crée, il l'achète ; il combat, il triomphe. Dieu et homme, esprit et corps, il unit et réconcilie tout en sa personne. Il est le principe, le milieu, la fin de toutes choses. Qui le connaît bien, entend facilement le poëme de Dieu ; qui le connaît mal, l'entend mal ; qui ne le connaît pas du tout, ne l'entend pas du tout et se perd dans un petit fragment. Qui le connaîtrait et l'aimerait jusqu'à s'identifier en quelque sorte avec lui, jusqu'à le contempler déjà, pour ainsi dire, dans son essence celui-là comprendrait parfaitement tout le poëme ; il en comprendrait non-seulement l'ensemble, mais encore les détails ; il verrait que tout, jusqu'à un iota et un point, y est esprit et vie. La création entière lui serait une poésie, une musique, où chaque mot, où chaque note est vivante et parlante. Ravi au-dessus de lui-même, il entendrait, il verrait, un saint nous l'a dit (2), comment toutes les créatures ont en Dieu la vie, le mouvement et l'être. Il verrait comment, dans le Christ, si diverses qu'elles soient, si dissonantes qu'elles paraissent, elles forment une harmonie ineffable. La vue d'un oiseau, d'un brin d'herbe, suffirait pour éveiller en lui comme en François d'Assise, le sentiment de ce divin concert. Son âme en extase, comme il est arrivé à sainte Thérèse, s'exhalerait spontanément en stances poétiques.

Ah ! quand est-ce que nous verrons des poëtes répondre à leur sublime vocation ? quand s'élèveront-ils, par la vivacité de leur foi et de leur amour, jusque dans le sein du poëte éternel ? quand se disposeront-ils, par la pureté de leur cœur, au souffle divin de l'Esprit vivant qui anima les prophètes ? Ils se plaignent qu'il ne leur reste plus rien à chanter. Et les plus célèbres jusqu'ici n'ont fait que bégayer quelques vers du poëme infini de Dieu.

Les historiens

Ce qu'est le Christ pour la philosophie et pour la poésie, il l'est pour l'histoire : le centre d'où tout rayonne et où tout vient se réfléchir.

Tout a été crée par lui et pour lui ; toutes choses ont en lui leur ensemble ; il est la sagesse qui atteint d'une extrémité à l'autre avec force et dispose tout avec douceur ; il est la vraie lumière qui luit dans ce monde et qui éclaire tout homme venant en ce monde. Nul ne peut donc être vraiment éclairé, vraiment sage ou philosophe, si ce n'est par lui, et qu'autant qu'il le connaît.

Unissant dans sa personne et Dieu et l'homme, et l'esprit et la matière ; étant le médiateur pour glorifier Dieu dans toutes les créatures et toutes les créatures en Dieu, transfigurer, diviniser en quelque sorte la création entière : il est la vraie source de cette harmonie surhumaine de pensées, de sentiments et de langage, qui constitue la poésie parfaite.

Dieu son père, ayant fait par lui les siècles, ayant résumé, récapitulé en lui tous ses desseins, toutes ses œuvres, l'histoire ne peut trouver qu'en lui l'ensemble des siècles et des événements. Et de fait, cet ensemble ne se voit dans aucune histoire non chrétienne.

Pour l'antiquité des temps, un savant orien-

(1) Plat., *De Republ.* l. II et III. — (2) S. Jean de la Croix.

taliste de nos jours a classé ainsi les époques où commence la certitude de l'histoire indigène chez les principaux peuples de l'Asie.

Les Chinois,	au 9e siècle avant J.-C.
Les Japonais,	au 7^{e}
Les Géorgiens,	au 3^{e}
Les Arméniens,	au 2^{e}
Les Thibétains,	au 1er siècle après J.-C.
Les Perses,	au 3^{e}
Les Arabes	au 5^{e}
Les Hindous et les Mongols,	au 12^{e}
Les Turcs,	au 14e (1).

Il est bon d'observer qu'il n'est ici question que de l'histoire indigène de chacun de ces peuples, et nullement d'une histoire générale de l'humanité.

Voilà pour l'Orient. Quand au reste du monde, un autre savant de nos jours résume ainsi les antiquités historiques.

« La chronologie d'aucun de nos peuples d'Occident ne remonte, par un fil continu, à plus de trois mille ans. Aucun deux ne peut nous offrir, avant cette époque, ni même deux ou trois siècles depuis, une suite de faits liés ensemble avec quelque vraisemblance. Le nord de l'Europe n'a d'histoire que depuis sa conversion au christianisme ; l'histoire de l'Espagne, de la Gaule, de l'Angleterre, ne date que des conquêtes des Romains ; celle de l'Italie septentrionale, avant la fondation de Rome, est aujourd'hui inconnue. Les Grecs avouent ne posséder l'art d'écrire que depuis que les Phéniciens le leur ont enseigné, il y a trentre-trois ou trente-quatre siècles ; longtemps encore depuis, leur histoire est pleine de fables, et il ne font remonter qu'à trois cents ansplushaut les premiers vestiges de leur réunion en corps de peuples. Nous n'avons de l'histoire de l'Asie occidentale que quelques extraits contradictoires qui ne vont, avec un peu de suite qu'à vingt-cinq siècles, à Cyrus environ six cents cinquante ans avant Jésus-Chris; et en admettant ce qu'on en rapporte de plus ancien avec quelques détails historiques, on s'élèverait à peine à quarante, en partant de nos jours.

« Le premier historien profane dont il nous reste des ouvrages, Hérodote, n'a pas deux mille trois cents ansd'ancienneté. Il vivait quatre cent quarante ans avant Jésus-Christ. Les historiens antérieurs qu'il a pu consulter, Cadmus, Phérécyde, Aristée de Proconnèse. Acusilaüs, Hécatée de Milet, Charon de Lampsaque, etc., ne datent pas d'un siècle avant lui.

« On peut même juger de ce qu'ils étaient par les extravagances qui nous restent extraites d'Aristée de Proconnèse et de quelques autres.

« Avant eux, on n'avait que des poëtes ; et Homère, le plus ancien que l'on possède, Homère, le maître et le modèle éternel de tout l'Occident, n'a précédé notre âge que de deux mille sept cents ou deux mille huit cents ans.

« Quand ces premiers historiens parlent des anciens événements, soit de leur nation, soit des nations voisines, ils ne citent que des traditions orales, et non des ouvrages publics. Ce n'est que longtemps après eux, que l'on a donné de prétendus extraits des annales égyptiennes, phéniciennes et babyloniennes. Bérose n'écrivit que sous le règne de Séleucus-Nicator : Hiéronyme, que sous celui d'Antiochus-Soter ; et Manéthon que sous le règne de Ptolémée-Philadelphe. Ils sont tous trois seulement du troisième siècle avant Jésus-Christ.

« Que Sanchoniaton soit un auteur véritable ou supposé, on ne le connaissait point avant que Philon de Biblos en eût publié une traduction sous Adrien, dans le second siècle après Jésus-Christ ; et, quand on l'aurait connu, on n'y aurait trouvé, pour les premiers temps, comme dans tous les auteurs de cette espèce, qu'une théogonie puérile, ou une métaphysique tellement déguisée sous des allégories, qu'elle en est méconnaissable (2). »

Voilà, d'après ces deux savants, tout ce que l'antiquité profane nous offre en fait d'histoire.

Encore, quand le premier fait remonter, pour les Chinois, le commencement de la certitude historique jusqu'au neuvième siècle avant Jésus-Christ, cela ne veut pas dire qu'ils aient une histoire écrite depuis ce temps là. Le Chou-King est le plus ancien monument nationale de la Chine. Il fut rédigé par Confucius, avec des lambeaux d'ouvrages antérieurs, vers le milieu du cinquième siècle avant l'ère chrétienne. Ce n'est pas même une histoire proprement dite, mais une sorte de traité de morale historique à l'usage des rois et de leurs ministres. Cuvier n'y voit qu'un roman moral et politique (3). Deux cents ans plus tard, il arriva, disent les Chinois, la persécution des lettres et la destruction des livres sous l'empereur Chi-Hoang-Ti, qui voulait détruire les traces du gouvernement féodal établi sous la dynastie antérieure à la sienne. Quarante ans plus tard, sous la dynastie qui avait renversé celle à laquelle appartenait Chi-Hoang-Ti, une partie du Chou-King fut restituée de mémoire par un vieux lettré, et une autre fut retrouvée dans un tombeau ; mais près de la moitié fut perdue pour toujours. Ce fut seulement un siècle avant Jésus-Christ, que Ssema-Thsian commença le premier, une histoire proprement dite de la Chine. Aussi est il des savants qui ne reconnaissent d'histoire tout à fait certaine à ce pays, que depuis l'incendie des livres, environ deux cent cinquante ans avant Jésus-Christ (4).

(1) Klaproth, *Asia Polyglotta*, p. 17. — (2) Cuvier, *Discours sur les révolutions de la surface du globe*. — (3) *Ibid.*, p. 218, édit. 1825. — (4) Goguet.

Quand à ce que savaient d'histoire ancienne les Grecs et les Romains, le plus savant des Romains, Varron y distinguait trois périodes: La première qu'il appelle obscure, incertaine, depuis l'origine, du genre humain jusqu'au grand cataclysme ; la seconde, qu'il appelle fabuleuse, attendu qu'elle est remplie de fables, depuis le premier cataclysme jusqu'à la première olympiade, 776 ans avant Jésus-Christ ; la troisième, qu'il nomme historique, parce que les événements y sont rapportés dans des histoires vraies, depuis la première olympiade jusqu'à son temps, qui était celui de César et d'Auguste (1). Ainsi donc, l'histoire certaine de l'antiquité profane ne remonte pas au delà de huit siècles avant Jésus-Christ, deux siècles après Salomon.

Le Christ seul embrasse tout les temps. Sa génération divine est de l'éternité. Sa généalogie humaine remonte sans interruption, par Salomon et par David, à Abraham, à Noé, à Seth, qui fut d'Adam, qui fut Dieu. L'Ecriture marque les années qu'ont vécu ces patriarches, ainsi que les principaux événements qui concernent la race humaine. Le plus grand de ces événements est la venue même du Christ. Tous les autres s'y rattachent, ou comme causes occasionnelles, ou comme préparatifs, ou comme figures ou comme effets. Un de ces effets, est le christianime, qui a régénéré le genre humain, et qui, à lui seul, prouve tout le reste. Le Christ est ainsi le point culminant des siècles et des événements, par conséquent de toute l'histoire.

Aussi les anciens qui, sans connaître ce grand événement, ont entrepris une histoire universelle du genre humain, tels qu'Hérodote Diodore de Sicile, chez les Grecs, n'ont pu lui donner un ensemble naturel, une unité véritable. Hérodote prend pour centre la Grèce. Le premier qui eut des rapports avec les Grecs fut Crésus, roi des Lydiens ; de là l'histoire de ce roi et de son peuple. Crésus fut vaincu par Cyrus, roi des Perses ; de là l'histoire de Cyrus, ainsi que des Perses; et des Mèdes Cambyse, fils de Cyrus, envahit l'Egypte ; de là l'histoire de ce pays, ainsi que des pays limitrophes, l'Ethiopie et la Libye. Darius, fils d'Hystaspe et successeur de Cambyse, fait la guerre aux Scythes ; de là l'histoire des Scythes et des Indiens. Darius et Xerxés, son fils entrent dans la Grèce ; de là une histoire détaillée des peuples grecs et de leurs mœurs. Tel est le plan d'Hérodote. L'unité artificielle, c'est la Grèce ; l'unité naturelle, c'est l'empire des Perses, deuxième dynastie de l'empire universel, laquelle vient de renverser la première, celle de Babylone, et prépare les voies à la troisième, celle des Grecs. Hérodote avait encore fait, ou du moins s'était proposé de faire une histoire des Assyriens. Si elle nous était parvenue, nous aurions peut-être quelques renseignements plus certains sur cette première dynastie ou cette première période de la grande monarchie. Nous disons peut-être ; car, dans ces temps reculés, le souvenir des événements s'altérait assez vite. Touchant Cyrus lui même, ce prince si remarquable, et dont l'histoire aurait dû être si connue, si populaire, Hérodote, qui ne vivait que cent ans après lui, avoue qu'il existait déjà trois sentiments différents ; et, en effet, 60 ans plus tard, Xénophon nous donne de ce prince une biographie tout opposée à celle d'Hérodote. En quoi ce dernier excelle, c'est dans l'art de conter. Son histoire est pleine de récits merveilleux et attachants, mais qu'il donne pour tels qu'il les a reçus, d'une foule d'observations curieuses sur la nature des divers pays, les mœurs de leurs habitants : observations traitées souvent de fables, mais dont les voyageurs modernes ont reconnu plus d'une fois la surprenante justesse.

Diodore de Sicile, venu quatre siècles après Hérodote, sous les règnes de César et d'Auguste, fit une histoire universelle en quarante livres. Les trois premiers, sur les antiquités des barbares ; les trois suivants, sur les antiquités des Grecs jusqu'à la guerre de Troie ; ensuite onze depuis cette guerre jusqu'à la mort d'Alexandre ; et les vingt-trois derniers, depuis cette mort jusqu'à l'an 60 avant Jésus-Christ. Pour les temps qui ont précédé la guerre de Troie, il dit qu'on n'en peut rien assurer, attendu qu'il n'en est resté aucun monument authentique. De cette guerre fameuse à la cent quatre vingtième olympiade, soixantième année avant Jésus-Christ, il compte onze cent vingt-huit ans (2) ; ce qui reporterait cette guerre, moitié fabuleuse, moitié historique, vers le temple de Jephté. L'histoire de Diodore, de l'aveu de son auteur, n'a donc aucune certitude pour les premiers temps. A une époque postérieure, on y voit la suite de l'empire des Perses; on y voit cet empire passer entre les mains des Grecs, dans la personne d'Alexandre de Macédoine. On y verrait enfin la quatrième dynastie de l'Empire universel, les Romains, succéder aux Grecs ; mais, depuis le livre vingt, où il est question des guerre que se firent les généraux d'Alexandre après sa mort, on n'a plus que quelques fragments des vingt autres.

Trogue Pompée, natif des Gaules, avait aussi fait, sous Auguste et en latin, une sorte d'histoire universelle en quarante-quatre livres ; mais il ne nous est parvenu qu'un petit extrait par Justin.

Appien, Grec d'Alexandrie, composa deux histoires, universelles en un sens. L'une commençait à la guerre de Troie et finissait au temps de Trajan, sous le règne duquel il vivait ; l'autre renfermait l'histoire de tous les peuples conquis par les Romains. Il ne nous reste que quelques livres de l'une et de l'autre.

Les autres historiens de l'antiquité profane qui sont venus jusqu'à nous, soit en totalité,

(1) Censorin, *De die natali*, c. XXI. — (2) Diodore, l. I.

soit en partie, n'ont écrit que des histoires particulières ; Xénophon, la vie de Cyrus ; Arrien et Quinte-Curce, l'expédition d'Alexandre ; Thucydide, la guerre d'environ trente ans entre Athènes et Sparte, connue sous le nom de guerre du Péloponnèse ; Tite-Live et Dion Cassius, une histoire romaine depuis sa première origine jusqu'à leur temps : le premier sous Auguste, le second sous Alexandre Sévère ; Denys d'Halicarnasse, les antiquités de cette histoire ; Polybe, la période depuis le commencement des guerres puniques jusqu'à la fin de la guerre de Macédoine ; Salluste, deux évènements ; Jules César, des mémoires sur ses propres guerres; Suétone, la biographie des douze premiers Césars ; Tacite, l'histoire de leurs règnes ; ainsi que de quelques autres. A ces historiens, on peut ajouter Strabon, qui au commencement de l'ère chrétienne, fit une géographie historique de tout l'univers alors connu ; et Pausanias, qui, deux siècles plus tard, écrivit un *Voyage* (scientifique) *en Grèce*.

Toutes ces histoires se rapportent plus ou moins directement aux quatre grandes nations qui se sont succédé dans la domination universelle : les Assyriens, les Perses, les Grecs, les Romains. L'histoire chinoise paraît destinée à nous donner quelques renseignements sur l'origine et les migrations de ces peuples barbares, qui renversèrent par les fondements cet empire des siècles, et servirent eux-mêmes d'éléments à la régénération du genre humain par le christianisme. Toutes les histoires humaines ne formeront ainsi qu'une seule histoire.

Le premier qui nous ait révélé ce magnifique ensemble, c'est le prophète Daniel, dont la statue prophétique de Nabuchodonosor : une, mais composée de quatre métaux qui se suivent ; un empire, mais de quatre dynasties successives ; statue renversée, mise en poudre par une pierre qui devient une montagne ; empire mis à néant et faisant place à l'empire du Christ, qui, faible d'abord, remplit bientôt l'univers. Après le prophète, ce sont les Pères de l'Eglise, saint Justin, saint Théophile d'Antioche, Jules Africain, Clément d'Alexandrie, Eusèbe de Césarée, qui les premiers, complétant, rectifiant les chronologies profanes par les Ecritures divines, ont montré l'histoire humaine comme une chaîne immense, qui, partant du trône de l'Eternel, se prolonge, à travers les siècles, depuis Adam jusqu'au Christ, depuis le premier avènement du Christ jusqu'à son avènement final, et rejoint ainsi par les deux bouts le temps à l'éternité. Pour la durée totale du genre humain, pour la Providence cachée qui en fait un tout vivant, nul ne l'a mieux fait ressortir que saint Augustin, dans son grand ouvrage *de la Cité de Dieu*, autrement de l'Eglise catholique.

DISSERTATIONS SUR LE LIVRE VINGTIÈME

I

LES ANCIENNES ÉCOLES DE PHILOSOPHIE EN OCCIDENT

En Occident, la philosophie vient des Grecs. A l'origine du monde, les patriarches, gardiens plus fidèles des traditions primitives, doués d'une puissance d'intuition plus profonde, trouvaient dans leur foi et dans leur raison de quoi se dispenser des efforts de la spéculation philosophique. A la séparation du Sennaar, la race humaine se partagea en trois groupes; mais deux seulement vécurent de manière à honorer en eux la dignité humaine. En Orient, malgré l'inertie constatée de l'intelligence orientale, il y eut autant de foyers de lumière que de peuples : la Chine vit s'élever Meng-Tseu, Lao-Tseu et Confucius ; l'Inde, Bouddha, Gotama, Chakiamouni ; la Perse, Zoroastre ; l'Egypte, Hermès. En Occident, un seul peuple, le peuple grec, allume le flambeau de la raison chercheuse, et forme ces grands systèmes à l'aide desquels l'homme, dépourvu des lumières d'en haut, tâche de se rendre raison des choses. De la Grèce disputeuse, la philosophie passera dans la grande Rome ; et de Rome, après plusieurs siècles d'éclipse, elle s'élancera sur le monde chrétien, pour en tenter de nouveau, et par d'autres armes, la conquête. Ce dessein, qu'elle poursuit toujours, nous invite à l'étudier de plus près. Les sages de l'Orient ne sont pour nous qu'un objet de curiosité ou d'érudition ; les sages de l'Occident sont, au contraire, pour les peuples modernes, ou des pères, ou des ennemis. Si ce sont des pères, nous devons étudier leur généalogie ; si ce sont des ennemis, nous devons élever contre leur doctrine l'éternelle protestation du salut : *Adversus hostem, æterna auctoritas esto.*

On peut considérer les philosophes à deux points de vue : dans leurs personnes, ou dans leurs œuvres. Dans les œuvres philosophiques, on peut également considérer deux choses : d'un côté, les idées traditionnelles, les principes religieux, les vérités de foi, dont les philosophes sont les témoins ; de l'autre les concepts personnels, les vues propres, les systèmes laborieux, dont ils sont les auteurs. Ici, nous nous occuperons moins des personnes que des idées ; et dans les idées nous nous attacherons moins à relever la partie traditionnelle qu'à apprécier les systèmes. En nous plaçant à ce point de vue, nous n'entendons pas oublier que les philosophes devaient conserver, dans les cadres variés de leurs systèmes, les vérités religieuses ; ni méconnaître que la philosophie fut appelée à développer l'intelligence humaine, en l'exerçant à la pratique de la logique et la spéculation des choses cachées. Nous voulons seulement établir qu'en épuisant toutes les hypothèses possibles à l'erreur, et à la philosophie et les philosophes ont démontré l'impuissance radicale de la raison à suppléer la foi et l'inanité des conceptions philosophiques qui veulent s'isoler des traditions.

L'histoire de la philosophie ancienne en Occident se partage en deux périodes : la première va de Thalès à Socrate ; la seconde, de Socrate à Sextus-Empiricus.

CHAPITRE PREMIER

De Thalès à Socrate

Les Grecs avaient peuplé la nature de divinités fantastiques. Leur théogonie, exposée surtout par les poëtes, notamment par Hésiode, offrait à l'esprit grec un aliment de nécessaire critique et un élément de création. Evidemment, le bon sens des gens réfléchis ne pouvait trouver dans la mythologie la solution du problème des choses divines et humaines ; il fallait chercher comment du sein d'un être unique, primordial, éternel, étaient sortis le monde et l'immense variété des êtres finis. De cette nécessité naquit la philosophie grecque. Cette philosophie, qu'on exalta plus tard comme un don excellent accordé par la Providence aux meilleurs des Hellènes et comme un type du christianisme, fut, dans l'origine, une réaction contre le culte officiel,

l'antithèse des idées religieuses du peuple et des poëtes.

Phérécyde de Scyros, auteur du plus ancien monument de la prose grecque, présenta sous un voile mythologique une véritable cosmogonie. Contemporain de Thalès et, selon quelques-uns, maître de Pythagore, il semble s'être formé par l'étude des écrits phéniciens et les leçons des savants de l'Egypte et de la Chaldée. Avant tout, il y a un principe, bon, parfait, producteur. A côté de ce principe, qui est Zeus ou l'éther, il plaçait le temps ou Chronos (le Baal des Phéniciens) comme co-éternel et co-agissant, et la matière passive, informe, qu'il nommait Chthon. Sous l'influence créatrice de Zeus, le solide, le liquide, la terre et l'océan se dégagèrent du sein de Chton ou du chaos. Chronos produisit les trois éléments : feu, air et eau ; de sorte qu'avec la terre et « l'Onos » il y avait cinq substances distinctes, isolées les unes des autres, et dont chacune est cachée dans un antre profond. Mêler, unir ces substances élémentaires et en former un tout organique ou le grand Cosmos, devait être l'œuvre de l'amour unitif : Zeus se changeant donc en Eros, féconda les cinq substances et engendra d'elles cinq générations de dieux, dieux des astres, de l'air, de la terre, de la mer, et Ophionée ou dieu des serpents, qui produisit les Ophionides (nés probablement de la substance de l'Ogenos ou Tartare). Ces dieux en vinrent à une guerre ouverte : Chronos et Ophionée étaient à la tête des deux armées rivales qui se disputaient la possession du ciel convoité par les Ophionides : de part et d'autre, on résolut de regarder comme vaincus ceux qui seraient précipités dans l'Ogenos: dès lors celui-ci est devenu le royaume du désordre, de l'agitation ; les Ouragans, les Harpies, les Tourbillons en font éternellement la garde, et Zeus y jette les dieux qui veulent troubler l'ordonnance du monde.

C'est sur ces données que travaillèrent les philosophes. La première évolution de leurs théories comprend : 1° les écoles *ionique* et *italique* ; 2° les deux écoles d'Elée, avec les systèmes d'Héraclite et d'Empédocle ; 3° l'école des sophistes.

I. Thalès de Milet fut le fondateur de l'école d'Ionie. Six cents ans avant Jésus-Christ, cette molle Ionie, le berceau des poëtes, vit naître l'homme qui sortit le premier résolûment des bornes étroites de la spéculation mythologique et entra dans le vaste champ de la philosophie. Thalès, avant d'écrire, avait visité la Phénicie, l'Egypte, et, dit-on, jusqu'à la Chaldée. Après sa mort, sa doctrine fut développée par Anaximandre, Anaximène et Anaxagoras.

« Le caractère général de cette école, dit l'abbé de Salinis, consiste en ce qu'elle suivit, pour expliquer l'origine des choses, le procédé d'induction ; c'est-à-dire qu'elle voulut conclure, de l'observation des phénomènes qui rentrent dans la sphère d'action de nos sens, les principes et les lois de la formation de l'univers. Cette méthode, commune aux chefs de l'école, les conduisit d'ailleurs à des résultats différents. De plus, lorsque nous parlons de la méthode des Ioniens, nous ne voulons pas dire qu'ils l'aient adoptée après s'être rendu compte de la valeur de cette méthode en elle-même : on ne trouve dans cette philosophie naissante aucune trace d'un semblable examen. Nous voulons dire seulement que l'école d'Ionie usa de cette méthode en quelque sorte instinctivement, et que l'induction présente est la formule générale de sa marche philosophique (1). »

En suivant cette méthode, Thalès dépouilla de leur personnalité Océan et Téthis, qu'Homère avait placés au sommet de l'arbre généalogique des dieux. L'eau ou la substance liquide est le principe d'où tout sort et où tout retourne : elle remplace le chaos d'où Hésiode avait tiré la nature, les hommes et les dieux Thalès affirma que tout était plein de dieux; assertion qui s'explique d'elle-même, quand on considère les dieux comme la personnification des forces actives de la nature. Cette idée, à laquelle sa méthode philosophique conduisait assez naturellement, peut aussi lui avoir été fournie par la cosmologie phénicienne, suivant laquelle l'univers a été primitivement à l'état de substance aqueuse. D'un autre côté, une induction fondée sur l'expérience conduisit Thalès à reconnaître un principe intelligent partout où nous reconnaissons l'ordre, le mouvement, la vie. Thalès admit donc, outre la matière première une âme qui, travaillant sur l'eau primitive, lui avait imprimé des formes, donné des lois d'où résulta l'univers. Un dualisme, aux trois quarts athée, voilà le système de Thalès, parfaitement expliqué par Cicéron.

Ce qu'Anaximandre, compatriote et presque contemporain de Thalès, posait comme principe universel des êtres, ressemblait assez au chaos d'Hésiode. C'était une substance d'étendue et de forme indéfinies, une matière douée de la force motrice et embrassant dans son immensité tout ce qui est. Au commencement de la formation du monde, les éléments contraires renfermés dans son sein se séparèrent et la chaleur et le froid, l'humidité et la sécheresse ainsi démêlés, constituèrent les individualités, qui d'après les mêmes lois, rentreront un jour dans le chaos, pour se développer de nouveau et former un autre univers. Cette substance indéfinie, « immortelle et impérissable, » n'est autre chose que la divinité.

Anaximène de Milet suit dans la série des naturalistes Ioniens, et mourut vers 502 ans avant Jésus-Christ. En admettant un élément primordial, il se plaça au point de vue de Thalès. Ce principe infini, divin, insaisissable

(1) *Précis de l'histoire de la philosophie*, p. 88.

en lui-même, perceptible seulement dans ses modifications, n'est autre chose que l'air ; toujours en mouvement, se condensant et se raréfiant tour à tour, il produit les formes infinies que la nature nous offre ; les dieux mêmes n'eurent pas d'autre origine, et sont par conséquent des êtres matériels, finis, contingents, et condamnés à périr. Comme Anaximandre, il admettait un monde s'édifiant pour crouler, et croulant pour renaître sans cesse.

Anaxagoras revint aux idées de Thalès, et perfectionna la conception de Dieu. A côté de lui parut Diogène d'Apollonie, dernier représentant de l'école ionienne. Pour ce philosophe, l'élément aérien, principe des êtres, est intelligent; comme vie, âme et intelligence il produit le grand tout et l'harmonie qu'on y admire ; la vie et la pensée sont, par conséquent, les produits de l'air respirable. On se demande si ce n'est pas là revenir aux idées d'Anaximène. Quoi qu'il en soit, en essayant d'allier au matérialisme et à la puissance vivifiante de l'eau un principe divin, intelligent, organisateur, Diogène s'est jeté dans d'inextricables contradictions.

II. Pendant que l'école d'Ionie composait sa philosophie de la nature, l'Italie méridionale voyait naître une autre école, l'école italique. Son fondateur fut Pythagore, de Samos : il vivait environ 525 ans avant Jésus-Christ. Sa vie est très-peu connue. L'antiquité parle de ses voyages en Egypte, en Babylonie et même jusqu'aux Indes. On considère ce personnage comme mathématicien, comme législateur, comme instituteur d'une corporation philosophique, et comme chef d'Ecole. Les œuvres du maître sont encore plus obscures que sa personne. D'abord, il ne saurait être question de doctrines personnelles du philosophe : ce n'est que plus tard qu'elles furent réduites en système par Philolaüs et Archytas, et il est impossible de faire la part respective des disciples et de l'initiateur. De plus, leurs théories communes sont pleines de ténèbres. Pythagore prend un point de départ opposé à celui de Thalès ; Thalès partait des faits et s'efforçait en les généralisant, de s'élever jusqu'à leurs principes : son procédé logique était l'induction. Pythagore part de l'idée la plus générale, et procède par voie de déduction. Son but premier est d'expliquer l'origine et la fin de toutes choses. Le principe des choses est la *monade*, qui est esprit et matière, qui est Dieu. Il en sort un fragment appelé *dyade* ; c'est le monde, plus matière qu'esprit. Le devoir de l'homme est donc de dégager son esprit des liens de la *dyade*. Le moyen d'y arriver, c'est d'étudier la science des nombres. Les nombres sont la base de l'être. Si donc on les connaît, il sera possible de ramener les êtres à l'unité de la monade primitive.

Les mathématiques, dit Aristote, constituèrent la philosophie des pythagoriciens. Leur maître semble être parti de l'idée qu'une régularité mathématique et réduisible en nombre s'offre au regard, sur quelque partie de l'univers qu'il se porte. Cette idée devint le fondement, le centre du système. On la développa, et comme tout peut se réduire en nombre, on prétendit que le nombre est l'essence le fondement vivant des choses; l'univers apparut comme un monde de nombres harmoniques, dont la connaissance est indispensable pour connaître quelque chose. Il fallait ensuite opposer au principe igné ou liquide des Ioniens un autre élément immatériel, simple, mais inhérent à tout. On le trouva dans un nombre formé d'unités et enfin dans l'unité seule. Ce qui constitue le fond des êtres harmoniques était nombre pour les pythagoriciens ; par conséquent, l'unité simple, indivisible fut regardée comme l'élément primordial, divin, comme le fondement de tout, et la source dont les choses et les nombres tirent leur origine.

La cosmologie pythagoricienne regarde le monde comme une sphère fermée dont le centre est occupé par le feu, l'Hestia du grand tout, ou la garde de Zeus, le lien et la mesure de la nature entière. Tout autour s'étendent trois régions avec les dix globes divins ; le ciel occupe l'espace qu'il y a entre la lune et la terre qui est de forme sphérique ; le Cosmos va de la lune jusqu'au ciel des étoiles fixes, et là commence l'Olympe, séjour des dieux. C'était là un pas de géant ; les anciennes idées d'un globe terrestre flottant sur l'Océan et d'un ciel enfermant le monde comme une cloche de cristal, s'évanouirent quand on enseigna que les corps sphériques, le soleil, la lune, les planètes, tournent autour du globe immobile de la terre ; que le soleil est un corps vitreux, recevant sa lumière du feu central; et qu'une autre terre (Antichton) correspond à celle que nous habitons.

La divinité ou monade absolue ne se trouve pas éternellement en dehors de l'ordonnance des mondes : elle y est, mais indivisible, immuable, et exempte de toute modification ; elle est l'esprit, la force vitale, et le principe moteur de tout. Sa puissance est bornée, en ce sens que l'imperfection de la matière (Dyas) l'empêche de produire le meilleur des mondes possibles. Cependant cette divinité n'est autre chose que l'âme universelle, sortie de l'Hestia, et pénétrant, embrassant comme force vitale, toutes les parties du monde ; de sorte que, d'après l'expression de Philolaüs, Dieu tient pour ainsi dire, l'univers en captivité

Les âmes étaient de nature lumineuse et comme des parcelles de l'âme universelle ; les âmes des dieux sortaient immédiatemen du foyer central ; les âmes humaines de la lumière solaire, qui n'est que le reflet du feu primordial (1).

Le point capital du système pythagoricien

(1) Dœllinger, *Paganisme et Judaisme*. t, II, p. 13.

était l'immortalité de l'âme proposée sous la forme de la transmission. Comme, d'après Pythagore, les âmes passaient jusque dans le corps des animaux, la métempsycose eut une grande influence sur la manière de vivre de ses disciples : elle détermina de nombreuses abstinences, et inspira une horreur profonde des sacrifices sanglants. Sous l'impulsion du maître, les disciples se réunirent dans les espèces de cloîtres philosophiques, où ils alliaient aux spéculations idéales les pratiques de l'ascétisme, Le fondateur assista lui-même à la ruine de ces associations. Les pythagoriciens, ne formant plus désormais qu'une secte, furent accueillis dans les villes de la Grande-Grèce, à Thèbes, et dans d'autres cités de l'Hellade. Vers l'an 300, leurs doctrines, refoulées par des systèmes nouvellement éclos, s'éteignirent avec leurs adhérents.

Malgré ses erreurs, la philosophie de Pythagore fut certainement un progrès. L'école ionique n'avait constitué qu'une philosophie physique ; l'école italique embrassa l'ordre moral. Cette même école conçut la nécessité du principe unique des choses et des sciences ; elle distingua les sensations des idées et subordonna les sens à l'esprit ; toutefois, comme l'école ionique confinait à l'athéisme, l'école italique courait risque de se perdre dans l'idéalisme. Ce double péril donna naissance aux écoles d'Elée.

III. La ville d'Elée, dans la Grande-Grèce, fut donc le berceau de deux écoles : l'une *métaphysicienne*, qui continue Pythagore ; l'autre *physicienne*, qui continue Thalès.

L'école métaphysicienne eut trois chefs principaux : Xénophane de Colphon, Parménide et Zénon d'Elée.

Xénophane avait longtemps habité la Sicile; il vint, en 536, se joindre à la nouvelle colonie d'Elée. Une lutte hardie contre les croyances populaires fut le trait caractéristique de sa vie et la cause probable de son exil. La guerre qu'il entreprit contre les dieux était si fameuse dans l'antiquité, qu'Aristote le regarde comme l'adversaire classique du culte. Sa violence était telle que Timon le Misanthrope l'appelle «le contempteur de la fourbe d'Homère. » Xénophane, au surplus, s'indignait avec raison de voir attribuer aux dieux le vol, l'adultère et l'imposture.

La théorie métaphysique de cette école métaphysicienne se ramène à quelques propositions. Xénophane, partant de l'impossibilité d'une production quelconque, n'admet qu'un seul être général et infini ; tout au plus admet-il les êtres finis comme formes passagères Parménide d'Elée complète cette ontologie en niant même les modifications de l'être, et déduit de cet enseignement une distinction radicale entre les notions de raison pure et les notions venues par les sens. Enfin, Zénon présente la doctrine de l'école sous une forme polémique, et y ajoute la négation même des idées de fini, « parce que, dit-il, elles sont toutes contradictoires. » C'est du plus formel idéalisme.

En théodicée, Xénophane, indigné de la grossière imperfection des dieux helléniques, posait en principe qu'il n'y a, qu'il ne peut y avoir qu'un seul Dieu, et qu'il ne peut ni commencer ni finir. Ce Dieu simple et immuable est intelligence et sagesse ; c'est par son essence qu'il pense, voit et entend tout : son intelligence domine sans peine l'univers entier. D'après ces affirmations, il semble que le philosophe devait être monothéiste ; cependant, comme l'atteste l'antiquité, il était panthéiste et même matérialiste. L'être unique, spirituel, intelligent, n'était, en somme que la force universelle de la nature ; l'unité de Dieu se confondait avec l'unité du monde ; le monde n'était que la manifestation de l'être invisible, et, à ce titre, il n'avait ni commencement ni fin.

Parménide, que Platon appelle un esprit d'une profondeur extraordinaire, s'éleva jusqu'à la notion de l'être essentiellement simple. Cet être, simple et parfaitement identique avec lui-même, ne peut avoir aucun attribut sensible et accidentel ; immuable et toujours le même, il existe sans être présent dans le temps ; on ne peut dire de lui ni qu'il ne fut ni qu'il ne sera. Embarrassé par sa théorie métaphysique, Parménide ne savait comment expliquer l'existence de cet être souverain ; et, par une contradiction évidente, il arrivait à se le représenter comme corporel et intelligent. Ne pouvant mettre sa foi d'accord avec ses principes, il se tirait d'embarras avec des fictions.

Zénon et Mélissus, disciples de Parménide, tout en maintenant les principes du maître, cherchaient à les appuyer avec des subtilités dialectiques. A force de subtiliser, ils en vinrent à détruire l'étendue indéfinie de l'infinité temporelle de l'être auquel ils refusaient pourtant la divisibilité et la densité corporelle. Mélissus affirmait que, les dieux n'étant pas suffisamment connus, il ne faut en parler qu'avec une extrême réserve : preuve qu'il craignait de faire ressortir les rapports de sa doctrine avec la religion hellénique.

La doctrine des Eléates, aboutissant à la négation de l'univers, heurtait violemment les croyances inhérentes à la nature humaine. Une réaction en sens contraire était donc inévitable ; elle s'effectua dans l'école physicienne, sur l'initiative de Leucippe, grâce au concours zélé de Démocrite d'Abdère. Leucippe qui appartient au commencement du cinquième siècle, avait publié, sans beaucoup de succès, un *Ouvrage physique* et un livre *Sur l'Ame*. Démocrite né vers 480 après avoir visité l'Egypte, l'Ethiopie, la Perse et l'Inde reprit en sous-œuvre le travail de Lieucippe, et mit à le développer, avec les ressources de son talent, les années de sa longue carrière. Cette école nie, comme sa devancière, l'impossibilité de toute production, et regarde les phénomènes comme les transformations de la

matière. Pour expliquer ces transformations, au lieu d'admettre une substance unique et indéterminée, elle suppose une pluralité de principes matériels, et aboutit à l'hypothèse des atomes, comme principes constitutifs de l'univers. Des atomes, invisibles à cause de leur petitesse, spécifiquement semblables les uns aux autres, mais différents de forme et d'étendue, remplissent l'immensité du vide. Cette masse d'atomes obéit à un mouvement spontané qui l'enveloppe dans des tourbillons. Leur choc produit des agrégats de forme et de grandeurs diverses. Le monde est l'ensemble de ces atomes unis et harmonisés : quand cette harmonie s'établit, les êtres arrivent à l'existence ; quand elle se dissout, ils périssent. Les changements ne sont que des effets de juxtaposition, de séparation, de déplacement. L'âme n'est qu'un assemblage de molécules rondes et ignées: la pensée est le résultat d'un bon tempérament : un peu plus ou un peu moins de chaleur suffit pour vous jeter dans l'erreur, ou vous ramener à la vérité. Au surplus, il n'y a, dans le monde, ni développement organique, ni mouvement réglé. Tout est soumis à l'aveugle hasard.

Les deux écoles d'Elée aboutissent à un double résultat : d'un côté, elles établissent l'impossibilité d'une solution, si l'on ne veut se rendre compte des choses qu'en partant des atomes physiques ou des notions rationnelles : de l'autre, elles tendent à constituer en un tout harmonieux l'ontologie, la psychologie et la logique, et à dessiner le cadre définitif de la philosophie.

IV. Pendant que les écoles éléatiques se formaient, vers 450, on vit se produire une autre tendance philosophique, représentée par Héraclite d'Ephèse et Empédocle d'Agrigente.

« Les idées d'Héraclite et d'Empédocle, dit le précis Scorbiac-Salinis, en ce qu'elles ont de commun, se rapportent à une philosophie qui n'est ni idéaliste comme celle de Xénophane et de Parménide, ni matérialiste comme celle de Leucippe. »

D'une part, ils essayèrent de construire une philosophie physique, et admirent comme principe des phénomènes matériels, le feu, agissant selon deux lois fondamentales, les lois d'amour et de haine, de concorde et de désordre, ou, pour parler le langage moderne d'attraction et de répulsion. Chacun d'eux combina avec ces idées générales des conceptions qui lui étaient particulières. Mais l'un et l'autre, sous ce rapport, c'est-à-dire en ce qu'ils cherchaient des explications physiques, se rapprochaient des écoles physiciennes d'Ionie et d'Elée.

Mais ils s'en séparaient, surtout de la seconde, sous un autre rapport ; car, au-dessus du monde physique, ils reconnurent le monde spirituel et intelligible, ils distinguèrent les idées des sensations, ils remontèrent jusqu'à Dieu. Par cette partie de doctrine, ils se rapprochaient de la doctrine de Pythagore et du spiritualisme de l'école métaphysicienne d'Elée, mais sans tomber, comme cette dernière, dans l'idéalisme.

La philosophie d'Héraclite mérite une observation particulière. L'inconsistance et l'opposition des théories philosophiques soutenues par ses devanciers et par ses contemporains, l'avaient jeté dans une sorte de scepticisme. Il paraît qu'il n'en sortit qu'en plaçant dans la raison commune la base de la philosophie. C'est ce qui semble résulter des fragments des écrits de ce philosophe qui ont été conservés par Sextus-Empiricus, « La raison commune et divine est, selon lui, le critérium de la vérité. Ce qui est cru universellement est certain, car cette croyance est empruntée de la raison commune et divine; et, par le motif contraire, toute opinion individuelle est dépourvue de certitude... Telle étant donc la raison, l'homme demeure dans l'ignorance tant qu'il n'a pas joui du commerce de la parole, et ce n'est pas par ce moyen qu'il commence à connaître. Il faut donc déférer à la raison commune. Or, cette raison commune n'étant autre chose que le tableau de l'ordre universel, toutes les fois que nous empruntons à la mémoire commune, nous possédons la vérité ; et quand nous n'interrogeons que notre raison individuelle, nous tombons dans l'erreur (1). »

Quant à Empédocle, c'était un homme extraordinaire ; prêtre, prophète, médecin, il jouit, comme Pythagore, d'une grande vénération, et se crut doué d'un pouvoir magique. L'histoire en a fait un héros, ceint d'une auréole, entouré de légendes mystérieuses. Le vaste poëme didactique où il déposa les résultats de ses spéculations philosophiques, était calqué sur celui de Parménide et servit de modèle à Lucrèce. Les idées que cet enthousiaste y expose, en un style riche d'images, plurent aux prêtres helléniques ; mais Platon, qui le compare au nerveux Héraclite, l'appelle « la flasque muse de Sicile. » Dans la pensée d'Empédocle, son système cosmique devait servir d'initiation à des purifications et à des abstinences assez semblables à celles de Pythagore. Dès le principe, le philosophe-poëte déclare qu'il y a une loi éternelle, divine, nécessaire. D'après cette loi, les démons, qui, en jouissant d'une existence heureuse dans les sphères supérieures, s'étaient souillés du sang d'un être animé, sont condamnés à errer durant trois myriades d'années, loin du séjour de l'Immortel. Lui-même n'était qu'un misérable exilé *un dieu tombé qui se souvenait des cieux*. Pourtant, ce même philosophe enseigne que le monde n'a jamais perdu sa tranquillité intérieure. Tout s'y trouve encore dans un état parfait ; les quatre éléments, le feu, l'eau, l'air et la terre, y sont dans un

(1) *Précis de l'histoire de la philosophie*, p. 107.

mélange harmonique. Le monde sphérique est un être pensant, vivant, ayant conscience de sa félicité, et tournant sur lui-même. Toutefois dans les régions supérieures habitent des esprits bienheureux, des dieux et des génies. Ici-bas se déroule la lutte de l'amour et de la haine, de la haine qui divise, et de l'amour qui veut unir. Passagers sur cette terre, nous devons nous attacher à l'amour, pour nous élever vers les dieux ; que si nous sommes esclaves de la haine, nous serons condamnés à vivre dans des corps inférieurs d'animaux ou de plantes. De là Empédocle tirait des règles de conduite, mais d'une conduite ridicule et immorale : il interdisait la génération, et ne permettait de se nourrir que de végétaux, pour en faire sortir les âmes qui y seraient esclaves. — La mort de ce philosophe fut plus illustre encore que sa doctrine. Descendu dans le cratère de l'Etna pour y découvrir la vérité, il y trouva la mort.

Malgré les efforts d'Héraclite et d'Empédocle pour constituer une philosophie qui évitât l'athéisme et le panthéisme, on voit qu'ils n'y réussirent guère. Leurs efforts, unis à l'influence des écoles d'Elée, eurent pour résultat d'ébranler les bases de la raison humaine et de conduire au scepticisme.

V. Le cinquième siècle avant Jésus-Christ est le beau temps de la Grèce c'est l'ère des exploits belliqueux et des chefs-d'œuvre du génie, l'ère de Périclès. Athènes est, pour l'Hellade, ce que l'Hellade est pour le reste du monde : c'est le prytanée de la sagesse grecque. L'attraction de la brillante nation et de l'élégante cité amène de tous côtés des étudiants et des hommes d'esprit. Les sophistes en profitent pour se ruer, comme de noirs insectes, à l'assaut du corps des croyances religieuses et des principes sociaux. Jusque-là le nom de sophiste avait indiqué un sage de profession et un maître de la sagesse ; depuis, il est devenu synonyme de parleur superficiel et absurde, d'un spéculateur aventureux. Toutefois il faut diviser ces sophistes en deux classes : les uns étaient simplement des rhétheurs, renfermés dans la science des mots, des baladins étrangers à toute idée philosophique ; les autres étaient des dialecticiens, qui ne s'occupaient de la raison que pour la ruiner. Leur sophistique est l'anthithèse de la vérité, la science du néant.

Parmi ces derniers, on cite : Protagoras, Prodicus, Polus, Thrasymaque, Calliclès et Hippias.

Protagoras d'Abdère (410 ans avant Jésus-Christ) fut regardé, dit Dœllinger, comme le plus sage des sophistes et jouit d'une grande influence auprès de Périclès. Sectateur d'Héraclite, il applique aux connaissances de l'esprit la doctrine du mouvement perpétuel : « L'homme, disait-il, est la règle de toute chose. » Cette maxime fameuse signifie que la vérité est pour chacun dans ce qui lui apparaît ; que la science n'est que la sensation ; que deux jugements contradictoires formulés sur un même objet, peuvent être justifiés, d'après l'expérience sur laquelle ils s'appuient. Son livre « des Dieux, » qui lui attira à Athènes une citation juridique, commençait par ces mots : « J'ignore si les dieux existent, ou s'ils n'existent pas : bien des obstacles nous empêchent d'en savoir quelque chose ; la question est obscure, et la vie de l'homme très-courte. »

Si Protagoras prenait pour point de départ le système d'Héraclite, son contemporain Gorgias de Léontium (496-400 ans avant Jésus-Christ), le plus goûté des orateurs de son siècle, s'appuya sur l'école d'Elée. Dans son ouvrage « de la Nature ou de ce qui n'est pas, » il essaya de prouver que rien n'existe réellement; que, lors même qu'il existe quelque chose, rien ne peut être connu; qu'en tout cas, rien n'est communicable. D'accord avec les philosophes d'Elée, quand ils déclarent que tout mouvement est une illusion des sens, et qu'ils nient l'existence des êtres individuels et contingents, il affirmait que leur être, unique, éternel, immuable, n'est lui-même qu'une pure abstraction.

La sagesse proverbiale de Prodicus de Céos reçut les hommages de Socrate lui-même, qui l'appelait son maître et son ami. Mais Prodicus disait hautement que les dieux avaient été inventés par l'égoïsme des hommes, qui offrirent leur adoration, dressèrent des autels à tout ce qui avait été utile, comme au soleil, à la lune, aux fleurs, aux sources, au pain et au vin. Si Sextus et Cicéron placent Prodicus parmi les athées, Critias, célèbre comme philosophe et homme d'Etat, et le plus habile des trente tyrans, y mérite certainement une place. « Les dieux, disait-il, ont été forgés par les anciens législateurs, qui voulaient retenir les hommes dans le devoir par la crainte d'un vengeur suprême. » Le matérialisme donnait alors la main à l'athéisme. Critias plaçait l'âme humaine dans le sang; le sophiste Antiphon (livré probablement à la mort par les trente tyrans), niait les dieux, et prétendait qu'une force intelligente et matérielle a produit l'univers au moyen de la corruption. Un de leurs contemporains, Œnopide le pythagoricien, ravala la divinité jusqu'à en faire l'âme du monde, et posa l'air et le feu comme les principes des choses. Hippo de Rhegium, qui fut à Athènes l'objet des sarcasmes de Cratinus le comique, professa un matérialisme encore plus abject. Comme Thalès, il proclama que l'humidité est le grand principe de tout; et il regardait, par conséquent, l'âme comme une substance aqueuse. Archélaüs de Milet, qui compta Socrate parmi ses disciples, avait rejeté le dualisme de son maître Anaxagore, pour revenir à un seul être primordial. Matérialiste déclaré, il enseigna que l'esprit qui forma le monde était quelque chose d'aérien et réunissait en son sein deux éléments contraires,

l'un chaud et subtil, l'autre plus froid et plus lent (1).

Et Athènes, où l'on débitait de pareilles drogues philosophiques, se croyait la ville la plus religieuse de l'Hellade ; et tout Athénien croyait mériter l'éloge que Sophocle place dans la bouche d'Œdipe : « Ce n'est que parmi vous que j'ai rencontré un sens droit, le respect, et des lèvres exemptes de fourberie. »

CHAPITRE II

De Socrate à Sextus-Empiricus.

L'histoire de la philosophie grecque, dans la seconde période de son existence, se divise en trois époques : pendant la première, paraissent des écoles qui tentent d'organiser la philosophie ; durant la seconde, s'élèvent les grands philosophes qui l'ont vraiment constituée ; à la troisième, nous assistons à la décadence.

VI. Au début de cette période se place l'histoire de Socrate.

Socrate naquit à Athènes en 470 et mourut en 400. Fils du sculpteur Sophronisque, il exerça la profession paternelle. Les préoccupations de l'art ne le détournèrent pas de l'accomplissement de ses devoirs civiques : il remplit avec courage les fonctions publiques, et porta plusieurs fois les armes pour la défense de la patrie. Toutefois, son principal souci fut d'étudier la philosophie et de propager, parmi ses concitoyens, l'amour de la sagesse. La philosophie, telle que l'avaient traitée les sophistes, n'était plus une chose sérieuse. La régénération devait donc commencer en lui rendant son vrai caractère. Telle fut la mission de Socrate, qui s'attacha surtout au côté moral de la spéculation, et fut, si l'on peut ainsi parler, le médecin de la philosophie.

La doctrine de Socrate est surtout pratique : en distinguant bien sa substance, elle se ramène à une théorie de la vertu. Le type de la vertu est Dieu, auteur de tout ce qui est beau et bon, qui gouverne le monde par sa providence. Le siége de la vertu est l'âme, semblable à Dieu par sa nature, et, comme lui, immortelle. L'essence de la vertu comprend la sagesse, qui est relative aux devoirs de l'homme envers lui-même ; la justice, qui détermine ses devoirs envers les autres hommes (Socrate ne connaît pas la charité) ; et la piété, qui résume ses devoirs envers Dieu. Les moyens de pratiquer la vertu sont : la connaissance de soi-même, la modération de ses désirs et l'inspiration de Dieu. Le terme de la vertu est la félicité : Dieu est le garant du bonheur définitif.

Mais, si Socrate est peu élevé comme métaphysicien, il l'est beaucoup comme réformateur. Comme ses prédécesseurs, Socrate se voua entièrement à la jeunesse, et exerça sur la vie intellectuelle de ses contemporains une influence extraordinaire. Tout était merveilleux dans cet homme : on ne pouvait, disent les contemporains, le comparer à personne ; sa conversation avait un charme irrésistible. A un vif désir d'entrer en communication avec tout le monde, à une grande promptitude pour entrer avec le premier venu en lutte dialectique, il joignait un rare talent pour tenir aux grands et aux petits le langage qui leur était propre, pour développer en eux l'esprit de critique et d'observation, pour leur arracher des aveux dont ils ne mesuraient pas toutes les conséquences. Une remarquable habileté dans la dialectique, dont il se servait pour confondre une vaine science, un penchant un peu sarcastique à soumettre tout au scalpel de la réflexion et à détruire toute illusion chez lui et chez les autres, tout faisait de lui quelque chose de phénoménal, d'inimitable, de fantastique même, et lui assurait un grand empire sur les esprits. On comprend que les uns l'aient vénéré comme un être supérieur, un génie caché sous l'apparence d'un silène, tandis que d'autres le redoutaient et lui portaient une haine violente. On comprend aussi qu'Aristophane ait cru combattre en lui un ennemi de l'éducation et des mœurs anciennes, un éplucheur, ébranlant tout par le doute, dangereux pour la jeunesse, et prônant un funeste cosmopolitisme politique.

L'antiquité exalte Socrate comme ayant fondé la morale et ajouté au domaine restreint de la philosophie naturelle le champ si vaste et encore si peu exploré de l'Éthique. Cicéron le loue d'avoir fait descendre la philosophie des hauteurs célestes, pour l'introduire dans les maisons, dans la vie journalière, et jusque sur les places publiques. Socrate lui-même croyait remplir une mission spéciale en exerçant la profession qu'il avait embrassée. Depuis que l'oracle de Delphes avait répondu à Chéréphon que son maître était le plus sage des mortels, il se regardait comme un missionnaire voué au service de la divinité ; il enseignait sans cesse, pour obéir à une voix céleste.

Socrate but la ciguë, « et il doit, a-t-on dit, plus à la ciguë qu'à la philosophie. »

VII. La première époque du développement constitutionnel de la philosophie grecque comprend les quatre petites écoles d'Antisthène, d'Aristippe, de Pyrrhon et d'Euclide. Ces écoles partent toutes d'un principe *socratique*, pour aboutir à des conséquences extravagantes.

École cynique. Socrate a dit : « Le bien de l'homme consiste dans la ressemblance avec Dieu. » Or, disent Antisthène et Diogène,

(1) Dœllinger, *Paganisme et Judaïsme*, t. II, p. 36.

Dieu est souverainement indépendant. Donc l'homme doit être indépendant de toutes les choses extérieures, et repousser avec un orgueilleux dédain non-seulement les plaisirs et la réputation, mais même les usages, les bienséances sociales et les théories philosophiques. Cette école prépare de quelque manière le stoïcisme.

Ecole cyrénaïque. Socrate a dit : « La philosophie doit se rapporter à un but pratique et par conséquent au bonheur de l'homme. » Or, disent Aristippe et Anycéris, le bonheur se trouve dans le plaisir. Donc l'homme doit rejeter toute speculation scientifique, et chercher la connaissance seulement dans l'impression agréable ou pénible qui accompagne la sensation. Cette école ouvre la voie à la morale d'Epicure ; l'école physicienne d'Elée a posé les bases de son dogme.

Ecole sceptique. Socrate a dit : « Toute la philosophie doit se rapporter à la vertu. » Or, dit Pyrrhon, la vertu ne consiste pas en spéculations, mais en pratiques. Donc la philosophie doit rejeter toute science spéculative, et borner sa pratique à suivre les impulsions de la nature. Par ces conclusions, Pyrrhon continuait l'école cyrénaïque et l'école des sophistes; c'est pour ce motif qu'il a donné son nom au plus abject scepticisme.

Ecole mégarienne. Socrate a dit : « La philosophie doit avoir surtout un caractère moral. » Or, dit Euclide, Pythagore et Xénophane ont enseigné l'unité première comme unique réalité. Donc l'unité première est le souverain bien, et l'homme doit tendre vers l'unité de toute l'énergie de ses puissances.

VIII. Les essais des petites écoles n'étaient qu'une préparation ; nous allons voir apparaître les grands philosophes : Platon, Epicure, Aristote, Zénon, et se former les grandes écoles de l'Académie, du Jardin, du Lycée et du Portique : écoles et philosophes qui parcourent tous les ordres d'idées, et les ramènent à l'unité, au moyen de conceptions fondamentales : c'est un phénomène que nous n'avons point encore remarqué.

Platon, né dans l'île d'Egine, descendait de la famille de Cadmus et de celle de Solon. Il se livra de bonne heure à l'étude des arts, de la géométrie et des mathématiques. Les leçons de Socrate développèrent sa vocation philosophique. Après la mort de son maître, il visita la Grèce et l'Egypte, eut des relations avec Denys l'Ancien et Denys le Jeune, et s attira de leur part d'odieuses persécutions ; il mourut l'an 348.

Platon a écrit sa philosophie tout en dialogues. Tout en développant en un style enchanteur ses propres conceptions, il s'est fait un des échos les plus purs de la révélation primitive. On a eu quelque raison de l'appeler Platon le *divin*, et de dire de lui qu'il avait écrit la preface humaine de l'Evangile.

L'unité logique du platonisme se trouve dans la théorie des idées, qui contient en même temps l'unité objective, parce que les idées sont l'être même. Voici cette théorie :

Il y a pour l'intelligence humaine trois modes de connaissances : les sensations, les notions, et les idées. Les sensations correspondent aux impressions extérieures ; les notions représentent, non plus l'objet individuel de chaque sensation, mais un objet général, qui est comme le résumé de toute une classe de sensations ; enfin, les idées, qui sont ce quelque chose d'invariable, d'universel, de nécessaire, qui fait le fond de toutes les notions.

De cette théorie de la connaissance, Platon déduit : — en cosmogonie, — Dieu, l'être par excellence, la réalité qui répond aux idées, — l'âme du monde, qui participe de la nature de Dieu et de celle de la matière, — la matière, principe du variable et du relatif ; — en psychologie, — la région de l'intelligence et de l'amour correspondante aux idées, — la région correspondante aux notions, — la région correspondante aux sensations ; — en physiologie, — la tête, organe de ce qu'il y a de supérieur dans l'âme, — le cœur, organe des affections intermédiaires désignées par le mot de θυμός, — les intestins, organes des affections infimes de l'âme ; — en logique, — la logique *apodictique*, d'une évidence absolue, — la logique épichérématique, ou probable, — la logique enthymématique, ou imparfaite ; — en morale, l'amour pur de l'absolu, — l'amour mélangé, — et l'amour animal ; — enfin, en politique, — la caste savante, qui contemple la vérité, — la caste intermédiaire, qui dispose de la force publique, — enfin, la caste vouée aux travaux manuels de l'agriculture et de l'industrie.

Assurément, il y a dans ce vaste système des connaissances élevées sur les idées, sur Dieu, sur l'âme et ses destinées. Mais cette théorie de la création par l'âme du monde, cette théorie de l'origine de l'âme, qui n'est qu'une émanation individualisée de cette âme du monde, et cette morale aboutissant à la communauté des sexes et des biens, qui en est l'invariable corollaire, tout cela n'accuse-t-il pas l'insuffisance de la raison ? Aussi Platon, dans son noble désespoir, proclame-t-il, jusqu'à quatre fois, la nécessité de la venue du Saint de l'Orient, qui doit rallumer, dans le monde, le flambeau de la véritable philosophie.

Disciple de Platon et de Démocrite, Epicure donna au dernier la préférence, et fit entrer sa doctrine dans un système plus vaste. Le mal empira en se développant.

Le but de la philosophie est de conduire l'homme au bonheur dans la jouissance. Le moyen pour y arriver est de faire un bon usage de sa raison, et d'acquérir par là une connaissance exacte de soi-même, du principe des choses, et des lois véritables de la société.

Pour enseigner à l'homme le bon usage de

la raison, Epicure distingue, en logique, les sensations et les anticipations ou sensations généralisées. Si donc l'erreur existe dans l'esprit humain, elle ne peut venir que de la réaction de l'entendement dans les éléments fournis par la sensation pour former les anticipations. La règle fondamentale de la logique est donc d'analyser les anticipations, pour les réduire à leurs éléments primitifs et ne s'en rapporter réellement qu'à la sensation.

De cette logique, grossièrement matérialiste, Epicure déduit ces conséquences : — 1° La connaissance de nous-mêmes se réduit à ce principe : éviter la peine et se procurer le plaisir; — 2° la connaissance du principe des choses doit nous délivrer de la religion, en attribuant l'origine du monde aux mouvements obliques des atomes, et augmenter la somme de nos jouissances, par les applications de la science à nos besoins ; — 3° la connaissance des lois de la société consiste dans la loi fondamentale de l'interêt; les hommes, errant à l'origine, se réunirent dans leur intérêt; l'intérêt cessant, le pacte social est dissous.

Cette ignoble doctrine faisait donc de l'homme un animal lubrique et gourmand. Le ventre est le centre de sa philosophie. Il fallait toutefois, disait le maître, ne jouir qu'avec prudence, pour augmenter le plaisir par la variété; et ne point nuire à la santé par les excès. L'enseignement d'Epicure s'est perpétué dans les écoles philosophiques, favorisé qu'il est par les penchants dépravés de la nature humaine. Nous le retrouverons à Rome, dans les chants du poëte Lucrèce : *De natura rerum*.

Aristote naquit à Stagyre, en Macédoine. Il étudia d'abord la médecine, ensuite la philosophie. Ses succès et sa réputation lui firent confier l'éducation d'Alexandre; et les conquêtes d'Alexandre mirent à sa disposition nombre de documents historiques et scientifiques, dont il tira parti pour ses travaux. Il mourut à Chalcis, en Eubée.

Aristote a présenté son enseignement comme distinct du platonicisme et de l'épicuréisme, et comme les conciliant dans ce qu'ils ont de vrai. Exposons, pour nous en convaincre, d'abord ses principes sur la logique, ensuite ses vues sur les scienees.

La logique d'Aristote distingue dans l'esprit humain deux choses : les formes logiques, et les éléments fournis par la sensation ; elle se divise ensuite en trois parties : la première, qui traite des termes, expression des idées; la seconde, des énonciations, expression des jugements ; la troisième, du raisonnement.

Aristote ramène les termes à dix catégories : la substance, la quantité, la qualité, la relation, le lieu, le temps, la situation, la possession, l'action et la passion ; et combine ces catégories, ou *prédicaments*, avec cinq catégorèmes, ou *prédicables*, qui sont : le genre, l'espèce, la différence, le propre et l'accident.

Dans l'étude des jugements, Aristote analyse et classe les propositions, et les faisant entrer dans le cadre déterminé par les prédicaments et les prédicables. Enfin, dans sa théorie du raisonnement, il ramène tous les procédés à quelques règles simples, et toutes les formes à une seule, le syllogisme.

Après avoir parlé de la logique, instrument de la science, parlons de la science elle-même. La science est le mouvement de la raison. Ce mouvement a deux termes : la spéculation et l'action ; de là, la division des sciences en sciences théoriques et sciences pratiques.

Les sciences théoriques sont de trois sortes : les sciences purement rationnelles, comme sont la métaphysique et les mathématiques; les sciences expérimentales, à savoir l'histoire naturelle et la psychologie; enfin, les sciences mixtes, telles que la science des principes, des causes et des éléments.

Les sciences pratiques comprennent : la morale, la politique et l'économique.

S'il est vrai que Platon a conservé les traditions primitives et écrit avec sublimité la langue philosophique, il n'en est pas moins vrai qu'Aristote a posé les bases d'une saine logique et conservé dans ses écrits une foule de principes de sens commun et de droite raison. A ce titre, ils ont rendu tous deux d'éminents services à la cause de la vérité dans les temps anciens. Mais Aristote, comme Platon, a failli en beaucoup de choses : sa morale légitime l'esclavage, et l'ensemble de sa philosophie, la logique exceptee, a eu besoin d'être corrigé par les Pères du treizième siècle, comme les Pères du quatrième avaient corrigé Platon. Aristote et Platon, ainsi corrigés, ont fourni de nombreux matériaux, à la philosophie dogmatique, l'autre à la philosophie mystique. Nous pouvons donc les saluer comme des génies providentiels.

Zénon de Citium, Cléanthe et Chrysippe sont les vrais pères de la doctrine dite stoïcienne, qu'il ne faut confondre ni avec les écoles préparatoires qui précèdent Platon, ni avec les grandes écoles de Platon, d'Aristote et d'Epicure. Le stoïcisme, en effet, sans avoir l'unité de principe et de tendance qui caractérise les autres philosophes, a du moins une logique, une cosmogonie et une morale à physionomie très-caractéristique, en ce sens qu'elles veulent concilier le spiritualisme et le sensualisme.

La logique de Zénon fait sortir toutes les connaissance humaines des sensations, élaborées et généralisées par l'entendement.

Sa cosmogonie renferme les principes du plus grossier panthéisme : il n'y a pas d'autres êtres que les corps; les corps se divisent en deux classes, l'une active, Dieu, l'autre passive, la matière, Dieu a informé la matière, et ainsi l'univers n'est qu'un grand animal ; les âmes émanent du fluide primitif, elles sont soumises à la fatalité et rentreront un jour dans la grande âme, pendant que le monde subira une palingénésie.

La morale stoïcienne a une tendance tout

opposée; voici ses principes : l'homme ne doit rechercher que le juste et le saint, il doit réprimer tous les mouvements de l'âme, s'efforcer de ressembler à Dieu, car Dieu est essentiellement ordre, justice et bonté.

Contradictoire dans ses principes, le stoïcisme aboutit nécessairement à des conséquences contradictoires : d'une part, il conduit aux excès les plus monstrueux; de l'autre, il enseigne la vertu la plus austère, mais toutefois en exaltant l'orgueil humain Et parce que l'orgueil, en exagérant notre individualité, exagère aussi les droits du corps, par sa morale comme par son dogme, le stoïcisme se résumait logiquement dans l'esclavage des sens. Il a été pourtant, au milieu des grandes commotions sociales, le refuge de toutes les nobles âmes du paganisme, grâce sans doute, à l'inconvénient naturel de l'esprit humain et au besoin que nous avons d'une doctrine quelconque pour soutenir notre dignité.

IX. Nous venons de voir les grandes écoles s'élever; maintenant, le génie grec va continuer ses spéculations philosophiques, en suivant la direction imprimée par les grands philosophes. Dans ce travail, il perd son originalité et sa grandeur, et déploie néanmoins une assez grande force de propagation, grâce surtout aux écoles de Rome et d'Alexandrie.

La nouvelle Académie, représentée par Arcésilas de Pitane, Carnéade, et Cicéron, continue l'ancienne Académie. Elle enseigne que l'homme ne connaît que les apparences, les *fantaisies*, et non le *substratum* des choses. Par là, elle détruit tout critère de certitude, et marche au scepticisme.

Théophraste, l'auteur des *Caractères*, et Straton de Lampsaque continuent le péripatétisme. Le premier paraît ramener les divers phénomènes du monde physique et les opérations de l'âme aux lois du mouvement, et remonte, avec Aristote, jusqu'à Dieu, auteur du mouvement. Le second confond les idées et les sensations, ne voit en cosmologie que la force aveugle de la nature, et nie la conception générale de l'être. Nous sommes au bord du scepticisme.

L'épicuréisme, importé à Rome aux derniers temps de la république, trouve dans la corruption qui caractérise cette époque, à la fois une cause et un effet de propagation rapide. Nous avons cité son seul représentant illustre, le poëte Lucrèce.

Le stoïcisme se continue dans Dion de Pruse, Epictète, Sénèque, le précepteur de Néron, celui qui justifia le parricide et écrivit sur un pupitre d'or l'éloge de la pauvreté ; il aboutit à Pérégrin, qui se brûle lui-même à Olympie, au deuxième siècle de l'ère chrétienne.

Enfin, à mesure que le doute pénétrait dans les écoles, la raison désespérée inclinait vers le scepticisme; et l'école pyrrhonienne perdait son caractère de secte, au fur et à mesure que s'étendait son influence. Cette disposition des esprits, qui accusait une tendance prononcée vers une sorte de scepticisme passif et mitigé, ressuscita finalement l'ancienne école de Pyrrhon, l'établit comme centre de toutes les tendances philosophiques et comme formule générale de tout ce qu'avaient révélé les précédents travaux philosophiques sur la nature et les lois de l'esprit humain.

Cette nouvelle école sceptique a pour chef Enésidème, contemporain de Cicéron, et aboutit, sous Marc-Aurèle, aux *Hypotyposes pyrrhoniennes* de Sextus-Empiricus.

Tel est l'aboutissement de la philosophie ancienne. Sa décadence coïncide avec la ruine politique et religieuse de la Grèce. La conquête d'Alexandre et les guerres civiles qui s'en suivirent, avaient été l'écueil de la foi grecque et le tombeau de la liberté. La conquête romaine, aggravant l'impiété et la servitude, aggrava, par là même, les malheurs de la nation. On dressa des autels en l'honneur de Démétrius et d'Antigone ; ce qui était bien le plus sûr moyen de ridiculiser les dieux populaires. Evhémère s'en vint raconter les prouesses de l'Olympe. Jupiter n'était plus qu'un roi qui, par ruse ou par violence, avait forcé ses sujets à lui rendre les honneurs suprêmes. Vénus n'était qu'une beauté vulgaire, qui avait trafiqué de ses charmes; Cadmus, le cuisinier d'un roi de Syrie; et la déesse Harmonia, une des danseuses de ce prince. Cette déroute de la foi entraîna la déroute des mœurs. Quand la moralité fut détruite, l'Hellade s'effaça de l'histoire. Des philosophes qui restaient les uns devinrent les histrions des grands, les autres se convertirent et donnèrent à la religion ses plus vaillants apologistes.

II

LETTRE DE FÉLIX LAJARD SUR LES TRADITIONS ASSYRIENNES ET PERSANES.

Monsieur, vous avez eu la bonté de m'exprimer le désir de publier dans la cinquième édition de vos savantes et pieuses recherches sur la divinité du christianisme (il s'adresse à M. Auguste Nicolas, auteur des *Etudes philosophiques*), quelques-unes des remarques que m'a fournies une longue étude de l'ancien et du nouveau Testament, comparés avec les monuments figurés et les monuments écrits des Assyriens, des Phéniciens et des Perses. Je m'empresse de déférer à un désir qui me flatte et m'honore, trop heureux, monsieur, si mon faible tribut ne dépare ni la belle ordonnance ni les riches ornements de l'édifice que vous avez élevé à la gloire de la religion.

Après la confusion des langues et la dispersion des peuples, mais à une époque que l'on ne peut préciser, un grand mouvement s'opéra, parmi les tribus et les nations de race japhétique qui s'étaient portées vers les régions centrales ou hyperboréennes de l'Asie. Plusieurs émigrations, sous la conduite de castes sacerdotales, franchirent l'Himalaya, et descendirent dans les diverses contrées situées au midi de cette majestueuse chaîne de montagnes. Parmi ces castes sacerdotales il faut sans doute mettre en première ligne les Chaldéens, les Brahmanes et les Mages. Les Chaldéens choisirent le pays compris entre le Tigre et l'Euphrate, qui s'est appelé la Chaldée, et qui eut pour capitale la ville nommée Ur. Nous les y trouvons établis longtemps avant Abraham, puisque Tharé, son père, né l'an du monde 1878 (2126 avant l'ère chrétienne), habitait cette ville. Soit que les Chaldéens, par des circonstances qui nous sont restées inconnues, eussent, mieux que les Brahmanes et les Mages, conservé le trésor des vérités primordiales que Dieu révéla au premier homme; soit, et cette seconde supposition me paraît la plus vraisemblable (1), qu'un contact immédiat avec le peuple de Dieu leur eût permis de recouvrer bientôt la portion de ce trésor qu'ils avaient perdue : toujours est-il certain que les traditions s'accordent à proclamer les Chaldéens le peuple de l'antiquité le plus versé, parmi les nations païennes, dans la connaissance de la théologie, de l'astronomie, et, par conséquent, de toutes les autres sciences que les anciens comprenaient sous la domination générale de théologie, la science par excellence, la science universelle. Cette supériorité non contestée aux Chaldéens nous explique l'immense influence qu'ils exercèrent sur tous les peuples de l'Asie occidentale. Nous les voyons surtout puissants à Babylone et à Ninive ; là, ils sont les ministres et les gardiens d'une religion qu'ils y avaient apportée, et qui, à son origine, dut avoir une grande analogie avec celle des Israélites; car on lit, dans le premier livre des Machabées (2), que les peuples païens recherchaient des copies du livre de la loi pour en tirer les images de leurs divinités : *Et expanderunt* (*Juda et fratres ejus*) *Libros legis, de quibus scrutabantur gentes similitudinem simulacrorum suorum*. Or, par *Gentes*, il faut certainement entendre ici les Phéniciens, les Syriens, les Assyriens, les Perses, les Arabes même qui tous avaient reçu des Chaldéens d'Assyrie les dogmes fondamentaux de leurs système religieux.

C'est à ces mêmes chaldéens que les traditions recueillies par les Pères de l'Eglise attribuaient l'institution des mystères (3) ; et ces traditions sont amplement confirmées par le témoignage des monuments religieux découverts sur le sol de la Babylonie, de l'Assyrie, de la Phénicie et de la Perse. Cette institution civilisa non-seulement les peuples païens de l'Asie occidentale, mais aussi les Grecs à l'époque très-reculée où nous voyons apparaître dans les annales de la Grèce ces personnages illustres qui méritèrent le titre de héros et les honneurs de l'immortalité. Les héros, chez les Grecs, sont des initiés aux mystères des Chaldéens, importés par les Assyriens dans la Phénicie, et par les Phéniciens dans la Grèce. Ils rendent des services éclatants à l'humanité souffrante ou opprimée ; ils délivrent certaines contrées des fléaux qui les désolaient, ils accomplissent enfin des actes qui attestent leur piété, leur savoir, leur courage ; et, dans leurs légendes, ce qui jusqu'à ce jour a semblé fabuleux, surnaturel ou inintelligible, peut facilement s'expliquer par l'étude des doctrines et des symboles propres à l'institution dont les Chaldéens d'Assyrie furent les fondateurs.

Le souvenir de la supériorité qu'ils avaient acquise dans la théologie et dans les sciences

(1) A l'appui de cette supposition, on peut citer surtout l'étonnante conformité qui règne entre le récit du déluge tel qu'il se lit dans la Génèse, et le récit du même événement tel qu'on le trouve dans les fragments du chaldéen Bérose, qui nous ont été conservés par Eusèbe (*Chronic.* pars 1). — (2) C. III, v. 48. — (3) Vox. Nicétas, *Schol. in Oration. Grégor. Nazianz.*

se perpétua d'âge en âge, chez les peuples de l'Occident comme chez ceux de l'Orient, et, au commencement du quatrième siècle de notre ère, nous entendons encore un des plus célèbres philosophes néoplatoniciens (1) proclamer que la théologie chaldéenne est la plus parfaite de toutes celles qu'il connaît.

Mais, jusqu'à ce jour, les écrivains modernes n'ont pu apprécier que d'une manière toujours incomplète, et souvent erronée, les dogmes fondamentaux de cette théologie. Vous n'ignorez pas, monsieur que les livres religieux des Chaldéens ne nous sont point parvenus. On en trouve quelques courts extraits seulement dans les fragments qui nous restent de Bérose (2), et dans le traité de Damascius, de *Principiis*, que je viens de citer. Il est bien probable que les *Oracula chaldaica* représentent aussi une partie des antiques doctrines chaldéennes. Toutefois, la forme récente sous laquelle ils nous ont été transmis en a rendu douteuse l'authenticité aux yeux de la plupart des savants d'Europe. D'autre part, les grands monuments religieux que recèle le sol de l'empire assyrien n'ont été découverts que depuis très-peu d'années ; et trop longtemps l'étude des petits monuments exhumés des ruines de Babylone et de Ninive, tels que cylindres, cônes, et autres pierres gravées, a été fort négligée, et entreprise même sous l'influence d'idées préconçues, qui ne pouvaient conduire, et n'ont, en effet, pas conduit à comprendre les sujets gravés sur ces petits monuments.

Les brillantes découvertes récemment faites, non loin des ruines de Ninive, par M. P. Botta et par M. H.-A. Layard, comme aussi une nouvelle exploration des monuments de l'ancienne Perse, ont heureusement, monsieur, ramené l'attention des érudits vers l'étude des antiquités figurées de l'Asie occidentale, et montré que le passage classique d'Hérodote (3) sur l'origine de la religion des Perses doit, ainsi que je l'ai fait dès l'année 1825, être pris dans toute son extension ; c'est-à-dire qu'il faut admettre que les Perses, en recevant des Chaldéens d'Assyrie le culte de Mithra, reçurent nécessairement le culte des emblèmes divins et des figures symboliques qu'on observe à Persépolis, à Nakhschi-Roustem, à Bi-Sutoun et ailleurs.

Ce préambule, que probablement vous trouverez trop long, m'a paru indispensable pour faire comprendre à vos lecteurs, Monsieur, comment, en comparant entre eux les fragments qui nous restent des livres sacrés, des Chaldéens d'Assyrie, des Phéniciens et des Perses, et les monuments de l'art que nous ont légués les divers peuples qui habitaient autrefois l'Asie occidentale, j'ai pu parvenir à retrouver la trace des principaux dogmes religieux de ces peuples.

L'exposition rapide que je viens faire de ces dogmes s'applique nominativement aux Perses. Elle se rapporte à l'époque où, abjurant une antique religion qui, très-analogue à celle dont les *Védas* (4), chez les Indiens, sont la fidèle expression, les premiers rois Achéménides se convertirent au système théogonique et cosmogonique que leur apportait, sous le titre de *Zend-Avesta, Zoroastre*, l'élève des Chaldéens d'Assyrie. J'ai donné la préférence aux Perses, parce que, d'une part, je considère la doctrine de Zoroastre comme un retour au système primitif de ses maîtres, système qui fut profondément altéré par les Assyriens. Ceux-ci non-seulement y introduisirent le culte d'une divinité féminine, mais transportèrent à cette divinité la prééminence que les Chaldéens attribuaient exclusivement à un dieu mâle ou androgyne. D'autre part, il m'est permis de voir, dans la prédilection de l'Ecriture sainte, pour les Perses, la preuve que je suis fondé à présenter leur système, comme un témoin irrécusable des conformités ou des analogies qui existaient entre les doctrines religieuses des Perses et celles des Juifs et des Chrétiens ; et, par conséquent, comme une œuvre destinée à propager certaines idées par lesquelles la divine Providence semble avoir voulu disposer les esprits à recevoir les vérités sublimes qui, à un jour marqué, devaient être révélée par le Christ, et scellées de son sang sur la terre d'Orient. J'ai cru enfin, monsieur, entrer plus particulièrement dans vos vues, en vous offrant le moyen de compléter et même de rectifier, sur quelques points importants, les renseignements que, pour les précédentes éditions de vos *Etudes philosophiques sur le Christianisme*, vous avez tirés des mémoires académiques d'Anquetil Duperron. Ce savant a rendu son nom immortel, en faisant connaître à l'Europe les livres sacrés des Perses ; mais il lui a manqué, pour l'intelligence du système théogonique et cosmogonique de Zoroastre, le secours puissant que fournit l'étude des monuments de l'art.

Zoroastre, répudiant le culte impie et licencieux des divinités féminines adorées, chez les Babyloniens, les Ninivites, les Syriens, les Phéniciens, les Phrygiens, sous le nom de Mylitta, de Reine des cieux (*Méleket-Aschschamaim*) Aschtaroth ou Astarté, Dercito, Atergatis, Rhéa ou Cybèle, etc., ne reconnaît que des dieux mâles ou androgynes : il reconnaît un Dieu suprême, invisible, incompréhensible, sans commencement ni fin, et il le nomme *Zarvâna akarana* (Zarouân), c'est-à-dire le *temps sans borne* ou l'*Eternel* (5). De ce

(1) Jamblique cité par Tamasius dans le traité περι των πρωτων αοχων. De Principiis, p. 115. édit. Kopp. — (2) Ap. Eusèb. *Chronic.*, I. — (3) I, 131. — (4) Voyez la traduction française que mon savant confrère. M. Langlois, publie sous le titre de *Rig Véda* au *Livre des Hymnes.* I[er] et II[e] volumes, Paris, 1848 et 1859, in-8. C'est le premier des trois livres sacrés, écrits en sanscrit, qui sont de très-anciens fondements de la civilisation religieuse de l'Inde. — (5) C'est le *Cronus*, Κρονος *ou* Χρονος des Chaldéens, dont le nom signifiait aussi le *temps*, et qui est désigné, dans la vision de Daniel, par les mots *Antiquus dierum.* Les *Oracula*

Dieu suprême sont émanées deux divinités mâles, l'une bonne, c'est *Ormuzd;* l'autre mauvaise, c'est *Ahriman.* Le nom zend d'Ormuzd est Ahura-Masdâo, qui signifie l'Etre vivant très-savant (1). Ce dieu est aussi appelé *Cpênto mainyus*, le *Saint intelligent*, par opposition à Ahriman, dont le nom zend, *Angrô mainyus,* signifie le *Méchant intelligent* (2), et non l'*être caché dans le crime*, comme le croyait Anquetil. D'Ormuzd est né le dieu *Mithra* (3), et d'Ahriman de dieu *Mithra-Daroudj*, l'ennemi personnel de Mithra, comme Ahriman, la *couleuvre à deux pieds, le serpent infernal*, et l'ennemi personnel d'Ormuzd. Cet antagonisme, qu'on a appelé *les deux principes* se poursuit; et, dans le Zend-Avesta (4), nous trouvons opposé à l'homme pieux, juste et pur, qui est l'incarnation de Mithra, un *Mithra-Daroudj-homme*, impie, méchant et impur, qui est l'incarnation de Mithra-Daroudj ou du péché.

Zerouân, Ormuzd et Mithra composent une triade divine, qui représente la pensée, la parole et l'action, et aussi les trois modes de temps, le temps sans bornes, ou la sempiternité, le temps limité, qui est la durée assignée à l'existence du monde créé, et le temps périodique, qui se compose de la durée du mouvement du soleil et de la lune. Mais non-seulement les trois personnes de cette triade ne se confondent pas en un seul dieu, mais la seconde et la troisième, Ormuzd et Mithra, ne sont pas éternelles : leur durée est limitée à celle du monde, qui est exprimée par un cycle symbolique de douze millénaires. A l'expiration de ce cycle, c'est-à-dire lorsque la dualité devra rentrer dans l'unité, Ormuzd et Mithra, Ahriman et Mithra-Daroudj, ainsi que tout ce que renferme le monde créé, s'absorberont dans le sein de Zarouân ou de l'Eternel (5).

Sur les monuments figurés des Perses, leur triade divine est représentée par un emblème très-ingénieusement composé, d'autant plus digne d'une mention particulière qu'il va nous rappeler le langage symbolique de la Bible, et que nous ne possédons pas dans le chapitre où Zoroastre traitait de la triade. C'est un grand cercle ou une couronne, dont le centre est occupé par la moitié supérieure d'une figure humaine, implantée sur le corps et les ailes d'une colombe (6). Le cercle ou la couronne (7), symbole d'éternité, est ici l'image abstraite du temps sans bornes, *Zarvâna akarana;* et les Perses, comme les Assyriens, ne paraissent pas avoir eu une autre manière de représenter leur dieu suprême. La figure humaine est Ormuzd, à l'image de qui fut créé *Meschia*, le premier homme. La colombe est le symbole sous lequel Mithra, de même que la Vénus assyrienne, sont représentés sur les monuments du culte public, comme sur les monuments du culte secret de chacune de ces deux divinités (8). On voit dans ce dernier symbole un nouvel exemple des emprunts faits par les Chaldéens aux Juifs ou aux Syriens; et dans l'emblème de la triade des Perses, l'imitation fidèle d'un type d'origine chaldéenne, que nous trouvons très-anciennement employé sur les grands bas-reliefs découverts à Nimroud, près des ruines de Ninive, et sur les petits monuments qui proviennent des fouilles faites sur le sol antique de la Babylonie, de la Syrie, de la Phénicée.

Je reviens, monsieur, aux dogmes des livres de Zoroastre :

Ormuzd, roi du firmament, a créé le monde par la parole. Cette parole est : *Je suis.*

Mithra, *roi du ciel mobile, roi des vivants* ou *de la terre, roi des morts* ou *des enfers* (9), prononce sans cesse la parole, chargé qu'il est, par Ormuzd, de présider à la reproduction des êtres. Son nom signifie même, en zend, la parole, λογὸς *verbum.* Il doit incessamment et partout combattre Ahriman, Mithra-Daroudj, et le mal, entretenir l'harmonie dans le monde, servir de modèle aux hommes, et remplir les fonctions de *médiateur* entre Ormuzd et eux; mais non pas entre Ormuzd et Ahriman, comme Plutarque le croyait, et comme Anquetil a eu le tort de le répéter d'après cet écrivain. Le texte du Zend-Avesta, dans sa propre traduction (10), justifie pleinement ma remarque : « *J'adresse ma prière à Mithra, que le grand Ormuzd a créé médiateur sur la montagne élevée, en faveur des nombreuses âmes de la terre*(11).» Aussi voyons-nous Mithra

chaldaica l'appellent Κρονος απεραντος et nous donnent ainsi, en grec, une traduction littérale du zend *Zarvâna akaranov*, le *temps sans bornes*.

(1) Voy. M. Eug. Burnouf, *Commentaire sur le Yacna*, t. I, 1re partie, p. 70-82. — (2) *Ibid.*, p. 88 et suiv. — (3) Mithra n'est point simplement le chef des Izeds, comme on l'a cru longtemps avec Anquetil. Dès l'année 1826, j'ai avancé qu'il était un des trois dieux des Perses; et mon opinion sur ce point s'est trouvée justifiée par le témoignage d'une inscription gravée en caractères cunéiformes sur les murs de Persépolis, au temps d'Artaxerxès. Après le nom d'Ormuzd, on y lit ces mots zends : *Mathra baga* c'est-à-dire, *Mithra dieu. Voy.* M. Lassen, *Ueber die keilinschriften der ersten und zweiten Gattung*, p. 381; Bonn, 1845, in 8. — (4) T. I, 2e partie, p. 196, n° 1, p. 287, n° 2; t. II, p. 205-224. — (5) *Zend-Avesta*, t. I, 2e partie, p. 28 et 82 (note 10), t. II, p. 223 et ailleurs. Voyez *Mém. de l'Acad. des inscrip.*, nouvelle série, t. XIV, 2e partie, p. 68-175. — (6) Voyez mes *Recherches sur Mithra*, pl. II, n° 18 et 32; et pl. III n° 1-3. — (7) Rappelons-nous que le Dieu des Chaldéens, entre autres noms, portait celui de *Cronus* Κρονος identique avec Χρονος qui est le nom de Saturne chez les Grecs, et qui signifie le *temps*; et remarquons l'origine commune des mots *corona, Couronne*, et *chronos, temps*, et ces mots *annus, anno, année, annulus, anello, anneau*, c'est-à-dire petit cercle. Les Allemands disent *kranz*, et les Anglais *crown* pour *couronne*, ce qui nous ramène aussi à *corona* et à *chronos*. — (8) Voyez mes *Recherches sur Mithra*, pl. I, nos 1, 26; et pl. II n° 1, 15. — (9) Le triple caractère que ces passages attribuent à Mithra était aussi celui que revêtait la Vénus assyrienne, et même la Vénus des Grecs. Voyez mes *Recherches sur Vénus*, p. 72 et suiv. — (10) *Mém. de l'Acad. des Inscript.*, t. XXXIV, p. 381 et 382. — (11) *Jescht de Mithra*, XIIe cardé.

présider à la célébration des mystères ou à l'initiation, institution fondée sur le dogme de la descente et de l'ascension des âmes, et, par conséquent, sur le dogme de l'immortalité de l'âme et de la chute du premier homme; institution qui, en développant les facultés intellectuelles, morales et physiques des néophytes, par un enseignement progressif reposant sur l'alliance intime de la théologie et de la philosophie, avait pour but de donner à chaque initié le moyen de parvenir aux trois degrés de pureté : *la pureté de pensée*, *la pureté de parole et la pureté d'action* (1), sans lesquelles l'âme ne peut rentrer dans les demeures célestes. Et remarquons bien ici, monsieur, que la résurrection des morts, annoncée par Zoroastre, doit s'opérer en corps et en âme. L'âme ressuscitera la première, puis le corps, de même qu'à la création l'âme fut donnée la première, puis le corps (2).

Mithra, comme médiateur, comme sauveur, comme rédempteur, offre à Ormuzd, pour le rachat du péché du premier homme, le sacrifice sanglant d'un taureau, sacrifice expiatoire dont la signification symbolique se comprend facilement lorsqu'on remarque que, dans la langue zende, le même mot qui signifie *taureau* signifie aussi *la vie* (3).

Mithra enseigne donc à l'homme qu'il doit faire à Dieu le sacrifice de ses passions charnelles, et rendre à son âme la liberté qu'elle a perdue en s'alliant aux principes de la matière (4). Sur un des plus célèbres monuments du culte romain de Mithra, celui qui fut trouvé à Rome dans une grotte du mont Capitolin (5), on lit les mots Nama-Sebesio, que Dieu prononce au moment où il plonge son poignard dans le corps du taureau. Ces deux mots, dont le premier appartient à la langue des Perses, signifient : *Gloire à Sebésius*, le même dieu qu'Ormuzd. Cette formule est un résumé laconique de la prière que, dans les livres sacrés des Perses (6), Mithra, les mains levées vers le ciel, adresse à Ormuzd, pour implorer le pardon du péché commis par le premier couple humain ; et les paroles de Mithra sont ici en parfaite harmonie avec celles que Zoroastre met dans la bouche d'Ormuzd lui-même, et dont le sens est que si *Meschia* (le premier homme) n'avait pas rendu à Ahriman un culte qui n'était dû qu'à Ormuzd, *son âme*, créée pure et immortelle, serait parvenue au séjour du bonheur dès que le temps de l'homme créé pur serait arrivé (7).

Ici, comme ailleurs, nous découvrons plus d'un emprunt fait à la théologie des Chaldéens d'Assyrie ; car si d'un côté nous voyons Mithra remplir les fonctions de médiateur, et si nous savons, par le témoignage d'Hérodote (8), que ce dieu était identique, par une divinité primitivement hermaphrodite dont les Assyriens firent leur Vénus-Mylitta, d'un autre côté ne voyons-nous pas, dans l'Iliade, Homère assigner à la Vénus des Troyens le rôle d'une divinité médiatrice, qui intervient sans cesse auprès de Jupiter ou de Junon, en faveur d'Enée, ce modèle de piété religieuse et filiale, ce héros dont la vie et les *actions* sont empreintes de la perfectibilité, qui fut le but primitif de l'institution chaldéenne des mystères ? Pouvons-nous oublier qu'Enée était réputé fils de Vénus ? Et ne devons-nous pas croire que les Troyens, feudataires du grand roi d'Assyrie, du roi des rois, avaient, comme les Phéniciens, reçu des Assyriens le culte de cette divinité ? En même temps ne nous est-il pas permis de rapprocher des statues et des bas-reliefs qui représentent Mithra offrant à Ormuzd le sacrifice symbolique du taureau, une série nombreuse de monuments grecs ou romains, sur lesquels Vénus, dans la même attitude que Mithra, offre à Jupiter ou à Junon un semblable sacrifice (9) ? Or, les types de ces deux catégories d'antiquités figurées appartiennent aux Grecs asiatiques, qui, sans nul doute, les avaient composés d'après les modèles que leur avaient fournis les Perses pour le culte de Mithra, et plus anciennement les Assyriens, les Phéniciens ou les Phrygiens, pour le culte de Vénus (10). Remarquons enfin que si le double témoignage d'Homère et des monuments de l'art, rapproché de l'épithète σωτειρα *sauveuse*, qui était attribuée à Vénus-Uranie, nous autorise à croire que les Grecs considéraient Vénus comme une divinité médiatrice, ils n'ignoraient point que les fonctions de *médiateur* appartenaient également à Mithra. La traduction française que vous avez citée, monsieur, d'un passage de Plutarque, en fait foi ; mais le texte grec est bien plus précis, car on y lit ces mots : δια και Μιθρην Περσαι τον μεσιθην ονομαζουσιν (11), c'est-à-dire littéralement : *Voilà pourquoi les Perses appellent Mithra le Médiateur*. Ce texte est donc parfaitement d'accord avec le témoignage

(1) *Zend-Avesta*, t. I, 2e partie (Vendidad), p. 104, 161 ; t. II, p. 31, et ailleurs. (2) *Zend-Avesta*, t. II, p. 376, 377 et 413. — (3) Cette double signification avait complétement échappé à Anquetil, bien qu'il eût écrit plus d'une fois de sa main le mot zend, qu'il traduit tantôt par *taureau* tantôt par *vie*. *Voyez* mes *Nouv. observ. sur le grand bas-rel-mithriag. du Musée royal de Paris*, p. 25 et 26 ; mon *Mémoire sur deux bas-rel-mithriag qui ont été découverts dans la Transvylanie* (*Mém. de l'Acad. des inscrip. et belles-lettres*, t. XIV, 2e partie, p. 84 et 82) ; et mes *Recherches sur Vénus*, p. 159 et suiv. — (4) Cette doctrine, nous la retrouvons énergiquement exprimé, chez les Grecs, dans un langage philosophique qui devait être compris de tout le monde, puisqu'il fut employé jusque sur la scène : Ζῆν υμᾶς των εκεινων θανατον, και ζην εκεινας τον ημετερον θανατον *Notre vie est leur mort, et leur vie est notre mort,* disait Héraclite en parlant des âmes (*apud Porphyr.*, *Des antr. Nymphar*, x, p. 12. éd. Van Gœns). La même sentence se lit, en termes équivalents, dans les fragments qui nous restent du *Polyidus*, v. 15 et 16 et du *Phrixus* v. 34 et 35 d'Euripide. — (5) Voy. mes *Recherches sur Mithra*, pl. LXXV. — (6) *Zend-Avesta*, t. II, Jescht. e Mithrda, XIIIe cardé, n. 214. — (7) *Ibid.* Jescht de Taschter, VIe cardé, p. 189, et Jescht dede Mithra, *ubi supra*. — (8) I, 131. — (9) Voy. mes *Recherches sur Vénus*. — (10) *Ibid.* (11) *De Isid. et Osir* Op., t. VII, p. 157, éd. Reiske.

des livres sacrés des Perses, où nous trouvons, à plusieurs reprises, le titre de *Médiateur* également décerné à Mithra (1). Et, pour le dire en passant, ne devient-il pas évident que Platon avait emprunté à une source orientale la doctrine de *Logos* et du *Sauveur*, qui est exposée dans les passages de ce philosophe que vous avez si à propos cités parmi les traditions relatives à l'attente du libérateur ? Platon, comme Zoroastre, comme Pythagore, ne doit-il pas être compté au nombre des disciples des Chaldéens d'Assyrie ?

Pour me résumer, monsieur, je dirai que le système religieux des Perses reconnaissait un dieu suprême, invisible, incompréhensible, sans commencement ni fin, une triade qui régit le monde, et qui est composée de ce dieu et de deux dieux créés et visibles, dont l'un remplit les fonctions de Médiateur et de Sauveur. Ce système enseignait l'immortalité de l'âme, la chute du premier homme, la vie future, les récompenses et les peines dans cette vie future, la résurrection en corps et en âme, et les trois degrés de pureté qu'il faut acquérir ici-bas : la pureté de pensée, la pureté de parole et la pureté d'action. Zoroastre enfin, se posant en messie ou en libérateur, annonce (2) au monde entier qu'après sa mort naîtront de lui, d'une manière miraculeuse, trois fils, Oschederbami, Oschedermah et Losiosch, qui chacun, à des époques différentes, apporteront aux hommes, pour les convertir à la loi, un des trois derniers livres du Zend-Avesta. Losiosch ne paraîtra que vers la fin des siècles, dans le douzième millénaire. A sa voix, toute la terre embrassera la loi ; « il chassera du monde de douleur le germe du *daroudj à deux pieds* (l'homme impur) ; il détruira celui qui fait du mal au pur ; les corps du monde seront purs (3). » Enfin ce dernier libérateur opérera la résurrection des morts et le renouvellement des corps (4). »

Si chez les Perses, monsieur, ces dogmes, ces croyances, comme je n'aurais pas de peine à le prouver, se trouvent liés à un système théogonique et cosmogonique mieux ordonné, et beaucoup moins entaché de fables ou d'absurdités, que ne le sont les systèmes religieux des nations païennes qui furent en contact avec les Juifs, ne devient-il pas facile de comprendre des peuples à qui les écrivains sacrés crient Anathème, pourquoi l'Eternel se sert même de Cyrus pour délivrer les Juifs de la captivité qu'ils subissaient depuis Nabuchodonosor et faire relever les ruines du temple de Jérusalem ? Si la prédiction de Dieu se manifeste dans ces paroles : *Anno autem primo Cyri regis Persarum, ad explendum sermonem Domini, quem locutus fuerat per os Jeremiæ, suscitavit Dominus spiritum Cyri regis Persarum* (5), les sentiments religieux de Cyrus et son empressement à obéir à l'inspiration de Dieu ne se révélèrent-ils pas dès le début de son célèbre édit : *Omnia regna terræ dedit mihi Dominus Deus cœli, et ipse præcepit mihi ut ædificarem ei domum in Jerusalem, quæ est in Judea* (6) ? Et si, plus tard, nous voyons le choix d'Assuérus tomber sur Esther, et les Juifs, Mardochée à leur tête, acquérir une grande influence à la cour de Perse, ne trouvons-nous pas dans ces faits une nouvelle preuve de la bienveillance et de la sympathie qu'établissait entre les Perses et les Juifs une certaine communauté de croyances religieuses ? Comment enfin ne pas rapporter à cette même communauté et aux desseins de la divine Providence la secrète inspiration qui amena les Mages auprès du berceau de Jésus-Christ ? Une tradition constante les fait arriver de la Perse même, et les premiers hommages solennels que reçoit en naissant l'Enfant-Dieu, le Sauveur du monde, ce sont eux qui viennent les lui offrir. Une autre tradition, que vous avez eu soin de rapporter, nous montre que d'âge en âge, chez les Perses et dans tout l'Orient, s'était transmise une prédiction de Zoroastre, qui annonçait que le *Libérateur* naîtrait d'une vierge ; et cette prédiction se trouve, en effet, dans les passages que, plus haut, j'ai extrait des livres même du disciple des Chaldéens.

Telles sont, monsieur, les observations que ma mémoire me permet, en ce moment, de placer sous vos yeux, pour ajouter quelques nouveaux témoignages aux preuves nombreuses et décisives sur lesquelles s'appuie l'opinion que vous soutenez si éloquemment, et avec une foi si vive, dans votre bel ouvrage.

Je suis heureux d'avoir cette occasion de vous offrir l'expression des sentiments que je vous ai voués, et les assurances de la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très-humble et très-dévoué serviteur.

FÉLIX LAJARD.

(1) *Zend-Avesta*, t. II, p. 212-215 et ailleurs. — (2) *Zend-Avesta*, t. I, 2e partie (Vendidad, fargard XIX p. 113. t. II, (BounDehesch), p. 420 t. I, 2e partie (Vie de Zoroastre), p. 45 et 46. — (3) *Ibid.*, t. II, (Jesch des Pérouens) p. 278 — (4) *Ibid.*, t. II (Rouen-dehesch), p. 361 ; cf. 411-415. — (5) II *Paralip.*, XXXVI, 22.— I Esdras, I, I, — (6) II *Paralip.*, XXXVI, 23. — I Esdras, I, 2.

LIVRE VINGT ET UNIÈME

DE 442 A 141 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE

Accomplissement des prophéties sur l'Empire des Perses et sur celui des Grecs. — Machabées.

Les prophètes avaient achevé de prédire, les philosophes commençaient à disserter, les historiens à écrire; Dieu continuait à faire, changeant les temps et les âges, rejetant des rois et des royaumes, suscitant des royaumes et des rois, pour mêler ensemble l'Europe et l'Asie, l'Occident et l'Orient, et préparer l'univers à l'avénement du Christ.

L'empire d'Assur ou d'Assyrie, qui avait eu tour à tour pour capitale Babylone et Ninive, Ninive et Babylone, avait fait son temps. Depuis Nabonassar, qui régnait en la dernière de ces villes, sept cent quarante-sept ans avant Jésus-Christ, jusqu'à Nabonad ou Baltassar, le géographe et astronome Ptolémée compte dix-huit rois, avec deux interrègnes, formant en tout deux cent neuf ans, qui se terminent à l'an 538 avant Jésus-Christ. Le plus fameux de ces rois fut Nabuchodonosor le Grand. Il servit de verge à la justice de Dieu pour châtier les nations, en particulier le peuple d'Israël. Sorti de Babylone et déjà maître de l'Orient, il parcourut en triomphateur, suivant Mégasthène (1), l'Egypte, la Libye ou l'Afrique, l'Espagne, les Gaules, et rentra, par la Macédoine et la Thrace, en Asie. Jamais conquérant n'a fait depuis rien d'egal; mais au temps prédit la verge est brisée. La dynastie de Nabuchodonosor et l'empire des Assyriens meurent avec son petit-fils.

Cyrus est appelé d'avance par son nom pour exécuter la sentence. Il prend Babylone, délivre le peuple d'Israël, et fait rebâtir le temple de Jérusalem.

Ptolémée compte ainsi la succession des rois de Perse dans l'empire universel : Cyrus, neuf ans; Cambyse, huit, y compris les six mois d'usurpation du mage Smerdis; Darius I[er], ou Darius fils d'Hystaspe, trente-six; Xerxès, vingt et un; Artaxerxès I[er], ou Artaxerxès Longue-Main, quarante et un, y compris les deux règnes de ses fils, Xerxès II et Sogdien, qui ne durèrent ensemble que huit mois; Darius II, ou Darius-Nothus, dix-neuf; Artaxerxès II, ou Artaxerxès-Memnon, quarante-six; Artaxerxès-Ochus, ou simplement Ochus, vingt et un; Arogus, ou Arsès, deux, Darius III, ou Darius-Codoman, quatre; en tout, deux cent sept ans, depuis 538 jusqu'à 331 avant Jésus-Christ (2).

Cyrus et le premier Darius accomplirent, en particulier, les prédictions des prophètes sur Babylone. Cyrus la prit avec toutes les circonstances que les prophètes avaient annoncées. A la mort de Cambyse, elle secoua le joug des Perses; mais, malgré la défense la plus désespérée, Darius la reprit, ainsi que nous l'avons vu, et lui imposa un joug encore plus dur. Aujourd'hui encore, parmi les ruines de Babylone, on rencontre des briques avec des caractères en forme de coins ou de clous, où l'on a cru reconnaître les noms de Darius et de son fils Xerxès.

Cambyse, Artaxerxès Longue Main et Artaxerxès-Ochus accomplirent les prédictions des prophètes sur l'Egypte. Cambyse, l'ayant envahie, la traita durement, brûla ses temples, détruisit ses idôles. Elle se révolta à la mort de Xerxès. Son fils, Artaxerxès Longue-Main, la subjugua de nouveau. Elle se revolta de nouveau sous son successeur, l'an 414 avant Jésus Christ, eut une suite de neuf rois indigènes, jusqu'en 319, où elle fut de nouveau conquise par Artaxerxès-Ochus. Depuis ce temps jusqu'à nos jours, suivant la prophétie d'Ezéchiel, elle n'a plus eu aucun roi d'origine égyptienne (3).

Les prédictions de miséricorde sur Israël furent accomplies par Cyrus, qui délivra le peuple de la captivité de Babylone et ordonna la reconstruction du temple; par le premier Darius, qui fit achever cet édifice et assigna des revenus pour les sacrifices qu'il voulait qu'on y offrît et pour lui et pour ses enfants; par Artaxerxès Longue-Main, qui fit rebâtir les murs de Jérusalem. De tous les rois de Perse, ce sont les trois dont les auteurs grecs parlent avec le plus grand éloge. Le premier

(1) Megasth., *Apud Strab.*, l. XV. — (2) Ptolem., *Canon.*, édit. de l'abbé Halma — (3) Ezech., xxx, 13.

a eu pour principal ministre le prophète Daniel; le troisième, Mardochée, et pour femme, Esther.

Les Perses ou Elamites descendaient de Sem, par Elam, son premier-né. Les Mèdes descendaient de Japhet, par Madaï, son troisième fils. Ces deux peuples, limitrophes, habitaient l'un et l'autre des pays de montagnes. Ils ne formaient le plus souvent qu'un seul Etat. Les Mèdes apparaissent d'abord comme la partie dominante, et, en même temps, comme adonnés de bonne heure au luxe et à la bonne chère. Les Perses, jusque-là pauvres et endurcis comme leurs montagnes, deviennent les plus puissants sous Cyrus, et obtiennent l'empire universel pendant deux siècles.

Chez les Mèdes, la caste ou la tribu la plus célèbre était les mages. A la mort de Cambyse, ils tentèrent de ramener le pouvoir souverain aux Mèdes. Cambyse, et par jalousie et sur la foi d'un songe, avait fait mourir son frère Smerdis. Un des mages, qui avait le même nom, la même taille, la même figure, se donna pour Smerdis, fils de Cyrus, et monta sur le trône. Sa fourbe ayant été découverte par sept des principaux seigneurs, ils le mirent à mort, et, avec lui, un grand nombre de mages. Darius, fils d'Hystaspe, un des sept, fut proclamé roi.

Chez les Perses, il y avait douze tribus. La plus illustre les Pasargades, qui formaient comme la haute noblesse de la nation. Les Achéménides étaient la race royale. Le nom de l'ancêtre, *Achéménès* chez les Grecs, *Dséhemdschid* chez les Persans modernes, pourrait bien être celui de *Sem* ou *Schem*.

Dans l'origine, et avant qu'ils fussent sortis de leurs montagnes, le roi des Perses ne pouvait pas tout. Il était obligé de gouverner suivant la loi et d'après le conseil des anciens. Chaque fois qu'il parle de ce gouvernement, Xénophon fait dire au pere de Cyrus la *commune* ou la *communauté* des Perses (1).

Ce même auteur, ainsi que Platon et Hérodote, nous trace un trableau merveilleux de l'éducation chez les anciens Perses. Cette éducation était publique, et durait toute la vie. Il y avait une place nommée place de la Liberté, où étaient bâtis le palais du roi et les hôtels des magistrats. Les marchands en étaient bannis. Cette place était divisée en quatre parties : une pour les enfants, une pour les adolescents, une pour les hommes faits, une enfin pour ceux qui avaient passé l'age de porter les armes. Chacune de ces quatre classes était gouvernée par douze chefs, suivant le nombre des douze tribus. Les enfants avaient pour chefs des vieillards ou sénateurs choisis entre ceux qu'on croyait les plus propres à les bien élever; les adolescents, ceux d'entre les hommes faits qui paraissent les plus capables de les former à la vertu ; les hommes faits, ceux de leur classe qu'on jugeait avoir le plus de talent pour exciter les autres à bien exécuter les ordres de l'autorité souveraine. Les anciens eux-mêmes afin qu'eux également accomplissent les devoirs convenables à leur âge, avaient pour surveillants quelques-uns de leurs égaux.

Depuis l'âge de cinq ans à dix-sept, les enfants se rendaient, avec le jour, au lieu qui leur était assigné. Ils apportaient leur manger, qu'ils prenaient au signal de leurs maîtres : c'était du pain, du cresson, avec une coupe pour puiser de l'eau à la rivière, quand ils avaient soif. Ils apprenaient à tirer de l'arc, à lancer le javelot. On leur enseignait surtout la justice, la modestie, l'obéissance, la tempérance, ainsi qu'a dire la vérité. Ce qu'on punissait le plus sévèrement, c'était le mensonge et l'ingratitude. Pour les enfants du roi, on en prenait encore plus de soin. On choisissait, pour les instruire, les quatre hommes les plus vertueux et les plus sages de la nation.

De dix-sept ans à vingt-sept était la classe des adolescents. Ils continuaient les exercices de la classe précédente ; mais ils passaient la nuit même à la porte des magistrats et du roi, employés soit à faire la garde, soit à exécuter certaines commissions qui demandent de la vigueur et de la célérité, comme la recherche des malfaiteurs et la poursuite des brigands. Souvent le roi en emmenait une partie à la chasse, comme à un apprentissage de la guerre, afin de les habituer à la fatigue et aux périls. Sauf le gibier qu'ils tuaient en ces rencontres, ils n'avaient pas d'autre nourriture que les enfants ; la quantité en était seulement plus grande.

Après la vingt-septième année, on passait dans la classe des hommes faits. Comme les adolescents, ils étaient aux ordres des magistrats. A la guerre, ils faisaient la partie principale de l'armée. C'est de cet ordre que l'on tirait tous les magistrats, hormis ceux qui présidaient à l'éducation des enfants.

Au bout de vingt-cinq ans et lorsqu'ils en avaient plus de cinquante, ils passaient dans la classe de ceux qu'on nommait anciens et qui l'étaient réellement. Ceux-ci avaient le privilége de ne point porter les armes hors de leur patrie ; ils demeuraient pour décider et des affaires publiques et de celles des particuliers. Ils jugeaient même à mort ; c'étaient encore eux qui choisissaient tous les magistrats. Lorsqu'un adolescent ou un homme fait était dénoncé par le chef de sa tribu ou par tout autre, comme ayant violé quelqu'une des lois, ils entendaient l'accusation ; si le délit était constaté, ils chassaient de sa classe celui qui l'avait commis ; et cette flétrissure le rendait infâme pour le reste de sa vie.

A la naissance de Cyrus, on comptait dans la Perse environ cent vingt mille hommes. Tous naissaient avec un droit égal aux charges et aux honneurs; tous pouvaient envoyer leurs enfants aux écoles publiques, où l'on en-

(1) Xénoph., *Cyrop.*, passim.

seignait la justice. Ceux qui étaient en état de nourrir les leurs sans les faire travailler, les y envoyaient; les autres les gardaient chez eux. Il fallait avoir été élevé dans ces écoles, pour pouvoir être admis dans la classe des adolescents : quiconque n'avait pas reçu la première éducation, en était exclu. Les adolescents, qui avaient fourni leur carrière complète, et en avaient rempli exactement les obligations, pouvaient prendre place parmi les hommes faits, pour partager avec eux l'avantage d'être promus aux dignités; mais ceux qui n'avaient point passé par les deux premières classes, ne pouvaient entrer dans la troisième, qui conduisait, quand on y avait vécu sans reproche, à celle des anciens. Celle-ci se trouvait ainsi composée de personnages, qui avaient parcouru successivement tous les degrés de la vertu. Telle était alors la constitution politique et morale des Perses.

Xénophon nous la montre en pleine vigueur sous Cambyse, père de Cyrus, et sous Cyrus même (1). Cyaxare, roi des Mèdes, pour obtenir le secours des Perses, envoie des ambassadeurs et à leur communauté et à Cambyse, leur roi. Au milieu des victoires de Cyrus, tandis que les Mèdes et les autres auxiliaires se livrent à la bonne chère, les Perses gardent leur antique frugalité : à la table même du conquérant, ils ne boivent que de l'eau. La piété filiale est tellement en honneur parmi eux, que Cyrus, vainqueur de toute l'Asie, et âgé de soixante ans, fait exprès le voyage de Perse pour demander à son père et à sa mère leur consentement à son mariage avec l'héritière unique du roi des Mèdes.

Mais une fois en possession de l'empire universel et n'ayant plus d'ennemis à craindre, les Perses dégénérèrent de leurs antiques vertus. Avec l'habit plus somptueux des Mèdes, ils adoptèrent aussi leur vie plus voluptueuse. S'ils conservèrent quelques-unes de leurs anciennes institutions, l'ancien esprit ne les animait plus. D'ailleurs, ces institutions, appropriées à un petit peuple renfermé dans ses montagnes, étaient-elles également praticables à un peuple maître du monde? De plus, le caractère naturellement généreux, sociable et communicatif des Perses, les exposait à la contagion du mauvais exemple. La corruption de Babylone dut leur être funeste. Nous savons d'Hérodote qu'ils apprirent des Grecs le péché de Sodome (2). Joignez-y la mollesse, les cabales que fomentait dans le palais des rois la multitude des eunuques et des femmes. La plupart des meurtres qui, dans l'espace de deux siècles, ensanglantèrent la cour persane, furent commis par des eunuques. L'eunuque Mithridate livra Xerxès Ier au capitaine de ses gardes, qui le tua dans son lit et voulait tuer avec lui toute sa famille, pour régner à sa place. L'eunuque Pharnacias livra Xerxès II au poignard de son frère, Sogdien, qui fut lui-même condamné à mort par son frère Darius-Nothus. Bagoas, l'eunuque favori d'Ochus, empoisonne son maître, met sur le trône Arsès, fils du roi, et fait mourir tous ses autres enfants, assassine ensuite Arsès et détruit toute sa famille, lui donne pour successeur Darius-Codoman, et se voit enfin obligé d'avaler le poison qu'il avait préparé pour se défaire de Darius même.

Malgré toutes ces causes de corruption et toutes ces révolutions de sérail, le gouvernement des rois de Perse, à l'exception de celui d'Ochus, fut généralement assez doux envers les peuples. Ils se faisaient gloire surtout de récompenser magnifiquement les services qu'on leur rendait; étrangers ou indigènes, il n'y avait aucune distinction. Même les nations qu'ils subjuguaient par la force des armes, ils les traitaient avec une générosité qu'on ne voit point avant eux. Les Assyriens les exterminaient, les transplantaient d'un pays dans un autre : les Perses les laissaient dans leur pays et dans leurs villes, avec leurs coutumes et leurs lois. Il en était de même des rois vaincus. Crésus, roi de Lydie, de captif qu'il était d'abord, devint l'ami et le conseiller de Cyrus et de son fils Cambyse. Pour peu que les enfants de ces princes fussent capables de s'accommoder avec les vainqueurs, ceux-ci les laissaient commander dans leur pays avec presque toutes les marques de leur ancienne grandeur. Ceux même de leurs ennemis qui leur avaient fait essuyer les plus grandes pertes, n'étaient pas exclus de cette noble générosité. Ainsi Thémistocle, qui avait détruit la flotte de Xerxès à Salamine, se voyant banni d'Athènes qu'il avait sauvée, se réfugia à la cour de Xerxès, qui, non-seulement ne se permit aucune vengeance, mais, pour le protéger contre le ressentiment de sa propre sœur, dont les enfants avaient péri à Salamine, le fit absoudre par un tribunal de seigneurs persans, lui donna pour femme une des premières personnes de son royaume, et, pour entretien, trois villes opulentes, où, suivant Diodore de Sicile, il termina paisiblement sa carrière (3). Enfin, les rois de Perse n'étaient ni étrangers ni indifférents aux sciences et aux arts des Grecs. Nous avons vu avec quelle politesse le grand Darius, père de Xerxès, écrivit au philosophe Héraclite pour l'engager à venir à sa cour, afin d'y expliquer certains passages difficiles de son *Traité sur la Nature*. Ce n'est pas tout. Sur l'article le plus important de la philosophie, l'article de la Divinité, les Perses et leurs rois étaient réellement plus sages et plus philosophes que tous les Grecs. Nous avons vu l'Assyrien Nabuchodonosor, nous verrons les rois grecs d'Egypte et de Syrie se faire adorer comme des dieux et contraindre leurs sujets à l'adoration des idoles. Jamais les rois perses n'ont donné dans cet excès. Ils se faisaient adorer à la manière des Orientaux, d'une adoration civile, extérieure, comme souverains, mais jamais comme dieux. Il n'en

(1) Xenoph., *Cyrop.* — (2) Hérod., l. I, c. CXXXV. — (3) Diod. Sic., l. XI, c. LVII et LVIII.

est pas dit un mot ni dans l'Ecriture ni dans les auteurs profanes. Bien loin d'adorer ou de faire adorer des idoles faites de main d'hommes, ils les détruisaient, avec zèle religieux, et en Egypte et en Grèce. Ce fut même le principal grief des Grecs contre eux.

Parmi tous les rois de Perse, Darius-Codoman, le dernier pour la date, n'était pas le dernier pour le mérite. Mais le temps était venu, où l'empire du monde devait passer à un autre peuple, les Grecs.

Les Grecs étaient un mélange de plusieurs colonies, les unes venues de l'Egypte, les autres de la Phénicie, les autres de la Thrace. Les auteurs traditionnels de leur civilisation décèlent ces trois origines. Les Egyptiens Cécrops et Danaüs leur enseignèrent, dit-on, les arts de la vie matérielle ; le Phénicien Cadmus, les lettres de l'alphabet et les éléments de la littérature ; le Thrace Orphée, la poésie religieuse.

Dans ce mélange, deux races dominaient : les Ioniens, dont la ville la plus célèbre était Athènes, et les Doriens, dont la ville la plus célèbre était Sparte. Les Ioniens ou *Iaones*, comme écrivent Homère et Eschyle, descendaient de Javan, quatrième fils de Japhet. Les Indiens appellent généralement tous les Grecs, Iavanas. Les Spartiates, d'après la lettre d'un de leurs rois au grand-prêtre des Juifs, descendaient d'Abraham. Les Spartiates et les Juifs se regardaient comme frères. Il y avait donc parmi les Grecs, comme chez les Perses et les Mèdes, et des descendants de Japhet et des descendants de Sem.

Au cinquième siècle avant Jésus-Christ, les Grecs occupaient non-seulement la Grèce proprement dite, mais encore la partie inférieure de l'Italie, nommée la Grande-Grèce, ainsi que la Sicile ; en Afrique, le pays de Cyrène; en Asie, les côtes de l'Asie Mineure, et enfin des colonies sur la mer Noire et jusque sur la mer Caspienne. D'après les indications d'Hérodote, on peut croire qu'ils poussaient leur négoce jusqu'à la Chine.

Issus d'origines diverses, émigrés de diverses régions, habitant une multitude d'îles, de presqu'îles, de côtes maritimes, de petits pays entrecoupés de montagnes, de rivières, les Grecs présentent un aspect tout différent des Asiatiques. Ceux-ci sont comme perdus dans un continent si vaste, que l'Europe tout entière n'en serait qu'une province : plaines, montagnes, fleuves, déserts, Océan, tout y est immense, immuable, monotone. C'est le berceau des grandes monarchies; la patrie des populations innombrables, mais stationnaires, mais inertes, mais telles aujourd'hui qu'elles étaient il y a deux et trois mille ans. Chez les Grecs, au contraire, l'on voit des Etats, des gouvernements aussi nombreux et aussi variés que leurs îles et leurs côtes. Monarchies, aristocraties, démocraties, non-seulement tout cela y existe, mais tout cela y est étudié, comparé, combiné de mille manières différentes. Un esprit actif, curieux, mobile, s'exerce continuellement sur tout. Divinité, humanité, religion, philosophie ; gouvernement des Etats, des familles des individus : parole, raisonnement, éloquence, poésie, santé, beauté, force du corps, peinture, sculpture, musique, guerre, navigation, commerce, il se fait de tout une science, un art, ayant ses principes et ses règles. Et tout cela se discutait librement, et dans les écoles, et sur les places, et à la tribune aux harangues, et jusque dans les boutiques des artisans.

Ce qui maintenait une sorte d'unité dans cette multiplicité variable, c'était un même nom et une même langue : le nom de Grecs ou d'Hellènes, en opposition à celui de Barbares; nom qui devenait ainsi synonyme de politesse, de gloire, de patrie; la langue grecque, la langue d'Homère, d'Hésiode, d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, de Ménandre, de Pindare, de Platon, d'Aristote, de Xénophon, d'Hérodote, de Thucydide, de Démosthène ; langue enrichie de chefs-d'œuvre en tout genre; langue éminemment harmonieuse et poétique, dans laquelle les rapsodes chantaient de ville en ville l'Iliade et l'Odyssée, c'est-à-dire le triomphe de la Grèce sur l'Asie. Joignez-y les jeux et les fêtes qui rassemblaient fréquemment tous les habitants d'une ville ; mais surtout les jeux isthmiques et les jeux olympiques, où se rassemblait toute la Grèce, où les athlètes se disputaient le prix du saut, de la course, du disque, du ceste, du pugilat ; où les vainqueurs étaient couronnés aux acclamations de tout le monde, chantés par les odes de Pindare et de Simonide, reconduits sur un char de triomphe dans leur cité natale, et leurs noms inscrits dans les fastes publics pour servir de titre aux époques de chronologie, nommées de là olympiades. Outre ces assemblées générales de jeux, de plaisir et de gloire, où se trouvait indistinctement toute la Grèce, elle se réunissait encore deux fois par an en assemblée religieuse ou concile général, près du temple de Delphes, dans la personne de ses députés ou amphictyons.

Athènes était le centre de la politesse, des lettres et des beaux-arts. Fondée, dit-on, par l'Egyptien Cécrops, au temps de Moïse, vers l'an 1582 avant Jésus-Christ ; agrandie par Thésée vers l'an 1235, quelque temps après Gédéon ; rebâtie par Thémistocle, après avoir été détruite par les Perses en 480 ; dévastée par Sylla, réparée par Adrien, ravagée par Alaric, anéantie par les Turcs : cette ville sort actuellement de ses ruines pour devenir la capitale du royaume de Grèce. Son premier gouvernement fut la royauté; son premier roi, l'Egyptien Cécrops. Seize autres lui succédèrent dans l'espace d'environ 480 ans. Le plus célèbre de tous fut le dixième, Thésée. Mais tout ce que l'on en dit appartient à la Fable, et nous fait voir qu'alors les Grecs n'avaient point encore d'histoire. Le dernier fut Codrus, qui mourut en 1070 avant Jésus-Christ. A sa mort, la monarchie fut abolie et

remplacée par des présidents ou archontes perpétuels, mais sujets à rendre compte de leur administration; cette magistrature devint héréditaire dans la famille du dernier roi. En 754, on la réduisit à dix ans, tout en la conservant dans la famille de Codrus. Enfin, l'an 684, les archontes ne furent plus qu'annuels; on en nomma neuf, dont chacun avait des fonctions particulières, et tous les citoyens y furent admissibles. En 623, les Athéniens voulurent avoir des lois; Dracon leur en fit, mais de trop sévères : elles ne furent pas gardées, et l'Etat retomba dans l'anarchie. Sur une nouvelle demande, Solon leur en fit de plus douces en 594, et établit un gouvernement presque entièrement démocratique, qui n'éprouva que de courtes interruptions, sous Pisistrate, vers l'an 550, et sous les trente tyrans, en 404. L'institution la plus célèbre d'Athènes fut le tribunal de l'aréopage : il connaissait des principaux crimes; il s'assemblait et jugeait pendant la nuit, pour n'être point ému par la vue de l'accusateur ou de l'accusé; dans ce même but, il prescrivait aux avocats d'exposer simplement les faits, sans employer aucun artifice d'éloquence. La renommée de sa justice et de son impartialité était telle, qu'on en appelait à ses décisions de toute la Grèce.

Ce fut dans le cinquième et le quatrième siècle avant Jésus-Christ, dans la période de Cyrus à Darius-Codoman, qu'Athènes parvint à son plus haut degré de gloire. Elle y produisit presque à la fois un nombre prodigieux de grands hommes dans tous les genres, des hommes d'Etat et des guerriers tels que Solon, Miltiade, Thémistocle, Aristide, Périclès, Alcibiade, Xénophon; des philosophes tels que Socrate, Platon; des poëtes tels qu'Eschyle, Sophocle, Euripide, Ménandre; des artistes tels que Phidias; des orateurs tels que Démosthène, Eschine, Phocion. Elle attirait en même temps tout ce qu'il y avait de beaux esprits dans le reste de la Grèce : les poëtes Anacréon, Aristophane; les philosophes Aristote, Théophraste, Epicure, Pyrrhon, Diogène, Zénon. C'était le rendez-vous de tout ce qu'il y avait de plus poli et de plus spirituel dans la plus polie et la plus spirituelle de toutes les races humaines. Aussi cette ville était-elle regardée comme l'arbitre de la renommée et de la gloire. Alexandre s'écriait jusqu'au fond de l'Inde, en traversant à la nage un grand fleuve, au milieu de la nuit et de la tempête : « Croiriez-vous, ô Athéniens! à quels dangers je m'expose pour obtenir votre approbation et vos éloges (1) ? »

Sparte, autrement Lacédémone, présentait quelque chose de tout opposé. C'était moins une ville qu'un camp occupé par une congrégation militaire; le tout sévèrement discipliné par Lycurgue. L'anarchie y régnait depuis longtemps; au neuvième siècle avant Jésus-Christ, Lycurgue y voulut mettre un terme. Aux deux généraux ou rois héréditaires, il joignit un conseil de vingt-huit sénateurs, la décision souveraine restant toujours au peuple. Deux siècles après, un des rois établit, entre le sénat et le peuple, cinq éphores ou inspecteurs. La ville était composée de cinq bourgades, séparées les unes des autres et occupées chacune par une des cinq tribus; elle n'avait d'autres murs ni d'autre citadelle que la valeur de ses habitants. Toutes les institutions de Lycurgue tendaient à la leur inspirer. Il partagea le territoire de Sparte en neuf mille héritages inaliénables, le reste de la Laconie en trente mille. Défense aux hommes libres de s'occuper d'agriculture : c'était la besogne des esclaves. Les citoyens ne devaient connaître que les armes et la guerre. Leurs maisons ou plutôt leurs cabanes étaient petites; la toiture et le plancher ne se construisaient qu'avec la hache; les portes, qu'avec la scie. Peine de mort contre quiconque aurait de la monnaie d'or ou d'argent : la seule monnaie spartiate était de fer passé au feu et trempé dans du vinaigre pour n'être plus bon à aucun autre usage; monnaie si massive que, pour transporter la valeur de dix mines, environ huit cents francs, il fallait une paire de bœufs. Les repas étaient réglés avec la même austérité : les hommes les prenaient en commun dans des édifices publics, et n'y mangeaient que les mets ordonnés par la loi. Aucune de ces lois n'était écrite. Lycurgue voulut qu'elles fussent gravées dans le cœur par l'éducation. Cette éducation commençait dès avant la naissance de l'enfant. Les vierges, à demi vêtues, s'exerçaient à la course, à la lutte, au disque et au javelot, pour acquérir une santé plus robuste et se rendre plus propres à leur futur office de mères. L'enfant nouveau-né n'était point au pouvoir de ses parents : le chef de la tribu l'examinait; s'il était bien constitué, il ordonnait de le nourrir; sinon, on le jetait dans une fondrière désignée pour cela. A sept ans commençait l'éducation publique, qui n'était qu'un apprentissage d'obéissance. Partagés en petites troupes, les garçons marchaient nu-pieds et la tête rasée; ils couchaient la nuit sur des roseaux qu'ils avaient arrachés eux-mêmes de la rivière; pendant l'hiver, ils y mêlaient une espèce de glaïeul, comme plus chaud. A l'âge de douze ans, on ne leur donnait qu'un vêtement pour toute l'année. Leurs jeux étaient des combats. Ils apprêtaient leurs repas eux-mêmes. Pour cela, les plus grands volaient du bois, les plus petits des légumes, les plus adroits des viandes, jusque sur les tables des hommes. Etaient-ils pris sur le fait? on les punissait, non parce qu'ils avaient volé, mais parce qu'ils n'avaient pas été plus adroits. A certaines fêtes, uniquement pour les endurcir, on les fustigeait jusqu'au sang, près d'un autel de Diane; celui qui donnait un signe de dou-

(1) Plut., *Alex.*, c. LX.

leur était déshonoré. Adolescents, un de leurs principaux exercices était la chasse, non-seulement la chasse aux bêtes fauves, mais encore la chasse aux Hilotes. C'étaient les habitants de la ville d'Hélos, que les Lacédémoniens avaient réduits en esclavage. A certaines époques et par l'ordre des magistrats, les jeunes Spartiates se répandaient dans les campagnes en armes, se cachaient pendant le jour, et tuaient la nuit tous les Hilotes qu'ils surprenaient hors de leurs maisons. Souvent ils n'attendaient pas la nuit pour commencer cette chasse. Enfin, le citoyen de Sparte était tellement occupé d'exercices militaires pendant la paix, que la guerre devenait pour lui un temps de relâche. Dans les combats, ils avaient pour maxime de ne poursuivre l'ennemi qui fuyait, qu'autant qu'il était nécessaire pour assurer la victoire. En lui rendant la fuite sans péril, ils voulaient lui en faire naître l'idée. Ils ne faisaient pas non plus la guerre plusieurs fois de suite au même peuple, de peur de lui apprendre à la faire. Leurs victoires étaient souvent cruelles; témoin la servitude où ils réduisirent les Hilotes et les Messéniens. Il n'était point permis aux Lacédémoniens de voyager au dehors, ni aux étrangers de séjourner à Sparte longtemps ou en grand nombre. En général, dans le caractère du Spartiate, il y a quelque chose de farouche, d'insociable, même de barbare. Sans commerce avec les autres peuples, sachant à peine lire, écrire et calculer, jamais il ne s'occupe d'aucune science ni d'aucun art. Sparte, sans histoire, sans annales, sans littérature, n'a jamais produit ni un écrivain, ni un poëte, ni un artiste. Athènes était une académie où tout s'apprenait, même la guerre, Sparte n'a jamais été qu'une caserne.

Athènes et Sparte furent toujours rivales : chacune cherchait à dominer dans toute la Grèce. Les Athéniens étaient naturellement plus doux et plus agréables. Il n'y avait rien de plus délicieux à voir que leur ville, où les fêtes et les jeux étaient perpétuels; où l'esprit, où la liberté et les passions donnaient tous les jours de nouveaux spectacles. Mais leur conduite inégale déplaisait à leurs alliés, et était encore plus insupportable à leurs sujets. Celle des Lacédémoniens était plus uniforme, mais trop austère, trop impérieuse; leur empire était aussi dur que leur vie. Sparte, d'ailleurs, ayant été formée pour la guerre et ne pouvant se conserver qu'en la continuant sans relâche, il fallait, pour s'assujettir à elle, renoncer pour jamais à la paix. Lorsque, cinq siècles après Lycurgue, elle essaya de changer son naturel et de s'humaniser un peu, elle ne le put sans violer ses lois constitutives et préparer ainsi sa propre décadence.

La rivalité de ces deux villes, c'est à peu près toute l'histoire de la Grèce, au cinquième et au quatrième siècle avant Jésus-Christ. Toutes les autres villes se rangeaient tantôt avec l'une, tantôt avec l'autre. On ne voit que guerre, que trêves, que paix, que coalitions, qu'alliances jurées, rompues, jurées et rompues de nouveau. L'invasion des Perses vint quelquefois suspendre ce mouvement perpétuel; mais il reprenait aussitôt. Dans le fond, toujours Athènes et Sparte voulaient dominer chacune sans rivale : et toujours les autres villes grecques ne voulaient pas plus de la domination d'Athènes ou de Sparte, que de celle des Perses.

Cyrus avait soumis par ses lieutenants tous les Grecs des côtes et des îles de l'Asie Mineure, à l'exception des Phocéens, qui s'expatrièrent et vinrent fonder Marseille. Ces Grecs d'Asie accompagnaient son fils Cambyse, lorsqu'il envahit l'Egypte, qui avait d'autres Grecs pour auxiliaires. Le premier Darius, successeur de Cambyse, étendit sa domination sur les Grecs d'Europe, en Thrace et en Macédoine, et faillit l'étendre sur tous les autres. Tandis que Cyrus descendait des montagnes de Perse pour faire la conquête de l'Asie, Pisistrate, neveu de Solon, usurpait la souveraineté d'Athènes. Chassé deux fois, revenu deux fois, il régna trente-trois ans, moins en usurpateur qu'en père. Il embellit la ville, y fit fleurir les lettres et les arts, et y fonda une bibliothèque publique; le premier, il présenta les chants d'Homère aux Athéniens, et réunit en corps d'ouvrage les fragments dispersés que chantaient les rapsodes. A sa mort, en 527, il laissa deux fils, Hipparque et Hippias, qui lui succédèrent. Le premier, ayant insulté la sœur d'Harmodius, fut tué par celui-ci et par son ami Aristogiton, l'an 510. Son frère, Hippias, après quelques actes de vengeance, est obligé de s'enfuir sur les terres de Darius. Le satrape de l'Asie Mineure engage les Athéniens à rappeler Hippias. Au lieu de l'écouter, ils déclarent une guerre ouverte aux Perses, excitent les Ioniens à la révolte, et brûlent la ville de Sardes. Darius jure de se venger. Il envoie une armée considérable par mer (1). Cent dix mille hommes, suivant Plutarque, ayant abordé dans l'Attique, s'avancent dans les plaines de Marathon. L'Athénien Miltiade, précédemment au service de Darius, mais alors de retour dans sa patrie, les défait à la tête de dix mille Athéniens, en 490. Les Perses laissent sur le champ de bataille environ six mille quatre cents hommes, selon Hérodote, auteur contemporain (2) Justin, venu six siècles après, leur en tue deux cent mille (3). Hippias se trouve du nombre des morts. Darius se promit de venger cet affront, à la tête d'une armée encore plus puissante; mais il meurt, en 485, au milieu des préparatifs. Xerxès, son fils, les achève. Pendant ce temps, les Athéniens condamnent à une amende, qu'il ne peut payer, et laissent mourir en prison leur libérateur Miltiade; ils con-

(1) Plut., *Miltiad.* — (2) Hérodote, l. VI, n. 117. (3) Just., l. II, c. IX.

damnent à l'exil le compagnon de ses armes et de sa victoire, Aristide, surnommé le Juste; mais ils le rappellent en 480, quand ils apprennent que Xerxès s'avance à la tête d'une armée innombrable.

Jamais peut-être on ne vit autant d'hommes rassemblés. Au sortir de l'Asie, Xerxès compta, dans une revue, dix-sept cent mille hommes de pied, quatre-vingt mille de cavalerie, douze cent sept navires montés par deux cent soixante-dix-sept mille six cents hommes; ce qui faisait en tout plus de deux millions de combattants. Les peuples d'Europe augmentèrent sa flotte de cent vingt vaisseaux, montés chacun de deux cent trente soldats, ce qui faisait encore vingt-quatre mille hommes. Outre la flotte, composée de trirèmes, les vaisseaux de transport, qui portaient les vivres, montaient à trois mille. Finalement, Hérodote, auteur contemporain, additionnant une à une les troupes d'Asie et celles d'Europe, lorsque Xerxès arriva par la Thrace et la Macédoine aux Thermopyles, trouve deux millions six cent quarante et un mille six cent dix combattants, auquel il estime qu'il faut ajouter un nombre pour le moins égal de valets, d'eunuques, de femmes, de marchands, et compter pour tout l'ensemble au moins cinq millions deux cent quatre-vingt-trois mille deux cent vingt hommes (1).

Xerxès avait dans cette armée, outre les Grecs de l'Asie, Démarate, roi fugitif de Sparte, les descendants de Pisistrate, fugitifs d'Athène, les Macédoniens avec leur roi Alexandre, dont il avait considérablement augmenté les Etats, les Thessaliens qui lui avaient envoyé des ambassadeurs jusqu'à Suse pour le déterminer à cette expédition, tous les Grecs enfin qui se trouvaient dans son empire ou sur sa route. Daniel avait dit que le quatrième roi de Perse surpasserait tous les autres en richesses, et qu'il soulèverait tout le monde contre le royaume de Javan ou contre la Grèce (2).

Mais la grandeur et l'imminence du péril avait réuni les Athéniens et les Lacédémoniens. Léonidas, roi de Sparte, occupait le défilé des Thermopyles, avec trois cents Spartiates et six mille autres Grecs. Ce défilé, qu'il fallait nécessairement traverser pour arriver dans la Grèce proprement dite, de soixante pas dans sa plus grande largeur, laissait, par endroits, à peine où passer une voiture; Léonidas l'avait encore fortifié de solides retranchements. Trois fois les Perses attaquèrent les Grecs, pour forcer le passage; trois fois les Grecs repoussèrent les Perses en leur tuant beaucoup de monde. Xerxès ne savait à quoi se résoudre, lorsqu'un homme du pays lui indiqua un sentier par-dessus la montagne. Léonidas, averti par des transfuges qu'il allait être cerné, reconnut qu'il lui était impossible de résister plus longtemps : il renvoya les six mille Grecs, garda les trois cents Spartiates, les fit dîner pour la dernière fois, en leur disant qu'ils souperaient chez Pluton. La nuit venue, ils se jettent à l'improviste dans le camp des Perses, suivant Diodore de Sicile (3), y répandent le tumulte et l'effroi, pénètrent jusque dans la tente de Xerxès, qui en était sorti, et ne succombent qu'au jour et que sous le grand nombre. Hérodote, qui écrivait plus de quatre siècles avant Diodore et peu après l'événement, les fait combattre et mourir dans le défilé même (4). Les victoires des Grecs s'embellissent presque toujours avec le temps.

Les Perses, qui dans ces derniers combats avaient perdu environ vingt mille hommes, s'avançaient sans obstacle dans la Grèce et dans l'Attique. Les Thébains et toute la Béotie s'était déclarés pour eux. Athènes, abandonnée de ses habitants, fut livrée aux flammes en punition de l'incendie de Sardes. C'était le but principal de l'expédition. De ceux qui ne voulaient pas se soumettre, les uns se cachaient dans les montagnes et les cavernes; la plupart s'étaient réfugiés dans le Péloponnèse où ils fortifiaient à la hâte l'isthme de Corinthe comme leur dernier boulevard. Dans le Péloponnèse même, plusieurs villes penchaient pour les Perses. Une ressource demeurait encore au reste des Grecs: c'était leur flotte, réunie près de l'île de Salamine. Mais à la vue d'Athènes en feu, les divers chefs de la flotte craignaient chacun le même sort pour sa ville, pour sa patrie. Quelques-uns s'étaient déjà retirés avec leurs vaisseaux, les autres parlaient d'en faire autant ; et ils l'auraient certainement fait, si Xerxès avait marché droit au Péloponnèse : et la Grèce entière devenait une province persane. L'Athénien Thémistocle en fut le sauveur. Commandant des vaisseaux athéniens, au nombre de cent quatre-vingts, il représenta aux autres commandants, surtout à celui de Sparte, qui commandait en chef, que, si l'on se divisait, il n'y aurait nul espoir de vaincre, mais que c'était fait de la Grèce. En même temps il fit avertir secrètement Xerxès que les Grecs, frappés de terreur, avaient résolu de s'enfuir, et que, pour les soumettre tous à la fois, il n'avait qu'à les attaquer de suite. Le lendemain matin, 20 octobre 480, les commandants grecs apprirent qu'ils étaient cernés de toutes parts. Le combat était inévitable. Xerxès voulut en être témoin du haut d'une montagne, sur la côte. Ses vaisseaux étaient au nombre de deux mille ; mais comme le lieu était étroit, leur grand nombre même les embarrassa les uns dans les autres. Les Grecs, qui n'en avaient que trois cent quatre-vingts, et qui pouvaient manœuvrer pour cela même avec plus de liberté, lui en coulèrent à fond deux cents et lui en prirent un plus grand nombre. Consterné de cet échec, Xerxès laissa dans la Grèce son beau-frère Mardonius, avec trois cent mille hommes

(1) L. VII, c. CLXXXIV. — (2) Dan., XI, 2. — (3) Hist. XI, c. X. — (4) Hérodote, l. VII, c. CCXXIII et CCXXIV.

des meilleures troupes, parmi lesquelles cinquante mille Grecs, et s'en retourna avec le reste en Asie. L'année suivante, Mardonius, après avoir de nouveau saccagé Athènes, fut défait et tué à la bataille de Platée, que gagnèrent sur lui le Lacédémonien Pausanias et l'Athénien Aristide (1). Le même jour, la flotte combinée d'Athènes et de Sparte défit celle des Perses, à Mycale, sur les côtes de l'Asie Mineure.

Thémistocle, après avoir sauvé et rebâti Athènes, en fut banni et trouva un généreux asile chez Xerxès, dont il avait causé les revers. Pausanias eut un sort encore plus déplorable. Convaincu plus tard de vouloir livrer la Grèce à ce même Xerxès dont il avait défait les armées, il fut condamné à mourir de faim. Athènes et Sparte étaient au plus haut point de leur puissance et de leur gloire. Athènes surtout se surpassait elle-même. Deux Athéniens, Cimon, fils de Miltiade, et le juste Aristide, lui faisaient la conquête de plusieurs villes dans la Macédoine, de la presqu'île de Thrace tout entière, de l'île de Thasos, entre autres, où il y avait des mines d'or; ils soulèvent contre Artaxerce Longue-Main tous les Grecs de l'Asie Mineure, battent ses troupes par mer et par terre, lui prennent en peu de jours tantôt deux cents, tantôt quatre-vingts vaisseaux, après avoir détruit les autres, et le forcent enfin à signer un traité qui déclare libres les Grecs d'Ionie et fixe ses limites au delà desquelles ne doivent pas s'avancer, dans la Méditerranée, les vaisseaux du grand roi. En triomphant ainsi des Perses, ils triomphèrent des Lacédémoniens d'une autre façon. Ceux-ci avaient eu jusque-là le commandement en chef des Grecs réunis ; leur général Eurybiade avait commandé à Salamine, et non l'Athénien Thémistocle, leur général Pausanias, à Platée, et non l'Athénien Aristide. Mais, dans les expéditions maritimes sur les côtes d'Asie, qui suivirent ces victoires, le même Pausanias, ainsi que ses Spartiates, usèrent de beaucoup de hauteur envers les autres confédérés grecs. Aristide, au contraire, et Cimon joignaient la politesse et la générosité à la valeur et au succès. La plupart des alliés se retirèrent du commandement des Spartiates et se mirent sous celui des Athéniens. Dans le fait, jamais Athènes n'eut à la fois deux hommes plus capables de lui mériter cet honneur. Orateur éloquent, habile général, Aristide, après avoir eu une des plus grandes parts aux victoires de Salamine et de Platée, ainsi qu'à celles qui suivirent, après avoir été choisi par toutes les villes grecques pour déterminer, lui seul, ce que chacune d'elles devait contribuer à la guerre des Perses, Aristide vécut et mourut pauvre. L'ostracisme auquel il avait été condamné n'avait rien en soi de flétrissant. C'était un exil de dix ans, auquel le peuple jaloux d'Athènes condamnait quelquefois les plus influents des citoyens; non pas qu'il les accusât toujours de quelque crime, mais il craignait que leur crédit et leur puissance ne leur fissent naître la volonté, comme autrefois à Pisistrate, d'usurper l'autorité souveraine. Cimon, après une jeunesse orageuse, avait été ramené à la vertu par Aristide, qui lui avait vu un naturel généreux. Il acquit d'immenses richesses dans ses expéditions; mais il en envoya la plus grande partie à Athènes, pour rebâtir la ville, et employa le reste non moins bien. Quoiqu'il tînt pour le parti de la noblesse, sa maison et ses jardins étaient ouverts à tout le peuple : tous les pauvres y trouvaient la nourriture et le vêtement.

Tandis que ces deux hommes, par une gloire aussi pure, rendaient Athènes la ville la plus puissante de la Grèce, un troisième en faisait la plus belle et la plus brillante. C'était Périclès. Issu d'une des plus illustres familles, doué des plus rares qualités que secondèrent les plus habiles maîtres, initié dans la philosophie par Anaxagore, dans la dialectique par Zénon d'Elée, vaillant, circonspect, magnifique, éloquent comme l'éloquence même, il gouverna Athènes durant quarante ans par la seule persuasion. Cimon s'était fait le chef de la noblesse : Périclès se fit le chef du peuple, en augmentant la puissance, et surtout les fêtes et les plaisirs. Au dehors, une partie de la population formait une marine redoutable, rehaussait la gloire d'Athènes, fondait des colonies dans la Chersonèse, dans la Thrace, dans plusieurs îles, et jusques en Italie. Au dedans, l'autre partie de la population était occupée à embellir la ville. Des chefs-d'œuvre d'architecture, de sculpture, de peinture, s'élevaient de toutes parts avec une promptitude qui tenait de l'enchantement. Phidias dirigeait l'ensemble des travaux ; Polygnote, Parrhasius et Zeuxis étaient les peintres. Avec les chefs-d'œuvre de l'art, on voyait naître des chefs-d'œuvre d'un ordre plus élevé. Eschyle, Sophocle, Euripide composaient leurs tragédies; Socrate enseignait le bon sens à la jeunesse; Platon écrivait ses *Dialogues ;* Xénophon sa *Vie de Cyrus;* Thucydide se préparait à écrire les guerres du Péloponnèse. En un mot, bien au-dessus de la prééminence politique qui allait lui être ravie, Athènes conquérait une prééminence littéraire, que les révolutions des siècles n'ont fait que lui confirmer.

Tant de puissance et d'éclat réveilla la jalousie de Sparte. Les Athéniens, d'ailleurs, abusaient de leur prépondérance envers leurs alliés. Autrefois, lorsque Aristide eut dit, d'un projet de Thémistocle : « Rien ne serait plus utile, mais rien ne serait plus injuste, » tout le peuple s'écria qu'il ne fallait point y penser. Plus tard, le même Aristide ayant dit, à l'occasion d'un projet semblable : « Il n'est pas juste, mais il est utile, » le même peuple s'écria qu'on le mît à exécution. Dans l'un et

(1) Plut., *Aristid.*

l'autre cas, il s'agissait d'abuser la confiance des alliés. L'ambition croissait avec le succès. Fier de ses colonies et de sa nombreuse marine, le peuple d'Athènes, malgré la guerre que venait de lui déclarer Sparte, parlait de faire la conquête de l'Egypte, de Carthage, de la Sicile, et même de l'Italie. Périclès, tant qu'il vécut, contint cette ambition par sa prudence ; mais il laissait un neveu, Alcibiade. C'était le peuple d'Athènes fait homme. Beau, spirituel, séduisant, brave, magnifique, touché jusqu'aux larmes des sévères leçons de Socrate, puis se plongeant avec fureur dans la volupté, plusieurs hommes dans un seul, surpassant tour à tour, quand il veut, les Athéniens en urbanité, les Spartiates en austérité et rudesse, les Thraces en ivrognerie, les Thessaliens dans l'équitation, les Ioniens en mollesse, les satrapes en magnificence, Alcibiade rêvait la conquête du monde. Avec moins de légèreté et plus de suite dans ses plans, il aurait pu l'entreprendre et l'exécuter. Envoyé en Sicile avec deux autres généraux, à peine débarqué, il prend la ville de Catane et dispose tout près le succès de l'expédition, lorsqu'il est rappelé, accusé d'impiété pour avoir joué autrefois avec des camarades les mystères de Cérès dans un festin. Condamné à mort, il s'enfuit à Sparte, disant : « Je leur ferai bien voir que je suis en vie. » Sous son inspiration, les armes lacédémoniennes, jusque-là sans beaucoup de succès, triomphent à la fois et en Sicile et dans le Péloponnèse. Le roi Agis et les autres généraux de Sparte sont envieux de sa gloire. Pour échapper à leurs embûches, il se réfugie aupr s de Tissapherne, satrape persan de l'Asie Mineure, dont il gagne aussitôt les bonnes grâces, et qu'il dissuade de rendre les Lacédémoniens trop puissants. Rappelé dans sa patrie par un décret public, il n'y retourne qu'après avoir battu les Lacédémoniens en plusieurs rencontres et les avoir forcés à demander la paix. Déposé une seconde fois de son commandement, parce qu'un de ses lieutenants s'était laissé battre pour avoir combattu contre ses ordres, il se retire en Thrace. Les Athéniens eurent bientôt sujet de regretter son absence. N'éprouvant presque plus que des revers, ils virent enfin l'ennemi aux portes de leur ville ; se trouvèrent forcés de se rendre, d'abattre une partie de leurs murs, de livrer tous leurs vaisseaux de guerre, à l'exception de douze, et de se soumettre au gouvernement de trente tyrans. Ils les chassèrent dans l'année même, il est vrai ; mais leurs affaires avaient de la peine à se rétablir. Ils espéraient toujours dans Alcibiade, et ils n'avaient pas tort ; car il pensait à eux. Ce qui avait rendu les Lacédémoniens maîtres d'Athènes et de la Grèce, c'étaient les secours de Cyrus le Jeune, gouverneur général de l'Asie Mineure, et frère d'Artaxercès-Memnon, qu'il se préparait à renverser du trône avec le secours des Grecs, réunis sous le commandement de Sparte. Alcibiade pénétra ses desseins : il était sur le point d'aller trouver le roi pour lui dévoiler le danger qui le menaçait et le disposer en faveur d'Athènes, lorsqu'il fut assassiné par les ordres d'un satrape persan, sur la demande du général lacédémonien Lysandre.

Cyrus marcha contre son frère avec cent mille barbares et treize mille Grecs, qui, à l'exception du chef lacédémonien qui les commandaient, ignoraient d'abord le but de l'expédition. La bataille se donna non loin de Babylone : les Grecs remportèrent la victoire; mais Cyrus fut tué après avoir lui-même blessé son frère. Malgré les obstacles sans nombre, malgré les ruses et les attaques du général persan, les Grecs se retirèrent en bon ordre à travers six cents lieues de pays ennemi, et rentrèrent en Grèce au nombre de dix mille. L'Athénien Xénophon, qui commandait à la fin cette retraite, en a écrit l'histoire. Ce prodige de la valeur et de la discipline grecque inspira aux Lacédémoniens la hardiesse d'aller attaquer eux-mêmes, en Asie, le grand roi sur son trône encore mal affermi. Leurs armes eurent d'abord de grands succès, sous la conduite de leur roi Agésilas ; mais Artaxerce envoya des émissaires avec des sommes considérables aux villes de Béotie et à Athènes, qui bientôt firent marcher une armée de terre dans le Péloponnèse, contre Sparte, tandis que le Satrape Pharnabaze et l'Athénien Conon lui faisaient essuyer de grandes pertes sur mer. De part et d'autre il arrivait au roi de Perse des députés pour demander la paix. Il la fit proposer par un satrape en ces termes : « Le roi Artaxerce croit juste que les villes de l'Asie lui appartiennent, ainsi que les îles de Clazomène et de Chypre ; mais que les autres villes grecques, et petites et grandes, se gouvernent elles-mêmes, à l'exception de Lemnos, d'Imbros et de Scyros, qui appartiendront à Athènes comme par le passé. Tous ceux qui ne reçoivent pas cette paix, je leur ferai la guerre avec ceux qui la reçoivent ; je la leur ferai, et par terre et par mer, et par des vaisseaux et par des subsides (1). » Après avoir entendu ce plan de pacification, toutes les villes y consentirent. Elles se faisaient la guerre depuis plus de quarante ans, et durent ainsi la paix et le repos à l'intervention du roi de Perse. C'était un acheminement naturel à le reconnaître un jour tout à fait pour souverain. Déjà les Grecs l'appelaient le grand roi, ou simplement le roi. La puissance de Sparte, déja si diminuée, s'affaiblit encore par une injustice. Contre la foi du traité, ils s'emparèrent par trahison de la ville de Thèbes et y établirent un gouvernement tyrannique. Mais avec le secours des Atheniens et autres villes limitrophes, deux illustres Thébains, Pélopidas et Épaminondas, rendirent la liberté à leur patrie, battirent deux fois complétement

(1) Xenoph., *Hellenic.*, l. V, c. 1.

les Lacédémoniens, et portèrent la guerre et l'effroi jusque dans Lacédémone. Dans cet état de choses, il ne fallait à un roi de Perse qu'une valeur, une générosité, une prudence ordinaires, pour devenir comme naturellement souverain de la Grèce. Darius-Codoman annonçait ces qualités à un degré éminent. Dans une guerre contre les Caduciens, sous Artaxerxès-Memnon, un soldat ennemi, d'une taille et d'une force extraordinaires, provoqua les Perses à un combat singulier. Darius osa seul se mesurer avec le géant et le tua (1). Proclamé dès lors le plus brave des Perses, il fut nommé satrape de l'Arménie, qu'il gouverna sagement, et enfin élevé sur le trône. L'eunuque Bagoas, pour se défaire de lui comme de son prédécesseur, lui offrit à boire une coupe empoisonnée ; mais Darius, qui s'en défiait, la lui fit avaler à lui-même. Tout cela le faisait aimer des Perses ; les Grecs eux-mêmes étaient loin de le haïr : il en eut plus de cinquante mille à sa solde (2), parmi lesquels un très-habile général, Memnon le Rhodien.

Mais, au nord de la Grèce, dans un pays de montagnes, pays demi-grec, demi-barbare, tantôt tributaire des Perses, tantôt des Illyriens, dans la Macédoine, s'était élevé un roi, qui, moitié par ruse, moitié par force, non-seulement s'était rendu indépendant, mais avait conquis tous ses voisins, mais s'était rendu l'arbitre de la Grèce, mais s'était fait nommer généralissime des Grecs contre les Perses. Il allait conquérir sur le dernier successeur de Cyrus, la monarchie universelle. Ses préparatifs s'achevaient : déjà une partie de ses troupes passaient en Asie, lorsqu'il fut assassiné par un jeune homme dont il avait refusé de venger l'honneur outragé par un de ses courtisans.

Mais Philippe laissait un fils, et ce fils était Alexandre. Né en 355, il avait vingt ans à la mort de son père. D'une taille médiocre, mais robuste, infatigable au travail et formé sous les plus habiles maîtres à tous les exercices corporels ; d'un esprit avide et pénétrant, ardent et réfléchi, initié par Aristote dans toutes les connaissances humaines, surtout dans la science de régner, Alexandre n'avait qu'une passion, c'était la gloire. Encore enfant, à chaque nouvelle que son père venait de prendre une ville ou de remporter une victoire : « Mais il nous enlève tout, disait-il à ses jeunes camarades, il ne me laissera rien à faire qui vaille ! » Il n'avait que seize ans lorsque son père, partant pour le siége de Byzance, lui confia le gouvernement de tout le royaume. Dès lors il s'en montra digne. Les Médares, peuple nouvellement soumis, s'étant révoltés, il les subjugua de nouveau, prit d'assaut leur ville, en chassa les barbares, y envoya d'autres habitants, et l'appela, de son nom, Alexandropolis. Etant allé rejoindre son père, il lui sauva la vie dans une bataille. Lorsqu'il fut monté sur le trône, les peuples voisins, le regardant comme un jeune homme, se soulevèrent presque tous à la fois ; mais il les réduisit avec une promptitude incroyable, et jusqu'au delà du Danube. Sa jeunesse et la fausse nouvelle de sa mort avaient pareillement fait prendre les armes à plusieurs villes de la Grèce, particulièrement aux Thébains. Mais à peine avaient-ils appris qu'il était en marche, qu'ils le virent, avec toute son armée, campé sous leurs murs. Il leur laissa quelques jours pour faire leur soumission, puis emporta leur ville d'assaut ; et sur la demande de leurs alliés, la détruisit de fond en comble, hormis la maison de Pindare ; vendit comme esclaves trente mille de ses habitants, après qu'il en eut péri plus de six mille dans l'assaut même. Jamais les Perses n'avaient infligé à une ville grecque un traitement pareil. La Grèce, frappée de terreur, le nomma son généralissime contre les Perses.

Darius-Codoman était monté sur le trône, la même année qu'Alexandre, l'an 335 avant Jésus-Christ. Le prophète Daniel avait décrit leur combat plus de deux siècles auparavant, et lorsque les Perses n'avaient point encore ravi l'empire universel des Assyriens.

« La troisième année du règne du roi Baltassar, j'eus une vision à Suse, métropole de la province d'Elam, et il me parut dans cette vision que j'étais sur le bord du fleuve Ulaï (Eleus et Choaspes chez les Grecs). Je levai donc les yeux et je regardai ; et voilà un bélier debout devant le fleuve ; il avait deux cornes, et ces deux cornes étaient élevées, et l'une était plus élevée que l'autre, et celle qui était plus élevée s'était accrue la dernière. Je vis le bélier donnant des coups de cornes contre l'occident, contre l'aquilon, et contre le midi ; et toutes les bêtes ne pouvaient lui résister, ni se délivrer de sa puissance ; et il fit selon son plaisir, et il devint très-grand (3). »

D'après l'interprétation donnée à Daniel lui-même, le bélier représente les rois ou les royaumes unis des Mèdes et des Perses ; les deux cornes sont les deux peuples, qui ne font plus qu'un empire depuis Cyrus jusqu'à Darius ; la corne qui surpasse l'autre et qui s'est accrue la dernière, ce sont les Perses, d'abord soumis aux Mèdes et ensuite leurs maîtres, mais ne faisant toujours qu'un les uns et les autres. Jusque dans les derniers temps, les Grecs appelaient Médistes ceux d'entre eux qui tenaient pour les Perses. Ce bélier à deux cornes, cet empire à deux nations, avait donné des coups de cornes à l'Egypte et à l'Inde vers le midi, aux Scythes vers l'aquilon, à la Grèce vers l'Occident. Et malgré d'éclatantes victoires, la Grèce elle-même ne pouvait plus se défendre de sa puis-

(1) [illegible] XVII, c. VI — (2) Vingt mille au Granique, trente mille à Issus, sans compter ceux des garnisons. — (3) Dan., VIII, 1-4.

sance et dépendait de lui pour la guerre et pour la paix.

« Mais pendant que je considérais, voilà qu'un bouc vint de l'occident sur la face de toute la terre ; et il ne touchait point la terre ; et ce bouc avait une corne fort grande entre les deux yeux. Et il vint jusqu'à ce bélier qui avait deux cornes et que j'avais vu debout sur le bord du fleuve ; et il courut sur lui avec toute l'impétuosité de sa force. Et je le vis arrivant tout près du bélier ; et il entra en fureur, et il frappa le bélier, et il lui rompit les deux cornes. Et le bélier n'avait aucune force pour tenir devant lui ; l'autre, au contraire, le jeta par terre, le foula aux pieds, et il n'y avait personne qui délivrât le bélier de sa puissance (1). »

« Ce bouc, fut-il dit à Daniel, c'est le roi de Javan (ou de Grèce) ; et la grande corne qu'il a entre les deux yeux est lui-même ce premier roi (2). »

Le Dieu des armées avait ainsi tracé le plan de campagne deux siècles d'avance ; Alexandre l'exécute, comme le soldat fait sa consigne. C'est cet animal vigoureux et bondissant, aux sauts hardis, à la démarche légère, qui s'avance par vives et impétueuses saillies, et n'est arrêté ni par montagnes ni par précipices ; sa corne est entre les deux yeux, sa force est centuplée par le regard perçant du génie. Il part de l'Occident, franchit l'Hellespont, arrive sur le Granique, traverse le fleuve à la vue de l'armée ennemie, le taille en pièces, tue de sa main le gendre de Darius, entre à Sardes et à Ephèse, reçoit la soumission de Magnésie et de Tralles, prend de vive force Milet et Halicarnasse, fait la conquête de la Lycie, de l'Ionie, de la Carie, de la Pamphilie, de la Cappadoce, en moins de temps qu'un autre n'eût mis à les parcourir.

Mais il va être arrêté dans sa marche. Parmi les généraux de Darius, le plus habile était Memnon de Rhodes. Il avait conseillé, dès le commencement, de ne pas livrer de bataille, mais de ravager le pays, afin que l'armée d'Alexandre ne trouvât point à y subsister et, en second lieu, de porter la guerre dans la Grèce même. Ce conseil ne pouvait être plus à propos. Les ambassadeurs de Lacédémone, d'Athènes et de plusieurs autres villes, sollicitaient actuellement le secours de Darius pour secouer le joug des Macédoniens ; à l'apparition d'une flotte persane, la Grèce entière allait se soulever et la soutenir. Et de fait, sans cela même, le soulèvement eut lieu quelque temps après. La dernière parole de Thèbes n'était pas restée sans écho. Invités par Alexandre de venir à lui pour jouir de la paix commune à tous les Grecs, les Thébains crièrent du haut d'une tour que quiconque voulait, avec eux et avec le grand roi, délivrer les Grecs et renverser le tyran de la Grèce, n'avait qu'à venir à eux (3). Cependant le conseil de Memnon fut rejeté ; les satrapes persans voulurent livrer bataille, et la perdirent sur le Granique. Après cette expérience, Darius nomma Memnon généralissime de ses armées de terre et de mer, avec plein pouvoir d'exécuter le plan qu'il avait conçu. Le succès paraissait immanquable. Une circonstance devait encore le favoriser : Alexandre tomba mortellement malade, mais il guérit ; et c'est Memnon qui meurt, et avec lui la fortune de Darius.

Ce prince, ne voyant personne qui pût remplacer l'homme qu'il venait de perdre, se met lui-même à la tête de ses troupes. Il part de Babylone avec une armée de six cent mille combattants, parmi lesquels trente mille Grecs, et vient camper dans les plaines de la Cilicie. Le choix du lieu était sage. Il y pouvait déployer son armée immense et envelopper celle d'Alexandre qui n'était que de quarante mille hommes. Mais Alexandre, soit à cause de sa maladie, soit pour d'autres raisons, tardait à s'avancer. Les courtisans de Darius y virent de la peur, et poussèrent leur maître à le chercher à travers le passage resserré entre les montagnes de Cilicie et la mer. C'est là que l'attendait Alexandre. La multitude même de ses troupes y devenait pour Darius une cause d'embarras et de confusion ; tandis qu'Alexandre y pouvait aisément faire agir toutes les siennes. La bataille s'engagea près de la ville d'Issus. Alexandre, ayant aperçu Darius sur son char, s'élança vers lui à la tête de ses cavaliers d'élite ; les plus braves des Perses se jetèrent devant leur roi ; on combattit avec acharnement de part et d'autre ; un monceau de morts s'élevait devant le char ; Alexandre lui-même y fut blessé, et cela, suivant un ancien auteur, de la main de Darius (4). Mais les chevaux de ce dernier, blessés à leur tour, se cabrèrent. Il fut obligé de monter sur un autre char. Cet incident occasionna du trouble : ce fut le commencement d'une fuite qui devint bientôt générale. Cent dix mille Asiatiques périrent dans la déroute, tant par le fer de l'ennemi qu'en s'écrasant les uns les autres et en se poussant dans les précipices. Darius, toujours poursuivi par Alexandre, se sauva à peine sur un cheval, en laissant dans son char son bouclier, son arc et son manteau royal. Tout le camp fut pris avec d'immenses richesses. Parmi les captifs se trouvaient les familles des plus grands seigneurs de Perse, mais surtout la mère de Darius, sa femme, ses deux filles et son tout jeune fils. Tout le monde sait avec quelle humanité Alexandre se conduisit avec ses royales prisonnières ; elles furent traitées avec le même respect et la même magnificence que dans leur palais. Informé de cette noble conduite, Darius, touché jusqu'aux larmes, leva les mains au ciel et le supplia de lui conserver à lui-même l'empire ; ou bien, si absolument il devait en être privé, de ne l'accorder du moins qu'à Alexandre. Il

(1) Dan., 8-7. — (2) *Ibid.*, 21 — (3) Diod. Sic., l. XVII, c. IX. — (4) Plut., *Alex.*, n. 20.

écrivit à son vainqueur pour traiter de la paix et lui offrir une rançon considérable pour sa mère, sa femme et ses enfants. Alexandre répondit : « Venez à moi comme au maître de toute l'Asie, et vous recevrez votre mère, votre femme, vos enfants et tout ce que vous demanderez de plus. Que si vous me disputez l'empire, demeurez donc en place pour vider la querelle, et ne fuyez pas. Pour moi, j'irai à vous, quelque part que vous soyez (1). » Darius lui envoya plus tard de nouveaux ambassadeurs ; lui offrit avec son amitié, une de ses filles en mariage ; pour dot, toute l'Asie en deçà de l'Euphrate, et pour rançon de sa famille, dix mille talents, plus de cinquante-cinq millions de notre monnaie. « Si j'étais Alexandre, dit à ce sujet Parménion, un des vieux généraux macédoniens, j'accepterais ces offres. — Et moi aussi, répliqua Alexandre, si j'étais Parménion. » Quant aux ambassadeurs, il leur dit qu'étant maître de toutes les richesses et de toutes les possessions de Darius, il n'avait pas besoin que Darius lui en cédât une partie ; que, si cela lui plaisait, il épouserait la fille de Darius, lors même que Darius ne la lui donnerait pas ; qu'enfin, s'il voulait éprouver quelque générosité de sa part, il n'avait qu'à venir lui-même (2). Après avoir ouï cette réponse, Darius se prépara de nouveau à la guerre.

Alexandre continuait pendant ce temps ses conquêtes. Parti d'Issus, il occupa la Syrie et la Phénicie. Damas lui fut livré par la trahison de son gouverneur. Darius y avait envoyé, comme en un lieu sûr, ses trésors, ses concubines et les femmes d'un grand nombre de seigneurs persans. Parmi elles était la veuve Memnon le Rhodien, qu'Alexandre épousa dans la suite. Sidon ouvrit ses portes, Tyr ferma les siennes. Alexandre l'assiégea pendant sept mois. Dans cet intervalle, il fit des excursions sur le Liban et dans la Palestine. Tout se soumit. Tyr fut pris après d'incroyables efforts. Le vainqueur s'avança vers l'Egypte. Sur la route, toutes les villes se rendirent, à l'exception de Gaza, qui fut emportée de vive force après s'être vaillamment défendue. L'Egypte ne fit aucune résistance. Alexandre y fonda une ville et l'appela de son nom, Alexandrie. Il pénétra jusque dans les déserts de Libye, pour consulter l'oracle d'Amnon. Puis traversant de nouveau l'Egypte, la Palestine, la Syrie, il passa l'Euphrate à Tapsaque, le Tigre près des ruines de l'ancienne Ninive, pour joindre enfin Darius qui l'attendait dans l'Assyrie, non loin de la ville d'Arbèle, à la tête de plus d'un million de combattants et de deux cents chariots armés de faux. Etonnés de cette multitude, les généraux macédoniens conseillèrent à Alexandre d'attaquer la nuit. « Je ne veux pas dérober la victoire, » dit-il ; puis il donna ses ordres, et s'endormit d'un profond sommeil. La bataille se donna le lendemain. Alexandre ayant aperçu Darius sur son char et entouré de sa troupe d'élite, se précipita vers lui avec ses cavaliers. Le carnage fut horrible. Alexandre lança son javelot jusque sur Darius : il le manqua, mais tua son cocher à côté de lui. Le bruit se répandit parmi les Perses que le roi était tué : ce fut le commencement d'une déroute qui entraîna bientôt Darius lui-même (3). Alexandre le poursuivait à outrance et allait peut-être l'atteindre, lorsqu'il fut rappelé au secours de Parménion, qui, de son côté, pliait sous le nombre des Barbares et voyait déjà en leur pouvoir le camp des Grecs. Sur le champ de bataille et dans la fuite, périrent, suivant Diodore, plus de quatre-vingt-dix mille hommes ; suivant Arrien, près de trois cent mille : un plus grand nombre encore fut fait prisonnier (4). D'Arbèle, Alexandre vint à Babylone, qui lui ouvrit ses portes ; à Suse, où Daniel avait vu ses triomphes deux siècles auparavant ; à Persépolis, capitale de la Perse proprement dite ; à Pasagarde, où était le tombeau de Cyrus et de ses successeurs. De là, se mettant à la poursuite de Darius, il vole à Ecbatane, capitale de la Médie, à Ragès sur la frontière opposée du même pays. Là, il apprend que Bessus, satrape de la Bactriane, venait de priver l'infortuné Darius de sa liberté, et le menait enchaîné à sa suite : il accélère sa marche dans l'espoir de le sauver, et fait, suivant Plutarque, cent trente-deux lieues en moins de onze jours. Arrivé sur les confins de la Bactriane, il aperçoit une charrette, et sur cette charrette un homme couvert de blessures ; cet homme était Darius ; Bessus venait de l'assassiner. Quelques instants auparavant il respirait encore : un soldat macédonien lui avait donné à boire de l'eau dans son casque. Ses dernières paroles furent : « Le comble de tous mes malheurs, c'est de recevoir un bienfait et de ne pouvoir témoigner ma reconnaissance ; mais Alexandre vous récompensera, et les dieux récompenseront Alexandre de son humanité envers ma mère, ma femme et mes enfants : je lui donne ma main par vous. » En prenant la main du soldat, il expira. Alexandre pleura sur lui, l'enveloppa de son manteau, et lui fit faire des funérailles de roi. Darius laissait un frère ; Alexandre le prit au nombre de ses amis, et lui remit plus tard le traître Bessus.

Pour lui, il continua le cours de ses victoires et de ses conquêtes, subjugua l'Hyrcanie sur la mer Caspienne, la Parthie, la Bactriane, la Sogdiane ; pénétra jusque chez les Scythes, se jeta dans l'Inde, s'empara de force d'un grand nombre de villes, en fonda plusieurs autres, passa le grand fleuve de l'Indus, conquit au delà plus d'un royaume, vainquit le roi indien Porus, et, charmé de sa bravoure et de sa grandeur d'âme, non-seulement lui rendit ses Etats, mais y ajouta plusieurs provinces. Il allait traverser l'Inde, passer au delà

(1) Arrien, *Expedit. Alex.*, l. II, c. XIV. — (2) *Ibid.*, c. XXV. — (3) Diod., l. XVII, c. LX. — (4) *Ibid.*, c. LXI ; Arrien, l. III, n. 15.

du Gange jusqu'à la Chine ; mais ses soldats refusèrent d'aller plus loin. Il descendit l'Indus jusqu'à l'Océan : là, les Grecs virent pour la première fois le flux et le reflux de la mer. Des embouchures de l'Indus, il revint par terre à Pasagarde et à Persépolis, tandis que sa flotte longeait les côtes, de l'Indus à l'Euphrate. Dans toutes ces expéditions, il faisait non moins le soldat que le général. Le premier il monta à l'assaut d'une ville indienne, les échelles s'étant rompues, il resta seul sur la muraille : longtemps il se défendit contre toute la garnison. Il allait succomber à une grave blessure, lorsque ses soldats s'emparèrent de la ville. Chargé ainsi de gloire et de richesses, il rentra triomphant au centre de son vaste empire. Arrivé à Suse, il y épousa Statire, fille aînée de Darius, et fit épouser d'autres princesses persanes à la plupart de ses généraux, afin d'unir plus intimement les deux peuples. Son entrée à Babylone surpassa tout ce qu'on avait vu de plus magnifique. Il marchait à la tête de son armée victorieuse ; toute la population était allée à sa rencontre, ce n'était que festins et cris de joie dans les rues; les ambassadeurs de l'Asie, de l'Europe et de l'Afrique, l'attendaient avec des couronnes d'or pour le féliciter sur ses triomphes; son nom avait retenti jusqu'aux régions les plus éloignées. Et son cœur était encore plus grand que tout cela ; et il formait alors le projet de descendre avec son armée et sa flotte jusqu'aux bouches de l'Euphrate ; de faire le tour de l'Arabie, de l'Ethiopie, de toute l'Afrique, de rentrer par le détroit de Cadix dans la Méditerranée, de conquérir Carthage et la Libye, de pénétrer ensuite par l'Hellespont dans la mer Noire, d'en explorer les côtes ; de voir si elle ne communiquait point à la mer Caspienne, et celle-ci à la mer des Indes, comme on le croyait alors. Sa passion était, non-seulement d'être connu, mais encore de connaître. Tout était prêt pour cette expédition gigantesque, lorsqu'il tomba malade et mourut à l'âge de trente-deux ans.

« Et le bouc devint extraordinairement grand, avait dit le prophète ; et lorsqu'il était le plus fort, sa grande corne se rompit (1). »

Et après avoir vécu en héros, Alexandre mourut en ivrogne. Sa dernière maladie fut l'effet de son intempérance. Deux fois de suite il s'était mis à boire, à qui plus, avec un homme de débauche. Cette intempérance lui avait déjà fait commettre plus d'une action indigne. Ce fut dans une orgie que, sur la proposition d'une courtisane athénienne, il mit lui-même le feu au palais de Persépolis. Ce fut dans une orgie qu'il tua son ami Clitus. Enivré par le vin, et plus encore par les flatteries de certains courtisans, il reniait son père, Philippe, afin de passer pour le fils de Jupiter-Ammon. Les vieux Macédoniens étaient indignés; Clitus se lève du milieu d'eux, fait tout haut l'éloge de Philippe et la satire d'Alexandre. Celui-ci crie à la trahison et appelle ses gardes ; mais ses gardes, les voyant tous dans le vin, ne remuent pas. Les assistants se contentent de mettre Clitus hors de la salle ; mais Clitus, passant toute mesure, rentre par une autre porte, continuant ses invectives contre Alexandre, qui saisit enfin une lance et le perce d'outre en outre. A peine a-t-il commis le meurtre, qu'il se livre au désespoir, qu'il veut se tuer lui-même, et que, pendant trois jours, il refuse de boire et de manger.

Dans ceci, on le voit, il fut encore plus malheureux que coupable. Ce qu'il avait fait dans la colère et dans l'ivresse, il était loin de l'excuser. Un philosophe lui tint un autre langage. Le philosophe Anaxarque le voyant inconsolable de ce qui lui était arrivé, se prit à rire, et lui dit que comme on donne à Jupiter la justice pour compagne, pour faire entendre que tout ce que Jupiter fait il le fait avec justice, de même, quoi que fasse un grand roi, et ce roi lui-même le premier et avec lui tous les hommes doivent croire que cela est juste (2). Ce fut encore le même philosophe qui induisit Alexandre à se faire adorer. Chez les Orientaux, l'adoration ou le prosternement pouvait n'être qu'une cérémonie civile. Abraham adora le peuple d'Hébron, lorsqu'il en acheta un sépulcre (3) ; Jacob adora sept fois son frère Esaü, lorsqu'ils se réconcilièrent ensemble (4). On adorait en ce sens les rois d'Israël et les rois de Perse, sans que jamais aucun d'eux se fît passer pour dieu. Alexandre pouvait exiger cette cérémonie en Orient, quoique les Grecs et généralement tous les Occidentaux la réservassent pour leurs divinités seules. Encore Alexandre valait-il plus d'un dieu grec ; il surpassait les exploits fabuleux de Bacchus et d'Hercule ; il valait surtout beaucoup mieux que les dieux de l'Egypte, que le bœuf de Memphis qu'il avait adoré lui-même, que le bouc de Mendès, que le chien de Cynopolis, et que les chats de Bubaste. Ceux qui adoraient des divinités pareilles, ne pouvaient guère se refuser à mettre de ce nombre Alexandre. Le philosophe Anaxarque tirait effectivement cette conséquence (5). Dans la vérité, Alexandre ne méritait pas plus les honneurs divins que de pareils dieux, et de pareils dieux pas plus qu'Alexandre. Un mot d'Alexandre lui-même aurait pu amener cette découverte. Etant en Egypte, il approuva fort ce que lui dit le philosophe Psammon, savoir, que Dieu est le roi de tous les hommes, attendu que ce qui domine en toutes choses est divin ; « mais, ajoute Plutarque, il raisonnait lui-même là-dessus avec plus de sagesse encore ; car il disait que Dieu est le père commun de tous les hommes, mais qu'il adopte spécialement les plus gens de bien (6). »

C'est ce Dieu, c'est le roi et père de tous les hommes, qu'il importait donc avant tout de

(1) Dan., VIII, 8. — (2) Arrien, l. III, c. IX. — (3) Gen., XXIII, 7. — (4) *Ibid.*, XXXIII, 3. — (5) Arrien, l. III, c. X. — (6) Plut., *Alex.*, n. 27

connaître et d'adorer dignement. Et Alexandre, et ses philosophes, et son armée entière avaient eu pour cela l'occasion la plus favorable. Pendant les longs siéges de Tyr et de Gaza, ils avaient fait des incursions, ils campaient même au milieu d'un peuple qui connaissait et adorait ce Dieu-là, et qui n'en adorait point d'autre : un peuple qui, dans ses livres sacrés, possédait, avec la sainte loi de ce Dieu suprême, l'ensemble de sa providence sur le genre humain, l'histoire du passé, du présent et de l'avenir, en particulier l'histoire d'Alexandre lui-même et de sa monarchie. Nous verrons comment Alexandre eut réellement connaissance de tout cela, ce qui pouvait devenir pour lui et pour les siens une semence de salut éternel. Mais son malheur fut d'être trop heureux en ce monde.

Depuis l'âge de vingt à trente-deux ans, marcher de victoire en victoire, de conquête en conquête, surpasser en gloire les héros même de la fable, subjuguer par l'admiration en terrassant par les armes, voir à ses pieds presque tout l'univers connu alors, toutes les délices de l'Asie prévenant ses désirs, les sages même de la Grèce justifiant les crimes qui lui causent le plus de regret ; en vérité, quand on considère tout cela, surtout avec son âge, ce qui étonne le plus, c'est qu'il ait supporté si bien cette terrible prospérité, c'est qu'il ne soit pas devenu beaucoup pire : on conçoit qu'à sa mort il ait été pleuré de tous les peuples, en particulier de ceux qu'il avait vaincus. Content de la gloire, il leur rendait justice. A son retour de l'Inde, il punit du dernier supplice plusieurs satrapes qui avaient abusé de leur pouvoir. Mais personne ne le pleura avec des larmes plus inconsolables que la mère de Darius. Sysigambis avait supporté le massacre de ses quatre-vingts frères et de son père par Ochus, elle avait supporté sa propre captivité, elle avait supporté les effroyables revers de son fils et sa mort cruelle; mais à la mort d'Alexandre, elle se couvre d'un voile funèbre et se laisse mourir de faim et de douleur.

D'après un calcul qui explique et concilie merveilleusement bien les témoignages divers des anciens, Alexandre vécut onze mille six cent vingt-neuf jours, trente-deux années lunaires ou macédoniennes, neuf mois et six jours, trente-une années solaires ou juliennes, dix mois et six jours. D'où il est arrivé que les uns lui ont donné, en nombre rond, trente ans de vie, les autres trente-deux, et quelques-uns, trente-trois. Il mourut, suivant le même calcul, le 28 du mois macédonien Dœsius, le 6 du mois athénien Thargélion, quatrième année de la cent treizième olympiade, le 19 du mois égyptien Phamenoth, quatre cent vingt-quatrième année de Nabonassar, 20 mai 323 avant l'ère chrétienne (1).

« Et quand le bouc était le plus fort, avait dit le prophète, sa grande corne se rompit, et à sa place il s'éleva quatre cornes considérables, vers les quatre vents du ciel (2). »

Après la mort d'Alexandre, son vaste empire se divisa en quatre royaumes principaux : la Syrie, l'Egypte, la Grèce et la Thrace.

Quant à la manière dont cela se fit, les historiens profanes nous apprennent que les commencements offrent beaucoup d'incertitude. Voici peut-être comme les divers témoignages pourraient se concilier. L'auteur sacré du premier livre des Machabées dit formellement qu'Alexandre, étant tombé malade et connaissant qu'il allait mourir, appela ses nobles compagnons qui avaient été nourris avec lui dès leur jeunesse, et leur partagea son royaume lorsqu'il vivait encore, et que ses compagnons obtinrent la royauté et prirent tous le diadème après sa mort (3).

Il y a là deux faits distincts : Alexandre, encore vivant, partage son empire entre les grands de sa cour ; ensuite, après sa mort, ces grands prennent eux-mêmes le titre de rois.

Quant au premier, Quinte-Curce nous apprend que des autres plus anciens que lui assuraient effectivement qu'Alexandre avait fait par testament ce partage des provinces (4). Et de vrai, Diodore de Sicile, certainement plus ancien que Quinte-Curce, rapporte, comme une chose indubitable, que ce testament avait été déposé chez les Rhodiens (5). Ammien-Marcellin en parle dans le même sens (6). S'ensuit-il que ce testament fut religieusement exécuté ? Nullement. Comme Alexandre ne laissait, pour lui succéder par droit de naissance, qu'un frère imbécile, Aridée, fils de Philippe et d'une danseuse, et qu'un enfant qui n'était pas encore né, les grands modifièrent ses dernières volontés comme ils jugèrent à propos. Aridée fut reconnu roi ; Roxane, fille d'un satrape persan et femme d'Alexandre, étant accouchée d'un fils qu'on appela du nom de son père, cet enfant partagea la royauté nominale avec Aridée ; mais le pouvoir réel était entre les mains des grands, chacun dans sa province. Roxane craignant que Statire, fille de Darius et autre femme d'Alexandre, ne mît également au monde un héritier, la fit égorger ainsi que sa sœur. Après avoir régné de nom pendant sept ans, Aridée fut mis à mort, avec sa femme Euridice, par Olympias, mère d'Alexandre. Olympias, à son tour, ainsi que Roxane et le jeune Alexandre, après douze ans de royauté titulaire, Barsine, autre veuve d'Alexandre, et son fils Hercule, furent mis à mort par le nouveau roi de Macédoine. Alexandre avait régné douze ans ; douze ans après sa mort, toute sa famille était disparue. Ce fut alors que ses gouverneurs de provinces prirent ouvertement le titre de rois. Auparavant déjà ils faisaient entre eux la guerre et

(1) Champollion-Figeac, *Annales des Lagides*, t. I. — (2) Dan., VIII, 8. — (3) I Mach., I, 6-10. — (4) Quinte-Curce, l. X, c. X. — (5) Diod., l. XX, n. 81. — (6) Amm., l. XXIII, c. VI.

la paix, comme n'ayant point de maître. Dès l'année qui suivit la mort d'Alexandre, Perdiccas, auquel il avait remis son anneau en mourant, et qui avait été régent de tout le royaume sous le roi Aridée, avait péri dans une bataille contre Ptolémée, gouverneur de l'Egypte. Antigone et son fils Démétrius Poliorcète succombèrent de même plus tard. Il n'y en eut finalement que quatre qui se maintinrent sur le trône et dont la royauté se perpétua : Antipater, en Macédoine; Lysimaque, en Thrace et puis à Pergame ; Ptolémée, en Egypte; Séleucus, dans l'Asie ou la Syrie.

Daniel l'avait dit : « Un roi fort s'élèvera, et il dominera avec une grande puissance, et il fera ce qu'il lui plaira. Et lorsqu'il se sera élevé, son empire sera détruit et divisé vers les quatre vents du ciel, mais non entre ses descendants ni selon la puissance avec laquelle il a dominé lui-même; son empire sera même dépecé à d'autres que ceux-là (1). »

En effet, outre les quatre royaumes possédés par les lieutenants d'Alexandre et leurs successeurs, on vit encore se former, des débris de son empire, le royaume de Bithynie, que son dernier monarque, Nicomède III, laissa au peuple romain l'an 75 avant Jésus-Christ; le royaume de Cappadoce, tombé au pouvoir des Romains en 42 ; le royaume du Pont, envahi par les mêmes à la mort de son plus grand roi, Mithridate VI, en 64. Les quatre royaumes grecs de Macédoine, de Thrace ou de Pergame, d'Egypte et de Syrie, à cause de l'unité d'origine, de langage et d'idées, ne formaient, jusqu'à un certain point, qu'un seul empire avec celui d'Alexandre (2).

C'est là la troisième bête symbolique de Daniel. La première était comme une lionne avec des ailes d'aigle, empire assyrien ; la seconde, semblable à un ours, empire des Persans. « Après cela, je regardais, et en voilà une autre comme un léopard, qui avait sur le dos quatre ailes comme celles d'un oiseau ; cette bête avait quatre têtes, et la puissance lui fut donnée (3). » Les quatre têtes marquent les quatre rois ; ces ailes d'oiseau, la promptitude, la légèreté; la peau tachetée du léopard, la variété de leur caractère national: néanmoins, c'est une même bête, une même domination, la domination grecque. Mais tout cela deviendra la proie de la quatrième : nous verrons la Macédoine province romaine en 147; le royaume de Thrace ou de Pergame, en 126; la Syrie, en 63; l'Egypte, en 29.

La Palestine, avec le peuple de Dieu et son temple, était située entre le royaume de l'Egypte et le royaume de Syrie, et devait dépendre successivement de l'un et de l'autre. Aussi Daniel avait-il prédit l'histoire de ces deux royaumes avec plus de détails, et les historiens profanes nous la font-ils connaître avec plus d'exactitude.

Le premier roi macédonien de l'Egypte fut Ptolémée, fils de Lagus, d'où ses successeurs furent surnommés Lagides. Le nom de Ptolémée, devenu commun à tous les rois d'Egypte, signifie en grec à peu près la même chose que Darius et Xerxès en persan, *guerrier, martial*. Ptolémée fut un des meilleurs généraux d'Alexandre et le capitaine de ses gardes. A la mort de ce prince, il eut l'Egypte en partage et la gouverna pendant trente-neuf ans. Dans son canon astronomique, Ptolémée, le géographe, ne lui compte que vingt ans de règne et distribue les dix-neuf autres entre Aridée et Alexandre II ; c'est qu'en effet ce ne fut qu'après la dix-neuvième année de son gouvernement que le fils de Lagus prit solennellement le titre de roi et frappa de la monnaie à son nom et à son image. Le géographe-astronome met ensuite ses successeurs, avec la durée de leurs règnes, dans l'ordre suivant : Ptolémée-Philadelphe, trente-huit ans; Ptolémée-Evergète, vingt-cinq ; Ptolémée-Philopator, dix-sept ; Ptolémée-Epiphane, vingt-quatre ; Ptolémée-Philométor, trente-cinq; Ptolémée-Evergète II, vingt-neuf ; Ptolémée-Soter, trente-six ; Denys, vingt-neuf ; Cléopâtre, vingt-deux. Ce qui, à compter de la mort d'Alexandre, fait en tout deux-cent quatre-vingt-quatorze ans; après quoi l'Egypte fut réduite en province romaine par Auguste, l'an 29 avant l'ère vulgaire.

L'astronome Ptolémée ayant consigné les règnes de ces rois, non pour en faire l'histoire, mais pour avoir des époques où rapporter les observations astronomiques, il néglige les mois et les jours et ne compte que par années complètes. Pour cela, il donne au roi précédent toute l'année où il meurt, et n'attribue au suivant que l'année suivante. Par la même raison, il ne mentionne que dix rois, dont les règnes embrassent toute l'ère macédonienne et forment une succession légitime. Mais, outre ces dix, on en trouve encore cinq ou six autres qui régnèrent concurremment avec les premiers et quelquefois entre deux. Ainsi Evergète II, à qui le canon astronomique ne donne que vingt-neuf ans de règne, en avait déjà régné précédemment quatre pendant l'absence de son prédécesseur et de son frère Philométor, deux avec lui et dix-huit à côté de lui dans la Libye et la Cyrénaïque. Le même canon donne à Soter, fils d'Evergète II, trente-six ans de règne continu ; mais après les onze premières années, il fut déposé par sa mère Cléopâtre et remplacé pendant dix-huit ans par son frère puîné, Ptolémée-Alexandre, à la mort duquel il régna de nouveau huit ans. A Soter, le canon fait succéder immédiatement son fils illégitime Ptolémée-Denys ou Bacchus, nommé encore Ptolémée-Aulète, et lui donne vingt-neuf ans de règne; mais les huit premières années furent occupées par Ptolémée-Alexandre II, fils de Ptolémée-Alexandre Ier, qui monta sur le trône en épousant et puis en faisant mourir Bérénice,

(1) Dan., XI, 3 et 4. — (2) Quatuor reges de gente ejus consurgent. Dan., VIII, 22. — (3) *Ibid.*, VII, 6.

fille unique et légitime de Soter. Enfin dans les vingt-deux de la dernière Cléopâtre, le canon ne parle point de ses deux frères Ptolémée, qu'elle épousa, et qu'elle fit périr l'un après l'autre pour régner seule. D'après cela, si l'on voulait additionner les règnes dont le canon ne parle pas et les ajouter à ceux dont il parle, on donnerait soixante ans de plus à la dynastie macédonienne d'Egypte. Ce n'est pas tout : outre le nom commun de Ptolémée, chaque roi avait encore un surnom, quelquefois deux. Tel historien en parle sous tel nom, tel autre sous tel autre. Si l'on voulait maintenant, sous ces noms différents, entendre des personnes différentes, on augmenterait encore de beaucoup le nombre des rois et la durée de toute la dynastie. Ce sont des causes de ce genre qui ont si fort embrouillé les annales des anciens pharaons.

Parmi les surnoms que portent les Ptolémées d'Egypte, il en est qu'ils ont pris eux-mêmes et d'autres qui leur ont été donnés par le peuple. Ainsi le premier Ptolémée porte quelquefois celui de *Soter* ou sauveur, parce qu'il sauva les Rhodiens d'une irruption de leurs ennemis. Son fils reçut, par antiphrase, celui de *Philadelphe* ou aimant ses frères, parce qu'il en avait fait mourir deux. Son successeur, celui d'*Evergète* ou de bienfaisant, parce qu'il rapporta en Egypte les idoles que Cambyse en avait enlevées. Le suivant, celui de *Philopator* ou aimant son père, parce qu'il était soupçonné de l'avoir empoisonné ; et celui de *Tryphon* ou dissolu, parce que telle était réellement sa vie. Le cinquième, celui d'*Epiphane* ou d'illustre, à cause de la gloire de ses ancêtres. Le sixième, par antiphrase, celui de *Philométor* ou aimant sa mère, parce qu'il la haïssait à la mort. Le septième, par antiphrase, celui d'*Evergète* ou de bienfaisant; par sobriquet, celui de *Kakergète* ou malfaisant, et de *Physcon* ou ventru. Le huitième prit le surnom de *Soter* et reçut celui de *Lathyre* ou pois-chiche, à cause d'une excroissance qu'il avait au nez. Le dernier enfin prit le nom de *Denys* ou de Bacchus, et reçut celui d'*Aulète* ou de joueur de flûte, parce que c'était son plus grand talent et sa plus sérieuse occupation.

Le royaume de Syrie ou d'Asie présente quelque chose de semblable. Séleucus, un des plus vaillants généraux d'Alexandre, avait été nommé gouverneur de Babylone et des pays circonvoisins. Il en fut chassé par Antigone et son fils Démétrius; mais il rentra dans l'automne de l'année 312 avant Jésus-Christ ; et c'est là le commencement de l'ère des Séleucides, dont se servent encore aujourd'hui les chrétiens de l'Orient. Dans l'automne de l'année suivante, 311, le fils d'Alexandre et de Roxane, dernier héritier naturel du conquérant, ayant été mis à mort, les gouverneurs survivants prirent généralement le titre de rois; et ce fut le commencement de l'ère de l'empire des Grecs, ainsi que la nomme le premier livre des Machabées (1). L'auteur de ce premier livre aussi bien que l'auteur du second se servent également de cette ère-là ; mais avec cette différence, que le premier compte par les années ecclésiastiques des Juifs, qui commençaient au printemps, et l'autre par leurs années civiles qui commençaient à l'automne. Ceci explique pourquoi les événements arrivés du printemps à l'automne sont rapportés à une année différente dans les deux livres.

Séleucus reconquit en peu de temps toute l'Asie ; ses succès lui firent donner le surnom de Nicator ou vainqueur. Pour assurer ses possessions dans l'Inde, il fit alliance avec le roi indien Sandrocottus, et épousa sa fille. D'un caractère généreux et bon, il gouvernait en père, aimait les sciences et les arts, renvoya aux Athéniens les monuments que Xerxès leur avait enlevés, et fonda lui-même un très-grand nombre de villes, qu'il peupla de colonies grecques pour communiquer leur industrie aux habitants efféminés de l'Asie. A sept de ces villes ainsi fondées ou rétablies, il donna le nom de sa mère Laodicée ; à trois, le nom de sa première femme Apamée. Il en appela seize Antioche, en l'honneur d'Antiochus, son père; la plus fameuse était Antioche sur l'Oronte, qui devint la capitale de ses Etats, et où, plus tard, les disciples du Christ furent nommés pour la première fois chrétiens. Il en appela aussi neuf de son propre nom, Séleucie; la plus considérable était Séleucie sur le Tigre, non loin de Babylone, qui dès lors, à cause de ce voisinage, ne fit plus que déchoir (2).

Voici dans quel ordre les rois de Syrie ou d'Asie se succédèrent, après la mort de Séleucus Ier ou Nicator :

Antiochus Ier ou Soter, qui avait déjà régné deux ans avec son père, monta sur le trône en 279 avant Jésus-Christ ; Antiochus II ou Théos, en 262 ; Séleucus II ou Callinicus, en 246 ; Séleucus III ou Céraunus, en 225 ; Antiochus III ou le Grand, en 222 ; Séleucus IV ou Philopator, en 186 ; Antiochus IV ou Epiphane, en 174; Antiochus V ou Eupator, en 164 ; Démétrius Ier ou Soter, en 161 ; Alexandre Bala, en 150 ; Démétrius II ou Nicator, en 146 ; Antiochus VI ou Bacchus, en 144; Diodote Tryphon, en 143 ; Antiochus VII ou Sidète, en 139 ; Démétrius II ou Nicator rétabli, en 130 ; Alexandre Zébina, en 126 ; Séleucus V, en 124 ; Antiochus VIII ou Grypus, en 124 ; Antiochus IX ou de Cyzique, en 112 ; Séleucus VI, en 96 ; Philippe Ier et Démétrius III, en 94 ; Antiochus X, en 93 ; Antiochus XI, en 93 ; Antiochus XII, en 90 ; Tigrane, roi d'Arménie, en 83 ; Antiochus XIII ou Asiaticus, en 69, lequel ayant été détrôné par Pompée l'an 63, la Syrie fut réduite en province romaine, après avoir subsisté comme royaume près de deux siècles et demi.

(1) I Mach., I, 10 et 11. — (2) Appian., *in Syr.*

La dynastie de Ptolémée a été sur le trône d'Egypte deux cent quatre-vingt-quatorze ans; la dynastie de Séleucus sur le trône de Syrie, deux cent quarante-neuf, c'est-à-dire quarante-cinq ans de moins. Cependant la Syrie a eu vingt-sept rois, tandis que l'Egypte n'en a que dix dans le canon astronomique; ce qui fait pour la Syrie beaucoup plus du double de rois dans un temps moins considérable. Si maintenant l'on divise les deux cent quarante-neuf ans pour les vingt-sept règnes, et les deux cent quatre-vingt-quatorze par les dix, on aura, d'une part, neuf ans avec un peu plus d'un mois pour chaque règne des Séleucides, et plus de vingt-neuf ans pour chaque règne des Lagides. Il est vrai que, dans la liste des rois égyptiens conservée par l'astronome Ptolémée, il faut ajouter un règne intermédiaire avec deux usurpations qui interrompirent des règnes légitimes; mais il restera toujours une différence énorme; il y aura toujours vingt-sept rois dans un temps moins long, contre treize dans un temps plus long; il n'y aura toujours que neuf ans pour chaque règne de Syrie, tandis qu'il y aura près de vingt-trois ans pour chaque règne d'Egypte. La cause en est aux révolutions et aux meurtres qui ensanglantèrent plus fréquemment le trône de Séleucus.

Ainsi, Séleucus lui-même, le fondateur de la dynastie, fut immolé par un de ses protégés au milieu d'un sacrifice; Antiochus Ier, tué par un Gaulois; Antiochus II, surnommé Théos ou le dieu, empoisonné par sa femme Laodice; Séleucus III ou Céraunus, le fut par un de ses officiers; Antiochus III ou le Grand, massacré par ses sujets d'Elymaïs, dont il voulait piller le temple; Séleucus IV, empoisonné par son ministre Héliodore; Antiochus IV, frappé de la main de Dieu; Antiochus V, mis à mort par son successeur Démétrius Ier, qui périt lui-même dans une bataille; Alexandre Bala, poignardé; Démétrius II, assassiné par ordre de sa femme Cléopâtre; Séleucus V, assassiné par ordre de la même Cléopâtre, sa mère; Antiochus VI, tué par Diodote Tryphon, qui le fut par Antiochus VII, qui le fut par ses sujets d'Elymaïs; Alexandre Zébina, tué par Antiochus VIII, qui le fut par ses favoris; Séleucus VI, brûlé vif par les habitants de Mopsueste; Antiochus IX, suicidé dans une bataille perdue; Philippe, tué; Démétrius III, mort prisonnier de guerre; Antiochus X, mort fugitif et en exil; Antiochus XI, noyé dans l'Oronte; Antiochus XII, tué dans une bataille; Tigrane, dépouillé de la Syrie par le Romain Lucullus, et Antiochus XIII par Pompée. Finalement, dans l'espace de deux siècles et demi, à peine, sur vingt-sept rois, s'en trouve-t-il deux à mourir de leur mort naturelle et sur le trône. Lorsque, dans l'histoire du moyen âge, nous voyons des catastrophes pareilles aux dynasties des Goths, des Francs, des Lombards, des Saxons, nous crions à la barbarie, cependant, sous ce rapport, ces barbares étaient bien moins barbares que les Grecs si polis de l'Egypte et de la Syrie.

Les Séleucides affectaient encore plus les titres pompeux que les Lagides. Parmi ces titres, il y en a très-peu qui fussent mérités, si ce n'est par antiphrase. Ainsi, Séleucus II fut nommé ironiquement Callinicus ou beau-vainqueur, à cause des malheurs de son règne, par suite desquels il mourut lui-même prisonnier des Parthes. Son fils, Séleucus III, reçut le surnom de Céraunus ou la foudre, parce qu'il était d'un caractère faible, timide et irrésolu. Antiochus IV prenait le titre d'Epiphane ou illustre; mais le peuple lui donnait celui d'Epimane ou de fou, qu'il méritait pour ses extravagances. Démétrius II ne sut ni se soutenir sur le trône par l'amour de son peuple, ni défendre sa couronne contre les usurpateurs qui voulurent s'en saisir; il fut vaincu à la guerre, fait prisonnier, chassé par ses sujets, tué par ordre de sa femme; et cependant, il se donne le titre de Théos-Nicator, c'est-à-dire dieu vainqueur. Antiochus VI, qui ne fut qu'un enfant et n'eut pendant les deux années de son règne que le vain nom de roi, porte cependant les titres superbes de dieu, de Bacchus, d'Epiphane. Enfin Démétrius III, qui ne possédait qu'une moitié de la Syrie et qui mourut prisonnier chez les Parthes, prend néanmoins, sur ses médailles, les noms magnifiques de Fortuné, de dieu, de Sauveur, de Beau-Vainqueur, de Bienfaisant. Plus ces rois devenaient petits, plus ils se donnaient de grands noms.

Un bien que produisit la domination grecque en Egypte et en Asie, ce fut d'y naturaliser la langue, les sciences et les arts des Grecs. L'Afrique, l'Asie et l'Europe commencèrent à parler une langue commune. La communication et la comparaison des idées et des doctrines devenaient plus faciles, aussi bien que les relations de commerce. L'Orient et l'Occident se préparaient à ne faire qu'un. Les rois d'Egypte surtout secondèrent cette tendance des événements à une sorte de communauté universelle. Alexandrie, leur capitale, était le centre du commerce de l'Asie et de l'Europe; on y affluait de toutes les parties du monde. Les premiers Ptolémées y fondèrent une bibliothèque, qui devint bientôt la plus fameuse de l'univers; ils y rassemblèrent à grands frais les ouvrages de toutes les littératures connues. Ils firent plus : ils consacrèrent une partie de leur propre palais, sous le nom de Musée, à l'habitation d'un certain nombre de gens de lettres, de savants et de philosophes, qui n'avaient d'autre occupation que de se livrer entièrement à l'étude des sciences et d'en donner des leçons à ceux qui venaient les entendre. Ce musée royal avait ses revenus particuliers, et pour l'entretien de l'édifice et pour l'entretien des personnes qui l'habitaient. L'homme qui paraît avoir inspiré aux rois d'Egypte l'idée d'une si magnifique institution, fut un Athénien célèbre, Démétrius de Phalère. Philosophe, orateur,

homme d'Etat et disciple de Théophraste, il obtint, par son éloquence et la sagesse de ses mœurs, un si grand crédit à Athènes, qu'il fut élu archonte décennal, l'an 317 avant Jésus-Christ. Il employa ses grands biens à l'embellissement de la ville. Les Athéniens, charmés de sa munificence, lui élevèrent trois cent soixante statues d'airain. Il était depuis dix ans à la tête des affaires, lorsque ses ennemis excitèrent une sédition contre lui, le firent condamner à mort et renversèrent toutes ses statues. Il se réfugia en Egypte, où Ptolémée-Lagus l'accueillit fort bien et l'admit dans sa plus intime confiance. Démétrius enrichit de deux cent mille volumes ou rouleaux manuscrits la bibliothèque d'Alexandrie, et il en est regardé comme le premier bibliothécaire.

Parmi les savants et les littérateurs que produisit ou que réunit le musée alexandrin, les plus célèbres sont : Au troisième siècle avant Jésus-Christ, le mathématicien Euclide, dont on a encore les éléments de géométrie; le poëte Théocrite, dont on a également les idylles ; le poëte Aratus, qui a décrit en vers les phénomènes du ciel, et dont saint Paul cite un endroit dans son discours à l'aréopage d'Athènes; le poëte Callimaque et Zoïle, critique excessif d'Homère : au deuxième siècle, Erastothène, à la fois grammairien, philosophe, poëte et mathématicien; Hipparque, le plus grand astronome de l'antiquité, le premier qui, après Thalès, calcula les éclipses avec justesse; Aristarque, critique judicieux d'Homère, de Pindare et d'Aratus : au premier siècle, le philosophe Aristobule, le géographe Strabon, l'astronome Sosigène qui aida Jules-César dans la réforme du calendrier : dans les deux siècles suivants, le philosophe Philon, l'historien Appien, l'astronome et géographe Ptolémée, le mathématicien Diophante, inventeur de l'algèbre, et le grammairien Athénée. L'exemple des rois d'Egypte excita l'émulation des rois de Pergame. Attale I[er] établit à Pergame une bibliothèque également fameuse, et un musée. Les Ptolémées en devinrent jaloux. Comme le papyrus ou papier végétal sur lequel on transcrivait les livres, ne croissait que dans les limons du Nil, ils défendirent d'en exporter. Mais Eumène, roi de Pergame, trouva le moyen de fabriquer du papier de peau, connu depuis sous le nom de papier de Pergame ou parchemin (1).

Cependant la philosophie grecque se consumait plus que jamais en vaines subtilités. Un philosophe du musée alexandrin, nommé Diodore, mourut de chagrin parce qu'il n'avait pas su répondre sur-le-champ à des sophismes d'un autre philosophe nommé Stilpon. La sagesse humaine allait expirer dans le vide, lorsque la sagesse divine laissa venir jusqu'à elle quelques-uns de ses rayons. Dans le musée même d'Alexandrie, la philosophie des Grecs fit connaissance avec la philosophie des Hébreux. Il y avait plus de cinquante mille Juifs établis dans cette ville avec le droit de bourgeoisie. Les plus célèbres philosophes de son école furent deux Juifs, Aristobule et Philon. Sans même aller en Egypte, le philosophe Théophraste, contemporain d'Alexandre, disciple, comme lui, d'Aristote et de plus son successeur, avait des Juifs la plus haute idée. Il les appelait « un peuple de philosophes, qui ne se plaisait que dans la contemplation de la Divinité. » C'est le philosophe Porphyre qui nous l'apprend (2).

Ce peuple avait vécu généralement heureux et tranquille sous l'empire des rois de Perse. Ces rois, qui détruisaient les temples des idoles dans l'Egypte et dans la Grèce, avaient relevé le temple du vrai Dieu à Jérusalem. Cyrus en avait ordonné la reconstruction ; Darius, fils d'Hystaspe, le fit achever ; Artaxerce-Longue-Main fit rebâtir les murs de la ville sainte. Ces trois monarques, les plus grands qu'aient eus les Perses, faisaient offrir, dans ce temple, des sacrifices pour eux et pour leurs enfants. Aussi les Juifs leur furent-ils toujours fidèles.

Alexandre paraît avoir connu les Juifs avant d'être sur leur pays. Après la bataille du Granique, il permit à tous ceux de son armée qui s'étaient mariés cette année-là, de retourner en Macédoine passer l'hiver avec leurs femmes, pourvu qu'ils revinssent au printemps. Cette pratique pleine d'humanité était ordonnée par la loi de Moïse (3). Et comme elle ne se trouve chez aucun autre peuple du monde, il est à croire qu'Aristote l'avait apprise du Juif avec lequel il eut de longs et doctes entretiens en Asie, et que, la trouvant fort belle, il l'avait conseillée à son élève (4).

Tyr, que le conquérant assiégea pendant sept mois, et Gaza, qu'il assiégea pendant deux autres, sont aux deux extrémités de la Judée. Il est impossible que, pendant ces neuf mois qu'il campait au milieu des Juifs, il ne les connût point particulièrement, et eux et leur religion. Il est impossible que les Juifs ne reconnussent pas en lui le conquérant grec prédit par Daniel, et qu'ils ne profitassent de cette circonstance pour se le rendre favorable. Ce que raconte Josèphe, historien juif, est tout à fait naturel, sauf peut-être quelques accessoires. Alexandre étant au siége de Tyr, envoya demander au grand-prêtre des Juifs trois choses, des troupes auxiliaires, des vivres pour son armée, et enfin tous les services qu'il rendait auparavant à Darius, l'assurant que, s'il le faisait, il n'aurait pas lieu de s'en repentir. Comme le pays de Tyr, et généralement toute la Phénicie, uniquement occupée de commerce et non point d'agriculture, tirait ses subsistances de la Palestine, on conçoit qu'Alexandre envoyât de ce côté-là pour en four-

(1) Mabillon, *De re Diplomatica*, l. I. — (2) Porph., *De abstin.*, l. II, § 26 ; l. IV, § 11. — (3) Deut., xxiv, 5. — (4) Josèphe, *Cont. Appion*, l. I.

nir son armée. Le grand-prêtre répondit que les Juifs avaient promis à Darius avec serment de ne porter jamais les armes contre lui, et qu'ils ne pouvaient y manquer tant qu'il serait en vie. Irrité de cette réponse, Alexandre le menaça qu'après la prise de Tyr il marcherait contre lui, pour apprendre à tout le monde à qui il fallait garder le serment.

Il paraîtrait même qu'il n'attendit pas la prise de cette ville pour exécuter cette menace. Arrien nous apprend que, durant le siége, il fit une expédition dans le Liban et contre les Arabes, et qu'il soumit tout de gré ou de force dans l'espace de onze jours (1). Il est très-possible qu'il soit allé surprendre Jérusalem dans cette excursion ou dans une autre pareille qu'il aura pu faire durant les sept mois qu'il fut devant Tyr.

A la nouvelle que le conquérant s'avançait sur la ville sainte, le grand prêtre Jaddus, car tel était son nom, fut saisi de frayeur. Il ordonna des prières publiques pour implorer l'assistance du ciel. Une vision divine le rassura la nuit suivante. Il commanda, et les rues furent jonchées de fleurs, et les portes de la ville s'ouvrirent, et le peuple, vêtu de blanc comme aux jours de grandes fêtes, s'avança dans une pompe religieuse, suivi des prêtres dans leurs ornements sacrés, et enfin du grand prêtre dans son majestueux costume, sa tiare sur la tête, avec une lame d'or où était gravé le nom de l'Eternel. A la vue de cette sainte pompe, Alexandre fut étonné d'abord; mais quand il aperçut le grand prêtre avec le nom de Dieu sur le front, il s'approcha tout seul, adora le Nom, et le premier salua le grand prêtre. Les Juifs poussaient des acclamations de joie, les étrangers étaient stupéfaits. Parménion, un des généraux d'Alexandre, lui demanda comment lui, qu'adoraient tous les autres, il adorait maintenant le grand prêtre des Juifs. Alexandre répondit: « Je n'ai pas adoré le grand prêtre, mais j'ai honoré le Dieu dont il est le pontife. Lorsque j'étais encore en Macédoine, et que je délibérais comment je pourrais conquérir l'Asie, il m'apparut en songe avec ce même habit, m'exhorta de ne rien craindre, me dit de passer hardiment l'Hellespont, et m'assura qu'il serait à la tête de mon armée et me ferait conquérir l'empire des Perses. C'est pourquoi n'ayant jamais auparavant vu personne qui fût revêtu d'un habit semblable, je ne puis douter que ce ne soit par la conduite de Dieu que j'ai entrepris cette guerre, et qu'ainsi je vaincrai Darius, détruirai l'empire des Perses, et réussirai en tout comme je le désire. » Ayant ainsi parlé, il présenta amicalement la main au pontife et aux autres prêtres, s'avança au milieu d'eux à Jérusalem et au temple, où il offrit des sacrifices à Dieu en la manière que le grand prêtre lui dit qu'il devait faire. Le pontife lui fit voir ensuite le livre de Daniel, dans lequel il était écrit qu'un prince grec détruirait l'empire des Perses, ajoutant qu'il ne doutait point que ce fût de lui que cette prophétie devait s'entendre. Alexandre en témoigna beaucoup de joie, fit assembler le lendemain tout le peuple, et lui commanda de dire quelles grâces ils désiraient recevoir. Le pontife l'ayant supplié qu'il leur fût permis de vivre selon les lois de leurs pères, et qu'ils fussent exempts de tribut la septième année ou l'année sabbatique, il le leur accorda. Ils le prièrent d'en user de même avec leurs frères qui étaient à Babylone et dans la Médie; il le promit avec bonté, et dit que si quelques-uns voulaient le servir dans ses armées, il leur permettait d'y vivre selon leur religion et d'y observer toutes leurs coutumes. Sur quoi un grand nombre s'enrôla.

Les Samaritains voyant avec quelle douceur Alexandre avait traité les Juifs de Jérusalem, vinrent le supplier de faire le même honneur à leur ville et à leur temple. C'était le temple de la montagne de Garizim, bâti apparemment sous Darius-Nothus, que Josèphe confond mal à propos avec Darius-Codoman. Alexandre répondit qu'il irait les voir à son retour d'Egypte. Ils lui demandèrent alors d'être exempts de tribut la septième année. Les Samaritains étaient un mélange de colons asiatiques et de Juifs le plus souvent apostats. Quand les affaires des Juifs allaient bien, ils se faisaient passer eux-mêmes pour Juifs ; quand elles allaient mal, c'était tout le contraire. Alexandre leur demanda de quelle nation ils étaient; ils répondirent qu'ils étaient Hébreux Mais interpellés s'ils étaient Juifs, ils n'osèrent pas dire oui ; et Alexandre remit l'examen de leur affaire à une autre fois. Cependant il emmena avec lui en Egypte les huit mille hommes qu'ils lui avaient envoyés à Tyr, et il les établit dans les garnisons de la Thébaïde, où il leur donna des terres (2)

Tel est, en substance, le récit de Josèphe. Il y mêle quelques circonstances secondaires qui présentent de la difficulté, mais dont le plus grand nombre peut encore s'expliquer. Il dit, par exemple, qu'Alexandre était accompagné, non-seulement de Phéniciens, mais encore de Chaldéens. Cependant la Chaldée était encore au pouvoir des Perses. Mais comme il y avait fait une multitude infinie de prisonniers au passage du Granique et surtout à la bataille d'Issus, il pouvait y avoir dans sa suite quelques seigneurs persans ou chaldéens. On trouve encore de la difficulté à cette parole de Parménion : « Comment vous, qu'adorent tous les autres, adorez-vous le grand prêtre ? » Alexandre, dit-on, n'exigea cette sorte d'hommage qu'après son arrivée à Babylone. Il est vrai qu'il ne l'exigea qu'alors des Macédoniens mêmes; mais il n'empêchait point auparavant les Syriens, les Juifs et les autres Asiatiques de suivre là-dessus leur ancien usage, qui était de se prosterner devant les rois; ce qu'on appelait les adorer. Jacob adora ainsi sept fois son frère Esaü, lorsqu'il alla au-devant de

Arrien, *Exped. Alex.*, l. II, c. XX. — (2) Josèphe, *Antiq.*, l. XI, c. VIII.

lui pour apaiser sa colère. Il n'y a point à douter que, dans un cas tout à fait pareil, tout le peuple de Jérusalem ne se soit prosterné de même devant Alexandre: et c'est de cela qu'aura voulu parler Parménion. On dit encore qu'Alexandre ne voulait dans son armée que des Grecs; cependant Josèphe lui fait enrôler des Samaritains et des Juifs. Mais nous voyons, dans Arrien, que les rois d'Arad, de Byblos et de Sidon lui amenèrent, au siége de Tyr, quatre-vingts vaisseaux, et les rois de Chypre cent vingt autres(1). Mais Quinte-Curce nous apprend qu'après la prise de Gaza, il envoya faire de nouvelles levées en Macédoine, parce que ses victoires mêmes épuisaient ses forces, et qu'il avait moins de confiance aux soldats qu'il tirait des nations vaincues qu'à ceux de sa propre nation (2). Il avait donc d'autres soldats que des Grecs, mais il n'attendait pas d'eux la victoire; il les employait à de lointaines garnisons, comme il fit des huit mille Samaritains, au fond de la Thébaïde. On trouve encore étrange que les Juifs de Jérusalem le supplient de traiter également avec bonté les Juifs de Babylone et de Médie. Mais qu'y a-t-il d'étrange qu'un peuple qui sait, par ses prophètes, que le conquérant auquel il parle doit s'emparer de toute l'Asie, lui demande de traiter partout favorablement ses compatriotes? Quant à ce que l'historien fait marcher Alexandre de Gaza sur Jérusalem, c'est sans doute une erreur; car pour aller de Tyr à Gaza, il lui fallut nécessairement traverser la Judée, et il n'aurait pas laissé derrière lui une ville aussi forte que Jérusalem, si elle avait refusé de se soumettre. D'ailleurs, Arrien dit positivement que, quand il marcha de Tyr sur Gaza, toute la Palestine lui était déjà soumise (3).

Tandis qu'Alexandre était en Egypte, les Samaritains se mutinèrent contre le gouverneur qu'il avait donné à la Syrie, et le brûlèrent vif dans un voyage qu'il fit au milieu d'eux. Alexandre punit les meurtriers du dernier supplice, peupla Samarie d'une colonie de Macédoniens et donna le reste des terres aux Juifs (4).

A son retour de l'Inde, il voulut faire de Babylone la capitale de tous ses États. Pour l'embellir, il entreprit surtout de relever le temple de Bélus, que Xerxès avait détruit. Dix mille hommes travaillaient tous les jours à déblayer les décombres. Quand fut venu le tour des Juifs qui étaient dans son armée, jamais on ne put les engager à y mettre la main, attendu qu'il s'agissait de bâtir un temple idolâtre. On employa inutilement la violence et les punitions. Alexandre admira leur constance, les congédia et les renvoya chez eux (5).

A la mort du conquérant, un de ses capitaines, Laomédon, était gouverneur de la Syrie. Ptolémée-Lagus, qui souhaitait fort joindre la Syrie à l'Egypte, n'ayant pu gagner Laomédon, lui déclara la guerre et le fit prisonnier. Jérusalem seule résistait encore. Comme la ville était très-forte, le siége allait traîner en longueur, lorsque Ptolémée s'aperçut que les Juifs ne prenaient pas les armes le jour du sabbat. Il en profita pour se rendre le maître de la place, « et un rude maître, » dit l'historien grec Agatharcide. L'historien juif raconte la chose un peu différemment. Suivant lui, Ptolémée vint à Jérusalem le jour du sabbat, sous pretexte de vouloir offrir des sacrifices; et comme les Juifs ne se défiaient pas de lui et que ce jour était pour eux un jour de repos, ils le reçurent sans difficulté (6). Ainsi maître de la ville, il la traita d'abord cruellement; car il emmena du pays plus de cent mille captifs en Egypte. Mais dans la suite, considérant avec quelle fidélité ils avaient gardé les serments jurés à leurs anciens maîtres, il les jugea d'autant plus dignes de sa confiance. Il en choisit trente mille, auxquels il donna la garde de ses places les plus importantes, leur confirmant à tous le droit de citoyens d'Alexandrie que leur avait déjà octroyé Alexandre lui-même. Les lettres de ces deux princes à ce sujet existaient encore du temps de l'historien Josèphe (7). Ptolémée ayant fait en outre la conquête de la Libye et de la Cyrénaïque, y établit également un grand nombre de Juifs. De ceux-là descendirent les Juifs cyrénéens, entre autres Jason, qui écrivit l'histoire des Machabées en cinq livres, dont le second livre des Machabées est un abrégé; et Simon, qui porta la croix du Sauveur.

La douceur avec laquelle Ptolémée traita les Juifs, qu'il avait d'abord emmenés de force, fut cause que, plus tard, un grand nombre d'autres le suivirent en Egypte de leur plein gré. Parmi eux était un homme distingué par son mérite aussi bien que par sa naissance, le prêtre Ezéchias. L'historien Hécatée d'Abdère en parlait dans son histoire comme d'un homme très-estimé de sa nation, très-éloquent, et si habile, que nul autre ne le surpassait dans l'expérience des affaires les plus importantes. Il ajoutait qu'ayant fait connaissance avec lui, ils eurent un grand nombre de conversations, où il apprit de lui la religion, le gouvernement et les coutumes des Juifs. Ezéchias avait tout cela par écrit; c'était sans doute la loi de Moïse. Cet Hécatée était d'Abdère, ville grecque de Thrace. Il avait été élevé avec Alexandre, et l'avait suivi dans ses expéditions. A sa mort il se mit sous la protection de Ptolémée, et le suivit en Egypte. Là, par les liaisons qu'il eut avec le savant prêtre et avec d'autres de la même nation, il s'instruisit à fond de leurs lois, de leurs mœurs et de leur culte, et composa une

(1) Arrien, l. II. c. xx. — (2) Quinte-Curce, l. IV, c. vi. — (3) Arrien, l. II, c. xxv. — (4) Quinte-Curce, l. IV, c. viii; Euseb., *Chroniq.*, l. II, Josèphe., *Contra Appion.*, l. II. — (5) Joseph., *Contra Appion.*, l. I. — (6) Joseph., *Ant.*, l. XII, c. i. — (7) Joseph., *Contra Appion.*, l. II, c. ii.

histoire des Juifs, depuis Abraham jusqu'à son temps. Cette histoire était fort exacte, et se voit souvent citée par Josèphe. Hécatée y racontait entre autres ce fait : « Un jour que j'allais vers la mer Rouge, il se trouva parmi les cavaliers de notre escorte un Juif nommé Mosollam, homme de cœur et reconnu pour le meilleur archer qu'il y eût parmi les Grecs et les Barbares. Au milieu de la marche, un devin qui prenait les auspices, pria tout le monde d'arrêter. Mosollam en demande la cause. Le devin lui montra un oiseau et dit : S'il reste, nous devons rester ; s'il s'avance, nous devons avancer ; s'il retourne, nous devons retourner. Le Juif, sans rien dire, prend son arc, décoche une flèche et abat l'oiseau. Le devin et quelques autres, fort en colère, se mirent à faire contre lui bien des imprécations. Etes-vous fous, leur dit Mosollam, de prendre ainsi le parti d'un misérable oiseau? Et comment, ne prévoyant pas ce qui regardait sa propre vie, pouvait-il nous prédire ce qui regarde notre voyage ! Certes, s'il avait pu connaître d'avance l'avenir, il ne serait pas venu en ce lieu se faire tuer par la flèche du Juif Mosollam (1). »

On le voit, en dispersant les enfants de Jacob parmi les Gentils, la Providence ménageait à ceux-ci plus d'une leçon salutaire pour se désabuser de leurs vaines superstitions et se ressouvenir de l'Eternel. Quelque chose d'inattendu vint faciliter cette réminiscence chez le peuple le plus sérieux et le plus sage de la Grèce. Le grand-prêtre Jaddus, qui avait reçu Alexandre à Jérusalem, était mort; son fils Onias, premier du nom, lui avait succédé. Un roi de Sparte envoya au nouveau pontife un ambassadeur, avec la lettre suivante : « Aréus, roi des Spartiates, au grand prêtre Onias, salut : Il a été trouvé ici, dans un écrit touchant les Spartiates et les Juifs, qu'ils sont frères et qu'ils sont tous de la race d'Abraham. Maintenant donc que nous connaissons ces choses, vous ferez bien de nous écrire si tout est en paix parmi vous. Et voici ce que nous vous avons écrit, nous autres ; nos troupeaux et nos possessions sont à vous, et les vôtres sont à nous. C'est ce que nous avons ordonné qu'on vous déclare de notre part (2). » Onias reçut honorablement et l'ambassadeur et la lettre. L'alliance et l'amitié furent reconnues de part et d'autre. On priait publiquement à Jérusalem pour les Spartiates. Le grand-prêtre Jonathas renouvela cette alliance très-longtemps après, suivant son expression. Ce qui montre bien que Josèphe se trompe quand il dit que la lettre du roi Aréus fut adressée à Onias III ; car ce dernier ne précéda Jonathas que d'une douzaine d'années. Il y a tout à croire que ce fut à Onias Ier; car on trouve de son temps de 323 à 300 avant Jésus-Christ, parmi les rois de Sparte, un Arétus ou Aréus Ier. Pour ce qui est du grand-prêtre Onias II, et du roi de Sparte Arétus ou Aréus II, ils ont bien vécu dans le même temps ; mais, d'après les calculs de la chronologie, le roi était mort sept ans avant que le pontife fût entré en charge. Quoi qu'il en soit de l'époque précise, ainsi que de la manière dont se constatait la parenté des deux peuples, toujours est-il qu'il y avait alliance et amitié entre les Juifs et les Lacédémoniens, et que ceux-ci, et avec eux les autres Grecs, pouvaient en profiter pour connaître le vrai Dieu et son vrai culte.

Vers ce temps, Mégasthène écrivait son histoire des Indes. Il avait accompagné Séleucus-Nicator dans ses grandes expéditions, et lui avait servi d'ambassadeur près du roi indien Sandrocottus. Il est bien à regretter que son histoire ne soit pas venue jusqu'à nous. Ce que Strabon en cite sur Nabuchodonosor s'accorde merveilleusement avec l'Ecriture. Il parlait fort bien des Juifs; il disait, dans son troisième livre : « Tout ce que les anciens ont dit sur la nature, est dit aussi par ceux qui s'occupent de philosophie hors de la Grèce, comme par les brachmanes de l'Inde, et par ceux de Syrie qu'on appelle Juifs (3). »

Au premier Onias succéda son fils, Simon le Juste. Il y en a qui pensent qu'il mit la dernière main au canon ou catalogue authentique des livres sacrés, dressé, dit-on, par Esdras. Mais, à vrai dire, il n'est rien d'absolument certain sur tout cela. Ce qu'il y a de plus sûr, c'est que la règle pour discerner les livres divins, était la tradition de la Synagogue ou Eglise judaïque.

Une nouvelle source d'instruction s'ouvrit vers ce temps pour les Gentils : ce fut la version de la sainte Ecriture, d'hébreu en grec, connue sous le nom de version des Septante. Elle eut lieu sous le pontificat d'Eléazar, successeur et frère de Simon le Juste. Parmi les anciens qui en parlent, les uns la placent sous Ptolémée-Soter, les autres sous son fils, Ptolémée-Philadelphe. Mais ces deux récits peuvent fort bien s'accorder. Comme Ptolémée-Philadelphe régna deux ans du vivant de son père, qui avait abdiqué en sa faveur, cette version se sera faite au temps de l'un et de l'autre. Démétrius de Phalère en fut le promoteur. En effet, il était encore en crédit ; tandis qu'après la mort du premier Ptolémée, il fut, dit-on, relégué dans une sorte d'exil. Consulté par le père sur le choix d'un successeur, il lui avait conseillé de choisir son fils aîné Ptolémée-Céraunus, plutôt que son cadet Ptolémée-Philadelphe. Ce dernier lui sut donc mauvais gré, et le disgracia après la mort de son père. Tout porte ainsi à croire que la célèbre version eut lieu du vivant du père et sous le règne du fils.

Au désir d'enrichir leur bibliothèque d'une littérature étrangère et ancienne, se joignait alors un grand intérêt politique. Ptolémée-Céraunus, irrité de se voir privé de la succes-

(1) Josèphe, *contra Appion.*, l. I, c. VIII. — (2) I Mach., XII, 23. — (3) Clem. Alex., *Strom.*, l. I, p. 305.

sion, était allé solliciter les secours de Lysimaque, roi de Thrace, et de Séleucus, roi de Syrie, pour faire valoir les droits que la primogéniture pouvait lui donner au trône. Il importait donc souverainement à Philadelphe de s'assurer la fidélité des Juifs, qui occupaient la route de la Syrie et de l'Asie Mineure en Egypte, et pouvaient ainsi, à leur gré, ou faciliter ou traverser les entreprises de son frère. Cette grave conjoncture rend tout à fait naturel, du moins pour le fond, ce que racontent Aristée, Aristobule, Josèphe et Philon. Ptolémée racheta d'abord tous les Juifs qui étaient encore captifs en Egypte et en Libye par suite des guerres précédentes, où les soldats les avaient vendus comme esclaves. Ensuite il députa trois ambassadeurs au grand-prêtre Eléazar, avec de magnifiques présents pour le temple, et lui demanda un exemplaire authentique de la loi des Juifs, avec soixante-douze interprètes pour la traduire en grec. Eléazar envoya un exemplaire écrit en lettres d'or, avec les soixante-douze interprètes, six de chaque tribu. Quoi qu'il n'y eût à revenir en masse de la captivité de Babylone que les tribus de Juda et de Lévi, il en revint cependant un bon nombre d'individus des autres. Les interprètes, accueillis avec honneur par Ptolémée, furent logés loin du tumulte, dans l'île de Pharos, vis-à-vis d'Alexandrie, et ils y traduisirent en grec, suivant les uns, seulement les cinq livres de Moïse; suivant d'autres, à peu près tout l'Ancien Testament. Quand leur travail fut achevé, Ptolémée les récompensa avec une magnificence toute royale. Il dépensa, soit pour le rachat des captifs, soit en présents au temple, soit en récompenses aux interprètes, près de trois millions de notre monnaie. Somme bien extraordinaire sans doute, s'il ne s'agissait que de la traduction d'un livre; mais somme fort concevable, quand on réfléchit qu'il s'agissait pour lui de s'affermir sur le trône contre un redoutable compétiteur. Les Juifs d'Alexandrie établirent une fête annuelle en mémoire de cette version; ils la célébraient encore du temps de Philon, qui en fut témoin, au commencement de l'ère chrétienne. Ils ajoutèrent même aux anciens récits, des circonstances plus ou moins merveilleuses, qui ont fini par jeter de l'incertitude sur plusieurs détails. Plus tard, d'autres Juifs ont fait de ce jour un jour de deuil, quand ils virent quel avantage les chrétiens tiraient de cette version contre eux. En effet, la version grecque des Septante obtint un grand crédit parmi les Juifs et ensuite parmi les chrétiens; c'est d'après elle que l'Ancien Testament est généralement cité par les apôtres et par les premiers Pères de l'Eglise. Elle est encore la seule en usage parmi les Grecs.

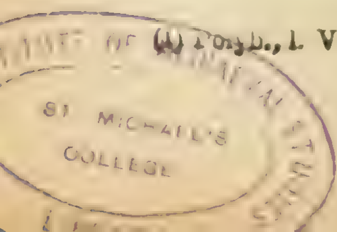
Ptolémée-Philadelphe, le roi le plus magnifique de son temps, fonda ou releva un grand nombre de villes. Il rebâtit, entre autres, à l'orient de la Palestine, la ville de Rabba, nommée dans l'Ecriture Rabba des fils d'Ammon, et Rabattamana dans Polybe, ce qui revient à Rabbath-Ammon (1). Ptolémée lui donna le nom de Philadelphie. Il en rebâtit une autre sur le bord de la mer et lui donna le nom de Ptolémaïs. Du temps de Josué elle était déjà connue sous le nom d'Acon, et s'appelle aujourd'hui Acre parmi les Turcs. Ce fut encore sous le regne de Ptolémée-Philadelphe, de 284 à 246 avant Jésus-Christ, que le prêtre Egyptien Manéthon composa son histoire d'Egypte, dont Josèphe et Eusèbe nous ont conservé quelques fragments.

Evergète succéda à son père Philadelphe, et régna de 246 à 221. Pour venger le meurtre de sa sœur Bérénice ; il déclara la guerre à Antiochus-Théos; parcourut en conquérant la Syrie, la Babylonie, la Susiane, la Perse, et poussa même jusqu'à la Bactriane, soumettant leurs peuples et leurs chefs, et leur imposant des tributs. « A son retour, dit l'historien Josèphe, il ne rendit pas des actions de grâces de ses victoires aux dieux de l'Egypte; mais il vint à Jérusalem offrir à Dieu un grand nombre de victimes en la manière que nous en usons, et fit de riches présents à son temple (2). » Onias II, fils de Simon le Juste, était alors grand-prêtre. Pendant sa minorité, il avait été remplacé successivement par Eléazar, son oncle paternel, et par Manassé, son grand-oncle, fils de Jaddus. Dans sa vieillesse, il négligea de payer au roi d'Egypte les tributs accoutumés, ce qui allait lui attirer de mauvaises affaires, ainsi qu'à tout le peuple. Mais un de ses neveux, nommé Joseph, s'étant rendu à la cour, non-seulement obtint le pardon de son oncle, mais gagna si bien pour lui-même les bonnes grâces du roi, qu'il devint fermier général des tributs de la Célésyrie, de la Phénicie, de la Judée et de la Samarie (3).

Après Ptolémée-Evergète, régna son fils Ptolémée-Philopator, de 221 à 204. C'était un prince cruel et dissolu. La voix publique l'accusait d'avoir empoisonné son père ; et, ce qui rend la chose bien croyable, c'est qu'il fit mourir sa mère, et, plus tard, sa femme. Antiochus, surnommé le Grand, roi de l'Asie, lui fit la guerre, dans l'espoir de reprendre la Syrie, la Phénicie et la Judée, et remporta effectivement de grandes victoires. Mais enfin, dans une dernière bataille, il eut le dessous et conclut la paix. La veille de cette bataille décisive, Ptolémée faillit être assassiné dans sa tente, et ne dut son salut qu'à un Juif nommé Dosithée.

Des sénateurs juifs étant venus, au nom de toute la nation, le féliciter de sa victoire, il conçut un violent désir de passer en Judée; et, sans délibérer davantage, vint à Jérusalem, y sacrifia au vrai Dieu, et s'acquitta de tout ce que la reconnaissance et la sainteté du lieu

(1) Polyb., l. V. — (2) Joseph., *Contra Appion.*, l. II, c. II. — (3) Joseph., *Antiq.*, l. XII, c. IV.



pouvaient exiger de lui. Entré dans le temple, il en admira la structure et la magnificence. Mais il voulut pénétrer jusque dans le sanctuaire. En vain les Juifs lui représentèrent-ils que ce lieu auguste était interdit non-seulement à tous ceux de leur nation, mais même à leurs prêtres, à la réserve du souverain pontife, et qu'encore n'y pouvait-il entrer qu'une seule fois l'année; en vain lui montrait-on dans les Livres saints l'endroit où cette loi était marquée, il répondit fièrement que cette loi n'était pas faite pour lui, et qu'il entrerait, le voulussent-ils ou ne le voulussent-ils pas. Alors les prêtres, revêtus de leurs ornements, se prosternèrent sur le pavé, conjurant Dieu de venir à leur aide. Au bruit de leurs gémissements, toute la ville est en alarme : les vierges, les jeunes femmes sortent de leur retraite habituelle, et remplissent les places et les rues de leurs cris lamentables; les mères et les enfants, tout le monde accourt au temple saint; parmi les hommes, plusieurs crient aux armes, et à peine peuvent-ils être contenus par les prêtres, qui ne cessaient d'environner le prince et de mettre tout en usage pour le détourner d'une entreprise si téméraire : ses propres officiers joignaient leurs prières aux leurs. Mais Ptolémée, plus aigri par toutes ces résistances, fait quelques pas pour entrer. A ce moment, tout le peuple pousse des cris d'effroi, que multiplient encore de toutes parts les échos du temple. Le grand-prêtre Simon, fils d'Onias, conjura à haute voix l'Eternel de ne pas se ressouvenir de leurs iniquités, mais de venger, pour sa propre gloire, l'honneur de son sanctuaire. Aussitôt le roi, frappé de Dieu, tombe sans force, sans mouvement et sans parole : ses gardes l'emportent, craignant qu'il n'expire à leurs yeux. Quand il fut revenu peu à peu à lui-même, tout brisé qu'il était, il n'eut point de regret de son crime, mais se retira en faisant d'horribles menaces (1).

C'est ce que nous lisons dans une ancienne relation connue sous le nom de troisième livre des Machabées. Quoique cette relation ne soit pas reçue dans le canon des livres divins, rien ne nous oblige cependant d'en révoquer en doute la vérité. Elle se trouve dans les plus anciens manuscrits de la Bible des Septante, entre autres dans celui du Vatican. Ce qu'elle nous dit des mœurs de ce Ptolémée, est tout à fait conforme à ce que nous en disent les auteurs profanes (2). De retour en Egypte, il s'abandonna plus que jamais à la cruauté et à la débauche; sa femme venait de lui donner un fils unique, lorsqu'il la fit mettre à mort pour vivre publiquement avec une courtisane. Les Juifs d'Alexandrie se virent surtout exposés aux caprices de sa tyrannie.

Pour se venger de l'affront qu'il croyait avoir reçu à Jérusalem, il défendit l'entrée de son palais à quiconque ne sacrifierait pas auparavant à ses dieux, condamna tous les Juifs à être réduits à la condition d'esclaves, et marqués, avec un fer chaud, d'une feuille de lierre, pour preuve de leur consécration à Bacchus et de leur servitude. Qui refusait de se soumettre à ce décret, devait être puni de mort. Cependant, si quelques-uns d'entre eux voulaient se faire initier aux mystères de ses dieux, ils jouiraient des mêmes priviléges que les citoyens d'Alexandrie. Il n'y eut que trois cents à embrasser la religion du prince, dans l'espoir des honneurs et des dignités. Tous les autres, au nombre de bien des milliers, furent inébranlables. Les uns se rachetaient à prix d'argent auprès des magistrats, les autres trouvèrent assistance dans l'humanité des Grecs de la ville, qui les cachèrent chez eux.

Quand il se vit ainsi trompé dans ses cruels desseins, Philopator entra en fureur et résolut d'exterminer, non pas seulement les Juifs d'Alexandrie, mais encore tous ceux de l'Egypte. Il y eut peine de mort contre quiconque en cacherait un seul.

On amenait donc ces malheureux de toutes parts, vieillards et enfants. Ils furent renfermés dans l'hippodrome, vaste enceinte pour la course des chevaux et des chars. Ils devaient être foulés aux pieds des éléphants pour l'amusement du roi et du peuple. Le premier jour que tout fut prêt, le roi ne vint pas; il avait tant bu la nuit, qu'il ne s'éveilla que l'heure du spectacle passée. Le second jour, il en fut de même. Le troisième jour, au milieu d'une débauche de table, il demanda d'une voix terrible à Hermon, l'intendant des jeux, pourquoi on ne l'avait pas encore débarrassé des Juifs. Hermon lui ayant fait entendre qu'il n'y avait pas de sa faute, il lui commanda de préparer les éléphants pour le lendemain matin. Mais le lendemain, à l'heure du spectacle, ne se souvenant plus de ce qu'il avait dit, il demanda pourquoi il voyait tout le monde se mettre en route. Hermon lui ayant dit que tout était prêt pour le supplice des Juifs : « Malheureux! s'écria subitement Philopator, s'il eût été question de quelques-uns de vos enfants ou de vos parents, eussiez-vous préparé les éléphants avec autant de soin que vous l'avez fait aujourd'hui contre les Juifs, qui ont toujours eu pour mes prédécesseurs une fidélité inviolable? Sachez bien que, sans les services que vous m'avez rendus et les liens étroits qu'une éducation commune a formés entre vous et moi, je vous ferais mourir en leur place. » Hermon et les grands de la cour se retirèrent confus, et ordonnèrent à tout le peuple de retourner chacun chez soi.

Quelques jours après, au milieu de la joie d'un festin, le roi apostropha de nouveau Hermon : « Indigne serviteur, quand enfin respecteras-tu mes ordres? Que demain, sans différer, les éléphants soient en état de me délivrer des Juifs. » Les conviés lui ayant

(1) III Mach., I et II. — (2) Polyb.

représenté l'inconvenance et le danger de ses fréquentes irrésolutions, il jura qu'il ferait périr tous les Juifs sous les pieds des éléphants; que, retournant ensuite en Judée, il mettrait tout à feu et à sang ; qu'il détruirait le temple dont on lui avait défendu l'entrée, et qu'il empêcherait qu'on y offrît davantage des sacrifices. Hermon prépara les éléphants, au nombre cinq cents, en leur faisant avaler certains breuvages pour augmenter leur férocité naturelle. Le peuple était assemblé à l'hippodrome, le roi arrivait. Alors les Juifs se crurent au dernier instant de leur vie; pères, mères, enfants s'embrassaient pour la dernière fois, et fondaient en larmes. Un vieillard vénérable, le prêtre Eléazar, s'élevant du milieu de la foule, fit cesser les cris de ceux qui l'entouraient, et adressa une prière touchante à Dieu pour le conjurer d'avoir pitié de cette multitude de petits enfants, ainsi que de leurs pères et mères. A peine Eléazar eut-il cessé de prier, que le roi entra dans l'hippodrome avec les éléphants et toute son armée. A cet aspect, les Juifs poussèrent leurs cris vers le ciel, et tous les lieux voisins en retentirent : ce triste spectacle arracha des pleurs à toute l'armée ; elle aperçut en même temps deux anges, d'un éclat formidable, qui s'avançaient vers elle, et répandirent dans ses rangs le trouble et la terreur; les éléphants, se tournant contre ceux qui les suivaient, les foulaient et les écrasaient sous leurs pieds. Le roi lui-même, ébranlé par les cris affreux que jetaient les Juifs qui s'étaient prosternés par terre dans l'attente de la mort, en eut pitié et se repentit de tout ce qu'il avait fait contre eux ; et, s'adressant à ses favoris avec une voix menaçante et entrecoupée de sanglots : « Vous m'avez trompé, leur dit-il; et, par une cruauté plus noire que celle des tyrans, et digne enfin de votre ingratitude, vous avez cherché à m'ôter en même temps la vie et la couronne, en formant secrètement des entreprises si funestes à l'Etat. Par quel ordre injuste se trouvent rassemblés ici de toutes parts, pour y périr par de honteux supplices, des hommes qui n'ont jamais troublé la tranquillité de cet empire, et qui de tout temps nous ont témoigné plus d'attachement et d'affection qu'aucun autre peuple, en s'exposant pour nous à des périls extrêmes et sans nombre? Rompez au plus tôt ces injustes liens, et, pleins de regret de ce qui s'est passé, renvoyez-les en paix dans leurs maisons ; car ils sont les enfants du Dieu tout-puissant, qui vit au plus haut des cieux, et par qui cet empire est resté inébranlable depuis le premier de mes ancêtres jusques à moi. »

Rentré dans son palais, le roi fit venir l'intendant de sa maison ; lui ordonna de fournir aux Juifs, pendant sept jours, du vin et toutes les autres choses nécessaires pour leur nourriture, voulant qu'ils célébrassent leur délivrance dans le lieu même où s'étaient faits les tristes appareils de leurs supplices. Il leur permit de mettre à mort les apostats, attendu que des gens qui renient leur Dieu pour leur ventre, ne seront pas plus fidèles à leur roi. Les Juifs célébrèrent leur délivrance pendant sept jours, et en perpétuèrent le souvenir par une fête annuelle. Après quoi, ils s'en retournèrent chacun dans leur pays, chantant des hymnes sur la route et publiant partout la puissance et la miséricorde de Dieu.

Ils étaient précédés de la lettre suivante du roi : « Le roi Ptolémée-Philopator, à tous les gouverneurs et officiers de l'Egypte, salut et prospérité : Nous et nos enfants jouissons tous d'une santé parfaite, le Dieu souverain ayant fait réussir nos affaires selon nos désirs. Quelques-uns de nos favoris, prévenus d'une haine injuste contre les Juifs, avaient obtenu de nous, après plusieurs instances, la permission de faire une exacte recherche de tous ceux de ce peuple qui vivent sous notre domination, et de les faire périr, comme des rebelles, par de nouveaux genres de supplices, disant qu'il n'y avait que ce moyen qui pût assurer la tranquillité de l'empire contre un peuple naturellement ennemi de tous les autres. Après donc les avoir rassemblés ici de toutes parts avec une rigueur inouïe, et les avoir traités non pas même comme des esclaves, mais comme les plus criminels de tous les hommes, ils n'ont observé à leur égard aucune forme de justice : mais, par une cruauté plus horrible que n'est celle des Scythes, ils ont tâché d'assouvir leur haine dans la perte entière de cette nation. Pour nous, au contraire, suivant la tendresse paternelle que nous ressentons pour tous les hommes, nous avons conçu une vive indignation contre les auteurs de ces noirs desseins, et nous n'avons rien épargné pour tirer les Juifs de leurs mains cruelles; car nous avons reconnu en toutes choses qu'ils étaient sous la protection du Dieu du ciel, et qu'il les défendait comme un père défend ses propres enfants : ayant donc rappelé la fidélité inviolable qu'ils ont toujours eue pour nous et pour nos prédécesseurs, nous les avons déclarés innocents, et nous avons ordonné qu'on les laissât retourner dans les lieux ordinaires de leur résidence, sans qu'on leur fît la moindre insulte ou qu'on leur reprochât jamais les traitements qu'ils avaient soufferts avec tant d'injustice. Sachez donc que si nous formons contre eux quelques mauvais desseins, ou que nous les inquiétons en quelque manière que ce soit, nous en répondrons, non à un homme, mais à un Dieu terrible et tout-puissant, qui étendra sur nous un bras vengeur sans que nous puissions l'éviter. Adieu, portez-vous bien (1). »

Cette lettre et les événements qui l'occasionnèrent durent faire une profonde impression dans l'Egypte et dans les pays circonvoisins. C'était une occasion favorable pour les hommes qui cherchaient sincèrement Dieu,

(1) III Mach., II-VII.

de le reconnaître et de lui rendre le culte qui lui est dû.

Philopator étant mort l'an 204, sans être regretté de personne, son fils Epiphane lui succéda n'étant âgé que de cinq ans et demi. Antiochus le Grand, qui dans l'intervalle avait eu de brillants succès jusques au fond de l'Inde, voulut profiter de la conjoncture pour reprendre sur un roi mineur la Célésyrie et la Palestine : ce qu'il exécuta dans deux campagnes. Mais pendant qu'il était occupé contre Attale, roi de Pergame, Scopas, général grec de Ptolémée, regagna plusieurs villes, reprit de force la Judée, mit une garnison dans la citadelle de Jérusalem, et s'enrichit lui-même de pillage. Mais, quelque temps après, Antiochus, étant revenu sur ses pas, le défit dans une grande bataille près des sources du Jourdain, et recouvra la Célésyrie et la Samarie. Alors les Juifs se rendirent volontairement à lui, reçurent son armée dans leur ville, nourrirent ses éléphants, et assistèrent celles de ses troupes qui attaquaient la garnison que Scopas avait laissée dans la citadelle. Polybe, un des plus judicieux historiens grecs et ami du second Scipion, parlait ainsi de ces événements dans son livre sixième : « Après sa victoire sur Scopas, Antiochus prit Batanée (l'ancien Basan), Samarie, Abila et Gadara. Peu après se rendirent également à lui les Juifs qui habitent autour du Temple, qu'on appelle Jérusalem. J'en aurai beaucoup de choses à dire, principalement à cause de la manifestation de la Divinité dans le temple; mais j'en parlerai dans une autre occasion (1). » Il est à regretter ou que Polybe ait oublié sa promesse, ou bien que sa relation ait péri avec tant d'autres parties de son excellente histoire.

Pour récompenser les Juifs de leurs services, Antiochus, dans un décret à un de ses gouverneurs, du nom de Ptolémée, ordonna de rendre la liberté et leurs biens à tous ceux qui en avaient été privés par suite de la guerre; exempta de tout tribut, pour trois ans, tous les habitants de Jérusalem, et, pour toujours, les prêtres et les autres ministres du culte divin ; assigna des revenus pour la réparation du temple et l'oblation des sacrifices, avec pleine liberté de vivre selon leurs lois et leur religion. Dans un autre décret, il défendit à tout étranger d'entrer dans le temple sans le consentement des Juifs; ce qui se rapporte visiblement à l'attentat de Philopator, qui avait voulu y entrer de force.

Plus d'un motif portait le roi de Syrie à se montrer favorable aux Juifs ; ils avaient toujours été bien traités par ses prédécesseurs ; en s'attachant ceux de la Palestine, il s'assurait la possession de ce pays, ainsi que de toute la Célésyrie ; enfin, dans ses expéditions d'Orient, les Juifs de la Babylonie et de la Mésopotamie lui avaient rendu les plus grands services. Il avait une si haute opinion de leur fidélité, qu'à l'occasion d'un soulèvement dans ses provinces d'Asie Mineure, il écrivit à Zeuxis, vieux général à qui il en avait confié le gouvernement, et qu'il appelle son père, qu'ayant appris qu'on remuait dans la Phrygie et dans la Lydie, il avait jugé à propos, avec son conseil, d'y envoyer en garnison, dans les lieux que l'on jugerait les plus propres, deux mille familles des Juifs qui habitaient en Mésopotamie et à Babylone, « parce que leur piété envers Dieu et les preuves que les rois nos prédécesseurs ont reçues de leur affection et de leur fidélité, nous donnent sujet de croire qu'ils nous serviront fort utilement. Ainsi nous voulons que, nonobstant toutes difficultés, vous les y fassiez passer ; qu'ils y vivent selon leurs lois, et qu'on leur donne des places pour bâtir et des terres pour cultiver et pour y planter des vignes, sans qu'ils soient obligés, pendant dix ans, de rien payer des fruits qu'ils recueilleront. Nous voulons aussi que vous leur fassiez fournir le blé dont ils auront besoin pour vivre jusqu'à ce qu'ils aient recueilli du fruit de leur travail, afin qu'après avoir reçu tant de preuves de notre bonté, ils nous servent encore de meilleur cœur. Nous vous recommandons de prendre un si grand soin d'eux que personne n'ait la hardiesse de leur faire de la peine (2). » Ce fut de cette colonie de Juifs que vinrent la plupart de ceux que nous trouverons en si grand nombre dans l'Asie Mineure, surtout vers les temps de la prédication de l'Evangile. Ils furent ainsi, pendant deux siècles avant Jésus-Christ, comme un essai d'apôtres pour les nations de ce pays.

Antiochus, engagé dans d'autres entreprises contre Philippe de Macédoine et contre Rome, fit la paix avec le jeune Ptolémée, et lui donne pour femme sa fille Cléopâtre avec la Célésyrie et la Palestine pour dot, sauf les revenus qui devaient se partager par moitié entre les deux rois. Il comptait que sa fille lui aiderait à s'emparer même de l'Egypte. Il y fut trompé. En épousant Ptolémée, Cléopâtre épousa aussi ses intérêts. Ce n'est pas tout : s'étant attaqué aux Romains jusque dans la Grèce, Antiochus fut complétement défait et condamné à perdre plusieurs provinces et à payer des sommes énormes. Pour faire de l'argent, il rentra en Asie, pilla le temple d'Elymaïs, et périt on ne sait trop comment, car les historiens varient. Son fils Séleucus-Philopator lui succéda.

Dans ce temps, Jérusalem était habitée dans une paix profonde, et les lois étaient fidèlement observées, à cause de la piété et de la fermeté du grand-prêtre Onias III, fils et successeur de Simon II. Les rois même et les princes honoraient ce lieu, et ornaient le temple de leurs dons les plus magnifiques. Séleucus, marchant sur les traces de son père, fournissait, de son revenu, toute la dépense

(1) Polyb., *Fragm.*, l. XVI. — (2) Josèphe, *Antiq.*, l. XII, c. III.

qui regardait le ministère des sacrifices. Mais Simon, qui était de la tribu de Benjamin, et qui avait l'intendance du temple, eut un différend avec le prince des prêtres touchant l'administration de la ville. Voyant qu'il ne pouvait l'emporter sur Onias, il vint vers Apollonius, qui commandait en ce temps-là dans la Célésyrie et dans la Phénicie. Il lui annonça qu'il y avait à Jérusalem des sommes infinies d'argent ramassées dans un trésor ; que ces sommes étaient immenses et destinées pour les affaires publiques, et non pour la dépense des sacrifices, et qu'on pourrait bien trouver le moyen de faire tomber tous ces trésors entre les mains du roi. Apollonius en ayant demandé avis à son maître, celui-ci fit venir Héliodore qui était son premier ministre, et l'envoya avec ordre d'enlever tout cet argent.

Héliodore partit aussitôt, comme pour visiter les villes de Célésyrie et de Phénicie, mais, en effet, pour remplir les ordres du roi. Etant arrivé à Jérusalem, et ayant été reçu dans la ville, par le grand-prêtre, avec toutes sortes d'honnêtetés, il lui déclara l'avis qu'on avait donné au roi touchant cet argent, et le vrai sujet de son voyage, et il demanda si ce que l'on avait dit était véritable. Alors le grand-prêtre lui représenta que cet argent n'était qu'un dépôt gardé dans le temple ; que c'était la subsistance des veuves et des orphelins ; qu'une partie même de cet argent, dont l'impie Simon avait donné avis, appartenait à Hircan, fils de Joseph, et petit-fils de Tobie, gouverneur des pays au delà du Jourdain ; et que toute cette somme consistait en quatre cents talents d'argent et en deux cents talents d'or ; qu'au reste, il était absolument impossible de tromper ceux qui s'étaient confiés à un lieu et à un temple qui était en vénération à toute la terre pour sa sainteté. Mais Héliodore, insistant sur les ordres qu'il avait reçus, répondit qu'il fallait, à quelque prix que ce fût, que cet argent fût porté au roi. Il entra donc le temple le jour qu'il avait marqué pour exécuter cette entreprise.

Cependant toute la ville était remplie de crainte et d'effroi. Les prêtres se prosternaient au pied de l'autel avec leurs robes sacerdotales, et ils invoquaient Celui qui est dans le ciel, et qui a fait la loi touchant les dépôts, le priant de conserver les dépôts de ceux qui les avaient confiés à son temple. Mais nul ne pouvait regarder le visage du grand-prêtre sans être blessé jusqu'au cœur ; car le changement de son visage et de sa couleur marquait clairement la douleur intérieure de son âme. Plusieurs accouraient aussi en foule de leurs maisons, conjurant Dieu, par des prières publiques, de ne pas permettre qu'un lieu si saint fût exposé au mépris. Les femmes, couvertes de cilices, affluaient dans les rues ; les vierges même, qui, auparavant, demeuraient enfermées, couraient, les unes vers Onias, sous les portiques du temple, les autres vers les murailles, et d'autres regardaient du haut de leurs demeures. Et toutes adressaient leurs prières à Dieu en étendant leurs mains vers le ciel.

Héliodore poursuivait son dessein, debout avec ses gardes à la porte du trésor. Mais l'Esprit du Dieu tout puissant se manifesta alors par des signes sensibles, en sorte que tous ceux qui avaient osé obéir à Héliodore, renversés par une vertu divine, furent tout d'un coup frappés de crainte et d'abattement. Car un cheval couvert d'ornements magnifiques, et sur lequel était monté un cavalier terrible, leur apparut, et il frappa impétueusement Héliodore des pieds de devant ; et celui qui était dessus semblait avoir des armes d'or. Deux autres jeunes hommes parurent en même temps, pleins de force et de beauté, brillants de gloire et richement vêtus ; et debout auprès d'Héliodore, ils le fouettaient chacun de son côté, et le frappaient sans relâche. Héliodore tomba donc tout d'un coup enveloppé d'obscurité et de ténèbres, et on l'enleva dans une litière, et on le porta hors du temple. Et celui qui était entré dans le trésor, précédé d'un grand nombre de coureurs et de gardes, était emporté sans que personne pût le secourir, la vertu de Dieu s'étant manifestée. Frappé par cette vertu divine, il était gisant, muet, sans espérance, sans vie ; mais les autres bénissaient l'Eternel, parce qu'il glorifiait sa demeure ; et le temple, qui était rempli auparavant de frayeur et de tumulte, fut rempli d'allégresse et de cris de joie, l'Eternel y ayant fait paraître sa toute-puissance.

Alors quelques-uns des amis d'Héliodore supplièrent Onias d'invoquer le Très-Haut, afin qu'il donnât la vie à celui qui allait rendre le dernier soupir. Le grand-prêtre, considérant que le roi pourrait peut-être soupçonner les Juifs d'avoir commis quelque attentat contre son ministre, offrit pour sa guérison une hostie salutaire. Et lorsque le grand-prêtre priait, les mêmes jeunes hommes, revêtus des mêmes habits, se présentèrent à Héliodore, et lui dirent : « Rends grâces au grand-prêtre Onias, car l'Eternel t'a donné la vie à cause de lui. Mais toi, châtié ainsi par Dieu, annonce à tous les merveilles de Dieu et sa puissance ; » et, après ces paroles, ils disparurent.

Héliodore, ayant offert une hostie à Dieu, et fait des vœux et de grandes promesses à celui qui lui avait accordé la vie, rendit grâces à Onias, alla rejoindre ses troupes, et retourna vers le roi. Et il rendit témoignage à tout le monde des œuvres merveilleuses du Dieu suprême, qu'il avait vues de ses yeux. Et le roi lui demandant qui lui paraissait propre pour être encore envoyé à Jérusalem, il répondit : « Si vous avez quelque ennemi ou quelqu'un qui ait formé des desseins contre votre royaume, envoyez-le en ce lieu, et vous le reverrez déchiré de coups, si toutefois il échappe à la mort, parce qu'il y a vraiment dans ce lieu quelque vertu divine. Car celui

qui habite dans le ciel est lui-même présent en ce lieu-là, il en est le protecteur, et il frappe et il perd ceux qui y viennent pour faire le mal (1). »

Une remarque qui n'est point à dédaigner, c'est que le texte grec du livre des Machabées, pour désigner le merveilleux événement dont il s'agit, se sert de la même expression que l'historien Polybe dans l'endroit où il parle du temple de Jérusalem ; c'est le mot *épiphanie*, c'est-à-dire manifestation. Polybe florissait à l'époque même de l'événement, et vint en Egypte peu de temps après.

En Egypte, Ptolémée-Epiphane était mort empoisonné, en 180, à l'âge de vingt-neuf ans et après en avoir régné vingt-quatre. Il laissa pour successeur son fils aîné Ptolémée-Philométor, à peine âgé de cinq ans, qui fut, comme l'avait été son père, sous la tutelle d'une régence et la protection de Rome, jusqu'à l'âge de quatorze ans, époque de majorité pour les rois d'Egypte. Il en régna trente-cinq, mais qui furent interrompus par un interrègne de son frère Evergète II ou Physcon. Philométor eut pour précepteur Aristobule, prêtre de la race d'Aaron, et philosophe de l'école d'Aristote. Le maître dédia à son élève une espèce de commentaire sur les livres sacrés des Hébreux. Il regardait comme une chose incontestable que Pythagore et Platon en avaient eu connaissance. Déjà, avant Démétrius de Phalère, et même avant l'empire d'Alexandre et des Perses, on avait traduit en grec ce qui concernait la sortie d'Egypte, les manifestations ou épiphanies de la Divinité, l'entrée de la terre promise et le sommaire de toute la loi. « Depuis, ajoutait-il, sous Ptolémée-Philadelphe, votre aïeul, et par les soins de Démétrius, on fit de tout une interprétation complète. Quand il s'y parle de la voix de Dieu, il ne faut pas s'imaginer un son qui passe, mais la création même de la chose. Pythagore, Socrate et Platon me paraissent l'avoir bien senti, lorsqu'ils disaient entendre la voix de Dieu, en contemplant l'univers qu'il a produit et qu'il conserve. Orphée s'exprimait dans le même sens. » Sur quoi il cite les vers de ce poëte, que nous avons déjà vus ailleurs : il cite également ceux d'Aratus, cités depuis par saint Paul. » Ce que ces poëtes disent de Zeus ou Jupiter, nous le recevons avec certains retranchements : leur pensée s'élève vers Dieu ; mais de l'aveu unanime des philosophes, il faut avoir des notions saintes. C'est ce que notre loi fait à merveille: car elle se rapporte là tout entière. » Il y parle ensuite de la création des six jours, et du repos du septième, dont il montre la sainteté reconnue par les poëtes. C'est ce qu'il y a de plus remarquable dans le fragment qu'Eusèbe nous a conservé de son ouvrage (2).

Quand on pense que tout cela s'écrivait, que tout cela s'enseignait, par un descendant d'Aaron, à la cour des Ptolémées, dans ce palais même où étaient réunis les premiers savants du monde, on ne peut qu'admirer les soins de la Providence à faire luire la vérité où l'erreur pouvait faire le plus de mal.

Plus tard, sous le gouvernement de Judas Machabée, de l'année 166 avant Jésus-Christ à l'année 161, Philométor ayant de vingt à vingt-six ans, nous verrons et Judas et le peuple de Jérusalem écrire une lettre à son précepteur Aristobule.

Sous le règne du même prince, l'Egypte reçut du ciel une faveur encore plus singulière : un temple du vrai Dieu s'éleva au milieu d'elle.

Onias, fils du grand-prêtre Onias III, ayant été empêché par ses oncles de succéder à son père, exilé à Antioche, se retira en Egypte, gagna les bonnes grâces de Philométor et de sa femme Cléopâtre, commanda les armées, administra d'importantes affaires avec le plus grand succès. Au comble de la faveur, il demanda et obtint la permission de bâtir un temple pour les Juifs d'Egypte, semblable à celui de Jérusalem, et dont lui-même et ses descendants seraient grands-prêtres. Jérusalem étant alors au pouvoir des rois de Syrie, il était de l'intérêt de Ptolémée de présenter aux Juifs, en Egypte même, les avantages religieux qu'ils allaient sans cela chercher en Judée. Onias était alors gouverneur de la province d'Héliopolis. Il y bâtit donc un temple sur le plan de celui de Jérusalem, mais un peu moins grand et moins magnifique ; y mit un autel des holocaustes, un autel des parfums, une table des pains sanctifiés, avec tous les ustensiles nécessaires ; seulement il remplaça par une lampe le chandelier d'or à sept branches. Quand le temple fut achevé, il l'environna d'une enceinte de murailles fort hautes, y plaça des prêtres et des lévites pour y frire tout comme dans celui de Jérusalem, Enfin, il peupla de Juifs toute la province (3). Ce singulier événement, le prophète Isaïe l'avait prédit cinq siècles auparavant en ces termes : « En ce jour-là, il y aura cinq villes au pays de Mizraïm qui parleront la langue de Chanaan et qui jureront par Jéhovah-Sabaoth ; et l'une se nommera ville du Soleil, ou Héliopolis. En ce jour-là, il y aura un autel à Jéhovah au milieu du pays de Mizraïm, et un monument à Jéhovah sur la frontière (4). »

Pendant qu'un descendant d'Aaron, le prêtre Aristobule, enseignait à la cour des Ptolémées la sagesse divine et la sagesse humaine ; pendant qu'un successeur légitime d'Aaron même élevait à l'Eternel un temple dans l'Egypte, un autre sage vint de Jérusalem dans le même pays, et y composa un livre que l'Eglise révère au nombre des livres divinement inspirés. Ce fut Jésus, fils de Sira

(1) II Mach., III, 1-40. — (2) Euseb., *Præpar. evang.* l. III, c. XII. — (3) Josèphe. *Antiq.*, l. XIII, (4) Isai., XIX, 18 et 19.

Il avait beaucoup lu la loi et les prophètes, ainsi que les autres écrits des pères en Israël. Il avait en divers voyages, remarqué bien des coutumes différentes et acquis beaucoup d'expérience. Il avait été plusieurs fois en danger de perdre la vie, mais Dieu l'avait toujours délivré. Après avoir ainsi longtemps recherché la sagesse de tous les anciens, relu les prophètes, retenu les récits des hommes célèbres, pénétré les mystères des paraboles, étudié les secrets des proverbes, éprouvé le bien et le mal parmi les nations étrangères, imploré du Très-Haut, par des prières assidues, l'esprit d'intelligence, il se sentit enfin rempli comme d'une sainte fureur, et écrivit lui-même des instructions pleines de sagesse et de science. Il les écrivit en hébreu. Un de ses petits-fils les traduisit en grec la trente-huitième année du règne de Ptolémée-Evergète ou Physcon, qui en régna cinquante-trois, partie avec son frère, partie tout seul. Le petit-fils observe que la traduction ne répondait point à la beauté et à la force de l'original, et qu'il en était de même de la loi, des prophètes et des autres livres, fort différents dans leur version de ce qu'ils étaient dans leur propre langue. Ce qui fait voir qu'au temps du traducteur, un siècle et demi avant Jésus-Christ, non-seulement les cinq livres, mais généralement tout l'Ancien Testament était traduit en grec.

Le fils de Sirac commence par nous apprendre que toute sagesse nous vient de Jéhovah, qu'elle est toujours avec lui, qu'elle est avant les siècles, qu'elle a été créée, c'est-à-dire engendrée avant tout (1). Le mot *creare* qu'emploie la version latine, ainsi qu'au huitième chapitre des Proverbes, pour parler de la génération de l'éternelle sagesse, ne doit pas nous surprendre : les meilleurs auteurs latins, Virgile, Horace, Ovide, l'emploient fréquemment pour dire *engendrer*. Et en hébreu, le mot correspondant du livre des Proverbes, chapitre huit, verset 22, est absolument le même qu'emploie la première femme à la naissance de son premier né : « J'ai possédé, c'est-à-dire engendré un homme de par Jéhovah, autrement qui est Jéhovah (2). »

Mais écoutons cette sagesse nous révélant elle-même ce qu'elle est, quel est son empire, quelle est sa demeure de prédilection, quelles sont ses œuvres à venir.

« Moi, dit-elle, je suis sortie de la bouche du Très-Haut, je suis née avant toutes les créatures; c'est moi qui ai fait naître dans le ciel une lumière qui ne s'éteindra jamais, et qui ai couvert toute la terre comme d'un nuage. J'ai habité dans des lieux très-hauts, et mon trône est dans une colonne de nuées. Seule j'ai parcouru le cercle des cieux, pénétré la profondeur des abîmes, marché sur les flots de la mer; je me suis assise dans tous les lieux de la terre et parmi tous les peuples; j'ai possédé l'empire sur toutes les nations. Au milieu de tout cela, j'ai cherché un lieu de repos, j'ai cherché en l'héritage de qui je demeurerais. Alors, le Créateur de l'univers m'a parlé et m'a fait connaître sa volonté; celui qui m'a créée ou engendrée a fait reposer ma tente, et il m'a dit : Habitez dans Jacob, soyez l'héritage d'Israël, étendez vos racines au milieu de mes élus. J'ai été créée, engendrée dès le commencement et avant les siècles; je ne cesserai pas d'être dans la suite des âges, et j'ai exercé devant lui mon ministère, dans la maison sainte. Et j'ai été affermie en Sion, et j'ai trouvé mon repos dans la cité sainte, et ma puissance est établie dans Jérusalem. J'ai pris racine dans un peuple qui a été honoré par-dessus les autres, le peuple dont l'héritage est la part de mon Dieu; et j'ai fixé ma demeure dans l'assemblée de tous les saints. Je me suis élevée comme le cèdre du Liban, comme le cyprès de la montagne de Sion. J'ai poussé mes branches en haut, comme le palmier de Cadès et comme les plants des rosiers de Jéricho. J'ai grandi comme un bel olivier dans la campagne, et comme le platane placé dans un grand chemin, sur le bord des eaux. Tels que le cinnamome et le baume, j'ai répandu un doux parfum; telle que la myrrhe la plus précieuse, j'ai répandu l'odeur la plus suave. Tels que l'onyx, le storax, la goutte d'encens qui a coulé d'elle-même, j'ai rempli mon habitation de vapeurs aromatiques; et mes parfums sont un baume très-pur et sans mélange. J'ai étendu mes rameaux comme un térébinthe; et mes rameaux sont des rameaux d'honneur et de grâce. Telle qu'une vigne dont les bourgeons sont la grâce même, mes fruits sont des fruits de gloire et d'abondance. Venez à moi, vous tous qui me désirez avec ardeur, et remplissez-vous des fruits que je porte; car mon esprit est plus doux que le miel, et mon héritage surpasse en douceur le miel le plus exquis. Ceux qui me mangent auront encore faim, et ceux qui me boivent auront encore soif. Celui qui m'écoute ne sera point confondu, et ceux qui agissent pour moi ne pécheront point. Ceux qui m'éclaircissent auront la vie éternelle. Tout cela c'est le livre de vie, l'alliance du Très-Haut, la loi que Moïse nous a donnée, héritage des églises de Jacob : la promesse confirmée à David, de faire sortir de lui le roi et le puissant qui doit être assis sur un trône de gloire à jamais; lui qui répand la sagesse comme le Phison répand ses eaux, et comme le Tigre, au temps des nouveaux fruits; lui qui répand l'intelligence comme l'Euphrate, et qui se déborde comme le Jourdain durant les moissons; lui qui fait rejaillir la science comme la lumière, avec l'abondance du Géhon au jour de la vendange. Le premier qui s'est appliqué à la sagesse n'a point achevé de la connaître, et le dernier n'a pu suivre toutes ses traces; car sa pensée est plus vaste que la mer, son conseil plus profond que le grand abîme. C'est

(1) Eccli., I, 1. — (2) Gen., IV, 1.

moi, la sagesse, qui répands les fleuves. Je suis entrée ruisseau et canal dans le paradis. J'ai dit : J'arroserai mon jardin, j'enivrerai mon parterre. Et voilà que mon ruisseau est devenu un fleuve, et mon fleuve une mer. Je ferai resplendir la science comme l'aurore, et je la manifesterai jusques au loin. Je pénétrerai jusqu'au plus profond de la terre, je regarderai tous ceux qui dorment, et j'éclairerai tous ceux qui espèrent au Seigneur. Je répandrai la doctrine comme une prophétie, et je la laisserai dans les générations des siècles (1). »

Ainsi donc, la sagesse divine, née avant tous les temps, a passé chez tous les peuples, et voilà pourquoi l'on retrouve partout de ses vestiges. Mais sa demeure a été Jacob. C'est là son jardin de délices ; elle y entre faible ruisseau ; mais ce ruisseau devient un grand fleuve et ce fleuve une mer sans rivage, et ce jardin embrasse maintenant, comme autant de carreaux, tous les peuples du monde.

C'est à l'école de cette sagesse honorable que le fils de Sirac a puisé tant de belles maximes. « Honore ton père de tout ton cœur, et n'oublie point les douleurs de ta mère. Souviens-toi que sans eux tu ne serais pas né ; et que pourrais-tu leur rendre de pareil ? Crains le Seigneur de toute ton âme, et révère ses prêtres. Aime de toutes tes forces celui qui t'a créé, et n'abandonne point ses ministres (2). »

Il connaissait le prix de l'amitié et quel en est le vrai fondement. « L'ami fidèle est une forte protection : celui qui l'a trouvé, a trouvé un trésor. Rien n'est égal à l'ami fidèle, et l'or et l'argent ne sont point à comparer à la sincérité de sa foi. L'ami fidèle est un remède de vie et d'immortalité ; et ceux qui craignent le Seigneur en trouveront un tel. Celui qui craint le Seigneur sera heureux en amitié ; car ceux qui l'approchent lui seront semblables (3).

Il avait bien remarqué l'esprit du monde. « L'onagre est la proie du lion dans le désert ; ainsi les pauvres sont la proie des riches, Comme l'humilité est en abomination aux superbes, ainsi le pauvre est en horreur au riche. Si le riche est ébranlé, ses amis le soutiennent ; mais si le pauvre tombe, ses amis mêmes le poussent dehors. Si le riche se trompe plusieurs expliquent ses discours ; s'il dit des choses qui ne doivent pas se dire, plusieurs le justifient. Mais si le pauvre a été trompé, on l'accuse encore ; s'il parle sagement, on ne l'écoute pas. Le riche a parlé, et tous se sont tus, et tous ont élevé ses paroles jusqu'aux nues. Le pauvre a parlé, et ils disent : Qui est celui-là ? Et s'il chancelle on le précipite (4). »

Telle n'est point la morale du sage. « Le Seigneur ne fera point acception de personnes contre le pauvre, et il exaucera la prière de l'opprimé. Il ne méprisera point la prière de l'orphelin, ni la veuve qui répand ses gémissements devant lui. Les larmes de la veuve ne descendent-elles pas sur son visage, et ne crient-elles pas contre celui qui les fait couler ? Du visage de la veuve, elles montent jusqu'au ciel, et le Seigneur les exauce (5). »

Les philosophes de la gentilité n'ont pas trouvé un mot de compassion pour les esclaves : il n'en est point ainsi du fils de Sirac. « Ne blesse ni le serviteur qui travaille avec fidélité, ni le mercenaire qui prodigue son âme pour toi. Que le serviteur sensé te soit cher comme ton âme ; ne le prive pas de la liberté, et ne le laisse point dans l'indigence (6). » Les mêmes philosophes ont encore autorisé la vengeance. Le sage de Jérusalem dira au contraire : « Celui qui veut se venger, trouvera la vengeance de l'Eternel, et l'Eternel garde à jamais ses péchés. Pardonne à ton prochain le mal qu'il t'a fait, et, à ta prière, tes péchés seront remis. L'homme garde sa colère contre un homme ; et il n'ose demander à Dieu qu'il le guérisse ? Il n'a pas pitié d'un homme semblable à lui ; et il le prie pour ses propres péchés ? Lui, qui n'est que chair, garde sa colère, et il implore la clémence de Dieu ! Qui lui obtiendra le pardon de ses péchés ? Souviens-toi de tes derniers jours, et cesse de haïr (7). »

Voulons-nous savoir à quoi tient le sort des nations ? « Le juge ou magistrat sage redressera son peuple, et l'administration de l'homme intelligent sera réglée. Selon le juge du peuple, ainsi ses ministres ; et tel est le chef de la cité, tels sont tous ses habitants. Un roi insensé perdra son peuple, et la cité se peuplera par la prudence des puissants. Dans la main de l'Eternel est le pouvoir de la terre : il y suscitera en son temps un gouvernement utile. Le royaume sera transféré d'une nation à une nation, à cause des injustices, des outrages et des fraudes. L'Eternel a renversé des trônes les chefs superbes, et il a fait asseoir à leur place ceux qui sont doux. L'Eternel a extirpé la racine des nations, et il a planté les humbles à leur place. L'Eternel a détruit les terres des nations, et il les a renversées jusque dans leurs fondements. Il les a desséchées, et il les a exterminées, et il a fait cesser leur mémoire sur la terre. Les grands, les juges, les puissants, sont en honneur ; mais nul n'est plus grand que celui qui craint Dieu (8). »

Ces nations desséchées jusque dans leurs racines, ce sont les peuples de Chanaan ; les humbles mis à leur place, ce sont les enfants d'Israël. Tout porte le fils de Sirac à glorifier le Seigneur, et l'histoire de la terre et l'histoire du ciel.

« Ce qu'il y a de plus magnifique au-dessus c'est le firmament : il est l'ornement du ciel, il en manifeste la gloire. Le soleil en paraissant annonce le jour ; c'est un instrument admirable, l'œuvre du Très-Haut. Il dessèche la terre en son midi, et qui peut soutenir l'aspect de son ardeur ? On souffle la fournaise

(1) Eccli., XXIV, 5-47. — (2) *Ibid.*, VII, 29-32. — (3) *Ibid.*, VI, 14-17. — (4) *Ibid.* XIII, 23-29. — (5) *Ibid.*, XXXV, 16-19. — (6) *Ibid.*, VII, 22, 23. — (7) *Ibid.*, XXVIII, 1-6. — (8) *Ibid.*, X, 1-27.

pour les ouvrages que l'on chauffe ; le soleil brûle trois fois plus les montagnes: il souffle des vapeurs ignées, et éblouit les yeux par l'éclat de ses rayons. Admirable est l'Eternel qui l'a fait ; à sa parole, il a hâté sa marche. La lune, dans toutes ses révolutions, est la marque des temps et le signe des changements de l'année. Une armée campe au-dessus, et resplendit dans l'étendue du ciel. La beauté du ciel, c'est la splendeur des étoiles ; mais ce qui éclaire le monde c'est Jéhovah au plus haut des cieux. A la parole du Saint, elles se tiennent à leur poste et sont infatigables dans leurs veilles. Considère l'arc-en-ciel, et bénis celui qui l'a fait : qu'il est beau dans son éclat ! Il forme dans le ciel un cercle de gloire ; les mains du Très-Haut l'ont étendu. A son ordre, la neige s'est hâtée, ainsi que la foudre et les éclairs, pour remplir ses jugements. Dans sa grandeur, il a condensé les nuées, et la grêle en est sortie avec fureur. A son aspect, les montagnes ont été ébranlées ; la voix de son tonnerre a secoué la terre. A sa parole, le vent souffle : à sa parole le vent se tait ; sa pensée calme l'abîme, l'abîme où il a planté les îles. Ceux qui naviguent sur les mers racontent ses périls, et, en les écoutant, nous sommes saisis d'admiration. Là sont les grands ouvrages et les merveilles : les animaux divers, les énormes baleines. C'est par lui que tout marche à sa fin, et sa parole règle toutes choses. Nous multiplierons nos discours et nous épuiserons les paroles ; mais tout est en ces mots : Il est lui-même tout(1). Que pouvons nous pour sa gloire ? Il est grand par-dessus toutes ses œuvres. L'Eternel est terrible, il est incomparablement grand et sa puissance est merveilleuse. Glorifiez l'Eternel autant que vous pourrez : sa gloire l'emportera encore, et sa magnificence. En l'exaltant, fortifiez-vous, ne vous lassez point : car vous ne l'atteindrez jamais. Qui pourra le voir et le représenter ? qui le glorifiera comme il est ? Beaucoup de ses ouvrages nous sont cachés, qui sont plus grands que ceux que nous connaissons ; car nous n'en voyons qu'un petit nombre. Mais l'Eternel a fait toutes choses, et il donne la sagesse à ceux qui vivent dans la piété(2). »

Après cette magnifique louange de Dieu, vient l'éloge des hommes qu'il a fait participer à sa gloire. Il commence par Adam, Seth, Hénoch, Noé, Sem, Abraham, et finit par le grand-prêtre Simon, fils d'Onias. Ce dernier est loué pour avoir agrandi Jérusalem, construit des canaux et des fontaines, réparé le temple, jeté les fondements d'une nouvelle enceinte, délivré le peuple d'un grand péril. On le représente dans toute sa majesté de souverain pontife, environné d'un nombreux cortége de prêtres, offrant à l'Eternel le sang des victimes, et bénissant, au son des trompettes, toute la nation prosternée devant lui. Tout cela convient particulièrement au grand-prêtre Simon II, fils d'Onias II, et père d'Onias III. La deuxième année de son pontificat, l'an 216 avant Jésus-Christ, Ptolémée-Philopator vint à Jérusalem, y offrit des sacrifices solennels au vrai Dieu, mais voulut ensuite pénétrer jusqu'au sanctuaire ; ce qui, ainsi que nous l'avons vu, mit toute la ville en alarme, et finit par l'humiliation du roi et à la gloire du pontife. Il n'est point parlé d'Onias III, dont nous voyons cependant que le livre des Machabées loue les vertus. C'est que le fils de Sirac ne parle que de ceux qui étaient morts à l'époque où il écrivait, et qu'Onias III vivait encore, quoiqu'il fût déjà en butte aux persécutions qui accablèrent les six dernières années de sa vie, depuis 176 à 171 avant Jésus-Christ. Ce qui laisse à conclure que le fils de Sirac a composé son livre, du moins la dernière partie, dans l'intervalle de ces six ans.

L'écrivain sacré lui-même eut part à ces persécutions. On le voit par la prière qui termine son livre : « Je vous rendrai grâces, ô Seigneur-Roi ! Je vous louerai, Dieu, mon sauveur. Je confesserai votre nom, parce que vous êtes mon secours et mon protecteur. Et vous avez délivré mon corps de la perdition des piéges de la langue inique et des lèvres des artisans de mensonges ; et vous avez été mon défenseur contre ceux qui m'accusaient. Et vous m'avez délivré, selon la multitude de vos miséricordes, des lions rugissants prêts à me dévorer ; des mains de ceux qui recherchaient mon âme, et des angoisses qui m'environnaient ; de la violence de la flamme dont j'étais entouré ; et, au milieu du feu, je n'en ai pas ressenti l'ardeur ; de la profondeur des entrailles de l'enfer, et des lèvres souillées, et des paroles de mensonge, et d'un roi injuste, et des langues médisantes. Mon âme s'approchait de la mort et ma vie de l'enfer : ils m'avaient environné de tous côtés, et nul n'était là pour me secourir ; j'attendais le secours des hommes, et il n'en était point pour moi. Alors je me suis souvenu, Seigneur, de votre miséricorde et de vos œuvres dès le commencement du monde. Vous délivrez, Seigneur, ceux qui vous attendent, et vous les arrachez aux mains des nations. J'ai élevé mes supplications de dessus la terre où j'étais prosterné, et je vous ai prié de me délivrer de la mort. J'ai invoqué le Seigneur, père de mon Seigneur afin qu'il ne me délaisse point au jour de ma tribulation et durant les jours des superbes. Je louerai sans cesse votre nom et je le glorifierai dans mes louanges, parce que vous avez exaucé ma prière ; et vous m'avez délivré de la perdition, et vous m'avez arraché au temps de l'iniquité. C'est pourquoi je vous rendrai grâces, je chanterai vos louanges, et je bénirai le nom de Jéhovah (3). »

On le voit le fils de Sirac avait lu avec fruit les psaumes et les prophètes ; il avait compris ces paroles de David : « Le Seigneur a dit à

(1) C'est le sens du grec : τὸ πᾶν ἐστιν αὐτός ; le latin dit : *Il est lui-même en tout.* — (2) Eccli., XLIII, 1-37. — (3) *Ibid.*, LI, 1-17.

mon Seigneur: Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied. Je vous ai engendré de mon sein avant l'aurore. » Il prie en conséquence, le Seigneur, père de son Seigneur, de venir à son aide.

Cette prière était pour lui-même. Mais il en avait fait une autre pour tout son peuple et la sainte cité, où l'on voit clairement quelle était cette persécution.

« Ayez pitié de nous, Seigneur, Dieu de toutes choses, et regardez-nous ; et montrez-nous la lumière de vos miséricordes ; et envoyez votre terreur sur les nations qui ne vous ont point cherché, afin qu'elles sachent qu'il n'y a point de Dieu que vous, et qu'elles racontent vos merveilles. Elevez votre main sur les nations étrangères, et qu'elles voient votre puissance. Car, comme à leurs yeux vous avez été sanctifié parmi nous, ainsi, à nos yeux, soyez glorifié parmi eux; afin qu'ils vous connaissent, comme nous vous avons connu, savoir, qu'il n'y a point de Dieu que vous, ô Jéhovah ! Renouvelez vos prodiges et réitérez vos merveilles. Glorifiez votre main et votre bras droit. Eveillez votre fureur, et répandez votre colère. Détruisez l'adversaire, et brisez l'ennemi. Hâtez le temps, souvenez-vous du serment, afin que les hommes racontent vos merveilles. Que celui qui aura échappé soit dévoré par l'ardeur de la flamme; et que ceux qui tyrannisent votre peuple trouvent la perdition. Brisez la tête des princes ennemis, qui disent : Il n'y en a point d'autre que nous. Rassemblez toutes les tribus de Jacob, afin qu'elles connaissent qu'il n'y a de Dieu que vous, et qu'elles racontent vos miracles; qu'elles soient votre héritage comme au commencement. Ayez pitié de votre peuple, sur qui a été appelé votre nom, et d'Israël, que vous avez traité comme votre premier-né. Ayez pitié de la ville que vous avez sanctifiée, de Jérusalem, de la ville de votre repos ! Remplissez Sion de vos paroles ineffables, et votre peuple de votre splendeur. Rendez témoignage à ceux qui ont été dès la création du monde, et suscitez les oracles que vos prophètes ont publiés en votre nom. Récompensez ceux qui vous ont attendu, afin que vos prophètes soient trouvés fidèles ; et exaucez les prières de vos serviteurs, selon la bénédiction d'Aaron sur votre peuple ; et dirigez-nous dans la voie de la justice, et que tous ceux qui habitent la terre sachent que vous êtes l'Eternel, le Dieu qui contemple tous les siècles (1). »

Cet adversaire ou Satan, ce prince ennemi, ce peuple tyrannisé, Jérusalem devenu un objet de compassion, tout cela indique le commencement de la persécution d'Antiochus-Epiphane, lorsque Onias III, pontife légitime, était captif à Antioche; lorsque son frère, Jason, usurpa la souveraine sacrificature, et fut lui-même supplanté par Ménélaüs, de la tribu de Benjamin, et son frère Lysimaque. La bénédiction, la glorieuse promesse faite à Aaron, que le sacerdoce ne sortirait point de sa race, était en péril. C'est pour cela que l'écrivain sacré conjure le Seigneur, que la parole de ses prophètes soit trouvée fidèle.

Cette parole se trouvait fidèle en ces malheurs mêmes; elle les avait prédits. Avec la mort d'Alexandre et le partage de son empire en quatre royaumes, Daniel avait annoncé d'avance les guerres, les alliances, les révolutions de deux de ces royaumes, l'Egypte et la Syrie, entre lesquels était placée la terre d'Israël ou le pays de gloire.

Il avait dit : « Et le roi du midi deviendra puissant, mais un des princes deviendra encore plus puissant que lui ; car très-grande sera sa domination. Quelques années après, ils feront alliance ensemble, et la fille du roi du midi viendra vers le roi d'Aquilon pour cimenter l'amitié ; mais elle n'acquerra pas un bras fort, et sa race ne subsistera point : elle sera livrée, ainsi que son fils, avec ceux qui l'avaient amené ou qui l'avaient soutenue en divers temps (2). »

Et au midi de la Judée, après la mort d'Alexandre, un de ses princes, Ptolémée-Lagus, devint roi de l'Egypte et des pays circonvoisins; mais au nord, un autre de ses princes, Séleucus-Nicator, roi de de Syrie ou d'Asie, devint encore plus puissant, car son royaume s'étendait de la mer Méditerranée jusque dans les Indes. Et les rois d'Egypte et de Syrie, Ptolémée-Philadelphe et Antiochus-Théos, se firent pendant plusieurs années la guerre. Et ensuite ils conclurent la paix moyennant un mariage. Et Antiochus répudia sa première femme, Laodice, dont il avait deux fils, pour épouser Bérénice, fille de Ptolémée. Mais la nouvelle reine n'acquit pas une grande autorité. A la mort de son père Philadelphe, Antiochus la renvoya et reprit Laodice. Celle-ci empoisonna son mari, et plaça sur le trône son fils aîné, Séleucus-Callinique. Bérénice s'enfuit avec les siens à Daphné, près d'Antioche, comme dans un asile inviolable; mais elle y fut livrée avec son fils et sa suite d'Egyptiens, et mise à mort.

Daniel avait dit : « Mais il s'élèvera un rejeton de sa tige à elle : et il viendra avec une grande armée, pénétrera dans le pays du du roi de l'aquilon, le ravagera et s'en rendra maître. Leurs dieux mêmes et leurs statues, ainsi que leurs précieux vases d'or et d'argent, il les emmènera en Egypte; et il prévaudra sur le roi d'aquilon. Et quand il en aura traversé le royaume, le roi du midi reviendra dans son pays (3). »

Et, accomplissant la parole de Daniel, Ptolémée-Evergète, frère de Bérénice et successeur de Philadelphe, marche au secours de sa sœur, pour la délivrer; et, après sa mort, pour la venger, il entre en Syrie, pénètre jusqu'à Babylone, fait tuer Laodice, prend

(1) Eccli., XXXVI, 1-19. — (2) Dan., XI, 5 et 6. — (3) *Ibid.*, 7, 8 et 9.

Séleucie, se rend maître de la Médie, de la Perse, pousse jusque dans l'Inde, revient chez lui chargé de trésors, et rapporte aux Egyptiens les idoles que Cambyse leur avait enlevées autrefois.

Daniel avait dit: « Mais les fils de celui-là s'irriteront et lèveront de puissantes armées. L'un d'eux s'en viendra fondre comme un torrent qui se déborde, il s'en viendra irrité et combattra contre la puissance de celui-ci (1). »

Et, accomplissant la parole de Daniel, les deux fils de Callinique, Séleucus-Céraunus et Antiochus surnommé le Grand. lèvent des armées: l'un d'eux, Antiochus, après la mort de son frère, marche contre Ptolémée-Philopator, fils et successeur d'Evergète, reprend Séleucie et la Célésyrie, bat les généraux de son adversaire, s'empare d'une partie de la Phénicie, et pénètre jusqu'aux frontières d'Egypte.

Daniel avait dit: « Alors le roi du midi étant provoqué se mettra en campagne et combattra contre le roi de l'aquilon; il lèvera une grande armée, et l'autre troupe lui sera livrée entre les mains. Il en prendra un grand nombre, et son cœur s'élèvera, il en abattra des dix mille; mais il ne prévaudra pas. Car le roi de l'aquilon viendra de nouveau; il rassemblera encore plus de troupes qu'auparavant; et, après un certain nombre d'années, il s'avancera en grande hâte avec une armée nombreuse et de grandes richesses. En ce temps-là, plusieurs s'élèveront contre le roi du midi. Egalement, les enfants prévaricateurs de votre peuple seront exaltés, accompliront la prophétie et tomberont. Et le roi de l'aquilon viendra, et il fera des terrasses et des remparts, et il prendra les villes les plus fortes; et les bras du midi n'en soutiendront point l'effort; ses plus vaillants s'élèveront pour lui résister, mais ils ne trouveront point de force. Il fera contre le roi du midi tout ce qui lui plaira; et il n'y aura personne qui ait pouvoir de lui résister. Il entrera même dans la terre de gloire, elle sera consommée par sa main (2). »

Et, accomplissant la parole de Daniel, Ptolémée-Philopator remporte sur Antiochus une grande victoire près de Raphia, entre Rhinocorure et Gaze; et Antiochus y perd dix mille hommes tués et quatre mille prisonniers; et la Célésyrie et la Judée se rendent au vainqueur; et le roi d'Egypte ne se soutient pas, et il meurt dans la débauche, laissant pour successeur un enfant de cinq ans, Ptolémée-Epiphane; et Antiochus fait alliance avec Philippe de Macédoine contre le monarque pupille, déjà en butte à des factions intestines; et Scopas, général de Ptolémée, est vaincu dans une bataille par Antiochus, et obligé de se rendre sans armes et sans vêtement; et les villes de Phénicie et de Judée ouvrent leurs portes au monarque syrien; et plusieurs Juifs courent au-devant de lui, le reçoivent dans Jérusalem, lui aident à prendre la citadelle, et commencent ainsi la domination des rois de Syrie, qui, favorable d'abord, devait, sous son fils Antiochus-Epiphane, et comme Daniel va le prédire tout à l'heure, devenir si funeste à la cité sainte et à tout le peuple, et faire tomber dans l'apostasie un si grand nombre.

Daniel avait dit: « Et il tournera ses desseins à s'emparer de tout son royaume; il feindra d'agir avec lui de bonne foi, et il lui donnera sa fille pour épouse afin de le perdre: mais son dessein ne lui réussira pas, et elle ne sera pas pour lui (3). »

Et, accomplissant la parole de Daniel, Antiochus donne sa fille Cléopâtre au jeune Ptolémée-Epiphane; il ajoute pour dot la Célésyrie et la Palestine, mais c'est pour s'emparer de l'Egypte même; et Cléopâtre, au lieu de servir la perfide ambition de son père, embrasse les intérêts de son époux.

Daniel avait dit: « Ensuite il se tournera vers les îles et il en prendra plusieurs; mais le général fera cesser l'outrage qui lui aura été fait, et le fera retomber sur celui-là (4).

Et, accomplissant la parole de Daniel, Antiochus prend plusieurs villes maritimes en Thrace et en Grèce, ainsi que les îles de Rhodes, de Samos, d'Eubée et de Délos, toutes alliées des Romains, et il se moque de l'ambassadeur Lucius Scipion; et bientôt ce même Scipion, à la tête de l'armée romaine, l'attaque, le défait, le force à une paix honteuse, à évacuer non-seulement la Grèce, mais encore toute l'Asie en deçà du mont Taurus.

Daniel avait dit: « Il reviendra donc aux forteresses de sa terre, et il se heurtera, et il tombera, et on ne le trouvera point (5). »

Et, accomplissant la parole de Daniel, Antiochus parcourt ses provinces d'Orient, cherchant de quoi payer les Romains; et, pillant le temple d'Elymaïs, il est tué par les habitants suivant les uns, par ses propres officiers suivant les autres; et l'on ne sait ce qu'il en est.

Daniel avait dit: « Et à sa place, il s'en élèvera un qui enverra l'exacteur et obscurcira la gloire du royaume; et après peu de jours, il périra non dans une émeute ni dans un combat (6). »

Et, accomplissant la parole de Daniel, Séleucus-Philopator succède à son père Antiochus le Grand; et il règne une dizaine d'années sans gloire; et il ne s'occupe qu'à ramasser tous les ans les mille talents dus aux Romains; et il envoie Héliodore à Jérusalem pour piller le temple; et il meurt par le poison de cet exacteur.

Daniel avait ainsi prédit; les rois de Syrie et d'Egypte, sans le savoir, accomplissaient la prédiction; et, sans le savoir, Polybe, Diodore, Tite-Live, Justin, ont enregistré l'accomplissement. Mais où tout cela cela se trouve

(1) Dan., 10. — (2) *Ibid.*, XI, 11-16. — (3) *Ibid.*, 17. — (4) *Ibid.*, 18. — (5) *Ibid.*, 19. — (6) *Ibid.*, 20.

avec le plus merveilleux détail, c'est dans l'histoire d'Antiochus-Epiphane ou le persécuteur. Daniel avait dit : « Et à sa place, il s'élèvera un homme méprisable ; on ne lui donnera point la dignité royale ; mais il s'en viendra furtivement, et s'emparera de la souveraineté par ses artifices (1). »

Et, accomplissant la parole de Daniel, Antiochus IV s'élève à la place de son frère Séleucus-Philopator ; et il se rend souverainement méprisable ; et, suivant le témoignage de Diodore, de Tite-Live et de Polybe (2), souvent il s'échappe de son palais, sans que ses ministres le sachent, et, suivi de deux ou trois domestiques, va courir les rues d'Antioche ; il s'arrête dans les boutiques des orfèvres, dispute avec eux sur leur art, qu'il prétend connaître aussi bien qu'eux ; il se mêle aux attroupements dans les rues, boit avec des étrangers et des gens de la lie du peuple ; quand il sait que des jeunes gens font quelque partie de plaisir, il y vient, sans rien dire, faire le fou, chanter et boire avec eux, sans aucun égard à la bienséance. D'autres fois, se dépouillant de la pourpre, et pratiquant ce qu'il avait vu faire à Rome dans les élections de magistrats, il va sur la place publique, fait la cour à ceux qu'il rencontre, donne la main à celui-ci, embrasse celui-là, leur demandant leurs suffrages pour les places d'édile ou de tribun du peuple ; puis il s'asseoit sur la chaise curule, entend les petits procès qui surviennent au marché, et prononce la sentence avec autant de sérieux que s'il eût été question de l'affaire la plus importante. Bizarre dans ses générosités, il donne aux personnages les plus honorables, des dès à jouer, des dattes, et d'autres choses de nulle valeur, et fait à d'autres des présents magnifiques sans les connaître. Souvent, lorsque le vin lui monte à la tête, il court les rues, jetant l'argent à poignée, et criant : « Attrape qui peut ! » D'autres fois, couronné de roses et portant une robe à la romaine, il marche tout seul par la ville ; et si quelqu'un s'avise de le suivre, il lui jette des pierres dont il s'était rempli les poches. Il se plaît à se baigner dans les bains publics et s'y fait apporter les huiles odorantes les plus précieuses. Quelqu'un ayant dit un jour que les rois étaient bien heureux de pouvoir faire usage de parfums pareils, le lendemain il lui en fit répandre un grand vase sur la tête. En montant sur le trône, il avait pris le surnom de Théos-Epiphane (dieu présent, ou dieu manifeste). Ses extravagances firent qu'on le changea en celui d'Epimane, c'est-à-dire fou.

On ne lui donnera pas la dignité royale. Au fond elle ne lui appartenait pas, mais à son neveu Démétrius, en otage pour lui à Rome. De plus, Héliodore, en Syrie, et Ptolémée-Philométor s'étaient entendus pour exclure également et l'oncle et le neveu. Mais Antiochus se rendit auprès d'Eumèr[illegible] roi Pergame, et de son frère Attale, l[illegible] na pa[illegible] ses flatteries, et, avec leur assista[illegible] aversa Héliodore et se mit à sa place.

Quelques années auparavant, le grand-prêtre Onias étant allé trouver le roi Séleucus-Philopator, en avait obtenu l'éloignement de Simon le Benjamite, qui ne cessait de cabaler à Jérusalem et d'y occasionner même des meurtres. Mais à peine Antiochus fut-il sur le trône, que Josué, indigne frère d'Onias, convoitant le souverain sacerdoce, se rendit auprès du nouveau roi ; lui promit trois cent soixante talents d'argent, environ deux millions de notre monnaie, avec un revenu de quatre-vingts autres talents ou quatre cent quarante-quatre mille huit cents francs : de plus, cent cinquante talents ou un million six cent soixante-huit mille francs, si on lui donnait le pouvoir d'établir un gymnase où les hommes et les jeunes gens s'exerceraient nus à la manière des Grecs, et de faire les habitants de Jérusalem citoyens de la ville d'Antioche. Le roi, qui avait besoin d'argent, lui accorda tout ce qu'il demandait, et, de plus, que son frère Onias, le pontife légitime, serait éloigné de Jérusalem et amené à Antioche, pour que sa présence ne gênât point l'usurpation. Le faux pontife, car ainsi parle l'Ecriture (3), changea son nom de Josué ou Jésus au nom grec de Jason, renversa les lois de ses concitoyens, introduisit les mœurs grecques, bâtit un gymnase sous la citadelle même et près du temple, et exposa les enfants des meilleures familles en des lieux infâmes. Des prêtres même, abandonnant les fonctions de l'autel, méprisant le temple et négligeant les sacrifices, se hâtaient de participer aux exercices de la palestre. L'année suivante on célébrait, à Tyr, en présence du roi, des jeux publics en l'honneur de l'Hercule tyrien, comme parlaient les Grecs ; mais les Tyriens eux-mêmes l'appelaient Melc-Arth ou roi de la ville, et c'était, suivant toutes les apparences, le Baal ou seigneur, dont Jézabel apporta le culte de Tyr à Samarie (4). L'impie Jason députa de Jérusalem, pour assister à ces jeux, des hommes qu'il avait faits citoyens d'Antioche, et qui portaient de sa part trois mille trois cents drachmes pour le sacrifice d'Hercule. Mais les envoyés eurent honte de cette destination, et employèrent la somme à d'autres dépenses.

Cependant Ptolémée-Philométor, ayant atteint sa quatorzième année, fut déclaré majeur. On fit de grands préparatifs à Alexandrie pour la solennité de son couronnement, comme on le pratiquait en Egypte. Antiochus, étant son oncle maternel, envoya Apollonius, un des seigneurs de sa cour, avec le caractère d'ambassadeur, pour féliciter de sa part le jeune roi. Dans la vérité, c'était pour découvrir les desseins qu'on avait sur les provinces

21. — (2) Polyb., *Fragm.*, l. XXVI, c. x. — (3) II Mach., IV, 13. — (4) *Manuel d'histoire ancienne* par F. Lenormant, t. II, p. 352, Paris 1868.

de Célésyrie et de Palestine, qu'on lui avait déjà redemandées. Lorsqu'il sut qu'on se disposait à la guerre, Antiochus vint lui-même à Joppé, visita la frontière d'Egypte pour mettre tout le pays en état de défense, et se rendit, en passant, à Jérusalem, où il fut reçu magnifiquement par Jason et par toute la ville, faisant son entrée à la lumière des flambeaux et parmi les acclamations publiques. De là il retourna en Phénicie avec son armée.

Après trois ans, Jason envoya Ménélaüs, frère de Simon le Benjamite, dont il a été parlé auparavant porter de l'argent au prince, et avoir sa réponse sur des affaires importantes. Mais Ménélaüs s'insinua si bien dans l'esprit d'Antiochus, en flattant sa vanité par une pompeuse description de sa puissance, qu'il fit tomber entre ses propres mains la souveraine sacrificature, en offrant trois cents talents de plus que Jason. Lors donc qu'il eut reçu les ordres du roi, il revint à Jérusalem, n'ayant rien qui fût digne du souverain sacerdoce, et n'apportant que le cœur d'un tyran cruel et la rage d'une bête farouche. Jason, qui avait surpris son propre frère, fut ainsi trompé lui-même par un étranger, et contraint de s'enfuir au pays des Ammonites.

Ce qui faisait ainsi convoiter la souveraine sacrificature à ces impies usurpateurs, c'était moins la sacrificature en elle-même, que la puissance temporelle qui y était attachée alors.

Ménélaüs s'étant ainsi emparé de la principauté, négligea d'envoyer l'argent qu'il avait promis, quoiqu'il en fût pressé par Sostrate, qui commandait dans la forteresse et avait l'intendance des tributs. Ils furent mandés pour cela tous deux à la cour, et laissèrent, pour les remplacer en attendant, Ménélaüs, son frère Lysimaque, et Sostrate, Cratès, gouverneur de Chypre.

Ils ne trouvèrent pas le roi. Il était parti pour réprimer la sédition de deux villes de Cilicie, Tarse et Mallo, qui s'étaient révoltées parce qu'il les avait données en cadeau à une de ses concubines. Il avait désigné comme son lieutenant, Andronique, gouverneur d'Antioche ; Ménélaüs gagna celui-ci, en lui offrant une partie des vases d'or qu'il avait dérobés du temple, après avoir vendu les autres à Tyr et dans les villes voisines. Le grand-prêtre Onias, qui était retiré dans un lieu sûr d'Antioche, fit faire de vifs reproches au sacrilége profanateur. Ménélaüs, marchant de crime en crime, persuade au gouverneur de tuer le saint vieillard. Andronique, par les serments les plus solennels, attire Onias hors de son asile, et l'égorge aussitôt. Ce meurtre exécrable indigna non-seulement les Juifs, mais encore toutes les nations : tant Onias était universellement aimé et respecté. Quand le roi fut revenu de Cilicie, et les Juifs et les Grecs allèrent lui en faire leurs plaintes. Antiochus même fut contristé au fond du cœur de cette mort, et, touché de compassion, il répandit des larmes, se souvenant de la sagesse et de la modération du défunt. Et entrant dans une grande colère contre Andronique, il commanda que, dépouillé de la pourpre, il fût conduit à travers toute la ville, et que ce sacrilége fût tué au même lieu où il avait commis cette impiété contre Onias; le Seigneur lui rendant la punition qu'il avait méritée.

Pendant ce temps, Lysimaque commit plusieurs sacriléges dans le temple, par le conseil de Ménélaüs, et en fit enlever une grande quantité d'or. Le bruit s'en étant répandu, la multitude s'attroupa. Lysimaque arma environ trois mille hommes, sous les ordres d'un certain tyran, homme avancé en âge et consommé en malice, et commença à employer la violence. Mais la multitude, enflammée d'une grande colère, et saisissant, les uns des pierres, les autres des bâtons, quelques-uns même jetant de la cendre contre Lysimaque, ils tombèrent sur les siens, en blessèrent une partie, en tuèrent une autre, mirent tout le reste en fuite, et tuèrent enfin le sacrilége lui-même près du trésor.

On commença donc à accuser Ménélaüs de tous ces désordres. Et le roi étant venu à Tyr, trois députés, envoyés par le sénat, lui portèrent leurs plaintes. Ménélaüs était convaincu, lorsqu'il offrit une somme considérable à un courtisan, du nom de Ptolémée, qui persuada au roi de changer la sentence, de déclarer Ménélaüs innocent, quoiqu'il fût coupable de tous les crimes, et de condamner à la mort des malheureux qui auraient été jugés innocents, s'ils avaient plaidé leur cause devant les Scythes mêmes. Il n'y eut pas jusqu'aux Tyriens qui ne fussent indignés d'une iniquité pareille ; et ils donnèrent une sépulture honorable aux députés mis à mort. Quant à Ménélaüs, resté ainsi au pouvoir par l'avarice des courtisans, il croissait en malice, et travaillait de plus en plus à tendre des piéges à ses concitoyens (1).

Antiochus fit une seconde expédition en Egypte. Nous avons déjà vu cette guerre au dix-neuvième livre, lorsque nous en avons comparé l'histoire avec les prédictions si détaillées et si précises de Daniel.

Or, pendant qu'Antiochus était en Egypte, on vit à Jérusalem, durant quarante jours, des cavaliers qui allaient à travers les airs, avec des vêtements d'or et des lances, comme des cohortes armées; et des courses de chevaux rangés par escadrons, et des rencontres tumultueuses, et des boucliers agités, et une multitude armée de casques et d'épées nues, et des dards lancés, et des armes d'or brillantes, et toutes sortes de cuirasses. C'est pourquoi tous priaient Dieu que ces prodiges tournassent en bien.

(1) II Machab., IV, 1-50.

Un faux bruit se répandit qu'Antiochus était mort. Jason sortit de sa retraite avec mille hommes, attaqua tout à coup Jérusalem, escalada les murailles. Ménélaüs se sauva dans la forteresse. Jason poursuivit avec fureur le carnage de ses concitoyens, ne considérant pas que le plus grand malheur est d'être heureux contre les siens. Cependant il ne put s'emparer de la principauté ; sa trahison tourna à sa honte. De nouveau, fugitif au pays des Ammonites, il fut pris par Arétas, prince des Arabes, s'échappa de la prison ; et, fuyant de ville en ville, haï et poursuivi de tout le monde comme un apostat, abhorré comme l'ennemi de sa patrie et de ses compatriotes, alla se cacher en Egypte, où, ne se croyant pas encore en sûreté, il se réfugia à Lacédémone, à cause de la parenté entre les Lacédémoniens et les Juifs. Après avoir banni tant de personnes de leur patrie, il périt ainsi lui-même dans une terre étrangère. Et comme il avait fait jeter les corps de plusieurs sans sépulture, il fut jeté de même, sans être ni pleuré ni enseveli, et sans qu'il eût pu trouver de tombeau ni dans sa patrie ni parmi les étrangers.

Les choses s'étant ainsi passées, Antiochus s'imagina que les Juifs abandonneraient son alliance. Il partit donc de l'Egypte plein de fureur, prit la ville d'assaut, commanda à ses soldats de tuer tout ce qu'ils rencontreraient, de continuer même le massacre jusque dans les maisons. Il se fit donc un grand carnage des jeunes hommes et des vieillards, des femmes et des enfants, des vierges et des enfants à la mamelle. Dans les trois jours il en périt quatre-vingt mille, quarante mille de tués et quarante mille de vendus comme esclaves. Ce ne fut pas tout : conduit par Ménélaüs, ce traître à la patrie et à ses lois, Antiochus osa même entrer dans le temple, le lieu le plus saint de toute la terre, profaner par ses mains criminelles les vases sacrés que les autres rois et les villes avaient placés dans ce sanctuaire pour en être l'ornement et la gloire. Il prit l'autel des parfums, le chandelier d'or, la table de proposition, tous les vases et ornements précieux ; brisa et enleva tout, ainsi que les trésors cachés, parlant au milieu de tout cela avec un orgueil extrême. « Il ne considérait pas, aliéné d'esprit qu'il était, que Dieu faisait éclater pour un peu de temps sa colère contre les habitants de cette ville, à cause de leurs péchés ; autrement, comme Héliodore, il eût été frappé à son arrivée et confondu dans son audace. Mais Dieu n'a pas choisi la nation à cause du temple, mais le temple à cause de la nation. C'est pourquoi ce lieu a participé aux maux du peuple, comme il aura part aussi à ses biens. » Ces réflexions sont de l'auteur sacré, ainsi que tout le reste (1).

Antiochus ayant emporté du temple pour la valeur de dix-huit cents talents, environ dix millions de notre monnaie, retourna promptement à Antioche, s'imaginant, dans son orgueil, qu'il pourrait naviguer sur la terre et faire marcher ses troupes sur la mer. Il laissa des gouverneurs pour tourmenter le peuple : dans Jérusalem, Philippe, originaire de Phrygie, plus cruel que celui qui l'y avait établi ; Andronique, à Garizim : et, outre ces deux, Ménélaüs, plus acharné que tous les autres à faire du mal à ses concitoyens (2).

Alors il y eut un grand deuil parmi le peuple d'Israël et dans tout leur pays. Et les princes et les anciens gémirent, les vierges et les jeunes gens furent abattus, et la beauté des femmes fut changée. Tous les maris s'abandonnèrent aux lamentations, et les femmes, assises sur le lit nuptial, pleuraient ; et la terre s'émut sur ses habitants, et la maison de Jacob revêtit la confusion (3).

Dans sa quatrième expédition contre l'Egypte, Antiochus vit arriver sur des vaisseaux macédoniens des ambassadeurs romains, Popilius à leur tête, qui lui ordonnèrent, de la part du sénat, d'évacuer les terres du roi d'Egypte, allié de Rome. On sait avec quelle hauteur Popilius l'obligea de répondre sur-le-champ. Antiochus se soumit avec dépit et en gémissant, dit Polybe (4). Daniel l'avait prédit. « Au temps marqué il retournera et reviendra vers le midi ; mais ce dernier voyage ne sera pas comme le premier. Des vaisseaux viendront contre lui de Céthim (ou de Macédoine) ; il en sera atterré et retournera chez lui. Alors il s'emportera contre l'alliance du sanctuaire, et il agira contre elle, et il remarquera ceux qui ont abandonné l'alliance sainte. Ses bras se tiendront là, ils violeront le sanctuaire du Fort, ils feront cesser le sacrifice perpétuel et dresseront une abomination de la désolation (5). »

Et, accomplissant la prédiction de Daniel, Antiochus, à l'instigation de l'apostat Ménélaüs, envoya Apollonius avec vingt-deux mille hommes en Judée, lui donnant ordre de tuer tous les hommes faits et de vendre les femmes et les enfants. Apollonius vint à Jérusalem avec des paroles de paix, et l'on y crut. Il attendit jusqu'au jour du sabbat. Lorsqu'il vit tous les Juifs uniquement occupés de la fête, il fit prendre les armes à ses troupes, se jeta dans la ville, tua un grand nombre d'hommes, pilla, brûla les maisons, renversa les murs et emmena captifs une multitude de femmes et d'enfants. Il fortifia de murailles et de tours nouvelles la cité de David, y mit une garnison qui exerça toute espèce de tyrannie, empêcha de force le culte divin, versa beaucoup de sang et profana le sanctuaire. Le reste des habitants s'enfuit, et Jérusalem devint la demeure des étrangers, et étrangère à ses citoyens (6).

Dans le même temps, Antiochus écrivit des lettres à tout son royaume, afin que tous les

(1) I Mach., I, 51-25 — (2) II Mach., v, 15-23. — (3) I Mach., I, 26-29. — (4) Polyb., *Legat.*, c. xcii. — (5) Dan., xi, 30. — (6) I Mach., I, 31-40 ; II Mach., v, 24-17.

peuples n'en fissent plus qu'un, et que chaque nation abandonnât sa loi ; et toutes les nations obéirent à cette parole d'Antiochus ; et plusieurs d'Israël même consentirent à cette servitude, sacrifièrent aux idoles, et violèrent le sabbat (1).

Les Samaritains, qui voyaient les Juifs accablés de maux, écrivirent à Antiochus qu'il ne devait pas les confondre avec eux. Leur lettre portait pour inscription : *Au roi Antiochus, dieu Epiphane.* Ils lui représentaient que leurs ancêtres étaient descendus des Mèdes et des Perses ; qu'affligés autrefois par de grandes et fréquentes pestes, ils s'étaient engagés par une ancienne superstition à célébrer le sabbat des Juifs, et avaient bâti sur la montagne de Garizim un temple en l'honneur d'un dieu anonyme ; mais que, maintenant, eux suppliaient le roi de nommer à l'avenir ce temple, le temple de Jupiter hellénique (2). Antiochus envoya, peu après, un sénateur d'Antioche, pour forcer les Juifs d'abandonner les lois de Dieu et de leurs pères ; et pour profaner le temple de Jérusalem, et le consacrer à Jupiter olympien ; et pour donner au temple de Garizim le nom de Jupiter hospitalier, parce que ceux qui habitaient en ce lieu étaient étrangers.

C'est alors que les maux furent à leur comble. Le temple saint était rempli de dissolutions et des festins des Gentils, d'hommes impudiques et de prostituées. L'autel était plein de viandes immondes. On ne gardait plus de sabbat ; on n'observait plus les jours solennels de la patrie ; nul n'osait avouer qu'il était Juif. Ils étaient conduits par une cruelle nécessité, chaque mois, aux sacrifices profanes, le jour de la naissance du roi ; et lorsqu'on célébrait les bacchanales, on les contraignait de marcher couronnés de lierre, en l'honneur de Bacchus. D'après les conseils de ceux de Ptolémaïde, un édit fut publié dans les villes des Gentils, voisines de la Judée, pour les obliger d'agir de la même sorte contre les Juifs. On ne voyait donc partout que désolation. Deux femmes, ayant été accusées d'avoir circoncis leurs enfants, furent conduites publiquement à travers toute la ville, avec ces enfants pendus à leurs mamelles, et ensuite précipitées du haut des murailles (3).

Porphyre nous apprend, dans saint Jérôme, que l'idole qu'Antiochus fit placer sur l'autel, dans le temple de Jérusalem, était son propre simulacre. Daniel l'avait prédit : « Et le roi fera selon qu'il lui plaira ; il s'élèvera, il se grandira au-dessus de tout dieu. Il parlera insolemment contre le Dieu des dieux ; et il réussira jusqu'à ce que la colère soit accomplie, car ce qui est décidé s'exécutera. Il n'aura aucun égard aux dieux de ses pères, mais il s'abandonnera à la passion des femmes ; il ne se souciera de quelque dieu que ce soit, car il s'élèvera au-dessus de tout. Il glorifiera à sa place le dieu Moazim (le dieu de la force), un dieu que ses pères n'ont point connu ; il le glorifiera avec l'or, l'argent, les pierres précieuses et ce qu'il y a de plus beau. Et il fera des lieux forts pour Moazim, auprès de ce dieu étranger. Quiconque le reconnaîtra, il les comblera de gloire, leur donnera beaucoup de puissance et leur partagera gratuitement la terre (4). »

Antiochus ne reconnaissait au fond d'autre dieu, d'autre loi que la force ; et comme il se croyait le plus fort, il se faisait adorer sous le nom de Jupiter olympien ou d'Hercule de Tyr. Ces Maszim ou dieux de la force tenaient sa place. Auprès du temple où était la principale de ces idoles, il bâtit une forteresse ; et il élevait au honneurs et comblait de richesses ceux qui adoraient son dieu.

L'abomination de la désolation n'était pas seulement à Jérusalem. Dans toutes les villes de Juda, on voyait des autels élevés aux idoles, et des gens qui brûlaient de l'encens, en leur honneur, devant les portes des maisons et au milieu des rues. Partout on déchirait et on jetait aux flammes les livres de la loi de Dieu ; partout on égorgeait tous ceux chez qui l'on trouvait ces livres ou qui en observaient les commandements. Plusieurs se laissèrent entraîner dans l'apostasie ; mais plusieurs aussi aimèrent mieux souffrir la mort que de violer la sainte loi de Dieu.

Parmi ceux-ci fut un des premiers docteurs de la loi, homme avancé en âge et d'un visage vénérable. Son nom était Eléazar. On le pressait de manger de la chair de pourceau : ce que la loi défendait. On alla jusqu'à lui ouvrir la bouche de force. Mais lui, préférant une mort glorieuse à une vie criminelle, marcha volontairement et de lui-même au supplice. Quelques-uns, touchés d'une compassion impie, à cause de l'ancienne amitié qu'ils avaient pour lui, le prirent à part, et le supplièrent de laisser apporter des viandes dont il était permis de manger, afin qu'on pût feindre qu'il avait mangé des viandes du sacrifice, selon le commandement du roi, et qu'on le sauvât ainsi de la mort. Le saint vieillard répondit aussitôt qu'il aimait mieux descendre dans la tombe. « A notre âge, dit-il, il ne convient pas de feindre. Plusieurs jeunes gens s'imagineraient qu'Eléazar, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, aurait passé à la vie des étrangers. Ils seraient trompés par cette feinte dont j'aurais usé pour me conserver un faible reste de vie corruptible, et j'attirerais la honte et l'exécration sur ma vieillesse. Et quand même j'échapperais maintenant aux supplices des hommes, je ne pourrais fuir la main du Tout-Puissant, ni durant ma vie, ni après ma mort. Au lieu que, mourant courageusement, je paraîtrai digne de ma vieillesse ; et je laisserai aux jeunes gens un exemple de fermeté, en souffrant avec constance et avec joie une mort

(1) I Mach., I, 43-35. — (2) Josèphe, *Ant.*, l. XII, c. VII. — (3) I Mach., I, 41-52 ; II Mach. VI, 8-10 ; Hieron., *In Dan.*, c. XI. — (4) Dan., XI, 36-39.

généreuse pour nos lois saintes et vénérables. » A ces mots, ceux qui lui avaient témoigné de la compassion un instant auparavant, entrèrent en fureur et le conduisirent eux-mêmes au supplice de la bastonnade. Mais, au moment d'expirer sous les coups, il soupira et dit : « Seigneur, qui avez une science sainte, vous savez qu'ayant pu éviter la mort, j'endure dans mon corps de cruelles douleurs ; mais que dans l'âme je souffre avec joie, à cause de votre crainte. »

La persécution ne sévissait pas uniquement dans la Judée : Antioche même vit d'illustres martyrs, dont les tombeaux se montraient encore du temps de saint Jérôme.

Sept frères, entre autres, furent pris avec leur mère, et amenés devant Antiochus, qui voulut, contre la loi, les forcer à manger de la chair de pourceau, en les faisant déchirer avec des fouets et des lanières.

Mais l'un d'eux, qui était le premier, lui dit : « Que demandes-tu, et que veux-tu apprendre de nous ? nous sommes prêts à mourir, plutôt que de violer les lois de Dieu et de nos pères. » Le roi, irrité, ordonna qu'on fît rougir sur le feu des poêles et des chaudières; et, lorsqu'elles furent brûlantes, il ordonna qu'on arrachât la langue à celui qui avait parlé le premier, et qu'enlevant la peau de sa tête, on lui coupât l'extrémité des mains et des pieds à la vue de ses frères et de sa mère. Et, après avoir fait ainsi mutiler son corps, il ordonna qu'on l'approchât du feu et qu'on le fît brûler vivant dans une chaudière. Pendant qu'il était ainsi torturé, ses autres frères et la mère s'excitaient l'un l'autre à mourir avec courage, disant : « Le Seigneur-Dieu considérera la vérité ; il sera consolé en nous, selon que Moïse l'a déclaré par ces paroles de son cantique : Et il sera consolé dans ses serviteurs. »

Le premier étant donc mort, on conduisit le second pour le livrer aux outrages ; et, lui ayant arraché la peau de la tête avec les cheveux, on lui demandait s'il mangerait plutôt que d'être déchiré de tous ses membres. Il répondit, dans la langue de ses pères : « Je n'en ferai rien ; » et souffrit à son tour le même supplice que le premier. Sur le point d'expirer, il dit : « Certes, homme pervers, tu nous fais mourir en la vie présente; mais le Roi du monde nous ressuscitera en la résurrection de la vie éternelle, nous qui sommes morts pour ses lois. »

Après celui-ci, on livra le troisième aux outrages ; et quand on lui demanda sa langue, il l'offrit aussitôt, et il étendit ses mains avec fermeté ; et, plein de confiance, il dit : « J'ai reçu ces membres du ciel ; mais je les dédaigne maintenant à cause des lois de Dieu, car j'espère qu'il me les rendra. » En sorte que le roi, et ceux qui étaient avec lui, s'étonnaient du courage d'un jeune homme qui comptait pour rien les tourments.

Quand celui-là fut mort, ils déchirèrent le quatrième par les semblables tortures. Et comme il était près de mourir, il parla ainsi : « Il est avantageux de mourir par la main des hommes, avec l'espoir que Dieu nous ressuscitera ; mais toi, tu ne ressusciteras point à la vie. »

Lorsqu'ils eurent pris le cinquième, ils le tourmentaient. Mais lui, le regardant, il dit : « Tu as la puissance parmi les hommes, quoique tu ne sois qu'un mortel, et tu fais ce que tu veux, mais ne crois pas que notre nation soit délaissée de Dieu. Attends patiemment, et tu verras quelle est sa puissance, et comme il te tourmentera, toi et ta race. »

Après celui-ci, ils conduisirent au supplice le sixième, et comme il commençait à mourir, il parla ainsi : « Ne te trompe pas, car nous souffrons à cause de nous-mêmes, parce que nous avons péché contre notre Dieu ; c'est pour cela que ces choses terribles sont venues sur nous. Mais toi, ne crois pas rester impuni, après avoir entrepris de faire la guerre à Dieu. »

Or, la mère, plus admirable qu'on ne peut dire, est digne de la mémoire des justes, voyant ses sept fils périr en un même jour, souffrait avec constance, à cause de l'espoir qu'elle avait en Dieu. Et elle exhortait fortement chacun de ses enfants dans la langue de ses pères ; et remplie de sagesse et ayant un courage mâle avec la tendresse d'une femme, elle leur disait : « Je ne sais comment vous avez paru dans mon sein ! car ce n'est pas moi qui vous ai donné l'esprit, ni l'âme, ni la vie, et je n'ai pas moi-même assemblé tous vos membres. Mais le Créateur du monde, qui a fait l'homme dès sa naissance, et qui a trouvé le commencement de toutes choses, vous rendra l'âme et la vie avec miséricorde, parce que que maintenant vous vous méprisez vous-mêmes à cause de ses lois (1). »

Antiochus croyait qu'on le méprisait et qu'on lui insultait. Il prit donc le plus jeune qui restait encore, l'exhorta par ses paroles, et lui jura qu'il le rendrait riche et heureux, et que quand il aurait abandonné les lois de son pays, il le prendrait pour son ami et lui donnerait tout ce qui lui serait nécessaire. Mais parce que le jeune homme n'était nullement ébranlé, le roi rappela la mère, et l'engagea à sauver son jeune fils. Et après qu'il eut dit beaucoup de paroles pour la persuader, elle promit qu'elle exhorterait son fils. C'est pourquoi, se baissant vers lui et se moquant de ce cruel tyran, elle dit dans le langage de ses pères : « Mon fils, aie pitié de moi, qui t'ai porté neuf mois en mon sein, qui t'ai allaité trois ans, qui t'ai nourri et amené jusqu'à cet âge. Je te conjure, mon enfant, de regarder le ciel et la terre et toutes les choses qu'ils renferment, et de comprendre que Dieu a fait toutes ces choses de rien, ainsi que la race humaine. Tu ne craindras donc point ce bourreau, mais tu seras digne de tes

(1) II Mach., vi, 18-31.

frères; reçois la mort, afin que je te reçoive avec tes frères, dans le sein de la miséricorde. »

Elle parlait encore, lorsque l'enfant dit : « Qui attendez-vous ? Je n'obéirai point au commandement du roi, mais au commandement de la loi qui nous a été donnée par Moïse. Et toi, l'inventeur de toute malice contre les Hébreux, tu n'échapperas point à la main de Dieu ; car nous souffrons pour nos péchés. Et si, afin de nous châtier et de nous corriger, le Seigneur, notre Dieu, s'est irrité pour un peu de temps contre nous, toutefois il se réconciliera de nouveau avec ses serviteurs. Mais toi, ô méchant, et le plus criminel de tous les hommes, ne t'élève point en vain par de fausses espérances, enflammé de colère contre ses serviteurs. Tu n'as pas encore échappé au jugement du Dieu tout-puissant, qui voit toutes choses. Car mes frères, en souffrant une légère douleur, sont maintenus dans l'alliance de la vie éternelle; et toi, tu subiras, au jugement de Dieu, les peines de ton orgueil. Moi donc, je livre mon corps et mon âme, comme mes frères, pour les rois de nos pères, en invoquant Dieu, afin qu'il soit propice à notre nation, et que tu confesses dans les tourments que lui seul est Dieu. Mais en moi et en mes frères cessera la colère du Tout-Puissant, qui est tombée justement sur toute notre race. »

Alors le roi, enflammé de colère, sévit plus cruellement contre lui que contre tous les autres ne pouvant souffrir d'être ainsi méprisé. C'est pourquoi celui-là aussi passa de cette vie à l'autre, dans la pureté et avec une pleine confiance en Dieu. Enfin la mère fut aussi mise à mort après ses fils (1).

Vers le même temps, Antiochus célébrait des jeux publics à Daphné, près d'Antioche. Il y avait fait venir à grands frais les meilleurs acteurs et les ouvriers les plus renommés de l'Europe et de l'Asie, et y avait invité de tous côtés une foule innombrable de spectateurs. Jamais les Syriens n'avaient vu de fête plus magnifique. Dans une pompeuse parade, on vit d'abord se succéder diverses troupes de gens de guerre, la première vêtue et armée à la romaine, et chacune des autres à la manière d'une autre nation. Venaient ensuite, portées par des hommes richement vêtus et précédées par huit cents jeunes hommes ayant des couronnes d'or, les idoles de tous les dieux, génies et héros que l'on connaissait et que l'on honorait à quelque part que ce fût. Suivaient les pages du roi, qui portaient sa vaisselle d'or et d'argent, parmi laquelle il y avait sans doute les vases sacrés du temple de Jérusalem ; car Polybe remarque expressément à cette occasion que la plupart de ces richesses étaient des vols sacrilèges de temples (2). La pompe se terminait par quatre-vingts concubines du roi, portées sur des litières à pieds d'or, et par cinq cents autres portées sur des litières à pieds d'argent. Le roi lui-même, monté sur un petit cheval, galopait de côté et d'autre, et faisait comme le bedeau de cette espèce de procession. Dans les festins, lui-même servait tantôt à une table, tantôt à une autre; et précédait ceux qui apportent les plats, revêtu de tous les ornements royaux, et le diadème sur la tête. Un jour, il se fit apporter dans la salle par des bouffons, et poser à terre, enveloppé de draps comme un mort. Mais tout à coup, au son de la musique, il se lève tout nu, et danse à la tête des bouffons, avec les attitudes les plus indécentes : au point que les spectateurs s'enfuirent de honte. A voir l'ordre et la magnificence de l'ensemble des fêtes, on reconnaissait un roi ; mais à voir le roi lui-même, on n'apercevait qu'un fou, et l'on ne pouvait, concevoir que ces deux hommes ne fissent qu'un. C'est la réflexion de Diodore de Sicile (3). Nous verrons le premier et le plus furieux persécuteur des chrétiens, ressembler au premier et au plus furieux persécuteur des Juifs. Néron, comme Antiochus, sera un mélange hideux de cruauté, de débauche, d'extravagance, et de quelques bonnes qualités.

Cependant la persécution continuait à Jérusalem. Il s'y trouvrit encore un prêtre fidèle : c'était Mathathias, de la famille de Joarib, la première des vingt-quatre familles sacerdotales. Il avait cinq fils : Jean, surnommé Thasi ; Judas, appelé Machabée; Eléazar, surnommé Abaron ; et Jonathas, surnommé Apphus. Quand ils virent les maux que l'on faisait souffrir au peuple de Juda et de Jérusalem, ils se retirèrent sur la montagne de Modin, non loin de Joppé. « Malheur à moi ! s'écriait Mathathias, pourquoi suis-je né pour voir l'affliction de mon peuple et le renversement de la ville sainte, et pour y demeurer pendant qu'elle est livrée aux mains de ses ennemis? Son sanctuaire est entre les mains des étrangers; son temple est comme un homme dans l'ignominie ; les vases de sa gloire ont été emportés dans une terre étrangère ; ses vieillards ont été massacrés dans les rues, et ses jeunes hommes sont tombés sous le glaive des ennemis. Quelle nation n'a point hérité de son royaume et n'a pas obtenu ses dépouilles? Toute sa magnificence lui a été enlevée; elle était libre, elle est devenue esclave. Et tout ce que nous avions de saint, de beau et d'éclatant, a été désolé et profané par les nations. Pourquoi donc vivons-nous encore? » Et, parlant ainsi, ils déchirèrent leurs vêtements, se couvrirent de cilices, et furent dans un grand deuil.

Mais les émissaires d'Antiochus vinrent jusque dans la ville de Modin, pour forcer ceux qui s'y étaient retirés de sacrifier aux idoles et abandonner la loi de Dieu. Plusieurs succombèrent encore ; mais Mathathias et ses fils demeurèrent fermes. Les émissaires dirent à Mathathias : « Tu es le prince en cette ville,

(1) [illegible], vii, 1-41. — (2) Polyb., *Fragm.*, l. [illegible]. — (3) *Ibid.*

us grand et le plus considéré, et tes fils et frères ajoutent à ta gloire. Viens donc le emier, et accomplis le commandement du roi, comme ont fait toutes les nations, les hommes de Juda et ceux qui sont demeurés dans Jérusalem, et tu seras, toi et tes fils au rang des amis du roi, comblé d'argent, d'or et de présents. » Mais Mathathias répondit à haute voix : « Quand toutes les nations obéiraient au roi Antiochus, et que tous ceux d'Israël abandonneraient la loi de leurs pères et consentiraient à ses ordonnances, moi et mes fils et mes frères, nous marcherons dans l'alliance de nos pères. Dieu nous garde d'abandonner sa loi et ses justices ? Nous n'obéirons point au commandement du roi Antiochus, de manière à nous écarter de notre culte ni à droite ni à gauche. »

Il avait à peine achevé, qu'un Juif s'avança, devant tout le monde, pour sacrifier aux idoles sur l'autel de Modin. Mathathias fut embrasé de zèle, ses reins tremblèrent, sa fureur s'alluma selon le jugement de la loi; et, se précipitant sur cet homme, il le tue, ainsi que l'officier, renverse l'autel, animé du zèle de la loi comme Phinéès, lorsqu'il tua Zamri, fils de Salomi. Puis il cria à haute voix dans toute la ville : « Quiconque a le zèle de la loi et veut garder l'alliance, qu'il sorte après moi ! » Et il s'enfuit, lui et ses fils, sur les montagnes, et ils abandonnèrent tout ce qu'ils avaient dans la ville.

Alors, plusieurs, qui cherchaient la loi et la justice, descendirent au désert, et y demeurèrent eux et leurs fils, leurs femmes et leurs troupeaux, se nourrissant de l'herbe des champs, afin de ne prendre point de part à ce qui souillait les autres. Les officiers du roi qui commandaient dans la forteresse de Jérusalem, l'ayant su, vinrent les attaquer un jour de sabbat, dans un endroit naturellement fortifié des montagnes. Sommés de se rendre et de se soumettre à l'édit du roi, ils répondirent qu'ils n'en feraient rien, et qu'ils ne violeraient point le jour du sabbat. Et de fait, sans jeter une seule pierre, sans fermer leurs retraites, mais disant : « Mourons tous dans la simplicité de notre cœur, et le ciel et la terre seront témoins que vous nous faites mourir injustement, » ils se laissèrent tuer eux et leurs femmes, et leurs enfants, et leurs troupeaux, jusqu'au nombre de mille.

Mathathias et les siens en furent profondément affligés. Et ils se disaient l'un à l'autre : « Si nous faisons tous comme nos frères, et que nous ne combattions point contre les nations pour nos vies et nos lois, ils nous extermineront en peu de temps de la terre. » Ils prirent donc la résolution de combattre contre quiconque les attaquerait le jour du sabbat, afin de ne pas périr tous comme leurs frères.

Alors, les Assidéens, les mêmes, selon toute apparence, que les Esséniens ou peut-être les Réchabites, se joignirent à eux. C'étaient les plus vaillants d'Israël. Tous ceux qui s'étaient attachés volontairement à la loi, et tous ceux qui fuyaient les maux dont ils étaient menacés, vinrent à leurs secours. Ils formèrent donc une armée, frappèrent les prévaricateurs dans leur colère, et tout le reste s'enfuit vers les nations pour échapper. Mathathias allait partout avec ses amis, détruisant les autels des idoles, faisant circoncire les enfants, poursuivant les impies; et, tout prospérant en leurs mains, ils délivrèrent la loi de l'asservissement des nations et de la puissance des rois.

Mais Mathathias était fort âgé. Le jour de sa mort approchant, il dit à ses fils : « Le règne de l'orgueil est affermi; voici un temps de châtiment et de ruine, d'indignation et de colère. Maintenant donc, mes fils, soyez zélateurs de la loi, et donnez votre vie pour l'alliance de vos pères; et souvenez-vous des œuvres de vos pères en leurs générations, et vous laisserez une grande gloire et un nom éternel. Abraham n'a-t-il pas été trouvé fidèle dans la tentation; et cela ne lui a-t-il pas été imputé à justice ? Joseph, dans le temps de la détresse, a gardé les commandements, et il est devenu le Seigneur de l'Egypte. Phinéès, notre père, brûlant de zèle pour la loi de Dieu, a reçu la promesse d'un sacerdoce éternel. Josué, accomplissant la parole, est devenu chef en Israël. Caleb, rendant témoignage dans l'assemblée du peuple, a reçu un héritage dans la terre promise. David, par sa douceur, a obtenu un trône à jamais. Elie, embrasé de zèle pour la loi, a été enlevé dans le ciel. Ananias, Azarias et Misaël, croyant, ont été sauvés des flammes. Daniel, à cause de la simplicité de son cœur, a été délivré de la gueule des lions. Ainsi, considérez tout ce qui s'est passé de race en race, tous ceux qui espèrent en Dieu ne s'affaiblissent point. Et ne craignez pas la parole de l'homme pécheur, parce que sa gloire sera de la pourriture et des vers. Il s'élève aujourd'hui, et demain on ne le trouvera plus, parce qu'il est retourné en la poussière et que ses pensées se sont évanouies. Vous donc, mes fils, soyez forts et agissez vaillamment pour la loi ; car, par elle, vous serez dans la gloire. Et voilà Simon, votre frère; je sais qu'il est homme de conseil, écoutez-le toujours, et il vous tiendra lieu de père. Et Judas-Machabée a été fort et vaillant dès sa jeunesse; qu'il soit le chef de votre armée, et il conduira la guerre des nations. Et vous joindrez à vous tous les observateurs de la loi, et vous vengerez votre peuple de vos ennemis. Rendez aux nations leur salaire, et soyez attentifs aux préceptes de la loi. »

Et il les bénit, et il fut réuni à ses pères, et il mourut en la cent quarante-sixième année de l'ère des Grecs, cent soixante-six ans avant Jésus-Christ; et ses fils l'ensevelirent à Modin, dans le sépulcre de ses pères, et tout Israël le pleura d'un grand deuil (1).

(1) Mach., II, 1-70.

Mathathias prit les armes et les prit légitimement. Comme chef de la première famille sacerdotale, il était depuis la mort du dernier pontife légitime, Onias III, le chef naturel de la nation juive. Une nation a le droit naturel de se défendre contre qui veut l'égorger. Mathathias n'a fait qu'user de ce droit. « Si des sujets ne doivent plus rien à un roi qui abdique la royauté et qui abandonne tout à fait le gouvernement, dit à ce propos Bossuet, que penserons-nous d'un roi qui entreprendrait de verser le sang de tous ses sujets, et qui, las de massacres, en vendrait le reste aux étrangers? Peut-on renoncer plus ouvertement à les avoir pour sujets, ni se déclarer plus hautement, non plus le roi et le père, mais l'ennemi de tout son peuple? C'est ce que fit Antiochus à l'égard de tous les Juifs, qui se virent non-seulement abandonnés, mais exterminés en corps par leur roi ; et cela sans avoir fait aucune faute, comme Antiochus lui-même est contraint à la fin de le reconnaître (1). »

D'ailleurs, supposé, avec Bossuet, que les rois de Syrie fussent les souverains ou suzerains légitimes de la Judée, il y avait à cela une condition bien connue. Sous les Assyriens, sous les Perses, sous les Ptolémées d'Égypte, les Juifs avaient toujours vécu selon leurs lois. Antiochus le Grand, et père d'Epiphane, leur avait formellement garanti ce droit lorsqu'il entra dans leur pays, ou plutôt lorsqu'ils l'y reçurent. Son fils, violant la promesse, n'avait plus droit à la soumission fondée sur cette promesse.

Nous avons dit, « supposé que les rois de Syrie fussent les souverains ou suzerains légitimes de la Judée ; » car la chose est plus que douteuse. Il y avait seulement trente ans qu'Antiochus le Grand avait occupé pour la première fois d'une manière permanente la Palestine, durant la minorité du jeune roi d'Egypte, Ptolémée-Epiphane. Il n'y avait pas plus de vingt-cinq ans qu'il la lui avait rendue, avec la Célésyrie, comme dot de sa fille Cléopâtre. C'était donc contre la foi des traités que son fils Antiochus la gardait.

Mathathias avait ainsi, sous plus d'un rapport, le droit naturel de défendre sa nation contre le roi de Syrie. Il n'est pas besoin de recourir pour cela à une inspiration extraordinaire. Aussi l'Ecriture n'en montre-t-elle point. Elle dit bien qu'il y fut poussé par le zèle de la foi ; mais ce zèle, cet amour, n'était-ce pas un devoir pour tout le monde ? Il le fait entendre lui-même assez hautement, quand il s'écrie : « Quiconque a le zèle de la loi, qu'il me suive. » Lorsqu'il tue le Juif idolâtre et l'officier qui l'y contraint, il ne faisait qu'exécuter la loi, qui était formelle à cet égard. Les miracles que Dieu opère dans la suite, prouvent bien que l'entreprise de Mathathias était juste et légitime, mais elle ne fut pas commencée à cause de ces miracles. L'exemple des premiers chrétiens qui se laissent égorger, plutôt que de prendre les armes, ne va point à la question. Les chrétiens répandus dans l'empire romain étaient des individus plus ou moins nombreux, mais nullement une nation ou un corps politique. L'empire romain, comme l'a fort bien remarqué Bossuet (2), demeura idolâtre, en tant qu'empire ou société politique, jusqu'à sa ruine au cinquième siècle. Or, l'on conçoit que des individus se laissent égorger plutôt que de mettre en péril toute une nation, tout un empire. Mais qu'une nation entière doive se laisser égorger, parce que tel sera le bon plaisir d'un individu qu'on appelle roi : jamais personne ne l'a rêvé. On voit la preuve du contraire dès la fin du troisième siècle de l'ère chrétienne. La nation des Arméniens avait, tout entière, embrassé le christianisme ; ses princes étaient habitués à recevoir le diadème des empereurs romains; elle se trouvait ainsi à peu près dans la même position que les Juifs à l'égard des rois de Syrie. L'empereur Maximin voulut la forcer de revenir au paganisme ; elle prit les armes et le battit honteusement (3). D'après le même droit, nous verrons les nations chrétiennes de l'Occident, dès que nation chrétienne il y aura, rejeter les princes hérétiques ou apostats, et cela pendant plus de dix siècles, et avec l'approbation expresse des papes, des conciles et des autres rois eux-mêmes.

C'est toujours la même règle au fond : Dieu seul est Dieu, il ne faut adorer que lui seul et comme il veut qu'on l'adore. Antiochus se fait dieu et maître absolu de tous les cultes, il veut qu'on adore son image ; il veut qu'on adore ses idoles, et qu'on les adore comme il veut. Une mère et ses sept fils, n'étant que des individus isolés, souffrent la mort avec courage, plutôt que d'adorer Antiochus et ses idoles. Mathathias et ses fils, étant les chefs de la nation, prennent les armes, détruisent les autels sacriléges d'Antiochus et rétablissent le culte du vrai Dieu. Comme Antiochus, Néron et ses successeurs se faisaient dieux et souverains pontifes ; ils voulaient qu'on adorât leurs images, comme on le voit par la lettre de Pline à Trajan. Les chrétiens répandus dans leur empire, n'étant que des individus politiquement isolés, souffrent la mort avec patience, plutôt que de les reconnaître ni pour dieux ni pour souverains pontifes. Les Arméniens, formant une nation, prennent les armes et repoussent la violence par la force. Comme Antiochus et Néron, quelques souverains du moyen âge veulent s'ériger eux-mêmes en souverains pontifes, en lois et en dieux. Les individus isolés souffrent la mort plutôt que de condescendre à leurs volontés impies ; les nations prennent les armes et les

(1) Bossuet, *Politique tirée de l'Ecriture sainte*, l. VI, art. 3, prop. 2. — (2) Bossuet, *Sur l'Apocalypse*. — (3) Sozom. l. II, c. VIII; Euseb., l. IX, c. VIII.

chassent du trône. Les individus chrétiens meurent, les nations chrétiennes combattent, pour la même cause, pour la vérité, l'ordre, la justice, en un mot, pour la loi de Dieu : non pas telle que voudrait l'interpréter à son gré chaque individu ; mais telle que, depuis l'origine du monde, elle se développe elle-même, à travers les siècles, par les patriarches, par les prophètes, par le Christ, par ses apôtres et son Eglise universelle. Vouloir que chaque individu interprète à son gré cette loi, ce qui est l'essence de toute hérésie, c'est faire de chaque individu un Antiochus et un Néron; c'est faire de chaque individu un souverain pontife et un dieu ; c'est détruire toute loi, toute vérité, tout ordre, toute justice ; c'est vouloir tous les désordres et tous les crimes. L'hérétique, individu ou nation, qui meurt et combat pour la cause de l'hérésie, ne meurt donc et ne combat que pour la révolte et l'anarchie. L'hérétique, individu ou nation, qui prend les armes pour défendre ses inventions particulières, n'est jamais qu'un disciple d'Antiochus, qui prit le glaive pour faire adorer les siennes. La nation catholique, qui prend les armes pour défendre la religion de tous les siècles, ressemble, elle seule, aux illustres Machabées, et combat, comme eux, les combats de l'Eternel.

« Après la mort de Mathathias, son fils Judas, surnommé Machabée, s'éleva en sa place, et ses frères l'aidaient, et tous ceux qui s'étaient unis à son père ; et ils combattaient avec joie pour la défense d'Israël. Et il agrandit la gloire de son peuple ; et il se revêtit de la cuirasse comme un géant, et il se couvrit de ses armes dans les combats, et il protégeait le camp de son épée. Il devint semblable à un lion et à un lionceau qui rugit à l'aspect de sa proie. Et il poursuivit les impies, les cherchant de toutes parts ; et il livra aux flammes ceux qui troublaient son peuple. Et la terreur de son nom mit en fuite ses ennemis, et tous les artisans d'iniquité furent dans le trouble, et le salut du peuple fut l'œuvre de son bras. Et il irritait plusieurs rois, et il réjouissait Jacob par ses œuvres, et sa mémoire sera à jamais bénie. Et il parcourut les villes de Juda, et il extermina les impies, et il détourna d'Israël la colère. Et son nom parvint jusqu'aux extrémités de la terre, et il rassembla ceux qui étaient près de périr (1). »

Tel est l'éloge que l'Ecriture sainte nous fait de ce héros, qui commença la guerre avec six mille hommes.

Apollonius, gouverneur de Samarie, crut pouvoir arrêter ses progrès. Il assembla une puissante armée. Mais Judas, l'ayant su, marcha contre lui, le battit, le tua lui et une grande partie de ses troupes, et mit le reste en fuite. Parmi les dépouilles, il prit l'épée d'Apollonius, et s'en servit dans les combats tous les jours de sa vie.

Séron, commandant de la Célésyrie, ayant appris ces nouvelles, se dit en lui-même : « Je me ferai un nom, et je serai glorifié dans le royaume ; car je prévaudrai sur Judas et sur tous ceux qui sont avec lui et qui méprisent la parole du roi. » Il se mit en marche avec une armée formidable. Judas sortit à leur rencontre, non pas avec tous les siens, mais seulement avec un petit nombre qui encore jeûnèrent ce jour-là. Mais quand ceux-ci virent l'armée qui venait au-devant d'eux, ils dirent à leur général : « Comment pourrons-nous, en si petit nombre, combattre contre une armée si grande et si forte, fatigués comme nous le sommes du jeûne d'aujourd'hui ? » Judas leur dit : « Il est facile à un petit nombre de vaincre une multitude, et, devant le Dieu du ciel, il n'y a point de différence à vaincre par beaucoup ou par peu. Car la victoire n'est point dans la multitude des armées, mais la force vient du ciel. Ils s'avancent contre nous avec une multitude orgueilleuse et superbe pour nous perdre nous et nos femmes, et nos enfants, et pour nous déposséder. Mais nous, nous combattrons pour nos âmes et pour nos lois. Le Seigneur lui-même les brisera devant notre face. Vous donc, ne les craignez pas. » Il dit, et s'élançant à l'improviste sur Séron, il le défit, lui tua huit cents hommes, mit le reste en déroute, qui s'enfuit au pays des Philistins.

Et la crainte de Judas et de ses frères se répandit sur toutes les nations voisines, et tous les peuples parlaient des combats de Judas.

Lorsqu'il apprit ces deux défaites, Antiochus entra en fureur. Il fit aussitôt assembler toutes ses forces. Mais quand il s'agit de les payer, il ne trouva plus assez d'argent dans ses coffres ; il les avait épuisés dans les folles dépenses qu'il venait de faire. De plus, suivant la prédiction de Daniel, des nouvelles de l'orient et de l'aquilon venaient le troubler (2). Au nord, Artaxias, roi d'Arménie, s'était révolté ; à l'orient, la Perse ne lui payait plus régulièrement ses taxes. Il résolut de marcher lui-même de ce côté, avec la moitié de ses troupes, pour dompter le rebelle, lever des tributs et amasser des trésors. Il établit Lysias, prince de la maison royale, lieutenant du royaume depuis le fleuve de l'Euphrate jusqu'au fleuve de l'Egypte ; lui confia l'éducation d'Antiochus, son fils, qui n'avait encore que sept ans, avec la moitié de son armée et de ses éléphants, pour exterminer jusqu'au souvenir des Juifs, et distribuer leur terre à des étrangers. C'était l'an 147 de l'empire des Grecs, 164 avant Jésus-Christ.

Lysias nomma trois généraux parmi les amis du roi : Ptolémée, fils de Dorymène, Nicanor et Gorgias, et leur donna une armée de quarante mille fantassins et de sept mille cavaliers. Ils vinrent camper dans les plaines d'Emmaüs. Nicanor s'était vanté qu'il payerait les deux mille talents que le roi devait

(1) I Mach., III, 1-9. — (2) Dan., XI, 24.

aux Romains avec l'argent de la vente des esclaves juifs. Il avait même envoyé vers les villes maritimes, pour inviter les marchands à venir en acheter, promettant de leur en donner quatre-vingt-dix pour un talent. Il ne songeait point à la vengeance du Tout-Puissant qui devait bientôt tomber sur lui.

Machabée avait rassemblé sa petite troupe et ranimé son courage en lui rappelant la puissance de l'Eternel, qui pouvait détruire par un seul regard, non-seulement tous ceux qui venaient les attaquer, mais encore le monde entier. Il les fit aussi souvenir des secours que Dieu avait autrefois donnés à leurs pères, et des cent quatre-vingt-cinq mille hommes qui périrent au temps de Sennachérib; et de la bataille qu'ils avaient donnée contre les Galates ou Gaulois en Babylonie, dans laquelle les Macédoniens et leurs alliés étant ébranlés, six mille d'entre eux seulement avaient tué cent vingt mille hommes, à cause du secours qu'ils avaient reçu du ciel (1).

On ne sait point à quelle époque précise eut lieu cette bataille contre les Gaulois. Justin nous dit seulement que, sous les successeurs d'Alexandre, les Gaulois inondèrent non-seulement l'Italie, mais la Macédoine et toute l'Asie. Les rois de l'Orient ne faisaient plus aucune guerre sans une armée de Gaulois à leur solde; et, quand ils étaient chassés de leur royaume, ils ne recouraient à d'autres qu'aux Gaulois. Telle était la terreur de leur nom, tel était le bonheur invincible de leurs armes, que les monarques croyaient impossible, sans leur valeur, ni de soutenir leur majesté, ni de la récupérer quand ils l'avaient perdue. Ainsi, appelés au secours du roi de Bithynie, ils partagèrent le royaume avec lui, après la victoire, et appelèrent ce pays Gallo-Grèce (2). C'est la Galatie, aux Gaulois de laquelle saint Paul a écrit une de ses épîtres.

Machabée, voyant sa petite armée de six mille hommes, prête à mourir pour les lois et pour la patrie, la divisa en plusieurs corps; et, se mettant lui-même à la tête du premier, donna le commandement des autres à trois de ses frères. Chacun avait sous lui quinze cents hommes (3). Il les conduisit à Maspha, vis-à-vis de Jérusalem; parce qu'autrefois, avant que le temple eût été bâti, il y avait eu à Maspha un lieu de prières pour Israël. Et ils jeûnèrent en ce jour-là, et ils se revêtirent de cilices, et ils se couvrirent la tête de cendre et déchirèrent leurs vêtements. Et ils ouvrirent les livres de la loi, où les nations cherchaient à découvrir quelque similitude de leurs simulacres. Et ils apportèrent les ornements sacerdotaux, et les prémices et les dîmes, comme pour suppléer aux sacrifices qu'ils ne pouvaient offrir hors de Jérusalem, et ils firent venir les Nazaréens qui avaient accompli leurs jours, et qui ne pouvaient se présenter au temple qui était entre les mains des Gentils. Et élevant la voix jusqu'au ciel, ils dirent: « Que ferons-nous à ceux-ci, et où les conduirons-nous? Votre sanctuaire a été souillé et foulé aux pieds. Vos prêtres sont dans les larmes et dans l'humiliation. Et voilà que les nations se sont assemblées pour nous perdre : vous savez ce qu'elles méditent contre nous. Comment pourrons-nous subsister devant leur face, si vous, ô Dieu! ne nous assistez pas? » Et ils firent retentir les trompettes avec un grand bruit.

Après cela, Judas établit des chefs du peuple, des commandants de mille hommes, de cent, de cinquante et de dix. Quelque petite que fût son armée, il ne laissa point de publier, comme l'ordonnait la loi, que tous ceux qui avaient bâti une nouvelle maison, planté une nouvelle vigne, épousé récemment une femme, ou étaient d'un naturel timide, pouvaient s'en retourner chez eux. Par suite de cette proclamation, ses six mille hommes se trouvèrent réduits à trois mille. Encore n'avaient-ils ni boucliers ni épées, tels qu'ils eussent voulu. Il ne s'en alla pas moins camper vis-à-vis de l'ennemi, disant aux siens: « Prenez vos armes, soyez braves, tenez-vous prêts pour le matin, afin de combattre ces nations assemblées pour nous perdre, nous et notre sanctuaire; car il vaut mieux pour nous mourir dans le combat, que de voir les maux de notre peuple et de son sanctuaire. Après tout, arrive sur nous ce que le ciel en a résolu! » Ensuite, Eleazar leur ayant lu le livre saint, le général leur donna pour mot d'ordre : *Le secours de Dieu*, et se plaça au premier rang (4).

Il apprit que Gorgias, avec cinq mille fantassins et mille cavaliers d'élite, voulait le surprendre la nuit. En grand capitaine, il profita de la circonstance, sortit de son camp, tomba sur l'autre partie de l'armée syrienne, la mit en déroute et lui tua trois mille hommes. Revenu de la poursuite, il ne permit point aux siens de ramasser les dépouilles du camp ennemi, avant d'avoir encore vaincu Gorgias. Celui-ci étant venu dans le camp de Judas, et n'y trouvant personne, s'était dit : « Ils fuient devant nous. » Mais lorsqu'il fit jour, il aperçut, du haut d'une montagne, la fumée qui s'élevait de son propre camp, reconnut qu'il avait été brûlé et que les siens avaient fui. Dans le même temps, Judas s'avançait avec sa troupe victorieuse. A cet aspect, les Syriens, saisis de frayeur, s'enfuirent dans la plaine des Philistins. Tant dans cette déroute que dans l'autre, il y en eut neuf mille de tués, et la plupart de ceux qui se sauvèrent étaient blessés ou estropiés. Judas ramena les siens pour recueillir les dépouilles du camp; ils y trouvèrent de grandes richesses, surtout l'or que les marchands avaient apporté; et

(1) II Mach., VIII, 1-20. — (2) Justin, l. XXV, c. II. — (3) II Mach., VIII, 21 et 22. — (4) I Mach., III, 55-60; II Mach., VIII, 22-28.

plusieurs de ceux qui étaient venus comme à une foire pour acheter les Juifs, furent pris et vendus eux-mêmes. Le lendemain, qui etait le sabbat, fut célébré avec beaucoup de piété et d'actions de grâces. Apres la fête, ils partagèrent les dépouilles entre les infirmes, les orphelins et les veuves, et gardèrent le reste pour eux et pour les leurs (1).

La défaite de l'armée syrienne fut bientôt annoncée à Lysias par les fuyards, entre lesquels était Nicanor lui-même. Cet homme, qui avait promis de payer le tribut aux Romains par la vente des habitants de Jérusalem, voyant son armée perdue, avait quitté sa magnifique parure, pour se déguiser sous des habits d'esclave, et s'enfuir à travers le pays jusques à Antioche, où il arriva tout seul. Là, il publiait que les Juifs avaient Dieu pour protecteur, et qu'ils étaient invulnérables, parce qu'ils suivaient les lois qu'il leur avait données (2).

Lysias fut consterné. Néanmoins, à cause de l'importance que le roi mettait à cette entreprise, il leva, l'année suivante, une armée de soixante mille hommes d'infanterie et de cinq mille cavaliers, tous gens d'élite, se mit lui-même à leur tête, et les conduisit en Judée, résolu de ruiner le pays et d'exterminer les habitants. Il campait à Bethsura, dans la tribu de Juda, non loin de la frontière de l'Idumée, par laquelle il était venu.

Judas vint à se rencontre avec dix mille hommes; et, invoquant le secours de Dieu, lui livra bataille, lui tua cinq mille hommes, et mit le reste en fuite. Lysias, voyant la déroute des siens et le courage des Juifs, et qu'ils étaient résolus à vivre avec honneur et à mourir généreusement, s'en retourna à Antioche, et y leva de nouveaux soldats pour revenir en Judée plus fort qu'auparavant.

« Voilà que nos ennemis sont vaincus, dirent alors Judas et ses frères, allons maintenant purifier les saints lieux et en faire la dédicace. » Et toute l'armée s'assembla, et ils montèrent à la montagne de Sion; et ils virent les lieux saints déserts, et l'autel profané, et les portes brûlées, et, dans le parvis, des ronces et des arbrisseaux, comme dans les bois ou sur les montagnes; et les appartements attenant au temple, détruits. Et ils déchirèrent leurs vêtements, et ils firent un grand deuil, et ils répandirent de la cendre sur leur tête : et ils tombèrent la face contre terre, et ils firent résonner les trompettes du signal, et poussèrent des cris jusqu'au ciel.

Alors Judas commanda une troupe d'élite, pour tenir en échec la garnison de la forteresse et l'empêcher de faire aucune sortie pendant qu'on purifierait le temple.

Pour cette purification, il choisit des prêtres sans tache et fidèles observateurs de la loi de Dieu. Ils nettoyèrent le sanctuaire, abattirent les autels que les païens y avaient élevés, emportèrent les pierres dans un lieu impur. Comme l'autel des holocaustes avait été profané, on délibéra sur ce que l'on en ferait, et on résolut de le détruire, mais d'en placer les pierres sur la montagne du temple jusqu'à ce qu'un prophète vînt déclarer ce qu'il fallait en faire. Ils prirent des pierres nouvelles, selon la loi, en bâtirent un autel nouveau, semblable au premier. Ils rebâtirent également le sanctuaire et ce qui était dans l'intérieur du temple; firent de nouveaux vases sacrés, un nouvel autel des parfums, un nouveau chandelier d'or à sept branches, une nouvelle table de pains de proposition, un nouveau voile pour mettre devant le Saint des saints. Lorsque tout fut prêt, on suspendit les voiles, on alluma les sept lampes du chandelier avec du feu nouveau tiré d'une pierre; on mit les pains sur la table sacrée, l'encens sur l'autel des parfums; et l'on offrit le sacrifice sur le nouvel autel des holocaustes, dont on fit la dédicace au bruit des cantiques, des harpes, des cinnors et des cymbales. Et tout le peuple se prosterna la face contre terre, et ils adorèrent, et ils bénirent jusques au ciel celui qui les avait sauvés. C'était l'an 148 de l'empire des Grecs, 163 ans avant Jésus-Christ, le même jour que l'autel avait été profané par l'idole de l'abomination trois ans auparavant, trois ans et demi après la désolation de la ville et du temple par Apollonius, et deux ans après que Judas eut pris le commandement en chef après la mort de son père. On célébra cette dédicace de l'autel pendant huit jours, avec beaucoup de réjouissances, et on décréta qu'on la célébrerait de même chaque année. Elle tombait en hiver; nous verrons le Christ lui-même y assister. En même temps Judas fortifia la montagne de Sion, l'environna de hautes murailles et de fortes tours, pour garantir le temple de toute infraction, soit de la part des ennemis qui étaient dans la citadelle, soit de la part de ceux qui pourraient venir d'ailleurs. Il fortifia également Bethsura, pour défendre le peuple contre l'Idumée.

Lorsque les nations d'alentour, qui s'attendaient à la ruine des Juifs et à l'extension de leur propre territoire, eurent appris que l'autel et le sanctuaire avaient été rebâtis comme auparavant, elles en ressentirent un violent dépit, et résolurent d'exterminer ceux de la race de Jacob qui étaient parmi eux. Judas parut se multiplier pour venir au secours de ses frères. Il attaqua Timothée et Bacchide, qui commandaient au delà du Jourdain; leur tua vingt mille hommes, se rendit maître de plusieurs places fortes; fit un butin immense, qu'il partagea également entre les malades, les orphelins, les veuves, et même les vieillards. Les armes des ennemis furent mises en réserve dans les lieux fortifiés, et le reste des dépouilles transporté à Jérusalem. Pendant qu'on y rendait des actions de grâces

(1) I Mach., IV, 1-25; II Mach., VIII, 1-27. — (2) II Mach., VIII, 34-36.

pour cette victoire, on découvrit qu'un certain Callisthène, qui avait brûlé les portes sacrées, s'était réfugié dans une maison, et on l'y brûla, lui rendant ainsi le digne salaire de ses impiétés (1). Judas marcha ensuite contre les Iduméens et contre les Ammonites, et, après de brillantes victoires, revint en Judée.

A peine y était-il, que les Juifs de Galaad lui envoyèrent des lettres pour réclamer son secours, parce que toutes les nations de ce pays s'étaient rassemblées pour les perdre, que déjà elles avaient tué près de mille hommes, et emmené en captivité leurs femmes et leurs enfants. Ces lettres n'étaient pas encore lues, lorsqu'il arriva d'autres messagers de Galilée, qui avaient leurs habits déchirés, et qui apportaient de semblables nouvelles, disant que ceux de Ptolémaïde, de Tyr et de Sidon s'étaient assemblés contre eux, et que toute la Galilée était pleine d'étrangers qui les voulaient perdre. Judas, ayant assemblé le peuple pour délibérer là-dessus, dit à son frère Simon : « Prends ces guerriers d'élite avec toi, et va, et délivre tes frères qui sont dans la Galilée; moi et mon frère Jonathas, nous irons en Galaad. » Et il laissa Joseph, fils de Zacharie, et Azarias, chefs du peuple, pour garder la Judée avec le reste des troupes, et il leur donna cet ordre : « Gouvernez le peuple, mais ne combattez point contre les nations jusqu'à ce que nous soyons revenus. »

Simon, avec trois mille hommes choisis, s'en alla dans la Galilée, battit plusieurs fois les ennemis, leur tua trois mille hommes, poursuivit le reste jusqu'à la porte de Ptolémaïde, emporta leurs dépouilles ; prit avec lui les Juifs de la Galilée, avec leurs femmes et leurs enfants, et tout ce qui leur appartenait, et les amena en Judée avec de grandes réjouissances.

Judas Machabée, et son frère Jonathas, avec huit mille hommes, passa le Jourdain ; prit la ville et la citadelle de Bosor ou Bosra, les villes de Maspha, Casbon, Mageth et autres de Galaad ; battit une seconde fois Timothée et les Arabes, emporta d'assaut les villes de Carnaïm et d'Ephron ; assembla tous les Israélites qui étaient en Galaad, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, avec leurs femmes et leurs enfants ; les amena sains et saufs sur la montagne de Sion, où ils offrirent des holocaustes en actions de grâces de ce qu'ils étaient revenus en paix sans qu'aucun d'eux eût péri.

Pendant que Judas était avec Jonathas au delà du Jourdain, et Simon dans la Galilée, devant Ptolémaïde, Joseph, fils de Zacharie, et Azarias voulurent aussi se faire un nom ; et, malgré la défense qu'ils avaient reçue, ils attaquèrent la ville de Jamnia. Gorgias, qui y commandait, fit une sortie, leur tua deux mille hommes, et mit tout le reste dans une entière déroute. Ils n'étaient pas de la race de ces hommes par qui le Seigneur a sauvé Israël. Les guerriers de Judas, au contraire, furent en grand honneur dans tout le peuple et parmi toutes les nations où leur nom se fit entendre, et l'on accourait à leur rencontre avec de grandes acclamations de joie (2).

Tandis que tout cela se passait en Judée, Antiochus, après avoir vaincu Artaxias, roi d'Arménie, s'était rendu en Perse pour recueillir le tribut qu'on avait négligé de payer. Il apprit que la ville d'Elymaïs avait de grandes richesses en or et en argent; que, dans son temple surtout, il y avait des trésors immenses laissés par Alexandre. Il y alla dans le dessein de prendre la ville et de la piller avec son temple, comme il avait fait à Jérusalem. Mais, avertis de son dessein, les habitants prirent les armes et le repoussèrent honteusement. Il se retira à Ecbatane, outré de cette disgrâce. Là il reçut, pour surcroît de douleur, la nouvelle de ce qui venait d'arriver, en Judée, à Nicanor et à Timothée. Transporté de rage, il se met en chemin pour venir en diligence, faire sentir à cette nation les effets les plus terribles de sa colère. En s'avançant ainsi vers Babylone, qui se trouvait sur sa route, il reçoit de nouveaux messagers qui lui apprennent la défaite et la fuite de Lysias, et comment les Juifs avaient repris le temple, abattu les autels et les idoles qu'il y avait placés, et rétabli leur ancien culte. Sa rage redouble : il commande à celui qui conduit son char de le mener à toute bride, afin d'arriver plutôt sur les lieux, pour assouvir sa vengeance et faire de Jérusalem le tombeau de tous les Juifs. Pendant qu'il proférait ces paroles orgueilleuses, la vengeance de Dieu l'atteignit. A peine sont-elles sorties de sa bouche, qu'il se sent frappé d'un mal incurable qui le saisit dans les entrailles, avec des tourments que rien ne peut adoucir. Il ne veut toutefois ni s'arrêter ni aller plus lentement. Au contraire, ne respirant que feu et flamme contre les Juifs, il commande qu'on précipite son voyage. Mais, dans sa course rapide, il tombe de son char; tout son corps est froissé, tous ses membres sont meurtris. Lui, qui croyait, dans son orgueil, pouvoir commander aux flots de la mer, et peser dans une balance les montagnes les plus hautes, on est obligé de le coucher dans une litière, dont il ne peut pas pas même longtemps supporter le branle. Il faut la faire arrêter à Tabes, petite ville dans les montagnes de la Parétacène, sur les frontières de la Perse et de la Babylonie. On le met au lit, et il y souffre des douleurs horribles. Un abcès se crève dans la partie inférieure de son corps; des vers en sortent sans nombre, qui le rongent vivant; sa chair pourrie tombe en lambeaux, avec une infection, qui se répand jusque dans son armée. Alors il commence à descendre de ce grand orgueil à la connaissance de lui-même, averti de ce qu'il était par

(1) II Mach., 30-33. — (2) I Ibid., v, 1-64.

la plaie de Dieu. Et, lorsqu'il ne lui fut possible de supporter sa propre puanteur, il dit enfin : « Il est juste que l'homme soit soumis à Dieu, et que celui qui est mortel ne s'égale pas au Dieu souverain. » Ce méchant priait l'Eternel, de qui il ne devait pas obtenir miséricorde, du moins pour ce monde. Cette même ville, qu'il se hâtait naguère d'aller raser, il fait vœu de la rendre populeuse et libre ; ces mêmes Juifs, qu'il avait jugés indignes de la sépulture et qu'il voulait donner en proie, ainsi que leurs petits enfants, aux oiseaux du ciel et aux bêtes farouches, il promet de les égaler aux Athéniens ; ce temple, qu'il avait pillé auparavant, il s'engage à l'orner de dons précieux, à y multiplier les vases sacrés et à fournir, de ses revenus, les dépenses nécessaires aux sacrifices, et même à se faire Juif et à parcourir la terre pour publier la toute-puissance de Dieu. A la fin, ses douleurs ne cessant point, et n'espérant plus de guérir, il écrivit aux Juifs la lettre suivante, en forme de supplication.

« Aux excellents Juifs, ses concitoyens :

« Salut, santé et prospérités de tout genre ;

« Le roi et prince Antiochus.

« Si vous êtes en santé, vous et vos enfants, et si tout vous réussit comme vous le souhaitez, j'en rends de très-grandes grâces à Dieu, mettant mes espérances dans le ciel.

« Etant maintenant dans la langueur, et n'ayant pour vous que des sentiments d'affection, à cause de l'honneur et de la bienveillance que je me souviens que vous m'avez témoignés autrefois : dans cette grande maladie dont je me suis trouvé surpris, lorsque je revenais de Perse, j'ai cru nécessaire de pourvoir à la sûreté commune de tous. Ce n'est pas que je désespère de ma santé ; j'ai, au contraire, une grande confiance que je reviendrai de ma maladie. Mais ayant considéré que mon père lui-même, lorsqu'il marchait avec son armée dans les provinces supérieures, déclara qui devait régner après lui, afin que s'il arrivait quelque malheur, ou si on venait à publier quelque fâcheuse nouvelle, ceux qui étaient dans les provinces ne pussent être troublés, sachant à qui étaient confiées les affaires ; considérant de plus que ceux qui sont proches de nous et les plus puissants de nos voisins observent les temps favorables à leurs desseins et se préparent à profiter des conjonctures qui leur seront propres, j'ai désigné mon fils Antiochus pour régner après moi, lui que j'ai souvent recommandé à plusieurs d'entre vous, lorsque j'étais obligé de me transporter dans les hautes provinces de mes Etats. Je lui ai écrit ce qui est joint ci-dessous. Je vous prie donc et vous conjure, vous souvenant des bienfaits que vous avez reçus de moi en public et en particulier, de garder chacun sa bienveillance envers moi et envers mon fils. Car j'ai confiance qu'il sera doux et humain, selon mes intentions, et qu'il vous donnera des marques de sa bonté. »

Après avoir écrit cette lettre et confessé dans les tourments que Dieu seul est Dieu, ainsi que le lui avait prédit le plus jeune des sept martyrs, cet homicide et ce blasphémateur, frappé d'une terrible plaie, comme il avait lui-même frappé les autres, mourut sur des montagnes, dans une terre étrangère, d'une mort misérable (1).

Le bruit public apprit bientôt sa mort aux Juifs de Jérusalem. Ce premier bruit y ajoutait certaines circonstances qui ne se sont pas trouvées tout à fait exactes. On disait qu'il avait péri dans le temple même de Nanéa, trompé par la ruse des prêtres de cette idole. Nanéa paraît un nom de Diane, autrement Anaïs ou Anaï, honorée dans le temple d'Elymaïs. Ce temple étant extrêmement riche, en particulier des dons d'Alexandre le Grand, Antiochus y vint pour épouser la déesse et recevoir toutes ses richesses comme sa dot. Les prêtres les lui montrèrent. Mais quand il fut entré dans le temple avec un petit nombre des siens, ils fermèrent les portes, l'accablèrent, lui et ceux qui l'accompagnaient, d'une grêle de pierres, déchirèrent leurs corps, leur coupèrent la tête, et les jetèrent dehors. Voilà ce que publiait la renommée dans le premier moment. Judas Machabée, le sénat et le peuple de Jérusalem en écrivirent au prêtre Aristobule, précepteur du roi d'Egypte, Ptolémée Philométor, pour l'inviter à remercier le Seigneur avec eux de leur délivrance, et à célébrer également la fête de la purification du temple et de la dédicace de l'autel nouveau. Il y avait un puissant motif pour mander promptement la nouvelle en Egypte. Philométor avait eu bien à souffrir d'Antiochus : il pouvait espérer, après cette mort, de récupérer la Palestine et la Célésyrie. Lui transmettre les premiers cette nouvelle, c'était non-seulement lui faire plaisir, mais s'assurer sa bienveillance.

Cette lettre est citée dans le premier chapitre du second livre des Machabées, à la suite d'une autre écrite plus tard par les Juifs de Jérusalem et de la Judée à leurs frères d'Egypte (2). Entre les deux lettres se trouve la date de l'année 188 de l'empire des Grecs, 123 avant Jésus-Christ. Comme les anciens ne mettaient point la date au commencement de leurs lettres, l'année 188 n'est point la date de la seconde, écrite par Judas Machabée l'année même de la mort d'Antiochus, 149 de l'empire des Grecs ; mais celle de la première écrite trente-neuf ans plus tard, et trente-cinq ans après la mort de Judas. Ceux qui ont appliqué la date de 188 à la seconde, se sont fait mal à propos une difficulté insoluble de chronologie.

Peu avant sa mort, Antiochus appela Philippe qui avait été élevé avec lui, le nomma régent du royaume, lui remit les insignes de la royauté, le diadème, le manteau et l'an-

(1) II Mach., IX, 1-28. — (2) *Ibid.*, I, 10-18.

neau, et lui recommanda l'éducation de son fils Antiochus, âgé de neuf ans (1). Mais l'exécution de tout cela n'était pas facile. Avant de partir pour l'Orient, Antiochus avait nommé Lysias lieutenant des provinces depuis l'Euphrate jusqu'à l'Egypte, lui avait recommandé son fils et confié la moitié de son armée. Philippe ne crut donc pas prudent de retourner tout droit à Antioche ; mais, portant avec lui le corps du roi, il se rendit en Egypte, auprès de Ptolémée-Philométor, dont la mère Cléopâtre avait été sœur d'Antiochus-Epiphane. Il espérait que Philométor lui donnerait du secours contre Lysias, qui ne tarda pas, aussitôt qu'il apprit la mort du roi, de placer sur le trône le jeune Antiochus, avec le surnom d'Eupator, c'est-à-dire né d'un père illustre. Dans la vérité, ce trône n'appartenait pas plus au fils qu'il n'avait appartenu au père ; mais à Démétrius, fils de Séleucus-Philopator, qui était encore à Rome, où son père l'avait envoyé en otage à l'âge de dix ans. Séleucus étant mort cette année-là même, Démétrius aurait dû alors déjà parvenir à la couronne. Mais les Romains favorisèrent Antiochus, frère du roi défunt, parce qu'il avait été élevé à Rome et qu'il était grand admirateur des coutumes romaines. Ils le laissèrent en conséquence monter sur le trône, sous prétexte que son neveu, Démétrius, était un enfant. Maintenant qu'ils voient dans ce même Démétrius, âgé de vingt-trois ans, un jeune homme plein d'esprit et de courage, ils favorisent l'enfant de neuf ans, refusent à Démétrius la permission d'aller en Asie, déclarent Antiochus-Eupator pupille du peuple romain, et envoient même des ambassadeurs ou plutôt des tuteurs pour régler les affaires du royaume de Syrie.

Ptolémée-Macron, fils de Dorymène, gouverneur de la Célésyrie, qui auparavant avait été un ennemi acharné des Juifs, réfléchit à l'injustice qu'on leur avait faite et conseilla la paix. Mais ses ennemis le rendirent suspect à la cour de Syrie. Il avait livré au roi défunt, par trahison, l'île de Chypre, dont le roi d'Egypte lui avait confié le gouvernement; et c'est une punition naturelle des traîtres, que ceux-là mêmes ne se fient pas en eux, pour lesquels ils ont trahi leur devoir. On lui ôta son commandement pour lui en donner un moindre ; ce qui le piqua et lui fit prendre du poison. Gorgias fut nommé à sa place.

Les Iduméens, renforcés par des Juifs apostats recommencèrent en même temps à inquiéter les vrais Israélites, et leur prirent quelques forteresses. Mais Judas les surprit, leur enleva beaucoup de places fortes et leur tua près de vingt mille hommes. Neuf mille Iduméens s'étant jetés dans deux lieux très-fortifiés, il envoya contre eux trois capitaines avec autant de corps de troupes. Mais une de ces troupes se laissa corrompre par l'ennemi, ce qui fit manquer l'entreprise. Judas le sut, punit les coupables et prit d'assaut les deux forts.

Alors Timothée, ce général syrien que Judas avait déjà vaincu précédemment, marcha avec une armée considérable contre Jérusalem. Judas pria l'Eternel avec ses guerriers, ils répandirent de la cendre sur leurs têtes, se couvrirent de cilices et se prosternèrent devant l'autel, afin que l'Eternel leur fût propice, et que, comme dit la loi, il fût l'ennemi de leurs ennemis et l'adversaire de leurs adversaires. Après quoi ils marchèrent à l'ennemi. Au plus fort de la bataille, cinq cavaliers apparurent du ciel aux adversaires, sur des chevaux ornés de brides d'or, et ils précédaient les Juifs. Deux étaient aux côtés de Machabée et le protégeaient de leurs armes. Ils lançaient des traits et des foudres contre les ennemis, qui, frappés d'aveuglement et mis en désordre, tombaient les uns sur les autres. Il y en eut de tués vingt mille cinq cents fantassins et six cents cavaliers. Timothée s'enfuit à Gazara, citadelle fortifiée que commandait son frère Chéréas. Judas les assiégea. Les ennemis, se confiant en la force du lieu, vomissaient des malédictions et des paroles infâmes. Vingt jeunes gens, irrités de ces blasphèmes, se lèvent, escaladent la muraille, tuent ce qui se rencontre devant eux ; d'autres les suivent ; la citadelle est prise ; Timothée, qui s'était caché dans une citerne, est mis à mort avec Chéréas et un autre capitaine nommé Apollophane. Après cet exploit, les vainqueurs, au milieu de leurs hymnes et de leurs acclamations, bénirent l'Eternel qui avait fait de si grandes choses en Israël et leur avait donné la victoire (2).

Lysias, régent du royaume de Syrie et lui-même de la famille royale, supportait avec peine tant de revers. Il marcha de nouveau en personne contre les Juifs avec une armée formidable de quatre-vingt mille fantassins, toute la cavalerie syrienne, et quatre-vingts éléphants. Il comptait prendre Jérusalem, en faire une demeure pour les Gentils, tirer de l'argent de son temple comme de tous les autres temples des Gentils, et vendre tous les ans la dignité de grand prêtre. Il campa devant Bethsura, qui était à peu près à six lieues de Jérusalem.

Lorsque Judas et les siens connurent que les ennemis attaquaient cette forteresse, ils prièrent le Seigneur avec larmes d'envoyer un bon ange pour le salut d'Israël. Ils sortirent avec un courage assuré de Jérusalem. A peine avaient-ils quitté la ville, qu'un cavalier parut avec une robe blanche, des armes d'or, marchant devant eux et agitant sa lance. A cet aspect, tous ensemble bénirent la miséricorde de l'Eternel, pleins de confiance et prêts à combattre, non-seulement les hommes, mais les bêtes les plus farouches, et à passer au travers des murailles de fer. Ils se précipitèrent sur les ennemis comme des lions, en

(1) I Mach., VI, 14-16. — (2) II Mach., X, 12-38.

tuèrent onze mille fantassins et seize cents cavaliers; tous les autres furent mis en déroute ; la plupart ne se sauvèrent que blessés et sans armes. Lysias lui-même s'enfuit honteusement.

Après tant de défaites, Lysias, qui n'était pas un insensé, ne put méconnaître que ce peuple était sous la protection de Dieu; il envoya donc vers eux, leur offrit la paix, promit des conditions équitables et l'amitié du roi. En effet, toutes les demandes que Judas fit pour le peuple lui furent accordées. Lysias écrivit une lettre de bienveillance aux Juifs, ainsi que le roi lui-même, permettant à ceux qui en auraient envie de voyager librement dans les provinces de son empire, d'y vaquer à leurs affaires avec l'assurance de n'être pas gênés dans leurs usages. Les ambassadeurs de Rome même écrivirent des lettres en ces termes : « Quintus-Memmius et Titus-Manlius, ambassadeurs des Romains, au peuple des Juifs, salut. Ce que Lysias le cousin du roi, vous a promis, nous vous le promettons nous-mêmes. Mais quant à ce qu'il a jugé devoir être rapporté au roi, envoyez en hâte quelqu'un, après en avoir conféré aussitôt entre vous, afin que nous en délibérions comme il vous convient ; car nous allons à Antioche. C'est pourquoi hâtez-vous de nous récrire, afin que nous soyons informé de ce que vous souhaitez. Portez-vous bien (1). »

Cette lettre, ainsi que celle du roi, est datée, non pas du commencement, mais de la fin, du quinzième du mois de Xantique, l'an 148 ; celle de Lysias, du vingt-quatrième du mois de Dioscore, de la même année. Ce nom de Dioscore ou Dioscorus, équivalent de Gémeaux, paraît un surnom que les Macédoniens donnaient au mois du printemps qui commençait à l'entrée du soleil dans le signe des Gémeaux. L'an 148 de l'ère des Grecs désigne l'année 163 avant Jésus-Christ, cette ère ayant commencé l'année 311. Mais ici se présente une difficulté en apparence très-grave. Dans le premier livre des Machabées (2), il est dit qu'Antiochus-Epiphane mourut l'an 149 des Grecs, c'est-à-dire l'an 162 avant Jésus-Christ ; et voilà que dans le second livre, la lettre de son fils, qui parle de cette mort, est datée de l'année 148, c'est-à-dire de l'année d'auparavant. Pour voir la difficulté disparaître, il suffit de se rappeler que l'auteur du premier livre commence ses années au printemps, et l'auteur du second à l'automne. Antiochus étant mort à l'entrée du printemps, il mourut, pour l'auteur du premier livre, au commencement de l'année 149 ; tandis que les six mois suivants, durant lesquels la paix se fit avec les Juifs, sans doute assez promptement, et à cause de la volonté expresse du roi défunt, et à cause de l'état incertain du nouveau, appartiennent encore tout entiers, pour l'auteur du second livre, à l'année 148 (3).

Après la conclusion de la paix et le départ de Lysias, les Juifs se mirent à cultiver leurs terres. Mais il parut bientôt que cette paix ne serait pas de longue durée; car les gouverneurs syriens de ces provinces ne leur laissaient point de repos. Les habitants de Joppé, qui comptaient sans doute sur l'impunité de la part de ces hommes, noyèrent traîtreusement deux cents Juifs de tout sexe et de tout âge, qu'ils avaient invités à monter sur de petits navires, probablement sous prétexte d'une fête publique ou d'un banquet qu'ils voulaient leur offrir. Judas, l'ayant appris, marcha contre les meurtriers de ses frères, mit de nuit le feu au port, brûla les navires, et fit périr par le glaive ceux qui avaient échappé au feu. Ensuite, ayant su que ceux de Jamnia, ville maritime des Philistins, voulaient en faire autant aux Juifs qui habitaient parmi eux, il surprit également leur port pendant la nuit, y mit le feu et incendia les vaisseaux. De là, il marcha contre le général syrien Timothée, que l'on croit le fils de Timothée tué à Gazara; fut assailli en route par une troupe de mille cinq cents Arabes, les battit, leur accorda la paix sur leur demande, passa le Jourdain, prit Hesbon, nommé aussi Caspis, atteignit Timothée qui s'avançait contre lui avec une armée considérable. Mais aussitôt que cette armée aperçut la première cohorte de Judas, elle fut saisie d'une terreur soudaine, se mit à fuir en désordre, et les Juifs en tuèrent près de trente mille. Timothée tomba entre les mains de deux capitaines de Judas, Dosithée et Sosipater, qui, sur ses instantes prières, lui laissèrent la vie, en lui faisant promettre avec serment de rendre la liberté aux prisonniers juifs. Par cette victoire, Judas fut maître de tout le pays de Galaad. Il conquit encore plusieurs villes, épargna, remercia même la ville des Scythes ou Scythopolis de l'humanité qu'elle avait toujours témoignée aux Juifs qui demeuraient dans son enceinte, et revint à Jérusalem célébrer la fête de la Pentecôte.

Après la fête, il marcha contre les Iduméens et leur commandant syrien Gorgias. Celui-ci, dans un combat, fut pris par un cavalier juif, du nom de Dosithée, qui le saisit par le manteau; mais un cavalier thrace s'élança sur lui et lui coupa l'épaule. Gorgias s'échappa ainsi. Son armée résistait encore; mais Judas invoqua l'Eternel, enflamma les siens par des chants de guerre. L'ennemi fut mis en fuite. Cependant quelques Juifs avaient péri. Judas conduisit sa troupe dans la cité d'Odollam, où ils se purifièrent, selon la coutume, et solennisèrent le sabbat.

Le jour suivant, étant venus pour enlever les morts et les déposer dans le sépulcre de leurs pères, ils trouvèrent sous les tuniques de ceux qui avaient été tués des choses qui avaient été consacrées aux idoles de Jamnia,

(1) Mach., xi, 1-38. — (2) I *Ibid.*, vi, 16. — (3) Gilbert, *Chronologie des Machabées*; *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XLIII.

et auxquelles la loi défendait aux Juifs de toucher. Il fut donc manifeste à tous que c'est pour cela qu'ils avaient été tués. Et tous bénirent le juste jugement de l'Eternel, qui avait révélé les choses secrètes, et ils le supplièrent d'effacer le péché qui avait été commis. Judas exhortait le peuple à se préserver du péché, en voyant devant leurs yeux ce qui était arrivé à cause du péché de ceux qui avaient succombé. Puis, après avoir fait une collecte, il envoya à Jérusalem douze mille drachmes d'argent, afin qu'on offrît un sacrifice pour le péché des morts, agissant très-bien et pensant religieusement sur la résurrection. Car s'il n'avait pas eu l'espoir que ceux qui venaient de succomber ressusciteraient un jour, il eût été superflu et niais de prier pour les morts. Mais il considérait qu'une grande miséricorde est réservée à ceux qui se sont endormis dans la piété. Pensée sainte et pieuse! C'est pour cela qu'il offrit un sacrifice d'expiation pour ceux qui étaient morts, afin qu'ils fussent absous de leurs péchés (1).

Telles sont les paroles et les réflexions de l'écrivain sacré, traduites du grec, et les mêmes, à la tournure près, que dans le latin. On y voit, avec la foi de la résurrection, la piété pour les morts : piété touchante, dont on trouve la pratique chez les païens mêmes, la doctrine chez leurs plus grands philosophes, Socrate et Platon, mais qui nous révèle toute sa beauté dans l'Eglise catholique. Cette Eglise embrasse les vivants et les morts, le temps et l'éternité. Ceux de ses enfants qui triomphent dans le ciel, prient pour ceux qui combattent encore sur la terre, et ceux-ci pour leurs frères qui expient par leurs souffrances les restes de leurs fautes dans le lieu de purification. C'est vraiment la communion ou la commune et fraternelle union des saints. Aussi, dans cette Eglise, la fête de tous les saints est-elle immédiatement suivie de la fête des morts. Les hérétiques, qui ont calomnié cette piété universelle, n'ont prouvé qu'une chose, c'est qu'ils ignorent encore plus la charité que la vérité

La charité de Judas Machabée était complète. Après avoir prié pour ceux de ses frères qui, bien que coupables en quelque chose, étaient cependant morts pour Dieu et la patrie, il entreprit de délivrer entièrement la cité sainte. Les Syriens occupaient toujours la forteresse, d'où ils incommodaient extrêmement ceux qui venaient au temple. Judas résolut de les assiéger, et il éleva des terrasses et dressa des machines. Quelques Juifs apostats qui étaient dans la place, la voyant si vivement pressée, et sachant bien qu'il n'y aurait point de quartier pour eux si elle était prise, trouvèrent le moyen de s'en échapper, et allèrent à Antioche représenter au roi et à son conseil l'extrémité où ils étaient réduits. Le roi et Lysias assemblèrent une armée de cent mille fantassins, vingt mille cavaliers, trois cents chariots de guerre et trente-deux éléphants dressés aux combats. Ces animaux étaient partagés par légions. Chaque éléphant était accompagné mille hommes armés de cuirasses et de casques d'airain, et de cinq cents cavaliers d'élite. Et sur chaque animal était une forte tour de bois, destinée à le mettre à couvert, ainsi que des machines; et, dans chaque tour, trente-deux des plus vaillants hommes, qui combattaient d'en haut, et un Indien conduisait l'animal.

Pline nous parle de vingt éléphants que César fit combattre dans l'arène contre cinq cents fantassins et cinq cents cavaliers. Chaque éléphant portait une tour avec soixante combattants (2).

Le perfide Ménélaüs était dans le camp syrien, excitant de plus en plus le jeune roi à la guerre, dans l'espoir d'être élevé à la principauté. Mais Lysias, ayant appris à connaître le fourbe, fit entendre au roi qu'il était la cause de tous les maux. Il fut condamné à un supplice emprunté des Perses. On le précipita dans une tour creuse, qui était remplie de cendre jusqu'à une certaine hauteur, et où la cendre était mise en mouvement par une roue, jusqu'à ce que le criminel fût étouffé. Ainsi périt dans la cendre ce sacrilége qui avait commis tant de crimes contre l'autel de Dieu, dont le feu était saint et la cendre sainte.

Judas, ayant appris l'arrivée du roi, commanda au peuple d'invoquer l'Eternel nuit et jour; car ils avaient à craindre d'être privés de la loi, de la patrie et du saint temple. Ensuite, de l'avis des sénateurs, il marcha au-devant de l'ennemi, et, exhortant les siens à combattre jusqu'à la mort pour les lois, pour le temple, pour la cité, pour la patrie et pour les citoyens, il établit son camp auprès de Modin. Puis, leur donnant pour mot d'ordre : *Victoire de Dieu*, il choisit les jeunes gens les plus forts, attaqua de nuit la tente du roi, et tua quatre mille hommes. Avec le jour commença une action régulière, où Eléazar, un des frères de Judas, mourut de la mort des héros. Parmi les éléphants, il en remarqua un couvert des ornements royaux et plus grand que les autres. Croyant que le roi était dessus, et se sacrifier pour délivrer son peuple et s'acquérir un nom immortel, il pénètre à travers les rangs ennemis, tuant à droite et à gauche, transperce le ventre de l'éléphant, qui tombe sur lui et l'écrase en mourant.

Les Juifs tuèrent encore six cents Syriens. Toutefois, cédant au grand nombre, ils se retirèrent en bon ordre sur Jérusalem. Le roi vint assiéger Bethsura. Les habitants repoussèrent plusieurs fois ses troupes et brûlèrent ses machines. A deux reprises, il leur offrit une capitulation honorable, qu'ils acceptèrent enfin, faute de vivres, parce que c'était la sep-

(1) II Mach., XII, 1-46 — (2) Pline, l. VIII, c. VII.

tième année, l'année du sabbat et du repos de la terre.

Antiochus conduisit son armée devant Jérusalem, qui soutint un long siége, opposa machines à machines. Mais, pour la même raison qu'à Bethsura, les vivres y manquaient. Un incident inattendu vint assurer le triomphe des Juifs. Lysias apprit tout à coup que Philippe, nommé par Antiochus-Epiphane, peu avant sa mort, régent du royaume et de son fils, marchait sur Antioche. Philippe avait été chercher du secours en Egypte contre Lysias, mais s'était vu trompé dans son attente, à cause de la discorde qui divisait les deux Ptolémées, Philométor et Physcon, régnant à la fois. Ne comptant plus sur une assistance étrangère, il s'était mis à la tête de l'armée qu'Epiphane avait conduite en Orient, et marchait vers la capitale. Cette nouvelle consterna Lysias. Afin de pouvoir comprimer Philippe avant qu'il devînt trop puissant, il persuada au jeune roi de conclure la paix avec les Juifs. On n'usa donc plus que de supplications et de soumissions à leur égard, on jura toutes les conditions qui parurent justes ; et, après cette réconciliation, le roi offrit un sacrifice, honora le temple, y fit des dons, embrassa Machabée, lui remit la forteresse, le déclara prince et commandant de tout le pays, depuis Ptolémaïde jusqu'à la frontière d'Egypte. Cependant, avant de partir, il fit abattre, contre sa parole donnée, les murs qui environnaient la montagne de Sion et qui étaient très-forts. Il retourna en grande hâte à Antioche, où Philippe s'était déclaré roi, reprit la ville et fit mettre Philippe à mort. C'était l'année 150 des Grecs, 161 avant Jésus-Christ (1).

Cependant le peuple romain avait envoyé au jeune roi de Syrie trois ambassadeurs, ou plutôt trois tuteurs. Le premier était Octavius, un des ancêtres de l'empereur Octave ou Auguste. Il trouva que la Syrie avait plus de vaisseaux et plus d'éléphants qu'il ne lui était permis, d'après le traité conclu entre Antiochus le Grand et les Romains. Il fit couper le nerf aux éléphants, et incendier les vaisseaux qui dépassaient le nombre. Ces manières soulevèrent l'indignation publique. Un certain Leptine le surprit et le tua. Lysias fut soupçonné d'être complice. Il envoya aussitôt une ambassade à Rome pour justifier le roi d'avoir eu aucune part à ce meurtre ; mais le sénat renvoya les ambassadeurs sans leur faire aucune réponse.

Démétrius, à qui le trône de Syrie appartenait légitimement, mais qui était retenu comme otage à Rome, crut l'occasion favorable. Une seconde fois il demanda au sénat la permission de retourner au royaume de son père : une seconde fois le sénat lui refusa cette permission. Alors, d'après le conseil de l'historien Polybe, qui était en même temps un homme d'Etat et de guerre, il se sauva secrètement et vint débarquer à Tripoli en Syrie. Le bruit se répandit aussitôt que c'était le sénat même qui l'avait envoyé prendre possession de ses Etats. On regarda Eupator comme perdu ; tout le monde l'abandonna pour prendre le parti de Démétrius. Enfin, ses propres soldats l'arrêtèrent, ainsi que Lysias, pour les amener au nouveau roi, et celui-ci ayant refusé de les voir, ils les mirent à mort. En sorte que Démétrius monta sans opposition et en peu de jours sur le trône de ses pères. Les Babyloniens lui donnèrent le nom de Soter ou Sauveur, parce qu'il les délivra de deux oppresseurs qu'Antiochus-Epiphane leur avait imposés.

A peine était-il sur le trône, que les Juifs apostats vinrent implorer son secours. A leur tête était un certain Alcime, qui auparavant avait été grand prêtre, mais s'était profané volontairement dans les temps de la confusion. Voyant que, du côté des Juifs, il n'y avait plus de ressource pour lui ni d'accès à l'autel, il vint vers le roi Démétrius, lui offrant une couronne d'or, une palme et des rameaux d'olivier, qui semblaient appartenir au temple. Le premier jour, il garda le silence ; mais bientôt, appelé au conseil du roi, il lui représenta Judas et ses frères comme les ennemis de son empire, comme ayant tué ou chassé tous ses amis ; « car j'ai moi-même été dépouillé de la gloire de mes pères, c'est-à-dire du souverain sacerdoce, et c'est ce qui m'a obligé de venir ici, premièrement pour garder la fidélité que je dois au roi en ce qui regarde ses intérêts, et pour procurer aussi l'avantage de mes concitoyens. Car tant que Judas vivra, il est impossible qu'il y ait aucune paix dans l'Etat. » A ces paroles, les courtisans, qui haïssaient Machabée, joignirent les leurs, et animèrent ainsi le roi contre lui.

Démétrius nomma Bacchide gouverneur des provinces en deçà de l'Euphrate, et l'envoya avec Alcime à la tête d'une armée en Judée. Les deux chefs tentèrent, par de fausses négociations de paix, de surprendre Judas et ses frères ; mais ils n'eurent aucun égard à leurs paroles, voyant qu'ils étaient venus avec une puissante armée. Cependant plusieurs prêtres et scribes, et autres hommes pieux, se laissèrent tromper par Alcime ; ils se disaient : « C'est un prêtre de la race d'Aaron qui vient à nous, il ne nous trompera pas. » En effet, Alcime leur disait avec serment : « Nous ne vous ferons aucun mal, à vous ni à vos amis. » Mais sitôt qu'il les eut en son pouvoir, il en fit égorger soixante. Cette perfidie révolta tout le peuple : « Il n'y a ni vérité ni justice parmi eux, s'écriait-on ; car ils ont violé la parole qu'ils avaient donnée et le serment qu'ils avaient juré. » Et un grand nombre se retirèrent de leur parti. Bacchide en fit prendre quelques-uns du peuple, qu'il mit à mort et jeta dans un grand puits. Il assiégea ensuite une forteresse nommée Betzecha, probablement sans beaucoup de succès ; car il se ren-

(1) I Mach., VI, 48-63 ; II Mach., XIII, 1-24.

dit bientôt vers le roi, laissant l'armée à Alcime, auprès duquel se rassemblèrent tous les Juifs apostats. Ce dernier devint le fléau de sa patrie. Mais dans peu Judas réprima si bien ses violences, qu'il s'en retourna pour animer le roi par de nouvelles plaintes contre les Juifs.

Démétrius envoya Nicanor, un des grands de son empire, avec des forces considérables et avec l'ordre de prendre Judas et d'établir Alcime souverain prêtre du grand temple. Nicanor, probablement le même que nous avons déjà vu en Judée, sous Antiochus-Epiphane, essaya d'abord de prendre Judas par la ruse; mais il n'y réussit pas. Une action s'engagea entre les troupes de Simon, frère de Judas, et celles de Nicanor, dans laquelle, après un combat opiniâtre, la victoire paraît s'être déclarée pour les Syriens, mais de telle sorte que Nicanor perdit l'envie de tenter de nouveau le sort d'une bataille. Etonné de la valeur des Juifs, il leur envoya trois députés, pour leur donner la main droite et recevoir la leur, c'est-à-dire traiter de la paix. La délibération ayant duré longtemps, Machabée en référa à la multitude, et l'avis de tous fut de consentir à l'alliance. Les deux généraux prirent un jour pour en traiter secrètement entre eux, et des siéges furent apportés à chacun. Cependant Judas commanda aux siens de rester armés en des lieux opportuns, de peur de quelque surprise de la part des ennemis. La conférence se tint en la manière convenable. Nicanor vint demeurer à Jérusalem, sans y faire aucun mal, et renvoya les grandes troupes qui s'étaient assemblées. Il voyait toujours volontiers Judas, et se sentait une inclination particulière pour sa personne; il le pria même de se marier et de songer à avoir des enfants. Judas se maria, jouit d'un grand repos; et ils vivaient l'un et l'autre familièrement ensemble.

Alcime, se voyant trompé dans son criminel espoir par l'amitié et la bonne intelligence des deux généraux, vint vers Démétrius, et dit que Nicanor favorisait les intérêts de ses ennemis et qu'il lui avait donné, pour successeur dans la souveraine sacrificature, Judas, l'ennemi du royaume. Le roi écrivit à Nicanor qu'il était très-courroucé de l'alliance qu'il avait faite, et qu'il lui commandait d'envoyer au plus tôt Machabée prisonnier à Antioche. Nicanor fut consterné. Il supportait avec peine de rompre l'alliance convenue, sans avoir à se plaindre. Cependant, comme il ne pouvait résister au roi, il attendait le moment favorable pour accomplir son commandement. Mais Machabée s'étant aperçu que Nicanor le traitait plus durement qu'à l'ordinaire, et que lorsqu'ils s'abordaient, il lui paraissait plus fier qu'il n'avait accoutumé, il jugea bien que cette fierté ne pouvait avoir une bonne cause. C'est pourquoi, ayant rassemblé un petit nombre des siens, il se déroba de Nicanor et se montra bientôt à la tête de son héroïque armée. Nicanor l'attaqua, fut battu, perdit près de cinq mille hommes, et le reste se sauva dans la citadelle de Jérusalem.

Quelque temps après, Nicanor monta sur la montagne de Sion. Quelques-uns des prêtres et des anciens du peuple vinrent le saluer dans un esprit de paix, et lui montrèrent les holocaustes qui s'offraient pour le roi. Mais il les méprisa, se moqua d'eux, les traita comme des personnes profanes, et, plein d'orgueil, leur dit en colère et en jurant : « Si on ne me livre Judas et son armée, aussitôt que je serai revenu vainqueur, je brûlerai ce temple, je le raserai jusques aux fondements, je détruirai cet autel et j'élèverai en place un temple à Bacchus. « Et il s'en alla plein de fureur, tandis que les prêtres, rentrés dans le lieu saint, disaient en pleurant: « O Seigneur, vous avez choisi cette maison afin que votre nom y fût invoqué et qu'elle devînt une maison d'oraison et de prières pour votre peuple. Faites éclater votre vengeance contre cet homme et contre son armée, et qu'ils tombent sous le tranchant du glaive. Souvenez-vous de leurs blasphèmes, et ne permettez pas qu'ils subsistent longtemps sur la terre (1). »

Dans ces conjonctures, Razias, l'un des plus anciens de Jérusalem, homme de bonne renommée, qui aimait la ville et qui, pour son affection, fut appelé le père des Juifs, fut accusé devant Nicanor. Il avait persévéré dans la loi des Juifs aux temps de la confusion, et il était prêt à donner son corps et son âme pour y persévérer jusqu'à la fin. Nicanor, voulant manifester sa haine contre les Juifs, envoya plus de cinq cents soldats pour le prendre. Il pensait qu'en se rendant maître de lui, il ferait un grand mal aux Juifs. Mais tandis que la multitude se précipitait en sa maison, rompait sa porte et y mettait le feu, lorsque déjà on était près de le saisir, il se frappa d'un glaive, aimant mieux mourir généreusement que d'être livré à des mains impies et de souffrir des outrages indignes de sa naissance. Mais comme, à cause de sa précipitation, il ne s'était point frappé d'un coup assuré, et que la foule entrait dans sa maison, il courut hardiment vers la muraille et se précipita lui-même au milieu de la foule, laquelle s'écartant tout à coup, il tomba sur la tête. Comme il respirait encore, plein du même courage, il se leva; et quoique son sang coulât en abondance et qu'il fût couvert de plaies, il courut et traversa la multitude; et, se tenant debout sur une pierre escarpée, ayant déjà perdu son sang, il saisit ses entrailles, et de ses deux mains les jeta sur la foule, demandant au souverain maître de la vie et de l'esprit de vouloir les lui rendre; et il mourut ainsi (2).

Cette action de Razias a été jugée diversement : les uns l'ont condamnée comme un homicide de soi-même; les autres l'ont jus-

(1) I Mach., VII, 1-38; II Mach., XIV, 1-36. — (2) *Ibid.*

tifiée, en lui supposant une inspiration particulière de Dieu ; d'autres l'ont excusé sur le trouble et l'exaspération où le jeta cette irruption soudaine. Tous conviennent que s'ôter à soi-même la vie, sans l'ordre de celui qui nous l'a donnée, c'est le même crime que de l'ôter à son prochain.

Nicanor, ayant su que Judas était en Samarie, forma le dessein de l'attaquer de toutes ses forces un jour de sabbat. Les Juifs, qui le suivaient par nécessité, lui dirent : « N'agissez pas d'une manière si féroce et si barbare; mais honorez le jour qu'a sanctifié celui-là même qui voit toutes choses. » Le malheureux demanda : « Est-il Seigneur dans le ciel, celui qui a commandé de garder le jour du sabbat? » — « Oui, répondirent-ils, il est le Seigneur vivant, il est le Seigneur dans le ciel, celui qui a commandé de fêter le septième jour. » — « Eh bien, répliqua l'impie, moi, je suis seigneur sur la terre, et je vous commande de prendre les armes et d'accomplir les ordres du roi. » Toutefois, il ne put venir à bout de son entreprise.

Pendant qu'il était campé à Bethzoron, petite ville de la tribu d'Éphraïm, il reçut des renforts de Syrie, ce qui porta son armée à trente-cinq mille hommes. Judas vint camper vis-à-vis avec une petite troupe de trois mille. Il priait avec foi. En même temps il exhortait les siens à ne pas s'épouvanter à la venue des nations, mais à se souvenir des secours qui leur avaient été donnés du ciel, et à espérer que la victoire leur viendrait encore de celui qui est tout-puissant. Il leur parla de la loi et des prophètes, et leur inspira ainsi une nouvelle ardeur. Il leur montra de plus la fourberie des nations et leur oubli des serments. Il les arma enfin tous, non point de lances, ni de boucliers, mais d'excellentes exhortations, particulièrement en leur racontant un songe digne de foi, qui les réjouit tous. Voici quelle était sa vision : Onias, le grand-prêtre, sans doute le troisième du nom, qui avait été égorgé à Antioche, lui était apparu tendant les mains et priant pour tout le peuple des Juifs. Après, était venu un autre homme, vénérable par son âge, tout éclatant de gloire et environné d'une grande majesté. Et Onias avait dit : C'est là l'ami de ses frères et du peuple d'Israël; voilà celui qui prie beaucoup pour le peuple et pour toute la sainte cité : c'est Jérémie, le prophète de Dieu. » Et Jérémie, étendant sa main droite, donna à Judas un glaive d'or, disant : « Prends cette sainte épée, qui est un don de Dieu, et avec elle tu extermineras les ennemis de mon peuple d'Israël. »

Ainsi animés par les discours généreux de Judas, ils résolurent de livrer la bataille et de combattre vaillamment, parce que la sainte cité et le temple étaient en péril. L'inquiétude qu'ils avaient de leurs femmes, et de leurs enfants, et de leurs frères, était la moindre. Ceux qui étaient en la cité ne s'inquiétaient pas moins pour ceux qui allaient au combat.

Vis-à-vis se rangeait l'armée des Syriens. Machabée, voyant les armes diverses des ennemis, et les éléphants dressés, et la cavalerie sur les ailes, tendit ses mains vers le ciel, invoqua le Seigneur qui fait les merveilles, qui ne donne point la victoire selon la puissance des armes, mais comme il lui plaît, à ceux qui en sont dignes. Et, priant, il dit : « O Seigneur! qui avez envoyé votre ange au temps d'Ezéchias, roi de Juda, et qui avez tué cent quatre-vingt-cinq mille hommes de l'armée de Sennachérib; maintenant, Dominateur des cieux, envoyez votre bon ange devant nous avec la crainte et la terreur de votre bras, afin qu'ils tremblent, ceux qui viennent en blasphémant contre votre saint peuple. »

Cependant Nicanor et les siens s'approchèrent au bruit des trompettes et des chants. Et Judas et les siens, invoquant Dieu dans leurs prières, engagèrent la bataille; ils combattaient de la main, mais il priaient Dieu dans leurs cœurs. Nicanor fut tué des premiers. Le voyant mort, ses soldats jetèrent leurs armes et s'enfuirent. Les Juifs les poursuivirent durant une journée de chemin, depuis Adazer jusqu'à Gazara, sonnant des trompettes derrière eux pour annoncer leur victoire. Et les peuples de tous les villages de la Judée, qui étaient aux environs, sortirent, et, revenant attaquer de front ceux qui étaient demeurés derrière, ils les frappèrent du glaive, en sorte qu'il n'en échappa pas un seul. Il n'y eut pas moins de trente-cinq mille hommes de tués ce jour-là.

Quand le combat fut fini et qu'ils s'en retournèrent joyeux, ils aperçurent Nicanor qui était tombé avec ses armes. Alors, poussant des cris, ils bénirent le Tout-Puissant dans la langue de leurs pères. Judas fit couper la tête à Nicanor, et sa main avec son épaule. Arrivé à Jérusalem, il assembla les Juifs et les prêtres, appela même ceux qui étaient dans la forteresse, leur montra la tête de l'impie, la fit suspendre à leurs yeux, ainsi que la main criminelle qu'il avait étendue contre la sainte maison de Dieu tout-puissant, et jeter aux oiseaux de proie la langue qui avait proféré ses blasphèmes. Et tous bénirent le Seigneur du ciel, disant : « Béni soit celui qui a gardé son peuple sans être profané! » Et ils décidèrent d'un commun accord qu'on célébrerait tous les ans cette victoire, le treizième jour du mois d'Adar; ce que font encore maintenant les restes dispersés d'Israël (1).

La Judée jouit alors de quelque repos. Mais plus la victoire de Machabée était éclatante, plus il était à prévoir que Démétrius, jeune, ardent et capable, lorsqu'il ne se livrait point à l'intempérance, ferait de nouveaux et plus grands efforts pour accomplir sa résolution

(1) I Mach., VII, 43-49; II Mach., XV, 1-37.

de subjuguer les Juifs. Judas, non moins prudent que valeureux, chercha un appui à son peuple dans l'alliance des Romains, dont les ambassadeurs s'étaient déjà une fois intéressés à sa cause.

La renommée publiait partout leurs victoires contre l'Espagne, contre les Gaulois, contre Philippe et Persée, roi de Céthim ou de Macédoine, contre Antiochus le Grand, qu'ils avaient réduit à payer tribut et à donner des otages, et contre plusieurs autres rois et peuples qui étaient venus les attaquer des extrémités de la terre. Ils avaient enfin exterminé et subjugué tous les royaumes et toutes les îles qui leur avaient résisté autrefois. En même temps ils gardaient leurs alliances avec leurs amis et avec ceux qui se confiaient en eux. Ceux qu'ils voulaient faire régler, régnaient; ceux qu'ils ne veulent pas qu'ils règnent, ils les dépouillent de la royauté. Cependant nul d'entre eux ne porte le diadème; mais ils ont établi un conseil, où trois cent vingt sénateurs délibèrent toujours sur les affaires de la multitude. Ils confient, chaque année, leur souveraine magistrature à un seul homme pour commander dans tous leurs États; et ainsi tous obéissent à un seul sans qu'il y ait d'envie ni de jalousie parmi eux. Voilà ce que publiait la renommée. Son récit, comme d'ordinaire, n'était peut-être pas tout à fait exact. Cependant ce qu'elle disait de la domination annuelle d'un seul peut bien s'entendre des consuls, qui, quoiqu'ils fussent deux, ne commandaient chacun qu'à leur tour.

Judas choisit donc Eupolème, fils de Jean, et Jason, fils d'Eléazar, et il les envoya à Rome pour faire alliance et amitié avec eux, et afin qu'ils les délivrassent du joug des Grecs qui réduisaient en servitude le royaume d'Israël. Et ils allèrent à Rome par un très-long chemin, et ils entrèrent dans le sénat, et ils dirent : Judas Machabée et ses frères, et le peuple des Juifs nous ont envoyés vers vous pour établir société et paix avec vous, et pour nous inscrire parmi vos alliés et vos amis. » Et cette parole leur plut. Et voici la réponse qu'ils envoyèrent sur des tables d'airain à Jérusalem, afin qu'il y eut là un monument de paix et d'alliance envers eux : « Que les Romains et la nation des Juifs prospèrent à jamais sur mer et sur terre, et que le glaive et l'ennemi s'éloignent d'eux! Que s'il survient une guerre aux Romains d'abord, ou à tous leurs alliés en toute leur domination, la nation des Juifs leur portera du secours de tout son cœur, selon ce que le temps ordonnera, et les Romains ne donneront rien à ceux qui font la guerre, et ne leur fourniront ni blé, ni armes, ni argent, ni navires, comme il a plu aux Romains; et les Juifs garderont ce qu'ils ont à garder, sans rien recevoir d'eux. Et de même, si la guerre survient d'abord aux Juifs, les Romains les aideront de tout leur cœur, selon que le temps le permettra. Et il ne sera donné aux auxiliaires ni blé, ni armes, ni argent, ni navires, comme il a plu aux Romains. Et ils garderont sincèrement ce qu'ils ont à garder. C'est là l'accord que les Romains font avec les Juifs. Que si à l'avenir les uns ou les autres y veulent ajouter ou diminuer, ils le feront selon leur volonté; et tout ce qu'ils y ajouteront ou ôteront, sera ratifié. Et quant aux maux que Démétrius leur a faits, nous lui en avons écrit, disant : Pourquoi as-tu appesanti ton joug sur les Juifs, nos amis et nos alliés? s'ils viennent de nouveau vers nous en se plaignant de toi, nous leur rendrons justice et ferons la guerre contre toi, par mer ou par terre (1). »

Un ancien auteur païen, Justin, parle de cette négociation en ces termes : « Les Juifs, s'étant détachés de Démétrius et ayant sollicité l'amitié des Romains, furent les premiers de tous les Orientaux qui recouvrèrent la liberté, les Romains faisant alors volontiers des largesses de ce qui était à autrui (2). »

Pendant que cette alliance se concluait à Rome, Démétrius avait envoyé en Judée une armée nouvelle et d'élite, sous le commandement de Bacchide et d'Alcime. Ces deux chefs avaient vingt mille hommes, avec deux mille chevaux, devant Jérusalem; et Judas était campé auprès, avec trois mille hommes seulement, tirés des meilleures troupes. Comme ils virent la multitude de l'armée ennemie, ils en furent effrayés. Cette crainte dissipa l'armée, où il ne demeura que huit cents hommes. Judas, dont l'armée s'était écoulée, pressé de combattre en cet état, sans avoir le temps de ramasser ses forces, eut le courage abattu : c'est le premier sentiment, qui est celui de la nature; mais on le peut vaincre par celui de la vertu. Judas dit à ceux qui restaient : « Prenons courage; marchons à nos ennemis et combattons-les. » Ils l'en détournaient en disant : « Il est impossible; sauvons-nous quant à présent; rejoignons nos frères, et, après, nous reviendrons au combat : nous sommes trop faibles et en trop petit nombre pour résister maintenant. » Mais Judas reprit ainsi : A Dieu ne plaise que nous fassions une action si honteuse et que nous prenions la fuite! Si notre heure est venue et qu'il nous faille mourir, mourons courageusement en combattant pour nos frères, et ne laissons point cette tache à notre gloire. » A ces mots, il sort du camp : l'armée marche au combat en bon ordre. L'aile droite de Bacchide était la plus forte; Judas l'attaque avec ses meilleurs soldats et la met en fuite. Ceux de l'aile gauche, voyant la déroute, prirent Judas par derrière pendant qu'il poursuivait l'ennemi; le combat s'échauffe; il y eut d'abord beaucoup de blessés de part et d'autre : Judas fut tué, et le reste prit la fuite (3).

Jonathas et Simon emportèrent leur frère et

(1) I Mach., VIII, 1-32. — (2) Justin., l. XXXVI, c. II. — (3) Bossuet, *Politique*, l. IX, art. 5.

l'ensevelirent au sépulcre de leurs pères, en la cité de Modin. Et tout le peuple d'Israël le pleura dans un grand deuil, et ils gémirent pendant plusieurs jours; et ils disaient : « Comment est tombé l'homme puissant qui sauvait le peuple d'Israël (1)! »

Ainsi vécut et mourut le modèle des héros : généreux, vaillant, hardi, circonspect, infatigable, préférant une mort glorieuse à la vie. Il combattit pour ses frères, pour sa patrie, ses lois, sa liberté, sa religion. Sa valeur, son patriotisme remontaient au-dessus de l'homme, en Dieu, source première de toute force et de toute patrie. Unissant la prudence au courage, il n'attendait toutefois que de Dieu seul le succès. En combattant et en mourant pour sa patrie, ce qu'il a de commun avec plusieurs, il combattit et mourut pour l'humanité entière : honneur que très-peu d'hommes ont partagé. Si Antiochus-Epiphane avait réussi dans son projet impie, de faire changer, à son gré, de croyance et de culte à tous les peuples, et de ne leur faire reconnaître au fond d'autre dieu que lui; si le peuple juif, le seul qui, avec la connaissance du vrai Dieu et les annales authentiques du genre humain, avait en dépôt l'ensemble des vérités religieuses et morales qui devait opérer un jour la régénération universelle, s'était lâchement prosterné avec les autres devant l'idole du tyran, c'en était fait de l'humanité : les peuples s'abrutissaient à jamais, comme de vils troupeaux, sous la verge des dieux Antiochus et Néron. Le Dieu véritable ne l'a point permis. Après lui, c'est à Judas Machabée et à ses frères que le genre humain doit son salut.

Après la mort de Judas, les ennemis de la patrie et de la religion levèrent la tête. Il survint de plus une grande famine, et le peuple, découragé, se donna à Bacchide, qui choisit des hommes impies et les établit maîtres de la contrée. Les vrais Israélites, qui avaient tenu avec Judas, furent recherchés et amenés au Syrien, qui leur fit ressentir sa vengeance. Alors tous les amis de Judas s'assemblèrent et dirent à Jonathas : « Depuis que ton frère Judas est mort, il n'y a point d'homme semblable à lui pour aller contre Bacchide et les ennemis de notre nation : c'est pourquoi nous te choisissons aujourd'hui, afin que tu sois notre prince et notre chef pour nous conduire dans les combats. »

Jonathas reçut ainsi le commandement, et se leva à la place de Judas, son frère. Bacchide, l'ayant su, cherchait à le tuer. Jonathas, accompagné de ses frères et de tous les siens, se retira au désert de Thécué. Comme il avait un grand appareil de guerre, il envoya son frère Jean prier les Nabuthéens, ses amis, de le recevoir en dépôt. Mais les fils de Jambri, tribu d'Arabes, qui occupaient alors Médaba, ville des anciens Moabites, surprirent Jean et son escorte, les tuèrent et enlevèrent tout le butin. La vengeance ne tarda pas. Bientôt Jonathas et Simon apprirent que ces mêmes Arabes célébraient les noces d'un de leurs princes. Ils les attendirent dans une embuscade. Lorsque le cortége de l'époux, d'une part, et le cortége de l'épouse, de l'autre, vinrent à se rencontrer au bruit des tambours et des instruments de musique, ils tombèrent dessus, en tuèrent le plus grand nombre, prirent toutes les dépouilles, et changèrent ainsi les noces en deuil, pour venger le sang de leur frère : après quoi ils retournèrent sur la rive du Jourdain.

Bacchide, en ayant eu nouvelle, vint les attaquer avec une armée considérable un jour de sabbat. Jonathas dit aux siens : « Levons-nous et combattons contre nos ennemis; car il n'en est point aujourd'hui comme hier et avant-hier, où nous pouvions éviter le combat. Voici la bataille devant nous et derrière nous, et les eaux du Jourdain de tous côtés, et les marais et un bois : il n'y a pas moyen d'échapper. Maintenant donc, criez vers le ciel, afin que vous soyez délivrés de la main de vos ennemis. » La bataille engagée, Jonathas étendit la main pour frapper Bacchide, qui évita le coup en reculant. Jonathas et les siens, après lui avoir tué mille hommes, se jetèrent dans le Jourdain et le passèrent à la nage. Bacchide n'osa pas les poursuivre, mais revint à Jérusalem, où il fortifia la citadelle, ainsi que plusieurs autres villes, et prit les enfants des principaux Juifs pour otages.

L'an 153 du règne des Grecs, 158 ans avant Jésus-Christ, le second mois de l'année religieuse, qui commençait au printemps, Alcime, parvenu à la souveraine sacrificature par la puissance des Gentils, commanda d'abattre les murailles de la partie intérieure du temple, qui séparaient les Gentils d'avec les Juifs, et de détruire les ouvrages des prophètes Aggee et Zacharie. Mais à peine avait-il commencé, que la punition tomba sur lui. Frappé de paralysie, sa bouche se ferma, il ne put plus dire un mot ni rien ordonner dans sa maison, et mourut dans de grandes douleurs.

Quant à Bacchide, lorsqu'il vit qu'Alcime, en faveur de qui on l'avait envoyé en Judée, était mort, il s'en retourna vers le roi Démétrius à Antioche, et le pays fut tranquille pendant deux ans. La lettre du sénat romain en faveur des Juifs put y contribuer pour beaucoup : Démétrius devait l'avoir reçue; et il lui importait d'autant plus de ménager le sénat, que, malgré ses ambassades et ses sollicitations, il n'en avait pas encore été reconnu comme roi.

Après ce temps, les Juifs de la défection, voyant Jonathas en repos, mandèrent à Bacchide qu'il serait facile de le surprendre, lui et les siens, dans une seule nuit. Bacchide écrivit des lettres en conséquence à ses alliés en Judée, et vint bientôt lui-même avec une armée considérable. Mais la trame fut découverte. Jonathas prit cinquante chefs du com-

(1) Mach., IX, 1-21.

plot et les mit à mort; ensuite se retira avec les siens, à Bethbessen, ville du désert, dont ils réparèrent les ruines, et qu'ils fortifièrent. Bacchide vint en faire autant avec toute son armée, ainsi que les Juifs de son parti. Mais Jonathas, ayant confié la défense de la forteresse à son frère Simon, attaqua les Juifs alliés des Syriens, tandis que Simon fit une sortie, brûla les machines des assiégeants et remporta sur Bacchide une victoire décisive. Celui-ci, profondément affligé, s'irrita contre les méchants qui lui avaient conseillé de venir dans leur patrie, en fit mourir plusieurs, et résolut de s'en retourner en son pays avec ce qui lui restait de troupes. Jonathas, l'ayant su, lui envoya des ambassadeurs pour faire la paix et rendre de part et d'autre les prisonniers et le butin qu'on avait faits. Bacchide y consentit volontiers, jura que de sa vie il ne lui ferait aucun mal, lui rendit les prisonniers, s'en retourna dans son pays et ne revint plus.

Le glaive cessa ainsi en Israël. Jonathas demeura à Machmas, commença à juger le peuple, et extermina les impies de la terre d'Israël (1). Des révolutions au dehors vinrent inopinément consolider et augmenter son pouvoir.

Démétrius s'était rendu méprisable à ses sujets par sa paresse et son ivrognerie : d'un autre côté, son caractère remuant et bizarre avait indisposé contre lui les rois d'Egypte, de Pergame et de Cappadoce ; les Romains, qui l'avaient enfin reconnu roi, ne lui étaient pas pour cela plus favorables. Dans cet état de choses, un individu se rencontre du nom de Balas : de basse extraction, suivant les auteurs grecs et latins ; fils d'Antiochus-Epiphane, suivant Josèphe et le premier livre des Machabées. L'un et l autre peuvent être vrais. Antiochus promenant ses adultères partout, il pouvait laisser des fils dans la lie du peuple. Quoi qu'il en soit, Balas s'annonce comme Alexandre, fils d'Antiochus-Epiphane; il est reconnu comme tel par les trois monarques que Démétrius avait offensés; le sénat romain, devant lequel il se présente, non-seulement lui permet de revendiquer ses droits au trône d'Antiochus, mais lui promet encore son appui. Dès lors Alexandre n'a plus de peine à trouver des soldats; il débarque à Ptolémaïde, est reçu dans la ville et commence à régner comme roi de Syrie.

Cette nouvelle fit sortir Démétrius de son indolence, et il marcha contre lui avec une puissante armée. L'assistance de Jonathas devenait importante dans cette conjoncture. Démétrius, qui avait plus à craindre sa désaffection, à cause du mal qu'il lui avait fait, ainsi qu'à tous les Juifs, lui écrivit le premier avec de grandes louanges, lui donna le pouvoir d'assembler une armée, de fabriquer des armes, d'être même son allié, et ordonna que les otages qui étaient en la forteresse lui fussent rendus. Jonathas s'en alla aussitôt à Jérusalem, lut les lettres en présence de tout le peuple et de ceux qui étaient dans la forteresse. Ceux-ci eurent une grande frayeur quand ils ouïrent dire que le roi lui avait donné pouvoir d'assembler une armée ; ils lui rendirent les otages, qu'il rendit à leurs parents. Les étrangers qui étaient dans les forteresses que Bacchide avait élevées, s'enfuirent chacun dans leur pays. Il n'y eut que les garnisons de Bethsura et de la citadelle de Jérusalem qui demeurèrent parce qu'elles étaient composées presque entièrement de Juifs apostats, qui ne savaient où trouver une retraite assurée. Jonathas fixa sa résidence à Jérusalem, fit rebâtir la ville et travailler à de nouvelles fortifications tout autour. Il fit aussi relever la muraille de la montagne du temple, qu'Antiochus-Eupator avait fait abattre.

Alexandre, à qui l'on avait raconté les batailles et les grandes actions des Machabées, ainsi que les maux qu'ils avaient soufferts, apprit bientôt les promesses que Démétrius avaient faites à Jonathas ; il dit : « Pourrions-nous jamais trouver un tel homme? faisons-en notre ami et notre allié. » Et il lui envoya, avec la pourpre et la couronne d'or, une lettre conçue en ces termes : « Le roi Alexandre à son frère Jonathas, salut : Nous avons appris de toi que tu es un homme fort et puissant, et digne d'être notre ami. C'est pourquoi nous t'établissons aujourd'hui grand-prêtre de ta nation avec le titre d'ami du roi, afin que tu sois attaché à nos intérêts et que tu gardes l'amitié avec nous. »

L'an 160 du règne des Grecs, 161 avant Jésus-Christ, au septième mois, en la fête solennelle des tabernacles, Jonathas se revêtit, non de la pourpre qu'il avait reçue d'Alexandre, mais de la robe sainte qu'il avait droit de porter comme grand-prêtre : ce qu'il était de droit, ainsi que son frère Judas l'avait été, comme chef de la première famille sacerdotale (2). La lettre du roi ne fit que lui assurer plus de respect au dehors. Il leva en même temps une armée et prépara des armes en abondance.

Démétrius ayant appris tout cela, en fut profondément affligé. « Comment, se dit-il, avons-nous permis qu'Alexandre nous ait prévenu, et que, pour fortifier son parti, il ait gagné l'amitié des Juifs? Je veux leur écrire aussi d'une manière obligeante, et leur offrir des dignités et des dons, afin qu'ils se joignent à moi pour me secourir. » Il leur écrivit donc en ces termes : « Le roi Démétrius à la nation des Juifs, salut : Nous avons appris avec joie que vous avez gardé l'alliance que vous aviez faite avec nous, que vous êtes demeurés dans notre amitié et que vous ne vous êtes point unis à nos ennemis. Continuez donc maintenant à nous conserver toujours la même fidélité, et nous vous rendrons avantageusement ce que vous aurez fait pour nous. Nous vous remettrons beaucoup de choses qui vous

(1) Mach., IX, 51-73 — (2) Josèphe, *Antiq.*, l. XII, c. XIII.

avaient été imposées, et nous vous ferons de grands dons. Et dès à présent je vous remets, et à tous les Juifs, les tributs que vous aviez accoutumé de payer. Je veux aussi que Jérusalem soit sainte et libre avec tout son territoire, et que les dîmes et les tributs lui appartiennent. Je remets aussi entre vos mains la forteresse qui est dans Jérusalem, et je la donne au grand prêtre, afin qu'il y établisse, pour la garder, les gens que lui-même aura choisis. Je donne encore la liberté, sans aucune rançon, à tous les Juifs qui ont été emmenés captifs du pays de Juda. Je veux aussi que toutes les fêtes solennelles, avec les trois jours d'avant et les trois jours d'après, soient des jours d'immunités et de franchises pour tous les Juifs qui sont en mon royaume, et qu'il ne soit permis alors à personne d'agir en justice contre eux, ni de leur faire aucune peine pour quelque affaire que ce puisse être. J'ordonne de plus qu'on fera entrer dans les troupes du roi jusqu'à trente mille Juifs ; qu'on leur confiera les forteresses les plus considérables et les affaires les plus importantes ; et que trois villes de Samarie soient réunies à la Judée pour ne dépendre plus que du souverain prêtre. Je donne aussi Ptolémaïde et son territoire au sanctuaire de Jérusalem, pour l'entretien des choses saintes. » Il ajoutait, de ses propres revenus, quinze mille sicles d'argent, trente mille francs de monnaie ; protestait que le temple de Jérusalem serait un asile inviolable. « On donnera enfin, de l'épargne du roi, de quoi fournir aux bâtiments ou aux réparations des lieux saints. Et on prendra encore, des mêmes deniers, de quoi bâtir et fortifier les murailles de Jérusalem et des autres villes qui sont en Judée. »

Quand Jonathas et le peuple eurent ouï ces paroles, ils ne les crurent pas et ne les reçurent point ; car ils ne se souvenaient des grands maux qu'il avait faits en Israël et des tribulations dont il les avait accablés. Ils se portèrent donc à favoriser plutôt Alexandre, parce qu'il leur avait parlé le premier sincèrement de paix ; et ils l'assistèrent toujours dans la suite.

Les deux rois se donnèrent une première bataille, où Démétrius eut l'avantage. Mais Alexandre, soutenu par les rois de Cappadoce, de Pergame et d'Egypte, ainsi que par les Romains et par les Juifs, fut bientôt en état de livrer une seconde bataille, où, après quelques actions de bravoure, Démétrius perdit la couronne et la vie.

Pour consolider les fruits de sa victoire, Alexandre envoya des ambassadeurs à Ptolémée-Philométor, roi d'Egypte, pour lui notifier son avénement au trône de Syrie et lui demander en mariage sa fille Cléopâtre. Elle lui fut accordée ; son père la conduisit lui-même jusqu'à Ptolémaïde, où se célébrèrent les noces. Alexandre y invita Jonathas, qui s'y rendit avec un grand éclat, fit aux deux rois des présents considérables, ainsi qu'à leurs amis, et s'assura leurs bonnes grâces. Quelques méchants tentèrent de l'accuser. Mais au lieu de les écouter, Alexandre commanda qu'on ôtât à Jonathas ses vêtements ordinaires, et qu'on le revêtit de pourpre ; il le fit asseoir à côté de lui, le plaça au nombre de ses principaux amis, et le fit commandant militaire et gouverneur de province. En sorte que Jonathas revint à Jérusalem en paix et avec joie. C'était l'an 162 du règne des Grecs, 149 avant Jésus-Christ.

Trois ans après, en 165, une nouvelle révolution éclata en Syrie. Démétrius Ier ou Soter, craignant l'issue de la guerre, où il périt en effet, avait envoyé ses deux fils, Démétrius et Antiochus, avec des trésors considérables, à Gnide, ville de Carie, chez un ami du nom de Lasthénès. Pendant ce temps, Alexandre, une fois assuré du trône, s'abandonna au luxe, à l'oisiveté et à la débauche, laissant exercer toute sorte de cruautés à son favori Ammonius. Cette conduite lui attira bientôt le mépris et la haine des peuples. Le jeune Démétrius crut l'occasion favorable. Avec quelques mercenaires crétois, que lui avait procurés Lasthénès, il débarqua en Cilicie, où bientôt les mécontents, qui affluaient de toutes parts, lui formèrent une armée. Alexandre était en Phénicie lorsqu'il apprit cette nouvelle. Il retourna promptement à Antioche, pour prévenir l'ennemi ; mais aussitôt le gouverneur qu'il avait laissé dans la Célésyrie se déclara pour son compétiteur. Il assembla une armée, vint camper devant Jamnia, fit des reproches à Jonathas de ce que seul il tenait pour Alexandre et de ce qu'il se confiait en ses montagnes, le défiant insolemment de venir le combattre dans la plaine. Jonathas se mit en marche avec dix mille hommes d'élite ; Simon le suivit, ils campèrent devant Joppé, où Apollonius avait mis garnison ; Jonathas fit donner l'assaut, et la ville ouvrit ses portes. Apollonius vint alors devant Joppé avec une nombreuse infanterie et trois mille chevaux, assiégea Jonathas, fit semblant ensuite de marcher sur Azot pour attirer Jonathas dehors ; celui-ci le poursuivit, mais en ordre de bataille ; rendit vaine, avec le secours de Simon, une embuscade de mille cavaliers ; battit toute l'armée syrienne, prit Azot, et brûla le fameux temple de Dagon, où beaucoup d'ennemis s'étaient réfugiés. La perte entière des Syriens fut environ de huit mille hommes. Ascalon ouvrit également ses portes à Jonathas, qui s'en retourna chargé de dépouilles à Jérusalem. Lorsque le roi Alexandre ouït ces nouvelles, il le combla de nouveaux honneurs, lui envoya une agrafe d'or, telle que les rois en avaient pour assurer le manteau de pourpre sur l'épaule, et lui donna, en propriété, une autre ville des Philistins, Accaron, avec tout son territoire (1).

Alexandre Balas avait imploré le secours

(1) I Mach., x, 1-89.

de son beau-père Ptolémée-Philométor. Celui-ci se mit en route avec une grande armée, et envoya une puissante flotte. Mais c'était pour s'emparer du royaume d'Alexandre par ruse, et l'ajouter à son royaume. Toutes les villes de Syrie lui ouvrirent leurs portes et le reçurent avec de grands honneurs ; Alexandre l'avait ainsi ordonné, parce que c'était son beau-père. Mais en attendant, le beau-père mettait garnison égyptienne dans toutes les villes. Près d'Azot, on lui montra le temple de Dagon en cendres, la ville en ruines, les cadavres jetés sur la terre, les tombeaux de ceux qui avaient été tués en la bataille, et qu'on avait entassés le long du chemin. On lui dit que c'était Jonathas qui était l'auteur de tous ces désastres. Mais il ne répondit rien, reçut amicalement Jonathas qui vint le voir à Joppé, et l'accompagner jusqu'au fleuve Eleuthère, d'où il retourna tranquillement à Jérusalem.

Ptolémée obtint ainsi la domination des cités jusqu'à Séleucie, près de la mer. De là, il envoya des ambassadeurs dire à Démétrius: « Viens, et faisons la paix entre nous, et je te donnerai ma fille qu'Alexandre a épousée, et tu régneras dans le royaume de ton père ; car je me repens de lui avoir donné ma fille, parce qu'il a cherché à me faire périr. » Il l'accusait, parce qu'il désirait s'emparer de son royaume. Il prit donc sa fille, la donna à Démétrius, s'éloigna d'Alexandre, et sa haine fut manifeste. Entré dans Antioche, il mit deux couronnes sur sa tête, et la couronne d'Egypte et la couronne de Syrie.

Pendant ce temps, Alexandre était en Cilicie, parce que les habitants de ces provinces s'étaient révoltés. Quand il apprit ce qui s'était passé, il marcha contre son beau-père ; mais il fut vaincu et s'enfuit en Arabie, près d'un chef d'Arabes, nommé Zabdiel, qui lui coupa la tête et l'envoya à Ptolémée. Celui-ci en témoigna beaucoup de joie; mais sa joie ne fut pas longue, car il mourut trois jours après, des blessures qu'il avait reçues dans le combat. Démétrius, monté ainsi sur le trône, prit le surnom de Nicator ou vainqueur, fit égorger toutes les garnisons égyptiennes de Syrie et de Phénicie, et ne conserva que les éléphants. C'était l'année 167 de l'ère des Grecs, 144 avant Jésus-Christ.

Jonathas, qui ne pouvait se promettre rien de favorable de la part du nouveau roi de Syrie, assembla une armée, amena des machines de guerre devant la forteresse de Jerusalem, pour s'en rendre maître. Quelques Juifs apostats le dénoncèrent à Démétrius, qui vint très-irrité à Ptolémaïde, écrivit à Jonathas de ne plus assiéger la forteresse, mais de venir promptement lui parler. A la réception de cette lettre, Jonathas ordonna de continuer le siége; puis, prenant avec lui quelques-uns des sénateurs d'Israël, et des prêtres, ainsi que des présents considérables en or, en argent et autres choses précieuses, il s'abandonna au péril, vint trouver Démétrius, qui, changé tout d'un coup à son égard, non-seulement le confirma dans tous ses honneurs, mais le déclara le premier de ses amis. Jonathas lui demanda même de donner la franchise et l'immunité à la Judée, aux trois toparchies, dont Lydda, Ramatha et Aphéréma étaient les capitales; à Samarie et à tout son territoire, moyennant trois cents talents une fois payés : c'était plus d'un million six cent mille francs, monnaie décimale. Le roi y consentit, et fit expédier, concernant toutes ces affaires, des lettres patentes conçues en ces termes : « Le roi Démétrius à son frère Jonathas et à la nation des Juifs, salut : Nous vous avons envoyé la copie de la lettre que nous avons écrite sur vous à Lasthénès, notre parent, afin que vous la connaissiez (Lasthénès était cet ami fidèle à qui son père l'avait confié avant sa mort) : « Le roi Démétrius à Lasthénès, son père, salut : Nous avons résolu de faire du bien à la nation des Juifs, qui sont nos amis, et qui nous conservent la fidélité qu'ils nous doivent, à cause de la bonne volonté qu'ils ont pour nous. Nous avons donc ordonné que toute la Judée, et les trois villes Aphéréma, Lydda et Ramatha, réunies de la Samarie à la Judee, et que toutes leurs dépendances soient destinées pour tous ceux qui sacrifient en Jérusalem, au lieu des tributs que le roi en recevait tous les ans, et des fruits de la terre et des arbres ; et nous leur remettons dès à présent tout ce qui nous appartenait, les dîmes et les tributs, et les impôts des salines, et les couronnes qui nous étaient apportées. Nous leur donnons toutes ces choses, et cette concession sera entière dès ce jour et à jamais. Maintenant donc, ayez soin de faire une copie de cette ordonnance, et qu'elle soit remise à Jonathas et déposée sur la montagne sainte, en un lieu où elle soit vue de tout le monde. »

Pareil à ses prédécesseurs, Démétrius paraît avoir regardé le trône, dès qu'il en fut assuré, comme le siége de l'indolence et de la débauche. Il laissa tout faire à Lasthénès, qui fit beaucoup de mal ; il renvoya son armée syrienne, se confia à ses mercenaires grecs, et s'aliéna ses sujets par des recherches cruelles contre ceux qui, dans toutes ces révolutions politiques, avaient suivi un autre parti que celui de son père et du sien.

Cependant Jonathas lui écrivit, et le pria de rappeler enfin ceux qui étaient dans la forteresse de Jérusalem et dans quelques autres. Démétrius le lui promit et beaucoup plus encore, dès que la chose serait possible ; mais il le supplia pour le moment de lui envoyer du secours, attendu que toute son armée l'avait abandonné et qu'il était en péril. Jonathas lui envoya trois mille hommes d'élite. Démétrius, réjoui de leur arrivée, entreprit un coup d'État bien hasardeux : ce fut de désarmer tous les habitants d'Antioche. Ils se soulevèrent au nombre de cent vingt mille hommes, l'investirent dans son palais, avec l'intention de le mettre à mort. Les Juifs,

appelés à son secours, repoussèrent les assaillants, se répandirent dans les rues, mirent le feu à la ville et tuèrent près de cent mille habitants. Le reste, intimidé, demanda la paix en jetant les armes. Le roi la leur accorda, tout rentra dans l'ordre ; et les Juifs s'en retournèrent à Jérusalem, chargés de gloire et de richesse. Démétrius, se voyant affermi sur le trône, n'accomplit aucune des promesses qu'il avait faites à Jonathas : il lui rendit, au contraire, le mal pour le bien. Mais il eut bientôt lieu de s'en repentir.

Un certain Diodote, surnommé Tryphon, qui avait été général d'Alexandre Balas, et son gouverneur d'Antioche, s'était rendu auprès de Zabdiel, le chef d'Arabes entre les mains duquel était encore le jeune Antiochus, fils d'Alexandre. Il lui avait raconté comment Démétrius s'était attiré la haine de son armée, et il avait cherché à lui persuader de lui remettre le jeune prince, pour le placer sur le trône de Syrie. L'ayant enfin obtenu, il revint avec lui dans le pays et lui mit le diadème sur la tête. L'armée licenciée par Démétrius passa au jeune roi. Une bataille fut livrée, Démétrius défait et obligé de fuir. Thryphon se rendit maître des éléphants et s'empara d'Antioche.

Le jeune Antiochus écrivit à Jonathas, disant : « Je t'accorde la dignité de grand-prêtre, je t'établis sur les quatre villes (les trois nommées plus haut et Ptolémaïde), afin que tu sois des amis du roi. » En même temps il lui envoya des vases d'or pour son usage, lui donna le pouvoir de boire dans une coupe d'or, et de se vêtir de pourpre et d'avoir une agrafe d'or ; et il établit son frère Simon commandant militaire, depuis la côte de Tyr jusqu'aux frontières d'Egypte.

Jonathas marcha au secours d'Antiochus contre les troupes de Démétrius. Toute l'armée de Syrie se réunit à lui pour le soutenir. Ascalon ouvrit ses portes et le reçut avec de grands honneurs; Gaza fut assiégée et forcée de se rendre ; il en prit des otages, les envoya à Jérusalem et continua de parcourir toute la contrée jusqu'à Damas. Là, il apprit que les généraux de Démétrius avaient fait une irruption dans la Galilée pour l'empêcher de se mêler davantage de ce qui regardait le royaume de Syrie. Il marcha contre eux, laissant dans la Judée, Simon son frère, qui prit Bethsura et y mit garnison. Près du lac de Génésareth, les Juifs furent mis en déroute par les ennemis, dont une partie s'était mise en embuscade. Jonathas, abandonné de tous les siens, à l'exception de deux hommes, déchira ses vêtements, répandit de la terre sur sa tête, pria, fondit sur l'ennemi : ses troupes, qui fuyaient, retournèrent à leur chef, remportèrent la victoire et tuèrent trois mille hommes. Après quoi Jonathas revint à Jérusalem (1).

Pour affermir la tranquillité dont il jouissait alors, il envoya des ambassadeurs à Rome, où fut renouvelée l'alliance conclue déjà du temps de Judas, son frère. Il en fit autant avec d'autres peuples, nommément avec les Spartiates. Les lettres à ces derniers étaient conçues en ces termes : « Jonathas, le souverain prêtre, et le sénat de la nation, et les prêtres, et le reste du peuple juif, aux Spartiates, leurs frères, salut. Déjà, depuis longtemps, des lettres ont été envoyées à Onias, le souverain prêtre, par Arius, qui régnait chez vous, pour témoigner que vous êtes nos frères, comme on peut le voir par la copie de ces lettres, que nous avons jointes à celle-ci. Et Onias reçut honorablement l'homme qui avait été envoyé, ainsi que les lettres dans lesquelles il était parlé de cette amitié et de cette alliance. Pour nous, quoique nous n'ayons pas besoin de ces choses, ayant pour consolation les saints livres qui sont en nos mains, nous avons mieux aimé néanmoins envoyer vers vous pour renouveler cette amitié et cette union fraternelle, de peur que nous ne devenions comme étrangers à votre égard, parce qu'il s'est déjà passé beaucoup de temps depuis que vous avez envoyé vers nous. Nous n'avons donc jamais cessé depuis ce temps-là de nous souvenir de vous dans les fêtes solennelles et les autres jours où cela se doit, dans les sacrifices que nous offrons et dans toutes nos saintes cérémonies, comme il convient de se souvenir de ses frères. Nous nous réjouissons de votre gloire. Quant à nous, de grandes tribulations et de nombreuses guerres nous ont environnés, et les rois qui sont autour de nous ont combattu contre nous. Cependant nous n'avons voulu être à charge ni à vous, ni à nos autres alliés et amis dans toutes ces guerres ; car nous avons reçu des secours du ciel, et nous avons été délivrés, et nos ennemis sont abattus. Ayant donc choisi Numénius, fils d'Antiochus, et Antipater, fils de Jason, pour les envoyer vers les Romains renouveler l'alliance et l'amitié anciennes que nous avons avec eux, nous leur avons donné ordre d'aller aussi vers vous, de vous saluer de notre part, et de vous rendre nos lettres sur le renouvellement de notre fraternité. C'est pourquoi vous ferez bien de répondre à ce que nous avons écrit (2). »

Ainsi, cent quarante ans avant Jésus Christ, les Juifs étaient alliés et amis des Romains, des Spartiates et de plusieurs autres peuples ; ils faisaient mémoire de ces alliés dans leurs sacrifices et leurs prières solennelles; ils ne craignaient point de leur dire, dans les instructions de leurs ambassadeurs, que leurs livres saints, livres alors traduits en grec, étaient leur principale consolation ; selon toute apparence, il y avait dès lors des Juifs établis à Rome et dans les principales villes de la Grèce ; les Juifs, témoin les noms grecs que portent un grand nombre d'entre eux, ne fa-

(1) I Mach., I, 1-74, principalement d'après le grec. — (2) I Mach., XII, 1-18.

saient pas difficulté d'apprendre aux Gentils ce qui était contenu dans ces livres, et les Gentils n'étaient pas indifférents à les lire. Nous avons vu précédemment que les uns y cherchaient l'origine et la similitude de leurs simulacres ; d'autres pouvaient y chercher et y trouver le vrai Dieu et son vrai culte. C'était une grâce de plus pour les hommes de bonne volonté.

Jonathas avait joui d'un court repos, quand il apprit que les généraux de Démetrius voulaient le surprendre avec des forces plus grandes qu'auparavant. Suivant la manière prudente et hardie des Machabées, il marcha au-devant de l'ennemi. Les Syriens, n'ayant pu le surprendre durant la nuit, se retirèrent au-delà du fleuve Eleuthère. Jonathas se tourna contre des Arabes qui tenaient le parti de Démétrius, et les battit. Ensuite il passa dans la province de Damas, tandis que Simon marcha vers Ascalon et d'autres villes, s'empara de Joppé et y mit garnison.

Lorsque Jonathas fut de retour à Jérusalem il assembla les sénateurs du peuple, pour délibérer sur les moyens de défense. On fortifia plusieurs villes, on exhaussa les murs de Jérusalem, on éleva une nouvelle muraille très-haute entre la ville et la citadelle, pour assurer celle-là contre les attaques de la garnison syrienne, et intercepter à celle-ci les vivres. Simon bâtissait en même temps des forteresses du côté des Philistins, ces éternels ennemis du nom juif.

Thryphon, peu satisfait de régner sous le nom du jeune roi, convoitait une plus haute splendeur et une puissance plus durable. Il résolut la mort du jeune Antiochus. Mais comme il savait que Jonathas aurait ce crime en horreur et qu'il ne reconnaîtrait jamais pour roi l'assassin de son allié, il lui parut prudent de se défaire d'abord de celui-là, et il marcha contre lui vers Bethsan, ville de la tribu de Manassé. Mais Jonathas étant venu au-devant de lui avec quarante mille hommes, Tryphon le reçut en grand honneur, le recommanda à tous ses amis, lui fit des présents, ordonna à ses troupes de lui obéir comme à lui-même. Ensuite il lui dit : « Pourquoi as-tu fatigué tout ce peuple, puisque nous n'avons point de guerre ? Maintenant donc renvoie les dans leurs maisons; choisis-en seulement quelques-uns pour être avec toi, et viens avec moi à Ptolémaïde ; et je te la donnerai, et toutes les autres forteresses, et toutes les troupes, et tous les gouvernements, et je m'en retournerai, car c'est pour cela que je suis venu. »

Jonathas crut aux paroles de Tryphon, congédia son armée, à l'exception de trois mille hommes, dont il envoya deux mille en Galilée et n'en retint avec lui que mille. Mais à peine était-il entré dans Ptolémaïde, que Tryphon en ferma les portes, le fit prisonnier, et ordonna de massacrer sa petite troupe. Puis il envoya de l'infanterie et de la cavalerie contre les deux mille en Galilée. Mais ceux-ci avaient appris ce qui était arrivé à Jonathas et à leurs frères ; ils s'encouragèrent à se défendre jusqu'à la mort, et marchèrent à l'ennemi avec tant de résolution, qu'il n'osa pas les attaquer et s'en retourna d'où il était venu. Les deux mille revinrent sains et saufs en la terre de Judée, pleurant Jonathas, et tout Israël le pleurait avec eux. Les nations du voisinage, au contraire, cherchèrent à les détruire ; elles se disaient : « Ils n'ont ni chef ni secours ; faisons donc maintenant la guerre contre eux, et effaçons leur mémoire d'entre les hommes (1). »

Mais la famille des Machabées était une famille de héros. Simon, frère de Judas et de Jonathas, voyant Tryphon près d'envahir la Judée avec une armée puissante, monta à Jérusalem, assembla le peuple consterné, et l'exhortant, il dit : « Vous savez combien moi et mes frères, et la maison de mon père, nous avons livré de combats pour nos lois, pour les choses saintes, et quelles angoisses nous avons souffertes. C'est pour cela que tous mes frères sont morts, c'est pour Israël ; et je suis demeuré seul. Et maintenant, à Dieu ne plaise que je veuille épargner ma vie en quelque temps de tribulation que ce soit ; car je ne suis point meilleur que mes frères. Je vengerai donc ma nation et le sanctuaire, nos enfants et nos femmes, parce que toutes les nations se sont assemblées pour nous détruire, par la seule haine qu'elles nous portent. » Ces paroles enflammèrent le courage du peuple. Ils lui répondirent à haute voix : « Tu es notre chef à la place de Judas et de Jonathas, ton frère. Conduis-nous dans les combats et nous ferons tout ce que tu diras. » Aussitôt il assembla tous les hommes de guerre, se hâta d'achever les murs de Jérusalem : envoya vers Joppé un certain Jonathas, fils d'Absalomi, qui en chassa les ennemis et se rendit maître de la ville.

Tryphon s'avança de Ptolémaïde avec une grande armée pour surprendre la terre de Juda, conduisant Jonathas prisonnier avec lui. Simon marcha à sa rencontre. Tryphon lui envoya dire : « Nous avons retenu Jonathas, ton frère, pour de l'argent qu'il devait à cause des revenus du roi qu'il a eus entre les mains. Maintenant donc, envoie cent talents d'argent et ses deux fils pour otages, de peur que, quand il sera libre, il ne passe à nos ennemis ; et nous le renverrons. »

Simon connut bien qu'il le trompait; toutefois, il commanda que l'argent lui fût livré et les enfants, pour ne pas attirer la haine du peuple d'Israël, qui aurait dit : « Jonathas a péri parce qu'il ne lui a point envoyé l'argent et les enfants. » Simon voyait bien que Tryphon en imposait quand il parlait des dettes de Jonathas; il prévoyait peut-être encore qu'il ne le renverrait pas; mais pouvait-il

(1) Mach., XII, 16-54

prévoir que ce Grec perfide égorgerait à la fois et les enfants et le père?

Tryphon ne rendit point Jonathas, et marcha plus avant; mais Simon le suivait partout avec son armée : quelque part qu'il voulût faire irruption, il trouvait Simon en tête. La garnison syrienne de la citadelle de Jérusalem l'envoya prier de venir promptement à leur secours et de leur procurer des vivres. Il voulut prendre une route détournée avec sa cavalerie; mais il tomba la nuit une quantité de neige qui l'en empêcha, et le contraignit de passer au pays de Galaad. Là il égorgea Jonathas et ses deux fils dans un lieu nommé Bascaman, où ils furent enterrés. Après quoi il retourna en Syrie.

Simon envoya prendre les ossements de son frère et les ensevelit dans le tombeau de ses pères, à Modin, et tout Israël pleura Jonathas pendant longtemps. Simon éleva sur le sépulcre de son père et de ses frères un édifice qu'on voyait de très-loin, en pierre polie devant et derrière; et il plaça sept pyramides l'une contre l'autre, pour son père et sa mère et pour ses quatre frères; la septième était sans doute pour lui-même. Et il éleva tout autour de grandes colonnes, et sur les colonnes des faisceaux d'armes, pour être un monument éternel, et, auprès des armes, des navires sculptés. Eusèbe et saint Jérôme attestent que ce monument subsistait encore de leur temps, c'est-à-dire au quatrième siècle de notre ère. On le voyait de la mer, quoiqu'il fût à plus de trois lieues du rivage.

Après tant de crimes pour arriver au trône, Tryphon commit le dernier : il tua le jeune Antiochus. Cet enfant, fantôme de roi, n'en porte pas moins dans ses médailles les titres pompeux de dieu Epiphane et de Bacchus. Le perfide meurtrier ceignit le diadème et joignit le nom de roi à la puissance qu'il avait déjà.

Simon ne devait rien à cet usurpateur du trône des Séleucides, assassin d'un roi pupille, assassin de son frère. Pour se prémunir contre sa tyrannie, il fortifia un grand nombre de villes dans la Judée, et les pourvut abondamment de vivres. En même temps il envoya vers Démétrius des ambassadeurs, avec des présents considérables, pour traiter de la paix. Démétrius lui répondit par la lettre suivante : « Le roi Démétrius à Simon, souverain prêtre et ami des rois, et aux anciens et à la nation des Juifs, salut : Nous avons reçu la couronne d'or et la palme que vous avez envoyées, et nous sommes prêt à faire avec vous une paix solide, et à écrire à nos intendants qu'ils vous remettent ce que nous vous avons accordé. Car tout ce que nous avons ordonné en votre faveur demeure ferme et inviolable; les forteresses que vous avez bâties seront à vous. Nous vous remettons aussi les fautes qui auraient pu se commettre jusqu'à ce jour, ainsi que la couronne que vous deviez; et s'il y avait en Jérusalem quelque autre tribut, que dès aujourd'hui il ne soit plus payé. Et si quelques uns d'entre vous sont propres à être enrôlés avec les nôtres, qu'ils soient inscrits et que la paix soit entre nous. »

C'est ainsi qu'après bien des guerres, où la nation parut plus d'une fois près de sa perte, les Juifs parvinrent à une complète liberté. Depuis la captivité de Babylone, ils avaient été contraints de s'en passer plus ou moins. A commencer par cette année de leur entière indépendance, qui était l'an 170 du règne des Grecs, 141 avant Jésus-Christ, ils cessèrent d'employer l'ère des étrangers et commencèrent à écrire sur les tables et les registres publics : « La première année de Simon, le grand-prêtre, commandant et prince des Juifs. »

Vers ce temps, Simon assiégea Gaza, qui, ayant appris la mort de Jonathas, s'était révoltée, contre lui. Il y fit donner l'assaut. Déjà il s'était rendu maître d'une tour, déjà plusieurs des siens s'étaient élancés d'une machine de guerre dans l'intérieur de la ville, lorsqu'une foule éplorée, de tout sexe et de tout âge, accourut sur les murailles, implorant à grands cris la clémence de Simon, et disant : « Ne nous traitez point selon nos méchancetés, mais selon votre miséricorde. » Il en eut pitié, les laissa sortir de la ville, y entra lui-même en bénissant l'Eternel par des cantiques, la purifia, la peupla de Juifs fidèles, et s'y bâtit à lui-même une demeure.

Les Syriens occupaient toujours la citadelle de Jérusalem; mais depuis que Jonathas avait élevé la grande muraille, ils étaient si étroitement bloqués, qu'un bon nombre étaient déjà morts de faim. Le reste se rendit à Simon, qui les laissa partir. Il purifia la citadelle, y fit son entrée solennelle, en louant Dieu, au milieu des rameaux de palmes, et des harpes, et des cymbales, et des nébels, et des hymnes, et des cantiques. C'était le vingt-troisième jour du second mois, l'an 171 du règne des Grecs, 140 avant Jésus-Christ. Et il ordonna que ces jours seraient célébrés tous les ans dans l'allégresse. Il fortifia de plus la montagne du temple, et y demeura lui et les siens. Enfin, voyant son fils Jean rempli de talents militaires, il le nomma général de toutes ses armées. Le nouveau général s'établit à Gazara, la même ville que Strabon appelle Gadaris (1).

Sous le gouvernement de Simon, toute la terre de Juda jouit d'une paix inaltérable. Les rois étaient abattus, il n'y avait plus d'ennemis; les frontières du pays avaient été reculées; Joppé était un port de mer qui les mettait en communication avec les peuples d'Europe; les villes étaient pourvues d'armes et de vivres; les anciens, assis dans les places publiques, s'entretenaient des biens du pays, et les jeunes gens se revêtaient de gloire et d'habits guerriers; chacun, cultivant en paix sa

(1) I. Mach., XIII, 1-54; Strab., l. XVI

terre, s'asseyait sous sa vigne et sous son figuier, sans que personne pût lui inspirer de crainte (1).

Pour assurer de plus en plus cet état de tranquillité et de bonheur, le sage Simon avait envoyé des ambassadeurs à Rome, avec un grand bouclier d'or, pour renouveler l'ancienne amitié et alliance. L'usurpateur Tryphon y avait pareillement envoyé les siens, avec une statue d'or de la Victoire, se flattant que le sénat, en acceptant ce don, le reconnaîtrait pour roi. Le sénat fut plus fin : il reçut la Victoire d'or, comme étant de bon augure : mais, au lieu du nom de Tryphon, il y fit graver celui du jeune Antiochus qu'il avait mis à mort et dont il usurpait le trône.

Les ambassadeurs de Simon furent reçus bien différemment. Quand on sut qu'ils y arrivaient, on envoya au-devant d'eux. Et, à leur départ, le consul leur donna des lettres, aux rois et aux peuples, conçues en ces termes : « Lucius, consul des Romains, au roi Ptolémée, salut. Les ambassadeurs des Juifs, nos amis et nos alliés, sont venus vers nous, envoyés par Simon, le grand-prêtre, et par le peuple des Juifs, pour renouveler l'amitié et l'alliance anciennes. Et ils ont apporté un bouclier d'or de mille mines. C'est pourquoi il nous a plu d'écrire aux rois et aux peuples, de ne leur faire aucun mal et de ne pas les attaquer, eux, ni leurs villes, ni leurs contrées, et de ne pas secourir ceux qui leur feraient la guerre. Et il nous a semblé bon de recevoir le bouclier. Si donc quelques hommes pervers s'enfuient vers vous de leur contrée, livrez-les à Simon, le prince des prêtres, afin qu'il se venge d'eux selon la loi. » Des lettres semblables furent adressées à Démétrius, roi de Syrie; Attale, roi de Pergame; Ariarathe, roi de Cappadoce; Arsace, roi de Parthes, et dans toutes les régions; à Lampsaque, aux Spartiates, en Délos, en Myndos, en Sicyone, en Carie, en Samos, en Pamphylie, en Lycie, en Halicarnasse, en Rhodes, en Phasélide, en Cos, en Sidon, en Arade, en Gortine, en Gnide, en Chypre et en Cyrène.

Les mêmes ambassadeurs s'étaient rendus à Sparte. Lorsqu'on y eut appris, ainsi qu'à Rome, que Jonathas était mort, tous en furent très-affligés; mais quand ils surent que Simon, son frère, était souverain prêtre en sa place, et qu'il était maître de toute la contrée et de toutes les villes, ils lui écrivirent sur des tables d'airain, pour renouveler l'amitié et l'alliance qu'ils avaient faites avec Judas et Jonathas, ses frères.

Ces lettres de Rome et de Sparte ayant été lues à Jérusalem, tout le peuple s'écria : « Quelles actions de grâces rendrons nous à Simon et à ses fils? Car il s'est comporté avec valeur, lui et ses frères, et la maison de son père : ils ont combattu contre les ennemis d'Israël, et lui ont acquis la liberté. » On fit donc alors une inscription gravée sur des tables d'airain, et on l'attacha à des colonnes sur la montagne de Sion. Voici la copie de cet écrit :

« Le dix-huit du mois d'Elul, l'an cent soixante-douze, la troisième année de Simon, grand-prêtre ; à Jérusalem, en la grande assemblée des prêtres, et du peuple, et des princes de la nation, et des anciens du pays.

« Tout le monde sait que, de nombreux combats ayant été livrés dans notre terre, Simon, fils de Mathathias, des fils de Joarib, et ses frères, se sont abandonnés au péril, et ont résisté aux ennemis de leur nation, pour que leur temple restât debout, et leur loi ; et ils ont couvert leur nation d'une grande gloire.

« Et Jonathas assembla sa nation, et devint leur grand-prêtre, et il a été réuni à son peuple. Et leurs ennemis ont voulu les fouler aux pieds, et détruire leurs pays, et étendre la main sur les lieux saints.

« Alors Simon a résisté et combattu pour sa nation, et il y a dépensé une grande partie de sa propre fortune, et il a armé les plus vaillants de son peuple, et il leur a donné une solde. Et il a fortifié les villes de Judée, et Bethsura sur la frontière, où les ennemis avaient auparavant leur place d'armes, et il y a mis une garnison de soldats juifs. Et il a fortifié Joppé, sur la mer, et Gazara, sur les confins d'Azot, où demeuraient auparavant les ennemis; et il y a transplanté des Juifs, et il les a pourvus de tout ce qui était propre à leur établissement et à leur défense.

« Et le peuple a vu la conduite de Simon, et la gloire qu'il méditait pour sa nation; et il l'a établi son chef, et le prince des prêtres ; parce qu'il avait fait toutes ces choses, et rendu justice, et gardé la foi à sa nation, et parce qu'il avait sans cesse cherché à exalter son peuple. Et durant ces jours, tout a prospéré entre ses mains; et les nations qui étaient en Israël ont été chassées, ainsi que ceux qui étaient en la cité de David, à Jérusalem, en la forteresse, d'où ils sortaient pour profaner tout ce qui est autour du sanctuaire et pour faire une grande plaie à la sainteté du culte. Et il y a établi des Juifs, et il l'a fortifiée pour la sûreté du pays et de la ville, et il a relevé les murailles de Jérusalem. De plus, le roi Démétrius lui a octroyé la souveraine sacrificature, l'a mis au nombre de ses amis, et l'a élevé à une grande gloire; car il a su que les Romains appelaient les Juifs leurs amis, leurs alliés et leurs frères, et qu'ils avaient envoyé honorablement au-devant des ambassadeurs de Simon ; et que les Juifs et leurs prêtres avaient trouvé bon qu'il fût leur chef et leur souverain prêtre à jamais, jusqu'à ce qu'il s'élevât un prophète fidèle; qu'il fût ainsi leur général, qu'il prît soin des lieux saints, qu'il établît des intendants sur tous leurs ouvrages, sur le pays, sur les armes et

(1) I Mach., XIV, 4-16.

sur les forteresses; qu'il fût écouté de tous, que tous les actes politiques publics fussent écrits en son nom, et qu'il fût revêtu de pourpre et d'or.

« Et il ne sera permis à personne du peuple, ni des prêtres, de violer aucune de ces choses, ni de contredire ce qu'il aura ordonné, ni de convoquer des assemblées dans le pays sans lui, ni de se revêtir de pourpre et de porter une agrafe d'or.

« Quiconque agira contre les présentes, ou en violera quelque chose, sera coupable.

« Et il plut à tout le peuple de constituer ainsi le pouvoir de Simon, et de faire suivant ces paroles.

« Et Simon accepta, et il lui plut de remplir les fonctions de souverain prêtre, d'être le général et l'ethnarque des Juifs et des prêtres, et de présider à tout.

« Et on voulut que cette écriture fût mise sur des tables d'airain, et placée dans les galeries du temple, en un lieu exposé à la vue de tout le monde, et qu'une copie fût déposée dans le trésor pour servir à Simon et à ses fils de titre perpétuel (1). »

C'est ainsi que les livres divins nous racontent l'inauguration de Simon Machabée dans l'autorité souveraine. C'est une pièce unique dans l'histoire. On y voit comment une famille, un homme, arrive naturellement et légitimement à la souveraineté. Tout y contribue : la noblesse et l'antiquité de son origine, des fonctions élevées, la gloire des armes, le sang versé pour la patrie, des conquêtes utiles, une administration sage, l'alliance des nations étrangères, la renonciation du ci-devant souverain ou suzerain, qui octroie ce qu'on a déjà, et enfin, par-dessus tout, le consentement formel de toutes les classes de la nation, des prêtres, des sénateurs, des magistrats, ainsi que du reste.

(1) I Mach., XIV, 17-49.

Voilà comme s'établit la légitimité ordinaire et humaine. Mais les Juifs en connaissaient une autre. Lorsqu'ils voulurent pour la première fois avoir un roi, ils le demandèrent à un prophète fidèle au Seigneur, à Samuël. Ce cas était prévu dans loi de Moïse; il y était dit que les enfants d'Israël ne prendraient pour roi que celui que l'Éternel lui-même aurait choisi. Saül est choisi de cette manière, et puis réprouvé par le ministère du prophète Samuël; David est sacré par le ministère du même prophète, et ensuite confirmé sur le trône, lui et sa race, par le ministère du prophète Nathan. Dans le royaume d'Israël ou de Samarie, ce sont d'autres prophètes qui désignent et sacrent les dynasties nouvelles, qui prédisent et en commandent la destruction quand elles se sont perverties. Les Juifs savaient tout cela; ils savaient que, d'après la loi, c'était à Dieu seul à choisir un souverain; ils savaient que Dieu s'était toujours expliqué sur ce sujet par le ministère des prophètes. C'est pour cela qu'en conférant à Simon l'autorité souveraine, ils y mettent cette clause remarquable : *Jusqu'à ce qu'il s'élève un prophète fidèle*, pour déclarer la volonté de l'Éternel à cet égard.

Ces paroles présentent encore ce sens: *Jusqu'à ce que s'élève le prophète fidèle;* le prophète par excellence, le grand prophète, le prophète comme Moïse, le prophète qu'il faut écouter sous peine de mort, le prophète annoncé et figuré par tous les prophètes; le roi d'Israël, le grand roi figuré par tous les autres rois; le prince, le chef figuré par tous les autres princes; le roi, le pontife éternel; en un mot, le Christ, à qui est donnée toute puissance au ciel et sur la terre, de qui seul, par conséquent, émane toute puissance sur la terre et dans le ciel.

DISSERTATION SUR LE LIVRE VINGT ET UNIÈME

LES HÉBREUX ONT-ILS CRU A L'IMMORTALITÉ DE L'AME

Dans sa séance du 28 février 1873, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de France admettait, sans contestation, la lecture d'un mémoire niant que les Hébreux aient cru à l'immortalité de l'âme. Cette négation est tout bonnement une ânerie et il faut être fou à saigner ou impie à brider pour oser se la permettre. Ce qui frappe, dans cette négation, c'est surtout le manque de sens et le défaut de pudeur. Est-ce qu'on peut avoir ouvert une Bible et poser ce prétendu problème ? Non. — Bien que cette négation, impie et sotte, ait été souvent refutée, l'évêque d'Angers, la voyant reproduite, a voulu la refuter encore. Nous donnons ici ses deux notes :

« I. Je viens de lire, avec autant de peine que de surprise, dans le compte-rendu de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (1), le résumé d'un Mémoire dans lequel M. Derenbourg conteste la croyance des Hébreux à l'immortalité de l'âme, et s'efforce d'établir que les livres de l'Ancien Testament ne contiennent aucune allusion aux récompenses et aux châtiments de la vie future.

« Si de pareilles assertions venaient à se glisser sous la plume de quelque rédacteur de la petite presse, on pourrait n'en tenir aucun compte, et il ne vaudrait même pas la peine de relever des méprises échappées à la légèreté ou à l'inexpérience d'un homme pressé d'écrire sur ce qu'il ignore ; mais, débitées en pleine Académie, avec un aplomb superbe, et sans aucune protestation de la docte assistance, ces fantaisies prennent un caractère de gravité qui mérite l'attention. Pour moi, quand il m'arrive de tomber sur des productions de ce genre, j'ai toujours la faiblesse, si c'en est une, de me préoccuper de l'opinion de savants étrangers sur une réunion de lettrés où il est possible d'avancer de telles propositions sans qu'à l'instant même elles y trouvent une réponse. Du moins, en ce qui nous concerne, nous sera-t-il permis de ne pas garder le silence sur des attaques qui nous touchent de trop près.

« Donc M. Derenbourg, que je n'ai pas l'honneur de connaître autrement, s'est imaginé que les Hébreux n'avaient aucune notion exacte de la vie future ; et cette opinion, il s'est efforcé de la faire partager à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Or, pour y arriver, que fait-il ? Il commence par citer les textes qu'il n'a pas lus ou qu'il n'a pas su lire, ou qu'il n'a pas voulu comprendre. « L'historien Josèphe, dit-il en posant (?) les doctrine des Esséniens, signale chez eux la croyance à la nature spirituelle et à l'immortalité de l'âme. Or, Josèphe, auquel on ne peut refuser la connaissance approfondie des idées de ses coreligionnaires sur ce point, s'étonne de rencontrer cette croyance dans une secte israélite, et dit expressément qu'elle est conforme à celle des Grecs. »

« N'en déplaise à l'honorable académicien, il n'y a rien de pareil dans Josèphe. L'historien analyse les doctrines des sectes juives en deux endroits de ses ouvrages, au livre XVII[e] des *Antiquités judaïques* et au livre II[e] de la *Guerre des Juifs*. D'un côté comme de l'autre, il constate la croyance à l'immortalité de l'âme, non-seulement chez les Esséniens, comme voudrait le faire accroire M. Derenbourg, mais chez toutes les écoles juives, à l'exception des Sadducéens. Il la constate tout d'abord chez les Pharisiens, qui, tout le monde le sait, s'attachaient davantage aux vieilles traditions hébraïques. « Les Pharisiens croient que les âmes sont immortelles (2). Quant aux âmes, les Pharisiens tiennent que toutes sont incorruptibles et immortelles (3). » L'historien juif ajoute que les adeptes de ce qu'il appelle la quatrième secte de philosophie, celle de Judas le Galiléen, « sont d'accord avec les Pharisiens en tous points, » si ce n'est pour les opinions politiques (4). Comment dès lors aurait-il pu s'étonner de rencontrer dans une secte israélite une croyance qu'il signale chez toutes les autres, à l'exception d'une seule ? Aussi l'étonnement de Josèphe au sujet des Esséniens

(1) Séance du 28 février, *Journal officiel* du 4 mars 1873. — (2) *Antiq.*, l. XVIII. — (3) *Guerre des Juifs*, l. II. — (4) *Antiq.*, l. XVIII.

n'existe-t-il que dans l'imagination de M. Derenbourg. Ce qui excite la surprise de l'écrivain israélite, ce n'est pas de trouver chez les Esséniens une doctrine qui leur était commune avec le reste de la nation, hormis les Sadducéens, mais de voir qu'ils y avaient mêlé les fables des Grecs sur l'Atlantide et les Iles fortunées. Après avoir rappelé que dans leur sentiment comme dans celui des Pharisiens « les âmes demeurent toujours immortelles, » Josèphe ajoute : « S'accordant avec l'opinion des Grecs, les Esséniens disent que les âmes vertueuses habitent par delà l'Océan, dans une région où il n'y a ni pluies, ni neiges, où il ne fait ni chaud ni froid, mais où règne un petit vent nommé Zéphirus, qui souffle doucement sur cette mer, et la rend fort agréable, etc. (1). » Voilà les fictions helléniques que Josèphe s'étonne de rencontrer dans une secte israélite, et non pas la doctrine de l'immortalité de l'âme, admise également par les autres écoles juives, en dehors des seuls Sadducéens.

« Il m'est permis de trouver que M. Derenbourg s'est montré peu respectueux envers ses confrères de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en mutilant de la sorte le texte de Josèphe sous l'influence de je ne sais quelles préoccupations. Voyons s'il a montré plus de déférence envers la docte assemblée en discutant certains passages de nos saints Livres.

« A l'appui de cette thèse, dit l'auteur du Mémoire, on peut citer d'abord le livre entier de Job. Si la pensée de la vie future et des récompenses qu'elle promet aux justes se fût un instant présentée à l'esprit de cet homme de bien aussi cruellement éprouvé, comment expliquer les plaintes amères et désespérées que lui arrachent ses tourments ? » Hélas ! les faiblesses de la nature humaine expliquent bien des choses. Il faut être singulièrement novice dans les choses de la vie pour n'avoir jamais rencontré de grandes infortunes auxquelles la douleur arrache des plaintes et des murmures que la foi devrait étouffer. Mais est-il bien vrai que la pensée de la vie future et des récompenses qu'elle promet aux justes ne se soit pas présentée *un instant* à l'esprit de Job ? Comment de pareilles assertions peuvent-elles se produire dans une assemblée de savants sans provoquer aucune réclamation ? N'y aurait-il donc que l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres où l'on ne se rappellerait pas ces solennelles paroles qui sont dans la mémoire de tout le monde ?

« Qui me donnera que mes paroles soient écrites ? Qui me donnera qu'elles soient consignées dans un livre ? Qu'un stilet de fer les grave sur le plomb ! Qu'elles soient gravées à jamais sur la pierre ! Oui, je sais que mon Rédempteur est vivant, et qu'à la fin des temps il se tiendra sur la poussière, et quand ma peau sera tombée en lambeaux, de ma chair, je verrai Dieu. Moi-même je le verrai, mes yeux le verront, et non un autre. Mes reins se consument dans cette attente (2). » Les rationalistes auront beau tourmenter ce texte, épiloguer sur l'une ou l'autre expression : qu'on le prenne dans l'hébreu ou dans la Vulgate, dans les Septante ou dans la paraphrase chaldaïque, dans la version syriaque ou dans la version arabe, il restera toujours ce qu'il n'a cessé d'être dans la tradition juive comme dans la tradition chrétienne, un témoignage éclatant de la foi de Job à la résurrection. Et, en tous cas, c'est faire preuve d'une légèreté inexcusable, que de passer à côté de ce texte célèbre, sans même y toucher, soit pour l'attaquer soit pour le défendre, et de se borner pour toute preuve, à des affirmations aussi gratuites et aussi absolues que celles dont le compte-rendu du 28 février nous donne le résumé.

« Mais que peut-on attendre d'une érudition assez forte pour se permettre des remarques telles que celles-ci : « M. Derenbourg examine les divers passages allégués pour prouver que les Livres Saints font allusion à la vie future. Les Psaumes disent : Tu n'abandonneras pas mon âme au scheol ; tu ne laisseras pas ton élu voir la fosse... Dieu sauvera mon âme de la main du scheol, car il me prendra. L'auteur du Mémoire fait observer qu'on traduit ici à tort *neferch* (c'est *nephesch* qu'il faudrait) par *âme;* ce mot signifie proprement : respiration, principe de la vie. » En vérité, l'honorable académicien fait ici de l'érudition à peu de frais : ce qu'il veut bien nous apprendre sur la signification radicale du mot *nephesch*, il n'y a pas un enfant qui l'ignore, pour peu qu'il possède les premiers rudiments de l'hébreu. Mais qu'est-ce que cela prouve ? M. Derenbourg connaît-il un moyen de désigner les êtres spirituels autrement que par des expressions métaphoriques ? Nous-mêmes, en français, quand nous voulons dénommer une substance immatérielle, est-ce que nous ne nous servons pas du mot *esprit*, qui, pris dans le sens propre et radical, signifie absolument, comme le mot *nephesch*, souffle, haleine, respiration ? M. Derenbourg, qui me semble avoir la conclusion facile, ira-t-il pourtant jusqu'à prétendre que, chaque fois qu'on rencontre chez un écrivain français le mot *esprit*, il faille y voir tout simplement la respiration ou le souffle vital ? Qu'il laisse donc de côté une argumentation aussi peu digne d'un savant ou d'un homme qui veut l'être.

« C'est le contexte qui détermine si l'on doit entendre le mot *nephesch* dans le sens matériel ou dans le sens spirituel. Si l'auteur du Mémoire veut prendre la peine de se renseigner là-dessus, je ne lui dirai pas de parcourir la Bible, ce serait trop long pour lui. Qu'il se borne donc à ouvrir, au mot *nephesch*, le premier lexique venu, soit celui de Simonis complété par Eichhorn et par Winer (3), soit le

(1) *Guerre des Juifs*, l. II, c. XII. — (2) Job, XIX, 23 et suiv. — (3) Leipzig, 1828, p. 636 et suiv.

Thesaurus philologicus de Gesenius (1), soit la *Concordance hébraïque* (2), il y trouvera plus de vingt passages où le mot *nephesch* ne peut s'entendre que de l'âme envisagée comme principe intellectuelle et morale. Par exemple, il est dit dans Isaïe (3) : *Lætatur anima mea* (*nephesch*) *de Deo meo :* est-ce par hasard la respiration qui se réjouit en Dieu ? Autre exemple : nous lisons dans les Proverbes (4) : *Bene novit anima mea* (*nephesch*) : est-ce l'haleine qui possède la connaissance ?... Mais c'est trop s'arrêter à des assertions si peu réfléchies et qu'il serait superflu de relever, si elles n'avaient pas été hasardées devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

« J'ai dit que c'est le contexte qui détermine si le mot *nephesch* ou le mot *rouach* (car la langue hébraïque emploie tour à tour ces deux termes pour désigner l'âme) doit s'entendre dans le sens matériel ou dans le sens spirituel. Voilà ce qui aurait dû avertir M. Derenbourg de son erreur dans l'interprétation qu'il donne de ce verset du Psaume XVI, contrairement à celle de Kimki et d'Abenesra : « Tu n'abandonneras pas mon âme au scheol. » Car s'il est un fait incontestable, c'est que, dans l'Ancien Testament, le scheol désigne le séjour des âmes après la mort, par opposition au mot *keber* et à d'autres termes analogues qui signifient le tombeau ou le lieu de sépulture des corps. Ce sont là de ces choses qu'il n'est pas permis d'ignorer, lorsqu'on veut toucher à de pareilles questions. Ici encore, je me permettrai de renvoyer M. Derenbourg, non pas à la Bible elle-même, qu'il lui serait trop pénible de parcourir d'un bout à l'autre, mais aux lexiques où les passages concernant le scheol se trouvent recueillis (5). Et, par le fait, quel moyen de se méprendre sur la signification du mot *scheol*, en présence de textes qui ne souffrent pas de réplique ? Quand Jacob reçoit la nouvelle de la mort de Joseph, il s'écrie : « Je descendrai en deuil auprès de mon fils dans le *scheol.* » Ce *scheol* serait-ce la tombe ? Mais Jacob croyait son fils dévoré par une bête féroce; il ne pouvait donc pas espérer que son corps reposerait auprès de celui de Joseph ! par conséquent, ou ces paroles n'ont pas de sens, ou elles expriment l'idée que son âme et celle de son fils se trouveront réunies après la mort.

« Lorsque Isaïe nous montre le roi de Babylone descendant dans le *scheol* qui se trouble à son arrivée, les Rephaïm l'interpellant pour lui reprocher son faste et son orgueil (6), est-ce des cadavres en dissolution qu'il s'agit en cet endroit ? Et qui ne voit d'après ce texte et quantité d'autres tant de fois cités et commentés, qu'à l'époque d'Isaïe comme au temps de Jacob, les Hébreux distinguaient nettement entre la substance corporelle et la substance spirituelle, assignant à l'une et à l'autre après la mort des demeures différentes et séparées ?

« Quoi qu'en dise M. Derenbourg, le livre de l'Ecclésiaste, loin d'infirmer cette conclusion, ne fait que lui prêter une nouvelle force. J'ignore si, dans cet endroit, le compte-rendu de la séance de l'Académie est exact; mais la logique qu'on y déploie me semble dérouter toutes les idées reçues jusqu'ici. On tourne en objection ce qui est précisément la preuve elle-même. Je prie le lecteur d'en juger : « L'Ecclésiaste dit : l'esprit retourne vers Dieu qui l'a donné. Mais, pour saisir le sens et la valeur de ces mots, il convient de les rapprocher du demi verset qui précède, et qu'on omet d'ordinaire dans la citation : Et la poussière retourne à la terre qu'elle était (7). » Singulière distraction ! ce demi-verset, qu'on se garde bien, au contraire, de jamais omettre dans la citation, prouve mieux que toute autre chose qu'il est question, dans la première partie du passage, d'une vraie substance spirituelle. Il y a là une antithèse parfaite : d'un côté, c'est la substance qui retourne à la terre d'où elle est tirée; de l'autre, c'est la substance spirituelle qui retourne à Dieu qui l'a donnée. Comment M. Derenbourg s'y prendrait il pour mieux exprimer la dualité de notre nature corporelle et spirituelle tout ensemble ? Ce sens exigé par la lettre même du texte, toutes les versions l'ont donné, les unes après les autres : la version syriaque, la version arabique, la version des Septante, et la paraphrase chaldaïque, commentant le passage, l'interprète ainsi : « Et la chair qui a été créée de la poussière retournera à la terre, comme il était de tout temps, et l'esprit de ton âme retournera pour être mis en jugement, au Seigneur qui te l'a donné. » Oui, sans doute, il y a une allusion au verset 7 du XI[e] chapitre de la Genèse : « Le Seigneur Dieu forma l'homme du limon de la terre, et lui inspira sur la face un souffle de vie, et l'homme devint une âme vivante. » Mais il faudrait prouver que dans ce texte même il s'agit d'une simple « haleine de vie, » et non pas d'une âme à la fois principe de la vie corporelle et de la vie spirituelle. L'antithèse qui ressort des expressions mêmes, ne s'explique de part et d'autre que par la distinction des deux substances. Et d'ailleurs, si Moïse n'avait voulu parler que d'une « haleine de vie, » commune à tous les animaux, comment aurait-il pu réserver pour l'homme seul cette parole créatrice, qui indique si clairement un principe spirituel, analogue à la nature de Dieu : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance (8) ? »

« Libre à M. Derenbourg de ne pas trouver dans les *Proverbes* ce qu'il appelle « les allusions réputées les plus convaincantes. » Cela prouve tout simplement qu'il a lu ce livre

(1) Leipzig, 1829, p. 900 et suiv. — (2) De Fusret, p. 721. — (3) Isaïe, LXI, 10. — (4) Proverbes, XIX, 2. — (5) Gesenius, *Thes. phil.* p. 1348; Winer, *Lex. hebr.*, p. 1088, Leipzig, 1840. — (6) Isaïe, XIV, 9-19. — (7) Compte-rendu *de la séance.* — (8) Genèse, I, 26.

avec les mêmes distractions que les précédents ; et comme il ne cite rien à l'appui de sa thèse, nous sommes en droit de prendre son affirmation pour ce qu'elle vaut. Mais ce qui n'est pas permis à un homme qui a lu même superficiellement les Livres saints, c'est d'abuser comme il le fait du cantique d'actions de grâces composé par Ézéchias « au sortir d'une grave maladie (1). » Les mots qui terminent ce chant célèbre lui semblent *caractéristiques*, pour démontrer que les anciens Hébreux ne croyaient pas à l'immortalité de l'âme. Quel est donc ce terrible passage ? Le voici : « C'est que le *scheol* ne te remercie pas, la mort ne te célèbre pas ; ceux qui descendent dans la tombe n'espèrent plus dans ton *infaillibilité.* » Je laisse de côté ton *infaillibilité* qui pourrait bien n'être placée là que pour produire de l'effet ; jusqu'ici les hébraïsants avaient cru pouvoir se contenter de *véracité* ou de *fidélité aux promesses* pour rendre le mot *émet :* là n'est pas la question. Est-ce que les hommes qui croient le plus fermement à la vie future ne pourraient pas tenir le langage d'Ézéchias, relativement à l'ordre actuel des choses humaines ?

« Il est clair que les morts ne peuvent pas remercier Dieu de les avoir laissés en vie ; il n'est pas moins évident que, par rapport à nous, ceux qui ne sont plus de ce monde ont cessé de chanter les louanges du Seigneur, dans le sens où nous l'entendons, nous, habitants de la terre. Ezéchias veut dire tout simplement que si, au lieu d'obtenir sa guérison, il avait été retiré du nombre des vivants, il n'aurait plus pu témoigner à Jéhovah sa reconnaissance, ni attendre son salut de la bonté divine. Ce sens si obvie, si naturel, les deux versets qui suivent immédiatement, et que M. Derenbourg ou son abréviateur s'est bien gardé de reproduire, l'indiquent clairement : « C'est l'homme vivant qui te bénira, comme je le fais aujourd'hui ; le père fera connaître à ses enfants la vérité de ses promesses. Que le Seigneur nous sauve, et nous chanterons des hymnes tous les jours de notre vie dans la maison du Seigneur, » c'est-à-dire dans le temple de Jérusalem, où apparemment ne chantaient pas les morts. Et voilà sur quelle pointe d'aiguille l'on prétend échafauder tout un système devant une Académie de savants ! En vérité, cela n'est pas sérieux.

« Les lecteurs de cette note seront peut-être surpris d'apprendre que toute l'argumentation de l'honorable académicien se réduit au peu que je viens de dire. Un texte de Josèphe écourté, mal compris, quatre ou cinq passages des Livres saints, prouvant tout juste le contraire de ce que l'on veut établir, avec cela on expédie en un quart d'heure les croyances les plus fondamentales d'un peuple. Est-il besoin de reproduire ici les nombreux témoignages qui établissent la foi des Hébreux à la permanence des âmes après la mort ? On les trouve partout, excepté dans le compte-rendu de la séance de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il suffit de lire attentivement la Genèse, dit très-bien un savant israélite, M. Munk, pour voir que la *réunion aux ancêtres* y est expressément distinguée de la sépulture (2). Abraham est *réuni à son peuple* (3), et pourtant il est enterré dans le pays de Chanaan, loin de son père mort à Haran sur l'Euphrate, loin de ses aïeux ensevelis en Chaldée. Aaron meurt sur le mont Hor et y est enterré ; aucun membre de son peuple n'y repose, et pourtant il est *réuni à son peuple* (4). Moïse meurt sur le mont Nebo, sans que personne connaisse même le lieu de sa sépulture, et pourtant lui aussi est *réuni à ses peuples* (5). Voilà plus d'exemples qu'il n'en faut pour prouver que la réunion aux ancêtres était autre chose que l'ensevelissement, et que les Hébreux du temps de Moïse croyaient à un séjour où les âmes séparées de leurs corps se réuniraient après la mort.

« Moïse défend sévèrement à son peuple *d'interroger les morts* (6) : sur quoi Fréret, *secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres,* faisait cette remarque toute de bon sens : « Les Hébreux croyaient les âmes immortelles ; sans cela ils ne se seraient pas avisés de les consulter ; on n'interroge point ce que l'on ne croit point exister. » Et par le fait, malgré la défense du législateur, les Hébreux n'avaient que trop de penchant pour la nécromancie. Au premier livre des Rois (7), Saül fait évoquer par la pythonisse d'Endor le prophète Samuël, qui dit au roi : *Demain, toi et tes fils vous serez avec moi.* Tout ce récit ne prouve-t-il pas que l'auteur du livre, ainsi que ceux pour qui il écrivait, croyaient à la survivance de l'âme de Samuël, et à l'existence d'un séjour où les âmes se réunissent au sortir de la vie terrestre ?

« Mais c'est trop m'appesantir sur des opinions qui n'auraient aucune importance, si elles ne se produisaient pas avec tant d'apparat au sein de l'un des premiers corps littéraires du pays. Il est facile de trouver la réfutation anticipée des erreurs de M. Derenbourg dans une quantité d'ouvrages, parmi lesquels il me suffira de citer l'excellent livre *Sur la vie future,* de M. Henri Martin, doyen de la Faculté des Lettres de Rennes ; *L'Immortalité de l'âme chez les Juifs*, par M. Brécher (8), *Le Livre de Job*, par M. l'abbé Lehir (9), *Commentatio de notione orci apud Hebræos*, de Meyer ; *Philologische clavis über die Psalmen*, de Paulus, etc., sans parler des anciens commentateurs chrétiens ou Juifs (10).

« Je terminai cette note, quand le *Journal*

(1) Isaïe, c. XXXVIII, v. 10 et suiv. — (2) *Dissert. sur le dogme de l'imm. de l'âme chez les Hébreux*, annales de philosophie chrétienne, t. XIII, p. 166 et suiv. — (3) Gen., XXV, 8. — (4) Nomb., XX. 24 ; Deuter., XXXII, 51. — (5) Deuter., XXXI, 26 ; XXXII, 50 ; XXXIV, 6. — (6) Deuter, XVIII, 14. — (7) C. XXVIII, v, 7 et suiv. — (8) Trad. franç., Paris 1857. — (9) P. 224 et suiv. — (10) Nous citerons aussi les conférences sur la *Vie future* par le R. P. Lescœur, de l'Oratoire Année 1872.

officiel du 11 mars vint m'apporter le compte-rendu d'une nouvelle séance de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Cette fois, c'est M. Renan qui reprend la thèse de son confrère pour achever le peuple hébreu. Ce sera le sujet d'une seconde note. »

II. Voici la seconde note de Mgr l'évêque d'Angers, en réponse aux bévues renanesques de l'Académie des sciences morales et politiques :

« On sait que l'une des assertions favorites de Voltaire consistait à refuser aux Hébreux la connaissance du dogme de la vie future. Cette aimable plaisanterie est peut-être celle qui revient le plus souvent dans les écrits du docte hébraïsant. Elle lui valut de la part de l'abbé Guénée une de ces répliques qui conservent toujours leur force, parce qu'elles sont pleines de bon sens et de véritable érudition (1). Il paraît qu'à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, l'un ou l'autre membre n'a pas su en garder le souvenir, si j'en juge par la fidélité avec laquelle MM. Derenbourg et Renan viennent de reproduire les objections de Voltaire, sans y rien ajouter de nouveau.

« Parmi les questions qui intéressent l'esprit humain, il n'en est assurément pas de plus grave ni de plus fréquemment agitée que celle de la vie future. Quelles que soient les préoccupations qui assiégent l'homme durant son existence actuelle, l'avenir lui inspire une inquiétude dont il ne peut se défendre. Il sent instinctivement que sa destinée ne s'arrête pas aux limites de la vie présente, mais qu'elle se prolonge au delà dans un monde nouveau : ce sentiment invincible n'est pas seulement un désir, une aspiration vague ou mal définie ; c'est une croyance positive qui emprunte aux lumières de la raison et de la tradition une certitude complète. Aussi, après le dogme de l'existence de Dieu, il n'est aucune vérité qui ait jeté des racines plus profondes dans la conscience humaine que l'existence d'une vie future. L'on a beau parcourir les annales de tous les peuples, depuis les races qui ont occupé le plus haut degré sur l'échelle de la civilisation jusqu'à celles qui demeurent plongées dans l'abaissement de l'ignorance, toujours et partout l'on trouvera cette notion fondamentale qui se confond avec l'idée même de la justice divine. Des erreurs plus ou moins graves peuvent s'y mêler ; en l'absence d'une autorité infaillible, l'imagination est toujours là pour travestir les données de la raison et de l'histoire ; mais, quoi qu'il en soit, de ces altérations, champs-élysées, tartare, adès, amenthès, etc., peu importe pour le fond de l'idée : ce qu'il y a de primitif et d'universel, à travers cette grande variété de formes et d'expressions, c'est la croyance à une vie future, où des peines et des récompenses sont appliquées par la justice divine dans la mesure du mérite ou du démérite de l'homme (2).

« Voilà le fait positif, constant, indéniable : nos missionnaires le constatent de nos jours jusque chez les peuplades sauvages, comme le remarquait de son temps l'auteur des Tusculanes : *Permanere animos arbitramur consensu omnium nationum* (3). Et l'on voudrait que les croyances religieuses des Hébreux, assurément supérieures à celles des autres peuples de l'antiquité, toutes entachées plus ou moins d'idolâtrie et de fétichisme, l'on voudrait, dis-je, que les croyances religieuses des Hébreux eussent été les seules, ou à peu près, d'où la doctrine de l'immortalité fût restée absente ! Est-ce possible ? Est-ce même vraisemblable ? M. Renan, venant au secours de M. Derenbourg (4), nous parle de la « vieille tradition hébraïque, » qui, selon lui, aurait exclu toute notion de la vie future. Mais le Pentateuque tout entier proteste contre cette assertion : je crois l'avoir démontré dans ma première note. M. Renan désire-t-il de nouvelles preuves ? nous n'avons que l'embarras du choix. Si, pour les patriarches tout s'était terminé à la vie présente, comment se seraient-ils declarés *étrangers et voyageurs* sur cette terre (5) ? En parlant de la sorte, dit l'auteur de l'Épître aux Hébreux, si bien au courant de la langue et des traditions de son peuple, ils montraient assez qu'ils cherchaient leur patrie, la patrie céleste (6). Quand Moïse défend aux Hébreux de se désoler à la mort de leurs proches (7), n'est-ce pas pour leur faire entendre que tout ne finit pas pour eux avec cette courte vie ? C'est encore saint Paul qui éclaircit ce passage, en répétant aux Chrétiens la même recommandation : « Nous ne voulons pas que vous soyez dans l'ignorance au sujet de ceux qui dorment (du sommeil de la mort), afin que vous ne vous affligiez pas comme ceux qui n'ont pas d'espérance (8). » Avec les opinions qu'il s'est faites, M. Renan n'attachera pas une grande force à ce raisonnement de l'Évangile : « N'avez-vous pas lu ce que Dieu même vous a dit : Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob ? Or, Dieu n'est point le Dieu des morts, mais des vivants (9). » N'en déplaise à nos modernes Saducéens, cet argument était sans réplique et le peuple eut raison de l'admirer. Car les paroles de l'Exode viennent immediatement après le fameux texte : « Je suis Celui qui suis (10). » Or, s'appeler le Dieu d'une poussière sans nom et sans vie, c'eût été faire suivre d'une ineptie la plus sublime des définitions. Ainsi l'a compris « la vieille doctrine traditionnelle, » et la secte des Pharisiens, si

(1) *Lettres de quelques Juifs à M. de Voltaire, seconde partie lettre IVe.* — (2) Voyez, entre autres, la thèse de M. Wallon, *qualis fuerit apud veteres ante Christum de animæ immortalitate doctrina*, Flügge, *Geschich des Glaubens an Unsterblichkeit*, etc., Leipzig, 1794 ; Ernest Simon *Geschichte des Glaubens älterer nicht christlichen Völker an eine fortdauer der Seele nach dem Tode*, Heilbronn, 1803. — (3) *Tuscul*, l. I, § 16. — (4) *Séance du 7 mars*. — (5) Gen., XLVII, 8-9 ; compar. Ps. XXXVIII, 13 Eccl., VII, 1. — (6) Ep. aux Hebr., XI, 13 et suiv. — (7) Deuter., XIV, 1 et suiv. — (8) I Thess., IV, 13 — (9) Matth., XXII, 31 et 3. — (10) *Ibid* III, 13, 15.

opiniâtrément attachée aux croyances nationales, n'a eu garde de contredire, comme le prouve le témoignage de Josèphe, dont M. Derenbourg n'a lu qu'une partie.

« Est-ce à dire que la doctrine des fins dernières de l'homme se trouve formulée dans les livres de l'Ancien Testament avec la même précision et la même netteté que dans l'Evangile? Assurément non ; et personne ne l'a jamais prétendu. C'est le propre du christianisme d'avoir éclairci et complété ce qu'il y avait d'obscure et d'inachevé dans les révélations précédentes. Nous avouons sans la moindre peine que Moïse s'adressant à un peuple grossier et charnel s'applique de préférence à le retenir dans la ligne du devoir par la promesse des bénédictions et la menace des châtiments temporels; mais rien n'est plus facile à expliquer que cette conduite du législateur.

« En effet, la croyance à l'immortalité de l'âme et à une vie future faisait déjà partie de la révélation primitive, comme le prouve le *concensus omnium nationum*, dont parle Cicéron; cette croyance était universellement répandue et incontestée chez les Hébreux ; le Pentateuque l'insinue partout, la suppose, l'énonce : par conséquent, il n'y avait aucun motif pressant d'insister sur un dogme que rien ne menaçait, et qui découlait comme une conséquence rigoureuse de la loi naturelle, telle qu'elle était écrite dans le cœur de chaque homme et conservée par la tradition. Envisagée dans sa partie dogmatique et morale, la révélation mosaïque n'ajoutait guère aux révélations précédentes: idonique à ces dernières, elle conservait au même titre la sanction générale des peines et des récompenses de l'autre vie. C'est comme loi civile et nationale qu'elle recevait une sanction particulière dans les prospérités temporelles garanties tant aux individus qu'à la nation entière par une providence spéciale, en vertu du pacte conclu avec Jéhovah. On conçoit donc parfaitement que le législateur ait appuyé avec plus de force sur la sanction *directe et immédiate* de la loi politique et cérémonielle, sauvegarde nécessaire du dogme et de la morale : par là il atteignait plus sûrement son but au milieu d'un peuple esclave des sens, incapable de porter des vérités si relevées et de se laisser conduire par des motifs tout spirituels.

« Allons plus loin ; car il importe de rendre compte d'un fait qui, après avoir scandalisé Voltaire, risque fort de produire le même effet sur MM. Renan et Derenbourg. Le caractère bien connu du peuple juif faisait à Moïse un devoir et une nécessité de jeter en quelque sorte un voile transparent il est vrai, sur un dogme dont la superstition abusait généralement au sein du polythéisme. L'évocation et l'apothéose des morts, telles sont les deux pratiques auxquelles avait abouti chez les nations voisines la foi antique et générale à la permanence des âmes. On voit par toute l'histoire d'Israël combien ce peuple était enclin aux superstitions de ce genre, qui auraient compromis le dogme fondamental de l'unité de Dieu, en remplaçant le culte de Jéhovah par celui des ancêtres et la voix des prophètes par les oracles des morts. De même que la notion de la Trinité ne pouvait qu'être insinuée à des esprits qui éprouvaient la tentation perpétuelle de fractionner l'être divin, de même encore que la doctrine des anges devait leur être présentée sous une forme qui les empêchât de rendre aux envoyés de Dieu le culte dû à Dieu seul, ainsi fallait-il user de précautions pour que le dogme de la permanence des âmes, mal compris du vulgaire, n'ouvrît pas la porte à des superstitions coupables. En se bornant à supposer cette croyance, sans la livrer aux fausses interprétations d'une multitude ignorante, on retenait ce qu'elle a d'efficacité pour la direction de la vie, tout en écartant le danger qu'aurait pu offrir un enseignement moins voilé : c'est ce qu'a fait Moïse avec cette connaissance profonde des besoins et de l'esprit du peuple auquel Dieu l'appelait à donner une loi. Un vrai savant, Frédéric Schlegel, l'a fait remarquer avant nous : « Si nous considérons que chez les Indous, par exemple, c'était justement à cette haute vérité de l'immortalité de l'âme que s'attachait la plus grossière superstition avec des liens presque indissolubles, nous nous expliquerons facilement le procédé du législateur divin, même sous le rapport extérieur (1). »

« Si donc MM. Derenbourg et Renan se contentaient de dire que les récompenses et les châtiments terrestres étaient la sanction directe et immédiate de la loi mosaïque, partant que les destinées de la vie future restaient sur l'arrière-plan dans l'organisation de la théocratie juive, prise comme telle, ils ne feraient que répéter ce qu'ont dit là dessus tous les Pères de l'Eglise et tous les apologistes chrétiens. Mais de cette demi-connaissance à une ignorance complète ou à une négation, il y a un abîme. Un dogme peut-être tenu plus ou moins dans l'ombre pour les raisons que je viens de dire, sans qu'il s'efface pour cela de la conscience d'un peuple. La vérité est que, dans une multitude de passages de l'Ancien Testament, il y a des échappées sur la vie future, des expressions et des idées qui dépassent l'ordre de choses présent, et qui révèlent le fonds invariable de la croyance populaire. C'est bien la « vieille doctrine hébraïque » du Pentateuque qui se prolonge à travers les livres historiques (2), dans cette formule si souvent répétée : « S'endormir avec ses pères. » Non-seulement cette formule ne préjuge rien sur le lieu de la sépulture, comme l'a fort bien établi M. Th.-Henri Martin (3), mais parfois elle lui est opposée par antithèse, comme pour Achaz, par exemple, dont il est dit : « Et Achaz dormit avec ses pères, et il fut enseveli

(1) *Uber die Sprache und Weisheit der Indier*, p. 190 199. — (2) *Rois et Paralipomènes*. — (3) *Vie future*, p. 119.

dans la ville de Jérusalem, car on ne le plaça pas dans les sépulcres des rois d'Israël (1). » C'est bien encore « la vieille doctrine hébraïque » que l'on retrouve dans ces paroles d'Anne, mère de Samuël : « Jéhovah fait mourir et fait vivre, fait descendre dans le *scheol* et en fait remonter (2). » Les Septante ne s'y sont pas trompés en traduisant par *anagei*, qui fait remonter, ni la paraphrase chaldaïque en y voyant la résurrection du siècle futur. C'est de la poésie, me dira-t-on ; voici de la prose : Quand le prophète Elie prie Dieu de ressusciter l'enfant de la veuve de Sérephta, il s'exprime ainsi : « Seigneur, mon Dieu, que l'âme de cet enfant revienne dans son corps. » La prière est exaucée, l'âme de l'enfant revient et il revit (3).

« Si, comme le prétend M. Derenbourg, la dualité du corps et de l'âme avait été inconnue aux anciens Juifs, ce récit et d'autres semblables n'auraient eu pour eux aucune espèce de sens. Elisée ressuscite le fils de la Sunamite (4) ; un autre mort est ressuscité par le contact du corps d'Elisée couché dans le sépulcre (5). Or, abstraction faite de la question du miracle que je ne veux pas discuter en ce moment, est-il raisonnable de prétendre qu'un peuple au milieu duquel de pareils récits avaient cours, prenaient place dans le corps des Ecritures canoniques, qu'un tel peuple, dis-je, n'ait eu aucune idée de la résurrection, de la distinction radicale entre l'âme immortelle et le corps mortel? Il y a plus : Quand les Prophètes veulent annoncer au peuple juif le rétablissement de sa vie nationale, de quelle image frappante, populaire accessible à tous se servent-ils de préférence? De l'image de la résurrection des corps : ceci n'a jamais été, que je sache, contesté par personne (6). Tant l'idée d'une résurrection future était familière au peuple juif.

Telle la croyance, tel l'enseignement. On ne peut donc qu'être surpris d'entendre dire à un membre de l'Acadamie des Inscriptions et Belles-Lettres : « S'il y a quelque chose d'évident dans la littérature parabolique des Hébreux, c'est que la partie morale de leur philosophie a pour donnée fondamentale d'expliquer le monde sans faire intervenir l'immortalité de l'âme et la résurrection. » Pour compléter la formule de la morale indépendante, il ne manquait plus que d'effacer du livre des *Proverbes* le nom de Dieu, qui, fort heureusement, à ne s'en tenir qu'à un seul chapitre, le XVIe, par exemple, y revient jusqu'à douze fois. Mais l'on veut bien, paraît-il, ne pas en arriver là du premier coup. Tenons-nous-en donc pour le moment à la « donnée fondamentale. « Qu'on en juge, par un seul exemple, car il serait inutile de parcourir tout le livre. Quel sera le sort réservé à la femme impudique? La descente au *scheol*, où elle se trouvera avec les Réphaïm, c'est-à-dire avec cette race d'hommes voués au châtiment ou à l'extermination, dont l'Ecriture parle si souvent, et presque toujours en mauvaise part : « Elle ignore que là sont les Réphaïm, et que ses invités seront dans les profondeurs du *scheol* (7). Sa maison penche sur l'abîme de la mort, et ses voies conduisent vers les Réphaïm (8). » S'agit-il de formuler dans un proposition plus générale la destinée qui attend le juste et l'impie? Le moraliste sacré s'exprime là-dessus avec toute la clarté désirable : « L'impie mort, plus d'espérance ; l'attente des méchants périt. Pour le juste, il est délivré de l'angoisse, et ce sera le tour de l'impie (9). » Ce sens littéral de l'hébreu, toutes les versions l'ont maintenu, à la nuance près : la Vulgate, les Septante, la version syriaque, la version arabique, la paraphrase chaldaïque (10).

« MM. Derenbourg et Renan font grand bruit de ce qu'ils appellent « le scepticisme » de l'Ecclésiaste. C'est là, qu'ils me permettent ce mot un peu trivial, une vieille rengaine à laquelle il faudrait renoncer une bonne fois. Nul doute que l'objection ne se trouve énoncée dans le livre de l'Ecclésiaste ; mais depuis quand un auteur est-il responsable d'une objection, quand il a soin d'y ajouter la réponse? L'objection, la voici au commencement du livre, telle qu'elle est venue se placer de tous temps sur les lèvres des matérialistes : « Qui a su si l'âme des fils d'Adam monte en haut, et si l'âme de la brute descend en bas sous terre (11) ? » La réponse, la voici à la fin du livre, comme l'expression nette et catégorique du spiritualisme : « Souviens-toi de ton Créateur aux jours de ta jeunesse, avant que les jours mauvais arrivent,... avant que la poussière retourne à la terre qu'elle était, et que l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné (12). M. Renan a cru pouvoir dire à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (13) : « Le précepte final qui résume cette philosophie et en révèle tout l'esprit, est cette maxime ; Faire le bien, éviter le mal. Le bien et le mal portent en eux leur sanction. » Rien n'est plus faux, et il ne devrait pas être permis de mystifier de la sorte une assemblée de savants. Ce n'est pas au tribunal de la conscience, mais au jugement de Dieu que l'Ecclésiaste renvoie l'appréciation finale des actions humaines et la sanction définitive de la loi morale. Ecoutons « le précepte final » dans le texte lui-même : « *Craignez Dieu* et observez ses commandements, car c'est là tout l'homme ; et tout ce qui se fait de caché, soit en bien, soit en mal, Dieu l'appellera en jugement (14). » Voilà le dernier mot de l'Ecclésiaste ; et quand M. Renan lui fait dire que « le bien et le mal portent en eux leur sanction, » et non dans le jugement de Dieu, il *altère le texte :* c'est le

(1) II Paral., XXVIII, 27. — (2) I Rois, II, 6. — (3) III Rois, XVII, 21 et 22. — (4) IV Rois, IV, 32-35. — (5) IV Rois, XIII 21. — (6) Isaïe, XXVI, 19; Osée, VI, 2-11; XIII, 14; Ezéchiel, XXXVII, 1-14. — (7) Prov. XIX, 12. — (8) [illegible] 18 — (9) Prov., XI, 7. 8. — (10) Bible Polyglotte, p. 312, 313. Londres, 1656. — (11) Ecclés., III, 18-21. — (12) Eccl., XII, 1-7. — (13) *Séance du 7 mars.* — (14) Eccl., XII, 13, 14.

terme le plus doux dont je puisse me servir pour qualifier son procédé.

« Je ne reviendrai pas sur le livre de Job, puisque M. Renan ne fait que répéter les assertions de son confrère, et passe, comme lui, à côté des textes, qui établissent la foi du patriarche à la résurrection. Il est très vrai qu'en d'autres endroits Job parle du *scheol* comme d'une demeure dont nul ne peut revenir. Mais, ainsi que j'en ai fait la remarque à propos de paroles semblables du roi Ezéchias, et comme le dit fort bien le docte et regretté M. Lehir dans un livre que l'un de ses confrères vient d'éditer, et dont je ne saurais trop recommander la lecture (1) : « Les hommes qui croient le plus fermement à la résurrection en disent autant, quand ils restent dans l'ordre commun des choses humaines. Il faut distinguer une vérité relative d'une vérité absolue. Cette proposition : « L'homme une fois mort ne revient plus, » est vraie, relativement à l'ordre actuel des choses humaines ; prise absolument et sans restriction, elle est fausse et digne d'anathème. C'est ainsi que Job a pu user de propositions qui paraissent contradictoires, mais qui se conciliaient parfaitement dans sa pensée (2).» M. Lehir aurait pu ajouter que ces paroles de Job trouvent leur restriction dans le texte même ; car voici comment il s'exprime : « Ainsi l'homme tombe et ne se relèvera point ; *jusqu'à la chute des cieux*, il ne se réveillera plus, il ne sortira plus de son sommeil (3) : » jusqu'à la chute des cieux, c'est-à-dire jusqu'à la fin du monde, ce qui est parfaitement exact, la résurrection ne devant pas avoir lieu auparavant. Par où l'on voit de nouveau que Job croit à la résurrection : en l'ajournant, il l'affirme par là-même.

« Il l'affirme, sans toutefois la placer sur le premier plan. J'en conviens. De là ce texte de saint Jean Chrysostome, dont M. Renan abuse avec trop de sans gêne : « Saint Jean Chrysostome, dit-il, ne s'y est point trompé, il appelle Job un homme juste qui ne croit pas à la résurrection (4). » Si au lieu de s'en rapporter à la traduction latine, qui est défectueuse en cet endroit, l'honorable académicien avait pris la peine de recourir au texte grec, il se serait épargné une assertion trop absolue pour être vraie. Le saint docteur ne dit point que Job ne croit pas à la résurrection, mais bien « qu'il ne sait rien d'évident sur le royaume des cieux et sur la résurrection, μηδέν εἰδέναι σαφές (5) : » Il y a une grande différence entre ce que dit saint Chrysostome et ce que M. Renan veut bien lui prêter. Que si cependant, le grand orateur, trop préoccupé de faire ressortir le mérite de la patience de Job, avait cru devoir exclure le motif de l'espérance, il serait tout naturel de préférer au sentiment d'un auteur citant d'après le texte des Septante, très peu conforme au texte hébreu sur le chapitre XIX de Job, le témoignage d'un hébraïsant comme saint Jerôme, qui ne craint pas de dire : « *Nullus tam aperte post Christum, quam iste ante Christum de resurrectione loquitur* (6).»

« Et c'est ce qui m'amène à indiquer la dernière raison pour laquelle certains livres de l'Ancien Testament n'appuient pas davantage sur l'état des justes après la mort. Avant la venue du Messie, il ne pouvait être question pour personne d'entrer dans la béatitude céleste, dont la jouissance ne devait commencer qu'avec la Redemption. Dans l'intervalle, il y avait là une situation transitoire qui ne laissait pas de donner à la doctrine des fins dernières quelque chose de peu précis et d'indéterminé. La rétribution finale, du moins pour les élus, ne pouvait apparaître que dans le lointain, et l'on s'explique parfaitement que les moralistes sacrés aient insisté de préférence sur le bonheur des justes et le malheur des impies dès la vie présente.

Aussi, à mesure qu'on avance vers les temps où la révélation chrétienne devait déchirer le voile qui enveloppait certaines parties du mosaïsme, le dogme de la vie future rayonne d'une clarté plus vive à travers la Bible. Car les lecteurs de cette note auront sans doute remarqué que je néglige d'en appeler à toute une série de textes dont le sens est incontestable. C'est que, dans la dernière partie de la littérature biblique, la doctrine des récompenses et des peines éternelles en est arrivée à un point de précision qui fait présager l'Evangile. Ici, c'est Isaïe terminant toutes ses prophéties par ce verset qui contient, pour les impies, la sanction future de la loi morale : « Le ver de ces hommes ne mourra pas, et leur feu ne s'éteindra pas, et ils seront une horreur à toute chair (7). » Là, c'est Daniel proclamant l'éternité des peines et des récompenses avec une clarté que l'Evangile n'a guère dépassée : « Beaucoup de ceux qui dorment dans la poussière de la terre se réveilleront pour la vie éternelle, et les autres pour les opprobres et pour une honte éternelle. Les sages brilleront comme l'éclat du firmament, et ceux qui enseignent la justice à un grand nombre seront comme des étoiles dans les siècles et dans l'éternité (8). » Plus loin enfin, et sur l'extrême limite des anciens temps, c'est le deuxième livre des Macchabées, nous offrant dans la prière pour les morts un témoignage éclatant de la croyance des Juifs à la permanence des âmes (9). C'est ainsi que, à partir du Pentateuque, le dogme de la vie future suit, à travers les livres de l'Ancien Testament, ce progrès dans la lumière dont l'Evangile a été le terme et le couronnement.

« M. Renan disait à l'Académie des Inscrip-

(1) *Le Livre de Job, trad. sur l'hébreu et commentaire*, Paris, 1871. — (2) P. 326. — (3) XIV, 12. — (4) *Séance du 7 mars*. — (5) 33e *Homélie sur saint Mathieu, Edit. bened.*, t. VII, p. 397. — (6) Ep. XXXVIII à Pammachius — (7) L. XVI, 24 ; comparez Marc, IX, 43 et suiv — (8) XII, s. 3. — (9) XII, 46.

tions et Belles-Lettres : « C'est un mauvais procédé de critique que de chercher à résoudre une question historique, une question de mœurs et de croyances par des textes isolés (1). » Soit : voilà pourquoi il faut rapprocher les textes, les comparer entre eux, les éclaircir les uns par les autres ; et lorsqu'on voit le dogme de la vie future insinué, supposé, énoncé à travers tous les monuments littéraires ou historiques du peuple juif, qu'on le retrouve dans toutes les écoles religieuses ou philosophiques de la nation, à l'exception d'une seule, signalée, caractérisée pour cette négation même, et qu'enfin il se prolonge jusque dans le Talmud, dont il est impossible de faire abstraction pour la connaissance des traditions hébraïques, je dis qu'affirmer, en présence de cet ensemble de textes, de faits et de témoignages, que les Livres saints ne contiennent même pas « des allusions à la vie future, » c'est abuser des libertés de la parole, ce n'est faire preuve ni de science, ni de critique.

(1) *Séance du 7 mars.*

LIVRE VINGT-DEUXIÈME

DE 141 A 7 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE

Accomplissement des prophéties sur l'empire des Romains. — Préparation du monde à l'avénement du Christ.

La première année de Baltassar, roi de Babylone, Daniel eut un songe et une vision, étant dans son lit; il écrivit le songe et le résuma en ces termes:

« Je voyais dans ma vision pendant la nuit; et voilà que les quatre vents du ciel se combattaient sur la grande mer. Et quatre grandes bêtes sortirent de la mer, différentes les unes des autres. La première était comme une lionne, et elle avait des ailes d'aigle; et, comme je regardais, ses ailes lui furent arrachées: elle fut ensuite relevée de terre, et elle se tint sur ses pieds comme un homme, et un cœur d'homme lui fut donné. Et voici une autre bête, la seconde, semblable à un ours, et elle se tint sur un côté; elle avait dans sa gueule, et entre ses dents, trois grandes défenses; et on lui disait: Lève-toi, mange beaucoup de chair. Après cela, je regardais, et en voilà une autre, comme un léopard, qui avait sur le dos quatre ailes comme celles d'un oiseau: cette bête avait aussi quatre têtes; et la puissance lui fut donnée (1). »

La grande mer, nous l'avons déjà remarqué, c'est tout le genre humain; les flots, ce sont des peuples; les tempêtes, de grandes révolutions politiques; les quatre vents ou esprits du ciel, qui soulèvent et agitent ce vaste océan, sont entre les mains des quatre anges auxquels il a été donné de nuire à la terre et à la mer (2). Les quatre grandes bêtes qui surgissent de cette mer orageuse, sont les quatre grands empires; ils sont assimilés à des bêtes, parce que leur instinct politique est la brutalité de la force, et non pas l'intelligence et l'amour. Nous avons vu le premier, l'empire assyrio-babylonien, fier et puissant comme le lion, rapide dans ses conquetes comme l'aigle, privé de ses ailes lorsque Nabuchodonosor est dépouillé de sa puissance, se relevant avec lui, prenant une attitude humaine et recevant un cœur d'homme. Nous avons vu le second, l'empire médo-perse, irrité par les Chaldéens, descendre de ses âpres montagnes, comme un ours irrité par les chasseurs, s'appuyant plus d'un côté que de l'autre, plus sur les Perses que sur les Mèdes, et ayant trois défenses, la triple puissance des Perses, des Mèdes et des Chaldéens. Nous avons vu le troisième, l'empire macédonien, se partager, à la mort d'Alexandre le Grand, en quatre puissantes monarchies et subir les révolutions annoncées par le prophète. Nous allons voir avec lui la quatrième et dernière.

« Je regardais ensuite dans cette vision nocturne, et voilà une quatrième bête, terrible, épouvantable et prodigieusement forte; elle avait de grandes dents de fer, et elle mangeait, et elle broyait, et elle foulait aux pieds ce qui restait; elle était fort différente des autres bêtes que j'avais vues avant elle, et elle avait dix cornes. Mais pendant que je considérais ces cornes, voilà qu'une autre petite corne s'élevait d'entre elles, et trois des premières cornes furent arrachées de devant sa face; et, voilà, cette corne avait des yeux comme des yeux d'homme, et une bouche qui disait de grandes choses.

« Je regardais jusqu'à ce que des trônes furent placés, et que l'Ancien des jours s'assit; son vêtement était blanc comme la neige, et les cheveux de sa tête comme une laine très-pure; son trône était des flammes ardentes, et les roues de ce trône un feu ardent. Un fleuve rapide de feu se répandait devant sa face; mille fois mille lui servaient de ministres, et dix mille fois cent mille étaient debout devant lui. Le jugement se tint, et les livres furent ouverts.

« Je regardais attentivement, à cause du bruit des grandes paroles que cette corne prononçait; je regardais jusqu'à ce que la bête eut été tuée, son corps détruit et livré au feu pour être brûlé, et que la puissance des autres bêtes leur eût été ôtée; car la durée de leur vie leur avait été donnée jusqu'à un temps et un temps.

« Je regardais dans cette vision de nuit, et

(1) Dan., VII, 1-6. — (2) Apocal., VII, 1 et 2.

voilà qu'avec les nuées du ciel venait comme le Fils de l'homme, qui s'avança jusqu'à l'Ancien des jours; et on le présenta devant lui; et il lui donna la puissance, et l'honneur, et le royaume; et tous les peuples, toutes les nations et toutes les langues le serviront; sa puissance est une puissance éternelle, qui ne lui sera point ôtée, et son royaume est impérissable.

« Alors mon esprit frémit dans mon corps. Moi, Daniel, je fus épouvanté; et les visions de ma tête me jetèrent dans le trouble. Je m'approchai d'un des assistants, et lui demandai la vérité sur tout cela. Il me parla, et m'enseigna la signification de ces choses.

« Ces quatre grandes bêtes sont quatre royaumes qui s'élèveront de la terre. Mais les saints du Très Haut obtiendront l'empire, et le posséderont jusque dans le siècle des siècles.

« J'eus ensuite un grand désir d'apprendre la signification de la quatrième bête, qui était très-différente de toutes les autres, excessivement effroyable, avec des dents de fer et des ongles d'airain (1), mangeant, broyant et foulant aux pieds ce qui restait; ainsi que des dix cornes qu'elle avait à la tête, et de cette autre qui lui poussa, en présence de laquelle trois cornes étaient tombées, et de cette corne qui avait des yeux et une bouche prononçant de grandes choses, corne plus grande que les autres. Et je vis cette corne faisant la guerre contre les saints, et prévalant sur eux, jusqu'à ce que vînt l'Ancien des jours, et qu'il donnât le jugement aux saints du Très-Haut, et que le temps arrivât où les saints obtinrent l'empire.

« Il parla ainsi : la quatrième bête sera le quatrième royaume sur la terre, et très-différent de tous les royaumes, il dévorera toute la terre, il la foulera aux pieds et la broiera. Les dix cornes signifient dix rois qui s'élèveront de ce même royaume. Un autre s'élèvera après eux, qui sera différent des premiers, et il humiliera trois rois. Il proférera contre (sur, ou touchant) le Très-Haut des paroles, il écrasera les saints du Très-Haut; et il s'imaginera qu'il pourra changer les temps et les lois, et ils seront livrés entre ses mains jusqu'à un temps, deux temps et la moitié d'un temps. Ensuite se tiendra le jugement, où la puissance lui sera ôtée, en sorte qu'il soit détruit et qu'il périsse à jamais. Et l'empire, et la puissance, et la grandeur des royaumes qu'il y a sous tout le ciel sera donnée au peuple des saints du Très-Haut, et son empire est un empire éternel, et toutes les souverainetés (en hébreu, sultanies) le serviront et lui obéiront.

« Là finit le discours. Mais, moi, Daniel, je fus fort troublé dans mes pensées; mon visage en fut changé; mais je conservai ce discours dans mon cœur (2). »

Lorsque Daniel voyait ces choses, c'était en 555 avant Jesus-Christ, la quatrième bête vivait depuis plus de deux siècles. Rome avait été fondée l'an 753, suivant l'opinion commune; mais, au jugement des savants, elle remonte encore plus haut. Son empire a subsisté, en Occident, jusqu'en 476 après Jésus-Christ, en tout, mille deux cent trente-neuf ans; en Orient, jusqu'en 1453, en tout deux mille deux cent sept ans, à peu près deux mille ans de plus que l'empire des Grecs et que celui des Perses. Babylone seule, qui, à compter de sa fondation par Nemrod jusqu'à son entière décadence sous les successeurs d'Alexandre, a subsisté environ vingt siècles, peut être comparée pour la durée avec Rome. Mais il y a de grandes différences. Comme cité, Rome subsiste depuis vingt-six siècles, devenue, depuis dix-huit, la capitale d'un empire spirituel qui n'aura ni fin ni bornes. Comme empire, Babylone, après avoir brillé tout au plus cent ans, depuis le père du grand Nabuchodonosor jusqu'à Cyrus, a péri tel qu'un arbre déraciné, sans pousser un seul rejeton. Rome, au contraire, avant qu'elle succombe en Occident comme empire matériel et idolâtre, nous lui verrons pousser une dizaine de cornes ou de puissances; nous verrons une dizaine de rois barbares, qu'elle avait pris à sa solde et qui recevaient d'elle les titres romains de comtes, de ducs, de consuls, de patrices, transformer ses provinces en autant de royaumes qui subsistent encore et qui se gouvernent encore la plupart d'après ses lois. Parmi cette dizaine de cornes ou de puissances, nous en verrons pousser une, un peu plus tard que les autres, mais qui, petite d'abord, en humiliera bientôt trois. Ce seront les Sarrasins, employés depuis quelque temps dans les armées romaines, mais qui, en 622, sous Mahomet, feront une puissance à part, laquelle anéantira celle des Perses, en Asie; celle des Visigoths, en Espagne; celle des Grecs de Constantinople. Cette nouvelle corne ou puissance aura des yeux : Mahomet se donnera pour un voyant et un prophète. Cette corne parlera superbement pour, sur, ou contre le Très-Haut; car le texte original peut avoir ces divers sens. Mahomet fera tout cela. Il parlera de Dieu ou fera parler Dieu éloquemment; mais ce sera pour lui faire condamner les chrétiens comme corrupteurs de sa loi, déclarer Mahomet son plus grand prophète, dévouer au glaive quiconque ne l'en croira pas sur parole. Il parlera honorablement de Jésus-Christ comme Messie, Verbe, prophète; mais il condamnera d'impiété et d'idolâtrie quiconque le reconnaît Fils de Dieu. Mais l'unique but de la religion et puissance mahométane sera d'exterminer ceux qui adorent le Christ. Les empires idolâtres de Babylone et de Rome étaient pour ainsi dire des empires *anti-Dieu*, en ce qu'à la place du Dieu véritable ils en adoraient d'autres. L'empire mahométan sera, par son essence même, l'empire antichrétien. C'est toujours la guerre contre Dieu; seulement, depuis que Dieu s'est manifesté dans le

(1) Les ongles d'airain sont exprimés dans le texte original. — (2) Dan., VII, 7-28.

Christ, cette guerre se manifestera dans une forme d'antéchrist. Cette corne fera la guerre aux saints et prévaudra sur eux. Le mahométisme ne cessera de faire la guerre aux chrétiens, appelés saints dans le langage de l'Ecriture, et prévaudra dans tout l'Orient. Cette nouvelle corne, ce nouveau roi, s'imaginera pouvoir changer les temps et les lois. Le mahométisme introduira une nouvelle manière de compter les années ; au lieu de célébrer ou le samedi avec les Juifs, ou le dimanche avec les chrétiens, il célébrera le vendredi ; à la loi de Moïse et à la loi de Jésus-Christ, il substituera le Coran comme une réformation de l'une et de l'autre. Cette corne, cet empire aura ainsi la puissance jusqu'à un temps, deux temps et la moitié d'un temps, c'est-à-dire, dans le langage apocalyptique, un an, deux ans et la moitié d'une année. Le prophète de la nouvelle alliance, saint Jean, se sert des mêmes expressions ; de plus, il les traduit tantôt pendant quarante-deux mois, tantôt par douze cent soixante jours. Or, les mahométans, pour se retrouver dans les embarras de leur comput, emploient une période ou un cycle de trente ans, autrement un mois d'années. Sur ce pied, les quarante-deux mois ou douze cent soixante jours, auxquels Daniel et saint Jean bornent la durée de la dernière corne ou puissance, feraient douze cent soixante ans. Comme le mahométisme a commencé en 622, il finirait donc en 1882.

Il y a plus : ainsi que déjà nous l'avons remarqué ailleurs, dans ces expressions de Daniel et de saint Jean, *un temps, deux temps et la moitié d'un temps*, on pourrait même découvrir, pour la puissance mahométane, comme trois époques : une première d'accroissement, une seconde de lutte, une troisième de décadence. Pendant *un temps,* douze mois d'années ou trois cent soixante ans, depuis 622 jusqu'en 982, vers la fin du dixième siècle, le mahométisme triomphera partout sans beaucoup d'obstacles. Pendant *deux temps*, deux ans d'années ou sept cent vingt ans, depuis la fin du siècle dixième, où les chrétiens d'Espagne commenceront à repousser les mahométans et feront naître les croisades jusqu'à la fin du dix-septième siècle, il y aura une lutte à peu près égale entre le mahométisme et la chrétienté. Depuis la fin du dix-septième siècle, où Charles de Lorraine et Sobieski de Pologne, achevant ce que Pie V avait commencé à la journée de Lépante, briseront tout à fait la prépondérance des sultans, le mahométisme sera en décadence. Enfin, il est non-seulement possible, mais très-probable, qu'à dater de cette dernière époque, le commencement du dix-huitième siècle, après *la moitié d'un temps*, six mois d'années, ou cent quatre-vingts ans, vers 1882, c'en soit fait de cette puissance.

Alors se tiendra le jugement. Déjà nous avons vu le Très-Haut avec ses veillants et ses saints, juger le roi de Babylone ; nous le verrons pareillement, dans l'Apocalypse, juger, avec les anges et les saints, Rome idolâtre et ivre du sang des martyrs ; ici, nous le voyons jugeant l'empire anti-chrétien et les autres restes politiques de la quatrième bête ou de Rome idolâtre. Lorsque la sentence contre cette dernière s'exécuta par la main des barbares, la puissance fut donnée aux saints du Très-Haut, aux chrétiens, qui formèrent dès lors de nouveaux royaumes, un nouveau genre humain nommé chrétienté. Lorsque la sentence finale s'exécutera contre l'empire antichrétien de Mahomet et les autres restes politiques de la quatrième bête, alors seront données au peuple des saints la souveraineté, la puissance, la grandeur de tous les royaumes qui sont sous le ciel.

Telle est, dans l'ensemble de l'histoire humaine, la part de l'empire romain.

Quant à sa première origine, les anciens auteurs varient ; mais il y a moyen de les concilier. Voici comme s'exprime à cet égard un des plus célèbres, Salluste.

« La ville de Rome, selon ce que j'ai appris, a eu pour fondateurs et pour premiers maîtres des Troyens fugitifs qui, sous la conduite d'Enée, erraient sans habitation certaine, et, avec eux, les Aborigènes, nation agreste, sans loi, sans gouvernement, entièrement libre et indépendante. Ces deux peuples, d'origine diverse, de langage différent, vivant les uns d'une manière, les autres d'une autre, dès qu'ils se furent rassemblés dans la même enceinte, se fondirent en un avec une facilité incroyable. Mais lorsque, devenus plus nombreux, plus policés, possesseurs de plus grands domaines, leur fortune parut assez prospère et assez solide, selon la destinée ordinaire aux choses mortelles, l'opulence excita la jalousie. Les rois et les peuples voisins leur firent donc la guerre : un petit nombre de leurs amis vint à leurs secours ; les autres, frappés de terreur, se tinrent loin du péril. Mais les Romains, attentifs au dedans et au dehors, usaient de diligence, faisaient leurs préparatifs, s'animaient les uns les autres, marchaient au-devant des ennemis ; liberté, patrie, famille, leurs armes mettaient tout à couvert. Après avoir écarté les dangers par leur valeur, ils portaient du secours à leurs alliés et à leurs amis ; et ils s'en faisaient plus par les services qu'ils rendaient que par ceux qu'ils recevaient.

« Ils avaient un gouvernement légitime ou réglé par les lois : on l'appelait royauté. Des hommes choisis, dont le corps était affaibli par les années, mais dont l'esprit était fortifié par la sagesse, formaient le conseil public : ou leur âge, ou l'analogie de leur emploi, leur fit donner le nom de *Pères*. Dans la suite, lorsque le gouvernement royal, qui avait été établi d'abord pour la conservation de la liberté et l'accroissement de la chose publique, eut dégénéré en orgueil et en tyrannie, ils changèrent l'usage et se firent des gouvernements annuels, avec deux gouvernants. Ils pensaient que, de cette manière, le cœur humain serait

moins susceptible des sentiments de hauteur qu'inspire une puissance illimitée (1). »

Ce que rapporte Denys d'Halicarnasse, dans ses *Antiquités romaines*, explique et confirme le récit de Salluste. Il nous apprend qu'on lisait dans les annales sacrées des Romains, qu'Enée eut trois fils, Ascagne, Romus et Romulus, qu'Ascagne bâtit Albe et quelques autres villes ; que Romus fonda Capoue et Rome; que cette dernière ville, s'étant trouvée déserte plus tard, Albe y envoya une nouvelle colonie sous la conduite d'un autre Romulus et d'un autre Romus, qui la fondèrent de nouveau, en sorte que Rome a été fondée deux fois : la premiere, peu après la guerre de Troie ; la seconde, quinze générations après la première (2). Comme c'est la seconde fondation qui a donné naissance à l'empire romain, l'on conçoit que la plupart des historiens ne parlent que de celle-là.

Par les Aborigènes qui, suivant Salluste, se joignirent aux Troyens fugitifs pour bâtir et peupler Rome, l'on entend généralement les anciens habitants du pays. Denys d'Halicarnasse distingue parmi eux plusieurs émigrations de la Grèce : les Peslages, les Arcadiens, les Sicules ou Siciliens.

Quant à la seconde fondation de cette fameuse cité, l'histoire en a été tournée de manière à être comme une allégorie poétique. Romulus et Rémus (Romus chez les auteurs grecs), naissent de la conjonction violente du dieu de la guerre avec une vestale ou vierge sacrée ; ils sont exposés dans les eaux débordées du Tibre, par ordre de leur grand-oncle Amulius, usurpateur du trône sur leur grand-père Numitor; le Tibre, en se retirant, les laisse sur le rivage; une louve vient les allaiter ; ils sont recueillis par des pâtres, ils passent leur jeunesse à lutter contre les bêtes féroces et contre les brigands, ou à faire les brigands eux mêmes ; ils sont reconnus de leur aïeul Numitor, tuent l'usurpateur Amulius, vont fonder une ville aux lieux où on les avait exposés, se disputent à qui lui donnera son nom ; Romulus tue son frère, ouvre un asile à tous les mécontents, esclaves fugitifs, débiteurs insolvables, établit un sénat et des assemblées du peuple; pour procurer des femmes aux nouveaux venus, il enlève, au milieu d'une fête, les filles des peuples voisins ; des guerres s'ensuivent, il tue un roi de sa propre main, s'empare de trois villes, en incorpore les habitants au peuple romain ; les Sabins envahissent Rome, se rendent maîtres du Capitole, la nouvelle ville est noyée dans le sang, les filles sabines, devenues femmes romaines, s'interposent entre leurs pères et leurs maris, les deux peuples réconciliés n'en font plus qu'un, et, au moment de périr, Rome se relève deux fois plus forte; Tatius, roi sabin, meurt assassiné ; Romulus règne de nouveau seul, et disparaît enfin lui-même, au milieu d'une tempête, sous le poignard des sénateurs, dit-on, qui en firent ensuite un dieu.

A ces premiers traits, qui ne reconnaîtra la quatrième bête de Daniel, cette bête terrible, effroyable? Elle ne fait que de naître, et déjà sa couche regorge de sang et de carnage ; et déjà elle engloutit dans son sein le peuple de quatre villes; et déjà elle met en pièces son premier conducteur. Le deuxième, qui fut le Sabin Numa-Pompilius, tâcha d'apprivoiser par la religion son naturel féroce; mais à peine est-il mort, que, sous son troisième, Tullus-Hostilius, elle s'attaque à sa propre mère, la ville d'Albe. Trois frères se battent contre trois frères pour l'empire de la mère ou de la fille : Albe est détruite, son dictateur écartelé, et tous ses habitants transportés à Rome, qui voit ainsi doubler sa population. Sous Ancus-Martius, son quatrième conducteur, la terrible bête saisit de ses griffes quatre villes latines, et se les incorpore comme sa nourriture ; sous son cinquième, Tarquin l'Ancien, qui mourut assassiné par les fils de son prédécesseur, elle en use de même avec huit autres villes; sous le sixième, Servius-Tullius, elle se trouve plus de quatre-vingt mille citoyens en état de porter les armes, et agrandit considérablement son enceinte. Servius meurt assassiné par son gendre et successeur, Tarquin le Superbe, et par sa propre fille Tullie.

Tarquin, qui, le premier, s'était donné pour conducteur à la bête sans la consulter, cherchait à lui rogner ses dents de fer et ses ongles d'airain. Les principaux du sénat sont mis à mort, les assemblées du peuple interdites, tout se fait par la volonté d'un seul; il ne tient sous les armes que la partie de la population qui lui est dévouée ; l'autre est employée à des travaux publics, entre autres à creuser et à construire ces immenses égouts qui subsistent encore ; de puissantes alliances au dehors le rassurent contre les émeutes du dedans. Cependant la bête murmure, elle s'ennuie de fouiller la terre; il faut absolument la conduire contre trois ou quatre cités. Mais Lucrèce est violée par un fils de Tarquin : elle se tue; Brutus fait serment de venger sa mort ; il entraine tout le peuple ; la royauté est abolie, et les Tarquins proscrits à jamais. C'est ainsi que la bête, après avoir exercé son enfance, pendant deux cent quarante-quatre ans, à faire sa proie des villes circonvoisines, termine son premier âge par expulser ses conducteurs.

Dans son deuxième âge, dans son adolescence de deux siècles, elle étendra ses griffes d'airain sur toute l'Italie. Ses luttes y seront encore plus terribles et plus opiniâtres ; plusieurs fois elle paraîtra sur le point d'y succomber.

En expulsant Tarquin le Superbe et sa famille, les Romains, au lieu d'un roi à vie, s'en firent deux à l'année, sous le nom de con-

(1) Salluste, *Catilin.* n. 6. — (2) Dion. Halic., l. I, c. LXIII.

suls. Les premiers furent Brutus et le mari de Lucrèce. Une conspiration se forma pour le rappel des Tarquins. Au nombre des conjurés étaient deux fils du premier consul et des neveux du second. Brutus monta sur son tribunal devant tout le peuple, appela ses deux fils, fit lire les preuves de leur complicité, leur demanda s'ils avaient quelque chose à répondre; et, sur ce qu'ils ne répondirent que par des larmes, surmontant lui-même, comme consul, sa tendresse de père, il ordonna aux licteurs de les décapiter avec la hache, après les avoir battus de verges. L'autre consul, qui était parent des Tarquins, ayant voulu sauver ses neveux, se rendit suspect et fut obligé de s'exiler lui-même. Peu après, Brutus, à la tête de l'armée romaine, et Aruns, fils du roi détrôné, à la tête de la sienne, coururent l'un sur l'autre avec tant d'impétuosité, qu'ils se percèrent l'un l'autre de leurs lances. Porséna, roi d'Etrurie, venu au secours des Tarquins, faillit prendre Rome; Horatius-Coclès la sauva par sa valeur ; Mucius-Scévola manque d'assassiner Porséna dans son camp. Rome capitula et se rendit : Tacite nous le dit en toutes lettres (1). Les conditions furent même assez dures, comme nous le voyons par ces mots de Pline : « Dans le traité qu'après l'expulsion des rois, Porséna accorda au peuple romain, nous trouvons nommément compris qu'on ne se servirait de fer que pour la culture des champs. De très-anciens auteurs ajoutent qu'il fut même défendu de se servir d'un *style* de fer pour écrire (2). » Ces faits, si nettement avoués par ces deux écrivains, mais dissimulés par Tite-Live, nous font bien voir à quelle extrémité Rome s'était vue réduite.

Dans les temps qui suivent, on la voit presque toujours en guerre avec les peuples voisins, mais sans faire, pendant bien des années, aucun progrès considérable. La cause en était à des divisions intestines.

Le passage de l'enfance à l'adolescence est pour tous les êtres vivants une époque de crise et de changement. La voix, la taille, les formes, les proportions, les goûts, les pensées même deviennent autres. Tout l'individu est en fermentation, jusqu'à ce que ses divers éléments aient pris un certain équilibre. Rome éprouva cette crise naturelle.

Dès les commencements, la puissance publique y était partagée en trois : le roi, le sénat et le peuple. Le roi nommait les sénateurs; à la mort du roi, le sénat proposait de lui donner un successeur ; le peuple le nommait, et le sénat ratifiait la nomination. Dans les condamnations à la peine capitale, il y avait appel au peuple.

Les comices ou assemblées du peuple romain se tenaient de trois manières : 1° par tribus ou arrondissements territoriaux, qui montèrent successivement de trois à trente-cinq, et comprenaient tous les citoyens romains : chaque tribu n'avait que sa voix, et il n'y avait que quatre tribus dans la ville; 2° par curies, au nombre de trente, où les citoyens de Rome étaient seuls admis à donner leurs suffrages, qui se comptaient par têtes; 3° par centuries, qui étaient au nombre de cent quatre-vingt-neuf, et divisées en six classes, d'après le plus ou moins de propriétés. La première classe, composée des citoyens qui possédaient au moins la valeur de cent mille as, monnaie romaine qui a valu d'abord huit et ensuite cinq centimes monnaie décimale, était subdivisée en quatre-vingt-dix-huit centuries, qui avaient chacune leur voix. Les seconde, troisième et quatrième classes, formées de citoyens qui possédaient soixante-quinze, cinquante ou vingt-cinq mille as, renfermaient chacune vingt centuries. La cinquième, composée de ceux qui possédaient dix mille as, en avait trente. Enfin le sixième, composée de ceux qui ne possédaient rien ou seulement de quoi nourrir leur famille, ne formait qu'une centurie, quoiqu'elle surpassât de beaucoup en nombre toutes les autres classes réunies. Ainsi, dans les comices par centuries, sur cent quatre-vingt-neuf voix, la classe des pauvres ou la masse de la population n'en avait qu'une, tandis que la classe des riches en avait quatre-vingt-dix-huit; en sorte que, dès qu'elle était d'accord, elle était toujours sûre de la majorité, qui n'était que de quatre-vingt-quinze.

Après l'expulsion des rois, les consuls qui les remplaçaient étaient élus dans les comices par centuries; de plus, ils ne pouvaient l'être que parmi les patriciens ou familles sénatoriales. Les riches ou les nobles étaient ainsi deux fois maîtres de ces élections, et parce qu'on ne pouvait choisir que parmi eux, et parce qu'au fond c'étaient eux qui choisissaient. Eux seuls occupaient en outre les dignités de prêtres, de pontifes et d'augures; eux seuls commandaient les armées; eux seuls rendaient la justice, et connaissaient les lois et les formules de la jurisprudence; en sorte que les plébéiens, pour pouvoir se défendre devant les tribunaux, étaient obligés de se mettre sous le patronage de quelque patricien, et de se faire ses clients. Or, les patriciens étant hommes, il était impossible qu'ils n'abusassent point de tant de prérogatives. Pour étouffer les murmures des plébéiens, il les engageaient sans cesse dans de nouvelles guerres. Mais les guerres augmentaient encore le mal. Souvent, au retour d'une campagne malheureuse, le plébéien, qui était obligé de servir à ses dépens, se voyait ruiné de dettes, livré entre les mains d'un usurier impitoyable, qui avait droit de le vendre comme esclave et même de le couper en pièces. Après avoir vainement demandé au sénat le redressement de ses griefs, le peuple, sans se livrer à d'autre excès, se retire, en différents temps, trois fois hors de Rome. Il obtient ainsi l'abolition

(1) Tacite, *Hist.*, l. II, n. 72; *ded ta urbe*. — (2) Pline, *Hist. nat.*, l. XXXIV, c. XIV.

des dettes, l'abolition de la loi qui permettait au créancier de vendre son débiteur, la création de cinq et ensuite dix magistrats inviolables, nommés tribuns du peuple et tirés de son sein, pour défendre ses droits. Ces tribuns obtinrent successivement que toutes les lois romaines fussent rédigées par écrit et exposées publiquement sur douze tables, afin que tout le monde pût les connaître; que les décrets du peuple assemblé par tribus, où les riches étaient confondus avec les pauvres, et où il y avait trente-une tribus de la campagne contre quatre de la ville, auraient par eux-mêmes force de loi; que les plébéiens fussent admissibles à toutes les magistratures de la république; que le mariage fût permis entre patriciens et plébéiens, etc. D'un autre côté, pour apaiser la classe si nombreuse des pauvres, qui, dans les premiers temps, était exempte du service militaire, mais y fut ensuite admise à sa grande satisfaction, le sénat lui distribua, à différentes époques, des terres conquises, soit aux environs de Rome, soit dans les colonies les plus éloignées; mais surtout il établit une paye régulière pour l'infanterie, ce qui porta remède à la plupart des maux engendrés jusque-là par les dettes et les usures. Quant aux cavaliers ou chevaliers, ils étaient tirés de la classe des riches et leurs chevaux entretenus aux frais du public. C'est ainsi que la puissance romaine se forma ce vigoureux tempérament qui lui fit supporter les plus rudes épreuves et dompter enfin toutes les nations.

Dans cette période critique, la première magistrature éprouve quelques variations. Les deux consuls furent quelquefois remplacés par trois et six tribuns militaires, et, pendant deux années, par les décemvirs.

C'étaient dix hommes choisis par le peuple d'entre les patriciens pour rédiger le code des lois romaines. Afin qu'ils eussent toutes les facilités pour le bien faire, on leur donna une puissance absolue sur tous les citoyens; on suspendit de leurs fonctions tous les autres magistrats, et on les nomma administrateurs uniques de la république. Ainsi revêtus en même temps des deux dignités consulaire et tribunitienne, par l'une ils eurent le droit de convoquer le sénat, par l'autre celui d'assembler le peuple. En outre, pour qu'ils pussent plus aisément rectifier et compléter l'ancienne législation de Rome, une ambassade solennelle était allée recueillir en Grèce les lois de Solon et des autres législateurs célèbres. Avec ces secours, les décemvirs rédigèrent, la première année, un code en dix titres, dont toutes les dispositions furent ratifiées par le consentement du peuple et l'approbation des prêtres et des augures, et ensuite gravées sur dix tables d'airain. On était si satisfait de leur travail et de leur manière de gouverner, qu'on nomma encore dix hommes l'année suivante, pour compléter la législation par deux tables nouvelles : ce qui en fit douze. On choisit à peu près les mêmes. Mais, à la fin de la seconde année, ils n'abdiquèrent pas leur puissance, n'assemblèrent ni le peuple ni le sénat, s'entourèrent d'une garde formidable, et étouffèrent toutes les plaintes comme séditieuses. Leur chef, Appius-Claudius, ayant vainement tenté de corrompre une vierge plébéienne, entreprend, comme magistrat, de la déclarer l'esclave d'un de ses clients. Le père, ne voyant d'autre moyen de sauver l'honneur de sa fille, la poignarde au pied du tribunal. Le peuple et l'armée se soulèvent, les décemvirs sont contraints d'abdiquer et d'aller en exil; les consuls et les tribuns du peuple sont rétablis.

Dans les circonstances extraordinaires, les Romains instituaient souvent un magistrat extraordinaire. On l'appelait dictateur, parce que tous les citoyens obéissaient à ce qu'il avait une fois dit ou ordonné. Il était nommé par un des consuls, et nommait lui-même le général de la cavalerie, pour lui servir de lieutenant. Aussitôt après la nomination du dictateur, les consuls et les autres magistrats déposaient leur autorité, excepté les tribuns du peuple. Il ne connaissait aucun supérieur dans la république; il était même au-dessus des lois. Il avait le droit de faire la paix et la guerre, de lever des armées, de les mener à l'ennemi et de les licencier à son gré. Il distribuait des châtiments et les peines, et avait droit de vie et de mort sans appel. Cependant le peuple avait droit de lui faire rendre compte lorsqu'il avait cessé ses fonctions, qui ne duraient jamais plus de six mois.

Avec le temps de la multiplication des affaires, certaines fonctions des consuls furent attribuées à de nouveaux magistrats. Ainsi, lorsque les consuls s'absentaient pour commander les armées, le préteur les remplaçait dans la ville, principalement en ce qui était de rendre la justice. Les édiles étaient chargés d'avoir soin des édifices publics et particuliers. Mais la magistrature la plus importante que l'on institua pour soulager les consuls, ce fut celle des censeurs. Ils étaient deux, et nommés primitivement pour cinq ans; plus tard seulement pour dix-huit mois. Leur principale attribution était de faire le recensement du peuple, recensement qui, chez les Romains, comme autrefois chez les Hébreux, prenait un caractère de solennité religieuse. Après certaines cérémonies expiatoires pour purifier la ville et le peuple, les censeurs, assis dans leurs chaises d'ivoire au Champ-de-Mars, passaient en revue, tribu par tribu, tout le peuple romain. Chacun leur déclarait l'état de sa famille et de ses biens : s'il y avait à reprendre dans sa conduite, ils avaient droit de le dégrader de son rang, de le chasser du sénat, s'il était sénateur, de lui ôter son cheval s'il était chevalier, et même de le priver de tous ses privilèges de citoyens, sans être obligés d'en rendre compte à personne. C'est dans cette revue qu'ils divisaient tous les citoyens en classes et en centuries, suivant l'état de leur fortune. C'étaient encore eux qui répartissaient les taxes et qui réglaient les forma-

lités d'après lesquelles se devaient faire les recensements particuliers dans les colonies.

Les questeurs étaient les magistrats chargés de l'administration des revenus publics.

Pendant que la constitution romaine s'élaborait ainsi au milieu des secousses intestines, Rome courut plus d'un danger, outre celui des décemvirs. Un jeune patricien, Marcius-Coriolan, qui s'était couvert de gloire dans les armes, n'ayant pas été nommé consul, se conduisit avec tant de hauteur à l'égard du peuple, qu'il fut condammé à l'exil. Pour se venger, il se mit à la tête des Volsques, peuple ennemi des Romains, battit les troupes et ravagea les terres de sa patrie. Le peuple eut beau décréter son rappel, le sénat eut beau lui députer ses principaux membres, les prêtres et les pontifes eurent beau se présenter devant lui avec toutes les marques de leurs dignités, rien ne pût le fléchir que la vue de sa mère et de sa femme, suivies de toutes les dames romaines. Plus tard, Spurius-Cassius, qui avait été consul, aspirait à se faire roi de Rome avec le secours des étrangers en flattant le peuple; il fut découvert et puni de mort. Un autre, Spurius-Melius, chevalier romain, fut convaincu du même crime et subit la même peine. Enfin, Manlius, qui avait été consul, qui avait sauvé le Capitole contre les Gaulois, d'où lui était resté le glorieux surnom de Capitolinus, s'étant laissé entraîner à la même ambition, fut condamné à être précipité du haut de ce même Capitole dont il avait été le sauveur.

Mais le plus grand danger que Rome ait jamais couru, fut de la part des Gaulois, dont il vient d'être fait mention. Cette famille de peuples, nommés Gaulois par les Latins, Celtes et Galates par les Grecs, était, suivant Josèphe, Eustache d'Antioche, saint Jérôme et saint Isidore de Séville, la postérité de Gomer, premier-né de Japhet, et s'appelait originairement Gomariens ou Gomarites. Aujourd'hui encore, s'il faut en croire les auteurs anglais d'une histoire universelle, les Gallois ou Gaulois d'Angleterre se donnent le nom de Gomerai (1). Le nom de Cimbres ou Cimmériens, qui veut dire guerriers, paraît un des surnoms de cette race aventureuse. Elle-même nous apparaît dans l'histoire humaine comme l'avant-garde de ces émigrations de peuples qui, du centre de l'Asie et de la plaine de Sennaar s'en viendront, l'un après l'autre, se jeter sur l'Europe. Si haut que remonte l'histoire en Occident, les Galates, Gaulois ou Celtes, remplissent le pays connu aujourd'hui sous le nom de France, mais que les Latins nommaient Gaule, et les Grecs, Galatie. De là, des essaims innombrables de leur population exubérante se répandent en Italie, en Grèce, et en Asie. Nous les avons déjà rencontrés dans l'histoire des successeurs d'Alexandre, et appris de Justin quelle était la terreur de leur nom et de leurs armes. Tite-Live nous parle de quatre invasions de Gaulois, en Italie, sous le règne de Tarquin l'Ancien, environ six cents ans avant Jésus-Christ. La première, composée de Gaulois de Bourges, d'Auvergne, de Sens, d'Autun, de Châlons sur-Saône, de Chartres et du Mans, traversèrent les Alpes sous la conduite de Bellovèse, chassèrent les Etrusques, fondèrent la ville de Milan, et appelèrent le pays d'alentour Insubrie, du nom d'une bourgade au pays d'Autun. Les trois suivantes, composées principalement de Gaulois du Maine, du Bourbonnais et du pays de Langres, bâtirent les villes de Côme, de Bresce, de Vérone, de Bergame, de Trente et de Vicence (2). Les noms de ces peuples gaulois, se sont conservés dans cette portion de l'Italie, sous les noms latins de *Cenomanni*, *Boïi* et *Lingones*. Les Gaulois occupaient tout ce pays, de telle sorte que les Romains ne l'appelaient point Italie, mais Gaule en deçà des Alpes.

Deux cents ans après cette première invasion eut lieu la cinquième, celle des Sénonais ou Gaulois de Sens. Ils pénétrèrent jusque dans l'Etrurie et assiégèrent la ville de Clusium, qui implora le secours des Romains. Ceux-ci envoyèrent des ambassadeurs demander aux Gaulois de quel droit ils envahissaient l'Etrurie. Brennus répondit que son droit était à la pointe de son épée; que c'était le même droit par lequel les Romains avaient enlevé aux Sabins, aux Fidénates, aux Albains, aux Eques et aux Volsques la meilleure partie de leur territoire; qu'au fond les Gaulois ne demandaient aux Clusiens que le surplus des terres qu'ils ne pouvaient cultiver. Les ambassadeurs, oubliant leur caractère de médiateurs, combattirent dans les rangs ennemis. Brennus, après avoir vainement demandé satisfaction au sénat, marcha sur Rome, tailla en pièces l'armée romaine près de la rivière d'Allia, prit Rome d'assaut; en resta maître pendant sept mois, à l'exception du Capitole ou de la citadelle; la remit ensuite, sous les conditions qu'il lui plut, aux Romains, qui recouvrèrent ainsi leur patrie contre tout espoir. La rançon fut de mille livres pesant d'or. Ce qui détermina les Gaulois à se retirer, fut la nouvelle que les Vénètes avaient fait une irruption sur leur propre territoire.

Tel est le récit du judicieux Polybe, qui, de tous les historiens, vécut le plus près de l'événement (3). Justin rappelle également que les Romains rachetèrent leur ville de la main des Gaulois, non par le fer, mais par l'or (4). Suétone parle de la même tradition (5). Tite-Live fait tenir le même langage aux Samnites (6). Pour lui, il nous apprend de plus que les Gaulois furent sur le point de prendre le Capitole même; que Rome ne dut son salut qu'à ses oies; qu'à la fin, la garnison, abattue par la

(1) *Hist. univ.*, l. IV, c. XIII, sect. I, t. XXX, p. 336. — (2) Tive-Live, l. V, c. XXXIV et XXXV; Justin., l. XX. — (3) Polybe, l. I, c. VI; l. II, c. XXII. — (4) Justin, l. XXVIII, c. II; l. XXXVIII, c. IV. — (5) Suétone, *Tib.*, n. 3 — (6) Tite-Live, l. X, c. XVI.

faim et la fatigue, résolut de se rendre ou de se racheter ; que le prix du rachat fut de mille livres pesant d'or : que, pendant qu'on pesait la somme, Brennus jeta son épée dans la balance, en s'écriant : « Malheur aux vaincus ! » mais que, dans ce moment-là juste, arriva Camille, nommé dictateur dans son exil même, qui défendit de payer la rançon, attaqua les Gaulois avec son armée, et les tua si bien tous qu'il n'en laissa pas un seul pour porter la nouvelle.

Il y a tout lieu de croire que ces dernières circonstances sont une invention poétique de Tite-Live, pour pallier le désastre de sa patrie. Lui-même raconte que peu après que, par suite de la prise de Rome par les Gaulois, le nom romain tomba dans le mépris ; que tous les peuples d'alentour, même les anciens alliés, s'insurgèrent à la fois. Mais s'il eût été vrai que Rome, au lieu de se racheter au poids de l'or, avait exterminé par le fer jusqu'au dernier Gaulois, le nom romain bien loin de tomber dans le mépris, eût inspiré plus de terreur que jamais. Nous voyons, au contraire, dans Tite-Live même, que, pendant un siècle, le nom qui inspirait le plus de terreur et à Rome et à toute l'Italie, c'était le nom gaulois. Chaque fois que le bruit se répandait, ce qui arriva six ou sept fois, qu'une armée gauloise se mettait sur pied, soit en deçà, soit au delà des Alpes, le sénat romain proclamait, non pas la guerre, mais ce que les Latins appelaient le tumulte ou la consternation. Toutes les affaires étaient suspendues ; on enrôlait tout ce qui pouvait prendre les armes, soit parmi les Romains, soit parmi les alliés. Dans une de ces occasions, on enrôla, d'après le dénombrement de Polybe, jusqu'à sept cent mille fantassins et soixante-dix mille cavaliers (1). On créait ordinairement un dictateur. Deux fois, les armées étant déjà levées ou même en campagne, on apprit que le bruit était faux, et que les Gaulois n'avaient pas remué (2). Rien ne fait mieux voir quelle terreur cette nation inspirait à Rome. Aussi Salluste assure-t-il que, depuis les premiers temps jusqu'au sien, les Romains avaient cette persuasion, « que tout le reste était facile à leur valeur ; mais qu'avec les Gaulois, ils avaient à combattre, non pour la gloire, mais pour l'existence (3). » Cicéron n'est pas moins fort. « La nature a fortifié l'Italie par les Alpes, dit-il, non sans une providence spéciale de la Divinité ; car si ce chemin eût été ouvert à la férocité et à la multitude des Gaulois, jamais Rome ne fût devenue le siége de l'empire (4). »

Longtemps habitués à être battus par les Gaulois, comme dit Polybe (5), les Romains apprirent enfin à les battre ; ils l'apprirent, en restant toujours unis, tandis que les Gaulois souvent se divisaient et se faisaient la guerre entre eux ; ils l'apprirent, en persévérant dans leurs desseins avec une constance invariable, tandis que les Gaulois n'agissaient que par des fougues passagères. Quand ils eurent appris une fois à vaincre ces redoutables ennemis et même à s'en faire des alliés, ils crurent n'avoir plus rien à craindre. En effet, dès lors rien ne résista plus. Le peuple le plus indomptable de l'Italie, les Samnites, qui avaient réduit une armée romaine, avec un consul, à mettre bas les armes et à passer sous le joug, finirent bientôt par être totalement subjugués, après une guerre sanglante de soixante-douze ans, et qui avait préoccupé aux généraux romains trente-un triomphes. Pyrrhus, roi d'Epire, avait passé la mer pour venir au secours de Tarente ; mais ce fut plutôt pour apprendre aux Romains l'art de la guerre, tel qu'il avait été perfectionné par Alexandre et ses successeurs ; car Pyrrhus n'empêcha point Tarente de tomber au pouvoir des Romains, non plus que les autres contrées jusqu'au détroit de Sicile. Enfin, dès l'année 267 avant Jésus-Christ, la puissance romaine, cette bête terrible qu'avait vue Daniel, tenait sous ses ongles d'airain tous les peuples d'Italie, et de là menaçait le reste du monde. Elle entrait alors dans son âge viril.

Vis-à-vis de l'Italie et de Rome était une race de Chanaan, échappée au glaive de Josué. C'étaient les Phéniciens ou Puniques d'Afrique ; car ceux que les Latins appellent Puniques, les Grecs les appellent Phéniciens. Eux-mêmes, cinq siècles et demi après l'époque où nous sommes, interrogés par saint Augustin sur leur origine, lui répondaient qu'ils étaient Chananéens (6). Plus tard encore, au temps et suivant le témoignage de l'historien Procope, on voyait à Tingis, en Mauritanie, une colonne avec cette inscription : *C'est nous qui avons fui devant le brigand de Josué, fils de Navé* (7). La capitale de ces émigrés de Chanaan était Carthage. Elle avait de nombreuses colonies le long des côtes de l'Afrique, en Sicile, en Sardaigne, en Corse, et sur les côtes d'Espagne. Chanaan, en hébreu ou phénicien, veut dire marchand. Les Phéniciens de Carthage étaient une race de Chanaan de toute manière. Ils ne vivaient que pour le négoce. L'unique but de chaque individu, comme de la république entière, c'était l'argent, la richesse. S'ils faisaient la guerre, ce n'était pas précisément pour étendre leur puissance, encore moins pour acquérir de la gloire, mais pour conquérir de nouveaux marchés, mais pour le profit en argent. Ce profit, ils l'appelaient Mammon : c'était dans le fond leur unique dieu et leur unique loi. Maîtres de la Sardaigne, ils défendirent d'en cultiver les terres, afin de mieux vendre leur blé de Sicile. Pour faire la guerre, ils marchandaient

(1) Polybe, l. II, c. XXIV. — (2) Tite-Live, l. VIII, c. XVII et XX. — (3) Salluste, *Jug.*, n. 114. — (4) Cic., *Prov. const.*, n. 14. — (5) Polybe, l. II, c. XX, — (6) S. Aug., *Exposition. in cap* 4., *Epist. ad Rom.* — (7) Proc., *Hist. Vandal.*, l. II, c. X.

des soldats de louage de toute nation : Espagnols, Gaulois, Italiens, Grecs, Africains. Quand une expédition n'avait rien rapporté, ils crucifiaient ordinairement le général, et tachaient de payer les soldats d'une monnaie semblable. Leurs affaires allaient-elles encore plus mal, ils brûlaient leurs enfants en l'honneur de Baal ou Moloch, et prostituaient leurs filles en l'honneur d'Astarté : c'étaient les deux principales idoles. Mais leur vrai dieu était Mammon ; car c'est pour lui que tout cela se faisait.

Cependant Noé avait dit : *Maudit est Chanaan : il sera, pour ses frères, l'esclave des esclaves* (1). La sentence avait été exécutée en partie par le glaive de Josué : elle le sera complètement par le glaive des Romains.

Rome et Carthage se connaissaient depuis longtemps. Dès le consulat de Junius-Brutus, qui avait chassé les rois, 509 ans avant Jésus-Christ, elles avaient fait un traité de commerce, C'était, suivant Polybe, vingt-huit ans avant l'irruption de Xerxès dans la Grèce, autrement la douzième année du règne de son père Darius, fils d'Hystaspe (2). D'après ce traité, ainsi que d'après un second qui, avec les Carthaginois, comprend nommément les Tyriens et ceux d'Utique, un Romain pouvait faire dans la Sicile carthaginoise et à Carthage, tout ce que pouvait un citoyen; un Carthaginois avait les mêmes droits à Rome. Mais il n'était pas permis aux Romains de trafiquer dans la Sardaigne ou dans l'Afrique, ni de s'y bâtir une ville ; ils n'y pouvaient aborder que pour prendre des vivres ou pour radouber leurs vaisseaux : s'ils y étaient portés par la tempête, ils devaient partir au bout de cinq jours. D'autres clauses règlent les conditions et les limites dans lesquelles l'un et l'autre pouvaient exercer la piraterie. On voit que c'est Carthage qui dictait les traités. Plus tard, lorsque Pyrrhus eut débarqué en Italie, les Carthaginois, qui craignaient pour leurs possessions de Sicile, que ce roi vint attaquer en effet, envoyèrent au secours des Romains une flotte de cent vingt navires. Les Romains n'acceptèrent pas ces offres ; cependant ils renouvelèrent les anciens traités, auxquels on ajouta les articles suivants : que, soit que les Romains ou les Carthaginois fissent un traité avec Pyrrhus, il y serait nommément exprimé que ces deux peuples pourraient s'entr'aider mutuellement lorsqu'un d'eux serait attaqué ; qu'en ce cas, les Carthaginois fourniraient les vaisseaux ; que chaque peuple stipendierait ses troupes ; que celles des Carthaginois aideraient les Romains par mer, mais qu'elles ne seraient pas obligées de débarquer malgré elles (3).

La bonne intelligence des deux peuples dura ainsi près de deux siècles et demi.

Mais lorsque Rome eut conquis l'Italie jusqu'au détroit de Sicile, elle vit Carthage qui allait s'emparer de la Sicile tout entière. Les Mamertins, soldats mercenaires de Campanie, pareils aux routiers du moyen âge, s'étaient rendus maîtres d'une manière très-déloyale de la ville de Messine. Ils furent assiégés par Hiéron, roi de Syracuse, et réduits à la dernière extrémité. Ils étaient convenus de se rendre, lorsque le général des Carthaginois leur envoya un corps de troupes qu'ils mirent en possession de la citadelle. Dès lors, les uns voulaient se donner à Carthage, les autres à Hiéron, les autres envoyèrent implorer le secours du sénat romain. Le sénat, qui venait de punir du dernier supplice ceux de leurs camarades qui s'étaient emparés de la ville de Rhégium d'une manière semblable, ne savait à quoi se résoudre. Les secourait-il, il démentait sa propre conduite ; ne les secourait-il pas, Messine tombait entre les mains des Carthaginois, qui, de là, n'avaient qu'un pas à faire pour être en Italie, et qui déjà, contrairement aux anciens traités, avaient assisté d'une flotte la ville de Tarente, lorsque les Romains l'assiégeaient pour venger l'insulte qu'y avaient reçue leurs ambassadeurs. Le peuple décréta le secours. Un simple tribun de légion débarque avec une petite flotte à Messine et en chasse les Carthaginois par son audace. Carthage, ayant crucifié le général qui s'était ainsi laissé intimider, en envoya un autre qui fit alliance avec Hiéron pour reprendre Messine sur les Romains. Le différend eût pu encore s'arranger à l'amiable : ni le sénat ni le consul n'avaient encore paru dans cette affaire; les démarches du tribun auraient pu être désavouées. Mais, sur le refus de celui-ci de livrer Messine, le général carthaginois, par une vengeance atroce, massacre tous les Italiens qui servaient dans son armée. A cette nouvelle, un des consuls débarque inopinément à Messine, défait d'un côté Hiéron et les Carthaginois de l'autre. Hiéron se voyant entre deux peuples ennemis, fit sa paix avec les Romains, qui dès lors n'eurent plus que les Carthaginois à combattre. Dans l'intérieur de l'île, la plupart des villes ouvrirent d'elles-mêmes leurs portes, quelques-unes tuèrent leur garnison africaine. Mais les villes maritimes n'étaient pas faciles à prendre ; les Carthaginois étaient partout maîtres de la mer. Il eût fallu aux Romains beaucoup de vaisseaux de guerre, et ils n'en avaient pas un seul. Une galère carthaginoise vint à échouer sur les côtes d'Italie ; les Romains la prirent pour modèle ; et, dans l'espace de deux mois, suivant le témoignage de Polybe, ils en eurent fabriqué cent vingt, dont cent à cinq rangs de rames et vingt à trois rangs. Dix-sept de ces navires, avec le consul qui les commandait, furent pris par l'ennemi dans une embuscade. Mais le reste de la flotte, après un premier succès, remporta bientôt, sous la conduite de Duillius, l'autre consul, une victoire si complète que l'amiral carthaginois se sauva avec peine dans une chaloupe. Dans cette première

(1) Gen., IX. 25. — (2) Polybe, l. III, c. XXII. — (3) *Ibid.*, l. II, c. XXII, XXIV et XXV.

bataille navale, ainsi que dans le petit combat qui avait précédé, les Romains tuèrent sept mille hommes, firent sept mille prisonniers, coulèrent à fond treize vaisseaux et en prirent quatre-vingts. Le sénat et le peuple érigèrent en l'honneur de Duillius une colonne rostrale, c'est-à-dire une colonne ornée des divers insignes de la marine; elle subsiste encore à Rome avec son inscription, qui porte que ce fut lui le premier consul qui triompha sur mer, et qui le premier, dans l'espace de soixante jours, prépara une flotte avec ses rameurs. Après cette première victoire, Rome s'empara de la Corse et de la Sardaigne, puis envoya une flotte en Afrique sous le commandement du consul Régulus, qui battit les Carthaginois et se vit, en peu de jours, maître de quatre-vingts villes, qui se rendirent volontairement. Carthage était dans la consternation; mais il y avait parmi ses auxiliaires un Lacédémonien nommé Xanthippe: il disait hautement à qui voulait l'entendre, par quelles fautes les Carthaginois avaient été battus. On l'écouta; il fut mis à la tête de l'armée, et en effet il battit l'armée de Régulus et le fit lui-même prisonnier. Pour prix de ses services, les Carthaginois le renvoyèrent à Lacédémone, avec ordre de le noyer en route; mais il échappa à leur perfide ingratitude. Carthage, ayant bientôt éprouvé de nouveaux revers, crucifia un de ses meilleurs généraux, nommé Asdrubal, et envoya son captif, Régulus, à Rome pour traiter de la paix. Régulus conseilla la guerre au sénat, et revint dans sa prison subir la mort cruelle qui l'attendait. Rome cependant avait essuyé bien d'autres pertes: deux de ses flottes avaient péri successivement par la tempête, le consul Claudius en perdit une troisième par sa faute, la tempête en détruisit une quatrième. Le sénat n'en voulut plus faire aux dépens du public, mais, avec sa permission, des particuliers en équipèrent une cinquième, qui, après des succès éclatants, périt encore sous les coups de la tempête. Les particuliers en équipèrent une sixième, qui, sous le commandement du consul Lutatius, surprit une flotte carthaginoise chargée d'armes et d'argent, en coula à fond cinquante vaisseaux, en prit soixante-dix, avec plus de dix mille prisonniers.

La guerre durait depuis vingt-quatre ans. Les Romains avaient perdu sept cents navires. Les Carthaginois n'en avaient perdu que cinq cents; de plus, ils avaient dans la Sicile une armée formidable de mercenaires, sous la conduite d'Amilcar, digne père du grand Annibal. Mais ils n'eurent pas la constance des Romains; ils demandèrent la paix. Elle leur fut accordée aux conditions suivantes: qu'ils évacueraient toute la Sicile; qu'ils payeraient immédiatement mille talents ou cinq millions et demi de francs, et deux mille deux cents talents dans l'espace de dix années; qu'ils rendraient aux Romains, sans rançon, leurs prisonniers, et rachèteraient les leurs; qu'ils sortiraient de toutes les îles qui sont entre la Sicile et l'Italie et ne s'en approcheraient jamais avec des vaisseaux de guerre, ni n'y enrôleraient de soldats; qu'enfin ils ne feraient point la guerre à Hiéron roi de Syracuse, ni à ses alliés. Les Romains les forcèrent encore peu après, d'évacuer la Sardaigne et de payer douze cents autres talents.

Après cette paix, Rome ferma le temple de Janus, l'an 233 avant Jésus-Christ. C'était un temple bâti par Numa, que l'on ouvrait en temps de guerre et que l'on fermait en temps de paix. Il n'avait encore été fermé qu'une seule fois, sous le règne de son fondateur. Depuis ce temps, Rome n'avait cessé d'être en guerre, tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre, pendant près de cinq siècles.

Carthage avait acheté la paix avec les Romains; elle eut chez elle la guerre la plus atroce que l'on ait peut-être jamais vue. Les mercenaires étaient revenus de Sicile; ils demandèrent la solde et les récompenses qu'on leur avait promises. Giscon, qui les commandait à la place d'Amilcar, avait eu la prudence de les envoyer bande par bande, afin qu'on pût les payer plus aisément et les renvoyer chacun chez eux. L'amour de l'argent rendit Carthage aveugle. Elle voulut attendre que tous les mercenaires fussent réunis pour marchander avec eux et rabattre quelque chose du prix dont on était convenu. Mais quand ces aventuriers se virent rassemblés dans la capitale au nombre de plus de vingt mille, quand ils en eurent aperçu les immenses richesses, de terribles désirs s'éveillèrent en eux. Déjà des meurtres et d'autres violences se commettaient le jour et la nuit. Un pillage universel était à craindre. La tremblante Carthage pria le chef des mercenaires de les mener à Sicca, en donnant à chaque homme une pièce d'or pour les besoins les plus urgents. L'aveuglement alla au point qu'on les força d'emmener leurs femmes et leurs enfants, qu'on eût pu garder comme otages. Là, dans la plus complète inaction, ils se mirent à supputer, à exagérer ce qu'on leur devait, ce qu'on leur avait promis dans les occasions périlleuses. Hannon, un des deux suffètes ou premiers magistrats de Carthage, leur fut envoyé: c'était le chef du parti mercantile. Il leur dit humblement que la république ne pouvait pas leur tenir parole, qu'elle était écrasée d'impôts, que dans sa détresse elle leur demandait la remise d'une partie de ce qu'elle leur devait. Il croyait les toucher par ces aveux; il porta leur ressentiment et leur hardiesse à son comble. Après un tumulte effroyable, ils marchèrent sur Carthage au nombre de vingt mille hommes, et campèrent à Tunis, qui n'en est qu'à quatre ou cinq lieues. Les Carthaginois, épouvantés et reconnaissant trop tard leur imprudence, firent tout au monde pour les radoucir. On leur envoya tous les vivres qu'ils voulurent, et au prix qu'ils voulurent. Chaque jour venaient des députés du sénat pour les prier de demander quelque chose; on avait peur qu'ils ne

prissent tout. Leur audace devint sans bornes. Dès qu'on leur promit leur solde, ils demandèrent qu'on les indemnisât de leurs chevaux tués ; puis ils demandèrent qu'on leur payât les vivres qu'on leur devait, au prix exorbitant où ils s'étaient vendus pendant la guerre ; puis ils demandèrent sans cesse une chose nouvelle, de manière à rendre tout arrangement impossible. Dans cette extrémité, on leur envoya non plus Hannon, qui jamais ne les avait vus combattre et ne savait rien des promesses qu'on leur avait faites, mais Giscon, un de leurs généraux de Sicile, qui avait toujours pris leurs intérêts à cœur. Il arrive à Tunis bien muni d'argent, les harangue séparément, Espagnols, Gaulois, Liguriens, Baléares, Grecs, Italiens, Africains : ces derniers étaient le plus grand nombre. Il blâme le passé, les instruit du présent, mais surtout les exhorte et les prie pour l'avenir, et enfin se dispose à leur payer leur solde par nations. Il allait heureusement terminer cette malheureuse affaire, lorsque tout vint à manquer.

Un certain Spendius, Campanien, esclave fugitif de Rome, d'une force et d'une audace extraordinaires, qui craignait d'être rendu à son maître, se mit à dire et à faire tout ce qu'il put pour empêcher l'accommodement. Un Africain, nommé Mathos, se joignit à lui, dans la crainte d'être puni comme un des principaux auteurs de l'insurrection. Celui-ci tire à part les Africains et leur fait entendre qu'une fois les autres nations payées et licenciées, les Carthaginois éclateront contre eux et les puniront de manière à épouvanter leurs compatriotes. Là-dessus s'élèvent des cris ; si quelqu'un veut parler, ils l'accablent de pierres, avant de savoir s'il parlera pour ou contre. C'était encore pis après le repas ; et quand ils avaient bu, au milieu de tant de langues, il n'y avait qu'un mot qu'ils entendissent tous : *Frappe* ; et dès que quelqu'un avait dit *frappe*, cela se faisait si vite, qu'il n'y avait pas moyen d'échapper. Giscon, qui voyait sa patrie menacée des derniers malheurs, voulut la sauver au péril de sa vie ; tantôt il s'abouchait avec les chefs, tantôt il assemblait et exhortait les nations. Il osa répondre aux Africains, qui lui demandaient les vivres avec hauteur : *Allez les demander à Mathos*. Alors ils se jettent furieux sur l'argent apporté par Giscon, sur lui, sur ses Carthaginois, et ils les chargent de fers.

Ce n'était encore que la moitié du mal. Spendius et Mathos avaient envoyé des émissaires dans toute l'Afrique, pour appeler toutes les villes à la liberté et à leur secours. Leur appel fut entendu. Les Africains se réunirent à eux jusqu'au nombre de soixante-dix mille. Le gouvernement de Carthage, habituellement dur, était devenu intolérable pendant la dernière guerre ; il avait exigé la moitié des fruits et doublé les impôts. Aussi la défection fut-elle spontanée et générale. Utique et Hippone, qui d'abord avaient hésité, finirent par massacrer les soldats qu'y tenait Carthage, et les laissèrent sans sépulture. On en fit autant en Sardaigne et en Corse. Le général qu'on y envoya fut saisi par ses troupes, qui le mirent en croix ; une partie des naturels de l'île y appela les Romains, qui n'en profitèrent pas pour le moment, mais un peu plus tard.

Les Carthaginois, accoutumés à vivre des tributs de l'Afrique et à faire la guerre par des étrangers, voyaient alors et l'Afrique et les étrangers réunis contre eux. Pour comble de malheur, leurs deux généraux, Hannon et Amilcar, se haïssaient tellement que, par jalousie l'un de l'autre, non-seulement ils laissèrent échapper plus d'une occasion de vaincre l'ennemi, mais qu'ils lui en fournirent de les battre. Hannon, après un premier avantage, croyait avoir tout fait, lorsque les mercenaires, revenant à l'improviste, taillèrent en pièces son armée, prirent son camp avec toutes ses provisions et ses machines. Amilcar, chargé enfin seul de la guerre, la poussa avec plus de suite et de vigueur. Il gagna les Numides, remporta sur les mercenaires une première victoire, traita les prisonniers avec douceur, admit dans ses rangs ceux d'entre eux qui le voulurent bien ; et renvoya les autres entièrement libres, sous la seule condition de ne point porter les armes contre Carthage. Cette humanité, jointe à une valeur universellement reconnue, devait naturellement avoir les suites les plus heureuses et mettre bientôt fin à l'insurrection. Spendius, Mathos et les autres chefs le sentirent bien. Ils résolurent de pousser la multitude à des excès après lesquels il n'y a plus d'accommodement. Par des discours insidieux et de faux messages, ils l'exaspérèrent au point que l'on prit Giscon et les siens qu'on tenait dans les fers au nombre de sept cents ; on les mena hors du camp, on leur coupa la main et les oreilles, on leur cassa les jambes, et on les jeta encore vivants dans une fosse. Quand Amilcar envoya demander au moins les cadavres, les barbares déclarèrent que tout député serait traité de même, et proclamèrent comme loi, que tout prisonnier carthaginois périrait dans les supplices, que tout allié de Carthage serait renvoyé les mains coupées. Alors commencèrent d'épouvantables représailles. Amilcar fit écraser sous les pieds des éléphants tous les prisonniers. Carthage reçut des secours d'Hiéron et même de Rome. Amilcar, chassant les mercenaires des plaines par sa cavalerie numide et les poussant dans les montagnes, parvint à enfermer une de leurs deux armées dans un défilé nommé *la Hache*, où ils ne pouvaient ni fuir, ni combattre, et ils se trouvèrent réduits par la famine à l'exécrable nécessité de se manger les uns les autres. Les prisonniers et les esclaves y passèrent d'abord ; mais quand cette ressource manqua, il fallut bien que Spendius et les autres chefs, menacés par la multitude, demandassent un sauf-conduit

pour aller trouver Amilcar. Il ne le refusa point, et convint avec eux que, sauf dix hommes à son choix, il renverrait tous les autres, en leur laissant à chacun un habit. Le traité fait, Amilcar dit aux envoyés : *Vous êtes des dix*, et il les retint. L'armée, ne voyant pas revenir ses chefs, courut aux armes; mais elle était si bien enveloppée que, de plus de quarante mille, il ne s'en sauva pas un seul. Spendius fut crucifié à la vue de l'autre armée. Mais elle surprit bientôt un général carthaginois, avec trente des principaux de la ville, attacha le général à la place de Spendius, et égorgea sur le corps de celui-ci les trente. Ce revers inattendu replongea Carthage dans la consternation. Les députés du sénat pressèrent plus vivement que jamais Amilcar et Hannon de se réconcilier et d'agir de concert : ils le firent, gagnèrent une grande bataille, qui mit fin à l'insurrection. Cette guerre, dont Polybe nous a conservé les affreux détails, avait duré trois ans et quatre mois; dès lors, à cause des atrocités inouïes qui s'y commirent, elle fut appelée la guerre inexpiable (1).

Amilcar, dont le crédit devint alors plus grand que jamais, était à Carthage le chef du parti de la guerre. C'était malgré lui qu'on avait fait la paix avec les Romains. Son dépit se changea en haine implacable, lorsque les Romains forcèrent les Carthaginois d'évacuer la Sardaigne et de payer douze cents talents de plus. Après l'entière défaite des mercenaires révoltés, il passa en Espagne, subjugua les peuples les plus belliqueux de cette contrée, et y bâtit, dit-on, la ville de Barcelone ou Barcinone, qu'il appela ainsi de son nom de famille Barca. Ayant été tué dans une bataille, il fut remplacé par son gendre Asdrubal, qui continua ses succès et bâtit Carthage-la-Nouvelle ou Carthagène. Asdrubal ayant été tué à son tour par un esclave gaulois dont il avait fait mourir le maître, Annibal, fils d'Amilcar, fut proclamé général, à peine âgé de vingt-cinq ans. Il en avait neuf, lorsque, ayant prié son père de le mener avec lui en Espagne, celui-ci lui fit jurer, au pied des autels, d'être l'ennemi implacable de Rome. Général, il tint parole. Maître de toute l'Espagne par la prise et la destruction de Sagonte, ville alliée des Romains, il laissa dans ce pays son frère Asdrubal avec une armée, envoya son frère Magon avec une autre en Afrique; puis, se mettant lui-même à la tête d'une troisième, il traversa les Pyrénées, la Gaule, le Rhône, les Alpes, et arrive inopinément en Italie avec trente-six mille hommes, de cinquante-neuf mille qu'il avait en sortant de l'Espagne. Il prend Turin en trois jours; reçoit un renfort considérable de Gaulois; défait le consul Scipion sur les bords du Tésin, le consul Sempronius sur les bords de la Trébie, le consul Flaminius près du lac de Trasymène; est arrêté quelque temps par les temporisations de Fabius, le dictateur; défait enfin les deux consuls Paul-Emile et Térentius-Varron à la bataille de Cannes, où cinquante mille Romains restèrent sur la place, avec le consul Paul-Emile et quatre-vingts sénateurs. La nouvelle vint à Rome que les deux consuls étaient tués, et que de soixante-dix-huit mille hommes il en restait à peine un seul en vie.

C'est alors que le sénat romain se montra dans toute sa grandeur. Rome était en alarmes, l'Italie paraissait au pouvoir d'Annibal; la Sicile, qu'on sut menacée par une flotte carthaginoise : le sénat défendit tout avec un calme et une grandeur d'âme qui ne se peuvent comprendre. Le consul Varron était un plébéien; il avait été élevé à la magistrature suprême en dépit du sénat, il avait perdu la bataille par son imprudence : à Carthage, il eût été mis en croix; quand il approcha de Rome, le sénat en corps sortit à sa rencontre et le remercia solennellement de n'avoir pas désespéré du salut de la république. Les débris de l'armée de Cannes furent menés par Marcellus, ancien consul, contre ce même Annibal qui venait de la battre et qui se reposait alors dans les délices de Capoue; elle remporta quelques avantages, puis se rendit en Sicile jusqu'à la fin de la guerre. Dans la seule ville de Rome, on leva en peu de temps quatre légions, chacune de cinq mille hommes, et dix mille chevaux. Dans des circonstances pareilles, Carthage était abandonnée de tous ses alliés et réduite à ses seules murailles. Les alliés de Rome, les colonies et les villes municipales lui restèrent fidèles dans le malheur et envoyèrent leur contingent de troupes. La république enrôla, de plus, huit mille esclaves des plus robustes, qu'elle acheta de leurs maîtres : avant de les inscrire comme soldats, on leur demanda s'ils prenaient les armes de bonne volonté; ils furent appelés volontaires. Peu après, ils battirent une division de Carthaginois et furent affranchis sur le champ de bataille. Annibal avait un grand nombre de prisonniers romains, il eût été bien aise de les rendre pour de l'argent; le sénat refusa de les racheter, faisant entendre qu'il n'avait pas besoin d'eux, et que, dans cette guerre surtout, un Romain devait vaincre ou mourir dans l'esclavage.

Il n'avait pas attendu jusque-là pour déployer cette fermeté indomptable. Au milieu même des revers du Tésin, de la Trébie et du lac de Trasymène, il avait envoyé une armée en Espagne sous la conduite des deux Scipions, qui conquirent la plus grande partie de ce pays; ayant appris, vers le même temps, que Philippe, roi de Macédoine, avait fait alliance avec Annibal, il envoya une autre armée en Macédoine, sous le commandement du consul Lévinus, qui battit Philippe et le contraignit d'accepter la paix aux conditions qu'on vou-

(1) Polybe, l. I, c. LXVI-LXXXVIII; Michelet, *Histoire romaine*.

lut bien lui prescrire. Annibal voulut épouvanter Rome, il vint camper devant ses murs. Mais, dans ce moment-là même, le camp où était postée sa tente fut vendu aussi cher que s'il n'y avait pas eu d'Annibal ; mais dans ce moment-là même, le sénat envoyait de nouvelles troupes en Espagne ; mais les Romains reprenaient Capoue et Tarente en dépit et à la vue d'Annibal, ils prenaient Syracuse malgré les inventions d'Archimède.

Cependant les deux Scipions, après des prodiges de valeur, avaient succombé dans deux batailles. Le peuple romain était assemblé pour leur envoyer un successeur : il ne se présente qu'un jeune homme de vingt-quatre ans ; les deux généraux dont il s'agissait de venger la mort étaient, l'un son père, l'autre son oncle : le jeune Scipion est élu proconsul à la complète unanimité par tous ceux qui avaient droit de suffrage. Il arrive en Espagne prend Carthagène en un jour ; tue dans une seule bataille, cinquante-quatre mille hommes aux Carthaginois commandés par le frère d'Annibal. et soumet toute l'Espagne en quatre ans, moins encore par la force des armes que par l'admiration de son noble et généreux caractère. Il passa même secrètement en Afrique, et gagna aux Romains l'amitié de deux rois numides, Syphax et Massinissa. Rome le rappela pour combattre Annibal en Italie. Nommé consul d'une voix unanime, quoiqu'il n'eût pas encore vingt-neuf ans, il transporte la guerre en Afrique même, défait complétement les armées carthaginoises, incendie leur camp pendant la nuit, et fait prisonnier le roi Syphax, qui s'était tourné contre les Romains. Carthage, alarmée de ses pertes, demande une trêve pour envoyer des ambassadeurs à Rome et traiter de la paix ; mais c'était pour avoir le temps de faire de nouveaux préparatifs de guerre, rappeler Annibal d'Italie, et engager Philippe de Macédoine à reprendre les armes. Quand elle crut avoir réussi, elle chercha traîtreusement à faire périr les ambassadeurs que Scipion lui avait envoyés ; Scipion s'en vengea à sa manière : ayant eu en son pouvoir les ambassadeurs de Carthage à Rome, il les protégea contre le ressentiment de sa propre armée, et les renvoya libres après les avoir traités avec toute la bonté possible. Cependant Annibal avait quitté l'Italie, en égorgeant tous les soldats italiens qui n'avaient pas voulu le suivre. Débarqué en Afrique, il reçut ordre d'arrêter les progrès de Scipion qui continuait à ravager le territoire de Carthage et à prendre des villes d'assaut. Annibal alla camper près de la ville de Zama, et de là envoya des espions pour reconnaître les mouvements de l'ennemi. Ces espions furent arrêtés et reconnus. Scipion, bien loin de les faire maltraiter, donna ordre qu'on leur laissât tout voir et tout examiner à leur aise; ensuite il les renvoya avec quelque argent, pour subvenir aux frais de leur voyage. Ce procédé remplit d'admiration Annibal ; il demanda une entrevue avec Scipion, pour négocier la paix. La conférence eut lieu à la vue des deux armées. Les deux généraux ne s'étaient jamais vus. Annibal proposa que Carthage garderait l'Afrique et que Rome aurait tout le reste. Scipion répondit qu'il était trop tard; et que, pour avoir la paix, Carthage devait la recevoir aux conditions que Rome voudrait bien la donner. Ils se séparèrent pour décider leur querelle par la voie des armes. La bataille se donna le lendemain. Les Carthaginois furent défaits ; ils perdirent quarante mille hommes, dont vingt mille tués et vingt mille faits prisonniers. Au nombre de ceux-ci se trouvèrent plusieurs Macédoniens, avec Sosipater, leur général. Annibal lui-même se sauva avec peine à la faveur des ténèbres ; et, après deux jours et deux nuits de marche continuelle, atteignit la ville d'Adrumète, accompagné d'un seul homme. S'étant rendu à Carthage, il déclara au sénat qu'il ne restait d'autre ressource que la paix. Trente des principaux allèrent la demander à Scipion, qui dicta les conditions suivantes : 1° Les Carthaginois garderont leurs lois, et resteront en possession des villes et des provinces qui leur appartenaient en Afrique avant le commencement de la guerre; mais les Romains garderont l'Espagne avec toutes les îles dans la Méditerranée : 2° les Carthaginois livreront aux Romains tous les prisonniers et tous les transfuges, aussi bien que tous ceux qu'Annibal a emmenés avec lui malgré eux ; 3° excepté dix galères à trois rangs de rames, ils remettront entre les mains de Scipion tous leurs vaisseaux de guerre et tout ce qu'ils ont d'éléphants domptés, et ils n'en dompteront plus dans la suite ; 4° il ne leur sera pas permis de faire la guerre, ni dans l'Afrique, ni hors de l'Afrique, sans le consentement du peuple romain ; 5° ils rendront à Massinissa (le fidèle allié des Romains) tout ce qu'ils ont enlevé, soit à lui, soit à ses ancêtres, et contracteront même alliance avec ce prince ; 6° ils fourniront du blé aux légions romaines, et payeront leurs troupes auxiliaires jusqu'au retour des ambassadeurs qui doivent se rendre à Rome pour obtenir la ratification du présent traité ; 7° ils payeront aux Romains dix mille talents (cinquante-cinq millions de francs) partagés en portions égales ; 8° pour assurance de leur fidélité, ils donneront cent otages, que Scipion choisira dans leur jeunesse, depuis quatorze ans jusqu'à trente : 9° il n'y aura ni paix ni trêve pour les Carthaginois qu'après qu'ils auront restitué les vaisseaux et les effets pris aux Romains pendant la dernière suspension d'armes ; 10° les armées romaines quitteront l'Afrique au plus tard cinquante jours après la conclusion du traité.

Ces conditions ayant été portées au sénat de Carthage, Annibal déclara hautement qu'il fallait adorer la fortune et remercier le ciel de les avoir obtenues aussi favorables. Elles furent donc acceptées et exécutées. Cinq cents

vaisseaux de guerre furent livrés à Scipion, qui les fit brûler à la vue de Carthage. Ainsi finit la seconde guerre punique, l'an 201 avant Jésus-Christ. Elle avait duré dix-huit ans.

Lorsque le jeune vainqueur eut débarqué en Italie, sa marche jusqu'à Rome, au milieu de l'affluence des populations, fut un triomphe continuel. Le peuple romain voulut lui accorder des honneurs extraordinaires. Il ne prit que le surnom d'*Africain*.

En domptant Carthage, Rome avait dompté le monde. Les guerres suivantes ne furent que des prises de possession. Philippe de Macédoine avait une seconde fois envoyé des secours à Carthage. Philippe sera défait par le consul Flaminius; son successeur, Persée, le sera par le consul Paul-Emile, et enfin la Macédoine et la Grèce réduites en province romaine. Le roi de Syrie, Antiochus le Grand, viendra au secours des Grecs; Antiochus sera vaincu, et, en Grèce et en Asie, son royaume sera tributaire des Romains, et ses successeurs sous la tutelle de Rome. Les rois d'Egypte s'y étaient mis d'eux-mêmes. Carthage est encore debout; mais une voix retentit sans cesse dans le sénat romain : *Il faut détruire Carthage;* c'est la voix de Caton. Et Carthage sera détruite. Les deux consuls font de formidables préparatifs de guerre; Carthage, qui se doute que c'est contre elle, envoie une humble ambassade pour se mettre à la discrétion du sénat romain; le sénat demande trois cents otages; les otages sont livrés. Carthage croyait avoir échappé au péril par sa soumission, lorsqu'elle vit arriver au pied de ses murs les deux consuls avec leur flotte et leur armée. Ils ordonnent que Carthage leur remette toutes ses armes : elle n'en a plus besoin, étant sous la protection de Rome. La remise des armes se fit, accompagnée d'un grand nombre de vieillards vénérables et de prêtres en habits de cérémonie, pour tâcher d'exciter la compassion des Romains. Alors un des consuls dit ces paroles : « Nous sommes contents des premières marques de votre obéissance, et nous vous félicitons de les avoir données. Je n'ai plus qu'une chose à exiger de vous au nom du peuple romain. Rome m'ordonne de vous déclarer que sa dernière volonté est que vous sortiez de Carthage, qui doit être détruite, et que vous transportiez votre demeure dans un tel endroit qu'il vous plaira de votre domaine, pourvu que ce soit à dix milles de la mer, et que l'endroit soit sans murailles et sans fortifications. Un peu de courage vous fera surmonter cet attachement que vous avez pour votre ancienne demeure, et qui est plus fondé sur l'habitude que sur la raison. »

Le désespoir rendit le courage aux Carthaginois. Ils résolurent tous de défendre leur capitale, ou bien de s'ensevelir sous ses ruines. Ils mirent en liberté les prisonniers et les esclaves, et en firent des soldats. Ils manquaient d'armes; les temples, les palais, les places publiques furent changés en autant d'ateliers. On faisait chaque jour cent quarante boucliers, trois cents épées, cinq cents piques ou javelots, et mille traits. Leur industrie leur fournit les matériaux pour des machines de guerre. A défaut de fer et de cuivre, ils se servirent d'or et d'argent, et firent fondre des statues, des vases, et même des ustensiles appartenant à des particuliers. Les plus avares devinrent prodigues : tout fut sacrifié, jusqu'aux ornements. On manquait de matière pour faire des cordes; les femmes coupèrent leurs cheveux, et en fournirent abondamment.

Les deux consuls ne se pressaient pas. Ils voulurent laisser aux Carthaginois le temps de se résigner. Ils y furent trompés. Quand ils approchèrent de la ville, les murs se trouvèrent remplis de combattants. Les Romains montèrent deux fois à l'assaut, et deux fois ils furent repoussés. Leur flotte fut brûlée en grande partie, et leur armée entière allait être perdue, sans la valeur d'un jeune Scipion, petit-fils de Scipion l'Africain. Le petit-fils, qui devait acquérir le même surnom que son aïeul, fut nommé consul avant l'âge. Alors la malheureuse Carthage se vit bloquée par terre et par mer. Elle avait eu trois généraux. Le premier avait passé aux Romains avec son corps de troupes; le second accusa le troisième de vouloir en faire autant, et le fit massacrer en plein sénat. Resté seul maître, Asdrubal, tel était son nom, se conduisit en tyran. Il avait une table splendide, pendant que ses concitoyens mouraient de faim par milliers ou se rendaient à l'ennemi. Scipion ayant emporté la ville, il en fut si irrité, qu'il fit mener sur les remparts de la citadelle tout ce qu'il y avait de prisonniers romains; et là, à la vue de l'armée romaine, il les mutila de la manière la plus barbare, et les précipita encore vivants du haut en bas. Cette atrocité fit horreur aux Carthaginois mêmes; bien loin de relever leur courage, elle l'anéantit tout à fait. Des sénateurs ayant osé exprimer leur blâme, Asdrubal les fit égorger à leur tour. Cependant Scipion, déjà maître de la ville, attaquait la citadelle. Ceux qui s'y étaient renfermés se voyaient si exténués par la faim, qu'ils pouvaient à peine soutenir leurs armes : ils demandèrent la vie sauve; Scipion la leur accorda, à l'exception des transfuges. Plus de cinquante mille Carthaginois échappèrent ainsi à la mort. La femme d'Asdrubal le supplia de lui permettre, ainsi qu'à ses deux enfants, de profiter, eux aussi, de la clémence du vainqueur. Il ne le voulut pas, et se retira avec eux et avec les transfuges, qui étaient au nombre de neuf cents, au fond d'un temple élevé. Mais bientôt ce misérable, se dérobant de sa femme et de ses enfants, s'en va seul, un rameau à la main, se prosterner aux pieds de Scipion et lui demander la vie. Sa malheureuse femme l'aperçoit du haut du temple, auquel les transfuges venaient de mettre le feu; elle le

charge des plus horribles imprécations, et se jette avec ses deux enfants au milieu des flammes.

Ainsi périt Carthage, l'an 146 avant Jésus-Christ. Elle avait subsisté environ sept cents ans. Sa population était de sept cent mille âmes. Elle fut livrée au pillage, puis aux flammes, et enfin ruinée de fond en comble, et le pays réduit en province romaine.

La même année, Corinthe eut le même sort en Grèce, et, quelques années plus tard, Numance en Espagne.

Il est aisé de voir maintenant combien ce que Daniel avait vu est frappant de justesse: une quatrième bête, terrible, épouvantable et prodigieusement forte, ayant des dents de fer et des ongles d'airain, mangeant, broyant et foulant aux pieds ce qui reste. « Cette quatrième bête, lui avait-il été dit, sera le quatrième empire sur la terre; et, très-différent de tous les empires, il dévorera toute la terre, il la foulera aux pieds et la broiera (1). »

Et nous la voyons dès maintenant, cette quatrième bête, qui a dévoré toute l'Italie, la Sicile, la Sardaigne, la Corse, toutes les îles, toute l'Espagne: la Grèce, cette patrie de tant de héros, est une de ses provinces; la Macédoine, autrefois maîtresse de l'univers, est une de ses provinces; le dernier successeur d'Alexandre le Grand, Persée, a été mené, lui et ses fils, les pieds et les mains liés de chaînes, devant le char triomphal du consul Paul-Emile; l'aîné de ses fils, qui devait hériter du trône d'Alexandre, gagne sa vie comme greffier de la municipalité d'Albe; les successeurs de Nemrod, de Nabuchodonosor, de Cyrus, les rois de Babylone ou de Syrie, ainsi que les successeurs des Pharaons, les Ptolomées d'Egypte, sont sous la tutelle de Rome; ils sont, entre les griffes de cette terrible bête, comme des jouets dont elle s'amuse, en attendant qu'il lui plaise de déclarer provinces romaines l'antique empire d'Assur et l'antique empire de Mizraïm. Carthage semblait pouvoir se défendre: Carthage sera broyée, foulée aux pieds, non-seulement avec la plus brutale violence, mais avec la plus amère dérision. Lorsqu'elle invoqua la foi des traités qui lui garantissaient la cité, la terrible bête répondit avec un effroyable sourire qu'elle avait bien promis de respecter la cité, c'est-à-dire les citoyens, mais non pas la ville; et elle détruisit la ville jusque dans ses fondements.

Cette bête aux dents de fer et aux ongles d'airain dévore au pied de la lettre; elle engloutit au dedans de soi et les richesses de l'Asie, et l'abondance de l'Egypte, et les chefs-d'œuvre de la Grèce, jusqu'aux lions d'Afrique, qu'elle égorge pour son passe-temps. Les peuples mêmes, elle les broie entre ses dents de fer, elle réduit en pâte ce qu'ils ont de ferme; elle les absorbe dans son sein toujours affamé, elle s'en nourrit pour les identifier à soi et pour que, finalement, elle seule soit l'univers.

Mais si elle dévore, elle enfante aussi; elle enfante des colonies, elle les enfante à son image: ce sont pour elle autant de griffes d'airain pour saisir le monde. Carthage qu'elle a détruite et qu'elle a défendu de rebâtir, elle-même la rebâtira trente ans après, en fera une colonie romaine, demeure du proconsul qui, de là, régira l'Afrique comme une province.

Cette quatrième bête diffère des autres bêtes que Daniel a vues. Celles-ci ont une forme déterminée, qu'elles conservent toujours la même. La forme de la quatrième n'a de propre que d'être terrible. Sous des rois, sous des consuls, sous des tribuns, sous des décemvirs, sous des dictateurs, sous des triumvirs, sous des empereurs, Rome est en effet toujours terrible. Ses spectacles, ses amusements seront du carnage et du sang. Pour lui faire plaisir, les ours, les lions, les tigres seront amenés de toutes parts pour déchirer des hommes dans le grand cirque, et des milliers de gladiateurs s'y tueront les uns les autres. Et il faudra que des milliers de chrétiens, hommes, femmes, enfants, y soient torturés pendant trois siècles, pour lui faire passer cette soif de sang et de carnage.

Elle diffère des autres principalement en ceci. Dans l'empire des Assyriens, dans l'empire des Perses, dans l'empire des Grecs, tout dépend d'un seul homme, le roi. Souvent cet homme se laisse gouverner par les eunuques et par les femmes; à part cela même, il vieillit, il meurt: le plus accompli peut être remplacé par un fou, un imbécile ou un enfant, et les entreprises les mieux concertées se tourner en désastres. Il n'en est pas de même à Rome; il y a là un conseil qui ne vieillit ni ne meurt, le sénat. Il se recrute sans cesse de tout ce que le peuple romain produit de plus puissant en paroles et en œuvres. Le peuple romain s'incorpore le monde, le sénat s'incorpore le peuple romain.

Comme le sénat ne vieillit ni ne meurt, il embrasse dans ses conseils tous les lieux, tous les temps, toutes les affaires: son but, c'est la gloire, c'est l'empire; ses desseins sont vastes, profondément combinés dans leur ensemble et dans leurs détails: les sentiments qui y dominent sont le courage, la constance, la grandeur d'âme, la générosité, épargner le faible, abattre le fort; les moyens d'exécution sont préparés par la plus habile expérience, par des généraux consommés dans l'art de la guerre, par les plus profonds jurisconsultes, par les orateurs les plus éloquents, par les plus habiles administrateurs: le sénat renfermant tout cela. Ceux qui exécutent en temps et lieu, ce sont ses présidents mêmes, les consuls, élevés à cette dignité par le suffrage public, et initiés au secret de toutes les affaires: une fois à la tête de l'armée, ils ont tout pouvoir. Ces

(1) Dan., VII, 23.

armées ne sont point comme à Carthage, des mercenaires, des étrangers qui trafiquent de leur sang et de leur vie; ce sont les citoyens mêmes, qui respirent l'âme du sénat, l'empire et la gloire. Ce n'est point, comme à Carthage, un peuple de marchands, qui ne rêve que profit; c'est un peuple conquérant, un peuple-roi, qui fera du monde son domaine. Ce qui l'occupe, c'est la guerre. Dans un espace de plus de sept cents ans, il ne ferme que trois fois, et encore pour peu de temps, le temple de Janus. Sa tactique surpasse tout ce qui a précédé. Les Assyriens, les Perses l'emportaient par le nombre; les Macédoniens, par la phalange, bataillon carré de seize mille hommes, invincible par sa masse, mais qui une fois rompue se reformait difficilement. Les Romains l'emportent par la légion, corps de trois, quatre et cinq mille hommes d'infanterie et de trois cents chevaux, l'infanterie armée de quatre manières différentes, et le tout combiné de manière à unir la force et la souplesse. Le général avait-il remporté d'éclatantes victoires, reculé les limites de l'empire, terminé heureusement la campagne, il y avait pour lui et pour son armée une récompense qui ne se rencontrait que chez les Romains, c'était le triomphe. Le sénat et le peuple décernaient cet honneur. Le jour arrivé, le général, revêtu de la robe triomphale, ayant une couronne de laurier sur la tête, monté sur un char magnifique attelé de quatre chevaux blancs, était conduit en pompe, au Capitole, à travers la ville, précédé du sénat et d'une foule de citoyens tous habillés de blanc. On portait devant lui les dépouilles des ennemis et les tableaux des villes qu'il avait prises et des provinces qu'il avait subjuguées. Devant son char marchaient, chargés de chaînes d'or et d'argent, les rois et les chefs ennemis qu'il avait vaincus et faits prisonniers. Ceux qui suivaient le triomphateur de plus près étaient ses parents et ses alliés. Ensuite marchait l'armée, avec toutes les marques d'honneur que chaque militaire avait obtenues du général. Parmi toutes les grandeurs du monde, il n'y a rien de si éclatant; le triomphateur pouvait être tenté de s'élever au-dessus de la condition humaine: aussi était-il suivi d'un esclave, qui avait charge de lui dire de temps en temps: « Regarde derrière toi, et souviens-toi que tu es homme. »

Et ce sénat, et ce peuple, et ce triomphe ne se voit que dans un seul endroit de l'univers. L'empire d'Assyrie a eu successivement deux capitales, Ninive et Babylone; l'empire des Perses en avait trois ou quatre, Babylone, Suse, Ecbatane, Persépolis; l'empire des Macédoniens, divisé en quatre royaumes, n'avait point de capitale commune. Ces trois empires étaient plus faits pour mêler ensemble les diverses nations. L'empire des Romains a une capitale, et n'en a qu'une; il est plus propre à unir ce que les autres ont mêlé. Et de fait, il a donné à l'univers une certaine unité matérielle; dans Rome, une idée de patrie commune; dans le citoyen romain, une idée de l'homme. Ce n'étaient que des éléments, mais c'étaient au moins des éléments, avec lesquels la Providence préparait la grande *unification* spirituelle.

Déjà de son temps, et c'est une des observations les plus remarquables de ce grand observateur, Polybe écrivait que la fortune, autrement la Providence, avait ramené de force à l'unité toutes les choses humaines, jusque-là isolées, et que l'histoire devenait une. Il fixe l'époque de cette merveilleuse opération aux cinquante ans qui s'écoulèrent depuis l'expédition du premier Scipion en Afrique, jusqu'à celle du second, qu'il accompagna lui-même à la ruine de Carthage (2). C'est en effet dans cet intervalle que l'Illyrie, la Macédoine, la Grèce, l'Asie, l'Egypte, l'Afrique, l'Espagne, en un mot, à peu près toute la terre habitable tomba au pouvoir unique de Rome. Cette tendance irrésistible à l'unité continua sous d'autres rapports après Polybe. La guerre des alliés, les guerres des esclaves et des gladiateurs, les guerres civiles en furent des crises. Rome était une, Rome était la ville souveraine, Rome était le peuple souverain. Toute l'Italie voulut être ce peuple-là, toute l'Italie voulut être de cette ville-là, toute l'Italie voulut être de cette unité-là. Une partie prit les armes pour obtenir de force ce privilége suprême; elle sera vaincue; mais ce privilége est accordé à la partie demeurée fidèle, et ensuite étendu à l'autre: toute l'Italie devient Rome, et Rome devient toute l'Italie. Dès lors, et les villes et les peuples ne cesseront d'ambitionner cette haute prérogative, jusqu'à ce que l'univers entier soit devenu Rome, et Rome l'univers entier. A la vue de cet homme libre, à la vue du citoyen romain, les gladiateurs et les esclaves qui formaient alors la grande masse de ce que nous appelons peuple aujourd'hui, s'irriteront de ne l'être point; ils prendront les armes pour le devenir; mais ils succomberont; il faudra qu'ils attendent que Rome devienne autre, qu'elle conquière sur le monde un autre empire, pour participer tous à la liberté, à l'égalité et à la fraternité chrétienne et universelle.

Enfin, si Rome sent le travail de l'unité dans ses vastes profondeurs, elle le sentira bien plus encore dans ses sommités. L'univers devenant un avec l'Italie, l'Italie devenant un avec Rome, la nature des choses voulait que Rome elle-même devînt tout à fait un par l'unité de son chef. Jusque-là elle en avait habituellement deux, qui ne l'étaient encore que

(1) Pol., l. I, c. IV. Τὸ γὰρ τῆς ἡμετέρας πραγματείας ἴδιον, καὶ τὸ θαυμάσιον τῶν καθ' ἡμᾶς καιρῶν, τοῦτό ἐστιν· ὅτι, καθάπερ ἡ τύχη σχεδὸν ἅπαντα τὰ τῆς οἰκουμένης πράγματα πρὸς ἓν ἔκλινε μέρος, καὶ πάντα νεύειν ἠνάγκασε πρὸς ἕνα καὶ τὸν αὐτὸν σκοπόν· οὕτω καὶ διὰ τῆς ἱστορίας ὑπὸ μίαν σύνοψιν ἀγαγεῖν τοῖς ἐντυγχάνουσι τὸν χειρισμὸν τῆς τύχης, ᾧ κέχρηται πρὸς τὴν τῶν ὅλων πραγμάτων συνέλειαν.

pour un an. Cette dualité engendrait naturellement l'émulation, cette courte durée provoquait une activité prodigieuse. Tout cela était nécessaire pour exécuter le grand œuvre que Rome avait à faire, réduire de force tous les peuples en un. Des rois à vie, comme elle en avait eus dans les commencements, n'auraient pas eu cette énergie continue de quatre siècles. Mais, la tâche finie, cette prodigieuse énergie est de trop, cette dualité de chefs devient nuisible; un seul chef convient mieux à un état de repos. Rome se façonnera ce chef, ou plutôt elle s'y façonnera, toujours à sa manière, c'est-à-dire d'une manière effroyable et sanglante, pendant laquelle, toujours plus terrible au dehors, elle achèvera de subjuguer tous les peuples, de détruire tous les rois qui restaient encore. Marius, qui a fait ses premières armes sous le dernier Scipion, commencera; Sylla, qui a fait ses premières armes sous Marius, continuera. Ennemis implacables l'un de l'autre, tous deux ils tireront du sang à la terrible bête pour lui changer le tempérament et la rendre patiente au joug. Marius, ignorant plébéien, général victorieux, homme féroce, tuera dans Rome comme un furieux; Sylla, patricien élégant, général heureux, homme froidement cruel, proscrira ses concitoyens avec ordre et méthode. Le premier succombera dans la lutte; le second pourra déjà abdiquer sans péril et s'en aller mourir tranquillement dans son lit. Après ces deux en viendront trois, Crassus, Pompée et César. Crassus n'a pour lui que ses richesses, Pompée règne par le succès et la faveur; César, c'est Rome incarnée, c'est Rome faite homme; actif, vigilant, hardi, infatigable, éloquent, d'une ambition immense, ferme et suivi dans ses desseins, dissolu, généreux, superbe. Il triomphe de ses rivaux, mais il succombe sous le poignard de Brutus. La terrible bête a encore trop de sa férocité native. De nouveaux triumvirs, Lépide, Antoine, Octave, lui tireront encore du sang. Vainqueur de ses collègues, Octave, devenu César-Auguste, trouvera la bête plus traitable, et, par sa prudence, la façonnera pour des siècles à la soumission et même à la servitude. Il fermera le temple de Janus et gouvernera en paix le monde devenu un, en devenant romain.

Mais si le peuple romain devait ramener le monde à l'unité matérielle, un autre peuple devait insensiblement le préparer à l'unité spirituelle : c'est le peuple juif. Là, tout porte à la communion des intelligences; une seule capitale, un seul temple, un seul pontife, un seul corps d'Ecriture et de doctrines, traduit dès lors dans la langue la plus répandue dans l'univers. Dans ce livre unique, un seul Dieu qui a tout créé par sa puissance, qui gouverne tout dans sa sagesse, qui jugera tout dans sa justice, qui embrasse d'un regard tous les siècles, tous les peuples, tous les événements, et fait servir les obstacles mêmes à l'accomplissement de ses desseins ; tout la genre humain né d'un seul homme, les diverses branches de cette famille formant les diverses nations, une chute commune dans l'origine, une rédemption commune dans l'avenir ; un Rédempteur Dieu-Homme, Homme-Dieu, que toutes les nations attendent pour se joindre à la maison de Jacob, ne faire plus qu'un seul peuple, reconnaître la vanité des idoles et adorer le seul vrai Dieu, dont alors la connaissance inondera toute la terre. Et ce peuple, avec ces Ecritures, avec ces espérances, est dispersé chez tous les peuples, dans la Perse, dans l'Inde, dans la Babylonie, dans l'Egypte, dans l'Ethiopie, dans la Cyrénaïque, dans l'Asie Mineure, dans la Grèce, où les Spartiates se reconnaissent ses frères. Et, comme l'a remarqué Justin, de tous les peuples de l'Orient, c'est le premier qui, faisant alliance et amitié avec le peuple-roi, avec le peuple romain, obtienne de lui l'entière liberté ou l'indépendance (1). Il était juste que les deux peuples qui devaient contribuer le plus à préparer la régénération divine de l'univers se donnassent de bonne heure la main. Cette alliance est conclue pour la première fois par Judas Machabée, renouvelée par son frère Jonathas et ensuite par son frère Simon. Il est sans doute que dès lors il vint des Juifs s'établir à Rome, où ils devaient être regardés comme des amis et des frères. Un ancien abréviateur de Valère-Maxime nous apprend qu'ils furent persécutés en 139 : le préteur Cornélius-Hispalus les obligea de retourner chez eux, à cause qu'ils avaient entrepris d'infecter les Romains du culte de Jovis Sabazius (Jéhovah-Sabaoth) (2). Mais nous les reverrons plus tard si nombreux à Rome et si hardis, qu'ils feront peur à l'orateur romain (3).

Le peuple juif avait déféré le souverain pouvoir à Simon et à ses descendants, jusqu'à ce que s'éleva le prophète fidèle ou le Messie. Simon en était digne ; sous son gouvernement, la Judée, considérée au dehors, jouissait d'une profonde paix au dedans. Il n'en était pas de même dans le royaume de Syrie. Là, les révolutions succédaient aux révolutions. Tryphon venait de tuer son pupille Antiochus VI, et régnait à sa place en tyran; Démétrius-Nicator, après avoir langui bien des années dans la mollesse et la débauche, s'était réveillé un instant, avait remporté quelques avantages contre les Parthes, lorsque leur roi le fit prisonnier et finit par lui donner en mariage sa fille Rodogune ; sa première femme, Cléopâtre, se voyant ainsi délaissée, envoya au frère puîné de son mari, Antiochus-Sidète, ou le chasseur, pour lui offrir à la fois et sa main et la couronne de Syrie. Antiochus qui était dans l'île de Rhodes, accepta ces offres et prit le titre de roi, avec des mesures pour le soutenir. Sentant com-

(1) Just., l. XXXVII, c. III. — (2) *Scriptorum veterum nova collectio*, ab Angelo Maio, t. III, pars 3 ; Julii Paridis, *Epitome*, p. 7. — (3) Cic., *Pro Flacco*, n. 28.

bien lui importait l'alliance des Juifs, il écrivit de Rhodes la lettre suivante : « Le roi Antiochus à Simon, grand-prêtre et ethnarque, et à la nation des Juifs, salut : Comme des hommes pestilentiels se sont rendus maîtres du royaume de nos pères, je veux le recouvrer et le rétablir tel qu'il était auparavant; c'est pourquoi j'ai recruté un grand nombre de troupes, et préparé des vaisseaux de guerre. Je veux débarquer au pays, pour me venger de ceux qui ont ravagé nos provinces et désolé plusieurs villes dans mon royaume. Maintenant donc, je ratifie toutes les remises de tributs et de dons que vous ont faites les rois mes prédécesseurs; je vous permets de faire battre monnaie à votre coin dans votre pays. Jérusalem et le sanctuaire seront libres; toutes les armes que vous avez fait faire, toutes les forteresses que vous avez élevées vous demeureront. Tout ce qui vous est dû ou pourrait être dû au roi, vous est remis depuis ce temps et à jamais. Et lorsque nous aurons conquis notre royaume, nous relèverons de telle sorte votre gloire, celle de votre peuple et de votre temple, qu'elle éclatera dans toute la terre (1). »

Cette révolution se fit l'an 174 de l'empire des Grecs, 137 avant Jésus-Christ. Antiochus ayant pris terre, toutes les troupes vinrent se donner à lui, de sorte qu'il n'en demeura que très-peu avec Tryphon. Antiochus le poursuivit, l'assiégea dans Dora, ville maritime; l'investit par terre avec cent vingt mille fantassins et huit mille cavaliers, et par mer avec ses vaisseaux, sans laisser entrer ni sortir personne.

Simon y envoya au secours d'Antiochus deux mille hommes d'élite, avec beaucoup d'or, d'argent et de machines de guerre. Mais Antiochus, qui probablement ne s'était pas attendu à un si prompt succès, se montra tout changé : il se repentait sans doute d'avoir fait de si grandes promesses aux Juifs; il n'accepta ni les troupes ni les présents de Simon, mais dépêcha, au contraire, à Jérusalem un certain Athénobius, qui tint un langage bien inattendu. « Vous occupez, dit-il à Simon, vous occupez Joppé et Gazara, et la citadelle de Jérusalem, qui sont des villes de mon royaume. Vous avez désolé leurs environs, vous avez fait un grand ravage dans le pays, et vous vous êtes rendus maîtres de beaucoup de lieux de mon empire. Maintenant donc, ou rendez les villes que vous avez prises et les tributs des lieux sur lesquels, vous avez dominé hors des frontières de la Judée, ou donnez-moi cinq cents talents d'argent; et pour le dégât que vous avez fait, et pour les tributs des villes, cinq cents talents encore : autrement, nous viendrons et vous ferons la guerre. »

Simon fit une réponse courte et précise. « Nous n'avons point usurpé le pays d'un autre, nous ne retenons point le bien d'autrui ; mais nous avons repris, lorsque nous l'avons pu, l'héritage de nos pères, qui avait été possédé injustement par nos ennemis pendant quelque temps. Pour ce qui est des plaintes que vous faites touchant Joppé et Gazara, c'étaient elles-mêmes qui causaient beaucoup de maux parmi le peuple et dans tout notre pays : cependant nous sommes prêts à donner, pour ces villes-là, cent talents. »

Athénobius ne répondit pas un seul mot, mais s'en revint en colère près du roi, lui rapporta les paroles de Simon, ainsi que la royale magnificence dans laquelle il vivait : ce qui irrita extrêmement Antiochus.

Cependant Tryphon s'était échappé de Dora. Antiochus se mit à sa poursuite, l'atteignit dans la ville d'Apamée, où il le fit mettre à mort ; suivant d'autres, il se sauva encore plus loin, et finit par se tuer lui-même (2).

En se mettant lui-même à la poursuite de Tryphon, Antiochus établit Cendébée gouverneur des côtes maritimes, et lui laissa une armée, avec ordre de fortifier la ville de Gédor, et de ravager la Judée. Jean, fils de Simon, qui ne demeurait pas loin de Gédor, à Gazara, vint lui-même avertir son père des dangers que courait le pays (3). Simon ayant appelé ses deux fils les plus anciens, Juda et Jean, il leur dit : « Moi et mes frères, et la maison de mon père, avons combattu contre les ennemis d'Israël depuis notre jeunesse jusqu'à ce jour ; et les affaires ayant réussi entre nos mains, nous avons délivré Israël diverses fois. Maintenant me voilà devenu vieux : pour vous, par la miséricorde de Dieu, vous êtes en âge; soyez donc à ma place et à la place de mon frère : allez combattre pour notre nation, et que l'aide du ciel soit avec vous. » En même temps, il choisit dans la contrée vingt mille combattants et des cavaliers.

Les deux frères marchèrent avec ces troupes contre l'ennemi, et passèrent la nuit à Modin, cité de leurs pères, où se voyaient les trophées de leurs oncles. Le lendemain, dès qu'ils se furent rendus dans la plaine, Cendébée s'avança contre eux avec une armée considérable d'infanterie et de cavalerie. Un torrent les séparait. Jean résolut l'attaque. Voyant que ses gens hésitaient à traverser l'eau, il leur en donna le premier l'exemple ; ses troupes le suivirent, il les rangea en bataille sur le rivage, fit sonner les trompettes sacrées, mit l'ennemi en fuite et le poursuivit jusqu'à Gédor. Judas avait été blessé dans le combat. Jean mit le feu à plusieurs forteresses, tua encore deux mille hommes à l'ennemi, et revint en paix dans la Judée. Le pays jouit alors de trois ans de repos, soit parce qu'Antiochus eut assez affaire dans son royaume, soit parce qu'il craignait les Romains, ces terribles alliés des Juifs.

(1) I Mach., xv, 1-9. — (2) Front., *Stratag.*, l. II, c. XIII, Josèphe, l. XIII, c. Strab., l. XIV. — (3) I Mach. xv, 25-41.

Trois ans après la victoire des Juifs contre Cendébee, le vieux pontife fit la visite des villes de la Judée, prenant beaucoup de soin à y bien régler toutes choses. Deux de ses fils, Mathathias et Judas, l'accompagnèrent à Jéricho, où il avait marié une de ses filles à Ptolémee, gouverneur de la province. Enorgueilli de cette alliance avec le grand-prêtre et le prince du peuple, Ptolémée aspirait à la souveraineté. Au milieu d'un festin qu'il donna à son beau-père et à ses beaux-frères dans une petite forteresse, il les égorgea traîtreusement, eux et leur suite.

Ainsi mourut Simon, ce grand homme, grand comme pontife, comme prince et comme général, lumière brillante du sanctuaire, père du peuple et boulevard contre les ennemis d'Israël.

Ptolémée envoya aussitôt des hommes à Gazara pour tuer Jean et des troupes à Jérusalem, pour s'emparer de la ville et du temple. Mais Jean avait été prévenu par quelqu'un de ce qui était arrivé ; il fit saisir les meurtriers, et, les ayant convaincus, les fit mettre à mort. En même temps il se rendit en toute hâte à Jérusalem, avec une juste confiance dans la faveur du peuple, qui devait tant à son père. Ptolémée parut bientôt après devant les portes, mais le traître ne fût point admis. Il avait écrit à Antiochus, afin de lui demander du secours, lui promettant de le mettre en possession du pays et des villes (1).

Jean, surnommé Hyrcan, succéda à son père dans sa double dignité, comme grand-prêtre et comme prince. L'on ne sait pas trop d'où lui vient le surnom qu'il porte. Pour ce qui est du traître Ptolémée, n'ayant pas réussi dans son entreprise sur Jérusalem et ne se sentant pas assez fort pour entreprendre autre chose avant l'arrivée de l'armée de Syrie, il s'enferma dans sa forteresse de Jéricho, où Hyrcan l'assiégea. Cependant il parvint à s'échapper et se réfugia auprès de Zénon, tyran de Philadelphie, l'ancienne Rabbat-Ammon. L'on ne connaît pas ce qu'il devint depuis.

Antiochus ne paraît pas s'être beaucoup intéressé au traître ; mais il profita de la trahison. Car, l'année suivante, il s'avança dans la Judée avec une armée considérable, ravagea le pays et l'assiégea. L'on se battit de part et d'autre avec beaucoup de valeur, jusqu'au temps de la grande fête des Tabernacles. Alors Hyrcan demanda une trêve de sept jours pour célébrer dignement cette fête. Non-seulement le roi y consentit, il témoigna encore sa vénération pour la divinité du temple en envoyant, pour les sacrifices, un grand nombre de bœufs dont les cornes étaient dorées, et plusieurs vases d'or et d'argent remplis de parfums précieux. Il y joignit même de quoi régaler les soldats. Les Juifs lui donnèrent, par reconnaissance, le surnom de Pieux. Hyrcan fut si touché de cette conduite généreuse, qu'il entama des négociations avec lui : il demanda principalement la permission, pour les Juifs, de vivre selon les lois de leurs pères. Diodore de Sicile ainsi que Josèphe, nous apprend que les amis d'Antiochus l'excitèrent à profiter de cette occasion, soit pour exterminer la nation entière, soit du moins pour lui faire changer de culte ; d'autant plus que la ville manquait de vivres (2). Antiochus, au contraire, usant de générosité et de clémence, accorda la demande d'Hyrcan, mais aux conditions suivantes : Que les assiégés lui remettraient leurs armes, qu'on lui payerait un tribut annuel pour la ville de Joppé et les autres places hors de la Judée, et enfin que l'on recevrait une garnison syrienne, Hyrcan et le grand conseil acceptèrent les deux premières, mais ils ne voulurent point consentir à la seconde et s'en rachetèrent en offrant des otages et cinq cents talents, dont trois cents payés aussitôt. On abattit aussi les créneaux des murailles. Parmi les otages, était un frère d'Hyrcan.

Ce traité de paix finit par devenir un traité d'amitié et d'alliance. Hyrcan reçut le roi dans la ville et l'y traita magnifiquement, lui et toute l'armée syrienne. Il marcha ensuite avec lui contre le roi des Parthes, et rendit de grands services. Nicolas de Damas, contemporain et ami particulier de César-Auguste, disait, en parlant de cette expédition : « Le roi Antiochus, ayant fait ériger un arc de triomphe sur le fleuve Lycus, où il avait remporté une victoire sur Indate, général des Parthes, y séjourna deux jours à la prière d'Hyrcan, Juif à cause d'une fête de cette nation qui arriva dans ce même temps, et durant laquelle leurs lois ne leur permettaient pas de se mettre en campagne. » Josèphe, qui cite ces paroles, ajoute que cette fête était la Pentecôte, qui, cette année-là, venait immédiatement après le sabbat (3). Peu après, Antiochus fut défait et tué. Hyrcan, en revenant à Jérusalem, prit Alep, et rendit cette ville tributaire. Les troubles de Syrie le déterminèrent à y faire une invasion et à s'emparer de tout ce qu'il pourrait conquérir. La première place qu'il prit fut Madéba, après un siége de six mois : il emporta ensuite Saméga et d'autres villes d'Arabie et de Phénicie. C'est alors que les Juifs brisèrent tout à fait le joug des étrangers ; aucun des descendants d'Hyrcan ne rendit hommage au roi de Syrie. Après de si glorieux exploits, il tourna ses armes contre les Samaritains, prit Sichem et démolit le temple de Garizim, après qu'il eut subsisté deux siècles. L'année suivante, il conquit les Iduméens, mais les laissa dans leur pays, sous la condition qu'ils embrasseraient la religion judaïque ; ils y consentirent, reçurent la circoncision, et les deux peuples, n'en firent plus qu'un. Outre l'historien Josèphe, le géographe Strabon parle de cette conversion des Iduméens au judaïsme : il ajoute que ces Idu-

(1) I Mach., xvi, 1-22. — (2) Diod., *Fragm.* l. XXXIV ; Phot., *Biblioth.*, p. 1150., Josèphe, *Antiq.*, l. XIII, c. xvi. — (3) Strab., l. XVI, c. ii, *Initio Judææ.*

méens s'appelaient aussi Nabathéens (1) : ce qui est très-croyable. Des Nabathéens ou descendants d'Ismaël par Nabaïoth, son premier né, ont pu aisément se mêler et ne faire plus qu'une même tribu avec des Iduméens ou descendants d'Edom, autrement Esaü.

La huitième année de son gouvernement, Hyrcan envoya Simon, fils de Dosithée, Apollonius, fils d'Alexandre, et Diodore, fils de Jason, renouveler l'alliance avec les Romains. Ces ambassadeurs réussirent d'autant mieux, que leur demande était accompagnée de riches présents. Le sénat consentit, non-seulement au renouvellement de l'alliance et de l'amitié, mais il accorda aux Juifs la possession de Joppé, de Gazara et autres places que le roi de Syrie leur avait enlevées contre le précédent décret du sénat, et fit défrayer les ambassadeurs aux dépens du trésor public. On leur remit des lettres pour les gouverneurs des provinces qu'ils devaient traverser en retournant chez eux, afin qu'on les traitât avec la distinction due à leur caractère. Les Syriens reçurent ordre de réparer tous les dommages causés par eux aux Juifs. Le sénat porta la bienveillance pour cette nation jusqu'à vouloir la recommander à tous les rois et peuples avec lesquels la République était alliée.

Hyrcan, et avec lui toute la nation juive, ressentit une grande joie à ces nouvelles. Aussi l'année suivante, neuvième de son gouvernement, envoya-t-il trois autres ambassadeurs, Alexandre, fils de Jason, Numénius, fils d'Antiochus, et Alexandre, fils de Dorothée, avec de nouveaux présents entre autres un bouclier de cinquante mille pièces d'or, pour remercier le sénat des grâces obtenues l'année précédente, et avoir la ratification des traités favorables à la nation. Ce second acte, que le sénat accorda volontiers, se trouve tout entier dans Josèphe, mais sous le gouvernement d'Hyrcan II. Les savants reconnaissent que c'est une transposition, et que cet acte est de la neuvième année d'Hyrcan Ier.

L'alliance des Romains affermit l'autorité du prince des Juifs, tandis que des guerres continuelles affaiblissaient l'Egypte et la Syrie. Alexandre Zébina, qui régnait alors à Antioche, rechercha l'amitié d'Hyrcan : son règne dura peu ; il fut assassiné. Antiochus-Gripus, son successeur, piqué des négociations entamées entre Hyrcan et Zébina, se préparait à envahir la Judée. Antiochus de Cyzique, son frère, fit avorter ce projet en lui déclarant la guerre. Hyrcan ne prit aucune part à leur querelle ; il s'enrichit des tributs qu'il recevait, tant de son propre pays que de ceux qu'il avait conquis. Quelques hostilités commises par les Samaritains contre les habitants de Maressa, alors amis des Juifs, lui firent renouveler la guerre contre les premiers. Les Samaritains dont il est ici question étaient une colonie macédonienne, établie là par Alexandre le Grand. Hyrcan vint donc à la tête d'une armée avec ses deux fils, Aristobule et Antigone, assiéger Samarie. Pour forcer les Samaritains à se rendre, il fit creuser autour de la place un fossé profond, qui, coupant l'entrée des vivres aux assiégés, les réduisit à de si cruelles extrémités qu'ils se nourrirent de chats, de chiens et d'autres animaux. Dans cette détresse, ils trouvèrent moyen d'implorer le secours d'Antiochus de Cyzique, qui occupait alors le trône de Syrie. Ce prince, touché de leur situation, prit le chemin de Samarie avec une nombreuse armée.

Cependant, comme le jour de la grande expiation approchait, Hyrcan fut obligé de se rendre à Jérusalem pour y remplir ses fonctions de grand-prêtre ; il laissa ses deux fils continuer le siége. Quand ces derniers apprirent qu'Antiochus marchait contre eux, Aristobule, avec une partie de l'armée alla à sa rencontre. A peine les deux armées étaient-elles en présence, que les Syriens furent vaincus et poursuivis jusqu'à Scythopolis : Antiochus eut peine à sauver sa vie. Après cette défaite, le siége fut continué si vigoureusement, que les Samaritains se virent obligés de s'adresser une seconde fois à Antiochus ; mais ce monarque, n'osant pas risquer une seconde bataille, se contenta d'envoyer six mille hommes faire une diversion en Judée, dans l'espérance d'obliger les Juifs à lever le siége. Ce corps n'était pas même de ses propres troupes, mais de celles du roi d'Egypte, qui ne le lui avait accordé qu'avec répugnance. L'un des deux commandants de ce corps ayant été tué dans un combat où il s'était engagé témérairement, l'autre finit par livrer aux Juifs la ville de Scythopolis ainsi que quelques autres. Samarie, de son côté, fut prise. Hyrcan, devenu tout-puissant, se rendit maître, non-seulement de toute la Palestine, mais aussi des provinces de Samarie et de Galilée ; conquête dont il jouit paisiblement le reste de ses jours. Son règne ne fut pas moins remarquable par sa sagesse que par ses exploits. Jamais la religion et l'État des Juifs n'avaient brillé d'un plus grand éclat depuis le retour de la captivité ; mais ce qui donne à ce grand homme la supériorité sur ses prédécesseurs et sur ses successeurs, c'est, selon Josèphe, qu'il réunit en sa personne trois avantages qui ne se trouvèrent qu'en lui seul, savoir : la dignité royale, la souveraine sacrificature et le don de prophétie (2).

Les Juifs d'Egypte jouissaient également de la paix et de la prospérité. Ceux de Jérusalem leur écrivirent, sous le règne d'Hyrcan, une lettre rapportée en ces termes au deuxième livre des Machabées : « Les Juifs qui sont dans Jérusalem et dans le pays de Judée, aux Juifs, leurs frères, qui sont en Egypte, salut et heureuse paix. Que Dieu vous comble de biens ; qu'il se souvienne de l'alliance qu'il a faite avec Abraham, Isaac et Jacob, tes serviteurs fidèles. Qu'il vous donne à tous un cœur tel,

(1) Strab., l. XVI, c. ■ ; *Initio Judææ*. — (2) Josèphe, *Antiq.*, l. XIII.

que vous l'adoriez et que vous accomplissiez sa volonté avec joie et ardeur. Qu'il ouvre votre cœur à sa loi et à ses préceptes, et qu'il vous donne la paix. Qu'il exauce vos prières, qu'il se réconcilie avec vous, et qu'il ne vous abandonne point au temps mauvais. Pour nous, nous sommes occupés ici à prier pour vous. Sous le règne de Démétrius, l'an 169, nous vous avons écrit, nous autres Juifs, dans la tribulation et les angoisses qui nous étaient survenues durant ces années, depuis que Jason se fut retiré de la terre sainte et du royaume. Ils brûlèrent la porte du temple et répandirent le sang innocent. Et nous priâmes le Seigneur, et nous fûmes exaucés; et nous offrîmes le sacrifice et la fleur de farine, et nous allumâmes les lampes, et nous exposâmes les pains. Et maintenant nous vous écrivons, afin que vous célébriez la fête des Tabernacles du mois de Casleu. L'an cent quatre-vingt-huit (1). »

L'année 188 de l'empire des Grecs revient à l'an 123 avant Jésus-Christ, treizième du règne d'Hyrcan. Telle est la date de la lettre entière. Quant à l'année 169, où ils avaient écrit une autre lettre rappelée dans celle-ci, elle revient à l'an 142 avant Jésus-Christ, deuxième du règne de Simon, qui, cette année-là même, prit la citadelle de Jérusalem. La fête des Tabernacles dont il est ici question, est la fête de la Purification du temple, instituée par les Machabées.

Déjà précédemment, sous Judas Machabée, nous avons vu les Juifs de Jérusalem adresser une lettre semblable au prêtre Aristobule, précepteur du roi d'Egypte Ptolémée-Philométor, et un des principaux philosophes d'Alexandrie. Vers ce temps, un autre prêtre de la race d'Aaron y jouissait de la faveur royale. C'était Onias, fils du grand-prêtre de ce nom; il commanda les armées, gouverna les provinces, et bâtit un temple au vrai Dieu dans son gouvernement d'Héliopolis. Ses deux fils, Helcias et Ananias, ne furent pas moins en crédit. Cléopâtre, veuve de Ptolémée-Physcon et mère de Ptolémée-Lathyre, en fit ses principaux conseillers, et un auteur païen cité par Josèphe nous apprend qu'elle n'eut qu'à se louer de leur fidélité et de celle des Juifs. Vers ce temps encore, Jésus, fils de Sirac, le petit-fils, trouva en Egypte l'ouvrage de son grand-père, que nous connaissons sous le titre de l'*Ecclésiastique*, et le traduisit de l'hébreu en grec (2).

C'est encore sous le règne d'Hyrcan qu'on voit apparaître les sadducéens, les pharisiens et les esséniens. Ce que les diverses sectes de philosophes étaient chez les Grecs, les sadducéens, les pharisiens, les esséniens le furent chez les Juifs. Aussi Josèphe les appelle-t-il trois espèces de philosophes. On n'a rien d'absolument certain sur leur origine.

Les sadducéens étaient les épicuriens du judaïsme. Ils admettaient les écritures divines, du moins les cinq livres de Moïse; mais ils n'admettaient point la tradition, qui en constatait l'authenticité et le sens; ils s'arrogeaient chacun le droit de les juger et de les interpréter d'après sa raison individuelle. Aussi, du moins avec le temps, finirent-ils par n'admettre, comme les épicuriens, qu'un Dieu indifférent aux actions humaines; par nier l'existence des esprits créés, l'immortalité de l'âme, et par ne reconnaître d'autre félicité que celle des sens et de la vie présente. Ils n'étaient pas en grand nombre, ne formaient pas à proprement dire une école, ne divulguaient pas leur doctrine; c'étaient des riches, des heureux du siècle, qui, respectant au dehors la croyance publique, se faisaient chacun dans leur cœur une doctrine conforme à leurs désirs.

Les pharisiens, en général, n'avaient pas une croyance différente de la croyance commune; ils croyaient, avec tout le peuple, la providence divine, l'existence des esprits, l'immortalité de l'âme, la ressurrection des corps, les récompenses et les peines d'une autre vie; avec les Ecritures, ils admettaient aussi la tradition, non-seulement la tradition publique, universelle, qui garantissait l'authenticité des Ecritures mêmes et leurs sens, mais encore les traditions ou opinions particulières de leurs docteurs. Il leur est même arrivé plus d'une fois, par attachement à ces traditions humaines, de contredire la tradition divine et l'Ecriture. Ils en ont fait plus tard un recueil sous le nom de Talmud ou doctrine, que les pharisiens modernes ou les rabbins mettent au-dessus de la Bible. Leur grande prétention était, qu'ils entendaient et observaient la loi beaucoup mieux que les autres, qu'ils étaient conséquemment beaucoup plus saints et plus parfaits; ils regardaient donc les autres Juifs comme des pécheurs et des profanes; ils s'en séparaient, ils ne voulaient ni boire ni manger avec eux. De là leur était venu le nom de *pharisiens*, du nom *pharas*, qui, en hébreu, signifie *séparer*. Cette affectation hypocrite d'une sainteté au-dessus du commun en imposait au peuple et lui inspirait de la vénération. Eux, de leur côté, finirent généralement par n'avoir plus d'autre vue dans toutes leurs actions.

Les esséniens formaient proprement ce qu'on appelle un ordre religieux; ils habitaient ensemble, mais chacun dans sa cellule, que Philon appelle *monastère*. Ils n'avaient rien en propre; ils pratiquaient la chasteté et l'obéissance. « On éprouvait les postulants pendant trois années; quand ils étaient admis, ils mettaient leurs biens en commun. Le lever, le coucher, le travail, le repos, les exercices de piété, tout était réglé. Quant aux trois parties de la philosophie, ils négligeaient la logique ou l'art du raisonnement, comme n'étant pas nécessaire pour acquérir la vertu; ils ne cultivaient la physique ou la science de la nature,

(1) II Mach., I, 1-10. — (2) Josèphe, *Antiq.*, l. XIII, c. XVIII.

qu'autant qu'elle nous révèle un Dieu créateur de toutes choses; leur principale étude était la morale, telle qu'elle est contenue dans les lois de leurs pères. Leurs maximes fondamentales étaient au nombre de trois : l'amour de Dieu, l'amour de la vertu, et l'amour du prochain. » Ce sont les paroles de Philon. Il y en avait près de quatre mille en Judée, un plus grand nombre en Egypte, surtout dans les environs d'Alexandrie; ceux-ci s'appliquaient presque uniquement à la contemplation et se nommaient thérapeutes. Il y en avait même dans la plus grande partie de la terre habitable; « il fallait, dit toujours le même auteur, que la Grèce et les légions barbares eussent part, elles aussi, à ce bien parfait (1). » Outre les esséniens, qui vivaient en communauté et gardaient le célibat, il en était d'autres qui se mariaient, mais qui, dans le mariage même s'appliquaient à pratiquer, autant que cela était possible, la perfection religieuse.

Trois auteurs nous parlent des esséniens : deux Juifs, Josèphe et Philon, et un païen, Pline (2). Mais il est à remarquer que tous les trois ont écrit après l'avénement du Christ et pendant la première ferveur du christianisme. Les deux auteurs juifs, qui ne cherchaient qu'à relever la gloire de leur nation, n'auront-ils pas attribué à leurs anciens compatriotes les idées de perfection qu'ils voyaient pratiquer de leur temps aux premiers chrétiens, particulièrement à ceux de Jérusalem ? Cela nous paraît fort croyable. Eusèbe et saint Jérôme ont même pensé, non pas que tous les esséniens en général, mais que les thérapeutes d'Alexandrie ou d'Egypte étaient les chrétiens que Philon aura pris pour des Juifs, parce qu'ils étaient réellement Juifs d'origine, et que, dans ces premiers temps, ils gardaient encore les observances judaïques (3). Les communautés d'esséniens nous semblent une imitation des anciennes écoles des prophètes; sous la persécution d'Antiochus-Epiphane, beaucoup de pieux Israélites se réfugièrent dans les déserts : là, ils auront pu concevoir l'idée d'une vie plus parfaite, comme nous verrons les chrétiens, sous les persécutions des empereurs romains, se retirer également dans les déserts et y mener la vie d'anachorètes, de cénobites. Philon et Josèphe, ayant trouvé ce fond d'histoire avant eux, l'auront embelli avec les idées chrétiennes. Comme les esséniens disparaissent à mesure que le christianisme se propage, il est à présumer qu'ils l'embrassèrent généralement tous; et, de fait, la vie qu'on leur attribue y était une excellente préparation. Quant aux sadducéens et aux pharisiens, ils se sont perpétués ou reproduits jusqu'à nos jours : les Juifs incrédules sont, au fond, des sadducéens : le gros de la nation, ainsi que les rabbins, sont adonnés au pharisaïsme.

Les pharisiens et les sadducéens, divisés sur la religion, l'étaient encore plus sur la politique ; ils formèrent, dès l'origine, deux partis ennemis l'un de l'autre. Hyrcan, élevé par les premiers, les aima toujours et les favorisa : cependant il se tourna du côté des sadducéens vers la fin de sa vie. Josèphe, pharisien lui-même, en rapporte la cause de cette manière. Hyrcan, ayant réuni dans un festin les chefs du parti, poussa la confiance jusqu'à leur dire que s'ils remarquaient quelque chose d'irrégulier dans sa conduite ou son gouvernement, il les conjurait de l'en avertir. Les assistants le comblèrent d'éloges; mais un brouillon, nommé Eléazar, lui dit : « Puisque vous avez demandé à connaître la vérité, si vous voulez être juste, déposez la souveraine sacrificature et contentez-vous d'être prince du peuple. » Hyrcan lui demanda ce qui le portait à lui faire cette proposition. — « C'est, répondit-il, parce que nous avons appris de nos anciens que votre mère a été esclave sous le règne d'Antiochus-Epiphane. » Josèphe assure que c'était une calomnie. Hyrcan en fut très-offensé ; les pharisiens témoignèrent ne l'être pas moins. Un sadducéen, nommé Jonathas et ami intime d'Hyrcan, lui insinua que ce n'était pas une boutade d'Eléazar, mais un coup concerté par toute la cabale : pour s'en convaincre, il n'avait qu'à les consulter sur la punition que méritait le calomniateur; qu'il verrait, par leur ménagement pour le criminel, qu'ils étaient tous ses complices. Hyrcan suivit cet avis, et leur demanda quelle punition méritait un homme qui avait ainsi diffamé le prince et le souverain sacrificateur de son peuple, s'attendant qu'ils le condamneraient à mort. Leur réponse fut : « Que la calomnie n'était pas un crime capital, et que toute la punition qu'elle méritait n'allait qu'au fouet et à la prison. » Cette douceur, dans un cas si grave, fit croire à Hyrcan tout ce que Jonathas lui avait insinué ; il devint ennemi declaré de tout le parti des pharisiens, qui lui rendirent la pareille, et travaillèrent à le rendre odieux au peuple, lui et ses enfants.

Hyrcan mourut peu après, dans la vingt-neuvième ou trentième année de son règne, l'an 107 avant l'ère chrétienne. Il laissa cinq fils, suivant Josèphe, qui n'en nomme cependant que quatre : Aristobule, qui portait aussi le nom de Judas et le surnom de Philhellène ou ami des Grecs ; Antigone, Alexandre, Absalom, qui était le plus jeune : il ne dit pas comment se nommait le cinquième.

Aristobule succéda par droit d'aînesse à toutes les dignités de son père. Le premier, il prit ouvertement le titre de roi et le diadème. Il ne régna qu'un an. Strabon, cité par Josèphe, disait de lui, d'après un historien grec nommé Timagène : « C'était un homme doux et équitable, et les Juifs lui doivent beaucoup; car il poussa si avant les bornes de leur pays,

(1) Philon. *De vita contempl.* — (2) Josèphe, *Antiq.*, l. XVIII, c. II ; Pline, l. V, c. XVII. — (3) Euseb., *Historia eccl.*, l. II, c. XVII.

qu'il l'accrut d'une partie de l'Iturée, et qu'il joignit ce peuple à eux par le lien de la circoncision. » Josèphe, au contraire, lui donne un caractère bien différent (1).

Sa mère avait été établie régente par la dernière volonté d'Hyrcan : Aristobule la fit mettre en prison et l'y laissa mourir de faim; de ses quatre frères, il en retint les trois plus jeunes en prison tant qu'il vécut. Mais il aima le plus âgé Antigone, et partagea le gouvernement avec lui.

Dès le commencement de son règne, il marcha contre les Ituréens, qui descendaient d'Itur, fils d'Ismaël, et occupaient une partie de la Célésyrie, au nord-est de la terre promise. Une maladie l'obligea de revenir, et de remettre à son frère Antigone la conduite de la guerre. Celui-ci dompta ce petit peuple, qui fut traité par Aristobule comme Hyrcan avait traité les Iduméens, c'est-à-dire qu'ils furent obligés d'évacuer le pays ou de se laisser circoncire et de se soumettre à la loi, par où ils obtinrent les mêmes droits que les Juifs. Antigone trouva Aristobule malade, lorsqu'il revint de cette expédition. On célébrait précisément à Jérusalem la fête des Tabernacles. Antigone, encore revêtu de son armure guerrière et entouré de ses gardes, monta au temple, tant pour célébrer la fête avec le peuple, que pour implorer du Tout-Puissant la guérison de son frère. Cette démarche fut interprétée en mauvaise part auprès d'Aristobule, par des ennemis à la tête desquels était la reine. « Antigone, disaient-ils, est entré dans le temple avec une pompe royale, à la vue du peuple assemblé ! Pouvait-on douter encore de ses vues ambitieuses ? Le partage de la royauté ne lui suffira plus ! Il attentera à la vie même de son frère ! » Aristobule ne crut d'abord point à l'accusation ; cependant elle fit impression sur lui, il ne voulait pas exposer sa vie, ni non plus immoler son frère sans des indices ultérieurs. Il plaça de ses gardes dans une entrée souterraine de son palais, avec ordre de laisser passer quiconque se présenterait sans armes ; mais de tuer Antigone s'il se montrait armé. Ensuite il manda celui-ci, mais en ordonnant expressément au messager de lui dire qu'il vînt sans armes. A l'instigation de la reine, il lui fut dit, au contraire, au nom d'Aristobule, de paraître dans sa belle armure. Il le fit, et fut tué par la garde.

A peine était-il mort, qu'Aristobule éprouva les plus violents regrets. Sa conscience bourrelée lui représentait à la fois, et le meurtre d'un frère et le meurtre d'une mère. La maladie devint plus violente, au point qu'il vomit du sang. Un domestique qui en emportait un vase plein, glissa et le répandit dans l'endroit même où l'on voyait encore les traces de celui d'Antigone. Les assistants, croyant qu'il l'avait fait exprès, poussèrent de grands cris. Aristobule les entendit, il voulut en savoir la cause; personne n'osa la lui dire : sa curiosité n'en devint que plus vive. Enfin, il les contraignit par ses menaces à lui dire la vérité; il en fut atterré, répandit beaucoup de larmes, et dit avec un profond soupir : « Il paraît bien que je n'ai pu cacher à Dieu une action si détestable, puisqu'il exerce sitôt contre moi sa juste vengeance. Jusques à quand ce misérable corps retiendra-t-il mon âme criminelle ? et ne vaut-il pas mieux mourir tout d'un coup, que de répandre ainsi mon sang goutte à goutte pour l'offrir, comme un sacrifice d'expiation, à la mémoire de ceux à qui j'ai fait si cruellement perdre la vie ? » Il dit, et expira, après un an de règne.

Après la mort d'Aristobule, son frère Alexandre, surnommé Jannée, fut tiré de prison et élevé sur le trône. Il avait encore deux frères; il fit mourir le plus âgé, parce qu'il conspirait contre lui. Il traita avec amitié le plus jeune, dont l'ambition se bornait à une vie douce et paisible. Sa retraite était même si profonde, que l'histoire ne parle plus de lui que comme prisonnier de Pompée, quarante-deux ans après l'époque qui nous occupe.

Alexandre régna de l'année 106 à l'année 79 avant Jésus-Christ. Ce furent à peu près vingt-sept ans de guerre. Dans la Syrie, il y avait au moins deux prétendants qui se disputaient le trône. En Egypte, Cléopâtre en avait chassé son fils aîné Ptolémée-Lathyre, et mis son fils puîné à sa place. Alexandre profita de ces circonstances pour faire des conquêtes au dehors. Il remporta de grandes victoires, éprouva de grandes défaites, dont il se releva toujours. Aux guerres étrangères vinrent se joindre la guerre civile, que lui suscita l'inimitié des pharisiens. Ils indisposèrent tellement le peuple contre lui, qu'ils l'insultèrent au milieu même de ses fonctions de grand-prêtre, et que, quand il leur eut demandé un jour ce qu'ils voulaient donc qu'il fît pour les contenter, ils s'écrièrent tous qu'il n'avait pour cela qu'à se tuer lui-même. Ils finirent même par appeler à leur secours un des rois de Syrie. Mais Alexandre, avec ce qui lui restait de sujets fidèles et six mille hommes de troupes étrangères, vint finalement à bout des rebelles : dans l'espace de six ans, il en tua près de cinquante mille ; se vengea quelquefois d'eux d'une manière cruelle, comme quand il en fit crucifier huit cents, pendant qu'on égorgeait sous leurs yeux leurs enfants et leurs femmes. Un excès de vin et de fatigue le fit tomber dans une fièvre qui lui dura trois ans. Mais elle ne l'empêcha point de pousser la guerre avec force.

Il assiégeait la forteresse de Rabaga, sur les frontières de la Judée, et se voyait sur le point de la prendre, lorsque sa maladie empira et ne laissa bientôt plus d'espoir. Sa femme Alexandra lui dit alors : « Vous savez les su-

(1) Josèphe, *Antiq.*, l. XIII, c. 19.

jets d'inimitié qu'il y a entre vous et les pharisiens ; les deux fils que vous me laissez sont encore des enfants, et, pour moi, je ne suis qu'une femme. Nous ne sommes point en état de résister à nos ennemis; quel conseil avez-vous donc à nous donner? » Alexandre lui répondit : « Ce que je vous conseille de faire est de continuer le siége de cette ville, jusqu'à ce qu'elle tombe enfin sous vos efforts ; et quand vous l'aurez prise, vous en réglerez les affaires comme on a fait à l'égard de toutes les autres villes. Alors, de concert avec ceux qui sont ici présents, vous feindrez que je suis retenu au lit par la maladie, et qu'en toutes choses vous n'agissez que par mes ordres et par mon conseil ; cependant vous découvrirez ma mort à ceux de mes serviteurs en qui vous avez le plus de confiance; ensuite vous retournerez à la ville sainte, ayant eu soin auparavant d'embaumer mon corps, de peur que la pourriture et la corruption ne s'y mettent. Vous me ferez porter en cet état dans le palais, comme si j'étais encore malade. Lorsque j'y serai déposé, vous enverrez chercher les princes des pharisiens ; et, après les avoir reçus avec honneur et avec amitié, vous leur direz : Alexandre est mort, et je le remets entre vos mains, afin que vous le traitiez comme vous le jugerez à propos; vous ferez ensuite de moi tout ce qu'il vous plaira. Car je suis sûr, ajouta-t-il, que si vous prenez ce parti, ils n'auront pour vous et pour moi que des sentiments d'humanité, et que le peuple imitera leur exemple ; vous rétablirez par là vos affaires, et vous régnerez en paix jusqu'à ce que vos deux enfants soient en état de me succéder. »

Après ce discours, Alexandre mourut ; sa femme tint sa mort cachée ; et aussitôt que la ville de Rabaga fut prise, elle revint à Jérusalem, où, ayant fait assembler les princes des pharisiens, elle leur parla suivant le conseil qu'Alexandre lui avait donné. Mais ils répondirent à la reine avec beaucoup de soumission, qu'Alexandre avait été leur roi, qu'ils étaient ses brebis, et ils lui promirent de la rendre maîtresse des affaires. En effet, sortis de là, ils représentèrent au peuple les grandes actions de ce prince, dirent qu'ils avaient perdu en lui un excellent roi, et excitèrent dans leur esprit un tel regret de sa mort, qu'on lui fit des funérailles plus magnifiques qu'à nul autre de ses prédécesseurs (1).

C'est ainsi que nous dépeint les pharisiens le pharisien Josèphe, ainsi que le quatrième livre des Machabées. Ce livre n'est point reçu dans le canon des Ecritures; on en ignore l'auteur ; il n'a par lui-même qu'une médiocre autorité. Cependant, lorsqu'il se trouve d'accord, comme ici, avec d'autres histoires, son témoignage sert à confirmer le leur.

Alexandra ayant été ainsi reconnue reine ou régente, donna la souveraine sacrificature à son fils aîné, Hyrcan, dont le caractère était l'humilité, la douceur, la simplicité. Pour Aristobule, son deuxième fils, comme il avait de la force et de la valeur, elle lui donna le commandement de l'armée. En même temps elle envoya des députés à tous les rois qui avaient été tributaires d'Alexandre, son mari. Ils donnèrent leurs enfants pour servir d'otages ; et, fidèles à l'obéissance qu'ils lui devaient, ils payaient tous les ans les tributs ordinaires. Elle gouverna le peuple avec beaucoup de justice ; elle eut même soin qu'on la rendît partout exactement : c'est pourquoi elle gagna l'amour de ses sujets, et fut en paix avec eux. Elle eut un moment à craindre une irruption étrangère. Tigrane, roi d'Arménie, qui s'appelait roi des rois et traînait plusieurs rois captifs à sa suite, était entré dans la Syrie, à la tête de cinq cent mille hommes, et se disposait à venir attaquer la Judée. La reine, qui n'avait point assez de troupes pour résister à celles de ce prince, lui envoya des ambassadeurs chargés de riches présents. Tigrane les reçut en apparence avec joie, et promit l'amitié qu'on lui demandait. La véritable raison, c'est qu'il se voyait obligé de courir à la défense de ses propres Etats, qui venaient d'être envahis par le général romain Lucullus.

La Judée eût ainsi joui de la paix au dedans et au dehors, si les pharisiens avaient voulu rester eux-mêmes en paix. Leur politique vindicative causa une guerre civile, qui finit par faire de la Judée une province romaine. Forts du crédit que la reine leur avait accordé, ils obtinrent le rétablissement de leurs traditions et observances particulières, proscrites par Hyrcan Ier; ce qui augmenta encore leur crédit dans l'esprit du peuple. Ils obtinrent ensuite le rappel de tous ceux qui avaient été bannis pour crime de rébellion. Ce ne fut pas tout. Ils entreprirent la destruction des sadducéens. Un des principaux de ceux-ci, nommé Diogène, favori du feu roi, était accusé de lui avoir conseillé le crucifiement des huit cents rebelles dont nous avons parlé. Les pharisiens exigèrent sa mort. Ce fut le signal d'une persécution générale contre tous ceux qui s'étaient attirés leur haine. Ces violences durèrent plusieurs années. Enfin, le chef du parti opprimé, ayant Aristobule à leur tête, allèrent trouver la reine, lui représentèrent les services qu'ils avaient rendus au roi son mari, et les disgrâces qu'ils éprouvaient maintenant à cause de cela même ; ils voulaient bien oublier le passé, mais au moins les devait-elle garantir de la rage des pharisiens à l'avenir. Que si elle ne le pouvait par son autorité, ils la priaient de leur permettre de se retirer dans quelque autre pays, ou de leur confier la garde de quelques places fortes, où ils ne craindraient plus leurs ennemis. Aristobule appuya leur demande avec tant de force, que la reine les distribua dans les différentes forteresses de la Judée, à l'exception

(1) IV Mach., XXX ; Josèphe, *Antiq.*, l. XIII c. XXIII et XXIV.

des trois principales, où elle avait déposé ce qu'elle avait de plus précieux.

Dans la neuvième année de son règne, Alexandra tomba dangereusement malade. Son fils Aristobule, voyant qu'elle n'en relèverait point, s'en alla secrètement, accompagné d'un seul domestique, trouver les amis de son père, qui commandaient dans les places fortes : elles se déclarèrent successivement toutes en sa faveur, et il prit les marques de la dignité royale. A cette nouvelle, les pharisiens consternés, prenant avec eux le débonnaire Hyrcan, vinrent assiéger de leurs plaintes et de leurs inquiétudes la reine mourante. Elle leur répondit qu'ils avaient des soldats, des armes, et de l'argent ; que, pour elle, elle n'était plus en état de s'occuper des affaires de ce monde. Et, en disant, ces mots, elle expira, à l'âge de soixante-treize ans.

La guerre éclata entre ses deux fils ; une bataille fut livrée ; Aristobule triompha. Mais bientôt, à la médiation des sénateurs et des prêtres les plus vénérables par leur âge, les deux frères conclurent la paix et s'embrassèrent devant tout le peuple. Aristobule eut la royauté, Hyrcan la souveraine sacrificature, suivant le quatrième livre des Machabées; suivant Josèphe, il se contenta de vivre comme particulier, avec la jouissance de tous ses biens, et dans le palais qu'avait occupé précédemment son frère (1).

Comme Hyrcan était d'un caractère doux et pacifique, la paix pouvait durer toujours, et la nation jouir d'une longue prospérité. Un Iduméen d'origine, mais juif de religion, soutenu par le parti pharisien, ralluma la guerre et fit tomber la Judée au pouvoir de Rome.

Cet Iduméen se nommait Antipater, et fut le père du fameux Hérode, qui alors était déjà né et avait sept ans. Son père à lui, nommé Antipas, avait été établi gouverneur de l'Idumée par le feu roi Alexandre et sa femme Alexandra, desquels il avait gagné les bonnes grâces. Son fils Antipater, persuadé que Hyrcan succéderait à son père et à sa mère, avait toujours défendu les intérêts de ce prince. Aussi actif et rusé que le prince était simple et indolent, il espérait gouverner sous son nom. Lorsqu'au lieu d'Hyrcan il vit sur le trône Aristobule, dont il avait toujours été l'adversaire, il s'unit avec les pharisiens, qui étaient dans le même cas que lui, et mit tout en œuvre pour augmenter leurs défiances. Il leur représentait Aristobule comme un usurpateur, qui ne se croirait en sûreté que par la mort de son frère. Ces suggestions les déterminèrent à remettre Hyrcan sur le trône. La grande difficulté était d'y faire consentir ce prince. Il était trop bon pour croire que son frère voulût lui ôter la vie, et trop peu ambitieux pour lui envier le diadème. L'adroit Antipater sut le circonvenir : il lui répéta tant de fois, et lui fit répéter tant de fois par ses affidés, que sa vie était exposée à un péril continuel, qu'il devait se résoudre à régner ou à mourir, que le faible prince consentit enfin à se réfugier auprès d'Arétas, roi d'Arabie, dont Antipater lui avait négocié l'alliance et le secours. Voici quel fut le résultat de cette politique (2).

Arétas, à la tête de cinquante mille hommes, prit le chemin de la Judée. Aristobule, vaincu dans une première bataille, se retira à Jérusalem. Le vainqueur l'y suivit, et l'assiégea dans le temple, où il s'était renfermé : tout le peuple, se laissant conduire par les pharisiens, se déclara en faveur d'Hyrcan.

Les principaux des Juifs se retirèrent en Egypte pour célébrer la fête de Pâques, ne pouvant pas s'acquitter de ce devoir avec les solennités ordinaires pendant le siége du temple. Les assiégés, manquant de victimes, s'adressèrent aux assiégeants, et les prièrent de leur en donner, s'engageant à payer mille drachmes ou cinq cents francs pour chaque animal, et à fournir l'argent d'avance ; mais quand ils eurent descendu avec une corde la somme convenue, les perfides assiégeants refusèrent les victimes. Les sacrificateurs, indignement joués, se présentèrent devant l'autel les mains vides ; ils les levèrent vers le ciel pour demander vengeance. A ce crime, les assiégeants en ajoutèrent encore un autre, qui ne demeura pas plus impuni.

Un saint homme, du nom d'Onias, vivait alors à Jérusalem ; ses prières, disait-on, avaient obtenu de la pluie pendant une extrême sécheresse. Voyant sa patrie abandonnée aux horreurs des guerres civiles, il s'était caché dans un désert. On l'y trouva, et on le conduisit au camp pour qu'il fît des imprécations contre Aristobule. Quand il ne put plus s'en défendre, il adressa cette prière à Dieu : « O toi ! souverain Monarque de l'univers, puisque ceux qui m'entourent sont ton peuple, et que ceux qui sont assiégés sont tes sacrificateurs, je te supplie de n'exaucer ni ceux-ci ni ceux-là dans les prières qu'ils t'adresseront les uns contre les autres. » A peine eut-il prononcé ces mots, que plusieurs des assistants le lapidèrent. Ce double crime fut suivi d'un double châtiment. Un vent impétueux détruisit peu à peu tous les fruits de la terre. Et cette punition ne fit qu'en précéder une plus terrible. Les Romains imposèrent aux Juifs un joug qu'ils ne purent jamais briser, et sous lequel ils gémirent jusqu'à ce que leur temple et leur ville fussent détruits, et eux-mêmes dispersés sur la face de la terre (3).

Rome étendait sa main de fer sur l'Asie avec plus de rudesse que jamais. Un ennemi digne d'elle s'y était rencontré : Mithridate, roi du Pont, soutenu de son gendre Tigrane, roi d'Arménie. Pendant que Rome avait à combattre chez elle presque toute l'Italie, qui lui demandait le droit de bourgeoisie romaine, Mithridate, à la tête d'une armée formidable

(1) IV Mach., XXXIV ; Josèphe, *Antiq.* l. XIV, c. I. — (2) Josèphe, *Antiq.*, l. XIV, c. II. — (3) *Ibid.*, c. III.

de Scythes, de Thraces, de Sarmates, de Cimmériens, battait les proconsuls et leurs légions ; envahissait l'Asie Mineure, les îles, la Grèce, Athènes; partout il était reçu comme un libérateur, tant on était fatigué de la domination romaine. Pour rendre toute réconciliation impossible, les Asiatiques, d'après des ordres secrets de Mithridate, égorgèrent, en un seul jour, plus de cent mille Romains établis dans leurs provinces. Rome, qui eut en Italie, presque tout à la fois, la guerre des alliés, la guerre des esclaves, la guerre des gladiateurs, la guerre civile, poussa en même temps la guerre contre Mithridate. Sylla chassa ses armées de la Grèce, le battit lui-même dans l'Asie Mineure, et le réduisit à demander la paix ; Lucullus le poursuivit plus avant, et lui enleva ses propres Etats ; Pompée vint achever les conquêtes de Lucullus et mettre sous la main de Rome toute l'Asie jusqu'à l'Euphrate. Mithridate avait disparu ; on le disait mort, lorsqu'il reparut à la tête d'une nouvelle armée de barbares, avec le projet hardi de marcher sur l'Italie, par terre, de traverser les Alpes, et d'attaquer Rome jusque chez elle. Mais à l'annonce de cette expédition lointaine, son armée se mutina ; celui de ses fils qu'il aimait le plus se mit à la tête des révoltés ; Mithridate, abandonné, trahi par les siens, se fit tuer par un de ses officiers gaulois, après cinquante-sept ans de règne et de guerre. Son indigne fils livra son cadavre à Pompée, qui le fit ensevelir honorablement à Sinope, dans le tombeau de ses ancêtres. Tigrane eut un sort moins funeste. La Syrie s'était donnée à lui, lasse qu'elle était des guerres interminables que se faisaient les derniers Séleucides. Pompée lui enleva la Syrie, ainsi que tous les pays en deçà de l'Euphrate ; mais, lorsqu'il se fut rendu à sa discrétion, il lui laissa l'Arménie et la Mésopotamie, avec le titre de roi des rois. Tigrane fut dès lors un fidèle allié des Romains.

Pompée poussa ses conquêtes depuis la mer Caspienne jusqu'à la mer Rouge. Il ôtait et donnait les royaumes ; il faisait et défaisait les rois. On en vit une fois jusqu'à douze à sa suite, pour lui faire la cour. Il rendit l'Arménie à Tigrane, qui avait été l'ennemi des Romains; il refusa la Syrie au dernier des Séleucides, Antiochus l'Asiatique, qui avait été leur ami, et en fit une province romaine. Il disposa de même des royaumes d'Albanie, d'Ibérie, du Pont, du Bosphore, de Cappadoce, de Bithynie. La Judée eut son tour.

Pendant que les deux frères se faisaient la guerre à Jérusalem, qu'Aristobule était assiégé dans le temple par Hyrcan, deux lieutenants de Pompée, Lollius et Métellus, prirent possession de Damas, qui, depuis dix-huit ans, s'était détaché du royaume de Syrie et avait choisi pour roi Arétas, roi de l'Arabie Pétrée. Emilius Scaurus régla les affaires de ce royaume de Damas au nom de Pompée, dont il était questeur ou trésorier.

Ce fut à lui que les deux frères envoyèrent des ambassadeurs pour réclamer son secours. Aristobule offrit quatre cents talents, deux millions et deux cent mille francs; Hyrcan n'en offrait pas moins. Mais Aristobule était riche et libéral : Hyrcan était pauvre et avare; Aristobule était résolu à se défendre jusqu'à la dernière extrémité : Hyrcan, peu guerrier par lui-même, n'avait pour principale force que les Arabes, plus propres à faire des courses qu'à combattre de pied ferme. Scaurus jugea donc à propos d'accepter l'offre d'Aristobule et de terminer cette affaire avant l'arrivée de Pompée. Un autre lieutenant, Gabinius, voulut bien aussi recevoir pour sa part trois cents talents, un million six cent cinquante mille francs. Ils firent donc mander à Arétas que, s'il ne se retirait, ils le déclareraient ennemi du peuple romain. Arétas leva le siége et se retira. Mais à peine Aristobule se vit-il dégagé, qu'il marcha à la poursuite de l'Arabe ainsi que de son frère, leur livra bataille et leur tua sept mille hommes, entre lesquels se trouva Céphalion, frère d'Antipater (1).

Vers ce temps, Pompée vint à Damas, où il reçut des ambassadeurs des Etats voisins, surtout de Judée, de Syrie et d'Egypte. Tous les princes de ce pays s'efforçaient de le gagner par la magnificence de leurs présents. Aristobule lui envoya une vigne d'or d'un prix exquis, que son père, Alexandre Jannée, avait fait faire. Pompée, l'ayant portée à Rome, la plaça dans le Capitole. Strabon assure l'y avoir vue, et dit qu'on l'estimait cinq cents talents, deux millions sept cent cinquante mille francs. Mais le sénat, ne voulant pas reconnaître Aristobule comme roi de Judée, fit ajouter au présent cette inscription : *Alexandre, roi des Juifs*.

Peu après, les deux frères envoyèrent chacun une ambassade au général romain, lors de son arrivée en Célésyrie, pour lui demander sa protection. Antipater vint de la part d'Hyrcan : et Nicodème, de celle d'Aristobule. Pompée les écouta l'un et l'autre avec bonté, et, après l'audience, il ordonna que les deux frères vinssent en personne plaider leur cause devant lui, afin qu'il leur rendît justice. Malheureusement pour Aristobule, son ambassadeur lui attira l'inimitié de Scaurus et de Gabinius, en les accusant des sommes qu'il avait reçues. L'auteur du quatrième livre des Machabées ajoute que Pompée promit de décider en faveur d'Aristobule, mais qu'il agit sous main en faveur d'Hyrcan.

L'année suivante, Pompée étant revenu à Damas, les deux frères plaidèrent en sa présence. Outre ces plaidoyers, il en eut encore un grand nombre à entendre de la part des Juifs, qui lui déclarèrent qu'ils ne voulaient point être gouvernés par des rois, mais obéir,

(1) Josèphe, *Antiq.*, l. XIV, c. IV.

suivant l'ancien usage, aux prêtres du Dieu de leurs pères ; qu'à la vérité les deux frères étaient de la race sacerdotale, mais qu'ils avaient cherché à changer la forme du gouvernement, de manière à les réduire en servitude, Hyrcan se plaignit ensuite qu'Aristobule, le dépouillant de son droit d'aînesse, l'eût réduit à une condition peu honorable ; qu'il faisait continuellement des courses par terre et par mer ; que c'était lui seul qui causait les troubles et les divisions. Plus de mille Juifs, gagnés par Antipater, fortifièrent ces plaintes par leur témoignage. Aristobule répondit que si son frère était déchu de la royauté, la cause en était à son inhabileté naturelle, qui l'avait rendu méprisable ; que, pour lui, la crainte de voir l'autorité royale passer dans une famille étrangère, l'avait forcé de s'en emparer ; que, par rapport au titre de roi, il ne s'en était décoré qu'à l'exemple de son père. Il prit à témoin de la vérité de ce qu'il disait d'une foule de jeunes gens, dont l'excessive parure et la conduite vaniteuse ne purent que nuire à sa cause. Pompée, après avoir écouté les deux concurrents, différa de prononcer, craignant qu'Aristobule, contre lequel il voulait se déclarer, ne traversât l'expédition qu'il se proposait de faire contre les Nabathéens. Il renvoya les deux frères, en leur recommandant de vivre en paix, et en leur disant que, dès qu'il aurait vu les Arabes, il viendrait en Judée pour terminer leur différend. Aristobule, comprenant le sens de ce discours et redoutant de voir Pompée dans ses Etats, partit brusquement de Damas et se prépara à la guerre.

Pompée, offensé de cette retraite, prit l'armée qu'il avait destinée contre les Nabathéens, avec les troupes auxiliaires de Damas et de Syrie, ainsi que les autres légions romaines sous ses ordres, et entra dans la Judée. Arrivé au pied d'une place très-forte, nommée Alexandrion, il apprit qu'Aristobule s'y était retiré. Il lui manda de le venir trouver. Aristobule, pressé par ses amis de ne pas s'engager dans une guerre avec les Romains, vint jusqu'à deux ou trois fois, prodiguant les promesses et les présents, pour attirer Pompée dans ses intérêts. Ce général le renvoya toujours avec des témoignages d'amitié, en lui permettant de regagner son château fort. Enfin il lui ordonna de remettre entre ses mains toutes les forteresses, et d'écrire de sa main aux gouverneurs afin qu'ils n'en fissent aucune difficulté. Aristobule obéit; mais avec tant de regret, qu'il se retira à Jérusalem, résolu de s'y défendre.

Pompée le suivit de près. Aussitôt Aristobule, se repentant de ce qu'il venait de faire, ou bien, comme le dit le quatrième livre des Machabées (1), sur une nouvelle invitation de Pompée, vint le trouver de nouveau, lui promit une somme considérable d'argent, lui dit qu'il le recevrait dans Jérusalem, et le pria d'ordonner de tout comme il lui plairait sans en venir à la guerre. Pompée lui accorda ses demandes, et envoya Gabinius avec des troupes pour recevoir cet argent et entrer dans la ville. Mais il s'en revint sans rien faire. On ne lui donna point d'argent, et on lui ferma les portes, parce que les soldats d'Aristobule ne voulurent pas tenir le traité. Pompée s'en irrita tellement qu'il mit Aristobule aux fers, et marcha en personne contre Jérusalem.

La ville était si bien fortifiée et par la nature et par l'art, que, si elle se fût trouvée d'accord avec elle-même, il eût été difficile aux Romains de s'en emparer ; mais ceux qui devaient la défendre étaient désunis. Les amis d'Aristobule voulaient combattre jusqu'à la dernière goutte de leur sang contre un général qui tenait leur roi enchaîné ; mais le parti d'Hyrcan, beaucoup plus nombreux, prétendait qu'il fallait lui ouvrir les portes et prévenir les suites funestes d'un siége. Les prêtres se déclarèrent pour le premier de ces sentiments ; mais la plus grande partie du peuple se détermina pour le second. Le parti d'Aristobule, ne voyant plus de ressource, se retira dans le temple, qui était à lui seul une formidable citadelle, et rompit le pont qui joignait cet édifice à la ville. Les amis d'Hyrcan ouvrirent les portes aux troupes de Pompée, et leur remirent Jérusalem avec le palais du roi. Le proconsul commença par offrir des conditions de paix à ceux qui avaient résolu de se défendre. Lorsqu'il vit qu'ils les refusaient, il fortifia de muraille tout ce qui était autour du temple ; Hyrcan fournissait avec joie tout ce qui était nécessaire. Le côté septentrional du temple, qui était le plus faible, quoique défendu par de hautes tours et entouré de bonnes murailles, fut battu avec des machines que Pompée avait fait venir de Tyr.

Déjà depuis trois mois, les assiégés se défendaient avec un courage indomptable. Ils eussent peut-être contraint Pompée d'abandonner l'entreprise, s'ils n'avaient pas interrompu, tous les sabbats, d'empêcher les travaux des Romains, quoiqu'ils se défendissent lorsqu'on les attaquait, d'après une décision prise par les Machabées au temps d'Antiochus-Épiphane. Pompée profita de cette circonstance pour approcher sans obstacle ses machines contre la muraille, renversa une grosse tour, dont la chute fit une large brèche, et prit le temple d'assaut.

Un effroyable carnage s'ensuivit. Près de douze mille Juifs furent tués, le plus grand nombre par leurs compatriotes du parti contraire. D'autres se précipitèrent du haut des rochers, quelques-uns mirent le feu à des maisons et se jetèrent au milieu des flammes.

Pendant tout le siége, les prêtres n'avaient jamais cessé d'offrir au Seigneur le sacrifice du matin et du soir, ni négligé aucune des

(1) IV Mach., c. XXXVI.

cérémonies saintes. Même l'assaut et la prise du temple ne les dérangea point, non plus que le massacre autour d'eux. Plusieurs furent égorgés pendant qu'ils mettaient l'encens sur le feu. Pompée fut étonné de la constance de ces hommes, qui aimaient mieux tomber sous le glaive près de l'autel, que d'omettre rien de ce que la sainte loi leur prescrivait comme un devoir. Tite-Live, Strabon et Nicolas de Damas parlaient expressément de ce fait dans ceux de leurs livres que nous avons perdus (1).

Avec tant de zèle pour la loi, les vrais Israélites durent être profondément affligés de ce que Pompée se permit alors. Non-seulement il entra dans le temple, mais dans le sanctuaire; non-seulement dans le lieu saint, où les prêtres pouvaient entrer, mais dans le Saint des saints, où le grand-prêtre seul entrait une fois par an, le jour de la grande expiation. Cependant, soit qu'il fût touché de la conduite des prêtres au milieu de tout ce désastre, soit que la sainteté du lieu lui inspirât un respect involontaire, il ne toucha point aux vases d'or et d'argent, ni au trésor du temple, où se trouvaient environ deux mille talents en dépôt, onze millions de francs. Cicéron, en particulier, parle de cette modération de Pompée avec beaucoup d'éloge (2).

Sans doute que ce général et ceux qui l'accompagnaient furent bien trompés dans leur attente, lorsqu'ils ne trouvèrent, ni dans le temple, ni dans le sanctuaire, l'image d'aucune divinité. Il est certain que cette circonstance frappa singulièrement les Romains. Plus de cent cinquante ans après, Tacite en parlait encore en ces termes : « Pompée fut le premier Romain qui dompta les Juifs; il entra dans le temple par le droit de la victoire ; c'est alors qu'on apprit que l'image d'aucune divinité ne remplissait le vide de ces lieux, et que cette mystérieuse enceinte ne cachait rien (3). » Il n'y a point à douter que ce ne fût aussi alors que l'on apprit ce que le même Tacite rapporte également : « Les Juifs ne conçoivent Dieu que par la pensée et n'en reconnaissent qu'un seul. Ils traitent d'impies ceux qui, avec des matières périssables se fabriquent des dieux à la ressemblance de l'homme. Le leur est le Dieu suprême, éternel, qui n'est sujet ni au changement ni à la destruction. Aussi ne souffrent-ils aucune effigie dans leurs villes, encore moins dans leurs temples (4). » En effet, qui peut douter un instant que ces prêtres dont la constance religieuse avait étonné Pompée, le voyant plus étonné encore de ne trouver l'image d'aucune divinité dans leur temple, ne lui aient expliqué avec une sainte ardeur, ce qu'au reste les Juifs, répandus sur toute la terre, apprenaient à quiconque voulait l'entendre : que Dieu ne peut être conçu que par la pensée; qu'il n'y en a qu'un seul; qu'il est éternel, immuable, tout-puissant; que c'est lui qui a fait le ciel et la terre, et tout ce qu'ils renferment; et que c'est une impiété d'en adorer un autre que lui.

Pompée était alors au plus haut point de sa gloire. Depuis vingt ans, il ne cessait de combattre et de vaincre avec un bonheur invariable. Il avait, pour son début, reconquis la Sicile, l'Afrique, l'Espagne, sur les partisans de Marius; il avait exterminé en quatre-vingts jours l'innombrable multitude de pirates qui infestaient toute la Méditerranée; il triomphait actuellement de toute l'Asie, depuis la mer Caspienne jusqu'à la mer Rouge. Et, dans ce moment, il pouvait acquérir une gloire encore plus haute et plus pure; il pouvait amener à Rome, et, de là, répandre dans le reste du monde quelque chose d'infiniment plus précieux que toutes les richesses de l'Asie : la véritable sagesse, la connaissance complète du vrai Dieu et de son vrai culte, l'histoire certaine de l'origine et des destinées de l'homme. Il était entré dans le secret du temple, le grand-prêtre Hyrcan était son ami; pendant les trois mois de siége, on dut nécessairement lui faire connaître le Dieu qu'on y adorait, la nature de sa loi : on lui en aura montré un exemplaire, il pouvait facilement en avoir un en grec : avec du zèle pour la vérité, il lui était facile de surpasser la gloire de tous les philosophes, et de préparer plus efficacement qu'eux tous ensemble le prochain empire du Christ. Pour que rien ne lui manque, il sera pendant dix ans le maître presque absolu de Rome : le plus éloquent des Romains, Cicéron, sous le consulat duquel il entra dans le temple du vrai Dieu, est son ami; le plus savant des Romains, Varron, est son ami et son ancien lieutenant : que ces trois Romains illustres, Pompée, le plus puissant; Varron, le plus savant; Cicéron, le plus éloquent, eussent réuni leurs efforts pour connaître et faire connaître la vérité, qui s'offrait à eux de si près, quelles merveilles n'auraient-ils pu produire? Ils ne profitent point de cette faveur du ciel. Aussi la gloire de Pompée s'arrête; sa victoire sur les Juifs est sa dernière victoire; son bonheur l'abandonne. Il conclut un triumvirat avec César et Crassus, non pour l'amour de la vérité, mais pour l'amour du pouvoir; et, après tant de triomphes, il finira par être vaincu à Pharsale, et égorgé sur les bords du Nil.

Avant de quitter Jérusalem, Pompée en fit abattre les murailles; remit Hyrcan en possession de sa dignité de souverain pontife, avec le titre de prince, quoique tributaire des Romains; mais il lui fut défendu de prendre le nom de roi, et d'étendre sa domination au delà des bornes de la Judée. Toutes les villes dont ses prédécesseurs s'étaient rendus maîtres dans la Célésyrie et dans la Phénicie, lui furent enlevées et annexées à la Syrie, dont Pompée donna le gouvernement à Scaurus.

(1) Josèphe. *Antiq.*, l. XIV, c. v-viii; *De bello judaico*, l. I, c. v. — (2) Cicero, *Pro Flacco*, n. 28. — (3) Tacite, *Hist.*, l. V, n. 9. — (4) *Ibid.*, n. 5

Il reprit ensuite le chemin de Rome, conduisant avec lui Aristobule, ses deux fils, Alexandre et Antigone, et ses deux filles, pour orner son triomphe.

Hyrcan, n'ayant plus son frère à redouter, retomba dans son indolence naturelle. Il abandonna la direction des affaires à Antipater, qui en profita pour agrandir sa famille. L'habile Iduméen ne négligea aucune occasion pour plaire à ceux qui faisaient et défaisaient les rois. Il servit efficacement Scaurus dans une guerre contre les Arabes. Il aida Gabinius à battre un fils d'Aristobule, Alexandre, qui s'était échappé de prison avant d'arriver à Rome. Aristobule lui-même, après avoir paru au triomphe de Pompée, s'échappa avec son deuxième fils Antigone. Mais il fut vaincu, pris et ramené dans sa prison pour le reste de ses jours. Les Juifs de Rome, qui étaient alors en très-grand nombre, avaient ainsi au milieu d'eux un de leurs pontifes et de leurs princes, un successeur d'Aaron, un descendant des Machabées. Combien alors, dans cette capitale du monde, il était facile, à quiconque voulait, de connaître Dieu et sa loi !

Pompée, César et Crassus avaient fait une ligue à eux trois, pour se partager le monde romain. César eut les Gaules en deçà et au delà des Alpes; Pompée, l'Espagne et l'Afrique; Crassus, la Syrie. Le plus riche et le plus avide des Romains, Crassus, convoitait les trésors du temple de Jérusalem, que Pompée avait laissés intacts. Un de ses premiers soins fut d'aller s'en emparer. Le trésorier du temple, craignant qu'il ne prît tout, lui offrit un lingot d'or en forme de poutre, du poids de trois cents mines, plus de trois cents livres, à condition qu'il ne toucherait point au reste. Crassus le promit avec serment; mais quand il eut le précieux lingot, il prit encore tout l'or qu'il put découvrir, et dont la valeur montait à dix mille talents ou cinquante-cinq millions de francs. Outre Strabon, cité par Josephe (1), nous verrons plus tard, par Cicéron même, qu'il n'y a rien d'incroyable dans ces trésors du temple de Jérusalem. Crassus avait demandé à faire la guerre aux Parthes pour s'enrichir des richesses de l'Asie; mais il fut défait, pris et tué, et le roi des Parthes lui fit couler de l'or fondu dans la bouche, en disant : « Rassasie-toi donc enfin de ce métal, dont tu as été si affamé (2). »

Après la mort de Crassus, César et Pompee se firent la guerre, pour savoir qui des deux serait le maître. César, s'étant emparé de Rome, fit sortir de prison Aristobule, et l'envoya en Palestine, à la tête de deux légions, pour empêcher la Syrie de se déclarer en faveur de Pompée; mais les amis de ce dernier l'empoisonnèrent. Son corps fut embaumé avec du miel par les partisans de César, qui l'envoyèrent en Judée pour y être enseveli dans le sépulcre de ses ancêtres. Le sort de son fils Alexandre ne fut pas plus heureux. Dès qu'il eut appris le retour de son père, il rassembla des troupes; mais Pompée, qui veillait sur lui, envoya ordre à son gendre Scipion, commandant en Syrie, de le faire mourir; et le malheureux prince eut la tête tranchée dans Antioche. Ptolemée-Mennée, prince de Chalcide, instruit de la mort d'Aristobule et de celle d'Alexandre, envoya demander à Alexandra, veuve d'Aristobule, qui s'était retirée dans Ascalon, de lui confier son fils Antigone avec ses deux filles. Cette proposition fut reçue avec empressement. Philippon, fils de Mennée, épousa une des deux filles, nommée Alexandra comme sa mère.

Antipater et Hyrcan furent plus heureux dans cette révolution. Ils rendirent de grands services à César, surtout dans son expédition en Egypte. On le voit, entre autres, par le décret suivant : « Jules César, empereur dictateur pour la seconde fois, et souverain pontife : Nous avons, après en avoir pris conseil, ordonné ce qui suit : Comme Hyrcan, fils d'Alexandre, Juif de nation, nous a de tout temps donné des preuves de son affection tant dans la paix que dans la guerre, ainsi que plusieurs généraux nous en ont rendu témoignage; et que, dans la dernière guerre d'Alexandrie, il mena, par notre ordre, à Mithridate, quinze cents soldats, et ne céda en valeur à nul autre : nous voulons que lui et ses descendants soient à perpétuité princes et grands sacrificateurs des Juifs, suivant les lois et coutumes de leurs pères ; comme aussi qu'ils soient nos alliés et du nombre de nos amis ; qu'ils jouissent de tous les droits et priviléges qui appartiennent à la grande sacrificature ; et que, s'il arrive quelque différend touchant la discipline qui se doit observer parmi ceux de la nation, il en soit juge; qu'enfin il ne soit point obligé de donner des quartiers d'hiver aux gens de guerre, ni de payer aucun tribut. » Ce décret fut gravé sur des tables d'airain, suspendu à Rome dans le Capitole, à Tyr, à Sidon, à Ascalon, dans les temples, et notifié partout.

Mithridate de Pergame, dont il est ici parlé, était un lieutenant de César, qui devait lui amener en Egypte, où il se trouvait comme bloqué, les troupes de Syrie et de Cilicie. Ces troupes ne suffisant pas pour forcer le passage, Antipater lui mena un corps de trois mille Juifs bien armés, avec quelques autres renforts qu'il avait tirés d'Arménie, de Syrie et du mont Liban. Suivant le décret de César et le témoignage de deux historiens, Asinius et Hypsicrate, cités par Strabon dans Josèphe (3), Hyrcan y vint lui-même en personne. Un autre service qu'il rendit à César fut de déterminer en sa faveur tous les Juifs d'Egypte par son autorité et ses lettres de souverain pontife. Aussi César lui accorda-t-il encore plusieurs autres grâces : le pouvoir de gouverner la Judée en la forme qu'il jugerait à propos; la

(1) Josèphe, *Antiq.*, l. XIV c. x. — (2) Dion Cass., l. XL. — (3) Josèphe, *Antiq.*, l. XIV, c. xv.

permission de relever les murs de Jérusalem que Pompée avait abattus ; l'exemption du tribut pour les Juifs en la septième année ou l'année sabbatique. Pour les Juifs d'Alexandrie en particulier, il fit graver sur une colonne de bronze leur droit de bourgeoisie en cette grande ville.

César témoignait la même bienveillance aux Juifs de tous les pays. On le voit par sa lettre aux magistrats, au conseil et au peuple de Paros, « Les Juifs sont venus de divers endroits nous trouver à Délos, et nous ont fait des plaintes, en présence de vos ambassadeurs, de la défense que vous leur avez faite de suivre les lois et le culte de leurs pères. Or, il ne me plaît pas qu'on fasse de pareils décrets contre nos amis et nos alliés, ni qu'on les empêche de vivre selon leurs lois et coutumes, et de donner de l'argent pour des festins publics et des objets du culte, attendu qu'on le leur permet, même dans Rome, et que par le même édit où Caïus-César, consul, défendit de faire des assemblées et des collectes de ce genre dans les villes, il en excepta les Juifs, et eux seuls. Nous, de même, quoique nous défendions pareillement ces assemblées, nous permettons aux Juifs, et à eux seuls, de continuer les leurs, suivant les coutumes et les lois de leurs pères. Si donc vous avez ordonné quelque chose qui blesse nos amis et nos alliés, vous ferez bien de le révoquer, en considération de leurs vertus et de leur affection pour nous (1). »

Ainsi donc, dans toute la domination romaine, par les décrets de César, d'abord consul, ensuite dictateur, les seuls Juifs avaient le privilége de tenir publiquement leurs assemblées religieuses et de faire des collectes d'argent. Josèphe nous a conservé le texte même de ces décrets : mais, outre cela, nous en trouvons une preuve remarquable dans Cicéron.

Sous le premier consulat de César, l'an 59 avant Jésus-Christ, quatre ans après la prise du temple, la seconde année du triumvirat de César, de Pompée et de Crassus, un proconsul de l'Asie Mineure, Flaccus, fut accusé à Rome, par Lélius, lieutenant de Pompée, de plusieurs malversations, en particulier d'avoir défendu aux Juifs de transporter l'or et l'argent qu'ils avaient recueillis en Asie. Il prit pour ses avocats les deux plus fameux orateurs, Hortensius et Cicéron. Voici comme ce dernier s'exprime sur le point qui nous occupe : « Vient ensuite cette accusation insidieuse de l'or judaïque. Car c'est pour cela que cette cause se plaide non loin de la place Aurélienne (c'était le quartier des Juifs). C'est à cause de ce crime-là, ô Lélius ! que tu as cherché ce lieu et cette multitude. Tu sais combien elle est nombreuse, combien elle est unie, combien elle est puissante dans les assemblées. Je parlerai à voix basse, afin de n'être entendu que des juges. Car il n'en manque pas pour ameuter ces gens-là contre moi et contre quiconque est homme de bien : je ne veux pas leur fournir un moyen de le faire plus facilement encore. Comme chaque année, au nom des Juifs, on avait coutume d'exporter de l'or, et d'Italie et de toutes les provinces, à Jérusalem, Flaccus défendit par un édit d'en exporter hors de l'Asie. Est-il quelqu'un qui ne puisse louer en vérité une telle mesure ? Que l'or ne dût point être exporté, le sénat, plusieurs fois avant que je fusse consul et encore pendant que je l'étais, l'a jugé ainsi pour de très-graves motifs. Or, résister à cette barbare superstition, a été d'un homme dignement sévère ; mépriser, pour l'honneur de la république, la multitude des Juifs, si souvent orageuse dans les assemblées, a été d'un homme souverainement grave. Mais Pompée, ayant pris Jérusalem, n'a rien touché de ce peuple, où il était entré vainqueur. En ceci surtout, comme en beaucoup d'autres choses, il a fait sagement de ne laisser, dans une ville aussi soupçonneuse et aussi médisante, aucune prise aux discours des détracteurs, Car ce n'est pas, je le pense, la religion des Juifs, nos ennemis par-dessus cela, qui en ait empêché cet excellent général, mais la pudeur de sa renommée. Où donc est le crime ? Car enfin tu n'accuses nulle part de vol, tu approuves l'édit, tu confesses qu'on a procédé juridiquement, tu ne nies pas que les perquisitions et les saisies ne se soient faites publiquement ; la chose même démontre que l'opération s'est faite par les hommes les plus distingués. L'or saisi à Apamée, en plein jour, a été pesé aux pieds du préteur dans la place publique, et trouvé un peu moins de cent livres pesant, par Sextus-Cæsius, chevalier romain, homme de la délicatesse et de l'intégrité la plus parfaite ; à Laodicée, un peu plus de vingt livres, par Lucius-Peducæus, que voilà parmi nos juges ; à Adramite, par Cneius-Domitius, lieutenant ; à Pergame, il n'y en eut pas beaucoup. Quant à ce qui regarde l'or, il n'y a donc point de difficulté : l'or est dans le trésor public. On n'accuse pas de vol, on cherche à soulever l'envie ; ce n'est pas aux juges qu'on parle, on lance la voix du côté de la foule qui nous environne. Chaque cité a sa religion, Lélius ; nous avons la nôtre. Jérusalem était debout, les Juifs étaient en paix, et déjà leur religion abhorrait la splendeur de cet empire, la majesté de notre nom, les institutions de nos ancêtres : c'est encore bien plus maintenant que cette nation a montré par les armes ce qu'elle pensait de notre empire : elle a fait voir combien elle est chère aux dieux immortels, en ce qu'elle a été vaincue, en ce qu'elle a été transférée, en ce qu'elle a été conservée (2). »

Dans ce discours de l'orateur romain, il est plus d'une chose digne de remarque. On voit d'abord combien les Juifs étaient nombreux et même puissants à Rome, puisqu'un lieute-

(1) Josèphe, *Antiq.*, l. XIV, c. XVII. — (2) Cicero, *Pro Flacco*, n. 28.

nant de Pompée, pour faire condamner plus sûrement un proconsul, fait tenir le jugement près de leur quartier, et que Cicéron, qui quatre ans auparavant avait été consul et avait sauvé Rome de la conjuration de Catilina, prend des précautions pour ne pas les indisposer par ses paroles. On voit que dès lors c'était une coutume ancienne et connue, que les Juifs transportassent à Jérusalem de l'or et de l'argent de toutes les parties du monde, et que ces sommes étaient très-considérables; car, dans quatre villes seulement, le proconsul confisqua près de cent cinquante livres pesant d'or, ce qui, la livre romaine étant de dix onces et l'once d'or valant cent francs, fait en tout près de cent cinquante mille francs pour la collecte d'une seule année. L'on conçoit, d'après cela, quelles richesses immenses devaient s'accumuler dans les trésors du temple. On voit que Lélius avait parlé avantageusement de la religion des Juifs, et qu'il attribuait à un sentiment de piété l'attention de Pompée de ne point toucher aux richesses de leur sanctuaire; puisque Cicéron s'applique à détruire cette impression-là. On voit enfin, et que l'orateur et que ceux qui l'écoutaient, savaient bien quelle différence il y avait entre la religion des Juifs et celle des Romains; ils savaient sans doute, comme Tacite après eux, que les Juifs ne concevaient Dieu que par la pensée, et qu'ils n'en connaissaient qu'un seul; qu'ils traitaient d'impies ceux qui, avec des matières périssables, se fabriquaient des dieux à la ressemblance de l'homme; que le leur était le Dieu suprême, éternel qui n'est sujet ni au changement, ni à la destruction; que c'était pour cela qu'ils ne souffraient aucune effigie dans leurs villes, encore moins dans leur temple; point de statues, ni pour flatter leurs rois, ni pour honorer les Césars. Ou bien, si tous les Romains ne savaient pas encore bien tout cela, ils pouvaient l'apprendre sans peine : un peuple tout entier était là pour le leur dire. La sagesse véritable se montrait à eux dans les places et les carrefours de Rome. Et Cicéron est tout à fait inexcusable, lorsqu'au lieu de la reconnaître devant lui, sur la place Aurélienne, il ferme les yeux pour tâtonner pitoyablement dans ses œuvres philosophiques avec les parleurs de sagesse grecque.

Quant à César, qui était consul en l'année du procès, il paraît que ce fut ce procès même qui lui fit rendre un premier décret, où il exceptait les Juifs de la défense générale de tenir des assemblées et de faire des collectes. Les Juifs étant venus à son secours en Egypte, ainsi que nous l'avons vu, il renouvela leur privilége comme dictateur, et y ajouta de nouvelles grâces. Antipater surtout eut part à ses faveurs. Avant de quitter Alexandrie, il l'honora d'un rang distingué dans l'armée, le nomma procureur de la Judée, et le fit citoyen de Rome, avec les priviléges attachés à ce titre. Antipater, étant de retour, ordonna de relever les murs de Jérusalem, dont il donna le gouvernement à son fils aîné Phasaël. Hérode, son second fils, fut fait gouverneur de Galilée. Antipater et Hyrcan parcoururent alors la Judée, afin d'y prendre des mesures propres à consolider l'ordre et la paix. Hérode débuta par faire saisir le chef d'une bande de voleurs, et le fit mourir avec ses complices. Cette action, utile à la patrie, lui valut de grands éloges, et lui mérita l'amitié de Sextus-César, gouverneur en Syrie. Son frère Phasaël ne négligea rien pour gagner l'affection des habitants de Jérusalem. Antipater eut alors la satisfaction de se voir, lui et ses fils, les délices de la nation, sans que le grand-prêtre, du moins en apparence, eût rien perdu de son autorité.

Tant de prospérités excitèrent l'envie. On intenta une accusation contre Hérode, parce qu'il avait fait exécuter les voleurs sans forme de procès. Il se réfugia auprès de Sextus-César, qui lui donna le gouvernement de la Célésyrie, et l'affaire en resta là pour le moment.

Les Juifs continuaient à jouir de la paix, sous la protection déclarée du dictateur romain. Cette heureuse situation dura peu. Deux accidents funestes opérèrent une révolution subite. Sextus-César fut tué en trahison, par ordre de Bassus, et Jules-César lui-même périt au milieu du sénat sous le poignard de Cassius et de Brutus. C'était l'an 44 avant l'ère vulgaire. Les Juifs éprouvèrent aussitôt la perte qu'ils avaient faite. Ils n'obtinrent plus qu'une seule grâce : un certain nombre de Juifs d'Asie avaient été enrôlés par force : Hyrcan s'en étant plaint à Dolabella, consul et collègue de Marc-Antoine, le gouverneur d'Ephèse eut ordre de remettre ces Juifs en liberté et de leur accorder la jouissance de tous leurs priviléges.

Pour venger la mort de César, un second triumvirat se forma l'an 43, entre Octave, Marc-Antoine et Lépide. Octave eut en partage l'Occident; Antoine, l'Orient; Lépide, l'Afrique. Octave et Antoine défirent, l'année suivante, à Philippes, en Macédoine, Brutus et Cassius, qui occupaient jusque-là, le premier toute la Grèce, et le second toute l'Asie romaine. Cassius avait imposé aux Juifs une contribution de guerre de sept cents talents, trois millions huit cent cinquante mille francs. Hérode fut le premier qui lui apporta les cent talents auxquels son gouvernement était taxé. Charmé de cette promptitude, Cassius lui donna le commandement de son armée. Son père, Antipater, étant mort dans ce temps, empoisonné par un certain Manichus, qui voulait prendre sa place de premier ministre auprès d'Hyrcan, Hérode, avec l'approbation de Cassius, fit poignarder l'empoisonneur. Mais de grandes vicissitudes de fortune devaient alors lui arriver.

Après la défaite de Brutus et de Cassius, pendant que Marc-Antoine perdait son temps en de folles amours avec Cléopâtre, reine d'E-

gypte, ou à se raccommoder avec Octave, en Italie, une armée formidable de Parthes, sous le commandement de Pacore, fils du roi, et d'un général romain, passait l'Euphrate et envahissait toute l'Asie. Antigone, le seul fils du roi Aristobule, frère d'Hyrcan, qui restât encore, sut gagner les bonnes grâces du chef des Parthes. Avec un secours de cavalerie. joint à un nombre considérable de Juifs mécontents, il marcha vers Jérusalem et occupa le temple. Hérode et Phasaël étaient maîtres de la ville. Après plusieurs combats de part et d'autre, on proposa un accommodement sous la médiation de Pacore. Phasaël et Hyrcan se rendirent auprès de lui; mais ils furent retenus prisonniers tous les deux. Hyrcan, sur la demande d'Antigone, eut les oreilles coupées, afin qu'à raison de ce défaut, il ne put remplir les fonctions de grand-prêtre. Phasaël, qui s'attendait à quelque chose de pis, se cassa la tête contre les murs de sa prison. Il y avait ordre d'arrêter également Hérode ; mais il s'échappa et s'enfuit, à travers bien des périls, d'abord en Arabie, puis en Egypte, et enfin à Rome. Là, il conta son infortune à Antoine et implora son secours. Il s'était fiancé depuis peu à Mariamne, personne d'une beauté et d'une vertu extraordinaires, petite-fille du roi Aristobule par son père et du grand-prêtre Hyrcan par sa mère. Mariamne, qu'Hérode aimait passionnément et qu'il avait laissée dans un château assiégé, avait un frère, nommé Aristobule, qui réunissait en sa personne, aussi bien que sa sœur, les deux branches des Machabées. Hérode demandait à le voir sur le trône, et à être son premier ministre, comme son père l'avait été d'Hyrcan. Antoine lui accorda beaucoup plus. Il résolut, de concert avec Octave, de le faire lui-même roi. Le sénat ayant été convoqué, Hérode y fut introduit par deux des premiers sénateurs, qui représentèrent éloquemment les grands services que la famille d'Antipater avait rendus au peuple romain, ainsi que le caractère séditieux d'Antigone, ennemi reconnu de Rome, et qui avait osé accepter la couronne de la main des Parthes. Antoine ajouta, que ce serait un avantage important dans son expédition contre cette nation, s'il y avait sur le trône de la Judée un ami aussi fidèle qu'Hérode. Dès qu'il eut achevé de parler, le sénat passa un décret, par lequel Antigone était déclaré ennemi des Romains, et Hérode roi des Juifs. En sortant de l'assemblée, Antoine et Octave prirent Hérode au milieu d'eux, et, accompagnés des consuls et des sénateurs, le menèrent au Capitole, pour y offrir des sacrifices, et y déposer le décret du sénat. Enfin, Hérode, qui étaint arrivé fugitif à Rome, s'en retourna roi des Juifs, le septième jour après. C'était l'an 40 avant Jésus-Christ.

Après trois ans de guerre, il parvint à reprendre Jérusalem sur Antigone, avec le secours de Sosius, un des généraux d'Antoine. Antigone se rendit au général romain. Antoine voulut le garder pour son triomphe. Mais Hérode, qui venait d'épouser Mariamne, nièce d'Antigone, obtint d'Antoine, à prix d'argent, qu'il fût mis à mort. Il fut donc attaché à un poteau, battu de verges et décapité. Trois historiens grecs, Plutarque, Dion-Cassius et Strabon ont remarqué que ce fut le premier roi traité ainsi de la part des Romains (3).

Ainsi périt le dernier des Machabées qui fût monté sur le trôae. Cette illustre maison gouverna la Judée pendant cent trente ans. Elle n'était pas de la tribu de Juda, à qui, suivant la prophétie de Jacob, le sceptre ne devait être ôté que lorsque arriverait Celui qui était l'attente de toutes les nations. Mais cette tribu royale lui avait confié volontairement le sceptre dans la personne de Simon-Machabée et de ses descendants. Tant qu'il était donc entre les mains de ceux-ci, il ne sortait point de Juda. Cette tribu, d'ailleurs, était tellement dominante, qu'elle formait la masse du peuple qu'elle donna son nom à tout le pays qui fut appelé Judée, et enfin à tous les enfants d'Israël, qui ne furent plus connus que sous le nom de Juifs. Mais lorsque le sceptre de Juda est ôté à l'héritier direct de la famille élue, pour être transféré à un homme qui n'en est que l'allié ; lorsque cette translation se fait non-seulement sans la nation, mais malgré elle ; lorsque le nouveau roi n'est ni de la tribu de Juda, ni d'aucune autre tribu, mais un Iduméen, Juif seulement de religion : alors le sceptre commence, pour le moins, à sortir de Juda : il n'y reste plus que de nom, qu'autant que le nouveau souverain porte le nom de Juif. Or, tout cela se rencontre dans la royauté d'Hérode. Les temps n'étaient donc pas loin où le Christ devait paraître et réunir à lui toutes les nations.

Les Machabées avaient repris Jérusalem sur les étrangers, avec le secours des Juifs ; Hérode prend Jérusalem sur les Juifs, avec le secours des étrangers. Les Juifs avaient élu volontairement les Machabées pour souverains; Hérode leur est imposé de force. La souveraineté des Machabées avait été confirmée par ceux-là mêmes qui pouvaient y avoir une apparence de prétentions légitimes, les rois de Syrie ; Hérode pour affermir la sienne, commence par acheter le supplice du Machabée régnant. Tout le sanhédrin ou grand conseil de la nation s'était opposé à son usurpation, à l'exception de deux membres ; il fait égorger tout le Sanhédrin, à l'exception de ces deux. C'était non moins pour s'empare de leurs biens, que parce qu'ils étaient amis du dernier roi.

Hérode avait encore un autre concurrent, qui, quoique prisonnier chez les Parthes, pouvait devenir dangereux ; ce rival était Hyrcan, que Pacore avait emmené avec lui chargé de chaînes; mais Phraates, le nouveau roi, instruit du rang de cet illustre captif, lui fit ôter

(1) Plut., *in Anton.*, Dion. Cass., l. XLIX ; Strab., *apud Joseph.*, l. XV, c. I.

ses fers et lui permit de faire son séjour à Babylone, où les nombreux Juifs de ces pays le respectaient comme leur souverain légitime et leur grand sacrificateur. Leur vénération s'accrut encore quand ils apprirent qu'Hérode avait conféré le pontificat à un prêtre obscur, nommé Ananel, qu'il avait fait venir de Babylone.

On aurait pu attendre que, se voyant traité en pontife et en roi à Babylone, Hyrcan ne pensât plus à retourner dans la Judée. Il n'en fut pas ainsi. Il aimait naturellement les siens : Mariamne, l'épouse chérie d'Hérode, était sa petite-fille. Il avait sauvé la vie à Hérode lui-même, lorsqu'il était sur le point d'être condamné dans l'affaire des voleurs. Lors donc qu'il le sut sur le trône, il conçut un violent désir de l'aller rejoindre, persuadé qu'il n'y avait rien qu'il ne dût se promettre de sa reconnaissance. Pour le retenir, ses amis lui représentèrent vainement les honneurs et les respects dont il était entouré comme pontife et comme roi : à Jérusalem il ne pourrait plus exercer la souveraine sacrificature, à cause de la mutilation de ses oreilles ; Hérode, roi, ne penserait guère à reconnaître les services rendus à Hérode, particulier. Le débonnaire vieillard n'en aspirait pas moins à revoir sa patrie. Ce désir fut au comble, lorsque Hérode même lui écrivit de conjurer le roi des Parthes et les Juifs de Babylone de ne lui point envier la satisfaction de partager avec lui la royauté, et de reconnaître les obligations qu'il lui avait de l'avoir élevé et de lui avoir sauvé la vie. Il envoya même un ambassadeur à Phraates, avec de grands présents, pour en obtenir la liberté de son bienfaiteur. Hyrcan, trompé par tant d'artifices, quitta son asile et se rendit à Jérusalem, où il fut reçu avec des démonstrations d'amitié propres à voiler la perfidie qu'on méditait (1).

Des troubles domestiques tourmentaient alors Hérode. Alexandra, fille d'Hyrcan et mère d'Aristobule et de Mariamne, femme d'un caractère hautain, souffrait impatiemment qu'Ananel, simple prêtre venu de Babylone, fût revêtu, au préjudice de son fils, de la dignité de grand sacrificateur, qu'Hyrcan ne pouvait plus remplir. Elle reprochait sans cesse à Hérode le tort qu'il faisait à son fils, qui, comme descendant d'Alexandre Jannée, tant du côté de son père que de celui de sa mère, avait seul droit au souverain pontificat. Mais Hérode, n'ignorant pas que le jeune prince avait le même droit à la couronne qu'il lui avait enlevée, craignit qu'en lui cédant une de ces choses, il ne lui donnât la facilité de s'emparer de l'autre. Son refus obligea sa belle mère, à écrire à Cléopâtre, pour que cette reine agît auprès d'Antoine en faveur de son fils. Hérode fut instruit de cette démarche secrète. Pour parer le coup, il consentit à déposer Ananel et à revêtir Aristobule de la dignité de grand-prêtre ; il feignit de n'avoir accordé ce rang au premier que jusqu'à ce que l'âge permît à l'autre de l'occuper.

Cette condescendance d'Hérode, ayant quelque chose de spécieux, produisit une espèce de réconciliation, mais qui ne fut sincère ni d'une part ni de l'autre, surtout de celle d'Hérode ; il connaissait le caractère intrigant de sa belle-mère et le mérite d'Aristobule, qui joignait à une haute naissance et aux charmes de sa figure, plusieurs autres belles qualités propres à lui faire obtenir l'estime de la nation. Pour empêcher Alexandra de se mêler des affaires du royaume, Hérode la querella et la fit garder dans son palais. Cléopâtre, qu'elle instruisit de sa situation, lui manda de se sauver avec son fils et de se rendre en Egypte. Alexandra, pour exécuter un conseil qui lui plaisait infiniment, ordonna à deux de ses plus fidèles serviteurs de faire faire deux coffres, dans lesquels on renfermerait elle dans un, et son fils dans l'autre, et qu'on emporterait la nuit dans un vaisseau prêt à partir pour l'Egypte. Le malheur voulut qu'un des deux serviteurs en parlât à un troisième, qu'il croyait du secret ; ce dernier, ravi de trouver une si belle occasion de faire sa cour à Hérode, lui découvrit le projet d'Alexandra. Les coffres furent saisis par ordre de ce prince, qui, pour ne point encourir le ressentiment de Cléopâtre, affecta de pardonner à la mère et au fils, sans renoncer au dessein de perdre Aristobule à quelque prix que ce fût.

Un événement arrivé peu après lui fit hâter la mort de ce prince. La fête des Tabernacles, l'une des trois grandes fêtes que les Juifs célèbrent avec le plus de solennité, étant venue, le nouveau grand-prêtre, qui n'avait alors que dix-sept ans, parut à l'autel, revêtu des ornements pontificaux, et s'acquitta de son sacré ministère avec tant de grâce et de majesté, qu'il attira sur lui les yeux et l'affection de tous les spectateurs. Ne pouvant plus retenir les transports de leur joie, ils firent retentir le temple de vœux et d'acclamations. Cette indiscrétion du peuple irrita tellement Hérode, qu'il résolut de ne plus différer l'accomplissement de son horrible dessein. Peu après, Alexandra lui donna une fête à Jéricho, où il combla Aristobule de caresses. Il se promenait amicalement avec lui dans les jardins du palais, quand, arrivé comme par hasard près d'un vivier où des jeunes gens se baignaient après la chaleur du jour, il l'engagea à leur tenir compagnie. Aristobule s'exerçait à nager avec les autres, lorsque quelques-uns, apostés par le roi, s'approchèrent de lui et le firent plonger par manière de divertissement, mais ne le lâchèrent que quand il fut noyé. Pour empêcher qu'on ne le soupçonnât d'avoir eu part à un crime aussi noir, Hérode affecta la plus vive douleur, et honora Aristobule d'obsèques magnifiques (2). Ainsi périt ce jeune prince, le dernier rejeton mâle de la maison des Machabées, à l'âge de dix-huit ans, et après avoir

(1) Josèphe, *Antiq.*, l. XV, c. II ; *De bello jud.*, l. I. — (2) Josèphe, *Antiq.*, l. XV, c. III.

exercé un an la souveraine sacrificature, qui fut rendue à Ananel. Personne ne fut dupe de la tristesse simulée d'Hérode ; elle le rendit plus odieux au peuple et à sa famille. Dès qu'Alexandra apprit la mort de son cher fils, son premier mouvement fut de se poignarder ; mais modérant enfin l'excès de son désespoir elle résolut de cacher son ressentiment, pour se venger avec plus de sûreté. Elle informa Cléopâtre du crime atroce qu'Hérode venait de commettre, et la supplia d'en obtenir le châtiment auprès d'Antoine. Cléopâtre fit la démarche, moins par compassion pour Alexandra, que par ambition, se flattant d'obtenir la Judée après la mort d'Hérode. Antoine se rendit, et envoya ordre à ce prince de venir se justifier devant lui à Laodicée, où il devait se transporter avec Cléopâtre. Hérode fut obligé de se soumettre à une sommation si humiliante pour son orgueil ; mais il apporta des présents si magnifiques, qu'il séduisit son juge Cependant, pour que Cléopâtre n'y perdit rien, elle eut la Célésyrie, au lieu de la Judée.

Comme Hérode, malgré sa prudente précaution, ignorait s'il serait absous ou condamné, il avait laissé ordre à son oncle Joseph, qui devait gouverner pendant son absence qu'en cas qu'on lui donnât la mort, il eût aussi à faire mourir sa chère Mariamne. L'amour même qu'il avait pour cette princesse lui dicta cet ordre barbare ; il savait qu'Antoine avait été charmé de sa beauté, à la seule vue de son portrait ; et la pensée de la laisser à un pareil rival, même après sa mort, le tourmentait si cruellement, que son oncle fut obligé de lui promettre qu'il exécuterait fidèlement l'horrible commission dont il l'avait chargé. Après le départ d'Hérode, Joseph, qui voyait tous les jours Mariamne, entretenait souvent de la violente passion que son époux avait pour elle. Comme cette princesse s'en moquait et plus encore sa mère Alexandra, Joseph eut l'imprudence de vouloir les en convaincre, en leur révèlant l'ordre qu'on lui avait donné, et qui était, selon lui, une preuve éclatante de sa tendresse. Elles n'y virent l'une et l'autre que la jalouse fureur d'un tyran, qui voulait être cruel jusqu'après la mort envers ce qu'il aimait le plus. Un bruit semé par les ennemis d'Hérode, et peut-être par ses agents, fit croire qu'Antoine l'avait fait périr dans d'affreux supplices. Cette nouvelle répandit la consternation dans Jérusalem. Alexandra pressa Joseph de sortir avec elle et Mariamne, pour se mettre sous la protection des aigles romaines d'une légion campée hors de la ville. Des lettres d'Hérode firent renoncer à ce projet : il y apprenait à sa famille, que non-seulement il avait gagné sa cause, mais qu'Antoine le comblait de faveurs, et qu'il reviendrait bientôt dans le royaume, plus puissant que jamais. Quelque secrète qu'eût été la résolution de se rendre sous les aigles romaines, Salomé, sœur du roi, en fut instruite. Comme elle haïssait Mariamne, qui avait eu l'indiscrétion de lui reprocher la bassesse de sa naissance, elle se hâta d'en informer son frère, dès qu'il fut de retour. Pour compléter sa vengeance, elle accusa la reine d'avoir eu un commerce trop familier avec Joseph, quoique ce dernier fût son oncle et son mari.

Mariamne se justifia facilement ; mais dans le moment où Hérode lui faisait les plus fortes protestations d'amour, elle eut l'imprudence de lui objecter l'ordre barbare qu'il avait donné à Joseph. Ce reproche fut un coup de foudre pour ce monarque jaloux ; il en conclut que Mariamne et son oncle étaient coupables, et que l'accusation de Salomé était fondée Dans le premier transport, il fut près d'immoler la reine à sa fureur ; mais Joseph et Alexandra en furent les premières victimes : il fit tuer son oncle sur-le-champ, sans vouloir seulement le voir ni l'entendre, et envoya Alexandra en prison, comme la cause de son malheur (1).

Cependant Octave et Antoine s'étaient déclaré la guerre. Il ne s'agissait entre eux que de l'empire du monde. Octave avait déjà réduit Lépide, le troisième triumvir, à la vie privée. Hérode assembla des troupes pour soutenir Antoine, son protecteur ; mais celui-ci lui manda de marcher contre Malc, roi des Arabes. Hérode le fit ; contrarié, trahi par un corps d'auxiliaires que la reine Cléopâtre lui avait envoyé dans ce perfide dessein, il essuya plusieurs revers. Toutefois, il finit par revenir triomphant à Jérusalem, après avoir forcé les Arabes à demander la paix, telle qu'il voulut bien la leur accorder.

La joie que lui causa un si heureux succès fut troublée par la victoire qu'Octave remporta sur Antoine, à Actium, l'an 31 avant l'ère vulgaire. Cette victoire détruisait la puissance de son protecteur, et l'exposait au ressentiment du vainqueur. Il se crut perdu, et tout le monde le crut avec lui. Le seul conseil qu'il donna à Antoine fut de faire périr Cléopâtre et de s'emparer de son royaume et de ses trésors, pour pouvoir disputer l'empire une seconde fois à son heureux rival, ou en obtenir au moins la paix à des conditions favorables. Il s'engagea, s'il suivait ce conseil, à lui fournir de l'argent, des troupes, des places fortes, des vivres. Mais Antoine, qui avait perdu la bataille sur mer, abandonné son armée de terre, pour suivre sa royale prostituée en Égypte et s'y donner plus tard la mort comme un héros de comédie, n'eut garde de s'affranchir de ses honteux liens par un aussi cruel expédient. Hérode résolut alors de faire sa paix avec Octave, plus connu depuis cette époque sous le nom de César-Auguste.

Comme l'entreprise était hasardeuse, il prit ses précautions. Le vieil Hyrcan, dernier mâle de la race des Machabées, avait été autrefois

(1) Josèphe, *Antiq.*, l. XV ; *De bello judaico*, l. I.

reconnu roi des Juifs, et comme tel était devenu l'allié des Romains. L'affection du peuple pour le dernier représentant d'une race illustre pouvait se réveiller dans les circonstances présentes. Hérode fit couper la tête au debonnaire vieillard, dans la quatre-vingtième année de son âge, sous prétexte d'une correspondance avec le roi des Arabes. Il confia sa propre mère, Cypros, et Salomé, sa sœur, aux soins de son frère Phéroras, avec ordre à ce dernier de gouverner le royaume aussitôt qu'il aurait reçu la nouvelle de sa mort. Quant à Mariamne et à sa mère Alexandra, il les confina dans la forteresse de Massada, dont il commit la garde à son trésorier, nommé Joseph, et à Sohème, un de ses plus intimes confidents, auquel il renouvela l'ordre inhumain de faire mourir l'une et l'autre, si son voyage lui était fatal.

Après ces mesures sanguinaires, Hérode s'embarqua pour l'île de Rhodes, où se trouvait alors Auguste. Il parut devant lui, revêtu de tous ses ornements royaux, à l'exception du diadème, et lui parla avec autant de confiance que s'il avait été sûr d'obtenir ce qu'il venait demander. Il ne dissimula ni son attachement aux intérêts d'Antoine, ni les secours qu'il lui avait donnés; il avoua même qu'il lui avait conseillé la mort de Cléopâtre, afin que, s'étant emparé de son royaume et de ses trésors, il se vît en état d'exiger des conditions favorables. « Maintenant donc, conclut-il, si le ressentiment contre Antoine vous fait condamner mon affection pour lui, je ne nierai pas pour cela ce que j'ai fait, je n'en publierai pas moins combien je l'ai aimé; mais si, sans faire attention à la personne, vous considérez quel ami je suis et quelle est ma reconnaissance pour mes bienfaiteurs, vous pourrez en faire l'épreuve : il n'y aura qu'à changer les noms; la même amitié méritera les mêmes louanges. » Ainsi parla Hérode. Comme avant de venir trouver le nouveau César, il avait eu la prudence d'envoyer du secours à Quintus-Didius contre les gladiateurs d'Antoine, Auguste fut très-content de son discours et de son procédé. Il l'en remercia, le reçut au nombre de ses amis et lui ordonna de reprendre le diadème. Hérode, charmé d'un si heureux succès, fit de magnifiques présents à Auguste et à ses favoris. Depuis cette époque, il fut plus considéré qu'aucun autre prince tributaire. Sa faveur ne fit qu'augmenter, tant il savait s'en rendre digne. Lorsque peu après, Auguste traversa la Syrie pour se rendre en Égypte, il ne se borna point à aller au-devant de lui; il fournit son armée de pain, de vin et d'autres vivres, pendant qu'elle traversait d'arides déserts; il ajouta un présent de huit cents talents, quatre millions et demi, et l'accompagna jusqu'à Péluse. Une si noble manière d'agir fit penser à Auguste et à son armée, que le royaume d'Hérode était beaucoup moindre que son mérite (1).

Si la puissance et la gloire pouvaient rendre heureux, Hérode devait l'être, d'autant plus qu'il était parvenu à cette gloire et à cette puissance d'une façon peu ordinaire. Lui, un Iduméen, avait été placé sur le trône de David et nommé roi, lorsqu'il était fugitif; il avait été confirmé dans la royauté par l'ennemi même du puissant ami auquel il devait la couronne, et cela dans un moment où il désespérait presque autant de sa vie que du reste. César-Auguste était son ami; cet ami était maître de l'empire romain, n'avait point de rival, n'était point l'esclave d'une Cléopâtre, dont la haine avait été si à craindre pour Hérode. Après la chute d'Antoine, le fils d'Antipater se voyait plus assuré que jamais, et il semblait qu'il pouvait maintenant cueillir en repos les fruits murs de l'arbre que son rusé père avait planté avec tant de soin, que lui-même avait arrosé avec les larmes et le sang de tant de milliers d'hommes, surtout avec le noble sang des derniers Machabées. « Mais il n'y a point de paix pour les impies, a dit l'Eternel (2). » Et où cet homme eût-il pu trouver la paix? Haï du peuple, qui ne voyait en lui que la créature des Romains idolâtaes, que le tyran souillé du meurtre des princes, des prêtres et des anciens lui-même, il cherchait à affermir son trône par la cruauté, et cette cruauté augmentait encore la haine publique. Dans l'intérieur de son palais, nulle consolation pour lui. Sa chaste et vertueuse épouse voyait en lui le meurtrier de son frère et de son grand-père, qui déjà, même deux fois, avait prononcé la sentence de mort contre elle; car elle avait également appris de Sohème l'ordre qu'il avait de la tuer, au cas qu'Hérode vînt à périr.

Lors donc qu'il revint triomphant d'auprès d'Auguste et qu'il raconta l'heureux succès de son voyage, elle l'écouta froidement, ne répondit à ses caresses que par le silence et par des soupirs. Hérode vit que Mariamne ne l'aimait point, et s'emporta souvent jusqu'à la fureur; souvent il prenait la résolution de se venger; mais l'aspect seul de cette épouse, lors même qu'elle était irritée, le désarmait, et il flottait entre les transports de la haine et de l'amour. Cypros et Salomé, sa mère et sa sœur, envenimèrent son esprit par des paroles insidieuses et des calomnies; Mariamne, de son côté, les seconda peut-être plus d'une fois par trop de fierté; sa perte allait se consommer, quand un incident vint la suspendre.

Hérode apprit les victoires d'Auguste, la mort d'Antoine et de Cléopâtre, et la réduction de l'Egypte en province romaine, l'an 30 avant l'ère chrétienne. Il résolut de faire un voyage dans ce pays, où César lui témoigna non-seulement beaucoup d'honneur, mais encore de l'amitié. Il lui fit présent de quatre

(1) Josèphe, *Antiq.*, l. XV, c. IX, X. — (2) Isaïe, XLVIII, 22.

cents Gaulois qui avaient servi de gardes à Cléopâtre, lui rendit le territoire de Jéricho, qu'Antoine avait donné à cette princesse ; y ajouta les villes de Gadara, d'Hippone et de Samarie, et, sur la mer, Gaza, Anthédon, Joppé et la Tour-de-Straton, nommée plus tard Césarée.

Après avoir accompagné Auguste jusque dans Antioche, Hérode revint à Jérusalem, mais pour y retrouver sa jalousie et sa fureur avec tous les emportements. Un jour qu'il eut appelé Mariamne et qu'il lui prodiguait les témoignages les plus passionnés de son amour, elle s'en défendit et lui reprocha le meurtre de son frère et de son grand-père. Hérode en fut tellement outré, que peu s'en fallut qu'il ne la tuât sur-le-champ. Salomé n'eut garde de négliger une occasion si favorable à sa vengeance ; elle avait gagné l'échanson du roi, qui était prêt à accuser la reine du crime dont on était convenu. Pour exécuter ce noir projet, l'échanson se présenta devant Hérode encore furieux, tenant d'une main une coupe empoisonnée, et de l'autre, une somme d'argent qu'il feignait avoir reçue de Mariamne pour lui faire boire cette coupe. Dans sa rage, Hérode condamna à la plus cruelle torture l'eunuque favori de la reine. Cet homme ne confessa rien ; mais il lui échappa de dire au milieu des tourments que l'aversion de Mariamne venait de ce qu'elle avait appris de Sohème. A ces mots, Hérode s'écria que Sohème, qui lui avait toujours été si fidèle, n'aurait jamais révélé son secret, s'il n'avait eu un commerce criminel avec Mariamne : il fut massacré sur-le-champ. On fit alors le procès de la reine. Comme Hérode avait désigné pour ses juges ses plus dévoués courtisans et qu'il fit lui-même l'office d'accusateur, l'infortunée princesse fut bientôt condamnée, et condamnée à mort. Cependant, et les juges et le roi lui-même furent d'avis de différer l'exécution de la sentence. Mais l'exécrable Salomé, qui craignait que sa trame infernale ne fût découverte tandis que Mariamne vivait encore, obtint un ordre de la faire exécuter sans délai, sous prétexte que le peuple commençait à se soulever en sa faveur.

Mariamne reçut la sentence avec une fermeté héroïque ; elle marcha vers le lieu de l'exécution avec un visage serein, jusqu'au moment où elle fut mise à la plus cruelle épreuve. Sa mère, Alexandra, qui s'attendait à subir le même sort, crut l'éviter en gagnant la bienveillance d'Hérode. Pour y réussir, elle eut la bassesse d'insulter à sa malheureuse fille, jusqu'à feindre de vouloir lui arracher les cheveux, en l'accablant des injures les plus grossières. Mariamne ne daigna point lui répondre, et témoigna jusqu'à la mort la noblesse de son caractère (1).

Hérode, poursuivi par l'image d'une femme qu'il idolâtrait, n'éprouva plus que des remords qui lui rendirent la vie odieuse : vainement crut-il calmer son désespoir par la variété des divertissements ; toujours il voyait sa chère Mariamne, il l'appelait à haute voix et ordonnait qu'on la lui amenât. Sa douleur augmenta encore par les ravages d'une peste terrible, qui excita les cris de ses sujets. Ce fléau fut regardé comme un interprète du ciel, qui lui demandait compte du sang innocent qu'il avait répandu, et surtout de celui de Mariamne. Il se retira dans quelque désert voisin, sous prétexte de chasser, mais dans la réalité pour éviter le regard des hommes. Se sentant enfin attaqué de douleurs violentes dans les intestins, il se rendit à Samarie, où ses médecins firent de vains efforts pour le soulager : ce prince ne se réglant que d'après ses caprices, leurs remèdes irritèrent le mal qu'ils devaient guérir. La force de son tempérament lui rendit enfin la santé ; mais son caractère n'en devint que plus farouche, sa barbarie n'épargna plus ni amis ni ennemis, le reste de sa vie.

Alexandra, l'indigne mère de la vertueuse Mariamne, fut une des premières victimes. L'espérance que le roi périrait dans sa maladie avait fait faire à Alexandra tous ses efforts pour engager le gouverneur des deux principales forteresses de la Judée à les lui remettre entre les mains avec les enfants d'Hérode. L'une de ces forteresses, nommée Antonia, commandait le temple, l'autre commandait la ville. Alexandra feignait de n'avoir d'autre dessein que de vouloir assurer la couronne aux enfants que ce prince avait eus de sa fille, en cas qu'il vînt à mourir; mais ces gouverneurs connaissaient si bien son caractère intrigant, qu'ils en informèrent le roi. Ce prince ordonna qu'on la fît mourir ; ce qui fut exécuté sur-le-champ. La seconde victime fut un Iduméen, nommé Costobare, qui avait épousé Salomé, après qu'Hérode eut fait périr son premier époux. Cette femme, lasse du second, l'accusa d'un complot auprès de son frère, ainsi que de trois autres, y ajoutant le crime d'avoir nourri secrètement les enfants d'un proscrit. Ils furent tous mis à mort.

Apeès avoir éteint la race des Machabées et leurs plus fidèles partisans, Hérode se montra autant païen que juif. Des temples avaient été élevés à Jules-César après sa mort ; des temples furent élevés à César-Octave pendant sa vie ; on leur offrait des sacrifices comme à des dieux. On admira dans le dernier comme une grande modestie, qu'il ne voulût pas recevoir ces honneurs à Rome, mais seulement dans les provinces, où Suétone nous apprend que c'était la coutume d'ériger des temples même aux proconsuls (2). Le sénat, pour faire entendre que le nouveau César possédait une dignité au-dessus de l'homme, lui avait donné le surnom d'Auguste, qui veut dire autant que « sublime, divin ; » et c'est de ce nom qu'il fut appelé depuis. Hérode fut un des plus empressés adorateurs du nouveau dieu.

(1) Josèphe, *Antiq.* l. XV, c. XI. — (2) Suet., *Octav.*, 52.

Il bâtit un théâtre dans l'intérieur même de Jérusalem, et hors des murs de la ville, un vaste amphithéâtre pour les combats des hommes et des bêtes. Comme les païens avaient coutume de consacrer ces combats et ces spectacles à une divinité, il établit, en l'honneur d'Auguste, des jeux qui devaient se célébrer tous les cinq ans. Il présida lui-même à leur première célébration, où il fit venir de bien loin des athlètes, des histrions, des musiciens et autres gens de cette espèce : outre toute sorte de combats et de spectacles, il y avait des courses de chevaux et de chariots. Le théâtre était environné d'inscriptions à la gloire d'Auguste, et des trophées des nations qu'il avait vaincues. Dans l'amphithéâtre, on ne lâcha pas seulement les bêtes les unes contre les autres, mais encore contre des hommes, qui devaient les combattre à la manière des Romains.

Hérode s'acquit une certaine considération auprès des étrangers par la magnificence de ces jeux, mais il scandalisa les Juifs sous plus d'un rapport. Les honneurs divins rendus à Auguste étaient pour eux une abomination ; ils avaient en horreur les jeux homicides de l'amphithéâtre ; la nudité effrontée des athlètes leur était un scandale. Les trophées choquèrent surtout, parce que le peuple les prit pour des idoles. Hérode fit ôter les décorations de quelques-uns, pour faire voir que ce n'étaient que des poteaux recouverts : le murmure se convertit en risée. Mais cela ne levait pas le juste scandale que donnaient en général les jeux idolâtres ; et le mécontentement monta si haut, que dix hommes conspirèrent contre Hérode, et portèrent des poignards sous leurs vêtements. Parmi eux était un aveugle ; il savait bien qu'il ne pouvait point prendre part à l'action des autres, mais il voulait partager leur péril et enflammer ainsi leur courage. Ils se rendirent au théâtre dans l'espérance de tuer le roi ou du moins quelques-uns de ses courtisans, ou bien, s'ils ne réussissaient point, de le rendre plus odieux par leur supplice. Un espion découvrit ce dessein à Hérode, qui en fit périr les auteurs dans les tourments les plus cruels. La haine du peuple contre le délateur fut si violente, que, non content de le tuer, il le mit en pièces et le donna à manger aux chiens. Hérode n'apprit que tard le nom de ceux qui avaient commis cette barbarie ; il les connut enfin par quelques femmes à qui la violence des tortures les arracha : il les fit tous périr, eux et leurs familles. Ce dernier acte de cruauté combla la mesure. Il sentit lui-même que, devenu odieux, il avait tout à craindre d'une révolte. Il crut pouvoir se défendre contre son peuple par des murailles et des remparts. Non content des deux citadelles qui commandaient Jérusalem et des forteresses considérables qui étaient dans le pays, il fortifia encore d'autres villes, principalement Samarie, qui n'était éloignée de Jérusalem que d'une journée de chemin. Cette ville, détruite par Hyrcan, fils de Simon, avait été rebâtie par Gabinius, gouverneur de Syrie, et appelée, d'après lui, Gabinium. Hérode y mit la dernière main, la rendit aussi forte que belle, et lui donna le nom de Sébaste, nom grec d'Auguste. Il poussa l'adulation jusqu'à l'idolâtrie, en érigeant à Auguste un temple dans cette ville. Il en fut de même d'un autre lieu sur le bord de la mer, nommé la Tour-de-Straton ; il en fit une cité magnifique, qu'il nomma Césarée, en l'honneur du nouveau César (1). Là se voyait également un temple consacré à Auguste, avec deux statues, l'une de Rome, l'autre de ce prince; car ce n'est que conjointement avec Rome qu'il voulait être adoré, comme nous l'apprend Suétone (2).

Vers la treizième année du règne d'Hérode, la Judée fut accablée sous les deux fléaux de la famine et de la peste. Le prince, dont le trésor était épuisé par les sommes qu'il avait employé à la construction de ses forteresses, fit fondre tout ce qu'il avait d'or et d'argent, et l'envoya en Egypte, où Pétronius, son ami, était gouverneur, pour avoir du blé et empêcher le peuple de mourir de faim ; il eut aussi le soin de fournir des habits aux plus indigents. La sécheresse ayant fait périr presque tous les animaux, ils manquaient de laine pour se vêtir. Ce procédé généreux tourna la haine des Juifs en admiration ; mais il perdit bientôt cette bienveillance par de nouveaux accès de fureur.

Peu de temps après, il éleva dans Jérusalem un palais brillant d'or et de marbre, où, parmi les appartements on en distinguait un qui portait le nom d'Auguste, et un autre celui d'Agrippa, son gendre. Ce n'était pas seulement par ces attentions flatteuses qu'Hérode cherchait à se concilier la faveur de Rome. Gellius, envoyé à la conquête de l'Arabie, en reçut des secours considérables, entre autres cinq cents des plus vaillants de ses gardes. Il est vrai que cette expédition ne réussit point ; mais César ne fut pas moins sensible aux services qu'il rendit alors aux Romains. Hérode épousa cette même année une autre Mariamne, fille d'un prêtre juif d'Alexandrie, nommé Simon, et d'une beauté merveilleuse. Pour contracter cette alliance sans déshonneur, il ôta la souveraine sacrificature à Jésus, fils de Phabet, et la donna à son futur beau-père. Après les noces, il bâtit en l'honneur de lui-même un magnifique palais qu'il nomma Hérodion, dans l'endroit même où, dix-sept ans auparavant, il avait vaincu Antigone. La situation en était si avantageuse, que les Juifs et même des étrangers vinrent s'y établir, de sorte que ce palais occupa bientôt le centre d'une ville.

Hérode paraissait alors au comble de ses vœux. L'estime déclarée d'Auguste le faisait aimer ou craindre de ses sujets et de ses voi-

(1) Josèphe, *Antiq.*, l. XV, c. XIII. — (2) Suet., *Octav.*, n. 52.

sins. Pour se concilier davantage la faveur du César, il envoya à Rome deux fils qu'il avait eus de Mariamne, pour y être élevés sous ses yeux. Pollion, son intime ami, eut ordre de leur préparer un logement ; mais l'empereur lui épargna ce soin, en leur donnant un appartement dans son propre palais. Il fut si charmé de la confiance qu'Hérode lui témoigna, qu'il lui permit de nommer lequel de ses fils il voudrait pour son successeur. Il ajouta même plusieurs provinces à son royaume. Vainement Zénodore, quirecevait le revenu de ces provinces, voulut s'y opposer. L'empereur étant venu en Syrie, il saisit l'occasion de joindre ses plaintes à celles que les habitants de Gadara devaient faire contre Hérode. Auguste, après leur avoir donné audience, indiqua un jour à Hérode pour répondre à ses accusateurs. Hérode obéit. Son apologie fut écoutée par l'empereur avec une prévention si visible, que ses ennemis, craignant d'être livrés à son ressentiment, se tuèrent la nuit suivante. Zénodore fut si effrayé, qu'il prit un poison violent qui lui dévora les entrailles et le fit périr le lendemain.

Auguste donna au roi des Juifs une nouvelle preuve de son affection, en défendant aux gouverneurs de Syrie de rien entreprendre d'important sans son avis. Hérode mit à profit une occasion si favorable pour faire obtenir une tétrarchie à son frère Phéroras, qui put alors soutenir son rang, sans réclamer la générosité du successeur de son frère. Hérode ensuite accompagna l'empereur jusqu'au lieu de son embarquement. Il bâtit en son honneur un superbe temple de marbre blanc, près de Panium, où le Jourdain a sa source. Il lui en bâtit encore plusieurs autres, non dans la Judée, mais dans d'autres parties de son royaume, s'excusant auprès des Juifs sur ce que c'était la volonté d'Auguste, auquel il ne pouvait désobéir. Dans la réalité, il courtisait la faveur d'Auguste et des Romains, pour se maintenir sur le trône contre la haine de son peuple. Vers ce même temps, il déchargea ses sujets de la troisième partie du tribut, prétextant le désir de les soulager dans la déplorable situation où il les voyait réduits. Son véritable motif était d'adoucir leur esprit, aigri par son peu de respect pour leur religion. Leur mécontentement avait éclaté plusieurs fois à ce sujet. Cependant, pour leur faire sentir qu'il n'ignorait point leurs dispositions secrètes à la révolte, il défendit sévèrement les assemblées et les grands festins dans Jérusalem. Comme il avait des espions partout, et et qu'il le devenait quelquefois lui-même pour apprendre, la nuit, ce qu'on pensait de son gouvernement, il crut, pour s'assurer ses sujets, devoir leur faire prêter serment de fidélité ; mais Pollion ou Hillel, et Saméas, à la tête des Esséniens, ainsi que les chefs des Pharisiens, s'opposèrent si hautement à cette nouveauté, qu'Hérode fut contraint d'y renoncer, sans oser même en témoigner son ressentiment.

Ce monarque, pour calmer les esprits et s'immortaliser, trouva un moyen plus heureux : ce fut la restauration du temple de Jérusalem. Le quatrième livre des Machabées n'en parle pas ; mais Josèphe en parle dans plusieurs endroits (1). Quand Hérode en fit la première proposition, le peuple témoigna de la surprise et de la défiance. Cependant, les matériaux étant prêts, les prêtres commencèrent par restaurer eux-mêmes, jusque dans ses fondements, la partie intérieure du temple ou le sanctuaire, et la finirent dans dix-huit mois. La restauration des autres parties dura huit ans. Il paraît toutefois, que l'on continua bien des années encore à y travailler, soit pour embellir, soit pour ajouter de nouveaux parvis ; car Josèphe rapporte que, cinq ans avant la ruine du temple par les Romains, dix-huit mille ouvriers se trouvèrent sans occupation, parce que les travaux du temple étaient achevés. D'où il reste à conclure que la restauration complète dura un peu plus de quatre-vingts ans. Elle avait commencé depuis quarante-six ans, lorsque les Juifs dirent au Christ : « Il y a quarante-six ans qu'on est à bâtir ce temple (2). » Car le texte grec peut se traduire ainsi. Hérode déploya dans cette entreprise sa magnificence ordinaire. Cependant ce temple, rebâti sur le même fondement que sous Zorobabel, et avec les mêmes matériaux, auxquels on en ajouta d'autres, ne fut point regardé comme un troisième temple, mais seulement comme le second. Jamais les Juifs n'ont parlé ni ne parlent que de deux. Josèphe, lui-même, dit en termes exprès, que le second temple, bâti au temps de Cyrus et détruit au temps de Vespasien, avait duré six cent trente-neuf ans (3).

Pendant qu'on travaillait à cette restauration, Hérode fit un voyage à Rome, pour y rendre hommage à son protecteur, et pour y voir ses deux fils. Peut-être le motif de son voyage était-il de s'éloigner des murmures qu'excitait une nouvelle loi qu'il venait de faire. Par cette loi, ceux qui entraient par force dans une maison, étaient vendus comme esclaves dans les pays étrangers. Cette loi déplaisait à la nation, parce qu'un pareil esclavage était éternel ; tandis que, d'après la loi divine, il finissait à chaque année sabbatique, pour ceux qui étaient vendus à leurs frères. D'ailleurs, ces malheureux se trouvaient exposés par là au danger presque inévitable d'oublier ou d'abandonner la vraie religion. Il paraît donc qu'Hérode, qui voulait réprimer les vols devenus trop fréquents, s'absenta pour n'être plus exposé à des sollicitations importunes. Quand il arriva à Rome, Auguste le reçut avec toutes les marques de la plus vive amitié ; il le régala splendidement et lui remit ses fils. Ces jeunes hommes furent reçus à Jérusalem avec beau-

(1) Josèphe, *Antiq.*, l. XV, c. XIV. — (2) Joan., II, 20. — (3) Josèphe, *De bello jud.*, l. VI, c. XXVI.

coup de joie; on voyait en eux, non les fils d'Hérode, mais les fils de l'infortunée et vertueuse Mariamne, et, par elle, les rejetons des Machabées. Leur père lui-même parut en être très-content, leur fit rendre les honneurs convenables, et les maria, Alexandre avec Glaphyre, fille d'Archélaüs, roi de Cappadoce, et Aristobule avec Bénérice, fille de sa sœur Salomé (1).

L'admiration et l'amour que le peuple témoigna pour ces deux fils d'Hérode, excitèrent l'envie et la crainte de l'inquiète Salomé et de ceux de ses complices qui avaient contribué à la mort de Mariamne; ils craignaient avec raison la vengeance des deux princes. Pour se rassurer, ils employèrent les mêmes artifices qui leur avaient si bien réussi; ils semèrent le bruit qu'Aristobule et Alexandre haïssaient Hérode, qu'ils regardaient comme l'assassin de leur mère; ils ne doutèrent point que ces calomnies ne parvinssent aux oreilles du roi, et qu'elles l'engageassent à sacrifier ses deux fils à son ombrage politique.

Agrippa, gendre d'Auguste, étant venu dans l'Asie proprement dite, Hérode l'invita à se rendre en Judée, où, après lui avoir fait voir les villes de Sébaste, Césarée et autres qu'il venait de bâtir, il le conduisit à Jérusalem. Les habitants de cette capitale allèrent au-devant de lui magnifiquement vêtus, et le reçurent dans leur ville avec des honneurs proportionnés à la dignité de son rang. Après avoir offert une hécatombe entière dans le temple, Agrippa partit, à cause de l'hiver, très-satisfait de l'accueil qu'on lui avait fait, et surtout de la générosité d'Hérode. Philon ajoute, qu'il fit des présents très-considérables aux Juifs, et qu'il ne négligea rien de tout ce qui pouvait les obliger, sans déplaire à leur souverain. Le printemps suivant, Agrippa, avec sa flotte, arriva sur les bords du Bosphore, et fut très-agréablement surpris d'y voir venir Hérode, avec un renfort considérable d'hommes, d'armes et de vivres. Cette attention lui plut tellement, qu'il n'entreprit plus rien sans le consulter, et partagea tous ses plaisirs avec lui. Il fit en même temps plusieurs décrets en faveur des Juifs d'Ionie, qu'on avait troublés dans la jouissance de leurs priviléges (2).

Hérode, de retour à Jérusalem, rassembla les Juifs, leur apprit l'heureux succès de ses armes et de celles d'Agrippa. Il ajouta, qu'il leur remettait la quatrième partie de leur tribut; générosité qui affaiblit le mécontentement causé par la loi sévère contre les voleurs. Mais pendant qu'Hérode pouvait s'applaudir de l'état des affaires du royaume, la haine de Salomé contre ses deux fils remplissait son palais de troubles. Il est vrai que les deux princes, jeunes et ardents, ne dissimulaient pas leur aversion pour elle et son frère Phéroras, qui, de leur côté, pour les perdre plus sûrement, travaillaient à les exaspérer encore davantage; leur imprudence s'était quelquefois plainte du sort qu'on avait fait subir à leur mère; enfin, ils témoignaient si peu d'affection pour leur père, que Salomé réussit facilement à les lui rendre odieux. Hérode, pour chagriner les deux frères, fit venir à sa cour un autre de ses fils, nommé Antipater, et affecta de l'accabler de caresses. Cette conduite éteignit dans le cœur d'Aristobule et d'Alexandre le peu de tendresse qu'ils pouvaient garder encore pour leur père; leur indiscrétion tint alors des discours qui n'étaient qu'imprudents, mais qu'on rendit outrageants.

Parmi les marques d'affection qu'Hérode prodigua à son fils favori, il obtint d'Agrippa la permission que ce jeune prince pût l'accompagner à Rome, pour qu'il l'y présentât à l'empereur. Dès lors il fut regardé comme le successeur de son père. Antipater partit. Pour empêcher que ses deux frères ne profitassent de son absence, et ne regagnassent l'affection de son père, il parvint, par ses lettres, à les lui rendre tellement suspects, qu'Hérode résolut de les conduire à Rome, pour les y accuser en présence de l'empereur. Auguste était alors à Aquilée. Hérode alla l'y trouver, et lui demanda vengeance de la conspiration de ses deux fils contre ses jours. Une accusation si odieuse fit répandre des larmes aux deux princes. Alexandre plaida avec tant d'éloquence sa cause et celle de son frère, qu'Auguste, convaincu de leur innocence, ne put s'empêcher de témoigner à leur père, qu'il les avait accusés trop légèrement; ce qui produisit une réconciliation. Mais Hérode était trop ombrageux, ses fils trop imprudents, et leurs ennemis trop adroits, pour que cette réconciliation durât longtemps. Hérode sema lui-même la discorde dans sa famille, par un discours qu'il adressa aux habitants de Jérusalem, lorsqu'il revint dans cette ville. Après les avoirs instruits du succès de son voyage à Rome, il leur déclara que son intention était que ses fils régnassent après sa mort, et que le trône fût rempli d'abord par Antipater, ensuite par Alexandre, et enfin par Aristobule. Il ajouta, qu'aussi longtemps qu'il vivrait, ses mains n'abandonneraient point les rênes du gouvernement : c'était bien là le vrai moyen de rendre ses trois fils ennemis irréconciliables (3).

Cruel envers sa famille, Hérode n'était que magnifique envers les étrangers. Il fit des largesses incroyables à plusieurs villes de Syrie et de Grèce, et généralement à toutes celles où il passait, payant leurs dettes, y élevant de somptueux édifices, ou les aidant à terminer ceux qu'elles avaient commencées. Dans Antioche, il fit paver les rues avec une pierre fort polie, et entourer la grande place de galeries couvertes. A Rhodes, il rebâtit le temple d'Apollon et donna des sommes considérable pour construire des vaisseaux. Comme les jeux olympiques, auxquels il assista dans

(1) Josèphe, *Ant.*, l. XVI, c. I, II. — (2) *Ibid.*, c. II et III. — (3) *Ibid.*, c. XI à VIII.

un de ses voyages, ne répondaient plus à leur ancienne réputation, parce que les fonds manquaient pour la dépense, il assigna un revenu annuel pour les célébrer dignement. La reconnaissance des Grecs lui décerna le titre de président perpétuel de ces jeux (1).

Honoré des nations étrangères, craint, sinon respecté des Juifs, protégé par le peuple romain, Hérode pouvait être satisfait. Mais les infernales machinations de son frère et de sa sœur, et l'épuisement de ses finances, troublaient son repos. Les remèdes dont il se servit pour guérir ces maux furent plus dangereux que les maux mêmes. Le besoin extrême qu'il avait d'argent lui fit jeter les yeux sur le tombeau de David et de Salomon, dont il feignait de savoir qu'Hyrcan avait tiré autrefois des sommes immenses. Il se rendit à l'endroit marqué avec quelques-uns de ses plus intimes confidents; et, au lieu de l'or et de l'argent qu'il espérait y trouver, il y vit des vases précieux artistement travaillés, qu'il fit emporter. Cette découverte n'ayant servi qu'à allumer la soif de sa cupidité, il fit fouiller jusque dans les cercueils de David et de Salomon; mais une vapeur empoisonnée, ou, selon Josèphe, une flamme miraculeuse, qui tua deux de ses gardes, arrêta la profanation. Pour expier son sacrilége, il fit bâtir à l'entrée du sépulcre un superbe monument de marbre blanc. Les Juifs regardèrent cet ouvrage plutôt comme un monument de son crime que de son repentir (2).

La haine de la nation s'accrut encore par la barbarie avec laquelle il traita ses fils et leurs amis. La détestable Salomé avait tellement irrité sa colère contre eux, qu'il cessa d'être père et roi, pour n'être plus qu'un tyran furieux, remplissant la ville de sang et faisant une boucherie de son palais. Alexandre avait été accusé d'avoir corrompu, à force d'argent, deux de ses plus chers favoris, son maître et son échanson. Hérode les fit mettre à la torture, et leur arracha, par ce moyen, l'aveu qu'ils avaient reçu quelques présents de ce prince; mais ils nièrent constamment qu'il leur eût fait part de quelque mauvais dessein contre le roi. Cette confession n'ayant pu dissiper les soupçons d'Hérode, il fit redonner la question à ces malheureux, et extorqua d'eux, à force de tourments, de quoi faire mettre son fils en prison. Le jeune prince, désespéré à la vue des chaînes dont il était chargé, envoya à son père quatre confessions différentes, dans lesquelles il avoua beaucoup plus que n'avaient fait ceux qu'on avait mis à la torture. Il accusa en même temps Salomé, Phéroras et les deux premiers ministres du roi d'avoir pris part au complot; il ajouta que Salomé était venue secrètement la nuit dans son lit, et qu'elle avait fait tous ses efforts pour le convaincre qu'il n'y aurait pour eux aucun bonheur aussi longtemps que le tyran vivrait. Cette accusation, dont le but était d'augmenter le trouble, produisit son effet Hérode, ne sachant plus à qui se fier, devint le jouet de ses soupçons et de sa fureur : chaque jour éclairait des supplices nouveaux; le tyran lui-même était autant à plaindre que les victimes de sa cruauté. Le jour et la nuit, son imagination lui peignait ses fils armés de poignards et prêts à frapper. Telle était la situation de cet infortuné monarque; quand Archélaüs, roi de Cappadoce, arriva à Jérusalem. Ce sage prince, connaissant le caractère violent et barbare d'Hérode, affecta de le plaindre et condamna la perfidie de son fils, menaçant de lui ôter sa fille et de l'abandonner au juste ressentiment de son père. Il eut ensuite assez d'adresse pour affaiblir peu à peu l'effet qu'avaient produit sur Hérode les confessions arrachées par la violence des tourments. Il parvint enfin à le convaincre que jamais son fils n'avait formé le projet de lui enlever la couronne et la vie. Phéroras, qui pour lors était banni de la cour, apprenant qu'Alexandre était rentré en grâce, essaya de fléchir Hérode, en se présentant devant lui en habit de deuil, et en s'avouant l'auteur de toutes les accusations formées contre les deux princes. Après s'être réconcilié avec ses enfants, Hérode partit pour Rome afin d'en informer l'empereur. Sur sa route, il accompagna Archélaüs jusqu'à Antioche (3).

Pendant le séjour qu'il fit à Rome, les brigands qu'il avait chassés de la Trachonitide, province que lui avait donnée Auguste, s'étaient retirés dans l'Arabie Pétrée, sous la protection du roi Obodas, ou plutôt de son ministre Sylléus. Leurs ravages dans la Judée furent si terribles, qu'Hérode fit mourir ceux de leurs parents qui lui tombèrent entre les mains. Leur fureur n'en devint que plus violente. Le printemps suivant, Hérode s'adressa à Saturnius et à Volumnius, gouverneurs de la Syrie, pour leur demander qu'il obligeassent Sylléus à lui rendre soixante talents qu'il lui avait prêtés. Ce dernier, condamné au remboursement, se sauva à Rome. Hérode, ayant obtenu la permission de se faire justice à lui-même par la voie des armes, marcha en Arabie, y défit les brigands, démolit leur forteresse et revint à Jérusalem. Mais cette expédition faillit lui faire perdre la faveur d'Auguste, à qui Sylléus avait eu l'adresse de persuader que les Arabes avaient été attaqués injustement. Hérode avait envoyé deux ambassadeurs à l'empereur : aucun ne parvint à obtenir audience. Il chargea enfin de cette commisson délicate Nicolas de Damas, qui, trouvant Auguste prévenu contre son maître, prit une voie détournée. Les ambassadeurs des Arabes nabathéens étaient arrivés en même temps pour accuser Sylléus de plusieurs crimes, entre autres d'avoir empoisonné le roi Obodas. Comme Nicolas était fort éloquent et très-bien vu de l'empereur, il s'offrit d'être leur interprète et de parler en leur nom. En

(1) Josèphe, *Antiq.*, c. IX. — (2) *Ibid.*, c. XI. — (3) *Ibid.* c. XI et XII.

accusant Syllæus, il réussit à justifier incidemment Hérode. Auguste, détrompé par ce moyen, allait réparer le tort qu'il croyait avoir fait à ce dernier; mais les nouvelles plaintes de cet infortuné monarque contre ses fils le détournèrent de son projet (1).

Salomé et Phéroras, toujours fidèles à leur haine, étaient parvenus à inspirer de nouveaux soupçons à Hérode contre ces deux fils. Cependant l'examen le plus sévère n'avait trouvé contre eux que le dessein de se retirer dans quelque pays voisin pour se soustraire à la tyrannie de leur père. C'en fut assez pour que le soupçonneux monarque crût tout le reste. Il envoya deux ministres à Rome, avec une lettre pour l'empereur, dans laquelle il formait contre ses deux fils les accusations les plus atroces. Auguste, dans sa réponse lui dit, que, s'ils avaient entrepris sur sa vie, il pouvait les traiter comme des parricides; mais que, s'ils n'avaient pensé qu'à s'enfuir, il était de la tendresse paternelle de se contenter d'un léger châtiment; il lui conseilla de faire examiner cette affaire à Béryte, en présence de ses amis et autres personnes considérables, des gouverneurs de Syrie et des provinces voisines, en particulier d'Archélaüs, roi de Cappadoce.

Hérode convoqua les personnes désignées; cependant il se permit d'exclure Archélaüs, auquel il reprochait de la partialité pour ses fils; mais il n'oublia pas de faire siéger parmi les juges Phéroras et Salomé. Les accusés n'étaient pas présents : on les tenait dans une ville voisine, sous prétexte qu'il serait facile de les faire venir de là quand on le jugerait à propos. Le père plaida lui-même sa cause devant une assemblée de plus de cinq cents personnes, avec un tel emportement, que tous les auditeurs en furent indignés. Il fit tous ses efforts pour faire condamner ses deux fils à l'échafaud, ajoutant qu'en qualité de roi, il les y aurait déjà fait monter, s'il n'avait préféré de faire instruire leur procès dans les formes, afin qu'on ne l'accusât pas d'injustice. Les opinions des juges furent partagées. Saturnius autrefois consul, déclara que les princes méritaient bien quelque châtiment, mais non pas la mort. Ses trois fils, alors ses lieutenants, opinèrent comme lui; mais Volumnius condamna les deux princes au dernier supplice. Son suffrage fut suivi de celui de tous les autres juges. Ils permirent à Hérode de faire exécuter la sentence quand et comme il le jugerait à propos.

Nicolas de Damas, à son retour de Rome, entreprit vainement de le détourner du projet sanguinaire de faire périr ses deux fils; vainement il lui dit qu'on le condamnait généralement à Rome; la fureur d'Hérode fut implacable. Tout le monde l'avait en horreur, mais personne n'osait parler. Un vieux soldat, nommé Tyron, osa seul lui faire entendre que sa cruauté envers ses enfants soulevait l'indignation du peuple et des chefs de l'armée. Mais ces chefs furent aussitôt arrêtés et mis à mort. Tyron lui-même, par la malice de Salomé, fut accusé d'avoir sollicité le barbier d'Hérode à lui couper la gorge. Hérode ordonna qu'on mît à la torture ce barbier, Tyron et le fils de ce dernier, jeune homme de l'âge d'Alexandre. Les tourments affreux de Tyron émurent tellement son fils, qu'il s'accusa lui-même d'avoir, à l'insu de son père, formé le dessein de tuer Hérode pour sauver la vie d'Alexandre. Le roi seul ajouta créance à une pareille déposition. Les deux princes furent menés à Sébaste ou Samarie, et étranglés là, par l'ordre de leur père, la septième année avant l'ère chrétienne. Les corps furent déposés de nuit au château d'Alexandrion, et ensevelis dans le tombeau de leur aïeul maternel et de la plupart de leurs ancêtres (2).

Ainsi un étranger éteignait, jusqu'à la dernière goutte, le sang des Machabées, auquel le peuple de Juda avait confié le sceptre, en attendant que s'élevât le Prophète fidèle. Ainsi l'Iduméen Hérode, aussi cruel envers son peuple qu'envers sa famille, régnait par la seule volonté de Rome sur des sujets qui l'abhorrent montrait aux moins clairvoyants que le sceptre sortait de Juda, et que par conséquent le temps était proche où devait venir le Messie, le Prince de la paix, pour soumettre toutes les nations à son empire.

Aussi l'univers semblait il aller au-devant de ce Roi des siècles. Rome, après sept cents ans de guerre, interrompus à peine deux fois, venait de fermer le temple de Janus par la main d'Auguste. Sauf quelques combats sur certaines frontières, tout le monde romain était dans la paix. Et ce monde comprenait alors, l'Italie, qui lui servait de centre, l'Afrique, l'Espagne, les Gaules, une partie de la Grande-Bretagne et de la Germanie, la Grèce, l'Asie Mineure, l'Egypte la Judée, la Phénicie, et la Syrie jusqu'à l'Euphrate. Le reste de l'univers, s'il n'était pas directement soumis à Rome, sollicitait son amitié et son alliance. Candace, reine d'Ethiopie, envoyait des ambassadeurs à Auguste pour lui demander la paix; Arétas, nouveau roi des Arabes, pour être confirmé sur le trône; Tigrane, roi d'Arménie, venait pour le même effet, en personne; Phraate, roi des Parthes, pour obtenir la paix et même l'appui de César, lui renvoie des enseignes et les prisonniers de l'armée de Crassus, avec ses quatre fils pour otages. La nation des Mèdes, sur sa propre demande, recevait de lui pour roi Arhaban, fils d'Artabaze (3). Les Scythes et les Sarmates, que l'on connaissait seulement par ouï-dire, envoyèrent demander à être de ses amis. Les rois de l'Inde lui députèrent jusqu'à deux ambassades, pour faire avec lui des traités d'amitié et d'alliance. L'un d'eux, du nom de Porus, disait dans sa lettre, que, quoiqu'il

(1) Jesèphe, *Antiq.*, l. XVI, c. XIII-XV. — (2) *Ibid.*, c. XVI et XVII. — (3) *Tables d'Auguste*, à la fin.

fût le chef de six cents rois, il mettait cependant un grand prix à être l'ami de César; qu'il lui offrait volontiers un libre passage à travers ses terres, et son assistance partout où il conviendrait (1). Il n'y eut pas jusqu'au peuple le plus reculé de l'Orient, les Sères ou Chinois, qui n'envoyassent demander l'amitié de Rome et d'Auguste. Un auteur romain nous le dit expressément (2), et les annales de la Chine nous montrent que cela devait être. Vers le temps où Pompée étendait la domination romaine jusqu'au bord occidental de la mer Caspienne, les armées chinoises s'approchaient du bord oriental. Les deux empires furent près de se toucher. Les Chinois connurent l'empire romain; ils en eurent même une si haute idée, qu'ils l'appellent, dans leurs histoires, Ta-Thsin ou la grande Chine. « Tout ce qui se trouve de précieux et d'admirable dans les autres royaumes étrangers, y est-il dit, vient de ce pays. On y bat de la monnaie d'or et d'argent; dix pièces d'argent en valent une d'or. Les négociants de Ta-Thsin trafiquent par mer avec la Perse et l'Inde. Ils gagnent dans ce commerce dix pour un. Ils sont simples et droits, et n'ont pas deux prix pour les marchandises. Les grains se vendent chez eux à bas prix, et il y a d'immenses capitaux en circulation. Lorsque les ambassadeurs viennent aux frontières de l'empire, on leur fournit des voitures pour se rendre dans la capitale; dès qu'ils y sont arrivés, on leur donne un certain nombre de pièces d'or suffisant pour leur dépense (3). » Telle est l'idée que les Chinois prirent des Romains; les Romains, de leur côté, regardaient les Sères ou Chinois comme les plus justes des hommes. Les Latins et les Grecs les connaissaient sous le nom de Sères, parce que la soie, qui leur vint d'eux originairement, s'appelait et s'appelle encore du même nom ou d'un nom approchant dans une grande partie de l'Asie. Les Parthes servaient d'intermédiaires pour ce commerce entre les Romains et les Chinois (4). Ainsi donc, au moment où Auguste fermait le temple de la guerre, deux empires immenses, Rome en Occident, la Chine en Orient, prévenus d'une estime réciproque, se donnaient pour ainsi dire la main pour tenir l'univers entier comme en silence. La même attente régnait de part et d'autre. La Chine, avec Confucius attendait le SAINT du côté de l'Occident : Rome attendait un DOMINATEUR du côté de l'Orient. Ni l'une ni l'autre ne se trompaient. Ce qui fait le sujet des immenses épopées de l'Inde, l'incarnation de la Divinité, allait réellement s'accomplir, entre l'Orient et l'Occident, dans la Judée.

L'attente générale des nations était plus encore l'attente spéciale du peuple juif; et ce peuple, répandu partout, augmentait encore l'attente générale. Nous avons vu un de ses pontifes-rois, Aristobule, emprisonné à Rome par Pompée, et délivré par Jules César; un autre, Hyrcan II à Babylone, honoré du roi des Parthes et vénéré des Juifs de la Perse, de la Médie et du reste de l'Asie. Les Juifs seuls avaient le privilége, dans tout l'empire romain, de tenir des assemblées publiques et de faire des collectes pour leur temple. Nous avons vu combien ils étaient nombreux à Rome; leur religion était loin d'y être inconnue, ou sans faire de prosélytes. Un des plus fameux poëtes du temps, Horace, nous représente un de ses amis faisant difficulté d'entamer une affaire, parce qu'il est de la religion des Juifs, et que c'est leur trentième sabbat, ou leur fête de Pâque (5). Ailleurs, il nous les montre usant d'une espèce de violence pour attirer les autres à leur culte (6). César-Auguste assigna de ses revenus propres pour offrir chaque jour, dans le temple de Jérusalem, un taureau et deux agneaux en holocauste au Dieu très-haut et invisible (7). L'impératrice sa femme, qui avait une servante juive, honora le même temple d'un grand nombre de vases d'or. Après Rome, Athènes était toujours la ville la plus influente sur les opinions humaines. Or, les Juifs avaient une synagogue à Athènes : les communications entre Athènes et Jérusalem étaient d'une nature si amicale, que les Athéniens honorèrent d'une couronne d'or et d'une statue de bronze le pontife et prince des Juifs, Hyrcan II, en reconnaissance de la bienveillance avec laquelle il avait reçu, non-seulement leurs ambassadeurs, mais encore tous les particuliers qui étaient allés le voir (9). Pour ce qui est d'Alexandrie, capitale de l'Égypte et cité la plus commerçante alors de l'univers, nous avons déjà pu remarquer plus d'une fois combien les Juifs y étaient en grand nombre et en grand crédit, puisque souvent ils y commandaient les armées. Enfin, Strabon, disait, en général, « que les Juifs étaient répandus dans toutes les villes, et qu'il n'était pas facile de trouver un lieu en toute la terre qui ne les eût reçus et où ils ne se fussent solidement établis; que l'Égypte, la Cyrénaïque et plusieurs autres contrées avaient embrassé leurs coutumes (8). » Strabon écrivait du temps de Pompée et de César.

Or, les Juifs ainsi répandus dans toutes les villes de l'univers, attendaient le Rédempteur avec une espérance toujours croissante. Ils sentaient, ils voyaient que les temps étaient proches. Daniel leur avait appris qu'avant l'établissement de l'empire du Christ, quatre empires devaient se succéder dans le monde. Or, le quatrième, qui devait être de fer et qui l'était en effet, l'empire romain, venait de broyer et de dévorer toute la terre. Il y a plus : le même Daniel avait annoncé que, depuis le décret pour rebâtir les murs de Jéru-

(1) Strab., l. V, c. II, in fine; Dion Cassius, l. LIV, n. 9. — (2) Florus, l. IV, c. XII. — (3) Klaproth, *Tableaux historiques de l'Asie*, p. 68. — (4) *Ibid.*, p. 58. — (5) Horat., *Sat.* IX, l. I. — (6) *Sat.* IV, l. I. — (7) Philon, *Legat. ad Caï.* — (8) Josèphe, *Antiq.*, l. XIV, c. XVI. — (9) *Ibid.*, l. XIV, c. XII.

salem jusqu'au Christ faisant sa charge et paraissant comme le conducteur du peuple, il y aurait soixante-neuf semaines d'années, ou quatre cent quatre-vingt-trois ans. Or, depuis que Néhémie eut commencé à rebâtir les murs de la ville sainte, sous le règne d'Artaxerce-Longue-Main, il s'était écoulé environ quatre cent cinquante ans. C'était donc dans les trente-trois années suivantes que le Christ devait se manifester comme rédempteur d'Israël. La prophétie de Jacob venait à l'appui. Le saint patriarche avait prédit que le sceptre ne sortirait point de Juda, jusqu'à l'avénement du Messie, qui serait l'attente des nations. Or, le sceptre de Juda, malgré Juda lui-même, avait passé dans la main de l'Iduméen Hérode, qui encore ne le tenait que de la main et sous le bon plaisir de Rome. Tout se réunissait donc pour convaincre les Juifs que les temps prédits par les prophètes, figurés par les patriarches, désirés par tous les justes, étaient sur le point de s'accomplir. En effet, déjà un saint vieillard a eu révélation qu'il ne verrait point la mort sans avoir vu auparavant le Christ du Seigneur.

Maintenant donc, que les Juifs affluaient tous les ans à Jérusalem avec leurs offrandes, non plus seulement de toutes les parties du pays de Chanaan, comme autrefois, mais de toutes les parties du monde, de l'Italie, de la Grèce, de l'Asie Mineure, de l'Afrique, de l'Egypte, de l'Ethiopie, de l'Arabie, de la Babylonie, de la Perse et des régions d'au delà, avec quel empressement et en quelle multitude ne devaient-ils pas accourir, lorsqu'ils espéraient tous y voir bientôt Celui qu'ils attendaient depuis tant de siècles! Avec quelle sainte joie, quelle ardente curiosité, ne devaient-ils pas s'entretenir de cette commune et prochaine espérance, et dans leurs familles, et sur la route et dans la ville sainte, et à leur retour! Ce mouvement extraordinaire, cette conversation toujours plus retentisssante d'un peuple répandu par toute la terre et qui avait partout des prosélytes, dut éveiller chez tous les autres peuples les antiques traditions, les souvenirs à demi effacés d'un rédempteur promis dès l'origine du monde; de ce fils de la femme, qui devait écraser le serpent; le fils d'Abraham en qui devaient être bénies toutes les nations de la terre; de cette étoile de Jacob, de ce sceptre ou roi d'Israël, qu'un prophète de la gentilité, Balaam, avait annoncé, quinze siècles auparavant, sur les bords du Tigre et de l'Euphrate. Le ressouvenir de ces antiques traditions était facilité par l'état intellectuel du monde. A la Chine, dans l'Inde comme à Rome, c'était un siècle où florissaient les lettres, les sciences et les arts. La Chine, dont son grand historien Ssema-Thsiap venait d'écrire l'ancienne histoire, pouvait se rappeler plus facilement que Confucius attendait le *Saint* du côté de l'Occident, et que suivant ses anciens hiéroglyphes, le Saint devait naître d'une vierge. L'Inde; qui voyait alors briller plus d'un poëte, était portée par là même à se rappeler plus vivement la pensée qui domine dans ses immenses poëmes, l'incarnation de la Divinité. Les sibylles, si accréditées dans l'Occident, quoiqu'elles ne désignent aucun personnage certainement connu, étaient probablement, du moins en partie, les prophéties véritables, répandues chez les Grecs et chez les Romains par les Juifs et leurs prosélytes. Lorsque Virgile, appuyé sur ces prédictions, chantait un enfant qui allait naître, qui allait faire cesser le siècle et revenir l'âge d'or, qui allait effacer tous les vestiges de notre crime, délivrer la terre de la crainte, régner sur le monde pacifié; lorsqu'il montrait toute la nature se réjouissant dans l'attente du siècle qui allait venir, il chantait la vérité sans le savoir (1). Il en est de même de Cicéron, lorsqu'il disait dans le même temps : « Il n'y aura point une autre loi à Rome, une autre à Athènes, une autre maintenant, une autre après; mais une même loi, éternelle et immuable, régira tous les peuples, dans tous les temps; et celui qui a porté, manifesté, promulgué cette loi, Dieu, sera le seul maître commun et le souverain monarque de tous; quiconque refusera de lui obéir, se fuira lui-même, et, renonçant à la nature humaine, par cela même il subira de très-grandes peines, quand même il échapperait à ce qu'on appelle ici-bas des supplices (2). » Ces paroles ne semblent-elles pas un commentaire de cette prophétie d'Isaïe : « Et dans les derniers temps, toutes les nations accourront, et la foule des peuples se mettra en route et dira : Venez, et montons à la montagne de l'Eternel, et à la maison du Dieu de Jacob, et il nous enseignera ses voies, et nous marcherons dans ses sentiers; car la loi sortira de Sion, et la parole de l'Eternel, de Jérusalem (3). » Ne semblait-il pas enfin que l'humanité entière se joignît à la postérité de Jacob, pour s'écrier avec les patriarches et les prophètes : « Cieux, fondez-vous en rosée, et que les nuées pleuvent le Juste! Que la terre s'entr'ouvre, et qu'elle enfante le Sauveur (4)! »

(1) *Eglogue* IV. — (2) Cic. *De Rep.*, l. III; apud Lact., *Institut. div.*, l. VI, c. VIII. — (3) Isaïe, II, 2 et 3. — (4) *Ibid.*, XLV, 8.

DISSERTATIONS SUR LE LIVRE VINGT-DEUXIÈME.

I

L'ATTENTE DES NATIONS.

La Vulgate fait dire à Jacob mourant que le Messie sera l'objet de l'attente des nations : *Et ipse erit exspectatio Gentium.* Les hébraïsants font observer à cette occasion que le mot n'est pas d'une traduction fidèle. Mais l'Eglise, qui a approuvé cette traduction, nous la présente comme ne contenant pas d'erreurs, au moins sur des points aussi essentiels que la promesse du Sauveur ; de plus, le mot reproché à saint Jérôme se retrouve équivalemment dans le prophète Aggée, qui dit le Messie *Desideratus Gentibus ;* enfin, ce caractère de Désiré attribué à Jésus-Christ, ce désir général et constant attribué à la gentilité, concordent parfaitement avec les faits de l'histoire. C'est, du moins, ce que nous voulons établir.

A la fin de l'ère ancienne, « toute la terre, dit Joseph de Maistre, croyait toucher au moment d'une révolution heureuse; la prédiction d'un conquérant qui devait asservir l'univers à sa puissance, embellie par l'imagination des poëtes, échauffait les esprits jusqu'à l'enthousiasme. Avertis par les oracles du paganisme, tous les yeux étaient tournés vers l'Orient (1). »

Les philosophes impies du dix-huitième siècle parlent, là-dessus, comme l'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg.*

Voltaire, le premier, l'a fait en ces termes : « C'était, de temps immémorial, une maxime chez les Indiens et les Chinois, que le Sage viendrait de *l'Occident.* L'Europe, au contraire, disait que le Sage viendrait de *l'Orient* (2). »

Volney qui avait trop étudié les origines pour ne pas rencontrer le fait qui nous occupe, et ne pas être arrêté par son importance s'exécute comme Voltaire :

« Les traditions sacrées et mythologiques des temps antérieurs, dit-il, avaient répandu dans toute l'Asie la croyance d'un *grand* médiateur qui devait venir, *d'un juge final, d'un sauveur futur*, *roi*, *Dieu conquérant et législateur*, *qui ramènerait l'âge d'or sur la terre*, *et délivrerait les hommes de l'empire du mal* (3). »

Boulanger, cet autre incrédule, qui n'a remué l'antiquité que pour en soulever la poussière contre le christianisme, dépose encore du même fait, en attachant toutefois à son aveu certaines insinuations évasives à la à la façon de Voltaire. Dans son *Antiquité dévoilée*, il dit que « les anciens attendaient des dieux libérateurs qui devaient régner sous une forme humaine, et que des imposteurs ont souvent profité de cette disposition des esprits pour se faire honorer comme des dieux descendus du ciel. » Il trouve cette opinion profondément enracinée dans l'esprit de tous les peuples, et il en cite des exemples frappants (4). Dans un autre de ses ouvrages, il revient sur la même déclaration, et s'exprime ainsi:

« Les Hébreux attendaient tantôt un conquérant, et tantôt un être indéfinissable *heureux* et *malheureux;* ils l'attendent encore... L'oracle de Delphes, comme on le voit dans Plutarque, était dépositaire d'une ancienne et secrète prophétie sur la future naissance d'un fils d'Apollon qui amènerait le règne de la justice; et tout le paganisme grec et égyptien avait *une multitude d'oracles qu'il ne comprenait pas*, mais qui tous décélaient de cette même *chimère universelle.* C'était elle qui donnait lieu à la folle vanité de tant de rois et de princes qui prétendaient se faire passer pour fils de Jupiter. *Les autres nations de la terre* n'ont pas moins donné dans ces *etranges visions.* Les Chinois attendent un *Phela*, les Japonais un *Peyrum* et un *Combadoxi*, les Siamois un *Sommona-Codom.* Tous les Améri-

(1) *Soirées de Saint-Pétersbourg*, t. II, p. 348. — (2) *Additions à l'histoire* p. 15. édit. de 1763. — (3) *Les Ruines ou Méditations sur les révolutions des empires*, p. 228. — (4) *L'antiquité dévoilé par ses usages*, t. II, l. IV, c. III, p. 369 et suiv.

cains attendaient du côté de *l'Orient*, ce qu'on pourrait appeler le pôle de l'espérance de toutes les nations, des enfants du soleil ; et les Mexicains, en particulier, attendaient un de leurs rois, qui devait les revenir voir par le côté de l'aurore, après avoir fait le tour du monde. Enfin, il n'y a aucun peuple qui n'ait eu *son expectative* de cette espèce (1). »

Pour tirer de ces aveux une proposition, nous dirons que, peu avant l'avénement de Jésus-Christ, les Gentils attendaient le Messie, ou, du moins, un héros extraordinaire qui devait en remplir les principalss fonctions. Nous disons les Gentils, sans parler des Juifs, non pour les exclure, mais parce que nous jugeons inutile de démontrer qu'ils attendaient. Depuis Moïse, tous leurs symboles, tous leurs personnages, tous les événements de leur histoire, toutes leurs prophéties ont trait à la Rédemption. Les enfants de Jacob étaient le peuple des promesses : ils avaient la promesse du bien temporel s'ils servaient fidèlement Jéhovah ; ils avaient la promesse du Christ après les soixante-dix semaines de Daniel. S'ils ne reconnurent pas le Libérateur, c'est que, dégénéré dans leur foi parce qu'ils étaient dégénérés dans leurs vertus, ils attendaient de lui un empire terrestre. Mais il est hors de doute qu'ils l'attendaient ; et ils l'attendent encore, jusqu'au jour trois fois béni où ils croiront à Celui qu'ils ont crucifié. Le peuple juif est le peuple de l'attente.

L'attente des nations se prouve par leur foi et par leur culte.

I. La foi des peuples est consignée dans leurs traditions ; c'est là que nous devons recueillir les preuves de leur espérance.

La promesse du Messie avait été faite aux premiers hommes; elle se répandit parmi leurs descendants et s'épancha, pour ainsi dire, en autant de ruisseaux qu'il se forma de peuples dans la postérité de Noé. Mais à mesure que les ruisseaux s'éloignaient de la source, la tradition qu'ils portaient à travers le terrain mouvant des siècles, s'altérait, tout en conservant les marques de sa céleste origine. Ce que Lactance dit des faits réels, historiques, qui ont servi de thème aux fictions des poëtes païens, s'applique également aux traditions que le paganisme fit dévier de leur sens naturel, tantôt en les chargeant de circonstances impossibles, tantôt en les prêtant à des personnages fabuleux. Les couleurs prêtent à l'illusion le fond du tableau rend hommage à la vérité.

Le premier pays qui atteste l'espérance de l'humanité, c'est l'Assyrie.

Après la confusion des langues et la dispersion des peuples, mais à une époque que l'on ne peut préciser, un grand mouvement s'opéra parmi les tribus ou les nations de race japhétique qui s'étaient portées vers les régions centrales ou hyperboréennes de l'Asie. Plusieurs émigrations, sous la conduite de castes sacerdotales, franchirent l'Himalaya, et descendirent dans les diverses contrées situées au midi de cette majestueuse chaîne de montagnes.

Parmi ces castes sacerdotales, il faut sans doute mettre en première ligne les Chaldéens, les Brahmanes et les Mages. Les Chaldéens choisirent le pays compris entre le Tigre et l'Euphrate, qui s'est appelé la Chaldée, et qui eut pour capitale la ville nommée Ur. Nous les y trouvons établis longtemps avant Abraham, puisque Tharé, son père, habitait cette ville. Soit que les Chaldéens, par des circonstances qui nous sont restées inconnues, eussent, mieux que les Brahmanes et les Mages, conservé le trésor des vérités primordiales que Dieu révéla au premier homme ; soit, et cette seconde supposition me paraît la plus vraisemblable, qu'un contact immédiat avec le peuple de Dieu leur eût permis de recouvrer bientôt la portion de ce trésor qu'ils avaient perdue : toujours est-il certain que les traditions s'accordent à proclamer les Chaldéens le peuple de l'antiquité le plus versé, parmi les nations païennes, dans la connaissance de la théologie, de l'astronomie, et, par conséquent, de toutes les autres sciences que les anciens comprenaient sous la dénomination générale de théologie, la science par excellence, la science universelle. Cette supériorité non contestée aux Chaldéens nous explique l'immense influence qu'ils exercèrent sur tous les peuples de l'Asie occidentale. Nous les voyons surtout puissants à Babylone et à Ninive ; là, ils sont les ministres et les gardiens d'une religion qu'ils y avaient apportée, et qui, à son origine, dut avoir une grande analogie avec celle des Israélites. C'est à ces mêmes Chaldéens que les Pères attribuaient l'institution des mystères ; et cette affirmation est amplement confirmée par le témoignage des monuments découverts sur le sol de la Babylonie, de l'Assyrie, de la Phénicie et de la Perse. Le souvenir de leur supériorité dans la théologie se perpétue, d'âge en âge, jusqu'en Occident. Mais les livres religieux des Chaldéens n'étaient point parvenus jusqu'à nous ; à peine en possédait-on quelques fragments dans Bérose dans le traité de Damascius *De principiis* et dans les *Oracula chaldaïca*. Les brillantes découvertes des Botta, des Layard, ramenant les érudits à l'étude des antiquités de l'Asie occidentale, ont montré que les Perses, en acceptant le culte de Mithras, avaient reçu aussi les doctrines de l'Assyrie, et que nous pouvions retrouver son antique religion dans les écrits de Zoroastre.

Zoroastre, répudiant le culte impie et licencieux des divinités féminines, reconnaît un Dieu suprême, invisible, éternel, Zarouam. De ce Dieu sont émanés deux divinités secondaires et périssables ; l'une bonne, Ormuzd; l'autre mauvaise, Ahriman. Ces deux divinités luttent l'une contre l'autre; et, pour se soutenir dans la lutte, elles s'engendrent cha-

(1) *Recherches sur le despotisme oriental,* section x, p. 116.

cune un assistant, Ormuzd, Mithras; Ahriman, Mithra-Daroudy. Or, Mithras, l'assistant d'Ormuzd, est le Λόγος, le Verbe en qui a été créé le monde de la lumière. Mithras est, de plus, le médiateur chargé de présider à la reproduction des êtres. Incessamment et partout, il doit combattre Ahriman, Mithra-Daroudy et le mal, entretenir l'harmonie dans le monde, servir de modèle aux hommes, et remplir les fonctions d'intermédiaire entre Ormuzd et eux; mais non pas entre Ormuzd et Ahriman, comme Plutarque le croyait, et comme Anquetil a eu le tort de le répéter d'après cet écrivain. Le texte du *Zend-Avesta*, dans sa propre traduction, justifie cette remarque: « *J'adresse ma prière à Mithras, que le grand Ormuzd a créé médiateur sur la montagne élevée, en faveur des nombreuses âmes de la terre* (1). » Aussi voyons-nous Mithras présider à la célébration des mystères ou à l'initiation, institution fondée sur le dogme de la descente et de l'ascension des âmes, et, par conséquent, sur le dogme de l'immortalité de l'âme et de la chute du premier homme; institution qui, en développant les facultés intellectuelles, morales ou physiques des néophytes, par un enseignement progressif, reposant sur l'alliance intime de la théologie et de la philosophie, avait pour but de donner à chaque initié le moyen de parvenir aux trois degrés de pureté: *la pureté de pensée, la pureté de parole, et la pureté d'action* (2), sans lesquels l'âme ne peut rentrer dans les demeures célestes. Et remarquons bien ici que la résurrection des morts, annoncée par Zoroastre, doit s'opérer en corps et en âme. L'âme ressuscitera la première, puis le corps; de même qu'à la création, l'âme fut donnée la première, puis le corps (3).

Dans le système religieux de Zoroastre, le Messie était annoncé et attendu. Abul-Farage rapporte que, d'après Zoroastre, le Messie devait naître d'une vierge, et qu'une étoile devait annoncer sa naissance. Aussi, à la naissance du Sauveur et à l'apparition de l'Etoile, les Mages viennent de Chaldée adorer, dans sa crèche, le Verbe fait chair. Peut-on souhaiter une meilleure preuve des espérances de l'Orient?

Si de l'Assyrie nous passons aux Indes, nous y trouvons également l'attente du Messie.

« Il paraît, dit le capitaine Wilford, membre de la Société asiatique de Calcutta, que longtemps avant Jésus-Christ, l'univers attendait, avec un sauveur, roi de justice et de paix, le renouvellement de toutes choses. Cette attente des peuples est souvent l'objet des *Pouranas*. La terre se plaint de ce qu'elle va s'enfoncer dans le *Patala*, sous le poids des iniquités accumulées du genre humain; et Wischnou la console en lui promettant un Sauveur, qui l'affranchira de la tyrannie des *Daytias* ou démons. Il lui révèle en même temps que ce Sauveur naîtra dans la maison d'un berger et sera élevé parmi les bergers (4). »

« C'était, dit le savant William Jones, une croyance assez générale dans l'antiquité, que la Divinité s'incarnait de temps en temps et venait, sous une forme humaine, consoler les hommes. Ces sortes d'apparitions, appelées *théophanies* par les Grecs, se nommaient *avantaras* dans les livres sacrés des Brahmanes. Or, les mêmes livres déclarent que, lorsque Dieu daigne ainsi visiter le monde, il s'incarne dans le sein d'une vierge, sans union de sexes (5). »

L'objet principal de l'attente des Indous est le renversement des autels de Kaly. Kaly est une deesse à qui l'on offre la chevelure des vierges et le sang des hommes. Dans son atroce liturgie, vous trouvez cette invocation: « Salut, Kaly, déesse du tonnerre! Kaly, déesse aux dents terribles, rassasie-toi, déchire, broie tous ces lambeaux; prends, saisis, bois le sang à longs traits. » — « Le sacrifice d'un homme réjouit Kaly pendant mille ans, disent les Pouranas; celui de trois, pendant trois mille ans. » Les adorateurs de Kaly se nomment *thugs* ou étrangleurs. Or, Wischnou doit s'incarner une fois spécialement pour délivrer l'Inde des horreurs du thugisme.

Il y a une autre incarnation de Wischnou sous le nom de Kichou ou Krischna. On le voit naître dans la partie septentrionale de l'Inde et passer sa jeunesse au milieu des bergers. Dans son enfance, il tue l'horrible serpent Kalyva. Les Indiens le représentent tantôt quand son ennemi semble le blesser au talon; tantôt, au contraire, quand Wischnou lui écrase la tête de son pied. *Insidiaberis calcaneo, et ipsa conteret caput tuum* (6).

Enfin, les poétiques adorateurs de Bouddha symbolisent l'attente dans une parabole. « La parabole de l'enfant égaré, dit l'abbé Darras, formant le chapitre quatre du *Lotus de la bonne Loi*, l'un des livres sacrés les plus répandus parmi ceux qui composent la volumineuse littérature des Bouddhistes, a été traduite, depuis quelques années, par MM. E. Burnouf et Foucaux. Le genre humain y est représenté, comme dans l'Evangile, sous l'image d'un fils séparé, pendant de longues années, du plus tendre des pères. — Nous sommes égarés, nous sommes impuissants, nous sommes incapables de faire un effort, disent les sages. — Baghavat leur apporte la loi, qu'ils n'avaient pas entendue auparavant. Frappés d'étonnement et de surprise, remplis de la plus grande joie, les sages se lèvent, posent le genou droit à terre, s'inclinent et joignent les mains devant Baghavat. Leur allégresse égale celle de l'enfant égaré qui a retrouvé son père (7). »

(1) *Iescht de Mithra*, XII° cardé. — (2) *Zend-Avesta*, tom. I, deuxième partie. — (3) *Zend-Avesta*, tom. II, p. 376 377 et 413. — (4) Voir *Recherches asiatiques*, tom. X, p. 27. — (5) Voir *Supplément aux Œuvres de William Jones*, t. II, p. 548. — (6) Gen., III, 15. — (7) *Parabole de l'enfant égaré*, formant le 4° chapitre du *Lotus de la bonne Loi*, publié, pour la première foi, en sanscrit et en thibétain,

La Chine, placée à l'extrémité du monde ancien, constituée de bonne heure dans sa nationalité jalouse, ennemie, par nature, de toute importation étrangère, de toute doctrine exotique, a-t-elle aussi vécu de cette vie d'attente et d'espérance?

« C'est à la Chine une ancienne croyance, dit un savant de l'Académie des Inscriptions, qu'à la religion des idoles, qui avait corrompu la religion primitive, succéderait la dernière religion, celle qui devait durer jusqu'à la destruction du monde (1). »

« Les livres de Likyki, dit Ramsay, parlent d'un temps où tout doit être rétabli dans la première splendeur par l'arrivée d'un héros nommé *Kiun-Tsé*, qui signifie *pasteur* et *prince*, à qui ils donnent aussi les noms de *Très-saint*, de *Docteur universel*, et de *Vérité souveraine*. C'est le *Mithras* des Perses, l'*Orus* des Égyptiens, et le *Brahma* des Indiens. Les livres chinois parlent même des *souffrances* et des combats de Kiun-Tsé.. Il paraît que la source de toutes ces allégories (les allégories de la fable, les travaux d'Hercule, etc.) est une très-ancienne tradition, commune à toutes les nations, que le Dieu mitoyen, à qui elles donnent toutes le nom de *Soter* ou *Sauveur*, ne détruirait les crimes *qu'en souffrant lui-même beaucoup de maux* (2). »

« Le ministre Phì consulta Confucius, et lui dit : O ministre, n'êtes-vous pas un saint homme? Il répondit : Quelque effort que je fasse, ma mémoire ne me rappelle personne qui soit digne de ce nom. Mais, reprit le ministre, les trois rois n'ont-ils pas été des saints? Les trois rois, répondit Confucius, doués d'une excellente bonté, ont été remplis d'une prudence éclairée et d'une force invincible. Mais moi, Khiêou, je ne sais pas s'ils ont été des saints. Le ministre reprit : Les cinq seigneurs n'ont-ils pas été des saints? Les cinq seigneurs, répondit Confucius, doués d'une excellente bonté, ont fait usage d'une charité divine et d'une justice inaltérable; mais moi, Khiêou, je ne sais pas s'ils ont été des saints. Le ministre lui demanda encore : Les trois Augustes n'ont-ils pas été des saints? Les trois Augustes, répondit Confucius, ont pu faire usage de leurs temps; mais moi, Khiêou, j'ignore s'ils ont été des saints. Le ministre, saisi de surprise, lui dit enfin : S'il en est ainsi, quel est celui qu'on peut appeler saint? Confucius, ému, répondit pourtant avec douceur à cette question : Moi, Khiêou, j'ai entendu dire que, dans les contrées occidentales, il y aurait un homme qui, sans exercer aucun acte de gouvernement, préviendrait les troubles; qui, sans parler, inspirerait une foi spontanée; qui, sans exécuter de changement, produirait naturellement un océan d'actions méritoires. Aucun homme ne saura dire son nom; mais moi, Khiêou, j'ai entendu dire que c'était là le véritable saint (3). »

Voici des paroles non moins explicites, que nous empruntons au *Tchoung-Young* (4), récemment traduit par notre savant sinologue, M. Pauthier : « Le prince sage, dit Confucius, cherche la preuve de la vérité dans les esprits et les intelligences supérieures, et, par conséquent, il connaît profondément la loi du mandat céleste; il est cent générations à attendre le saint homme, et il n'est pas sujet à nos erreurs (5). Que cet homme, souverainement saint, apparaisse avec ses vertus, ses facultés puissantes, et les peuples ne manqueront pas de lui témoigner leur vénération; qu'il parle, et les peuples ne manqueront pas d'avoir foi en ses paroles; qu'il agisse, et les peuples ne manqueront pas d'être dans la joie! C'est ainsi que la renommée de ses vertus est un océan qui inonde l'empire de toutes parts; elle s'étend même jusqu'aux barbares des régions méridionales et septentrionales; partout où les vaisseaux et les chars peuvent aborder, où les forces de l'industrie humaine peuvent pénétrer, dans tous les lieux que le ciel couvre de son dais immense, sur tous les points que la terre enserre, que le soleil et la lumière éclairent de leurs rayons, que la rosée et les nuages du matin fertilisent; tous les êtres humains, qui vivent et qui respirent, ne peuvent manquer de l'aimer et de le vénérer. C'est pourquoi il est dit que ses facultés, ses vertus puissantes l'égalent au ciel (6). » On croirait entendre, dans ces étonnantes paroles, une paraphrase des inspirations d'Israël : « Les nations marcheront à sa lumière; les rois, à la splendeur de son aurore. Lève-toi, Jérusalem, monte sur les hauteurs, regarde l'Orient et vois tes fils se réunir de tous les points du monde, dans la parole du Saint, dans la joie de Dieu retrouvé. »

Ces philosophes de la Chine ne se présentent pas comme prophètes, ils parlent seulement en témoins; ils rapportent une ancienne tradition et expriment simplement les vœux de leur pays.

lithographiée à la manière des livres du Thibet, et accompagnée d'une traduction française, d'après la version thibétaine du Kanjour, par Ph. E. Foucaux, professeur de thibétain à l'école impériale et spéciale des langues orientales vivantes (*Livres sacrés*, tome II, pages 568-574).

(1) De Guignes, *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, tome XLV. — (2) *Discours sur la mythologie*, page 150 — (3) Rémusat, *L'invariable milieu*, not., p. 144-145. Le P. Intorcetta rapporte aussi, dans sa *Vie de Confucius*, que ce philosophe parlait « d'un saint qui existait ou qui devait exister dans l'Occident. » — « Cette particularité, dit M. de Rémusat, ne se trouve ni dans les *Kings*, ni dans les *Tsé-Choû*, et le missionnaire ne s'appuyant d'aucune autorité, on aurait pu le soupçonner de prêter à Confucius un langage convenable à ses vues; mais cette parole du philosophe chinois se trouve consignée dans le *Sse tên louï thsiu*, au chapitre XXXV, dans le *Chân thâng ssé Khao tching tsé*, au chapitre premier; et dans le *Lé tsiu thsiouan chèù* (Rémusat, *L'invariable milieu*, not., p. 143). » — (4) *Tchoung-Young* ou l'*Invariabilité dans le milieu*, recueilli par Tseu-Sse, petit-fils et disciple de Khoung-Tseu (Confucius); *Les Livres sacrés de toutes les religions, sauf la Bible*, édit. Migne, t. I. — (5) *Tchoung-Young*, c. XXIV; *Livres sacr.*, t. I, p. 164. — (6) *Ibid*, c. XXXI; *Livres sacrés*, t. I, p. 175.

La créance de la Chine était si bien établie quant au fait et quant à la date de la rédemption, que, l'an 65 de notre ère, l'empereur Ming-Ty envoya à la recherche du Saint des saints, ou s'il était déjà mort, de sa doctrine. Malheureusement les connaissances géographiques de ce prince sur l'Occident se bornaient aux Indes. Ses ambassadeurs y trouvant une divinité nommée Fô et une autre plus ancienne nommée Omito, crurent avoir trouvé le Saint des saints. Croyant donc avoir atteint le but de leur voyage, ils s'en retournèrent en ramenant avec eux Fô et des Talapoins pour le servir. L'erreur des envoyés chinois se comprend lorsque l'on sait que, selon les sectateurs de Fô, ce prétendu Dieu, après s'être incarné dans un grand nombre de corps, et voulant naître de nouveau pour retirer le genre humain de la corruption, se fit chair dans le sein de Lamoghinprul, la plus belle des nymphes et la plus sainte des femmes, nouvellement mariée au roi Séram. Depuis plusieurs siècles, des prophètes avaient annoncé que de cette femme naîtrait un fils d'une extraordinaire beauté et d'une sainteté non moins grande (1). Le rapport qui existe entre cette tradition fabuleuse et les idées que Confucius avait répandues dans sa patrie, explique donc la méprise des envoyés de Ming-Ty.

Si de la Chine nous passons en Amérique, nous retrouvons les mêmes traditions. Lorsque les Espagnols arrivèrent au Pérou, ils furent tout surpris et flattés d'entendre les habitants du pays leur raconter que, sur la foi d'anciens oracles, ils attendaient un libérateur. « Un serpent affreux, disent les Salivas, ravageait autrefois les bords de l'Orénoque. Le dieu Pura envoya du ciel son fils sur la terre pour combattre le serpent redoutable. Le monstre fut vaincu et tué. Pura dit ensuite au serpent qui habitait le corps du reptile : Va-t-en en enfer, maudit! tu ne rentreras jamais dans ma maison (2). »

« Une prophétie ancienne, dit Humboldt, faisait espérer aux Mexicains une réforme bienfaisante dans les cérémonies religieuses; cette prophétie portait que Centéotl triompherait à la fin de la férocité des autres dieux, et que les sacrifices humains feraient place aux offrandes innocentes des prémices des moissons. » Le dogme de la réhabilitation se trouve dans tous les souvenirs du genre humain, étroitement lié avec celui de la déchéance originelle. « La femme au serpent, appelée aussi femme de notre chair, parce que les Mexicains la regardaient comme la mère de tous les mortels, continue M. de Humboldt, est toujours représentée en rapport avec un grand serpent ; et d'autres peintures nous offrent une couleuvre panachée, mise en pièces par le grand esprit Tezcatlipoa, ou par le soleil personnifié, le dieu Tonatuch, qui paraît être identique avec le Krischna des Indous, chanté dans le Bhagavata-Pourana, et avec le Mithras des Perses. Ce serpent terrassé par le grand esprit, lorsqu'il prend la forme d'une des divinités subalternes, est le génie du mal, un véritable Κακοδαίμων (3). » Enfin, pour compléter ces notions d'un intérêt si capital, M. de Humboldt ajoute : « On trouve, dans plusieurs rituels des anciens Mexicains, la figure d'un animal inconnu, orné d'un collier et d'une espèce de harnais, mais percés de dards. D'après les traditions qui se sont conservées jusqu'à nos jours, c'est un symbole de l'innocence souffrante : sous ce rapport, cette représentation rappelle l'agneau des Hébreux, ou l'idée mystique d'un sacrifice expiatoire, destiné à calmer la colère de la divinité (4). »

Dans les pays du Nord, au milieu de la mythologie fantastique de l'Edda, il y a une légende que Duméril appelle le chant de la sibylle et Ampère l'apocalypse du Nord. Cette légende se réduit à ces quatre points: un combat final entre les dieux et les hommes; dans ce combat, le premier-né des enfants d'Odin, Thor, livre un combat singulier au grand serpent Migdar ; Thor terrasse le grand serpent, mais il laisse lui-même la vie dans la victoire ; puis, tout est consommé, le Maître souverain met fin aux désordres et établit les sacrés destins qui dureront toujours.

Dans les chants de l'Edda, nous voyons un autre héros, emblème du Messie : c'est Balder. Le doux Balder est médiateur et juge ; il est mis à mort par les suggestions de l'esprit malin, mais il doit ressusciter pour vivre dans le ciel avec Alltadur, père des dieux, et les âmes des justes. Il est inutile d'ajouter que le fond de cette mystérieuse doctrine, c'est l'idée d'expiation.

Chez les Gaulois, dans Autricum (Chartres), ville capitale des Celtes, il y avait un autel *à la vierge qui devait enfanter*. On a retrouvé de nos jours, à Châlons-sur-Marne, l'inscription : *Virgini pariturœ Druides*.

« Les Arabes, avant Mahomet, dit Boulainvilliers, attendaient un libérateur qui devait venir, chose remarquable, pour sauver tous les peuples. »

Chez les Egyptiens, Osiris naît sous la forme d'un enfant ; une étoile signale sa naissance ; il grandit ; obligé de prendre la fuite, poursuivi par les bêtes féroces, il meurt et ressuscite peu après. Suivant une autre version Osiris a été mis en morceaux par le serpent Typhon ; mais la sage Isis recueille les restes de son époux, et Osiris reprend vie dans le tombeau. Le sens de cette histoire était expliqué dans les mystères.

A une date postérieure, on voulut abolir

(1) Giorgi, *Alphabetum Thibetanum*, p. 32, Rome, 1762. — (2) Gumilla, *Histoire naturelle de l'Orénoque*, t. I. — (3) M. de Humboldt, *Vues des Cordillières*, t. I, p. 235 et 274 ; Lamennais, *Essai sur l'indifférence*, tom. III, p. 439, 440, édit. in-8° 1823. — (4) *Ibid.*, t. I, p. 251.

entièrement le culte. La doctrine fut tenue secrète, et divulguée plus tard sous le nom d'Hermès. Dans le *Livre parfait* d'Hermès, on découvre une certaine notion de la Trinité. Le fils de l'auteur des choses y est mentionné comme un démiurge. De son rôle dans l'histoire, on fit, plus tard, la représentation théâtrale de la naissance d'un fils de Dieu, de sa poursuite, de ses souffrances, de sa mort et de sa résurrection. Clément d'Alexandrie fait remarquer la ressemblance de cette solennité avec les récits de l'Evangile.

Chez les Grecs, héritiers et vulgarisateurs de la sagesse égyptienne, nous retrouvons l'attente générale ; elle s'accentue en termes d'autant plus précis que nous approchons davantage de la plénitude des temps.

Dans la boîte de Pandore, d'où, par la faute de la femme, sont sortis tous les maux, il reste cependant un bien, l'espérance.

Dans la tragédie de *Prométhée*, nous voyons se dérouler la trilogie de Prométhée, dérobeur de feu, Prométhée enchaîné, Prométhée délivré. La délivrance de Prométhée est le dénouement du drame, le terme certain du meilleur espoir. L'instrument de la délivrance, c'est un descendant de la chaste Io, rendue féconde sans aucune atteinte portée à sa divinité. L'enfant d'Io, Epaphus, dont le nom indique la miraculeuse origine, est fils de Dieu et de la femme ; c'est un Dieu-Homme. Epaphus désarmera la justice de son père irrité, et terrassera l'antique ennemi, l'auteur des maux de Prométhée. En changeant les noms, vous retrouverez, dans le drame, toute la sincérité de l'histoire.

L'oracle de Delphes, comme on le voit dans Plutarque, était dépositaire d'une antique et secrète prophétie sur la future naissance d'un fils d'Apollon, qui ramènerait le règne de la justice.

« Il faut nécessairement, disait Socrate dans le *II*[e] *Alcibiade*, attendre un docteur inconnu, qui viendra nous enseigner quels doivent être nos sentiments envers les dieux et envers les hommes. » Ce docteur inconnu est celui qu'Aristote appelle « le vrai libérateur et sauveur. »

« C'est ce Dieu engendré avant tous les dieux, dit admirablement Platon, qui donne la paix au genre humain. Il inspire la douceur et éteint la haine. Miséricordieux, bon, vénéré des sages, admiré des dieux, ceux qui ne le possèdent pas doivent désirer de le posséder, et ceux qui le possèdent doivent le conserver précieusement. Les gens de bien lui sont chers, et il s'éloigne des méchants. Il nous soutient dans nos travaux ; il nous rassure dans nos craintes ; il gouverne nos désirs et notre raison ; il est le Sauveur par excellence. Gloire des dieux et des hommes, et leur chef très-beau et très-bon, nous devons le suivre toujours, et le célébrer dans nos hymnes. » Platon le possédait-il ce Dieu sauveur ? Non. Il nous apprend dans un autre passage qu'il « viendra un jour pour enseigner les mortels. » D'avance, pourtant, il l'implore. « Au commencement de cet entretien, dit-il, invoquons le Dieu sauveur, afin que, par un enseignement extraordinaire et merveilleux, il nous sauve, en nous instruisant de la doctrine véritable. »

Où donc Socrate et Platon, son interprète, avaient-ils puisé ces idées, si opposées à l'orgueil philosophiques ? « Nul doute, répond le savant Brücker, que la doctrine traditionnelle d'un médiateur entre Dieu et les hommes, participant à la fois de la nature divine et de la nature humaine, ne se fût conservée au sein de l'antiquité, chez tous les peuples étrangers à la civilisation grecque. On peut donc conjecturer, avec beaucoup de vraisemblance, que le génie de Socrate et de Platon s'inspira à cette source (1). »

Enfin, l'Italie et Rome même nous offrent de nombreux vestiges de cette croyance primitive. Sans parler ici des vers sibyllins et du Pollion de Virgile, Plutarque (2), nous apprend que des croyances empruntées aux Etrusques annonçaient une rénovation universelle. Suivant une autre opinion, qui se répandit aussi à cette époque, et qui était professée par les platoniciens et les stoïciens, une révolution générale allait s'accomplir (3). Quelques mois avant la naissance d'Auguste, parut tout à coup une prophétie selon laquelle la nature allait enfanter un roi au peuple romain : *Regem populo romano naturam parturire*. Suétone rapporte ce fait d'après Julius Marathus, qui ajoute que le sénat effrayé ordonna de mettre à mort tous les enfants mâles nés dans le cours de cette année ; édit qui n'eut aucun effet, car chaque sénateur craignait de perdre la chance qu'il avait de voir le roi des Romains naître dans sa famille.

Cette effervescence des esprit dura presque un siècle. « On était alors généralement convaincu, dit Tacite, que les anciens livres des prêtres annonçaient qu'à cette époque l'Orient deviendrait puissant, et que de la Judée sortiraient les maîtres du monde (4). » — « Dans tout l'Orient, ajoute Suétone, s'était propagée l'antique et constante opinion que le destin avait arrêté qu'à cette époque la Judée donnerait des maîtres à l'univers (5). »

On ne s'en tint pas à de vaines espérances, à de stériles désirs ; et une foule d'imposteurs, enhardis par la faveur que ces idées rencontraient alors chez une foule d'hommes, excitèrent des insurrections, et périrent victimes de leur témérité. L'historien Josèphe cite les noms de plusieurs fanatiques qui se donnèrent successivement pour le Messie.

Dans les Gaules, un homme obscur,

(1) Brucker, *Histoire critique de la philos.*, pars II. — (2) *Vie de Sylla.* — (3) Suétone, *Vie d'Auguste*, 94. — (4) *Historiar.*, l. V, c. XIII. — (5) *Vie de Vespasien*, 4.

nommé Maricus, se fit passer pour un Dieu. « Sous le nom de Dieu libérateur des Gaules, il avait, dit Tacite, rassemblé huit mille hommes, et il entraînait dans son parti les paysans des environs de la cité des Éduens. » Mais, atteint par les soldats de Vitellius, il fut battu, fait prisonnier et mis à mort.

Les habitants de Vélitre, ville voisine de Rome, s'imaginèrent que le maître du monde, annoncé par les oracles, était né parmi eux; ils prirent les armes, et furent exterminés par les troupes romaines.

Ainsi, ce n'est plus seulement le saint vieillard Siméon, qui, sous les portiques du temple a été averti que ses yeux verraient le salut des nations; ce n'est pas seulement Anna la prophétesse qui partage cette espérance; ce n'est pas seulement le peuple juif qui a supputé le temps qui voit se lever l'aurore. Les sectateurs de Zoroastre, de Brahma et de Bouddha croient au médiateur. Confucius se tourne vers l'Occident, Socrate, Aristote et Platon, vers l'Orient, pour saluer le saint. Plutarque, Cicéron, Virgile, Tacite et Suétone le chantent ou le voient venir de Judée. Les scaldes du Nord, les prêtres de la Gaule, les prêtresses de Memphis, les rois des îles lointaines s'inclinent vers son berceau. Les courtisans d'Hérode et les flatteurs d'Auguste appliquent au monarque iduméen et au César ces magnifiques prédictions. Le monde dédaigneux d'une si triste lâcheté, semble suspendre sa marche et interroger tous les signes du ciel. Le Sauveur va venir; il est ici, il est là: tout le monde le croit. Le recueillement de l'humanité, à cette heure solennelle, se revêt d'un mystérieux caractère.

II. Le fait de l'universelle attente une fois constaté, deux questions se présentent: D'où vient ce besoin d'attente, qu'éprouvaient tous les peuples? et sur quoi fondés conservaient-ils une si haute espérance?

A ces deux questions, la réponse chrétienne est: 1° que tous les peuples attendaient un sauveur, parce qu'ils se sentaient coupables; 2° qu'ils comptaient sur sa venue, ayant foi à la vertu des sacrifices.

C'est une illusion très-caressée de notre siècle que le projet d'atteindre, pour la généralié des hommes, la plus grande somme de bien-être. Que la nature humaine répugne à un tel dessein, c'est ce qui va de soi: l'esprit de l'homme ne peut trouver le bonheur que dans la vérité, et il aime les ténèbres; le cœur de l'homme ne peut trouver le bonheur que dans la vertu, et il aime le péché; le corps de l'homme ne peut trouver le bonheur que dans la mortification, et il aime le sensualisme. Il n'est pas encore prouvé que, malgré le déploiement des forces économiques, il soit possible de fonder ici-bas le bien-être, du moins tel qu'on le rêve. L'eût-on fait, qu'on n'aurait pas avancé d'une semelle l'établissement du vrai bonheur. Au contraire, une plus grande somme de plaisir ne produirait qu'une plus grande somme de tribulations. Sans entrer ici dans l'examen de ce formidable problème, il est attesté par l'histoire que, pendant quatre mille ans, le genre humain, loin de croire au bien-être, n'a cru qu'à sa déchéance; et la première base de son espérance, ce sont ses malheurs.

Ovide, dans ses *Métamorphoses*, et Virgile, dans ses *Bucoliques*, placent au berceau du genre humain l'âge d'or, dont la poétique prospérité est l'équivalent de l'Eden. Après l'âge d'or, l'âge d'argent, puis l'âge de fer; enfin, par une décadence continue, le présent est la sentine des siècles.

Dans la fable de Pandore, la désobéissance de la femme précipite sur le monde un déluge de maux.

Dans le drame de Prométhée, celui qui a voulu ravir à Jupiter le secret de la science, est rongé par un vautour, né d'Echidna, monstre moitié femme et moitié serpent.

D'après la version d'Hésiode, au lieu de Prométhée, c'est l'imprudent Epiméthée, qui « causa dès le principe tout le mal des industrieux mortels; car c'est lui qui reçut le premier, pour épouse, une vierge formée par Jupiter. »

Dans Homère, Até est précipitée de l'Olympe par Jupiter; et cette fille du ciel amène avec elle, sur la terre, le cortége des maux. — Homère parle encore du serpent Typhon, dragon aux cent têtes, foudroyé par le fils de Saturne. En Egypte, ce serpent est une espèce de crocodile ailé:

Anguipedem alatis humeris Typhona furentem.

Platon dit: « La nature et les facultés de l'homme ont été *corrompues*, dans son *chef* dès sa naissance. » Philolaüs le phythagoricien assure que l'âme a été ensevelie dans le corps, *en punition de quelque péché.* Cicéron et Aristote définissent l'homme: *Une étincelle ensevelie sous des décombres, une âme en ruine.*

D'après les traditions chinoises, l'homme, dans l'état du premier ciel, était uni, au dedans, à la raison souveraine, et pratiquait, au dehors toutes les œuvres de la justice. Mais les colonnes du ciel furent rompues, la terre fut ébranlée jusque dans ses fondements. L'homme *s'étant révolté contre le ciel*, l'harmonie générale fut troublée; les maux et les crimes inondèrent la face de la terre (1).

Dans l'écriture symbolique de l'empire du Milieu, la création se représente par un gros arbre autour duquel se roule un gros serpent; la chute, par un homme et une femme au pied d'un arbre, la femme tenant des fruits; le principe du mal, par un dragon noir; et le principe du bien, par un nuage d'où sort un enfant. On a retrouvé ces symboles en Pen-

(1) Ramsay, *Discou- sur la mythologie*, p. 146

sylvanie et au Mexique, où rien n'est plus connu que la femme au grand serpent. — Les lettres de l'alphabet, chez plusieurs peuples, symbolisent également ces souvenirs.

Chez les Mongols, « l'état du premier homme, suivant Bergman, ne fut pas de longue durée. La terre était couverte d'une plante douce comme le sucre ; l'homme en mangea et perdit tout par sa gourmandise. »

Les anciens Scythes se disaient descendre d'une femme-serpent.

Les Scandinaves personnifiaient le principe du mal sous la forme d'un serpent énorme qui enveloppait le monde et le pénétrait de son venin.

Le *Zend-Avesta* rapporte que Meschia et Meschiané, l'Adam et l'Eve persans, se laissèrent séduire par Ahriman, *l'ancien serpent*, qui leur avait apporté des fruits dont ils mangèrent, contrevenant par là aux ordres de la Divinité. Cette faute leur fit perdre les priviléges de leur race.

Les livres des Indous parlent du serpent Kaly ou Kaliga, qui a fait à la création de si grands maux, qu'il faut, pour les réparer, une incarnation de Vischnou. Les bramines racontent qu'un géant fut conduit dans un fort beau jardin, qu'il pouvait à certaines conditions, posséder éternellement. Un soir, comme il reposait sous l'ombrage, un esprit malin vint le tenter, lui offrant une grosse somme d'argent, s'il voulait déroger aux conventions. Ensuite cet esprit amena à l'homme une femme dont la beauté le séduisit et causa sa perte. Dans les mythes pouraniques de l'Inde, les nagâs ouragas (serpents rampant sur le ventre) sont présentés comme des êtres surnaturels, possédant la faculté de se transformer, et tendant des embûches à ceux qui ne sont pas de leur race.

« Toutes les annales de l'Asie, dit Cantu, parlent d'un paradis primitif, en le peuplant de merveilles, selon le goût particulier de chaque peuple. Au Thibet, les Lahs sont des génies dégradés qui ont précipité l'homme dans le crime. Le Groënlandais donne au premier homme le nom de Kalak ; la première femme fut tirée de sa substance ; tous deux devinrent pécheurs ; leur postérité coupable fut submergée par le déluge à l'exception d'un seul homme (1). »

Voltaire, là-dessus, conclut tout droit : « La croyance que l'homme est déchu et dégénéré se trouve chez tous les anciens peuples. *Aurea prima sata est ætas* est la devise de toutes les nations (2). »

III. Tous ces peuples, qui se savaient coupables, ne se croyaient pas perdus sans retour. Au sein de leur misère, ils gardaient l'espoir du salut ; et cette espérance, inscrite dans leurs traditions, se retrouvait dans les pratiques de leur culte, surtout dans leurs sacrifices.

« Il n'est pas nécessaire, dit un savant anglais, d'établir par des preuves régulières et formelles que la pratique d'immoler des victimes expiatoires a été, dans un temps ou dans un autre, usitée dans toutes les parties de la terre, et qu'elle a été également adoptée par les nations les plus barbares et les plus civilisées. Le sauvage idolâtre du nouveau monde et le sectateur policé de l'ancien polythéisme croient également que, sans l'effusion du sang, les péchés ne peuvent être remis. La vie des bêtes n'étant pas toujours crue suffisante pour effacer la tache du crime et pour détourner le courroux du ciel, on demandait fréquemment la mort d'une plus noble victime, et les autels du paganisme étaient arrosés par des torrents de sang humain (3).

La source première de ces sacrifices, c'est la persuasion de la culpabilité de la race humaine, la certitude que ses crimes appelaient un châtiment, et l'espoir soit de prévenir ce châtiment par un sacrifice volontaire, soit d'obtenir par cette immolation la remise du péché.

Le sacrifice est donc en soi la chose du monde la plus naturelle ; et il n'est point surprenant que nous le voyions pratiqué partout, dès l'origine du monde. Caïn et Abel offrent, l'un des fruits de la terre, l'autre les prémices de ses troupeaux. Dans la loi de Moïse, il n'y a pas de pardon sans effusion de sang : *Sine sanguinis effusione, non fit remissio*. Achille et Agamemnon offrent, à tout propos, des sacrifices aux dieux, et ces sacrifices sont souvent des hécatombes. « Que mon encens, chante Horace, que les sons de ma lyre, que le sang de la victime promise acquittent ma reconnaissance envers les dieux. » La créance des anciens est si vive, qu'ils en viennent à creuser des fosses profondes, recouvertes d'une planche percée de mille trous, et à se faire littéralement arroser du sang d'un bélier ou d'un taureau.

La persuasion générale et constante était que les hommes vivaient sous l'empire d'une puissance irritée, que les sacrifices seuls pouvaient fléchir.

Les anciens regardaient le sang comme un vivant fluide, comme le foyer de la vie. Le ciel étant irrité contre la chair et le sang, c'était par l'effusion du sang et l'immolation de la chair qu'on voulait désarmer son courroux.

Ce qui étonne, c'est que les Gentils en soient venus, à peu près tous, à offrir des sacrifices humains. A la pensée d'inonder du sang d'un homme les autels d'un dieu, la raison frémit, la conscience se révolte. Cependant ce qui répugne le plus aux meilleurs instincts et aux plus fortes convictions, s'est établi partout. Le fait doit être constaté par l'histoire.

Dans l'Inde, les sacrifices datent de l'époque la plus reculée : cependant on ne peut accu-

(1) *Histoire universelle*, t. I. — (2) *Essai sur les mœurs*., c. IV. — (3) Faber, *Horæ Mosaicæ*.

ser de cette abomination que deux sectes, spécialement vouées au dieu Siwa ; les autres brahmines se bornent à des mutilations, aux folies de Jagernat et au bûcher de la veuve.

Les Chinois immolèrent autrefois des victimes humaines, à ce qu'assure William Jones. Si cet écrivain d'un si grand mérite eût vécu plus longtemps, il aurait, sans doute, confirmé par des exemples cette assertion.

Les Perses, dont le culte, comparé à celui des autres païens, était beaucoup plus raisonnable, ne s'abstinrent pas moins des sacrifices humains. Dans leur caverne consacrée à Mithras, c'est-à-dire au dieu du soleil, ils suivaient cette barbare coutume, et prophétisaient en considérant les entrailles de la victime.

Quoique la religion de Zerducht défendît les sacrifices humains, l'histoire rapporte que Xerxès, dans son expédition contre les Grecs, et dans un lieu nommé *les neuf voies*, non loin du fleuve Strymon, fit enterrer vivants neuf jeunes gens et neuf jeunes filles de la contrée. « Car, remarque Hérodote, ce genre de supplice est une coutume de la Perse. Je sais qu'Amestris, épouse de Xerxès, pour témoigner sa reconnaissance du maintien de sa santé, quoiqu'elle fût avancée en âge, fit enterrer vivants, en l'honneur du dieu qui habite sous terre, quatorze fils des plus illustres familles de son royaume. » C'était sans doute en l'honneur de Mithras, dieu du soleil, qu'Hérodote place sous terre, parce qu'on lui sacrifiait la nuit dans des grottes souterraines.

Les pratiques en usage dans les grottes de Mithras se propagèrent hors de la Perse. Adrien les proscrivit.

Les Assyriens et les Chaldéens, dont le culte n'était qu'un informe mélange de superstitions et d'immoralité, sacrifiaient des victimes humaines ; l'Écriture sainte lève tous les doutes à cet égard.

Elle nous dit que, pour repeupler le pays que rendait désert l'exil des Israélites du royaume des dix tribus, un roi d'Assyrie y envoya des colonies de diverses provinces de son empire. Au nombre de ces nouveaux habitants se trouvaient des peuples de Sepharvaïm, d'où l'on conjecture avec raison que le roi était Assarhaddon, qui réunit l'empire de Babylone à celui d'Assyrie, héritage de ses pères, parce que Sépharvaïm (la *Sippara* de Ptolémée) relevait de Babylone. Or, l'Écriture rapporte de ses habitants transplantés dans la terre promise . « Ceux de Sépharvaïm faisaient passer leurs enfants par le feu, et les brûlaient pour honorer *Adramélech* et Anamélech, dieux de Sepharvaïm. »

Adramélech se confond, sans doute, avec le dieu *Moloch* ou Molech des Ammonites, dieu du soleil : divinite qui se confond elle-meme, probablement, avec Bel ou Bélus.

En haine de Typhon, principe du mal, qu'ils se figuraient avec des cheveux roux, les Egyptiens choisissaient, pour leurs sacrifices, des hommes dont la chevelure avait cette couleur. On trouve les traces de cette coutume sur le sceau des prêtres égyptiens : il représente un homme agenouillé, les mains liées derrière le dos, un couteau enfoncé dans la gorge.

L'existence des sacrifices humains date, en Grèce, des temps héroïques. Douze nobles Troyens sont immolés aux mânes de Patrocle; Iphigénie et Polixène doivent rougir de leur sang les autels. En Arcadie, plusieurs jeunes filles sont frappées de verges, jusqu'à ce qu'elles succombent au supplice. En Messénie, au milieu d'une disette, Aristodème dévoue sa fille avec trois cents Lacédémoniens. Avant la bataille de Salamine, Thémistocle offre à Bacchus Omestès trois prisonniers persans. Cette révoltante coutume se continue longtemps dans les îles de Crète, Chypre, Rhodes, Lesbos, Chios, Ténédos, et passe jusqu'aux Phocéens de Massalie.

Dès la plus haute antiquité, les Romains immolaient des enfants mâles à Monia, mère des dieux domestiques. A l'époque des guerres avec les Grecs et les Gaulois, pour apaiser les dieux, on enterre, au Forum, deux personnes de chaque sexe, de chaque nation. Que si les sacrifices humains sont rares en Italie, ils sont suppléés par les combats de gladiateurs.

A Carthage, le sacrifice des enfants est d'usage ordinaire. Une grande statue de bronze était élevée à Saturne : sur ses bras étendus, on plaçait des enfants qui, de là, roulaient dans un immense brasier.

Les Scythes sacrifiaient toujours, au dieu des batailles, la centième partie de leurs prisonniers de guerre.

Les Celtes avaient les autels des druides et l'Hercule Ogmios, espèce de réplique du Saturne carthaginois.

Dans les pays Scandinaves, les victimes étaient étouffées sur une grande pierre, ou mises en pièces, pour activer l'effusion du sang.

En Amérique, d'après Clavigéro, les prêtres mexicains offraient, par an, vingt mille victimes. Les Otomites en vendaient les cadavres comme viande de boucherie. Les Zapothèques immolaient des hommes aux dieux, des femmes aux déesses, et des enfants à des divinites naines. Les Tlossalèfes suspendaient les victimes à un poteau et les tuaient à coup de flèches.

En Océanie, les missionnaires ont trouvé partout l'immolation des prisonniers de guerre, et comme acte de dévotion, l'antropophagie:

Au Dahomey, il se tue, par an, presque autant de victimes humaines que dans l'ancien Mexique.

Ces sacrifices étaient-ils des contrefaçons instinctives ou traditionnelles du grand sacrifice de la croix, nous l'ignorons. Ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'ils prouvent la

déchéance universelle et attestent l'attente unanime. Poursuivre un but, c'est espérer de l'atteindre ; le poursuivre aussi obstinément et aussi universellement, c'est avoir un fondement solide et invétéré de cette espérance. D'où il suit que le genre humain atteste unanimement, par ses sacrifices et ses traditions, qu'il a fortement espéré, quoique confusément, et qu'il a eu, par conséquent, de fortes raisons d'esperer une expiation efficace et dès lors une réhabilitation.

II

LA QUATRIÈME ÉGLOGUE DE VIRGILE.

Quand le christianisme sortit des catacombes pour monter sur le trône ; quand ses défenseurs, au lieu de verser leur sang dans les amphithéâtres, eurent à combattre, avec la plume les sophismes des écrivains païens et les préventions d'une partie encore nombreuse des populations romaines, on fouilla dans les vieilles archives, on interrogea tous les monuments anciens, on leur demanda s'ils n'avaient pas retenu quelques mots de ces révélations primitives qui avaient été autrefois le partage de tous les peuples, mais que presque tous semblaient avoir oubliées. Clément d'Alexandrie, Eusèbe et Lactance puisèrent à ces sources, longtemps négligées, de précieux documents qui, malgré leur quantité et leur étendue, ne sont cependant qu'une bien faible portion de ce qu'on aurait pu recueillir et sauver.

Parmi les nombreux écrits qui se présentaient naturellement aux recherches des apologistes, se trouvait la quatrième églogue de Virgile. Depuis plus de deux siècles, on avait cessé de la comprendre. Les Pères y virent une prophétie. Leur jugement fit loi au moyen âge. A la Renaissance, les humanistes attaquèrent ce jugement et torturèrent les faits pour découvrir dans le Pollion un personsonnage de l'histoire romaine. Depuis, l'esprit d'impiété, qui souffle partout, a voulu enlever à la religion catholique un témoignage dont elle peut se passer. Les défenseurs de l'Eglise, pour ne pas abandonner les avant-postes de la nouvelle Sion, ont maintenu l'interprétation patrologique de la quatrième eglogue. A leur exemple et mettant à profit leurs travaux, nous devons examiner : 1° Si effectivement le Pollion peut s'entendre d'un jeune Romain ; et 2° s'il ne doit pas s'appliquer nécessairement à Jésus-Christ. Mais, d'abord, il faut donner une traduction de cette pièce, inspirée visiblement d'un souffle supérieur à l'esprit de la poésie.

A POLLION.

« Muses de Sicile, prenez un vol plus audacieux ; les forêts et les humbles bruyères ne plaisent pas à tous les hommes. Si nous chantons les forêts, que les forêts soient dignes d'un consul.

« Déjà voici qu'est venu le dernier âge prédit par la sibylle de Cumes ; l'ordre immense des siècles se renouvelle en entier ; déjà reviennent et la vierge et le règne de Saturne, déja une race nouvelle est envoyée du haut des cieux.

« Toi, sur l'enfant qui va naître, par qui finira le siècle de fer, par qui surgira sur la face de l'univers un peuple vertueux, veille, chaste Lucine ; déjà règne ton Apollon.

« C'est sous ton consulat, Pollion, que paraîtra cette gloire de notre âge, et que commenceront les grands mois ; et s'il reste encore quelques vestiges de nos crimes, c'est sous ta magistrature que, devenus impuissants, ils délivreront la terre de la terreur perpétuelle qui l'accablait.

« Cet enfant devra le jour aux dieux ; il verra les héros mêlés aux immortels, et lui-même paraîtra au milieu d'eux et gouvernera la terre, pacifiée par les vertus de son père.

« Enfant, la terre produira pour toi les premiers dons venus sans culture, le lierre mêlé au baccar, et le colocase marié au riant acanthe ; les chèvres reviendront seules à l'étable, les mamelles gonflées de lait, et les troupeaux ne craindront plus les lions terribles ; ton berceau lui même se parera pour toi de belles fleurs ; le serpent périra, la perfide plante vénéneuse périra ; partout croîtra l'amone d'Assyrie.

« Aussitôt que tu pourras lire les éloges des héros, connaître les actions de ton père et comprendre la vertu, les champs commenceront à se parer d'une riche moisson, la grappe rougissante couvrira de buissons sans culture,

et les chênes noueux distilleront un miel semblable à la rosée. Cependant un reste de notre ancienne corruption nous forcera à braver Thétis sur nos vaisseaux, à ceindre nos villes de murailles, à fendre la terre avec le soc de la charrue. Alors sera un autre Typhis, alors un autre Argo qui portera de vaillants guerriers ; alors il y aura d'autres guerres, et le grand Achille campera de nouveau devant Troie.

« Mais quand tu auras atteint l'âge viril, le nocher abandonnera les mers, le pin navigateur ne transportera plus les produits des différents climats ; tout sol produira tout ; la terre ne connaîtra plus la charrue, la vigne le fer, le taureau le joug du robuste laboureur. La laine n'empruntera plus des couleurs mensongères, mais, de lui-même, le bélier échangera sa blanche toison contre un rouge brillant ou un jaune doré ; mais la pourpre viendra spontanément couvrir les agneaux errant dans les pâturages.

» D'accord avec l'inflexible Destin, les Parques ont dit à leurs fuseaux : Filez ces siècles heureux.

« Alors il en est temps, demande les honneurs éternels, race chérie des dieux, noble fils de Jupiter.

« Vois se balancer le globe du monde, la terre, et les mers, et l'immensité des cieux ; vois comme ils tressaillent de joie dans l'attente du siècle futur !

« Oh ! s'il me restait seulement quelques jours d'une vie assez longue, et assez d'haleine pour chanter les actions ! Je ne serais vaincu ni par Orphée de Thrace, ni par Linus, quand même Calliope, qui donna le jour au premier, et Apollon, qui fut le père du second, leur prêteraient leurs secours. Pan, même devant l'Arcadie, s'il osait me combattre, Pan, même devant l'Arcadie, avouerait sa défaite.

« Commence, petit enfant, à reconnaître ta mère à son sourire. Pendant dix mois elle endura de longs ennuis ; petit enfant commence à la reconnaître. Ceux à qui n'ont pas souri leurs parents n'ont pu partager ni la table d'un Dieu ni le lit d'une déesse. »

I. Maintenant quel est l'enfant mystérieux chanté dans cette églogue ? et, comme le pensent les humanistes, est-ce bien le fils de quelque illustre Romain ?

A vrai dire, nous n'avons pas l'embarras du choix. On nous cite quatre ou cinq prétendants : Marcellus, Drusus, Asinius Gallius, Saloninus ; et, parmi ces garçons, il y en a même qui veulent faire entrer la fille de Scribonia. C'est un procès à juger, en procédant par élimination.

L'hypothèse la plus plausible est celle de Josse Bade, célèbre imprimeur de Paris ; hypothèse savamment soutenue par un traducteur de Virgile, le P. Catrou. D'après ces auteurs, le poëte annonce la naissance et les hautes destinées de Marcellus, fils d'Octavie, sœur d'Auguste et femme d'Antoine. Après avoir établi (ce qui est certain et que nous ne prétendons pas contester) que la quatrième églogue fut composée sous le consulat de Pollion, c'est-à-dire l'an 714 depuis la fondation de Rome. Le P. Catrou, que l'abbé Saint-Remy a suivi aveuglément, s'appuie, pour établir son système, sur un passage de Dion. « Cet écrivain rapporte (1), dit-il, qu'Octavie épousa Antoine dans l'année où Pollion était consul ; qu'au moment de la célébration de son mariage elle était enceinte des œuvres de Marcellus, son mari, qui était mort depuis plusieurs mois, et qu'elle accoucha peu après. » Servius, dans son *Commentaire* sur le sixième livre de l'*Enéide*, ayant écrit que le jeune Marcellus mourut à Baïes, âgé de dix-huit ans, Dion ayant placé ailleurs la mort de ce Marcellus dans l'année 731 de Rome, le P. Catrou a calculé qu'en remontant de l'année 731 de Rome à l'année 714, pendant laquelle Octavie épousa Antoine, on trouve ces dix-huit ans ; il s'est alors hâté de conclure que l'enfant mystérieux ne pouvait être un autre que Marcellus. Mais, en examinant la chose de plus près, on est moins porté à résoudre la question en faveur du fils d'Octavie. Du texte de Dion, allégué par le P. Catrou, on n'est point obligé de tirer la conséquence qu'Octavie était enceinte du jeune Marcellus. Plutarque (2) et d'autres historiens contemporains n'auraient pas manqué de parler d'un fait de ce genre, et cependant ils sont absolument muets sur ce point. Plutarque nous apprend seulement qu'Auguste et Antoine, après la paix de Brindes, c'est-à-dire à la fin de l'année 714, revinrent à Rome, où le mariage d'Antoine avec Octavie fut célébré en vertu d'un décret du sénat, qui dispensa cette dernière du délai de dix mois que la loi romaine imposait aux veuves avant qu'elles pussent se remarier. Antoine partit quelque temps après pour l'Orient avec sa nouvelle épouse, qui lui avait déjà donné une fille, et il passa l'hiver avec elle à Athènes. Le retour d'Antoine en Orient eut lieu dans le courant de l'année 715, et, dix mois environ après son mariage, Octavie mit au monde la fille dont nous venons de parler ; comment concevoir, alors, qu'au moment où elle épouse Antoine, elle peut être enceinte de Marcellus (3) ?

En second lieu, Marcellus n'est pas mort à dix-huit ans, comme Servius l'a avancé par erreur ; il avait vingt ans lorsqu'il cessa de vivre, ainsi que le prouve ce vers de Properce (4) :

Occidit, et misero steterat vigesimus annus.

Or, s'il était né en 714, comme on l'a prétendu, et qu'il fût mort en 731, il aurait eu,

(1) *Histoire romaine*, l. XLVIII. — (2) Plutarque, *Vie d'Antoine*. — (3) Dion, *Histoire romaine* ; Velléius Paterculus, *Hist.* ; Plutarque, *Vie d'Antoine*. — (4) *Elégies*.

non pas vingt ans, non pas dix-huit ans, selon le système que nous réfutons, mais seulement seize années accomplies.

Observons encore que l'enfant chanté par Virgile ne devait paraître qu'après la pacification générale du monde, et qu'à l'époque où l'églogue fut écrite, Sextus Pompée et Antoine disputaient encore à Auguste l'empire de l'univers.

Toutes ces réflexions n'avaient pas encore été faites, lorsque parut, dans le *Journal de Trévoux* (1), une dissertation de Ribcaud de Rochefort, qui fut plus tard insérée dans la traduction de Virgile de l'abbé Desfontaines. Ribaud et Desfontaines, tout en réfutant péremptoirement le P. Catrou, se laissèrent emporter aussi par le désir de dire quelque chose de nouveau, et affirmèrent, avec une assurance assez étrange, que la quatrième églogue avait été composée à l'occasion de la naissance de Drusus, fils de Tibérius Népo et de Livie, qui lui donna le jour dans le palais d'Auguste; car Livie, enceinte de Drusus, avait épousé ce prince du consentement de son premier mari. Il est seulement fâcheux que Ribaud de Rochefort, à qui appartient tout le mérite de cette explication, n'ait pas su que Drusus ne vint pas au monde sous le consulat de Pollion; que Dion le fait naître deux ans après, et que Velléïus Paterculus et tous les chronologistes sont d'accord sur ce point.

La Nauze (2), Boulacre (3) et Samuël Henley ont avancé, quoique avec une certaine hésitation, qu'il pouvait être question de l'enfant que Scribonia donna à Auguste, et qui fut une fille, ce que Virgile n'aurait pas prévu.

D'autres, et parmi eux Bœcler (4), ont prétendu, mais comme des gens qui ne sont pas très-sûrs de leurs assertions, que cet enfant devait être Asinius Gallus, fils de Pollion. Il suffit pour les réfuter de leur citer le dix-septième vers de l'églogue :

« Pacatumque reget patriis virtutibus orbem. »

Il gouvernera l'univers, pacifié par les vertus de son [père.

Or, Pollion n'a jamais songé à pacifier le monde; il ne peut donc être ici question de son fils.

Un cinquième candidat, qui, si l'on comptait les suffrages (5), pourrait bien l'emporter sur tous ses concurrents, est Saloninus, autre fils de Pollion. Une simple réflexion aurait cependant dû démontrer à ceux qui ont soutenu sa cause que Virgile n'aurait jamais représenté de simples particuliers, tels que les enfants de Pollion, comme devant un jour soumettre toute la terre à leurs lois. Auguste, si jaloux de son pouvoir, n'aurait pas vu avec plaisir de pareilles prophéties s'adresser à un de ses sujets; d'un autre côté, Virgile était trop bon courtisan et avait trop d'esprit pour se rendre coupable d'une pareille gaucherie.

Enfin, il est démontré que le *fameux* Saloninus, qui, malgré toute sa *célébrité*, n'est pas cependant très-connu, n'était point le fils, mais seulement le petit-fils de Pollion, et qu'il naquit quarante ans après la publication de l'églogue de Virgile; ce qui fait une légère différence. Si Virgile possédait une dose d'esprit prophétique suffisante pour pouvoir annoncer dans ses vers un individu quarante années avant sa naissance, il est aussi simple de reconnaître qu'il aurait pu également entrevoir la rédemption du genre humain.

Devignoles, dans sa *Chronologie de l'Histoire sainte*, etc. (6), parle de je ne sais quel enfant né sous le consulat de Cicéron, et soutient qu'il faut lire *Tullio* au lieu de *Pollio*. De pareilles rêveries ne méritent pas de réfutation.

Ainsi les humanistes ne peuvent soutenir leurs prétentions. Le personnage qu'ils veulent faire chanter à Virgile est introuvable; ou, du moins, ceux qu'on nous présente, manquent de titres établis. La discussion, instituée entre les commentateurs, n'a rien prouvé; et si elle a prouvé quelque chose, c'est qu'il est plus facile d'imaginer des hypothèses que de les démontrer.

« C'est donc en vain, conclurons-nous avec M. de Maistre, que l'irréligion obstinée interroge toutes les généalogies romaines pour leur demander en grâce de vouloir bien nommer l'enfant célébré dans le Pollion...; cet enfant n'existe pas, et quelques efforts qu'aient faits les commentateurs, jamais ils n'ont pu en citer un auquel les vers de Virgile s'adaptent sans violence. » On peut ajouter, avec le chevalier Drach, que toutes ces louanges qui paraissent d'abord pleines des hyperboles les plus outrées, et que le poëte, prétend-on, a prodiguées on ne sait trop à quel enfant; ces louanges adressées à Auguste même, dans toute sa gloire, auraient encore été des exagérations de mauvais goût et une emphase ridicule, tandis que le chantre d'Enée se fait précisément remarquer par une grande délicatesse de tact, par une excellente judiciaire, et se montre partout le plus modéré des poëtes.

En deux mots, ou la quatrième églogue n'a pas de sens, ou il faut, pour l'expliquer, sortir de l'histoire romaine. Car, si les vers de Virgile tiraient l'horoscope d'un enfant que sa destinée appelle à changer la face du monde, il est probable qu'il n'aurait pas fallu tant de peines pour soulever le voile qui le dérobe à toutes les recherches.

II. L'impuissance des commentateurs prouvée, nous dirons qu'il ne peut être question,

(1) N. de juillet 1756. — (2) *Mém. de l'Aca. des Inscr.*, t. XXXI. — (3) *Bibl. française*, t. XXVIII. — (4) *Dis. discours et opuscules*, t. II, p. 388. — (5) Voir les commentaires de Servius, Philargyrius, Pierius, Scaliger, Lindenbruch, J. L. de la Cerda, Jacobus Pontan., etc. Avouons cependant que ces deux derniers ont reconnu que ces prophéties, bien qu'appliquées, à leur avis, au fils de Pollion, concernaient réellement le Messie et avaient été recueillis par Virgile dans les livres sibyllins. — (6) T. II, p. 710 et 711.

dans la quatrième églogue, que du Libérateur promis dès la chute de l'homme.

D'abord, cette opinion s'appuie sur d'illustres et nombreux suffrages.

Constantin le Grand, qui a mérité d'être mis au rang des écrivains ecclésiastiques, a consacré trois chapitres entiers de son savant et remarquable *Discours aux fidèles* à commenter le *Pollion*, et à montrer que, dans cette composition pastorale, Virgile a voulu reproduire tout ce qui avait été prédit à l'égard de la naissance du Sauveur attendu, et des bienfaits qu'il devait procurer au monde. Dans l'opinion du pieux monarque, si le chantre harmonieux du Latium ne s'est pas exprimé en termes plus propres, plus clairs, c'est qu'il ne voulait pas s'exposer à une accusation d'attaque contre la religion, alors dominante, de Rome.

Lactance prend également à tâche d'expliquer en ce sens la quatrième églogue dont il transcrit plusieurs passages, et place à la suite les vers de la sibylle que Virgile a sensiblement imités.

Saint Augustin, que nous citerons plus bas textuellement, pose comme un fait certain que le *Pollion* de Virgile a été écrit d'après l'oracle sibyllin qui prédisait la naissance du Messie.

A la suite de saint Augustin, nous pourrions citer un grand nombre de Pères. Que dis-je? les auteurs protestants et rationalistes, — ce qui revient au même, — partagent, là-dessus, le sentiment général des écrivains ecclésiastiques. Ainsi nous pouvons citer Grotius (1), Chandler (2), Wisthon (3), Cudworth (4), Wernsdorf (5), Lowth (6). Un des derniers traducteurs de Virgile, Charpentier, s'exprime en ces termes : « L'opinion qui voit dans l'églogue de Virgile un pressentiment du Messie, cette opinion, non pas restreinte à un sens rigoureux et pauvre, mais hautement et historiquement interprétée, ne nous paraît pas sans vraisemblance. »

Un juge certes bien compétent quand il s'agit d'apprécier la valeur et la portée d'une composition poétique, nous voulons dire Pope, l'Homère anglais, était tellement persuadé que la pièce de Virgile est l'expression de la prédication concernant la venue de Jésus-Christ, qu'il l'a jugée digne d'être présentée comme un reflet des paroles inspirées d'Isaïe. C'est ce qui a déterminé le poëte anglais à donner dans sa langue une imitation en vers de *Pollion*, sous le titre : *le Messie églogue sacrée*. Dans l'avertissement qui précède ces vers, Pope dit : « En lisant quelques-uns des passages du prophète Isaïe, qui prédisent l'avénement de Jésus-Christ, et ses heureux effets, j'ai été frappé de leur singulière ressemblance avec les pensées exprimées dans le *Pollion* de Virgile. Ceci ne doit point surprendre, si l'on fait attention que le fond de cette églogue a été tiré d'une prophétie sibylline. On pensera bien que Virgile n'a pas copié servilement son modèle, mais qu'il s'est contenté d'en emprunter les images qui convenaient le plus à un chant pastoral, et de les disposer de manière à produire le meilleur effet dans sa composition. »

J. de Maistre, le cardinal Grasselini, Auguste Nicolas et Auguste Digot, parmi les contemporains, ont écrit dans le même sens des dissertations, que nous abrégeons dans ce travail.

Maintenant, si nous relisons la quatrième églogue sans prévention, sans parti pris, avec la ferme résolution de n'y trouver que ce qu'elle renferme réellement, à quel homme peut-on l'appliquer? L'enfant mystérieux, que chante Virgile, devra le jour aux dieux : *Ille Deum vitam accipiet* ; il sera de leur race chérie : *Cara Deum soboles ;* un fils de Jupiter : *Magnum Jovis incrementum ;* destiné aux honneurs éternels, à la compagnie des dieux : *Et ipse videbitur illis.*

Virgile le dit évidemment de race divine ; or, d'après les principes théologiques, il ne peut avoir en vue que l'Homme-Dieu.

A la divinité de son origine, le poëte ajoute une mission qui ne peut convenir à aucun homme mortel. Cet enfant du miracle doit donner la paix au monde, gouverner l'univers, transformer la nature physique, transfigurer le genre humain, opérer, enfin, dans ce monde la plus étonnante révolution.

Et toutes ces prédictions relatives à un âge de bonheur qui va paraître, à ces grands mois qui vont commencer, à cette rénovation générale des mœurs, des idées et même des phénomènes physiques; toutes ces prédictions pouvaient-elles se rapporter à un enfant, même à un fils d'Auguste ? Et toutes ces expressions à la fois si énergiques et si neuves, et ce style presque aussi majestueux que celui de l'Écriture, ne dénotent-ils pas que Virgile abandonnait dans cette pièce les sentiers battus, et s'élevait à des idées tout à fait différentes de celles qui servaient de base et de sujet aux compositions poétiques de ses contemporains?

En un mot, le ton général de ce morceau, les grands événements qu'il annonce diffèrent tellement de tout ce que l'antiquité nous a laissé, que l'on ne peut méconnaître ici l'expression de cette attente universelle dans laquelle se trouvait le monde.

Que si nous descendons aux détails intimes, il est impossible de ne pas admirer l'énoncé et surtout la concordance parfaite avec les anciennes traditions. Il ne faut pas oublier que Virgile est poëte, qu'il invoque la muse, qu'il vit de fictions. Malgré les licences de la poésie, on le voit soucieux d'exprimer, avec

(1) *De veritate religionis christianæ.* — (2) *Vindication of the defense of christianity*, book II, c. II, sect. 2. — (3) *Supplement the litteral accomplishmen of scripture*, prophecies, p. 94. — (4) *Systema intellect.* c. IV. — (5) *Poetæ minores*, t. IV, p. 767. — (6) *De la poésie sacrée des Hébreux*, 21e discours.

une parfaite exactitude, des idées et des espérances qui ne relèvent point de l'imagination. Pope et saint Augustin font même remarquer que le poëte se contente de traduire, sous l'inspiration des muses de Sicile, les vers prophétiques de la sibylle de Cumes. Le chevalier Drach, serrant de plus près l'application de ce principe, ajoute que la sibylle de Cumes ou d'Erythrée, n'est elle-même qu'une décalque d'Isaïe. Il est curieux de suivre ces rapprochements.

Le poëte commence par saluer le retour de la vierge : *Jam redit et virgo.* « Quelle est cette vierge qui revient ? demande Constantin; n'est-ce pas celle qui est devenue féconde par Saint-Esprit ? Et qu'est-ce qui empêche que celle que le divin Esprit a rendue mère ne continue à demeurer toujours et fille et vierge ? » Cette image poétique oppose donc la seconde Eve à la première Eve, toutes deux vierges dans l'état d'innocence. *Redit et virgo* peut donc exprimer la venue de la nouvelle vierge ; en d'autres termes : la vierge nous revient, innocente et pure, comme avant le premier péché.

Isaïe avait dit : « Voici que la vierge se trouvera enceinte, et elle enfantera un fils, et elle lui donnera le nom de Dieu-avec-nous, *Emmanuel*... Car un petit enfant nous est né, un fils nous a été donné. Sur son épaule est la principauté..... Un rejeton sortira de la tige de Jessé, et une fleur s'élèvera de ses racines. Et l'esprit du Seigneur reposera sur lui, l'esprit de sagesse et de crainte du Seigneur.

La sibylle : « Réjouis-toi, jeune vierge, et livre-toi à l'allégresse, car le Créateur du ciel et de la terre t'a accordé une joie éternelle. Il demeure en toi, et tu posséderas la lumière immortelle. Et il y aura aussi un homme excellent descendu du ciel. L'élite des Hébreux étendra ses mains sur le bois fertile en fruits (salutaires). Lorsque la maison de David aura poussé un rejeton, une racine unique rassasiera les hommes d'une nourriture (divine). Afin que le peuple sache combien est chère et précieuse devant Dieu, son père, la verge de David, la pierre qu'il a promise, pierre qui donne la vie éternelle à celui qui a foi en elle. Le Tout-Puissant dit : O mon fils, faisons, nous deux, la race mortelle, selon l'empreinte de notre propre forme. Notre image aura maintenant le secours de ma main, et plus tard celui de ta parole : c'est ainsi que nous nous associerons pour la rendre heureuse. Fidèle à cet ordre, le Fils, pour exercer la justice, descendra dans le sein d'une vierge pure, revêtant la forme de l'homme qui ressemble à Dieu. Dans les derniers temps, il changera la face de la terre ; et venant aussitôt, il sera le soleil qui se lèvera des flancs de la Vierge Marie. Lorsqu'il descendra du ciel, il se revêtira d'un corps humain.

« Le grand fils de Jupiter, dit Virgile, participant aux vertus de son père, gouvernera le monde pacifié. »

Pacatumque reget patriis virtutibus orbem.

Or les anciens exaltaient beaucoup la paix que le Messie devait donner au monde. Isaïe revient souvent sur cette magnifique espérance. Le Messie est appelé par lui le *prince de la paix*, et « l'accroissement de son empire et de sa paix n'aura point de bornes. Assis sur le trône de David, il en assurera la durée et la stabilité dans la justice et dans la sainteté, dès à présent et à jamais. Le Seigneur des armées, jaloux de sa propre gloire, opèrera ces merveilles (1). »

La Sibylle : « L'équité entière descendra du ciel étoilé vers les hommes ; ainsi que la bonne justice, et avec elle le sage concorde que les hommes regardent comme le plus grand bonheur, l'amour réciproque des parents et des enfants, la bonne foi, la franche hospitalité. Alors Dieu enverra du soleil un roi qui fera cesser la cruelle guerre dans le monde entier. La terre ne sera plus troublée par le fer et le bruit des combats..., plus de guerre..., mais une paix profonde par toute la terre. Il y aura entre les rois une amitié à laquelle le temps ne mettra pas de terme. La paix générale, mère du bien-être, arrivera à la terre. Les prophètes du Dieu grand feront disparaître les épées. Et alors il y aura une paix et une union profonde. »

La même paix règnera entre les animaux :

..... nec magnos metuent armenta leones.

Isaïe : « Le loup habitera avec l'agneau ; le léopard reposera auprès du chevreau. Le veau, le lion et la brebis seront mêlés ensemble, et un petit garçon les conduira. La génisse et l'ours visiteront les mêmes pâturages ; un seul gîte réunira leur petits. Le lion partagera l'herbe du taureau. L'enfant et la mamelle jouera sur le trou de l'aspic, et le nouveau sevré introduira la main dans la retraite du basilic. »

La sibylle : « Les loups et les agneaux mangeront de l'herbe pêle-mêle sur les montagnes. Les léopards et les chevaux paîtront ensemble. Les ours avec les veaux seront parqués dans le même pâturage. Le lion mangera, comme un bœuf, du fourrage. dans la crèche. »

Pourquoi l'enfant divin descend-il du ciel ? Virgile déclara qu'il vient écraser la tête du serpent, détruire l'effet de son venin, ramener dans le monde l'âge d'innocence, tout en laissant subsister, pour l'exercice de la vertu, les passions, les souffrances et la mort. En

(1) Isaïe, IX, 7.

lisant le Pollion, vous croiriez lire un Père de l'Église :

Occidet et serpens et fallax herba veneni.
Hoc duce, si qua manent sceleris vestigia nostri,
Irrita perpetua solvent formidine terras.
Pauca tamen supererunt priscæ vestigia fraudis.

Saint Augustin, dans deux épîtres à Volusien et à Marcien, n'hésite pas à dire que ce passage ne peut s'entendre que de Jésus-Christ. Le judicieux P. de la Cerda, marchant sur les traces de l'évêque d'Hippone, dit que les restes de l'antique fraude sont les suites du péché originel, suite effacées dans une certaine mesure par le Dieu-Sauveur.

Isaïe avait dit : « Lui-même a pris vraiment nos langueurs et porté nos douleurs. Lui-même a été blessé à cause de nos iniquités, broyé à cause de nos crimes. Le Seiqueur a placé en lui les iniquités de nous tous (1). »

Daniel avait dit : « Le péché recevra fin, l'iniquité sera détruite, et régnera l'éternelle justice.

La sibylle : « Et l'impudence disparaîtra. Le Sauveur, roi immortel, qui s'immole pour nous. Il viendra exercer la justice, non pas dans la gloire, mais comme un mortel, misérable, méprisé, de vile apparence, afin de rendre l'espérance aux misérables, la forme à la chair corrompue, la foi divine aux infidèles, et afin de rétablir dans son premier état l'homme que dans le commencement Dieu forma de ses propres mains. Le serpent l'a perfidement trompé, pour que la mort devînt son partage, en même temps que la science du bien et du mal. Réjouis-toi, chaste fille de Sion, éprouvée par les souffrances : ton roi lui-même, doux à tous les regards, entre dans tes murs, monté sur un ânon, afin qu'il nous délivre du joug accablant de la servitude, qui a si longtemps pesé sur notre cou, et afin qu'il abolisse les lois impies et brise les chaînes de la violence. Celui qui se vante d'être le glorieux Fils du Père céleste, montrera aux hommes le chemin du ciel, en les instruisant des paroles de la sagesse ; il convertira le peuple de son iniquité, et le conduira à la justice. Toi, pénètre bien ton esprit du Christ, fils du Dieu immortel, très-haut. Il accomplira la loi de Dieu, et ne l'abolira pas, partant ce qui figurait le type primitif, et il enseignera toute vérité. Alors un signe sera donné subitement aux mortels, lorsqu'une pierre excellente viendra de la terre d'Egypte. Le peuple hébreu se brisera contre elle ; mais les Gentils se réuniront sous sa conduite. Par elle, ils connaîtront le Dieu maître du ciel, et une lumière commune les guidera. »

On croirait voir, dans les vers suivants, une traduction en vers d'Isaïe :

At tibi prima, puer, nullo munuscula cultu
Errantes hederas passim cum baccare, tellus
Mixta ridenti colocasia fundet acantho ;
Ipsa tibi blandos fundent cunabula flores.

Isaïe : « Le désert se réjouira, la solitude tressaillera d'allégresse et fleurira comme un lis. Ses germes seront abondants, elle bondira de joie. La gloire du Liban lui a été donnée, la splendeur du Carmel et de Saron : ils verront la gloire du Seigneur. »

La sibylle : « Une fleur éclatante fleurira, la terre se tapissera partout d'une riche verdure. Un temps viendra où l'enfant qui apporte l'espérance transportera de joie la terre. La terre en fête recevra le petit enfant à sa naissance ; le trône céleste aura un air riant, et le monde se parera. »

Molli paulatim flavescet campus arista
Incultisque rubens pendebit sentibus uva,
Et duræ quercus sudabunt roscida mella.

Isaïe : « Le sol aride deviendra un étang, et la terre desséchée se couvrira de fontaines. Dans les repaires où habitaient les dragons s'élèvera la verdure des roseaux. A la place du jong croîtra le sapin, et le myrthe à la place de l'ortie. »

La sibylle : « Alors Dieu comblera de contentement les hommes ; car et la terre, et les arbres, et les innombrables troupeaux de brebis prodigueront aux mortels une nourriture saine, de vin, de doux miel, de blanc lait, de blé. Car la terre, cette mère de tous, donnera aux mortels la meilleure nourriture sans mesure, de blé, de vin et d'huile. Le ciel versera des coupes agréables de doux miel, et couvrira les arbres de fruits. Les campagnes seront fertiles, et les villes nageront dans l'abondance. Et la terre fertile portera de nouveau des fruits en abondance. Elle ne sera plus ni divisée, ni assujettie à un maître. La terre sera commune à tous ; les enceintes, les clôtures, ne la morcelleront plus. Elle produira spontanément des fruits abondants. Les vivres seront communs, les richesses indivises. Il n'y aura plus ni riche, ni pauvre, ni despote, ni sujet, ni grand, ni petit. On ne connaîtra ni rois, ni chefs ; tous seront de même condition. La terre se couvrira de fruits mûrs, et la mer sera prodigue de bonnes pêches (2). »

Or, nous le demandons de nouveau, quel était donc l'enfant capable de maîtriser, comme le souverain arbitre du ciel, la nature et les événements? D'où vient que, sortant tout à coup de son caractère, Virgile, naturellement modeste, même timide, s'exalte et dispute audacieusement la palme de la poésie à Orphée, le chantre divin de la Thrace, et l'objet des tendresses de la Muse, sa mère ; à Linus, qui devait aux accords harmonieux de sa lyre d'être l'enfant chéri d'Apollon ; à Pan, les délices de l'Arcadie, et que l'Arcadie même doit déclarer vaincu?

Evidemment le poëte a une foi, et sa confiance naît, non pas de son mérite, mais de la supériorité de son héros sur tous les person-

(1) Isaïe., LIII, 6. — (2) Les vers sibyllins sont épars dans les écrits d'Origène, de Clément d'Alexandrie, de Lactance, etc., ils ont été recueillis par Bétulius, en 1540, et réédités, de nos jours, par le cardinal Maï, en 1817-28.

nages, plus ou moins héroïques, célébrés par ces chantres divins.

Cette fois, d'une part, de l'autre, ce rapprochement entre les vers de Virgile, les vaticinations de la sibylle et les prophéties du fils d'Amos, ne laissent pas que d'étonner. Tout en laissant à la poésie ses licences, il ne peut y avoir ici une rencontre fortuite; une telle correspondance doit provenir d'un fonds d'idées communes; du moins, il semble qu'on peut expliquer seulement de la sorte une telle similitude d'idées et souvent d'expressions.

Comment Virgile a-t-il donc pu connaître ces grandes idées de rédemption?

Par l'ensemble de ses œuvres, Virgile nous apparaît, non-seulement comme un poëte délicat et pur, mais comme un mythologue consommé, mais comme un homme fort au courant de toutes les traditions. Dans l'*Enéide*, il excelle par le détail, il donne sur chaque chose le mot propre, et sur chaque personnage le renseignement précis; il s'applique cependant encore davantage à élever jusqu'au grandiose l'ensemble de son épopée. En chantant Enée, il chante la fortune des grandes races, il touche au rôle différent de l'Occident et de l'Orient; il entrevoit, si j'ose ainsi dire, la destinée providentielle de l'humanité.

Virgile est un des théologiens et des prophètes de la gentilité.

Il n'est donc pas étonnant que le chantre du Pollion se fasse l'interprète des oracles divins, et annonce, sans le savoir, le grand mystère de l'incarnation. A l'époque où il invoquait la muse, c'était une persuasion générale que les temps étaient mûrs, que la lumière allait luire, et que le salut viendrait d'Orient. Cette persuasion provenait, originairement, de la promesse du Rédempteur; elle s'était développée chez les Juifs par les prophètes, conservée chez les Gentils par les rites religieux. D'ailleurs, les livres sacrés de la synagogue étaient traduits en grec depuis longtemps, et ce n'est pas à Rome qu'on pouvait en ignorer l'existence. Enfin, Virgile nous a livré son secret en disant :

Ultima Cumœi jam venit carminis ætas

« Il est clair, dit Constantin, que le poëte désigne ici la sibylle de Cumes. » — « Personne ne met en doute, dit saint Augustin, que ce *Cumœum carmen* ne soit le livre de la sibylle. Lactance en doute si peu, qu'il établit, comme nous, entre la quatrième églogue et les vers sibyllins une correspondance littérale. Louis Vivès, un des trois plus savants hommes de son temps, fait du Pollion un commentaire pour établir qu'il est emprunté aux oracles de la sibylle. Castalion, dans son épître dédicatoire de la version latine des livres sibyllins, affiche la même créance. Quelle que soit donc l'origine des vers sibyllins, il est constant que Virgile en a connu les déclarations, et s'en est fait l'écho.

Veut-on enfin quelque chose de plus positif? Eh bien! l'on ne peut douter que Virgile n'ait connu, mieux que presque tous ses contemporains, la religion mosaïque. Lié intimement avec Pollion, il dut voir et fréquenter, chez ce dernier, soit Hérode le Grand, qui vint à Rome en 714, l'année même où fut composée l'églogue qui nous occupe (1), soit le savant Nicolas de Damas, secrétaire du roi de Judée; il dut, avons-nous dit, voir et fréquenter Hérode, car l'historien Josèphe nous apprend que, lorsque Hérode envoya plus tard ses enfants à Rome, ils habitèrent le palais de Pollion, l'hôte et l'ami de leur père (2), et chez qui ce dernier avait logé, selon toutes les apparences, lorsqu'il se rendit dans la capitale de l'empire. L'idée générale qui régnait alors, que le Libérateur allait paraître, et qu'il devait naître en Orient, devint naturellement le sujet de leurs conversations; et le prince hébreu, ou son secrétaire, communiqua sans doute à Virgile, s'il ne les connaissait déjà, les livres qui renfermaient à cet égard des détails que l'on aurait inutilement cherchés ailleurs.

D'après ces prémices, nous croyons avoir établi :

1° Que la quatrième églogue de Virgile ne peut s'appliquer, non-seulement à aucun des enfants qui naquirent à l'époque où elle parut, mais encore à aucun autre enfant, ni à aucun personnage humain;

2° Qu'elle ne saurait s'appliquer raisonnablement, si elle a un sens, qu'au Libérateur promis, qu'au Sauveur attendu des nations;

3° Que Virgile, esprit cultivé, placé au centre des affaires contemporaines, a pu aisément connaître l'attente du Messie, par les traditions générales, par les livres sacrés des Hébreux, par les vers sibyllins, enfin par ses rapports personnels, soit avec Hérode, soit avec Nicolas de Damas.

Ainsi Virgile, dans cette églogue, n'a été que l'écho d'une tradition antique enseignée dans le livre de la sibylle de Cumes, ravivée par un pressentiment universel. Cette tradition, que toutes les bouches répétaient à Rome, promettait la prochaine restauration de toutes choses, un nouvel ordre social, qui devait rendre les hommes heureux; en un mot, ce Libérateur du monde après lequel le genre humain soupirait, auteur de cette paix, de cette justice, de cette expiation, de cette vertu, qui étaient le vœu et le besoin de tous les cœurs.

(1) Voir Josèphe, *Antiq.*, l. XIV, c. xxv. — (2) *Ibid.*, l. XV, c. xiii.

III

LES ORACLES SYBILLINS.

A propos de la quatrième églogue de Virgile, nous avons parlé des oracles sybillins. Cette question des oracles est, par elle-même obscure et importante : nous voulons donc y revenir. En ce moment même des savants s'occupent de l'éclaircir et d'en tirer un grave témoignage des païens en faveur de la vérité chrétienne. Le docteur Friedlieb, professeur à l'Université de Breslau, a commencé, à Leipzick, la publication, en huit volumes, des *Sibyllinischen Weissagungen* ; C. Alexandre a entrepris, chez Didot, à Paris, dans un nombre égal de volumes, la publication des *Oracula sibyllina;* notre honorable ami, Mgr Barbier de Montault, a donné dans la *Revue de l'Art chrétien* ses intéressants articles sur les livres sibyllins ; le docteur Wolinski a composé son excellent petit traité : *De sybillis ;* enfin nous trouvons, dans le *Christian Remembrencer* d'octobre 1861, un article, traduit par M. l'abbé Poulide, et reproduit dans les *Archives théologiques*, de Besançon. Nous donnons ici, en le modifiant quelque peu, cet excellent article.

Aucun nom ne nous est plus familier que celui des sibyllins ; et cependant ne peut-on pas dire qu'il y a, dans les écoles théologiques bien des maîtres qui n'ont jamais lu les oracles des sibyllins dont la sublime poésie est parfaitement inconnue à la généralité des étudiants ? Cette ignorance a jusqu'ici trouvé une sorte d'excuse dans l'impossibilité de se procurer, ailleurs que dans les compilations énormes, ces poëmes si intéressants. Mais la nouvelle édition publiée il y a quelques années par le docteur Friedlieb, a rendu accessible à tous l'étude des fragments sibyllins, et M. Alexandre a épuisé le sujet dans l'ouvrage qu'il vient de faire paraître. Son bon goût, sa science, sa connaissance approfondie de la matière qu'il traite, sa manière d'apprécier l'importance attribuée aux poëmes sibyllins, soit dans les siècles antérieurs à Jésus-Christ, soit à l'origine du christianisme ou dans le moyen âge, tout cela contribue à faire de son ouvrage la meilleure édition française que nous ayons jamais vue d'un livre grec.

Les oracles sibyllins ont été pour les anciens comme pour le moyen âge, un texte prophétique ; et c'est à ce point de vue que nous allons les considérer.

> Dies iræ dies illa,
> Solvet sæclum in favilla,
> Teste David cum sibylla.

Il est vrai que les réformateurs français du Missel se sont avisés d'altérer ces vers pour nous faire lire :

> Dies iræ dies illa,
> Crucis expandens vexilla,
> Solvet sæclum in favilla.

Mais la leçon originale nous donne une idée bien plus exacte de l'influence exercée par les oracles sibyllins sur toute la science du moyen âge. Pour les hommes de ce temps-là, il n'était nullement étonnant que Dieu eût voulu faire de ces oracles des ténèbres autant de moyens de propager la lumière. N'avait-il pas inspiré Balaam en mettant dans sa bouche ces paroles prophétiques : « Je le verrai, mais non pas encore, je le contemplerai, mais non pas de près ; une étoile sortira de Jacob, et un sceptre s'élèvera d'Israël ? » N'avait-il pas inspiré Caïphe en lui faisant proclamer « qu'il était avantageux qu'un homme mourût pour tout le peuple. » Ces vers célèbres :

> Jam redit et virgo, redeunt Saturnia regna :
> Jam nova progenies cælo dimittitur alto.

N'était-ce pas Dieu aussi qui les avait inspirés à Virgile ?

Il est certain qu'on a vu, plus d'une fois, les démons rendre témoignage, comme dans les anciens temps, à ce Dieu Sauveur, objet de leur haine autant que de leur crainte. Le soir même de la passion du Rédempteur, le pilote Tamoïs entendit dans les airs une voix qui lui ordonnait de crier près du promontoire de Phalacrum que « le Grand Pan était mort ; » et au même instant des cris plaintifs et des lamentations remplirent l'atmosphère environnante. Sans parler de ce récit de Plutarque, dont il ne semble pas qu'on puisse raisonnablement révoquer en doute la vérité, il y a des faits incontestables ; l'oracle d'Apollon à Daphné se tut à partir du moment ou les restes mortels de saint Babylas furent transportés dans cette ville ; on sait comment saint Grégoire ayant passé la nuit dans un temple consacré aux idoles, l'oracle se trouva réduit au silence, tellement qu'il fallut une permission formelle de l'illustre docteur pour que l'esprit malin pût reprendre sa première puissance.

Empruntons maintenant quelques citations aux plus anciens Pères de l'Eglise, et nous verrons de quelle autorité jouissaient les *oracles sibyllins* aux premiers siècles du christianisme.

Il faut citer, en premier lieu, un passage des *Similitudes* d'Hermas. Une femme d'un âge avancé se montre à l'écrivain dans le plus glorieux appareil, et se met à lire dans un livre qu'elle tient à la main. Quelques instants après, l'ange interroge Hermas : « Quelle est, d'après toi, cette femme âgée qui t'a donné ce livre ? — Je répondis : c'est la sibylle. — Erreur, me dit l'ange, ce n'est pas elle. — Qui donc est-elle, Seigneur ? lui dis-je alors, et il me répondit : C'est l'Eglise de Dieu.

Nous voyons encore saint Justin, martyr, invoquer fréquemment la même autorité, et recourir au témoignage de la prophétesse pour prouver les vérités évangéliques. Saint Théophile, évêque d'Antioche et contemporain de l'empereur Commode, dédia à son ami Antolycus une apologie de la religion chrétienne, où il cite souvent la sybille. Or, en ce qui regarde ces anciens apologistes, il y a une considération de la plus grande importance : c'est que le monde païen, attaqué par eux sur n'importe quel point aurait certainement mis à contribution toute sa science et toutes les ressources de son esprit pour trouver une réponse. Quelle entière confiance ne devaient-ils donc pas avoir dans l'authenticité de ces poëmes, qui, dans ce cas, semblaient pouvoir compromettre l'existence du christianisme ! Saint Clément d'Alexandrie n'en cite pas moins de quarante-six vers. Mais Origène paraît avoir mieux compris la matière. Il établit, il est vrai, contre Celse, l'authenticité des écrits sibyllins ; c'est pour lui un sujet de discussion dont il sempare ; mais on sent bien qu'il argumente dans un sens contraire à ses convictions personnelles, dans le but unique de ne pas céder un pouce de terrain à son adversaire. Et ce qui vient à l'appui de notre opinion, c'est que ce grand écrivain ne cite la sibylle qu'une seule fois, et par voie d'allusion plutôt que pour tirer une preuve quelconque du passage qu'il lui emprunte. Nous pouvons en dire autant de saint Hippolyte ; il fait deux fois allusion aux oracles, d'abord au cinquante deuxième chapitre de son livre de l'Antechrist, et ensuite dans son livre de la Fin du monde ; mais il ne nous offre aucun exemple d'une citation formelle. On sait que les chrétiens de langue grecque se livraient à des études approfondies, au deuxième et au troisième siècle, se montraient entièrement imbus de l'esprit de ces oracles ; c'est aussi un fait certain qu'on vit paraître, au troisième siècle, des pièces de ce genre, de fabrication récente et en grand nombre, de sorte que nous devons rapporter à cette période ce que nous trouvons de plus beau, et, jusqu'à un certain point, de plus précieux, dans la partie des livres sibyllins arrivée jusqu'à nous.

L'Eglise occidentale montrait moins de critique ; les oracles sibyllins y étaient cités sans aucune espèce de doute. Ecoutons Tertullien :

« Je dirai quelque chose de plus au sujet de Saturne, et je ne passerai point sous silence ces témoignages d'une *littérature divine* si digne de foi à cause de son antiquité. Avant qu'il y eût aucune sorte de littérature, la sibylle nous parle ainsi de la naissance et de l'histoire de Saturne, et la dixième génération d'hommes. Après le déluge, dit-elle, régnaient Saturne, Titan et Japatus (1), les plus puissants des enfants de la terre et du ciel. »

Cette citation que nous venons de lire est tirée du cent huitième vers du troisième livre. Nous trouvons aussi, dans le traité *De Pallio*, un passage qui constate que la sibylle avait dit vrai relativement aux îles de Délos et de Samos, ce qui est une allusion manifeste au huitième livre, vers 165.

Un demi-siècle plus tard, Arnobe, dans son traité contre les Gentils, tourne en ridicule les païens, qui osaient affirmer que la sibylle devait à l'inspiration d'Apollon les nombreuses vérités renfermées dans ses écrits. Au même siècle, mais plus tard, nous voyons Commodien, le meilleur des hommes et le plus barbare des poëtes, transporter dans ses bizarres compositions quelques préceptes sibylliques.

Nous arrivons à Lactance, plus imbu que tout écrivain latin de l'esprit de ces oracles. On trouve dans ses écrits plus de soixante-dix citations, qui sont d'une telle longueur, qu'elles forment une partie considérable des poèmes sibyllins qui nous restent. Ce fut probablement d'après Lactance que l'empereur Constantin cita la sibylle dans son discours aux pères de Nicée, et en particulier ce passage si touchant :

Malheur ! malheur ! infortunée que je suis, quand viendra ce jour ? passage admirable, que Thomas de Celano avait sans doute présent à la pensée, quand il écrivait cette strophe si pathétique du *Dies iræ* :

Quid sum miser tunc dicturus,
Quem patronum rogaturus,
Cum vix justus sit securus ?

Et Constantin, comme nous aurons occasion de la montrer plus tard, s'appesantit sur le célèbre acrostiche du nom du Sauveur, comme sur une des preuves les plus convaincantes de la religion chrétienne.

Si nous avançons dans l'histoire ecclésiastique, nous voyons saint Cyrille de Jérusalem opposer à Julien un passage des livres sibyllins. Mais, comme on pourra s'en apercevoir, au lieu d'être tiré de l'ouvrage original, ce passage n'est qu'une citation de seconde main faite d'après ce qu'Eusèbe nous rapporte du discours adressé *aux Saints*, par Constantin Saint Basile, saint Chrysostome, saint Epiphane, ne s'occupent nulle part de la sibylle ; et si saint Grégoire de Nazianze y fait allusion,

(1) *Japetus* est évidemment une altération de *Jam factus*.

c'est plutôt comme poëte que comme évêque. Cependant. Sozomène cite un vers des oracles au sujet de la croix :

Bois fortuné sur lequel un Dieu fut étendu.

Et chose digne de remarque, à une époque regardée comme plongée dans les ténèbres, Procope professe, au sujet de ces oracles, une opinion plus juste que celle de la plupart de ses prédécesseurs. Il dit qu'il ne peut attacher aucune importance à leurs prophéties considérées comme telles, parce qu'elles paraissent avoir été écrites après les événements dont elles parlent ; et, s'il y puise des témoignages dont il cherche à se prévaloir, c'est qu'à ses yeux ce sont des ouvrages qui, dans leur genre, ont une certaine valeur.

Il est à remarquer que nous trouvons au cinquième siècle un auteur arménien qui fait allusion à notre prophétesse. M. Alexandre cite d'après l'édition de Whiston, un passage de Moïse de Koren, relatif à la sibylle, sans que nous puissions dire s'il faut en imputer la faute à M. Alexandre ou à la traduction de Whiston. Nous donnons le vrai sens d'après l'édition sortie, en 1841, des presses mekhitaristes :

« Et d'abord je me réjouis de pouvoir commencer mon récit d'après ma chère sybille Bérosienne qui est beaucoup plus véridique que la plupart des historiens. Avant la construction de la Tour et la multiplication des langues parmi les hommes, après la navigation de Xiouthris en Arménie, Zeronan, Titan et Japhetos étaient les rois de la terre. Ces personnages me paraissent être Shem, Cham et Japhet. »

Le vrai sens du mot sibylle, d'après l'étymologie, paraît être celui-ci : « Une personne inspirée de Dieu (1). » Ce qui est plus incertain, c'est le nombre des prophétesses qui furent honorées de ce titre (2). Varron, cité par Lactance, et qui dès lors était la grande autorité du moyen-âge, mentionne les suivantes : 1° la Persique ; 2° la Lybienne ; 3° la Delphique; 4° la Cimmérienne ; 5° l'Erythréenne ; 6° la Samienne ; 7° la Caméenne ; 8° l'Hellespontique ; 9° la Phrygienne ; 10° la Tiburtine. Nous allons faire connaître les légendes et les attributs de ces différentes sibylles, telles qu'elles se trouvent ordinairement dans les cathédrales du moyen âge. Voici les cathédrales et abbayes qui, dans leurs stalles, leurs vitraux, leurs pierres sculptées, dans les paravents des croix, ou dans les enluminures de leurs grands livres de chœur, nous offrent les plus belles listes *que nous ayons vues :* — Ulm, dans le Wurtemberg ; Ribe, dans le Jutland ; Mariboe, dans l'île de Falster ; Palencia, en Espagne ; la Chaise-Dieu, en Bourgogne ; Curzola, dans l'île de l'Adriatique qui porte ce nom, et enfin Chartres. Mais de tous ces monuments, aucun n'est aussi beau que la cathédrale d'Ulm, et nous pouvons reproduire ici les prophéties de chaque sibylle, telles que nous les trouvons dans cette splendide église. Quand le lecteur connaîtra l'intérêt que présentent ces productions artistiques, il sera mieux préparé aux recherches relatives à leur date et à leur autorité. Nous donnons les noms en leur conservant leur orthographe ; ce travail date de 1469 à 1474.

I. *Sibella Eretria.* Elle porte le célèbre acrostiche que nous citerons plus loin, cela nous paraissant plus convenable à l'immense réputation dont il jouit. La version d'Ulm, admirablement sculptée, sur une voûte en bois de chêne, contre le pilier méridional de la voûte du sanctuaire, est celle de saint Augustin.

Nous aurons bientôt occasion de parler plus longuement du sujet de cet acrostiche si connu ; nous allons maintenant continuer notre examen.

II. La sibylle Delphine. « Il présentera ses épaules aux coups et quand on le frappera, il gardera le silence. » (Ces fragments en prose n'appartiennent point aux oracles sibyllins ; ce sont des paroles de Lactance qui veut en reproduire le sens.)

III. La sibylle Lybienne. « Il prendra sur lui le joug dont le poids était pour nous intolérable, et il le portera pour nous. »

IV. La sibylle Tiburtine, appelée Albuna. « Ils le pendront à un arbre, et cela ne leur servira de rien, car il se relèvera le troisième jour ; il se montrera à ses disciples et sera vu d'eux ; il montera au ciel et son règne n'aura point de fin. »

V. La sibylle Hellespontique. (Nous trouvons ici comme essai de traduction de l'original grec un vers latin.)

Felix ille Deus ligno qui pendet ab alto.

VI. La sibylle Cuméenne, appelée Amalthée. « Le voile du Temple sera déchiré, et au milieu du jour se répandront les ténèbres de la nuit la plus obscure. »

VII. La sibylle Cimmérienne, prédisant à Octave que Dieu naîtrait d'une vierge. (Les vers de Virgile.)

Jam nova progenies cœlo dimittitur alto.

(1) Σίος — θεος. βυλλα ou βολλα — βουλη. Nous savons par Pausanias (Phocide, XII,) que l'origine attribué à Delphe au nom de Sybille, était une simple métathèse, qui de λιβυστα avait fait σιβυλλα. Cette interprétation n'est pas admissible. — (1) Tacite dans ses *Annales*, VI, 12, parle de cinq ou six. Voyez Walter, t. I, p. 391.

VIII. La sibylle Phrygienne, appelée Ancico. « Il tombera aux mains des infidèles, et leurs bras criminels frapperont le Seigneur, et leurs bouches impures répandront sur lui le poison impur de leurs crachats. »

L'architecte allemand paraît n'avoir connu que ces huit sibylles, car, s'il eût voulu en introduire un plus grand nombre, rien n'aurait pu l'en empêcher. A Mariboe il y en a, ou plutôt il y en avait onze; mais il est possible qu'on en a détruit une. Il y en a six à Ribe. On conserve à la bibliothèque de Copenhague un bréviaire manuscrit, richement enluminé, qui en renferme seize; mais il est évident qu'on a voulu traiter seulement de la même manière tous les prophètes, en les représentant accompagnés chacun d'une sibylle. Chacune d'elles a une légende consistant en un vers hexamètre qui sort de sa bouche, tout comme on voit sortir de la bouche de chaque prophète la plus claire de ses prédictions, relatives au Sauveur. En outre, chaque sibylle a, ce semble, son attribut particulier: une quenouille, une bêche, une roue, un niveau, etc.; choses dont l'auteur de ce travail ne peut pas donner l'explication.

Nous arrivons maintenant aux époques où furent composés les différents poëmes qui forment aujourd'hui le recueil connu sous le nom d'*Oracles sibyllins*.

Une partie de ce que nous appelons maintenant le troisième livre est sans contredit de la plus haute antiquité. Nous devons seulement établir ici une distinction entre les différentes parties de ce livre. Elles sont au nombre de quatre. La première (vers 1 à 97) semble avoir été ajoutée après coup. La seconde, qui va du 97ᵉ vers au 294ᵉ, renferme l'histoire des Egyptiens, des Perses, des Mèdes, des Ethiopiens, des Assyriens et des Macédoniens. A partir du vers 294ᵉ, il est visible qu'il y a une longue insertion, qui s'étend jusqu'au 489ᵉ; c'est là que commence la quatrième partie de ce livre pour se terminer avec le livre lui-même. Sans examiner à fond les motifs qui les ont déterminés, il paraît certain que les commentateurs ont raison d'attribuer la partie la plus ancienne de ce livre à un contemporain de Ptolémée Philométor, et, selon toutes probabilités, au juif Aristobule, précepteur d'Evergète, frère de Philométor, comme nous le voyons au deuxième livre des Machabées (1). « L'an cent quatre-vingt-huit, le peuple qui était à Jérusalem et dans la Judée, le sénat et Judas, envoyèrent souhaiter salut et prospérité à Aristobule, précepteur du roi Ptolémée, de la race des prêtres sacrés, et aux Juifs qui étaient en Egypte. » Ces parties du troisième livre sont d'une grande autorité. Blechz, Gfrœrer et Chausen sont les critiques qui ont le mieux traité ce sujet.

Le commencement de la partie la plus ancienne s'étend du vers 97ᵉ au 294ᵉ, et du 489ᵉ à la fin. L'auteur voulait probablement imiter les débuts rapsodiques des vraies sibylles. Voici comment il entre en matière:

« Le Tout-Puissant devait enfin exécuter les menaces adressées aux mortels insensés. Quand ils construisirent l'orgueilleuse tour qui dominait les plaines d'Assyrie, ils parlaient tous la même langue et se flattaient d'escalader le ciel étoilé. Mais tout à coup, l'Eternel donna ses ordres aux vents, et les vents déchaînés firent voler dans les airs le superbe édifice. La division se mit parmi les constructeurs, qui donnèrent à la ville le nom de Babylone. Mais, après la chute de la tour, les hommes parlèrent des langues différentes, et la terre entière ne vit plus que des rois divisés. Vint enfin la dixième génération humaine, après que les eaux du déluge eurent exterminé les premiers habitants de l'univers. — Alors régnèrent Saturne, Titan et Japet, enfants du ciel et de la terre; on leur attribua cette illustre origine parce qu'ils surpassaient en vertu tous leurs semblables. Ils divisèrent la terre en trois parties; chacun gouverna celle que le sort lui avait adjugée, et la paix régna dans le monde. »

Après cela, l'écrivain continue d'imiter la théogonie d'Hésiode, qu'il amalgame sans art à l'histoire sacrée. Il parcourt une grande partie des annales du monde, et il s'écrie qu'il y a, dans la terre d'Ur, en Chaldée, d'où il tire son origine, une race d'hommes vertueux, qui vivent saintement parmi les Gentils. Il continue à décrire les Juifs, et prédit le terrible châtiment qui tombera sur les autres nations, tandis que cette race choisie reprendra possession de son pays. Alors aussi, dit-il, le Temple sera relevé et rétabli dans son ancienne splendeur. C'est à la sibylle Erythréenne que le troisième livre a été attribué, à cause de sa supériorité sur tous les autres. Celui qui s'en rapproche le plus par son ancienneté est le livre quatrième, tel que nous l'avons, et qui est classé de la même manière dans les diverses recensions, à l'exception du manuscrit de Munich, où il est appelé le dixième. Or, il est évident qu'il a été composé par un chrétien, et probablement par un chrétien d'origine juive. Le mélange de l'histoire du passé et des prophéties relatives à l'avenir, les tirades violentes, si naturelles dans cet état d'exaltation que firent naître les premières persécutions, nous donnent une vive idée de la préoccupation des chrétiens des deux premiers siècles, qui attendaient l'apparition immédiate de l'Antechrist et l'avénement du Seigneur. Alors (2) Antioche tombera au pouvoir des armées italiennes, commandées par l'Antechrist; un tremblement de terre plongera l'île de Chypre dans la mer; une inondation du Méandre fera périr les habitants de la Carie; et ces événements ne sont que les avant-coureurs du jugement final.

(1) Mach., I, 10. — (2) Lib. IV, verso 137.

Ce livre est sans contredit le plus intéressant de tous pour les lecteurs ordinaires, et l'on ne saurait se dispenser de le lire quand on veut se faire une idée de la vie inquiète et agitée des premiers chrétiens, si différente de ce calme, de cette tranquille soumission aux décrets de la divine Providence, que notre imagination leur attribue si facilement.

Il est à remarquer que notre poëte n'était pas un millénaire, ce qui mérite d'être noté quand il s'agit d'un auteur du temps de Titus ou de Domitien, époque à laquelle fut certainement écrit le livre qui nous occupe. Citons un ou deux passages.

On lit au vers 157 :

« Malheur à vous, mortels insensés ! craignez d'irriter le Dieu tout-puissant, déposez vos glaives ; oubliez vos discordes ; qu'on n'entende plus aucun gémissement, mettez un terme à vos meurtres et à vos crimes, et purifiez vos corps dans l'eau des fleuves. Elevez vers les autres vos mains suppliantes ; implorez le pardon de vos fautes passées ; expiez par des actes religieux vos nombreuses impiétés. C'est ainsi que Dieu se laissera fléchir ; au lieu de vous exterminer, il apaisera son courroux, s'il découvre dans vos âmes l'amour de la vertu; car la vertu est à ses yeux d'un prix incomparable. Mais si vous n'ajoutez pas foi à mes paroles, et que vous vous laissiez séduire par l'impiété, un feu dévorant consumera le monde, et voici les signes qui annonceront cette catastrophe : à l'heure où le soleil se lève, les épées sortiront du fourreau, les échos retentiront du son terrible des trompettes, un épouvantable mugissement sera entendu dans tout l'univers, et un feu dévorant embrasera la terre. Quand les flammes auront détruit les hommes et les villes, les fleuves et la mer seront desséchés, et il n'y aura plus qu'un immense monceau de cendres. Mais quand la destruction sera complète, la main de Dieu éteindra le feu qu'elle avait allumé; les ossements et les cendres prendront la forme humaine, et les mortels reprendront la vie qu'ils avaient perdue. Alors aura lieu le jugement, et Dieu lui-même jugera le monde selon les lois d'une exacte justice. Les criminels et les impies rentreront dans les entrailles de la terre, tandis que les hommes de bien vivront d'une vie nouvelle dans ce monde terrestre, où Dieu sera lui-même leur souffle, leur vie et leur force. Ils adoreront à jamais sa majesté. Heureux, trois fois heureux l'homme qui verra ce beau jour ! »

Ces derniers vers, qui terminent le livre, ne se trouvent intégralement que dans les constitutions apostoliques (1). Les vers qui formaient la conclusion du manuscrit sibyllin ont probablement été mutilés par quelque copiste d'une orthodoxie exagérée, qui voulut les mettre en harmonie avec l'Apocalypse.

Ce qu'on appelle communément le Proème est ce que nous avons de plus ancien après le quatrième livre. Il parut pour la première fois en 1545, dans l'*Edition princeps* de Théophile à Antolycus, et fit sensation parmi les savants d'Europe. Depuis ce temps jusqu'à nos jours, il a servi de préface à la collection des oracles. Il est de toute évidence qu'il a été composé par un savant de l'Ecole chrétienne d'Alexandrie ; ce fait est suffisamment prouvé par le caractère général de la discussion, et par de nombreuses allusions au malheureux sort des chats, dont les Egyptiens faisaient des dieux. Ainsi, au vers 60 :

« Honte à vous qui mettez au rang des dieux les chats et les bêtes féroces ! »

Et ailleurs :

« Vous adorez les serpents, les chiens et les chats, et vous êtes assez insensés pour rendre un culte aux oiseaux et aux reptiles. »

On s'est demandé, il est vrai, si ce Proème ne serait pas l'œuvre d'un juif d'Alexandrie, contemporain de Ptolémée Philométor. Mais les allusions fréquentes aux joies et aux gloires du paradis, et surtout les passages qui mentionnent « le pain du ciel, le pain des anges, le pain si doux du ciel étoilé, » suffisent pour résoudre la question ; car quel juif d'Alexandrie parla jamais de la sorte? En outre, la phrase, ζωην κληρονομοῦσι ne se trouve pas dans l'Ancien Testament ; il n'y a que deux endroits où l'on rencontre une expression analogue, au livre de l'Ecclésiastique (2). Le paradis, comme séjour d'une éternelle félicité, n'est mentionné nulle part dans le Vieux Testament, si nous exceptons le livre de l'Ecclésiastique (3), il faut même remarquer que ce n'est pas dans le grec, mais bien dans la version latine, qu'on découvre cette exception.

Après le Proème vient le prétendu huitième livre. Il y a de grandes lacunes qui le divisent en quatre parties distinctes, dont les deux dernières sont d'une date peu récente. La première est citée par Lactance, mais elle est manifestement moins ancienne que la seconde. Cette seconde partie commence par le célèbre acrostiche dont nous allons d'abord donner la version d'après saint Augustin, celle qui se trouve à Ulm :

Judicii signum, tellus sudore madescet.
E cælo Rex adveniet per sæcla futurus,
Scilicet in carne praesens ut judicet orbem.
Unde Deum cernent incredulus atque fidelis
Celsum cum sanctis, aevi jam termino in ipso,
Sic animæ cum carne aderunt, quas judicat ipse,
Cum jacet incultus densis in vepribus orbis.
Rejicient simulacra viri, cunctam quoque gazam :
Exuret terras ignis, pontumque polumque,
Inquirens ; tetri portas exuret Averni.
Sanctorum sed enim cunctæ lux libera carni
Tradetur; sontes æternum flamma cremabit.
Occultos actis retegens tunc quisque loquetur;
Secrata atque Deus reserabit pectora luci.
Tunc eris et luctus ; stridebunt dentibus omnes.

(1) Lib. vii — (2) IV, 13 ; XX, 25. — (3) XLIV et 16.

Eripitur solis jubar, et chorus inserit astris;
Volvetur cœlum; lunaris splendor abibit:
Dejiciet colles, valles extollet ab imo;
Non erit in rebus hominum sublime vel altum:
Jam æquantur campis montes, et cærula ponti
Omnia cessabunt, tellus confracta peribit:
Sic pariter fontes torrentur fluminaque igni
Sed tuba tunc sonitum tristem dimittet ab alto
Orbe, gemens facinus miserum variosque labores;
Tartareumque chaos monstrabit terra dehiscens;
Et coram hic Domino reges sistentur ad unum;
Recidet e cœlis ignisque et sulphuris amnis.

Les initiales de la version de saint Augustin donnent ce qui suit :

Jesues Creistos teu Dnios Soter.

Le *c* du premier mot annonce l'intention d'imiter la forme aussi bien que le son, du sigma grec. La lettre de Creistos est la parfaite reproduction de l'original. Le *Dn* du quatrième mot semble mis avec l'intention d'exprimer le son faible de Y. Les autres versions produites par M. Alexandre sont : celle d'un écrivain anonyme cité par Onuphrius Pannius, et qui consiste simplement à donner les lettres grecques ; celle d'Onuphrius lui-même, *Jesus Christus Dei Filius servator crux ;* celle de Castalio, *Jesus Creistus Dei filius, servator cruc ;* et celle de l'éditeur, *Jesus Christus Dei Filius salus in cruce.*

Voici comment saint Justin parlait des prophéties relatives à la vie du Sauveur, qui sont renfermées dans ce livre : « Acceptez les renseignements de l'antique sibylle ; ses livres sont religieusement conservés dans tout l'univers ; ses oracles, où se fait sentir toute la puissance de l'inspiration, nous instruisent de ce qui regarde les prétendus dieux qui n'existèrent jamais, et annoncent d'avance de la manière la plus claire et la plus manifeste, l'avénement de Jésus-Christ, notre Sauveur, et toutes les circonstances qui devaient l'accompagner (1). »

La première partie du huitième livre vient immédiatement après sous le rapport de l'antiquité. L'époque de sa composition y est clairement décrite : « Après le règne du quinzième empereur romain, dit la sibylle, il y aura un roi aux cheveux blancs ; » — et elle fait le portrait d'Adrien avec la plus frappante fidélité. « Après lui, et *aux derniers jours* (notez bien cette expression), il y aura trois rois dont le nom ressemblera à celui d'Adonaï : » — elle désigne aussi les Antonins, puis elle décrit de la manière la plus exacte le malheureux sort du genre humain sous leur empire. Après cela, nous ne trouvons que des conjectures prophétiques : la sibylle nous dit comment un dragon furieux traversera l'eau, portant un corps de troupes qui combattra contre Rome ; ce sera alors la fin du monde et tous les signes de cette catastrophe sont longuement décrits. Il est donc à peu près certain que cette partie du livre a été composée sous Antonin le Pieux ; non pas cependant immédiatement après son avénement au trônis puisqu'il est dit ici qu'il était vieux, tande, qu'il n'avait que cinquante-quatre ans, quand il devint empereur. Il est certain aussi que notre poëte avait sous les yeux ce que nous appelons maintenant le quatrième livre, et ce que nous regardons comme la seconde partie du huitième livre, dont il semble qu'il cite deux vers. Donnons-en un spécimen.

« Après lui, vers la fin des temps, paraîtront trois souverains dont le nom rappellera le Dieu puissant qui règne au ciel, et dont l'empire ne finira jamais. Le premier d'entre eux, déjà avancé en âge prendra bientôt le sceptre et le portera longtemps. Trop infortuné monarque, il entassera dans ses palais les richesses de l'univers entier, qui serviront à des largesses dont l'Asie s'enrichira, le jour où reviendra des extrémités du monde le roi fugitif qui versa le sang de sa mère. »

Nous aurons bientôt l'occasion de débrouiller cette prophétie ; disons maintenant qu'après le huitième livre, nous pouvons placer le cinquième. Quel en est l'auteur? c'est une question très-difficile à résoudre. Il paraîtrait cependant malgré certains passages qui semblent empruntés au Nouveau-Testament, que l'auteur était juif ; c'est le sentiment le plus probable. Mais, qu'il fût juif ou chrétien, il était Egyptien ; ceci est indubitable, et dès lors on peut dire qu'il était alexandrin. M. Alexandre le suppose contemporain de l'auteur de la première partie du livre huitième ; — peut-être écrivait-il quelques années plus tard. D'après nous, l'allusion à l'extinction du feu de Vesta est trop claire pour qu'il soit permis de ne pas y être attentif ; elle nous conduit à la découverte de la vraie date. Or, d'après Hérodien, l'incendie qui fit périr le temple de Vesta eut lieu l'an 191 ; et ce livre paraît avoir été composé bientôt après cet événement.

Pour ne pas fatiguer le lecteur, nous dirons maintenant que la troisième partie du troisième livre viendrait immédiatement après ; puis le sixième et le septième, et enfin le premier et le second qui, sous le rapport de la poésie, auraient peut-être droit à la première place. Donnons-en quelques extraits ; le premier livre commence ainsi :

« Depuis la première génération humaine jusqu'à celle qui paraîtra la dernière, je vais dire les événements du passé comme ceux du présent, et ceux qui attendent dans l'avenir les coupables mortels. C'est Dieu lui-même qui m'ordonne de raconter d'abord l'origine du monde. Mortel, garde-toi donc de refuser à mes préceptes le respect qu'ils méritent. Prête l'oreille au roi suprême qui, pour donner l'existence à toutes choses, n'eut qu'à dire : *Que tout soit !* Il a placé la terre au milieu des eaux et au-dessus du Tartare, de lui vint la douce lumière ; il a suspendu le ciel

(1) *Cohort. ad Gentes,* § 38.

au-dessus de nos têtes ; il a fait de la mer une plaine d'azur ; il a rehaussé la splendeur du firmament en lui donnant pour couronne l'innombrable armée des brillantes étoiles ; il a orné la terre de plantes de toute sorte ; pour alimenter l'océan il y a fait couler les fleuves ; il a répandu dans l'air les vents et les nuages qui laissent tomber la pluie. Il a peuplé les eaux de poissons, les airs d'oiseaux, les forêts de bêtes féroces et de serpents. Oui, tous les êtres qui nous entourent, il les a créés par sa seule parole. »

Puis vient l'histoire de la chute entièrement conforme au récit de la Genèse ; le récit de la corruption graduelle du genre humain emprunté, en partie à Moïse, et en partie aux traditions poétiques sur les âges d'or et d'argent. Dans sa description du déluge, la fausse sibylle se souvient évidemment de ce beau passage d'Hésiode où l'on voit Jupiter déployer toute sa force pour punir les géants révoltés ; et, ce qui n'a, d'après nous, été remarqué par aucun commentateur, le grand Milton semble avoir mis à profit la description que nous donne la sibylle. Mettons les deux passages sous les yeux du lecteur. Voici ce que dit Hésiode :

« Jupiter ne pouvait plus contenir la force qui affluait dans son âme ; il déployait même toute sa puissance. Il volait rapidement d'un bout à l'autre de l'Olympe, que sillonnaient d'effrayants éclairs ; sa main robuste lançait des foudres étincelantes qui éclataient sans interruption avec fracas, et faisaient voler de toutes parts la flamme sacrée. La terre en feu mugissait, la flamme pétillante enveloppait les forêts et pénétrait dans leur immense profondeur ; et la terre entière, et les eaux qui se jettent dans l'Océan et la vaste étendue des mers bouillonnaient. »

Voici ce qu'on lit dans les oracles sibyllins :

« Noé poussa un grand cri et s'élança dans l'arche ; son épouse, ses fils et les femmes de ses fils l'y suivirent ; et après eux y entrèrent tous les êtres vivants que Dieu voulait épargner. Une barre solide et bien adaptée fut mise en travers derrière la porte pour la fermer. Alors le Dieu du ciel accomplit ce qu'il avait résolu : il assembla les nuages, plongea dans l'obscurité le globe étincelant du soleil, et enveloppa de ténèbres la lune et les étoiles et tout ce qui brille au firmament. L'épouvante saisit le cœur des mortels aux terribles éclats des foudres lancées par le Tout-Puissant. Tous les vents et toutes les eaux furent déchaînés ; le ciel ouvrit ses immenses cataractes ; mille fleuves s'élancèrent avec impétuosité des profondeurs de la terre, et le monde s'engloutit dans un gouffre sans fond. Cependant, la divine nef voguait au bruit des flots et des vents ; ses flancs robustes soutenaient les terribles assauts des vagues qui sans cesse fondaient sur elle de toutes parts ; et elle traçait un habile sillon à travers l'écume de l'onde mugissante. »

Le dernier vers, tel qu'il est dans l'original, donne à la mer une épithète qui peut rivaliser avec celles qu'on trouve dans Homère :

Στειρα, κινυμενων υδατων κελαξυρομεναων

Le poëme finit d'une manière qui cause une grande surprise aux annotateurs ; il passe à l'avénement du Fils de Dieu sans aucune transition, et sans tenir compte du grand espace de temps qui sépare les deux avénements. Cela s'explique pourtant d'une façon très-naturelle : l'auteur chrétien, qui se cache sous le masque d'un païen, a appris de saint Pierre qu'un simple signe, le baptême, nous sauve aussi maintenant ; l'arche lui rappelle l'Eglise, qui à son tour lui rappelle son divin fondateur et le mystere de l'Incarnation. Voici comment il continue :

Mais lorsque le Dieu qui lance la foudre aura, par sa puissance, abaissé les flots et calmé le courroux des eaux qui faisaient irruption de tous côtés ; quand il aura donné à la mer de nouvelles limites, et qu'il l'aura reserrée dans le cercle de ses rivages, en lui opposant la masse de la terre ; alors les hommes verront venir le Fils du Père tout-puissant ; il paraîtra sur la terre, revêtu d'un corps et semblable aux mortels. Son nom se compose de quatre voyelles et de deux consonnes ; et voici la somme que donnent ces lettres considérées selon leur valeur numérique. Pour les hommes sans foi, ce nom représentera huit centaines, huit dizaines et huit unités. Quant à vous, n'oubliez pas qu'il est le Christ, Fils du Père éternel et tout-puissant. Bien loin de détruire la loi, il en accomplira toutes les figures, et nous en donnera une connaissance parfaite. Des prêtres viendront lui offrir de la myrrhe, de l'or et de l'encens, comme les voyants l'ont prédit. »

La sibylle parcourt rapidement la vie du divin Sauveur, et termine ainsi le premier livre :

« Mais lorsqu'il étendra ses mains glorieuses pour mesurer toutes choses, et qu'il portera sur sa tête une couronne d'épines ; lorsqu'une lance aura percé son flanc, la nuit se fera au milieu du jour et d'effrayantes ténèbres régneront pendant trois heures. Le temple de Salomon fera éclater un grand prodige aux yeux du genre humain, lorsqu'il descendra dans les profondeurs des enfers, pour annoncer aux morts la fin de leur captivité. Mais trois jours après il reverra la lumière ; et quand il aura montré aux mortels la route qu'ils doivent suivre, et qu'il les aura instruits de toutes choses, il s'élèvera sur les nuées pour monter au céleste séjour. Il léguera au monde l'heureuse alliance de son Evangile ; du sein des nations sortira, comme une fleur qui vient d'éclore, une génération sainte qui portera son nom et observera la loi divine ; ses envoyés deviendront les guides des mortels, et la voix des prophètes se taira pour toujours. »

Voici un autre passage du second livre :

« Voilà le combat, voilà l'épreuve, voilà la récompense qui suivra la lutte. Voilà la porte de la vie, par où l'on entre dans les siècles éternels. C'est là le prix magnifique et assuré que nous prépare dans sa justice le Dieu tout-puissant. C'est par cette porte que le vainqueur fera son entrée triomphale dans le royaume des cieux..... La fin approchera lorsqu'on verra paraître une multitude de faux prophètes, qui rempliront la terre de leurs mensonges. Bélial viendra lui-même, et fera de nombreux prodiges aux yeux des peuples étonnés. Les élus, les fidèles et les saints seront exterminés, et les Gentils aussi bien que les Hébreux. Heureux les serviteurs vigilants que le Seigneur trouvera sur pied, ceux qui auront su attendre l'heure de son avénement, sans permettre au sommeil de fermer leur paupière! Il viendra le matin, ou le soir, ou au milieu du jour ; il viendra en personne, et tout ce que j'annonce s'accomplira, tandis que les malheureux mortels seront ensevelis dans le sommeil. »

Cependant, nous ne devons pas passer sous silence une centaine de vers tirés du poëme moral de Phocylide, qu'on a insérés dans le second livre Car l'insertion est évidente ; il y a quelque chose de très-curieux dans la manière dont le compilateur chrétien omet ou adoucit les vers les plus indécents du poëme original, et il demeure prouvé, aussi complétement que possible, que le poëme en question ne fut point composé primitivement par l'auteur des *Oracles sibyllins*.

Les moins anciens de tous ces livres sont le onzième, le douzième, le treizième et le quatorzième. Ils furent publiés pour la première fois à Rome, en 1828, par le cardinal Maï, à l'exception du quatorzième, que Suloe avait déjà fait paraître à Milan en 1817.

Nous allons maintenant appeler l'attention du lecteur sur quelques particularités théologiques de ces livres.

Nous y trouvons les preuves les plus convaincantes de l'orthodoxie des écrivains chrétiens en ce qui regarde la divinité du Sauveur :

VIII, 2. « Celui qui vient d'être dépeint dans les acrostiches est notre Dieu. »

Dans un autre endroit, VIII, 462 :

« Vierge, ouvre à un Dieu ton sein sans tache. »

Et plus clairement encore au vers 474 :

« Pour Dieu le Père et Dieu le Fils, aucun prodige n'est difficile. »

Et dans un autre passage du même livre, vers 264, que Milton peut avoir lu :

« Le maître de toutes choses prenant conseil de son Fils, au commencement, lui dit : Mon Fils, faisons à notre ressemblance des créatures mortelles ; c'est moi qui de mes mains vais faire cette image de notre être, que tu guériras un jour par ta parole. »

Ces poëmes ne sont pas moins explicites au sujet de l'Incarnation :

XII, 32. « Alors viendra le Verbe du Très-Haut, revêtu d'un corps qui lui servira de voile et le fera ressembler aux mortels. »

Cependant nous devons faire ici une exception. Le sixième et le septième livre, parfaitement orthodoxes sur la divinité du Sauveur, renferment une hérésie vraiment énorme, qui, nous aimons à le croire, était bien éloignée de la pensée de l'auteur. L'Incarnation y est représentée comme s'étant effectuée au moment du baptême de Jésus-Christ ; or, c'est une hérésie attribuée à quelques Cérinthiens par saint Irénée, et aux Ebionites par saint Epiphane. La longueur des passages ne nous permettant pas de les citer, nous renvoyons le lecteur au VI, 3, et au VII, 66.

Voici, d'après nos poëtes, les principaux signes précurseurs de la fin du monde :

De grands prodiges dans le ciel, III, 334 ; V, 154 ; II, 34.

Les enfants venant au monde avec des cheveux blancs, II, 154.

Stérilité générale des femmes, II, 163.

La chute de l'empire romain, annoncée dans une infinité de passages.

L'Antechrist ; — l'apparition d'Elie ; — le règne d'une femme.

Ce qui regarde la chevelure blanche des enfants paraît être une tradition empruntée aux Gentils.

Hésiode (1) :

« Quand on verra blanchir la chevelure des nouveaux-nés, Jupiter exterminera le genre humain. »

Au sujet de la chute de l'empire romain, la sibylle ajoute foi à une prophétie très-répandue autrefois, et tirée de la valeur en nombre de lettres du mot Ρωμη. « Tu auras vécu trois cent quarante-huit ans, lorsque tu succomberas au funeste destin renfermé dans ton nom. »

C'est-à-dire que la neuf cent quarante-huitième année de la ville devait lui être fatale. L'écrivain qui avait consigné cette prophétie dans son ouvrage, avait cessé de vivre quand arriva l'année 948, qui fut la deuxième de l'empereur Sévère, et ne fut marquée par aucun événement. Mais lorsque son continuateur écrivit le treizième livre, cette année qui devait être si terrible était déjà passée ; il fallut donc faire une autre prophétie, quelque chose dans le genre de l'*errata* du docteur Cumming relativement à l'époque de la fin du monde. Cependant, la seconde conjecture ne fut pas plus heureuse que la première. Il imagina donc une théorie d'après laquelle Rome aurait réellement été fondée 105 ans plus tard que ses *Fastes* ne le supposaient ; et la fatale année, ainsi retardée de nouveau, fut la cinquième année de Dioclétien ; or, à cette époque, le barde contemporain d'Aurélien dormait sans doute profon-

(1) *Op. et Dies*, 178.

dément dans les catacombes, et s'intéressait fort peu au sort futur de son augure.

L'Antechrist. Il semble que la sibylle regardait Néron comme l'Antechrist; c'est une idée qui survécut longtemps à ce monstre. Tout le monde connaît les bruits fabuleux qui se répandirent au sujet de Sébastien, roi de Portugal, d'Edouard V, roi d'Angleterre, et longtemps auparavant au sujet d'Arthur; or, une de ces illusions populaires si étranges allait jusqu'à prétendre que Néron n'était pas réellement mort, qu'il avait échappé à la vengeance du sénat en se réfugiant chez les Parthes, qu'il reviendrait un jour reprendre possession de Rome et qu'il deviendrait l'Antechrist annoncé par la prophétie. Voici la manière dont la sibylle semble interpréter la prédiction renfermée dans l'Apocalypse (1) : « La bête que tu as vue était et n'est plus, et elle doit monter de l'abîme et s'en aller à la perdition... Les sept têtes sont sept montagnes sur lesquelles la femme est assise. Ce sont aussi sept rois, dont cinq sont morts. » — Ces cinq rois déjà morts sont Auguste, Tibère, Caïus, Claude, Néron. » — « Il en reste un, » c'est Galba; — « et un autre encore à venir, » — c'est Othon; — « et quand il sera venu, il ne durera que peu de temps. Et la bête qui était et qui n'est plus, » — c'est-à-dire Néron, — « est elle-même la huitième ; » — c'est-à-dire doit se montrer de nouveau sous le nom de Vespasien, — « et s'en aller à la perdition. Et les dix cornes que tu as vues sont dix rois qui n'ont pas encore reçu la royauté, » — c'est-à-dire Vespasien, Titus, Domitien, Nerva, Trajan, Adrien, Antonin, Aurèle, Pertinax, Commode.

Le quinzième empereur romain mourut sans qu'on vît paraître l'Antechrist ; le long espace de temps qui s'était écoulé depuis le règne de Néron, fit comprendre qu'on attendait vainement son retour ; alors une autre croyance commença à se répandre parmi les chrétiens. On commença à dire que l'Antechrist avait sans doute trouvé un type dans Néron, mais qu'il devait être juif, qu'il sortirait par son père de la tribu de Dan et qu'il aurait pour mère une samaritaine. Différentes raisons tirées de l'Ecriture rendent plausible le choix de cette tribu. Elle ne figure pas sur la liste de celles que l'Apocalypse nous montre produisant chacune douze mille serviteurs de Dieu. Quand le patriarche Jacob prédit à ses fils les destinées de leurs descendants , il nomme Dan et s'écrie : « Seigneur, j'ai attendu votre salut, » comme s'il devait y avoir un autre salut et un autre Seigneur qui se rattacherait d'une manière quelconque à cette tribu. Cette croyance n'avait pas encore disparu au moyen âge, à tel point que lorsqu'on lit Raban-Maur, Abélard, Rupert et autres écrivains de cette époque, on sait que, d'après l'opinion reçue , l'Antechrist était regardé comme devant monter la chaire de saint Pierre dans la personne d'un pape de la tribu de Dan. Bélial ou Béliard , est le nom donné à l'Antechrist dans les derniers écrits des bardes sibyllins.

La venue d'Elie est le signe de la fin prochaine du monde. Il est fait allusion à cet événement au deuxième livre, vers 187. Voici ce que dit le poëte :

« Alors, porté sur son char, le prophète de Thesbé descendra des régions célestes, et fera sur la terre trois prodiges qui annonceront la fin du monde. Malheur à vous que ce jour surprendra portant un enfant dans vos entrailles, ou donnant le sein au nouveau-né ? Malheur à ceux qui verront ce jour ! car une nuit affreuse plongera dans les ténèbres l'immense univers, de l'Orient à l'Occident, du Nord au Midi. Alors un fleuve de feu répandra du haut des airs des torrents de flammes l'embrasement gagnera tous les lieux ; la terre, l'océan, le vaste azur des mers, les étangs, les lacs, les fleuves, les fontaines, l'implacable enfer et les pôles célestes seront atteints. »

Quels sont les trois miracles que doit faire Elie dans l'accomplissement de sa mission, comme étant l'un des deux témoins annoncés? C'est ce qui paraît plus incertain. La sibylle appliquant à ce prophète seul un passage de l'Apocalypse (2), veut probablement les énumérer quand elle dit :

1° « Si quelqu'un veut leur nuire, il sortira de leur bouche un feu qui dévorera leurs ennemis. 2° Ils ont le pouvoir de fermer le ciel, afin qu'il ne tombe point de pluie durant le temps de leur prophétie. 3° Ils ont le pouvoir de changer les eaux en sang. »

Parmi les doctrines hétérodoxes renfermées dans les livres sibyllins, la négation de l'éternité des peines, qui pourtant ne se trouve que dans un seul passage, II, 300, est celle qui éveille plus fortement l'attention des lecteurs.

« Le Dieu tout-puissant et immortel écoutera les vœux des saints, qui lui demanderont de délivrer les hommes du feu dévorant et des longs grincements de dents ; il les arrachera l'un après l'autre à la fureur des flammes, pour leur donner, parmi son peuple, une autre vie qui sera éternelle, aux champs Elyséens, où tous seront immortels. »

C'est la doctrine même d'Origène, mais énergiquement dénoncée par le copiste d'un des meilleurs manuscrits sibyllins, en quelques vers grecs sans harmonie, qui sentent le septième ou le huitième siècle, et dont voici la traduction :

« C'est un mensonge évident : le feu dévorant qui tourmente les damnés ne s'éteindra jamais. Ah ! je voudrais qu'il en fût ainsi, moi qui me suis souillé de crimes énormes, pour lesquels il faudrait une excessive miséricorde. Honte à toi, Origène ; honte à toi, colporteur de sornettes, qui viens nous dire que les châtiments auront leur fin. »

(1) XVII, 8. — (2) XI, 5, 6.

La doctrine relative aux anges est complétement et convenablement exposée. Nous trouvons au septième livre une espèce de protection exercée sur les hommes par des anges gardiens, protection qui diffère peu de celle qu'enseigne l'Eglise de nos jours :

« A ses pieds dormiront les anges, ceux qui gouvernent le feu, ceux qui président aux fleuves, ceux qui protégent les villes, et ceux qui déchaînent les vents. »

Les noms de quelques anges sont évidemment empruntés aux livres apocryphes, et plus particulièrement à celui d'Hénoch; nous y voyons Irémiel, Oriel, Saniel, Azael ou Azazel. — Oriel est sans doute Uriel, mais Azazel, au livre d'Hénoch (1), est un démon. C'est ce qui fait dire au grand Milton, dont la science est comme un abîme sans fond :

> That proud honour claim'd
> Azazel as his right, a cherub tall (2).

Nous voulions ajouter quelque chose sur ce que nous appellerions volontiers le *caprice* (*vagaries*) du mètre-sibyllin. Mais nous craignons que le sujet n'offre pas à la plupart de nos lecteurs un intérêt suffisant pour nous autoriser à une étude de ce genre. Nous finirons donc en nous contentant de recommander la lecture de ces livres si curieux à tous ceux qui veulent se mettre au courant des idées politico-religieuses du troisième et du quatrième siècle, à ceux qui s'occupent de l'interprétation des prophéties de l'Apocalypse, à ceux qui veulent voir comment le Judaïsme alexandrin déteignit graduellement sur le christianisme alexandrin ; car ils ont des traits de ressemblance très évidents, et cependant des différences prodigieuses les séparent sans qu'il soit possible de les concilier.

IV

SUR LES SACRIFICES.

En parlant de l'attente du Rédempteur, nous avons constaté comme fait et signalé, comme signe de cette attente, la pratique, constante et universelle, des sacrifices. Ce fait est plein d'enseignements historiques du premier ordre ; on peut même dire sans exagération aucune, que la foi du genre humain à l'expiation par le sang, foi attestée par l'universalité des sacrifices, est le grand fait qui domine l'histoire. C'est parce qu'il domine l'histoire de tous les peuples, qu'il suit le mouvement religieux de l'humanité jusque dans ses plus grands écarts, qu'il le caractérise d'une manière fondamentale et décisive, que nous devons y revenir pour le bien constater et en pénétrer profondément le grand sens.

Cette grave question a préoccupé tous les bons esprits des temps anciens et des temps modernes. Il ne semble pas qu'il y ait, dans toutes les sphères de la vie, un devoir plus pressant que le sacrifice, et il ne paraît pas, qu'il se puisse présenter à la raison, comme couronnement de tout l'ordre humain, une plus noble pensée. Pour aborder ce problème d'une manière qui en permette l'intelligence, il faut suivre l'ensemble de déductions fort singulières par lesquelles on est arrivé à la pratique du sacrifice, écarter les fausses raisons que les impies donnent du fait et montrer qu'il n'est explicable que par la philosophie du christianisme.

Admirable destinée du genre humain et grand sentiment qu'ont eu les peuples de cette destinée. Barbares ou policés, libres ou esclaves, éclairés ou ignorants, vertueux ou serfs de tous les vices, tous, malgré leur égoïsme féroce, ont gardé le culte de l'invisible et pratiqué ce culte par l'immolation. Dans le cours de leur histoire, à travers les vicissitudes, des siècles, ils ont sans cesse changé toutes choses, modifié les institutions, corrigé les lois, admis ou rejeté tel ou tel état de la propriété et du pouvoir : ils ont toujours gardé la pierre de l'holocauste. Au milieu des luttes de leurs laborieuses origines, dans les abaissements de leur décadence, comme dans les splendeurs de leur gloire, ils se sont inclinés devant le sacrificateur et devant la victime. En vain, l'impie a réclamé et préconisé les licences de la passion ; en vain le faux sage a voulu tout réduire à la mesure de raison étroite ; en vain les dépositaires de l'autorité se sont efforcés de tout subordonner à leur propre intérêt, la multitude, plus forte que les forts, plus sage que les sages, plus grande parce qu'elle était plus désintéressée, a réclamé, exigé d'effroyables hécatombes. Quand les peuples amollis n'ont plus soupiré

(1) Chap. XLIII et LXVIII. — (2) Un chérubin de haute stature, Azazel, revendiquait ce grand honneur comme lui revenant de droit.

qu'après le bien-être et n'ont plus goûté le plaisir que dans l'orgie, Dieu a précipité, sur eux, des conquérants pour les égorger, et quand le couteau des conquérants a manqué à sa vengeance on dirait qu'il a abaissé lui-même son trône pour frapper la terre et la tranformer en autel où il voulait s'offrir le sang des nations.

Nous devons donc sonder ce mystère. D'autres l'ont fait avant nous; en nous aidant de leurs travaux, si nous ne parvenons pas à les éclairer d'une lumière supérieure, nous pourrons, du moins, les mettre en relief, en simplifier les conclusions, en multiplier la puissance.

1. Si médiocre idée que l'homme ait de lui-même, il se sait fragile et dépendant. Le moindre regard arrêté sur notre personne suffit pour nous convaincre qu'hier nous n'étions pas, que demain nous ne serons plus. Aujourd'hui nous vivons, mais seulement pour aujourd'hui, mais faibles, mais assujettis aux fatalités de notre organisme, aux servitudes de la nature, aux inexorables lois d'une force surhumaine qui nous a tirés du néant et qui nous brisera. Dans une condition si précaire et si mal assise, l'homme, toujours fortement attaché à la vie, tremble pour son existence. Mais lorsqu'il vient à promener, dans son intérieur, un regard perspicace, à se considérer dans le miroir de son âme, il voit, sur ses facultés spirituelles, je ne sais quelle poussière qui en ternit l'éclat, je ne sais quelle lèpre du péché qui les souille. Or, il ne peut ignorer qu'il y a, au-dessus de lui, une justice souveraine et implacable, une justice qui doit être respectée et qui saura bien se faire respecter si l'on se dérobe à ses injonctions. Alors, s'il est coupable, l'homme tremble pour lui-même; pécheur, il cherche le moyen d'apaiser cette divinité irritée dont il ne peut ni oublier, ni dédaigner la colère.

Mais ici la raison est bien à court. « On justifie ordinairement, dit Schmitt, l'origine des sacrifices, en avançant que les hommes se croyaient obligés et rigoureusement astreints à offrir à la divinité leurs hommages ou quelques présents. Les dieux nous comblent de bienfaits; il est donc naturel de leur consacrer les prémices des biens que nous tenons de leurs bontés : de là, les libations de l'antiquité, et l'offrande des prémices, qui avaient lieu au commencement des repas. Cette sorte de sacrifices, usitée chez tous les peuples anciens, consistait dans l'hommage qu'on faisait aux dieux des fruits et des produits de la terre. Elle était le résultat d'un mouvement spontané, d'une volonté libre; elle manifestait la piété, secondait la reconnaissance (1). »

Quelque satisfaisante que paraisse cette explication des sacrifices, quelque plausible que soit l'opinion qui les fait dériver du devoir imposé à l'homme d'offrir à la divinité des présents, des dons, des prémices; selon moi, cependant, cet hommage, d'ailleurs si naturel, n'est point le motif de l'institution universellement répandue des sacrifices. Je crois, au contraire, comme l'atteste clairement l'histoire, que les hommes furent dans tous les temps pénétrés de cette vérité : *qu'ils vivaient sous l'empire d'une puissance irritée, et que les sacrifices seuls pouvaient fléchir sa colère.* Les dieux sont bienfaisants, c'est d'eux que nous avons reçu tous les biens dont nous jouissons : dès lors, notre devoir est de les exalter par nos louanges, de leur témoigner notre reconnaissance. Mais les dieux sont justes, nous sommes coupables : dès lors, il devient nécessaire de les adoucir, d'expier nos crimes; et le moyen le plus efficace pour y parvenir est le sacrifice.

Telle fut la croyance de l'antiquité, telle est encore, sous des formes différentes, la croyance du monde entier. Les premiers hommes dont les idées servirent de type à celles du genre humain, se croyaient coupables. Sur cette doctrine fondamentale s'élevèrent les institutions religieuses, en sorte que les hommes de tous les temps ne cessèrent jamais d'avouer une déchéance originelle et générale, de répéter comme nous, quoique dans un sens moins rigoureux : *Nos mères nous ont conçues dans le crime.*

L'idée d'un crime et de la punition qu'il mérite est généralement la source des sacrifices.

« Je n'adopte point, dit à son tour le comte de Maistre, l'axiôme impie (2) : »

La crainte dans le monde imagina les dieux.

Je me plais, au contraire, à remarquer que les hommes, en donnant à Dieu, les noms qui expriment la grandeur, le pouvoir, la bonté, en l'appelant Seigneur, maître, père, etc., montraient assez que l'idée de la divinité ne pouvait être fille de la crainte. On peut observer encore que la musique, la poésie, la danse, en un mot tous les arts agréables, étaient appelés aux cérémonies du culte; et que l'idée d'allégresse se mêla toujours si intimement à celle de *fête*, que ce dernier mot est devenu partout synonyme du premier.

Loin de moi d'ailleurs de croire que l'idée de Dieu ait pu commencer pour le genre humain, c'est-à-dire qu'elle puisse être moins ancienne que l'homme.

Il faut cependant avouer, après avoir assuré l'orthodoxie, que l'histoire nous montre l'homme persuadé, dans tous les temps, de cette effrayante vérité : *Qu'il vivait sous la main d'une puissance et que cette puissance ne pouvait être apaisée que par des sacrifices.*

Il n'est pas même aisé, au premier coup d'œil, d'accorder des idées en apparence aussi contradictoires; mais si l'on y réfléchit attentivement, on comprend très-bien comment elles

(1) Schmitt : *Rédemption du genre humain*, p. 221. — (2) *Soirées de Saint-Pétersbourg*. Appendice, p. 321.

s'accordent, et pourquoi le sentiment de terreur a toujours subsisté à côté de celui de la joie, sans que l'un ait jamais pu anéantir l'autre.

« Les dieux sont bons, et nous tenons d'eux tous les biens dont nous jouissons : nous leur devons la louange et l'action de grâce. Mais les dieux sont justes, et nous sommes coupables : il faut les apaiser, il faut expier nos crimes ; et, pour y parvenir, le moyen le plus puissant est le *sacrifice*. »

Telle fut la croyance antique, et telle est encore, sous différentes formes, celle de tout l'univers. Les hommes primitifs, dont le genre humain entier reçut ses opinions fondamentales, se crurent coupables ; les institutions générales furent toutes fondées sur ce dogme, en sorte que les hommes de tous les siècles, n'ont cessé d'avouer la dégradation primitive et universelle, et de dire comme nous, quoique d'une manière moins explicite; *Nos mères nous ont conçus dans le crime ;* car il n'y a pas un dogme chrétien qui n'ait sa racine dans la nature intime de l'homme, et dans une tradition aussi ancienne que le genre humain (1).

« Pour établir, au point de vue religieux, dit l'abbé Martinet, la nécessité d'un sacrifice perpétuel, il suffit de définir cet acte. Qu'est-ce que le sacrifice ? C'est la profession solennelle de la souveraineté de Dieu sur nous et de notre continuel besoin de ses bienfaits. Par l'offrande que nous faisons de nous-mêmes, en nous associant à la victime, nous disons : « C'est de vous Seigneur, que nous avons reçu tout le bien qui est en nous, et que nous attendons celui qui nous manque. Agréez l'hommage que nous vous faisons de tout notre être, de tous nos biens; et s'il vous plaît de laisser subsister en nous vos dons, et de les accroître, faites que nous n'en usions que pour votre gloire et notre sanctification ! » En un mot le sacrifice est l'adoration proprement dite, la base essentielle de la religion, comme celle-ci, il doit donc être perpétuel.

Au point de vue social, la perpétuité du sacrifice n'est pas moins nécessaire pour former l'homme moral et le bon citoyen. Ceci est peu compris; expliquons-le.

Qu'est-ce que notre vie sur cette terre? Une *guerre incessante*, nous dit Job. Et la guerre, c'est le sacrifice.

Outre le grand adversaire de Dieu et des hommes, que la foi nous représente occupé sans relâche des moyens de nous pervertir, nous avons de nombreux ennemis intérieurs qui travaillent à notre ruine morale et physique.

En face de ces passions qui nous sollicitent au mal depuis notre enfance jusqu'aux glaces de la vieillesse, il faut que nous prenions notre parti. Le sacrifice est inévitable : ou, par une courageuse défense de notre liberté et dignité morale, nous vaincrons nos passions mauvaises et les sacrifierons au devoir ; ou, faute de combattre, nous serons vaincus et misérablement sacrifiés à leurs interminables exigences.

Evidemment l'homme n'a été place ici-bas que pour le combat et l'épreuve. Si, éclairé par les lumières de la foi, il entre dans le plan de Dieu ; si, considérant la terre comme l'avenue du monde éternel et comme un passage de l'une à l'autre, il ajourne au delà de la tombe ses projets de grandeur, de jouissance et de repos, et s'applique avant tout à remplir ses devoirs envers Dieu, envers soi, envers les siens, envers tous les hommes, ses frères, il s'élève et s'ennoblit devant Dieu et devant les hommes. Déjà, ici-bas, il recueille le fruit de ses sacrifices par l'empire qu'il acquiert sur ses passions, qu'il plie au joug; sur ses biens, qu'il possède sans en être possédé; sur ses frères, qu'il gagne par sa douceur et sa bienfaisance. Il se trouve qu'en usant du monde, sans prétendre en jouir, il en jouit réellement plus que les adorateurs du monde ; et, avant qu'il aille boire au *torrent des voluptés divines*, il a déjà reçu, selon la promesse de Jésus-Christ, le *centuple* de ce qu'il a sacrifié.

L'homme, au contraire, méconnaissant la voix de Dieu et de sa conscience, veut-il être l'arbitre de sa vie, ne suivre d'autre loi que sa volonté ? C'est une victime dévouée aux plus ignominieux, aux plus douloureux sacrifices. La force d'esprit dont il se vante n'aboutit qu'à lui faire blasphémer ce qu'il ignore ; il se nourrit de grossiers sophismes, donne aux rèves des libertins la créance qu'il refuse aux enseignements de l'Eglise. En secouant le joug de la morale, son cœur passe sous l'impitoyable domination des vices : il faut qu'il sacrifie tout, fortune, considération, famille, santé ; et qu'obtient-il en retour ? Quelques satisfactions avilissantes, passagères, toujours disproportionnés à ses désirs, le tourment de mille convoitises inassouvies, des remords, des dégoûts, des souffrances sans consolations. Si le malheureux n'élève pas enfin un œil suppliant vers celui qui peut briser ses chaînes, son âme, dévorée par la vie, devient la *pâture* de l'eternelle *mort*.

Encore une fois, point de milieu ou l'homme se sauve, dans le temps et pour l'éternité, par l'acceptation volontaire des nobles sacrifices que la loi divine lui impose envers Dieu et ses frères ; ou par le refus de se priver et de souffrir, il se voue lui-même à d'irrémédiables privations et souffrances.

Mais ces sacrifices ne sont pas seulement imposés par la loi divine, ils le sont aussi par la famille et la société, qui ne peuvent subsister sans l'immolation de l'homme à

(1) Ce n'était point seulement pour apaiser les mauvais génies ; ce n'était point seulement à l'occasion des grandes calamités que le sacrifice était offert, il fut toujours la base de toute espèce de culte, sans distinction de lieu, de temps, d'opinions ou de circonstances.

l'homme. Cette immolation est volontaire ou forcée. Ou l'homme se dévoue à l'homme par amour, ou il lui est enchaîné par la crainte. Dans le premier cas, on a la charité et les fruits admirables de la civilisation chrétienne; dans l'autre, on a l'esclavage et les atrocités de la civilisation purement humaine.

L'immolation forcée fut la base de la société avant Jésus-Christ. Elle l'est encore chez les nations modernes que sa parole n'a pas délivrées. Que fut le paganisme, qu'est-il encore ? Le sacrifice des petits et des faibles au bon plaisir des grands et des forts, et le sacrifice des grands et des forts à tous les vices, trônant sur les autels. Selon le mot de Lucain, *le genre humain était une victime dévorée par quelques ogres* : HUMANUM PAUCIS VIVIT GENUS (1).

Le bon sens accepte ces déductions, l'expérience les confirme. Le fait ne soulève pas moins un monde d'idées qui dépasseront toujours la raison.

S'il ne s'agissait que d'expliquer le sacrifice par la tradition, il suffirait d'ouvrir la Bible. Aussitôt qu'Adam et Eve ont commis le péché, Dieu les revêt de peaux de bêtes : voilà le premier fait d'occision, l'immolation à son début, l'effusion du sang qui commence avec le péché, l'homme coupable qui cache sa honte sous la peau de la victime. Aussitôt qu'Adam et Eve ont mis des enfants au monde, ces enfants offrent à Dieu, l'un, du froment, l'autre, des brebis; les fruits de la terre, présentés à Dieu, par Caïn, voilà le type de toutes les oblations; les agneaux immolés par Abel, voilà le type des sacrifices. A voir cette double pratique, établie dès l'origine, on peut aisément croire ou qu'elle est indiquée par la nature humaine ou qu'elle est commandée par Dieu. Une fois établie sur ce double fondement, elle se perpétue à travers les âges, s'inscrit au rituel de tous les peuples, devient à peu près le seul acte de leur culte public et assure ainsi, parmi les nations, son effroyable et consolant empire.

Mais, pour l'homme qui médite, derrière cette explication si simple et si facilement acceptable, s'ouvre un abîme, profond et sombre, où la raison ne voit plus. Le fait se présente dans son universalité, il s'impose par sa persistance, mais la raison s'y perd, et quand vous ramenez, sous les yeux de l'esprit, toutes les données du problème, il faut confesser la déroute de votre raison.

Nous voici en présence de l'homme coupable. Nous trouvons naturel que sa faute lui inspire des remords et naturel aussi que le remords l'amène à résipiscence. Parce qu'il aura péché une fois, l'homme devra se précautionner contre sa faiblesse, et plus la faute aura été grave, plus il devra s'entourer de prudence. Mais la faute commise subsiste et tout homme peut dire, en toute vérité, avec *David: Peccatum meum contra me est semper.*

Sous l'aiguillon de la douleur, l'homme coupable se tourne vers Dieu, se jette à genoux, se frappe la poitrine, la meurtrit, s'il le faut avec une pierre et, en se punissant lui-même, implore, de Dieu, son pardon. Mais l'obtient-il ? Il est juste qu'il se repente, il ne le serait pas qu'il fut pardonné. Son péché a porté atteinte à Dieu et l'a, si j'ose ainsi dire, blessé; Dieu seul peut cicatriser la blessure et oublier l'atteinte : *Quis remittit peccata nisi solus Deus* ? et que font à Dieu les cailloux avec lesquels l'homme pécheur se frappe la poitrine ? Le pécheur peut se tuer, il ne peut pas se blanchir. Cette impossibilité est de toute évidence.

Nous voilà donc acculés dans une impasse. D'un côté, l'homme pécheur et pécheur à ce point, que le juste lui-même tombe sept fois le jour; de l'autre, l'homme pécheur, profonpément sensible à l'impression douloureuse et au souvenir accusateur de son péché, mais dans l'impuissance personnelle et, disons-le, dans l'impossibilité absolue d'effectuer son rachat devant l'éternelle justice.

Pour arriver à la pratique d'un sacrifice considéré comme rédempteur, nous avons donc à franchir des espaces et même à combler des abîmes.

D'abord il faut que l'homme croie à la possibilité du salut, et s'il est parfaitement certain de ne pouvoir l'effectuer par lui-même, il faut qu'il soit parfaitement certain de pouvoir, par d'autres, l'effectuer d'une manière efficace.

Ensuite, pour croire à sa sanctification et à son salut possible par d'autres, il doit admettre la double loi de *substitution* et de *réversibilité* : à la mise en sa place d'une autre victime et à l'imputation à lui faite des mérites que cette victime doit acquérir par le sacrifice.

Mais quelles victimes substituer à l'homme ? et si l'homme ne peut se racheter, comment lui, qui est le roi de la création, pourra-t-il, par des créations inférieures, acquérir des mérites qu'il n'a pas lui-même ?

De plus, si nous considérons les oblations et les sacrifices offerts à Dieu, quelle série d'énormes invraisemblances !

Dieu a tout créé; à lui appartient la terre et sa plénitude; Dieu a tout créé pour sa gloire sans doute, mais aussi pour l'utilité de l'homme. Une roche stérile eût glorifié Dieu aussi bien qu'une campagne féconde; mais Dieu a créé, multiplié, prodigué, sur la terre, les choses nécessaires, utiles ou agréables à l'homme. Evidemment tout le plan naturel de la création est subordonné à cette raison déterminante d'utilité. Maintenant, si nous admettons l'oblation comme marque de reconnaissance de la souveraineté divine, comme tribut payé à cette souveraineté, tout doit être offert à Dieu et l'homme aussi bien, plus même que tout le reste. Le Dieu de la création est donc aussi le dieu jaloux de la destruction. Mais qu'importe à Dieu cet hommage et que fait, disait Horace, un oignon à Jupiter ? Et

(1) Martinet, *Emmanuel, ou le remède à tous nos maux*, passim.

puis comment l'homme devant tout et devant lui-même, peut-il mettre à sa place quelque chose qu'il ne doive déjà. Au fond de la question des offrandes faites à la divinité, il y a une impossibilité et une inutilité.

Cependant l'homme ne s'est arrêté ni à l'inutilité ni à l'impossibilité des offrandes; il les a faites sous toutes les formes possibles du don : il les a faites avec joie, avec enthousiasme, jusqu'à complet dépouillement; et il a toujours cru qu'il faisait une chose bonne, excellente, agréable à Dieu, trop douce à son propre cœur pour qu'il fut nécessaire de les justifier aux yeux de sa raison.

Le sacrifice est moins admissible encore que l'oblation. Dans le sacrifice, on tue, on brûle, on détruit, on fait tout ce qui est le plus contraire à la nature de Dieu. Dieu est créateur et conservateur; il est le Dieu de la vie et non le Dieu de la mort. En égorgeant, pour lui plaire, les boucs et les genisses, on devrait croire qu'on pose l'acte le plus improuvé par sa sagesse. Mais égorger une bête pour un homme, immoler un bouc pour racheter un péché : le seul énoncé d'une si étrange idée excite le sourire. Les anciens cependant, et malgré l'irrationabilité de l'acte, suivirent tous la coutume d'offrir à Dieu, non-seulement des dons, des prémices, mais encore la chair des animaux.

S'ils n'avaient voulu par là que rendre hommage à la divinité et reconnaître sa suprématie sur toutes les créatures, ils se seraient bornés à lui offrir cette chair et à la placer sur ses autels. Toutefois les peuples ne se contentèrent point d'une offrande si simple; ils immolaient les animaux, ils répandaient leur sang en l'honneur des dieux et pour sceller la réconciliation. Le culte exigeait donc une victime choisie et l'effusion du sang. On croyait que c'était moins l'offrande de la chair que cette effusion qui possédait la vertu expiatoire, indispensable aux hommes.

« Les anciens, dit Schmitt, regardaient le sang comme un vivant fluide, où résidait l'âme; la vie et le sang se trouvaient pour ainsi dire, les deux termes identiques d'une équation. De là vient aussi qu'ils pensaient que le ciel, irrité contre la chair, le sang, ne pouvaient être apaisé que par son effusion, et aucun peuple n'a doute qu'il n'eût la propriété d'expier le crime. Or, ni la raison, ni la folie ne donnèrent naissance à cette idée, et, bien moins encore, ne la firent adopter si généralement. L'histoire ne nous montre pas dans tout l'univers une seule contrée qui soit restée inaccessible. C'était une opinion uniforme, dont le règne embrassait tous les pays, qu'on ne pouvait obtenir que par le sang la rémission du crime et le retour des faveurs célestes. Ce point une fois admis, la nature des sacrifices païens se dévoile à notre vue, autant, du moins, que la faiblesse de nos sens nous permet de l'apprécier (1). »

L'universalité de cette doctrine de la rédemption, par le sang est facile à constater dans l'histoire.

Rien ne frappe plus, dans les lois de Moïse, que ses constants efforts pour garantir les Juifs des pratiques du paganisme, pour séparer le peuple israélite du reste des peuples en lui imposant des rites particuliers; mais relativement aux sacrifices, il abandonne son système général d'isolement : il se règle d'après les rites fondamentaux des autres nations, et même ne se contentant pas de s'y conformer, il ajoute à leur rigueur, exposant ainsi le caractère national à acquerir une dureté dont, à coup sûr, il n'avait pas besoin. De toutes les cérémonies prescrites par cet incomparable législateur, il n'en est pas une, il n'est surtout aucune purification, même physique, pour laquelle le sang ne soit nécessaire. Je signale principalement les purifications et les sacrifices expiatoires, fixés par les lois, et dont le but était de sanctifier et de réconcilier.

Remarquons surtout la fête de l'expiation solennelle, par laquelle tout le peuple se purifiait et rentrait en grâce avec le Seigneur. La purification s'opérait par l'immolation de certaines victimes, du sang desquelles on arrosait la terre et l'on faisait des aspersions. Le grand prêtre, déjà purifié par le sang d'une victime, apporte le sang du bouc, tué pour le péché du peuple, derrière le voile du temple, il en arrose la terre devant l'oracle et purifie le sanctuaire des impuretés des enfants d'Israël, de leurs prévarications, de tous leurs péchés. Offrant alors le bouc vivant, il met ses deux mains sur sa tête, confesse toutes les iniquités des enfants d'Israël, en charge avec imprécation la tête du bouc; et l'envoie au désert par un homme destiné à cette mission.

Cette expiation ordonnée par Moïse, inséparable de l'effusion du sang des victimes, était l'image de l'expiation générale des crimes du genre humain par le sacrifice de la croix et par le sang de Jésus-Christ.

Chez les païens, l'immolation des victimes et l'effusion du sang, dans le but d'apaiser les dieux, étaient universellement en usage. Une maladie contagieuse exerçait ses ravages dans le camp des Grecs; Achille veut connaître la cause de ce grand courroux d'Apollon; s'il punit la transgression d'un vœu ou le refus de quelques hécatombes; et si daignant agréer un choix de victimes choisies, il veut écarter loin des Grecs, la contagion et la mort. D'après la réponse de l'oracle, Agamemnon ordonne aussitôt aux peuples de se purifier : ils se purifient et jettent l'eau lustrale dans la mer. Ils immolent au Dieu du jour des hécatombes choisies de taureaux et de chèvres, près la rive de l'indomptable Océan : la graisse des victimes s'élève jusqu'au ciel, en tourbillons de fumée. Et lorsque Chrysés eut reçu sa fille chérie, ils rangent aussitôt l'hécatombe

(1) Op. cit., p. 224.

autour du superbe autel; ils versent sur leurs mains une eau pure et prennent une orge sacrée (1).

Quiconque a étudié l'antiquité connaît les *Taurobole* et les *Criobole* auxquels donna lieu, en Orient, le culte de Mithra. L'effet de ces sacrifices consistait dans une parfaite purification, dans la disparition de tous les crimes, dans une régénération morale et complète. Afin de renaître ainsi pour l'éternité (résultat qu'attribuaient les prêtres à ce genre de sacrifices, quoiqu'ils recommandassent de les renouveler après un laps de vingt ans), on descendait nu dans une fosse profonde, recouverte avec une planche percée d'une foule d'ouvertures. Sur cette planche, on égorgeait un taureau ou un bélier, de manière à ce que leur sang, encore tiède, jaillît sur toutes les parties du corps du pénitent. Quand on immolait un taureau, le sacrifice s'appelait *taurobole;* il se nommait *criobole*, lorsqu'on égorgeait un bélier.

Au témoignage de Grégoire de Nazianze, Julien l'Apostat, malgré son impiété fort retentissante, se soumit lui-même à cette bizarre superstition.

Ce fut donc la croyance constante de tous les hommes et de tous les temps, que l'effusion du sang avait la vertu de sanctifier et de racheter. Dans sa forme extérieure, cette croyance se modifia suivant le caractère et le culte des différents peuples; mais partout le principe est visible. Comment dès lors prétendre avec quelque droit, que le paganisme s'est fait illusion sur cette idée fondamentale et universelle, c'est-à-dire la rédemption au moyen du sang ? Appuierait-on sur l'impossibilité où était le genre humain de deviner la vertu de ce sang nécessaire à sa régénération ? Sur ce que l'homme, abandonné à lui-même, ne pouvait connaître ni la grandeur de la chute, ou l'immensité de l'amour dont il devait devenir l'objet.

Nonobstant ces objections, toujours est-il que chaque peuple, quelques notions qu'il possédât sur la chute originelle, connaissait et le besoin et la nature du moyen de salut. Assurément les racines d'une croyance si extraordinaire, si générale, doivent être profondes. Si elle n'avait pas eu un fondement réel et mystérieux, pourquoi Dieu l'aurait-il consignée dans les lois mosaïques ? Où les anciens auraient-ils puisé l'idée d'une régénération morale ? Pourquoi dans tous les lieux et à toutes les époques, afin d'honorer la divinité, de détourner sa colère, de se concilier ses faveurs, aurait-on choisi une cérémonie dont l'esprit isolé de tout secours étranger, ne saurait donner l'idée ? La nécessité nous force de reconnaître l'existence de quelque cause cachée, et cette cause était bien puissante.

Non-seulement tous les peuples offrirent des sacrifices sanglants, mais tous les peuples offrirent, en sacrifice, des victimes humaines. Il ne se peut rien imaginer de plus abominable. Malgré le respect dû à la vie, malgré le respect dû à l'innocence, malgré l'horreur qu'inspirent l'effusion du sang et le crime de l'homicide, on en vint à offrir, aux dieux irrités, le crime et l'assassinat. Vainement la raison disait-elle à l'homme qu'il n'avait aucun droit sur son semblable, que tous les jours il convenait lui-même solennellement de cette vérité en répandant le sang des animaux pour racheter celui de l'homme; vainement la douce humanité, le sentiment si naturel de la compassion prêtaient-ils de nouvelles forces à l'autorité de la raison, l'esprit et le cœur se trouvaient impuissants contre les progrès de cette abominable superstition. On serait tenté de récuser le témoignage de l'histoire, lorsqu'elle nous montre le triomphe de cette coutume révoltante dans tous les pays de la terre: malheureusement, et à la honte éternelle du genre humain, aucun fait n'est mieux établi; jusqu'aux monuments de la poésie, tout dépose contre ce préjugé général :

A peine son sang coule et fait rougir la terre,
Les dieux font sur l'autel entendre le tonnerre;
Les vents agitent l'air d'heureux frémissements,
Et la mer lui répond par des mugissements;
La rive au loin gémit, blanchissante d'écume;
La flamme du bûcher d'elle-même s'allume;
Le ciel brille d'éclairs, s'entr'ouvre, et parmi nous
Jette une sainte horreur qui nous rassure tous.

Ce n'était point une seule nation, ce n'étaient point des hordes barbares et grossières qui trempaient dans l'abomination des sacrifices humaines, étouffant ainsi les sentiments naturels, mais bien presque tous les peuples de l'antiquité: plusieurs encore se rendent aujourd'hui coupables de ce crime monstrueux.

Je ne sais si, de toutes les grandes nations, on en pourrait citer une seule qui se fût entièrement abstenue des sacrifices humains, excepté cependant les Indiens dont les brahmines se consacraient spécialement à Wichnou, et les Péruviens dont la religion remonte à Manco-Capac et à Mama-Ocollo (Coya-Ocella), sa sœur et son épouse, qui appartenaient probablement tous deux à cette caste des brahmines de l'Inde.

C'est à la religion chrétienne que les sectateurs de l'islamisme sont redevables d'être demeurés étrangers à cette pratique, car le Coran même démontre que Mahomet, sans adorer Jésus-Christ comme le fils de Dieu, voyait pourtant en lui le plus grand des Prophètes, qu'il emprunta à nos livres sacrés sa religion et sa morale, laissant de côté ce qui ne cadrait point avec ses plans, y ajoutant d'ailleurs des détails de son invention. Toutefois, au douzième siècle, du temps du grand Saladin, on rencontre chez les mahométans, l'exemple d'un sacrifice humain; des chrétiens, sous la conduite de Raymond de Châtillon, ayant tenté de renverser le tombeau de Mahomet, furent eux-mêmes immolés à la

(1) *Iliade d'Homère*, c. I. L'Iliade, l'Enéide et tout les poëmes antiques sont pleins de pareils sacrifices.

fête du Beiram, au lieu des brebis qui composent le sacrifice annuel.

Tels sont les faits. Les sacrifices humains ont fait le tour du globe et souillé les deux continents : nous en avons, plus haut, fourni la preuve. Quelle que soit la diversité des mœurs, des coutumes, des cultes des anciens peuples, tous néanmoins s'acccordent à croire que l'effusion du sang possède une vertu salutaire, et que les dieux, irrités contre les crimes des hommes, peuvent être fléchis par la substitution des souffrances de la victime à celles du criminel. Cette croyance, répandue sur toute la terre, ne pouvait être le produit de la raison, car elle semble plutôt lui être opposée ; elle ne peut être davantage le résultat d'un événement, fortuit, comme si, par exemple, les peuples se l'étaient communiquée l'un à l'autre. A quelle époque, en effet, un accord si général, se serait-il opéré ? Ce n'est point encore l'œuvre de la ruse employée par les rois et les prêtres, dans la vue de dominer les peuples ; une pareille croyance n'a aucun rapport à ce but. Nous la voyons enracinée chez les sauvages des plus lointains pays que l'on découvre de nos jours, et qui n'ont ni prêtres ni rois. Nécessairement, dès lors, elle est le fruit d'un instinct naturel, ou d'une révélation, or, l'un et l'autre sont l'effet de la puissance divine.

Le christianisme nous a dévoilé plusieurs vérités importantes, dont nous n'avions auparavant aucune connaissance, et du nombre de ces vérités est celle qu'il a plu à Dieu d'agréer les souffrances du Christ, comme une expiation des péchés du genre humain. Par là le christianisme a jeté du jour sur une pratique usitée chez les païens, mais dont le sens profond nous aurait été à jamais caché sans son apparition. Nous savons, par conséquent, quelle est la racine première de cet usage, nous le rattachons à l'auguste révélation qui instruisit l'homme de sa chute profonde, de la nécessité d'une expiation, et, tout à la fois, de la nature et du moyen de salut. Il serait absurde de révoquer encore en doute l'origine et le sens mystérieux des sacrifices (1).

II. En présence du fait constant, universel, humainement parlant inexplicable, des sacrifices, surtout des sacrifices humains, il faut voir ce que sait dire la philosophie moderne. Nous citons ici les réflexions du comte de Maistre, en les dégageant des digressions dont elles peuvent se passer sans rien perdre de leur décision.

Lorsqu'on veut expliquer les sacrifices, l'idée vulgaire, qui se présente la première à l'esprit, et qui *précède visiblement* la réflexion, c'est celle d'un hommage ou d'une espèce de présent fait à la divinité. Les dieux sont nos bienfaiteurs (*datores bonorum*); il est tout simple de leur offrir les prémices de ces mêmes biens que nous tenons d'eux de là les libations antiques et cette offrande des prémices qui ouvrait les repas.

Heyne, en expliquant ce vers d'Homère,

Du repas dans la flamme il jette les prémices,

trouve dans cette coutume l'origine des sacrifices. « Les anciens, dit-il, offrant aux dieux une de leurs nourritures, la chair des animaux dut s'y trouver comprise, et le sacrifice ajoute-t-il, envisagé de cette manière, n'a rien de choquant. » Ces derniers mots, pour l'observer en passant, prouvent que cet habile homme voyait confusément dans l'idée générale du sacrifice quelque chose de plus profond que la simple offrande, et que cet autre point de vue le choquait.

Il ne s'agit point en effet uniquement de présent, d'offrande, de prémices, en un mot, d'un acte simple d'hommage et de reconnaissance rendu, s'il est permis de s'exprimer ainsi, à la suzeraineté divine; car les hommes, dans cette supposition, auraient envoyé chercher à la boucherie les chairs qui devaient être offertes sur les autels ; ils se seraient bornés à répéter en public, et avec la pompe convenable, cette même cérémonie qui ouvrait leurs repas domestiques.

Il s'agit de *sang;* il s'agit de l'immolation proprement dite ; il s'agit d'expliquer comment les hommes de tous les temps et de tous les lieux avaient pu s'accorder à croire qu'il y avait, non pas dans l'offrande des chairs (il faut bien observer ceci), mais dans *l'effusion du sang*, une vertu expiatrice utile à l'homme : Voilà le problème, et il ne cède pas au premier coup d'œil.

Non-seulement les sacrifices ne furent point une simple extension des *aparques*, ou de l'offrande des prémices brûlées en commençant le repas ; mais ces *aparques*, elles-mêmes ne furent très-évidemment que des espèces de sacrifices diminués; comme nous pourrions transporter dans nos maisons certaines cérémonies religieuses exécutées avec une pompe publique dans nos églises. On en demeurera d'accord pour peu qu'on se donne la peine d'y réfléchir.

Hume, dans sa vilaine *Histoire naturelle de la Religion*, adopte cette même idée de Heyne, et il l'envenime à sa manière : « Un sacrifice, dit-il, est considéré comme un présent. Or, pour donner une chose à Dieu, il faut la détruire pour l'homme. S'agit-il d'un solide, on le brûle; d'un liquide, on le répand, d'un animal, on le tue. L'homme, faute d'un meilleur moyen, rêve qu'en se faisant du tort il fait du bien à Dieu ; il croit au moins prouver de cette manière la sincérité des sentiments d'amour et d'adoration dont il est animé ; et c'est ainsi que notre dévotion mercenaire se

(1) Jennyngs. *Examen de l'évidence intrinsèque du christianisme*, ou bien : *Vue de l'évidence de la religion chrétienne considérée en elle-même* ; par M. Jennyngs traduite par M. Le Tourneur Paris, 1769, in-12.

flatte de tromper Dieu après s'être trompée elle-même. »

Mais toute cette acrimonie n'explique rien elle rend même le problème plus difficile. Voltaire n'a pas manqué de s'exercer aussi sur le même sujet; en prenant seulement l'idée générale du sacrifice comme une donnée, il s'occupe en particulier des sacrifices humains.

« On ne voyait, dit-il, dans les temples que des étaux, des broches, des grils, des couteaux de cuisine, de longues fourchettes de fer, des cuillers, ou des cuillères à pot, de grandes jarres pour mettre la graisse, et tout ce qui peut inspirer le mépris et l'horreur. Rien ne contribua plus à perpétuer cette durée et cette atrocité des mœurs, qui porta enfin les hommes à sacrifier d'autres hommes, et jusqu'à leurs propres enfants. Mais les sacrifices de l'inquisition dont nous avons tant parlé ont été cent fois plus abominables : nous avons substitué des bourreaux aux bouchers. »

Voltaire sans doute n'avait jamais mis le pied dans un temple antique; la gravure même ne lui avait jamais fait connaître ces sortes d'édifices, s'il croyait que le temple, proprement dit, présentait le spectacle d'une boucherie et d'une cuisine. D'ailleurs, il ne faisait pas attention que ces grils, ces broches, ces longues fourchettes, ces cuillers ou ces cuillères, et tant d'autres instruments aussi terribles, sont tout aussi à la mode qu'autrefois; sans que jamais aucune mère de famille, et pas même les femmes des bouchers et des cuisiniers, soient le moins du monde tentées de mettre leurs enfants à la broche ou de les jeter dans la marmite. Chacun sent que cette espèce de dureté qui résulte de l'habitude de verser le sang des animaux, et qui peut tout au plus faciliter tel ou tel crime particulier, ne conduira jamais à l'immolation systématique de l'homme. On ne peut lire d'ailleurs sans étonnement ce mot d'ENFIN employé par Voltaire, comme si les sacrifices humains n'avaient été que le résultat tardif des sacrifices d'animaux antérieuremenu usités depuis des siècles rien n'est plus faux. Toujours et partout où le vrai Dieu n'a pas été connu et adoré, on a immolé l'homme; les plus anciens monuments de l'histoire l'attestent et la fable même y joint son témoignage, qui ne doit pas, à beaucoup près, être toujours rejeté. Or, pour expliquer ce grand phénomène, il ne suffit pas tout à fait de recourir aux couteaux de cuisine et aux grandes fourchettes.

Le morceau sur l'inquisition, qui termine la note, semble écrit dans un accès de délire. Quoi donc ! l'exécution légale d'un petit nombre d'hommes, ordonnée par un tribunal légitime, en vertu d'une loi antérieure solennellement promulguée, et dont chaque victime était parfaitement libre d'éviter les dispositions, cette exécution, dis-je, est cent fois plus abominable que le forfait horrible d'un père et d'une mère, qui portaient leur enfant dans les bras enflammés de Moloch ! Quel atroce délire ! Quel oubli de toute raison, de toute justice, de toute pudeur ! La rage anti-religieuse le transporte au point qu'à la fin de cette belle tirade il ne sait exactement plus ce qu'il dit. Nous avons, dit-il, substitué les bourreaux aux bouchers. Il croyait donc n'avoir parlé que des sacrifices d'animaux, et il oubliait la phrase qu'il venait d'écrire pour les sacrifices d'hommes : autrement, que signifie cette opposition, des bouchers aux bourreaux ? Les prêtres de l'antiquité, qui égorgeaient leurs semblables, avec un fer sacré, étaient-ils donc moins bourreaux que les juges modernes qui les envoient à la mort en vertu d'une loi ?

Mais revenons au sujet principal : il n'y a rien de plus faible, comme on voit, que la raison alléguée par Voltaire pour expliquer l'origine des sacrifices humains. Cette simple conscience qu'on appelle bon sens suffit pour démontrer qu'il n'y a, dans cette explication, pas l'ombre de sagacité, ni de véritable connaissance de l'homme et de l'antiquité.

Ecoutons enfin Condillac, et voyons comment il s'y est pris pour expliquer l'origine des sacrifices humains à son prétendu ÉLÈVE, qui, pour le bonheur d'un peuple, ne voulut jamais se laisser *élever*.

« On ne se contenta pas, dit-il, d'adresser aux dieux ses prières et ses vœux; on crut devoir leur offrir les choses qu'on imagina leur être agréables des fruits, des animaux, et des HOMMES. »

Je me garderai bien de dire que ce morceau est digne d'un enfant; car il n'y a, Dieu merci, aucun enfant assez mauvais pour l'écrire. Quelle exécrable légèreté ! Quel mépris de notre malheureuse espèce ! Quelle rancune accusatrice contre son instinct le plus naturel et le plus sacré ! Il m'est impossible d'exprimer à quel point Condillac révolte ici dans moi la conscience et le sentiment : c'est un des traits les plus odieux de cet odieux écrivain.

III. Comment donc expliquer les sacrifices ?

On ne saurait admettre que le genre humain ait pu se tromper sur une idée aussi fondamentale que celle de la rédemption par le sang. Le genre humain ne pouvait deviner le sang dont il avait besoin. Quel homme livré à lui-même pouvait soupçonner l'immensité de la chute et l'immensité de l'amour réparateur ? Cependant tout peuple, en confessant, plus ou moins clairement, cette chute confessait aussi le besoin et la nature du remède.

Telle a été constamment la croyance de tous les hommes. Elle s'est modifiée dans la pratique, suivant le caractère des peuples et des cultes; mais le principe paraît toujours. On trouve spécialement toutes les nations d'accord sur l'efficacité merveilleuse du sacrifice volontaire de l'innocence qui se dévoue

elle-même à la divinité comme une victime propitiatoire. Toujours les hommes ont attaché un prix infini à cette soumission du juste qui accepte les souffrances ; c'est par ce motif que Sénèque, après avoir prononcé son fameux mot : *Ecce par Deo dignun ! vir fortis cum mala fortunâ compositus*, ajoute tout de suite : UTIQUE SI ET PROVOCAVIT.

Lorsque les féroces geôliers de Louis XVI, prisonnier au Temple, lui refusèrent un rasoir, le fidèle serviteur qui nous a transmis l'histoire intéressante de cette longue et affreuse captivité lui dit : « Sire, présentez-vous à la Convention nationale avec cette longue barbe, afin que le peuple voie comment vous êtes traité. »

Le roi répondit. « Je ne dois point chercher à intéresser sur mon sort. »

Qu'est-ce donc qui se passait dans ce cœur si pur, si soumis, si préparé ? L'auguste martyr semble craindre d'échapper au sacrifice, ou de rendre la victime moins parfaite : quelle acceptation, et que n'aurait-elle pas mérité !

On pourrait sur ce point invoquer l'expérience à l'appui de la théorie et de la tradition ; car les changements les plus heureux qui s'opérèrent parmi les nations sont presque toujours achetés par de sanglantes catastrophes dont l'innocence est la victime. Le sang de Lucrèce chassa les Tarquins, et celui de Virginie chassa les Décemvirs. Lorsque deux partis se heurtent dans une révolution, si l'on voit tomber d'un côté des victimes précieuses, on peut gager que ce parti finira par l'emporter, malgré toutes les apparences contraires.

Si l'histoire des familles était connue comme celle des nations, elle fournirait une foule d'observations du même genre : on pourrait fort bien découvrir, par exemple, que les familles les plus durables sont celles qui ont perdu le plus d'individus à la guerre. Un ancien aurait dit : « A la terre, à l'enfer, ces victimes suffisent. » Des hommes plus instruits pourraient dire. « Le juste qui donne sa vie en sacrifice verra une longue postérité. »

Et la guerre, sujet inépuisable de réflexions, montrerait encore la même vérité, sous une autre face ; les annales de tous les peuples n'ayant qu'un cri pour nous montrer comment ce fléau terrible sévit toujours avec une violence rigoureusement proportionnelle aux vices des nations de manière que, lorsqu'il y a toujours débordement de doctrine, il y a toujours débordement de sang. *Sine sanguine non fit remissio.*

La rédemption, est une idée universelle. Toujours et partout on a cru que l'innocent pouvait payer pour le coupable (*utique si et provocavit*); mais le Christianisme a rectifié cette idée et mille autres qui, même dans leur état négatif, lui avaient rendu d'avance le témoignage le plus décisif. Sous l'empire de cette loi divine, le juste (qui ne croit jamais l'être) essaye cependant de s'approcher de son modèle par le côté douloureux. Il s'examine, il se purifie, il fait sur lui-même des efforts qui semblent passer l'humanité, pour obtenir enfin la grâce de pouvoir restituer ce qu'il n'a pas volé.

Mais le Christianisme, en certifiant le dogme, ne l'explique point, du moins publiquement, et nous voyons que les racines secrètes de cette théorie occupèrent beaucoup les premiers initiés du Christianisme.

Origène surtout doit être entendu sur ce sujet intéressant, qu'il avait beaucoup médité. C'était son opinion bien connue : « Que le sang répandu sur le Calvaire n'avait pas été seulement utile aux hommes, mais aux anges, aux astres, et à tous les êtres créés, ce qui ne paraîtra pas surprenant à celui qui se rappellera ce que saint Paul a dit : *Qu'il a plu à Dieu de réconcilier toutes les choses par celui qui est le principe de la vie, et le premier né entre les morts, ayant pacifié par le sang qu'il a répandu sur la croix, tant ce qui est en la terre que ce qui est au ciel.* » Et si toutes les créatures gémissent, suivant la profonde doctrine du même apôtre, pourquoi ne devaient-elles pas être toutes consolées ? Le grand et saint adversaire d'Origène nous atteste qu'au commencement du cinquième siècle de l'Eglise, c'était encore une opinion reçue que la rédemption appartenait au ciel autant qu'à la terre, et saint Chrysostome ne doutait pas que le même sacrifice, continué jusqu'à la fin des temps, et célébré chaque jour par les ministres légitimes, n'opérât de même pour tout l'univers.

C'est dans cette immense latitude qu'Origène envisageait l'effet du grand sacrifice. « Mais que cette théorie, dit-il, tienne à des mystères célestes, c'est ce que, l'apôtre nous déclare lui-même lorsqu'il nous dit : « Qu'il était nécessaire que ce qui n'était que figure des choses célestes, fût purifié par le sang des animaux ; mais que les célestes mêmes le fussent par des victimes plus excellentes que les premières. Contemplez l'expiation de tout le monde, c'est-à-dire des régions célestes, terrestres et inférieures, et voyez de combien de victimes elles avaient besoin ! » Mais l'*agneau* seul a pu ôter les péchés de tout le monde, etc., etc. »

Au reste, quoique Origène ait été un grand auteur, un grand homme, et l'un des plus sublimes théologiens qui aient jamais illustré l'Eglise, je n'entends pas cependant défendre chaque ligne de ses écrits ; c'est assez pour moi de chanter avec l'Eglise romaine

Et la terre, et la mer, et les astres eux-mêmes,
Tous les êtres enfin sont lavés par ce sang.

Sur quoi je ne puis assez m'étonner des scrupules étranges de certains théologiens qui se refusent à l'hypothèse de la pluralité des mondes, de peur qu'elle n'ébranle le dogme de la rédemption ; c'est-à-dire que, suivant eux, nous devons croire que l'homme voyageant dans l'espace sur sa triste planète, misérablement gênée entre Mars et Vénus, est le seul être intelligent du système, et que les autres planètes ne sont que des globes sans

vie et sans beauté que le Créateur a lancés dans l'espace pour s'amuser apparemment comme un joueur de boules. Non, jamais une pensée plus mesquine ne s'est présentée à l'esprit humain ! Démocrite disait jadis dans une conversation célèbre. *O mon cher ami ! gardez-vous bien de rapetisser bassement dans votre esprit la nature, qui est si grande* Nous serions bien inexcusables si nous ne profitions pas de cet avis, nous qui vivons au sein de la lumière, et qui pouvons contempler à sa clarté la suprême intelligence, à la place de ce vain fantôme de nature. Ne rapetissons pas misérablement l'Etre infini en posant des bornes ridicules à sa puissance et à son amour. Y a-t-il quelque chose de plus certain que cette proposition : tout a été fait par et pour l'intelligence ? Un système planétaire peut-il être autre chose qu'un système d'intelligences, et chaque planète en particulier peut-elle être autre chose que le séjour d'une de ces familles ? Qu'y a-t-il donc de commun entre la matière et Dieu? La poussière le connaît-elle. Si les habitants des autres planètes ne sont pas coupables ainsi que nous, ils n'ont pas besoin du même remède ; et si au contraire, le même remède leur est nécessaire, ces théologiens dont je parlais tout à l'heure ont-ils donc peur que la vertu du sacrifice qui nous a sauvés ne puisse s'élever jusqu'à la lune ? Le coup d'œil d'Origène est bien plus pénétrant et plus compréhensif, lorsqu'il dit : *L'autel était à Jérusalem, mais le sang de la victime baigna l'univers.*

Il ne croit point permis cependant de publier tout ce qu'il savait sur ce point. « Pour parler, dit-il, de cette victime de la loi de grâce offerte par Jésus-Christ, et pour faire comprendre une vérité qui passe l'intelligence humaine, il ne faudrait rien moins qu'un homme parfait, exercé à juger le bien et le mal, et qui fut en droit de dire par un pur mouvement de la vérité. Nous prêchons la sagesse aux PARFAITS. Celui dont saint Jean a dit : *Voilà l'agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde*, a servi d'expiation, selon certaines lois mystérieuses de l'univers, ayant bien voulu se soumettre à la mort en vertu de l'amour qu'il a pour les hommes, et nous racheter un jour par son sang des mains de celui qui nous avait séduits, et auquel nous nous étions *vendus par le péché.* »

De cette rédemption générale, opérée par le grand sacrifice, Origène passe à ces rédemptions particulières qu'on pourrait appeler *diminuées*; mais qui tiennent toujours au même principe. « D'autres victimes, dit-il, se rapprochent de celle-là..., je veux parler des généreux martyrs qui ont aussi donné leur sang : *Mais où est le sage pour comprendre ces merveilles ; et qui a de l'intelligence pour les pénétrer ?* Il faut des recherches profondes pour se former une idée, même très-imparfaite, de la loi en vertu de laquelle ces sortes de victimes purifient ceux pour qui elles sont offertes.... Un vain simulacre de cruauté voudrait s'attacher à l'Etre auquel on les offre pour le salut des hommes ; mais un esprit élevé et vigoureux fait repousser les objections qu'on élève contre la Providence, sans exposer néanmoins les derniers secrets : car les jugements de Dieu sont bien profonds ; il est bien difficile de les expliquer ; et nombre d'âmes faibles y ont trouvé une occasion de chute : mais enfin comme il passe pour constant parmi les nations qu'un grand nombre d'hommes se sont livrés volontairement à la mort pour le salut commun, dans les cas, par exemple, d'épidémies pestilentielles, et que l'efficacité de ces dévorements a été reconnue sur la foi même des Ecritures par ce fidèle Clément, à qui saint Paul a rendu un si beau témoignage (1), il faut que celui qui serait tenté de blasphemer des mystères qui passent la portée ordinaire de l'esprit humain, se détermine à reconnaître dans les martyrs quelque chose de différemment semblable... »

« Celui qui tue... un animal volumineux... a bien mérité sans doute de tous ceux auxquels cette bête aurait pu nuire si elle n'avait pas été tuée ; croyons qu'il arrive quelque chose de semblable par la mort des très-saints martyrs, qu'elle détruit des puissances malfaisantes, et qu'elle procure à un grand nombre d'hommes des secours merveilleux, en vertu d'une certaine force qui ne peut être nommée. »

Les deux rédemptions ne diffèrent donc point en nature, mais seulement en excellence et en résultats, suivant le mérite et la puissance des agents. Je rappellerai à cet égard, ce qui a été dit dans les *Entretiens*, au sujet de l'intelligence divine et de l'intelligence humaine. Elles ne peuvent différer que comme des figures semblables qui sont toujours telles, quelles que soient leurs différences de dimension.

Contemplons en finissant la plus belle des analogies. L'homme coupable ne pouvait être absous que par le sang des victimes : ce sang étant donc le lien de la réconciliation, l'erreur antique s'était imaginée que les dieux accouraient partout où le sang coulait sur les autels ; ce que nos premiers docteurs mêmes ne refusaient point de croire en croyant à leur tour que les anges accouraient partout où coulait le véritable sang de la véritable victime.

Par une suite des mêmes idées sur la nature et l'efficacité des sacrifices, les anciens voyaient encore quelque chose de mystérieux dans la communion du corps et du sang des victimes. Elle emportait, suivant eux, le complément du sacrifice et celui de l'unité religieuse, en sorte que, pendant longtemps les Chrétiens refusèrent de goûter aux viandes immolées (de peur de communier).

Mais cette idée universelle de la « communion par le sang, » quoique viciée dans son application, était néanmoins juste et prophétique

(1) Phil., IV, 13.

dans sa racine, tout comme celle dont elle dérivait.

Il est entré dans les incompréhensibles desseins de l'amour tout-puissant de perpétuer jusqu'à la fin du monde, et par des moyens bien au dessus de notre faible intelligence, ce même sacrifice, matériellement offert une seule fois pour le salut du genre humain. *La chair* ayant séparé l'homme du ciel, Dieu s'était revêtu de la chair pour s'unir à l'homme par ce qui l'en séparait : mais c'était encore trop peu pour une immense bonté attaquant une immense dégradation. Cette chair divinisée et perpétuellement immolée est présentée à l'homme sous la forme extérieure de sa nourriture privilégiée et *celui qui refusera d'en manger ne vivra point.* Comme la parole, qui n'est dans l'ordre matériel qu'une suite d'ondulations circulaires excitées dans l'air, et semblables dans tous les plans imaginables à celles que nous apercevons sur la surface de l'eau frappée dans un point ; comme cette parole, dis-je, arrive cependant dans toute sa mystérieuse intégrité, à toute oreille touchée dans tout point du fluide agité, de même l'essence corporelle de celui qui s'appelle *parole*, rayonnant du centre de la toute-puissance, qui est partout, entre tout entière dans chaque bouche, et se multiplie à l'infini sans se diviser. Plus rapide que l'éclair, plus actif que la foudre, le sang *théandrique* pénètre *les entrailles coupables* pour en dévorer les souillures. Il arrive jusqu'aux confins inconnus de ces deux puissances irréconciliablement unies où *les élans du cœur* heurtent l'intelligence et la troublent. Par une véritable affinité divine, il s'empare des éléments de l'homme et les transforme sans les détruire. « On a droit de s'étonner, sans doute, que l'homme puisse s'élever jusqu'à Dieu : mais voici bien un autre prodige ! c'est Dieu qui descend jusqu'à l'homme. Ce n'est point assez pour appartenir de plus près à sa créature chérie, *il entre dans l'homme*, et tout juste est un temple habité par la divinité. » C'est une merveille inconcevable, sans doute, mais en même temps infiniment plausible, qui satisfait la raison en l'écrasant. Il n'y a pas dans tout le monde spirituel une plus magnifique analogie, une proportion plus frappante d'intentions et de moyens, d'effet et de cause, de mal et de remède. Il n'y a rien qui démontre d'une manière plus digne de Dieu ce que le genre humain a toujours confessé, même avant qu'on le lui eût appris : sa dégradation radicale, la réversibilité des mérites de l'innocence payant pour le coupable, et le SALUT PAR LE SANG.

V

LA PLÉNITUDE DES TEMPS.

Les temps touchent à leur plénitude : le Rédempteur va venir. S'il eût paru plus tôt, la nécessité de sa mission eût été moins évidente, et, l'unité matérielle manquant, la réparation du monde eût exigé une action divine trop marquée. S'il eût paru plus tard, la nation juive aurait disparu, et il est bon qu'il y ait continuité dans la religion ; de plus, l'Evangile n'aurait pas remporté deux victoires également éclatantes, l'une sur l'extrême civilisation, l'autre sur la barbarie ; ou, si l'on suppose l'invasion des barbares dans le monde corrompu du paganisme et des gnostiques, les peuples seraient tombés trop bas, et Dieu n'aurait triomphé qu'à force de prodiges. C'est donc maintenant que sonne l'heure de la rédemption : l'aurore de la révélation nouvelle a été proportionnée à la lumière qu'elle doit répandre ; l'homme a pu essayer de ses forces, et reconnaître son impuissance ; tous les éléments sont préparés pour l'accomplissement du grand œuvre de Dieu au milieu des siècles. Nous allons nous en convaincre.

I. Nous devons rechercher d'abord quels éléments de bien préparent la rédemption, tant au sein du peuple juif, que chez les peuples gentils.

Dans l'ordre religieux, le peuple juif a subsisté comme l'Eglise préparatoire de l'Eglise catholique ; et, à ce titre, il est constitué de manière à rendre plus facile la communion des intelligences : il n'a qu'un seul temple, un seul pontife et un seul corps d'Ecriture.

Dans ses écritures, il conserve intact le dépôt sacré de toutes les traditions et de toutes les doctrines : un seul Dieu, qui a tout créé par sa puissance, qui conserve tout par sa sagesse, qui jugera tout dans sa justice ; les membres de la grande famille humaine tous sortis d'un seul homme, et ensuite dispersés dans l'univers ; une chute commune à

l'origine, et une rédemption commune au temps marqué; un Rédempteur Dieu-Homme, figuré par les patriarches, annoncé par les prophètes; enfin, un ensemble d'espérances invincibles et de signes pour reconnaître l'objet de ces espérances.

Ce peuple juif, Dieu l'a isolé longtemps dans ses montagnes, pour qu'il conserve mieux son sacré dépôt; il a mis même dans son cœur une répulsion profonde pour les étrangers. Mais depuis, il l'a promené çà et là pour le châtier et préparer les Gentils à la connaissance de l'Evangile. Au temps où nous sommes arrivés, les Juifs *de la dispersion*, tout en conservant l'esprit national, sont répandus par toute la terre : la captivité les a portés à Babylone; une permission d'Alexandre les a laissé entrer en Egypte; leur esprit de mercantilisme et de prosélytisme les a jetés sur tous les rivages. Ainsi répandus, ils conservent le cachet d'origine, observent la loi, payent au temple le tribut annuel, se rendent à Jérusalem pour célébrer la Pâque, et reconnaissent le Sanhédrin. Le spectacle de leur vie dut donc détacher des pratiques païennes, et faire admettre à beaucoup de Gentils découragés l'espérance du Sauveur; ces Juifs étaient d'ailleurs missionnaires de la vraie doctrine en répandant leurs livres : ils ont eu pour disciples, à divers degrés, les prosélytes *de la porte* et *de la justice*.

Chez les peuples gentils, si nous soulevons le voile des mythologies anciennes, nous découvrons la trace obscure des traditions primitives, l'ensemble des devoirs essentiels de la religion, une sorte de mission prophétique des peuples de l'antiquité, et enfin l'attente d'un Sauveur au moment où parut Jésus-Christ.

Les traditions conservées se résument dans l'idée d'une certaine déchéance et de sa transmission, et dans l'idée et l'espérance d'une réhabilitation quelconque : il suffit de rappeler les traditions grecques et romaines, les doctrines orientales des émanations, de la lutte des deux principes, de la victoire future du bien, enfin l'inscription : *Virgini pariturœ Druides*, qui atteste à elle seule la foi de l'Occident.

Les pratiques religieuses conservées se réduisent à la prière, au sacrifice d'une victime sainte ou innocente, substituée et sanglante, à un certain semblant de sacrement dans la manducation de la victime. Ces pratiques et les traditions qui les justifient contribuaient à réveiller dans l'âme le sentiment de sa noblesse, à lui inspirer le dégoût du mal, et à faire reconnaître le Christ avec sa mission de salut : de là sortiront les prémices de la gentilité.

Il y avait, d'ailleurs, au sein des peuples gentils, une espèce de ministère prophétique, qu'accomplissaient les mythes de l'histoire, les systèmes chronologiques, les oracles sibyllins, les mystères et les rites religieux. Nous en avons parlé plus haut. Aussi, à la fin de l'ère ancienne, tous les regards se tournaient-ils vers l'Orient. C'était une persuasion, dit Tacite, une opinion ancienne et constante, dit Suétone, que l'Orient redeviendrait puissant et que la Judée se rendrait maîtresse du monde. Josèphe, qui rapporte le même fait, y reconnaît la cause de la guerre avec Rome. Cicéron attend pour son temps, sur l'annonce des sibylles, la venue d'un roi qu'il faudra reconnaître. Virgile chante dans son *Pollion* les bienfaits de ce roi. Plutarque écrit son traité : *Pourquoi les oracles ont cessé*. Tous les peuples crient que le grand Pan est mort, et les faux messies veulent exploiter à leur bénéfice l'attente universelle.

Dans l'ordre politique, nous remarquons la plus grande *unité matérielle* qui fut jamais. Chaque empire a ajouté aux conquêtes du premier empire, et maintenant l'univers entier obéit au même sceptre. Cette fusion de toutes les nations en une seule facilite la voie aux ouvriers évangéliques. Autrement, leur ministère eût rencontré d'insurmontables difficultés, dans l'absence de moyens matériels de communication, dans les inimitiés de race et les guerres d'empire à empire.

Cette unité matérielle est cimentée par les liens d'une certaine fraternité universelle qu'ont introduite les relations multipliées de la paix, les guerres, et l'administration romaine; elle est cimentée particulièrement par *l'unité de langage* que Dieu a ménagée dans ses secrets desseins sur la langue romaine. La langue grecque, sans doute, est employée et même populaire, comme l'attestent des inscriptions fautives d'esclaves et d'affranchis; mais cette langue aussi a reçu tout le perfectionnement désirable. Pour la langue latine, elle est langue officielle de par l'empereur; les provinces sont obligées, sous quelques *peines*, à l'apprendre; et les Bretons eux-mêmes, qui l'avaient repoussée, dit Tacite, sont jaloux de savoir l'éloquence. Cette universalité de la langue latine rendait plus facile la prédication de l'Evangile, le miracle du don des langues ne pouvant se perpétuer dans l'ordre ordinaire de la Providence.

Enfin, chaque peuple apporte sa pierre à l'œuvre de préparation. Les écoles philosophiques ont conservé quelques traditions, consacré les principes de la droite raison, donné à la logique ses règles, et à la langue doctrinale sa terminologie. Les artistes ont marqué aux arts leurs règles, au beau ses conditions d'existence, et donné au sublime son expression : la révélation chrétienne apportera plus tard un dernier perfectionnement par la grâce, et le culte y trouvera le secret de sa magnificence. Les sciences, par leurs découvertes, préparent les éléments matériels de la civilisation chrétienne. Et la littérature elle-même, en créant les genres et en multipliant les chefs-d'œuvre, a conservé les traditions sous le voile des symboles, dans les fictions de la poésie et les récits de l'histoire, et fourni des matériaux pour la forma-

tion des langues modernes et l'éducation littéraire des peuples. — En résumé, il y a, dans le monde, tant dans le peuple juif que chez les peuples gentils, des principes de bien dont Dieu veut se servir pour accomplir son œuvre. Mais il n'y en a pas assez pour que le monde puisse se guérir ; et il y a de trop profondes plaies pour qu'elles soient cicatrisées par une autre main que par une main divine.

II. Nous recherchons maintenant les principes de mal qui rendent moralement nécessaire l'avénement du Messie.

Le sceptre était sorti de Judas et le peuple juif, privé de son indépendance, gémissait sous le joug de l'Iduméen Hérode. Ce prince, affermi par la flatterie dans la faveur d'Auguste, introduisait en Judée les mœurs et les odieuses coutumes de Rome, et faisait supporter son despotisme en donnant ses soins à la réparation du temple. A sa mort, la Palestine fut partagée entre ses trois fils : Archélaüs, Philippe et Hérode-Antipas, lesquels furent successivement déposés pour mauvaise administration ; Claude donna ensuite la Palestine à Hérode-Agrippa ; et trois ans après, elle redevint province romaine.

Ces vicissitudes du pouvoir et l'oppression des procurateurs romains appauvrirent singulièrement la Judée, et portèrent même atteinte à sa constitution primitive. Le peuple crut alors que le Messie ne serait point un roi pacifique, délivrant du péché, mais un conquérant qui humilierait les dominateurs. Dans cette espérance, il s'abandonna à une haine violente contre les Romains; haine qui ne finira qu'au milieu des ruines de Jérusalem, quand le christianisme, implanté en Judée, demandera à se répandre librement dans l'univers.

Un peuple ne perd guère son indépendance que quand il le mérite. Le peuple juif avait donc mérité son abaissement ; car il était, au pied de la lettre, un peuple usé et désormais inutile. La foi se corrompait. On tenait pour l'essentiel de la religion l'extérieur du culte, la fréquentation du temple et des synagogues, et l'exactitude servile aux prières et aux sacrifices. Sous cette observation matérielle des cérémonies prescrites, se cachaient un orgueil immense et une perversité profonde. Les héritiers charnels d'Abraham regardaient d'un œil de mépris les peuples païens, et tombaient eux-mêmes dans la corruption du paganisme, « rivalisant, dit Josèphe, d'attentats contre Dieu et d'injustices envers les hommes, détruisant la famille par la facilité des divorces, et déshonorant même le sacerdoce par la cupidité et l'ambition. »

Ce qui aggravait ce déplorable état, c'étaient les sectes des pharisiens, des sadducéens, des esséniens, des samaritains, des caraïtes, des galiléens, des hérodiens et des héméro-baptistes ; sectes qui divisaient la nation par leur hostilité, et accéléraient, par leurs erreurs, le mouvement de décadence.

Les pharisiens, dont le nom hébreu veut dire *réparation*, et dont l'origine peu claire paraît remonter à 200 ans avant Jésus-Christ, peuvent servir de type à la plupart des sectes hérétiques ou philosophiques. Ils admettaient la spiritualité et partant l'immortalité de l'âme, contrairement aux sadducéens. Fortement attachés à la lettre de la loi, ils flattaient les sentiments du peuple, en sacrifiant les devoirs essentiels aux pratiques les plus minutieuses et en nourrissant la haine contre l'étranger. Sous ce bel extérieur de dévotion et de patriotisme, se cachaient l'orgueil et des mœurs corrompues : on ajoutait aux prescriptions de la loi, on se livrait à d'interminables combinaisons sur les mots, sur les syllabes, les lettres et leur valeur numérique, pour coudre au sens des Ecritures le mystérieux commentaire de la *cabbale ;* on portait, à sa robe, des franges et des houpes, de larges phylactères sur son front et ses manches : vrais sépulcres blanchis, tout infectés de pourriture.

Moins puissants dans le peuple, mais plus en faveur auprès des grands, les sadducéens admettaient les livres de l'Ancien Testament, et rejettaient toute tradition orale; niaient l'existence des anges, l'immortalité de l'âme, la résurrection, et conséquemment toute rémunération dans l'autre vie ; et enseignaient que Dieu récompense ici-bas les bons par les biens terrestres, et punit les méchants par la pauvreté. C'étaient les épicuriens du judaïsme.

De nobles âmes devaient sentir le besoin d'une vie plus solide et plus pure ; elles formèrent la secte des esséniens, qui vivaient retirés sur les bords du Jourdain et de la Mer Morte depuis les Machabées, menant la vie la plus austère. Leur ordre religieux, car c'en était un, avait son serment de réception, ses secrets, ses pratiques surérogatoires, et la communauté des biens dans le célibat ; le membre infidèle était chassé avec dureté et condamné à la peine la plus dure, celle de vivre séparé du reste des hommes dans une triste indigence. — Les thérapeutes d'Egypte, dont Philon a systématisé et admiré la doctrine mystique, étaient une branche des esséniens, dont ils se distinguaient en menant une vie plus contemplative dans des cellules séparées, et ne se réunissant qu'au jour du sabbat pour prier en commun. Leur doctrine était celle des *émanations*, qui allaient se dégradant de Dieu à la matière ; et leurs pratiques les plus austères en découlaient par une conséquence évidente.

Les samaritains étaient issus du mélange des colons païens amenés par Asarhaddon et des Israélites restés en Palestine. Tombés d'abord dans le paganisme, ils furent pour les Juifs un objet d'horreur. Convertis sous Néhémias par un certain Manassès, ils se formèrent une sorte de judaïsme, bâtirent un

temple sur le mont Garizim, n'admirent que le Pentateuque, et crurent à l'unité de Dieu, à sa providence, et à une rédemption qui devait amener tous les peuples à leur foi.

Outre ces sectes, il y avait encore : — les *caraïtes*, qui n'admettaient que le texte de l'Ecriture, et rejettaient la tradition que les pharisiens lui donnaient pour commentaire, comme aussi toute addition à la loi : — les *galiléens*, zélateurs outrés de l'indépendance et de la liberté civiles, qui ne reconnaissaient d'autre maître que Dieu, et enduraient tous les supplices plutôt que de donner à l'homme le titre de seigneur ; — les *hérodiens*, serviles courtisans qui rampaient sous le joug étranger, approuvaient tous les impôts, et mêlaient à leur culte des pratiques païennes empruntées aux Romains ; — enfin les *héméro-baptistes*, qui niaient la résurrection, et pratiquaient des ablutions à chaque instant du jour : d'où leur nom. Et, au milieu de tout cela, quelques fidèles enfants de Dieu, qui attendaient avec foi l'accomplissement des promesses.

Ces sectes juives se distinguaient des sectes grecques par leur esprit de propagande : la sagesse grecque est plus théorique, la sagesse juive plus pratique : ici école, là société. Moïse avait donné aux Hébreux un génie législatif; leurs croyances se voyaient dans une *loi*, qui comme loi, touchait à l'action ; et, pour ce motif, les sectes, par leur influence, hâtaient la ruine du judaïsme.

Cette décomposition du judaïsme rendait nécessaire la venue du Messie, pour substituer à la Synagogue déchue l'Eglise catholique ; elle lui préparait en outre les voies, car le besoin d'une religion et la haine des Juifs pour l'idolâtrie devaient jeter Israël, suivant les prévisions les plus naturelles, dans les bras du Désiré des nations.

Chez les peuples civilisés, nous observons la même décadence de l'ordre social et religieux.

Dans l'ordre social, nous considérons ce qui regarde la constitution du pouvoir, ses rapports avec les autres sociétés, et son application aux sujets.

Il n'y a plus dans Rome ni égalité des ordres sociaux, ni indépendance ; il n'y a plus que l'autocratie d'un maître. Son pouvoir tire son origine, non de suffrages librement exprimés, ou de droits héréditaires, mais de la force, ou du massacre : Marius et Sylla y arrivent par des proscriptions, les deux triumvirats par la force ouverte ; Caligula étrangle Tibère ; un tribun tue Caligula, et jette la pourpre sur les épaules d'un vieil imbécile ; Claude est empoisonné, Néron se poignarde en face de l'émeute, Galba est assassiné par les prétoriens, Othon se perce de son épée, Vitellius est traîné aux gémonies, Didius achète l'empire : voilà l'origine du pouvoir. On comprend que sa fin et ses limites morales doivent en dépendre ; d'ailleurs, le jurisconsulte et le poète sont d'accord : *Quidquid principi placuit, legis habet vigorem ; pro ratione voluntas.* Le poignard est donc l'emblème de l'autorité, le pouvoir n'a d'autres bornes que ses caprices ou ses intérêts, et il croit n'être que juste en égorgeant. Les faits abondent à l'appui ; mais il suffit de rappeler les ignobles débauches et les cruautés de Caprée, les folies sanguinaires de Caligula, le règne de Messaline, Néron dont le nom dit tout, et après lui, Domitien, Commode, Caracalla, Héliogabale, Dioclétien et d'autres illustres monstres.

La société religieuse ne faisait qu'un avec la société politique, sous l'empire des besoins d'une vie toute matérielle ; l'empereur était à la fois souverain pontife et Dieu. A ce titre, il était propriétaire des âmes et des corps de ses sujets ; il réalisait le despotisme le plus étendu et le plus avilissant qui fut jamais ; la liberté était anéantie jusque dans le sanctuaire de la conscience : voilà le droit religieux.

Voici le droit des gens : Les sociétés distinctes sont aux yeux de Rome ou un ennemi ou un esclave, un ennemi à exterminer, un esclave à tenir sous le joug. Dans la guerre, les Romains usent de perfidie et recourent à d'épouvantables massacres. On sait les fourberies de Posthumius envers les Samnites, de Paul Emile envers Persée, de Scipion envers Carthage. L'ordre de ce dernier après la prise de la ville, dit Polybe, portait : « tout tuer, *suivant la coutume des Romains.* » Plutarque raconte de César qu'il subjugua trois cents nations, renversa mille villes, fit un million d'esclaves et un million de morts. Au siége de Jérusalem, un million trois cent trente-sept mille quatre cent quatre-vingt-dix Juifs périrent, quatre-vingt-dix-sept mille furent vendus, et Titus était *deliciæ generis humani !*

Dans son application aux sujets pour la reconnaissance de la dignité d'homme, le pouvoir était entaché d'une iniquité criante : je veux dire *l'esclavage.* — L'esclave n'est réputé personne que dans ses relations avec les autres membres de la société, pour des affaires de droit ; et ce titre ne lui est laissé qu'au bénéfice du maître. Dans tout autre cas, il est, par rapport à son maître, *non tam persona quam res ;* la loi ne lui accorde que la protection due à un bien-meuble dans l'intérêt du propriétaire ; et le maître n'a pour lui que les soins réclamés par ce même intérêt. Puisque l'esclave n'est qu'un outil vivant, il n'a point droit au mariage ; si cependant le maître lui permet un quasi-mariage, le *contubernium*, cette union illégale ne sera que passagère, et les enfants comme le croît des animaux, sont l'incontestable propriété du maître. L'esclave n'a pas non plus droit de propriété ; le maître cependant tolère quelquefois une quasi-propriété, dont le prix pourra servir au rachat de l'esclave ; mais il faut de telles industries pour réaliser le pécule suffisant, et l'affranchissement dépend de tant de causes étrangères, que ce doit être presque

sans bénéfice. — L'opinion publique confirme ce droit exorbitant : *Tot servi, tot hostes*, dit le proverbe ; *cum in servos* OMNIA *liceant*, dit Sénèque. — La compatissance naturelle à l'homme pour les grandes infortunes n'a pas mitigé les rigueurs de la loi. Il y a, sans doute, à la maison, quelques esclaves un peu mieux traités ; ce sont le comédien, le médecin, le joueur de flûte et l'improvisateur habile ; les autres travaillent dans les métairies, *catenati cultores, vincti fossores*, une chaîne au pied et la tête rasée. Les faits suivants feront juger de leurs conditions : un certain Pollion jette ses esclaves aux lamproies pour une faute légère ; à l'assassinat d'un Romain, on égorge ses quatre cents esclaves, *veteri ex more*, dit le grave Tacite ; Domitien fait mettre à mort un esclave pour avoir tué un grand ours *avec un épieu*, et Cicéron dans ses *Verrines* n'ose flétrir une telle barbarie; la dame romaine, armée d'un croc, déchire le sein de ses suivantes pour la plus légère faute ; on soumet à la torture les esclaves provenant d'une succession, pour connaître l'état du patrimoine ; on les jette au cirque, où ils s'égorgent par milliers ; s'ils vieillissent, on les vend comme un cheval hors de service ; et dès qu'arrive la maladie, on les abandonne, dans une île du Tibre, à la grâce d'Esculape.

Dans son application aux sujets pour la reconnaissance des droits du mariage et de la famille, la loi n'était pas moins inique. L'interdiction du mariage pesait sur les esclaves, sur les hommes libres non citoyens, et sur les citoyens empêchés. On avait élevé à la dignité de mariage la fornication simple avec cohabitation, sous le nom de *concubinat*. Dans le mariage contracté, le divorce fut toujours permis aux hommes d'abord et plus tard aux femmes, dit Gaius ; et on sait, observe Sénèque, que les femmes comptaient les années, non par les consuls, mais par leurs maris. Dans la famille, le pouvoir paternel sans jouir d'un véritable droit de propriété était cependant très-rigoureux ; le père, en vertu de son droit de justice domestique, pouvait emprisonner, battre de verges, mettre à mort ses enfants; il pouvait aussi les vendre, les faire travailler avec les esclaves, et même forcer sa fille de répudier un mari dont il aurait approuvé le choix : la mère n'était que la fille de son mari, quand même elle lui aurait donné une nombreuse famille ; il pouvait la renvoyer et même la mettre à mort pour des fautes très-légères ; la mère n'avait jamais ses enfants même légitimes sous sa puissance; et quand elle était *sui juris*, elle était toujours seule de sa famille, *suæ familiæ et caput et finis*, dit Ulpien. Le droit la sacrifiait à l'organisation de la famille sous le despotisme paternel. — La condition des enfants résultait du droit du père. Les faits répondaient au droit : Pompée répudie Antistia pour épouser la belle-fille de Sylla du vivant de son mari; César est appelé *omnium mulierum vir* ; Cicéron et Caton le jeune prêtent leurs épouses : Auguste épouse Livie enceinte ; et Caracalla sa belle-mère ! saint Jérôme vit une femme qui avait eu... vingt-deux maris !!

Dans son application aux sujets pour la reconnaissance des droits de citoyen, le pouvoir avait aussi ses iniquités, soit que nous considérions l'administration des provinces, ou l'administration de la justice. — L'administration des provinces était confiée à des proconsuls, à d'impitoyables tyrans, qui exerçaient sur les peuples toutes espèces d'injustices. Salluste dit en parlant d'eux : *Ignavissimi homines et omnia adimere quæ victores reliquerant*. Cicéron constate l'effet de leurs brigandages : *Provinciæ populatæ, funditus eversæ*. L'histoire de Verrès en est la preuve. — Dans la collection des impôts, on sait les exactions des publicains. — Dans l'administration de la justice, les cours étaient une scène non interrompue de vénalité et d'injustices, qu'on ne prenait pas la peine de déguiser. Le censeur Lentulus dut chasser du sénat quarante-quatre membres corrompus par des présents. Pompée présidait accompagné d'un gros de soldats ; il acheta trois cent cinquante juges dans le jugement de son beau-père, et l'orateur romain vante son intégrité. Quand Catilina fut cité pour meurtres atroces, des personnages consulaires déposèrent en sa faveur; Cicéron avait été tenté de le défendre. On sait le mot de Jugurtha : « Ville à vendre. »

On juge ce qu'il en pouvait être de l'ordre moral et religieux. Depuis quarante siècles, le péché engendre l'erreur; l'erreur, à son tour produit le péché ; et l'erreur et le péché, par une effroyable réaction, corrompent progressivement les traditions primitives. Rome, la dernière venue dans la succession des empires, recueille cet héritage d'erreurs, et inaugure, dans son Panthéon, tous les dieux étrangers que des traits de ressemblances rapprochent de son Jupiter. Elle fait plus, elle y ajoute des dieux de son invention ; et il n'est dès lors chose si insignifiante, ni si vile, qui ne soit revêtue des attributs de la divinité. Encore qu'il soit difficile de saisir les formes changeantes de ce polythéisme, nous allons cependant essayer de préciser son sens dogmatique.

Au lieu d'un seul Dieu, on adore un petit nombre de dieux de premier ordre et une foule de dieux inférieurs. Au lieu de la Providence divine, ce sont l'inexorable *Factum* et *Tyché*, la déesse de la fortune, qui dispensent les biens et les maux. Le moyen de leur rendre ses hommages est sans doute de les prier, d'exprimer sa soumission par des actes extérieurs, et de fléchir leur courroux. Mais la prière du paganisme ne demande aux dieux que des biens périssables. Mais parmi les actes extérieurs de soumission, se rencontrent des pratiques de cruauté et de débauche : on fouette des jeunes gens devant l'autel des dieux ; on immole, même au temps des empereurs, des victimes humaines dans toutes

les circonstances extraordinaires ; on honore une déesse comme protectrice de la volupté ; on lui consacre des courtisanes pour mettre sous sa protection les plus vils excès ; on mêle à son culte et aux quelques cérémonies religieuses le plus monstrueux libertinage ; et si la Grèce a ses Thesmophories, ses Aphrodisiennes, ses Dionysiaques, Rome a ses Lupercales, ses fêtes de Flore et son culte de Priape. Enfin pour apaiser les dieux, on rend un culte aux *divinités méchantes* par des œuvres de magie, on croit ses péchés pardonnés par des sacrifices expiatoires et les purifications ; et si la conscience n'est point en paix, elle retrouvera la tranquillité dans l'aspersion du *Taurobole.* D'ailleurs on peut s'étourdir sur ses fautes : on ne sert les dieux que pour les biens d'ici-bas ; le peuple a perdu l'idée de cette justice vengeresse dont l'homme doit subir les arrêts après sa mort ; et le paganisme n'a point de sacerdoce pour réveiller les cœurs coupables.

Rome avait hérité des dieux des nations ; elle avait hérité aussi de leur philosophie, sans y ajouter rien qui lui fût personnel. Nous considérons ce syncrétisme de toutes les doctrines en lui-même et dans ses résultats :

En lui même, il nous présente un vaste ensemble de systèmes, qui, par leur inévitable défaut *d'unité*, *de prédication*, *d'autorité et de sanction*, ne peuvent ni suppléer à l'impuissance de la religion, ni exercer sur les lois et les mœurs aucune influence décisive.

Dans ses résultats, il aboutit à l'absurde et à l'ignoble. La philosophie ancienne se divisait en trois parties : la physique, la dialectique et la morale. La physique embrassait les grandes questions de Dieu, de l'âme, et de l'origine du monde ; la dialectique et la morale enseignaient à l'homme les moyens d'entrer en possession du vrai et du bien.

Or, si nous demandons à Aristote, à Diogène-Laërce, à Plutarque, et surtout à Cicéron, l'élégant secrétaire de la philosophie ancienne, à quoi aboutit le développement de la philosophie antique, ils nous diront qu'il aboutit : en physique, à l'athéisme : en dialectique, au scepticisme ; et en morale à l'épicuréisme. Et, comme pour ajouter à la désastreuse influence de pareilles doctrines, les philosophes sont tombés communément dans le vice contre nature : l'exemple de Socrate, de Platon, de Xénophon, d'Eschine et de Cebès ; l'autorité de Cicéron, de Cornélius, de Virgile, de Plutarque, de Lucien, et, par dessus tout, de saint Paul, en fournissent une preuve sans réplique (1). La philosophie, impuissante par défaut d'autorité, d'unité et de sanction, ne peut donc qu'aggraver le mal par ses enseignements et les tristes exemples de ses coryphées.

On a donné du style cette définition : *c'est l'homme ;* il aurait fallu ajouter : *et la société ;* car la société, aussi bien que l'homme, se reflète dans sa littérature, et ce qui est vrai de la littérature, n'est pas moins vrai des arts et des sciences.

Après avoir étudié le développement philosophique de l'antiquité, ses institutions politiques et ses doctrines religieuses, nous ne pouvons donc attendre des arts, des sciences et de la littérature, aucune force régénératrice : elles sont radicalement viciées dans leur origine, et conséquemment ne mettent qu'au service de l'erreur et du vice leur influence sociale. Les faits d'ailleurs confirment la théorie. La littérature, la poésie surtout, avec peu ou point d'exceptions, ne respire que la volupté la plus infâme. Les arts la représentent sous les traits les plus lubriques, dans les édifices publics et dans les maisons des grands : on n'en croirait pas Suétone, si Herculanum et Pompéi ne confirmaient son témoignage. La science économique met son industrie à la merci de ces esprits sans conviction et de ces cœurs sans vertu. Enfin, les graves jurisconsultes justifient ce qui est, avec un sang-froid qui saisit et un empressement mesuré sur les largesses de César.

Si nous essayons, d'après ces prémisses, de nous faire une idée des mœurs privées et publiques de l'antiquité, il est sûr, pour emprunter les expressions d'un écrivain illustre, que les écarts les plus monstrueux de l'imagination, que *les rêves de la crapule en délire* n'ont rien qui approche de la réalité. Mais, au lieu de raisonnements, venons aux faits.

La cité antique est bâtie avec splendeur ; elle a un vaste forum pour les affaires du matin, un Champ de Mars pour les exercices publics, des portiques et des thermes où l'on se presse après le travail, des théâtres et des cirques pour les plaisirs du soir. Le nombre et les proportions de ces monuments paraissent élever la civilisation païenne au-dessus de la civilisation chrétienne ; en réalité, elle lui est inférieure ; elle n'est faite que pour le plaisir sensuel, et point pour le devoir.

La maison du particulier est elle-même la cité en miniature : elle a la palestre, le vivier, la volière, la piscine, le jardin, et même son hippodrome, son temple et son forum. Chaque maison est une ville, et la cité n'est qu'un assemblage de villes. — Indépendamment de ce palais, le Romain a ses villas dans les campagnes, ses villas sur les bords de la mer et ses métairies.

La somptuosité des vêtements répond au luxe des habitations. Le Romain se revêt de pourpre : il possède, à la maison, jusqu'à trois cents manteaux. Les perles et les pierreries se pressent autour de ses doigts, et il porte à son cou le prix de vastes domaines. Ses cheveux sont roulés et parfumés, son visage fardé, sa démarche nonchalante, à moins que cinquante esclaves, couronnés de roses, ne le portent en litière. Dans l'ameublement, on ne recherche pas le splendide, le grandiose, mais l'inouï,

(1) Le P. Ventura, *Conférences sur la raison philosophique et la raison catholique*, t. II.

mais ce qui, par son prix, sa matière, son travail, excédera les bornes du possible et de l'imaginable : des tapisseries de Pergame, de riches coupes, des lambris d'or, etc., etc. César s'émeut et porte des décrets ; les décrets restent stériles ou la loi n'arrête que les petites gens.

Le plaisir des yeux ne suffit pas ; il faut à l'homme animal le plaisir matériel, et d'abord le plaisir de la bonne chère. Le monde est donc mis à contribution par la gourmandise romaine, l'art de la cuisine porté à ses dernières limites ; et quand vient la satiété, on passe au *vomitorium*, et on revient s'asseoir et manger pour vomir encore. Le repas aura coûté quelquefois 720,000 francs.

Avant et après le repas, les jeux du théâtre et les combats du cirque : c'est là ce qu'aime par dessus tout le Romain. Mais il ne cherche point au théâtre cette grande tragédie grecque qui s'adresse à de nobles sentiments ; il s'attache uniquement à la fantasmagorie du décor et aux obscénités des mimes. Il préfère, du reste, le cirque au théâtre: là, du moins, on s'égorge le matin, à midi et le soir ; il y a le *rétiaire*, l'*énédaire*, l'*andabate*, les tigres, les monstres marins, les naumachies, l'ombrage du *velarium*, et la rosée odoriférante qui corrige l'âcreté du sang.

Enfin, la cruauté et la gourmandise n'assouvissent pas l'homme animal ; il faut à ses convoitises d'autres sensations; et les exemples de l'Olympe, et les exemples de César, et les complaisances de la loi, et la désuétude des formes juridiques, et les théories des philosophes, et la muette prédication des arts, et la facilité de l'opinion ont abaissé toutes les barrières. L'homme se retranche donc dans un célibat criminel, ou demande, à des divorces multipliés, la variété dans l'infamie, si tant est qu'il ne se réfugie pas dans l'amour contre nature. La matrone, elle, pratique aussi le divorce, va chercher des amants dans l'*ergastule*, et s'abaisse même au rôle d'une vile courtisane. Le temps est venu où il faut acheter des vestales... Mais ne remuons pas cette fange : l'histoire ici doit se voiler la face et attendre la miséricorde de Dieu, ensuite sa justice.

On réformerait facilement le genre humain, si l'éducation était pure ; mais on conçoit qu'il ne faut rien attendre de l'éducation en ce monde de gloutonnerie, de luxure et de cruauté ! La famille confie ses enfants à une servante grecque et à quelques esclaves. L'enfant grandit au milieu de ces esclaves, empressés de satisfaire tous les caprices du maître de demain ; il grandit au milieu de ces portiques chargés de peintures indécentes et inondés de statues obcènes. Il passe ensuite à l'école du rhéteur, école publique de frivolité et de corruption. Et puis, l'éducation est complète.... pour la vie romaine.

Que l'empire dure encore six siècles, que le torrent de la débauche entraîne les générations en grossissant toujours ses flots, et nous arrivons à un état de décadence que l'esprit ne se représente qu'avec horreur : ce sera bientôt la lente décomposition d'un immense cadavre.

Voilà le monde romain : en haut César, en bas les esclaves, au milieu d'autres esclaves ; en haut, en bas et au milieu, luxe effréné, gourmandise, inhumanité et corruption ; et, par dessus tout, une incommensurable tristesse jusque dans la volupté. Dieu semble s'être retiré du monde. Que les cieux se répandent donc en rosée, et que la terre ouvre son sein : sur la tige de Jessé s'épanouira un tendre rejeton, et alors resplendira le jour du salut.

VI

LES TRADITIONS RELIGIEUSES DES GENTILS SUR LA FIN DES TEMPS ET LA DESTINÉE DES AMES.

Nous nous sommes appliqué, dans ces dissertations, à recueillir les traditions religieuses de l'humanité sur les principaux faits de l'histoire. Nous n'avons plus, pour achever ce travail, qu'à consigner ici les traditions religieuses des Gentils sur la fin du monde et la destinée des âmes.

I. D'après les saintes Ecritures, le monde doit périr un jour par le feu et faire place à une nouvelle terre, séjour des justes. Cette doctrine se retrouve dans les traditions de tous les peuples. D'après le bon sens métaphysique des Gentils, le monde, par là même qu'il a été créé, doit périr, et comme il a péri une fois par l'eau, il doit périr une seconde fois par le feu. Suivant les mêmes traditions, il y a, entre la combustion finale et l'avénement du Rédempteur une corrélation intime. Dans l'économie de la Rédemption, l'avénement du Christ dans la chair et son avénement dans le jugement, se tiennent : l'un est le commencement de l'œuvre réparatrice, l'autre, son achèvement ; l'achevement dans

la justice complète, l'initiation par la miséricorde. Mais autant ces deux choses sont bien liées dans nos doctrines, autant elles le sont peu dans les traditions des Gentils. Les Gentils confondent sans cesse les deux avénements. Bien qu'ils les confondent, il est facile encore de reconnaître, à travers les incertitudes de leurs traditions, des signes de la fin des temps, de la lutte des deux principes, du jugement général et même de la résurrection des morts.

Le système religieux des Egyptiens comprenait la doctrine de la destruction du monde. Platon, dans le *Timée*, parle d'une doctrine des prêtres égyptiens, selon laquelle des révolutions successives renverseraient le monde par l'eau et le feu; d'après le Syncelle, les livres d'Hermès enseignaient la grande apocatastase ou destruction de la terre. Lactance cite même un passage d'un livre intitulé: *Discours sur la fin*, passage qui énumère les pronostics des derniers temps, puis ajoute: « Lorsque cela aura eu lieu, Asclépiade, le Seigneur, père et Dieu, le démiurge du premier et unique Dieu, considérant ce qui est arrivé, mettra fin, par sa volonté, à un tel état de choses, il opposera l'ordre au désordre et il fera cesser la confusion; il purifiera le monde de sa perversité, partie en le noyant dans les eaux d'une grande inondation, partie en le faisant passer par les ardeurs du feu ou par des fléaux de guerre ou de contagion: c'est ainsi qu'il ranimera et rendra l'univers à son état primitif (1).

D'après Josèphe, les descendants de Seth auraient gravé toutes les sciences sur deux colonnes, dont une construite en pierre afin qu'elle échappât au grand incendie que le monde avait prédit. D'après Sénèque, Bérose, le prêtre chaldéen, adoptant l'idée reçue en Occident que le déluge représente l'hiver, et l'incendie du monde, l'été de la grande année, place, au solstice d'été, la catastrophe finale (2). Les Chaldéens pensaient donc comme les Egyptiens, sur la fin du monde.

La tradition des anciens Perses développe la même idée de la manière la plus caractéristique. La terre périra par le feu et sera renouvelée, c'est ce que le Bundehescle appelle généralement la résurrection, lorsque la grande année de douze mille ans sera accomplie. Quand Ahriman aura accablé le monde de guerres, de pestes et de famines, alors paraîtront trois prophètes, pour dompter Ahriman, convertir le monde au Zend-Avesta et rétablir l'humanité dans son état primitif. Alors reparaîtra le grand héros Sam, que des enchantements condamnent au sommeil dans les déserts de Caboul; il sera la ruine de Zohak, ce monstrueux géant diabolique du monde primitif; Féridun l'avait enchaîné au mont Damavand, mais il devait être rendu à la [illegible] avant la résurrection. Lorsque la comète sera tombée du ciel sur la terre, la terre faiblira comme le mouton qui tombe devant un loup. Alors l'ardeur du feu fondra les grandes montagnes et les petites avec les métaux. Tout homme sera purifié par l'airain fondu. Celui qui sera pur y passera comme à travers un fleuve de lait pur; les Darwands ou méchants y passeront aussi, afin que tout soit pur et heureux. Alors les morts ressusciteront. Les squelettes se revêtiront de nerfs et de veines. Kajomords se lèvera le premier, puis Meschia et Meschiane, puis les autres hommes purs: tout homme aura une nouvelle vie. Les âmes se réveilleront avant que les corps soient ainsi totalement renouvelés, comme au commencement de la création. Un rayon de soleil donnera le soleil et l'éclat à Kajomord, un autre rayon les donnera au reste des hommes. Chaque âme connaîtra son corps. Voyez mon père, ma mère, mon frère, (diront-ils)... Alors tous les êtres du monde, réunis aux hommes, paraîtront sur la terre. Tout homme verra, dans cette assemblée, ses œuvres bonnes ou mauvaises... Les hommes purs habiteront dans le Gorotman ou ciel d'Ormuzd. Ormuzd attirera leurs corps à lui, dans les hauteurs, et, pendant toute l'éternité, ils seront sous sa protection. Celui qui sur la terre n'aura pas offert de prières, ni donné un vêtement à l'homme pur, sera là nu et seul... Le monde inférieur lui-même se trouvera purifié et converti en champs fertiles. Par la parole de la résurrection, le monde lui-même acquerra une éternelle durée. Il deviendra pur de toute impureté, innocent et parfaitement uni (3).

D'après les Pères de l'Eglise, Lactance dans l'*Institution chrétienne*, Justin dans son *Apologie* et Clément d'Alexandrie dans les *Stromates*, il existe une prophétie d'Hystaspe, ancien roi des Perses, relative à Zoroastre et à sa doctrine. Après avoir décrit, dans cette prophétie, la perversité des derniers temps, Hystaspe dit que les hommes pieux et fidèles séparés des méchants, élèveront leurs mains et leurs voix plaintives vers Jupiter, et imploreront sa protection. Le dieu abaissera ses regards sur la terre, et, écoutant les gémissements des hommes, il exterminera les méchants.

Les Indiens désignent la destruction de la terre par le dernier feu, sous le nom de Mahapralaya le grand dénoûment; ils l'ont même personnifiée dans le dieu Kali, « le temps. » Cette divinité est noire, tient à la main un glaive et les arrêts du destin, tandis que des cités entières sont sur sa langue, prêtes à être englouties. Autour d'elle sont aussi les trois dieux supérieurs, qui disparaissent, chacun à son tour; Kali se dévore lui-même et il ne reste plus que l'être éternel, le Parabrahma.

Voici ce qu'enseignent les Indiens sur la fin du monde. Durant les quatre âges, le genre

(1) Lactanc., *Inst.*, VII, 18. — (2) Jos., *Arch. jud.*, I, III, 2. — Senèq. *Nat. quæst.*, III, 29. — (3) *Bundehesch*, XXX.

humain ira de mal en pis : le génie de la vérité et de la vertu qui marchait sur quatre pieds, perdra un pied dans le second âge, un dans le troisième ; au commencement du quatrième âge, il n'aura plus qu'un pied, qu'il perdra aussi ; alors l'orgueil, l'avarice, l'injustice domineront le cœur de l'homme. La dernière caste donnera des rois à l'Inde, qui sera bientôt subjuguée par les barbares : ces féroces envahisseurs massacreront les femmes, les enfants et les brahmines. La richesse sera seule en honneur, les hommes useront avec plaisir leurs forces physiques et se livreront avec d'autant moins de retenue à leurs passions. A la fin paraîtra Vischnou, monté sur un cheval blanc, armé d'un glaive étincelant comme une comète ; guerrier invincible, il exterminera de la terre les impurs. Le monde reverra l'époque heureuse des premiers temps, les anciens rois remonteront sur le trône. Ces événements annonceront la fin prochaine de l'univers. Cette fin définitive sera causée par une comète qui réduira le monde en cendres. Mais, avant sa destruction finale, le monde devra subir, d'après les partisans de Vischnou, des catastrophes partielles, successivement causées par l'eau et par le feu. De cette série se forme une grande année qui sera close par la ruine universelle du monde et des dieux. Cette dernière ruine sera signalée par les plus horribles événements. Brahma, ayant accompli les cent grandes années divines, mourra, et pendant cent ans, il cessera de pleuvoir sur la terre. Les hommes, torturés par la faim et la soif, se mangeront les uns les autres. Le soleil et la lune s'obscurciront, et des ténèbres épaisses couvriront le globe. Le serpent, qui porte le monde, secouera son fardeau. Il s'élèvera un vent violent; la mer franchira les barrières et couvrira les trois mondes. Le soleil et les douze signes du zodiaque mettront tout en feu. Un feu dévorant, sorti du front de Siva, convertira le globe en un monceau de cendres, qu'agitera une violente tempête. La terre que nous habitons, renversée de fond en comble, se dissolvera dans les eaux d'une pluie effroyable. L'eau éteindra le feu, et, répandue dans l'univers, elle s'unira à l'espace. Alors l'éternelle divinité prendra tout en son sein et se reposera au milieu des eaux ; comme la divinité qui, dans le principe, se balançait sur les eaux sous la forme d'une feuille de lotus, il fera sortir de son sein une nouvelle terre et un nouveau ciel, et il renouvellera le cours éternel des choses (1).

Le système des Boudhistes correspond à celui des Brahmanes, quant au renouvellement et à la succession systématique des révolutions par l'eau et le feu. La grande année actuelle ira s'affaissant toujours. A la fin les hommes n'auront plus qu'une aune de hauteur et ne vivront plus que dix ans, accablés d'infirmités aiguës qui en feront périr un grand nombre avant le temps. Lorsque ces malheureux temps prendront fin, il tombera pendant sept jours des glaives du ciel, la terre sera jonchée de cadavres et tout sera détruit. Une pluie lavera ensuite la terre et il y aura ainsi des renouvellements successifs. Lorsque plusieurs périodes de cette espèce se seront succédé, il se fera une destruction complète par le feu.

Chez les Chinois, il y a une tradition de la ruine et des temps malheureux. Le P. Martini parle, dans son *Histoire de Chine* d'un ouvrage chinois qui traite de la nature. D'après ce traité astrologique, la durée du monde est un grand jour. A la neuvième heure, le globe terrestre subira une grande confusion de toutes choses; il y aura des séditions, des guerres, des calamités inouïes, jusqu'à ce que tout rentre dans le chaos. Les Chinois attestent la même croyance par l'assimilation qu'ils établissent entre l'origine de leurs dynasties et les éléments de la nature. La dynastie actuelle est celle de l'eau ; à la fin il y aura celle du feu.

Un missionnaire nous a fait connaître une tradition remarquable des Carianes, peuple de la Birmanie. A la fin du monde, d'après leur tradition, les étoiles et le soleil seront détruits, mais il paraîtra dans le firmament deux soleils qui brilleront alternativement et sans interruption. Ainsi fera-t-il une chaleur telle que la terre finira par s'embraser, les poissons cuiront dans les fleuves bouillants, et l'Océan sera desséché. Tout mourra, mais auparavant Jova, dieu de la Birmanie, séparera les bons des méchants.

Nous retrouvons, chez les Grecs et les Romains, la destruction par le feu. C'est le terme de la grande année, chanté par les poëtes orphiques et recherché par les philosophes. Censorin dit que, dans l'hiver de cette grande année arrive le cataclysme ou déluge, et que l'été est l'ecpyrose, l'incendie du monde. Héraclite et les stoïciens font, de cette destruction par le feu, un dogme ; ils enseignent le changement perpétuel de la matière et la fin du monde par les flammes. Les poëtes ont fait de ces catastrophes de saisissantes descriptions que rapporte, en son *Traité de la Religion*, Hugo Grotius. Ovide nommément les décrit dans ses *Métamorphoses;* Sénèque en parle dans sa *Tragédie d'Hercule sur le mont Œta*. Les dieux mêmes doivent périr ; Jupiter seul subsistera comme l'Allvator des Germains et le Parabrahma des Indiens.

Les Grecs et les Romains croyaient non-seulement à la destruction par le feu, mais encore à la résurrection. Chrysippe rattache, à la destruction de l'univers, la résurrection des morts : « Nous serons rétablis, dit-il, après certaines périodes, en l'état où nous nous trouvons aujourd'hui. Platon, dans le *Phédon*, considère comme une tradition antique, que les âmes reviendront du monde inférieur et

(1) *Bagavadam*, I, 205 et 384.

qu'elles renaîtront : il relie la résurrection générale avec la fin de la grande année. Pindare, en sa seconde *Olinthienne*, admet un triple retour des âmes dans leur corps ; Virgile fait allusion à une résurrection répétée ; Démocrite admet aussi la multiple résurrection de l'homme, après les destructions répétées du monde. Les Grecs et les Romains paraissent avoir eu connaissance de la résurrection à la fin des temps, aussi bien que leurs voisins les Thraces et les Gètes.

Les Germains du Nord se faisaient une importante idée de la destruction du monde par le feu et de la ruine des dieux à la fin de l'âge actuel : les traditions et les chants des deux Eddas le prouvent surabondamment. Dans l'ancien Edda, la Valuspa nous montre la prophétesse Vola, chantant l'origine première du monde, puis annonçant ses destinées futures, enfin prédisant sa destruction L'Edda moderne raconte en prose ce que Vola dépeint, dans l'ancien Edda, en vers d'une mâle vigueur. A la fin des temps, donc, il y aura un jour où la flamme dévorera les dieux, c'est le Ragnaroker. On en rapporte des choses étonnantes. Il arrive un hiver, l'hiver de la tempête. La neige tombe de toutes parts, un vent rigoureux sévit, des vents âpres se déchaînent avec fureur et épuisent la chaleur du soleil. Trois hivers également durs se succèdent, pendant lesquels tout l'univers est rempli de guerres et de torrents de sang. Le frère tue son frère par avarice ; il n'y a plus de modération, pas même entre parents et enfants. Alors les loups dévorent le soleil et la lune. La mer franchit ses limites, tandis que la terre devient la proie du serpent Nitgard. Le loup Feurir, de sa gueule entr'ouverte, ébranle à la fois le ciel et la terre. Le serpent Mitgard vomit un poison qui vicie l'air et la mer. Au milieu de ce tumulte, le ciel crève ; les dieux entrent en lice. Odin, les Ases, et tous les habitants de l'Elysée scandinave s'arment et volent dans la plaine. Thor tue Mitgard et périt par le poison du serpent. Odin est dévoré par le loup, mais le loup est tué par Vidar, fils d'Odin. Alors Sourter fait jaillir le feu qui doit dévorer le monde. Cependant la vie et la chaleur se sont retirées dans le rocher de Homimer ; elles se nourrissent de la rosée du matin et d'elles doit naître une nouvelle race. Il y a, d'ailleurs, dans le ciel sublime, une salle plus belle que le soleil, une salle couverte d'or ; là habiteront des troupes de justes, là règnera le bonheur. Alors l'Etre suprême, celui qui régit tout, celui qui est entouré de puissance, descendra de sa demeure élevée, pour procéder au grand jugement. Il prononcera des sentences, il chassera la confusion, et établira les saintes et éternelles lois de la paix (1).

Les Celtes ne nous ont pas laissé des tableaux aussi complets que les Germains. Strabon nous apprend toutefois qu'ils croyaient à la destruction du monde par le feu ; et Diodore ajoute qu'ils admettent le retour des âmes dans un autre corps. Aujourd'hui encore les Ecossais, en parlant de choses invraisemblables, disent qu'elles n'arriveront pas avant le Brath, l'incendie final ; leurs aïeux attendaient le retour du grand héros de la table ronde, Arthur, et de ses compagnons (2).

En Amérique, nous trouvons chez les rudes habitants du pôle Nord, chez les Groënlandais eux-mêmes, des notions de la destruction du monde et de la résurrection générale. « Un jour, disent-ils, après que tous les hommes seront morts, le globe de la terre sera foudroyé et purifié par un grand déluge formé du sang des morts. Alors le souffle du vent rassemblera de nouveau la poussière ainsi purifiée et lui donnera une plus belle forme. Il n'y aura plus de ronces stériles ; tout sera uni et couvert d'une riche verdure. Tous les animaux reviendront à la vie et seront en grande abondance. Pisksoma soufflera sur les hommes et ils revivront. » Un Groënlandais disait à un missionnaire, à propos d'une éclipse de soleil : « J'ai appris de mes concitoyens que le jour où il y aura une éclipse du soleil, les morts rendus à la vie sortiront de leur tombeau. Du reste, en admettant un déluge purificateur, la tradition des Groënlandais est restée tellement propre à ce peuple, qu'elle exclut toute idée d'emprunt aux Normands, qui découvrirent le Groënland vers le milieu du moyen âge (3).

A Mexico, même doctrine sur la destruction par le feu. Les Mexicains divisaient la grande année en quatre périodes. Les quatre éléments, l'eau, l'air, la terre et le feu servaient à désigner ces quatre périodes de l'année. En ce point, ils s'accordent avec les Chinois qui divisaient également les âges du monde d'après les éléments qu'ils admettaient au nombre de cinq ; du reste, le calendrier mexicain offre en général des ressemblances évidentes avec celui des Mongols et des Chinois et avec leur cycle de soixante ans. Les quatre âges du monde sont, chez les Mexicains : l'Attrionatiuh ou le soleil de l'eau, qui se termine avec la destruction du genre humain par le déluge. Après celui-ci, ils font suivre le Thaltonatiuh ou le soleil de la terre, qui dure jusqu'à la destruction des géants par de grands tremblements de terre : alors cesse le deuxième soleil. Le troisième Ehecatonatiuh ou le soleil de l'air, s'étend depuis la destruction des géants jusqu'aux grandes tempêtes qui firent jadis périr le genre humain : ainsi disparut le troisième soleil. L'âge actuel est le quatrième ; il se nomme Thatonatiuh, soleil ou âge du feu. Successeur de l'âge de l'air, il durera jusqu'à ce que le quatrième soleil et la terre entière soient détruits par le feu. Les anciens Mexicains croyaient qu'à l'expiration de chaque cycle de cin-

(1) *Voluspa*, LXII. — (2) *Strabon*, IV, 4 ; *Diodore*, VI, 352. — (3) Kranz. *Hist. du Groenland*, I, 263 ; II, 173

quante-deux ans, l'âge de feu pouvait finir et être suivi de la ruine du monde. Aussi brisaient-ils chaque fois tous leurs vases et éteignaient-ils le feu, et, suivant une antique coutume, chacun s'agenouillait sur le toit de sa demeure le visage tourné vers l'Orient, et attendant le retour du soleil ou la fin du monde. Lorsque le soleil s'était de nouveau montré, ils faisaient de nouveau résonner des tambours et d'autres instruments et ils célébraient des fêtes bruyantes pour remercier Xiuhteuctli, le dieu du feu, de ce qu'il avait de nouveau épargné le monde (1). Nous ne savons rien de plus de ce que les Mexicains pensaient de l'incendie du monde et des événements qui devaient l'accompagner ; il est cependant certain, nous en avons fourni la preuve, qu'ils attendaient le retour de Quetzalcoatl, le dieu et premier homme, ainsi que la chute de leur religion et de leur empire, ce qui n'était vraisemblablement pas sans rapport avec la fin du monde.

Les Péruviens avaient aussi une prophétie de leur premier père, l'Inca Virakocha, d'après laquelle le royaume des Incas et celui des dieux crouleraient un jour. Ils croyaient qu'un jour la lune mourrait et tomberait du ciel, ce qui détruirait tout et amènerait la fin du monde. C'est pourquoi, à chaque éclipse du soleil et de la lune, ils faisaient un bruit effroyable au moyen de toutes espèces d'instruments et ils frappaient même les chiens afin qu'ils hurlassent de toutes leurs forces ; ils croyaient ainsi faire sortir la planète de son engourdissement et la rappeler à la vie. Lorsque peu à peu elle reprenait sa lumière, on disait que Pachacamak le soutien et le gouverneur de l'univers, l'avait aidée et lui avait ordonné de ne pas mourir. Nous trouvons dans tout l'ancien monde et dans tout le nouveau (2) cet usage de faire le plus de vacarme et de bruit possible lors des éclipses du soleil et de la lune, pour éveiller les planètes ou pour mettre en fuite le loup ou le dragon qui veut les dévorer, et partout il paraît avoir été lié, du moins dans le principe, à la ruine prédite au soleil et de la lune à la fin du monde. C'est ainsi qu'il est dit dans la mythologie germanique, que le soleil et la lune ont constamment derrière eux deux loups qui veulent les atteindre et les dévorer, et que c'est pour ce motif que leur course est si rapide. Cependant, ces astres devront finir par subir leur sort et devenir la proie des loups ; ce sera la fin du monde (Ragnaroker). Mais retournons au Pérou. Les Péruviens croyaient de plus à une résurrection générale. Ils prenaient un soin extraordinaire de déposer en un certain endroit, puis de cacher dans les fentes et dans les trous des murs, ce qu'ils coupaient de leurs ongles et les cheveux qu'ils s'ôtaient en se peignant. Si par hasard le dépôt tombait à terre et qu'un Péruvien s'en aperçût, il ne manquait pas de le ramasser et de le remettre en sa place. « Cette superstition dit Garcilasso, piqua souvent ma curiosité; j'en demandai l'explication, et chaque fois ceux que j'interrogeais me donnèrent la même, qui me parut très-ridicule. Savez-vous bien, me dirent-ils, que nous tous, honnêtes gens nés ici-bas, nous reviendrons à la vie dans ce monde et que nos âmes sortiront du tombeau avec tout ce qui aura appartenu à leur corps? Afin d'épargner aux nôtres la peine de chercher longtemps leurs ongles et leurs cheveux, car en ce jour il y aura grande presse et bagarre, nous les réunissons ici afin qu'ils les trouvent d'autant plus aisément, et, s'il était possible, nous cracherions aussi en un même lieu.» François Lopez de Gomara, raconte que les Espagnols ont ouvert les tombeaux des grands du Pérou et éparpillé leurs ossements, les Indiens les conjurèrent de les laisser ensemble, parce qu'ils devaient revenir à la vie. D'autres historiens rapportent des faits semblables (3).

Nous nous arrêterons encore quelques instants, dit le docteur Luken, à qui nous empruntons en abrégé ces citations; nous nous arrêterons à examiner certains points des traditions relatives à la fin du monde. Le principe du mal qui, à la fin du monde, livrera un dernier combat au principe du bien, apparaît, dans la doctrine chrétienne, incarné sous le nom d'Antechrist. Nous-mêmes, c'est le docteur allemand qui parle, nous ne sommes pas certains si, sous ce nom, il faut chercher un personnage réel. Les Rabbins ont, à la vérité, un faux Messie qu'ils appellent Armillius et qui devrait naître à Rome d'une vierge colossale en pierre; mais cela ressemble beaucoup plus à une allégorie du paganisme s'élevant contre le judaïsme qu'à l'idée d'un être réel se posant en adversaire de la vraie doctrine. Les mahométans admettent un antechrist, personnage réel qu'ils appellent Dagdschal ou menteur; mais leur doctrine relative à la fin du monde n'est qu'une imitation grossière des traditions du christianisme. Quant aux païens, nous rencontrons bien chez eux, avant la fin du monde, une lutte suprême entre le bon et le mauvais principe, mais nulle part on ne montrera avec certitude des personnages présentant ces principes comme l'antechrist dans les traditions chrétiennes, à moins qu'on ne regarde comme tel Zohack et le loup Feurir, que les Perses et les Germains font ressusciter. Le Brahman indien qui fournit au colonel Polier des détails sur sa religion, fait mention d'un roi cruel qui devait naître dans l'avenir, se faire adorer comme dieu, et torturer de toute manière les adherents de la vraie doctrine, jusqu'à sa défaite par l'avator Kalki (4). Mais on se demande si cette histoire ne doit pas son

(1) Clavigero, *Storia ant. del Mess.*, II, 57. — Les quatre âges du monde sont aussi marqués sur une représentation hiéroglyphique que Humboldt donne dans son *Atlas pittoresque*. — (2) Garcilasso de la Véga, *Hist. des Incas*, I, 203 et 507. — Cet usage existait aussi chez les anciens Grecs et Romains. — (3) Lucken, *Les traditions de l'humanité*, t. II, p. 23[illegible] (4) Polier, [illegible] I, 170.

origine à l'influence que les Mahométans exercèrent postérieurement dans l'Inde : toujours est-il qu'on ne connaît rien de semblable dans les livres sacrés de la presqu'île.

Il en est autrement de la résurrection à la fin du monde. Nous la trouvons clairement exprimée dans les croyances des peuples les plus divers, non-seulement des Perses, les Grecs et les Celtes, mais encore les Péruviens et même les Groënlandais nous la montrent, formant dès l'antiquité, une des principales bases de leurs religions. Oui, tous les peuples, sans en excepter les plus sauvages, admettent la résurrection, c'est-à-dire le retour des âmes dans leur enveloppe matérielle, alors même que nous ne voyons pas qu'ils la rattachent expressément à la rénovation future de l'univers. Les habitants des îles Sandwich sont persuadés, qu'après la mort, les âmes sont conduites pendant un certain temps dans un autre monde, qu'ensuite elles retournent dans celui-ci et qu'elles y reviennent à la vie. Le prêtre Capilé prédit à Tamehamea, roi païen de Sandwich, qui jouit d'une certaine célébrité, qu'il reviendrait en ce monde accompagné du dieu Kouahaira (le conducteur des âmes), qu'il reprendrait son pouvoir et qu'il verrait tous les morts rendus à la vie. On crut même jusqu'à l'introduction du christianisme que Cook, qui avait été tué et que l'on regardait comme le dieu et patriarche Romo ressuscité, quitterait sa tombe et apparaîtrait de nouveau à Hawaji, où il se vengerait de ses meurtriers (1).

Les nègres de la Nouvelle-Hollande sont persuadés qu'un jour, lorsque tous les hommes seront morts, leurs âmes reviendront et rentreront dans leur ancien séjour (2). Certaines peuplades nègres d'Afrique croient que l'homme descend dans un lieu situé au centre du monde, dans les enfers, et qu'après y avoir vécu quelque temps, il remonte sur la terre. On sait que les nègres esclaves des Indes occidentales se suicident fréquemment, persuadés qu'après leur mort ils ressusciteront dans leur patrie. Tous les peuples d'Amérique ont une croyance semblable au retour des âmes dans un corps humain (3). Il faut admettre comme certain, non-seulement que la foi en une résurrection corporelle fut commune à tout le genre humain, mais encore que de cette tradition primitive est sortie la croyance de l'Orient à la migration des âmes. Tout le monde restera convaincu que la résurrection future ou le retour des âmes dans leur corps mortel a facilement pu donner naissance à la doctrine de cette migration. Nous voyons même que, chez les Juifs, l'antique foi traditionnelle en la résurrection, dont l'Écriture fait peu mention dans l'Ancien Testament, vacille souvent, et finit par se relier à une sorte de métempsycose. Les Pharisiens voulaient, comme le prétendent aussi quelques tribus nègres (4), que les justes seuls ressusciteraient, et les Talmudistes, qui vinrent plus tard, enseignaient, comme Pindare, un triple retour des âmes dans des corps mortels. Cependant je crois que l'on peut clairement établir, même pour les peuples chez lesquels la doctrine de la migration des âmes dans divers corps a été le plus perfectionnée, que ce système repose sur la croyance originelle de la résurrection, c'est-à-dire au retour des âmes dans les corps humains à la fin du monde. Le point capital de cette doctrine est que les âmes reprendront un jour leur corps, après qu'elles auront passé par une série de corps d'animaux. Ainsi est conçue la doctrine des Egyptiens aussi bien que celles des Indiens. Mais comment s'y adapte ce passage de l'âme par des corps d'animaux ? Ce passage n'est pas un principe constitutif, mais un élément secondaire. En effet, toutes les âmes reprendront un jour leur corps humain, mais toutes ne doivent point passer par des corps d'animaux : loin de là, ce dernier sort n'est réservé qu'aux méchants, comme punition. Puisque dans leur vie terrestre, ils se sont souillés en s'identifiant quelque élément animal, ils doivent l'expier en entrant dans le corps de l'animal corrélatif, avant de se trouver dans un état tels qu'ils puissent ressusciter dans le corps d'un homme ou d'un héros. Telle est l'opinion des peuples. L'antique livre des lois de Manou spécifie quelques crimes qui entraînent, comme punition, le passage dans le corps d'animaux, et détermine ceux-ci d'après ces mêmes crimes. Ainsi celui qui vole de l'eau, renaîtra plongeon ; celui qui dérobe du miel deviendra taon, et celui qui enlève du grain, entrera dans le corps d'un rat (5). Les Indiens admettent donc que ces migrations sont des châtiments et des punitions que l'homme doit souffrir dans le monde inférieur (le purgatoire). Il y a là divers degrés ; comme le monde supérieur se compose de sept ou huit degrés ou cieux, ainsi le monde inférieur possède sept ou huit degrés de pénitence, pour ces migrations ; au-dessous de tous, se trouve l'Onderah ou enfer. Lorsqu'après la mort, l'âme a passé par ces degrés, lorsque proportionnellement à l'énormité de sa faute, elle s'est purifiée de toute souillure en passant par divers animaux, elle reprend un corps humain dans le monde supérieur ou les huit degrés, c'est-à-dire sur la terre ; si dans cet état, elle désire parvenir au ciel ou à la sainteté, elle peut, par une perfection progressive, atteindre au plus haut des huit cieux, appelé « degré d'achèvement. » Les degrés du monde supérieur portent le nom de degrés de purification ou de perfection, tandis que ceux du monde inférieur ont reçu celui de pénitence ou de châtiment. Telle est la doctrine des Indiens. Les Egyptiens croyaient aussi que les justes n'avaient pas à subir ces migrations,

(1) Diezmann, *Voyages autour du Monde*, I, 312. — (2) Gerstacker, *Voyages*, etc. IV, 364. — (3) Cfr. Meiners, *Histoire de la religion*, I, 781. — (4) Prichard, *Histoire naturelle de l'homme*, I, 256. — (5) Manou, XII, 62.

après leur mort. C'est pour ce motif que leur corps, et non celui des méchants, était si soigneusement embaumé : ainsi préservés de la putréfaction jusqu'au moment de ressusciter, ils devaient sortir de leurs tombes sains et saufs et entourés d'une splendeur nouvelle (1). On croyait aussi que si l'embaumement ne réussissait point et si le cadavre se décomposait, le mort était dans le monde inférieur, condamné à la migration, livré à la corruption avec son corps, et obligé d'entrer dans le corps d'animaux étrangers. La résurrection dans le corps humain était donc le dogme fondamental de la doctrine et de la transmigration. Et ce dogme concorde pleinement avec la doctrine chrétienne en tant que cette résurrection, dans le système indien et dans l'égyptien, aura lieu à la fin de la grande année, c'est-à-dire à la fin du monde. Hérodote nous apprend que les Egyptiens admettaient qu'après 3,000 ans, ils auraient achevé leurs expiations par ces migrations dans des corps d'animaux et qu'ils ressusciteraient dans un corps humain (2). Or, 3,000 ans forment chez les Egyptiens une grande période ou année, à l'expiration de laquelle ils attendaient l'apocatastase ou renouvellement des choses (3). Les Indiens aussi pensent que le temps de la transmigration des âmes finira avec la grande année (Mahayuga), de sorte qu'alors toutes les âmes reprendront un corps humain. Les huit degrés de châtiment cesseront dans le monde inférieur ; quant à celui qui, à ce moment, ne sera pas encore purifié de ses fautes et sera indigne d'entrer dans la huitième région, où la neuvième si l'on y comprend l'enfer, c'est-à-dire dans un corps humain, « Siva, armé du pouvoir éternel, » procédant pour ainsi dire à un jugement général, le précipitera à jamais dans l'Onderah (4). Donc la tradition primitive de la résurrection des hommes dans leurs corps à la fin du monde, cette tradition que nous trouvons encore plus clairement exprimée chez les anciens Perses, serait le fondement du système de la métempsycose, chez les Egyptiens et les Indiens. Creuzer a déjà admis ce fait (5), qui est du reste confirmé sans réplique pour Roth, lorsqu'il dit que la doctrine de la migration des âmes par les corps d'animaux n'est pas très-ancienne chez les Egyptiens et les Indiens, puisqu'il ne s'en trouve point de traces dans les Védas, ni dans les anciens monuments de l'Egypte (6).

II. Après avoir constaté les croyances des Gentils sur la fin du monde, nous avons à rechercher leurs traditions sur l'immortalité des âmes et leur destinée dans l'autre vie.

Toujours et partout, les peuples ont cru que l'âme ne périt pas avec le corps et qu'étant un être différent, elle obtenait, après la mort, une survie réglée d'avance par le mérite de ses œuvres. Cicéron parle là-dessus comme Aristote et les caciques du nouveau monde ne pensaient pas autrement que nos philosophes. C'est sur cette foi commune que s'est établi le culte des morts, et qu'ont été fondées, dans ces deux mondes, les gigantesques constructions réservées pour les sépultures. C'est cette même foi qui donnait, à Socrate, le courage de vider la coupe empoiosnnée; aux Germains, leur bravoure invincible ; aux Mahométans leur fanatique résignation; à tous les hommes, le courage de mourir.

Mais, si tous les peuples croient à l'immortalite de l'âme comme ils croient à l'existence de Dieu, les païens ne se faisaient pas, de la spiritualité de l'âme, une juste idée. Tantôt ils appellent l'âme une ombre, tantôt ils la comparent à un souffle vital ou à un oiseau ; et, suivant la conception qu'ils s'en sont faite, ils se représentent le sort de l'âme dans les divers lieux où elle doit recevoir éternellement le châtiment ou la récompense. Nous avons à nous enquérir de ces traditions poétiques ou philosophiques, toujours fortement imagées, sous le grossier symbole desquelles il ne sera pas difficile de soupçonner un fond d'exactes croyances.

Nous commençons par les Egyptiens, que leur culte des morts avait rendu si célèbres dans l'antiquité, et dont la croyance s'affirme encore sous nos yeux, par les momies, les hiéroglyphes et les pyramides. Les Egyptiens admettaient donc une rémunération après la mort et une résurrection finale dans un corps humain. Selon leurs idées, l'âme après la mort, descend, guidée par Anubis, le conducteur des âmes, dans l'Amenthès, monde inférieur où elle effectue son passage, grâce à un guide remplissant l'office du Caron grec. Là, comme dans le monde supérieur, régnent Isis et Osiris, ce dernier surnommé Sérapis, roi et juge des enfers. L'âme doit paraître au tribunal d'Osiris : si elle est trouvée impure, elle doit passer dans le corps de divers animaux et ne revenir qu'après 3,000 ans, dans un corps ennemi. Les âmes pures, au contraire, jouissent près des dieux, d'un heureux repos, jusqu'à ce qu'elles retournent dans un corps mortel, pour vivre dans une condition meilleure qu'à présent. Aux funérailles, si nous en croyons Porphyre, on plaçait dans une boîte, les intestins considérés comme siége particulier des désirs coupables, on les couvrait d'un anathème, et on les jetait dans le fleuve. Le reste du corps, considéré comme pur, était placé dans sa dernière demeure.

Après le grand jour de trois mille ans, les

(1) « Ægyptii soli credunt resurrectionem, qui a diligenter curant cadavera mortuorum, » dit saint Augustin, *De Divinc sermon*, cap 120, — (2) Herodot., I, 123. — (3) Creuzer, *Symbolik*, I, 284, première édition. La période de 3,000 ans semble du reste avoir représenté aux yeux de la plupart des peuples, la durée de l'âge du monde. Les grandes années de myriades et de millions d'années communes sont en général d'une origine relativement récente. — (4) Meyer, *Mythol. Lex.*, I, 236. — (5) Creuzer, *Commentat.* Herodot., I, 329. — (6) Roth., *abendl. Philos.*, I, 218.

hommes entièrement purs devaient ressusciter et entrer dans la compagnie des dieux; les méchants, au contraire, devaient reprendre leurs migrations dans les corps des animaux. On ne saurait décider, si, comme le portent à croire un texte de Pindare et un passage d'Hermès, les méchants devront subir un châtiment final et ne pas voyager plutôt comme des Juifs errants éternels. En tout cas, les Egyptiens croyaient au jugement après la mort, à la récompense des justes, à la punition des méchants et à leur purification, enfin à une résurrection générale. Les cérémonies funéraires, surtout l'embaumement, étaient autant de représentations symboliques du jugement et de la condition des âmes après la mort.

Les nègres d'aujourd'hui gardent ces croyances. « Les nègres croient généralement que les âmes des hommes justes, après leur séparation des corps, s'en vont vers Dieu, et celles des hommes pervers auprès des mauvais génies, et que c'est pour ce motif qu'en parlant de leurs personnages distingués, il se servent de l'expression : Dieu a accueilli leur âme. Les Loanges pensent que le séjour des hommes pieux, c'est là où habite Sambeau Pungo, c'est-à-dire Dieu, et qu'en haut dans les airs se trouve l'enfer que d'autres, cependant placent dans les entrailles de la terre. Ils admettent que les âmes qui s'en vont auprès des mauvais esprits, apparaissent de nouveau en ce monde ; que conservant leur penchant à faire le mal, ils voltigent dans les airs et causent du bruit et du mouvement dans les buissons... Chez les Aminas, le corps d'un nègre, dont un méchant voisin s'imagine avoir eu l'esprit, n'est pas enterré; comme, chez les Egyptiens, le cadavre d'un homme pervers restait sans sépulture. Les nègres admettent de plus, que les âmes justes doivent passer devant les mauvais génies, avant d'arriver à Dieu, et que ces génies tentent de les réduire en leur pouvoir, ce qui rappelle la lutte du bon génie et du mauvais génie autour de l'âme des morts, d'après la légende judaïco-chrétienne. Les Ibos affirment que chaque âme est accompagnée d'un esprit bon et d'un esprit méchant, lorsqu'elle se rend au lieu de sa destination, et qu'elle doit passer par un endroit dangereux, où elle a à franchir un mur qui intercepte la voie. Le bon esprit aide l'âme à surmonter heureusement cet obstacle, tandis que le mauvais la repousse par la tête. Après cela se présentent deux chemins, le premier étroit, semblable au pont des morts chez d'autres peuples, conduit les âmes justes vers Dieu, et le second, large, par lequel les âmes méchantes sont traînées par le mauvais génie dans un ténébreux séjour (1). »

Il ne nous est rien resté de la doctrine des Chaldéens, des Phéniciens et des Syriens sur la vie future. Chez les Perses, on croyait que les mauvais génies se ruent sur l'âme après la mort; et que Mithra avec ses bons génies, la défendait contre ces assauts. Après trois jours de combats et de prières, l'âme se lève pour paraître devant le pont qui conduit de cette terre à l'autre monde. Les âmes justes se détachent de la terre en exhalant une suave odeur ; les âmes impies, au contraire, exhalent une odeur de pourriture. A la tête du pont se tiennent Ormuzd et Brahman, le premier génie, après Ormuzd, qui juge les âmes, et Raschnerast, le génie de la vérité et de la justice, qui les pèse. Si elles sont trouvées pures, le chien céleste, gardien du pont, leur livre passage ; elles passent, conduites par les génies du ciel, à travers un passage étroit et d'une hauteur effrayante. C'est ainsi qu'elles vont dans le Gorotman ou ciel. Les méchants, au contraire, sont précipités du pont dans les ténèbres primitives du Douzakh, c'est-à-dire de l'enfer ou du lieu des châtiments. Là, ils sont torturés par les Dews, jusqu'à ce que leurs crimes aient été expiés soit par leurs souffrances, soit par leurs prières et les bonnes œuvres de leurs parents, dans les cinq derniers jours de l'année, le Douzakh s'ouvre et les âmes qui ont fait pénitence sont libérées, tandis que les autres retournent dans ce lieu. Et si leurs crimes sont tellement graves que ni eux ni leurs parents ne peuvent les expier, ils doivent rester dans l'enfer jusqu'aux derniers jours et y souffrir jusqu'au moment de la résurrection. Quant aux âmes dont les bonnes actions et les mauvaises se font équilibre, les Perses leurs assignent un troisième endroit le Hamestan, qui tient le milieu entre le ciel et l'enfer; il n'en est toutefois question que dans leurs écrits d'une époque postérieure. Tel sera l'état des âmes jusqu'au jugement général qui aura lieu à la fin du monde. Alors toutes passeront par le feu pour être purifiées. Aussitôt les morts ressusciteront tous et après que le Messie de la Perse, Sosiosch, aura procédé au jugement, les justes seront admis pour l'éternité dans le Gorotman et y vivront sous l'égide d'Ormuzd. Les pécheurs qui n'auront pas encore fait pénitence pour leurs fautes, souffriront dans le Douzakh pendant neuf mille ans de tortures. Alors surgiront un nouveau ciel et une nouvelle terre, dans laquelle l'enfer sera éteint (2).

Les Indiens croient qu'au moment de la mort, deux mauvais génies et un bon viennent recevoir l'âme pour la conduire au lieu que réclament ses œuvres. L'âme est conduite en enfer ou au ciel. Ensuite elle paraît devant le juge Jama ; on rappelle et on pèse, dans une balance, toutes ses actions. Après ce pesage, l'âme reçoit un congé de dix jours pour retourner sur la terre errant à l'aventure et goûtant aux mets que les parents déposent sur les tombes des trépassés. Ce terme écoulé, l'âme reçoit sa sentence. Les âmes des justes jouissent de la félicité dans un des paradis célestes ; elles vivent là près des dieux et des bons génies. Les âmes des hommes pervers

(1) Prichard, I, 253. — (2) *Zend-Avesta* et le *Vendidat Farg.* ed. de Kleuker, 12 et 19.

sont précipitées dans le Narak, lieu de châtiment : les Indiens en comptent plusieurs suivant les divers supplices. Après avoir été ainsi punis pendant un certain temps, ils doivent achever leur purification, en subissant des migrations par les plantes et les animaux, et ici encore l'espèce et la grandeur du crime servent de règle. Les lois de Manou déterminent scrupuleusement les migrations qu'entraîne chaque faute (1). Lorsque finalement la grande époque de 12,000 années divines sera écoulée et que la fin du monde sera écoulée, les âmes auront passe par les divers degrés de purification et retourneront dans un corps humain, c'est-à-dire qu'elles ressusciteront. Mais cette résurrection sera différente, selon l'état moral des âmes. Celles des justes, qui habiteront un des paradis célestes, renaîtront dans un corps d'un rang plus élevé, tel que dans celui d'un Brahman ou même d'un esprit divin, tandis que d'autres reviendront dans un corps humain d'un rang moins distingué (2). Il n'y aura pas de résurrection par les méchants qui, à cette époque n'auront pas encore satisfait pour leurs fautes et n'auront point atteint le neuvième degré de purification, c'est-à-dire celui qui permet de retourner dans un corps humain : ils seront rejetés toujours dans l'Onderah, c'est-à-dire dans les plus épaisses ténèbres, par Siva, à qui est échue la mission de punir, comme à Brahma celle de créer et à Vichnou celle de conserver. Siva détruira dans ce même temps huit régions ou mondes de châtiments, de purfication et d'épreuve, c'est-à-dire la terre et les Narahs souterrains ou le monde inférieur d'expiation qui y est renfermé. Il ne s'agit point de l'Onderah aux ténèbres infinies, c'est-à-dire de l'enfer qui continuera à subsister après la résurrection. Vischnou maintiendra les sept mondes de purification (c'est-à-dire les cieux ou paradis inférieurs, à l'exclusion du séjour de Brahma et dieu suprême), jusqu'à ce que tous les justes soient purifiés, de sorte qu'ils parviennent à l'état de perfection et entrent dans la demeure même de Brahma ; alors Siva détruira aussi ces sept mondes de purification (3).

La croyance des Chinois à l'existence de l'âme après la mort de l'homme a de l'affinité avec le Lamanisme qui s'étend sur toute l'Asie centrale et septentrionale, et même jusqu'en Amérique. Ce qui distingue ces peuples, c'est que, non-seulement ils croient aux démons et à leur influence bonne ou mauvaise sur les hommes, mais qu'ils vénèrent de plus les esprits des morts et leur attribuent une certaine action bienfaisante ou malfaisante sur ceux qui restent ici-bas, action qu'ils supposent produite par des évocateurs et des magiciens. Une partie de ces peuples, tels que les Mongols, les Thibétains et la majorité de la populace chinoise, est passée au boudhisme ; une autre, les Turcs, par exemple, s'est ralliée au mahométisme. En Chine, dans la population lettrée, une partie se rattache à Confucius, une autre forme la secte des Tao-Sse. On a dit que Confucius ne croyait pas à l'immortalité de l'âme. La vénération des Chinois pour les mânes de leurs ancêtres, vénération qu'ils manifestent par des sacrifices et des prières, cette vénération autorisée par Confucius, démontre assez l'antique croyance de cette nation à l'immortalité de l'âme et à sa glorification comme prix de ses vertus. Aujourd'hui encore, les sectateurs de Confucius adorent les âmes de leurs ancêtres ; cet acte est à peu près la seule solennité de leur religion. Chaque année, vers l'automne, on se transporte vers les cimetières conduisant des cochons en laisse. A l'arrivée, on tue ces pourceaux, on les échaude, on les grille, on les mange : le tout pour soulager l'âme de ses parents, probablement aussi le ventre de leurs fils. — Les Tao-Sse ont des doctrines plus précises : ils savent combien il faut de bonnes actions pour entrer dans la vie éternelle, et s'ils s'avisaient, vivants, d'en tenir registre, on pourrait savoir, après leur mort, le degré de gloire où ils sont parvenus. Les âmes parfaitement heureuses jouissent de la félicité auprès de Chang-Ti, la divinité ; ce sont des génies bienfaisants qui secourent ceux qui les invoquent. Les âmes moins parfaites protègent encore les choses d'ici-bas. Les mauvais sont en lutte avec les âmes justes. Il y aurait, de temps en temps, dans le ciel chinois, quelques petites batailles. Les Tao-Sse croient aussi à une expiation possible après la mort : ils ont un purgatoire. Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans leur théorie, c'est que les hommes peuvent aussi conquérir l'immortalité du corps ; ils ont le breuvage de la vie éternelle, croient à la résurrection future et à l'immortalité du paradis.

La foi primitive des Japonais est semblable à l'ancienne croyance des Chinois : elle consiste surtout dans l'adoration des mânes des ancêtres. Les adhérents de cette foi, qui ne sont pas convertis au boudhisme, professent la doctrine de Linto. D'après leur symbole, les âmes pures sont transportées au plus haut des trente-trois cieux ; les âmes moins parfaites sont tenues à distance pour effectuer leur purification ; quant aux méchants, ils sont changés en renards. Les Japonais n'ont point de plus amples idées sur les peines et les récompenses de l'autre vie.

Les Kamtschadales disent qu'après la mort, ils iront près d'un roi du monde inférieur, et que, par compensation aux misères de la vie présente, les riches seront pauvres, et les pauvres deviendront riches. Chacun son tour.

Les croyances des Grecs et des Romains sont très-connues par les livres classiques. Le séjour des morts et l'Adès ou Orcus, divisé en deux royaumes, l'Elysée pour les

(1) Manou, XII, 55. et seq. — (2) *Ibid.*, XII, 3 et seq. — (3) Mayer., *Mythol. Lex.*, I, 236.

bons, et le Tartare pour les méchants. Les morts sont jugés par Minos. Un long sentier, garni de centaures et de gorgones, conduit aux sombres bords. On arrive à l'Achéron, source du Cocyte ou du Styx, espèce d'océan canalisé qui enveloppe neuf fois les enfers. Vous passez l'eau dans la barque du vieux Caron. Au delà, vous rencontrez Cerbère, le chien à trois têtes. Plus loin, de vastes champs, où habitent les enfants, les innocents, les victimes de l'amour et de la guerre. Là, le chemin se bifurque. A gauche, c'est le chemin du royaume de Pluton, ceint d'une triple muraille, cernée par les flammes de Phiégéton ; à droite, on voit le charmant Elysée avec ses prairies verdoyantes, ses bosquets pleins de chansons, un soleil éternel et la fraîcheur de l'Eridan qui coule à travers un bois de lauriers.

Selon la croyance des Germains, l'âme doit, après la mort, entrer dans un royaume inférieur, en traversant aussi un fleuve, sur un pont d'or, gardé par une vierge. Il y a un enfer pour les méchants, c'est le Nastrand ; il y en a un autre pour ceux qui ne sont pas des méchants définitifs, c'est le séjour de Hell, qui n'est pas, du reste, un lieu de plaisir. Le palais de la déesse qui y préside, porte le nom de Misère : il a la faim pour table, la voracité pour couteau, le retard pour domestique, la lenteur pour femme de chambre, le seuil de sa chambre pour pont-levis, la maladie pour lit, auquel la malédiction sert de rideau. Quant au ciel des Germains, c'est le Walhalla, séjour d'Odin ; mais pour y entrer, il faut être mort dans les combats. Il est remarquable qu'aucun peuple ancien n'a une juste idée du paradis : les Germains n'y admettent que les guerriers ; les Grecs en excluent les esclaves, et les Indiens les parias. Dans le Walhalla, la seule occupation des bienheureux est de se battre pour rire et ensuite de boire la bière, un hydromel inépuisable. Le Walhalla n'est pas cependant le dernier et immuable séjour. Il doit y avoir résurrection générale et enfin, entrée des bienheureux dans le Gimbe, ciel, et réclusion perpétuelle des méchants dans le Nostrand dont l'Edda fait les plus horribles descriptions.

Chez les peuples de l'Amérique, nous retrouvons la croyance à une récompense après la mort, bien que chez tous l'ancienne tradition des lieux différents pour la récompense et pour le châtiment ne soit pas également claire et déterminée. Le pauvre Australien même, au teint presque nègre, de la race la plus misérable qu'il y ait sur la terre, dit que les âmes qu'il nomme Ludko, c'est-à-dire ombres, iront chez les Nurilis, dieux, dans le ciel et ne mourront jamais. Il ajoute à cette croyance celle du mauvais esprit (1). Choisissons quelques peuples de cette partie du monde, sur lesquels nous donnerons à nos lecteurs des détails plus particuliers quant à leur croyance à une rémunération après la mort.

Les Groënlandais admettent « que la vie qu'il y a après la mort est meilleure que celle du temps et qu'elle ne finira jamais. » Leurs opinions sont partagées quant au lieu de cette vie meilleure. Ils le placent ordinairement sous la terre ou sous la mer, parce que la mer leur fournit les meilleurs aliments, et ils s'imaginent que les creux profonds, qui se trouvent dans les rochers, sont les entrées de ce lieu de délices. Torngarsuk et sa mère habitent cet heureux séjour où règne un été perpétuel ; nulle nuit n'obscurcit jamais les splendeurs du soleil ; l'eau est délicieuse, il y a grande abondance de phoques, d'oiseaux, de poissons et de rennes, que l'on prend sans peine, voire même que l'on trouve cuisant dans des marmites. Mais ceux-là seulement qui ont été assidus au travail, car ce peuple ne connaît pas d'autres vertus, qui ont accompli de grandes choses, qui ont pris beaucoup de baleines et de phoques, qui ont eu beaucoup à supporter, qui ont trouvé la mort dans les flots ou qu'elle a enlevés à leur naissance, arrivent à cet Eden. Le chemin qui y conduit se trouve sur un rocher escarpé, les âmes des morts le descendent pendant cinq jours et plus, c'est pourquoi il est tout ensanglanté. On plaint beaucoup ceux qui doivent faire ce voyage dans les rigueurs de l'hiver ou dans les temps d'orages, car il peut facilement leur arriver malheur, le peuple nomme ce malheur « l'autre mort » après laquelle il n'y a plus rien, et ils considèrent cette mort comme la chose la plus triste que l'on puisse imaginer. C'est pourquoi les parents des défunts doivent s'abstenir pendant au moins quatre ou cinq jours de certains aliments, de certains travaux bruyants à l'exception de la pêche, qui est une nécessité, afin que pendant son voyage « l'âme ne soit pas tourmentée et qu'elle ne périsse point. »

D'autres, plus préoccupés de la beauté des corps célestes, placent le lieu de repos de l'autre vie au haut des cieux, au-dessus de l'arc-en-ciel, et considèrent le voyage à faire pour y arriver si facile et si court, qu'ils croient que l'âme au crépuscule du jour de son départ, atteint dans la lune la demeure où elle va se délasser ; elle peut déjà rejoindre dans l'aurore boréale, les âmes qui habitent sous des tentes les bords d'une mer riche en poissons et en oiseaux, danser avec elle et jouer à la balle. Cependant les plus intelligents d'entre eux pensent que cette vie n'a qu'un temps ; l'âme arrive ensuite dans les demeures paisibles, et nul ne sait quelle est sa nourriture ou son occupation. Ils placent l'enfer pour les hommes corrompus et paresseux dans un endroit souterrain sans lumière et sans chaleur, rempli de frayeurs et d'angoisses incessantes.

Tel est le récit de Kranz (2). Mais de même

(1) *Sommer, Geogr, Taschend.*, 1847, p. 110. — (2) *Kranz, Gesch. Groënl.*, III, v, p. 256-260.

que le séjour de Walhalla, chez Odin, cessera avec la fin du monde, de même, d'après la croyance des Groënlandais, l'état des morts, dans l'heureux royaume de Torngarsuk, ne durera pas toujours. Car lorsqu'à la fin du monde la terre sera bouleversée, alors Pirksoma, c'est-à-dire « celui d'en haut (le dieu au dessus des autres, qui règne comme créateur au-dessus de Torngarsuk, comme Allvater au-dessus d'Odin), » fera ressusciter les morts(1). Il paraît que la fin du monde entraînera celle de Torngarsuk et de son royaume, et qu'alors les élus iront dans « de paisibles demeures, » c'est-à-dire dans un ciel plus élevé, dont Kranz a parlé plus haut.

Les Mexicains croyaient à un double séjour pour les bienheureux après la mort. Les âmes des nobles et de ceux qui mouraient de mort glorieuse, celles des hommes tombés sur le champ de bataille et celles des femmes en couches, idée que nous avons rencontrée chez les Groënlandais, allaient dans la demeure du soleil, « le seigneur de la gloire, » où elles menaient, pour l'éternité, une vie pleine de délices, accompagnée de danses et de chants. L'esprit qui les mène à ce lieu se nomme Teoyaniqui. Les âmes de ceux qui meurent de maladie dans l'eau, ou qui sont frappés de l'éclair, et les âmes des enfants offerts sur l'autel de Tlalok, vont dans la demeure du dieu de l'eau, Tlalok ou Tlaloktencki, « le seigneur du paradis, » lieu charmant plein d'aliments exquis, où elles jouissent de toutes espèces de plaisirs. Les autres doivent aller au Miktlan, la sombre demeure du dieu du monde souterrain, « Miktlantenctli (2). » Il paraît qu'il y avait dans ce lieu différentes places pour les voleurs, les adultères et les meurtriers (3). Les Mexicains avaient aussi trois lieux différents : la maison du soleil, ou le ciel le plus élevé, où ils plaçaient les héros du premier rang, soit immédiatement, soit à la fin du monde ; le paradis, c'est-à-dire la demeure de Tlalok, et le monde souterrain ; mais nous ignorons s'ils mettaient dans ce dernier une sorte de purification et s'ils croyaient à sa destruction totale ou partielle, de même qu'à celle du paradis, à la fin du monde.

Les Tlascallais croyaient du moins à une espèce de migration des âmes, par laquelle les parfaits devaient reparaître dans des corps plus parfaits d'animaux (4). Les Cicimèques plaçaient les morts dans les cavernes des montagnes, qu'ils considéraient comme les entrées du paradis, et ils célébraient tous les ans une fête commémorative en l'honneur du dernier seigneur mort; l'objet de cette fête était sa naissance, mais non sa mort, dont on ne parlait plus (5). Il semble qu'ils voulussent ainsi rattacher à la mort la foi en une renaissance ou résurrection. C'est à cette idée que se rapportent aussi les cérémonies en usage chez quelques peuples mexicains : ces peuples, après avoir brûlé les morts, particulièrement les principaux d'entre eux, rassemblaient leurs cendres, en composaient une pâte qu'ils faisaient cuire en lui donnant une forme humaine ; ils armaient cette image le mieux qu'ils pouvaient, puis lui rendaient les mêmes honneurs que les Egyptiens et les Péruviens à leurs momies.

« Les Péruviens, nous dit Garcilasso, croyaient qu'après cette vie il y en a une autre, meilleure pour les bons, pire pour les méchants ; celle-là pour la récompense, celle-ci pour le châtiment. Ils admettent aussi trois mondes, savoir : le ciel, qu'ils nommaient Hanan-Pacha, c'est-à-dire monde supérieur, où les bons devaient recevoir la récompense de leurs vertus ; le deuxième monde, qu'ils nommaient Hurin-Pacha, c'est-à-dire monde inférieur, et un troisième au centre de la terre, qu'ils nommaient Ven Pacha, ou monde souterrain, et qu'ils désignaient comme le séjour des méchants. Ils donnaient aussi à ce dernier monde le nom de Tupaypa Huacin, c'est-à-dire la demeure du Tupay, leur diable. Mais ils croyaient que l'autre vie était presque comme celle-ci, et ils faisaient consister le repos du monde supérieur à mener une vie agréable, exempte des soucis de celle-ci. Ils affirmaient, au contraire, que la vie du monde souterrain, que nous nommons l'enfer, était remplie des maladies et des maux que nous endurons ici-bas, sans qu'on pût d'aucune manière y jouir de quelque repos ou de quelque contentement (6). »

Telles sont, sur les fins dernières, les croyances de la Gentilité. L'ouvrage à peu près parfait du docteur Luken, sur les traditions de l'humanité, qui nous a fourni, en abrégé ou textuellement, ces informations vraiment précieuses, va nous donner encore une conclusion.

III. Après avoir exposé la croyance générale des peuples à une autre vie et à une récompense après la mort, nous jetterons un coup d'œil en arrière et nous considérerons les traits fondamentaux de cette croyance si évidente. La doctrine des peuples sur les divers séjours dans le royaume de la mort, mérite tout particulièrement notre attention. Et d'abord, il est curieux de voir imprimée dans l'esprit de la plupart des peuples, l'idée, non pas d'un état des âmes après cette vie, non pas de deux, mais de trois ; un état heureux pour les justes, un enfer pour les réprouvés, et, à côté de ces deux états, un état de purification, une espèce de purgatoire.

Tous attribuent aux âmes grandes, justes, héroïques, un lieu particulier de félicité, un lieu s'appelant Elysée, Walhalla ou de tout autre nom. Là, les élus mènent une vie

(1) *Krang, Gesch, Groën.*, p. 263. — (2) *Clavigera*, t. II, p. 4-5. — (3) *Allegem, Hist. des R.*, t. XIII, p. 572. — (4) *Clavigero*, 1-6. — (5) *Allegem. Hist. des R.*, part. XIII, p. 589. — (6) Garcilasso de la Vega, *Hist. des Incas*, trad. par Baudin, Amsterdam, 1704, p. 140-141.

exempte de peines et de travail. La manière de concevoir de ces peuples, grossière et sensuelle, a orné ce lieu de toutes sortes de plaisirs et de jouissances qui répondaient à leurs vœux et à leurs inclinations préférées. Il est cependant à remarquer qu'en général, ils établissent des rapports entre ce lieu de félicité et le paradis, séjour du premier homme, et qu'ils ne lui donnent pas une position céleste, mais bien une position terrestre, voire même en correspondance avec le monde, souterrain ; ce qui donnait à leurs yeux un certain poids à l'opinion que les justes devaient être réunis aux saints et aux héros divins des premiers temps. Nous ne pouvons pas confondre ce lieu de paix et de félicité dans le sein des dieux avec le ciel chrétien. Au contraire, l idée de ce lieu répond au *Limbus Patrum* chrétien, au séjour des âmes des justes avant Jésus-Christ, lieu que l'on nomme aussi, dans le langage chrétien, paradis. Cette concordance avec la croyance chrétienne nous semblera plus évidente encore, si nous considérons que beaucoup de peuples païens non-seulement admettaient, entre ce paradis, un ciel plus haut, mais que ce paradis n'était promis que pour le temps de l'âge actuel du monde, c'est-à-dire l'âge chrétien pour le règne du vieil Adam, l'apocatastase ou la rénovation par le nouvel Adam devait, selon leur croyance, ouvrir le ciel plus haut, en lieu et place du paradis. Nous reviendrons sur ce sujet. Que les peuples aient confondu ce paradis spirituel avec le paradis terrestre, cela s'explique par la similitude des idées.

Quant au lieu de châtiment, nous saisissons également chez les païens des hypothèses qui l'appliquent formellement à notre enfer. Non-seulement ils assignent aussi à leur enfer une durée éternelle, mais ils croient qu'il a été créé dans le principe, antérieurement à la terre, pour les châtiments des mauvais esprits, et qu'il est la demeure de l'antique serpent, qui, de là, exerce ses poursuites contre les hommes. C'est là une doctrine qui remonte tellement loin chez les païens, qu'elle sert de base et d'explication à leurs anciens mythes. Les Grecs donnent à l'enfer le nom de Tartare. Ce sombre séjour sortit le premier du chaos, avant même que celui-ci n'eût produit le ciel et la terre (1). Il est autant au-dessous de la terre que le ciel au-dessus de la terre. Dieu y précipita d'abord les cyclopes diaboliques et les violents centimanes, parce que, comme « fils du ciel, » ou anges de lumière (2) (et Hésiode dit que jadis ils étaient égaux aux dieux), ils s'étaient révoltés contre le ciel ; il y relégua ensuite les Titans ou les premiers hommes, à cause de leur rébellion contre lui, et ils y eurent des démons pour gardiens. C'était avant tout la demeure du fils du Tartare ou de l'enfer de Typhon et Typhaon, l'antique serpent aux cent têtes, que Dieu y précipita aussi à cause de sa révolte. Là il supporte tout le poids de la terre qu'il secoue lors des tremblements, et il vomit des flammes à travers les fentes des montagnes volcaniques. C'est dans le Tartare que Tantale, Sisyphe, Ixion et ceux qui ont méprisé les dieux et assassiné leurs semblables, expient éternellement leurs forfaits par des tortures affreuses ; c'est dans le Tartare, dit Platon, que s'en iront, pour ne jamais en sortir, les hommes dont la perversité a rendu la perte irréparable. Il n'y a que Prométhée, le premier homme (ainsi que Chronos) qui, bien que condamnés au Tartare, soient représentés comme ayant été délivrés par Hercule, le Sauveur. Tel est l'enfer des Grecs.

L'enfer des Germains est le Nastrand avec « l'antique gouffre » ou abîme Huerguelmir ; il se trouve au fond du neuvième ou dernier monde souterrain, où il existait avant le monde terrestre. C'est le séjour de Nidhoegger, l'antique serpent de l'envie ; il ronge constamment les racines de l'arbre du monde et nourrit une haine éternelle contre l'esprit de Dieu, c'est-à-dire à l'aigle qui, assis sur la cîme de l'arbre du monde, voit tout du haut du ciel le plus élevé (3). Les parjures et les assassins doivent être éternellement torturés dans cet enfer.

Les Indiens donnent à l'enfer le nom d'Onderah. Il est également situé dans les profondeurs extrêmes, sous le quinzième monde de la création visible, avant lequel il existait déjà. Lorsque la terre et l'homme n'étaient pas encore formés, les esprits méchants (Mahisasur) et leurs adhérents furent précipités dans ce lieu. Il est vrai que, d'après la doctrine des Indiens, il est possible de se racheter de l'enfer, mais c'est évidemment un point que la métempsycose a postérieurement introduit. L'enfer des Indiens doit s'entendre de peines éternelles ; cela est évident, puisque, d'après la sentence prononcée contre eux, les mauvais esprits et leurs adhérents sont condamnés à pousser d'éternels gémissements dans l'Onderah ou les extrêmes ténèbres. Et bien que, dans le système des Indiens, qui regarde l'âme de l'homme comme un esprit déchu, Dieu ait modifié cette sentence à la prière des bons esprits, l'Onderah n'en conserve pas moins son caractère de prison sans fin. L'Éternel établit au-dessus de l'Onderah, le lieu de purification du monde inférieur avec ses huit degrés, et lorsque la sentence du mauvais esprit fut changée, il chargea Vischnou de les tirer de l'enfer et de les placer dans le monde de purification et d'expiation. L'idée d'un lieu d'éternel châtiment resta liée à celle de l'Onderah, puisque c'est là que seront précipités à la fin du monde ceux qui, après la suppression des degrés de purifica-

(1) Hesiod, *Théol.*, v, 119. — (2) De là leurs surnoms d'anges resplendissants, d'anges aux yeux ronds ou semblables à des astres. Cfr. Lucifer, Plus tard les cyclopes et les centimanes furent confondus avec les géants. — (3) Cfr. § 15 et 16.

tion, n'auront pas expié toutes leurs fautes, de manière à pouvoir ressusciter dans un corps humain.

Douzakh était le nom que les anciens Perses donnaient au monde infernal. C'est un abîme ténébreux dans lequel fut relégué au commencement des temps l'adversaire impie du ciel, Ahriman, le serpent diabolique, lorsqu'il se fut soulevé contre Dieu, et que, dans son orgueil, il se fut placé devant le trône de la lumière.

Il sortit de ce séjour afin de porter la mort à Bijemords, le premier être, et au taureau primitif; c'est de là encore qu'il luttera constamment contre Ormuzd, jusqu'à ce que, à la fin des temps, il soit vaincu, en exécution de l'arrêt de Dieu (1). Les Perses, il est vrai, n'établissent plus de distinction bien tranchée entre cet enfer et le lieu d'expiation proprement dit, mais le Douzakh réveille beaucoup plus l'idée de celui-ci que de celui-là. Ils peuvent donc d'autant plus en faire cesser l'existence à la fin du monde; ils sont même déjà tellement disposés à envisager comme points fondamentaux la rénovation future du monde et l'extermination du mal, qu'ils font passer Ahriman lui-même par le grand feu purificateur du dernier jour. Ainsi donc, chez les Perses, la fin du monde verra cesser l'existence non-seulement du lieu de purification par le châtiment, mais encore de l'enfer, comme demeure de l'esprit méchant. Cependant nous avons fait voir antérieurement que, d'après les indications puisées dans le principe, que l'enfer continuerait à exister après la résurrection.

De ce qui précède, nous tirons cette conclusion : les peuples les plus anciens, ceux du moins qui nous ont laissé des détails précis sur leur idée concernant le monde inférieur, parlent unanimement d'un enfer qui correspond exactement à l'enfer des Chrétiens. Le serpent infernal, jeté dans les abîmes aussi profonds que le ciel est élevé par rapport à la terre, a produit le serpent du monde, sur lequel l'édifice de l'univers repose comme sur l'être placé en-dessous de ses fondements; par ses secousses, ce serpent produit les tremblements de terre et il vomit ses flammes par les cratères des volcans.

Après ces deux endroits, l'un pour les bienheureux et l'autre pour les damnés, les païens admettaient généralement un lieu de purification. Les sacrifices funéraires et expiatoires, qu'ils avaient établis pour les mânes, suffiraient seuls à le prouver. Nous avons trouvé presque à chaque pas, dans le paganisme, la doctrine expresse des châtiments purificatoires dans le monde inférieur. Platon s'exprime d'une façon tout à fait conforme à la croyance chrétienne du purgatoire, lorsqu'il dit que les coupables, « dont les fautes peuvent être rachetées, » ceux qui n'ont pas péché de propos tout à fait délibéré, expient leur conduite par des châtiments purificatoires dans le monde inférieur et qu'ils entrent ensuite dans le séjour des bienheureux. Cette doctrine semble avoir exercé beaucoup plus d'influence dans le paganisme que celle de l'enfer; c'est à tel point, que partout où le monde inférieur n'est pas nettement désigné comme paradis ou enfer, il admet la troisième acception, celle du lieu d'expiation. L'Ades des Grecs, le royaume de Hel chez les Germains, le Douzakh de la Perse et l'échelle de purification des Indiens étaient réellement autant de purgatoires, qu'on ne doit pas confondre avec notre enfer. L'idée de l'enfer, comme lieu spécial d'éternel châtiment, s'était même perdue chez les Perses, et le Douzakh tout entier représentait simplement l'idée d'un endroit où les morts ne souffraient que temporairement. L'action exercée par cette doctrine fut tellement grande, qu'elle donna naissance dans l'Inde, dans l'Egypte et dans d'autres contrées, à l'influente doctrine de la transmigration des âmes dans les animaux : c'est ce que nous avons antérieurement démontré.

Il importe de faire ressortir les modifications que, d'après les idées païennes, la fin du monde devait entraîner, par rapport aux divers royaumes des morts. Et d'abord, plus de lieu d'expiation. A l'expiration de la grande année, disent les Indiens, Siva précipitera pour toujours les méchants dans l'Onderah : alors les huit degrés de châtiments, de purification et d'épreuve seront supprimés. Peu de temps après, le dieu anéantira de même les sept degrés de la perfection, c'est-à-dire les sept cieux inférieurs ou paradis. Le Douzakh et le royaume de Hel cesseront d'exister avec l'incendie du monde. Ici le système des Grecs n'est pas aussi explicite ; il devait cependant avoir la même idée pour base. Pindare, en effet, prétend que la purification des âmes sera accomplie à l'expiration de la grande période, et il leur assigne alors pour séjour les cieux supérieurs et la cité heureuse de Chronos, en échange du monde inférieur avec l'Ades et l'Elysée. D'autres peuples encore nous ont fourni des traces de la même idée.

Il semble que les païens aient vu une halte temporaire et intermédiaire, non-seulement dans le lieu de purification, mais encore dans le séjour des bienheureux avant la fin du monde et la rénovation universelle, c'est-à-dire dans l'Elysée ou le paradis des âmes, qui devait finir avec le temps et être remplacé par les cieux les plus élevés. Toujours est-il que, d'après la mythologie des Indiens, les sept cieux ou paradis inférieurs, en tant que séjour des âmes pures, seront détruits à la fin du monde. Il devait en être de même du Walhalla de la Germanie. Si nous en croyons Pindare, après la dernière résurrection, à la fin de la grande période, les âmes purifiées mo-

(1) Mayer, I, 59.

tourneront point dans l'Elysée, mais elles iront dans la cité de Saturne qu'il distingue nettement de l'Elysée et à laquelle conduit la voie de Jupiter, c'est-à-dire les hauteurs du ciel.

Nous avons même rencontré une semblable croyance chez les Groënlandais. Il devait en être de même chez les Mexicains, puisque outre le paradis de Tlalok, ils connaissaient un ciel suprême, l'habitation du soleil, et que Tlalok, le seigneur du paradis, n'était que le dominateur de l'âge actuel, celui de l'eau, et qu'avec lui devaient conséquemment cesser et son époque et son paradis. Quoi qu'il en soit, il reste établi partout, d'une manière plus ou moins évidente, que le paradis doit disparaître avec l'âge actuel et être remplacé par un ciel plus élevé.

Il y aura donc, après la fin du monde, un ciel sublime pour les bons et un enfer éternel pour les damnés. La mythologie germanique nous montre, après le Ragnaroker, les justes dans le Gimle auprès du père suprême et non auprès d'Odin dans le Walhalla, et les méchants dans le Nastrand avec ses effroyables supplices. D'après le système indien, qui enseigne qu'à la fin du monde les cieux ou paradis inférieurs seront détruits, les hommes justes et purs s'en iront dans le ciel le plus élevé, ou dans le neuvième monde, vivre dans la société du dieu suprême Brahma ou Parabrahma, qu'il ne faut pas confondre avec le faux dieu Brahma, exterminé avec Vischnou et Siva dans la ruine du monde ; quant à ceux qui alors persévéreront dans leurs crimes, ils seront précipités pour toujours dans l'Onderah, et ainsi cet enfer, qui existait avant le commencement du monde, doit continuer d'exister après la destruction de ce même monde.

Il est vraiment digne de remarquer que, sous ces divers rapports, les traditions païennes correspondent si exactement avec la doctrine chrétienne, qui, elle aussi, non seulement admet un purgatoire, mais enseigne de plus qu'il cessera d'exister à la fin du monde. Et même ce lieu fortuné du monde inférieur, désigné sous le nom d'Elysée, de Walhalla ou quelque autre, et qui disparaîtra à la fin du monde, lors de l'apocatastase ou rénovation des choses, correspond, en ce sens, au *Limbus Patrum* des Chrétiens, auquel l'Ecriture donne même la désignation de Paradis.

Nous terminons ce qui concerne les circonstances qui suivent la mort, en attirant l'attention sur quelques faits particuliers, qui sont communs aux peuples les plus divers et sont conséquemment le résultat d'idées fort anciennement reçues. De ce nombre est la croyance d'une lutte entre les bons et les mauvais, autour des âmes après la mort. La religion des Perses, des Indiens, des Germains et même celle des sauvages d'Afrique et d'Amérique vient à l'appui de notre assertion. Lorsque les mythologies des Grecs et des Egyptiens nous parlent d'Hermès qui, avec son puissant bâton magique, conduit les âmes au delà du tombeau, nous devons uniquement voir dans ce personnage le message des dieux (Cfr αγγελος), qui va au-devant des bons, les protége contre les attaques des méchants et les mène au lieu de repos, dans l'autre monde. Nous savons que parmi le peuple juif il y avait une croyance semblable, et même l'épître de Judas fait mention de la tradition, si souvent rapportée, du combat de l'archange saint Michel contre Satan, près du corps inanimé de Moïse.

Une autre idée commune aux peuples les plus divers, c'est que les âmes, pour arriver dans l'autre monde, sont forcées de passer par un fleuve ou un océan, soit qu'elles aient à franchir un pont étroit et dangereux, soit qu'elles doivent traverser les eaux sur une embarcation. Cette idée semble produite par la situation imaginaire que les peuples assignent primitivement au paradis antique. Car les peuples supposaient que les âmes, surtout celles des justes, allaient dans le paradis germanique. Les païens avaient placé le paradis, soit sur le rivage opposé de la mer, soit dans l'Océan, où ils en avaient fait une île inaccessible, entourée par le fleuve du monde. Lors donc que les âmes s'en allaient rejoindre les premiers hommes dans la patrie primitive de la félicité, elles devaient nécessairement traverser la mer. Il y a encore beaucoup d'autres idées relatives au monde inférieur qui doivent s'expliquer par cette confusion du paradis terrestre avec le séjour futur des âmes après la mort.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME.

